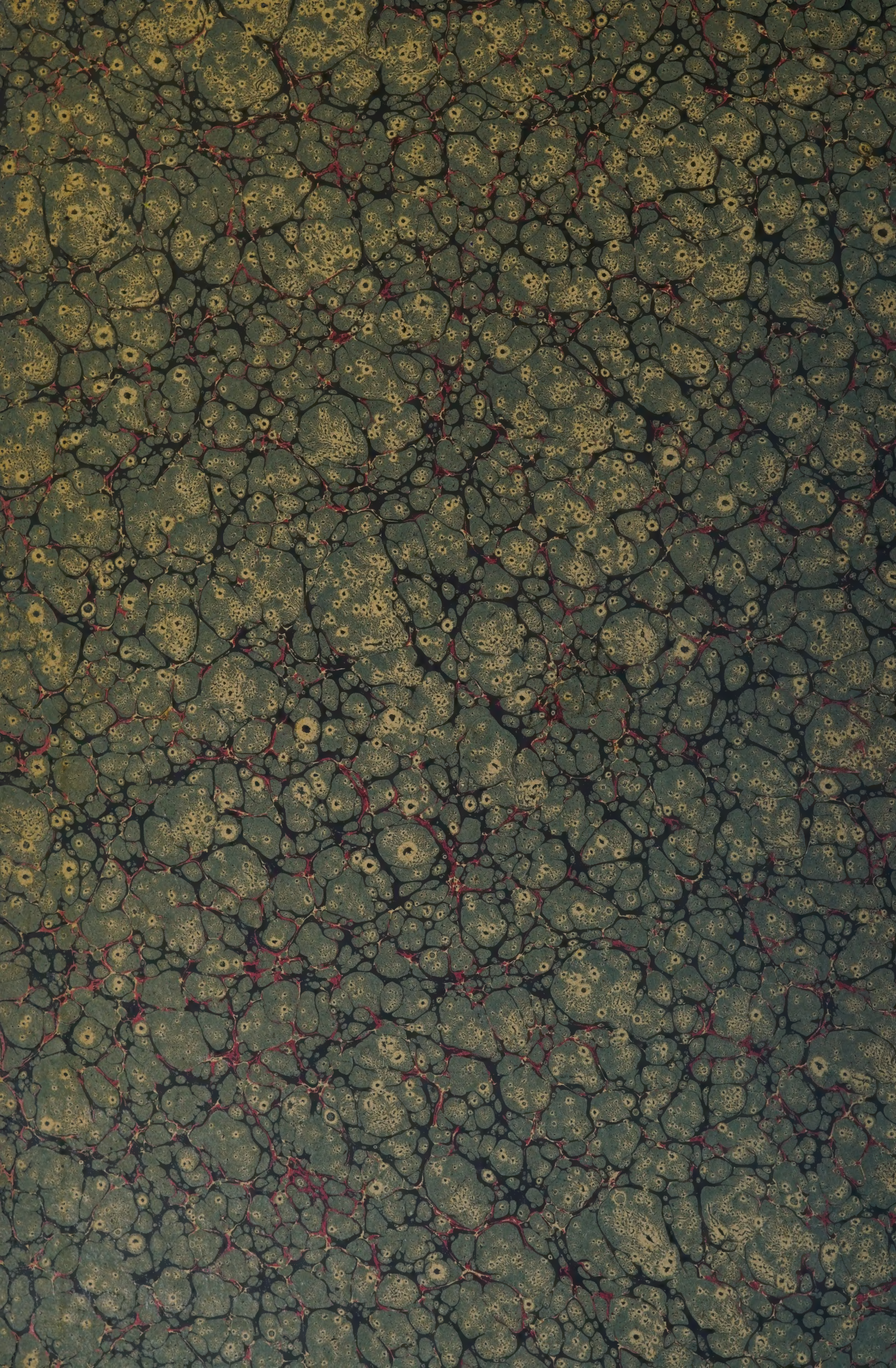
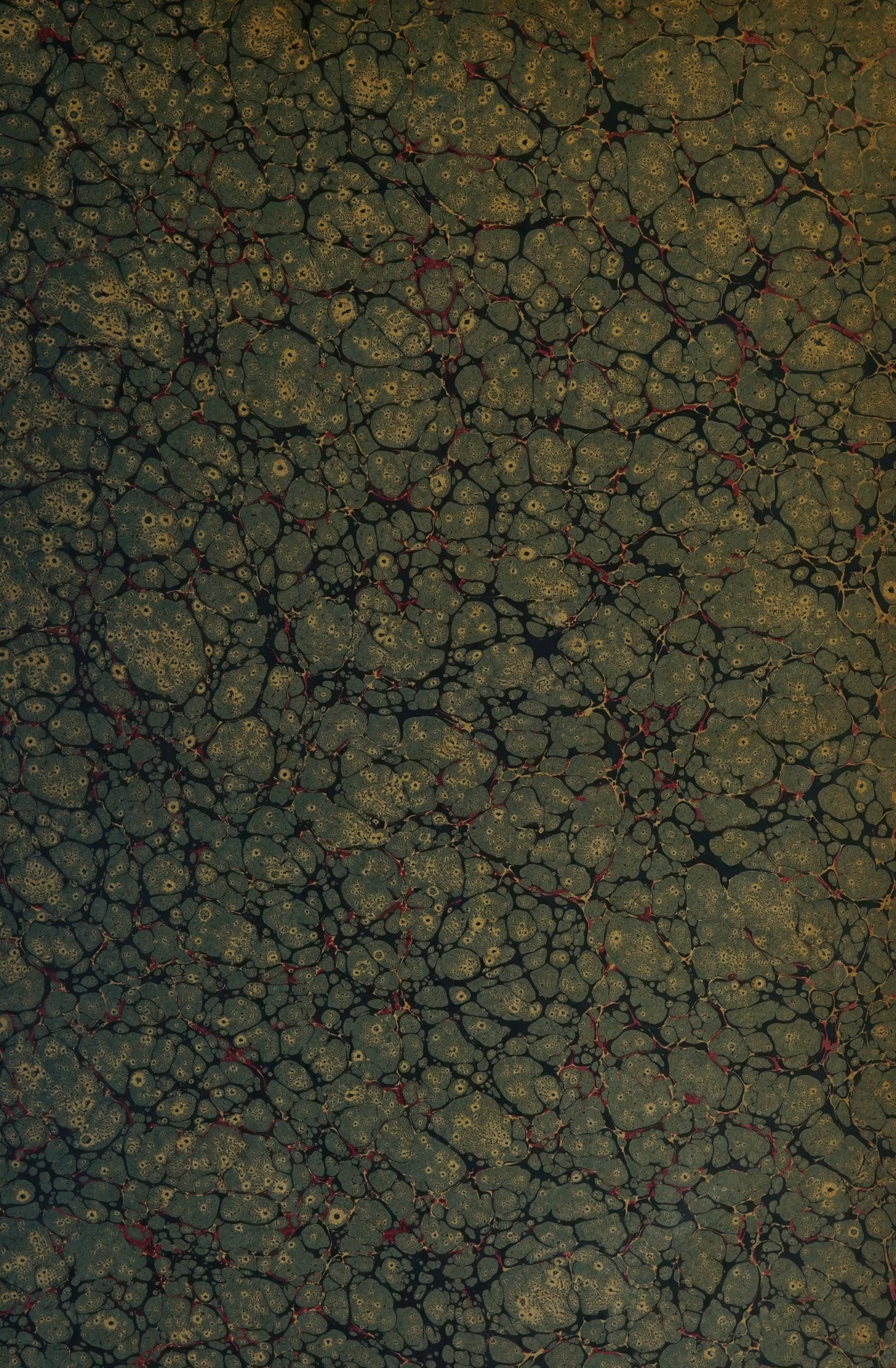




MUSÉE

DES FAMILLES

LECTURES DU SOIR

XLVe ANNÉE

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION : M. CH. WALLUT

TEXTE

AYMARD (Gustave).
ASSOLANT (A).
AUGIER (Emile), de l'Acad. franç.
BERTHOUD (Henry).
BLANCHÈRE (H. de la).
CALLIAS (Hector de).
CELLIÈRE (Paul).
CHADEUIL (Gustave).
COMMETTANT (Oscar).
DELAVIGNE (Germond).
DESLYS (Charles).
DUBARRY (A).
DUMONTEILH (Fulbert).
ENAULT (Louis).
FÉVAL (Paul).
FOURNEL (Victor).
GENEVAY (A).
GRANIER DE CASSAGNAC.
HALÉVY (Léon).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor) de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
KARR (Alphonse).
LA LANDELLE (G. de).
LA ROUNAT (Ch. de).
LEGOUVÉ, de l'Acad. franç.
MANGIN (Arthur).
MARCEL (E).
MASSON (Michel).
MULLER (Eugène).
NADAUD (Gustave).
NAVERY (R. de).
NISARD, de l'Acad. franç.
PONCY (Charles).
RAYMOND (Ch).
RONDELET (A).
SANDEAU (Jules) de l'Acad. franç.
SÉGALAS (Mme)
TASTU (Mme Amable).
THOMASSON (Léopold).
ULBACH (Louis).
VERCONSIN (E).
VERNE (Jules).
VIARDOT (Louis).
WEY (Francis).

ACHARD (Amédée).
AMPÈRE (J.-J.)
BALZAC (de).
BERTSCH (A).
BOITARD.
CAPENDU.
CHASLES (Philarète).
DELAVIGNE (Casimir).
DESBORDE-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Émile).
DUMAS (Alexandre).
GABRIEL (l'abbé).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (I.)
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
GUIZOT, de l'Acad. franç.
HALÉVY (F.), de l'Inst.
JANIN (Jules), de l'Acad. franç.
JASMIN (d'Agen).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Ac. fr.
LA VILLEMARQUÉ (Ve de), de l'Institut.
MARCO SAINT-HILAIRE.
MÉRY.
MONNIER (H).
PATIN de l'Acad. franç.
PECONTAL (Siméon).
PETIT-SENN.
PITRE-CHEVALIER.
PLOUVIER.
PONGERVILLE (de), de l'Ac. fr.
PONSARD (François), de l'Ac. fr.
ROGER DE BEAUVOIR.
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de) de l'Acad. fr.
SÉGUR (A. de).
SCRIBE, de l'Acad. franç.
VIENNET, de l'Acad. franç.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. fr.

DESSINS

BAR (de).
BAYARD.
BERTALL.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
CHENAY (Paul).
CLERGET (H.)
DAUBIGNY.
DAMOURETTE.
DARJOU.
DELANNOY.
DORÉ (Gustave).
DUVIVIER (A.)
FELLMANN.
FOULQUIER.
FREYMANN.
GAVARNY.
GILBERT (C.)
GIRARDET (Karl).
GRENIER (Henri).
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
JOULIN (Lucien).
KAUFFMANN.
LANCELOT.
LAVIELLE (Eugène).
LIX (Frédérick).
MAR (Léopold).
MARIANI.
MONNIER (Henri).
MONTALANT.
MORIN.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
SAUVAGEOT (Ch.)
SCOTT (Henri).
STAAL (Gustave).
STOP.
THORIGNY.
VALENTIN (H.)
YAN D'ARGENT.
VORMS (Jules).

GRAVURES

BEST, BRÉVIÈRE, DELANGLE, DUMONT, FAGNION, GAUCHARD, GÉRARD, LANGEVAL, MARTIN, MONTIGNEUL, HISAN, SMEETON ET TILLY, THOMAS, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux qui se parent des plus noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signaturss figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1879 (46e ANNÉE)

Tous les abonnements partent du 1er janvier et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris : 7 FRANCS PAR AN.

AVEC LES *MODES VRAIES :* 13 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Suisse, Italie, Belgique, Espagne, Angleterre, Allemagne, 9 fr.
Grèce, Turquie, Égypte, Colonies, 9 fr. 50.
États-Unis, 10 fr. 50.
Indes-Orientales, 11 fr. 50.

Pour les départements : 8 FRANCS 50 PAR AN.

AVEC LES *MODES VRAIES* : 16 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* :
Suisse, Italie, Belgique, Espagne, Angleterre, Allemagne, 17 fr.
Grèce, Turquie, Égypte, Colonies, 17 fr. 50.
États-Unis, 18 fr.
Indes orientales, 20 fr.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 29.

Aux bureaux des Messageries et chez tous les libraires.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 29, le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de 8 fr. 50 pour le Musée *seul, et de 16 francs pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis*, dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.) Envoyer la dernière bande du journal.

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 1er ou le 2 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 20 du mois.

QUARANTE-CINQ VOLUMES SONT EN VENTE

RÉIMPRESSION DE LA COLLECTION. DEUXIÈME ÉDITION

Chacun des trente premiers volumes : Paris, 4 francs, Port en sus.

Tomes XXXI à XLII : Paris, 6 francs. Départements, 7 fr. 50.
Tomes XLIII à XLV : Paris, 7 francs. Départements 8 fr. 50.
La reliure se paye 1 fr. 50 en sus.

PARIS. — Typographie Charles UNSINGER, 83, rue du Bac.

Paris, Bureaux de l'Administration, rue Saint-Roch, 29



MUSÉE DES FAMILLES

LECTURES DU SOIR

TOME QUARANTE-CINQUIÈME

—

1878

—

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 29

A NOS LECTEURS

Dans les choses humaines, celles qui relèvent de l'Art et qui sont frappées de la forte empreinte de la morale, résistent au choc des révolutions; les événements n'ont pas prise sur elles : on sent que l'on en a besoin. Elles vivent parce qu'elles sont saines, elles grandissent parce qu'elles portent avec elles ce qui est la joie et la force de l'homme. C'est là ce qui a sauvé et soutenu notre œuvre. Elle a été honorée par tous les partis, elle a reçu des encouragements de tous les pouvoirs, et nulle voix ne s'est élevée contre elle, parce que nous n'avons eu qu'un but, le développement de toutes les intelligences, la recherche, le culte du Beau et du Vrai dans toutes leurs manifestations, religion histoire, science, beaux-arts et littérature. Nous n'avons jamais eu qu'une passion, répandre la lumière et les doctrines qui rendent les hommes sages et les sociétés fécondes.

Cette mission, le *Musée des familles* la remplit depuis quarante-cinq ans et rien ne l'a détourné de sa voie. Il n'a point recherché les succès bruyants et éphémères, et il en a été justement et largement récompensé, d'abord, par le nombre de ses lecteurs, et, ce qui vaut mieux, par l'estime publique, par la confiance des familles, par la fidélité de ses Abonnés, et la réputation dont il jouit, non-seulement en France, mais en Europe. Il faudrait aller bien loin pour trouver un bourg, un village où il ne soit pas connu.

Un sage de l'antiquité disait que son seul mérite était d'enfanter des esprits; cette pensée du plus sage des hommes nous l'avons toujours eu présente, et cachant notre enseignement sous une forme intéressante, nous nous sommes efforcés d'éveiller les intelligences, en les aidant à trouver leur voie, en leur montrant jusqu'où l'homme peut atteindre par le courage, la vertu et le travail.

Cette tâche, le *Musée* la continuera; noblesse oblige. Déjà nos cartons sont remplis, et nous pouvons annoncer que, dans notre prochain volume, nos Abonnés salueront les noms qu'ils aiment. Dès le premier numéro, ils trouveront M. Eug. Muller leur racontant les fêtes des anciens peuples; M. Genevay, poursuivant le sillon qu'il a si heureusement ouvert, leur dira l'effroyable révolution qui a renversé une grande race, puis viendront les travaux de MM. Charles Deslys, Étienne Marcel, Paul Célieres, Raoul de Navery, etc., etc.; nous avons les mains pleines, et nos habiles dessinateurs, MM. Lix, Clerget, Kauffmann, C. Gilbert, Morin, de Bar, Duvivier, fouillent le cabinet des estampes et ont taillé leurs crayons.

Parmi nos collaborateurs, nous n'aurons à regretter que nos *bons bourgeois de Pont-Arcy* qui nous ont si longuement conté leurs histoires et leurs visites à l'Exposition, mais, si l'occasion les sollicite, d'autres viendront sans doute prendre leur place, et qui sait si eux-mêmes ne reparaîtront pas.

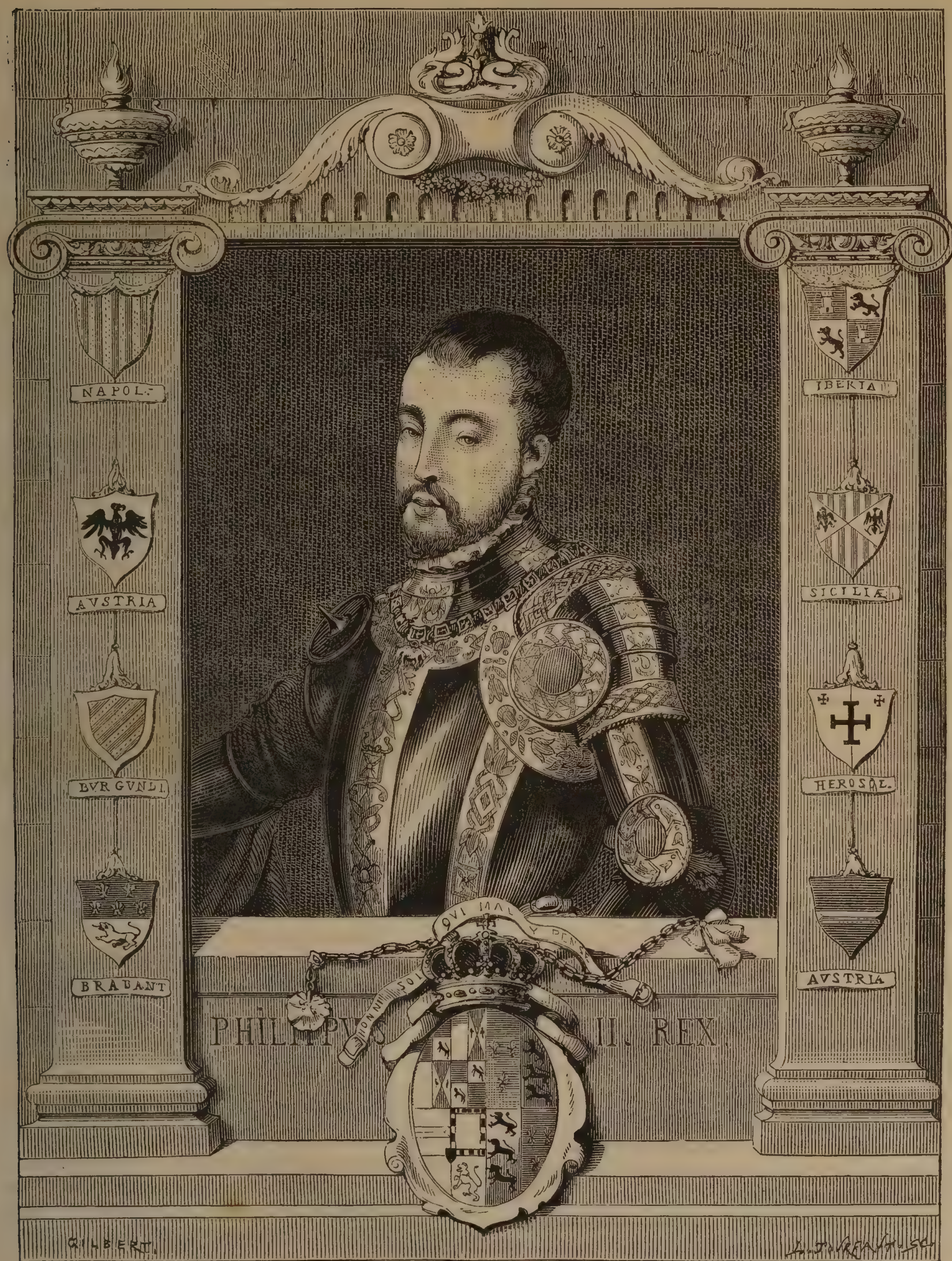
A présent, chers lecteurs, sûrs de votre fidélité, nous ne vous disons pas adieu, mais au revoir.

C. W.

MUSÉE DES FAMILLES

RÉCITS HISTORIQUES

CHIMÈNE



Philippe II, d'après le Titien, dessin de Gilbert.

Nous vivons en 1578. Quoique nous ne soyons que de simples bourgeois de Madrid, sans charges et sans titres, entrons hardiment dans la demeure des grands, au palais du roi, c'est notre droit; nous nous appelons l'Histoire (1).

Nous voici dans le cabinet de Philippe II. Cette pièce est ornée des chefs-d'œuvre dont Charles-Quint avait décoré sa résidence de Saint-Just. Au milieu des admirables peintures de Titien, de Raphaël, contre le principal panneau de l'appartement, les yeux s'arrêtent sur un prie-Dieu drapé de velours noir que surmonte une petite chapelle étincelante d'or et de pierreries, encadrant un modeste crucifix. Au point de vue de l'art, il ne semble avoir qu'un intérêt bien modeste, presque nul; cependant, il est l'objet d'une dévotion toute particulière de la part du maître des Espagnes, des Flandres, de l'Italie, de la Sicile et des Indes. Ne vous en étonnez point, sur ce crucifix se sont collées les lèvres de sa grand'mère, de Jeanne la Folle expirante; son père, le grand Empereur, a voulu mourir en le tenant dans ses mains perclues, et, Philippe, à son tour, l'appuiera sur son cœur à ses derniers moments.

Philippe II est assis, gardant cette immobilité sinistre que tous les peintres ont cherché à rendre. Ses yeux fixes, au regard lent, ne disent rien, ses lèvres, qui s'ouvrent à peine pour laisser tomber une rare parole, n'ont jamais souri, pas même quand il aimait. Son front haut est impénétrable et son teint mat où l'on ne voit courir ni flamme ni sang, rappelle les vieux ivoires. Cette sombre figure est vêtue de noir. Quel âge a-t-elle? On ne se le demande même pas tant elle a l'air immuable. Philippe est ce qu'il a été, ce qu'il sera (2).

Sur une grande table d'ébène, avec ornements et serrurerie en argent, est amoncelée une masse de papiers d'État, rapports, consultes, correspondances; tous ces documents ont été lus et annotés de la main du roi, leurs marges sont chargées de son écriture indéchiffrable, car il veut tout voir, tout savoir. En ses royaumes qui couvrent la terre, rien ne se fait que par ses ordres, et comme il est rempli de méfiance, tout est lent dans son gouvernement et sa politique. Il semble, ainsi que Dieu, n'avoir pas à compter avec le temps. Cette lenteur fatale désespère ses ministres, ses ambassadeurs, ses généraux; elle a été la cause de bien des revers, mais il ne s'en départ pas. Est-il cruel? on ne saurait le nier, mais il est, par dessus tout, conséquent. Philippe II est convaincu qu'il possède, dans sa plénitude, sur tous ses sujets, droit de vie et de mort, sans intervention d'aucune sorte de formes de justice. Quoi qu'il fasse, quelque sang qu'il verse, il reste donc calme, tranquille, sans remords.

A côté de Philippe II, se tient debout un homme. Il a environ trente-cinq ans, il est de taille moyenne, un peu maigre, son maintien, ses gestes gracieux, le son ravissant de sa voix, sa figure, respirent l'intelligence active, la grâce, la finesse. Il est plein de séduction. Nul mieux que lui ne connaît son redoutable maître, il le sert, il s'en sert, il s'en méfie. Il n'est point de haute noblesse, cependant à force de travail, d'esprit, de prudence, il s'est élevé au poste de secrétaire d'État chargé de toutes les affaires des Flandres et de l'Italie. Par de secrets côtés, que nous connaîtrons bientôt, il jouit de la confiance royale autant que l'on peut en jouir avec un homme comme Philippe II. Son influence rivalise avec celle du duc d'Albe, elle l'emporte sur la confiance que le roi accorde à son frère don Juan d'Autriche, qui lutte aux Pays-Bas contre les Réformés flamands. Ce ministre puissant est l'Aragonais Antonio Perez. Ainsi que le commandent et sa charge et l'ordre de la cour, il vient soumettre son travail à Philippe II, et obéir aux volontés qu'il lui dictera. Il fait passer sous ses yeux les dépêches de Curiel de Vaux, de Diego de Çuniga, ambassadeur en France, de la légation de Rome, le roi les parcourt. Perez attend; interrogé par un regard qu'il connait, le secrétaire d'État dit :

« Votre Majesté le voit, ces rapports concordent entre eux; partout l'illustre don Juan agit secrètement pour gagner une couronne. En France il contrecarre votre politique, et il a su gagner à sa cause le Très-Saint Père, qui veut détrôner Élisabeth et appeler votre frère sur le trône d'Angleterre. Et souvenez-vous, sire, des paroles de Verdinegro (1) : « Quand nous serons maîtres là-bas, nous pourrons l'être encore de l'Espagne, en ouvrant l'entrée de Santander et la citadelle de cette ville, et en construisant un fort sur le rocher de Mogro. » Depuis qu'envoyé par don Juan, Verdinegro est arrivé à Madrid, il va partout, blâmant ce qui est, critiquant, harcelant les Conseils de ses continuelles demandes, prétendant que Votre Majesté est jalouse de son frère et annonçant de grands événements. C'est un bien fatal conseiller que le seigneur don Juan a là!

Philippe écoutait : ni son visage, ni ses lèvres ne parlaient.

Après un instant de silence, Perez reprit : « Que faut-il faire? Quelles sont les résolutions de votre sagesse?

— S'en débarrasser et promptement.

— Par justice, ce serait grave....

— Pas par justice! mon frère don Juan s'en offenserait.

— Comment donc?

— Il faut le faire disparaître secrètement.

Pendant une seconde un éclair de joie brilla dans le regard de Perez qui demanda :

— Quelle personne sera chargée de cette mission?

— Vous.....

Qu'il désirât ou ne désirât pas cette résolution, Perez était trop avisé pour se contenter d'un ordre verbal, il connaissait trop son maître pour se fier à une parole, aussi dit-il : « C'est chose sérieuse; il faut discrétion et certitude du succès; s'il échappait, ce serait un grand scandale, un grand danger peut être. J'aurai l'honneur de soumettre mon plan à vos lumières.

1. *Philippe II et Antonio Perez,* par le marquis de Pidal. — *Memorias, rélationes, Maximâs,* d'Antonio Perez. — *Histoire d'Espagne,* par Depping. — *Les osmanlis et la monarchie espagnole* par Ranke. — *Antonio Perez,* par Migniet.

2. Il était né le 21 mai 1527.

1. Telle était la méfiance de Philippe II, qu'en parlant avec son ministre, qu'en lui écrivant il appelait toujours « Verdinegro » Escovedo, secrétaire et favori de don Juan.

— C'est bien, mais faites vite, car il faut le tuer avant qu'il ne nous tue. Allez.

Antonio s'inclina, sortit, monta le magnifique genet andalou qui l'attendait, et suivi de ses écuyers, il se dirigea vers sa maison des champs « Las Gracias, » (1) résidence entourée d'ombrages dont son faste avait fait un vrai musée. Pour ses meubles, rien n'était trop beau; d'après le chiffre le plus modéré, sa dépense annuelle s'élevait à 20,000 ducats, (2). Ajoutez les cadeaux somptueux qui lui venaient des Flandres, des princes d'Italie et des Espagnols briguant sa protection. Ses écuries étaient remplies de chevaux, ses antichambres de serviteurs en magnifiques livrées, et comme, ainsi que les Espagnols de ce temps-là et même de nos jours, il adorait l'argenterie et les bijoux, ses dressoirs en étaient couverts, et ses cabinets en regorgeaient. Il vivait au milieu de ce luxe avec sa femme dona Juana Coëllo et ses enfants, tantôt dans cette maison des champs dont nous venons de parler, tantôt dans une autre non moins somptueuse, qu'il possédait à Madrid.

Dès qu'il fut rentré chez lui, Perez se mit à son bureau, prit une feuille de papier parfumé et écrivit ces simples mots : « Il fait très-beau » et sur son ordre, un page introduisit le majordome Diego Martinez : « Tenez, lui dit-il, allez sans retard chez la princesse Éboli, remettez-lui cette lettre en main propre, et si, par hasard, elle vous questionne, répondez-lui ces mots, dont elle comprendra le sens : « La bête sera bientôt morte, nous n'aurons plus à craindre le venin. » En sortant, dites aux gens que je ne puis recevoir, et, votre commission faite, revenez me parler.

Soucieux, il s'assit, et, après longue réflexion, il commençait à écrire un rapport au roi, ou plutôt une demande d'avis sur l'affaire Verdinegro, lorsqu'une petite porte donnant sur un escalier dérobé s'ouvrit sans bruit, et une femme toute enveloppée de dentelles noires, derrière laquelle marchait le majordome, s'introduisit tout doucement et vint jusqu'au ministre sans trahir sa présence. Elle posa sa main sur son épaule; à ce contact, Perez tressaillit, se retourna et reconnaissant la mystérieuse visiteuse : « Vous ici, princesse! quelle imprudence! Martinez, laissez-nous. »

« C'est votre faute, Antonio; si vous m'aviez dit plus clairement ce qu'il m'importe tant de savoir, je ne serais pas venue. Voyons, où en sommes-nous?»

En disant ces mots, la princesse d'Éboli se dégagea des légers tissus dont elle était couverte. Loin des années de la première jeunesse, doña Anna Mendoza de la Cerda, veuve de Ruy Gomez de Silva, prince d'Éboli, avait trente-huit ans. Avec son printemps ne s'était point envolée sa beauté; elle conservait toute l'élégance de sa taille, son port de reine, son teint d'une blancheur nacrée; et ses noirs cheveux couronnaient son front superbe. Elle louchait un peu, ce qui ne l'avait point empêchée, par ambition plus que par tendresse, de faire la conquête du cœur de Philippe II, tout en recherchant l'amour d'Antonio Perez, flatté d'une passion en si haut lieu. Étourderie d'un homme emporté par la fortune, car il ne pouvait se faire aucune illusion sur la colère du roi s'il venait à savoir que son ministre était son rival. Étourderie d'autant plus impardonnable que la princesse d'Éboli, violente et hardie, se gênait si peu pour montrer l'état de son cœur, que sa famille, Béatrix de Frias, Tellez de Silva, Bernarda-Carrera, le comte Cifuentes, s'indignaient de cette affection et conspiraient le meurtre de Perez. Il y avait plus encore : Escovedo, jadis attaché à la maison du prince d'Éboli, s'était montré assez résolu pour reprocher à la princesse elle-même son intrigue avec le secrétaire. Vivement et dédaigneusement repoussé par la princesse, il avait laissé deviner qu'il préviendrait Philippe de la façon indigne dont on se jouait de lui.

Il fallait faire connaître ces faits, cette situation, bientôt compliquée par d'autres incidents, pour rendre intelligibles les événements qui vont suivre et la gravité qu'avait, dans les circonstances présentes, la visite de la princesse.

L'entrevue fut courte, mais remplie d'orages. Perez était tenté de prévenir Escovedo du danger qui le menaçait, mais la princesse, irritée, n'eut pas de peine à montrer à son complice que le salut de tous deux exigeait que le traître pérît. « Et n'était-ce pas une bonne fortune inouïe, inespérée, que le roi lui-même ordonnât cette mort? Ainsi la main qui ferait le coup ne serait jamais recherchée. Escovedo serait supprimé par raison politique; rien à craindre ni de la justice ordinaire ni de la redoutable Inquisition. » Cependant, malgré toute son insistance, Anna eut quelque peine à entraîner Perez. Il avait été très-lié avec Escovedo, il l'était encore, et avait servi comme de père aux enfants du secrétaire de don Juan, pendant que celui-ci accompagnait son maître en Italie et dans les Flandres; mais enfin il céda, la princesse le quitta, et il appela son majordome.

Après lui avoir fait part des intentions homicides de Sa Majesté, il lui demanda quels moyens il fallait employer.

Diego Martinez était un homme résolu, hardi, ayant la fidélité du boule-dogue, ne discutant jamais un ordre de Perez. Sur un signe de lui, en plein jour, il aurait tué le premier venu. Écouter et obéir, sans réflexion aucune, était sa devise.

« Le meilleur moyen, dit-il, sans qu'aucune altération de voix pût révéler en lui la plus légère émotion, le meilleur moyen serait de l'empoisonner.

— Malheureux ! et sa famille qui périrait avec lui?

— Je n'ai pas parlé de sa famille. Que Notre-Dame d'Atocha m'en préserve ! et pour deux raisons! La première, c'est que je dois la vie à don Pedro.

— Au fils aîné d'Escovedo ?...

— Oui, seigneur. Il y a deux ans, l'idée me vint de descendre dans l'arène pour voir si j'avais encore le pied assez ferme, la main assez sûre pour abattre un taureau. Par malheur, je glissai sur le sang d'un cheval éventré, je tombai; l'animal furieux fondit sur moi tête basse. Il n'était plus qu'à deux pas, lorsqu'un homme, prompt comme l'éclair, franchit la barrière, arrache une mulette à un banderillo, et vient en coiffer la brute alors que ses cornes touchaient presque ma poitrine. Celui qui me sauvait ainsi, au péril manifeste de sa vie, était don Pedro

1. Cette maison était située sur le terrain occupé aujourd'hui par la rue Sainte-Isabelle, dans l'emplacement où s'élève le couvent de Sainte-Isabelle-la-Royale.

2. Le ducat avait une valeur intrinsèque de 8 fr. 94 c.

presque un enfant. Il avait accompli ce que le plus hardi n'aurait osé. Il m'est sacré. »

Assez inquiet de la découverte qu'il venait de faire, craignant que Diego étendît sa reconnaissance du fils au père, Perez dit :

« Et ta seconde raison ?

— Ma seconde raison... elle n'est pas à moi; je ne la dirai pas. »

Or, Perez savait que lorsque son majordome avait résolu de se taire, nulle puissance au monde n'était capable de le faire parler. Il n'insista donc pas ; et, comme s'il eût lu dans sa pensée, Diego reprit :

« Son père, c'est différent; je n'en fais pas plus de cas que d'un juif. Je sais qu'il a mal parlé de vous et... de la princesse d'Éboli, ajouta-t-il en baissant les yeux. Bien d'autres, malheureusement, répètent ses méchancetés. »

Ce fut au tour de Perez de baisser la tête. Après un long silence :

— Te chargeras-tu de cette affaire ?

— Oui, répondit Martinez d'un ton ferme; avec la grâce de la Vierge, il n'y a rien que je n'entreprenne pour l'honneur de la maison et le service du roi, que Dieu garde !

— Mais du poison ?

— Je m'en procurerai. Je connais dans le royaume de Murcie des plantes vénéneuses. Votre page Enriquez ira demain en chercher. Je sais un apothicaire qui les distillera, ce sera bientôt fait ; et, pour le reste, nous ferons naître l'occasion.

— Je puis donc écrire à Sa Majesté...

— Vous le pouvez, seigneur, ce sera fait. »

Perez écrivit, et le roi répondit en donnant son entière approbation et en insistant sur une prompte exécution. Il fallait à tout prix se débarrasser du « Verdinegro. » Cet ordre, il le répéta à plusieurs reprises dans des dépêches que son ministre eut soin de garder précieusement pour sa justification et sa décharge.

* * *

Las Gracias, la maison des champs de Perez, était, comme nous l'avons dit, entourée de jardins magnifiques. Les Espagnols gardaient encore le culte charmant des Arabes pour les belles eaux, les verts ombrages, les fleurs embaumées, et ces élégants kiosques dont la gracieuse légèreté fait aujourd'hui l'admiration de nos artistes. Perez, avec un soin infini, avait, morceaux par morceaux, fait enlever de Grenade, un de ces délicieux édicules de marbre, de jaspe et de porphyre. Maintenant il élevait dans ses jardins ses élégantes colonnettes, son dôme, ses arabesques adorables, ses découpures aériennes et dans une vasque ouverte comme un blanc nénuphar tombait l'eau murmurante d'un jet d'eau. Toutes les baies étaient fermées par des rideaux de soie rose, et ce kiosque était entouré par des lauriers, des myrtes, des rosiers géants et d'autres arbres dérobés l'hiver aux rigueurs d'une saison quelquefois dure à Madrid. Pendant les chaleurs de l'été, dans ce réduit délicieux régnait une éternelle fraîcheur.

Là venait souvent se reposer Chimène, la fille bien aimée de Perez, et à la voir assise sur les coussins du kiosque, et rêveuse, on eût pu facilement la prendre pour une de ces princesses adorées que l'amour et la galantérie des califes de Grenade ou de Cordoue faisaient vivre dans des demeures enchantées, au milieu d'un luxe qui n'a jamais été surpassé. Chimène avait la beauté des filles de l'Orient ; de grands yeux aux longs cils dont l'ombre tremblante descendait sur ses joues pâles, des lèvres de grenade, le visage du plus pur ovale, le petit front, si cher aux poëtes de la Grèce et de Rome ; et des cheveux noirs plus lisses que la plume des oiseaux tombaient en longues tresses sur son cou que Vénus eût envié, sur ses épaules auxquelles le temps n'avait pas encore mis sa dernière main. Car Chimène ne comptait que quatorze printemps, quoique sa jeunesse fût si épanouie. Une beauté plus complète pouvait lui venir, ses formes pouvaient prendre plus de rôndeur, mais certainement ni un poëte, ni un artiste n'eussent désiré qu'elle fût autrement belle, plus femme et moins jeune fille.

Un jour en face d'elle, dans le cadre d'architecture que nous avons essayé d'esquisser, debout avec une attitude à la fois respectueuse et familière, se tenait un jeune homme à la taille svelte et bien prise, à la figure animée et dont l'énergie était tempérée par un regard rempli de douceur ; il parlait de ce ton de voix sonore qui sied si bien aux riches harmonies de la langue espagnole, il disait :

« O Chimène ! combien je regrette le temps passé, ces jours libres où nous jouions ensemble, où j'étais le compagnon de toutes vos heures et pour vous comme un frère... »

La jeune fille ne releva pas la tête : ses petites mains tremblaient un peu.

« Maintenant, Chimène, je ne puis presque plus vous parler et à peine vous voir. Votre mère est votre ombre, et, vous-même, je m'imagine parfois que vous cherchez à m'éviter.

— Je vous jure, Escovedo...

— Pourquoi ne m'appelez-vous plus don Pedro ou Pedrito, comme autrefois ? »

Un éclair de malice brilla dans les yeux de Chimène ; elle répondit avec un sourire inachevé :

« Parce que vous n'êtes plus le petit Pedrito, et que, vous-même, vous ne me nommez plus Iména comme autrefois... Quelles bonnes parties de course, de balle, de volants ! Nous avons grandi, les ans sont venus, et...

— Et je ne suis plus rien pour vous. »

Les yeux de l'enfant émue se baissèrent de nouveau ; un léger soupir agita ses lèvres.

« Le passé n'a rien laissé de moi dans votre cœur. Je n'ai été qu'un jouet devenu inutile, importun peut-être. »

Une larme brilla sur les paupières de Chimène.

« Ah ! j'avais fait cependant un autre rêve, et, pour le réaliser, que n'aurais-je pas entrepris, soutenu par votre père et par le mien?... »

En ce moment, Antonio Perez parut sur le seuil. Chimène courut se jeter dans ses bras en poussant un petit cri comme si elle venait d'échapper à un grand péril : « Qu'avez-vous donc, peureuse ? Vous ai-je troublé dans vos profondes méditations... » S'apercevant seulement alors de la présence de don Pedro, il pâlit un peu, et, tout en regardant sa fille d'un air légèrement inquiet, il dit : « Salut, don Pe-

dro ! Soyez le bien venu; mais, avez-vous conté à Chimène quelque histoire de fées ou de géants, pour qu'elle soit si émue?... Pourquoi, ma fille, votre mère n'est-elle pas avec vous? Allez la rejoindre, votre gouvernante et elle doivent vous attendre. »

Elle sortit sans oser regarder don Pedro.

— Eh bien, dit alors Perez avec cette grâce exquise qui le rendait si redoutable, votre père vous a-t-il chargé de quelques commissions pour moi ?

— Non, seigneur.

— Puis-je vous être bon à quelque chose ? Le moment approche où il vous faudra embrasser une carrière. Quel âge avez-vous ?

— Dix-neuf ans.

— Le bel âge, celui des espérances, le plus beau de la vie ! Ayant pour protecteur naturel, don Juan d'Autriche, vous avez le droit de faire de beaux rêves, mais n'oubliez pas que tout est fragile dans ce monde. Je vais à Madrid, voulez-vous m'accompagner ? »

Don Pedro salua en signe d'acquiescement.

« Dites donc à votre père qu'il serait bien aimable de venir diner demain avec moi, je vais travailler avec sa Majesté et il est très-possible que j'aie quelques bonnes nouvelles à lui donner. »

Au moment où ils sortaient de Las Gracias, ils rencontrèrent le majordome. Don Pedro l'aborda avec une familiarité juvénile. Diégo, embarrassé, balbutia quelques paroles d'affecteux respect, parla un instant à voix basse avec son maître, et s'éloigna.



L'empoisonnement, dessin de Gilbert.

Suivi de ses écuyers et de son page Enriquez à cheval, Perez partit dans son carrosse avec le jeune Escovedo à qui il témoigna publiquement toute sorte de bienveillance.

Le lendemain, il y avait grand dîner à la maison des champs de Perez. A ce repas somptueusement servi, autour d'une table couverte d'argenterie et de fleurs, en même temps qu'Escovèdo s'assirent plusieurs grands d'Espagne, et, parmi eux, le marquis de Los Velez, don Pedro Fajardo, conseiller d'État, Diego de Chaves. Ces trois derniers personnages, consultés par Philippe III, avaient approuvé le meurtre d'Escovedo, qui était là ignorant le péril mortel qui le menaçait. Aucune femme ne figurait à ce banquet, on y parla de choses graves; un témoin qui eût assisté à ce repas ne se fût pas douté de ce qui s'accomplissait à l'instant même, et qu'il assistait à un empoisonnement à la manière des Borgia. En effet, par ordre de son maître, dans le vin qu'il offrit à Escovedo, deux fois le page Enriquez versa d'une liqueur contenue dans un petit flacon que lui avait remis le majordome. Le condamné de Philippe but le fatal breuvage. Perez l'épiait avec une anxiété que rien ne trahissait, mais soit que le poison ne fût pas assez énergique, soit qu'on n'en eût pas donné une assez forte dose, rien ne vint montrer que la victime fût atteinte : il se retira sans trouble organique et sans malaise.

Le coup, pour cette fois, était donc manqué.

Perez en prévint le Roi, qui lui répondit : « con-

tinuez et prenez mieux vos précautions. » C'est ce qu'il fit.

A un autre dîner que Perez donna à la *casa del Cordon*, appartenant au comte Puñon-Rostro, Escovedo assistait encore, mais cette fois les honneurs de la table étaient faits par dona Juana Coëllo femme de Perez, qui ne lui avait rien confié. La fête fut très-animée, très-brillante. A un certain moment du repas, on déposa devant chaque convive une écuelle de crême; dans celle qu'il donna à Escovedo, le page Enriquez avait mis une poudre semblable à de la farine, et, chaque fois qu'il lui présenta à boire, il versa dans son verre de la liqueur dont les résultats attendus ne s'étaient pas produits lors de la première tentative.

Avant la fin de la soirée, Escovedo, qui causait en riant avec dona Juana, se sentit pris de vives douleurs, il demanda la permission de se retirer. Rentré chez lui, il se trouva très-malade, mais il ne soupçonna le crime que lorsqu'étant encore alité, on essaya de nouveau de lui faire prendre du poison. On arrêta une esclave d'Escovedo, et la pauvre innocente fut pendue sur une des places de Madrid, malgré ses cris, ses protestations et ses larmes.

Il ne fallait donc plus songer à l'emploi du poison, le secrétaire de don Juan devait se tenir sur ses gardes.

La tentative d'empoisonnement pour ainsi dire démontrée par le supplice de la malheureuse esclave, avait jeté un grand trouble dans la maison d'Escovedo. Il se demandait de quelle main partait le coup. Le fils, tremblant pour les jours de son père, ne le quittait plus, il le suivait partout, il essayait tous les mets dont il se nourissait. Dans Madrid on ne parlait que de cette tendresse filiale. Chimène, charmée des éloges qu'elle entendait faire de son ami, se demandait avec terreur si la scélératesse des assassins n'irait pas jusqu'à lui; elle voyait déjà mourant dans des convulsions atroces le bien-aimé compagnon de ses jeunes ans. Une fois même, inconsciente du sentiment qui l'animait, elle avait osé questionner son père, et elle l'avait fait avec tant de douleur dans la voix qu'un soupçon terrible traversa le cœur du père. Chimène aimerait-elle don Pedro, le fils de l'homme dont plus que jamais il devait poursuivre la mort? La fille de l'assassin aimerait-elle le fils de l'assassiné ?... Mais pourquoi s'arrêter à une telle crainte? N'était-il pas tout naturel qu'elle portat intérêt à don Pedro qui avait partagé les jeux de son enfance, et que Juana Coëllo avait longtemps traité comme un enfant de la maison? Il rassura donc Chimène, et assez sèchement, contre son habitude, il l'invita à ne pas inutilement faire montre d'une si vive sensibilité. Il ajouta que probablement rien n'était plus à craindre pour Escovedo puisque justice avait été faite de la coupable. « Adieu mon enfant, continua-t-il, je vous quitte, je passerai à Alcala les fêtes de Pâques. »

Mais, pendant qu'il l'admonestait ainsi, elle le regardait, et cet homme d'Etat, si avenant d'ordinaire, lui semblait mécontent, sourdement irrité, sans foi en ses propres paroles.

Le lendemain, jour de Pâques, en traversant une salle, Chimène rencontra Diego Martinez. C'était pour elle un vieil ami qui l'aimait d'une affection presque paternelle.

Il vint à elle, et, après s'être assuré que personne ne pouvait ni le voir ni l'entendre, il lui dit d'une voix sourde et hésitante :

« Si vous *l'aimez*, dites *lui* de quitter l'Espagne demain.... ce soir.... si l'avis que je vous donne sortait de vos lèvres, c'en serait fait de la vie de votre père... »

Avant que, revenue de son étonnement, Chimène eût eu le temps de prononcer un mot, de demander à Diego le sens de cette énigme, il s'était rapidement éloigné.

Une énigme... en était-ce bien une pour elle? son cœur lui criait le nom de celui qu'il fallait éloigner. Sans rougir de voir un secret enfoui au fond de son cœur, deviné, connu, de Diogo, elle ne songea qu'à *lui*. Mais que faire, comment l'avertir, comment le décider à fuir? Il fallait que le danger fût bien menaçant, bien terrible, pour que le majordome eût parlé. Eperdue, folle, elle rentra dans sa chambre, et fondit en larmes. Mais, enfin, arrêtant ses sanglots, essuyant ses yeux rougis, « Ce n'est pas en pleurant, pensa-t-elle, que je le sauverai. Il faut que je le voie, qu'il vienne... mais serai-je libre de l'entretenir? Et s'il était là que lui dirais-je? O sainte Vierge, qui avez tant souffert, inspirez-moi!.. »

En prononçant ces mots, elle tomba sur son prie-dieu, une sueur froide baigna son front, et, quelques instants après, sa duègue la relevait évanouie. On eut de la peine à la rendre à la vie; quand elle rouvrit les yeux, elle se trouva dans les bras de sa mère. Elle fut sur le point de tout lui confier, les terribles menaces de Diego la retinrent; la vie de son père était en jeu. Comment cela pouvait-il être? Elle ne le comprenait pas, mais le doute n'était pas possible, Diego était la vérité même, le rude hidalgo n'avait jamais proféré un mensonge.

C'était le jour de Pâques consacré dans la pieuse Espagne aux pratiques religieuses, à la visite des églises magnifiquement parées; la cour, la grandesse, le peuple, prennent part à ces pompes et visitent les sanctuaires les plus renommés par leur sainteté et leur richesse. Par une dévotion sincère, dans l'espoir que le ciel lui viendrait en aide, mais, il faut bien l'avouer, plus encore dans la pensée de le rencontrer, accompagnée de ses femmes, suivie de ses gens, et plus belle que jamais dans sa mortelle pâleur, Chimène alla à Notre-Dame d'Attocha, aux Dominicains, à Sainte-Marie, au couvent de Saint-Phillippe; elle reçut les hommages des Medina Cœli, des d'Ossuna, du président de Castille, Antonio Pazos, de toute la grandesse, mais elle ne vit pas celui qu'elle cherchait.

Désespérée, elle rentra aux Gracias; à chaque heure, à chaque minute, elle s'attendait à apprendre une terrible nouvelle. Sous un prétexte futile, dès qu'elle fut retirée dans sa chambre à coucher, à plusieurs reprises, elle envoya chercher Diego Martinez, il n'était pas à la maison. Toute la nuit, elle erra comme une ombre dans son appartement, tournant et retournant mille projets, effrayée de son ombre, du bruit imperceptible de ses pas. Elle se répétait : « Faible et misérable! qui ne peut pas trouver le moyen de sauver l'ami de son cœur! A cette heure peut-être il expire, et tu aurais pu lui garder la vie! » Elle se frappait la poitrine, les

cheveux dénoués, à demi vêtue, elle tombait à genoux pour prier, pleurait, se relevait à demi folle, et priait encore.

Cependant, quand le jour commença à poindre, elle avait pris une résolution, elle était décidée à écrire à don Pedro; s'essayant devant une table. à la pâle lueur de l'aurore, elle traça ces mots :

« Au nom de votre salut et du mien, don Pedro, venez ce soir aux Gracias. Ne parlez à personne, *à personne*, de ce billet :

CHIMÈNE. »

Elle avait une petite soubrette qui lui était dévouée corps et âme, elle lui dit : « Tu vas aller à l'hôtel Escovedo, le plus directement et le plus tôt possible, tu remettras ce papier à don Pedro, à lui-même, à lui seul. Tu ne dois pas revenir sans avoir fait cette commission. Je me confie à ton attachement pour moi, à ton adresse, à ta discrétion. Nulle personne au monde ne doit connaître la preuve de confiance que je te donne.

— Soyez tranquille, répondit Rita, en baisant la main de Chimène, je remettrai ce billet au seigneur don Pedro, je vous répéterai ses paroles, et, s'il me donne une réponse, je vous l'apporterai en courant. Que je voudrais faire plus encore pour vous, qui êtes si bonne! »

Elle partit; un peu de calme rentra dans l'âme de Chimène.

Plusieurs fois, en attendant avec une impatience fébrile sa jeune messagère, elle fit demander Diégo. On le cherchait, mais on ne le trouvait pas, lui dont la surveillance s'exerçait sans relâche sur le service de la maison. Où était-il? Chimène en vint à penser qu'il avait rejoint son père à Alcala, Perès aimant à le sentir à ses côtés, lui ayant donné toute sa confiance. Elle se trompait. Si son œil avait pu le suivre elle l'aurait vu assis dans une maison isolée aux portes de Madrid avec cinq hommes de différents âges, figures énergiques et violentes. C'était le page Enriquez, Juan Rubio, ami du majordome, fils du Gouverneur de la province de Malfi, dans le royaume de Naples, qui, pour avoir donné la mort à un ecclésiastique, était venu se cacher dans les cuisines du roi, où il travaillait comme marmiton, C'était Insausti et Juan de Mésa, que le majordome avait appelés d'Aragon, et enfin le frère consanguin d'Enriquez, nommé Miguel Bosquet.

Ces hommes s'étaient chargés de tuer Escovedo; le poison ayant échoué. Perez pressé, harcelé par le Roi qui tous les jours lui écrivait avec une persistance et une imprudence incroyables, avait résolu de dénouer le drame par le fer. Nous possédons une partie de ces billets de Philippe, ils indiquent un manque de sens moral absolu. On sent, en étudiant ces pièces, qu'il les a tracées d'une main calme et avec une conscience parfaitement tranquille. Et Perez lui répond; — Philippe II était alors à l'Escurial, — il le renseigne sur ses préparatifs, il lui fait connaître les moindres circonstances, il le tient au courant de tout. Le roi approuve, presse encore et s'étonne seulement que « Verdinegro » soit encore vivant.

Quelle étrange histoire! pour la croire vraie, il faut avoir les preuves sous les yeux et, en les lisant, on doute encore.

Le Roi, du reste, avait raison de s'étonner que le crime ne fût pas encore consommé; la conversation des assassins va nous révéler la cause d'un retard qui lassait l'impatience de Philippe II. Ils étaient en pleine insurrection contre Diégo Martinez.

« Veut-on ou ne veut-on pas en finir? Est-ce pour nous tenir cachés comme des rats que vous nous avez fait venir d'Aragon, Insausti et moi? disait d'une voix tremblante de colère Juan de Mésa s'adressant à Diégo. Vous nous avez offert une affaire, nous l'avons acceptée, vous nous avec affirmé que la justice du Roi et de l'Inquisition ne nous inquiéterait pas, c'est bien; nous vous croyons. Vous nous montrez l'homme, et quand, à deux reprises, la nuit, suivi de trois méchants valets de parade, il passe au milieu de nous, vous nous arrêtez.

— C'est vrai, s'écria Rubio, je n'ai pas tant hésité pour tuer mon moine.

— Hier, c'était Pâques, vous n'avez pas voulu que nous le guettions, rien de mieux, le jour était saint, et d'ailleurs les rues se trouvaient pleines de monde, continua Mésa, mais je vous déclare que je suis las de la vie de hibou que nous menons.

— Vous savez bien, Diégo Martinez, que le seigneur Perez attend la nouvelle à Alcala, et que, sans vous je la lui aurais déjà portée; reprit Euriquez. Au nom du ciel, dites-nous pourquoi vous nous avez donné de solides épées, et pourquoi vous ne voulez pas que nous nous en servions?

— Dans deux jours je retourne en Aragon, fit Insausti. »

Pendant cet orage, Diégo Martinez assis sur son escabeau avait gardé le calme le plus parfait: « C'est vrai, dit-il, deux fois Juan Escovedo a été à notre portée, il devrait être mort, je ne l'ai pas voulu.

— Pourquoi! s'écrièrent ensemble les assassins frémissants.

— Parce qu'il n'était pas seul, son fils don Pedro, — que Dieu garde! — l'accompagnait. Il aurait défendu son père et vous l'auriez massacré avec lui.

— Pardieu! fit Rubio.

— Eh bien, je ne veux pas que l'enfant soit tué, il m'a sauvé la vie...

Insausti se levant et s'adressant à Juan de Mésa, « Partons, fit-il, retournons en Aragon. Allons viens, ce n'était pas la peine de nous déranger.

— Mille tonnerres! s'écria Juan Rubio, en ébranlant une vieille table d'un formidable coup de poing, mort au loup et au louveteau!

— Non, reprit d'une voix ferme Diégo, je ne veux pas que don Pedro périsse; mais écoutez-moi, j'ai pris certaine précaution, et ce soir le fils n'accompagnera pas le père.

— Ecoutez, Martinez, reprit Mésa qui avait déjà fait quelques pas vers la porte, je veux bien ce soir me trouver encore au poste; mais si demain Escovedo n'est pas mort, nous vous quittons, Insausti, Rubio et moi. Vous vous tirerez d'affaire avec Enriquez comme vous pourrez.

— A ce soir, répondit Martinez en quittant ses complices.

— A ce soir, c'est convenu, fit Rubio étalant sur la table un jeu de cartes. »

Cependant la petite messagère de Chimène était revenue, elle raconta tous ses pas, ses petites finesses, sa longue attente, et comment enfin, sans que

personne la vît, elle était parvenue à joindre don Pedro.

« Il a été bien surpris, il a rougi, pâli et porté à ses lèvres votre billet que j'avais bien caché. Il l'a ouvert, ses mains tremblaient, il l'a lu, relu, puis il écrit une longue lettre. Il n'en a pas été content à ce a qu'il paraît, car il l'a déchirée en mille petits morceaux, puis il s'est mis a écrire de nouveau. Cela a été vite fait et il m'a remis une lettre.

— Mais donne-la-moi donc.

— La voilà. Voyez donc la belle bague dont le seigneur don Pedro m'a fait cadeau ?... Je ne l'avais jamais regardé comme aujourd'hui, il est très-beau don Pedro, et si élégant, c'est un vrai cavalier. »

Chimène n'écoutait pas le bavardage de sa petite suivante, elle lisait : « Imèna, vos paroles sont des ordres pour moi. A ce soir, chère Imèna. »

Toute la journée Chimène, heureuse et tourmentée, tourna et retourna dans sa tête ce qu'elle pourrait dire à Pedrito. En effet, que savait-elle ? quelques mots prononcées par Diégo Martinez, auxquels le caractère du majordome prêtait, il est vrai, une singulière gravité. Pour elle assurément il existait un péril, mais comment en donner la conviction à son ami alors que, sans risquer la vie de son père, il lui était interdit de répéter même le vague avis qu'elle avait reçu ? D'ailleurs trouverait-elle l'occasion de l'entretenir, tout au plus devait-elle espérer d'échanger avec lui quelques mots. Ah ! si elle avait pu se



Les assassins, dessin de Gilbert.

confier à sa mère. Elle attendit impatientée, fiévreuse, il lui semblait que les heures ne marchaient pas. Enfin, vint le soir, le temps était magnifique, le ciel rempli d'étoiles et l'air embaumé du parfum des fleurs renaissant avec le printemps.

A la grande joie de Chimène, dona Juana Coëllo donna des ordres pour que le kiosque fût illuminé, c'est là qu'elle voulait recevoir ce soir la société toujours nombreuse qui venait faire sa cour à la femme du secrétaire d'État si avant dans la faveur royale. Bientôt, en effet, les divans du kiosque et les allées qui serpentaient autour, virent s'asseoir, se promener, des dames élégantes et de nobles cavaliers.

Comme toujours Chimène était fort entourée, elle écoutait mal les beaux compliments, toute entière à l'attente. *Il* parut enfin et alla baiser la main de dona Juana Coëllo, salua les personnes qu'il connaissait, et petit à petit s'approcha de la jeune fille qui se tenait un peu à l'écart; par bonheur sa duègne venait de la quitter pour un instant. « Merci, Imèna, murmura don Pedro, en s'asseyant auprès d'elle, vous voyez, j'ai obéi ; que voulez-vous de moi ?

— Je veux, Pedrito, une chose qui me fera grande peine, balbutia Chimène les yeux baissés, je veux que vous quittiez Madrid et l'Espagne.

— C'est vous qui parlez ainsi ?

— Oui, mon ami, tout ce qui s'est passé chez vous a jeté l'épouvante dans mon cœur. Le poison...

— Eh ! Chimène, c'est précisément pour cela que

je dois rester. Quand un autre sentiment ne me retiendrait pas, il faut que je veille sur mon père. M'éloigner serait une lâcheté. Depuis qu'il a été empoisonné, je ne le quitte plus, il n'a rien moins fallu qu'un ordre de vous pour que je vinsse ce soir aux Gracias. Chimène, abandonneriez-vous votre père... ceux que vous aimez... si vous les croyiez en péril ? »

Relevant ses yeux qu'elle tenait baissés, Chimène regarda don Pedro et dit d'une voix profonde : « Non, Pedro, non jamais. »

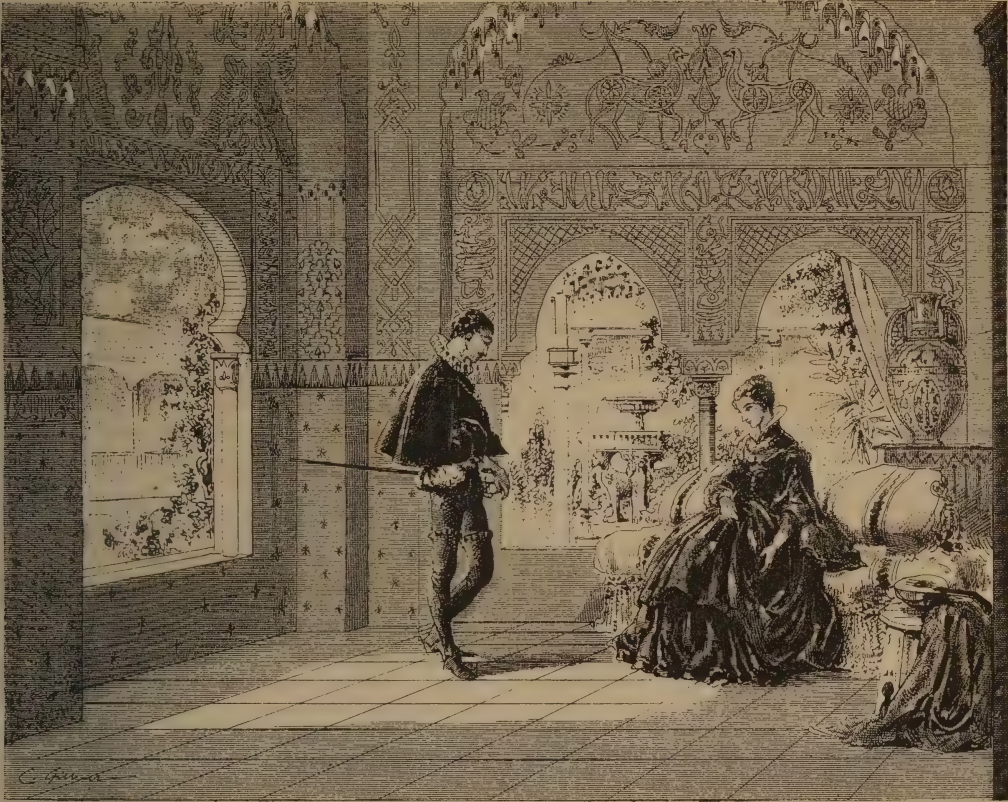
— Vous voyez donc bien, amie, que je puis pas partir. Vous êtes très-brave, Imèna, d'où vous vient donc cette peur ?

Chimène lui jeta un regard qui était la plus éloquente des réponses, ses yeux disaient les paroles que ses lèvres ne voulaient pas prononcer.

Don Pedro comprit et d'une voix plus basse encore : « Que ma Chimène adorée se rassure, je veux vivre pour la servir et pour lui prouver... »

Il allait prononcer le mot sacré, lorsque dona Juana s'approchant, rompit l'entretien, trop tard pour que Chimène et lui ne sussent pas ce qu'ils avaient au fond du cœur ?

Chimène avait oublié les menaçantes paroles de Diégo, elle était heureuse, elle tendit sa petite main à don Pedro, avec un beau sourire, et lui dit : « que Dieu soit toujours avec *nous* » ; appuyée sur le bras



Le kiosque, dessin de Gilbert.

de sa mère, agitant le bouquet fleuri qu'elle portait, elle alla de groupe en groupe se mêler aux conversations des visiteurs. Jamais elle ne s'était sentie plus heureuse, jamais elle ne s'était montrée plus charmante et plus belle.

Les heures s'envolaient lorsque, tout à coup don Pedro la figure troublée vint dire adieu à dona Juana : « un serviteur me prévient que mon père m'attend, il n'a pas voulu ou su répondre à mes questions » et répétant le mot de Chimène il ajouta : « Que Dieu nous garde ! » Il salua et bientôt disparut derrière les massifs embaumés.

Chimène, tout en causant avec les gentilshommes, avec les nobles dames, tout en riant avec les jeunes filles, qui venaient à sa rencontre, n'avait pas cessé de suivre don Pedro. Il lui semblait qu'elle ne l'avait jamais vu comme elle le voyait à cette heure. La petite Rita avait raison; c'était un vrai cavalier; il en avait le ferme maintien, la grâce noble, il portait bien son beau costume. Mais quand il vint lui faire ses adieux, quand elle ne le sentit plus près d'elle, le ciel lui parut avoir perdu ses étoiles, les fleurs leur parfum, la soirée son charme, la conversation son attrait. De vagues inquiétudes agitèrent son âme. Pourquoi son père le rappelait-il si tôt ?

A. Genevay.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LA SCIENCE EN FAMILLE

LE TÉLÉPHONE

La scène pourrait se passer en 1880. Elle pourrait avoir pour principal acteur un Epiménide quelconque, par exemple un aspirant de marine français ayant fait partie de l'une des dernières expéditions vers le pôle Nord.

Retenu depuis trois ans dans l'extrême Groenland, par suite de circonstances qui se comprennent sans que nous en recherchions le détail, il a pu être enfin rapatrié par quelque baleinier, qui l'a déposé sur le sol britannique.

Arrivé à Londres, notre jeune homme qui ne doute pas que sa famille, habitant Paris, n'ait pris son deuil, se met en quête d'un bureau de télégraphe, pour envoyer une dépêche, avec réponse, à l'un de ses frères. Le bureau trouvé, il écrit le texte de son télégramme et le passe à l'employé.

— Avec réponse? dit celui-ci.

— Oui, monsieur, et comme la personne à qui j'envoie, mon frère, demeure dans une maison voisine d'un bureau avec lequel vous devez sans doute pouvoir communiquer directement, je pense que la réponse ne sera pas longue à venir. J'attendrai ici.

— En ce cas, monsieur, donnez-vous la peine d'entrer.

Et le jeune homme, tout en pénétrant dans la salle, où se tient l'employé :

— Ces fonctionnaires anglais sont d'une amabilité!... pense-t-il.

— Monsieur veut-il envoyer lui-même? demande l'employé.

Ebahissement du jeune marin.

— Non, merci, fait-il, en se demandant si le brave homme qui, à brûle-pourpoint, lui propose la manœuvre de ses appareils, n'a pas l'*amabilité* un peu détraquée.

Alors l'employé, s'asseyant auprès d'une cloison où sont fixés quatre ou cinq pavillons d'entonnoirs au-dessus desquels sont écrits divers noms de pays, et parlant dans celui qui est étiqueté Paris : — Recevez, dit-il. Après un instant. « Allez! » fait l'entonnoir. L'employé repond, lisant sur le papier que le jeune homme lui a remis : « *Pour M Collard, boulevard Saint-Germain, 6.* — Bien! dit l'entonnoir. — *Cher Henry, c'est moi*, dit encore l'employé toujours parlant à l'ouverture du cornet, *je reviens du pôle; préviens la famille; prends des précautions avec maman, qui doit me croire mort sans aucun doute. Dis-moi vite d'ailleurs si tout le monde va bien, et envoie-moi deux ou trois cents francs, Brigthon hotel, King William street, Strand. Paul Collard.* — Réponse pressée, attendue. » Maintenant, monsieur, quelques minutes de patience.

— Très-bien, monsieur, très-bien.

Et comme en ce moment un nouvel envoyeur vient présenter une dépêche pour Édimbourg, que l'employé lit à un autre entonnoir :

— Drôle d'organisation, pense le revenant du pôle, quelle idée ont eue les Anglais d'établir ainsi une sorte d'escale verbale pour l'envoi des dépêches? Quelle nécessité d'avoir ici un receveur transmettant aux employés, qui sont dans la salle d'à côté, et qui peuvent mal entendre, estropier les mots..... Est-ce pour qu'ils soient moins distraits? Celui-ci peut l'être tout aussi bien, et même davantage... A vrai dire, l'auteur de la dépêche est là qui pourrait rectifier... Mais n'importe! c'est une singulière idée... Moi qui croyais les Anglais essentiellement pratiques, je suis maintenant porté à croire qu'ils sont encore plus originaux.

Ainsi raisonne en lui-même le jeune marin, assis dans un coin de la salle, quand tout à coup : « Paul! es-tu là?

— Hein! quoi! fait-il en se levant, comme saisi d'une espèce d'affolement, mais c'est la voix de mon frère!

— Eh bien, oui, monsieur, dit tranquillement l'employé, quoi d'étonnant à cela! puisque vous l'avez fait appeler, il est venu.

— Comment, venu!.. dans la salle à côté? ouvrez alors, que je le voie, que je lui parle, mais qu'est-ce que je dis donc?... Je suis fou, je rêve.

— Rien de tout ça, monsieur, mais d'où sortez-vous donc?

— Je sors, je sors... je sors du pôle, pardienne! vous l'avez bien vu, puisque je le dis dans ma dépêche.

— Ah! c'est juste! Vous y étiez depuis longtemps alors.

— Depuis trois ans, monsieur.

— Fort bien! fort bien! tout s'explique, fait l'employé.

Et alors l'entonnoir répéte :

« Paul! Paul! es-tu là? »

Alors l'employé voyant le jeune homme de plus en plus ébahi, interloqué :

— Approchez-vous donc, monsieur, et répondez.

— Où ça, répondre?

— Là.

Et l'employé montre l'entonnoir étiqueté *Paris*.

L'autre, s'approchant : « Oui, je suis là. »

Et il entend qu'on dit : « C'est lui! c'est bien lui! c'est bien sa voix « Paul, mon cher Paul! »

— Mais c'est la voix de maman, dit-il à son tour.

Et la voix du frère : « Oui, maman était là quand ta dépêche est arrivée, elle a très-bien reçu ce coup de joie; elle est venue avec moi, ou plutôt avec nous, car nous sommes tous là, elle va te parler, écoute :

Alors la voix de la mère « Mon enfant, mon cher enfant; tu n'es donc pas mort...

— Mais pas du tout, maman, pas du tout!..

— Oh! je l'entends, je l'entends, et pourtant je doute encore. Si quelque rusé, sachant imiter sa voix... allait m'avoir fait une fausse joie. J'en mourrais cette fois.

— Mais pourquoi voudrait-on te tromper, mère?

— La dépèche ne demande-t-elle pas de l'argent?

— C'est vrai! mais alors comment te convaincre qu'il n'y a aucune imposture?

— Eh bien! attends... Ah! j'y suis!... Dis ou plutôt chante les quatre petits vers drôles, que tu avais faits pour ma dernière fête, sur l'air que tu y avais mis et que l'on répétait gaiement au repas; tu dois bien t'en souvenir.

— Oh certainement!

— Eh bien!.. chante-les, un autre ne les saurait pas.

Et alors le jeune marin chantant dans l'entonnoir :

« Maman! maman! maman!
« Je t'aime tendrement
« Considérablement.
« Voilà mon compliment.

« La ri fla, fla fla! La ri fla fla!...
« La ri..... »

— Ah!... crie l'entonnoir...

— Qu'y a-t-il, mon Dieu?

— Rien! ce ne sera rien... Maman se trouve mal... tu comprends... le saisissement... mais la voilà qui revient à elle...

— Qu'elle me parle, pour que je sois rassuré...

— Oui, elle va te parler, attends une minute.

Et le jeune marin se tient anxieux devant l'entonnoir, qui après un moment de silence : « Me voilà, me voilà, Paul, dit-il d'une voix faible; la joie ne fait pas mourir, puisqu'elle ne m'a pas tuée. Reviens, reviens vite, mon cher ressuscité! Henri t'envoie de l'argent. Ne perds pas une minute. Il y a des trains rapides. Adieu, à bientôt! Tiens je t'embrasse déjà. Les reconnais-tu, ces baisers-là! »

Et l'on entend le bruit de deux lèvres maternelles qui se posent sur le front d'un fils. Puis encore, « Adieu! » Puis, plus rien.

Et après que, pendant tout le temps de ce colloque, il a paru être sous l'influence d'une sorte de fièvre, le jeune marin se laisse tomber comme abasourdi sur la chaise qui est auprès de l'entonnoir. Il passe la main sur son front, promène des yeux hagards autour de lui.

Alors l'employé : « Si monsieur veut bien céder la place aux nouveaux envoyeurs qui peuvent se présenter... Monsieur a occupé la ligne de 9 heures 17 à 9 heures 28 minutes, au total onze minutes, à un schelling la minute; soit onze schellings... Ah, mais pardon! Voilà qu'on parle.

L'entonnoir dit en effet : « Entretien, onze minutes, payé à Paris. »

— En ce cas, monsieur, ne doit que l'envoi de sa dépêche, soit un schelling.

Sur quoi le jeune marin se levant, et se croisant les bras en face de l'employé : « Voyons, monsieur, au nom du ciel! rendez-moi le service de m'apprendre si je suis bien éveillé, si je suis en léthargie, si le délire me tient, si... enfin je ne sais pas moi!.. Tenez, précisons. J'arrive du pôle, d'où j'ai cru ne jamais revenir. Mon premier soin, aussitôt que je suis en terre civilisée, c'est de courir à un bureau de télégraphe pour avertir ma famille.... Or c'est bien ici le bureau du télégraphe... C'est écrit sur la porte.

— Oui, en effet, monsieur, on a laissé l'inscription *Telegraphic office*, d'abord parcequ'elle y était, et ensuite parceque le nom étant consacré... Mais en réalité il n'y a plus de télégraphe, c'est-à-dire pour prendre la vraie acception, telle que l'indique l'étymologie grecque, il n'y a plus d'appareil à écrire (*graphein*) de loin (*télé*)... Il y a un appareil *téléphonique*, c'est-à-dire parlant, ou faisant entendre de loin.

— Des tubes alors?

— Non, monsieur, pas de tubes; des fils, rien n'a été changé à l'ancien réseau télégraphique, car c'est encore l'électricité qui opère : fils aériens attachés à des poteaux, fils recouverts de gutta-percha pour les souterrains; cable immergé au fond de l'Océan... Tout est en même état sur la ligne de communication proprement dite. Seulement, les appareils à vibration de M. Bell ont remplacé à chaque extrémité les cadrans, les aiguilles, les poinçons; il n'y a plus de bandelettes où se marquaient des points, des traits, des caractères typographiques; plus de signes de convention, plus de sonnerie d'appareil, plus de bouton d'échappement, tout est *verbal*, et nous n'avons qu'à écrire ou parler sous la dictée de l'envoyeur, quand celui-ci ne prend pas lui même ce soin, comme vous avez fait, vous et les vôtres, tout à l'heure.

— Est-ce possible! fait le jeune homme.

Alors l'employé : « Quoi, monsieur, c'est après ce qui vient de se passer pour votre propre compte que vous osez encore parler d'impossibilité! N'avez-vous pas entendu votre frère, votre mère? n'avez-vous pas conversé avec eux? et croyez-vous, que moi, qui ne vous connais pas, j'aie pu ainsi inventer pour vous leurs voix, leurs souvenirs intimes?

— Non, mais que voulez-vous, monsieur, il m'est bien permis de croire à un rêve, à une hallucination.

— Sans doute, monsieur, et d'autant mieux que nous, les télégraphistes, la première fois que vers la fin de 1876 ou au commencement de 1877, nous entendîmes parler du *téléphone*, comme la nouvelle arrivait par un journal américain (tout naturellement, puisque M. Bell, l'inventeur, écossais de naissance, habitait les États-Unis) nous fîmes chorus pour traiter de *canard yankee*, une découverte qui semblait bouleverser toutes nos notions d'électriciens. Je vous avouerai que nous gardâmes encore nos doutes, quand à la fin de cette même année 1877, les revues scientifiques, les comptes rendus officiels des séances académiques nous apportèrent non-seulement les procès-verbaux des expériences faites en présence des notabilités de la science, mais encore la description exacte des appareils et l'énoncé des théories sur lesquelles repose leur fonctionnement; mais force fut bien de nous rendre à l'évidence, quand nous fûmes à tour de rôle témoins des expériences qui, pour décider de l'adoption générale du système, se faisaient quotidiennement à l'office central de Londres, mis en correspondance avec Manchester.

Enfin, les appareils téléphoniques furent installés à la place des appareils télégraphiques; et ils fonctionnent comme vous avez été à même d'en juger.

— Fort bien! dit le jeune marin, qui peu à peu

avait repris pied dans le monde réel d'où il avait pu tout d'abord se croire sorti : mais, si j'ai pu juger de l'effet, il ne m'a nullement été donné de voir ni comprendre le principe du système. Et s'il n'y avait pas d'indiscrétion...

— Oh mon Dieu ! monsieur, le principe est des plus simples; et pour peu que vous ayez une idée du principe télégraphique d'*autrefois*, — autrefois s'entend d'il y a deux ans : le siècle marche vite ! — il vous sera très-aisé de comprendre...

— Je sais, répond l'aspirant, que la correspondance télégraphique « d'autrefois » avait pour principe, soit la déviation de l'aiguille amiantée par un courant électrique; soit l'aimantation résultant du passage du courant électrique autour d'un morceau de fer doux qui perdait cette aimantation à chaque interruption; d'où un mouvement de va et vient qu'il était possible d'utiliser pour la concordance des signaux aux deux extrémités de la ligne.

— A merveille ! Eh bien ! M. Bell a utilisé, lui, le courant qu'on appelle induit, c'est-à-dire celui qui se produit dans un fil correspondant à un aimant chaque fois que l'*armature* (morceau de fer attiré par l'aimant) vibre dans son voisinage. Il a placé à quelque distance du pôle d'un aimant, mis en relation avec le fil conducteur d'une ligne, une lame très-sensible dont les vibrations doivent produire des passages ou interruptions de courant. Or, tout près de l'*armature* est placée une membrane qui perçoit les sons de la voix; cette membrane transmet à l'armature des vibrations qui établissent des courants relatifs, et après avoir parcouru le fil conducteur, elles vont à l'autre bout de la ligne se convertir en ondulations, dans un appareil analogue à celui du départ, où elles reproduisent les sons perçus par l'appareil...

— Et ? fait le marin.

— Et voilà tout. Cela semble complétement anormal, on doute de la possibilité de cette espèce de transmission; et pourtant elle se produit... Vous en savez quelque chose.

— Certes ! »

Et quittant le bureau du téléphone, le marin déjà familiarisé avec l'idée de la merveille qui vient de lui être révélée, se demande cependant où s'arrêtera le pouvoir de la science...

Cela, avons-nous dit pourrait se passer en 1880; d'aucuns prétendent que cela se verra au cours de la grande exhibition internationale de 1878. — Nous verrons bien.

E. M.

VARIÉTÉS

LES BOISSONS

L'eau, première boisson. — Les boissons fermentées. — Origine de la civilisation. — Les céréales et la vigne. — Cérès et Bacchus. — Découverte des boissons fermentées. — Division de ces boissoins. — L'hydromel. — Le koumis. — L'arbre à la vache. — Le palmier vinifère.

La première boisson de l'homme fut évidemment l'eau, comme les fruits furent sa première nourriture.

L'eau est la boisson primordiale, celle d'où proviennent directement ou indirectement toutes les autres boissons; c'est la boisson essentielle, nécessaire à la vie; aussi son usage durera-t-il autant que le genre humain.

Après l'eau viennent les boissons fermentées : bière, vin, cidre, etc., dont l'histoire se perd dans la nuit des temps.

Quand les races humaines sortirent de l'état sauvage ; quand elles commencèrent à se séparer des animaux, c'est à améliorer leur nourriture qu'elles s'appliquèrent tout d'abord; si bien qu'on pourrait dire que la civilisation procède du ventre.

Ceux qui découvrirent la culture des céréales, avec lesquelles on fabriqua le pain et la bière; de la vigne, d'où l'on tira le vin, sont inconnus, et il serait puéril de les rechercher.

D'ailleurs il est des inventions qui n'appartiennent, en propre, à aucun individu et qui jaillissent spontanément au milieu des sociétés prêtes à les recevoir. Mais les bienfaits qu'apportèrent le pain et les boissons fermentées semblèrent si grands aux peuples primitifs que, ne pouvant les attribuer à de simples mortels, ils en rendirent grâce à des dieux.

C'est ainsi que Cérès devint la déesse des céréales, et Bacchus le dieu de la vigne.

La découverte des boissons fermentées dut précéder de beaucoup celle du pain.

« Exprimer le suc du raisin, dit M. Ferdinand Hœfer dans son histoire de la chimie, et mettre en réserve celui qu'on ne buvait pas immédiatement, c'était là une idée qui pouvait se présenter à l'esprit du premier venu. Or il suffisait de conserver ce suc dans des vases ouverts pour le faire fermenter et le convertir en vin. Une chose digne de remarque, c'est que le mot hébreu *yine*, qui veut dire *vin*, signifie, d'après son étymologie, *produit de la fermentation*. Ce même mot se retrouve, avec de légères modifications, non-seulement dans toutes les langues sémitiques (phénicienne, syriaque, arabe), mais dans tous les idiomes indo-européens; car l'*inos* des Grecs ou le *vinum* des Romains a passé dans toutes les langues néolatines et germaniques, comme l'attestent les mots *vino*, *wein*, *wine*, etc. Le vin, en tant que simple produit de la fermentation alcoolique, s'offrit donc en quelque sorte spontanément à ceux qui les premiers en firent usage. Nous laissons ici, bien entendu, de côté, les raffinements qu'y apporta plus tard l'industrie. Mais, pour faire adopter le vin comme boisson, il fallut soumettre l'appareil gustatif à une véritable éducation; car toutes les choses, même celles qui finissent par flatter le palais, répugnent naturellement à l'homme qui n'en a pas l'habitude. Ainsi l'eau-de-vie ne fut longtemps qu'un médicament; et pendant plus d'un demi-siècle, on ne put s'accoutumer au goût de la pomme de terre.

« Le jus de la treille eut bientôt ses succédanés. Le suc du palmier et celui d'autres végétaux furent transformés en liqueurs alcooliques par la fermen-

tation. Les céréales ne servaient pas seulement à donner le pain; on les faisait fermenter dans l'eau, pour en retirer une boisson enivrante. La bière était une boisson aimée des nations les plus diverses : elle se rencontrait chez les Égyptiens et chez les Gaulois. Et les Germains faisaient, au rapport de Tacite, « un breuvage avec de l'orge, et converti, par la fermentation, en une sorte de vin. » C'était, en effet, de la véritable bière. Hâtons-nous d'ajouter que, le houblon étant d'un emploi récent, la bière des anciens devait facilement tourner à l'aigre.

« La connaissance du vin et de la bière fait supposer celle du *vinaigre*. Car ces liquides, quoique déjà fermentés peuvent, dans des conditions atmosphériques ordinaires, éprouver une seconde fermentation : dans celle-ci, il se produit de l'acide acétique, aux dépens de l'alcool, de même que dans la première fermentation l'alcool s'était formé aux dépens du sucre contenu dans le suc fraîchement exprimé. Mais ce qui mérite surtout d'être signalé, c'est que le mot hébreu *khometz*, qui se retrouve dans toutes les langues sémitiques, a pour racine *khamets*, qui signifie *ferment*, de même que *yine*, vin, dérive du verbe *yavane*, faire effervescence, comme pour indiquer le mouvement (dû au dégagement de l'acide carbonique) qui se produit pendant la transformation du moût en vin. »

Les boissons fermentées varièrent à l'infini, suivant les produits du sol, mais la plupart eurent dès le principe, pour base, le suc de fruits écrasés.



L'arbre à la vache, dessin de Kauffmann.

On peut les diviser en trois classes : les boissons par les fruits, vraisemblablement les plus antiques; les boissons par les céréales; les boissons par divers produits naturels sucrés, tels que le miel et le lait.

Ces dernières, à l'usage des peuples pasteurs ou agriculteurs, ne furent pas les moins appréciées.

Le fameux *hydromel* n'est autre chose qu'un mélange fermenté de miel et d'eau; et c'est avec du lait de jument aigri que les Tatares font leur *koumis*.

Dans beaucoup de pays, divers arbres donnent une excellente boisson toute préparée que l'homme se procure en faisant une incision au stipe et qu'il reçoit, dans des récipients, aussi facilement que s'il tirait d'un tonneau, à l'aide d'une cannelle, un liquide quelconque. De ce nombre est l'arbre à la vache, une des richesses des caracas de l'Amérique, dont le tronc perforé fournit en abondance, au voyageur, un lait sain et bon comme celui de la vache; et le sagouier, ou palmier vinifère, particulier à l'Afrique occidentale, qui donne un véritable vin que l'on extrait au moyen d'une simple incision pratiquée dans le stipe.

La séve du sagouier est tellement sucrée, qu'au bout de quelques heures elle se transforme, dans les calebasses des nègres, en une boisson des plus enivrantes, des plus alcooliques.

Des sagouiers fournissent, au printemps, une quantité de séve vineuse qui égale leur poids.

Etant donnés les éléments dont se composent partout les boissons fermentées, nous nous bornerons ici à parler avec quelque détail des boissons les plus connues, de celles dont il est possible de tracer l'histoire.

Ab Jove principium : commençons par le jus de la treille.

LE VIN

D'où vient la vigne? — La culture de la vigne. — Noé. — Bacchus. — Les Grecs. — Les Romains. — Les crus fameux d'Italie. — Outres et jarres. — Vignes arrachées et replantées. — La vigne en France. — Le vin breton. — Entraves à la culture de la vigne. — Vins du midi de l'Europe. — L'hippocras. — Coutumes nationales touchant le vin. — Le vin de noces. — Le vin des condamnés. — Fontaines de vin. — Les vendanges. — Saint Martin. — Marchands de vin privilégiés. — Surnoms des vins. — Proverbes. — La terre du vin. — Falsification. — Les vins du Rhin. — Le Johan nisberg. — Les tonneaux du château de Heidelberg. — Le fou Perkeo. — Les tonneaux de Brême.

D'où vient la vigne? De la contrée comprise entre la mer Caspienne et la Méditerranée, disent ordinairement ses historiens.

Peut-être doit-on étendre cet habitat jusqu'à l'Indoustan, d'une part, et jusqu'à l'Espagne de l'autre, car si l'on veut délimiter la véritable patrie du vin, il faut tracer, sur la carte, une ligne de deux cents à deux cent-cinquante lieues de largeur, longeant l'Europe méridionale de la péninsule hibérique à la Grèce, et remontant vers la mer Noire, pour aller aboutir à la Perse. Quant à la culture de la vigne, elle a la plus nébuleuse antiquité.

D'après les Hébreux, Noé aurait planté la vigne l'année qui suivit le déluge biblique, 2347 ans avant Jésus-Christ; on connaît, à ce propos, l'histoire de la malédiction de Cham.

D'après les païens, le père de la viticulture serait Bacchus ou Osiris, qu'on croit être le même personnage. Bacchus découvrit la vigne autour de Nysa, ville de l'Arabie heureuse, songea à en utiliser le fruit, but le premier du vin et apprit aux hommes à en boire.

Ces légendes importent peu; toutefois elles servent à établir l'ancienneté absolue de la fabrication du vin.

Nous aurions de la besogne si nous voulions suivre, sur ce sujet, les auteurs de l'antiquité, les poëtes depuis Homère, jusqu'à Horace; les historiens, les géographes depuis Hérodote jusqu'à Diodore de Sicile. A quoi bon entrer dans des détails qui deviendraient fastidieux en se répétant? Disons seulement qu'au siècle de Périclès, les vignerons de la Grèce étaient passés maîtres, et qu'on qualifiait de *nectar*, boisson des dieux, leurs crus fameux, ce qui prouve leur excellence.

Les Grecs apprirent aux Romains les secrets de la viticulture, comme ils leur apprirent tant d'autres choses, et les élèves profitèrent si bien des leçons des professeurs que les vins italiens, particulièrement ceux de la Toscane, du Latium, de la Campanie, étaient avidement recherchés sous Auguste.

Les vignerons des environs de Rome surtout, avaient perfectionné au plus haut point leur industrie.

On comptait, dans l'empire romain, au premier siècle de notre ère, une centaine d'espèces de vins de qualité supérieure, dont quarante-cinq à cinquante appartenaient à l'Italie.

Les crus de Falerne, de Setia, de Sinuessa, de Fondi, de Cécube, de Signia, avaient autant de prix qu'en ont à présent nos bordelais, nos bourguignons de haute marque.

« Puisque j'ai parlé du vin, dit Horace, dans sa satire *Le faux Épicurien*, sachez comme il faut le traiter. Un bon vin de Massique, exposé la nuit, au vent frais d'un ciel serein, se dépouille admirablement de toute odeur irritante... Honte et malheur sur le mal appris qui se sert encore de la chausse, oubliant que la maudite laine emporte à la fois la lie et le bouquet de ce vin déshonoré!

« Plus d'un dégustateur habile ajoute au gros vin de Sorrente un résidu des vins de Falerne. Il est bon de jeter dans l'amphore un jaune d'œuf de pigeon, pour précipiter cette lie au fond du vase, et le dégager de ses impuretés... »

Les anciens transportaient le vin dans des outres de peaux cousues solidement; ce système ne se perdit pas; puis ils se servirent, concurremment, de tonneaux qu'ils enduisaient de résine à l'intérieur, qu'ils soufraient. Chez eux ils mettaient ordinairement le vin en cave dans des jarres de terre cuite, énormes amphores pointues par le bas, qu'ils enterraient en partie dans le sol, et dans lesquelles ils puisaient pour remplir leurs bouteilles, dont le fiasco italien actuel donne une idée assez exacte.

La culture de la vigne se généralisa tellement, que les princes essayèrent plusieurs fois d'en arrêter le développement.

Au temps de César, la vigne était très-cultivée dans le sud de la Gaule et le vin très-apprécié dans le nord; en 92, une disette ayant désolé l'empire, Domitien, sans doute sur les rapports de préfets à courte vue, s'imagina que cette disette était due à la trop vaste étendue des vignobles, et il ordonna qu'une moitié de ceux-ci fussent détruits.

Rigoureusement exécuté partout ailleurs qu'en Italie, cet ordre ruina les vignobles gaulois.

190 ans plus tard, en 282, Probus autorisa nos ancêtres à replanter leurs vignes et leur prêta même, dans ce but, le concours des légions en garnison dans la Gaule.

En dépit de l'invasion des barbares, des incessantes guerres du moyen âge, la vigne reprit possession du sol français, celui qui lui convient le mieux, et on la cultiva, des bouches de la Seine aux bouches du Rhône, des Vosges aux Pyrénées.

Rois, comtes, barons, marquis, grands et petits vassaux eurent des vignes.

Au XIIe siècle, les coteaux parisiens de la rive droite et de la rive gauche de la Seine: Auteuil, Montmartre, Belleville, Saint-Mandé, la Maison-Blanche, Montparnasse, Vaugirard, qui composent aujourd'hui la plus grosse portion de notre capitale, étaient des vignobles renommés.

Au XIIIe siècle, les vignobles de Gascogne et de Saintonge avaient une réputation européenne, et le commerce des vins, entre Bordeaux et Londres, atteignait des chiffres considérables.

D'un bout à l'autre du royaume on cultivait alors la vigne.

La Picardie, la Normandie, la Bretagne produisaient de bons vins, au témoignage des chroniqueurs.

Les Bretons, dit Le Grand d'Aussy, dans son *Histoire de la vie privée des Français*, prétendaient qu'il y avait trois choses qui valaient mieux en Bretagne que dans tout autre pays de France : les chiens, les hommes et le vin. François Ier, devant qui un noble breton soutenait ce vaniteux paradoxe, répliqua : « Pour les hommes et les chiens, il peut en être quelque chose; mais pour les vins, je ne puis en convenir, étant les plus verts et les plus âpres de mon royaume. » Là dessus, il rapporta l'histoire plaisante d'un chien qui, ayant mangé, près de Rennes, une grappe de raisin, sentit incontinent dans le ventre une telle aigreur que, pour s'en venger, il aboya de colère contre la vigne.

Peut-être le roi-chevalier avait-il raison, car il est peu question, à notre époque, du vin breton.

La culture de la vigne demeura libre en France jusqu'à Charles IX. Alors elle eut à subir des entraves qui furent impuissantes, du reste, contre sa nature exubérante et vivace.

En 1566, Charles IX, abusé comme Domitien, ordonna d'arracher une partie des vignes dont *la trop grande abondance causait la disette*, ne comprenant point que ce n'étaient pas les vignobles, mais les affreuses guerres civiles, l'anarchie, qui rendaient le pain et la viande rares.

Un édit royal décida que les vignes ne pourraient occuper, à l'avenir, que le tiers du terrain dans chaque canton; les deux autres tiers devant être convertis en labours et prés.

En 1577, Henri III reprenant cet édit, recommanda aux officiers chargés de l'administration des provinces « d'avoir attention qu'en leurs territoires les labours ne fussent délaissés pour faire plants excessifs de vignes. »

En 1731, Louis XV, toujours sous le prétexte de

disette, publia un édit qui interdisait toute nouvelle plantation de vignes, et déclarait que les vignobles qu'on aurait cessé de cultiver pendant deux ans ne pourraient plus être cultivés dans la suite.

Ces restrictions ridicules et persistantes eurent pour effet de détruire la vigne dans les provinces où elle ne donnait pas des produits exceptionnels, et de la reléguer dans les contrées où elle avait ses places fortes et d'où aucun édit ne pouvait l'expulser : en Champagne, en Bourgogne, en Languedoc, en Provence.

Ce qui se passait chez nous se produisait aussi dans les autres pays viticoles de l'Europe : en Espagne, en Italie, en Hongrie, en Grèce.

En Italie et en France, ce sont les ordres religieux qui défendirent les bons vignobles avec le plus de ténacité. Nos fameux crus de Bourgogne : Chambertin, Vougeot, Volnay, Pommard, etc., doivent autant aux monastères que les crus de Grotta-Ferrata, de Monte-Fiascone, d'Orvieto, dans l'Italie centrale.

Les vins d'Espagne, de Sicile, de Chypre, de Syrie étaient particulièrement appréciés, au moyen âge, où l'on préférait les vins sucrés aux vins secs; on en faisait grande consommation dans les châteaux.

Le vin de Chypre avait la réputation d'être le roi des vins.

Pour donner aux vins de France le goût des vins précités, on les aromatisait, on les chargeait d'épices, on les transformait en médecines, que nous trouverions détestables aujourd'hui. Témoin l'hippocras, où il entrait un bizarre amalgame de miel, d'épices et d'aromates d'Asie.

« On prétend, dit M. Chéruel dans son *Dictionnaire historique des institutions de la France*, que l'hippocras tirait son nom du célèbre médecin Hippocrate, qui l'avait inventé. Quoi qu'il en soit, l'hippocras était un des plus estimés, parmi ces vins mélangés d'épices que l'on recherchait au moyen âge. On regardait alors comme une merveille d'avoir réuni la force du vin, la douceur du miel et le parfum des aromates d'Asie. On se servait pour faire l'hippocras de vins blancs ou rouges indifféremment. On employait aussi des vins étrangers : vins Muscats ; Grenache, Malvoisie, etc. L'hippocras se buvait à jeun, comme le prouvent les *Mémoires* de Montluc ; parlant de vin grec qu'il but le matin, il ajoute : *Comme on boit l'hippocras*. On le servait aussi au commencement ou à la fin du repas. Dans le premier cas, il était accompagné de pâtisseries sèches, et dans le second, d'un pain particulier. Jusqu'à la fin du XVIIe siècle, on servait de l'hippocras dans les festins. Il en est question dans la comédie des *Friands Marquis* ou des *Coteaux*.

« Ce vin aromatisé était un des présents que les villes offraient aux rois, lorsqu'ils y faisaient leur entrée solennelle.

« Jusqu'au commencement du XVIIIe siècle, il était d'usage que les apothicaires envoyassent de l'hippocras pour étrennes à leurs pratiques. Au jour de l'an, les échevins et le prévot des marchands de Paris en offraient au roi. De son côté, le roi faisait des présents d'hippocras aux principaux seigneurs de la cour et aux officiers de sa maison. Cet usage durait encore à la fin du XVIIIe siècle. »

Le vin fait partie de la vie nationale en France; il en est question, au moyen âge, dans la plupart des actes publics ou privés.

Par exemple, rien n'était plus commun que les redevances en vin : les rois, les seigneurs, les villes, les communautés en recevaient et s'en servaient pour payer, même la magistrature. Les particuliers se libéraient fréquemment aussi avec du vin, ou acquittaient avec lui certaines prestations.

Ainsi : un plaideur donnait le *vin du clerc* au secrétaire du tribunal où il avait été jugé; un père donnait le *vin du curé* au prêtre qui baptisait son enfant; un nouveau bourgeois payait au maire et aux échevins de la ville qui venaient de lui accorder le droit de cité, le *vin de bourgeoisie*. Des ordonnances de saint Louis consacrent ces coutumes.

Concluait-on une affaire, on payait le *vin du marché*, le *pot de vin*, au vendeur ou à celui qui avait été l'intermédiaire dans l'affaire. L'expression *pot de vin* est restée; mais, comme les redevances précédentes, le *pot de vin* se paye maintenant en argent.

Il y avait encore le *vin de noces* qu'on offrait au curé qui célébrait le mariage. « Dans certains diocèses, écrit M. Chéruel, le prêtre, en bénissant la chambre nuptiale, mêlait ensemble du vin blanc et du vin rouge, comme symbole de l'union des deux époux. Dans le diocèse d'Amiens, le prêtre commençait par bénir le vin et le pain, il faisait ensuite trois rôties au vin, l'une pour lui, l'autre pour les mariés, la troisième pour les amis et parents qui assistaient à la cérémonie. Après avoir pris la sienne, il donnait celle des mariés et terminait par celle des assistants; ensuite il bénissait la chambre. Cet usage se trouve encore dans un rituel de l'année 1554. » Et plus loin : « Il était d'usage, à Paris, de donner du *vin aux condamnés* à mort que l'on conduisait au gibet de Montfaucon : on les faisait arrêter, en route, dans la cour des Filles-Dieu, où on leur donnait deux coups de vin à boire. Quand l'exécution se faisait dans Paris même, l'usage était de servir aussi du *vin aux juges* chargés d'y assister. C'était le bourreau qui le fournissait. Du moins, ce fut ce qui arriva, en 1477, à l'exécution du duc de Nemours. Dans un compte de la prévôté de Paris, rapporté par Sauval, il est fait mention d'une somme de douze livres six deniers, allouée au bourreau pour du pain, des poires et douze pintes de vin, fournis à messieurs du Parlement et officiers du roi, étant aux greniers de la salle, pendant que le duc se confessait. »

Il n'était pas une réjouissance publique ou le vin n'eût sa place.

La naissance, le couronnement d'un roi ou son entrée solennelle dans une ville donnaient généralement lieu à l'érection de *fontaines de vin* où le peuple pouvait boire, deux ou trois jours durant.

Et les vendanges, quelle fête partout et en tous temps ! fêtes bruyantes, licencieuses, souvent véritables bacchnales ; mais d'où jamais l'éclatante gaieté n'était absente.

Le Grand d'Aussy a esquissé ce tableau des vendanges en France à la fin du siècle dernier : « Les Gaulois païens promenaient autour de leurs vignes la statue de leurs dieux à l'époque des vendanges, et accompagnaient cette cérémonie de chants et de danses. Aujourd'hui encore, les vendanges donnent lieu,

dans diverses contrées de la France, à des processions et à des fêtes. On y promène quelquefois la statue du saint patron, ornée de pampres et de raisins. Les vendanges elles-mêmes sont une véritable fête. Hommes et femmes, chacun un panier sous le bras, arrivent ensemble au pied du coteau. Là, tous s'arrêtent et se rangent en haie. Le chef de la bande commence une chanson joyeuse, dont le refrain se répète en chœur. On monte ensuite, on se partage dans le vignoble, on se livre au travail qui, sans être interrompu, est égayé de temps en temps par des couplets nouveaux de quelqu'un des vendangeurs, ou par les quolibets avec lesquels on agace les passants. Le soir, à peine a-t-on soupé, que la joie recommence. On danse en rond ; on chante quelques-unes de ces chansons gaillardes qu'autorise le moment et qui sont connues sous le nom de chansons de vendanges. Bientôt la gaieté devient générale : maîtres, hôtes, valets, tous dansent de leur côté, et c'est ainsi que se termine une journée de travail qu'on prendrait presque pour un jour de divertissement. »

C'est encore à peu près de la sorte que les choses se passent, avec un peu moins de gaieté peut-être,



Le vin des condamnés, dessin de Kauffmann.

e de morale. Le patron des vignerons, des vendangeurs et des tonneliers, était saint Martin, évêque dé Tours au IVe siècle, qui a cultivé la vigne dans l'abbaye de Marmoutiers qu'il fonda sur le bord de la Loire.

La fête de saint Martin, qui tombe le 11 novembre, était l'occasion d'excès plus licencieux que ceux des vendanges ; un synode d'Auxerre s'en occupa pour y mettre ordre.

Les marchands de vin, taverniers et hôteliers formaient à Paris une communauté à laquelle Henri III donna, en mai 1584, des statuts que Louis XIII, Louis XIV et Louis XV confirmèrent. Parmi les marchands de vin privilégiés il en existait une douzaine appelée *cave des douze* qui, seuls, avaient le droit de vendre le vin en bouteille à la suite de la cour.

Nos pères caractérisaient singulièrement les divers vins. Pour eux : le *vin d'âne* était celui qui plongeait le buveur dans l'assoupissement ; le *vin de cerf*, celui qui faisait pleurer ; le *vin de lion*, celui qui rendait furieux, querelleur ; le *vin de pie*, celui qui faisait parler ; le *vin de cochon*, celui qui faisait vomir : le *vin de renard*, celui qui rendait subtil, malicieux ; le *vin de singe*, celui qui faisait sauter et rire ; le *vin de Nazareth*, celui qui remontait par le nez.

Les proverbes sur le vin étaient en outre très-communs. Rappelons-en quatre ou cinq : — Vin sur lait, c'est souhait, lait sur vin, c'est venin. — Vin usé pain renouvellé est le meilleur pour la santé. — A bon vin ne faut point d'enseigne. — Où l'hotesse est belle, le vin est bon. — Qui bon vin boit, Dieu voit. — Et le proverbe de l'Écriture : le bon vin réjouit le cœur de l'homme : *vinum bonum lætificat cor hominis.*

L'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, la Hongrie, la Grèce ont conservé des vignobles célèbres et continuent à produire des vins exquis : mais la *terre du vin* en Europe et dans le monde, c'est la terre de France.

La superficie des vignobles de la France s'élève à deux millions d'hectares produisant soixante ou soixante-et-dix millions d'hectolitres de vins de toutes les espèces, blanc ou rouge, qui donnent un revenu annuel de plus d'un milliard, sans compter l'alcool.

Douze de nos départements, ceux du Nord, où le climat n'est pas assez chaud pour que le raisin y atteigne une parfaite maturité, ne cultivent pas la vigne.

Les différents vins de France peuvent se diviser en six classes principales, dit M. Paul Poiré dans son livre sur nos industries nationales :



Les vendanges en Gaule, dessin de Kauffmann.

1° Les vins de Bordeaux et leurs similaires, dont la production s'étend dans dix-neuf départements. Le département de la Gironde fournit les meilleurs vins de cette classe : les Château-Laffitte, Château-Margaux, Château-la-Tour, Château-Haut-Brion, Sauterne, Saint-Émilion, sont connus par leur fraîcheur et leur bouquet ; aussi les nations étrangères font-elles dans la Gironde des achats considérables. La production de ce département surpasse 3 millions d'hectolitres.

2° Les vins de Bourgogne et leurs similaires, dont la production s'étend dans douze départements. La Côte-d'Or tient le premier rang par ses crus si fameux de Chambertin, Romanée, Vougeot, Corton, Beaune ; elle fabrique environ un million d'hectolitres.

3° Les vins du Midi, qui ont en général un goût moins délicat que les précédents ; mais ils sont très-abondants et l'on y trouve quelques crus très-estimés, celui de l'Ermitage, par exemple, dans la Drôme. Le département de l'Hérault fait à lui seul de six à neuf millions d'hectolitres. Les vins de cette classe proviennent de 17 départements.

4° Les vins de l'Est sont produits dans douze dé-

partements. Le Jura est celui qui donne les plus remarquables ; ceux d'Arbois sont très-estimés.

5° Les vins mousseux, qui reçoivent des soins et des préparations spéciales, modifiant leur nature primitive. Nous citerons ceux de Champagne, qui tiennent toujours le premier rang, ceux de la Basse-Bourgogne et notamment ceux de Chablis, Tonnerre, Épineuil ; ceux de Tours, Vouvray et Rochecorbon.

6° Les vins de liqueur, que fournissent quelques départements méridionaux, parmi lesquels on distingue les vins muscats de Frontignan, de Rivesaltes et de Lunel. A Cette, on fabrique de remarquables imitations des vins d'Espagne.

Pour obtenir du bon vin, il ne faut vendanger que quand le raisin est bien mûr et qu'il a toutes ses qualités ; alors vite, par les vignes, des légions de vendangeurs et de vendangeuses armés de ciseaux ou de sécateurs pour couper les grappes.

La fabrication du vin comprend quatre opérations principales : le foulage du raisin, la fermentation du moût, le décuvage et le pressurage. Si nous ajoutons à cela le soutirage et le collage, la clarification, nous aurons, sauf les perfectionnements particuliers à telle ou telle région, les bases de la vinification dans tous les pays.

Les vins liquoreux : le Tokay, les vins d'Espagne, de Sicile, et les vins mousseux : le Champagne, dont le sucre est l'élément dominant, exigent des procédés plus compliqués et plus coûteux.

C'est l'alcool qui communique aux vins, ainsi qu'à toutes les boissons fermentées, leur propriété énivrante.

En vieillissant, les vins perdent leur acidité naturelle ; mais à la longue ils perdraient aussi leur force et leur bouquet ; il convient donc de les boire lorsqu'ils ont un âge raisonnable.

En tout temps l'esprit malfaisant des sophisticateurs s'est exercé sur le vin. Une ordonnance du prévôt de Paris portait que « pour empêcher les mixtions et les autres abus que les taverniers commettaient dans le débit de leurs vins, il serait permis à toutes personnes qui prendraient du vin chez eux, soit pour boire sur le lieu, soit pour emporter, de descendre à la cave et d'aller jusqu'au tonneau pour le voir tirer en leur présence. »

« En traitant le vin par la litharge (oyxde de plomb), fait observer ici M. F. Hoefer, *Histoire de la chimie*, on en corrigeait l'acidité. Mais par cette addition il se produisait du sucre de Saturne (acétate de plomb), qui est un poison. D'anciennes mesures de police mentionnent plusieurs cas d'empoisonnement, dus à cette falsification. C'est ainsi que plusieurs vignerons d'Argenteuil furent punis d'une forte amende pour avoir mis de la litharge dans leurs vins, afin de leur donner une couleur plus vive, plus de feu, et en diminuer la verdeur. »

Les droits énormes d'octroi, qui pèsent sur le vin, loin de diminuer la fraude, l'ont augmentée dans de déplorables proportions, et le jour n'est pas éloigné où il sera urgent, dans l'intérêt de la santé publique, d'adopter des dispositions énergiques contre les falsificateurs des vins.

Le vin est la première des boissons, après l'eau ; c'est la boisson alimentaire par excellence, celle qui exerce l'action la plus salutaire sur nos organes, quand elle est prise à dose rationelle ; les précautions compatibles avec notre droit public qui auront pour objet de la faire arriver pure aux consommateurs seront les bien venues.

A. Dubarry.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

ÉTUDES MORALES

UN MENSONGE

Le petit garçon lisait Robinson Crusoë. Le docteur Herbaut bougonnait :

— Hum ! croyez-vous que de telles lectures soient sans danger pour de jeunes imaginaiions ?...

On se récria naturellement. Oser critiquer Robinson !...

— Vous connaissez l'abbé Fortin ? reprit le docteur.

L'abbé Fortin était un bon vieux prêtre, type de patience, de douceur et de charité, que l'on vénérait comme un saint, et qui méritait cette vénération.

— Eh bien ! poursuivit M. Herbaut, l'abbé Fortin a menti une fois dans sa vie...

— A propos de Robinson ?...

— A propos de Robinson, précisément.

— Contez-nous cela, docteur.

— Voici l'histoire.

*
* *

Ceci est un de mes souvenirs d'enfance. Il faut, par conséquent, remonter le cours des temps jusque vers l'année 1836.

J'avais alors treize ans, et je venais d'entrer en cinquième au collége communal de Saint-Eustache, en Franche-Comté.

Saint-Eustache est un vieux bourg qui s'est endormi au milieu du XVIe ou du XVe siècle, et qui n'est pas encore tout à fait révellié. On y voit des pataches comme du temps de La Fontaine, des réverbères à huit pans, comme ces lanternes que l'on portait devant la litière du cardinal de Richelieu. Les maisons tournent leur pignon du coté de la rue ; elles ont des étages ventrus qui débordent sur le rez-de-chaussée et des fenêtres à meneaux comme le palais Granvelle de Besançon. On y parle un patois, dans lequel les Espagnols et les Allemands, anciens maîtres du pays, ont déposé un certain nombre de vocables empruntés à leur idiome. Ainsi, on appelle l'écrevisse ; *grabeuss*, ce qui est à peu près le *krebs* des compatriotes de Schiller. On dit aux enfants : *pequetnio*, ce qui est évidemment le *pequeno* des fils du Campeador.

Tout cela n'empêche point Saint-Eustache d'être une petite ville pittoresque et charmante. Elle a une jolie rivière, claire et sonore, où l'on pêche d'excellentes truites ; une forêt de hêtres et de chênes, aux-

quels la hache n'a jamais touché, et qui, prolongeant les ondulations de leurs cimes sur une superficie de plusieurs lieues, vont confondre, à la limite de l'horizon, leur verdure avec celle des sapins qui croissent sur les premiers contre-forts des Vosges.

Du collége, je ne dirai rien. Vous connaissez le proverbe des linots et des chardonnerets : « Pas de belles cages. »

L'abbé Fortin en était l'aumônier. Il cumulait ces fonctions avec celles de professeur d'instruction religieuse, de physique, de chimie, d'histoire naturelle. De plus, il était un peu maître d'études. On cumulait beaucoup au collége de Saint-Eustache, et cela se comprend. Nous étions instruits, nourris, logés, chauffés, blanchis pour la modique somme annuelle de 280 francs. Si Molière n'eût pas inventé maître Jacques, notre principal, le digne M. Hébert, l'eût inventé certainement.

Nous avions été recommandés d'une façon toute particulière, mon cousin Georges Foucher et moi, à l'abbé Fortin. Chaque jour, pendant une heure, il nous donnait une *répétition* de latin. Nous arrivions dans sa chambre à 4 heures, au sortir de la classe du soir, et jusqu'à 5 heures, il nous initiait au secret des périodes cicéroniennes, et nous faisait scander les vers de Virgilius Maro.

En raison de la multiplicité de ses fonctions, le bon abbé n'était pas toujours exact. Cela ne nous fâchait point. Nous profitions de son absence pour fureter dans le meuble qu'il appelait pompeusement sa bibliothèque.

C'était une humble armoire de bois blanc, dans laquelle étaient entassés sans ordre, des ouvrages de science ou de piété, les contes du chanoine Schmidt, les annales de la propagation de la foi, quelques livres de controverse théologique, publiés par les Gaume ou les Poussielgue, qui étaient alors les éditeurs officiels du clergé.

O bonheur ! un jour, dans ce capharnaüm, nous découvrîmes le Robinson Crusoë. Nous ne l'avions point encore lu, mais nous en avions beaucoup entendu parler.

— C'est très-beau, disaient nos petits camarades.

— C'est bien écrit, disaient les *humanistes* moins naïfs, mais pédants en revanche.

Nous dévorâmes le volume, et nous le redévorâmes. Le roman de Foë fit sur nous une impression étrange et profonde. La tempête, le naufrage, l'île déserte, les voyages à l'épave, la fantastique apparition de la chèvre, l'empreinte d'un pied humain trouvée sur le sable, Vendredi, les sauvages, tout cela tourbillonnait dans nos cerveaux d'enfants, se heurtait, se brouillait, entrait en combinaison avec nos propres idées, et les modifiait à ce point, qu'à la première composition qui suivit l'ingestion de ce livre puissant et singulier, Georges avait signé sa copie du nom de Robinson, et moi du nom de Crusoë.

Deux repas de pain sec, tel fut le résultat de cet oubli de notre identité respective. Cette juste punition ne nous arracha point des hauteurs de notre rêve. Nous nous y complûmes davantage. Georges se fit, avec le cuir arraché à la couverture de ses livres, une sorte de bonnet pointu qui était la chose du monde la plus grotesque. Pour ne point rester en arrière, je fabriquai une grossière monture de parapluie, que je recouvris de lambeaux de toile coupée dans mon matelas.

Redoutant toutefois les railleries de nos camarades qui s'étaient moqués avec beaucoup d'abandon des copies de Robinson et de Crusoë, nous nous gardions bien de nous entretenir avec eux ou devant eux du sujet qui occupait toutes nos pensées. A la promenade, en récréation, nous nous isolions des autres élèves. Qui voyait Georges me voyait. Nous ne nous quittions point. Nous nous encouragions mutuellement dans notre commune folie. Je crois, Dieu me pardonne, que le pauvre Georges était encore plus fou que moi.

* * *

Le docteur fit une pause.

— Qu'est devenu votre cousin? lui demanda-t-on.

— Il n'est pas resté romanesque du tout, reprit-il en souriant. Aujourd'hui, il dirige à Reims, une importante filature de coton, et les îles désertes, ou non, sont pour lui sans le moindre charme. Cela tient à ce qu'il éprouve le mal de mer sur un étang.

Et il poursuivit son histoire :

* * *

Un soir, comme nous sortions de la chambre de l'abbé Fortin, Georges m'arrêta dans le corridor qui conduisait à la salle d'études, et se campant droit devant moi :

— J'ai un projet, me dit-il.

— Va. J'écoute.

— Le capucin de M. Fortin a la tête découverte; c'est signe de beau temps. J'ai cinq francs dix sous. Quel argent as-tu ?

— Trois francs.

— Cela suffit. Nous partons cette nuit.

— Partir, m'écriai-je !

Cette brusque proposition me déconcertait un peu. Il reprit gravement :

— Que ferions-nous ici ? Est-ce donc bien amusant de conjuguer des verbes déponents ou des verbes neutres, d'apprendre le *que* retranché ou le gérondif en *do ?*

— Il est de fait que l'histoire de Robinson est autrement intéressante.

— Faisons comme lui. Mon père est en relations avec des négociants de Hambourg. Ce n'est pas très-loin. Nous y serons en moins de quinze jours. Une fois là, nous nous engageons comme mousses et l'on nous emmène en Amérique, en Océanie...

Je hasardai cette judicieuse réflexion :

— Nous ne savons nager ni l'un ni l'autre.

— On apprend, répondit-il. Du reste, il paraît que l'eau de mer porte mieux que l'eau douce. Puis, dans les naufrages, on se place sur un tonneau; on se suspend à une planche.

Je dus reconnaître que le raisonnement de mon aventureux cousin était fort juste. Néanmoins, je hasardai quelques objections encore..., pour la forme, car la proposition me séduisait; mon imagination battait la campagne; je me demandais déjà si

le perroquet que je ne pouvais manquer d'apprivoiser un jour, serait gris cendré comme le Jaco, ou vert et rouge comme la perruche d'Alexandre. Georges ne tenait pas au perroquet :

— J'aurai un singe, disait-il, et je l'appellerai Frichet.

Frichet était le nom d'un personnage rébarbatif qui était concierge du collége, cordonnier par état et jardinier par vocation. On l'abhorrait. Pourquoi ? Expliquez les sympathies ou les antipathies des enfants ! Frichet était un fort honnête homme, un peu rude d'approche, mais excellent au fond.

Bref, nous nous mîmes d'accord, Georges et moi. Il fut convenu que nous nous introduirions dans le jardin au milieu de la nuit, après la visite que le principal, un professeur ou un maître d'études, faisaient quoditiennement au dortoir vers onze heures ; que le premier arrivé attendrait l'autre derrière un carré de pois, dont les hautes rames masquaient un angle ébréché de la muraille de clôture ; qu'on escaladerait la muraille et..., qu'on entrerait dans l'inconnu.

Tout cela était facile. Mais avant d'exécuter ce programme, un scrupule nous prit. Et l'abbé Fortin, si bienveillant pour nous, si indulgent, comment s'arrangerait-il de notre évasion ? Que répondrait-il à nos parents affligés ?

— Nous lui laisserons un mot, dit Georges.

Et, séance tenante, il écrivit au crayon, sur une feuille détachée d'un cahier de versions, la petite chose suivante :

« Monsieur l'abbé, nous savons bien que nous allons vous faire de la peine ; mais nous ne pouvons plus rester au collége ; nous voulons voyager sur mer. Dès que nous serons sur un vaisseau, nous écrirons à nos familles, et nous vous écrirons aussi. Vous avez été si bon pour nous, que nous ne pouvons partir sans vous dire au revoir. »

Il signa. Aussi bravement que lui, je griffonnai mon paraphe auprès du sien. Mais comment faire parvenir ce poulet ridicule ?

— Donne, me dit Georges.

Il rendra dans la chambre de l'abbé, mit le papier sur l'appui extérieur de la fenêtre, posa sur le papier un échantillon minéralogique en cas de vent, et referma la fenêtre.

— Il le trouvera demain matin, ajouta-t-il ; mais nous serons déjà très-loin.

La soirée me parut horriblement longue. Pendant l'étude, je comptais les minutes par les pulsations de mon pouls. Machinalement, néanmoins, je fis mes devoirs ; puis, je glissai dans mes poches une foule d'objets, dont je pensais pouvoir me servir pendant mes futures traversées : un canif, des plumes ; une règle que je coupai en deux pour plus de commodité, un compas et... une toupie.

Au coup de tambour qui annonçait le souper — on soupait alors — je fis un bond de chevreau. Premier remords, peut-être. Jamais la peau d'âne du père Frichet — j'avais omis de dire qu'il tambourinait aussi — ne m'avait produit un effet pareil. Au réfectoire, ce fut autre chose. J'avais faim, je le sentais ; mais impossible de desserrer les dents.

Du coin de l'œil, je regardai mon cousin. Il dévorait. Son sang-froid m'inspira la plus vive admiration.

— Auprès de lui, pensai-je, je ne suis qu'un très-petit Crusoë.

Les heures s'écoulèrent. Plus le moment décisif se rapprochait, plus, après m'avoir semblé trop longues, elles me paraissaient courtes. On monta au dortoir. Je me couchai tout vêtu. Ce soir-là, ce fut le bon abbé qui fit la ronde habituelle. Aux lueurs du quinquet qui était placé non loin de mon lit, je vis sa longue main blême entr'ouvrir doucement mes rideaux. Je feignis de dormir ; il passa ; puis j'entendis deux ou trois portes qui se fermaient presque sans bruit.

— Il est parti, me dis-je.

Je me glissai hors du lit. A mon tour, j'entr'ouvris mes rideaux et je vis Georges qui marchait sur la pointe du pied dans la direction de la porte qui s'ouvrait sur un long et étroit couloir conduisant au jardin.

Mon courage se ranima. Je murmurai le fameux *alea jacta est* de César au Rubicon et quelques secondes après, je rejoignais mon cousin derrière le carré de pois.

— Vite, me dit-il, Fox est lâché.

Fox était un énorme vieux chien d'apparence terrible qui, en réalité, pendant ses vingt-cinq ans d'existence, a moins mordu que Rossinante n'a couru. Nous ne connaissions point alors son caractère conciliant. En deux bonds, mon compagnon d'aventures fut sur la crête de la muraille. Je l'imitai ; mais je mis, paraît-il, moins de prestesse à l'escalade ; car au moment où j'introduisais mon pied droit dans une des crevasses de la brèche, je sentis avec une inexprimable angoisse la chaude haleine de Fox errer le long de ma jambe gauche. Je faillis tomber à la renverse. Georges me retint heureusement par le collet de ma veste. Je me roidis et je parvins à me hisser à mon tour sur le couronnement du mur.

Bon Fox ! Il m'avait flairé simplement. Reconnaissant un ami, il n'avait pas même cru devoir aboyer. Je crois, du reste, qu'il n'aboyait pas plus qu'il ne mordait.

Nous sautâmes du haut du mur ; nous étions libres.

* * *

On était à la fin de juin ; l'air était tiède ; une sorte de buée couvrait le ciel et atténuait la clarté des étoiles. De quel côté nous diriger ? Georges haussa les épaules.

— Hambourg est au nord, me dit-il, et j'ai acheté la boussole d'un rhétoricien.

Dès cette époque, les Suisses fabriquaient ces petits médaillons qui renferment une aiguille aimantée et servent de breloques.

— Mais on y voit à peine, objectai-je.

Il tira de sa poche un briquet et de l'amadou.

— Voici de la lumière, dit-il.

J'étais vaincu.

Nous nous dirigeâmes donc du côté du nord, c'est-à-dire du côté de la forêt. Derrière nous, la vieille église de Saint-Eustache apparaissait comme un mammouth colossal échoué sur une grève. Pas de bruit sinon le murmure lointain de la rivière, le bruissement des feuilles frissonnant au vent et se

heurtant les unes contre les autres, sinon ces rumeurs inexplicables qui s'élèvent dans l'obscurité et qui semblent être la respiration de la nuit.

L'air était tiède, ai-je dit, pourtant je sentais le froid.

— Si c'était à recommencer, pensais-je, je demanderais un mois de réflexion et j'atteindrais ainsi les vacances.

Une fois sous la voûte des chênes et des hêtres de la forêt, le froid me parut plus vif. Était-ce bien le froid ?

« Qui pourrait sans frayeur regarder les astres ? » a dit un ancien. Ces masses planétaires qui décrivent dans l'espace leurs mouvements réguliers sous la main de Dieu ne m'ont jamais effrayé. En revanche, je comprends, comme les songeurs de la vieille Rome, « l'horreur religieuse » des forêts et je m'explique leurs « bois sacrés. »

Dans cette nuit blême plutôt qu'obscure, entre ces colonnes végétales coiffées de leurs larges chapiteaux de feuilles et qui s'enfonçaient dans les profondeurs noires des lointains, il me semblait que je marchais dans une cathédrale immense. J'osais respirer à peine. J'étouffais le bruit de mes pas. Puis, avec la



Dans la forêt, dessin de H. Clerget.

mobilité d'imagination des enfants, d'autres idées se présentaient à mon esprit, moins hautes, plus en rapport avec mon âge et ma situation — on dirait aujourd'hui : plus pratiques. — Je songeais aux embûches de la nuit, aux mauvaises rencontres, aux voleurs, aux loups.

Et je me rapprochais de Georges.

Nous allâmes ainsi longtemps, sans nous parler. Plus nous allions dans l'étroit sentier, plus les arbres nous paraissaient serrés et touffus, plus l'obscurité nous semblait profonde. Mon cousin qui me précédait hésitait par instants.

— Je ne vois presque plus le chemin, disait-il.

Nous descendîmes dans une espèce de gorge. Là, le sentier ne manquait pas ; il y en avait trois. Georges alluma un morceau d'amadou, consulta de nouveau sa boussole et prit à gauche.

— Nous avons bien fait déjà trois lieues, lui dis-je. Si nous nous reposions !

Il y consentit. Nous nous assîmes au pied d'un arbre énorme. Suivant notre *estime*, comme disent les marins, il pouvait être deux heures.

— Dans une heure, ajoutai-je, le jour paraîtra et nous nous remettrons en route.

— Chut ! fit tout à coup Georges.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Tu n'entends pas ce bruit ?

Je prêtai l'oreille. Il me sembla qu'un animal quelconque s'agitait dans le fourré à deux ou trois cents pas de nous et se dirigeait de notre côté.

— Peut-être un loup, dis-je.

Cette idée de loups me poursuivait.

— Robinson avait une hache, fit mon cousin.

— Oui ! Et nous, nous n'avons que des canifs.

Le bruit se rapprochait. Nous quittâmes l'abri du gros arbre et nous grimpâmes avec une extrême agilité chacun sur un arbre plus petit. Nous étions à peine depuis deux minutes à ce poste d'écureuils qu'au dessous de nous, sans pouvoir distinguer à quelle espèce il appartenait, nous vîmes passer rapidement un petit être noir, haut de deux pieds et demi à peine et qui soufflait d'une manière étrange. Dès que l'être se fut éloigné, nous descendîmes de notre observatoire.

— Qu'est-ce que cela peut bien être, dis-je ? Les loups sont plus longs et pas aussi hauts.

— Cela marchait comme un kanguroo.

— On n'a jamais vu de kanguroo dans les bois de Saint-Eustache.

— Qu'est-ce que cela prouve ? fit-il d'un ton de mauvaise humeur qui me frappa.

Jusqu'à l'apparition du prétendu kanguroo, la forêt nous avait paru silencieuse comme une vaste nécropole ; mais cette apparition avait éveillé notre inquiétude et elle ne devait plus se rendormir. Je dis *notre*, car Georges qui avait montré le plus d'intrépidité depuis le début de notre escapade, commençait à donner des signes visibles d'abattement.

La forêt semblait, d'ailleurs, se peupler, pour nous, d'une foule de créatures invisibles mais formidables. Au battement des ailes d'un oiseau, au glissement d'un lézard entre les brindilles sèches tombées dans le sentier, nous tressaillions ; nous rêvions de vampires ou de serpents à sonnettes.

Tandis que, appuyés l'un contre l'autre, nous sentions monter dans notre esprit ce flot de pensées sombres, quatre ou cinq cris perçants retentirent dans l'épaisseur du bois. Je sentis mes cheveux se hérisser. Georges se dressa tout debout, comme s'il eût été mû par un ressort.

— C'est le kanguroo, me dit-il d'une voix basse et tremblante.

Je ne savais que répondre. Ces cris ne me rappelaient rien de ce que j'avais entendu dans ma vie. On eût dit le miaulement d'un chat sauvage pris dans un piége.

— Marchons, dis-je à mon cousin. Sortons de ce bois maudit. Hors du bois, je suis sûr qu'il fait jour. Vois.

Entre les interstices des feuillages je lui désignais du doigt les blancheurs naissantes de l'aube.

— Marchons, répondit-il machinalement.

Nous allions droit devant nous, d'un pas assez rapide, oubliant la boussole, cherchant à fuir simplement l'endroit d'où les cris étaient partis.

***

Avez-vous assisté au lever du jour dans une forêt ? c'est plus qu'un réveil, c'est une résurrection. Les arbres, les buissons, les gros halliers farouches des clairières perdent peu à peu leurs formes fantastiques. Ce que vous preniez pour un ours accroupi n'est plus que le tronc trapu et vêtu de mousse d'un chêne mutilé par une cognée novice. Sur les feuilles, la rosée luit et roule comme les perles détachées du collier de la nuit. Les oiseaux sortent du nid, battent de l'aile, s'envolent et chantent leur chanson du matin. Les cimes des arbres prennent des nuances d'or vert. Les rayons du soleil, que les poëtes d'autrefois comparaient à des flèches, font des trous lumineux dans l'épaisseur des feuillées. La vie recommence à palpiter sous ses milliers d'aspects, à bruire dans l'herbe avec ses scarabées, à flotter dans la fraîcheur de l'air avec les papillons diurnes...

A ces premières lueurs qui tombaient sur nous, nous nous regardâmes, mon cousin et moi. Georges me sembla pâle ; je lui semblai livide.

— Nous ne marchons pas, lui dis-je ; nous courons.

Courons était un euphémisme. Nous ne courions pas ; nous nous enfuyions. J'étais essouflé. Ma langue se collait à mon palais.

Et, comme la veille au soir, j'avais très-peu mangé, je sentais la faim.

Nous avions cependant quitté l'étroit sentier que nous avions suivi une partie de la nuit. Le chemin, devant nous, allait en s'élargissant. Je fis même remarquer à Georges des traces de roues de chariot marquées sur la terre sèche.

Cette découverte, beaucoup moins extraordinaire que celle de l'empreinte du pied nu relevée par Robinson, ne nous effraya point. Nous respirâmes au contraire à pleins poumons.

— Nous n'allons pas tarder, me dit Georges, à trouver une ville ou un village.

La grande lumière n'avait pas peu contribué, du reste, à nous rendre notre courage.

— Où penses-tu que nous soyons? lui demandai-je.

Il fouilla dans sa poche.

— Plus de boussole, me répondit-il. Je l'aurai laissé tomber en descendant de l'arbre quand... tu sais... quand le kanguroo ou quelque autre animal inconnu...

Bon cousin ! La raison lui était revenue avec le jour. Il n'était plus aussi affirmatif.

— Voici quelqu'un qui nous renseignera, lui dis-je.

A vingt pas devant nous, à notre gauche, sur l'accotement du chemin, une femme était assise, la tête enveloppée dans un mauvais tablier de toile bleue.

Au bruit de nos pas, elle se leva ; nous vîmes qu'elle pleurait. C'était une pauvre ramasseuse de bois mort. Derrière elle gisait un gros fagot qu'à nous deux Georges nous n'eussions pu soulever ; puis auprès de ce fagot un autre plus petit qui semblait avoir été fait pour un enfant.

Elle prévint nos questions :

— N'auriez-vous point rencontré dans ce bois, nous dit-elle, une petite fille de sept ans avec de grands beaux cheveux noirs frisés qui tombent sur ses épaules ?

Et sans attendre notre réponse, éclatant en sanglots :

— Je suis sa grand'mère, messieurs ; qu'est-ce que je vais devenir ? Elle est vive comme un poisson et ne peut tenir en place. Depuis hier soir elle est perdue. Jésus Seigneur ! J'ai soixante-seize ans ; mes jambes ne sont plus fortes. Je l'ai cherchée toute la nuit dans ces arbres. Je n'ai qu'elle au monde, messieurs. Elle est gentille comme les anges des églises. Est-ce que vous ne l'auriez pas vue ?

La même pensée nous vint à l'esprit à Georges et à moi.

— Ces cris que nous avons entendus.... lui dis-je.

— Oui ! le kanguroo ! Je suis un sot.

Un aveu en vaut un autre.

— Moi aussi, ajoutai-je.

Puis m'adressant à la pauvre femme:

— Oui, madame, lui dis-je, elle a passé devant nous et nous l'avons entendue crier...

— Sainte Vierge ! Elle n'est pas morte !

Et la pauvre vieille tomba sur son fagot et retrouva des larmes.

— Où l'avez-vous vue ? reprit-elle. Où l'avez-vous entendue ? Est-ce bien loin d'ici ? Pourvu que je puisse aller jusque-là !

Elle essaya de se lever encore, mais elle retomba.

— Je ne vaux donc plus rien, poursuivit-elle avec cet accent doux et presque enfantin des vieillards. Voilà, mes petits messieurs, une journée de fatigue et une nuit sans sommeil, cela tue à mon âge. Je suis très-forte cependant. Ah ! qu'on est donc peu de chose !... C'est de ce côté-là, n'est-ce pas ? Ah ! j'irai tout de même. Voyez-vous ! elle se sera endormie pendant que je la cherchais... Merci, mes petits messieurs.

Cette fois, elle se releva, prit un bâton et se dirigea du côté de la forêt que nous lui avions indiqué.

Georges se jeta au devant d'elle :

— Restez, madame, lui dit-il. Nous sommes jeunes, Herbaut et moi. Nous allons courir. Nous vous ramènerons votre petite fille.

La singularité de notre situation, nos terreurs de la nuit — *terreurs*, il faut bien dire le mot — la fatigue, la faim, tout fut oublié. Avant que la pauvre femme nous eût fait une objection ou adressé un encouragement, nous étions loin ; nous volions.

Nous retrouvâmes facilement le sentier que nous avions quitté ; nous pénétrâmes sans la moindre appréhension dans les fourrés où s'enfonçait ce sentier de chevreuil. Quelque chose nous soutenait, nous aiguillonnait, ce quelque chose qu'on ne s'explique pas très-bien à treize ans mais qui est le sentiment inné des bonnes actions.

Trois ou quatre fois déjà nous avions crié. Pas un cri n'avait répondu au nôtre. Nous courions ; nous courions toujours. La sueur collait nos cheveux à nos tempes. Nous avions dénoué nos cravates et ôté nos vestes d'uniforme.

Nous criâmes de nouveau.

Cette fois on nous répondit :

— C'est le kanguroo, dis-je non sans quelque malice.

Georges éclata de rire.

Quelques minutes après, nous rejoignions la petite fille qui nous regardait avec de grands yeux bruns étonnés, gonflés et rougis par les larmes.

Malgré les haillons qui la couvraient, elle était charmante : un véritable ange, comme l'avait dit son aïeule, mais un de ces anges bruns que l'on voit dans ces tableaux religieux des vieux maîtres espagnols.

— C'est grand'maman qui vous envoie, nous dit-elle.

Nous répondîmes affirmativement et la petite fille se mit à sauter de joie :

— Elle va bien me gronder, reprit-elle ; mais je l'embrasserai et elle ne dira plus rien. Elle fait tout ce que je veux, grand'maman.

Georges l'avait prise par la main droite ; je l'avais prise par la main grauche ; elle faisait vingt pas : puis elle s'arrêtait, reployait ses jambes sous sa robe et se balançait. Nous nous prêtions en riant à ce jeu.

— Tu aimes donc bien jouer ? lui dit Georges.

— Grand'maman me fait des balançoires avec de l'écorce d'arbres.

— Et tu n'as pas de jouets, de poupées ?

— Grand'maman dit que cela coûte les yeux de la tête ; mais il y a auprès de chez nous M. Maisonnet qui a de très-belles poupées et je les regarde.

— Maisonnet, dis-je à mon tour, mais c'est à Saint-Eustache ?

— Certainement, fit la petite fille.

Nous nous arrêtâmes court :

— Où sommes-nous donc ? s'écria Georges.

— Oh ! voyez donc, dit l'enfant, là, dans l'herbe, quelque chose qui brille !

Je me baissai. C'était la boussole du rhétoricien. Je consultai l'aiguille. Nous tournions le dos au nord.

— Qu'est-ce que cela signifie ? dit mon cousin d'un air tout déconfit.

Comme nous réfléchissions à cette singularité, — plus apparente que réelle — un bruit se produisit dans le fourré et un animal énorme bondit devant nous au milieu du sentier.

— Tiens ! le gros chien du collége, dit la petite fille qui ne parut nullement émue.

C'était Fox, en effet, Fox dont nous ne soupçonnions pas encore la notoriété, Fox qui gambadait joyeusement autour de nous.

— Pincés, s'écria Georges.

— Malheureux enfants, fit une voix que nous n'eûmes pas de peine à reconnaître !

Et le bon abbé Fortin se dressa devant nous.

— Dieu soit loué ! reprit-il. Grâce à Fox j'ai pu vous retrouver.

Je ne rapporterai point la mercuriale à la fois paternelle et sévère du digne abbé. Il y mit tant d'onction et tant d'éloquence que nous fondîmes en larmes. Après quoi, Georges lui expliqua comment nous avions rencontré la pauvre ramasseuse de fagots et couru à la recherche de sa petite fille.

Nous vîmes bien que ce récit le touchait :

— Ce ne sont pas, en somme, de méchants enfants, devait-il penser.

Sa douce et pâle figure grimaçait même un peu, tant il faisait effort pour étouffer son émotion.

Elle éclata lorsque le vieille femme qui était

venue au devant de nous, nous eut rejoints et remerciés en pleurant.

— C'est bon, dit-il, vous ne serez pas punis, je vous le promets

Et il cachait son visage dans son grand mouchoir de paysan.

Dire si nous étions joyeux ! J'eus un mouvement de générosité :

— Cet argent que nous voulions consacrer à une folie, dis-je à l'abbé, voulez-vous nous permettre de le consacrer à une bonne action ?

— Faites, mes enfants.

Nous réunîmes huit francs. La boussole du rhétoricien avait coûté dix sous. On remit les huit francs à la pauvre vieille qui nous accabla de bénédictions.

— Vous achèterez une poupée à la petite fille, dit Georges.

Du point où nous avions rencontré la ramasseuse de fagots, nous n'étions pas éloignés de plus d'une lieue de Saint-Eustache. Comme on le comprend, nous avions suivi pendant une partie de la nuit la direction du nord ; puis, sans nous en douter. nous étions revenus du côté de la ville par un sentier qui faisait avec le premier un angle aigu.

Quant à l'abbé Fortin, qui se levait d'habitude avec le jour, il avait trouvé notre billet vers quatre heures du matin. Sans prévenir personne, sans même éveiller Frichet, il avait sifflé le chien et s'était mis à notre poursuite.

Nous rentrâmes au collège après la classe du



Retrouvés, dessin de H. Clerget.

matin. M. Hébert était dans la cour. Impossible de l'éviter. J'avoue que le cœur me battait bien fort.

— D'où sortent ces deux drôles ? dit-il.

L'abbé répondit tranquillement :

— Je les ai conduits au bois de Saint Eustache... herboriser. Serions-nous en retard?

M. Hébert me pinça l'oreille.

— Sais-tu distinguer, me dit-il, l'*Euphorbia Lathyris* de la *Catherinette* ?

— Nous n'en sommes pas encore là, monsieur, répondis-je avec une mine de componction hypocrite.

— Eh bien ! c'est la même plante, anichon, seulement j'ai donné d'abord le nom scientifique, ensuite le nom vulgaire.

Enchanté d'avoir donné cette preuve de haute compétence, M. Hébert fit claquer ses pouces et nous tourna le dos.

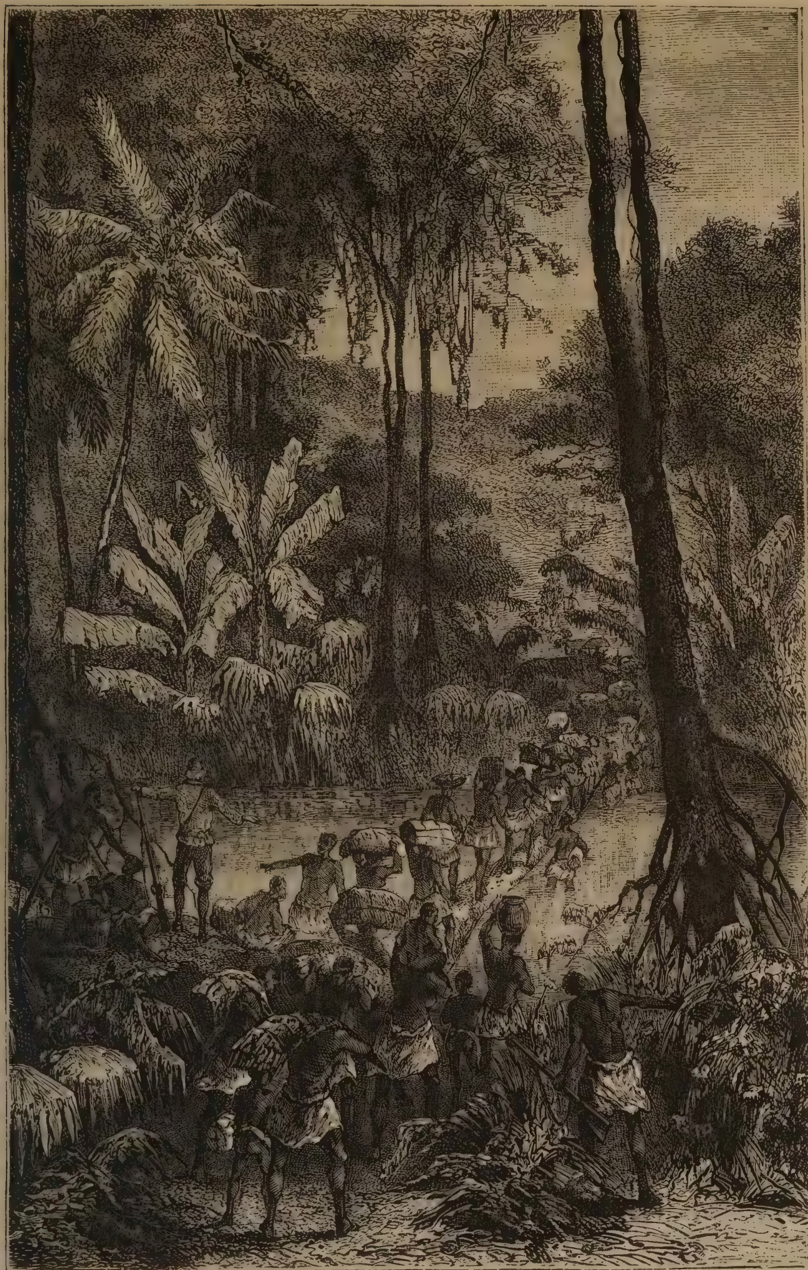
Bon abbé Fortin ! Puisse son unique mensonge lui être compté au ciel comme une bonne œuvre.

ALEXIS MEUNIER.

LES VOYAGEURS MODERNES

A TRAVERS L'AFRIQUE

Par Caméron (1).



Traversée de Loukodji, gravure tirée de *A travers l'Afrique.*

L'amour des voyages se tourne, à certaines époques, vers quelques points spéciaux du globe. Il y a peu d'années, tout le courage des explorateurs s'épuisait à vaincre les périls du Pôle, dont les glaces gardent les corps de tant d'illustres victimes. Aujourd'hui, c'est l'Afrique centrale qu'ils veulent pénétrer; on l'attaque de tous côtés, du Nord, du Midi, de

1. Un vol. grand in-8, illustré de nombreux dessins et de cartes, chez Hachette.

l'Est, de l'Ouest. Baker, Livingstone, Speke, Long-Chaillé, Burton, Stanley, Sulivan et bien d'autres, avec des peines infinies et des fortunes diverses, nous ont fait connaître un continent si longtemps fermé. Les travaux de M. Caméron, que vient de traduire d'une façon très-distinguée Mme H. Loreau, méritent une attention toute particulière, ils ont fait faire un très-grand pas à la science géographique et M. Caméron a pris rang parmi les grands voyageurs. Plus heureux que bien de ses devanciers, à travers des périls de toutes les heures, il a réussi dans la tâche qu'il s'était donnée; parti de Zanzibar, de la mer Rouge, il est arrivé à Colombéla sur l'Océan Atlantique, ayant ainsi traversé toute l'Afrique de l'Est à l'Ouest, et il a pu regagner sa patrie sans que sa santé fût trop profondément ébranlée par le terrible parcours qu'il venait d'achever. C'est le récit de ce qu'il a vu, de ce qu'il a souffert, que M. Caméron nous donne aujourd'hui, et la reine Victoria a gracieusement daigné agréer la dédicace de son ouvrage.

Après quelques mécomptes, agréé et placé par la Société Royale de Londres à la tête d'une expédition, M. Caméron, officier de marine, quitta l'Angleterre à la fin de novembre 1872, franchit l'Europe, l'Égypte, s'embarqua à Suez, visita Aden, dont la prévoyance anglaise a fait une place de premier ordre, et gagna Zanzibar où, avec une perte de temps considérable, il organisa sa caravane. Ce ne fut pas chose facile que de réunir les provisions dont il avait un absolu besoin, d'engager trente *askaris*, c'est-à-dire trente soldats sur lesquels il pût à peu près compter, des porteurs, des ânes, et de louer deux grandes barques pour conduire en terre ferme ce matériel et ce personnel dont la paresse et l'inconduite devaient donner tant de peine au voyageur et à son ami Dillon. Débarqué à Bogamoyo où il devait prendre ses dernières dispositions, M. Caméron fut très-bien accueilli par le père Horner, chef de la mission française. Il visita cet intéressant établissement et il parle en termes reconnaissants de a cordiale réception qu'il reçut.

« Les pères, dit-il, semblaient travailler énormément, et d'une manière efficace, prêchant à la fois de la parole et de l'exemple. Malgré les nombreuses difficultés qu'ils rencontraient, ils étaient gais et confiants dans l'avenir. Je ne doute pas que leurs efforts n'avancent de beaucoup la civilisation dans cette portion de l'Afrique. »

M. Caméron, M. Dillon, M. Murpley qui l'accompagnaient, furent rejoints par un nouveau compagnon, Robert Moffat, neveu de Livingstone. Il habitait Natal; ayant appris l'expédition qui se préparait, il vendit ses champs de cannes à sucre pour venir se joindre à elle.

Ce fut réellement à la fin de mars que nos aventureux voyageurs se mirent en marche, mais non sans peine; chaque nuit des porteurs désertaient; ceux qui restaient, cachés dans les jungles, ne répondaient pas à l'appel, se récriaient contre le poids du fardeau léger qu'on leur confiait. Les askaris n'entendaient rien à charger les ânes : « Livrés à eux-mêmes ils essayaient d'attacher la croupière autour du cou; et plaçaient le coussinet de façon à le rendre complétement inutile. »

La caravane avait pour guide et les askaris pour chef, un nommé Bombay, qui remplissait assez mal son service et qui, plusieurs fois, par ignorance ou malice, égara la caravane; pour comble d'ennui, la saison des pluies était venue, et le ciel sait comme l'eau tombe en Afrique! Que l'on se figure la piteuse condition des voyageurs cheminant lentement par de pareils déluges, à travers de grandes herbes qui leur balayaient le visage. Cependant de temps à autre, comme dans le district de Msouhouah qu'ils atteignirent le 7 avril, ils trouvaient des cultures, des champs de maïs, de patates, de citrouilles, et M. Caméron avait besoin de toute sa surveillance pour faire respecter ces propriétés, comme il avait besoin de tout son sang-froid pour combattre les paniques qui s'emparaient de sa troupe. Quand ces folles terreurs l'agitaient, c'était à qui jetterait plus vite ses paquets, ses armes; les ânes bousculés fuyaient à leur tour, et bêtes et hommes disparaissaient dans les jungles. Il fallait de longues heures pour reformer la bande toute prête à se livrer aux mêmes peurs.

Une autre calamité dont, comme tous les voyageurs africains, M. Caméron eut beaucoup à souffrir est le *vehoungo*, le tribut que l'on doit payer à chaque chef, grand ou petit, dont on traverse le territoire. Ce tribut amène toujours des débats interminables. Sans doute, en bien des cas, M. Caméron se sentait assez bien armé pour s'ouvrir un passage par la force, mais l'emploi de la force présentait de très-graves inconvénients. D'abord c'était un procédé injustifiable en droit, de plus, il fallait compter sur une résistance que le grand nombre de fusils aujourd'hui aux mains des indigènes rend toujours dangereuse, et enfin, après une lutte, tous les habitants du sol disparaissent avec leurs provisions; il devient dès lors impossible aux vainqueurs de se ravitailler et de recueillir les renseignements qui leur sont indispensables.

Les voyageurs se reposèrent quelques jours à Msouhouah, et, à leur première marche, ils rencontrèrent un campement d'Arabes où s'élevaient sept tentes entourées d'une enceinte d'étoffes ou de palissades de hautes herbes pour soustraire aux regards profanes les mystères du harem. Ces Arabes, qui étaient des trafiquants, se joignirent à M. Caméron et après une longue marche, ils entrèrent dans un pays charmant ou l'on apercevait de nombreux villages entourés de champs en culture réjouis par un grand nombre de belles fleurs.

Puis à ce site heureux succédèrent des rivières à franchir, des montagnes à gravir et la fièvre, cette ennemie inévitable de tous les blancs. M. Caméron en fut atteint, avec des intermittences plus ou moins longues, elle le suivit pendant tout son voyage. Ils s'engagèrent dans le désert de Makata, où ils devaient rencontrer de l'argile détrempée, des fondrières où l'eau montait jusqu'aux genoux, des cours d'eau à traverser à la nage, ou sur des troncs d'arbres tombés en travers et retenus par leur enchevêtrement, passage possible pour les hommes, impossible pour les ânes qu'il fallait décharger, jeter de force à l'eau et retirer ensuite à l'aide de longues cordes. Et tout cela s'accomplissait sous une pluie battante. C'est là que Dillon contracta la maladie dont il devait mourir. « Dillon repose à l'entrée des marais de la Makata. Il repose

sous un palmier, et son nom s'ajoute maintenant à la liste glorieuse des explorateurs de l'Afrique. Mackensie, Tinné, Mungo-Park, Van der Decken, Thoructon sont de ceux qui composent ce martyrologe. J'igonorais alors que Livingstone eût pris place sur cette liste funèbre. »

Enfin, vers le 30 mai, quoique souffrant beaucoup d'un pied, le voyageur se traînait, et malgré les désertions des porteurs, la caravane comptant encore environ cent trente personnes et quelques ânes, continua sa route, traversa la Monkoundakona, rivière très large mais peu profonde. A côté du gué se trouvait le plus beau *imparamonsi* (*Taxus elangatus*) que jamais Caméron eût rencontré. Celui-ci était double et ses deux tiges de quinze pieds de diamètre, sortant de la même souche, s'élevaient comme deux colonnes d'un vert tendre, jusqu'à une hauteur de cent soixante pieds. Au sommet s'étendaient des branches couvertes d'une verdure sombre du plus bel effet. En marchant, les explorateurs rallièrent trois autres caravanes et la troupe réunie se trouva compter cinq cents personnes dans la traversée de l'Ougago. Ils arrivèrent à un petit lac couvert d'oiseaux aquatiques et gardant dans ses eaux de nombreuses familles d'hippopotames. Ils rencontrèrent un chasseur d'éléphants, dont les flèches étaient imprégnées d'un poison si violent, que le colosse tombait mort pour peu que le trait eût pénétré un peu avant dans les chairs.

« En fait d'armes, les gens du district de Mpouapoua où nos gens se trouvaient, ont des arcs, des flèches et un bâton à grosse tête qui est pour eux une arme de jet et qui leur sert de massue.

« Leur parure se compose de boucles d'oreilles, et de colliers en fil de laiton ; ils sont habillés comme les esclaves des arabes.

« Entre eux et les Vouadirigo qui vinrent nous regarder, il y avait un contraste frappant. Les Vouadirigo sont de grande taille, gens de race virile, méprisant toutes les délicatesses de la civilisation, telles que les habits ; la plupart des femmes n'ont pour tout vêtement qu'un fil de perles en collier ou en bracelet.

« Les hommes portent de grands boucliers en cuir, de cinq pieds de long sur trois de large, bordés d'une baguette qui les empêche de se gauchir, et maintenus par une barre de bois posée intérieurement ; cette pièce longitudinale est arquée au milieu pour servir de poignée. A droite de ce raidisseur, le bouclier a deux attaches où sont placées une forte lance pour combattre de près, et six ou huit minces javelines, dont la hampe décorée de fil de laiton, porte à sa base une boule du même métal, qui, en augmentant le poids de l'arme donne à celle-ci plus de portée. Ces javelines d'un travail précieux sont jetées à plus de cinquante mètres avec force et précision. »

Dans le court résumé que nous donnons de l'ouvrage de Caméron, il nous serait difficile, impossible même, de le suivre pas à pas, et, d'un autre côté, son récit, dont l'ensemble est excessivement curieux, ne s'arrête pas au détail, c'est un géographe habile, consciencieux, mais il ne pose point en artiste, il ne fait pas de tableaux, et se met aussi peu que possible en relief. Cette méthode a de grands avantages de modestie et de sincérité, mais dussent les savants nous jeter la pierre, nous confessons que l'intérêt principal que nous trouvons, que nous cherchons dans les voyages, nous autres simples curieux, c'est de connaître par quels efforts, par quels procédés plus ou moins heureux, le voyageur l'emporte sur les races barbares ou violentes qu'il rencontre sur son pénible chemin. Il nous plait de le voir lutter, et plus il nous fait assister à ses peines, plus il nous les peint avec des couleurs vives, plus il multiplie les détails, plus il est sur de captiver notre attention. Ce n'est malheureusement point le système de M. Caméron ; si on ne lisait pas souvent entre les lignes qu'il a écrites, on serait tenté de croire, pour un peu, que tout lui a été facile. La mise en scène manque presque complétement.

Il ne faudrait point s'imaginer cependant que, de temps à autre, il n'ait un coup de plume pour nous conter les mœurs des peuplades qu'il traverse ; c'est ainsi qu'à Khako il nous raconte les funérailles des habitants. « Quand le défunt est un chef, on commence par le laver dit-il ; je suis étonné qu'une pratique aussi étrangère à ses habitudes ne le rappelle pas à la vie. Il est ensuite placé d'abord, dans le creux d'un arbre. Chaque jour les habitants viennent devant cet arbre faire des lamentations et répandre sur le trépassé de la bière et des cendres jusqu'au moment où le corps se décompose. Ils se livrent en même temps à une sorte d'orgie funèbre.

« Le commencement de décomposition arrivé, on met le cadavre sur une plate-forme, où il subit les effets du soleil, de la rosée, ou de la pluie, suivant la saison, et il demeure jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les os.

« Autrefois ces funérailles étaient accompagnées du sacrifice de quelques esclaves ; mais on m'a affirmé que depuis longtemps cette coutume n'existait plus.

« Les cadavres des gens ordinaires sont tout simplement jetés dans le fourré voisin pour y être dévorés par les bêtes de proie. »

Tantôt il rencontre des populations qui ne se lavent jamais, tantôt, pas souvent, il trouve des villages bien tenus, des cases d'une propreté parfaite et d'une construction surprenante, « et des habitants qui ne sauraient être regardés comme occupant une place inférieure dans l'échelle de la civilisation. Presque tous les villages sont fortifiés avec estacade, palissades, fossés, ponts-levis : précautions souvent insuffisantes pour les protéger contre des bandes armées qui désolent le pays, incendient et ravagent tout dans la pensée de faire des prisonniers, c'est-à-dire des esclaves. Elles les vendent aux traitants qu'elles dépouillent ensuite quand elles se sentent assez fortes pour le faire. Ainsi ces contrées riches et fécondes, qui pourraient être heureuses, sont ruinées par la traite et menacées d'une rapide dépopulation.

De temps à autre, M. Caméron recevait de vagues nouvelles de Livingstone, et rencontrait des hommes qui avaient accompagné Speke et Grant lorsqu'ils découvrirent le lac Victoria ; c'était naturellement des amis qui fournissaient d'utiles indications. Puis on repartait, cheminant quelquefois avec grands périls à travers des peuplades qui se faisaient une guerre atroce. Ces farouches combattans donnaient

des esclaves au guerrier qui leur apportait un lambeau de chair de l'ennemi. Pour combler la mesure des dangers qu'il bravait, la fièvre ne quittait plus notre voyageur. En six semaines il n'eut que seize jours passables, seize jours de faiblesse et d'épuisement. Une partie de ses gens l'avait abandonné; *le 30 septembre* il écrivait sur son journal. « De mes cent trente porteurs, je n'ai pu en réunir que douze, que faire avec cela? — *le 14 octobre* j'ai été complètement aveugle. » Voilà en quel état il se trouvait à Taborak, c'est là qu'il apprit la mort de Livingstone et, quelques jours après, arriva le convoi funèbre. La réception du corps eut lieu avec toute la solennité que l'on pût y mettre. Le chef de la caravane rapportait ce qui avait appartenu au grand voyageur, ses armes, ses papiers, ses instruments, ses effets. Livingstone souffrait depuis quelque temps d'une dissenterie aiguë; malheureusement l'activité de son esprit ne lui permettait pas le repos. Caméron avait toujours eu la pensée de le rejoindre, il se résolut à aller chercher une caisse de manuscrits que le défunt avait laissée dans l'Audjidji. Mais Dillon dévoré par la fièvre et Murpley renonçant à pousser plus avant, se joignirent à la caravane qui emportait les restes de Livingstone. Ses amis conjurèrent Caméron de s'en retourner avec eux. Dans une chute il s'était si gravement blessé qu'il ne pouvait presque plus marcher, il était à peu près aveugle, la fièvre lui donnait le délire; réduit à l'état de squelette, il résista aux plus vives prières. « Je me fiais, dit-il, à la bonté divine pour avoir la force d'achever mon entreprise. » Quelques jours après, alors qu'il était déjà en marche, il apprit la mort du pauvre Dillon, son compagnon bien aimé.

Forcé, par manque de porteurs, d'abandonner la plus grande partie de ses bagages, il se traîna jusqu'à Kasekérah, qu'il quitta le 22 décembre après avoir constaté la fuite de neuf de ses gens. Il fallut encore réduire les paquets. Il passa une triste nuit de Noël à Hissinéné, pensant à la patrie qu'il n'espérait que bien faiblement revoir. Il était plus malade que jamais. Trop épuisé pour se mettre en route, il étudia les mœurs de la peuplade au milieu de laquelle il se trouvait, braves gens travaillant la terre, cultivant les patates, les citrouilles, le grain qu'ils emmagasinent dans de grandes caisses d'écorce. Une bouillie de sorgho très-épaisse est leur principale nourriture. Cette bouillie se fait avec de la farine mise dans de l'eau bouillante. Quand la pâte est devenue massive et assez cuite, on renverse la marmite et on laisse égoutter. Les riches sont vêtus d'étoffes qu'ils achètent; le vêtement du pauvre est fait avec le liber d'une espèce de figuier. Pendant la saison pluvieuse, l'arbre est dépouillé de son écorce extérieure, et enveloppé de feuilles de bananier jusqu'à ce que le liber soit amolli; alors on l'enlève, on le met dans l'eau, on le soumet à une espèce de rouissage, puis on le pose sur une planche et on le bat doucement avec des maillets en corne de rhinocéros cannelés sur la face battante. Le liber s'élargit et finit par ressembler un peu à du velours à côtes et feutré.

Il y a des Merveilleux et des Merveilleuses. La verroterie et le fil métallique sont très-recherchés par eux. Les chefs y joignent des brassards d'ivoire, sorte d'étuis dont l'avant-bras est recouvert du coude au poignet et que dans le combat ils frappent l'un contre l'autre pour rallier leurs gerriers. Les hommes se rasent le dessus de la tête et divisent le reste de leur chevelure en d'innombrables torsades qu'ils allongent avec de fines lanières de leur feutre d'écorce et qui par ce moyen descendent quelquefois jusqu'au bas de la taille. Les dandys se rasent complétement la tête et portent des perruques ainsi faites. Les dames prennent moins de soins de leur toison frisée, elles s'en servent comme de pelote, elles y fourrent pipe, couteau, et tous les petits meubles dont elles font usage. Le roi, Mrima, pour faire une visite à M. Caméron, prit son costume de gala : un manteau écarlate, brodé d'or; un gilet puant la graisse..., et puis? — Et puis, rien du tout.

Reprenant sa route, le voyageur traversa l'Ouganda, se dirigeant vers le Ragomenbé méridional, immense rivière dont la largeur n'est pas de moins de trois milles. Le 8 janvier, il arriva à Tahouvé. « Ce village ne paraissait être qu'une masse de végétation ; les arbres y étaient si serrés et si touffus qu'on n'apercevait rien des cases ; les palissades elles-mêmes, construites avec des branches du figuier à étoffe, avaient pris racine, émis des rejets et des feuilles, et ressemblaient aux fortifications de Robinson Crusoé. »

Quelquefois, au sortir de ces cantons relativement civilisés, on tombait dans des pays eù l'on ne trouvait aucun aliment à acheter, et, l'estomac vide, il fallait pousser en avant, franchir des gorges rocheuses plus arides que celles que l'on trouve plus loin entre Kibéiyaëli et Mounza, et des traversées plus dangereuses que la traversée du Loukodji.

Parvenu à Kahouélé, M. Caméron eut le bonheur de retrouver les papiers de Livingstone. Notre voyageur était enfin arrivé au lac de Tanganyéka, qu'il explora avec très-grand soin et dont il nous a donné la carte la plus détaillée qui existe encore. Les excursions qu'il fit sur l'immense lac, une vraie petite mer qui, dans l'endroit où elle est le plus resserrée, a encore quinze milles de largeur, sont très-intéressantes, et il semble, malgré tout, que les races qui en habitent les bords possèdent quelques rudiments de civilisation, Malheureusement, les marchands d'esclaves ruinent le pays, et quelles belles affaires ils font? A Kinyari, par exemple, le prix de l'homme est de quatre à six aunes de cotonnade ou de deux chèvres. La vente des esclaves est le grand commerce du pays adonné à la pêche et à la culture du tabac qui y vient admirablement.

« Lors de mon arrivée à Kinyari ,dit M. Caméron, une danse entrecoupée de pantomimes, variée de sauts et de culbutes, était exécutée par deux hommes dont les efforts manquaient d'énergie et d'entrain. Quand les danseurs crurent avoir assez fait pour l'amusement du public, ils se traînèrent comme entièrement épuisés, se disant mourant de faim, et se jetèrent aux pieds des personnes dont ils attendaient une ou deux poignées de sorgho, puis, la collecte achevée, ils reprenaient leurs exercices.

« L'orchestre se composait de six tambours et d'une chanteuse qui bourdonnait une sorte de récitatif.

« Ensuite, un homme obligeant alla se mettre en costume de guerre à mon intention. Il revint coiffé d'un bonnet de peau de zèbre et avec un masque de la même peau, masque hideux. Ses armes consistaient en une couple de lances et en un bouclier de cinq pieds et demi de long sur dix pouces de large. Bien qu'il affirmât que ce bouclier fait en bois de palmier était à l'épreuve de tout, mon homme



Gorge rocheuse entre Kibéiyaëli et Mounza, gravure tirée de *A travers l'Afrique*.

refusa de le mettre à l'essai d'une balle de mon raïfle. »

Sur d'autres rives du lac, à Mikisaunagé, on cultive le coton. Caméron alla visiter le chef de ce village. « C'était un vieillard à cheveux tout blancs et dont les fonctions paraissaient très-peu rémunératrices, car il était le plus mal drapé du pays. Toutefois, son front et ses cheveux étaient poudrés de

rouge, de jaune et de blanc, avec le pollen des fleurs ; il avait, en outre, sur le front, un bandeau de perles, et, sur les tempes, les cicatrices en relief qui sont la marque de sa tribu.

« Je le trouvai avec un de ses amis; l'un et l'autre filaient du coton, pendant que leurs femmes et leurs filles, assises près d'eux, enlevaient les graines des capsules nouvellement récoltées. Le coton se file au fuseau...

« Le 15 avril, après avoir dépassé l'embouchure du Maoindiouli près du village de Maoumbéna, nous commençâmes à perdre de vue les rochers de la côte et nous longeâmes ceux de l'île Paloungo, masses énormes, qui, çà et là, s'élevaient isolées, ou composaient les entassements les plus fantastiques : blocs surplombants, pierres ballantes, obélisques, forteresses, pyramides, toutes les formes imaginables. De toutes les fentes, de tous les creux, de tous les points où un peu de terre avait pu s'arrêter, surgissaient de grands arbres, d'où retombaient des lianes de cinquante à soixante pieds de longueur, laissant apercevoir des profondes crevasses à travers leur réseau.

« Le soleil des tropiques baignait d'une lumière incomparable cet amas saisissant et inondait de ses rayons les eaux gonflées du lac ; scène d'une magie à faire douter qu'elle fût réelle : un décor fantastique, disposé pour un changement à vue ; et l'on s'attendait à voir ces rochers s'ouvrir pour laisser apparaître les sylphes ou les diablotins d'une féerie. »

SURMAY.

La fin à la prochaine livraison.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Lecteurs amis et fidèles, salut ! Je viens à vous le cœur rempli de vœux et les mains pleines de promesses. D'abord je vous souhaite la santé, la paix de la conscience, des jours bien occupés et dorés en vrai or, car, comme l'a dit je ne sais quel spirituel imbécile « la fortune aide à supporter la misère. » Je souhaite aux vieillards de se voir renaître dans une heureuse famille, de bons estomacs et pas trop de rhumatismes; aux jeunes ménages, les douceurs de l'union conjugale, d'adorables bébés et des goûts simples; aux jeunes gens, l'amour du travail et le respect des mœurs honnêtes; aux jeunes filles, de bons mariages; aux enfants, des mères qui ne les gâtent pas trop, mais qui leur donnent de beaux livres et de belles étrennes. A mon pays, à la France, car il ne faut jamais l'oublier, je lui souhaite la concorde, la paix, des ateliers sans chômage, des champs couverts de moissons fécondes; à Paris, l'honneur et la fortune de voir à l'Exposition universelle, le génie de ses fils reconnu et proclamé par le monde entier. Enfin, car vous ne pouvez pas me demander l'oubli de moi-même, je désire être toujours le bien venu de vous, que vous ne soyez pas trop sévères et que vous aimiez notre cher Musée. Puisse-t-il, grâce à votre aide et à votre active propagande, conquérir tous les jours de nouveaux abonnés. Plus il en comptera, mieux il pourra remplir sa tâche, soutenir et étendre sa vieille réputation.

Nous vous promettons, de notre côté, que ni soins, ni peines, ni vigilante attention, ne nous manqueront pour nous montrer dignes de la confiance que vous daignez nous accorder. Nous nous portons garants du zèle de nos collaborateurs, écrivains, dessinateurs, graveurs, de tous ceux qui, avec des rôles divers, mais tous importants, concourent à la fortune de notre publication. Nos abonnés savent avec quelle scrupuleuse exactitude nous remplissons nos engagements, ils peuvent donc ajouter une foi entière à nos paroles.

Je ne dirai point comme Auguste : « Soyons amis, » mais votre attachement au *Musée*, votre fidélité à notre œuvre me permettent de dire : « Restons amis, » et acceptez l'expression de notre profonde gratitude. Elle nous impose des devoirs, nous le savons, mais depuis longtemps nous avons pris pour devise : *Succès oblige !*

*
* *

Paris n'a point encore ouvert ses salons, pourquoi? Tout le monde le sait, les préoccupations politiques en sont la cause. Sans tenir compte du changement de décor qui peut survenir entre le moment où j'écris et celui où paraîtra le journal, un point noir baisse vers l'horizon. Osman-Pacha, blessé, après un glorieux effort, a été forcé de capituler. Pour lui et pour ses intrépides soldats, l'honneur est sauf, mais Plewna est aux mains des Russes, qui ont chèrement payé cette conquête. La chute de cette place fait concevoir l'espérance d'une paix prochaine. Assez de sang a coulé, il est temps que la paix soit rendue à ces malheureuses contrées. Si cet événement arrivait, il serait salué avec enthousiasme par notre commerce. Autrefois les guerres, quand elles sévissaient dans des pays lointains, n'exerçaient qu'une faible action sur la richesse des nations éloignées qui ne prenaient point part à la lutte. De nos jours, il n'en est plus ainsi; aussi la paix signée entre la Turquie et la Russie contribuerait-elle au relèvement de notre commerce et de notre industrie qui en ont tant besoin. Espérons, et joignons cette espérance à bien d'autres.

*
* *

Ne désespérons pas du succès de l'Exposition dont au Champ-de-Mars et au Trocadéro on prépare activement les constructions. Voici quelques détails semi-officiels sur le bâtiment destiné spécialement à l'exposition de certains produits de la ville de Paris, ils intéressent nos lecteurs.

Ce bâtiment est construit par les soins et aux frais de l'administration de l'Exposition universelle. La préfecture de la Seine, toutefois, concourt à la dépense pour une somme de 300,000 francs.

Le pavillon, qui dans le principe avait dû être en maçonnerie, s'exécute aujourd'hui tout en fer et en fonte avec remplissage léger en briques, terres cuites et faïences. Le dessin que nous donnons, à la page suivante, indique ses dispositions.

Cinq divisions intérieures formées par de simples cloisons-écrans, laissant le grand vaisseau se dessiner dans toute sa longueur, contiendront les expositions des divers services de la préfecture de la Seine et de la préfecture de Police :

Beaux-arts et travaux historiques,
Archéologie,
Assistance publique,
Administration générale,
Enseignement primaire et professionnel,
Voie publique, promenades et plantations,
Eaux et égouts,
Salubrité, sapeurs-pompiers.

Le portique, en galerie à jour sur la face longitutinade, sera orné de vues, à vol d'oiseau, des parcs et promenades de Paris, de plans et de photographies de l'ancienne et de la nouvelle ville.

Tout autour du bâtiment, des plantes, des fleurs, des objets d'art, des bancs pour le public, concourront à la décoration de l'édifice et de nombreuses portes faciliteront la circulation.

Dans les dispositions arrêtées, l'architecte paraît s'être attaché à donner à l'édifice la forme que comporte la nature des matériaux, sans se laisser entraîner par les courbes plus gracieuses peut-être et des arcs ; il a exclusivement adopté la ligne droite, les grandes portées horizontales dans lesquelles le fer et la fonte trouvent leurs véritables fonctions. Il a toutefois cherché à vaincre la monotonie par les pylones dont il a flanqué chaque angle et par l'emploi de la terre cuite et de la faïence encadrées avec des moulures en fonte. L'effet ne manque ni de grâce, ni de grandeur.

La partie métallique est en voie d'exécution et le bâtiment sera livré à temps à la Ville de Paris, qui décorera l'intérieur et disposera à l'entour les produits charmants de ces serres.

* * *

Bien peu de mois se passent sans que nous ayons à enregistrer la mort de quelque artiste. Il y a un petit nombre de jours, un jeune peintre américain se donnait la mort en jouant avec un révolver, et la semaine dernière l'Institut perdait un de ses membres les plus estimés. M. Martinet était né le 21 janvier 1806, il avait étudié sous Forster et Heim. Il s'adonna à la gravure. Au concours pour le prix de Rome, en 1826, il obtint le second prix, en 1830, le premier.

Pendant son séjour en Italie, il étudia les maîtres dont il voulait reproduire les œuvres, et il se fortifia dans son savoir un peu froid, mais correct. Parmi ses principales planches, toutes traitées avec beaucoup de soin, on compte *la Vierge à l'oiseau* de Raphaël, le *Charles Ier*, d'après Paul Delaroche, les *Derniers moments du comte d'Egmont*, par Gallait, le *portrait de Napoléon III*, d'après Horace Vernet.

Officier de la Légion d'honneur, M. Achille Martinet avait, à l'Institut, succédé au baron Desnoyers. M. Martinet était de l'école d'Audran, il gravait à grandes tailles, mais il n'eut pas l'admirable talent d'Henriquel-Dupont, resté de nos jours le maître sans rival. Ce genre de travail est peu cultivé de nos jours. M. Léon Gaucherel ayant réveillé chez nous le goût des eaux-fortes, tous nos jeunes artistes se sont jetés dons cette voie où ils réussissent à merveille. Nos aqua-fortistes sont, à cette heure, les premiers de l'Europe ; en Angleterre surtout, leurs œuvres sont très-recherchées et très-généreusement payées.

* * *

Une ville souterraine vient d'être découverte en Italie, elle est, annonce-t-on, aussi bien conservée que Pompéï. Elle a été accidentellement mise à jour près de Manfredonia, au pied du mont Gargano, dans la Pouille. Cette ville est l'antique Sipontum dont parlent Strabon, Polybe, et Tite-Live; elle avait été détruite et enfouie à vingt pieds de profondeur par un tremblement de terre. Des fouilles auxquelles préside le gouvernement italien, sont commencées. On a d'abord déblayé un temple de Diane, un portique de vingt mètres avec des colonnes sans chapiteaux, et une nécropole de 15,000 mètres carrés. On a trouvé des inscriptions, des médailles, envoyées aussitôt au musée de Naples. Puisse Sipontum être aussi riche en antiquités que Pompéi et Herculanum.

On ne saurait se figurer l'intérêt et le charme de ces villes rendues à la lumière. Pour nous, nous n'oublierons jamais une visite que nous leur fîmes, et les émotions que nous causèrent leurs ruines éloquentes. Comme elles aident à comprendre les historiens romains et la république du peuple-roi ! Elles valent à elles seules que l'on fasse le voyage de Naples. Croyez-moi sur parole. Et au milieu de quel admirable panorama elles se trouvent ! Au fond de la baie, Naples, à vos pieds la plus belle mer qui soit au monde, et sur votre tête le Vésuve avec son noir panache de vapeur et de fumée. J'ajoute pour encourager les amateurs que, voyage compris, un séjour de trois mois à Naples ne coûte pas plus que trois mois passés à battre l'asphalte de nos boulevards.

* * *

Que les temps sont changés! Portant un vif intérêt à un compositeur qui devait donner une pièce, Marie-Antoinette invita le Comité de l'Opéra à faire bien les choses en faveur de son protégé. Mis en demeure par cette royale intervention, le Comité fit des folies, il vota deux mille écus pour monter l'ouvrage ! Aujourd'hui, savez-vous ce que coûtent les décors et la mise en scène d'un opéra? Pour la *Jeanne d'Arc*, qui n'a pas réussi, M. Halanzier a dépensé 200,000 fr., 300,000 pour le *Roi de Lahore*. Le *Polyeucte*, que l'on répète, coûtera tout autant, et l'*Africaine* bien davantage, A ces sommes joignez les prix fabuleux donnés aux chanteurs et aux danseuses, et vous ne vous étonnerez plus, je pense, de ce que vous payez une stalle d'orchestre.

— Le dernier Bulletin de statistique municipale établit que la consommation d'eau potable à Paris s'élevait, tant pour l'alimentation que pour les services municipaux, à un demi-milliard de litres par

jour, correspondant par chaque habitant à une moyenne de 250 litres.

A côté de ce chiffre, destiné encore à s'accroître, il paraît intéressant de rapprocher l'état de la consommation d'un seul jour en 1827, c'est-à-dire à cinquante années seulement de distance.

A cette époque, l'alimentation de la ville s'opérait par quatre aqueducs : ceux de Romainville, de Belleville, de Ménilmontant et d'Arcueil ; trois pompes à feu, dont deux à Chaillot et une au Gros-Caillou ; la pompe du Pont Notre-Dame et enfin le canal de l'Ourcq, dont le débit était loin d'avoir l'importance qu'il a acquise depuis.

Voici comment s'établissait la répartition :

50,000 voies, chacune de deux seaux, colportées par 500 tonneaux ; 38,000 voies par 800 tonneaux à bras ; 24,000 voies par 1,200 porteurs d'eau à bretelles ; 25,000 voies par l'établissement des eaux clarifiées ; 45,000 voies dans les maisons, refoulées par les conduites d'eau des pompes à feu.

Au total, 182,000 voies par jour. La voie correspondant à 23 litres, c'était un total de 4 millions 186,000 litres, soit, pour les 826,000 habitants d'alors, 5 litres d'eau.

La distribution s'opérait par 88 grandes fontaines et 130 bornes-fontaines.

C'était tout un monde de porteurs d'eau, de voitures, il y a un demi-siècle, qu'il fallait pour alimenter Paris. Sur ce point, le progrès a été im portant.



Le Palais de la ville de Paris à l'Exposition de 1878, dessin de H. Clerget.

*
* *

L'événement littéraire du mois a été le dîner donné par V. Hugo aux critiques de la presse pour célébrer sa triomphante reprise d'*Hernani*.

Nous ne dirons point heureux homme, car la vie de Victor Hugo a eu bien des tristesses, mais nous dirons heureux poëte ! de son vivant il entend la voix de la postérité et prend rang parmi les vrais immortels.

Un des caractères particuliers de cette fête a été, parmi les convives, le rapprochement des hommes de tous les partis, de tous les journaux, de toutes les opinions.

Nous comprenons fort bien qu'il y ait deux camps en politique, mais entre des hommes épris du même amour pour l'art, quelle lutte peut exister, sinon une noble et généreuse émulation ? Oublions les querelles ridicules dont nos auteurs ont donné le triste spectacle, pour nous souvenir que le puritain Milton et le royaliste Davenant se sauvèrent mutuellement la vie.

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

LES CÉLÉBRITÉS CONTEMPORAINES

MONSEIGNEUR DUPANLOUP



Monseigneur Dupanloup, dessin de Bocourt.

L'évêque d'Orléans est une des grandes et nobles figures de notre temps.

Monseigneur Félix Dupanloup est né le 3 janvier 1802. Il quitta la Savoie, son pays natal, à l'âge de huit ans, et vint commencer ses études à Paris. Ses camarades de Saint-Nicolas et ses compagnons de Saint-Sulpice ont gardé le souvenir de sa verve, de son ardeur au travail, de son entrain, de son esprit, de ses remarquables talents et de ses succès.

En 1825, M. Dupanloup fut ordonné prêtre et

nommé vicaire dans la paroisse de l'Assomption. Ses catéchismes de première communion furent aussitôt remarqués et attirèrent sur lui l'attention publique. Il fut le confesseur du duc de Bordeaux, des princes d'Orléans, et plus tard de la duchesse de Berry. C'est lui qui fut appelé auprès de M. de Talleyrand à son dernier moment.

M. l'abbé Dupanloup fut chargé, en 1834, de faire des conférences à Notre-Dame.

En 1835, il devint premier vicaire à Saint-Roch, où ses catéchismes furent suivis avec un empressement croissant. On lui offrit en vain deux des cures les plus importantes de Paris. Il refusa longtemps, et enfin accepta en 1837 les fonctions de supérieur du petit séminaire de Paris. En 1838, il fut naturalisé français. Mgr de Quelen le nomma vicaire général.

En 1841, M. l'abbé Dupanloup commença des cours d'éloquence sacrée à la Sorbonne; mais, à propos d'une critique très-vive de Voltaire, il fut obligé de suspendre ses cours.

En 1845, il était chanoine de Notre-Dame; et enfin, le 6 avril 1849, il fut nommé évêque d'Orléans.

On le vit se vouer à sa mission épiscopale avec une incomparable ardeur. Son zèle réchauffait tout. Ses soins de prédilection étaient accordés à l'éducation. Sa tendresse pour les petits enfants est touchante. La sagesse et la fermeté de sa direction est toute-puissante sur les jeunes gens. Son grand séminaire, son petit séminaire de la chapelle Saint-Mesmin devinrent des maisons modèles où la science et la piété obtinrent des résultats merveilleux.

Le clergé du diocèse d'Orléans est remarquable sous tous les rapports. L'activité du nouvel évêque était si grande que le soin de son diocèse ne suffisait pas à l'épuiser...

Au milieu de ses travaux épiscopaux, Mgr Dupanloup trouvait le temps nécessaire pour écrire livres sur livres et brochures sur brochures. Les écrits qu'il a consacrés à la défense du pouvoir temporel, l'ardeur avec laquelle il a soutenu les droits du pape, le zèle avec lequel il a combattu pour le grand pontife Pie IX ont illustré sa vie.

Mgr Dupanloup appartient à l'Académie française, bien qu'il ait offert sa démission lorsque l'Académie, malgré tous ses efforts, ouvrit ses portes à M. Littré, qui était alors le porte-drapeau des doctrines athées.

Au concile du Vatican, Mgr Dupanloup s'efforça d'obtenir que la proclamation du dogme de l'infaillibilité fût renvoyée à d'autres temps. Il mit dans son opposition l'énergie et l'activité qu'il met dans tous ses actes; mais, avant même d'exprimer son opposition et avant que le concile fût commencé, le pieux évêque, dans une déclaration solennelle, annonçait que, malgré sa résolution de s'opposer à une mesure qui lui paraissait offrir quelques dangers, il était soumis d'avance à toutes les décisions du concile.

Les terribles épisodes de la guerre franco-prussienne ont mis en lumière sous un autre jour encore la grande âme de l'évêque d'Orléans. Son courage vis-à-vis de l'étranger vainqueur et son dévouement envers ses ouailles souffrantes furent admirables. On aurait dit un de ces évêques héroïques des premiers siècles de la Gaule chrétienne, défendant les peuples épouvantés contre les invasions des barbares du Nord.

Mgr Dupanloup fut député du département du Loiret à l'Assemblée nationale. Il est aujourd'hui sénateur. C'est à ses efforts, en grande partie, que les catholiques doivent la liberté d'enseignement. Le plus considérable de ses ouvrages a pour titre : *La haute éducation intellectuelle.* Cette œuvre restera, avec beaucoup d'autres, et portera à la postérité la renommée du vénéré et éloquent prélat. La passion du salut des âmes, un suprême dévouement pour l'Église et le plus ardent patriotisme, tels sont les principaux traits du caractère de l'évêque d'Orléans. Son influence a été et elle est encore considérable.

Il a obtenu des conversions nombreuses.

Comme tous les hommes qui ont pris une grande part aux choses de leur temps, l'évêque d'Orléans a des ennemis. Ceux qui haïssent l'Église le détestent. D'autres ont propagé contre lui d'inconcevables préjugés. Mais combien il est aimé par tous ceux qui le connaissent! combien il est admiré par ceux qui savent le détail de sa vie, toute dévouée à Dieu et à son pays.

Une vie si féconde et si active, remplie de fatigues si excessives, explique assez que la santé, aujourd'hui un peu ébranlée de l'illustre prélat, l'ait obligé à demander pour coadjuteur Mgr Couillé, du diocèse de Paris. Le jeune coadjuteur, si bien choisi par Mgr l'évêque d'Orléans, lui épargnera désormais les fardeaux trop lourds pour son âge ; mais heureusement Mgr Dupanloup est encore assez vigoureux pour rendre de grands services à l'Église et à la France.

E.-V. H.

LES VOYAGEURS MODERNES

A TRAVERS L'AFRIQUE

Par Caméron (1).

Dans l'important ouvrage auquel nous consacrons ce second article on rencontre, par-ci par-là, des traits de plume qui font aimer M. Caméron. « Les petites misères de la vie quotidienne, dit le voyageur devenu un philosophe, ajoutent singulièrement aux duretés du voyage. Les privations, les fatigues les obstacles, les maux sérieux, tout cela paraît naturel : on le supporte ; mais être contrarié, contrecarré sans cesse, vous agace et vous irrite plus que de raison. En pareil cas, la pipe est d'un grand soulagement, et j'avais dit à mon domestique de m'apporter la mienne dès qu'il m'entendrait crier après quelqu'un. »

La pipe de M. Caméron dut lui être d'un fréquent secours pendant son voyage de circumnavigation sur le lac; tantôt ses rameurs ne voulaient pas ap-

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

procher de telle rive gardée par des divinités farouches, tantôt ils s'obstinaient à rester à terre par prévision de tempêtes, tantôt, et le plus souvent par paresse, ils ramaient si mollement que le bateau n'avançait guère.

Le Tangaryika est alimenté par beaucoup de torrents et de rivières, mais M. Caméron pense que ses eaux proviennent en majeure partie de sources cachées dans la profondeur de son bassin. En général, il recevait sur le rivage un accueil de paix, fréquemment il rencontrait des terres bien cultivées, et, en remontant le lac, au calme, au nombre de la population, il crut reconnaître que la traite n'était pas venue jusque-là.

Le 1er mai, doublant le cap Nionngo, il entra chez les Vouagouhha ; le 3, il aborda la grande rivière le Loukougé, et le chef de la contrée lui dit : « Nul Arabe n'a descendu la rivière, les marchands ne viennent pas chez moi : pour avoir de l'étoffe et des perles, il faut que j'envoie dans l'Oudjidji. » Il voulait explorer le Loukougé, mais ne pouvant franchir un immense ilôt d'herbes qui faisait barrage, il revint au lac. Le 9, il trouva dans l'Oudjidji des dépêches d'un an de date. L'aventure de ces lettres vaut la peine d'être contée. Elles avaient été remises dans l'Ounyanyamenbé à Ibn-Sélim, celui-ci les avait confiées à une caravane qui avait été dispersée par les Rougas-rougas. Attaqués à leur tour par une autre caravane, les brigands avaient perdu quelques-uns des leurs, et le paquet de lettres trouvé sur l'un des morts avait été recueilli et apporté à Kahouélé.

Enfin abandonnant le pays qu'il avait si bien exploré, après avoir tant bien que mal reformé sa bande et s'être muni de vivres et des informations les plus exactes qu'on put lui fournir, Caméron reprit sa marche vers l'Ouest. Il avait trouvé un guide, Saïd-Mézrani, qui lui promit de le conduire à Nyannganė où il lui fournirait très-facilement des pirogues, étant lié avec des chefs qui en possédaient un grand nombre. Ce fut donc avec l'espoir de gagner en deux ou trois mois la côte occidentale par la descente du Congo que Caméron s'éloigna du Tanganyika.

Après beaucoup de peines, il arriva à une bourgade nommée Mékéto, il traversa le pays des Vouatouta, d'Ougouhha et de l'Ouroua, tantôt trouvant des pays cultivés, tantôt se frayant passage à travers des jungles, des fourrés inextricables enlacés de lianes à caoutchouc de la grosseur de la cuisse et gorgées de séve. Là, on récolterait assez de caoutchouc pour satisfaire aux besoins du monde civilisé. La chaleur était écrasante et le manque d'eau absolu. Dans ces pays, les femmes se font dans la lèvre supérieure un trou qu'elles agrandissent peu à peu, en y insérant d'abord des chevillettes, puis des morceaux de bois et de pierre, ce qui les défigure d'une façon hideuse et les empêche de parler distinctement. Vers la fin de juin, à Pakhoûdi, une caravane de deux cent quatre-vingts individus se joignit à l'expédition. La terre était bien cultivée, en outre ils virent quelques petites fonderies de cuivre ; les populations semblaient riches, mais la température était abominable, 62° au soleil ; l'herbe à travers laquelle la caravane avançait avait douze pieds de haut, ses tiges étaient plus grosses que le pouce et tellement serrées qu'en s'y appuyant de tout son poids un homme ne les faisait pas fléchir. Les habitants, sans être agressifs, se montraient grossiers : si Caméron leur demandait à boire ou bien à allumer sa pipe, ils lui répondaient d'aller à la rivière ou que leur feu ne lui appartenait pas.

Après bien des montagnes, bien des forêts vierges, bien des torrents franchis, les voyageurs arrivèrent dans le Manyara, pays nouveau ; costume, architecture, disposition des villages, animaux, tout différait de ce qu'ils avaient vu jusqu'alors. Les femmes, il est vrai, ne soignaient que leur chevelure dont les élégantes se tressaient des espèces de chapeaux, elles ne portaient qu'un costume presque adamique, mais elles étaient jolies. Les cheveux des hommes empâtés de graisse et de glaise formaient des cornes. Là, Livingstone avait séjourné, aussi Caméron fut-il très-bien reçu par le chef Moéné-Béoté qui vint le visiter avec ses musiciens, ses servants d'armes et un nain. Les musiciens jouaient d'une espèce de tympanon. Moéné s'approcha d'un pas dansé, n'avançant que d'un mètre par minute, puis il recommençait, la danse étant une prérogative du rang suprême.

Ses sujets et lui-même, quoiqu'ils parussent les meilleures gens du monde, sont cependant des anthropophages et de la pire espèce ; non-seulement ils mangent les prisonniers, les blessés, les hommes tués dans le combat, mais les malades. Ils font macérer les cadavres dans l'eau et, quand ils sont plus que macérés, ils les dévorent. Ils prétendent que la chair de l'homme est bien supérieure à celle de la femme.

En quittant ce pays, Caméron arriva à une rivière nommée la Louama où des pêcheuses prenaient beaucoup de poissons ; il franchit ensuite un autre cours d'eau, le Loulouou, très-fréquenté par les hippopotames. Autre rivière encore franchie le 18 juillet, le Loulennedi, où ils trouvèrent un pont suspendu, mais ils préférèrent le gué comme plus sûr et plus commode. Dans le premier village où l'expédition arriva elle rencontra des forges de fer assez ingénieusement disposées. Elle gagna Kouakasonngo, centre assez important où des Arabes de race blanche, établis assez confortablement, font la traite sur une large échelle. Enfin, le 1er août, elle arriva en vue du Loualaba, rivière puissante d'un mille de largeur qu'il s'agissait de reconnaître. Caméron, non sans peine, se procura des pirogues à l'aide desquelles il parvint à Nyanngoué : « J'étais, dit-il, au bord du Loualaba ! Pourrais-je suivre le fleuve jusqu'à la mer ? Telle était la question qui se posait devant moi. » Nyanngoué, est vraiment une ville commerçante : il s'y tient de grands marchés de poterie, d'huile de palme, de volaille, de poisson, de farine, de sel, d'étoffes, de fruits, de légumes et surtout d'esclaves qu'amenaient des barques chargées à couler. Marchands et acheteurs étaient fort criards et arrogants ; ce que demandait le voyageur, des canots, on ne voulait ni lui en céder ni lui en louer ; un vieillard lui dit : « Nous n'avons « jamais retiré du bien de la venue des étrangers, « ce sont des maîtres cruels, et alors même qu'ils « sont bons, ils ouvrent la route aux marchands « d'esclaves et aux voleurs. »

Un traitant fort redouté lui venant en aide, Caméron le rejoignit dans son camp après des peines infinies, et il fut mis en rapport avec un chef puis-

sant qui daigna lui rendre visite. Kassongo — il s'appelait ainsi — parut à la tête de son cortége. Il était coiffé d'un mouchoir crasseux, habillé d'une jaquette et d'une jupe de drap jaune et rouge, ornés de fourrure de singe. Il s'avança exécutant une gigue avec deux de ses filles. Ayant obtenu de Kassongo de pénétrer sur son territoire et de bons secours du traitant de Tipo-Tipo, notre voyageur reprit sa course et, après une foule d'accidents graves, il arriva à un village nommé Kouaroumaba où il fallut vigoureusement se battre. Le combat dura deux jours, l'expédition eut cinq ou six blessés, mais les indigènes ayant perdu trois ou quatre hommes et comptant un bon nombre de blessés, la paix se fit.

Arrêtons-nous quelque instant sur Kassongo, Caméron nous apprendra ce qu'est un grand chef dans cette partie de l'Afrique. Le territoire qui lui est soumis étant fort étendu, se trouve divisé en plusieurs districts gouvernés par un *kilolo* nommé pour quatre ans. A l'expiration de ce terme, si le kilolo s'est bien conduit, il est replacé dans un autre district; dans le cas contraire, on lui coupe les oreilles, le nez ou les mains.

Kassongo se dit d'essence divine; s'il consent à manger, c'est uniquement parce que cela l'amuse. Outre sa première femme et son harem, il prétend, en voyage, avoir droit sur toute femme qui lui plaît. Les cinq premières épouses sont du sang royal, les sœurs, les tantes, les nièces, les filles mêmes du chef. Chez lui, Kassongo n'a pas d'autres meubles de chambre que ses femmes. Quelques-unes se tenant sur les mains et les genoux forment son siége et sa couchette, les autres, étendues à plat, font le tapis.

Par cet usage du prince, on peut juger de l'état des mœurs. Les mariages se célèbrent d'une étrange façon. Au bruit assourdissant des tambours, des danseurs se relaient, puis arrive une femme vigoureuse portant l'épousée à cheval sur ses épaules; la porteuse saute, gambade en secouant la jeune fille de la plus terrible façon. Quand cette danseuse est à bout de force, la mariée coule à terre, danse avec l'époux de la façon la plus originale, et, au bout de dix minutes, le marié l'emporte. La fête, les sauts, les cris, les tambours continuent.

Le 21 janvier, après une longue attente passée à faire des excursions, Caméron se trouva en présence du terrible Kassongo, qui le reçut au milieu de toute sa cour, de quelques-unes de ses femmes et de son orchestre. Après cette visite, qui ne lui coûta pas trop cher, il eut la permission de partir en compagnie d'un traitant nommé Alvez; mais Kassongo voulut le revoir, causer avec lui, et rien n'est plus bouffon que l'idée qu'il avait de sa puissance. Il y eut un moment, le 10 février, où les choses semblèrent se gâter; au rendez-vous donné au palais du prince, Caméron dut venir par prudence avec tous ses gens bien armés et lui-même ayant son revolver à la ceinture. Quoiqu'il fût entouré de ses braves, cette vue donna à réfléchir à Kassongo; tout se passa à peu près bien et quelques jours après partait l'expédition. Mais que d'ennuis! lenteur d'Alvez, ivrognerie des gens, incendies allumés exprès dans le camp, désertions, superstitions grossières.

Il fallait souffrir ce que l'on ne pouvait empêcher. Après avoir traversé le Loukodji et des affluents du Zambèse, les voyageurs entrèrent dans le Louvalé, pays où on travaille le fer, et Caméron eut le plaisir de revoir des vaches, spectacle moins étrange que celui des coiffures des femmes, le plus étonnant arrangement de cheveux qui se puisse rencontrer. La situation, à ce moment ne prêtait pas à rire, les vivres manquaient. Il fallut signer des billets à Alvez qui, en fraudant sur la quantité promise, donna de l'étoffe avec laquelle on se procura quelque nourriture.

Le 30 septembre, à Kannyâmmba, Caméron apprit que les lettres qu'il avait adressées à la côte étaient parvenues, et le 2 octobre il arriva à la rivière le Couenza et à l'établissement d'Alvez. « Ce fut un jour de luxe pour moi, écrit Caméron. Alvez voulut bien, sur ma signature, me donner du café, du savon, des oignons. Il y avait un an que je n'avais eu de savon, je me donnai la jouissance d'en faire un large emploi. »

Le voyageur régla tous ses comptes, reçut du traitant un guide et se remit en route. Le premier chef qu'il rencontra dans sa marche fut un roi, mais là, un vrai roi, qui ne voulait pas lui permettre de s'asseoir sur une chaise devant sa royale majesté. Dans cette prétention on pouvait déjà sentir l'air de l'Europe. Ce roi, qui avait honoré de son portrait son frère de Portugal, Antonio Kognommbé, pour l'appeler par son nom, portait un vieux pantalon, un vieil habit, un vieux bout de tartan, un vieux chapeau : c'était son costume de gala. Il se montra bon prince et ivrogne accompli. Caméron visita ensuite l'établissement du senhor Gonçalvès, figure assez curieuse pour que nous lui consacrions quelques lignes.

Lorsque Caméron se présenta chez lui, il était à table avec ses deux fils et un blanc; un cinquième couvert fut bientôt mis, le voyageur fit dans une salle très-élégamment décorée un repas excellent.

Après déjeuner, le maître du lieu le mena visiter son domaine tout plein d'orangers et de fleurs, en lui contant son histoire. Il avait débuté dans la marine, fatigué de la vie errante il s'était arrêté dans l'Angola et fixé dans le Bibé. A force de travail, il y avait prospéré, fait fortune, alors il était retourné à Lisbonne, mais là il s'était ennuyé, et, depuis une année, il était revenu dans son bel établissement où il vivait heureux.

Caméron jouit vingt-quatre heures de cette cordiale hospitalité. Dorénavant notre voyageur rencontrera, de temps en temps, des établissements de cette nature.

En grand péril le 16 octobre, l'expédition traversa sur un pont submergé le Koutato, puis elle visita le vieux roi Koungo vêtu d'un habit d'uniforme en vilain état et d'un tricorne délabré, pas de pantalon. Les voyageurs, à l'exception de Caméron dont l'énergie semblait indomptable, se trouvaient à bout de forces, les rivières succédaient aux rivières, les montagnes aux montagnes; les malades étaient nombreux; ne pouvant les abandonner, il fallait les porter, il pleuvait, rares étaient les provisions, les jungles difficiles et malsaines. Il fallait rapidement arriver à tout prix: « Si quelque mesure décisive n'était prise sans retard, jamais la caravane n'at-

teindrait la côte, dont nous n'étions plus qu'à cent vingt milles. » Si près du succès allait-on misérablement échouer et mourir !

« J'appelai, dit Caméron, ma pipe à mon aide, et après une demi-heure de réflexion il fut décidé que ma tente, mon bateau, mon lit, tout ce que j'avais, serait abanbonné. Je ne garderais que mon journal, mes instruments et mes livres, je prendrais avec



Établissement du senhor Gonçalvès, gravure tirée de A TRAVERS L'AFRIQUE,

moi quelques hommes d'élite, nous gagnerions la côte à marches forcées, et j'enverrais au secours de la caravane. » Il partit donc avec une douzaine d'hommes, emportant pour tout bagage : une chemise, des pantoufles, une couverture, une tasse en fer-blanc, une poële, un horizon artificiel, un sextant, ce qu'il fallait pour écrire, ses armes, et son courage. Pour provision de bouche une poule, un peu de farine, et pour argent, deux mètres d'étoffe.

Ils marchèrent depuis le matin jusqu'à trois heures. Caméron mangea une partie de son poulet, mais, en se réveillan, tle lendemain, il se trouva si

affamé qu'il dévora le reste. Ils repartirent traversant montagne, ravins, cours d'eau, prairies à grandes herbes, futaies. Les voyageurs, à deux heures, avaient l'estomac bien vide. Ils découvrirent un petit village et obtinrent du chef un peu de farine, quelques grains de maïs. Ils avancèrent pendant treize heures sans s'arrêter. Le lendemain il fallut escalader une montagne à pic, on avait les jambes enflées, les pieds malades, on en vint à bout, et le soir on campa près d'un village.

Le lendemain, en route à 4 heures du matin ; la tête de Caméron lui tournait, il avait le vertige ; on gravit une côte au sommet de la chaîne.

« La mer !... c'était la mer... Irai-je jusque-là ? Je me soutenais à peine, le dos me causait des douleurs intolérables. A chaque pas, je craignais de m'affaisser et d'être obligé d'attendre qu'on vînt à mon aide. Mais je pensais à mes pauvres compagnons, à ceux qui n'avaient d'autre espoir qu'en moi ; et je restai debout. »

Les malheureux se traînèrent encore un peu, puis n'en pouvant plus, ils s'arrêtèrent. Deux d'entre eux plus forts poussèrent en avant ; ils allaient, avec un billet de Caméron, demander du secours.

Le lendemain, quoique n'ayant plus de vivres, les autres partirent un peu reposés ; le corps de Caméron était couvert de rougeurs et quand il voulut allumer sa pipe, il vit que sa bouche saignait. La marche fut reprise à travers une plaine rocailleuse, ils trouvèrent un peu d'eau, et une nouvelle escalade les amena au sommet d'une rampe. Tout à coup un des hommes envoyés en avant hêla. Caméron se précipita à sa rencontre ; il apportait du pain, du vin, des boîtes de sardines, présent d'un négociant de Colombéla. Les voyageurs soupèrent ; mais, agité par ses émotions, Caméron ne put fermer l'œil. Le lendemain bien restauré, il partit, il descendit, en courant et en agitant son fusil, la pente qui conduit à la petite ville. En y entrant il déploya son drapeau, orgueil assurément bien légitime. Il rencontra un Français, M. Cauchoix, ancien officier de marine, qui venait à sa rencontre avec deux litières et des paniers de vin ; M. Cauchoix en tira joyeusement une bouteille, remplit un verre pour Caméron, un pour lui, et but « *au premier Européen qui eût traversé l'Afrique tropicale de l'Orient à l'Occident !* »

Ainsi se termina ce voyage, un des plus étonnants qui aient jamais été accomplis. Et, après une absence de trois ans et quatre mois, le 2 avril, Caméron entrait dans la Mersey et remettait le pied dans sa patrie, où l'attendaient des honneurs justement mérités.

SURMAY.

LA SCIENCE EN FAMILLE

LES FAUSSES PIERRES VÉRITABLES

— Vous avez là, madame, une bien belle bague ! Ce saphir est d'une limpidité !...

— Vous trouvez, monsieur ! Et que vous semble de ces rubis ?

— Magnifiques aussi.

— Ils ont, certes, coûté assez cher ! car vous n'ignorez pas que ces pierres-là (notamment le rubis) quand elles sont d'une certaine dimension atteignent un grand prix.

— En effet, madame, la valeur dite marchande du rubis est parfois même supérieure à celle du diamant.

— Je le sais bien, monsieur ! fit la dame, en se rengorgeant.

— Si vous vendiez ces pierres, madame, vous en trouveriez peut-être encore beaucoup d'argent.

— Comment, *peut-être ?* Comment, *encore ?* Que voulez-vous dire, monsieur?

— Je veux dire, madame, que si vous deviez un jour laisser en héritage à votre fille ces joyaux, qui ont coûté très-cher, il pourrait fort bien arriver que votre fille ne se trouvât plus avoir entre les mains que des objets toujours fort beaux sans aucun doute, mais sans valeur *marchande*.

— Vous voulez rire, monsieur. Ces pierres sont dites précieuses, parce qu'en même temps qu'elles sont belles, elles sont aussi fort rares ; elles auront toujours leur prix.

— Et si elles n'étaient plus rares, madame ?

— Aurait-on découvert des mines si abondantes ?...

— Mieux que cela, madame. On a enfin trouvé le moyen pratique, économique de les fabriquer de toutes pièces.

— Ah oui, je sais, les imitations ; mais cela n'est pas nouveau du tout. Il y a longtemps que la joaillerie de pacotille produit de faux saphirs, de faux rubis, de fausses topazes qui, à l'œil, au moins quand ils sont dans leur neuf, jouent le vrai à s'y méprendre ; mais — et je tiens ce que je vais vous dire d'un expert en pierres fines — mais ces cristaux imités, ayant la couleur sans avoir la dureté des *gemmes* de prix, se rayent au premier frottement, au premier contact, et ceux qui les possèdent n'ont plus alors que de véritables morceaux de verre coloré, aux angles émoussés, et sans éclat aucun, car la composition elle-même s'altère par la chaleur, le froid, la lumière ; tandis que le vrai rubis, le vrai saphir, la vraie émeraude, n'étant passibles d'être rayés que par le diamant, qui est le seul corps d'une dureté supérieure à la leur, il arrive qu'aucun contact ordinaire ne les détériore, et qu'ils gardent leur beau poli en même temps que leur éclat de coloration — lequel résiste aussi à toutes les influences.

— C'est fort bien raisonné, madame ; et je vois qu'étant intéressée dans la cause par la possession des bijoux que voici, vous avez fidèlement conservé le souvenir d'une judicieuse démonstration : mais si au lieu de faux saphirs, de fausses émeraudes, de faux rubis, on en fabriquait de réels.

— Eh monsieur, si on les fabrique, ils seront nécessairement faux.

— Croyez-vous, madame ?

— Cela va de soi : qui dit imitation, dit falsification.

— Mais je n'ai pas dit imitation, madame, j'ai dit fabrication.

— Eh ! C'est la même chose !

— Pas du tout, au moins dans ce cas.

— Je ne saisis pas la différence, monsieur.

— Vous allez, je pense, la saisir, madame. Voilà par exemple nos hôtels des monnaies de Paris qui chaque jour frappent des pièces d'or ayant cours et constituant un numéraire légal, officiel. N'est-il pas vrai, madame ?

— Oui, monsieur.

— De temps en temps cependant il arrive qu'on trouve dans la circulation certaines pièces d'or qui comme aspect ne diffèrent en rien des pièces officielles ; l'empreinte de chaque face est vive, nette, la tranche porte, entre deux cordons bien purs, l'exergue traditionnelle bien lisible, les étoiles bien saillantes... en un mot la *frappe* est parfaite ; mais au tintement, au poids, ces pièces se dénoncent comme n'étant pas d'or au titre voulu, si toutefois même l'or y entre pour quelque chose. Comment qualifierez-vous ces pièces ?

— Je les qualifierai fausse monnaie.

— Et ce sera justice ; or, pourquoi serez-vous en droit de les qualifier ainsi ? parce que ceux qui les ont fabriquées, frappées avec une habileté, avec une adresse rare, ont dû nécessairement, en vue d'un gain illicite, les composer d'un métal ou d'un alliage dont le prix soit inférieur à l'or, qu'aurait employé le fabricant officiel... C'est même là qu'est la seule raison de la fabrication clandestine. Mais imaginez — c'est là ce qu'on appelle en philosophie la démonstration par l'absurde — imaginez un monayeur clandestin qui ne serait rien moins qu'un simple et platonique amateur de difficulté vaincue, et qui ayant à sa disposition des coins parfaits, des procédés de frappe excellents, s'aviserait d'employer pour la fabication de ses pièces un or qui essayé, contrôlé, serait reconnu avoir le titre voulu ; où serait, je vous le demande, la différence entre les pièces clandestinement fabriquées et celles qui sortent chaque jour de nos hôtels des monnaies ; et cette différence en quoi consisterait-elle ?

— En cela que quelque perfection qu'on apporte à la fabrication, et quelque titre que puisse avoir le métal employé, tout monnayage est défendu par la loi aux particuliers. C'est évidemment une question de garantie.

— Pas autre chose en vérité, et il est même très-probable que la loi prohibitive du monnayage n'existerait pas si l'on pouvait admettre que ceux qui voudraient s'y livrer n'emploieraient jamais que des matières au titre exigé et faisant cours.

— Sans doute.

Eh bien, madame, voilà précisément où l'on en sera d'un jour à l'autre avec les pierres précieuses ; car la composition naturelle de ces pierres étant connue, on vient de les obtenir à l'état d'identité réelle, par des procédés qui certainement sont analogues à ceux par lesquels la nature les a produites. Voyez-vous, il n'y a plus rien de sacré pour la science. Et la chimie est peut-être, entre toutes les sciences, celle qui nous ménage les plus grands étonnements.

— Votre chimie, monsieur, est-elle donc si puissante qu'elle prétende faire oublier les merveilles de la création.

— Non, madame, pas précisément, car elle n'en fait pas, croyez-le bien, une question d'amour-propre. Seulement il est telle de ces merveilles, dont elle a pénétré le secret, et qu'elle s'essaie à reproduire... et qu'elle reproduit. A preuve ce qu'elle vient de faire pour le *corindon* — pierre dure et translucide par excellence qui selon les divers dosages des matières qui la composent prend selon ses diverses nuances, les noms spécifiques de saphir, rubis, topaze et émeraude. Or, depuis longtemps, les chimistes avaient analysé, c'est-à-dire décomposé le corindon, saphir, rubis, émeraude, et ils avaient reconnu que la matière première de cette gemme si recherchée n'était autre que la vulgaire argile qui repose en couches si épaisses à plus ou moins de profondeur à peu près dans tous les sols. A quoi rien d'étonnant pour eux, qui avaient également démontré que le diamant, si brillant, si dur, si inaltérable n'est autre que du charbon devant sa forme, sa manière d'être particulière a un *procédé* de préparation particulier dont la nature s'est jusqu'ici gardé le monopole. Et les chimistes de se dire : « La matière première étant connue, si nous pouvions reproduire l'opération naturelle, nous obtiendrions forcément des résultats identiques. »

Cela dit, ils cherchèrent, car la chimie a ce double but normal qui consiste à analyser ou décomposer d'une part, et à recomposer ou synthétiser d'autre part ; deux opérations se complétant ou plutôt se *démontrant* l'une par l'autre.

Déjà plusieurs chercheurs opiniâtres : Henri Sainte-Claire Deville, Debray, Ebelmen, et enfin M. Gaudin, l'auteur de l'étonnante théorie de l'*Architecture des Atomes* dont le *Musée des Familles* parlait il y a quelques années, avaient obtenu des commencements de résultats ; ils avaient montré à l'Académie des Sciences des parcelles brillantes qui reconstituaient indiscutablement le saphir, le rubis, l'émeraude : mais aujourd'hui c'est un plus grand pas qui vient d'être fait. MM. Frémy et Feil, le premier célèbre académicien, professeur de chimie à l'Ecole polytechnique, le second grand industriel en cristallerie, montrent des pierres précieuses de grosseur très-appréciable — si appréciable même qu'on peut les tailler, et qu'elles vont être utilisées sinon par les joailliers, qui ont toutes sortes de raisons pour ne pas voir d'un fort bon œil cette économique substitution — mais par les horlogers qui, ayant besoin de pierres dures pour recevoir les pivots de leurs mécanismes, n'hésiteront pas à bénéficier de cette trouvaille.

Le procédé employé par les deux *trouveurs* est d'ailleurs des plus simples et, en vrais savants, ils l'ont immédiatement rendu public.

Le chimiste sachant que le corindon a pour principe l'*alumine*, laquelle se trouve dans la nature et dans les laboratoires combinée avec maint autre élément, a porté chez le maître verrier une grosse masse d'aluminate de plomb et de silice. Le verrier, lui, a fait mettre cette masse dans un de ses fours, qu'on a entretenu ardent pendant une vingtaine de jours ; et grâce à la persistance de cet extrême calo-

rique, il est arrivé que l'alumine, se dégageant pure de ses combinaisons, s'est cristallisée et a donné les échantillons que chimiste et verrier ont présentés au monde savant. Les premiers cristaux ainsi obtenus étaient incolores ; mais en ajoutant à la combinaison du chromate de plomb on les a obtenus rouges et constituant du *vrai* rubis; en mélangeant de l'oxide de Cobalt, on leur a communiqué la teinte bleue et ils ont alors constitué de vrais saphirs.

D'ailleurs, dans la même séance académique où ces résultats ont été annoncés, un autre savant, M. Monnier, avait démontré qu'on pouvait faire aussi de l'*opale* vraie.

Et voilà, madame, où nous en sommes ; c'est-à-dire sinon à la veille, au moins à l'avant-veille de voir les joailliers s'approvisionner chez le fabricant, et non chez l'importateur, de rubis et de saphirs. Un fourneau à grande cheminée fumant sur la plaine Saint-Denis, ou dans quelque autre banlieue, se substituera paisiblement aux mines du Brésil et du Pégu.

— Mais, alors, monsieur ?... fit la dame avec un certain effroi.

— Alors, madame, les pierres dites aujourd'hui pierres *précieuses* en même temps que pierres *fines*, devront perdre la première de ces qualifications pour ne garder que la seconde, car le procédé de fabrication étant en réalité d'une économie relative incontestable, on n'aura plus de raison de payer très-cher en les faisant venir de très-loin des cristaux que l'industrie pourra livrer à très-bas prix bien qu'absolument identiques comme dureté, comme pureté, comme éclat... à ce point qu'il sera impossible au plus fin, au plus difficile connaisseur de distinguer la gemme artificielle d'avec la naturelle.

— Mais en ce cas, monsieur, on n'en voudra plus porter ! s'écria la dame.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît, madame? la beauté, qui est réelle dans ces gemmes, ne résulterait-elle à vos yeux que de leur prix d'achat ?... que si le diamant devenait aussi commun que le cristal — ce qui pourra fort bien arriver ; car la trouvaille qui nous occupe est un pas dans cette voie — s'ensuivrait-il par exemple qu'un lustre fait de diamant ne garderait aucun avantage sur un lustre fait de cristal. La soie, pour n'être plus hors de prix comme au temps des Romains et pour avoir pris place dans la toilette plébéienne, a-t-elle cessé d'aider au luxe des grandes dames ? Si l'or pouvait économiquement remplacer tous nos cuivres d'ornement, ne lui donnerions-nous plus la préférence ? De ce que la porcelaine, si chère il y a seulement un demi-siècle, est aujourd'hui très-commune partout, la trouvons-nous d'usage moins agréable ? En Italie, en Grèce, on pave, on dalle avec du marbre, y méconnaît-on pour cela la beauté, la propreté de ce pavage, de ce dallage ?

— Non sans doute monsieur, mais...

— Mais ?

— Eh bien ! oui, monsieur, oui. Puisque vous en voulez l'aveu, vous n'empêcherez pas que la rareté, la cherté quand elles sont de notoriété, de constatation facile, ne gardent un prestige, disons mieux un mérite. C'est ainsi qu'on se drape avec un véritable plaisir dans un cachemire de l'Inde, en réalité terne de couleur, pauvre de dessin, fait de mille pièces rapportées, et qui a souvent passé déjà sur toutes sortes d'épaules, mais qui a dû forcément coûter quelques milliers de francs, tandis qu'on hésiterait à se montrer dans un châle français, tout neuf, merveilleusement tissé, d'un riche et gracieux dessin, d'une vive coloration, mais, qui, chacun le sait, n'a pu coûter que quelques cents francs.

— C'est aussi de même, n'est-ce pas ? madame, que la *vraie* dentelle faite à la main, qui est de dessin gauche, qui est irrégulière, qui parfois est jaune jusqu'à la malpropreté, est préférée aux points d'*imitations* mécaniques si coquets, si légers, si frais.

— Eh ! mon Dieu, oui, monsieur ! Et ne croyez-vous pas qu'il en sera toujours ainsi ?

— Je n'en sais rien, madame, mais je sais que, l'art de fabriquer de véritables pierres fines à bon marché étant découvert, force sera bien au luxe de s'accommoder de cette généralisation.

— Non, monsieur, dit la dame, le luxe les dédaignera : sans quoi il ne serait pas le luxe.

Et le monsieur ne trouva rien à répondre...

E. M.

VARIÉTÉS

LES BOISSONS (1)

Nous ne terminerons point ce rapide aperçu sans parler des vins des coteaux pierreux des bords du Rhin, dont la réputation est européenne.

Les vins du Rhin sont surtout des vins blancs ; quelques-uns se rapprochent de nos mousseux de Champagne et de la Basse-Bourgogne.

Au premier rang des vins du Rhin, et spécialement des vins de choix qu'on fait entre Mayence et Bingen, il convient de placer le Johannisberg.

Le château de Johannisberg couronne une colline élevée de 113 mètres au-dessus du Rhin, à peu de distance de l'endroit où le fleuve atteint sa plus grande largeur ; cette colline est entièrement couverte de vignes. M. Adolphe Joanne raconte ainsi l'histoire de ce vignoble célèbre :

« Ce sont des moines qui ont planté les premières vignes du Johannisberg. D'après d'anciennes chroniques, Ruthard, archevêque de Mayence, fonda en 1106, sur cette colline, un prieuré, converti vingt et un ans plus tard en un monastère, sécularisé en 1567, après avoir été incendié en 1552, par le margrave Albert de Brandebourg. Pendant la guerre de Trente ans, les Suédois détruisirent les débris que les flammes avaient laissés debout. En 1716, l'abbé

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

de Fulda, s'étant rendu acquéreur de la colline, y rebâtit non plus un couvent, mais un château, et y fit replanter de la vigne. Il y récolta bientôt un vin excellent. On ne vendangeait jamais sans un ordre écrit de sa main. Une année l'ordre n'arriva que lorsque les raisins étaient déjà à moitié pourris : on n'en vendangea pas moins, et le vin s'en trouva meilleur. Depuis lors, la vendange s'est toujours faite, au Johannisberg, quinze jours plus tard que partout ailleurs. Les meilleurs crus sont ceux qui avoisinent le château : on appelle le vin qu'ils produisent *Schloss Johannisberger;* les autres sont inférieurs en qualité. Aussi, quand on vendange, on ramasse avec une fourchette particulière tous les grains qui se détachent des grappes, et on verse dans des cuves distinctes les raisins soigneusement triés. La propriété a une étendue d'environ 63 arpents. Année commune, elle rapporte de 75,000 à 80,000 flacons, un fût de 1,350 bouteilles a été vendu une année 18,000 florins, c'est-à-dire plus de 27 francs la bouteille. C'est le prix le plus élevé qui ait jamais été atteint. Les acquéreurs étaient, pour moitié, le roi d'Angleterre et le roi de Prusse. Le vin est toujours livré en bouteille, avec le cachet du prince. En 1802, le



Les Français à Heidelberg, dessin de Kauffmann.

prince d'Orange (le roi des Pays-Bas, Guillaume I[er]), avait acheté cette importante propriété ; mais en 1805, Napoléon en fit don au maréchal Kellermann (duc de Valmy), qui la conserva jusqu'à l'époque où l'empereur d'Autriche en gratifia le prince de Metternich. »

Après le *Schloss Johannisberg* il faut tirer l'échelle; c'est ce que nous ferons en passant la plume à Victor Hugo pour décrire *la grosse* curiosité vinicole des bords du Rhin, une curiosité de bois : le monstrueux tonneau du château de Heidelberg, qui, dans son caveau présente l'aspect « d'un navire sous la cale. »

« ... On descend, la voûte est obscure, la crypte est recueillie, les soupiraux jettent un demi-jour religieux, on s'attend aux tombeaux des palatins, on trouve une grosse tonne, une fantaisie pantagruélique, un trône pour un Ramponneau colossal. Quand on aperçoit cette chose étrange, on croit entendre dans les ténèbres de cette ruine l'immense éclat de rire de Gargantua.

« Le gros tonneau dans le manoir de Heidelberg, c'est Rabelais logé chez Homère.

« Le gros tonneau, couché sur le ventre, présente l'aspect d'un navire sous la cale. Il a vingt-quatre

pieds de diamètre et trente-trois pieds de long. Il porte à sa face antérieure un écusson rocaille où est sculpté le chiffre de l'électeur Charles-Théodore. Deux escaliers à deux étages serpentent à l'entour et montent jusqu'à une plate-forme posée sur son dos. Il contient deux cent trente-six foudres, chaque foudre contient douze cents doubles bouteilles ; d'où il suit qu'il y a dans la grosse tonne de Heidelberg cinq cent soixante-six mille quatre cents bouteilles ordinaires. On la remplissait par un trou percé dans la voûte au-dessus de la bonde, et on la vidait avec une pompe qui est encore là suspendue au mur. Cette futaille monstre a été pleine trois fois de vin du Rhin. La première fois qu'elle fut remplie, l'électeur dansa avec sa cour sur la plate-forme qui la surmonte. Depuis 1770 elle est vide.

« Le vin s'y améliorait.

« Au reste, cette tonne n'est pas l'ancien gros tonneau de Heidelberg, couvert de si curieuses sculptures et construit en 1595 par l'électeur Jean-Casimir, pour solenniser je ne sais quelle réconciliation de luthériens et de calvinistes. Charles-Théodore l'a fait démolir vers 1750 pour bâtir celui-ci, qui est plus grand, mais moins orné.

« Outre le gros tonneau, les caveaux du château palatin, dont les profondeurs s'ouvrent de toutes parts comme des antres, renfermaient ce qu'on appelait les petits tonneaux. Ces petits tonneaux n'avaient guère que la hauteur d'un premier étage. Il y en avait dix ou douze. Il n'en reste plus qu'un, qu'on m'a montré dans sa cellule, à quelques pas de la grande tonne. Il ne contenait que le cinquième du gros tonneau. C'est un fort bel assemblage de douves en bois de chêne, fabriqué au temps de Louis XIII, orné par les électeurs palatins de l'écusson de Bavière et de trois têtes de lions sur chacune de ses faces, et par les soldats français de quelques coups de hache. C'était en 1799. Le tonneau était plein de vin du Rhin ; nos soldats voulurent l'enfoncer. Le tonneau tint bon. Ils avaient brisé les murailles de la citadelle, ils ne purent faire brèche au tonneau. Ce petit tonneau est vide depuis 1800. » (*Lettres à un ami.*)

Le gros tonneau du château de Heidelberg a été construit en 1751 ; sa contenance est de 283,000 bouteilles ordinaires. Victor Hugo a doublé ce chiffre.

En face du gros tonneau est une statue de bois représentant un petit vieillard bizarrement accoutré ; près de cette statue se trouve une horloge, de laquelle pend une ficelle. Quand on tire celle-ci, l'horloge s'ouvre brusquement, et il en sort une queue de renard, qui vous frappe au visage. L'horloge bouffonne est une invention du petit vieillard qui fut bouffon du palatin Charles-Philippe, se nommait *Perkeo*, ressemblait à sa statue, n'avait pas plus d'un mètre 30 de hauteur, et buvait quinze doubles bouteilles de vin du Rhin par jour ! C'était beaucoup de liquide pour un si petit vase.

Brême possède aussi des tonneaux fameux, dans les caves de son Hôtel-de-Ville ; on les appelle : *La Rose*, et les *Douze apôtres;* ils ont des dimensions énormes, et sont remplis de vin du Rhin, ayant, dit-on, cent-cinquante ans d'âge. On vend ce vin au verre ou à la bouteille, 11 ou 12 francs la bouteille. Des gens qui en ont bu nous ont assuré que c'était trop cher.

Si le vin des tonneaux de Brême a effectivement un siècle et demi, ce n'est plus, en effet, que du vin mort.

LE VINAIGRE

Qu'est-ce que le vinaigre. — La mère du vinaigre. — L'acétification. — Corporation des vinaigriers. — Vinaigre et citron.

Le vinaigre, *vin aigre,* provient, le plus souvent de vin altéré, de marc fermenté de raisin ; on le tire d'ailleurs de tout liquide alcoolique aigri par l'oxygène de l'air, oxygène qui change l'alcool en acide acétique. Le vinaigre le plus estimé est le vinaigre de vin. On apprécie particulièrement celui de l'Orléanais.

Afin d'accélérer l'acétification des liquides alcooliques, on y plonge un ferment appelé *Mère du vinaigre,* qui est usuellement, composé de copeaux de hêtre.

Une température de 35 degrés est nécessaire pour activer l'acétification, qui s'opère naturellement. On peut fabriquer du vinaigre chez soi, sans fatigue et sans dépense excessive ; il suffit, pour cela, de soumettre à l'action du pressoir le marc fermenté du raisin, ou de placer, dans un endroit chaud de la maison, un tonneau de vin aigre ; ce vin ne tarde pas à s'altérer, et l'on peut alors puiser indéfiniment dans le tonneau, en remplaçant au fur et à mesure, par du vin, potable ou aigri, le liquide qu'on enlève.

En France, les vinaigriers firent d'abord partie d'une corporation dite des *sauciers, moutardiers, vinaigriers, distillateurs en eau-de-vie et esprit de vin, et buffetiers,* dont les premiers statuts datent de 1394.

En 1537, les sauciers et distillateurs s'étant séparés de leurs confrères, les vinaigriers firent bande à part. Une ordonnance de 1776 les réunit aux limonadiers.

Chez les vinaigriers, l'apprentissage était de quatre ans, le compagnonnage de deux ans. Le brevet coûtait 70 livres, et la maîtrise 700. La fête patronale de la corporation était la Nativité de la Vierge.

Le vinaigre est plutôt un condiment qu'une boisson ; néanmoins, il devait, dans notre travail, avoir sa place après le vin dont il procède.

Comme assaisonnement, le jus de citron tient avantageusement lieu de vinaigre dans bien des cas.

LA BIÈRE

La bière en Égypte. — La bière dans l'Europe septentrionale. — Zithos, cervoise, bière. — La bière, boisson nutritive. — Godale, godailler. — La communauté des brasseurs. — Préparation de la bière. — Opérations diverses de la fabrication. — Bières renommées. — Les brasseries de Londres.

L'usage de la bière est presque aussi ancien que celui du vin ; on le trouve répandu en Égypte, aux époques pharaoniques.

Selon Hérodote, Strabon, Athénée, les Égyptiens buvaient du *vin d'orge* ou boisson faite

avec de l'orge fermentée. Diodore de Sicile (livre I), nomme cette boisson *Zithos*. C'est proprement la bière.

Les Gaulois du nord, les Germains, les Scandinaves, qui n'avaient pas plus de vignobles que les Égyptiens, en buvaient également.

« On remarque dans la plus grande partie de la Gaule (il s'agit évidemment des contrées comprises entre la Meuse et l'Elbe), dit Diodore (livre V), un phénomène trop particulier pour omettre d'en parler ici. Les vents du couchant d'été, et ceux du nord y soufflent habituellement avec tant de violence et de force, qu'ils soulèvent la terre, et emportent des pierres grosses comme le poing et une épaisse poussière de gravier. Enfin, de violents tourbillons arrachent aux hommes leurs armes et leurs vêtements, et enlèvent les cavaliers de leurs chevaux. L'excès de froid altère tellement le climat, que la vigne et l'olivier n'y croissent pas. C'est pourquoi les Gaulois, privés de ces fruits, font avec de l'orge une boisson appelée *Zithos*. Ils font aussi tremper du miel dans de l'eau, et s'en servent en guise de boisson. Aimant jusqu'à l'excès le vin que les marchands leur apportent sans mélange, ils en boivent si avidement que, devenus ivres, ils tombent dans un profond sommeil ou dans des transports furieux. Aussi beaucoup de marchands italiens, poussés par leur cupidité habituelle, ne manquent-ils pas de tirer profit de l'amour des Gaulois pour le vin. Ils leur en apportent soit dans des bateaux sur les rivières navigables, soit sur des chars qu'ils conduisent à travers le pays plat; en échange d'un tonneau de vin, ils reçoivent un jeune esclave, troquant ainsi leur boisson contre un échanson. »

Les barbares, les sauvages, ont de l'analogie entre eux : c'est avec l'alcool que les navigateurs modernes ont capté les peuplades de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Océanie.

Pline ne nomme pas *Zithos* la bière gauloise, mais *cervisia*, d'où on a fait plus tard *cervoise*, nom que la bière a gardé pendant des siècles.

Suivant le même auteur, le grain avec lequel on fabriquait la *cervisia* s'appelait *brance*. Le Grand d'Aussy voit là l'étymologie de *brasseur* et *brasserie*. Ne le contrarions point, et passons.

La bière possédant au plus haut point les propriétés nutritive et excitante, devint la boisson commune au moyen âge, l'époque des disettes.

On a calculé qu'un litre de bière de Strasbourg, nourrit autant le consommateur que le feraient 48 grammes de pain.

Cela seul explique la généralisation de la bière, qui ne parvint cependant pas à détrôner le vin, n'ayant ni ses qualités stimulantes, ni son fumet, ni son bouquet, ni sa saveur.

M. Chéruel nous apprend qu'au temps de saint Louis, on distinguait plusieurs espèces de bières, entre autres, la bière qu'on appelait *godale*, des mots *good ale* (bonne ale, bière anglaise), d'où est venu le verbe *godailler*, qui indique encore aujourd'hui des habitudes de grossière ivrognerie.

Le mélange d'épices pour donner à la cervoise plus de montant, date d'une époque plus ancienne, et jusqu'au XVIe siècle, nos pères firent grand cas de ces bières mixtionnées.

La bière simple était peu estimée, de là est venue l'expression proverbiale : *C'est de la petite bière*, pour indiquer un homme ou une chose qui mérite peu de cas.

Les brasseurs formaient en Allemagne, en Flandre, en Angleterre, de puissantes corporations, dont les chefs jouèrent, à diverses époques, des rôles politiques.

A Paris, la communauté des *cervoisiers* passait pour une des plus anciennes. Ses statuts réglaient la fabrication de la bière, et portaient : « Que nul ne peut faire cervoise, sinon d'eau et de grain, à savoir d'orge, de méteil ou de dragée; que quiconque y mettra autre chose comme baye, piment ou poix-résine, sera condamné à vingt sous d'amende, et ses brassins confisqués. »

Renouvelés en 1359 et en 1489, ces statuts disaient encore : « Les brasseurs seront tenus de faire la bière et cervoise de bons grains bien germés et brassinés, sans y mettre ivraie, sarrazin, ni autres mauvaises matières, sous peine de quarante livres parisis d'amende; les jurés visiteront les houblons avant qu'ils soient employés, pour voir s'ils sont mouillés, chauffés, moisis et gâtés; afin que s'ils sont trouvés défectueux, les jurés en fassent rapport à la justice, pour faire ordonner qu'ils seront jetés à la rivière. Aucuns vendeurs de bière et cervoise en détail n'en pourront vendre si elles ne sont bonnes, loyales et dignes d'entrer au corps humain, sous peine d'amende arbitraire et confiscation. »

Ces prescriptions imposées par l'autorité prouvent que la sophistication de la bière était aussi commune que celle du vin.

L'apprentissage de brasseur durait cinq ans, et le compagnonnage trois ans. Le brevet coûtait, à partir du XVIe siècle, 24 livres, et la maîtrise 2,400. Les brasseurs s'étaient placés sous le protectorat de la Vierge.

La bière se prépare, en principe, avec l'orge et le houblon, mais on peut y ajouter d'autres produits, suivant l'espèce, la force qu'on veut obtenir.

La composition des bières anglaises, belges, allemandes, est très-variée.

Les principales opérations de la fabrication de la bière sont : le *maltage*, pour faire naître la diastase dans le grain d'orge, autrement le principe qui transforme l'amidon en sucre; la *saccharification* ou *brassage*, dont le but est de faire agir la diastase sur l'amidon du grain, de transformer cet amidon en sucre, et de dissoudre ce sucre dans l'eau; la *fermentation*, destinée à convertir le sucre en alcool.

Tout cela est assez compliqué.

Les bières renommées sont celles de Vienne, de Bavière, de Strasbourg, de Lyon, de Louvain, de Bruxelles, de Londres.

A Paris, la consommation de la bière est de 16 millions de litres par an; à Londres, elle s'élève au chiffre de 260 millions de litres.

Aussi, les brasseries de la capitale de la Grande-Bretagne, avec leurs *cuves-matières* gigantesques, leurs immenses ateliers, leurs armées d'ouvriers, leurs vastes écuries remplies de chevaux robustes, sont-elles saisissantes pour l'étranger.

En les parcourant, on se croirait dans les celliers d'un peuple de Gargantuas.

LE CIDRE

Comment on obtient le cidre. — Ancienneté du cidre. — L'usage du cidre. — Cidres étrangers. — Le cidre de Normandie. — Production du cidre en France. — Un vau-de-vire normand.

Rien de simple comme la fabrication du cidre : on écrase les pommes sous une meule ou dans un moulin appelé *grugeoir ;* on abandonne la pulpe pendant vingt-quatre heures dans des cuves de bois où elle prend une teinte rougeâtre, puis on la met au *pressoir* où elle donne un jus que l'on filtre au tamis de crin, jus qu'on laisse fermenter et dont le sucre se transforme en alcool et en acide carbonique.

A partir de ce moment, le cidre est fait et l'on peut le mettre en bouteille ou en tonne, selon qu'on désire du cidre mousseux, d'agrément, ou du cidre de table.

Vraisemblablement, partout où il y a eu des pommiers, on a connu le cidre ; or, comme le pommier est un arbre indigène de la Gaule, tout porte à croire que les Gaulois connaissaient la fabrication, si élémentaire, du cidre, et que nous ne sommes redevables de cette boisson ni aux Maures, ni aux Navarrois, ni aux Biscayens, ainsi que le prétendent quelques écrivains.

Il est probable toutefois qu'au moyen âge, nos caboteurs Normands ont rapporté de l'Espagne, qu'occupaient les Maures, ces agriculteurs achevés, des pommiers de belle espèce qui ont enrichi les vallons de Normandie.

Nous le croyons d'autant plus volontiers que l'usage du cidre s'est brusquement développé en France au commencement du XIIIe siècle ; c'est-à-dire qu'à partir de cette époque il a marché de pair avec l'usage du vin et celui de la bière.

L'Allemagne, la Russie, l'Angleterre, l'Amérique produisent de bons cidres ; mais le cidre le plus estimé est celui de notre Normandie.

La France fabrique annuellement 8 millions d'hectolitres de cidre ; valeur : soixante millions de francs, au bas mot.

Les variétés de cidres sont aussi nombreuses que les variétés de pommes.

Le cidre a eu ses chantres, aussi bien que le vin ; citons ces strophes que lui adresse Olivier Basselin dans un de ses vaux-de-vire :

Le bon sidre, en dit-on rien ?
Il vaut bien
Que quelque chose on en die ;
Et certes, qui m'en croiroit,
On n'auroit
Autre boire en Normandie.

*
* *

Le breuvage composé
N'est prisé
Aussi, je laisse la bière
Aux Anglois et Allemans
Et Flamans,
Qui ont l'ame roturière.

*
* *

Jamais pour bon n'advoueray
Le poiré :
C'est un nuisible breuvage.
Toutesfois, je le permets
Aux valets,
Qui n'ont point soin du mesnage.

*
* *

S'il y a sidre excellent,
Bien souvent
On l'aime sur tout beuvrage.
Tu es, bon sidre orangé,
(Tout songé),
Un bon meuble de mesnage.

LE POIRÉ

Invectives contre le poiré. — Composition du poiré. — Le poiré enivre vite. — Le raisiné.

Le poiré, qu'Olivier Basselin permettait aux valets qui n'avaient pas soin du ménage, et qu'il déclarait un nuisible *breuvage,* est une boisson faite avec des poires, dont la fabrication ressemble à celle du cidre, mais qui est deux fois plus capiteuse que le cidre.

Le poiré enivre vite lorsqu'il est vieux ; il convient alors de s'en défier.

« Ils se servent plus du sidre ou pommé, et du peré que de la bier, a écrit O. de Serres en parlant des Normands ; partout où ces boissons sont en usage, l'on appelle pommé le jus de pomme, et poiré celui de poire : particulièrement en la haulte Normandie, es environs de Paris, en la Brie, et en certains endroits de la Picardie, sidre, toute liqueur procedante des pommes et des poires, meslée ou distincte.

« Mais en la basse Normandie, comme en Costentin, Bessin, païs de Caux, et autres, esquels ce bruvage est le mieux cogneu, aussi à Rouen, par le sidre est seulement entendu le jus procedant des pommes, demeurant le nom de poiré particulier à celui des poires. »

De même qu'on a fabriqué du cidre où il y a eu des pommiers, on a fabriqué du poiré où il y a eu des poiriers.

On boit maintenant du poiré dans toutes les régions où l'on boit du cidre.

L'Orne, le Calvados, la Manche, fournissent, chez nous, le plus fin, le plus agréable au goût.

Le poiré bouilli à la sortie du pressoir donne un sirop avec lequel on fait le raisiné, cette friandise des enfants.

L'ALCOOL, L'EAU-DE-VIE

Les anciens devaient connaître l'alcool. — L'alcool médicament. — L'alcool à divers degrés. — Liquides qui produisent l'alcool. — Distillation. — Eaux-de-vie de France. — L'eau-de-vie incolore. — Le kirsch. — Le genièvre. — Le rhum. — Consommation de l'alcool. — Quelques mots de Liebig. — L'eau de mort.

Les anciens, qui fabriquaient de si bons vins, devaient connaître l'alcool, conséquemment la distillation, mais peut-être s'en servaient-ils rarement, peut-être ne le buvaient-ils pas.

L'habitude de prendre à titre de boisson cet excitant, est moderne.

Au XVe siècle, on ne s'en servait que comme médecine. Un manuscrit de ce temps, conservé à la Bibliothèque nationale de Paris sous le n° 7478, contient ce passage : « Eau-de-vie vault à toutes manières de douleurs qui peuvent venir par froidure et par trop grande abondance de fluide, et la dite

eau vault aux yeux qui larmoyent et pleurent souvent. Elle vaut aussi à toutes personnes qui ont haleyne puante et corrompue. Elle vault contre hydropisie qui procède et vient de froide chose ; contre maladies qui sont incurables ; contre plaies qui sont pourries et infectes ; contre apostesme qui peut survenir à la main des dames ; contre morsures de bêtes venimeuses, etc. »

L'eau-de-vie était alors la panacée, le grand remède des médecins, comme la saignée, le remède qui rendait *la vie*, d'où son nom ; ce n'est qu'au milieu du xve siècle qu'elle passa du comptoir de l'apothicaire à celui du cabaretier.

Or, l'eau-de-vie, on le sait, est un mélange d'eau et d'alcool.

L'alcool absolu ou anhydre, l'alcool pur, de 100 degrés, n'est qu'un produit de laboratoire ; l'alcool proprement dit n'a que 96 degrés et contient 4 pour 100 d'eau ; l'eau-de-vie varie de 37 à 60 degrés ; le esprits sont les alcools de 78 à 92 degrés.

Pour que l'alcool soit buvable, il faut qu'il contienne 40 ou 60 parties d'eau sur cent, qu'il soit encore à l'état d'eau-de-vie.

L'alcool, on prétend que le mot est arabe, ce qui ne prouverait nullement que nous devons la découverte de la chose aux Arabes, l'alcool est un prin-



Une brasserie à Londres, dessin de Kauffmann.

cipe que contiennent en germe, que produisent toutes les boissons fermentées, et qui est le résultat de la décomposition du sucre dont ces boissons sont chargées. On le tire des liquides fermentés, au moyen de la distillation, opération simple qui consiste à provoquer, par le feu, son évaporation.

L'alcool ou esprit, étant plus léger que l'eau, s'évapore le premier, et sa vapeur est recueillie dans un récipient. Rien de plus facile.

La plupart de nos vignerons font eux-mêmes leur eau-de-vie.

Les appareils de distillation ont cependant reçu des perfectionnements qui les ont singulièrement éloignés de l'alambic primitif ; mais ces appareils ont été inventés pour la distillation en grand.

On peut extraire de l'alcool de tous les liquides qui contiennent du sucre : vin, bière, cidre, poiré, jus de betteraves et de pommes de terre, jus de cerises, etc., toutefois le meilleur est celui que donne le vin, le bon vin, le bon vin blanc.

Les eaux-de-vie de Cognac, si justement fameuses,

sont tirées de vins blancs. La Saintonge, l'Angoumois, le Languedoc, la Provence, sont, par excellence, les pays de l'eau-de-vie.

Notons que l'eau-de-vie est sans couleur, comme l'eau, et qu'elle ne se colorerait pas si, au lieu de la mettre de suite en bouteille, on ne la renfermait dans des tonneaux de chêne où elle dissout la matière colorante du bois et se teint ainsi d'un jaune d'ambre.

L'eau-de-vie s'améliore en vieillissant.

Le *vin de cerises* distillé produit un alcool d'une force extrême et d'un goût très-fin, qu'on appelle *kirsch, kirsch-wasser*, ce qui veut dire, en allemand : *eau de cerises.*

La Lorraine, l'Alsace, le Wurtemberg, le pays de Bade, la forêt Noire sont les contrées de l'Europe qui produisent le plus de kirsch.

Le kirsch paraît être moins ancien que l'eau-de-vie; du moins il n'en est guère question en France, à titre de boisson, qu'au milieu du XVIIIe siècle.

Le *genièvre*, dont la consommation est si considérable en Belgique et en Hollande, est un alcool fait avec de la farine de seigle, de l'orge fermentés dans l'eau, et qu'on distille avec des baies de genièvre. Toutes les eaux-de-vie de ce genre sont des alcools plus ou moins trempés d'eau et additionnés du suc de quelque plante.

Le *rhum* est un alcool tiré de la mélasse du sucre de canne. Quelques-uns écrivent *rum*, ce qui est la meilleure orthographe, étant l'orthographe des Anglais, qui nous ont transmis ce produit, dit Littré. A l'origine, les Français appelèrent le rhum *guildive ;* les nègres des Indes occidentales l'ont toujours nommé *tafia.*

La fabrication de l'alcool appartint successivement aux apothicaires, aux vinaigriers, enfin aux distillateurs, lorque l'eau-de-vie devint une boisson commune.

A présent, la consommation de l'alcool a pris des proportions extraordinaires : alcools de mélasse, de betteraves, alcool de fécule de pommes de terre, alcools de grains, etc., sont fabriqués partout par millions d'hectolitres.

L'industrie fait une énorme consommation d'alcool ; mais le peuple en absorbe encore plus qu'elle malheureusement.

Dans ses « *Lettres sur la chimie* » Liebig s'exprime sur ce point, avec une triste vérité. « Dans beaucoup de pays, écrit-il, on attribue la pauvreté et la misère à la consommation croissante et exagérée de l'eau-de-vie : c'est là une erreur. L'usage de l'eau-de-vie n'est pas la cause, mais l'effet de la misère. C'est une exception à la règle quand un homme bien nourri devient buveur d'eau-de-vie. Mais lorsque l'ouvrier gagne moins par son travail qu'il ne lui faut pour se procurer la quantité d'aliments nécessaires à son entretien, un besoin impérieux, inexorable, le force à recourir à l'eau-de-vie. Comment veut-on qu'il travaille si l'insuffisance de sa nourriture lui enlève tous les jours une certaine quantité de force? L'eau-de-vie, par son action sur les nerfs, lui permet de réparer, aux dépens de son corps, les forces qui lui manquent, de dépenser aujourd'hui ce qui, dans l'ordre des choses, ne devrait s'employer que demain. C'est comme une lettre de change tirée sur sa santé, et qu'il lui faut toujours renouveler, ne pouvant l'acquitter faute de ressources. Il consomme son capital au lieu des intérêts : de là inévitablement la banqueroute de son corps. »

Autrefois on appelait l'alcool : *eau-de-vie ;* on peut désormais l'appeler : *eau de mort.*

LES LIQUEURS

Principaux éléments des liqueurs. — L'eau d'or. — L'anisette. — Le cassis. — Le cuiraçao. — Le ratafia. — Le populo. — La prunelle. — La crème de cacao. — Le cédrat. — La chartreuse. — L'absinthe.

L'eau-de-vie, le sucre et le suc de quelque fruit, de quelque plante, voilà les éléments de toutes les liqueurs.

Ce genre de boissons est très-ancien, plus ancien que la pâtisserie et la confiserie, car il n'a jamais fallu beaucoup de science pour tirer de fruits ou de plantes sucrées un liquide liquoreux.

Parmi les liqueurs dont on faisait usage au moyen âge, nous mentionnerons l'*eau d'or*, eau-de-vin dans laquelle on avait mis macérer du romarin et des épices.

La fabrication des liqueurs prit une grande extension au XVIe siècle, grâce aux Italiens qui étaient les voyageurs les plus ardents de cette époque, et qui portaient un peu partout les coutumes et les procédés industriels de leur beau pays.

Énumérer toutes les liqueurs serait trop long; bornons-nous à rappeler les plus connues :

L'*anisette*, chérie des dames, qu'on fait avec l'anis et la badiane, anis étoilé. Bordeaux fabrique la meilleure.

Le *cassis*, composé avec le jus du cassis. Le cassis le plus estimé est celui de Bourgogne.

La *menthe.*

Le *cuiraçao*, ou liqueur d'écorce d'oranges.

Le *ratafia*, dont Grenoble a la spécialité, où il entre des infusions de divers fruits et de diverses fleurs.

Le *populo*, abandonné maintenant, mais fameux jadis; mixture d'eau-de-vie, d'eau, de sucre, de musc, d'essence d'anis et d'essence de cannelle.

La *prunelle*, faite avec des prunelles.

La *crème de cacao*, une délicieuse chose.

Le *cédrat*, pour lequel on emploie des restes de cédrats mûrs.

Le *parfait amour*, qui est un cédrat coloré avec de la cochenille concassée.

La *chartreuse*, où il entre de la mélisse, de l'absinthe, de jeunes bourgeons de sapins, des petits œillets rouges, plantes qui croissent sur les montagnes de l'Isère.

Il y a trois sortes de chartreuses : la blanche, la jaune, la verte.

La blanche est la plus faible; la jaune est la plus estimée.

Les moines de la Grande-Chartreuse de Grenoble gagnent encore, bon an mal an, en dépit des contrefaçons, plus de six cent mille francs, bénéfice net, avec la fabrication et la vente de leurs chartreuses.

L'*absinthe*, la plus dangereuse de toutes les liqueurs et celle, malheureusement, dont l'usage est le plus répandu en France et en Algérie, où l'on ne compte plus ses victimes.

La Suisse a la réputation de produire une absinthe supérieure.

Poursuivre cette nomenclature nous entraînerait trop loin, nous l'arrêterons donc court pour parler un peu de l'abus des boissons en général.

L'IVROGNERIE

L'ivrognerie et les boissons enivrantes. — Alexandre. — Les Hilotes et les Spartiates. — Buveurs célèbres. — Un cri d'Horace. — Sainte Monique. — L'empereur Zénon. — Le Coran. — L'empereur Sélim. — L'ivrognerie se propage. — Le czar Pierre le Grand. — L'ivresse par le vin et l'ivresse par la bière. — L'ivresse par l'alcool. — L'ivrognerie aux États-Unis. — Deux magistrats américains. — Le vice de l'ivrognerie.

L'ivrognerie date de la découverte des boissons enivrantes, et si nous voulions parcourir l'histoire, nous trouverions, au témoignage des écrivains les plus autorisés, une foule d'ivrognes parmi les personnages célèbres.

Alexandre occuperait le premier rang de ces illustres buveurs.

« Au retour du bûcher de Calanus, dit Plutarque, Alexandre réunit plusieurs de ses amis et de ses généraux, et propose un prix et une couronne à qui boira le plus. C'es Promachus qui gagne, pour être arrivé jusqu'à *quatre* auges de vin (près de treize litres). Il reçut un talent (environ six mille francs) comme couronne triomphale, et ne survécut que trois jours. Des autres convives, il y en eut, dit Charès, quarante et un qui moururent des suites de cette orgie, saisis par un grand froid au milieu de leur ivresse. »

Alexandre mourut d'excès de ce genre.

Quand les anciens de Sparte forçaient les hilotes à boire et les conduisaient ensuite devant les jeunes gens pour montrer à ceux-ci l'avilissement dans lequel l'ivresse plonge l'homme, sans doute était-ce parce que la jeunesse spartiate avait, comme toute la jeunesse de la Grèce, du goût pour le vin.

Les bacchanales, les saturnales et tant d'autres fêtes n'étaient que de hideuses orgies d'ivrognes.

Alcibiade, Pyrrhus, Annibal, Sylla, César même, Antoine, Caton le Jeune — voyez Plutarque, — et la plupart des empereurs romains, se grisaient souvent ou habituellement.

Boire excessivement était devenu une qualité dans la capitale du monde.

« Cher Mécène, s'écriait Horace, vous qui savez tant de choses, est-ce vrai, ce que dit le vieux Cratinus, qu'un buveur d'eau ne saurait écrire un vers qui vive et qui plaise longtemps ? Depuis que Bacchus a mêlé aux chœurs des satyres et des faunes les meilleurs enfants de la lyre, il n'est pas de muse un peu matinale qui ne soit en pointe de vin. Homère est un buveur, j'en atteste ses louanges à la généreuse liqueur. Lui même, Ennius, notre père, a bu son soûl lorsqu'il embouche la trompette guerrière. « Au prétoire, au forum, les gosiers secs ! Au stoïcien, je défends d'écrire en vers... »

« Ceci est un arrêt que j'ai rendu moi-même et depuis le jour où je l'ai prononcé, le poëte obéissant emploie à boire une part de la nuit, emploie à cuver son vin la moitié du jour... »

Dans bien des pays, le vin a été interdit aux femmes, sous peine de la vie, en raison des désordres honteux auxquels l'ivresse peut entraîner; mais ces défenses ont rarement tenu devant le progrès envahisseur de l'usage.

En 491, l'empereur d'Orient Zénon, ivrogne fieffé, fut enterré vif par sa femme, l'impératrice Arianne, qui, le surprenant dans un moment où il cuvait son vin, ordonna à ses satellites de l'enfermer et de le clouer dans une bière où il se réveilla et où il mourut.

Le Coran défend le vin au musulman, dit-on.

Le Coran ordonne, il est vrai, aux croyants de ne pas boire de vin, mais il permet aux élus les vins les plus fins, ce qui est contradictoire et nuit considérablement à l'effet moral de la défense en question.

Dans tous les cas il n'interdit pas les autres boissons fermentées, il n'interdit pas l'alcool; de sorte que sa proscription n'est qu'une gêne inutile.

Du reste, elle n'a point empêché les Musulmans, même les chefs des croyants, de boire outre mesure, car la liste des empereurs turcs n'est pas plus pauvre de buveurs que celle des souverains des États chrétiens. Citons, par exemple le sultan Sélim-Khan II, surnommé *Mest,* l'ivrogne, qui régna de 1566 à 1574.

« A peine cet empereur fut-il monté sur le trône (*Histoire de Turquie* de M. Th. Jouannin et van Gaver), qu'il révoqua l'édit de Suleïman contre le vin, au grand scandale des mahométans austères : cette conduite, opposée aux prescriptions du Coran, fournit le sujet de mille épigrammes, et valut à Sélim le surnom de *Mest* (ivrogne) ; dès lors l'usage des liqueurs fermentées devint presque général sous son règne ; les gens de loi, les ministres de la religion ne se faisaient aucun scrupule d'en boire publiquement, et même d'en vendre ; on entendait souvent les gens du peuple dire à haute voix : « Où irons-nous aujourd'hui chercher notre vin ? Chez le mufti ou chez le cadi ?... »

Sélim fit école.

L'ivrognerie se propagea étonnamment chez les peuples buveurs de bière, chez les peuples des contrées froides : en Russie, en Prusse, en Pologne, en Allemagne, en Flandre, en Angleterre.

En Pologne, en Russie, en Prusse elle dépassa les limites. Dans ces États, il est vrai, l'exemple venait de haut : du souverain.

Le duc de Saint-Simon a laissé d'intéressantes pages sur le séjour à Paris, en 1717, du czar Pierre Ier. L'intempérance connue du créateur de la Russie moderne y est traitée avec réserve, mais non sans vigueur.

« Ce qu'il buvoit et mangeoit en deux repas réglés est inconcevable, sans compter ce qu'il avaloit de bière, de limonade et d'autres sortes de boissons entre les repas, toute sa suite encore davantage ; une bouteille ou deux de bière, autant et quelquefois davantage de vin, des vins de liqueurs après, à la fin du repas des eaux-de-vie préparées, chopine et quelquefois pinte : c'était à peu près l'ordinaire de chaque repas. Sa suite à sa table en avaloit davantage ; et mangeoient tous à l'avenant à onze heures du matin et à huit heures du soir. *Quand la mesure n'étoit pas plus forte, il n'y paroissoit pas.* Il y avoit un prêtre aumônier qui mangeoit à la table du czar, plus fort de moitié que pas un, dont le czar, qui l'aimoit, s'amusoit beaucoup. »

Quand la mesure n'étoit pas plus forte, il n'y pa-

roissoit pas ; malheureusement, la mesure était, à chaque instant, *plus forte,* et *il y parut souvent,* pendant le séjour du czar en France.

Dans les pays du vin, l'ivrognerie cause moins de ravages que dans les pays de la bière, quoiqu'il y ait tout autant de buveurs dans les uns que dans les autres ; mais l'ivresse par le vin est moins abrutissante que l'ivresse par la bière. Puis, il est rare que dans les pays de la bière on n'abuse pas de l'alcool.

C'est dans l'Europe septentrionale qu'on boit les alcools les plus forts, les liqueurs les plus brûlantes, qu'on absorbe le plus d'eau-de-vie.

La rigueur du climat explique, sans le justifier, l'abus de l'alcool chez les peuples du Nord, abus qui remplit continuellement de fous, d'idiots les hôpitaux, qui diminue la moyenne de la vie humaine. Le mal a fait de tels progrès aux États-Unis, que des espèces de congrégations se sont organisées dans la plupart des États septentrionaux, en vue d'arrêter ses développements. Des prêches sont prodigués aux ivrognes ; des *congréganistes* femmes vont chanter des cantiques devant les tavernes pour ramener les ivrognes à la tempérance ; peine perdue. L'ivrognerie continue à monter, à envahir toutes les classes de la société.

En octobre de cette année, 1877, le *Courrier des Etats-Unis*, qui se publie à New-York, rapportait deux faits dont la magistrature américaine ne saurait être fière :

« Le grand juge de Baltimore, disait-il, vient de



Un juge aux États-Unis, dessin de Kauffmann.

lancer une accusation contre le juge Georges Yellott, pour ivrognerie habituelle. »

Parlant ensuite d'un autre magistrat du même tonneau, il ajoutait :

« Le juge Sands, de Vanceburg (Kentucky), déposé de ses fonctions pour ivrognerie, a siégé samedi pour la dernière fois à la cour criminelle dont il était président, et s'est exprimé ainsi :

« Gentlemen et concitoyens, je comparais devant vous pour avouer que je suis victime d'un vice qui m'a déshonoré devant vous et devant le pays. En entrant dans la cour, j'ai entendu quelqu'un qui disait : « Voilà de quel bois on fait les juges criminels ! » Cette observation a pénétré comme une pointe d'acier dans mon cœur, parce qu'elle est juste. Je suis indigne du haut honneur et du mandat que vous m'aviez conférés, et je vous rends l'emploi perdu par mon indignité.

« Mon intégrité judiciaire et mes actes officiels sont irréprochables. Grâce à Dieu, je ne suis plus juge criminel du comté de Lewis. Puisse le ciel me soutenir dans mon affliction !

« On n'avait jamais entendu, disent les dépêches de Vanceburg, un appel aussi touchant.

« Les préventions se sont changées en sympathie et en compassion, et chacun exprimait l'espoir qu'un jour le juge Sands reviendra réformé. »

C'est par l'ivrognerie que les peuples civilisés se rapprochent des peuples sauvages.

ARMAND DUBARRY.

RÉCITS HISTORIQUES

CHIMÈNE (1)

Pendant cette soirée du 31 mars, tandis que don Pedro se rendait à l'appel de Chimène, six hommes, enveloppés de manteaux et le feutre rabattu, se promenaient sur la place San-Iago dans l'ombre de la petite église de Sainte-Marie. Ils allaient, venaient comme des promeneurs sans but, séparés en deux bandes : Diego Martinez avec Juan de Mesa et Enriquez, Insausti avec Rubio et Miguel Bosque. Ils avaient bonne mine, tous, excepté Rubio, appartenant à d'honnêtes familles, Juan de Mésa, à une grande maison de l'Aragon. C'étaient pourtant des assassins, ils attendaient leur victime.

Escovedo, à qui don Pedro avait demandé la permission de s'absenter, en l'embrassant, lui promit de ne pas sortir; il mettrait à jour sa volumineuse correspondance. « Allez, mon fils, dit-il, allez vous distraire. J'ai de graves motifs de me plaindre de Pedro, mais doña Juana est femme d'honneur, vous avez raison de l'aimer, et Chimène, votre amie d'enfance, est une charmante jeune fille. Amusez-vous ; plus tard viendront les impérieux devoirs, les mortels ennuis. Ayez soin de vous faire accompagner. A demain, mon cher enfant, et que Dieu vous garde. » Escovedo se mit à la fenêtre pour voir son fils monter à cheval, et, du geste, il lui envoya un dernier adieu.



L'assassinat d'Escovedo, dessin de Gilbert.

Escovedo s'assit devant son bureau, il écrivit une lettre, il la relut à plusieurs reprises, la cacheta de ses armes, et pour adresse il mit : « A Sa Majesté Philippe II. » Il tint longtemps ce pli entre ses doigts, puis, ouvrant un tiroir secret du meuble devant lequel il était, il y ferma la lettre qu'il venait de tracer. En se promenant dans son cabinet en homme poursuivi par une idée importune, il leva les yeux sur les vitres scintillantes

1. Voir. pour la première partie, la livraison précédente.

aux rayons de la lune. Nous l'avons dit, la nuit était magnifique, et quel Espagnol a jamais résisté aux attraits d'une nuit du jeune printemps? Rompant donc ses projets de travail, sans songer à la parole donnée à son fils, Escovedo appela un de ses serviteurs et lui ordonna de faire harnacher son cheval; un quart d'heure après, suivi de deux valets à pied munis de torches qu'ils n'allumèrent point, il sortit de son hôtel.

A la vue du cavalier, les deux groupes de promeneurs se rapprochèrent vivement. Après quelques mots échangés, Diego, Enriquez, Juan de Mesa se retirèrent sous le portail de l'église, tandis qu'Insausti, Rubio et Bosque semblaient reprendre tranquillement leur promenade; mais ils marchaient de telle sorte qu'Escovedo en avançant devait, sur cette place étroite, forcément passer à côté d'eux. Quand il fut, au pas lent de son cheval, arrivé à leur hauteur, ils enroulèrent brusquement leur manteau autour de leur bras gauche et parurent tous les trois une longue rapière à la main. Avant même qu'Escovedo se fût aperçu du danger qui le menaçait et eût eu le temps de tirer son épée, Bosque sauta à la tête de sa monture, Rubio fondit sur les deux valets désarmés qui s'enfuirent en poussant des cris, et le cavalier tombait lourdement traversé de part en part par la large lame d'Insausti.

Jamais homme ne passa plus soudainement de vie à trépas, le fer de l'assassin l'avait foudroyé. Ses meurtriers s'enfuirent, le cheval, laissé libre, courut effrayé à travers la place, et voyant la porte de l'hôtel ouverte s'y précipita au moment où les gens d'Escovedo, avertis par les valets poltrons, en sortaient munis d'armes et de torches. Ils trouvèrent leur maître étendu mort dans une mare de sang. A cette vue, ils poussèrent des cris et répétèrent à plusieurs reprises : « Il est mort, il est mort! » Alors Diego et les deux autres conjurés, toujours cachés dans l'ombre, se retirèrent sans bruit, tandis que, de toutes les maisons voisines, sortaient des hommes attirés par la sinistre clameur. Ils accompagnèrent, avec force paroles d'indignation et de pitié, les domestiques emportant le cadavre d'Escovedo à l'hôtel et ramassèrent sur la place deux manteaux, un pistolet, laissés par les assassins.

C'est ce tragique événement qui avait fait rappeler don Pedro. Tandis qu'un serviteur courait le chercher, Juan Rubio se rendait à Alcala pour apprendre à Antonio Perez le succès du crime. Il en témoigna une extrême joie, surtout lorsqu'il apprit qu'aucun des assassins n'avait été arrêté. Aussitôt il avertit le roi, qui lui répondit que tout était bien (1).

En pressant le galop de sa monture, don Pedro était loin de s'attendre à la funèbre nouvelle. En effet, il ne pouvait appréhender une tentative d'empoisonnement. Depuis trois heures à peine il venait de quitter son père, au dîner il avait mangé les mêmes mets, bu le même vin que lui, la supposition n'était donc que bien peu admissible. Doña Escovedo était-elle subitement tombée malade? Il ne pouvait s'arrêter à cette pensée, sa mère jouissant d'une santé que rien n'avait jamais altérée. Enfin, sachant que, d'un instant à l'autre, son père devait recevoir l'ordre de rejoindre en Flandre don Juan d'Autriche, il se figura que cet ordre était arrivé et finit par croire que Chimène, en ayant eu connaissance, et sachant son désir d'aller faire ses premières armes contre les insurgés flamands, avait souhaité le voir une dernière fois avant son départ.

Il mit donc pied à terre dans la cour de l'hôtel sans éprouver un trop grand trouble, mais lorsqu'en haut de l'escalier, qu'il franchit d'un pas leste, il vit, au milieu de serviteurs portant des flambeaux, sa mère tout en pleurs lui tendre les bras, quand elle le pressa sur sa poitrine. « Où est mon père? » cria-t-il. Un gémissement de tous les témoins de cette scène, un mot sorti des lèvres de sa mère, lui révélèrent l'affreuse vérité. Telle fut la violence du choc qu'elle paralysa en lui la sensibilité intellectuelle et morale, il n'eut pas le sentiment de sa propre douleur. Il resta inerte, accablé, les yeux égarés mais sans larmes, ne comprenant pas ce qu'il entendait, ce qu'il voyait, enfin dans un état voisin de la folie qu'il fit peur à sa mère. Il se dégagea brusquement des embrassements de doña Escovedo, et l'écartant de la main il se mit à avancer vers l'appartement de son père; il marchait d'un pied lourd, d'un pas inégal, il n'entendait même pas sa mère qui, s'attachant à ses vêtements, lui criait : « Attends, attends mon fils! » Il pénétra dans la pièce funèbre, il s'approcha de la sombre couche où reposait le cadavre. Livide, les cheveux hérissés, d'une voix rauque il dit : « Du sang, du sang! » Alors, et cette fois saisi d'un véritable accès de démence, il tira le poignard qu'il portait à sa ceinture, il s'élança sur les domestiques terrifiés en hurlant : « Il faut que je vous tue, assassins que vous êtes! »

Don Pedro était doué d'une très-grande force doublée encore en ce moment par l'état nerveux dans lequel il se trouvait; il ne reconnaissait personne; on eut donc beaucoup de peine à le désarmer, à le contenir. Il rugissait comme un lion, puis tout à coup impuissant à se débarrasser des bras qui l'enserraient, il fit entendre un éclat de rire sauvage, mille fois plus affreux que les cris de sa fureur, et passant subitement de cette farouche exaltation de vie à la prostration la plus complète, il tomba sans connaissance dans une rigidité cadavérique.

* * *

Chimène, après de beaux rêves, dans la soie de sa couche rêvait encore à demi éveillée; elle entendait les oiseaux donnant concert sous sa fenêtre, et sentait les rayons du soleil printanier qui entraient dans sa chambre; en cet état qui n'est ni le sommeil ni la veille, elle pensait à *lui*, le sourire entr'ouvrait ses lèvres et ses longs cils palpitaient sur ses joues. Sa porte s'ouvrit doucement, doucement

1. Il est assez curieux de savoir quelles récompenses reçurent les assassins. Miguel Bosque reçut cent écus d'or. Antonio Enriquez, Juan Rubio, Insausti, le brevet d'Alfares ou d'enseigne au service du roi d'Espagne au traitement des vingt écus d'or, et Juan de Mesa, le plus considérable d'entre eux, une chaîne d'or, une tasse d'argent fin et quatre cents écus d'or. Les assassins, comme on le voit, se trouvaient à assez bon marché; il est juste de dire que tous se tenaient pour assurés de ne faire qu'exécuter un ordre royal.

une main vieille, sèche et ridée souleva la portière de soie, et la duègne de Chimène, la vénérable Barbara, dame très-noble, très-formaliste, parut. Suivant l'étiquette, elle fit un révérencieux salut à la belle endormie, et, s'approchant d'elle, la touchant légèrement, elle lui dit en la saluant de nouveau : « Signorita, il faut vous lever promptement. Madame votre mère vous attend sans retard. Dois-je faire entrer vos femmes?

— Non, c'est inutile, je m'habillerai plus tard. Dites à ma mère que je ne prends que le temps de me couvrir : en cinq minutes je serai près d'elle.

Nouveau salut de la duègne qui, pirouettant sur elle-même à la façon de certaines poupées de Nuremberg, sortit avec toute la gravité que lui imposaient sa charge et le respect de ses aïeux. La portière retomba sur elle, et la jeune fille sauta au bas de son lit, assez intriguée de cet appel matinal de sa mère, car elle n'avait l'habitude de se lever qu'à une heure beaucoup plus avancée. Chimène prit une robe, une mante, des pantoufles dans lesquelles n'eussent pas été trop à l'aise les pieds de Cendrillon et, traversant les grands salons d'apparat, elle fut bientôt dans le cabinet de doña Juana. Elle lui baisa la main, lui demanda des nouvelles de sa santé, et s'assit.

« Ma fille, j'ai reçu une nouvelle qui me fait grande peine. Cette nuit on a assassiné Escovedo.

— En nous quittant! s'écria la jeune fille.

— Mais non, Chimène; qui voulez-vous qui en veuille à don Pedro? c'est son père qui est mort.

— Ah mon Dieu! Où, comment a-t-il été tué? Les assassins ont-ils été pris? » Et pensant au mystérieux avis de don Diego : Est-on sûr, ajouta-t-elle, que c'était le père et non le fils qu'ils ont cru frapper?

— Vous êtes folle, Chimène. Ce ne sont point des voleurs qui ont commis le crime. Les meurtriers ont tué Escovedo d'un coup d'épée, à sa porte, au milieu de ses gens, et ne l'ont point dépouillé.

— Quel bonheur que don Pedro ne se soit pas trouvé là, dit la jeune fille dans l'égoïsme de son cœur; et elle fondit en larmes.

— C'est malheur que vous voulez dire. Si don Pedro avait été là, il aurait défendu son père ou il eût péri avec lui, fin meilleure que celle qui l'attend.

— Quelle fin ?

— Il est devenu fou.

Le cœur de Chimène défaillit, un brouillard passa sur ses yeux, elle n'eut pas la force de pousser un cri.

« Cet événement, reprit doña Juana, va causer bien de l'ennui à votre père. Aussi suis-je sûre qu'il reviendra aujourd'hui d'Alcala.

— Avec Diego Martinez.

— Mais vous savez bien que Diego n'a pas quitté Madrid. Allez, ma fille, je vous ai dit ce que j'avais à vous dire. Je vais faire porter mes compliments de condoléance à doña Escovedo. Elle doit être dans un état affreux, son mari mort, son fils fou... Allez, mon enfant.

En rentrant chez elle, terrifiée, Chimène répétait tout bas : « Fou ! lui, fou ! » cette folie ne pouvait être, ne devait être que le paroxysme d'un premier moment de douleur. Pressée par le désir d'avoir des nouvelles qu'elle n'osait demander à personne, Chimène fit venir la petite Rita.

« Que sais-tu ? » lui demanda-t-elle. Rita lui raconta, avec l'exagération qui se rencontre dans les récits de cette nature, les détails du crime, le retour de don Pedro, et les transports de sa folie : « Il a voulu tuer tout le monde, il a blessé plusieurs domestiques, et levé le poignard sur sa mère. Jésus, sainte Vierge ! qui aurait cru cela ! On a été forcé de l'attacher avec de fortes courroies... Ah ! misère ! misère !

— Écoute, Rita, tu vas aller à l'hôtel Escovedo, tâche de faire parler quelques domestiques, informe-toi de son état, demande ce qu'ont dit les médecins, sache si les assassins sont connus, et viens vite me redire tout ce que tu auras appris. »

Légère comme un oiseau, la fillette partit, tournant et retournant dans sa petite tête toutes les ruses qu'elle pourrait employer pour arriver à ses fins. Elle y tenait, d'abord parce qu'elle voulait complaire à sa maîtresse, ensuite parce que la curiosité était un péché pour lequel son confesseur lui avait déjà imposé plus d'une pénitence.

Restée seule, Chimène s'abandonnait à de navrantes réflexions et toujours elle revenait à se demander pourquoi Diego voulait que Pedro partît. Avait-il connaissance de l'assassinat qui était médité, ou avait-elle à craindre encore de nouveaux périls pour son jeune ami? Hélas! nulle main ne pouvait l'atteindre maintenant! Savait-elle, d'ailleurs, s'il vivait, si sa vie ne s'était pas brisée sous le coup terrible qui avait fait sombrer sa raison? Dix fois elle fut sur le point de mander Diego, mais elle savait que cet homme de fer n'ouvrirait pas les lèvres pour trahir un secret qui lui avait été confié. S'épancherait-elle dans le cœur de sa mère! Mais la sombre voix de Diego lui avait dit que la moindre indiscrétion de sa part coûterait l'existence à son père.

Rita rentra, elle ne fit que confirmer ses terreurs. Elle avait pu causer avec le valet de chambre de don Pedro; il lui avait appris qu'il vivait encore, mais dans une démence si furieuse que, quoique les médecins l'eussent saigné deux fois, à chaque instant on craignait qu'il ne parvînt à rompre ses liens, et l'on ne jugeait pas qu'il pût résister longtemps à un mal si désespéré. « Mais, Signorita, je me suis arrangée de telle façon que tous les jours je saurai ce qui se passe à l'hôtel Escovedo, » ajouta la jeune fille charmée d'avoir été si adroite.

— Et les assassins?

— On sait qu'ils étaient trois; voilà tout ce que l'on sait, quoique déjà on ait fait de nombreuses arrestations.

Le lendemain, Antonio Perez était de retour; à peine sa fille eut-elle le temps de l'embrasser, il se renferma toute la matinée avec Diego Martinez, et ne reparut qu'à l'heure du repas. Rien ne trahissait en lui le moindre souci, il annonça qu'il allait travailler avec le Roi, et qu'ensuite il porterait à doña Escoveda le tribut de ses sincères regrets et l'offre de ses services.

Il eut, en effet, le courage d'y aller, d'entrer dans cette maison où il avait semé la mort, d'écouter les pleurs de la pauvre veuve, de visiter don Pedro attaché comme une bête fauve ; muet,

farouche, ne répondant à aucune question et ne reconnaissant personne. Perez enfin joua une sinistre comédie et pria la veuve de laisser au roi et à lui le soin de rechercher les assassins. Doña Escoveda le remercia, se confiant à son amitié pour venger son mari et faire punir les coupables. Il la questionna sur ses soupçons et fouilla son cœur avec un sang-froid attendri, lui parla du chagrin de Juana et de sa fille. Poussant plus loin encore la duplicité il lui dit: « Voyant Chimène et don Pedro grandir en gardant l'un pour l'autre l'affection de leurs premières années, j'avais nourri une espérance, et ce n'est point le malheur qui vous frappe qui m'y fera renoncer, si, comme je le désire, votre fils revient à la santé. »

L'habile Perez laissa doña Escoveda profondément touchée de la part qu'il prenait à son deuil et en sortant, il fit partir avec leur brevet d'enseigne Juan Rubio pour Milan, Enriquez pour Naples, Insausti pour la Sicile. Les autres gagnèrent l'Aragon à l'exception de Diégo Martinez qui continua son service. Une seule faute grave fut commise, la princesse d'Eboli eut l'imprudence de donner à Juan de Mesa un haut emploi dans l'administration de ses biens; mais par prudence celui-ci, différant d'exercer cette charge, resta sur les terres aragonaises où la justice de la Castille ne pouvait l'atteindre.

Perez cependant n'était point tranquille, il avait de nombreux ennemis, le meurtre d'Escovedo avait causé une vive émotion dans Madrid, et la vindicte publique faisant ce que la police eût dû faire, elle recherchait la trace des assassins et ses soupçons se tournaient vers la princesse d'Eboli; l'opinion était donc bien près de la bonne piste. Il est vrai que Perez se tenait pour couvert par les ordres répétés de son maître, ordres écrits, précieusement gardés, mais il connaissait trop Philippe II pour ne pas craindre de sa part quelque abandon perfide. Cependant il se rassurait par la pensée qu'il n'était pas imaginable que le roi pût permettre des informations et des poursuites qui finalement l'incrimineraient lui-même. En effet, lorsqu'il mandait à Sa Majesté les rumeurs publiques, Philippe II lui répondait: « Laissez dire, soyez sans inquiétude, vous savez bien que vous n'avez fait qu'exécuter ma volonté. »

Tous les jours la petite Rita allait à l'hôtel Escovedo, elle en rapportait des nouvelles tantôt bonnes tantôt mauvaises. Les accès de fureur de don Pedro avaient cessé, mais la folie persistait, et la condition nouvelle du malade inquiétait beaucoup les médecins; la lucidité ne lui revenait pas. Perdu dans une espèce de rêve, il semblait chercher la solution d'un problème; devenu calme et délivré de liens qui irritaient sa colère, absorbé dans une idée obstinée, il parlait sans suite, et, quelquefois il avait prononcé le nom de Chimène, mais toujours avec colère.

« Pauvre ami! » murmurait la jeune fille en l'apprenant.

Un jour vint enfin où le malade, après de longues semaines de souffrance, rentra en possession de lui-même, il embrassa sa mère en pleurant; c'était la première fois que des larmes mouillaient sa paupière. Les médecins le déclarèrent sauvé, mais ils annoncèrent que la convalescence sera longue, le mal l'ayant tellement abattu qu'il était sans forces, et tombé dans une sombre mélancolie dont rien ne pouvait l'arracher.

Chimène fut mordue au cœur de l'envie de l'aider à revivre. « Écoute, Rita, dit-elle à sa petite confidente, il faut que tu essaies de pénétrer jusqu'à lui; tu lui diras que j'ai bien souffert, et que j'aurais donné la moitié de ma vie pour être sa sœur et pouvoir le soigner. Va, et si tu m'aimes, tu réussiras. »

Rita obéit. Son absence fut longue; quand elle revint, elle pleurait.

— L'as-tu vu ?

— Oui, ma pauvre maîtresse, mais je ne sais comment vous dire ce que j'ai à vous apprendre; c'est si affreux !

— Parle donc.

— Inigo, le valet de chambre, sans que personne me vît, m'a fait entrer dans la chambre de don Pedro. Il était couché, si pâle, si défait, que j'eus peur en le voyant. Toute tremblante j'approchai, il me reconnut, et se soulevant les yeux pleins de colère: « Va-t'en, s'écria-t-il, petite misérable; ta maîtresse est la complice des assassins de mon père, sans sa perfidie il ne serait pas mort! » Il était terrible en parlant ainsi, et son geste si farouche, que je me suis enfuie. Ah! maîtresse, il est toujours fou. »

Chimène resta atterrée. D'abord, tout ce qu'il y avait en elle d'innocence et de tendresse se révolta, et l'odieux soupçon de Pedro lui parut encore un acte de démence; mais en effet, sans le savoir, n'avait-elle pas servi à l'exécrable forfait? en séparant le fils d'avec le père n'avait-elle pas facilité le crime? Alors Diego Martinez était ou un des assassins ou un des complices de l'assassinat; et elle-même se trouvait mêlée à l'abominable tuerie. Dans cette supposition tout s'expliquait, tout, hormis les paroles de Diego disant que de son silence dépendait la vie de Perez... Alors une pensée terrible traversa a tête de la jeune fille, elle cacha sa figure dans ses mains et s'écria: « Pardon, pardon, mon père, moi aussi je deviens folle! « Il faut que je sache tout. »

Elle fit appeler Diego; quand il entra, pâle et magnifique de colère, elle lui jeta brusquement cette interrogation:

« Où étiez-vous au jour et à l'heure où a été tué Escovedo ?

Le majordome, surpris, pâlit un peu, mais répondit d'une voix ferme: « Je remplissais une commission dont mon maître, avant son départ pour Alcala, m'avait chargé.

— Quelle commission ?

— Le seigneur Perez ne m'a point autorisé à le dire.

— Pourquoi vouliez-vous que don Pedro quittât Madrid ?

Don Diego resta un instant sans répondre; sans que rien cependant parût trouble dans sa conscience, il dit d'un accent sincère: - J'aime le jeune seigneur, il m'a sauvé la vie, une bohémienne m'a dit par hasard que ses jours étaient menacés, s'il restait à Madrid.

— Je veux voir cette bohémienne.

— Je la chercherai.

— Ce seraient donc des bandits qui, pour le voler, auraient assassiné Escovedo.

Du geste, Diego sembla témoigner son ignorance à ce sujet.

— La signorita n'a plus rien à me demander ?

— Je veux voir la bohémienne.

— Je ne sais si ce sera agréable à mon maître.... Je la chercherai. »

Il fit quelques pas, puis revenant, il dit avec une voix d'une singulière tristesse : « Vous êtes bien jeune pour remplir le rôle de justicière. » Ces mots prononcés, il salua profondément et sortit.

Les courses de la petite Rita à l'hôtel Escovedo continuèrent, mais elle se garda bien de pénétrer dans la chambre du malade dont la santé se rétablit plus rapidement que la Faculté ne l'avait pensé. La messagère de Chimène, grâce aux indiscrétions d'Inigo, apprit que Pedro avait l'intention de venir aux Gracias pour remercier Perez de l'affectueux intérêt qu'il lui avait témoigné. Il paraît que celui-ci eut la même information, car un matin il dit à doña Juana a côté de qui se trouvait sa fille : « Don Pedro doit venir aujourd'hui, vous lui ferez mes excuses de ne pouvoir le recevoir. J'ai un travail pressé que je dois rendre au roi. » Avec quel trouble Chimène attendit don Pedro ! de quel œil allait-il la regarder et quelles seraient ses paroles ? Il vint, il était pâle, défait, grave et sombre ; la vue de Chimène le fit tressaillir, il essaya d'abord de ne pas la regarder ; cependant, peu à peu, ses



La lettre, dessin de Gilbert.

yeux se tournèrent vers elle, mais froids et chargés de reproches. « La dernière fois, dit-il en s'adressant à Juana, que je suis venu aux Gracias, j'étais loin de me douter qu'à ce moment même on frappait mon père dont *on* m'avait séparé. »

— Qui soupçonnez-vous qui ait pu avoir la pensée de vous séparer de votre père ? dit tristement Chimène ; si cette personne vous est connue, c'est de ce côté-là qu'il faut tourner vos recherches pour venger votre père, car vous voulez le venger ?

— Oh, oui, je veux le venger !

— Mais prenez garde que votre douleur ne vous égare, et, par des suppositions insensées, ne faites pas à vos meilleurs amis la plus mortelle des injures.

Don Pedro baissa les yeux, puis après un instant de silence relevant la tête et parlant à Juana : « Il me semble, dit-il, que me promener un moment sous les beaux ombrages de votre jardin me ferait du bien ; puisque je ne puis voir don Perez, me le permettez-vous ?

— Assurément, mon enfant, appuyez-vous sur le bras de Chimène. Allez, je serai bientôt près de vous.

Ils marchèrent d'abord en silence, ils se sentaient trembler tous les deux. Vaincu par son émotion et sa faiblesse, Pedro se laissa tomber sur un banc de marbre, et, cachant son visage entre ses mains, dit : « Mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis malheureux ! Pourquoi, Chimène, m'avez-vous appelé près de

vous ! Si je n'avais pas quitté mon père, il vivrait encore. »

La jeune fille, debout devant lui, répondit : « Pedrito ! Pedrito, une abominable pensée s'agite dans votre cœur, et vous me faites peine et pitié. Où trouverez-vous des amis meilleurs que ceux qui sont pour vous dans cette maison !... Ma mère vous aime comme un de ses fils, mon père a pris en main le soin de votre vengeance, et moi... moi qui croyais être pour vous une sœur... ah Pedrito ! Pedrito !... Et elle se prit à pleurer refusant de toucher la main qu'on lui tendait.

« Écoutez, car c'est trop de tortures, je souffre depuis de longs jours, depuis de longs jours je connais vos soupçons. Diego Martinez vous aime, vous le savez, vous lui avez sauvé la vie. Le jour où je vous ai écrit, il m'a dit : Si vous aimez don Pedro, faites qu'il quitte Madrid, et moi, affolée par ces paroles d'un homme qui n'a jamais menti, j'ai voulu vous voir, vous êtes venu, et vous savez comment vous avez repoussé mes prières.

— Mais alors, s'écria don Pedro, Diego savait...

— Il ne savait rien, et croyez-vous que depuis je ne l'aie pas interrogé ? Il avait vu je ne sais quelle bohémienne, et les paroles de cette sorcière ayant effrayé son dévouement pour vous, il est venu m'effrayer à mon tour. Moi, dans ma terreur, je vous ai appelé ; et vous, vous que je ne songeais qu'à sauver, vous, dont le vague danger avait rempli mon âme d'épouvante, vous, pour qui je donnerais mon sang... Ah Pedrito ! Pedrito ! vous m'avez soupçonnée...

Cette scène finit comme elle devait finir, les beaux enfants échangèrent de tristes serments. Pendant quelques minutes ils eurent tous les oublis et toutes les espérances.

« Adieu, Imena chérie, lui dit le jeune homme en baisant des mains qu'elle lui abandonnait. Au revoir, il faut que je vous quitte, j'ai trouvé dans les papiers de mon père une lettre adressée au Roi, je vais la lui remettre.

— A bientôt, ami, vengez votre père et aimez-moi.

Don Pedro en quittant Chimène avait le cœur heureux, et cependant il ne pouvait oublier que le premier rendez-vous qu'il avait reçu de son innocente amie se rattachait fatalement à la mort de son père, et comment expliquer l'étrange avis de Diego Martinez ?

Ces pensées accompagnèrent don Pedro jusqu'au palais du Roi où sur la présentation de sa lettre d'audience il fut admis avec tout le cérémonial usité. Le « camerero mayor » l'introduisit dans le cabinet de Sa Majesté. Le roi, assis à son bureau et la tête couverte, lui fit un accueil glacial ; don Pedro, très-ému et incapable de soutenir le dur regard de Philippe, tomba à genoux et dit avec des sanglots : « Au nom de ma mère et de moi, vengeance, Sire, pour la mort de mon père ! »

Des lèvres glacées du roi tombèrent lentement ces paroles : « La vengeance n'appartient qu'à Dieu. Priez pour l'âme de votre père.

Un long silence se fit, troublé seulement par les pleurs du suppliant.

« Sire, reprit don Pedro, mon père a été un des serviteurs de votre sacrée Majesté... Sire, il a été assassiné...

— Il est mort comme nous mourrons tous. Dieu l'a jugé.

Plusieurs minutes se passèrent encore avant que don Pedro eût la force de prononcer une seule parole, car la voix de Philippe ne lui avait que trop appris qu'il n'obtiendrait pas ce qu'il était venu demander.

— Sire, fit-il enfin, en visitant les papiers de mon père j'ai trouvé une lettre cachetée qu'il adressait à Votre Majesté. » En prononçant ces mots, il sortit un pli de son pourpoint. Le camerero mayor le prit et avec une inflexion de genou le remit au Roi resté immobile pendant toute cette scène. Philippe II rompit le cachet et lut. La lettre était longue ; pendant qu'il en faisait la lecture une imperceptible émotion se trahit sur son visage et quand il eut tourné le dernier feuillet, laissant tomber le papier sur son bureau, il sembla se plonger dans une profonde réflexion. Puis, sans se tourner vers don Pedro, sans le regarder, sans faire un mouvement, il dit d'une voix dure : « Relevez-vous, don Escovedo. »

Il se tut encore quelques secondes, se levant soudainement comme mû par un sentiment qu'il ne pouvait contenir, il ajouta : « Dites à doña Escoveda que son mari sera vengé, je lui en donne ma parole de roi. Allez, et que Dieu vous garde. »

(*La suite à la prochaine livraison.*)

A. Genevay.

LES LÉGENDES DE LA JEUNESSE

LA CROISADE DES ENFANTS

I

LES REMONTRANCES DE MAITRE ÉVÉRARD

Il y a bien longtemps de cela : près de huit siècles, car c'était au printemps de l'an mil deux cent douze, au temps du grand roi batailleur, Philippe-Auguste.

D'une des plus obscures maisons de la cité de Vendôme sortait, avec une sorte d'allure furtive, une enfant d'aspect à la fois étrange et charmant

Elle était blonde, pâle, frêle. Son long visage, d'une maigreur d'ascétisme, s'illuminait de deux grands yeux d'azur, brillant d'une douce lueur, sous l'arcade saillante d'un front haut et large. Le nez avait une légère courbe impérieuse, mais la lèvre fine était fraîche, rose ; et le petit menton, joliment arrondi, montrait une fossette mutine. Physionomie qu'on ne savait voir sans en être frappé, car les plus insolites contrastes y produisaient la plus séduisante harmonie. C'était du rêve

et de l'énergie; ce qui surprend et ce qui impose, de la candeur et de la gravité, ce qui plaît et ce qui commande.

Le pas de l'enfant avait une lente et calme régularité, qui le faisait presque ressembler à un glissement.

On eût dit qu'en marchant elle suivait inconsciente une vision qui l'appelait et à qui elle souriait en esprit.

Elle allait le front à demi baissé, l'œil à demi levé...

A peine eut-elle fait quelques pas dans la rue qu'une porte s'entr'ouvrit à la maison d'en face, un jeune garçon parut qui, regardant la jeune fille comme le fidèle regarde l'image sainte devant laquelle il va s'agenouiller, parut vouloir se diriger vers elle. Mais au moment où il quittait le seuil, de l'intérieur, une main se posa sur son épaule :

— Où vas-tu, mon Nichol ? dit en même temps la voix d'un homme à front chauve, à longue barbe grise.

— Mais, père... fit Nichol tout interdit.

— Rentre, reprit doucement le vieux homme.

Et se reculant lui-même dans la maison, il ne parut pas voir sans une intime satisfaction le jeune garçon faire preuve à son égard de la plus docile obéissance.

— Bien, mon enfant, dit-il. Viens par ici.

Et, suivi de Nichol, il entra dans une petite salle contiguë à celle qui s'ouvrait sur la rue et qui n'était autre qu'une boutique d'orfévrerie aussi bien garnie qu'il était possible qu'elle le fût, à cette époque, dans une ville de moyenne importance.

Ayant refermé la porte derrière lui, et se trouvant seul avec le jeune garçon :

« Tu avais vu sortir Anielle de chez son père, dit-il, et tu te disposais à la suivre, n'est-il pas vrai ?

— Oui, père, répondit franchement Nichol.

— Eh bien, voilà ce que je ne voudrais pas.

— Quoi ! père, vous me défendriez !... fit Nichol d'un air profondément alarmé.

— Non, mon enfant, repartit le père, je ne défends rien; je conseille, voilà tout.

— Mais, père !... voulut encore se récrier Nichol.

Le père l'arrêtant, sans brusquerie aucune cependant : « Écoute, mon enfant, écoute. Bien que tu n'aies encore que quatorze ans, te voilà presque grand et fort comme un homme, et autant d'esprit que de corps. On peut donc avec toi raisonner, au lieu de commander sans donner la raison de ce commandement. Que voyant passer Anielle, la petite-fille de maître Guy, notre voisin et mon vieil ami d'enfance, tu sois tenté d'aller avec elle, pour le plaisir de te trouver avec elle, je le comprends du reste. Vous avez été élevés pour ainsi dire ensemble, car ta mère, ma chère, ma sainte défunte, et sa mère à elle, la fille de maître Guy, étaient deux inséparables, jusque-là que, tout par un triste soir, la mort venant prendre l'une, a cru devoir prendre aussi l'autre presque du même coup... Il y a déjà six ans de cela... Tu étais encore bien jeune, mon Nichol, et moi déjà très-vieux, car c'est bien vieux seulement que j'ai songé à me mettre en ménage... Que veux-tu ? j'avais ta vieille grand'mère... qui m'aimait tant, qu'il me suffisait de l'aimer pour avoir le cœur plein de joie... Quand elle mourut, Guy avait, lui, une fille d'âge à être mariée. Ce fut chez lui que je connus ta mère, qui était l'amie de sa fille... Et il devint grand-père un peu après que, moi, je fus devenu père. Il fut ton parrain, comme je fus parrain d'Anielle... Tout cela marque donc la grande amitié qui existait entre les deux maisons.

— Est-ce que cette amitié n'existe plus, père? demanda Nichol, est-ce qu'il ne faut plus qu'elle dure ?

— Ce n'est pas ce que je dis, mon enfant, ce n'est pas ce que je veux dire.

— Et quoi donc, père?

— Tout d'abord je t'ai retenu parce que, un jour de travail, il ne convient plus qu'un garçon de ton âge quitte l'atelier pour aller errer d'ici ou de là à la façon d'un enfant. Tu n'as point de temps à perdre, vois-tu, si fils de maître tu veux devenir maître à ton tour, et d'autant moins que me voilà réellement vieux maintenant... Puis-je même savoir si assez de jours me seront encore donnés pour faire de toi un bon, un habile ouvrier. Notre état est minutieux, difficile; on n'y devient expert ni en quelques mois ni en quelques années... Et, sans me vanter, la maîtrise que j'occupe depuis tantôt trente-huit ans, et qui te reviendra quand je ne l'occuperai plus, aura été assez dignement tenue pour qu'il y ait honneur à toi de ne point m'y faire regretter... Le nom de maître Evérard, qui sera le tien quand il ne sera plus le mien, est un héritage que tu devras garder dignement de toutes façons, tant comme honnête homme que comme habile artisan. Honnête, tu le seras; habile, il faut que tu le sois; car tu ne te souviendras pas sans quelque fierté que maître Evérard, ton père, dut à son savoir professionnel d'avoir le titre de prud'homme-regardeur (inspecteur) du métier d'orfévrerie, et à sa droiture d'être élu mayeur général, ou chef des sept corps de métiers de la ville de Vendôme, et tu voudras que mon exemple ne soit pas perdu. N'est-il pas vrai, Nichol? C'est pourquoi tu dois travailler, et...

— Oui, père; mais vous aviez, je crois, une autre raison pour me retenir.

— En vérité, et je dois te la dire. Vois-tu, mon enfant, je crains bien que d'ici à quelque temps il ne puisse plus y avoir de relations entre moi et mon vieil ami Guy.

— Pourquoi, père, pourquoi ?

— Pourquoi? parce que depuis longtemps la conduite de maître Guy, comme artisan et comme particulier, donne lieu à des plaintes, à des bruits que je voudrais savoir mal fondés. Je donnerais beaucoup pour que tout cela fût démontré faux. Mais il m'est revenu de mainte part qu'il se livrerait à l'usure ; et de plus les *regardeurs-prud'hommes* du corps de tannerie ont eu plus d'une fois déjà à l'avertir, à le reprendre sur l'inobservance des règles du métier, en vue de s'assurer un gain plus fort au détriment de la bonne qualité des marchandises. En dernier lieu, ils lui ont adressé une réprimande en quelque sorte publique, ce qui serait une vraie tache à son honneur d'artisan, si l'on n'admettait pas par esprit d'indulgence que, tenant compte de l'avis, il ne tombera

plus dans les mêmes fautes... Moi, je crains qu'il n'y retombe; car le malheureux homme, poussé par je ne sais quel démon, me semble pris aujourd'hui d'une cupidité, d'une avarice extrêmes. Il est riche cependant, il n'a d'autre famille que cette petite Anielle... Pourquoi, dans quel but, cette fureur d'amasser qui le pousserait même à l'emploi de moyens réprouvés?... Je ne veux croire, moi, qu'au trouble causé en lui par tant de morts arrivées dans sa maison: sa femme, son gendre, sa fille... le voilà seul avec cette enfant dont l'amitié devrait suffire à son ambition, comme tu suffis à la mienne. Eh bien, non! il rêve, je l'ai compris, des gains immenses, au lieu des gains honnêtes qu'il pourrait avoir... Il n'est plus déjà regardé que d'un mauvais œil par ses confrères du métier et par beaucoup d'autres gens du pays... C'est un homme qui, pour aller à la trop grande richesse, marche peut-être à la perte de son honneur; et voilà pourquoi, te parlant comme je parlerais à une personne d'âge mûr, je t'avertis, je te préviens que le jour pourrait être prochain — Dieu veuille qu'il ne vienne pas! — où toutes relations devraient être rompues entre nous et... eux.

— Cependant, père, objecta Nichol, ne m'avez-vous pas dit hier que nous devions aller souper ce soir chez maître Guy?

— Oui, je te l'ai dit, et en effet j'ai accepté pour ce soir l'invitation qu'il est venu me faire. Cette invitation, à la vérité, m'a fort étonné de sa part, car il n'est plus coutumier de ces sortes de largesses; il vit, chacun le sait, le plus chichement du monde; pour un peu l'on affirmerait qu'il se refuse le nécessaire; et, tout d'un coup, voilà qu'il vient me parler de frairie. Il s'agit, autant que j'ai compris, non d'un simple repas comme nous en avons tant fait sans invitation autrefois, mais d'une sorte de festin.

— Peut-être revient-il à ses anciens sentiments, dit Nichol.

— Je le souhaite, mais je n'ose l'espérer, répondit maître Evérard. Et toutefois, j'ai accepté sans arrière-pensée, car s'il est vrai qu'il songe à quitter son singulier genre de vie et ses fâcheuses visées, je me reprocherais d'avoir contribué à l'arrêter sur cette bonne voie en paraissant douter de ses intentions. Il a été, il est encore mon ami, et si tant est qu'il doive se mettre dans le cas de réprobation, c'est moi dois être le dernier à m'éloigner de lui...

— Et moi, dit Nichol d'un accent navré, faudra-t-il donc que dès maintenant je songe à m'éloigner d'Anielle, alors que rien...

Maître Evérard interrompit son fils : « Ah! fit-il avec toute la douceur que pouvait lui inspirer la plus vive tendresse paternelle, » tu ne m'as pas compris. Encore une fois j'ai voulu t'avertir, rien de plus; j'ai voulu — car je prévois la séparation forcée — que le coup ne te fût pas trop brusque... et encore une fois, je te le répète, c'est à un homme et non à un enfant que j'ai pensé parler.

— Oui, oui, certainement, murmura Nichol qui, bien que faisant tous ses efforts pour paraître digne de l'opinion que son père avait de lui, ne réussissait que très-imparfaitement à ce rôle difficile... Mais, voyez-vous, père, elle est si douce, si gentille! J'aime tant à la voir, à l'entendre! Elle n'est point cause de tout ce que fait son père, elle, n'est-ce pas?... Ce n'est pas elle qui lui conseille de manquer aux lois du métier, d'être avare, d'être usurier, — s'il est vrai qu'il le soit. Est-ce qu'elle s'occupe de tout cela, elle? Est-ce qu'elle n'est pas comme un bon ange n'ayant que beaux regards, bonnes paroles... Est-ce que vous ne l'avez pas entendue?...

— Mon Dieu si, mon Dieu si! repartit le père qui à son tour ne faisait déjà plus bonne contenance.

— Est-ce qu'il y a, est-ce qu'il y aura jamais rien à lui reprocher?

— Je ne dis pas cela, mon enfant.

— Est-ce que son cœur n'est pas le meilleur, le plus droit des cœurs?

— Certainement... certainement! répéta maître Evérard.

— Et vous-même, père, vous-même, maintes fois, alors que vous ne vouliez pas une chose, est-ce qu'il n'a pas suffi que petite Anielle vînt vous dire: « Mon parrain, il faut le vouloir, » pour qu'aussitôt vous disiez : « Eh bien! oui, je veux. »

— C'est vrai! fit naïvement le vieil orfévre. C'est vrai, cette enfant-là est comme une charmeuse.

— Ah! je savais bien que vous seriez de mon avis! s'écria Nichol tout joyeux.

— Eh! répliqua vivement maître Evérard, c'est justement parce que je suis de ton avis que craignant ce que je dois craindre, je voudrais que...

Maître Evérard s'interrompit de lui-même devant le regard douloureux qu'il surprit dans les yeux que Nichol fixait sur lui :

— Au travail, enfant! s'écria-t-il comme pour trancher brusquement le nœud de la situation embarrassante où il se trouvait; au travail! il est bon que tu apprennes ce que peut le travail pour venir en aide au cœur des honnêtes gens. Allons, nous perdons ici le temps à jaser, tandis que la besogne presse.

L'instant d'après, maître Evérard et son fils avaient repris leur place parmi les ouvriers qui travaillaient gaiement; mais il faut bien le dire, ni le père, ni le fils ne semblaient gagnés par la gaieté répandue dans l'atelier...

II

LA CHARMEUSE

Anielle était sortie seule de la maison de maître Guy, son grand-père; seule elle avait passé devant la maison de maître Evérard, le père de Nichol, et pourtant quelques minutes plus tard, ayant gagné les riants coteaux qui, hors de la cité, dominent le cours du Loir, elle y était entourée d'une vraie foule d'enfants, filles et garçons, qui l'avaient suivie, et qui avaient formé comme un menu peuple faisant cortége à une mignonne reine.

Pendant qu'elle traversait la ville : « Anielle, où vas-tu? avait dit un de ces enfants qui se trouvait dans la rue. » — Là-bas, avait répondu d'une voix doucement pénétrante la petite Anielle, qui pour faire cette réponse n'avait pas semblé échapper à sa rêverie. Et l'enfant avait suivi.

Un autre, sortant en hâte de la maison paternelle comme avait fait Nichol : « Oh! Anielle qui passe!

Et celui-là encore s'était mis sur la trace de la fillette.

Plus loin un groupe : « Voyez ! Anielle ! — Oui, c'est elle ! — Allons ! allons ! — Bonjour, Anielle ! — Bonjour ! — Nous veux-tu ? — Venez. »

Et ainsi jusqu'aux dernières maisons, qui avaient vu passer une troupe nombreuse. Anielle marchant la première, de son même pas régulier, les autres suivant presque en silence, eux si bruyants par leur âge, paraissant écouter comme pour ne rien perdre des mots qu'elle pourrait dire ; observer pour qu'aucun de ses mouvements ne leur échappât. Elle allait devant elle, sans avoir évidemment aucun but déterminé ; ils prenaient le chemin, le sentier qu'elle indiquait en le prenant elle-même.. Enfin cette foule était *à elle*.

Comment ? Pourquoi ?...

Maître Evérard avait dit le mot « charmeuse. » Charmeuse était en effet la petite Anielle, qui n'avait confiance de son empire que pour s'enivrer en quelque sorte elle-même du plaisir qu'elle goûtait à l'exercer.

Quel charme était d'ailleurs le sien ? Celui de la candeur normale ; celui d'une espèce de rêveuse



Le moine et le clerc, dessin de Bessou.

intuition de choses naïvement étranges ; d'idées joliment singulières ; celui d'une imagination qui dans une douce fièvre trouvait toujours un gracieux essor ; celui d'une âme qui souvent se révélait aussi puissante que le corps paraissait frêle ; celui de ce contraste même de force morale et de faiblesse physique qui tant de fois et sous tant de formes s'est assuré tant de victoires.

Elle avait des attitudes, des mouvements, des paroles, qu'elle seule savait avoir, et qui, étonnant les yeux ou frappant l'esprit, la signalaient comme un être à part. Sa voix surtout avait une vibration qui était faite à la fois de langueur et de pénétration, et qui de l'oreille gagnait aussitôt le cœur, où elle causait une sorte de ravissement.

Comment son empire se manifestait ? — Par des riens qui semblaient grands, par des élans tout spontanés qui se communiquaient sans qu'on s'expliquât pourquoi ; par des mots qui avaient l'air de révélations...

Toujours est-il que, cet empire, grands et petits le subissaient ; grands, à l'occasion quand il leur arrivait de prendre garde à cette enfant qui d'instinct — notons-le — s'effaçait trop pour être sou-

vent remarquée ; petits, à tous moments, car il était de tradition parmi ceux de son âge qu'elle fût suivie, entourée. Elle ne pouvait paraître sans qu'un cortége se formât ; quel plaisir trouvé par eux à cela ? — Le charme : c'est tout dire ; chose qui ne s'analyse guère.

Ce jour-là, par exemple, où les avait-elle conduits, et quel plaisir leur offrait-elle qui pût les captiver ainsi ? Simplement ceci : Le printemps riait là-bas sur les collines ; l'aubépine avait sa neige odorante ; les fleurettes étoilaient les marges vertes des chemins. Anielle allait regardant le frais paysage, aspirant les suaves senteurs ; et tout en marchant elle parlait... de quoi ? sur quoi ? — C'était pour ainsi dire à elle-même qu'elle s'adressait, mais comme si elle eût traduit des rêves, des visions, où passaient toutes sortes d'êtres gracieux... Et les enfants écoutaient. Et parfois c'était une fleur qu'elle prenait, et dans cette fleur, elle voyait, elle faisait voir une séduisante créature ; et parfois c'était sur les nuées qu'elle lisait, ou qu'elle montrait de grands, de saisissants tableaux, et les enfants contemplaient ébahis, disant : « C'est drôle. Il n'y a rien de tout cela, et pourtant tout cela nous le voyons. » Ou bien, tout à coup, elle entonnait d'un accent si doux, si suave, quelque chant qu'elle seule savait, ou qu'elle semblait faire sien, tant il était délicieusement changé par sa voix ; et les enfants avaient comme un ravissement... Et aussi quelquefois — rarement — elle était prise d'une fine gaieté qui les égayait tous ; elle indiquait un jeu nouveau, on le faisait, et c'était le plus joli jeu qu'on eût jamais fait... Et que sais-je ?...

Donc, la petite reine était là, entourée de son peuple fervent qui, en ce moment, l'écoutait dire une des singulières impressions de son esprit contemplatif, quand au tournant du chemin sur lequel elle était arrêtée parurent deux hommes qui, marchant côte à côte, l'un sur l'autre appuyés, semblaient s'avancer péniblement.

L'un de ces hommes, déjà d'un âge mur, était grand, sec, blême ; il portait la robe de bure, la ceinture de corde, ses pieds nus posaient dans des sandales. C'était un moine d'un nouvel ordre mendiant. L'autre pouvait avoir au plus vingt-cinq ans, il était court, trapu, avait le teint basané. Il portait l'habit sombre du clerc-écolier.

Anielle, qui fut la première à remarquer la venue des deux hommes, ne les eut pas plutôt aperçus qu'elle courut au-devant d'eux, comme emportée par un sympathique instinct. Les autres suivirent.

— Révérend, dit-elle, s'adressant au moine, qu'avez-vous donc à cloper ainsi. Eh ! mon Dieu ! il y a du sang au front de votre compagnon ! vos habits et les siens sont déchirés... Qu'est-ce donc?... dites, qu'est-ce donc?..

— Las! mon enfant, répondit le moine, c'est... c'est une petite aventure... assez grave, après tout, pour mon compagnon, car il est blessé... et... et...

— Et, fit le jeune clerc dont la prononciation était affectée d'un singulier accent étranger, c'est bien à l'assistance du Révérend que je dois de m'être tiré d'affaires.

— Bah! fit le moine, deux hommes sont plus forts qu'un seul, et voilà tout.

— Figurez-vous, mignonne, reprit le clerc, que, comme je traversais la forêt là-bas, des voleurs se sont jetés sur moi, m'ont terrassé, encore que je me défendisse de mon mieux ; et, m'ayant dépouillé de l'argent que j'avais dans mes poches, ils m'auraient certainement mis à mal tout à fait, si le Révérend qui avait passé avant moi, et à qui ces mauvais garçons n'avaient rien dit...

— Ils savent sans doute que nous avons fait vœu, nous, les disciples de François d'Assise, de ne porter jamais aucun argent sur nous... C'eût donc été triste aubaine pour eux.

— Fort bien ! continua le jeune homme, mais sans le Révérend qui m'entendant crier est venu à mon secours, j'étais assassiné. Il y a lui-même attrapé plus d'un mauvais coup. Il boîte.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, fit le moine.

— Mais vous, dit Anielle, s'adressant au jeune homme, vous avez une grosse blessure au front. Il faut laver, bander cela comme nous pourrons, en attendant mieux... Vite, ajouta-t-elle, en arrachant la petite pièce de toile qui lui servait de coiffure et la tendant à l'un des enfants, il y a là tout près une fontaine, trempe cela dedans et reviens au plus tôt... — Allons, asseyez-vous, que je voie...

Et, bien qu'il voulût par dignité affecter l'indifférence, il se trouva que déjà le jeune clerc obéit à la petite Anielle, sur le visage de laquelle il tenait attaché un regard ébahi... Il s'assit. Posant une de ses petites mains sur la tête du jeune homme, de l'autre, elle écartait doucement les cheveux qui cachaient la place du coup.

Le linge trempé d'eau arriva ; elle épongea la plaie, qui en réalité n'était pas fort profonde, puis ayant noué le linge en manière de bandeau : « Maintenant, dit-elle, à la ville !... Allons !... Et tout en prenant le jeune clerc par le bras, elle ajoutait en montrant de l'œil son épaule au moine : « Appuyez-vous sur moi, Révérend. »

Le moine obéit à son tour. Et Anielle marchant entre les deux hommes, qui à son contact semblaient avoir oublié leurs maux (car le moine ne boîtait qu'à peine, et le clerc portait droit sa tête bandée), le groupe auquel la foule des enfants faisait cortége, eut bientôt gagné l'intérieur de la ville, — où son arrivée d'ailleurs ne laissa pas de produire quelque émotion.

En avant s'étaient portés quelques-uns des enfants, qui allaient répétant aux uns et aux autres l'aventure des voyageurs.

Or, la rumeur s'étant propagée jusqu'au quartier où se faisaient face les maisons de maître Evérard le bijoutier et de maître Guy le tanneur, il va sans dire que Nichol et son père ne furent pas les derniers à venir voir sur la porte quelle pouvait être la cause du tumulte qu'on entendait au dehors.

La raison connue, et maître Evérard ayant réfléchi une minute en regardant s'avancer Anielle au milieu des deux étrangers : « Un moine éclopé, fit-il, un clerc dévalisé, c'est deux hôtes que la bonne petite dans l'abandon de son cœur compte conduire à son grand'père ; mais c'est un de trop pour le moins. Passe encore pour le moine, qui ne saurait causer grands frais au voisin Guy ; mais pour le clerc qui n'a plus un denier et dont il faudra regarnir l'escarcelle si l'on veut qu'il puisse continuer sa route, je crois que l'avisement n'est pas heureux.

Et maître Evérard accompagné de Nichol allant au-devant d'Anielle : « Partageons, mignonne, lui dit-il.

— Quoi donc, parrain ?

— Le plaisir d'offrir asile et repos aux voyageurs malheureux. Tu sais que j'ai à la maison certaine eau excellente pour les blessures, et voilà un jeune garçon qui pourrait s'en trouver bien ; car je vois que le sang coule encore sur son front.

— Eh bien ! c'est cela, repartit la fillette, partageons ; à vous le jeune homme, parrain ; à nous le Révérend.

Puis parlant au clerc : « Allez avec mon parrain ; tenez, je vous laisse à mon ami Nichol, il aura bien soin de vous, il est si bon !... Vous serez certainement mieux soigné que par moi ; allez, messire clerc, allez ; prenez la main de Nichol.

Le clerc prit la main que lui tendait le jeune garçon.

Et maître Evérard et son fils rentrèrent avec leur hôte, tandis qu'Anielle emmenait le moine dans la maison de maître Guy...

III

UN SOUPER CHEZ MAITRE GUY

Il n'est prodigalité que d'avare qui d'aventure fausse obéissance à ses intincts d'avarice.

Ce soir-là, tout était littéralement hors des règles ordinaires chez maître Guy. Dans la salle toujours sombre, une grande table était dressée, sur laquelle pendaient plusieurs lampes à triple bec qui jetaient de joyeuses clartés. Sous la haute cheminée flambaient des monceaux de branches dont les flammes léchaient de grands chaudrons où se faisaient des bouillonnements odorants. Au travers, par devant, deux broches étaient posées, qui tournaient une oie et un quartier d'agneau... Plusieurs grands brocs étaient pleins à côté des *tranchoirs* (1) bien grillés qui marquaient les places des convives ; deux femmes allaient, venaient, surveillant les apprêts culinaires, et deux autres se disposaient à faire le service de la table. Jamais, en vérité, fête pareille ne s'était vue sous le toit de maître Guy.

Vers la dernière heure du jour, maître Evérard sortit de sa maison suivi de Nichol son fils et du jeune clerc qui, bien qu'ayant encore le front ceint d'une bande de toile, semblait assez complétement remis de sa mésaventure pour devoir faire bonne figure au festin où l'orfévre avait cru pouvoir l'emmener.

Maître Guy, un grand vieillard, dont à première vue l'aspect vénérable n'eût rien laissé supposer des sentiments qui lui étaient reprochés, si l'on n'eût pris garde à l'obliquité en quelque sorte normale de son regard, — maître Guy, en habit neuf, attendait ses convives au seuil.

— Guy, mon ami, dit l'orfévre, nous voilà Nichol et moi, fidèles à ton rendez-vous. De plus, ayant un hôte, je ne pouvais le laisser souper seul au logis et il nous a accompagnés d'autant plus volontiers qu'il se dit l'obligé de ta petite Anielle.

1. Sorte de galettes spéciales ou de larges *tranches* de pain qui servaient d'assiettes en ce temps-là.

— Je sais, je sais, fit maître Guy, d'un air tout gaillard, le moine m'en a parlé. Le moine est là, il sera aise de retrouver son compagnon de route... et d'accident. Bienvenu soit donc le jeune clerc. Entrez. »

Ils entrèrent.

Le moine était en effet dans la salle, et avec lui deux autres hommes qui, voyant entrer maître Evérard, parurent vouloir se confondre aussitôt en salutations exagérées. Maître Guy les présenta sous les noms de Guillaume Porco et de Hugues Ferré, négociants de Marseille avec lesquels il était depuis longtemps en relation, et qui, passant par Vendôme au retour de Paris où ils venaient de conduire toute une cargaison de marchandises orientales, lui avaient fait le plaisir de se reposer un jour ou deux en son logis.

Tout en faisant le plus civil accueil aux compliments que lui prodiguaient les deux Marseillais, qui se déclaraient très-honorés de s'asseoir à la même table qu'un homme de cette dignité, de cette importance, maître Evérard crut devoir s'imposer quelque réserve à l'endroit de ces étrangers qui lui semblaient se livrer trop de prime-abord pour qu'il y eût grand fonds à faire sur leurs verbeuses protestations.

On se mit à table. Maître Evérard s'y trouva flanqué des deux Marseillais tandis que maître Guy avait à sa gauche le jeune clerc et à sa droite le moine qui devant, disait-il, observer la plus grande sobriété, ne prenait place au festin que pour faire honneur à son hôte. Anielle avait auprès d'elle, au bout de la table, son ami Nichol.

Des brouets, des viandes furent servis ; les brocs se penchèrent sur les coupes... — et, quoi qu'en eussent le moine qui restait fidèle à sa règle en refusant fort net tout mets succulent, toute liqueur enivrante, et maître Evérard qui d'instinct ne se sentait pas à l'aise entre ses deux loquaces voisins, — il y eut bientôt dans la salle une certaine animation.

Les plus bruyants propos, à vrai dire, étaient dus aux Marseillais qui, sans motif et sans discrétion, narraient à tour de rôle les épisodes des nombreux et lointains voyages qu'ils avaient faits un peu partout, et qui avaient eu généralement pour résultat de brillants succès commerciaux.

Maître Guy ne tarissait pas d'admiration sur le génie aventureux de ses amis... mais ses exclamations n'éveillaient que d'assez pauvres échos, car pendant que maître Evérard se bornait à acquiescer d'un geste aux laudatives formules de son compère, le moine dont l'esprit semblait être loin de cette sphère profane, gardait un grave silence ; les deux enfants, tout occupés l'un de l'autre, restaient complétement indifférents au verbiage des étrangers, et le jeune clerc qui cependant paraissait y prêter une véritable attention, ne traduisait ses impressions que par quelques mots prononcés entre ses lèvres et en quelque sorte pour lui seul.

— Ah ! fit tout à coup Guillaume Porco, celui des deux marchands qui l'emportait sur l'autre par l'assurance et la faconde, ah ! voyez-vous, il n'y a rien au-dessus du négoce, quand on sait en avoir l'esprit ; au véritable négociant toute occasion est bonne pour réaliser d'importants bénéfices, et c'est ce qui encourage à courir le monde comme nous faisons, mon ami Ferré, et moi, sans compter qu'ayant fait

d'avantageux marchés, nous en faisons faire d'avantageux à nos clients... Ainsi, tenez, une fois — et cette fois peut se renouveler sans doute — il nous fut donné de traiter avec un Oriental qui avait besoin de réaliser son avoir pour retourner en son pays, d'une certaine quantité de métaux et de pierres précieuses, de l'argent, de l'or.

— Ah ! fit maître Evérard qui, pour la première fois avait paru prendre quelque intérêt direct aux paroles des marchands.

— Oui, ce fut une excellente aubaine pour nous et aussi pour les orfévres d'Avignon et de Lyon, qui nous achetèrent cette marchandise. Si bonne qu'au prochain voyage que je fis dans leur pays, celui des orfévres qui nous avait pris la majeure partie des métaux et des pierres voulut absolument me faire accepter, comme présent de gratitude, cet anneau fabriqué avec notre or, et où une de nos pierres se trouve montée.

En disant ces derniers mots, le Marseillais avait ôté de son doigt une grosse bague qu'il présenta à maître Evérard.

Maître Evérard prit le bijou, se leva pour le voir mieux en se rapprochant de la lampe, et comme il s'attardait à l'examiner en silence :

— Eh bien ! que vous en semble ? demanda Guillaume Porco : bel or, n'est-ce pas, et pierre magnifique ?...

— Il me semble, dit maître Evérard, qui se rassit tranquillement en rendant la bague au Marseillais, il me semble que si vous avez pu, vous, en toute conscience, vendre aux orfévres cet or et ces pierres à bas prix, les orfèvres sont de malhonnêtes gens qui ont pu vendre comme or et comme cristaux de bon aloi des bijoux semblables à celui-ci.

— Quoi, vous ne le trouvez pas beau !

— Très-beau pour tromper, mais non pour valoir, repartit froidement maître Evérard.

— Ah ! fit le marchand, vous êtes difficile.

— Pardon, reprit maître Evérard, en recevant la maîtrise, j'ai fait le serment d'être loyal, et je tâche de rester fidèle à mon serment, voilà tout.

Le marchand, désappointé, éprouvait un visible embarras pour se donner une contenance.

Son compatriote lui vint en aide qui, pour faire diversion, interpella le clerc : « Çà, vous, jeune homme, qui ne dites rien, si vous nous appreniez d'où vous êtes, d'où vous venez, où vous allez. » Certainement, vous ne pouvez être ici sans avoir beaucoup voyagé, car à votre teint et à votre accent l'on comprend bien que vous n'êtes pas né tout près d'ici... Où donc ?

— Dans les montagnes de la basse Italie, répondit le clerc, non sans quelque hésitation.

— Au dessus de Naples, réprit le marchand, vraiment ! Eh bien ! par ma foi ! vous n'avez ni l'allure, ni l'accent des gens de cette contrée, que je connais beaucoup.

— Mon Dieu ! fit le clerc, il y a plus de quatre ans que j'ai quitté mon pays pour aller étudier à Paris, et vous comprenez, le mélange des deux langues...

— J'entends bien, j'entends bien... Alors vous retournez dans votre pays, après vos études finies ?

— Justement.

— Et vous vous destinez à la prêtrise sans doute ?

— Peut-être.

— Mais quel est donc le nom de la ville, du bourg où vous êtes né.

— Oh ! c'est un si petit village !

— Mais encore est-il dans le voisinage d'une ville que je dois forcément connaître... Le nom ?...

— San-Marco, repartit ou plutôt balbutia le jeune homme, qui, on le comprenait, était fort à la gêne.

— Près de quelle ville ?

Le jeune clerc hésitant, ce fut le moine qui répondit.

— Près de Potenza, dit-il, dans les montagnes, il y a un village de ce nom.

— C'est cela, près de Potenza, reprit le clerc, tout heureux de l'assistance que lui prêtait le moine.

— Ah ! vous croyez, fit le marchand parlant au moine.

— Je ne crois pas, je suis sûr ; j'ai, moi aussi, voyagé par là, répliqua le moine.

Et il y eut un moment de froid silence ou plutôt d'embarras général, qui s'explique de reste ; car les indiscrètes questions adressées par l'un des hableurs au jeune homme, qui avait évidemment des raisons pour taire le nom de son pays, succédaient à la sévère réplique par laquelle maître Evérard avait fermé la bouche du marchand qui, sans aucun doute, voulait sonder l'orfevre sur l'éventualité, sur la possibilité d'un marché louche : et ainsi le plus grand nombre des convives se trouvaient mis en désacord.

Maître Guy lui-même ne semblait trop savoir quelle tournure il pourrait donner à l'intretien.

Le moine, qui comprit le difficile de la situation, se chargea de la sauver.

— Oui, reprit-il, j'ai séjourné et voyagé par là à mon retour de la Terre-Sainte.

— La Terre-Sainte, répéta aussitôt de sa voix argentine la petite Anielle, en dirigeant vers le moine un regard éclairé de la plus vive curiosité, vous avez donc vu la Terre-Sainte, révérend ?...

— Hélas, oui, mon enfant ! soupira le moine.

Alors Anielle de l'air le plus naïvement étonné :

— Quoi ! fit-elle, avoir été dans le pays de la Sainte Vierge et du Saint Sauveur ; avoir vu le pays où le doux petit Jésus était tout enfant ; le pays où il a fait tant de miracles, où il est mort sur la croix pour nous sauver tous, et dire : « hélas ! » — Comprends-tu ça, Nichol, ajouta-t-elle, en se tournant vers le jeune garçon dans le cœur duquel chaque parole de la petite fille semblait trouver un fidèle écho.

— Oh non ! fit-il.

Alors le moine : — Je dis : hélas! mes enfants, et vous allez le comprendre, parce que j'ai vu le sol sacré qui fut le berceau de notre croyance livré aux infidèles, aux ennemis de notre foi, qui là-bas règnent en maîtres barbares, en tyrans cruels ; parce que là-bas tout sanctuaire est profané par le culte impie du prétendu prophète ; parce que ce n'est même qu'en se cachant sous les dehors de l'impiété que le chrétien fervent peut aller se prosterner aux lieux qui ont été les témoins de l'accomplissement des divins mystères ; et parce que en voyant le misérable état d'abandon où se trouve la patrie du Sauveur, le fldèle ne peut que se lamenter à l'idée

de l'indifférence qui a saisi maintenant les peuples chrétiens...

— Ah ! c'est vrai ! fit Anielle qui parut sous le coup d'une intime révélation.

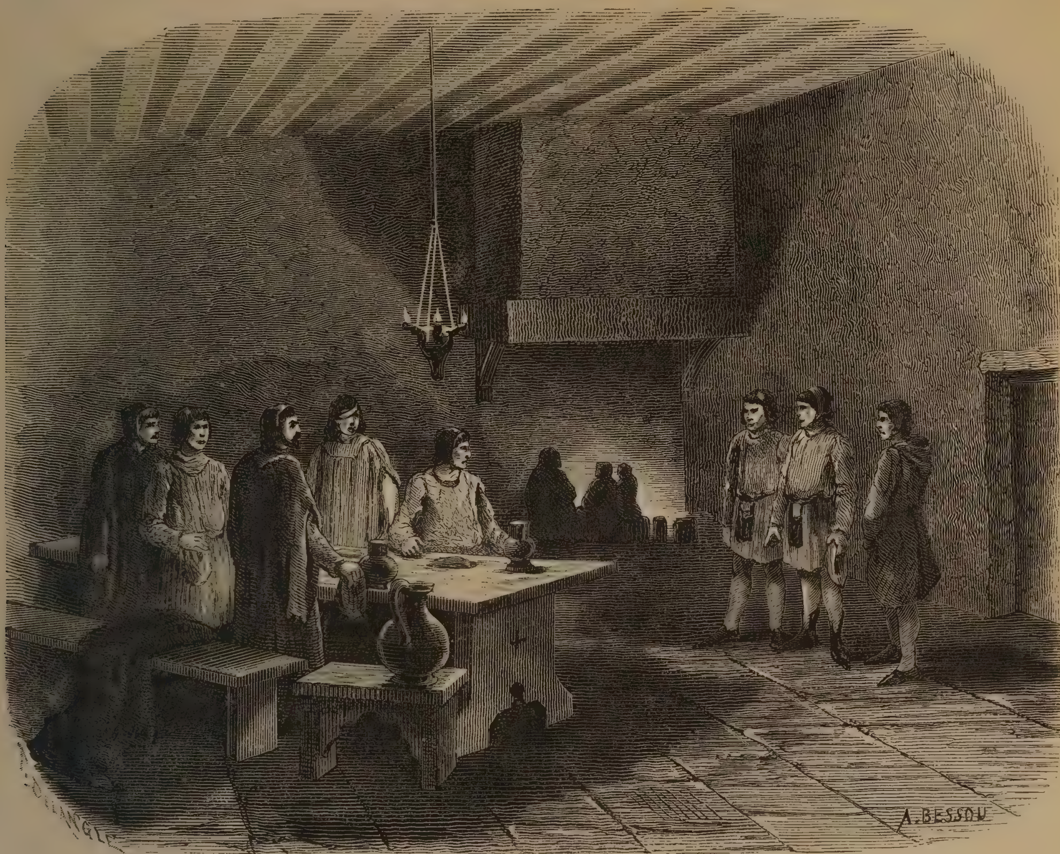
— C'est vrai ! fit Nichol qui, lorsqu'il était près d'Anielle, ne savait avoir d'autres pensées que les siennes.

— Oui, trop vrai ! dit le moine qui hochait tristement la tête en levant les yeux au ciel, et en joignant les mains.

Sur quoi maître Guy d'un ton délibéré : Eh pardieu ! sire moine, je vous en demande pardon, mais cette antienne n'est point nouvelle, savez-vous bien ?

— Je le sais, mon hôte, repartit gravement le moine, mais comme l'a dit le sage-roi, fondateur du Temple aujourd'hui livré aux mécréants, rien de nouveau sous le soleil ; et il ne s'ensuit pas que ce qui est ancien soit méprisable.

— Non certainement, mais nos anciens ont fait l'épreuve des entreprises pour la délivrance des saints lieux et nous savons ce qu'il leur en a coûté. Notre roi Philippe en a encore essayé... et la chose lui a trop mal réussi pour qu'il en essaie de nouveau.



Les Prud'hommes, dessin de Bessou.

— Et bien lui en prend, dit un des marchands, car encore qu'on ait réussi quelquefois, il est bien clair qu'il n'y a rien à fonder là-bas.

— Le manque de concorde a causé bien des malheurs ! objecta le moine.

— Ou ce sont peut-être les malheurs qui ont amené le manque de concorde, dit l'autre marchand. Ces entreprises-là ne sont plus notre fait. C'est du temps, de l'argent, et des hommes perdus.

— Toutes choses qui seraient mieux dépensées au travail et au négoce, reprit maître Guy.

Le moine, voyant ses opinions si peu partagées, se disposait à abandonner discrètement la partie, quand remarquant que le clerc souriait : « Jeune homme, que trouvez-vous donc de gai à cela, je vous prie ? demanda-t-il non sans laisser voir une sorte de surprise indignée.

— Moi ! fit le clerc qui, ne s'attendant pas à cette interpellation, parut comme sortir d'un rêve, excusez-moi, je n'étais pas à l'entretien, ma pensée voyageait ailleurs, et j'ai pu lui sourire ; mais ce n'était pas ce que vous disiez qui aurait pu... J'ai trop de respect pour ces choses...

— De quelles choses parlez-vous, interrompit vertement le moine, puisque vous n'écoutiez pas, puisque votre pensée voyageait ailleurs ?

Le clerc se mordit les lèvres. J'ai entendu à demi, hasarda-t-il.

— Ah ! fit le religieux qui fixait un regard irrité sur le jeune homme, quand la petite Anielle qui avait quitté se place, venant auprès de lui :

— Sire moine, lui dit-elle doucement, là sous le manteau de la cheminée, il fait bon ; vous vous assoirez, Nichol et moi nous serons près de vous ; vous nous conterez les choses de là-bas, au pays de Jésus, nous écouterons bien, nous, allez ! N'est-ce pas, Nichol ?

— Oui ! fit Nichol, qui avait suivi Anielle.

Alors le moine, se signant et croisant les mains sur sa poitrine: « Seigneur, murmura-t-il, votre saint évangéliste l'a dit, c'est de la bouche des enfants que sort votre plus digne louange. »

Puis, sans s'excuser autrement de fausser compagnie à l'hôte et aux convives, qui déjà d'ailleurs avaient renoué l'entretien sur d'autres sujets, le moine alla se mettre à la place qu'Anielle avait indiquée ; et il commença de faire à mi-voix un récit que les deux enfants, accroupis côte à côte devant lui, écoutaient béants, en laissant échapper de temps en temps d'extatiques exclamations.....

Il en allait ainsi depuis environ une demi-heure, durant laquelle maître Evérard et le clerc, à peu près silencieux, n'avaient prêté qu'une imparfaite attention aux bruyants propos des deux Marseillais, à qui maître Guy donnait complaisamment la réplique, quand trois hommes survinrent, qui, se présentant de front et gardant tous trois la plus austère contenance, s'arrêtèrent après avoir fait quelques pas dans la salle.

En les voyant, maître Evérard s'était levé comme sous l'empire d'un sentiment de déférence; le clerc se leva aussi, et les deux Marseillais crurent devoir imiter cet exemple que cependant ne suivit pas maître Guy, qui sembla, tout au contraire, affecter de rester assis.

Au signal de celui qui était au milieu des trois, les nouveaux venus ôtèrent le chaperon de laine bleue qui couvrait leur tête et l'homme du milieu, d'une voix grave, solennelle :

« Nous, dit-il, bourgeois de la cite de Vendôme, et prudhommes-regardeurs du métier de tannerie, en présence des gens, bourgeois ou étrangers, qui nous peuvent entendre et faire foi de notre déclaration, venons porter avis à maître Guy, que demain, heure de midi, les mayeurs des sept corps de ville étant réunis au lieu coutumier de leur conseil, il devra devant eux comparaître pour que soit débattus plaintes et griefs de manquements à l'observance des règles du métier dont il s'est, lui maître Guy rendu fautif, d'après rapport de nous prudhommes-regardeurs, qui, pour cas de récidive et non de premier délit, avons dû soumettre le cas, non plus aux jurés du corps seul de tannerie, mais au Conseil des Sept-Corps, devant prononcer comme gardiens de l'honneur général des maîtrises et métiers. Soit dit, soit entendu, soit obéi au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, et des célestes patrons de nos humaines confreries.....

— Amen ! répondit maître Guy, d'un ton qui pouvait paraître à la fois sérieux et ironique.

Puis il ajouta en affectant une hautaine tranquillité:

« Il y a sur moi ici une haine, contre moi une jalousie parce que, plus habile ou plus économe que d'autres, je sais arriver là où d'autres n'arrivent pas. La richesse fera toujours des envieux, et je le vois bien par les ennuis qu'on voudrait me causer. Eh bien ! oui, j'irai devant le Conseil des Sept-Corps, où sûrement justice me sera mieux rendue que devant les seuls jaloux du métier dont je suis l'un des anciens. Ce Conseil des Sept-Corps, c'est toi, Evérard, toi, mon vieil ami, qui le présides; tu seras là pour empêcher que les menées des envieux aient la haute voix sur les honnêtes raisons.

Maître Evérard avait passé du côté des trois hommes:

« Ce n'est pas moi qui serai là, dit-il, ce sera ma conscience; et fasse Dieu qu'elle n'ait qu'à déclarer ta complète innocence ! »

— Je l'espère bien ! dit fièrement maître Guy.

D'un regard maître Evérard avait appelé à lui Nichol, qui ne vint pas sans avoir témoigné à la petite Anielle tout le regret qu'il éprouvait de la quitter si tôt.

Les trois prud'hommes, que la réplique de maître Guy avait trouvés impassibles, s'effacèrent en s'inclinant pour laisser passer maître Evérard, qui sortit suivi de son fils et du jeune clerc.

Le lendemain, un peu après le lever du soleil, maître Evérard et Nichol accompagnaient au seuil de leur maison le jeune clerc, qui se disposait à se remettre en route et qui, avant de les quitter, leur témoignait de vives marques de gratitude pour l'hospitalité si libérale qu'il avait trouvée sous leur toit.

— C'est bien, mon ami, c'est bien ! ne mettez pas à si haut prix une chose toute naturelle, lui disait maître Evérard ; nous n'avons pris conseil que de notre devoir de chrétiens...

— Vous m'avez pansé, soulagé ; vous m'avez donné de l'argent pour continuer mon voyage, sans me connaître, et alors même que vous avez pu comprendre que je tenais à n'être pas connu... Mais, croyez-m'en, maître Evérard, la raison de cette espèce de mystère n'a rien d'inavouable, et l'homme que vous avez obligé n'est pas indigne de votre obligeance.

— Je n'en doute pas, mon ami, je n'en doute pas.

— Maître Evérard, je m'en vais bien loin d'ici, mais j'y emporte votre souvenir, et qui sait si quelque jour vous n'entendrez pas parler de moi... Des gens de mon pays peuvent passer par ici : si quelqu'un venait vous parler de Jacob, le pauvre clerc que vous avez assisté...

— Nous saurions qu'il s'agit de vous et nous serions heureux qu'on nous apportât de bonnes nouvelles de Jacob, puisque Jacob est votre nom. Dieu vous garde, jeune homme, Dieu vous garde !

Et après avoir serré la main du voyageur, maître Evérard rentra dans sa maison.

— J'aurais bien voulu remercier aussi cette charmante enfant, qui la première m'a été si secourable, ajouta le clerc, qui s'adressait à Nichol en montrant la maison de maître Guy, mais je vous charge de lui dire que je ne l'oublierai pas non plus.

— Soyez tranquille, fit Nichol, je le lui dirai. Bon voyage !

— Adieu !

Eugène Muller.

(La suite à la prochaine livraison.)

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Victor-Emmanuel 1er, roi d'Italie, de Chypre et de Jérusalem, a été enlevé par une mort presque soudaine le 8 janvier.

Victor-Emmanuel de Savoie, d'abord roi de Sardaigne et de Piémont, puis roi d'Italie, était fils du roi Charles-Albert et de la princesse Thérèse, fille du feu grand-duc de Toscane. Il naquit le 14 mars 1820. Il n'était encore que duc de Savoie lorsque, en 1842, il épousa l'archiduchesse Adélaïde d'Autriche.

Le soir de la bataille de Novare, qui menaçait de ruine sa maison, le 23 mars 1849, Charles-Albert abdiquait en sa faveur, sachant que l'Autriche et son général Radetzky imposeraient au jeune prince des conditions de paix moins dures qu'à lui-même. Victor-Emmanuel prenait donc la couronne dans des conditions déplorables. Mais, aidé des conseils d'hommes capables et se laissant conduire par Massimo d'Azeglio, par de Cavour, après avoir traité avec le vainqueur, il rétablit, à force de travail et d'habileté, les affaires de son royaume, et le fit si rapidement, qu'en 1855, allié de la France et de l'Angleterre, il envoyait en Crimée 17,000 hommes combattre à côté de nos soldats. Cette armée, qui se conduisit vaillamment, était sous les ordres du général de La Marmora, mort, lui aussi, quelques jours avant son roi. Victor-Emmanuel avait déjà sourdement repris les desseins nourris depuis plusieurs siècles par sa race et poursuivis par elle avec une indomptable ténacité. Les circonstances, la politique de Napoléon III, les favorisèrent, et Victor-Emmanuel eut la fortune d'avoir dans ces circonstances décisives un ministre, de Cavour, qui n'était pas homme à laisser échapper une occurrence heureuse et à ne pas lui faire rendre tout ce qu'il pouvait attendre d'elle. Le roi de Piémont eut la sagesse de se laisser guider par cet habile diplomate.

Quand l'heure fut venue, le Piémont s'associa aux projets de Napoléon III, et, confiant de nouveau son sort aux chances des batailles, déclara la guerre à l'Autriche. A Palestro, à Solférino, Victor-Emmanuel fit preuve de la plus brillante valeur, il prit sa revanche du désastre de Novare. L'habileté de M. de Cavour, l'audace de Garibaldi, l'impéritie des princes de Naples, les vœux des Italiens, firent le reste. Victor-Emmanuel accomplit ce qui avait été le rêve patriotique de Dante et de Machiavel, il unifia l'Italie. Le titre de roi d'Italie lui fut conféré par le Sénat italien, le 20 février 1861, à la majarité de 129 voix contre 2 suffrages républicains. Ce titre a été reconnu par toutes les Puissanees. Plus tard, notre hésitante politique, nos embarras, nos malheurs, lui permirent de se saisir de Rome ;il en fit la capitale de son royaume. Dès lors l'Italie était une ; la papauté n'existait plus que comme pouvoir spirituel.

Les qualités du prince, toutes différentes de celles que l'on accordait à sa maison depuis de longues années, sa bravoure chevaleresque, lui valurent cette haute destinée. Il eut le cœur assez noblement placé pour porter le poids de la reconnaissance et fut le seul prince qui, lorsque nous succombions, se montra disposé à tirer l'épée en notre faveur. En le perdant, la France perd un ami sincère.

Sans parler des enfants issus d'un mariage morganatique, les héritiers de Victor-Emmanuel sont : le prince Humbert, son successeur au trône, né le 14 mars 1844, marié le 22 avril 1868 à sa cousine la princesse Marguerite de Savoie ; — le prince Amédée de Savoie, ex-roi d'Espagne, né le 20 mai 1845 ; — La princesse Clotilde, née le 2 mars 1843, qui épousa, le 30 janvier 1859, le prince Napoléon-Jérome Bonaparte ; — enfin, la princesse Marie-Pie, née le 16 octobre 1847, devenue reine de Portugal.

Le nouveau roi d'Italie jouira-t-il de la popularité que son père avait conquise, sera-t-il pour la France ce qu'était Victor-Emmanuel ? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

***

Si les têtes couronnées sont frappées, les arts le sont aussi : Gustave Courbet vient de mourir sur la terre d'exil où sa soif de bruit plus que ses convictions politiques l'avait jeté. Nous n'avons point à nous occuper du rôle qu'il joua dans les désordres de la Commune, mais tout en respectant les arrêts de la justice, disons que ce rôle a été singulièrement surchargé et surfait. Il a été moins criminel et plus fou qu'on ne l'a dit.

La maladie mentale de G. Courbet fut une satisfaction de lui-même, une vanité enragées. Il se croyait très-sérieusement, très-naïvement, le seul peintre de l'époque. Il le proclamait dans son atelier, dans les brasseries ou il trônait, il aurait volontiers mis sur son chapeau : « C'est moi qui suis Courbet. » Il ne reconnaissait aucun talent aux maîtres les plus vénérés des écoles anciennes et modernes ; il appelait Léonard de Vinci et le Titien « des félons », Rembrandt un attrape-nigauds ; « M. Raphaël » avait fait quelques bons portraits et voilà tout ; Il daubait sur David, Gros, Ingres, Delacroix, Decamps : Ribera, Véronèse, Velasquez, Zurbaran, trouvaient seuls grâce devant lui.

Né le 10 août 1819, dans les montagnes du Jura, à Ornans, après d'assez mauvaises études, Courbet était venu à Paris sans savoir s'il ferait son droit ou s'il s'adonnerait à la peinture. Il embrassa ce dernier parti et fit bien. Après avoir passé peu de temps dans les ateliers de Steuben et de Hesse dont il ne se reconnaissait pas du tout l'élève, il vola de ses propres ailes et arriva assez vite à une célébrité tapageuse dans laquelle il se complaisait avec délices. Il avait trouvé un mot « le réalisme » et l'avait fièrement inscrit sur son drapeau.

Nous n'avons pas assez de place ici pour rendre compte de ses œuvres, depuis les *Filles de Loth* jusqu'à ses derniers paysages, en passant par le *Violoncelliste*, la *Petite baigneuse endormie*, une *Après-midi à Ornans*, l'*Enterrement à Ornans*, les *Casseurs de pierres*, les *Lutteurs*, les *Bai-*

gneuses, etc., etc., mais nous pouvons, en quelques lignes, apprécier son talent, talent incontestable. Courbet avait une brosse admirable, sa pâte est d'une solidité merveilleuse; il suffit de visiter le musée de Montpellier pour se rendre compte de la puissance du « maître-peintre d'Ornans. »

Mais cette puissance est crue, violente, et sans aucune espèce de charmes. Ses nudités sont des chairs de maritornes et de porte-faix, ses paysages même, ses eaux, ses bois, ses animaux, excessivement bien peints comme facture, n'inspirent jamais une sensation agréable; Courbet a horreur de toute poésie, nous ne pensons pas qu'il en ait jamais eu le moindre sentiment : « l'idéal ! oh là là ! disait-il, *quelle balançoire !* »

Il voulut être chef d'école, il le fut; il possédait quelques-uns des dons propres à un tel rôle, son passage dans l'art laissera quelques traces, le souvenir d'une individualité à certains égards très-remarquable, mais quels tristes élèves que ceux qui marchent sur ses traces !

*
* *

Le commerce de Paris vient de perdre un homme dont il pouvait justement s'enorgueillir. Sans fortune, simple commis, mais s'étant déjà fait remarquer par ses aptitudes commerciales, M. Boucicaut acheta un petit magasin de petites merceries, peu achalandé, mal éclairé, situé en haut de la rue du



Le Bon-Marché, dessin de H. Clerget.

Bac. Ce maigre établissement s'appelait le Bon Marché. Avec une activité pleine d'initiative, le nouveau propriétaire transforma rapidement sa maison, elle prit un autre caractère, chaque année sa façade alla grandissant pour devenir ce qu'elle est aujourd'hui, l'établissement le plus considérable de Paris. Son chiffre annuel d'affaires s'élève à près de cent millons, ses immenses salles, du soir au matin, sont remplies d'acheteurs, et son service d'équipages pour porter la vente aux domiciles des acquéreurs sillonne toutes les rues de Paris.

Quant à l'organisation intérieure, nous espérons en parler longuement un jour ; elle est admirable et jamais chef de maison n'a fait autant et mieux pour ses employés et ses demoiselles de magasin, logés et nourris dans la maison, ayant bibliothèque salles de musique, cabinet de lecture, maitres de langues et de musique. Chaque hiver les commis du *Bon Marché* donnent des grands bals où l'on se croirait au milieu des plus élégants salons de Paris.

M. Boucicaut s'est montré digne de sa fabuleuse fortune : ami des arts, il laisse a son fils des châteaux princiers, une galerie de tableaux de premier ordre, des millions, et ce qui vaut mieux, un grand exemple avec la réputation la plus honorable.

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

VOYAGE EN SUISSE

UNE VISITE AUX BAINS DE SAXON



SAXON. — Casino et hôtel des bains, dessin de H. Clerget.

Des divers cantons dont se compose la Suisse, le Valais est certainement un de ceux qui renferment le plus de beautés naturelles. Ainsi, par exemple, lorsque, laissant derrière soi l'extrémité du lac de Genève, on remonte la vallée du Rhône, on ne tarde pas à apercevoir, un peu avant Martigny, les *gorges du Trient*, et, un peu au delà, la *grotte de Saillon*. Or, quelque blasé que soit un touriste, à l'endroit des points de vue et des paysages, je le mets au défi de rester impassible et froid en face du spec-

tacle grandiose qu'offre l'intérieur de ces deux gigantesques excavations.

Et cependant il y a quelque chose qui m'a impressionné plus vivement encore, lors de mon dernier voyage dans ces contrées : c'est la transformation que la main de l'homme a fait subir au sol lui-même. Ainsi là où s'élèvent aujourd'hui les nombreuses et élégantes constructions de Saxon, qu'entourent d'opulents vignobles, je n'avais vu, il y a une vingtaine d'années, qu'une simple maisonnette, comme perdue au milieu des marécages. Il est vrai que cette maisonnette renfermait une source minérale, laquelle devait, une fois de plus, justifier cet axiome des anciens : « Les eaux fondent les villes ». *Urbes aquæ condunt.*

Et, en effet, à dater du moment où l'endiguement du Rhône eut mis la source à l'abri des inondations du fleuve, et assaini l'atmosphère, en transformant les alluvions en champs cultivés, les malades accoururent en foule à Saxon. De là l'obligation, — obligation fructueuse — pour les indigènes, de construire des maisons, des hôtels, des villas. Ainsi s'explique comment Saxon, par ces accroissements successifs, représente aujourd'hui une cité véritable.

Il me faut dire maintenant quels motifs m'y ont conduit de nouveau ; ces motifs ont eu un caractère exclusivement médical. Mais avant, vidons un incident qui a bien aussi son importance ; cet incident le voici :

La direction des thermes de Saxon avait, depuis quelques années, cherché dans l'exploitation des jeux de hasard un genre de succès qui devait forcément en éloigner la clientèle sérieuse, et imposer aux médecins la plus grande réserve. MAIS AUJOURD'HUI LES JEUX SONT FERMÉS POUR NE PLUS SE ROUVRIR. Il n'est donc pas douteux que Saxon, dégagé de cet alliage, ne redevienne promptement ce qu'en réalité il n'a jamais cessé d'être, comme valeur intrinsèque, une station de premier ordre.

C'est en prévision de ce résultat et de l'afflux des malades qui en sera la conséquence, qu'on m'avait prié de me rendre sur les lieux mêmes pour donner mon avis sur la reconstruction des bains et des douches, la réorganisation des étuves, une installation meilleure des salles d'inhalation, de pulvérisation et d'hydrothérapie, pour présider, en un mot, à toute une restauration basée sur ce qui constitue les perfectionnements de l'hydrologie moderne.

Et qu'on ne croie pas que, dans l'énumération que je viens de faire des travaux projetés et déjà même en voie d'exécution, il y ait une sorte de luxe de procédés et d'appareils. Non. L'aménagement de la source de Saxon, pour être complet, n'exige rien moins que tout cela. Songez donc qu'il s'agit ici d'une eau tout à fait à part, puisqu'elle est minéralisée à haute dose par l'iode et le brome, ces agents médicamenteux si puissants et que, de plus, l'iode s'y trouve dans des proportions supérieures à celles qu'on rencontre dans les eaux les plus riches de la même classe !

J'ai dit que l'*eau de Saxon est minéralisée à haute dose par l'iode et le brome.* Laissons parler les chiffres.

D'après les analyses de mon savant et regrettable ami Ossian Henry, chef des travaux chimiques de l'Académie de médecine, cette eau renferme par litre 0gr9480 de principes fixes dont :

Iodures	de calcium de magnésium	0gr 110
Bromures	de calcium de magnésium	0gr 041

Ce qui représente 0gr0937 d'iode pur et 0gr0324 de brome pur.

J'ai ajouté que l'*eau de Saxon est une des eaux les plus riches de la même classe.* Or, l'iode est, plus encore que le brome, le véritable agent thérapeutique de cette catégorie d'eaux.

Qu'on ne s'étonne pas de la quantité énorme d'iode que contient l'eau de Saxon. Le sol d'où elle s'échappe en est imprégné ; c'est au point que, dans la roche dite dolomie on le distingue à l'œil nu, en même temps que son odeur le trahit.

Il résulte de cette disposition géologique que toutes les sources de l'endroit, qui servent soit pour la boisson, soit pour les usages culinaires, renferment un peu plus ou un peu moins d'iode. Ainsi s'explique comment je n'ai pas vu un seul goîtreux parmi la population de la nouvelle ville qui avoisine les bains. Qui ne sait en effet que l'iode est le grand préservatif du goître et au besoin qu'il en constitue l'agent curatif ? C'est à l'absence de ce métalloïde dans la plupart des cours d'eau qui alimentent le Valais qu'on attribue la fréquence extrême (1) de cette disgracieuse affection parmi les indigènes.

Un mot maintenant sur l'action médicinale de l'eau de Saxon, dont la composition fait déjà pressentir les effets.

C'est l'eau par excellence quand il s'agit de tempéraments lymphatiques et d'engorgements strumeux. Son absence de saveur en fait surtout un remède supérieur à tous pour l'enfance. C'est qu'en effet, si « cet âge est sans pitié » pour les autres, il l'est surtout pour lui-même. Essayez donc de faire prendre à un enfant, par la seule voie de la persuasion, un médicament quelconque ! Lors même que ce médicament n'aura aucun goût désagréable, il suffira qu'il se doute que c'en est un, pour qu'il le repousse avec énergie, violence même. Au contraire, le-lui administrez-vous aux repas, comme on le fait pour l'eau de Saxon, mêlée avec du vin, dès l'instant où rien ne lui en décèle la nature,

Heureux dans son erreur, l'enfant boit la santé.

L'eau de Saxon est de même un remède énergique et souverain contre les vices du sang ; mais c'est surtout contre les maladies de la peau qu'elle opère quelquefois de vrais miracles ; sous ce rapport elle est l'équivalent de la source de Loëche.

1. J'ai entendu, à ce propos, raconter l'anecdote suivante qui, si elle n'est pas vraie, a du moins le mérite, comme disent les Italiens, d'être *bene trovata.* Un enfant du pays rencontra un touriste étranger qui, pour se mettre plus à l'aise, avait ôté sa cravate, montrant ainsi son cou à nu. Vivement impressionné de ce qu'il ne lui voyait pas de goître, l'enfant retourna en toute hâte vers sa mère, et, du plus loin qu'il l'aperçut : « Maman, lui cria-t-il, en riant « aux éclats, que c'est drôle ! Un monsieur qui a le cou comme une « oie ! — Mon enfant, lui répliqua-t-elle d'un ton sévère, c'est très- « mal de rire ainsi. On ne doit jamais se moquer de quelqu'un qui « n'a pas tous ses membres. »

si même souvent elle ne lui est supérieure. Ceci me rappelle le fait que voici :

A mon dernier voyage à Saxon, on me montra, comme objet de curiosité, dans le grand salon de l'établissement, un homme d'une quarantaine d'années qu'on appelait le « lépreux » encore bien que rien extérieurement n'annonçât en lui de maladie de ce genre. Je sus alors que ce nom lui était venu de ce qu'en arrivant à Saxon, il avait la figure, les mains et le reste du corps tout couverts d'une véritable lèpre. Bien entendu, on lui défendit l'entrée du Casino, tant qu'il ne serait pas guéri; il commença donc de suite son traitement. Les eaux agirent sur lui avec tant de succès, qu'au bout de peu de temps il ne restait pas traces de l'éruption. A dater de ce moment, l'interdit fut levé! et il fut jugé *dignus intrare* dans le sanctuaire de la roulette. Quand je l'aperçus, il jouait un jeu d'enfer! D'où je serais tenté de conclure qu'il est plus facile encore de guérir une maladie de peau que cette autre maladie qu'on appelle la « passion du jeu. » Il est vrai que pour obtenir une cure radicale, l'autorité, ainsi que nous venons de le dire, a eu recours à un moyen plus radical encore : LA SUPPRESSION MÊME DES JEUX.

Les eaux de Saxon ne contiennent pas seulement de l'iode et du brome ; on y a découvert également de la lithine. Ainsi s'explique comment M. le Dr Boyer, qui a fait de ces eaux une étude si complète, dit en avoir obtenu d'excellents effets dans le traitement de la goutte.

Enfin, l'eau de Saxon représente une des formes les plus assimilables de l'alimentation iodée et, par suite, ainsi que j'en ai déjà eu maintes fois la preuve, c'est peut-être l'eau la plus apte à combattre l'obésité.

Beaucoup d'autres sources sont réputées posséder la même vertu ; telles sont, en particulier, celles de Marienbad. Seulement alors c'est moins l'eau qui agit que l'artifice de son emploi. On a recours en effet aux purgations de tous les jours, aux exercices répétés et aux sudations forcées ; c'est une variante de la méthode d'*entraînement*. A Saxon, au contraire, il suffit de boire l'eau de la source, avec suite, et aux repas, cette eau opérant par sa seule action.

— Mais en voilà assez pour aujourd'hui sur cette importante station balnéaire, puisque ce n'est pas le moment de s'y rendre. Je n'ajoute qu'un mot.

L'eau de Saxon supporte parfaitement le TRANSPORT, sans éprouver d'altération appréciable soit dans sa composition chimique soit dans son action médicinale. Elle doit en partie cette immunité aux soins extrêmes apportés à sa mise en bouteille. Prise sous cette forme, associée au vin, comme eau digestive, fondante et dépurative, elle rend, dans certains cas, presque autant de services, loin de la source, que quand on la boit à la source même.

Dr CONSTANTIN JAMES.

LA SCIENCE EN FAMILLE

LE PHONOGRAPHE

« En pleine mer nous trouvant, Pantagruel se leva et tint en pieds, et nous dit : « Compagnons, oyez-vous rien? Me semble que je ois (entends) quelques gens partant en l'air, et toutefois je n'y vois personne... »

« Alors nous fut avis que nous oyons pareillement, ou que les oreilles nous cornaient... et plus nous écoutions, plus nous discernions les voix, jusqu'à entendre mots entiers. Ce qui nous effraya grandement, et non sans cause, personne ne voyant, et entendant voix et sous tant d'hommes que de femmes, d'enfants, de chevaux. »

— Fuyons, dit Panurge, nous sommes perdus, fuyons. Il y a embuches autour de nous, fuyons!

« Lors le pilote de *la* navire : « Seigneur, dit-il, de rien ne vous effrayez. Ici est le confin de la mer glaciale, sur laquelle fut au commencement de l'hyver passée grosse et felonne bataille entre les Arisnaspiens et les Héphelibates; lors gelèrent en l'air les paroles et cris des hommes, femmes, les *chaplis* (bruits, chocs), des armes, les hurtis des harnois, les hennissements des chevaux et tout autre effroi de combat. A cette heure, la rigueur de l'hyver passée, et advenant la serénité et tempérie (l'adoucissement) du temps, elles fondent et sont entendues. »

— Par Dieu, dit Panurge, n'en pourrions-nous voir quelqu'une ?

— Tenez, tenez, dit Pantagruel, en voici qui encore ne sont dégelées!

« Lors nous jeta sur le tillac pleines mains de paroles gelées, qui semblaient dragées de diverses couleurs — lesquelles fondaient en nos mains comme neige, et les entendions réellement — mais sans les comprendre, car c'était langage barbare, excepté un assez grosset morceau, lequel Jean l'ayant échauffé entre ses mains, fit un son tel que font les châtaignes jetées en la braise sans avoir été fendues, lorsqu'elles s'éclatent; et nous fit tous de peur tressaillir. »

— C'était, dit frère Jean, un coup de faucon (petit canon) en son temps

« Puis en ouîmes d'autres qui, en dégelant, rendaient son, les unes comme de tambours ou de fifres, les autres comme de clairons et trompettes..... »

Il y aura tantôt trois siècles et demi que le joyeux cure de Meudon laissa tomber de sa plume cette page que, depuis, les lecteurs du *Pantagruel* ont tous considérée comme une des plus originales, des plus étranges, des plus fantaisistes *impossibilités* imaginées par cet esprit si éminemment original, si spontanément étrange, si magistralement fantaisiste qui s'appelle Rabelais.

Le chapitre « *Comment, en haulte mer, Pantagruel ouït diverses paroles desgelées* » est resté, en un mot, comme le prototype de la spirituelle extravagance.

Or, en supposant qu'il nous soit donné de fouiller dans les correspondances qui s'échangeront lorsque

quatre siècles auront passé sur le fameux chapitre, — soit vers 1930, pour prendre environ la date du quatrième centenaire du *Pantagruel*, — voici, j'imagine, quelques-uns des passages qu'il nous sera possible de rencontrer.

Je fracture une boîte aux lettres de ce temps — où, pour de bonnes raisons, il me sera certainement interdit de fracturer n'importe quoi — je décachète au hasard, et je prends ce qui me semble bon à prendre.

Dans l'épître qu'un jeune provincial, nouvellement débarqué dans la capitale, adresse à sa famille :

« ... Il m'a suffi de me nommer pour que M. de P... qui, au premier abord, m'avait semblé très-froid, très-retenu, soit avec moi d'une expansion, d'un abandon charmants. »

— Comment ! s'est-il écrié, vous êtes le petit-fils de mon vieil ami André ! Ma maison est la vôtre, et pour commencer vous dînez ce soir avec nous... Ah ! sans façon ! en famille.

J'ai donc accepté le dîner sans façon, qui s'est passé le plus tranquillement du monde, entre quatre convives : Monsieur, Madame, la vieille sœur de celle-ci, et moi. Après le repas, je m'attendais à ce que ces bonnes vieilles gens me proposassent de faire le quatrième à une partie quelconque. Mais point, Dieu merci ! car vous savez combien j'abhorre le jeu ! On a d'abord causé un peu au salon de choses et d'autres ; puis M. de P... est allé chercher sa boîte, ou plutôt ses boîtes, à *phonographies* — (car il faut que vous sachiez que M. de P... est grand collectionneur de *phonographies*). Il a commencé, m'a-t-il dit, sa collection en 1882 — vous voyez que cela remonte loin — et il y a joint, autant que possible, les autographes et les photographies des personnages, ce qui compose, je vous assure, une galerie des plus intéressantes.

« Comme M. de P... fut autrefois, c'est-à-dire dans les vingt dernières années du XIXe siècle, en relation avec l'élite des divers mondes : littéraire, artistique, politique ; il y a dans sa collection des souvenirs exceptionnellement précieux, sous la triple forme de la photographie, de l'autographie et de la phonographie ; car enfin, avoir sous les yeux le portrait d'un homme célèbre, en même temps que son écriture et, de plus, l'entendre parler, n'est-ce pas une véritable résurrection de cet homme ?

— Cher enfant, aimez-vous les beaux vers ? m'a-t-il d'abord demandé.

— Beaucoup, monsieur. Je sais par cœur à peu près la fleur de nos classiques modernes.

— Alors, écoutez. Voyons si vous reconnaîtrez cela.

Et M. de P. ayant garni le phonographe, l'instrument commença de réciter... et quel récit !...

— Mais c'est du Victor Hugo ! m'écriai-je.

— Sans doute. Et c'est Victor Hugo qni parle. Le grand poëte avait quatre-vingt cinq ans, quand à une de ses soirées, je fus assez heureux pour obtenir cette empreinte phonographique.

Vous pensez si j'écoutai ravi ! si la vibration de cette illustre voix me causait de profondes impressions ! Et si, le portrait du maître classique étant devant mes yeux, une lettre de lui étant ouverte sur la table, je devais croire à la réalité de sa présence !...

Pour faire diversion, M. de P. mit dans l'instrument la voix quelque peu excentrique de certaine diva populaire, dont le nom m'échappe, mais qui, dit-il, était en grande vogue vers 1890. La chanson qu'elle nous chanta — ou plutôt la niaiserie qu'elle débita en ayant l'air de chanter, ne me parut avoir, ma foi, ni queue ni tête... Il y avait là des *dzin!* des *rapata-pif*, des... que sais-je ?...

— Eh bien ! mon enfant, voilà ce dont les Parisiens raffolaient en ce temps-là, ce que tous les orgues de Barbarie ressassaient sous les fenêtres des bons bourgeois, et ce qui rapportait des sommes fabuleuses à l'exécutant et aux... *auteurs*. Maintenant voulez-vous un fragment de sermon du père S... un oratorien qui, vers la même époque, sembla devoir faire renaître les plus beaux jours de la chaire, mais qui tout à coup disparut, et s'en alla finir en quelque mission lointaine.

Et nous eûmes une page d'une ardente, d'une sublime éloquence.

— Vous plaît-il, une péroraison recueillie sous la coupole Mazarine, un jour où prenait séance parmi les quarante certain immortel dont vingt ans ont suffi à tuer le nom aussi bien que les œuvres.

Et nous entendîmes une espèce de murmure somnifère, dont M. de P. nous dédommagea en demandant à l'appareil de nous redire un chant de colibri dernièrement rapporté en droite ligne des régions équatoriales ; car vous savez que, depuis quelques temps, des spécialistes ont imaginé d'aller, sur les lieux mêmes, *phonographier* les refrains d'oiseaux exotiques...

Dans une lettre de Madame à Monsieur, qui voyage :

« Bien t'en a pris, mon cher ami, de me laisser les quelques paroles que tu sais pour en user à l'égard de Bébé qui, toi absent, et habitué qu'il était à s'endormir sa main dans ta main, ne voulait pas admettre un coucher autrement ordonné.

— Petit père est là, à côté, lui ai-je dit ; et il va te dire que si tu es bien sage, bien obéissant, il te rapportera de jolies choses.

— Eh ! je sais bien que petit père n'est pas là.

— Ah ! tu crois ! Eh bien, écoute.

Sur quoi un coup au phonographe : « Si bébé est bien sage, a dit ta voix, il aura toutes sortes de belles choses.

— Tiens, oui, papa est là ! alors je serai bien sage. »

Et il est bien sage.

Dans la réponse de monsieur à madame :

« De même que, dis-tu, j'ai bien fait de laisser là-bas, les paroles à l'adresse de bébé, qui ne se serait jamais endormi, sans leur intervention, de même je me félicite d'avoir apporté son « *Bonsoir, petit père !* » sans lequel, je t'assure, il m'eut été difficile de trouver le sommeil, en ces froides chambres d'auberge. »

Dans la lettre d'un correspondant de l'Académie des sciences :

« J'ai l'honneur de transmettre à l'Académie la phonographie de la détonation complexe qui accompagnait la chute du bolide dont j'ai entretenu mes honorables collègues dans ma dernière lettre. L'Académie aura ainsi une nouvelle fois la preuve

de l'avantage qu'il y aurait pour la science à installer dans tous les lieux d'observation un phonographe enregistreur permanent... Toutes les personnes d'ici qui ont entendu la détonation aérolithique, et à qui j'ai fait entendre la *phonographie* que j'adresse à l'Académie s'accordent à reconnaître que l'empreinte a été d'une fidélité rare... »

Dans la lettre d'un impresario de province à l'agent chargé à Paris, de recruter les artistes :

« Mon ténor et ma Dugazon ont été *chutés* hier dans la *Dame blanche*, qu'ils avaient prise pour pièce de début; envoyez-moi au plus vite deux ou trois phonographies de ténors dans

« Viens, gentille dame ! »

et autant de Dugazons dans

« D'ici voyez ce beau domaine !...

pour que je puisse choisir... en consultant quelques amateurs.

A la quatrième page d'un grand journal :

« Une dame âgée, de santé délicate, demande une dame de compagnie ayant les manières distinguées, la voix très-douce et sachant lire avec correction et avec quelque élégance. Bonnes conditions. Envoyer phonographie de la première page de *Picciola*... »

Etc., etc., etc., etc.

Oui, voilà certainement ce qui se lira communément sur le papier que noirciront nos petits-fils et nos petits-neveux. Et alors Rabelais semblera bien plus étonnant, dont la pittoresque divagation n'aura été rien de moins qu'une prescience d'une belle et bonne réalité.

Mais comment ? par quel voie la venue de cette réalité ?

Tout simplement par le passage dans la pratique usuelle d'un principe qui n'est guère encore que théoriquement démontré, mais qui ne saurait tarder à prendre rang parmi les merveilles dont notre siècle aura doté les siècles à venir.

— Mais ce principe ?...

— Simple comme tout ce qui est superlativement ingénieux.

— En ce cas, voyons.

— Patience ! Je n'ai rien encore à vous montrer, mais écoutez, et vous allez certainement comprendre. Le téléphone nous est acquis dès à présent n'est-ce pas? c'est-à-dire que dès à présent nous savons qu'une plaque vibrante, placée devant les pôles d'un aimant, mis en relation avec un fil métallique, peut, par les vibrations que lui impriment la parole, le chant, un bruit quelconque, faire qu'à l'autre bout du fil, une plaque analogue répète rigoureusement ces vibrations, et par conséquent rende perceptible à cet autre bout de fil la parole, le chant, le bruit quelconque. Tout le téléphone, dont nous nous sommes entretenus dernièrement, est là.

En quoi donc consiste le principe du téléphone ? En vibrations dont l'ampleur, la durée, le caractère particulier se modifient au point d'envoi, comme au point d'arrivée, par la nature des vibrations dont l'appareil a subi l'influence.

Or, imaginez, comme annexe à l'appareil primitif, un enregistreur, recevant des empreintes analogues à ces systèmes de courbes dont nos météorologistes font usage pour indiquer les fluctuations de température, les aéronautes pour tracer leurs échelles d'altitudes — ou plutôt imaginez des espèces de rouleaux d'orgue de Barbarie, des planchettes de pianos automatiques se *pointillant* d'eux-mêmes... puis transportez ces rouleaux, ces planchettes, ces... l'on ne sait pas encore bien quoi, au télephone qui, sous leur influence, se remet à produire des vibrations analogues à celles qui ont laissé leur empreinte...

Et vous avez la théorie, l'idée première dont plusieurs *trouveurs* se disputent aujourd'hui la paternité, sans avoir bien effectivement réussi encore à l'affirmer dans la pratique.

Mais patience ! vous disais-je, un effort de recherche, une lueur d'ingéniosité de plus ; et le pas décisif sera fait, qui transformera toutes nos apparentes fantaisies de tout à l'heure en incontestable réalité, et décernera à l'auteur du *Pantagruel* le titre de jovial prophète.

E. M.

SOUVENIRS DE VOYAGES

UNE REVUE A SAINT-PÉTERSBOURG

J'ai assisté à bien des revues : aucune ne m'a paru comparable à celle qu'il me fut donné de contempler à Saint-Pétersbourg, en mars 1873.

Cette année-là le césarévitch était malade, et les bruits les plus fâcheux avaient circulé sur l'issue probable de la maladie. Tous les matins les journaux français envoyaient des reporters prendre des nouvelles de l'illustre malade : ils se rencontraient avec leurs confrères de la presse russe et européenne; car, si un malheur fût arrivé, l'importance qu'aurait eue un tel événement n'échappera à personne. Je ne dis rien des franches et sincères sympathies dont le jeune prince, à juste titre, était l'objet. Enfin, la revue annuelle était mise en question. Comment se réjouir, comment aller à la parade, quand l'héritier de Russie, le futur empereur de soixante-quinze millions d'hommes, était à la veille de mourir ?

C'était un pieux et touchant spectacle celui que présentait le palais de l'héritier présomptif, en cette saison mortellement triste ! Le deuil des serviteurs, qu'on appellera courtisans si l'on veut, n'avait rien de simulé ou de factice. C'était bien une douleur vraie, franche et patriarcale. Parfois même l'expression du chagrin public prenait un aspect de sombre et austère poésie. Du moins, c'est l'impression que j'éprouvais lorsque le matin, en me rendant à mes occupations, je pouvais voir un peuple entier, attaché aux grilles du jardin, se fixer dans une attitude de respect silencieux à une place que la pluie et les neiges avaient détrempée et qu'on aurait crue intenable. Ces moujicks, dans leur peine presque in-

consciente, me paraissaient des hommes de foi, des gens d'un autre âge. Je leur savais gré de leur muet et farouche recueillement.

Enfin un matin, par un clair soleil (en mars le soleil russe réapparaît), une heureuse nouvelle fit bondir le cœur de la cité : le césarévitch allait mieux, il était sauvé !

Deux ou trois jours après, l'annonce de la grande revue paraissait dans le *Messager officiel.*

Ce n'est pas un petit travail que celui d'organiser une pareille fête militaire, en Russie surtout. Il n'est pas de corps qui ne se crût déshonoré s'il n'y prenait part, et il n'est pas jusqu'aux contingents extrêmes des deux Asies qui ne veuillent se voir représentés à cette solennité belliqueuse.

Les sentinelles du fleuve Amour et celles du sud de la Caspienne pensent six mois d'avance à envoyer leurs députés au bord de la Néva.

C'est au champ de Mars que les troupes se massent, défilent et se jugent. Cette année-là, vu la joie universelle, il fut décidé que le caractère de la revue serait modifié.

L'état-major fut chargé d'élaborer le plan d'une petite guerre.

L'emplacement où les opérations devaient avoir lieu n'avait pas besoin d'être changé. Effectivement, le champ de Mars présente un caractère spécial essentiellement favorable aux évolutions militaires, surtout à celles que nécessite un simulacre de combat.

Le champ des manœuvres russes est un immense quadrilatère, bordé au nord par les quais de la grande Néva, à l'est par les fossés et les grilles du Jardin d'hiver, à l'ouest par une rangée de palais et de casernes séparés par des ruelles, au sud par le canal de la Moïka, une série de ponts et le théâtre Michel, justement celui qu'illustre depuis tant d'années la célèbre troupe française.

On juge des péripéties qu'allait amener une pareille complication de lieux : la Néva, d'après les plans de l'état-major, était fortement occupée par une armée ennemie qui s'était emparée du quartier des Vieux-Russes (le Vassili-Ostrof) et menaçait directement, à gauche le palais de l'empereur, à droite les jardins et le palais de l'Exposition, toute la ville neuve, la perspective, les gares, les bazars, enfin tout !...

Il s'agissait de déloger l'ennemi, de le refouler hors des murs, derrière le pont de la Leïténaïa, et pour cela on devait successivement employer :

1° les régiments de Paul;
2° les régiments de Préabrajensky;
3° les cavaliers Circassiens et Tcherkesses;
4° les réserves Tatares;
5° les régiments d'Asie;
6° la garde impériale.

Cette dernière ne devait donner qu'en cas d'extrême péril.

L'ennemi était représenté par trente mille fantassins de l'infanterie ordinaire, braves enfants de tous les gouvernements de l'empire, vêtus de la longue capote couleur gris de lin, chaussés de fortes bottes en feutre et coiffés du képi français, de ce képi élégant, chaud et commode auquel nous avons renoncé on ne sait trop pourquoi.

Les autres troupes engagées présentaient un effectif de quarante-cinq mille hommes : c'était donc soixante-quinze mille soldats qui allaient se battre sous nos yeux.

Une belle revue, la plus belle du siècle, doublée d'une petite guerre et d'un semblant de bataille, ces milliers d'hommes convoqués pour le plaisir de nos yeux, ces fêtes grandioses d'une nation calme et puissante à qui, en pleine paix, il ne déplaisait point de sentir l'odeur de la poudre, tout cela, tout ce trouble, tout cet appareil me faisait songer malgré moi aux temps évanouis, à ces époques où, sur un mot des Césars, les naumachies mettaient en ligne des flottes colossales et contraignaient à s'égorger dans un cirque vingt mille gladiateurs Thraces ou Gaulois.

La comparaison, d'ailleurs, n'était point aussi forcée qu'on pourrait le croire.

Les soldats russes vivent dans un état d'extrême ignorance, et le mot de petite guerre, si bien compris par nos troupiers, ne leur apparaît pas bien clairement. Il n'est pas rare qu'ils s'imaginent qu'en effet on se bat pour de bon. Alors l'imagination de ces enfants du Nord, si patriotes, si sauvages au fond, s'enflamme : une rage militaire, une fureur de sang les saisit. A un certain moment, surexcités par le bruit retentissant des cuivres, par le son lourd et répété des tambours qui battent la charge, par les tonnerres redoublés des canons qui font feu à toute volée, les voilà qui s'élancent avec un grand hourrah et, saisis de folie, courent à l'obstacle placé devant eux.... Malheur alors à qui résiste ! Si l'ennemi ne se dérobe par une prompte fuite, il est littéralement écrasé par ces grands enfants, qui prennent leur rôle au sérieux et ne savent pas jouer.

Le matin du jour où devait avoir lieu la revue, il faisait un de ces froids secs si connus en Russie où l'on dit « qu'on voit le froid, » mais qu'on ne le sent pas. C'est lorsque le ciel est net, clair, l'air transparent, et qu'aucune humidité, aucune vapeur ne vient ternir l'atmosphère. Il eût été difficile de souhaiter et d'obtenir une journée plus favorable. Le traînage était excellent, — abondant par les neiges qui étaient tombées depuis des mois sans interruption, dur au marcher, mais laissant aux traîneaux une grande facilité de sillage. Les rues, les avenues, les toits des maisons, les canaux, les ponts étincelaient aux moindres rayons. — Ce vaste drap blanc, d'un blanc chaste et splendide, qui couvrait partout la cité, était comme un vêtement de fête, un manteau de circonstance, semblable à ces grandes draperies, couleur de cire vierge, dont la garde impériale couvre ses épaules les jours de gala.

Le défilé, qui dura trois heures, fut éblouissant, et d'une telle diversité que pas un spectateur ne songea à se plaindre de la longueur du spectacle.

Une sorte de splendeur sauvage semblait vêtir toutes ces troupes barbares qui, encore malgré moi, me reportaient aux époques disparues des Pharaons et des Xerxès.

C'étaient surtout les musiques militaires et les chants, les sifflements, les cris bizarres des différentes troupes, qui produisaient sur moi cette impression archaïque. Les résurrections qui se faisaient dans mon esprit étaient évoquées par l'étrange sonorité d'instruments singuliers, venus des déserts,

datant d'époques inconnues, et sur lesquels des mains brutales exécutaient des roulements, des fantaisies, des cascades de bruits dissonants, discordants, inharmoniques, et pourtant harmonieux, mais d'une harmonie baroque, maladive, aigüe et charmante.

C'était ces cymbales énormes, cristallines comme des cymbales de verre, mais vibrantes comme des gongs chinois.

C'était ces flûtes longues comme les trompettes des triomphes romains ou comme celles que Michel Ange a placées dans la bouche des Buccines du jugement dernier ; or des flûtes russes sortaient un son déchirant et mélancolique, un son pastoral et guerrier, d'une acuité qu'on ne peut décrire et bien faite pour agir fortement sur les nerfs.

C'était ces sistres ou ces chapeaux chinois, qui, frappés à temps égaux, d'un mouvement alternatif, produisaient à la longue un agacement qui n'était pas sans plsisir et qu'on ne pouvait éviter.

C'était ces doubles tambours, portés à dos de mules, meurtris à tour de bras par des soldats asiatiques, mais sur un rhythme lent, voilé, funèbre, qui participe à la fois du pas de charge, du pas triomphal ou de la marche d'une troupe en deuil.

C'étaient enfin les milliers d'instruments de cuivre inventés par les modernes et perfectionnés ou renouvelés par Sax. Sur cette immense traînée de bruits de toutes sortes, les notes claires et drues des clairons éclataient en fanfares joyeuses, comme l'éclat de rire d'un enfant perdu des batailles, comme le défi d'un gai soldat, insouciant et vaillant.

Vers midi le soleil nous retira sa lumière : le ciel resta beau, mais l'astre de la chaleur et de la vie se voilà d'un nuage qui le couvrit tout le jour. La neige se mit à tomber à flocons, et en un clin d'œil les deux armées se trouvèrent vêtues d'un même uniforme, couleur d'argent.

Cependant, sous mes fenêtres, dans l'ordre prévu et selon le rite indiqué, les régiments défilaient, les uns d'un pas rapide, les autres d'un pied lourd et traînant, selon les oscillations imprimées par le hasard à cette immense cohue organisée.

Les régiments de Paul arrivèrent d'une allure pesante : la plupart des hommes qui les composent sont des enfants des steppes, colosses taillés en hercules, résistants à la fatigue, laborieux, patients comme des bœufs dont ils ont le pas infatigable. Ces soldats sont reconnaissables à la mitre rouge, ornée de cuivre jaune, qui leur couvre le front. Plus d'une de ces mitres est trouée. C'est qu'aussi plus d'une est la relique des batailles livrées du temps de Napoléon et d'Alexandre : pieusement ramassée sur le champ de bataille, on a gardé son cuivre, on a changé son drap, et, depuis soixante ans, vingt générations de soldats se la transmettent. Il y a quelque chose d'émouvant et de grand dans ce culte militaire d'une pauvre chose déjà éprouvée par les balles : cette mitre trouée sur le chef d'un soldat est comme l'emblême du courage, du mépris de la vie, passé de main en main, de front en front par des patriotes. souvent inconscients, mais invincibles.

Après eux, plus pimpants, plus aisés dans leur marche et leur tournure, les soldats de Préabrajensky se pressaient, faisant rire sur leur passage le peuple qui les aime, d'abord pour leur humeur facétieuse, ensuite pour la singularité qui préside à leur recrutement. En effet, depuis le règne de la grande Catherine, je crois, aucun soldat ne peut entrer dans cette troupe d'élite s'il n'a les cheveux rouges et le nez camard. Cette fantaisie ridicule, éclose dans le cerveau d'un despote, et qui ailleurs qu'en Russie n'eût vécu qu'un jour, a pris ici force de loi : la clause est religieusement observée ; elle est devenue comme une chose sacrée, nationale, et l'on peut dire que le jour où elle tomberait en désuétude ce régiment perdrait son prestige, son allure, sa valeur, et jusqu'à son nom.

Jusques là le défilé était beau par la multitude des hommes, des chevaux, des munitions : mais les uniformes n'avaient rien d'éclatant. La foule attendait avec impatience les troupes d'Asie ; ce sont les plus belles, les plus chamarrées.

Nous ne nous faisons point d'idée de la fantaisie étrange, imprévue, qui règne dans ces costumes militaires.

Il semble qu'on assiste à une exhibition de féerie, non-seulement à cause des couleurs, des ors changeants, des draps variés, des miroitements ou des miroiteries, des chamarrures, des galons, mais à cause de la disposition ou de la composition, comme on voudra, de ces vêtements multiples où les imaginations de l'Opéra comique viennent s'allier aux sévères inventions des guerriers de tous les temps.

Les Circasssiens et les Tatares surtout semblent s'être donné le mot pour réaliser des rêves d'impossibilités. Ici c'est un régiment entier, coiffé de fourrure, avec justaucorps de velours grenat, aux manches larges et bouffantes en satin jaune, couleur genêt d'Espagne ; là c'est un bataillon coiffé de shapkas dont toutes les plumes retombent en panache sur le côté droit de la figure dont elles masquent la moitié : d'ailleurs des crevés aux manches de satin blanc sur fond de velours noir, un vaste gilet bleu de ciel, sans boutons et lacé.

Voici venir un corps de Cosaques, véritables géants, montés sur des chevaux ridiculement petits : leurs pieds touchent (à la lettre) l'extrême surface du traînage. Quand ils se lancent au galop, ils ramènent leurs jambes contre le corps de la bête. On dirait des démons accroupis qui volent au sabbat.

Majestueusement, voici qu'un bataillon de cavaliers tartares, au pas de ses magnifiques chevaux, s'avance au milieu des applaudissements et des bravos : ce sont des hommes d'une beauté mâle et régulière, d'une taille au-dessus de l'ordinaire et d'une vigueur excessive. Coiffés de casques en fer poli, ciselés en tête de loup, ils portent une cotte de maille sur un manteau de couleur rouge qui traîne jusques sur les reins de leurs coursiers. Leur allure fière et ce costume suranné, mais bien militaire, rappelle les bataillons Germains ou Francs, les escadrons Visigoths, en un mot apporte un parfum des vieux âges de la pourpre et du fer.

Je n'ai rien dit des Tcherkesses : ils sont moins remarqués, quoique également curieux à voir. La plupart sont princes, ils le disent du moins. Jadis, au temps de la conquête et quand leurs pères mirent bas les armes, ils étaient possesseurs d'une trentaine de moutons et prenaient le titre de *Kniases*, intraduisible assurément, mais qui dans les langues orientales emporte avec lui l'idée de majesté, de

grandeur et de force. L'emphase des langues Aryennes semble, par l'éclat des mots et des idées, vouloir consoler l'homme de la petitesse de ce qui l'entoure et de l'humilité de sa condition. Ces princes donc, au nombre de deux mille, vivent à Pétersbourg, casernés dans un palais aux murs nus où ils habitent pêle-mêle, avec leurs chevaux. Les jours de fête, comme les jours de revue, on les voit sortir sur ces bêtes superbes, habillés tous de la redingote circassienne passementée d'argent, portant au côté le kandgiar musulman, et sur le dos un carquois garni de flèches inutiles, mais d'un bel effet. Ces tcherkesses au teint mat, aux cheveux noirs bouclés, porteurs de moustaches énormes, vont d'un train noble et impassible, rigides et muets comme des fatalistes qu'ils sont, obéissants d'ailleurs et résignés. Au moment où ils passèrent, un ouragan de neige, tourbillonnant sous un vent aigre et glacé, enveloppa leur escadron, et ces fils d'un ciel ardent passèrent dans cette brume blanche comme dans un linceul : jamais plus le tcherkesse n'aura sa liberté ; jamais plus il ne reverra son soleil.

Le peuple, qui regardait passer l'avalanche des conquérants et des conquis, était massé sur les trot-



Une revue à Saint-Pétersbourg, dessin de E. Morin.

toirs, sur les perrons, sur les bancs des promenades publiques. Partout où une ouverture pouvait laisser passer une tête, on voyait deux yeux avidement braqués. Mais déjà il se faisait tard ; des signes d'impatience éclataient ; le peuple, à qui on avait promis une guerre, voulait la guerre... Car le peuple est le même partout.

Alors, comme lorsque le rideau se lève et que la grande pièce va commencer, un silence se fit. Les voitures prirent rang de face, la tête des chevaux tournée vers le champ des manœuvres. Les carrosses de la cour, énormes comme ceux de Louis XIV, agrémentés dans un goût faux et criard, faisaient une tâche brillante au milieu des équipages noirs, qui s'écartaient à une distance indiquée par les convenances de la police municipale et du respect national.

Quand l'état-major fût en place et que les chefs militaires de toutes les nations se furent groupés, et au milieu d'eux le général Le Flô, notre vieux et cher breton, deux coups de canon partis de la forteresse donnèrent le signal du combat.

Un cri immense, d'une intensité surhumaine, partit de soixante et quinze mille poitrines, un cri profond, rauque, universel, et si fort que les corbeaux, perchés sur les arbres du Jardin d'hiver, s'envolèrent

avec des croassements formidables, note lugubre dans ce gai concert, et que plusieurs oiseaux, qui passaient au-dessus de la plaine, tombèrent foudroyés.

Alors, avec des mouvements lents et presque félins, les régiments s'observèrent, laissèrent de leurs flancs les bataillons s'échapper, les bataillons se scindèrent en compagnies, les compagnies s'égrenèrent en tirailleurs, et la fusillade commença.

Les coups secs des fusils Martini semblaient faire un bruit de grêle, comme lorsque, sur nos toits de zinc, les grêlons tombent et crépitent.

Je ne sais comment on se bat dans les vraies batailles ; mais en toute assurance je puis dire que l'effet de ce simulacre fut poignant, presque tragique.

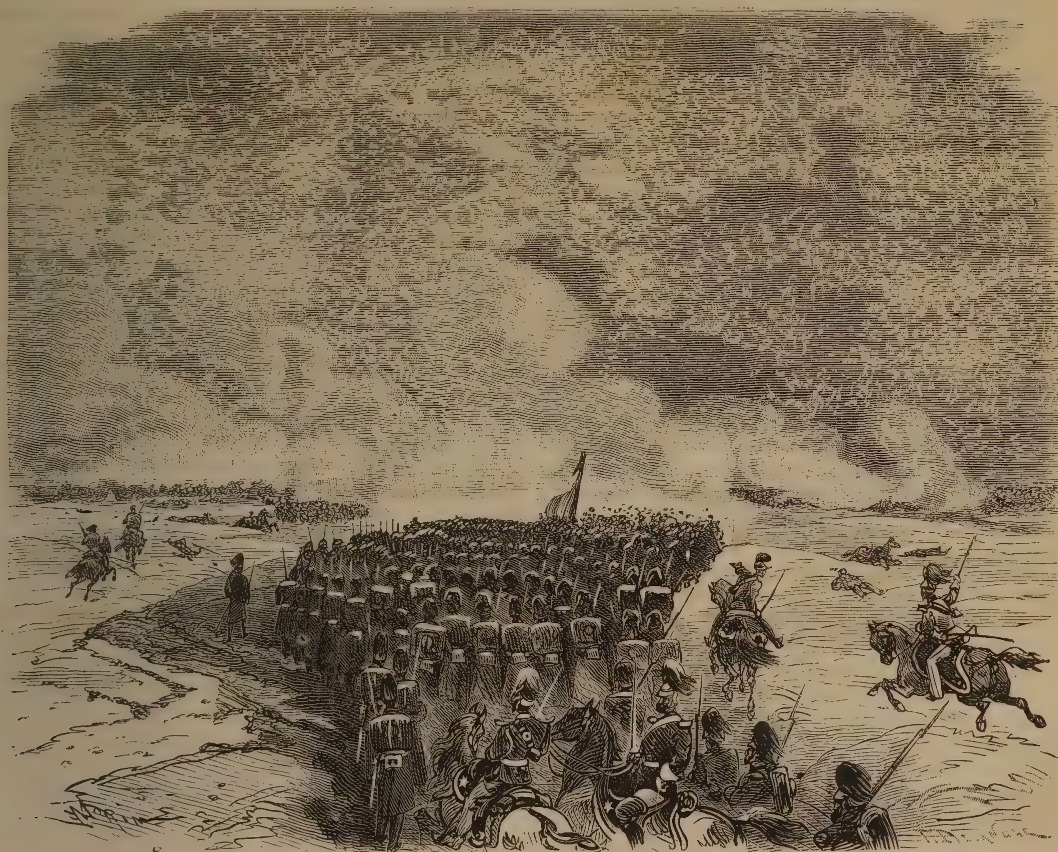
Les effets de mise en scène militaire avaient été réglés par l'état-major avec le soin, avec l'extrême souci du metteur en scène de M. Castellano donnant le « *Régiment de Champagne.* »

Ici un soldat doit tomber.

Là un canon doit rester en déroute.

A droite, c'est un escadron de cavalerie qui s'engouffrera dans un fossé.

A gauche, ce beau régiment, composé de dix-huit



Une revue à Saint-Pétersbourg, dessin de E. Morin.

cents hommes, perdra mille hommes sous le canon.

Tous les tirailleurs devront tomber à un moment réglé, et tout ce vaste peuple d'héroïques comparses ne devra se relever qu'à la fin, quand, la bataille finie, trois coups de clairon, partis du pied de la tribune impériale, diront au soldat russe « Lève-toi ! »

Qui a vu ce spectacle a compris la force de ce verset de Job : « Mes cheveux se dressèrent sur ma tête, et le poil de ma chair se hérissa d'horreur. »

Oh ! nous savions bien que ce n'était pas vrai, que ce n'était là qu'un jeu, que tous ces morts étaient des vivants !...

Nous savions bien que ces disparus, ces blessés, ces prisonniers, étaient tous amis, tous frères, tous bien portants et vaillants !

Eh ! bien, n'importe ! — Ce qui n'était pas vrai ce jour-là est devenu terriblement réel ! Ce qui faisait frissonner ce jour-là d'un frisson presque doux (puisqu'on savait que ce n'était pas vrai) n'est-il point devenu un fait, ne s'est-il point transformé en acte ? Les dix mille Russes qui en trois heures sont tombés à l'assaut de Plevna n'étaient-ils pas les mêmes, ou les fils des mêmes ? Et n'avions nous point alors comme un pressentiment, un instinct des grandes luttes futures et des massacres à venir ?

Le régiment de Préabrajenstry avait reçu l'ordre de plier : il plia. Ce fut à regret. On le vit bien, quand ces mâles soldats, enfiévrés par le bruit et l'âcre senteur des poudres brûlées, feignant au milieu du bruit, d'oublier les ordres, se retournèrent comme des forcenés, et d'un coup sec, entrèrent comme un coin dans les rangs pressés des soldats de Paul, qui protégeaient leur retraite.

Ce fut une indescriptible mêlée, des cris déchirants, imprévus, des chocs étranges, des amoncellements épiques, des étreintes farouches, un amalgame d'armes, de corps, de chevaux que je n'avais même pu rêver.

A cette vue, l'état-major expédia des estafettes ; mais que pouvaient-elles, qu'eussent-elles pu contre ces vagues humaines ?

Alors l'empereur expédia une batterie dont les canons prenant ces deux régiments en flanc essayèrent par des volées retentissantes de leur faire entendre la voix de la raison.

Les soldats comprirent en effet, et d'un bond unanime, les uns en arrière, les autres en flanc, opérèrent un divorce soudain, si bien que ce désordre affreux donna tout à coup l'idée de la plus stricte précision et de la plus admirable harmonie.

L'effet fut immense : un applaudissement s'éleva pour récompenser ces manœuvriers étonnants.

Cependant le bruit s'était répandu que l'armée ennemie, loin de plier, venait de traverser la Néva au pont de bois, et par un mouvement tournant menaçait les derrières des forces russes.

Aussitôt partirent les Circassiens et les Tcherkesses, véritables éclaireurs, dont les chevaux, d'une agilité surprenante, s'élancèrent comme la foudre et s'arrêtèrent nets comme par un ressort. Mais les troupes asiatiques font plus de bruit que de besogne ; elles paradèrent, et s'étant aperçues que le Jardin d'hiver était plein d'ennemis, elles revinrent l'annoncer dans le plus grand calme, mais sans avoir rien fait.

La situation était critique : le canon, qui ne cessait de gronder, avait renversé la moitié des troupes ; le sol était jonché de cadavres ; à chaque instant les ambulances se remplissaient de blessés. On reculait. Des compagnies entières, captives, avaient jeté leurs armes ; on les voyait de loin emmener derrière la Néva. Positivement, l'ennemi avançait ; un peu plus, et la famille impériale, l'empereur, l'impératrice et les grands-ducs étaient cernés dans le palais d'hiver.

Il fallait une résolution soudaine ; il fallait un grand coup.

Alors la garde impériale parut.

Lente, grave, dans le calme de sa terrible force et de son immuable majesté, la belle garde des vieux tsars s'avança au pas de ses chevaux noirs, au front étoilé.

Je ne sais quel sentiment indéfini où tout avait place nous saisit tout entiers : la passivité de l'homme, la discipline, l'obéissance avaient fait ces merveilles, ces merveilles détestées du penseur, son effroi et sa méditation.

Devant la garde tout plia. Elle passa sur toutes ces ruines, à côté de toutes ces défaites, comme l'image de la Fatalité, de la Nécessité invincible. Victorieuse après un court galop, elle dégagea les rives de la Néva, balaya les voltigeurs du Jardin d'hiver, et de son même pas tranquille vint se ranger au bas de la tribune où était Alexandre II.

A ce moment le ciel sans soleil était pourtant splendide, un véritable ciel d'Orient, comme on n'en voit que sous les latitudes extrêmes ; sur un fond d'un vert pâle, des nuages roses aux bords frangés de pourpre, des vapeurs cuivrées glissaient légèrement pour aller se perdre à l'horizon, où tout se confondait dans une large bande violette. Sur les casques des gardes du tsar, casques d'argent surmontés d'un aigle aux ailes éployées, ces reflets tombaient d'aplomb et jouaient dans une lumière crue d'un saisissant effet.

Quand les soldats furent rangés devant leur prince, ils tirèrent l'épée et saluèrent.

C'est à ce moment que les notes claires d'une trompette de cuivre permirent le réveil aux morts.

Ils se dressèrent d'un mouvement vif et spontané qui fit rire : ils tenaient à la vie, et je crois bien que si on les avait consultés sur la moralité de cette comédie gigantesque, ils auraient reproduit dans leur patois ce vers d'un ancien :

Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi

« Quand les Atrides se disputent, ce sont les Grecs qui pâtissent. »

ERNEST LAVIGNE.

RÉCITS HISTORIQUES

CHIMÈNE (1)

Don Pedro sortit, et en l'accompagnant le camerero, habitué à étudier le visage de son maître, dit tout bas : « La lettre de votre père a produit le plus grand effet ; jamais je n'ai vu Sa Majesté plus agitée. »

La lettre d'Escovedo, qu'il avait écrite une heure avant de mourir comme s'il eût su que ce qui allait arriver, contenait la dénonciation des relations de la princesse d'Eboli avec Antonio Perez. Rien n'y manquait, ni date, ni indications certaines, ni témoignages. Ces relations, écrivait-il, étaient connues de toute l'Espagne et il n'existait pas un Castillan qui n'en fût révolté. Escovedo affectait de ne parler qu'au nom de la famille indignée de la princesse, mais, en réalité, le confident de don Juan savait bien frapper rudement l'orgueil du roi. — « Quoi, se dit en effet Philippe, cette femme que j'ai daigné honorer de mon amour, cette femme que j'ai comblée de ma royale faveur m'a indignement trompé ! Son fils, que j'ai fait prince de Pastrana... Ah comme ils

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

m'ont joué ! Sachant qu'Escovedo connaissait leur intrigue et craignant qu'il parlât, ils ont voulu sa mort; et avec quelle perfidie Perez m'a amené à la vouloir aussi ! Ils l'ont tué parce qu'il défendait mon honneur !

Philippe II voyait juste, lui aussi voulait une vengeance, il la voulait éclatante, mais comment? Perez avait agi par ses ordres, et, ces ordres, il les possédait, il les montrerait. Quel scandale ! La majesté de la couronne serait compromise. Il pouvait bien faire disparaître Perez comme il avait fait disparaître le malheureux Escovedo. Que dirait l'Europe de ses assassinats redoublés? Mais qui empêchait de poursuivre Perez sur tout autre chef que le véritable, de saisir ses papiers et d'anéantir ceux sur lesquels il comptait s'appuyer pour sa défense? Quand il serait ainsi désarmé, le roi le frapperait sans peur et sans pitié, et il savourerait le plaisir d'immoler un odieux et indigne rival, un vil sujet qui s'était joué de lui.

C'est à cet imprudent dessein que Philippe s'arrêta. Perez, par le fait même de sa haute position, et par le faste avec lequel il en jouissait, s'était créé de nombreux ennemis ; parmi eux se distinguait Matheo Vasquez, un des secrétaires du cabinet. Le roi le manda, lui dit la parole qu'il venait de donner à don Pedro Escovedo et le chargea de poursuivre secrètement l'affaire. En même temps, pour rassurer Perez, qui commençait à s'inquiéter sérieusement, et de la voix publique qui sourdement l'accusait et de l'admission de la plainte portée aux pieds du trône, Philippe commit des imprudences redoublées, il lui écrivit et fournit à sa défense de nouveaux moyens.

Lorsque, le lendemain de l'entrevue de Chimène et de son ami, Rita, parfaitement rassurée par les paroles de sa maîtresse, se rendit à l'hôtel Escovedo, elle trouva de la part de don Pedro, dont elle avait encore grand'peur, l'accueil le plus souriant. Il lui remit une lettre toute remplie de tendresses dans laquelle il racontait à sa bien-aimée sa visite au roi et la parole qu'il avait obtenue. Le lendemain il recevait quelques lignes de Chimène. « Courage, Pedrito, courage, maintenant vous êtes sûr de réussir, lui disait-elle. Recherchez, découvrez, et frappez sans pitié les assassins de votre père. Et après, après, oh Pedrito ! Pedrito ! en pensant à cet « après », mon cœur se remplit d'espérances et de joie. »

Pauvre enfant !

Cependant, avec toute l'activité de la haine, Vasquez poussa ses secrètes informations. Il s'aboucha naturellement avec don Pedro, qui, en causant, lui fit part des paroles du majordome de Perez. Don Pedro n'y attachait pas une trop grande importance, il ne voulut même pas dire comment elles lui étaient revenues, mais ceci n'arrêta point Vasquez, il se saisit de ce fait, et s'efforça de convaincre Escovedo que si Diego n'était pas un des complices du meurtre, du moins il en connaissait les auteurs. Tout triomphant, il écrivit au Roi, lui fit part de ce qu'il avait appris, lui demandant l'autorisation de faire arrêter Diégo et au besoin Perez lui-même.

Philippe II suivit, dès ce moment, une marche tortueuse et bizarre; explicable, d'ailleurs, par la fausse position dans laquelle il se trouvait. Il écouta Matheo Vasquez avec complaisance et parut se concerter avec Perez. Il lui donna sa parole de gentilhomme (1) qu'il ne l'abandonnerait pas ; mais il n'arrêtait point l'instruction, ce qu'il aurait pu faire d'un mot. Cette attitude inquiétait si vivement Perez qu'il cacha soigneusement ses papiers. Il écrivait au Roi « cette affaire me donne journellement mille soucis qui briseraient une pierre »... « Votre Majesté peut me faire coiffer du bonnet de criminel... » Et le roi lui répondait : « Il faut que vous ne soyez pas aujourd'hui dans votre bon sens, vous ne croyez pas ce que vous dites. » Perez revenait à la charge : « Je crains, sire, qu'au moment où je m'y attendrai le moins, mes ennemis ne me poignardent, ou que, prenant Votre Majesté au dépourvu, et comptant sur sa mansuétude et sa facilité, ils n'en viennent à leurs fins. Je parle ainsi parce que je sais qu'ils ne se donnent aucun repos. » En marge de ce billet, Philippe II répondit de sa main : « Je vous ai déjà dit que vous n'étiez pas dans votre bon sens : ils ont beau ne pas se donner de relâche, croyez bien que ce sera en pure perte.

Ce qui tourmentait Perez, c'est que l'on commençait à parler beaucoup de la princesse d'Eboli. Il avait été facile d'établir qu'elle avait eu intérêt à la mort d'Escovedo, qu'elle s'en était réjouie avec toute l'indépendance de son caractère. Or, si Philippe l'apprenait, s'il pénétrait le mystère des amours de la princesse et du secrétaire d'État, sa colère ne pouvait manquer d'être terrible et la même ruine attendait la princesse et son favori.

Par une inspiration heureuse, par amour peut-être, afin d'arrêter l'enquête dans la voie si menaçante où elle s'engageait, Perez, après avoir vainement sollicité la permission de passer à l'étranger, demanda au Roi de le traduire en justice, lui donnant l'assurance que son secret ne serait point compromis puisqu'aucun des assassins n'avait jusqu'alors été arrêté et que l'on ne possédait aucune preuve.

Assurément Philippe aurait dû accepter. Mais s'il acceptait, que devenait sa vengeance? Il prit un moyen terme. Il ordonna à Perez de faire confidence à don Antonio Pazos, évêque de Cordoue, président du conseil de Castille, des causes de la mort d'Escovedo, afin qu'il en parlât à sa veuve, à son fils, et qu'il les amenât à se désister de toute poursuite.

Pauvre, pauvre Chimène !

Au milieu de ces événements les *Gracias* avaient perdu tout ce que cette demeure avait de charme, de plaisirs et de tranquillité. Quoique conservant ses places et sa haute faveur, Antonio Perez avait trop de finesse pour ne pas sentir que le terrain tremblait sous ses pas, mais croyant que le roi ignorait ses relations avec la princesse d'Eboli, il ne pouvait s'imaginer pourquoi il jouait un jeu si peu digne de la majesté du Trône. Le secrétaire d'État ne prévoyait point encore qu'il dut avoir Philippe II pour adversaire, il redoutait seulement d'être abandonné par lui, de le voir se laver les mains de l'assassinat, et chercher à retirer les pièces si nombreuses et si claires qui prouvaient sa toute puissante participa-

1. Lettres originales.

tion au crime. Ces papiers, lettres et ordres du roi, ils les avaient cachés, mais s'il était arrêté, mis au secret, comment pourrait-il les produire pour sa défense ? Il fallait donc, à tout événement, qu'il eut au dehors une personne dévouée, sûre, intelligente, qui, restée libre, put les présenter au tribunal en temps utile avec le discernement et la prudence qu'exigeait une si grosse affaire. A qui donner cette suprême marque de confiance? Perez regarda autour de lui et il jugea que sa femme était digne de remplir ce rôle, et pour prévoir le cas où elle-même serait inquiétée, il résolut de lui associer sa fille dont l'attachement profond et le caractère d'une fermeté précoce, lui offraient toute sécurité.

En conséquence, un jour, dans son cabinet strictement fermé, ayant devant lui toutes les pièces qui prouvaient la volonté expresse du roi, il leur expliqua sa conduite, ainsi que le péril dont il était menacé.

Avec son respect aveugle pour la royauté, Juana approuva tout ce que son mari avait fait, mais pour Chimène, quelle terrible révélation ! elle sentit, la malheureuse enfant, que sa vie tout entière s'écroulait, il y avait du sang entre elle et *lui*. Elle demeura un instant la tête baissée, écrasée, et sans voix, écoutant les paroles de son père et ne pouvant se défendre de trouver qu'il avait poussé bien loin la soumission aux ordres de son maître. Mais il ne s'agissait point de le juger, son amour filial n'y songeait même pas, il s'agissait de le sauver.

Perez qui, sur son visage, lisait ses pensées, lui prit la main et lui dit : « Tu es bien jeune, Chimène, pour que je te donne à garder un si redoutable secret, mais j'ai pleine confiance en ta raison et il peut arriver prochainement une heure où, restée seule libre, tu tiennes en tes mains le salut de ton père, une heure, où seule tu puisses éclairer la justice. Si tu es séparée de ta mère, agis avec prudence et ne te dessaisis jamais de ces papiers. Si on voulait me contraindre à les livrer, si l'on m'y forçait, ne m'obéis que si la demande que j'en ferai, porte écrite certains signes dont nous conviendrons, et, même alors, ne les remets pas tous. Reste toujours armée pour ma défense.

— Je le ferai, murmura Chimène en pleurant, mais tant de malheur ne nous atteindra pas. Le roi..,

— Ne te fie pas au roi, Chimène !

— Mais si Pedro Escovedo retirait sa plainte ?

— Dans ce cas, tout danger cesserait, répondit Perez qui ne pensait pas que dans ces conditions l'accusation put être poursuivie.

— La plainte de Pedro retirée, tout serait fini ?

— Oui.

— Eh bien ! il faut qu'elle soit retirée.

Perez la regarda, une pensée lui traversa l'esprit, mais elle ne fit que passer, et secouant la tête, il dit : « Pedro ne la retirera pas, quoique demain Antonio de Pazos, président de Castille, doive le lui demander au nom de Sa Majesté.

Cette grave et pénible conférence finit lorsque dona Juana eut reçu toutes les instructions que Perez jugea utiles de lui donner, et, prenant le masque de la tranquillité, Chimène se retira dans son appartement. Elle pria sa duègne de la laisser seule. Elle avait tant besoin de solitude, tant besoin de verser des larmes qu'elle s'était efforcée de retenir devant son père !

Comme elle comprenait maintenant les paroles de l'exécrable marjordome ! mais pourquoi exécrable ? il avait obéi à Perez comme Perez avait obéi à Philippe et, certainement, don Pedro lui devait la vie. Pourquoi elle-même avait-elle confié l'avertissement reçu à son bien aimé, n'avait-elle pas ainsi appelé le soupçon sur la tête de son père. Cette pensée s'empara d'elle et fit son désespoir. « C'est moi, fille imprudente, avec ma fatale tendresse, qui ai attiré sur mon père le malheur qui l'accable. C'est à moi de le sauver maintenant. »

Le soir, comme naguère, les *Gracias* n'étincelaient pas de lumières, les cours étaient dans ce morne silence qui pèse sur les campagnes lorsqu'elles sont couvertes de nuées chargées d'orages, à minuit deux femmes strictement enveloppées de mantilles sortaient mystérieusement de la première demeure par une petite porte du jardin. Elles marchaient rapidement, inquiètes et pressées, de ce pas vif, hardi, qui donne une grâce si particulière aux espagnoles. Elles avaient évidemment très-peur en traversant les quartiers déserts, plus peur encore lorsqu'elles rencontraient un promeneur, et si quelque galant leur adressait en passant la parole, effarouchées, elles hâtaient leur course. Elles parvinrent ainsi jusqu'à l'hôtel Escovedo. Elles s'arrêtèrent à quelque distance sur la petite place où avait eu lieu l'assassinat ; une des deux femmes, quittant l'autre demeurée en tremblant sous le proche de l'église qui avait abrité Martinès, se dirigea rapidemment vers l'hôtel et un jeune homme sortant de l'ombre du portail s'avança à sa rencontre.

Après quelques mots rapidemment échangés, la jeune fille revint près de sa compagne et traversant ensemble la place, les deux femmes entrèrent à l'hôtel par une petite porte qu'ouvrit l'homme à qui une d'elle venait de parler. Ce domestique, il était facile de reconnaître à sa livrée que telle était sa condition, les guida à travers des couloirs plongés dans une obscurité froide, humide, et, après un vrai voyage, les laissa dans une petite pièce faiblement éclairée, mais qui permettait de reconnaitre aux vêtements dont elles étaient revêtues que l'une de ces deux personnes était d'une classe bien supérieure à l'autre. Ni l'une ni l'autre ne laissaient voir leur visage caché sous leur mantille de dentelles noires. Elles semblaient fort émues, l'une d'elles poussa un long soupir, tomba à genoux et se mit en prières.

En les quittant le, domestique traversa un grand cabinet, et, après avoir doucement frappé pour annoncer sa présence, entra dans une vaste pièce très-éclairée. Il s'inclina devant un jeune homme qui lisait. — « Qu'y a-t-il, Inigo, que veux-tu ? » demanda-t-il.

— Monseigneur, une jeune dame est là, elle désire vous parler.

— Une jeune dame, à cette heure, qu'est-ce que cela signifie ? Son nom ?

— Elle a refusé de me le donner et a voulu être introduite secrètement.

— Qu'elle entre, fit le jeune homme en se levant.

Elle entra toute tremblante. Avant qu'elle eût

écarté sa mantille, don Pedro l'avait reconnue et, courant à elle, s'écria : « Chimène ! Chimène ! vous ici et à cette heure ! » Mais il ne chercha pas à toucher sa main, et, maîtrisant le premier mouvement qui l'avait emporté, il se contenta d'approcher un fauteuil et de l'inviter à s'asseoir. Elle s'assit ; tandis que lui debout immobile, affreusement pâle, restait immobile. Enfin le visage toujours voilé, ce qui donnait, nous ne savons quel accent lugubre à ses paroles, elle dit :

« Don Pedro, je ne viens point devant vous pour défendre mon père ; il me punirait s'il savait ma démarche, je viens pour vous sauver. Afin de remplir un devoir que je tiens pour sacré, après vos derniers refus de recevoir les mots de consolation que je vous adressais, j'ai vaincu mon orgueil, j'ai oublié la pudeur, et me voici. Je n'ai pas hésité, il s'agissait de votre salut.

— De mon salut ? Et qu'ai-je à redouter en poursuivant le meurtrier de mon père ? Diégo vous a-t-il révélé que l'on méditait un second assassinat et qu'à côté de la première victime on voulait coucher son fils ?... Aux *Gracias* aiguise-t-on des dagues et des poignards ?

— Ne parlez point ainsi. Quelle raison mon père pouvait-il avoir de tuer le vôtre ?

— Une raison que votre innocence doit ignorer.

— On vous trompe, Pedro, on vous trompe, Pedro, on vous pousse à une catastrophe épouvantable ! Arrêtez-vous, si vous aimez votre mère, et



La révélation, dessin de Gilbert.

n'allez pas vous briser contre un rocher trop haut et trop dur.

— Maintenant, je n'attends plus rien de la vie.

— Oui, je sais bien, je vous comprends bien, don Pedro, s'écria Chimène en écartant sa mantille et en montrant ses yeux rougis de larmes et son visage bouleversé, mais moi, je veux que vous viviez, Pedro, je connais le nom de celui qui a ordonné la mort de votre père.

— Il périra à son tour, je le ferai torturer, je le ferai monter sur l'échafaud.

— Taisez-vous, malheureux, taisez-vous, dit Chimène épouvantée, taisez-vous !

— Que je me taise ! Et quel est donc le tonnerre assez puissant pour couvrir la voix d'un fils appelant la vengeance des lois et de la justice sur l'assassin de son père ?

— La loi, la justice, il est au-dessus, elles ne peuvent l'atteindre.

— Antonio Pérez n'est pas inviolable, si les tribunaux me manquent, je le tuerai...

— Ah ! Pedro, vous êtes cruel de parler ainsi devant moi, mais ce n'est pas lui qui est coupable.

— Mais qui donc ?

— Le Roi... Ce mot fut prononcé si bas que Pedro le devina plutôt qu'il ne l'entendit.

— Le Roi ! Le Roi, qui a autorisé mes poursuites !

— Ah ! c'est là ce qui m'épouvante ! On veut vous perdre.

— Le Roi !... Qui a pu vous donner cette folle pensée ? votre père sans doute ?

— J'ai des preuves, pauvre ami, des preuves irrécusables, terribles...

— Je ne vous crois pas, Chimène.

— Vous ne me croyez pas ! Et si je vous en montrais une, fit Chimène en se levant, et si je vous ai assez aimé pour trahir mon père, pour m'exposer à me voir jetée dans un cachot par le courroux du Roi ? Si une de ces preuves, je la mets sous vos yeux ?

— Chimène, je deviens fou ! Et, en prononçant ces mots, Pedro, saisi d'un tremblement nerveux, prit la main de la jeune fille.

— Jurez-moi par la Vierge que vous me rendrez le papier que je vais vous montrer.

— Je le jure.

— Vous connaissez l'écriture de Philippe II... tenez... lisez.

Pedro prit la dépêche royale et lut... Plus pâle qu'un mort il se laissa tomber sur un siége et fondit en larmes.

— Pleure, Pedrito, pleure, sur toi, sur ton père, sur nous, sur nos rêves...

— Chimène, vous m'avez tué !... sans savoir ce qu'il faisait, Pédro baisa la main de son amie.

— Pleure... Avec ton père, ta Chimène est descendue au tombeau... Nous ne devons plus nous revoir, mais je te resterai fidèle, et là-haut...

— Mais c'est un rêve affreux, s'écria don Pedro en se levant brusquement, mon père assassiné par ordre du Roi !...

— Doutes-tu encore ? Demain, le Président de Castille viendra te sommer de renoncer à toute poursuite, et c'est parce que je craignais de ta part un refus qui t'eût livré à la vengeance d'un maître terrible, que je suis accourue. Adieu, ami si cher, et si cruellement perdu. Adieu, rien ne peut faire oublier que mon père a trop fidèlement obéi... Ne résiste pas au Roi, je t'en conjure, et quand tu seras sorti de ton deuil et de tes douleurs, lorsque ta vie sera redevenue heureuse, songe quelquefois à la pauvre Iména, donne-lui un souvenir. Adieu !. .

— Iména ! Iména !

— Adieu, sois heureux !...

Baissant sa mantille et cachant le papier accusateur, elle murmura d'une voix brisée par les sanglots : « Je t'ai vu pour la dernière fois... Que Dieu te garde ! »

— Chère Iména !... Je suis maudit ! plus de vengeance à poursuivre, plus d'amour, Iména, ma bien-aimée...

Elle ouvrit la petite porte par où elle était entrée, se retourna un instant, soupira un mot qu'on n'entendit pas...

Le lendemain, Madrid apprenait avec un indicible étonnement, qu'à la suite d'une visite qu'ils avaient reçue du Président de Castille, Don Pedro Escovedo et sa mère avaient renoncé à toute poursuite contre les assassins de leur père et de leur mari.

***

Si nous écrivions une simple nouvelle, ou un drame, ici semblerait devoir s'arrêter notre récit, et la toile pourrait se baisser, mais l'histoire ne procède point à la façon des romanciers et des dramaturges.

Cependant la pièce, si nous la finissions ici, manquerait complétement de moralité, et, à tort ou à raison, nous sommes de ceux qui croient que, prise dans son ensemble et vue de haut, l'histoire ne manque jamais d'enseignement moral. Ainsi, par exemple, nous avons vu Antonio Perez jouer un rôle misérable quand il lutte contre Escovedo qu'il fait assassiner sous un prétexte politique ; il en sera cruellement puni ; mais, quand nous allons le voir directement aux prises avec Philippe II, là scène pour lui changera complétement, et, tout puissant que soit l'héritier de Charles-Quint, il apprendra qu'un prince ne doit frapper qu'à l'aide du bras de la Justice, qu'il ne peut pas poursuivre impunément ceux là même à qui il a commandé un meurtre. Le duel de Philippe II et de Perez offre une des pages les plus curieuses et les plus émouvantes de l'histoire. En continuant notre narration, nous allons essayer d'en retracer quelques-unes des scènes les plus intéressantes.

En faisant demander à don Pedro de renoncer à poursuivre les meurtriers de son père — renonciation qu'il n'eût pas obtenue sans l'intervention de Chimène, — qu'espérait, que voulait Philippe II ? On ne l'a jamais su ni pu deviner. Mais il lui fut facile de reconnaître le revirement soudain causé dans l'opinion publique, et, soit parce que les personnes qui étaient dans le secret se crussent tenues à le garder moins fidèlement, soit pour toute autre cause, les voix qui, d'abord, avaient accusé Perez se turent, et les soupçons de l'assassinat remontèrent jusqu'au roi.

D'une part, Philippe se sentit donc atteint, et d'autre part, comme il était bien résolu à frapper le favori de la princesse d'Eboli, il enjoignit à Vasquez de continuer ses informations. Celui-ci, ayant découvert un parent éloigné de la famille Escovedo qui prit le lieu et la place de don Pedro, reprit donc les poursuites commencées sans s'arrêter au désistement de la veuve et du fils de la victime. Cette procédure de nos jours semblerait toute naturelle, fort légale ; il n'en était pas ainsi à cette époque.

Perez cependant, pendant quelques jours, avait pu se croire délivré de tout péril, et, tout en continuant ses fonctions auprès de son maître, donnait ses soins à Chimène, atteinte d'une fièvre lente qui tarissait en elle la séve de la vie. Toujours sombre, toujours triste, lasse de tout, elle dépérissait à vue d'œil ; son mal déjouait toutes les ressources de la médecine. Cependant quand le secrétaire d'État vit Vasquez continuer sa mission, il ne se fit plus d'illusion, il comprit que le roi le poursuivait, qu'il avait en lui un ennemi personnel. Plus que jamais il se tint sur ses gardes. A la cour et dans le public, on sentit la lutte engagée. Elle manquait de franchise de la part du roi, l'opinion publique fut donc en faveur de son rival.

Chimène voyait avec désespoir renaître les dangers qu'elle pensait avoir conjurés. Tantôt, elle tombait dans une apathique langueur, repoussant doucement tous les soins qu'on lui prodiguait, tantôt, sous l'empire d'une surexcitation fébrile, elle passait de longues heures avec Rita. Une semaine on avait désespéré de sa vie et pendant cette crise,

un jour tout entier, la petite suivante Rita, qui habituellement ne quittait pas son chevet, avait disparu. Chimène la demanda à plusieurs reprises, on ne sut où la trouver, mais, le soir, elle vint reprendre sa place auprès de sa maîtresse et, se penchant vers elle, dans sa main brûlante elle glissa un petit papier en murmurant à son oreille : « C'est de lui. » Plus savante que les médecins, l'affectueuse enfant avait couru chercher le seul remède qui pût sauver Chimène. La malade tressaillit, et quand sa mère, qui se trouvait auprès d'elle, se fut éloignée, elle lut le billet qu'elle tenait pressé sur sa poitrine. Il contenait ces mots : « Vivez, Chimène, vous le devez; je vis bien, moi ! » Elle replaça le papier sur son cœur et, elle qui depuis de longs jours n'avait fermé les yeux, elle s'endormit du sommeil souriant et paisible des enfants. A. GENEVVAY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

VARIÉTÉS

LE MUSÉE ETHNOGRAPHIQUE

Pendant que M. Tesserenc de Bort, ministre du commerce, entouré de toutes les sommités de la science, inaugurait au palais de l'Industrie le muséum d'ethnographie des missions scientifiques, M. Kauffmann et moi nous rendions à la galerie ethnographique disposée aux Invalides par les soins du colonel Leclerc qui nous avait autorisé à visiter cette curieuse collection avant que le public fut admis à la voir.

Mais d'abord qu'est-ce que l'ethnographie? Comme M. Littré est un très-grand savant, j'ouvre son dictionnaire et j'y trouve cette définition qu'indiquent d'ailleurs les deux termes grecs dont ce mot est composé : *Ethnographie* « science qui a pour but l'étude et la description des peuples. »

L'ethnographie est donc vieille comme le monde. Moïse, quand il a raconté sa sortie d'Egypte et peint les peuplades contre lesquels il eut à combattre, Homère, quand il fait le dénombrement des peuples Hellènes qui attaquent Ilion, Aristote, dans presque tous ses livres, Tacite, en son admirable étude sur les Germains, sont des ethnographes plus ou moins sûrs, et nous mêmes, lorsque au retour de nos voyages si bornés qu'ils soient, nous racontons à la veillée l'aspect des populations que nous avons vues, leurs usages, leurs costumes, leur mode de construction, etc., ainsi que M. Jourdain faisait de la prose, nous faisons de l'éthnographie sans le savoir.

Cette science, les études ethnographiques, chez les anciens étaient, comme leur petit monde, fort bornées, les voyages étant sinon impossibles, du moins très-longs et très-périlleux. Aussi réduits par-ci par-là à consulter les rares voyageurs qu'ils rencontraient, — à beau mentir qui vient de loin, — Dieu sait quel tableau fantaisiste les Grecs nous ont laissé. On pourrait tirer de leurs récits un article fort amusant. Les Phéniciens durent être de meilleurs ethnographes, mais leur savoir se bornait à peu près au bassin de la Méditerranée et aux côtes ouest de l'Espagne. Remontèrent-ils jusqu'en Angleterre ? les uns l'affirment, les autres en doutent.

Les Barbares firent de l'éthnographie à leur façon, mais les légendes des saints qui nous ont laissé la peinture de leurs formes et de leurs costumes ne manquent point de caractère, de vérité ; c'est encore la meilleure source où ont puisé les Guizot, les Augustin et Amédée Thierry, les Michelet, tous les modernes restaurateurs de notre vieille histoire.

Avec le moyen âge nous entrons à pleines voiles dans les pays voisins, et rien de plus drôlatique que les récits des pèlerins, retour des lieux saints. Cependant le commerce international naissait, grâce à lui nous connûmes mieux les peuples et nous eûmes une appréciation plus exacte de leurs mœurs et coutumes. Les croisades, à ce point de vue, ne furent pas inutiles, elles rapprochèrent, — il est vrai par le mauvais côté, — l'Occident et l'Orient. La Renaissance favorisa les études ethnographiques, mais il était donné aux temps modernes de les élever, par de plus sûres investigations, par des comparaisons plus exactes, à la hauteur d'une véritable science; son étude a acquis une grande importance, de là le soin donné aux collections que nous signalons aujourd'hui.

Tout concourt à son développement, l'art nautique perfectionné, la vapeur, le télégraphe électrique, l'étude de la géographie se vulgarisant, le commerce en quête de débouchés et de matières premières, et, enfin, une qualité qu'il faut honorer, la curiosité, le besoin de savoir, toutes ces causes prises séparément ou réunies ont donné une grande impulsion aux études éthnographiques. On commence à comprendre que la société humaine est composée de races qui jouent le même rôle entre elles que les individualités dans les salons, et comme c'est nous, Européens, qui sommes les plus actifs, les plus instruits, j'en dirai autant des Américains, fils de Franklin, comme c'est nous qui disposons de plus de moyens de locomotion, c'est nous naturellement qui fesons les avances. Le courage de nos explorateurs a fait le reste. Ce sont leurs dons et leurs conquêtes qui enrichissent, aujourd'hui, le muséum d'ethnographie et la galerie ethnographique de l'Hôtel des Invalides. De cette dernière seulement nous traiterons à cette heure.

Comme on pouvait s'y attendre, par le fait seul du lieu où cette collection se trouvait rassemblée, c'est le type guerrier des races que l'on peut étudier aux Invalides. Nous aurions peut-être demandé autre chose, mais ce qui est, tel qu'il est, présente assez d'attrait et de caractère pour vivement intéresser.

La collection comprend soixante et douze personnages représentant les principaux types de l'Océanie, de l'Amérique et des côtes de l'Asie et de l'Afrique; ils sont de grandeur naturelle et portent les caractères physiques de leurs races, on a suivi pour ce travail les types de la galerie anthropologique du muséum du Jardin des Plantes.

Nous avons laissé M. Kauffmann maître de choisir parmi ces personnages ceux qui semblaient les plus

curieux à son dessin et son choix s'est arrêté sur les spécimens que nous donnons à nos lecteurs.

Le premier est un Caffre, il a pour arme défensive un bouclier fait en peau de bœuf, ce bouclier à l'intérieur est pourvu d'une gaîne où se coule une houlette ornée d'un panache en plumes noires d'autruche, Il la plante en terre et elle sert de point de ralliement à ses moutons. Ces vigoureux bergers portent pour armes défensives des lances et des sagaies à dard en fer et un casse-tête en corne de rhinocéros, terminé en forme de boule dont ils se servent très-adroitement comme arme de jet (*n° 17 de la galerie*).

Voici maintenant un Kanaque de la Nouvelle-Calédonie, il est peu vêtu. Il a pour arme des sagaies en bois très-dur dont quelques-unes sont terminées par un aiguillon tiré de la raie. Il porte une fronde enroulée autour de la tête, les projectiles, en forme d'olives, sont placés dans un filet. Cette espèce de balle atteint jusqu'à une distance de 200 mètres, mais le tir n'est juste que jusqu'à 80. Notre Kanaque a un casse-tête en jadéite polie avec soin et attaché



Types divers du musée ethnographique, dessin de Kauffmann.

au poignet avec des cordes en poil de roussette. La roussette est une grande chauve-souris.

Les Kanaques, qui sont anthropophages, portent à la ceinture une gourde, un sac à provisions en jonc tressé, une coquille qui leur sert de couteau. Le cou est orné de colliers en coquillages, aux jambes et aux bras, des bracelets. Le personnage comme chef porte à l'avant-bras un bracelet tiré d'un grand cone. (*n° 20 de la galerie*).

La figure suivante est celle d'un grand chef de l'île San-Cristoval, archipel des îles Salomon.

Son visage est tatoué, son abondante chevelure est teinte en roux à la chaux et ornée d'un diadème en ovules blanches, d'un peigne surmonté de plumes de perroquet et de deux glands rouges. Il a un hausse-col en nacre, un collier de dents humaines, une belle pagne et des bracelets artistement découpés dans des coquillages. Les naturels sont armés de flèches et d'arcs ; les flèches présentent un travail très-remarquable. Elles se composent d'une hampe en roseau dans laquelle un dard en bois habilement barbelé s'engage. Ces flèches sont souvent terminées par un os apointé et empoisonné (*n° 27 de la galerie*).

Nous voici maintenant en présence d'un chef de la Nouvelle-Zélande, il nous mangerait très-volontiers. Sa figure est un vrai chef-d'œuvre de tatouage qui a du le faire beaucoup souffrir. Ses cheveux

relevés au sommet de la tête retombent en trois mèches ornées de plumes d'albatros. Au cou est suspendu un fétiche en jade et, autour du poignet, il porte un bracelet fait d'une vertèbre d'ennemi.

Les Néo-Zélandais ont pour armes la lance de bois dur, très-longue, barbelée, garnie d'os, un casse-tête en bois, terminé par une masse en quart de cercle tranchant. Ce casse-tête, arme nationale se porte attaché au poignet, il est aussi en jade, en basalte, en os de poisson. C'est une arme très-meurtrière (*n° 34 de la galerie*).

Nous voici dans l'Amérique du Nord, regardez ces quatre échantillons, mais la lecture des romans de Cooper vous a sans doute familiarisés avec eux, les spécimens placés sous nos yeux sont superbes. Vous connaissez leurs lances, leur tomahawk, leur sclap, leurs peaux ornées de verroteries, leurs longues carabines dont tous heureusement ne se servent pas comme Bas-de-Cuir, nous pouvons donc passer devant css grands fantômes sinistres (*nos 38, 39, 40, 41 de la galerie*).

Le personnage qui suit vit au Brésil, il appartient



Types divers du musée ethnographique, dessin de Kauffmann.

à la tribu des Mundrucus. Un tatouage très-fin et d'un joli dessin couvre tout son corps. Ses pieds et ses mains sont peints en jaune. Son costume est composé de plumes prises aux deux grands aras du Brésil, elles sont disposées avec beaucoup de goût. Il y a le sentiment de l'art dans cette race. Le Mundrucus porte sur la poitrine des clytres brillantes de brupeste qui se choquent quand il marche et ce son lui plaît. De la main gauche, il tient une sarbacane en bois recouverte d'une liane en hélice, au côté gauche un carquois pourvu d'une calebasse pleine de soie végétale destinée à préparer les flèches. Ce sont des petits traits empoisonnés à la pointe et dont l'autre bout porte un petit tampon de cette soie. Au côté droit notre figure a une arme de jet pour la chasse et sa main tient un casse-tête, c'est essentiellement son arme de guerre, il le lance quelquefois (*n° 43 de la galerie*).

Nous en avons dit assez pour engager nos lecteurs à visiter cette collection des Invalides, elle ne présente pas de nudités, ils nous remercieront de leur avoir indiqué le but d'une promenade aussi intéressante, aussi curieuse pour eux que pour leur jeune famille. Rien ne remplace l'instruction qui vient par les yeux, la chose *vue* se grave profondément dans l'esprit : c'est, lorsqu'il peut s'appliquer, le meilleur procédé pour apprendre.

Ch. Raymond.

BOTANIQUE

LES PLANTES QUI MARCHENT

Il nous semble impossible de ne pas être frappé de la physionomie propre et de l'individualité nettement tranchée dont font preuve beaucoup de plantes. Si nous les supposons placées au bas de l'échelle vivante qui va, en ce monde, de la plus simple à l'animal le plus compliqué, à l'homme, nous ne pouvons pas nous empêcher de reconnaître que tout cet ensemble vivant se différencie par des manières d'être très-particulières et souvent très-frappantes.

A part l'immobilité, plus apparente que réelle, de la plante dans le sol, nous sommes souvent bien embarrassés, tout en lui accordant le phénomène de la vie, pour tracer une limite précise à la sensibilité, à la volonté et à d'autres sentiments que certaines d'entre elles manifestent. Il faut bien l'avouer, la plante, malgré le nombre énorme des savants qui s'en sont occupés, a été encore peu étudiée au point de vue de ses mouvements propres de *locomotion*, par exemple. On l'étudie un peu d'après les formules convenues, en se laissant souvent prendre aux apparences de banalité que certaines revêtent, et telle plante qui n'a pas été assez observée et que nous taxerions volontiers d'insignifiante, nous offrirait, mieux étudiée, des particularités intéressantes qui ont échappé aux observateurs qui nous ont précédé. Par contre, il existe d'autres types, en nombre assez considérable, dont le *facies*, nettement tranché, est si frappant que la personnalité de la plante même, du genre et de la famille à laquelle elle appartient s'affirme immédiatement aux yeux les moins attentifs.

Les plantes, dit-on, d'après la vieille définition de leur nature, sont *immobiles ;* elles vivent seulement, elles ne sentent pas. Selon nous, prétendre que les plantes sont *immobiles*, ce qui suppose qu'elles ne se déplacent pas, c'est énoncer une grave erreur et nous voulons essayer de nous élever contre cette affirmation en montrant que les assimilations entre le règne végétal et le règne animal sont beaucoup plus nombreuses qu'on ne l'a cru jusqu'aujourd'hui.

Les plantes ont, tout comme les animaux, des habitudes, des fantaisies, des répulsions, des affinités, des passions clairement affichées ou plus ou moins dissimulées, des obstinations tenaces qu'elles satisferont au prix des plus vaillants efforts. Vous voulez les détourner de la voie qu'elles se sont tracée, elle se rient de vos précautions, et, avec leur sournoise patience, elles arrivent au but qu'elles ambitionnaient par une voie détournée, mais elles y arrivent.

Il ne faut pas être grand botaniste pour remarquer que la dissémination de ces êtres à la surface de la terre n'est point toujours affaire de hasard, mais se montre, la plupart du temps, préméditée ; tantôt c'est une amitiée cachée qui rapproche les unes des autres, tantôt c'est la gourmandise... elles aiment toutes un sol doux, une nourriture spéciale, bien mieux, certaines d'entre elles, pour ne citer qu'un exemple, ont à satisfaire leur instinct carnassier et recherchent alors des endroits où la proie soit abondante et facile.

On aurait tort de se figurer, malgré ce que nous venons d'écrire, que, nous autres hommes savons tout ce qui se rapporte à ces curieuses questions. Hélas ! nous savons encore si peu de choses ! Pourquoi certaines plantes sont-elles sociables, pourquoi d'autres sont-elles sauvages ? Qui fait que certaines d'entre elles aiment l'homme et le suivent partout ? Qui fait que d'autres le fuient ? et que sa présence les tue infailliblement ?...

Parmi les sauvages, nous connaissons l'*Ellébore fétide*, l'amie sinistre de la solitude, des décombres où elle ne voit que les reptiles immondes et les petits quadrupèdes voleurs... Mais nous ne savons aucunement ce qui la pousse vers ces lieux et dans quel but elle les recherche. Pourquoi y élabore-t-elle ses venins ? ses poisons valent-ils mieux là qu'ailleurs ? Les plaines fertiles ne lui fourniraient-elles donc pas un suc plus abondant et plus riche ?...

Et à côté de celle-là, et de quelques autres généralement homicides, nous trouvons de joyeux types sociaux, les *marguerites*, les *coquelicots* qui se rapprochent si allègrement pour danser leur sarabande autour des blés. Nous connaissons des plantes que nous appelons volontiers *timides*, parce qu'elle se cachent au fond des bois et des vallées ; nous en connaissons qui meurent là, cachées, sans s'être jamais révélées à la lumière, sans avoir servi à l'homme ou aux animaux, défendues par les autres plantes amies au milieu desquelles elles ont su se scéler.

A côté de ces *violettes* qui n'ont pour se révéler que leur parfum, nous trouvons des organismes vagabonds, des plantes folles, vraies cosmopolites qui habitent le monde, s'aventurent partout, entrent partout comme chez elles, s'accrochent aux vieux murs, aux vieux arbres, sortent de la fente des rochers et du pignon du vieux château, livrant leurs aigrettes légères au souffle des vents régnants qui les poussent partout.....

Qui oserait donc soutenir que les plantes sont immobiles ? quand on voit certaines d'entre elles, qui paraissent cependant dépourvues de moyens de locomotion, suivre l'homme dans ses pérégrinations. Et cependant, cherchez leurs graines, vous ne les trouverez ni munies de griffes, ni garnies de crochets pour se laisser emporter, ni enduites de glu pour se coller aux choses mouvantes ; non, elles sont semblables aux graines vulgaires des plantes immobiles, et cependant elles marchent !.... Comment font-elles ?... Mystère ! Comment se fait-il, entre autres, que le *plantain* suive toujours les chariots de l'homme ? qu'il pousse toujours et surtout le long des ornières ?... Entrons dans ce champ, cherchons les plus beaux pieds de plantain, nous les trouverons au bord de l'ornière qu'a laissée la roue du char qui emporte la récolte de l'an

dernier ou du char qui, cet hiver, est venu chercher la dépouille des haies voisines.

Pourquoi, partout où l'homme porte ses pénates, dans le désert du Far-West américain, au bord des solitudes africaines, au fond des steppes asiatiques voit-il apparaître une plante, l'*ortie* et souvent une de ses compagnes, l'*anserine* (chenopodium) qu'il a apportée avec lui? Elle ne croissait pas dans le pays, l'homme s'y établit, elle se place à ses côtés, cherchant les coins de ses constructions pour s'abriter, s'étendant au pied de ses murs et de ses haies, persistant longtemps dans ces lieux après que l'homme, qui l'a apportée, a disparu. C'est à ce caractère que l'on retrouve çà et là, dans les déserts de certaines contrées, les endroits où l'homme a posé ses habitations alors que, déjà depuis de longues années, ses os blanchissent au soleil, dispersés par les agressions sauvages de ses semblables ou des grands animaux. Le feu même a passé souvent sur ces demeures temporaires, les constructions de bois ont disparu ne laissant qu'un peu de cendres que le vent a dispersée au loin... l'ortie est restée, vivace et piquante... Le botaniste reconnaît, à ces vestiges, que ses frères ont vécu là.

C'est encore ainsi, par l'homme, que le *mouron des oiseaux*, l'*herbe à Robert*, la *grande ciguë*, la *vipérine commune*, le *marrube commun* pullulent aujourd'hui aux environs de certaines villes du Brésil et croissent abondamment jusque dans leurs rues.

Les animaux constituent souvent de puissants mais inconscients moyens de transport; ainsi les oiseaux, dans leurs migrations, emportent au loin des graines qu'ils ont avalées; celles-ci sont garanties par des enveloppes ou sont assez dures pour ne pas se dénaturer dans leur estomac; ils les rendent; elles se collent aux branches, y germent et y demeurent comme parasites, ou prennent leur vie dans le sol sur lequel elles tombent. D'autres graines s'accrochent aux poils des quadrupèdes, aux vêtements des hommes, aux marchandises, etc., et changent ainsi de patrie, passant d'un continent à l'autre.

L'homme surtout contribue, par son activité et son industrie aux milles manipulations diverses, à la diffusion des espèces. Sans parler des plantes cultivées qu'il cherche à naturaliser partout où il forme un nouvel établissement, combien de graines qui se trouvent mélangées, par hasard, avec celles qu'il fait venir et ramasser spécialement pour être cultivées et vendues comme denrées ! Recherchons par quelle autre voie, les mauvaises herbes de nos champs ont pu être transportées dans toutes nos colonies.

En étudiant de plus près les circonstances de cette diffusion prodigieuse, nous sommes obligé de reconnaître que ce ne sont pas seulement les vents et les hommes qui transportent les plantes et qui leur donnent la mobilité qui leur manque par elles-mêmes, ce sont aussi les eaux. Certaines s'abandonnent au courant des rivières et descendent ainsi; d'autres se lancent même sur les mers perfides et les traversent à la nage passant ainsi d'un hémisphère dans l'autre. Certaines s'attachent aux ballots du commerce, et, s'aidant des steamers, viennent commodément débarquer dans les pays nouveaux où elles prennent quelquefois un droit de cité inquiétant. Nous ne pouvons ici passer sous silence l'une de ces plantes qui, maintenant conquiert l'Angleterre : l'*herbe américaine*. C'est aux environs d'Ensham, sur la Tamise, que l'on s'aperçût des dangers qu'offrait la croissance incroyable de cette herbe fluviatile dont le nom scientifique est l'*Anacharsis alsinastrum*. On ne la connaissait pas en Angleterre avant 1867, mais durant la courte période écoulée jusqu'à présent, elle s'est si prodigieusement et si universellement étendue à travers les districts des Iles Anglaises, qu'elle intercepte souvent le passage dans les rivières et les canaux ; bien mieux, qu'elle arrête le courant de faibles cours d'eau, et remplit tout à fait des étangs isolés. C'est au point que le passage sera bientôt impossible dans nombre d'endroits de la Tamise, dont la traversée deviendra alors d'une grande difficulté!...

M. W. Marshall d'Ely s'est occupé de l'histoire de cette plante. L'intruse, totalement différente de toutes les autres plantes aquatiques indigènes, se reconnaît au premier coup d'œil; ses feuilles poussent par trois autour d'une tige mince et filamenteuse. La couleur de cette plante est vert foncé ; les feuilles ont à peu près 1 cent. de long sur un 1^{mm} de large, de forme ovale, ovée à la pointe et *couvertes de toutes petites dents qui leur permettent de s'accrocher*. Les tiges sont *très-fragiles*, tellement que si la plante est dérangée de place on voit aussitôt des fragments s'en détacher. Quoique jusqu'à présent, elle ne puisse se propager elle-même par semence, toutes les fleurs étant mâles, sa puissance de végétation est si prodigieuse, que chaque fragment reforme une plante complète, produisant racines et tiges et s'étendant indéfiniment dans toutes les directions. La plupart de nos plantes aquatiques ont besoin pour pousser d'être plantées soit dans le fond, soit sur le bord de la rivière ou du ruisseau dans lequel elles doivent croître, celle-ci n'a aucunement besoin de ces précautions elle pousse tout aussi bien après être rompue alors qu'elle traverse la rivière emportée par le courant, que si elle était plantée avec soin.

Il n'y a pas de doute que cette plante soit étrangère. On a trouvé dans les rivières américaines une herbe semblable, sinon identique, à celle-ci. M. Marshall pense que c'est une importation de l'Amérique du Nord, et que nous devons sa première visite à l'arrivage de bois de charpente américains. Il considère toute tentative de l'extirper comme inutile, et tout ce qu'il y a à faire c'est de la garder, car il ne faut pas songer à la déraciner jamais. Cette rapidité de croissance est une des merveilles de la nature, c'est vrai, mais commence à devenir, pour le pays, un danger sérieux; aussi les employés à la navigation de la Tamise sont-ils déjà aux prises pour combattre leur redoutable ennemi. Si leurs efforts sont vains, inutile d'en parler !

Gœppert raconte qu'une ville de Silésie devint la proie d'une véritable calamité occasionnée par la multiplication de la *Leptomite laiteuse*, petite plante aquatique, qui obstrua le canal d'un moulin, ferma tous les conduits hydrauliques, corrompit l'eau et s'étendit sur une surface énorme, avec une fougue que l'hiver lui-même ne parvînt pas à suspendre.

N'allons pas bien loin, puisque nous sommes au-

bord de la rivière pour faire connaissance avec un végétal qui irait se planter lui-même. C'est une des plantes les plus communes de nos régions aquatiques, une de celles qui rentrent dans la catégorie des inconnues, des indifférentes dont nous parlions plus haut : la Sagittaire (*Sagittifolia sagittaria*) n'est cependant pas sans valeur ; soit à cause de ses feuilles élégantes, en forme de lance, d'un vert très-luisant, soit par ses fleurs en épi s'élevant en forme de pyramide sur une tige cannelée qui sort de l'eau et présente quelquefois une ressemblance frappante avec la pointe richement décorée d'une tourelle gothique. Elle n'est, chez nous, d'aucune utilité, mais les Chinois la cultivent en grand, non pour sa beauté, mais à cause de ses bulbes qui s'enfoncent d'elles-mêmes dans la terre solide au-dessous de la mer et constituent une variété d'aliments. En Chine, les racines, dit-on, atteindraient un volume plus considérable que chez nous. Cela suffit pour nous faire penser que, même dans nos pays, leur culture pourrait être tentée avec succès dans les endroits marécageux où l'on ne peut faire pousser d'autres plantes nutritives ; il est probable que quelques soins donnés à cette culture suffiraient pour obtenir la même amélioration de la taille et de la qualité des racines qui distingue nos légumes potagers.

Tout à côté, dans les tranquilles réduits de la rivière, nous trouverons la reine des nymphes de l'eau, le Lis blanc aquatique (*Nymphœa alba*), dans toute sa splendeur luxuriante, tout à la fois remarquable par le nombre et la grandeur de ses fleurs et de ses feuilles. En arrachant quelques-unes d'entre elles, on aperçoit des tiges qui ne mesurent pas moins de trois ou quatre mètres de long, les feuilles ont une très-grande largeur ; la fleur, elle aussi, a des dimensions inusitées. C'est, assurément, de notre flore aquatique, la seule plante que nous puissions opposer à la richesse de la région tropicale ; et c'est un des cas où nous devons souhaiter voir nos eaux plus souvent embellies par une plante si ornementale ; malheureusement elle n'y est pas partout très-commune en Angleterre, quoiqu'elle le soit extrêmement en France où elle vient partout, Quelle plus jolie décoration peut recevoir une petite pièce d'eau qu'un groupe de lis-blanc avec sa couronne de fleurs blanches et purpurines, alors surtout que ce bouquet est joint à d'autres plantes croissant à côté et découpant la rive de leur verts feuillage. Si nous nous y arrêtons un instant, c'est que le *nénuphar* est précisément une plante qui marche. Chaque année sa grosse racine rampante dans la vase, s'allonge en avant et se détruit en arrière, de sorte que chaque année les tiges changent de place les unes avec les autres, et que, dans la rivière, c'est un chassé-croisé perpétuel d'individualités de nymphea qui, cependant, ne changent rien au tapis général qu'elles forment.

Nous disions quelques mots plus haut des mystérieuses amitiés qui lient certaines plantes les unes aux autres. Saura-t-on jamais pourquoi la *salicaire* ne pousse qu'au pied du saule auquel elle doit même son nom ? Parmi les richesses florales de la rive, voyez-vous d'ici cette gerbe de pourpre brillante qui frappe nos yeux de loin? Là règne, en souveraine, la salicaire purpurine (*Lythrum salicaria*). Le gigantesque épi de ses fleurs élégantes est si remarquable, qu'il est toujours choisi comme un trait proéminent que l'artiste introduit au premier plan de ses scènes aquatiques ; d'autant plus que sa chaude couleur le rend particulièrement utile comme teinte de couleur et comme expression.

H. DE LA BLANCHÈRE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LES LÉGENDES DE LA JEUNESSE

LA CROISADE DES ENFANTS (1)

IV

LE JUGEMENT

A l'heure dite, les maïeurs des sept corps de métiers de la ville de Vendôme étaient réunis, sous la présidence de maître Everard, dans une salle dont l'entrée était publique et qui, bien que fort vaste, ne suffisait pas à contenir tous les curieux qu'avait attirés cet appel d'un artisan devant ses pairs.

La population vendômoise étant depuis longtemps généralement prévenue contre l'homme mis en cause, ne pouvait rester indifférente à cette affaire qui avait, en elle-même, une réelle gravité : car il ne s'agissait de rien moins que du solennel exercice d'un droit que s'attribuaient alors les corporations d'imposer à leurs membres l'honneur, la dignité qui, avec raison sans doute, leur semblaient importer à la prospérité commune.

D'ailleurs, le cas était rare d'une réunion plénière tenue pour décider d'un fait de discipline générale ; les simples manquements aux statuts professionnels n'emportant comparution que devant les prud'hommes spéciaux du corps auquel appartenait le délinquant.

Grande, intense était donc la foule que maître Guy dût traverser pour se rendre devant les juges qui l'attendaient.

Il arriva la tête haute, le regard fier, se donnant tous les airs de l'homme qui a la conviction qu'un mot de lui doit suffire pour mettre à néant toutes les accusations et pour confondre tous ses adversaires.

Les deux marchands marseillais l'escortaient qui, non mis en cause, mais semblant se porter solidaires de la robuste probité de leur ami, avaient cru devoir lui prêter l'appui de leur prétendue importance.

La foule s'ouvrit avec un murmure d'antipathie devant les trois hommes qui paraissaient faire assaut de morgue et de dédain superbe. Ils entrèrent ensemble dans la salle ; mais quand ils approchèrent

1. Pour la première partie, voir la livraison précédente.

de la place réservée à l'*appelé*, les gardes des métiers préposés au bon ordre de la séance retinrent les deux étrangers. Maître Guy alla s'asseoir, seul, devant l'espèce de prétoire où les quinze juges (deux par corps de métiers et maître Everard, pour président), étaient réunis.

A peine maître Guy eût-il pris place, que maître Everard, s'étant levé et découvert, invita les maïeurs des sept corps à prononcer avec lui le serment d'apporter dans l'audition de l'affaire et dans l'opinion qu'ils devaient émettre après l'avoir entendue, toute la pureté, toute la liberté de conscience dont peuvent être capables d'honnêtes artisans, de fidèles chrétiens. Tous jurèrent ensemble, la main tendue vers la croix, qu'un jeune apprenti tenait devant le le président. Puis, maître Everard invita le maïeur qui se portait plaignant au nom de la corporation, et qui était en dehors des juges, à formuler ses griefs.

Le maïeur déclara que maître Guy avait, à plusieurs reprises déjà, méconnu les réglements professionnels, et maintes fois déjà avait encouru les reproches des regardeurs, pour introduction dans ses cuves de tannage de substances qui, en diminuant



Après le jugement, dessin de Bessou.

la dépense nécessaire à la fabrication ordinaire et traditionnelle, avaient pour but d'augmenter indûment le poids des cuirs — dont la qualité laissait, en somme, beaucoup à désirer ; qui, livrés dans cet état d'imperfection, ne pouvaient que discréditer la corporation vendômoise tenue partout, jusqu'alors, en grande estime pour la valeur coutumière de ses produits.

Maître Guy tâcha de se disculper en déclinant très-ouvertement la compétence des regardeurs, qui jalousaient l'excellence des marchandises sorties de ses ateliers et qui, désespérant d'en égaler la perfection, se liguaient pour dénigrer un concurrent trop redoutable. Deux de ses principaux clients étaient là d'ailleurs qui, venus par hasard, se feraient un devoir de témoigner de la bonne qualité des marchandises que, jusqu'alors, il leur avait vendues.

Maître Everard, du gré des juges, dont il prit l'avis, déclara que les étrangers seraient admis à témoigner, puisque maître Guy désirait que ce moyen de défense lui fût octroyé.

Les marseillais s'avancèrent donc ; ils parlèrent l'un après l'autre ; mais, comme dans leurs hableries ne se trahissait guère que l'impertinente intention de faire assez peu de cas des principes au nom des-

quels maître Guy était mis en cause, il arriva tout naturellement que leur malencontreuse intervention, loin d'en imposer à l'auditoire et aux juges, ne parut qu'ajouter une mauvaise impression de plus aux sentiments défavorables généralement répandus.

Toute liberté de discussion ayant été laissée des deux parts, jusqu'à ce qu'il ne semblât plus y avoir d'arguments à faire valoir, maître Everard déclara que les juges allaient délibérer.

Les quatorze maïeurs des sept corps se retirèrent donc dans une salle voisine, et maître Everard qui, selon la tradition établie en pareil cas, ne devait prendre aucune part à la délibération, afin que son influence en quelque sorte suprême ne pût être acquise ni à l'accusation ni à l'accusé, maître Everard attendit sur son siége présidentiel la rentrée des juges.

Le silence qui, jusqu'alors, avait régné dans l'assistance aurait pu, de fait, être rompu, car l'audience était en réalité suspendue ; mais il devait suffire de la présence du vénérable artisan pour en imposer à la foule. Dans tous les groupes, sans aucun doute, les pensées, les opinions s'échangeaient, se communiquaient, mais à voix si basse, que le sourd murmure résultant de l'ensemble de ces discrets entretiens avait comme un solennel caractère de déférence à l'adresse de maître Everard.

Accoudé des deux bras sur la table qui était devant lui, le front appuyé sur ses mains croisées, les yeux baissés, maître Everard pouvait sembler à la fois ou plongé dans une triste méditation ou absorbé par une fervente prière. Les assistants se le montraient avec une sorte de pieux respect.

Les maïeurs furent absents pendant une grande demi-heure. Quand il les entendit rentrer, maître Everard se leva, et deux d'entre eux étant venus à lui, pendant que les autres se rangeaient de chaque côté, lui communiquèrent à voix basse le résultat de la délibération.

Alors, maître Everard, au milieu des maïeurs qui tous étaient restés debout : Devant le Seigneur qui m'entend, dit-il, en présence de cette assemblée où toutes choses concernant maître Guy ont été témoignées et débattues, je déclare que l'avis des maïeurs des sept corps de métiers de la ville de Vendôme, est que maître Guy par ses manquements aux règles du métier, dont une déconsidération peut revenir aux corporations vendômoises et pour n'avoir point tenu compte des avertissements reçus, a mérité qu'une peine lui soit appliquée...

— Ah ! ah ! fit maître Guy, avec un rire narquois qui trouva de l'écho chez les deux marseillais, et qu'accueillit une rumeur d'indignation.

Un flot de sang monta au front de maître Everard, qui parut en éprouver comme un douloureux étourdissement, car on put voir qu'il s'appuyait à la table pour ne pas chanceler sur lui-même.

Mais, soudain, à cette rougeur succéda sur son visage une blafarde pâleur, et il reprit d'une voix profondément altérée, mais encore grave et pénétrante :

« C'est pourquoi, de l'avis et au nom des maïeurs réunis, gardiens consciencieux de l'honneur des sept-corps ; moi, ancien et chef des maîtrises de la cité vendômoise, je déclare maître Guy privé du droit d'exercer le métier de tannerie durant une année à dater d'aujourd'hui ; en cas de contrainte à exercer contre maître Guy, en appelons à tous bourgeois de la cité pour que le jugement des maîtrises ne reste pas sans avoir son plein et juste effet. Ainsi soit-il ! »

Et, remettant son chaperon, maître Everard s'apprêtait à se retirer, suivi de ses collègues, les prud'hommes, quand maître Guy, élevant la voix au-dessus du bruit approbatif qui avait accueilli la sentence :

« Ah ! vraiment, cria-t-il, voilà ce que les maïeurs appellent juger en conscience ; et qui donc a prononcé ce consciencieux jugement contre moi, l'ami qui hier encore était à ma table, me promettant amitié et soutien...

Maître Everard, qui s'apprêtait à sortir de la salle, s'arrêta fixant sur maître Guy un regard navré. Une terrible émotion le secouait, il prit le bras d'un des prud'hommes.

« Oui, continua maître Guy, autant de juges, autant de gens dont j'aurais pu acheter le silence et même les services ; mais je n'en ai pas voulu... car je suis honnête, moi !

— Eh ! certainement ! fit un des marchands.

— Sans doute, ajouta l'autre.

Le premier effet des violentes récriminations de maître Guy n'avait d'abord produit que l'étonnement, car s'il était rare que le conseil des sept corps fut assemblé pour de telles assises, il était inouï que le respect traditionnel qu'il inspirait n'en eût pas imposé même à ceux qu'il avait frappés des peines les plus graves ; cette surprise qui tenait de la stupeur, durait encore quand les deux marchands, dont la présence était oubliée, provoquèrent une subite irritation en se mettant de la partie.

— Silence ! silence ! leur fut-il crié de divers côtés. Respect aux juges !

— Ah oui, silence ! ah oui, respect ! répliqua aussitôt maître Guy, qui s'agitait entre ses deux compromettants amis. Du silence, alors que des hommes injustes parlent de telle façon ? Du respect pour des gens qui n'ont jugé qu'avec leur dépit et leur jalousie ; et maître Everard, le premier, qui était mon hôte hier, et qui, aujourd'hui, n'a pas honte de porter un jugement contre moi..... Ah ! la belle conduite !

— Taisez-vous ! taisez-vous ! dirent cent voix indignées.

— Eh non, je ne me tairai pas ! Je dirai ce que j'ai à dire, reprit vivement maître Guy.

— Non ! non !... cria la foule...

— Si ! riposta le tanneur. Si ! je parlerai pour dire que je me moque de leur jugement injuste. Ils veulent que je ferme mon atelier, eh bien ! soit, je le fermerai ; je ne leur porterai plus ombrage... Mais que m'importe ! je ne mourrai pas de faim pour cela... J'ai su gagner là où eux tous sont restés sans profit. C'est ce qui les enrage !

— Encore une fois, cria plus haut que tous un robuste artisan que les propos de maître Guy mettaient hors de lui, encore une fois taisez-vous... ou sinon !...

— Ou sinon, quoi ? demanda insolemment le tanneur.

— Silence ! silence ! dehors ! reprit la foule qui devenait furieuse.

— Oui, voilà que tous vous êtes pour eux, tous!,.. C'est bon je me souviendrai que tous ont été contre moi... Le tour de chacun peut venir, savez-vous. L'avantage est à celui qui a le dernier.

— Qu'est-ce qu'il veut dire?... demanda un des assistants.

— Il a insulté les juges; maintenant il nous menace de vengeance, parce que nous sommes avec les juges honnêtes.

— Honnêtes! répliqua maître Guy, avec une hautaine ironie.

— Oui, honnêtes.

— Ah! ah! ricanna le tanneur, et ses deux compères s'avisèrent de rire avec lui...

Alors il y eut comme un éclat d'orage contre les trois hommes.

— Hors d'ici, les insolents! cria une voix.

— Au Loir! dit une autre.

— Au Loir! au Loir! fut-il répété de toutes parts.

Presque aussitôt maître Guy et les deux marseillais se trouvèrent occuper le centre d'une cohue de gens qui se ruaient sur eux, qui voulaient les saisir, les entraîner.

Comprenant seulement alors que mal leur en avait pris de défier à ce point l'opinion, ils ne cherchaient plus qu'à s'effacer pour échapper au mauvais parti que la foule se disposait à leur faire; mais déjà, semblait-il, c'était trop tard se raviser; si on les laissait marcher vers l'issue de la salle, ce n'était qu'en les serrant de très-près, qu'en les tenant appréhendés de tous côtés. Et d'ailleurs, les cris : « au Loir! au Loir! retentissaient avec une intensité croissante.

La foule ayant débouché tumultueuse et bruyante dans la rue, maître Guy et ses amis crurent pouvoir s'esquiver plus aisément; mais ils continuaient à être pressés, maintenus, s'attirant même des menaces et des horions quand ils voulaient se dégager des mains cramponnées à leurs vêtements, déjà mis en lambeaux; et les cris qui redoublaient ne faisaient que surexciter le terrible, le redoutable entrain populaire.

— Laissez, laissez-les marcher seuls, disait l'espèce de colosse qui s'était constitué comme le coryphée de la foule irritée; ainsi entourés, ils n'échapperont pas. Allons, allons!...

— Au Loir! au Loir! hurlaient mille voix.

Et l'on allait... Les trois hommes blêmes, tremblants, jetaient autour d'eux, des regards effarés, anxieux, comme pour évoquer quelque providentielle intervention; mais ils ne voyaient que de nouvelles masses furieuses s'ajouter à la multitude qui fluctuait en répétant de plus belle : « Au Loir! au Loir! »

Tout d'un coup, cependant, ils purent croire qu'allait prendre fin la terrible situation où ils se trouvaient, car la voix qui domina un instant toutes les autres était celle du jeune Nichol, le propre fils de maître Everard, qui s'était jeté à travers la foule, pour arriver jusqu'auprès des hommes qu'elle entraînait.

— Eh quoi! disait-il! que voulez-vous faire? que projetez-vous? Est-il possible que vous songiez à mettre à mal des malheureux, parce qu'ils ont dit quelques mots déplacés...

— Ils ont insulté les juges, ils ont traité de malhonnêtes gens tous les plus honnêtes gens de la ville, répliqua le colosse.

— Au Loir! au Loir! cria de nouveau la foule.

— Ils ont manqué de respect à maître Everard, que nous avons vu rougir de leurs insolents propos.

— Au Loir! au Loir!

Alors Nichol : « Eh bien! au nom de maître Everard, dont vous savez que je suis le fils, au nom de mon père que vous respectez, que vous aimez tous...

— Oui, oui, vive maître Everard! cria le peuple.

— Donc au nom de maître Everard, qui serait tant peiné s'il savait ce que vous voulez faire, laissez ces hommes!

— Non, non! au Loir, les insolents!

— Au Loir, l'usurier!

— Au Loir, les mauvais étrangers.

— Alors vous m'y jetterez avec eux, dit Nichol en passant son bras sous celui de maître Guy; et comme à ce moment il apercevait venir le moine : « A moi, révérend, à moi! cria-t-il, aidez-moi à empêcher un malheur, un crime!...

Le moine s'avança tenant levée la petit croix de bois noir qu'il avait prise à sa ceinture; et il voulut parler aux furieux; mais, pendant que sa voix se perdait sans écho dans le tumulte, plusieurs hommes avaient repoussé Nichol, à qui le colosse disait tranquillement, aux applaudissements de la foule que c'était affaire aux bourgeois et artisans de Vendôme d'assurer le respect à leurs maïeurs, en faisant un exemple des malavisés qui avaient manqué à ce respect.

Et Nichol voulant encore insister : « Ah! que voilà une bonté bien placée! dit un homme qui venait d'arriver au milieu des groupes. Ah! que voilà un pardon bien à propos accordé! Ici, le garçon défend ces mauvaises gens, pendant que là-bas, maître Everard, son père, est peut-être agonisant, peut-être mort en ce moment...

— Que dites-vous? demandèrent en même temps Nichol et un grand nombre des hommes qui étaient là.

— Je dis ce qui est vrai; que maître Everard, saisi, frappé par l'insulte qu'il a reçue, et sûrement aussi par la peine qu'il a éprouvée en prononçant ce jugement, vient de tomber dans une attaque; je l'ai vu pâle, raide; on le secourait, rien ne faisait... J'ai couru pour avertir son fils, on a dû chercher un prêtre, un médecin...

— Mon Dieu! mon Dieu! fit Nichol en portant avec désespoir la main à son front; et la foule s'ouvrant devant lui, il eut bientôt disparu, en courant du côté de la maison où s'était tenue l'audience.

— Et nous leur ferions grâce! reprit le colosse.

— Non, non! vociféra la foule.

Et comme le flot tumultueux arrivait à la rencontre de deux rues qui conduisaient l'une à la maison de maître Guy, l'autre au bord de la rivière, la multitude témoigna bien de la formelle hostilité de ses intentions, tenant étroitement cernés les trois hommes, elle tourna d'elle-même dans la seconde de ces rues, en répétant plus énergiquement encore : « Au Loir! au Loir! »

Si jusque-là maître Guy et les marseillais avaient conservé quelque espoir d'échapper à la population ir-

ritée, ils purent alors croire leur dernière heure venue; aussi, brisés, anéantis, ne marchaient-ils plus que comme des hommes ivres, semblant n'avoir plus conscience d'eux-mêmes, quand il arriva que dans cette rue où la bruyante cohue venait de s'engager, le bruit violent des voix proférant des cris de mort se trouva mêlé à la placide harmonie d'un chant pieux que disaient à l'unisson une quarantaine d'enfants qui venaient, processionnellement en quelque sorte, à l'autre bout de la rue.

Tout à coup même les cris se turent et le chœur des enfants s'entendit seul, pendant que la foule s'arrêtait comme prise d'un étrange étonnement.

La troupe des enfants, qui chantait une hymne à la mère du Sauveur, s'avançait tranquillement. Au premier rang marchait Anielle, dont la voix, aux charmantes vibrations, dominait doucement toutes les autres.

Le moine, qui n'avait pas abandonné son hôte, courut au-devant de la jeune fille :

« Las? chère enfant, lui dit-il, que faites-vous? où allez-vous?

— J'étais allée prier pour qu'il n'arrivât rien à mon grand'-père, répondit-elle ; ils sont venus avec moi, eux, et alors j'ai dit : « Chantons à la sainte Vierge, pour qu'elle le protége, et voilà, nous chantions...»

— Mais un grand danger le menace... Voyez, voyez, ces gens lui veulent du mal.

— Un danger! du mal! répéta la douce enfant dont les yeux s'animèrent, et qui jeta sur ses compagnons de prière un regard qui parut tous les appeler plus près autour d'elle... Oui, ajouta-t-elle, mon grand'père est en danger, oui, je le vois au milieu de tout ce monde! qu'est-ce donc? qu'y a-t-il? Allons! amis, allons!

Et elle entonna de nouveau le chant interrompu que la foule enfantine reprit en chœur avec elle :

Sainte Marie
Mère bénie,
Secourez-nous.

Et, sans hâte, la jeune troupe rangée autour d'Anielle qui étendait les bras comme pour faire instinctivement plus étroit, plus visible le lien qui l'unissait à elle, s'avança vers la multitude qui ne criait plus, qui ne s'agitait plus. Le moine suivait.

Parmi les enfants qui avaient accompagné Anielle, plusieurs avaient là leurs parents, pour qui cette vue était un rappel à des sentiments autres que la haine... Une diversion se trouvait naturellement faite...

La troupe des enfants parvint sans obstacle jusqu'aux trois hommes qui, laissés libres et serrés l'un contre l'autre, se trouvèrent comme réfugiés au milieu d'elle; et, toujours chantant sa prière, elle passa au travers de la foule qui, frappée d'un inexplicable ébahissement, se laissa sans plus d'efforts ravir ses victimes que, une minute plus tard, le tournant de la rue déroba à ses regards.

Anielle conduisant la marche semblait vouloir prendre le chemin de la maison paternelle; mais maître Guy, qui avait retrouvé quelque faculté de réflexion :

« Hors de la ville, dit-il, hors de la ville?

— Oui, oui! dirent les deux marseillais, encore tout tremblants à l'idée du péril qui pouvait n'être que momentanément conjuré.

— Hors de la ville! repéta le moine.

La troupe chantante se dirigea donc vers la campagne non sans causer une vive émotion de surprise dans les quartiers qu'elle traversait, et où l'on ignorait ce qui s'était passé.

Or, pendant que d'une part maître Guy et ses deux malencontreux assesseurs s'en allaient ainsi aux frais accords des voix enfantines, d'autre part, au milieu de la consternation générale, des hommes rapportaient en sa maison maître Everard, qui, étendu pâle et inerte sur une litière, n'avait plus que l'âme à rendre.

Quelques heures plus tard, maître Everard expirait. Il était mort sous le coup de l'émotion doublement terrible qu'il avait éprouvée en se trouvant contraint, par la dignité qu'il occupait, de prononcer la condamnation de son ami, et en voyant celui-ci faire si outrageusement mépris du respect dû aux vénérables institutions sur lesquelles reposaient l'honneur et la destinée des corps de métiers.

. . . .

V

RENCONTRE

Deux semaines s'étaient écoulées pendant lesquelles l'on n'avait plus vu reparaître maître Guy.

La maison du tanneur était, si l'on peut ainsi dire, fermée mais non close ; car si tout avait cessé du mouvement et du négoce qui jusque-là s'y voyaient, si les nombreux ouvriers d'ordinaire occupés à l'intérieur avaient été forcément empêchés de continuer leurs travaux, encore y était-il resté la vieille gouvernante du logis, sorte de majordome aux allures sèches et rechignées qui donnait pleinement raison au dicton déjà populaire « tel maître, tel valet ».

Si on lui demandait ce qu'était devenu maître Guy : « Eh bien ! répondait-elle, puisque ses ennemis lui ont interdit la maîtrise, il n'a que faire d'être ici et voilà !

Et l'on ne pouvait rien savoir de plus. Mais le moine qui avait cru devoir rester l'hôte de cette maison où « le malheur avait passé » et que l'on voyait aller et venir de la ville au dehors et du dehors à la ville, le moine ne gardait pas une réserve aussi absolue. Par lui, l'on savait que maître Guy, ne voulant pas reparaître avant longtemps dans la ville, était allé prendre résidence dans un des bourgs des environs, où il comptait vivre dans la retraite, jusqu'au jour où il croirait pouvoir démontrer qu'il n'était nullement coupable des fautes dont on l'avait chargé; et comme il avait quelques affaires urgentes à régler, le moine lui servait de messager.

— Mais, demandait-on encore, la petite fille ? Anielle, qu'est-elle devenue ?

— Hélas ! bien que fort jeune encore, la pauvre petite a vivement ressenti le coup dont son grand'-père a été frappé. Elle est là-bas plongée dans une sorte de profond abattement. A peine parle-t-elle. On dirait que son esprit soit comme confondu, perdu. Quand je veux lui démontrer — car il faut

bien que j'essaie de la consoler — qu'elle n'est pour rien dans tout ce qui s'est passé : « Mon père, me dit-elle, priez Dieu pour nous ! » C'est tout ce qu'elle répond. Et elle prie, et elle soupire. J'ai peur que cette chère enfant ne succombe un jour au chagrin qui la mine.

— Pauvre petite ! » disait-on. Et ces témoignages de compassion étaient sincères, car la vilaine conduite du grand-père et l'approbation que chacun donnait à la peine prononcée contre lui, n'avait porté aucune atteinte à la sympathie qu'on avait toujours éprouvée pour la gracieuse fillette.

Et pendant que la population raisonnante de la ville se bornait à manifester de tels sentiments, Dieu sait ce qu'il en était au sein de la population enfantine qui, elle, n'ayant nullement su apprécier le caractère grave des événements, se bornait à en déplorer l'une des fâcheuses conséquences : l'absence d'Anielle qui avait comme ôté l'âme à tout ce petit monde. « Où donc est Anielle ? Pourquoi donc Anielle ne vient-elle pas ? Est-ce qu'elle ne viendra plus ? Qui est-ce qui nous guidera aux gentils jeux ? Qui est-ce qui nous dira les belles choses qu'elle disait ? Anielle ! Anielle ! où est donc



Sur un tombeau, dessin de Bessou.

Anielle ? que fait donc Anielle ? Ainsi allaient se disant les uns aux autres les enfants de la cité vendômoise ; et il y avait parmi eux une véritable perturbation de la vie coutumière. . . . . . .
. . . .

Dans la maison de maître Everard — le digne homme qui avait été mis en terre avec grande pompe, toute la population faisant cortége à sa dépouille — on eût pu croire que rien n'était changé à l'état précédent, car les ouvriers travaillaient comme avant le décès du chef d'atelier ; les clients avaient accès à la boutique restée ouverte, où ils trouvaient pour traiter avec eux de toute affaire un des anciens du métier que les maïeurs des corporatoins avaient, d'une commune voix, choisi pour prendre en main les intérêts de l'héritier et lui servir de tuteur jusqu'au jour où, l'âge venu, et ses preuves faites, le fils de l'orfèvre défunt serait investi des droits de succession à la maîtrise paternelle.

Mais nul n'aurait pu affirmer que la sollicitude des confrères de maître Everard ne dut pas s'exercer en pure perte, car la terrible aventure à laquelle Nichol devait d'être orphelin avait produit sur lui d'autant plus d'impression qu'elle l'avait à la fois séparé de ce père qui était l'objet de sa vive

affection, et d'Anielle qui, après son père ou plutôt au même degré mais dans une autre sphère, ne lui était pas moins chère.

D'abord, saisi au retour des funérailles d'une fièvre presque délirante, on avait craint pendant une semaine, sinon pour sa vie, tout au moins pour sa raison...

L'âge aidant, la forte nature avait eu raison du danger, mais encore Nichol était-il resté sous l'empire d'une morne douleur. Silencieux, incapable de se livrer à aucun travail, étranger à tout ce qu'il voyait, ou entendait, il ne semblait vivre que pour aller deux fois le jour prier et pleurer sur la tombe de son père — à l'aube et vers le coucher du soleil, comme pour commencer et finir la journée avec la même pensée.

— C'est bien! avait dit la vieille matrone, qui était alors l'Esculape du pays, laissez l'enfant user le chagrin, là est le meilleur remède...

Et on le laissait...

Or, un soir que la nuit tombait déjà, il accomplissait son pieux pèlerinage, comme il approchait de la place où il avait coutume de s'agenouiller, le bruit de ses pas fit se lever de cette même place une enfant qui se tenait là prosternée la face dans ses mains, et qui, en le voyant, parut vouloir prendre la fuite: car, après un regard jeté de son côté, elle se prit à courir pour s'éloigner de lui.

— Anielle ! Anielle ! cria-t-il d'un accent qui semblait traduire à la fois et la joie et la peine... Où vas-tu ? où cours-tu?... C'est toi que je revois, et tu t'enfuis ! Anielle ! Anielle !

En parlant ainsi, il marchait les bras étendus comme s'il eût voulu retenir une vision.

A sa voix Anielle s'arrêta tout à coup, comme dominée, et là, où elle s'était arrêtée, elle se laissa tomber à genoux, le visage baissé.

Il vint près d'elle : « Que t'ai-je fait? » dit-il, et il allait la toucher, la relever; mais elle se recula, et d'une voix éplorée : « Ce que tu m'as fait, ne sais tu donc rien, ne te souvient-il donc de rien?

— Quoi! que dis-tu? murmura-t-il semblant avoir une étrange confusion d'idées... que faisais-tu là-bas?... Tu priais... sur sa tombe, à lui... Et tu t'es enfuie quand tu m'as entendu...

— Oui, je priais, reprit Anielle, mais, ah ! que de prières il faudrait pour le pardon !...

— Il a pardonné, Anielle, tout pardonné, ç'a été sa dernière parole.

— Sa dernière parole! répéta la jeune fille, les regards au ciel, les mains jointes, comme saisie d'une extase d'admiration... Sa dernière parole, tout pardonné ! saint homme ! saint homme ! mais c'est le pardon du Seigneur qu'il faut !

— Le seigneur est bon, Anielle, dit Nichol.

— Bon pour les bons, répliqua-t-elle, de cette voix douce qui dans sa douceur même puisait une imposante gravité.

Et, après avoir dirigé sur Nichol un regard qui disait, sans hauteur, mais avec une irrésistible autorité. « Ne me suis pas » elle s'éloigna d'un pas lent.

Nichol stupéfait la regardait s'éloigner. Quand elle eut disparu, il alla tout en larmes se jeter sur la tombe de son père... et la nuit était noire lorsqu'il songea à regagner la maison, car le chagrin l'avait saisi plus fort à cette idée, qu'Anielle qu'il venait de revoir, ne pouvait plus, ne voulait plus être pour lui ce qu'elle était autrefois...

VI

OU SONT LES ENFANTS ?

Bien que l'ombre fut à demi-tombée quand Anielle traversa une partie de la ville pour rentrer à l'ancien logis de son père, dès ce soir là cependant cette nouvelle avait couru parmi les enfants qu'elle comblait de joie : « On a revu Anielle ! Anielle est revenue !.. »

. . . .

Huit jours plus tard, un matin à l'heure du lever, un bourgeois de la ville, convaincu d'avoir bien verrouillé sa porte la veille et trouvant le verrou tiré: « qui donc a pu sortir cette nuit? demanda-t-il. »

— Je ne sais, dit la femme ; je n'ai pour ma part bougé de mon lit, et Michel, notre gars, doit être tranquille aussi dans le sien.

Or Michel n'était pas dans son lit.

— C'est singulier ! où donc est Michel?...

Et le père de gagner la rue où un autre homme l'apercevant: « Croiriez-vous, maître Denis, qu'à ces heures je suis en quête de mon gars qui a dû sortir de la maison cette nuit sans qu'on l'entendit, pour aller où? Je vous le demande?

— Comme le mien, maître Joseph... n'auriez-vous point vu mon Michel?...

— Quoi ! vous cherchez votre gars aussi, vous ?

— Oui, aussi.

Et une femme survenant: « N'auriez-vous pas vu mon Odette ?

Puis un autre père, et une autre mère en quête l'un de sa jeune fille, l'autre de son jeune fils... Et dans toutes les rues de la ville on ne vit bientôt plus que gens s'adressant la même question: « Avez-vous vu mon enfant? »

Rumeur générale dont ne fut pas exempt le quartier où se trouvait la maison de maître Everard et de maître Guy.

C'était à l'heure où Nichol sortait pour sa pieuse visite de chaque matin. Comme il passait le seuil de sa maison, au seuil de maître Guy venait de paraître le moine. Il y avait là grand émoi. Un groupe nombreux était formé, au milieu duquel parlait un enfant que chacun semblait écouter avec la plus curieuse attention. Un nom qu'il venait de prononcer et que Nichol entendit en passant fit que celui-ci s'arrêta pour écouter aussi. Le moine s'était avancé.

Ainsi avait dit ou disait encore l'enfant : « Oui je sais où ils sont, moi, et si je n'y suis pas avec eux c'est que j'avais trop sommeil. Mon frère m'a bien dit « Allons, Jacques, te lèves-tu? viens-tu? » mais ma foi ! il fait trop bon dormir. « Lâche, tu ne veux donc pas venir? » m'a-t-il dit encore. Je l'ai laissé dire. Il est parti tout seul, et je me suis rendormi, Que voulez-vous? j'avais sommeil, moi.

— Mais où dont est-il?

— Là-bas, avec les autres...

— Là bas ? où ?

— Ah ! je vais vous dire. Vous savez bien, il y a huit jours, Anielle est revenue.

— Oui.

— Et nous, comme toujours, d'aller après elle quand nous la voyions passer, pour qu'elle nous fît faire de jolis jeux, pour qu'elle nous contât les belles histoires qu'elle sait, pour qu'elle nous chantât ses belles chansons, mais voilà qu'Anielle ne riait plus, ne chantait plus. Ce qu'elle avait, je ne sais pas ; et nous la suivions tout de même, et quand nous étions autour d'elle, elle disait : « Las ! Las ! le bon Dieu est fâché, le bon Dieu a sa colère sur nous » et, il y avait dans ses yeux de grosses larmes qui en faisaient venir dans nos yeux à nous. Et nous nous disions, ayant peur : « Pourquoi le bon Dieu a-t-il sa colère sur nous. » Elle disait encore : « Il faut prier, prier. » Et elle commençait une prière, que nous disions avec elle. Et c'était toujours avec tristesse qu'elle nous tenait.

Et voilà que, l'autre jour après midi, nous l'avions suivie, en dehors de la ville ; elle n'avait rien dit tout le long du chemin ; mais on voyait bien qu'elle pensait, qu'elle allait dire... Au départ il faisait grand soleil... Mais arrivés là-bas, aux coteaux, nous vîmes le ciel tout noir, tout noir avec des éclairs qui faisaient des serpents dessus. Il commençait à tomber des gouttes. Nous allâmes sous un grand noyer pour en avoir l'abri. Et alors on entendit le tonnerre... Et pendant que nous étions tous là serrés sous l'arbre, et que le tonnerre s'entendait et que sur les feuilles là-haut frappait la pluie, Anielle dit : « Ecoutez, écoutez, c'était ainsi quand le bon Jésus rendait son âme sur la croix... Il est mort pour nous le bon Jésus... là bas, bien loin... dans un pays tout saint, tout sacré... et nous faisons tant de péchés, que le bon pays du bon Jésus est gardé par les méchantes gens qui ne l'adorent pas, qui ne l'aiment pas... et qui font du mal à ceux qui aiment le bon Jésus, quand ceux-là vont dans le pays pour voir le berceau, le tombeau du fils de Dieu... Ah ! les péchés que nous faisons causent bien des malheurs, ils mettent bien en colère le bon Dieu. »

Ainsi disait Anielle, et nous de dire après elle : « Oui nos péchés doivent mettre bien en colère le bon Dieu.

— Et puis voilà, disait-elle encore, notre grand péché, c'est de savoir que le pays du bon Jésus est tenu par les méchants et de n'en pas avoir un profond chagrin et de ne pas nous demander comment on pourrait faire pour que les méchants n'en soient plus maîtres... Et pourtant si nous avions en nous bien fort ce chagrin, si nous nous disions que nous serions prêts à mourir pour que le pays du bon Jésus ne fut plus aux mains des méchants, le bon Dieu verrait que nous l'aimons... et il effacerait nos péchés, et *ceux de nos parents*... et, tous, nous serions sauvés pour aller dans le grand paradis, dans le beau paradis, où il y a les anges, les saints, les saintes, rangés aux pieds du bon Dieu, du sauveur Jésus, de sa divine mère, et où l'on voit tout ce qui est beau, où l'on entend tout ce qui est agréable... Des soleils, des étoiles, des musiques, des fleurs, des oiseaux d'or... »

Et pendant qu'Anielle parlait de cette façon, il nous semblait à tous que pour voir, pour entendre ces belles choses, nous aurions voulu être au paradis.

Anielle nous parla lougtemps, jusqu'à la nuit, et nous lui disions : « Parle encore... Mais alors elle dit : à demain et nous revînmes avec elle en ville.

Le lendemain nous nous trouvâmes de nouveau avec elle. Elle nous parla encore de toutes ces choses, et nous nous disions entre nous : « Si donc nous pouvions savoir comment gagner le pardon de tous les péchés...

Alors Anielle dit « Il y a eu, des fois, où bien des chrétiens sont partis ensemble pour aller reprendre le saint pays aux méchants, aux païens... Il y avait des rois, des princes, des seigneurs, et des mille et mille gens... Ah ! il paraît que c'était bien beau de voir tout ce monde qui s'en allait là-bas pour délivrer le saint berceau, le saint tombeau et gagner le paradis... Et ces gens prirent le pays une fois, deux fois... Et alors il y eut le royaume du bon Jésus... Ah ! le beau royaume.

— Ah oui, ce devait être un beau royaume ! dîmes nous tous ensemble.

Mais Anielle nous expliqua que les chrétiens s'étant querellés entre eux, les païens en avaient profité pour reprendre le pays, et qu'alors tout avait été perdu.

Alors un grand d'entre nous dit tout à coup : « Et si nous partions, nous autres, les enfants, tous les enfants viendraient avec nous, nous serions des mille et des mille, et nous ne nous querellerions pas ; et le saint pays resterait gardé, et nous aurions le paradis.

— Oui, fit alors Anielle dont les yeux étaient tout brillants de joie : partir ! partir ! c'était bien ce que je pensais, partir tous ; nous serions tant et tant que les païens auraient peur rien qu'à ne pouvoir nous compter. Partir ! partir... Oh ! il me semble que je vois déjà ouvert le paradis que nous irions gagner, et où seraient avec nous tous nos parents. Partir ! Oh ! partir ! »

Et si vous l'aviez vue, si vous l'aviez entendue disant ça ! Elle avait les mains jointes, les yeux levés... Nous la regardions, on aurait dit qu'elle parlait aux anges, au bon Dieu, et qu'elle allait monter vers eux. Et toujours elle faisait, pendant que nous la regardions, sans rien dire « Partir ! partir !

Et que voulez-vous que je vous dise encore moi ? — tous les grands s'étant accordés — on décida qu'on partirait, Anielle nous conduisant. Mais on se promit qu'on ne dirait rien aux parents parce que les parents pourraient ne pas vouloir — en quoi ils auraient tort, puisque c'était pour effacer leur péchés à eux aussi, et pour leur gagner le paradis à eux aussi qu'on allait là-bas... Alors on s'entendit pour se trouver tous, ce matin, avant le jour à la fontaine des deux chênes, chacun devant sortir doucement la nuit... Et voilà ! moi j'y serais bien aussi, puisque mon frère m'a appelé, mais j'avais sommeil, et...

Ce que l'enfant pouvait dire encore ne devant rien apprendre aux assistants, on ne l'écoutait plus, et dans la foule qui s'était formée autour de lui ; « Il faut courir, disait-on, les atteindre, les arrêter. S'il ne sont déjà plus à la fontaine des deux chênes, ils n'ont pas eu le temps de faire beaucoup de chemin... Allons !

Et la foule, en se précipitant dans la direction de la fontaine, put apercevoir, marchant à grands pas, l'un à quelque distance de l'autre, Nichol et le moine qui avaient pris l'avance.

VII

DIEU LE VEUT!

Quand le moine rejoignit les enfants, — un peu en avant du bourg qui était justement celui où maître Guy s'était retiré — déjà Nichol était au milieu d'eux. La foule des parents venait tumultueuse à quelque distance.

En arrivant auprès du groupe des enfants le moine s'arrêta, et, après avoir en silence tenu fixé sur eux un regard où l'on aurait pu voir briller une sorte d'enthousiaste admiration: « Malheureux innocents, leur dit-il, mais sans qu'il y eut dans sa voix l'accent de la profonde conviction, où allez-vous, que voulez-vous faire?.. Avez-vous songé à la grandeur, à la difficulté de l'entreprise dont vous avez conçu le projet? pensez-vous... »

Mais Nichol l'interrompit, qui placé près d'Anielle semblait en proie à une véritable exaltation: « Eh quoi! mon père, n'est-ce pas vous qui nous avez dit qu'il y avait honte aux chrétiens de laisser les infidèles tenir le pays du saint Sauveur?.. N'est-ce pas vous qui nous avez dit que la gloire du ciel était pour ceux qui sont morts en essayant de délivrer les saints lieux.

— Oui, mon enfant, oui, sans doute, répliqua le moine, avec quelque embarras, mais...

— Eh quoi, mon père, reprit Nichol, ne vous souvient-il pas de nous avoir conté un soir, à Anielle et à moi toutes les misères que les chrétiens endurent là-bas? Ne nous avez-vous pas montré sur vos bras la marque des liens que vous avez portés vous-même, pour avoir voulu pénétrer jusqu'au saint tombeau en laissant deviner que vous n'étiez pas un infidèle?

— Sans doute, fit encore le moine, au moment où la foule des parents arrivait.

— L'instant d'auparavant, continua le jeune garçon n'aviez-vous pas dit à mon père, au père d'Anielle, aux étrangers qui étaient à table avec eux, que tout devait être laissé, oublié, pour la délivrance du pays de Jésus, que tout le reste n'était que vanité, que biens périssables, et n'est-ce pas parce que vous n'êtes pas convenablement écouté que pour Anielle et pour moi, vous avez dit à part toutes ces belles mais tristes histoires de la persécution des chrétiens... N'est-il pas vrai, mon père, n'est-il pas vrai?..

Le moine pouvait d'autant moins répondre qu'alors il se trouvait entre les enfants, qui tous approuvaient les questions de Nichol, et les parents qui l'entouraient et dont les regards lui demandaient compte de la résolution des enfants. Après un instant d'indécision, d'embarras:

« Eh bien oui, dit-il cependant; oui j'ai pu vous conter les malheurs dont j'ai été le témoin; j'ai pu désirer devant vous de voir cesser la triste indifférence des chrétiens envers les lieux saints que détiennent les infidèles, et où nous ne pouvons plus, nous les fidèles, aller prier sans péril; mais vous ai-je dit, à vous faibles, innocents, que vous deviez quitter votre pays, vos familles pour aller tenter cette délivrance? Hélas! que pourrez-vous?

— Mon père, fit doucement Anielle, ne disiez-vous pas un jour que la foi peut tout?

— Oui, la foi peut tout, répétèrent les enfants.

— Ne disiez-vous pas, reprit Nichol, que, sous les yeux de Dieu, la force des méchants ne peut rien contre faiblesse des justes.

— Mais... voulut balbutier le moine.

— N'avez-vous pas dit que mieux vaudrait pour les chrétiens être morts qu'oublier ce qu'ils doivent au seigneur? Et ne sommes nous pas chrétiens!

— Oui chrétiens! chrétiens! dirent les enfants.

— Vive Jésus! cria Nichol.

— Vive Jésus! vive Jésus!

Ce cri, poussé avec tout l'élan de la foi naïve par la troupe des enfants, retentit au loin sur la campagne.

Le moine, quoique visiblement gagné par cet enthousiaste manifestation, tenta encore d'opposer aux résolutions des enfants quelques arguments, qui de nouveau ne firent que lui attirer les répliques énergiques de Nichol et d'Anielle, dont les moindres paroles étaient acclamées par leurs compagnons. Alors l'homme au froc, l'ascète au visage blême, au cœur de flamme, saisissant la croix qu'il portait dans la corde qui ceignait ses reins et l'élevant vers le ciel:

« Dieu le veut! s'écria-t-il. Dieu le veut! A genoux! à genoux devant le maître des âmes, à genoux!.. Et, comme il se fut agenouillé, tous les genoux fléchirent, tous les fronts se courbèrent sous la croix qu'il tenait élevée. « O Seigneur, reprit-il de l'accent du prêcheur exalté, vous m'êtes témoin que je n'ai point mis en ces cœurs le projet de cette sainte entreprise, que j'ai voulu rappeler ces faibles à leur faiblesse, mais que leur force a prévalu. Bénissez, Seigneur, bénissez ces petits qui glorifient votre saint nom, votre puissant amour. Bénissez aussi votre indigne serviteur qui, pour vivre ou mourir avec eux, ne doit plus quitter ceux que la foi a suscités pour votre divin service.

Et le moine s'étant levé pendant que tous restaient agenouillés, entonna à pleine voix le *Gloria in excelsis!* que trois ou quatre cents voix d'enfants, d'hommes et de femmes répétèrent sous l'empire du même entraînement.

Puis, à peine les dernières notes de l'hymne sainte achevées: Ecoutez! reprit le moine, écoutez!...

Et, appelant à lui toutes les ressources de cette simple, mais énergique éloquence qui résulte de la plus ardente conviction, et qui saisit les cœurs simples, il commença, aidé du souvenir de ses souffrances personnelles, à parler de ce qu'il avait vu là-bas, au pays du Sauveur, de ce qu'il savait des efforts, tentés aux diverses époques, pour la délivrance de cette terre vénérée; des succès remportés, des causes qui avaient amené les revers, des mérites acquis dans les récompenses célestes à ceux qui avaient donné leurs biens, leur sang pour le triomphe de la milice chrétienne. Il continua, et Dieu sait si, en abordant ce point, il dut trouver dans sa brûlante ferveur de puissants, de persuasifs élans! — il continua, en montrant, comme marqué d'un caractère miraculeux, l'étrange et sublime mouvement de foi qui avait tout à coup emporté ces enfants vers une entreprise, vers un sacrifice qui allait

certainement, par l'exemple, remuer le monde chrétien jusque dans ses entrailles et le réveiller de son funeste sommeil. Il parla des merveilleuses influences qu'allait avoir la levée de cette milice ingénue ; il dit les citées émues, les campagnes entraînées, les grands, les puissants excités au saint devoir, les petits, les humbles se mettant à la suite ; il prévit le succès dû à l'innocence même de cette jeune milice qui, d'ailleurs, allait rencontrer partout l'appui, le concours, l'aide ; il dit, enfin la couronne de gloire et de félicité promise à ces héros au cœur ingénu, à l'âme pure... Et, après avoir étendu de nouveau la croix sur cette jeune assemblée, comme pour la marquer du sceau indélébile qui devait la donner au Seigneur, il acheva en répétant le sacramentel Dieu le veut ! qui avait déjà tant de fois soulevé, rallié, les peuples chrétiens, et que toute la foule redit après lui d'une commune voix.

Puis, encore une hymne fût entonnée qui était comme le chant de marche de ceux qui partaient...

. . . .



Dieu le veut ! dessin de Bessou.

Et comme cette foule bruyante allait traverser la bourgade où se trouvait maître Guy.

« Qu'est-ce donc ? murmura le vieil usurier.

— Les enfants de Vendôme emmenés à la croisade par votre petite fille.

— Par ma petite fille, répéta-t-il tout d'abord, avec une sorte d'effarement. Elle, partir ! elle, s'en aller !... Mais je ne veux pas, moi, entendez-vous ? je ne veux pas ! cette enfant a toujours eu d'étranges idées...

Et, comme il allait se précipiter vers la foule qui venait... « Les enfants de Vendôme ! ajouta-t-il, mais alors avec une calme et presque souriante réflexion... Ah !... à la croisade !... Tiens, tiens !... Puis, quelques secondes après, on aurait pu l'entendre dire, parlant tout bas et comme en lui-même : « Pardieu ! ma fillette n'est pas déraisonnable du tout. Non ! elle a du sens, mon Anielle... En tout cas, je ne peux pas la laisser partir seule... Il faut voir, oui, il faut voir ! »

Et maître Guy alla voir.....

Eugène Muller.

(La suite à la prochaine livraison.)

NÉCROLOGIE

SA SAINTETÉ PIE IX

Une des plus grandes figures de notre temps vient de disparaître de la scène du monde. Il faudrait remonter bien haut dans l'histoire de la papauté, peut-être jusqu'à Grégoire VII, pour trouver un pontife qui ait joué un rôle comparable à celui qu'a rempli Pie IX. Le problème que les événements, la lente marche des siècles, lui ont imposé, le voici réduit à ses termes les plus simples : étant donné la perte du pouvoir temporel, du patrimoine de saint Pierre, laisser la tiare aussi puissante qu'elle fut jamais. Telle est l'œuvre accomplie par Pie IX.

Pendant que, réalisant les rêves des vieux Guelfes, l'Italie s'unifiait, il a fait l'unité catholique dans la papauté. Il a imposé la même liturgie à toutes les consciences, il a aboli les règles, les usages, les concordats, qui dans les divers États de l'Europe différenciaient les rituels et les obédiences,et il a rivé la chaîne qui tient les églises unies dans une soumission absolue aux mains du Vatican. De telle sorte que le pape, placé au-dessus des conciles, peut dire, aujourd'hui, en vertu du dogme de l'infaillibilité : « Je suis, en ce monde, la fin et le commencement de tout; l'Église, c'est moi! » Et si l'on veut tenir compte des circonstances, des guerres, des révolutions, du mouvement irrésistible des idées, au sein desquelles s'est opéré ce grand changement dans la catholicité, on pourra juger le pape qui l'a réalisé.

Jean-Marie Mastaï-Ferreti, de la famille des comtes de ce nom, était né dans les anciens États de l'Église, à Sinigaglia; on montre encore le palais où il vit le jour, le 13 mai 1792. Beaucoup de versions courent sur ses premières années; il porta l'uniforme militaire et l'on dit que, sur le point d'épouser une jeune personne enlevée par la mort à ses vœux, il demanda des consolations à celui qui en a pour toutes les douleurs. Le brillant cavalier, l'amateur enthousiaste des arts et surtout de la musique, disparut sous la robe noire. Après de solides études théologiques, il embrassa la périlleuse carrière des missions; il alla au Chili. Les fatigues et le climat l'épargnèrent; il revint à Rome avec une grande réputation de vertu, de courage et de bonté. Après avoir rempli d'importants emplois, il fut sacré, le 3 juin 1827, archevêque de Spolète et transféré, le 17 décembre 1832, au siége épiscopal d'Imola; enfin proclamé cardinal le 14 décembre 1840, par S. S. Grégoire XVI.

Il était adoré dans son diocèse. On raconte que lors de la mort du pape, les habitants d'Imola accoururent sous les fenêtres du palais épiscopal, et là, pressés, ils criaient à leur jeune évêque : « N'allez pas à Rome! n'y allez pas! nous vous perdrons, ils vous feront pape! » On ajoute qu'au moment où son lourd carrosse s'ébranlait au milieu d'une foule attristée, un pigeon blanc vint se poser sur la voiture ; ni les cris ni les gestes ne l'effarouchèrent; il resta là jusqu'au départ de l'évêque ; alors il ouvrit les ailes et prit son vol vers la ville éternelle.

Le sacré collége se réunit au Quirinal. Au bout de quarante-huit heures, après le second tour de scrutin, le 16 juin 1846, le maître des cérémonies du conclave parut sur le balcon du palais occupé aujourd'hui par le roi Humbert, et dit aux Romains attendant sur la place ; « Une grande joie nous est donnée! Nous avons pour pape l'éminentissime et révérendissime comte Mastaï-Ferreti, évêque-archevêque d'Imola, qui a choisi le nom vénéré de Pie IX. »

A cette proclamation Rome répondit par des acclamations immenses. L'Italie en fête accourut se prosterner aux pieds du pontife. C'était chose nouvelle qu'un pape de cinquante-quatre ans, c'est-à-dire encore plein de vie, très-beau, très-spirituel, aimable, et, dès le premier jour de son exaltation, déclarant qu'il voulait être un souverain national, allier ce qu'il devait à la foi et à la liberté humaine. Il se montrait Guelfe dans toutes ses paroles et en tous ses actes, aspirant à voir l'Italie débarrassée des commandements et du joug de l'étranger.

Ce sentiment ravissait le peuple romain qui, tous les jours, faisait des ovations et offrait des fêtes à son pontife lui donnant sa bénédiction du balcon de la célèbre fenêtre du Vatican, bénédiction *urbi et orbi*. Il jouissait de tous les délices d'une popularité qui ne s'arrêtait point aux Alpes; du haut de la tribune nationale française, M. Thiers lui criait : « Courage, saint Père! » Plein de grâce et d'abandon, d'humeur souriante et facile, d'une éloquence abondante, s'offrant à tous, de mœurs simples, frugal, il charmait tous ceux qui l'approchaient d'un regard de ses yeux qu'il avait les plus beaux du monde. Sa bonté surtout attirait les cœurs.

Un jour pendant sa fuite à Gaëte, en se promenant, il rencontra deux enfants qui chassaient au filet les petits oiseaux. Il réprimanda en doux termes les jeunes chasseurs. « Dieu, leur dit-il, n'a pas donné des ailes aux oiseaux pour être mis en cage. Aimez la liberté, mes enfants, pour vous et pour les autres. »

Nous avons parlé de sa fuite à Gaëte : en effet, la révolte, l'assassinat de son ministre Rossi, l'avaient chassé de sa capitale. La république romaine avait été proclamée. Tant et de si graves événements devaient changer ses idées et lui donner à réfléchir sur les dangers de la politique précédemment suivie.

Il devait revenir bientôt, ramené par les baïonnettes françaises. Lorsqu'il rentra dans Rome, le colonel français Dieu avait pris place sur le devant de sa voiture. Aux abords de la place *del Popolo*, près du Pincio, le souverain pontife fut chaleureusement acclamé ; on criait : « La Madone soit bénie! vous revenez, Saint-Père! » « Oui, répondit Pie IX en jouant sur le nom du colonel français, je reviens, *è Dio che mi conduce.* » Dans une semblable circonstance, ce n'est point avec cette fine

ironie qu'en parle Jules II. Pie IX n'était ni vindicatif ni cruel.

Les événements qui suivirent, nous n'avons pas à les aborder, nous ne saurions le faire sans toucher à la politique, à des questions que nous nous sommes toujours soigneusement interdites. Mais ce qu'il nous est permis de louer sans réserve, c'est le caractère énergique, sans fausse bravoure, avec lequel le pape lutta pour la succession temporelle que les révolutions de l'Italie lui ont enlevée. Ce qu'il perdit d'un côté, il sut le reconquérir de l'autre, et jamais la papauté n'a paru plus forte et plus puissante que, depuis que réduite à ne posséder que le Vatican, elle s'est faite la maîtresse infaillible du catholicisme tout entier. Et quelle activité dans ce vieillard qui a tenu les clés plus longtemps que saint Pierre lui-même! Quelle indomptable foi dans ses continuelles revendications! Jusqu'à son dernier jour, il a été plein d'espérance et de vie; il a vu sans pâlir la mort à pas lents s'approcher, et, à sa dernière heure, nul trouble ne sembla avoir agité sa conscience. Il s'est éteint après avoir fait de la papauté ce que Louis XIV avait fait de la puissance royale.

Pie IX, pour les adversaires même de ses doctrines, est un grand pape (1).

SURMAY.

1. Le trente-septième volume de notre collection contient un très-beau portrait de Pie IX.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

La France vient de perdre un de ses plus illustres savants. Membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française, professeur au Collége de France, au muséum du Jardin des Plantes, commandeur de la Légion d'honneur, ancien sénateur de l'empire, quoique s'étant toujours tenu soigneusement à l'écart de la politique, Claude Bernard est mort. C'est une perte considérable pour la physiologie et pour la science expérimentale dont il était le chef respecté. Ses funérailles, sur la demande des ministres et après un vote unanime des deux chambres, ont eu lieu aux frais de l'État.

***

C'était un homme d'esprit que M. Claude Bernard, il racontait avec beaucoup de gaieté les débuts de sa vie. Né d'une famille très-modeste des environs de Villefranche (Rhône), après des études médiocres, il fut placé pour tout faire par son père chez un pharmacien de Villefranche. Il avait entre autres devoirs celui de veiller au bon état les chaussures de de son patron. « J'eus à cette époque une grande joie, une véritable poussée d'orgueil, disait Claude Bernard à un de ses confrères de l'Académie, mon maître me confia une recette pour fabriquer du cirage et me laissa le soin de cette noire manipulation. Je réussis au delà de toute espérance, ma joie fut grande, je me tins désormais assuré de mon avenir, j'avais un état, je pouvais être marchand de cirage. »

***

Cependant il eut ensuite de plus hautes visées. Un beau matin, très-léger d'argent, il quitta l'officine de l'apothicaire et vint à Paris. Comme tant d'autres il avait une tragédie en poche : la fortune, la gloire! Cependant, en poëte sensé, avant de porter son chef-d'œuvre à messieurs les comédiens du Théâtre-Français, il jugea raisonnable de le soumettre au jugement d'un critique; il envoya donc son manuscrit avec une lettre à M. Saint-Marc Girardin. Celui-ci lut-il ou ne lut-il pas la tragédie? nous ne savons, mais il répondit à l'auteur : « vous avez dix-huit ans, je pourrais vous encourager par de vaines formules, j'aime mieux vous dire que, quoique je n'aie pas à me plaindre personnellement de la carrière littéraire, si j'avais ma vie à refaire, je m'adonnerais à l'étude des sciences, c'est la voie que je vous engage à suivre. »

Le conseil ne fut pas perdu. Claude Bernard ne pensa plus à la muse tragique, il piocha dur, longtemps, péniblement, et enfin parvint à la fortune et à cette haute réputation qui a fait de son nom une des gloires de la science moderne.

***

Il est certain que le conseil de M. Saint-Marc Girardin était excellent! En avons-nous assez connu de gens de lettres, qui, après une maigre vie, ont eu une fin plus maigre encore! Et s'ils se tournent vers la politique, c'est bien pis. Le compositeur qui assemble ces caractères, le dernier des employés d'une bonne banque sont certainement plus tranquilles, plus lucrativement payés, que M. X ou Y, sous-préfets dans une petite ville de province. Les préfets, les ministres, les ambassadeurs, sont-ils plus heureux? On a vu un ministre anglais se couper la gorge avec un rasoir, et l'on sait comment un écrivain devenu ambassadeur termina sa carrière.

Jeune encore, membre de l'Académie, nommé par le second empire, qu'il avait longtemps combattu, à l'ambassade de New-York, M. Prévost-Paradol se fit sauter la cervelle. Ce trépas semble avoir profondément troublé les membres de la famille qu'il laissait derrière lui. Il y a peu de mois, son fils se tuait d'un coup de poignard, une de ses filles prenait le voile, et la seconde, Mlle Thérèse, vient d'entrer dans un couvent à Auteuil.

Par une pensée de générosité, qui n'étonne point de sa part, mais qui ne saurait être trop louée, Mme la baronne James de Rothschild, attachée à cette jeune personne par une affection presque maternelle, craignant que les questions d'argent et d'avenir ne fussent pour quelque chose dans la résolution de Mlle Thérèse, lui fit offrir avec toute la délicatesse possible un don de 300,000 francs. Quoique profondément touchée, celle-ci a refusé, et a de-

mandé au cloître la consolation de tous ses deuils.

*
* *

Orphéons, fanfares, travaillez vos voix, préparez vos instruments, Paris vous prépare des fêtes. Pendant l'Exposition universelle, la lice sera ouverte, d'abord lutte entre toutes les sociétés chorales et instrumentales, ensuite lutte avec toutes les musiques venues des pays étrangers, puis enfin, un festival-monstre avec distribution de médailles et de récompenses.

La musique, du reste, entre de plus en plus dans notre éducation et dans nos mœurs. Notre goût naissant pour l'harmonie a éveillé la sollicitude de nos législateurs. La chambre des députés vient de voter une prime de 25,000 francs, en faveur de M. Pasdeloup, le créateur à Paris des concerts populaires. Et c'est justice.

M. Pasdeloup a beaucoup fait pour développer le goût de la musique en mettant l'audition des œuvres des maîtres à la portée des fortunes les plus modestes.



Stanley, dessin de Bocourt.

*
* *

Avec ce numéro, nous avons pensé à donner le portrait de Stanley, comme nous avons donné celui de Livingstone. Nous serions heureux d'avoir bientôt à faire reproduire les traits d'un grand explorateur d'origine française. Nous ne devons pas abandonner les routes des parties inconnues du monde à la hardiesse des Anglais et des Américains. Nos représentants, sur ce point, semblent penser comme nous, ils viennent de voter une somme assez considérable pour les voyages scientifiques. A l'initiative privée et au courage à faire le reste.

*
* *

Les artistes se pressent au palais de l'École des Beaux-Arts pour voir l'exposition des tableaux de Léon Belly, peintre orientaliste qui vient de mourir. Quoiqu'il eût un fort beau tableau au musée du Luxembourg, en dehors du monde des arts, il était peu connu. A la vente de ses peintures et de ses dessins, après décès, il s'est pour ainsi dire révélé avec toutes ses rares qualités de dessinateur et de coloriste. A. DE VILLENEUVE.

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

VOYAGE EN FRANCE

MARSEILLE



Le palais de Longchamp (Château d'Eau), dessin de H. Clerget.

Dans ce glorieux pays de France, il n'existe pas une seule province qui n'ait concouru et qui ne concoure, par ses grands hommes, par ses produits, par ses monuments, à la grandeur et à la richesse nationales : chaque contrée a son caractère particulier et c'est la variété même des aptitudes diverses qui, en se fondant et en s'unissant, constitue cette forte unité que l'Europe nous envie.

La Provence est un de nos plus beaux fleurons, et l'opulente Marseille, le fleuron de la Provence.

Cependant, on peut dire qu'elle ne représente pas exactement le génie provençal ; trop de courants d'hommes ont passé et passent encore sur ses quais pour que, dans son esprit et ses mœurs, ne se soit pas glissé l'élément étranger. A cette pénétration elle n'a point apporté, comme la Bretagne, une résistance obstinée, et elle a bien fait. C'est par la Provence qu'est entré chez nous le souffle de l'Orient, des Hellènes, et, à travers ses préoccupations commerciales, la vieille ville Phocéenne en a gardé l'empreinte, le souvenir, le culte.

Ce qu'elle était autrefois, à ne remonter qu'à l'époque où Jules César en fit le siége, il est fort difficile de le dire : les actions atmosphériques, le mouvement des eaux, ont modifié la ligne de ses côtes et des pentes sur lesquelles elle était assise. On sait, par exemple, « que l'antique église de la Major avait autrefois son entrée principale du côté de la mer et que, vers la fin du XVIII[e] siècle, les vagues avaient sapé le rocher jusqu'à l'aplomb de la construction et qu'il fallut ouvrir une porte latérale. Des actes authentiques mentionnent l'existence, en 1202, de la chapelle de la Trinité-Vieille, qui fut détruite, en 1524, pendant le siége du connétable de Bourbon. L'emplacement de cet ancien sanctuaire se trouvait, dès 1808, englouti à quatre-vingts mètres de la côte, dans le fond de l'anse de l'Ourse (1). »

Depuis Jules César, la mer a emporté près de deux cents mètres des falaises et son action eût été encore bien plus destructive, si le génie moderne n'avait préservé les vieux quartiers grecs en établissant la grande jetée parallèlement à la côte. Ainsi ont été protégées les falaises de la Joliette, de l'Ourse et établis les nouveaux bassins dont Marseille s'enorgueillit à si juste titre. Mais le littoral, le contour seul de sa côte n'a pas changé ; le terrain sur lequel la cité est construite a été profondément modifié, soit par les constants efforts du temps, soit par la main de l'homme. Ses reliefs sont moins élevés, moins abruptes. Les villes modernes, nous en sommes fâchés pour le pittoresque, ont un besoin absolu de surfaces planes. Les parties basses de Marseille se sont exhaussées de plusieurs mètres tandis que les buttes de Saint-Michel, des Carmes, des Moulins, de Saint-Laurent, ont, pour ainsi dire, coulé dans les bas-fonds. Tout est tellement changé que, dans une inscription grecque retrouvée et qui date de 964, le lieu où se trouve aujourd'hui la célèbre, la fameuse, l'incomparable Cannebière, est signalé comme un terrain humide. Tout le monde sait, du reste, que les maisons sans caves de cette avenue sont élevées sur pilotis.

Disons, en passant, pour l'instruction des Parisiens que le nom de *Cannebière* dérive du provençal *canèbe* qui signifie *chanvre*. En effet, sur cette percée, qui fait l'orgueil des Marseillais, s'étendaient au XIII[e] siècle des ateliers de cordiers.

La presqu'île qu'attaqua Jules César était presque complétement défendue de trois côtés par les eaux, du côté de la terre, par une forte muraille de quinze cents pas. Tout à l'entour régnaient de grands bois dont la sombre majesté inspirait une terreur religieuse aux Romains. La ville avait quatre portes, la première nommée *Annonaria*, que le moyen âge appela la porte *Annonerie*, conduisait à Aix ; la seconde se nommait *porta Galleca*, elle s'ouvrait sur la crête de la falaise ; la troisième se trouvait placée près de la colline des Carmes ; la quatrième, plus rapprochée du port, donnait accès à la route qui suivait le littoral. La citadelle, couronnant la cité, s'élevait sur la butte des Moulins.

C'est au pied de la vénérable tour des Accoules et du Vieux-Palais qu'il faut chercher le cœur de la vieille Marseille, mais il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de la suivre dans ses transformations successives, tant de régimes divers, tant d'orages, ayant passé sur elle. Entrer dans cette voie nous conduirait trop loin et nous n'avons pas à remplir cette tâche. Depuis un siècle surtout, Marseille s'est complétement modifié, sa prospérité a toujours été grandissante, tout y a aidé ; un commerce plus suivi avec la mer Noire, l'Algérie devenue française, les échanges avec l'Égypte plus nombreux et plus sûrs, le percement de l'isthme de Suez, l'établissement de grands navires qui font le commerce avec la Chine et l'extrême Orient, et des fabriques d'industries spéciales, ont contribué à cette fortune. Un beau ciel, une population intelligente et active, le goût du luxe qui, pour se satisfaire, commande le travail ; un amour de l'art se complaisant dans le goût des œuvres plus éclatantes que sévères, ont fait le reste, et, aujourd'hui, à bon droit, Marseille peut disputer à Lyon l'honneur d'être la seconde ville de France. Elle a produit des hommes illustres, le nom de M. Thiers suffit à le prouver, et elle possède des monuments dignes d'arrêter le voyageur et d'éveiller l'admiration des artistes.

De ce nombre est le palais de Longchamp dont le *Musée* donne aujourd'hui une fidèle image. C'est certainement une des plus belles manifestations de l'architecture de notre époque. Nous aurions bien quelques réserves à faire, quelques critiques de détail à énoncer, mais, en son ensemble, l'œuvre de M. Henri Espérandieu est fort belle ; en ce genre, Paris n'a rien à lui opposer. En rendant cette justice à l'élégant architecte, nous ne devons pas oublier la libérale munificence de la municipalité marseillaise qui ne lui a pas marchandé son or.

Sur le plateau qui terminait l'avenue de Longchamp, lorsque les eaux de la Durance furent amenées à Marseille, n'existaient que de vagues terrains dans lesquels on creusa d'immenses réservoirs. On résolut d'y élever un château d'eau. A cette conception première vint s'ajouter la pensée de construire du même coup un Musée des beaux-arts et un Musée d'Histoire naturelle et la Bibliothèque. Les plans de M. Espérandieu acceptés, les artistes et les ouvriers se mirent à l'œuvre en 1862. Les travaux, vivement poussés, se trouvèrent terminés en 1869.

Le Palais de Longchamp faisant face à la promenade, s'offre à la vue dans un développement de 135 mètres, les ailes sont formées par les Musées, au centre, le Château d'eau. Sa hauteur, du pied du perron au sommet de l'arc triomphal, surmonté d'une corbeille, est de 39 mètres, la chute d'eau se

1. M. Lentheric.

précipite de 20 mètres. Ainsi, le décor a près de 60 mètres d'élévation.

Les parties du monument qui lui donnent vraiment son caractère, sont les deux portiques ouverts bien appropriés au doux climat de la Provence. « Le style adopté, dit M. L. Brès, dans sa monographie, rappelle celui des ouvrages de la Renaissance. Par la combinaison des lignes droites et des courbes, des retours et des saillies, la disposition variée des rampes, des perrons, des pavillons et des toitures, enfin par le jeu de la lumière largement prodiguée à travers les colonnades et les arceaux qui forment le motif central de l'édifice, l'architecte a donné à son œuvre, en dehors de l'effet grandiose cohérent à un tel développement de construction, un caractère de légèreté et de grâce spirituelle et aérienne qui lui est propice. Ajoutez à cela le prestige d'une riche décoration sculpturale, songez à la féerie des eaux jaillissantes et vous comprendrez le ravissement que fait éprouver le premier aspect du Palais de Longchamp. »

L'effet est réellement très-grand ; involontairement on se rappelle ces beaux lieux où les sophistes grecs se promenaient suivis des chœurs de leurs disciples. Là, Platon, aussi poétiquement qu'au cap Sunium, leur eût enseigné la sagesse, et Phidias se fût arrêté devant les animaux de Barye ; le Grec eût salué le génie du Gaulois.

Mais, et c'est un honneur que je rends à l'architecte, les eaux jouent le principal rôle dans la décoration. Sous l'immense baie de l'arc triomphal, sous un groupe de figures colossales, elles sortent en large nappe, elles courent sur deux gradins de rochers, tombent en grondant dans un large bassin, passent sous un pont formant terrasse, — nous aimerions mieux qu'il n'y eût pas de pont, — rejaillissent encore, pour s'épandre dans un réservoir à ciel ouvert et aller ensuite alimenter de leur salubre fraîcheur tous les quartiers de la ville dont la pente étagée s'incline vers la mer.

C'est très-beau, d'un très-bel effet. Le monument est vraiment digne d'une grande cité.

Notre gravure rend aussi fidèlement que possible le monument, et toutes les descriptions que nous pourrions donner ne vaudraient pas un seul regard jeté sur cette image. Mais nous ne devons pas oublier les collaborateurs éminents qui ont secondé M. Espérandieu. Les travaux hydrauliques ont été dirigés par M. Pascalis, ingénieur en chef du canal de la Durance. Parmi les sculpteurs, mentionnons M. Cavelier, M. Gilbert, M. Lequesne, M. Maurel, et parmi les peintres, MM. Puvis de Chavannes, Poitevin, Chauvet, Chabaud, Ferrat, Guindon, L. Durangel, Truphème et d'autres encore qu'involontairement nous oublions.

Si Marseille périssait et que, dans ses ruines, on trouvât celles du Palais de Longchamp, on dirait : Ici a vécu une noble et opulente cité.

S. A.

RÉCITS HISTORIQUES

CHIMÈNE (1)

Chimène reposa pendant plusieurs heures, elle fit de longs rêves ; que ne furent-ils plus longs encore ? En s'éveillant, ne trouvant ni son père, ni sa mère pour fêter son premier regard, elle lut la consternation sur tous les visages : Rita, ordinairement si forte, si maîtresse d'elle-même, ne pouvait dissimuler son trouble. Chimène questionna, elle vit bien qu'on cherchait à lui cacher la vérité. Enfin doña Juana entra et, se jetant dans les bras de sa fille, elle lui annonça que son père venait d'être arrêté.

A onze heures du soir, l'alcade de la cour s'était saisi d'Antonio Perez, tandis qu'au même moment la justice enlevait la princesse d'Eboli pour la conduire à la forteresse de Pinto. Le roi voulut assister à cette exécution : il vint se placer sous le portique de Sainte-Marie-Majeure et il ne se retira qu'après avoir vu partir, toujours fière et dédaigneuse du coup qui la frappait, la femme qu'il avait aimée et qui l'avait trompé.

Ce coup terrible réveilla toute l'énergie de Chimène ; elle alla voir son père, gardé dans la maison de l'alcade. Moins ferme que sa fille, Perez tomba malade. Philippe II avait écrit à doña Juana pour la tranquilliser, il consentit à ce que le prisonnier, pour recevoir les soins que réclamait sa santé, fût ramené à son hôtel, d'abord sous une surveillance étroite, puis, au bout de cinq mois, sans gardien, pouvant recevoir qui bon lui semblait ; il eut même la liberté de sortir, d'aller au théâtre et donna à jouer chez lui. Il était donc permis de croire que l'affaire en demeurerait là. Telle n'était cependant pas la volonté de Philippe II ; mais il ne savait pas avec quelles armes frapper, tant il redoutait de voir publier les écrits de sa main qui commandaient le meurtre d'Escovedo. Pour arriver à ses fins, il fit ouvrir une enquête sur la conduite de Perez. Il ne fut pas difficile d'établir qu'il avait reçu des cadeaux, des sommes d'argent importantes ; mais, il faut le dire à sa décharge, tel était l'usage en ce temps, et il eût été difficile de trouver, nous ne disons pas seulement en Espagne, mais dans l'Europe entière, un seul homme politique qui ne suivît pas les mêmes errements. N'importe. Perez fut condamné à une restitution de 12,254,693 maravedis (2), à rendre à divers l'argent et les objets reçus et à être détenu dans une forteresse pendant deux ans et plus au « bon plaisir du roi. »

Dès qu'il vit ce mode de poursuite, la composition du tribunal formé uniquement de ses ennemis, Perez ne douta pas de sa condamnation et, avant que la sentence ne fût publiée et notifiée, doña Juana et Chimène en connaissaient la teneur. La perte d'une partie de leur fortune les toucha peu ; mais dans l'arrêt elles virent l'être qu'elles aimaient livré à une prison perpétuelle. « Il faut qu'il s'en-

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.
2. Quatre maravédis avaient la valeur intrinsèque de cinq centimes.

fuie, » dit Chimène, et aussitôt les deux femmes en cherchèrent les moyens.

L'hôtel où Perez était détenu et qui lui appartenait, touchait à l'église de Saint-Just ; c'est sur cette situation que la fille et la mère bâtirent leurs plans. L'asile des églises était respecté en Espagne et réputé inviolable ; si donc Perez parvenait à se réfugier à Saint-Just, il était sauvé, mais pour le faire avec plus de sécurité, il fallait être assuré de l'appui du clergé et des moines ; doña Juana et Chimène allèrent donc se jeter aux pieds du cardinal de Tolède.

« Sauvez mon père, s'écria Chimène en larmes, ayez pour lui la pitié que le Sauveur n'a pas trouvée parmi les hommes. »

Le haut dignitaire de l'Église, qui savait comment et par quels ordres Escovedo avait été tué, releva la jeune fille avec bonté, calma sa douleur et écouta attentivement les détails des projets de fuite, les combattit d'abord, mais touché du désespoir des pauvres suppliantes, il leur promit que les portes de Saint-Just se refermeraient sur Perez dès qu'il en aurait franchi le seuil et que, dès lors, il se trouverait sous la toute-puissante protection de l'Église.

Perez qui, d'abord, avait approuvé ce projet, arrivée l'heure de l'exécution, hésita, résista aux supplications de Juana, de telle sorte que lorsque les deux alcades, Garcia et Espinosa, vinrent lui signifier l'arrêt, ils le trouvèrent s'entretenant avec Chimène. Garcia lui lut la sentence et le somma de le suivre. Alors Perez fit un signe à sa fille qui le comprit et, pendant qu'Espinosa opérait la saisie de ses papiers, le condamné demanda à Garcia la permission de passer dans une pièce voisine pour se vêtir convenablement. L'alcade s'étant assuré que cette pièce n'avait d'autre porte que celle qui ouvrait dans l'appartement où il se trouvait lui-même, accorda au captif l'autorisation sollicitée. Il demeura avec Chimène qui, dominant son trouble, mit toute sa grâce à entretenir le magistrat et à lui faire oublier que Perez tardait bien à revenir.

Si le cabinet qu'avait examiné Garcia n'avait pas de porte de sortie, il était éclairé par une fenêtre à huit ou neuf pieds du sol et donnant sur le préau de l'église. Pendant que Chimène retenait l'alcade, le prisonnier put donc se laisser couler par cette issue, et quand Garcia, las d'attendre, pénétra dans la pièce pour se saisir du condamné, il la trouva vide. Perez s'était réfugié sous les voûtes de l'église qui avait refermé ses portes. La colère et le désappointement du magistrat furent extrêmes, il rudoya Chimène et courut avec ses agents sommer le curé de lui rendre le captif. Le prêtre s'appuyant ouvertement sur les immunités de la maison de Dieu, et secrètement sur l'approbation du cardinal de Tolède, refusa énergiquement Perez. Alors les alcades, si impérieux étaient les ordres qu'ils avaient reçus et quoiqu'ils sussent bien les peines spirituelles et corporelles, l'excommunication et la potence dont ils étaient menacés, malgré la foule grondante attirée par cet événement, malgré les larmes de Chimène, firent enfoncer les portes, écartèrent les prêtres qui sur le seuil criaient : « Anathème ! » et pénétrèrent dans l'église. Ils la fouillèrent en tous sens sans rien trouver d'abord ; mais ayant envahi les combles, ils finirent par découvrir Perez, le saisirent, le firent monter en voiture, en lui laissant à peine le temps d'embrasser sa fille éplorée et le conduisirent dans la forteresse de Turruegano.

Alors on reprit la fameuse accusation du meurtre d'Escovedo ; un des complices ayant fait des aveux complets, on savait maintenant comment il avait été accompli. Qui le savait mieux que Philippe II ? Il s'était livré à un dépouillement attentif des papiers saisis par l'alcade Espinosa, mais il ne trouva aucun de ceux qu'il cherchait et qu'il avait tant d'intérêt à faire disparaître. En conséquence, le prisonnier fut étroitement resserré, et arriva le moment prévu par Perez ; Chimène se trouva seule, une nuit doña Juana fut enlevée, jetée dans un cachot, menacée d'une prison perpétuelle si elle ne livrait pas les papiers si ardemment convoités. Doña Juana était une âme héroïque, elle repoussa toutes les sollicitations, elle brava toutes les colères et ne céda que lorsqu'elle reçut un billet écrit de la main de son mari et signé de son sang.

Chimène reçut donc l'ordre de remettre les papiers, elle le fit, et deux grandes malles scellées furent envoyées au roi ; mais, fidèle aux instructions secrètes de son père, la jeune fille avait eu soin de mettre à part une liasse de pièces toutes émanées de la plume de Philippe, suffisantes et au delà pour prouver la complicité royale.

Les ennemis de Perez triomphaient ; maintenant ils le considéraient comme perdu, lorsque tout à coup ils le virent rendu à une demi-liberté, reparaître à Madrid, et apprirent l'arrestation de don Pedro accusé de vouloir le faire assassiner. D'où venait cet étrange revirement ? Le voici : Le roi avait acquis la certitude de ne pas posséder tous les documents relatifs à l'assassinat, et avait su que don Pedro, révolté des violences employées contre Juana, n'avait pas craint de s'indigner des hypocrisies et les mensonges de la justice. Quel nouveau supplice pour Chimène que cette arrestation ! Il était écrit que pas un coin de son pauvre cœur ne resterait sans blessure.

Cependant le roi, toujours flottant, laissait continuer les poursuites. Diego Martinez, arrêté, fut confronté avec le page Enriquez, révélateur du crime ; mais le fier majordome nia tout, écrasa le révélateur de son mépris. Il se fit fort de prouver qu'il était un vil scélérat en qui la justice ne pouvait avoir aucune foi. Cette ferme déposition fut d'un grand secours pour la défense de Perez, mais le malheureux Diego se vit retenu dans la plus dure captivité. Perez, vivement touché de la fidélité de ce vieux serviteur, écrivit une longue lettre au roi en sa faveur ; elle se terminait par ces mots pleins d'angoisses..... « Pour l'amour de Dieu, sire, que « Votre Majesté nous vienne en aide par quelque « témoignage de bonté, nous en avons besoin au- « tant que de la vie.

« La créature de Votre Majesté,

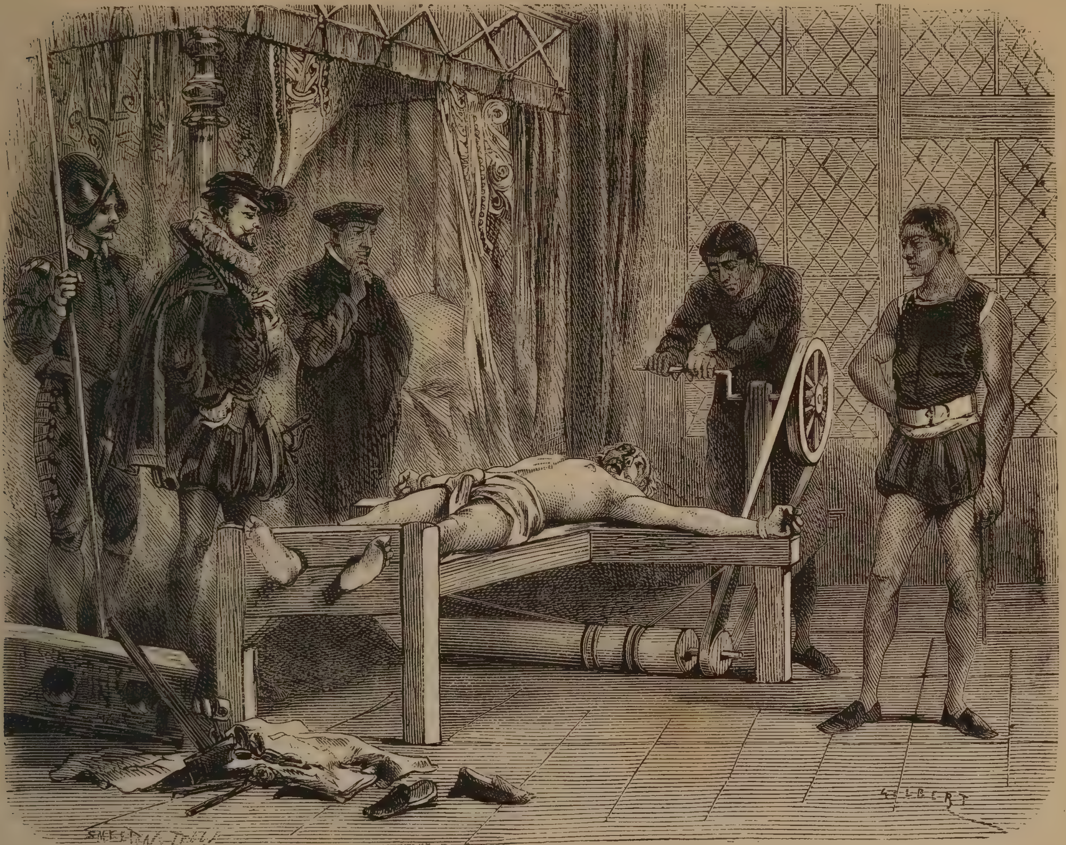
« ANTONIO PEREZ. »

Le croirait-on, cette lettre, des termes de laquelle ressort certainement la culpabilité du roi, ce prince la remit aux hommes qui poursuivaient son infortuné complice.

Enfin, étroitement resserré dans la maison de don Benito de Cisneros, mis aux fers, Perez reçut signi-

fication de l'acccusation portée contre lui et on ne lui donna que peu de jours pour réunir et présenter ses moyens de défense. Cependant les juges comprenaient fort bien qu'il était impossible de faire condamner Perez sur le témoignage du misérable Enriquez, et, avec d'autant plus de raison, que don Pedro Escovedo venait de signifier au tribunal son entier et absolu désistement.

Dans cette condition, Philippe eut l'étrange idée d'envoyer vers le prisonnier un religieux pour lui ordonner de s'avouer coupable, et de compter sur la protection royale. Perez n'eut garde de tomber dans ce piége ; il informa le cardinal de cette démarche, et ce prélat, ayant mandé ce prêtre complaisant, lui dit : « Monsieur, ou je suis fou, ou cette affaire n'a « pas le sens commun. Si c'est le roi qui a ordonné « et convient d'avoir donné à Perez commandement « de faire mourir Escovedo, de quoi peut-on lui de- « mander compte ?.... Ressuscitez cinq cents morts, « restituez-lui ses papiers avant de les avoir fouil- « lés et relus, et encore vous n'aurez pas le droit de « faire ce que vous faites. » Décidément les hom-



La torture, dessin de Gilbert.

mes de bon sens et l'opinion publique se prononçaient sans crainte en faveur de Perez, de sa femme et de sa fille si courageuses et si éprouvées.

Le roi comprit qu'il fallait en finir. Défense fut faite de laisser parler qui que ce fût au prisonnier malade d'un rhumatisme qui le faisait beaucoup souffrir. Dans cette solitude les heures lui semblaient bien longues. Tout le jour un alcade, sans ouvrir la bouche, veillait à côté de son lit ; le soir venu, il se retirait après s'être assuré que les fenêtres étaient bien cadenassées, après avoir visité un cabinet obscur servant de débarras, et il refermait, à triple tour la lourde porte de cette prison dont il emportait la clé.

La pièce où se trouvait Perez était toute tendue de ces belles tapisseries qui ont été, si longtemps, un des luxes des Flandres et de l'Espagne ; les regards distraits du prisonnier se promenaient sur ces riches tentures. Une nuit, il lui sembla entendre un léger bruit derrière la tapisserie qui lui faisait face, il se mit sur son séant pour mieux écouter.....

Le bruit encore se fit entendre, la lourde étoffe semblait frissonner, elle se souleva lentement, et, les doigts sur les lèvres, Chimène vint tomber dans les bras de son père ! Quelle muette étreinte ! Chimène apprit au captif qu'un ancien domestique de don Benito de Cisneros, largement payé, lui avait révélé l'existence d'un escalier secret, oublié depuis long-

emps, conduisant des caves de la maison à la petite porte dissimulée sous les tapisseries. « Ainsi, mon père, quand nous aurons pris tous nos arrangements, vous pourrez vous sauver, quoique la maison soit remplie d'alguazils. Réfléchissez, dictez-moi ce que je dois faire; je reviendrai, demain, toutes les nuits... » Et elle serrait son père entre ses bras. « Vous pleurez, mon père. »

— Oui, Chimène, oui, je pleure sur ta jeunesse, sur toi, sur ta mère... Mon Dieu, mon enfant, n'est tu pas malade ? Je te trouve bien changée.

— Je souffre un peu, là, dit-elle, en posant la main de son père sur son cœur, mais ne pensez pas à moi... Juan de Meza est à Madrid, prêt à tout faire pour vous.

— L'imprudent !

— N'ayez peur, il est bien caché.

Le père et la fille échangèrent de longues caresses et commençaient à s'entendre sur les moyens d'évasion. Un bruit inaccoutumé se fit entendre. » Sauve-toi, Chimène. »

Légère comme un oiseau, la jeune fille s'envola. Quelques instants après, entra l'alcade ; il faisait une ronde de nuit.

Le lendemain, Rodrigue Vasquez se présenta devant Perez avec deux pièces les plus étonnantes du monde : par la première, le roi reconnaissait avoir donné l'ordre de tuer Escovedo, mais il ordonnait à Perez de faire connaître les raisons par lesquelles il l'avait incité à cet acte, et de fournir les preuves à l'appui de cesdites raisons ; la seconde pièce adressée à Vasquez pour être mise sous les yeux du détenu était ainsi formulée : « Vous pouvez dire à Antonio Perez, de ma part, et, s'il le faut, en lui montrant ce papier, qu'il sait bien la connaissance que j'ai de lui avoir ordonné la mort d'Escovedo, et les motifs qu'il me dit exister pour cela ; et que, comme il importe à ma satisfaction et à celle de ma conscience qu'on sache que les causes furent plus ou moins sufffsantes, je lui ordonne de les dire dans ce qu'elles ont de plus particulier, *en faisant la preuve de ce qu'il allègue sur cette matière...* Lorsque j'aurai vu les réponses qu'il aura faites et les raisons qu'il aura données, j'ordonnerai qu'il soit pris toutes les mesures qu'il conviendra. »

Perez ne broncha pas, il répondit : « Sauf l'humble respect que je dois aux paroles de Sa Majesté, je n'ai rien à dire de plus que ce qui est contenu dans mes précédentes déclarations, je ne sais rien du meurtre d'Escovedo, et je n'y ai été pour rien. »

Aussitôt Vasquez fit attacher, par une chaîne, le malade à son lit et on lui mit les fers aux pieds.

Quand, la nuit suivante, Chimène, qui s'était entendue avec don Juan de Meza, apporta des espérances de prochaine liberté, elle trouva son père enchaîné ; tous ses plans tombèrent et elle fut forcée de cacher sa tête sous les couvertures pour étouffer le bruit de ses sanglots. Tout désespéré qu'il fût, son père s'efforçait de la consoler. Tout à coup, une clé fut si brusquement mise dans la serrure que Chimène, ne croyant pas avoir le temps de traverser l'immense salle, se vit perdue. « Dans le cabinet, là, au pied du lit, » lui murmura Perez ; elle s'y précipita, et elle laissait tomber la portière, lorsque deux alcades entrèrent dans la prison. Le détenu crut d'abord qu'ils faisaient leur ronde habituelle, qu'ils s'éloigneraient, mais, sans parler, tous deux s'assirent tandis que Chimène, tremblante, se blottissait dans le coin le plus obscur de son réduit.

Les sombres gardiens, comme deux funèbres statues, demeurèrent immobiles jusqu'au jour ; un silence de mort régnait dans la salle.

Que l'on imagine la douleur de Perez en songeant à Chimène? D'un instant à l'autre elle pouvait être découverte, et faudrait-il donc que, pendant vingt-quatre heures, elle souffrît des angoisses morales et des souffrances physiques si au-dessus de ses forces. Malheureux père, s'il avait pu deviner ce qui allait arriver !...

Il était huit heures, Vasquez entra, suivi des juges et somma Perez de lui répondre conformément aux ordres et aux volontés du roi ; il s'exprimait d'une façon rude, hautaine, violente ; l'accusé répondit ce qu'il avait dit : S'il convenait à la toute-puissance royale de savoir les causes et les détails de la mort d'Escovedo, humble serviteur de Sa Majesté, il n'avait qu'à s'incliner et ne pouvait rien ajouter aux paroles et déclarations de son maître vénéré.

— « Prenez garde, Perez, répondit froidement Vasquez, nous sommes décidés à vous arracher des aveux qui intéressent la conscience du roi. »

« Alors, montrant ses chaînes, le malheureux dit : Que peut-on faire de plus contre un malade brisé de douleur ! »

— « Vous le verrez... »

Ces mots dits, Vasquez sortit et laissa le prisonnier avec le licencié Juan Gomez, le greffier Marquez, et alors entra un homme à figure sinistre, Diego Ruiz, le bourreau et ses aides portant les instruments de torture.

Nous n'avons pas le courage de retracer cette scène horrible, nous nous contenterons, — c'est bien assez, — de copier le procès-verbal qui se trouve dans la procédure ; mais que l'on veuille bien y ajouter cet épouvantable supplice pour Pérez de savoir là, à côté de lui, sa fille, qui allait assister à ce drame abominable, entendre ses cris, ses sanglots, boire goutte à goutte l'agonie de son père.

« Les juges lui répliquèrent que les indices restaient toujours dans toute leur force et vigueur... Ils ordonnaient qu'on le mît à la question pour lui faire déclarer ce que le roi exigeait; que s'il y perdait la vie ou l'usage de quelques-uns de ses membres, ce serait par sa faute, et que lui seul en serait responsable... Il répé a encore une fois ses anciens dires, et réclama, d'ailleurs, contre l'emploi de la question par ces deux motifs : l'un qu'il était de race noble, l'autre que sa personne serait trop exposée et hors d'état de rien supporter puisqu'il était perclus par suite d'une détention de onze années. Les juges lui firent alors ôter les fers et la chaîne, lui prescrivant de prêter serment et de déclarer ce qu'on lui demandait.

« Sur son refus, le bourreau D. Ruiz le dépouilla de ses vêtements et ne lui laissa qu'un caleçon de toile. Le bourreau s'étant alors retiré, on lui signifia de nouveau d'obéir à l'ordre du roi sous peine de subir la torture *par la corde*. Il répéta encore qu'il disait ce qu'il avait déjà dit. Aussitôt, l'échelle et l'appareil de torture ayant été apportés, le bourreau Ruiz croisa les bras d'Antonio Perez l'un sur

l'autre, et on commença par lui donner un tour de corde. Il jeta de grands cris en disant : *Jésus, et qu'il n'avait rien à déclarer, qu'il n'avait qu'à mourir à la question, qu'il ne dirait rien et qu'il mourrait.* Ce qu'il répéta à plusieurs reprises. Alors, on lui avait déjà donné quatre tours de corde, et les juges étant revenus le sommer de déclarer ce qu'on voulait de lui, il dit avec force cris et exclamations : *qu'il n'avait rien à dire; qu'on lui brisait un bras... vive Dieu ! je suis perclus d'un bras, les médecins le savent bien.* Il ajoutait en gémissant : *Ah ! Seigneur, pour l'amour de Dieu... Ils m'ont brisé une main, par le Dieu vivant !* Il dit encore : *Seigneur Juan Gomez, vous êtes chrétien, mon frère, pour l'amour de Dieu ayez pitié de moi !* A l'instant même il demanda qu'on le tirât de la position où il était, et qu'on lui donnât des vêtements, qu'il parlerait. Ceci n'eut lieu que lorsqu'on lui eut donné huit tours de corde. »

Brisé, anéanti, mais toujours maître de lui-même, son pauvre cœur écoutant, pour ainsi dire, s'il entendait son enfant respirer, Perez se reconnut l'auteur de la mort d'Escovedo ordonnée par le roi pour des motifs que lui, Perez, ne pouvait démontrer, parce que ses papiers lui avaient été enlevés et parce que les personnes consultées par Sa Majesté sur cette affaire, à laquelle elles avaient donné leur approbation, n'existaient plus; Perez signa cette déclaration, qui était pour lui une sentence de mort.

On comprend, en effet, que Philippe II voulait se poser en homme trompé, et faire retomber sur son ancien secrétaire d'État toute la responsabilité de l'assassinat.

Les juges triomphant, le bourreau fier de son beau travail, se retirèrent, laissèrent le torturé tellement rompu qu'il ne pouvait se soulever du lit sur lequel on l'avait étendu. Il demanda son médecin, le docteur Torrès. Dès qu'il fut seul avec lui, au lieu de réclamer des soins, « Torrèz, mon vieil ami, lui dit-il, sauvez Chimène...

— « Chimène !...

— « Oui, ma pauvre enfant. » Incapable de faire un mouvement, du regard il lui désigna le cabinet.

— Elle est là, elle a assisté... Quelle horreur !

Perez fondit en larmes tandis que le médecin s'élançait. Il reparut bientôt portant dans ses bras la jeune fille dont les cheveux balayaient la terre.

— Morte ? murmura l'infortuné s'adressant au docteur. Celui-ci, après avoir déposé le corps sur le lit, interrogeait le pouls, écoutait le cœur.

Il y eut un moment d'anxiété affreuse et Perez faisait de vains efforts pour ranimer son enfant, plus pâle et plus froide qu'une morte.

— Silence, fit Torrès, silence, elle vit encore.

Il courut prendre de l'eau, et, dans sa trousse, quelques sels puissants qu'il avait apportés; il les fit respirer à Chimène, il la frictionna énergiquement, et longtemps ce fut en vain. Enfin il se décida à lui piquer la veine. Le sang ne coula pas d'abord; mais quelques gouttes roulèrent en perles rouges sur le marbre de son bras.

— Sauvée ! murmura Torrès.

— Sauvée ! répéta Perez anéanti.

Chimène poussa un soupir, ouvrit les yeux, promena autour d'elle des regards égarés.

— Au nom de Dieu, Chimène, lui dit à voix basse le médecin, silence, ou nous sommes tous perdus !

Elle eut la force et le sang-froid de se contenir, elle se glissa vers son père, elle baisa son visage livide, elle baisa ses mains gonflées, ses bras couverts de taches bleuâtres; lui, il pleurait.

— Mais, par le Ciel, comment est-elle ici ?

Alors, se fiant à la loyauté de son ami, Perez lui dit le secret du mystérieux passage et Chimène raconta que, du cabinet où elle se trouvait, elle avait entendu tous les préliminaires de la scène dont nous nous sommes faits les fidèles historiens.

Elle avait eu l'idée folle de sortir de sa cachette, de venir défendre son père, mais Dieu l'avait sauvée malgré elle, il avait eu pitié de sa faiblesse ; aux premiers cris jetés par la voix déchirante du martyr, elle s'était évanouie.

— Maintenant, ma bien-aimée, te sens-tu la force de fuir? car il faut fuir à tout prix.

— Oui, » répondit-elle.

Cependant elle se soutenait à peine, le docteur lui fit prendre quelques gouttes d'un cordial.

— Pourvu que l'on ne me voie pas et que je puisse sortir...

— Que Dieu t'entende, chère Chimène ?

— Si je ne tombe pas aux mains de nos ennemis, je reviendrai vous soigner la nuit prochaine.

— Ne fais pas cela ! tu es trop faible.

— Et les papiers, maintenant, que faut-il en faire?

— Les garder plus que jamais... Ne dis pas à ta mère ce que j'ai souffert.

— A ce soir...

— Non, non...

— A ce soir! et après un dernier baiser, à demi-chancelante, elle souleva la tapisserie et disparut.

Ce fut un grand murmure dans Madrid, quand on apprit que Perez avait été livré à la torture ; la noblesse s'indigna de la violation de ses priviléges; le clergé, qui n'oubliait pas que, pour le saisir, on avait porté atteinte à son droit d'asile, joignit ses plaintes à celles des hidalgos; et la masse de la population se refusait complétement à admettre que celui qui avait ordonné le crime pût poursuivre celui qui n'avait fait qu'obéir. Dans leurs dépêches, au grand ennui de Philippe II qui ne l'ignorait pas, les ambassadeurs qualifiaient durement sa conduite. La cause de cette désapprobation universelle, il était bien résolu à la faire disparaître; Perez exécuté, tout se tairait. Perez devait donc mourir et mourir promptement. En conséquence, le roi donna l'ordre au tribunal de se réunir dans trois jours et au bourreau de se tenir prêt.

Cependant Chimène était parvenue à se traîner le long des sombres couloirs, et, comme elle avait soin de se vêtir en fille du peuple lorsqu'elle visitait son père, elle fut assez heureuse pour s'évader en plein jour, sans être remarquée et reconnue. Mais, quand, mourante, elle rentra chez elle, Rita lui apprit un nouveau malheur; don Juan de Mésa, découvert, n'avait eu que le temps de fuir. Du reste, avant de s'éloigner, il avait fait savoir à doña Juana qu'il laissait, à Madrid, son neveu Gil de Mésa et un génois, Juan Francisco Mayorini, prêts à tout entreprendre pour sauver Perez.

Après quelques heures d'un repos dont elle avait tant besoin, Chimène manda secrètement Gil de

Mésa, lui donna de l'or pour préparer, de son côté, des moyens d'évasion, et, la nuit venue, accompagnée jusqu'à une certaine distance par Rita, elle se dirigea vers la prison. Se séparant de sa compagne, elle prit un assez lourd paquet que celle-ci portait, ouvrit la petite porte qui donnait dans les caves et parvint encore à la salle occupée par son père. Elle écouta longtemps avant de soulever la tapisserie ; ce ne fut qu'après s'être bien assurée qu'il était seul, qu'elle vint, silencieuse, se jeter dans les bras de Perez.

Le paquet que portait Chimène fut soigneusement caché et le torturé, soit pour dissimuler ses souffrances, soit qu'en effet il eût été assez heureux pour n'avoir aucun membre atrophié, aucune articulation faussée par l'épouvantable supplice de la corde, déclara que, malgré la fièvre dont il était dévoré, il se sentait assez fort pour essayer de fuir. Tout fut donc convenu entre la fille et le père, puis elle partit.

Toute la journée du lendemain fut employée par Chimène à s'entendre avec Gil de Mésa et Mayorini ; ils avaient acheté des chevaux, des armes ; elle convint avec eux du lieu précis où Perez, s'il parvenait à sortir de la prison, pourrait les rejoindre, et, ce jour-là, elle fut assez heureuse pour décider le médecin Torrèz à devenir son complice. Le soir, à onze heures, elle partit et, une demi-heure après, elle se trouvait auprès de son père. De ses mains agitées par la fièvre, elle jeta sur les vêtements de Perez une jupe, un corsage, une sombre mantille, et tombés à genoux, le père et la fille par une courte prière, invoquèrent la protection divine. Perez marchait avec beaucoup de peine ; sa fille, après avoir eu soin de refermer la porte secrète, le guida par la main dans le sombre dédale d'escaliers, de rampes, de couloirs qu'ils avaient à franchir. Ils tremblaient tous deux rien qu'au bruit assourdi de leurs pas. Enfin ils gagnèrent l'issue qui donnait sur la rue, Chimène l'ouvrit. Perez se trouva à l'air libre. Son déguisement lui permit de franchir un cordon d'alguazils, et poussant en avant, à un carrefour, il trouva Torrèz. Là, il serra la main de Chimène qui les laissa s'éloigner pour les suivre à distance. Le fugitif quitta ses vêtements de femme qui gênaient sa marche. A peine venait-il de s'en débarrasser et de les lancer par-dessus le mur d'un jardin, que parut une ronde de nuit. Il ne pouvait s'enfuir, il était perdu. Le sang-froid de Torrèz le sauva. Le docteur aborda la police, tandis que Perez se tenait à une distance respectueuse comme un domestique ; le docteur se plaignit des malades qui ne le laissaient pas dormir ; il salua les estafiers de quelques plaisanteries et poursuivit sa route.

Dix minutes après, Perez avait rejoint Gil de Mésa et Mayorini qui tenaient des chevaux prêts. Il eut bien de la peine à se hisser sur sa monture, il y parvint, et une fois qu'il fut en selle, les trois cavaliers armés jusqu'aux dents et résolus à se faire tuer plutôt que de se laisser prendre, partirent comme un tourbillon. Ils chevauchèrent ainsi sans s'arrêter trente lieues d'Espagne, et Perez mit enfin le pied en Aragon (1) « où l'attendait l'appui d'une justice impartiale, au milieu d'un peuple que ses priviléges rendaient fort indépendant, et que son indépendance avait laissé fier et libre. »

1. Mignet.

Quelle nuit passèrent doña Juana et Chimène ! et quelle figure que celle des alcades et des alguazils lorsqu'en entrant dans la prison, ils la trouvèrent vide ! Par où et comment était-il sorti ? Ils furent sur le point de crier au miracle jusqu'au moment où ils découvrirent la porte secrète. Munis de torches, ils se lancèrent dans le passage, ramassèrent un mouchoir portant le chiffre et les armes de Chimène et coururent prévenir le roi de ce qui venait d'arriver. Violemment frappé d'un événement si peu prévu, Philippe ordonna qu'on fouillât Madrid en tous sens, qu'on lançât des cavaliers sur toutes les routes, qu'on arrêtât doña Juana ainsi que Chimène et qu'on les enfermât, au secret, dans des prisons séparées.

Tous ces ordres inutiles et barbares furent promptement exécutés ; la maison de Perez se vit envahie par une police furieuse qui se montra sans pitié pour les pauvres femmes. Ils les entraînèrent chacune d'un côté différent sans leur accorder même le temps de se donner un dernier baiser et un dernier adieu.

Chimène, conduite par trois alguazils, marchait à pied en versant des larmes ; ils la brutalisaient pour hâter sa marche, elle pleurait, elle était à bout de forces, lorsque, tout à coup, retentit à ses oreilles une voix éclatante que son cœur connaissait bien. Le hasard avait amené don Pedro sur son passage, il était là, devant elle, pâle, superbe de colère : « Je crois, misérables, dit-il, que vous outragez une fille noble d'Espagne !

— « Ordre du roi ! fit un des alguazils.

— « Ordre du diable ! » et avant qu'aucun d'eux eût eu le temps de se mettre en garde, don Pedro se rua en avant. D'un coup de revers, il coupa la figure du brigadier qui tomba, les autres s'enfuirent. Saisissant la main de Chimène éperdue, il l'entraîna rapidement jusqu'à la porte du couvent vénéré d'Isabelle-la-Royale. Il frappa à la porte, elle s'ouvrit, alors mettant un genou en terre : « Ici, dit-il, vous êtes en sûreté, Chimène, adieu, nous nous retrouverons là-haut. »

— Pedro ! et vous, et vous ! malheureux, qu'allez-vous devenir ?

— N'ayez nul souci.

— « Venez, ma fille, dit une voix grave, entrez dans cette maison, Dieu vous attendait ; » c'était l'abbesse qui parlait ainsi.

. . . .

Quelques jours après cette scène, dans la cellule où, malade, elle reposait, Chimène reçut deux lettres.

La première ne contenait que ces mots :

« Sois bénie, ma fille, tu m'as sauvée. »

Sur la seconde, elle lut : « Ne crains plus rien pour moi, Chimène, je suis en mer. Dieu n'a pas voulu nous donner le bonheur dans ce monde, il nous le garde pour l'éternité. »

« J'y vais, » murmura Chimène ; elle mit ces papiers sur son cœur, ferma les yeux, poussa un profond soupir et demeura immobile..... Chimène était morte de la rupture d'un anévrisme (1).

A. Genevay.

1. Peut-être un jour raconterons-nous les aventures de Perez, qu'il nous suffise de dire que Philippe ne put jamais le ressaisir.

GALERIE DES SOUVERAINS

SA SAINTETÉ LÉON XIII



Sa Sainteté Léon XIII, dessin de Bocourt.

Les cardinaux semblent avoir compris combien, dans les circonstances présentes, il importait à l'Église catholique d'avoir un chef visible, et ils ne se sont point trouvés en présence de cet état anarchique qui, parfois, avait troublé, suspendu leurs travaux et forcé quelquefois le sacré collège à aller hors des murs de la ville éternelle chercher un asile où il pût se réunir en toute liberté.

Quelques-uns des prélats ont bien, il est vrai, osé demander que le conclave s'ouvrît en dehors de l'Italie, mais leurs voix n'ont pas été entendues, et l'événement a prouvé que les craintes qu'elles exprimaient n'avaient rien de fondé. Nulle pression ne s'est exercée, l'ordre le plus parfait n'a cessé de régner, et rien n'est venu troubler le recueillement des cardinaux.

Bien plus, les royaumes catholiques n'ont point fait usage de leur droit d'exclusion; les prélats ont été libres de choisir celui d'entre eux qui leur semblait le plus digne de tenir les clés de saint Pierre et de succéder au grand pape qui vient de mourir.

Toutes ces circonstances heureuses ont facilité les travaux du conclave et donnent à l'élection du nouveau pontife un grand caractère, que n'a troublé aucune de ces brigues dont le cardinal de Retz nous a, dans ses Mémoires, laissé le triste et amusant récit.

Les opérations du conclave ont été très-courtes : le 19 février, eurent lieu deux scrutins sans résultat; le lendemain, le cardinal Pecci obtint un grand nombre de voix, mais la majorité, qui doit être des deux tiers, ne se trouvait pas encore atteinte. Lorsque ce résultat fut proclamé, deux cardinaux, sur lesquels des voix s'étaient portées, se levèrent de leurs siéges et vinrent s'agenouiller devant le car-

dinal Pecci, déclarant ainsi par cette *adoration* qu'ils le reconnaissaient pour leur chef, et le nouveau Saint-Père fut élu par *acclamation*.

Le pape passa alors derrière l'autel, se revêtit des habillements pontificaux, revint s'agenouiller devant le Saint-Sacrement, et donna sa bénédiction à ceux qui venaient de placer la tiare sur sa tête.

Quelques instants après, le cardinal-diacre paraissait dans la *loggia* du portique de Saint-Pierre, et, devant la foule anxieuse se pressant sur l'immense place, proclamait le nouveau pape avec les termes de la formule consacrée :

« *Annuntio vobis gaudium magnum!* papam habemus reverendissimum et eminentissimum sanctæ romanæ Ecclesiæ cardinalem episcopum Perugianum Joachinum Pecci, qui sibi nomen imposuit Leonem tridecimum. »

C'est à dire :

« *Je vous annonce une grande joie!* Nous avons pour pape le très-révérend et très-éminent cardinal-évêque de Pérouse, qui s'est donné le nom de Léon XIII. »

Le peuple romain accueillit cette proclamation par des vivat prolongés, et l'Europe entière a partagé ce sentiment.

Le cardinal Pecci, né à Carpinetto en 1810, est de taille noble et majestueuse, sa figure respire l'esprit et la finesse, ses traits maigres sont d'un dessin très-ferme.

Il possède, avec une science profonde, une élocution très-facile; à ses heures, il est même poëte.

Il fut une des lumières du grand concile du Vatican, où il défendit le dogme de l'infaillibilité; au conclave, il repoussa très-énergiquement la pensée d'une élection en dehors des terres de l'Italie.

Grégoire XVI, qui le tenait en singulière estime et l'avait pour ainsi dire pressenti, l'envoya comme délégat à Bénévent, dont le territoire, enclavé dans le royaume de Naples, était un véritable repaire de contrebandiers et de bandits.

Ils vivaient là, ils travaillaient, sans souci de la loi, comme chez eux, soutenus qu'ils étaient par quelques vieilles familles qui prétendaient continuer ainsi les mœurs féodales.

Poursuivis par les carabiniers, ces brigands étaient toujours assurés de trouver un refuge dans quelques vieux châteaux-forts dont les propriétaires s'étaient créé des appuis dans la curie romaine, où ils comptaient des parents.

Les environs de Bénévent étaient donc devenus impossibles à habiter; la misère et la terreur y régnaient.

Monseigneur Pecci résolut de faire cesser un tel état de choses.

Il commença par réorganiser le corps des douaniers; il le composa d'hommes braves, jeunes et solides, puis il alla à Naples prier le roi de le seconder dans la véritable campagne qu'il allait entreprendre.

Ces mesures prises, il se mit à l'œuvre; il accompagna les expéditions, enleva de vive force des châteaux-forts, livra de vrais combats.

Les seigneurs crièrent naturellement que l'on violait leurs antiques priviléges. Le plus considérable d'entre eux se présente un jour tout botté chez Mgr Pecci, lui annonçant en termes menaçants qu'il se rend à Rome, et qu'il en reviendra avec la destitution du délégat.

« A merveille, monsieur le marquis, mais, en attendant, comme votre château sert de refuge à des brigands, vous êtes mon prisonnier, et vous passerez trois mois au cachot, au pain et à l'eau; votre château sera attaqué, pris, et vos protégés pendus. »

Tout se passa comme l'avait dit Mgr Pecci. Il fit pour le Bénévent ce que jadis le terrible Sixte-Quint avait fait pour la campagne romaine.

Les Bénéventins respirèrent, le banditisme disparut, et le prélat alla successivement à Spolète et à Pérouse rendre les mêmes services et déployer la même énergie.

Les Pérugiens le virent avec grand regret s'éloigner d'eux.

Le pape Grégoire XVI, après l'avoir couronné archevêque *in partibus* de Damiette, l'envoya en 1843 à Bruxelles, en qualité de nonce. Poste bien considérable, responsabilité bien grande pour un homme de trente-trois ans.

Il remplit sa mission à la grande satisfaction du pape, et il sut si habilement plaire au roi Léopold, que ce prince, qui se connaissait en hommes, demanda pour lui le chapeau.

Le pape le lui accorda *in petto* et le créa évêque de Pérouse.

Pie IX ne confirma la nomination au cardinalat de Mgr Pecci qu'en 1853. Il avait contre lui des préventions entretenues par le cardinal Antonelli, et il refusa de le mettre à la tête de la Propagande lors de la mort de Mgr Barnabo. Il le laissa à Pérouse, où l'évêque était fort aimé.

Quand Mgr Antonelli fut mort, en 1876, le cardinal Pecci revint à Rome, et le pape le nomma camerlingue.

Le camerlingue préside la Chambre apostolique et exerce le pouvoir temporel pendant la vacance du trône pontifical.

On disait à Rome que Pie IX lui avait accordé cette charge pour l'éloigner de la chaire de saint Pierre, parce qu'il était de tradition d'écarter toujours les camerlingues du nombre des aspirants à la papauté.

La raison de cette exclusion ne manquait pas de sagesse : le camerlinguat donnant des pouvoirs très-étendus à celui qui l'exerce, on craint qu'il ne s'en serve pour favoriser ses brigues. Toutes les traditions ne sont pas à rejeter : cependant nous devons nous hâter de dire qu'aucune manœuvre n'a entaché l'élection de Léon XIII.

Que sera le nouveau pontificat? Qui peut le prévoir?

C'est d'ailleurs une question qu'il n'appartient pas au *Musée* d'aborder. Mais on peut tout espérer d'un prélat instruit, d'un administrateur énergique et habile, de l'ancien nonce qui, en Belgique, avait su conquérir l'estime et la faveur d'un roi aussi sage que Léopold.

Léon XIII est le deux cent cinquante-troisième pape.

Ch. Raymond.

LES LÉGENDES DE LA JEUNESSE

LA CROISADE DES ENFANTS (1)

VIII

LE MOINE EST JOYEUX

« Dieu le veut! Dieu le veut! » répétait la jeune phalange, qui, huit jours après son départ de Vendôme, avait parcouru environ trois lieues et qui, suscitant partout une sorte de saisissante émotion, avait partout communiqué un tel enthousiasme, que déjà elle ressemblait à une véritable petite armée.

Armée, disons-nous, car c'était devenu en effet une armée : c'est-à-dire que cinquante ou soixante enfants s'étant mis spontanément en route, en rêvant de lointaines aventures, de conquêtes, de fondation d'état, sans avoir songé aux moyens matériels qui devaient faire réussir tout cela, ils n'avaient eu qu'à fournir une traite d'une semaine pour décupler leur nombre, pour avoir parmi eux maints compagnons nantis de beaux deniers, et pour pouvoir brandir de véritables armes, en marchant sous une véritable bannière.

Processionnellement, la petite colonne abordait les villages, les bourgs, les cités, ayant à sa tête la petite fille de maître Guy, qui marchait les cheveux dénoués, portant une petite bannière bleue avec une croix blanche. Derrière elle marchaient côte à côte le moine dont le front rayonnait, et Nichol qui, donnant le signal des acclamations ou des chants pieux, portait une pique au fer aigu et brillant. Puis venaient, pêle-mêle, les jeunes croisés, recrutés dans tous les rangs, dans toutes les conditions, enfants échappés au toit rustique, à la maison de l'artisan, voire même au manoir, sans oublier maint adulte qui s'était laissé emporter par le courant — quand ce courant avait passé.

Derrière enfin, le plus souvent à quelque distance, se voyait maître Guy, menant par la bride une mule, sur le dos de laquelle deux caisses étaient suspendues à une sorte de bât.

Malgré son âge assez avancé, le vieil usurier, le proscrit du tribunal bourgeois de Vendôme, cheminait du pas le plus allègre, et comme sous l'influence du plus vif sentiment de satisfaction.

Il y avait de quoi étonner ceux qui, comme le moine, avaient pu l'entendre traiter avec le plus parfait dédain les pieuses et platoniques entreprises du genre de celle où il se trouvait engagé.

D'ailleurs, cet étonnement, le moine l'avait connu. Il y avait pour lui dans la conduite contradictoire de maître Guy, quelque chose d'inexpliqué, et dont on voyait qu'il eût voulu avoir le cœur net.

Un soir, le soir d'un jour où, après une marche assez longue, par un temps assez mauvais et alors que, pour la victuaille commune à tout un groupe, maître Guy avait spontanément tiré maints écus de son escarcelle, il arriva qu'à la veillée, comme le vieillard procédait à son installation, pour la nuit, dans un petit bâtiment que des paysans avaient mis à sa disposition, il arriva que le moine s'étant arrêté à le considérer attentivement :

— Eh! par le saint nom de la croix! fit maître Guy, qu'avez-vous donc à me regarder ainsi, révérend?

— Oui, en effet, je vous regarde, maître, repartit sincèrement le moine, parce qu'il y a autant de joie que de surprise à vous trouver si zélé pour une cause que...

— Que j'ai pu désapprouver à un certain moment; n'est-ce pas ce que vous voulez dire, révérend?

— C'est ce que je veux dire, maître.

— Eh quoi! reprit le grand-père d'Anielle, l'esprit et le cœur de l'homme vous sont-ils donc si mal connus que vous n'ayez jamais vu ni l'un ni l'autre dévier de leur première opinion. N'avez-vous donc point d'exemple de conversion, vous dont la mission est de prêcher et de convertir?

— Pardon, j'en ai vu quelques-unes.

— Eh bien! c'est une de plus dont vous aurez été témoin, reprit vivement maître Guy, comme s'il eût voulu s'étourdir lui-même sur la portée réelle de ses paroles; vous ne douterez plus de rien, je pense, maintenant. Vous m'avez vu opposant, vous me voyez consentant. Vous m'avez entendu mal parler peut-être des projets de cette sainte entreprise; vous m'entendez dire qu'on fait bien de s'y ranger, de les suivre; vous m'avez surpris affirmant qu'on ne saurait faire pire emploi du temps et de l'argent. — Mon temps je le donne. S'il faut de l'argent, j'en dépense, j'en dépenserai. Est-il meilleure preuve à vous fournir d'une possibilité, d'une sincérité de changement?

— Non, sans doute, repartit le moine, qui ne semblait pas cependant trouver bien naturelle l'espèce de fougue avec laquelle maître Guy avait cru devoir débiter ces derniers propos.

— Est-ce que la grâce ne peut pas nous toucher à tout âge? insista maître Guy.

— A tout âge, se hâta de repartir le moine.

— Et si elle m'a touché, est-ce vous qui devez vous en étonner?

— Je vous ai dit, maître, que je ne m'en étonnais que pour m'en réjouir.

En ce moment arriva jusqu'aux deux hommes l'imposante harmonie du chant que les jeunes croisés avaient coutume d'entonner ensemble, chaque soir, avant de se livrer au sommeil, et dont le moine avait d'ailleurs arrangé les paroles sur le rhythme du cantique qu'Anielle chantait jadis avec les enfants de Vendôme.

— Entendez-vous, révérend, entendez-vous, c'est la prière du soir de nos braves petits soldats de Dieu ; et l'on ne serait pas saisi au cœur par cette foi si vraie, si vive? et l'on ne se laisserait pas emporter par le zèle qui les enflamme ! Entendez-vous, entendez-vous! Et maître Guy, joignant les mains,

1. Voir, pour les premières parties, les livr. précéd.

levant les yeux au ciel, se mit à répéter de sa vieille voix chevrotante, le refrain de l'hymne pieuse que disaient les centaines de voix claires, dont l'unisson faisait retentir au loin les campagnes.

« Vierge Marie,
« Vierge bénie,
« Tous nos cœurs sont à vous;
« Protégez-nous!
« Veillez sur nous!

Puis l'ensemble des voix ayant entonné l'un des couplets, maître Guy continua avec le même élan :

« Au nom de votre fils, qui reçut notre vœu,
« Des ennemis du ciel pour confondre la rage,
« Soutenez notre foi, donnez-nous le courage;
« Dieu le veut!
« Dieu le veut!

Et alors il arriva que, croyant ne plus pouvoir garder aucun doute sur la sincérité, sur l'exaltation même des pieux sentiments de maître Guy, le moine mariant sa voix au concert universel, sembla mettre dans son chant toute l'enthousiaste expression d'une ardente action de grâces.

Délivré d'un soupçon pénible, ce cœur simple s'abandonnait à la pleine et pure joie coutumière aux cœurs simples.

IX

LE MOINE EST SOUCIEUX

C'était un cœur simple, en effet, que celui-là, qui, tout en l'ayant d'instinct désirée, mais sans avoir rien fait pour la provoquer, se trouvait avoir pris sur lui la responsabilité morale de l'entreprise, dont le bruit allait répandant la plus étrange impression au sein du pays de France.

Tout entier aux pieuses spéculations, tout entier aux navrants souvenirs qu'il avait rapportés de la Terre Sainte, de fait et d'esprit détaché des moindres vanités mondaines, le fervent disciple de François d'Assise, après s'être si souvent heurté aux froideurs, aux indifférences, avait cru faire un rêve céleste, quand il s'était trouvé au milieu de cette troupe d'enfants tout à coup saisis de la fièvre sainte.

Alors avait commencé pour lui une sorte de ravissement, dont la durée s'expliquait par l'état de privation, de macération perpétuelles où ce fervent sincère entretenait son corps, et qui faisait de l'exaltation comme la situation normale de son esprit.

Que, entachée peut-être de quelque gloriole terrestre, l'idée ne vînt pas lui sourire de pouvoir se dire à lui-même, ou d'entendre dire qu'il avait été le Pierre l'Ermite de cette rénovation de foi militante; nous ne saurions l'affirmer. Toujours est-il que chaque jour, voyant la troupe dont il était le chef spirituel, devenir de plus en plus nombreuse, voyant le mouvement prendre un caractère plus imposant par ce même accroissement du nombre, on eût dit qu'il fût plus entièrement possédé par la candide, par la séraphique ivresse du rêve devenant réalité.

Une seule ombre avait jusqu'alors passé sur le rayonnement dont il était ébloui : le doute des sentiments de maître Guy. Ce doute banni, le moine s'était trouvé comme élevé au ciel. Et la troupe continuant à grossir, l'enthousiasme étant d'autant mieux soutenu, que partout les populations étonnées, témoignaient leurs vives sympathies aux jeunes croisés qu'elles acclamaient, qu'elles comblaient de présents, que le clergé des bourgs, des cités, venait recevoir et reconduisait avec toutes les pompes du culte.

Devancée sur la route qu'elle devait suivre par le bruit de sa venue, la colonne aux rangs mélangés entrait dans les villes au son des cloches; on l'escortait avec des cris joyeux, on lui jetait des fleurs. Quand la troupe s'arrêtait, le moine à qui l'exaltation communiquait de vrais élans d'éloquence populaire, haranguait les habitants; puis, Anielle, qu'un groupe de jeunes filles entourait, de sa voix dont la claire vibration avait un charme si singulier, Anielle disait seule la première strophe et le refrain de l'hymne qu'avait composée le moine. Tous les jeunes croisés reprenaient en chœur après elle; il n'en fallait pas davantage pour éveiller la puissante émotion qui gagnait des recrues à la pieuse expédition et la faisait considérer comme une manifestation providentielle, digne de toutes les déférences et de tous les vœux.

A Bourges, la troupe comptait environ deux mille têtes. A Moulins, elle en avait déjà plus de cinq mille, et comme elle approchait de Lyon — quelque vingt-cinq jours après son départ de Vendôme — elle s'élevait au moins à douze mille...

Jusque-là, d'ailleurs, bien qu'ayant recruté çà et là un certain nombre d'adultes, elle avait gardé son caractère propre de levée enfantine, qui, suscitée par les prédications du moine, captivée par les charmes candides d'Anielle, entraînée par l'élan convaincu de Nichol, déférait à ces trois êtres une obéissance et une confiance absolues.

Or, un peu avant d'arriver à la vieille cité primatiale, comme un jour elle stationnait près d'un bourg sur les derniers coteaux du Beaujolais, la jeune armée vit se diriger vers elle un gros d'hommes d'armes, dont la venue ne laissa pas de causer dans ses rangs une certaine appréhension.

La crainte fut bientôt dissipée, car d'aussi loin qu'il leur était possible de se faire comprendre, les arrivants levant leurs armes en manière de salut, acclamèrent bruyamment le nom de Jésus et de Marie.

Le moine, ayant Anielle et Nichol à ses côtés, s'était porté en avant des siens.

Celui qui semblait être le chef des hommes d'armes, — un vieux routier grisonnant, à l'encolure épaisse, au regard farouche, à la démarche brutale, à la voix rauque — vint à lui, et tirant la grande et large épée qu'un baudrier de fer articulé suspendait à sa ceinture :

« Salut à la jeune milice chrétienne! dit-il en décrivant dans l'air une sorte de signe de croix avec le glaive rouillé qu'il agitait à deux mains; grand honneur sera pour nous à partager avec elle les périlleuses aventures, et à soutenir de nos bras aguerris les efforts qu'elle doit faire. Rangés sous sa bannière, nous saurons retrouver toute la noble ardeur qui nous animait à l'extermination des mécréants

albigeois. — Dieu le veut! Dieu le veut! cria pour achever le vieux soudard.

Et la troupe qui le suivait répéta en brandissant, en entrechoquant ses armes, ce cri que poussèrent les jeunes croisés.

Mais pendant que les enfants faisaient entendre ces acclamations, un nuage avait passé sur le front du moine.

C'est que, si candide, si confiant qu'il pût être, le bon religieux n'avait pu s'empêcher de concevoir quelques doutes sur la sincérité, sur la spontanéité des sentiments exprimés par l'homme d'armes, et d'éprouver quelque répugnance à l'idée que cette troupe très-évidemment composée de coureurs d'aventures, pût être associée à la pieuse entreprise dont il avait la direction.

Car, en ce temps-là, il n'était pas rare de voir le pays tenu par des bandes de ci-devant guerriers passés à l'état de vagabonds, pillant, rançonnant pour leur propre compte, du jour où le sire pour le compte duquel ils avaient bataillé, pillé, rançonné, n'avait plus besoin de leurs services; gens de mœurs plus que douteuses, prêts à tout, capables de tout pour s'assurer la moindre aubaine. Tels devaient être ceux qui venaient de se présenter au moine, et qui ne manifestaient rien moins que l'intention de marcher — eux souillés de tous les vices, de toutes les impuretés — sous la bannière que la douce, la



Les Routiers, dessin de Bessou.

pure Anielle faisait flotter à la tête de ses jeunes compagnons.

Qu'il fût vrai d'ailleurs, que ces routiers eussent pris part à la croisade albigeoise dont l'émotion récente durait encore, rien ne le démontrait, mais le moine en prit prétexte pour tâcher de dissuader ces hommes du projet qu'ils avaient formé. Il leur dit, avec toutes les douceurs de langage dont il fut capable, que ces enfants basaient l'espoir du succès, beaucoup plus sur le prestige de leur faiblesse même, que sur la force brutale qui tant de fois avait échoué en pareille entreprise; qu'ils allaient plutôt tenter sur les mécréants le pouvoir de la persuasion que courir la chance des armes; qu'il se pouvait que le spectacle de ces innocents ayant quitté leur famille, leur patrie, pour aller porter au loin le témoignage de leur foi, touchât les infidèles; que Dieu accomplirait peut-être en leur honneur un de ces miracles qui marquent une époque dans l'histoire humaine.

— Alors, s'écria le vieux soudard, s'il y a miracle, comme il faut l'espérer, nous aurons la joie d'en être les témoins!

Ce qui était dire que ses compagnons et lui n'entendaient pas renoncer à l'avantage qu'ils se promettaient de trouver en l'adjonction de leur troupe à celle des jeunes croisés, dans les rangs de laquelle ils affectèrent de se confondre aussitôt.

— La volonté de Dieu soit faite! dit ou plutôt soupira le moine.

Et les deux troupes qui n'en formaient plus qu'une s'étant mises en marche, traversaient quelques heures plus tard les rues de Lyon, pour aller prendre

leur campement dans une épaisse saulaie qui couvrait alors le confluent du Rhône et de la Saône...

Campement nominal plus qu'effectif, point de ralliement plutôt qu'asile général, car encore qu'on fût dans la belle saison, encore que des toiles tendues d'ici de là, entre les arbres y créassent de véritables abris, où les habitants avaient apporté des monceaux de paille fraîche sur laquelle les voyageurs pouvaient se livrer au repos, il va de soi que ces mêmes habitants s'étaient à l'envi disputé la satisfaction d'offrir une hospitalité plus confortable à tel ou tels des jeunes pèlerins. Tout naturellement aussi les soudards avaient su, comme compagnons des enfants, trouver à se faire héberger en bons lieux.

Maître Guy — là comme partout du reste — était des mieux partagés, son titre de grand-père de la charmante fillette qui semblait être l'âme poétique de l'entreprise, lui avait valu d'être commodément installé et libéralement traité chez un des notables.

Quant au moine, résistant à toutes les obsessions, il avait élu son séjour auprès d'un gros saule, au pied duquel il dormait la nuit sur un lit de paille, et autour duquel on pouvait durant le jour le voir rôder pensif, le front courbé. Quand il n'était pas agenouillé près de son arbre, il s'en allait s'asseoir au bord de l'un ou de l'autre des deux fleuves, et les yeux attachés sur l'eau qui courait en murmurant devant lui, il semblait perdre son esprit dans les plus sombres réflexions.

Un matin qu'il était là, caché par un gaulis d'osier, étranger à tout ce qui pouvait se passer autour de lui, son attention fut cependant distraite par l'entretien de deux hommes qui avaient pu, sans le voir, venir à quelques pas de lui. A la vérité, il entendit si l'on peut ainsi dire, sans écouter; toutefois s'étant levé, il se trouva en face de maître Guy et d'un homme qu'il reconnut pour un des ouvriers de celui-ci, car il l'avait vu à Vendôme dans la maison du tanneur; il l'avait aperçu ensuite le jour du départ des jeunes croisés, avec lesquels il avait marché un jour. — Puis l'homme avait disparu; et soudain, il se retrouvait à Lyon causant en secret avec maître Guy.

D'un regard, le moine fit comprendre au grand père d'Anielle l'étonnement que lui causait cette réapparition.

— Mon Dieu! répliqua, non sans laisser voir quelque embarras, maître Guy, qui s'efforçait de prendre une mine souriante, c'est bien simple. J'ai prévu que notre expédition devait un jour prendre la mer, — c'est bien votre avis, n'est-ce pas? — révérend.

— Certainement.

— Alors j'ai dépêché ce garçon, qui eut toujours ma confiance, vers mes amis de Marseille, pour qu'arrivant là-bas les moyens de transport...

— Vos amis de Marseille?... interrompit ou plutôt demanda le moine.

— Oui, vous les connaissez.

— Je les connais?

— Sans doute. Ces deux braves commerçants qui étaient le soir de votre arrivée à Vendôme, ceux avec qui vous avez soupé, Hugues Ferré et Guillaume Porco.

— Ah! je sais! fit le moine qui ne parut pas mettre dans ces paroles le moindre accent de satisfaction, croyez-vous que ce nous puisse être là des auxiliaires bien dévoués?

— Eux, des auxiliaires, dites donc des compagnons, qui seront avec nous de tout cœur. Excellents chrétiens d'ailleurs.

— Ah! fit le moine, qui tout naturellement se rappelait la façon dont ces excellents chrétiens avaient apprécié les pieuses expéditions dont il parlait devant eux.

— Oui, certes, excellents chétiens, et la preuve est dans mes mains, reprit maître Guy en ouvrant un papier sous les yeux du moine.

Le moine lut. «Merci, maître, d'avoir pensé à nous associer à cette bonne œuvre. Tout notre zèle est acquis à la sainte entreprise. Il nous tarde de le prouver... »

— C'est bien! fit-il, c'est bien! Mais pendant que maître Guy et son homme de confiance s'en allaient d'une part, de l'autre côté le moine gagnait une solitude où il portait un front encore plus sombre et plus soucieux...

. . . .

Cet ordre était établi dans la marche des jeunes croisés, que, dans l'après-midi des jours qu'ils passaient en repos dans les villes, tous se réunissaient pour prier, chanter en commun, et entendre la prédication du moine qui, en même temps qu'à eux, s'adressait à ceux des habitants qui étaient venus grossir l'auditoire.

Ce jour-là donc, la jeune milice, répandue dans la plus populeuse cité de France, avait été suivie de tant de gens que jamais assemblée aussi nombreuse ne s'était vue autour d'elle.

Après un chant dont, selon la coutume, Anielle et ses compagnes vendômoises avaient donné le signal, et qui, selon la coutume, avait préparé les esprits à l'enthousiasme, le moine prit la parole. Mais, outre que sa voix d'ordinaire si puissante, si sonore, était ce jour-là comme voilée, comme assourdie par une sorte de profonde lassitude, il advint que cette foule qui s'attendait à de sublimes élans de foi, à d'émouvantes persuasions se trouva en face d'un pauvre et froid raisonneur, qui laissa les cœurs indifférents, qui ne sut éveiller aucun zèle, et qui d'ailleurs se tenant dans les sentiers communs de la morale et de la piété, fit à peine allusion à l'entreprise qui avait tant étonné la population et qui causait tant d'admiration parmi elle.

— Que nous avait-on promis? disaient les uns.

— Est-ce là ce grand prêcheur? disaient les autres.

— Cet homme a-t-il la foi? ajoutaient même quelques-uns.

L'auditoire allait se disperser sous l'influence de cette découverte, quand le chef des routiers, le vieux soudard, tout rogue et tout vermillonné de la plantureuse victuaille à laquelle il avait fait fête chez quelque hôte généreux, crut devoir haranguer à son tour, Dieu sait de quel ton, Dieu sait en quels termes. Il parla, il cria, il invoqua à tort et à travers les intérêts sacrés, le pur dévouement, la vaillante foi, il montra l'infidèle anéanti, la phalange partout victorieuse, prenant possession du saint territoire... Tant et si bien déclama-t-il, mêlant les gloires célestes aux terrestres avantages, promettant les ri-

chesses divines et les humaines satisfactions, qu'enfin de nombreuses voix s'élevèrent dans la foule pour acclamer le vulgaire, mais bruyant orateur qui avait su trouver le chemin de *certaines* âmes — et qui, venu de la veille, put être considéré par beaucoup comme le promoteur de l'entreprise.

Résultat: la grande cité pour quelques jeunes garçons et jeunes filles qui vinrent se ranger sous la bannière d'Anielle, donna des centaines d'hommes sans aveu, qui avaient leur place marquée parmi la bande des routiers, et dont le pays fut loin de regretter le départ.

L'arrivée de ces recrues parut mettre au comble la tristesse du moine...

X

DIVISION

Après trois journées de marche sur la rive gauche du Rhône :

— Çà, fit un soir le vieux soudard, parlant au moine et à maître Guy qui jusque-là avaient paru garder la direction de la troupe, ça, où comptez-vous nous mener ainsi tout le long de cette rivière qui s'en va droit à la mer, à la mer que vous n'avez pas, j'imagine, le projet de passer à pied sec.

— Non, sans doute, repartit maître Guy, mais dans de beaux et bons navires qui, à l'heure présente, se préparent pour nous recevoir.

— Ah ! vraiment, fit le routier ! mais voyons, examinons. *Nous* voilà combien?.. Qui a compté combien *nous* sommes !

— Environ quatorze mille, répondit Nichol.

— Quatorze mille, soit, d'ici à la mer, combien de jours de marche, douze à quinze, n'est-ce pas? Supposons cinq cents recrues par jour, cela ne doublerait pas le nombre. Et, ces cinq cents par jour, les aurons-nous? Je connais le pays que nous allons traverser; la foi n'y est pas bien vive. Bref, nous arrivons, je suppose, vingt-cinq mille pour l'embarquement... Beau chiffre en vérité, quand il s'agira de prendre la mer; mais quel chiffre au débarquement en face des infidèles !

— Eh bien? demanda maître Guy.

— Eh bien ! je suis d'avis que nous n'allions pas ainsi d'une course directe vers la mer.

— Mais les navires sont prêts, objecta vivement maître Guy.

— Qu'importe, ils attendront.

— Mais c'est impossible, nos amis qui se sont mis en dépense...

— Bah ! il faut, vous dis-je, que nous prenions par le Piémont, par l'Italie, pour que nos rangs se grossissent, pour que nous arrivions à nous compter par quarante ou cinquante mille. Je sais, mieux que personne, le zèle que nous devons trouver en Italie, puisque mes compagnons et moi nous en venons.

— Vous disiez l'autre jour, ce me semble, objecta froidement le moine, que vous reveniez de la croisade albigeoise.

— Oui, avant, avant! repartit, ou plutôt éluda le routier. Pour moi, je suis d'avis qu'il faut prendre par l'Italie.

— Et moi, qu'il faut gagner la mer, affirma maître Guy, à qui la proposition du soudard semblait causer une vive alarme.

— Il nous faut la bénédiction du Saint-Père, reprit l'homme à la grande épée, c'est le vrai viatique d'une expédition comme la nôtre, et, en traversant l'Italie, nous irons à Rome la demander; nous l'aurons.

— Oui, oui, la bénédiction du Saint-Père, répétèrent plusieurs des compagnons du soudard, à Rome ! à Rome !

Sur la foule de ceux qui assistaient à cette discussion et que, vu leur ignorance, les questions de direction à prendre devaient laisser parfaitement indifférents, ces deux mots : « Rome et le Saint-Père », ne pouvaient manquer d'exercer un véritable prestige. Aussi une sorte d'acclamation générale répondit-elle aux dernières paroles du vieux routier.

— Rome! Rome! la bénédiction du Saint-Père!... répétaient ceux-ci et ceux-là. Et l'émotion était profonde à l'idée d'entrer dans la ville sainte, de voir le vicaire de Jésus-Christ et de s'agenouiller devant lui.

Alors maître Guy s'adressant à sa petite-fille qui ne semblait pas étrangère à cette impression : « Mais, voyons, Anielle, dis-leur, dis-leur donc que c'est folie à eux de vouloir s'attarder ainsi, reprit-il d'un ton pressant, comme si quelque cher intérêt eût été lésé pour lui à l'adoption de ce nouvel itinéraire.

— Oui, sans doute, oui, mon grand-père a raison, fit Anielle, mais d'un air si peu convaincu, que son intervention, d'ordinaire si efficace, resta sans aucun effet, ce qui fit que le grand-père eut un mouvement d'impatience.

— Eh bien, dit-il tout à coup, eh bien! si l'on se partageait!...

— Se partager? répétèrent Nichol, Anielle et le vieux soudard.

Le moine gardait le silence.

— Oui, qu'une colonne prît par la France, l'autre par l'Italie. Il y aurait double influence sur les peuples, et le nombre de croisés serait aussi bien plus grand, n'est-il pas vrai, révérend?

— Peut-être, répondit le moine du ton le plus indifférent.

— Vous comprenez, reprit vivement maître Guy, arrivée à la mer, la colonne de France s'embarque et va rejoindre l'autre en Italie, vous comprenez, révérend?

— Je comprends, dit le moine du même ton.

— L'expédition, nombreuse, très-nombreuse, alors, continua maître Guy, se présente tout entière devant le Saint-Père qui la bénit, elle reprend la mer, et...

— Et Dieu confond les infidèles !... ajouta résolûment le vieux routier, montrant par là qu'il adhérait au plan de maître Guy...

Si bien même y adhéra-t-il, et si bien maître Guy enchérit-il sur sa première proposition, que, dès lors, la formation de deux colonnes fut chose décidée...

. . . .

Le lendemain matin, à l'heure où les croisés avaient coutume de se réunir pour commencer leur marche — et comme ce jour-là le partage devait se

faire d'une colonne qui s'en irait vers l'Orient, tandis que l'autre continuerait à gagner le midi, — la surprise fut grande de ne pas trouver au lieu d'assemblée le moine qui toujours y était le premier, se tenant prêt à célébrer l'office par lequel la jeune milice ouvrait d'ordinaire ses journées.

Nichol et Anielle, suivis de quelques-uns de leurs intimes compagnons, allèrent voir à la chaumière où le religieux s'était retiré la veille. Les bonnes gens qui lui avaient donné l'hospitalité le leur montrèrent agenouillé dans un coin de l'étable, où il avait demandé à passer la nuit.

Il était là, le front tourné vers la muraille, les bras croisés sur la poitrine, un tremblement secouait son corps affaissé, un hoquet soulevait sa tête penchée.

— Révérend, dirent ensemble Nichol et Anielle, il est l'heure du départ, on vous attend pour la prière.

Mais le moine sembla ne pas les avoir entendus.

Ils s'avancèrent, ils le touchèrent ; on eût dit qu'il fût inerte. Ils se penchèrent sur lui pour regarder son visage. Les yeux étaient ouverts et fixés comme sous l'empire d'une hallucination, et de ces



Les Croisés, dessin de Bessou.

yeux coulaient deux ruisseaux de larmes, qui avaient fait une longue trace sur la robe de bure. Les lèvres remuaient, comme disant une oraison dont on n'entendait pas le bruit... Ils touchèrent les mains ; elles étaient froides...

Alors Nichol et le paysan à qui appartenait la chaumière, soulevèrent le religieux, qu'ils emmenèrent, ou plutôt qu'ils emportèrent hors de l'étable.

Là, le grand air, le grand jour parurent lui rendre un peu la conscience de lui-même. Il jeta autour de lui des regards étonnés, il balbutia quelques paroles; laissé sans appui, il se soutint : mais, quand il voulut faire un pas, l'équilibre lui manqua.

Anielle et Nichol prirent ses bras.

— Le besoin, peut-être... dit le paysan, attendez.

Et il voulut courir...

Mais le moine qui, cette fois, avait paru fort bien entendre : « Non, non, » articula-t-il très-nettement. Puis il ajouta d'une voix vibrante : « Allons ! allons ! »

Et, comme s'il se fût retrouvé en possession de toutes ses facultés, il quitta l'appui que lui prêtaient Anielle et Nichol et marcha devant eux d'un pas ferme, jusqu'à l'endroit où les croisés se tenaient réunis.

C'était sur un pré en pente, en contre-bas d'un bouquet de bois, au bord duquel quelques grands chênes s'élevaient.

Le moine alla jusqu'à ces arbres; monté sur le tertre qui, au pied du plus grand chêne, faisait comme une esplanade du haut de laquelle il dominait l'assemblée; il prit des mains d'Anielle la petite bannière bleue, et l'élevant d'un bras, pendant que de l'autre il commandait le silence — qui s'établit aussitôt :

— Chers enfants... commença-t-il d'un accent qui semblait le bruit d'une poitrine qu'on déchirerait avec effort, et qui fit courir dans la foule un long frémissement, tant il y avait dans ces mots de douleur profonde — chers enfants... je... je...

Il n'en put articuler davantage. Sa tête oscilla comme dans un vertige, pendant que ses yeux se fermaient et pendant que deux blêmes sillons se creusaient dans ses joues : ses genoux fléchirent : on le soutint, mais il glissa le long de l'arbre et tomba assis, en rouvrant des yeux sans regards — que d'ailleurs il referma presque aussitôt.

Pendant qu'on s'empressait autour du moine — qui avait paru se ranimer un peu sous l'influence



La mort du moine, dessin de Bessou.

d'une liqueur qu'un des jeunes garçons, approchant une gourde de ses lèvres, y avait fait couler — le vieux routier était venu regarder.

— Oh ! fit-il, ce ne sera rien : une faiblesse, ces choses-là arrivent à tout le monde.

— Sans doute, dit maître Guy.

— Cela va se remettre, et il ne faut pas que notre départ en soit retardé; car aussi bien n'y pouvons-nous rien...

Or, dès la veille, et ensuite le matin avant l'assemblée toute indication avait été faite du partage en deux troupes. Le routier leva son épée, ses compagnons l'imitèrent, et pendant qu'Anielle, Nichol et quelques enfants restaient occupés auprès du moine : « Rendez-vous à Rome, aux pieds du Saint-Père ! » cria-t-il.

— A Rome ! à Rome ! répétèrent plusieurs milliers de voix.

Et les hommes d'armes s'étant mis en marche, le visage faisant face à l'Orient, une grande masse se précipita à leur suite.

Maître Guy, qui avait pris à la main la bannière de sa petite fille, la haussait en répétant : « Vendôme ! Vendôme ! » comme si rien autre ne lui importait que de retenir auprès d'Anielle les enfants de sa ville natale.

Et, en effet, pendant que la séparation s'opérait, on aurait pu voir plus d'un enfant qui semblait incertain sur le choix à faire entre les deux troupes, tout à coup rappelé par la vue de cette bannière, autour de laquelle il venait se ranger.

Qui expliquera cette mobilité des esprits, cette subite transformation des influences? — L'étendard d'Anielle ne retint guère sous ses plis que les enrôlés des premiers jours.

Plus de dix mille croisés suivirent les hommes d'armes; et la jeune armée se retrouva à peu près ce qu'elle était dans la semaine de son départ, moins cependant deux ou trois des jeunes vendômois qu'un désir plus ardent d'aventures avait détaché de la troupe primitive et qu'Anielle ne retrouva pas auprès d'elle quand, pouvant faire trêve aux soins à donner au moine, elle fut à même de se rendre compte du mouvement qui venait de s'opérer.

Le moine, en effet, semblait avoir recouvré la conscience de lui-même. Il s'était relevé. Il avait d'abord regardé autour de lui d'un air étonné, comme pour se reconnaître au sortir d'un anéantissement...

Tout à coup ses yeux se portèrent sur la foule qui s'éloignait; il les reporta sur le groupe qui l'entourait, et alors, un afflux de sang ayant vivement coloré son visage, sa voix ayant retrouvé toute sa puissante vibration :

« Seigneur! s'écria-t-il, Seigneur, ayez pitié! Dieu du ciel, qui sondez les cœurs, vous voyez la plaie qui saigne au cœur de votre indigne esclave! Que le malheur soit sur lui, non sur eux! Que lui seul expie l'aveuglement, que lui seul soit victime d'un élan inconsidéré! Quand vous avez donné le jugement à l'homme, c'est pour qu'il en fasse un digne usage... et quel usage en a fait votre serviteur!... Seigneur, châtiez le coupable; épargnez les innocents. Seigneur, soyez miséricordieux! Seigneur, que moi seul périsse sous les coups de votre colère... »

Et, tremblant de tous ses membres, le moine se jeta à genoux, les mains jointes et levées vers le ciel, une mortelle pâleur avait de nouveau envahi sa face amaigrie ; les larmes avaient recommencé à ruisseler de ses yeux.

Et comme tous s'empressaient autour de lui :

« Enfants, chers enfants, balbutia-t-il, n'allez pas... Retournez... Non, il ne faut pas!... C'est tenter Dieu!... Là-bas — ajouta-t-il, montrant la colonne qui allait disparaître derrière la colline — là-bas... courez... ramenez-les... ne tentez pas Dieu... Malheureux, qu'ai-je fait! Qu'ai-je dit? Qu'ai-je consenti?... Enfants... priez pour moi!... Priez... priez... n'allez pas!... Courez!... Miséricorde! Seigneur! Miséricorde!... »

Il tomba. On voulut le relever... Ses mains étaient froides... Son cœur ne battait plus... Le moine était mort...

Alors il y eut de grandes lamentations dans la jeune assemblée qui, troublée déjà par les paroles incohérentes, mais évidemment néfastes que venait de prononcer le moine, voyait dans cette mort un immense malheur lui en présageant de plus grands encore.

Et telle était, en effet, la signification qui pouvait être donnée au funèbre événement.

Le moine était mort parce qu'après une longue période d'enthousiasme, d'illusion, d'ivresse pieuse en quelque sorte, le doute, la crainte, l'effroi, avaient pénétré son cœur.

Déjà il n'avait pas vu sans peine extrême maintes gens sans aveu s'adjoindre à la jeune armée, auprès de laquelle ils n'avaient été certainement attirés que par le désir d'y trouver des aubaines.

Après la venue des routiers, qui avaient accusé plus nettement cette indigne association, et qui dès leur arrivée, s'étaient attribué une brutale influence ; après ce déplorable envahissement, il avait trouvé motif à inquiètes réflexions en apprenant que maître Guy avait, en secret, associé à l'entreprise ces deux marchands de Marseille qui, devant lui, avaient une fois exprimé des sentiments si peu conformes à la conduite qu'ils disaient vouloir tenir...

Et l'esprit du moine s'était troublé, et son âme avait été navrée.

Il avait cherché dans la prière la force de dominer la terrible situation qui lui était faite, il s'était abîmé dans la macération, dans le jeûne, où il espérait, en attirant sur lui la grâce divine, rencontrer la suprême inspiration qui lui communiquerait le don d'autorité, de persuasion.

Après avoir accepté le projet, il pensait pouvoir encore en déconseiller l'exécution; après avoir soutenu, exalté l'entreprise, il devait en commander l'abandon.

Mais, en même temps, demander à Dieu le pardon d'un manque de foi, et remontrer à ceux qui l'avaient suivi que la foi les avait égarés, c'était trop pour ce cœur essentiellement pur, sincère. Il s'effrayait de l'idée qu'il fût impossible de les arrêter, il voyait retombant sur lui toutes les terribles responsabilités. Il tremblait à la pensée du compte que Dieu devait avoir à lui demander en un cas comme dans l'autre. Et la douleur, l'effroi l'ayant vaincu, l'ayant laissé sans force... il n'avait pu que mourir... Il était mort.

Il était mort.

De là une profonde consternation que maître Guy s'efforça aussitôt de dissiper.

« C'est un martyr, disait-il, ne nous affligeons pas, glorifions sa sainte mort, et que notre zèle s'augmente du sacrifice dont cette mort nous donne l'exemple... Que son nom soit avec nous! que son souvenir nous guide! que sa piété nous soutienne!... »

Le vieillard mettait dans ses exhortations un élan, une ardeur qui eurent bientôt gagné les jeunes cœurs qui l'écoutaient.

Il sut transformer la tristesse en hommage aux vertus du mort, qui eut dans la cité voisine les plus pompeuses funérailles.

Et, ce martyre, ayant à nouveau consacré pour les populations émues, le saint caractère de l'expédition dont maître Guy se faisait alors le chef respectable, les croisés montrant une ferveur plus vive même qu'au départ, continuèrent leur marche vers la mer.

EUGÈNE MULLER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

BOTANIQUE

LES PLANTES QUI MARCHENT (1)

Les herbes des champs, des chemins et des berges sont certes fertiles en motifs artistiques, mais elles sont depuis longtemps bien plus connues que celles qui ornent les bords de l'eau que l'on peut bien véritablement appeler *les fleurs extraordinaires*, non-seulement par leur forme, mais par leur couleur et dans lesquelles on peut se servir avec avantage non-seulement des boutons, des fleurs, mais surtout des feuilles.

Nous soupçonnons la *Lysimaque* d'avoir une certaine amitié pour la salicaire, ou peut-être une passion cachée et malheureuse pour les mêmes arbres qui abritent les deux... Le sujet est délicat et n'est pas encore bien élucidé ; en attendant, cette plante que nous rencontrons à chaque pas sur les berges des rivières est intéressante par la beauté de ses fleurs jaunes, qui doublent encore d'effet quand elles se rencontrent mélangées aux thyrses rouges de sa voisine dont elle est la compagne ordinaire. Elle est singulière par la vertu que lui attribuaient les anciens d'apprivoiser les animaux féroces et de faire cesser les querelles, d'où lui est venu le nom de Lysimaque et l'appellation anglaise de *Loosestrife* qui en est l'exacte traduction.

Parkins, le vieux botaniste, dit à ce sujet, en décrivant cette plante, qu'il est possible qu'elle apaise les querelles de ceux qui sont attachés au même joug tout en étant encore sauvage, puisqu'elle rend ces individus apprivoisés et tranquilles, ce qu'on obtient comme chacun sait en la leur mettant sous le nez, et ce que je laisse essayer à ceux qui voudront en faire l'épreuve. Combien souvent il serait désirable que cette plante merveilleuse fut appliquée aux différends des humains !...

Il est temps de fuir le bord des eaux où nous nous attardons; cependant, au milieu des hautes touffes fleuries nous appelle encore la grande Consoude (*Symphytum officinale*) qui aime aussi les endroits frais, et élève sa prestance hardie au-dessus des herbages plus humbles qui l'entourent. Quand elle est en fleurs, alors que chaque branche est décorée des grappes de ses fleurs pendantes en forme de cloches, variant de teintes depuis le blanc pur jusqu'au pourpre forcé, la grande consoude est une des plus ornementales, parmi les nombreuses et belles plantes qui ornent les bords de l'eau.

Elle dut tenir, en outre, une place distinguée dans l'herbier de nos aïeux à cause de ses vertus fortement médicinales. Cependant, la réputation de ses qualités, qu'on les ait calomniées ou non, a passé en même temps que celle de la plupart de nos herbes médicinales indigènes, pour faire place aux drogues des pays lointains qui, souvent beaucoup moins efficaces, ont toujours l'avantage d'être nouvelles et de coûter beaucoup plus cher.

Parmi les organismes végétaux remarquables, nous avons quelques mots à dire encore de ceux qui savent modifier leur feuillage pour résister au courant ou lui obéir selon les cas. N'est-ce pas un spectacle curieux que celui d'une plante qui marche ou qui s'arrête, qui flotte ou qui stagne selon les cas?

Au nombre des plantes que l'on rencontre le plus près des sources, il faut compter le Pied-de-coq ou *renoncule aquatique* (*Ranunculus aquatilis*) dont les larges feuilles blanches s'élèvent étincelantes au-dessus de la surface. Chez cette curieuse plante, il y a une telle différence de forme entre les feuilles flottantes et les feuilles submergées, — les premières étant largement lobées, tandis que les secondes sont découpées en menues divisions ressemblant à des lanières, offrant quelque ressemblance avec des feuilles de fenouil, — que l'on a peine à croire qu'elles appartiennent à la même tige. Plus loin du rivage, dans les profondeurs de la rivière, là où le courant commence à acquérir plus de force et de rapidité, la plante revêt encore un caractère différent. Les feuilles plates disparaissent entièrement; tiges et feuilles entraînées par l'eau se changent en nombreux écheveaux de cordelettes souvent d'une grande longueur. Dans ce cas, les fleurs n'apparaissent plus qu'à de rares intervalles.

Il n'est certainement pas facile d'expliquer les voyages de certaines plantes, se formant, en quelque sorte, une seconde patrie, dans des endroits pour lesquels l'on ne sait à quoi attribuer leur prédilection. Cependant les exemples abondent de districts séparés par de grandes distances, par exemple en Europe et en Amérique, où le soleil et le climat, — c'est ainsi que nous l'expliquons ! — sont si semblables que les espèces de l'un d'eux, transportées dans l'autre, se multiplient, souvent même sans culture et deviennent sauvages. Ainsi nulle part les plantes d'Europe ne se sont multipliées avec autant d'abondance que dans les campagnes qui s'étendent entre Sainte-Thérèse et Montévidéo, et de cette ville jusqu'au Rio-Negro. Déjà la Violette, la Bourrache, plusieurs *Géraniums*, l'*Anethum fœniculum*, se sont naturalisés autour de Sainte-Thérèse. Notre avoine cultivée est aussi commune dans quelques pâturages que si on l'y avait semée ; on retrouve partout nos Mauves, nos *Anthemis*, un de nos *Erysinum*, etc... Un de nos *Myagrum*, dont le premier pied parut il y a dix ans sur les murs de Montévidéo, couvre aujourd'hui tout l'espace de cette ville à son faubourg. Le *Chardon-Marie*, et surtout notre *Cardon*, introduits dans les plaines du Rio de la Plata et de l'Uruguay, couvrent aujourd'hui des terrains immenses et les rendent inutiles comme pâturages.

De même, certaines plantes d'Amérique transportées en Europe s'y sont extrêmement multipliées. Nous pouvons citer, par exemple, l'*Erigeron du Canada* qui est devenu une de nos mauvaises herbes les plus communes; l'*Agave*, connu sous le nom vulgaire et impropre d'Aloès, et de Roquette, qui

1. Pour la première partie, voir la livraison précédente.

couvrent l'Algérie, la Sicile, une partie du littoral de l'Espagne, de l'Italie et de la Grèce, au point que les voyageurs, frappés de l'aspect tout particulier que cette présence imprime au paysage, les regardent comme les types d'une végétation africaine; et cependant tous deux viennent de l'Amérique, et n'avaient jamais, avant sa découverte, paru sur notre continent.

Que faut-il donc admettre ? Que la distribution antérieure, primitive des végétaux, influe encore sur leur distribution géographique, dont elle est même la cause prédominante ; que des modifications locales de sol et de climat, ainsi que les transports de graines n'ont changé que partiellement cette première distribution ! Non ! Il y a autre chose : il y a des *plantes voyageuses*.

On connaît environ 300 espèces de plantes qui se retrouvent également dans des pays très-éloignés. Ainsi 107 espèces sont communes à l'Asie et à l'Amérique équatoriale, 86 à l'Afrique et à l'Amérique équatoriale. Or on sait que, sous l'équateur, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique sont séparées par d'immenses étendues de mer, et que des espèces venant de régions aussi chaudes n'ont pas pu se répandre vers le Nord et passer d'un continent à l'autre, là où ils se trouvent rapprochés. R. Brown a constaté l'existence de 52 espèces phanérogames croissant à la fois au Congo et dans la partie équatoriale de l'Amérique ou de l'Asie.

Cherchons des pays plus éloignés encore. En voici deux qui sont situés presque aux antipodes, séparés par une immense étendue de mer, et par des terres où la température élevée exclut nécessairement la plupart des plantes des pays froids, ce sont les îles Malouines, à l'extrémité australe de l'Amérique, et le nord de l'Europe. Aucun oiseau n'étend ses migrations en deçà et au delà de l'Équateur ; les courants et les ouragans ne vont pas d'un bout à l'autre.

MM. d'Urville et Gaudichard, à qui nous devons des flores très-bien faites de l'archipel des Malouines, Forster, avant eux, M. A. Brongniard, qui a revu depuis avec soin une partie de leurs herbiers, affirment l'identité spécifique de plusieurs plantes de ces îles avec celles d'Europe. Sans parler des Cryptogames dont les espèces croissent dans le monde entier, ils citent principalement des graminées et des cypéracées de nos Alpes ou de la région arctique de l'Europe, et même quelques dicotylédones, comme le *Primula farinosa* ou *Oreille d'ours* de nos hautes Alpes. On ne peut pas supposer qu'elles aient été apportées par les navigateurs, car elles sont rares en Europe, difficiles à cultiver et tout à fait inutiles !...

On dirait que tous les modes de progression dont nous venons de donner le détail ne sont pas encore suffisants : il reste aux végétaux la dissémination des graines à distance, non-seulement au moyen des ailes, aigrettes et autres appendices qui soutenant les graines très-longtemps à l'air, donnent aux vents le temps de les transporter au loin, mais la dissémination par leur force propre. Qui ne connaît dans nos jardins la force de projection avec laquelle la *Balsamine*, entre autres, lance ses graines au loin. Un bon nombre d'autres parmi les fleurs des tropiques agissent de même et avec beaucoup de force. Nous ne citerons qu'un exemple des contrées tempérée, c'est le *Gilia setosissima*. Les capsules de cette plante restent absolument closes jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement sèches au point d'en devenir cassantes. Dans l'Utah méridional, le Dr Parry qui s'est livré à une suite d'expériences curieuses, ramassait de ces plantes lorsqu'il sentit que les graines en étaient projetées avec assez de force contre ses mains. En examinant ces fruits avec attention, il constata qu'ils s'ouvrent de la base au sommet, et que la force avec laquelle leurs trois valves se raccornissent, quand elles se séparent, est assez grande pour lancer les graines à une distance de 0 m 60 jusqu'à près de deux mètres. Les valves elles-mêmes étaient lancées, mais moins loin que les graines. Il put déterminer la même explosion en ouvrant la capsule avec la pointe d'un canif. Enfin il constata qu'un fait analogue se présente, mais avec moins d'intensité, pour les capsules des *phlox* gazonnants. La conclusion générale à laquelle il il est conduit par ces observations c'est que, dans ces plantes, les graines sont lancées avec plus ou moins de force chez les espèces dont le fruit s'ouvre de la base au sommet et non chez celles dans lesquelles il s'ouvre du sommet à la base. Ainsi, voilà bien une plante qui marche et qui marche vite : à deux mètres par fructification, elle a bientôt fait le tour d'un champ !

Les mouvements de germination ne sont pas moins curieux chez certaines plantes. Ainsi l'*Orobanche* parasite, privée de feuilles, mais dont les fleurs de couleur feuille-morte sont si extraordinaires, sait aller chercher la radicelle qui lui convient. Les Orobanches, — que ce soit la *Ramosa* sur le chanvre, ou celle qui pousse sur les fèves, — produisent une graine extrêmement petite qui ne se développe que sur de très-jeunes racines. Il faut donc que ces graines aillent les chercher. L'embryon s'allonge, s'allonge, guidé par un sens mystérieux qui semble une véritable intelligence, jusqu'à ce qu'il rencontre la racine toute jeune qui lui est indispensable. Il s'y attache, en perçant son parenchyme, et dès lors l'évolution change de face : l'extrémité de la jeune plante correspondant à la tige s'épaissit et se remplit de matières nutritives, il se forme en cet endroit, comme une souche d'où naîtront plus tard les fleurs de l'Orobanche sur leurs tiges. Ainsi voilà une plante qui sait comment il faut chercher, choisir, transformer les racines seules qui leur conviennent !

Chez les Orchidées, surtout chez les Epiphytes, si belles et si nombreuses des pays tropicaux, les racines se développent de la façon la plus anormale et la plus variée; flottantes à l'air libre, dit M. Grimaud, elles se nourrissent des vapeurs d'eau et des gaz qu'elles pompent dans l'atmosphère. Il leur suffit, à ces aériennes créatures, d'être balancées par la brise, et c'est un spectacle admirable que de voir, du haut des branches noires et moussues descendre de longues guirlandes chargées de fleurs les plus merveilleusement belles qu'il soit possible d'imaginer. Dans les serres, un morceau de vieux bois garni de son écorce suffit au développement de ces sobres prisonnières; il en est même auxquelles ce morceau de bois devient superflu, et qui, accrochées à n'importe quoi, font pendre dans l'atmosphère leurs racines flottantes.

Nombreuses dans nos pays, les orchidées terrestres ne sont pas moins curieuses dans leurs mouvements. La graine tombe à la surface du sol. Comment fera-t-elle pour s'enterrer elle-même, afin que les tubercules de la plante qui doivent être souterrains arrivent à une station convenable? C'est simple comme tout ce qui est grand! La tige produit, à sa base, des bourgeons munis eux-mêmes de tubercules à leur extrémité inférieure. La racine qui en sort est douée de la faculté particulière de se plisser en se retractant, et de *tirer* ainsi *en bas* le jeune tubercule et la partie inférieure de la plante... Et ce mouvement est tellement puissant que, dans nos bois, tous les orchis sont plantés jusqu'à 0m 30 et 0, 40 cent. de profondeur! Anomalie remarquable! Presque toujours les tubercules restent à la surface du sol chez les orchidées de serre, venant des contrées tropicales!

Tout n'est pas dit, il s'en faut, à propos des orchidées; nous les voyons bien marcher verticalement, s'enfoncer à la profondeur voulue: nous allons les voir maintenant se promener, et cela, par un tout aussi curieux mécanisme. En effet, chaque orchis est nourri par un tubercule souterrain et



Les lianes, dessin de A. de Bar.

donne naissance à un autre tubercule chargé de faire vivre à son tour la plante de l'année qui va suivre. Or, ce tubercule nouveau laisse toujours en arrière celui dont le rôle est accompli, de telle sorte qu'en ajoutant tous les espaces parcourus pendant une vingtaine d'années, l'Orchis observé se trouverait à une distance de trente centimètres environ de l'endroit où se trouvait un de ses ancêtres; d'où, par induction, l'on peut conclure que ces plantes nomades pourraient, après un long espace de temps, avoir suivi un chemin relativement considérable. Toutefois cette théorie n'est peut-être qu'une pure hypothèse, et, s'il faut en croire des observateurs plus modernes, les tubercules tenderaient plutôt à faire accomplir à l'Orchis une marche circulaire, de telle sorte qu'au bout d'un certain nombre d'années déterminé, la plante se retrouverait au lieu même qu'aurait occupé déjà une de ses devancières. Ces dernières observations du reste fussent-elles vérifiées, ne diminuent en rien la curieuse faculté de locomotion de l'Orchis, puisqu'il décrivait ainsi une éternelle circonférence.

Qui ne connaît dans nos bois le *sceau de Salomon* avec sa grappe penchée de petites fleurs blanches et vertes, qui rappellent une peu le muguet pour les observateurs superficiels, mais n'en ont pas

la suave odeur? Cette polygonée est une intrépide promeneuse; elle ne s'arrête jamais, cheminant sans cesse, parce que sa tige est un Rhizôme. Qu'est-ce donc qu'un Rhizôme? C'est une tige souterraine horizontale qui, un certain temps après la germination, a cessé de s'allonger pour se couvrir, sur toute sa longueur et surtout en dessous, de petites racines adventives qui fourniront à sa nourriture. Mais cette tige pousse une ou plusieurs branches qui sortiront de terre et rempliront les fonctions que la tige remplit le plus ordinairement, c'est-à-dire qu'elles porteront les feuilles, les fleurs et les fruits. Or, on connaît aussi des Rhizômes qui poussent seulement un bourgeon à l'extrémité chaque année, c'est ce bourgeon qui tous les ans est poussé en avant, et continue tous les ans, sa marche souterraine, poussant plus en avant la plante aérienne, feuilles et fleurs, qui nous les font appercevoir. Ce qui arrive pour le *sceau de Salomon* dans les bois, a lieu au bord des eaux et nos jardins pour les *Iris*. Ces plantes sont tellement vagabondes qu'elles traversent les allées et, toujours au bout de quelques années, si l'on n'y prend garde, vont se promener dans d'autres carrés que ceux qu'on leur destinait.

Les *Myrtilles* (Vaccinium) ne font pas autrement dans nos forêts ; ils ont aussi une sorte de tige souterraine au moyen de laquelle ils se promènent. Ce charmant petit arbrisseau que tout le monde devrait connaître est une des ressources spontanées des nos forêts. Dans notre belle France, on le néglige trop, mais dans d'autres pays on lui rend toute justice. « Les végétaux ligneux, dit F. Le Play, qui contribuent le plus à la nourriture des populations septentrionales, ou qui servent de pâture à une multitude d'animaux sauvages, appartiennent au genre Ronce (*Rubus*, Lin.), Airelle (*Vaccinium*, Lin.), etc., et comprennent au moins une dizaine d'espèces principales... Elles croissent spontanément avec une abondance dont on ne pourrait se former une idée exacte lorsqu'on n'a pas parcouru ces contrées pendant les mois de juin et juillet... Cette récolte, qui n'a d'autre limite que la quantité de bras qu'on y peut employer, est d'une véritable importance pour les ouvriers métallurgistes, pour les chasseurs et les pêcheurs du Nord de la Russie, de la Finlande et de Scandinavie. Ces fruits se mangent soit dans leur état naturel et mêlés au lait, soit cuits et assaisonnés de diverses manières. En les associant au miel, au sucre, au spiritueux, on en fait des conserves, qui, pendant les longs hivers de ces climats, introduisent dans la nourriture une agréable variété. »

Avons-nous le droit de considérer les lianes comme des plantes qui marchent? Nous le pensons, elles gardent leur pied à sa place, mais ne font-elles pas marcher leur tête, c'est-à-dire leurs fleurs, la partie vraiment intelligente de leurs individus, ces lianes vagabondes qui escaladent pendant des centaines de mètres les végétaux les plus élevés ?

On ne fait généralement aucune différence entre les végétaux sarmenteux et les végétaux grimpants; cependant ces deux expressions doivent être distinguées dans le langage botanique. Une plante grimpante exécute dans son ascension un double mouvement spiral sur elle-même et sur le tronc qu'elle embrasse. Ce dernier mouvement se produit tantôt à droite tantôt à gauche. Il n'en est pas de même des végétaux sarmenteux, qui s'accrochent un peu au hasard et se couchent d'une façon quelconque sur la plante qui leur sert d'appui. Il est enfin une troisième classe de végétaux grimpants, qui ne s'enroulent pas en spirale, mais qui s'enlèvent, suivant une direction indéterminée, en s'aidant de crampons ou de racines accrochantes, tels que le *Lierre* par exemple. A ces trois catégories appartiennent tous les végétaux rangés sous la dénomination très-générale de Lianes.

Toutes ces belles lianes sont de redoutables voisines; quelques-unes même sont des meurtrières. Au milieu de leurs superbes guirlandes, presque toujours quelque malheureux arbre, écrasé ou étouffé par ces mortelles enchanteresses, semble tendre les bras et crier au secours. Les lianes serrent avec une telle puissance le tronc des arbres envahis, qu'elles finissent par pénétrer dans l'intérieur du bois malgré les plus dures écorces. Sous ces effroyables étreintes, on comprend que la séve s'engorge rapidement ; de part et d'autre de la tige parasite se forment des bourrelets, qui grossissent, débordent, la recouvrent parfois et amalgament ainsi des tissus différents qui finissent par se souder de la plus étrange façon. Il est des figuiers grimpants et des Rotangs, surtout, d'une longueur démesurée, qui, semblables à d'horribles serpents, s'aplatissent sur leurs victimes et les enlacent de tant de replis, qu'une asphyxie lente, mais progressive, en est l'inévitable résultat.

Au nombre des lianes les plus redoutables se place la *Cipo-Matador*, dont les botanistes voyageurs nous raccontent les innombrables méfaits. Cette *Meurtrière* (c'est le sens du mot espagnol) a, en effet, des embrassements mortels. Elle ne semble d'abord demander qu'un soutien ; mais en s'appuyant elle étrangle, et il vient un jour, après de longues années d'amitié apparente, où toute séve s'engorge et s'arrête dans la tige du malheureux protecteur. Il meurt alors et se déssèche, puis tombe, et, dans sa chute, entraîne son assassin, qui, dans la boue noire de la forêt, expie ses perfidies sous le cadavre de sa victime.

Après avoir emprunté quelques exemples aux végétaux des terres tropicales beaucoup plus puissants dans leurs ascensions et dans leurs promenades aériennes que ceux de nos contrées moyennes et calmes, nous voulons retourner un instant au monde des eaux pour voir encore de nouvelles plantes qui marchent. Nous avons, dans nos plus faibles ruisselets, la *Lentille d'eau*, qui naît dans l'étang, qui demeure à la surface, laissant pendre ses racines qui n'atteignent jamais le sol, puis dans la rivière, puis dans le fleuve, et gagnera ainsi, en temps d'inondation la moindre mare où elle demeurera, pullulant et gardant au besoin, pendant l'absence d'eau, sa faculté germinatrice.

Mais c'est la mer et ses grandes Algues que nous voulons étudier désormais. Ecoutons ce qu'en dit M. Poussielgue dans son voyage en Floride : « Nous étions à trente milles au large et nous jettions l'ancre dans un espace découvert de la mer des Sargasses par un fond de quarante brasses. Cette fameuse mer d'herbes, qui couvre une partie de l'Océan entre l'ancien et le nouveau continent, a

reçu à juste titre le nom de l'Algue (Sargasse) qui en forme la plus grande masse ; en certains endroits les frondes de cette algue sont si nombreuses qu'elles peuvent arrêter un bâtiment sous voiles. Cependant comme je puis le constater il n'y a pas que des Sargasses. Je profitai de ce qu'il y avait encore quelques heures de jour pour faire mettre un canot à la mer et visiter ces prairies océaniques. La Sargasse (*fucus natans*, Linné) vit à la surface de la mer comme certaines mousses sur les marais d'eau douce ; elle porte de longues tiges, des feuilles, des fruits, mais pas la moindre racine ; c'est à tort que l'on a cru que ces plantes provenaient des bas-fonds d'où elles avaient été arrachées, et qu'elles étaient charriées à la surface par les flots ; ce qui prouve le contraire, c'est que sur les mêmes tiges on voit des feuilles noircies presque mortes, à côté de feuilles, de branches, de graines nouvelles qui poussent et se développent. La Sargasse est une immense végétation flottante ! La prairie océanique est dans certains endroits d'un beau vert, dans d'autres d'un jaune rouillé ; des feuilles, des frondes, des fruits, qui émergent au-dessus des eaux, lui donnent un aspect inextricable. D'autres algues arrachées du fond de l'abîme et charriées par le Gulf-tream, flottent parmi la Sargasse ; il y en a de toutes formes et de toutes couleurs, de rouges, de roses, de jaune d'or, de nacrées (*Iridœa*), mais le vert olive domine ; j'ai recueilli une fronde de *laminariée* qui avait trente mètres de long et ressemblait, à s'y méprendre, à une immense lanière de cuir verni.

« A côté de cette phycée gigantesque, l'eau était couverte d'une algue microscopique nuancée d'écarlate (*Protococcus atlanticus*), dont il faut une centaine au moins pour couvrir un centimètre carré ; il y en avait tant que, sur des espaces considérables, la mer paraissait d'un rouge sang. Ces plantes marines portent des fleurs et des fruits, et nourrissent des animaux ; les fruits, ce sont des grappes de petites graines rondes connues sous le nom de *Raisins des tropiques*, ou bien des sacs et des gibernes, formes affectées par les graines des grandes phycées ; les fleurs, ce sont les carolines et les éolides, fleurs animées, mollusques bizarres, allongés, revêtus des nuances les plus éclatantes, qui s'attachent aux feuilles sur lesquelles elles rampent et dont elles se nourrissent ; des crevettes, de petits crabes, des palemons, des coquilles balanes vivent parmi les sargasses ; la présence de ces petits animaux y attire les poissons qui s'en nourrissent ; les poissons attirent l'homme. »

H. de la Blanchère.

LA SCIENCE EN FAMILLE

L'HABITANT DU FRAISIER

— Aimez-vous les fraises ?

— Certes !

— Au vin ?

— Cela va sans dire, car le vin est l'assaisonnement en quelque sorte normal de ce fruit savoureux, parfumé et hygiénique par excellence.

— Eh bien ! réjouissez-vous, car d'ici à quelques années, si j'en crois des prévisions fort rationnelles, l'abondance du vin sera la conséquence de l'abondance des fraises, comme de l'abondance des fraises résultera l'abondance du vin ; ce qui, notons-le en passant, donnera une fois de plus raison à certain vieux proverbe qui veut que dans l'ordre naturel le remède se trouve toujours à côté du mal.

— Que parlez-vous de mal et de remède ?

— J'entends par mal cette terrible affection qui torture plus particulièrement les trop fidèles appréciateurs de la fine purée septembrale — la *goutte* pour l'appeler de son redoutable nom, laquelle, c'est le grand Linné qui l'assure, a, sinon pour spécifique radical, au moins pour palliatif incontestable, la fraise. « Buveurs de bons vins, soyez mangeurs de fraises et tout ira bien » disent après Linné de sérieux expérimentateurs. Je connais pour ma part un digne érudit qui « goutteux très-précieux » (comme dit maître Rabelais) et bien que pouvant discourir *de omni re scibili*, ignorait la remarque du grand botaniste, et me remercie tous les jours de la lui avoir fait connaître, car à la condition de faire pendant toute la belle saison et à chacun de ses repas, largement honneur à l'assiette de fraises que sa gouvernante a ordre de lui servir, il peut durant le reste de l'année se livrer impunément à toutes les fines dégustations que jusqu'alors il avait payées de souffrances intolérables. Voici même qui est bien mieux.

La susdite gouvernante avait, à chaque retour des froids, le dessus des mains tout labouré d'engelures qui lui causaient des douleurs atroces. Elle avait bien entendu affirmer depuis longtemps, par des personnes dignes de foi, que des frictions de fraises pendant une partie de l'été constituaient un sûr préservatif contre ces inconvénients de l'hiver ; mais outre qu'en été, le mal était oublié et qu'il aurait fallu se procurer des fraises avec quelque continuité, elle n'ajoutait guère foi à cette vertu se manifestant à plusieurs mois d'intervalle.

Et elle n'avait jamais essayé. Mais l'année où son maître exigea qu'on lui servit des fraises tous les jours, l'opération n'exigeant plus de sa part aucune recherche expresse, l'ingrédient se trouvant tout apporté, elle s'astreignit pendant quelques temps à écraser chaque jour une ou deux fraises sur ses mains.

L'hiver d'ensuite, pas la moindre gerçure. Que ce fût l'œuvre des fraises, je n'en voudrais pas jurer ; toujours est-il qu'il semblait y avoir eu préservation complète.

— Fort bien ! note est prise. Mais ne disiez-vous pas que nous allions avoir abondance simultanée de fraises et de vin.

— En effet, car voici le cas qui se présente. Le philloxéra, un infiniment petit, qui depuis quelques années s'est introduit dans nos vignobles, et que

nul de nos plus grands savants n'a trouvé le moyen de chasser ou d'anéantir, va de jour en jour causant de plus graves dégâts.

A-t-on essayé assez de drogues, conseillé assez de pratiques ! Les pratiques ont eu pour résultat le plus net, du travail perdu ; quant aux drogues, on a dû se féliciter d'avoir recouru à celle-ci plutôt qu'à telles autres, lorsque, pour guérir le mal, elles n'ont pas d'emblée assassiné le malade. Et tout compte fait, après des études minutieuses, des congrès de spécialistes, des prix énormes proposés, et après force millions d'hectolitres de vin bus par lui sous forme de séve, seigneur phylloxéra se trouve installé plus tranquillement que jamais sur nos domaines, qu'il détient en pleine et ruineuse chevance.

Il me souvient qu'en 1873, un naturaliste de Montpellier qui s'est particulièrement signalé dans l'étude du fameux ravageur, M. Planchon, annonçait ou laissait annoncer qu'il apportait d'Amérique un insecte qui était au phylloxéra ce que le milan est aux alouettes, ce que le brochet est aux carpillons, et il me souvient qu'alors j'écrivis quelque part « Lâchez votre *philloxérophage*, M. Planchon, lâchez-le vite, il n'est que temps ! »

Mais probablement M. Planchon ne lâcha rien du tout, ou bien si cet insecte n'était pas un canard dont on avait gratifié le naturaliste, il se peut qu'il n'ait pas trouvé à s'acclimater dans nos vignobles. Toujours est-il qu'il ne fit plus parler de lui.


L'habitant du fraisier.

Mais voici qu'étant donné ce principe de guerre déclarée à un insecte par un autre, opérant, sans s'en douter, dans nos intérêts, on a remarqué au cours de l'année qui vient de finir qu'une sorte de petite arachnide qui a coutume de chercher abri, ou même de naître sous les feuilles de fraisiers, est extraordinairement friande de philloxéras, qu'à une certaine époque elle va chercher au sein de la terre sur les racines de la vigne, où les terribles suceurs sont tout occupés à tarir les sources de nos vendanges.

L'insecte en question, nommé *Trombidion*, appartient à la famille des grands *faucheux*, mais il mesure tout au plus un millimètre.

D'ailleurs il est aussi proche parent de la mignonne araignée qui, en automne, étend partout ces fils que nous voyons se perler de rosée, et qui, emportés par le vent, ont donné lieu à la poétique fiction des fils de la Vierge.

C'est une toute petite bête rouge et fauve dont le corps tout d'une pièce est arrondi, et qui, s'aidant de ses huit pattes poilues, arpente avec une vitesse relative ces feuilles de fraisiers qui sans doute lui servent de pâture végétale jusqu'au jour où, prise de désirs carnassiers, elle s'enfonce dans le sol pour y faire sa proie de notre déprédateur.

Heureuse remarque, si, comme on l'assure, elle a été très-soigneusement, très-formellement contrôlée ; car si l'insecte de M. Planchon, qui venait de loin et dont il eût fallu en tout cas susciter la propagation, n'a rien pu contre l'envahisseur, cette fois au moins voilà un destructeur tout acclimaté, tout propagé, et qui, sans aucun doute, ne demande qu'à se répandre, pourvu qu'on répande la plante qu'il affectionne au cours de sa période de *phytophagie*.

Or, planter des fraisiers est chose facile, peu dispendieuse, et d'une réussite élémentaire. Le fraisier *prend* partout, à tel point que là où il a une fois existé, on ne saurait l'extirper sans quelque peine.

En face d'un mal qui est grand, immense, le remède indiqué est des plus simples, et certainement chacun de ceux que la chose peut intéresser va se mettre en mesure d'en essayer.

C'est pourquoi je dis que l'époque est assurément prochaine où, vu l'innombrable multitude de fraisiers qui vont être plantés, et qui délivreront la vigne de son destructeur, l'abondance des fraises sera pareille à l'abondance du vin.

— Quoi ! vous croyez cela?

— Sans doute.

— Oubliez-vous le cas de la gouvernante de tout à l'heure, à qui des personnes dignes de foi avaient assuré l'efficacité des fraises comme préservatif des engelures, et qui n'en essaya que le jour où les fraises lui furent en quelque sorte mises de force dans les mains. Puis, voyons, croyez-vous réellement à cet insecte *dévoreur* d'un autre insecte ?

— J'y crois parce que les exemples ne sont pas rares de dispositions analogues. Sans parler des *Ichneumous* qui pondent leurs œufs sur des larves d'autres insectes, afin que leurs enfants après l'éclosion aient une nourriture toute trouvée, ne savons-nous pas que le *Réduve masqué*, sorte d'hémiptère qui vole le soir dans nos appartements, n'y vient que pour chasser aux mouches, aux araignées et surtout afin d'y trouver — suprême régal ! — la punaise des lits ? Ignorons-nous que pour débarrasser une maison des blattes ou cafards, il suffirait d'y apporter un certain nombre de ces grandes mouches vertes ou brunes qui, au repos, semblent des nonnes en prière, ce qui leur a valu le nom de Mantes religieuses ? N'est-il pas de notoriété, que dans les serres du Jardin des Plantes, qui autrefois étaient hantées par toutes sortes de fourmis, règne aujour-d'hui sans rivales une fourmi de Guyanne, qui y a été importée avec quelque plante de ce pays, et qui a mis à mal toutes les fourmis indigènes?..

— Ce sont là, en effet, des exemples concluants. Mais vous verrez qu'il n'y aura que quelques amateurs qui planteront des fraisiers dans leurs vignes.

— Entre nous, j'en ai peur.

— Alors, pas d'abondance de fraises.

— Alors, pas d'abondance de vin.

— Le monde est ainsi.

— Amen !

E. M.

NOUVELLES

DERNIÈRES DENTS ET DERNIÈRES LARMES D'UNE VIEILLE FILLE

Ma cousine Catherine Milon était célibataire, célibataire d'un certain ou plutôt d'un incertain âge ; et, puisque le fait est patent aujourd'hui, je ferai aussi bien de vous dire, tout de suite, qu'elle était vieille fille. Gardez-vous de croire que ce soit le mépris qui m'arrache cette confession ! J'aime les vieilles filles. Quelques-unes de mes meilleures amies ont des droits légitimes à cette catégorie; et je vous engage, mon cher lecteur, à ne point, à ces mots, évoquer la plus désagréable image de vieille femme que vous ayez connue dans le célibat. Ne vous imaginez pas une créature maigre, plate, anguleuse, aux épaules décharnées, à la peau parcheminée, aux pommettes saillantes, à la chevelure en broussailles, aux lèvres jaunes et minces, à la voix aigre, à l'expression vinaigrée; car ma cousine Catherine Milon n'avait rien de tout cela. Vrai, non! Quelle espèce de personne était-ce donc? Oh! je vais vous le dire. Ma cousine Catherine Milon avait été une fort jolie fille et c'était encore une fort jolie femme.



L'eau bénite, dessin de Kauffman.

Grande, bien faite, elle apportait à sa mise un goût exquis. Elle avait des cheveux bruns, luisants et soyeux, pas aussi abondants peut-être qu'à la charmante époque de son dix-septième printemps, mais au milieu desquels vous n'eussiez, certes, pas encore découvert un fil argenté. Je conviens que son visage n'avait plus le frais incarnat du jeune âge, mais elle avait le teint clair et attrayant, bien qu'un peu pâle. Ses yeux étaient fort beaux et l'exécrable patte d'oie n'apparaissait guère à son front qu'aux rares instants de mauvaise humeur. Le seul défaut extérieur qu'elle eût, c'étaient ses dents. Oh ! pour celles-là je n'ai pas d'excuses. Elles l'avaient lâchement, impitoyablement trahie Dans sa franchise, ma cousine admettait qu'elles n'étaient « pas bonnes, » mais ses plus intimes amies répétaient, à l'envi, qu'elles étaient affreuses ! Devait-on les croire? Cependant, ma cousine n'avait épargné ni temps, ni peines, ni argent pour les améliorer. Elles avaient été nettoyées, plombées et replombées, remplies et enchâssées d'or, au point que, reluisant au soleil et ressemblant à ces envois d'Afrique, tout de gomme, d'or et d'ivoire, elles faisaient naître l'idée que ma tendre cousine avait dîné avec le roi Midas et négligé de se munir d'un cure-dent. Mais c'était, comme je l'ai dit, sa plus

grande imperfection physique, imperfection à laquelle, du reste, nos belles campagnardes du département de l'Yonne semblent particulièrement sujettes. Quelle *sorte* de femme était-ce? Pour le coup, la meilleure sorte que vous puissiez désirer.

Quel âge avait-elle? Un moment... J'appréhendais cette question; et sur ma parole et mon honneur sacré, je n'en sais rien. Elle était probablement un peu plus vieille que vous, ma bonne lectrice célibataire, assez vieille pour commencer à craindre qu'elle ne rencontrerait jamais un mari, et assez jeune pour se bercer encore d'espérance. Entre cette espérance et cette crainte égales, l'esprit exactement équilibré de mon héroïne oscillait à chaque souffle, comme les plateaux d'une balance bien précise dans la boutique d'un apothicaire. Non pas qu'elle eût grande envie de se marier, vraiment elle ne s'en souciait guère; seulement il lui semblait médiocrement naturel de ne pas recevoir une demande. Elle était bien sûre de ne jamais dire *oui;* mais il lui aurait été si agréable de dire *non.* Pourquoi ne s'était-elle jamais mariée? Je répondrai simplement: — Parce que, comme je viens de le dire, elle n'avait jamais été demandée. Mais si, m'acculant au milieu de toutes les inextricables difficultés de causes et d'effets, vous m'adressez cette question : — Comment se fait-il qu'elle n'eût pas été demandée? Je vous répliquerai de nouveau : — *Je ne sais pas.* Peut-être en avait-il été ainsi ordonné par le destin; peut-être était-elle un de ces « atomes superflus, impropres à la création », dont parlent les savants; peut-être était-elle trop bonne, et peut-être pas assez bonne pour cette espèce de martyre. Je vous laisse libre, arrangez-vous comme il vous plaira. Quant à moi, la meilleure supposition que je puisse faire est celle-ci :

Le père de ma cousine Catherine Milon était veuf et dans l'aisance. Les revenus d'une place de percepteur suffisaient amplement à ses dépenses annuelles; mais, n'étant pas homme de prévoyance (ou plutôt, son économie, pareille à celle de l'enfant qui se figurait qu'on pouvait couper les vieilles lunes pour en faire des étoiles, étant plus ingénieux en théorie qu'en pratique utile), il les mangeait tout entiers. En conséquence, ma cousine Catherine Milon, son unique enfant et l'orgueil de son cœur, avait été accoutumée à satisfaire tous ses caprices, à dépenser deux fois plus d'argent qu'elle n'aurait dû le faire et à vivre au sein d'une élégance qui semblait le comble du luxe à ses rustiques voisins de Cruzy-le-Châtel.

Mais, dans ce monde, où le contraire de ce qui devait arriver arrive, comme l'on dit que tel est souvent le cas, où la doctrine d'Azaïs n'est pas une chimère, la bonne étoile apparente de ma cousine Catherine Milon, était justement ce qui entravait son chemin. Si elle avait eu moins d'argent de poche et plus d'espérances, c'eût été différent; quelques sacs d'écus ou quelques arpents de terre en expectative auraient pu rehausser sa valeur. Mais alors plus d'un jeune homme honnête et désintéressé qui aurait rougi de l'épouser pour ses richesses, si elle en avait eu, se gardait bien de la prendre sans fortune. Plus d'un aussi, plein d'avenir, mais obligé de se faire une position, l'aurait gaiement épousée sans un denier, si elle eût été la fille d'un pauvre homme; mais, songeant à l'impossibilité d'entretenir sous son humble toit toutes les magnificences de la maison de M. Milon, il évitait ma cousine comme un luxe onéreux, tout à fait au-dessus de ses moyens, et cherchait une femme à prétentions moins élevées.

C'est ainsi que ma cousine Catherine Milon, la plus jolie fille du village, la mieux élevée, la plus courtisée, continua d'être, d'année en année, la belle de l'endroit, avec profusion d'admirateurs, disette de prétendants, des trésors d'*attentions*, absence complète de *demandes;* et, quoique, de temps en temps elle montât à l'autel de l'hyménée comme accessoire, elle semblait condamnée à n'y jamais paraître comme principale. Vous n'aurez pas de peine à comprendre que cet état de choses ne plaisait pas considérablement à ma cousine Catherine Milon. Elle en prenait son parti cependant, et quand, une de nos jeunes ménagères disait, pour la flatter : « Ah ! vous n'êtes pas si sotte que de vous marier ; *vous*, mam'zelle Catherine. Est-ce que vous n'êtes pas trop heureuse *maintenant* pour faire un changement! si j'avais eu une maison comme la vôtre, je ne me serais jamais mariée, moi! » La bouche souriante de ma cousine Catherine Milon reconnaissait le compliment et son cœur sa fausseté. Lorsque son excellente amie, Clémentine Suchetet, vint lui offrir le poste désagréable de fille d'honneur et ajouta en plaisantant : « Il *faut* que vous vous teniez près de moi, ma chère, car nous sommes maintenant les deux dernières de notre bande... », ma cousine Catherine Milon repartit : « Ça ne fait rien, ma bonne, les denrées les moins chères s'en vont toujours les premières. » Cette riposte contenait toute l'amertume dont sa bienveillante nature était capable. Je crois que, quelques mois après, elle déclara confidentiellement à Clémentine qu'elle avait à demi-envie de dire qu'elle n'épouserait pas le meilleur homme du monde; mais que le reste qu'elle gardait sagement en elle-même, était une demi-envie d'épouser le premier homme qui se présenterait. Si incohérentes et contradictoires que fussent ces assertions, j'estime, en fait, que la conclusion à laquelle ma cousine avait résolu de s'arrêter, ne devait pas influer grandement sur sa position.

Mais c'est une de nos consolations, à nous, habitants de cette boule roulant sans cesse sur elle-même, que dans un monde si changeant, rien ne peut demeurer longtemps sans changer. Toute révolution nouvelle éveille un espoir nouveau, et un nouvel espoir était sur le point de luire à l'horizon de ma cousine Catherine Milon.

Par un beau dimanche du mois de juin, une de ces délicieuses journées où la terre en fleurs déploie sa plus éclatante verdure, exhale ses plus doux parfums, ma cousine s'était rendue à l'église de Cruzy, pour y entendre la messe. Elle priait dévotement, comme il convient à une pieuse célibataire, lorsqu'en levant les yeux au moment du *Credo*, elle aperçut tout à coup, dans le banc à côté d'elle, un jeune homme de bonne mine et bien mis, qui lui était tout à fait étranger. Catherine Milon avait la douce certitude d'être remarquablement élégante ce jour-là : elle portait une robe neuve et

son chapeau était à la dernière mode. L'air, quoique tiède et doux, était vif, et ma cousine savait que ses anglaises avaient toute les spirales et le lustre désirables. La chaleur de l'atmosphère ayant fait monter un tendre coloris à ses joues, elle soutint le feu d'une inspection comme une sainte martyre. Ses regards s'abaissèrent sur son livre d'heures, se relevèrent au ciel et glissèrent obliquement vers le bel inconnu. Il l'examinait encore! — Comme c'était surprenant! — Un nouveau coup d'œil au missel, puis au ciel, puis à l'étranger. — Il l'examinait encore!... — Comme c'était flatteur!... — Elle ferma à demi les paupières, ramena gravement son châle sur ses épaules et hasarda un troisième clignement d'yeux. — Il ne cessait de l'examiner. — Ah! c'était *bien* surprenant!... — C'était *bien* flatteur!...

Certes, si c'est un compliment pour une dame d'être effrontément dévisagée, ma cousine Catherine Milon avait lieu d'être satisfaite au plus haut point. Ce dimanche-là, M. le curé fit un de ses plus longs et de ses plus pathétiques sermons, dans lequel il démontra clair comme le jour, que ceux qui meurent vierges ont une place marquée au paradis. Cependant ma cousine Catherine Milon, ordinairement si recueillie, ne remarqua même pas ce sermon qui la touchait de si près. Emportée par un tourbillon d'idées nouvelles, l'esprit de ma cousine galopait loin du temple et il n'y rentrait, par intervalles, que pour s'assurer que les yeux de l'étranger étaient bien rivés à elle.

L'office terminé, elle partit le cœur gonflé ; et ce ne fut pas sans un plaisir secret qu'elle rencontra à la porte son mystérieux messie. De son doigt finement ganté, il lui offrit gracieusement l'eau bénite, s'inclina et disparut.

Le lendemain, comme ma cousine Catherine Milon revenait de faire sa promenade matinale qu'elle avait poussée vers la route de Tonnerre, elle vit, en arrivant près du moulin à vent, son inconnu qui s'avançait dans la direction opposée. Impossible de l'éviter. Ma cousine fit appel à tout son courage. En passant à côté d'elle, il la salua avec un sourire et elle s'imagina qu'il avait murmuré ces mots : « Mademoiselle Catherine Milon! » mais elle n'en était pas sûre. Elle eût bien voulu se retourner. Pourquoi les convenances s'y opposaient-elles? Cependant, à un coude du chemin, elle aventura un regard en arrière. O bonheur! l'étranger s'était assis au bord du fossé, et la couvait des yeux.

Il va sans dire que le jour suivant ma cousine Catherine Milon éprouva un besoin d'air et d'exercice plus vif que jamais. Après avoir donné à sa toilette des soins inusités, elle sortit. Elle marcha avec une persévérance méritoire durant trois heures environ, et quoique, pendant ce temps, elle eût rencontré presque toute la population de Cruzy, elle sentai: qu'elle n'avait *réellement vu personne.* Alors elle se résolut à faire une visite à son amie Clémentine, et à tâcher d'en obtenir quelques renseignements. Elle trouva Clémentine chez elle, occupée, suivant son habitude, à bichonner un jeune monsieur, à la tête grosse, au visage rougeaud, et aux yeux aqueux, qu'elle considérait évidemment comme le plus magnifique spécimen de l'espèce des chérubins. Quand ma cousine Catherine Milon eut suffisamment admiré le petit mortel, ranimé son esprit par un examen de la nouvelle dent de l'intéressant marmot, la conversation prit une autre tournure; et, grâce à une stratégie adroite, notre héroïne l'amena bientôt sur le terrain où elle voulait l'exploiter. Elle parla d'un ton indifférent de l'étranger, de sa politesse, de ses deux « entrevues » avec lui. Par malheur Clémentine n'avait rien à lui apprendre; elle n'en savait pas autant que ma cousine, car elle n'était pas sortie depuis quelques jours; — ce pauvre Charlot avait été si malade, dimanche, qu'elle n'avait même pu assister au service divin. Son mari ne lui avait pas dit un mot de cet étranger; c'était bien singulier, car son mari était au courant de toutes les nouvelles; elle était réellement étonnée que son mari ne l'en eût pas informée; mais elle le questionnerait, sans y manquer, dès qu'il serait rentré pour dîner! Ma cousine la pria de ne pas se donner cette peine, car, en définitive, ça n'avait pas la moindre importance pour elle ; elle ne savait, en vérité, pourquoi elle en avait ouvert la bouche. Faisant ensuite claquer ses doigts et faisant des mines au bébé, qui répondait par un flegme inébranlable à ses efforts pour l'amuser, elle affirma à sa mère qu'il avait une tête fort remarquable, qu'elle était convaincue qu'il serait « un grand homme ou quelque chose », et qu'elle avait l'assurance positive que ses cheveux boucleraient. Là-dessus, baisant Clémentine, et lui souhaitant le bonjour, elle sortit.

Mais le destin avait sans doute décidé de prendre en main les affaires de ma cousine Catherine Milon, car, dix minutes après avoir quitté Clémentine, elle se trouvait face à face avec l'objet de ses préoccupations. Il lui fit un salut accompagné d'un sourire comme s'il cédait à une impulsion inexplicable de lui adresser la parole, et, soudain, plongeant la main dans son habit, il en tira une carte ou un billet, avec l'intention probable de le lui offrir. Mais ma cousine Catherine Milon nourrissait le sentiment de la dignité personnelle et n'était pas femme à se compromettre. Elle avait mûrement réfléchi à ce sujet, et trop souvent pour n'être pas en garde contre une surprise. Aussi, bien qu'elle fut trop charitable pour tuer par son mépris, un malheureux jeune homme... on doit, vous le concevez, quelque chose aux préjugés de la société. Affectant donc de ne pas voir la main tendue vers elle, ma cousine rendit le salut, puis favorisant l'inconnu d'un regard qu'elle-même aurait qualifié de sévèrement doux et de gracieusement digne, elle rajusta sa mantille et partit d'un pas aussi ferme et résolu que si Lucrèce eût été sa grand'mère, et la déesse Diane sa tante virginale. Mais si les membres de ma cousine Catherine Milon obéissaient ainsi à son immuable attachement aux principes, ses pensées étaient beaucoup moins complaisantes, et ne quittaient pas le séduisant étranger. Qu'il était beau ! qu'il était élégant! et quelle tête intelligente! Mais *qui était-il! qu'était-il!* Un homme bien né et bien élevé sans doute. Son sourire, son salut, son maintien le montraient assez; mais dans laquelle des professions libérales le classerait-t-elle ? Dans quelle carrière de la vie se produisait une perle aussi brillante.

Et, de même que, dans une fête civique, en assignant sa place à un convive distingué, le maître

des cérémonies le conduit de plus en plus vers le haut bout de la table, jusqu'à ce qu'il l'ait rangé sous l'aile même du président, ainsi l'imagination courtoise de ma cousine Catherine Milon conduisait son ravissant inconnu à travers tous les degrés honorifiques de la médecine, la chirurgie, la jurisprudence, la diplomatie, et finissait par l'asseoir sur le fauteuil d'un chef de division dans un ministère quelconque. Elle ne trouvait rien de mieux pour l'instant. Oui, chef de division, chef de division éminent, avec un portefeuille en perspective. Dans dix ans il serait M. le ministre et ma cousine Mme la ministre. Elle aurait des salons splendides, donnerait des fêtes princières, prodiguerait les aumônes et les bienfaits. On l'adorerait. Qu'ils seraient heureux l'un et l'autre ! car il n'y aurait pas au monde d'union aussi parfaite. La confiance, le respect, la sollicitude et l'amour mutuels leur feraient un paradis sur cette terre. Avec cela une demi douzaine de petits anges blonds et roses folâtraient dans les coins de son esprit, comme ces amours joufflus que l'on voit dans les décors d'un théâtre.

Ma cousine Catherine Milon en oubliait même son âge, sérieuse consigne au cadran de la nature.

Ces réflexions, allongées de toutes leurs ramifications, car je ne vous en donne que le sommaire des chapitres, la menèrent à la porte de son jardin. Ayant alors la conscience qu'elle avait dépensé son temps sans profit, elle commença à recueillir des roses avec autant de zèle que si les roses n'étaient faites que pour être distillées. Le lendemain matin, tandis que Catherine Milon achevait un collet neuf dont la coupe lui seyait merveilleusement, on frappa à la porte principale de la maison. Ma cousine tressaillit; la dentelle tomba de ses mains. — Elle s'écria : « C'est lui ! » en bondissant vers la fenêtre, les yeux étincelants et le teint animé.

Mais pour que mes lecteurs ne supposent pas que je conte une féerie, et m'amuse à douer mon héroïne de seconde vue, clairvoyance, divination ou autre faculté mystérieuse au moyen de laquelle, elle pourrait, quoique assise dans une chambre de derrière, savoir, par intuition, qui heurtait à la porte de devant, je pense qu'il est nécessaire d'expliquer que la porte principale de la maison n'était pas d'un usage habituel. La famille et les connaissances entraient et sortaient ordinairement par une porte latérale. De cette façon, un coup frappé à la porte de devant indiquait naturellement un étranger ignorant les usages de la maison. Et Dieu sait si les étrangers étaient rares à Cruzy !

La vieille Jeannette s'élança de sa cuisine, où elle repassait « les chemises à monsieur, » et courut répondre à l'appel, tandis que ma cousine Catherine Milon, pressentant que c'était à elle qu'on en voulait, se dit qu'il n'y avait pas de mal à ouvrir la porte de sa chambre et à écouter.

Entendant une voix virile demander : « Mlle Catherine Milon est-elle visible ? » elle ferma la porte, en proie à une vive agitation.

Un moment après, la servante vint lui apprendre qu'on la demandait en bas.

— Qui est-ce, Jeannette ?

— Ah ! ma fi, mam'selle, pour ça, j'n'en savons rien ! Un biau jeune homme tout d'même. Il n'est pas du pays, non dà ! mais il a fièrement bonne façon.

— Charmant hommage ! soupira ma cousine Catherine Milon. Cette femme simple et candide paye elle-même un tribut à *sa* supériorité !

Lissant ses bandeaux bouffants et nouant le ruban d'azur qui renfermait les plis neigeux de sa robe de chambre, elle prit dans sa commode un mouchoir de poche et le satura d'eau de Cologne, précaution utile pour l'entrevue imminente, car qui pouvait dire quelles épreuves l'attendaient ? Ne fallait-il pas être préparée à tout, depuis la douce émotion de la demi-faiblesse jusqu'à la pamoison complète ? Ma cousine Catherine Milon trouva son visiteur qui l'attendait d'un air un peu gêné, mais nullement disgracieux.

— Bonjour, monsieur.

— Bonjour, mademoiselle... mademoiselle Catherine Milon, je crois.

Révérence affirmative aimable.

— Je suis le docteur Charles Lambert, mademoiselle Milon.

Deuxième révérence.

— Daignez prendre un siége, docteur Lambert.

Et du doigt, indiquant un fauteuil, elle s'assit sur un canapé. L'étranger l'imita. Il y eut ensuite une pause. On s'observait. M. Lambert semblait à court de paroles, ou plutôt à la quête d'une entrée en matière. Pleine de sympathie pour son embarras, ma cousine Catherine Milon se détermina, en fille humaine qu'elle était, à prendre sur elle le fardeau de la conversation, pour lui donner le loisir de se remettre.

— Une belle journée, docteur Lambert, commença-t-elle, une bien belle journée, en vérité ; il fait un peu de vent, mais il n'est pas froid.

— Oui, mademoiselle, la journée est fort belle. Etes-vous allée vous promener, ce matin ?

— Non, monsieur, non, je ne suis pas encore sortie.

— Ah ! vraiment.

Il était déjà plus à son aise ; il ferait assurément sa déclaration, et ma cousine Catherine Milon pensa que, si elle réussissait seulement à lui tenir la tête hors de l'eau pendant quelques minutes, il reprendrait haleine et irait de lui-même. Aussi poursuivit-elle avec un zèle et une perspicacité dignes d'une médaille de toute société philanthropique.

— Vous êtes, je crois, étranger ici, docteur Lambert, et vous n'avez eu jusqu'à présent que peu d'occasions d'explorer les beautés du voisinage. Notre village est très-pittoresque ; c'est un diamant de beauté rustique, — un diamant qui ne déparerait pas la couronne d'un duc.

Le docteur Lambert s'inclina silencieusement. Peut-être pensait-il qu'un « duc » se sentirait la tête un peu bien lourde sous cette nouvelle sorte de coiffure.

L'attrayante célibataire continua :

— Vous trouverez peut-être que je suis une pauvre enthousiaste. Il est bien possible que cela soit ; mais j'ai reçu la naissance dans cette vallée, et, enfant unique d'un père veuf depuis longtemps (car je réclame ce doux et triste privilége), j'ai appris à fixer mes affections sur des objets inanimés. La nature est devenue la mère de l'orpheline ; les arbres

de nos forêts sont mes frères et mes sœurs, les lilas des jardins mes compagnons et mes amis.

L'auditeur s'inclina de nouveau, mais avec plus de froideur et de distraction qu'auparavant. C'est au moins ce que s'imagina ma cousine Catherine Milon, qui pensa encore que cette chaleureuse admiration de sa localité, quelque aimable qu'elle fût au point de vue abstrait, n'était pas du tout un thème encourageant pour un homme qui était venu dans l'espoir de faire sa conquête. Et, avec son tact féminin, elle se hâta de se tirer de ce mauvais pas.

— Mais, dit-elle, malgré mon amour et mon orgueil pour le lieu qui m'a vu naître, mon attachement à Cruzy n'est pas exclusif. J'adore la campagne quelle qu'elle soit, et je suis loin de détester la ville. Je crois qu'il y a d'autres endroits aussi *beaux*, qui n'ont besoin que d'être aussi *connus* pour être aussi *aimés*. La nature, la bienfaisante nature se révèle à ses vrais adorateurs aussi bien sur la colline aride et désolée que sur la vaste mer, dans les campagnes dorées que dans les forêts profondes. Le cœur, le cœur, docteur Lambert, peut se construire une résidence, comme l'oiseau sauvage construit son nid ; car que vaut une demeure, où en est-il une sans l'objet aimé ?

Vous aussi, n'est-ce pas, vous partagez cette opinion ?

Votre profession vous a poussé à l'étude des grandes choses, des nobles sentiments. Vous aimez la nature. Si je ne me trompe, je vous ai rencontré dans quelques-unes de mes promenades matinales.

— Oui, mademoiselle, balbutia M. Lambert en rougissant, oui, j'ai eu le plaisir de vous rencontrer deux fois ; je vous ai même vue à l'église.

— Ah ! fit ma cousine Catherine Milon.

— Oui, en vérité, reprit-il, avec un redoublement d'animation, et je vous ai reconnue sur-le-champ ; j'étais sûr de mon fait, j'avais si souvent entendu parler de vous. Et, ma foi, ajouta-t-il d'un ton à moitié confidentiel, c'est en partie à cause de *vous* et pour *vous* que je suis venu à Cruzy.

Aveu flatteur ! ingénieuse déclaration ! La renommée lui avait-elle donc enfin rendu justice ? et les charmes qui avaient été si peu appréciés à Cruzy étaient-ils donc assez puissants pour amener à ses pieds un étranger aussi distingué ? Mais c'était maintenant à lui de parler, à elle d'écouter.

— Oui, mademoiselle Milon, le portrait qu'on m'avait fait de vous m'avait préparé à vous regarder avec un intérêt tout particulier ; vous me sourîtes quand nous nous rencontrâmes, et dans votre sourire je découvris immédiatement une source d'encouragement ; je sentis que nous pouvions beaucoup l'un pour l'autre.

— Oh ! docteur Lambert, épargnez-moi ; c'est si imprévu.

— Excusez-moi, mademoiselle ; il ne faut pas cependant rougir pour cela. Ma proposition vous semble intempestive, mais on n'a plus coutume de faire un mystère de ces choses comme au temps de nos prudes grand'mères. Il est peut-être présomptueux à moi de vous entretenir ainsi sans m'être d'abord fait présenter ; mais je n'ai ici aucune connaissance à qui j'aurais pu demander cette faveur. Je possède des témoignages de capacité qui m'ont été décernés par des hommes du plus haut rang dans ma profession et des lettres de recommandation signées par toutes les notabilités de Tonnerre.

— Oh ! alors vous demeurez à Tonnerre ? dit ma cousine Catherine Milon, qui désirait naturellement connaître quelque chose de ses faits et gestes.

— Je n'ai pas précisément de résidence fixe. J'ai demeuré plusieurs mois à Tonnerre, et j'aime cette ville et ses habitants. Mais je voudrais trouver un champ plus vaste pour y exercer mes talents. Cependant, un homme de ma profession ne peut guère choisir. Il faut qu'il aille où il a de l'occupation. Peu m'importe le lieu où je travaillerai, pourvu que je trouve de l'ouvrage et la sympathie des gens qui m'emploieront. Si j'obtiens de l'encouragement ici, si vous voulez vous fier à moi, je me flatte que jamais vous ne regretterez votre confiance.

— Oh ! j'en suis bien certaine, docteur, répliqua la bonne fille, dont les joues s'étaient empreintes de la nuance du coquelicot.

M. Lambert salua poliment.

Ma cousine Catherine Milon l'enveloppa dans un regard chargé de tendresse.

— Oui, j'en suis bien sûre, répéta-t-elle. Votre air et vos manières sont vos meilleures lettres d'introduction.

L'épine dorsale du médecin se plia en deux, sous le poids de ce compliment.

— Mais, continua ma cousine, quoique je ne sois plus une enfant par les années, je suis encore une enfant par le cœur. J'ai un père, un père bon et indulgent, je dois le consulter.

— Assurément, assurément, mademoiselle Milon, vous déciderez vous-même avec lui ; vous êtes votre maîtresse au moins, sur ce point.

— Je suis maîtresse de mes actions, monsieur, dit ma cousine d'un ton d'affectueux reproche, et si je demande conseil à mon père, c'est seulement parce que je sens que cela lui fait plaisir. J'ai appris une grande vérité, c'est que le pouvoir de la femme réside dans la soumission, qu'elle soit fille, femme ou mère. Docteur Lambert, sa faiblesse fait sa force ; son esclavage constitue sa liberté, et quand même je serais disposée à vous accorder mon consentement, celui de mon père devrait le précéder. Je veux qu'il me donne l'exemple.

— Mais vous ne prétendez pas...

— Oui, docteur Lambert, je prétends tout ce que je dis.

— Mais, considérez, mademoiselle Milon, que les gens de l'âge de monsieur votre père envisagent les choses d'une manière si différente de la nôtre.

(*Nota bene!* Déjà son imagination avait commencé à associer ma cousine avec lui).

Fortunée Catherine, son cœur battait à rompre sa poitrine.

Le docteur poursuivit :

— Il fera des difficultés ! S'il refusait son consentement. A son âge les changements sont pénibles, vous savez.

— Vous avez raison, cela lui semblera cruel d'abord ; mais il m'aime, docteur, il m'aime, comme seul un père peut aimer son enfant. Il finira par consentir, j'en ai l'assurance. Il ne peut rien me refuser ; et, encouragée par sa chère expérience, j'oublierai ma timidité.

— Vous êtes naturellement, mademoiselle, meil-

leure juge que moi de ce que peut faire monsieur votre père, et je cède volontiers à vos désirs ; mais encore une question, je vous prie. Si je parviens à obtenir son adhésion, voudrez-vous immédiatement me fixer un jour, ou devrai-je attendre jusqu'à ce que ?...

— Oh ! docteur, c'est réellement trop, beaucoup trop ! cette demande est si... prématurée ; accordez-moi un peu plus de temps. Vous comprenez...

Toute la pudeur de ma cousine Catherine Milon était en révolution. Plus cramoisie que la pourpre, les yeux chastement baissés vers le parquet que tourmentait le bout de sa bottine, elle se tut.

— J'attendrai certainement que vous soyez prête, dit le bel étranger ; mais je confesse que je ne vois pas l'avantage d'un délai inutile, ennuyeux pour vous et contrariant pour moi. Enfin, vous y réfléchirez et nous réglerons ce point à notre prochaine entrevue... Alors, vous pensez qu'il faut en parler tout de suite à monsieur votre père ?

— Oui.

— Lui enverrai-je d'abord mes lettres de recommandation ?

— Oh non ! Allez-y vous-même. Une entrevue directe sera plus efficace.

— Puis-je lui dire que vous approuvez ma visite ?

— Comment donc ! mais oui, et ne vous découragez pas s'il paraît hésiter. Ajoutés aux vôtres, mes arguments finiront par l'emporter.

— Merci, mademoiselle. Le trouverai-je maintenant à son bureau ?

— Je ne pense pas ; il est occupé au château de Maulnes, où il déjeunera ; mais il sera cependant revenu de bonne heure, ce soir. Si vous voulez...

— Croyez, mademoiselle, que je me ferai un devoir...

Et, là-dessus, le galant médecin se leva, prit son chapeau, le roula dans ses doigts, le brossa avec la manche de son habit, fit un pas en arrière, s'arrêta un moment, et ajouta :

— Et s'il consent, pourrai-je considérer l'affaire comme arrangée ? pourrai-je me regarder comme tout à fait engagé ?

(*Tout à fait engagé !* Que ces mots résonnèrent donc harmonieusement à l'oreille de ma cousine Catherine Milon !)

— Sans doute, docteur Lambert. Au revoir !

— A bientôt, mademoiselle Milon ; j'ai bien l'honneur de vous présenter mes respects !

Ce disant, il s'inclina galamment et disparut.

« Homme spirituel ! Qu'il est élégant ! quel bon ton ! Qu'il est honorable et respectueux ! il n'a pas même pris la liberté de porter mes doigts à ses lèvres, comme je pensais presque qu'il ferait. Peut-être a-t-il jugé que ce serait inconvenant. Est-il bien fait ! et supérieur aux gens de Cruzy donc ! Clémentine n'a pas besoin de se renseigner sur lui près de son stupide mari. Après tout, son Jean Léveillé ne connaît ni tout le monde, ni toute chose au monde, comme cette pauvre Clémentine se le figure. Ah ! Clémentine, Héloïse, Clara et les autres vont-elles ouvrir les yeux ! Je me flatte qu'il est un peu au-dessus de tout ce qu'elles ont rencontré jusqu'ici ; et mon cher papa que dira-t-il ? »

Ma cousine Milon passa une heure dans la plus suave rêverie à laquelle elle se fût jamais abandonnée. Descendant ensuite à la cuisine, elle étonna Jeannette par des ordres si extraordinaires, que l'honnête cuisinière faillit se trouver mal. Il fallait faire cuire des roses pour les mettre dans la tarte, saler les prunes pour les distiller, et une foule d'autres énormités de cette trempe.

— Bonté divine ! s'écria Jeannette, écoutant bouche béante, les yeux écarquillés, ces singulières instructions ; miséricorde ! On dirait, mam'selle, que vous avez perdu l'esprit.

Ma cousine pensa que la future d'un célèbre docteur se dégraderait en s'abaissant au rôle de ménagère. Elle se mit à rire et remonta à sa chambre pour songer à sa toilette de mariée.

A déjeuner, elle attira encore les observations de la fidèle Jeannette, par son refus de manger le poulet rôti et la tarte aux prunes qui faisaient autrefois son régal. Elle ne prit qu'un biscuit qu'elle trempa dans un verre de vin.

— Oh ! pour le coup, vous êtes malade, mam'selle, ben malade ! fit la domestique.

Ma cousine sourit gaiement et retourna à ses châteaux en Espagne. A quatre heures, elle s'habilla avec une coquetterie qui n'était pas sans prétention. Vers sept heures, son père rentra ; à sept heures et demie, on frappa à la grand'porte. C'était évidemment le docteur Lambert. Dix minutes après il sortait. Ma cousine Catherine Milon se sentit froid dans le dos. L'aurait-on refusé ? Elle descendit à la salle à manger. Son père s'y promenait. Il n'avait, ma foi, pas du tout l'air de mauvaise humeur. Bien au contraire, il se frottait joyeusement les mains l'une contre l'autre. Ma cousine supposa qu'il lui ménageait quelque fine raillerie et elle s'apprêta à faire bonne contenance. On se mit à table ; on mangea avec appétit ; mais, chose étrange ! papa ne dit pas un mot de l'aimable prétendant. Il parla de son voyage, de ses affaires, de l'abondance des récoltes, de la moisson, de la maladie qui décimait les bestiaux et la volaille, que sais-je ? de tout, excepté du sujet qui remplissait l'esprit et le cœur de mon inflammable cousine Catherine Milon. Je vous laisse à penser si elle était désappointée. Enfin au dessert, tout en pelant une poire, M. Milon dit soudain :

— A propos, Catherine, quel est donc ce charlatan qui est venu ce soir dans mon cabinet ?

— Charlatan !

— Enfin ce... Comment s'appelle-t-il ?

— Monsieur Lambert, papa.

— Lambert, soit ! Il m'a dit que tu me l'avais envoyé. Qui est-il ? Que sais-tu sur lui ?

— Mais, papa...

— Il m'a dit que tu l'avais engagé à me voir. A cette considération, je l'ai reçu, autrement je lui aurais vite montré la porte.

— A monsieur Lambert !

— Mon Dieu ! ma chère amie, tu peux faire ce qu'il te plaît ; je ne veux pas décider pour toi, et dans un cas comme celui-là, c'est à toi seule de juger. Mais penses-tu que je sois assez fou pour croire ce qu'il dit ? D'ailleurs il demande trop.

— Oh ! mon bon petit papa, je craignais que telle fût votre opinion.

— Oui, mon enfant, ses demandes sont extravagantes.

— Ses demandes, papa?

— Mais oui. Oh! je présume qu'il ne t'en a pas parlé. Ça n'eût pas été délicat; on ne veut pas que les dames s'occupent de vulgaires opérations d'argent. Mais vraiment, Catherine, cinq cents francs, c'est quelque chose par le temps qui court.

— Cinq cents francs!

— Cinq cents francs! Après tout, si tu es décidée, ma fille, que cela ne t'influence pas. Nous pouvons nous permettre ce sacrifice.

— Cinq cents francs! répéta ma cousine stupéfaite; mais pourquoi ces cinq cents francs, papa?

— Eh mais, pour toute la garniture supérieure et inférieure, j'imagine; un ratelier complet, par Dieu!

Et il lui tendit cette carte très-correctement gravée:

DOCTEUR CHARLES LAMBERT

CHIRURGIEN DENTISTE

Nettoye les dents, les plombe, les arrache et confectionne les dentiers dans le meilleur goût et dans le plus bref délai. Prix modiques

A ce moment, ma cousine Catherine Milon tenait à la main une tasse de thé bouillant. Ce fut tant mieux; car, à la vue de la carte, elle eut un tressaillement si brusque que la tasse se renversa et son contenu lui brûla légèrement le bras, ce qui donna une cause plausible aux sanglots de la pauvre fille.

Ce fut aussi un motif pour se retirer dans son appartement, tandis que Jeannette marmottait:

— Chère fille du bon Dieu! elle est toute chose aujourd'hui. Pour sûr qu'elle aura fait un mauvais rêve la nuit dernière. Les jeunes filles, ça voit souvent des gros chats noirs dans leurs rêves.

Le lendemain, ma cousine Catherine Milon descendit à l'heure du déjeuner; mais elle toucha à peine aux aliments, annonçant qu'elle n'irait pas se promener et enjoignit à Jeannette de dire qu'elle était sortie, si on venait la demander.

Puis, tout en rajustant sa mante, après avoir répondu aux affectueuses questions de son père, qui ignorait heureusement la part qu'il avait eue à la catastrophe, elle lui dit avec une négligence très-habilement jouée:

— Ah! j'y pense, papa; si vous voyez ce Lambert, dites-lui donc, je vous prie, que je ne veux rien faire faire maintenant à mes dents. Du reste, je me propose d'aller bientôt à Paris, et profiterai de mon voyage pour consulter le docteur Désirabode.

H. Emile Chevalier.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Bien peu de mois se passent sans que nous n'ayons à enregistrer quelques pertes faites par les arts ou par les sciences. Hier c'était le savant Claude Bernard, aujourd'hui c'est le peintre Charles-François Daubigny. Ainsi la mort même nous permet de constater la fécondité du génie français.

Claude-François Daubigny, fils d'Edme-François Daubigny et neveu du miniaturiste de renom, naquit à Paris en 1817. La faible complexion de l'enfant força ses parents à le mettre en nourrice à la campagne; ils le placèrent dans le Vermantois chez la brave mère Bazot, pour laquelle le grand paysagiste eut toujours un amour filial. Il resta confié à ses soins durant plusieurs années, il grandit à l'air libre, et, jeune, se prit de passion pour la nature et les bords de l'Oise, que son pinceau devait si souvent reproduire.

Les débuts de C. Daubigny furent difficiles, mais laborieux et rangé dès l'âge de dix-sept ans, il gagnait sa vie en peignant des boîtes de Spa et en faisant d'autres jolis travaux pour le commerce. Ce travail lui fournit le moyen de faire quelques économies; il les employa à visiter l'Italie: il vit Florence, Rome, Naples, et de retour en France, il entra dans l'atelier de Paul Delaroche.

A la suite de Bonington, une nouvelle école de paysagistes, rompant avec le prétendu paysage historique si cher au premier empire, s'était formée; elle avait eu beaucoup de peine à se faire admettre, mais grâce au talent de T. Rousseau, d'Huet, de Diaz, elle était parvenue à conquérir sa place au soleil. Daubigny entra parmi ces brillants novateurs, et dans la croisade contre le paysage de convention, il apportait des qualités qui lui étaient propres; en même temps, pour faire face aux nécessités de la vie, il travailla pour les éditeurs. Les illustrations nées de son crayon furent toujours vivement recherchées. Il parut, pour la première fois, devant le grand public, à l'Exposition de 1838, et depuis lors à chaque Salon le *Musée* a pu noter les succès du brillant artiste. Il conquit et mérita: trois premières médailles, une première médaille à l'Exposition universelle de 1867, et en 1874 il attachait à sa boutonnière la rosette de la Légion d'honneur.

Au dernier Salon, il a exposé peut-être la plus belle toile qu'il ait peinte, *Un clair de lune*: elle révélait un grand progrès et permettait à l'art de nouvelles espérances. Il les aurait remplies. A tant d'œuvres charmantes il en eût joint de plus exquises encore, si la mort n'était venue le frapper. Mais Charles Daubigny a laissé assez de marques de son ferme et harmonieux talent, pour occuper une place très-haute parmi la riche pléiade de paysagistes français. Il sera partout et toujours regardé comme un maître.

***

L'*Estudiantina* espagnole est partie; adieu cuiller, guitare et mandoline! Nous n'avons pas envie de nous mêler à la polémique qu'elle a soulevée, seu-

lement nous nous permettrons de dire que si jamais les étudiants français vont en corps visiter Madrid, ils n'y danseront point des contredanses, ils n'y chanteront point des airs d'Offenbach : ils ont trop d'esprit pour cela. Ils visiteront les musées, les bibliothèques; ils voyageront pour s'instruire et non pour se faire regarder. Le temps des sarabandes est passé, et il nous semble que la jeunesse espagnole devrait avoir de plus graves soucis.

***

Pendant que les hidalgos paradaient sur nos places publiques, nous sommes allés, une fois encore, à l'Exposition universelle, dont on poursuit les travaux avec une fiévreuse activité. Nous nous sommes, avec bien d'autres, arrêtés devant la section de l'Empire du Milieu, et la vue des ouvriers



Vue de l'Exposition universelle, prise du côté de la Seine, dessin de Clerget.

chinois nous a retenus. Petits de taille, bien pris, vêtus de robes bleues fort propres, faisant tout sans hâte, mais sans temps de repos, ils nous ont rappelé l'incessant labeur des fourmis. Ils se servent, avec une merveilleuse adresse, d'outils dont quelques-uns ont des formes toutes nouvelles pour nous. En les voyant si prestes, si intelligents, si actifs, nous avons compris l'inquiétude des États-Unis redoutant l'invasion pacifique de la race jaune. La race anglo-saxonne n'a qu'à bien se tenir ; ses ouvriers, et les nôtres plus tard, sont menacés d'une concurrence d'autant plus redoutable que, à une incroyable puissance d'imitation, les Chinois joignent une sobriété qui leur permet de se contenter de bien moindres salaires. Et qu'on ne l'oublie pas, il y a en Chine cent millions de ces adroits travailleurs qui ne savent où gagner une tranche de poisson et leur riz quotidien.

Bref, à l'heure où nous écrivons, les Chinois sont les Lions du Champ-de-Mars.

***

A Vienne (Autriche), beaucoup d'enseignes sont en français : en voici d'assez jolis échantillons : *Choix de vêtements confectionnés pour les hommes au dernier goût du jour aux étoffes du pays et de l'étrangère. — Grandes Mode établissement. — Spécialité de bottines pour femmes claquées. — Rire au Laid à l'Italienne.*

Le directeur-gérant : Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

VOYAGES

L'ARBRE ANTHROPOPHAGE



L'arbre anthropophage, dessin de Kauffmann.

M. Darwin a dernièrement attiré l'attention sur l'existence de deux ou trois espèces de plantes carnivores qui saisissent les insectes et, refermant sur eux leurs pétales, sucent tout leur sang et ne laissent que leur peau desséchée. On peut entretenir ces plantes avec de petits morceaux de viande qu'elles dépècent avec la même voracité. Mais, si intéressantes et si extraordinaires que soient ces fleurs, elles ne peuvent rivaliser avec un arbre qu'on trouve dans l'île de Madagascar. Cet arbre est

capable de saisir et d'absorber de grands animaux tels que les singes, et même des hommes et des femmes, quand ils s'aventurent à escalader ses branches et à monter jusqu'à son sommet.

Le *World*, de New-York, nous donne là-dessus d'intéressants détails dans une lettre qui lui est adressée par un voyageur qui vient d'explorer Madagascar. Voici un abrégé de ce curieux récit :

Cet arbre est adoré par une tribu d'aborigènes appelés Mkodos, qui ne permettent pas qu'on lui fasse aucun mal; car c'est un arbre déifié. Comme le *Drosera rotondifolia*, la plus commune des plantes carnivores décrite par Darwin, d'où découle un fluide visqueux qui l'aide à saisir sa proie, cet arbre produit une quantité de fluide épais, qui a des propriétés enivrantes et que les naturels boivent avec délices.

Ces Mkodos sont une race tout à fait primitive; ils sont entièrement nus, n'ont presque aucun rapport avec les autres tribus et pas d'autre religion que le culte abominable qu'ils rendent à l'arbre sacré. Ils habitent dans des cavernes creusées dans les rochers calcaires de leurs montagnes. Ces sauvages sont une des plus petites races connues, puisqu'ils n'excèdent pas 56 pouces en hauteur. Au fond de ces vallées, qui sont environ à 400 pieds au-dessus du niveau de la mer, et près de leur extrémité orientale, il y a un petit lac qui a environ un mille de diamètre. Ses eaux dormantes s'échappent par un petit canal tortueux, traversent les profondeurs d'une forêt noire, coulent au milieu des joncs et sont ombragées par de magiques palmiers. Un petit sentier du côté du Sud conduit au cœur de cette forêt effrayante et qui semble impénétrable. Notre explorateur, accompagné d'un ami, s'engage dans ce petit chemin, et bientôt ils aperçoivent derrière eux une bande de Mkodos, hommes, femmes et enfants. Ces naturels se mettent aussitôt à crier : *Tepe, tepe !* Nos voyageurs s'arrêtent et aperçoivent non loin des bords du canal, le plus singulier des arbres.

Je vais maintenant, dit le narrateur, essayer de vous en donner une description : figurez-vous un immense ananas de huit pieds de haut et d'une grosseur proportionnelle, et n'ayant aucune feuille ; vous aurez une idée de ce que peut être le tronc de cet arbre, qui n'a pas cependant la couleur de l'ananas, mais plutôt celle d'un noir très-sale, et qui est probablement aussi dur que le fer. Au sommet de ce cône tronqué, ayant au moins deux pieds de diamètre, huit feuilles s'échappent et tombent jusqu'à terre comme des portes qui se dérobent en roulant sur leurs gonds. Ces feuilles, qui sont minces au sommet de l'arbre et à des intervalles réguliers, peuvent avoir de onze à douze pieds de long et ressemblent beaucoup à l'*Agava americana;* elles ont à peu près deux pieds d'épaisseur, trois de largeur et se terminent en pointe aiguë, qui ressemble à une corne de bœuf, convexe à l'extérieur et légèrement concave à la surface intérieure. Cette dernière est armée de forts piquants comme ceux qu'on remarque à la tête des chardons. Ces feuilles, pendant sans apparence de vie, d'une couleur vert-mort, ressemblent un peu à l'écorce du chêne. Le sommet du cône est rond, blanc, d'une forme concave, comme si l'on avait mis une petite assiette dans une plus grande. Ce n'est pas une fleur, mais une sorte de réceptacle, destiné à recevoir un liquide clair, visqueux, ayant la saveur du miel, et possédant au plus haut degré les propriétés enivrantes et soporifiques.

Sous les rebords, si l'on peut ainsi parler, de la grande assiette, s'échappe toute une série de rejetons longs, chevelus et verts, se dirigeant dans toutes les directions vers l'horizon. Ces rejetons ont chacun sept ou huit pieds de long et se terminent en pointe, comme une baguette aiguë de fer.

Au-dessus de ces rejetons, de l'espace contenu entre la première coupe et la seconde, six scions blancs s'élancent vers le ciel, s'agitant et se tordant incessamment avec une agilité merveilleuse. Minces comme des racines, et frêles en apparence comme des plumes, ils avaient encore de cinq à six pieds de haut ; leurs mouvements étaient si constants et si vigoureux, le petit sifflement qu'on entendait dans l'air était si sinistre, que je ne pus m'empêcher de frissonner en dépit de moi-même, car je ne pouvais me soustraire à l'idée que c'étaient des serpents écorchés qui dansaient sur leurs queues.

Je veux vous donner maintenant la description d'un événement tragique dont nous fûmes bientôt après les témoins. Les sauvages interrompirent notre exploration en poussant des cris lugubres, en exécutant des danses effrénées autour de l'arbre et en chantant des hymnes propitiatoires.

Leurs chants et leurs cris deviennent plus perçants et plus sauvages ; ils entourent une des femmes, la poussent avec la pointe de leurs javelines, la forcent de grimper sur le sommet de l'arbre et de s'asseoir sur le cône, au milieu des scions qui s'agitent autour d'elle. Le désespoir se peint sur sa figure ; les hommes lui crient : *tick*, *tick !* (bois, bois !)

Enfin elle se résigne à boire du liquide visqueux dans une coupe ; puis elle se lève avec une frénésie sauvage qui transforme son visage et agite ses membres; mais elle ne se précipite pas à terre, comme elle semblait d'abord vouloir le faire. L'affreux cannibale, qui paraissait inerte et mort, revient à sa vie sauvage. Les scions tendres et délicats, avec la fureur de serpents affamés, enveloppent en un clin d'œil la tête de la victime, et, comme s'ils étaient mus par un instinct démoniaque, enserrent étroitement son cou et ses bras ; alors, pendant que ses cris affreux et ses rires plus affreux encore deviennent plus sauvages, les rejetons, l'un après l'autre, comme les grands serpents verts, avec une énergie brutale et une rapidité infernale, s'élèvent, enveloppent le corps de la malheureuse avec la cruelle ténacité de serpents qui s'acharnent sur leur proie. C'était, sans sa beauté, le spectacle horrible de la mort de Laocoon.

Alors les grandes feuilles se relèvent lentement comme les vergues d'un navire, se rapprochent l'une de l'autre, enveloppent le corps de la malheureuse, le serrent et le resserrent comme avec une presse hydraulique. Un moment après, comme je pouvais voir la base de ces grands leviers qui se joignaient étroitement les uns les autres, j'aperçus suinter, par les interstices, des traînées du liquide visqueux mêlé avec le sang et les entrailles de la victime.

A cette vue, les hordes sauvages qui étaient autour de moi, se précipitent en hurlant sur l'arbre, l'escaladent et, avec leurs coupes, leurs mains, leurs langues, recueillent ce liquide et le boivent tous avec délices. Alors, suit une hideuse orgie, d'un caractère grotesque et indescriptible; ces hordes, après avoir passé par les convulsions et le délire, ne tardent pas à tomber dans l'insensibilité. Mon compagnon m'entraîne vite dans les profondeurs de la forêt pour me soustraire à cet affreux spectacle. Puissé-je ne jamais en revoir un pareil!

Voilà la description, par un témoin oculaire, du meurtre d'une femme exécuté par cet arbre presque fabuleux. Il est tout à fait regrettable qu'il se trouve dans une contrée aussi éloignée et aussi peu connue que Madagascar. Les savants devraient envoyer des explorateurs pour s'assurer de son existence. Si l'on pouvait transplanter un de ces arbres anthropophages au Jardin des Plantes ou au Jardin d'Acclimatation, il serait certainement visité comme une des plus grandes curiosités de notre temps.

Ch. Raymond.

NOUVELLES

LA MIGNONNETTE

I

Des châteaux à tourelles et à donjon se dressent ici et là sur les rochers volcaniques de l'ancien pays de Velay. Les siècles, en démodant ces demeures, en ont métamorphosé les maîtres. C'est pourquoi, au XVIIIe siècle, n'y sonnent plus les chevaliers casqués et bardés de fer, mais y papillonnent les seigneurs de village poudrés et en habits vert-pomme.

Autour du manoir coquettent les chaumières.

Or, dans cette contrée de poésie champêtre, les maisonnettes ornent souvent de quelques fleurs les *lauses* de leur toit et, assez habituellement, peuplent l'âtre de leur cheminée de nombreuses fillettes — dédaigneusement surnommées *souffle-feu* par la grosse rhétorique de nos montagnes.

Ces fillettes vivent et meurent avec un métier à dentelle sur les genoux, — le bizarre petit *carreau* — la dentelle étant l'industrie reine et maîtresse de 90,000 paysannes vellaviennes.

Le luxe et la frivolité ont bien eu, et pour longtemps, raison de l'ordonnance somptuaire du Parlement de Toulouse, proclamée jadis par M. le sénéchal, dans les carrefours du Puy-Sainte-Marie. Toutes les femmes, partout, aiment la dentelle et les dentelières du Velay, comme d'habiles araignées, en ce bel an de Dieu 1775, tissent de leurs doigts menus ces fins réseaux à prendre des écus de six livres.

Aussi, dans un royal soleil de printemps, au modeste hameau relevant de la haute tour, s'arrêtait le baron Luc de Champbertrand.

C'est qu'en vérité, sous l'auvent d'une chaumine, une ravissante petite dentelière, Cesette Pradau, s'escrimait des fuseaux. Françoise, à l'église; Francesette, au logis; Cesette, au village.

Le baron Luc avait vingt-trois ans. Il était orphelin, riche, généreux, spirituel. Vêtu *en chenille*, une épée lui battant sur les mollets et le chapeau triangulaire sur ses cheveux accommodés à *la singulière*, — quelle jolie pousse de seigneur!

La villageoise Cesette avait dix-sept ans. Sa mère était morte et son père bûcheronnait aux bois. Elle portait une jupe de futaine olive; un mouchoir rouge à grands ramages jaunes dissimulait les reliefs audacieux de son corsage. Sur la coiffe blanche, collant le long de ses joues, était juché ce chapeau des montagnardes en feutre noir — une soucoupe renversée. — Quel florissant brin de paysanne!

Les doigts de ses deux mains entrechoquaient, chassaient-croisaient les fuseaux sur le métier.

Ce métier carré et creux était étroitement drapé de serge verte sur ses formes rebondies. Une roue doublée d'un carton dessiné à l'encre rouge et pointillé de mille trous, tournait au ras du métier et, sur ce carton, derrière un escadron serré d'épingles à têtes de cire de vingt nuances, s'avançait lentement un tissu semé des fleurs les plus fantasques et les plus ténues. La dentelle ainsi fabriquée se détachait naturellement de la roue après le passage des épingles et descendait dans le vide du carreau où, sur une planchette burinée au couteau d'étranges arabesques, elle était étirée et ployée, blanche, coquette et fine.

Le carreau est l'ami choyé de la dentellière. Elle l'enrubanne, elle l'adonise. Sous deux parchemins transparents, il est décoré de fleurs, d'étoiles, de pasquilles en papier métallique or, acier, cuivre, collées autour de deux images d'Épinal, brutalement enluminées. L'une figure, à droite, saint François Régis, le patron des dentellières en Velay, pour avoir fait révoquer la ruineuse ordonnance du Parlement de Toulouse; l'autre, à gauche, reproduit saint Alexis, le déserteur de la première nuit conjugale, mourant inconnu sous l'escalier de son propre palais.

Cesette, toute honteuse, n'osait point lever de dessus son carreau les yeux, qu'elle avait cependant bleus comme des bluets et faisait danser prestement ses fuseaux habillés de fils qui se brouillaient, se fuyaient et se rejoignaient à travers le régiment des épingles.

Le jeune homme considérait en silence le curieux travail de la jeune fille.

— Par saint Luc, mon patron, exclama-t-il tout à coup, la charmante dentelle!

— Oh! monseigneur.

— Charmante, en vérité! Et tu l'appelles?

— *Mignonnette*, monseigneur.

L'enfant se hasarda alors à regarder son interlocuteur.

— Délicieux! Avec cela tu as les yeux d'un bleu... mais d'un bleu...

Et, ce disant, monseigneur tourmentait entre les doigts un calepin de soie rose tendre, brodé de filigranes d'argent, au dos duquel M. le baron était peint en médaillon sur une plaque d'ivoire.

— Combien exécutes-tu de cette merveille chaque jour, petite?

— Deux aunes, monseigneur; à travailler quinze heures. Ce carreau, c'est ma fortune et je suis riche tout de même.

— La Mignonnette et toi me plaisez infiniment... Une idée!

Et le gentilhomme rit d'abord de bon cœur.

— Écoute : Je vais à la cour. Combien de temps? je ne sais. Le temps de devenir du bel air. Toi, tu continueras à tisser cette *Mignonnette*, toujours la même, entends-tu?

— Vous nous quittez, monseigneur?

— Mais oui, petite. Lorsque je reviendrai, ce que tu pourras, sur mes terres, enclore de cette dentelle, t'appartiendra et ce sera ta dot; car je prétends te marier, comme c'est mon droit.

— Monseigneur veut plaisanter, sans doute.

— Nous ne plaisantons jamais quand nous engageons notre parole, et je te l'engage.

La jeune paysanne se releva de l'escabeau pour tirer une révérence au baron, en rougissant comme une cerise sous le bec d'un moineau; — les yeux de bluet s'épanouissaient sous la surprise.

— Monseigneur, j'ai les doigts laborieux et les épingles marchent vite! Il vaudrait mieux rester à Champbertrand. Restez, monseigneur!

Et la voix de l'enfant était presque chagrine.

— Non, par saint Luc, non. Tiens; au lieu de ta planchette à ployer la dentelle, prends ce calepin. Tu vois? J'y suis fort ressemblant. Mon portrait sera la signature du contrat. Mais il me faut à moi un échantillon de la *Mignonnette*, afin qu'elle me rappelle...

— Quoi, monseigneur! Vous emporteriez à la cour, chez le roi, un morceau de l'ouvrage d'une maladroite villageoise?

— Tu gardes bien mon portrait, toi? — Voyons, ne commandé-je plus par ici?

Un bout de dentelle se détacha sous un coup des ciseaux que la jeune fille portait à sa ceinture. Le baron Luc de Champbertrand le prit entre ses doigts élégants, en fit un nœud très-réussi et, tirant une épingle du carreau de la dentellière, piqua sur une aile de son tricorne le nœud découpé comme un papillon de montagne.

— Et maintenant, petite, au revoir! Travaille de tout ton courage. Le fief est vaste et je serais charmé d'être ruiné par toi. Mais où as-tu donc trouvé ces yeux-là?

— Au revoir, monseigneur, répondit lentement et tristement la paysanne debout.

Le baron Luc de Champbertrand agitait dans ses manchettes de Malines sa blanche main délicate, en signe d'adieu protecteur. Il était loin déjà que Cesette le suivait encore du regard.

II

Que fit Cesette au village, après le départ du baron Luc de Champbertrand, son seigneur? de la *Mignonnette* jour et nuit. Pour Cesette, ni *reinage*, ni foire, ni bourrée; à peine quelques heures de sommeil.

Personne ne devinait pourquoi cette Cesette Pradau vivait ainsi courbée sur son carreau et jouait si diligemment des dix doigts au lieu de courir saboter avec ses compagnes sur l'aire des granges en fête.

Toute la journée, devant la porte de sa chaumière, le babillement des fuseaux était comme le sempiternel gazouillement d'un nid d'hirondelles.

— Bonjour, Cesette, disait le meunier en poussant son âne enfariné sur le chemin.

— Bonjour, répondait Cesette sans lever les yeux,

— Bonsoir, Cesette, disait le laboureur au retour des champs.

— Bonsoir, répondait Cesette sans lever les yeux.

La nuit, à la veillée, contre l'étroit guéridon — la chèvre — autour duquel se rassemblent les dentellières voisines, sautillaient et claquaient, et par ci et par là, les groupes de ses fuseaux. La lampe à morne lumignon fumait sur le plateau; autour de sa flamme se serraient de basses bouteilles blanches, pansues, remplies d'eau, et chacune à travers l'eau projetait un rayon d'argent limpide sur la roue du carreau. Les fuseaux, dans cette lumière, chatoyaient, pareils à des ablettes frétillant au soleil.

La *Mignonnette* de Cesette s'allongeait, s'allongeait, s'allongeait.

Le calepin de monseigneur avait disparu promptement sous la dentelle; plus le portrait se noyait dans ce peloton, plus Cesette le chérissait.

Le peloton fut bientôt un vrai sac; puis le sac devint ballot. Il fallait maintenant un large fauteuil pour le recevoir. On souriait, et mainte commère plantait le doigt sur son front en clignant d'un œil compatissant. On croyait la petite un tantinet *simple*.

En effet, Cesette ne se permettait d'autre divertissement que la chansonnette.

La langue va de son côté; les doigts vont du leur. Elle *tournait* lestement, en son patois des Cévennes, cette bourrée des dentelles : *Las pouintes*.

I

Lous fus sauton, von las espiounes,
E se son jamai attapas;
Pauros amïs! Pauras miounes!
Dingu ne s'attaparot pas.

II

La rodo fait sas vïroulades
Per veire las pouintes de flours;
Dïns lou carréu soun davalades
E la rodo vïre toujours.

III

Courès ei fiàu, las espiounetos;
Boulejas, lous fus petïtous!
Las pouintes saron bravounetos
E la filho aurot de poutous (1).

I

Les fuseaux sautent, marchent les épingles
Et ils ne se sont jamais rejoints;

1. Toutes les lettres se prononcent.

Pauvres amis! Pauvres mies!
Personne ne se rejoindra.

II

La roue fait ses tours
Pour voir ses dentelles de fleurs;
Dans les carreaux elles sont descendues
Et la roue tourne toujours.

III

Courez au fil, les mignonnes épingles;
Remuez-vous, les petits fuseaux!
Les dentelles seront délicieusement jolies
Et la fille aura des baisers.

D'une chansonnette à l'autre, le ballot s'arrondit; il devenait maussade, lourd, énorme, et Cesette, pendant cinq ans, vit distinctement au travers le portrait du jeune baron.

Cependant que faisait à la cour de Louis XVI le jeune baron Luc de Champbertrand?

Le jour, il courtisait les grandes dames en robe *de soupirs étouffés*, aux cheveux frisés *en sentiments soutenus* et les mains dans le manchon *d'agitation momentanée.*

Un si redoutable déploiement de séductions ne suffisait point à apprivoiser ce seigneur de Velay doublé de montagnard. Les duchesses daignaient le trouver légèrement original à cause de certaine cocarde de dentelle, prétexte à questions malignes.



La Mignonnette, dessin de Lelogeais.

Le baron souriait mystérieusement et ces dames mouraient d'envie de connaître une ligne de l'histoire pour inventer et colporter ensuite tout un roman.

La nuit, le baron Luc de Champbertrand, malgré les déclarations royales prohibant les jeux à chances inégales, s'entêtait au lansquenet — qu'on jouait discrètement aussi, derrière les rideaux, chez la reine.

Ce diable de lansquenet! — A force de tenir, de relancer, de retourner à contre-temps, le jeune baron laissa pièce à pièce, sur le tapis vert, tout l'héritage paternel. Tout? Non. Il lui restait encore, un matin, le manoir et la terre de Champbertrand que, d'ailleurs, il avait pris la ferme résolution et s'était solidement juré de conserver à ses souvenirs et à ses vieux jours.

Mais, un soir, — maudit lansquenet! — Un soir, penché sur le sixain de cartes...

— Le fief de Champbertrand, laissa-t-il tomber de ses lèvres!

— Va pour Champbertrand!

— Avec une réserve, toutefois.

— Voyons la réserve?

— La baronie — sauf, au profit d'une fille de manant, ce que pourra enclore de terrain le volant de dentelle qu'elle tire, depuis cinq ans, du bout de ses doigts infatigables.

Ce fut une grêle d'exclamations, un pétillement de mots plus ou moins spirituels.

— Une amourette au village!

— Le baron a son petit Trianon en province?

— Mieux que cela; son parc aux biches!

— Non, par saint Luc mon patron, non. Ce n'est pas que la villageoise n'ait des yeux d'un bleu..... comme on les attrape dans nos montages à force de regarder des cieux d'azur et des eaux de saphir. Mais j'ai engagé ma parole, et ma parole est sœur de mon épée ; elle ne sort de son fourreau que pour étinceler au soleil.

— Tenue la baronnie de Champbertrand contre cent mille écus, en considération de la bachelette. La somme, baron, est-elle suffisante ?

— Soit ! avec la réserve toujours.

— Oui, oui ; l'apanage à Chloé !

Les cartes se montrèrent gauches, fantasques, absurdes, et la baronnie de Champbertrand resta sur un sept de cœur.

— Console-toi, Daphnis. Ce sept de cœur t'assure en toutes redevances l'amour de ta pastourelle.

— A demain, messieurs, se hâta de crier le jeune baron ruiné ; à cheval pour Champbertrand ! Et qui gagne me suive !

Le lendemain, partait de Versailles une cavalcade de beaux seigneurs.

Le chemin était long, mais les relais fréquents.

De temps en temps, pendant la chevauchée, le manoir de Champbertrand se dressait comme un fantôme douloureux dans le souvenir du baron Luc. Maintenant que ces boudeuses murailles sortaient de son patrimoine, elles lui rentraient impitoyablement chères au cœur.

Mais un rire éclatant, une piquante réplique avaient bientôt mis en fuite ces mélancoliques importunités.

Enfin on avait atteint le Velay, — cette contrée sévère dans les cratères de ses volcans et riante dans les calices de ses fleurs sauvages.

A mesure qu'on franchissait les cercles de plus en plus étroits des terres attenantes au manoir, le jeune baron semblait se réveiller à mille sentiments nouveaux. Par exemple, il n'avait jamais si bien remarqué comme ses prairies étaient vertes et dorées ses moissons, ses bois touffus et fraîches ses villageoises ! On le lui avait souvent dit autrefois peut-être, mais il n'avait jamais pris garde à cette succession de trésors.

Pauvre Champbertrand ! Pauvre Cesette !

III

Tout à coup surgit sur son rocher, au-dessus des collines de pins, l'antique manoir de Champbertrand. Il paraissait savoir très-bien qu'il avait été perdu au lansquenet et passait en des mains étrangères.

En effet, ses tours allongeaient démesurément leurs angles et ses fenêtres s'écarquillaient tristement étonnées.

Mais, quand la nuit tomba, tous les vitraux croisetés s'illuminèrent et les caves envoyèrent sous les flamboiements des torchères leurs flacons les plus poudreux et les plus ténébreux, — une déroute complète.

Seul, le baron remarquait ceci : à mesure que le fard bourguignon montait aux joues des convives, les portraits des aïeux redoublaient de pâleur sous leur poudre. — Le jeune baron se grisait d'autant.

La nouvelle du retour de M. le baron avait rencontré un écho dans chaque chaumière ; mais aussitôt Cesette apprit que Champbertrand, hélas ! avait été joué et perdu.

— Tout y a passé, chuchotait-on, la paille et le blé.

La nuit entière, Cesette travailla et pleura sur son carreau à dentelle.

Ses doigts avaient la fièvre et les fuseaux seraient morts de fatigue, s'ils l'eussent pu.

L'aube, l'aurore, le soleil avaient blanchi, souri, brillé tour à tour dans l'unique fenêtre de la maisonnette, que Cesette travaillait encore, et la troupe des jeunes seigneurs entra bruyante et curieuse.

Cesette avait aujourd'hui vingt-deux ans ; elle était deux fois plus jolie et pâle tout à fait comme une grande dame. Quant à ses yeux, ma foi, ses yeux de bluet séduisirent irrémissiblement ces nobles frelons de duchesses.

— Eh bien, charmante ! commença, d'un ton dégagé le baron Luc, me voici de retour — et je n'ai rien oublié ; non. D'ailleurs, le nœud de *Mignonnette* me répétait chaque matin à mon petit lever : Baron, tu sais ?... Cesette... souviens-toi ; — et je me souvenais.

— Oh ! monseigneur, balbutia la villageoise.

— Ne rougis point, voyons ! Et la dentelle ? — Par saint Luc ! Mais en voilà une montagne. Ah ! la diligente fillette ! Messieurs, je suis vraiment désolé.

Les jeunes seigneurs trouvaient l'aventure adorable ainsi.

Il fallut deux laquais pour enlever le ballot. Songez donc ! Cinq années de travail, à dix-sept heures et plus de deux aunes par jour.

— A toi, mon enfant, d'indiquer le coin de terre où tu prétends régner. Choisis ; c'est dans les conventions.

La paysanne montra timidement du doigt le grand bosquet qui enceignait le manoir.

— Peste !

C'était dans ce parc étroit que le baron avait, au soleil levant, égaré son enfance non loin du berceau ; que, non loin de leur tombe, les ancêtres avaient promené leurs derniers pas, au soleil couchant.

Le jeune baron de Chambertrand sentit tout le vol de ces souvenirs se précipiter à la fois dans son cœur. Il resta muet et sur son visage se répandit un imperceptible nuage de tristesse.

Pendant ce temps, les laquais déroulaient la dentelle. Ils déroulaient, déroulaient encore et toujours déroulaient. Cesette les précédait et le tissu la suivait collant son réseau contre les larges troncs des arbres centenaires. Cette dentelle semblait fée, tellement elle s'allongeait sans que le ballot parût s'amincir.

Un silence pieux avait fermé toutes ces lèvres folles.

Ce fut dans la main de Cesette que la *Mignonnette* laissa flotter enfin son dernier bout du matin qui dépassa même de quelques aunes le premier bout déjà si ancien. L'enfant saisit alors avec amour le calepin rose-tendre brodé d'argent, — ce portrait reconquis. Elle ne regardait que lui, à la dérobée, comme un trésor ; le reste lui semblait indifférent. Cependant le bosquet se trouvait entièrement englobé et comme il était coquet dans cette blanche ceinture déliée !

Une lieue de dentelle? quelle patience et quelle activité!

— Ah! la petite masque, dit en souriant le baron Luc!

— Comment! — Très-drôle — Extraordinaire! répondirent en battant des mains ses compagnons.

— Monseigneur, balbutia la jeune fille embarrassée, vous aviez l'intention de me donner tout cela pour dot. Permettez, à son tour, à votre humble vassale de vous rendre le manoir de vos aïeux, nos bons seigneurs et maîtres.

— Ta, ta, ta, qu'est-ce que c'est?

— Oui, monseigneur; à deux conditions néanmoins, — et je vous en conjure. C'est que vous ne jouerez plus, vous, et que, moi, je garderai ceci, ajouta-t-elle avec hésitation en montrant le riche calepin; et nous serons ainsi heureux tous les deux, monseigneur.

Pas une parole ne se fit entendre parmi les gentilshommes si habituellement railleurs.

Ils étaient trop émus; jamais auprès de leurs grandes dames ils n'avaient ressenti ce... je ne sais quoi.

— Diables de gens! singulières montagnes! murmuraient-ils en sourdine. Quant au baron Luc de Chambertrand, il ne se cacha point pour laisser rouler quelques larmes sur son jabot de Malines. Il tendit la main à la généreuse paysanne.

— Je promets tout, dit-il doucement, noble petit cœur. Mais, vois-tu, Cesette; je n'accepte pas ton présent. Ceci t'appartient et...

— Monseigneur! monseigneur, de grâce! — Pour l'amour... de votre mère!

— Alors, ton père et toi serez mes intendants. Si je ne prends point femme, et je prie Dieu d'éloigner de moi ce calice, — Chambertrand vous appartiendra de par un acte en bonne forme.

— Non! non, monseigneur.

Et les yeux bleus étaient maintenant des bluets après la pluie.

— Par saint Luc! je voudrais voir qu'une de mes paysannes — fût-elle jolie et dévouée comme toi, — prît la fantaisie de répliquer?

L'enfant baissa la tête et joignit les mains; mais elle y emprisonnait avec dévotion ce portrait autour duquel, cinq ans, elle avait enroulé sa chère et vaporeuse dentelle.

— Seulement, reprit le baron, la *Mignonnette* m'appartient. Je prétends aller la montrer à la cour et savoir s'il est là-bas d'aussi habiles doigts et des dévouements aussi... extravagants.

IV

Le lendemain, le baron Luc de Champbertrand et Cesette Pradau étaient seuls à la barrière en osier du bosquet.

— Au revoir, Cesette, répétait pour la dixième fois le jeune seigneur un peu triste. — Sois bien sage et laborieuse toujours!

— Oui, monseigneur.

— Conserve ton excellent cœur, — s'il ne doit point te rendre malheureuse, toutefois.

— Oui, monseigneur.

— Et marie-toi, mon enfant; marie-toi. D'ailleurs, j'y aviserai.

— Oh! pour ceci, non, monseigneur. Non.

— Par exemple! voilà qui me regarde et tu sais, continua-t-il en frappant du doigt l'aile de son nez, il faut m'obéir, encore que je ne sois plus ton seigneur.

Puis comme l'enfant ne répondait rien, il lui prit les deux mains dans les siennes et l'attirant à lui :

— Tends-moi ton front, chère, chère petite.

Et il y attarda doucement ses lèvres émues.

— Adieu.

— Oh! non, monseigneur; au revoir, interrompit soudain la naïve enfant en suppliant.

Le baron s'éloignait avec précipitation, en envoyant un dernier signe de la main. Cesette tira du mouchoir croisé sur sa poitrine le portrait de son jeune maître, lui rendit le baiser, et se mit à pleurer, appuyée contre la muraille du bosquet, d'où elle regarda là-bas, longtemps, bien loin, toujours.

A la cour, les jeunes seigneurs eurent vite fait de conter et d'embellir l'aventure; de dépeindre la ravissante petite montagnarde, de ses sabots de frêne à son chapeau de feutre; de parler du portrait, des mélancolies et des pleurs, une vraie pastorale de M. de Florian, le capitaine de dragons.

C'était encore le temps de la pastorale royale, cette champêtre folie où les robes blanches rayées de couleur tendre, les tabliers et les fichus de linon et les chapeaux de paille, erraient dans les jardins à méandres, quinconces et cavernes; où les mains étincelantes de diamants battaient la crème de lait au Petit-Trianon.

Ces idylles et bergeries précèdent souvent dans l'histoire les crises sociales.

C'étaient, en effet, les beaux jours du hameau de Trianon aux huit maisons, où Monsieur était maître d'école, le Roi, meunier, et Marie-Antoinette, laitière.

Cela rentrait tout à fait dans le rôle de la reine, d'admirer la simple et intéressante *Mignonnette*, et de larmoyer sur la sensible montagnarde.

— Est-il original! ce petit de Champbertrand, allait minaudant Mme la princesse de Lamballe.

— Nous sommes tous ainsi dans notre Velay, roucoulait Mme la duchesse de Polignac.

Et elle donnait au jeune baron des coups d'éventail sur les doigts.

— J'ai un projet, dit la reine.

Sa Majesté annonça que de laitière elle se ferait marchande, pendant toute une soirée, au profit de la reconnaissante villageoise, et détaillerait aux plus offrants la montagne du merveilleux tissu.

En effet, dans le boudoir du Petit-Trianon, meublé en poult-de-soie bleu tendre, rembourré de duvet d'eider, au milieu des pipeaux dorés sur les lambris, des essaims d'amours voltigeant dans les corniches, auprès de ce lit enfoui sous des flots de dentelles, la reine tranchait de ses ciseaux d'or à travers la *Mignonnette*. C'était à qui en achèterait le plus, à qui la payerait le mieux, et à qui s'y noierait de la tête aux pieds. — Un vrai débordement de dentelle bouffante et flottante.

Ce soir, à la cour, tout fut à la *Mignonnette*, des sourires aux aveux.

Aussi, à 2 heures après minuit, Luc était-il la

coqueluche des plus nobles dames du royaume de France.

On ébaucha un lansquenet.

— Eh bien ! baron. Vous ne jouez plus?

— Non, princesse, et jamais.

— Il l'a juré à sa petite vilaine, racontèrent les courtisans.

— Il est ruiné, chuchotèrent les favorites.

Le fait est que le baron ne jeta pas un regard sur les cartes, mais il voyait encore Cesette debout et tremblante contre la muraille du grand bosquet.

Cette vente produisit une véritable pluie de louis d'or que l'on expédia par courrier exprès à Cesette Pradau, dans le manoir de Champbertrand.

Que lui importait !

— M. le baron a-t-il dit quelque chose pour moi, interrogea-t-elle seulement.

— Mademoiselle, quand j'ai quitté la cour, Mme de Lamballe et Mme de Polignac étaient en lutte pour savoir à laquelle des deux, la première, M. le baron baiserait la main ; et l'on pariait beaucoup du côté de Mme de Lamballe à cause de ses longs cheveux blonds.

La pauvre et naïve villageoise ne répondit rien ; mais elle soupira si fort et sembla si malheureuse !

La fête commençait à languir au Petit-Trianon quand le baron Luc s'approcha du roi.

— Sire, dit-il, que votre Majesté daigne m'octroyer la permission de partir demain pour l'Amérique avec le lieutenant-général comte de Rochambeau. Mon épée sera la bienvenue de l'épée de M. le marquis de La Fayette, mon compatriote.

— Accordé, monsieur. Souvenez-vous des Champbertrand, vos ancêtres, et n'oubliez pas la France.

Le jeune homme s'inclina.

— Toujours original, le baron ! Ah ! ces montagnards — des têtes de roc et des cœurs de crème.

Ce fut tout. Le lendemain, on ne parla plus du baron Luc de Champbertrand.

Le baron Luc de Chambertrand revint-il un jour d'Amérique au vieux manoir ?

La villageoise Cesette Pradau se maria-t-elle enfin ?

Il y avait dans le bosquet de Champbertrand un antique nid de pie, et l'on m'assure que dame Margot jacassait à tout propos et tout venant et à la cime de tous les hêtres :

— Peut-être les grands seigneurs oublient-ils bientôt les bergères, tandis que les bergères n'oublient jamais sans doute les grands seigneurs.

AIMÉ GIRON.

CROQUIS MILITAIRES

LES DEUX MARAUDEURS

I

Dans le courant de l'année 184., un commencement de révolte qui s'était déclaré aux environs de Tiaret (province d'Oran), obligea le gouverneur général de l'Algérie à munir cette petite place de quelques bonnes troupes. En conséquence, vers le milieu de septembre de la même année, un détachement composé d'un bataillon d'infanterie, d'une compagnie de chasseurs à pied et d'une cinquantaine de cavaliers du train des équipages, quittait Mascara pour se rendre à Tiaret

Les trois premières étapes se firent sans qu'aucun événement remarquable se produisît dans la petite colonne. Il n'en fut pas de même pour la suivante, c'est-à-dire avant d'arriver au petit poste militaire de O Bou-Zizi, situé sur la route de Mascara. Le matin, au rassemblement, deux chasseurs manquèrent à l'appel.

En inspectant leurs effets, on remarqua qu'ils avaient laissé leurs armes. On supposa de suite que les deux absents étaient allés à la maraude. Une patrouille, que le chef de bataillon envoya à leur recherche, résolut le problème en rapportant les corps des deux soldats qu'elle avait trouvés au pied d'un figuier chargé de fruits.

Les cadavres étaient décapités; il était donc évident que les deux malheureux avaient été assaillis par des musulmans qui suivaient la colonne.

Le commandant profita de l'occasion pour admonester ses hommes. Il leur rappela qu'en temps de guerre la maraude est sévèrement punie, et qu'il serait inflexible pour tous les délinquants.

On enterra les deux pauvres chasseurs, puis la colonne se remit en marche dans la direction de O Bou-Zizi, où elle devait séjourner quarante-huit heures.

La petite troupe arriva vers midi sur l'emplacement désigné pour le bivouac. Aussitôt, les tentes furent dressées et chacun s'occupa de son installation.

Quand les chevaux furent débridés et dessanglés, les cavaliers du train se rendirent, sous la conduite d'un vieux maréchal des logis, à une petite ferme dont le propriétaire — un Arabe soumis — devait leur fournir le fourrage nécessaire à leurs montures.

La distribution se fit devant les granges, et, tout en roulant les bottes de foin ou mesurant les rations d'orge, les cavaliers purent remarquer dans le jardin potager de l'Arabe un superbe plan de pastèques qui, par leur couleur et leur grosseur, attestaient une maturité complète.

Dans le groupe des fourrageurs, il y avait un grand gaillard aux cheveux noirs, à la moustache crochue, qui les contemplait d'un air si avide que le sous-officier le remarqua.

— Cavalier Corniflard, lui dit-il, continuez donc votre ouvrage au lieu de reluquer ces melons, lesquels ne vous donneront pas de coliques.

— Pastèques, *marésal* des *lozis*.

— Comment, nom d'une trique! vous m'appelez pastèque? s'écria le vieux sous-officier bondissant de colère.

— Pardon, *Maresal* des *lozis*, vous confondez.

Ze voulais vous dire que c'étaient des pastèques et non pas des melons.

— C'est bien ! vous n'êtes qu'un Gascon, continua le maréchal des logis sur un ton plus doux.

— Faites excuses, *Marésal* des *lozis*. *Ze* suis pas Gascon. *Ze* suis Marseillais.

— Allons, silence ! raisonneur, et travaillez davantage.

Le Marseillais baissa le nez et se remit à lier des bottes de foin, mais le serpent de la gourmandise avait mordu son cœur. — Il travaillait la tête basse, et semblait profondément réfléchir. — Croyez-vous qu'il songeait aux paroles menaçantes prononcées le matin même par le chef de bataillon, contre les maraudeurs? Du tout, il cherchait dans son imagination — et chacun sait si elle est féconde chez les enfants de la vieille *Massilia Civitas*, — il cherchait quel serait le moyen qu'il emploierait pour se procurer une de ces belles pastèques qui le tentaient si fort.



Les maraudeurs, dessin de F. Lix.

II

Les chevaux mangent leur fourrage, fantassins et cavaliers ont fini d'établir leurs maisons de toile, le commandant donne un dernier coup d'œil sur le bivouac, puis il dit au clairon qui le suit pas à pas: « Sonnez la soupe ». Le clairon embouche l'instrument de cuivre qu'il porte en bandoulière et fait retentir une sonnerie que tous les soldats connaissent bien. Aussitôt tous les hommes s'élancent vers les cuisines, prennent les gamelles que le maître *Coq* de l'escouade a préalablement trempées et le dîner commence.

Il faudrait une plume mieux taillée que la mienne pour décrire les curieuses scènes qui se produisent pendant un repas au bivouac; l'un se plaint de la petitesse de sa portion, l'autre n'a pas assez de légumes et cherche à détourner l'attention de son camarade pour lui escamoter les siens. — Celui-ci trouve le bouillon trop salé, celui-là traite le cuisinier de larron, etc., etc.... Le tout assaisonné de ces phrases expressives qui s'échappent si fréquemment de la bouche du troupier français et surtout du troupier d'Afrique.

Je laisserai donc à de plus habiles l'honneur de détailler l'ensemble du bivouac, pour m'occuper tout particulièrement des personnages qui doivent jouer les principaux rôles dans ce simple récit.

III

Deux cavaliers du train des équipages — les deux camarades de lit — mangent leur soupe, adossés contre un arbre. Ils font, par leur silence, contraste avec les autres soldats. Examinons un instant ces deux hommes qui paraissent étrangers à ceux qui les entourent.

Le premier a les cheveux crépus, les yeux brillants et le teint bronzé des enfants du désert; le deuxième, nous le connaissons déjà, c'est le Marseillais amateur de pastèques.

L'indigène fait son repas à sa manière, il mange d'abord sa portion de viande, puis sa soupe, et lorsque sa gamelle se trouve vidée, il achève son repas avec du pain sec. — Le Marseillais est beaucoup plus méthodique, il retire successivement sa portion et ses légumes, les place sur le couvercle de sa gamelle, boit quelques gorgées de bouillon, absorbe lentement sa soupe, découpe sa viande dans ses légumes auxquels il ajoute quelques tranches d'oignons, et enfin il mange en véritable gastronome son petit fricot ainsi arrangé.

Quand nos deux dîneurs eurent achevé leur repas et que leurs pipes allumées lancèrent dans les airs des boucles blanchâtres, le Marseillais rompit le silence.

— Est-ce que tu aimes les pastèques, Sidi? commença-t-il avec cet accent prononcé qui sent la Cannebière d'une lieue, et que tout bon Marseillais prétend avoir perdu.

— Non, répondit l'Arabe.

— Cependant, mon bon, ce n'est pas mauvais une bonne pastèque bien *rouze*.

— Moi pas aimer ce qui n'a pas.

— Arbicot, mon ami, tu es un âne.

— Moi pas si bête que toi.

Corniflard sachant d'avance qu'il n'obtiendrait rien de son camarade en suivant cette route, changea son système d'attaque; il connaissait le point faible de son ami, en vrai tacticien c'est par ce côté qu'il lui donna l'assaut.

— Comment que tu trouves l'eau-de-vie qu'on nous donne, reprit-il.

Le laconique Arabe ne répondit rien, mais un claquement de langue significatif prouva au Marseillais qu'il venait de frapper juste.

— N'est-ce pas, mon bon, qu'un quart de *blance* est encore meilleur qu'une grosse *trance* de pastèque.

— Toi avoir besoin de moi, répondit l'indigène.

— Oui, *ze* veux passer un *marsé* avec toi, que me donnerais-tu pour avoir ma ration d'eau-de-vie, *saque* matin?

A cette proposition, un éclair d'envie jaillit de la prunelle de Sidi, mais il connaissait son Corniflard de longue date.

— Toi demanderais trop, lui répondit-il.

— Non, mon *ser* Sidi! *ze* ne demande qu'une *sose*.

— Parle?

— Eh bien, reprit le Marseillais en baissant la voix, si tu veux boire ma ration de *blance* jusqu'à Tiaret, il faut que tu viennes ce soir avec moi au *samp* de pastèques, que tu as vu ce matin.

L'Arabe garda le silence, il voulait refuser l'alléchante proposition du tentateur; malheureusement pour lui, les versets du Coran, qui défendent l'ivresse, avaient été oubliés bien des fois depuis les cinq ou six ans qu'il servait la France.

— Ça fait quatre bonnes rations que tu gagneras dans une demi-heure, continua le rusé Marseillais.

Enfin la passion de l'ivresse l'emporta sur la crainte du grand prophète ou tout au moins sur la crainte d'une punition.

— Toi promettre aujourd'hui, répondit l'Arabe, puis, demain, toi boire ta ration au nez de Sidi.

— Mon *zer* Sidi, *ze* te donne ma parole d'honneur que tu boiras mon eau-de-vie.

— Connais pas ça, repartit le méfiant indigène.

— *Ze* te *zure*... tiens, sur quoi veux-tu que *ze* te le *zure*.

— Toi m'avoir déjà attrapé, moi pas croire à tes serments.

— Que veux-tu que *ze* fasse pour te convaincre?... *Ze* te le promets en camarade.

Cette dernière assurance dut décider l'Arabe, car il courba la tête en signe d'assentiment.

IV

Le camp français est plongé dans d'épaisses ténèbres; le silence le plus profond règne sur ce bivouac que nous avons vu si animé quelques heures avant. Seules, les sentinelles se promènent, l'arme au bras, les yeux fixés dans l'ombre, l'oreille tendue au vent.

Deux hommes sortent de leur tente, et se glissent furtivement vers le cordon des factionnaires. Ils rampent dans les hautes herbes qui bordent le camp et profitent du moment où la sentinelle, qu'ils ont devant eux, leur tourne le dos pour s'élancer dans la campagne.

Ils marchent silencieusement dans la nuit obscure, écoutant sans trembler les rugissements des bêtes fauves, terribles habitants des forêts qu'ils traversent. Leur démarche est assurée, leur allure est rapide, mais régulière. Où vont-ils? que sont-ils, ces deux hommes qui affrontent ainsi sans hésitation les mille dangers qui les entourent? Sont-ce des espions? sont-ce des courriers chargés d'importantes dépêches?... Ni l'un ni l'autre. Ces deux voyageurs nocturnes s'appellent, le premier Sidi, le second Corniflard.

Ce renseignement doit suffire au lecteur pour connaître le but de leur expédition.

Ils arrivent enfin devant la ferme du musulman. Le jardin est entouré d'un mur, les portes en sont closes.

En deux bonds, nos deux maraudeurs enjambent le faîte du mur, ils s'assurent que ni le propriétaire ni ses chiens ne sont aux aguets, puis ils descendent dans l'enclos et se dirigent à pas de loup vers le champ de pastèques.

Corniflard, en vrai connaisseur, frappe avec son poing sur les fruits et cherche à deviner, par les sons qu'ils rendent, leur degré de maturité. Il s'arrête devant l'un des plus beaux, qu'il se dispose à couper quand tout à coup Sidi lève la tête et saisit le bras de son camarade.

— Écoute! lui dit-il à voix basse.

Le cri d'un hibou se faisait entendre à une centaine de mètres de l'habitation.

— Ce n'est rien, répondit l'imperturbable Marseillais; mais au même instant, un deuxième cri, semblable au premier, partit de l'intérieur de la ferme.

— Les Jakoubias (1), continua l'Arabe, eux venir ici.

En effet, les cris se rapprochèrent du jardin, et les deux maraudeurs n'eurent que le temps de se jeter dans une meule de paille voisine.

Une porte s'ouvrit pour donner passage à six Arabes de grande taille (parmi lesquels se trouvait le maître de la ferme), enveloppés dans de longs burnous blancs. Ils s'assirent en cercle à quelques pas de la meule en croisant les mains sur leur poitrine, puis ils commencèrent — après avoir invoqué selon l'usage Allah et Mahomet — une discussion que Sidi, qui comprenait leur langue, écouta avidement.

Le propriétaire de la ferme avait annoncé aux principaux *cheiks* (chefs) des Jakoubias le passage d'une colonne française à O Bouzizi. On sait déjà qu'une insurrection couvait dans les tribus du Sud-Est. Or, malgré les séduisantes promesses des Marabouts, malgré la formelle assurance de la victoire qu'ils donnaient à leurs coréligionnaires, ceux-ci, qui n'avaient pas encore oublié les terribles conséquences des conseils d'Abd-el-Kader, ne se pressaient guère pour venir se ranger sous l'étendard du grand prophète. Un premier succès était nécessaire à l'insurrection naissante.

Les Marabouts savaient très-bien qu'une centaine de têtes de *chrétiens*, promenées de tribu en tribu, suffiraient pour les soulever entièrement; c'était justement ce que l'Arabe de la ferme avait offert aux cheiks des Jakoubias.

L'occasion fut reconnue superbe. La colonne ne devant repartir que le surlendemain, les six musulmans convinrent de la surprendre la nuit suivante, avec toutes leurs tribus.

— Mais, prends garde, dirent-ils au fermier, si tu nous attirais dans un piége, nous te retrouverions toujours, et tu connais le sort réservé aux traîtres.

L'Arabe jura par la mule de Mahomet qu'il avait dit la pure vérité, sur quoi, les burnous blancs se relevèrent en priant le grand Allah d'envoyer sur eux toutes ses bénédictions, et sur les chrétiens.... toutes les calamités possibles. Puis ils reprirent le chemin de leurs montagnes. — A ce moment, une sonnerie lointaine vint annoncer aux hôtes de la meule de paille que la colonne française sortait du sommeil.

La discussion avait duré trois heures, une éternité pour nos pauvres maraudeurs, qui se voyaient maintenant pris entre deux feux. D'un côté, s'ils ne rentraient pas au bivouac, on allait reconnaître leur escapade, et alors gare à la punition. De l'autre, ils ne se dissimulaient pas le danger qu'il y avait à se montrer dans un endroit où une si terrible entreprise venait d'être arrêtée.

Leur hésitation fut courte; l'avis du Marseillais était qu'il valait encore mieux courir le risque d'être tué pour retourner au campement que de rester dans la gueule du loup. — L'Arabe hasarda sa tête hors de la meule et explora les environs.

— Rien! fit-il avec son laconisme habituel.

— Alors, *dépésons*-nous, répondit Corniflard, et *tasons* de rentrer avant l'appel.

Ils sortirent de leur cachette et se dirigèrent droit au mur, qu'ils franchirent sans encombre. Par précaution, le prudent Sidi effaça en marchant à reculons les traces qu'ils laissaient sur le sol.

Quand ils furent hors du jardin, l'Arabe se prosterna dans la poussière pour remercier le ciel. Corniflard, lui qui oubliait facilement le péril, se contenta de dire :

— Troun de l'air, *z'aurais* bien dû apporter une pastèque.

V

Lorsque les maraudeurs rentrèrent au camp, l'appel était fait depuis une bonne demi-heure. Le maréchal des logis les avait portés manquants au sergent-major, en lui faisant observer qu'il avait surpris la veille Corniflard en extase devant certaines pastèques.

Le sergent-major en avait rendu compte à son capitaine, qui à son tour les signala au chef de bataillon, avec l'observation du maréchal des logis. Ce fut donc devant cet officier supérieur que le Marseillais et son camarade Sidi comparurent, l'air piteux et déconfit.

— D'où venez-vous? demanda la voix sévère du chef de bataillon.

L'Arabe ne répondit point, mais le loquace Marseillais répondit pour tous les deux.

— Mon commandant, il faisait si *saud* dans notre tente que nous ne pouvions plus supporter la *saleur*, alors nous sommes allés respirer un peu l'air.

— Et l'odeur des pastèques, gredins, répondit le commandant.

— Aïe, ze crois que ça va mal, pensa le rusé Corniflard; il ne perdit cependant pas contenance et continua :

— *Ze* vous *zure*, mon commandant, que si nous sommes rentrés en retard, ce n'est point de notre faute.

— Oui, mais est-ce la mienne si vous êtes sortis du camp?

— Quant à ça, s'écria le Marseillais, c'est comme *ze* vous le dis, la faute de la *saleur*.

— Et de la gourmandise, gros malin, reprit l'officier. Monsieur, continua-t-il en se tournant vers l'adjudant-major de service, ayez l'obligeance de mettre ces deux farceurs à la garde du camp, et à Tiaret, je prononcerai leur punition.

On allait les reconduire, lorsque Corniflard s'approcha de son supérieur et lui dit en baissant la voix :

— Mon commandant, *z'ai* quelque *sose* de grave à vous dire!

— Parlez vite, répondit le chef de bataillon, croyant que le maraudeur voulait lui conter de nouvelles *blagues*.

Le Marseillais s'assura que personne ne l'entendait et raconta au commandant la scène de la ferme.

L'officier interrogea l'Arabe, qu'il n'avait pas encore entendu parler, et la façon naïve avec laquelle

1. Tribus nomades qui habitent les montagnes situées au S.-E. de Mascara.

il répondit à ses questions le convainquit de sa véracité. — D'un coup d'œil il envisagea la situation et comprit que la plus grande discrétion était nécessaire si l'on voulait profiter de la circonstance pour donner une leçon aux Arabes et leur faire perdre le goût des révoltes. — C'est pourquoi il eut l'air de ne pas croire les deux maraudeurs.

— C'est bon, c'est bon, dit-il à haute voix, vous voulez vous disculper, mais je ne mords pas à ces sortes d'hameçons; conduisez-moi ces deux hommes à la garde du camp, et s'ils répètent encore les mensonges qu'il viennent de me dire, bâillonnez-les, car je ne veux pas que l'on effraie la troupe.

Sidi et Corniflard furent conduits à leur prison provisoire, malgré leurs protestations et leurs prières. — Le sergent de service les pria de se taire, et comme, nonobstant cet avis, le Marseillais criait toutours, on exécuta l'ordre du commandant, qui prescrivait au besoin le bâillon.

Nos deux maraudeurs, Corniflard surtout, passèrent moralement une épouvantable journée. — Ils savaient d'une manière positive qu'un danger terrible menaçait la colonne, et l'on n'ajoutait pas foi à leur déclaration. — Figurez-vous les angoisses d'un homme qui, tombé sur les rails d'une voie ferrée, entendrait sans pouvoir fuir le roulement du train qui doit passer sur lui, et vous aurez une idée de la torture morale des deux pauvres soldats. Jamais le Marseillais n'avait autant regretté la Cannebière que ce jour-là.

VI

Le chef de bataillon réunit secrètement tous les officiers, les informa en termes précis du péril que courait la colonne et leur posa ces deux questions : « Attendrons-nous l'attaque? Chercherons-nous à l'éviter? »

— Il ne s'agit pas, messieurs, continua-t-il, de traiter ces questions légèrement; il faut, au contraire, discuter leurs conséquences d'une manière sérieuse, car nous sommes en plein désert et par suite sans espoir de secours.

« Voilà dix années que je foule la terre d'Afrique, dix années que je combats ces infatigables ennemis du drapeau français, ma vieille expérience, acquise au milieu de cette interminable lutte, pourra donc vous éclairer de ses conseils; voici, à mon idée, le plan qui me paraît le meilleur :

« Si les Arabes ont résolu de nous attaquer, nous ne gagnerons rien en les évitant cette nuit : ils réussiront toujours à nous rejoindre. — Est-ce là votre avis?

— Oui! répondirent les officiers d'une seule voix.

— Bien. Le combat vous paraissant inévitable, comme il le paraît à moi-même, il faut rechercher quelles sont les circonstances qui peuvent en favoriser le succès.

« En quittant le bivouac, nos soldats perdront une nuit de repos, s'inquièteront de ce brusque départ; la colonne courra le risque d'être assaillie dans un passage difficile, où nos hommes, fatigués par la marche et leur chargement, se battront mal, tandis qu'en attendant l'attaque de pied ferme, nos chances de victoire se triplent.

« En effet, notre terrain est admirablement disposé pour la défense, nous connaissons les projets de l'ennemi et nous aurons l'immense avantage d'être prêts à le recevoir.

« Vous n'ignorez pas, messieurs, que les Arabes combattent sans méthode; cependant, avec la certitude qu'ils ont de nous surprendre, il est probable que nous serons vigoureusement assaillis, mais lorsque deux ou trois mille coups de fusil leur auront souhaité la bienvenue, leur audace se calmera et leur attaque tournera en déroute.

« Mon avis est donc : de ne pas ébruiter l'affaire et d'attendre la nuit comme si de rien n'était, — car nous sommes certainement surveillés — puis, quand le soleil disparaîtra sous l'horizon, nous doublerons les sentinelles, nous préparerons un grand tas de paille au milieu du bivouac, vous préviendrez vos sous-officiers, qui rassembleront leurs escouades, et lorsque les Jakoubias voudront commencer la danse, nous leur fournirons la musique. »

Après un mûr examen de la situation, les officiers approuvèrent unanimement l'habile projet du chef de bataillon, et chacun se retira sous sa tente le visage impassible; mais le jour parut bien long à ces braves défenseurs de la civilisation moderne contre le barbare fanatisme mahométan.

Il n'en fut pas ainsi pour les malheureux maraudeurs; Corniflard, qui se rappelait encore un peu son histoire sainte, aurait bien voulu reproduire le miracle de Josué; hélas! malgré ses invocations muettes, — puisqu'il était bâillonné — le soleil continuait sa course avec une rapidité désespérante.

VII

Toutes les dispositions étaient prises, et, pour plus de sûreté, les clairons sonnèrent l'extinction des feux comme d'habitude.

Quatre heures, quatre siècles, se passèrent dans l'attente et l'anxiété. Vers deux heures du matin seulement, un formidable *Qui vive!* immédiatement suivi d'un coup de feu, se fit entendre à la lisière de la forêt. Les sentinelles se replièrent et le commandant ordonna d'allumer le tas de paille.

Une ligne blanche s'avançait rapidement dans l'herbe épaisse; c'est dans la direction de cette ligne que nos soldats, placés sur quatre rangs, dirigèrent leurs fusils.

Tout à coup une voix forte et sonore commanda « Feu! » et instantanément douze cents détonations portèrent, avec un bruit terrible, la mort chez les musulmans.

Une clameur épouvantable répondit à cette première décharge, puis la paille enflammée vint éclairer un sanglant tableau, trois ou quatre cents infidèles se tordaient dans les dernières convulsions.

Étonnés de l'accueil, mais non découragés, les Arabes bondirent sur le bivouac en poussant des rugissements sauvages; mais là encore, une muraille de baïonnettes leur barra le chemin.

Alors à la lueur de l'incendie, on vit deux hommes, deux démons armés de sabres, surgir du camp français et se ruer sur la colonne ennemie.

Ils disparurent un instant, puis on les revit décrivant autour d'eux des moulinets terribles, abattant

des bras, fendant des crânes, trouant des poitrines. A chaque seconde le cercle qu'ils défendaient se resserrait davantage. Ils allaient tomber, périr, accablés par le nombre, quand la sonnerie de la charge vint ébranler le bataillon français.

Les musulmans furent dispersés dans toutes les directions, et, après une demi-heure de carnage, la lutte cessa.... faute d'ennemis. On en compta six cents, morts ou blessés.

Les deux hommes auxquels la charge française venait de sauver la vie étaient nos deux héros, Sidi et Corniflard. — Ils avaient cru la colonne véritablement surprise, fusillée par les Arabes et, n'écoutant que leur courage, ils avaient rompu leurs liens et s'étaient élancés de la tente qui leur servait de prison en violant la consigne.

Nous avons été témoins de leur audacieuse bravoure, mais..... ils avaient violé la consigne et par suite méritaient le conseil de guerre.

VIII

Le lendemain, les derniers devoirs furent rendus aux morts, les blessés transportés au poste militaire



L'attaque, dessin de F. Lix.

de O Bou-Zizi, y reçurent des soins affectueux, et la colonne reprit la route de Tiaret où elle arriva sans autres mauvaises rencontres.

Avant de se mettre en marche, le chef de bataillon avait envoyé un détachement à la ferme pour arrêter le traître, mais justice était déjà faite, les Arabes se croyant trahis par lui l'avaient haché à coups de yatagan.

La révolte fut comprimée et lorsque la petite place rentra dans sa vie ordinaire, Sidi et Corniflard comparurent devant la cour martiale formée à cet effet.

La cour considérant premièrement : que la violation de la consigne, en présence de l'ennemi, était évidente, les condamna à la peine de mort !... Dans le deuxième considérant, ayant reconnu que : si la colonne avait été prévenue du danger qui la menaçait, c'était grâce aux coupables et que leur violation de la consigne (ayant été faite dans un but de défense), n'avait pas nui au succès du combat, qu'elle n'avait fait, au contraire, que l'assurer...

La cour émit le vœu que grâce pleine et entière fût accordée aux coupables et que l'on plaçât sur leur poitrine la croix des braves.

Ce qui fut fait séance tenante.

A. Rhéty.

AU DELA DU RHIN

WILHELM DURAND

Marguerite Fultz était née à Cologne sur cette petite place, mal taillée, où il n'y a que des Jean-Marie Farina. Comment cette jolie blonde aux grands pieds épousa-t-elle Jacques Durand, marchand de bas, de bonnets, de tricots et de maillots, rue Saint-Honoré, à l'enseigne : *La Couronne du roi d'Yvetot ?* c'est un événement considérable sans doute, mais qui n'est pour nous que d'un intérêt secondaire. Tout ce qu'il nous importe de savoir, c'est que de ce mariage naquit un enfant mâle, bien constitué et rouge de cheveux, qui répondit, dès qu'il put parler, au nom de Wilhelm, que la tendresse maternelle lui avait imposé.

Le mariage de Jacques Durand n'avait pas été parfaitement heureux; non que Marguerite ne fût une femme honnête, mais elle avait ses idées, Jacques les siennes, et elles différaient du tout au tout. L'honnête marchand avait rêvé de voir sa jolie femme trôner dans un beau comptoir sous la couronne du roi d'Yvetot; et, pendant la lune de miel, les passants purent, en effet, voir siéger derrière un rideau de bas de soie et de gilets de flanelle blancs, bleus ou rouges, cette charmante femme aux yeux de pervenche modestement baissés.

Ce rôle ne tarda point à déplaire à Marguerite, elle reçut ses pratiques mollement, froidement; et, quand les soins de la maternité furent venus, elle s'en arma pour ne plus paraître au magasin. Elle ne sortit plus de l'élégant entresol qu'elle habitait. Jacques ne la vit guère, dès lors, qu'aux heures des repas. Il faut même avouer que ces heures-là ne furent pas sans quelque trouble. Marguerite, allemande depuis ses cheveux blonds jusqu'à ses larges bases, raffolait de la cuisine de son pays; elle voulut l'imposer à Jacques, mais il se révolta contre le veau aux pruneaux, le lièvre aux confitures, et désira vivre à la façon de ses pères. Sur ce point il se montra inflexible, laissant, du reste, a sa femme le droit de manger des ragoûts à sa guise.

Marguerite fut fort affectée de cette obstination, les repas devinrent plus courts; elle vécut retirée plus que jamais dans son appartement, soignant le petit Wilhelm et se consolant par la lecture assidue, acharnée, des poëtes de son pays. Elle était fort poétique, très-élégiaque; elle savait par cœur Gœthe, Schiller, le comte Platen, W. Müller, Chamisso, Rückert, Arndt, Kœrner, Hoffmann de Kallersleben, Gustave Schwab, etc., tous les vers des rimeurs des écoles souabes et autrichiennes, tous les lieds qui fleurissent sur les bords du Rhin. Avec son fils, deux ou trois bocks de bière et ses auteurs favoris, elle passait des soirées charmantes, récitant de mélodieuses rêveries ou pleurant sur les infortunes amoureuses des châtelaines qui avaient habité les vieux burgs.

Quant à Jacques, désespérant d'atteindre à ces harmonieux sommets, à ces mélancoliques rêveries, après avoir fait sa caisse, balancé ses comptes, embrassé son enfant, il allait, tous les soirs, faire sa partie de dominos au café Saint-Roch, laissant sa femme nager dans le bleu et monter aux étoiles.

Il n'est donc pas étonnant que Wilhelm, ainsi abandonné à sa mère, bégaya d'abord des mots allemands. Toute son éducation fut allemande, et à sa sortie du collége, dont il suivit les cours comme externe, on eût pu facilement le prendre pour un étudiant des universités de Bonn ou de Gotha. Marguerite en était ravie : quoique grand et fort à ployer un chêne, il était vaporeux, rêveur comme sa mère; il ne mordait pas du tout au commerce, et n'éprouvait aucune fierté à la pensée de fleurir sous la couronne du roi d'Yvetot. Il vivait dans l'intimité des muses de la Germanie, et tout fils de l'Elbe, du Rhin, de la Sprée était son frère; mais, comme tout compte fait, il ne pouvait oublier sa qualité de Français, il avait adopté les opinions humanitaires pour pouvoir, en conscience, chérir ses amis de l'autre rive du grand fleuve. La France a eu pendant quelque temps cette maladie, elle lui a coûté cher.

La guerre et ses malheurs, nos défaites et nos pendules disparues, donnèrent bien un peu à réfléchir à Wilhelm; mais, quand le cœur est pris, on sait comme il tourne les choses. Il avait d'ailleurs tant entendu parler des vertus allemandes!

Cinq ans après la capitulation de Paris, notre jeune homme perdit successivement sa mère et son père; il avait alors vingt-deux ans. Il se hâta de vendre la couronne du roi d'Yvetot, dont il se trouvait l'unique héritier, et quand le compte de la succession fut reglée, il se vit à la tête d'une fortune de vingt-cinq mille francs de rente. Pour la première fois de sa vie, il reconnut que le commerce, même celui de la bonneterie, avait du bon. Wilhelm était naturellement rangé : pour ne pas faire courir des risques à son argent, il le plaça sur l'État, et il se trouva rentier sans charge ni souci, n'ayant qu'à laisser couler sa vie, quitte à en remplir les heures comme il pourrait. Ce n'était ni un ignorant ni un trop grand paresseux que le fils de Marguerite ; pendant la semaine, il suivait librement quelques-uns des cours du Collége de France; le soir, il allait entendre le mélodrame le plus noir que donnassent nos théâtres. Ainsi que sa mère, il aimait à pleurer; l'innocence persécutée le faisait fondre en larmes, ce qui ne l'empêchait pas en quittant sa stalle d'entrer invariablement à minuit dans une brasserie où il prenait une douzaine de boks en dévorant une platée de choucroute et de saucisses. C'est ainsi qu'il épongeait ses larmes. Le dimanche, il allait dans le bois de Meudon promener ses vagues mélancolies, ou autour de la mare de Chaville rêver aux ondines. Ce grand corps roux, assez mal d'ensemble, était travaillé par la sentimentalité allemande. Dans ses promenades quelquefois il versifiait; sa muse était lugubre, ou il se perdait dans les nébuleuses théories de la philosophie transcendante des penseurs d'outre-Rhin. Ainsi passait ses jours l'heureux Wilhelm, lorsque l'idée lui vint de

visiter l'Allemagne. Il devait bien ce pèlerinage à la mémoire de sa mère; il voulait voir ce pays qu'elle lui avait toujours dépeint comme la terre bénie de l'innocence, des bonnes mœurs et de l'intelligence. Il résolut donc de parcourir le nouvel empire créé par M. de Bismarck, et de voir, d'abord, Berlin, la triomphante rivale de Paris, la cité prédestinée où ruisselaient les cinq milliards que la France avait livrés pour sa rançon.

« Allons, dit-il, d'abord à la ville de l'avenir, à Berlin; allons respirer son air vivifiant, visiter ses monuments, saluer ses grands hommes, contempler sa studieuse jeunesse, entendre ses philosophes, admirer, si je l'ose, la chaste beauté de ses jeunes filles. »

Il prit en conséquence le train du chemin de fer. Il se trouva dans un wagon avec trois Berlinois et une Berlinoise, assez épaisse, blonde, haute en couleur, avec des yeux pâles; elle était vêtue d'une robe de soie verte et portait en sautoir un sac en cuir. A côté d'elle était un livre — un livre de poésie sans doute — relié en maroquin violet et fermé par une serrure. « C'est une muse, » se dit intérieurement Wilhelm. Les trois hommes, ses compagnons de route, n'avaient rien de bien remarquable : deux étaient gros, gras, rieurs; le troisième, au contraire, semblait un ascète, tant il était maigre et sombre. On n'était pas encore sorti de la banlieue de Paris que les deux bons vivants, qui fumaient dans de grandes pipes de porcelaine à tube recourbé, débouclèrent, comme s'ils s'étaient donné le mot, les courroies qui serraient leurs couvertures et en tirèrent chacun, avec un ensemble parfait, un verre à bière et une bouteille de champagne. Voyant qu'ils avaient eu la même pensée, ils se saluèrent par de mutuels éclats de rire, se serrèrent la main, firent sauter un bouchon et offrirent à la muse un verre « dont la mousse couronnait les bords. » Au grand étonnement de Wilhelm, elle accepta d'un air folâtre, tandis que le voyageur maigre et lui refusaient discrètement... Les deux bouteilles y passèrent vite. On but à la santé de l'empereur, on but à la santé de Fritz, à la santé de Bismarck, de De Molke, à la *Germania*, et la muse se montra à la hauteur de la circonstance. « Ce n'est pas un cœur touché par la flèche d'or du divin Apollon, » pensa Wilhelm. Les buveurs causèrent d'une façon assez gaillarde et la Berlinoise ne sembla point blessée par ces libres propos.

Quant à l'homme sec, il regardait d'un œil atone cette joie absorbante et débordante sans y prendre part même par un sourire.

Lorsque l'on eut franchi la frontière française, les compagnons de route de Wilhelm qui avaient, à plusieurs reprises, renouvelé leur provision bachique, s'assirent, comme si de rien n'était, au salon de la gare et firent grand honneur au dîner qui attendait.

Le voyageur taciturne, en s'asseyant à côté de Wilhelm, lui dit :

« *Wohl zu speisen*. (Je vous souhaite de bien manger (1).)

— *Ich danke Ihnen.* » (Je vous remercie.)

1. Voir cette scène racontée par Victor Tissot, dont les ouvrages ont obtenu un succès si vif et si soutenu. Nous leur ferons de larges et fréquents emprunts.

Il prit une cuillerée du potage servi devant lui et murmura en dodelinant la tête : « *Fanos!* » (Fameux!) Mais ensuite il vit passer, sans y toucher, les viandes du premier service et ne but que de l'eau.

« Je vois que monsieur est carnivore, dit-il à Wilhelm qui mangeait avec un robuste appétit et qui s'arrêta étonné; moi, je suis herbivore. Croyez-moi, monsieur, reprit-il d'une voix dolente, en suivant d'un œil de regret une oie grasse dont les membres baignés dans le jus faisaient le tour de la table, croyez-moi, c'est bien meilleur pour la santé. Adam et Ève ne mangeaient pas de viande dans le Paradis. Quand on ne mangera plus de chair, on ne tuera plus. Plus de guerres, d'impôts, de révolutions, les femmes auront une carnation plus fine, la terre deviendra un Eden. Le docteur Henschke l'a démontré l'an dernier au congrès des végétariens qui a été tenu à Munich sous la présidence de notre chef M. Baltzet, pasteur à Nordhausen. Plus d'alcool. J'ai développé tout cela dans cette brochure que je vous prie d'accepter. Je l'ai intitulée : *La nourriture de l'avenir*. La pomme de terre, Monsieur, sera le salut du monde ! »

Wilhelm fut très-surpris, mais il put bientôt se convaincre de la sincérité des paroles de son interlocuteur. En effet, il se jeta sur les légumes et sur les pâtes sans tenir compte du jus dans lequel ils baignaient, et qui provenait certainement de créatures mises à mort pour satisfaire la gloutonnerie humaine. Il va sans dire que la théorie végétarienne n'eut aucun succès dans l'esprit de notre voyageur.

Quant à la muse, en remontant en wagon, elle était couleur pivoine, et les deux bons vivants, en reprenant leurs places, se montrèrent chacun armé d'une bouteille, mais cette fois ce n'était plus du champagne, mais de l'eau-de-vie. Ils se tutoyaient.

Wilhelm, quoiqu'au fond très-brave, était timide; cependant il ne put cacher à son frugal voisin l'impression pénible que lui causaient d'abord la soif perpétuelle des deux buveurs et plus encore la haine féroce qu'ils témoignaient contre la France. Leurs moqueries contre la papauté et contre Rome le choquaient, aussi, et malgré tout son respect pour le beau sexe, il dit en rougissant à l'oreille de son voisin, que l'échantillon qui se trouvait sous ses yeux ne ressemblait guère à Marguerite.

Le végétarien poussa un mélancolique soupir, leva au ciel des yeux séraphiques, et répondit à voix basse : « Effet inévitable d'une nourriture barbare... la viande .. l'alcool... Ces Messieurs sont des *gründer* (spéculateurs, lanceurs d'affaires), les pires ennemis de l'empire allemand, qu'ils sont en train de ruiner, si ce n'est déjà fait. Vous verrez leur ouvrage à Berlin... Hommes violents... Cette dame... une marchande de modes ou quelque chose de semblable... »

Wilhelm se blottit dans son coin, ferma les oreilles et les yeux, et s'endormit jusqu'au dîner.

La cuisine allemande, quoiqu'il aimât beaucoup les saucisses, n'avait pour lui, habitué à la table de Paris et à la propreté de ses restaurants, qu'un attrait fort médiocre. Il aimait peu le pain noir qui s'attache aux dents, le potage à la bière ou aux œufs de harengs, il acceptait le bœuf avec des pruneaux

malgré l'étrangeté du mélange; mais les ragoûts au poivre rouge lui emportaient la bouche. Il ne dédaignait pas le chevreuil aux petits pois ou aux oranges, seulement la vue du veau — plat fondamental — nageant dans une sauce noire et épaisse lui soulevait le cœur.

Cependant le train roulait toujours et l'on approchait de la capitale de l'empire. Terrains bas, coupés par des flaques d'eau, terres sablonneuses et pauvres, végétation pâle, maigres bois. Où était le riant paysage qui, avec ses villas et ses cultures, forme une ceinture embaumée autour de Paris? Ici, pas de villages, pas d'activité champêtre ; par-ci par-là un clocher, et autour quelques pauvres chaumières. Les plaines sont rouges de coquelicots, et Wilhelm possédait juste assez de notions d'agriculture pour savoir que cette fleur n'est pas précisément l'emblème de la fécondité. Aussi pensait-il que ceci ne valait pas la France, et il comprenait les séductions que les campagnes françaises avaient pour les hommes du Nord.

En débarquant à la gare, la première chose qui le frappa fut cette inscription peu rassurante : *Prenez garde aux voleurs !* Elle est là comme le *cave canem* des vieux Romains. En sa naïveté, Wilhelm s'étonna qu'il pût y avoir des voleurs dans la morale Berlin. Cependant il veilla attentivement sur ses malles et ses poches. Il fut conduit par un assez méchant fiacre de première classe, c'est-à-dire attelé de deux chevaux, à l'hôtel dont il donna le nom. Ce qui le frappa pendant qu'il traversait les rues, ce fut la quantité d'uniformes qu'il rencontra; il se serait volontiers cru dans les murs d'une caserne, et son odorat fut assez vivement affecté par des odeurs qui n'avaient rien de flatteur.



La Porte de Nuremberg, dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. Lévy.

Dès qu'il se fut installé dans son appartement, après un bout de toilette, muni du *Guide en Allemagne* de M. Bœdecker, Wilhelm sortit et se dirigea vers la grande voie *Unter den Linden* (sous les tilleuls) ou le boulevard de Berlin, l'orgueil de ses habitants. L'*Unter den Linden* commence à la place de Paris et finit à l'Opéra ; il est orné de quatre rangées de beaux arbres.

La place de Paris n'a de remarquable que la porte de Brandebourg, surmontée du quadrige de la Victoire, que Napoléon avait emporté à Paris, où les Prussiens le retrouvèrent. On y voit aussi l'hôtel du vieux maréchal Wrangel et celui du comte d'Arnim, dont le procès a fait tant de bruit : lutte du pot de terre contre le pot de fer. En face, cette maison jaune est l'ambassade de la République française.

En entrant dans l'*Unter den Linden*, on trouve les ministères de l'Instruction publique, de l'Intérieur, l'école d'artillerie, l'ambassade de Russie et le magnifique aquarium, une des choses les plus curieuses de Berlin. Là, se trouve aussi le palais de l'Empereur, qui n'a rien de monumental, et nous en dirons autant de la Bibliothèque, de l'Académie des sciences et des arts. En face de l'Université, l'Opéra, dont la

décoration est d'assez mauvais goût. Près de l'Université, l'Arsenal.

C'est, comme on voit, un assez singulier tohu-bohu, dans lequel on trouve encore de grands restaurants, des *wein* et des *bierstube* (chambres à bière). Tout cela forme un ensemble vaste, mais sans caractère : les Berlinois n'ont pas de style architectural. Wilhelm ne se sentit point fou d'admiration, il éprouvait même un désenchantement qu'il ne voulut pas s'avouer.

Ce qui dépare ce quartier, c'est, le jour, le peu de soin hygiénique accordé à la viabilité : des miasmes infects s'élèvent des deux noirs ruisseaux chariant toutes sortes de choses; et, la nuit, la population féminine qui s'agite, nombreuse et débordée, sous l'ombrage des grands arbres. Ce spectacle fit faire à Wilhelm des réflexions rétrospectives ; il se demanda pourquoi les écrivains allemands flétrissaient Paris du nom de Babylone lorsqu'ils ont chez eux de telles souillures ? Il remarqua aussi que dans les magasins, le luxe et le bon goût des étalages étaient bien moindres que chez nous. Il entra dans plusieurs *conditerei*, établissements de confiseurs qui sont à Berlin ce que les cafés sont à Paris



Unter den Linden, dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. Lévy.

c'est-à-dire des lieux où l'on cause, où on lit les journaux, et la comparaison nous fut encore favorable. Comme on le prenait pour un Allemand, on lui parla beaucoup de « l'ennemi héréditaire », de la France, dans des termes qui réveillèrent en lui le sentiment un peu effacé du patriotisme. Décidément, tout se présentait à lui sous un jour imprévu.

C'est ainsi, par exemple, qu'en songeant aux milliards versés par les Français, il comptait trouver Berlin nageant dans l'or et les richesses, comme Rome après la conquête de la Grèce. Quelle ne fut pas sa surprise de voir et d'entendre dire que la capitale de l'empire allemand était travaillée par la misère la plus affreuse et par les vices qui l'accompagnent; qu'elle avait été et qu'elle était encore le théâtre de faillites énormes, et que le démon de l'agiotage y sévissait beaucoup plus qu'à Paris.

Wilhelm, ainsi qu'on peut le penser, ne manqua pas de visiter l'Arsenal ; il en sortit tout pâle : l'Arsenal est rempli des témoignages de nos malheurs et de ceux de l'Autriche. La France victorieuse suspendait naguère ses trophées aux voûtes des églises, et cette consécration leur enlevait leur caractère d'orgueil triomphant. Il visita aussi le château royal, et, patinant avec des baboucles imposées

à tous les curieux, il put admirer la salle Blanche, où l'empereur reçoit les corps de l'État et les princes quand ils viennent à Berlin. Elle est bien inférieure à la galerie des glaces de Versailles.

Que tout cela était loin de la ville religieuse et poétique que Wilhelm avait rêvée ! La poésie est une fleur qni ne fleurit pas à Berlin. Le bruit incessant des tambours et des orgues de Barbarie a mis en fuite les muses ; les casques à pointe et les fusils à aiguille leur ont fait peur. Les arts ne semblent pas dans une condition meilleure. Cornélius et Kaulbach ont décoré le musée, qui contient de quinze cents à deux mille tableaux ; mais cette collection n'approche pas des célèbres galeries du Louvre, et les modernes artistes Berlinois n'ont rien à opposer à l'école française considérée dans son ensemble. Kaulbach est le peintre national de l'empire ; il n'a pas parmi nous la réputation qu'il mérite. Wilhelm admira beaucoup, et avec raison, les peintures dont il a orné la cage du grand escalier.

Enfin, après avoir bien parcouru Berlin dans tous ses coins et recoins, beaucoup questionné, attentivement écouté, Wilhelm se dit : « J'ai fait fausse route ; je voulais voir l'Allemagne, l'Allemagne n'est pas ici. Berlin n'a ni le génie ni le caractère allemand : c'est une redoutable et puissante machine de guerre. Ce n'est point cela que je suis venu chercher. Allons ailleurs ; voyons où je trouverai la poétique patrie que Gœthe et Schiller ont créée et chantée, la terre des doux lieds et des molles rêveries. »

Ainsi parla Wilhelm, et quelques heures après il bouclait ses malles et quittait Berlin.

A. Surmay.

(La suite à la prochaine livraison.)

LES LÉGENDES DE LA JEUNESSE

LA CROISADE DES ENFANTS (1)

XI

LA MALADIE DE MAITRE GUY.

Dans sa traversée de la Provence, région d'enthousiasme et de foi vive, la pieuse phalange trouva partout le plus sympathique accueil, et partout elle vit encore ses rangs se grossir.

C'est que le spectacle était saisissant de ce vieillard qui semblait oublier le poids des ans, et les froides coutumes de son âge pour marcher alerte en tête de la jeune troupe qui trouvait en lui le plus vaillant exemple d'ardente résolution.

Puissante aussi était sur les foules, la vue de cette toute jeune fille qui allait la première portant au front, dans le regard, le rayonnement d'une ferveur inspirée, et celle de ce jeune garçon qui, à côté de la frêle et séraphique créature, semblait personnifier la force du dévouement, l'active obéissance.

Ainsi, arrivèrent les jeunes croisés en la vieille cité Phocéenne où leur entrée fut l'objet d'une véritable ovation, et où ils purent voir dans le port sept grandes caravelles pavoisées de banderolles à la croix, toutes prêtes à ouvrir leurs voiles.

La mer était bonne, les vents semblaient devoir être favorables. Hugues Ferré, et Guillaume Porco, aussi ostensiblement passionnés pour les saintes entreprises qu'ils avaient autrefois paru les tenir en mépris, et qui devaient eux-mêmes être du voyage, manifestaient une grande hâte de voir la flottille cingler vers l'Italie, où était le rendez-vous, pour de là, reprendre la route de l'Orient.

Le départ fut donc fixé au surlendemain, l'embarquement devant avoir lieu le soir, pour que l'ancre put être levée à l'aube.

Or, le soir même de l'arrivée à Marseille, en rentrant dans la maison où l'avait logé son ami Hugues Ferré, qui, vieux célibataire, y logeait lui-même, maître Hugues se plaignit d'un grand malaise.

« J'ai surmené mes forces, en ces derniers jours, dit-il à sa petite fille et à Nichol — qui, dut-il coucher sur la dure, n'avait jamais d'autre asile que celui de la jeune fille. A mon âge, on n'abuse pas impunément de la marche et des émotions, mais ce n'est qu'un peu de fatigue, dont une bonne nuit de repos aura raison. »

Et il alla se reposer. Mais le lendemain, lorsque Anielle et Nichol vinrent tout inquiets s'informer de son état, ils le trouvèrent se plaignant de vives douleurs : toussant, suffoquant, affirmant qu'il se sentait comme anéanti, et qu'il lui serait certainement impossible de quitter sa couche ce jour-là.

Hugues Ferré alla chercher et lui amena une vieille matrone, qui était alors l'un des Esculapes émérites de la ville, et qui, après un très-sérieux examen et quelques simagrées cabalistiques, déclara que le cas était grave et qu'elle ne pouvait répondre de rien avant trois ou quatre jours. Et Anielle de se désoler.

— Qu'à cela ne tienne, disait Ferré, et comme j'espère bien qu'il n'en arrivera rien de fâcheux, il ne faut pas que cette indisposition retarde le départ des caravelles qui sont prêtes à mettre à la voile. Nous partirons, nous, au jour dit. Vous resterez ici avec votre grand-père, et aussitôt qu'il sera rétabli, ce qui ne peut tarder, vous viendrez ensemble nous rejoindre à Rome, sur l'un des premiers navires quittant le port. Il n'est guère de semaine où il n'en parte plusieurs pour cette destination. Ce sera chose facile.

A quoi le malade ne trouvait à faire aucune objection ; car, disait-il, quoi qu'il puisse advenir, ma petite fille ne saurait me laisser. Si je devais mourir — on meurt à tout âge, et au mien plus encore qu'à tout autre, — me faudrait-il donc être seul à mon dernier moment ?

1. Voir, pour les premières parties, les livr. précéd.

— Vous ne mourrez pas, répliquait Hugues Ferré, et vous viendrez nous rejoindre. Ce ne vous sera que quelques jours de retard, et rien de plus.

— Mais, moi, disait à son tour Nichol, qui comprenait bien qu'Anielle ne saurait aller contre les vœux en quelque sorte suprêmes de son grand-père; mais, moi, faudra-t-il donc que je parte sans elle!

Alors Anielle, de sa voix à laquelle la tristesse donnait encore plus de douce autorité. « Tu partiras, dit-elle, tu seras là pour montrer à nos amis que je dois bientôt être encore avec eux. C'est toi qui porteras la bannière que je portais, jusqu'au jour prochain où j'irai la reprendre. Je prierai tant que rien n'adviendra à mon grand-père; et nous serons encore réunis. »

— Je partirai, dit simplement Nichol, qui ne pouvait avoir d'autre volonté que celle de son amie.

Pendant la journée, tout fut disposé à bord des caravelles, sous la surveillance de Porco et de Ferré. A la nuit tombante, heure à laquelle l'embarquement proprement dit devait avoir lieu, Anielle, laissant pour quelques instants son grand-père, qui manifestait des douleurs plus vives, alla remettre elle-même à Nichol en présence des jeunes croisés, la bannière de l'expédition... et quand elle eût vu tous ses compagnons à bord des vaisseaux, elle revint auprès du vieillard qui semblait de plus en plus affaibli et à côté duquel elle veilla fort avant dans la nuit, en priant à la fois pour le rétablissement de son grand-père et pour la conservation de ceux qui allaient prendre la mer aux premiers rayons du jour.

Enfin, accablée de fatigue, elle s'endormit du plus profond sommeil, dans une petite chambre à côté de celle où le vieillard était en proie à de croissantes souffrances.

. . . .

Le soleil, qui s'est levé dans un ciel pur, est déjà haut sur l'horizon; les sept caravelles qui, fourmillant de passagers sont sorties du port, poussées par une fraîche brise matinale, ne semblent plus déjà au lointain qu'autant d'alcyons posés sur les eaux.

A ce moment, — où déjà sont rentrés chez eux les nombreux habitants qui étaient allés sur l'avancée du port saluer, acclamer les jeunes croisés au passage, — un homme, un vieillard, celui-là même que quelques heures plus tôt nous aurions pu voir gisant sur un lit de douleur, maître Guy, pour le nommer, descendait tout dispos, tout ingambe, des hauts rochers qui dominent le port et la rade, où il était monté un heure environ avant l'aube, et où il était jusqu'alors resté en observation.

Se dirigeant à pas rapides vers la maison où il avait laissé sa petite fille endormie, il marchait alerte, se frottant les mains, le front épanoui, l'œil rayonnant, humant l'air frais du matin, que semblait boire avec délice sa poitrine dilatée. Et tout en marchant, il murmurait des paroles comme celles-ci : « Ah! ils m'ont condamné! Ah! ils m'ont chassé, interdit, banni!... Ah! je leur disais bien, je leur laissais bien entendre que j'aurais ma revanche! Et ils ne se sont que fâchés de plus belle!... Ah! ils criaient : au Loir! au Loir!... Eh bien! ils ne m'y ont pas jeté au Loir; et je suis là, et me voilà! Je l'ai ma revanche, je l'ai!... Tous leurs enfants partis, emportés!... A la mer! à la mer! Oui, je n'ai pas su résister au plaisir de les voir emmener... Je ne pouvais dormir, je suis sorti, je suis allé me mettre là-haut, pour guetter, pour m'assurer, pour me régaler de cette vue. Et j'ai vu, bien vu. Les caravelles ont pris le vent, le vent les pousse. Je n'ai pu me décider à revenir, que quand je ne les ai presque plus distinguées... C'est fait! c'est consommé. Ah! ah! bons Vendômois, mes chers conci toyens, vous voulez vous mesurer à maître Guy, vous voulez le punir d'avoir su faire sa fortune... et vous ne veillez pas sur vos enfants; vous, vous les laissez prendre ainsi! Pour aller à la gloire, à la croisade, à la délivrance des saints lieux! Ah! ah! ah! vraiment vous avez pu croire cela, vous!...

Ici maître Guy fit une sorte de long et amer ricanement qui donna quelque chose de satanique à son vieux visage ridé.

Et il marchait toujours à grands pas; mais, arrivé à quelque distance de la maison, il s'arrêta comme pour s'absorber mieux dans ses réflexions.

— Oui, sans doute, se disait-il, la petite sera surprise à son réveil; elle va me demander d'où je viens, comment il se fait que je ne sois plus malade... Je lui dirai que je me suis tout à coup senti mieux, que j'ai voulu prendre le grand air... et que ça m'a réussi. — Alors elle parlera de partir... Je dirai que ce n'est pas possible tout de suite... Je gagnerai du temps... Je l'accoutumerai peu à peu à l'idée de renoncer... car elle n'a pas besoin de savoir, elle... Mais ils sauront, eux, je leur ferai savoir : j'écrirai, j'enverrai là-bas, pour qu'ils aient bien conscience de la revanche prise; pour qu'ils aient la rage, eux qui ont voulu me faire avoir la honte et la peine. Ah! bonnes gens! bonnes gens, vous avez cru qu'on pouvait, sans danger, fâcher maître Guy! Eh! maître Guy n'est pas un agneau, que diable!... Vous l'aurez appris à vos dépens. Mais la petite pourrait s'éveiller, et il faut que je sois là pour lui expliquer... Allons, allons!...

Et il se hâta de nouveau ..

Quelques instants plus tard, arrivé dans la maison :

— Où donc est l'enfant? demanda-t-il à la maîtresse du logis, une sorte de noire mégère, qui le regardait d'un air tout singulier.

— L'enfant est sortie.

— Sortie, fit maître Guy avec surprise; sortie seule?

— Oh, non!

— Avec qui donc?

— Avec votre ami.

— Mon ami?

— Oui, Hugues Ferré.

— Hugues Ferré... Mais il est parti! s'écria maître Guy.

— Je sais bien, repartit froidement l'hôtesse.

— Mais alors?...

— Alors... vous savez — ou vous ne savez pas, mais je vous l'apprends — qu'il n'a pas couché à bord des caravelles, lui. Il est revenu passer la nuit ici une dernière fois. Une demi-heure avant le jour, il s'est levé pour aller s'embarquer. Il a voulu vous dire adieu. Il ne vous a pas trouvé dans votre chambre. Je lui ai dit que je venais en effet de vous entendre sortir. Alors il a fait en souriant : « Bien!

bien ! je comprends. » — Je ne sais pas ce qu'il avait pu comprendre, moi. Vous ne m'aviez pas dit où vous alliez, je ne pouvais pas savoir...

— Ensuite, ensuite ? cria maître Guy avec un tremblement d'anxiété.

— Ensuite il m'a demandé où était la petite. J'ai dit qu'elle était là-haut, dans la chambre à côté de la vôtre. Alors il est monté... Je ne sais pas non plus ce qu'il a pu dire à la petite, je n'y étais pas...

La femme semblait ralentir avec intention son récit.

— Voyons, voyons, parlez donc, avancez donc ! cria encore maître Guy.

— Oh ! ce ne sera pas long, reprit tranquillement la femme. Toujours est-il que je les ai vus un moment après redescendre tous les deux ; Hugues la tenait par la main, et elle le suivait de bonne volonté.

— Le suivait ! répéta maître Guy, dont la face était livide.

— Oui, et en passant elle m'a dit : « Faites savoir à mon grand-père que je ne lui en veux point de m'avoir trompée pour tâcher de me retenir ; mais dites-lui que si j'avais su, je serais partie malgré lui..., qu'il faut que je parte, puisque je l'ai promis, et puisqu'il l'a lui-même promis à mes compagnons. Je vais l'attendre à Rome. Il viendra m'y retrouver, comme c'était convenu. » Et là-dessus la petite a suivi Hugues Ferré, qui...

La femme ne crut pas devoir en dire davantage, car pendant qu'elle prononçait ces dernières paroles maître Guy, qui avait tout à coup porté ses deux mains à son front, s'était laissé tomber assis, et semblait suffoquer...

— A Rome ! à Rome ! répéta-t-il enfin... Et elle l'a suivi, et il l'a emmenée... Ah ! le brigand ! Ah ! le coquin !

Et maître Guy se prit à sangloter, en se frappant le front, en s'arrachant les cheveux.

— Eh bien ! quoi ? voulut dire la femme, ne deviez-vous pas, en effet, les rejoindre à Rome ? Est-ce donc chose si difficile de vous y rendre par le premier navire qui partira ? Rome n'est pas si loin !...

Alors maître Guy, s'élançant furieux sur elle : « Rome ! les rejoindre !... Mais voulez-vous bien vous taire !... »

« Au secours ! à l'assassin ! » cria la femme en lui échappant. Et elle sortit de la chambre, où maître Guy, se tordant de désespoir, répétait à travers ses sanglots : « Ah ! le brigand ! Ah ! le coquin !... »

Quelques instants plus tard, ne l'entendant plus crier, la femme rentra, et le trouva étendu comme inerte sur le plancher.

Des voisins l'aidèrent à mettre le vieillard sur le lit où la veille il avait feint la douleur, et où maintenant il semblait en réalité n'avoir plus que l'âme à rendre.

« Hier, dit la matrone qui l'avait visité le jour précédent, et que l'hôtesse avait appelée en toute hâte, hier j'ai pu plaisanter pour complaire à Ferré, qui m'en avait priée, et qui m'avait affirmé que je faisais une bonne œuvre, mais aujourd'hui il n'y a vraiment plus à rire... Si le bon homme en réchappe, je crains bien qu'avec le corps ne se relève pas l'esprit...

Six ou huit jours plus tard, en effet, la femme chez qui maître Guy était logé allait requérir les chefs de ville marseillais d'avoir à ôter de chez elle un voyageur que le chagrin d'avoir vu embarquer sa petite fille, partant pour la croisade, avait privé de sa raison.

Deux moines hospitaliers vinrent prendre le vieillard, qui, s'en allant avec eux, leur disait en riant d'un rire stupide :

— Écoutez la chanson de Vendôme, écoutez :

Ah ! Caravelle !
Ah ! Belle ! belle !
Au Loir ! Au loir !
Bonsoir ! Bonsoir !
Petite Anielle,
Bonsoir ! Bonsoir !

Et il sautait sur lui-même, en faisant claquer ses doigts, comme pour marquer la cadence de cet étrange refrain, qui était venu machinalement s'arranger dans sa cervelle détraquée sur le motif de l'hymne que chantaient les jeunes croisés.

XII

RETOUR DE... ROME

La flottille avait pris la mer vers le milieu de mai...

L'automne venu, les Vendômois étaient restés sans nouvelle aucune des enfants partis sous la conduite du moine et d'Anielle, quand, un jour d'octobre, deux êtres maigres, hâves, défaits, en guenilles, la tête et les pieds nus, deux jeunes garçons, deux frères, vinrent frapper à la porte d'une maison où habitaient un homme et une femme que, depuis six mois, nul n'avait plus vu sourire.

La porte s'ouvrit. Aux cris, à la fois d'épouvante et de joie, que poussèrent l'homme et la femme, tout le voisinage accourut, et bientôt il y eut dans le quartier un émoi universel qui ne tarda pas à se communiquer à la ville entière sous la seule influence de ces quelques mots : « Les deux enfants de Claude, le tisserand, sont revenus ». Dieu sait quelle foule avait envahi la maison de Claude, le tisserand, et Dieu sait si les questions pleuvaient sur les enfants, qui, d'abord, exténués de fatigue, de besoin, n'avaient pu, n'avaient su répondre.

Il fallut attendre qu'ils fussent un peu délassés, réconfortés, et que pour eux fût dissipée l'espèce d'ivresse dont ils avaient été saisis en se retrouvant entourés des soins dont ils avaient été privés depuis si longtemps ! « D'où venez-vous ? — Comment se fait-il que vous reveniez seuls ? — Où sont les autres ? » Telles étaient les principales questions qu'on leur adressait.

— D'où nous revenons ? dit enfin l'aîné. Oh ! de bien loin ! D'à travers les montagnes, les rivières, les forêts...

— Oh ! nous avons eu bien faim, bien froid, bien peur, ajouta le plus jeune.

— Comment il se fait que nous soyons seuls ? reprit le premier. — C'est que nous avons quitté

les autres là-bas, du côté de Lyon, pour nous en aller avec les hommes d'armes à Rome.

— Mais nous n'avons pas été à Rome, oh non! ajouta le second.

— Où sont les autres? Nous ne savons pas.

— Non, nous ne savons pas.

Et comme ces réponses sommaires n'avaient pu satisfaire les questionneurs, les deux enfants que les uns et les autres interrogeaient, donnèrent plus de détails.

— Vous avez, dites-vous, quitté les autres à Lyon?

— Oui, le matin que le moine était malade, nous deux seulement parmi ceux de Vendôme, nous avons quitté les autres, qui ont dû continuer de marcher en France, pendant que notre troupe, à nous, s'en allait en Italie. Mais nous n'allâmes pas tout de suite là-bas. Les hommes d'armes qui s'étaient mis avec nous, et qui étaient nos chefs, alors que nous n'avions plus Anielle, Nichol et le moine, nous avaient dit : « Il y a certainement encore en notre pays bien des gens qui pourront vouloir se croiser, il ne faut pas les laisser. » Et ils nous firent faire bien du chemin d'ici et delà. Et toujours nous arrivaient des compagnons. Et toujours nous allions



L'embarquement, dessin de Gilbert.

pour tâcher d'en avoir d'autres. Les hommes d'armes nous disaient : « Laissez-vous conduire. » Et nous nous laissions conduire. Ils avaient arrangé tout pour que les choses qu'on nous donnait, l'argent que les uns ou les autres apportaient fut mis, comme ils disaient, en commun. Il y avait des mulets, des chevaux qui suivaient, tout chargés d'habits, de cadeaux et d'argent. Quand on s'arrêtait pour passer la nuit, c'étaient les hommes d'armes qui commandaient, qui distribuaient tout pour le manger, le coucher. Nous n'avions à nous inquiéter de rien. Nous n'avions qu'à marcher, qu'à chanter nos cantiques, qu'à dire nos prières... Et c'était le chef des hommes d'armes qui avait remplacé le moine pour nous prêcher.

« Nous allâmes ainsi pendant plusieurs semaines; et il y avait toujours une charge plus lourde sur les mulets, parce que partout on nous donnait, et parce que nos compagnons arrivants, mettaient toujours du nouvel argent aux mains des hommes d'armes... Alors le chef dit : » Maintenant nous allons passer en Italie; la troupe de France nous doit attendre à Rome, nous l'y retrouverons.

« Et alors nous partîmes dans les montagnes, où il y avait de la neige en plein été, et ou bien de nos compagnons restèrent malades ou perdus...

Puis nous nous retrouvâmes dans un pays encore montagneux, où les gens ne parlaient pas comme nous... Mais les hommes d'armes savaient leur faire entendre qui nous étions, où nous allions, et ces gens nous étaient encore bienfaisants.

« Il se passa encore deux semaines de cette façon, où nous allions toujours par le pays montagneux. Et comme nous disions : « Quand donc serons-nous à Rome? » Le chef des hommes d'armes nous répondait. « Encore quelques journées de marche, et nous sortirons tout d'un coup des montagnes pour entrer dans le plus beau pays du monde. Ce sera là. »

« Enfin, un soir nous arrivâmes dans une gorge toute couverte de bois sombres. Le chef nous dit : « C'est la dernière nuit à passer dans le vilain pays. Demain au milieu du jour nous serons en plaine, et après demain à Rome. C'est pourquoi, réjouissons-nous. » Et il commanda qu'on mangeât bien ce soir-là; il fit même donner à tout le monde du vin qui était dans des peaux que portaient deux mulets. On mangea, on but, on chanta le cantique de la croisade; et chacun s'étant arrangé pour coucher sur la mousse du bois, aux pieds des grands arbres, nous nous endormîmes tous, heureux de penser que bientôt nous serions dans la sainte ville.

Mais le lendemain matin, nous nous réveillâmes les uns les autres étonnés de ne pas entendre comme de coutume les hommes d'armes nous appeler; plus d'hommes d'armes! Ils nous avaient quittés, nous laissant plusieurs des bêtes qui portaient la nourriture, mais emmenant celles qui portaient l'argent.

Vous voyez ce qu'il en fut de nous dans ce bois, dans ces montagnes; sans savoir où aller, par où prendre, sans connaître le pays, sans pouvoir nous faire comprendre des quelques personnes que nous rencontrions.

C'est alors que commença notre misère, car bien vite eûmes-nous mangé ce qui était sur les mulets, et puis chacun voulait mieux savoir ce qu'il fallait faire, on se disputa, on se battit. . et on s'en alla par petites troupes un peu de chaque côté... Le lendemain nous n'étions déjà plus dans notre troupe, à nous, que quinze ou vingt; et nous allâmes devant nous mourant de faim; il y en eût qui tombèrent en route n'ayant plus de forces... Des gens nous trouvèrent et nous donnèrent à manger; ils nous menèrent à un bourg, où l'on nous assista encore, et l'on nous montra la route à prendre pour retourner du côté de France... Un peu plus loin, nous retrouvâmes des nôtres qui nous dirent s'être longtemps perdus dans les bois, où une trentaine d'eux étaient restés morts ou malades... Nous marchâmes ensemble .. Il y a un mois et demi de cela, nous avons toujours marché, demandant toujours aux bonnes gens le chemin de Vendôme... Les bonnes gens nous ont secourus. . A des endroits on a voulu nous garder; mais nous avons voulu revenir, et nous sommes revenus.....

— Mais les autres, sur le chemin en revenant, personne ne vous en a rien dit?

— Non, personne... »

Et les pauvres parents Vendômois de soupirer : « Las! que seront devenus les autres!... »

XIII

LES AUTRES

Autant les deux enfants de Claude, le tisserand, étaient revenus tristes et piteux au toit paternel, autant un mois plus tard reparut dispos et allègre, à Vendôme, le fils de Thibault, le vannier.

Et pour ce retour encore, grand émoi, grand concours de gens questionnant à l'envi le jeune garçon, qui, lui du moins, savait, pouvait d'autant mieux qu'il semblait s'y être à loisir préparé.

— D'où je reviens? De bien loin, de par delà les mers...

— De la terre sainte?

— Oh! non, certes! au contraire. Comment il se fait que je revienne seul? Je vais vous le dire. — Où sont les autres? Patience, je vous le dirai aussi. Le moine étant mort, Anielle et son grand-père nous conduisant, de concert avec Nichol, nous étions arrivés à Marseille où sept vaisseaux étaient prêts pour notre embarquement... Voilà que le soir, au moment de monter dans les vaisseaux pour partir le lendemain matin, Anielle remet à Nichol sa bannière en lui disant devant nous, qu'elle ne peut quitter son grand-père qui est au plus mal; mais que, quoi qu'il arrive, elle nous rejoindra à Rome, où nous devions aller pour attendre la troupe qui avait pris par l'Italie. — Et elle nous quitte... Nichol s'embarque donc tout seul avec nous... Mais, la nuit passée, et, comme au jour, les caravelles allaient partir, voilà Anielle qui revient, amenée par Hugues Ferré, un des deux hommes qui avaient préparé les vaisseaux; et elle nous dit : « Mon grand-père n'est plus malade. Je pars avec vous. Il viendra me retrouver. »

« Nous partons donc tous ensemble... Nous voilà sur la mer, douce et tranquille, par le plus beau temps qui se puisse voir, tant que durent le premier jour et la première nuit : mais le lendemain le temps se couvre, le vent souffle, la mer est en colère, nous voilà tous épeurés et malades à mourir..

« Le surlendemain c'était pis. Aussi disions-nous tous : « C'est fini, nous allons être noyés ici. » Et nous ne faisions plus que prier le bon Dieu pour avoir une sainte mort. Il en fut ainsi pendant trois jours. Après quoi le temps redevint beau et doux : mais de nos sept vaisseaux, nous n'en voyions plus que quatre. Où étaient allés les trois autres?... Nous ne l'avons jamais su (1).

« Toujours est-il que dix jours après notre départ de Marseille, les quatre vaisseaux qui restaient étant toujours en vue les uns des autres, et le temps étant toujours beau, nous aperçûmes un rivage : « C'est l'Italie, nous dit Hugues Ferré, nous allons débar-

1. Ces trois navires allèrent se jeter au bas de la Sardaigne sur les rochers dits du Reclus, qui bordent la petite île de Saint-Pierre, où ils se perdirent corps et biens. Quelques années plus tard, le pape Grégoire IX fit ériger au lieu où les corps des naufragés rejetés par la mer avaient été inhumés, une chapelle qu'il mit sous le vocable des *Nouveaux Innocents*, et qu'il donna à desservir à douze prébendiers. Au XVII[e] siècle, on montrait encore aux voyageurs le tombeau de ces malheureux enfants. (*Muratori, An. d'Italia. — Chronicon Alberti abbatis stadensis. — Fleury. Hist. Ecclésiastique.*)

quer pour nous rendre à Rome où nous devons retrouver l'autre troupe. Mais il faut que Guillaume Porco et moi nous allions prendre les dispositions pour le débarquement. »

« Les quatre vaisseaux s'étant donc rapprochés de la terre en s'avoisinant, les deux hommes descendirent dans une petite barque, qui les emmena au bord. C'était de grand matin. Ils ne revinrent aux vaisseaux que le lendemain. Derrière leur petite barque ramaient quinze ou vingt grandes barques, dont les rameurs étaient tout drôlement habillés, et qui vinrent s'attacher à nos vaisseaux.

« Porco et Ferré nous dirent : « Voilà les bateaux de débarquement qui vont nous mettre à terre; et plus tard, nous reviendrons aux vaisseaux avec nos compagnons pour naviguer vers la terre sainte. »

« Nous descendîmes donc tous dans les barques, dont les hommes parlaient un langage que nous ne comprenions pas; et l'on rama vers la terre. Porco et Ferré suivaient dans leur petite barque..

« Comme les barques arrivaient à terre, nous vîmes que Porco et Ferré allèrent vers un homme qui se tenait tranquille sur la rive, et qui semblait nous compter pendant que nous débarquions. Puis quand nous fûmes tous à terre, l'homme entra avec Porco et Ferré dans une maisonnette. Puis Porco et Ferré sortirent seuls, et les marins de la petite barque, qui attendaient, y emportèrent trois caisses bien lourdes. Puis la petite barque, où Porco et Ferré étaient remontés, reprit le chemin des vaisseaux.

« Alors, comme nous regardions tout étonnés : « Où vont-ils donc? » demandèrent Anielle et Nichol à des hommes qui étaient venus nous entourer et qui portaient, passés dans leur ceinture ou pendus à leur côté, toutes sortes de poignards et de sabres. Ces hommes ne répondirent pas; mais l'autre, celui qui était entré dans la maisonnette avec Porco et Ferré, l'autre, sortant en ce moment, fit un signe en étendant le bras du côté de la ville, et dit quelque chose qu'il nous fut impossible de comprendre.

« Aussitôt les hommes tirèrent tous ensemble leurs grands sabres brillants; et, s'étant rangés de façon à nous mettre au milieu d'eux, ils nous firent entendre qu'il fallait marcher.

« Et nous marchâmes comme des moutons qui seraient entre deux rangs de bouchers tenant leurs couteaux.

« Sans que j'en dise plus, vous avez bien compris, n'est-ce pas? que Porco et Ferré n'avaient rien fait de mieux que nous mener, non pas à Rome, en terre chrétienne, mais en pays de païens, où ils nous avaient tous vendus contre bel et bon argent pour être esclaves; et, le marché fait, ils étaient repartis sur leurs vaisseaux avec le prix de ce marché.

« Tout d'abord nous ne comprîmes pas bien ce qu'on voulait faire de nous, parce qu'aucun de ces hommes ne parlait notre langue... et d'ailleurs, sans nous faire aucun mal, on nous emmena tous ensemble dans un même grand bâtiment où l'on nous donna à manger et où il y avait de la paille et des tapis pour nous coucher... Mais le lendemain, il vint dans cet endroit des hommes de tout âge, habillés de toutes façons, qui, suivis des hommes aux sabres, allaient, venaient parmi nous, regardant les uns, les autres, et ayant l'air de marquer ceux qui leur convenaient, car aussitôt ceux-là étaient emmenés, et même nous pûmes voir qu'on donnait de l'argent, comme on fait pour des animaux au marché. Alors force nous fut bien de comprendre.

« Depuis la veille, Nichol et Anielle étaient tout je ne sais comment. Ils ne parlaient presque pas. Anielle avait de grosses larmes dans les yeux. Deux ou trois fois, en nous regardant, elle avait dit ; « C'est pourtant moi qui suis cause que vous êtes là ! » Et alors ses larmes coulaient. Et Nichol, lui, quand elle parlait ainsi, devenait tantôt rouge comme du feu, tantôt blême à faire peur. On voyait qu'il ne savait pas ce qu'il aurait pu dire ou faire. Mais quand il vit qu'on emmenait certains d'entre nous :

— Ça, fit-il tout d'un coup, éclatant de colère, est-ce que nous nous laisserons traiter ainsi ? Est-ce que nous ne sommes pas en plus grand nombre que ces gens-là; et si nous voulions, est-ce que nous n'en aurions pas raison ?

— Mais ils ont des armes, lui dîmes-nous, tandis que nous les avons toutes laissées sur les vaisseaux.

— Des armes, répliqua-t-il, on en prend. Guettez ce que je ferai, faites-le, et qui sait !...

« Nous n'eûmes pas longtemps à guetter, car à peine avait-il fini de parler que, sur un signe de leur maître, les hommes au sabre voulurent venir prendre Anielle pour l'emmener, avec deux ou trois des autres jeunes filles.

— Nichol ! Nichol ! cria Anielle, défends-moi !

Et elle s'était jetée vers lui.

« Alors, lui, sautant sur le sabre d'un de ces hommes, le lui enleva de la main en criant : « Faites comme moi ! faites comme moi ! »

« Et tenant Anielle par une main, de l'autre, il frappait devant lui : un homme même tomba tout en sang.

« Nous voulûmes faire ce qu'il avait fait. Mais les hommes à leur tour se mirent à sabrer; et parmi nous, il en tomba plusieurs... Ah ! ce n'était pas beau à voir, je vous jure !

« Nichol se défendait toujours, et toujours empêchait d'approcher d'Anielle ; mais il fut frappé. Nous le vîmes tomber; et nous vîmes que deux hommes emportaient Anielle, qui était sans connaissance.

« Quant à nous, que pouvions-nous faire !... Rien !

« Dès ce moment nous fûmes séparés par dix ou douze... Et tous ceux qui semblaient pouvoir ou vouloir résister, étaient enchaînés et menacés du bâton et du sabre s'ils bougeaient.

« Dès ce moment aussi nous ne vîmes plus que les quelques compagnons avec qui nous avions été vendus.

« Moi, je fus avec cinq autres — dont aucun de Vendôme — acheté par un vieux païen, qui avait fait de nous ses domestiques dans une grande maison, et qui voulait à toute force nous faire renoncer à notre religion. C'était une espèce de prêtre parlant un peu français, qui tous les jours nous venait répéter cela. Et quand nous lui répondions que nous ne voulions pas abandonner la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ, alors il nous disait : « Eh bien ! il vous arrivera ce qui est arrivé à ceux-ci et à ceux-là de vos camarades. » Et il nous contait comme quoi on avait fait souffrir les uns et même fait mou-

rir les autres, pour n'avoir pas consenti à cracher sur la croix, ou à dire les prières des païens.

« Pour nous, à part que nous étions toujours enfermés, et qu'on nous menaçait de grosses peines, si nous persistions à ne pas vouloir changer de religion, nous étions assez tranquilles; tandis que nous apprenions que d'autres étaient fort malheureux dans d'autres maisons, sans compter que beaucoup avaient été emmenés au loin dans le pays. Et, en fin de compte, il y avait en nous tous cette grande tristesse de penser que jamais nous ne pouvions revenir au pays, étant esclaves, achetés pour toujours.

« Or voilà qu'un soir où justement cette vilaine pensée me tenait en lourd chagrin, le prêtre vint qui me demanda si mon nom n'était pas Thibault. Je répondis oui. Alors il dit à deux hommes dans leur langue que je commençais à comprendre : « Emmenez-le. » Ils m'emmenèrent, et traversant la ville par la nuit noire, ils me firent monter dans un petit bateau. Je pensais vraiment qu'ils m'allaient noyer en mer, me souvenant que la veille j'avais fortement refusé d'entendre le prêtre païen, en lui disant que j'aimerais mieux mourir... Je recommandais mon âme à Dieu, en ayant une dernière pensée pour mes parents.

« Mais le petit bateau en aborda un grand, où l'on voyait des lumières, et où l'on me fit monter.

« Et moi, bien étonné de retrouver là Anielle avec toutes les autres jeunes filles et une trentaine de jeunes garçons de Vendôme... mais aucun des autres pays.

« Et eux de ne pas savoir plus que moi pourquoi ils étaient là. Anielle nous dit seulement qu'elle était sur le grand bateau depuis une huitaine de jours. On l'avait amenée d'une maison où elle servait plusieurs grandes dames, et d'où on l'avait tirée aussi en lui demandant si elle ne s'appelait pas Anielle. Il manquait une dizaine de nos camarades du pays; et surtout il manquait Nichol; Anielle disait toujours en pleurant : « Il est mort, il est mort ! » Nous ne pouvions pas dire autrement, nous qui l'avions vû tomber... Et elle pleurait plus fort.

« Il y avait sur le bateau, comme à terre, des gens à rude mine et à grands sabres qui nous gardaient. Si nous leur demandions ce qu'on voulait faire de nous, ils détournaient la tête et continuaient à se promener, le sabre tiré... « Mon Dieu, pensions-nous et disions-nous, qu'est-ce qu'il va encore nous arriver? dans quel lointain pays voulait-on nous transporter, puisqu'on nous mettait sur un vaisseau? » Deux ou trois jours se passèrent... et un à un arrivèrent tous nos camarades vendômois, tous, excepté Nichol...

« Un matin, nous vîmes qu'on préparait les voiles, que les marins rangeaient les cordes. On allait partir. Pour aller où?... Ah! nous n'étions pas joyeux! En ce moment, nous vîmes une petite barque qui venait vers le vaisseau. Anielle qui regardait, cria tout à coup : « Il n'est pas mort, c'est lui, c'est lui!... » Et elle était comme folle de joie.

« C'était bien Nichol qu'on amenait. Un peu après, il nous embrassait tous... Il avait la marque d'une grande blessure fermée sur la figure... Et comme, tout en l'embrassant, nous lui demandions d'où il venait, comment il avait passé le temps, s'il avait été malheureux, voilà que du fond du vaisseau partit un grand coup de sifflet... Et aussitôt toutes les voiles furent tendues, le vent prit dedans; et le vaisseau se mit à courir sur la mer.

« Alors nous nous demandions encore : « Où nous mène-t-on? » quand tout à coup Anielle et Nichol, qui se tenaient par la main et qui regardaient vers l'espèce de maisonnette qui est au bout des vaisseaux, se mirent tous deux à crier en même temps : « Jacob ! Jacob ! » et ils étendirent la main vers un jeune homme qui venait de sortir de la maisonnette, et qui était habillé en clerc.

Alors le jeune homme marcha vers nous. Ce jeune homme, nous le reconnûmes pour être celui qu'un jour nous avions ramené avec le moine à Vendôme. Il vint et, tout en prenant une main à Nichol, une autre à Anielle. « Oui, fit-il, c'est Jacob, celui que vous avez charitablement assisté dans votre pays, et qui est heureux de vous assister dans le sien. Pour vous le rappeler, j'ai repris cet habit qui est celui que j'avais quand vous m'avez connu : et que je ne portais que pour être reçu à étudier en pays chrétien, moi qui ne suis pas chrétien ! Voilà le secret que je tenais à cacher, afin de n'être pas inquiété. Enfants de Vendôme, vos peines sont finies, j'espère; car je ne vous ai réunis sur ce vaisseau que pour vous reconduire en France... Je n'étais pas au pays quand ces deux misérables marchands vous y ont amenés. A mon retour, j'ai su ce qui s'était passé. Je me suis informé. J'ai pu même sous mon costume africain voir plusieurs de vous sans être reconnu. Alors je vous ai fait racheter... vous, les enfants de Vendôme, faute de pouvoir racheter tous les autres... mais, soyez tranquilles, à mon retour, je ferai pour eux tout ce que je pourrai faire, je suis calife, je suis riche et puissant (1)... Ah ! que n'étais-je là pour m'emparer des deux coquins marseillais... C'est mon regret... »

Vous pensez si, en entendant parler ainsi ce jeune homme, nous étions joyeux, soulagés... Et si le voyage que nous devions faire avec lui nous dut paraître agréable...

« Et toutefois il ne s'en fallut pas de beaucoup que ce joyeux voyage ne fut attristé comme le premier, car le surlendemain du départ il y eut encore une mer des plus méchantes : heureusement le vaisseau put gagner à temps un refuge dans le port d'une ville qu'on nous dit s'appeler Palerme.

« La première chose que nous vîmes à l'entrée de ce port, ce fut deux hautes potences, portant chacune un homme pendu. On nous dit que c'étaient deux étrangers, deux Français qui, arrivés quelques temps auparavant, s'étaient voulu mêler de choses troublant la tranquillité du pays. Et on les avait pendus pour faire un exemple, afin de contenir les gens qui auraient pensé à se conduire comme eux.

« Or, il se trouva que ces deux pendus n'étaient

1. Le chroniqueur Albéric, moine de Trois-Fontaines, parle avec grand éloge de ce jeune calife, qui avait étudié à Paris, portant le costume de clerc, et qui défendit autant qu'il put les esclaves chrétiens contre les princes sarrasins qui les avaient achetés et qui en firent martyriser beaucoup, pour n'avoir pas voulu renoncer à leur religion.

autres que Porco et Ferré, les hommes qui nous avaient été vendre aux gens d'Afrique (1).

Le clerc dit : « Dieu les avait jugés, les hommes les ont punis. » Et, ma foi, il n'y eut pas chez nous une grande compassion.

« Enfin, après quelques nouveaux jours de mer, nous nous retrouvâmes à Marseille, où le clerc d'Afrique nous dit adieu, en nous laissant une assez grosse somme d'argent pour que nous pussions faire à l'aise le voyage de Vendôme.

« En route, la pauvre petite Anielle disait toujours : « Que sera devenu mon grand-père ? Quel chagrin n'aurait-il pas eu ne me trouvant pas à Rome, où il aura dû aller me chercher ! Et comme il sera content quand il me reverra ! »

« Elle disait ça, parce qu'elle était bien assurée que son grand-père, tout en ayant voulut l'empêcher de partir, n'était pour rien dans les vilains projets des deux méchants hommes. Et nous le pensions comme elle.

« Aussitôt débarqués, Anielle courut avec Nichol à la maison qu'elle avait habitée avec son grand-père.

« Et alors elle apprit que le chagrin du départ de sa petite fille l'avait rendu fou...



En Afrique, dessin de Gilbert.

« Ils allèrent le demander chez les frères hospitaliers qui le gardaient. Il ne les reconnut pas. Il chantait une certaine chanson baroque sur l'air de notre cantique.

« Anielle pleura tous ses pleurs.

« Alors Nichol dit : « Il faut l'emmener. »

« Et nous l'emmenâmes.

« Et voilà, tous sont à une dizaine de lieues d'ici, où ils se sont arrêtés. Là Nichol m'a dit : « Va, le premier, tu diras que nous arrivons : tu demanderas aux gens qu'Anielle, qui est bien triste, ne soit pas empêchée de ramener son vieux grand-père fou dans sa maison. Je suis venu. Et ils attendent là-bas que je retourne leur dire : « Venez. »

— Qu'ils viennent ! qu'ils viennent ! crièrent à l'envi les Vendômois, qui se portèrent en foule au-devant de ces enfants qu'ils ne comptaient plus revoir, et qui leur étaient providentiellement rendus...

Que ne put-il en être ainsi pour tant d'autres

1. Après avoir vendu les enfants en Afrique — dit le même historien — Hugues Ferré et Guil. Porco se rendirent auprès de Mirabel, prince des Sarrasins de Sicile, avec lequel ils voulurent intriguer contre l'empereur Frédéric II ; mais celui-ci, déjouant le complot, fit pendre d'une part le prince et ses fils, d'autre part les deux intrigants.

parents qui, des diverses régions de France, avaient vu aussi partir leurs enfants (1) !

Le vieillard, privé de raison, ne rentra dans sa demeure que pour y achever bientôt de vivre, sans avoir retrouvé la conscience de lui-même.

Alors les maïeurs des corporations, qui avaient déjà pris la tutelle de Nichol, prirent aussi celle de la petite fille de maître Guy...

. . . .

Un jour, — quelque douze ou quinze ans plus tard, — maître Éverard, car ainsi s'appelait alors Nichol, regardait tout pensif la gaillarde et active ménagère qui était la mère de ses enfants; et comme celle-ci lui demandait pourquoi il l'examinait de la sorte :

— Que veux-tu? J'ai toujours peine à croire que ce soit bien là cette même petite Anielle que j'ai vue autrefois si frêle, et...

— Et si pleine de rêveuses pensées, acheva la ménagère; regrettes-tu donc qu'elle soit changée?...

— Oh! non.

— Alors pourquoi parles-tu de celle qui n'est plus?...

Et au ton donné à ces paroles, il était facile de comprendre que les souvenirs évoqués par maître Éverard n'étaient pas de ceux qui pouvaient sourire à l'esprit ni au cœur de la jeune mère de famille.

Et lorsque tel ou tel de ceux qui, autrefois, avaient été vendus en Afrique avec elle s'avisaient de lui demander :

— Vous rappelez-vous ceci? Vous souvient-il de cela?

— Non, répondait-elle résolûment.

Et elle rompait l'entretien.

Alors on se disait : « C'est que sans doute il lui est pénible de se rappeler la folie de son grand-père, qui a été pour elle le triste résultat de cette aventure. »

Mais était-ce bien à cette seule folie qu'il lui déplaisait de songer? Ayant tout pesé d'un esprit mûri, n'avait-elle pas compris le vrai rôle de maître Guy?

Et, en ce cas, ne pouvant rien trouver de mieux que l'oubli, elle tâchait d'oublier.

Eugène Muller.

1. Bien des années après, — dit encore le moine Albéric, — il restait encore en Afrique quatre ou cinq cents de ces enfants, devenus des hommes, que Maschemuch, prince d'Alexandrie, renvoya dans leur pays.

ORIGINES DU JOURNALISME FRANÇAIS

LÉGENDE LUTÉCIENNE

I

Par une fraîche et balsamique matinée du mois de mai 1612, les bourgeois de Paris que leurs affaires appelaient hors la porte de Nesle pouvaient voir, appuyé à un arbre, un de ces redoutables écoliers dont l'aspect seul suffisait à leur donner la chair de poule; car, à cette époque encore, les serviteurs de l'Université, vivant sans discipline, souvent sans moyen d'existence et éparpillés sur la rive gauche de la Seine, jouissaient de prérogatives illimitées. Ils étaient la terreur du guet, l'effroi des maris, le désespoir des mères, la panique des hôteliers, et l'autorité royale elle-même n'avait aucun pouvoir sur eux. « Dieu te garde des escholiers! » était devenu un dicton populaire.

Rien cependant, sinon peut-être le préjugé du costume, ne pouvait inspirer de craintes dans l'extérieur du jeune homme que nous mettons en scène. Son noble visage, où rayonnait une malicieuse intelligence, était encadré d'un collier de barbe brune; ses vêtements, contrairement aux habitudes de ses compains, étaient d'une élégante propreté. Il portait toque de velours vert, pourpoint violet recouvert d'un léger manteau à basques échancrées, braies et chausses de soie et bottines de cuir. Une de ses mains jouait avec la garde d'une petite épée pendue à son côté. Il avait les regards tournés vers la porte de Nesle.

— Par saint Cosmes! grommelait-il, m'est avis que la jouvencelle ne viendra pas.

Puis l'on entendait le froissement d'un pied sur le gazon naissant.

Le soleil montait à l'horizon. Des torrents de lumière pompaient les gouttelettes diamantées appendues aux brins d'herbe du *Pré-aux-Clercs* et se baignaient mollement dans les ondes limpides de la Seine. L'impatience de l'écolier touchait à son comble; il allait se retirer, quand une jeune fille déboucha tout à coup d'une poterne percée dans le mur d'enceinte. Cette jeune fille était attifée, suivant la mode d'alors, d'un corset à manches évasées auquel s'adaptait une jupe de laine retenue à la taille par une cordelière de même tissu. Ses mignonnes mains blanches s'échappaient d'un flot de dentelles bouffant autour du poignet. Un chaperon en soie rose tendre ornait sa tête.

Vraiment, il eût été difficile de ne pas adorer cette charmante créature, dont les traits fins et délicats, la figure enfantine et le galbe exquis évoquaient à l'esprit les plus poétiques créations de Raphaël.

Aussi l'irritation du sire écolier se dissipa-t-elle sur-le-champ pour faire place à un sentiment d'intime satisfaction qui éclairait sa physionomie, lorsque la nouvelle venue s'approcha de lui.

— Bien sûr, vous êtes marri contre moi, messire Théophraste, dit-elle; mais, je vous en prie, ne m'en veuillez pas, car ma mère a voulu ouïr messe en notre église paroissiale de Sainte-Geneviève, et il m'a fallu l'accompagner. O sainte Vierge! pardonnez-moi, j'ai commis grand péché, car, durant tout l'office, je songeais moins à lire mon missel qu'au doux ami qui m'attendait.

— Vrai Dieu, répondit l'écolier en souriant, j'imagine, ma mie, que ce péché est tout au plus véniel.

— Fi! le mauvais chrétien, qui ne peut ouvrir la bouche sans blasphémer le saint nom de Notre-Seigneur.

— Si je suis un mécréant, vous serez dévotieuse pour deux, chère Marthe, dit Théophraste.

— Or ça, savez-vous bien que votre conduite, monsieur le docteur, est à grand scandale pour ceux qui vous ont en affection et estime. Depuis tantôt trois ans que vous devriez professer la docte science et étudier aux cours des révérends pères Cordeliers, vous avez eu accoutumance de mener méchante et oiseuse vie d'étudiant, courant taverne et lieux mal famés, vous enivrant à la place Maubert et vous battant au risque de vous faire occire.

En prononçant cette phrase, la tendre bachelette baissa les yeux, et une larme furtive perla au coin de sa paupière.

Théophraste la contemplait avec un air d'attendrissement passionné qui disait assez qu'il comprenait la justesse de ces reproches dictés par l'amour, et qu'il était prêt à promettre de s'amender.

— Marthe, répliqua-t-il, Marthe, ma reine, fleur de mon âme, je vous jure...

— Non, non, beau damoiseau, l'interrompit-elle, non, ne jurez pas. Fausser son serment condamne aux peines éternelles, et je craindrais trop que vous ne pussiez tenir le vôtre.

Sans doute le jeune homme sentit tout ce qu'il y avait de délicat dans cette défense, car sa voix fut d'une douceur indicible alors qu'il prononça ces mots :

— Oh! que vous êtes bonne, Marthe !

— Oui, oui, trop bonne pour un mauvais *capète* comme vous.

Et de la main elle lui appliquait un léger soufflet.

— Mais, poursuivit-elle, offrez-moi donc votre bras, chevalier peu courtois. Promenons-nous : n'avons-nous pas choses sérieuses à deviser ?

Malgré cet avertissement, il fut moins question d'affaires graves dans leur causerie que d'amoureux babil. Nous n'essayerons pas de vous rendre ce langage mimique de deux cœurs qui marchent à l'unisson : ce sont des conversations muettes, éloquentes, que la nature seule sait traduire, de ces longues confidences résumées dans un soupir, de ces félicités extatiques qu'un simple monosyllabe fait éclore, mais qui se flétrissent et perdent leur saveur parfumée sous l'empreinte de la plume.

Longtemps, bien longtemps, nos amants errèrent à travers la pelouse diaprée de fleurs et les vignes bourgeonnantes du *Pré-aux-Clercs :* les heures passent si vite quand on est heureux ! Enfin Marthe rompit le charme.

— Sainte patronne ! il se fait tard, dit-elle en remarquant que le crépuscule commençait à pencher ses ombres azurées. Je vais retourner au logis. Ma bonne mère, dame Jeanne, pourrait prendre inquiétude de si longue absence.

— Déjà ?

— Hélas ! il le faut, ami.

— Ne serez-vous jamais mienne, Marthe ?

— C'est mon souhait le plus cher. Mais vous savez ? mon père est riche, syndic des drapiers, et il n'accordera pas ma main à un clerc dont l'escarcelle est aussi vide que l'était celle de feu Job. Que ne travaillez-vous, mon maître ? Que ne gagnez-vous moult sous d'or et réputation en l'art de la médecine, si vous désirez m'avoir pour votre épousée ?

— De l'argent ! de l'argent ! dit l'écolier. Eh ! pensez-vous, ma mie, que si j'ai liesse et joie de notre amour, c'est à cause des richesses que vous posséderez ? La fortune constitue-t-elle le bonheur ?

— Je ne sais, répondit timidement la jeune fille ; mais j'ai ouï dire à mes parents que, sans écus, le plus beau galant ne valait pas un pois chiche.

Cette naïveté amena un sourire sur les lèvres du jeune écolier.

— Et si je devenais célèbre, si j'acquérais copieuse fortune ?

Marthe secoua sa blonde tête d'un air de doute. Son amant ne la regardait plus. Il était absorbé par une profonde préoccupation.

— Adieu ! lui dit d'un ton mélancolique l'aimable enfant.

— Au revoir ! gente demoiselle, répondit Théophraste sans sortir de sa rêverie.

Au moment où Marthe se retournait pour lui envoyer encore un regard d'amour, le *capète* murmurait avec l'accent d'une conviction vraie :

— Oui, par saint Nicolas ! je serai célèbre, je deviendrai riche !

II

A partir de ce jour, Théophraste cessa de hanter ses compagnons de plaisir pour se livrer à l'étude. La journée, il assistait aux leçons des professeurs de l'Université, rue de la Bûcherie ; la nuit, il travaillait avec une ardeur infatigable à la science d'Hippocrate. Quelques cures savantes le mirent bientôt en relief ; mais sa bourse n'enflait guère, et il avait besoin de tout le courage qu'on puise dans un amour violent pour ne pas succomber au désespoir. Marthe le soutenait au milieu de ces rudes épreuves, et lorsque le découragement amollissait sa résolution, elle savait le relever à l'aide de ce tact infini que la nature a mis dans le cœur des femmes. Deux ans s'étaient écoulés depuis l'entrevue que nous avons esquissée. Un soir, le jeune homme se prit à lire une biographie de Rabelais. Arrivé au passage où l'auteur raconte le motif qui avait poussé son héros à écrire le fameux ouvrage de *Gargantua*, une lueur soudaine resplendit sur le front de Théophraste :

— Sauvé ! s'écria-t-il.

Le lendemain, il recueillait les mille rumeurs de Paris, les rédigeait en un « style plaisant et guilleret, » et, le surlendemain, laissait pour prescription une copie de son œuvre à la plupart de ses patients.

C'était le beau temps des petites maîtresses, des migraines et des vapeurs : le remède du docteur parut aussi spirituel qu'efficace. Non-seulement on lut ses nouvelles, non-seulement on se les arracha, mais on s'ingénia pour être malade afin d'avoir part aux ordonnances quotidiennes de Théophraste. Les dames de la cour le mandèrent à leur ruelle, il fut à la mode, on ne parla que de lui, on ne jura que par lui.

Les grandeurs ne l'éblouirent pas au point de lui

faire oublier Marthe : en 1615, le curé de l'église Sainte-Geneviève bénissait son union avec la fille du syndic des drapiers de Paris, et, en 1631, le cardinal de Richelieu octroyait au sieur Théophraste Renaudot, médecin patenté, commissaire général des pauvres du royaume et maître général des bureaux des adresses, le privilége pour l'établissemen, l'impression et la publication de la *Gazette*.

Telle fut, nous dit-on, l'origine et le nom du premier « journal » qui parut en France.

H.-R. Chevalier.

INDUSTRIE ET BEAUX-ARTS

LES BOURGEOIS DE PONT-ARCY A L'EXPOSITION

Quatre voyageurs, venant de compagnie, sont descendus à l'Hôtel du Louvre où ils avaient fait retenir par le télégraphe deux chambres à deux lits ; ils viennent visiter l'Exposition... Nous allons avoir l'honneur de les présenter à nos lecteurs, mais cette présentation a besoin d'être précédée d'un épilogue.

Depuis de longues années quatre amis nés natifs de Pont-Arcy, gens estimés et cossus, ont l'habitude de se réunir dans un café qui n'est point le café du Théâtre sur la Place aux-fromages. Inutile de le désigner autrement. Ils y viennent tous les soirs que le bon Dieu fait et par quelque temps qu'il fasse, à sept heures précises; et, en bons bourgeois rangés, ils se retirent à dix. Ils ont leur table à eux, leurs patères pour leurs chapeaux, leurs pardessus, leurs cannes, leurs parapluies, le garçon les sert avec considération, la dame de comptoir les accueille par un gracieux sourire et donne toujours un morceau de sucre à Radis, le chien de l'un d'eux. Radis est savant, c'est un lou-lou blanc, il se pose debout, en magistrat, sur le train de derrière et remercie en agitant les pattes. Il a de bonnes mœurs et une propreté sans tache. Ces messieurs sont des clients de première catégorie, ils font honneur à la maison. Ils passent pour être les plus forts joueurs de dominos de toute la province ; ils professent la même horreur pour le double-six, et font les mêmes yeux doux aux blancs. Causeurs et rieurs tant que la partie n'est pas engagée, dès qu'on a tiré à qui posera, ils deviennent graves et silencieux, ils s'isolent dans leur jeu, comptent et combinent sans s'inquiéter de la galerie qui les regarde avec une respectueuse admiration. Après le coup, assez souvent s'élèvent des discussions, Vauban contre Cohorn ; le débat est tantôt profond, tantôt gouailleur ; quelquefois il s'échauffe ; mais il finit toujours bien, ce qui n'arriverait certainement pas s'ils parlaient politique. Cela tient, peut-être, à ce qu'ils connaissent le sujet dont ils traitent.

Ils ne jouent pas, ou pour être plus exact, ils ne jouaient pas très-gros jeu; leur consommation : tasses de café, bocks, quelquefois un fin déjeuner, mais c'était rare.

Maintenant que la collectivité est connue, passons à l'individualité.

1° Pommelet Narcisse. Cinquante ans, très-bien conservé, cheveux grisonnants, figure paisible et douce, le moins bruyant des amis. Esprit crédule, taille au-dessous de la moyenne, un peu voûté. En toute saison, il porte une fleur à sa boutonnière. De temps à autre, il donne de superbes bouquets au comptoir. M. Pommelet est un membre très-estimé de la société d'horticulture; ses travaux sur la Glycine et l'Anémone sont connus. Il possède de belles serres et un magnifique jardin à l'extrémité du faubourg Saint-Nicolas. Il ne s'anime jamais que lorsqu'il parle des Prussiens qui ont fait des mirotons avec ses oignons de tulipe. M. Pommelet est marié, il n'a pas d'enfant; il n'appelle jamais sa femme, qui est encore jolie, que « ma Flore. »

2° Potin de la Potinnière, d'une famille noble, mais ne remontant pas précisément aux Croisades, ancien contrôleur des finances, quarante-cinq ans, encore très-bel homme, soigné, coquet, garçon, mais ayant chez lui une jeune nièce qui a de fort beaux yeux, ce qui fait un peu médire. Portant haut le verbe et la tête, il a une passion, celle du bibelot. Il est connaisseur, il a le flair, la main heureuse. Sa maison renferme une collection où il y a quelques bons tableaux et des pièces curieuses. Il est toujours en quête, les amateurs le consultent. M. Potin de la Potinnière, décoré, porte toujours à sa boutonnière un ruban rouge très-frais et très-large : il est membre de la société d'archéologie du département.

3° M. Seringuet (Fructueux-Amour) est un pharmacien de première classe, il a vendu son officine, mais il s'occupe encore de chimie. Grâce à quelques remèdes de son invention, à son sirop de *Canabis indica*, à son *eau éthérée*, il a fait rapidement fortune. Il n'a que trente-huit ans, il est droit, long, sec, il a le parler prétentieux et savant, il cultive les mots à racine grecque. Marié fort jeune, il possède une fille, Septimanie, grande, à cheveux ardents et plus ardente que sa chevelure, qui le mène haut la main : sa femme n'a aucune influence dans la maison, elle s'est effacée devant sa vigoureuse progéniture. Septimanie est une des élégantes de Pont-Arcy ; elle s'habille à Paris et rêve au bonheur de vivre dans « la capitale ». Pommelet prétend qu'elle aurait besoin d'un fort *tuteur*, Seringuet, d'un *edulcorant ;* pour son père, c'est une merveille ; au demeurant, c'est une de ces fleurs hardies qui portent souvent de vilains fruits. Tout cela n'empêche point Fructueux-Amour Seringuet d'être modeste, instruit ; au jeu, il passe pour le plus fort des quatre amis. Il ramène le domino d'une manière incomparable.

4° Le plus jeune de la bande, Pleinchêne (César-Robuste), est un vigoureux compagnon. Tête animée, grands yeux bleus, naïf et spirituel tout ensemble. Pleinchêne, âgé de trente-deux ans, est sorti de l'Ecole centrale, il dirige des moulins à l'anglaise et une usine pour la fabrication des

instruments aratoires. Il marche sur le chemin d'une grande fortune. Il est marié, bien marié quand il est chez lui,... il rend du reste sa femme très-heureuse, il l'aime, elle l'adore et lui a donné un beau petit garçon pour lequel il rêve déjà l'uniforme de l'École polytechnique. Il est franc, bon enfant, bruyant, c'est lui qui met tout en train. Pleinchêne est le maître de Radis.

Or, un soir au café, ses amis venaient de lire le décret qui fixait l'ouverture de l'Exposition universelle et chacun d'eux en se frottant les mains dit à part soi : « J'irai voir ça ».

Pommelet : Il y aura de si belles fleurs !

Potin de la Potinnière : De si beaux tableaux, des meubles admirables et le reste !...

Seringuet : La chimie va y établir ses prodigieuses découvertes.

Pleinchène : Quelles machines, mes amis, quelles machines ! Je ne vous dis que ça !

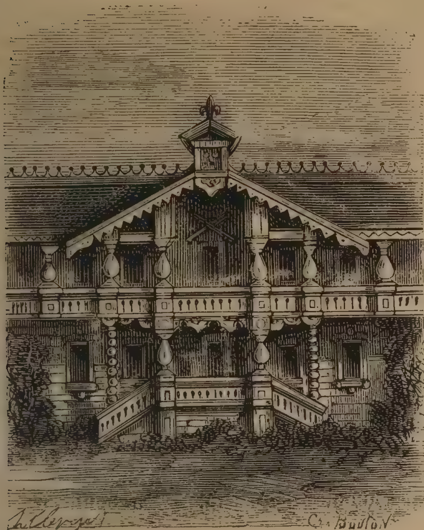
Et comme on aime sincèrement la France à Pont-Arcy, on fit des vœux énergiques pour le succès de la grande et patriotique entreprise. On joua peu et mal ce soir-là. Pour la première fois, Seringuet mit du cinq sur du quatre ; Potin de la Potinnière refusa une fermeture demandée par son partenaire.

— Au diable les dominos ! Nous n'avons pas l'esprit libre ce soir et je parie que nous pensons tous à la même chose ? A l'Exposition.

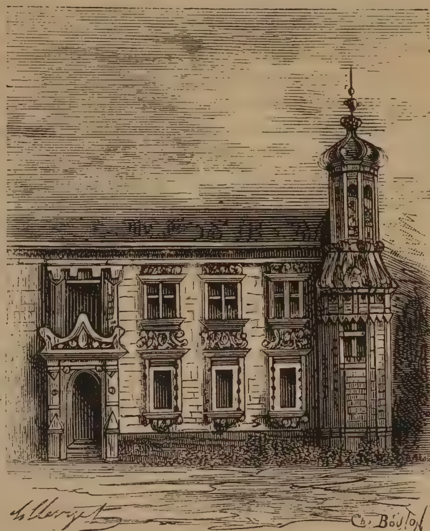
— C'est vrai !

— C'est vrai !

Exposition de 1878.



Russie. — Auberge moscovite.



Espagne. — Maison de la Grecilla.

Dessins de H. Clerget.

— C'est vrai !

Ces trois voix n'en firent qu'une, et les amis déclarèrent, tour à tour, qu'ils étaient résolus à aller à Paris admirer les merveilles de l'intelligence et du travail.

— Sans les femmes ? fit Pleinchêne d'un ton timidement interrogatif.

— Certainement sans les femmes. Et qui veillerait sur mes serres, si ma Flore les quittait.

— Sans les femmes, murmura d'un voix hésitante Fructueux-Amour Seringuet, en voyage c'est si cher et si embarassant les femmes ! Mais ce sera difficile, Septimanie...

— Ah bah ! reprit Pleinchêne, vous promettrez de lui rapporter un chapeau et un châle !

— Messieurs, Messieurs, dit Potin de la Potinnière en faisant la bouche en cœur, vous êtes bien peu galants !... Cependant, à bien regarder les choses, j'opine comme vous ; je laisserai ma nièce à la maison. Si je l'amenais, les députés, mes amis, voudraient la conduire dans les bals du monde officiel, et mes pauvres écus....

— En effet, la dépense sera lourde, fit Pommelet en gémissant.

Les trois amis, frappés par cettre prévoyante pensée, gardèrent un instant le silence.

— Une idée ! une idée ! s'écria tout à coup Pleinchêne, allons à Paris les quatre ensemble. Quelle bonne partie ! hein?

Trois voix répondirent dans un joyeux ensemble : « Accepté ! »

— Autre proposition. A partir de ce jour, nous ferons une cagnotte dans laquelle nous verserons nos gains de jeu... .

— Bravo, Pleinchêne.

— Et comme il faut que tout se fasse en ordre, demain je vous apporterai un projet de règlement que nous signerions tous les quatre. C'est dit?

— C'est dit ! — Et le lendemain l'acte était revêtu des quatre signatures.

Après des considérants d'une nature très-élevée, cet acte stipulait les clauses suivantes :

« Entre les soussignés, etc., etc., il est convenu ce qui suit :

« Ils se tiennent liés et engagés pour aller à Paris, *en garçons*, assister ensemble à l'ouverture de l'Exposition. La dépense générale, transport, nourriture, logement, sera à frais communs et par parts égales. Les amis descendront dans le même hôtel et l'un d'eux sera chargé de la dépense. On vivra bien, mais sans luxe. Les extra resteront à la charge de ceux qui les auront commandés.

« Pour subvenir aux frais, les futurs voyageurs conviennent de mettre dans une cagnotte leurs gains de jeu sans en rien retenir ou distraire. On jouera tous les soirs de sept heures à dix heures. Celui qui manquerait serait tenu de verser 3 fr. La partie sera de 75 cent. La masse ainsi produite sera la bourse de voyage, et on restera à Paris jusqu'à ce qu'elle soit complétement dépensée. Si un des signataires, pour une cause quelconque, ne pouvait se rendre à Paris au jour convenu, sa part serait acquise à la Société. »

Seringuet fit ajouter cette clause mélancolique : « En cas de décès de l'un des contractants, pendant toute la durée du voyage, les survivants, en signe de deuil, seront tenus de porter un crêpe à leur chapeau. »

— Et Radis à la patte, ajouta Pleinchêne riant et caressant son chien.

Tout ceci arrêté en bonne et due forme, nos dominotiers jouèrent comme des enragés, et le vingt-cinq avril 1878, compte fait en présence des écus, dont Potin de la Potinnière était dépositaire, la bourse de voyage se trouvait monter à la somme de 1,871 fr. 75 cent. C'était joli.

Les femmes témoignèrent bien une mauvaise humeur assez vive ; Septemanie rugit un peu ; mais de bonnes promesses, des cadeaux en perspective, calmèrent l'orage. Seulement il fut convenu que les hommes mariés écriraient régulièrement à leurs femmes ; M. de la Potinnière prit le même engagement vis-à-vis de sa nièce, et promit qu'elles recevraient un journal *fidèle* de l'emploi du temps des et des belles choses qu'ils allaient voir.

Les derniers baisers reçus, les dernières recommandations faites, nos quatre voyageurs quittèrent Pont-Arcy et se trouvèrent, en bonne santé, le 29 avril à six heures du soir, au grand hôtel du Louvre, où ils avaient eu soin de faire retenir leur logement. Ils n'y arrivèrent pas sans encombre.

Notre rôle de présentateur est fini ; c'est désormais par les lettres de nos voyageurs que nous connaîtrons leurs sensations, leurs bonnes ou mauvaises aventures ; et, comme ils sont gens d'aptitudes et de connaissances diverses, supérieurs à la condition commune, nos visiteurs, par leurs descriptions variées, humoristiques ou sérieuses, nous apprendront l'impression produite par cette exhibition colossale, qui a attiré le monde entier, et ce qui, dans les produits exposés de toute nature, mérite une admiration plus attentive.

Première lettre, datée du 30 avril au soir.

Ma chère nièce,

Enfin nous voici dans la capitale, devenue le bazar et le caravansérail du monde. Notre voyage s'est bien passé, sauf que Pleinchêne a failli, une ou deux fois, s'empoigner avec deux Impériaux allemands qui se trouvaient dans notre wagon, sauf que parvenus à la gare de Paris, remplie d'arrivants, de bagages, de cris, de tumulte, nous avons été passablement bousculés, et que ce grand soliveau de Seringuet a failli se laisser voler sa malle, que nous avons rattrapée non sans peine. Ce n'est pas non plus sans peine que nous sommes parvenus à trouver un fiacre à quatre places qui nous a portés à l'hôtel du Louvre. Là, nous étions attendus, et nous n'avons eu qu'à décliner nos noms ; aussitôt, des domestiques très-respectueux nous ont conduits aux deux chambres que ma prévoyance avait retenues. La grande cour de l'hôtel regorgeait de voitures de toute espèce, et dans les larges corridors que nous traversions au pas de course circulaient, en bourdonnant toutes les langues, des voyageurs des quatre parties du monde.

« Quelle ruche ! » s'est écrié Pommelet, qui pensait à ses abeilles.

Alors j'ai saisi cette occasion pour lui dire que le bon ton veut que l'on ne s'étonne de rien, et, m'adressant indirectement à tous, je leur ai fait sentir délicatement que par notre tenue et notre décorum nous devions soutenir la réputation de Pont-Arcy.

Nous avons dîné à l'hôtel, dans une splendide salle à manger couverte de peintures, de dorures, de lustres géants. Sur l'immense table autour de laquelle étaient assis Turcs, Persans, Indous, Chinois, Américains, Anglaises en costume de bal et décolletées, l'argenterie et les cristaux scintillaient et s'élevaient des corbeilles de fleurs.

Bonne cuisine, mais qui ne m'a pas fait oublier celle que vous commandez si bien, belle Julie.

Le soir, pas de places au Théâtre-Français, à l'Opéra-Comique, aux Variétés, au Gymnase. Nous nous assîmes devant le café Riche, et nous nous sommes amusés à voir passer et repasser le flot humain montant descendant les boulevards. Des femmes de toutes conditions circulaient, portant des étoffes superbes d'une façon assez effrontée.

« Voyez donc, s'écrie Seringuet d'une voix beaucoup trop haute, on dirait ma fille, ma belle Septimanie.

— Taisez-vous, malheureux, » lui dis-je. Il se tut.

Rentrés à l'hôtel à minuit, le lendemain matin de bonne heure nous sommes partis en voiture pour l'Exposition et nous nous sommes fait descendre sur le quai de Billy. Quel imposant et magnifique spectacle s'offrait à nos yeux charmés ! O Julie ! que n'étiez-vous avec moi pour l'admirer !

A droite de la Seine, le Trocadéro avec son immense palais, ses deux ailes géantes, son dôme accoté de deux légers minarets s'élançant dans le ciel, son avant-corps arrondi, ses colonnades, ses galeries, ses terrasses chargées de statues de marbre et d'or. Du pied du monument jaillit tout un fleuve qui s'épenche, roule en cascades étincelantes et remplit des bassins ; toute la pente du monticule est couverte de jardins, de pelouses, de fleurs, de verdures, de groupes dorés d'édicules construits par les Chinois, les Japonais, les Algériens, les Égyptiens, les Suédois, les Norvégiens, etc., etc., avec le goût, la couleur et l'architecture de leur

pays. Sur toutes ces constructions flottent d'immenses drapeaux aux armes de tous les pays, et, plus haut que tous, s'élève celui de la France sur le faîte du palais lui-même.

Autour des palissades qui enceignent le Trocadéro, la foule se presse, les portes sont assiégées ; mais les concierges sont sans pitié, nous n'avons pas de cartes, nous ne pouvons entrer. J'avais espéré que ma décoration me ferait ouvrir les jardins des Hespérides, vain espoir, et un petit polisson m'entendant parlementer a dit : « Tiens tiens ! s'il ne fallait que du rouge pour entrer, les dindons de ma tante entreraient, » la foule stupide se mit à rire. Je me retirai en lui jetant un regard de pitié.

Nous avons traversé la Seine sur un pont tubulaire, élevé en quelques jours, et nous nous sommes trouvés en face des portes des jardins de l'Exposition, du Champ-de-Mars dont la façade, plus haute que le clocher de Pont-d'Arcy, est surmonté d'une coupole... Prières, argent, n'émeuvent pas les cerbères. Pleinchêne furieux nous dit : « Cela ne se passera pas comme ça ! Allons déjeuner et laissez-moi faire. »

Il nous conduisit chez un marchand de vins où sont entassés des ouvriers, je me récrie, il ne veut pas m'écouter, il nous conquiert une table, nous fait servir un poulet, du bon vin, une friture, mange en double, nous quitte, va, vient, fait signe à Pommelet de le rejoindre, ils trinquent avec les ouvriers et disparaissent. Dix minutes après, les voilà qui reparaissent, Pleinchêne est coiffé d'un bonnet en papier, revêtu d'un vieux pantalon et d'une souquenille en toile à torchons, il tient un pinceau et un pot à colle ; Pommelet a le chef couvert d'un débris de chapeau de paille, sur ses épaules une sale blouse et porte une bêche... « Motus ! fait Pleinchêne, et en route, vous et Seringuet vous êtes les patrons. » Pendant qu'il paye « une tournée », deux tournées de vin blanc à une douzaine d'ouvriers, il m'explique son plan. Nous partons au milieu d'eux, ils causent d'un ton très-animé avec Seringuet et moi, en criant des mots de leur métier, nous arrivons aux barrières... le cœur me battait..., enfoncés les gardiens ! nous sommes dans la place...

J'éprouvai, chère Julie, un véritable saisissement en me traînant au pied de la façade tournée du côté de la Seine, ornée de terres émaillées de Parvillier, surmontée par des statues représentant les principales nations du globe et, au milieu, les deux figures ailées soutenant l'écusson de la République Française, avec cette devise : *Pax*. Cette façade est pavoisée. En entrant sous le péristyle, plus élevé que les voûtes d'une cathédrale, d'un aspect grandiose et sévère, d'où l'œil peut plonger dans les interminables avenues de chaque section, Pommelet, qui avait quitté sa bêche et tenait un peu honteux son chapeau à la main, s'approcha tout ému et me dit : « Que je suis triste de mon ignorance ! Que je vais voir de choses dont je ne comprendrai ni le sens, ni la valeur, dont je ne saurai même pas l'origine. » Je lui répondis par un sourire. Sans l'avouer, j'éprouvai, moi-même, une semblable émotion. Mais, enfin, à nous quatre, nous possédons une certaine somme de connaissances et ce que saura l'un, il l'expliquera aux autres.

Chère Julie, je suis harassé de fatigue, à bientôt les détails par mes lettres et celles des amis, mais je ne veux pas vous quitter sans vous embrasser tendrement et vous dire que je vous regrette.

POTIN DE LA POTINNIÈRE.

Pour copie conforme :
CH. RAYMOND.

(La suite à la prochaine livraison.)

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

M. de Loménie vient de mourir, l'Académie française perd en lui un de ses membres, l'École polytechnique son professeur de littérature. M. de Loménie, fort homme de bien, avait plus de solidité et de conscience que de brillant ; l'imagination ne semble pas avoir été chez lui très-vive ; en tous les cas, il se défendait d'en faire montre dans les travaux autobiographiques qu'il avait entrepris. Mis en possession d'une partie des papiers de Beaumarchais, il a écrit, avec un soin extrême, la vie de ce grand et léger agitateur dont l'existence fut si brillante et si tourmentée. Il a peint, en même temps, les diverses couches sociales qu'il a traversées, depuis la modeste bourgeoisie jusqu'à la famille royale qui l'admit dans une sorte d'intimité familière. L'ouvrage est très-bien fait, rempli de renseignements curieux, écrit avec beaucoup de goût et une grande indépendance d'esprit. M. de Loménie avait la touche juste, une grande sincérité et l'amour de la vérité qu'il poursuivait d'une ardeur obstinée. Il a dit sur Beaumarchais tout ce qui peut être dit, la biographie qu'il a tracée est définitive.

Muni des papiers que la famille adoptive de Mirabeau lui avait confiés, M. de Loménie a passé les dernières années de sa vie à faire pour l'éloquent tribun ce qu'il a fait pour l'auteur de *Figaro*. Ce travail n'a point encore paru ; mais, heureusement, il est terminé et quand il sera publié, nul doute qu'on y trouve cet esprit d'investigation et cette consciencieuse étude qui étaient les qualités dominantes de l'écrivain.

Nous n'avons point eu l'occasion d'entendre M. de Loménie professer, mais nous savons qu'il était très-apprécié et aimé de la savante jeunesse à qui il s'adressait. Pendant le siége, faisant son devoir comme elle, malgré une santé chancelante, le fusil sur l'épaule, il l'accompagna aux remparts. Son âme fut vivement troublée par nos humiliations et nos malheurs, il avait un culte pour la patrie. La mort l'a enlevé à des respects et à des affections justement mérités.

***

Voici l'Académie avec trois fauteuils vacants, ce sont ceux de MM. Thiers, Claude Bernard et de

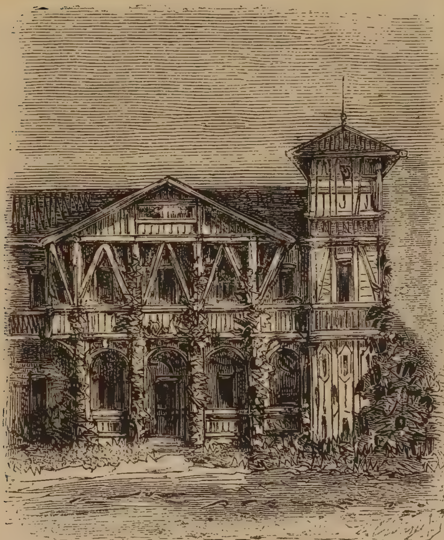
Loménie, et, comme bien l'on pense, les solliciteurs se sont mis en campagne.

Mme Thiers avait vivement désiré voir un ami particulier du grand historien, être appelé à lui succéder et à prononcer son éloge académique, mais les noms qu'elle a mis en avant, particulièrement celui de M. Barthelemy St-Hilaire, semblent avoir été définitivement écartés. On avait cru un instant que M. d'Audiffret-Pasquier se porterait sur les rangs, mais, outre que, depuis son dernier échec, ses chances ne sont pas devenues meilleures, faire l'éloge de M. Thiers lui présenterait quelque difficulté puisque par un hasard du sort — il n'en fait jamais d'autres, — c'est M. Emile Olivier qui doit répondre au nouvel élu. Donc le président du Sénat ne se présentera pas, il ajournera ses espérances.

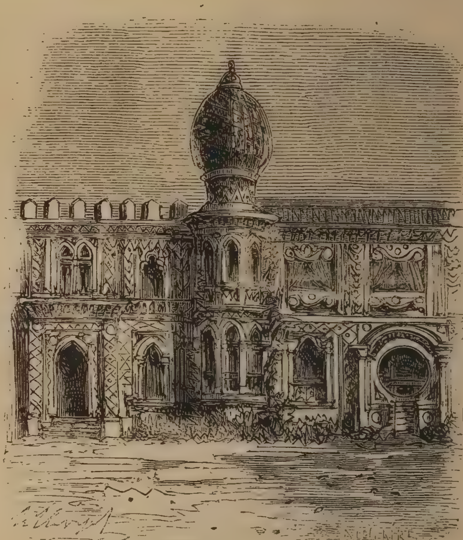
Il paraît que les voix du conclave se porteront sur M. Taine. Le fauteuil de M. Claude Bernard reviendra selon toute probabilité à M. Renan. Si Monseigneur Dupanloup ne s'était pas complétement séparé de l'Académie après le choix qu'elle a fait de M. Littré, il aurait vivement combattu l'élection de l'auteur de *la Vie de Jésus*, mais l'ardent évêque est sous sa tente et il est probable que M. Renan n'aura pas de compétiteur.

Quant au siége de M. de Loménie, MM. Henri Bornier et Henri Martin se le disputeront, l'un appuyé sur son théâtre, l'autre sur son *Histoire de France*, la meilleure que nous ayons. Malgré notre estime pour le talent de l'auteur dramatique, nous estimons supérieurs les titres de l'historien, et, sans rien préjuger, nous pensons que si une troisième candidature ne vient pas à la traverse, c'est sur M. Henri Martin que se porteront les suffrages de l'Académie.

Exposition de 1878.



AUTRICHE. — Pavillon.



PERSE. — Pavillon.

Dessins de H. Clerget.

* * *

Rien de plus curieux que la vue de Paris, on se croirait dans une ville hollandaise ou flamande la veille d'une kermesse. La grande cité se fait belle et propre pour recevoir les hôtes qu'elle attend. Les paveurs sont à l'œuvre, on relève le macadam, les maçons crépissent les constructions nouvelles, les couvreurs sont sur les toits et partout le badigeon règne. Les magasins repeignent leurs devantures, les gaziers établissent de nouveaux conduits. Si vous naviguez au milieu de la chaussée, vous risquez de vous heurter contre des tas de cailloux ou de tomber dans quelque tranchée ; si vous suivez les trottoirs, il y a cent à parier contre un que vous recevrez des éclaboussures d'eau sale et de couleurs, et vous rentrerez chez vous pointillé de blanc, de rouge, de noir, comme un bloc de granit. Jamais je n'ai vu Paris dans un tel accès de curage et de lessivage. Il tient à se montrer dans toute sabeauté.

Décidément il y a de l'entrain, et si le proverbe : « Quand le bâtiment va, tout va » est vrai, le commerce ne doit pas se plaindre. En tous cas, les ouvriers ont du travail plus qu'ils n'en peuvent faire, l'argent roule grand train, et les visiteurs de l'Exposition devront être flattés de la parure que nous nous donnons pour eux. Déjà, du reste, la circulation augmente; les prudentes ménagères font des provisions; les cochers de fiacres prennent leur air narquois et se frottent les mains. Qui disait donc que la France était morte et que l'Europe ne savait plus le chemin de nos boulevards? Les chemins de fer nous arrivent à wagons pleins de voyageurs et de marchandises.

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac

AU DELA DU RHIN

WILHELM DURAND (1)



La bière, composition de E. Morin.

Ainsi parlait Wilhelm en quittant Berlin, « La ville des bonnes mœurs et de l'intelligence » et il n'y avait pas précisément trouvé ce qu'il était venu y chercher. Il avait l'œil fatigué des casques à pointe, des officiers enfouis dans leurs manteaux à collet rouge, et ses oreilles avaient été tellement rebattues du bruit des tambours que, même dans le chemin de fer qui l'emportait lentement à Munich, il croyait

1. Victor Tissot, *Voyage aux pays annexés*, Dentu. — Pour la première partie, *voir* la livraison précédente.

toujours les entendre. Il se répétait aussi tout bas les mots de haine qu'il avait entendu dire, chanter, hurler, contre la France et Rome.

En quittant Paris, sans trop se l'avouer, le pudique Wilhelm avait espéré rencontrer une jeune allemande, belle, rêveuse et poétique comme sa mère. Son rêve secret ne s'était point réalisé et sous les ombrages de l'Unter-Linden il avait vu à cet égard s'effeuiller toutes ses espérances. Nos théâtres ne se recommandent pas précisément par la chasteté, mais il avait été forcé de reconnaître que, si nos ballerines sont court vêtues, à Berlin elles ne le sont pas du tout, et que leur esprit ne fait pas oublier leur nudité.

Wilhelm pensait à tout cela en cinglant vers la Bavière devenu un royaume grâce à l'épée de Napoléon Ier, vers Munich, la ville des Propylées, de la Glyptothèque, de la Pinacothèque, qui a cru en donnant des noms grecs à ses édifices, prendre dans le monde moderne la place occupée dans la société antique par la cité de Phidias et de Périclès. Cette puérile imitation du génie hellénique dans le pays à bière par excellence troublait bien un peu notre naïf jeune homme ; mais il était convaincu que sous les capricieuses dénominations données par un roi à ses constructions, il allait trouver cette bonne poésie, ce pur génie allemand, qu'il poursuivait avec une si croyante ardeur.

Ce fut dans ces sentiments qu'il entra à Munich, de capitale qu'elle était, devenue quelque chose à peu près comme une préfecture de l'empire d'Allemagne.

Si, à Munich, les bâtiments de la nouvelle ville sont grecs, les Munichois ne le sont pas. Aristophane se fut moqué de leur corpulente rondeur. Il est vraiment curieux de voir à quelle tension peut se prêter l'enveloppe humaine. On attribue le développement abdominal du Munichois à l'usage de la bière. Suivant un dicton allemand « le munichois est un *bierfass* (tonneau à bière) quand il se lève et un *fassbier* (un tonneau de bière) quand il se couche. » Les Bavarois sont ronds : figurez-vous des tonneaux ornés de jambes et de bras, leur tête a la forme d'un entonnoir, elle est évasée par le haut. Quant aux bavaroises, par l'ampleur de leurs formes et l'éclat de leur teint, elles rappellent l'opulente beauté des flamandes et des femmes de Rubens. Si la Bavière entière est un temple élevé au blond Gambrinus, Munich en est le sanctuaire, et la Brasserie-Royale, le Sacro-Saint. Les Brasseries de Pschor, des Augustins, des Franciscains, de la Scholastica, du Luberwurst sont toujours remplies : hommes, femmes, enfants de tous les rangs, à toutes les heures, s'y trouvent, mêlés et confondus. Quand la bière manque à Munich ou que l'on veut élever l'impôt dont elle est frappée, il y a des *bierkravral*, des révolutions de bière. La ville de Munich consomme, par an, 28,200,000 litres de bière.

« Il y a plusieurs sortes de bière (1) le *salvatorbier*, le *bockbier*, le *weissbier*, le *winterbier*, qui se débitent à des époques déterminées. Quand l'une ou l'autre de ces bières est prête à être livrée à la consommation, les journaux de Munich l'annoncent solennellement plus d'un mois à l'avance. Un sapin à l'entrée des brasseries indique que l'on est pourvu de bockbier. Le bock est une boisson noire, sirupeuse, épaisse. Deux chopes suffisent pour enivrer un infidèle. Avec le bock on mange du *borkwurzte*, petites sauces de viande de veau très-épicées. Le bock ne se boit qu'au printemps et se sert dans des vases spéciaux au couvercle d'étain orné d'un petit bouc qui se précipite, tête basse, contre un verre de bière. A la Brasserie-Royale on débite le bock dans un vieux hangar, de neuf heures à une heure. On se dispute l'entrée à coups de poing. C'est une véritable fête. Des violoneux ambulants, montés sur des tonneaux, râclent la *bockvalser*. Bientôt hommes et femmes tourbillonnent dans une ronde bachique en poussant le cri consacré l'*Evohé* munichois :

Ha ! Ha ! Ha !
O Jérum Jérum !
Jérum !

Le salvatorbier est le précurseur du bockbier. On sert le Salvator quinze jours avant le bock ; on l'appelle aussi *Zacherloel* (l'huile de Zacherl) ou *Gott Vater Bier* (bière Dieu le père). Quand le couvent qui la brassait fut supprimé, le privilége de faire de la bière de salvator fut octroyé à un brasseur nommé Zacherl. Le bourgmestre de Munich vient en personne et à cheval boire le premier verre de Salvator. Le dernier jour, quelques heures avant qu'on ne livre la dernière chope de salvatorbier, on voit arriver des bandes de musiciens armés de harpes, de violons, de clarinettes, ils jouent la salvatorwalser que les buveurs dansent en hurlant. »

Sous ce régime de boissons, qui ne déplaisait pas trop à Wilhelm, faut-il s'étonner si le ventre des Munichois prend des développements formidables ? Cependant ils ne parviennent pas à remplir la solitude des rues, que sillonnent lentement de rares fiacres. Le Munichois aime peu le mouvement ; il préfère à la promenade le plaisir de la table. Certainement notre voyageur était doué d'un solide appétit, au commencement il fit assez bonne figure devant les pantagruéliques repas qu'on lui servit, mais, au bout de quarante-huit heures, gorgé de volailles, de charcuterie, de pâtisseries, de bière, de Bordeaux, de pseudo-champagne et de café, il dut s'avouer vaincu. Puis, il faut bien l'avouer, en fait de propreté la cuisine bavaroise laisse beaucoup à désirer, et le Munichois non plus que sa compagne n'ont point nos délicatesses. Ils sont restés à peu près tels que les a connus le cardinal Du Perron, qui prétendait distinguer la nationalité d'un étranger dans le verre duquel était tombée une mouche. « L'Italien, disait-il, renvoie le verre, le Français ôte la mouche et boit, l'Allemand avale le verre avec la mouche. »

Ce pays de ripailles causa une grande surprise à Wilhelm : où trouverait-il donc la poésie, les filles sentimentales d'Auguste Lafontaine et la petite fleur bleue des eaux limpides qui fleurit tant sur les lèvres tudesques ? Les Krupp, de leurs roues pesantes, ont écrasé les myosotis. A Munich, les mœurs sont plus que libres, le scandale descend, sans se perdre, des classes les plus riches jusqu'aux plus pauvres. A vrai dire, il n'y a même plus de scan-

(1) Victor Tissot.

dale. La Bavière est de tous les États allemands celui où les naissances illégitimes sont les plus nombreuses.

Et comme Wilhelm, quoique d'une façon discrète, témoignait quelque étonnement : « Ah ! Monsieur, que n'étiez-vous ici aux fêtes d'octobre, lorsqu'on boit les premiers verres de la *Winterbier!* lui répondit son hôte, vous auriez vu Munich dans toute sa beauté. Le roi à la *Brasserie-Royale*, et soixante mille visiteurs. On a bu 900,000 litres de bière pendant chaque jour de la fête, qui en a duré six, mangé par jour 20,000 oies et 200,000 petites saucisses, sans compter le reste. La Bavière, Monsieur, est une terre bénie ! »

Notre voyageur visita les salles de bal le *Colosseum*, le *Westen-Halle*, le *Neue-Welt*, les *Mabilles* et les *Chaumières* du pays. Il y vit des danses échevelées, des exercices gymnastiques, des tableaux vivants, des géants, des chanteuses : la joie et le plaisir brutaux.

Wilhelm fut assez heureux pour pénétrer dans la bourgeoisie ; il la trouva toute différente de la peinture des romanciers. Elle est avant tout laborieuse, mais peu délicate ; la jeune fille y est plus libre que chez nous ; mais, mariée, elle se courbe et obéit à son maître. La femme ne remplit pas en Allemagne le rôle qu'elle joue en France. Toute l'autorité du foyer réside dans le maître, qui, le moins qu'il le peut, vit à la maison. Sauf dans quelques familles universitaires où l'on cause, où, le soir, on fait de la musique, rarement des conversations intimes. Comme l'Américain, mais par un tout autre motif, le Munichois aime la brasserie et l'auberge : il y parle de tout, depuis la philosophie et l'art jusqu'à la politique, il y discute Bismark, ce que l'on n'ose pas en Prusse, sans manquer d'exhaler sa haine contre la France. Quant à Rome, en Bavière, dans les grandes villes, si elle n'est point en odeur de sainteté, dans les campagnes on a gardé pour elle toute la vieille ferveur. De là, un antagonisme violent qui tourne souvent en rixes.

Grâce à une lettre d'introduction, Wilhelm fut reçu par un professeur de l'Université avec cordialité. Invité à passer ses soirées chez lui, il vit la puissante Mme Ritcher et sa fille Marguerite. Oh ! celle-là paraissait une vraie Marguerite : yeux bleus, cheveux blonds frisottant autour d'un front pur, teint d'une fraîcheur virginale, entre des lèvres de rose des petites dents si blanches qu'elles rappelaient la métaphore orientale « des perles dans une grenade ». Marguerite avait tout le charme de la naïveté et de la douceur. Wilhelm, à sa vue, sentit son cœur battre, et il lui sembla qu'il était tout disposé à en devenir amoureux. Mais voilà que beaucoup d'étudiants étant venus, il fut froissé des façons familières avec lesquelles elle les traitait. Elle rappelait à celui-ci une promenade qu'ils avaient faite en tête à tête au clair de lune, à d'autres un petit voyage fait ensemble dans une ville voisine, une matinée passée dans les environs ou une partie au Labyrinthe : Méphistophelès avait-il passé par là ?

On eût beau dire à notre voyageur que telles étaient les mœurs des jeunes filles de Munich, à qui leurs parents laissent une liberté à peu près absolue, Wilhelm pensa que Marguerite oubliait un peu trop le proverbe allemand qui attribue à l'étudiant l'inconstance de ce que nous appelons, en France, l'amour de garnison :

Ein'anders stadtchen
Ein'anders Mœdchen.
Une autre ville,
Un autre amour

Mais, comme on doit le penser, si on a quelque estime pour Wilhelm, tout en s'initiant à la vie munichoise, il n'oubliait ni les établissements publics ni les monuments. Nous savons avec quelle passion assez malheureuse la Bavière a voulu imiter les édifices grecs. Les Propylées sont un monument élevé par le roi Louis pour perpétuer le souvenir de l'affranchissement d'Athènes.

Que peut avoir de commun l'Agora et Munich? Mystère. La Glyptothèque contient des objets d'art sans prix, les fameux marbres d'Égine et le Faune de Praxitèle. Le monument renferme douze salles ; il y a la salle des Égyptiens, des Incunables, des Éginètes, d'Apollon, la Salle bachique, celles des Niobides, des Dieux, des Troyens, des Héros, des Romains. Au centre se trouvent deux grandes salles, elles sont destinées aux fêtes. Cornélius et Overbeck ont orné de leurs peintures la Glyptothèque. Cornélius a essayé de faire revivre les peintres primitifs. Overbeck est violent sans être expressif, lourd sans être fort. En Allemagne, on prétend que ces deux artistes ont renouvelé la peinture. Il n'y paraît guère, et ce n'est assurément point l'école munichoise qui est à la tête du mouvement moderne. Pour Wilhelm, qui se piquait un peu d'être connaisseur, il plaçait Henri Hesse et surtout Kaulbach bien au-dessus de Cornélius et d'Overbeck.

Encore n'est-ce point dans la Pinacothèque située à quelques pas de la Glypotéthèque qu'il faut voir ce maître. Il a couvert l'extérieur du monument de fresques déplorables aussi mal conçues que mal exécutées. On ne croirait jamais que c'est le même artiste qui a peint le beau portrait du roi Louis. L'œuvre capitale de Kaulbach, et elle n'a été connue qu'après sa mort, se trouve dans une série de compositions faites pour le *Déluge universel*. Là « tout est nouveau (1) les types, les cités, la situation. Il n'y a rien de convenu ; il a fait un vrai déluge universel, en exprimant les idées communes à toutes les religions. Les découvertes de la science lui ont permis de rendre à la faune sa physionomie primitive, étrange et sauvage et d'encadrer ses scènes dans le panorama gigantesque des âges préhistoriques. »

Le principal théâtre de Munich, — il n'a rien de bien remarquable, — est le Théâtre-royal ; on y joue l'opéra et le répertoire classique allemand. A côté se trouve le charmant petit Théâtre de la Résidence qui ne s'ouvrait jadis que pour les personnes ayant leurs entrées à la Cour, il était alors consacré aux opéras et aux ballets italiens. Maintenant tout le monde peut y entrer ; on y donne des pièces françaises quelquefois simplement traduites, mais le plus souvent remaniées et mises au goût munichois. A l'*Elyseum-Theatre* on représente les pièces de circonstance, la France et Rome y servent

(1) Victor Tissot.

ordinairement, à égayer les spectateurs et à entretenir les esprits dans la direction qu'il plaît à M. de Bismark de donner aux Bavarois, car si le grand ministre ne règne pas à Munich, du moins il y gouverne. Beaucoup de théâtres de troisième ordre existent encore, mais les cafés chantants leur font une rude concurrence.

Ces lieux de plaisir qui ressemblent à l'*Orpheum* et à la *Villa Calonna* de Berlin plaisent particulièrement aux Munichois. On y mange, on y boit, on y fume. Sur la scène, exhibition de femmes, chants grossiers et licencieux, dans la salle, à côté des chopes et des petites saucisses, rôde sans voile l'amour facile. La Thérésa du *Neue-Welt*, du Nouveau Monde, était à l'époque de Wilhelm, une certaine Amanda qui était loin d'avoir l'esprit et la voix de la Parisienne. Cependant on la couvrait de fleurs et elle exerçait de grands ravages parmi les officiers de la garnison qui venaient la bombarder de leurs bouquets. Le sage Wilhelm ne lui eût pas donné une violette.

En rentrant à son hôtel, il faisait de tristes réflexions. Décidément la corruption de Munich lui semblait plus grande et supérieure à celle de Paris. et, quoiqu'il ne fût pas en commerce familier avec l'historien romain, il songea aux mœurs des anciens germains dont Tacite a célébré la sauvage pureté. Et cependant, comme l'Allemagne s'appelle la nation de l'avenir, il se demandait quel avenir elle prétendait réserver au monde. L'avenir est, en effet, le mot cabalistique que tous les Allemands répètent; ils ont « l'empire de l'avenir » qui doit absorber l'Europe; la « peinture de l'avenir » destinée à faire oublier Florence, Rome et Paris; la « musique de l'avenir » dont Wagner est l'aimable et mélodieux représentant. Ils ont même « l'éducation de l'avenir » car dans toutes les écoles, prenant l'enfant au sortir du berceau, ils le dressent aux futures destinées qu'ils rêvent, ils le tournent à l'orgueil, à la haine, et le préparent à un suprême effort contre les races gallo-latines. Ils lui inspirent toutes les convoitises malsaines non tant de la gloire que des jouissances matérielles. Menace formidable à laquelle la France doit toujours songer.

Une chose qui frappa beaucoup Wilhelm ce fut les enterrements et les cimetières. On semble avoir voulu découronner la mort de sa livide majesté. Immédiatement après le décès, le corps accompagné d'un prêtre est enlevé sans cérémonie et porté à la *Todtenkammer*, à la chambre mortuaire du cimetière. Là, revêtu de ses plus beaux habits, il est placé la face découverte dans un cerceuil. Les parents, les amis viennent le visiter et le couvrir de fleurs. Au bout de quarante-huit heures a lieu devant la famille et l'assistance la levée du corps qui est conduit à la fosse sur laquelle le prêtre dit les dernières prières et le dernier adieu. On explique à Munich la *Todtenkammer* par la garantie qu'elle offre de ne jamais permettre qu'un cadavre soit enfoui avant qu'on ait une certitude absolue que tout principe de vie se soit complétement éteint. On prétend en effet que quelques atroces méprises ont été ainsi évitées.

Les tombes à Munich, n'ont point l'éloquente gravité des nôtres, « elles sont recouvertes (1) de draps de lit, sur lesquels on dresse de véritables autels, avec des vases de fleurs, des rangées de bougies, des images saintes, des reliques, des médailles; on y étale même des bijoux, on y apporte tout ce qui peut écarter des pensées sombres. La Mort est dépouillée de son caractère lugubre; ce n'est pas cette chose épouvantable qu'on ne peut regarder fixement, comme dit La Rochefoucaud; ce n'est pas non plus le squelette ricaneur de la danse macabre faisant « siffler sa faulx et claquer ses os », ou le crâne jauni sur lequel les saints anachorètes méditent au fond de leur grotte. La mort est ici sereine et souriante; on dirait d'une jeune femme sous la couronne et le voile de fiancée. Ainsi chez les Grecs, la Mort ressemblait à l'Amour, au Sommeil, et chez les Romains, elle apparaissait splendidement parée, comme un infatigable et joyeux convive. On buvait à la Mort en même temps qu'à la Vie, à la Jeunesse, à la Beauté. »

L'Université est un bâtiment qui a du caractère, c'est un grand édifice avec les deux ailes d'une architecture mêlée de Florence et de Byzance; il date d'une trentaine d'années. C'est là que le philosophe Schelling appela la jeunesse allemande à suivre ses leçons. Dans le vestibule, sur une table, sont inscrits les noms de tous les étudiants. L'escalier est orné de vitraux aux armes de Munich, de Landshut, d'Ingolstadt, parce qu'avant d'être transportée dans la première de ces villes, l' Université siégea successivement dans les deux dernières. Les salles des cours, les deux *aulas* sont fort belles, la plus spacieuse est décorée d'une statue colossale du roi Louis.

En 1870 comme en 1813, les universités allemandes contribuèrent à agiter le pays et à le soulever contre nous; elles s'armèrent et on peut lire sur une table de marbre le nom de vingt-huit étudiants de Munich qui ont péri dans notre dernière guerre. Wilhelm se lia facilement avec quelques-uns de ceux qui avaient survécu à cette lutte. Très-fiers de leur triomphe, ils ne dissimulent pas la colère qu'ils éprouvent de ce que seule la Prusse en a tiré de la gloire et du profit. Ils n'aiment que médiocrement M. de Bismark, ils sont humiliés de la situation amoindrie de la Bavière, mais ils nous haïssent, et, comme les Berlinois, ils boivent, et boivent beaucoup, à la chute de « l'ennemi héréditaire ».

La Bavière est catholique : dans les campagnes la foi est encore très-vive; sur la question religieuse elles sont en antagonisme complet avec les villes et la politique prussienne. Les deux partis luttent avec acharnement et la victoire appartiendrait sans aucun doute aux catholiques, sans la pression des autorités obéissant à la consigne de Berlin.

Le roi Louis II, le grand ami et l'admirateur passionné, enthousiaste, fou, de Wagner, se montre peu à ses sujets et Wilhelm eût quelque peine à le voir. Il aime à se cacher, quelquefois même il disparaît sans que l'on sache où il est passé. On raconta à notre parisien qu'un beau matin, le ministère de la Bavière se trouva dans un grand embarras. Il s'agissait ou d'une loi à promulguer ou d'une résolution à prendre, nous ne savons, mais enfin la signature du roi était indispensable. On le chercha dans tous ses châteaux, on l'appela par monts et par vaux; silence complet, inquiétude générale.

(1) Victor Tissot.

Enfin, on apprit qu'il était à Paris sous le nom de comte de Berg. Louis II n'aime pas la politique; en revanche il adore la musique de l'avenir. Il fit pour Wagner de telles dépenses que la Bavière se fâcha, il fut contraint un instant de se séparer de lui. Mais plus tard, moins gêné par son peuple, il fit construire pour le maestro le théâtre de Bayruth qui a coûté plus de deux millions.

Louis II est né en 1854, il est grand, blond, taillé en hercule. Il vit à Munich, dans une des ailes du palais royal que les Allemands appellent *Saalbau der Residenz*. Il a fait construire sur la terrasse du Saalbau un appartement décoré dans le genre Louis XV et un jardin féerique où bercé par l'harmonie il respire les parfums des fleurs des plus rares. Dans ce paradis, il y a de tout, même un lac de soixante et dix pieds de long, sur lequel peut voguer une barque. Là, il passe l'hiver; au printemps il habite le château de Berg où se trouve peut-être la plus belle collection de roses du monde entier. Là, nul étranger n'y pénètre, le roi consacre ses jours et ses nuits à la musique.

« Avant son dîner, (1) il fait le tour du lac à cheval, suivi d'un seul écuyer. Il s'arrête quelquefois à l'entrée du village d'Ainerland, chez un pauvre cordonnier. Il boit un verre d'eau, laisse un florin et remonte à cheval. Il est défendu, sous peine d'amende, de s'introduire dans les chemins spécialement réservés au roi. Un jour, Sa Majesté y rencontre un grand gars à la tournure montagnarde, qui s'y promenait sans façon, le roi s'arrête et lui demande qui il est.



L'Isarthor à Munich, dessin de Clerget.

— Je suis de la Suisse, répondit-il, et j'étudie à l'Université de Munich.

— Ah! vous êtes Suisse, fit le roi d'un air bienveillant, vous devez savoir par cœur le *Guillaume Tell* de Schiller.

— Je pourrais vous en citer des actes entiers.

— C'est à merveille! Je suis heureux de cette rencontre. Venez avec moi au château, nous jouerons *Guillaume Tell*.

— Mais, monsieur, le château est au roi...

— Ça ne fait rien. Je suis l'ami le plus intime du roi. Venez... Vous verrez qu'on nous laissera entrer.

— Essayons, monsieur, puisque vous le voulez.

Ils se mirent en marche.

— Vous plaisez-vous à Munich?

1. Victor Tissot.

— Non. La ville est ennuyeuse, et ce qui le prouve, c'est que le roi n'y est jamais.

— Et que dit-on du roi ?

— On dit qu'il est au fond un bon enfant.

Louis II ne put s'empêcher de sourire.

— Vous ne l'avez jamais vu?

— Jamais. Je suis républicain, monsieur... On assure que le roi est très-beau, et que les femmes en sont folles.

— Voulez-vous dîner avec lui?

— Mais, Ah ça ! Est-ce que vous vous moquez de moi ?

— Pas du tout, puisque je vous invite.

— Puisque .. alors... monsieur, ah, pardon... vous êtes peut-être le roi...

— Vous l'avez dit; et vous êtes mon prisonnier.

Ils étaient arrivés au château ; les factionnaires portèrent les armes.

Après le dîner, le roi joua sur son piano l'ouverture de *Guillaume Tell*, puis il se fit déclamer par l'étudiant la tragédie de Schiller.

Le lendemain on recommença. Le roi donna cette fois la réplique.

Au bout du troisième jour, il renvoya son hôte en voiture jusqu'à Munich et lui fit remettre, peu de temps après, une montre en or avec la scène du Grutli gravée sur la boîte. »

Après un séjour plus long que celui qu'il avait fait à Berlin et avoir promené un dernier et mélancolique regard sur la capitale de la Bavière, Wilhelm se dit : « Où donc es-tu, terre allemande, qui charmais tant ma mère? Où est cachée cette simplicité de mœurs et ces virginales amours dont elle me parlait tant ? Poésie aux ailes d'azur, qui la berçait dans des rêves éthérés, où t'es-tu donc envolée ? Héroïnes aux yeux de pervenche et à la chevelure d'or, vous vous montrez certainement belles encore, mais vous êtes devenues bien légères ; vous chantez de singuliers refrains, et vous servez de la bière à pleines chopes. Les saucisses et les oies sont de bonnes choses, je l'avoue, mais vous en mangez un peu trop... Allons, ce n'est point encore à Munich que je trouverai la petite fleur bleue que mon cœur cherche ; partons, et voyons si ailleurs je serai plus heureux. »

A. Surmay.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

RÉCITS HISTORIQUES

LA COURONNE DE SAINT-ÉTIENNE

I

LES MESSAGERS DE JOB

Un jour d'octobre, aux clartés adoucies par les tristesses automnales, pénètre dans une vaste salle égayée de verrières. Les fleurs roses épanouies entre les lacis d'étain, les hauts personnages découpés dans leurs armures ou agenouillés devant des images miraculeuses auxquelles ils présentent la réduction des chapelles qu'ils ont fait construire en leur honneur, les pages rieurs et les fauconniers, l'oiseau de chasse au poing, passent en longue procession sur les fenêtres closes. Les dalles blanches du pavé reproduisant les teintes des verrières y sèment des lueurs rouges ou bleues, semblables aux fleurs d'un parterre. Assise sur une chaire élevée surmontée d'un dais à couronne royale, une jeune femme termine une broderie délicate, destinée sans doute à un berceau. Groupées autour de vastes métiers se pressent les dames du palais et les jeunes filles d'honneur. Les unes travaillent à une tapisserie énorme représentant, sous leur patiente aiguille, des exploits de Sigismond le Grand, père de l'impératrice Elisabeth de Hongrie, femme d'Albert II l'*Illustre*. Les autres tirent patiemment les fils d'une pièce de toile et y ménagent des jours ; la dentelle n'est point encore connue, et la batiste remplace les points savants qu'inventera l'Italie. Non loin du siége de la reine, Hélène Kottauër feuillète un manuscrit enluminé par un moine et que sa souveraine vient de recevoir. Penchée sur les genoux d'Elisabeth, la seconde fille de la reine, qui porte sur sa tête charmante les triples couronnes de Hongrie, de Bohême et d'Autriche, suit du regard les images désignées par Hélène, sa gouvernante. De grands levriers blancs couchés sur des coussins lèvent de temps à autre leur tête fine et paresseuse.

Les dames du palais causent à voix basse, et de temps en temps un frais éclat de rire s'élève du côté des demoiselles d'honneur.

— Barbara, dit la reine en s'adressant à l'une d'elles, prenez une viole et chantez, je vous prie ; j'ai des pressentiments heureux aujourd'hui.... Il me semble que je recevrai de l'armée la nouvelle d'une grande victoire. Mon illustre époux reviendra en Hongrie couvert de lauriers conquis sur les Turcs, et nous suspendrons les étendards du prophète aux voûtes de la basilique d'Albe-Royale... Chantez, Barbara, je viens d'achever la couverture du berceau de l'ange que j'attends, et vous le savez, Mesdames, la vieille Tzigane dont j'ai sauvé la vie, m'a prédit que cet ange serait un fils.

Le demoiselle d'honneur se leva, prit une viole, et tirant des accords légers de son instrument, elle chanta cette jolie chanson hongroise :

Ma bien-aimée est partie, elle m'a délaissé,
Toute ma joie s'en est allée avec elle.

Le Danube s'écoule, il ne montera plus ;
Ma bien-aimée est partie, et ne reviendra jamais.

L'hirondelle émigre, mais elle revient,
Elle revient avec le printemps ;
Mais ma colombe ne reviendra jamais.

— Cette chanson est triste, Barbara.... vous-même paraissez mélancolique aujourd'hui, mon enfant, dit la reine ; passez la viole à Mika de Gratz, ma blonde rieuse.

Mika obéit, improvisa une ritournelle et commença :

Si j'étais un paon
Le paon de l'impératrice,
Si j'étais un paon
Je me lèverais dès l'aurore.

Au moment où Mika achevait la ritournelle, une scène d'un genre bien différent se passait à la porte du palais.

Un messager couvert de poussière venait de s'y arrêter ou plutôt, arrivé près du pont-levis, il était tombé sans voix, sans souffle, et ne gardant plus même la force de répondre aux questions empressées des gardes.

Cet homme portait l'uniforme d'un soldat, et devait avoir à faire des révélations importantes. Les nouvelles de la guerre préoccupaient vivement le pays. On savait que l'empereur Albert, après avoir établi son camp sur la Theiss et le Danube, s'apprêtait à refouler les Turcs dont les progrès effrayaient la chrétienté. Après avoir soumis la Thrace jusqu'au mont Hamas, attaqué les Bosniaques et les Serviens, ils avaient pénétré dans la Valachie et comptaient profiter des troubles suscités par la mort de Sigismond pour s'emparer de la Hongrie. Albert était parti de Bade avec la résolution de débarrasser son royaume des invasions des Musulmans.

Les habitants des pays menacés, prêts à mourir pour la défense de leur territoire, s'étaient groupés autour de lui; on connaissait sa bravoure et nul ne doutait de la victoire.

La présence d'un soldat, venant du camp, était donc de nature à exciter un intérêt passionné.

Au moment où le courrier achevait une coupe d'hydromel, un jeune homme d'élégante tournure parut. Il venait d'apprendre l'arrivée du messager et brûlait d'avoir des nouvelles d'Albert son roi et son cousin.

A la vue du comte Ulric de Gaza, les soldats se reculèrent avec respect; le brillant gentilhomme et le soldat poudreux restèrent seuls.

L'entretien fut court; quand il se termina Ulric était fort pâle.

— Mon Dieu ! fit-il, comment lui apprendre? Il le faut, cependant, il le faut...

Ulric jeta son escarcelle au courrier, puis il monta les marches conduisant à la vaste pièce dans laquelle Elisabeth travaillait avec ses femmes.

A la chanson du « paon » venait de succéder un air de danse qui ravissait la petite princesse, et un éclat de rire de Mika semblait le signal d'une gaieté universelle.

La reine ne leva pas les yeux, elle avait reconnu le pas de son cousin. Mais Hélène Kottauër ayant regardé le comte demeura effrayée de l'expression de son visage.

— Mon cousin, dit Elisabeth, Mika regrette, sans l'avouer, que vous ne lui ayez point appris la ballade du *Franc-Juge*.

— Il s'agit aujourd'hui de guerre, et non point de mystérieuses légendes, répondit le comte de Gaza d'une voix grave.

— Vous m'apportez des nouvelles? demanda vivement Elisabeth.

— Oui, ma cousine.

— Parlez! parlez! l'empereur, mon noble Albert...

— Dieu dispense à son gré les revers et les succès... Une défaite peut être suivie d'une éclatante victoire...

— Voulez-vous dire que les troupes d'Amurath ont battu les Hongrois?

— Semandria est prise, et sa garnison massacrée...

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura l'impératrice en joignant les mains.

Ulric se dirigea vers la petite princesse dont le joli visage se couvrait de larmes.

Hélène pressa l'enfant sur son cœur, puis elle courut la porter dans les bras de l'impératrice.

— Courage! courage! dit la dame d'honneur, Dieu ne permettra pas que notre maître et Seigneur soit humilié par les Infidèles. Celui que les troupes ont appelé l'*Illustre* ne reculera point devant des sectateurs de Mahomet; la croix ne saurait être abattue par le croissant, une revanche éclatante permettra d'oublier la perte de nos soldats et la prise de Semandria...

Ulric de Gaza n'ajouta pas un mot aux encourageantes paroles d'Hélène Kottauër, et ce silence pesait déjà cruellement sur le cœur de la reine, quand, pour la seconde fois, la porte de la salle s'ouvrit sous une main frémissante. Gaspard Schlick parut le seuil.

Gaspard avait donné depuis longtemps des preuves d'un dévouement absolu à la Maison d'Autriche, Albert lui devait la main d'Elisabeth, l'héritage de Sigismond, et la triple couronne dont les Diètes ceignirent son front dans la même année.

L'impératrice l'admettait dans son intimité, et le consultait dans tous les cas graves.

Le premier regard du vieillard fut pour Ulric de Gaza. Ce regard traduisait une si profonde angoisse que le jeune homme tressaillit, en se demandant qu'elle épreuve terrible allait succéder à la honte d'une défaite.

— Je viens apprendre à Votre Majesté l'arrivée d'un courrier... dit le vieux gentilhomme.

— Je sais, comte, je sais... répondit Elisabeth, Dieu nous a refusé la victoire, Amurath l'emporte sur Albert d'Autriche; nous n'avons point seulement à pleurer les soldats tombés sur les champs de bataille, mais les vaillants défenseurs de Semandria...

Gaspard mit un genou en terre, et ajouta d'une voix plus basse :

— Ce sont là les nouvelles du premier messager; retardé malgré lui sur la route, il a été rejoint par un second courrier, et c'est celui-là que je viens d'entendre.

— Ah ! fit la reine, il apporte une missive de mon époux.

— Il est envoyé par le mire qui soigne à Bude Sa Majesté l'empereur Albert.

— Blessé ! Albert a été blessé !

— Mon noble maître est en proie à une maladie dont les ravages s'exercent dans l'armée chrétienne.

L'impératrice se leva.

— Je connais mon devoir, Gaspard : où le mari souffre, est la place de la femme.

— Madame ! Madame ! ajouta le vieillard en portant à ses lèvres la main de l'impératrice, songez à votre situation, aux ménagements que réclame votre état... La vie de l'empereur est dans les mains de Dieu... Remettez-vous en à lui du soin de vous rendre l'époux qui vous est si cher.

— Non ! non ! répondit Élisabeth, je ne saurais attendre patiemment des nouvelles de l'empereur... Je le verrais à toute heure souffrant, agonisant, m'appelant... Sans doute, pour le soigner, je n'ai point l'habileté d'un mire, mais j'ai une affection clairvoyante, un dévouement sans bornes ; il faut que mon époux me trouve à son chevet quand il ouvrira les yeux... Si je reste impuissante à le guérir, je m'agenouillerai près de son lit, et je demanderai un miracle à Dieu...

— Bien, ma fille ! dit une voix grave et solennelle.

Un prélat, en habit de voyage, s'avançait vers Élisabeth d'Autriche et levait lentement les doigts pour la bénir.

L'impératrice fit quelques pas au-devant de l'archevêque de Gran.

Celui-ci prit avec une paternelle autorité la main de l'impératrice, et la conduisit jusqu'au prie-Dieu placé au-dessous d'une statuette de Notre-Dame de Zell.

— Ma fille, lui dit-il, la mère de douleurs eût l'âme transpercée de sept glaives... La part de joie de chacun est mesurée par la sagesse éternelle... Le Seigneur vous avait donné un mari, le Seigneur...

— N'achevez pas ! mon père, n'achevez pas ! dit l'impératrice en se renversant sur le prie-Dieu.

Elle ne regardait plus l'image de Notre-Dame de Zell ; complétement tournée en face du prélat, elle fixait sur lui des yeux dans lesquels se lisaient une terreur profonde, une angoisse indicible.

— Vous savez, reprit le vieil archevêque, si j'aimais paternellement l'illustre Albert... vous savez si mon cœur s'est réjoui du spectacle de votre tendresse... Deux filles, gages d'une union bénie, resserraient entre vous une chaîne vivante, et vous portez dans votre sein le gage d'une espérance plus glorieuse encore... Au nom de l'ange qui viendra, soumettez-vous à la douleur qui vous frappe, et tout en pleurant l'époux, songez à l'enfant béni, héritier de sa couronne.

— Non ! non ! dit Élisabeth, cela n'est pas ! cela ne peut pas être... Albert mort ! Albert...

— Albert est remonté dans le sein de Dieu, dit gravement l'archevêque.

— Vous avez prononcé mon arrêt, mon père, si cette nouvelle terrible est exacte, et vous ne vous feriez point l'écho d'un bruit sans consistance, je ne survivrai pas à mon mari...

— Vous le pleurerez, dit l'archevêque, et vous vivrez ! Vous vivrez pour Marie, pour Élisabeth, dont vous ferez les imitatrices de la chère sainte dont elles portent le nom ; vous vivrez pour la prospérité de tous, vous vivrez pour nous donner un roi...

Un long sanglot souleva la poitrine de la reine :

— Mort ! répéta-t-elle, mort !

Son corps s'affaissa ; elle cacha sa tête dans ses mains et s'abandonna à l'excès d'une douleur que rien ne semblait pouvoir consoler.

Ce fut pendant un moment un orage de larmes, de soupirs entre-coupés, de sanglots, une de ces angoisses sans nom durant lesquelles il semble que tout notre être doive se dissoudre, une douleur au-dessus de toute douleur.

Dans la grande salle, à la stupeur du premier moment succéda l'expression poignante du regret. Ces nobles dames, ces jeunes demoiselles qui, il y a une heure, chantaient des chansons magyares, agenouillées sur les dalles et le front courbé sur leurs métiers, laissaient rouler de grosses larmes sur leurs joues.

Hélène Kottauër, cachant dans son sein la tête bouclée de la jeune princesse, lui parlait du ciel au lieu de lui montrer un cercueil. Puis, quand elle crut qu'il fallait tenter à tout prix d'arracher la reine à son désespoir, elle se leva, prit l'enfant dans ses bras ; puis, la portant à côté d'Élisabeth, elle noua les bras caressants de la petite princesse au cou de la reine, et des lèvres de la mignonne créature jaillit ce nom, qui remuera toujours le cœur de la femme :

— Mère ! mère !

D'un brusque mouvement, la veuve attira l'orpheline.

— Pauvre enfant ! murmura-t-elle, pauvre enfant !

Cette étreinte, les caresses de la princesse, soulagèrent Élisabeth ; elle garda sa fille serrée sur son cœur, puis elle reprit, comme si elle avait assez de courage pour entendre la confidence terrible que l'archevêque n'avait point achevée :

— Mon noble Albert est mort au milieu de ses braves, il est tombé dans la bataille, écrasé sous le nombre ?...

— L'empereur a rendu son âme à Dieu dans mon diocèse, à Bude...

— Mais alors, il a succombé...

— A une maladie aussi grave que subite...

— Je comprends, murmura l'impératrice, oh ! je comprends... Comme son père expira pendant qu'il mettait le siége devant Zuaün, Albert est mort à Bude... le poison, n'est-il pas vrai, mon père? ce poison des Orientaux qui ne pardonne jamais...

— Le mire qui lui donna ses soins accuse un émissaire des Turcs de lui avoir fait prendre un breuvage mortel... Albert lui-même, à l'heure où il allait rendre à Dieu sa belle âme, le 17 octobre, en l'an de grâce 1439, se croyait victime d'un complot. Mais, bien que le crime ait eu raison de cette noble vie, ses soldats se souviendront toujours de la bravoure qu'il déploya dans la bataille.

— Albert était un héros, mon père ; un guerrier sans peur dans les combats, un prince sans reproche devant Dieu... Je ne suis pas seule à l'avoir connu, apprécié, aimé... Tous ceux qui l'approchèrent l'ont béni... Ses fidèles serviteurs sont restés fidèles à sa gloire comme à ses revers. Il chérissait la justice et la rendait à tous...

— Avec quel zèle il soutenait les intérêts de la religion, ajouta l'archevêque. Quand Jean Huss l'hérésiarque sema le désordre et le schisme dans l'Église, Albert signala sa foi, et l'Église menacée lui dut un éclatant triomphe.

— Je me souviens ! je me souviens, mon père ! et les vaillants qui le servirent se souviennent aussi.

Une sorte d'exaltation avait un moment suspendu

les larmes de la reine, tandis qu'elle rappelait les qualités éminentes de son époux, mais ce courage s'abîma subitement dans le sentiment de la perte qu'elle avait faite, et, de nouveau, dressant vers le ciel ses mains tremblantes :

— Seigneur, dit-elle, je voudrais me résigner au coup qui me frappe ; mais je ne peux pas ! je ne peux pas !

II

LES LARMES DE LA VEUVE.

Depuis le jour fatal où s'étaient succédé chez elle les sinistres messagers, la reine n'avait cessé de répandre des larmes. Après avoir conduit à Albe-



La fatale nouvelle, dessin de F. Lix.

Royale le deuil fastueux de l'empereur, elle s'enferma au château d'Ofen avec quelques-unes de ses femmes, et passa dans la prière et les pleurs les jours qui suivirent son arrivée. La visite de prélats éminents rappelait son âme à la résignation chrétienne, les entretiens avec le comte de Cilly, Ulric de Gaza et le vieux Gaspard apportaient seuls un soulagement à son désespoir. Avec eux il lui était possible de s'entretenir de celui qu'elle pleurait, et de parler des destinées de l'enfant qu'elle devait mettre au monde.

Depuis quelque temps elle remarquait dans l'esprit de son cousin de Gaza une préoccupation visible. Plus d'une fois elle surprit les yeux du noble Gaspard Schlick fixés sur elle avec une commisération profonde. Dans ses discours il lui parlait moins de l'épreuve passée que des dangers à venir. On eût dit qu'il s'efforçait d'écarter de la pensée de la veuve le souvenir de l'époux, afin de tourner ses préoccupations et sa tendresse vers l'héritier de cette couronne de Saint-Étienne qui était à la fois l'espoir de la veuve et celui de la nation.

Ces premiers symptômes d'inquiétude de la part de ceux qu'elle savait si profondément dévoués, furent bientôt suivis de nouvelles causes d'alarmes. La duchesse de Silistrie et Hélène Kottauër parlèrent plus d'une fois à la reine des réunions des Magnats de Hongrie, et des efforts de la cour allemande pour diviser entre eux les Hongrois et les Bohêmes.

La duchesse mettait dans ses paroles une réserve prudente, une sorte de diplomatie craintive apprise à l'école de son mari ; elle redoutait d'ajouter au fardeau de sa noble maîtresse ; sans force pour

avouer dans quelle situation grave celle-ci ne tarderait point à se trouver, elle se contentait de semer de vagues soupçons dans l'esprit de l'impératrice, et d'ajouter par cela même une douleur renaissante aux douleurs passées.

Hélène Kottauër, nature plus impressionnable et plus ardente, se sentait oppressée par le secret pesant sur son cœur. Ecrasée par la douleur ou perdue dans la prière, la reine refusait de recevoir les plus fidèles de ses amis; nul, excepté le comte de Cilly, et Ulric de Gaza, ne franchissait le seuil du palais d'Ofen. Tandis qu'Albe-Royale couvrait de son ombre sainte les restes du monarque, le vieux château paraîssait destiné à servir de tombeau à la veuve d'Albert II.

Cependant, après avoir lutté contre une tentation chaque jour renaissante, Hélène résolut de parler à la reine, et de lui réveler ce que le prélat de Gran ne trouvait pas même la force de lui apprendre.

Un matin, Hélène qui, d'ordinaire, ne pénétrait jamais dans l'oratoire de la reine, en souleva l'épaisse tapisserie, puis tombant sur les genoux, elle dit à Élisabeth en lui montrant une Vierge douloureuse :

— Regardez-la bien, ma noble maîtresse; elle garde sept glaives dans son cœur saignant, vous n'avez pas encore assez souffert.

— Hélène! Hélène! dit l'impératrice en serrant la jeune fille contre sa poitrine avec un sentiment de tendresse mêlée de frayeur; Hélène, que veux-tu m'apprendre?

— Ce que personne n'ose vous dire, et ce qu'il faut que vous sachiez pour vous défendre.

— On me menace donc!

— Oui, ma noble et bien-aimée maîtresse, on vous menace dans ce qui vous rend doublement chère et sacrée aux yeux de ceux qui vous aiment... On prétend assigner un terme à votre douleur, vous obliger à cacher vos larmes sous un sourire, et remplacer votre voile de veuve par le voile des épousées...

— On dit cela, Hélène? On le complote, ce forfait? Tant d'audace se mêle à tant d'indignité de la part de mes Magyars. Dans toute autre bouche que dans la tienne, ces paroles me sembleraient mensongères, mais je te connais, tu es fidèle et vaillante! Ce n'est pas à la reine que tu es attachée, tu aimes Élisabeth...

— Oui, je vous aime, madame, et pour vous il n'est point de sacrifice que je ne sois prête à accomplir.

— Je le sais; le comte de Bude a demandé ta main...

— Cela est vrai, madame; mais qui vous a dit...

— La duchesse de Silistrie, que le comte de Bude a mise dans ses intérêts. Tu as refusé une union enviable, tu as repoussé un amour sincère pour te vouer à ta reine malheureuse, et peut-être trahie... Oh! cela est bien, mon Hélène! et Dieu qui ne laisse aucun dévouement sans reconnaissance te tiendra compte de celui-là... Parle donc, je puis supporter une nouvelle blessure... Il me semble encore avoir mal compris, tu m'as parlé de larmes essuyées, de secondes noces, je crois...

— Oui, madame, oui! Ni le comte de Cilly votre parent, ni votre noble cousin de Gaza n'osent vous entretenir des intrigues fomentées autour de vous... Si tout le monde garde le silence, le complot en éclatant vous laissera désarmée; vous devez tout savoir pour vous bien défendre... A cette heure ce serait mal vous aimer que de dissimuler avec vous.

— Ah! fit la reine, je souffrirais moins, je crois, d'apprendre que des assassins en veulent à ma vie... Me marier, moi! quand les portes d'Albe-Royale sont à peine fermées, prendre un époux nouveau quand mon cœur saigne de la perte d'Albert... Ce ne serait pas seulement une lâcheté, mais un sacrilége... Qu'ils viennent ceux qui osent compter les larmes de la veuve, et tentent de l'arracher à son deuil, j'en jure par la Vierge de Zell, ils n'oseront pas affronter le spectacle de ma douleur...

— Ils l'oseront, madame, dit Hélène, et tandis qu'ils vous imposeront cette torture, ils jureront que leur mobile est honorable, et qu'ils ont seulement en vue le bien de l'État.

— Peut-être ont-ils même choisi leur nouveau maître, le second époux qu'ils prétendent m'imposer.

— Ils l'ont fait, madame.

— Tu sais son nom?

— Deux partis différents opposent deux candidats : l'Allemagne veut que le futur empereur d'Autriche soit un Allemand... les Hongrois souhaitent que vous acceptiez la main de Ladislas, roi de Pologne.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria la reine, je croyais n'avoir plus qu'à pleurer et attendre, il faut agir et combattre. Que veulent-ils tous ces seigneurs orgueilleux qui espèrent opprimer la fille de Sigismond? N'ai-je pas accepté ce que les grands conseils ont réglé après la mort d'Albert? Je possédais trois couronnes, dont deux sont électives, l'autre héréditaire et forme par cette raison un fief masculin. Il a été décidé que si je mettais un fils au monde, il hériterait de l'Autriche sous la régence de Frédéric de Styrie, et que si Dieu me donnait une fille, l'Autriche passerait aux mains de Frédéric et des autres princes de sa maison... J'ai acquiescé à tout. Je me suis vu enlever par avance la tutelle de mon enfant; j'ai accepté de subir une régence, et je me consolais en songeant que la tendresse de ce petit ange me tiendrait lieu des rêves ambitieux auxquels j'ai pour toujours dit adieu... Mais si cela ne suffit pas, Hélène! si à mes concessions on veut que j'ajoute de deshonorants sacrifices, je me retrouverai avec mon énergie, ma fierté, et la fille de Sigismond prouvera bien que le sang de son père n'a pas dégénéré dans ses veines.

— C'est ainsi que je voulais vous voir, dit Hélène. Prévenue du danger, armée pour la lutte, vous vaincrez des ennemis qui prétendent vous servir malgré vous.

— Merci, merci, dit la reine, sans toi j'aurais été frappée à l'improviste; la stupeur causée par une proposition dans laquelle je trouve une offense m'eût sans doute enlevé une part de mon énergie, je la recouvre tout entière aujourd'hui; si la lutte commence entre moi et les magyars, Hélène, je lutterai!

La reine s'était levée, debout, frémissante et le bras étendu vers la statue de la Vierge, elle semblait la prendre à témoin d'une résolution immuable. Ce fut ainsi que l'aperçut la duchesse de Silistrie qui

la cherchait vainement dans ses appartements pour lui apprendre que Gaspard de Schlitz, le comte de Cilly et Ulrich de Gaza demandaient à la voir. Un regard de la reine prouva qu'elle comprenait que l'heure du danger était venue.

— Ne crains rien, dit-elle à Hélène, je serai forte!

Et, s'appuyant sur l'épaule de la jeune fille, elle quitta son retrait et gagna à pas lents la grande salle dans laquelle l'attendaient les trois gentilshommes dont le dévouement lui paraissait à toute épreuve.

Tous trois semblaient accablés de tristesse. Ils s'inclinèrent devant la veuve d'Albert avec un respect mêlé de compassion, puis le vieux Gaspard prit la parole :

— La noble fille de Sigismond, la veuve de mon roi, ne peut douter de mon courage à la défendre, et je réponds de l'épée et du vouloir de ces vaillants comme de ma propre épée! Que ma souveraine me pardonne si je prononce des paroles qui retentiront douloureusement dans son cœur... Il faut parler sous peine de trahison. Le comte de Cilly et Ulric de Gaza mirent un genou en terre.

— Madame, reprit Gaspard de Schlitz, les députés de Bohême ont solennellement juré d'attendre votre délivrance pour prendre une résolution capable de déranger la politique de vos États, mais les magyars, après avoir prêté le même serment, semblent l'oublier ou se parjurer... La Hongrie, même en acceptant « votre glorieuse espérance » de donner le jour à un fils, s'effraie à la pensée d'une longue minorité, et vous supplie...

— N'allez pas plus loin, Gaspard, dit la reine d'une voix vibrante, je comprends ce qu'il en coûte à votre fidélité de me transmettre les avis, les conseils, les ordres de ceux qui, pour moi, sont désormais des traîtres et des rebelles... Mon veuvage pèse à la Hongrie! Elle a peur des larmes d'une femme! Elle prétend avilir par de secondes noces la fille de Sigismond... Répondez aux magyars que, placée entre une tombe et un berceau, je veille sur le berceau et je pleure sur la tombe... Dites-leur que je mourrai avant d'accepter un second anneau de mariage, et rappelez-vous, Gaspard, et vous, mes cousins, que le plus grand effet de ma confiance en vous est de vous croire toujours mes amis et les défenseurs de mes droits.

— Vous avez raison, madame, reprit Ulric de Gaza en relevant la tête et en posant la main sur son épée à poignée d'or ciselé, le danger nous trouvera prêts, et si vous nous ordonnez de mourir pour votre service, nous mourrons sans regret.

— Mourir! s'écria la reine, la Hongrie est-elle déjà révoltée?

— Le soulèvement grandit de jour en jour. Ladislas de Pologne convoite votre main et vos États. Pour se créer un parti puissant, il a répété bien haut qu'ayant reçu des Turcs des offres brillantes, s'il les soutenait durant une nouvelle guerre, il a repoussé les propositions du fils de Mahomet pour demeurer fidèle à sa foi et protéger la Hongrie. Une politique adroite, des présents nombreux, des promesses de fiefs ont gagné une partie de votre noblesse. Sans vous consulter, quelques-uns des magyars se sont entendus avec lui; d'avance ils ont répondu de votre acquiescement à sa demande en mariage, et un traité secret a été signé entre Ladislas et eux. Quel que soit le sexe de l'enfant qui doit naître, la couronne de Hongrie doit devenir la proie du roi de Pologne.

— Cela est horrible, horrible et insensé, Gaspard! A l'heure où j'ai l'âme brisée et le cœur noyé de larmes, on prétend m'imposer un maître, un époux, ah! plutôt que de consentir à une union sacrilége et maudite, je m'enfuirais de mes États, et comme cette chère sainte Élisabeth, je subirais la faim, le froid, l'insulte de mon peuple... Mais non, mon peuple me respecterait dans mon dévouement... Ce peuple sait que je l'aime, il tient à la fille de ses maîtres... La mort, mille fois la mort, plutôt que d'épouser Ladislas!

— Vous n'avez pas le droit de mourir, répondit de Cilly.

— Vous ne pouvez quitter vos États, ajouta Gaspard de Schlitz.

— Il faut lutter, fit Ulric de Gaza d'une voix résolue.

— Que faire? demanda Élisabeth, je m'abandonne à vous.

— Quittez Ofen qui ne serait point pour vous un assez sûr asile, enfermez-vous dans la citadelle de Plintenbourg, où vous grouperez votre noblesse fidèle en attendant la naissance de votre enfant.

— Vous avez raison, répondit la reine, je suis prête à m'éloigner dès ce soir.

— Nous partirons avec vous, ajouta le comte de Gaza.

La résolution d'Élisabeth fut rapide; elle tendit à ses défenseurs une main sur laquelle ils posèrent leurs lèvres, puis elle leur dit d'une voix redevenue presque calme :

— Je vous attendrai.

Quand elle rentra dans la salle où se trouvait Hélène Kottauër, la reine embrassa la jeune fille :

— Je n'ai plus le droit de pleurer, dit-elle, il faut agir.

— Que dois-je faire, madame?

— Prépare tout pour un départ immédiat, nous allons à Plintenbourg.

— A Plintenbourg, répéta Hélène.

— C'est dans la chapelle de cette forteresse gardée par Dieu et par le Danube que l'on conserve la couronne des rois de Hongrie, et je dois veiller sur l'héritage du fils d'Albert.

III

LA COURONNE ANGÉLIQUE

Plintenbourg, dont le nom signifie *Château élevé* et qui est connu davantage sous le nom de Wissgrad, s'élève sur une roche gigantesque baignée par les flots du Danube. Sa position répond au lieu que l'*itinéraire* d'Antonin appelle *felicis locus*. Cette forteresse se trouve à 8 lieues de Bude, et 5 lieues seulement la séparent de Gran. Elle domine la rive droite du fleuve, tandis que Gran, capitale du Comtat de ce nom se trouve à l'affluent du Gran et du Danube. Rivières et fleuves forment une ceinture à ces châteaux imprenables, ajoutant à la splendeur d'un paysage aussi varié que grandiose, et dont les Karpattes forment le fond.

Elisabeth arriva le soir à Plintenbourg. Une suite nombreuse de seigneurs hongrois l'accompagnait. Les défenseurs et les serviteurs du château accueillirent avec joie et respect la veuve d'Albert II. Lasse d'une longue route, l'esprit troublé par la crainte, la reine éprouvait un grand besoin de repos; cependant elle ne put supporter l'idée de se livrer au sommeil avant d'avoir entre les mains la couronne qu'elle venait surveiller et défendre.

Cette couronne, donnée par le pape Sylvestre à saint Étienne de Hongrie, dont l'Église vénère la mémoire, n'était pas seulement l'héritage du roi de Hongrie : on la considérait encore comme le palladium de la patrie. Si légitime qu'eût été la naissance d'un descendant d'Étienne, les Magyars l'auraient impitoyablement repoussé s'il n'avait eu le diadème sacré. La disparition de cette couronne eût été regardée comme une calamité publique. Elisabeth agissait donc avec autant de courage que de prévoyance, en suppliant ses amis de la mettre sans retard en possession de la *Couronne angélique*.

Les grands du royaume, chargés de veiller sur ce dépôt, l'enfermaient aussitôt la mort du roi dans la partie la plus inaccessible du château de Plintenbourg. Une chapelle environnée de fortes murailles contenait la châsse merveilleuse servant d'écrin à ce trésor. Tandis que l'on procédait à l'élection du nouveau souverain, les portes de cette chapelle soigneusement murées restaient sous la surveillance de gardes ayant fait serment de ne la remettre qu'à l'élu de la nation.

Suivie du comte de Cilly, d'Ulric de Gaza, de Gaspard et d'un groupe de Magnats, Élisabeth pénétra dans la chapelle dont les portes en s'ouvrant laissèrent pendre les bandes de tôle et les scels de cire qui les retenaient. Après avoir prié devant l'autel, la reine désigna la châsse du doigt, et Gaspard brisa également les scels couvrant la serrure.

Alors Ulric prit la sainte couronne, et mettant un genou en terre, il la présenta à la reine.

C'était véritablement une merveille que ce diadème, de forme sphérique, surmonté d'une croix. Des lames triangulaires l'entouraient à sa base, quatre bandes transversales le coupaient en autant de parties égales, et ces divers ornements portaient les effigies de Jésus-Christ, de la Vierge et des Apôtres. De chaque côté de la couronne tombaient des chaînes d'or auxquelles étaient suspendues des pierres précieuses. On affirmait que la plus grande partie de ce travail admirable était due à l'industrie des hommes, mais que l'agrafe en avait été faite par les anges. Elle devait à cette croyance le nom de *Couronne angélique*.

Quand le vieux Gaspard, le comte de Gaza et Cilly eurent mis Élisabeth en possession de son trésor, celle-ci se regarda comme certaine de voir régner l'enfant dont la pensée seule apportait une consolation à sa douleur.

La reine, tenant la couronne cachée sous son voile, regagna l'appartement qu'elle occupait à Plintenbourg, puis, vidant un coffret à pierreries, elle y plaça la couronne de Saint-Étienne.

— Hélène, dit Élisabeth, à la gouvernante de sa fille, je veux voir jour et nuit ce précieux trésor. Mets la cassette sur ce coussin de velours, de mon lit je l'apercevrai et je pourrai l'atteindre. Hélène Kottauër obéit, et sur la table placée à son chevet fut placée la cassette, entre une lampe destinée au service, et un lourd flambeau d'argent dans lequel brûlait un cierge de cire jaune, insigne de souveraineté auquel seules les princesses avaient droit.

Après avoir présidé au coucher de la reine, Hélène Kottauër amena dans la chambre voisine la petite princesse Élisabeth et l'endormit, grâce au récit d'une naïve légende.

Dans l'appartement de la reine restèrent Barbara, fille d'un noble Hongrois, et les deux sœurs Mika et Chika Ironacherin qui ne tardèrent pas à tomber dans un profond sommeil.

Hélène elle-même, Hélène qui avait présidé aux arrangements intérieurs du palais succomba bientôt à la fatigue. Sa voix s'éteignit dans la prière, et les anges recueillirent sa dernière invocation avec le souffle léger de la princesse orpheline.

Dans le cabinet d'Hélène, la lampe était éteinte; nul bruit ne se faisait entendre à la citadelle. Le veilleur lui-même respectait le repos de la veuve d'Albert II; seul, le Danube élevait son gémissement dans l'ombre et semblait se lamenter avec les âmes soucieuses des habitants de Plintenbourg.

Tout à coup Hélène s'éveilla en sursaut, et porta les mains à sa poitrine, elle se sentait oppressée, l'air manquait à sa gorge. Une chaleur étrange, suffocante parvint jusqu'à elle; en même temps une clarté vive passa devant ses yeux effrayés, et Hélène bondissant sur ses pieds, à peine enveloppée dans ses vêtements de nuit courut à la chambre de sa maîtresse.

Cette chambre s'éclairait des lueurs rouges de l'incendie.

Dans le trouble d'un rêve, Élisabeth avait par un mouvement inconscient renversé la table, le flambeau et la torche de cire. Le feu avait pris rapidement au coussin sur lequel reposait la cassette renfermant la couronne angélique, et le bois attaqué à son tour commença à flamber. Une courtine du lit fut atteinte, et la reine se trouvait déjà environnée de flammes, quand Hélène Kottauër pénétra dans la chambre royale. Sans jeter un cri, avec cette décision prompte qui était une de ses qualités, la jeune fille éteignit le flambeau, jeta le coussin à terre, marcha dessus sans songer qu'elle pouvait se brûler d'une façon cruelle, tira la couronne de la cassette, arracha les courtines du lit, ouvrit les fenêtres pour donner passage à la fumée, puis revenant s'agenouiller sur la marche du lit, elle dit à la reine qui, subitement arrachée du sommeil, la considérait avec effroi :

— Le danger est passé, ma noble maîtresse.

Barbara et les deux blondes Ironacherin s'éveillèrent à leur tour et se mirent à trembler à la pensée du péril conjuré par le sang-froid de Hélène Kottauër. Celle-ci enlevant dans ses bras la petite princesse l'apporta dans le lit de sa mère. Personne ne songea plus au sommeil, et la fatigue de cette veille ajouta beaucoup à la faiblesse de la reine.

Gaspard, le comte de Cilly et Ulric de Gaza se présentèrent au petit lever ; la reine les reçut dans son lit, et son pâle visage ressemblait à celui d'une morte, tant il se détachait à peine sur les fins draps de toile de sa couche.

En apprenant l'accident de la nuit, les gentilshommes émirent l'avis que la reine, malgré son légitime désir de conserver la couronne de Hongrie, devait permettre qu'on la remît à sa place ordinaire.

Elisabeth y consentit, et tirant son sceau de sa poitrine, elle le remit à Ulric de Gaza.

— Faites au mieux pour mon bien et celui de mon fils, dit-elle, vous avez raison et je me fie à vous. Replacez la couronne dans sa châsse, rétablissez les scels, murez de nouveau la porte de la chapelle, et veillez sur l'héritage de l'enfant attendu.

Avec une promptitude qui prouvait assez leur inquiétude, Cilly, Gaspard et Ulric se rendirent à la chapelle, en même temps que le comte de Bude et Hélène Kottauër. La couronne d'Étienne fut replacée dans la châsse, on y apposa des sceaux, puis la porte se trouvant de nouveau murée, il devint impossible à ceux qui ne se trouvaient point dans le secret de deviner que le dépôt confié aux seigneurs Hongrois avait pendant quelque temps passé de la chapelle où la gardaient les anges, dans la chambre de la reine où la veillaient les filles d'honneur.

Tranquillisée de ce côté, la reine se remit rapidement de cette alerte, mais la Providence avait résolu de l'éprouver encore. A peine oubliait-elle un péril et rouvrait-elle son cœur à la joie que faisait naître la pensée de son enfant, qu'un coup inattendu l'atteignait.



Le feu, dessin de F. Lix.

En quittant le château d'Ofen, Elisabeth ne parut nullement avoir connaissance du complot des Magnats. On ne lui avait point encore soumis officiellement la proposition d'un mariage avec Ladislas ; elle crut de sa dignité de feindre de l'ignorer. Mais son départ, sa retraite à Plintenbourg suffirent au roi de Pologne et à ses alliés pour leur faire comprendre qu'ils ne devaient attendre aucun succès de leur démarche. Cependant Ladislas envoya un courrier à la reine ; ce courrier apportait une longue et affectueuse lettre dans laquelle Ladislas offrait de protéger la veuve, et de servir de père aux enfants orphelins.

La réponse d'Elisabeth fut calme, digne, mais après l'avoir lue, le roi de Pologne vit s'envoler ses rêves ambitieux. Ou plutôt ses rêves ne s'envolèrent pas.

Le prétendant respectueux se changea en ennemi implacable, et voyant qu'on lui refusait une joyeuse entrée dans le royaume de Hongrie, Ladislas résolut d'y pénétrer en vainqueur.

Il rassemble une armée et se précipite en Hongrie. La marche de ses troupes est signalée par les fureurs de la guerre et du pillage. La flamme ravage le pays inondé de sang. Chaque jour des courriers, le visage rasé, en signe de deuil de la mort du roi accourent à Plintenbourg et énumèrent avec les crimes commis par les soldats de Ladislas les progrès constants de son armée. Encore quelques jours elle entrera à Plintenbourg. Jusqu'à ce jour on a cru la forteresse imprenable, mais la horde polonaise semble en ce moment aussi effrayante qu'une invasion turque.

— Il faut abandonner Plintenbourg, ma cousine, dit Ulric à l'impératrice. Notre mort vous serait inutile, et nos bras peuvent vous servir. Quand vous serez en sûreté nous nous battrons avec plus de courage. Votre présence serait pour nous un trop grand sujet d'angoisse. D'ailleurs, faut-il le dire, rien n'est prêt pour une bataille. Les Magnats se rangent au parti de Ladislas. Si vous restez à Plintenbourg, vous et votre fils, vous vous trouverez bientôt à la merci du roi de Pologne, et qui sait ce qui adviendra de vous et des enfants d'Albert?

— Soit! dit la reine, demain nous quitterons le château.

— Croyez-moi, ma cousine, répondit Ulric, n'embarrassez point une fuite, que cette époque de l'année contribue à hérisser de difficultés. Le comte de Bude, Cilly, Gaspard et moi, nous suffisons à votre sûreté. Hélène vous suivra avec la princesse. Vous enverrez plus tard chercher la duchesse de Silistrie, les demoiselles Inoracherin, Barbara et leurs compagnes, et...

— Et la couronne? demanda la reine.

— Je ne suis pas sûr de tous les seigneurs habitant la citadelle. Un certain nombre est sans aucun doute du parti de Ladislas. Vous éveillerez les soupçons en risquant de l'enlever. Laissez la couronne d'Etienne sous la garde des anges qui en sertirent les pierreries, songez à vous et à votre fils.

La reine cacha un moment son front dans ses mains.

Deux larmes tremblaient encore à ses paupières quand elle tendit ses mains à Ulric de Gaza.

— Nommez un burgrave de Plintenbourg avant de quitter la citadelle, ajouta le comte; et lions-le par un serment à votre cause.

Le même jour la reine élevait à la dignité de burgrave un lourd gentilhomme allemand qui lui jura de mourir pour défendre la place qui lui était confiée.

— Ne craignez rien, dit Elisabeth à ses femmes qui pleuraient autour d'elle en la voyant s'éloigner, ne craignez rien, vous me rejoindrez bientôt.

Puis, serrant à la briser la main d'Hélène Kottauër, la reine ajouta :

— Fuir n'est rien, et je n'en suis plus à compter mes souffrances ! mais la couronne d'Etienne, cette couronne qui est l'héritage sacré de l'orphelin, sais-je désormais qui aura le courage de me la rendre ?

— Je le sais, moi ! répondit Hélène en regardant la reine avec une sublime expression de vaillance et de foi.

R. DE NAVERY.

(La suite à la prochaine livraison.)

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

LA GUERRE DE LA BALEINE ET DE L'ÉLÉPHANT (1)

I

LES PRÉLIMINAIRES DU CONGRÈS

Ce jour là, 18 juillet 1878, M. de Bismarck était au comble de ses vœux. Il réunissait à sa table les plénipotentiaires de la Russie, de l'Angleterre, de l'Autriche, de la France, de l'Italie et de la Turquie qui devaient, le lendemain, sous sa présidence, ouvrir les délibérations du congrès.

Ce n'était pas sans peine que ce résultat avait été obtenu et, certes, si l'on veut bien se rappeler l'émotion produite en Europe par la communication officielle des préliminaires de la paix de San Stefano, on reconnaîtra que le chancelier de l'empire allemand avait dû dépenser une forte dose d'habileté pour rapprocher des opinions aussi éloignées l'une de l'autre que celles de lord Beaconsfield et du prince Gortschakoff.

L'exposé des négociations qui précédèrent la convocation du congrès nous paraît le prologue indispensable du grand drame que nous aurons ensuite à raconter.

Comme nous le disions plus haut, lorsqu'on sut à quel prix la Russie, arrivée aux portes de Constantinople, consentait à arrêter sa marche victorieuse, l'opinion publique jugea sévèrement des exigences qui détruisaient, au profit d'une seule puissance, le vieil équilibre européen en Orient. Quant aux gouvernements, leur attitude se ressentit naturellement de leur situation respective. La France absorbée en ce moment par les préparatifs de son Exposition universelle, bien décidée du reste à se tenir en dehors des agitations extérieures, ne manifesta sa mauvaise humeur que par la froideur avec laquelle elle accueillit la communication. L'Italie, peu habituée encore à son rôle de grande puissance et comprenant que sa faiblesse relative lui interdisait une initiative dangereuse, attendit que les partis se fussent nettement dessinés, pour adopter la politique qui convint le mieux à ses intérêts. L'Allemagne, hésitante entre sa vieille amitié pour la Russie et sa crainte de voir le Slavisme régner en souverain ab-

1. Aujourd'hui que soixante années ont passé sur ces événements, que tous les personnages du drame sont descendus dans la tombe, il appartient à l'historien, dégagé des passions de l'heure présente, de retracer les péripéties de cette lutte extraordinaire et sans exemple dans les annales du monde. C'est ce que nous avons essayé de faire, avec un esprit d'impartialité auquel, nous l'espérons, le lecteur voudra bien rendre justice.

(Note de l'auteur, 1937.)

solu sur le Bosphore, inquiète aussi des conséquences d'une rupture qui dérangeait certains projets caressés depuis longtemps, se réserva pour servir ultérieurement d'intermédiaire, et peut-être d'arbitre. La Turquie était résignée. Elle avait donné à Plewna et en Arménie la mesure de son héroïsme; donc l'honneur était sauf et, du moment où l'Europe l'abandonnait, il ne lui restait plus qu'à courber la tête, à accepter les conditions, si dures qu'elles fussent, qu'il plairait au vainqueur de lui imposer. Quant aux petites puissances qui avaient pris part à la guerre, leur désappointement s'expliquait de soi-même. Avoir compté s'asseoir à la table du festin et se voir condamné au dîner de l'office, c'est dur. A peine quelques miettes à ramasser. Encore pour la Roumanie, c'était bien pis, non-seulement elle ne gagnait rien à la partie, mais encore on prétendait lui prendre la Bessarabie, une riche et populeuse province, en échange de laquelle on lui offrait les marais insalubres et déserts de la Dobrutscha. Et, si elle ne se déclarait pas au comble du bonheur, la Russie menaçait de lui imposer une satisfaction sans limite par une occupation indéfiniment prolongée de son territoire. En vain le cabinet de Bucharest avait-il essayé d'éclairer l'Europe sur *ce malentendu;* l'Europe avait haussé les épaules et un jeune diplomate français, élevé à l'école des nouvelles couches (ou mal élevé, si on le préfère), avait caractérisé la situation par le refrain d'une chanson populaire qui eut autrefois à Paris son heure de célébrité : *Fallait pas qu'y aille.*

Si les grandes puissances dont nous venons de parler témoignaient, par leur indifférence au moins apparente, du peu de souci qu'elles prenaient de la question, il en était tout autrement de l'Autriche et de l'Angleterre dont le traité de San Stefano menaçait les plus chers intérêts. Depuis que la paix de Prague avait expulsé l'Autriche de la Confédération allemande, la vallée du Danube était devenue l'objectif du cabinet de Vienne. Là, seulement, les Hapsbourg pouvaient chercher et obtenir une compensation à la diminution d'influence que Sadowa leur avait fait subir. Or les Russes maîtres de la bouche de Kilia, dominant par le nouvel état bulgare toute la rive méridionale du Danube, c'était l'Autriche enfermée, enserrée du côté de la mer Noire, comme elle l'était déjà du côté de l'Allemagne. A cette inquiétude de l'avenir se joignait le regret de la faute commise. Pendant les trois mois où Osman Pacha tenait les forces russes en échec devant Plewna, l'Autriche avait été maîtresse et maîtresse absolue de la situation. Il lui eut suffi de porter un corps d'armée en avant des Karpathes, pour couper la ligne de communication des Russes et les obliger à la retraite, sans brûler une cartouche. Elle avait laissé passer cette occasion unique et elle se demandait comment elle pourrait maintenant briser ce cercle de fer qui menaçait de se refermer autour d'elle. Mais elle n'en était encore qu'à la période des regrets. Craignait-elle que l'Allemagne dont les sympathies pour la Russie lui étaient connues, ne tombât à son tour sur ses derrières? Se demandait-elle s'il n'y avait pas plus d'avantage pour elle à prendre sa part des dépouilles de l'empire Ottoman qu'à soutenir le vieil édifice vermoulu, au risque d'être écrasée sous ses ruines? Ainsi s'expliquaient les oscillations du cabinet de Vienne qui semblait chercher ses inspirations aujourd'hui à Londres et le lendemain à Saint-Pétersbourg.

Quant à l'Angleterre, l'heure des résolutions viriles avait enfin sonné pour elle. John Bull est long à se mettre en mouvement; mais, quand il s'est décidé à marcher, rien ne l'arrête. D'ailleurs il estimait que le prince Gortschakoff s'était moqué de lui, ce qui blessait profondément son amour-propre national; puis il se sentait menacé dans la Méditerranée, en Égypte, dans l'Inde, partout. Les détroits restaient bien fermés, mais à quoi bon, si les Russes atteignaient la mer de Marmara par Rodosto et l'Archipel par Kavalah? Lui aussi, John Bull, avait perdu l'occasion favorable, grâce à la belle campagne de M. Gladstone et aux tergiversations de lord Derby; mais, parce qu'on a commis une première faute, ce n'est pas une raison pour en commettre une seconde. Bref, la Russie soumettrait à un congrès européen toutes les clauses sans exception du traité de San-Stéfano, ou les cuirassés d'Hornby se chargeraient de réduire ledit traité en charpie. Là-dessus, la flotte avait franchi les Dardanelles, passant devant Gallipoli, mèches allumées, et était venue s'embosser à quelques milles de la Corne d'or, au mouillage de l'île des Princes.

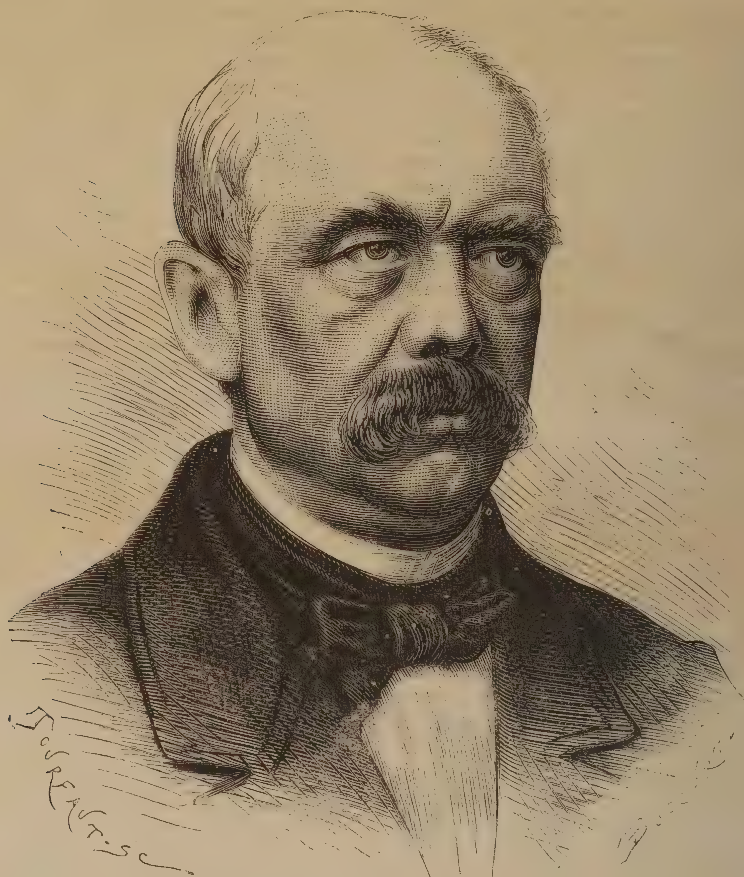
A la nouvelle d'un fait aussi grave, le grand duc Nicolas, qui campait en vue de Constantinople, s'était demandé s'il n'allait pas répondre à la démonstration d'Hornby par l'occupation de la capitale. Ce jour-là déjà la paix de l'Europe courut un sérieux danger. Mais la prudence l'emporta dans les conseils du czar et l'on confia à la diplomatie le soin d'arranger les choses. Des notes s'échangèrent de part et d'autre. La Russie pria le grand Turc d'abord de déclarer qu'il était infiniment satisfait des clauses si bienveillantes du traité de San-Stéfano, ensuite de rappeler aux Anglais que le traité de Paris interdisait le passage des détroits aux navires de guerre. A cette double communication le grand Turc répondit qu'à vrai dire il n'éprouvait qu'un enthousiasme très-modéré pour les préliminaires de San-Stéfano et les verrait modifier sans protestation de sa part; ensuite que si le traité de Paris n'avait pas prévu une escadre anglaise à la Corne d'or, il n'avait pas prévu davantage une armée russe à Buyuk-Déré. Le prince Gortschakoff comprit qu'il avait fait fausse route et n'insista pas.

Cependant la situation devenait vraiment inquiétante pour les amis de la paix. Londres et Vienne se concertaient. D'un instant à l'autre une alliance offensive et défensive pouvait sortir de ces conférences. A Constantinople, le parti de la guerre relevait la tête. Le fatalisme musulman avait bien accepté une paix accablante imposée par la défaite. Allah l'avait voulu. Mais ne semblait-il pas qu'Allah eût cessé de le vouloir. Chaque matin les enfants du Prophète allaient, par delà le Bosphore, admirer les magnifiques cuirassés d'Hornby, et chaque soir ils rentraient à Stamboul, la tête pleine de visions.

Cela ne pouvait pas durer longtemps. Une étincelle eut suffi à mettre le feu aux poudres. On prétendait que les Russes avaient semé de torpilles les rives du Bosphore et de la mer de Marmara. Qu'une des chaloupes qui montaient la garde autour des cuirassés rencontrât un de ces engins de destruc-

tion noyé entre deux eaux; à coup sûr l'amiral anglais n'eût pas laissé cette agression sans riposte. Mais, même en admettant que la prudence des deux nations prévînt tout accident de cette nature, la Russie ne pouvait maintenir indéfiniment un état de choses qui l'épuisait et la ruinait. Les fièvres, le typhus décimaient ses armées dans les plaines de la Bulgarie et de la Roumélie; c'était par centaines que les morts se comptaient chaque jour; quant à la dépense, divers journaux du temps l'avaient évaluée à un chiffre que nous n'oserions pas reproduire; en tout cas elle devait être formidable. C'est à coups de millions plus encore qu'à coups de canon que la guerre se fait. Or, des emprunts pouvaient seuls procurer à la Russie les fonds que les ressources de son budget ne lui donnaient pas. Mais la perspective d'une rupture avec l'Angleterre avait singulièrement refroidi les marchés de Francfort, d'Amsterdam et de Paris; celui de Londres, cela va sans dire, était au-dessous de glace.

Telle était la situation au moment où M. de Bismarck se décida à entrer en scène et offrit sa médiation. C'était un habile homme que le chancelier de l'empire allemand et il savait choisir ce qu'il



M. le prince de Bismark, dessin de Bocourt.

appelait le moment psychologique. Autre avantage. Il avait réussi jusqu'alors dans tout ce qu'il avait entrepris, et il ne connaissait encore que les sourires de la fortune. A vrai dire, l'Angleterre, pas plus que la Russie ne désirait la guerre. Il est des circonstances où une nation ne peut reculer, sous peine d'abdication, mais qu'on lui offre une retraite honorable et elle s'empressera de passer par la porte qu'une main amie aura entr'ouverte.

C'est ce qui arriva. « Que l'Angleterre ramène ses cuirassés dans la baie de Besika, dit M. de Bismarck, que la Russie fasse rétrograder son armée jusqu'à Andrinople, que ces deux mouvements s'exécutent simultanément, et l'honneur étant sauf de part et d'autre, rien ne s'opposera plus à l'ouverture des négociations. » L'Europe entière applaudit à ce langage. Sous la pression de l'opinion publique, Londres et Saint-Pétersbourg se virent forcés de s'exécuter et ainsi se trouve écartée une première cause de conflit. Quant au fond du débat, de quoi s'agissait-il en somme? De concilier les intérêts russes et les intérêts européens. C'était là la besogne dévolue à un congrès dans lequel chaque puissance ferait entendre sa voix et la majorité finalement imposerait sa volonté.

Le raisonnement était juste, mais il faut convenir

qu'il empruntait une nouvelle force de la personne qui le tenait, le chancelier étant de ceux dont il est parfois malsain de mépriser les conseils.

Donc chacun se rendit et voilà comment, le 18 juiliet 1878, M. de Bismarck réunissait à sa table les plénipotentiaires qui devaient le lendemain se constituer en congrès.

II

COMMENT LE TÉLÉPHONE AMENA LA RUPTURE DÉFINITIVE DES NÉGOCIATIONS.

Si écoutée que fût la parole du prince chancelier, il est certain que tout nuage n'était pas encore dissipé et que la plus extrême prudence pouvait seule écarter toute nouvelle cause de conflit. Aussi M. de Bismarck avait-il très-habilement disposé ses convives autour de la table dont lui-même occupait le centre, en sa double qualité d'amphitryon et de président du futur congrès. A sa droite, lord Lyons, représentant de la Reine; à sa gauche, le général Ignatieff, ambassadeur du Czar. De la sorte, à supposer que quelques mots un peu vifs s'échangeassent entre les adversaires de la veille, M. de Bismarck était là pour les intercepter au passage. Auprès de lord Lyons, M. de Saint-Vallier, représentant de la République française; puis Midhat-Pacha, récemment rentré en faveur; puis le général italien Menabrea, le comte Schouwaloff, le comte Andrassy, ministre chancelier d'Autriche-Hongrie, qui faisait vis-à-vis à M. de Bismarck; M. Layard, second plénipotentiaire anglais; M. Bratiano, représentant de la Roumanie; Sadyk-Pacha, enfin M. de Vogué, qui confinait au général Ignatieff, lequel fermait le cercle.



L'île des Princes, dessin de A. de Bar.

Comme on l'aura remarqué sans doute, telle puissance était représentée par deux plénipotentiaires, tandis que telle autre n'en possédait qu'un. La question était sans importance, chacune des puissances ne disposant que d'une voix au congrès.

Douze convives en tout, et pas de femmes, c'est-à-dire le vrai dîner diplomatique.

Ce serait peut-être ici le cas d'ouvrir une parenthèse sur l'influence de la gastronomie dans les relations internationales, et de raconter à quelles sauces certains traités ont été servis. Mais cette digression, si intéressante qu'elle soit, nous entraînerait trop loin de notre sujet. Qu'il nous suffise de dire que le prince chancelier, une assez fine fourchette, avait fait insérer en 1871, dans le traité de

Francfort, une clause secrète qui lui garantissait, sa vie durant, un cuisinier français, et celui qui achevait, en 1878, de payer la rançon de sa patrie, était le premier élève de l'illustre Dugléré. Dans ces conditions, il convient de reconnaître que ne redouter ni l'indigestion ni l'empoisonnement, c'était, de la part du prince chancelier, à la fois une preuve de grand courage et une marque singulière d'estime pour la nation française. Nous n'étonnerons donc personne en disant que le menu fut universellement apprécié. Les suprêmes de volaille à la Nesselrode, les chauds-froids à la Metternich, les coulis de truffes à la Palmerston eurent surtout un succès prodigieux. (Par une délicate attention, les noms de tous les diplomates célèbres figuraient à la suite des mets les plus recherchés.) Quant à la cave de M. de Bismarck, elle a une réputation qui nous dispense de tout éloge. Elle seule possède les dernières bouteilles du Lafitte 34 et du Musigny 46.

Donc, au point de vue culinaire, les convives furent royalement traités. Mais, avant tout, il était indispensable de prévenir toute discussion irritante et de maintenir les esprits dans ces bienveillantes dispositions que procure une digestion facile. C'est là qu'éclata la rare habileté du chancelier. Il fut question de tout à ce dîner, hormis de politique. La conversation risquait-elle de s'aventurer sur ce terrain glissant, vite, par un détour ingénieux, M. de Bismarck la ramenait aux sujets inoffensifs de la chronique mondaine Les splendeurs de l'Exposition de Paris, en ce moment dans son plus merveilleux éclat, le cas de M. Bonnet-Duverdier et celui de M. Philippart, la manie qui s'était emparée tout à coup des Français de découper les femmes en petits morceaux; vraiment il eut fallu une grande bonne volonté pour trouver là matière à protocole ou à ultimatum.

Aussi tout se passa-t-il pour le mieux. Chacun était satisfait et prêt, la digestion aidant, à abandonner une bonne partie des intérêts qu'il avait mission de défendre, ce qui est, en général, le cas de tout diplomate qui se respecte.

Le dîner fini, on quitta la salle à manger pour le cabinet de M. de Bismarck, où le café, les liqueurs et les cigares attendaient les convives. Mais c'est alors qu'eut lieu un incident qui devait avoir des conséquences si funestes.

Le prince chancelier, mollement étendu dans son fauteuil, et tout en savourant un moka exquis, s'était mis à développer la thèse un peu paradoxale qu'il n'était pas né pour la politique et que, s'il eût suivi ses goûts et ses aptitudes passionnelles, peut-être eût-il inscrit son nom dans l'histoire à côté de ceux des Newton, des Linnée, des Cuvier ou des Arago. En d'autres termes, la science et la science seule avait le don de captiver son esprit, et, comme cette déclaration inattendue éveillait un sourire incrédule, il ajouta :

— Messieurs, regardez autour de vous. L'opinion publique s'imagine volontiers que d'ici partent les fils qui dirigent les destinées des nations. Quelle erreur ! Des fils électriques tout au plus. Voulez-vous savoir comment j'occupe les loisirs trop courts que me laisse le soin des affaires publiques ? A suivre, à expérimenter moi-même les découvertes de la science moderne. L'électricité surtout me paraît appelée à bouleverser les lois économiques de l'univers. Certes, elle n'a pas dit son dernier mot. Voyez, à ces deux cornets aboutissent des fils qui mettent mon cabinet en communication avec ceux du prince Gortschakoff et de lord Salisbury. C'est par eux que je cause avec mes illustres collègues. Si vous voulez interroger ces téléphones, ils vous diront les nouvelles de Saint-Pétersbourg et de Londres.

Les convives s'approchèrent avec curiosité.

Lord Lyons, plaçant ses lèvres dans l'ouverture d'un des instruments, demanda :

— Son Excellence a-t-elle des instructions à m'adresser ?

Le général Ignatieff, en faisant autant de son côté, dit :

— Je suis aux ordres du prince Gortschakoff.

Il y eut un moment de silence.

Tout à coup, on entendit deux voix irritées qui semblaient sortir du téléphone.

Celle de droite disait :

— Les Russes ont fait sauter traîtreusement trois torpilles qui ont coulé le duc de Wellington. Rompez !

Celle de gauche :

— Il y a eu malentendu ; mais les Anglais n'ont pas accepté nos explications. Ils ont tiré sur nos troupes ; un obus a emporté l'oreille gauche du cheval de Gourko. Rompez !

L'accent des deux voix était si impératif qu'il équivalait à une véritable déclaration de guerre. Aussi est-il impossible de peindre la stupéfaction qui frappa l'assistance.

Deux journaux, le *Daily Telegraph* et le *Figaro* publièrent, en juillet 1878, des versions assez différentes de l'incident qui amena la rupture des négociations. Notre impartialité d'historien nous oblige à les reproduire ici, non sans protester contre le rôle singulier et presque odieux qu'elles prêtent à des hommes justement entourés de l'estime publique.

On n'a pas oublié que M. de Bismarck avait placé à sa droite le général Ignatieff, à sa gauche lord Lyons. Le général était orné, comme chacun sait, d'un caractère assez irritable que les derniers événements avaient encore surexcité. Cependant, dit le *Daily Telegraph*, le commencement du dîner s'était passé sans incident, lorsque, au rôti, peut-être les vins de France avaient-ils monté à la tête d'Ignatieff, peut-être un mot un peu vif avait-il échappé à lord Lyons, toujours est-il que, tout à coup on vit le général emplir son verre de Champagne et, d'un mouvement brusque, en lancer le contenu, au visage de l'ambassadeur britannique. Mais, comme M. de Bismarck séparait les deux combattants, ce fut lui qui reçut en pleine joue le liquide mousseux.

Nous n'avons pas besoin de dire le froid que cet incident jeta dans la noble assemblée. En vain, M. de Bismarck s'écria-t-il que, se sentant lui-même indisposé, il avait prié le général de lui mouiller les tempes avec de l'eau froide et que celui-ci avait cru pouvoir se servir de vin de Champagne à cet usage. Personne ne fut dupe de ce récit. On n'y vit qu'une tentative désespérée de l'habile chancelier pour prévenir un conflit immi-

nent. Lord Lyons se leva, déclarant qu'il allait demander ses passeports, tous les convives le suivirent et, un instant après, M. de Bismarck, resté seul, trempé, mais plus furieux encore que trempé, ordonnait à son valet de chambre de lui apporter une chemise sèche.

La version du *Figaro* est encore moins respectueuse que celle du *Daily Telegraph*, du moins dans le fond, sinon dans la forme. Les convives sont dans le cabinet du prince chancelier qui leur explique le mécanisme et la théorie du téléphone. Jusque-là le *Figaro* reste dans les limites de la plus stricte vérité. Mais voici où il s'en écarte. A la demande de M. de Bismarck : Qu'y a-t-il de nouveau à Saint-Pétersbourg ? — on entend la voix du prince Gortschakoff qui répond : Rien encore, mais, patience! pendant que les Anglais ne s'y attendent pas, je prends mes dispositions pour faire sauter toute leur flotte.

Nous protestons contre ce récit, plus vivement encore que contre celui du *Daily Telegraph*. N'est-il pas triste de voir des journaux, disposant d'une publicité considérable, ouvrir leurs colonnes à des fables de cette nature, au risque de porter atteinte à l'honneur de gens aussi considérables que le prince Gortschakoff et le général Ignatieff. Nous maintenons donc absolument notre version qui est la seule vraie, et, si nous avions besoin d'une preuve à cet égard, il nous suffirait d'ajouter que nous la tenons de la bouche même de Midhat Pacha qui nous la racontait en décembre 1887, huit jours avant sa mort.

III

PRÉPARATIFS DE GUERRE

La guerre était déclarée et rien désormais n'en pouvait prévenir les terribles effets. Cependant le premier sentiment qu'éprouva l'Europe, à la terrible nouvelle, fut celui de la curiosité plutôt que de l'effroi. Les deux adversaires, également redoutables, étaient si dissemblables par leurs moyens d'action que l'on se demandait comment ils feraient pour en venir aux mains, pour se prendre corps à corps. La Russie paraissait invincible sur terre, l'Angleterre défiait sur mer toute attaque. C'était bien cette guerre de l'Éléphant et de la Baleine, nom que M. de Bismarck lui avait donné d'une façon si pittoresque.

Mais peut-être n'est-il pas inutile de faire connaître les positions des deux puissances, les alliances ouvertes ou latentes qu'elles pouvaient espérer, enfin les ressources dont elles disposaient.

D'abord, au point de vue financier, il n'y avait pas à se dissimuler que la Russie, déjà épuisée par les dépenses des campagnes d'Arménie et de Bulgarie, allait se trouver singulièrement gênée pour contracter de nouveaux emprunts. Une première tentative faite sur la place de Berlin, en avril 1878, avant la déclaration de guerre, avait misérablement échoué. L'Angleterre, au contraire, le plus grand réservoir métallique qui existe au monde, n'avait eu qu'à faire un appel au public et quatre cent millions de livres (10 milliards) lui avaient été offerts contre quarante millions qu'elle demandait. Donc, de ce côté, tout l'avantage était pour la Baleine. Cependant il ne faudrait pas exagérer cet avantage. Jamais le manque d'argent n'a empêché une nation de défendre son indépendance et les armées de la première République française, sans solde, sans vêtements, presque sans munitions, ont prouvé au monde que le patriotisme suffit pour rétablir la balance. Avec les progrès de la science moderne qui ont substitué les moyens matériels à la valeur individuelle du soldat, pouvait-on compter sur une nouvelle édition de Jemmapes, de Rivoli et de Marengo? Là était la question, comme a dit notre poëte national. Ajoutons que l'enthousiasme était aussi grand dans nos rangs que dans ceux des Russes. Ce que l'héroïsme d'un peuple pouvait faire n'était pas au-dessus de l'héroïsme de l'autre.

En fait d'alliances, la Russie sentait qu'elle n'avait pas le droit de se montrer exigeante. Sauf la Serbie et le Monténégro attachés depuis longtemps à sa fortune, sauf la Perse sollicitée par l'espoir de détacher de la Turquie quelques provinces limitrophes, elle était seule et bien seule. Encore la Serbie et le Monténégro, les yeux fixés sur Vienne, attendaient-ils, pour se prononcer, que l'Autriche eut rompu avec l'attitude indécise qui avait marqué la première phase de sa politique. Et l'Autriche semblait peu pressée. Quant à la Perse, à peine pouvait-elle compter pour une diversion, si la Turquie reprenait les armes.

A vrai dire, l'Angleterre, au premier abord, ne semblait pas mieux partagée. Si l'opinion publique européenne lui était favorable, aucune des grandes puissances ne voulait appuyer ses sympathies d'un concours armé. Cependant la Roumanie et la Grèce se préparaient plus ou moins ouvertement à lui venir en aide ; la première, parce que les procédés des armées russes avaient porté à son comble l'exaspération de ses populations ; la seconde, parce que l'Angleterre lui avait fait entrevoir l'annexion de certains districts de la Thessalie et de l'Épire, comme prix de son concours. Quant à la Turquie, comprenant qu'elle devait faire la part du feu, elle avait consenti, par un traité secret, à ce démembrement, à la condition que l'Angleterre lui garantirait les frontières du Danube. Contre cette promesse, elle s'était engagée à fournir un contingent de cent cinquante mille hommes que son allié aurait à solder et à nourrir. Cent cinquante mille Turcs, vieux débris des armées d'Alexinatz, de Plewna et de Kars, ce n'était pas un appoint à dédaigner, ni comme nombre, ni comme valeur.

Le Caucase à peine pacifié, la Pologne toujours frémissante pouvaient encore, à un moment donné, opérer de puissantes diversions.

Quant à la situation respective des belligérants, les Russes étendaient leurs lignes jusqu'aux portes de Constantinople, touchant à la mer de Marmara et à l'Archipel. Les Anglais, avec Gibraltar et Malte comme base d'opération et de ravitaillement, dominaient les détroits par leurs cuirassés embossés à la baie d'Ismid et devant Gallipoli.

Si nous passons à l'énumération des forces, les Russes disposaient de 350 à 400,000 hommes occupant tous les points stratégiques de la Roumanie, de la Bulgarie et de la Roumélie. Une nouvelle armée de 200,000 baïonnettes composée des réserves et de

la levée de 1878, s'avançait à marches forcées de Kiew et de Kicheneff pour donner la main à l'armée d'occupation. En Asie-Mineure, 70,000 hommes, dans le Caucase 130,000 complétaient l'effectif disponible des forces russes; mais ces dernières troupes paraissaient devoir être immobilisées par la défense d'un pays toujours prêt à se soulever.

C'est à peine si les garnisons de Malte et de Gibraltar atteignaient vingt mille combattants, et l'Angleterre paraissait peu disposée à les renforcer. Deux camps de 25,000 hommes chacun avaient bien été formés à Aldeschot et à Wembledor, mais plutôt pour avoir sans cesse sous la main un corps expéditionnaire que pour grossir l'effectif des armées. En effet, 12,000 miliciens du Canada ayant offert leur concours à la mère patrie, ce concours avait été refusé. De même pour l'Inde. « Pouvez-vous disposer de 70,000 hommes? avait télégraphié lord Beacousfield à lord Lytton. — Je puis vous envoyer le double, répondit lord Lytton. — Eh bien, gardez-les, conclut lord Beacousfield, vous en aurez peut-être besoin un jour. »

Donc il était évident que l'Angleterre comptait peu, si même elle y comptait, sur ses troupes de débarquement. Celles dont elle disposait étaient suffisantes pour occuper un point déterminé, elles eussent été dérisoires pour faire campagne.

C'est qu'en effet la véritable puissance de l'Angleterre résidait dans ses flottes; mais, de ce côté, sa puissance était vraiment formidable.

On raconte qu'au temps d'un ministre célèbre, qui s'appelait Palmerston, une grande dame anglaise étant dans une barque, un passager demanda : « Où sommes-nous? » La dame alors plongeant la main dans l'eau qui la portait : « Mylord, dit-elle en goûtant l'onde amère, l'eau est salée, nous sommes chez nous. »

Pour avoir un siècle de date, l'histoire n'est pas moins vraie aujourd'hui qu'en 1850, et l'Angleterre est chez elle, partout où il y a vingt pieds d'eau pour faire flotter un navire.

Jugez plutôt.

En 1878, l'Angleterre possédait :

Trois cuirassés hors rang;

Dix-huit cuirassés de premier rang;

Vingt-cinq cuirassés de second rang;

Trois cuirassés de second rang affectés spécialement aux colonies;

Dix-huit frégates et vaisseaux de ligne en bois;

Cinquante-cinq corvettes en bois;

Sans compter plus de cent cinquante navires servant aux transports et à divers usages.

Soixante-deux mille officiers et marins.

Une marine marchande, la première du monde, telle était la pépinière inépuisable où se recrutait le personnel des escadres de la Reine.

Enfin des forteresses comme Héligoland, dans la mer du Nord, Malte et Gibraltar, dans la Méditerranée; Aden et Périm, à l'entrée de la mer Rouge, assuraient à l'Angleterre une influence partout respectée.

A ces forces, qui eussent tenu en échec toutes les marines militaires du globe, la Russie n'avait à opposer, dans la mer Noire, qu'une escadre de quelques chaloupes canonnières et de quelques monitors, parmi lesquels *l'Amiral Popoff* mérite seul une mention; dans la Baltique une flotte de cuirassés, plus sérieuse celle-là, mais qui, cependant, n'eût certes pas osé accepter le combat; car si les bâtiments avaient été construits selon les derniers perfectionnements de l'art moderne, les équipages laissaient singulièrement à désirer, aussi bien au point de vue du nombre que de la valeur des cadres.

Pour nous résumer, d'une supériorité incontestable sur mer, la Baleine ne pouvait prétendre, sur terre, à lutter contre l'Éléphant. Que devait-il sortir de ce duel étrange? La victoire, à coup sûr, allait rester à celui des adversaires qui saurait engager la bataille sur son terrain.

IV

RETRAITE DES RUSSES.

Les premiers incidents de la guerre prouvèrent que de part et d'autre les conditions de la lutte avaient été sagement comprises. Les Anglais se contentèrent de débarquer à Gallipoli une brigade qui s'y établit fortement sous la protection des cuirassés. Du coup la retraite de l'ennemi se trouva menacée. Un second corps de quelques mille hommes, fut jeté à Poti, sur la côte orientale de la mer Noire. Seulement, si le corps était faible par le nombre, il était pourvu d'une artillerie de campagne et d'une quantité de munitions qui eût suffi à une armée de cent mille hommes. A peine débarqué, il donna la main à des bandes de Circassiens et de Kirghiz qui n'attendaient que son arrivée et des armes pour se soulever. En un mois de temps, et, avant que les Russes eussent pu rappeler leurs troupes échelonnées en Arménie, l'insurrection avait éclaté dans toutes les gorges du Caucase et la guerre sainte ralliait toutes les populations musulmanes, Tiflis lui-même était menacé et les communications coupées entre l'armée de Loris Melikoff, opérant autour de Kars et l'intérieur de la Russie.

Quinze jours après, les cuirassés de l'amiral Hornby paraissaient devant Odessa et devant Sébastopol.

Les Russes avaient compté sur leurs torpilles pour défendre ces deux ports; mais une flottille de canonnières n'eut pas de peine à enlever ces engins dont quelques-uns seulement éclatèrent, endommageant légèrement le *Black Prince*. Cela fait, la flotte eut facilement raison de ces deux places; les fortifications, les chantiers de construction et les arsenaux furent bouleversés par les obus qui respectèrent les propriétés privées. Du reste, Odessa ne vit que par son commerce maritime et un blocus rigoureux devait ruiner la ville plus sûrement qu'un bombardement de quinze jours.

La situation des Russes dans la Turquie d'Europe ne laissait pas non plus de devenir inquiétante. Déjà le soulèvement des populations musulmanes dans les monts Rhodope, soulèvement excité par les agressions des Bulgares et l'impossibilité pour les autorités moscovites de rétablir l'ordre et d'assurer la sécurité, avait forcé le général Totleben, nommé commandant en chef, après le départ du grand duc Nicolas, de détacher du quartier général de San-Stéfano un corps d'armée pour rétablir les commu-

nications. Les Turcs gardaient encore les apparences de la neutralité, mais des symptômes caractéristiques attestaient que cette attitude ne durerait pas longtemps. Les gouverneurs de Schumla et de Varna prétextaient soit de l'absence d'ordres positifs, soit du mauvais état des routes pour retarder l'exécution de la clause du traité de paix qui stipulait la remise de ces places fortes aux généraux russes et, comme ceux-ci demandaient au moins à occuper certains points stratégiques, ils répondaient qu'il était inutile d'insister sur des prétentions aussi déraisonnables. Or, Schumla et Varna pouvaient en quelques jours jeter quarante-quatre bataillons d'excellentes troupes sur la rive méridionale du Danube, couper les ponts et finalement enfermer les Russes en Bulgarie. La reprise générale des hostilités, l'apparition des canonnières anglaises devant les bouches de Kilia et de Sulina, enfin l'attitude menaçante de la Roumanie ajoutaient aux difficultés de la situation.

Cependant les Russes hésitaient encore à abandonner San-Stéfano pour se replier sur Andrinople. Il semblait à Totleben que ce commencement de retraite allait compromettre les résultats acquis et



Andrinople, dessin de A. de Bar.

le prestige de ses armes. Trois mois avant, rien ne s'opposait à son entrée triomphale à Constantinople; les cuirassés d'Hornby n'avaient pas encore paru à la pointe du Sérail. L'occupation de la capitale, promise au fatalisme slave, eût été la consécration des victoires passées. Mais il n'y fallait plus songer maintenant. Quatre-vingt-dix mille Turcs avaient élevé autour de la ville des fortifications formidables qui, appuyées par les canons anglais, rendaient toute surprise impossible.

Pour tout concilier, Totleben résolut de transporter le quartier général à Andrinople et de laisser, sous les ordres de Skobeleff, trente mille hommes dans les lignes de San-Stéfano. D'Andrinople, le général en chef pouvait surveiller plus facilement l'échiquier de la Bulgarie, tandis que la présence de l'aigle à deux têtes sur les rives du Bosphore affirmait encore, aux yeux des exaltés de Kiew et de Moscou, le triomphe des Slaves.

Mais deux nouvelles, arrivées le 2 septembre au quartier général, modifièrent brusquement ces combinaisons. Une proclamation du prince Charles de Roumanie annonçait que les exigences intolérables des autorités russes et les affronts dont ses troupes étaient chaque jour l'objet, l'obligeaient à faire de nouveau appel à son peuple contre l'étranger et que,

cette fois, c'étaient les alliés de la veille qui allaient être les ennemis du lendemain. Cette proclamation avait soulevé dans le pays un enthousiasme indescriptible. Les volontaires se présentaient en masse aux bureaux d'enrôlement. Enfin l'armée se retirait dans la petite Valachie pour éviter de s'engager avant l'heure et prendre position sur le flanc des communications russes.

La seconde nouvelle, si elle ne présentait pas le même danger immédiat, était néanmoins grosse de complications ultérieures. L'Autriche, sans abandonner l'attitude de neutralité qu'elle avait adoptée depuis le commencement du conflit turco-russe, venait de décider la concentration de cent cinquante mille hommes en Transylvanie.

Cette fois l'hésitation n'était plus permise. Les armées autrichienne et roumaine à l'ouest, Varna et Schumla à l'est, les canonnières anglaises aux bouches du Danube, d'un instant à l'autre la retraite pouvait être coupée et il était plus que temps d'aviser, si Totleben ne voulait pas voir une campagne si heureusement conduite aboutir à un épouvantable désastre.

Son premier soin fut donc de rappeler à lui le corps trop en l'air de San-Stéfano et de concentrer ses forces à Andrinople.

Lorsque Skobeleff donna l'ordre de la retraite, bien que nos sympathies soient naturellement acquises à nos compatriotes, nous ne pouvons nous empêcher de rendre hommage au courage de ces vaillants soldats trahis par le caprice du dieu des armées. Ils jetèrent un dernier regard sur les eaux bleues du Bosphore, sur les minarets de Sainte-Sophie où ils avaient espéré entendre la messe dite par un pope russe. Plus d'un pleurait de rage en tordant sa moustache grise. Aucun ne murmurait tant la discipline avait assoupli ces âmes de fer.

Il ne pouvait être question d'emmener les canons. Il fallut les enclouer et ce fut une seconde douleur à ajouter à la première. Au moins chaque régiment conservait son aigle, bénie de la main du czar.

Pendant que les derniers préparatifs s'exécutaient, les Turcs, du haut des fortifications élevées en face de San-Stéfano, assistaient, impassibles en apparence, à ce brusque revirement de la fortune. Allah les avait abandonnés pendant de longs mois. Allah leur revenait. Tout ce que fait Allah est bien fait. Ainsi le veut le dogme de la fatalité. Mais qui eût pu lire au fond de leur cœur y eût découvert sans aucun doute tout autre sentiment que celui de la résignation stoïque. L'orage y grondait, latent encore, invisible à la surface, comme dans les eaux calmes de ces lacs qui occupent le cratère d'un volcan mal éteint; mais, quand les Russes, en ordre de bataille, enseignes déployées, se mirent en mouvement, le fatalisme perdit ses droits et une immense acclamation jaillit de cent mille poitrines.

De ce jour-là le traité de paix de San-Stéfano n'était plus qu'un chiffon de papier dont le vent de la guerre dispersait les morceaux aux quatre coins du ciel.

Cependant Skobeleff rejoignit sans trop de difficultés Totleben à Andrinople. Quelques corps isolés essayèrent bien à plusieurs reprises de lui barrer la route, mais, bousculés et repoussés avec pertes, ils apprirent à leurs dépens que le soldat russe est aussi terrible dans la retraite que dans l'attaque.

Une fois ses forces concentrées (il avait rappelé aussi les détachements campés dans les monts Rhodope, sur la mer de Marmara et l'Archipel), Totleben commença le véritable mouvement rétrograde. Cette campagne devait faire le plus grand honneur au vieux général qui se montra à la hauteur des événements. Il était impossible de diriger par une seule route les trois cent mille hommes qu'il commandait. Les ressources du pays n'eussent pas suffi à les nourrir et il eût été imprudent de compter sur les envois de Russie qui, à tout instant, pouvaient être interceptés soit en Roumanie, soit au passage du Danube. L'armée se divisa donc en trois corps, celui de gauche, commandé par Skobeleff, eut Philippopoli et Sophia pour objectif; celui du centre, sous les ordres de Totleben en personne, se dirigea vers Schipka; le troisième, guidé par Zimmerman, suivit les bords de la mer Noire. Les trois corps cependant maintinrent avec soin leurs communications, de façon à se prêter, en cas de danger une mutuelle assistance.

A Schipka, les Russes revirent les tombes de leurs frères d'armes, morts pour la patrie et le czar dans la lutte glorieuse contre Suleyman-Pacha qui a immortalisé cette passe des Balkans.

Le 17 septembre, les Balkans étaient franchis et les Russes réunis de nouveau dans les plaines de Tirnova, de là se dirigèrent, cette fois en une seule masse, vers la vallée du Danube.

Les ponts de Sistovo formaient à ce moment les seules communications entre les deux rives. Or, on venait d'apprendre que les canonnières anglaises avaient réussi à forcer les bouches de Sulina et remontaient le fleuve, précédées d'une escadrille de bateaux plongeurs qui enlevaient devant elles les torpilles semées dans le lit du Danube. D'autre part, les Serbes avaient donné au monde un nouvel exemple de leur fidélité au malheur, en signant avec les Roumains un traité d'alliance offensive et défensive. Décidément, ce petit peuple tenait à acquérir tous les droits possibles aux sympathies des gens pratiques. Menacé sur chacun de ses flancs, Totleben n'avait donc pas une heure à perdre pour gagner Sistovo, et il ne perdit pas une heure. Chaque homme prit sur lui sa provision de vivres et l'armée tout entière s'ébranla, éclairée par plusieurs sotnias de cosaques. Ce fut un splendide spectacle que cette immense colonne de près de 300,000 hommes, qui ne mesurait pas moins de neuf milles de l'avant à l'arrière-garde, sur une largeur de trois milles, s'avançant avec un ordre merveilleux, dans une attitude si fière que les quarante-quatre bataillons turcs de Varna et de Schoumla, que les Serbes (eux-mêmes !) n'osèrent pas l'attaquer pendant cette marche de flanc, qui pourtant offrait tant de périls.

Et cependant la saison elle-même semblait conspirer contre les Russes. Les pluies d'automne tombaient déjà et détrempaient les routes, dans lesquelles les roues des canons entraient jusqu'à l'essieu. Mais Totleben avait juré de ne laisser ni un drapeau ni un canon aux mains de l'ennemi, et, comme le premier soldat venu, il mettait pied à terre et aidait à retirer les roues de cette boue gluante dont sont

faites les campagnes de la Bulgarie. Grâce à l'exemple qui partait de si haut chacun faisait son devoir, et l'armée continuait sa marche sans laisser derrière elle ces grappes de traînards et de malades qui jonchent d'ordinaire la route suivie par une troupe en retraite.

Mais le bruit courait que le Danube, grossi par les pluies, montait à vue d'œil. N'allait-il pas emporter les ponts de Sistovo? Que les canonnières anglaises gagnassent l'armée de vitesse, Totleben y était résigné. Gourko, qui commandait l'avant-garde, par une de ces pointes hardies qui lui avaient valu une réputation légendaire, avait déjà atteint le fleuve et établi sur chaque rive de formidables batteries qui eussent disputé le passage à l'ennemi; mais contre la crue du Danube il n'y avait rien à faire, et les pluies incessantes légitimaient l'air soucieux du vieux général.

Enfin, le 15 octobre, l'armée arriva en vue du Danube. Les eaux étaient hautes et limoneuses, le courant profond, mais les ponts avaient tenu bon sur leurs chevalets. Gourko et ses cosaques attendaient. Il y avait cinq jours qu'ils n'étaient pas descendus de cheval.

Au moment où les têtes des colonnes s'engageaient sur les ponts, la fumée des canonnières anglaises n'apparaissait pas encore, en aval, à l'horizon. La crue du fleuve, qui eût pu être la perte de l'armée russe, venait au contraire de la sauver, en doublant le courant et en retardant ainsi la marche de l'escadrille.

Le passage dura trois jours. Le troisième jour, Gourko signala les canonnières; mais l'armée russe était tout entière sur la rive roumaine.

La Roumanie offrait, comme routes et comme approvisionnements, d'autres ressources que la Bulgarie. Les chemins de fer étaient même restés aux mains des administrations russes. Aussi cette partie de la retraite s'accomplit-elle avec une facilité relative. Les Roumains étaient trop heureux de voir disparaître enfin ces alliés qui, soudain, étaient devenus des maîtres, pour s'opposer à leur départ. Totleben sentait qu'il ne serait réellement en sûreté que lorsqu'il foulerait le sol de la patrie; donc, par une espèce d'entente tacite, les deux armées s'abstinrent de tout acte d'hostilité, et, le 7 novembre, sans avoir été inquiétés, les Russes franchissaient le Pruth. La retraite avait juste duré deux mois et cinq jours. Sur 300,000 hommes qu'il ramenait, Totleben n'en avait pas perdu plus de 8,000, plutôt par le fait des maladies que par le feu de l'ennemi.

A son arrivée à Bender, Totleben envoya à Alexandre II le télégramme suivant :

« Je suis heureux de rendre à mon père le czar l'armée qu'il m'a confiée. »

Cette retraite, comme nous l'avons dit, ne vaut-elle pas les plus belles victoires, et un Anglais ne grandit-il pas la cause de son pays en rendant justice à ses adversaires?

O. DE MARCOLS

(La fin à la prochaine livraison.)

Traduit de l'anglais.

INDUSTRIE ET BEAUX-ARTS

LES BOURGEOIS DE PONT-ARCY A L'EXPOSITION (1)

M. POMMELET A SON ÉPOUSE.

Ma Flore,

Je te remercie beaucoup des renseignements que tu me donnes sur nos jardins et nos serres; en te quittant, je savais les laisser en bonnes mains. Malheureusement, voici un diable de printemps qui n'a guère été favorable à la floraison; enfin, il faut bien vouloir ce que le ciel veut, mais je suis fermement convaincu que nos chères fleurs n'ont point souffert de mon absence. Je pense que tu auras eu soin de tendre les toiles sur les pauvres tulipes, autrement elle auraient eu le sort des tulipes hollandaises du Trocadéro. Elles étaient splendides, port superbe, couleurs merveilleuses; mais, hélas! les pluies les ont vite détruites, à mon grand regret; elles n'ont duré que trois ou quatre jours, et encore leur beau calice était rempli d'eau dont le poids faisait incliner leur orgueilleuse tête. Elles perdaient ainsi un des caractères distinctifs de leur majestueuse beauté. Pas de belles tulipes, tu le sais, sans une hampe fine et droite.

Jusqu'à ce jour, la saison a été vraiment très-défavorable pour les charmants produits de Flore, et il faut un peu les admirer dans ce qu'ils auraient pu être et non dans ce qu'ils sont. Cependant, j'ai été émerveillé de l'exposition de pensées de M. A. Moulard; il a un lot de *pensées noires* et de *pensées bleues* que je recommande aux amateurs. Toutes curieuses que soient ses *pensées anglaises*, elles sont inférieures, et je les place sur le même rang que celles de M. Lemoine, de Châlons, qui se distinguent plus par leur bizarrerie que par la beauté de leur dessin et leur couleur. Tu connais d'ailleurs mon goût; je n'aime que les pensées à fond brun et d'un velours chaud de ton dans les gammes sombres. C'est dans cette tonalité de couleurs, et là seulement, que se trouve la beauté d'une pensée taillée largement et soutenant ses pétales. Les pensées de Tremardeau, de Gentilly, et celles de Batillard attireront certainement l'attention des amateurs : elles en sont dignes.

Je me suis arrêté longtemps, et suis revenu, à plusieurs reprises, devant l'exposition de MM. Vilmorin-Andrieux et Cᵉ, les habiles et consciencieux marchands de graines à qui nous avons eu souvent recours. Ces messieurs ont exposé des *primevères du Japon* très-originales, des *mimules*, des *ficoïdes* très-jolies, et certainement je leur demanderai de la graine de leurs *nectorines* qui, avec leurs milliers

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

d'étoiles blanches, sont d'un très-joli effet. Leurs *lins à fleurs rouges* sont beaux, mais, sans vanité, inférieurs aux nôtres. Ils n'étaient point, du reste, disposés en massif, et, à mon sens, ils n'ont leur valeur entière que dans cette condition. Ils ont des *capucines naines de Schilling*, couleur chamois tendre, avec une moucheture carmin que certainement j'introduirai chez nous.

Les *azalées* de M. Groux, de Sceaux, celles de Mozer, de Versailles, sont charmantes; mais, hélas! quand je suis passé devant elles, je sortais de visiter les azalées qui fleurissent dans les serres de la Ville de Paris. C'est une collection incomparable. Oh! ma Flore, que j'ai regretté que tu n'aies pas été avec moi pour admirer ce tableau si brillant, si léger dans son ensemble, si varié de tons, passant par toutes les couleurs. C'est, à mon sens, un des plus charmants arbustes que l'Amérique nous ait donnés. Je t'en enverrai quelques plants choisis, ils feront très-bien parmi ceux que nous cultivons déjà. Je les prendrai dans les nuances que nous n'avons pas; il y a toute une série de jaunes, depuis le jaune carminé jusqu'au jaune glacé d'argent, qui me tente beaucoup.

M. Mozer, dont je t'ai déjà parlé, a exposé des rhododendrons variés dont je n'ai certainement pas à médire; mais son *Robert Peel* et ses *barduyunum* sont, sans amour-propre, moins beaux que les nôtres. Parmi les rhododendrons de M. Truffaut, de Versailles, j'ai beaucoup regardé son *Old' Port*, d'un pourpre cuit, et sa *Cynthia* d'un rose charmant.

Pendant que je contemplais ces parterres fleuris, j'entendis parler autour de moi, et j'ai été une fois encore, amené à constater combien il y a peu de personnes qui apprécient les fleurs et en sentent les beautés. Le bizarre a surtout le don de charmer.

Ce n'est pas toi, mon amie, qui as ces goûts dépravés; tu possèdes le sentiment classique de la beauté. Tu ne demandes pas à une rose de ressembler à une pivoine. A propos de pivoine, j'ai vu dans le parterre japonais une fleur qui en approche sans avoir son cœur et ses nombreuses pétales; elle est excessivement jolie, basse de tige, large, portant une seule fleur très-épanouie; elle a peu de feuillage et vit dans des pots de médiocre grandeur. On trouve aussi dans ce parterre de tout petits arbres dans des vases en bambous, ils sont fort originaux. Leurs racines s'élèvent à quelques centimètres de terre, là le tronc qui retombe, et un charmant feuillage, vert intense finement découpé et frisé; il touche presque le pot.

A propos de goûts dépravés, je te signale un certain hollandais nommé Jonkindt, et un autre arboriculteur du même pays qui ont exposé des buis taillés de manière à représenter des petits monuments, un coq, une oie, une poule sur son nid et même un vaisseau avec ses mats pavoisés. Ces tours de force m'ont laissé parfaitement froid et je doute que ces messieurs fassent école. Par contre j'ai fort étudié la taille de M. Jamin, de Bourg-la-Reine; ses pommiers en cordon et ses poiriers en espalier sont fort bien conduits, mais je le blâme, lui-aussi, de tomber dans la chinoiserie en disposant ses pommiers à haute tige en roue horizontale dont chaque branche de l'arbre semble être une jante.

L'exposition de l'administration des Eaux-et-Forêts est des plus brillantes; sa collection d'arbres verts attire vivement les curieux; ils admirent ses abies, parmi lesquels j'ai distingué l'*abies cephalonica*, l'*abies Nordmanniana*. Les *juniperi* m'ont paru un peu souffrants; en revanche, les *tuya* sont très-vigoureux.

C'est M. Oudin, de Lisieux, je crois, qui a envoyé le superbe Yuca du Texas qui se voit au Trocadéro. Quelle merveille! Il est en pleine floraison; son énorme cylindre de fleurs, d'un ton laiteux légèrement rosé, est du plus grand effet. Sa seule vue révèle l'existence de tout une flore que nous ne connaissons pas. S'il ne fallait que vingt-quatre heures pour aller au Texas, bien sûr je partirais et reviendrais déposer à tes pieds, chère amie, des produits nouveaux d'une végétation qui, si j'en juge par le spécimen sous mes yeux, ne ressemble en rien à celle de nos climats.

Je t'entretiendrai un autre jour des plantes de serre et des serres elles-mêmes, elles ne sont pas terminées et garnies; je puis te dire néanmoins que toutes en général sont fort jolies et très-bien entendues.

Cependant je suis entré au Trocadéro dans la serre de M. Rigault de la Queue-en-Brie. Elle est uniquement consacrée à l'*Enthurium Scharzerianum*. Oh! la belle et étrange fleur! Figure-toi une feuille de pourpre grande comme une feuille de chêne, elle flotte et a l'air de ne pas tenir à sa tige; au-dessus, d'un rouge un peu jaune s'élève en se tortillant un pistille, gros comme le petit doigt, d'un effet charmant. L'*Enthurium* d'un fort volume porte deux ou trois douzaines de ces fleurs magnifiques, il est remontant et sa floraison dure de 3 à 4 mois. Température moyenne, très-résistant. Je t'en rapporterai un pot.

Le fer sert presque uniquement à la construction des serres, et les divers systèmes employés pour étendre ou retirer les toiles et les paillassons, rend ce travail si important et si délicat, facile à exécuter de jour ainsi que de nuit. J'en dirai autant des moyens de chauffage et de ventilation. J'étudierai tout cela attentivement, car nous avons résolu comme tu sais, de faire construire une serre à chaleur humide, j'aurai soin de demander des conseils à Pleinchêne qui nous étonne par ses aptitudes à tout comprendre. Si vous aviez eu l'esprit de me donner un fils, madame Pommelet, nous en eussions certainement fait un élève de l'École centrale. Il vous aurait dû son bonheur, comme je te dois le mien.

Je ne sais pas comme il fait, ce diable de Pleinchêne, il travaille comme un bœuf, et trouve encore le temps de nous entraîner dans toutes sortes de folies, malgré la gravité de La Potinnière qui finit toujours par céder.

Quel va-et-vient, quel tourbillon que l'existence parisienne!

Quand je pense qu'il y a ici des gens qui passent toute leur vie, dans une pareille agitation, mus par la cupidité et l'ambition, j'ai pour eux le cœur rempli de pitié. Que j'aime mieux la paix de notre jardin! Nulle passion basse ou haineuse n'a jamais agité nos cœurs. Je bénis la Providence qui a fait les fleurs et ma femme, mais vivrais-je cent ans,

mille ans, je ne pardonnerai jamais aux scélérats de Prussiens qui ont, en miroton, dévoré mes oignons de tulipe. Les monstres! ils ont fricassé mon *Semper-Augustus!*

Je t'embrasse, ma Flore bien-aimée,

Ton Narcisse Pommelet.

P. S. — Ma chérie, soigne-bien la melonnière!

DE LA POTINNIÈRE A Mlle J. DE LA POTINNIÈRE

Ma chère nièce,

C'est ici que le vieux proverbe « qui trop embrasse, mal étreint » trouve son entière application. Au milieu de ces richesses de l'art et de l'industrie de tous les pays, si on ne localise pas son attention sur un point, si, à chaque visite, on court de ci, de là, on voit beaucoup, mais en réalité on ne voit rien, ou du moins l'esprit ne retient rien. En conséquence, pour ne point jeter le désordre dans les impressions que je veux essayer de vous transmettre, ma chère nièce, je ne vous parlerai aujourd'hui que de l'exposition du prince de Galles, qui se trouve sous le vestibule de la façade du côté de la Seine.

Vous savez que ce prince, il y a deux ou trois ans, a fait un voyage dans les Indes anglaises. Les Indous l'ont reçu avec tous les honneurs dus au futur héritier de cet immense empire, et l'ont comblé de présents pris dans leurs trésors. Ce sont des produits d'un art un peu monotone, mais d'une

Exposition de 1878.



La maison anglaise, dessin de H. Clerget.

richesse incomparable et d'une délicatesse exquise. Regardons d'abord tous ces objets venant de Cachemire. L'orfévrerie de ce pays est d'un luxe inouï. Voici des bassins, des aiguières, des services à thé de forme charmante où l'or et l'argent se marient avec des pierres précieuses, et tel est le luxe des maîtres de cette contrée, que ces merveilles, que nous oserions à peine toucher si nous les possédions, servent là-bas aux usages les plus vulgaires; ils les traitent comme nous traitons notre pauvre ruolz. Vous êtes femme et souvent vous avez admiré les étoffes de Cachemire, mais vous n'avez jamais rien vu de pareil aux spécimens de cette incroyable collection. Vous savez que ces étoffes, travaillées à la main, sont formées des morceaux de quelques centimètres, l'ouvrier cachemirien les prend, les coud avec un art tel, que châle, tapis, vêtement, semblent être d'une seule pièce. Il y a là des vêtements, des écharpes, des tissus à vêtir des fées.

Les selles de velours de toutes couleurs frappées de broderies d'or et d'argent, avec des freins, des harnachements, des étriers de mêmes métaux, constellés de diamants et de perles, attirent les regards, qui se portent plus émerveilés encore sur les

petits pavillons où le voyageur s'assied sur le dos des éléphants. Ces *Houdah* sont en écaille, en bois, finement ouvragés avec des incrustations précieuses; des rideaux, des brocarts d'or les couvrent, et des dômes d'un effet des plus pittoresques les surmontent.

Quoique vous ne soyez pas fumeuse, par indulgence pour un de mes défauts, arrêtez-vous devant cette vitrine spécialement consacrée à une pipe ; regardez son fourneau en or, recouvert d'un fin émail où sont enchâssés des diamants et des émeraudes; le bout de cette pipe, qu'ont pressé les lèvres de je ne sais quel empereur, est un prodige de richesses. Et cette merveille repose sur un tapis qui lui est spécialement consacré : tissu d'or où étincellent des pierres précieuses. Le mot étincellent est peut-être un peu exagéré, parce que les Indiens ne taillent pas les pierres comme nous; ils tiennent surtout à leur grosseur et à leur volume ; pour obtenir des facettes brillantes, ils ne les amoindrissent pas. Aussi, y a-t-il de naïfs Parisiens qui croient n'avoir sous les yeux que des imitations vulgaires. Les pick-pokets, qui rôdent certainement autour de ces trésors, ne partagent pas cette erreur.

La collection des armes, depuis le bouclier, le casque, les brassarts, les lances, jusqu'au fusil moderne, est prodigieuse. Le manche des poignards en jade vert ou blanc, en cristal de roche, celui des épées, les crosses des fusils damasquinés en or, sont couverts de diamants et de rubis. Et quelle variété de formes dans les lames ! droites, recourbées, en flammes, toutes d'un aspect cruel. Et ces arcs, et ces flèches !

Ceci vous intéresserait, peut-être, moins que ces ivoires si curieusement fouillés, que ces boîtes de sandal dont le parfum embaume, que ces échiquiers où l'art le plus patient a multiplié ses caprices. Je ne ferais jamais un *mât* avec de telles pièces, je passerais mon temps à les admirer. L'écaille, l'ébène, les bois indigènes ne jouent pas un rôle moindre que l'ivoire. Le prince de Galles possède une collection de cannes, la plus belle et la plus riche qui soit au monde. Mais voici un palanquin : il est adorable ; il fut sans doute primitivement destiné à quelque princesse indienne, mais je doute que, dans ses petites dimensions et avec ses microscopiques coussins, il vous parût commode. Pour en comprendre l'usage, il faut se souvenir que la femme indienne se tient assise dans la posture adoptée par nos tailleurs. Quel travail que celui de cette charmante boîte dont le dôme et les rideaux brochés d'or défendent les voyageuses des ardeurs du soleil ! Ah ! mes chères *Mille et une Nuits* vous n'avez point menti, vous êtes restées en deçà de la vérité.

Les marbres de l'Inde ne pouvaient manquer de figurer dans un tel trésor; ce sont eux qui ont fourni la matière première de ces animaux fantastiques qui rappellent les Chimères de l'Assyrie, du Japon et de la Chine. L'exécution est naïve, ces animaux sont impossibles, cependant l'artiste a su leur donner toutes les apparences de la vie, leur difformité est vivante.

Le prince de Galles a eu la bonne pensée de réunir et d'apporter en Europe des modèles de toutes les voitures qui servent aux princesses des bords du Gange. Ces chars sont ordinairement traînés par deux zébus. Ils affectent la forme d'un trône recouvert d'un dais broché d'or; à l'arrière, sur un siége, se tiennent les serviteurs. Le timon très-large, garni de velours, porte sur le joug; le conducteur s'asseoit dessus pour guider son équipage.

A propos du trône, en voici un que j'oubliais ; il est très-grand, très-haut, en argent massif, deux animaux fantastiques en forment les pieds et les bras. Si ce vieux meuble pouvait parler, quelles histoires il nous conterait !

Dans cette vitrine destinée aux cuivres, regardez cet éléphant et ce chameau parés de leurs habits de guerre. Plus loin vous trouvez l'équipage d'un splendide timbalier figurant dans une fête publique à la tête d'un nombreux cortége et suivi de guerriers ornés d'énormes turbans.

Quelques-unes de ces merveilles ont été exécutées d'une manière toute spéciale pour le prince de Galles, celles-là sont marquées de son chiffre et de ses armes incrustés en diamants.

Dans une vitrine, on voit les anneaux d'argent massif que les danseuses portent à la cheville et qu'elles entrechoquent en exécutant leurs pas traînants et mollement cadencés. Parmi les objets de menue orfévrerie — ils sont trop nombreux, trop variés, pour que je m'aventure à vous les décrire — on remarque beaucoup de dents et de griffes de tigre ; il ne faut point s'en étonner, les dents et les griffes de cet animal féroce passent aux Indes pour le plus précieux des talismans.

Pour achever cette longue nomenclature, je devrais encore vous présenter les robes et vêtements doublés de plumes de lophophores, les habits des Nepaulais, les éventails sans nombre, en plumes, en ivoire, en écaille, lourds d'or et de pierreries, les ornements fabriqués à Madoura, les gigantesques défenses d'éléphant cerclées d'or et d'argent, la galerie si curieuse des portraits des rajahs, tout un monde de choses, rares, précieuses, exquises qui attestent malheureusement bien plus ce qu'ont été les Indes, ce qu'elles auraient pu être, que ce qu'elles sont actuellement. Car sous ces richesses, que de misères ! La domination anglaise n'a pas été heureuse pour la race indoue : que de milliers de villes florissantes sont mortes, que de travaux d'art, que de monuments, en ruines, et que de pays jadis fertiles sont des jungles à cette heure !

J'aurais voulu aujourd'hui parcourir avec vous les salons de peintures, mais ce ne sera pas trop qu'une lettre entière pour un pareil sujet. Jugez-en plutôt. En ne notant que les seules peintures à l'huile, la France expose 861 toiles exécutées depuis la dernière Exposition universelle (condition de rigueur), l'Angleterre 243, les États-Unis 86, la Norvége 58, la Suède 82, le Japon 2, l'Espagne 115, la Hongrie 61, la Russie 141, la Suisse 93, la Belgique 300, la Grèce 44, le Danemark 76, Haïti 1, le Pérou 3, la Perse 1 ; le Schah est le seul exposant en nom, — heureux pays où tout s'absorbe dans un seul homme ! — Le grand duché de Luxembourg 5, la République de Saint-Marin 2, les Pays-Bas 164, l'Italie 166, Uraguay 8. Je vous prie de remarquer que quelques États exposants n'ont pas encore publié leur catalogue ; je citerai entre autres l'Au-

triche qui nous a envoyé des œuvres très-remarquables et très-remarquées.

Vous aimez les belles peintures et vous m'avez souvent donné des avis précieux, attendez-vous donc à recevoir de nombreux détails sur toutes ces belles choses, mais, d'avance, je puis vous dire, en me servant d'une expression familière à Pleinchêne : Nous tenons le bon bout ! Les chiffres des peintres exposants nous prouverons que si l'École française sort victorieuse de cette exhibition, elle aura eu à lutter contre le monde entier ; et ces chiffres vous démontreront aussi que l'amour du beau va sans cesse en se développant. Je sens aussi qu'il y a en moi un sentiment de chaleureuse affection qui suit la même progression, c'est celui que vous m'inspirez. Soignez-vous, amusez-vous, et surtout, à mon retour, ne venez pas me dire avec une joie triomphante : « J'ai fait des économies. » En agissant pour atteindre ce but, vous me blesseriez.

Je vous embrasse, ma chère nièce,

De la Potinnière.

A MADAME PLEINCHÊNE.

Bonjour, ma chère amie, je t'embrasse toi et « Rataplan », parce que je pense que vous êtes sages tous deux, et que tous deux vous vous portez bien, quoique la saison que nous traversons ne soit pas la fleur du printemps. Depuis notre arrivée, les amis et moi, nous n'avons pas quitté nos parapluies, et, quand cela nous est arrivé, nous nous en sommes repentis. Cependant le soleil commence à sourire. Il fallait entendre les lamentations de Pommelet à la vue du jardin de l'Exposition ! les allées du Trocadéro coulant sur les terres rapportées et détrempées, tandis qu'elles faisaient éponge au Champ-de-Mars. Pommelet pleurait comme le ciel sur le sort d'une magnifique rosace formée de tulipes de deux couleurs dévorées en quelques heures par la pluie, et il ne cessait de gémir en contemplant de magnifiques collections de rhododendrons qui baissaient leurs belles fleurs sous le poids des averses.

Je te dirai, ma chère amie, que notre association ressemble assez à un char tiré par quatre chevaux voulant aller chacun du côté qui lui plaît le plus ; eux, vers les produits, moi, vers les machines productrices. Mais on se fait de mutuelles concessions, et finalement tout va bien.

Comment te rendre la grandeur du monde dans lequel nous naviguons ? quand je te dirais que c'est colossal, en serais-tu bien plus avancée ? J'aime mieux te donner quelques chiffres, comme tu as une bonne tête, tu comprendras leur valeur et leur portée.

Sans compter le Trocadéro qui est la partie monumentale de l'Exposition, les constructions du Champ-de-Mars couvrent une surface de 706^{m},20 de longueur sur 340^{m},60 de largeur, soit : 240,530 ^{m} carrés. En 1867, on n'avait mis à la disposition des exposants que 153,000^{m} couverts : et ce n'est pas tout ; l'Exposition s'étend sur le quai d'Orsay et l'esplanade des Invalides. L'Exposition de Londres, en 1862, n'avait, en surface couverte, que 120,000^{m}.

Il a fallu, pour préparer les terrains et pour les fondations, déblayer 235,000 mètres cubes, et les remblais se sont élevés à 260,000. La maçonnerie de toute nature représente 80,000 mètres cubes. Le poids du fer employé pour la galerie des machines est de 5,386,000 kilogrammes, pour les deux vestibules, 4,466,000, et je ne parle pas des galeries et des planchers.

La façade principale, du côté de la Seine, a 75^{m} de largeur. En entrant dans le Palais par la porte d'honneur, on se trouve dans un vestibule occupant toute la largeur, soit 340 mètres sur une largeur de 25. Il devait d'abord rester complétement libre, et ne recevoir que quelques chefs-d'œuvre, mais l'empire allemand s'étant, tardivement et avec mauvaise grâce, décidé à envoyer quelques-unes de ses productions artistiques, la courtoisie française a été assez sotte pour se déranger et faire place ; c'est ainsi que les produits manufacturés de l'État se trouvent dans la partie orientale du vestibule.

La surface consacrée aux Beaux-Arts a 21,000 mètres carrés.

Mais ce sont les deux grandes galeries des machines qu'il faut voir ! Elles ont chacune 645 mètres de longueur, 35 de largeur et 25 de hauteur. L'aspect de ces galeries est à la fois grandiose et léger, les arcs en fer qui soutiennent la toiture vitrée ont 35 mètres de portée. Toutes les machines sont mises en mouvement par la plus puissante force motrice qui ait jamais été accumulée pour un tel usage. Elles vivent, elles travaillent, elles roulent, elles crient, elles ronflent, elles sifflent. Elles sont brillantes et belles comme des bijoux. Je ne sais quel est le niais qui a appelé l'or le roi des métaux ; c'est le fer par lui-même, ou amené à l'état de fonte, de tôle ou d'acier. Tu te figures comme, là, je regarde, j'étudie. Il m'est poussé une idée... je ne te dis que ça !... Hurrah ! Ce sera des écus, ma chère, des écus, et encore des écus. Si je réussis, tu peux préparer tes sacs ; je te commanderai une voiture et un équipage plus beaux que ceux que je vois ici. Je découvre un horizon doré, surdoré ; mais il faut piocher l'idée ! on la piochera, Rantamplan sera riche, et Radis ne mangera que dans une écuelle d'argent.

Dans tout ce que j'admire ici, une chose à bon droit m'étonne : — c'est la rapidité avec laquelle l'Exposition a été conduite ; elle dénote la puissance scientifique des moyens qui ont été employés. C'est le 4 avril 1876 que le décret, ouvrant les crédits, a été rendu, mais ce ne fut que vers la fin de cette année que les dernières difficultés et les plans purent être levés. C'est donc, dans l'espace de dix-huit mois environ, qu'on a bâti le gigantesque Palais du Trocadéro, une construction de marbre, de granit et de bronze, que l'on a amené une rivière, jeté un pont sur la Seine, doublé en largeur celui qui existait déjà, et couvert de bâtiments le Champ-de-Mars. En beaucoup de choses, on peut prétendre que le temps ne fait rien à l'affaire ; mais, outre que le temps est de l'argent, la célérité de conception et d'exécution est la marque d'une supériorité d'intelligence et de puissance de procédés indéniables. J'en suis très-fier en ma qualité de mécanicien et de mécanicien français.

Qu'ils doivent avoir le cœur serré, nos amis d'Alsace et de Lorraine, en voyant le succès de leur mère-patrie ! Cela fait peine d'y penser !

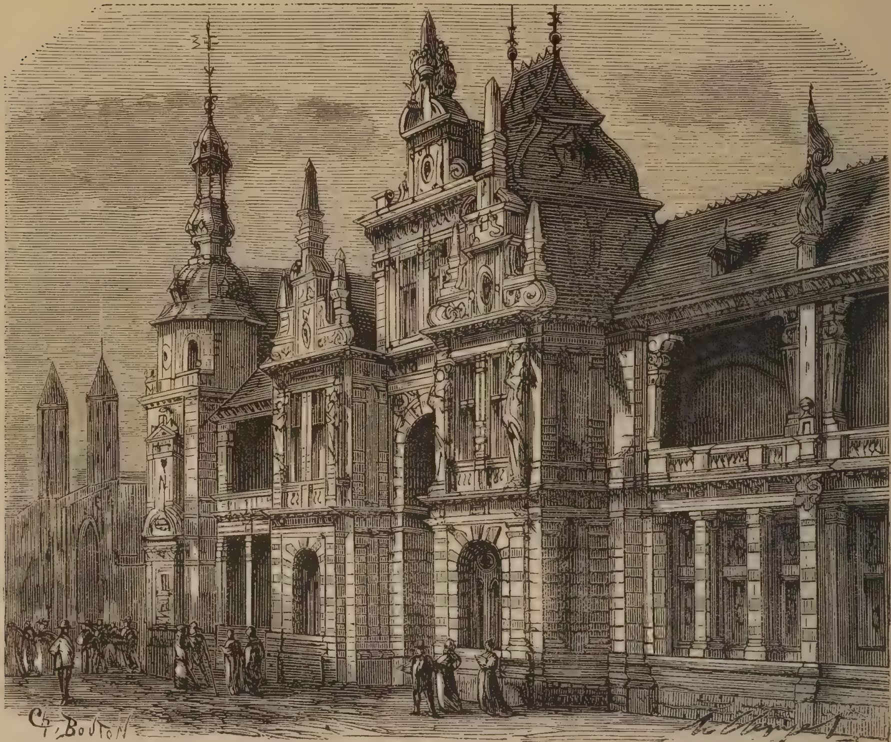
Dis à Bourgeois que je vais lui écrire et lui envoyer un dessin pour modifier notre faucheuse mécanique. Il faudrait être bête à ne rien entendre pour ne pas améliorer sa fabrication en voyant ce que je vois. Bourgeois est un contre-maître intelligent, il me comprendra sans aucune difficulté. L'instruction par l'œil, par la comparaison, est le côté inappréciable des Expositions, et, tu le sais, je ne suis pas Jean l'endormi. Je prends force notes, force croquis, je travaille comme si j'étais encore à la Centrale.

Paris est très-animé, très-brillant ; les voyageurs y affluent, et beaucoup de princes et de princesses appartenant à des familles régnantes ont imité l'exemple que leur a donné le prince de Galles. En leur honneur, les dîners, les fêtes se succèdent à la Présidence et dans les hôtels des ministres. Cependant les grands jours de l'Exposition ne font en réalité que commencer, l'installation des exposants étant à peine terminée et complète.

Le public s'impatientait; c'est l'éternelle histoire, ceux qui ne font rien accusent toujours de paresse ceux qui travaillent. Ainsi va le monde.

Parmi les machines, en ta qualité de musicienne et de bonne musicienne, tu admirerais beaucoup le

Exposition de 1878.



La maison belge, dessin de H. Clerget.

grand orgue de M. Cavaillé-Coll ; il est placé dans la salle des fêtes qui doivent être données au palais du Trocadéro. Il occupe la partie centrale de la composition. Il a une puissance magnifique, et de ses tuyaux s'échappent des sonorités étonnantes. Tout semble trembler autour de lui lorsqu'il élève la voix. Ce monument d'harmonie se compose de dix jeux et de 560 tuyaux, mis en action par 72 registres distribués sur 4 claviers et 1 pédalier complet, 21 pédales de combinaison et 4,070 tuyaux dont les plus grands ont 32 pieds. Comment peut-on conduire un pareil monstre? Il a dix octaves, c'est-à-dire qu'il s'étend jusqu'à l'extrême limite des sons perceptibles. La transmission de tous les mouvements des claviers et du pédalier se fait au moyen de nouveaux moteurs pneumatiques qui permettent à l'organiste de toucher les quatre claviers avec autant de facilité que toi lorsque tu joues de ton piano. Une vaste soufflerie alimentaire placée sous le buffet de l'orgue, derrière l'amphithéâtre de l'orchestre est manœuvrée par des hommes en attendant qu'elle le soit par des moteurs hydrauliques. Les dimensions du buffet sont : largeur, 15 mètres; profondeur, 6 mètres; hauteur, 18 mètres. T'imagines-tu la figure que ferait l'orgue de Pont-Arcy à côté de ce géant? Placé dans notre église, s'il ouvrait l'écluse de ses torrents de sons, il en ferait crouler les voûtes. Quand il a élevé sa grande voix, j'ai vu Seringuet pâlir et je me sentais le frisson. La musique de l'avenir du fameux Wagner

inventera-t-elle jamais mieux que ce magnifique instrument? Tout est possible, sans doute; mais il ne faut pas oublier que si on a les moyens d'accroître jusqu'à l'infini la masse du son, nos organes acoustiques ne peuvent en supporter sans douleur qu'une certaine quantité; plus forte, elle nous briserait le tympan.

Adieu, chère femme. Je finis cette lettre comme je l'ai commencée, en t'embrassant toi et M. Rataplan. Mes meilleurs souvenirs à M. Radis.

PLEINCHÊNE.

Pour copie conforme,

CH. RAYMOND.

(La suite à la prochaine livraison.)

LA SCIENCE EN FAMILLE

TOUJOURS PLUS FORT

— Oui, Monsieur, oui, je m'y perds, je m'y embrouille, je ne sais plus ce qui est ancien et ce qui est nouveau; car le vieux redevient neuf, le neuf est vieux dès le lendemain; et tout cela porte des noms baroques, composés, je le veux bien, de grec, de latin, de n'importe quelle langue, excepté de français; et nous autres femmes qui n'avons pas, comme dit mon neveu le grand lycéen « pioché notre bacho » nous en restons ahuries, désorientées. Voudriez-vous me dire, Monsieur, quand cette grêle d'inventions étourdissantes cessera, afin que nous reprenions un peu haleine?...

— Mon Dieu! Madame, en quel état vous voilà pour des choses qui ont le défaut de troubler un peu vos idées coutumières.

— Qui les bouleversent, voulez-vous dire, Monsieur, et de fond en comble.

— Pour des mots qui...

— Qui sont du dernier extravagant...

— Ajouterez-vous, Madame : « comme les choses qu'ils servent à désigner? »

— Non; mais vous avouerez, Monsieur, qu'il y a dans tout cela quelque chose de... comment dirai-je... d'effrayant. Eh bien, oui, d'effrayant, car je suis, pour ma part, prise d'un véritable effroi quand je songe à tout ce qu'on a trouvé depuis quelque temps : on ne nous donne pas le temps de nous accoutumer à une merveille que, crac! en voilà une autre qui l'éclipse ou la détrône. Nous étions faits bien tranquillement au télégraphe électrique, dont, à la vérité, la plupart d'entre nous utilisaient les services sans en comprendre le moins du monde le fonctionnement. Or, un beau matin, il y a de cela quelques mois tout au plus, nous entendons dire : « Le télégraphe, peuh! belle affaire, ma foi! parlez-moi du *téléphone!* — Vous dites, télé?... — phone. Lequel a pour mission de?... — De *parler* au lieu de se borner à *écrire de loin.* — Ah! fort bien! » Mais à peine sommes-nous familiarisés, je ne dis pas avec le fonctionnement, mais avec la possibilité d'existence de ce nouveau transmetteur de pensée, qu'un autre beau matin : « Parler de loin, voilà qui est bien; mais conserver, inscrire la parole de façon à ce quelle soit reproduite où l'on veut, quand l'on veut; c'est bien autre chose; et hourra pour le *phonographe!* » Et alors qu'on nous dit que cette merveille n'est encore qu'à l'état d'ébauche, dont les vrais résultats ne seront bien appréciables que dans un certain nombre d'années, voilà que tout aussitôt des séances publiques ont lieu où le phonographe fonctionne régulièrement... Et, voyons, ne nous démontrait-on pas dernièrement que les pierres dites précieuses allaient devenir communes, puisqu'on les reproduit de toutes pièces aussi belles, aussi pures, aussi fines enfin que lorsqu'elles sont dues à la nature?.. De quoi faisait-on donc grand bruit à peu près vers le même temps? je n'ai pas fort bien compris l'importance de la chose. « Condensation des gaz, je crois. »

— En effet, Madame, on est arrivé par des effets d'extrême compression, à rendre liquides les fluides atmosphériques qu'on ne désespère pas d'obtenir un jour sous forme métallique — comme l'hydrogène, par exemple, sur la *métallisation* duquel on n'a plus aujourd'hui aucun doute.

— Eh bien, Monsieur, et ce *gaz* électrique, qui maintenant devient à la mode dans les gares, dans les grands magasins, où il semble ramener le soir la vraie lumière du jour.

— Tout d'abord, Madame, défaites-vous de cette appelation inexacte : il n'y a point là de *gaz*, mais production d'étincelle continue par ce même *courant* électrique qui anime le télégraphe, le téléphone, qui est l'agent de la galvanoplastie, des appareils électro-médicaux... Depuis longtemps, depuis bien longtemps, la *lumière électrique* — que l'on produisait en armant d'une baguette de charbon les deux extrémités du fil conducteur — était dans le domaine des belles expériences, mais des expériences seulement, car on n'arrivait qu'imparfaitement à rendre constant, régulier, le rapprochement des deux baguettes de charbon à mesure qu'elles se consumaient. De là le tremblotement, les éclipses, qui caractérisaient cette lumière lorsque l'appareil était abandonné à lui-même. Et d'ailleurs quelque intense que fût le courant, l'on ne pouvait encore obtenir qu'un foyer unique.

Mais voilà qu'un ingénieur russe a l'idée de faire arriver les fils chargés d'effluves électriques sur une lame de kaolin (terre à porcelaine) qui, s'échauffant au rouge blanc, devient un foyer d'irradiation superbe sans interrompre le courant; et du même coup, cet ingénieur, M. Jablochkof, se trouve avoir résolu le double problème de la fixité et de la possibilité de subdivision du foyer électrique. De là le magnifique éclairage que vous avez vu et qui, se produisant avec une économie relative, en consacre l'application usuelle.

— Mais, dites-moi, Monsieur, n'ai-je pas entendu parler aussi d'une plume électrique?

— En effet, Madame, il y a une plume électrique,

petit appareil, très-ingénieux, ma foi, dû à l'auteur du phonographe — lequel auteur, par parenthèse, est, paraît-il, doué d'un génie imaginatif si fécond, si varié, qu'une puissante compagnie américaine a pris en quelque sorte ce génie à ferme, pour avoir le droit d'exploiter, moyennant une magnifique redevance, toutes les inventions qu'il enfante. Or, quelque ingénieuse que soit la plume électrique d'Edison — c'est le nom de l'inventeur — je doute qu'elle obtienne un succès assez grand pour assurer de brillants bénéfices à la compagnie fermière qui essaye d'en propager l'usage.

Et d'abord cette plume n'a rien de commun avec l'outil qui sert à la manuscription ordinaire; elle est destinée à créer un type qui permet de reproduire les caractères, les dessins qu'elle a tracés, et, en quelques mots, voici comment. Figurez-vous une espèce de gros crayon creux, à l'intérieur duquel est placée une aiguille qui est mise là dedans en mouvement par une petite roue fixée au sommet du porte-crayon, ou plutôt du porte-aiguille, et qui, animée d'un va-et-vient de près de deux cents battements à la seconde, produit dans le papier sur lequel on la promène une suite de perforations. La roue est un moteur électrique de dimension très-réduite qui reçoit son impulsion d'un cordon métallique se reliant aux pôles d'une pile — c'est en quoi la plume est *électrique*. Donc, quand on a lentement promené cette pointe perforante avec plus ou moins de lenteur ou de rapidité sur une feuille de papier, on a transformé celle-ci en une espèce de transparent ou de *poncif,* comme on dit dans l'opération du décalcage ordinaire. On pose ce papier perforé sur un autre papier blanc; et, en passant par-dessus un rouleau empreigné d'encre d'imprimerie, on peut obtenir autant d'épreuves que l'on veut de l'écriture ou du dessin fait avec la plume électrique.

Or, l'écriture due à ce système de pointillé est toujours d'aspect assez maigre, et les dessins ont de faux airs du procédé dit à «la roulette.» On fait appel, pour l'emploi de cet appareil, aux banquiers pour autographier leurs cotes financières, aux restaurateurs pour imprimer leurs menus, aux dessinateurs pour tirer eux-mêmes des *fac-simile* de leurs croquis, aux musiciens pour reproduire des copies de leurs inspirations, etc., etc., appel très-engageant, à la vérité, mais qui pourrait bien n'être pas entendu du grand nombre, car, outre que l'appareil est d'un prix assez élevé (deux ou trois cents francs), il ne saurait répondre à des besoins bien généraux.

Ce qu'on entendra beaucoup mieux, j'imagine, ce sera l'*aérophone.*

— Comment avez-vous dit, monsieur!

— J'ai dit aérophone, mais j'aurais dû dire *vaporophone*...

— Aérophone ou vaporophone, qu'est-ce encore que celui-là, je vous prie?

— Toujours une invention, ou plutôt une application du même intarissable américain.

— Application de quel principe?...

— Peut-être vous souvient-il, madame, que, l'an dernier, un mécanicien, qui a passé beaucoup d'années à construire cette pièce, exposait en public une tête parlante. Cet automate, que vous avez pu voir et entendre, comme je l'ai vu et entendu moi-même, prononçait toutes les syllabes; et il suffisait de promener les doigts sur un clavier, dont chaque touche correspondait à une articulation différente, pour que la tête fît entendre des mots, des phrases. A vrai dire, l'auteur de cette curieuse machine n'était pas le premier à qui fût venue l'idée d'une pareille construction. Les anciens attribuaient au fameux Dédale la création de statues qui allaient, venaient et « parlaient ».

Au moyen âge, deux personnages, à qui leur science valut la réputation de sorciers, avaient aussi, dit-on, accompli la même merveille : c'est d'abord le fameux Gerbert, devenu pape sous le nom de Sylvestre II : « Il avait fait, dit un de ses historiens, une tête *disant la vérité.* » Cette tête lui avait annoncé qu'il occuperait le siége pontifical. Quand cette prédiction se fut réalisée, il la consulta encore pour lui demander si son pontificat serait de longue durée : la tête lui répondit qu'il ne mourrait pas avant d'avoir dit la messe à Jérusalem. Voilà donc notre pontife assuré d'avoir un règne démesurément prolongé, puisqu'il n'était pas probable qu'il fît le voyage de Judée avec la seule intention d'officier dans la ville sainte... Mais il y avait à Rome une église qui portait le nom de Jérusalem, et un jour, par hasard, le pape alla y célébrer le saint sacrifice. Le lendemain il était mort, donnant raison à l'oracle de la tête parlante.

Albert le Grand avait chez lui, dit la chronique, une tête qu'il avait fabriquée et «qui pouvait répondre aux questions». Son disciple, Thomas d'Aquin, scandalisé autant qu'émerveillé par les prodigieux effets de cette machine qui, pour lui, devait être forcément due à la collaboration du démon, profita de l'absence du maître pour briser la tête parlante. Albert, voyant son œuvre en pièces, se borna, dit-on, à soupirer sur la perte de trente années de travail, et ne tint nullement rancune au scrupuleux Thomas. Ce qui prouve que le grand homme était bon homme.

En des temps plus rapprochés de nous, un Allemand dont j'ai oublié le nom avait aussi construit une tête parlante, qu'il brisa lui-même dans un moment de découragement.

Quoi qu'il en soit des antécédents de cette invention, dont les hommes spéciaux ont dû analyser les théories, toujours est-il que l'inventeur américain a eu l'idée d'utiliser le mécanisme de la tête parlante pour la transmission à grande distance des avertissements, en faisant qu'au lieu du sifflet ordinaire servant de poitrine à un colossal larynx artificiel, la voix soit produite par un jet de vapeur qui donnera à cette voix une intensité analogue à celle du sifflet actuel de nos locomotives.

Et, pour commencer par les locomotives, le jour n'est pas loin où chacune d'elles, au lieu de se borner à siffler, pourrait crier en toutes lettres, de très-loin, d'un accent formidable : « Place à la voie! J'arrive ! Eh ! là bas, fermez les barrières ! » Ce qui après tout, je le reconnais, n'offrirait pas un grand avantage, car il suffit bien du sifflet pour mettre sur ses gardes un personnel dressé aux exigences du service. Mais, au monde des chemins de fer, substituons le monde maritime, et alors voyons tous les bienfaits pouvant résulter de ce système. Supposons ce tonitruant organe armé d'un porte-voix de dimen-

sion relative et imaginons les services qu'il rendra de navire à navire dans une escadre en marche, sur les côtes, à l'entrée des ports, en vue de côtes dangereuses par des nuits de brouillard, de tempête. Et même, pour revenir au service des chemins de fer, ne sera-ce donc rien si, à l'arrivée à une gare de bifurcation ou de stationnement, au lieu de l'avis inintelligible annoncé d'une voix maussade aux portières, nous entendons le stentor au souffle ardent d'abord nous crier, nous répéter le nom du lieu, puis toutes les indications utiles à connaître : « Dix minutes d'arrêt! Voyageurs pour telle ligne, changent de train, passent sur la voie B ou C ! Voyageurs pour telle autre direction attendent dans la gare l'arrivée du train correspondant ! Voyageurs pour X..., en voiture ! »

Enfin, ne croyez-vous pas, madame, que, dans bien d'autres cas encore, l'utilité pourra se trouver d'un avis nettement articulé et lancé de façon à être entendu par tout un canton, par toute une population à la fois ?

— Sans doute, monsieur, mais qu'inventera-t-on quand tout cela sera devenu pratique, usuel?...

— Eh ! madame, que de choses à trouver encore, que l'on cherche d'ailleurs, et que l'on trouvera, soyez-en sûre !...

— Par exemple ?...

— Ceci, madame, qui occupe, à ce qu'on m'assurait dernièrement, les veilles d'un investigateur très-sérieux : faire pour la vision ce qu'on a fait pour l'écriture à l'aide du télégraphe, et pour la voix à l'aide du téléphone.

— C'est-à-dire?...

— C'est-à-dire qu'étant donné une scène qui se joue sur le théâtre de Marseille, on y assiste, on la voie de Paris, — et cela, bien entendu, par de tous autres moyens que par les lentilles de la lunette ou le miroir du télescope, qui ne peuvent agir qu'en ligne droite et dans un champ restreint; en un mot, faire voyager, transmettre les effets de lumière, comme on fait voyager, comme on transmet les effets de sonorité, ou les signes graphiques.

— Fort bien ! mais à quoi cela servira-t-il? car enfin quel intérêt sinon de pure et futile curiosité, un Parisien pourrait-il trouver à suivre des yeux une représentation sur le théâtre de Marseille?

— J'ai pris, madame, cet exemple, pour que vous saisissiez mieux le but qu'on se propose ; mais, supposez votre fils chéri à cent lieues de vous, et que, si cela vous convient, il vous soit donné de pouvoir, non-seulement correspondre de vive voix avec lui à l'aide du téléphone, mais encore, de le voir vous sourire et de vous assurer *de visu* qu'il est bien portant, à l'aide du... Vous admettez bien que je ne sache pas encore le nom de l'appareil qui vous rendra ce service.

— Parfaitement, monsieur, parfaitement ! Mais restons-en là, je vous prie ; car, tenez, voilà justement mon *effroi* qui me prend, cet effroi que me cause l'idée de ces trouvailles étourdissantes... J'ai besoin de reprendre pied au monde ordinaire.

— Reprenez pied, madame, car aussi bien ne vous ai-je entretenue là que d'une découverte encore hypothétique ; mais tâchez d'être bientôt remise, car, d'un instant à l'autre, quelque autre merveille imprévue peut se révéler, destinée à ne vous pas causer moins d'étonnement.

— Nous verrons bien, monsieur.

— A bientôt, madame !

E. M.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Le règne du gaz nous semble toucher partiellement à son déclin. Après avoir jeté ses feux sur le monde civilisé, il est vivement menacé par la lumière électrique.

Nous savons que l'éclairage nouveau, jusqu'à présent du moins, ne peut, économiquement parlant, prévaloir que lorsqu'il s'agit d'éclairer de grandes surfaces. Nous avons aussi des réserves à faire sur sa lumière, qui fatigue la vue par son ton particulier, comme on peut s'en assurer en passant sur la place de l'Opéra, éclairée par le procédé de M. Jablochkoff.

Cependant l'autorité municipale pense à installer trente-deux nouveaux foyers électriques, ce qui ferait quarante en comptant les huit qui existent déjà sur la place de l'Opéra. On estime que ces quarante foyers auraient la puissance éclairante de trois mille becs de gaz. Ces nouvelles installations lumineuses seraient disposées : place du Théâtre-Français, avenue de l'Opéra, place de la Madeleine, devant le Palais-Bourbon et l'Arc de triomphe de l'Étoile.

Pourquoi n'appliquerait-on pas ce système sur les quais de manière à couvrir de feux la Seine et nos ponts ?

Outre l'effet, qui serait superbe, cet éclairage aurait pour résultat certain de purger les berges des rôdeurs nocturnes de la pire espèce qui les fréquentent et les rendent dangereuses. Nous sommes bien sûrs que cette idée-là sourirait à M. le préfet de police et à M. Jacob.

*
* *

La Société des gens de lettres a eu la pensée de réunir pendant l'Exposition universelle un congrès international.

On nous dit, mais nous nous refusons de le croire, que ces messieurs, en s'assemblant, n'auraient pour but que de traiter de ce qui les intéresse pécuniairement : question de reproduction, de traduction, et le reste.

Ce serait, il nous semble, bien mal comprendre la belle occasion offerte pour aborder des points plus intéressants et plus hauts.

L'esprit de boutique a du bon, nous n'en disconvenons pas, mais dans une sage mesure. Il nous semble que ce congrès eût eu un caractère plus

noble, une action plus durable et un attrait plus puissant, qu'il eût été en un mot plus digne de notre temps et de notre pays, s'il eût, dans ses réunions publiques, demandé aux littérateurs étrangers qui nous font l'honneur de nous visiter quel est chez eux le mouvement littéraire, le mouvement des esprits, où en sont la poésie, l'érudition, le roman, les études historiques, etc... En réunissant les discours et rapports de nos éminents confrères on serait arrivé à avoir, et à pouvoir publier, un tableau général de la condition intellectuelle et morale de l'Europe qui eût été du plus grand intérêt.

La Société des gens de lettres, en ne touchant qu'au côté mercantile, aura perdu une occasion de s'honorer qu'elle ne retrouvera peut-être plus.

Le congrès littéraire, dont on avait offert la présidence à Victor Hugo qui a, dit-on, refusé, se réunira le 13 juin.

* * *

L'ouverture du Salon, qui devait avoir lieu le 13 de ce mois, a été reculée jusqu'au 24. Ce retard, qui est du fait de la direction des Beaux-Arts, a fait et fait encore beaucoup crier contre M. de Chennevières, dont la position semble fort ébranlée.



Salon de 1878. *La mort de Coco,* d'après le tableau de M. Beyle, dessin de Duvivier.

Dans une lettre sans doute écrite un peu à la légère, M. le directeur confesse qu'il a eu l'esprit troublé par la multiplicité des travaux que lui ont donnés l'Exposition universelle et le Salon. Ils étaient considérables, mais M. de Chennevières avait tout pouvoir et carte blanche ; il pouvait donc aviser et prendre ses mesures en temps utile.

Pour nous, le retard du Salon a été une contrariété qui nous prive du plaisir de donner ce mois-ci un aperçu général des travaux de nos artistes. Cependant nous sommes assez heureux pour pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs la gravure d'un tableau plein de sentiment dû au pinceau de M. Beyle.

Pauvre Coco ! et surtout pauvres gens ! C'est une page des misères humaines.

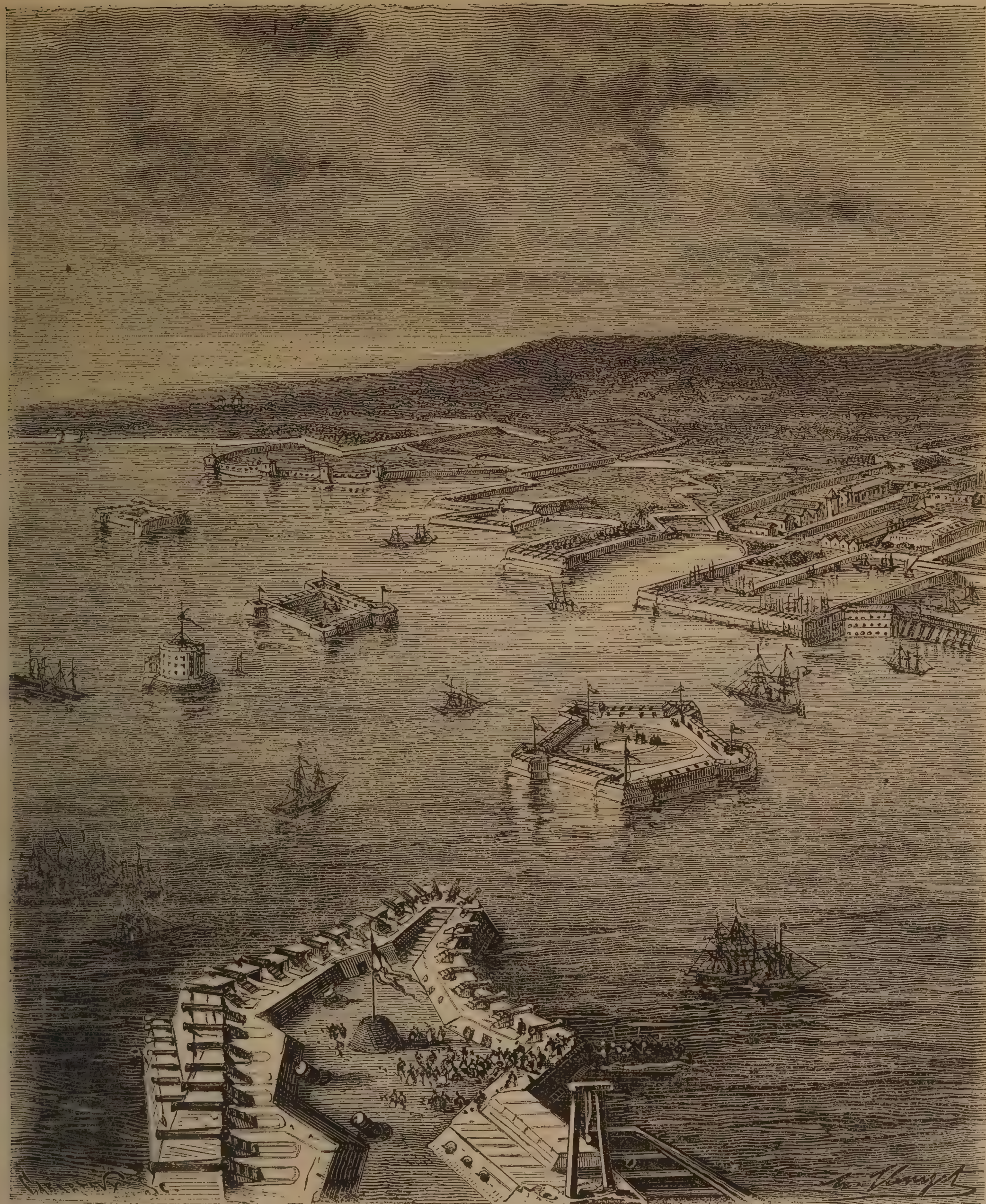
A. de Villeneuve.

Le directeur-gérant : Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

LA GUERRE DE LA BALEINE ET DE L'ÉLÉPHANT (1)



Cronstadt, dessin de H. Clerget.

V

UNE IDÉE DE JULES VERNE

L'armée russe un instant sérieusement compromise était sauvée, mais les affaires de la Russie n'en allaient guère mieux pour cela. L'Angleterre avait notifié à toutes les puissances européennes et américaines le blocus de tous les ports russes, aussi bien de la Baltique que de la mer Noire et

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

que de l'océan Pacifique. L'Allemagne, blessée dans ses intérêts commerciaux et dans ses sympathies, objecta qu'il ne suffit pas, pour établir un blocus, de l'écrire dans une note diplomatique, et qu'il a besoin d'être appuyé par des forces maritimes suffisantes, autrement dit qu'il doit être effectif.—Théorie qui, en droit international, ne supporte pas la contradiction. — Mais l'Angleterre n'était pas d'humeur à entendre ces observations, et lord Salisbury répliqua que, si M. de Bismarck n'était pas content, il pouvait aller le dire à Rome, mais que l'amirauté saisirait ou coulerait, à sa guise, tout navire allemand qui essayerait de forcer le blocus, effectif ou non, qu'elle venait de notifier. La réponse, cela va sans dire, était conçue dans des termes plus parlementaires que ceux qui précèdent, mais le fond était le même. Je crois, en vérité, que si le Père éternel eût pris fait et cause pour la Russie, l'Angleterre eût relevé le gant et accepté le défi, tant en ce moment l'esprit public était surexcité de ce côté du détroit.

L'enthousiasme avait gagné la nation tout entière. Les consolidés étaient montés de 3 pour 100, au pair. On vit des femmes porter leurs diamants à l'amirauté, et des *jobbers* (1) abandonner leurs courtages au gouvernement. (Il est probable qu'ils s'en dédommagèrent sur le client).

Quand M. de Bismarck apprit ce dernier trait, il jugea imprudent de chercher noise à un pareil peuple et resta tranquille.

Quoi qu'il en soit, de novembre 1878 à avril 1879, la guerre n'offrit pas d'incidents remarquables. La mauvaise saison entravait du reste les hostilités, et chacun des belligérants mettait le temps à profit pour se préparer à une lutte décisive. On disait que les Russes faisaient de vastes préparatifs pour réunir à Orenbourg une armée destinée à opérer, par l'Asie centrale, contre les possessions anglaises de l'Inde. De son côté, l'Angleterre se contentait de couper toutes les communications maritimes de son adversaire. Elle le laissait, comme on dit vulgairement, *cuire dans son jus* (2). Et véritablement c'était le meilleur et le plus sûr moyen de le réduire à l'impuissance.

La Russie avait beau s'agiter, porter une armée à droite, une armée à gauche, suivant qu'elle s'attendait à une attaque en Crimée, en Courlande, en Esthonie ou sur les côtes de Bessarabie; les escadres anglaises se contentaient d'une démonstration, elles tiraient quelques obus, démantelaient ou faisaient sauter quelques forts, sans opérer de débarquement, puis elles disparaissaient pour aller inquiéter l'ennemi sur un autre point et l'obligeaient à des déplacements continuels qui épuisaient les troupes et ébranlaient leur moral.

M. de Bismarck avait donné par erreur à cette guerre le nom de guerre de la Baleine et de l'Éléphant, nom que l'histoire a du reste consacré; mais plus exactement il eût dû dire : la guerre de l'Aigle et du Lion.

En effet, que le Lion parvienne à saisir l'Aigle un moment, un seul, et c'en est fait de l'Aigle, qui meurt étouffé sous l'étreinte du Lion. Mais l'Aigle sait se tenir au delà de l'atteinte de son adversaire. Il le harcèle, il le déchire, il verse son sang par mille blessures, et le Lion, haletant, épuisé plus encore par ses propres efforts que par les coups de l'Aigle, finit par tomber sur le sable de l'arène, sans force et sans vie.

Ainsi l'Angleterre comprenait son rôle, et l'épuisement progressif de la Russie ne laissait plus de doute sur l'issue définitive de la lutte. Des signes précurseurs d'une lassitude prochaine frappaient déjà les yeux les moins clairvoyants. L'insurrection du Caucase n'avait pu être réprimée et s'étendait même de proche en proche. Un sourd mécontentement agitait la Pologne; à Moscou, les comités panslavistes murmuraient, reprochant au gouvernement sa faiblesse. Le mot trahison circulait même, ce mot des nations qui s'abandonnent et préfèrent accuser leurs chefs qu'elles-mêmes. Les *nihilistes* redoublaient d'efforts et les mille sectes mystérieuses qui gangrènent la Russie tenaient leurs sinistres conciliabules. Le *moujik* lui-même avait cessé d'appeler le czar : notre père. La défiance était partout.

C'est dans ces conditions que s'ouvrit la campagne de 1879, qui devait être décisive. Mais, pour en expliquer un des événements les plus importants, le lecteur nous permettra de revenir de quelques mois en arrière, et ce sera pour nous l'occasion de mettre en scène une des figures les plus sympathiques du XIXe siècle.

Nous voulons parler de Jules Verne (1).

Le temps qui fait justice des succès éphémères de la mode, a consacré la plupart de ses livres, aujourd'hui encore en possession de la faveur publique. Il nous suffit de rappeler *Cinq semaines en ballon*, *Vingt mille lieues sous les mers*, *les Anglais au pôle nord*, *le Voyage autour du monde en quatre-vingts jours*, etc., etc., pour évoquer le souvenir de l'imagination la plus vive mariée à la science la plus ingénieuse. J. Verne est né en France. Il eût mérité d'être Anglais.

Cependant la plupart de ses contemporains, tout en admirant les dons précieux de son esprit, n'avaient pas pris au sérieux les aventures extraordinaires écloses sous sa plume féconde. *Vingt mille lieues,* notamment, avait été considéré comme une œuvre de pure imagination qui ne devait jamais entrer dans le domaine de la réalité. Telle n'était pas l'opinion de deux jeunes ingénieurs anglais et belge, Ch. Schiff et Ch. Duchâteau, qui crurent y découvrir le principe de la navigation sous-marine. Ils s'étaient donc mis à l'œuvre en 1873, et, après cinq années d'expérience et de tâtonnements, suivant, point par point, les indications du romancier, il étaient arrivés à établir de toutes pièces le modèle d'un navire sous-marin, d'un navire cigare, ou si l'on veut d'un « cigar », car c'est le nom qui est resté à ce genre de bâtiment. Nous n'entrerons pas dans le détail du mécanisme et dans l'exposé du système scientifique. Nous nous contenterons de dire que le « cigar », en expulsant ou en renouve-

1. Agents de change près la bourse de la Cité.
2. Ces mots sont en français dans le texte anglais

1. J. Verne, nommé membre de l'Académie française en 1880, périt en 1885, victime de sa passion pour les voyages. Son bâtiment, le *Saint-Michel,* ayant fait naufrage sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, Verne fut dévoré vivant par une tribu de Maoris anthropophages. *Requiescat in pace!*

lant sa provision d'air et d'eau, jouit du privilége de s'élever ou de s'abaisser à volonté, et qu'il est mû par l'électricité. Aujourd'hui que toutes les mers du globe sont sillonnées par des « cigars », il serait outrecuidant d'expliquer à nos lecteurs une invention qu'ils connaissent aussi bien que nous.

C'est en janvier 1877 que MM. Schiff et Duchâteau achevèrent le modèle du premier « cigar ». Déjà, à cette époque, la perspective d'une guerre avec la Russie préoccupait vivement l'amirauté anglaise. Aussi, quand les deux ingénieurs sollicitèrent une audience du Conseil, toutes les portes s'ouvrirent-elles devant eux; et, la preuve de leur invention une fois faite, un crédit de cent mille livres (1) fut-il mis à leur disposition pour la construction d'un « cigar » de cinquante mètres de long sur dix de large. Un nouveau crédit plus important leur fut promis, si le premier essai réussissait. Le port et l'arsenal de Plymouth furent exclusivement affectés à cette expérience et entourés d'un triple cordon de sentinelles destinées à écarter les yeux indiscrets. Défense absolue d'y pénétrer. Et même, après la déclaration de guerre, un sieur Picamelot (Tiburce), ayant essayé de violer la consigne, fut arrêté comme espion et pendu haut et court, jusqu'à ce que mort s'ensuivît. On reconnut ensuite son innocence lorsqu'on instruisit le procès, mais il était un peu tard. Sa veuve du reste ne s'en plaignit pas, car, si elle y perdit son mari, elle y gagna une pension de six cents livres. Combien de veuves se consoleraient à ce prix !

Cependant le mouvement inusité qui régnait à Plymouth avait éveillé l'attention générale; chaque soir, la lueur des forges et le bruit des marteaux attiraient sur la jetée un certain nombre de cockneys (2) désireux de percer le mystère dont l'amirauté s'entourait. Peine perdue. Plymouth gardait bien son secret.

Enfin, le 1er avril 1879, bruit et lumière, tout s'éteignit; le port rentra dans l'ombre et le silence. Et pourtant personne n'eût pu se vanter, si perçants que fussent ses yeux, d'avoir vu sortir de Plymouth ni escadre ni navire.

Seulement, deux jours après, le patron de la goëlette française *Mathilde, idole de mon âme,* rentrant au Havre, raconta que la veille, à sept heures du soir, à la hauteur du cap Gris-Nez, il avait rencontré huit cétacés nageant de conserve dans la direction de la mer du Nord. La nuit qui tombait l'avait empêché d'observer, ainsi qu'il l'eût voulu, ces monstres marins d'une dimension tout à fait extraordinaire et affectant la forme d'un cigare gigantesque. Même, comme il avait essayé de se rapprocher d'eux, il les avait vus s'abîmer soudain et disparaître dans les profondeurs de la mer.

VI

SUITE ET FIN DE L'IDÉE DE JULES VERNE.

Le 16 avril 1879, Totleben, après sa glorieuse campagne de Turquie, envoyé dans la Baltique pour inspecter les fortifications des places maritimes, arrivait à Cronstadt.

On sait que Cronstadt, construit sur un îlot qui commande l'entrée de la Néva, avait pour principal objectif la defense de Saint-Pétersbourg. Aussi, depuis de longues années, toutes les ressources de l'art moderne y avaient-elles été accumulées, de façon à en faire une position presque inexpugnable. Batteries casematées à fleur d'eau, murailles blindées avec des plaques de trente centimètres, rien n'y manquait. Gibraltar seul eût pu rivaliser avec Cronstadt. Encore Gibraltar est-il accessible par terre.

Et, comme si ce déploiement de précautions défensives n'eût pas suffi, une double rangée de torpilles protégeait les approches de la forteresse, et, au delà des torpilles, la flotte cuirassée, embossée à trois encablures de terre, montrait par ses embrasures béantes la gueule de ses canons de 27 et de 32.

L'amiral Lefort, le Paul Ier, le Novogorod, le Pierre-le-Grand et trois autres cuirassés de second rang composaient cette magnifique escadre, montée par six mille marins.

Cependant on avait le droit de se demander si la Russie n'immobilisait pas là des forces inutiles, car, depuis quinze jours que les glaces avaient disparu, aucun navire anglais n'avait encore été signalé au passage du Sund, et il semblait que l'ennemi eût renoncé à prendre la Baltique pour théâtre de la guerre. En effet, le peu de profondeur de cette mer se prête mal aux évolutions des grands cuirassés, qui, pour se bien porter, ont besoin de sentir au moins vingt-cinq pieds d'eau sous leur quille.

Malgré cela, non-seulement la Russie avait mis toutes les côtes de la Baltique en état de défense, non-seulement chaque colline avait reçu sa batterie de Krupps, mais encore le général Totleben arrivait de la Bessarabie pour présider aux derniers apprêts.

Donc, le 16 avril, l'illustre héros de Sébastopol et de Bulgarie, débarqué depuis une heure, réunissait tous les chefs de corps sur le glacis qui fait une ceinture à la forteresse de granit.

Totleben était perplexe. L'inaction des flottes anglaises le préoccupait. Il se demandait si cette inaction ne cachait pas un piége. Il eût préféré voir les voiles ennemies surgir à l'horizon. Comme tous les vrais hommes de guerre, le danger inconnu lui semblait plus redoutable que le danger visible.

Et cependant la mer, calme, unie comme une glace, s'étendait à ses pieds. Aucune voile, si ce n'est quelques barques de pêcheurs, quelques croiseurs chargés de signaler l'approche de l'Anglais.

Aussi ses préoccupations étonnèrent-elles, pour ne pas dire davantage, les jeunes officiers, qui formaient avec lui le conseil de guerre. Volontiers ils eussent traité le vieux général — comment dirions-nous? la langue anglaise ne possède pas le mot, et il faut l'emprunter à la France — de *culotte de peau* (1). Quel danger Cronstadt pouvait-il courir? D'abord l'ennemi se tenait prudemment à distance, et, parût-il, comment eût-il pu franchir les lignes des cuirassés et des torpilles?

A toutes ces belles raisons, Totleben secouait la

1. 2,500,000 francs.
2. Mot anglais synonyme de badauds.

1. En français dans l'original.

tête. Il n'était pas convaincu. Cependant, seul de son avis, il se préparait à lever la séance sans avoir pris de résolution ; tout à coup, comme il tenait sa longue-vue braquée sur la flotte, il lui sembla que le *Paul Ier* avait quitté sa ligne de combat et s'en allait à la dérive.

Presque en même temps une détonation sourde se produisit, et le navire, comme soulevé par une force mystérieuse, roula bord sur bord.

Qu'était-il donc arrivé ? Était-ce l'explosion d'une chaudière ? la rencontre d'une torpille mal placée ?

Maintenant le *Paul Ier*, agité de mouvements spasmodiques, oscillait comme un homme ivre qui essaye en vain de reprendre son équilibre. Puis, peu à peu, on le vit s'enfoncer lentement. Il coulait. Pas de doute, déjà la mer inondait le pont; l'eau pénétrait par les sabords, qu'on n'avait pas eu le temps de fermer. L'équipage, en toute hâte, se réfugiait dans la mâture et dans les vergues. De tous côtés, des embarcations détachées des autres bâtiments de l'escadre faisaient force de rames pour se porter à son secours.

Quand elles arrivèrent sur le lieu du sinistre, le *Paul Ier* s'était abîmé ; à peine purent-elles recueillir quelques survivants qui s'étaient accrochés aux épaves flottantes.

Totleben, le sourcil froncé, regardait sans mot dire. Les jeunes officiers, honteux et tremblants, semblaient l'interroger du regard.

Mais tout n'était pas fini. Une nouvelle détonation qui s'entendit à peine, et le *Novogorod*, à son tour, pris de vertige, se mit à tournoyer sur lui-même ; puis le beaupré plongea, et le navire, au lieu de se relever, commença, lui aussi, à sombrer.

Après le *Novogorod*, l'*Amiral Lefort;* après l'*Amiral Lefort*, le *Pierre-le-Grand*, et après celui-là, le plus beau, le plus noble, celui qui portait le nom vénéré du fondateur de l'empire, tous les autres bâtiments de l'escadre. On eût dit que, serviteurs fidèles, ils voulaient suivre leur maître dans la mort.

Il y avait une heure à peine que le *Pierre-le-Grand* avait disparu ; à peine la mer s'était-elle refermée, tout à coup, du sein des flots, au pied même des rochers de Cronstadt, sept monstres émergèrent, pareils à des baleines cerclées de fer et d'acier; de leurs flancs entr'ouverts on vit s'élancer des centaines d'hommes qui, la hache dans une main, le revolver dans l'autre, escaladèrent les murailles de la forteresse et, en un clin d'œil, parvinrent sur le glacis.

Si inattendue avait été l'attaque, qu'elle ne rencontra aucune résistance. Frappés de terreur, les Russes jetaient leurs armes et fuyaient sans même songer à se défendre. Seul, Totleben, entouré d'un cercle d'ennemis, mais aimant mieux périr que de se rendre, luttait, sinon pour la victoire, au moins pour l'honneur.

Mais déjà le léopard britannique flottait sur la forteresse. Le défenseur de Sébastopol, désarmé, perdant son sang par trois blessures, était forcé de se rendre. La garnison entière était prisonnière de guerre presque sans combat.

Puis, comme s'il eût été dit que l'Angleterre prenait au sérieux le surnom que M. de Bismarck lui avait donné au début de la guerre, comme s'il eût été dit que « la Baleine » ne pouvait prétendre qu'à l'empire des mers, avant que le soleil se fût couché vers les côtes de la Suède, les prisonniers étaient débarqués, les marins avaient regagné leurs « cigars » et Cronstadt sautait avec ses rochers, ses casemates et ses canons.

Trois heures avaient suffi pour anéantir la flotte du czar et sa plus formidable forteresse. La route de Saint-Pétersbourg était ouverte.

Le lecteur demandera peut-être pourquoi, sur huit « cigars » sortis de Plymouth, sept seulement étaient arrivés en vue de Cronstadt. Qu'était devenu le huitième, le *Dolphin ?*

Le *Dolphin* s'était perdu en route sur les bas-fonds de Rugen, et avec lui son équipage et Ch. Duchâteau, l'ingénieur, qui avait voulu suivre l'expédition.

Les huit « cigars », après avoir pénétré dans la Baltique, par le Sund, continuaient à naviguer entre deux eaux, ne s'élevant à la surface que toutes les vingt-quatre heures environ, pour renouveler leur provision d'air, lorsque, le 9 avril, à la hauteur de Rugen, ils rencontrèrent une agglomération de rochers qui ne sont pas indiqués sur les cartes de l'Amirauté par l'excellente raison que leur tête est à quarante pieds de la surface de la mer et que les navires passent par-dessus sans s'en douter et sans danger. Il en est autrement pour les « cigars », on le comprend facilement.

Grâce aux hublots, placés sur chaque joue de l'avant, et éclairés par la lumière électrique, sept des « cigars » purent apercevoir à temps les rochers et virer de bord ; seul le *Dolphin* (un accident arrivé à la pile avait sans doute empêché le fonctionnement des appareils Jablokoff) vint talonner sur une arête vive ; une voie d'eau se produisit instantanément que les efforts de l'équipage furent impuissants à aveugler. Et alors eut lieu un de ces sinistres sans exemple encore dans l'histoire de la marine.

Quand un navire sombre, si furieux que soit l'état de la mer, il y a encore pour l'équipage quelques chances de salut. Les débris qui se détachent du bâtiment, planches, vergues, bouées, cages à poules, etc., sont pour le marin autant d'appuis qui lui permettent de se soutenir sur l'eau et d'attendre des secours. Pour le « cigar », au contraire, le naufrage c'est la mort, et la mort inévitable, sans espoir. La mer s'est précipitée par la brèche entr'ouverte, sa force irrésistible a brisé les cloisons, l'air renfermé dans le navire, par son explosion, a achevé la destruction de la coque. En vain, le « cigar » veut remonter à la surface. Les machines noyées n'obéissent plus. Tout l'équipage périt étouffé, asphyxié.

Et cette épouvantable catastrophe s'accomplit en moins de temps qu'il n'en faut pour la raconter. Car l'air est indispensable à l'homme pour vivre et l'air a subitement fait défaut dans le « cigar » envahi par les flots.

Hélas! c'est ce qui était arrivé au *Dolphin*. Aucun survivant ne put raconter les péripéties du naufrage, et ce sinistre voila de tristesse le légitime orgueil dont l'expédition de la Baltique avait enfiévré la noble Albion.

VII

LA ROUTE DE L'INDE

La partie semblait, sinon perdue, au moins bien compromise pour la Russie. Il ne lui restait plus qu'une carte à jouer. Elle la joua.

Depuis un an, elle essayait, mais en vain, de saisir un adversaire qui se dérobait sans cesse. Si cependant, elle parvenait à l'atteindre dans l'Inde, cette source de sa puissance, elle lui portait un coup dont l'Angleterre n'eût pu se relever.

La pensée d'une expédition, à travers l'Asie centrale, dans la vallée de l'Indus, devait donc sourire aux conseillers du czar, et, dès la déclaration de guerre, elle fut décidée en principe.

Mais une pareille campagne présentait des difficultés et des périls sur lesquels il eût été imprudent de se faire illusion.

Ce n'était pas la première fois que la Russie transportait la guerre sur les hauts plateaux du Turkestan, et l'expérience du passé lui enseignait la prudence.

En 1873, le général Kauffmann, qui n'avait rencontré devant lui que les Turcomans, avait néanmoins perdu près de la moitié de son effectif. Sur treize mille deux cents Russes partis des bords de la mer Caspienne, d'Orembourg et de Tachkendt, sept mille six cent trente-neuf seulement étaient entrés à Khiva. La colonne de Krasnovodsk, sous les ordres de Markosoff, harcelée par les Turcomans, s'était même vue forcée de rétrograder. Quinze mille chameaux de bagages avaient péri.



A travers le Kisil Kum, dessin de F. Lix.

Et pourtant Khiva n'était que la première étape de l'expédition.

En outre, si treize mille Russes avaient finalement suffi pour mettre à la raison des souverains de la taille des khans de Khokand, de Bokhara ou de Samarcande, que pourrait une pareille poignée d'hommes contre les régiments aguerris que l'impératrice-reine leur opposerait ?

Ce n'était donc pas avec une division, mais avec une véritable armée de cent cinquante mille hommes, que la Russie devait engager la lutte.

Mais comment nourrir de pareilles troupes dans un pays où l'on rencontre des déserts de cinq à six cents milles d'étendue, comme ceux de Khiva à Hérat, de Kandahar à Caboul, sans un arbre, sans une goutte d'eau ? Si l'on excepte les chevaux, qui présentent pour la remonte des ressources en quel-

que sorte indéfinies, les possessions russes de l'Asie centrale ne produisent rien, absolument rien. Il faut tout y faire venir d'Europe.

L'accumulation de provisions de toute nature à Tachkendt, à Bokhara et à Samarcande fut donc la première mesure qui s'imposa à l'intendance russe, et tout l'hiver de 1878-1879 fut consacré à établir dans ces trois centres d'immenses dépôts de matériel, de vivres, de vêtements et de munitions.

Au prix de quels efforts et de quelles dépenses? Le transport d'un tchetvert (moins de trois hectolitres) de blé d'Orembourg à Tachkendt coûte, en temps ordinaire, de cinquante à soixante roubles argent. Que l'on juge du reste! Ce qui n'empêcha pas les jeunes cadets de la garde de se faire expédier par milliers les paniers de Champagne.

En même temps, deux armées se concentraient, l'une à Orembourg, l'autre à Krasnovodsk, sur la Caspienne : la première, forte de cent mille hommes, avec trois cents canons, commandée par le général Milioutine; l'autre, de cinquante mille, presque exclusivement composée de cavalerie, sous les ordres du général Gourko.

Le point de jonction des deux armées était Bokhara.

Milioutine partit le 15 avril; Gourko, qui avait une traite moins longue à fournir, le 30 seulement.

La colonne de Milioutine suivit jusqu'à Orsk le cours de l'Oural, qui facilitait son ravitaillement; puis, de là, se dirigea vers le sud par Ural jusqu'à Kasala, où elle rencontra la Syr Darya, l'Yaxartes des anciens. A Kasala, une flottille de canonnières qui stationnait sur la mer d'Aral attendait l'expédition et lui apporta un surcroît de provisions. L'armée suivit la rive méridionale du fleuve, se reposa trois jours au fort Pérovsky, traversa le désert de Kisil Kum, puis passa sur l'autre rive et, après avoir touché à Turkistan et à Chemkent, arriva, le 4 juin, à Tachkendt.

Grâce aux précautions prises, la marche avait été jusque-là relativement facile. Les soldats avaient bien souffert des brusques transitions de température qui sont le trait distinctif des hauts plateaux de l'Asie centrale, mais les canonnières qui les escortaient leur fournissaient amplement les couvertures et les peaux de mouton; les dépôts préparés sur cette longue route aidaient à réparer les brèches faites aux provisions.

Du reste, l'armée russe n'avait encore traversé que des territoires qui reconnaissent l'autorité du « czar blanc », et, sauf quelques rares partis de cavaliers kirghis qu'une volée de mitraille avait mis en fuite, elle n'avait rencontré de la part de l'homme aucune résistance.

Le désert de Kisil Kum, qui s'étend le long de la Syr Darya, entre le fort Pérovsky et Chemkent, avait seul fait éprouver des pertes sensibles à l'expédition. Sur ces steppes, qui ne mesurent pas moins de deux cents milles, règne pendant presque toute l'année, et principalement en été, un vent d'est qui soulève des tourbillons aveuglants d'un sable rouge qui a donné son nom à la contrée. De là des insolations et des ophthalmies nombreuses qui obligèrent Milioutine à laisser plusieurs milliers de malades dans les hôpitaux de Chemkent. Mais le général savait d'avance qu'il fallait faire la part du feu, et que plus d'un de ses hommes aurait sa tombe dans le désert. Il ne s'inquiéta donc pas et reprit sa marche.

A partir de Tachkendt, l'armée allait s'engager sur un territoire qui, bien que tributaire ou soumis, ne supportait qu'avec impatience le joug du « czar blanc ». Elle était en outre obligée de quitter la Syr Darya qui, au-dessus de Tachkendt, cesse de couler du nord au sud, s'infléchit brusquement vers l'est, et pénètre dans des gorges sauvages, véritables entonnoirs que ferment à leur extrémité les cimes inaccessibles du Tian-Sham.

Elle revint donc vers l'ouest, pour contourner le massif de montagnes, et se dirigea en ligne droite sur Samarcande et Bokhara. Les Khans de ces deux villes, à la tête de dix mille cavaliers, vinrent au-devant de Milioutine et l'assurèrent de leur dévouement; Milioutine ne fut pas dupe de protestations trop enthousiastes pour être sincères, et se promit de surveiller ces alliés dont il se fût volontiers passé; mais l'état sanitaire de ses troupes, qui devenait de jour en jour moins satisfaisant, ne lui permettait pas de refuser l'offre hospitalière qu'ils lui apportaient. D'ailleurs Bokhara était le rendez-vous pris avec Gourko. C'était là que les deux armées devaient opérer leur jonction. Milioutine répartit donc ses troupes dans les campagnes qui entourent la ville, non sans prendre de sages précautions contre toute surprise.

En 1879, Bokhara n'était plus la cité sainte, « le haut pilier de la foi » que les voyageurs du XVIIe et du XVIIIe siècle nous représentent comme un des centres religieux de l'Islam, avec ses écoles savantes, son opulent commerce, et ses villas somptueuses. « Sur les sols sacrés de Bokhara, disait un auteur persan, il faudrait marcher non sur les pieds, mais sur la tête. » La guerre a passé par là et la vallée du Zérafchan dont elle occupe le centre a perdu les trois quarts de ses habitants. Telle qu'elle était à l'époque de notre récit, Bokhara présentait néanmoins de précieuses ressources qu'un général expérimenté ne pouvait négliger. Mais deux choses préoccupaient Milioutine: la présence de l'or anglais qui semblait avoir remplacé la monnaie du pays dans toutes les transactions commerciales, et l'absence de Gourko qui eût dû précéder de plus de quinze jours son collègue à Bokhara.

Sur le premier point il était évident que lord Lytton, averti de l'expédition russe, avait pris ses précautions, noué des alliances secrètes avec les Khans qui supportaient impatiemment le joug du « czar blanc » et semé d'obstacles la route de l'Inde.

Mais cela était prévu et Milioutine veillait.

Le retard de Gourko l'inquiétait davantage. Outre qu'il menaçait de faire perdre à l'expédition le bénéfice de la saison favorable, ne cachait-il pas un échec sérieux éprouvé par la colonne de Krasnowodsk?

On touchait aux derniers jours du mois de juin.

Enfin, le 2 juillet, des Cosaques envoyés en éclaireurs annoncèrent l'approche de Gourko; mais, au lieu des cinquante mille hommes qu'il devait amener, quinze mille seulement entrèrent à Bokhara. Tout le reste avait péri misérablement en route. La Russie avait renouvelé la faute commise en 1873. Décidé-

ment les steppes qui séparent la Caspienne de la mer d'Aral étaient fatales aux envahisseurs. Dès le début de l'expédition, la colonne campée dans le lit desséché de l'Oxus (1) avait été assaillie par des bandes de Turcomans indépendants ; ces agressions ne pouvaient présenter de dangers sérieux, mais, renouvelées presque chaque jour, elles tinrent les Russes sur un *qui vive* perpétuel, les fatiguèrent et finalement leur tuèrent plus de monde par des alertes continuelles que par le feu.

Quand Gourko, quittant l'abri du vieil Oxus, s'engagea dans le désert de Kara-Kum, ses troupes étaient déjà épuisées. Dans le Kara-Kum, les attendaient de nouvelles épreuves, d'autant plus pénibles qu'aucun dépôt n'avait pu y être préparé et que les Russes devaient emporter avec eux toutes les provisions nécessaires à cette longue étape. Le manque d'eau surtout se fit cruellement sentir. Sous un soleil brûlant, rendu plus terrible encore par la réverbération du sable, hommes, chameaux, chevaux, tombaient à chaque pas, jalonnant de leurs cadavres la route interminable. Pas un puits, pas un *kichlak* (village). L'histoire prétend que, sur ces territoires, vivait autrefois un peuple nombreux habitant de riantes oasis aux épaisses prairies, aux riches troupeaux d'yacks. Mais ce temps n'est plus. Aujourd'hui le sable a tari les sources, comblé les vallées, enterré les villages. A peine, de loin en loin, une ruine qui atteste la grandeur passée.

C'étaient vraiment de fiers soldats que ces Russes qui affrontaient sans pâlir de pareils dangers, qui continuaient leur marche en avant, sans une plainte, sans un murmure. Oh ! la torture de la soif, lorsque la bouche avide demande en vain une goutte d'eau à l'outre desséchée ! Et cependant ils allaient toujours ; ni déserteurs, ni traînards, peu de malades même, mais des morts qui tombaient tout d'une pièce. Et alors l'escadron ou le bataillon se contentait de serrer les rangs. Ah ! de fiers soldats que ces Russes !

C'est un Anglais qui le dit.

Enfin, — il était temps, — le 15 juin apparurent les premiers palmiers qui annonçaient le voisinage de l'Amou-Darya. La traversée du désert de Kara-Kum avait coûté à l'expédition plus des deux tiers de ses hommes. Avec quelle joie les survivants saluèrent l'ombre bienfaisante et l'eau limpide ! Puis, après quelques jours de campement à Tchardjoui, petite bourgade sur les bords de l'Amou, les Russes remontèrent par Kara-Koul et Bugudjau, et, comme nous l'avons dit, le 2 juillet, ils faisaient à Bokhara leur jonction avec le gros de l'armée. Mais dans quel état ! hâves, épuisés, manquant de tout.

Ce fut un grand embarras pour Milioutine. Il ne pouvait être question d'imposer aux troupes de Gourko les fatigues d'une seconde campagne, avant de leur avoir donné le temps de se remettre des fatigues de la première. On pouvait bien les laisser en arrière, mais c'était priver l'armée de ses plus vaillants soldats, et d'ailleurs que fût devenue cette poignée d'hommes au milieu d'une population dont les sympathies étaient plus que problématiques. Milioutine se résigna donc à attendre. Le 17 juillet seulement les Russes se remirent en marche. Heureusement pour eux, ils avaient réussi à remonter une partie de leur cavalerie avec des chevaux réquisitionnés sur le territoire de Bokhara et de Samarcande. Les Khans, maintenus dans le respect par un déploiement de forces aussi considérable que celles dont disposaient les généraux du czar, ne s'étaient livrés à aucun acte d'hostilité.

1. On sait que l'Oxus, aujourd'hui l'Amou-Darya, se jetait autrefois dans la Caspienne; ce n'est que depuis les temps modernes que le fleuve, modifiant la direction de son cours, porte à l'Aral le tribut de ses eaux.

De Bokhara, l'armée, suivant le cours de l'Amou-Darya, se dirigea par Narizm et Neralindai vers Balkh qu'elle atteignit le 15 août. De là, une nouvelle étape la conduisit à Koundouz, situé sur un des affluents de l'Amou. Pendant ce trajet, l'hostilité des Khans ne se traduisit guère que par les difficultés de ravitaillement que les Russes rencontrèrent. La route était presque déserte, les villages abandonnés, la population formait le vide autour de Milioutine. C'était encore la tactique de l'Angleterre, appliquée cette fois à la guerre sur le continent.

A Koundouz, deux routes se présentèrent devant l'armée, l'une à l'est, l'autre au sud, toutes deux allant se heurter aux montagnes de l'Hindoo-Koosch qui constituent la première défense de l'Inde. Mais à l'est, on ne trouve guère pour traverser ces montagnes que le défilé de Chitral que les Anglais avaient dû mettre en état de défense, tandis qu'au sud, l'Hindoo-Koosch s'abaisse au moment de pénétrer dans l'Afghanistan et il devait être plus facile de s'y ouvrir un passage. Par contre, la route du sud jetait l'armée au milieu de populations franchement hostiles.

Tout bien pesé, Milioutine divisa ses forces en deux corps, dont le plus important, sous ses ordres directs, prit la route du sud, tandis que l'autre, commandé par Gourko, se dirigeait vers le défilé de Chitral.

VIII

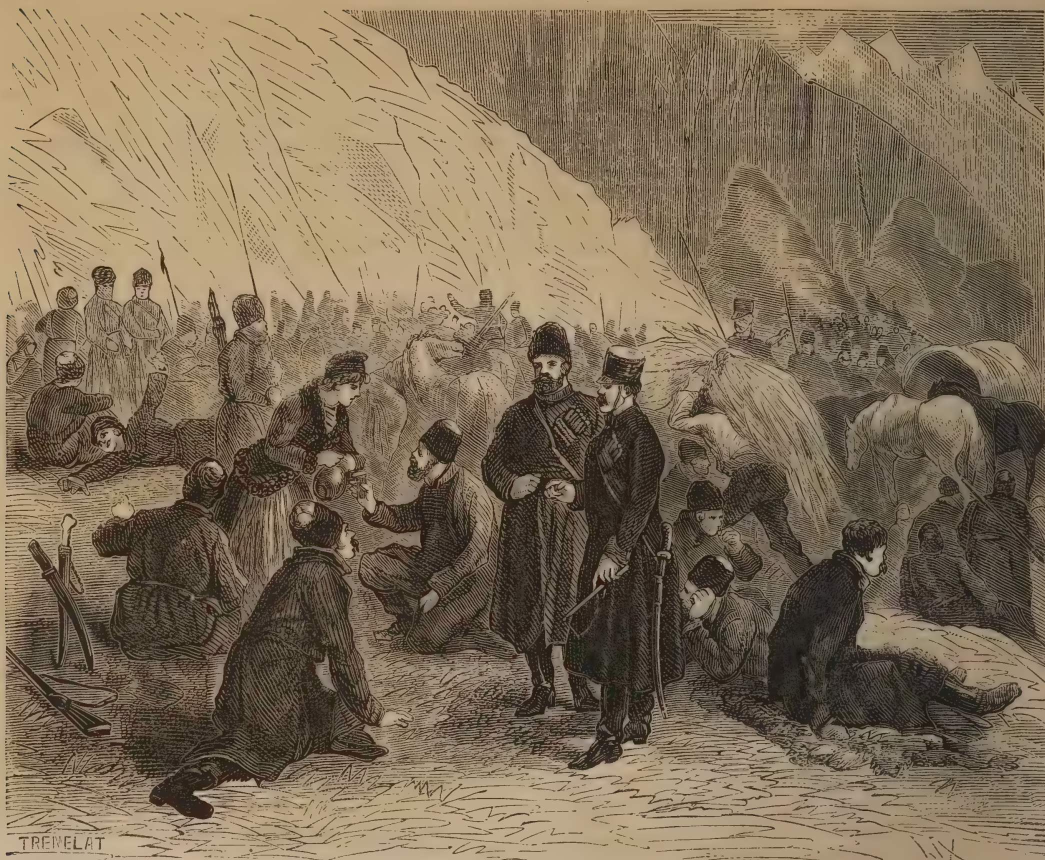
LE DÉFILÉ DE CHITRAL

Avant de raconter ce qu'il advint de l'armée russe commandée par Milioutine, que le lecteur nous permette de suivre le corps de Gourko.

La distance qui sépare Kondouz du défilé de Chitral représente environ trente journées de marche pour un fantassin, quinze journées pour un cavalier. Les Anglais, avertis de la présence des Russes à Kondouz, avaient donc, devant eux, un mois au plus, quinze jours au moins, pour achever leurs préparatifs de défense. C'est ainsi certainement qu'ils devaient raisonner, et, si Gourko parvenait à exécuter une de ces pointes hardies qui lui avaient si bien réussi dans les Balkans, peut-être aurait-il la chance de les surprendre. Donc, le 2 septembre, à sept heures du soir, il commença son mouvement avec sept sotnias de Cosaques. Ses hommes n'emportaient que leurs munitions et huit jours de vivres. Le lendemain matin, après une étape de trente milles fournis d'une seule traite, les Russes campèrent dans un pli de terrain qui les eût dérobés à la vue de l'ennemi, en admettant la présence d'espions chargés de surveiller leur marche. Mais les vedettes ne signalèrent rien de suspect. La plaine s'étendait nue et déserte, fermée à l'horizon par les cimes in-

décises de l'Hindoo-Koosch, qui descendaient en pente jusqu'à la vallée profonde. Le soir, dès que le soleil eut disparu, les Cosaques se remirent en selle et reprirent le galop. Nous avons dit combien ces chevaux du Turkestan sont de merveilleux animaux, insensibles à la fatigue. La seconde étape s'accomplit donc ainsi que la première, sans laisser un homme en arrière. Le 4 septembre, les deux cinquièmes de la route étaient faits; déjà l'œil nu distinguait la teinte blanche des neiges de l'Hindoo-Koosch. Si l'expédition continuait comme elle avait commencé, avant trois jours, le 7 au plus tard, Gourko devait être parvenu aux premiers contreforts de la montagne.

Mais, le lendemain, un incident se produisit qui ne laissa pas de lui causer une certaine inquiétude. — Vers les neuf heures du soir, l'avant-garde aperçut un feu qui brillait à deux milles environ sur le flanc gauche de la troupe en marche. Que pouvait être ce feu? La solitude absolue de ces vastes plaines, l'absence de toute culture excluaient l'hypothèse d'une habitation isolée. N'était-ce pas plutôt le bivouac d'un espion chargé de surveiller la route qui conduit de Kondouz à Chitral? Quoi qu'il en fût, la



Le premier plateau de l'Hindoo-Koosch, dessin de F. Lix.

prudence commandait de percer ce mystère, et Gourko donna à douze Cosaques l'ordre de se diriger vers le point lumineux, en décrivant deux courbes concentriques qui leur permissent d'entourer le foyer de tous les côtés à la fois. Mais, malgré le silence gardé, malgré les précautions prises, le bruit de la marche des cavaliers trahit leur approche; comme ils n'étaient plus qu'à cent pas, comme ils voyaient déjà la silhouette de cinq hommes vêtus du costume afghan, se détacher sur la flamme d'un feu d'herbes et de branches mortes, tout à coup le feu s'éteignit et la plaine rentra dans l'ombre. Les Cosaques piquèrent des deux et se précipitèrent en avant. Mais trop tard, les hommes avaient disparu et, au milieu de l'obscurité qui avait repris possession de la plaine, il fut impossible de retrouver leurs traces. Qu'étaient-ils devenus? Possédaient-ils des chevaux? En ce cas, ils pouvaient gagner l'expédition de vitesse, surtout si la nécessité de dissimuler leur marche ne les obligeait pas à faire halte pendant le jour, et les Anglais, mis sur leurs gardes, échappaient ainsi à toute surprise.

Gourko, très-perplexe, décida donc que sa troupe ne s'arrêterait plus, marcherait jour et nuit, et fournirait d'une seule traite l'étape qui la séparait en-

core de l'Hindoo-Koosch. Rude besogne, en vérité, mais le succès était à ce prix.

On repartit à fond de train. Qui eût vu ces hommes passant comme l'éclair, sur leurs montures blanches d'écume, eût dit une légion de démons se hâtant pour le sabbat. Pas une heure de repos, à peine un instant pour laisser souffler les chevaux, pour donner aux bêtes et aux gens le temps de prendre le repas du matin et du soir.

Le 6 septembre, comme l'aube commençait seulement à éclairer la plaine, c'est-à-dire trois jours et demi après le départ de Kondouz, l'expédition atteignit les premiers contre-forts de l'Hindoo-Koosch. Devant elle s'ouvrait, ainsi qu'une vaste tranchée, dominée de chaque côté par d'immenses murailles de granit à pic, une gorge béante qui semblait pénétrer dans les entrailles mêmes de la montagne. C'était le défilé de Chitral, seul passage qui mette en communication la Grande-Boukharie et le Kaféristan. Vraisemblablement il occupe le lit d'un torrent desséché qui jadis s'est frayé une route en désagrégeant les parties friables de la roche. Gourko, grâce aux cartes de l'état-major russe, n'avait pas dévié d'un mille, ni à droite, ni à gauche. Ah ! l'état-



La charge de Gourko, dans le défilé de Chitral, dessin de F. Lix.

major russe sait son métier, et il avait tracé ses plans de longue date.

Restait à savoir dans quelle situation se trouvait le défilé. Au premier abord, rien n'y semblait préparé pour la défense. Ni fossés, ni abattis, ni épaulements. Pas un soldat. Là, comme dans la plaine, la solitude, le désert.

Mais le silence même qui étonnait Gourko ne cachait-il pas un piége? S'engager dans ce sombre entonnoir avant de l'avoir reconnu eût été bien imprudent. Un bataillon posté sur les massifs qui le dominaient eût suffi à écraser une armée, rien qu'en faisant rouler sur elle les pierres de la montagne.

Donc chacun mit pied à terre; on attacha les chevaux à des piquets, — certes les pauvres bêtes, épuisées par une course de cent vingt milles, avaient une médiocre envie de prendre le mors aux dents, mais, à la guerre, il n'y a pas de précautions superflues, — et les Russes se divisèrent en trois détachements. Pendant que le premier, le plus nombreux, restait, sous les ordres de Gourko, à l'ouverture du défilé, sans y pénétrer, les deux autres escaladaient les pentes de droite et de gauche, fouillant chaque ravin, sondant chaque crevasse,

contournant chaque rocher qui eût pu cacher un habit rouge (1).

Mais nulle part l'ennemi n'apparut.

L'ascension durait déjà depuis deux heures ; les Russes avaient atteint un premier plateau, marche gigantesque d'un mille d'étendue. Rien, toujours rien.

Si inépuisables que soient les forces humaines, elles ont cependant leurs bornes. Ordre fut donné de s'arrêter, mais défense absolue d'allumer des feux. Du biscuit et quelques gorgées d'eau-de-vie de riz firent tous les frais du repas. Une heure après l'escalade recommença. Elle dura jusqu'au soir. Les Russes avaient atteint une hauteur de cinq mille pieds, le tiers de l'altitude de l'Hindoo-Koosch. On croit rêver, n'est-il pas vrai ? à lire le récit de pareilles prouesses. Ah ! les braves gens !

Rien, rien encore !

Les Russes firent halte de nouveau, et, comme ils avaient déjeuné, ils dînèrent. Puis, la nuit venant, ils s'enveloppèrent dans leurs grandes capotes grises et, sous la protection de leurs sentinelles, ils s'endormirent. Le thermomètre qui, dans la plaine, était monté à 42 degrés à l'ombre, n'en marquait plus que 5; à une heure du matin, il descendit à 4 degrés au-dessous de zéro.

Du reste aucune alerte ne troubla le campement.

Le lendemain, chacun était sur pieds dès l'aube. La fraicheur de la nuit avait bien engourdi plus d'un membre, mais, l'eau-de-vie aidant, on se secoua, on s'étira, on battit la semelle. La fatigue de la veille ne comptait plus.

Malheureusement, à six mille pieds commence sur l'Hindoo-Koosch la région des neiges et l'ascension devenait de plus en plus difficile. Ici, un homme disparaissait englouti dans une crevasse que le blanc manteau avait cachée à ses yeux; là, l'avalanche, détachée par l'ébranlement que le passage d'une troupe nombreuse imprimait au sol, entraînait avec elle un détachement entier. On avançait à peine, et le froid, de plus en plus vif, créait un obstacle nouveau.

Chose bizarre, toujours même absence des Anglais et, cette fois, l'observation était d'autant plus sûre, que la neige eût gardé leurs traces.

Quand Gourko, resté à l'entrée de la gorge, reçut cette nouvelle, il prit immédiatement son parti. Du moment où, nulle part, on n'avait aperçu l'ennemi sur les hauteurs qui commandaient le passage, on ne pouvait plus le rencontrer que dans le défilé lui-même, et, alors, la lutte de front, si dangereuse qu'elle fût, devenait possible. Bien plus, on pouvait espérer que, ses espions n'étant pas arrivés à temps pour l'avertir de la marche de la colonne russe, il eût négligé d'occuper Chitral. C'était bien invraisemblable, mais c'était possible. Les Anglais ne savent pas se garder. Qui a oublié Balaclava et Inkerman ? En tout cas, c'était une chance à courir et, à la guerre, qui ne risque rien n'a rien, et ferait mieux de rester chez soi à battre sa femme ou à boire une pinte de pale ale (2).

1. C'est sous ce nom que l'on désigne souvent les soldats anglais; mais l'auteur oublie que les régiments indigènes de l'Inde n'ont pas l'uniforme des troupes du Royaume-Uni. *(Note de la traduction.)*

2. Nous laissons à l'auteur la responsabilité de ces singulières occupations, d'un caractère essentiellement britannique. *(Note de la Traduction.)*

Donc Gourko n'hésita pas. Il fit monter ses hommes à cheval, se mit à leur tête, et, huit de front, c'est-à-dire occupant toute la largeur du défilé, ils s'engoufrèrent, trombe vivante, dans les flancs de la montagne.

Ils ne marchaient pas, ils volaient, enlevant leurs montures de l'éperon, la lance au poing, dans une course vertigineuse. Les longs cheveux, que le vent sifflant dans les gorges étroites faisait flotter derrière leur tête, rendaient à ces fils des Huns et des Tartares la physionomie étrange, sauvage, de leurs aïeux. Allaient-ils se briser le front contre un obstacle imprévu, œuvre de Dieu ou de l'homme ? Mais quel obstacle était capable d'arrêter cet ouragan ? Les pierres, sous les pieds des chevaux, allumaient de subites étincelles. La terre tremblait. Dans les profondeurs du vieil Hindoo-Koosch, l'écho endormi se réveillait, roulant comme un tonnerre lointain.

Qui n'a pas vu la charge de Gourko dans le défilé de Chitral, n'a rien vu. Qui l'a vue, peut dire qu'il a assisté à la plus magnifique expression de cette chose impie, absurde, insensée, mais grandiose dans sa sinistre horreur, qui s'appelle LA GUERRE.

La charge dura deux heures, sans se ralentir un instant. Il semblait que ces hommes, vissés à leurs montures, ne fissent qu'un même corps avec elles. Animés d'une ardeur pareille à celle de leurs cavaliers, l'œil en feu, les naseaux fumants, les nobles animaux dévoraient l'espace. Quelques-uns cependant trébuchaient et tombaient ; alors bêtes et gens, pétris, écrasés, broyés, gisaient sur le sol, masse informe et sanglante; mais l'ouragan passait.

Quand le défilé fut traversé, quand la tête de la colonne déboucha sur l'autre versant, celui qui regarde l'Indus, tout à coup, apparut un régiment de Sicks qui accourait en toute hâte occuper la passe de Chitral. Ils marchaient en bon ordre et d'un air martial, précédés de leurs fifres et de leurs tambours.

Si impétueux était l'élan des cavaliers de Gourko que, comme la bêche qui fend la terre friable, ils pénétrèrent au milieu des rangs anglais et les traversèrent sans s'arrêter. Les Sicks frappés d'épouvante prirent la fuite. Le défilé de Chitral restait définitivement aux mains des Russes.

IX

LA BATAILLE DE PESCHAWER

L'Afghanistan, qui continue le haut plateau de la Perse jusqu'à l'Inde, est, du moins dans sa partie orientale, un pays très-accidenté. Les monts Soliman, qui courent parallèlement à l'Indus, sont comme la charpente centrale à laquelle se rattachent des chaînes perpendiculaires, séparées les unes des autres par des vallées profondes. Au fond de ces vallées coulent des torrents grossis en été par la fonte des neiges. Le pays, ainsi disposé par la nature pour la défense, nourrit une population pauvre, mais très-brave, qui a su jusqu'ici défendre son indépendance contre ses voisins du nord et de l'est, c'est-à-dire aussi bien contre les Russes que contre les Anglais, qu'elle confond dans une haine commune. Elle possède même une certaine force d'expansion qui lui a permis d'étendre le cercle de

son influence au delà des montagnes de l'Hindoo-Koosch, dans le khanat de Kondouz.

Comme toutes les terres exclusivement continentales, l'Afghanistan souffre presque autant des chaleurs torrides de l'été que des froids rigoureux de l'hiver : « Allah ! dit un proverbe, qu'avais-tu besoin de créer l'enfer ? N'avais-tu pas déjà Gazna ? »

Le plus grand nombre des Afghans a conservé encore aujourd'hui la vie nomade ; ils forment plusieurs tribus, le plus souvent en lutte les unes contre les autres, et se divisent, au point de vue politique, en khanats, dont Caboul et Kandahar sont les principaux. En cas de guerre, et surtout de guerre sainte, le khan de Caboul peut mettre sur pied de cinquante à soixante mille cavaliers.

Tel était le pays, tel était le peuple contre lesquels Milioutine allait engager la lutte, car il était certain que les Afghans s'opposeraient à son passage.

Cependant les débuts furent heureux pour les Russes. Près de Bamian, ils franchirent sans trop de difficultés l'Hindoo-Koosch, qui, ainsi que nous l'avons dit, s'abaisse en se dirigeant vers l'ouest, et dans les premiers jours de septembre, ils redescendaient les pentes qui regardent l'Afghanistan.

Mais, à peine étaient-ils parvenus dans la plaine, qu'ils se trouvèrent en face des forces que les khans de Caboul et de Kandahar avaient rassemblées pour résister aux envahisseurs. L'armée afghane, instruite à l'européenne par des déserteurs de tous les pays, ne comptait pas moins de soixante-dix mille hommes, presque tous cavaliers. L'artillerie seule était très-inférieure à l'artillerie russe, mais les khans rachetaient ce désavantage par la formidable position qu'ils occupaient, appuyés d'une part sur Caboul, de l'autre sur les chaînes de collines parallèles à l'Hindoo-Koosch.

Ce n'était donc pas un adversaire à dédaigner, d'autant plus que, sur les cent cinquante mille hommes partis d'Orembourg et de Krasnovodsk, Milioutine ne pouvait pas en mettre plus de quarante mille en ligne. Tous les autres étaient restés dans les steppes du Kara-Kum, dans les hôpitaux de Bokhara et de Samarcande, dans les plaines de Balk et de Kondouz.

Il eût donc été bien aise d'éviter la rencontre, non qu'il doutât du résultat, mais parce que, arrivé sur les bords de l'Indus, il devait avoir besoin de toutes ses forces pour engager une dernière bataille bien autrement sérieuse.

Il essaya donc de négocier et demanda le libre passage pour ses troupes, s'engageant à évacuer le territoire afghan dans le délai d'un mois, à reconnaître l'indépendance du khan de Caboul, lui offrant même l'amitié et l'alliance du czar.

Le khan lui répondit que si les Russes étaient animés d'intentions si pacifiques, ils n'avaient qu'à reprendre le chemin qu'ils avaient suivi, mais que jamais il ne leur ouvrirait un passage par sa capitale.

Devant une attitude si nette, les négociations furent rompues, et la parole resta au canon.

Le 15 septembre, la bataille s'engagea sous les murs de Caboul. Les Afghans opposèrent une résistance héroïque et infligèrent aux Russes les pertes les plus sensibles. Décimés par l'artillerie ennemie, ils se firent tuer sans abandonner leurs positions, et vraiment l'on est en droit de se demander de quel côté la victoire se fût prononcée si, sur la fin de la journée, Gourko, arrivant à l'improviste avec ses cosaques, n'eût pris les Afghans à revers et décidé du sort de la bataille. Vainqueurs et vaincus entrèrent pêle-mêle dans Caboul, qui fut pillée et incendiée. Les Russes étaient exaspérés. Ils avaient perdu plus de vingt mille hommes. Les régiments de Smolensk, de Grodno et de Kiew, sabrés par la cavalerie afghane, avaient été presque entièrement détruits. Aussi Milioutine ne put-il parvenir à calmer la fureur de ses troupes. Tous les prisonniers, même le khan de Kandahar, furent passés par les armes. Celui de Caboul avait été tué d'un éclat d'obus dès le début de la journée.

Vengeance inutile et funeste, car elle ne rendit pas au général en chef les soldats qui manquèrent à l'appel et elle n'eut d'autre résultat que d'allumer dans le cœur de toutes les populations afghanes une haine nouvelle qui se traduisit bientôt par une guerre de partisans organisée sur une vaste échelle. Les débris des armées des deux khans se formèrent en nombre de petits corps qui reprirent la campagne et, tout en se tenant à distance respectueuse du gros des forces russes, coupèrent toutes les communications, enlevant les convois, assaillant les soldats isolés. Milioutine ne pouvait envoyer faire du bois, de l'eau, du fourrage, sans que chaque expédition ne lui coutât une dizaine d'hommes. A ce compte, l'armée russe fondait comme la neige au soleil. Certains bataillons n'avaient plus même l'effectif d'une compagnie. Dans d'autres, tous les officiers étaient morts, un sergent commandait. Impossible aussi de laisser sur la route malades ou blessés. Ils eussent été infailliblement massacrés une heure après le départ de l'armée. C'était vraiment la guerre sans trêve et sans merci.

Voyant cela, Milioutine comprit qu'il était perdu. Un instant il eut l'idée de s'arrêter, même de retourner sur ses pas. Mais il la chassa bien vite. Comment eût-il pu espérer, avec les quelques milliers d'hommes valides qui lui restaient, rompre cette barrière qu'instinctivement il sentait s'être refermée derrière lui. Et puis qu'eût dit le czar? La Russie peut perdre une armée. Elle en fera sortir une autre de son sein fécond. L'honneur perdu ne se remplace pas. Il est vrai que la marche en avant, c'était la défaite aussi ; mais au moins la défaite glorieuse.

Et Milioutine reprit sa route vers la vallée de l'Indus.

Quelques milles à peine séparaient l'armée russe de l'empire anglais. Elle n'avait qu'à suivre les bords de la rivière de Caboul pour atteindre la frontière indienne. La campagne étalait devant elle ses riches prairies dans lesquelles paissaient de nombreux troupeaux. Des villes, des villages s'étageaient sur le flanc des collines ; on commençait à sentir le voisinage de l'Inde. Ah ! si les Russes n'avaient rencontré que de semblables territoires sur leur route, la fin de la guerre eût été toute autre. Mais les déserts du Turkestan défendent bien les domaines de l'Impératrice-Reine et c'est folie que d'engager la lutte contre de semblables adversaires.

Nous touchons au dénoûment. A peine avons-nous le courage de le raconter. Quand les débris de l'armée russe eurent traversé les passes de Kyber,

étroit défilé entre la rivière de Caboul et les monts Sufeid Khoh, ils rencontrèrent l'armée anglaise campée devant Péchawer, la première ville sur la frontière indienne. A-t-on le droit de donner le nom de bataille à l'engagement qui s'ensuivit? D'un côté, dix ou douze mille hommes tout au plus, fatigués, harassés, malades, ayant à peine cinq coups de canon à tirer par pièce; de l'autre, quatre-vingt mille hommes des plus belles troupes que l'Angleterre ait jamais réunies sous ses drapeaux. A côté des régiments européens, voici les Sikhs du Penjaub, les fiers descendants de cette race qui arrêta Alexandre de Macédoine, les Gourkas au costume resplendissant, les Cipayes qui relèvent aujourd'hui directement de la couronne, aux deux ailes, la cavalerie exclusivement composée de mahométans qui ont demandé comme un honneur de marcher contre l'ennemi héréditaire.

Cette armée, couverte par une artillerie formidable et de puissants retranchements, attend. Elle aurait honte d'engager la bataille dans de telles conditions. Tant pis pour les Russes, s'ils osent l'attaquer.

Milioutine et Gourko voudraient bien en finir. La vie leur pèse. La mort seule pourrait les ensevelir



La bataille de Peschawer, dessin de F. Lix.

dans un glorieux linceul. La mort ne veut pas d'eux. De même la vague formidable qui vient de l'horizon lointain se précipite sur le rivage; mais, dans sa course trop longue, elle a épuisé ses forces et, quand elle arrive sur la plage, ce n'est que pour expirer, écume inoffensive. Son dernier effort n'est même plus une menace, on dirait une caresse. Ainsi l'armée russe vint tomber, par un dernier et suprême élan, au pied des retranchements anglais. Il n'y aurait eu, pour ainsi dire, pas une goutte de sang versé, si Gourko, ivre de douleur et de désespoir, ne s'était fait sauter la cervelle d'un coup de revolver.

Est-il besoin d'ajouter que lord Lytton, qui commandait en personne les troupes de l'Impératrice-Reine, saisi d'admiration, avait fait défense absolue de tirer. C'eût été une lâcheté dont son grand cœur était incapable. Il exigea que Milioutine et ses rares officiers gardassent leurs épées, et les soldats leurs armes. Toutes les troupes anglaises défilèrent devant le corps de Gourko et rendirent les honneurs militaires à ce mort héroïque.

Un mois après, douze mille Russes, les seuls survivants de cette expédition qui touche autant à l'épopée qu'à la fable, s'embarquaient à Bombay, sur des navires affrétés par le gouverneur général.

Le 2 janvier 1880, ils arrivaient à Hambourg d'où le chemin de fer les transportait en Russie.

Lord Lytton avait refusé de les considérer comme prisonniers de guerre.

X

COMMENT LE PHONOGRAPHE TERMINA UNE GUERRE COMMENCÉE PAR LE TÉLÉPHONE.

Nous nous retrouvons à Ems, dans le cabinet de M. de Bismarck, aux derniers jours de janvier 1880.

Le chancelier est debout, adossé à son bureau. Devant lui, assis ou plutôt affaissé dans un vaste fauteuil, un homme, un vieillard, dont le visage reflète une mortelle tristesse. Les plis de son front, son regard fixé sur le vide, deux larmes qui parfois tracent leur sillon sur ses joues fléchies, tout trahit en lui un affaissement matériel et moral. Sa voix s'échappe lente et faible de ses lèvres tremblantes, pendant que, d'une main fiévreuse, il froisse les papiers épars sur le bureau.

Cet homme c'est le prince Gortschakoff, chancelier de l'empire de Russie.

M. de Bismarck, dont le cœur n'est pas tendre, pourtant, n'a pu voir cette douleur sans en être ému et il offre ses consolations à son vieil ami. Mais le prince Gortschakoff ne veut pas être consolé. Au moment où sa dernière heure approche, il assiste à l'écroulement de l'édifice qu'il a essayé de construire. Son œil, comme celui de tous les gens qui meurent en pleine possession de leurs facultés intellectuelles, a des lueurs qui percent le voile de l'avenir et ce qu'il aperçoit, dans le sinistre rayonnement de ce vague lointain, agite tout son corps de mouvements convulsifs.

— La Russie est grande, dit M. de Bismarck, elle se relèvera. L'Autriche a été bien autrement atteinte par Sadowa et elle s'est relevée. On a cru, moi le premier, la France rayée du nombre des nations, après Sedan et le paiement de sa formidable rançon. Et la France s'est relevée. Quand il lui plaira, elle fera entendre sa voix et cette voix sera écoutée. Après Sébastopol, la Russie elle-même semblait perdue. Elle s'est recueillie, elle a développé les immenses richesses qui dormaient dans son sein, et vingt ans ne s'étaient pas écoulés qu'elle a failli dicter ses lois au monde. Elle eût réussi si elle ne s'était pas attaquée à cette puissance insaisissable et terrible qui s'appelle l'Angleterre. Croyez-vous que l'Allemagne comme la Russie ne souffre pas de cette suprématie hautaine, de ce rôle d'arbitre que s'arroge lord Beaconsfield, du haut de ses falaises inaccessibles? Mais patience! L'heure de la revanche viendra. La guerre d'Orient a reculé cette heure d'un demi-siècle, mais qu'est-ce que cinquante ans dans l'histoire des nations? Qui vivra verra. Vous m'avez reproché mon inaction. Je vous avais prévenu que l'Allemagne ne pouvait rien, à moins de nouer contre elle une de ces coalitions contre lesquelles les Napoléon eux-mêmes succombent.

Le prince Gortschakoff, perdu dans ses pensées, ne répondait pas. Même écoutait-il?

M. de Bismarck reprit, avec une nuance d'impatience dans la voix :

— Croyez-moi, et soyez raisonnable. Ce n'est pas en continuant la guerre que vous arrangerez vos affaires. Vous avez essayé d'armer des corsaires en Amérique pour interrompre le commerce de votre ennemi. Les Anglais ont capturé vos corsaires et les ont pendus. Et comme les États-Unis n'avaient nul souci de se mêler à une querelle qui les intéressait médiocrement, ils ont défendu le recrutement des équipages dans leurs ports. Vous avez tenté de frapper l'Angleterre au cœur, je veux dire dans l'Inde, et vos meilleurs soldats dorment aujourd'hui dans les sables du Turkestan, dans les gorges de l'Hindoo-Koosch. Que prétendez-vous faire encore? Vos côtes sont bloquées, votre commerce...

— Passe par les chemins de fer allemands qui ne s'en plaignent pas, dit le prince Gortschakoff.

Était-ce une épigramme ou la simple constatation d'un fait? M. de Bismarck ne s'arrêta pas à chercher le sens de la phrase et il continua :

— Le mécontentement, la misère sont partout. Voilà un an que vous payez vos coupons en papier qui perd 60 %. La Pologne s'agite, et si l'Autriche et nous n'y avions mis bon ordre, un gouvernement insurrectionnel serait aujourd'hui installé à Varsovie. Hier j'ai reçu une adresse signée des noms les plus notables de l'Esthonie et de la Courlande qui demandent l'annexion de ces provinces à l'Allemagne.

Le prince releva la tête et regarda son interlocuteur fixement.

M. de Bismarck se mordit les lèvres. Puis, changeant de sujet et, avec une brusquerie plus feinte que réelle :

— Cela ne peut pas durer, dit-il. Vous savez bien que l'Angleterre ne commettra pas la faute de vous attaquer chez vous. La Baleine ne se meut que dans son élément. A ce jeu, vous épuiserez vos dernières forces, vous dépenserez votre dernier écu, si ce n'est déjà fait. La partie est perdue, levez-vous et dites : A demain. Votre honneur n'a rien à voir dans l'affaire. Vos armées ont commandé l'admiration des plus braves. Morbleu! on ne risque pas l'existence d'un empire, pour une vaine question d'amour-propre. L'Angleterre n'aspire qu'à terminer honorablement le différend. Dites un mot, et, je m'en charge, la paix est faite.

— Jamais! s'écria le prince.

— Jamais, reprit M. de Bismarck, c'est là une de ces paroles qu'un homme de votre esprit ne doit jamais prononcer, du moins en public; elles vous coupent la retraite. On me l'a dit, à moi aussi, ce mot : Jamais! et celui qui l'a dit s'en est accusé depuis devant les hommes et devant Dieu! L'empereur Alexandre vous a donné ses pleins pouvoirs, vous tenez entre vos mains le sort de votre pays. Voulez-vous qu'il meure! Avez-vous le droit de le tuer, non! vous n'avez pas ce droit.

Le prince s'était levé. Tout son corps tremblait. La vie semblait s'être concentrée dans son œil que l'épouvante dilatait, comme si un fantôme, le fantôme de la patrie, se fût dressé devant lui. A coup sûr, il était en proie, en ce moment, à une sorte d'hallucination.

— Grâce! grâce! fit-il.

Une idée bizarre passa soudain par la tête de M. de Bismark. Tirant une clef de sa poche, il ouvrit un des tiroirs de son bureau, y prit un petit

instrument qui ressemblait à un cylindre pourvu à sa partie supérieure d'un cornet acoustique et le posa sur la tablette devant le prince. Puis :

— Voulez-vous être le bourreau de la Russie, reprit-il en accentuant les mots.

— Grâce! grâce! s'écria le chancelier russe qui tendit ses deux mains en avant, comme pour repousser le fantôme. Puis il retomba évanoui dans son fauteuil.

On supposera peut-être que M. de Bismarck s'empressa de porter secours à son vieil ami.

Non! il se pencha vers l'instrument dont nous avons parlé et le regarda avec attention. Puis un sourire de satisfaction se dessina sur ses lèvres; il sonna. Son premier valet de chambre parut.

— Prévenez, dit M. de Bismark, mon secrétaire particulier qu'il part dans une heure pour Londres et qu'il vienne prendre mes ordres avant son départ.

Presque aussitôt le prince Gortschakoff revenait à lui; sa mémoire affaiblie n'avait conservé aucun souvenir de la scène précédente.

M. de Bismarck le fit reconduire à son hôtel en lui disant que le soir il irait lui-même prendre de ses nouvelles, puis, penché sur l'instrument, il le considéra de nouveau et y porta une main hésitante.

En ce moment, son secrétaire particulier entrait. Comme il venait de franchir le seuil de la pièce, il entendit une voix qui, d'un accent déchirant, disait :

— Grâce! grâce!

Il fit un geste de surprise.

— Taisez-vous, mon cher Fritz, dit M. de Bismarck, vous n'avez rien entendu. Vous partez à l'instant même ; un train spécial vous attend à la gare. Demain vous serez à Londres et vous verrez lord Beaconsfield, au besoin la reine.

— Et que leur dirai-je ? demanda le secrétaire particulier.

— Rien, mais vous leur remettrez ceci ; ils comprendront.

Et M. de Bismarck enveloppa lui-même le cylindre avec une attention particulière et le posa entre les mains de son secrétaire, qui se demanda si le chancelier de l'empire d'Allemagne jouissait bien de sa pleine raison.

— Rassurez-vous, Fritz, reprit M. de Bismark, qui lut sa pensée sur son visage ; je ne suis pas fou, et je crois même que je n'ai pas perdu ma journée.

XI

LA PAIX

Le lecteur, plus intelligent à coup sûr que M. Fritz, a certainement compris que l'instrument mystérieux sur lequel le chancelier comptait pour le succès de ses desseins n'était autre qu'un phonographe, cette merveilleuse invention qui grave et reproduit la parole humaine.

Le lendemain, la nouvelle se répandit dans le monde entier que, sur la demande du prince Gortschakoff, l'Angleterre consentait à la paix. A cette nouvelle, la joie fut universelle ; on illumina, on tira des pétards, à Londres aussi bien qu'à Saint-Pétersbourg, à Paris comme à Vienne, à Berlin autant qu'à Constantinople. On ne s'abordait dans les places publiques, dans les cafés, dans les théâtres, que par ces mots : Vous savez, enfin, la paix est faite !

C'est qu'en effet l'Europe entière sentait cet abominable cauchemar de la guerre s'éloigner d'elle. Toutes les maisons n'avaient pas brûlé; mais, quand la maison du voisin brûle, chacun tremble pour la sienne.

Par exemple, qui fut étonné ? ce fut le prince Gortschakoff. Comment avait-il demandé la paix ? Était-ce en dormant ? Certes, la paix était le plus secret désir de son cœur, mais ce désir il ne l'avait confié à personne, il l'avait enfermé au contraire sous la triple serrure de son orgueil blessé.

Il alla donc sur-le-champ trouver M. de Bismarck pour savoir de lui la solution du problème.

M. de Bismarck lui rappela la scène de la veille et lui avoua le stratagème dont il avait usé à son égard. Sur quoi le prince Gortschakoff l'embrassa en pleurant.

Quant à le démentir, il n'y songea même pas.

Du reste, lord Beaconsfield, ému lui aussi de la singulière façon du chancelier russe de demander la paix, — cette émotion qui gagne ainsi tous les diplomates est peut-être le trait le plus étonnant de cet étrange mais véridique récit, — lord Beaconsfield tint à honneur de n'imposer à la Russie aucune de ces conditions blessantes pour l'amour-propre d'une nation qui a le cœur haut placé. Il n'exigea aucune indemnité de guerre ; il fit évacuer les positions, telles que Poti, Batoum, Gallipoli, occupées par les forces anglaises, rendit aux Russes les navires capturés et ne demanda rien pour son pays.

Quant aux affaires turques, la Roumanie, la Serbie et le Monténégro furent déclarés indépendants ; le Monténégro obtint même un léger accroissement de territoire. L'Épire et la Thessalie furent cédées à la Grèce selon la promesse faite ; la Bulgarie, limitée aux Balkans, reçut une administration autonome, sous un gouverneur chrétien et sous la garantie des grandes puissances. Enfin, les autres parties de l'empire, y compris Kars, furent rendues à la Turquie, et le sultan, par un iradé impérial, reconnut à tous ses sujets l'égalité politique, sociale et religieuse.

Le traité fut signé à Berlin, le 17 février, à la suite d'un congrès présidé par M. de Bismarck ; les belligérants avaient voulu lui offrir cette présidence en témoignage de ses bons offices, et, dans un second dîner donné à tous les plénipotentiaires, le chancelier de l'empire allemand eut une nouvelle occasion de développer ses idées favorites sur les progrès de la science moderne.

— Peuh ! fit le comte Schouwaloff, le téléphone a causé bien des malheurs...

— Que le phonographe a réparés, répondit M. de Bismarck en souriant.

Combien de temps devait durer ce replâtrage de la question d'Orient ? Nos contemporains le savent. Le 17 février 1880, c'était encore le secret de l'avenir.

O. de Marcols

(*Traduit de l'anglais.*)

AU DELA DU RHIN

WILHELM DURAND (1)

Passer de la Bavière à Vienne, ce fut pour Wilhelm quitter une grasse et plantureuse auberge pour la riante demeure d'une élégante petite maîtresse. En descendant à la gare, on ne lui demanda ni où il allait ni d'où il venait, on ne l'invita point comme à Berlin à prendre garde à ses poches, et il monta dans un fiacre propre, coquet, attelé de deux beaux chevaux allant d'un train d'enfer. Les cochers viennois mettent leur amour-propre à marcher vite, il a même fallu que la municipalité mît un frein légal à leur trop grande célérité. L'automédon de Wilhelm, haut en couleur, affable et respectueux, l'accueillit avec toutes sortes de prévenances, et, quand il fut dans le véhicule, il se trouva comme dans un minuscule cabinet orné de rideaux et de glaces. Les fiacres, à Vienne, marchent à l'heure. Il croisa des tramways, des omnibus de forme assez hétéroclite et chargés d'annonces peintes et illustrées de toutes les couleurs. Penchant la tête à la portière, le premier aspect lui plut singulièrement. La ville avait une figure avenante et souriante, rien, chez les passants, de la hautaine roideur berlinoise, rien de la pantagruélique rotondité munichoise. Arrivé à l'hôtel de la Métropole, Wilhelm fut reçu par des garçons intelligents, empressés, et parlant à peu près toutes les langues. Les valets de chambre et les maîtres d'hôtel viennois ont, comme les cochers, une réputation européenne.

L'hôtel de la Métropole et le Grand-Hôtel, situés à côté de l'Opéra, sont les deux plus vastes établissements de ce genre que Vienne possède. En ouvrant ses fenêtres, notre Parisien, outre le grand théâtre que nous venons de citer — l'architecture extérieure en est assez malheureuse — put voir le palais de l'archiduc Guillaume et celui d'un Grec devenu plusieurs fois millionnaire. M. Dumba a fait sa fortune dans les grains.

Autrefois, Wilhelm n'aurait pas pénétré si facilement à Vienne, il fallait la croix et la bannière, passeports, recommandations, pour qu'un étranger obtînt la permission d'y séjourner; il fallait même qu'il eût un bourgeois de la cité pour répondant. La police, malgré toutes ces mesures préventives, ne le perdait pas de vue, décachetait ses lettres, et à la moindre ligne, à la moindre parole imprudente, il recevait l'ordre de déguerpir au plus vite. La Constitution donnée par François-Joseph a fait disparaître ce régime chinois et la ville a largement profité de ce bienfait; elle a d'abord abattu ses vieux et inutiles remparts, bons jadis contre les Turcs. Ils ont fait place à de splendides boulevards où l'or et le marbre resplendissent. Maintenant il y a deux cités dans Vienne, celle des vieux siècles et celle des jours nouveaux, qui enserre la première. La place Saint-Étienne est comme le cœur de ces deux villes si différentes d'aspect. L'une sombre, noire, à rues étroites, manque d'air et de lumière, mais elle est très-curieuse à visiter, et notre voyageur se plut souvent à étudier ce réseau embrouillé d'antiques constructions à portes cintrées, à lourdes cariatides, à tourelles dentelées prenant quelquefois l'air de donjons féodaux. Mais cependant ce n'était point vers ces quartiers rappelant l'Allemagne de la grande époque, que Wilhelm tourna le plus souvent ses pas, il était bien plus attiré vers les lieux où circule la vie nouvelle. Cependant il admira longtemps la riche cathédrale placée sous le vocable de Saint-Étienne dont la flèche peut lutter d'élévation et de beauté avec celles de Cologne et de Strasbourg. Traversant le Hoher-Markt, il pénétra dans la *Judengasse*, la rue des Juifs.

« Cette rue (1) a conservé quelque chose du caractère farouche des anciens ghettos ; elle est sombre, malpropre, lugubre, les murs des maisons ont des teintes de lèpre et leurs vitres suintent, couvertes d'une buée grise et gluante comme la bave.

« Les boutiques ont l'air de cavernes. Des guirlandes de vieilles bottes sont suspendues à l'entrée; des pelisses épilées, des robes de soie en guenilles, des livrées toutes neuves, des grands manteaux de prêtres, des uniformes militaires, des loques crasseuses, effrangées, décorent ces étranges devantures, égoût de toutes les misères, ossuaire de tous les luxes, réceptacle du crime et de la vertu, fin de toutes les vanités.

« Quelquefois dans la demi-obscurité d'une porte apparaît une rayonnante figure de jeune fille, une Rebecca à la peau mate, aux dents éblouissantes et dont les grands yeux à l'orientale ont des reflets d'aigue-marine. »

Et comme en revenant de cette excursion, Wilhelm plaignait le sort de la race juive, le Viennois à qui il parlait lui répondit : « Revenez de votre erreur, Monsieur; d'abord depuis quelques années, les Juifs sont libres, délivrés de toute humiliante servitude. Bien plus, par leur industrie, leur âpreté, leur travail, leur économie, ils sont devenus les rois de Vienne; ce sont eux qui ont fait construire et possèdent les nouveaux quartiers, ils tiennent la clé des caisses de l'État et par hypothèques ils possèdent en réalité la plupart des domaines de notre aristocratie follement généreuse et libérale. Que voulez-vous, Monsieur, nous sommes des gens de plaisir et Joseph Richter avait raison de dire : « Je doute qu'on s'amuse autant au Paradis qu'à Vienne. » Avant Richter, un de vos compatriotes, Patin, écrivait il y a deux siècles : « A moins de passer la vie à Paris, il la faudrait passer à Vienne. »

Au bout de quarante-huit heures de séjour, Wilhelm pensait comme Richter et le docteur

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

1. Victor Tissot.

Patin, car au bout de quarante-huit heures, il avait trouvé de jeunes et aimables compagnons qui lui rendirent faciles les amusements et l'instruction qu'il cherchait. Ils n'engendraient pas la mélancolie et, leur bonne humeur l'échauffant, il partagea leurs distractions.

Dès dix heures du matin, ils flânaient au *Graben*, ils revenaient dîner, montaient en voiture pour aller se promener au *Prater;* à six heures, ils retournaient au *Graben*, ou allaient entendre un opéra, la musique de Strauss, et l'on soupait ensuite. Le *Graben* est mieux que notre boulevard des Italiens, c'est le salon de Vienne. Et quel salon pourrait être plus intéressant! Quelle vie agitée et élégante! Quelle belle et curieuse population que celle qui parcourt cette promenade animée par les magasins et les cafés les plus somptueux, où se mêlent et se croisent souvent dans leurs costumes nationaux, non-seulement les races si diverses qui composent la monarchie autrichienne : les officiers hongrois avec leurs pantalons collants et leur kalpak à aigrette, les élèves du *Théré-sianum* au costume coquet lestement porté, mais encore le Grec, le Turc, l'Arménien, le Persan. Les Allemands sont la moindre partie de la population brillante du *Graben*. Vienne est une ville cosmopolite où le plaisir attire et retient. Un des amis de Wilhelm lui disait en riant : « Ma femme



Vienne. — La Vieille rue des Juifs, à Vienne, dessin de Gilbert.

est Polonaise, ma cuisinière Bohémienne, ma bonne d'enfant Bosniaque, mon domestique Tyrolien, mon cocher Slovaque, la femme de chambre Serbe et le précepteur de mes enfants, un de vos compatriotes. »

C'est au *Graben* que se réunit la belle société. La famille royale sans suite et sans escorte ne dédaigne pas d'y paraître. A chaque instant d'élégants équipages y versent de nobles dames dans tout le luxe de la plus brillante toilette, et vous reconnaissez facilement à quelle race elles appartiennent. Vous reconnaissez l'ardente Bohémienne aux regards profonds, la Bavaroise et la Prussienne au pied lourd, la Polonaise à la démarche hardie, la Valaque et la Moldave chez qui l'on sent déjà les flammes de l'Orient, la Tyrolienne élancée, la Juive jeune aux yeux et aux diamants incomparables, la Hongroise marchant comme si elle avait des éperons à ses bottines, la Viennoise, enfin, nerveuse, au pied cambré, tantôt brune comme une Italienne, tantôt blonde et rose comme une Anglaise, mais toujours fine et presque aussi gracieuse qu'une Parisienne. Toutes ces belles créatures vont, viennent, saluées par des Magyars, par des Slaves, des Tchèques, des Dalmates, par des officiers à grandes jambes, à poitrine bombée, soignés et peignés comme des gravures de modes. Les diplomates, les hommes d'État, les magistrats, les banquiers, se donnent rendez-vous au *Graben* ou dans les cafés qui le décorent, et, parmi cette foule toujours agitée, parlant sept ou huit langues, passent et repassent, à pas graves, des Orientaux revêtus de leurs plus riches costumes.

Comme tous les Viennois, Wilhelm allait fréquemment aux cafés. Ils sont très-richement décorés, couverts de grandes glaces, ils servent à la fois de lieux de distraction, de rendez-vous et de cabinets de lecture. Ce que nous avons dit des garçons qui servent dans les hôtels doit être répété, à plus forte raison pour rendre justice au tact et à la célérité des garçons de cafés. Souvent, en entrant dans un de ces beaux établissements avec son nouvel ami Mayer, Wilhelm affectait de parler allemand à haute voix et il le parlait sans aucun accent; néanmoins, le serviteur qui accourait à son appel, lorsqu'il demandait une feuille publique, ne manquait jamais de lui offrir les revues ou les journaux écrits en langue française.

A propos de Mayer, ce que Vienne renferme de personnes portant ce nom est incalculable. On raconte qu'un soir à un théâtre, un employé du contrôle étant venu dire à haute voix : « M. Meyer est attendu chez lui, il doit s'y rendre sans aucun retard » ; plus de cinquante personnes se levèrent précipitamment et sortirent de la salle.

On aime, du reste, la littérature française, d'abord naturellement elle plaît aux Viennois, parce qu'elle leur donne le ton de notre société, et parce qu'elle est claire. Wilhelm crut aussi remarquer qu'ils l'aimaient parce que les Berlinois affectent de la dédaigner. Il n'existe pas un seul salon de l'aristocratie, à Vienne, où l'on ne trouve les œuvres d'Al. Dumas, de Legouvé, les pièces de Sardou, et il n'est point un enfant bien élevé qui ne parle familièrement notre langue. Seulement il arrive quelquefois qu'il en a reçu les premières leçons d'une Suissesse de Glaris ou de Zurich, alors sa prononciation est



Le Prater à Vienne, dessin de Gilbert.

déplorable, et il faut beaucoup de temps pour la corriger. Notre Parisien rencontra beaucoup de Viennoises qui prétendaient pouvoir écrire notre langue sans tomber dans aucune faute. Il n'y croyait guère, et il se disait : En tous cas, je n'en ferais pas autant, et je connais plus d'un normalien qui n'oserait avoir cette assurance. Wilhelm était modeste et sensé.

Mais retournons aux cafés, ils abondent à Vienne et, en général, la consommation y est excellente. On y sert beaucoup de café au lait, c'est ce que l'on appelle *un mélange*, quand on veut du café pur, on demande un *capucin.* En prenant son café, le Viennois fait une effroyable consommation de petits pains, Wilhelm, qui les trouvait très à son goût, s'en donnait à cœur joie; il faisait disparaître une montagne de pains au lait, des pains au beurre, des pains aux raisins de Corinthe; il trouvait très-justifiée la réputation de la boulangerie viennoise dont Paris, du reste, rue de la Chaussée-d'Antin et rue Richelieu, lui avait offert déjà le savoureux spécimen. En se livrant à ce réconfortant exercice, Wilhelm ne se laissait de s'étonner d'entendre autour de lui si peu parler allemand, et il fut amené à se demander si Vienne était vraiment une ville de la Germanie.

Cette réflexion aurait pu le conduire loin, s'il eût voulu la creuser un peu, mais la fièvre du plaisir l'avait pris à son tour, il ne rêvait plus myosotis, il ne songeait qu'à s'amuser et il y songeait si vivement que, pendant quelque temps, entraîné par les joyeuses connaissances qu'il avait faites, il négligea un peu la visite des monuments, des musées et des bibliothèques.

La tarentule de la musique l'avait piqué : il emboîtait le pas de la population viennoise, allait en-

tendre musiciens et chanteurs dans les jardins publics, dans les salles où ils donnent leurs harmonieux concerts. Sans honte aucune, il suivait les régiments dont les corps de musique sont excellents; il ne regrettait pas les fifres et les tambours de Berlin. Et, quand, avec la foule, il avait accompagné les soldats jusqu'à leur caserne, en rentrant il songeait à cet humoriste qui a dit : Si j'étais chargé de combattre une insurrection dans Vienne, j'appellerais Strauss et son orchestre, ils marcheraient en jouant contre les barricades, et je suis bien sûr que tous les émeutiers, le fusil sous le bras, se mettraient joyeusement à marquer le pas et à battre la mesure derrière les exécutants.

On n'a pas d'idée de la furie musicale des Viennois; ce n'est point une affaire de mode, de bon ton, d'éducation ; tout le monde sent, comprend Weber, Beethoven, Mozart, Meyerbeer, et l'émotion s'élève jusqu'aux cris et aux larmes. Les dimanches, on va à l'église des Minorites, à Saint-Étienne, à la Chapelle de la Cour, et l'on y trouve moins de vrais dévots que d'habitués des théâtres chantants. Ils sont venus parce que la presse leur a appris que telle ou telle grande dame, dont la voix est célèbre, doit chanter tel ou tel morceau de la messe. Dès la première note sortie vibrante de ses lèvres, l'auditoire peu respectueux, tournant le dos à l'autel, regarde la chanteuse « pompeusement parée », et il arrive très-souvent que chanoines, enfants de chœur, spectateurs et spectatrices, oubliant la sainteté du lieu où ils se trouvent, éclatent en bravos qui scandalisaient notre voyageur habitué aux décences de l'Église française.

Dans ces concerts spirituels, les dames de la plus haute aristocratie se mêlent sans répugnance avec les chanteuses de la scène. Wilhelm trouvait cette facilité d'un sentiment religieux et d'un goût moral plus qu'équivoques.

Aussi bien, puisque toute médaille a son revers, notre Parisien fut forcé de reconnaître que ce n'est point par la chasteté des mœurs que brille la capitale du royaume austro-hongrois; mais ce n'est point la lourde corruption de Berlin et de Munich. Il y a peu de Marguerites à Vienne; les passions y sont fréquentes, vives, mobiles, beaucoup trop publiques, atteignant toutes les classes de la société qui les excusent, mais relevées par une certaine grâce abandonnée et passagèrement sincère. Cependant Wilhelm constata qu'au *Prater* et au *Graben*, le demi-monde, ou pour dire plus vrai, le mauvais monde de M. Alexandre Dumas, ne traînait pas le luxe qu'il étale à Paris. Cependant on se ruine beaucoup à Vienne, d'abord parce que l'on s'adresse plus haut, ensuite parce que l'on joue beaucoup à la Bourse et ailleurs, enfin, parce que les maisons sont montées sur un pied extravagant. C'est le pays des splendides attelages, des livrées pompeuses et des belles voitures. Les dames à la mode s'habillent à Paris, tandis que la Loterie royale, lèpre qui existe encore, attire et dévore l'épargne de la petite bourgeoisie et du peuple. Tout cela produit une grande démoralisation, qu'accroît encore la présence de nombreux étrangers qui viennent à Vienne comme, du temps de la Sérénissime République, ils allaient à Venise.

Les milieux de cette nature sont dangereux; Wilhelm en sentit l'énervante influence; Hippolyte, comme nous le verrons bientôt, oublia son carquois et ses chiens, et trouva une Aricie; mais, en attendant cette chute imprévue, il prit un beau matin la ferme résolution de sortir du cercle magique où il vivait. Il fit un effort pour s'arracher à ses chères promenades, toujours les mêmes et toujours nouvelles, aux concerts, à la gigantesque brasserie Dreher, et de visiter les monuments de la cité.

Il s'arrêta peu à étudier l'Opéra, il le connaissait pour y avoir passé de fréquentes soirées; l'extérieur est tout à fait manqué, mais la salle, une des plus grandes de l'Europe, est très-bien ornée et si bien taillée, que de toutes les places on peut parfaitement voir ce qui se passe sur la scène.

Le Palais Impérial, le *Burg*, n'a comme architecture rien de remarquable; il a perdu son caractère en perdant les fossés, les herses, les ponts-levis qui jadis l'enceignaient; mais pour l'historien, l'artiste, l'amateur, il possède une curiosité d'un plus vif intérêt, qui s'ouvre devant le public deux fois par semaine ; c'est le Trésor impérial. Wilhelm demanda l'autorisation de le visiter, il l'obtint sans aucune difficulté.

Le Trésor est admirable de richesses que l'art ennoblit et relève. Sous des vitrines, les diamants, les rubis, les émeraudes ruissellent; et que de souvenirs ces merveilles évoquent ! D'abord voici les ornements dix fois consacrés des archiducs d'Autriche, lorsqu'à Francfort ils allaient se faire sacrer Empereurs. Sous les yeux éblouis de notre jeune voyageur passèrent successivement la couronne, le globe, le sceptre, couverts de brillants, de rubis et de perles, le grand manteau du couronnement, brodé en Sicile, en 1133, par des artistes arabes qui, en fil d'or, ont écrit sur son tissu des inscriptions sarrasines; la dalmatique chamarrée de perles, l'étole en soie jaune et or, la ceinture, les gants couverts de pierres précieuses, les bas de soie et les souliers chargés de dessins en diamants et en perles, enfin, relique sans prix, le livre des Évangiles trouvé sur les genoux de Charlemagne dans son légendaire sépulcre. Voici la couronne de l'Impératrice, qui a coûté un million trois cent mille florins, la Toison d'or, l'Ordre de Marie-Thérèse, l'Ordre de Hongrie, des nœuds de diamants, des épingles, des dragonnes, des aigrettes, sans nombre et sans prix. Puis viennent des émaux, des vases, des montres, des horloges, et mille autres objets célèbres qui font revivre l'histoire d'un passé à jamais éteint. Ils ne reviendront plus, les grands jours impériaux où s'étalait la puissance de Charles-Quint et de Maximilien.

Le majestueux empire est mort, et Berlin ne le laissera point renaître. Avec les croyances est tombée la majesté presque divine des Césars.

D'autres vitrines renferment d'autres richesses : les glaives des souverains, mille objets où l'orfévrerie étincelle, toutes sortes d'émaux appliqués sur mille objets, des fonts baptismaux comme l'art n'est plus assez riche pour en faire; on passerait des jours et des jours encore à contempler, à étudier ces étincelants ouvrages.

A. Surmay.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

RÉCITS HISTORIQUES

LA COURONNE DE SAINT-ÉTIENNE (1)

IV

LE COMPLOT

La fuite de la reine précéda de peu l'arrivée à Plintenbourg d'un messager de Ladislas. Le roi de Pologne, ignorant le départ d'Élisabeth, lui envoyait annoncer à la fois sa visite et l'occupation des terres environnantes. Ses formules de respect dissimulaient mal une usurpation ; tout en s'offrant pour époux, il faisait déjà sentir la main du maître. Son messager apprit le départ de la reine, de ses femmes et d'un petit groupe de seigneurs. La situation de Ladislas se trouvait de la sorte subitement changée. La crainte, la haine d'Élisabeth ne lui permettaient plus d'espérer qu'elle lui abandonnerait volontairement sa main et sa couronne. Protégé par les États, le roi de Pologne envahirait la Hongrie, et si la couronne de Saint-Étienne se trouvait un jour en sa possession, il savait bien que les droits de la veuve d'Albert et de son enfant posthume se trouveraient réduits à néant. Un drame militaire et politique allait donc se passer autour et dans l'enceinte de la forteresse de Plintenbourg. Ladislas avait autant d'intérêt à s'emparer du diadème de Saint-Étienne que la reine à le reconquérir. A cet effet, la superstition des Hongrois était extrême, et nul ne pouvait être reconnu roi sans être en possession du bijou précieux, don du pape Sylvestre.

Un traité fut immédiatement signé entre le Burgrave chargé par Ulric de Gaza de conserver Plintenbourg au nom de la reine et le messager du roi de Pologne.

La cause de la veuve lui paraissant perdue, et la chance des armes favorisant Ladislas, le Burgrave prit l'engagement de livrer la forteresse au roi de Pologne aussitôt que le souverain se présenterait devant ses portes.

L'angoisse était grande au château de Komorn, où la reine s'était réfugiée ; elle demeurait sans nouvelles. Dévorée d'angoisse et d'impatience, elle n'osait montrer qu'à Hélène la plaie vive de son cœur :

— Écoute, lui dit-elle, il me semble que je suis environnée de traîtres et que je ne saurais plus me confier à personne...

— Oh ! madame, Ulric de Gaza, le comte de Cilly...

— Ceux-là ne m'abandonneront pas, mais ils me blâment. Dans le fond de leur cœur ils m'accusent peut-être de préférer mon repos à la sécurité de l'État, et de mettre le triste bonheur de verser des larmes au-dessus de la prospérité de mon peuple... Une guerre est imminente, et qui sait si déjà le roi de Pologne ne marche pas vers Plintenbourg... Si la forteresse est prise, je suis perdue et mon fils dépossédé... Hélène, j'aurais dû rester à Plintenbourg, y subir un siége, y mourir de faim peut-être avec une garnison fidèle, mais mourir à ma place comme reine et comme mère, en défendant les droits de mon enfant et serrant dans mes mains la couronne de Hongrie...

— C'eût été, madame, une héroïque folie, répondit la jeune fille. Votre devoir était de mettre vos jours à l'abri, de conserver la liberté de vos actes... L'avenir reste dans les mains de Dieu... Cependant, si vous désirez avoir des nouvelles de ce qui se passe à Plintenbourg, il sera facile d'y envoyer un de vos gentilshommes.

— Hélène ! Hélène ! dit la reine, tu as eu tort de repousser le comte de Bude.

— J'ai fait connaître mes motifs à Votre Majesté !

— Léopold de Bude m'inspire une confiance absolue, et j'aurais souhaité le charger d'une mission.

— Ne sera-t-il point trop heureux de vous obéir ?

— Ce matin même il m'a demandé l'autorisation de quitter Komorn.

— Et vous la lui avez accordée ?

— J'ai compris que ta vue lui causait une souffrance depuis l'instant où tu l'as repoussé, et je lui ai donné le congé qu'il souhaite.

Hélène resta silencieuse, une pâleur fugitive couvrit ses joues, et un instant après, prétextant la nécessité de rejoindre la petite princesse, elle quitta la reine et passa dans la grande salle.

Trois hommes s'y trouvaient en ce moment : le comte de Cilly, le comte Léopold de Bude et Ulric de Gaza.

Avec une tranquille lenteur, Hélène s'approcha du groupe de gentilshommes, et, levant son beau regard sur le comte Léopold, elle lui dit d'une voix que voilait la mélancolie :

— Vous chargeriez-vous volontiers d'un message, monsieur le comte ?

— Pour vous, madame ?

— Pour moi, répondit Hélène.

Le comte de Cilly et Ulric de Gaza s'éloignèrent discrètement.

Alors Hélène reprit avec une timidité touchante :

— L'on a besoin de vous ici, pourquoi partir ?

— Pourquoi ? répéta le comte de Bude, vous demandez pourquoi ? Hélène Kottauër ! Je ne pars pas, on me chasse ; je ne quitte pas volontairement la veuve de mon roi, on m'exile. Oh ! ne secouez pas la tête, Hélène, n'essayez pas de prendre le change en me répétant que sa majesté la reine tient à mes services. De loin comme de près je lui serai fidèle, et je tiendrai mon serment... Pendant deux années j'ai caressé en silence l'espoir que vous deviendriez la compagne de ma vie, je me suis efforcé d'acquérir assez de renom pour vous rendre fière de moi, je vous souhaitais honorée, opulente, entourée de faste, de respect et d'adoration... Mais le jour où j'osai vous révéler mon secret, vous avez

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

brisé le cœur qui s'offrait à vous. Sans hésitation comme sans pitié, vous m'avez éloigné avec une froideur prenant sa source dans le dédain... J'ai juré de ne jamais plus tenter de vous fléchir, et désormais vous n'entendrez sortir de mes lèvres ni une supplication ni un soupir... Mais les forces humaines ont des bornes, j'ai le courage de me taire, il ne me reste plus celui de vous voir... Je fuis cette torture... Je ne quitte pas la reine, et je m'éloigne d'Hélène Kottauër, qui a refusé ma main et mon nom.

— Vous n'avez pas compris, murmura la jeune fille.

— Je n'ai pas compris! votre froideur, votre refus, que signifiaient-ils, sinon le mépris, ou tout au moins l'indifférence.

— Comte, dit Hélène en s'appuyant sur la haute fenêtre, et en laissant errer son regard sur le fleuve, comme si elle redoutait de rencontrer les yeux du comte, il est des époques terribles qui ne nous permettent pas de garder une heure pour nous occuper de notre félicité personnelle. Les malheurs de la reine me semblent tellement grands, tellement immérités, que le sacrifice de ma vie me semblerait peu de chose, si ce sacrifice pouvait lui rendre les joies perdues. Ma mère en mourant me laissa orpheline et sans soutien, Élisabeth d'Autriche me tendit les bras. Je l'ai vue sourire pendant ses années de bonheur; c'est sur mes genoux qu'elle déposa successivement ses filles, et depuis l'heure où je fus attachée à sa personne, elle n'a jamais cessé de me témoigner une confiance absolue. Ses douleurs me lient à jamais à elle. Tant que les événements la feront errante, éprouvée, je serai là, et si je reste impuissante à la consoler, elle me verra du moins pleurer avec elle. Vous êtes généreux, comte, gardez-vous le courage de me blâmer, le courage de me haïr?

— Vous haïr, moi!

— Puisque vous partez!

— Je m'éloigne, Hélène, pour cesser de vous voir, mais non parce que la haine a remplacé la tendresse... votre présence me rappelle les souhaits que j'ai formés, et qui jamais ne s'accompliront... Vous ne deviez pas agir ainsi avec moi, Hélène. Il fallait me dire : un devoir impérieux domine ma vie; je me dois à la reine, consentez à soutenir sa cause avec un dévouement absolu, soyez son défenseur et son chevalier, devenez plus brave que Gaza, plus habile que Gaspard Schilck, rendez-lui le trône de Hongrie et je vous appartiens. Si vous m'aviez dit cela, Hélène Kottauër, je me serais senti de force à accomplir des prodiges, et peut-être à cette heure le Burgrave de Plintenbourg n'aurait-il pas fait serment de rendre la citadelle à Ladislas.

— Cette trahison est accomplie?

— Depuis hier.

— Oh! ma noble maîtresse! ma reine bien-aimée! dit Hélène avec un sanglot.

Puis brusquement elle se redressa, tourna son visage en larmes vers le comte de Bude, et joignant les mains, elle ajouta avec un accent de supplication irrésistible :

— Il faut la sauver, comte, il le faut sur votre honneur de chevalier et votre foi de chrétien. Qu'importe la trahison du Burgrave, vous reprendrez Plintenbourg avec une poignée d'hommes. Il est facile encore de s'emparer du traître, de remplir le château d'une garnison fidèle; Léopold, au nom de cette tendresse que j'ai repoussée, au nom de la veuve de votre roi, agissez, sauvez-nous, sauvez la Hongrie et l'héritage du fils d'Albert.

Un tressaillement agita le comte de Bude, il contempla un instant la belle créature qui le suppliait, et répondit d'un ton moins ferme.

— Tout cela eût été possible, oui tout cela.

— Vous le pouvez accomplir encore, et vous le ferez... Vous le ferez, parce que je vous en prie, parce que si vous devenez notre auxiliaire et notre sauveur, je serai un jour votre femme...

— C'est-à-dire que vous vous sacrifierez pour la reine.

La rougeur monta au visage d'Hélène; elle fut sur le point de garder le silence, mais, en voyant la douleur peinte sur le visage du comte, elle n'en eût pas le courage.

— Ce n'est pas à cette heure que je me sacrifie, dit-elle; qui de nous n'a caressé son rêve! tandis que vous échafaudiez des projets de bonheur, je songeais à l'avenir. Parmi les gentilshommes de la cour d'Albert, j'en distinguai un, et, dans le secret de mon âme, ma foi lui fut promise... Je me jurai de n'accepter aucun anneau de mariage hors le sien... Il me semblait parfois que nos pensées se rencontraient, que nous échangions une promesse, et je me sentais émue et ravie par cette espérance... Puis tout changea non point dans mon cœur, mais autour de vous... l'Empereur partit, batailla contre les Turcs, subit la honte d'une défaite et mourut par le poison... Sa veuve, menacée par l'Allemagne, convoitée par le roi de Pologne, fut réduite à fuir de forteresse en forteresse, sans savoir dans quel lieu elle mettrait au monde le fils de son illustre époux. Alors je crus de mon devoir d'étouffer mes espérances, et quand le noble gentilhomme, auquel je songeais depuis deux ans, m'offrit de devenir le compagnon de ma vie, je le refusai. Il s'offensa de la placidité de mon visage; Dieu seul fut témoin du combat de mon cœur... Vous voyez bien, comte de Bude, que moi aussi j'ai souffert.

— Son nom! apprenez-moi le nom de ce gentilhomme.

— A quoi bon, si vous partez, Léopold.

Le regard d'Hélène Kottauër compléta cette confidence, et le comte de Bude, lui prenant les mains avec une expression de reconnaissance infinie, répéta :

— Je reste! je reste! Qu'ordonnez-vous de moi?

— Vous restez sans condition, comte?

— Sans condition.

— Eh bien! dit Hélène, il faut que, grâce à vous, l'enfant d'Élisabeth soit couronné roi de Hongrie.

— Les Magyars ont presque tous quitté le parti de la reine.

— Aussi ne s'agit-il point de livrer une bataille rangée.

— Avez-vous donc un projet, Hélène.

— Oui, répondit la jeune fille.

— Pouvez-vous me l'apprendre?

— Je le ferai seulement devant la reine.

— Daignerait-elle me recevoir maintenant?

— Je vais m'en informer, répondit Hélène.

Quand la jeune fille quitta la salle, son visage rayonnait, et les yeux rouges de larmes de la veuve d'Albert rencontrant le regard joyeux d'Hélène Kottauër, comprirent que celle-ci apportait de bonnes nouvelles.

— Le comte de Bude vient se mettre aux ordres de Votre Majesté, dit-elle.

Un moment après le gentilhomme entrait.

Il révéla d'abord ce qu'il avait appris de la trahison du Burgrave, puis il se mit à la disposition d'Élisabeth, pour une entreprise si désespérée qu'elle fût.

— Mon cousin, dit la reine en s'adressant à Gaspard et à Cilly, lutter avec les armes serait imprudent et inutile. Que nous importe la citadelle de Plintenbourg ! Ce qu'il me faut, c'est l'héritage d'Albert, c'est la *couronne angélique,* et cette couronne, je vous demande si vous croyez qu'il est possible de l'aller chercher.

— On peut toujours se faire tuer, dit de Bude.

— Il importe seulement de réussir, dit la reine. Écoutez, je vais vous soumettre mon projet, et nous agirons d'après votre avis... L'entrée de Plintenbourg ne nous est pas interdite ; nos femmes y sont restées, je puis charger Hélène de les aller chercher... Avant mon départ, et dans la prévision d'un retour mystérieux à la citadelle, Hélène a eu soin de garder la clef d'une des portes de derrière du



Le comte de Bude et Hélène Kottauër, dessin de F. Lix.

château et d'en dévisser à demi la serrure. L'entrée ne présentera donc pas de difficultés. Une fois au château, il s'agira de pénétrer dans la chapelle et d'y prendre la couronne de Saint-Étienne; Hélène se croit sûre de réussir dans son projet : le pensez-vous d'une exécution possible?

— Dieu doit être pour vous, car vous avez le bon droit, répondit de Cilly; mais qui choisirez-vous pour cette mission périlleuse? Nos bras et nos épées sont à vous...

— On vous connaît trop, dit la reine; mieux vaudrait, ce me semble, avoir recours au dévouement d'un serviteur obscur. Le comte de Bude seulement accompagnera Hélène, mais sans pénétrer dans le château, à moins d'une nécessité absolue.

— J'ai à mon service un Croate fidèle, dit Hélène; je ne crois pas qu'il refuse de venir avec moi.

Le plan combiné par la reine et par la gouvernante fut élucidé minutieusement dans ce conseil intime; puis la gouvernante de la princesse envoya chercher son serviteur, à qui la reine révéla ce qu'on attendait de lui.

Le Croate jura sur les reliques de garder le silence et promit d'obéir; mais il rentra chez lui bouleversé. C'était un homme craintif. A peine se fût-il engagé à partager les risques qu'allait courir la généreuse Hélène, qu'il s'épouvanta de son audace. Il avait entendu parler de la cruauté du Burgrave, et se demandait quel supplice suivrait son obéissance à la reine.

Après avoir rêvé, la tête dans ses mains, il se rendit

à l'écurie et s'occupa de ses chevaux. Une heure après, la nouvelle courait au château qu'en montant un coursier indomptable le Croate s'était grièvement blessé à la jambe.

Ce contre-temps pouvait ruiner les projets de la reine; cependant, comme le Croate était en possession du secret, on résolut de différer l'expédition de quelques jours.

Le lendemain, Hélène envoya un page s'informer de l'état du blessé, mais celui-ci s'était enfui durant la nuit sur l'un des meilleurs chevaux de son écurie.

— Tout est perdu! s'écria Élisabeth en apprenant cette nouvelle.

— Non, madame; le comte de Bude prendra la place du déserteur, répondit Hélène Kottauër.

V

LES DANGERS DE LA NUIT.

Une heure après, la reine avertissait par un message celles des Dames de sa maison qui étaient demeurées à Plintenbourg, que le lendemain elle les enverrait chercher par la gouvernante de sa fille. Une seconde lettre devait apprendre au Burgrave que les Dames et les Demoiselles quitteraient la forteresse dont il avait le commandement, afin de rejoindre la reine au château de Komorn.

Ce fut le dernier effort d'énergie de la pauvre reine; les missives écrites et le messager expédié, elle cessa de croire à la réussite des projets d'où dépendait son salut et l'héritage de son fils.

Les difficultés sans nombre qui se présenteraient à Hélène et au comte de Bude lui parurent insurmontables. Elle s'accusa d'égoïsme en acceptant ces deux dévouements, et quand Hélène Kottauër rejoignit sa maîtresse, elle la trouva dans les pleurs.

L'état de santé de la reine expliquait suffisamment cet accès de faiblesse. Elle souffrait à la fois dans son corps et dans son âme. L'heure terrible et désirée qui devait donner à la reine un fils, et un roi à la Hongrie, ne pouvait désormais tarder. Il fallait se hâter si l'on voulait rapporter de Plintenbourg la couronne qui devait orner le royal berceau du nouveau-né.

Tandis qu'Élisabeth s'abandonnait à cet excès de faiblesse excusable après tant d'épreuves, Hélène Kottauër et le comte de Bude commençaient leurs préparatifs. La route pouvait être parcourue en deux journées. La route et les fleuves étaient couverts de neige et de glace, et les chevaux ardents de la reine voleraient sur le chemin ou glisseraient sur le Danube.

Élisabeth, accoudée à sa fenêtre, rêva longtemps, interrogeant l'espace du regard, comme s'il pouvait lui livrer le secret des événements qui s'accompliraient bientôt. A ses pieds, elle voyait se confondre les eaux de la Wag et celles du Danube, enserrant dans leurs replis les îles de Schütt qui fournissent en automne le vin parfumé de Nesmely. Sur la rive gauche du fleuve que la pureté de ses eaux fait appeler par les habitants de ses rives le beau Danube bleu, la ville de Komorn s'étendait régulière, paisible, fière de son titre de cité impériale, protégée par les flèches de ses couvents et les tours de ses cathédrales, et dominée par l'imprenable citadelle dans laquelle Élisabeth s'était réfugiée.

— Mon Dieu! pensait la reine, que d'épreuves à subir peut-être avant qu'Hélène et Léopold de Bude parviennent à Plintenbourg. Vingt-cinq lieues à franchir pendant la saison rude; si le chasse-neige allait les surprendre? Les troupes de Ladislas peuvent leur couper la route! Mon amour pour mon fils ne me rend-il point coupable d'une ambition poussée jusqu'à la cruauté? Ah! si je n'eusse songé au fils d'Albert, si je ne croyais du devoir de la veuve de léguer la couronne à l'enfant, j'aurais dit sans regret à Ladislas : « Emparez-vous des États que vous convoitez, prenez la Bohême et la Hongrie, gardez à la fois Plintenbourg et Komorn, et laissez-moi seulement ces deux îles que les flots bleus lavent en été, *ces jardins d'or* où la vie serait douce et heureuse au milieu des objets de son affection... »

L'arrivée d'Hélène Kottauër changea les dispositions d'esprit de la reine. La jeune fille, plus intrépide que jamais, n'admettait pas même que l'on mît en doute la réussite du plan qu'elle avait conçu. Elle amena la princesse Elisabeth près de la veuve d'Albert, elle lui confia qu'elle avait promis à Notre-Dame de Zell un ornement d'autel admirable; puis elle énuméra les précautions prises, et s'engagea sur la vie à rapporter à la reine la couronne de Saint-Étienne, ce glorieux palladium de la nation hongroise.

Sans songer aux fatigues qui l'attendaient, Hélène veilla près de sa noble maîtresse, et le matin seulement elle consentit à prendre deux heures de repos.

Pendant ce temps on attelait le traîneau et le char. Dans le traîneau devaient prendre place Hélène, le comte de Bude et deux seigneurs de la suite de la reine; la voiture était destinée aux dames d'honneur que l'on ramènerait de Plintenbourg.

Enfin un page annonça que les attelages attendaient. Au même instant le comte de Bude parut. Au lieu du brillant habit des magnats, il avait revêtu un costume de voyage peu fait pour attirer l'attention : une houppelande de velours noir, de fortes chaussures de feutre et un bonnet de fourrure.

— Vous partez sans armes? demanda la reine.

— Si nous perdons cette dangereuse partie, il est inutile de nous défendre; mes armes sont les limes cachées dans mes souliers, et les deux serrures neuves dissimulées sous les plis de cette robe, afin de remplacer celles que nous serons forcés de briser.

La reine ouvrit un coffret, y prit des bandes de toile, de la cire et le sceau royal dont se servait jadis Albert l'Illustre.

— Tiens, Hélène, dit-elle, n'oublie pas de rétablir les sceaux, afin de dissimuler l'enlèvement de la couronne. Si je pouvais te donner une marque de confiance plus grande, je le ferais, chère et noble fille.

Les grelots des attelages sonnèrent dans la cour, Hélène s'agenouilla devant la reine qui l'embrassa avec attendrissement; le comte de Bude colla ses lèvres sur le bas de la robe de la reine, puis il lui dit d'une voix résolue et douce à la fois :

— Priez Dieu pour nous, madame la reine, nous ferons pour le mieux.

Une minute après, les voyageurs s'installaient dans le traîneau, et les chevaux excités par le fouet s'élançaient sur la route poudreuse de neige.

A toutes les fenêtres de Komorn s'encadraient des visages curieux. On se demandait ce que signifiait ce voyage. Une absence d'Hélène, que l'on savait indispensable à Elisabeth, paraissait d'autant plus étrange que la petite princesse se trouvait souffrante. Sans connaître le mot du complot, aucun en devinait un. Mais tandis que les conversations s'emplissaient de suppositions étranges, les voyageurs dévoraient l'espace, et après deux jours de route ils arrivaient en face du château de Plintenbourg. Le courrier les avait précédés de deux heures seulement.

La duchesse de Silésie, en apprenant que la reine la rappelait, ne put dissimuler sa joie. Barbara et les deux sœurs Mika et Chika Inoracherin battirent des mains à l'idée d'abandonner une forteresse où on les traitait presque en prisonnières et où elles entendaient chaque jour faire des vœux par le succès des armes de Ladislas.

Mais quelque fût l'attachement des dames d'honneur pour la reine, le secret du complot ayant pour but d'enlever la couronne de Hongrie, ne devait être révélé à personne. Hélène et le comte de Bude rencontreraient bien assez de difficultés à vaincre sans courir les risques de se voir trahir.

Depuis qu'il se trouvait chargé de défendre Plintenbourg et de conserver le château au roi de Pologne, le Burgrave multipliait les précautions. La maladie à laquelle il était en proie redoublait sa mauvaise humeur, sa défiance, son irritabilité. L'idée de protéger, de défendre la couronne de Saint-Étienne était devenue une obsession. Il multipliait les précautions pour la sauvegarder des voleurs, et poussait jusqu'à la puérilité les moyens de défense. L'arrivée d'Hélène et du comte de Bude le troubla à tel point qu'il songea à faire dresser son lit au travers de la chapelle renfermant la couronne angélique. En dépit des réclamations des dames d'honneur habitant la chambre voisine, le Burgrave eût sans doute mis son projet à exécution, mais son état de santé empira d'une façon grave dans l'espace de quelques heures, et faisant appeler le mire, il courut se jeter sur son lit, non sans avoir fait envelopper de toile la serrure de la chapelle et y avoir apposé un sceau.

Tandis que le Burgrave se tordait sur son lit de douleur, la duchesse de Silistrie et les demoiselles d'honneur se réjouissaient de quitter la citadelle.

Dans le couloir sur lequel donnait leur chambre, un menuisier clouait les caisses renfermant leurs habits et leurs bijoux.

Le comte de Bude prenait une part active à la conversation, et nul n'aurait pu deviner en écoutant ses plaisanteries, lorsqu'il raillait doucement Barbara, et faisait rire aux éclats la duchesse de Silistrie, qu'il cachait au fond de son âme un secret de vie ou de mort.

Hélène seule comprenait le sens du regard profond que de temps à autre il attachait sur elle.

A l'extrémité de la vaste pièce, et à demi cachés dans l'ombre, se tenaient quelques valets du Burgrave chargés d'espionner pour le compte de leur maître.

Le temps était glacial, la soirée s'avançait, Léopold de Bude prit les limes, et s'approchant d'un vaste poêle à côté duquel se trouvait un monceau de bois, il se baissa et cacha ses minces outils.

Le chuchottement des deux valets apprit à Hélène que cette action paraissait suspecte; elle se rapprocha du comte de Bude et laissant tomber son mouchoir, elle lui dit tout haut :

— Daignerez-vous le relever, seigneur comte?

Puis, tandis que le gentilhomme l'interrogeait du regard, elle ajouta tout bas :

— Les limes! reprenez les limes!

Le comte de Bude se baissa, saisit le mouchoir et le rendit à Hélène, dont les doigts sentirent le froid de l'acier sous la batiste.

Huit heures sonnèrent à la grande horloge, ce fut comme un signal. Hélène s'adressa à une vieille servante chargée de lui obéir et de la surveiller, et lui demanda des chandelles de cire.

— Nous sommes en carême, dit Hélène, et de plus ce jour est un samedi; j'ai coutume d'adresser de nombreuses prières à Notre-Dame de Zell; je veillerai donc assez tard... ne vous croyez point cependant obligée de m'attendre.

La vieille allemande remit les chandelles de cire à Hélène Kottauër, puis, profitant de la permission que celle-ci lui avait donnée, elle se jeta sur le petit lit dressé dans la chambre de la jeune fille, et ne tarda point à s'endormir.

Des ronflements sonores prouvèrent vite à Hélène que la curiosité de la servante n'était plus à craindre. Elle tomba à genoux et pria avec ferveur jusqu'au moment où un coup léger fût frappé à la porte.

Hélène s'empressa d'ouvrir sans bruit, sortit dans le couloir et se troubla, en voyant que son complice s'était fait accompagner d'un de ses valets.

— Ne craignez rien! lui dit Léopold de Bude, cet homme m'est dévoué, il porte le même nom de baptême que moi et m'a prêté serment de fidélité : deux raisons sacrées pour un Hongrois.

— Bien! dit Hélène, je me fie à qui vous vous fiez.

— Vous avez les chandelles de cire?

— Oui, répondit la jeune fille.

Mais ce fut en vain qu'elle les chercha. La servante se défiait-elle? les avait-on volées? Elle ne les retrouva point. Hélène désolée quitta la chambre et alla réveiller la femme de charge, en la priant de lui en donner de nouvelles.

— Je retrouverai les autres demain, lui dit-elle.

La femme de charge remit des chandelles de cire à Hélène qui revint dans le couloir où l'attendaient Léopold et son valet.

L'heure d'agir était venue.

La jeune fille prit les deux serrures neuves; elle chargea le valet d'un peu de plâtre et d'outils, puis marchant pieds nus dans la crainte d'éveiller un écho dans la forteresse, les conspirateurs se dirigèrent vers la porte de la chapelle.

Arracher la toile et les cachets apposés par le Burgrave fut l'affaire d'un instant. Il devint plus difficile d'enlever à l'aide d'un couteau le plâtre mis dans les jointures de la porte. Le comte en vint cependant à bout, et pénétra dans la chapelle. A côté de la porte Hélène suppliait Dieu de protéger son noble

ami. Cependant le bruit de la lime et du marteau dont le comte était obligé de se servir augmentait de seconde en seconde. C'était déjà un miracle que ce bruit n'eût réveillé personne.

Hélène, le valet et le comte de Bude se trouvaient alors dans la chapelle, mais il fallait forcer la porte du bâtiment renfermant le coffret et la couronne. Avant que le soleil se levât, Léopold devait avoir scié des barreaux, brisé les vieilles serrures, et placé des serrures neuves. Hélène tenant en main une chandelle de cire éclairait le gentilhomme, tandis que le valet faisait le guet.

Tout à coup un bruit de pas lourds retentit dans le couloir sur lequel s'ouvrait la porte ayant livré passage aux amis de la reine.

Deux mains s'étreignirent, et une voix faible comme un souffle murmura :

— Perdus!

Le cliquetis des armes augmentait, une troupe de soldats envahissait le couloir.

Ce fut une minute terrible. Hélène et Léopold entendaient battre leurs cœurs. Une seconde peut-être les séparait de la mort; la jeune fille tomba sur les genoux :

— Notre-Dame de Zell, dit-elle, je fais vœu d'aller pieds nus à votre sanctuaire, si vous permettez que nous réussissions dans notre entreprise.

A peine se fut-elle engagée par ce vœu, que les hommes d'armes s'éloignèrent. C'était une fausse alerte. Mais elle avait été si vive, qu'afin d'être pleinement rassurée, Hélène quittant la place qu'elle occupait, descendit par le petit escalier et gagna la porte d'en bas. Les soldats étaient loin; ne voyant personne, elle remonta, et rejoignit le comte qui attaquait les serrures avec une nouvelle ardeur. Une seconde fois, des pas de sentinelles se firent entendre; une seconde fois, les amis de la reine se crurent perdus... Les serrures étaient démontées, il ne s'agissait plus que de briser celles de la châsse renfermant la précieuse relique. Les outils du comte s'ébréchèrent et se brisèrent contre ces serrures. Alors, approchant une chandelle de cire de la châsse, il brûla le bois entourant les ferrures, et comme quelques débris de sculpture étaient tombés à terre, il les releva soigneusement et les cacha dans ses vêtements.

Enfin la couronne est entre les mains d'Hélène. Elle se prosterne près de la tombe d'Élisabeth la Sainte, la supplie de protéger cette autre reine menacée et spoliée, puis elle attend avec angoisse que le maître et le valet aient substitué des serrures neuves à celles qu'ils viennent de briser.

Ce travail accompli, Hélène prend les bandes de toile, les bâtons de cire, le cachet de la reine, et, un moment après, la porte revêtue de ses sceaux paraissait aussi intacte que si nul n'en avait franchi le seuil.

Hélène dissimule la sainte couronne dans un pan de sa robe, et le comte s'éloigne sans bruit suivi de son valet.

En passant dans l'appartement des femmes, Hélène y cache les limes, et jette dans le poêle les débris de la châsse qu'elle avait repris à Léopold afin de les faire disparaître.

A peine rentrée dans sa chambre, Hélène saisit un coussin, l'ouvre à l'une de ces extrémités, y cache la couronne, le recoud rapidement, et alors seulement épuisée par les émotions, brisée par la joie, elle tombe sur son lit le front appuyé sur le coussin de velours.

La servante allemande dut la réveiller le lendemain.

Le mouvement et le bruit redoublaient dans l'appartement des dames de la reine. Le froid était vif, les voyageuses s'enveloppaient de chauds vêtements et de fourrures, et rapprochaient leurs pieds mignons du poêle qui ronflait.

Le comte tenait sous son bras le coussin de velours.

— Madame Hélène, dit une vieille femme en s'approchant, j'ai longtemps servi les dames d'honneur de Sa Majesté, et j'espérais ne la quitter jamais... Elle est partie la première, et je ne m'en console point... Je sais bien qu'en m'autorisant à retourner à Ofen dans mon pays, elle m'a gratifiée d'une pension... Mais je ne verrai plus jamais la reine qui fut si bonne... On complote ici contre elle... Il se passe d'étranges choses dans le château de Plintenbourg... Regardez ce que ce matin j'ai trouvé dans le poêle...

La vieille femme montra à Hélène Kottauër les débris de la châsse.

Un frémissement de terreur agita la jeune fille. Elle prit les morceaux de sculpture, et les jeta tranquillement au feu.

— Une maladresse de serviteur, dit-elle, ce n'est rien... Mais ce qui importe beaucoup, c'est que vous ne souffriez dans votre vieillesse ni des privations physiques ni du regret de ne plus voir la reine.

— Que ferez-vous donc pour moi, mon bel ange?

— Je vous emmènerai à Komorn.

— A Komorn, près de la reine?

— Pour quelque temps du moins; et s'il lui devenait impossible de vous garder près d'elle, je vous promets en son nom qu'elle vous fera entrer à Vienne à l'hospice de Sainte-Marthe.

— Le traineau est bien chargé, fit observer le comte de Bude à Hélène.

— Nous éloignons de nous un dernier danger en nous chargeant de cette femme, répondit Hélène Kottauër.

Le valet du comte prit des mains de son maître le coussin de velours et une cape, il recouvrit le tout d'une vieille peau de vache dont l'extrémité traînait derrière lui, et ce fut au milieu des rires des valets et des archers de Plintenbourg, que la couronne de Hongrie fut placée dans le traîneau à la place que devait occuper Hélène.

La cloche sonnait les matines, quand la duchesse de Silistrie et les demoiselles d'honneur montèrent dans le char couvert qui leur était destiné.

Un rapide coup de fouet enveloppa les chevaux qui s'élancèrent sur la route, et, immédiatement après, le traîneau dans lequel se trouvaient le comte Léopold et Hélène Kottauër dévora l'espace.

— Comte, dit Hélène en se penchant vers le gentilhomme, ma vie est à vous, car Élisabeth restera reine, et son fils sera notre maître à tous deux.

R. DE NAVERY.

(La fin à la prochaine livraison.)

INDUSTRIE ET BEAUX-ARTS

LES BOURGEOIS DE PONT-ARCY A L'EXPOSITION (1)

LETTRE DE PLEINCHÈNE A MADAME PLEINCHÈNE

Ma chère amie,

C'était écrit, de toute éternité écrit dans le grand livre, Seringuet devait être volé, il l'a été; et comme nous craignons que la Presse ne s'empare du fait et ne le porte amplifié chez nous, les amis te prient de rassurer sa famille sur la gravité de l'événement devenu pour nous un sujet de plaisanterie et de rire sans fin. Je suis sûr que Mlle Seringuet, la belle Septimanie, fera comme nous, quand tu lui auras conté comment les choses se sont passées. Voici l'histoire :

Nous étions au Champ-de-Mars dans le pavillon des eaux minérales, où les exposants offrent gracieusement aux visiteurs le plaisir de goûter aux produits de leurs sources. Seringuet, fort compétent sur ces matières, nous expliquait le verre à la main, la composition chimique et les effets de l'eau de Marcols; bientôt un cercle se forma autour de lui. Tu le vois, n'est-ce pas? il professait, et s'échauffant graduellement par le succès qu'il obtenait, il se mit à mélanger les diverses eaux, annonçant par avance la transformation d'aspect et de couleur qu'elles allaient subir. Les badauds s'écarquillaient les yeux, et nous jouissions du triomphe de notre ami. Des Anglais et une jolie miss, fraîche comme une rose, semblaient surtout prendre un vif intérêt à sa démonstration.

Lui, tout entier à la science, un peu ému d'abord, pour avoir les mains libres, avait, au lieu de le mettre sur sa tête, déposé son chapeau sur une petite table... Quand il eut fini sa leçon, il voulut le reprendre, — il était tout neuf, — plus de chapeau... Nous le cherchons, disparu... Seringuet agité veut s'essuyer le front sur lequel perle la sueur, plus de mouchoir... L'inquiétude le prend; il tâte son gousset, plus de bourse... il porte la main à la poche de sa redingote, plus de portefeuille... Heureusement, il avait oublié sa montre à l'hôtel... Il était dévalisé!.. Je regardai ses pieds pour voir s'il avait conservé ses bottines. Je me hâte de dire que la bourse ne contenait que trente francs, et le portefeuille, des cartes et des papiers sans importance.

Voilà le fait. Après un premier émoi et quelques renseignements donnés à un agent de police, qui partit comme un limier sur une piste, nous nous mîmes à rire de bon cœur et la victime, bientôt consolée, continua sa promenade tête nue, jusqu'à ce qu'il lui fut permis d'acheter un nouveau couvre-chef, autorisation qu'elle obtint d'un officier de paix, car il faut que tu saches, que, sauf rares exceptions, il est défendu aux exposants de vendre de de leurs produits au Champ-de-Mars. Aux portes de sortie on arrête tous les paquets.

Exposition de 1878.



CHINE : PAVILLON. Dessin de H. Clerget.

Ainsi donc si vous lisez là-bas dans quelques feuilles parisiennes renseignées : « Le Grand Vol commis au préjudice de notre grand chimiste Seringuet », vous saurez à quoi vous en tenir. C'est égal, le tour a été bien joué, il faut rendre justice à tout le monde, même aux voleurs et surtout aux voleurs.

Tu recevras un colis, je te prie de ne pas le déballer avant mon retour; c'est une petite machine, un imprimeur-mécanique que je me suis décidé à acheter après en avoir étudié le modèle à l'Exposition. Cette machine inventée par un russe, M. Alissof est fort ingénieuse, elle nous servira à imprimer très-rapidement et très-économiquement les brochures et les imprimés que notre fabrique a souvent besoin de distribuer. Cette machine dont je compte t'apprendre le facile usage, permet de reporter l'impression sur la pierre lithographique et l'encre dont elle se sert est inaltérable. Je te montrerai tout cela.

J'ai longtemps hésité entre la machine Alissof, le type Vriter et le Papyrographe de MM. Zuccato et Volff. Le Vriter dont l'usage est très-répandu, est un piano-compositeur, une touche, au lieu d'une note, donne une lettre, un signe d'imprimerie, qui se dispose automatiquement en lignes et le texte ainsi obtenu s'imprime par un procédé aussi simple qu'ingénieux. Le Papyrographe, fort admiré par

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

Seringuet parce que la chimie y joue un rôle, permet de reproduire rapidement musique, manuscrits, imprimés, dessins, etc. C'est un outil d'un jeu très-facile, une simplification de l'autographie. Mais tout bien considéré, la jolie invention russe convenait mieux à ce que je voulais.

Tous ces procédés témoignent du besoin que les hommes ont, de nos jours, de fixer rapidement et de propager leurs pensées, en même temps qu'ils prouvent les inépuisables ressources de la mécanique.

Je travaille toujours beaucoup, je dessine à force, j'arriverai, tu seras contente de moi.

J'embrasse Rataplan et, à mon retour, M. Radis recevra de mes mains un beau collier qu'il ne mettra que pour aller en visite. A toi, amie, toutes mes plus tendres et mes meilleures pensées.

PLEINCHÈNE.

P. S. — Au moment où je finis cette lettre, Seringuet rentre; on l'avait mandé au Palais de Justice. On lui a représenté sa bourse vide, comme bien tu penses, son chapeau un peu défraîchi, son portefeuille intact. Puis sont venus trois Anglais et la jolie miss dont je t'ai parlé; notre ami les a parfaitement reconnus. Ces messieurs et cette dame n'en ont point paru autrement flattés. Je crois que leur compte est bon.

Cette capture fait honneur à la police, comment fait-elle pour voir clair dans la fourmilière qui grouille ici? Que de monde! que de monde!

P.

POTIN DE LA POTINIÈRE A SA NIÈCE

Chère nièce,

J'ai à vous entretenir de mille et mille choses, et je voudrais bien vous initier à toutes les merveilles qui passent sous mes yeux. Malheureusement, en beaucoup de cas, rien ne remplace la vue, et, quoique vous soyez fort intelligente, fort instruite, et que, pour complaire à ma manie, vous ayez chargé votre mémoire de beaucoup de termes spéciaux à l'amour de l'Art et du bibelotage, je crains encore cependant de ne pas employer toujours les expressions propres à vous faire sentir l'inestimable valeur des objets qui me frappent.

La sotte nièce de Voltaire, Mme Denis, à qui, grâce au ciel, vous ne ressemblez point, pour plaire à son oncle, avait pris un maître d'anglais. La grosse écolière, fatiguée de la rude prononciation de cette langue, qui vous est si familière, dit tout-à-coup à son professeur: « Vous écrivez *bread*, et vous prononcez *bred;* pourquoi, sans tant de façons, ne dites-vous pas *du pain*, donnez-moi un morceau de pain ? »

L'Art et la Curiosité ont aussi une langue, des termes que l'usage a consacrés, dont je devrai faire usage, j'espère qu'ils ne vous rebuteront pas trop ; vous les connaissez en majeure partie, vous vous en servez même très-bien : votre rare esprit d'intuition fera le reste. D'ailleurs, il faut entendre les bévues qui se commettent ici ! Hier, un monsieur « très-cossu », en montrant un charmant brûle-parfum japonais en bronze, répondait à sa fille : « Ça, c'est un crachoir! » Un autre prenait un cric malais pour une faucille ; et, dans le salon de la peinture anglaise, j'ai entendu une belle dame, devant une toile représentant Marie-Stuart prisonnière, dire d'une voix prétentieuse et convaincue: « Pauvre Marie-Antoinette ! » Son émotion était vraiment touchante.

Mais venons à nos affaires.

Vous savez que nous possédons quelques jolis petits spécimens de l'art chinois et japonais, c'est bien peu de chose à côté des laques, des bronzes, des porcelaines, des sculptures en bois et en ivoire que j'ai sous les yeux. Mais, en voyant de près les œuvres de ces deux peuples, il est facile de constater que pendant que l'un persévère dans son génie, fait de délicatesse et de patience, l'autre marche et cherche des voies nouvelles. L'exposition chinoise brille par l'incroyable fini des minuscules détails, par le caprice s'efforçant à vaincre les plus incroyables difficultés. La main des ouvriers de l'Empire du Milieu est une main de fée qui fait merveilleusement toujours la même chose. Ils conservent les mêmes formes ; les outils dont, de temps à autre, on les voit se servir sont rudimentaires, ils ne connaissent pas plus la perspective qu'ils ne la connaissaient du temps de Confucius ; leurs compositions semblent sortir de cerveaux hallucinés par l'opium, et ce sont cependant de très-grands artistes. Leur peinture, qui s'harmonise par la violence même du disparate, a des beautés de couleur sans égales et dont nos ateliers n'ont pas le secret. Ils manient l'ivoire comme personne, leurs ors sont charmants, leurs céramiques, moins belles cependant que les anciennes et tournant un peu à la pacotille, sont toujours douces de pâte, riches d'ornementation, et, à côté de meubles plus bizarres que beaux, il en est quelques-uns devant lesquels il est difficile de retenir un cri d'admiration. Je vous citerai une série de paravents laqués, ou peints, ou incrustés, et un lit, vrai prodige de sculpture, de forme, de richesse. Je voudrais bien pouvoir vous l'offrir, chère Julie, mais au prix que l'on en demande, je ne sais quelle maison impériale ou royale, quel Rotschild, se permettra de faire cette splendide acquisition. Un Chinois que le hasard m'a fait rencontrer et qui prétend avoir été très-lié avec Théophile Gautier, m'a dit de sa voix enfantine que nos soldats, en brûlant à Pékin le palais d'été du fils du soleil, avaient détruit des centaines de chefs-d'œuvre supérieurs à celui-là. Je le croirais volontiers en me rappelant les dépouilles opimes qu'ils rapportèrent et l'admirable collection de Jades incrustés de pierreries appartenant à feu le duc de Morny.

Tout autre, pour qui la regarde avec attention, est l'exposition japonaise. Le Japonais marche à nous à si grands pas, qu'il est presque effrayant et qu'il semble nous menacer d'une prochaine concurrence. Il garde bien sa forme, mais il s'approprie la nôtre. S'il excelle dans les détails, s'il tient à y exceller, il se plaît à faire grand, et veut prouver qu'il peut facilement y parvenir. La façade de son exposition au Champ-de-Mars suffit à le prouver. C'est une large et solide porte, bien découpée dans un bois superbe; ses montants sont de grosses pou-

tres équarries, soutenues par de belles armatures de bronze. Elle a véritablement un aspect monumental. A côté, comme pour prouver qu'il veut garder son ancien style, qu'il ne l'abandonne point, le Japon a placé une délicieuse petite fontaine en faïence émaillée. Dans le bassin flottent et surnagent des fleurs également en émail, et du sein de ces fleurs jaillit un petit jet d'eau. Les Maures à Grenade ou à Cordoue n'ont jamais eu plus ravissante fontaine. Leurs laques, dont les plus précieux viennent des villes de Tokio, Kioto, Osaka, leurs laques d'or, sont admirables et valent ceux que fabriquaient les Japonais de 910 à 1650 et qui sont connus sous le nom de Jidai mono. La laque est un suc provenant, à ce que m'a appris Seringuet, d'une plante appelée en botanique *Rhus vernicifera;* elle demande à être extraite, traitée et appliquée avec des soins infinis, et vous ne sauriez croire par combien d'opérations une pièce de laque d'or, ou de laque noir *Hana nuri,* ou de laque jaune orangé, *Rashiji*, passe pour arriver à sa perfection.

Cette fabrication baissait de qualité, lorsqu'en 1867 le Japon se décida à envoyer de ses laques à notre Exposition universelle; ils obtinrent un très-vif succès. Les demandes augmentèrent, le gouvernement japonais recommanda aux fabricants, sous peine de sévères punitions, d'avoir à soigner leurs produits, et ceux qu'ils envoyèrent à l'Exposition de Vienne, en 1873, furent salués par d'unanimes applaudissements : les industriels japonais à Vienne, comme antérieurement à Paris, obtinren des récompenses. Ce succès et la vue des besoins de notre civilisation, les déterminèrent à fabriquer des objets de formes nouvelles, et ils obtinrent avec eux un vrai triomphe à l'Exposition de Philadelphie, en 1876. Ils ne paraissent pas avec moins d'éclat aujourd'hui; ils ont obtenu des commandes considérables : tout ce qu'ils ont mis en vente est vendu, et j'ai acheté pour vos gants, chère nièce, un petit coffret de *Roiro nuri* qui, je crois, vous sera agréable.

Ne me grondez pas d'employer des mots japonais, je n'ai pas d'expressions qui les traduisent.

Quelques noms que l'on veuille leur donner, ces laques japonais, luisants, rouges, noirs, jaunes, dorés, avec des sujets d'ornementation plats ou en relief, sont admirables; et que dirai-je des bronzes? Cependant, il faut le constater, ils sont moins purs que ceux datés de certaines périodes antérieures. Le *Musée des Familles,* que vous recevez, vous a déjà entretenu, de ces nobles industries du Japon parmi lesquelles il serait injuste de ne pas mentionner les porcelaines.

Au Trocadéro est la ferme japonaise avec son enceinte de bambous. Ici des fleurs singulières, des arbustes étranges, comme ceux que vous voyez sur votre éventail, que je vous prie de bien soigner, car maintenant j'en connais le prix. Voici, dans cette enceinte, un coq ravissant et des petites poules blanches qui feraient vos délices. Voici la chaumière large ouverte : voyez tous ces meubles, tous ces ustensiles, le bambou en est la matière première. Il se prête à tout, il sert aux charpentes, comme aux moindres usages; il est, tour à tour, poutre et vaisselle, il sert à faire des cachepots et des cages à volailles, des tasses à thé et des parasols. Il est propre à tous les usages; les Japonais l'adoreraient que je ne leur en voudrais point.

Mais puisque nous sommes au Trocadéro, montons jusqu'au Palais, où nous attend la *collection* sans prix des *Arts rétrospectifs*, que M. Longpérier a disposée avec un goût charmant. Quel fouillis de richesses de tous les temps et de tous les pays! Pour tout décrire, il faudrait le savoir et la patience d'un bénédictin armé d'une plume que malheureusement je ne possède point. Ici, de quelque côté que se porte la vue, l'œil s'arrête devant une de ces curiosités que l'or ne peut payer. Je ne veux point vous retenir devant ces bronzes que les fouilles ont tirées de Dodone, devant ce bas-relief athénien, devant cette stèle de Larissa, devant les vases de terre du baron Hirsch, devant les vases assyriens de M. Gustave Schlumberger. Je vous prends par la main, et, vous faisant traverser tous ces débris du vieux monde, je vous introduis, Mademoiselle, dans la salle nº VI. Ouvrez vos beaux yeux, mais fermez vos petites oreillss si vous ne voulez pas ouïr les plus grossières sottises débitées avec un aplomb!...

Cette salle où je voudrais bien vous sentir à mon bras, est toute remplie de chefs-d'œuvre de la primitive école de Florence, des Donatello, des Mino de Fiésole, de Riccio, appartenant à M. Dreyfus, au baron Davillier, à MM. Eugène Lecomte, Bonaffé, Gavet, à Mme la baronne Adolphe de Rothschild : M. Richard a exposé six peintures très-curieuses de Mentagna, et M. de Leber a apporté d'Autriche une curieuse horloge en forme de cathédrale. Sans que je vous le dise, vous vous arrêterez devant cette crédence chargée de l'admirable marbre connu des amateurs sous le nom de la *Tête du jeune homme blessé.* Elle appartient à M. Goldschmidt. Heureux homme! Ce marbre étonnant est dû au ciseau de Michel-Ange. Quel autre aurait pu le créer?

Je suis assuré que vous souririez, Julie, devant cette jeune fille du temps de Marie de Médicis avec sa coiffure, le vêtement que l'on portait alors; les étoffes sont du temps. L'auteur de cette poupée en a mis une autre dans ses bras, c'est une petite poupée qui lui sert de jouet. Quelle est cette représentation si curieuse et si bien conservée? Un portrait en pied? ou une espèce d'échantillon des modes parisiennes envoyé peut-être à quelque cour étrangère pour servir de modèle.

La salle VIII est remplie par les majoliques italiennes, les émaux de Limoges, les terres de Palissy, raretés venues de tous les coins de la France, trésors de la maison Rothschild, de MM. Odiot, Stein, Gavet, etc. Au centre, les douze grands apôtres, admirable série appartenant à la ville de Chartres. Elle a été exécutée par Léonard Limozin sur les cartons de Rochetel, par ordre de François Ier, elle orna le château d'Anet.

Dans la salle IX, la collection des armes et des armures de M. Spitzer, au centre des vitrines renfermant de curieux instruments des mathématiques du moyen âge. La salle X contient une série d'objets travaillés par des israélites, une réunion intéressante de bagues de mariage et de différentes œuvres du moyen âge et de la renaissance. La salle XI est une merveille, elle présente la collection du

prince Czartoriski et de son beau-frère le comte Dzalinski. Ce sont : grandes pièces d'argenterie, armes de toute espèce, chevaux caparaçonnés, selles et brides d'une grande richesse, étoffes, tapis, tout luxe d'un Orient un peu sauvage. Dans la salle XI, les meubles sculptés et dorés de la famille Strozzi, ils viennent de Florence. La collection d'armes du capitaine Dupasquier, les épées de M. Henri, les portes de M. Buffeteau. Dans la salle XIII, l'étonnante galerie de M. Riggs, amateur américain, qui n'admet que des pièces très-rares.

Mais je ne veux point vous fatiguer par une nomenclature plus longue : de combien de choses ne devrais-je pas vous parler, des missels, des manuscrits, des reliures, des miniatures, envoyés par Reims, et d'autres villes, de la vénérable Bible de Guttenberg, des vitrines remplies de médailles, d'émaux, de bijoux, d'instruments de musique de partitions écrites par Mozart, de pièces et anciens objets rares du temps de la Révolution, d'une collection sans prix de faïences envoyées par la ville de Rouen, d'une vitrine remplie de plusieurs centaines de montres parmi lesquelles on remarque celle de Henri II, c'est une tête de mort en cristal de roche.

Comment pourrais-je vous rendre ce prodigieux entassement de richesses, et tout n'est pas en place. Au moment même où je vous écris, ma chère nièce, je reçois une invitation pour assister, aujourd'hui même, à l'inauguration de la section d'art rétrospectif espagnol. Je m'attends à toutes les surprises et à tous les éblouissements. Quel artiste n'a pas eu cette terre depuis les Maures jusqu'au dernier des Philippe, et quels magnifiques débris n'a-t-elle pas gardé de sa longue domination sur le Nouveau-Monde?

Mon admiration va toujours grandissant depuis que je suis ici, mais vous me manquez beaucoup. Quand j'ai examiné une belle chose, je voudrais que vous fussiez là pour en jouir avec moi. Je crois parfois que vous y êtes, et souvent je me surprends à me retourner pour vous demander votre avis. En fait d'art, le jugement de l'homme se complète par le sentiment de la femme, surtout lorsqu'elle est instruite et sensible comme vous. Mais, patience, la rente monte, j'ai mon idée.

Le meilleur de vos amis,

Potin de la Potinière.

P. S. — Vous connaissez la drôle d'histoire de Seringuet?

SERINGUET A MADEMOISELLE STÉPHANIE

Ma chère Septimanie,

Je ne sais pas pourquoi cet hurluberlu de Pleinchêne s'est avisé de faire savoir ma petite aventure à Pont-Arcy; ils en vont faire gorge chaude au café. Mais enfin, je pense que son intention était bonne. Du peu que les voleurs m'ont pris je ne regrettais que la bourse que tu m'as donnée le jour de ma fête, la justice me l'a rendue, et mes coquins, qui sont, à ce qu'il paraît, des tire-laine fort habiles, des industriels consommés dorment sous les verroux. J'ai ainsi, sans le vouloir, rendu un service à la société. Cela, du reste, a toujours été le but et la pensée de ma vie.

Te souviens-tu, quand nous allâmes à Rouen, de notre situation à la gare? C'était à qui enlèverait nos bagages, à qui nous prendrait dans son véhécule, de toutes mains on nous tendait des cartes, on cherchait à nous capter par les plus attrayantes paroles, c'était une vraie mêlée dont nous étions l'enjeu. Eh bien, cette scène, que ta mémoire n'a pas oubliée, est l'image parfaite de notre situation. On est sollicité en tout sens, on est tiraillé de tous côtés par l'attrait de la curiosité, on voudrait tout voir, assister à tout.. On part pour aller à droite, en chemin on tourne à gauche, on se met en route pour visiter telle ou telle partie du Champ-de-Mars et, crac! on se trouve assis dans l'immense salle des fêtes du Trocadéro où l'on entend de brillants orchestres venus d'Amsterdam ou de Milan. On se dirige vers le Salon des Champs-Élysées, et l'on suit le pompeux convoi d'un roi que la tempête prussienne a fait mourir en exil; on est résolu de visiter le musée du Luxembourg et l'on va s'embarquer dans les prodigieux égouts de Paris, ou parcourir le salon merveilleux, le fumoir mauresque, les somptueuses salles à manger, de l'hôtel Continental, qui ne semble élevé que pour loger des princes et des rois. Arrive-t-on à l'Exposition pour en étudier telle ou telle section, on s'arrête devant le Pavillon Chinois ou la façade historique du Portugal, répétition d'un monument célèbre.

Avant-hier, par exemple, il avait plu à torrent, nous étions bien résolus de passer le lendemain toute la journée au Champ-de-Mars. En effet, à dix heures, nous sommes en voiture, nous croisons des troupes en marche, nous entendons musiques et fanfares, le ciel nébuleux s'éclaircit, le soleil brille. Adieu nos résolutions, notre automédon change de route, nous traversons le bois de Boulogne fourmillant de voitures, d'équipages, de cavaliers, d'amazones, de piétons, bourgeois ou ouvriers, de femmes, d'enfants ; nous sortons des ombrages et nous voilà, en beau soleil, dans la plaine de Longchamp en face d'une mer vivante qui s'agite, ondule, rit et chante, pressant de ses ondes, saluant de ses vivats, les escadrons, les batteries, les bataillons, rangés en longues lignes. Les tribunes, pleines à déborder, sont garnies des plus élégantes toilettes. Que de monde ! que de monde ! Je n'en ai jamais tant vu. Et quel monde aimable de bon entrain. Il est un peu gouailleur le Parisien, c'est vrai; mais si vous avez leste réplique, il sera le premier à rire. Beaucoup d'entre eux, venus avec leur famille, sont assis sur l'herbe, leurs vivres étalés sur un vieux journal, ils prennent leur repas; tandis que d'autres apaisent leur soif en buvant du *coco* que les marchands ambulants débitent sous le titre sonore « du champagne de la Revue ». Mais le canon tonne, un grand cri de *Vive la République !* s'élève ; le Président paraît suivi d'une nombreuse escorte, les tambours battent, les clairons sonnent, l'or et l'acier brillent, le Maréchal passe devant le front de bandière, et le défilé des troupes commence avec un ordre et une précision admirables.

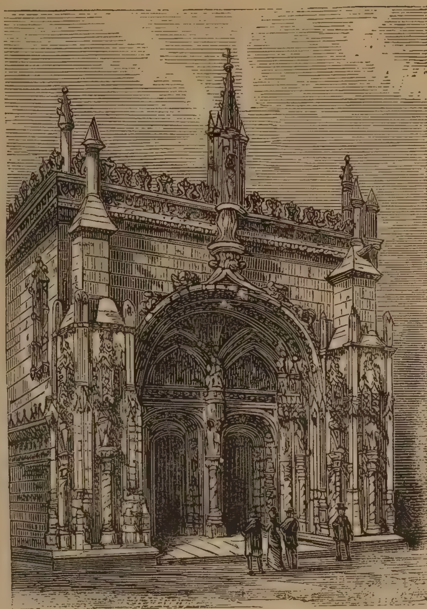
Le peuple applaudit ses fils. Ah ! vraiment les philosophes de la paix ont encore bien à faire ; le Français est comme le cheval de Job, il hennit au clairon. Pommelet, le tranquille Pommelet levait la tête, marchait au pas en frappant la terre d'un pied sonore. Moi, dont tu connais la prévoyance, je n'étais pas sans inquiétude ; je me disais : Comment cela va-t-il finir ? Comment vont se démêler ces équipages, ces tapissières, ces fiacres, ces cavaliers, ces piétons ? Eh bien, tout s'est passé à merveille, sans tumulte et sans accident. De la Potinnière était enchanté : « C'est encore à une exposition que nous venons d'assister, fit-il ; là, il montrait les minarets du Trocadéro, la force productive et ses œuvres, ici, la force gardienne et ses armes. » Nous sommes rentrés exténués de fatigue, ce qui ne nous a pas empêchés, après dîner, d'aller sur les boulevards où on étouffait. On n'avait pas besoin de remuer les jambes pour avancer, on était porté, et pas bien sûr d'arriver où on voulait aller. Heureusement Pleinchêne et de la Potinnière sont solides, ils jouaient des épaules, et nous rentrâmes sains et saufs à l'hôtel, mais ma redingote avait un pan à demi détaché.

Ah ! combien je regrette de ne pas m'être établi à Paris. Quelle fortune je t'aurais gagnée, ma chère Septimanie ! Je suis allé voir à Aubervilliers un ancien ami que j'ai rencontré à l'Exposition. Il fait des affaires immenses. Sais-tu avec quoi ? M. Arlot ramasse tous les jours chez les 1800 bouchers de Paris et de la banlieue, les détritus de la vente, les graisses, les débris avariés, qui atteignent un poids de 7 à 8 millions de kilos invendables. On les jetait, ils putréfiaient l'air et l'eau. De cette masse, il tire un million de kilos de suifs, il fabrique un million de kilos de savon, et trois millions de kilos d'engrais. Quelle belle et honorable entreprise ! J'ai eu dix fois des idées comme cela, mais ta bonne et chère mère aime de passion Pont-Arcy, je m'y suis enterré... Bast ! tu auras une belle dot et je te prie de songer à me la demander bientôt.

Tu voudrais des renseignements sur les choses de la mode que je puis découvrir à l'Exposition. Quoique je sois très-incapable, j'ai été très-vivement frappé par la beauté des rayons de la soierie de Lyon qui, malgré les efforts très-habiles des étrangers, reste toujours sans rivale. Le salon si frais où la Suisse drape ses légers tissus et ses broderies fait l'admiration de tous les visiteurs. Les grandes couturières parisiennes ont prouvé, une fois de plus, la hardiesse de leur goût, et les toilettes de leurs hautes vitrines retiennent les dames qui ne font pas de moindres stations devant les dentelles d'Alençon, de Chantilly et de Bruxelles.

A propos de dentelles, je t'ai acheté un col et des manchettes dont tes amies te feront compliment, je l'espère. En tout cas, tu seras probablement la première personne de Pont-Arcy qui portera de ce point de Venise si cher à la cour de Louis XIV. Cette précieuse industrie avait été attirée en France par le grand Colbert, elle diminua d'importance à Venise, elle végéta à Burano, une des îles qui forment la ceinture de la ville de Doges, puis elle disparut complétement lorsque la République française renversa le pouvoir des patriciens. C'était un art perdu. Bien des années après, deux grandes dames italiennes, la comtesse Andriana Marcello et la princesse Chigi-Giovanelli essayèrent de le faire revivre. Elles trouvèrent une vieille femme, Censia Scarpariola, qui, retirée à Burano, conservait encore la tradition et quelques modèles du fameux point. Elle était octogénaire, ses protectrices l'entourèrent de soins, de jeunes et intelligentes élèves. Bientôt un atelier à laquelle Marguerite de Piémont, devenue depuis reine d'Italie, accorda sa haute protection fut fondé. Ses produits, d'un prix très-élevé, ont obtenu de grands succès partout où ils ont paru, et voilà comment ma fille portera du vrai point de Venise.

Exposition de 1878.



PORTUGAL : Pavillon. Dessin de H. Clerget.

Que ton amour pour la belle musique trouverait ici des jouissances. Au Trocadéro, se succèdent les orchestres d'Amsterdam, de la Scala de Milan. La salle des fêtes est remplie d'harmonie, d'un monde venu des cinq parties du monde, et dans Paris on sent comme le frémissement de la fête prochaine. Si le temps est beau comme aujourd'hui, — quelle chaleur ! — ce sera splendide.

Quant aux modes, que saurais-je t'en dire ? Mais les rentes montent ; les recoltes s'annoncent bien... J'ai mon idée.

Je vous embrasse, ta mère et toi, de tout mon cœur.

Seringuet.

Pour copie conforme,

Ch. Raymond.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

A tout seigneur, tout honneur ; commençons donc par l'Académie. Le 13 juin, les Immortels, de par les vers et la prose, se sont réunis pour remplir les fauteuils restés vides par le décès de MM. Thiers et Claude Bernard. Les choix ont été tels que nous l'avions prévu ; mais, pour désigner le successeur de M. Thiers, la lutte a été rude. Qui l'emporterait de M. Henri Martin ou de M. Taine ? A l'intérêt des lettres se joignait la passion politique, qui, depuis des années, joue un trop grand rôle au palais Mazarin : on comptait, on pointait les voix ; on annonçait que dans les deux camps on espérait en obtenir le même nombre, et qu'il appartiendrait au duc d'Aumale, libre de tout engagement, en se portant à gauche ou à droite, de décider de l'élection. On se trompait, car le candidat de la gauche l'a emporté de trois voix sur celui de la droite. Le nombre des votants était de trente-quatre. Le scrutin a donné :

MM. Henri Martin . .	18	voix
Taine. . .	15	—
Wallon. .	1	—

M. Henri Martin a été élu.

Pour le siége de M. Claude Bernard :

MM. Renan. . . .	19	voix
Wollon . . .	15	—

La gauche académique a donc vaincu sur toute la ligne.

Voici donc quelle est, à cette heure, la composition de l'illustre corps :

MM. Mignet, Victor Hugo, duc de Noailles, Nisard, de Sacy, Legouvé, de Falloux, Augier, de Laprade, Sandeau, de Broglie, Feuillet, Dufaure, Camille Doucet, Jules Favre, d'Haussonville, de Champagny, Barbier, Émile Ollivier, Dupanloup, duc d'Aumale, Littré, Rousset, Saint-René Tallandier, Cuvillier-Fleury, de Viel-Castel, Mézières, Alexandre Dumas, Caro, John Lemoinne, J.-B. Dumas, Jules Simon, Charles Blanc, Boissier, Sardou, Xavier Marmier, Duvergier de Hauranne (ces deux académiciens non plus que M. Dupanloup, qui ne siége plus depuis la nomination de M. Littré, n'ont pas pris part à la dernière élection) ; enfin, MM. Henri Martin et Renan. Il reste à désigner un successeur à M. Loménie ; quand ce sera fait, le cénacle se trouvera au complet.

* * *

Georges V, roi de Hanovre, adoré de ses sujets, atteint de cécité depuis de longues années, vient de mourir à Paris, où il s'était réfugié après la perte de ses États, envahis et usurpés par les Prussiens. En vain M. de Bismark lui offrit-il une pension considérable pour qu'il renonçât à ses droits : fils d'une antique race, et, par le caractère, au-dessus du malheur qui le frappait, le roi Georges était de ceux qui pensent que contre les injustices de la force, la revendication est éternelle, et qu'il ne faut jamais amnistier un spoliateur. Ses obsèques ont eu lieu en grande pompe. Le convoi était conduit par son fils, le prince royal Ernest-Auguste de Hanovre, le prince de Galles, le duc d'Aoste, le corps diplomatique tout entier, la maison du président de la République, assistaient à la funèbre cérémonie.

* * *

Le grand prix de Paris a été couru. Plus de douze cents équipages, sans compter fiacres, cabs et remises, se promenaient sur la pelouse au milieu d'une ceinture de curieux dont le nombre s'élevait à plus de trois cent mille. La Société a touché en droits d'entrées le chiffre fabuleux de 240,000 francs; en 1867, il ne s'était élevé qu'à 216,000 francs.

Vous croyez, par conséquent, que *tout Paris* était aux courses ; détrompez-vous : le même jour l'Exposition recevait 130,000 visiteurs, et le Salon 10,000.

Le vainqueur du grand prix a été le cheval anglais *Thurio* ; il a enlevé la victoire à *Insulaire*, le favori, appartenant à M. de Lagrange. Cette défaite a soulevé beaucoup de protestations. On disait hautement que M. de Lagrange aurait été facilement victorieux avec *Insulaire* s'il n'eût voulu gagner avec *Inval*, un de ses chevaux, sur lequel il avait engagé des sommes considérables. Dame ! les parieurs n'étaient pas contents, et ils avaient raison ; ils trouvaient le procédé un peu leste. Nous ne faisons que répéter ce que nous avons entendu et lu, sans autre garantie.

* * *

Le jury du Salon a accordé les grandes récompenses : à M. Barrias la médaille d'honneur ; puis vient M. Delaplanche. Enfin M. Hector Lemaire, auteur du *Samson trahi par Dalila*, a obtenu le prix du Salon. Le monde artistique n'a pas tout à fait accepté ces décisions ; on trouve généralement que la peinture n'a point obtenu ce qu'elle mérite. Et, selon nous, il y a au Salon telle toile qui peut lutter avec avantage contre l'œuvre de M. Lemaire, et la médaille d'honneur à M. Barrias nous paraît un excès d'admiration.

* * *

Nos derniers mots seront tristes : le fils aîné de M. de Montigny, le sympathique directeur du *Gymnase*, vient de mourir emporté par un mal affreux, par la rage. Il avait 24 ans ! Pauvre jeune homme ! pauvre père !

A. DE VILLENEUVE

EXPOSITION DE PEINTURE

SALON DE 1878

Heureusement ou malheureusement, comme l'on voudra, nous avons assisté à l'ouverture de bien des salons; à presque toutes ces fêtes artistiques le même refrain a frappé nos oreilles : « Cette année, il n'y a rien »; et nous devons avouer que, sans rendre un jugement si brusque, nous sommes souvent, le premier jour, sortis avec un sentiment de tristesse du Palais de l'Industrie. Nous accusions l'art et les peintres, nous avions tort. La sensation éprouvée venait d'un examen forcément trop rapide de la quantité de toiles exposées, de leur gamme de tons différente; ce qui fait que les tableaux posés bout à bout, en longueur, en hauteur, se nuisent et fatiguent l'œil. Ajoutez que nous ne connaissons pas de lassitude plus grande, physiquement parlant, que celle qui accompagne et suit une visite de quatre ou cinq heures au Salon. Il faut donc y aller plusieurs fois, l'étudier en détail, pour se prononnoncer, avec quelque raison, sur les œuvres qui le composent.

Celui-ci n'est ni au-dessus ni au-dessous du dernier, et si, comme nous le dirons, les grandes toiles ne présentent pas un vif attrait, il en est d'autres, moins prétentieuses, qui nous ont paru fort belles.

Si une Fée charmante — il est bien malheureux qu'il n'en existe plus — nous disait : « choisissez, » voici à quel tableau je donnerais la préférence.

L'Espagnol, de M. Vallon. Un maître de Séville ou de Madrid du temps des Philippe signerait cette belle étude. L'Espagnol est jeune, vêtu de noir, dans le costume national de son pays, demi assis sur une table, il est appuyé sur le bras gauche, de la main droite, il tient une cigarette. La tête pâle, fière, vous regarde avec des yeux profonds. Ce jeune hidalgo a un chien à ses pieds. Quelle belle peinture et quel effet elle produit! Nous avons entendu des amateurs préférer le *Casque d'Henri II* du même artiste; il est, en effet, superbe, quoique à notre sens ne se détachant pas assez du fond; c'est une nature morte faite par un peintre d'histoire.

Pour décorer le plafond de notre galerie de fêtes, si nous en avions une, nous prendions l'*Aurore*, de M. Ranvier. Nous le prierions seulement de couvrir la *Nuit* qui s'enfuit de gazes moins noires, et alors nous aurions toute joie de voir souriante, rose et blanche sur un fond clair s'avancer l'Aurore avec ses compagnes les premières Heures aussi charmantes qu'elle. Mais pourquoi M. Ranvier leur a-t-il donné des trompettes? Est-ce parce qu'elles sonnent le réveil de la nature? A la bonne heure le coq, il est son héraut et son chantre, bien connu.

Puisque nous sommes en train d'orner notre demeure, nous placerions dans notre salle à manger, pour le régal des yeux de nos convives, la *Brouettée de fleurs* et la *Hottée de fleurs* de M. E. Jeannin. Quel fouillis adorable! quelle fraîcheur! ces belles fleurs embaument, en les regardant on en sent le parfum. Quoi qu'elles soient d'une note différente, nous ne dédaignerions pas de prendre les *Chrysanthèmes* de M. Jubreaux; les chrysanthèmes, à qui nous rendons justice, ne sont pas cependant notre fleur de prédilection, elles nous rappellent la fin des beaux jours, mais celles-ci nous plaisent beaucoup.

Pour notre vestibule, nous choisirions le *panneau décoratif* de M. Escalier. Il est du plus bel effet et tout à fait dans le goût Vénitien. Que représente-il? nous n'en savons rien, mais notre œil éprouve du plaisir à voir ces figures qui semblent sortir d'un cadre de Véronèse, ces verdures, ce treillage, ces élégantes jeunes femmes, ces draperies chatoyantes, ce singe si amusant. Tout cela rit et invite au sourire. Une maison qui s'ouvre sur un pareil décor doit être hospitalière et aimable.

Mais revenons aux tableaux dont la Fée m'a permis le choix pour mes galeries, hélas! imaginaires. J'y placerai assurement *Les foins*, de Bastien Lepage. — C'est du réalisme, nous dira-t-on, que cette fille à la face bestiale. — Peut-être bien, mais ce réalisme-là n'est point cherché, la réalité l'a donné; nous avons vue cent fois cette scène et nous n'avons jamais trouvé que les faneuses accablées ressemblassent aux grandes dames se promenant sous les ombrages de Trianon. La femme de Bastien Lepage nos rappelle *La pêcheuse du Pollet* de Vollon et quelques-unes des figures de feu J.-F. Millet : c'est le meilleur éloge que nous puissions en faire.

Mme Henriette Brown a deux toiles charmantes, deux pensées de femme traduites par un pinceau souple et habile. Rien de plus attendrissant qu'une *Grand'mère*. Elle va se promener, l'aimable vieille, noyée dans ses crêpes, elle a tant porté le deuil qu'elle ne le quitte plus. Son visage est intelligent et doux; bien mieux que sur sa canne, elle s'appuie sur sa petite-fille en pleine beauté. Par la noblesse et l'élégance de son jeune corps et la limpidité tranquille de ses yeux et de ses traits, elle rappelle les beaux anges que le génie a immortalisés. Son costume clair d'une rare distinction égaie un peu le ton de cette scène dont la composition est d'une grâce exquise. Pauvre grand'mère, elle vous quittera avant que vous la quittiez, cette adorable enfant; mais vous aurez la joie de voir de nouveaux petits êtres jouer sur vos genoux. Le même sentiment se montre dans *La Convalescence*. Nous prendrions ces deux tableaux.

Nous n'aurions garde d'oublier le *Christ mort* et *La Magdeleine*, de M. J.-J. Henner, très-belles peintures. Le corps du Divin Maître est couché dans une grotte, sa blancheur ressort dans l'ombre, la femme qui l'a le plus aimé et peut-être le mieux compris, est à ses pieds, sur lesquels elle voudrait déposer un baiser, elle n'ose pas. Nous avons déjà vu ce sentiment d'amour et de crainte exprimé dans un tableau de l'Espagnolet qui se trouve au couvent de San-Martino, à Naples. La toile de M. Henner est très-belle, le dessin n'a que bien peu de tache, peut-être la poitrine un peu haute, belle lumière, bonne

couleur. Ce peintre tire des noirs un parti incroyable; sous sa brosse, ils sont harmonieux, doux, et jamais froids.

Sa *Magdeleine*, comme exécution, est encore supérieure au *Christ*. Elle est mignonne, charmante, la pénitence n'a point encore déformé sa beauté, elle n'a rien d'ascétique, et cependant elle n'est point mondaine; là était l'écueil à éviter; l'artiste s'en est bien tiré. En regardant cette créature aux traits fins, à la peau si blanche, nous nous demandions pourquoi les peintres en général n'ont pas adopté, pour la représenter, le type si connu et si persistant de sa race, et pourquoi ils ne la revêtent pas des vêtements de son pays. Quelle en est la raison? Les filles du bords du lac Génésareth sont belles, et leur costume ne manquait pas de pittoresque. Parce qu'il a plu à Véronèse, en fait de fidélité historique le plus insouciant des peintres, de les représenter dans le luxe et sous les traits des courtisanes de Venise; parce qu'il a convenu à Rubens de les peindre avec la luxuriante beauté des femmes flammandes; nous ne voyons pas qu'il y ait grand motif à les imiter. Nous pensons, au contraire, que l'artiste qui voudra revenir à peindre Marie de Magdala telle qu'historiquement elle a dû être, dans ce retour à la vérité trouvera le succès et réveillera mieux le sentiment des textes sacrés.

Nous serions fort électiques dans le choix et le genre des tableaux de notre galerie, et nous en ouvririons les portes à deux battants pour y laisser entrer les paysagistes de notre grande et belle école. Nous y introduirions d'abord avec tous les honneurs qu'elles méritent deux toiles d'un maître vénéré, d'un compagnon des grands talents que la mort



SALON DE 1878. — *La Seine et le quai de Bercy*, tableau de M. Pédron.

nous a enlevés. Le *Lac de Remi* et le *Mont Carvin, soleil couchant,* de Français, sont dignes de lui. On y retrouve l'homme consciencieusement épris de la nature, mais qui en aime les beaux aspects et l'intime poésie. Il la voit et la rend avec une ampleur qui va quelquefois jusqu'à la majesté, mais sans emphase et toujours dans la vérité. Le *Lac de Nemi* a été fait sur des croquis pieusement conservés, il a été peint de mémoire, on le sent un peu, aussi nous préférons le *Mont Carvin,* il a plus de vie. Le *Chemin vert* de M. Ségé entrerait dans notre collection, car M. Ségé est un maître. Il connaît toutes les harmonies du ciel et des champs, les *ajoncs en fleurs*, qui ont tant contribué à sa réputation; il a le sentiment de la nature comme l'avait Chintreuil. Puis viendrait l'*Intérieur de forêt* et le *Plateau de Franchard* de Guillemer; un peu dur, un peu cerné l'*Intérieur*. Des deux envois de M. Harpignies, le *Vieux Noyer* et le *Colisée à Rome*, nous ne prendrions que ce dernier : le plus grand éloge que nous puissions en faire, c'est qu'il a réveillé en nous les souvenirs gardés de cette incomparable ruine qui, en majesté, ne se cède pas même à saint Pierre. Pour nous rappeler nos voyages, nous n'oublierions pas d'enlever *Venise, le Matin* de M. Gedney Bunce — un Américain — très-joli d'effet, très-exact de touche.

Mon Dieu! le joli lavoir que le *Lavoir dans le Gué-vif!* il paraît que M. Langerock l'a découvert à Saint-Bruno (Isère). C'est une vraie trouvaille, toute une idylle, et nous ne plaignons pas la laveuse agenouillée sous ces frondaisons et ces lianes fleuries. Il nous semble qu'assis auprès de cette Nausica rustique, les vers de Chenier nous monteraient aux lèvres.

SURMAY.

(*A suivre.*)

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

RÉCITS HISTORIQUES

LA COURONNE DE SAINT-ÉTIENNE (1)



En traîneau, dessin de F. Lix.

VI

EN TRAINEAU

Dans la précipitation du départ, on avait oublié les vivres, mais les souffrances de la faim n'étaient rien en comparaison des angoisses subies durant cette nuit mortelle. La seule chose qui importât à Hélène et au comte de Bude était de s'éloigner à toute bride du château de Plintenbourg où le moin-

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

dre hasard, une ronde des soldats, une amélioration survenue dans la santé du Burgrave, l'observation d'un valet pouvaient mettre sur la trace du vol de la couronne de Hongrie.

Tandis que la duchesse de Silistrie, Barbara, et les deux demoiselles Inoracherin se livraient à cette ivresse vertigineuse que donne le galop furieux des chevaux, Hélène Kottauër interrogeait l'espace avec un redoublement de crainte. Tout à coup un groupe de cavaliers apparut à quelque distance, ils avaient des armes, et couraient avec une telle ardeur que le comte de Bude mit la main dans sa poitrine et en retira un poignard.

S'adressant ensuite aux nobles Hongrois voyageant dans la voiture en compagnie des dames d'honneur, il leur dit brièvement :

— L'arme au poing, Magnats! nous gardons un inappréciable trésor!

La duchesse crut à une galanterie du comte de Bude, et comprit, comme les Hongrois, que, servant d'escorte aux dames de la reine, ils devaient se tenir prêts à combattre pour elles.

Les cochers reçurent ordre d'activer la marche des chevaux; les coups de fouet cinglèrent les flancs des nobles bêtes qui bondirent avec une sorte de furie. Mais au même instant cette manœuvre fut imitée par les cavaliers qui galopaient dans la même direction que les voitures, et la distance séparant Hélène et ses compagnes de ceux qui semblaient acharnés à leur poursuite diminua sensiblement.

— Notre-Dame de Zell! murmura Hélène, ayez pitié de nous!

Tenter de faire davantage pour dévorer la route était impossible, les chevaux seraient tombés épuisés sur le chemin. La tête tournée en arrière, le comte de Bude suivait du regard les mouvements des cavaliers. Encore un moment ils se trouveraient à portée de la voix; il leur suffirait d'ouvrir leurs rangs et de se disséminer pour envelopper le char et le traîneau.

Hélène ferma les yeux en crispant ses mains sur le coussin de velours qui dérobait aux regards la couronne de Saint-Étienne.

Le galop des cavaliers approchait encore; ils accouraient droits sur les étriers, l'œil hardi; en passant auprès des voitures, ils saluèrent courtoisement.

— Où allez-vous? demandèrent-ils au comte de Bude.

— J'escorte à Pesth les Dames de la reine, répondit celui-ci.

— Nous aurons une belle chasse! répondirent les cavaliers; cela porte bonheur de voir si matin de jolis visages.

Et le tourbillon des cavaliers passa.

Barbara et ses compagnes n'avaient cessé de chuchoter et de rire, tandis que dans l'âme du comte et dans l'esprit d'Hélène se jouait un drame poignant.

Comme si toute la patience des demoiselles d'honneur se trouvait à bout, elles accusèrent bientôt la gouvernante de la princesse Élisabeth de les exposer aux horreurs de la famine. Les jeunes Hongrois se plaignirent à leur tour, et la vieille femme qu'Hélène Kottauër gardait près d'elle, dans la crainte d'une indiscrétion, commença doucement à se lamenter.

— Nous aurons pitié de vous, répondit le comte de Bude, et nous nous arrêterons à la prochaine taverne.

Une heure plus tard on y arriva.

Les blondes Mika et Chika Inoracherin sautèrent hors du traîneau, la duchesse de Silistrie accepta la main d'un des gentilhommes, tandis que Barbara marchait en arrière avec une de ses compagnes.

Il faut convenir que l'auberge à la porte de laquelle s'arrêtaient le traîneau et la voiture ne présentait rien de rassurant pour la faim des voyageurs. Quelques poules hérissées vagabondaient bien à l'abri des haies dépouillées, mais on était en carême, et à cette époque les prescriptions de l'église gardaient force de loi. Hélène s'inquiétait moins de ces détails pour elle que pour ses compagnes. Une seule chose lui importait, courir, courir encore, et traverser s'il se pouvait durant la journée les douze milles séparant Plintenbourg de Komorn.

Une vieille femme sordidement vêtue se signa en voyant s'arrêter devant sa porte une si belle compagnie; elle s'excusa du peu qu'elle pouvait offrir, frotta rapidement à l'aide d'une guenille la table graisseuse de la taverne, puis les bancs qui l'entouraient, plaça dans un plat de bois une demi-douzaine de harengs, tailla des tranches de pain bis, tira une sorte de liqueur capiteuse d'un tonneau placé dans l'angle de la salle, puis elle se reprit à étudier avec une sorte d'ébahissement contemplatif les hôtes que lui envoyait Notre-Dame.

Avant de pénétrer dans la salle de la taverne, un regard qu'Hélène échangea avec le comte de Bude, apprit à celui-ci ce que souhaitait la jeune fille.

Le valet prit dans le traîneau le coussin de velours dont Hélène ne voulait point se séparer l'espace d'une minute, et le plaça à l'extrémité de la table, si près d'Hélène Kottauër que la petite main de celle-ci en touchait les franges.

Le méchant repas servi aux voyageurs les réconforta cependant; ils se consolaient de cette épreuve en songeant aux dédommagements qui les attendaient à Komorn.

Tandis qu'Hélène hâtait le départ ou ne songeait qu'au pieux dépôt conquis par son audace, les dames s'entretenaient tour à tour du roi de Pologne dont les troupes occupaient peut-être en ce moment les environs de Plintenbourg, et de la conduite d'Ulric de Gaza.

— C'est un traître, disait à voix haute la duchesse de Silistrie. Après avoir fait valoir son dévouement et son influence auprès de la veuve d'Albert, après lui avoir inspiré assez de confiance pour lui laisser en garde la forteresse de Plintenbourg, une des plus fortes de celles qui dominent le Danube et protégent la Hongrie, il a fait alliance avec Ladislas III. Nul doute que lui-même ne lui en ouvre les portes.

— Ne l'accusez pas d'un crime si horrible, répliqua le comte de Bude. Sa politique a des détours qui parfois échappent au premier regard. La situation de la reine devient de jour en jour plus périlleuse; qui sait, demain, si elle ne sera pas désespérée. Une tzigane et un mire ont annoncé à Élisabeth qu'elle mettrait au monde un fils. Elle vit dans ce qu'elle appelle sa « glorieuse espérance ». Mais Dieu seul sait l'avenir. La naissance d'une troisième princesse ruinerait à jamais les ambitions de la reine,

et ferait d'elle une de ces veuves royales qu'un douaire rend indépendantes, mais qui cherchent le plus souvent dans un cloître la consolation de leur deuil. Ce qui arrive n'est pas la faute d'Ulric; il ne fit point partie de la députation de Magnats qui, au mépris du conseil et des résolutions des chefs de l'État offrit à Ladislas la couronne de Hongrie. Qui sait si le comte de Gaza en paraissant l'allié du roi de Pologne, ne sert pas la reine avec plus d'efficacité que le bouillant de Cilly.

— Non! non, dit la duchesse. Quoi que vous disiez pour le défendre, comte de Bude, nous gardons nos soupçons. Un gentilhomme doit avoir la main ouverte et la visière levée.

— Croyez-moi, dit Hélène, ajournons ces appréciations jusqu'au jour où Gaza se rangera soit du parti de la reine, soit du parti de Ladislas... N'ayons qu'un seul souci à cette heure, celui de regagner Komorn... Qui sait quels événements s'y passent... J'ai laissé ma chère élève malade, et la reine tellement brisée que depuis l'heure de mon départ on fait pour elle des prières dans les églises de Bude et d'Albe-Royale, afin d'obtenir qu'elle subisse courageusement sa dernière épreuve.

Le comte jeta une pièce d'or sur la table de la vieille tavernière qui la porta à ses lèvres et marmota d'inintelligibles remercîments, puis le valet reprit le coussin, le replaça dans le traîneau, et un moment après les dames d'honneur et les cavaliers couraient de nouveau sur la route.

Les chevaux, reposés, reprirent leur vive allure; les voyageurs perdaient la crainte d'être poursuivis et sentaient diminuer leurs inquiétudes. Une seule chose troublait la confiance du comte de Bude. Le ciel, qui, jusqu'à ce moment, avait été d'une grande pureté, se couvrit lentement de nuages sombres. Ils arrivaient en lourdes masses et s'entassaient comme des montagnes colossales prêtes à s'effondrer. La route présentait plus d'une difficulté. Les inégalités du terrain provoquaient les hésitations des chevaux. Un de ceux qui étaient attelés à la voiture de la duchesse s'abattit sur les genoux et se blessa grièvement.

La nuit venait rapidement, et les lumières accrochées au traîneau resteraient peut-être insuffisantes pour se guider. Nul point de repère le long de cette route uniformément blanche, nivelée par la neige, mais qui pouvait cacher tant de dangers sous une apparence tranquille.

Enfin la neige commença à tomber. Elle tombait mollement, doucement, semblable à un vol de plumes d'eider. Les chevaux secouaient leurs crinières pour la chasser, et les conducteurs redoublaient les claquements de leurs fouets.

La nuit menaçait de présenter des dangers de plus d'une sorte; aussi les dames d'honneur, apercevant dans le lointain une lumière rougeâtre, supplièrent-elles le comte de Bude de permettre qu'on passât la nuit soit dans une taverne, soit dans une maison hospitalière.

Du reste, les maigres harengs de la matinée avaient trompé sans la satisfaire la faim des voyageurs. Afin de ne pas leur refuser tout ce qu'ils souhaitaient, le comte annonça que l'on souperait dans la maison dont la clarté leur servait de guide, mais qu'on n'y coucherait pas.

— Une nuit est bientôt passée, dit-il, même une nuit sous le vent et la neige. Notre place est au chevet de Sa Majesté Élisabeth.

Tandis que la duchesse et les dames d'honneur aspiraient au moment où s'ouvrirait devant elles la porte de la maison dont la fenêtre brillait dans la nuit, six hommes à mine farouche, armés jusqu'aux dents, s'y glissaient comme des loups en quête. Leurs visages basanés, leurs yeux de braise, les faisaient assez vite reconnaître comme appartenant à quelques-unes de ces tribus bohêmes qui font métier du crime et vivent tour à tour des produits du vol et de l'assassinat. La hutte, car cette demeure misérable ne méritait guère le nom de maison, la hutte dans laquelle ils venaient de s'engouffrer ne semblait habitée à cette heure que par une fillette au teint pâle, à la taille élancée, aux membres grêles. En voyant paraître les six hommes, dont l'un était son père, elle fut prise d'un tremblement convulsif et resta debout devant lui, attendant ses ordres.

— Du pain, dit-il, de la bière et du fromage de chèvre.

L'enfant fouilla dans une armoire, et étala sur table tout ce qu'elle y trouva.

— Mauvaise chasse! fit Bruko, le père de la pauvrette; pas une pièce de gibier.

— Si nous avions pu chasser des hommes, au moins!

— Par ce temps du diable, il ne passera personne.

— Buvons, dit le plus vieux des bandits, c'est déjà quelque chose d'heureux que d'être ivre!

Le conseil du tzigane fut rapidement suivi. La cruche se vida, et la fillette pâle dut trois fois la remplir.

Tout à coup, son père frappa la table d'un violent coup de poing.

— J'ai entendu galoper sur la route, dit-il; nous avons invoqué le diable, et le diable nous répond... Mais, par cette bourrasque de neige, il n'est pas sûr que l'on puisse découvrir la maison... Allume une seconde lampe, la petite, et mets-la tout près du volet.

L'enfant se recula contre la muraille et secoua la tête.

— Tu n'obéiras pas? demanda le père.

— Non, dit-elle, j'ai peur.

— Peur de quoi?

— De voir entrer ici des voyageurs que l'on n'en voit jamais sortir.

— Bruko, dit l'un des tziganes, enferme ta fille dans le grenier ou jette-la au fond de la cave; elle nous gênerait.

Et, s'approchant de l'enfant épouvantée, le misérable tenta de la saisir par le bras. La fillette lui échappa et se jeta dans l'angle de la cheminée.

— Ne me touchez pas! ne me touchez pas! dit-elle.

— Obéiras-tu? demanda le père.

— Oui, répondit-elle d'une voix sombre.

Les grelots des chevaux s'entendaient dans la nuit, tandis que le pas des montures s'étouffait sur la route couverte de neige. Ce n'était plus en tourbillons légers qu'elle tombait, ses masses s'alourdissant devenaient de plus en plus compactes. Elle

descendait lentement, sans trêve, s'épaississant jusqu'à fermer l'horizon, jusqu'à entourer d'une muraille de ténèbres les voyageurs courant sur la route de Kamorn.

Au milieu de cette nuit, dans cet étouffement qui pesait à la fois sur les paupières et sur la poitrine, la lueur filtrant à travers les volets de la hutte servait seule de guide aux conducteurs des attelages. Tandis que groupés dans la masure les sinistres brigands attendaient leur proie, le comte de Bude était tenté de se réjouir de trouver enfin un abri pour sa compagne. Hélène ne se plaignait pas; elle encourageait la vieille suivante de la reine et trouvait pour tous de bonnes et vaillantes paroles. Mais toute son énergie pouvait demeurer inutile en présence d'une catastrophe, et les exclamations de terreur de la duchesse de Silistrie, de Barbara, de Mika et de Chika Inoracherin la décidèrent à permettre au comte de demander momentanément un abri dans la maison éclairée.

Le valet de Léopold de Bude sauta le premier hors du traîneau et heurta à la porte mal jointe.

— Ouvre ! dit Bruko à la fillette pâle.

Il comprenait que la vue de cette enfant donnerait du courage aux voyageurs.

La pauvre créature obéit, et tira un verrou grossier. Elle espérait qu'il lui serait possible d'avertir par un signe les étrangers des dangers qu'ils allaient courir ; mais l'ombre dans laquelle elle se trouvait perdue ne permit pas à Hélène Kottauër de voir le regard plein d'angoisse de l'enfant. Elle tomba sur une escabelle, tandis que les dames d'honneur descendaient de la voiture. Pendant que les cochers attachaient les chevaux, le propriétaire de la hutte, désignant aux voyageurs les restes du souper des bandits, leur dit d'une voix dont il s'efforça d'adoucir la rudesse :

— Si vous avez faim, mangez ; si vous avez sommeil, vous trouverez ici des bottes de foin et quelques peaux de loups.

Hélène aperçut alors pour la première fois les compagnons sinistres qu'abritait la cabane.

— Qui sont ces hommes? demanda-t-elle.

— De braves gens, répondit Bruko; des amis à moi, des frères.

La fillette pâle tremblait comme la feuille, tournant autour de la table, elle se rapprocha d'Hélène, sous prétexte de remplir une tasse de la boisson brune qui écumait dans le broc, et laissa tomber dans la robe de brocart de l'amie de la reine un objet froid et lourd.

Un cri de surprise allait jaillir des lèvres d'Hélène, quand ses doigts effleurant l'objet remis par l'enfant en reconnurent la nature.

— Un couteau! murmura-t-elle.

Son regard interrogea le visage de la fillette qui, livide comme une morte, restait debout à côté de la table.

— C'est une alliée, pensa la gouvernante de la princesse, mais un danger sérieux nous menace.

Le coussin de velours renfermant la couronne de Saint-Étienne se trouvait près d'Hélène Kottauër; elle appuya son coude sur l'étoffe soyeuse, et tandis qu'elle portait la tasse à ses lèvres, elle regarda le visage des compagnons de son hôte.

Satisfaites de se trouver à l'abri de la bourrasque de neige, si mauvais que fût leur gîte, les dames d'honneur avaient repris leur gaieté. Le souper du soir valait moins encore que le déjeuner du matin, mais c'était déjà un grand soulagement de ne plus sentir peser sur ses épaules le manteau de plomb d'une neige glaciale.

— Comte, dit Hélène en se servant de la langue latine qui ne pouvait être comprise par les habitants de la hutte, il faut partir à tout prix; je ferais bon marché de ma vie s'il ne s'agissait que de moi... mais la reine nous attend... Nous ne sommes pas en sûreté ici...

— Est-ce un doute?

— Non, une certitude : l'enfant prévoyant une attaque imprévue m'a donné un couteau; il me fournit des moyens de défense.

— Bien, fit le comte en se levant.

D'un air tranquille et d'un pas régulier, il alla vers la porte, l'ouvrit et s'écria :

— En route! la neige a cessé!

— Oui, mais la nuit est froide, objecta Bruko.

— Nous avons des fourrures.

— Des fondrières coupent les chemins.

— Je me fie à l'habileté de mes cochers.

— Mieux vaut attendre la lumière du jour : Vos Seigneuries sont en paix dans ma pauvre cahute.

— Oh! fit le comte de Bude, nous nous trouvons bien partout pour deux raisons : la première, c'est que nous avons de l'or pour payer notre dépense, la seconde, c'est que nos armes sont soigneusement affilées.

— Cela est prudent, dit Bruko, surtout quand on accompagne des femmes... des femmes couvertes d'habits magnifiques et parées de riches joyaux... Vos Seigneuries peuvent toujours craindre de rencontrer sur leur route des gens sans pain et sans toit, vivant dans les halliers comme les loups et prêts comme eux à sauter sur une proie quand elle excite leur convoitise.

Tandis qu'il prononçait ces paroles avec une lenteur qui semblait en augmenter la signification, les compagnons de Bruko glissant le long de la muraille comme des ombres, gagnèrent la porte, et ils allaient sans nul doute se placer devant pour intercepter le passage, quand le comte de Bude, devinant leur intention et comprenant que l'heure du péril était venue, tira sa dague et se mit en mesure de se défendre.

— Trahison! cria-t-il en voyant se lever quatre haches et deux couteaux.

A cet appel, les gentilshommes hongrois répondirent par un cri de rage, les valets tirèrent leurs coutelas enfermés dans des gaînes de cuir, et les bandits s'élancèrent à la fois sur les amis de Léopold de Bude.

Hélène tomba sur ses genoux dans la cabane; Barbara, les blondes Ironacherin, la duchesse de Silistrie se prirent à trembler; la fillette se rapprocha bravement des dames d'honneur.

Les lourdes armes des brigands étincelèrent à la lueur fumeuse de la petite lampe, mais elles rencontrèrent le vide. Plus souples et plus adroits que leurs ennemis, les Hongrois évitèrent le choc des haches, et deux cris de rage leur prouvèrent que les brigands avaient été touchés. Leur tactique consistait toujours à défendre la porte de la cabane, afin

d'interdire le passage aux amis de la reine; ceux-ci la défendaient pied à pied. Un revers de lame abattit le poignet d'un des assaillants, et le comte de Bude ramassant sa hache sanglante la fit tournoyer avec une habileté que connaissaient depuis longtemps ses rivaux en bravoure. Une tête fracassée tomba lourdement contre la muraille, mais en même temps Bruko enfonça son couteau dans le bras du comte et traversa les chairs de part en part. La douleur accrut la rage de Léopold; sa hache rebondit sur l'épaule du misérable, et l'un des valets, rampant sur le sol, coupa d'un coup de coutelas les jarrets d'un combattant.

Les femmes pleuraient et priaient; la fillette, tremblante, se pressait contre Hélène Kottauër, dont les genoux pressaient le coussin de velours.

Tout à coup, l'enfant saisit une corde traînant le long de la muraille comme un serpent mort, et, rampant sur la terre, elle entrava rapidement les jambes d'un misérable qui venait de blesser un des Hongrois à la cuisse. Le bandit s'abattit lourdement sur le sol, et la hache de Léopold de Bude fit rebondir au loin la tête séparée du tronc.

Trois morts gisaient à terre, deux hommes râlaient, un seul luttait encore, c'était Bruko; mais sa rage demeura impuissante contre les efforts des



Trahison! dessin de F. Lix.

gentilshommes; on le lia avec des courroies et des ceinturons, et quand se termina ce terrible combat, on voyait dans la lutte, comme au milieu d'un horrible cauchemar, des corps allongés dans des mares sanglantes, des membres palpitants épars, et des têtes grimaçantes, hideuses, semblant regarder cette scène d'horreur avec des yeux égarés.

Le comte de Bude alluma une branche de sapin, et à sa clarté rouge il vit le théâtre de la lutte.

Un peu d'eau fut rapidement tiédie par les soins de l'enfant; après en avoir donné aux voyageurs, elle se dirigea vers l'angle de la cabane où se tordait son père. Celui-ci se roulait sur le sol, écumant et blasphémant.

— Puis-je vous soulager? demanda la fillette.

— Non, répondit-il; j'ai maudit ta mère quand elle t'a mise au monde, et je meurs en te maudissant, car tu n'es pas de ma race.

Il expira dans un dernier spasme.

Leurs blessures bandées à la hâte, les voyageurs trouvèrent assez d'énergie pour remonter dans leurs véhicules. Mieux valait affronter une nuit présentant des périls que sans doute il serait facile de vaincre, que de rester davantage dans ce charnier humain.

— Madame! madame! dit la fillette pâle, en s'accrochant à la robe d'Hélène, emmenez-moi!

La jeune fille serra contre elle l'adolescente qui avait bravé la colère paternelle, et elle la poussa vers le traîneau, où l'enfant se coucha sur ses pieds comme un chien.

Les claquements du fouet retentirent, et les chevaux s'élancèrent sur la route.

Le ciel avait repris sa sérénité.

Tout le monde se taisait dans le traîneau d'Hélène comme dans la voiture des dames d'honneur. Chacun pensait avec terreur aux scènes qui venaient de se passer, et les jeunes femmes inspectaient la route uniformément blanche, se demandant si quelque autre danger ne surgirait point subitement avant l'arrivée à Komorn.

L'inquiétude du comte et d'Hélène se calma lentement.

Le long du chemin se dressaient les longs squelettes des arbres morts ou la silhouette des sapins que la nuit faisait paraître noirs.

Les cochers sanglaient leurs chevaux de coups de lanières; il s'agissait d'arriver, d'arriver vite, et de se mettre en sûreté dans les murs de la forteresse.

Tout à coup les attelages quittèrent la grande route et s'aventurèrent sur le Danube. Le fleuve gelé paraissait devoir porter sans peine le poids de deux voitures relativement légères, mais soit que l'atmosphère se fut adoucie, soit que la croûte solide se trouvât moins épaisse dans l'endroit qu'il s'agissait de franchir, un craquement sinistre se fit entendre, les chevaux battirent l'air de leurs pieds, puis attelages, cochers et voyageurs disparurent dans le fleuve qui venait d'ouvrir sous eux un abîme béant.

VII

LE PETIT ROI.

La reine Élisabeth se trouvait dans sa chambre. Étendue sur un lit de repos qui, pour elle se changeait en lit de torture, elle priait avec ferveur, demandant aide et protection à la Mère divine des affligés. Son pâle visage se renversait sur les coussins qu'une main prévoyante accumulait sous sa tête. Sous sa robe lâche et traînante on voyait le soulèvement de son cœur palpitant d'angoisse. Autour d'elle se pressaient les dames d'office, venues en députation, en amenant au palais une matrone réputée pour son habileté.

La duchesse Œssen Margarit, première dame du palais, se tenait debout près du lit avec la comtesse de Schanenberg.

L'angoisse se peignait dans leurs regards. Dans la ville de Komorn les cloches sonnaient conviant les fidèles à la prière. On affirmait que l'archevêque de Gran était en route, se dirigeant vers la forteresse. Le peuple encombrait les abords du palais, les places, les rues, le péristyle des églises. Il attendait qu'un immense cri de joie lui apprît qu'un maître lui était donné et que la race des empereurs d'Autriche se perpétuait dans l'enfant posthume d'Albert l'*Illustre*.

Des milliers de cierges brûlaient en l'honneur de Notre-Dame de Zell. Et la reine soutenue au milieu de ses souffrances par la pensée qu'un peuple tout entier faisait des vœux pour elle, se remettait entre les mains de Dieu.

Mais les souffrances physiques dont elle ressentait les premières étreintes, n'étaient point ce qui la troublait davantage. Tandis qu'elle se tordait sur son lit, elle songeait à ceux qui risquaient en ce moment leur vie pour elle. Il lui semblait que depuis longtemps déjà Hélène, le comte de Bude et leurs compagnons devraient être de retour. Que faisaient-ils? Ne les avait-on point gardés à Plintenbourg? Le complot de l'enlèvement de la couronne de Hongrie avait-il été découvert par le soupçonneux Burgrave?

Tandis qu'elle s'adressait ces questions, problèmes terribles dont nul ne pouvait lui donner la solution, la reine se renfermait dans un silence étouffant. Quel que fut le dévouement de la comtesse de Schanenberg, quelle que sûre qu'elle fût d'Œssen Margarit, Elisabeth ne pouvait leur confier le secret de son angoisse. Dieu seul entendait ses muettes prières et Dieu seul la pouvait consoler. Mais la pensée de ceux qu'elle avait envoyés à Plintenbourg s'effaça durant une minute, une douleur terrible brisa le corps de l'infortunée, la sueur de la mort couvrit son front glacé, et la veuve d'Albert ne retrouva le sentiment de la vie qu'en entendant les voix de la comtesse de Schanenberg et d'Œssen Margarit répéter :

— Dieu protége la Hongrie!

— Un roi nous est né!

— Un fils! J'ai un fils! murmura la reine.

Elle tendit les bras et reçut sur son sein la frêle créature.

— Oui, j'ai un fils! dit-elle; mais la Hongrie a-t-elle un roi?

Il était plus que probable que si, par un malheur quelconque, la couronne angélique échappait à la reine, l'orphelin qu'elle venait de mettre au monde serait dépossédé par le roi de Pologne.

Mais le peuple en ce moment ne songeait point au diadème de Saint-Étienne.

Ému par une seule pensée, celle qu'un royal enfant venait de naître à Komorn, il s'abandonnait à une joie enthousiaste. On s'abordait, on se félicitait, on se pressait les mains, on échangeait des souhaits de bonheur.

On oubliait à la fois le trépas d'Albert II, les menaces incessantes des Turcs et l'armée du roi de Pologne.

Elisabeth avait un fils! la Hongrie était sauvée.

Le noble et fidèle comte de Cilly, apprenant l'heureuse délivrance de la reine, fut transporté de joie, ainsi que les seigneurs Croates devenus les soutiens de la veuve.

Par ordre du cousin de la reine, on alluma des feux de joie, des courses sur l'eau s'organisèrent, et la ville de Komorn flamboya dans la nuit.

C'était une ivresse, un délire.

Et cependant Elisabeth comptait les heures, Elisabeth se demandait ce que devenaient ses fidèles.

Œssen Margarit, pour distraire la reine d'une préoccupation qui devenait visible, alla chercher la petite princesse Elisabeth. Celle-ci attristée du départ de sa gouvernante, troublée par le grand mouvement régnant dans le château, poussa un cri de

joie en voyant l'enfant que sa mère pressait sur son sein. Pauvre mignonne princesse! elle était encore vêtue de noir. Le deuil qu'elle portait de l'empereur Albert ne devait cesser pour elle que le jour où le nouveau-né serait reconnu roi.

On attendait l'archevêque de Ségovie ; maître Ferantes, curé d'Ofen, était là; le clergé de Komorn arrivait de tous les couvents et de toutes les églises de la ville.

Et la reine entendant sonner les heures, la reine songeant à ceux qu'elle ne voyait pas revenir, commençait à désespérer.

La nuit venait ; dans la crainte de fatiguer la reine, Œssen Margarit avait éloigné les gardes et les dames de son lit. Un grand bruit qui se fit aux portes des appartements royaux attira son attention; elle se souleva sur ses oreillers, et penchée en avant, attentive, le cœur bouleversé, elle attendit.

— Hélène! dit-elle, il me semble reconnaître la voix d'Hélène.

— Oui, Majesté, répondit Œssen Margarit, la gouvernante de la princesse rentre au château.

— Margarit, dit rapidement la reine, laissez-nous, je vous appellerai.

Un peu surprise, mais obéissant à l'ordre reçu, Œssen Margarit s'effaça contre la porte, tandis qu'Hélène Kottauër défaillante, demi-morte de froid sous ses vêtements ruisselants d'eau, tombait agenouillée devant le lit de sa souveraine.

La force lui manquait pour proférer une parole; elle crispait ses doigts roidis sur un coussin de velours, et regardait la reine avec l'expression d'une joie que les mots ne suffiraient plus à traduire.

Enfin, rassemblant ses forces, elle déchira le coussin de velours, en tira la couronne angélique et la déposa entre les mains de la reine.

— Je puis mourir! dit-elle, votre fils régnera.

— Mourir, toi, Hélène, toi qui sauves la race de Sigismond et celle d'Albert d'Autriche! Mourir quand je te dois tout! Vis! vis, au contraire, réveille-toi sous les caresses de ton amie, sous les tendres baisers de ta reine qui te considérera désormais comme sa sœur... Vis pour devenir la protectrice du petit enfant qui repose sur mon sein, et que sans toi le peuple n'eût pas reconnu pour son maître.

La prostration d'Hélène céda peu à peu; Élisabeth après avoir dissimulé la couronne sous ses oreillers rappela Œssen Margarit, et demanda la duchesse de Silistrie, Barbara, Mika et Chika.

Celles-ci n'avaient rien deviné du drame qui s'était, deux jours auparavant, joué dans l'enceinte de Plintenbourg. Elles avaient eu à peine le temps de changer leurs vêtements mouillés et lourds contre des robes nouvelles. La terreur à laquelle elles se trouvaient en proie depuis de mortelles heures se lisait sur leurs visages défaits, et ce fut Hélène qui, seule, garda la force de faire à la reine le récit de ce qui s'était passé dans la cabane, puis ensuite sur les rives du fleuve.

— Nous n'étions pas remontées en traîneau depuis un heure, dit-elle, et sans nul doute la branche de sapin allumée par le comte de Bude avait provoqué l'incendie de la hutte servant de tombe aux bandits, quand le fleuve gelé céda sous les pieds des chevaux... La nuit était noire, le froid vif. Le sentiment de l'engloutissement dans les ténèbres, dans la mort, s'empara de nous... Je ne sais si nous songions qu'il était possible de nous sauver. Mais les hommes courageux étaient là... Le comte de Bude plongea et me ramena sur la berge; la duchesse de Silistrie dut la vie à l'un de vos gentilshommes Hongrois, et le fidèle valet qui nous avait suivis à Plintenbourg arracha Barbara au gouffre. Nous vivions! mais n'avions-nous rien perdu? Le comte ne tarda pas à me rassurer, mes bagages, et vous savez, madame, si j'en possédais de précieux, se trouvaient en sûreté! Quant aux chevaux, il fut impossible de les arracher du fleuve. Nous restâmes sur les bords du Danube jusqu'au jour; alors un des cochers courut à une ferme située à peu de distance, acheta des chevaux qu'il ramena, et il nous devint possible de continuer notre voyage.

— Oh! ma fidèle! ma dévouée! dit la reine.

Elle embrassa Hélène Kottaüer, puis elle ajouta tout bas :

— Pour que tu sois aussi la mère de mon fils, je ferai de toi sa marraine.

Mais Hélène craignant de froisser des susceptibilités autour d'elle, déclina cet honneur, et répondit :

— Majesté, Œssen Margarit est plus digne que moi de cet honneur, il me suffit d'avoir rempli mon devoir et d'apprendre de vous que vous êtes contente.

L'arrivée de l'archevêque de Gran qui devait administrer le baptême à l'enfant royal exigea de la part d'Hélène les preuves d'un nouveau zèle.

Le soin des moindres détails pesait sur elle. La reconnaissance de la reine lui donnait subitement le pas sur la fière duchesse de Silistrie et sur Œssen Margarit, dame du palais. On se demandait bien tout bas comment le fait d'avoir été chercher les Dames d'honneur à Plintenbourg et de les avoir ramenées à Komorn pouvait valoir une faveur exclusive à la gouvernante de la princesse. Mais la rapidité des événements qui se succédaient, la curiosité d'assister aux fêtes qui devaient suivre, ne permettaient guère de réfléchir longtemps. Les seigneurs Hongrois et Croates se préoccupaient de la formation du cortége et des questions de préséance. Les Demoiselles songeaient à leur parure, et la ville de Komorn se pavoisait du palais à la plus humble maison.

La petite princesse épanouie à la nouvelle qu'un frère lui était donné ne fut point la dernière à s'inquiéter de sa toilette. Elle portait encore le deuil de son père, mais la Reine jugeant que la naissance de son fils était une trop grande joie pour que les vêtements noirs attristassent la cérémonie du baptême, ordonna de revêtir Élisabeth d'une toilette fastueuse, et ce fut Hélène Kottaüer qui lui prépara une robe en soie rouge brodée d'or.

On attendait d'habitude une fête solennelle de l'Église pour sacrer les souverains de Hongrie; celle de Pâques étant la plus proche, Élisabeth, les magnats et l'archevêque convainrent que le couronnement du fils d'Albert II aurait lieu à *Stükl Vissembourg*, le jour de l'anniversaire de la résurrection du Sauveur de monde.

Tandis que ces grands événements se passaient à

Komorn, le roi Ladislas continuait sa marche en Hongrie.

Ses troupes surprirent successivement de diverses places, et le jour même où la reine envoyait demander à Ofen du drap d'or pour la robe de baptême de son fils, la ville d'Ofen se trouvait investie.

Enfin l'époque du couronnement arriva. La reine que rajeunissait le bonheur et qui sentait renaître toute son énergie partit pour Albe-Royale, le mercredi précédant le jour de Pâques.

Le comte de Cilly, les comtes de Croatie, les ducs de Liesback l'escortaient. Un lourd vaisseau l'attendait sur le Danube. Si solidement construit qu'il fut, le nombre de passagers, de chevaux et de bagages encombrant le pont et remplissant les chambres intérieures faillit compromettre la santé de la reine et de sa suite. Le bordage du navire dépassait de si peu la hauteur du fleuve, qu'à chaque instant on redoutait qu'il ne s'engloutît.

Le petit Roi avait été transporté dans son berceau, et lors du débarquement quatre personnes le soulevant, le déposèrent à terre. Le nouveau-né souffrait et pleurait. Hélène Kottaüer qui, en sautant, du vaisseau, s'était élancée sur un cheval, Hélène qui escortait le comte de Bude dont le beau visage rayonnait de bonheur, mit pied à terre et prit le jeune prince dans ses bras. Elle l'apaisa par des caresses, tandis que le chevalier Hans der Pilachér guidait à travers le marécage son cheval marchant avec peine.

La route présentait de grandes difficultés. Les pluies avaient détrempé le sol, la neige en fondant laissait le pays à demi submergé ; les chevaux s'embourbaient; il fallait souvent l'aide de deux hommes pour les tirer des fondrières. Mais la lenteur de la marche n'était pas le plus grand souci de la reine et des gentilshommes qui l'escortaient. Le nombre des défenseurs d'Élisabeth et du fils d'Albert était restreint; si un coup de main avait été tenté par les gens du roi de Pologne, peut-être auraient-ils réussi à enlever la veuve et l'héritier d'Albert II.

A mesure que le cortége s'avançait dans la campagne, on voyait les paysans, partisans de la cour de Ladislas III, abandonner leurs villages pour rejoindre l'armée du roi de Pologne. Les seigneurs à qui appartenaient ces paysans leur avaient ordonné de faire le vide autour de la reine.

La vaillante petite troupe sortait à peine du marécage, quand il lui fallut braver des difficultés d'une autre sorte. Une montagne coupait la route des voyageurs.

La reine et sa fille se trouvaient seules dans une voiture, Hélène remit le jeune prince à sa mère, puis, sur le conseil du comte de Bude, les dames de la reine, qui, toutes, se trouvaient à cheval, se réunirent en un groupe serré; les gentilshommes entourèrent la voiture et les amazones, puis les valets, solidement armés, formèrent le dernier rang des défenseurs de cette troupe, qui comptait plus de femmes que de cavaliers. En avant, à droite et à gauche, des hommes d'armes battaient les buissons, interrogeaient les replis de la montagne, et se tenaient prêts à soutenir le premier effort des assaillants, que l'on pouvait soupçonner de préparer une embuscade. Une pluie battante continuait à tomber.

Il fallut faire halte dans une méchante auberge. La reine se jeta sur un lit, et garda seulement près d'elle la petite princesse et le nouveau-né. Hélène ne les quitta point, et tandis que les dames du palais et les demoiselles d'honneur s'arrangeaient d'une misérable grange, les gentilshommes, assis autour d'un grand feu allumé dans la cour, veillaient sur le sommeil de la reine.

Le lendemain on se remit en route pour *Stükl Wissembourg*, que douze lieues séparent de Bude.

Stükl Wissembourg, chef-lieu du Comitat de ce nom, dans le comté de Marigue, était un évêché suffragant de Gran.

Le soleil reparut; Hélène reprit le prince dans ses bras au moment où la troupe, ayant franchi la montagne, entra dans le marais de Sarret. Dès que l'arrivée de la reine fut signalée à Wissembourg, Mislock, maire de la ville libre, vint à la tête de cinq cents hommes bien équipés présenter ses hommages à la reine et la conduisit jusqu'au château. Par une délicatesse touchante qui faisait monter aux yeux d'Hélène des larmes d'attendrissement et de joie, la Reine laissa durant le trajet le petit prince dans les bras de celle qui, réellement, le faisait roi. Et comme le fils d'Albert, héritier de l'Autriche, de la Hongrie, de la Moravie et de la Bohême marchait avant sa mère, c'est à Hélène Kottauër que s'adressaient toutes les marques de respect. Elle marchait fière et souriante, le petit roi dans les bras, entre le comte Bartholomée de Croatie et Léopold de Bude, regardant tour à tour l'enfant endormi avec une tendresse protectrice et le vaillant comte de Bude avec l'expression d'une affection que rien désormais ne pouvait ébranler.

Le cortége pénétra dans le château de Weissembourg vers le soir de la veille de Pâques.

Toutes les cloches de Stuhl Wissembourg, cette magnifique église de l'Assomption bâtie par saint Étienne au XIe siècle pour servir de sépulture aux rois de Hongrie, sonnaient à grande volée. Le roi entrait dans ses États, et le lendemain devait avoir lieu son couronnement.

Cependant ni les seigneurs hongrois et croates, ni les dames de la cour, n'étaient pas sans inquiétude. On ne cessait de parler du sacre de l'enfant posthume d'Albert II, et, pourtant, il était de tradition absolue que pour devenir légitimement roi de Hongrie, trois choses étaient indispensables :

Le roi de Hongrie devait être couronné.

L'archevêque de Gran devait le sacrer.

Le couronnement devait avoir lieu à Albe-Royale.

Mais le prince arrivait à Wissembourg, et si l'archevêque de Gran de [illegible]ttendait la veille du saint jour de Pâques, rien ne pouvait faire supposer que la couronne angélique, ce palladium national qui seul conférait la royauté à celui qui la possédait, se trouvât en ce moment dans les mains de la Reine.

Nul bruit n'avait couru des événements qui s'étaient accompli à Plintenbourg.

Le Burgrave ignorait encore l'enlèvement de la couronne de saint Étienne, et le roi de Pologne s'en doutait si peu qu'il continuait sa marche conqué-

rante et ne se croyait pas loin du jour où il ordonnerait au pontife ayant seul le droit de sacrer les rois de Hongrie, de répandre sur son front le chrême bénit.

Pendant le trajet, durant le séjour à l'auberge comme depuis le moment où la reine était entrée au château de Wissembourg, la couronne enlevée du coussin qui jusqu'alors l'avait dissimulée aux regards, avait été cachée dans le berceau du petit prince. Le futur souverain n'avait pas été séparé des insignes de sa royauté! Mais le secret gardé par la Reine, le comte de Bude et Hélène Kottauër, ne transpirait point dans le cortége. L'archevêque de Gran lui-même était inquiet. Connaissant que le fils d'Albert était le légitime héritier de trois trônes, il n'hésitait point à le sacrer, mais il ne pouvait se dissimuler que ce sacre serait de peu d'importance, si le roi de Pologne, en possession de la couronne angélique, se montrait aux magnats avec ce signe d'une souveraineté incontestable.

Il hasarda timidement un mot de ses craintes à la Reine; mais celle-ci sourit d'une façon mystérieuse, et, regardant Hélène Kottauër, elle répondit au prélat :

— On affirme, mon père, que l'agrafe de ce diadème est l'œuvre d'un séraphin; croyez-moi, si cela



Le couronnement de l'enfant royal, dessin de F. Lix.

est nécessaire, Dieu nous rendra la couronne par les mains d'un ange...

Le couronnement devait avoir lieu le lendemain; les courriers expédiés à Gran pour se procurer du drap d'or indispensable pour la cérémonie, revinrent effarés. Les soldats du roi de Pologne occupaient les portes de la ville.

Il était contraire à toutes les traditions que le souverain se trouvât vêtu autrement que d'une robe de drap d'or, et la perplexité de la Reine grandissait de minute en minute, lorsque Hélène Kottauër la tira de ce grave embarras.

La première visite d'Hélène, en arrivant au château de Wissembourg, avait été pour la chapelle; le vieux prêtre chargé de la desservir s'empressa de lui montrer ce qu'elle possédait de plus précieux, et en particulier une chasuble or et rouge mouchetée d'argent taillée jadis dans une robe de l'empereur Sigismond.

La gouvernante, entendant la reine se lamenter sur la difficulté de se procurer un costume convenable pour l'Enfant-Roi, alla trouver le vieux prêtre :

— Mon père, lui dit-elle, un jour le glorieux fils

maintenant je suis esclave à Tunis... Mais, mon père, j'ai défendu deux drapeaux! celui de la Néerlande et celui de la Croix... Rachetez-moi par pitié pour ma mère qui n'espère plus me revoir... Rendez-moi à la Hollande, afin que je venge mon bien-aimé père, Martin Tromp.

Le Trinitaire tressaillit.

— On me croit mort comme lui, n'est-ce pas? reprit Martin... Ne craignez point de payer ma liberté et celle de Yap, le prix qu'on vous fixera. Nous sommes riches, et ma mère vous rendra le double de l'or que vous aurez prodigué pour lui ramener son fils.

— Vous serez libre, répondit le vieillard, je vous le promets. Ayez confiance; laissez-moi continuer ma route... Regardez ceux qui m'attendent... Les uns vont me parler d'une femme aimée, d'enfants chéris...

Le vieillard s'éloigna. Au même instant le signal annonçant la reprise du labeur se fit entendre; et peut-être, pour stimuler mieux le zèle du père Landry, les gardiens firent pleuvoir sur le dos des esclaves une grêle de coups de bâton, sous la violence desquels plusieurs tombèrent la face contre terre.

— Pitié! pitié! crièrent les malheureux au vieillard.

Les coups redoublèrent, et les misérables captifs tout sanglants durent reprendre leur besogne au bruit des éclats de rire, et des insultes de leurs surveillants.

Il fallut plus d'une semaine au religieux pour descendre dans les cachots de Tunis, visiter les bazars d'esclaves, et fixer son choix sur ceux qu'il pouvait délivrer. Il ne devait en racheter que cent, et plus d'une fois ses larmes coulèrent à la pensée de son impuissance.

Le maître de Martin comprenait qu'il ne mâterait jamais un pareil esclave, mais le courage de Martin avait allumé dans l'âme du renégat une rage qu'il était heureux de manifester par des cruautés chaque jour renaissantes.

Il ne s'empressa donc point d'accéder aux propositions du père Landry, et celui-ci dut payer la liberté du fils d'Harpert un prix fort au-dessus de ce que valait d'habitude un enfant de son âge.

Le vieillard promettait vainement à Martin de délivrer Yap à son prochain voyage, le fils d'Harpert déclara qu'il ne quitterait point Tunis sans son compagnon. Le marché se conclut enfin, et les deux captifs se séparèrent des autres prisonniers. Tous s'embrassaient en versant des larmes. Ceux qui restaient chargeant ceux qui partaient de messages pour leurs amis, pour leurs familles. Ils les suppliaient de ne point les oublier, d'exciter la compassion dans les âmes en leur faveur. Des promesses rendues sacrées par l'infortune, s'échangeaient entre ces hommes. Quand les canots dans lesquels s'embarquaient les captifs rachetés s'approchèrent du rivage, un long cri d'adieu s'échappa de toutes les poitrines.

Oh! combien cette fois la mer parut belle à Martin Tromp. Avec quelle émotion il suivait du regard le brillant sillage du navire.

Les prisonniers rachetés ne pouvaient se résoudre à quitter le pont. Un grand nombre d'entre eux gémissait depuis de longues années dans des cachots infects, et la vue d'un ciel bleu constellé d'étoiles les remplissait d'émotion et de joie.

Si libres qu'ils fussent, ils avaient, suivant l'usage de l'époque, conservé la livrée de la servitude. L'expression de leur visage contrastait souvent avec leur misérable aspect; cependant un grand nombre n'osait se livrer à une joie complète. Durant les années de leur martyre, qu'étaient devenus les objets de leur affection? Trouveraient-ils au foyer les êtres chers qu'ils y avaient laissés? Si, à l'heure où ils s'informeraient d'un père, d'une femme, d'un fils, on leur désignait des tombes...

Ils passaient soudainement de la confiance à l'angoisse, et le vieillard qui les avait sauvés, gardait seul le pouvoir de raffermir leurs âmes.

— Terre! cria la vigie, terre!

Oui, c'était la terre, la terre de France! Sauf quelques Espagnols, Yap et Martin, les prisonniers étaient Français.

A Marseille on attendait le retour du Trinitaire avec une impatience mêlée d'angoisse.

Dès que le navire fut signalé, la population se porta sur le port. Les luttes entre les bâtiments français et les brigantins barbaresques étaient alors si fréquentes, qu'un grand nombre de familles perdaient chaque année des êtres chers capturés par les pirates sur les côtes voisines.

Le clergé de la ville, croix d'or et bannières en tête précédait la foule, attendant les captifs. Délivrés par la religion, ceux-ci devaient, en mettant pied à terre, se rendre en grande pompe à la Major afin d'y remercier Dieu.

Le père Landry parut le premier sur le pont. Il semblait exténué de fatigue, et s'appuyait sur l'épaule de Martin. Yap se tenait à la gauche du vieillard.

Derrière ce groupe, troupeau humain aux joues rouges de larmes, à la marche lassée s'avançaient les prisonniers. Leurs bras, leurs jambes, leurs épaules, gardaient la trace des carcans et des coups. En les voyant, le cœur se serrait de pitié. On répandait dans leurs mains de nombreuses aumônes. Plus d'une femme détacha ses pendants d'oreilles pour les unir à ces offrandes.

La voix des prêtres s'éleva, chantant les psaumes de la délivrance, et le cortège prit le chemin de l'église, trop étroite pour la multitude.

Ce fut seulement après avoir rendu de solennelles actions de grâces, que les malheureux pressèrent dans leurs bras les mères, les fils qui les avaient pleurés.

De Marseille, le père Landry se rendit à Lyon. De ville en ville les captifs échappés aux renégats essaimèrent, et bientôt le Trinitaire n'eut plus d'autres compagnons que Martin Tromp et Yap.

Le voyage se fit rapidement. Certain que Christine s'estimerait trop heureuse que l'on eût épargné des fatigues à son fils, le Trinitaire acheta un carrosse, des chevaux, et le trajet de Lille à Amsterdam s'effectua vite.

Quand Martin revit les clochers, les palais, les rues de cette ville qu'il avait traversée avec son père, quand il se trouva sur le pont où Harpert Tromp débarqua jadis en ramenant le corps du héros de Gibraltar, des sanglots s'échappèrent de sa poitrine

et, se précipitant dans les bras du moine, il s'abandonna à la violence de ses émotions.

Martin ne pouvait songer à se rendre à la Brille durant la nuit. Il dut attendre au lendemain. Martin refusa de quitter ses vêtements d'esclave; il voulait tomber aux pieds de sa mère encore couvert de ces misérables lambeaux.

Dès l'aube, le père Landry, Yap et Martin s'embarquèrent pour l'île de Wroon.

Le soleil illuminait la coquette petite ville, dont le port était rempli d'un mouvement joyeux; il était tel que nul ne remarqua le mousse aux pieds nus et ses deux compagnons.

— Mon père! s'écria Martin, voici la maison... Cette maison qui renferma les êtres les plus heureux de la Brille... Je tremble... Je n'ose heurter à cette porte... Si ma mère...

Martin s'appuya contre la muraille et cacha son front dans ses mains.

Au même instant la porte s'ouvrit pour livrer passage à une vieille femme, qui paraissait se soutenir avec peine. Ses yeux avaient perdu leur rayon, et la sérénité particulière aux aveugles reparut sur son visage.

C'était la mère de Pieter le matelot.

Martin la reconnut, et saisissant une de ses mains :

— Pauvre femme! dit-il, pauvre mère!

Les bras de l'aveugle s'étendirent en avant, et, d'une voix pleine de sanglots, elle répondit :

— Martin Tromp! le petit amiral!

Elle ne se sentit plus le courage de quitter la maison où rentrait un fils tant pleuré, et qui, tout à l'heure, sans doute, lui parlerait de Pieter... Et, rentrant dans le couloir, elle tomba sur un siège.

Le bruit attira Grietje.

— Ma mère? lui demanda Martin, ma mère?

Du premier regard, Grietje reconnut son jeune maître.

— Venez, lui dit-elle, venez...

Alors, tremblant de tout son corps, Martin gravit l'escalier de bois des îles; il revit les hautes tentures de serge, les grands meubles d'ébène, et, soulevant une tapisserie, il aperçut Christine dans le cabinet d'Harpert. Vêtue de noir, et portant sur ses traits l'expression d'un deuil éternel, celle qui avait été la belle Christine renouvelait avec un soin religieux les fleurs dans les vases de cette pièce dont le maître ne devait jamais revenir. Ses mouvements étaient lents, fatigués; cette femme, frappée à la fois dans sa tendresse d'épouse et dans son amour maternel, n'avait plus d'autre désir que de rejoindre ceux qu'elle avait perdus.

En présence de sa douleur, de son deuil, Martin, oubliant combien une émotion trop vive pouvait être fatale à Christine, courut vers elle et l'étreignit dans ses bras.

Bien qu'il n'eût plus sa belle chevelure dorée, que son teint se fût bronzé, et qu'il fût couvert de lambeaux sordides, Christine ne s'y trompa pas : le cœur de l'enfant battait sur celui de la mère, et leurs larmes de joie se confondirent.

— Dieu vous l'avait pris, Dieu vous l'a rendu, dit le vieux moine. Puisse s'accomplir, pour votre bonheur et pour la gloire de la Hollande, la prophétie de la mendiante... Et que la gloire de Martin Tromp surpasse encore celle de son père!

RAOUL DE NAVERY.

VOYAGES

TROIS SEMAINES AU CAIRE (1)

III

LA CITADELLE ET LES MOSQUÉES. — LES DERVICHES HURLEURS.

Maintenant que nous avons flâné au hasard à travers le Caire, il est temps d'en aller voir les curiosités principales.

Avant tout, grimpons à la citadelle. Elle est perchée sur le mont Mokhattam, qui domine la ville à l'Orient, et, dans son enceinte, elle renferme de quoi occuper et satisfaire pendant tout un jour la curiosité la plus exigeante. Commencée par un visir du sultan Saladin, Boya-ed-Dyn, surnommé Karakouch ou l'Oiseau noir, elle a été construite avec les pierres des petites pyramides qui entouraient les colosses de Gizeh.

Par les rues étroites et montantes, mon âne m'emporte, sans ralentir son trot effréné, filant comme une flèche à travers les obstacles, se glissant entre les chameaux, tantôt m'écrasant la cuisse contre les murailles des masures, tantôt me frottant la joue et exposant mon chapeau aux contacts les plus désagréables avec les charges de cannes à sucre ou de paille de maïs qui cheminent majestueusement sur les *vaisseaux du désert.* Une grêle de coups de poing et de parapluie tombent sur cet animal têtu dans les passes les plus difficiles; il ne s'en émeut pas et va toujours droit devant lui, serré de près par Abdallah, qui ne cesse de lui piquer le derrière avec un bâton pointu en poussant cet *Ah!* plaintif, d'un accent étrange, qu'on n'oublie jamais dès qu'on l'a une fois entendu.

Négligeant la fabrique d'armes, la fonderie de canons, l'imprimerie, l'hôtel des monnaies, je demande néanmoins à mon guide de me faire visiter un des ministères groupés autour du palais du khédive. Il me conduit au ministère de l'intérieur. L'entrée en est de l'apparence la plus mesquine et de la plus ignoble saleté. Il semble que ni le balai ni le torchon ne se soient posés là depuis plusieurs mois au moins, peut-être depuis plusieurs années. Mais, au moment où l'on se demande si l'on n'entre pas dans un coupe-gorge, un bel escalier se présente, qui conduit à une grande salle d'attente ornée de riches divans, dans laquelle s'ouvre le cabinet du ministre; ce cabinet est décoré à l'européenne, non toutefois sans un certain mélange de

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

car il y aura, avant peu sans doute, bien d'autres appareils merveilleux à baptiser.

— Encore une fois, monsieur, je demande grâce.

— Non, madame, pas de grâce ! Le génie humain a une mission qu'il faut qu'il accomplisse ; il tend toujours plus haut, il regarde toujours plus loin ; et il va, il court, il vole. Tant pis pour qui s'effraie à le suivre !...

— Eh bien, oui, tenez, parlons-en, monsieur, de ce fameux génie, qui va grand train ; et dites-moi, je vous prie, s'il n'y a pas lieu de s'effrayer alors que nous voyons ses découvertes nous conduire à des catastrophes comme celle qui vient d'épouvanter, de navrer Paris et la France. Or, si un simple dépôt de jouets innocents, ou prétendus tels, suffit à pulvériser trois ou quatre maisons, en faisant un aussi grand nombre de victimes, qu'en serait-il donc si l'explosion se produisait dans des ateliers de fabrication de ces matières.

— Elle s'y est produite plus d'une fois, madame, et n'a pas manqué de faire d'assez nombreuses victimes.

— Alors, monsieur, ne croyez-vous pas qu'on devrait tenir pour non avenues des inventions qui peuvent donner lieu à de tels malheurs, et ne vous semble-t-il pas que le génie humain serait fort bien inspiré de ne point s'efforcer d'aller aussi loin en ce sens.

— Non, madame, je ne le crois pas, il ne me le semble pas. Je suis d'avis que l'on devrait édicter des règlements pour éviter que de tels accidents fussent possibles au milieu d'un quartier populeux ; je dis qu'un ensemble de précautions minutieuses devrait être ordonné, observé, mais de là à la répudiation, à la condamnation de ces étonnantes découvertes...

— Cependant, monsieur, étant donné de pareilles catastrophes...

— Madame, raisonnons, je vous prie. N'avez-vous jamais vu d'incendie? Ne vous revient-il jamais que des personnes ont péri même en assez grand nombre dans ces sinistres? au théâtre de Rouen par exemple, il y a quelques années. Ne vous a-t-on jamais conté la destruction par le feu d'une grande partie de la ville de Boston il y a cinq ou six ans? ou encore en 1871 l'anéantissement presque entier de Chicago, c'est-à-dire de *douze mille maisons*, sans préjudice des nombreuses victimes humaines?

— Pardon, il me souvient de tout cela.

— En concluez-vous que le jour où les hommes découvrirent ou plutôt apprirent à connaître le feu — et il y a tout lieu de croire qu'ils firent cette connaissance par le fait d'un désastre, par l'incendie que la foudre avait allumé dans une des forêts qui leur servaient d'asile — en concluez-vous, dis-je, que les hommes eussent bien fait de n'envisager le feu que sous son terrible aspect de fléau dévastateur, pour négliger, en conséquence, de se l'asservir. Imaginez le genre humain sans le feu, et partant, vivant encore de la vie des bêtes dans les bois.

— Parfaitement, monsieur, mais comparerez-vous au feu qui rachète ses terribles inconvénients par tant de notables avantages, ces infernales compositions qui, en principe, ne sont guère employées qu'à dévaster et donner la mort.

— Infernales, dites-vous, madame. Je pourrais à propos de cette qualification vous montrer certain vieux livre, où l'auteur, faisant l'historique de la poudre (1), accompagne sa dissertation d'une gravure assez curieuse.

Schwartz, le moine allemand, à qui la légende attribue cette invention, triture activement dans un mortier les diverses substances qui doivent composer le mélange explosible; Satan, pieds fourchus, barbe de bouc, cornes au front, queue relevée, se tient derrière l'opérateur, et, en sa qualité d'ennemi mortel du genre humain, donne tous les signes de la vive allégresse que lui cause une découverte due sans doute à son inspiration. Mais de ce que le diable aurait eu raison d'approuver une trouvaille qui devait aider si puissamment les hommes à s'entre-tuer, s'ensuit-il que nous devions passer condamnation absolue sur les mérites de cette invention. Si nous supposons que le jour fut antérieurement venu — comme il faut espérer qu'il viendra — où les hommes eussent compris l'absurdité de ces tueries, croyez-vous que ce jour-là l'on eût cessé de mélanger le salpêtre, le soufre et le charbon? Non, sans doute, quoi qu'en pût penser messire Lucifer, qui, bon gré mal gré, aurait pu voir la poudre essentiellement occupée à servir des projets pacifiques : extraction des pierres, de la houille, creusement de routes, de canaux, de souterrains, destruction des écueils, sans compter les charmantes combinaisons de l'artificier, et sans compter aussi l'emploi qu'eussent continué à en faire les chasseurs.

A vrai dire, si cette heure de paix plus ou moins universelle venait à sonner, ce ne serait pas à l'invention suggérée par le diable au moine allemand que reviendraient à proprement parler les plus grands honneurs de tout cela; car depuis le jour où le roi des damnés s'est avisé de cette suggestion, qui a marqué une si grande époque dans l'art de l'extermination, les choses ont singulièrement changé : l'agent terrible d'alors n'est plus aujourd'hui qu'une sorte de compère fort traitable à côté de ceux que nous possédons actuellement : picrates, coton-poudre, nitro-glycérine, dynamite...

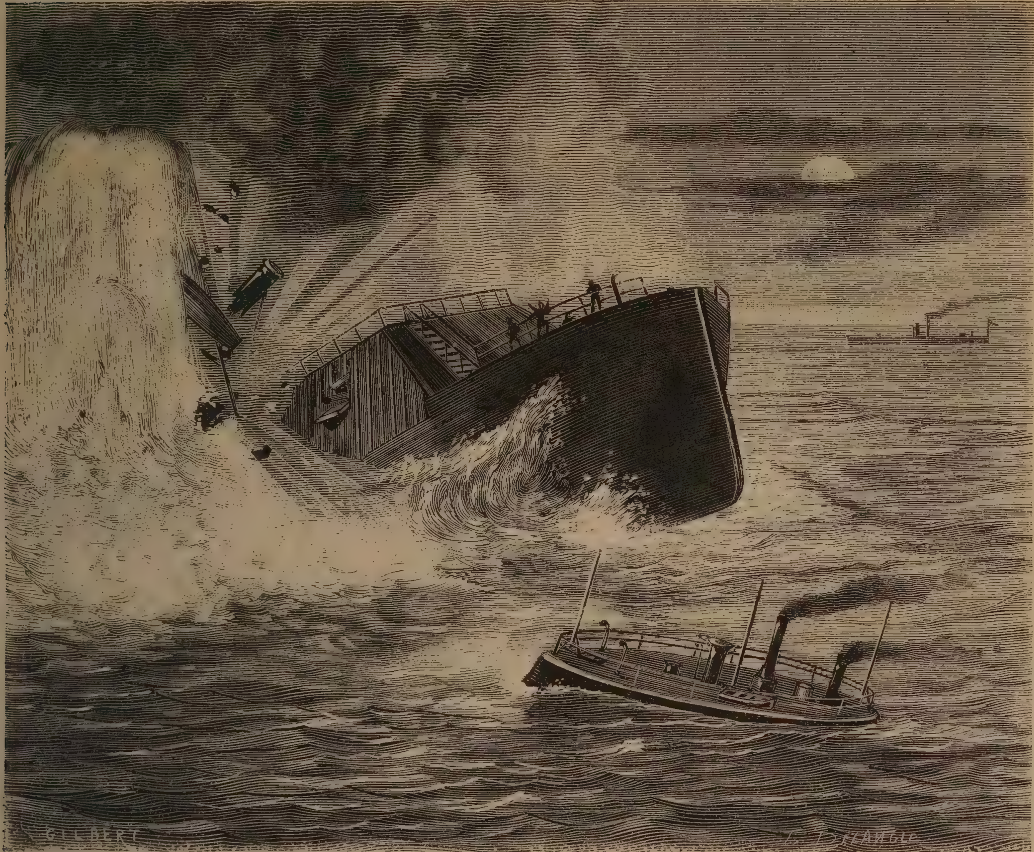
— Bon! nous voilà de nouveau plongés dans les noms étranges. Eh bien! soit! j'en profiterai pour vous prier de m'aider à me reconnaître parmi les divers produits que ces noms désignent et qui, si étranges qu'ils puissent être les uns aux autres, ne forment dans mon esprit qu'un seul et même faiseur d'explosions et de malheurs.

— Mon Dieu! madame, cela n'est pas vraiment si compliqué que vous pouvez le croire, au moins en principe, car on peut ramener tous les explosifs aujourd'hui connus à deux ou trois types. D'abord la poudre ordinaire, qui ne détonne que par inflammation et ne produit qu'avec une lenteur relative la quantité de gaz qui, comprimée, lui donne la force de propulsion; puis les corps détonnant par le choc, à savoir les fulminates, les picrates, qui, eux, sont d'une inflammation si rapide que les armes dans l'intérieur desquelles on voudrait s'en servir seraient bientôt mises hors d'usage. Leur *usage* en grande quantité est terriblement dangereux. ce qui

1. Traité des artifices, par J. Boillot, garde des poudres, à Langres, 1598.

tait qu'on ne les emploie guère qu'en amorces ou en charge de projectiles creux; et encore dans ce dernier cas faut-il aviser à disposer les choses de façon à ce que le premier choc de propulsion ne provoque pas l'explosion dudit projectile dans l'intérieur de l'arme qui le lance. La découverte de ces corps-là date déjà d'assez loin; enfin, voici venir le coton-poudre et ses congénères, qui ne sont autre chose que des condensations plus ou moins parfaites de l'acide azotique, qui, se présentant en quantité très-grande à l'explosion, produit instantanément une telle abondance de gaz cherchant à occuper l'espace, que rien ne saurait résister à ses efforts d'expansion.

« Si vous plongez du coton en bourre dans de l'acide azotique (ou nitrique) et que, l'ayant bien lavé à grande eau, vous le fassiez sécher, vous avez du coton qui, sans avoir perdu son aspect primitif (tout au plus semblera-t-il avoir perdu au toucher un peu de son moelleux), ne constitue rien moins qu'une substance explosive de première force. C'est le *coton-poudre,* ou *fulmi-coton,* ou *piroxiline:* matière qui détonne avec tant de rapidité quand on en approche un corps en ignition, ou quand on fait



Les torpilles et les monitors turcs, dessin de Gilbert.

éclater en contact une amorce à percussion, que placé sur de la poudre noire ordinaire, elle n'aura pas le temps de l'enflammer, et se sera consumée sans laisser le moindre résidu.

« Un produit analogue est obtenu quand, pour l'imbibition d'acide azotique, on subtitue au coton du papier, des ligneux quelconques ou encore de l'amidon : ces corps ne jouant là, en réalité, que le rôle de récipient, de condensateur.

« Après avoir essayé de ces corps secs, dont aucun ne donnait des résultats meilleurs que le coton, il arriva qu'un opérateur eut l'idée de faire agir l'acide azotique sur une matière sirupeuse que vous connaissez certainement, madame, car elle est devenue d'usage presque universel pour la préservation des gerçures de la peau. Je veux parler de la *glycérine,* une sorte d'huile douce qu'on vous vend en petits flacons parfumés, et qui n'est autre chose qu'un extrait de la graisse des animaux. Or, en traitant la glycérine par l'acide azotique, l'opérateur obtint un liquide visqueux ayant la propriété de faire explosion sous l'effet du moindre choc, mais de faire explosion avec une puissance auprès de laquelle tout ce qu'on avait vu des corps explosifs n'était encore que du pur enfantillage.

« Ce corps fut appelé *nitro-glycérine* et signala sa

venue au monde pratique par un certain nombre de désastres qui durent, avec raison, faire songer à en prohiber la fabrication, et surtout le transport.

« D'où l'on devait conclure avec regret que ç'allait être là une découverte perdue. Avec regret, dis-je, parce que les quelques expériences qui avaient été faites avaient démontré de quelle utilité pouvait être, industriellement parlant, ce nouvel agent, puisque, pour un volume de glycérine, il y a, lors de l'explosion, production immédiate de près de *onze mille* volumes de gaz.

« Par comparaison madame, car ainsi que le dit Gros-René, du *Dépit amoureux :*

« ... La comparaison
Nous fait solidement comprendre une raison. »

Supposez une personne seule, absolument seule dans l'immense vaisseau de Notre-Dame de Paris (personne faite de glycérine) qu'un choc se produise : la personne unique en produit aussitôt onze mille. L'édifice ne les contient plus : il éclate.

« Je reviens.

« Eh bien ! non, cette merveilleuse trouvaille ne devait pas être perdue ; car on se demanda s'il ne serait pas possible — puisqu'elle était reconnue intransportable à l'état huileux — de la faire absorber par des matières sèches, charbon pilé, sciure, craie, qui, tout en lui gardant son caractère explosif, la préserverait des chocs.

« Excellente supposition qui, mise en pratique, a donné la *dynamite :* composée d'une sorte de terre très-légère, très-poreuse, pouvant absorber l'huile explosive dans la proportion de 75 sur 25 (pour 100 parties).

« Ainsi composée, dit M. Maxime Hélène, la dynamite se présente sous la forme d'une pâte brune, onctueuse au toucher, plastique...

« Les propriétés de la dynamite peuvent être évidemment rapprochées de celles de la nitro-glycérine. L'immense pouvoir détonnant de cette dernière substance reparaît avec toute son énergie sous l'action de certaines circonstances extérieures, comme l'inflammation par une amorce de fulminate. Mettez à terre une cartouche de dynamite (car on la moule en cartouche) et approchez-en une allumette : elle brûlera simplement avec une belle flamme rose, et laissera sur le sol un résidu de terre calcinée.

« Les chocs même violents n'ont point d'action désastreuse sur la dynamite ; de sorte que son transport est absolument exempt de danger. »

Voilà donc la terrible force emmagasinée, asservie, et Dieu sait tout ce qu'on lui demande aujourd'hui de services tant pour la paix que pour la guerre.

En temps d'hostilité, c'est elle qui bouleverse les voies ferrées, effondre les tunnels, fait sauter les ponts, les viaducs, éparpille les remblais, détruit les palissades, brise les murs, pulvérise les maisons : qu'on puisse appendre à la construction, à l'ouvrage qui fait obstacle, un *saucisson* de dynamite et tout est bientôt dit, même du bâtis le plus résistant. Du reste, on a organisé dans les armées actuelles, des corps spéciaux chargés de travailler « artistement » en ce genre.

— Charmante besogne en vérité !

— N'est-ce pas, madame ? Mais la dynamite ne se rend pas moins utile en temps de paix : car elle est aujourd'hui d'un usage si universel et si économique par l'immense somme de travail qu'elle peut produire, que les industriels qui l'emploient ont coutume de dire « qu'elle ne leur coûte rien. » Exploitation de carrières, de mines, creusement de souterrains, défrichement, défoncement des sols incultes, bris des glaces obstruant les fleuves, destruction d'écueils sous-marins, démolitions de vieux édifices, abattage des arbres... que sais-je... Il n'est pas jusqu'à la pêche pour laquelle on n'ait eu l'idée de l'employer en faisant éclater sous les rochers submergés des cartouches, dont l'explosion étourdit le poisson qui a pris là son refuge.

— Mais, monsieur, puisque cette terrible dynamite est à l'abri du choc, puisqu'elle brûle innocemment quand on y met le feu, comment donc en obtient-on l'explosion ?

— En plaçant à l'intérieur ou à proximité de la cartouche une amorce de fulminate qui est enflammée, soit par friction, comme vous avez pu le voir pratiquer au tir actuel du canon, soit par l'effet d'un courant électrique, comme cela se pratique ordinairement pour provoquer à grande distance l'explosion des torpilles.

— Les torpilles, dites-vous, monsieur ; encore un engin de destruction dont j'ai souvent entendu parler sans m'en rendre bien compte....

— De la façon dont il opère, n'est-ce pas madame ?

— En effet. Mais d'abord ce nom de *torpille?...*

— Vient du verbe latin *torpere* engourdir, dont on avait fait le substantif *torpedo*, donné par les pêcheurs à une raie que la nature a armée d'un singulier appareil de défense, puisqu'il suffit à cet animal de le vouloir pour frapper celui qui le touche d'une commotion électrique dont le choc est ordinairement suivi d'un pénible engourdissement. De *torpedo* nous avons fait *torpille*, toujours pour nommer cette raie qui a cédé son nom à l'engin en question, lequel, d'ailleurs, n'est guère usité que pour la guerre maritime.

La torpille, qui n'affecte pas des formes ou des dimensions régulières, est toujours en principe, comme la définit très-bien M. M. Hélène « une enveloppe étanche de métal ou de bois bourrée de matière explosive, poudre ordinaire, dynamite ou fulmi-coton, et garnie d'une amorce fulminante destinée à provoquer par sa détonation l'explosion instantanée de la masse. »

Les torpilles ont été à leur origine plus généralement employées à la défense des ports, des rades, au barrage des fleuves, mais en ces derniers temps et notamment dans la récente guerre des Turcs et des Russes on s'est appliqué à en faire des moyens d'attaque, et plusieurs fois elles ont fait parler d'elles.

Pour la défense, on les place *dormantes* ou *flottantes*, là où l'on suppose que des navires ennemis doivent passer : on les dit dormantes quand les eaux étant peu profondes, elles peuvent être posées au fond ; flottantes quand elles sont lestées, et ancrées de façon à se tenir entre deux eaux. Les unes sont encore dites torpilles de *choc*, ainsi nommées parce que ce sera le navire lui-même qui, en venant donner sur elles, en les heurtant, en déterminera l'ex-

plosion; les autres torpilles d'*observation*, parce que posées au fond ou flottant à fleur d'eau, elles sont reliées au rivage par des fils électriques qui permettent de les enflammer, quand du poste d'où l'on observe l'ennemi, on voit des navires passer sur le point où les torpilles sont posées.

« Les torpilles défensives, bien qu'ayant en diverses occasions manifesté leur puissance, notamment durant la guerre de sécession américaine, n'ont pas, vous le comprenez, un rôle fort actif à remplir; elles sont à l'état de porte-respect; l'ennemi, qui les sait placées à tel ou tel endroit, ne se hasarde pas à forcer les passages ainsi défendus; et comme à l'avenir toutes les rades, toutes les entrées de ports, de fleuves, seront, en cas de guerre, normalement garnies de torpilles, l'on n'aura pas souvent, j'imagine, à enregistrer les sinistres causés par ces engins.

« Tout autre, quoique de date plus récente, a déjà été, et sera sans nul doute l'histoire de torpilles offensives, ou plutôt des bateaux porte-torpilles, qui me semblent même destinés à causer dans les guerres maritimes futures tant de terribles catastrophes qu'elles pourraient bien contribuer à rendre les guerres impossibles. En effet, du moment où il pourra dépendre d'une méchante petite embarcation, marchant avec une vélocité au moins double de celle du grand navire, d'aller fixer aux flancs de celui-ci un emplâtre explosif, qui le coulera indubitablement, quelle est l'escadre qui osera tenir la mer?

« Les porte-torpilles du plus récent modèle sont des bateaux d'acier très-longs, très-étroits, très-bas, sorte de coque fermée glissant presque entre deux eaux, résistant à tout feu de mousqueterie, et échappant par sa vitesse autant que par son peu de surface émergée, à l'artillerie. A l'avant de ces espèces de poissons, que meut une machine qui dévore sa fumée et condense sa vapeur, de façon à ce que la nuit ils puissent s'approcher sans être ni vus ni entendus; à l'avant, dis-je, est placé un *espars* ou grande perche d'environ douze mètres, qui porte à son extrémité la torpille à fixer au-dessous de la flottaison de l'ennemi. Cette fixation se fait par le choc. Une fois qu'elle est opérée, le torpilleur bat en arrière, et quand il est à distance où il n'a rien à craindre, il enflamme la torpille à l'aide des fils électriques par lesquels il est resté en communication avec l'engin explosif. La torpille, qui contient de 20 à 25 kilogrammes de dynamite, doit inévitablement, lorsqu'elle éclate, ouvrir tout au moins une large plaie aux flancs du navire — qui est dès lors un navire sombré.

« Pendant la dernière guerre turco-russe, deux grands monitors turcs ont été détruits ou coulés sur le Danube par des abordages de ce genre. Ces monstres marins avaient cependant des coques formées de plaques de tôle de 3 à 4 pouces d'épaisseur; ils étaient armés d'énormes canons Armstrong : il a suffi de les approcher en silence, d'appliquer à leurs flancs quelques kilos de dynamite pour qu'ils soient disloqués et engloutis. C'est le lion vaincu par l'insecte. Et comme je vous le disais tout à l'heure, il y a tout lieu de croire que de l'extrême facilité de destruction naturelle pourrait dériver un jour l'obligation de renoncer aux hostilités.

— Dieu vous entende, monsieur!...

— Je le souhaite de tout mon cœur, madame, car les nouveaux agents explosifs n'ayant pas pour cela cessé de rendre de nombreux services aux travaux pacifiques, au moins sera-t-il possible alors de rendre hommage au génie de ceux qui les ont découverts, sans paraître célébrer le meurtre et la dévastation.

E. M.

AU DELA DU RHIN

WILHELM DURAND (1)

Le soir de sa visite, Wilhelm alla achever sa journée au théâtre du Burg, qui joue à Vienne le rôle que remplit si noblement à Paris le Théâtre-Français. Les acteurs y sont excellents, mais malheureusement les pièces nouvelles n'y abondent pas, on vit sur le vieux répertoire, c'est-à-dire sur des œuvres dont l'intrigue repose sur des mœurs du passé, et ce passé n'a jamais eu de Molière. Notre voyageur comprit combien était juste Mme de Staël lorsqu'elle écrivait: « Les pièces allemandes ressemblent d'ordinaire aux tableaux des anciens peintres; les physionomies sont belles, expressives, recueillies, mais toutes les figures sont sur le même plan, quelquefois confuses ou quelquefois placées l'une à côté de l'autre, comme dans les bas-reliefs, sans être réunies en groupe aux yeux des spectateurs. Les Français pensent avec raison que le théâtre, comme la peinture, doit être soumis aux lois de la perspective. »

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

L'aspect de la salle est triste, le luxe des toilettes ne le relève pas, mais Wilhelm y put admirer le jeu des acteurs et la richesse de la mise en scène. Il visita également le Théâtre de la Ville, où on joue les pièces françaises traduites de Sardou, A. Dumas, Erkmann-Chatrian; et il passa de bonnes heures au théâtre près de la Wien, où on joue la *Possen*, la farce, et où brille Mlle Galmeyer, dansant, buvant, chantant avec un brio endiablé. Là, comme au *Carltheater*, règne l'opérette, c'est l'empire d'Offenbach; malheureusement on ne s'est pas arrêté aux grivoiseries de la *Grande-Duchesse*, l'Allemand aime volontiers le mot, et les Viennoises vont rire et applaudir aux aventures de *Faublas* mises en musique. Elles sont cependant d'un leste à faire rougir un dragon.

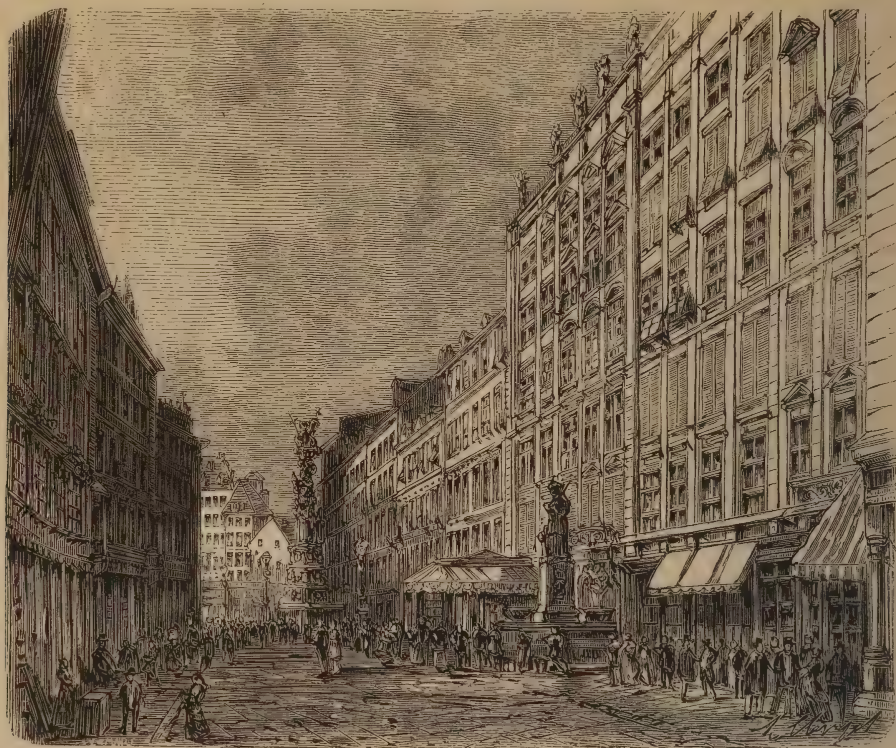
Un soir, au *Carltheater*, tout en riant malgré lui, Wilhelm rougissait d'autant plus que, dans la loge voisine de celle dans laquelle il se trouvait, étaient deux jeunes femmes accompagnées par un monsieur qui s'abandonnait bruyamment à toute sa joie. De

ces deux femmes, l'une semblait mariée, elle soutenait plus bravement le feu; mais l'autre, plus jeune, baissait les yeux et paraissait dans une mortelle gêne. C'était une personne de dix-sept à dix-huit ans, et sans entendre ce qu'elle disait à sa compagne, il n'était pas douteux qu'elle lui adressât une vive prière. Il y eut dans la loge une petite scène que Wilhelm suivit sournoisement du regard. La plus âgée des deux dames — elle était dans tout son printemps — tantôt semblait faire des représentations à sa jolie compagne, tantôt elle parlait familièrement au bel homme placé derrière elle. Il haussait légèrement les épaules, et riait de l'émoi que causait à la plaignante le jeu par trop expressif de Mlle Galmeyer. Mais à une *cascade* cynique de l'actrice, la petite personne, prenant résolûment son parti, se leva, et, quelques minutes après, la loge se trouvait vide.

Wilhelm suivit avec un curieux intérêt ce petit débat, et en rentrant à l'hôtel de la Métropole, il pensait à la grâce pudique de la jeune fille que les hardiesses par trop échevelées de Mlle Galmeyer avaient mise en fuite.

Le lendemain, en se levant et en se dirigeant vers l'arsenal des bourgeois, situé sur le *Hof*, une des principales places de la ville, il songeait encore à elle, et s'avouait qu'il serait charmé de la rencontrer de nouveau et de la connaître.

L'arsenal de Vienne renferme la plus riche collection d'armes et d'armures du quinzième et du seizième siècles, elle est supérieure à celles de Madrid et de Turin qui sont si riches pourtant. L'arsenal contient aussi des reliques dont le patriotisme du vieux Saint-Empire peut s'enorgueillir, le bâton du tyrolien Andréas Hofer qui dort dans la chapelle d'Inspruck à côté des Césars, les drapeaux, les armes admirables enlevées aux Turcs et l'étendard vert du Prophète conquis à Belgrade par le maréchal Loudon. Une des curiosités de l'arsenal que regarda Wilhelm pensif « est le crâne et la chemise mortuaire de Kara-Mustapha (1) à qui le sultan envoya après sa défaite, un cordon de soie pour s'étrangler. La peau du visage du grand vizir fut enlevée et apportée à Constantinople comme preuve de sa mort. Après la prise de Belgrade, on retrouva son corps dans une mosquée et le cardinal Kollenitz envoya le cordon de soie, la tête et la chemise du vizir à l'arsenal de Vienne. Ce crâne cuivré, empalé dans un piquet, avec ce cordon rouge qui l'étrangla, fait un effet lugubre; on dirait qu'il grimace encore dans les dernières convulsions de l'agonie, et que ses yeux vides vous regardent d'un air féroce du fond de leurs trous noirs. »



Une rue de Vienne, dessin de H. Clerget.

Près de l'arsenal est une voie qui mène à la rue Wipplinger, une des plus longues et des plus anciennes de la cité; en la suivant on arrive à l'hôtel de ville, vieux bâtiment délabré, et non loin se trouve l'église de Maria-Steigen, une vraie dentelle de pierre, fine, riche, aérienne. La rue Wipplinger

1. Victor Tissot

conduit à la nouvelle Bourse qui, quand nos milliards de rançon tournèrent toutes les têtes en Allemagne, aussi bien à Vienne qu'à Berlin, fut le théâtre de si grands désastres financiers. Les Viennois sont encore sous le coup de cette immense perte; ils n'ont pas le ressort de sage économie qui a permis à la France de se relever si vite.

L'entrée de la Bourse n'est pas publique, mais les connaissances de Wilhelm lui ouvrirent les portes du temple dont les Juifs sont les grands prêtres. La salle principale revêtue de beau marbre rouge a un grand éclat. Toutes les dispositions extérieures sont fort bien prises. Dans la même journée notre voyageur alla visiter le Palais Harrach et la galerie de peintures qu'il renferme. Elle est bien connue des amis des arts qui y vont étudier et admirer les tableaux des vieux maîtres allemands, d'A. Dürer, de Holbein, et des toiles exquises de la Renaissance italienne.

Pour ses courses Wilhelm se servait tantôt des rapides fiacres, tantôt des tramways, véhicules de famille où tout le monde cause, questionne et répond comme si tout le monde se connaissait. Voisin et voisine de places se racontent leurs petites affaires



Cathédrale de Saint-Étienne, à Vienne, dessin de H. Clerget.

avec une familiarité de détails qui souvent prête à rire. Notre voyageur, lui, voyait, de temps à autre, passer dans sa pensée la jolie fille de *Carltheater*. Une idée lui vint, il alla faire une longue station devant les expositions photographiques du Graben. Ce qui l'y conduisit est facile à comprendre.

« Une des grandes attractions du Graben, ce sont les marchands d'estampes et de photographies (1), il y a toujours foule devant les vitrines; la femme du peuple et l'ouvrière y coudoient la grande dame, les soldats, les garçons pâtissiers et les garçons cordonniers s'y mêlent aux jeunes diplomates, aux vieux banquiers, aux étrangers en tournées d'affaires ou de plaisirs. La popularité épingle à tous ces étalages les portraits de ce gracieux cortége d'actrices viennoises presque aussi économiquement vêtues qu'Ève avant le péché et que Vénus au sortir de l'onde. Mais ce ne sont pas seulement les beautés de la rampe qui se donnent ici rendez-vous pour décocher des regards à vous transpercer le cœur; toutes les dames et les demoiselles de l'aristocratie qui possèdent des grâces qui n'ont pas besoin d'être relevées par les artifices de l'art, s'exposent publiquement aux suffrages des passants et se vendent en

1. Victor Tissot.

photographie au même taux que les comédiennes et les danseuses. Personne n'y voit du mal et les photographes deviennent millionnaires. » Ajoutons qu'il est bien rare qu'ils ne soient à même de vous apprendre où habite la personne dont vous achetez la parfaite ressemblance. Malheureusement Wilhelm ne put pas mettre à contribution leur complaisance, n'ayant pas découvert le portrait de sa belle.

La nuit venue, assez contrarié d'avoir fait buisson creux, il résolut de chasser son ennui, en allant à la *Felsenkeller* (la cave rocheuse) boire de la bière, du vin de Hongrie, manger des « délicatesses » c'est-à-dire des huîtres, des pâtés, du caviar, des saucisses et du jambon de Westphalie; il était sûr d'ailleurs d'y trouver ses joyeux camarades Mayer, Kollin et l'anglais Well; belles fourchettes et francs buveurs. Vous savez sans doute ce que sont les caves? il en existe de célèbres à Vienne, ville de bombance. Ces caves sont des restaurants, des brasseries que grands et petits fréquentent; elles sont établies dans d'immenses sous-sols. La *Felsenkeller* a pris son nom de la manière dont elle est décorée, c'est une longue grotte partagée en partie en petites grottes qui sont à Vienne ce que sont à Paris les cabinets particuliers.

Les quatre amis se mirent à table à onze heures et y étaient encore à trois heures du matin, et comme Wilhelm semblait un peu préoccupé, on le questionna. N'ayant rien à cacher, il raconta la petite scène dont il avait été témoin au Carltheater et ne dissimula point le plaisir qu'il aurait à retrouver la jolie fille qui, par pudeur, avait pris la fuite.

— « Écrivez-lui », dirent ensemble Mayer et Kollin.

— Que je lui écrive! Mais d'abord je ne sais pas même son nom.

— Ce n'est pas nécessaire.

— Ce n'est pas nécessaire! Vous me la donnez belle.

— Non, employez la voie de la presse.

— Que j'emploie la presse! vous n'y pensez pas.

— Garçon, fit Mayer, donne-moi le *Tagblatt* et le *Fremdenblatt*.

Le garçon reparut au bout de deux ou trois minutes et remit à « Sa Grâce » les journaux demandés.

— Voyez, Wilhelm, à la colonne des annonces, et vous reconnaîtrez que le moyen que Kollin et moi nous vous proposons est l'a, b, c, d, des amoureux.

Notre ami lut avec une surprise extrême des annonces, des offres, des correspondances qui, à Paris, éveilleraient les sévérités de la police correctionnelle.

« Tenez, tenez, s'écria Mayer, voici quelques lignes qui pourront vous servir de canevas. Écoutez :

« La charmante jeune fille blonde qui assistait
« samedi au *Roi Carotte*, au théâtre *An der Wien*,
« ayant une robe lilas, un chapeau noir, un brace-
« let au bras droit et plusieurs porte-bonheur au
« bras gauche est priée par son voisin de vouloir
« bien lui faire espérer qu'il la reverra, et de lui
« dire si un honorable rapprochement est pos-
« sible. »

— Hein! est-ce topique? s'écria Mayer quand il eut achevé sa lecture.

— Et respectueux, ajouta Kollin.

— *Shame! Shame!* murmura Well, quoiqu'il fût plongé dans les douceurs du Tokay.

— Comment « Honte! honte! » reprit Mayer indigné; mais c'est tout ce qu'il y a de plus délicat. Comparez cette humble prière à ces lignes qui suivent...

— Merci, merci, répondit Wilhelm en riant. Et vous croyez que l'on répondrait à une pareille requête si je me permettais de l'adresser?

— Certainement.

— Eh bien, Messieurs, je ne le ferai point. Nous autres Français, peuple léger, peuple immoral, comme on l'affirme à Berlin, nous n'avons point l'habitude de traiter si publiquement nos affaires de cœur ; vous me permettrez de rester de mon pays et de ne pas imiter en ceci les amoureux viennois. »

Du reste Wilhelm, qui rit beaucoup en lisant les échantillons d'une certaine littérature qu'un certain journal a cherché à introduire chez nous, ne put parvenir à faire comprendre aux Viennois ce que ces correspondances, ces appels effrontés, colportés dans les familles, avaient de contraire à la morale. Ils lui répondaient, et sur ce point, en principe, en principe seulement, Well se trouvait de leur avis, qu'en toute chose il faut économiser le temps. C'est cependant un genre d'épargne tout à fait inconnu à Vienne. A cette population aimable, chantante, dansante, rieuse, aimant les pots et la victuaille, remplie de qualités attrayantes, la prévoyance fait complétement défaut. La classe ouvrière en donne malheureusement la preuve tous les dimanches. Après celui de Paris, où presque toujours il a passé quelques années, l'ouvrier viennois est, du reste, le plus joyeux et le plus adroit de l'Europe.

Le Viennois est catholique, mais un peu à la façon italienne; il est attiré surtout par la pompe des cérémonies, et Wilhelm avait été scandalisé de la manière dont il se conduisait dans les églises pendant les offices en musique. Cependant sous les sombres voûtes de Saint-Étienne, autour du pilier qui supporte la *Vierge noire*, *Diensboten Matter*, la Mère des domestiques, il retrouva dans la foule agenouillée devant la sainte image toutes les ardeurs de vieilles croyances.

Les Français sont toujours bien accueillis à Vienne, où l'esprit de bienveillance est général; les oreilles de notre voyageur ne furent pas blessées par les cruels refrains de Berlin et les grossièretés de Munich, mais, comme nation, nous sommes peu aimés. Nous avons trop foulé cette terre, et les Autrichiens n'ont pas oublié que, pendant le désastre de Sadowa, nous sommes restés de froids spectateurs. Néanmoins Paris attire les Viennois, c'est vers Paris que tous les yeux sont tournés, c'est de Paris que viennent les modes, c'est à Paris que se font les voyages de noces, c'est la littérature parisienne, le théâtre parisien qui ont le haut pas, et dans les salons de la haute société la langue française prime la langue allemande.

Wilhelm, au milieu de Vienne et en entendant partout parler français ou italien, se demandait s'il était bien réellement en Allemagne. Il songea donc au retour, et, pour se mettre en règle avec lui-même, il hâta sa visite aux monuments que les dissipations du plaisir lui avaient fait négliger. Il

se rendit à l'église des Capucins, où dorment tant d'empereurs dans des tombeaux les uns simples, les autres magnifiques. Deux monuments arrêtèrent surtout Wilhelm : celui où repose le roi de Rome, ce fils malheureux d'une si malheureuse archiduchesse, et l'autre où sont renfermés les débris mutilés de Maximilien, victime d'une politique sans excuse. Il visita le bâtiment provisoire, d'architecture italienne, où siége le Parlement qui se réunira plus tard dans un palais qu'on lui élève sur le *Ring*. Le musée du Belvédère est excessivement riche en beaux ouvrages et mérite en tout point la célébrité dont il jouit dans le monde des arts, et le Musée d'histoire naturelle n'est pas digne d'une moindre admiration.

Les Écuries impériales charmèrent notre Parisien; elles renferment des centaines d'admirables chevaux placés sous la surveillance directe de l'impératrice, écuyère audacieuse et accomplie. A côté des somptueuses écuries, où veillent des palefreniers en élégante tenue, est un véritable musée de voitures, de traîneaux, de sellerie. Voici une voiture impériale dont les panneaux sont peints par Rubens, voici le traîneau que Marie-Thérèse se plaisait à conduire de ses belles mains; admirez la selle étincelante de Kara-Mustapha, elle est couverte de diamants; les étriers, la bride, les éperons de ce harnachement sont des merveilles d'art, de prodigale richesse, et l'œil ne peut s'arrêter sans émotion sur la selle, le lazzo, le chapeau mexicain de Maximilien. Après avoir traversé le charmant jardin *Hofgarten*, les Tuileries de Vienne, — les Viennois ont le culte des fleurs et en font venir des bouquets de Paris, — Wilhelm entra dans le palais de l'archiduc Albert et vit l'admirable collection de gravures, d'eaux-fortes et de dessins connue sous le nom de *l'Albertina*. Là règne Durer, là seulement on peut se rendre compte du génie de ce grand maître. Là aussi se montrent Holbein et notre spirituel Callot. Wilhelm visita les collections particulières, très-riches et très-précieuses, du prince Liechtenstein, du comte Czernin, du comte Schœborn et du comte Brenner.

Il avait encore bien des choses à voir, mais il était absent depuis près de trois mois, et la nostalgie s'était emparée de lui; tout en pensant toujours à l'aimable vision de *Carltheater* il se résolut à partir.

Autour d'une table somptueuse où l'on fit une longue station, le voyageur réunit les personnes qui l'avaient si bien accueilli, on échangea force promesses de se revoir, on porta beaucoup de toasts, et, le lendemain, les amis faisaient la conduite et menaient le voyageur au chemin de fer.

Les dernières accolades, les dernières paroles de regrets et d'amitiés échangées, et plus ému qu'il ne voulait le paraître, Wilhelm entra dans le premier wagon qui s'offrit à lui. Deux personnes l'occupaient déjà, un homme de quarante à quarante-cinq ans et une femme voilée; la portière se referma, le train se mit en marche. Des paroles courtoises furent échangées entre les deux voyageurs.

— Jusqu'où allez-vous, monsieur?

— Jusqu'à Paris.

— Ma fille et moi, nous y allons aussi!

— Enchanté, monsieur.....

— Parisien?

— Oui, monsieur.

A ce moment la jeune fille leva son voile.

Wilhelm eut bien de la peine à retenir un cri, il avait en face de lui la pudique jeune fille de Carltheater.....

. . . .

Au bout de six heures de voyage, M. Darnetal disait à Wilhelm : Je suis venu avec Louise voir sa sœur qui est mariée à Vienne, elle est très-heureuse; — je reviens content, mais j'espère que, quand cette petite fille se mariera, elle me fera le plaisir de prendre un mari qui ne demeurera pas si loin.

Louise prit la main de son père qu'elle baisa.

— Où demeurez-vous, M. Durand?

— Rue du Faubourg-Saint-Honoré, 82.

— Elle est forte celle-là! Nous demeurons au numéro 84!

Six mois plus tard, M. Darnetal n'avait pas loin à aller pour voir sa fille mariée; du 84 il allait au 82.

Louise Darnetal était devenue M[me] Wilhelm Durand et son mari lui disait : « J'étais allé chercher le bonheur à Berlin, à Munich, à Vienne, il était à ma porte. »

A. Surmay.

NOUVELLES

BENJAMINE

I

RÉSURRECTION DE SIMBAD LE MARIN.

Si vous demandiez :

— A qui donc cette magnifique villa?

On vous répondait :

— Au nabab!

Ce nabab était un personnage mystérieux. Personne ne le connaissait; il ne recevait personne. On ne l'entrevoyait que passant en calèche, drapé de quelques burnous, sa belle tête blanche coiffée du fez oriental, et c'était tout.

Quant à la villa, bien que close et d'un abord infranchissable, on pouvait l'admirer de toutes parts, car elle domine la ville et la baie : nous sommes à Nice.

Commencée par un Anglais humoristique, qui y avait dépensé des sommes folles et même, disait-on, s'y était ruiné, cette résidence princière, mais encore à finir, fut mise en vente et resta longtemps sans acquéreur, comme à l'abandon.

1. Reproduction autorisée pour les journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Le bruit se répandit tout à coup qu'elle venait d'être achetée pour le compte d'un certain Kervéjean, dit Ben-Saïd.

Aussitôt la curiosité s'éveilla. Quel pouvait être ce Turc greffé sur un Breton?

Un des plus illustres corsaires du premier empire s'était appelé Kervéjean. On s'informa : c'était bien lui. On parvint à savoir que plus tard, en Égypte, aux Indes, un peu partout, il avait ramassé des richesses qui, de même que son surnom, semblaient tenir des *Mille et une nuits.*

Quoi qu'il en fût, un architecte, dirigeant des centaines d'ouvriers, transforma comme par enchantement le promontoire aride et rocailleux en pittoresques terrasses, en jardins suspendus, où, bientôt s'élevèrent des bois de myrtes et de lauriers roses, des groupes de palmiers et d'eucalyptus, des aloès, des agaves, des daturas, toute une végétation africaine.

Il y avait là des eaux jaillissantes et des cascades, des allées ombreuses, des vallons cachés. On pouvait ne pas être vu; on avait comme perspectives les verts coteaux d'alentour, le cap d'Antibes et, par-dessus, les découpures bleuâtres de l'Esterel, cette admirable mer de Nice dont l'azur semble parfois ruisselant de pierreries, l'immensité, tous les couchants, toutes les aurores.

Trois années s'écoulèrent sans que parût encore le nouveau châtelain. Il laissait croître ses plantations. Le château s'achevait en même temps, ou plutôt se reconstruisait. Il ne resta plus, du plan primitif, que les substructions, des galeries souterraines, des passages secrets qui, par l'intérieur du rocher même, aboutissaient à diverses issues. L'une d'elles, assurait-on, permettait de descendre jusqu'à la grève.

L'Anglais avait voulu machiner sa demeure comme un manoir d'Anne Radcliff; le Breton, ou plutôt l'Indien, la fit peindre et meubler avec un luxe asiatique. « Ce sera le palais de Simbad le marin! » disaient par avance les voisins jaloux.

Un jour l'architecte, les tapissiers, les fournisseurs furent avisés que le représentant de Ben-Saïd règlerait le lendemain leurs comptes et donnerait ses derniers ordres.

Cette convocation, brève et précise comme une consigne, était signée : Jacques Roscoff.

On s'attendait à voir un intendant de grande maison, tout de noir vêtu, des lunettes sur le nez, un portefeuille sous le bras, minutieux et solennel comme un notaire; on vit une sorte de matelot, carré, rablé, brusque et franc : la franchise même.

Très-entendu pourtant, ce Jacques Roscoff était de ceux-là qu'on ne trompe guère. Sa droiture s'imposait aux autres.

Il savait discuter, juger toutes choses, et ne payait qu'à bon escient, mais à poche ouverte.

— Allez! allez toujours! disait-il, c'est comme si vous vous adressiez au capitaine..,

— Ah! fit le décorateur, vous avez servi sous ses ordres...

— Depuis mousse jusqu'à lieutenant! répondit Jacques.

— Et présentement...

— Je suis son ami... Toujours son second... Il reste le premier, comme de juste!

Maître Roscoff avait amené, pour l'aménagement intérieur, quelques domestiques de confiance : la femme de charge, un nègre et sa négresse. Déjà les jardiniers se trouvaient à leur poste. On lui présentait un cocher, espèce de bellâtre correct et prétentieux, mais vraiment superbe. Il l'interrogea.

— Tu te nommes?

— Dick.

— Et tu connais ces parages?

— Yes.

— Ah! fit avec une grimace l'ancien corsaire, un Anglais!

— Écossais! précisa Dick.

Quelqu'un ajouta qu'il avait passé quelque temps au service du créateur de la villa.

— Acceptes-tu les gages offerts? s'enquit Jacques.

Dick s'inclina. Puis, comme se ravisant et par un geste à la fois rempli de noblesse et de grâce, il désigna d'une part les roses du jardin, de l'autre celle qui ornait sa boutonnière.

— Comprends pas? fit le marin.

— Il sollicite, lui fut-il expliqué, l'autorisation de se fleurir ainsi chaque jour. C'est à Nice l'usage des cochers de grande maison...

— Va pour la rose! conclut Roscoff, qui se disposait à repartir pour aller au-devant de son maître.

On s'informa, suivant l'expression traditionnelle des stations d'étrangers, quand arriverait la *famille.*

— Dans huit jours, répondit-il.

En effet, vers le milieu de la semaine suivante, la famille arriva.

Elle se composait d'un vieillard et d'un enfant.

II

PÈRE ET PARRAIN.

C'était une petite fille, venue sur le tard et la dernière, la seule qu'eût conservée son père.

Elle se nommait Benjamine, ou plus familièrement Benja. Elle avait douze ans. Rien de gracieux, rien de vif et d'enjoué comme cette ravissante créature, née d'une mère indienne et sans doute au pays des plus chauds soleils. Cette origine, tout en elle la révélait : son profil d'une pureté idéale, sa brune, mais fraîche carnation, l'incarnat de ses lèvres, l'éclatante blancheur de ses dents, sa chevelure et ses yeux noirs... de grands yeux tendres et prompts à s'effaroucher comme ceux des gazelles.

Avec cela bonne, attentive, caressante... et déjà de l'esprit!

Aussi comme elle était aimée, adorée, idôlatrée! L'enfant pour le vieillard, le vieillard pour l'enfant, c'était toute une famille. Quand il la voyait tour à tour bouder comme une gamine ou reprendre ses coquetteries de fillette : « Ah! s'écriait-il en l'embrassant, tu me rends à la fois tes sœurs et tes frères que j'ai perdus!... » Ou bien encore, avec des larmes dans la voix : « Comme tu ressembles à ta mère! »

Il la quittait le moins possible; et lui que ses malheurs avaient rendu mélancolique et grave, lui déjà vieux — soixante ans peut-être! — il se refaisait jeune et gai pour babiller, jouer et rire avec sa chère Benja!... Elle avait un tact merveilleux, des

dispositions vraiment surprenantes. Une institutrice anglaise lui donnait des leçons, auxquelles souvent le père assistait. « Je suis un vieil ignorant, lui disait-il, apprenons ensemble ! » Et bientôt : « Tu ne tarderas guère à m'en remontrer, mignonne !... » Cette enfant si charmante, si remplie de promesses devenait son unique préoccupation, tout son bonheur, toute sa vie.

Les divers comptoirs qu'il s'était réservés de par le monde étaient entre des mains sûres. Auprès de lui, pour administrer fortune ou domaines, n'avait-il pas le fidèle Roscoff, qui se chargeait de tout, qui ne l'avait jamais quitté, partageant les périls comme les victoires de cette existence aventureuse, et ne demandant encore qu'à se faire casser la tête avec joie pour celui qu'il appelait orgueilleusement son maître. Un dévouement à toute épreuve.

Il n'y avait entre eux qu'une pierre d'achoppement : Benjamine. Elle était la filleule de Jacques, qui la chérissait presque autant que si elle eût été sa propre fille. De là parfois, chez Kervéjean, une pointe de jalousie.

— Tu la gâtes trop !... disait-il d'un ton bourru.

— Possible ! répliquait l'autre, je suis son parrain...

— Mais je suis son père !

— C'est juste ! Toi, le premier, moi le second, comme toujours.

Déjà le capitaine revenait, et la main tendue vers le lieutenant :



Benjamine et Réparate, dessin de Gilbert.

— Ne va-t-il pas se fâcher !... Bêta !... Nous qui sommes quasiment les deux frères !

— Oui... mais toi l'aîné...

— Toi, le cadet... c'est-à-dire le plus aimé par l'autre...

— Non pas ! D'abord et d'une, je t'ai des obligations... Tu m'as recueilli à ton bord, pas plus haut que ça, traînant la loque et la faim, sur le quai de Saint-Malo. Qui a fait de l'orphelin son mousse, puis son matelot ?... un marin, quoi ! un homme... un honnête homme ! Hein, qui donc ?

Le brave Roscoff parlait encore brusquement, mais il commençait à s'attendrir.

— Ne m'en récompensas-tu pas, dit Kervéjean, lors de cet abordage...

— Et toi, guère plus tard, interrompit Jacques, pendant la campagne de France, à Champaubert...

Les deux corsaires, en 1814 et 1815, s'étaient enrôlés parmi les marins de la garde, et l'un comme sergent, l'autre comme capitaine, ils avaient mené rude guerre aux envahisseurs du pays.

— Qu'est-ce que cela, reprit Ben-Saïd, auprès de tes services chez ce rajah de Lahore...

— Oublies-tu les tiens à Bornéo, Java, Madagascar ? Ah ! s'il fallait compter...

— Eh bien ! ne comptons pas, conclut le capitaine, et donnons-nous la main !

Le lieutenant ne se fit pas prier davantage. Mais têtu comme un Breton qu'il était, et reprenant l'offensive sur un autre terrain :

— Ça n'empêche, dit-il, que je n'ai jamais eu que toi pour attache ! Et pas d'ambition ! Tu t'es marié, tu as eu des enfants...

Cette douloureuse interruption de Kervéjean ne lui permit pas d'achever :

— Tais-toi ! Souviens-toi que, sous ce rapport-là, le plus malheureux c'est souvent le plus riche !

Honteux d'avoir ravivé la source des chagrins, Roscoff balbutia :

— Ne te reste-t-il pas Benjamine !

Puis tout à coup, emporté par une de ces fougues du cœur qui lui étaient habituelles :

— Mille tonnerres ! s'écria-t-il, si elle venait à nous manquer, celle-là, qu'est-ce que nous deviendrions tous les deux !

— J'en mourrais !... dit Kervéjean.

Jacques lui sauta au cou, lui prit la tête et le baisant sur les deux joues :

— Pauvre vieux ! disait-il avec des sanglots, pardonne-moi ! C'est bien le moins que tu en sois jaloux ! Tu l'aimes tant !

— Sans compter, lui fût-il répondu, que je suis le plus vieux et m'en irai probablement le premier ! Tu lui resteras, toi, Jacques.

— Veillant au grain, conclut celui-ci, solide au poste ! as pas peur !...

Et, pour chasser les idées noires, on appelait Benja. On se la poussait dans les bras l'un de l'autre :

— Embrasse ton père ! Embrasse ton parrain !

C'était le soleil après la pluie, c'était le rire après les larmes.

Et Roscoff s'éloignant, furieux contre lui-même :

— Ah ! failli-chien, se disait-il, mais ce n'est pas seulement la part du capitaine qu'il faut savoir respecter, c'est aussi la part du père !

III

RÉPARATE

Benjamine était spécialement confiée à la garde d'une mulâtresse, nommée Namoun, qui l'avait nourrie.

Cette excellente créature n'avait qu'un seul défaut, celui de tomber en extase à l'aspect d'un beau blanc.

Tel était Dick, avec son chapeau galonné d'or, sa nouvelle livrée amarante et la reine des fleurs s'épanouissant à sa boutonnière.

Il l'y fixait avec une épingle, traversant d'abord le drap, puis la tige, et qui se perdait enfin dans le revers. La lune et les étoiles seraient tombées du ciel plutôt que la rose du parement de Dick. Il ne s'en dépouillait que le soir ; il la jetait dédaigneusement, au hasard, et chacun pouvait encore la reconnaître, transpercée qu'elle était comme de sa flèche un cœur symbolique.

Cette coquetterie, cette majesté de l'automédon, superbement campé sur le siége du huit ressorts, ne déplaisait point à Ben-Saïd qui lui-même, pour faire honneur à sa chère petite princesse, avait revêtu son attirail de nabab. Ils se promenaient ainsi par monts et par vaux, l'un à côté de l'autre assis, elle regardant tout, lui ne regardant qu'elle. Sur le devant, tantôt Namoun, tantôt l'institutrice, ou bien encore, quand il se trouvait libre, le parrain Jacques.

— Mademoiselle, lui disait-il en manière de plaisanterie, c'est moi qui suis aujourd'hui la maîtresse d'école... et la nourrice !

Elle riait, elle le lutinait. Papa voulait avoir son tour. Et c'était un touchant spectacle que ces deux vieux loups de mer, si rudes envers les autres, envers eux-mêmes, et si doux avec cette gentille enfant !

Un jour que, tous les trois, ils naviguaient ainsi de conserve, comme disait maître Roscoff, le capitaine lui vit faire un brusque mouvement.

— Que se passe-t-il?... qu'as-tu donc? interrogea le père qui, déjà tout inquiet, se tournait davantage encore vers sa fille.

Mais Jacques, attirant de l'autre côté son attention :

— Tiens !.. fit-il, regarde !

Il désignait, sur la route, une petite mendiante, qui bondissait aux abords de la calèche en sollicitant une aumône.

Le nabab, dont la vue commençait à faiblir, ne remarqua pas tout d'abord ce qui causait l'étonnement de son compagnon.

— Eh bien ! questionna-t-il, après?

— Quoi !.. tu n'es pas frappé de cette ressemblance?

Ayant eu recours à son binocle, Kervéjean lorgna la mendiante, et ne put retenir à son tour une exclamation de surprise.

Elle paraissait avoir le même âge que Benjamine ; elle avait la même taille, les mêmes traits, les mêmes cheveux, les mêmes yeux.

Dick, sur l'ordre de Roscoff, ralentit le pas de ses chevaux. On descendait en ce moment la côte de Montboron, de l'autre côté de Nice.

— Étrange ! murmura le père.

Sa fille, curieuse et souriante, s'avançait à son tour vers la jeune inconnue.

Encouragée par ce doux regard, celle-ci sauta lestement sur le marchepied, se retenant des deux mains à la portière.

Les deux visages se trouvant ainsi rapprochés, plus saisissante encore devenait leur similitude. Sans la différence du costume, sans la distinction de la fillette riche, sans la sauvagerie de la petite pauvresse, presqu'une gitane, on aurait pu les confondre.

Une conversation s'engageait entre elles.

— Comment t'appelles-tu? questionnait l'une.

— Réparate, fut-il répondu par l'autre.

— La même voix ! s'écrièrent en même temps les deux hommes.

— Réparate ! avait répété Benjamine, quel drôle de nom !

— C'est celui d'une grande sainte, patronne de la plus belle église de Nice ! répliqua fièrement la mendiante.

— Et tes parents, où sont-ils?

— Là !... fit Réparate en désignant de ses beaux yeux le petit port au-dessus duquel passait la calèche, et dont les étroites ruelles, en escaliers pour la plupart, encadrent chacune au bas de sa pente rapide un pan de mer azurée.

Puis, avec un soupir et l'une de ses mains toute grande ouverte :

— La charité! murmura-t-elle.

— Père! s'écria Benjamine, si nous l'emmenions! Veux-tu qu'elle monte?...

— Non! répondit-il avec un douloureux effort, sa vue me rappelle ta sœur Éva, celle que j'aimais le plus après toi...

Et, donnant à l'étrangère une poignée d'or :

— Tiens! Laisse-nous! Va-t-en!

Quelques pièces roulaient sur le chemin. Réparate s'y laissa retomber pour n'en rien perdre.

Le fringant attelage repartit au trot.

— Ah! disait le vieillard en embrassant sa fille, ah! je ne croyais pas qu'il pût encore exister ta pareille au monde!

. . . .

D'ordinaire, en rentrant à la villa, le nabab s'empressait de reprendre un costume dans le genre de celui de Roscoff. Ce n'était plus Ben-Saïd, c'était Kervéjean. Les deux anciens corsaires allumaient une pipe et, comme jadis sur le pont du navire, on les voyait marcher côte à côte sur quelque terrasse en causant à cœur ouvert. C'était ensuite la partie de cartes ou de billard, et Benjamine, qui revenait d'expédier sa leçon, marquait les points. S'élevait-il une contestation, elle courait de l'un à l'autre en les câlinant tour à tour. « Père!... parrain!... » disait-elle avec un certain accent irrésistible. Et, tout aussitôt, plus d'orage!

Ce soir-là, Kervéjean ne parla guère et ne prit au jeu qu'un médiocre intérêt. Attristé, rêveur, il alla s'asseoir au dehors, comme voulant être seul à contempler le soleil couchant.

Benjamine en profita pour se rapprocher de Jacques et lui dire tout bas :

— Je désirerais bien la revoir, cette petite de Villefranche!..

— Chut! interrompit son parrain, tu vois sa mélancolie au moindre ressouvenir du passé...

— Pauvre père!.. murmura-t-elle.

Et, sacrifiant son désir, elle parut l'oublier.

Mais le lendemain matin, se retrouvant seule avec Roscoff :

— N'est-ce pas curieux, j'en ai rêvé!...

— De qui donc?

— De Réparate!.. Je serais si contente de pouvoir l'habiller un peu mieux, de jouer avec elle...

— Quasiment une grande poupée, n'est-ce pas?

— Non! elle parle. On causerait... Je m'ennuie, vois-tu, de ne jamais avoir une compagne de mon âge.

— C'est juste! dit Jacques. On verra... quand il ne sera plus dans ses humeurs noires.

— Oh! oui... tâche! Il est si bon!..

Le parrain tenta l'aventure, mais se vit ajourné :

— Plus tard! dit le père. A présent, je ne pourrais pas... Nous en reparlerons plus tard!

Roscoff s'efforça de faire prendre patience à sa filleule. Il irait voir, en attendant, l'objet de tant d'intérêt et s'assurer par lui-même qu'elle en était digne.

Quand il revint de Villefranche, Benjamine le devina dans ses yeux.

— Eh bien?

— Eh bien! fillette, elle ne nous a pas trompés... C'est une pauvre famille de pêcheurs, et la pêche ne va pas... Moins de poisson que de misère!

— Pauvres gens!

— Ne les plaignons pas trop! Réparate n'a plus ni mère, ni père... Il avait repris femme... Une marâtre qui, remariée à son tour, ne tient compte que de ses propres enfants... Ta protégée reste comme à l'abandon, et son frère aussi... Un frère aîné... Quinze ou seize ans... Gentil garçon, par ma foi! intelligent, honnête et brave. On pourrait en faire quelque chose.

— Oh! oui, parrain! Mais elle?

— Sa sœur... elle ne parle plus que de la *petite demoiselle*... Elle t'adore... « Ah! si j'osais, m'a-t-elle dit, si vous vouliez l'embrasser pour moi! »

Benjamine sauta au cou de Jacques, qui plus tard, resté seul et tout songeur, se disait à lui-même :

— Voilà qui me paraît singulier! Cette sympathie... Cette ressemblance... Un but est caché dans toute œuvre de Dieu... Quel peut être son dessein?..

IV

UNE VISITE

Nous devons mentionner une visite, chose rare à la villa du nabab, et d'autant plus qu'elle fut accueillie avec plaisir.

Deux cartes venaient de lui être remises, sur lesquelles il avait lu son propre nom : *Kervéjean*, précédé sur l'une du prénom d'Hervé, sur l'autre de celui d'Audren.

— Ah! fit-il, nos cousins de Bretagne!.. Qu'ils entrent!

C'étaient deux aspirants. Sous leur uniforme tout battant neuf, ils avaient l'un et l'autre cette tenue correcte, cet air à la fois capable et modeste, cette franchise de physionomie et d'allures qui distinguent nos jeunes officiers de marine.

— Bonjour, cousins! leur avait dit Ben-Saïd, soyez les bienvenus! Il y a cinq ou six ans que nous ne nous étions rencontrés... Vous étiez alors des adolescents... Je retrouve aujourd'hui deux hommes, deux officiers...

— Tout récemment promus, interrompit Hervé. Vous avez, monsieur, l'étrenne de nos épaulettes...

— Et nous tâcherons, ajouta Audren, qu'elles fassent honneur au nom que vous avez illustré, cousin Kervéjean.

— Les temps ne sont plus les mêmes, répliqua le vieux corsaire en leur tendant la main. Mais dites-moi donc quel bon vent vous amène... J'espère bien que vous me donnerez quelques jours?

— Quelques heures, s'empressa de rectifier Audren, nous sommes de l'escadre qui, ce soir même appareille pour la mer du Japon...

— Et vous ne voudriez pas, dit Hervé, que nous désertions la veille de notre première croisière! Arrivés de Toulon par le train de nuit, nous devons y retourner tantôt par l'express...

— Au moins avez-vous le temps de déjeuner avec moi...

Les deux jeunes marins s'inclinèrent :

— Tu l'entends, Roscoff! commandait déjà le capitaine, qu'on nous serve... et fais venir Benja...

Puis, dès que son lieutenant eût disparu.

— Voyons! reprit-il avec cordialité, tandis que nous sommes seuls, dites-moi vite en quoi je pourrais vous être agréable... Un vieux cousin, c'est presque un oncle... un oncle à la mode de Bretagne, et riche, mes neveux... A votre âge, on a toujours besoin d'argent...

— Ah! interrompit respectueusement Hervé, ne nous gâtez pas votre accueil...

— Au départ, observa l'autre, la bourse est suffisamment garnie.

— Elle se videra promptement à l'arrivée, répliqua Ben-Saïd, et vous emporterez comme réserve une lettre de crédit sur mon correspondant de Yeddo... Ah! je le veux... Ce sera pour acheter des chinoiseries à vos mères, à vos fiancées...

— Nous n'en sommes pas encore là! dit Audren.

Benjamine, en ce moment, parut sur le seuil. Alerte et gracieuse, elle accourut vers son père.

— Oh! la charmante enfant, s'écrièrent d'une même voix les deux officiers.

— C'est votre cousine, embrassez-la! Embrasse tes cousins, fillette!

Puis, tandis que cet ordre s'exécutait :

— Ah! poursuivit le nabab, quand Éva, sa sœur, était encore là, j'avait fait un rêve!... Elles épousaient chacune un Kervéjean!... Je vous avais jugés, mes amis, je suivais de loin vos progrès, vos débuts. « Deux braves marins! me disais-je, qui seront dignes d'elles! et qui, naviguant, me les laisseront pendant leurs absences!... » Hélas! un seul réalisera peut-être ce vœu. Je n'ai plus qu'une fille; elle devra choisir...

Roscoff, entré sur les pas de Benjamine, se récria :

— Mais tu la fais rougir, cette pauvre petite!

— Nous aussi! dirent les jeunes gens.

On passa dans la salle à manger. Un entrain cordial anima le repas. Cette grande maison, d'ordinaire un peu triste, semblait réveillée tout à coup par un souffle de gaieté, de jeunesse et d'avenir.

Benjamine, placée entre ses deux cousins, se familiarisait promptement avec eux. On se quitta les meilleurs amis du monde.

— Au revoir, messieurs mes maris!

— Mademoiselle notre petite femme, au revoir!

Il n'y avait que Jacques qui fût mécontent.

— A-t-on jamais vu! disait-il; lui donner déjà des idées de mariage et de séparation!... Ça porte malheur.

Ch. Deslys.

(La suite à la prochaine livraison.)

INDUSTRIE ET BEAUX-ARTS

LES BOURGEOIS DE PONT-ARCY A L'EXPOSITION (1)

POTIN DE LA POTINIÈRE A SA NIÈCE.

Ma chère et bien-aimée nièce,

Je voudrais vous introduire, aujourd'hui, dans les salles où la peinture du monde entier a exposé les œuvres qu'elle a produites depuis dix ans, et vous faire connaître les différentes écoles qui cultivent l'art. Pour accomplir une telle tâche, il faudrait, toute modestie à part, plus de compétence que je n'en possède, et plus d'espace que je n'en puis trouver dans les feuillets, si nombreux soient-ils, que peut renfermer l'enveloppe d'une lettre. Enfin, je ferai de mon mieux, comme a l'habitude de dire notre vieille Gertrude.

D'abord il faut que je vous entretienne d'un petit orage qui a agité cette partie de l'Exposition. Vous savez que le Directeur des Beaux-Arts, M. de Chennevières, avait assez mal pris ses mesures pour une si importante exhibition, aussi fut-il remercié et sa place donnée à M. Guillaume, un de nos plus éminents statuaires. M. de Chennevières, avant de quitter la haute position à laquelle de beaux travaux d'érudition lui donnaient des droits incontestables, avait pris une mesure très-sage, il avait laissé aux artistes français le soin de composer un jury destiné à prononcer sur les œuvres à admettre à l'Exposition universelle et à décerner les récompenses aux plus habiles, en s'entendant, pour les choix, avec les commissaires étrangers.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

Sans doute vous trouvez cet arrangement fort bon; eh bien, vous allez voir comment les meilleures choses peuvent avoir leur mauvais côté.

D'abord les élus, il est inutile de vous donner leurs noms, par une bienveillance réciproque, se passant la casse et le sené, s'attribuèrent une part tout à fait déraisonnable dans l'exposition, et couvrirent de leurs peintures les plus belles places, diminuant par conséquent le nombre et l'étendue de celles à accorder à leurs confrères. C'était une double maladresse; elle a beaucoup fait crier, mais je vous dirai comment les usurpateurs se trouvèrent avoir fait un faux calcul.

Quand vint, pour le jury, le moment de prononcer sur les récompenses, un désaccord profond éclata dans son sein. Un certain nombre de jurés soutinrent que par cela seul qu'il faisait partie de la commission, un artiste se trouvait forcément hors de concours. Cette opinion émise par des hommes comme MM. Hébert, Laurens, Bonnat, Delaunay et huit autres commissaires, tant français qu'étrangers, causa une grande rumeur; une discussion animée s'ensuivit et un des protestants osa dire « qu'il ne voulait pas ressembler aux vieux chevaux qui se couronnent eux-mêmes. » Bref, on alla aux voix, et la majorité s'étant prononcée contre MM. Hébert, Laurens, Bonnat et leurs adhérents, ils quittèrent immédiatement l'assemblée. Dès que cet événement fut connu, la pression de l'opinion s'exerça d'une manière si vive que le jury se vit contraint de revenir sur sa décision. Comment les choses s'accommodèrent ou se raccommodèrent-elles? Je ne sais trop; mais il fut arrêté que les artistes qui déclare-

raient briguer des récompenses, *ipso facto*, cesseraient de faire partie du jury. C'était déjà bien maladroit et bien peu digne d'avoir soutenu, ne fût-ce qu'une minute, l'opinion contraire.

Dans ces conditions, l'aréopage, où règne malheureusement une influence fort discutable, a rendu ses arrêts, et nous savons que les grandes médailles d'honneur ont été distribuées comme suit :

FRANCE. — MM. Meissonier, Cabanel, Gérôme, Français, Bouguereau.

ANGLETERRE. — MM. Milliais, Herkomer.

HONGRIE. — M. Munckacsy.

AUTRICHE. — M. Mackart.

BELGIQUE. — M. Vauters.

Je ne dois pas dissimuler que, pour la section française, quelques noms des lauréats ont été vivement discutés ; on n'a vraiment applaudi qu'à celui de M. Français, le glorieux survivant des artistes de talent et de courage qui ont amené notre école paysagiste dans la voie si brillante où, grâce à leurs

Exposition de 1878.



Le pavillon de la ville de Paris, dessin de Toussaint.

travaux, elle est aujourd'hui. On a trouvé qu'une part beaucoup trop large était faite à l'éternelle peinture, dite *officielle*, qui n'a jamais fait faire un pas à l'art, et on a éprouvé quelque surprise à voir M. Bouguereau sur une liste où manquent les noms de MM. Hébert, Bonnat, Laurens, feu Corot, feu Diaz, feu F. Millet. Les tombes de ces trois derniers ne réclamaient-elles pas quelques honneurs?.. Quant aux trois premiers artistes, que je viens de citer, j'aime à croire que leur absence s'explique par ce fait que restés membres du jury et fidèles à leurs principes, il leur a plu de se mettre hors concours. Mais ce fait seul n'amoindrit-il pas notablement la valeur des médailles accordées à leurs rivaux? Il faudra, il me semble, lors de l'Exposition universelle nouvelle, établir sur d'autres bases le jury des Beaux-Arts.

Vous croyez peut-être, Julie, que les écoles de peinture de l'Europe, diffèrent beaucoup dans leur manière de composer et de rendre, dans leur coloris et leur dessin, détrompez-vous. Excepté l'Italie, où l'Art, sauf deux ou trois maîtres bien connus à Paris, nous semble s'égarer un peu, surtout en sculpture; excepté l'Espagne que hante le lointain

souvenir de ses grands génies d'autrefois et dont la jeunesse des ateliers poursuit et cherche la manière dangereuse de ce Fortuny si fort admiré du pauvre H. Regnault, toute la peinture se meut dans un cercle dont Paris est le centre et le pivot. L'Angleterre, qui avec le grand Constable a été l'initiatrice de nos paysagistes modernes, hélas! ne nous précède plus, et, aussi bien qu'elle, sinon mieux, il faut être modeste; nous cherchons, nous comprenons et rendons la nature. L'école hongroise, l'école autrichienne, par exemple, ont marché à pas de géant, et la vue de leurs œuvres a causé un étonnement général. Leur exposition actuelle a été pour moi une véritable révélation. Toutefois, là encore se fait sentir l'influence de l'école française qui, de l'aveu des visiteurs et des journaux étrangers, conserve la supériorité qu'elle possède depuis 1830.

Puisqu'il en est ainsi, commençons par l'école française. Ici, comme au Salon, la première sensation n'est pas flatteuse. D'abord tous les tableaux sont de vieilles connaissances, aucun attrait de nouveauté. Puis, ainsi que je l'ai dit, les principaux artistes, les membres du jury surtout, s'étant fait sur les cimaises la part du lion, l'œil ne voit dans une même salle qu'une série de tableaux conçus dans les mêmes données, exécutés de la même façon et s'étonne de ne plus retrouver l'émotion ressentie lorsqu'il avait vu pour la première fois ces toiles dans les salons annuels. Je passerai rapidement devant eux, car vous les connaissez.

Voici les tableaux de J.-P. Laurens, artiste consciencieux, excellent dans le choix des sujets qu'il traite; voici son *saint Bruno refusant les présents, la Mort du duc d'Enghien, François Borgia, Marceau, l'Excommunication*, etc., etc. Ce sont assurément de nobles toiles, mais il y en a trop et elles se nuisent par leur rapprochement.

Meissonier n'est pas un coloriste, il attire rarement par le choix des sujets, cependant la foule s'attache toujours à ses tableaux, curieuse de savoir jusqu'où peut aller le fini des détails. A mon sens, c'est précisément là le défaut de ce maître. Sur ces toiles, tout a la même valeur, c'est de la photographie. Dans ses tablotins, le flambeau, la dragonne, la botte, ont la valeur des personnages. S'il représente une action, toutes les têtes, à quelque distance qu'elles se trouvent des premiers plans, sont traitées avec la même minutie, on voit palpiter les paupières des figures perdues dans les fonds, où, selon toutes les lois de l'optique, elles ne devraient paraître que comme des taches. M. Meissonier n'en est pas moins un grand artiste, mais loin des Terburg.

Les œuvres de M. Henner sont fort remarquées et fort remarquables, ses portraits surtout sont excellents. Dans la reproduction de nos misérables costumes masculins cet artiste possède une grande supériorité, ses noirs sont chauds, jamais lourds, il manie cette dangereuse couleur comme personne.

Voici le magnifique *portrait équestre du général Prim*, par H. Regnault. En l'admirant, on songe moins encore à son énergique beauté qu'à la perte que la France a faite le jour maudit où le jeune artiste est tombé sous une balle prussienne.

La foule s'arrête toujours devant le *portrait de M. Thiers*, par Bonnat; devant son *Christ*, œuvres d'un maître sévère, un peu dur, mais d'un talent sain et robuste. Malgré toutes les critiques que l'on en a faites, le *portrait de Mme Pasca* s'impose avec énergie.

L'exposition tapageuse de Carolus Duran me plaît beaucoup moins: décidément il a donné trop d'importance aux rutilants chiffons dont nos belles mondaines se couvrent; il les traite avec une telle passion que ses modèles vivants en souffrent. Puis les modes changeant de coupe et de couleurs, on est tout étonné de se trouver froid devant des toilettes qui vous charmaient il y a quelques années. N'importe, Carolus Duran a une très-riche palette et une brosse éclatante, il a une place à part dans l'école.

Je l'avoue en toute humilité, je ne sens pas la peinture de MM. Cabanel, Gerôme et Cie; ils font proprement et joliment tout ce qui concerne leur métier et tiennent tout ce qui est de leur état, depuis les satyres, les sujets d'histoire, jusqu'aux portraits et à la Vierge sacrée. Ils traitent tout sagement, posément, en gens bien élevés, sans efforts d'imagination, sans coups d'ailes, sans ombre d'esprit nouveau. Leurs toiles sont luisantes, on peut les placer dans la chambre d'un malade sans crainte de lui causer une émotion dangereuse. On couronne M. Cabanél, on couronne M. Gerôme, ils font la pluie et le beau temps dans le monde officiel, je m'incline. A mon gré, M. Bouguereau a plus de valeur, ses tableaux de sainteté ont le mérite un peu fade que l'on recherche aujourd'hui; cependant, je dois le dire, les artistes ont été étonnés de voir M. Bouguereau remporter une grande médaille.

Les nobles paysages de Français sont et seront toujours fort admirés; il était l'émule des grands paysagistes dont la perte récente nous a tous attristés; mais autour de lui il voit s'élever une foule de talents qui attestent la vitalité d'une école qui marche sur ses traces. Parmi eux, et, en première ligne, il faut placer M. J.-A. Breton. Son exposition est très-brillante, son succès très-vif, son talent est en pleine floraison. Avec quelle tristesse j'ai regardé les neuf toiles de feu C.-P. Daubigny! mais ce grand peintre nous a laissé pour consolation un fils, Karl Daubigny, qui continuera la gloire du nom qu'il porte.

M. Delaunay qui, de temps à autre, en ses mauvais jours, a le malheur de ressembler à M. Cabanel, a exposé de très-bons tableaux et des portraits meilleurs encore. M. Paul Dubois, l'éminent sculpteur, a aussi des portraits d'enfant; il rend à ravir les traits indécis et le regard questionneur de ces charmants petits êtres.

Corot est là... hélas! il a disparu emporté par la mort; les dix toiles qui sont sous mes yeux ne font qu'accroître la douleur que cause la perte d'un homme qui comprenait toutes les poésies de la nature.

Je devrais encore, chère Julie, vous parler des cuirasses et des chaudrons de Vollon, des deux Dubufe, de Feyen-Perrin, de Flandrin, de Glaize, de Hannoteau, d'Harpignies, de Lecomte de Nouy, de Luminais, de Ribot, et de bien d'autres encore, mais cette lettre n'en finirait pas.

En somme, belle, très-belle exposition! Seulement

si l'on venait m'adresser cette question : « Depuis dix ans la peinture française a-t-elle progressé ? » J'avoue que je serais très-embarrassé pour répondre.

Je sais maintenant qu'en parlant de l'exposition anglaise je vais soulever de vives réclamations; mais, comme le premier mérite d'un écrivain est la sincérité, et que je suis convaincu que la critique de convention est une des causes de la peinture de convention, je dirai que la peinture anglaise est loin d'être bonne, qu'elle a cessé de se montrer ce qu'elle fût autrefois ou qu'elle est bien mal représentée à l'Exposition. Où êtes-vous Gainsborough ? où êtes-vous Constable ? et vous-même, inégal Lawrence, où êtes-vous? Chose singulière et qui ne peut échapper à personne, après avoir été nos maîtres comme paysagistes, les peintres anglais semblent avoir complétement oublié les leçons qu'ils nous ont données et que nous avons si bien suivies. Ils n'ont pas un seul paysage qui approche des nôtres, même de loin. M. Millais lui-même nous semble dans une mauvaise voie ; il cherche l'effet et ne le trouve pas. Sans doute, son paysage *Dans les montagnes d'Écosse* a des qualités, mais quelle puérilité d'y avoir jeté les courbes d'un arc-en-ciel ! *Le froid octobre* est meilleur, sans être bon. Comme peintre de scènes familières, cet artiste commet souvent d'impardonnables maladresses. Dans son *Whist à trois*, pourquoi a-t-il donné à ses trois joueuses des jupes à peu près du même gris, qui, vues sous la table, font le plus méchant effet. Mais M. Millais nous a envoyé un portrait splendide : *le Garde royal* C'est un vieux gardien de la Tour costumé comme ses prédécesseurs l'étaient sous Henri VIII. La tête de ce vieillard, marbrée de plaques rouges, est vivante ; les mains, les vêtements, sont largement traités, on y sent la touche d'un maître. Cependant je préfère, et de beaucoup, un tableau moins éclatant, mais qui révèle une somme de talent beaucoup plus sobre : ce sont *les Invalides à l'hôpital de Chelsea*. Ces vieux soldats assistent à l'office. Il était, je crois, impossible de mieux rendre cette scène ; tous les mérites s'y trouvent réunis : dessin, couleur, composition, expression des figures, poses justes, unité ; je doute qu'aucun de nos maîtres eût pu faire aussi bien. C'est vraiment un tableau « capital », comme disent les Anglais ; ils ne nous ont rien envoyé d'aussi beau.

M. Leslie est très-estimé à Londres; certainement cette estime, à certains égards, est justifiée, mais il a le pinceau mou; ses figures — voyez sa *Visite à la pension* — semblent plaquées sur les fonds, et, s'il trouve une jolie figure, il a le malheur de la répéter dans tous ses tableaux.

M. W. W. Ouless a deux beaux portraits : celui du Très-Honorable Russell Gurney en son costume de recorder de la Cité, et celui de M. W. Sale, qui est fort intéressant. Bon portrait aussi de M. Orchardson, dont j'aime peu *la Reine des épées;* mais, en revanche, son *Emprunt sur garantie* est une scène fort bien touchée. La pose de l'emprunteur témoigne de son anxiété, et le geste du prêteur dit ses avides espérances. En fait de tableaux de genre, nous aimons *les Buveurs* de M. Phillip; franche peinture. C'est aussi une très-jolie toile que *l'Adversité* de M. J. Sant : une belle jeune fillette aux traits doux et étiolés, un pauvre chien à ses pieds, offrant, avec une timidité honteuse, une fleurette pour obtenir ce que Dieu donne d'une main si libérale aux petits des oiseaux. Joli, gamme juste de sentiment. *L'Apothicaire* de M. Marks se distingue par une bonne disposition de la lumière. Les *Moissonneurs*, ou plutôt les moissonneuses, de M. Morgan, ont du naturel, mais une bien méchante couleur.

Sous le nom de *Cendrillon*, Mrs Jopling, qui a mal baptisé son tableau, a représenté une belle et forte fille — retour de l'Alhambra — qui suspend la robe avec laquelle elle vient de danser, comme un soldat dépose ses armes après la bataille. Bon dessin, palette solide, mouvement juste. Les deux tableaux de M. Watson ne sont pas mauvais — copies effacées de notre Millet ; — les *Mendiants italiens* de Lehman ont de la vie, et la *Leçon de musique* beaucoup de charme. Ajoutez à ce que je viens de citer, Julie, *la Vieille grille* de M. Walker, *le Retour du travail* de M. Aumonier, *le Retour de joyeuse compagnie* de M. Watson, et toute la très-belle exposition de M. Alma Tadéma, trop connu pour que je vous en parle, et qui est un talent éminemment français, vous aurez, à peu près, tout ce qui est bon ou passable dans l'exposition anglaise. Je vous ferai grâce du mauvais et du très-mauvais : de *la Duchesse de Montpensier excitant Jacques Clément* de M. Calderon, du *Derby-Day* de M. Frith, des toiles sans valeur de Landseer, de la *Pastorale* de Boughton, de *la Catapulte* de Poynter, de *lady Russell et Charles II* de M. Ward, etc. ; *De minimis non curat prætor*, maxime latine dont vous connaissez le sens, qu'un gentilhomme de l'Œil-de-Bœuf traduisait par ces mots : « Des Minimes ne s'occupe pas le curé. »

Je me résume, ôtez une vingtaine de tableaux de l'exposition anglaise, sans compter Alma Tadéma, il restera peu de chose, et, ce qui me surprend pardessus tout, pas un seul paysage vraiment remarquable.

Si j'ai été un peu sévère pour l'exposition anglaise, vous savez bien que la sévérité ne forme point le fond de mon caractère, et pour vous en donner une nouvelle preuve, Julie, je vais vous montrer les peintres Hongrois et Autrichiens.

Nous commencerons, si vous le voulez bien, par un tableau qui vous ferait peut-être un peu baisser les yeux. Sur une toile immense, M. Hanns Makart a peint l'*Entrée de Charles-Quint à Anvers*. Cette peinture, qui a fait événement, a été inspirée à l'artiste par un passage du journal d'Albert Dürer, témoin de l'enthousiasme des Anversois. Le célèbre artiste raconte avec complaisance le plaisir que lui a causé ce luxueux triomphe et la vue des jeunes filles complétement nues que nos yeux sont si étonnés de trouver là. Ne pensez pas que ce fut chose nouvelle ou particulière, c'était, au contraire, un usage fort ancien. Nos chroniqueurs disent, en effet, que lors de l'entrée d'Isabeau de Bavière à Paris, des jeunes filles, aussi peu vêtues que celles d'Anvers, vinrent, près de la fontaine du Ponceau, je crois, chanter un motet à la souveraine. On rapporte que la vue des beautés qui folâtraient autour de lui parut embarrasser Charles-Quint, ce qui choqua vivement les Anversois, car elles avaient été choisies dans les familles les plus considérables et parmi les plus charmantes vierges de l'opulente

cité. Quant à Dürer, en écrivant à Mélanchton, il avoue qu'en qualité d'artiste, il les a beaucoup regardées, et il ajoute « qu'elles étaient si belles qu'il n'en a jamais vu de pareilles. »

Ce tableau colossal rappelle les grandes machines de Véronèse et du Tintoret; malheureusement, quoique la couleur de M. Makart soit loin d'être mauvaise, elle n'a pas l'éclat de l'école vénitienne. Il y a beaucoup de très-belles parties dans cette vaste composition, un effet général qui serait encore bien plus grand si le peintre avait pris franchement un parti de lumière. Nous ne savons pas, par exemple, où il a trouvé sa figure de Charles-Quint. Elle ne ressemble en rien aux admirables portraits que nous possédons. Quoi qu'il en soit, ils sont bien rares, les peintres du talent de M. Makart, capables de disposer, de faire revivre, tant de personnages. Je le répète, l'*Entrée de Charles-Quint à Anvers* est un véritable événement, qui honore l'Autriche.

Je place au même rang, quoiqu'il soit de dimensions plus modestes, le *Baptême du premier roi de Hongrie*, de M. Benczur. Etienne, nu jusqu'à la chute des épaules, le reste du corps perdu dans les plis d'une magnifique draperie pourpre, est à genoux devant un évêque dont la splendide chape verte et or rappelle celle de la *Communion de Saint-Jérôme*, c'est tout dire. Devant, un Hongrois agenouillé, tenant le bouclier du roi, un autre à droite, portant son glaive, au fond, des prêtres, des fonds baptismaux chargés de fleurs, tout cela compose un tableau d'un effet superbe. M. Benczur fait penser Rubens.

La perle de l'exposition hongroise, — il faut bien que nous nous y fassions, M. Munkaczy est Hongrois, — la perle, est *Milton aveugle dictant le Paradis perdu à ses filles*. C'est un vrai chef-d'œuvre. Quelle tête émouvante et pensive que celle de ce poète sublime, de cet austère et religieux puritain! Le *Musée des Familles* a eu bien raison de se hâter de faire graver ce tableau, qui, si j'étais assez riche pour l'acheter, ferait votre joie et la mienne.

J'ai entendu autour de moi des personnes témoigner le regret de ce que le peintre n'eût pas donné plus de beauté aux filles du second Homère. Je ne partage point ce sentiment. D'abord elles sont loin d'être laides, l'expression de leurs figures est excellente, puis, il faut le dire, sachant son histoire, M. Munkaczy ne s'est pas senti porté à les peindre plus belles. En effet, elles rendirent peu heureuse la vieillesse de leur père et ce qu'il eut de tranquillité en ses vieux jours, le poète, infirme et malheureux, le trouva dans les douceurs d'un nouveau mariage et non dans la tendresse de ses enfants. Nulle âme humaine ne porta, du reste, le malheur avec un plus ferme courage que Milton, plein de confiance en CELUI dont il chantait la gloire. On aurait dit qu'il entendait déjà les célestes concerts.

Henrich de Angeli est le portraitiste à la mode de Vienne, il nous a envoyé treize de ses portraits, parmi lesquels j'en ai trouvé de médiocres, de bons et d'excellents. J'ai surtout remarqué celui de Mme Schwabe. Sigismond l'Allemand a exposé le portrait équestre du général Loudon, grande toile à laquelle on ne peut reprocher qu'un peu de froideur. N'oublions pas un remarquable portrait du peintre Ald, par M. Griepenkerl, et celui de la comtesse Schœnborn, par Canon. Les peintres de genre hongrois et autrichiens rivalisent dans les tableaux de genre : il est très-joli l'*Accident* arrivé au pauvre violoneux de S. Paczka. La *Fiancée alsacienne*, se mirant toute fière dans un miroir, est un charmant sujet bien traité par Weisz. *Une partie d'échecs* de la comtesse Elise Nemes prouve qu'en Hongrie l'aristocratie cultive les arts avec succès, et ce sont de fort intéressants paysages que ceux de Brodszky, de Kelity, des Marko, de Spanyi, et d'autres Hongrois encore.

Comme tableaux de genre, je vous citerai, Julie, *le Retour au pays*, de Cermak; *le Curé arbitre*, de Gabl; *les Fugitifs* et la *Maison mortuaire*, de Kurzbauer; *une Gare de chemin de fer*, de C. Karger; *Après la messe, sur la place de Saint-Marc à Venise*, de L. Muller; *la Tireuse de cartes;* de Probst; *Sans patrie*, de Schmidt. Parmi les paysages, je note *l'Incendie d'une forêt*, de Zimmermann; *le paysage hollandais*, de Russ; une *Chute d'eau*, de Mme Piepenhagen-Weyrother; les quatre paysages de Jettel. Je pourrais en citer beaucoup encore, et je crois n'être que juste en disant que l'exposition austro-hongroise est d'un très-grand mérite; elle a été pour moi une révélation et a produit ici l'effet d'un coup de théâtre.

Je n'ai pas été moins charmé par les peintres suédois et norwégiens, ils sont moins habiles que ceux dont je viens de parler, mais ils ont une naïveté, une sincérité, qui plaisent; ils gardent le caractère de leur nationalité, et, à la manière dont ils traitent leurs paysages, on sent l'amour profond qu'ils portent à leur pays. Ils rendent à ravir la lumière particulière à ces terres voisines du pôle, lumière d'une blancheur et une finesse de perle, et, avec non moins de bonheur, ils traduisent les effets de lune et de neige pendant leurs longs hivers. M. A. Wahlberg y excelle, toute son exposition est très-bonne, je note, d'une façon spéciale, *une Nuit d'été en Suède*, et un *Clair de lune à Vaxhalm*. Les deux toiles de M. Gegerfeld ont de la valeur. Les paysagistes norwégiens ne possèdent pas de moindres qualités. Le *paysage écossais* de M. Gude est d'une charmante lumière, et l'étrange effet de neige dans une forêt, de Jacobsen, ne retient pas moins le regard étonné. Je n'ai garde d'oublier le *Paysage d'automne* et le *Paysage d'hiver* de M. Munthe, et la *Côte ouest du Norwége*, de M. Schanche; le *Paysage d'automne*, de Borgen, et la *Côte méridionale de la Norwége*, par Smith-Hold.

Peu de grande peinture. Cependant, M. Cederstrœm a peint sur une haute toile, *le corps de Charles XII porté par ses officiers à travers la frontière norwégienne*. La composition est belle, la scène a un grand caractère; malheureusement, M. le baron de Cederstrœm a le pinceau lourd ; cependant le groupe épisodique du paysan chasseur et de son enfant, stupéfaits à la vue du convoi royal dans une telle solitude, est fort réussi.

Les tableaux de genre dans les expositions de la Norwége et surtout de la Suède, sont peu nombreux; mais ils ont une grâce simple, beaucoup de justesse dans l'expression, et sont traités avec une grande somme d'observation et de soin. Je trouve sur mes notes A. Jernburg, *la Fête des Moissonneurs;*

le Retour des chasseurs d'élans, par Lorch; *le Dîner,* par Mlle Nordgren; *Un trait de suspension,* par Mme la baronne Sparre, qui peint mieux que son mari, et *la Curiosité,* de Mlle de Ribbeng. Je vous cite toutes ces exposantes, ma chère nièce, pour vous faire honte de l'excès de votre modestie. Vous savez que je suis connaisseur, vous pouvez hardiment soumettre vos émaux au jugement du public. Ce n'est point l'attachement que je vous porte qui, croyez-moi, me fait parler ainsi.

Enfin, pour me résumer, les peintres norwégiens et suédois sont lumineux, sincères, simples, et leurs travaux offrent un très-vif et très-réel intérêt. Leur pinceau a de la fraîcheur, parfois un peu de timidité; on se plaît au milieu de leurs œuvres qui portent bien la marque de leur pays.

Je n'accorderai pas ce dernier éloge à l'exposition des Etats-Unis. Cependant il est quelques exceptions, comme, par exemple, *le Grand spectacle,* de M. Brown. Ce grand spectacle, que l'on n'aperçoit pas, est vu par cinq méchants gamins qui, rangés sur le bord d'un trottoir, rient, au nez du visiteur de l'exposition qui les regarde, et qui ne tarde pas à être gagné par leur belle humeur. Ils sont laids, mal vêtus, sales, mais ils sont si franchement heureux, ils ont l'expression et le geste si justes, que l'on finit par trouver du plaisir à les voir. Bonne peinture. C'est aussi un curieux tableau que celui de M. Dana, *une Bourrasque.* Je ne suis pas assez marin pour savoir si un pareil spectacle peut s'offrir, mais ce ciel lourd, ces vagues plus lourdes encore, et cette longue traînée de lumière qui les éclaire et laisse à droite et à gauche des masses sombres, est d'un effet très-saisissant. Notons encore *les funérailles égyptiennes* du temps des Sésostris. Deux barques chargées de prêtres, de musiciens, de serviteurs brûlant des parfums, portent lentement sur les eaux calmes du Nil, la momie avec tous les rites consacrés. Au fond, de belles montagnes.

Exposition de 1878.



Milton dictant le Paradis perdu à ses filles, tableau de Munkacsy, dessin de Gorski.

Si les *Épis de blé* de M. Johnson sont mauvais, en revanche il y a du mérite dans le paysage de M. Gay, dans le *Gué de la vallée,* de M. Howland, *L'effet du matin dans le port de New-York,* de M. Quartley, et les *Moissonneurs au repos,* de Waytt-Eatour. Je néglige les artistes qui ont peint des sites français, car ce sont des imitations de nos peintres qu'ils n'atteignent pas. Je dois cependant une mention spéciale à M. Lippincott. Il a peint une jeune fille étendue sur un fauteuil, la tête renversée à qui un perroquet exaspéré dit toutes les injures de son répertoire. Cette belle enfant en pleine floraison, rit en montrant une rangée de perles, son attitude me semble révéler ses mœurs, et, en voyant cette bouteille de champagne, on pourrait la prendre pour une Bacchante habillée; je crois que l'on ne se tromperait pas. Le tableau est très-vivant, très-gai; la jolie jambe de la rieuse est très-délicatement modelée, la couleur fine, la touche souple; si, comme nous le pensons, c'est là un portrait pour tout de bon, il me paraît excellent, il n'y a pas de galerie où il ne figurât avec honneur.

POTIN DE LA POTINIÈRE.

Pour copie conforme:
CH. RAYMOND.

(La suite à la prochaine livraison.)

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Eh bien, là, vrai, je trouve que voilà assez de fêtes, et suis bien d'avis que nous arrêtions les frais. Le travail le demande, les fabricants commencent à se plaindre, et les femmes des ouvriers aussi; il est temps de rentrer dans la vie normale. Ce n'est peut-être pas l'avis des étrangers qu'amusent nos illuminations et nos drapeaux, mais, il est de notre honneur, de leur montrer que Paris n'est point une Babylone, c'est la cité de France où, peut-être, l'on travaille le plus. Les industries ont de nombreuses demandes, à l'atelier, à l'atelier donc! et méritons les sourires de la fortune et l'estime du monde. Ne laissons pas entamer notre épargne, c'est la force de la France.

* * *

A peu de chose près, même affluence à l'Exposition, toute l'Europe y passera, et nous nous attendons à voir grossir le nombre des visiteurs lors de l'époque des vacances, nous allons avoir le long défilé de la magistrature, du barreau, des universités françaises et étrangères, des pensionnaires et des écoliers.

* * *

Les chasseurs commencent à passer en revue leurs armes et à faire maigrir leurs chiens. De bonnes nouvelles nous viennent de province; la perdrix et le lièvre ont réussi, quant à Jeannot lapin, c'est un drôle dont il n'y a pas à s'inquiéter, il a toujours nombreuse lignée. Malheureusement on prévoit qu'il y aura peu de cailles, et on accuse M. de Marcère d'en être cause. Quoi! M. de Marcère? — Oui, M. de Marcère; il a permis de vendre les cailles venant d'Égypte, et si pour en fournir à nos gourmets on les prend ou on les tue là-bas, autant de moins que trouveront nos chasseurs. Vous voyez donc que notre ministre est coupable.

On a beaucoup mangé de cailles au Congrès de Berlin, mais on ne les traitait pas comme la Turquie, on ne les partageait pas.

* * *

Au moment où nous écrivons on commence à gonfler le ballon captif de M. Giffard qui doit permettre aux curieux de voir sous leurs pieds le panorama de Paris. Pour donner une idée de ce monstrueux aérostat, nous dirons d'abord que lorsque la nacelle reposera à terre le sommet du ballon dépassera de 12 mètres le couronnement de l'arc de triomphe de l'Étoile; il cubera 26,000 mètres, muni de ses soupapes il pèse 5,200 kilogr., le filet 3,200, les cordages d'attache 3,500, la nacelle 1,000, soit un poids de 13,500 kilogr. Il enlèvera cinquante personnes à la fois qui seront très à l'aise. Joli voyage à 600 mètres de hauteur. En voiture, messieurs, prenez place mesdames! Ajoutons aucun danger à courir; ce sera moins fatiguant que de monter sur les tours de Notre-Dame et quelle différence d'horizon!

* * *

Nous empruntons à la presse parisienne et lyonnaise les deux jeannotades suivantes :

Un couvreur est tombé du cinquième étage de la maison dans laquelle Guibollard occupe le premier.

Le malheureux s'est tué sur le coup.

— C'est singulier, disait Guibollard, j'étais à ma fenêtre... je l'ai vu tomber... et j'étais loin de supposer un malheur, car jusqu'au premier, « ça allait très-bien. »

* * *

Il y a bien de la férocité dans l'âme des gendres, écoutez plutôt.

— Pourquoi donc n'as-tu pas fait venir ta belle-mère pour visiter l'Exposition?

— J'attends que l'ascenseur du Trocadéro fonctionne.

Horrible! horrible!

* * *

Bien que ce ne soit pas ici la place consacrée á la bibliographie, nous ferons bien volontiers une exception en faveur des *Causeries sur l'art et la curiosité*, un très-intéressant volume que M. Edmond Bonaffé vient de publier à la librairie A. Quentin (rue Saint-Benoît).

Comme il le dit lui-même dans la préface de son livre, M. E. Bonaffé appartient à une race particulière qui tient à la fois de l'homme et du chien de Terre-Neuve; de l'homme par l'apparence extérieure, du terre-neuve par un instinct *sui generis* qui consiste à vouloir toujours sauver, au dépit de certaines gens, les épaves de l'ancien temps.

Cette race s'appelle LES COLLECTIONNEURS.

Certes elle ne date pas d'aujourd'hui. Déjà, de son temps, Lucien plaisantait agréablement les collectionneurs qui avaient acheté 3,000 drachmes la lampe du stoïcien Epictète, le bâton de Protée le cynique, le stylet d'Eschine, et la lyre originale d'Orphée. « Ce sont, disait-il, des chauves qui achètent un peigne, des aveugles, un miroir, des sourds, une flûte. » Jules-César, Lucullus, Sylla, Cicéron, Atticus, Varron, etc., continuent à Rome la grande famille dont Sauvageot, Du Sommerard, Al. Lenoir, Rotschild, Double et, pourquoi ne pas le dire, E. Bonaffé sont aujourd'hui les plus illustres héritiers.

Or il est rare qu'on ne soit pas intéressant quand on parle de la chose que l'on connaît et que l'on aime. Et voilà pourquoi les *Causeries sur l'art et la curiosité* resteront comme une œuvre très-originale et très-savante à la fois, car l'auteur, en homme d'esprit, y a semé à pleines mains la réflexion humouristique et l'anecdote amusante.

A. DE VILLENEUVE.

EXPOSITION DE PEINTURE

SALON DE 1878

Le *Musée* a publié, le mois dernier, une jolie gravure du tableau de M. Pedron. Cet artiste est né à Vannes, et tandis que nos peintres vont demander des sites à la Bretagne, lui, il a trouvé dans Paris même le motif d'une fort jolie toile. La *Seine et le quai de Bercy* sont peints tout simplement, M. Pedron n'a rien ajouté, rien changé, il lui a suffi de bien voir et de bien rendre pour faire une œuvre très-exacte et pourtant très-jolie. C'est une marque certaine qu'il est dans une bonne voie. Pour notre galerie imaginaire, dont je poursuis la réalisation chimérique, nous demanderions à M. Damoye ses *Pâturages de Cuck* où l'harmonie du ciel et des terrains est si grande et le travail de la brosse fort beau, et je n'oublierais point de faire main-basse sur le *Passage de Lauriec à Concarnau, effet de lune*. Pour ceux qui n'ont pas habité nos campagnes du Nord et de l'Ouest, surtout les bords de l'Océan, cet effet de lune peut paraître étrange, mais nous pouvons attester que nous avons vu des caprices de lumière lunaire bien autrement singuliers.

Nous ne pouvons pas ne point nous arrêter devant les tableaux de M. Berchère. Dans les dernières années, on a un peu abusé de l'Orient, des ocres et des bleus violents, des chameaux et du désert, mais les toiles de Berchère, qui ne font point tapage, plaisent toujours aux connaisseurs par le calme et la beauté de leurs lignes. Voyez plutôt *le Nil*, quelle tranquille majesté dans ce beau paysage et quelle bonne peinture!

Maintenant nous quittons notre galerie, nous la compléterons plus tard.

Deux tableaux ont le privilége d'attirer la foule, suivons-la. Elle est mue par le sentiment le plus respectable qui soit au monde, lorsqu'elle se presse pour voir l'*Apothéose de M. Thiers*, par M. Vibert. Le nom de cet artiste vous étonne? en effet, jusqu'alors, il n'était connu que par des tableaux de genre très-soignés et pétillants d'esprit. Mais enfin, s'il a voulu aller plus haut, c'est son droit. Le sujet l'a sans doute « empoigné », et il s'est mis bravement à l'œuvre. Voyons les qualités et les défauts de son travail.

D'abord nous croyons que la disposition de la composition n'est pas heureuse. Le tableau est tout en long, et c'est tout le contraire, il nous semble, que comporte l'idée d'une apothéose : mais passons sur cette critique, elle nous entraînerait dans des développements esthétiques qui nous mèneraient trop loin. M. Vibert a placé au centre de sa toile, M. Thiers sur son lit mortuaire, la tête est très-ressemblante; à tout prix, l'artiste aurait dû éviter de la présenter de profil; ainsi posée, elle rappelle trop un masque cher aux enfants. Pourquoi avoir eu l'idée de charger la poitrine du cadavre de ce tas de décorations et d'ordres dont, de son vivant, le célèbre homme d'État ne se parait pas? C'est puéril. L'entassement de couronnes, de fleurs sur les premiers plans, remet en mémoire un souvenir funèbre que la France n'a pas oublié : rien de mieux. Aux pieds du mort se tient la Patrie couverte de crêpes, à la tête du lit, les ailes déployées se dresse l'Immortalité. Ces deux figures sont belles, quoique la dernière manque d'ampleur. — Maintenant le reste. — Ah! le reste est beaucoup moins heureux. Comprenez-vous une apothéose dans le brouillard? Eh bien! c'est ce que nous avons sous les yeux. Dans le brouillard, ce convoi tel que la France n'en a jamais vu, dans le brouillard le Mont-Valérien, qui jette des obus sur Paris et en haut du tableau dans des nuages ternes, des masses de soldats combattant pour rappeler sans doute que M. Thiers fut un grand historien... Est-ce bien là une apothéose? Nous ne le pensons pas, et nous croyons que le tableau est encore à faire.

Nous en dirons autant de celui de J.-A. Garnier; encore un peintre de genre qui a voulu toucher à l'histoire.

Voici le fait qu'il a cherché à reproduire. Un jour, à la tribune de l'Assemblée nationale, M. Fourtou félicitait les députés d'avoir libéré le pays. « Le libérateur du pays, s'écria Gambetta interrompant l'orateur de sa voix profonde, le libérateur du pays, le voilà! » et du geste il désigna M. Thiers : Les Gauches applaudissent; les tribunes, emportées par le mouvement, se joignent aux gauches, M. Thiers très-ému se lève, salue, et, pendant un quart d'heure, ce n'est qu'une tempête de cris et d'applaudissements. La scène est vraiment belle.

Malheureusement ce n'est pas le drame que M. Garnier a cherché à reproduire. Avec une fidélité parfaite il a rendu le lieu, le nombre, et la figure des personnages. Nous voyons bien MM. Fourtou, Thiers, Gambetta, les lunettes de celui-ci, les favoris de celui-là, mais voilà tout; le feu, le sentiment de l'action, c'est-à-dire le principal, manque complétement. Où en serait la gloire de David, s'il eût ainsi rendu le serment du *Jeu de Paume!* Voulez-vous être frappé de la justesse de notre critique? Regardez la belle aquarelle de M. Ulmann intitulée *le Libérateur du territoire*. Ici, vous trouvez un sens profond, une entente pittoresque de la scène, et non un travail très-fini, très-soigné, mais où aucun souffle d'enthousiasme ne circule.

Nous devons donc dire de l'œuvre de M. Garnier, ce que nous avons dit de l'*Apothéose* de M. Vibert : « C'est encore un tableau à faire. »

Le gros public montre peu de goût pour les beaux portraits; il ne s'arrête, en général, que devant ceux qui représentent quelques personnages connus, quelques beautés allant en guerre toutes voiles dehors. Aussi, peu importe à certains peintres la distinction des modèles; si vous êtes entrés dans la popularité par l'art, la politique, la science ou le journalisme, vous leur convenez. D'une femme, ils ne réclament qu'une toilette tapageuse ou que les décolletages les plus hardis, ressemblant à ces directeurs qui engagent des actrices afin d'avoir sur la scène les primeurs de la mode. C'est cette sottise du public qu'a exploitée autrefois le père de la dynastie des Dubufe, et qui a malheureusement

encouragé Carolus Duran dans la mauvaise voie où il est entré.

Ajoutons que la masse des visiteurs du Salon ne se doute nullement des qualités particulières et de la somme de talent que doit posséder un artiste pour faire un bon portrait. S'ils voulaient, je ne dis pas réfléchir, mais penser seulement aux noms qui ont signé les grands portraits du Louvre, ils seraient amenés à reconnaître que les maîtres seuls excellent dans ce genre de peinture, peut-être le plus difficile de tous. Il existe, certainement, plus de peintres d'histoire que de bons portraitistes. Cela se comprend. Le peintre d'histoire peut se sauver par mille moyens qui manquent à l'autre : l'intérêt de la scène, la beauté des modèles choisis, la composition, le balancement des lignes, la couleur avec toutes ses oppositions. Or, ce sont là des ressources dont est complétement privé l'artiste qui n'a à rendre qu'une figure, qu'il doit fouiller à fond pour en mettre en relief non-seulement les traits, mais encore l'expression habituelle et le caractère.

M. Fantin-Latour, qui, pendant tant d'années, s'est contenté de faire au Louvre d'admirables copies, s'est décidé tard à produire des œuvres



SALON DE 1878. — *Le Nil,* d'après le tableau de Berchère.

originales, mais ses débuts ont été vivement remarqués, et, cette année, il a envoyé au Salon une toile, *Portraits de la famille D****, qui est une des plus belles choses que l'on puisse y trouver. Les personnages sont un peu placés comme ceux de la famille d'Otto Venius qui se voit dans la grande galerie du Louvre, et je ne serais point étonné que le peintre français se fût inspiré, en partie du moins, du maître flamand. Même simplicité, même calme, moins de brillant dans la couleur, les costumes modernes de la classe bourgeoise ne le permettant pas, même sincérité, moins de relief peut-être, mais plus de naïveté et de solidité. Tout respire en ce tableau ; on y sent, on y lit les mœurs d'une honnête famille. Tout cela semble être venu sans effort ; ne le croyez pas, il y a beaucoup de travail, et un travail excellent, dans cet ouvrage. Voilà M. Fantin-Latour hors de pair, et si haut placé dans l'estime de ses camarades que pas un d'eux n'eût protesté si le jury lui avait décerné une médaille d'honneur.

A. SURMAY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac

EXPOSITION DE PEINTURE

SALON DE 1878 (1)



Salon de 1878. *Le Bourget,* d'après le tableau d'A. de Neuville, dessin de Duvivier, photographie de Goupil.

M. Bonnat a exposé le *Portrait de la Vicomtesse de Viel-Castel* et celui du *Comte Montalivet.*

Le comte est peint dans des gammes moins sombres que celles du célèbre portrait de M. Thiers. Le grand vieillard est assis dans un fauteuil de cuir vert, sur lequel les deux mains fines, que la goutte a travaillées, se détachent vigoureusement. Le noble personnage a les grands airs d'une aristocratie

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

familière et bienveillante. Nous pouvons garantir la merveilleuse ressemblance. Comme exécution, ce portrait nous semble supérieur à celui de l'homme d'État dont la France garde le souvenir.

Tout autre est l'effet produit par le portrait de la comtesse. Elle est debout, dans une toilette sombre qui fait ressortir la beauté marmoréenne de ses bras et de ses épaules ; elle porte haut la tête ; ses yeux, fort beaux d'ailleurs, ont la volonté du commandement. Sa tête est une de celles qu'un peintre, oublieux de l'histoire, pourrait donner à Élisabeth d'Angleterre ou à Catherine la Grande, et, si Chérubin l'avait pour marraine, il serait excusable de l'aimer, mais certainement il dirait à Suzanne : « Elle est si imposante !... » Peinture superbe. Décidément, M. Bonnat paraît renoncer aux empâtements qui alourdissaient ses tableaux : nous l'en félicitons.

M. Delaunay nous a donné un très-beau *Portrait de Mme Bizet*, vêtue de noir, la tête couverte de dentelles; sur ses lèvres flotte un pâle sourire, et ses yeux ardents brillent d'un feu étrange. Beauté problématique dont l'aspect inquiète. C'était assurément là une figure très-difficile à poser et à rendre, M. Delaunay s'en est tiré à merveille : il a fait œuvre de maître.

M. Hébert n'a pas été moins heureux. Son talent fin, délicat, a trouvé un modèle digne de son pinceau. *Mme H...* a posé devant lui en robe très-décolletée ; elle en avait le droit. Un fin et mystérieux sourire, bien différent de celui de Mme Bizet, court sur ses lèvres et illumine son gracieux visage. En rapprochant et en mettant en scène *Mme H...* et Mme Bizet, en développant l'action suivant l'impression que donne leurs figures, je suis sûr qu'Hector Malot, Daudet ou Me Greville écriraient un curieux roman.

M. Paul Dubois nous a présenté un très-joli tableau : le *Portrait de Mlle P...*

Mais il ne vaut pas celui de Mlle Masson, dont *l'Art* a donné une si magnifique eau-forte. Ce dernier ouvrage est exposé au Champ-de-Mars, la peinture nous en a déjà paru bien fatiguée. Que M. Dubois veille à sa palette et à ses procédés de peinture. Il sait ce que les « onguents et la cuisine » de Léonard de Vinci nous ont coûté.

M. Lecomte de Nouy a au Salon un très-beau portrait de M. Crémieux. Apollon, je le crois, ne réclamerait pas la tête de ce sénateur, mais elle a tant d'esprit, elle porte un tel caractère de bonté, que l'œil ne s'écarte jamais d'elle, et que les vrais artistes aiment à la reproduire sur la toile et même sur le marbre.

M. Perrot a peint deux portraits d'une touche cassante, dans lesquels il y a cependant du mérite. Celui de *Mme B...*, par M. Bertin, n'est pas heureux de couleur, et Mlle Nélie Jacquemart n'a rien compris à la tête du duc Decazes. Fi ! mademoiselle, que c'est laid d'avoir représenté les yeux de l'ancien ministre « pochés », comme si, jeune encore, il sortait d'un pugilat d'écoliers.

Mlle Noémie Guillaume a mieux réussi ; son *Liseur*, en somme un portrait, est peint très-virilement : il doit être prodigieusement ressemblant.

Le *Portrait de la comtesse L. R...*, par M. Chaplin, porte la même marque que les autres ouvrages de cet artiste. Voulez-vous de la grâce, des tours de bras, des poses de tête, qui rappellent la Régence et Louis XV? Adressez-vous à ce peintre, qui embellit tout ce qu'il touche. Avis aux dames.

Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Doré, mais je suis convaincu qu'il a autour de lui une légion d'imprudents amis qui vont lui répétant : « Vous êtes le Michel-Ange de cette époque ! Faites grand ! » Sur ce, il prend d'immenses toiles, et il brosse, brosse à la toise. Il a au Salon deux tableaux, *l'Ecce Homo* et *Joseph devant ses frères*, qui font peine à voir. Cela n'est ni composé, ni dessiné, ni peint. Jésus semble frappé d'idiotisme. Quant au Joseph, faisant pour cette fois acte de prudente modestie, M. G. Doré aurait dû se souvenir que bien des maîtres, un entre autres qui se nomme Raphaël, avaient mis les griffes sur ce sujet. Je suis sûr qu'en peignant ces deux machines, aussi grandes que vides, M. Doré n'a éprouvé aucune émotion; aussi le public et l'art passent devant elles en faisant une moue dédaigneuse.

M. Carolus Duran n'est pas moins audacieux que M. Doré. Je ne me permettrai pas de juger le plafond *plafonnant* qu'il a exécuté pour le palais du Luxembourg. De la couleur, il y en a, et beaucoup, dans sa *Gloria Mariæ Medicis*. Mais quel effet produira, mis en place, tout ce tapage de tons violents? et comment savoir si ces figures, posées à cette heure perpendiculairement à plat, auront, quand elles seront suspendues à une voûte, les raccourcis et les reliefs voulus ? De mauvais plaisants ont dit, en voyant le palais de la Gloire de Marie de Médicis, qui surplombe et menace d'écraser la reine : « C'est la chute de la maison de Savoie ! » Plaisanter n'est pas juger ; je suis convaincu que, quand il sera vu comme il doit l'être, le gâteau de Savoie se tiendra droit. Mais, encore une fois, quel effet cette composition produira-t-elle ?... Ce qu'il est possible de dire jusqu'à présent, c'est que l'ensemble manque d'harmonie et que, à côté de parties très-bien peintes, — le porte-étendard à barbe blanche, les fleurs, les draperies, — il en est d'autres, telles que le Nègre, l'Enfant nu, la Vérité, qui font cruellement tache.

M. Guillaume Dubufe est l'héritier d'une dynastie qui *genuit* Winterhalter, qui *genuit* Carolus Duran. Il a exposé une *Sainte Cécile* et *Avril :* sa sainte est une gentille et aimable pensionnaire du couvent des Oiseaux qui ne fera jamais parler d'elle. *Avril* a des qualités, seulement il est permis de trouver que la fillette, qui représente le mois tant chanté, est bien imprudente : il ne fait pas assez chaud encore, Mademoiselle, pour prendre le costume du Paradis avant le péché.

M. Ribot semble réagir contre son goût violent pour les noirs, il a raison ; et l'on s'arrête avec un vif intérêt devant *la Mère Marieu* et *la Comptabilité*. Nous nous récrions souvent contre le manque de solidité des figures, ce n'est point un reproche à adresser à M. Ribot, artiste consciencieux dont la couleur peut ne pas plaire, mais qui a de fortes et éminentes qualités.

M. Rasetti, sans être aussi poussé au sombre, nous offre un tableau d'un effet puissant. *La Rigaude*, une vieille femme de Samois, revient de la forêt portant un fagot plus haut qu'elle. Je ne

saurais affirmer que son mouvement soit très-juste, mais son corps indique bien l'effort, la peine, et son vieux visage hâlé est d'un beau réalisme.

Ni M. Ribot, ni M. Rasetti ne sont du goût de tout le monde. M. Lambert est plus heureux : il peut voir le sourire du plaisir, de l'esprit satisfait, éclairer le visage de toutes les personnes qui passent devant ses deux toiles : *Chatons jouant avec le Chapeau rouge* et *Grandeur déchue*. Le chapeau rouge est celui du cardinal Richelieu. On sait que, malade, ennuyé, il se reposait en voyant jouer de petits chats. Les drôles se sont emparés de son chapeau, qui faisait trembler tant de couronnes, et ils jouent avec lui sans vergogne, comme ils joueraient avec le bonnet de Jeanne ou de Marion. Ils sont charmants, ils ont de l'esprit jusqu'au bout des ongles. Que le titre de *Grandeur déchue* n'égare pas vos pensées. Des chats sont encore les uniques personnages de cette scène de haute philosophie; ils s'étalent sur une peau de tigre sans songer combien ils sont déchus de la farouche grandeur de l'aïeul dont ils piétinent la fourrure. M. Lambert connaît les félins comme personne; il en rend à ravir la souplesse, la tranquillité songeuse et sournoise. Ajoutez qu'il dessine admirablement, qu'il possède une excellente couleur, Ses deux cadres sont deux petites perles. Nous donnons, à la fin de la présente livraison, la reproduction des *Chatons jouant avec le Chapeau rouge*.

Avant de terminer cette rapide revue, nous devons dire que toute l'exposition de nos peintres n'est pas aux Champs-Élysées. L'étranger étant convié aux fêtes de l'Exposition universelle, le gouvernement a prié nos artistes de ne rien mettre au Salon et au Champ-de-Mars qui pût réveiller le souvenir de nos dernières guerres. Cette sage pensée a été comprise ; nos artistes se sont écartés et ont exposé leurs œuvres militaires dans le Salon si connu de M. Goupil. Maintenant, cette exposition a été transportée rue Vivienne. Les toiles qui s'y trouvent ont été fort visitées et fort admirées. Une surtout produit le plus grand effet.

Une surprise nous avait, pendant le siége, livré Le Bourget; nous saluâmes ce succès par des acclamations remplies d'espérances. Il faut bien dire que nos chefs militaires ne firent rien pour garder cette conquête. Aussi, quand, le lendemain, les Prussiens attaquèrent le bourg, tout ce que purent nos soldats fut de se faire bravement tuer. Une poignée de Français s'étaient jetés dans l'église dont ils avaient crénelé les murs, et, là, ils firent une résistance si vaillante, qu'il fallut que les Prussiens se servissent d'une pièce de canon pour enfoncer la porte du sanctuaire. Quand elle vola en éclats, les Prussiens s'élancèrent, mais tout à coup ils s'arrêtent : deux hommes — derniers survivants — portant sur une chaise leur officier expirant sortent de l'église... Voilà la scène qu'a peinte M. A. de Neuville. Impossible de regarder cette action héroïque sans se sentir les yeux remplis de larmes. M. de Neuville n'a rien fait de plus beau; et, à tous les points de vue, *Le Bourget* est supérieur à *la dernière Cartouche*. *Une surprise* est également une toile excellente du même artiste, et d'autres, moindres par la dimension, n'ont pas moins de mérite. A côté, les œuvres de M. Detaille, de M. Protais, de MM. Berne-Bellecourt et Dupray, témoignent du rare talent de nos peintres de soldats et de batailles.

Mais revenons au Salon et quittons un moment la peinture pour jeter un rapide coup d'œil sur nos sculpteurs.

Nos abonnées savent que les trois grandes médailles ont été accordées à trois sculpteurs, ce que nous trouvons un honneur excessif, quoique la sculpture soit, aujourd'hui, fort supérieure à la peinture, et cependant moins populaire qu'elle.

Si étrange que nous paraisse l'idée d'avoir représenté *la Musique* sous la forme d'une femme nue jouant du violon, nous reconnaissons que le marbre de M. Delaplanche méritait la première médaille d'honneur qu'il a obtenue. La statue est excellente, elle unit la correction et la grâce : elle prendra sûrement place dans un musée, où elle occupera un noble rang à côté des muses antiques dont elle est vraiment la sœur. M. Barrias a obtenu la seconde médaille pour ses *Premières funérailles; Adam et Ève emportant le corps d'Abel*. Le groupe offre de belles parties, Adam nous semble un peu vulgaire, Ève est plus touchante, le corps de la victime ne manque absolument pas de qualités, mais aurions-nous donné la seconde médaille à cet ouvrage? Nous pensons que, si méritant que soit M. Barrias, il doit son succès à l'heureux choix de son sujet. M. Barrias est loin, bien loin encore, de M. Delaplanche. Quant à M. Hector Lemaire qui a enlevé la troisième médaille, celle que l'on appelle la médaille du Salon, serviteur! si nous avions été juge, elle serait certainement revenue à quelque peintre et non à *Samson trahi par Dalila*. Les types n'ont rien d'original; avec ou malgré sa singulière coiffure, Dalila, ses ciseaux à la main, ressemble à une grisette qui va faire une mauvaise plaisanterie à un Samson endormi. Il y a dans ce groupe manque absolu de style. Le *Paradis perdu* de M. Gautherin a des mérites bien supérieurs. Je connais peu de choses plus charmantes que la pose d'Ève se pressant agenouillée contre Adam. Les bras et le dos de notre mère sont d'un dessin d'une rare finesse; l'Adam est moins heureux, ses jambes sont mal disposées, c'est le seul tort que je reproche à ce groupe. M. Guillaume, l'éminent directeur des Beaux-Arts, a exposé un plâtre *Orphée*, conçu et exécuté dans le goût de la Renaissance, figure élégante et originale qui fait contraste avec le bronze de Rameau, du même auteur; celui-ci se distingue par le calme et la sérénité des lignes. Cette statue est destinée à la ville de Dijon. *L'enfant à la grenouille* de M. Hiolle est fort amusant. Le gamin tout nu a saisi le petit animal, tout à coup il en prend peur, et le voilà bras et jambes en l'air, c'est très-joli et très-bien sculpté. Passez devant la *Gloire* de M. Doré, mais ne vous y arrêtez pas, non plus que devant le *Christ* de M. Injalbert. Faites, au contraire, une longue pose en regardant le *Buste de M. T.* par M. Chapu, le *Portrait de M. Baudry* par M. Paul Dubois, le *Buste d'Edmond Adam* par Millet, l'*Océanie* de Mathurin Moreau, le *Buste de M. E. de Girardin* par Mlle Sarah Bernhardt, et devant le *Chevalier errant* de M. Frémiet. Pas bon le *Saint Jean* de M. Lafrance, non plus que le *Jeune athlète grec* de M. Vasselot. Plein de qualités, au contraire, le *Frère Alphonse* de M. Beylard qui vient d'emporter avec cette statue

le prix de Florence fondé et décerné par le journal l'*Art*. Très-beau *Lion* que celui que Bartholdi a modelé pour Belfort, et buste d'un style très-curieux que celui de *M. Faure* par Visicenzo Gemito. M. Denecheau a exposé *Une étoile* et *Phœbé;* ces deux marbres ne sont ni inférieurs ni supérieurs à ses précédents travaux. Nous en dirons autant de l'*Union fait la force* de M. Chambard, qui s'alourdit un peu.

Nous avons été sévères, nous en avons le droit; nos sculpteurs sont si habiles et dans une si belle voie que ce serait les desservir que de les flatter. En somme, l'exposition de la statuaire est fort belle: pour pétrir la glaise et faire vivre le marbre, les artistes français sont sans rivaux.

A. Surmay.

NOUVELLES

BENJAMINE (1)

V

DISPARUE !

Nos deux ex-corsaires, le surlendemain, se promenaient sur une terrasse en vue du balcon de la chambre de Benja; ils attendaient son réveil.

Déjà les teintes rosées de l'aurore s'étaient évanouies; le soleil montait à l'horizon.

— Elle dort tard aujourd'hui, observa le père.

— Tant mieux! fit le parrain, rappelle-toi qu'elle avait un peu de fièvre hier soir... Elle avait tant couru, tant ri, la chère folle! Ce long sommeil lui fera du bien...

— C'est juste... attendons.

Pendant un quart d'heure encore, on les vit aller et venir en silence. Tour à tour, ils levaient la tête vers la fenêtre, s'attendant à voir la fillette apparaître et leur jeter, comme d'habitude, son joyeux appel.

Ce fut un cri déchirant, terrible, qui retentit enfin dans la chambre; ce fut Namoun la mulâtresse qui se précipita au dehors, haletante, éperdue, désespérée.

Les deux hommes, sans échanger un seul mot, bondirent vers la maison, franchirent l'escalier, arrivèrent en même temps sur le seuil.

Namoun, agenouillée devant la couchette de l'enfant, se tordait les bras.

Le lit était vide.

— Parle! questionnèrent-ils; où donc est-elle?

— Sais pas! répondit avec égarement la nourrice, je dormais... sommeil de plomb! Je rouvre enfin les yeux... petite maîtresse n'est plus là! — Je cherche? — Personne! — J'appelle? — Rien! — Perdue!... disparue!

Ce fut tout ce qu'on put en obtenir. Déjà les autres serviteurs, accourus au bruit, se répandaient dans les appartements, dans les jardins. On les entendait fureter, crier. Le maître, se précipitant çà et là, les dirigeait, les excitait, les interrogeait de loin. Roscoff, non moins ému, s'efforçait de le rassurer :

— As pas peur! calme-toi... L'espiègle s'est cachée... histoire de rire!

Il fallut se rendre à l'évidence. On ne retrouvait pas Benjamine.

Le visage de Kervéjean, tout à l'heure si pâle, s'était empourpré tout à coup. On le vit porter ses mains à sa tête, à son cœur, et, comme foudroyé, il tomba.

Tout en s'empressant de lui prodiguer les premiers soins :

— Dick, commanda Jacques au cocher écossais, attelle, et ventre à terre pour nous ramener un médecin... la justice...

Le père n'était pas encore revenu de son évanouissement, lorsque le docteur arriva.

En même temps, un commissaire, un magistrat.

L'enquête préalable se fit rapidement. Jacques répondait aux questions. Il lui fut demandé si son maître avait des ennemis.

— Il n'a jamais fait que du bien! répondit-il.

— Quels seraient, à défaut de sa fille, ses héritiers?

— Des parents éloignés. Ses cousins Kervéjean... Nous recevions leur visite il y a quelques jours.

— Ah! fit le magistrat.

— Ne vous égarez pas! se récria Roscoff, il s'agit de deux jeunes officiers de marine, le désintéressement, la loyauté même.

— Que sont-ils devenus?...

— Embarqués sur l'escadre qui, depuis trois jours, est partie pour le Japon...

— On s'en assurera. Vous n'avez pas quelque soupçon.... quelque idée...

— Rien de rien!... Cette disparition m'abrutit!... Ah! ma pauvre Benja!... Par où? comment a-t-elle pu nous être enlevée? Mille tonnerres! C'est à se briser le crâne contre les murailles!

Effectivement, toutes les investigations restaient infructueuses. Aucun indice!... aucune trace!

L'interrogatoire de Namoun amena seul une découverte.

— Vous releviez-vous ordinairement? lui demandait-on.

— Oui... plusieurs fois... pour m'assurer qu'il ne manquait rien à mademoiselle...

— Et cette nuit?

— Non... je ne me suis réveillée qu'au jour...

Le commissaire avait remarqué, sur le guéridon, une théière et deux tasses,

— C'est vous, hier soir, qui avez bu cela?... demanda-t-il à la nourrice.

— Oui, comme d'habitude...

— Et, je suppose, l'enfant aussi?

— Aussi. Elle était un peu souffrante...

Le médecin, qui venait de saigner Kervéjean, fut appelé.

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— Docteur, lui fut-il dit, regardez au fond des deux tasses ce résidu presque noir...

Il examina, goûta.

Puis, après un silence :

— Je crois pouvoir affirmer *à priori*, déclara-t-il, que ce thé contenait un narcotique.

— Un narcotique !... s'écria Roscoff, mais qui donc l'aurait versé ?

Ces quelques mots furent murmurés à son oreille :

— Êtes-vous certain de tous les domestiques ?

— Autant que possible, répondit-il sur le même ton. Voyez-les ! ne partagent-ils pas notre angoisse ?

En effet, Dick lui-même paraissait atterré.

Kervéjean avait repris connaissance. Soutenu par deux nègres, il s'avançait en tremblant. La douleur, la stupeur empreintes sur ses traits étaient telles que chacun se tut et s'inclina, dans l'attitude d'une respectueuse pitié.

— Eh bien !... balbutia le vieillard d'une voix suppliante, eh bien! messieurs, me rendrez-vous ma fille ?...

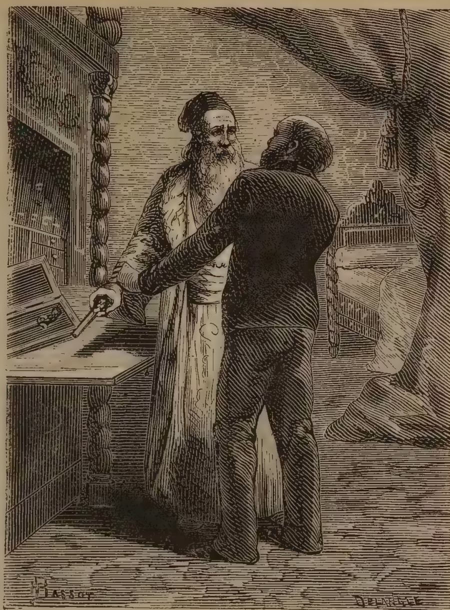
— Nous y emploierons, répondit le magistrat, toutes nos ressources et tous nos efforts... Il y a dans cet enlèvement un mystère incompréhensible, mais que la justice éclaircira... Patience et courage !

— Mais, insista le père, vous n'avez à m'indiquer aucune piste? Pas même une supposition...

— Une seule...

— Laquelle ?

— Votre fortune, Monsieur, passe pour être considérable... Ne pourrait-elle pas avoir tenté, attiré quelqu'une de ces bandes qui exploitent encore l'Italie, bien que plus au Sud, et qui capturent des personnages, des enfants riches, afin d'en exiger une grosse rançon.



Le désespoir d'un père, dessin de Bassot.

— Ah ! oui, les trabucayres.

— Ce n'est, Monsieur, qu'une simple hypothèse, mais de nature à rassurer votre cœur paternel. Ils ne feraient aucun mal à l'enfant. La sommation de leur chef ne tarderait pas à se produire... Nous nous retirons, pour organiser les poursuites...

Et les représentants de la loi s'éloignèrent, mais non sans avoir échangé quelques mots à voix basse avec Roscoff.

Abattu, songeur, Kervéjean venait de tomber dans un fauteuil.

Il se redressa tout à coup :

— Jacques !... Tu l'as entendu ? L'Italie ! La montagne ! Je veux partir !

Vainement le docteur tenta de s'y opposer.

— Laissez faire ! dit Roscoff, c'est l'inaction qui serait à craindre pour lui... Je le connais !...

A cette époque, le chemin de fer n'allait pas au delà de Nice. Une chaise de poste ne tarda pas à s'arrêter devant la villa. Elle repartit aussitôt, emportant nos deux corsaires vers la route de la Corniche.

Les chevaux allaient comme le vent.

VI

OU JACQUES PREND L'INITIATIVE

A chaque relais, des informations étaient prises, mais sans résultat. Il en fut de même à Gênes, à Turin. « Des trabucayres ! dans la Haute-Italie ! sous le règne de Victor-Emmanuel, *il galant-uomo !* » C'était aussi invraisemblable que de supposer, par mer, des pirates de Tunis et d'Alger !

Nonobstant, Roscoff s'assura le concours zélé de la police italienne. Kervéjean prodiguait l'or. En échange, les chaleureuses promesses ne lui manquèrent pas. A la moindre découverte, on aviserait son excellence.

Nos deux voyageurs s'en revinrent chez eux. Pas de lettres ! pas de nouvelles !...Cependant, l'enquête se poursuivait activement. On s'était égaré sur de fausses pistes ; la véritable se retrouverait un jour !

Kervéjean voulut agir lui-même et repartit vers Marseille. On s'arrêtait aux principales stations, questionnant les employés, les habitués de la gare. Rien ! toujours rien ! C'était au printemps, époque où les étrangers remontent vers le Nord ainsi que les hirondelles. Beaucoup de familles et d'enfants s'en allaient par chaque train. Comment s'y reconnaître... et se souvenir !

A Toulon, le doute ne fut plus possible quant aux cousins Kervéjean; ils s'étaient embarqués à l'heure dite.

En arrivant à Marseille, on reçut un billet renvoyé de Nice.

Ecriture inconnue, contrefaite. Pas de signature, et seulement ces quelques lignes :

« Ne cherchez pas, ce serait en vain. Modérez vos inquiétudes; votre fille est l'objet de toute sorte de soins et d'égards. Un jour elle vous sera rendue. »

Le père et le parrain s'entre-regardèrent. Que signifiait ?... qui pouvait parler ainsi? qui donc leur avait ravi Benjamine ?

Cependant, Roscoff ayant remarqué que l'enveloppe portait le timbre de Barcelone, Kervéjean résolut de pousser jusque-là.

Ce nouveau voyage ne servit qu'à mettre en

chasse la police espagnole. En France, rien à faire qu'à ne pas entraver le cours de la justice. « Nous agissons, répétaient les magistrats, attendez! » — Jacques parvint à ramener le nabab à sa villa.

Toutes ces fatigues, toutes ces émotions l'avaient brisé, mais sans lui rendre encore le sommeil. Il était en proie à la fièvre, et parfois au délire. Son fidèle compagnon le veillait chaque nuit. Un matin, à travers ses paupières mi-closes, il entrevit le vieillard, — ah! c'était maintenant un vieillard! — se lever silencieusement, aller de même au secrétaire, en sortir une boîte de pistolets.

Déjà la main de Roscoff s'appesantissait sur le bras de Kervéjean :

— Eh bien! quoi donc?... on serait capable de lever l'ancre et de démarrer tout seul, à l'insu de son lieutenant!... Minute! ça n'est plus de jeu, capitaine!...

Celui-ci, avec un sanglot de désespoir, s'écria :

— Jacques! mon bon Jacques! Je ne puis plus attendre ni vivre ainsi! je veux mourir!

— Soit! fit Roscoff en s'emparant d'un des deux pistolets, soit! mais ensemble!

— Que prétends-tu?

— T'accompagner, parbleu! Ce serait la première traversée que nous entreprendrions l'un sans l'autre... Non pas! Où tu vas, je vais! Commande le feu, je me brûle!

— Ah! c'est qu'il le ferait...

— Foi de Breton! bien qu'à contre-cœur... D'abord et d'une, parce que c'est attentatoire à notre religion... Secondement, parce qu'il me semble lâche de déserter la vie, c'est-à-dire la lutte, quand nous pouvons retrouver ici-bas notre enfant et, tout vieux que nous sommes, lui être utiles....

— Tu espères donc encore, toi?

— Oui, car je crois en Dieu!

Jacques continua sur ce même ton.

Kervéjean se calmait. Des larmes enfin le soulagèrent.

— Ah! murmura-t-il, si du moins je pouvais dormir, peut-être la reverrais-je en rêve!... Mais non! rien ne me reste d'elle, pas même son image!

A ce mot, Roscoff se frappa le front comme s'il venait d'en jaillir une inspiration soudaine.

— Qu'as-tu? demanda le père.

— Tu verras! répondit le parrain, mais d'abord tu dormiras...

— Comment?

— Ce même narcotique employé par les ravisseurs, le médecin, qui en avait fait l'analyse, m'en a remis un flacon. « N'y ayez recours qu'à la dernière extrémité, m'a-t-il dit, soyons prudents! » J'attendais... Je vais t'en verser quelques gouttes... Allons!... permets que je t'enveloppe dans cette robe de chambre... Étends-toi sur ce divan... Un coussin, deux coussins sous ta tête... Puisque tu veux du sommeil, en voici!

Avant de faire boire son capitaine, le lieutenant l'avait couché, l'avait couvert avec autant de soins et de prévenances qu'une sœur de charité.

— Là! dit-il enfin, je m'éloigne... mais plus de folies! Tu ne voudras pas ma mort, car, tu sais, ça tient, ma parole! Allons! donne-moi la tienne que tu m'attendras en paix!

— Oui!... oui, brave cœur!

Sur cette assurance, Roscoff disparut, mais laissant la porte entr'ouverte et, dans l'antichambre, un des nègres avec la recommandation d'entrer et d'agir à la moindre alerte.

Par l'autre, il fit réveiller Dick.

Kervéjean avait d'abord voulu faire maison nette et renvoyer tous les domestiques, les accusant, par négligence au moins, de complicité dans le rapt. Jacques s'y était opposé, d'après le conseil du magistrat.

— Gardez-les tous, au contraire, avait-il dit, et sans qu'ils le soupçonnent, observez leurs allures. Si l'un d'eux est coupable, il finira par se trahir.

Rien de semblable ne s'était encore produit. Personne ne paraissait songer à la retraite, pas même l'Écossais, bien qu'il commençât à se plaindre qu'on ne sortait plus, que ses chevaux en souffraient, que lui-même il perdait sa main. Bref, un certain mécontentement. Plus de rose à la boutonnière.

Il arriva tout ensommeillé, d'assez mauvaise humeur. Une bouderie anglaise.

— Attelle vivement! dit Roscoff. Puisque tu demandes de l'exercice pour tes bêtes et pour toi, j'espère que vous allez mettre toutes voiles dehors. Filons!

Un grognement sourd avait été la seule réponse de Dick. Il ne se pressa guère, et partit indolemment.

— Plus vite donc! commanda Jacques qui s'impatientait.

L'attelage s'élança d'un tel train que le break tanguait comme une barque pendant la houle.

— Mais tu vas me chavirer, faillichien!

Dick se remit au petit trot.

— Oh! toi, tu commences à me porter sur les nerfs! maugréa Roscoff, et si ta manœuvre a pour but qu'on te renvoie vers tes brouillards...

— Yes! répondit l'autre en se retournant avec une grimace exaspérée.

— Mille caronnades!

Mais, la recommandation du magistrat lui revenant à la mémoire, il se modéra tout à coup.

Du reste, on arrivait à Nice.

Le break s'arrêta devant une grille ornée de panonceaux. Roscoff s'était fait conduire chez le notaire du nabab.

Il fallut aussi le réveiller, celui-là. Mais, pour un pareil client, la chose s'exécuta sans retard et de la meilleure grâce du monde. Il y eut une assez longue consultation, un acte préparé. Au dehors, sur son siége, Dick semblait trouver la visite un peu longue. « On manque envers moi d'égards! On veut me pousser à bout! » telle était la pensée qu'exprimait sa figure hargneuse. Un vrai dogue, en ce moment, le beau cocher!

Que fut-ce lorsque Roscoff, reparaissant avec le notaire, qu'il fit monter dans le break, s'empara du fouet avec ce commandement de matelot :

— Descends!... Oui, toi, le goddam!... C'est moi qui prends ta place à la barre!

Et, le laissant revenir à pied, lui! Dick! ses chevaux s'éloignèrent à fond de train.

Ils remontèrent ainsi la côte, et, sans s'arrêter à la villa, franchirent le col de Villefranche.

Quelle était donc l'idée de Jacques?

VII

MARCHÉ CONCLU.

Dès que l'ami Jacques avait pris une résolution, tout marchait vite et droit au but.

Cependant, arrivé au-dessus du port, il ralentit, il stoppa, cherchant des yeux quelqu'un pour le renseigner.

Un refrain du cru, gazouillé d'une voix claire et fraîche, retentit tout à coup du côté de la grève, et, par le raidillon qui descendait à travers les roches, une fillette déboucha sur la route. C'était Réparate.

La reconnaître, l'appeler, tel fut le premier mouvement de Jacques.

Elle accourut, toute honteuse :

— Ah! pardon! je chantais, quand vous avez du chagrin... La pauvre demoiselle! Et son père, si bon, qui l'aimait tant!

— Tu ne nous avais donc pas oubliés? Tu sais donc?...

— Oui. Ah! si j'avais osé!

Roscoff l'interrompit :

— Nous allons chez tes parents... par où faut-il que je passe?

— Par ce sentier. Mais la voiture ne pourrait pas...

Un regard adressé au notaire, qui comprit, obtint aussitôt cette réponse :

— Allons à pied!

— Mais, fit Jacques, il faudrait quelqu'un pour garder les chevaux.

Réparate bondit jusqu'au raidillon, sauta sur la berge et, d'un cri retentissant comme un clairon, elle héla un des pêcheurs disséminés sur la grève.

— Hohé! Pépé!

Puis, se retournant vers le break :

— C'est Pépito, s'expliqua-t-elle, c'est mon frère! Il viendra... il vient... le voici.

En effet, alerte et rapide comme un chamois, déjà le jeune garçon franchissait la distance.

Il avait quinze ans. Ses jambes, ses pieds et ses bras nus permettaient de juger de la perfection de ses formes, bronzées par le soleil et le hâle. Pour tout vêtement, un caleçon de toile bise, un restant de tricot rayé. Sur la tête, une sorte de bonnet phrygien. Masaniello adolescent.

Sitôt qu'il eut appris ce qu'on attendait de sa complaisance :

— Avec plaisir! répondit-il, car c'est pour le monsieur qui m'a promis de faire de moi un marin.

— Je ne m'en dédis pas, répliqua Jacques, et ce sera peut-être plus tôt que tu ne l'espères, mon garçon.

Puis, à la sœur :

— Nous sommes pressés! Dérapons!

On s'engagea dans le sentier. C'était par une belle matinée de printemps. La mer, toute bleue, toute chatoyante, avait sa placidité des jours calmes. Elle semblait caresser les roches moussues du petit golfe, et sur le sable, étalait doucement comme des festons de neige argentée.

Dans un renfoncement, une masure. C'était là.

Roscoff entra comme chez lui. On se le rappelle, ce n'était pas sa première visite.

La marâtre, accroupie devant l'âtre, surveillait le café. Son second mari, beaucoup plus jeune qu'elle, à la mine avide et sournoise, déjeunait sur le coin de la table. Un couple peu digne de ménagements.

— Parlons peu, mais parlons bien! débuta Jacques. Du reste, nous nous connaissons. Vous n'aimez guère cette petite. Elle n'était pas heureuse ici... Je vous l'achète et je l'adopte... Oh! mais là, complétement! L'acte est tout prêt... Une fois signé, vous n'aurez plus aucun droit sur Réparate, elle m'appartiendra.

— Combien? fit l'homme.

— Cinq mille francs.

— J'en veux dix.

— Va pour dix! Mais vous me donnerez le garçon par dessus le marché. Je me charge également de son avenir.

— Où est l'argent? demanda la femme.

— Voici! dit Roscoff, en posant sur la table des rouleaux qu'il brisa, éparpillant l'or à leurs yeux.

Le notaire commença la lecture de l'acte.

Roscoff, pour ne pas perdre de temps, venait de lui emprunter son écritoire, une plume et du papier. Il écrivit un billet.

Dès que la lecture fut terminée :

— Est-ce accepté? demanda-t-il. Signez-vous?

Ils signèrent.

— Vous êtes payés, conclut-il alors, l'enfant est à moi!

Et, s'en emparant sans autre forme de procédure, il l'emporta.

Réparate, tout émue, toute stupéfaite, lui jeta les deux bras au cou. Son baiser, ses larmes de reconnaissance témoignèrent qu'elle ratifiait l'engagement.

On rejoignit la voiture, gardée par Pépito.

— Monte! lui fut-il dit, vous êtes à moi tous les deux; je vous emmène!

Puis, dès que l'attelage fila du même train qu'à l'arrivée, après quelques explications préalables :

— Faites-vous vos adieux, mes enfants! Il part...

— Comment?

— Tu voulais être marin, mon garçon? Tu le seras dès ce soir. Nous avons précisément un navire en partance à Marseille, pour Calcutta. Ce billet, remis au capitaine, te fera recevoir immédiatement à son bord, en qualité de pilotin. Sois discipliné, travaille, marche... on ne te laissera pas en chemin!

Nous passons la scène des recommandations, des épanchements.

Le break fit halte cette fois devant la villa. Roscoff, sans mettre pied à terre, appela vivement à l'ordre l'un des nègres et Namoun.

A celle-ci, tout en lui passant Réparate :

— Je te confie cette enfant, dit-il. Habille-la, coiffe-la comme Benjamine, et qu'elle soit prête à mon retour.

Il demanda au noir si le maître dormait toujours, et sur sa réponse affirmative :

— Veillez sur lui! conclut-il, je reviens dans une heure!

On redescendit vers Nice. Le notaire fut remis à la porte de son étude; Pépito, mené chez un confectionneur, d'où bientôt il ressortit avec un trousseau complet d'apprenti matelot. Puis, au chemin de fer!

L'express allait passer. Roscoff prit un ticket pour Marseille, et le remettant à son protégé qu'il voulut conduire jusqu'au wagon :

— Embarque ! lui dit-il, et ne nous oublie pas, ni ta sœur ni moi... que voici quasiment ton père !

Le digne homme était content de sa matinée. Il s'en revint tout joyeux. Ses ordres avaient été bien compris. Réparate était charmante sous sa nouvelle parure. Une autre Benjamine.

On la conduisit, avec recommandation d'apparaître au premier appel, dans la chambre qui précédait celle de Kervéjean. Il se réveillait. Jacques entra.

— Eh bien ! capitaine, as-tu rêvé ?

— Non...

Roscoff, donnant le signal :

— Rêve !

VII

L'AUTRE.

Namoun avait su accomplir une véritable métamorphose. Ce n'était plus Réparate, c'était Benjamine elle-même qui venait d'apparaître sur le seuil.

A cette vue, jetant un cri de surprise et de joie, le père s'était relevé tout à coup.

Mais ses forces le trahirent. Chancelant, palpitant, souriant à travers les larmes qui ruisselaient sur son visage, il se laissa retomber au bord du divan, les bras tendus vers celle qu'y poussait doucement l'ami Jacques.

— Retrouvée ! balbutiait-il d'une voix éperdue. Mais n'est-ce pas un songe ?... Est-ce toi? Est-ce bien toi, mon enfant. . ma fille !...

Elle ne voulut pas mentir ; elle osait à peine répondre à ses caresses.

Il eut un soupçon ; il l'écarta de lui, la regardant en plein visage, en pleine lumière.

La pauvre petite, toute tremblante, toute suppliante, avait baissé les yeux.

— Ah ! s'écria-t-il aussitôt, ce n'est pas elle ! Je la reconnais maintenant... c'est l'autre !

— Eh bien ! oui, déclara franchement Roscoff. Nous ne prétendions pas te tromper... Ne demandais-tu pas son image ?

Réparate s'était agenouillée devant le vieillard. En lui baisant la main, elle murmura :

— Ne me renvoyez pas, monsieur ! Je l'aimais bien ! Je vous chérirai de même...

Kervéjean avait fermé les paupières comme pour se recueillir, comme ne voulant plus voir qu'au dedans de lui-même.

— Vous pouviez me tuer ! murmura-t-il sourdement.

— Non ! se récria Jacques, car les larmes sont un allégement, et tu pleures !

Puis, d'une voix pleine de conviction, d'autorité :

— Celle que nous regrettons tous les deux, dit-il, éprouvait pour cette pauvre enfant l'instinctive affection que, spontanément, elle lui avait inspirée. Crois-moi, cette sympathie, cette ressemblance n'est pas seulement l'œuvre du hasard. Dieu s'en sert aujourd'hui pour consoler ta douleur. Plus tard, bientôt peut-être, il s'en servira pour y mettre un terme. Dans cette grande maison, devenue silencieuse et triste, il nous fallait une enfant... Ce n'est pas notre Benjamine, je le sais bien... Mais elle te rappelait aussi ton Éva... Par une illusion volontaire, qu'elle te représente à la fois tes deux filles...

— Éva ! venait de répéter le père attendri.

— C'est la mienne enfin ! continua Roscoff, je sors de l'adopter... Veux-tu savoir comment ?... Écoute...

Et sans désemparer, sans être interrompu, il raconta sa matinée, il montra l'acte qui lui constituait une sorte de paternité envers Réparate.

— Elle est à moi, conclut-il, elle est à nous ! Associe-toi franchement à ma bonne action... ça porte bonheur !

Kervéjean avait rouvert les yeux ; il se pencha vers la fillette, encore à ses genoux, et la baisant au front :

— Éva !... dit-il, nous la nommerons Éva !...

Une diversion se produisit. On frappait. L'un des noirs entra apportant une lettre.

— Le timbre de Naples ! dit Roscoff en la passant à son maître.

Celui-ci, dès qu'il eut brisé le cachet, s'écria :

— L'écriture de Benjamine !

On s'empressa de lire :

« Je ne vous oublie pas. Je me porte bien. J'embrasse mon père que j'aime. »

Puis, au-dessous de la signature :

« Et parrain aussi. Vous aurez de mes nouvelles dans trois mois. Ce sera probablement de Venise ou de Vienne. »

— C'est tout ! fit Kervéjean comme s'il eût espéré davantage.

— Ne comprends-tu pas, observa Jacques, qu'elle n'a écrit, la chère mignonne, que ce qu'on lui permettait d'écrire ? Ces quelques mots, on les lui dictait peut-être ! Mais nous savons au moins qu'elle est vivante, et qu'elle ne nous a pas oubliés. J'en suis heureux pour ma part !

Et, désignant sa fille adoptive qui s'était éloignée, discrète et songeuse :

— Tu vois? Ça commence !

Kervéjean, les yeux fixés sur la lettre, se demandait avec une fiévreuse tension d'esprit :

— En quelles mains peut-elle être? Dans quel but la retient-on prisonnière? Pourquoi cette promesse de nous la rendre plus tard? Qui donc, mais qui donc trouvera le mot de cette énigme?

Son regard, en ce moment, rencontra celui de Réparate, où brillait une flamme étrange.

— Je chercherai ! dit-elle, comme répondant surtout à quelque secret instinct de son cœur.

Cette fois le père lui ouvrit ses bras. Elle s'y précipita. Mais, dès la première étreinte, il eut un frissonnement douloureux, une sorte de faiblesse.

— Va ! murmura-t-il, laisse-moi !... Plus tard !..

Déjà Roscoff avait repris la fillette, et s'éloignait avec elle.

— Bien ! je comprends, disait-il, nous-nous en allons... Je vais t'envoyer quelqu'un... Tu devrais te réconforter, sortir un peu... A bientôt ! Nous la gardons, n'est-ce pas?

— Oui... qu'elle reste !

. . . .

L'ami Jacques était enchanté. A son tour, il embrassa Réparate.

— Bravo! mon enfant, je suis content de toi!... Je suis content de lui! Les choses se sont mieux passées que je ne l'espérais! Mais pour suppléer dignement Benjamine, il faut t'appliquer à lui ressembler autrement qu'au physique... Son institutrice est encore ici... Je vais, pour te remettre entre ses mains, la faire prier de venir... Elle aura sans doute une rude besogne avec toi, ma pauvre petite sauvage! Tiens! voici la salle d'étude.

Il venait de l'y conduire tout en parlant ainsi.

— Oh! fit sa protégée, je sais déjà lire et écrire.

— Vraiment! qui t'avait montré?

— Pépito! Il m'enseignait même la géographie... Nous avions une vieille carte... Tenez! plus petite et moins belle, mais semblable à celle que voici, toute dépliée, sur cette table.

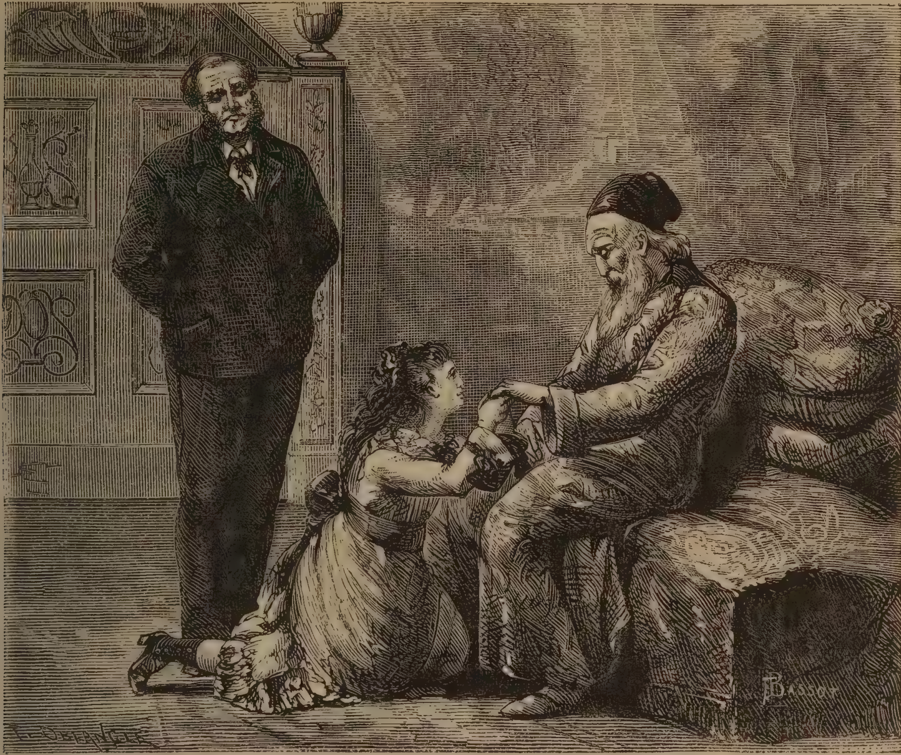
— L'Europe! dit Roscoff qui venait d'y jeter un regard. Ah! pauvre Benja, ce fut sans doute ta dernière leçon!

Déjà le doigt de la fillette attentive courait le long de la côte italienne. Vers l'extrémité de la péninsule, il s'arrêta :

— Naples? murmura-t-elle.

Jacques, tout d'abord étonné, se souvint :

— Ah! oui, tu penses à la lettre... c'est de là qu'elle est venue, comme l'autre de Barcelone...



Réparate et Kervéjean, dessin de Bassot.

— En Espagne! fit Réparate, dont le regard aussitôt traversa la mer.

— Toutes les investigations de la justice y sont restées vaines, dit Roscoff. Je vais les diriger, non-seulement vers Naples, mais encore sur Vienne et Venise, d'où Benjamine nous annonce une troisième lettre.

— Venise! Vienne! répéta Réparate qui sut promptement trouver ces deux villes, et parut mesurer sur la carte le cercle qu'elles formaient avec les deux autres.

Après avoir un instant réfléchi, elle eut un mouvement de tête incrédule.

— Ah ! fit Jacques un peu railleur, tel ne serait pas ton avis ?

Elle le regarda d'abord en silence. Puis, un malicieux sourire sur les lèvres, elle formula cet apologue :

— Quand nous jouions à cache-cache parmi les roches et que je jetais mon cri derrière l'une d'elles afin qu'on accourût m'y chercher, c'est qu'en même temps j'étais partie, c'est qu'aussitôt je me blottissais, introuvable, tout à l'opposite...

Et son doigt, décoché comme une flèche, alla s'implanter au beau milieu des Iles britanniques.

— L'Angleterre ! s'écria-t-il.

— Oui ! répondit-elle, mais en paraissant lire sur la carte un nom rencontré au hasard, oui... Angleterre...

— Tu savais, ou tu as déjà deviné quelque chose, lui dit vivement Roscoff. Voyons!... Parle?

— Non! fit-elle, pas encore!

Refusait-elle de s'expliquer? N'avait-elle qu'un vague soupçon qu'il lui fallait d'abord éclaircir?

D'ailleurs, l'institutrice entrait.

VIII

MISS ÉVA

Quelques jours se sont écoulés. Jacques observe Réparate, ou plutôt Miss Eva; c'est le nom qui, décidément, a prévalu.

Elle le justifie par sa rapide transformation. Vous ne reconnaîtriez plus la petite mendiante aux cheveux épars, aux allures de gitane. Elle se forme, elle se civilise, elle prend les manières et le ton d'une demoiselle.

De pareils exemples ne sont pas rares. Il y a chez la femme de merveilleuses facultés d'assimilation, alors surtout qu'il s'agit d'une nature d'élite et dans sa première jeunesse, ayant la tête et le cœur remplis d'intelligence et de volonté.

Eva s'est mise au travail avec ardeur. Elle veut tout apprendre, elle veut tout connaître... même l'anglais.

Roscoff a voulu savoir pourquoi. Elle s'est contentée de le regarder en souriant, de son énigmatique sourire.

Puis, comme il insistait :

— N'était-ce pas une des études de notre chère Benjamine? a-t-elle répondu, ne désirez-vous pas que je lui ressemble en toutes choses? Oh! je vous la rendrai!

— Comment l'entends-tu, fillette?

— En m'efforçant de reconnaître toutes les bontés qu'on a pour moi... en tâchant de devenir digne de vous... et de lui!

Lui, c'est Kervéjean. Envers le vieillard désolé, la conduite de la jeune étrangère est pleine de tact et de délicatesse. Chaque jour elle semble davantage encore le plaindre et l'aimer. Mais elle ne se prodigue pas; elle se tient sur la réserve, attendant qu'il la désire ou l'appelle. On la voit accourir aussitôt, s'empresser de distraire son chagrin, répondre avec une joie touchante à ses moindres caresses, et, aussi longtemps que possible, prolonger l'illusion, le rêve. Pressent-elle le réveil, une amertume, un regret, elle s'éloigne, elle s'efface, et, sur son visage un moment assombri, cette pensée peut se lire :

— Je ne suis pas celle qu'il espérait! Je ne suis toujours que l'autre!

Et, comme impatiente de faire mieux encore, elle retourne à ses livres, elle les emporte dans les jardins, jusqu'au fond des plus ombreuses retraites. On l'y voit piétiner, fureter. « Ah! çà mais, se dit Roscoff, elle n'étudie donc pas... elle cherche! »

Ou bien encore il l'aperçoit gîtée, nichée dans quelque crevasse, au milieu des romarins, des caroubiers et des lentisques. Elle semble réfléchir, calculer, et, du regard, interrogeant l'espace, interrogeant le sol, comme poursuivre la solution d'un problème dont elle veut garder le secret.

Jacques se demande :

— A quoi songe-t-elle ainsi? Quel est son but... ou son espoir?

D'autres fois encore, pendant des heures entières, elle devenait invisible, introuvable, et quand elle reparaissait enfin, quand il la questionnait, la réponse était toujours éludée, indécise ou railleuse. On eût dit qu'elle se moquait de lui.

— Mais où te caches-tu donc? questionnait-il un jour, où vas-tu?

Elle désigna les mouettes qui tourbillonnaient au loin sur la mer, et dans son style imagé, pittoresque, elle lui répondit :

— Quand on ne les voit plus, où sont-elles?

— Mais dans des trous, dans des creux de la falaise connus d'elles seules, et qui leur servent de refuge...

— Qui sait! j'ai peut-être aussi les miens...

— Ici? dans cette maison, et que j'ignorerais, moi qui l'ai fait bâtir!

— Oh! pas le premier!... Il y avait eu d'abord l'Anglais, le fou... J'étais alors toute petite, mais Pépito m'apportait dans ses bras... Pas de murailles!... Les roches et la terre sens dessus dessous! Des creux et des grottes, comme dans la falaise, pour les mouettes!... Il m'en reste plus d'un souvenir...

Roscoff eut un trait de lumière.

— Et tu leur demandes un indice, une trace!... s'écria-t-il.

— Patience! conclut-elle, un doigt sur ses lèvres. Vous m'avez débaptisée de mon nom de Réparate, et cela voulait dire pourtant celle qui répare, celle qui retrouve... Je n'ai pas encore trouvé... Mais voici là-bas le pauvre père qui, du geste, appelle Éva...

Et s'échappant avec les bonds joyeux d'un jeune chien sifflé par son maître, elle courut vers Kervéjean.

Jacques était resté pensif. Tout à coup, se frappant le front :

— Elle trouvera! se dit-il; oh! j'en avais le pressentiment!... Toutes les polices réunies de France, d'Italie et d'Espagne ont moins d'esprit qu'elle... Ne la tourmentons plus! J'ai confiance!

. . . .

Kervéjean ne raisonnait pas ainsi; mais il était touché, gagné par la tendre et discrète affection que lui témoignait cette brave enfant. Il s'y habituait, lui donnant peu à peu dans son cœur, dans sa vie, une plus large place à côté du souvenir de Benjamine. La veille, en se mettant à table avec Roscoff, il avait dit :

— Pourquoi rien que deux couverts?... Trois!

Et ce jour-là, pour la première fois, ils avaient entre eux leur fille adoptive.

Le lendemain, au déjeuner, Kervéjean demanda :

— Où t'a-t-on logée, ma petite?

— Dans la chambre de Namoun, répondit Jacques.

Après un mouvement, après une hésitation, le capitaine garda le silence. Mais, en se levant de table, il prit à part son lieutenant et lui mit une clef dans la main.

La clef de la chambre de Benjamine, où lui seul, depuis le rapt, il était entré.

— Tu l'installeras tantôt... pendant ma sieste.

Telle avait été l'ordonnance du docteur; on arrivait aux chaleurs de l'été.

Roscoff, dès que le maître les eut congédiés, sortit avec Éva.

Celle-ci, du reste, avait deviné la nouvelle faveur dont elle était l'objet. Elle en paraissait ravie. Jamais encore elle n'avait même manifesté tant de joie.

— Enfin ! enfin !... répétait-elle, impatiente et curieuse.

— Comme te voilà contente, mignonne ! Allons ! viens... montons...

— Oh ! oui, je n'osais pas... j'attendais...

— Quoi donc ?

Dejà l'alerte fillette atteignait le palier.

Sitôt que l'appartement fut rouvert, elle s'y précipita.

Rien n'avait été dérangé; tout se trouvait encore à la même place.

Éva, parvenue dans la chambre à coucher, s'arrêta tout à coup, immobile et, de loin, inventoriant, scrutant du regard le mobilier, les tentures, les tapis, les moindres objets. Puis elle s'en approcha, les toucha, les flaira pour ainsi dire. Ses mains adroites et promptes soulevaient une étoffe, un bouquet fané, des jouets traînant çà et là. Une flamme magnétique brillait dans ses yeux.

— A la bonne heure ! pensait Jacques, en voilà de l'investigation ! en voilà une enquête !

Toutes choses ayant subi son examen, Réparate se dirigea vers les fenêtres, vers les portes. Elle se les faisait ouvrir, allait au delà, revenait sur ses pas, se rendant compte de chaque issue, auscultant parfois la muraille afin de s'assurer qu'elle n'en recélait aucune autre.

On était arrivé dans un grand cabinet noir où se trouvaient suspendus des peignoirs, des jupons et des manteaux, toute la garde-robe de Benjamine.

Derrière ces draperies, malgré l'obscurité, Éva poursuivait plus ardemment encore ses recherches.

— Oh ! lui dit Roscoff, nous sommes ici contre le rocher. Plus de porte...

— Excepté celle-ci ! s'écria la fillette, dont les doigts frappaient en même temps contre un panneau sonore.

Puis, se grandissant, palpant d'une main nerveuse et rapide :

— Sous le papier qui la recouvre, ajouta-t-elle, je sens les verroux... la serrurre...

Jacques faisait appel à ses souvenirs.

— En effet ! je me rappelle... Il y avait un passage... Mais nous l'avons comblé, muré... Je suis certain qu'il n'existe plus...

— Moi pas ! répliqua-t-elle. Attendez ici !... je reviens... attendez !

Et sans autre explication, avant qu'il eût pu la retenir, elle avait disparu.

IX

SUR LA PISTE

Roscoff, consigné dans le cabinet obscur, voulut de la lumière et, pour en demander à Namoun, dont la chambre était voisine, il sortit.

Quelle ne fut pas sa surprise en se rencontrant face à face avec Dick, qui se tenait sur le palier, attentif et silencieux, dans la posture d'un valet aux écoutes.

— Que faisais-tu là ? lui demanda-t-il brusquement, que veux-tu ?

— Mon compte, répondit l'Écossais, après un moment d'embarras.

La veille, à la suite d'une dernière altercation, il avait été décidément congédié.

— Soit ! dit Roscoff.

Et, comme la mulâtresse se montrait dans l'escalier :

— Namoun... là, vivement, une lampe allumée !

Dick, exhibant son livret, voulut entrer dans le détail justificatif de ce qui lui était dû pour ses gages.

— Inutile !... interrompit Jacques, passons au total... Combien ?

Un chiffre fut énoncé, la somme aussitôt comptée sur l'appui de la fenêtre.

Puis, en guise d'adieu :

— Démarre ! File, et que je ne te rencontre plus dans mon sillage !

L'Écossais descendit en maugréant ; Roscoff regagna le cabinet noir et, pour passer le temps, décrocha au hasard les hardes qui masquaient la porte condamnée.

— Elle voudra l'examiner à son retour, pensait-il ; mais où diable a-t-elle mis le cap ? Elle tarde à virer de bord...

Ses mains, en ce moment, rencontrèrent sur le papier tapissant toute la muraille certaines solutions de continuité, comme des déchirures mal rejointes.

Namoun arrivait avec la lumière ; il pouvait voir maintenant, il regarda.

Évidemment, tout autour de la porte, la tenture avait été coupée, puis recollée tant bien que mal. De même à la serrure, aux verroux.

Il essaya de les tirer. Après un effort, ils cédèrent.

Ayant arraché le papier qui les recouvrait encore, il constata sur leur rouille certaines taches grasses : on s'était servi d'huile pour les faire jouer sans bruit.

Quant à la serrure, impossible d'en avoir raison. Pas de clef !

Namoun ne s'était pas encore éloignée de l'appartement. Roscoff courut après elle, ordonnant d'apporter en toute hâte un ciseau, un marteau, des tenailles, une pince de fer.

Il revint dans la garde-robe et, penché vers le parquet, il y promena sa lampe, espérant quelqu'autre découverte...

Rien !... Si fait ! à l'angle le plus obscur, une lanterne sourde et, dedans, la bougie à demi-consumée, des allumettes.

Une émotion de plus en plus vive, la curiosité, l'impatience, un espoir mêlé de crainte enfiévraient notre brave marin. Sa fille adoptive ne reparaissait pas. Qu'était-elle devenue ?... Ne courait-elle pas quelque danger ?

Cette lanterne supposait une issue ténébreuse, un souterrain. On ne l'avait donc pas comblé ? Il existait toujours ? Cette porte, on l'avait rouverte ; on pouvait donc aller au delà ?

En ce moment même et comme pour répondre à toutes ces questions, de l'autre côté de la mystérieuse porte, en dehors, on frappa.

Qui donc ?

Des pas s'entendirent de l'autre côté, dans la chambre de Benjamine ; il y courut ; s'empara des outils demandés, renvoya du geste celui qui les apportait, revint dans le cabinet noir, s'y renferma seul et, faisant sauter la serrure, il ouvrit la porte.

Elle masquait une muraille. Dans cette muraille, des pierres écartées, un étroit passage.

Roscoff n'y vit tout d'abord personne; mais presque aussitôt Réparate, qui venait sans doute de se garer en arrière, avança de nouveau sa jolie tête espiègle et rieuse.

— Eh !... eh !... fit-elle, vous voyez bien qu'on passe !

— Passons !... s'écria Jacques, qui déjà s'apprêtait à la suivre. J'emporte cette lampe-là, prends la lanterne...

— Ce ne sera pas de trop ! répondit-elle en l'allumant, je n'ai presque rien vu... Je n'avais pour m'éclairer que la flamme de quelques pommes de pin s'éteignant bien vite.

Ils venaient de franchir la brèche. Au delà commençait un caveau tout encombré de gravats, parmi lesquels on semblait avoir rétabli le chemin.

— Attention ! fit Éva, voici l'escalier...

Roscoff, à la suite de son guide, descendit une trentaine de marches taillées dans le roc. Elles aboutissaient à une galerie souterraine, en pente douce, et qui, bien que le travail de l'homme y fût encore apparent, semblait avoir été surtout l'œuvre de la nature. Dans combien de falaises ne retrouve-t-on pas ces fissures, ces grottes creusées jusqu'à des distances perdues, jusqu'à des profondeurs ignorées, par les eaux de la terre ou du ciel. N'en est-il pas qui doivent remonter au déluge?

Celle-ci, variant de dimensions et de formes, serpentait à travers les entrailles du promontoire. Elle était tapissée d'un sable fin, que coupaient parfois des traînées humides et grasses : les sables verts.

— Éclairons, dit Éva, ce sol que je ne pouvais interroger. Peut-être aura-t-il gardé quelque empreinte ?

— Je sonde à babord ! fit Jacques. Regarde, petite, à tribord...

Ils distinguèrent bientôt des pas... des pas d'hommes... toujours les mêmes... et jamais ceux d'une fillette...

— Qu'est-ce que cela? dit tout à coup Réparate en se penchant pour ramasser quelque chose.

C'était un nœud de ruban cerise.

— Je le reconnais ! s'écria Roscoff avec émotion, il y en avait de pareils à la coiffure de nuit de Benja, la dernière fois que nous l'avons embrassée, son père et moi !

— Plus de doute ! conclut Éva, c'est par ici qu'ils vous l'ont enlevée?

— Un seul ravisseur ! observa Jacques en mesurant de nouveau les empreintes, puisqu'il n'y a qu'un seul et même pas... Ah ! que je voudrais retrouver le sien !

— Oubliez-vous qu'elle était endormie, portée sans résistance...

— Regarde donc auprès de cette flaque d'eau, interrompit-il, les traces sont plus rapprochées, plus profondes. Elle se sera peut-être réveillée, débattue...

— Non ! car les voici qui reprennent aussi régulières qu'au départ... Il aura glissé, voilà tout.

— Il !.. mais qui?.. qui donc?

— C'est à nous de le deviner, dit-elle. J'ai tant prié le bon Dieu qu'il nous en fournira les moyens.

Elle venait de tracer sur sa poitrine le signe de la croix. Sa fervente prière monta vers le ciel.

On se remit en marche.

La pente s'accentuait.

Après un détour, le souterrain se trouva brusquement interrompu, barré par une muraille qui paraissait infranchissable.

— Je me souviens ! s'écria Roscoff. C'est le passage qui communiquait à la grève et que, sans y être descendu, mais le jugeant dangereux, j'avais fait murer par les deux bouts...

— L'autre était rouvert, dit Éva. Celui-ci de même. Voyez à gauche !

En effet, tout contre la paroi du roc, elle éclairait une seconde brèche. Elle s'y glissa, invitant son compagnon à l'y suivre.

Ce ne fut pas sans quelque difficulté. Très-étroite était l'issue. Il s'était frôlé la poitrine, il s'était meurtri les genoux.

En y portant la main, il aperçut, à la clarté de la lampe, comme un fil d'argent qui brillait dans l'ombre.

— Hum ! fit-il, est-ce que, par hasard, j'aurais aussi ma trouvaille !

Et, ramassant l'objet :

— Aye ! ça pique !

Déjà les doigts alertes de sa jeune compagne s'en emparaient.

C'était une rose fanée.

Dans la tige, une épingle.

Ils se regardèrent tous les deux. Ce même cri, ce même nom leur échappa :

— Dick !

Puis, après un temps :

— Ah ! je le soupçonnais ! dit Éva, je ne doute plus maintenant ! Voici la preuve !

Jacques ne l'écoutait plus. Sous l'impulsion d'une colère mêlée d'angoisse, il venait de bondir en avant, à travers les buissons épineux, les cactus, les aloès et les agaves qui masquaient, sur la grève, l'entrée de la grotte.

Insensible à leurs atteintes, tout sanglant, tout haletant, il s'affaissa sur une roche, au bord de la mer.

Éva le rejoignit, l'interrogea :

— Pourquoi cette fureur? Que semblez-vous craindre? Qu'y a-t-il?

— Il y a, mille tonnerres ! que je suis une triple brute... que j'ai désobéi à la consigne, manqué de patience et, tantôt, renvoyé Dick... Nous le tenions !.. Pourvu qu'il ne soit pas trop tard !..

Et comme un fou, par les jardins et les terrasses, il s'élança vers la maison.

Ch. Deslys.

(La suite à la prochaine livraison.)

VARIÉTÉS

LA VIANDE

I

La chasse et la pêche. — Les Australiens. — Le cannibalisme. — Les Fijiens. — Les nouveaux Zélandais. — Un charmant et doux jeune homme. — Les sauvages de la Terre-de-Feu. — Les nègres. — Les Samoyèdes. — L'homme préhistorique. — L'agriculture. — Les peuples pasteurs. — La viande.

Vraisemblablement, dans leur enfance, tous les peuples ont tiré de la chasse et de la pêche les éléments primordiaux de leur nourriture, par la raison qu'on peut chasser et pêcher d'un bout à l'autre de l'année, tandis qu'on ne trouve des fruits et des racines que pendant une partie de l'année.

D'abord les hommes, dans le double but de se défendre et de se sustenter, ont traqué, autour d'eux, les animaux terrestres ; ensuite, quand le gibier est devenu rare, leur a manqué, ils ont poursuivi les animaux fluviatiles ou marins.



La chasse et la pêche, aux premiers temps du monde, dessin de Lelogeais.

En examinant sommairement la vie des sauvages modernes, on se rend facilement compte de l'énorme place que la chasse et la pêche ont tenue dans l'alimentation, chez les races préhistoriques.

Encore aujourd'hui, les Australiens, nous citons les êtres qui occupent le degré le plus bas de l'échelle de l'humanité, comptent uniquement sur le gibier et sur le poisson pour subsister, et quand la chasse et la pêche leur manquent, ils sont aux abois ; alors, tous : hommes, femmes, enfants recherchent avidement les animaux les plus repoussants : insectes, reptiles, vers ; et s'ils ne s'en procurent pas suffisamment pour apaiser leur faim, ils se tendent mutuellement des piéges et se mangent entre eux.

Le cannibalisme, qui dans divers pays est devenu un culte, n'a sans doute pas d'autre cause que la disette.

Il paraît cependant, nous ne parlons point ici par expérience, que la chair humaine a une saveur

qui attire le cannibale, comme l'alcool attire l'ivrogne.

Ainsi le plus bel éloge qu'un Fijien puisse faire d'un quartier de venaison, c'est de dire « qu'il est tendre comme de l'homme mort », et spécialement comme l'avant-bras et la cuisse, les morceaux les plus friands, de l'homme mort.

Les Fijiens ont conservé un goût si vif pour la chair humaine, qu'ils engraissent des esclaves pour les manger ou pour les vendre au marché. A leurs yeux, tout cadavre est comestible, et leurs cimetières sont leurs estomacs. Aussi quand deux Fijiens se trouvent seuls dans un bois, qu'ils soient parents ou amis, se tiennent-ils rigoureusement sur la défensive, car, pour peu que lap'pétit les talonne, ils ont toujours envie de se dévorer l'un l'autre.

Les nouveaux Zélandais ne le leur cèdent guère sur ce point.

Earle raconte qu'un jeune chef Maori reconnut un jour une jolie fille de seize ans qui avait travaillé pour lui, Earle; que ce chef la réclama comme une esclave qui s'était enfuie de son domaine, et qu'il la ramena à son village où il la tua et la mangea.

Le lendemain, il montra, en riant, au voyageur, le poteau auquel il avait attaché la malheureuse, et se vanta de la façon dont il l'avait trompée : « Je l'assurai que mon intention était seulement de la fouetter, ajouta-t-il en se tenant les côtes de rire, mais je lui tirai un coup de fusil dans le cœur. »

Pourtant, ajoute naïvement Earle (*Residence in New-Zealand*), je puis affirmer que c'était un charmant jeune homme, doux et bien élevé, notre favori à tous.

Voilà un charmant et doux jeune homme qui nous paraît ressembler furieusement à un tigre.

« Presque toujours en guerre avec les tribus voisines, dit l'amiral Fitzroy en parlant des naturels de la Terre-de-Feu, il est rare qu'ils se rencontrent sans qu'il en résulte une bataille, et les vaincus, s'ils ne sont pas déjà morts, sont tués et mangés par les vainqueurs. Les femmes dévorent les bras et la poitrine ; les hommes se nourrissent des jambes, et le tronc est jeté à la mer. Dans les hivers rigoureux, quand ils ne peuvent se procurer d'autre nourriture, ils prennent la plus vieille femme de la troupe, lui tiennent la tête au-dessus d'une épaisse fumée qui provient d'un feu de bois vert, et l'étranglent en lui serrant la gorge. Ils dévorent ensuite sa chair morceau par morceau, sans en excepter le tronc, comme dans le cas précédent. »

Les nègres de l'Afrique centrale sont aussi profondément cannibales, de l'avis de tous les explorateurs de la troisième partie du monde ; mais il est également avéré que le cannibalisme est en horreur partout où l'agriculture est honorée, par tout où la civilisation luit.

L'agriculture et la civilisation ont donc du bon.

Et si l'on nous objectait que les populations des régions glaciales : Lapons, Samoyèdes, Groënlandais, etc., ont de pauvres ressources dans l'agriculture, et que, néanmoins, ils ne sont point cannibales ; nous répondrions : que si ces sauvages du nord ne trouvaient pas, dans la pêche, de quoi pourvoir à leur nourrriture, ils seraient probablement cannibales.

Mais comment penseraient-ils à se manger entre eux lorsqu'ils attrapent, à l'embouchure de leurs fleuves, plus de poisson qu'ils n'en peuvent consommer avec leurs meutes de chiens !

Le besoin est un grand maître, souvent un détestable maître.

D'après le sentiment des savants qui ont recherché les origines de la civilisation, dans toutes les régions, aux époques préhistoriques, l'homme a mangé l'homme ; il l'a mangé en Angleterre, en Gaule, en Germanie, en Espagne, en Italie, en Grèce, comme il le mange maintenant encore en Océanie, en Afrique, en Australie.

La faim et l'obscurité absolue de l'esprit avaient fait l'homme préhistorique cannibale ; l'instinct de la conservation et la suprême lumière le firent pasteur, agriculteur.

Lorsqu'il vit que la chasse ne lui donnait plus qu'un rare dîner, la plupart du gibier ayant été tué par lui ; lorsqu'il s'aperçut, dans les zones tempérées, que la pêche ne pouvait être qu'un appoint dans son alimentation ; lorsqu'il comprit que les arbres fruitiers ne fournissaient qu'une récolte passagère et insuffisante ; lorsqu'il se rendit compte qu'en mangeant son semblable, il ne tarderait pas à arriver à l'extinction de sa race, il chercha anxieusement, passionnément, un moyen de se nourrir sans tout détruire autour de lui et sans se détruire lui-même, et il découvrit l'agriculture, la première et la plus belle des découvertes.

Avec l'agriculture, l'homme préhistorique eut à foison, des céréales, des légumes, des fruits, des animaux dits domestiques, car ces animaux ne pullulent que dans les pays où l'agriculture est prospère, ou du moins dans les pays habités par des peuples pasteurs, où les prairies naturelles sont assez vastes, les plantes fourragères assez abondantes pour nourrir de nombreux troupeaux, comme les plateaux herbeux de l'Amérique du Nord, les pampas de l'Amérique du Sud, les vallées de l'Arabie heureuse, les steppes de Russie, les pâturages de l'État romain.

D'ailleurs les peuples pasteurs sont généralement voisins des peuples agriculteurs.

Après avoir tâté de tous les animaux, des plus gros comme des plus petits, des plus féroces comme des plus doux, des plus ragoûtants comme des plus repoussants, après avoir tâté de l'homme, l'homme en vint, quand il put composer, à peu près à son gré, son alimentation de céréales, de légumes, de fruits, de viande, à ne plus manger que des bêtes dont l'expérience, le raisonnement, lui démontrèrent les qualités, l'excellence.

Le bœuf, le cheval, le chameau, l'âne, le chien, le porc, le mouton, la chèvre sont, croyons-nous, les animaux domestiques qui fournissent tout d'abord la « viande de boucherie ».

II

Le bœuf. — Le bœuf Apis. — Le bœuf dans le paradis indien. — Age et poids du bœuf. — Ce qu'on tire du bœuf mort. — La vache. — Le veau. — Festins populaires. — Point de bonne nourriture sans viande. — Comment il convient de se nourrir. — Le mouton. — Le mouton divinisé. — Son poids, sa chair, son caractère. — Ses frayeurs. — Le cheval. — Pégase et Bucéphale. — L'hippophagie. — La viande de cheval. — L'âne. — Un passage de Xénophon. — Les ânesses. — Le lait d'ânesse. — Qualités de l'âne. — Un âne mélomane. — L'âne et l'harmonie. — L'âne de Gibraltar. Vie de l'âne. — Le chameau. — Un chameau mangé par une caravane. — La chèvre.

Le bœuf semble être le premier animal asservi, acclimaté, domestiqué.

Le bœuf aida l'homme à labourer la terre et lui procura un précieux aliment en même temps que sa femelle lui offrait une boisson délicieuse; en récompense, l'homme divinisa le bœuf et l'éleva soigneusement pour le manger dévotement.

Les Africains cuisent sous la cendre les serpents, les crocodiles, les fauves qu'ils adorent; les Kamtschadales mettent à la broche l'ours, auquel ils dressent des autels; il n'est pas surprenant que les anciens se soient nourris d'une idole qu'ils vénéraient.

Considéré comme un bienfaiteur de l'humanité souffrante, le bœuf eut vite des temples. Les Égyptiens, ces incomparables agriculteurs, en firent le dieu Apis, et lui bâtirent, à Memphis, le plus splendide des édifices religieux.

Symbole de la puissance et de la fécondité, le bœuf Apis tint la première place dans l'olympe égyptien.

De son côté, la déesse Isis eut, sur la tête, des cornes de vache, comme plus tard Io en porta chez les Grecs.

Dans la mythologie hindoue, le bœuf *Nanda* est le gardien d'une des portes du ciel, et la vache eut l'honneur d'être le premier être créé; dans la mythologie gréco-latine, le bœuf représente une constellation, celle du *taureau;* les Celtes considéraient la vache comme un animal divin; bref, les traditions antiques sont d'accord pour assigner au bœuf un rôle suprême.

Le bœuf vit 25 à 30 ans; à trois ans il a pris son accroissement normal, sinon son embonpoint, et il peut travailler; de cinq à dix ans il atteint toute sa force; vers sept ans il est dans des conditions favorables à l'engraissement.

Le poids ordinaire du bœuf, livré à la boucherie, est de 350 kilos; mais on a vu, à Paris, à la fin du carnaval, des bœufs gras de 1,500 kilos.

Avec la peau du bœuf on fait des chaussures et cent autres choses; avec les poils de sa peau, recueillis par le tannage, on fait un gros tissu dans lequel on taille les limousines des rouliers; avec ses cornes et ses sabots on fait des peignes, des boutons, des tabatières, etc.; on tire de l'huile de ses pieds; avec ses os on fabrique mille objets de tabletterie, de la gélatine, de la colle, du noir animal; avec sa graisse on fait des chandelles, du savon; avec ses intestins on obtient des cordes pour des instruments de musique; avec sa chair on fait le pot-au-feu et le rôti le plus apprécié de la saine et forte cuisine.

Il est utilisé dans toutes ses parties: vivant, c'est un incomparable instrument de travail; mort, c'est une mine de produits; on a donc raison de lui assigner le premier rang parmi les animaux domestiques, quoique son intelligence soit nulle.

Le bœuf le meilleur pour la table est celui qui a de cinq à dix ans d'âge, qui n'est ni trop gras, ni trop maigre, ni trop fatigué, et dont la chair est foncée et marbrée de graisse.

La vache donne de la très-bonne viande jusqu'à huit ou dix ans.

Le veau, dont la chair fine, blanche, rafraîchissante, est recherchée, n'est suffisamment comestible qu'à l'âge de six semaines. A l'âge de six mois, pour la boucherie, il n'est plus veau et n'est pas encore bœuf. On doit éviter de le manger saignant, car selon nos pères: « veau mal cuit et poulets crus font les cimetières bossus. »

Qui ne se souvient de ces vieux récits où dans des festins de gala ou populaires, des armées de cuisiniers servent des bœufs, des veaux entiers, rôtis, plats de gargantuas, auprès desquels les autres mets ne sont rien?

C'est qu'en effet, la viande, la grosse viande, a formé, quand cela a été possible, aux époques de paix, d'abondance surtout, la base de la bonne nourriture.

Pour que l'alimentation soit convenable, il est nécessaire que la viande y entre, parce que la viande contient des principes réparateurs, fortifiants, dont l'homme ne saurait se passer impunément.

« Autrefois, rapporte M. Maigne, l'ouvrier des villes et, à plus forte raison, celui des campagnes, mangeaient très-rarement de la viande; aujourd'hui, c'est le contraire qui a lieu. Il faut s'applaudir de ce changement, car l'homme bien nourri travaille mieux et vit plus longtemps. Or, il n'y a point de nourriture convenable, suffisamment réparatrice, sans l'usage de la viande. A l'époque où l'on construisait le chemin de fer du Havre à Rouen, qui avait été concédé à une Compagnie anglaise, une circonstance fortuite mit en évidence ce que nous venons de dire. On fit travailler ensemble des ouvriers anglais et des ouvriers français. Ces derniers, malgré leurs efforts, malgré l'amour-propre qui les talonnait, arrivaient à grand'peine à faire la moitié de la besogne que leurs compagnons achevaient sans se presser. Menaces, encouragements, tout échouait; il y avait là une sorte d'impuissance physique qui sautait aux yeux. Un médecin consulté sur ce fait eut l'idée de s'enquérir de la nourriture respective des deux groupes d'ouvriers. Les Français dînaient avec de la soupe maigre, des légumes, du fromage, beaucoup de pain et de l'eau. Quant aux Anglais, ils buvaient de la bière, mangeaient peu de pain et consommaient beaucoup de viande. Dès ce moment, la question fut résolue. On mit nos compatriotes au régime de leurs rivaux: quelques jours après, ils les avaient égalés et même surpassés. »

La viande ne doit néanmoins constituer qu'une partie de l'alimentation: les peuples qui ne mangent que de la viande se portent presque aussi mal

que ceux qui ne mangent que des légumes et des fruits.

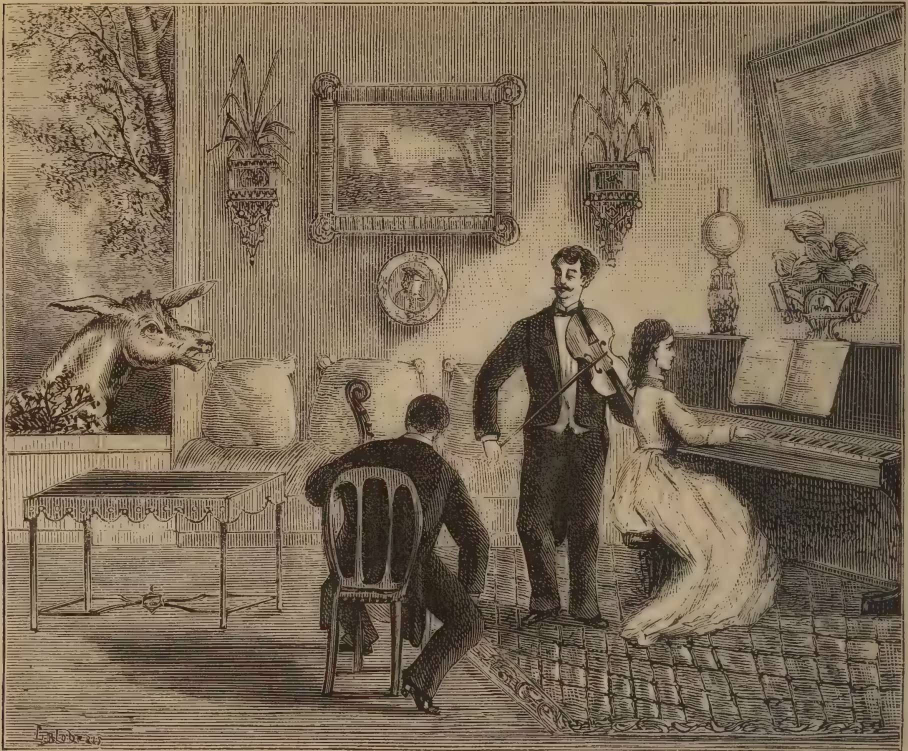
En général, un homme adulte est bien nourri lorsqu'il consomme quotidiennement : 200 grammes de viande, 250 grammes de légumes ou de substances féculentes, et un kilo de pain. Les quantités varient suivant le tempérament, le genre d'existence, les fatigues, l'âge ; mais il serait imprudent de trop varier les proportions.

Le mouton est, selon plusieurs naturalistes, le plus ancien des animaux domestiques. Nous ne contesterons point cette assertion, et nous nous bornerons à dire que les troupeaux de moutons et de chèvres ont constitué, dans l'Asie centrale et du sud-ouest, l'élément de la vie pastorale, vie qui tient une place si importante dans la Bible.

Si le mouton n'aide pas l'homme à labourer la terre, il lui fournit, avec sa toison, de quoi se vêtir, et avec sa chair de quoi vivre copieusement. Ces avantages lui ont valu une haute place dans l'estime et dans le culte des Sémites.

Les Israélites eurent l'agneau pascal qui, d'après la volonté de Dieu signifiée à Moïse, devait être sans tache, n'avoir qu'un an et qu'il fallait manger, non point cuit dans l'eau, mais rôti au feu, genre de cuisson qui convient particulièrement à la viande de mouton.

Les anciens païens créèrent un Jupiter aux cornes de bélier : Jupiter Ammon ; ils appelèrent bélier



L'âne mélomane, dessin de Lelogeais.

l'une des constellations, et, dans leurs solennités religieuses, ils immolèrent des brebis, des agneaux ou des béliers aux dieux.

Le mouton, dont les variétés sont nombreuses, vit douze ou quatorze ans ; à dix ans il est vieux. Il pèse communément 40 ou 50 kilos, toison comprise. Quelques races fournissent des sujets de 70 kilos, sur lesquels 40 ou 50 kilos de chair.

Les côtelettes, le gigot, l'épaule, la selle, le haricot, les pieds de mouton, sont des mets trop communs pour que nous ayons besoin d'en parler longuement.

Les herbes substantielles des prairies des bords de la mer, des *prés salés*, donnent un goût délicat à la chair, si facile à digérer, du mouton.

Le mouton se croisant, s'améliorant, se reproduisant sans peine, est la providence de l'alimentation sur les deux tiers du globe.

Borné, sans caractère, extraordinairement peureux, le mouton n'a pas, après l'homme qui le mange, de plus grand ennemi que lui-même.

Un orage, un bruit insolite, mettent en fuite des troupeaux innombrables.

On connaît l'histoire des moutons de Panurge. La crainte pousse les moutons à se précipiter à la suite d'un de leurs congénères qui, dans un instant de terreur, se sera enfui, tête baissée, n'importe où.

En Russie, en Asie, au milieu des tourmentes de neige, les moutons se sauvent affolés, sautent dans

la mer ou restent cloués au sol et se laissent ensevelir sous la neige.

En France, on a vu des centaines de moutons griller dans des incendies, rien n'ayant pu les tirer des granges enflammées, ou périr étouffés en se serrant les uns contre les autres parce qu'ils avaient entendu tout à coup des cris, des aboiements, etc.

Les Russes se servent de chèvres pour conduire et retenir les moutons ; mais les chèvres n'empêchent pas toujours les moutons d'aller, poussés par une frayeur panique stupide, se noyer dans les rivières ou dans la mer, ou se tuer au fond des précipices.

Les loups, les ours, les aigles, les vautours, les félins, profitent de cette manne abondante.

Le cheval, *ce noble animal*, ce facteur de la civilisation, cet universel agent des communications entre les hommes, n'a pas été moins célébré, moins honoré que le bœuf ; dans beaucoup de pays il l'a même été davantage.

Pégase était un personnage respecté de la mythologie grecque ; les anciens Mongols adoraient le cheval et lui offraient des sacrifices ; les Perses, les Germains le vénéraient ; les Grecs, les Latins l'estimaient parfois au delà du raisonnable.



L'âne à la mer, dessin de Lelogeais.

Quand Bucéphale, le cheval de bataille favori d'Alexandre, mourut, à l'âge de trente ans, le conquérant bâtit, en son honneur, une ville sur les bords de l'Hydaspe, et lui imposa le nom de Bucéphalie.

Les empereurs romains, Caligula, Néron, Commode, Héliogabale, firent de scandaleuses folies pour leurs chevaux.

Les paladins du moyen âge eurent fréquemment des tendresses analogues ; les Arabes tiennent des listes généalogiques de leurs chevaux ; de nos jours, les chevaux vainqueurs des courses sont l'objet de soins minutieux ; tous ces témoignages d'affection n'ont pas empêché le cheval de servir à l'alimentation.

On n'en a pas toujours mangé partout, mais on en a toujours mangé quelque part.

Aujourd'hui, grâce au prix excessif de la viande de bœuf et de mouton, l'hippophagie a vaincu la répugnance, mal fondée du reste, que le public avait pour la viande de cheval, et celle-ci a pris définitivement sa place dans la boucherie.

La consommation du cheval est considérable à Paris.

La viande de cheval est bonne, saine, et si parfois elle est dure, c'est qu'elle provient de vieux chevaux; il n'y a aucun inconvénient à en manger; on commence à le comprendre; on en sera bientôt persuadé.

La chair de l'âne n'est pas très-appréciée dans nos régions, parce que l'âne y est dégénéré; mais dans les contrées chaudes, on en fait quelque cas.

Les anciens l'avaient en grande estime : au dire de Varron, la viande de l'âne était, pour Mécène, la plus délicate.

Xénophon racontant la rencontre qu'il fit, dans les plaines situées à l'ouest de l'Euphrate, pendant l'expédition de Cyrus le jeune, de troupeaux d'ânes sauvages, ajoute : «Ils couraient plus vite que les chevaux, et on ne pouvait en faire la chasse que par des piquets de cavalerie placés de distance en distance. La chair de ces animaux a le goût de celle du cerf, elle est seulement plus tendre. »

Alors on mangeait de l'âne dans toute la Perse.

En France on n'abat guère les ânes que pour en faire du saucisson.

Le lait d'ânesse passe, depuis des milliers d'années, pour un remède contre la faiblesse, l'épuisement, la phthisie. François Ier, mis à mal par ses excès, fut sauvé, dit-on, par une cure de ce lait que lui ordonna un médecin juif de Constantinople qu'il avait appelé auprès de lui. De nos jours, le lait d'ânesse est encore très en usage. Dans l'antiquité, les dames romaines en buvaient et en usaient pour se blanchir la peau. Diodore raconte que Poppée, femme de Néron, entretenait cinq cents ânesses, dont le lait lui servait à prendre des bains.

On ne s'explique pas pourquoi l'âne a été l'objet du mépris, l'emblème de la bêtise, car il est sobre, travailleur, patient, courageux, d'une incontestable utilité, au moins aussi intelligent que le cheval, et plus propre que ce dernier : jamais il ne boira d'eau sale.

La réputation des animaux se fait souvent aussi légèrement et aussi inconsidérément que celle des hommes.

Les sens de l'âne sont parfois remarquablement développés; il a même, au témoignage de Franklin, l'oreille plus musicale qu'on ne le prétend généralement.

« Un âne de Chartres, lisons-nous dans la *Vie des animaux*, avait coutume d'aller au château de Guerville, où l'on faisait de la musique. Le propriétaire de ce château était une dame qui avait une jolie voix. Toutes les fois qu'elle commençait à chanter, l'âne ne manquait pas de s'approcher de la fenêtre et d'écouter avec une attention soutenue. Un jour qu'un morceau de musique venait d'être exécuté, — un morceau qui plaisait sans doute plus à notre dilettante que ceux qu'il avait entendus jusque-là, — l'animal quitta son poste ordinaire, entra sans cérémonie dans le salon, et, pour ajouter à ce qui manquait selon lui, à l'agrément du concert, il se mit à braire de toutes ses forces. »

Ceux qui nient les qualités de l'ouïe chez l'âne oublient que l'excellent animal est celui qui sert le mieux l'harmonie après sa mort. Ne fait-on pas des tambours, des grosses caisses, des timbales avec sa peau? Ne fait-on pas des clarinettes avec ses tibias, et connaît-on un orchestre qui se passerait de lui?

Pour démontrer l'intelligence de l'âne, J. Franklin rapporte cette anecdote concluante, que nous reproduisons avec plaisir : « En mars 1816, un âne qui était la propriété du capitaine Dundas, avait été chargé à Gibraltar, pour l'île de Malte, sur la frégate *Ister*. Le vaisseau ayant touché des bancs de sable, vers la pointe de Gat, à quelque distance du rivage, l'âne fut jeté par-dessus bord pour lui donner la chance de regagner la terre. Le sort du pauvre animal était déplorable ; car la mer s'enflait si terriblement, et à une telle hauteur, qu'une barque qui avait quitté le navire fut perdue. Quelques jours après, lorsqu'on ouvrit le matin les portes de Gibraltar, l'âne se présenta de lui-même pour être admis dans l'écurie de M. Weeks, un négociant de la ville. *Valiante*, c'était le nom de l'animal, avait déjà occupé ce local. Quelle fut la surprise de cet honnête marchand! Il s'imaginait que, pour une raison ou pour une autre, l'âne n'avait pas été embarqué sur l'*Ister*. Au retour du navire, le mystère s'éclaircit. Non-seulement *Valiante* avait nagé sain et sauf vers le rivage, mais, sans guide, sans compas, sans carte géographique, il avait trouvé sa route depuis la pointe de Gat jusqu'à Gibraltar, une distance de plus de deux cents milles qu'il n'avait jamais parcourue avant cette aventure. La courte période de temps dans laquelle ce voyage a été accompli montrait que l'animal ne s'était pas écarté du droit chemin. »

Au reste, les bateleurs montrent fréquemment dans les foires des ânes savants, plus savants que les chevaux savants ; et nous nous rappelons avoir vu à Paris, dans nos grands cirques, de 1860 à 1867, un âne, appelé *Rigolo*, qui attirait la foule et était bien l'animal le plus amusant du monde.

Dans les contrées dont il est originaire : en Perse, en Arabie, en Libye, en Égypte, l'âne atteint sans peine la quarantaine, et, comme aliment, dans sa jeunesse, il vaut presque le bœuf; chez nous, il dépasse rarement quinze ans, et il est tellement maltraité que son état souffreteux rend sa chair inférieure.

Il est douteux qu'il entre dans la boucherie, comme le cheval; mais ce n'est probablement pas cela qui le chagrine beaucoup.

De temps immémorial on mange le chameau comme l'âne, en Asie. Héliogabale, qui avait été élevé en Orient, aimait la viande de chameau, et, assure Lampridius, autant par excentricité de gourmandise que pour se garantir de l'épilepsie, il se faisait servir un plat composé de tendons de chameaux, de crêtes de coqs vivants, de langues de paons et de rossignols.

« Le chameau, a écrit Buffon, vaut, non-seulement mieux que l'éléphant, mais peut-être vaut-il autant que le cheval, l'âne et le bœuf, tous réunis ensemble; il porte seul autant que deux mulets; il mange aussi peu que l'âne, et se nourrit d'herbes aussi grossières; la femelle fournit du lait pendant plus de temps que la vache; la chair des jeunes chameaux est bonne et saine comme celle du veau... »

Complétons la silhouette du *navire du désert* avec

ces lignes du voyage au Caucase du Russe Basile Vereschaguine : « Au bord de la route une caravane de chameaux s'est arrêtée pour prendre un peu de repos. Les conducteurs tatars goûtent les douceurs du sommeil sous des tentes improvisées, qu'ils ont construites avec leurs ballots de marchandises étagés en murailles et couverts d'une sorte de toiture de feutre. Les bêtes, allégées de leur charge, arrachent le peu de mauvaises herbes qu'elles peuvent rencontrer, ou s'étendent tranquillement sous les rayons du soleil. Le chameau au repos est un bel animal.

« Le cou et le museau allongés, la lèvre inférieure pendante, les narines largement ouvertes, les yeux fermés, il ronfle. Pauvre souffre-douleur ! Il jouit en épicurien de ces rares minutes agréables qu'on veut bien ou que l'on est contraint de lui accorder. Lorsque le soir ramènera quelque fraîcheur, il faudra qu'il se remette en route, pour continuer le voyage, sans s'arrêter, pendant la nuit et toute la matinée suivante.

« J'ai souvent contemplé avec pitié ces malheureuses bêtes exposant au soleil leurs bosses éreintées et couvertes de blessures. Alors, presque toujours, des corbeaux s'abattent vers ces singulières proéminences, sûrs d'y trouver une abondante pâture, car les insectes y pullulent; jamais le chamelier ne prend la peine de les en déloger. Aussi le corbeau est-il le très-bien venu : l'amphytrion et l'hôte sont visiblement satisfaits l'un de l'autre.

« La mort du chameau, accident fréquent et inévitable par suite des fatigues incessantes et des mauvais traitements qu'il subit, est tout à la fois, pour la caravane, une cause de douleur et de joie : on regrette un peu les services de l'utile compagnon, mais on a la souriante perspective de le manger. Il n'arrive pas tous les jours au pauvre conducteur de pouvoir se nourrir de viande.

« Dans une circonstance de ce genre, j'ai assisté à la réunion d'un conseil de chameliers : il s'agissait de décider du sort d'un chameau malade. Sa mort fut votée. On coucha le condamné sur le flanc, on lui lia les pieds, puis, après lui avoir tendu le cou, en ramenant la tête vers le dos, on lui enfonça résolûment le couteau dans la poitrine.

« C'était un spectacle affreux de voir cet animal, les yeux injectés de sang, râler et se débattre contre la mort.

« Lorsque le sang eut cessé de couler, un robuste gaillard grimpa sur le ventre de la bête, et se mit à piétiner et à sauter pour en faire sortir jusqu'aux dernières gouttes. Ensuite, tous les convives futurs, les manches retroussées, s'empressèrent de le tailler en morceaux, de l'éventrer, de le faire cuire et de se préparer un copieux festin. Dans ce seul repas, ils en consommèrent près de la moitié. »

La chèvre le disputait, jadis, à la brebis, dans l'alimentation. Encore aujourd'hui, son poil, son lait, sa chair, la classent, dans le Levant, sa patrie, à côté de celle-ci. La chair de la chèvre ne vaut pourtant pas la chair de brebis; en revanche, le chevreau est souvent préférable à l'agneau.

Le chevreau est demeuré le régal du peuple romain ; on en fait une assez grande consommation dans le midi de l'Europe; on en mange peu dans le centre et dans le nord.

C'est surtout par son lait, si abondant qu'elle en donne 850 ou 860 litres par an, et par son poil soyeux, que la chèvre est une fortune pour l'homme.

Quand elle a passé à la boucherie, sa peau sert à faire du cuir de Cordoue, du maroquin, voire du parchemin.

On la rencontre presque partout, car elle a été importée en Amérique et en Australie, et partout, particulièrement dans les régions alpestres, elle se multiplie.

La plus belle chèvre est toujours la chèvre d'Asie.

A. Dubarry.

(La fin à la prochaine livraison.)

RÉCITS D'AUTREFOIS

LES ÉTUDIANTS AU MOYEN AGE

I

LE BON MESSAGER

Paris était à demi enseveli sous la neige, le 10 janvier 1405. Sur la rive gauche de la Seine, notamment, dans cette partie de la capitale qu'on nommait *l'Université*, la population se tenait en ses logis, et quelques passants à peine se voyaient dans les rues, allant et venant pour cause d'affaires urgentes... C'était un temps à ne pas mettre... un poète à la porte.

Mais, tout près de la place Maubert, au quartier déjà appelé « quartier latin », ainsi qu'on l'appelle encore, au Clos-Bruneau, qui a été démoli pour faire place, de nos jours, à la rue des Écoles, il y avait foule devant la maison de Jacques Boppin, notable bourgeois de Paris, messager de l'Université, et, comme tel, participant aux priviléges de cette institution, si puissante qu'elle était proclamée « fille aînée des rois de France », et qu'elle soutenait d'ordinaire les principes d'unité monarchique.

La maison de Jacques Boppin datait du XIIIe siècle, époque où l'on commença seulement à élever des constructions dans le territoire pierreux et couvert de vignes dont Guillot parle en son *Dict des rues de Paris :*

Clos Burniau
Où l'on a rosti maint bruliau,

parce que les vignes y avaient donné occasion de brûler bien des sarments et bien des échalas. Elle se composait de trois étages avec pignon, assez solidement bâtis, ornés de quelques sculptures rudimentaires et de fenêtres à vitraux.

— Vive Jacques Boppin ! criaient cinquante écoliers environ. Honneur au bon messager ! Los à notre ami, à notre père ! Que ses jours soient heureux !

Jacques Boppin ouvrit une fenêtre, passa sa tête au dehors, et remercia les jeunes gens pour leur bon souhait et leur louange aimable. Sa longue harangue, que nous devons omettre ici, satisfit l'assistance ; la rue devint bientôt presque déserte, car le froid n'encourageait pas les promeneurs à demeurer longtemps en place. La neige, d'ailleurs, recommençait à tomber dru.

Ce qui avait motivé cette manifestation, c'était l'arrivée à Paris de trois écoliers provençaux qui venaient étudier les sciences sous la garde de Jacques Boppin, représentant de leurs familles et chargé de leur fournir tout ce dont ils auraient besoin durant le cours de leurs études.

Pierre Topias, Simon Radès et Martin Féru, tous trois âgés de dix-huit ans, avaient des ressources de fortune inégales. Leurs caractères différaient beaucoup aussi.

Le premier, absolument pauvre, tourmenté par le désir d'apprendre, aspirait à être « boursier », en méritant la faveur que l'Université lui accorderait et en se rendant favorables les professeurs dont il suivrait les leçons avec assiduité. Il avait de l'ambition.

Le second, garçon de moyenne aisance, neveu d'un chanoine d'Aix, était d'une nature calme et douce, profondément charitable ; plein de foi, et quelque peu porté au mysticisme, il se destinait à l'état ecclésiastique, carrière conforme à ses goûts presque austères.

Le troisième, enfin, né de parents qui menaient vie opulente, habitué dès l'enfance aux jouissances du luxe, prodigue et incapable de réfréner ses appétits, ne visait qu'à un but en débarquant à Paris : il voulait s'amuser autant qu'il s'ennuyait dans sa province, où la vie du plus grand nombre se passait au fond de manoirs isolés.

Par un effet assez fréquent de l'action du physique sur le moral, et réciproquement du moral sur le physique, les traits de Pierre Topias étaient accusés, ses yeux lançaient des éclairs ; tandis que Simon Radès avait quelque chose d'angélique dans l'expression de la figure, et que Martin Féru, sous le rapport des manières, du ton de voix, des moindres gestes, semblait être querelleur, malgré sa gaieté apparente, capable de légèretés, peut-être même de méchancetés véritables.

Il appartenait à l'avenir de développer, chez chacun de ces trois personnages, les instincts natifs qu'ils possédaient.

Quoi qu'il en soit, c'étaient des compatriotes, des amis, comme on l'est dans le jeune âge, par la fréquentation des mêmes gens, par la participation aux mêmes jeux, enfin, par l'habitude de vivre ensemble, sans avoir encore aucune pensée bien arrêtée sur le chemin que l'on devra suivre dans le *monde*. Jamais aucune querelle n'avait troublé leur intimité charmante.

Topias, Radès et Féru, aussitôt arrivés à destination, eurent l'occasion de juger si la table de Jacques Boppin méritait des éloges. Marthe, la femme du messager, et sa servante Pernette servirent un copieux repas, auquel nos écoliers firent honneur et qu'ils déclarèrent excellent, de tous points exquis.

Au dessert, après avoir distribué à chacun une bonne goutte de vin fin, l'honnête bourgeois pria ses hôtes de l'écouter religieusement, parce qu'il avait à leur dire des choses graves, à leur donner de précieux conseils sur la manière dont il convenait de vivre dans une ville comme Paris, s'ils voulaient assurer la santé de leurs corps, le progrès constant de leurs intelligences, la droiture de leurs mœurs et le salut de leur âme.

— Mes chers amis, dit-il, j'ai mission de veiller sur vous ; mais il faut que je compte beaucoup sur votre bonne volonté. Vos prédécesseurs fréquentaient l'école de Notre-Dame, et d'autres écoles purement ecclésiastiques. Depuis Abailard, dont la mémoire est restée célèbre, notre quartier de Saint-Victor et de la Montagne Sainte-Geneviève a vu s'élever de nombreuses chaires, où l'on enseigne, outre la grammaire et les arts libéraux, où l'on enseigne, remarquez-le bien, la théologie, le droit et la médecine, par conséquent des sciences qui se prêtent aux applications positives de diverses professions civiles. Pour suivre ces cours, vous voilà introduits dans cette école parisienne dont la renommée s'est répandue jusqu'aux dernières limites de la chrétienté. Soyez studieux, soyez raisonnables, soyez dignes de vos maîtres, qui, à leur tour, se montreront justes et dévoués à votre égard.

— Je vous le promets, déclara Pierre Topias avec conviction. J'espère qu'avant un mois j'aurai mérité et obtenu une bourse au collége des Carmes. Mes parents y comptent.

— Et moi, fit Simon Radès, j'irai suivre les leçons de l'écolâtre de Notre-Dame, en même temps que j'assisterai aux leçons de la rue du Fouarre, où mon cousin le licencié fait part aux élèves de ses profondes connaissances scientifiques. Après avoir étudié la théologie à Notre-Dame, pour devenir prêtre, je m'initierai un peu aux études profanes, au droit et à la médecine...

— Tant d'ardeur pour le travail, dit en souriant Féru, ne m'entraîne pas, cher messager. Mes parents, à Aix, ne cessent de prétendre que la vie est courte. Je suis riche, et je veux la passer agréablement... car...

— Tout doux, jeune homme ! interrompit Jacques Boppin, avec une fermeté dont témoigna le son suraigu de sa voix... Vous tenez là un mauvais langage, et je vous préviens que si vous ne vous conformez pas aux préceptes dont je vous ai parlé tout à l'heure, je ne vous garderai pas chez moi. J'écrirai à vos parents, qui vous laisseront libre dans Paris, ou qui vous placeront dans un collége... Entendez-vous bien ? Hein ! entendez-vous ?

Martin Féru baissa la tête, et répondit à voix basse, non sans contrainte :

— Ne craignez rien... Je travaillerai... comme mes camarades... pour vous être agréable... Qui sait ? Dame science aura peut-être le don de me plaire.

— A la bonne heure, reprit le messager d'un ton radouci... J'y compte, mon jeune ami. Moyennant cela, vous trouverez en moi un protecteur dévoué, à tous les instants.

Les trois écoliers allèrent ensuite prendre posses-

sion de leurs chambres respectives, réduits fort modestes, dont l'aspect ne parut pas très-agréable à Martin Féru, habitué qu'il était aux vastes appartements du château de son père, homme de dissipation.

Dès le lendemain, nos nouveaux débarqués à Paris commencèrent à suivre les cours des plus célèbres professeurs de l'époque; et ils étaient nombreux, ces cours, au moyen âge.

— Là, là, là, pensait Jacques Boppin, le métier de messager se perd de jour en jour. Je puis me vanter de veiller paternellement sur les jeunes gens qu'on me recommande; mais j'ai lieu de craindre avec un cerveau comme celui de Martin Féru... Nous verrons bien! Il faudra qu'il marche droit.

Quelques jours se passèrent. Soit à cause du changement d'existence, soit par excès de travail, Simon Radès tomba malade. Il était saisi d'une fièvre que le médecin déclara maligne et qui mit sa vie en danger.

Dans cette grave circonstance, Jacques Boppin, Marthe et Pernette se distinguèrent. En bon messager, le correspondant de Radès n'épargna ni les soins ni la tendre sollicitude au pauvre garçon. Sa femme donna à celui-ci les marques non équivoques d'un excellent cœur. Sa servante elle-même mit un zèle à toute épreuve dans la confection des nombreuses tisanes que Simon Radès absorba, jusqu'à ce que la santé lui fût revenue.

Topias, Radès et Féru s'aperçurent alors que



Une rixe entre bourgeois et étudiants, dessin de Chapuis.

leurs camarades avaient eu raison de crier, à leur arrivée : Honneur au bon messager!

La vérité était que le mari de Marthe n'avait peut-être pas son pareil dans le quartier latin. Quinze années de profession lui avaient mérité une renommée dont personne ne doutait, une renommée enviable et recherchée par plusieurs de ses émules, car elle lui valait de nombreux pensionnaires.

II

RUE DU FOUARRE

On avait construit dans la rue du Fouarre, située à peu de distance de Notre-Dame, quatre grandes salles ou écoles très-fréquentées par la jeunesse d'alors.

Leur mobilier était d'une excessive simplicité; il consistait en une chaire à estrade, et en un pupitre pour le maître. Les écoliers, n'ayant pas de bancs, s'asseyaient par terre, dans la poussière et la saleté. Parfois, l'hiver, le sol était jonché de paille. De là le nom donné à la rue du Fouarre (feurre), où plusieurs marchands vendaient de la paille pour les élèves des différentes nations, qui en faisaient une grande consommation, comme on le peut penser.

Depuis quelques années seulement, les écoles avaient voulu se donner le luxe de bancs; mais de sévères prélats avaient aussitôt réprimé ce luxe corrupteur, en exigeant que les écoliers fussent

assis par terre, comme autrefois. Il fallait, déclaraient-ils, éloigner de la jeunesse toute tentation d'orgueil.

Le prévôt de Paris venait d'autoriser, en 1403, la Faculté à fermer la rue du Fouarre par une barrière. Précaution louable, assurément. Elle empêchait que le bruit des voitures ne troublât les exercices des maîtres.

Chaque matin, le studieux Simon Radès attendait que le bedeau de la Nation de France, qui possédait les clefs des écoles, fît ouvrir par un porte-clefs les barrières de la rue du Fouarre; chaque soir, quand le même bedeau fermait lesdites barrières, Simon Radès maugréait presque. En vérité, il se plaignait des règlements de l'autorité.

Il eût voulu travailler tout le jour, sous l'œil des professeurs, en robe noire, avec capuchon fourré de menu-vair; il eût voulu les voir disputer incessamment sur tels ou tels sujets du haut enseignement.

Radès, lui aussi, ne connaissait plus d'autres exercices que la dispute savante, que l'*ergo*, que le *distinguo*, que le *verumenimvero* et le *videlicet*.

— Toi, lui disait Martin Féru, en se moquant, tu disputes avant dîner et après dîner; tu disputes en public, en particulier, en tous lieux, en tous temps. Cela devient pour toi une seconde nature. Bientôt, tu te passeras de manger.

— Si j'étais boursier d'un collége, répondit Radès, je disputerais tous les samedis; je trouverais des questions sur les propositions les plus simples.

— Avoue que tu y mets beaucoup d'amour-propre. Moi, l'Étude ne me plaît que médiocrement, pour ne point dire pas du tout. Elle a, cette docte personne, un visage trop sévère. J'aime bien mieux, monsieur le Plaisir, toujours gai, actif et entraînant. Le Plaisir a une figure engageante.

— Nous verrons, déclara Pierre Topias, qui de vous deux aura eu raison. Quant à moi, ma pauvreté me force au travail, et aussitôt que je le pourrai, je deviendrai « gâcheux » ou maître d'étude dans une école. J'apprendrai la lecture aux petits enfants, et mes gages me permettront de m'instruire pour mon propre compte, de prendre mes grades, et d'arriver peut-être à posséder une chaire. Une chaire! oh! si jamais je montais dans une chaire!

Tels étaient les projets, telles étaient les aspirations de nos trois jeunes gens. Nous n'entrerons pas dans le détail de leurs études, ce qui nous mènerait trop loin; mais, laissant passer quelques années, nous allons voir quels furent les résultats de leur conduite, et la manière dont ils préparèrent leur avenir.

Simon Radès devint boursier au collége de Dormans. Il fut tonsuré, comme il convenait dans cette maison que Jean de Dormans avait fondée dans le Clos-Bruneau. Ses études théologiques marchèrent rapidement, à la grande admiration de son ancien messager Jacques Boppin, de Marthe et de Pernette. Enfin, il remplit les fonctions du sacerdoce, comme prêtre de la petite église de Saint-Julien-le-Pauvre, près de la rue du Fouarre.

Pierre Topias fut reçu « gâcheux » au collége de Montaigu, sur la montagne de Sainte-Geneviève. On le voyait errer, tous les jours, un tas de livres sous le bras, dans la place Maubert et aux environs. Il était assez piètrement vêtu, car il manquait d'argent, et Jacques Boppin, ne recevant plus un sou de ses parents de Provence, lui avançait seulement quelques petites sommes, par pure générosité, tout en ne lui ménageant pas les « bonnes paroles d'encouragement » et aussi « les plus sages conseils », toujours suivis.

Topias s'était triomphalement acquitté de sa « déterminance », épreuves précédant la licence. Ayant vingt et un ans révolus, il ne devait pas tarder à être fait licencié par le chancelier de Sainte-Geneviève, et à recevoir en même temps la bénédiction apostolique, ainsi que cela se pratiquait à Paris.

Pour Martin Féru, à l'esprit léger, les choses se passaient autrement. Il possédait toujours une somme ronde dans son escarcelle, remplie aussitôt que vidée. Il fréquentait plus les cabarets du pays latin que les écoles, et il préférait la boisson à toutes les plus éloquentes leçons des professeurs. C'était le désordre incarné, sans cesse prêt à invoquer le « bénéfice de clergie », c'est-à-dire une sorte d'impunité, quand il commettait quelque méfait.

Martin Féru avait un valet, presque un valet de chambre, audacieux coquin dont les malices lui agréaient fort, et qui lui facilitait une foule d'aventures, tantôt pardonnables, tantôt contraires aux lois existantes.

Or, un jour, chez un cabaretier de la rue du Fouarre, au coin de la rue Garlande (Galande), le valet de Féru se permit de ne pas vouloir payer après avoir absorbé plusieurs pots de cervoise, de la meilleure.

Perdant patience, le cabaretier osa maltraiter cette mauvaise pratique. Mais à peine Martin Féru connut-il le fait qu'il rassembla une vingtaine d'écoliers, ses amis, comme lui turbulents par nature et batailleurs.

— Sus au cabaretier! s'écria-t-il. Je veux venger mon valet outragé par ce misérable vendeur de boissons! Je veux punir ce pleutre insigne! Je veux qu'il ne recommence pas ses violences!

Le groupe d'écoliers répéta, faisant chorus, appuyant Martin Féru :

— Mort au cabaretier! mort à l'empoisonneur du diable! qu'il périsse!

Et en effet, ils l'assommèrent bel et bien, sans autre forme de procès.

Il en résulta une émeute sérieuse. Les bourgeois, ayant à leur tête le prévôt de Paris, se munirent de bâtons, de piques et d'arbalètes; puis ils se ruèrent sur les vingt écoliers qui avaient fait le coup. Ils en tuèrent trois, en blessèrent douze, parmi lesquels Martin Féru, le grand meneur de la bande.

Celui-ci fut ramené chez le messager Jacques Boppin, éploré, scandalisé, humilié de l'outrage fait à un de ses « enfants ».

On instruisit un procès contre le prévôt et les bourgeois. On rappela que, d'après une ordonnance de Philippe-Auguste, quand les étudiants ou professeurs commettaient un délit, le prévôt pouvait les arrêter, mais devait traduire « ces clercs » devant la juridiction ecclésiastique spéciale.

Dans l'espèce, cette juridiction jugea en faveur des écoliers. Nombre de bourgeois tâtèrent de la prison, donnèrent d'énormes sommes au profit des

familles dont les membres avaient été tués ou blessés dans la dernière émeute. Les premiers battus payèrent l'amende.

La blessure de Martin Féru était fort légère. Les soins des époux Boppin le remirent promptement sur pied, et notre écolier devint bientôt légendaire, à cause de son aventure, parmi les jeunes gens les plus dissipés du quartier latin. On l'acclamait, on vantait sa brillante audace.

Comme le mal engendre le mal, sa paresse ne connut plus de bornes; tout le temps consacré à l'étude par ses camarades, par Topias et Radès, il le passait, lui, à chercher noise aux boutiquiers, à commettre mille peccadilles, et parfois des actes assez graves pour mériter les sévérités de la justice.

Martin Féru ne passait par aucuns degrés de l'Université; mais s'il y avait quelque solennité d'école, il ne manquait point d'y assister, en usant largement des priviléges que lui constituait sa qualité d'écolier, dont il n'avait aucune velléité de se départir.

Nous allons apprendre comment il se comporta, à propos d'une bienvenue, d'un « droit de béjaune » pour l'arrivée d'un nouveau camarade dans la capitale de l'intelligence. Nous prédirons alors sa future destinée.

III

L'ABBÉ DES BÉJAUNES

Un cousin du laborieux Simon Radès venait de débarquer à Paris, pour étudier aux écoles de la rue du Fouarre, de plus en plus renommées.

Il s'appelait Bertrand de Nogal et brûlait de suivre les traces de Radès, quoiqu'il fût moins heureusement doué. A peine établi chez le bon-messager, Bertrand fut soumis, selon l'usage, à payer le droit de béjaune, dont nous n'avons pas parlé encore, et dont François Villon se réjouissait dans ses *Repues franches*.

Martin Féru ne tarda pas à connaître le jeune Bertrand de Nogal, et il organisa une sorte de conspiration, pour rançonner le nouveau venu, au profit des trésoriers de la Basoche, et afin de satisfaire son propre goût pour les bacchanales.

Le droit de béjaune existait depuis le règne de saint Louis. C'était une coutume singulière. Comme terme de fauconnerie, *béjaune* signifiait un oiseau jeune et niais, qui avait encore son bec jaune. Or, les anciens étudiants exigeaient de leurs camarades novices qu'ils payassent leur béjaune, au moment où ils faisaient connaissance avec eux.

En cette circonstance, la somme exigée de Bertrand avait été fixée par Martin Féru. Elle atteignait un chiffre considérable. Bertrand s'était récrié; mais Féru lui avait répondu avec une énergie qui ressemblait à de la menace :

— Il faut en passer par là, bel oiseau, ou nos amis vous rendront la vie très-malheureuse. Si, au contraire, vous vous montrez généreux et payez la somme que je vous indique, on vous accueillera partout avec enthousiasme, on vous traitera en ami, on vous comblera d'éloges et d'honneurs.

— Eh bien, je me rends, dit Bertrand en remplissant l'escarcelle de son interlocuteur, en s'exécutant de la meilleure grâce qu'il put.

— Bravo! bravo! intéressant nourrisson des Muses. Topez là! Nous voici amis pour toujours. A demain la fête! Je me charge de la diriger, moi.

Le lendemain, en effet, la gent écolière du quartier consomma la somme donnée par Bertrand de Nogal en divertissements de toutes sortes.

Il y eut un repas homérique, auquel prirent part non-seulement Bertrand, héros de la fête, mais Simon Radès, Pierre Topias et Martin Féru, ordonnateur des plaisirs accoutumés pour le droit de béjaune, véritable boute-en-train de tous les repas d'écoliers, de toutes les fredaines.

On but à la santé du novice, on l'abreuva surtout de plaisanteries en paroles et en actions. Il se laissa faire, ainsi qu'il convenait à un garçon de bon caractère.

Devant lui parut la confrérie des béjaunes, dont le chef s'appelait « l'abbé des béjaunes », étudiant déjà âgé et fort gausseur de sa nature. Personne ne faisait plus de bruit que cet abbé pour rire. Disons pourtant que Martin Féru lui disputait la palme de l'éloquence bruyante, car il joignait les gestes aux paroles.

Cela se passait le jour des Saints-Innocents, date fixée pour les béjaunes.

Après le repas, on se répandit dans la place Maubert. L'abbé des béjaunes, monté sur un âne, conduisit sa confrérie par toute la ville, avec force acclamations, chansons et rires. C'était une petite fête des Fous.

Le soir, l'abbé réunit tous les béjaunes, au nombre desquels se trouvait Bertrand de Nogal. Il les aspergea avec des seaux d'eau.

Cette cérémonie burlesque, dite « le baptême des béjaunes », n'était qu'un prétexte à débauches. Les cris, les poussées, les scènes d'ivresse même, se succédaient incessamment. La confrérie se donnait en spectacle au public.

On pense bien que Martin Féru ne manqua pas l'occasion de se mal conduire, d'exagérer les choses, de batailler avec la police, à ce point qu'il dut se réfugier avec un camarade dans l'église des Carmes, par lui choisie en manière d'asile.

Un sergent tira « violentement, » le lendemain, nos deux écoliers de ladite église, malgré leur résistance et leur prétention à l'inviolabilité.

Là-dessus, bientôt après, une sédition s'éleva parmi les étudiants, qui réclamaient leurs priviléges, qui rappelaient l'année 1387, durant laquelle, pour un fait à peu près semblable, le chancelier de l'Université avait obtenu gain de cause. Effectivement un tableau, aujourd'hui perdu, de l'église des Carmes, représentait l'amende honorable d'un sergent qui avait osé tirer les écoliers de cet asile. On y voyait le sergent en chemise, tenant une torche entre ses mains, et restant agenouillé devant une troupe de religieux.

Mais l'autorité royale ne voulut pas agir selon ces errements. Elle poursuivit, en évoquant l'affaire; puis elle fléchit, par suite des mécontentements des professeurs.

Féru et son ami échappèrent à la justice ordinaire, ne passèrent point devant les tribunaux civils, et rentrèrent tranquillement sous leurs toits respectifs. L'affaire était pour ainsi dire étouffée, nulle en ses résultats.

Toutefois, cette mesure clémente ne satisfit pas complétement le chancelier de l'Université. Loin de là, car il usa d'un droit que personne n'eût osé lui dénier : il déclara la cessation des études, sorte d'excommunication universitaire. Il répondit gravement à l'autorité royale, en opposant puissance à puissance. Il exigea une éclatante réparation.

En effet, à quelques jours de là, un greffier rédigea la décision suivante, lue aux élèves, puis affichée sur les murs des endroits où l'on professait, dans toute l'étendue du quartier :

« DE PAR LE CHANCELIER DE L'UNIVERSITÉ, »

« Il est fait savoir à qui de droit, et en vertu de nos priviléges reconnus par nos rois, que toute lecture et tout enseignement public sont suspendus jusqu'à nouvel ordre à Paris.

« Les gradués en théologie s'abstiendront de prêcher dans toutes les églises.

« Si justice ne nous est pas promptement rendue, les docteurs, bacheliers et régents des quatre Facultés fermeront leurs écoles.

« Ils emmèneront avec eux, hors de la capitale et dans une autre ville, leurs suppôts et leurs clients. »

A. CHALLAMEL.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

INDUSTRIE ET BEAUX-ARTS

LES BOURGEOIS DE PONT-ARCY A L'EXPOSITION (1)

POTIN DE LA POTINIÈRE A SA NIÈCE.

Chère nièce,

J'entre en matière sans préambule. Nous voici dans l'exposition italienne.

Ici règnent deux maîtres, Pasini et de Nittis. De Pasini, dont la réputation et la fortune se sont faites à Paris, nous connaissons tous le pinceau trempé dans le soleil ; et qui n'a présent à la mémoire son *Entrevue de deux chefs Métualis dans le Liban, la Promenade dans le jardin du Harem, la Chasse au Faucon,* et tant d'autres toiles où la lumière ruisselle ?

De Nittis, citoyen de Londres et de Paris, qui ne le connaît aussi? Qui n'a vu les tableaux dans lesquels il reproduit ses villes bien-aimées, et cette *Route de Brindisi,* si justement célèbre. Il a exposé treize de ses meilleures œuvres; bien hardi qui prononcerait contre elles.

J'admire ces deux maîtres, je voudrais les admirer avec vous, mais je suis forcé de passer à des noms moins connus.

Il semble que l'on voudrait créer en Italie la belle peinture officielle dont nous avons tant de peine à nous débarrasser en France. Heureusement pour les Italiens, que les premiers essais ne sont pas faits pour encourager les amateurs de ce genre ennuyeux, si j'en juge par *le Victor-Emmanuel posant la première pierre de la galerie de Milan,* de D. Induno, et par *l'Italie 1866,* de J. Induno. Cherchons l'art où il est, et oublions *la Civilisation chassant l'Ignorance,* de M. Lacetti, *Napoléon annonçant à Joséséphine ses projets de divorce,* de M. Pagliano. A ces peintures prétentieusement comiques, je préfère, et de beaucoup, *une Visite chez l'oncle Cardinal,* de M. G. Castiglione, et *la Rixe,* de Detti. Quelle lutte entre ces sacripands, quel mouvement et quelle brillante couleur, trop brillante même, car l'artiste a un peu oublié que le lieu où il a placé la scène ne pouvait pas être si vivement éclairé. Je préfère encore *l'Hôpital à Venise,* de Rossi Gazolo, et un joli tablotin de Rotta « *Ah! combien je regrette le temps qui n'est plus!* » Ainsi dit une bonne vieille assez modestement vêtue, qui vient de retrouver dans le fond d'un tiroir un fin corsage de satin rose. Par exemple, je n'aime pas du tout le *Portrait de Gambetta,* de M. Spiridion. Je ne sais rien d'irritant comme ces portraits qui ont l'air de ressembler et qui ne ressemblent pas. Heureusement M. Spiridion a pris sa revanche : *Après le Bain,* lisez « une jeune femme à demi-nue étendue sur une peau de tigre, » est un tableau réussi ; mais, je ne crois pas qu'il entre jamais dans un pensionnat de demoiselles. L'exposition de M. A. Mancini est fort bonne, ses *Saltimbanques* plaisent par leur accent de vérité. *L'Intérieur de la sacristie de l'église de Saint-Jean à Parme,* de M. Marchesi, est une étude intéressante. *La Fête sur le canal Grande,* de Delleani, offre de jolis détails, et quoique je n'aime pas trop les sujets rebattus, je ferais une exception en faveur de *Francesca de Rimini et de Paolo,* si je ne trouvais la pose de Francesca un peu trop familière. Cependant telle qu'elle est, l'œuvre de M. A. Cefali, a d'incontestables qualités. Malheureusement pour l'artiste, la fameuse scène du livre que ferme l'amour a déjà été peinte et mieux peinte. Qui veut rire, mais rire à cœur-joie, n'a qu'à s'arrêter devant *Printemps et Amour.* Bien sûrement M. Michetti est un médecin, et il a pensé guérir quelque Anglais atteint du spleen. En son genre, ce tableau peut passer pour unique.

Les Italiens ont de très-fins paysages et de jolies marines. Je cite en courant *la Lagune de Venise,* de Ciardi, *le Lac de Molina,* de M. J. B. Ferrari, *la Voie flaminienne,* de Joris, *une Heure d'été,* de Mussini, *un Coucher de soleil,* de Poma, *la Route de Castellamare,* par Rossano, et *une Villa dans la Conca* d'Oro (Palerme). Comment aussi peindre de mauvais paysages dans un pays qui est fait pour l'enchantement des yeux. Je veux que vous le voyiez un jour, chère Julie, et si tous mes plus chers projets, — je vous en entretiendrai bientôt, — avaient le

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

bonheur de vous plaire, nous ferions ce voyage ensemble et bientôt.

Passons maintenant, Julie, à l'exposition belge. Ici, nous sommes, pour ainsi dire, chez nous, et certain nombre de ces tableaux sont d'anciennes connaissances ; ils ont figuré dans nos salons.

Le peintre dont s'enorgueillissent le plus les Bruxellois est M. L. Wauters, il nous a envoyé huit tableaux et a obtenu une grande médaille d'honneur. M. Wauters est un peintre d'histoire, *savez-vous;* On ne jure que par lui dans les ateliers et dans les salons de la Belgique. C'est un homme de beaucoup de talent ; un travailleur fort habile, sa toile principale est *Marie de Bourgogne, implorant des échevins de Gand la grâce de ses conseillers Hugonnet et Humbercourt.* La scène est fort bien rendue, M. de Barente l'a racontée dans sa belle histoire des ducs de Bourgogne. A gauche du tableau, autour d'une table, assis ou debout, sont groupés les échevins; la jeune princesse vêtue de noir; ses cheveux blonds sur les épaules, la figure bouleversée, s'avance vers eux et leur adresse d'inutiles prières. Les uns semblent émus, mais le plus grand nombre se montre inflexible. Marie est fort belle d'expression, son

Exposition de 1878.



Le porche des Beaux-Arts (nord), dessin de Toussaint.

mouvement très-juste, cependant il y a dans cette toile un personnage qui me plaît davantage, c'est l'unique suivante de la duchesse, sa nourrice peut-être ; sur son visage se lisent la douleur contenue et l'indignation qu'elle éprouve en voyant sa noble maîtresse soumise à cette honte. Belle, très-belle figure ; excellent tableau, très-supérieur à tous les autres que l'artiste a exposés. De *La folie du peintre van der Goes*, j'aime le fou, le prieur, mais les enfants de chœur qui chantent manquent de relief. *Marie de Bourgogne jurant de respecter les priviléges de Bruxelles,* est une peinture un peu froide et lourde. Je gagerais que c'est un tableau commandé. Les *Deux gentilshommes du* XVIIe sont charmants, supérieurs comme esprit, grâce et couleur, à tout le reste de l'exposition de M. Wauters.

MM. Alfred et Joseph Stevens, qu'il ne faut pas confondre, quoique le premier ait envoyé deux portraits réussis, ne sont que des peintres de genre. Le *Masque japonais* offre un accident de peinture fort curieux ; deux jeunes filles assises regardent un masque japonais grimaçant, elles se tiennent tranquillement enlacées. L'une est blonde, l'autre est brune ; eh bien, malgré cette différence de coloration il faut de l'attention pour rendre à ses jeunes personnes les membres qui leur reviennent. C'est assez dire que M. A. Stevens, pèche souvent par le dessin. La poitrine de la femme dans *Une horrible*

Certitude et dans *Désespérée* en est une preuve évidente.

Les *chiens* de M. Joseph Stevens, ont de l'esprit, du naturel, mais nous lui conseillons d'abandonner les chats à notre Lambert.

L'exposition de feu M. Madou a beaucoup de succès; il ne peignait pas peut-être aussi bien que Meissonier, mais combien il a plus d'esprit que lui. Le *Soutien mutuel*, deux buveurs qui se tiennent debout, parce que l'un veut tomber à droite et l'autre à gauche; *La Sortie d'une séance électorale*, tableau d'avant le couloir de M. Bara, et surtout *La Peinture démodée*, sont de vrais petits bijoux; nous les envions à MM. van Derbouckt, qui en sont les heureux possesseurs. Le *Musée des Familles*, il y a quelques mois, vous a envoyé un fort joli dessin de ce peintre, dont la mort a été un deuil pour la Belgique.

M. Cluysenaar, a pour moi le plus grand des défauts, le pinceau froid. Son *Canossa en l'an 1077*, est et sera toujours une scène odieuse, l'avilissement théâtral de l'empereur Henri IV, devrait être laissé dans les limbes de l'histoire; M. Cluysenaar a exposé un beau portrait de M. Degroot; le faire est un peu sec, le dessin, sauf la main droite appuyée sur la hanche qui me paraît cassée, est fort beau.

A cette exposition je préfère celle de M. J. Vriendt, sa *Sainte Élisabeth de Hongrie, chassée de Wartbourg*, et surtout, *La Justice de Baudouin à la Hache*, sont de bons tableaux où la vie circule.

Je ne connaissais M. Verboeckhoven que par quelques charmants dessins à la plume et au crayon; vous savez, Julie, que nous en possédons deux — et par quelques toiles. Il a envoyé sept peintures de moutons, toujours des moutons. Ils sont décidément trop jolis, ce n'est pas de la laine qu'ils ont sur le dos, mais de la soie, et de la soie peignée, lavée, parfumée de senteurs. Tout le mérite de l'exécution, il est fort grand, ne saurait me réconcilier avec ces bêtes, qui eussent fait la joie de Florian, elles attendent les pompons et la houlette d'Estelle, et la panetière de Némorin.

M. Ch. Hermans, a exposé son tableau *à l'Aube*. Un homme bien mis, élégant, hébété par le vin, titubant, sort à l'aube d'une fort mauvaise compagnie; deux femmes mises avec un luxe suspect sont près de lui, l'une veut l'entraîner vers une voiture qui attend, tandis que l'autre se penche à son oreille, il l'écoute et la regarde d'un œil aviné. De l'autre côté de la toile se trouvent des ouvriers, des ouvrières, allant au travail; ils se sont arrêtés et contemplent avec étonnement et dégoût cette scène scandaleuse. Peinture d'une facture un peu mince, mais bonne, excellente composition.

M. P. Verhaert veut jouer au Meissonier, il a tort; même quand on a du talent, il ne faut imiter personne. Un beau tableau sera toujours un objet, un spectacle qui vient à nous à travers la personnalité de celui qui le rend; sans personnalité, pas de peinture et pas de peintre. Je n'entends assurément pas nier le mérite de M. Verhaert, ses petits tableaux, et particulièrement *la Bibliothèque,* sont bien touchés.

Maintenant il faut que je coure si je veux rendre justice à quelques noms encore. Les eaux et les marines de P. Clays ne doivent pas être oubliées, particulièrement *la Rade de Dordrecht; l'Escaut par un temps calme.*

Notons l'étrange paysage *Soleil couchant; Campine Limbourgeoise* de M. Coosmans, les six tableaux de l'excellent paysagiste A. de Knyff, si connu et si goûté à Paris; M. de Schampheleer dont *les Environs de Gouda*, par sa disposition, fait penser à certaines toiles d'Hobéma, M. Adrien Heymans avec son *Effet de nuit* et son *Souvenir de Hollande,* et M. Lagye, dans *la Magicienne,* offrent de jolies toiles.

Les paysages de M. Lamorinière, de Langerock, la *Cour du palais Pisani,* à Venise, de M. Mellery, le *Pâturage de Flandre* de L. Robbe, les fleurs de J. Robie, non plus que la *Marée basse à Ostende* et l'*Entrée du port de Fécamp* de M. Weber ne doivent pas être oubliés. Ces deux derniers cadres sont excellents.

Eh! bon Dieu, qu'allais-je faire! Ne pas rendre la justice qu'il mérite à M. Willems. Ses tableaux de genre sont fort jolis, très-bien touchés, amusants. Le *Baise-main* m'a beaucoup plu, et j'aimerais aussi *la Pavane* si le cérémonieux danseur et la grave danseuse ne paraissaient des géants à côté des autres personnages qui se trouvent dans la salle; il y a là une grosse faute de perspective. Quoi qu'il en soit, M. Willems a beaucoup de talent.

Cela dit, ma chère nièce, je vous donne la main, et, comme il n'y a plus de Pyrénées, nous voici en Espagne. Je crois l'avoir jugée un peu légèrement dans une de mes précédentes lettres, mais on est, quelquefois, si las en visitant l'Exposition, que l'on en devient difficile et maussade. Les peintres espagnols ont droit de faire appel de cette première impression.

Les deux hommes qui sont à la tête de l'école de Madrid sont MM. Frédérico Madrazo et son fils Rémondo. Le père a envoyé quatre portraits, ils sont bons, mais inférieurs à ceux des bons portraitistes français. Rémondo Madrazo nous en présente aussi plusieurs, et il a très-spirituellement fait revivre la tête de Coquelin. Je n'aime point sa *Pierrette* rose et blanche, elle est en sucre candi, mais sa *Femme au perroquet* me semble fort amusante, et l'*Étang dans les jardins de l'Alcazar* a de l'intérêt ainsi que *le Souvenir d'Andalousie.* M. Casado del Alisal a fait un envoi très-remarquable : *Sa Zaïda, la favorite*, est un très-beau morceau, la poitrine et la partie nue de la jeune femme sont modelées avec une rare finesse, seulement le bras droit qui repose sur des étoffes bleues a un ton blafard qu'expliquent en partie les reflets, mais il y a là de l'exagération. La tête, mal coiffée, me paraît âgée pour ce corps si jeune, et il y a un peu de négligence dans le rendu des pieds. Quant au *Cadeau du Matador,* je confesse ne comprendre ni la scène, ni le paysage, ni la couleur.

Dans cette exposition espagnole il y a un nom qui s'impose, c'est celui de Fortuny. On peut l'étudier à son aise, il a ici trente toiles. Je les ai beaucoup regardées; décidément, Fortuny était un grand artiste, et il serait allé beaucoup plus haut, mais c'est un modèle que je ne conseille à personne de chercher à imiter. Son art est nouveau, lui appartient, il a peint comme personne ne l'a fait avant lui et sa succession reste et restera sans héritiers.

En prenant cinq ou six de ses tableaux, on peut juger de sa manière. Dans *la Basse-cour à Grenade*, *la Porte de justice à l'Alhambra*, *le Choix d'un modèle*, *la Caverne de bohémiens*, *le Faune endormi*, *le Remouleur arabe*, on trouve tout Fortuny. Le *Faune*, — je ne sais pourquoi il appelle ainsi ce corps charmant de délicatesse, — est une adorable miniature, et je n'ai jamais vu murailles plus ensoleillées, ciel d'un bleu plus léger et plus intense que dans la *Basse-cour*. Quant au *Choix du modèle* dans cette salle magnifique, avec ses huit experts en beauté, je ne trouve à reprendre que le fond rose sur lequel se détache le corps de la jeune poseuse. Par le contraste, elle paraît terne et a peu de relief. Mais comme c'est peint! Mieux encore *le Remouleur;* il y a là une porte ouverte par laquelle on voit un peu de terrain, un peu de ciel, un peu de mer, qui, par la perspective, donnent l'idée d'un horizon infini. C'est plus simple, plus vrai, plus coloré et plus juste que le meilleur Decamps. Fortuny restera; qu'on l'étudie, qu'on l'admire, mais je tiens pour perdus ceux qui chercheront à l'imiter.

Gonzalès a exposé son *Après le Baptême*, c'est une vieille connaissance que l'on revoit toujours avec plaisir. L'*Intérieur de Saint-Marc* de Gonzalvo y Perez est très-beau; le *Portrait en pied de Mlle Reichemberg* dans *l'Ami Fritz* est aussi fort lumineux. Nous ne parlerons pas de Zamacoïs, son talent est connu; son *Fou favori du roi* est charmant de couleur, de dessin et d'esprit. Le *Trouble-féte* de M. Melida m'a fort amusé. Je comprends que la vue d'un taureau trouble ce déjeuner sur l'herbe que fêtent ces femmes et ces cavaliers en costumes de couleurs si éclatantes.

Jeanne la Folle, de M. Padrilla me laisse froid; ces tableaux emphatiques ne me disent rien. J'ai éprouvé la même absence de sensations en présence de l'*Exorcisme*, de M. Martinez de Rincon et de l'*Éducation du prince Don Juan* de Martinez Cubells, et de *Philippe II à Hampton-Court* de Léon y Escosura. Le maître d'armes peint par Egusquiza est une très-bonne étude. Les paysagistes espagnols : MM. Masriera, Urgell, Velasco, Mme Valder ont des qualités sérieuses; je n'ai pas le temps de m'y arrêter, et je viens à l'école hollandaise qui, en ce genre, leur est très-supérieure.

Une chose m'a frappé en ouvrant le catalogue hollandais, c'est le petit nombre d'artistes des Pays-Bas qui habitent Paris, car il faut bien le dire, parmi les peintres rangés au Champ-de-Mars par nationalité, beaucoup d'Espagnols, de Belges, d'Italiens, vivent à Paris et sont le produit de notre école. Il me semble que nous pouvons exercer une moindre revendication sur les Hollandais.

Peu ou point de grandes machines, mais des tableaux de genre exécutés avec un sentiment et une émotion charmants. C'est un vrai bijou que la *Consolation de la Veuve*, de Mme Bisschop-Swift. Cette veuve est une femme belle encore, vêtue de deuil, qui fait lire dans un vieux livre sa fille assise à ses genoux, parée de ses longs cheveux blonds et habillée d'étoffes à tons gais. L'expression du visage de la mère est admirable de douleur contenue, de calme, de tendresse, et l'enfant lit dans une pose pleine de naturel, c'est excessivement remarquable, et quoique les *Bijoux de la Reine*, de M. Bisschop (C.), qui ne sont, après tout, que le portrait d'un jeune page portant une petite couronne sur un coussin de velours, sur pied, soient bien peints, d'une riche couleur, nous préférons les tons plus sobres de la *Consolation de la Veuve*. Mlle T. Schwartre a exposé une des toiles qui m'ont le plus frappé, je ne dis pas seulement de l'exposition hollandaise, mais de tous les tableaux du Champ-de-Mars. L'artiste a peint de grandeur naturelle, une jeune fille assise, vue jusqu'au-dessous du genoux. Sa robe, d'une couleur verdâtre très-pâle, n'attire point l'œil, ne le distrait point, toute l'attention se porte sur la figure, pâle, calme, triste, elle vous regarde avec un œil profond qui ne semble pas vous voir. Ses traits, sont beaux et fins. Dans ses cheveux bruns, relevés sans soin, se voient quelques pétales, et ses petites mains se sont arrêtées en tressant une frêle couronne de pâles fleurs. Derrière cette grande jeune fille sur une pierre grise on lit : *in memoriam*..... Je ne puis, ma chère nièce vous dire l'effet que m'a produit cette figure. Peinture peut-être un peu transparente, mais qui convient admirablement au sujet. Israels excelle dans la reproduction des scènes uu peu tristes de la vie des artisans. *L'anniversaire de Jeanne*, une grande sœur qui fait du crêpu à deux enfants, notamment, possède un charme saisissant. Le *Retour du marché au poisson*, de M. Sadée, est presqu'aussi joli, et aussi rustique qu'un Feyen-Perrin. Je ne veux pas oublier les *Deux Mères*, de M. Vervoer. Cela finira mal! le fils de l'une a crevé un cerf-volant qui appartenait à l'autre gamin, et les deux poissardes de Schéveningue, le poing sur la hanche, excitées par les cris de leur progéniture, finiront bien par se « *créper le chignon* » si les choses se passent en Hollande comme à Pont-Arcy. La scène d'une bonne facture est réjouissante.

M. H.-S.-C. Kate a trois jolies scènes où le rire se mêle au sentiment : l'*Enrôleur*, la *Pointe de l'Épée*, la *Pointe du pinceau* sont fort spirituellement peints.

Mais ce sont dans les intérieurs, les marines, les paysages qu'excellent les artistes hollandais. Il est difficile de mieux connaître et de mieux rendre la mer que M. H.-W. Mesdag; je sais peu de choses plus jolies que la *Matinée* (*vue prise dans les polders*) et un *Temps de bourrasque* de M. Gabriel, quoique cette seconde toile ait un peu de lourdeur. L. Apol a exposé un *Paysage près d'une ville de Hollande*, qui plaît beaucoup, ainsi que *Forêt en automne* et la *Vue près d'Abcoude*, de M. Roelofo. La *Vue de Horne*, par le chevalier van Heemsketck, la *Marine* de M. Koster, la *Vue de Y*, près d'Amsterdam, de M. Greive, sont d'excellentes peintures ; mais il faut une mention toute spéciale pour les deux tableaux de M. Van Horslen, la *Forêt*, le *Paysage sur les bords de l'Yssel*. Rien de plus doux, de plus harmonieux que ces eaux lentes vues à travers les saules et les joncs sous un ciel nuageux mais léger.

Les *Ouvrières en perles à Venise*, de M. Haanen, font un intérieur gai et original, chaque fille a son caractère; dans un genre plus sévère, notons comme excellent, un tableau de M. Strochel, représentant le Corneille et le Molière de la Hollande, le pauvre *van der Vondel*, *humble employé du Mont-de-piété, mis à la retraite*. C'est toujours et partout la même chose. M. Strochel a une très-belle couleur

compose et dispose la lumière à la manière de Rembrandt. Son *Chœur de l'Église de Bréda* est fort intéressant. J'en dirai autant des *Apprêts du voyage*, de M. Scholten et de l'*Église principale de Bréda*, de M. Schenkel.

L'exposition de la Hollande m'a très-retenue, vous l'aimeriez comme moi, Julie, c'est de la peinture émue, sentie, respectueuse d'elle-même, qui fait le plus grand honneur aux successeurs de cette grande école dont les œuvres sont si justement recherchées.

La Suisse ne m'a pas fait autant de plaisir que je l'eusse désiré, car j'aime ce pays libre, ami de la France et des arts. Il y a quelques années son école comptait des peintres très-distingués, des paysagistes surtout. A propos des paysages alpestres, pour qui n'a pas vu ces contrées, il est difficile de se rendre compte de la valeur des toiles qui les représentent. C'est une nature toute particulière : les eaux y sont d'un bleu foncé, les rochers ont des tons tantôt si sombres tantôt si éclatants que notre œil a peine à s'y faire et la verdure s'étale en nuances violentes et crues que nous ne connaissons pas, nous autres, gens de la plaine. Voyez plutôt, *la Gadmenfluh*, de M. Lugardon. Est-ce que les eaux vous semblent naturelles avec leur azur plus intense que celles de mer que M. Bocion a placées dans son tableau les *Laveuses à St-Rémo?* Eh bien, je crois que M. Lugardon a vu juste. Un très-beau et excellent paysage est les *Étangs du Vicarès* (Camargue), le ciel lourd, gris, les eaux stagnantes, ardoises, les terrains, la grandeur de l'horizon bas, tout cela est rendu avec beaucoup de bonheur et de talent par M. A. Potter. Je n'aime que très-médiocrement la peinture mythologique de M. Zuber-Bulher. Il faut un don particulier pour rajeunir ces vieilles fables, et ce don l'artiste ne le possède pas. Les *quatre portraits* de M. Stuckelberg ont de la franchise et de la solidité.

Je me suis arrêté devant quelques scènes d'intérieur, mais, pourquoi sont-elles si grises ? C'est dommage, parce qu'en général elles ont un grand mérite de naïveté. J'ai remarqué le *Dîner de circonstance* de M. Vautier, et *Il pleut* de M. Ravel; cette dernière toile est un peu moins couverte de cendres. Je ne parle pas de M. C. Bodmer dont le crayon a enrichi tant de nos publications qui ont passé dans vos mains, Julie, le peintre est né à Zurich, il est vrai, mais c'est un franc Parisien de la colonie de Barbizon. Son exposition est fort jolie, il a un *Ménage de roitelets* qui fait aimer ces oiseaux-mouches.

Passons, si vous le voulez, des neiges de la Suisse, aux neiges de la Russie. A Saint-Pétersbourg, nous rencontrons d'abord ce qu'on est convenu d'appeler le grand Art. M. Siéméradski a exposé les *Torches vivantes de Néron* et la *Coupe ou la femme*. Le premier de ces tableaux est mal composé, et ce qui condamne sans rémission cette toile, c'est que représentant une scène horrible, elle n'inspire aucune horreur. Dans la *Coupe et la femme*, il y a un patricien à tête tibérienne, et un corps de jeune esclave qui sont réussis, mais le tableau n'a ni air, ni plan, ni profondeur. *La Noce dans le palais de glace* de M. Jacoby, très-riche palette, est fort amusante. L'exposition de M. Bogoluboff est très-bonne. Sa *Vue de Nijni-Novgorod*, très-fine, chaude de ton, est remplie de très-jolis détails. J'aime moins, malgré sa grandeur et sa science, le *Combat naval*. J'ai découvert un joli petit tableau de M. Liljelhund *Avant le départ pour l'église*. C'est tout bonnement une vieille bourgeoise qui met la cravate à son mari. M. Harlamoff nous a donné les portraits de M. et de Mme Viardot, ils sont ressemblants, bien dessinés, mais quelle couleur, jus de réglisse ! Quoi ! c'est ainsi qu'un père russe bénit sa fille lorsqu'elle va se marier. Votre jeune fille à genoux, éplorée, M. Jouravleff, a l'air d'une coupable que la sévérité paternelle foudroie. Pourquoi lui avez-vous mis une robe de zinc ? M. Bronnikoff est assurément un peintre, mais, quoiqu'il soit membre du jury, je ne trouve aucune saveur à son pinceau, ce qu'il peint est tout de convention. J'ai distingué quelques jolis paysages : *Forêt en hiver*, de Mechtcherski, *le Midi*, du baron Klodt, *la Moisson*, de M. Junge, *L'oiseleur*, de M. Péroff, et une fort belle peinture, *les Faucheurs*, de M. Orlovski. Je ne puis pas terminer cette rapide nomenclature sans citer *Les Haleurs de barques sur le Volga*, une escouade de brutes, un attelage de haillons vigoureusement peints dans une solide et vive gamme de tons, par M. Rapine.

Venons maintenant à l'empire allemand, c'est-à-dire aux écoles de Munich et Dusseldorf très-luxueusement installées au Champ-de-Mars. L'exposition est très-intéressante, ajoutons que les commissaires allemands l'ont disposée avec un goût qui manque complétement aux salles françaises.

L'envoi de Frédéric-Auguste Kaulbach (Munich) est très-brillant, il y a surtout une *Jeune femme avec son fils* qui est une très-belle chose, largement et simplement peinte et aussi menée au point que la plus fine miniature. La couleur en est harmonieuse, la tête de la femme charmante sous sa curieuse coiffure, l'enfant est moins heureux. *La Jeune veuve* de M. G. Amberg pourrait aussi bien être *la Consolation*. La jeune veuve, vêtue de deuil, promène son enfant au maillot sous les ombrages d'un parc. Douce peinture avec une teinte de sentiment vrai. *Le baptême de l'orphelin* de Charles Hoff (Dusseldorf) attire et retient. Un enfant de quelques jours reçoit le baptême, le pasteur le bénit, son grand-père a bien de la peine à ne pas laisser tomber ses larmes sur le jeune rejeton, son frère aîné, vêtu de noir, et un jeune seigneur lui servent de parrains. A droite du tableau, des enfants en grand deuil, des femmes assises dont trois couvertes de crêpes, les yeux rouges, assistent à cette cérémonie dont la tristesse ne s'explique que trop. Cette peinture, comme composition et exécution, est digne des plus grands éloges. *Attendant le cercueil* de M. Riefstahl (Carlsruhe); le prêtre, les enfants de chœur, des hommes, des femmes devant un modeste porche d'une vieille église, attendant le convoi funèbre, est une scène très-bien composée, sentie; elle se développe au milieu d'un paysage superbe.

Grâce au ciel, l'imagination allemande n'est pas toujours si mélancolique. *Au couvent* d'Ernest Meisel (Munich), *la Brasserie dans un couvent* de M. Édouard Grutzner (Munich) sont d'humoristiques peintures s'attaquant à la vie des moines, elles sont fort jolies; la seconde, moins bonne comme exécution, est fort drôle. C'est une très-sin-

gulière toile que *la Fille de Jaïre* de G. Max (Munich). La jeune fille dont Jésus a écarté le linceul est fort intéressante, mais le Sauveur dont on ne voit que le profil perdu ressemble trop à un « reb » israélite. Que c'est loin de la *Résurrection de Lazare* par Jouvenet que possède le Louvre! *A l'église* de M. Petersen (Munich) offre une belle tête de vieille femme, mais l'effet de lumière sur le visage de la jeune fille n'est point heureux. La *Mère et le fils* de M. Richter (Berlin) m'ont arrêté; j'ai entendu dire près de moi que c'était la famille de l'artiste, je lui en fais mon compliment.

Le tableau de M. C. de Pilaty (Munich) représentant *Wâleinstein se rendant à Éger* et passant devant un fossoyeur à l'ouvrage est une scène mélodramatique d'un effet médiocre. Le portrait du baron Liphard par F. Lembach (Munich) est fort beau; celui d'une *Vieille dame*, peint par M. C. Gussow (Berlin), serait bon si les mains n'étaient affreuses.

Ce sont de très-fort jolis tableaux de genre que *Plus d'espoir* de M. Fagerlin (Munich), le *Benedicite*, — notre Chardin a bien mieux fait, — de F. Defregger (Munich), sa *Visite* est un petit bijou de grâces, et je préfère de beaucoup cette petite toile à la prétentieuse *Chasse à courre* de Gierymski (Munich). Que M. Gentz (Berlin) comprend et rend mal l'Orient!

Les Allemands ont d'excellents paysagistes, parmi lesquels je compte Ducker (Dusseldorf), L. Harlmann (Munich), C. Kroener (Dusseldorf), Ismer (Dusseldorf), A. Archenbach (Dusseldorf), et d'autres encore qu'il serait trop long de citer.

Exposition de 1878.



La façade suisse, dessin de H. Clerget, d'après une photographie de Lévy.

Voilà ma visite à la peinture du Champ de Mars terminée, que ne l'avons-nous faite ensemble!

Je vous ai souvent parlé de mes projets Julie... Allons! il y a trop longtemps que je recule... loin de vous je me sens plus de courage... Tous ces projets, toutes les espérances de ma vie tiennent dans ces mots : « Julie, voulez-vous être ma femme? » Vous connaissez mes habitudes, mes goûts, mon caractère, depuis dix ans je vous ai reçue des mains de votre pauvre père. Jugez, prononcez en toute liberté, interrogez votre cœur si cette union ne doit pas, ne vous paraît point devoir faire votre bonheur, refusez. N'oubliez pas que j'ai dix-sept ans de plus que vous, que vos beaux cheveux sont blonds, tandis que déjà, par-ci par-là, la neige tombe sur les miens... pesez tout dans la sagesse et la bonté de votre cœur.

Si vous me refusez... il n'en sera plus question entre nous; je reviendrai près de vous plus triste, mais sans amertume, je me vaincrai; notre douce vie sera ce qu'elle a été, et je jouirai du bonheur de vous sentir près de moi jusqu'au jour où un plus digne aura obtenu votre amour.

Voilà, Julie, ce que depuis des années je voulais vous dire; près de vous je ne l'osais pas. Répondez-moi, et, quelle que soit votre décision, sachez bien, soyez bien convaincue, que vous resterez toujours

ce que vous avez été et ce que vous êtes dans mon cœur.

Je vous embrasse, Julie, et j'attends.

P. DE LA POTINIÈRE.

NARCISSE POMMELET A SON ÉPOUSE.

Ma Flore.

On rit bien quelquefois; et c'est si bon de rire ! Figure-toi qu'il y a quelque temps j'entrai à l'Exposition par la porte voisine du pont de l'Alma. L'allée est délicieuse, comme la journée était très-chaude, je goûtai avec délice le charme de la fraîcheur et j'écoutai la musique des Tzyganes du café Fanta. La foule se pressait, on venait de terminer le concours des animaux vivants et il était facile de reconnaître les lauréats à l'orgueilleuse satisfaction de leurs regards. Je trouve cette joie, en principe, fort légitime, et très-respectable, lorsqu'elle ne devient pas ridiculemement bruyante.

Je remontais donc tranquillement cette foule où il se trouvait plus de mécontents que d'heureux, lorsque je vois venir à moi un gros homme ventripotent, suant, s'épongeant, rouge comme une pivoine, marchant la tête plus haute que les arbres. Il me semblait bien le reconnaître; en effet c'était Carquebut; tu sais ce Carquebut qui demeure à X... Il vient à moi l'œil en feu, il m'aborde avec de grands éclats de voix. — « Eh ! que diable portez-vous là ! — C'est César, mon chef-d'œuvre, l'honneur de ma vieillesse ! » Et, en disant ces mots, Carquebut me montrait un canard ouvrant un bec altéré. « Ce canard, mon cher Pommelet, est le plus beau jour de ma vie ! » Il a remporté une médaille. Il a dû jouer du trombonne, Carquebut, car sa voix résonnait comme un cuivre et il promenait des regards olympiens sur les spectateurs arrêtés. Il était si drôle, si naïvement triomphant, que tout le monde riait, il fut criblé de questions drôlatiques, il répondait gravement, d'un air de consul et en répétant toujours : « ce canard, Messieurs, est incomparable, c'est le plus beau palmipède du monde, je le ferai peindre, c'est le plus beau jour de ma vie ! » La scène tournait au ridicule bruyant, je m'esquivai en laissant là l'oison et le canard couronnés de leurs jeunes lauriers.

Depuis que je t'ai écrit, chère Flore, l'aspect des parterres est complétement changé et les serres sont garnies de plantes rares. Ils me font rire, Pleinchêne et Seringuet, avec leur mécanique et leur chimie ! A les entendre, on dirait que ces deux sciences ont seules progressé. Une heure d'étude suffit pour montrer de quelles prodigieuses richesses la Flore horticole s'est accrue, la routine est morte; nous sommes entrés dans la culture rationnelle. Les progrès que nous avons faits sont immenses.

Pour t'en rendre compte, ouvre l'album des fleurs de Redouté que je t'ai donné. Il date de 1829 ; pas une des sept cents variétés de la rose hybride remontante n'existait alors, ce sont des plantes admirables d'une rusticité parfaite, nous les devons aux travaux des grands horticulteurs de Paris, de Lyon, de Rouen, du Jardin du Luxembourg. En 1842 fut obtenue la *Reine Amélie*, par Hardy, je crois, et 1852 vit naître *Jules-Margottin* et le *Général Jacqueminot*, la rose *Morgottin* fut obtenue par le grand pépiniériste de ce nom, l'homme enthousiaste qui disait, avec raison, à mon sens : « J'aimerais mieux avoir trouvé trois roses parfaites que d'avoir gagné les trois plus célèbres batailles ! »

Le *Général Jacqueminot* a une histoire. Un nommé Roussel, pauvre diable sans fortune, mais rosomane enragé, l'obtint de semis quelque temps avant sa mort; il la légua à son jardinier Rousselet. Celui-ci, franc ivrogne, la laissa dépérir à ce point que, quand, plus tard, il l'offrit à Margottin, ce « père des roses » ne se douta pas du trésor dont on lui faisait don. Il la soigna pourtant, elle devint la fleur incomparable que tu connais, la souche d'une famille qui est l'orgueil de nos jardins.

Veux-tu que je flatte ta vanité nationale? des douze cents variétés de roses rémontantes cataloguées, une seule, *Persian Yellow*, n'est pas française, elle a été obtenue en Angleterre avec une graine venue de Perse. On trouverait bien, ici, des roses baptisées de noms anglais, telles que *the Stair of Waltham*, *the Schah*, etc., elles sont fort belles, mais, nul rosophile ne l'ignore, elles proviennent toutes de graines achetées en France. La France est la Rhodes moderne.

Ce que nous avons fait du Géranium est encore plus fort. L'album de Redouté, qui ne renfermait que trente-six roses, n'offrait que deux géraniums, l'un couleur brique et l'autre d'un vilain lilas. Six ans après, Mathieu nous donnait le géranium à fleurs rouges, et M. Babouillard, dentiste, apportait la *Gloire de Corbiny*. On en vend un plan à M. Randatler de Nancy; il le travaille et amène à sa perfection le géranium simple. Alors vient Chaté avec le *Victor Hugo*, dont Batillard a tiré le *Pelleport*, une des plus belles variétés de l'Exposition.

Un jour, Chaté, en 1854, envoie à Lemoine de Nancy le *Martial de Champflour*. Lemoine était absent; son triple âne de jardinier le jette sur le fumier. A son retour, l'habile fleuriste trouva le plan à peu près desséché; il en recueille deux graines. Sais-tu ce qu'elles ont produit, ma Flore? la *Gloire de Nancy*, la mère de plus de quatre cents variétés de géraniums à fleurs doubles. — Quelle bonne fortune! — Eh, sans doute! mais ces bonnes fortunes n'arrivent qu'aux gens qui en sont dignes.

Je n'ai d'abord parlé que des roses et des géraniums, pour faire bien toucher du doigt les progrès prodigieux de l'horticulture française, mais que n'aurais-je pas à dire des *Potentilles* doubles, des *Delphinium* vivaces de M. Yvan, des *Bégonia* de MM. Thibaut et Keteleer, des *Cycladées* de M. Lebatteux, des *Latania* de Mme Ve Durand, du *Deutzia Crenata* de M. Paillet, etc., etc.

Je veux te parler d'une plante merveilleuse que je ne connaissais que de nom, et qui est une des productions de la nature les plus admirables que l'on puisse voir. A vrai dire, ce n'est point la nature qui nous l'a donnée, c'est le génie et la patience d'un homme qui l'ont créée. Le *Celadium* paraît pour la première fois en France en 1852. C'est une plante du Brésil, dont M. Bleu s'empara et dont il fit une

merveille. Pour que tu ne croies pas que j'exagère, je passe la plume à un amateur distingué.

« C'est une aroïdée dont la fleur est insignifiante, mais dont les feuilles, marquées de rouge au centre et de vert sur les bords, ont réalisé par la panachure, les morbidesses et les intensités du coloris le plus fin et le plus fondu. Qu'on voie les cent variétés trouvées par M. Bleu : chacune de ces plantes est un songe. » Tout terrain leur convient, c'est de chaleur et de lumière que semblent vivre ces beautés; de là, des soins incessants. « L'effet de ces plantes est indescriptible, et quelques-unes sont féeriques, le soir, à la clarté de lampes; que serait-ce à la lumière électrique? Elles sont translucides; leur tissu est si mince qu'on peut lire l'écriture au travers, et si délicat que le moindre contact les altère.»

J'enrage, mon amie, de ne pas t'avoir à mes côtés pour pouvoir te dire mes émotions et partager les tiennes. Ne penses-tu pas que nous pourrions retarder d'une année la construction de notre serre? Je verrai cela. En tous cas, tu devrais t'arranger de telle façon que si je t'écrivais : « Viens », tu puisses me répondre : « Je pars. »

Les autres se moqueront un peu de moi, ils diront que je ne puis pas vivre sans toi. Eh bien, ma foi, ils auront raison.

Je t'embrasse,

Ton Narcisse.

Pour copie conforme,

Ch. Raymond.

(La suite à la prochaine livraison.)

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

La cérémonie pour la distribution des récompenses à l'Exposition universelle aura lieu encore avec plus d'éclat qu'en 1867. Beaucoup de princes et de grands seigneurs étrangers y assisteront.

La date fixée est le 18 septembre et le local choisi, le Palais de l'Industrie, parce qu'il est plus vaste que la salle du Trocadéro.

Le budget *provisoire* pour cette fête nationale est de *cinq cent mille francs*. S'il faut plus, on le donnera.

* * *

Le grand événement parisien, durant le mois qui vient de finir, a été la grève des cochers. Cette fois, les grévistes en ont été pour leur temps, leur argent perdus, et la presse a fait une très-mauvaise campagne en soutenant leurs prétentions. D'abord parce qu'ils ne savaient pas trop ce qu'ils voulaient, ensuite parce que leurs réclamations n'avaient rien de pratique. Au fond, ce que les fortes têtes de ces messieurs désiraient, c'était le droit de traiter, gré à gré, avec les personnes qui réclamaient leurs services. Vous voyez d'ici nos femmes et nos filles, les étrangers, aux prises avec les membres de cette corporation qui ne brille pas précisément par l'urbanité de son langage et l'amabilité de ses formes!

MM. les cochers, avant leur maladroite levée de boucliers, auraient dû se dire qu'ils ont peu la sympathie du public et s'avouer que leur état n'est pas précisément un état, que si un cocher de grande maison, ayant la direction d'une écurie, est un sujet rare, il ne faut ni grand apprentissage, ni grand mérite, pour tenir le fouet d'un fiacre ou d'un cabriolet et que le premier venu est apte à remplir le siége vacant.

C'est une vraie bohême que les cochers tels qu'ils sont aujourd'hui; on y trouve de tout, d'anciens séminaristes, des bacheliers, d'anciens clercs, des déclassés de tout rang et de toute espèce, menés là par leurs vices ou les accidents de la vie, et mêlés à des soldats de cavalerie ayant fait leur temps de service et à des valets d'écurie.

Je me souviens un matin qu'ayant laissé dans un cabriolet un Virgile, à mon retour je trouvai mon cocher en train de le lire; en me voyant, il le rejeta dédaigneusement sur le coussin et me dit : « Vous avez-là une piètre édition ! » En quittant ce fin lettré, je me sentis rougir de lui donner un pourboire.

Enfin, la grève a cessé; tout est bien qui finit bien : axiome douteux.

* * *

Il y a bien longtemps que Voltaire se plaignait du sans-gêne avec lequel on traitait la langue française, des mots détournés de leur sens véritable, des verbes mal employés, des expressions nouvelles mal forgées. Que dirait-il aujourd'hui! A chaque instant on entend et on lit : « *Je lui cause, je lui observe, je le fixe, je m'en rappelle, il s'est en allé.* L'expression de *jouir* d'une mauvaise réputation était déjà bien jolie, mais en voici une qui la dépasse de cent coudées, je la cueille dans un grave journal : « Le témoin qui se présente est *investi* d'une détestable réputation. » Que dites-vous de cette investiture ! Je ne la souhaite à personne.

* * *

A propos du baragouin, voici une vraie perle avec récidive méditée. Une dame française, maîtresse de français à Londres, a dernièrement publié un petit livre d'éducation, elle lui a donné pour titre : *Marche-pied à grandes connaissances,* ouvrage utile. La première édition étant épuisée, l'auteur eut l'idée de modifier son titre; et, pour prouver sans doute qu'elle ne savait pas la langue qu'elle prétendait enseigner, elle mit en tête de la deuxième édition « *Marche-pied à la grande connaissance.*

* * *

Dans les wagons qui roulent sur le chemin de fer

de Brighton à Londres, on a disposé des sonnettes d'alarmes, et dans chaque voiture, sur une plaque, on a écrit en anglais et en français, la manière de s'en servir. L'instruction française commence ainsi : *Quand le bouton sera retiré...* Eh bien! quand le bouton sera retiré, ôté., comment sonnera-t-on?

***

L'érection de la statue de Lamartine à Mâcon a rappelé l'attention publique sur ce grand poète, et M. Lacretelle qui a beaucoup vécu avec lui a saisi l'occasion pour nous introduire dans sa vie intérieure.

Lamartine aimait beaucoup les chiens, et il se plaisait à leur reconnaître beaucoup d'intelligence.

« — J'ai toujours, disait-il, un morceau de sucre pour les chiens dans mes poches. Je prenais un bain ce matin. J'avais laissé mon pantalon à terre. Fido le flaire, met sa gueule dans ma poche de droite, et n'y trouve rien. Ce premier mouvement n'est que de courte durée. Soit! attendez le second. Fido pense! Il se rappelle qu'il y a une seconde poche. Il retourne le pantalon, trouve l'autre cachette et est récompensé. Y a-t-il beaucoup d'hommes qui sachent aussi bien que cet animal retourner les poches et les situations? »

Certainement, il y a des hommes qui savent aussi retourner les poches et les situations.

Depuis dix ans, le poète dort sous l'herbe du cimetière de Saint-Point ; s'adressant à la cloche de l'église, il avait dit :

> Si quelque main pieuse en mon honneur te sonne,
> Des sanglots de l'airain, ah ! n'attriste personne,
> Ne va pas mendier des pleurs à l'horizon ;
> Mais prends ta voix de fête et sonne sur ma tombe,
> Avec le bruit joyeux d'une chaîne qui tombe
> Au seuil libre d'une prison.

Hélas ! pauvre cloche ! Que d'absents à la fête d'hier ! Ni l'Académie, ni la France ne t'ont entendue. Quelques rares amis à peine ! Ah ! l'on oublie vite chez nous ! C'est triste !

A. de Villeneuve.

Le directeur-gérant : Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac

LE SALON DE 1878.



Les chatons jouant avec le chapeau rouge du cardinal, tableau de M. Lambert, dessin de Duvivier, d'après une photographie de Goupil.

PARIS ANCIEN ET MODERNE

L'HOTEL DE VILLE



La procession devant la maison aux piliers, d'après une ancienne estampe, dessin de Gilbert.

Le 13 juillet 1533, il y avait fête au ciel et dans Paris : le soleil s'était levé clair, inondant de ses feux les ponts, les grèves de la Seine, les places de la ville, illuminant les toits pointus des maisons, les flèches des églises, des chapelles, fouillant par-ci par-là les rues étroites, et dorant en plein la côte où s'élevaient l'Université, la Sorbonne et Sainte-Geneviève. Les flèches de Notre-Dame et de la Sainte-Chapelle s'élançaient gracieusement, déroulant dans les airs leur dentelle de pierre. Sur le

fleuve, il y avait un grand remuement; les barques allaient, venaient, parées et joyeuses. Dans les rues et ruelles, les femmes, les filles, causaient devant les portes et les boutiques; les demoiselles, habillées de leurs beaux atours, se montraient aux croisées, regardaient un instant, puis se retiraient rougissantes et effarouchées par le regard des soudards et les propos ou chansons des écoliers trop galants.

Les moines de toutes robes et de toutes couleurs se hâtaient; les bourgeois, revêtus de leurs plus beaux vêtements, se groupaient et devisaient entre eux avec gravité. Les enfants couraient, jouaient, criaient, au grand désespoir de leurs mères, tremblantes pour les habits neufs dont elles les avaient parés. Et, par-dessus tout ce bruit, ce mouvement, cette vie, s'élevaient sonores ou criardes les sonneries de toutes les églises, abbayes, couvents, communautés, et Dieu sait s'il y en avait! Mais c'était surtout vers la place de Grève, sablée et gentiment couverte de verdure, que la foule se dirigeait; il sortait des flots vivants des ruelles mal famées qui l'entouraient au nord, à l'est, à l'ouest, et des femmes dont la toilette faisait baisser les yeux, s'échappant de leur taudis, attaquaient de paroles les passants, riaient, parlaient haut, comme des filles sans pudeur. Des apprentis, des écoliers, des mauvais garçons leur donnaient de bruyantes répliques, et alors toutes les bourgeoises, entraînant leurs enfants, s'éloignaient bien vite.

Tout ce monde en débouchant sur la place de Grève, inondée de lumière, la trouvait gardée par les archers, qui forçaient les arrivants à se tenir pressés contre les maisons faisant façade. Là, on s'entassait, on se poussait, chacun voulant être au premier rang. Les demoiselles se fâchaient quand on dérangeait leurs toilettes, et les enfants piailliaent lorsqu'on leur marchait sur les pieds ou que l'on se plaçait devant eux.

Deux jeunes bourgeoises que la galanterie d'un quartenier avait fait bien placer devisaient entre elles.

— Eh bien, Binette, disait l'une, tu as dû bien t'ennuyer à Tours, car ce n'est qu'à Paris que l'on voit de belles choses?

— Je ne me suis pas si fort ennuyée que tu crois, car, là-bas aussi, il y a de belles fêtes, des grands seigneurs, ma chère Dumail.

— Pas tant qu'ici, reprit dédaigneusement celle-ci, et quelle cérémonie as-tu pu voir?

Un peu piquée, Binette répondit :

— J'ai vu, ma chère, une chose très-belle, un très-beau brûlement d'une bourgeoise (1).

— D'une bourgeoise! C'était une sorcière?

— Non. Figure-toi qu'il y avait une femme veuve nommée Galle, elle avait toujours été regardée comme aimant l'honnêteté et les saints; mais elle tombe malade, les médecins la travaillent; elle alla de mal en mal, son curé ou le vicaire, je ne sais pas lequel, vint la visiter, la confesse comme il peut, et lui apporte le Saint-Sacrement. On la dresse sur son lit, et on lui présente Notre-Seigneur; mais la voilà qui, au lieu de recevoir sur sa langue l'hostie, la prend furieusement avec ses mains, la déchire en criant: « Crapaud! crapaud! »

1. Journal d'un bourgeois de Paris.

— Quelle horreur! s'écria Dumail en se signant, c'était bien sûr une possédée!

— Oui, ma chère! Elle guérit, mais elle avait des heures où le diable la tourmentait. Jetée en prison comme sacrilége, elle a été jugée; et, toutes les fois qu'on lui présentait une hostie, — on avait eu bien soin de lui lier les mains, — elle devenait farouche, tremblait de tous ses membres, et criait: « Crapaud! crapaud! »

— Cela fait frémir!

— Les juges la condamnèrent à être brûlée vive. On dressa un haut bûcher; sur des estrades, il y avait des évêques, des abbés, des grands seigneurs, des grandes dames en leurs plus beaux atours, et un monde, un monde!... La condamnée, après avoir fait amende honorable devant le porche de la cathédrale, où elle ne voulut rien dire, parut. Elle avait une longue soutane noire, autour du cou une corde dont le bourreau, vêtu de rouge tenait le bout; derrière, venait une admirable procession. Elle marchait à grands pas, et se retournant à droite, à gauche, elle aboyait: « Crapaud! crapaud! »

Elle monta sur l'échafaud, elle rit quand Monsieur le bourreau y mit le feu, et, pendant que les pénitents chantaient le *De profundis*, elle criait: « Crapaud! crapaud! » C'est le dernier mot qui sortit des flammes et de la fumée... C'était triste, mais très-beau et très-édifiant. J'en ai rêvé pendant un mois... Dis donc, ma chère, est-ce sûr que le roi vienne?

— Eh, Jésus-Dieu! sans doute, puisqu'il doit poser la première pierre. C'est Oury l'orfévre qui a fait la truelle d'argent dont il doit se servir. Le roi viendra avec toutes les belles dames, et l'on ira à sa rencontre pour lui offrir un dais lorsqu'il mettra pied à terre avec toute sa chevauchée. Mais, regardez, regardez, Binette, voici les échevins qui arrivent et qui attendent devant la Maisons-aux-piliers: comme ils sont bien vêtus! on voit bien que c'est grande fête... Ah! voici tous les officiers de la ville qui accourent! Que de beaux costumes, Binette, que de beaux costumes! Ah! regardez, regardez? Voici messire Pierre Viole, conseiller du roi et prévôt des marchands.

Pendant que Binette et Claire Dumail bavardaient, la foule allait s'amoncelant et les archers avaient grand'peine à la contenir; toutes les croisées qui donnaient sur la place s'étaient garnies de spectateurs, on en voyait jusque sur les toits des tourelles, pendant que des gamins, au risque de se casser les reins en tombant, se tenaient accrochés à toutes les corniches, à toutes les saillies des maisons, d'où leurs plaisanteries et leurs rires tombaient en cascades joyeuses. Au milieu de la place, les officiers de la cité allaient, venaient, donnaient des ordres, et des ouvriers en habits de dimanche se tenaient près d'une fouille de terre; à côté d'eux était une belle pierre bien taillée sur laquelle on avait placé une petite auge et une truelle en argent garnie de belles fleurs et particulièrement de lis. Il s'agissait, en effet, de poser la première pierre de l'*Hôtel-de-Ville*, tel que l'ont vu, dans leurs premiers ans, les vieillards de notre époque. Et il en était grand besoin, car tandis que les villes d'une bien moindre importance, les cités ayant le nom et

les droits de Commune, priviléges reconnus, conquis, ou achetés que Paris ne posséda jamais, mettaient leur orgueil dans leur maison municipale et leur beffroi, la capitale de la France n'avait pour hôtel qu'un édifice peu digne de sa population.

En 1012, cette chétive construction s'appelait la *Maison de la Grève*, soit par ce qu'il n'y en avait pas d'autres sur ce point, soit parce qu'elle était la plus importante (1).

Philippe-Auguste l'acheta de Suger Cluyn, chanoine de Paris. Cette propriété royale d'une très-petite étendue, n'ayant aucune valeur architecturale, eut droit de haute et basse justice.

C'était alors un petit logis consistant en deux pignons attenant à d'autres maisons bourgeoises. Il fut nommé la *Maison-aux-piliers*, parce qu'il était porté sur une suite de gros piliers semblables à ceux qui se virent longtemps en place de Grève soutenant l'hôpital du Saint-Esprit et le bureau des pauvres. Ce nom de *Maison-aux-piliers* fut remplacé par celui de *Maison-aux-dauphins* parce qu'elle appartint aux deux derniers princes souverains du Dauphiné, et à Charles de France dauphin, qui, devenu roi, fut Charles V. Mais, parce que ce prince la vendit, en 1356, à Jean d'Auxerre, receveur des gabelles et de la prévôté de Paris, en considération des services qu'il lui avait rendus, la Maison-aux-dauphins fut nommée tantôt l'*Hôtel de la Marchandise*, tantôt l'*Hôtel de la Prévôté* de Paris. Enfin on la désigna sous le nom d'*Hôtel-de-Ville*, qui lui est demeuré, lorsque ce receveur des gabelles, en 1357, l'eût vendue, moyennant 2,880 livres parisis au prévôt des marchands et aux échevins.

Ce prévôt des marchands était le célèbre Marcel, qui avait fait un si grand rêve. Après le désastre de Poitiers, alors que tout s'en allait en confusion dans le royaume et qu'un pâle dauphin au « visage longuet » n'avait ni pouvoir ni vouloir, que la France marchait à grands pas vers la ruine, Étienne Marcel eut l'idée très-nouvelle d'établir l'unité nationale à l'aide des États généraux dont il fut l'âme et le bras sanglant. Il essaya de leur donner toute autorité en faisant décréter que rien ne serait légal s'il n'avait été voté par les trois Ordres devançant ainsi de plusieurs siècles le mouvement social qui devait s'accomplir plus tard. Au demeurant, grande et tragique figure. L'Hôtel-de-Ville fut donc baptisé au milieu des tempêtes; hélas! c'est au milieu des tempêtes qu'il devait disparaître, et, en songeant au rôle politique de cet édifice pendant les guerres religieuses, sous la Ligue, la Fronde, la Révolution de 1789, la Terreur, en 1830, en 1848, on s'étonne que les fous et les misérables qui ont détruit ce monument, n'aient pas respecté en lui le théâtre d'où tant de fois étaient partis l'initiative et les commandements de la volonté populaire. La royauté détruisant l'Hôtel-de-Ville, la noblesse le renversant, l église en demandant la démolition, on l'eût compris, mais l'acte de vandalisme est, à la fois, un crime et un acte d'idiotisme de la part des insensés qui l'accomplirent.

Revenons à notre Hôtel-de-Ville en 1533. Paris s'étendant tous les ans, sa population s'accroissait, et, avec elle, le nombre et l'importance des services publics; aussi, en 1532, les échevins achetèrent-ils plusieurs demeures bourgeoises pour agrandir la maison commune et, l'année suivante, le prévôt Viole, fit agréer à François Ier, grand amateur de beaux bâtiments, la pensée de construire un édifice digne de la capitale de son royaume. Il accepta les plans de Dominique Bocador, dit de Cortone, qui lui furent soumis. Ils étaient d'ailleurs fort beaux; on les gâta plus tard, en prétendant les corriger.

C'était donc pour poser la première pierre de cette construction que, le 13 juillet, les Parisiens attendaient le roi. La foule était très-houleuse, mais gaie, et rien ne semblait devoir en troubler la paix, car la population avait un grand respect pour ses magistrats populaires, lorsque, tout à coup, sur le bord de la Seine, alors sans quai, s'élevèrent de grandes huées. On semblait se battre, il y avait un fort tumulte et les femmes criaient en fuyant comme des pies qui ont entendu un hibou.

Sur un signe de leur colonel, les Archers s'élancèrent, malmenèrent quelques ouvriers et revinrent conduisant un homme au teint brun, aux cheveux crépus, coiffé d'un chapeau pointu orné d'une plume de paon et très-bizarrement accoutré. Il avait le visage ensanglanté et les yeux furieux d'un chat-tigre: Or, il faut savoir que, depuis quelques jours, « dans Paris, il courait le bruit qu'une manière de gens appelés « Marrabais italiens » prenaient secrètement les petits enfants, les tuaient et se servaient de leur sang pour faire des maléfices. » On les pourchassait, ce n'était que des pauvres diables de Bohémiens inoffensifs; plusieurs avaient été massacrés (1) et même sort serait arrivé à celui-ci, s'il n'eût été si promptement secouru. Immédiatement interrogé par un juge de la Prévôté qui se trouvait là, il fut reconnu sans blâme, relâché, mais on lui enjoignit de sortir de Paris avant le coucher du soleil, sous peine d'être pendu.

La foule était redevenue silencieuse lorsque de toute part s'éleva le cri : Ah! Ah! La cause de ce nouveau tumulte était l'arrivée d'un page galamment vêtu, portant un bouquet de plumes blanches sur sa toque de velours bleu. Il montait un beau cheval qu'il maniait avec grâce. Lui faisant faire une courbette devant le prévôt, il s'inclina, se découvrit et dit: « Messire, Monsieur le Grand-Chambellan m'envoie vous prévenir que Sa Majesté quitte son château du Louvre, et que dans quelques instants Elle sera ici. »

— Merci, répondit messire Viole, merci gentil page; pour la bonne nouvelle que vous nous apportez, la ville de Paris vous souhaite gloire et longue vie. »

Le brillant cavalier fit exécuter une belle volte à son cheval, et, comme en manière de compliment pour son bon air, les demoiselles agitaient leurs mouchoirs, le bel adolescent les salua en levant sa toque et s'éloigna en embarquant son cheval à un joli galop.

— Vrai! dit Binette à son amie, il est beau comme l'archange St-Georges qui se voit dans les vitrières de Notre-Dame.

Les membres du corps de la ville avaient pris leurs rangs pour se porter au-devant du roi et ils

1. Sauval.

(1) Mémoires d'un bourgeois.

offraient vraiment un spectacle à côté duquel brillerait peu la municipalité d'aujourd'hui avec nos vêtements uniformes et sombres. D'abord (1) venaient le colonel des Archers de la ville, leurs guidons et lieutenants, trois cents hommes de cette compagnie, vêtus d'une casaque bleue avec des galons d'argent, ayant brodé sur leur poitrine et leur dos le fameux vaisseau qui a toujours servi et qui sert encore de blason à la Ville de Paris. Après marchaient le maître d'hôtel, l'imprimeur, l'ingénieur ou capitaine d'artillerie, le maître de la maçonnerie et de la charpenterie, tous quatre vêtus de noir. Ensuite s'avançaient les sergents de la marchandises et du parloir aux bourgeois vêtus de robes de drap mi-partie rouges et tannées avec un vaisseau d'argent en broderie sur l'épaule; Ils précédaient le clerc au parloir des bourgeois (Greffier) ayant une robe mi-partie rouge et tannée en drap doublé de velours noir, à manches pendantes de velours rouge. Il portait à la ceinture une trousse à plumes, et un écritoire d'argent aux armes de Paris.

Derrière lui, à distance, paraissait messire Viole, conseiller dans les conseils du roi et prévôt de sa bonne ville, marchant gravement comme il convenait à un homme de son importance. Il portait une soutane de satin rouge, avec boutons, cordons et ceinture en or, par-dessus laquelle tombait une robe de palais ouverte mi-partie rouge et tannée. Une toque mi-partie des mêmes couleurs, ornée d'un gland et d'un large galon d'or, lui servait de coiffure.

A sa suite, les quatre échevins en robes de velours mi-parties, à longues manches pendantes, ayant sur la tête un chaperon à cordons d'or, le procureur du roi en robe de palais velours rouge, le receveur de la ville en manteau à longues manches en velours tanné, les vingt-quatre conseillers de la ville en robes et manteaux à longues manches en satin, les quarteniers en manteaux velours ciselé ; les gardes de la draperie en velours noir et avec toque à cordon d'or, de l'épicerie, velours tanné, de la mercerie, velours violet, de la pelleterie, velours bleu, avec fourrure de loup-cervier, de la bonneterie, velours tanné, de l'orfévrerie, velours cramoisi, du vin, velours bleu avec toque de velours à cordons d'argent. Enfin, le cortége était terminé par dès cinquanteniers, dizainiers et autres notables bourgeois, tous vêtus de noir.

Le peuple applaudit à grand bruit cette belle ordonnance si bien faite pour flatter son amour-propre, mais bientôt l'air retentit du son des buccines, et précédant de plus de vingt pas l'escadron des seigneurs qui le suivaient, parut François Ier, ayant à ses côtés, la belle duchesse d'Estampes. Le roi s'avança jusqu'au prévôt qui, un genou en terre, lui fit une courte et savante harangue. Le roi montait un magnifique genêt tout empanaché de plumes blanches, et il était vêtu de cette façon un peu théâtrale que l'on retrouve dans tous ses portraits. On pouvait discuter sa beauté, mais celle de la duchesse ne pouvait être qu'admirée (2). Couverte de pierreries, mise avec goût, elle se tenait assise sur une haquenée blanche dont la soyeuse crinière était garnie de nœuds et de rubans : il eût été difficile de trouver une plus avenante et plus magnifique créature. Le roi sauta en bas de sa monture, aida la duchesse à descendre du sien, lui donna la main et, suivi du flot des courtisans, ayant à sa gauche le prévôt et le chancelier Du Prat, il se rendit vers la pierre où se trouvait l'auge et la truelle d'argent dont nous avons parlé au commencement de ce récit. Il faut bien le dire, tous les regards n'étaient pas pour le roi, hommes et femmes n'avaient des yeux que pour la duchesse, les premiers admiraient sa merveilleuse beauté, l'élégance de sa marche, les autres son éblouissante coiffure, son chapeau constellé de pierreries, et les diamants qui ruisselaient sur ses épaules et sa poitrine.

Le couple était arrivé vers la pierre; des ouvriers, sur un signe, la mirent en place, et, après avoir prié le roi de lire l'inscription qu'elle portait (1) le prévôt Viole, s'agenouillant encore, prit l'auge qui contenait un peu de mortier et tendant la truelle à François Ier : « Sire, lui dit-il, puisse l'édifice dont vous aller sceller la première pierre, durer autant que la gloire de Votre Majesté. »

— Relevez-vous, mon féal et amé serviteur »; et prenant le brillant outil, le roi fit un mouvement pour l'offrir à la duchesse, mais il vit un nuage passer sur le front de Viole, il comprit qu'il allait faire un outrage à la ville de Paris et commettre une faute. Alors se tournant vers sa belle amie : « Je vous offrirais bien, dit-il, cet outil, mais si finement ouvré qu'il soit, il est encore trop grossier pour vos mains de déesse. Tenez, notre galant prévôt, à votre intention sans doute, a disposé là cette touffe de nos fleurs royales, acceptez-les, leurs pétales ne sont pas plus pures que votre beauté ».

La duchesse était, comme l'on sait « la plus savante des belles et la plus belle des savantes », l'impression de Viole ne lui avait point échappé. Aussi, en acceptant le bouquet de lis, elle répondit : « Sire, j'aurais refusé cette truelle si votre courtoisie me l'eût offerte, il importe à la gloire de Paris que vous scelliez cette pierre. Je ne sais si messire Viole a disposé là ces fleurs à mon intention comme vous le pensez, mais je suis bien sûre qu'il ne songeait pas à vous les offrir; s'il eût voulu vous faire un don, il eût préparé des immortelles et des lauriers. »

Le roi baisa la main de la belle parleuse qu'il conduisit dans la Maison-aux-piliers où un vin d'honneur avait été préparé. Il offrit quelques sucreries à la duchesse, se rafraîchit avec les principaux courtisans, entretint un instant Viole et les échevins, puis, après avoir remis en selle sa brillante compagne, il salua la foule, monta à cheval et bientôt disparut suivi de son brillant escadron.

Les acclamations populaires avaient été tièdes. Pressé de besoins, François Ier venait de s'emparer des caisses des corporations, des confréries, et d'élever les droits à payer pour sa maîtrise.

A. GENEVAY.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. De Lincy.
2. Elle avait alors vingt-cinq ans.

1. Voici cette inscription :

« Jacta fuerunt hæc fundamenta anno Domini MCXXXIII di XIII mensis julii, sub FRANCISCO PRIMO Francorum regi christianissimo et Petro Violo ejusdem regis consilario et mercatorum hujusce civitatis Parisiacæ Præfecto, œdilibus, consilubus ac scribenis, Gervasis Larcher, Jacobo Boursier, Claudio Daniel et Joanne Bavtholomo. »

NOUVELLES

BENJAMINE (1)

X

COMME QUOI CELUI QUI COURT N'EST PAS TOUJOURS CELUI QUI ARRIVE

Les deux nègres se tenaient sous le pérystyle.

— Conduis-moi sans bruit jusqu'à la chambre de Dick, ordonna Roscoff à l'un d'eux.

A l'autre :

— Attèle un tilbury... Qu'il soit prêt dans cinq minutes...

Il prévoyait le cas où déjà le cocher serait en fuite.

L'escalier de service fut promptement enjambé jusqu'aux mansardes.

Celle de l'Écossais n'était pas fermée.

Jacques entra. Personne!..



Monaco, dessin de H. Clerget.

Les habits de livrée, grande et petite, étaient soigneusement étalés sur le lit. Dans l'armoire entre-bâillée, sur la toilette, plus rien. Le départ devenait manifeste.

— L'as-tu vu déguerpir? questionna Roscoff.

— Pas moi, fit le Noir, mais Namoun.

Déjà le Breton redescendait en appelant la mulâtresse. Il l'interrogea vivement :

— A quelle heure Dick s'en est-il allé?

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

— Tantôt.

— Comment était-il vêtu?

— En gentleman.

— Quels bagages?

— Sa valise et son plaid.

— De quel côté se dirigeait-il? Tu dois le savoir...

— Il m'a dit : Monaco!

— Joueur! s'écria Roscoff, ah! si c'est un joueur, j'ai chance, et dès ce soir, de lui jeter à la gorge mes grappins d'abordage!

Il avait montré ses deux mains.

Elles tenaient déjà les rênes lorsqu'il s'entendit appeler par Éva.

— Gare! interrompit-il, et ne t'inquiète pas... Dors... je prends chasse!

Et le cheval, sous le stimulant d'un vigoureux coup de fouet, prit le galop.

Jamais cette célèbre côte qui s'appelle *la Turbie* ne fut montée ni redescendue plus vite. Jacques avait craint d'arriver trop tard, après la fermeture du casino. Non! en atteignant la cime, il aperçut au loin, tout en bas, ses innombrables lumières scintillant dans la nuit, reflétées dans les flots.

Nous ne décrirons pas ce merveilleux séjour, ses abords, ses salons, ses fêtes et ses concerts. Notre ami Jacques n'entendit rien, ne vit rien... pas même celui qu'il cherchait.

Il y avait cette nuit-là grand bal et nombreuse affluence. On circulait avec peine dans les salles de jeu. L'or y ruisselait. Des avalanches de banknotes. Vingt fois Roscoff fit le tour des tables, examinant chaque groupe, chaque figure... Non! bien décidément, Dick n'était pas là!

Enfin, découragé, suffoquant de chaleur, Jacques alla s'asseoir devant le café. Il interrogea le garçon qui le servait. « Oui! un étranger, un gentleman, dont la physionomie répondait à ce signalement, était arrivé sur le tantôt. Il avait laissé au comptoir son manteau, une valise; il les avait repris pour repartir avec le dernier train pour Vintimille.

— Vintimille!... la frontière!...

Vous le voyez, n'est-ce-pas, remonter en tilbury, poursuivre sa route. Ce fut à plus de minuit qu'il arriva. Tout dormait, sauf à l'hôtel voisin de la gare. Comme il voulait quand même y courir :

— Mais, lui dit-on, monsieur, le dernier train s'arrêtait ici. La personne que vous désirez rejoindre prendra celui de demain matin. Vous la trouverez certainement au départ.

Sur cette assurance, notre pourchasseur consentit à se reposer, ce dont il avait grand besoin. Sa fatigue était telle, qu'il dormit quelques heures. Au coup de cloche, il était debout; il courut s'embosser au guichet, guettant, dévisageant l'un après l'autre les voyageurs.

C'était au jour naissant. Quelques étoiles s'éteignaient dans le ciel encore d'un bleu sombre. Vers l'orient, les premières lueurs de l'aurore. Sur la mer, une fraîche brise qui semblait la réveiller, tout en chassant vers la montagne quelques légères vapeurs déjà teintes de pourpre et de rose.

Au milieu de cette brume matinale, les voyageurs arrivaient, se hâtant vers les wagons afin d'y reprendre le sommeil interrompu. Au dernier moment, quelques retardataires accoururent pour disparaître à leur tour. La locomotive siffla, se mit en marche avec le convoi. Dick ne s'était pas présenté pour en faire partie.

— Fausse manœuvre! se dit Roscoff, mais je suis assuré du moins que ce n'est pas vers l'Italie qu'il faut cingler!

Un autre train se dirigeait vers Nice. Il le prit, s'informa, mais inutilement, à l'arrivée, courut au parquet, au commissariat, pour y dénoncer le fugitif et, sans autre résultat que de nouvelles promesses, il s'en revint à la villa, l'oreille basse.

Eva l'attendait. Est-il besoin d'ajouter avec quelle impatience!

Il confessa franchement son insuccès. « Ce sont des heures perdues! » conclut-il.

— Non, répondit-elle, car ce que vous venez de faire devait être fait, et moi, pendant ce temps, je me suis souvenu, j'ai réfléchi...

— Explique-toi, fillette!

Elle commença en ces termes :

— Dick, en enlevant Benjamine, n'agissait pas pour son propre compte. Il l'a remise entre les mains qui la retiennent prisonnière. S'il est resté, déjouant ainsi vos soupçons, c'était par ordre de son complice... S'il déserte enfin, c'est pour le rejoindre...

— Évidemment! fit Roscoff.

— Ne cherchons plus la route qu'il a prise, continuait Eva, mais le but qu'il veut atteindre... mais le nouveau maître... ou l'ancien maître, qui lui doit le prix de son crime...

— L'ancien maître?

— Oubliez-vous que Dick était au service de l'Anglais qui fit construire cette maison, ce souterrain...

— C'est, ma foi, vrai! s'écria Jacques.

Puis, après un temps :

— Mais quel intérêt?

— Ah! je ne sais pas, moi! reprit Réparate, j'ignore même son nom. On l'appelait ici le *Lord noir*, parce qu'il était toujours vêtu de deuil... Le deuil de sa femme... Un veuf... Il avait un fils âgé d'au plus vingt ans, qui s'en allait en mer, à la pêche, avec Pépito, comme mousse...

Roscoff l'interrompit. Il venait de se frapper le front.

— Ce fils, dit-il, est venu nous réclamer, lors de notre installation, le reliquat du prix de vente... Il l'a touché devant moi, chez un notaire... Il s'embarquait pour les Indes, comme officier dans un régiment de cipayes, en garnison à Calcutta...

— Calcutta! n'est-ce pas là que vous avez envoyé mon frère?...

— Oui...

— Nous lui écrirons...

— Oh! s'il le faut, j'irai moi-même...

Un peu plus, notre brave marin se serait embarqué pour les Indes.

— Non! pas si loin!... dit Éva. Souvenez-vous encore que ce jeune homme, sir William, avait une grand'mère, qui habitait aussi la villa.

— Ah! oui, la vieille écossaise!

Réparate battit des mains.

— Nous y voilà!... ça brûle!

Puis, évoquant ses propres souvenirs, et de plus en plus affirmative :

— Je la vois encore!... Grande, sèche et raide, les traits durs, le regard hautain, elle avait une démarche singulière, des gestes étranges... Ils sont tous un peu fous dans cette famille-là... Une vraie sorcière!... La ruine et la mort de son fils achevèrent de troubler sa raison... Quand il fallut abandonner la villa, elle ne voulait pas, elle devint furieuse...

— Oui! oui! murmura Jacques, on me l'a raconté!...

— L'hiver dernier, poursuivait Éva, on l'a revue dans nos environs...

— Bah !

— Elle se cachait, ne sortant que la nuit, rôdant autour du parc et parfois étendant vers la maison ses longues mains crochues, comme pour la menacer, comme pour la maudire...

— Ah çà ! mais...

— Permettez que j'achève... Une seule fois je l'ai rencontrée... C'était le soir, au crépuscule... Elle marchait à grands pas sur la grève, drapée dans son plaïd d'Écosse à carreaux noirs et grisâtres, qui lui faisait aux épaules comme deux ailes de chauve-souris... Ses cheveux blancs flottaient au vent... Elle disparut, elle s'abîma parmi les rochers... Un fantôme !...

— Et tu supposerais que par vengeance...

— Attendez !... je n'ai pas tout dit. Un autre soir... et c'était vers l'issue de la grotte aboutissant à la grève... Pépito l'entrevit causant avec un homme, dont la distance et l'obscurité ne lui permirent pas de distinguer les traits... Elle lui intimait un ordre, et ses gestes étaient ceux d'une reine... Il résistait, mais finit par s'incliner en signe de soumission... Cet esclave, ce complice paraissait être un domestique de la villa...

— Dick ! s'écria Jacques.

— J'en répondrais maintenant ! conclut Réparate, et c'est pour l'avertir qu'il a filé si vite !

— En Angleterre ?

— Oui !... j'en avais comme un pressentiment !... Y connaissez-vous la résidence des Mortimer... dites ?

— Attends !... attends à ton tour que je me souvienne !

XI

NOUVELLES FIGURES.

Roscoff était tombé sur un banc, la tête enfouie dans ses deux mains.

— Pas plus de mémoire qu'un marsouin ! dit-il au bout d'un instant.

Puis, tout à coup :

— Mais j'ai l'acte de vente, où ce doit être écrit ! Viens !

Éva le suivit dans la pièce qui lui servait de bureau. Tandis que ses mains fiévreuses cherchaient dans les tiroirs, bousculaient des cartons, toutes sortes de paroles incohérentes s'échappaient de ses lèvres.

— L'Angleterre !... ou l'Écosse !... Elle a raison, cette enfant !... Une enfant !... Je t'en souhaite ! elle en remontrerait à un amiral !... Gredin de Dick !... Il manœuvrait pour qu'on le renvoyât !... Il était inquiet, hésitant... Il nous espionnait, c'est clair... et dès qu'il a vu que nous avions retrouvé le passage, il a rallié la vieille !... Une sorcière !... Une folle !... Mais pourquoi ?... comment ?... Je m'y perds !... Ah ! ce Dick !... Ah ! le gueux !... Si je le repince, celui-là, quel abordage !

Enfin, brandissant un cahier de papier timbré qu'il posa, qu'il ouvrit sur la table :

— Voici l'acte !... Lisons !... ou plutôt lis, petite... car moi je n'y vois plus goutte...

Réparate ne tarda pas à trouver tout à la fois l'adresse et le nom :

« John Edward Mortimer, faisant élection de domicile en sa résidence de Mortimer-Hall, comté de Glascow (Écosse). »

— C'est là ! dit-elle avec conviction, c'est là !

En deux tours de main, Jacques compléta son sac de matelot, remplit ses poches de billets de banque. Puis, regardant la pendule :

— Neuf heures et quart ! s'écria-t-il, et le *Rapide* part à dix heures !... Adieu !...

— Mais le père ? objecta la jeune fille.

— Tiens !... c'est vrai !... fit naïvement Roscoff. Pour la première fois de ma vie, je l'avais oublié !

Après un instant de réflexion :

— Suis-moi !... ajouta-t-il en entraînant Éva, tu vas voir...

Il eut promptement rejoint Kervéjean.

— Je pars !... lui dit-il. Ne m'interroge pas !... Le misérable a déjà sur moi vingt-quatre heures d'avance...

— Quel misérable ?

— La petite te donnera des explications... Ah !... ah !... je l'avais bien senti que c'était l'envoyée de Dieu... qu'elle nous rendrait ta fille...

— Benjamine !...

— Oui !... Je vais la r'avoir... je te la ramène...

Déjà le vieillard s'écriait :

— Attends !... partons ensemble !..

— Non pas !... Le chagrin, la maladie, les années ne te permettraient plus d'aller assez vite !... Vois plutôt, tu trembles, tu chancèles .. Reste avec Éva, qui veillera sur toi, comme toi sur elle !... Je vous télégraphierai chaque jour, plutôt deux fois qu'une !... Tu sauras tout, elle va tout te dire !... Adieu !...

Et, se dégageant d'une trop faible étreinte, il s'enfuit.

L'émotion, l'impatience avaient galvanisé Kervéjean. Il donnait des ordres, il s'activait lui-même, il voulait partir.

Mais déjà ses forces le trahissaient. Il fut contraint de s'asseoir, il eut une syncope.

Quand ses yeux se r'ouvrirent, Éva s'empressait à ses côtés, le soignant, le calmant, le raisonnant. Comme il se reprenait malgré tout à son dessein, elle lui montra dans l'éloignement, entre la mer et les collines, une blanche fumée qui courait vers l'Ouest.

— C'est le *Rapide !* fit-elle, il est trop tard !

— Aujourd'hui !... Mais demain...

— Demain, si vous le voulez, mon père...

Il ne répondit pas. Avait-il entendu !... C'était l'autre qu'il pensait, à Benjamine...

— Jacques va peut-être lutter, combattre pour reconquérir !... murmura-t-il, et je ne serai pas là !... Il aura ses premiers baisers !...

Et le vieux Corsaire pleura.

Les caresses de Réparate essuyèrent ses larmes. Il la reconnut, il se ressouvint :

— N'est-ce pas toi, mon enfant, qui dois m'expliquer... car je ne sais rien... je ne comprends pas... parle...

Elle lui raconta tout, ses recherches, ses découvertes, la fuite de Dick et, très-probablement, pour donner l'alarme à Lady Mortimer.

— Mortimer !... répéta Kervéjean, qui parut faire appel à sa mémoire. Mortimer ?... Ce nom m'avait

déjà frappé... Oui, c'était bien le commandant Mortimer, celui dont nous capturâmes autrefois la frégate et qui, furieux, exaspéré, m'accusait de son déshonneur... Une haine anglaise, alors, et qui lui aurait survécu, ravivée dans le cœur de sa veuve par un nouvel affront, l'achat de ce domaine, où s'est consommée leur ruine....

— Pour s'en relever, dit Éva, peut-être espère-t-elle quelque grosse rançon...

— Oh! toute ma fortune!.. interrompit le père, mais pourquoi ne pas me l'avoir aussitôt demandée?.. Qui la retiendrait?

— La crainte de la justice et de l'infamie... Non-seulement pour elle, mais pour son petit-fils. . Un jeune milord... un officier...

Le sentiment de l'honneur militaire inspira cette réplique à Kervéjean :

— Un officier ne saurait être complice d'une vengeance aussi cruelle, aussi lâche!

— Oh! fit Éva, sir William Mortimer était bien loin d'ici... dans l'Inde... à Calcutta.

Puis, songeant à Pépito :

— Calcutta! fit-elle, mon frère doit y être arrivé, n'est-ce pas?

— Je le présume!..

Après une pause, l'entretien fut repris. En analysant les conjectures d'Éva, Kervéjean, honteux de son rôle passif, manifesta le désir de visiter à son tour la grotte et le souterrain. Peut-être y découvrirait-il quelque supplément de preuves. L'exploration se fit en sens inverse, mais sans résultat. En arrivant à la chambre de Benjamine, son père s'agenouilla, pria. « Mon Dieu! rendez-moi ma fille! » Puis en se relevant aidé par Éva : « Si nous la retrouvons, ce sera grâce à toi .. sa sœur!.. »

Le soir, on reçut ce télégramme expédié de Marseille par l'ami Jacques :

— Patience... et courage...

Kervéjean haussa les épaules. Miss Éva restait pensive.

— Est-ce qu'on peut correspondre ainsi jusqu'à Calcutta? questionna-t-elle.

— Sans doute.

— Ah! si j'osais...

— Ose, mon enfant... Je t'accorde d'avance ce que tu me demanderas... Parle...

— Eh bien!.. Je voudrais adresser une dépêche à Pépito...

— Écris-la... Nous l'enverrons demain matin avec celle que je compte expédier à Roscoff.

Elle eut promptement tracé ces quelques mots :

« Cherche, retrouve, observe William Mortimer, officier dans un régiment là-bas... Lettre expliquera pourquoi. »

Restait à savoir l'adresse. Mais Kervéjean n'était-il pas là.

— A bord du trois-mâts *Le Malouin,* capitaine Ledru, lui dit-il; c'est un ami.

Un instant plus tard, avec une curiosité toute paternelle :

— M'est-il permis de le lire, ce télégramme?

Elle le lui présenta.

— Quoi! fit-il attendri, c'est encore à moi, c'est à Benjamine que tu pensais?..

— A qui donc penserai-je! répliqua-t-elle.

Le vieillard, après une caresse, ajouta cette annotation « *réponse payée* » à la dépêche. La fillette eut un cri de joie :

— Vrai! Pépito me répondra de même.

— Oui.

— Quand cela?

— Le même jour.

— Ohimé! La belle invention que le télégraphe électrique!

XII

LA SEMAINE AUX TÉLÉGRAMMES

Le premier venait de Paris.

« Je repars à l'instant pour Londres, disait Jacques. Attendre. »

. . . .

— Attendre! se récria Kervéjean, ah! si je savais où le rejoindre, où lui faire savoir que je pars...

— Il ne tardera pas à vous en instruire, dit Réparate. Jusque-là, c'est ici que nous recevrons le plus tôt de ses nouvelles...

Cet espoir retint le père, mais sans le calmer. Il ne pouvait tenir en place; il revenait à chaque instant consulter l'indicateur, la carte des chemins de fer; il suivait d'un œil anxieux, d'un doigt tremblant, la course de Roscoff, et ses émotions, ses fatigues, il les partageait au moral.

— Père! lui répétait Éva, père, vous vous donnez la fièvre... vous tomberez malade...

Elle devenait perplexe elle-même : la réponse de Calcutta n'arrivait pas.

Le lendemain matin, troisième dépêche:

— Est-ce de Pépito?

— Non! c'est de Jacques!..

Il était à Londres... il repartait immédiatement pour Glascow... il irait sans désemparer jusqu'à Mortimer-Hall.

C'était là qu'on obtiendrait une première solution. Les perplexités du vieillard augmentèrent. Il était pâle, oppressé. Plus de sommeil.

La matinée du jour suivant s'écoula sans qu'on vit apparaître le messager du télégraphe. Enfin le voici!.. C'est la réponse de Pépito qu'il apporte.

« En rade depuis trois jours... Permission d'aller à terre... Chercherai... trouverai... Des explications... vite... »

— Il recevra ma lettre, dit Réparate.

— Ah! tu as écrit...

— Avant-hier. Ne m'aviez-vous pas dit que c'était heureusement le jour du courrier des Indes. Combien faut-il de temps pour qu'elle lui parvienne?

— Un mois.

— Dieu!.. c'est bien long!..

C'était bien long aussi pour le père, et cependant il ne s'agissait que d'une question d'heures.

Dans la soirée deux télégrammes. Le premier, accablant:

« Manoir en ruine, inhabité. »

Une lueur d'espoir dans le second.

« Renseignement vague... Ancien serviteur... Me télégraphier poste restante, Édimbourg, si tu pars. »

. . . .

— Ah! s'écria Kervéjean, il a donc compris que je voudrais au moins me rapprocher, être plus à

même de le seconder, de lutter de concert avec lui pour que cette dernière chance ne nous échappe pas encore!

— La dernière? murmura la sœur de Pépito, non! pas la dernière!

Il allait expédier cette réponse:

« A Paris, grand hôtel. »

— Permettez, fit Éva, que je réponde aussi...

— A Jacques?

— A mon frère.

Elle écrivit ces quelques mots:

« Savoir adroitement ce qu'est devenue la grand'-mère de William. »

Au-dessous, la même adresse que venait de donner Kervéjean.

— Tu veux donc que je t'emmène? dit-il.

— Ohimé!.. répliqua-t-elle, qui donc vous soignerait en route!.. Et d'ailleurs, pour chasser une louve, on ne laisse pas son chien... J'ai du flair!

Ils partirent tous les deux.

Au grand hôtel, ce télégramme les attendait:

« Swansea, dans le pays de Galles. »

Cette indication, si peu précise, ne permettait à Kervéjean, ni de se mettre en route, ni même d'obtenir un plus ample renseignement.

Le vieillard, du reste, avait grand besoin de repos. Brisé par le voyage et surtout par les émotions, il ne se traînait plus qu'avec peine. Il avait des hallucinations, des absences, à craindre non-seulement pour sa santé, mais encore pour sa raison. Éva parvint à lui faire accepter quelque nourriture. « Il faut reprendre des forces, père, afin de pouvoir continuer notre voyage. » La digestion fut laborieuse; il étouffait, il délirait ainsi qu'un homme en état d'ivresse. A la suite, un accablement profond, une léthargique torpeur.



Pépito, dessin de Kauffmann.

Il ne se réveilla que très-tard, presqu'au milieu de la journée du lendemain. Du regard il interrogea sa jeune compagne. « Rien encore! » lui répondit-elle. « Ah!.. s'écria-t-il, cette attente me tue!.. j'en deviendrai fou!.. »

Vers le soir, on reçut cette communication télégraphique:

« Assurance positive. Lady M... habite cottage en pays perdu. Y cours. Reviendrai demain ici. Irai voir poste restante. Espère. »

Il n'en fallut pas davantage pour rendre à Kervéjean sa suprême énergie. Il voulut aller jusqu'à Londres; il en avisa Roscoff.

Durant cette dernière étape, l'exaltation du vieil-

lard effraya plus d'une fois le dévouement d'Éva. Il ne parlait plus que de Benjamine. Il croyait déjà la revoir; il s'attendait à l'embrasser en arrivant.

Rien! pas même un télégramme!

Mais, quelques heures plus tard, cette lettre :

« Courage!.. ami, ne désespérons pas. Je suis sur leurs traces, mais j'ai trouvé la maison vide. Dick, ce misérable Dick m'avait précédé de deux jours. Il était reparti presque aussitôt avec *la dame noire et la jeune miss.* La jeune miss!.. tu comprends?.. Elle! c'est elle!.. Ses ravisseurs sont en Angleterre, nous en voici certains. Je lance à leurs trousses toute la police du comté de Galles. Puis, je te rejoins à Londres et, s'il le faut, nous en appellerons à la reine. Elle est femme, elle est mère, elle te fera rendre ta fille. »

Dès les premières lignes, le pauvre père avait jeté un cri de désespoir. Ses mains, agitées par un frisson convulsif, laissèrent échapper la lettre, dont il n'avait pas même achevé la lecture. Il chancelait; il tomba, comme abattu, comme foudroyé par ce dernier coup.

Les gens de l'hôtel furent appelés. On courut chez un médecin, qui s'empressa de saigner le vieillard. C'était une attaque d'apoplexie. Survivrait-il?

La nuit fut mauvaise. Une fièvre ardente, des transports au cerveau. Éva n'avait pas quitté le chevet du malade. Au matin, Jacques arriva. Un instant plus tard, le docteur.

— C'est grave! déclara-t-il, mais nous avons pour nous un tempérament encore vigoureux. Le corps résistera peut-être... Cet homme n'a-t-il pas éprouvé quelque profond chagrin, une grande douleur?

Et, sur la réponse affirmative :

— Pour qu'il redevienne ce qu'il était avant l'épreuve, il faudrait une grande joie.

Lorsque Roscoff se retrouva seul avec sa fille adoptive, il murmura :

— Une grande joie?.. Oui!.. Benjamine!.. Et je désespère aussi!..

— Moi, pas encore!.. répliqua-t-elle.

Elle venait de recevoir cette dépêche de Calcutta :

« Retrouvé William... »

Et c'était signé : Pepito.

Jacques, après une explication, secoua la tête avec incrédulité.

— Oui... toi et lui... deux enfants!

— Vous oubliez Dieu!.. dit Éva.

XIII

RETOUR DES INDES

Six semaines se sont écoulées.

Entre la vie et la mort, quant à Kervéjean. La force de sa constitution a fini par l'emporter, grâce surtout à miss Éva. C'est ainsi qu'on la nomme à l'hôtel et, maîtres et serviteurs, tout le monde s'incline devant cette fillette de quatorze ans à peine, qui se montre si admirable de zèle assidu, de soins intelligents, d'affection à toute épreuve.

Bien loin que la fatigue et les veilles aient flétri son adolescence, au contraire, elle semble y avoir retrempé sa verdeur, sa fraîcheur. Elle est encore plus alerte et plus charmante.

Le docteur lui-même le reconnaît. Montrant son malade, il a dit :

— Ce n'est pas moi qui l'ai sauvé, c'est le dévouement de cette jeune fille. Sa fille, n'est-ce pas?

— Hélas! a-t-elle répondu, je ne suis que l'autre!

Une explication s'en est suivie, amenant cet arrêt médical :

— Le pauvre père ne sera revivifié, ne sera guéri, que le jour où sa Benjamine lui sera rendue.

— Eh! je le sais bien, mille caronades!.. s'est écrié Roscoff, mais pas plus en Angleterre qu'ailleurs la police ne capture ceux qui nous l'ont enlevée!..

Dieu le sait pourtant, Jacques n'épargne ni les démarches, ni les banknotes : Il va, il court, stimulant les plus habiles *détectives*. Toutes sortes de faux espoirs n'ont abouti qu'à des déceptions nouvelles. La *dame noire* est insaisissable. Une ombre! Et dire que Jacques allait mettre la main dessus!.. Gredin de Dick!

Éva seule reste calme; elle attend la malle des Indes.

Cependant, le malade vient d'entrer en convalescence. Il se lève, il essaie quelques pas, il reconnaît ceux qui l'entourent : Jacques... Éva... la sœur de *Bon Secours*, qui l'assiste... Elles ont traversé le détroit, ces saintes filles!.. il y en a partout maintenant, même à Londres!

Quelques jours encore se passent. Le vieillard a repris un peu de forces; mais son intelligence reste encore engourdie. Il est, pour ainsi dire, en enfance. Le rêve et la réalité, le regret et l'espoir se confondent dans ce demi-réveil. Il murmure parfois le nom de Benjamine et, comme si elle pouvait l'entendre, il lui parle tout bas, il l'appelle.

Cet état persistant inquiète le médecin. Il conseille un déplacement, l'air natal.

— Ne m'avez-vous pas dit, monsieur Jacques, que vous étiez Bretons tous les deux?

— Oui. De Saint-Malo.

— Vous devriez l'y conduire pour quelque temps... Ce ne serait pas trop vous éloigner de l'Angleterre... On y revient en un jour par les îles et Portsmouth.

— Connu! ce chemin-là, fit Roscoff, c'était autrefois notre champ de bataille!.. Toutes sortes de souvenirs se représenteront à l'esprit du capitaine. En mer, il est capable de redevenir un homme!

Et le départ fut résolu.

— Mais, observa la sœur de Pepito, mais la lettre de mon frère?

— Ne fallait-il pas la faire suivre de Paris?.. Elle nous rejoindra plus vite à Saint-Malo qu'à Londres.

On alla donc s'embarquer à Portsmouth, sur un de ces magnifiques *packets* qui font le service postal des îles anglaises.

Déjà la passerelle était enlevée quand un jeune marin, accourant à toutes jambes, bondit sur le pont du navire.

A sa vue, Réparate jeta soudainement un cri de surprise et de joie.

C'était Pépito.

XIV

UN FRÈRE DIGNE DE SA SOEUR

Après les premiers épanchements, l'explication.

Roscoff y assistait, surveillant de loin son maître, qui, installé confortablement à l'arrière du paquebot et, d'ailleurs, sous la garde de la religieuse, semblait absorbé dans la contemplation de l'Océan.

— Ah ça! mais tu as donc déserté ton poste, mon jeune gars?

Telle avait été la première question de Jacques au pilotin.

— Non pas! j'y suis! répondit-il; et, dès que vous m'aurez entendu, vous comprendrez pourquoi...

— Parle !...

— A l'instant!... Mais garons-nous de toute autre oreille que les vôtres, fit le jeune marin, un doigt sur ses lèvres.

En même temps, d'un regard circonspect, il choisissait un endroit propice, à l'abri des indiscrets.

On avisa vers le grand mât, parmi les bagages, un câble neuf enroulé formant une sorte de siége circulaire. Roscoff y prit place avec Éva. Le pilotin, en face d'eux, tout près d'eux, commença son récit à voix basse :

— J'avais donc rencontré là-bas sir William, vous savez ça... Il m'avait reconnu tout de suite... Oh ! pas fier et bon enfant, quoique Anglais... « Te voilà, mon petit matelot! » C'était le nom d'amitié qu'il me donnait autrefois, quand, sous prétexte de pêche, je l'emmenais chaque soir en mer... A vrai dire, il ne pêchait guère... au réel, s'entend... Je le conduisais à Nice ; il s'en allait au club, au bal, que sais-je !... Un viveur déjà dans ce temps-là, sir William ! Il ne rentrait à la villa que vers le matin, avec le poisson que j'avais pris... Vous comprenez? Une frime pour donner le change à son père, qui n'était pas commode tous les jours... Et sa grand'-mère encore moins !

— Ah ! fit Jacques, lady Mortimer?

— Yes!... Me voilà donc rapatrié avec le petit-fils. « Tu me rappelles mon bon temps ! m'avait-il dit ; viens me voir quand tu voudras, tous les jours ! » Vous jugez qu'après le télégramme, je n'y manquai pas... « Observe!... » me recommandait-on. La consigne n'était pas tombée dans l'oreille d'un sourd. J'ouvris l'œil, et, tout d'abord, remarquai deux choses.

— Lesquelles?... s'empressa de questionner sa sœur.

— D'abord et d'une, répondit le frère, sir William buvait plus que de raison. Presque toujours gris, quelquefois ivre... et d'une singulière ivresse, comme s'il eût voulu s'étourdir, étouffer un remords de conscience...

— Ah ! fit Éva.

— Deuxièmement, reprit Pépito, il avait des créanciers, des embarras d'argent... Je me hasardai à lui demander un jour : « Vous n'êtes donc plus riche? — Je le redeviendrai bientôt, et plus que jamais, des millions !... » Il venait de déboucher une bouteille de cognac ; il en remplit deux verres. Je ne fis que tremper les lèvres dans le mien ; il vida le sien tout d'un trait. Puis, se secouant et d'un ton de résistance : « Non ! grommela-t-il, je ne consentirai pas ! Je ne veux pas ! ce serait indigne d'un Mortimer ! » Il but une seconde rasade, qui le dérida, qui l'égaya : « Eh ! eh ! pourtant, la fortune !... » Je l'écoutais... Il s'en aperçut, et me regardant avec un sourire d'ivrogne : « Chut ! fit-il, c'est un secret ! Le cognac est bavard, et je m'en garde entre compatriotes... Mais avec toi, pas de danger... tu ne parles que le français et l'italien, je me le rappelle !... » Et désormais, bien qu'il bût encore, bien qu'il bût toujours, il ne divagua plus qu'en anglais. Je ne parvenais à saisir que des mots insignifiants : « Trop d'honneur!... Pas si malheureuse !... Un trésor!... Notre revanche !... »

— Je n'aurais pas compris non plus ! murmura naïvement l'ami Jacques.

— Je devine ! dit Réparate; continue, mon frère !

Il poursuivit :

— Ta lettre, chère sœur, me fit entrevoir le complot. Je dis tout à mon capitaine. En voilà encore un qui aime M. Kervéjean ! Congé, conseils, et de l'or plein mes poches, il m'a tout donné dès qu'il m'a fallu revenir...

— Pourquoi? demanda Roscoff.

— Voici la chose ! s'expliqua Pépito. Si mes oreilles ne servaient plus guère, restaient les yeux. Il y a six semaines, j'avisai sur le bureau de sir William un télégramme daté de Swansea...

— Swansea !

— Pays de Galles, et conçu dans ces termes bizarres : X. Y. Z. — *Poste restante. Saint-Hélier. Jersey.*

— Tiens ! fit Jacques, nous y relâcherons ce soir.

— Quelques jours plus tard, devant moi, sir William remit une lettre à son planton... Elle tombe... Je la ramasse, et lis sur l'enveloppe cette même adresse : *Jersey. — Saint-Hélier. — Poste restante.* — X. Y. Z. — Comprenez-vous, maintenant?...

— Ma foi ! non, fit Jacques; pas encore.

Déjà Réparate s'écriait :

— X. Y. Z... Lady Mortimer !

— Bravo ! petite sœur, telle fut aussi ma pensée, mon inspiration... La lettre était pour le courrier d'Angleterre qui partait le lendemain... Je suis parti avec elle... Avec elle j'ai traversé l'isthme, la Méditerranée, la France, le Pas-de-Calais, Londres et Portsmouth, et nous voici sur le même *packets*, arrivant ensemble... La malle des Indes n'est pas le courrier de tous les jours... une fois par mois... Les dépêches qu'elle apporte à Saint-Hélier ne doivent pas être bien nombreuses... On les attend... On est là... Je m'embusque auprès du guichet, guettant le messager d'X. Y. Z. Je le suis, ou plutôt je suis la lettre, toujours la lettre, qui m'a conduit sûrement de Calcutta jusqu'à Benjamine !

Roscoff se frappa violemment le front.

— Suis-je assez bête de ne pas avoir deviné plus tôt!

Puis, saisissant le pilotin, l'embrassant à l'étouffer :

— Le frère est digne de la sœur ! s'écria-t-il. Eh ! mais non ! le vieux Jacques n'est pas si bête, puisqu'il a eu l'esprit de les adopter tous les deux !

CH. DESLYS.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

(La fin à la prochaine livraison.)

VARIÉTÉS

LA VIANDE[1]

III

Le cochon. — La charcuterie dans l'antiquité. — L'élevage du porc. — Les cochons savants. — Les cochons exécutés par le bourreau. — La charcuterie moderne. — Ce que mange le cochon et ce qu'il refuse de manger. — Le chien. — La viande de chien. — Le lapin. — Fécondité du lapin. — Les lapins des Baléares. — L'élevage des lapins. — Le gibier. — Procédés de conservation de la viande. — Consommation de Paris. — Consommation de la viande en France et en Angleterre. — Les oiseaux de basse-cour. — La poule. — L'oie.

Le cochon que les Égyptiens et les Israélites réputaient immonde, sans doute à cause de sa voracité et parce qu'il mange volontiers de la chair humaine, vivante ou morte, — on l'a vu dévorer des enfants au berceau, — le cochon avait, chez les anciens Européens, une situation tout aussi honorable que celle du mouton.

Tandis qu'en Égypte l'entrée des temples était interdite aux porchers, Homère qualifiait de *divin* le porcher Eumée et les cochons étaient les victimes préférées dans les sacrifices offerts aux dieux.

L'industrie agricole s'empara de bonne heure de l'engraissement des porcs et en tira de beaux revenus.

La charcuterie se propagea plus vite que la boucherie, parce qu'on trouva promptement les moyens de préparer, de conserver la viande de porc.

Avec le porc on eut la table toujours mise : une tranche de jambon, de saucisson, un morceau de lard salé, du pain, et l'on pouvait dîner.

Les soldats grecs et romains avaient, en campagne, du porc dans leurs sacs et dans leurs fourgons; les voyageurs, les marins faisaient de la viande de porc leur principal aliment; citadins et paysans employaient la graisse de porc comme condiment, dans la cuisine, de préférence au beurre et à l'huile; bref le porc ne tarda pas à être, pour tous, l'aliment nécessaire.

La facilité avec laquelle on l'élève, son rendement avantageux le généralisèrent bientôt.

On ignore à quelle époque les Grecs, les Romains apprirent à saler, à fumer le porc; on sait seulement qu'on sale et qu'on fume la viande de porc de toute antiquité; on sait que les Romains estimaient particulièrement les jambons fumés gaulois.

L'élevage des porcs est aussi économique qu'élémentaire. En 1872, nous nous trouvions en villégiature dans une petite localité des Abruzzes; presque chaque famille y possédait un porc. Le matin, tous les porcs du bourg, environ deux cents, se réunissaient sur la grand'place, où un porcher les attendait. Ce porcher les emmenait dans les bois, où ils cherchaient leur nourriture sous les chênes et les châtaigniers. Le soir, avant la tombée de la nuit, ils revenaient sous la conduite du porcher. De retour sur la grand'place, tout le troupeau se dispersait et chaque cochon retournait seul à son domicile, par le chemin le plus court, et sans qu'il fût besoin de le lui montrer. Parfois, lorsqu'il appartenait à des journaliers, ses maîtres n'étaient pas encore revenus des champs, et il trouvait porte close; alors il se mettait à grogner, à pleurer devant cette porte d'une manière aussi bruyante que comique, jusqu'au moment où ses maîtres, arrivant, le tiraient enfin de peine. Aussitôt, ses larmes, ses gémissements cessaient, et il se précipitait joyeusement dans la maison.



Le porcher des Abruzzes, dessin de Kauffmann.

Nous assistâmes plusieurs fois à des scènes de ce genre.

Le porcher était payé en nature, une fois l'an : les uns lui donnaient du vin, les autres des céréales, les autres du lard salé. Il vendait une partie de ces provisions et gardait le reste pour son usage.

Le cochon n'est pas inintelligent, et, malgré son caractère grognon, volontaire, sa gloutonnerie qui dirige fréquemment ses actions, il est susceptible d'apprendre bien des choses.

Les cochons savants ne sont pas rares dans les fêtes populaires. Louis XI, durant sa dernière maladie, eut le spectacle de cochons danseurs qui le divertirent.

Brehm cite un cochon savant qu'on montrait à Londres et qui savait lire : on étendait deux alphabets sur le sol, quelqu'un de la société était prié de prononcer un mot; le propriétaire le répétait à son élève, et celui-ci prenait aussitôt avec les dents les lettres et les disposait dans l'ordre voulu. Il savait aussi indiquer l'heure que marquait une montre.

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Le cochon, qui a eu l'honneur de partager la vie retirée d'un saint émérite (saint Antoine), n'est pas, en effet, le premier animal venu.

Jadis, on laissait les cochons errer par les villes; plusieurs rois de France, saint Louis en tête, François Ier en queue, interdirent cette dangereuse coutume, féconde en inconvénients. Il y eut, à ce propos, un nombre infini de procès, et, chose curieuse, de jugements rendus contre des porcs qui avaient causé tel ou tel dégât, tel ou tel accident.

Pendant longtemps, le bourreau fut autorisé à saisir les porcs qu'il trouverait vaguant dans les rues, sauf les porcs appartenant aux moines Antonins, de saint Antoine, et de les conduire dans un endroit désigné, où il pouvait leur couper le cou, s'ils n'étaient rachetés par leurs propriétaires, à raison de cinq sous d'argent par tête.

Le charcuterie est devenue presque un art dans l'Italie centrale, en Autriche, en Allemagne, en Angleterre, en France, où les saucissons de Lyon, d'Arles, ont la célébrité de la mortadella de Bologne.

A Paris la charcuterie est la commune ressource d'alimentation de la classe ouvrière.

La consommation qu'on fait de la charcuterie a entretenu l'élevage du porc. D'autant, nous l'avons dit, que le porc n'est pas difficile et mange de tout, même des immondices, ce qui a donné lieu au dicton : « sale comme un cochon »; même de la viande crue, des charognes.

Une seule chose répugne à ce dévorant : la chair de chien.



Le cochon savant, dessin de Kauffmann.

« Dans le parc de porcs de Cobourg, écrit Lenz, on jette aux animaux des chevaux morts, qu'ils dévorent avec avidité; leur jette-t-on un chien, aucun n'y touche. »

Les chiens ne sont pas si dégoûtés, et ils mangent la chair de porc sans se faire prier.

Il est vrai, est-ce une punition providentielle, qu'on les mange, à leur tour, comme de vulgaires moutons.

Dans l'Afrique centrale, le chien a l'honneur de fournir, avec le porc, la plus grande quantité de viande de boucherie. Chez les Ashantees, au Dahomey, on trouve sur les marchés, de la chair de chien, fraîche ou séchée au soleil. Dans les régions froides boréales, au Kamtschaka, par exemple, la viande de chien est le mets préféré des habitants. Nous mêmes, Parisiens, nous n'avons pas hésité, pendant la guerre de 1870-71, à nous repaître de l'ami de l'homme.

Personnellement, nous avouons avoir mangé, vers la fin du siége, avec plaisir, des côtelettes de chien qui nous paraissaient aussi bonnes que des côtelettes de mouton, et que nous achetions au prix de 8 ou 9 francs la livre, selon les jours, dans une boucherie canine du marché Saint-Germain.

La consommation de la viande de chien n'a pas survécu, chez nous, à la guerre; mais elle ne tend nullement à faiblir dans les contrées que nous avons désignées ci-dessus.

A côté des bêtes domestiques que nous venons de passer sommairement en revue, l'alimentation s'est emparée d'autres animaux, par exemple du lapin qui, originaire d'Espagne, s'est propagé dans l'ancien et le nouveau monde, et que nos gargotiers remplacent, à l'occasion, par le chat.

En France, en Belgique, en Angleterre, c'est par millions qu'on mange annuellement les lapins. La chair du lapin est succulente et la cuisine en tire de merveilleux effets; quant à la peau elle est maintenant indispensable à plusieurs industries, notamment à la chapellerie.

La fécondité de la femelle du lapin est extraordinaire : un naturaliste a calculé de cette façon la progéniture d'une paire de lapins : si l'on admet qu'une femelle ait sept portées par an, chacune de huit petits, cette progéniture, en quatre ans, pourra atteindre le chiffre de 1,274,840 individus. Que de coulis et de gibelottes!

Ajoutons que si l'on ne mangeait le lapin, il faudrait l'exterminer, car nul rongeur ne ruine plus les campagnes.

Strabon, parlant des îles Baléares, dit que les lapins y étaient devenus si nuisibles en détruisant les plantations et en faisant crouler même les maisons, par leurs galeries souterraines, que les habitants envoyèrent à Rome des députés pour obtenir d'autres pays à habiter.

Cela indique que l'utilité du lapin était inconnue à cette époque, et qu'on ne se donnait pas la peine de traquer ce rongeur, jugeant que c'était une vermine bonne tout au plus à jeter au fumier.

De nos jours on élève autant de lapins domestiques qu'on extermine de lapins de garenne; pourtant le lapin est encore cher, et si l'on veut s'en procurer, au marché, un capable de faire un plat de résistance, il faut mettre trois francs au moins.

En Danemark, en Hollande, en Angleterre, en Irlande, en France, on a peuplé de lapins les dunes, les landes, les terrains conquis sur la mer, et

comme le lapin s'accommode de la pitance la plus maigre, on est arrivé ainsi à tirer d'espaces incultes et précédemment improductifs, de superbes revenus.

Nous sommes loin, là, des Baléares.

Le lièvre, le sanglier, le chevreuil, le cerf, le chamois et, selon les pays, l'ours, l'éléphant, les antilopes, l'hippopotame, la girafe, dont la chair rappelle celle du veau, bref, tous les mammifères, gros et petits, qu'on se procure par la chasse, aident accidentellement à l'alimentation, et apportent leur contingent à la quantité de viande nécessaire à la subsistance de chaque individu.

La cherté de la viande et sa rareté lorsque des épidémies frappent les animaux domestiques ou que la guerre bouleverse les États et y détruit l'agriculture, ont donné naissance à l'industrie de la conservation de la viande.

La dessication, dans les pays chauds, le salage dans les pays maritimes, le boucanage, le fumage, sont les moyens de conservation de la viande.

La chimie moderne en a trouvé d'autres, qui ont permis de donner une extension inattendue au commerce des conserves.

Ainsi l'abondance des uns sert à atténuer la disette des autres; dans un avenir rapproché, les voies de communication se multipliant, on ne manquera de viande nulle part.

Paris consomme annuellement environ deux cents millions de kilogrammes de viande de boucherie, de porc et autres.

Pour deux millions d'habitants, cela fait cent kilogrammes par an pour chaque habitant.

Mais c'est là une exception. Les citadins mangent, en France, soixante kilogrammes seulement par an de viande de toutes sortes, et les paysans vingt-cinq.

Chez les Anglais, la consommation de la viande s'élève, annuellement, pour chaque individu, à cent vingt-cinq kilos.

Nous ne nous nourrissons donc pas encore aussi substantiellement que nos voisins. Toutefois, si nous réfléchissons qu'au XVIIIe siècle, l'habitant des villes mangeait à peine, chez nous, trente kilos de viande par an, et l'habitant des campagnes cinq, nous reconnaîtrons que nous n'avons pas trop sujet de nous plaindre.

Dans la consommation dont nous parlons là, entrent les oiseaux de basse-cour et ce que nous appellerons la viande maigre : le poisson.

La poule, le pigeon, le canard, l'oie, la dinde, peuvent être considérés comme la viande de luxe. La domestication de ces oiseaux est très-ancienne.

Lorsque le roi Henri IV disait qu'il voulait que chaque paysan pût mettre la poule au pot le dimanche, il caractérisait parfaitement l'utilité rare de ce gallinacé.

La poule produit de la viande et des œufs, et cela la rapproche de la vache et de la chèvre, qui produisent de la viande et du lait.

La poularde est une chose française universellement appréciée.

Le pigeon, le canard sont sans rivaux aux petits pois; l'oie grasse est une des friandises du peuple.

Horace nous apprend que les gourmets de Rome ne trouvaient rien de meilleur qu'un foie d'oie engraissée avec des figues.

Le foie d'oie est, effectivement, un mets de choix; on en fabrique des pâtés renommés en Alsace.

L'oie n'est pas aussi stupide qu'on se plaît à le proclamer; c'est, au contraire, un animal intelligent, susceptible de s'attacher à ceux qui le soignent, et qui n'est désagréable que par ses cris fréquents.

Les historiens latins affirment qu'elle a sauvé le Capitole, mais nous pensons que rien n'est moins avéré ; nous avons essayé de le démontrer dans une nouvelle intitulée : *Aventures de deux chiens.* D'ailleurs, avoir sauvé le Capitole est de peu d'importance dans la grave question de l'alimentation.

Le faisan, le coq de bruyère, la gélinotte, la pintade, le paon, la bécasse, la perdrix, et quantité d'oiseaux sauvages, prennent place, comme viande de luxe, à côté des oiseaux de basse-cour.

IV

La *viande maigre.* — Le poisson. — La pisciculture. — Les murènes des Romains. — Les pêcheries de Comacchio. — Conservation du poisson. — Abondance du poisson. — Crustacés et mollusques. — La grenouille. — Ses qualités culinaires. — *Les grenouilles* d'Aristophane. — Les tortues. — Tortues de terre et tortues de mer. — La tortue franche. — La chair de la tortue. — Les serpents.

L'usage de la *viande maigre,* du poisson, est incontestablement primitif; la viande maigre fut, dès le principe, la ressource des peuplades maritimes ; des millions d'individus ne vivent encore à présent que de poisson.

Au point de vue de l'alimentation, le poisson se divise en deux grandes catégories : le poisson d'eau douce et le poisson de mer.

Les goujons, les ablettes, les truites, les carpes, les tanches, les anguilles, les gardons, les brochets, les perches, les barbeaux sont, dans nos régions, les poissons d'eau douce les plus goûtés ; les harengs, les maquereaux, les merlans, les raies, les sardines, les saumons, les morues, les thons, les esturgeons, les turbots, les barbues, les soles, sont les poissons de mer qu'on voit le plus communément au marché.

Les propriétés nutritives de la chair du poisson et, pour de nombreuses espèces, sa délicatesse, ont fait de la pisciculture une des industries alimentaires.

La fécondation artificielle des poissons n'est pas une découverte moderne ; il y a des milliers d'années que les Orientaux, que les Chinois la connaissent. Sans la pisciculture, la population si considérable du Céleste Empire serait incessamment décimée par des disettes plus meurtrières que celles qui parfois la tourmentent.

Féconder artificiellement le poisson ou l'élever, sont des opérations simples et fructueuses. Les Romains de la décadence dépensaient d'énormes sommes pour leurs viviers, spécialement pour ceux où ils entretenaient des murènes, poissons voraces rappelant le serpent pour la forme, auxquels de cruels Crésus jetaient en pâture des esclaves.

Les maremmes toscanes, les marais pontins, les

lagunes du Pô, les lacs du nord de l'Italie, surtout le lac de Garde à Peschiera, nom caractéristique, conservent soit des traces, soit des restes exploités de la pisciculture antique.

« Parmi les anciennes industries qui subsistent et qui appartiennent en propre à l'Italie, dit Élisée Reclus dans sa description de la péninsule italique, il faut citer les pêcheries des lagunes de Comacchio. L'ensemble de l'étang constitue un immense appareil de capture unique dans le monde. Le « grau » de Magnavacca, devenu à peu près complétement inutile pour la navigation, sert maintenant de porte d'entrée aux eaux du canal Palotta, que l'on peut justement désigner sous le nom d'aorte de l'étang. Ce canal, creusé de 1631 à 1634, apporte les eaux salées dans l'intérieur du continent, et, par d'ingénieuses ramifications de canaux secondaires munis de vannes et d'écluses, fait circuler le flot vivifiant jusqu'aux extrémités des lagunes : la grande nappe de Mezzano qui occupe toute la partie occidentale des *valli*, s'est trouvée ainsi rattachée aux étangs du littoral, et ses eaux douces se sont changées en eaux salées. Les divers bassins endigués, dans chacun desquels viennent déboucher les artères et les artérioles du canal Palotta, sont autant de champs où le poisson apporté par l'eau marine vient s'ensemencer et se développer à foison ; le labyrinthe à double et triple fond qui donne accès aux hôtes venus du large ne les laisse plus sortir ; ils restent dans le réservoir, et, quand arrive la saison de la récolte, c'est par charges entières de bateaux qu'on les ramasse dans les filets. Spallanzani a vu prendre dans un seul « champ » et durant une seule nuit plus de soixante mille livres de poisson. Cette énorme quantité a été quelquefois dépassée ; alors on utilise toute la masse de chair pour les engrais. »

On sait qu'on fume, qu'on sale, qu'on sèche aussi bien le poisson que la viande.

Certains poissons conservés dans l'huile fournissent une agréable nourriture: témoins le thon et la sardine; certains autres fumés ou séchés : le hareng saur, la morue, constituent les mets essentiels de carême.

La pêche et la préparation du poisson ont enrichi bien des peuples industrieux, notamment les Hollandais, dont la capitale, Amsterdam, est fondée sur des têtes de harengs, selon un dicton des Pays-Bas.

L'alimentation a là deux admirables mines que rien n'épuisera jamais.

Quand une morue de première catégorie pond jusqu'à neuf cent mille œufs, quand une femelle de hareng saur en pond près de quarante mille, les cétacés et autres monstres marins ont beau en détruire, il en reste toujours pour l'homme !

Les harengs pullulent à tel point sur les côtes de l'Europe occidentale, depuis la Bretagne jusqu'à la Laponie, que la petite navigation y devient parfois impossible.

La nature offre à l'humanité d'immenses trésors : mais l'humanité aime mieux passer le temps à se déchirer, à se torturer qu'à s'employer intelligemment à profiter des biens qui lui sont offerts.

Le monde pourrait être pour elle un paradis; elle en fait obstinément, niaisement, méchamment un enfer.

Les crustacés : écrevisses, homards, langoustes, crabes, crevettes, etc., et beaucoup de mollusques donnent également de la *viande maigre.*

Nous avons encore à parler, puis notre revue sera finie, d'une dernière viande, que la discipline catholique considère comme *maigre,* de la viande de reptiles qui entre aussi, pour une grosse part, dans l'alimentation.

Citons en première ligne les grenouilles et les tortues.

En Italie, où l'on a une répugnance prononcée pour le lapin, la grenouille est le régal des gourmets.

A Rome, pendant le carême, on en consomme des monceaux, concurremment avec des sèches, des pieuvres, que les pêcheurs napolitains apportent à Civita-Vecchia.

Ces deux chairs, que les septentrionaux dédaignent, sont, nous devons personnellement le reconnaître, exquises, frites, entourées de pâte, dans de l'huile d'olive fine. Nous n'avons rien mangé de meilleur.

Les marais toscans et romains nourrissent beaucoup de grenouilles vertes qu'on pêche en toute saison, excepté en été, et qu'on vend à volonté.

C'est que tout est bon dans la grenouille, et que là où elle est *considérée,* on n'en mange pas seulement les cuisses, du bout des dents, comme en France, on mange la bête entière, sauf les intestins; on la mange écorchée; et l'on se garde de jeter la peau, avec laquelle on fait du bouillon très-gélatineux dont les malades, les gens faibles de poitrine et les gens bien portants s'accommodent également.

Si la grenouille n'avait pas une fâcheuse ressemblance avec le crapaud, elle serait probablement recherchée partout.

Au temps de la féodalité, les seigneurs obligeaient le paysan à battre, la nuit, les fossés et les étangs voisins du château, pour empêcher les grenouilles de troubler leur repos.

Les grenouilles sont, en réalité, désagréables pour leurs coassements nocturnes; mais elles sont si bonnes frites ou à la poulette, qu'on peut leur pardonner leur prétention obstinée à l'harmonie.

Qu'on nous permette, à ce sujet, de reproduire le passage de la célèbre pièce d'Aristophane : *Les grenouilles,* d'où cette comédie tire son titre :

Bacchus se rend aux enfers sur la barque à Caron; il traverse un marais rempli de grenouilles :

Les grenouilles. Brekekekex, coax, coax, Brekekekex, coax, coax. Filles des eaux marécageuses, unissons nos accents aux sons des flûtes; répétons ce chant harmonieux, coax, coax, que nous faisons entendre dans les marais, en l'honneur de Bacchus Nysien, fils de Jupiter, quand, à la fête des marmites, la foule, dans l'ivresse, accourt célébrer les orgies aux lieux qui sont consacrés. Brekekekex, coax, coax.....

Bacchus. Peste soit de vous, avec votre coax, coax! C'est toujours le même refrain, coax, coax.

Les grenouilles. Et c'est à bon droit, habile homme. Car je suis aimée des muses à la lyre harmonieuse, et de Pan aux pieds armés de cornes, qui fait résonner le chalumeau : Apollon, si fort sur la cithare, me chérit à cause des roseaux que j'entretiens dans les marécages, pour servir de chevalet à la lyre. Brekekekex, coax, coax.....

Bacchus. Maudite race de chanteuses, finirez-vous?

Les grenouilles. Chantons encore. Si jamais, à la clarté d'un jour serein, nous avons sauté parmi le souchet et le phléos (plantes odorantes), toutes joyeuses des airs que chantent les nageurs; ou si jamais, fuyant les pluies de Jupiter, et retirées au fond de l'abîme, nous avons mêlé les voix de nos chœurs agiles au bruissement des vagues bouillonnantes; c'est maintenant surtout qu'il faut répéter Brekekekex, coax, coax.

Bacchus. Je vous ôterai ce plaisir.

Les grenouilles. — Ce serait un supplice pour nous... Brekekekex, coax, coax.

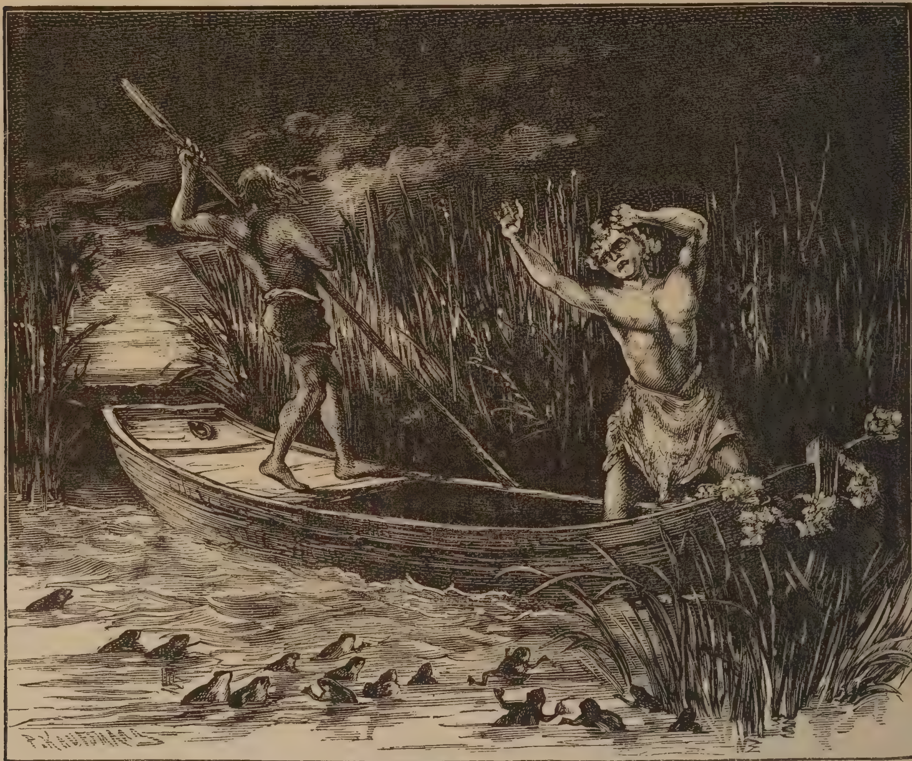
Bacchus. Peste soit de vous!

Les grenouilles. Peu importe. Tant que notre gosier y suffira, nous crierons : Brekekekex, coax, coax.

Bacchus. Vous ne crierez pas plus fort que moi.

Les grenouilles. Ni toi plus fort que nous... Brekekekex, coax, coax.

Les tortues sont très-abondantes et, de longue date, elles apportent leur appoint à la nourriture de l'homme.



Bacchus et les grenouilles, dessin de Kauffmann.

Tortues terrestres, tortues de marais, tortues de fleuve, tortues de mer, font du bon bouillon ou du bon rôti.

La chair de la tortue est saine et nutritive, sa graisse délicate, ses œufs ont une saveur agréable. Ajoutons que la carapace de la tortue sert à obtenir ce que nous appelons l'*écaille*.

En Chine on élève les tortues comme on élève les poissons; dans toutes les contrées, torrides ou tempérées, maritimes ou terrestres où elles pullulent, elles sont plus recherchées que le poisson.

Les plus petites tortues sont les tortues de terre; les plus grosses sont les tortues de mer, et spécialement les tortues franches.

On a capturé dans l'Océan Atlantique et dans l'Océan Pacifique, des tortues franches de 460 kilos, le poids d'un bœuf gras.

Au témoignage de Pline, les habitants du littoral de la mer Rouge se nourrissaient presque exclusivement de tortues franches. Nombre de populations des régions chaudes des cinq parties du monde sont encore dans ce cas; c'est d'autant moins surprenant que la tortue franche, avec laquelle les Anglais font leurs fameuses *soupes à la tortue*, ont la chair tendre et la graisse fine.

Si l'alimentation ne s'adressait qu'aux batraciens

et aux chéloniens, les gens difficiles seraient mal venus à se plaindre; mais elle va chercher les sauriens, les ophidiens, c'est-à-dire les véritables reptiles, et cela répugne à bien des esprits et à bien des estomacs.

Non-seulement les Asiatiques, les Africains, les Américains, les Océaniens dévorent à belles dents les orvets, les lézards, les ignanes, les geckos, les crocodiles; mais ils mangent les ophidiens, les serpents, dont l'aspect répugne ou terrifie, les boas, les couleuvres.

Chez nous, n'appelle-t-on pas vulgairement ces dernières : anguilles de haie? On mange donc le serpent en France comme on le mange en Afrique, en Asie, en Amérique.

Pour notre part, dans la consommation de la chair des reptiles, nous n'irons jamais au delà des grenouilles et des tortues.



Les Cabochiens, dessin de Kauffmann.

Quelques mots de la boucherie et des bouchers.

V

Travaux de la boucherie. — L'abattage. — L'abattage israélite. — Le travail de l'étal. — Anciennes tueries — Les abattoirs. — Les abattoirs de la Villette. — Les Cabochiens. — Corporation des bouchers. — Réception d'un maître boucher. — Les bouchers et les charcutiers. — Le vendredi saint. — Le Bœuf gras. — Un vieux proverbe.

Les opérations de la boucherie sont, d'une part : le travail de l'abattoir; de l'autre, le travail de l'étal.

Le travail de l'abattoir consiste à abattre les bêtes, à les écorcher, les échauder, leur enlever la tête, les tripes, les pattes, toutes les issues qui constituent le commerce de la triperie, et à les livrer aux bouchers prêtes à être détaillées.

D'ordinaire, on assomme à coup de merlin, le bœuf, le taureau, la vache, après quoi, on les saigne; on égorge le veau, le mouton, le porc.

Cependant, les bœufs destinés aux israélites sont invariablement égorgés : l'animal, attaché à l'anneau d'abattage est tiré, le poitrail découvert, devant le sacrificateur qui lui coupe la gorge avec un grand coutelas. Le sang s'écoule jusqu'à la dernière goutte et la viande reste plus blanche que celle de l'animal assommé. Ce procédé a l'inconvénient barbare de prolonger au delà d'un quart d'heure l'agonie de la bête.

La prescription du Lévitique : « Vous ne mangerez d'aucun sang », qui a perpétué cette tuerie chez

les israélites était, ainsi qu'on l'a fait observer, tout hygiénique, et n'a de raison d'être que dans les pays chauds où les matières animales se décomposent rapidement, où le sang putréfié devient un dangereux toxique ; toutefois, les juifs y tiennent et ils n'achètent que de la viande timbrée par le délégué de la synagogue.

Le travail de l'étal consiste à dépecer l'animal par catégorie, pour le vendre en détail, au goût du client.

Jadis, en France, chaque boucher pouvait avoir sa tuerie particulière, tuer dans sa boucherie les animaux qu'il débitait; cette faculté étant une cause permanente d'accidents et d'insalubrité, en raison du passage des bêtes et de la putréfaction des abats, des débris, la construction d'abattoirs publics devint obligatoire pour les communes importantes. (Décrets impériaux de 1810 et de 1811.)

Depuis vingt ans on s'efforce de reléguer à l'extrémité des villes ces établissements dont on ne saurait trop se préoccuper au point de vue de la salubrité ; et c'est par suite de cette tendance persistante que Paris possède maintenant, à la Villette, contre les fortifications, un marché de bestiaux et des abattoirs généraux qui ont remplacé en 1868 la halle aux veaux, que le boulevard Saint-Germain a traversée, les abattoirs de l'avenue Trudaine, du Roule, de Ménilmontant et autres.

Le marché aux bestiaux et les abattoirs de la Villette occupent une superficie de 45 hectares.

Pour donner une idée de leur empleur, il suffira dire que les pavillons des marchés peuvent contenir : l'un, 4,600 bœufs; l'autre, 22,000 moutons; le troisième, 7,000 porcs et 4,000 veaux; que les échaudoirs des abattoirs, au nombre de 151 peuvent servir à 1,200 bouchers.

Les dépendances des deux divisions de cette *ville* de la boucherie sont analogues.

Un millier d'ouvriers travaillent quotidiennement dans les diverses parties des abattoirs. L'aspect de ces hommes, aux manches retroussées, aux vêtements pleins de sang, à la face rouge, produit, sur bien des visiteurs, une sinistre impression.

La corporation des bouchers fut puissante et redoutable : en Angleterre, dans les Pays-Bas, en France, elle terrorisa fréquemment le pouvoir et se mêla aux luttes politiques.

Les Cabochiens sont fameux dans notre histoire. Durant la démence de Charles VI et lors de nos déchirements intérieurs, de 1410 à 1415, dit M. Guizot, la France fut en proie à la guerre civile, entre les deux factions des Armagnacs et des Bourguignons, et à leurs succès ou à leurs revers alternatifs dans l'emploi sans scrupule des plus odieux et des plus désespérés moyens. Les Bourguignons eurent en général l'avantage dans cette lutte, car Paris surtout en était le théâtre et leur influence y était prédominante. Ils avaient là, pour principaux alliés les bouchers, la corporation la plus hardie et la plus ambitieuse de la cité. Depuis longtemps la boucherie de Paris appartenait à une vingtaine de familles, le nombre en avait été successivement réduit, et, au début du quinzième siècle, trois familles : les Legoix, les Saint-Yon et les Thibert, dominaient absolument dans le quartier des Halles, qui dominait, à son tour, dans presque toute la cité. Un nommé Caboche, écorcheur de bêtes dans la boucherie de l'Hôtel-Dieu, et maître Jean de Troyes, chirurgien habile à discourir, étaient leurs plus actifs associés. Leur troupe se composait de garçons bouchers, d'élèves chirurgiens, de pelletiers, de tailleurs et de toutes sortes de mauvais sujets ! Dès que quelqu'un leur déplaisait, ils disaient : « C'est un Armagnac! ils l'assommaient sur l'heure, pillaient sa maison, ou le traînaient en prison pour qu'il se rachetât chèrement. » La réaction en faveur des Armagnacs écrasa la faction Cabochienne dont le sang était l'élément.

La corporation des bouchers avait pour chef un *maître boucher* qu'elle élisait. Ce chef exerçait un droit de juridiction sur les autres bouchers et ne pouvait être destitué qu'en cas de prévarication. La corporation lui adjoignait un syndic et un procureur. Seul le prévôt de Paris avait qualité pour prononcer sur ses arrêts, en cas d'appel.

D'après une ordonnance de Charles VI, longtemps conservée, tout boucher reçu maître, à Paris devait donner un *aboivrement* et un *past* : un goûter et un dîner.

Dans l'aboivrement, le récipiendaire était obligé de présenter au chef de la corporation, un cierge d'une livre et demie et un gâteau pétri aux œufs ; d'offrir à la femme du syndic quatre pièces à choisir dans chaque plat; au prévôt de Paris, un setier de vin et quatre gâteaux; au voyer de Paris, au prévôt du For-l'Evêque, aux cellerier et concierge du Parlement, chacun deux gâteaux et un demi-setier de vin. Dans le past, il devait : au *maître boucher*, un cierge d'une livre, une bougie roulée, deux pains, un demi-chapon et trente livres et demie de viande; à la femme du maître, douze pains, deux setiers de vin, quatre gâteaux, un chapon et soixante et une livres de viande, tant en porc qu'en bœuf; au voyer de Paris, au prévôt du For-l'Evêque, au cellerier du Parlement : deux chapons, deux gâteaux, trente livres et demie de porc et bœuf à chacun. Pendant ces distributions, des ménétriers, auxquels ceux à qui les cadeaux étaient faits, remettaient un petit pourboire, jouaient dans la salle du banquet.

Aujourd'hui que la boucherie est libre, sauf les règlements de police, les bouchers ne se distinguent des autres artisans et marchands par aucune bizarrerie, et, ce qui est mieux, par aucun excès odieux.

Les bouchers avaient accaparé la vente de la viande de porc qui, pendant des siècles fut plus avantageuse que celle de la viande de bœuf; à partir de 1475, ils partagèrent ce privilége avec les charcutiers organisés en corporation.

Les charcutiers eurent le monopole du débit du porc cuit, avec faculté de remplacer cette chair en carême, par des harengs salés et du poisson de mer.

Des lettres patentes de 1705 leur assurèrent la vente exclusive du porc frais et des saucisses.

Le vendredi saint est, dans tous les pays catholiques, la grande fête chômée des bouchers et des charcutiers. A Rome, à Naples, à Bologne, en Espagne, ce jour-là, les boutiques des charcutiers sont fleuries, enrubannées, illuminées, parées magnifi-

quement, mais fermées aux clients. On sort pour aller les voir.

A Paris, la fameuse foire aux jambons, à laquelle succède, le dimanche de Pâques, la foire au pain d'épices, attire la foule.

Est-il nécessaire de parler du cortége du Bœuf gras, dont les bouchers étaient si fiers? Mais qui ne connaît cette mascarade, morte avec le carnaval?

Voicy de bonne viande
Il n'en a pas qui en demande.

dit un vieux proverbe d'un singulier comique, qui atteste que la viande a toujours été chère. Espérons qu'un temps viendra où, grâce à l'établissement définitif de la paix, aux progrès de l'agriculture, à l'achèvement du réseau des voies de communications entre les differents peuples de la terre, les plus pauvres pourront dire joyeusement en montrant leur table copieusement garnie :

Voici de bonne viande
En peut avoir qui en demande.

ARMAND DUBARRY.

RÉCITS D'AUTREFOIS

LES ÉTUDIANTS AU MOYEN AGE (1)

IV

L'INTERDIT

Aussitôt, grand émoi dans l'Université. Plus d'écoliers dans la rue du Fouarre, ni aux environs. Maîtres et élèves quittèrent Paris. L'Université se dispersa. Reims, Angers, Orléans, Poitiers, Toulouse, en recueillirent les débris, qui devinrent, dans ces villes, les germes d'universités nouvelles.

Les marchands de la rue du Fouarre et de la place Maubert ne faisaient plus de commerce; les cabarets étaient déserts; les logis garnis pouvaient fermer leurs portes. Le quartier devenait absolument désert.

Chez Jacques Boppin, le bon messager, il n'y avait plus d'étudiants, ce qui jamais ne s'était vu.

Le gâcheux Pierre Topias avait pris la route d'Orléans, pour remplir dans cette ville ses fonctions accoutumées, entravées à Paris par l'interdit que l'Université avait lancé. Il lui fallait bien chercher à vivre.

Deux écoliers, seulement, parmi ceux qui logeaient naguère chez Jacques Boppin, étaient restés dans la capitale, où demeura le prêtre Simon Radès.

Martin Féru, d'abord, quoique n'habitant pas dans le logis du bon messager, continuait à ne pas travailler, à courir les aventures. Que lui importait la suspension des leçons de l'Université?

Puis le jeune Bertrand de Nogal, dont la bienvenue avait été la cause involontaire de la sédition et de l'interdit, s'était prudemment éloigné de Feru qu'il redoutait instinctivement. Bertrand augurait mal de ces violences, survenues au commencement de ses études.

Bertrand de Nogal demeurait chez un professeur de la Faculté des arts, qui l'avait pris en amitié. Ce professeur était son guide. Au bout de quelques jours, maître et élève vivaient dans une étroite intimité. Presque constamment ils mangeaient à la même table. Ils se soignaient réciproquement, en cas de maladie. Il y avait entre eux une solidarité touchante, comme entre parents et amis.

Cela se passait souvent ainsi aux écoles. Quelquefois les élèves servaient leurs professeurs pendant les repas, comme des écuyers. On se traitait en camarades, on jouait ensemble, jeunes et vieux, malgré les différences d'âge.

Pendant l'interdit, Bertrand de Nogal continua d'étudier, et lorsque les cours furent rouverts, deux ans plus tard, il fut très-capable non-seulement de les suivre, mais d'y briller singulièrement, tout en apprenant le noble exercice de la dague et de l'épée, qui convenait à un gentilhomme de Provence.

Le calme de Bertrand de Nogal semblait exciter l'envie de Martin Féru, qui n'épargna rien pour le distraire de ses travaux et pour lui faire manquer le but de ses études.

Dans la circonstance présente, Féru chercha de nouveau à entraîner Bertrand, en prenant pour prétexte les réjouissances de la Saint-Nicolas, patron que les écoliers ne cessaient point de fêter, même quand les cours étaient suspendus. La Saint-Nicolas pour les garçons, comme la Sainte-Catherine pour les filles, ne se célèbre guère plus que dans les écoles élémentaires.

— Bertrand, dit un jour Féru à son camarade, nous assistons demain à une messe dans la chapelle de la rue du Fouarre. J'espère que vous n'y manquerez pas. Votre absence serait remarquée par tout le monde.

— Ah! répondit Bertrand de Nogal, je ne sais si mon professeur me le permettra, car il a des moments de grande sévérité pour ses élèves.

— Comment! à votre âge! accepter une tutelle despotique! A quoi sert d'avoir payé votre bienvenue, ajouta Féru, si vous ne paraissez jamais au milieu de nous; si jamais vous ne dégustez un pot de bière; si vous ne prenez aucune distraction? Allons, cher camarade, décidez-vous... Votre guide, votre maître, votre tyran, ne trouvera pas mauvais que vous assistiez à la messe de Saint-Nicolas... Là, votre offrande sera bien accueillie par le chapelain. Soyez-en assuré...

Sur ce, Féru quitta Bertrand, en répétant :

— A demain! Nous vous attendons dans la chapelle de la rue du Fouarre. C'est dit.

Nos lecteurs le comprenent aisément : durant ces vacances forcées, Bertrand de Nogal, étudiant de

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

fraîche date, avait de nombreux loisirs. Son professeur ne pouvait suivre perpétuellement ses pas. D'ailleurs, il ne voyait pas de mal à fêter Saint-Nicolas. Le lendemain matin, il se trouva dans la chapelle de la rue du Fouarre, vers dix heures.

C'était à dix heures qu'on disait ordinairement la messe scolaire, de très-ancienne fondation en l'Université de Paris.

Bertrand de Nogal avait l'escarcelle bien garnie, en prévision de l'offrande dont lui avait parlé Féru. Il se proposait de donner beaucoup à la quête, d'honorer dignement son saint patron.

Mais Martin Féru, malin, tortueux comme le diable, se présenta aussitôt après l'arrivée de Nogal, qui attendait l'heure de la messe, devant la chapelle.

— C'est étrange, ami, lui dit-il; il n'y aura point d'office spécial pour les écoliers... La messe est déjà terminée... Vous pouvez rentrer chez vous, à moins que vous n'acceptiez de déjeuner avec moi?

— Déjeuner!... Je ne sais... Peut-être devrais-je rentrer? murmura de Nogal.

— Sans luxe, je vous assure... Nous allons nous diriger vers la rue Saint-Séverin... Je connais là un lieu où la cuisine est assez bonne... et nous nous séparerons ensuite... Vous irez au travail quand vous voudrez.

Bertrand hésitait. C'était une de ces natures faibles, un de ces caractères indécis qui ne savent pas résister quand on les violente un peu. Certes, il se rappelait la cérémonie des béjaunes et les scandaleux exploits de Féru. Mais il crut ne devoir pas refuser une invitation très-aimable en la forme. Il suivit machinalement son interlocuteur. Il céda...

— Ma foi! s'écria-t-il, nous sommes en repos... Pourquoi l'Université a-t-elle déclaré la cessation des études? Il faut bien se distraire davantage...

L'influence des mauvais exemples est énorme, surtout parmi les jeunes gens.

Vers midi, chez un gargotier de la rue Saint-Séverin, Martin Féru et Bertrand de Nogal achevaient un déjeuner copieux par des libations plus copieuses encore. Bacchus avait détrôné l'universel Aristote.

Toute la journée se passa ainsi. Nos deux amis de rencontre sortaient d'une taverne pour entrer dans une autre. Cette nuit-là, Bertrand revint fort tard chez son professeur qui, inquiet, l'attendait et lui dit :

— Mon enfant, deux heures viennent de sonner... Vous eussiez pu au moins me faire prévenir... Vous avez eu tort... Je vous pardonne; mais ne recommencez pas, je vous en prie, ces escapades.

— Est-ce que je ne suis pas libre de mes actions? répondit Bertrand de Nogal avec rudesse, sans crainte d'affecter douloureusement son guide ordinaire, dont la surprise étouffa la voix, car il ne reconnaissait plus son docile élève.

C'en était fait. A dater de ce jour, Martin Féru tenait Bertrand sous sa griffe, et il le conduisait dans une mauvaise route, insensiblement, pas à pas, en flattant son petit orgueil.

Le jeune Bertrand quitta le logis du professeur, eut toute la liberté de ses actions, comme il le voulait, et mena vie débauchée, celle que les moralistes du temps dénonçaient à l'Europe entière dans les termes les plus vifs.

La suspension des études était pour beaucoup dans ce dérangement d'un garçon qui, sans doute, eût travaillé avec émulation devant les professeurs en chaire, mais qui ne savait pas se tailler tout seul de la besogne.

L'interdit universitaire, ne l'oubliez pas, dura près de deux années. Enfin, on annonça que les cours de la rue du Fouarre recommenceraient quelques jours avant la Saint-Barnabé, le premier juin de l'année 1408.

Le quartier de la place Maubert se repeupla comme par enchantement. Cabaretiers, logeurs, petits marchands, messagers, tous avaient acclamé avec joie la bonne nouvelle. Ils allaient rattraper le temps perdu!

V.

LA FOIRE DU LENDIT

A peine les études avaient repris leur essor qu'une fête solennelle mit toute la gent étudiante sur pied, à la grande satisfaction des Parisiens et des paysans d'alentour, dans la région septentrionale de la ville.

Il s'agissait de la foire du Lendit, d'impérissable mémoire à Saint-Denis.

En 1109, l'église abbatiale de cette localité était devenue possesseur de quelques fragments de la « vraie Croix. » La population parisienne désirait vivement contempler ces précieuses reliques. Cédant à ce vœu légitime, l'évêque de Paris s'était rendu, en grande cérémonie et suivi de son clergé, dans la plaine de Saint-Denis où les masses pouvaient se rassembler facilement, car il ne s'y trouvait aucune maison d'importance.

Bientôt il y eut à la fois une solennité religieuse et une foire commerciale, celle-ci complétant celle-là, pour un bon nombre de gens de négoce et de consommateurs.

Depuis, cette fête célèbre avait pris des proportions colossales. Travailleurs ou paresseux, tous les étudiants s'y donnaient rendez-vous, à des époques déterminées.

Aussi, cette fois, pour le Lendit, Martin Féru, Bertrand de Nogal, Pierre Topias et Simon Radès se trouvaient réunis. Le messager Jacques Boppin, lui-même, et par extraordinaire, quittait son Clos-Bruneau pour se rendre à la plaine de Saint-Denis, pour y passer d'agréables heures, pour humer un peu d'air dans ces parages encore plus poussiéreux qu'aérés.

O la fête des fêtes! La journée était magnifique. Que de jouissances, que de surprises charmantes et de vives émotions elle promettait aux Parisiens!

Se tenant bras dessus bras dessous, Martin Féru et Nogal parcoururent la plaine où une myriade d'échoppes exposaient les produits de l'industrie de l'époque, cachés toute l'année dans les sombres « ouvroirs ».

Une nuée de crieurs s'était abattue sur le terrain. Quelle cacophonie! quel brouhaha! Depuis les ustensiles de ménage, draperies, tapisseries et merceries, qu'achetaient les mères de famille, jusqu'au parchemin destiné aux maîtres et aux élèves de

l'Université, tout y était crié, vanté, surfait à l'excès. Les marchandises y arrivaient de toutes les parties du monde, des Échelles du Levant, du Danemark, des côtes de Barbarie.

—Jamais je n'ai vu de splendeurs pareilles! s'écria Bertrand, tout ébloui par ces belles choses.

— Ce n'est pas tout, mon cher. Il n'y a pas là que des marchandises.

— Que verrai-je donc encore? demanda le jeune écolier, avec une curiosité croissante.

— Attendez, venez avec moi, par là, à droite, répondit Féru. Au lieu d'acheter des ustensiles plus ou moins nécessaires, nous nous divertirons parfaitement. Nous sommes dans une sorte de paradis terrestre. Venez, Nogal.

Et il entraîna son camarade, dont les regards étaient émerveillés.

— Mille sortes d'amusements sollicitent notre attention. Voici des oublies qu'on nous propose. Hé! le marchand! Par ici! Ouvrez votre boîte, ouvrez.

Ils mangèrent des oublies, pâtisseries légères que nous nommons aujourd'hui plaisirs, et que les Parisiens ont de tout temps aimée avec passion.

Puis, Féru et Nogal vidèrent plusieurs pots de cervoise; ils burent quelques verres de vin de Suresnes, assez coûteux alors, et que Bertrand de Nogal voulut payer.



La foire du Lendit, dessin de Kauffmann.

Enfin ils dînèrent en plein vent, d'une façon remarquable, comme des étudiants affamés qu'ils étaient.

Lorsqu'ils eurent terminé :

— C'est étrange! s'écria Martin Féru, je ne rencontre aucun ami dans cette foire si fréquentée! Est-ce qu'on bouderait contre la foire du Lendit?

— Moi non plus, je ne vois personne de connaissance, fit Bertrand de Nogal, que le jus de la treille avait égayé ; je ne reconnais âme qui vive parmi tout ce monde en liesse.

Au même instant, Féru avisa quatre écoliers assis sur un tertre.

Il les héla.

C'étaient d'assez mauvais drôles qui, ainsi que lui, se créaient des vacances perpétuelles, mangeaient l'argent de leurs familles, d'après l'adage antique : Vie courte et bonne.

Aller vers eux, les accoster, leur souhaiter bonne chance, Féru et Bertrand firent cela immédiatement.

Ces garçons les attiraient, autant par leur gaieté expansive que par les piéces d'argent qu'ils maniaient.

On jouait aux dés dans plusieurs coins de la plaine de Saint-Denis.

Le guet ne s'y promenait pas, pour exercer une surveillance active.

— Peut-on se mêler à votre partie? s'exclama Féru en gambadant.

— Volontiers, fut-il répondu en chœur... Place aux nouveaux joueurs!

— Moi, je ne jouerai pas, dit timidement Bertrand de Nogal, cédant sans doute à de mauvais pressentiments, ou se rappelant des recommandations paternelles.

— Et pourquoi donc ne pas jouer, mon bel ami? dit Féru en raillant son camarade. Est-ce que votre mère vous l'a défendu? Est-ce que vous craignez de perdre ? Est-ce que vous niez les douceurs du jeu ?

— Non, mais si les ordonnances interdisent les jeux de dés, on ne doit pas désobéir aux ordonnances, répliqua Bertrand de Nogal, tournant les talons.

Un immense éclat de rire des joueurs accueillit cette phrase naïve de Nogal, qui éprouva des froissements d'amour-propre en se voyant reçu ainsi, et dont le respect humain s'éveillait peu à peu en cet instant.

Sa première pensée, la bonne, fut de s'éloigner, de quitter son compagnon de promenade. Mais celui-ci continua les gorges chaudes, avec l'appui des écoliers assis.

Nous ne pouvons expliquer autrement que par l'attraction magnétique, produite par le bruit des dés, ce qui se passa dans l'âme de Bertrand, qui finit par s'écrier :

— En vérité, vous avez peut-être raison... Il faut s'amuser dans ce monde.

Deux minutes après, les dés roulaient fiévreusement, pour des enjeux formidables.

Les pièces d'argent, d'or même, allaient et venaient dans les mains des écoliers acharnés aux soubresauts de la fortune.

O honte ! Il y avait des dés pipés. Plus d'un joueur trichait. Mais Bertrand de Nogal ne s'en aperçut pas. Ses pertes énormes, il les attribua à la malechance, tandis que les gagnants qui savaient bien à quoi s'en tenir sur leur réussite complète, insolente, sans aucun moment d'arrêt, riaient sous cape et empochaient toujours lestement les enjeux de Bertrand de Nogal.

La nuit tombait, quand les joueurs rentrèrent à Paris. Chacun d'eux se dirigea vers son logis. Seul, n'ayant plus un sou, Bertrand de Nogal ne suivit point son *ami* Féru : il alla droit chez Jacques Boppin, le bon messager, que l'on trouvait toujours secourable dans les circonstances critiques, et dont la façon de rendre service était remarquablement délicate.

VI.

LES TRAVAILLEURS.

— Oh ! oh ! quel air triste est le vôtre, mon pauvre ami ! fit Jacques Boppin, à la vue de Nogal. Que vous est-il donc arrivé ? Vous venez de la foire du Lendit, et je m'étonne à la vue de votre figure quasi désolée... Vous a-t-on volé ou battu?

Le jeune homme raconta tout au messager, — sa promenade et sa perte au jeu. Il savait que Boppin ne le laisserait pas dans l'embarras, qu'il lui ferait, au besoin, quelques avances. Aussi ses confidences furent entières.

— Je devrais vous gronder, dit le bon messager. Comme Martin Féru, dont vous avez tort de devenir parfois le compagnon, vous n'avez pas suivi mes conseils. Votre faiblesse vous a entraîné vers l'abîme. Faites attention : n'y tombez pas. Vous pouvez encore réparer votre faute... Plus tard, les choses seraient sans remède... Je suis là, mon ami, pour vous servir. Puisez dans ma bourse. Soyez tranquille : j'arrangerai tout avec vos parents... à une condition, cependant...

— Laquelle ? demanda Bertrand de Nogal, avec une certaine inquiétude.

— A condition que vous allez rentrer tout de suite chez votre excellent professeur, et que vous vous mettrez au travail assidûment, comme par le passé; à condition encore que vous fuirez la société de Martin Féru, dont la prétendue amitié vous deviendrait funeste... oui, funeste, entendez-vous? Puisque vous ne possédez pas assez de force pour résister à ce mauvais sujet, il faut l'éviter ainsi qu'on évite une brebis galeuse. J'ai dit le mot, et je ne le retire pas. Donc, c'est convenu, vous sortez d'ici pour aller chez votre professeur, auquel vous ne soufflez mot de toute cette affaire. Moi, je dispose tout pour le mieux. En échange, je compte sur votre bonne conduite?...

— Oui, monsieur, fit Nogal, convaincu par les paroles du messager. Je ne fréquenterai plus Martin Féru. Dès demain, j'irai rendre visite à l'abbé Simon Radès, mon ancien condisciple, qui habite maintenant près de l'abbaye Saint-Germain des Prés; et puis j'imiterai Pierre Topias, de gâcheux devenu docteur, et dont les succès sont si remarqués... Avant peu, j'aborderai la licence; je triompherai dans les épreuves.

— Bien, très-bien, dit Boppin qui glissa une somme assez ronde dans la main de Bertrand... Nous réglerons tout avec vos parents... Il se fait tard. Rentrez. Surtout n'oubliez pas vos promesses. Ne retombez pas dans la faute.

Nogal remercia le messager avec effusion, se retira et passa une nuit calme, après s'être donné à lui-même les meilleurs raisons pour terminer promptement et brillamment ses études.

Ainsi qu'on l'a vu agir au commencement de son séjour à Paris, il se signala par son ardeur, et prit une place distinguée parmi les élèves les plus laborieux de l'Université.

Il rencontrait quelquefois Féru; mais il le saluait seulement, sans s'arrêter pour lui parler. Il suivait assidûment les leçons des professeurs. Jour et nuit, il compulsait les vieux manuscrits, et personne ne doutait qu'il ne devînt, plus tard, un maître savant, comme Simon Radès l'était déjà devenu, comme plusieurs camarades allaient le devenir.

Cependant l'ancien « gâcheux » de Montaigu, Pierre Topias, allait recueillir les fruits de son labeur opiniâtre.

Ce ne fut pas la richesse qu'il obtint, mais les honneurs universitaires ne lui manquèrent pas. Ses efforts furent largement récompensés, et toute la France y applaudit.

Il fut question de le nommer recteur, à la grande joie du messager Jacques Boppin qui, dans le quartier de la place Maubert, s'écriait tout rayonnant :

— Dire que Pierre Topias a vécu dans mon logis! Dire que j'ai été son correspondant! Voilà où conduisent les bonnes mœurs et l'amour du travail! Ah ! si tous les jeunes gens voulaient bien m'écouter!...

Selon l'usage immémorial, à Paris, à une époque déterminée et d'une manière solennelle, une élection avait lieu pour nommer le recteur,

Dès le matin, Jacques Boppin s'était introduit dans l'église de Saint-Julien-le-Pauvre, où devaient se réunir les procureurs de chaque province, faisant office d'électeurs. Il désirait connaître les formalités accoutumées ; il avait cette curiosité du parisien, vieille comme Paris lui-même, d'assister à une cérémonie dont il ne soupçonnait pas les particularités.

Quoique vieux déjà, Jacques Boppin n'avait jamais rencontré l'occasion de voir conférer le rectorat à un de ses pensionnaires.

La petite église ne tarda pas à être pleine de gens qui, de près ou de loin, s'intéressaient aux choses de l'Université.

On comptait là une multitude de docteurs, de suppôts et d'élèves, de massiers en grand costume, majestueusement installés sur des escabeaux garnis de velours.

On alluma une bougie. Dans l'intervalle de la durée de cette bougie, l'élection se fit « à la chandelle, » selon l'expression consacrée.

Le nom de Pierre Topias sortit vainqueur de l'urne ; les suffrages avaient été presque unanimes. Chacun rendait justice à sa science universelle.

Des applaudissements éclatèrent aussitôt. Pierre Topias, présent à l'élection, fut proclamé immédiatement. Il revêtit le costume de recteur : « chaperon ressemblant à un petit mantelet rond, descendant jusqu'à la ceinture, et agrafé par le devant. » Ce chaperon, on l'appelait ordinairement fourrure, parce qu'il y avait une fourrure blanche sur un fond d'écarlate violette. La robe était bleue, serrée un peu à la taille.

De plus, Pierre Topias porta, à la ceinture, une grande bourse violette, comme marque d'antiquité.

— Ah ! pensa Jacques Boppin, le messager, quel changement ! Dans cette bourse, mon ancien protégé aura toujours cent écus d'or... Adieu le temps où, pauvre gâcheux, il était constamment en quête d'un petit écu?

Jacques Boppin partageait une croyance commune à l'égard de la bourse du recteur. Mais on ne sait sur quel fondement cette croyance reposait. Elle ressemble à une légende historique.

Avoir toujours cent écus d'or à sa disposition, c'était posséder une sorte de talisman qui rendait tout facile au recteur.

Rappelons, néanmoins, que le défaut d'ordre était général parmi le haut personnel universitaire. Malgré des ressources considérables, on y manquait d'esprit d'administration.

L'Université ne posséda un trésorier qu'au XVIe siècle ; jamais elle n'eut de finances en bon état. Tous les documents spéciaux le prouvent, et ce n'est pas une des moindres singularités de l'époque du moyen âge.

VII

UNE PROCESSION SOLENNELLE

Comme ses prédécesseurs, Pierre Topias, le nouveau recteur, célébra son avénement par une procession solennelle, sorte de spectacle très-goûté parmi la population parisienne.

Il y convia tous les suppôts, le syndic, le greffier, les doyens, les procureurs, les régents, les écoliers, les grands et petits messagers, parmi lesquels Jacques Boppin eut l'honneur de recevoir une invitation personnelle ; les parcheminiers, libraires, relieurs, écrivains, enlumineurs ; enfin les bedeaux ou sergents de l'Université.

Ces derniers étaient au nombre de quatorze ; ils remplissaient les fonctions de nos appariteurs actuels, avec la chaîne de métal au cou

Topias convia aussi les ordres religieux qui existaient sur le territoire de sa juridiction. Les laïques et les ecclésiastiques devaient confondre leurs rangs.

Si bien que la procession fut interminable. Pour prendre une idée exacte de son développement, nos lecteurs pourraient consulter une description de Juvénal des Ursins, sur le cortége de l'Université, en 1412, lorsqu'elle se rendit à l'abbaye de Saint-Denis pour prier Dieu de faire cesser les malheurs de la guerre. La tête de ladite procession entrait dans la ville de Saint-Denis, lorsque le recteur se trouvait encore aux *Mathurins*, c'est-à-dire sur la rive gauche de la Seine, près des thermes de Julien. Le recteur de l'Université ne s'était pas encore mis en route. Or, cela représentait un ruban humain de 10 kilomètres au moins.

Parmi les membres du clergé qui accompagnaient Pierre Topias, on voyait l'abbé Simon Radès, avec lequel il avait rivalisé de mérite autrefois, comme écolier, et dont la douce figure resplendissait. Simon Radès desservait maintenant l'antique abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

Parmi la foule des écoliers, on voyait Martin Féru et toute sa société turbulente; on voyait aussi Bertrand de Nogal et nombre de jeunes gens laborieux. Les uns et les autres rendaient hommage, de différentes façons, au recteur nouvellement élu. Les premiers cherchaient une occasion de plaisirs ; les seconds trouvaient là matière à une noble émulation. Tous semblaient charmés des honneurs prodigués à Pierre Topias.

Mais il était écrit que partout Martin Féru éprouverait des avanies ou ferait des algarades. Son humeur lui suscitait perpétuellement des querelles, qu'il aimait, d'ailleurs, par tempérament.

Il regardait passer la procession sur le pont Notre-Dame, plaisantait avec ses amis sur la tournure plus ou moins singulière de tel suppôt, riait parfois aux éclats et sans vergogne, lorsqu'il voyait un de ses anciens professeurs déjà accablé d'années, et marchant péniblement. En un mot, Martin Féru se donnait en spectacle, faisait l'important, pour s'attirer les applaudissements du groupe qui l'entourait, pour triompher à sa manière.

— Oh ! là ! criait un mauvais plaisant, à vous le régent Eustache ! Son nez s'allonge... Ses cheveux s'en vont... Sa barbe est en coton blanc...

— A vous le messager Boppin ! s'exclamait un autre, qui avait joué plus d'un mauvais tour au bonhomme.

Jacques Boppin passa, en haussant les épaules, car il voyait que Féru, son obligé en plusieurs occasions, ne songeait point à le défendre.

— A vous le parcheminier Brunon! fit Martin Féru, accompagnant son cri d'un geste irrévérencieux, et même fort méprisant...

Le groupe battit des mains et poussa des huées, imita les cris du chat-huant.

Mais le parcheminier Brunon, moins endurant sans doute que les autres personnages du cortége, en face des gamineries qui l'accueillaient, sortit précipitamment des rangs et s'élança sur Martin Féru, qu'il saisit au collet, qu'il secoua vigoureusement, de manière à l'effrayer presque.

— Avant de se moquer des gens, cria messire Brunon, on s'arrange pour les payer!

— Sus au parcheminier! répondirent tout d'une voix les amis de Martin Féru, en s'apprêtant à faire un mauvais parti à l'industriel, qui se défendit.

Des bourgeois s'interposèrent, pendant que la procession achevait de passer sur le pont, où ne restèrent que le groupe d'étudiants agresseurs et le groupe de bourgeois sympathiques au parcheminier.

— Oui, disait celui-ci avec colère, ce filou m'a emporté de la marchandise sans la payer, et il l'a revendue pour avoir de l'argent à dépenser au jeu... Je le rencontre et je l'appréhende au corps. Qu'il me paie!

— C'est faux! c'est faux! répondait Martin Féru. Et son allégation était répétée par ses camarades.

— Il a longtemps que je le cherche... reprit Brunon, je le trouve et il ne sortira de mes mains que pour aller en prison... J'en jure sur ma tête!... Messires, ajouta le parcheminier, s'adressant aux bourgeois, vous n'imaginez pas les pertes que ce scélérat m'a occasionnées. Ses voleries se comptent par centaines!...

Les bourgeois se placèrent à côté du plaignant, au moment où Martin Féru, dont la rage éclatait, s'oubliait au point de vouloir frapper son créancier. Le groupe des écoliers n'osa pas attaquer les bourgeois, beaucoup trop nombreux. Martin Féru se vit alors réduit à l'impuissance d'agir violemment. Il recommença à nier le fait allégué par Brunon...

— J'ai dit la vérité, et je prouverai mes prétentions, cria le parcheminier avec une fermeté remarquable... et en saisissant de nouveau Féru au collet, afin de l'entraîner au delà du pont Notre-Dame, afin de tenir plus commodément sa proie.

La poussée était vigoureuse : elle menaçait de dégénérer en véritable émeute, lorsque l'arrivée de plusieurs sergents mit fin à l'incident.

Martin Féru leur fut livré, comme coupable d'avoir voulu frapper un honorable parcheminier de l'Université, en attendant que les tribunaux compétents jugeâssent la question de vol posée par Brunon.

— Qu'il aille en prison!... Il l'a bien mérité... Ah! moqueur effronté, je t'apprendrai à vivre!... s'exclamait l'industriel, résolu à sévir contre son débiteur.

Les étudiants et les bourgeois se dispersèrent, tandis que Brunon accompagnait seul l'écolier, jusqu'à un poste de guet où Féru fut mené par deux sergents, non sans résistance de sa part.

Le parcheminier avait dit la vérité. La chose en litige fut jugée selon les prérogatives de l'Université, malgré les dénégations de l'écolier d'aventure, car nous pouvons, on le comprendra, donner désormais ce nom à Martin Féru.

Nous le pouvons d'autant plus qu'il était maintenant sans ressources, ou à peu près, ne recevant aucun argent de sa famille. Son père avait dipiladé toute sa fortune. Le domaine des Féru avait passé dans des mains étrangères.

L'écolier Martin Féru semblait abandonné sur le pavé de Paris; il était voué à une existence problématique, ainsi qu'il arrive aux paresseux dépensiers.

Martin Féru, ne voyant plus le messager Boppin, depuis un assez long temps, manquait de protecteurs; les amis le fuyaient, redoutant ses emprunts.

Seulement, comme l'audace ne lui manquait pas, le débiteur de Brunon réclama l'assistance du recteur nouveau, Pierre Topias, déjà connu pour ses générosités.

Il lui écrivit :

« Amplissime recteur,

« J'ose m'adresser à vous, dans la situation douloureuse où je me trouve, pour vous rappeler respectueusement le temps où nous partageâmes le logement et la table, chez maître Jacques Boppin, le bon messager, au lieu-dit le Clos Bruneau. Votre travail, votre talent naturel, toutes les grâces du ciel vous ont conduit jusqu'aux fonctions élevées que vous remplissez aujourd'hui à la satisfaction générale, après les avoir bien méritées.

« On vous a certainement rendu compte de la mésaventure qui m'est advenue, le jour de votre installation, pendant la procession solennelle qui a suivi la séance dans laquelle vous avez été élu, à Saint-Julien-le-Pauvre, séance qui a rempli de joie tous les écoliers.

« Votre intervention, amplissime recteur, peut me sauver de la prison, où les juges me plongeraient pour le non-payement d'une modique somme que je dois au parcheminier Brunon, dont vous achetiez comme moi les marchandises nécessaires à notre profession, et que j'ai eu le tort de molester.

« Je vous en supplie : au nom de notre ancienne amitié, ne m'abandonnez pas, et je vous en aurai une éternelle reconnaissance.

« Martin Féru. »

Quelques jours après, notre diable d'écolier était libre. Brunon avait dû se déclarer satisfait, au dernier moment, grâce aux agissements de Topias, qui paya la dette en question.

VIII

UNE CONVERSION

Effectivement, à peine Martin Féru était rentré en son logis qu'une lettre répondait à la sienne. Cette lettre était scellée aux armes du recteur, comprenant un livre de gueules feuillé d'or, tenu par un dextrochère, issant d'un nuage, au naturel, sur un champ d'azur, soutenu de trois fleurs de lis d'or.

— Peste! s'écria Martin Féru, Pierre Topias se montre bon homme. Je n'attendais pas autant que cela de cette tête carrée. Voyons ce qu'il m'annonce.

Nous ne reproduirons pas la missive du recteur;

nous donnerons seulement la substance d'une prose qui témoignait de sa bonne âme.

Pierre Topias, en souvenir de son installation, n'avait pas voulu qu'un de ses anciens camarades subît une peine grave. Il avait arrangé les choses. La justice ne poursuivrait pas Martin Féru, car le recteur avait ordonné qu'on payât le parcheminier Brunon sur les fonds du rectorat de l'Université, comme s'il se fût agi d'une dépense personnelle de Topias.

— Amplissime! excellentissime! éminentissime! fit l'écolier en sautant de joie, après la lecture de la lettre. A la bonne heure! voilà un généreux recteur de l'Université! Il n'a pas son pareil! Et quel style! Que de bonnes choses en peu de mots! Messire Topias mérite et possède toute mon estime... Sur ce, allons retrouver mes amis, et boire à la santé de mon sauveur dans la taverne de la *Femme sans tête*! Il ne faut jamais se laisser aller à l'ingratitude.

Fut dit, fut fait. L'écolier indécrottable, comme on l'appellerait de nos jours, sortit en gambadant, pour ne reparaître chez lui que quarante-huit heures après. Que de pots de bière et de vin l'on avait consommés!

Il semble inutile de dire que Martin Féru oublia



Une école au XVe siècle, dessin de Kauffmann.

de remercier Pierre Topias, autrement que dans les premières rasades, par des vivats bachiques, assaisonnés d'ironie. Le tourbillon dans lequel il vivait ne lui permettait pas d'accomplir les strictes obligations de la bienséance. D'ailleurs, selon lui, le recteur se moquerait bien de ses remerciements! N'avait-il pas bu à sa précieuse santé!

La vie échevelée recommença. Martin Féru s'enfonçait de plus en plus dans le gouffre ouvert sous ses pas. Le cercle de ses mauvaises connaissances grandissait, et, dans un abrutissement graduel, l'ancien écolier perdait les quelques notions de morale que lui avaient inculquées ses maîtres de la rue du Fouarre. Son passé l'obsédait, l'étreiguait, le tuait, pour ainsi dire, et comme il n'avait plus l'excuse de la jeunesse, Féru s'excusait lui-même en arguant des habitudes prises et de l'impossibilité qu'il éprouvait à changer d'existence.

De nouveaux incidents allaient le surprendre, un mois après sa mise en liberté.

Martin Féru reçut une visite assurément fort inattendue, dans son logement de la rue du Pavé.

Ce logement était petit, obscur et malpropre, comme la rue où il était situé. On voyait que Féru

s'en absentait fréquemment. Un lit, véritable grabat, une table et deux vieux escabeaux de bois formaient le mobilier. Çà et là, quelques bribes de parchemin rappelaient aux gens que l'hôte était écolier, écolier fort attardé, fort engravé sur la route de la science. Ce qui faisait le plus d'effet, dans le taudis de Féru, c'était une panoplie composée de deux grandes rapières un peu rouillées, d'une dague assez belle, et de gantelets placés sur le milieu d'une cuirasse en fer. La panoplie surmontait une aiguière à demi cassée.

Par extraordinaire, notre étudiant-coureur était chez lui, quand l'abbé Simon Radès frappa discrètement à sa porte, heurta : toc, toc.

— Oh! hé! C'est toi, Baudry... déjà! s'exclama Martin Féru, en allant ouvrir précipitamment, et en prenant ses airs les plus déhanchés.

— Tu te trompes, Martin, c'est Simon qui vient te voir, répondit le visiteur, qui exprès tutoya Féru, comme il avait accoutumé autrefois,

A la vue de l'abbé, l'écolier ne sut quelle contenance faire. D'abord il fronça le sourcil, puis, se ravisant, il dit avec le plus aimable de ses sourires :

— Vous ici! monsieur l'abbé. Votre visite m'honore, je ne m'y attendais pas.

— M'est-il défendu de venir voir un ancien camarade ?... Crois-tu donc, Martin, que j'aie oublié le temps où nous étudions ensemble, côte à côte, où nous étions assis sur la paille des écoles de la rue du Fouarre? répliqua l'abbé Radès.

— Non... mais vous... mais tu es entré dans les ordres..., reprit Martin Féru, ne sachant s'il devait tutoyer l'abbé, devant lequel il éprouvait une certaine gêne, un reste de respect accordé machinalement à l'habit ecclésiastique.

— Eh! bien, ce n'est pas une raison pour que tu ne m'offres pas la main, pour que tu ne me tutoies pas..., dit avec bonté le desservant de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés.

Radès mettait Féru à l'aise. Celui-ci, perdant alors toute contrainte, présenta un des escabeaux. Tous deux s'assirent. Martin Féru demanda à Simon Radès le motif de sa visite, et il parut s'étonner que le prêtre fut parvenu à connaître son adresse.

— Le recteur me l'a donnée, répliqua Simon Radès, et, de plus, il m'a prié de venir vers toi, d'être son interprète aujourd'hui, de te parler à cœur ouvert.

— Il y a du sérieux dans tout cela, murmura Martin Féru, presque déconcerté.

— Oui, mon ami, fit l'abbé, avec une douceur de voix incomparable. Je me joins à Pierre Topias, en la présente occasion, pour obtenir de toi une réponse favorable. Cher Féru, l'âge arrive, nos cheveux ne tarderont pas à grisonner. Nos carrières diverses sont absolument tracées... et...

— Et la mienne est encore indécise, interrompit Féru, d'un ton moitié ironique, moitié amer. Voilà ce que tu peux ajouter, mon cher Radès.

— Assurément... Tu n'a pas suivi une ligne directe, osa dire Simon Radès.

— Je le crois bien. Adresse-moi tous les reproches imaginables, toi, travailleur sérieux et homme de foi profonde. Ma vie a été accidentée, frivole, et quelque peu coupable, déclara assez effrontément Martin Féru. Je ne prétends pas e contraire. J'ai plus fréquenté la taverne que l'école. Au lieu d'attraper des grades, j'ai attrapé des mois de prison. Que veux-tu? Chacun a sa destinée. Puis, on ne se refait pas aisément.

— Je n'ai pas mission de te reprocher le passé, Martin, reprit Radès. Tu as quitté le paradis terrestre, et le recteur n'a qu'un désir : celui de te ramener au bon chemin qui te rendra ce paradis perdu, non pour toujours, heureusement.

— Que veux-tu dire? demanda Féru, alléché par ces dernières paroles, car il traversait en ce moment des jours de misère. Il ne possédait pas un tournois vaillant; il devait à Dieu et au diable; il traînait l'existence.

— Le recteur t'offre une place de bedeau, dans une des nations de la faculté des arts, annonça le digne Simon Radès.

Les bedeaux étaient des sergents, des massiers, des appariteurs. On en comptait quatorze à Paris, deux par compagnie ou nation. Ils faisaient un service de sûreté ou de cérémonie au treizième siècle. Plus tard, ils tinrent la plume dans les actes publics de l'Université; ils devinrent des personnes demi-serviles et demi-littéraires.

— Bedeau! s'exclama l'ancien étudiant, dont les joues se colorèrent. Mais c'est une position, cela!... surtout pour un homme qui n'a aucun patrimoine... Puisque je n'ai pas travaillé pour être professeur, prêtre au recteur, comme mes amis Nogal, Radès et Topias, je dois me trouver heureux qu'on daigne me transformer en bedeau... Solde convenable, n'est-ce pas? Hein!

— Elle te permettra de vivre honorablement, répondit le prêtre; elle te permettra de cesser tous scandales, d'imiter ceux de tes camarades qui mènent une carrière exempte de soucis.

— Laisse-moi le temps de la réflexion. Je ne te demande plus que cela, Radès, dit Martin Féru d'un air attendri.

— Réfléchis, et accepte, fit l'abbé, je t'en donne le conseil. J'ajoute qu'il faudra prendre aussitôt une résolution héroïque. Songe que tes nouvelles fonctions ont de l'importance. Il t'arrivera fréquemment de précéder le recteur en exercice. Pierre Topias, en ramenant au bercail une brebis égarée, compte sur l'effet que ses bontés produiront... Il espère une régénération de Martin Féru, et l'oubli de tes travers passés lui sera fort agréable... Peut-être, selon tes mérites à venir, il assurera au bedeau des fonctions meilleures encore. Réfléchis à tout cela, et accepte.

— Je ne réfléchis pas, s'écria vivement Féru... Je suis mon premier mouvement... Je me convertis... Oui, mon bon Radès, à dater d'aujourd'hui, je redeviens un sujet tranquille, rangé, ami du guet, soutien des suppôts universitaires... Annonce bien vite ma conversion à notre amplissime recteur, que Dieu daigne bénir!

La volubilité avec laquelle Martin Féru s'exprimait put convaincre Simon Radès quant aux bonnes intentions de son ancien camarade. Il se réjouit dans l'âme, ne hasarda que quelques mots de recommandation, et sortit pour aller redire à Pierre Topias les heureux résultats de cet entretien.

Or, pendant que l'abbé paraissait devant le recteur, Martin Féru recevait une autre visite, bien différente, dont l'effet étonnera peut-être les per-

sonnes qui nous lisent, mais qui n'a pourtant rien d'extraordinaire.

— Ainsi me voilà bedeau ! répétait Féru avec gaieté... Qui sait? Grâce à la protection de Topias, avant un an je nagerai dans l'opulence ! Cela est dans les choses possibles, dans les choses probables même ! Me voilà bedeau ! Vive l'Université !... Hommage à la rue du Fouarre ! Vive le recteur !

Et il se promenait fébrilement, de long en large, dans sa misérable chambre, toujours gesticulant, unissant les éclats de voix aux gambades.

A. Challamel.

(La fin à la prochaine livraison.)

INDUSTRIE ET BEAUX-ARTS

LES BOURGEOIS DE PONT-ARCY A L'EXPOSITION (1)

Si nos lecteurs ont pénétré dans le for intérieur de nos braves bourgeois de Pont-Arcy, ils auront facilement reconnu « où le bât les blessait » expression familière que nous ne nous serions pas permise devant eux, certain qu'elle eût blessé la dignité de M. Potin de la Potinière et la susceptibilité des autres. Il était facile de reconnaître qu'ils n'avaient plus l'entrain des premiers jours. Il faut bien l'avouer, ils s'étaient faits plus braves qu'ils ne l'étaient réellement, et ils n'avaient pas été de bonne foi avec eux-mêmes lorsque, criant « à bas les femmes ! » et, croyant prouver par là leur indépendance, ils avaient laissé au logis celles qu'ils aimaient.

La réflexion leur fit reconnaître qu'ils avaient mal agi, qu'ils s'étaient montrés égoïstes, en venant seuls visiter l'Exposition. Au commencement de leur escapade, charmés par tout ce qu'ils voyaient, ils imposèrent silence au cri de leur conscience, mais, peu à peu, le diable reprit ses droits. Pommelet regretta sa Flore, Seringuet sa belle Septimanie, l'on connaît les propositions matrimoniales de la Potinière, enfin Pleinchêne lui-même, quoique travaillant comme un nègre, sentait le vide laissé par son intelligente moitié. Seulement retenus par leurs engagements, par un amour-propre assez ridicule, ils n'osèrent se confesser les uns aux autres; ils agirent sournoisement.

Julie ayant, de bonne grâce, tendu sa petite main à son oncle amoureux, fut invitée par lui à venir avec sa vieille femme de chambre faire ses emplettes à Paris. Elle arriva, et son futur, par une raison de convenance que tout le monde comprendra, l'établit dans un joli logement, rue Ville-l'Évêque. Appelée par son père, qu'elle pressait de le faire depuis longtemps, Septimanie, escortée de sa mère qui n'était que son ombre, vint demeurer rue Richer. Ajournant la construction de sa fameuse serre, Pommelet, fit un signe, et Flore accourut comme la divinité antique, dont elle portait le nom, accourt avec chaque printemps. Son mari la logea, rue de l'Ouest, voulant qu'elle eût sous les yeux de la verdure et des fleurs. Enfin Mme Pleinchêne aussi mandée vint s'établir rue Saint-Lazare.

Nos singuliers bourgeois, toujours habitant leur commun hôtel, se gardèrent bien de s'avouer mutuellement les nouveaux arrangements qu'ils venaient de prendre, et Dieu seul peut les absoudre des mensonges sans fin dont ils se rendirent alors coupables pour expliquer leur inexplicable conduite. Le groupe, jusqu'alors si uni, n'existait plus; chacun des amis, à la grande joie des autres, s'évertuait à s'excuser de ne pouvoir assister à l'excursion au Champ de Mars, au dîner, à la réunion du soir, et, par une mauvaise pente de l'esprit humain, tout bas ils se soupçonnaient d'intrigues inavouables. M. de la Potinière, n'avait-il pas constaté qu'à plusieurs reprises Pleinchêne, le doux Pommelet, le vertueux Seringuet, n'étaient pas rentrés la nuit dans leur chambrette. D'autre part, un de ces trois messieurs soutenait avoir aperçu dans une voiture, avec une jeune femme, M. de la Potinière, le décorum en personne! Tout cela était grave, très-grave, l'honneur de Pont-Arcy semblait sombrer dans les délices de Capoue.

Un matin que nos quatre bourgeois se trouvaient réunis :

— Messieurs, dit M. de la Potinière, le comte de Forbe m'a invité à passer la journée à la campagne.

Pleinchêne. — Je vais, avec mon banquier, examiner le terrain que nous avons acheté à Argenteuil pour notre nouvelle usine.

Pommelet. — Un fleuriste de Fontenay-aux-Roses m'a invité à visiter ses cultures et ses serres. Peut-être me retiendra-t-il à coucher.

Seringuet, *timidement.* — Je passerai la journée au laboratoire d'un pharmacien; je crois que j'ai trouvé quelque chose.

— A merveille, messieurs, et à demain, fit de la Potinière. Je constate avec plaisir que nous étendons le cercle de nos connaissances.

Là-dessus, nos hommes se séparèrent, tirant aux quatre coins de Paris et paraissant heureux comme des collégiens un jour de sortie.

Ca jour-là, il y avait grande fête à Versailles, les grandes eaux jouaient; or il est bon de savoir que, toutes les fois que les eaux jouent à Versailles, le ciel se met de la partie, il ouvre ses cataractes par amour-propre, sans doute. Ce qu'il y a eu, de ce chef, de robes, de chapeaux, de toilettes neuves perdus dans le parc de feu le grand roi, est inimaginable.

Les choses se passèrent comme de coutume. Le tapis-vert, les allées du parc, le jardin du roi, Trianon, étaient encombrés de monde, et jusqu'à quatre heures, le soleil avait réjoui les promeneurs; mais, à cette heure réglementaire des orages versaillais, le ciel se couvre, de gros nuages d'un ton gris cuivré s'amoncèlent et sans crier « gare dessous », l'eau tombe à torrents, les arbres pleuvent, les sta-

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

tues ruissellent. La foule fuit en tous sens, en criant, en s'appelant, et les enfants traînés à la remorque, bousculés, piaillant, barbottent que c'est un charme.

Entre la grille de Trianon et celle de ce côté qui donne accès dans le parc, il existe une maison où un employé du château logeait; de cette maison il obtint l'autorisation de faire une petite buvette, qui devint un fort aimable restaurant bien connu des Versaillais sous le nom de la « maison Louis ». Elle est encore ainsi nommée, quoique depuis longtemps, je crois, celui qui l'a fondée et baptisée de son propre nom, n'existe plus dans le service du château.

Or à l'instant même où l'orage éclatait, une monsieur et une dame entrèrent dans le restaurant Louis et demandèrent à dîner. C'était M. Potin de la Potinière avec sa future. Le potage qu'ils avaient commandé ne leur avait pas encore été servi qu'ils virent entrer le joyeux Pleinchêne, donnant bravement le bras à sa femme. Pleinchêne qui connaissait son Versailles, s'était prudemment armé d'un parapluie, et, s'il était mouillé, Madame et Rataplan étaient à peu près secs. L'ingénieur riait de sa mésaventure; bon esprit, il prenait son parti des choses et des hommes, et il ne fit que rire de plus belle en apercevant de la Potinière. Ce cérémonieux personnage, toujours correct, montra un soupçon d'embarras; mais se levant, il s'empressa d'aller à la rencontre de Pleinchêne, il salua avec la meilleure de ses grâces Madame, embrassa le petit mioche et les conduisant vers sa table, il leur présenta Julie, qui rougit beaucoup.

On en était encore aux premières salutations, lorsque la grande voix du tonnerre fit trembler la guinguette dont les portes furent littéralement encombrées par un flot humain, criant, pestant, ruisselant d'eau d'où émargèrent les placides figures de Pommelet et de Flore. Pleinchêne riant comme un fou les tira de la mêlée. Et un peu plus honteux de leur position, l'amant et l'amante des jardins vinrent se réunir au groupe. Julie, plus à son aise depuis qu'elle sentait à côté d'elle Mme Pleinchêne, fut charmante de prévenances pour la petite Mme Pommelet.

— Occupons-nous d'abord du plus pressé, dit de la Potinière. Garçon, garçon!... garçon! — Ils allaient et venaient ne sachant à qui répondre. — Pleinchêne en happa un au passage.

— Garçon, sept couverts...

— Voici, voici, messieurs!

Pendant que le garçon obéissant rapprochait deux tables, disposait les assiettes et les verres, tout à coup, partant d'un formidable éclat de rire, Pleinchêne s'écrie :

— Garçon, trois couverts de plus!

Seringuet, sa femme et la superbe Septimanie paraissaient sur le seuil, mais dans quel état, grand Dieu! Ils pleuraient l'eau comme trois parapluies qui ont reçu une ondée. Quel admirable chapeau perdu! Quelle jolie robe à demi-traîne abîmée, et les bottines de soie marbrées par le sable jaune des allées du parc! Ces dames épongèrent avec des serviettes la belle jeune fille et il fut reconnu que le dessous ayant tenu bon, l'eau n'avait pas pu pénéter jusqu'au corps de la place.

Pendant tous ces événements, de la Potinière avait eu une longue conférence avec le patron de l'établissement, il pria Julie de venir près de lui, un nouveau pourparler s'engagea entre ces trois personnes. Ils quittèrent un instant la salle, et, quelques minutes après, avec la majesté souriante d'un maître d'hotel qui dit le fameux : « Madame est servie », M. de la Potinière vint prier ces dames, leurs maris et Rataplan de vouloir bien le suivre.

Pour lors, les bourgeois et les bourgeoises de Pont-Arcy furent introduits dans un joli petit salon bien décoré, au milieu duquel se trouvait dressée une table, blanche, étincelante de cristaux. M. de la Potinière était toujours un peu Don Pomposo : « Mesdames et Messieurs, dit-il, vous êtes ici chez moi, je devrais dire chez nous, et, en prononçant ces mots, il saluait sa nièce, car ma chère Julie m'a fait l'honneur d'accepter ma main ; elle est venue à Paris faire ses emplettes de noce et de voyage. Après la célébration de notre mariage, nous avons l'intention de visiter l'Italie. *Dulcia arva !* » murmura-t-il gracieusement en s'adressant plus particulièrement à Seringuet.

Le pharmacien-chimiste, pour n'être pas en reste, répondit avec la bouche en cœur : *Et tu... cincta prœmia lauri !...*

Les dames s'empressèrent autour de la jolie future ; elles la comblèrent de félicitations très-sincères. Septimanie y mit un peu moins d'élan que les autres. Que voulez-vous? dans tout mariage, une jeune fille voit un prétendant possible qui s'en va. Pommelet épandit toutes ses fleurs, Seringuet ses plus exquis parfums, aux pieds de Julie, fort émue, mais radieuse, tandis que Pleinchêne, prenant Rataplan dans ses bras, le présentait à de la Potinière en lui disant : « Imitez-moi et vivement. » Heureusement, Mlle Julie ne l'entendit pas ou put laisser croire qu'elle ne l'avait pas entendu.

Le domestique, voyant qu'il avait des pratiques d'élite, entra pour ordonner le service, placer les hors-d'œuvre, et bientôt parut le potage. De la Potinière mit à la place d'honneur sa fiancée et invita ses amis à s'arranger au mieux de leur plaisir.

— Mais, dit Pleinchêne en posant son verre qui avait été rempli d'un excellent Madère venu d'une vieille cave, tout est riant, charmant, ici, — Rataplan ne touchez pas à ces olives, — notre ami s'est justifié de son petit mensonge de ce matin, et sa justification est trop belle, Mlle Julie, pour que nous ne l'acceptions pas. Mais nous trois qu'avons-nous fait?... D'abord nous avions dit : Point de femmes!... et voilà les nôtres assises près de nous. Nous les avons fait venir malgré la promesse donnée, et, circonstance aggravante! nous les avons appelées en cachette... Et ce matin, quel aplomb ! M. Seringuet, l'honnêteté même! nous annonce qu'il passera la journée dans un laboratoire. Pommelet, qui n'a jamais menti, nous apprend qu'il va visiter les serres de Fontenay-aux-Roses, et il a ajouté, le traître ! « J'y coucherai peut-être... » Et moi, moi Pleinchêne, j'ai, à mon tour, lancé une autre bourde... Ah ! Messieurs, rougissons !

Pommelet et Seringuet baissaient la tête.

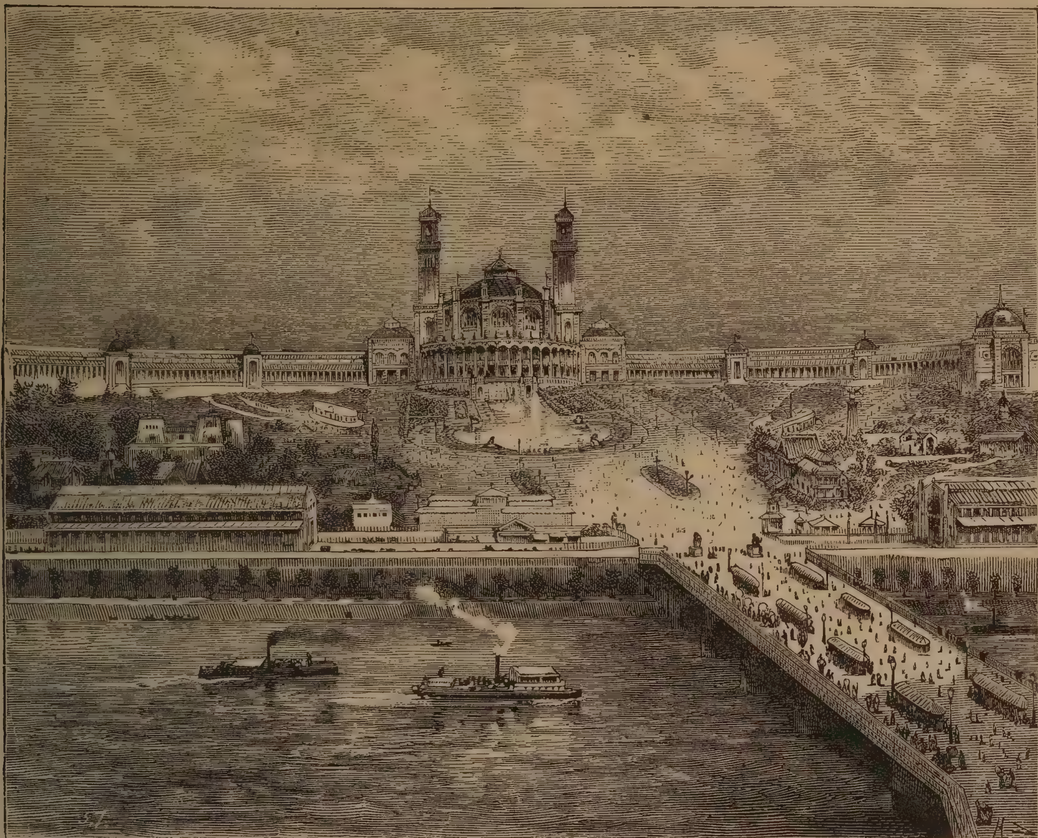
Pleinchêne les regarda avec un bon sourire, et reprit :

— Garçon, versez du Madère ! Comme s'il n'avait

pas été plus simple de dire franchement que le temps nous durait de nos femmes, et qu'au milieu des fêtes de Paris, fêtes de l'intelligence et des yeux, il nous manquait celles du cœur, sans lesquelles toutes les autres ne sont rien... Je porte donc la santé de nos indispensables, de nos femmes, et nous y joindrons vivement celle de l'aimable fiancée et de Mlle Septimanie, un des lustres de Pont-Arcy !

Les verres se vidèrent; la glace, ainsi attaquée de front, était rompue, l'excellence des mets et des vins fit le reste ; le repas fut véritablement délicieux d'entrain, de bonne amitié et d'esprit. De la Potinière fut Régence, Pleinchêne eut un brio d'enfer et pas trop gaulois, Pommelet se montra galantin, Seringuet eut des éclairs vraiment pétillants. Ces dames se convinrent, et Flore obtint un succès fou lorsque, au champagne, elle se moqua de ces « vaniteux » qui prétendent se passer de leurs femmes. Elle dit, parsembleu ! le mot vaniteux ! Potinière le trouva heureux, Pleinchêne exact, et le cœur de Pommelet tressaillit d'aise en voyant sa femme si appréciée. La mélancolique Mme Seringuet fut plus expansive que de coutume; et, toute contrariée d'a-

Exposition universelle.



Le pont de l'Exposition, dessin de Scott.

bord par la perte de sa belle toilette, Septimanie eut des réparties heureuses et plus d'abandon qu'on ne lui en supposait. Quant à Julie, instruite aux belles manières, elle fit avec grâce les honneurs de la table, et eut le bon sens assez rare de ne point cacher les sentiments de tendresse et de reconnaissance qu'elle portait à l'homme dont elle allait bientôt prendre le nom. Enfin, tout le monde se convint si bien, qu'il fut, un instant, question de créer un phalanstère, de vivre tous ensemble. Mais la haute raison de de la Potinière protesta, et le bon sens de Pleinchêne prouva que ce n'était point pratique. On convint que les amis quitteraient l'hôtel pour vivre avec leurs moitiés, — seul de la Potinière devait y rester, — que l'on se retrouverait pour dîner, que l'on irait ensemble au spectacle, et que l'on passerait la soirée chez Mlle Julie. Le dernier toast fut porté par Pommelet « aux fleurs animées ». On voit le thème; les variations en furent brillantes et colorées. Dumoustier n'aurait pas été plus ingénieux On revint à Paris enchanté de la journée et bénissant l'orage; il n'y avait eu qu'un instant d'aimable et délicate discussion, ce fut au sujet de la carte : tout le monde voulait prendre part à son paiement ; mais de la Potinière, prenant ses grands airs, demanda si on entendait le blesser? Il fallut

céder, mais en se promettant bien de prendre une triple revanche. Enfin, ce soir-là, l'hôtel ne vit rentrer que de la Potinière ; mais il n'était pas triste, il se sentait plus épris de sa chère Julie. Il avait obtenu d'elle la promesse qu'elle ne lui parlerait jamais, jamais! des soins qu'il avait pris d'elle et de sa reconnaissance.

Ainsi, du tout au tout, fut changée la vie de nos honnêtes bourgeois. Leurs femmes les menèrent et les menèrent bien, elles tinrent les cordons de la bourse, et tout en étant mieux, on dépensa moins. Mlle Julie était réellement une jeune personne instruite, de la Potinière lui avait donné le goût de l'art. La petite Mme Pleinchêne, fraîche comme une pomme reinette, vive comme un poisson, sans prétention aucune, quoique d'aimable figure, possédait un esprit gai, de franc aloi, sur lequel le convenu n'avait aucune prise. Mme Pleinchêne, par goût et par adoration pour son mari, s'asseyait quelquefois quand M. Rataplan voulait bien le permettre, à la table chargée de papiers, aidait l'ingénieur, maniait fort bien l'équerre et le compas, et toute mondaine qu'elle fût, grande liseuse, connaissant son Octave Feuillet, Mme Gréville, About, depuis la première page jusqu'à la dernière, folle du plaisir du théâtre? ennemie, par exemple, de Victorien Sardou parce qu'il avait tourné en ridicule sa ville natale, Septimanie n'était pas moins, malgré ses toilettes exagérées, une jeune personne remarquable. Quant à Mme Seringuet, elle vivait dans l'admiration de sa fille. A tout prendre, ce groupe féminin était fort remuant, de bon entrain, et jamais les amis ne s'étaient tant amusés que depuis qu'ils avaient auprès d'eux leur famille. Les réunions du soir étaient charmantes, soit qu'on allât au spectacle, soit que l'on s'assemblât dans le joli salon de Julie.

Mmes Pommelet et Pleinchêne qui, seules de ces dames, avaient le droit d'entrer dans certains théâtres, le Palais-Royal, les Variétés, en racontaient les cascades les moins cascadantes; mais Flore, quoiqu'elle eût ri de bon cœur en écoutant les joyeuses folies, avouait qu'elle n'avait pas tout compris, ce dont la félicita M. de la Potinière qui ne conduisait sa fiancée qu'à la Comédie-Française, à l'Opéra, à l'Opéra-Comique et autres théâtres de bonne vie et mœurs.

Le jour c'était des visites à l'Exposition, au Trocadéro dans les salles du concert, ou dans les salons où se faisaient des conférences. Le ballon captif ne fut pas oublié, Mme Pleinchêne et Julie voulurent y monter, Flore s'en défendit ainsi que Septimanie, mais, le soir, elles demandèrent avidement des détails à leurs courageuses amies. Elles étaient étonnées de la vue de cet immense horizon, du spectacle merveilleux qui s'étaient déroulés sous leurs pieds, de Paris vu de cette façon, et l'homme si petit, si petit que c'était à faire honte à sa vanité.

— Et pourquoi voudriez-vous que nous ayons honte, mademoiselle, reprit alors Pleinchêne, ce petit être qui, vu de si haut, paraît si peu de chose, n'est-ce pas lui qui vous donne ce magnifique spectacle.

— Laissez-la continuer, dit Flore, et après cela nous ferons appel à votre science.

— « Donc, reprit en rougissant Julie, nous voilà dans la nacelle, nous étions vingt-cinq, fort à notre aise. M. Eugène Godard, l'aéronaute qui préside à toutes les ascensions, dit : « Complet! » et l'on ferma la barrière. Le cœur me battait bien un peu. Un coup de sifflet, et nous voilà partis, la nacelle oscille sans secousse, puis file, le câble se déroule et la musique, dont les sons vont toujours en s'affaiblissant avec un charme singulier, monte jusqu'à nous. Sensation étrange, nous ne semblons pas nous élever, c'est la terre qui paraît s'enfoncer, aussi, n'ai-je éprouvé aucun vertige; je me croyais immobile quoique tout s'abaissât autour de nous. Tout à coup, la terre parut s'être arrêtée dans son enfoncement, nous étions arrivés à l'altitude que nous ne devions pas dépasser. Nouvelle oscillation de la nacelle, puis nous planons doucement. Paris a l'aspect d'un plan ou plutôt d'une carte en relief. On éprouve deux sensations à la fois, celles de l'immensément grand et de l'infiniment petit, selon que l'on regarde au loin devant soi l'horizon qui fait cuvette, soit que l'on laisse tomber ses regards à ses pieds.

Là-bas, c'est un immense cercle de verdure d'un ton presque violent avec des effets de lumière d'où jaillissent des points blancs plus lumineux encore. Ce sont Saint-Cloud, Versailles, Saint-Germain, Saint-Denis, Sceau et les masses vertes indiquent la forêt de Saint-Germain, les bois de Montmorency, de Verrières, les coteaux de la Marne et de la Seine. On est émerveillé! Voilà le grand aspect du panorama, il donne le sentiment de l'immensité, et on est tenté de crier : plus haut! plus haut encore!

Tout autre est le spectacle lorsqu'on regarde perpendiculairement sous soi. Ici tout est petit, nous entrons dans le royaume de Liliput. La Seine, un mince ruban qui pourrait servir de signet à un in-folio, les ponts, des gros fils; les édifices, Notre-Dame, l'Opéra, ont l'air de ces maisons que les ouvriers des Vosges envoient en boîte pour la plus grande joie des enfants; le Champ de Mars, un carrelage tour à tour sombre et éclairé, ressemblant au dallage d'une tout petite salle à manger; les Champs-Élysées, un bosquet chinois minuscule. Mais c'est la place du Carrousel qui est curieuse! Sur un fond très-blanc, on voit de toutes petites taches qui se déplacent, ce sont des hommes, par-ci, par-là, ce sont de petites boîtes qui en font autant, dans ces boîtes, à mettre des épingles, il faut reconnaître des omnibus. On ne voit pas les chevaux, mais seulement leurs ombres qui avancent tranquillement à côté; ces ombres, proportions gardées, semblent gigantesques. Si l'œil plonge dans l'intérieur des Tuileries, on dirait la trappe noire d'une cave... Que tout cela est singulier!

Enfin, la terre semble remonter et venir à nous, nous entendons la musique, le bruit renaît ; on dirait que la cité se réveille; décidément les chevaux sont attelés aux omnibus, les petites taches deviennent des hommes, les palais, des palais, la Seine, un fleuve, les fils que nous apercevions les traversant sont des ponts... La nacelle oscille, le ballon est immobile, la porte de la galerie où nous sommes accoudés, s'ouvre, nous franchissons la passerelle et nous voilà de retour de notre voyage aérien.

— Moi, dit Mlle Julie en riant, je suis enchantée comme Mme Pleinchêne, mais j'avoue qu'une seconde j'ai eue belle peur, et ma peur a fait sourire M. de

la Potinière. Figurez-vous que, comme nous montions, je regarde le câble. Il était très-gros, très-rassurant près de nous, mais plus bas il allait en s'éfilant si bel et si bien que je ne pus me retenir de dire : Le câble est cassé. D'un mot M. de la Potinière m'expliqua ma sottise et je la confesse pour mieux me faire absoudre.

— Vous pouviez être sans crainte, mademoiselle, mon camarade Henri Giffard avait tout prévu, dans l'état actuel de la science, son ballon est un chef-d'œuvre. Le premier ballon captif qu'il construisit en 1867 ne cubait que 5,000 mètres, celui-ci en cube 25,000; sa hauteur est de 55 mètres, dépassant de 10 mètres le couronnement de l'arc de triomphe de l'Étoile. Le premier ballon captif ne pouvait enlever que douze personnes à une hauteur de 250 mètres, celui-ci en peut emporter cinquante à 600.

L'étoffe inventée par Giffard pour contenir le gaz se compose en partant de l'intérieur : 1° d'une mousseline; 2° d'une couche de caoutchouc vulcanisé; 3° d'une toile de lin ; 4° d'une couche de caoutchouc vulcanisé; 5° d'une seconde toile de lin; 6° d'une couche de caoutchouc vulcanisé ; 7° d'une mousseline recouverte d'un vernis d'huile de lin et de litharge. Il a fallu quatre mois pour ce travail.

Le filet est formé de cordes de 11 millimètres de diamètre; pour éviter les nœuds, qui eussent fatigué l'étoffe, on a relié les joints à l'aide de peaux munies d'œillets. Le filet a 52,000 mailles, les cordes 26,000 mètres. Le filet est rattaché par le bas à un cercle d'acier; puis à un second où sont fixées les attaches de la nacelle qui est en forme de galerie circulaire, elle a 18 mètres de circonférence.

Le câble a 65 centimètres à un bout, 85 à l'autre. Pour le rompre, il faudrait un effort de 25,600 kilog., il a 660 mètres de longueur. Ce câble établi avec un soin infini passe au milieu de la galerie qui fait nacelle et se relie à un anneau volumineux encastré dans le cercle d'acier du filet à l'aide d'un dynamomètre formé de ressorts de fer. Ce dynamomètre est munie d'une aiguille indiquant la tension du câble.

La nacelle, le ballon en repos, est au niveau du sol suspendue au-dessus d'une grande cuvette garnie de gradins. Au fond de cette excavation, vous avez pu le remarquer, mademoiselle Julie, est une large poulie mécanique autour de laquelle s'enroule le câble et, de là il disparaît sous le sol. Après avoir traversé un souterrain de 60 mètres sous la cour des Tuileries il va s'enrouler autour d'un treuil géant disposé sous une tente. Ce treuil ressemble à une bobine de 10 mètres de longueur et de près de 2 mètres de diamètre, il est mis en mouvement par une machine à vapeur de 300 chevaux.

Le ballon, la machine, le câble, tout cet appareil si bien conçu, si sûr, examiné par tous les savants, soumis aux épreuves les plus rassurantes, a coûté à M. Giffard de 6 à 700,000 fr., y compris 50,000 fr. payés pour location du terrain.

Eh, bien! madame Pommelet, l'enthousiasme des voyageuses ne vous tente pas?

— Si bien, mon cher monsieur Pleinchêne; mais vous savez, on ne raisonne pas avec la peur.

Ch. Raymond.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Le bout-de-l'An de M. Thiers a donné lieu à une cérémonie fort imposante; depuis bien des années la célèbre basilique de Notre-Dame n'avait pas vu tant de monde se presser sous ses piliers revêtus de funèbres tentures. Le catafalque était magnifique et sur ses gradins s'entassaient d'admirables couronnes venues de tous les points de la France. Hommage rendu au « Libérateur du territoire »; car je crois bien que c'est avec ce nom que M. Thiers passera à la postérité.

Tous les corps de l'État assistaient à ces secondes funérailles, et la population parisienne, bordant les rues où passait le cortége, a, une fois de plus, prouvé quel bon et sage esprit, quelle tenue de dignité décente elle sait porter dans ces cérémonies. Ajoutons que le ciel était splendide.

Mme Thiers a dû tressaillir d'une juste fierté en voyant un tel concours et en recevant tant de marques de sympathique respect. Mais, faut-il que je l'avoue? cette cérémonie m'a gâté l'autre, la première, si grave, si sombre, d'un aspect si émouvant, et presque tragique, que n'oublieront jamais les personnes qui y ont assisté. Sous un ciel pluvieux cet interminable deuil, cette mer de têtes couvrant les boulevards, la pâleur presque menaçante des visages, ces spectateurs étagés jusque sur les toits, ces couronnes qui faisaient pleurer, ce silence formidable rompu par un cri bien vite étouffé, tout cela formait un spectacle qui ressemblait à la fin d'une épopée nationale... On ne renouvelle pas une telle scène; l'essayer est risquer d'en affaiblir la mémoire.

* * *

Depuis cent ans, trois hommes ont obtenu de Paris de semblables honneurs; je ne parle pas des rois, car depuis Louis XV, un seul souverain, Louis XVIII, est descendu du trône aux caveaux de St-Denis. Ces trois hommes sont Mirabeau, le général Foy, et M. Thiers.

Mirabeau mourut le 2 avril 1791 dans la maison qu'il habitait dans la rue qui s'appelle aujourd'hui la Chaussée-d'Antin. A son dernier soupir, Paris littéralement fondit en larmes, ses adversaires même le pleurèrent; « la douleur publique fut telle que l'on ne vit jamais rien de semblable. » Le département, la municipalité, les clubs, les sections, la garde nationale, prirent le deuil, et l'Assemblée nationale, à l'unanimité, décréta que sa dépouille mortelle serait déposée au Panthéon et que sur le fronton de cet édifice, transformé en Panthéon, seraient gravés ces mots : *Aux grands Hommes la Patrie reconnaissante.*

Les funérailles étaient magnifiques, le cortége occupait plus d'une lieue, toutes les maisons, tous les arbres étaient chargés du monde. Le corps levé à 5 heures et demie du soir, s'ébranla « à la lueur agitée des torches, au roulement des tambours voilés, au bruit tout nouveau du Trombone et du Tam-Tam, instruments inconnus qui mêlaient aux chants composés par Gossec leurs lamentations sauvages et sonores. Le convoi se traîna lentement et n'arriva qu'à minuit au Panthéon ou le grand tribun, après la célébration du service fut déposé dans un caveau, sous le cloître.

***

Le général Foy s'éteignit le 28 novembre 1825. Ses funérailles, avec un autre caractère, n'eurent pas moins de grandeur. Paris tout entier voulut accompagner son cerceuil, la tête du convoi se trouvait au Père Lachaise que la queue était encore sur le boulevard, le commerce ferma tous ses magasins; et, en apprenant que le défunt laissait des enfants sans fortune, la France les adopta et ouvrit une souscription qui s'éleva à plusieurs millions.



M. Krantz, sénateur, commissaire général de l'Exposition, dessin de Duvivier.

***

Quelle effroyable catastrophe que celle dont la Tamise vient d'être le théâtre. Vous figurez-vous ce spectacle de six cents personnes noyées en cinq minutes? Quelle horrible scène! Ils se répètent trop souvent, ces terribles abordages comme celui de *la Princesse Alice* et du *Bywel-castle,* qui font tant de victimes. Une sage police, des lois implacables d'une sévérité toute humaine ne peuvent-elles donc pas en empêcher le retour.

***

Ce serait de l'ingratitude, de notre part, après avoir raconté les merveilles de l'Exposition, de ne pas rendre hommage à celui qui en a été le grand ordonnateur. Aussi offrons-nous aujourd'hui à notre public le portrait de M. Krantz, sénateur, commissaire général de l'Exposition.

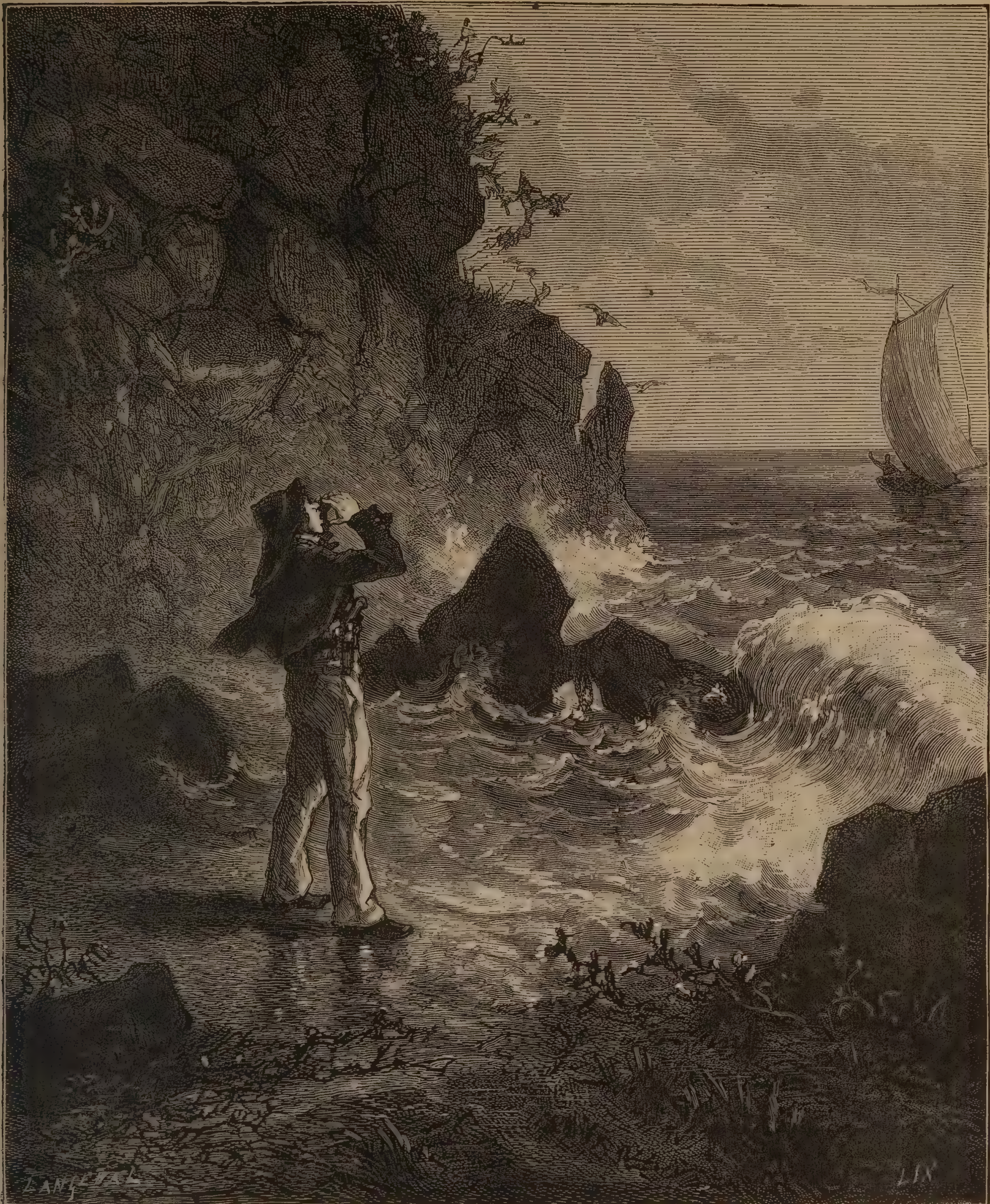
A. de Villeneuve.

Le directeur-gérant : Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac

LES DRAMES DE LA MER

LE GARDE-COTES.



Sur la grève, dessin de F. Lix.

C'est la mer : la mer avec ses gouffres, avec ses voiles, avec ses étincelles. Profonde et capricieuse, attrayante et terrible, cachant mille secrets d'agonies et d'horreur dans le tourbillon sans fin de ses vagues, dans les bouches ténébreuses de ses cavernes de rocs; égayant de mille rayons changeants, de mille charmes divers, sa surface mobile et bleue que dore le soleil, qu'argentent les franges d'écume, qu'effleurent et rident d'une molle caresse les ailes noires des goëlands, pa-

pillons géants de cette grande prairie d'azur.

Combien de drames n'ont-ils pas vus, ces flots toujours mouvants, toujours muets, changeant toujours, toujours les mêmes ! Car la terre a pour elle le repos, la sécurité, la paix; l'Océan se réserve la grandeur, la force, le mystère. Les secrets qu'il ensevelit dans ses flots de cristal parviennent difficilement au jour. Ou si, parfois, les vieux marins qui le bravent, les humbles pêcheurs qui le redoutent, parviennent — à l'aide de quelques vestiges épars, de quelques débris obscurs d'un combat ou d'une tempête, — à reconstruire une histoire de luttes et de douleurs, cette légende a toujours un côté voilé, austère, à la fois transparent et brumeux, comme le grand Océan qui l'a environnée de son ombre, portée sur ses flots et colorée de sa nuageuse poésie.

Voici l'une de ces histoires marines, toutes naïves, mais tristes et mytérieuses pourtant, que nous raconta jadis un vieux pêcheur instruit des traditions du passé, et que nous nous efforcerons de redire à nos lecteurs dans toute sa simplicité rêveuse et tendre.

I

Une après-midi du printemps de l'année 18**, — me dit le vieux Owen, en bourrant sa pipe et s'asseyant sur une épaisse touffe de saxifrages croissant à l'abri des rochers, — un jeune homme, vers le milieu du jour, suivait ce sentier que vous voyez au pied de la falaise, longeant les sables et côtoyant les rocs.

Le soleil était chaud, le ciel clair, le sable brûlant sous les pieds. C'était un de ces moments où tout homme, fût-il marin, aimerait mieux rabattre son chapeau sur ses yeux et s'endormir, à l'ombre de quelque grand saule de rivière, que de s'en aller par les rocs, sur la grève, fatigué, altéré, ennuyé, tout seul surtout.

Mais le voyageur dont il s'agit était un gars vigoureux, courageux et solide. De plus, il était à ce bel âge où l'on s'ennuie moins d'être seul que lorsqu'on est plus faible et plus vieux, parce que la vieillesse pense surtout à ses regrets et à ses ennuis; la jeunesse à ses rêves et à ses espérances.

Et comme l'agrément du bel âge se montrait bien, se voyait bien en lui ! Non pas seulement à la fraîcheur de son teint blanc, vivement rosé, que le hâle et le soleil avaient bruni à peine, ni à la vivacité de ses grands yeux, bleu sombre, marquant tout à la fois beaucoup de courage et de gaîté, ni à l'éclat soyeux, doré, de ses cheveux châtains voletant çà et là autour de son large front, en petites boucles frisées... Mais il n'y avait vraiment qu'un jeune homme, coquet de sa personne et content de son sort, qui eût pu prendre tant de soin de toutes les choses de son costume.

Notre voyageur ne portait qu'un uniforme cependant, — et encore un uniforme tout simple ; — mais qui paraissait tout neuf et lui seyait fort bien. Une veste flottante de gros drap bleu, sur une chemise de flanelle rouge; quelques galons de soie rouge et or cousus autour de la manche gauche; une mince cravate de soie noire passée sous le col écarlate et nouée sous le menton; une large ceinture de cuir contenant un coutelas et une paire de pistolets dont la batterie et l'armature reluisaient comme si c'eût été une vraie monture d'argent ; enfin un chapeau rond de toile cirée, où pouvait se mirer le soleil, et qui portait sur son ruban de soie noire, écrit en fines lettres d'or, ce mot : « *Coast-guard.* » Ce qui suffisait pour indiquer aux passants pouvant survenir que ce jeune homme était un *garde-côtes*, se rendant le long de la baie, par le chemin des sables, probablement de Pudstone à Camelford.

Probablement est bien le mot, car notre jeune homme ne paraissait pas savoir exactement où il allait. Quoiqu'il marchât courageusement et vite, parfois il s'arrêtait court, secouait la tête avec dépit, frappait du pied avec colère... Mais devant lui, rien que le sentier aride se découpant comme un étroit ruban jaune, entre la grande surface bleue de la mer et le grand mur gris des rocs. A sa droite, rien que la falaise sombre, rocailleuse et déchiquetée, s'élevant à plus de cent pieds au-dessus de sa tête, sans lui laisser apercevoir ni le toit d'une maison, ni une touffe d'herbe dans les prés, ni même le nid d'une mouette... Des deux côtés, en haut, en bas, rien que la mer, le ciel, le roc : un vrai désert. Notre jeune homme était, par moments, sur le point de perdre courage.

— Que faire ? murmura-t-il soudain en frappant la terre du pied. Voici bien quatre heures que je vais devant moi, marchant toujours, et je ne puis parvenir à apercevoir la *watch-house*, au sommet de la falaise... Peut-être, sans le savoir, l'ai-je dépassée ? Dois-je donc continuer à aller ainsi, au hasard ?... Et impossible de trouver à qui parler ! Pas un pêcheur, pas un passant, pas une voile !

Le jeune garde-côtes, en parlant ainsi, se retourna vers le mur de rochers et l'examina avec attention pendant quelques instants, cherchant de l'œil un sentier qui lui permît au moins d'escalader la falaise. Puis, après quelques secondes d'examen, il secoua la tête avec un air de découragement visible. Le roc était perpendiculaire, lisse et nu en cet endroit, n'offrant à l'explorateur hardi nulle anfractuosité pour y poser le pied, nul treillis de racines, de ronces et de branches pour y retenir la main : l'escalade était impossible.

— Je joue vraiment de malheur : je m'embarque comme un étourdi, je m'égare comme un novice ! C'est mal débuter dans mon nouvel emploi, murmura le garde désappointé en se retournant vers la mer.

Mais il semblait que le hasard — ou qui sait, monsieur, le destin ! — voulût, au moment où il prononçait ces mots, lui donner un démenti. Car, à peine se fut-il retourné, que son visage rayonna, son front s'éclaircit, et tout joyeux, il s'écria : « Enfin, voici une barque ! »

Elle s'approchait, en effet, si fine, si étroite, si légère, que, de plus loin, l'œil du jeune homme n'avait pu l'apercevoir, bercée qu'elle était entre deux lames, comme un petit oiseau des plaines entre les brins de mousse de son nid... A la vérité, c'était un canot plutôt qu'une barque, puisqu'une main comme celle de la belle Kitty suffisait pour le diriger. Et puis, mon père m'a dit qu'il en a encore vu les débris, sur le monticule là-bas, à gauche du cimetière. Mais le garde-côtes, dans le premier

moment de surprise et de joie, ne s'amusa pas à distinguer, ou bien il pensa rendre honneur à celui qui venait là-bas, en donnant à sa coquille de noix un nom plus respectable. Aussi s'empressa-t-il de mettre sur sa bouche ses deux mains, assez blanches, ma foi ! et qui ne sentaient pas le goudron, hélant, aussi haut qu'il put :

— Oh ! de la barque, avancez à terre !... Il y a un service à rendre à un passant égaré. »

Le petit canot, qui se dirigeait vers le bord, ne s'en avança pas plus promptement, du reste ; mais, continuant à flotter, à glisser, à se balancer, il parvint bientôt à l'endroit où commençaient les sables. Une seule personne montait l'embarcation, dirigeant le gouvernail d'une main sûre et prompte. Or, comme le jeune homme s'approchait, en courant, de la barque inconnue, il vit un mouchoir blanc, emporté par le vent d'ouest, flotter en l'air un moment et aller se fixer à l'un des points de la falaise ; un bras blanc et agile s'agiter un moment dans l'air pour essayer de le ressaisir. Le garde-côtes, tout surpris, s'arrêta : c'était une femme qui montait et conduisait la barque.

Lorsqu'elle eut amarré le câble de son canot à un quartier de roc éboulé à demi enfoncé dans le sable, elle s'avança promptement vers lui, l'œil brillant, la main étendue. Elle avait entendu de loin cet appel, cette prière, et elle se hâtait de venir pour rendre service au passant.

Mais, lorsqu'elle ne fut plus qu'à une petite distance de celui qui l'attendait, confiant et immobile, elle tressaillit soudain, rejeta sa belle tête en arrière par un brusque mouvement de dédain ou de surprise, tandis qu'une expression hautaine, presque courroucée, méprisante, se peignait sur son visage mobile et éloquent.

Pourtant le garde-côtes, tout surpris, tout heureux, épiant avec étonnement le trouble et les mouvements expressifs de la nouvelle venue, ne se sentait point la force de la blâmer et n'aurait pu la craindre, car, en dépit de son air de hauteur et de sa sauvagerie, elle était d'une grande jeunesse et d'une éclatante beauté. Le mouchoir blanc qui protégeait son front s'étant envolé, emporté par la brise, avait laissé à découvert un joli visage bruni, et clair pourtant, où vermillonnaient les lèvres comme deux grappes de groseilles de mai, où les yeux noirs brillaient comme des étoiles, et qu'encadraient d'épaisses tresses de cheveux noirs et lustrés comme les ailes de l'oiseau de l'orage. Deux longues pendeloques d'or et une chaîne finement taillée ornaient les oreilles délicates et le cou brun de l'inconnue. Pourtant elle ne portait pas d'autre costume que celui des pêcheuses de la côte. Son étroit casaquin de drap gros bleu dessinait une taille gracieuse, fière et forte ; son jupon de serge, rouge et noir, flottant au-dessous du genou, laissait apercevoir de fines bottes, assez hautes, chaussant de mignons petits pieds.

Elle avait hésité un instant, mais elle s'avançait toujours, fronçant un peu ses sourcils bruns, et faisant une petite moue de ses lèvres vermeilles. Seulement, lorsqu'elle fut arrivée tout près du jeune garde, elle arrêta sur lui ses yeux brillants et fiers, qui ne paraissaient pas connaître les ténèbres ni la crainte ; puis elle lui dit, brièvement :

— C'est vous qui m'avez hélée?... Que demandez-vous donc ?... Vous n'êtes pas de ce pays ?

— Non vraiment, et c'est là justement le motif qui me force à réclamer de vous un utile renseignement. Depuis trois heures je marche le long de cette plage, et je ne puis apercevoir la *watch-house* de Stratton, située sans doute en haut de ces rocs... Si vous êtes d'ici, comme il y a lieu de le supposer, vous pourriez probablement me l'indiquer, belle fille ? »

La pêcheuse fronça les sourcils, et releva fièrement la tête, à ces paroles du nouveau venu.

— Il n'y a que les gens du village, les amis, les parents, qui aient le droit de me dire que je suis belle, et qui m'appellent Kitty tout court, — répondit-elle, d'un ton légèrement courroucé. — Les autres, les étrangers, les... inconnus surtout, ont l'habitude de me dire miss et de m'ôter leur chapeau, quand je passe... Mon père a deux maisons à la côte, et trois barques en mer. Tout le monde, à dix lieues sur le rivage, le connaît et le respecte : il se nomme Toby Stevens.

— Moi, je viens de fort loin, — répondit le jeune homme en souriant, — et c'est à cause de cela que je n'ai pas l'honneur de connaître votre père... Aussi je vous demande pardon, miss Stevens, de ma familiarité de tout à l'heure, et je vous prie d'être assez bonne pour ne pas me refuser le précieux renseignement que je vous ai demandé.

— Ainsi vous allez à la *watch-house?...* Vous l'avez dépassée, mon jeune monsieur, — reprit-elle, avec un sourire ironique. — Mais suivez-moi ; je vais vous y conduire... Il y a, près d'ici, un sentier qui monte le long du roc. »

Elle se détourna en parlant ainsi et se mit à marcher sur le sable de la plage, fièrement, lestement, comme une véritable fille de la grève et de la mer. Le jeune homme, un peu étonné de ses brusques façons, la suivait en silence. Soudain, en relevant la tête, il vit le beau visage de miss Kitty à demi tourné sur son épaule brune ; il surprit le regard brillant de miss Kitty attaché sur la bande noire à lettres d'or flottant à son chapeau, et il entendit la voix sonore et douce de miss Kitty lui dire, avec un accent empreint d'une expression singulière :

— Ainsi, vous êtes garde-côtes?

— Oui, miss Stevens, pour vous servir... Et je me hâte d'ajouter, — pour vous faire oublier ma grossièreté de tout à l'heure, — que je me nomme James Mac-Dowell, que je suis fils d'un brave quartier-maître de la marine royale, et que j'ai bien l'honneur d'être votre serviteur, en toutes ces qualités. »

La pêcheuse ne parut pas faire grande attention à la présentation, très-polie, du jeune garde-côtes. Elle se contenta de répéter, en secouant la tête, et allongeant sa lèvre inférieure en un sourire peut-être railleur, peut-être compatissant :

— Garde-côtes... à votre âge !... C'est un triste métier.

— Dangereux, vous voulez dire, assurément... Mais pourquoi triste, mademoiselle ? Je trouve au contraire, moi, que c'est bien noble et bien utile : que c'est bien le métier d'un homme, enfin, de se trouver là, nuit et jour, l'œil toujours ouvert, la

main toujours tendue, prêt au moindre signal, au moindre appel, au moindre cri, pour empêcher, au besoin, le pied de l'ennemi de se poser sur notre vieille terre bretonne ; ou pour s'en aller, — à travers les flots, les vents, la tempête et la nuit, — porter secours, rendre l'espoir à ceux dont le vaisseau va sombrer, dont la voix nous appelle. »

Pour la seconde fois, la dédaigneuse Kitty ne parut pas faire grande attention aux chaleureuses paroles du jeune garde. Ses yeux noirs continuèrent d'interroger ; ses lèvres railleuses continuèrent de sourire, et lorsque Mac-Dowell eut fini, elle reprit un peu sèchement, secouant toujours la tête :

— C'est *triste métier*, je crois, que j'ai dit tout à l'heure ?... J'aurais pu dire : *vilain métier*, je ne me serais pas trompée non plus.

— Vilain métier !... Que voulez-vous dire, miss? Expliquez-vous ! s'écria le jeune homme tout ému, ses yeux bleus brillant à leur tour, et ses joues rougissant de surprise ou de colère.

— Ah ! dit Kitty, se détournant avec une grâce hautaine et nonchalante, il n'y a pas longtemps sans doute que vous portez la ceinture de cuir et le chapeau ciré ; voilà pourquoi vous ne savez pas bien ce que je veux dire... Ignorez-vous donc, monsieur James Mac-Dowell, qu'à présent, vous trouvant au service du roi, vous aurez autre chose à faire que de repousser les Français, s'ils se présentent ici, ou d'aller porter secours aux navires qui se brisent sur le rivage ? Ce n'est pas la guerre, ou le sauvetage, que vous ferez seulement : vous ferez la police aussi. Vous ne serez pas toujours soldat ou marin, vous serez tout bonnement douanier, pour l'ordinaire. Maintes fois, dans la nuit, il vous faudra aiguiser votre grand coutelas et charger toutes vos belles armes, pour aller guetter sur les rocs, poursuivre sur les flots, des hommes, des Anglais comme vous, qui ne seront pas rebelles au roi, et ne comploteront pas la mort de leurs frères, mais qui tâcheront, les pauvres gens ! de faire entrer sur ce sol, au péril de leur vie, quelque balle de sucre ou de tabac, un peu de soie ou de dentelles, qu'ils auront été chercher bien loin, en les payant bien cher, et dont le prix leur servira à faire vivre leur famille... Ils n'obéissent pas à la loi, c'est vrai. Mais est-ce que la loi donne du pain à tout le monde?... Ils sont coupables, c'est vrai, le monde le dit. Mais je sais bien que, si j'étais homme, ce n'est pas moi qui voudrais me charger d'arrêter ces coupables, et de les punir !

Kitty, en terminant, fit un mouvement de tête orgueilleux, fixant sur l'horizon son regard fier, et faisant ondoyer ses tresses brunes. Le jeune homme, cette fois, fut assez longtemps sans répondre, et, quand il le fit, sa voix n'avait plus la même expression d'enthousiasme et d'ardeur.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites là, miss Kitty, reprit-il avec tristesse. Bien sûr, la main me tremblera et le cœur me saignera bien fort quand il me faudra tirer, non pas contre des *dons* ou des *messieurs*, mais bien contre de pauvres diables de *smugglers*, Anglais comme moi, les armes que je porte à ma ceinture. C'est même là, je l'avoue, la chose qui m'avait dégoûté du métier. — Ah ! si je n'avais consulté que mes goûts, j'aurais bien préféré prendre du service, comme mon père défunt, à bord de quelque belle frégate... Mais j'ai ma mère encore, et une mère si tendre, si affligée !... Elle ne pourra, m'a-t-elle dit, se consoler de la mort de son vieux Georges que si son petit James reste sur sa terre chérie, jusqu'à portée de sa main. Voilà pourquoi j'ai renoncé à mes projets de voyage au long cours, et je me suis résigné à gagner mes chevrons au service de l'État, tout en gardant les côtes.

— Ah ! je comprends alors, reprit Kitty, en se détournant de nouveau, et en jetant sur son compagnon un regard plus doux et plus tranquille. — Vous avez votre mère... vous êtes bien heureux, vous !

— Oui, vraiment, je suis heureux. Je crois, Dieu me bénisse ! que, depuis que je suis né, je n'ai pas encore eu un jour entier de larmes et de désespoir en ce monde. Encore aujourd'hui, tenez : au moment où j'étais dans l'embarras, ne sachant plus où aller, voici la chance qui me vient, miss Kitty qui arrive. Je suis sûr que je serai heureux jusqu'au bout et que... pour commencer... il n'y a presque pas de contrebande ici.

— Il n'y en a pas plus qu'ailleurs.... presque point, en effet. Je ne crois pas qu'il passe sur ces sables un ballot de soieries et deux tonnes d'eau-de-vie par an, murmura la jeune fille étonnée. Mais quel rapport les affaires d'ici peuvent-elles avoir avec votre bonheur?

— Un très-grand, celles de la contrebande surtout. Je suis nommé ici pour prendre la place du garde Robert Morley qui, dit-on, se fait vieux, et qui ira vivre, de sa petite pension, dans quelque cottage de l'intérieur des terres. »

Soudain James, qui avait dit ceci avec l'entrain et la légèreté propres à son caractère et à son âge, s'arrêta court, surpris de l'attention visible, étrange et profonde, avec laquelle Kitty le regardait, et qu'il ne pouvait s'expliquer. La jeune fille qui, jusqu'alors, avait toujours, sur le sentier, devancé son compagnon, tournant parfois, pour lui parler, sa jolie tête par-dessus son épaule, s'était soudain arrêtée court, retournée entièrement, et maintenant lui faisait face, les joues rougissantes, les bras croisés, fixant sur lui ses grands yeux où se lisait une singulière expression de contentement, d'anxiété, d'espoir et de méfiance.

— C'est vous qui veillerez ici désormais ? dit-elle enfin d'une voix railleuse, mais légèrement troublée. Vous aurez la place du vieux Robert, sa faction, son cottage? Je vous en félicite, monsieur James Mac-Dowell; soyez le bienvenu, monsieur le garde-côtes... Mais voici le sentier dont je vous ai parlé et qui conduit au sommet de la falaise. Avez-vous l'œil sûr, le pied marin, toutes choses dont vous aurez plus d'une fois besoin, du reste?... Oui! Eh bien, montez hardiment. Quand vous serez à la crête du roc, vous verrez la watch-tower devant vous. C'est une tour large, ronde, rouge, qui fait face à la mer; le cottage du vieux Robert est tout à côté, ce sera facile à reconnaître. Adieu, monsieur Mac-Dowell, et bonne chance ! Les petits services rendus font les bons amis. Quand vous aurez capturé les ballots d'un contrebandier, n'oubliez pas de m'en prévenir : mon père achète tout son thé, et moi mes rubans de soie, aux ventes de la douane...

Encore une enjambée, monsieur James!... Accrochez-vous bien à cette branche, et faites attention à ce quartier de roc! »

La maligne jeune fille, envoyant de loin au jeune homme ces quelques mots d'avis et de congé, que lui apportait le souffle pur de la brise des grèves, se détourna légèrement et s'éloigna en parlant ainsi, marchant vers le point de la côte où la barque était attachée.

— Au revoir, miss Kitty! — criait James tout en montant. —Soyez sûre que je n'oublierai point votre gracieuse bienvenue... Un galant homme n'a que sa parole : si je puis vous servir un jour, comptez sur...

Mais, en ce moment, quelques fragments calcaires de la haute muraille rocheuse, se brisant et s'effondrant sous ses pieds, lui firent exécuter une périlleuse glissade. Il se dit, conséquemment, que l'escalade de la falaise n'était point une plaisanterie, et qu'il devait y concentrer toute son adresse et son attention. Aussi, lorsqu'étant arrivé au sommet des hautes roches, il se pencha pour regarder, il ne vit au-dessous de lui que le canot de la jeune fille, qui flottait et s'éloignait sur le vaste océan bleu, ainsi qu'un oiseau s'envolant et planant dans les nues.



L'escalade de la falaise, dessin de F. Lix.

Mais la tour rougeâtre à créneaux, dont Kitty lui avait parlé, s'élevait devant lui, sur la plage, ayant à son côté le cottage du vieux Robert, bien plus étroit et plus modeste. Ce fut vers cette dernière habitation que se dirigea Mac-Dowell, désirant se reposer après une si longue marche, et impatient d'obtenir quelques détails sur les futurs voisins, les supérieurs, les camarades, et même sur la famille, les relations, le caractère de son guide sauvage et charmant, la belle Kitty aux yeux noirs.

II

James Mac-Dowell donna, en passant, quelques regards à la tour, basse et arrondie, sur la plateforme de laquelle il devait faire le guet durant les jours de tempête et les nuits orageuses. Mais elle était peu élevée, lourde, grossièrement bâtie, et ne lui parut guère digne d'attirer son attention. Il considéra, avec plus de charme et d'intérêt, le petit jardin tout fleuri qui entourait la demeure du vieux garde-côtes.

Au milieu de cette falaise grise, au-dessus de cette stérile plage, les yeux se reposaient doucement sur un peu de verdure et de fleurs; sur un frais

tapis de gazon étalant ses brins d'herbe, et sur les plates-bandes de mignonnettes, de véroniques bleues et de coréopsis au calice brun, frangé d'or, qui s'épanouissaient en face du ciel bleu, en face du grand miroir des vagues. Tout d'abord, ce cadre attrayant, autour du petit cottage, lui donnait un air de paix, de joie et de fraîcheur, qui faisait du bien à voir.

Puis, à l'entrée de la maisonnette, au toit rouge, aux croisées arrondies, des tiges de houblon grimpaient sur deux poteaux et formaient une arcade verdoyante; une natte, faite de débris d'agrès, de fragments de cordelettes, et tissée sans doute par le vieux marin pendant les soirées d'hiver, invitait les survenants à s'essuyer les pieds, pour ternir le moins possible le plancher, blanc et bien frotté, du petit *parlour* du cottage. La vieille mistress Morley, qui sortait en ce moment de sa buanderie, à l'extrémité du parterre, aperçut le jeune homme, et l'introduisit dans ce parlour, où se trouvait déjà maître Robert, son mari.

Le brave homme, assis auprès d'une petite table, fumait sa pipe en lisant un vieil almanach. La bouilloire de cuivre poli migeotait auprès du feu, en chantant la chanson de l'âtre; un rayon de soleil, clair et gai, à travers les rideaux bien blancs, se jouait sur les fleurs du tapis rouge, sur les poignées de cuivre du bahut et du buffet, aux facettes des verres de cristal et des tasses de faïence bleue qui relevaient de leur éclat la blancheur de la muraille. Aussi James, dès son entrée, oublia-t-il l'impression pénible que lui avaient laissée les dernières observations de Kitty, et se trouva content de la petite maison où il allait prochainement établir sa demeure.

— A ce que je suppose, c'est un successeur qui arrive? dit le vieux Robert, en se levant et en étendant à l'étranger sa longue main légèrement goudronnée et encore plus calleuse.

— Comme vous le dites, mon ancien... Je viens me mettre à vos ordres, pour vous remplacer quand il vous plaira de partir.

— Ma foi! ce sera bientôt... Que ma vieille Polly ait seulement le temps de finir tout l'ouvrage. Un déménagement sur le plancher des vaches, par ma pipe! ce n'est pas une petite affaire. J'aimerais autant charger, tout d'un bloc, le cottage sur notre goëlette, et lui faire faire un voyage de long cours... Mais asseyez-vous, mon jeune ami, et buvons un coup à votre bienvenue, à votre future prospérité. »

Les deux hommes vidèrent alors, en échangeant un salut, un petit verre d'une excellente eau-de-vie que mistress Polly avait été chercher dans sa cachette; puis Bob Morley, en sa qualité d'hôte et d'ancien, reprit la conversation:

« — Une belle station que vous aurez là, mon jeune ami! Un poste où il y a des chevrons et des pensions à conquérir. Une mauvaise mer, des vents enragés, des rochers qui ne sont pas pour rire : vous comprenez qu'il ne manque pas de naufrages en hiver!.. Et une contrebande, avec cela! Ces gueux de *smugglers* profitent des plus grosses tempêtes... On dirait qu'ils ont fait un pacte avec le vieux Nick et que celui-ci, qui est sûr de griller un jour leurs âmes en enfer, consent à ne pas avaler leur thé et leur rhum dans sa grande tasse, et à laisser passer leurs châles et leurs dentelles pardessus les brisants... Mais, justement à cause de cela, c'est comme je vous le dis : une station superbe! un poste à faire envie!

— Vous le quittez pourtant, répliqua James presque attristé; car il considérait comme le vilain côté de son métier, celui qui le mettrait en rapport avec les choses et les gens de la contrebande.

— Dame, mon garçon, l'âge vient, voyez-vous. D'abord, ce sont les vieux yeux qui s'affaiblissent, ensuite, les vieilles jambes qui ne veulent plus marcher. On est tout raide et tout endolori, quand on devrait être tout gaillard, et actif à la besogne. Le pasteur l'a déjà remarqué, d'autres le remarqueront aussi. Savez-vous bien ce qu'il demandait l'autre jour à ma vieille Polly, monsieur Peachum, notre vicaire? « Ma bonne femme, quelle est donc la cause qui, depuis six semaines, empêche Bob Morley de paraître au sermon? Qui a occasionné cette tiédeur? Serait-ce le socinianisme, par hasard? »

Ma bonne vieille, qui ne connaît guère les grands mots, a ouvert de grands yeux : « Non, Votre Honneur; c'est quelque chose de pire. — Bonté du ciel, serait-ce le déisme, alors? — Pire encore, Votre Honneur : c'est une triste chose. — Miséricorde divine! ce ne pourrait pas être l'athéisme, sûrement? — Non, Votre Honneur : c'est quelque chose d'encore plus mauvais. — Mais que voyez-vous de pire, grand Dieu? — Votre Honneur, c'est son rhumatisme! »

Ici, le vieux Bob Morley s'interrompit, riant à perdre haleine, et James lui tint volontiers compagnie, riant aussi, de ce bon rire de la jeunesse, qui résonne et reluit si vite après les soucis, les larmes ou les sombres réflexions. Puis le marin aux cheveux blancs reprit, en secouant la main de son nouveau camarade :

« — Mais vous, jeune homme, qui avez bon pied, bon œil, et point de rhumatismes, vous trouverez tout ce qu'il faut pour bien employer le temps ici... Une très-bonne société, d'abord, quoique pas très-nombreuse. Il y a Tom Brown et Job Littlefield, les autres gardes; et puis Frank Hunter, l'inspecteur des douanes, qui s'arrête assez souvent. Et Walter Johnston, et Adam Trackley, qui sont des fermiers du village... »

Dans cette énumération du vieillard, James attendait avec une certaine impatience le nom de Toby Stevens qui, probablement, allait venir. Il ne l'avait point oublié, et il se réjouissait de penser qu'il aurait le pêcheur pour ami et compagnon, ce qui lui procurerait parfois la société de sa belle et railleuse fille.

Mais Bob Morley ne parut même pas connaître l'existence de Toby Stevens, et continua ainsi, après un moment de silence :

« — Enfin, mon brave, vous verrez que vous aurez ici une joyeuse existence. Surtout si, après avoir meublé la maison, vous pensez à la ménagère; si vous prenez pour femme une des jolies filles d'alentour.

— Il y a, dans les environs, de jolies filles en effet, répondit James, heureux de pouvoir enfin amener la conversation sur ce terrain. J'en ai rencontré une à quelques pas d'ici, et elle était si brave,

si belle!.. C'est elle qui m'a indiqué votre logis; sans elle, je me serais perdu. Quels beaux yeux elle a, et quelle main adroite à mener un canot! Et si gentiment tournée, si proprement vêtue!.. Ce n'est pas étonnant : son père est riche, m'a-t-elle dit. — Il s'appelle Toby Stevens; il a trois barques en mer, deux maisons à la côte... De ces richesses-là, la jeune miss n'a pas besoin : son esprit et sa beauté pourraient faire sa fortune; elle a la grâce d'une reine, avec le sourire d'un...

— Par ma pipe! on dirait que vous en tenez déjà!... Depuis que je cause avec vous, je ne vous ai pas encore entendu prononcer une aussi longue phrase, — s'écria soudain le vieux Bob, souriant sans façon.

Puis, s'étant arrêté un instant, il reprit, d'un ton moins décidé, tandis qu'une nuance d'embarras se peignait sur sa franche et joviale physionomie:

— Par ma foi, mon garçon, je vous souhaite, pour le plaisir de vos beaux jours, et l'honneur du métier, toute autre compagnie que celle de cette jeune miss, de son père surtout...

— Que voulez-vous dire? — interrompit Mac-Dowell, avec toute l'ardeur et l'impatience de la jeunesse. — Miss Kitty et son père n'ont-ils pas une bonne renommée? Parle-t-on d'eux dans le canton?

— Dame, mon garçon, — répliqua Bob, secouant son front ridé couronné de cheveux gris, — vous me posez là une question trop carrée pour être facile à la réplique. Ce n'est pas qu'on parle de la demoiselle, pour sûr : c'est gentil et vaillant, c'est tranquille et honnête... Et, à vrai dire, du père... on n'en parle pas non plus... Seulement, tenez, mon jeune ami, c'est un homme auquel je n'aurais pas confiance... Un vieux rôdeur de mer, un fameux pêcheur comme lui, ça devrait toujours regarder les gens en face, puisque ça regarde bien la mort de près, à l'occasion. Et puis ça ne devrait pas avoir peur de vider, de temps en temps, une bouteille avec nous, qui sommes aussi des braves... Eh bien, la main sur le cœur, que le vieux Nick embrouille mes comptes, si jamais Toby Stevens a bu à ma santé, le moindre petit verre, malgré les politesses que je lui ai faites, les premiers temps! On dirait qu'il craint que la boisson ne lui délie la langue, et ne le force à dire ce qu'il a sur le cœur; on croirait que sa tête est pleine d'idées qui lui pèsent ou de choses qui l'inquiètent... Ou, s'il se divertit jamais, c'est avec des gens qui ne sont pas d'ici; des marchands, dit-on, qui viennent parfois à cheval, et s'en retournent de même. Il y a fête chez Toby Stevens, ces jours-là : repas, chansons, bols de punch et le reste. La belle miss Kitty fait les honneurs du cottage, et les étrangers lui laissent, au départ, des dentelles, des rubans... Comme si ce n'était pas malhonnête au dernier point, de se divertir ainsi, sans inviter aucun des voisins du village?

— Bah! n'est-ce que cela. Chacun a ses goûts, mon ancien. Si Toby Stevens reçoit chez lui des marchands de la ville, c'est qu'il songe avant tout à bien placer sa pêche, et qu'il a avec eux de bonnes affaires à traiter.

— Des affaires... oui, des affaires! — grommela le vieux Bob, en secouant la tête avec humeur. — Puisse-t-il en faire de bonnes, longtemps, le vieil ours de terre, et puissiez-vous, mon brave, n'en pas faire de mauvaises à cause de lui!... C'est tout ce que vous souhaite un vieux grondeur comme moi; plus tard, vous verrez le reste... Mais voici qu'il se fait tard; retournez-vous au village, ou voulez-vous rester ici? nous vous logerons bien cette nuit.»

Et James resta, car comptant peut-être sur le manque de discrétion que son sexe se plaît à attribuer aux femmes, il espérait obtenir de mistress Morley de plus amples éclaircissements touchant Toby Stevens et sa belle fille. Mais mistress Polly, lorsqu'il l'interrogea à ce sujet, ayant d'abord consulté du regard son vieux Bob qui secouait la tête, se borna à répondre que, selon elle, miss Kitty mettait sans doute sur son dos toute la fortune de son père, car elle se montrait, chaque jour de la semaine, parée comme aurait pu l'être une duchesse, et non une fille de pêcheur.

— Petite jalousie de femme, — se dit James, en regardant avec un sourire le mouchoir à fleurs un peu passé, le jupon rapiécé et le bonnet à grands tuyaux de la respectable vieille. — A cet âge, elles aiment encore les bijoux, les dentelles. Et quand une jeune et belle fille en étale chaque jour sous leurs yeux, elles l'envient, et, si elles peuvent, elles l'accusent, c'est tout simple. »

Mais les deux vieux époux ne lui laissèrent pas le loisir de méditer. Tout en prenant le thé avec lui, au coin du feu, ils le questionnèrent d'abord sur son pays, sur son passé; puis lui firent un tableau exact, presque attrayant, des devoirs et de la future vie qui l'attendaient dans son petit cottage blanc et rouge, au pied de la grosse tour du guet.

III

Deux jours plus tard, en effet, Bob Morley et sa vieille épouse étaient partis, et James se trouvait seul possesseur, seul habitant du modeste cottage. Grâce à cette éducation précieuse du marin anglais, qui sait se tirer d'affaires en toutes circonstances, il venait parfaitement à bout de soigner son petit ménage, d'entretenir même, toujours blanches et brillantes, les planches qui parquetaient son *parlour;* toujours fraîches et belles, les fleurs qui parfumaient son jardin.

Au reste, il prenait ses repas chez l'un des autres gardes-côtes qui, tout nouvellement marié, avait un ménage complet. Le spectacle du comfort modeste, de l'union, de la franche gaîté, qui régnaient dans le paisible intérieur d'Edwin Winters, faisait parfois monter un soupir aux lèvres, et un nuage au front de James. Lui aussi, il aurait aimé vivre à deux dans sa petite maison modeste, en cette grande solitude imposante; lui aussi, il eût été heureux s'il avait eu près de lui une jeune femme aux yeux noirs pour l'accueillir, pour lui sourire, doublant ainsi la douceur et le charme de son foyer.

Mais James n'était pas seul : il se devait à sa mère. Et lui, son unique enfant, s'était engagé à la faire venir un jour près de lui, à l'installer doucement dans son petit logis, assurant ainsi le bien-être et la paix de sa vieillesse. Et mistress Mac-Dowell aurait été étonnée, et peut-être mécontente, de se voir devancée dans la maison de son fils par une

jeune femme, une nouvelle venue, qui, toute fière de ses charmants priviléges de jeunesse et de beauté, n'aurait pas été disposée, sans doute, à lui céder l'empire... Il fallait donc attendre, s'en remettre à l'avenir, et James attendait, avec regret, avec tristesse. Si, du moins, les travaux d'une vie active, les émotions d'une carrière incessamment agitée, lui eussent fait oublier la maligne et gracieuse Kitty! Ou s'il avait pu se rapprocher d'elle, la voir, s'en faire connaître, peut-être aimer, et obtenir d'elle un espoir, une heureuse promesse!

Mais tout lui était refusé : même les consolations du travail, les secours du danger. En été, la mer est calme, les nuits claires et courtes, et les gardes-côtes ont peu à faire, par conséquent. D'ordinaire, ceux qui n'étaient pas de faction se réunissaient pour boire, fumer, jouer aux dés ou aux cartes. James, dont l'éducation était plus soignée, l'humeur moins bruyante, plus rêveuse, trouvait peu de plaisir dans leur société et s'en éloignait fréquemment. Seulement, lorsqu'ils causaient entre eux de naufrages, de combats, il leur prêtait une oreille attentive, et s'animait à leurs discours.

Un jour, une phrase qu'il entendit par hasard, excita chez lui un intérêt soudain.

— Il y a longtemps que le *cutter* à coque noire n'a reparu, disait Edwin Winters, le nouveau marié. Le damné brigand, à la fin, aura reçu son affaire.

— Ou plutôt il attend le bon moment de faire la sienne, reprit Blithley, l'un de ses vieux compagnons. Pensez-vous que le rusé bandit ait l'envie de se hasarder maintenant, quand la lune éclaire, la nuit, jusqu'au moindre galet des rocs; quand il ne souffle pas même assez de vent pour gonfler le voile blanc d'un chapeau de demoiselle?.. Mais viennent les grains et les brises d'octobre! Que je sois alors confondu, Edwin, si nous ne sommes pas forcés, là, tous tant que nous sommes, de passer la nuit là-haut, poignard aux dents et pistolet au poing, pour guetter et attendre quoi?.. que le gaillard nous file devant le nez, et que nous revenions sans prise.

— De quoi parlez-vous donc? demanda James, surpris par les paroles du vieux garde au milieu de sa rêverie.

— D'une vraie barque de l'enfer, d'un damné *cutter* qui se montre ici, de temps en temps, et qui, j'en jurerais bien, appartient à quelque vaurien faisant la contrebande... Hardie marcheuse, fine voilière, avec une coque peinte en noir comme le chaudron de maître Nick, et une petite flamme rouge à son mât d'artimon. On la voit, par le gros temps, aller, venir, flotter, au delà des rochers, là-bas, comme si elle cherchait son chemin pour entrer dans la baie. Alors nous nous embarquons, nous préparons nos armes, parce qu'un pareil navire n'a pas des allures de chrétien... Bah! quand nous arrivons là-bas, après nous être bien débattus contre le vent et les lames, le cutter a pris son vol; nous ne le voyons plus... Nous cherchons, nous tâtonnons dans l'ombre et le brouillard;.. c'est comme si nous voulions retrouver une épingle au fond d'une cave... Bref, nous finissons par croire que le cutter est bien loin, et nous revenons ici nous sécher et nous coucher... Mais qui est attrapé, le lendemain matin? C'est bien nous, en vérité, quand, en faisant tranquillement notre faction le long de la baie, nous rencontrons, dans quelque anse de rocher, le cutter solidement amarré, abandonné, complétement vide. On dirait une coque laissée là, déserte, après un naufrage, sauf qu'il ne lui manque pas un clou, ni une cheville, ni un agrès... Au reste, personne à qui parler : pas même un chien à bord, sauf votre respect, à plus forte raison, pas une feuille de thé, pas une goutte de rhum, et c'est bien là le pire... Car, vous comprenez, mon garçon, il n'y a pas de loi de Sa Majesté le roi Georges (que Dieu conserve), qui nous permette de confisquer un vaisseau, seulement parce qu'il a une flamme rouge, une coque noire et un air pas chrétien, et parce qu'il nous file entre les doigts, comme s'il était gouverné par une sorcière. Son nom est un nom honnête, et il est inscrit, en grosses lettres blanches, à la proue « De Goede Hop » de Rotterdam. Nous ne sommes pas en guerre avec la Hollande, par malheur, et cela fait que nous n'avons pas le droit d'attraper les maudits renards qui viennent chasser sur nos terres.

— Mais comment n'avez-vous jamais pu surprendre le cutter au moment où, avec son chargement sans doute, il entre dans la baie?

— Dame, nous n'avons pas manqué d'essayer. Le vieux Nick seul peut savoir pourquoi nous n'avons pas pu réussir. Je vous dis qu'il y a là dedans de la sorcellerie.

— Bah! il y a de l'habileté, de l'audace peut-être : voilà tout.

— Vraiment?... Eh bien, je vous conseille d'essayer, mon jeune brave, vous qui riez si fort et qui parlez si haut. Je vous souhaite le courage de persévérer et la chance de réussir. Il y a de beaux chevrons à gagner pour celui qui parviendra à saisir le cutter et à l'amarrer ici, au beau milieu de la baie. Ça ne vous ferait pas de mal, hein! monsieur le nouveau venu, dont la manche est aussi nette que votre blanc visage de demoiselle. »

James, en entendant ce sarcasme, fut sur le point de se fâcher. Toutefois il comprit qu'il n'était ni convenable ni prudent d'exciter le mécontentement du vieux Blithley, cité comme l'un des plus habiles et des plus vaillants gardes-côtes. Aussi, après avoir réfléchi, il lui tendit la main en souriant :

— J'ai dit que j'essayerai, et je ne m'en dédis pas, répondit-il. Et je compte sur vous, mon ancien, pour me tenir compagnie. De cette façon, s'il y a des chevrons à gagner, ils seront pour nous deux, et pour nous deux aussi le péril et la victoire. »

Le vieux Blithley, à demi réconcilié par ce bon mouvement du jeune homme, grogna dans sa moustache quelques paroles d'assentiment, et tous les gardes-côtes présents promirent de seconder activement, à l'occasion, les deux vaillants camarades.

Mais, jusqu'aux tempêtes de l'hiver devaient s'écouler de longs jours, des mois encore, et James passait une partie de ces interminables journées en rêvant à son avenir, à sa mère, à sa vie isolée, et parfois à la belle et maligne Kitty. Depuis son établissement au pied de la watch-tower, il avait vainement essayé de se rapprocher d'elle. Il l'avait vue passer parfois sur la plage, il est vrai, et lui avait fait alors son plus gracieux salut, accompagné de son plus humble sourire. La jeune fille, en l'apercevant, avait paru un moment hésiter; puis, se re-

dressant fièrement, ne lui avait répondu que par un signe de tête altier et presque imperceptible... Les jours et les semaines s'écoulaient donc sans ranimer en rien les espérances du jeune garde, sans mettre un terme à ses soupirs, et il se disait avec tristesse que, lorsque sa vieille mère viendrait s'établir près de lui elle trouverait encore, bien certainement, son foyer solitaire et son cottage vide.

Un soir de la fin d'août, James, le télescope en main, faisant sa faction comme d'ordinaire, rêveur et silencieux, sentit au milieu du calme profond, dans la tiédeur de l'air, une violente bourrasque du sud-ouest s'élever soudain, venant le frapper au visage. Aussitôt d'épais nuages cuivrés, d'où s'échappaient par moments des lueurs blafardes, sinistres, formèrent, sur un point du ciel, une vaste nappe sombre s'étendant, grossissant avec une effrayante rapidité. Le vent, qui sillonnait, qui fouettait les vagues, les jetait toutes blanches, écumantes, tumultueuses, contre la base des rocs noirs, que leur choc faisait tressaillir. D'énormes montagnes d'eau, verdâtres et mugissantes, s'avançaient, s'entre-choquaient, puis se brisaient en mille flots grondants, livides; et les oiseaux de mer, abandonnant leurs



La barque à la mer, dessin de F. Lix.

nids sur les écueils, gémissaient, tournoyaient sur ce ciel noir, où l'orage allumait ses éclairs, où la tempête accumulait ses ombres.

Les gardes-côtes, surpris par cette tourmente soudaine, se hâtèrent de préparer leurs petites embarcations. C'est que l'heure était venue, pour ces braves sentinelles de la côte, d'aller remplir leurs devoirs de marins, de citoyens, de frères, en cherchant à secourir les pêcheurs en danger.

De temps en temps, en effet, quelques cris plaintifs, lointains appels à demi étouffés par le fracas du vent et des vagues, arrivaient aux oreilles des courageux marins. Ils redoublaient leurs efforts en dirigeant leur barque, et, d'ordinaire, arrivaient à temps pour voir un frêle canot de pêche se briser aux arêtes d'un roc, et des bras palpitants s'élever, s'agiter au-dessus de l'immense et furieux abîme. Ils se sentaient fiers et contents alors : ils étaient venus pour sauver, et ils sauvaient, en présence de la rage du ciel et de la furie des flots, à la face du danger et de la mort, qui se présentaient à eux sous mille formes menaçantes.

Ils avaient passé deux heures en mer, vu se briser sous leurs yeux quatre barques et sauvé une dizaine de pêcheurs, habitants du petit bourg, lorsque, n'apercevant plus aucun canot ballotté par les

vagues, et sentant leur propre embarcation sur le point de couler, ils reprirent le chemin de la côte, et, après maints efforts pénibles, abordèrent au pied des rocs. En ce moment, le ciel, les nuages et les flots parurent se confondre dans un chaos épouvantable; il semblait que la mer s'ouvrît pour engloutir un déluge d'éclairs, un firmament de brume; que le ciel se déchirât pour aspirer, en trombes tourbillonnantes, les vagues géantes qui s'entassaient pour monter jusqu'à lui.

— Nous avons de la chance d'être arrivés ici, mes garçons, dit alors le vieux Blithley en secouant la tête. — Si nous étions encore là-bas, il ne nous resterait qu'une chose à faire : ce serait de nous croiser les bras et de recommander notre âme à Dieu.

— Et s'il reste encore quelques malheureux exposés à cette tempête? dit James, se retournant pour jeter un regard sur l'horrible confusion des flots.

— Dame! s'il en reste, il faut bien leur dire adieu. Mais, après tout, voici Dick Mantley, et Wilkes, et Bob Lowther, avec leurs équipages; et je n'ai pas vu d'autres pêcheurs aller en mer aujourd'hui.

— Si fait, maître, interrompit l'un des naufragés, qui avait entendu les dernières paroles du garde. Ce matin, quand nous prenions la mer, la barque de Toby Stevens a filé à côté de nous, comme une mouette, et même Toby, qui tenait le gouvernail, nous a hélés en passant. Il s'en allait pêcher bien loin hors de la baie. Avec sa barque, un vrai bijou, qui glisse comme le vent, il a la chance de rapporter toujours des pilchards plein ses barriques.

— Alors, une fois pour toutes, sa chance l'a mal servi, répliqua brusquement le vieux Blithley. Il n'y a plus certainement, à l'heure qu'il est, de barque, ni de barils, ni de maître Toby lui-même.

— Comment? s'écria James en pâlissant. Ce Toby Stevens, le père de miss Kitty, serait la seule victime... aujourd'hui? Oh! ce n'est pas possible! ce serait trop affreux!

— On ne peut encore rien affirmer, dit le pêcheur. Toby est un fier marin; je l'ai vu, plus d'une fois, faire de vrais prodiges avec sa bonne barque.

— Allons donc, Nick, que nous chantez-vous là? Il n'y a pas de marin, ni de barque, qui puisse tenir par un temps comme celui-ci. Et quant à vous, mon jeune brave, si vous vous intéressez, comme je le vois, au père de miss Kitty, vous n'avez plus qu'à prier Dieu pour le repos de son âme. »

James ne répondit rien d'abord aux paroles ironiques de son vieux compagnon. Immobile, debout, le corps raidi par la terreur, les joues couvertes d'une pâleur livide, il avait convulsivement saisi son télescope, et parcourait, d'un regard anxieux, éperdu, la vaste étendue de la baie, où les rocs trouaient l'écume, où l'écume mordait les rocs, où l'éclair fendait les flots; mer et ciel, terre et feu, se confondant dans un chaos horrible. Tout à coup, il tressaillit; le télescope s'échappa de sa main et tomba sur le sable humide. D'un mouvement rapide, le jeune homme jeta loin de lui sa veste, sa ceinture, s'élança vers la mer, puis se précipita vers l'une des barques que l'on venait d'amarrer.

— S'il plaît à Dieu, Blithley, s'écria-t-il en coupant l'amarre d'une main fiévreuse, je ne prierai pas pour Toby Stevens, mais je le sauverai ou je mourrai avec lui. »

Tout à l'extrémité de la baie, en effet, une petite voile blanche, battue du vent et déchirée, flottait au loin et s'inclinait entre la voûte du ciel cuivré et la surface des flots noirs; à chaque instant on s'attendait à la voir disparaître. Puis elle se redressait, se relevait un peu; la coque sombre de la barque apparaissait alors écrasée, ballottée par les flots furieux. C'était bien un drame suprême, une scène de vie ou de mort qui se jouait là, sur les vagues, sous les cieux, et, en le contemplant, on devinait aussitôt qu'une main habile et forte, une audacieuse volonté, soutenaient seules et dirigeaient cette voile et cette barque.

— Comme vous l'avez dit, Nick, Toby Stevens est un fameux marin, — reprit Blithley, d'une voix où perçait, malgré lui, une admiration contenue, — et quand il s'agit d'un brave comme lui, on pourrait essayer. Mais pour Toby Stevens, après tout, qui donc voudrait risquer sa vie? Si c'était un autre, je ne dis pas : des chrétiens doivent s'entr'aider. »

Tout en parlant ainsi, le vieux garde jetait des regards interrogateurs sur le groupe qui l'entourait. Hélas! il faut bien l'avouer, sur aucun de ces visages, le nom et le sort probable de Toby Stevens n'éveillaient d'ardente commisération, ni de profonde sympathie.

Un seul homme néanmoins ne partagea pas longtemps l'insensibilité de ses compagnons, et se jeta courageusement à la mer, au moment où James s'éloignait dans la barque. C'était un des jeunes pêcheurs que les gardes-côtes avaient sauvés.

— Vous êtes un brave, — cria-t-il au jeune MacDowell. — Mais pour arriver jusque-là, si vous y arrivez, vous aurez grand besoin d'un aide... Et Toby Stevens, malgré tout, est un brave homme. Lui et sa femme ont souvent donné du pain à ma mère quand j'étais tout petit enfant... Donc je vais avec vous... Attendez-moi un peu! »

James alors se pencha sur les flots, lui tendit la main, et l'aida à se hisser dans la barque. L'un d'eux saisit les rames, l'autre le gouvernail; puis ils disparurent à travers des tourbillons d'écume. La nuit alors tombait au ciel, et ajoutait encore à l'obscurité sinistre qui régnait sur les flots.

— Voilà trois hommes perdus! — grommela Blithley, lorsqu'ils se furent éloignés. — C'est dommage pour notre nouveau compagnon : il avait l'air d'un brave. Allons nous sécher là-haut : nous ne pouvons plus les aider.

— Attendons encore un peu, maître Blithley, — reprirent les pêcheurs émus. — S'ils revenaient par hasard, nous serions de fameux gredins si nous n'allions pas à leur aide.

— Attendons si vous voulez : pour me sécher, je vas allumer ma pipe. Mais s'ils reviennent, je consens à ne plus jamais fumer une livre de bon tabac. »

Et pourtant ils revinrent, de ce gouffre béant, en cette nuit horrible! Par quels efforts, par quels prodiges, nul ne le sut jamais. Comment Toby Stevens, qui ne se soutenait plus que par son indomptable énergie, put-il maintenir sa barque à flot jusqu'au moment où, près de lui, il entendit le son

de deux voix haletantes, le choc de deux rames sur le roc? Comment, en se laissant aller, défaillant et meurtri, à travers les vagues livides, entrevit-il vaguement un jeune visage pâle qui s'approchait du sien, des bras compatissants qui se tendaient vers lui? Comment les deux vaillants sauveurs, multipliant les prodiges de vigueur et d'audace, purent-ils, à travers ce tumulte, ces ténèbres, atteindre l'endroit fatal où, quelques secondes plus tard, le pêcheur naufragé allait disparaître et périr? Pas un reflet de lune, pas un rayon d'étoiles pour diriger leur marche et pour percer la nuit!

Sur la plage, pendant ce temps, de grands feux s'allumaient, des groupes se formaient, criant, appelant, errant de çà, de là. A tous le courage revenait; on mettait des barques en mer. Tous les habitants du village admiraient, vantaient, désiraient imiter le dévouement des sauveteurs. Kitty Stevens, qui avait d'abord jeté des cris perçants et sangloté tout haut à la nouvelle du danger que courait son père, s'était tue brusquement lorsqu'on lui avait appris que James, le jeune garde-côtes, était parti pour le secourir. Alors, toute pâle et comme défaillante, elle s'était appuyée au rocher, joignant ses deux petites mains sur lesquelles elle reposait sa tête, et elle était restée ainsi immobile, glacée, comme une statue de pierre, toute blanche à la lueur des grands feux, insensible aux fureurs de l'ouragan. Soudain un frisson de joie avait parcouru la foule autour d'elle, et puis tous s'étaient écriés:

— Les voici!... Ils reviennent!

Alors le cœur de Kitty avait bondi à briser sa poitrine; ses yeux noirs s'étaient ouverts tout grands, et s'élançant la première, sur le sable blond qu'argentaient les franges d'écume, elle s'était écriée, les joues empourprées, les mains tendues:

— Les voici!... Reviennent-ils tous?

Soudain, à la clarté des torches vacillant sur la grève, elle vit apparaître d'abord la figure fatiguée, mais triomphante, de Dick, le jeune pêcheur; puis le visage pâle de James qui, épuisé de lassitude et d'émotion, faisait un dernier effort pour sourire à l'heureuse Kitty, en soulevant entre ses bras le corps robuste de son père.

— Rassurez-vous: il vit; ... il est sauvé! — lui cria-t-il, lorsqu'il la vit s'élancer, à travers les torrents de pluie et les masses d'écume, pâle, tremblante et belle comme un esprit des eaux.

En parlant ainsi, il voulut aller à elle, pour mettre dans sa main la main du vieux pêcheur, qui commençait à se réchauffer. Mais ses forces le trahirent; il glissa sur le sable, il serait tombé aux pieds de la charmante fille, si l'un des pêcheurs du bourg ne l'avait retenu entre ses bras robustes.

— Il est évanoui, le pauvre garçon! — dit ce dernier. — Dame, il est encore jeune et délicat comme une demoiselle, et voilà une bonne action qui pourra lui coûter cher. »

Kitty venait de serrer dans ses bras son père, très-faible encore. Elle se retourna vivement, et attacha alors un doux et long regard sur le visage pâle du jeune garde-côtes.

— Vous dites qu'il sera malade... qu'il peut souffrir longtemps? — murmura-t-elle. — Et il est seul ici: il n'a pas de mère, de sœur, pour le soigner... Eh bien, la fille de celui qu'il a sauvé ne sera pas ingrate: qu'on l'apporte chez nous, il y sera le bienvenu... Je les soignerai tous les deux, — fit-elle, en posant la main sur la chevelure grise de son père.

Ici le vieux Blithley, mal disposé — comme nous l'avons vu, — à l'égard du père et de la fille, — fit entendre un murmure grondeur. Kitty l'interrompit brusquement, en lui lançant un regard plein d'éclairs:

— N'auriez-vous point de honte de m'empêcher de remplir le devoir d'une chrétienne? — lui cria-t-elle, avec un geste de mépris. — Peut-il *faire son service*, comme vous dites, en l'état où il s'est mis? Lui commanderez-vous de se lever et de marcher, sur vos talons, à la piste des pauvres gens qui apportent de bien loin, une livre de thé à des amis, ou un bout de dentelle aux jeunes filles?... Non, n'est-ce pas: car il est presque mourant, à l'heure qu'il est. Eh bien, je le prends pour moi, maintenant qu'il est inutile, maintenant qu'il est malade. Si dès demain il est guéri, il reviendra prendre sa lorgnette et son coutelas, et sa chaîne, et le reste... Je n'aurais garde de le retenir: on n'est pas si coiffée de vous, messieurs les gardes-côtes! Et d'ailleurs la maison de Toby Stevens, toute confortable et chaude qu'elle est, n'a pas la prétention de valoir l'espèce de niche de chiens de garde que vous donne le gouvernement... Mais, pour aujourd'hui, je recueillerai et soignerai celui qui a sauvé mon père: je le dois et je le veux... Allons, garçons, en avant! »

Après cette foudroyante apostrophe, accueillie, par les rires étouffés et les murmures approbateurs de la foule, — car une foule quelconque prend toujours, d'instinct, le parti de celui qui brave et qui raille les représentants de l'autorité, — Kitty se détourna, fière comme une reine, et suivit le cortége des pêcheurs qui se dirigeaient vers le bourg, emmenant les naufragés.

Quelques instants plus tard, James et le vieux Toby étaient étendus dans des lits bien chauds, préparés à la hâte. Et, dans l'agitation de la fièvre et le silence de la nuit, un instinct secret les avertissait qu'ils étaient veillés par un ange, par la belle et heureuse Kitty, qui allait de l'un à l'autre, émue et contente, un sourire calme sur les lèvres, une larme tendre dans les yeux.

Et, même en cette pesante torpeur, ils se sentaient bien, abrités, contents, paisibles. Ah! s'ils avaient pu prévoir à quoi les mèneraient la joie et la délivrance de ce jour! Mieux aurait valu cent fois, pour le jeune homme, pour le vieux père, n'être jamais revenus et dormir à cette heure, non sous le toit de la chaumière et sous le doux regard de Kitty, mais sur un lit d'algues vertes, sous le rayon pâle des étoiles qui recommençaient à briller.

IV

Pour James Mac-Dowell, cet état presque heureux, de fièvre et de doux songes, dura cinq à six jours, au bout desquels il se réveilla soudain, jetant, sur tous les objets qui l'entouraient, le regard paisible et joyeux d'un convalescent qui se voit soigné, guéri, et qui se sent peu à peu revenir à la vie.

Cette chambre proprette et gaie, ces meubles d'aspect inconnu, qu'il aperçut d'abord, lui causèrent une profonde surprise. Un léger cri d'oiseau chanteur, sautillant dans une cage pendue au mur, l'avait tiré de son long sommeil; quelques fleurs d'automne aux riches couleurs, mais sans parfum, s'épanouissaient près de son lit, dans un vase de verre : une vieille horloge de chêne bruni faisait entendre à son oreille son tic-tac régulier, comme si elle eût voulu causer avec lui à voix basse, dans le silence de sa solitude. Où donc se trouvait-il ? et qui avait pris soin d'entourer, de tant d'objets familiers et gracieux, le lit d'un pauvre malade ?

En ce moment un pas léger se fit entendre au dehors; une main alerte se posa sur la poignée de cuivre. Kitty entra fraîche et belle, dans son costume de travail, ses bras nus s'échappant de ses manches relevées au coude, son tablier de fine toile grise drapé sur sa jupe bleue et rattaché à l'un des coins. James devina tout; il lui sembla qu'il s'éveillait au ciel. Il se souleva sur son lit, rougissant et tremblant bien fort à la vue de la chère et belle fille.

— Oh! miss Kitty! s'écria-t-il, lorsqu'il put enfin parler; me voici donc chez vous, qui avez pris soin de moi, qui êtes si charitable et si bonne?

— Vous voici chez des amis; des amis qui, grâce à vous, sont bien heureux, et qui ne l'oublieront jamais. Votre vieux Blithley, cet ours de mer, ne voulait pas vous laisser emmener; j'ai presque dû vous faire emporter de force... Mais, lorsque vous veniez de me rendre mon père, pouvais-je vous laisser aux mains de ces gens-là, de ces étrangers, de ces indifférents? »

Kitty Stevens parlait en ce moment avec une expression d'ardeur et de bonne amitié qui la rendait plus belle à voir et plus douce à entendre. Aussi le jeune homme, encore bien faible, mais si heureux, l'écoutait-il avec un ravissement inexprimable. A la voix de Kitty, tous ses souvenirs s'étaient réveillés : il voyait, dans la nuit de la tempête, la barque du pêcheur agitant faiblement sa voile déchirée, et la course, et la lutte, et le retour au milieu des vagues mugissantes, et l'arrivée à la plage, à la clarté rougeâtre des torches, des fanaux. Et, grâce à ces souvenirs, il se sentait fier et heureux, rougissant, souriant en silence :

— J'ai fait ce que j'ai pu, dit-il enfin après quelques instants. Dieu m'a aidé, voilà comment j'ai réussi... Vous voyez bien, miss Kitty, que les gardes-côtes, après tout, sont parfois bons à quelque chose. »

Il avait prononcé ces mots, en souvenir de leur première rencontre, avec un accent de douce malice et en baissant les yeux. La voix joviale et forte de de Toby Stevens, qui venait d'entrer, l'interrompit en ce moment.

— Si un garde-côte est bon à quelque chose! répétait ce dernier, avec un éclat de rire. Je le crois parbleu bien, mon garçon; quand ça ne serait qu'à faire respecter les frontières et les édits de Sa Majesté...

Ici le pêcheur ôta son bonnet, en accompagnant ce geste d'un malin sourire qui parut, chose singulière! se refléter sur les beaux traits de la gentille Kitty.

— Et pour donner un coup de main, comme vous l'avez fait il y a huit jours, à un pauvre diable qui se noie, ajouta-t-il d'un ton plus sérieux, plus convaincu, en s'avançant pour prendre la main de Mac-Dowell, qu'il secoua avec une expression de vive et sincère reconnaissance.

— Allons, je suis bien content de vous voir enfin guéri et dispos, continua-t-il avec un sourire de bonne humeur. Pour un jeune homme comme vous, il n'est pas sain de jeter l'ancre trop longtemps dans le lit; il faut de l'air, du soleil et du travail à votre âge... Maintenant, puisque le naufrage est déjà loin, puisque les naufragés sont rétablis, il faut remettre la barque à flot. Que diriez-vous, par exemple, d'un tour de promenade dans notre petit jardin? Je vous prêterai mon bras pour vous habiller et sortir, et je vous garantis que mon bras est solide. Il enlève un baril de... de... de pilchards, aussi aisément que le vent soulève une boucle de la coiffure d'une demoiselle. Pendant ce temps, Kitty ira vous chercher une tasse de bouillon et un petit verre de rhum... J'en ai de si bon, de si vieux, de si rare... Je ne garantirais pas, du reste, qu'il ait, comme cela se doit, acquitté ses droits à Sa Majesté le roi Georges. Mais ce n'est pas au garde-côtes que je parle en ce moment : c'est au convalescent et à l'ami. »

Et, en parlant ainsi, Toby Stevens, sans plus tarder, aidait son jeune sauveur à se redresser sur son lit, lui jetait sur les épaules un gros caban de pêcheur, lui passait une paire de bottes, et, lui donnant le bras, l'aidait à se diriger vers la porte du jardin, grande ouverte. Et Kitty, qui était toujours là, Kitty regardait faire, un joyeux sourire aux lèvres et un doux rayon dans les yeux.

James franchit le seuil au bras du vieux pêcheur, et se trouva dehors, à l'air et au soleil, tout auprès d'un banc de gazon, bien vert, bien dru et velouté, au milieu d'un joli parterre. Les liserons et les marguerites étoilaient l'herbe sous ses pieds; les roses penchaient leurs têtes sous sa main; les œillets dressaient en bouquets leurs pétales frangés, et versaient sous la brise leurs senteurs pénétrantes. Au delà de cette région fleurie, les tiges grimpantes des haricots, les plates-bandes d'oseille et les carrés de choux, attestaient qu'en ce petit coin verdoyant, les ressources du ménage s'unissaient avec avantage aux charmes du jardin, et que le modeste domaine de la mignonne Kitty conciliait en tous points l'agréable et l'utile. Aussi James, en y pénétrant, éprouva-t-il une enivrante sensation de comfort et de bien-être.

— Oh! qu'on est bien ici! s'écria-t-il en aspirant les parfums, et se laissant aller mollement sur la mousse. — On ne se sent plus vivre, on se croirait au ciel!

— Ma foi, mon brave garçon, puisque vous vous trouvez bien ici, rien ne vous empêchera d'y revenir... de temps à autre, répondit le vieux pêcheur en se croisant les bras d'un air ferme et content. — Personne de nous ne pourrait oublier sûrement que, sans vous, ce logis, ce jardin, n'auraient plus de maître. Et ma mignonne Kitty que voilà, serait, à cette heure, toute en noir, la pauvrette! au lieu de se montrer, comme elle est là, fraîche et gentille, avec sa jupe bleue et son tablier blanc.

— Oh! oui, monsieur Mac-Dowell revenez, re-

venez, je vous prie, voir notre jardin quand vous voudrez, si vous le trouvez beau... Et je vous donnerai des bouquets; je vous en ferai un tous les jours. Ah! vous m'avez donné bien plus en me rendant mon père! ajouta Kitty toute en pleurs, Kitty, qui n'était plus fière, et qui souriait sous ses larmes, comme fait le rayon qui passe, tremblant, sous les flots dorés. »

Et James n'aurait pu, n'est-ce pas, résister à sa prière?... Il revint souvent chez Toby; il y revint tous les jours. C'est que son cœur avait parlé; est-ce qu'on peut toujours se taire? Deux mois ne s'étaient pas écoulés depuis la soirée du naufrage, que le jeune homme, ému, tremblant, avait laissé deviner son secret; qu'un soir, silencieusement assis sur le banc du jardin, il avait enfin murmuré, en baissant la tête et la voix :

— Miss Kitty, je suis bien malheureux!... Miss Kitty, je vous aime!

— Je le sais, avait répondu la coquette enfant, en relevant son front de reine. — Oh! ne vous étonnez pas, allez : cela ne se voit-il pas bien?... Mais ce n'est pas tout, monsieur; vous allez le dire à mon père.

— A votre père? Oh! de grand cœur... Oh! Kitty, vous consentiriez?...

— A mon père... Et bien vite!... Nous nous entendrons après, avait répondu, en s'enfuyant, la maligne fillette.

Et Toby Stevens, interrogé à son tour, avait d'abord fait bien des objections. Il ne paraissait pas éprouver personnellement un grand attrait pour ce projet de mariage. Mais Kitty le décida, elle qui décidait de tout.



L'aveu, dessin de F. Lix.

— Père, si cela se peut..., je le voudrais, murmura-t-elle.

Et Toby ne résista plus; il comprit qu'il fallait céder.

— Allons, enfant, je ne puis pas te refuser ton bonheur, à toi qui m'as si fidèlement, si vaillamment aidé, dit-il en secouant la tête. Seulement j'ai encore une belle expédition à faire. Que le mariage n'ait pas lieu, je te prie, avant que...

— Non, non; nous ne nous marierons pas avant, répéta-t-elle.

Sur ce, Mac-Dowell, instruit le lendemain matin du résultat de la délibération, apprit que, s'il persévérait dans ses projets de mariage, il recevrait la main de sa chère et belle Kitty au printemps suivant, lorsque la saison des coups de mer et des tourmentes serait passée. En conséquence, il tomba aux genoux de Kitty, il baisa les mains de son père; il leur promit de mériter, par une vigilance, une ardeur et une constance à toute épreuve, l'affection qu'ils lui témoignaient et qui assurait son bonheur. Et puis il commença à compter les jours en silence, attendant le printemps et les noces, attendant l'azur et le soleil.

Étienne Marcel.

(La fin à la prochaine livraison.)

NOUVELLES

BENJAMINE (1)

XV

JERSEY

Éva, cependant, avait réfléchi :

— Et s'il y avait à suivre une double piste? dit-elle; il faut que nous soyons à l'affût tous les deux...

— Tous les trois, se récria Roscoff.

— Non ! fit Pépito, car vous seriez reconnus.

— Par qui donc?

— Il se peut que lady Mortimer vienne elle-même... ou qu'elle envoie Dick...

— Je l'étranglerais !

— Ce qui serait tout compromettre, dit Éva. Non! vous conduirez, vous installerez le père à l'hôtel...

— Ah ! oui, c'est juste.

— Et quand sera découverte la demeure où sa fille est retenue prisonnière, on aura recours à vous pour l'assaut...

— Parole ?

— Parole d'honneur ! conclut Pépito.

. . . .

Pendant cet entretien, le steamer, laissant à droite l'île de Wight, se dirigeait à toute vapeur vers celle de Guernesey. Il y fit escale et repartit immédiatement pour Jersey.

C'était par une belle journée d'automne. Mer calme, douce brise et beau soleil. Roscoff allait et venait sur le pont, s'efforçant de tromper son impatience. Parfois il s'asseyait auprès de Kervéjean ; il lui désignait une côte entrevue, quelques parages témoins de leurs glorieux exploits. Le vieux corsaire se souvenait. Un éclair passait dans son regard, un sourire sur ses lèvres, une larme dans ses yeux, que la sœur de Bon-Secours essuyait. Vainement il s'efforçait de parler, de bouger. La paralysie le condamnait à l'immobilité, au silence. Et cependant la mer lui faisait du bien. Il semblait plus vivant, moins abattu que la veille.

— Oh ! pensait Jacques, tu ressusciteras ce soir !

Il retournait vers ses deux enfants d'adoption, qui concertaient leur campagne et ses probabilités, ses antécédents ; ils avaient tant de choses à se dire.

Tout à coup Roscoff cessa d'apercevoir Éva. Elle avait disparu. Son frère, qu'il interrogea, lui répondit :

— Promettez-moi d'abord de ne pas la gronder... On aurait pu, d'ailleurs, la reconnaître... et nous aurons peut-être à courir, à ramper, à grimper... Il lui fallait un costume plus commode, un déguisement... Que de fois n'a-t-elle pas revêtu celui-là sur notre côte de Villefranche !

— Celui-là ?

— Oui. J'avais dans mon sac un costume de matelot presque neuf, un peu trop juste... Dame ! on a grandi ! D'autre part, une pince, un ourlet, sont bientôt bâclés... Bref, ma sœur est dans la cabine, en plein travail. Attendons !... Vous verrez !

La fillette ne reparut qu'une heure plus tard, et c'était maintenant un garçon, un marin. Jacques n'eut pas le courage de se fâcher ; jamais il n'avait vu un mousse plus alerte et plus gentil. On eût dit le jeune frère de Pépito.

Déjà les falaises se profilaient à l'horizon, finement estompées sur la chaude lumière du jour à son déclin. Rien de pittoresque, rien de gracieux comme l'approche de Jersey. C'est l'île verte. Une petite Normandie, jadis détachée de la grande, mais à laquelle son climat tout exceptionnel, ses rochers de granit rose, ses jolies baies aux grèves d'or prêtent certains aspects méditerranéens. « Ne dirait-on pas que nous arrivons chez nous !.. » murmuraient les deux enfants de la Provence.

Ils se tenaient, quand le steamer entra dans le port, tout près du bastingage où s'abaisserait la passerelle. « Attrape à débarquer !.. » dit le frère. Et guidant, soulevant sa sœur, il s'élança le premier sur le môle, où de nombreuses voitures de place attendaient les passagers.

Pépito demanda lequel des cochers parlait français.

— Moi !.. fit l'un d'eux, je suis de Granville.

Il reçut d'avance une pièce de vingt francs, avec promesse de doubler la somme si l'on était content de lui.

Les deux jeunes marins montèrent dans son cab.

— A la poste !.. commanda l'aîné.

Le cheval partit comme une flèche.

Ainsi que Pépito l'avait prévu, il y avait queue dans le bureau ; on attendait le courrier des Indes.

Ils descendirent, ils se rapprochèrent, examinèrent au passage toutes les figures.

Aucune d'elles, de prime abord, n'éveilla leurs soupçons.

Une demi-heure se passa. On entendit sur le pavé de la cour le roulement du fourgon postal. Puis, de l'autre côté du vitrage, le mouvement des employés procédant à la distribution. Le guichet s'ouvrit enfin, le défilé commença.

Je laisse à penser si les quatre oreilles que nous connaissons étaient attentives. Personne encore n'avait prononcé les sons attendus. Le vide se faisait dans la salle où déjà s'épaississait l'ombre. C'était le soir.

Tout à coup, dans le cadre lumineux de la porte, violemment éclairée au dehors par le soleil couchant, une noire silhouette apparut, s'avança.

Ce retardataire avait une haute taille, le costume d'un gentleman, des airs de morgue, une rose à la boutonnière.

A son aspect, Éva n'avait pu retenir un cri. Elle se dissimula derrière son frère en murmurant :

— Dick !..

C'était bien lui, plus superbe et plus arrogant que jamais.

Écartant, distançant tous ceux qui l'avaient précédé, y compris Pépito qui, bien entendu, se laissa

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes

faire, il parvint au guichet, il y jeta d'une voix rauque ces trois lettres :

— X. Y. Z.

Une lettre lui fut passée... Celle de William Mortimer.

Dick s'était retourné tout d'une pièce; il s'en alla comme il était venu, flegmatique et sans daigner regarder les autres.

Pépito se glissa derrière lui jusqu'à la porte; il le vit remonter à cheval dans la cour et disparaître en allongeant le trot.

— Alerte! dit Éva, c'est heureux que nous ayons gardé la voiture.

Ils y reprirent place, après cet ordre, escorté d'une seconde pièce d'or :

— Suis le cavalier que voici là-bas!.. S'il s'arrête, arrête-toi sans qu'il le remarque... Quand il entrera quelque part, continue... mais seulement jusqu'à ce que nous soyons cachés à ses yeux...

— Compris!.. fit le Granvillois, c'est un particulier que nous filons... je le file...

Le cab sortit ainsi de la ville et s'engagea dans un de ses faubourgs. Bientôt les maisons s'espacèrent sur une route bordée de terrains vagues et de cultures. Ce n'étaient plus que des villas isolées. Aux abords de la dernière, Dick fit entendre un sifflement aigu.

— Presse le pas! commanda Pépito à son cocher.

Comme il approchait de la grille, elle se refermait déjà sur le cavalier.

Dans l'entrebâillement, on aperçut au passage une sorte de cerbère difforme et trapu qui, la tête en dehors, promenait de droite à gauche un regard hargneux et défiant.

— Peste! murmura le conducteur du cab, la maison semble bien gardée!..

Elle était, d'ailleurs, entourée de murailles et tellement perdue dans les arbres qu'on ne pouvait l'y distinguer.

Un peu plus loin la route, détournant de ce même côté, pénétrait sous bois.

C'était l'abri souhaité; le cheval s'arrêta.

Nos deux marins sautèrent sur la berge, en regardant autour d'eux.

Personne.

Le bois obliquait vers le jardin de la villa. A la pointe il n'en était distant que de quelques toises. Un sentier, bordant la lisière, se trouvait en ce moment dans l'ombre; le soleil se couchait derrière les arbres.

Pépito dit au cocher :

— Reste-là!.. attends-nous!.. sois prêt à dételer au premier signal.

Puis, à sa sœur :

— Hâtons-nous!.. Ils sont occupés à la lecture de la lettre.

Il s'élançait au pas de course; elle le suivit.

Arrivé au pied du mur, il s'y adossa, formant de ses deux mains la courte échelle.

— Grimpe!.. dit-il, et regarde!..

Plus agile encore sous son costume de matelot, Réparate, en un clin d'œil, eut les pieds sur les épaules de son frère.

Ses yeux plongèrent dans le jardin.

— Ah! fit-elle en baissant aussitôt la tête.

— Quelqu'un? demanda-t-il tout bas.

— Oui!.. une jeune fille!.. Elle!..

— Seule?..

— Seule!..

— Enjambe alors!

Éva ne se le fit pas répéter deux fois. Se glissant sur la crête de la muraille, elle passa de l'autre côté.

XVI

AUTRE COURTE ÉCHELLE

Il y avait à l'intérieur des espaliers, un treillage qui lui facilita la descente.

Au delà de quelques plates-bandes potagères, s'élevait une charmille, où, par une sorte de rond-point formant bosquet, diverses allées ombreuses aboutissaient.

C'était par l'une d'elles qu'arrivait Benjamine.

Triste et pensive, elle n'avait encore rien vu. Un léger bruit parmi les feuilles mortes, — c'était l'automne, — lui fit tout à coup relever la tête. Elle aperçut le mousse accourant à sa rencontre; elle allait jeter un cri.

— Chut!.. dit-il vivement, je suis Réparate...

— Réparate!.. Oui, je te reconnais!.. Ah! je suis sauvée!..

— Pas encore!.. Mais ça ne tardera guère, si vous en avez ce courage...

Les deux jeunes filles s'embrassèrent.

Puis la prisonnière, ne pouvant revenir de sa surprise :

— Toi!.. toi ici!..

— Et, de l'autre côté, mon frère Pépito... A quelques pas une voiture... En ville, Jacques et votre père...

— Fuyons!.. s'écria Benjamine, avec un élan vers la clôture.

Mais sa compagne l'arrêtant :

— On vient! fit-elle.

Benjamine, toute tremblante, se laissa tomber sur un banc. Éva se blottit derrière.

Une servante, à la mine rébarbative, s'avançait à grands pas.

— Miss, dit-elle, rentrons... voici la nuit.

La fille de Kervéjean ne répondit que par un geste de refus.

— Il faudra donc que milady vienne encore elle-même, reprit la servante. Je vais la chercher... Dans votre intérêt, miss, couvrez-vous de ce waterproof que j'apportais pour vous garantir contre la fraîcheur du soir...

Elle avançait pour le déposer sur le banc. Benjamine se leva pour le prendre.

— Ah! vous venez...

— Non!

La jeune captive se rassit. Sa geôlière s'en alla.

A peine eût-elle disparu que Réparate bondit vers l'espalier, se disposant à son tour pour la courte échelle. Grâce au treillage, Benjamine sût atteindre et franchir la crête du mur. Elle aperçut Pépito qui l'encourageait, qui l'aida promptement à descendre.

Libre!.. elle était libre!

— Fuyez!.. leur dit Éva dont la tête seulement se montrait à leurs yeux, moi, je reste pour gagner

du temps et qu'on ne vous poursuive pas... J'ai mon idée!.. Allons!.. vivement!.. je le veux!..

Et, coupant court à toute controverse, elle se laissa retomber dans le jardin.

Courir au waterproof, s'en envelopper tout entière, rabattre le capuchon jusque sur ses sourcils, se rasseoir sur le banc, tout cela s'accomplit en un instant.

Elle prêta l'oreille, elle entendit sur le pavé de la route le bruit des roues de la voiture s'en retournant vers la ville.

— Nous n'avons guère mis plus d'un quart d'heure à venir, murmura-t-elle, ils y seront dans dix minutes!..

Déjà la servante accourait.

— Milady, déclara-t-elle d'un ton sec, est occupée, très-mécontente. Il nous faut l'attendre.

— Oh!.. tant qu'elle voudra!.. pensait-on sous le waterproof.

Un certain temps s'écoula. Les dernières clartés du soir s'éteignaient. Sur le fond grisâtre de l'allée principale, une ombre noire apparut, grave et majestueusement sinistre. C'était bien celle-là qu'autrefois, à Villefranche, on avait surnommé le fantôme... ou la sorcière.

Quand elle fut auprès de sa jeune victime :

— Puisque vous ne daignez plus obéir qu'à moi, lui dit-elle, me voici... rentrons.



La courte échelle, dessin de F. Lix.

Benjamine, ou plutôt Éva, s'était levée; elle se mit en marche à côté de lady Mortimer.

Derrière elles, à quelques pas, la servante.

Pas un mot. Aucun autre bruit que le froissement des brindilles et des feuilles mortes.

On atteignit la maison. Notre prisonnière, entre ses deux gardiennes, monta l'escalier qui conduisait à sa chambre.

— Quoi! fit en entrant milady, pas encore de lumière! Allez préparer la lampe, Meg... mais ne l'apportez pas avant que je ne sonne... Je veux d'abord parler à cette enfant.

Meg n'entra pas. La porte s'étant refermée, la grand'mère de William et la fausse héritière de Kervéjean restèrent seules.

XVII

LE POURQUOI.

— Benjamine, débuta lady Mortimer, vous me considérerez donc toujours comme une ennemie?

Le waterproof qui renfermait hermétiquement Éva répondit par un geste affirmatif.

Il ne restait plus dans la chambre qu'une vague et dernière lueur du jour éteint, permettant à peine

de distinguer les objets. Nonobstant, au milieu de ce clair obscur, le pâle visage et les traits accentués de la vieille écossaise ressortaient, visibles encore comme dans un tableau de Rembrandt.

— Je l'avoue, reprit-elle amèrement, ce fut d'abord une sourde haine que je ressentis contre votre père. En capturant le vaisseau commandé par mon mari, il avait été cause de son déshonneur. Lord Mortimer en mourut. Je maudissais ce nom de Kervéjean qui, plus tard, devait se retrouver au bas de l'acte consommant la ruine de mon fils. Il me sembla que c'était lui-même qui nous chassait de notre villa. Tous mes ressentiments se ravivèrent. On a prétendu que j'avais été folle alors... C'est possible!

Elle fit une pause. Puis, sur les cordes les plus profondes de sa voix gutturale :

— Tu ne sais pas! reprit-elle, non, tu ne sais pas, enfant, ce que c'est que d'avoir possédé le rang, la richesse, et de décheoir tout à coup jusqu'à la médiocrité, jusqu'à l'obscurité. Des idées de revanche hantaient mon esprit. Comment me venger, et me relever en même temps? J'eus une inspiration, et revins à Nice... mais l'antipathie toute bretonne du



Un coup de théâtre, dessin de F. Lix.

capitaine Kervéjean contre les Anglais me prouva qu'on n'obtiendrait rien de son bon vouloir... qu'il fallait agir par la ruse, par la violence et, comme lui jadis, en corsaire.

Un mouvement, un cri protestèrent sous le capuchon.

— Ah! tu commences à me comprendre?... poursuivit la grand'mère de William. Il avait une fille; j'avais un petit-fils, plus âgé qu'elle d'une dizaine d'années tout au plus, et qui porte un des plus illustres noms de la vieille Angleterre. Un siége doit lui revenir à la Chambre des lords. C'est un gentleman accompli... Comme preuve de sa loyauté, apprends que tout d'abord il refusa de se prêter à mon dessein... Si je le lui révèle aujourd'hui, c'est que, par une lettre arrivée tout à l'heure, il vient enfin d'y consentir...

La vieille s'arrêta, spéculant sur la curiosité de la jeune fille; mais voyant que celle-ci restait muette :

— Consentir... à quoi? demandes-tu? reprit-elle, j'hésite à compléter mon aveu. Tu es encore si jeune!... A peu près quatorze ans?... Mais on les marie à quinze, les filles nées comme toi dans les Indes... William en reviendra bientôt... Je me suis assurée d'avance du prêtre qui vous unira...

Celle qui l'écoutait n'y pût tenir davantage. Elle s'écria :

— Ah ! j'avais deviné...

Nous l'avons dit, les deux voix se ressemblaient comme les deux visages. Cependant il y avait dans cette spontanéité presque joyeuse quelque chose de si nouveau pour la grand'mère de William qu'elle fit un mouvement de surprise. Néanmoins, elle acheva :

— Oui ! l'héritière du nabab au dernier des Mortimer... Ce sera ton mari qui te rendra à ton père, et, lui qui se serait obstinément refusé à ce mariage, il nous pardonnera, trop heureux de te revoir et, d'ailleurs, flatté d'une pareille alliance... Tu vois bien, enfant, que je ne suis pas une ennemie !... Nous serons tous heureux !... Notre famille aura recouvré sa splendeur. Ce n'est plus qu'une question de patience, et si tu veux en avoir pour ta part, m'accorder ta confiance, un peu d'affection, la mienne t'en récompensera... Je te permettrai d'écrire plus souvent à celui dont je t'ai séparée... Nous imaginerons quelque moyen d'alléger sa peine...

L'orgueilleuse, l'impitoyable mégère avait adouci l'accent de sa voix. Elle s'était rapprochée de sa prisonnière, elle voulut lui prendre la main.

— Voyons ! conclut-elle, voyons, mon enfant, réponds... parle enfin... Je ne puis te demander encore ton consentement... je te demande une simple promesse... Dis que tu ne m'en veux plus... dis-moi que plus tard...

Eva, certaine à présent que Benjamine était en sûreté, se dégagea brusquement du waterproof, debout sous son costume de matelot, figurant même le salut militaire :

— Quand il vous plaira, milady ! répliqua-t-elle ironiquement, c'est trop d'honneur?

XVIII

COUPS DE THÉATRE ET AUTRES

On se figurera le coup de théâtre.

Lady Mortimer, ne pouvant définir ce qui frappait à la fois ses yeux et ses oreilles, lady Mortimer avait sonné, avait appelé :

— Holà ! Meg ! Bob ! Dick ! Tout le monde !

Meg entra la première ; elle apportait la lampe.

A cette clarté, sa vieille maîtresse put enfin dévorer du regard celle, ou plutôt celui, le mousse qui, sous une sorte de domino, venait de jouer le rôle de sa future belle-fille.

— Benjamine ! s'écria-t-elle tout effarée de stupeur, mais ce n'était donc pas Benjamine?... Où est Benjamine?

— Dans les bras de son père ! lui fut-il répondu triomphalement.

Puis, d'un ton narquois :

— Un peu plus tôt que vous ne l'auriez permis, voilà tout.

— Ah ! fit Dick accourant, c'est la damnée gypsie de Villefranche ! celle qui a découvert le souterrain... celle qui les guidait dans leurs recherches...

— Et qui a trouvé, conclut Réparate.

— Mais Benjamine ! répétait follement lady Mortimer, où l'as-tu cachée? Tu vas nous la rendre...

— A l'instant ! ajouta l'Écossais d'un ton de menance, ou sinon...

Mais elle ne s'effrayait pas. Au contraire, le bravant de son fier sourire :

— Si je suis restée, dit-elle, c'est afin qu'on ait le temps de la mettre hors de vos atteintes.

— Mensonge ! cria Dick furieux ; nous savons faire parler ces gens ! A moi, Bob !

Bob, c'était le cerbère athlétique et difforme qu'on avait entrevu sur le seuil de la grille, au passage du cab.

Déjà ces deux misérables s'avançaient vers l'intrépide fillette ; ils allaient la saisir.

Tout à coup la fenêtre, violemment poussée du dehors, s'ouvrit avec fracas.

Deux hommes firent irruption dans la chambre.

Pépito... Roscoff.

Celui-ci, reconnaissant Dick :

— Ah ! je te repince donc enfin, l'homme à la rose !

Et se campant pour l'attaque :

— Branle-bas de combat !.., quelle tripotée tu vas recevoir, failli-chien.

Éva, cependant, s'interposant :

— Soyez généreux, monsieur Jacques... La victoire est complète puisque vous voilà déjà de retour ici tous les deux...

— Penses-tu qu'on t'aurait laissée toute seule en ôtage dans ce repaire ! interrompit-il en l'écartant par une caresse. Ah ! mais non ! Le cab est aussitôt reparti brûlant le pavé.

Dick, revenu de sa première stupeur, se ruait en ce moment sur Roscoff, un couteau dans la main, ce cri dans la gorge :

— Oh ! du moins nous serons vengés !

Mais Pépito, dirigeant vers lui les canons d'un revolver :

— Stop ! fit-il.

L'Écossais s'arrêta, mais non pas le Malouin. Il empoigna sa bête noire par les deux épaules, il la vira de bord, comme il racontait plus tard, et, par un vigoureux coup de semelle ferrée dans le gaillard d'arrière, il l'envoya sombrer tout à l'autre bout de la chambre, sous le tapis d'une table d'où l'homme à la rose jugea prudent de ne plus bouger.

Telle devait être la seule vengeance de l'ami Jacques.

Quant à la grande coupable, elle s'était affaissée sur un siége, blémissante, atterrée, spectrale. Ce n'était plus lady Mortimer, c'était lady Macbeth.

— Madame, lui dit-il, vous nous avez bien fait souffrir... mais vos cheveux blancs vous mettent à l'abri de toute représaille et de toute injure... C'était, d'ailleurs, un acte de démence... Vous voilà réduite à l'impuissance du mal... que ce soit votre châtiment...

Puis, s'adressant à Bob, mais sur un tout autre ton :

— Toi, face de singe, prends la lampe... Éclaire-nous, reconduis-nous jusqu'à la grille, où le cab a jeté l'ancre... C'est bien le moins que, Pépito et moi, nous fassions sortir cette enfant par la grande porte, avec les honneurs de la guerre... Elle les a crânement mérités !

Et, tous les trois, ils sortirent.

XIX

LES DEUX

Le théâtre représente un salon de l'hôtel Victoria.

Personnages : Benjamine, la Religieuse, Kervéjean.

Immobile et pensif, il est assis dans un grand fauteuil.

Vers lui s'avance la Religieuse, cachant à demi Benjamine toute frémissante d'émotion, toute radieuse de tendresse.

Elle a grand'peine à contenir la joie qu'elle éprouve en revoyant son père, l'impatience de l'embrasser enfin.

Il ne l'a pas encore aperçue, il ne soupçonne pas son approche.

— Jacques n'était-il pas là tout à l'heure? questionne-t-il sans relever la tête.

— Il reviendra bientôt répond la sainte femme, j'ai promis de lui garder sa part dans le bonheur que Dieu vous accorde.

— Dieu?... le bonheur?... A moi!... murmure amèrement le vieillard. Non! tout est fini... je me sens mourir!

— Vous allez revivre, au contraire! Les médecins ont promis votre guérison...

— Oui... si je retrouvais ma fille!

— Eh bien! supposons qu'elle vous soit enfin ramenée, qu'elle s'avance vers vous, n'étant plus séparée de son père que par l'appréhension de lui causer un saisissement.

— Oh! interrompit-il, le chagrin ne m'a pas tué... je supporterai la joie...

— M'en répondez-vous? demanda la Religieuse; ah! si j'en étais certaine, je ne retiendrai plus cette chère enfant.

— Quelle chère enfant?... Éva?

— Non! Benjamine!

— Benjamine!

Il venait de relever les yeux, il l'aperçut tout à coup devant lui. Elle lui tendait les bras, elle souriait à travers ses larmes.

Déjà le paralytique avait fait un mouvement. Tout son corps tremblait.

— Mon père, dit-elle enfin, c'est moi... c'est bien moi qui te suis rendue... Ta vraie Benjamine.

Il se redressa, palpitant, éperdu, comme galvanisé par cette voix, par ce sourire.

Une révélation, une transfiguration s'opérait en lui.

Ses bas s'ouvrirent enfin, ce cri s'échappa de ses lèvres :

— Mon enfant! ah! je la reconnais! mon enfant, ma fille!

Elle était sur son cœur. Une folle étreinte les réunit tous les deux. Nous renonçons à peindre leurs épanchements, leurs caresses.

Cependant le père, succombant à l'excès du bonheur, chancela, s'affaissa, s'évanouit.

— Mon Dieu! fit Benjamine, voilà ce que nous redoutions...

— Rassurez-vous! dit la Religieuse qui prodiguait ses soins au vieillard, Dieu ne laissera pas son œuvre incomplète... Et tenez, voici déjà le sang qui remonte à ses joues... Des pleurs filtrent entre ses paupières... Il rouvre les yeux... Vous êtes là, mon enfant... Il est guéri... Il est sauvé...

En effet, du premier regard, le père avait retrouvé sa fille. Il la contemplait en souriant, il l'embrassait encore.

— Sainte Vierge que j'avais tant priée, murmura-t-elle, soyez bénie!

— Parle! lui dit-il; oh! parle toujours... J'ai besoin de t'entendre autant que de te voir!... Je ne doute plus... Non! mais vous vous ressemblez tant... Si c'était encore une illusion!... Si tu n'étais que l'autre!

— L'autre, répondit Benjamine, c'est ma sœur... et, si nous sommes heureux, c'est par elle!...

— Comment?... Oh! oui, je me souviens! Dis-moi tout!... Parle!...

En quelques mots venus du cœur, Benjamine raconta ce qui s'était passé, son évasion, le dévouement de Réparate pour mieux assurer sa fuite.

— Et pour moi! reprit Kervéjeau, si tu savais ce qu'elle a été pour moi!... Son affection, sa bonté, sa grâce ingénieuse et touchante... Oh! oui, c'est ta sœur! Nous l'appelons Éva... Mais, j'y songe, ingrats que nous sommes, si elle courait en ce moment quelque danger...

— Ils tardent bien à revenir! ne peut se défendre de murmurer la Religieuse.

— Ah! s'écria le père, je ne serai vraiment rassuré, convaincu, que lorsque je les verrai là, devant moi, toutes les deux...

Un bruit de pas se fit entendre. La porte s'ouvrit. Pépito, Jacques, Éva parurent sur le seuil.

— Les voilà!... les voilà!...

Ce cri venait de s'échapper des lèvres de Kervéjean.

— L'une et l'autre! dit Roscoff.

Et le père, leur ouvrant ses bras :

— Ah! mes deux enfants! mes deux filles!...

XX

ÉPILOGUE

Vous souvenez-vous d'Audren et d'Hervé de Kervéjean... les deux jeunes officiers de marine qui traversèrent les premières pages de ce récit?

Notre nabab avait exprimé le vœu que sa fortune passât aux héritiers de son nom, le regret de n'avoir plus qu'une seule héritière qui devrait choisir en eux.

— J'en ai deux maintenant! a dit leur oncle à la mode de Bretagne quand ils sont revenus, et, vous pourrez en juger, cousins Kervéjean, aussi charmantes l'une que l'autre.

Éva et Benjamine se sont mariées le même jour.

Pépito commande aujourd'hui le Malouin.

Ben-Saïd et Jacques Roscoff sont toujours là, entourés de bambines et de bambins, qu'ils se reprochent de gâter à qui mieux mieux, qui sont le charme, l'espérance et la joie de leurs derniers jours.

Jours encore nombreux, tout le présage. Ils semblent rajeunir. Est-ce qu'on vieillit quand on est aimé, quand on aime!

Ch. Deslys.

Nice, janvier 1878.

RÉCITS D'AUTREFOIS

LES ÉTUDIANTS AU MOYEN AGE (1)

IX

LE BRABANÇON LUPICAIRE

Un homme d'assez mauvaise mine avait grimpé bruyamment l'escalier. Arrivé au palier sur lequel donnait la porte de la chambre de Féru, cet homme avait poussé un cri formidable. En même temps, il avait frappé vigoureusement du poing sur la porte, prompte à céder sous ses efforts.

Cette visite était la contre-partie de celle que venait de faire l'abbé Simon Radès.

Il faut bien le dire, le nouveau venu était à moitié ivre, et il n'avait ni littérature ni douceur dans son langage. On reconnaissait en lui un de ces vieux Brabançons qui vivaient dans le pillage aux jours de paix comme en guerre, qui traînaient dans les bas-fonds des villes leur costume quasi-militaire, ou plutôt leurs guenilles sans nom, qu'accompagnait toujours le poignard à demi caché. L'homme déplaisait d'abord, puis il effrayait.

Martin Féru fit la grimace en l'apercevant. Le Brabançon Lupicaire se précipita comme un torrent dans son logis et faillit tomber sur le carreau en grommelant :

— Je savais bien que je le trouverais, ce noble écolier qui m'a abandonné depuis un mois et avec lequel j'ai passé de si bonnes journées...

— Que voulez-vous? demanda rudement Martin Féru, avec un peu de mauvaise humeur.

— Je veux... je veux... *primo :* à boire... et *secundo :* l'hospitalité...

Martin Féru bondit. Il perdit tout sang-froid, lui d'ordinaire si complétement maître de lui-même...

Aussitôt lui revinrent à la pensée quelques mauvaises actions commises en compagnie de Lupicaire. La présence de cet homme, en ce moment, lui était désagréable.

— L'hospitalité... reprit Lupicaire... pour deux ou trois jours... J'ai de l'argent, de l'or..., mon cher.... mais il ne faut pas que je reparaisse trop tôt dans le quartier qui avoisine Saint-Nicolas-des-Champs... J'ai mes raisons pour ça... Respectez mon secret, Féru... Je vous apprendrai tout plus tard...

Chaque parole du Brabançon tombait sur Martin Féru comme un coup de poignard. La présence de Lupicaire était grosse de tempêtes ; elle troublait extraordinairement le bedeau en herbe.

— Malheureux ! s'écria-t-il, vous fuyez la justice. Je devine. Vous vous cachez.

— Et vous, répliqua le vieux routier, avez-vous toujours été en bons rapports avec cette dame Justice ? Allons, ne me refusez pas un gîte... Nous allons partager la somme que j'ai en mains... Avec votre lot, — des écus que je vous dois et que je vous rends, — en honnête homme, vous pourrez jouer aux dés et gagner autant d'or qu'un Lombard... Tenez, voilà... Mais non, après que vous m'aurez versé à boire, nous partagerons... en frères...

Ce disant, Lupicaire montrait un verre et un pot, qu'il saisit...

— Pas une goutte de vin ni de bière, fit Martin, les pots sont vides.

— Eh bien, pas un écu, dit le Brabançon. Ah ! hypocrite... Vous me reniez..., vous me refusez à boire... Vous ne voulez pas me donner un gîte... C'est mal, très-mal... A quoi sert d'avoir des amis, qui vous lâchent dans la mauvaise fortune ?

La perplexité de Martin Féru était grande. Il ne doutait pas que Lupicaire n'eût fait un mauvais coup et ne méritât d'être pendu. Il ne se souciait, à aucun prix, de cacher un criminel que l'on viendrait saisir chez lui, qui parlerait, qui le citerait en témoignage et le compromettrait.

Voyant les angoisses de Martin Féru, Lupicaire, comme frappé par une crainte subite, changea de ton et, avec une hardiesse rare, s'exclama :

— Hé ! hé ! je ne veux pas rester ici... Vous me dénonceriez peut-être, mon beau Féru... Vous n'êtes plus un compagnon pour moi, je le vois bien... Adieu... J'en trouverai un dans ce quartier... Excusez-moi de vous avoir déniché et dérangé... Je pars, en vous remerciant de ce bon accueil. Plus tard, je vous revaudrai ça.

Effectivement, Lupicaire s'élança vers la porte avec une violence extrême: et, après avoir jeté quelques écus d'or aux pieds de Martin Féru, il s'enfuit d'un pas délibéré, plus bruyamment encore qu'il ne l'avait fait en arrivant.

Son ivresse avait diminué pendant son colloque avec Martin Féru.

Lupicaire disparut, laissant l'ancien écolier au comble de la surprise et en proie à un abattement profond.

Féru pressentait des complications fatales. Il lui semblait que ce misérable Brabançon lui barrait la route par laquelle l'abbé Radès et le recteur Topias s'efforçaient de le ramener au bien. Encore une fois, son passé l'accablait, et déjà il succombait sous les remords, sous les craintes sérieuses.

C'était avec raison, car au bout de quelques minutes, avant que Lupicaire eût entièrement accompli sa retraite et fût sorti de la longue allée de la maison, Martin Féru entendit un bruit d'hommes armés qui passaient dans la rue.

Le guet suivait la piste du Brabançon, qu'il appréhenda au corps, au milieu de l'allée même... sans lui parler et sans hésiter.

— Dénoncé ! dit Lupicaire avec fureur... C'est la faute de Martin Féru... Soldats, ajouta-t-il, je me livre à vous... Mais j'ai un complice dans cette maison... Je me venge !... Montez au troisième étage... Nous avons partagé le gain de l'affaire en question.. Vous trouverez chez lui des écus d'or...

Le Brabançon donna des détails sur le nombre et la marque des pièces.

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

Tout se passa ainsi que le voulait Lupicaire. On monta dans le logis de Martin Féru, que plusieurs hommes du guet connaissaient pour avoir eu naguère maille à partir avec lui. On s'empara du prétendu complice, malgré ses dénégations et ses protestations d'innocence.

Le soir même, Féru et Lupicaire se trouvaient réunis, mais enchaînés dans un cachot du Grand-Châtelet, où des hommes armés les gardaient à vue.

Tous deux étaient accusés d'avoir commis un assassinat sur la personne d'un vendeur de porcs, près de l'église Saint-Nicolas-des-Champs; tous deux étaient accusés d'avoir volé à la victime un sac d'écus d'or qu'ils avaient partagé.

Je n'ai pas besoin de vous dire que Martin Féru était innocent. Mais Lupicaire l'avait entraîné avec lui dans l'abîme; mais les mauvais antécédents de l'ancien écolier avaient tout d'abord fait croire à sa complicité. Il avait commis de si nombreuses récidives! Il était si mal famé en haut lieu!

Cet événement exerça, d'ailleurs, une influence fatale et décisive sur le sort de Féru, pour lequel Pierre Topias ne pouvait plus rien faire, tant le procès de Lupicaire occupa les Parisiens durant un mois entier, tant on parla des vieilles équipées de celui qui eût été bedeau des Quatre Nations si Lupicaire ne fût pas monté dans son logis de la rue du Pavé.



L'arrestation, dessin de Kauffmann.

X

ABANDONNÉ.

Et maintenant, que les lecteurs se transportent avec nous dans la maison du Clos-Bruneau, que nous leur avons décrite au début de ce récit. Que se passait-il près de la place Maubert, comme conséquence de la visite faite à Martin Féru par l'abbé Simon Radès?

Tous les anciens camarades de Martin Féru savaient les excellentes intentions du recteur Pierre Topias à son égard. Ils espéraient bien que la tentative réussirait.

D'autre part, en sortant du logis de Martin Féru, Simon Radès s'était rendu immédiatement chez le vieux Jacques Boppin, le bon messager, qui logeait toujours au Clos-Bruneau.

Jacques Boppin pleura de joie en apprenant l'heureuse conversion du malheureux écolier Féru. Le jeune Bertrand de Nogal, lui aussi, quoique plusieurs fois victime des actes de ce triste personnage, manifesta son contentement, à la nouvelle donnée par Simon Radès.

On s'était vite réuni chez le bon messager, et l'on était convenu que celui-ci, sans perdre de temps, organiserait un repas à frais communs, pour fêter le retour de l'Enfant Prodigue; et l'on se promettait de passer quelques bonnes heures à festoyer ensemble.

Déjà les invitations étaient décidées. L'abbé Si-

mon Radès avait envoyé une missive à Martin Féru pour l'avertir qu'il viendrait le chercher à une heure de l'après-midi, et qu'il le conduirait chez Jacques Boppin où un dîner réunirait nombre d'amis, entre autres le recteur Topias, qui ne dédaignait pas d'être de la partie si honorablement organisée.

Mais la missive avait été interceptée par un homme de guet, faisant sentinelle dans la maison habitée par Martin Féru. Elle figurait au dossier de Féru.

Avec quel étonnement douloureux l'abbé Radès apprit, en se présentant, l'événement de la veille,— l'arrestation de Lupicaire le Brabançon et de Martin Féru, son complice! Tous les habitants du quartier en parlaient.

Simon Radès, désolé, s'imaginant que Féru l'avait indignement trompé, marcha l'oreille basse et se dirigea vers le Clos-Bruneau, où il ne tarda pas à arriver.

Le bon messager Boppin attendait impatiemment, sur le seuil de sa porte, les deux convives qui manquaient à la fête. A la vue de l'abbé Radès, il s'écria :

— Encore un !... Féru vous suit, n'est-ce pas, messire abbé ? demanda Boppin.

— Non, répondit Simon Radès, avec une tristesse sans pareille...

— Il a refusé de venir ?...

— Il ne viendra pas !... Entrons. Je vous expliquerai tout, mon brave ami.

La table était dressée. Les convives l'entouraient assis et causaient ensemble. La femme de Boppin, la bonne Marthe disposait les plats ; la servante Pernette l'aidait, comme toujours, avec une activité merveilleuse. A la place d'honneur se trouvait Pierre Topias, le recteur, qui se disposait à faire une allocution dans laquelle il annoncerait officiellement à Martin Féru sa nomination de bedeau, en le prémunissant contre un retour aux erreurs passées.

L'abbé Radès entra, en compagnie de Boppin. Leurs figures étaient bouleversées, et les questions les plus pressantes forcèrent le prêtre à dire immédiatement la vérité sur celui que l'on regardait comme le héros de la modeste fête.

Ce ne furent qu'exclamations, que paroles de colère contre Féru, contre le misérable compromis avec un scélérat tel que Lupicaire.

— Il n'y a plus rien à tenter, mes amis, pour le soustraire à son malheureux sort ! déclara gravement le recteur. C'est bien fini !... Comment, après tout ce que j'ai fait pour lui ! Après les bons procédés que chacun de nous lui prodiguait !... Je ne lui pardonnerai jamais cette dernière faute... Un crime ! Il a commis un crime ! Et nous voilà devant cette table dressée en son honneur ; et nous voulions trinquer à sa régénération !... Oh ! c'est abominable !...

— J'espère encore, dit Radès, essayant de calmer un peu son savant ami.

— C'est fini, vous dis-je ! répliqua Pierre Topias. La bonté a des bornes... Qu'on ne me parle plus de cet homme... jamais.

— Permettez-moi, messires, hasarda Jacques Boppin, permettez-moi de vous faire une proposition. Le dîner est préparé : il faut le manger. Suivant l'habitude, nous donnerons les restes de ce triste festin aux pauvres écoliers du Clos-Bruneau, car j'en connais qui mendient pour vivre, à la manière des Franciscains. Nous aiderons ainsi ces laborieux jeunes gens dans leur carrière...

— J'approuve, dit aussitôt Topias. Je n'ai pas oublié, Jacques Boppin, ce que l'on a fait pour moi. Je propose, à mon tour, de dîner en votre honneur, en l'honneur du modèle des messagers, d'un excellent cœur, d'un protecteur dévoué de la jeunesse française. Oui, dînons en l'honneur de Jacques Boppin, qui rencontre trop souvent des ingrats sur sa route.

On applaudit la motion du recteur Topias, et l'on commença de dîner, avec peu d'entrain sans doute, comme nos lecteurs le doivent imaginer, mais en se rappelant néanmoins, presque joyeusement, les temps d'études aux écoles de Paris. Quelques rasades combattaient les noires pensées ; quelques bons mots égayaient l'assistance.

Vers la fin du repas, qui fut de courte durée, les convives parlèrent encore de leur ancien camarade Féru, de son indignité, du vide qu'ils voulaient faire désormais autour de lui. Ils étaient à bout d'indulgence.

— Quoiqu'il advienne de son arrestation, et quand même il ne serait pas condamné, déclara Bertrand de Nogal, nous ne le connaissons plus. Nous ne regardons pas comme un écolier celui qui peut se trouver en relations quelconques avec un Lupicaire, avec un Brabançon endiablé, avec un scélérat qui mérite la potence !

— Il faut absolument n'avoir plus de rapports avec ce garçon que le recteur Topias, notre ami, s'empressait de protéger, opina l'abbé Radès ; mais cependant, ajouta-t-il, n'y aurait-il pas encore moyen de ramener ce pécheur dans le sentier de la vertu !.., Il me semble, quant à moi, que...

— Tu es excellemment charitable, mon cher Radès, interrompit le recteur Topias, mais tu seras encore sa dupe comme nous l'avons été déjà.

— Je ne saurais cependant me montrer implacable, reprit Simon Radès.

— Ni moi non plus, fit le bon messager Boppin, avec sa bonhomie accoutumée.

— Eh bien, messire Jacques Boppin, dit le recteur Topias, d'un air à la fois triste et sentencieux, je vous prédis ceci : Un jour Martin Féru, qui n'a plus de patrimoine et qui finira par être complétement misérable, viendra vous demander les restes du repas de vos pensionnaires. Entendez-vous ?

— Je ne les lui refuserai point, répondit le vieux Boppin avec vivacité.

— J'en suis certain, continua Pierre Topias ; mais, en attendant, il faut rompre avec lui. Mes confrères de l'Université, qui me donnaient tort quand j'ai voulu prendre Féru pour bedeau, vont me blâmer beaucoup lorsqu'ils sauront les faits nouveaux reprochés à mon protégé... Qu'il aille se faire pendre où il voudra ! J'ai dit.

La conversation cessa bientôt sur ce sujet. La conclusion fut nette, à l'heure où les convives de Boppin se séparèrent : tous décidèrent l'abandon de Féru, sans aucune rémission.

Peu de jours après, celui-ci ayant été relâché, rencontra Boppin, dont il ne reçut pas le moindre salut. Il éprouva, plus tard encore, les dédains de-

Bertrand de Nogal. Le recteur Topias lui interdit l'entrée de son logis et des écoles. Enfin l'abbé Simon Radès détourna presque ses regards en l'apercevant dans la rue.

Innocent du crime pour lequel on condamna le Brabançon Lupicaire à la potence, Martin Féru n'en subit pas moins les atteintes du soupçon. Tout le monde le regardait comme coupable, malgré son acquittement.

La rage au cœur, ployé sous les méfaits de son passé, n'ayant plus de ressources d'argent, incapable d'accomplir aucun travail, l'ancien écolier se plongea de plus en plus dans le vice et figura parmi les groupes honteux de Paris, de la Ville, de la Cité et de l'Université.

On le vit à la cour des Miracles, frayant avec des bohémiens ; on le vit traîner sa misère dans les cabarets de bas étage, et presque toujours ivre.

Jusqu'alors Féru n'avait été que débauché ; il devint envieux de ceux qui étaient parvenus à conquérir une position honorable. Il se mit à haïr la société.

Chaque jour amena pour lui une querelle. Il maniait habilement l'épée, et il rechercha les occasions de duel, par plaisir et désœuvrement.

Souvent il s'écriait, les poings crispés, la tête haute, la grimace aux lèvres :

— Mes anciens camarades m'ont abandonné ! Je saurai bien me venger d'eux ! Gare au premier qui me tombera sous la main !

Il n'était plus question, pour lui, de s'amender. Féru se sentait abîmé dans l'ornière. Toute rédemption lui semblait maintenant impossible, parce qu'il avait abusé de toute indulgence.

XI

DANS LE PRÉ-AUX-CLERCS.

Une vaste prairie, dont le parcours se mesure aujourd'hui par la longueur totale des rues Saint-Dominique et de l'Université, constituait, au moyen âge et depuis les temps reculés, le domaine des écoles de Paris. Un bac y conduisait les gens qui venaient de la ville, c'est-à-dire de la rive droite, du côté du vieux Louvre. Au midi, la prairie touchait aux campagnes pleines de carrières.

C'était le Pré-aux-Clercs, fief universitaire pendant le moyen âge, le Pré-aux-Clercs, ainsi nommé parce que les écoliers le fréquentaient et y transportaient leurs jeux, comme plus tard les gentilshommes en firent un champ clos pour les combats judiciaires, leurs séditions, leurs duels à outrance, qui provoquèrent fréquemment les plaintes des religieux de Saint-Germain des Prés.

La nomenclature des jeux que les écoliers pratiquaient, jusqu'à plus de trente ans parfois, était démesurément longue. Ils jouaient à la boule, — à la mouche, — au cheval-fondu, — à la savatte, — au pot-cassé, — au sault ou course à pieds-joints, — à cloche-pied, — à toutes jambes. Ils aimaient le palet, la danse moresque, le jet de la pierre ou fronde, la lutte ou combat à bras-le-corps.

Souvent ils assourdissaient les passants avec leur clicquette ou crécelle, formée de deux os plats, à l'exemple des lépreux. Leurs amusements favoris étaient les quilles, la balle, la *paulme*, le ballon, la crosse ou balle crossée, la toupie, le sabot, la fossette (avec des noix et plus tard avec des billes).

S'ils éprouvaient quelque fatigue, à ces exercices succédaient des jeux plus calmes, tels que le pair ou non, les jonchets, les cartes, les dames et les échecs, divertissements pris sous le feuillage des arbres, à l'abri des ardents soleils d'août, auxquels ajoutait le voisinage de la rivière.

Or, les écoliers de bonne conduite se contentaient de pareils jeux, en se gardant des dés et des combats de coqs, défendus en 1260 par Pierre, archevêque de Bordeaux, comme amusements damnables ou cruels.

L'abbé de Saint-Germain des Prés voyait avec plaisir que le domaine de son abbaye servait de rendez-vous à tous les bacheliers, licenciés et docteurs de l'Université. Il lui arrivait, parfois, de leur rendre visite, d'assister à leurs jeux.

Malheureusement, dans le même endroit se réunissaient les écoliers de mauvaises mœurs, passant leur temps à boire plus que de raison, ou à chercher querelle au premier venu ; ou à dévaliser, le soir, quelques bourgeois attardés en ce lieu solitaire ; ou même à attaquer le guet, dans les nuits noires.

Sur le bord de la Seine, non loin du Pré-aux-Clercs, il existait un petit clos dont le propriétaire gagnait beaucoup d'argent parce qu'il recevait une foule de Parisiens interlopes, comme nous dirions aujourd'hui. Ses clients étaient sous l'œil de la justice, qui les connaissait bien.

L'enseigne indiquait les usages de la maison : *A la joie sans fin.*

Il y avait là toutes sortes de jeux clandestins. Malgré les édits et ordonnances, on y jouait aux dés et l'on organisait des combats de coqs, à la mode de Champagne. Les écoliers s'amusaient à jeter des bâtons dans les jambes de ces animaux, et quand ils en avaient tué un, ils le mangeaient en compagnie, après l'avoir fait cuire avec nombre d'ingrédients.

D'ordinaire, les habitués de la maison *A la joie sans fin* se moquaient beaucoup des jeunes clercs qui se divertissaient sur le domaine de l'Abbaye Saint-Germain des Prés, conformément aux permissions de l'autorité, sans se mêler avec les amateurs de jeux de hasard.

Parmi ces habitués, vous devinez sans peine que Martin Féru avait sa place marquée, non plus comme écolier, mais comme rôdeur, comme truand ou vaurien, plongé dans la fainéantise et dans l'abjection, depuis le jour où sa prévention de crime, en complicité de Lupicaire, lui avait fermé les dernières portes du monde honnête.

Au contraire, parmi les laborieux étudiants qui se délassaient convenablement dans le Pré-aux-Clercs, en s'adonnant aux exercices que nous avons indiqués plus haut, mentionnons surtout Bertrand de Nogal, le cousin de l'abbé Simon Radès, l'imitateur des vertus de cet ecclésiastique.

Une récréation sans pareille, pour Nogal, c'était la paume. Il y réussissait. Lorsque, avec des amis, il faisait la partie sur l'emplacement réservé du pré, nombre de gens se rangeaient autour des joueurs, pour juger les coups et applaudir les gagnants les plus adroits.

Bertrand de Nogal, d'ailleurs, méritait une place distinguée parmi les aiglons de l'Université. Ses professeurs lui prédisaient un avenir comparable à celui de Simon Radès ou de Pierre Topias; mais il ne se destinait ni à la science pure ni à l'état ecclésiastique. Sa timidité d'autrefois avait fait place à l'assurance et à la fermeté, développées par son aptitude aux exercices du corps. Il était fort à l'épée, comme fort à la panme.

Durant la troisième semaine qui suivit le dîner donné chez le Bon messager, il y avait cercle, dans le Pré-aux-Clercs, devant Bertrand de Nogal, qui s'apprêtait à lancer la balle.

Tout à coup Martin Féru, qui était présent, s'avança vers Nogal, et lui cria, de toute la force de ses poumons, et presque l'écume à la bouche:

— Tu n'es qu'un misérable calomniateur! Bertrand de Nogal, je te défie!

Dans le premier moment, et surpris par cette violente apostrophe, Bertrand de Nogal ne répondit rien. Il continua de jouer avec un calme étonnant.

Mais Féru ne s'arrêta pas non plus, car ce sang-froid l'exaspérait.

— C'est toi qui m'as dénoncé aux anciens camarades, s'exclama-t-il avec une colère croissante; c'est toi qui es cause de leur conduite à mon égard... Tu n'es qu'un hypocrite et un lâche!.. Oui, un lâche, un hypocrite!

A ces mots, Nogal ne put se contenir. Laissant de côté ses balles, il se tourna vers son interlocuteur furibond et répondit alors d'une voix de stentor, telle que tous les promeneurs du Pré-aux-Clercs l'entendirent.

— Hypocrite! lâche!... Ton sang paiera ces injures. En garde, ami de Lupicaire.

— Je me vengerai de vos calomnies!.. reprit Martin Féru, tirant du fourreau la longue rapière qu'il traînait après lui, et qu'il avait enlevée à la panoplie de sa chambre.

Selon l'habitude, en ces temps de luttes privées, les écoliers du Pré-aux-Clercs, portant des armes malgré toutes les défenses, et toujours prêts à se couper la gorge, se posèrent non-seulement en curieux, mais en témoins de Martin Féru et de Bertrand de Nogal. Assister à un combat singulier, pour eux quelle aubaine!

L'un d'eux gémissait presque, en disant:

— Mais Bertrand de Nogal n'est pas de force à lutter! Il faut empêcher ce duel! Martin Féru a déjà fait ses preuves!... Ne les laissons pas combattre!

A quoi Nogal répondit, avec un accent convaincu et très-gaillardement:

— Ne craignez rien; je saurai me défendre.. Dieu protége contre les vauriens!

— Je te vais tuer! criait Féru, blémissant de rage... Lâche! hypocrite! menteur!

— Essaie! fit sans sourciller le cousin de Simon Radès. Encore une fois, en garde!

Ils croisèrent incontinent le fer, pendant que plusieurs personnes de la foule, sympathiques à Nogal, couraient chercher une escouade de soldats, postés à l'entrée du Pré-aux-Clercs, à côté du petit clos où nous avons dit que Martin Féru passait la plupart de ses journées.

Le duel commença et finit bientôt d'une façon contraire aux prévisions des témoins.

Quatre soldats arrivaient pour séparer les combattants, lorsqu'un coup d'estoc, vigoureusement donné par Bertrand de Nogal, fit à Martin Féru une blessure profonde dans la poitrine. L'écolier-truand tomba, en lançant à son vainqueur une dernière injure:

— Lâche et traître!...

Des assistants s'approchèrent du blessé, dont le sang coulait abondamment. Ils formèrent avec des ais qui jonchaient la terre une sorte de brancard, sur lequel ils déposèrent Féru, pour le porter dans la maison *A la joie sans fin*, où les soldats se rendirent aussi, après avoir voulu arrêter Bertrand de Nogal, fort attristé du résultat de ce duel, mais qui, en définitive, déclara avoir agi pour sa légitime défense et selon les règles de l'honneur.

— Oui, oui! témoigna la foule...

Bertrand de Nogal se dirigea, à la suite de Féru, vers la maison *A la joie sans fin*, dans la pensée de prêter au blessé les secours nécessaires. Les soldats s'étaient retirés, n'ayant pu prévenir le tragique combat, et bientôt un homme de l'art déclara que le coup était mortel, que Martin Féru ne tarderait pas à succomber, ce dont Bertrand de Nogal frémit aussitôt, quand sa colère eut un peu disparu.

Impossible de transporter Martin Féru à l'Hôtel-Dieu. Il ne parlait plus que d'une façon inintelligible, en articulant des mots entrecoupés. Sa vue se troublait au point qu'il ne voyait pas Nogal. Celui-ci, d'abord empressé aux côtés de son adversaire mourant, s'en alla ensuite chercher Simon Radès, son cousin, prêtre à l'abbaye de Saint-Germain des Prés, comme on sait.

En apprenant, de la bouche même de Bertrand de Nogal, l'événement qui venait de se passer, Simon Radès n'hésita pas à se rendre au lieu où gisait le blessé. Un reste d'amitié pour ce malheureux était dans son cœur.

Déjà les hôtes de la maison *A la joie sans fin* s'attendaient à voir expirer Martin Féru. Chaque minute apportait de nouveaux troubles dans sa respiration; chaque minute rendait son teint plus livide.

Simon Radès parut, se plaça au chevet du moribond, dont les traits étaient devenus effrayants. Il lui prit la main avec une douceur angélique, fit sortir tout le monde, et dit à Féru:

— Tu me reconnais, n'est-ce pas? L'abbé Radès? l'écolier de la rue du Fouarre?

Le blessé ne répondit rien. Toutefois, par un signe, il encouragea en quelque sorte le prêtre à remplir sa mission suprême. Son regard était suppliant au lieu d'exprimer la colère.

— Ton repentir, Martin Féru, peut seul t'attirer la miséricorde divine, déclara Simon Radès avec une onction indicible.

— Oui, murmura le moribond, dont les yeux s'ouvrirent démesurément, et qui, soudainement, contempla son interlocuteur sans ajouter une seule parole.

Celui-ci le regarda avec sympathie, dit quelques prières, crut saisir dans les gestes de Martin Féru la marque du repentir attendu, et reçut son dernier soupir.

— Martin Féru a expié ses fautes, s'écria le prêtre quand les hôtes de la maison revinrent, ayant au milieu d'eux le recteur Pierre Topias et le messager Jacques Boppin consternés.

— Mieux vaut cette mort, déclara gravement le recteur, mieux vaut cette mort qu'une continuation d'existence dissolue, aboutissant peut-être à l'échafaud, à l'infamie.

— C'est vrai, dit le bon messager, qui versa des larmes.

— Combien d'écoliers ont fini ou finiront ainsi! reprit Simon Radès ; combien de nos amis d'autrefois ont cruellement payé les débordements de leur jeunesse! Ah! je l'espère, un jour viendra où les élèves de l'Université comprendront les avantages du travail!... Prions, mes amis, sur le corps inanimé de Martin Féru!... Supplions Dieu de lui accorder le pardon de ses péchés.

— De le recevoir dans son saint paradis, ajouta le bon messager.

Et tous s'agenouillèrent pieusement, en silence oubliant le passé du défunt et ne se rappelant que les traits d'esprit ou les mouvements de gaieté par lesquels il les divertissait naguère, lorsqu'il était arrivé de sa province.

Aucun mot de blâme ne sortait de leur bouche.



Le duel, dessin de Kauffman.

Leurs lèvres murmuraient des prières, et leurs âmes s'émouvaient de la terrible leçon que la vie et la mort de Martin Féru donnaient aux plus forts d'entre eux.

XII

Conclusion.

On fit à Martin Féru des funérailles convenables, payées par le messager Jacques Boppin. Quelques couronnes ornèrent son cercueil. Nous ne pouvons dire, cependant, qu'aucun autre écolier ne marcha sur les traces du mort, car l'histoire de ce temps est pleine de récits pareils à ceux que nous venons de raconter. Plusieurs même, au lieu de mourir en duel, n'échappèrent pas au gibet et au déshonneur, ainsi que l'annonçait le recteur Pierre Topias.

Par contre, l'Église, la Magistrature et les pléiades successives de savants qui ont illustré notre pays pendant le moyen âge, ont dû aux écoles de la rue du Fouarre et aux différents colléges de Paris, leurs plus célèbres docteurs, leurs professeurs émérites.

L'église a vu sortir de ces centres d'études plu-

sieurs hérésiarques remarquables, mais en même temps des théologiens hors ligne, des cardinaux et des papes. Dante a logé à peu de distance du Clos-Bruneau, et il a soutenu, dit-on, de belles thèses devant l'Université de Paris.

La magistrature recruta parmi nos écoliers, ses plus dignes représentants, et surtout les hommes qui se sont distingués dans les États généraux et les parlements, pour la défense des droits de la bourgeoisie, pour le triomphe de l'unité française.

Enfin, les maîtres de notre littérature nationale, de nos sciences et de nos arts, durant quatre ou cinq siècles, ont suivi primitivement les leçons des professeurs de l'Université parisienne, après avoir travaillé sur la paille du quartier Maubert.

S'il vous plaît de connaître le sort des personnages que nous avons mis en scène dans le présent récit, il vous suffira de feuilleter les chroniques du moyen âge, archives intéressantes au plus haut degré.

Vous y verrez que le laborieux Pierre Topias, déjà recteur à la mort de Martin Féru, devint chancelier de l'Université et conseiller intime du roi Charles VII; vous y verrez que l'abbé Simon Radès obtint la dignité d'évêque et laissa des ouvrages théologiques en grand nombre, tous fort estimés.

Pour Bertrand de Nogal la vie fut assez dure, après son duel avec Martin Féru. Malgré les efforts du recteur et de hautes protections, il eut à redouter les ordonnances royales contre les combats singuliers. Aussi profita-t-il d'une occasion heureuse et s'éloigna-t-il de la France. Il florissait à Pise, au quinzième siècle, comme médecin philosophe, et il acquit une réputation européenne.

L'excellent Jacques Boppin, la providence des écoliers, rendit jusqu'à son dernier jour les plus grands services à la jeunesse studieuse. Comme témoignage de gratitude, quand il eut fermé les yeux, Pierre Topias et Simon Radès s'employèrent pour que ses restes fussent déposés dans l'église des Carmes, près du Clos-Bruneau, église dont il avait été un des bienfaiteurs. Une pierre tombale, très-modeste d'ailleurs, rappela ses mérites. Son épitaphe, en latin, et que je traduis ici en langue française, contenait ces simples mots :

A JACQUES BOPPIN,
GRAND MESSAGER DE L'UNIVERSITÉ
SES AMIS ONT ÉLEVÉ CE TOMBEAU.

Le monument a disparu en 1790, lorsque l'église des Carmes a été tranformée en manufacture d'armes.

AUGUSTIN CHALLAMEL.

PARIS ANCIEN ET MODERNE

L'HOTEL DE VILLE[1]

Nous sommes en 1649, l'Hôtel-de-Ville de Paris dont nous avons vu François Ier poser la première pierre est terminé, mais il n'y a pas très-longtemps, et on a eu, à partir du premier étage, la fâcheuse idée d'altérer les plans du Bocador. La porte principale est décorée d'une statue équestre en haut-relief de Henri IV. Son ornementation intérieure est fort belle, mais elle sera bientôt remaniée, Louis XIV la remplira de son image.

Que de choses ce monument a déjà vues! que de fois sa construction a été arrêtée par les misères du temps! L'Hôtel-de-Ville a vu les guerres religieuses, les pires de toutes les guerres; il a vu verser des torrents de sang dans la fatale nuit de la Saint-Barthélemy, les Lorrains ont été ses maîtres et ses dieux. Paris a assisté aux scandaleuses momeries des Valois, et s'est jeté à plein corps dans la Ligue, il a tendu ses chaînes, fait des barricades, forcé le dernier Valois à fuir. Pressé autour de chaires furibondes devenues des tribunes politiques, il a poussé des cris de désespoir et de rage en apprenant l'assassinat de Henri de Guise et de son frère le cardinal. La Sorbonne, l'Hôtel-de-Ville, le Parlement, le poignard sur la poitrine, ont prononcé la déchéance du Valois, l'Antechrist! La Grève a vu défiler les plus étranges processions. L'Hôtel-de-Ville a appartenu à la lie de la populace toute sanglante du meurtre des magistrats et des meilleurs citoyens. Mme de Montpensier l'a remplie de ses fureurs, et, crime bien plus grand, Paris s'est livré aux Espagnols.

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Puis vint le siége, une horrible famine; mais, pour sortir de ces affreux temps, disons que ce fut le prévôt des marchands et l'échevin Langlois qui, le 22 mars 1594, ouvrirent à Henri IV les portes de Paris. Alors commença le règne du plus intelligent des princes que la France ait eu, Paris respira, pût vivre et travailler jusqu'au jour où le couteau de Ravaillac, jetant la consternation et le deuil, livra le pouvoir à d'indignes favoris, Paris, aux rapacités des courtisans et à la faiblesse d'un enfant sans génie et né cruel. Heureusement, alors, se leva une grande figure ; elle dit : « Je veux l'ordre partout. » Elle frappe les protestants, non parce qu'ils sont protestants, mais parce qu'ils veulent être un État dans l'État, et la noblesse parce qu'elle prétend s'affranchir de la royauté et qu'elle conspire avec l'étranger. L'Hôtel-de-Ville vit passer « l'homme rouge, » Richelieu aimait la bourgeoisie, d'abord parce qu'elle travaillait, ensuite parce qu'il n'avait point à compter avec elle (1).

Richelieu mourut léguant à la régence Mazarin, comme Mazarin légua Colbert à Louis XIV.

Nous approchons de l'heure où nous voulons faire entrer nos lecteurs à l'Hôtel-de-Ville, mais quelques mots encore sont nécessaires pour faire comprendre notre comédie.

Quand Richelieu, et quelques jours après lui, Louis XIII, s'éteignirent laissant la couronne à un enfant et la régence à Anne d'Autriche, la noblesse respira, puis releva la tête, et, toute mutilée qu'elle

1. Testament de Richelieu.

fût, elle essaya de s'imposer. Le terrible faucheur n'était plus là. A sa place, se tenait, mais encore dans l'ombre, un beau cardinal, fine fleur d'Italien, voulant plaire, doux, liant, faisant assez bon marché de sa dignité, prodigue d'argent, plus prodigue encore de promesses, rampant par nature, si fin qu'il en était faux, peu financier, mais diplomate hors ligne, et, fort de l'appui de la Reine, résolu, mais par d'autres moyens, à suivre les grands desseins de Richelieu et d'Henri IV.

Le duc d'Enghien, le grand Condé, les ducs de Beaufort, de Guise, de Nemours, le vicomte de Turenne, le prince de Marsillac, plus connu de nous sous le nom de La Rochefoucauld, enfin, sans vouloir les citer tous, le fameux coadjuteur de Retz, n'avaient pas trente ans. Quant aux femmes, Anne-Geneviève de Bourbon, duchesse de Longueville, les duchesses de Montbazon, de Bouillon, de Chatillon, de Nemours, la remuante duchesse de Chevreuse, si malmenée par Richelieu, ont laissé dans l'histoire l'impérissable souvenir de leur beauté et de leurs intrigues (1).

Tous ces personnages, hommes et femmes, demandaient à ce « faquin » de Mazarin ce que Richelieu avait enlevé à leurs maisons; des honneurs, de l'argent, des places et de grands commandements. Les honneurs, il ne les refusait pas; l'argent, il en distribuait tant qu'il en avait, mais il se défendait du reste, ne voulant pas donner des maîtres à la royauté.

Mêlez à ces convoitises, à ces appétits, la misère du peuple, des impôts intolérables, un Parlement qui se refuse à les enregistrer, une reine obstinée et violente, l'orgueil du grand Condé et le génie d'un coadjuteur, que la maladroite colère d'Anne d'Autriche a fait son ennemi, et vous aurez les secrets des causes, des agitations, tantôt tragiques, tantôt burlesques, de la Fronde (2).

Nous sommes au 7 janvier 1649. La veille, jour des Rois, pendant la nuit, Anne d'Autriche, emmenant le roi son fils, s'est échappée du Palais royal et a gagné Saint-Germain avec Mazarin et une partie de la Cour.

A la pointe du jour la nouvelle s'est répandue; dans certains quartiers les chaînes sont tendues. Les gardes bourgeoises ont pris les armes. Sur les ordres qu'il en a reçus, l'ingénieur a fait sortir de l'arsenal les canons, ils sont en batterie sur la place de Grève où sont réunis les archers. Le Guet occupe les ponts, les rues fourmillent de monde; ici, on injurie Mazarin, là on le chansonne; on est triste, on est gai. Les masses populaires se dirigent vers l'Évêché, le Palais de Justice. La foule salue de ses applaudissements des conseillers qui, à pied ou montés sur leurs mules, se rendent au Parlement où le premier président Mathieu Molé les a convoqués ainsi que la Cour des comptes et la Cour des Aides. Même encombrement sur les quais, le flot roule vers l'Hôtel-de-Ville dont, littéralement, les portes sont assiégées. On se questionne, on s'interroge.

1. Voir *passim*. L'Histoire de la France du marquis de Saint-Aulaire.

2. Voir pour l'histoire de la Fronde, le 8me volume du Musée, ce récit s'arrête en 1648.

— Le duc d'Orléans?
— Il est resté,
— En êtes-vous sûr, compère?
— Je viens du Luxembourg.
— Et le Prince (1)
— Parti.
— Ah! diable! fâcheux, très-fâcheux!
— Il est avec la Cour, son armée est à Gonesse.
— Et notre gouverneur, le duc de Brissac?
— Resté avec ses soldats.
— Tant mieux... Mais c'est la guerre. Quel scélérat que ce Mazarin! Il voulait que tous nos défenseurs, nos pères, les conseillers et présidents du Parlement, allassent à Montargis; là il les eut égorgés. Que serions-nous devenus, alors, compère, que serions-nous devenus! On dit le coadjuteur enlevé avec les présidents Le Coigneux et Broussel... Et le Prince de Conti et M. de Longueville?
— Ceux-là sont avec le pauvre peuple.

Ces questions, ces réponses, mêlées de cris de colère, partaient à droite, à gauche. Des bourgeois, des apprentis, munis d'armes, les vieilles armes de la Ligue, s'agitaient en tous sens défiant la terre et l'Olympe. Les femmes ne se montraient pas moins exaspérées. Tout à coup un grand hourvari s'élève, on crie : place! place! et on se bouscule. Un capitaine du Guet l'épée au poing, suivi d'une douzaine de soldats frappant de tous côtés, tranche la foule et conduit un gentilhomme. Ce ne fut pas une petite affaire que de l'amener jusqu'à la porte de l'Hôtel de Ville. Elle s'entr'ouvrit pour lui donner passage et se referma brusquement afin d'empêcher le flot populaire d'escalader l'escalier et d'envahir la grande salle.

Dans cette salle siégeait Hiéronyme Le Férou, seigneur d'Orville et de Louvre, ayant à ses côtés Geoffroy Yon, Gabriel Fournier, Pierre Helyot, Pierre Hachette, et les autres échevins, conseillers, greffiers de la ville dans leurs beaux et vénérables costumes. Le gentilhomme introduit par un huissier de la porte remit une lettre scellée aux grandes armes de la France et attendit. Cette missive était de la Reine, elle disait en substance que, forcée de quitter Paris pour dérober le Roi aux mauvais desseins « d'aucuns officiers du Parlement », elle ne rentrerait que lorsque tout serait calmé, mais, qu'en attendant que la rébellion fut apaisée, elle enjoignait au prévôt et aux échevins de maintenir la tranquillité publique. La lecture de cette pièce fut faite au milieu d'un silence qui n'était troublé que par les clameurs montant de la place.

— « Monsieur, veuillez dire à Sa Majesté, répondit le prévôt, que nous ferons notre devoir et que nous allons porter cette lettre au Parlement en qui, en l'absence du Roi, résident tous les pouvoirs. »

En effet, suivis d'un immense cortége, les officiers et colonels de la ville, derrière le prévôt se rendirent immédiatement au Palais de Justice. Introduit aussitôt dans la grande salle Saint-Louis, garnie de tous les conseillers du Parlement de la Cour des Comptes et des Aides, Le Férou, avec tout le cérémonial usité, après avoir dit au premier président, l'illustre Mathieu Molé, que la Ville de Paris était décidée à défendre les

1. On nommait ainsi le prince de Condé.

sénateurs de la patrie et le temple des lois, lui remit le pli royal. Molé en donna lecture. Les jeunes conseillers ne pouvaient retenir leurs exclamations irritées, les plus vieux baissaient leurs fronts soucieux.

— « Monsieur le Prévôt, dit Molé, le Parlement, pour la défense des lois du royaume et de la commune liberté, compte sur la Ville de Paris. Nous prenons acte de votre communication dont nous vous remercions. La Cour ne vous retient plus, vous pouvez être assuré qu'elle fera son devoir. »

Les officiers de la ville s'inclinèrent et se retirèrent très-émus, car c'était un spectacle imposant que ces trois ou quatre cents magistrats dans leur robe, et plus imposante encore était la noble figure de Mathieu Molé, le plus austère et le plus intrépide magistrat qui ait jamais siégé sur les fleurs de lis. Il avait alors soixante-cinq ans et sa longue barbe blanche imprimait à ses traits la majesté que Michel-Ange a donnée à Moïse.

Ce fut au milieu d'une foule immense que les magistrats municipaux acclamés avec transport, rentrèrent dans l'hôtel où ils se mirent à vaquer aux affaires qu'exigeaient les circonstances.

Transportons-nous maintenant à l'Hôtel de Longueville. Dans un petit salon, soigneusement clos, sont réunis deux hommes et deux femmes. L'un petit de taille, d'une mine un peu chaffouine, en costume d'abbé, pétille d'esprit, l'autre grand, bien fait, très-élégant, jeune, est le parfait modèle du gentilhomme de cour; quant aux deux femmes d'une beauté accomplie, ce sont les duchesses de Longueville et de Bouillon.

— Oui, monsieur de Gondi, vous avez raison, il faut enlever le peuple, la duchesse de Bouillon et moi nous voilà prêtes. Vous venez avec nous, Marsillac.

— Certainement.

— Pardon, pardon... fit Gondi, il faut que vous alliez seules avec un de vos enfants au moins. Sans cela, l'effet serait manqué. Avez-vous peur?

— Nous, peur! répondit madame de Longueville en haussant ses belles épaules, allons donc. Marsillac, un mot.

La belle Duchesse entraîna le Prince dans une embrasure de fenêtre, échangea à voix basse quelques mots avec lui, lui donna sa main à baiser et dit : « Partez messieurs. Nous avons encore quelques soins de toilette à prendre, car nous devons être irrésistibles. »

Pendant ce temps, à la Grève, l'aspect du peuple commençait à changer, on réfléchissait; l'armée de Condé était proche, Paris pouvait être enlevé de vive force. A l'Hôtel-de-Ville si Le Férou était résolûment pour le Parlement et la Fronde, quelques échevins éprouvaient comme des remords. Elle était si grave la partie qu'ils allaient jouer, ce n'était rien moins que la guerre civile. Les colonels des seize quartiers avaient été mandés, de Champlatreux, fils de Mathieu Molé, de Lamoignon, d'Estampes, de Valançay, de Tubœuf, de Scaron, etc., répondaient de leurs hommes, mais ils ne dissimulaient pas qu'ils tiendraient difficilement devant les soldats de Rocroy et de Lens conduits par leur général bien-aimé. Donc l'ardeur et l'enthousiasme de la première heure baissaient au dehors et au dedans de l'Hôtel-de-Ville.

Mais voilà que, tout à coup, dans le lointain, on entend comme gronder le tonnerre, on écoute, le bruit redouble : ce sont des cris sans fin, un fleuve de têtes roule sur les quais, sur les ponts et débouche en hurlant sur la place de Grève. Les échevins, aux fenêtres, ne comprennent rien à ce qui se passe, ce ne sont que vivats, que chapeaux en l'air; les femmes sont affolées de joie, on crie, on s'écrase, les canonniers ont couru à leurs pièces, la poudre est de la fête. Les colonels, qui sont descendus questionner, tirent leurs épées, se mettent à la tête de leurs hommes et partent au devant de deux magnifiques chaises à porteurs qui s'arrêtent devant le perron où, enfin avertis, sont descendus prévôt et échevins, ils attendent tête nue. Les portières s'ouvrent; paraissent les duchesses de Longueville et de Bouillon, tenant chacune une de leurs jeunes filles par la main. Alors sur la place on rit, on pleure, on s'embrasse, les premiers rangs tombent à genoux. C'est qu'aussi elle était splendide la duchesse de Longueville. Elle était assez grande, d'une taille admirable, ses épaules, sa poitrine, ses bras, ses mains avaient la blancheur du marbre. Des cheveux blonds et fins comme ceux des enfants, couronnaient un noble front et, descendant en boucles abondantes, tombaient sur son buste découvert. L'ovale de son visage était charmant, ses yeux d'une douceur infinie, et on appelait son teint un « teint de perle » (1). Moindre était l'éclat de la duchesse de Bouillon, mais, même à côté de cette miraculeuse beauté, elle semblait encore belle.

Le Prévôt s'avança au-devant des deux jeunes femmes qui gravissaient les marches du perron. Elles s'arrêtèrent; le peuple comprit que la duchesse de Longueville allait parler, alors le bruit tomba comme tombe la voix d'un orchestre sous le bâton de son chef.

— « Monsieur le Prévôt, Messieurs les échevins, dit-elle d'une voix claire et sonore, qui se fit entendre au loin, mon amie, la duchesse de Bouillon et moi, nous venons vous demander de vouloir bien nous recevoir et nous loger à l'Hôtel-de-Ville, sous votre garde, comme otages de la fidélité de Messieurs nos maris et de leur zèle pour le service de Paris et du Parlement..... »

A peine ces derniers mots étaient-ils tombés, que la barrière vivante des archers fut emportée par la poussée du peuple en délire; les chaises à porteurs roulèrent brisées; les deux héroïnes couraient un véritable danger. Le Prévôt, les échevins avaient été brusquement repoussés, alors un homme en habits bourgeois saisit la duchesse de Longueville, l'enleva, fendit la foule et murmura à l'oreille de la jeune femme : « N'ayez pas peur, c'est moi. » A cette voix bien connue : « Je n'ai pas peur », murmura-t-elle, en souriant. Dès qu'elle fut avec son enfant et sa compagne au pied de l'escalier intérieur de l'Hôtel-de-Ville, son sauveur disparut.

Le canon tonnait, le peuple faisait rage, l'inconnu traversa ses flots et rejoignit un personnage qui,

(1) Poca grana y mucha nieves
Van competiendo en su cara
Y entre lilios y jasmines
Assomanse algunas rosas.

enveloppé d'un grand manteau, se tenait au coin de la place de Grève et du quai.

— « Eh bien, fit celui-ci en riant, la pièce a-t-elle assez réussi? nous étions les maîtres au Parlement, nous le sommes maintenant de l'Hôtel-de-Ville. Voilà nos Parisiens partis et si Mathieu Molé fait le délicat, nous avons de quoi lui forcer la main. Il n'y a pas un de ces gaillards qui crient si fort qui ne soit prêt à risquer sa vie pour nos belles duchesses. Mme de Longueville a été admirable. A ce soir.

— « Et où nous retrouverons-nous?.. Eh, pardieu, Marsillac, à l'Hôtel-de-Ville, et nous y serons en belle compagnie.

— « A ce soir, Gondi.

Les deux compagnons se séparèrent en riant, tandis qu'un immense chœur chantait le refrain si connu :

Un vent de Fronde a soufflé ce matin,
Je crois qu'il gronde sur le Mazarin!

La comédie imaginée par le coadjuteur avait obtenu, ainsi qu'il le disait, un succès complet. L'échevinage, la bourgeoisie, le peuple, le parlement, se montraient enchantés, la haute noblesse était avec eux, la conduite des duchesses en offrait l'irré-



L'hôtel de ville de Bocador, dessin de Gilbert.

cusable témoignage. L'effet fut si grand que dès que l'on sût à Saint-Germain l'audacieuse résolution de madame de Longueville, la désertion se mit dans la cour de Anne d'Autriche.

Le prévôt avait ouvert les plus beaux salons de l'hôtel aux duchesses avec toute la galanterie si raffinée de l'époque. La belle Geneviève eut pu se croire dans le salon bleu de l'hôtel de Rambouillet: Toutes ses femmes étaient venues la rejoindre; son dîner avait été servi dans la somptueuse argenterie de la ville qui possédait une cave excellente, et messire Le Férou avait déclaré aux pourvoyeurs des cuisines que la caisse municipale payerait. Pendant le repas, une bande de musiciens n'avait cessé de se faire entendre. Les belles duchesses s'étaient fait un devoir de prier les officiers de la ville de s'asseoir à leur table; et Dieu sait quelle vaniteuse satisfaction éprouvaient nos bourgeois.

Le soir, ainsi qu'ils en étaient convenus, Gondi et Marsillac se rendirent à l'Hôtel-de-Ville dont les salles d'honneur étaient splendidement décorées. La foule s'y pressait. En vraies femmes politiques, les duchesses avaient invité à leur cercle, non-seulement l'échevinage, mais encore les principaux

officiers de la garde bourgeoise et toutes leurs femmes. Celles-ci étaient accourues dans leurs plus riches atours, et si, parmi elles, se trouvaient quelques robustes matrones mal fagotées, brillaient aussi des jeunes personnes véritablement gracieuses et mises à la dernière mode. Quelques officiers, richards ventrus du commerce, semblaient sans doute empêtrés dans les harnais de guerre dont ils étaient affublés, mais on en remarquait de lestes, de bonne tournure, qui n'eussent pas déparé les plus difficiles salons du Marais. Ils ne faisaient point tache auprès des plus brillants cavaliers accourus de Saint-Germain.

Déserteurs de la Cour, ou partisans déjà connus de la Fronde, se trouvaient là. Le prince de Conti qui ne vivait que pour sa sœur, madame de Longueville, les ducs d'Elbeuf, de Beaufort, de Bouillon, de Brissac, de Retz, le maréchal La Mothe-Houdancourt, MM. de Montrésor, de Luynes, de Sainte-Ibald, de Fontrailles, de Noirmoutiers, de La Boullaye, dont les broderies étincelaient à côté des vêtements sombres des présidents au Parlement de Belièvre, de Coigneux, du célèbre conseiller Broussel.

Au milieu de ces Frondeurs, souriante et magnifiquement parée, la duchesse de Longueville promenait sa beauté et ses grâces, s'appliquant surtout à séduire les femmes, ayant un mot aimable pour toutes et annonçant le triomphe de la Fronde.

Dans un angle de la grande salle, le coadjuteur, fort entouré, pérorait, gesticulait, versait à pleines lèvres son prodigieux esprit et criblait le Mazarin de sanglantes épigrammes. On se pamait de rire, pendant que réunis autour du prévôt, les colonels préparaient l'attaque de la Bastille qui fut prise en effet quelques jours plus tard.

Mais bientôt un orchestre se fit entendre, il y avait là beaucoup de jeunesse, les danses s'organisèrent, on dansa joyeusement non dessus, mais dans le cratère même du volcan. Intrigues, amours, propos de guerre, folies, se mêlaient. A chaque instant, entraient des capitaines venant prendre des ordres ou donner des réponses, car la Cité avait fermé ses portes. Sur les vitres de l'hôtel, de temps à autre, étincelaient des flammes; elles jaillissaient d'un immense feu de joie brûlant sur la place de Grève d'où s'élevait le cri mille fois répété de vive Longueville! Vive la Fronde! A bas le Mazarin! Des orateurs improvisés, huchés sur des bornes, haranguaient la foule et se faisaient huer ou applaudir. Des patrouilles circulaient, les canonniers gardaient leur artillerie, les laquais, transformés en politiques, se disputaient autour de leurs chaises-à-porteurs, de leurs chevaux, de leurs mules. A l'Hôtel-de-Ville on dansait toujours.

Voilà la première Fronde. On parlait de faire le bonheur du peuple : personne, excepté Molé et ses austères amis qui voulaient contenir la Régente sans se donner à la faction, personne n'y songeait, et si le prince de Marsillac eût obtenu le gouvernement du Havre qu'il avait sollicité, assurément la duchesse de Longueville n'aurait pas joué le rôle qu'elle jouait aujourd'hui, et Paris n'eût pas été le parrain du fils qu'elle mit au monde (1).

Cette première Fronde, car la Fronde fut un drame héroi-comique en plusieurs actes, dura depuis la fête des Rois jusqu'au 23 mai, jour où Mathieu Molé, malgré les chefs de la faction, malgré les ducs et madame de Longueville, signa avec Mazarin la paix de Ruel. Jamais le grand magistrat ne montra plus d'intrépidité qu'en cette circonstance, et, lorsque nous ferons pour le Palais de Justice ce que nous fesons pour l'Hôtel-de-Ville, nous retracerons la scène émouvante et auguste pendant laquelle, écrasant la résistance du prince de Conti et de ses adhérents, il fit enregistrer le traité de paix qui sauvait la France d'une guerre civile et fermait nos frontières à l'étranger.

A. Genevay.

(La fin à la prochaine livraison.)

1. Cet enfant, Charles-Paris, porta d'abord le nom de comte de Saint-Paul et ensuite celui de chevalier de Longueville. Il donnait de hautes espérances; son oncle, le Grand Condé, l'aimait beaucoup. Il fut tué, tout jeune, au passage du Rhin. Voir la très-belle et très-curieuse lettre de madame de Sévigné.

INDUSTRIE ET BEAUX-ARTS

LES BOURGEOIS DE PONT-ARCY A L'EXPOSITION (1)

Nos bourgeois n'engendraient point mélancolie; chaque couple ayant les mêmes goûts visitait avec plaisir les mêmes objets et se trouvait heureux d'échanger des idées inspirées par la vue des spécimens exposés.

Peu de salons parisiens étaient plus animés et plus amusants que celui de Mlle Julie. Le boute-en-train de ces aimables soirées était, qui le croirait? la petite Mme Pommelet, vive, toujours prête, bonne camarade, et répandant autour d'elle sa communicative gaîté. Pleinchêne, qui la taquinait sans cesse, la tenait en grande amitié, et elle, de son côté, se plaisait à chiffonner la gravité cérémonieuse de de la Potinière dont elle estimait beaucoup le savoir. Quoiqu'elle fût voisine de la trentaine, elle était fraîche comme les fleurs avec lesquelles elle avait toujours vécu, et Pleinchêne l'avait surnommée « Mme Pomme-d'Api ». Elle avait accepté ce surnom, et en causant, en tourbillonnant, elle disait: « Pomme-d'Api a fait ceci, a fait cela; Pomme-d'Api a été au théâtre, à l'Exposition où elle a vu telle ou telle chose »; et elle se mettait à conter avec une verve dont le bon Pommelet était ravi.

Un soir elle arriva toute radieuse : « Eh bien! Mlle Julie, dit-elle en l'embrassant, vous êtes-vous bien amusée, hier, à l'Opéra? Et Polyeucte?

— Monsieur de la Potinière trouve qu'il y a de très-belles choses dans la partition, je pense comme lui, mais c'est bien grave.

— Allons, dites le mot, bien ennuyeux! un va-

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons récédentes.

carme harmonieux à porter le diable en terre! Avoir pendant quatre heures durant, un charivari dans les oreilles, sous les yeux de très-beaux décors où chantent leur « flamme » des amoureuses fort laides et des amoureux ventrus, pansus, grotesques, je connais ça! et ce n'est point amusant. Et les ballets, est-ce qu'ils vous plaisent? Passe encore pour les femmes, mais les hommes sont-ils assez ridicules! M. de la Potinière, exprimez donc votre amour pour votre fiancée en arrondissant vos bras en anses de pot ou en posant vos mains sur votre cœur et en louchant vers le ciel... Vous riez, M. Pleinchêne! Eh bien je payerais double place, rien que pour vous voir en figurant dans *les Huguenots* avec le maillot couleur abricot et la toque sur l'œil...

— Eh! eh! l'abricot a du bon.

— L'abricot plein-vent! plein-vent! à qui le dites-vous? J'ai passé hier ma journée à l'Exposition des fruits. Elle est certainement fort belle, très-nombreuse, elle garnit extérieurement toute la façade nord-est du Palais du Champ-de-Mars, mais je me figurais qu'elle serait plus belle et plus nombreuse encore; car nous sommes, par excellence, le pays des fruits. Il faut voir quels yeux doux les jolies Anglaises et leurs mâles compagnons font à nos raisins, à nos poires et à nos pêches; l'eau leur en vient à la bouche, et ils ne se cachent pas de leur péché de gourmandise. Aussi tous nos ports de la Manche sont-ils encombrés par nos fruits partant pour Londres. Des courtiers les achètent sur pied, les cueillent, malheureusement un peu avant leur maturité, et les expédient.

Mais je reviens à mon exposition où nous avons eu bien tort, Narcisse, de ne pas envoyer nos belles poires de Pont-Arcy, elles eussent été primées.

Ce sont les Sociétés d'horticulture qui ont fait les frais de cette gracieuse exhibition.

La *Société d'horticulture de Clermont* a envoyé de très-beaux beurrés Clairgeau, de belles duchesses d'Angoulême, du chasselas violet; la *Société de Coulommiers,* l'api noir, — mais qui, à cause de sa couleur, sera peu recherché pour les desserts de luxe, — de superbes Rambourg d'Amérique et de jolies branches de Pigeonnier; la *Société d'horticulture d'Orléans*, le Bési-Chaumontel, la Belle-Anglaise, la reinette de Canterbury, le Grand-Alexandre et des apis noirs plus beaux que ceux de Coulommiers. L'exposition de la *Vendée* est très-brillante, ses beurrés gris, ses Colmars, ses duchesses, ses doyonnés Goubault, ses beurrés Aurore d'un ton si délicat et d'une si jolie forme, mais, par-dessus tout, ses belles-angevines, méritent l'attention.

L'exposition de M. J. Claudin, jardinier de M. Claudon à Châtillon-sous-Bagneux, est merveilleuse, j'ai surtout remarqué ses beurrés d'Aremberg et ses beurrés Déal. Eugène Pasquet, de Corbeil, n'a pas de moins beaux fruits, et il expose vingt variétés de riches raisins. Mais plus beaux encore sont les raisins de Mme v^e^ Durand, de Bourg-la-Reine, qui nous offre les chasselas de Ténériffe, des Bouches-du-Rhône, le chasselas rose, le Frankental, le Morille noire, etc. L'exposition du département du Nord est fort remarquable, et le *Cercle horticole* des Ardennes nous présente quatre-vingt-treize variétés de pommes et cinquante-cinq des poires. L'exposition de Meaux est un triomphe; les poires et les pommes de Nancy ne sont pas moins brillantes, et les pêches tardives de la *Société horticole de Villemomble* ont été fort remarquées. La Normandie nous a envoyé ses pommes à cidre; sa richesse, je le veux bien, mais ces pommes si précieuses ne sont pas d'un bel aspect, elles ont le mérite modeste.

La Belgique nous a littéralement envahis, ses fruits sont très-gros, mais pâles, je doute qu'au manger ils tiennent ce qu'ils semblent promettre, j'en dirai autant de l'exposition d'Amsterdam. En parlant de la Belgique, je dois signaler d'une façon spéciale M. Copenick, pépiniériste de Gand. Liége qui a trop envoyé, a, ainsi que la *Société néerlandaise*, de fort belles poires.

A côté de ces fruits, le hasard, sans doute, a placé l'exposition de la *Direction agricole d'Italie.* Quelle différence de ton et d'éclat! et, à côté des raisins de la *Société agricole piémontaise*, combien sont pâlots les fruits du Nord? Cependant rendons justice au Danemark, il a de belles pommes, des raisins très-estimables et des nèfles splendides.

L'Autriche est de la plus grande richesse; je ne connais rien de plus beau que les poires et les pommes de Louis Welpener, de Bozen.

En parlant de la France, j'ai oublié, je crois, M. Jamin, horticulteur à Bourg-la-Reine. Comme je ne veux pas être injuste, je dois dire que son exposition est une des plus belles et des plus riches du Champ-de-Mars.

— Sapristi! sapristi! s'écria Pleinchêne, quelle mémoire!

— Taisez-vous, méchant railleur, c'est la mémoire du cœur et... du palais. Vous trouvez que je bavarde trop?...

— Pas du tout, pas du tout, s'écrièrent les dames.

— Eh bien, vous ne saurez pas le reste.

— Vous grillez de nous le dire, fit en riant Pleinchêne.

— C'est vrai... mais je vous rattraperai, vous, quand vous nous parlerez de vos machines qui crient, sifflent et sentent mauvais. Oui, mesdames et mesdemoiselles, j'éprouve le besoin de vous dire la joie et l'admiration que j'ai éprouvées en visitant les fleurs artificielles. Les fleurs, je les aime tant! c'est mon culte, y a-t-il quelque chose de plus beau? le ciel leur a tout donné; la grâce, la couleur, la fraîcheur et le parfum. Eh bien, ces merveilles de la création renaissent sous les doigts de nos fleuristes, et si Mme George Sand qui les a si bien décrites, si saint Jean qui les a si bien peintes, vivaient encore, ils seraient dans le ravissement à la vue de ces chefs-d'œuvre.

A tout seigneur, tout honneur. J'ai poussé un cri d'admiration devant l'immense gerbe de roses de Mme la baronne de Soubeyran; c'est prodigieux; mais, sortant de cette main, cette merveille ne m'a point étonnée; toute jeune, Mme la baronne était déjà artiste, elle avait un crayon d'une facilité extrême, elle exécutait, en jouant, de charmants portraits. Et n'est-ce pas encore des portraits que ces adorables fleurs? Ce n'est qu'à regret que je me suis éloignée d'elles pour passer à d'autres vitrines.

Mesdemoiselles, j'ai pris pour vous, et pour vous aussi, beau fiancé, les adresses de fleuristes. Les

pensées de Mlle Cambon sont fort jolies, mais moins jolies que celles de M. Bulant qui expose une admirable branche de magnolia et des iris qui ont bien la forme et le ton de cette plante élégante. M. Camille Marchal ne les a pas moins bien copiés, et j'ai beaucoup admiré ses roses et ses boules de neige, ainsi que les fleurs de sureau de Dubosq-Hofmayer. Les fleurs en plumes de Carchon sont très-belles, on ne travaille pas mieux au Mexique; malheureusement le prix en est fort élevé, c'est grand dommage; mais elles ont l'avantage de se faner très-lentement. L'exposition toute entière de M. Delaplace est à étudier : il a des orchidées d'une singularité et d'une vérité charmantes. Les coquelicots de Chandelet et fils ont tous la senteur des moissons, et non moins naturelle est la gerbe de fleurs des champs de Lardé. Les myosotis de Mme veuve Direnger semblent respirer sur le bord du ruisseau où est née leur petite étoile bleue, et je ne pouvais me lasser d'admirer la branche de cerisier en fleurs de Mme veuve Laroche ainsi que la touffe de lilas blancs de Mme Lespiant.

Mon Dieu, que j'étais donc heureuse au milieu de ces fleurs!

— Flore, dit M. de la Potinière, était dans son royaume.

— Et mon Narcisse n'était pas moins heureux que moi; C'est vraiment la nature, un art exquis.

— Une richesse nationale, dit Pleinchêne.



La façade italienne, dessin de H. Clerget.

— Grâce à la chimie, qui tous les jours découvre des couleurs plus vives, dit Seringuet, cette richesse ira toujours en grandissant.

— La chimie! je le veux bien, reprit la petite Mme Pommelet d'un ton délibéré, la chimie, tant que vous voudrez; mais les vraies créatrices de ces merveilles de papier, de soie, de plumes, sont nos ouvrières aux doigts de fée qui font revivre la flore tout entière. Artistes admirables qui n'ont pas même l'honneur de laisser un nom après elles.

— C'est triste; tout pour les unes et si peu pour les autres, » murmura Julie.

— Elles nous font belles et nous ne savons pas les faire heureuses, » ajouta Septimanie.

— Sapristi, mademoiselle Septimanie, c'est très-bien ce que vous venez de dire! mais hélas, la nécessité du bon marché...

— Ta! ta! je vous vois venir avec vos gros sabots, vous allez parler politique! Mesdames, vos chapeaux! et allons visiter la section italienne.

Ch. Raymond.

(La fin à la prochaine livraison.)

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à la prochaine livraison la chronique du mois.

Le directeur-gérant : Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

LES ÉGLISES DE FRANCE

L'ESCALIER DE NOTRE-DAME DU PUY (VELAY).



L'escalier de Notre-Dame du Puy, dessin de H. Clerget.

L'église de Notre-Dame du Puy, visitée, enrichie, par tous les pouvoirs de l'église et de la terre, fut vénérée sous le nom de « *l'Église angélique* ». Fondée sur un étroit plateau, qui semblait fait plutôt pour porter une forteresse féodale qu'une maison de Dieu, entourée de précipices, dominant tout autour d'elle, l'immense église a dû demander à ses constructeurs un travail difficile, et ses épaisses murailles, pour ainsi dire suspendues sur des pentes abruptes, ont exigé des masses énormes de ma-

çonnerie qui la soutiennent et lui servent de contreforts.

La façade de l'église, formant avant-corps, est percée de fenêtres et de portiques dont les arcs sont à plein centre, c'est-à-dire, dans ce style roman, si solide et si sombre, qui s'accorde si bien avec le côté recueilli et mystique de la foi catholique.

Au-dessous de cette façade d'une tenue austère, sans aucun caprice d'artiste qui en altère l'imposante majesté, se déroule et tombe le gigantesque escalier, large, droit, presque infini, divisé en cinq paliers ou repos, et qui compte cent huit marches.

« Autrefois (1) ce magnifique escalier aboutissait dans le centre du bâtiment. On se trouvait à l'entrée en face du chœur et on avait derrière soi la nef. L'effet devait en être unique, admirable comme celui d'une échelle de Jacob qui conduisait le pèlerin jusqu'au ciel. Une malheureuse restauration faite en 1781 a détruit ces prestiges, sous prétexte de garantir les fidèles de l'action du vent et du froid qui s'introduisaient par cette ouverture jusqu'au milieu du pavé de l'église ».

Les auteurs à qui nous empruntons la citation précédente se montrent sévères pour la restauration de 1781. Au point de vue de l art, nous sommes parfaitement, absolument de leur avis; mais il faut bien le reconnaître, la constitution et les mœurs des races modernes exigent des précautions hygiéniques que dédaignaient nos robustes aïeux.

Les deux côtés de cet escalier appartenaient autrefois à l'église. On y trouvait l'église du Saint-Esprit, l'entrée de l'Hôtel-Dieu et des portes lombardes donnaient accès à des demeures qui avaient dû être habitées par des dignitaires ecclésiastiques. Les prêtres et les chanoines de Notre-Dame jouissaient de grandes richesses et d'éclatantes immunités. L'évêque du Puy était exempt de la juridiction de son métropolitain, et le chapitre tenu en si haut honneur et dignité que le roi de France et le Dauphin, lorsqu'ils visitaient l'église, prenaient place au chœur à titre de chanoines honoraires, parmi ces dignitaires qui, dans certaines cérémonies, portaient la mitre.

Notre-Dame avait, jadis, appendu à ses voûtes les drapeaux enlevés aux Anglais à la célèbre bataille de Baugé; ils ont disparu, et, pour les retrouver, vaines ont été toutes les recherches. On a peine à comprendre comment et dans quel but un tel acte de vandalisme a été accompli, il témoigne une bien coupable incurie de la part des gardiens.

Une entrée autre que celle où l'on accède par le grand escalier est ornée d'un petit porche d'un goût plus que douteux, et, à côté, se trouve un ouvrage moderne très-finement travaillé qui représente une façade du Palais épiscopal. Le clocher d'une forme pyramidale s'élève à deux cents pieds. Les matériaux dont il est construit le mettent en saisissante harmonie avec la nature riche et sauvage qui l'entoure. Il semble jaillir du rocher sur lequel il s'élève; il est complétement revêtu de laves volcaniques qui donnent à la pyramide un imposant caractère de force et de durée.

Les rois de France se faisaient presque tous un devoir de visiter Notre-Dame du Puy. Louis XI ne pouvait manquer de suivre l'exemple de ses ancêtres. Mais quoique le Seigneur ait dit : « Ne jugez point », nous sommes toujours tentés de considérer les actes de religion de ce cœur sans amour ni piété, comme des momeries et des actes de peur.

En février 1476, Louis XI voulut donc faire une neuvaine à Notre-Dame du Puy, et, l'évêque étant absent, les chanoines se portèrent à la rencontre de l'hôte redoutable qui approchait. A trois lieues et demie, ils trouvèrent le roi; ils lui firent une belle harangue et remirent en ses mains les clefs du cloître. Louis XI déclina tous les honneurs qu'on voulait lui rendre, il tenait à entrer comme un simple pèlerin dans le royaume de la Vierge. Il descendit de cheval et, malgré les murmures des courtisans forcés de l'imiter, il fit les trois lieues à pied en disant son chapelet, il monta avec de grands soupirs de componction l'escalier; et, arrivé dans l'église, se souvenant de son titre de chanoine honoraire, il se fit revêtir du surplis et de la chape. Il pria longuement et sur son siége laissa une bourse de trois cents écus d'or. Le lendemain, à la grande admiration du populaire, au grand mécontentement de ses officiers, toujours vêtu en chanoine, sans doute, il entendit trois messes, et pour chacune il donna trente écus. Il continua; et le surlendemain, mêmes offices, même dévotion, même libéralité. Puis il partit après avoir accordé au sanctuaire d'autres dons et de nouveaux priviléges.

Charlotte de Savoie, quatre mois après la naissance du Dauphin, obtint de Louis XI la permission d'aller, à son tour, faire ses dévotions au Puy. Mais à ses prières elle mêla des distractions. D'abord elle fut reçue avec tous les honneurs dus à la couronne, et, pour l'amuser, neuf jeunes filles, les plus belles que l'on put trouver, déguisées en hommes et richement ornées, représentèrent devant la Reine, en présence de tout le clergé et des seigneurs accourus de leurs vieux donjons, l'histoire des neuf preux de Charlemagne.

En 1533, François Ier, la reine Éléonore, les princes ses fils, au milieu d'un grand cortége de seigneurs et de nobles dames vinrent visiter le sanctuaire du Puy. Le roi, sa femme, toute cette brillante et légère noblesse, gravirent processionnellement l'escalier entre deux haies d'enfants que la ville avait fait vêtir de la livrée royale. Les rues, les marches étaient jonchées de fleurs et de sable fin. Le doyen attendait le prince sur le seuil de l'église, il lui présenta la croix à baiser, et le couvrit du surplis et de l'aumusse.

Le lendemain le bailli du Velay offrit au roi, au nom de la ville, une image d'or, enrichie d'un saphir, semblable à l'image de Notre-Dame. Cette riche amulette avait appartenu au bon roi René.

François Ier est le dernier de nos rois qui soit allé au Puy en pèlerinage.

Disons, puisque nous sommes dans cette cité, qu'une de ses églises, celle des Jacobins, prétend posséder le cœur et les entrailles de Duguesclin. Dinan, en Bretagne, lui dispute cet honneur.

Si les rois ne gravissent plus l'escalier de Notre-Dame du Puy, s'ils ne vont plus s'agenouiller dans l'*Église angélique*, le peuple visite toujours le sanctuaire, et les artistes s'y rendent pour en étudier les beautés.

A. S.

1. Voyage pittoresque en France, Ch. Nodier et le baron Taylor.

LES DRAMES DE LA MER

LE GARDE-COTES (1).

V

A peu de temps de là, un haut fonctionnaire de l'Amirauté, frais débarqué de Londres, vint inspecter la *watch-tower* et l'escouade des gardes-côtes, leur rappelant leurs devoirs, les exhortant au zèle et à l'activité. Il parut, dès l'abord, fixer son attention d'une façon toute particulière sur le jeune Mac-Dowell, qui lui servait de guide dans les parages dangereux des environs, et de *cicerone* dans le petit arsenal de la *watch-tower*. Les réponses précises et les intelligentes explications du jeune garde-côtes avaient semblé l'intéresser.

— Comment donc se fait-il, mon ami, que vous n'ayez point encore de galon aux manches, dit-il avec un bienveillant sourire, lorsque le vieux Blithley, qui grondait souvent, mais qui n'oubliait rien, lui eut vanté la hardiesse de James, et son généreux dévouement durant la nuit de la tempête.

— Je n'ai pas encore eu le temps d'en gagner ; je suis tout nouveau au service, — répondit modestement le promis de Kitty Stevens.

— Il ne faut pas beaucoup de temps pour cela, mais il faut une bonne occasion, — répliqua le capitaine. — Or, à votre âge, mon garçon, et dans votre métier, les occasions de danger et de gloire se rencontrent aussi facilement, aussi fréquemment, que les bourrasques en novembre, et les grains en avril... Ne m'a-t-on pas parlé, par exemple, d'un cutter de mauvaise mine, qui se montre dans ces parages, en hiver, et qu'on soupçonne fort de porter des marchandises de contrebande ?... Voilà l'occasion, mon jeune brave ; ne la laissez pas échapper. Tâchez d'être plus heureux ou plus fin que ne l'ont été jusqu'ici toutes ces vieilles moustaches ; mettez la main, au bon moment, sur la coque endiablée, et vous verrez que vous aurez fait une belle et profitable prise, je vous l'atteste, foi de capitaine Wilkinson !

— Il ne fera rien qu'il n'ait déjà promis de faire, — interrompit alors Blithley, d'un ton bourru. — Lorsque nous lui avons parlé de ce cutter maudit, et des courses et des veilles sans fruit que nous avons faites à son endroit, il a eu l'air de nous dire que nous étions tous des maladroits, des imbéciles, et qu'il surprendrait bien les *smugglers* à lui tout seul, au bon moment.

— Il l'a dit ?... C'est bon : voilà qui me fait plaisir. Eh bien, d'ici à décembre, qu'il tienne sa promesse ! Alors, foi de capitaine Wilkinson, il verra coudre, en janvier, sur sa manche, quelques bons pouces de galon d'or, et fourrer dans sa poche, comme gratification, un billet de cinquante livres. »

Là-dessus l'inspecteur partit, laissant James à ses rêves d'or et à ses espérances de triomphe... Cinquante livres ! de quoi meubler fraîchement, gentiment, le petit cottage conjugal, et recevoir Kitty dans un joli parloir, orné de gravures, de miroirs, de tapis ; dans un jardinet velouté de gazon et embaumé de roses... Des galons, un grade ! de quoi la rendre fière de son jeune mari, lorsqu'il la conduirait à l'église, se redressant sous son bel uniforme, et rougissant d'orgueil et de bonheur. Quelles belles perspectives c'étaient là, et combien il était doux de chercher à les atteindre, même par de grandes fatigues et de grands efforts, au prix de nuits, de veilles et de jours de dangers !

James Mac-Dowell, en cherchant silencieusement les moyens de réussir, comprit tout d'abord qu'il avait, sur ses compagnons, un notable désavantage. En sa qualité de nouveau venu, il ne connaissait qu'imparfaitement les accidents de la baie, les passages entre les récifs et les points abordables de la côte. Il lui fallait donc, pour réussir, en commencer une étude approfondie, continue, y consacrant toutes les ressources de son esprit et de sa volonté.

D'abord une idée lui vint, et le remplit d'espoir et de bonheur. S'il consultait, sur ces divers points, sa chère Kitty, sa fiancée, qui naviguait seule, si vaillamment, tout le long de la côte, et qui en connaissait naturellement les bas-fonds, les passages difficiles, les endroits dangereux ?

Mais les réflexions qu'il fit ensuite le décidèrent au silence. Il voulait causer à Kitty une surprise, l'étonner et l'émerveiller un jour, en lui montrant ses galons neufs. Et cette belle surprise devenait impossible, s'il mettait sa fiancée, à l'avance, dans la confidence de ses projets. Et si, malgré son zèle et ses courageux efforts, le maudit cutter échappait à toutes les recherches, quelle douleur, alors, et quelle dérision, d'avoir fait partager à Kitty d'irréalisables espérances !...

Puis James se rappela soudain, en rougissant, les paroles amères et quelque peu blessantes, que Kitty lui avait dites, lors de leur première rencontre, au sujet du « vilain métier » des garde-côtes, qui ont à poursuivre, non point des étrangers, des ennemis, mais des compatriotes, des frères, cherchant les moyens de vivre, dans un métier hasardeux. Il ne parviendrait guère, assurément, à se concilier les sympathies de la belle fille, s'il lui montrait leurs communes espérances d'avenir et de fortune, basées sur la prochaine capture d'un contrebandier. En conséquence, le jeune homme se décida à garder son secret, et résolut de se livrer seul, tous les jours, et en silence, à ses travaux, ses recherches et ses explorations.

Dans une nuit sombre et froide de la fin d'octobre, il errait sur la côte de l'autre côté du village, à une assez grande distance de la *watch-tower*. En cet endroit, de longues arêtes de roc, se détachant de la falaise, et s'évasant à l'entrée de la baie, formaient une chaîne de brisants, çà et là sillonnés par d'étroits canaux ou goulets, entre lesquels un petit navire fin voilier, tirant peu d'eau, et guidé par des mains habiles et hardies, pouvait peut-être se frayer un passage, bravant la nuit et le danger.

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Le vent qui sifflait et la pluie qui commençait à tomber, avaient chassé les passants, les pêcheurs, de la côte. Le jeune homme se trouvait seul sur cette grève déserte et sombre, et il ne s'en étonnait point, car il se disait avec raison qu'une pressante nécessité ou l'impulsion d'un ardent courage aurait pu seule décider quelque habitant de la contrée à affronter les coups de vent de la rafale, et la morne solitude de ce chemin abandonné.

Soudain James crut entendre un bruit de pas pressés et de voix confuses, venant d'un étroit sentier qui, grimpant aux flancs de la falaise, allait rejoindre la route ordinairement suivie par les pêcheurs. Cette circonstance imprévue causa au jeune garde quelque surprise, et une légère émotion. Il n'avait point aperçu de barque en mer, et les pêcheurs débarquaient toujours sur une plage douce et unie, bien plus rapprochée du village. Quels pouvaient être ces inconnus? Le hasard le mettait-il sur la piste de quelque importante découverte?

Et James se cacha aussitôt dans un angle des rocs bordant la route, résolu à laisser passer devant lui ceux qui gravissaient la falaise à cette heure, afin de les observer sans qu'ils pussent l'apercevoir.

Un à un ils apparurent, en effet, leurs formes noires s'élevant et se mouvant dans l'ombre. Ils passèrent tout près de l'endroit où James s'était caché, et le jeune homme en compta rapidement une dizaine. La nuit était trop sombre pour permettre de distinguer leurs traits ou même les détails de leur costume. Seulement le garde-côtes, en les voyant marcher, s'éloignant sur la plage, ne crut pas reconnaître chez eux le pas légèrement cadencé et le brusque mouvement d'épaules particulier aux marins. Puis, au moment où ils allaient disparaître à ses yeux, l'un d'eux laissa tomber un objet qui, en frappant le roc durci, fit entendre un son métallique. On eût dit la lame d'un poignard, ou la crosse d'un pistolet. Aussitôt un ou deux jurons échappés aux compagnons de ce maladroit, prouvèrent, au jeune Mac-Dowell, que cet incident était regardé par eux comme franchement désagréable.

Les soupçons que James commençait à concevoir, furent, par cela même, confirmés. Aussi, abandonnant sa cachette, il suivit les inconnus dans l'ombre et à distance, s'engageant, pour amortir le bruit de ses pas, sur le vaste champ de sable qui couronnait le sommet de la falaise. Et déjà il commençait à craindre de s'être mépris, en voyant les inconnus s'approcher, paisiblement, des premières maisons du village, lorsqu'un incident inattendu le retint soudain cloué à sa place, en lui faisant battre le cœur.

Derrière lui, au sommet du petit sentier gravissant la falaise, une voix fraîche et sonore venait de s'élever, chantant, dans le silence de la nuit, une vieille ballade marine souvent répétée sur ces côtes.

James fit un brusque mouvement, et sentit son front se mouiller de sueur, ses jambes chanceler. Cette voix qui chantait ainsi, si harmonieuse et si douce, cette voix qui paraissait exprimer une joie mystérieuse, — qui donnait peut-être un signal, — n'était-ce point la voix de Kitty, aussi pure, aussi claire, aussi séduisante, que James l'avait déjà entendue? Oui, c'était bien ainsi, c'était bien cela, que Kitty chantait lorsque, comme pour accentuer le rhythme de sa ballade, elle faisait mouvoir, d'un pied nonchalant, la pédale de son rouet, tandis que lui émerveillé, heureux, arrosait ses œillets au bord de sa fenêtre.

Mais comment supposer que Kitty se trouvât à cette heure en ce lieu, peut-être en cette compagnie?... C'était impossible, c'était absurde: à cette heure, la jeune fille servait le souper ou filait tranquillement, dans la maison de son père, à moins que...

— A moins que, — se dit tout à coup le jeune homme, pâlissant de douleur et de colère, — à moins qu'il n'y ait quelque part, sur cette côte, un rival préféré, un ami inconnu, que Stevens repousse peut-être et qu'elle rencontre en secret, lui donnant ainsi le signal? »

Et le pauvre James, l'esprit et le cœur bouleversés par ces suppositions douloureuses, oublia en cet instant les rôdeurs inconnus qui l'avaient d'abord si vivement préoccupé, et qui continuaient à s'avancer vers le village. Comprimant de la main les battements de son cœur, et retenant son haleine, il se déroba, pour la seconde fois, derrière une touffe de maigres arbustes croissant çà et là sur la plaine stérile. Et il prêta fiévreusement l'oreille, car il lui semblait entendre maintenant des pas légers, accompagnant la voix douce, s'avancer sur le chemin.

Bientôt les pas se rapprochèrent, dépassèrent rapidement la touffe de broussailles, et le cœur de James se sentit un instant soulagé. Mac-Dowell, en inclinant avidement sa tête pâle, ouvrant tout grand ses yeux brillants qui semblaient éclairer les ombres, n'avait aperçu que la forme svelte et légère d'un homme qui lui parut jeune, de taille frêle, portant le bonnet de laine et la veste des marins. Quelque mousse en congé probablement; quelque jeune pêcheur cherchant des nids de mouettes... James se sentit tout heureux et respira longuement, débarrassé soudain du poids écrasant qui avait un instant oppressé sa poitrine.

Pourtant, en s'éloignant ainsi, l'inconnu chantait toujours. Et sa voix, comme celle de Kitty, était si pénétrante et si douce! Il y avait au refrain de la ballade, une fugitive cadence, mélancolique et légère, que le passant répétait si bien comme elle, avec un accent voilé, et des larmes dans la voix:

— Qui donc peut chanter ainsi? murmura James en se frappant le front. Peut-il exister deux voix si complétement les mêmes?... Et si elle avait pris des habits d'homme pour errer plus librement sur cette côte pendant la nuit? »

Lorsque cette pensée lui vint, il ne s'arrêta plus, et s'élança, comme un insensé, dans la direction du village. Tout à coup, au milieu de ces ombres qui devenaient de plus en plus noires, la voix douce cessa de chanter; les pas des rôdeurs de nuit cessèrent de retentir, et James, accourant à perdre haleine, se vit seul sur le chemin. Plus de forme légère et plus d'ombres mouvantes. Il s'arrêta brusquement, chercha du regard autour de lui; mais il n'aperçut rien, n'entendit rien, demeurant seul dans la nuit et le silence. La maison de Toby Stevens, massive et isolée, faisait rayonner seule ses deux

petites fenêtres à une centaine de pas devant lui, et la mer, laissant entendre son murmure plaintif à demi étouffé, se balançait doucement au pied de la falaise.

Le jeune garde-côtes, en cet instant, accusa le sort, le hasard, la nuit, et surtout lui-même. Il avait attendu trop longtemps, sans doute, et maintenant, sans qu'il comprît comment la chose avait eu lieu, il avait laissé échapper l'occasion, il avait perdu toutes traces... Ah! du moins, un espoir encore lui restait : la maison de Stevens était là, devant lui; il allait y courir, s'assurer. Il connaîtrait son sort en un instant, et s'il la trouvait là, paisible et contente, assise au coin du foyer, il se sentirait si apaisé, si heureux, qu'il en oublierait le désappointement de ce soir, d'un fâcheux effet, probablement, pour ses espérances de fortune.

En un instant il arriva à la porte de la maison amie, et y frappa à coups redoublés, à moitié hors de lui d'émotion et de terreur.

On ne lui ouvrit point tout d'abord; il n'y avait sans doute personne dans la salle basse, où la lumière brillait seule. Au bout d'un instant cependant, une fenêtre s'ouvrit au-dessus de sa tête, et ce fût, ô bonheur! la douce voix de Kitty qui le salua, en demandant :

— Que veut-on? Qui êtes-vous?

— Kitty, ouvrez-moi... C'est James, c'est votre ami, répondit-il, tout hors d'haleine.

— Bonté du ciel! qu'avez-vous à frapper ainsi?...



Les contrebandiers, dessin de F. Lix.

Vous m'avez fait une peur!... Est-ce que votre caserne brûle? »

La maligne fille désignait ordinairement, de ce terme ironique, les cottages des gardes-côtes et leur *watch-tower*. Mais James n'était guère disposé en ce moment à lui faire des reproches. Et la jeune fille, ayant quitté la fenêtre, descendait déjà l'escalier et vint bientôt ouvrir, tenant son flambeau à la main. Dès qu'elle parut, James jeta sur elle un regard effaré, un regard de crainte et de doute qui rayonna bientôt de joie et de bonheur.

Kitty portait, avec une grâce et une aisance parfaites, ses vêtements de tous les jours; il n'y avait pas une tresse de dérangée dans ses beaux cheveux brillants, pas une goutte de pluie sur son beau front limpide. Elle n'était donc pas sortie! Il s'était donc trompé, l'insensé, le coupable!

Un sourire de béatitude vint errer sur les lèvres pâles du jeune homme, et il entra, après avoir serré la main de la jeune fille par un mouvement joyeux et presque convulsif.

Tout à coup il s'arrêta, tressaillit, fixa ses regards et s'écria avec un accent d'effroi et de douleur :

— Vous êtes sortie ce soir, Kitty, par ce temps affreux?

— Comment le savez-vous? reprit-elle paisiblement.

— Mais, voyez... Là... sur l'escalier... des traces de pas humides!

— Bonté du ciel! James, qui peut vous effrayer

ainsi?... J'ai fait quelques pas dans le jardin pour aller ramasser quelques serviettes de la lessive, oubliées sur la haie. Qu'y a-t-il là d'inquiétant? Pensez-vous que je puisse y gagner un rhume pour avoir un peu mouillé mes pieds sur le gazon? Comme si une fille de pêcheur n'était pas accoutumée à en supporter bien d'autres? ajouta-t-elle en redressant fièrement sa belle tête aux cheveux noirs.

James se tut, regarda un instant autour de lui. La corbeille de linge humide était là, en effet, toute couverte de gouttelettes brillantes, comme si l'on venait de l'apporter à l'instant du jardin. Le jeune homme se sentit presque rassuré; pourtant il jeta sur Kitty un regard inquiet encore.

— Mais vous n'êtes pas mouillée du tout, pourtant, répéta-t-il. Votre front est si blanc et vos cheveux si lisses!

— Qu'y a-t-il d'étonnant? J'avais jeté sur moi ma rande cape... Mais, monsieur James, à mon tour d'interroger! Quel lutin vous agite? Que se passe-t-il donc ce soir? D'ordinaire, et bien vous en prend, vous n'avez pas l'habitude de vous enquérir aussi particulièrement de ce que je puis faire ou non, dans mon jardin ou ma cuisine.

— Pardonnez-moi, Kitty; je dois vous paraître bien étrange, bien stupide en effet... Mais c'est que, tout à l'heure, avant d'arriver ici..., j'ai cru rencontrer des étrangers, peut-être des rôdeurs de nuit, auprès du Roc-Rouge, sur la falaise... J'ai eu peur, je ne sais de quoi, pour votre père, pour vous... Bref, je suis accouru ici pour vous dire de ne pas sortir ce soir, ni l'un ni l'autre, et de bien fermer tout... Mais écoutez donc!... Il me semble entendre des pas, des murmures dans la cave?

— En vérité, monsieur James, êtes-vous poltron, ce soir! interrompit Kitty avec un joyeux éclat de rire. Dans la cave, il n'y a personne, si ce n'est mon père et le vieux Bob, son matelot, qui s'en vont chercher des barils de pilchards pour les expédier demain aux marchands de Saint-Yves... Voulez-vous les attendre ici?

— Non, merci mille fois, Kitty. C'est mon tour de garde cette nuit, l'on m'attend. Mais je m'en vais content, à présent : vous n'avez rien à redouter avec Bob et votre père... Je me sauve; il faut que, dans une demi-heure, je sois à la *watch-tower*. Au revoir, Kitty, à demain! Bonsoir à votre père! »

Tout joyeux, cette fois encore, James serra la main de la jeune fille, et s'élança au dehors dans l'orage et la nuit. Lorsqu'il eut disparu, Kitty Stevens cacha un instant son visage dans ses mains, puis jeta un regard douloureux du côté de la porte refermée.

— Pauvre James, comme je l'ai trompé! murmura-t-elle. Et je dois pourtant le tromper, puisque je l'aime!... Ah! Dieu merci, cela va bientôt finir! Plus que quinze jours de danger et de mystère, et alors mon père sera content, et James aussi... Et moi? Oh! moi, je serai plus contente encore qu'eux tous. C'est bien dur de mentir, de mentir à ceux qu'on aime... Les voici qui partent, Dieu merci! et dans quinze jours, ils ne reviendront plus. »

Dans la cave, en effet, les négociants en contrebande, rassemblés autour de Toby, commençaient à se diriger, l'un après l'autre, vers l'ouverture du couloir secret qui aboutissait à la grève, et que dissimulaient, à son entrée, des broussailles et des quartiers de roc. L'un après l'autre, en s'éloignant, ils serraient la main du vieux brave, et lui répétaient d'une voix grave et basse :

— Le cutter est signalé... Nous vous rappelons que c'est dans dix jours...

— Dans dix jours, on le sait, — répétait Toby d'un air sûr de lui-même, avec un sourire triomphant. — Dans dix jours, foi de brave, vous irez chercher les marchandises où vous savez bien, et, si vous ne les trouvez pas, c'est que la vague du Roc-Rouge aura passé sur ma tête.

— Soyez prudent, Toby; méfiez-vous des guetteurs, et que le ciel vous conduise! »

VI

Le lendemain matin, après sa nuit de garde à la *watch-tower*, James reçut, des mains du *postman*, une lettre de sa mère. Il brisa le cachet en tremblant et, d'instinct, se sentit pâlir... Il ne s'était point trompé : sa mère désapprouvait ses projets d'union. Voici ce que disait mistress MacDowell, qui était, comme toutes les mères, un peu ambitieuse pour son fils, et qui se sentait fière en le voyant entré, si jeune, au service du roi :

« Tu n'as pas de grades encore, mon cher James; tu es jeune, pauvre et obscur. Si tu as pris fermement la résolution de te marier, n'aurais-tu pas mieux fait de choisir quelque fille, ou parente, d'un camarade influent, bien noté, qui aurait pu te protéger, te faire avancer dans le service? Une fille de pêcheur! quel parti est-ce là pour toi, je te prie?... Tu dis qu'elle passe pour être riche, en vérité. Mais, mon cher enfant, qu'est-ce donc que la richesse de ces pauvres gens des côtes? Une cabane, deux ou trois barques percées, un carré de choux, une demi-douzaine de filets, et autant de barils de pilchards quand la pêche est bonne. Voilà, mon enfant, toute la dot qu'une fille de pêcheur pourra certainement t'apporter. »

Ici pourtant, James s'arrêta, répondant, avec un sourire orgueilleux, à ces paroles de sa mère.

— Elle pense que Kitty est pauvre; c'est qu'elle ne la connaît point, — dit-il. — Oh! si elle avait vu les belles pendeloques d'or qui reluisent sur son cou blanc, dans les tresses de ses cheveux noirs, et les fines dentelles de Malte dont elle entoure son justaucorps de velours, le dimanche!... Que n'a-t-elle vu aussi les belles fleurs de France, les grands jasmins d'Italie qui parfument son jardinet! Ah! ah! cela ne ressemble guère à votre carré de choux, ma bonne mère. Et ces belles porcelaines à fleurs qui surchargent la crédence du vieux Toby, et ces lourdes cuillers d'argent qu'il tire de son coffre, aux grands jours!... Chère mère, quand vous verrez tout ceci, vous serez bien enchantée, bien plus fière que moi, vous qui êtes une si économe, si soigneuse ménagère!... Et puis, lorsque cette chère maman viendra chez nous, lorsqu'elle verra Kitty, si souriante, si vaillante, et si belle et si bonne, elle estimera avant tout, comme moi, cette force et cette beauté, ce cœur et ce sourire. Elle aimera presque autant que moi ma gentille Kitty; elle-même la recherchera et la voudra pour fille.

Bonne mère ! elle ne veut pas, après tout, que je m'attriste et vive seul. Et je ne trouverais pas une fiancée qui valût pour moi Kitty, si même je parcourais les quatre comtés à la ronde.

C'était donc sur ce doux projet d'avenir, sur son prochain mariage, que se concentraient toutes les pensées du jeune Mac-Dowell. Il y songeait encore, le même soir, en se promenant seul, sur la plage humide, où les vagues chassaient, par moments, de longues chevelures d'algues vertes, et de gros galets roulés. Une des objections que lui faisait sa mère, lui était revenue à l'esprit, et le tourmentait quelque peu. C'était la question d'avancement, qu'il avait oubliée d'abord. L'éloignement, l'espèce de méfiance que manifestaient ses compagnons pour la famille de sa fiancée, lui prouvaient, jusqu'à l'évidence, que ce mariage serait loin de les disposer favorablement à son égard. Soudain il se frappa le front, se redressa, fièrement, et jeta sur la mer mouvante un regard intrépide et joyeux.

— Qu'ai-je besoin, — s'écria-t-il, — de la protection et de l'appui des autres ? Ce maudit cutter de contrebande ne reparaîtra-t-il pas bientôt ? Le capitaine Wilkinson ne m'a-t-il pas promis un grade, pour le cas où je viendrais à le capturer !... Eh bien, que me faut-il pour cela ? Rien que de la volonté, de la patience, du courage !... Rassurez-vous ; j'en aurai, mère, parce que je veux être heureux, parce que la main de Kitty m'attend. Oui, avec l'aide de Dieu, je chercherai, je veillerai, je réussirai, je le jure, et le damné cutter n'entrera pas en rade, pour la première fois depuis dix ans. »

La soirée était déjà avancée au moment où James, plus joyeux et plus confiant que jamais, prit cette résolution définitive. La nuit, il dormit peu, revoyant dans son esprit tous les points suspects, tous les accidents de la côte, combinant, défaisant, ébauchant maint projet. Avant l'aube, il était debout : un immense besoin d'activité, une violente agitation d'esprit, le poussaient à quitter son cottage silencieux, à interroger la mer, à parcourir la grève.

Un pressentiment mystérieux, qui était devenu chez lui une sorte d'instinct, le conduisait toujours vers cette haute falaise aux longs promontoires découpés, formant, en un coin de la baie, comme un réseau de brisants aux mailles noirâtres et rocheuses. C'était en cet endroit qu'il se rendait encore, avant le jour.

Pour y parvenir, il devait traverser le village. En passant sous la fenêtre de Kitty, il leva un instant la tête pour y envoyer un regard de bénédiction et d'amour.

— Elle dort en ce moment, la belle, la vaillante fille, — se dit-il tout attendri. — Elle ne sait pas que je vais travailler, m'exposer peut-être, pour elle, en pensant à elle toujours, à l'humble et paisible bonheur qu'un jour je pourrai lui donner..... Combien j'étais donc misérable quand je n'avais et n'aimais rien ! Et que l'on est heureux de pouvoir vivre et se dévouer pour les autres !

En se disant ceci, James poussa un soupir de bonheur, et continua à marcher.

Derrière lui, la masse sombre de la maison de Kitty, se dessinait comme une forme noire, plus obscure sur le fond du ciel gris mourant, et, à chaque pas qu'il faisait, s'effaçait peu à peu, comme une ombre glissant sur une ombre.

Et James s'éloignait toujours ; il espérait, il rêvait il était confiant et heureux. Seulement, lorsqu'il fut arrivé à l'extrémité de la falaise, et qu'il entrevit vaguement, au-dessous de lui, les longs bras noirs des rochers, il s'assit à terre, appuyant son front dans ses mains, et levant la tête de temps à autre, pour voir si les premières blancheurs de l'aube ne commençaient pas à s'étendre sur les blancheurs mourantes de l'Océan.

Il n'attendit pas longtemps ainsi. Bientôt, à l'orient, au-dessous des vapeurs de l'aube, d'une moelleuse et légère transparence, une étroite ceinture de pourpre s'étendit peu à peu sur le ciel gris d'azur, et les brisants noirs, à ses pieds, se couvrirent de fraîches teintes de rose. C'était le jour qui se levait, tout devenait visible en ce moment ; l'horizon, les grèves, les flots, et jusqu'aux étroits goulets divisant les rocs noirs, et les frangeant d'écume. Dans cette merveilleuse limpidité de l'air calme du matin, il était aisé de saisir les détails les plus minutieux, les passages les plus étroits de la baie et de la côte. Le jeune homme prit sa longue-vue, et tint longtemps ses regards fixés, en silence, sur le vaste et majestueux tableau qui, en ce moment, s'étendait devant lui.

Tout à coup il tressaillit, et fit un léger mouvement pour raffermir le télescope, qui avait vacillé entre ces doigts tremblants... N'était-ce point une barque qu'il apercevait là-bas, venant de l'entrée de la baie et se dirigeant d'une allure intrépide, vers la ceinture des rocs où bouillonnaient les flots ? D'où donc pouvait venir cette barque matinale qui, sans doute, avait passé la nuit en mer ? Elle était trop petite et trop frêle pour que le marin qui la montait eût pu s'en servir pour aller pêcher au large, ou pour une exploration en mer ? Et si ce n'était pas une barque de voyage ou de pêche, pourquoi avait-elle navigué la nuit, et revenait-elle au port de si grand matin ?

James s'était bien, tout d'abord, posé ces questions ; mais ce n'était pas cela qui l'avait fait trembler. Dans l'allure de la barque, la forme de la voile, dans la rapidité gracieuse et sûre avec laquelle la petite embarcation glissait si mollement sur les eaux il lui avait semblé retrouver des souvenirs chers à son cœur, reconnaître certaines particularités qui distinguaient pour lui une seule barque sur cette côte : celle de Kitty, qu'il aimait tant à voir flotter, légère et prompte, sur la crête des flots azurés !

Et c'était bien elle, en effet... Bientôt le cœur de James se prit à battre avec un serrement douloureux lorsqu'elle fut arrivée tout proche de la haute ceinture de rocs, car il put alors reconnaître aussi la jeune fille. Assise au gouvernail qu'elle tenait d'une main légère, elle laissait ses tresses dénouées flotter sous la brise du matin... D'où venait-elle, à cette heure ? Avait-elle pu passer seule la nuit en mer, s'exposer à d'aussi réels dangers ?

Mais elle n'était pas seule : un homme venait, tout près d'elle, de se lever, au fond du canot où il était assis.

Son père, sans doute, murmura James, déjà à demi soulagé !

Et pourtant, en parlant ainsi, il regardait de plus

près, et, de nouveau, il pâlit, fronçant les sourcils, serrant les lèvres. Celui qui se trouvait là, dans la barque de Kitty, seul avec elle au centre de la baie, n'avait ni la haute taille, ni la fière prestance, ni l'épais manteau rouge du vieux pêcheur.

— Qui est-il ?... Il faut que je le sache, enfin! s'écria le jeune homme haletant, serrant les poings avec rage et suivant, d'un regard égaré, les bords perpendiculaires de la falaise, y cherchant machinalement un chemin pour s'élancer, pour courir, pour savoir.

Mais soudain, cette violente émotion s'affaiblit, et disparut presque, dans le cœur du pauvre fiancé, en présence d'une émotion nouvelle. La barque que montait Kitty et son compagnon inconnu avançait toujours, légère, rapide, audacieuse; elle se dirigeait, en droite ligne, vers la noire ceinture de rocs, et semblait devoir s'y briser. James pouvait la voir tournoyer et s'incliner brusquement lorsqu'une vague, en la choquant, l'emplissait d'eau et la couvrait d'écume.

— Que font-ils?... N'en sont-ils donc plus maîtres? Ils vont se perdre, ils vont périr, les malheureux! murmurait James, en proie à une terreur sans bornes.

Un instant, il crut voir la frêle embarcation disparaître au milieu d'un tourbillon d'écume. Une horrible angoisse lui serra le cœur, un brouillard confus voila ses yeux. Au comble de l'effroi, il les rouvrit pourtant... O merveille! ô bonheur! la



La barque, dessin de F. Lix.

barque, hardie et légère, ne s'était point brisée aux pointes des rocs menaçants ; elle flottait maintenant, paisible et gracieuse, à la surface des eaux de la baie; elle avait franchi sans encombre la chaîne sombre des écueils qui, derrière elle, semblaient menacer et gronder sous leur manteau d'écume blanche en voyant cette proie leur échapper. Puis, — comme si plus d'une joie lui était réservée en ce moment, — James jetant sur la barque un regard plus tranquille, put reconnaître distinctement la taille épaisse, les épaules voûtées et la veste grise du vieux Bob, le matelot de Toby Stevens, qui l'aidait ordinairement dans ses expéditions de pêche.

— Combien je suis coupable et insensé ! se répétait-il tout joyeux, en jetant un regard de bonheur à la petite barque chérie. Moi qui l'accusais, qui doutais!... Pauvre chère Kitty! Elle aura été dans la nuit, jeter les filets en mer, ou retirer les nasses pleines. Elle aime tant son père ; elle est si heureuse de se dévouer pour lui... Et le vieux Bob l'a accompagnée! Oh! le bon vieux matelot, s'il savait que je l'ai pris pour un jeune amoureux!... Et... vraiment, suis-je heureux aujourd'hui!... S'ils n'étaient point venus, s'ils n'avaient point passé, précisément alors que j'épie, que je veille, aurais-je pu deviner l'existence d'un passage en cet endroit dangereux?... Une barque parvient à se glisser entre ces rocs, ces brisants, qui semblent fermer la baie. Qui sait si ce n'est point par là que pénètre

jusqu'à la grève, le cutter de contrebande ?... Tout me le dit, tout me le fait supposer. C'est sur ce point, du moins, que je dirigerai mes forces, c'est en cet endroit que je ferai sentinelle... Chère Kitty, bon vieux Bob, il faut que je les hèle pour leur dire bonjour et les remercier. »

Ici James se préparait à porter ses deux mains à sa bouche pour s'en faire une sorte de porte-voix, et appeler d'en haut les vigilants pêcheurs, lorsque le pas rapide d'un cheval retentissant sur les roches, tout près de lui, lui fit soudain tourner la tête. Il lui suffit d'un seul regard pour reconnaître le cavalier.

— Comment, c'est vous, Edwin Winters, qui vous donnez ainsi les airs de galoper sur un grand cheval de guerre, comme un dragon du roi? — s'écria-t-il avec surprise, en voyant l'un des gardes-côtes s'avancer vers lui à pas précipités.

— C'est que voyez-vous, mon ami James, il n'y a pas un moment à perdre. J'ai dû porter des ordres au poste le plus voisin. Un lougre de guerre, qui croise à cinq milles d'ici, a signalé hier un navire suspect qui pourrait bien être, ma foi ! notre contrebandier... Ainsi, voilà l'instant venu de se mettre à la besogne. N'oubliez pas votre père. Et le capitaine et le grade ! Retournons ensemble, compagnon. Je mettrai pied à terre et vous accompagnerai sur la grève... Lorsque je suis longtemps en selle, mes jambes s'engourdissent. Décidément, j'aime mieux être marin que cavalier.



L'apparition, dessin de F. Lix.

James hésita un moment, il avait de la peine à s'éloigner avant d'avoir salué Kitty et de l'avoir vue le reconnaître et lui sourire ; avant de l'avoir grondée, de loin, pour sa témérité, et de l'avoir félicitée, en même temps, pour son adresse et sa bravoure. Mais il s'agissait, en ce moment, d'une affaire de service, qui pouvait avoir une sérieuse influence sur tout son avenir, sur le bonheur de Kitty elle-même. Il fallait prendre le parti le plus sage, et se résigner à partir.

James se résigna donc, et, détournant ses regards de la barque et de la grève, il s'éloigna en poussant un soupir... Ah ! s'il n'avait écouté que la voix de son cœur, s'il avait attendu et s'il avait parlé, si Edwin Winters avait tardé de quelques minutes à paraître sur le chemin, un deuil sans fin, des regrets pénétrants et amers, eussent peut-être été évités, et le destin eût épargné sans doute une belle jeune vie ! Mais la sagesse humaine la plus vraie, la meilleure, ne peut sonder, dans toute leur pro-

fondeur et leurs immenses ténèbres, les ombres des nuits, les abîmes des vagues, et les secrets du lendemain.

VII

La journée fut bien remplie, au poste des gardes-côtes. Tous ces braves, tenus en éveil, s'étant restaurés à la hâte, songeaient à peine à boire un coup, n'avaient pas le temps d'allumer leurs pipes, et se livraient activement, presque en silence, à leurs derniers préparatifs de lutte et de dangers.

Les uns pénétraient dans le petit arsenal, en apportaient de la poudre, des paquets de cartouches; les autres aiguisaient des haches, décrochaient des coutelas et chargeaient des fusils. James, le visage animé, le front penché, les yeux brillants, était penché sur une table et étudiait attentivement une carte de la baie; Edwin, le plus joyeux de tous, bourrait le fond d'un sac de lard sec et de biscuits, et remplissait les gourdes d'eau-de-vie; le vieux Blithley, de tous le plus âgé, allait d'un groupe à l'autre, excitant, modérant, reprenant.

Enfin lorsque, vers le soir, les préparatifs furent terminés, ces hommes prirent, tous ensemble, un repas presque silencieux où ils burent moins que de coutume. La pensée du danger prochain, du combat probable, et de la mort possible, les rendait graves et assombrissait leur joyeuse humeur de marins.

Le repas achevé, quelques-uns d'entre eux s'approchèrent d'une table pour écrire. James, remit au camarade chargé de la garde de la tour, deux lettres d'adieux : l'une pour sa mère, l'autre pour Kitty. Les camarades, pendant ce temps, s'étaient rapprochés du feu pour fumer une dernière pipe, en jasant à voix basse. Quelques recommandations, quelques confidences, peut-être quelques pressentiments aussi, voilà tout ce dont ils étaient en humeur de causer ce soir-là!

Enfin, la nuit vint, et avec elle l'obscurité, la tempête. En silence, ils écoutèrent le vent siffler, la pluie ruisseler et les vagues mugir, en se heurtant, monstrueuses et pressées, aux blocs granitiques des falaises. Puis, lorsque la grande horloge de la salle eût sonné dix heures, Blithley secoua les cendres de sa pipe, enfonça son bonnet sur ses oreilles, et fit un signe. Tous se levèrent; il y eut quelques instants de confusion, de préparatifs suprêmes. Après quoi, la troupe entière, composée de vingt hommes environ, se trouva réunie sur le seuil de la tour, exposée à la fureur et aux coups de la tempête.

Ici, une discussion s'engagea; il s'agissait de déterminer les points de la côte où devraient aller se poster les hommes de la petite troupe, divisés en deux bandes sous les ordres des deux chefs. James, en sa qualité de commandant de l'une des escouades, et se rappelant la facilité merveilleuse avec laquelle la barque de Kitty avait franchi le rempart de brisants, annonça tout d'abord son intention de se placer sur ce point du rivage.

— Vous êtes fou, mon jeune brave, s'écria brusquement le vieux Blithley. Comment pouvez-vous croire qu'un cutter capable d'avaler trente de vos canots, aille se hasarder dans un endroit où il serait sûr de laisser sa coque, son équipage et sa cargaison endiablée, à moins qu'il ne fût porté, pour le franchir, sur les cornes de Satan?

— Je ne puis rien expliquer; mais j'ai vu, — répliqua Mac-Dowell, avec assurance. — De ce que vous n'avez jamais tenté de franchir ce passage d'écueils, s'ensuit-il qu'il soit difficile? En tous cas, un instinct secret, un pressentiment peut-être, et l'expérience qui résulte de mes observations aussi, me disent que là je dois me poster, là, veiller et attendre..... Je prends tout sur moi; de quoi vous inquiétez-vous? Si je me trompe de poste et manque de réussir, en serez-vous fâché, puisque tout sera pour vous : le profit et la gloire!

A ce raisonnement du jeune homme, il n'y avait rien à répliquer. La petite troupe se partagea et les deux bandes s'éloignèrent, longeant la grève à demi inondée qui s'étend au-dessous du village. De temps en temps, sous l'orage, dans les ténèbres, James, en marchant, levait la tête, cherchant à voir briller, dans l'ombre, la petite fenêtre qu'il connaissait si bien. Mais, à ses yeux attendris, rien ne brilla, rien ne parut; le flambeau de Kitty n'était point allumé là-haut comme un fanal, comme une étoile. Sans doute l'orage avait fatigué, effrayé la jeune fille, et, pour tâcher de l'oublier, elle dormait profondément.

Au bout d'une heure de marche, à travers ces rafales terribles, sous cette pluie des cieux tombant en larges nappes et cette pluie des mers éclaboussant les rocs, James fit arrêter son escouade et lui ordonna de descendre. On était arrivé au point où commençait la chaîne de brisants. Les uns après les autres, ils s'engagèrent dans le sentier étroit et périlleux tournant le flanc de cette âpre falaise. S'accrochant aux angles des rocs, ils se laissèrent glisser sur la pente, avec les plus minutieuses précautions.

Amarrée au rivage, une barque les attendait; Edwin l'avait amenée là, à la brume, avant que l'orage éclatât dans toute sa furie, et maintenant elle allait recevoir les intrépides guetteurs. Au bout d'un instant, l'embarcation, mise à flot et montée par son vaillant équipage, se balançait sur les eaux de la baie. Bientôt la petite escouade eut atteint, sans trop d'efforts, la chaîne de brisants.

Lorsque James sentit enfin les pointes aiguës des rochers faire bouillonner les flots autour de lui, il commença alors son travail suprême de sondages, de tâtonnements, d'observations rares et brèves, faites à la lueur des éclairs se croisant sur un ciel noir. Enfin il crut distinguer vaguement dans la nuit, à sa droite, au milieu d'une ceinture de flots grondeurs et blanchissants, une pointe de rocher étroite, aiguë, surmontée d'une grosse masse arrondie à son extrémité, et ressemblant quelque peu à une gigantesque quille. Il poussa un soupir de soulagement, fit un geste joyeux, et sa main, qui tenait le gouvernail, imprima à la barque, un brusque mouvement.

C'était en cet endroit, en effet, que, le matin même, avait apparu entre les rochers, audacieuse, légère et prompte, la barque qui portait Kitty et le vieux Bob.

Ils sont arrêtés maintenant; un angle de rocher les cache, et le vent de la tempête les effleure. Au-

tour d'eux bouillonnent les vagues, autour d'eux mugit l'orage, et règnent l'horreur et la nuit. Mais ils ont cessé de sentir l'ouragan, ils oublient les ténèbres et la tempête; toutes leurs facultés sont concentrées dans une seule sensation : celle du désir et de l'attente. Leurs mains nerveuses sont immobiles; leurs poitrines haletantes sont muettes : il n'y a plus en eux que leurs regards qui vivent, qui brûlent, qui éclairent, qui cherchent à percer les doubles voiles de l'orage et de la nuit. Ils sont penchés, crispant leurs doigts, sur un des côtés de la barque, celui par lequel on peut voir. L'anxiété leur pèse, le cœur leur bat, et, à mesure que les instants s'écoulent pour eux dans ce silence et ces ténèbres, ils se sentent pris d'une angoisse plus profonde, d'une fièvre plus intense; il leur semble que de longues heures se sont déjà écoulées, dans la muette et terrible veille de cette nuit.

Soudain James tressaille, se lève, fait un mouvement, porte un doigt à sa bouche... Un bouillonnement plus fort, plus tumultueux, plus rapide, fait frissonner l'écume qui se précipite contre le roc, et rejaillit sur le canot. N'est-ce pas le poids d'une lourde coque, la proue d'une carène aiguë, qui la font refluer ainsi vers l'embouchure du goulet?... Et ce son clair, prolongé, distinct au milieu des sifflements de l'orage, n'est-ce pas l'écho d'une voix, transmis à un équipage invisible, par le sifflet de commandement?

A bord du canot des gardes, les mains tremblent, les cœurs bondissent, les yeux lancent des éclairs dans la nuit; tous se penchent et se rapprochent dans un élan suprême... Et voici que le fond du ciel gris, entre les deux pics de rochers noirs, s'efface, disparaît, voilé par une forme massive et régulière. Et, en même temps, s'élève, de cette ombre mouvante, qui glisse et qui s'incline, une voix d'homme, sonore et mâle, mais prudemment étouffée :

« — Camarades, attention! A la voile, à la barre! Voici le passage des brisants... Garde aux récifs, à bâbord!

— C'est le cutter, c'est le contrebandier! Victoire! murmure James à son petit équipage, dans un souffle bas et frémissant, qui parvient cependant à toutes les oreilles, et fait frissonner tous les cœurs.

Ils veulent alors s'élancer, mais leur jeune conducteur les arrête. Quelques minutes s'écoulent; le cutter, poussé par le vent et les vagues, est engagé dans l'endroit le plus périlleux du sombre canal de brisants. Des récifs à demi-cachés le menacent à la proue; des tourbillons de vagues amoncelées le mordent à la poupe. Tous les bras disponibles à bord sont employés à la manœuvre; toute l'attention du capitaine est concentrée sur le fatal écueil qui menace d'en entr'ouvrir les flancs... C'est alors que la barque des douaniers se présente, rapide et résolue; que leurs bras saisissent leurs armes, et que leurs voix réunies s'unissent comme un tonnerre, en criant :

« Rendez-vous!... Vous êtes surpris, vous êtes perdus! »

Une subite exclamation d'étonnement, de désespoir, de fureur, s'élève en ce moment à bord du petit navire. Puis de soudaines lueurs jaillissent; quelques fanaux hissés aux cordages du cutter laissent apercevoir les formes massives et musculeuses, les visages irrités, farouches, des contrebandiers qui abandonnent la rame et les cordages pour saisir le poignard, la hache ou le mousquet... Puis un dernier moment de mutuel examen, de silence et de trêve; après quoi, les gardes-côtes entendent cette même voix sonore du capitaine crier, avec un accent sublime de dédain, d'audace et de défi.

— Ils n'ont qu'un canot; allons, enfants, dégaînez. Nous en affronterions bien d'autres! »

Et, tandis que les contrebandiers se jettent sur leurs armes, les gardes-côtes mettent le doigt sur la détente de leurs pistolets. En ce moment, une vive lueur inonde subitement la proue du petit navire. Un homme portant un fanal étincelant, s'y est brusquement élancé.

C'est un jeune homme au teint blanc, aux traits purs, dont les longs cheveux noirs flottent agités par la bise. Il secoue d'abord son flambeau avec cette même expression de dédain, d'audace et de défi, qui, un instant auparavant, animait la voix du capitaine. Puis, soudain, ses grands yeux s'ouvrent, deviennent hagards et fixes, ses joues blanches se décolorent, la torche vacille et s'éteint dans sa main; une sorte de cri douloureux, de gémissement confus, s'échappe de sa poitrine... Tout ceci a passé comme un sinistre éclair, comme une fugitive vision, au milieu de cette scène tumultueuse et de cette nuit sombre.

Et les compagnons de James déchargent leurs pistolets; la torche s'est éteinte, la blanche figure a disparu; seulement les gardes-côtes ont entendu près d'eux un bruit soudain et sourd, comme celui d'un corps tombant dans l'eau, et une fine pluie de gouttelettes d'écume leur a jailli à la figure. Et sur le pont du cutter, un cri terrible, un cri d'angoisse, a retenti : « Avez-vous vu ? Est-ce possible ? »

A tout ceci, les loyaux serviteurs du roi n'ont compris qu'une chose : c'est que le trouble et le désespoir règnent parmi les contrebandiers. Ils s'élancent alors; ils s'attachent aux cordages, aux clous de la carène, aux ciselures de la poupe; ils s'efforcent, ils s'épuisent, ils arrivent. Le petit navire reste là fixé, pantelant, immobile, la coque entr'ouverte par les pointes cachées des brisants. Néanmoins les épées se croisent, les poignards se heurtent, les haches se soulèvent; les combattants se joignent, se serrent, s'étreignent; confusion sanglante, mêlée obscure, où les hommes font rage au milieu des fureurs de la tempête et des voiles de la nuit.

Au bout d'un quart-d'heure environ de lutte opiniâtre et meurtrière, James se retrouva à genoux sur le pont du cutter conquis, entouré de quatre ou cinq de ses compagnons qui avaient échappé, comme par miracle, à la mort et aux blessures. Autour de lui râlaient les mourants, ou blasphémaient les prisonniers. De ses doigts nerveux, raidis par la fièvre du combat, le jeune garde serrait la gorge d'un de ses adversaires blessé, étendu à ses pieds, du capitaine contrebandier dont, en luttant avec lui, il avait reconnu la voix.

Edwin Winters, échappé au massacre, s'approchait de son ami, en inclinant un fanal qu'il venait d'allumer. La lumière vacillante éclaire en ce moment le visage du contrebandier vaincu; James fit un brusque

mouvement d'horreur, devint livide, recula... Il voulut parler, mais la voix lui manqua d'abord, et, un instant, il agita vainement ses lèvres affreusement blanchies.

« Toby Stevens, est-ce vous ? balbutia-t-il enfin, avec un frisson d'horreur. Vous, ici ?.., dans mes mains... sous mon poignard ?... Et elle... et Kitty ?... Où est votre fille ? cria-t-il, d'un son de voix déchirant, qui domina un instant le grondement des flots et les sourds roulements du tonnerre.

Le blessé, à ce cri déchirant, tressaillit, ouvrit les yeux. Une expression d'ironie amère contracta ses lèvres pâles, sur lesquelles s'amassait déjà une écume mêlée de sang.

— Ma fille?... Je n'en ai plus, dit-il. Allez la demander aux vagues. »

Et, poussant un soupir, il referma les yeux, retournant sa tête fatiguée vers le flanc du cutter que déjà gravissaient les lames, et où la grande voix mystérieuse de la mer semblait l'appeler, bien au delà des flots et des écueils.

Voici comment il se fait que les gardes-côtes victorieux, revenant le matin à la *watch-tower*, ramenèrent au milieu d'eux leur compagnon James Mac Dowell, qui n'était point blessé, mais qui semblait mourir, délirant comme un fiévreux et livide comme un cadavre.

Voici comment il se fait aussi que la mer, envoyant les épaves et les débris des naufrages de la veille, rejeta sur la grève le corps inanimé de la blanche Kitty, si belle encore sous son costume de marin, revêtu pour son dernier voyage. Pauvre fille ! jamais plus fière ni souriante désormais, mais tranquille et froide, et endormie pour toujours !

Le secret de son dévouement filial et de sa douloureuse existence fut alors connu de tous, et tous ceux qui l'avaient dédaignée ou raillée, la pleurèrent, la plaignirent. Mais c'était lui accorder un peu tard de la sympathie et des larmes.

Elle fut enterrée, en grande pompe et en terre bénie, auprès de son père mort dans la prison du village, moins des effets de ses blessures que de ses regrets pour son enfant. Et pourtant la pauvre Kitty avait vraiment été coupable; elle avait aidé les autres à désobéir à la loi. Mais ce n'est point aux hommes à prononcer, quand il s'agit des volontés d'un père et de l'affection aveugle d'un enfant. Le Maître qui est là-haut connaît seul tous ces manquements, tous ces secrets; les dévoile ou les dérobe, les pardonne ou les juge.

James Mac Dowell, comme bien vous pensez, ne profita point, malgré ce qu'on appelait *sa victoire*, de la protection et des offres du capitaine Wilkinson. Au sortir d'une longue et terrible maladie, pendant laquelle on s'attendit plusieurs fois à le voir trépasser, il donna sa démission de garde-côtes, et alla s'enfermer pour toujours dans la petite métairie de sa mère, au centre du comté de Wexford. Il ne se maria point, ne se consola jamais, et, même dans ses vieux ans, pâlissait, tremblait et devenait comme égaré, chaque fois qu'on parlait devant lui de la mer, des marins, des combats et de l'orage.

« Voilà, — conclut le vieil Owen, en achevant son récit et secouant les cendres de sa pipe, — ce qui doit enseigner aux hommes à ne jamais faire de projets dangereux, à ne rien dérober de leur âme à leurs amis et à leurs proches, et à ne point se mettre en route de nuit pour une entreprise hasardeuse et difficile; mais à attendre pour cela le jour, parce qu'on y va droit et qu'on y voit clair. »

Et voilà ce dont nous causions, ce dont nous rêvions en cette soirée solitaire, tandis que le soleil couchant jetait ses dernières ombres roses sur les assises de granit de la falaise ; tandis que la mer, calme et lente, gémissait et chantait tout bas, en se roulant sur les galets.

Étienne Marcel.

INDUSTRIE ET BEAUX-ARTS

LES BOURGEOIS DE PONT-ARCY A L'EXPOSITION (1)

Nos bourgeois et nos aimables bourgeoises, ainsi qu'il avait été dit, firent visite à la section italienne, mais d'abord ils passèrent au pavillon algérien. Seringuet avait traversé, autrefois, la Méditerranée, vu « la Ville blanche » et parcouru notre plus belle conquête. Ce fut donc lui qui guida ses amis à l'Exposition algérienne. Les dames poussèrent un petit cri de surprise, en pénétrant dans la jolie construction à lumière bleuâtre, copie fidèle d'un monument du pays. Cette petite cour rafraîchie par un jet d'eau, ornée de la puissante végétation des plaines de la Mitidja, du département de Constantine, entourée d'une galerie découpée dans le goût mauresque, sous laquelle étaient méthodiquement rangés les produits des cultures et des mines algériennes les retint longtemps. Pleinchêne admira beaucoup les magnifiques échantillons de minerais et de bois, M. Pommelet, les céréales et les fruits si variés, M. de la Potinière, les armes, les visiteuses, les tissus, les soies, les bijoux, les travaux à l'aiguille et les dépouilles des grands fauves tués par d'intrépides chasseurs. Mlle Julie parcourut avec intérêt les cahiers des élèves des écoles algériennes; ils attestent que là, comme partout, l'instruction s'étend et progresse; le gouvernement et les municipalités y veillent, c'est assurément le meilleur moyen d'assurer l'avenir de ce magnifique pays.

Toujours galant, M. de la Potinière pria Mlle Julie d'offrir à ses amies des petits flacons dorés remplis d'essence et ne manqua pas de répéter quelques vers traduits de Saady, le poète persan, célébrant les amours de Bulbul et de la Rose.

Cette visite eut des conséquences mémorables; M. Seringuet ayant parlé avec beaucoup d'éloges de certains plats de la cuisine algérienne, Pleinchêne qui voulait rendre à de la Potinière la politesse de Versailles dit : « Je connais un chef, mon cher Se-

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

ringuet, qui possède toutes les recettes culinaires; je vous ferai manger des rougets de la Méditerranée, du mouton cuit dans sa peau sous la cendre, un couscoussou; voulez-vous bien, Messieurs et Mesdames, accepter l'invitation que je vous prie d'agréer au nom de Mme Pleinchêne? Seulement j'ai une permission à vous demander, c'est celle de faire asseoir à notre table M. Prébois, mon banquier. »

L'offre fut acceptée; cependant un de nos bourgeois, Seringuet je crois, insinua timidement que la présence d'un étranger nuirait peut-être à la cordialité du repas.

— N'ayez peur, reprit Pleinchêne, M. Prébois a trente ans, c'est un homme charmant; il désire vivement, Messieurs, faire votre connaissance, et, depuis longtemps, il m'a demandé l'honneur de présenter ses hommages à ces dames.

« Ainsi, voici l'ordre et la marche de demain: visite à la section italienne et retour à quatre heures. Mlles Julie et Septimanie auront le temps de donner à leur toilette le soin qu'elles jugeront convenable, et à sept heures précises, rendez-vous au grand 16. — C'est le numéro du salon du café Anglais. »

Toutes choses ainsi convenues, nos bourgeois se trouvèrent le lendemain à la section italienne.

Au premier coup d'œil jeté sur cette exposition, M. de la Potinière dit :

« Comme un journal que j'ai lu il y a quelques jours, j'aurais mieux aimé un autre arrangement, et que l'on eût réuni par groupes de contrées les

Exposition de 1878



Intérieur du pavillon algérien. Dessin de Clerget.

produits des différentes parties de l'Italie. Nous ne sommes pas encore habitués à la considérer comme une unité, chacune de ses villes a encore pour nous son caractère distinctif et son art particulier. Florence se serait montrée avec sa céramique et ses marqueteries dans le goût de la Renaissance, Naples avec ses laves et ses coraux, Gênes nous eût offert ses marbres, Rome, gardienne des choses antiques, ses mosaïques, ses camées, Venise, ses dentelles de Burano et ses verreries de Murano; enfin la Sicile, en robe jaune soufre, ses vins de Marsala, de Syracuse, ses oranges, ses aloès et ses palmiers. Mais on a voulu présenter l'Italie unifiée, et nous allons voir rapprochées et confondues toutes les productions, toutes les industries, depuis le « conca d'oro » de Palerme jusqu'aux montagnes du versant des Alpes. »

Nos visiteurs et nos visiteuses procédèrent méthodiquement à leur examen, ils ne furent pas toujours d'accord. La céramique ne leur parut pas aussi largement représentée qu'on aurait eu le droit de l'attendre d'un pays qui, dans ce travail, fut si longtemps le maître et l'initiateur de l'Europe. Les produits de ses fabriques, très-beaux d'émail, très-riches de tons, manquent de simplicité dans les lignes, de correction dans le dessin. Cependant la fabrique de Doccia, qui appartient au marquis de Ginori, offre des échantillons d'un meilleur style. En général, la céramique italienne est violente, rutilante, mais dépourvue de grâce et d'harmonie; ses artistes

devraient mieux consulter les vieilles majoliques et les œuvres sans prix de Lucca Della Robbia.

Dans les meubles, exécutés du reste avec une grande habileté de main, on retrouve le même manque de goût, la même absence de simplicité: ils sont chargés d'ornements, de rondes-bosses, de guirlandes, qui altèrent les profils.

Cette profusion de richesses s'étale sur les brocards, mais, là, elle est à sa place, et ces étoffes se prêtent à toutes les magnificences. Cette belle industrie qui, naguère, florissait à Florence et dans les cités de la Toscane, a maintenant pour centres de production Naples et Milan : il n'y a pas un seul exposant de l'ancienne patrie des *Florences.*

Le fameux point de Venise avait complétement disparu avant même la chute de la République; cependant, en 1845, un petit nombre de jeunes filles de l'île de Burano en fabriquait encore, lorsque la comtesse Marcello et la princesse Maria Chigi-Giovanelli découvrirent une vieille femme, Censia Scarpariola, qui avait gardé le secret et quelques modèles de cette noble industrie. Elles la placèrent à la tête d'une fabrique, et leur haute position leur permit de remettre à la mode ce noble tissu si cher aux Valois et à la cour de Louis XIV. Après avoir remporté de grands succès aux expositions de Naples et de Vienne, voici le point de Venise devant les élégantes de Paris. On sait que Seringuet en avait acheté un col pour Septimanie, et la jeune fille ne fut pas médiocrement flattée de voir le réseau qui devait orner sa beauté, l'objet de l'admiration non-seulement de ses amies, mais encore de la foule des visiteuses.

Le public a moins de goût que dans le passé pour les verres coloriés, les lustres, les candélabres de Murano; avec leurs fruits, leurs fleurs, aux nuances éclatantes, ils sont moins appréciés qu'autrefois. Ce que nous demandons aujourd'hui aux cristaux est la blancheur, le miroitage étincelant que savent leur donner les manufactures de France et d'Angleterre. Les glaces de Venise sont toujours fort jolies, mais nos industries nationales font mieux à cette heure que l'industrie vénitienne. En revanche, les mosaïques en petits cubes de verre, les mosaïques byzantines de Venise, l'emportent de beaucoup sur tous les travaux que nous faisons en ce genre. Cet art ne s'est point encore acclimaté chez nous, cependant il le mériterait, d'abord à cause de sa beauté, ensuite parce qu'il résiste à l'action destructive de notre climat.

Hélas! les pailles d'Italie, qui encadraient si bien un charmant visage, sont toujours là, aussi souples, aussi blondes qu'autrefois, mais que voulez-vous? la mode les a délaissées. Mme Pommelet protesta énergiquement contre cet injurieux caprice, et déclara que, l'année prochaine, « Pomme-d'Api » entendait couvrir ses fraîches couleurs sous un chapeau d'Italie.

Pleinchêne fut enchanté de voir des machines agricoles sorties des fabriques italiennes, et Seringuet parla en maître de l'excellence des pâtes italiennes. En connaisseur reconnaissant, il s'étendit sur le jambon de Milan, sur les saucissons, les fromages, les huiles, si chers à la cuisine italienne, la première du monde après la cuisine française. Narcisse ne fut pas moins éloquent en louant les figues, les amandes, les oranges, les citrons, les limons, les pistaches, les câpres, les énormes grappes de raisins, de ce pays béni des dieux. M. de la Potinière, épicurien de bonne compagnie, loua sans réserve les macaroni, les tomates farcies, certaine soupe aux coquillages que l'on mange à Naples, l'incomparable talent de faire des fritures que possèdent les artistes culinaires de cette ville et le vermout de Turin.

Comme il lui restait encore quelque temps devant elle, notre petite société résolut d'aller visiter l'exposition des États scandinaves. Déjà nos bourgeois et leurs compagnes s'étaient longuement arrêtés devant les tableaux d'intérieurs norwégiens et finlandais qui sont d'un si vif et si saisissant intérêt dans la galerie est du Trocadéro. Ils avaient admiré ces personnages de grandeur naturelle à la figure grave et douce, ces femmes à la blonde chevelure, surpris pour ainsi dire dans les occupations de leur paisible existence, la placidité évangélique de ces intérieurs, le jour pâle qui les éclaire, et les paysages chargés de neige que l'on aperçoit à travers les petites fenêtres de leurs petites demeures. Les spectacles des scènes de joie, de douleur de ces races les avaient vivement émus et toutes nos aimables bourgeoises avaient pleuré avec la jeune mère, qui, désespérée, pare le petit corps de son enfant qu'elle va déposer dans le petit cercueil. Potinière, et il avait bien raison, regrettait que tous les peuples exposants n'eussent pas envoyé de semblables représentations. La France aurait pu ou les obtenir ou les acquérir, et, en les réunissant, Paris aurait créé un Musée qui eut été comme le reflet vivant, animé, et parlant du monde. « Pomme-d'Api » avait été touchée du culte que cette race porte aux fleurs. « Ce doit être, avait-elle dit, de bonnes gens; et, sur ce point, elle ne se trompait pas.

On ne retourna donc point voir ces intéressantes curiosités; nos amis parcoururent les envois des peuples scandinaves au Champ-de-Mars et Pleinchêne servit de cicerone.

Ce qui forme. pour ainsi dire, le fond de l'Exposition de la Suède-Norwége est le bois, le fer, le granit, le porphyre. Les forêts pour lesquelles les Suédois, les Norwégiens — on trouve déjà ce sentiment en Danemark — ont un respect presque superstitieux, contiennent des arbres géants dont l'essence est superbe. Ils s'élèvent magnifiques, sans nœuds, chargés d'un feuillage vert sombre dont il ne se dépouillent jamais. Ces sapins sont d'une solidité à toute épreuve; jadis, du temps où le vent seul guidait nos flottes, ce sont leurs troncs gigantesques qui servaient de mâture à nos vaisseaux de ligne. Les tempêtes dans leurs fureurs les faisaient ployer, mais, bien rarement, parvenaient à les rompre, tant ils avaient de résistance. La première industrie de la Suède-Norwége est donc celle du bois et l'Exposition en offre des spécimens très-curieux sortis de la main de simples paysans, tous sachant lire et écrire et possédant une somme de connaissances qui étonnerait beaucoup nos Bretons et nos Landais.

Le *Musée des arts industriels de Christiana* a exposé une série de bois ouvragés; les plus intéressants ont été travaillés par un simple paysan

nommé Oisan Moene, c'est un véritable artiste. Il ne faut pas oublier non plus le joli campanile en bois exécuté sur les dessins de M. Isaus, architecte de la commission royale Suédoise, et exposé par le baron Van Essen, qui est une représentation embellie des clochers s'élèvant dans les campagnes de la Suède-Norwége. Au dehors comme au dedans, les maisons les plus humbles sont ornées de bois sculptés, ouvrage des propriétaires pendant les longs jours où la froide saison les empêche de sortir.

« A propos de froid, voici, dit Pleinchêne, continuant son rôle de démonstrateur, des calorifères d'une construction remarquable et je bénirai les Norwégiens s'ils apprennent à nos architectes à outiller nos maisons de manière à ce que nous ne gelions pas l'hiver. Les Prussiens en brûlant nos toits, prétendaient que chez nous il n'y avait pas d'autre moyen pour se chauffer.

« Mais, tenez, mesdames, voici qui est de votre domaine. Voyez ceci, c'est un allume-feu incombustible qui brûle sans odeur pendant huit minutes. On arrange son feu, on place dessus ce petit engin, on approche une allumette suédoise, la meilleure allumette qui soit au monde, aussitôt la flamme brille. Le lendemain parmi les cendres on retrouve l'allume-feu parfaitement intact; et ainsi pendant tout l'hiver. A propos d'allumettes suédoises, il faut que je vous dise que l'on en exporte des quantités énormes, la seule fabrique de Iónkoping en fabrique chaque année deux cent millions de boîtes, représentant une valeur de quatre millions, et n'était une mauvaise loi qui, je l'espère, sera bientôt rapportée, j'engagerais vivement madame Pleinchêne, puisque l'occasion nous en est offerte, d'acheter vingt ou trente douzaines de boîtes de la fabrication Iónkoping.

Mais voyez donc ces charmants wagons qui roulent là-bas. Quel confort dans tous les arrangements de ces élégantes voitures qui sortent des usines de Kœchum. Comme on y est bien assis, voire même bien couché. En France, quand on a établi les premiers chemins de fer et construit les premiers wagons, on a pris pour type de commodité le coupé des anciennes Messageries. Être comme l'on était dans un coupé a paru le comble de l'art. Joli, très-joli! On n'a pas cherché au delà de cette belle perfection. Et dans les voitures roulant sur le pavé de nos rues et sur nos voies ordinaires, c'est encore mieux. Toutes les fois que je prends un omnibus, j'en sors irrité contre mes voisins, furieux, et vous plaignant, mesdames, de toute mon âme, lorsque vous êtes forcées de vous tasser dans ces boîtes. Je ne m'élève pas contre le monopole des omnibus, mais je crois que ceux qui l'exploitent devraient avoir un peu plus de respect, d'égards, pour les besoins du public et renoncer à nous traiter comme les Hollandais traitent les harengs.

Le fer et l'acier de la Suède sont célèbres dans le monde entier, en voici de superbes échantillons. Ma chère ennemie, Mme Pommelet, qui aime tant les machines...

— Mais pas du tout, mauvais plaisant!

— Me permettra-t-elle de signaler à son attention ces machines à vapeur horizontales, perpendiculaires, cette jolie mitrailleuse.

— Laissez-moi tranquille avec toutes vos vilaines machines qui jettent de la fumée et du charbon partout! Savez-vous que quand vous avez établi votre usine à Pont-Arcy, j'avais envie de vous faire un procès? Mes roses étaient toutes tachées par la suie de votre cheminée. Ah! si on m'avait dit alors que j'aimerais votre femme.

— Et son mari, et Rataplan que vous saturez de gourmandises...

— Oui et Rataplan. Mais vous... et l'aimable petite femme fit un geste si superbement dédaigneux que la gravité de la Potinière lui-même ne put résister.

— Tenez, je veux faire la paix avec « Pomme-d'Api » reprit en riant Pleinchêne, vous savez que la taille des hommes va sans cesse en diminuant en France?

— Je n'en sais rien du tout! et qu'est-ce que cela peut me faire?

— Eh bien en Suède tous les ans ils deviennent plus forts et plus grands, l'accroissement a été, depuis trente-cinq ans, de dix-huit millimètres et leurs enfants...

— Mais au nom de tous les saints du Paradis — où vous n'irez pas — en quoi cela peut-il me toucher!

— Ils sont beaux, blonds, fort instruits, et ils aiment beaucoup la France et... les Françaises.

Flore haussa les épaules, et s'appuyant sur le bras de Mme Pleinchêne, elle lui dit: « Décidément la santé de votre mari m'inquiète. » Puis, portant la main à la tête de son amie, elle acheva ainsi sa pensée :

Qu'il faut peu de choses pour amuser les cœurs simples!

— Tout cela est très-bien, fit Pleinchêne, en regardant sa montre, mais voici bientôt quatre heures; à vos toilettes, Mesdames, à vos toilettes! et à sept heures au Café anglais.

A l'heure dite, tous les convives se trouvaient réunis dans le petit salon qui accompagne le grand 16. Nos aimables bourgeoises avaient mis voiles dehors, et, dès qu'il parut, le banquier Prébois eut la chance peu commune de plaire à tout le monde. Pour passer à table, il donna le bras à la belle Septimanie, et se trouva placé entre elle et Mme Pleinchêne. Le repas fut splendide; et comme de la Potinière se récriait d'un ton paternel sur une pareille prodigalité.

— Laissez-le faire, monsieur, laisse-les faire, dit M. Prébois, et quoique un banquier doive être presque aussi discret qu'un notaire, je crois pouvoir dire que ce matin j'ai passé au compte de notre aimable amphytrion cinquante mille écus pour la vente en Angleterre d'un brevet qu'il a pris il y a quelques mois et que nous comptons exploiter en France.

Tout le monde s'empressa de complimenter l'heureux ingénieur.

— Oui, dit-il, j'accepte, mes amis, vos félicitations, elles sont sincères et j'ai obtenu un résultat qui dépasse de beaucoup mes espérances premières.

— Pleinchêne, dit en riant Mme Pommelet, Pomme d'Api est bien contente parce que vous êtes un bon mari et un bon père.

Seringuet crut pouvoir ajouter en baissant les

yeux : « Moi aussi j'ai ramasse une idée, et j'ai l'intention de ne pas la laisser dormir.

— Et vous avez bien raison, fit M. Prébois qui faisait une cour très-galante à sa voisine la belle Septimanie.

— Je vois, messieurs, dit M. de la Potinière, que l'Exposition nous aura été bonne à tous. Elle a fourni à Pleinchêne le moyen d'accroître sa fortune, et notre savant Seringuet, une des lumières de notre Académie, n'aura pas moins de succès. Enfin, messieurs, notre séjour à Paris aura donné un feu nouveau à notre amitié. Je bois donc, et faites honneur à mon toast, je bois : A la France! à l'impérissable souvenir de l'Exposition universelle!

Les verres se choquèrent joyeusement, et quand ils furent posés.

— M. de la Potinière, dit Mme Pommelet, j'applaudis à deux mains, mais Pomme-d'Api n'est pas contente, vous n'avez rien [illegible] de son Narcisse.

— Vous avez raison, madame, reprit M. de la Potinière, mais Pommelet, notre cher Pommelet, le plus riche de nous, est depuis longtemps entré dans la terre promise, et avec vous, madame, la plus aimable, la plus spirituelle des femmes, que pouvait-il attendre et espérer de plus? La mesure de son bonheur est pleine, Flore l'a comblé de tous ses dons.

Exposition de 1878



Pièce d'eau du parc du Champ-de-Mars. Dessin de MM. Scott et Clerget.

—Ah, mais non! ah, mais non! je proteste, s'écria Pleinchêne, que Pomme-d'Api soit adorée de vous tous et de vous toutes, que l'on parle de son esprit, de sa bonne humeur, je le veux bien, mais...

— Mais quoi? fit Pommelet en regardant sa femme d'un œil attendri.

— Mme Pleinchêne et moi nous lui en voulons parce qu'elle n'a pas de fille. Si elle en avait eu une, faite à son image, j'aurais l'honneur de lui demander sa main pour Rataplan.

— Et j'aurais refusé mon consentement pour ne pas donner à mon enfant un beau père qui m'a affublé du surnom de « Pomme-d'Api ».

— Mais il vous sied à merveille!...

— C'est possible, monstre, mais quand j'aurai soixante ans...

Pendant ce débat Pommelet riait aux larmes; grâce au vin qui délia peut-être un peu trop sa langue, il dit :

— L'Exposition universelle aura été pour moi plus heureuse que pour vous tous, mes amis; dans sept mois je vous invite au baptême d'un camarade de Rataplan ou de sa future.

Cette nouvelle, qui fit rougir Flore jusqu'au blanc des yeux, mit le comble à la joie des amis.

M. Prébois tout en [illegible] des douceurs à Septimanie, regardait, écoutait [illegible]es braves gens qui s'aimaient si cordialer[illegible]e qu'il éprouvait, le jeune banqui[illegible]-bons termes; il remercia [illegible] d'avoir bien voulu l'introdu[illegible] dont il garderait un fidèle souv[illegible] heureux pour toutes les dam[illegible] de lui conquérir les cœurs, c'est qu'il [illegible]re du jeu de dominos.

Après le dîner, on passa au salon, on prit le café, des glaces; ces dames se mirent au piano, Julie était très-forte musicienne, Septimanie avait un contre-alto superbe, De la Potinière soupirait joliment une romance; enfin, narguant le bon ton, nos bourgeois demandèrent un jeu de dominos tout comme s'ils eussent été au plus modeste café de Pont-Arcy. Ils tâtèrent M. Prébois et reconnurent qu'il était de première force. Jouant « une discrétion » avec Seringuet, il fut assez heureux pour gagner. Alors se levant il pria ses dames de vouloir



Le dîner des bourgeois de Pont-Arcy au Café anglais. Dessin de Kauffmann.

bien se retrouver encore à pareil jour la semaine suivante au Café anglais.

Au jour dit, la fête recommença. M. Prébois pria mademoiselle Septimanie d'en vouloir bien faire les honneurs et, quand le repas fut à sa fin, le banquier, avec la permission de M. et de madame Seringuet, annonça que la beauté de Pont-Arcy avait bien voulu agréer l'offre qu'il lui avait faite de sa main. Ce fut pour le coup que l'on but à l'Exposition! La bonne madame Pommelet sauta au cou de madame Seringuet qui pleurait de douces larmes.

Le surlendemain, nos bons bourgeois, heureux, bavardant, riant, retournèrent à Pont-Arcy. Les cloches à grand carillon annoncèrent peu de jours après le mariage de De la Potinière, qui emporta sa jeune femme en Italie, quelques semaines plus tard, M. Prébois conduisit à l'autel Septimanie, et, dans sept mois, l'église sera de nouveau en fête, la future femme de Rataplan-Pleinchêne viendra au monde.

CH. RAYMOND.

LA SCIENCE EN FAMILLE

LES GÉOPHAGES

Un jour Brillat-Savarin formula ce singulier aphorisme : « Dis-moi ce que tu manges et je te dirai ce que tu es. »

Je voudrais bien savoir quel jugement aurait porté le grand législateur du goût sur les gens qui seraient venus successivement lui dire :

« Moi, monsieur, j'ai un penchant très-prononcé pour les cendres de l'âtre.

— Moi, monsieur, je laisserais là toutes les prétendues friandises pour me régaler d'un platras.

— Moi, monsieur, je donne la préférence au charbon de bois.

— Moi, monsieur, c'est au charbon de terre.

— Avez-vous jamais goûté du rat vivant, monsieur ? Non ! Quel dommage ! vous m'en auriez dit des nouvelles.

— Moi, monsieur, je ne sais rien de plus délicat que la fourmi.

— Et l'araignée donc !...

— Ah ! que voilà de vulgaires aliments ! moi, monsieur, je vous propose comme jouissance suprême d'ingurgiter de petites pelottes de crin bien serrées.

— Tout cela ne vaut pas la brique pilée...

— La friandise par excellence, je vais vous l'indiquer, moi, monsieur. Vous avez sans doute remarqué que, en automne, au moment des labours, on amène dans les champs des voitures de longue litière de ferme, qui fume, qui est marbrée d'efflorescences blanches... Eh bien !... (1)

Sans aucun doute Brillat-Savarin aurait arrêté là cette énumeration ; et, appelé à porter un jugement sur l'ensemble de ces témoignages, il en aurait tout bonnement mis hors de cause les auteurs qui eussent été pour lui convaincus d'une véritable insanité d'esprit.

A vrai dire ce sont là des faits qui, pour être nombreux, ne sont pas moins isolés ; mais on en peut trouver qui deviennent endémiques. Ainsi, dans les régions tropicales de l'Amérique du Sud existe depuis bien longtemps une affection étrange qui résulte de l'habitude que prennent beaucoup d'individus de manger de la terre.

Cette manie se manifeste à peu près dans tous les rangs de la population ; elle est cependant plus fréquente chez les jeunes femmes et les enfants que chez les hommes, et parmi les naturels de sang mêlé que parmi les gens de sang pur. Au total d'ailleurs, c'est parmi les tribus presque complétement sauvages et parmi les classes élevées que les exemples en sont le plus rares.

Cette funeste habitude commence d'ordinaire à se révéler chez les enfants vers trois ou quatre ans ; dans la plupart des cas ces malheureux, au bout de quelques mois, sont pris d'une sorte de consomption, d'atonie générale qui les rend languissants, hébétés ; puis ensuite d'une dyssenterie incessante, ils ne tardent pas à devenir hydropiques et meurent dans le cours de la troisième année. Ceux qui résistent, mais ils sont bien rares, n'arrivent à la puberté que pour vivre chétifs, incapables d'un travail suivi, et comme cette dépravation du goût ne fait chez eux qu'empirer, ils périssent enfin d'épuisement.

Telle est la force de cette singulière appétence que lorsque les êtres qui en sont victimes, arrivent à leurs derniers moments, et qu'il n'y a plus rien à faire pour les soulager, on croit agir charitablement envers eux en leur donnant des fragments d'argile qu'ils tiennent avec délice entre leurs dents et qu'ils mordent dans leurs convulsions d'agonie.

A vrai dire, l'on constate chez la plupart des femmes de basse condition, qui le plus souvent sont mangeuses de terre, la coutume d'appaiser les cris de leurs jeunes enfants en leur mettant un morceau de terre dans la bouche. Et d'ailleurs il n'est pas rare de voir dans les grandes maisons, ou dans les plantations, des domestiques qui portent en travaillant un masque cadenassé que le maître leur a fait prendre pour les empêcher de se livrer à leur absurde passion. Au temps où Humboldt visita l'Amérique équatoriale, la manie de manger de la terre existait déjà chez les naturels des bords de l'Orénoque, car voici ce que nous lisons dans les *Tableaux de la nature :*

« La terre que mangent les Ottomaques, écrit-il, est une glaise grasse et onctueuse, une véritable argile à potier d'une teinte jaune grisâtre, colorée par un peu d'oxyde de fer. Ils la choisissent avec beaucoup de soin et la recueillent dans des bancs particuliers sur les rives de l'Orénoque et du Méta. Ils distinguent au goût une espèce de terre d'une autre, car toutes les espèces de terre n'ont pas le même agrément pour leur palais. Ils pétrissent cette terre en boulettes de quatre à six pouces de diamètre, et la font cuire à petit feu jusqu'à ce que la surface intérieure devienne rougeâtre. Lorsqu'on veut manger ces boulettes, on les humecte de nouveau.

« Les Indiens, ajoute le célèbre voyageur, mangent de grandes quantités de glaise sans que leur santé en souffre. Ils regardent cette terre comme un mets nourrissant, c'est-à-dire qu'ils trouvent que l'usage qu'ils en font les rassasie pour quelque temps. Si l'on demande aux Ottomaques où sont leurs provisions d'hiver (saison des pluies) ils montrent les tas de terre amoncelés dans leurs huttes. »

Hemboldt remarque, à vrai dire, que les Ottomaques sont à peu près la seule peuplade chez laquelle la *géophagie* n'entraîne pas des conséquences fâcheuses, car les mangeurs de terre qu'il a vus en d'autres pays de la même région ne tardent pas à expier, dit-il, ce goût antinaturel.

Les nègres de Guinée avaient aussi, autrefois, la manie de manger de la glaise. Et dans les colonies à esclaves on vendait, au marché, sous le nom de *couac*, une sorte de tuf rougeâtre que les pauvres

1. Par déférence pour la patience et la délicatesse du lecteur nous abrégeons ces exemples, tous reposant sur des faits authentiquement consignés dans les annales de tératologie.

nègres achetaient pour se régaler à la façon de leur pays natal.

Le canaks de la Nouvelle-Calédonie, ont été signalés par les premiers voyageurs comme géophages aussi bien que comme anthropophages. Ils avaient de gros morceaux de terre à poterie, dans laquelle dominaient des principes cuivreux.

Au Pérou, on vendait, — ou même l'on vend encore — une terre calcaire, mêlée aux denrées diverses des marchés, et qui entre dans la consommation.

A Java, l'on vend sous le nom de *pampo* ou *ana-ampo,* des espèces de petits cornets qui ressemblent à des rouleaux de cannelle et qui ne sont autre chose que des lamelles d'argile rougeâtre un peu ferrugineuse torrefiées sur des plaques de tôle chaude. Les jeunes filles et les femmes font une certaine consommation de ces *ampo* qui les conduisent petit à petit à l'étisie.

« Ainsi, remarque le grand naturaliste que nous citions plus haut, nous trouvons ce goût de manger de la terre, que la nature semblerait avoir dû réserver aux habitants des régions ingrates du nord, répandu dans toute la zone torride, parmi les races d'hommes qui vivent dans les contrées les plus belles et les plus fécondes de la terre. »

Dans une certaine contrée de Laponie, en effet, existent des gisements d'une terre blanche, legère, analogue au talc que les habitants ramassent pour la manger, mais alors par nécessité et non par dépravation du goût; et d'ailleurs, ils n'emploient cette terre comestible qu'en mélange avec la pauvre farine dont ils se servent pour faire du pain.

En réalité, cette substance, qui est un silicate de potasse, n'a que peu ou point des qualités nutritives que lui attribuent ces populations misérables.

Les Perses ont aussi une terre qu'ils croient comestible, qui ressemble assez à de la magnésie blanche et qui, d'ailleurs, est à peu près soluble dans l'eau.

On la recueille pour la vendre, et les quelques pauvres gens qui la consomment, s'ils n'en tirent pas un grand reconfort, n'en sont du moins, — à ce qu'on dit, — nullement incommodés.

Au reste le fait d'être incommodé par la consommation d'une substance ne saurait peser d'un grand poids quand le besoin ou la passion commande; si nous en avons une première preuve par les *géophages* dépravés, qui meurent plutôt que de renoncer à leur manie meutrière, un témoignage plus significatif encore nous est offert par les *toxicophages* ou mangeurs de poison.

Et quel poison, grand Dieu ! l'un des plus terribles, des plus redoutés de tous : l'arsenic. Oui, l'arsenic, chez nous, héros de tant de causes tragiques; chez nous, objet de tant de subtiles investigations légales, est dans une certaine contrée une espèce de *bonbon* usuel auquel sont reconnues de hautes, puissantes et avantageuses facultés. Vraiment, alors que nos graves praticiens vont rechercher des milligrammes de cette substance dans les viscères de quelques malheureux, nous pouvons croire rêver quand nous apprenons ce qui se passe dans les régions montagneuses de la basse Autriche, parmi les populations rustiques de la Styrie, de la Carniole, de la Carinthie...

L'usage de l'arsenic cristallisé est si répandu dans ces provinces que l'on désigne sous le nom générique d'*arsenikbauer*, les paysans qui le consomment à l'ordinaire. On voit communément là-bas un paysan mâcher, sucer un morceau d'arsenic comme on ferait chez nous d'une dragée : ceux-ci pour se donner de la fraîcheur et de l'embonpoint; et il est bien rare que, au moins, deux ou trois fois par semaine les travailleurs n'en promènent pas un fragment dans leur bouche : ceux-là pour se rendre plus dispos, plus alertes, moins sujets à l'essoufflement lorsqu'ils auront à fournir des efforts ou gravir les montagnes; car telle est la double vertu du toxique si redouté chez nous; il donne à ceux qui en font usage un aspect de riante santé, de fraîche replétion; et, en outre, il rend le jeu de la respiration si facile et partant les mouvements du corps si peu fatiguants que les *arsenikbauer* peuvent fournir la plus rude tâche sans lassitude, et exécuter les plus difficiles ascensions sans éprouver la moindre suffocation.

Là-bas donc l'habitude de l'arsenic se contracte ordinairement pendant la jeunesse chez les personnes des deux sexes, qui, soucieux de plaire, demandent à ce toxique le genre de beauté qui est fort estimé dans le pays, à savoir la vive coloration, le lustre de la peau, et un léger embonpoint. Souvent, il faut bien le dire, ces heureux effets ne se produisant pas assez vite, les jeunes aspirants à la beauté forcent démesurément la dose et tombent victimes de leur coquetterie trop impatiente. Démesurément, dis-je, car nous n'imaginons guère en présence de nos craintes d'empoisonnement jusqu'à quelle dose peuvent aller les arsenikbauer quand ils procèdent par gradation bien calculée. Après avoir commencé par un morceau gros comme un demi-grain de blé, ils arrivent bientôt au gramme, aux deux grammes. Un docteur hongrois, qui a étudié spécialement la question dans le pays, affirme avoir connu des toxicophages consommant jusqu'à quatorze grammes d'arsenic, et il a vu un individu en avaler d'un coup un morceau pesant sept grammes et demi.

Quand l'expérience tentée pendant la jeunesse avec de coquettes visées a réussi, l'habitude est prise qui se garde en vue des travaux de l'âge mûr, et d'autant mieux que si ceux qui ont coutume d'absorber de l'arsenic veulent en cesser l'usage, ils éprouvent des symptômes analogues à ceux de l'empoisonnement et tombent dans une langueur, dans une absence de vitalité qui les contraint de recourir au toxique pour redevenir alertes et dispos; et les exemples ne sont pas rares de gens qui, avec l'habitude de cette consommation, atteignent en gardant une grande vigueur un âge très-avancé.

Les médecins qui ne peuvent que constater l'innocuité presque parfaite de cette substance quand elle est prise à doses mesurées ou graduées ne s'accordent pas entièrement sur le mécanisme physiologique de ses effets. Ce seul fait est bien avéré que l'arsenic est un excitant des fonctions de l'estomac, un stimulant de l'appétit, et c'est par là que s'explique qu'en en discontinuant l'usage les toxicophages s'exposent par absence du stimulant coutumier, aux troubles de la digestion, et au dépérissement qui suit forcément le manque d'appétit.

Au surplus, si l'on ne cite guère qu'une région où l'arsenic soit consommé par les hommes, chacun peut savoir que par tout pays on en connaît l'usage pour les chevaux et le bétail d'engraissement. Il n'est aucun maquignon qui n'ait appris par expérience qu'à l'aide d'un peu d'arsenic il pourra communiquer à ses bêtes de l'ardeur, du jarret, du souffle et rendre même à de vieux chevaux un lustre de poil, une fermeté de *charnure* propre à séduire l'amateur...

Les cosaques, dit-on, mêlent chaque jour un peu de poudre d'arsenic à l'avoine de leur coursier, et quand ils veulent fournir de longues traites sans que leurs bêtes ressentent la fatigue, ils en fixent dans le mors un morceau qui se fond peu à peu dans la salive de l'animal.

En partant de ce double principe apéritif et de dilatation des organes respiratoires, nos Esculapes ont d'ailleurs tenté dans ces derniers temps d'appliquer l'arsenic au traitement de la phthisie : on a cité, paraît-il, d'étonnants résultats. Mais il n'y a rien d'absolu ici-bas. Et nous le voyons bien par cela même qu'alors que le moindre grain de sable trouvé dans un mets horripile la majorité d'entre nous, il est force gens qui se délectent à mâcher de l'argile; et par cela même qu'alors que sur des milligrammes d'arsenic nos légistes concluent à l'empoisonnement, nous voyons des populations entières se saturer de ce même toxique, et en éprouver les plus heureux effets. Et l'on a voulu discuter sur le fait de Mithridate.

E. M.

PARIS ANCIEN ET MODERNE

L'HOTEL DE VILLE[1]

III

Si on dansait à l'Hôtel-de-Ville du temps de la Fronde, ce n'était point nouveauté ; on y avait dansé avant, on y dansa après. L'échevinage aimait à donner des fêtes, mais plus d'une fois il lui arriva d'en donner à contre-cœur, Paris s'amusait par ordre. C'est ainsi qu'il fêtait la naissance, le mariage des rois, la naissance des dauphins, les fiançailles des princesses, l'entrée de ses princes revenant de la guerre, les souverains qui visitaient Paris. Il fit même bien plus grosse sottise. Un jour, je ne sais la date, il s'avisa d'offrir un don à la reine qui venait de donner le jour à un enfant, au roi qui se mariait, à la nouvelle reine, aux princesses qui prenaient époux. Ce fut grosse imprudence. De gratuit qu'il était d'abord, le don devint obligatoire et lourde charge qui se soldait par force écus, sans compter les festoiements donnés à des princes et princesses.

Ainsi, par exemple, une des plus splendides entrées, un des plus magnifiques dons, que l'histoire nous rapporte est l'entrée et le don qui furent faits, en 1389, à Isabeau de Bavière et à sa belle-sœur la charmante Valentine de Milan. Froissard nous le conte avec émerveillement. Dans une belle litière le roi reçut « quatre pots d'or, quatre trempoirs d'or et six plats d'or, et pesaient toutes ces vaisselles 150 marcs d'or. » La reine daigna accepter une « nef d'or, deux grands flacons d'or, deux drageoirs d'or, deux salières d'or, six pots d'or, douze lampes d'argent, deux douzaines d'écuelles d'argent, six grands plats d'argent, deux bassins d'argent, le tout pesant 300 marcs. » Le présent fait à Valentine ne fut pas moins magnifique. En somme, ces belles choses coûtèrent à la Ville 60,000 couronnes d'or; et à cette dépense il faut ajouter celle de la fête qui fut merveilleuse pour le temps.

Quand la reine arriva à la porte Saint-Denis, deux anges sortirent d'une ouverture figurant l'entrée du paradis et posèrent sur sa tête une riche couronne d'or garnie de pierres précieuses et lui débitèrent ce couplet :

Dame enclose entre fleurs de lis,
Reine êtes-vous de Paris,
De France et de tous les pays.
Nous en r'allons en Paradis.

Plus loin : « Six belles filles faisant personnaiges de seraines (1) », lui offrirent de l'hypocras qui coulait de toutes les fontaines, et lui chantèrent je ne sais quoi. Mais la plus étourdissante nouveauté fut, à la tombée de la nuit, lorsque la reine passa sur le mont Saint-Michel, de voir un équilibriste Génois, tenant un flambeau de chaque main; il descendit du haut des tours de Notre-Dame sur une corde tendue de ces tours aux maisons construites sur le pont.

Toutes les fêtes ne se passaient pas sur la voie publique, on festoyait, on dansait à l'Hôtel-de-Ville, on y jouait même la comédie, comme on peut le voir par cette plaisante aventure.

Dans une réjouissance donnée le 17 février 1558 à Henri II et à sa cour, les échevins avaient arrêté d'offrir au roi la représentation d'une pièce du grand dramatique de ce temps-là, l'illustre Étienne Jodelle. Entre autres plaisirs que le poète avait ménagés à son auditoire, on le vit paraître vêtu à l'antique et jouant le rôle d'Orphée, non l'Orphée des Ménades, mais celui qui déracinait les *rochers* de la Thrace par la douceur de ses chants. Il avait donc, en conséquence, donné par écrit ses instructions au machiniste de la Ville. Or il paraît que Jodelle était affligé d'une très-mauvaise écriture. Le voilà en scène, il chante ses vers. La cour attentive attend le coup de théâtre. O surprise ! des coulisses sortent non des *rochers* mais des *clochers* de toutes formes clochetant de petites cloches dont l'ingénieux artiste les a pourvus... Que l'on juge de la stupéfaction de Jodelle, du fou rire des spectateurs? L'infortuné poète s'enfuit poursuivi par l'infernal carillon.

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

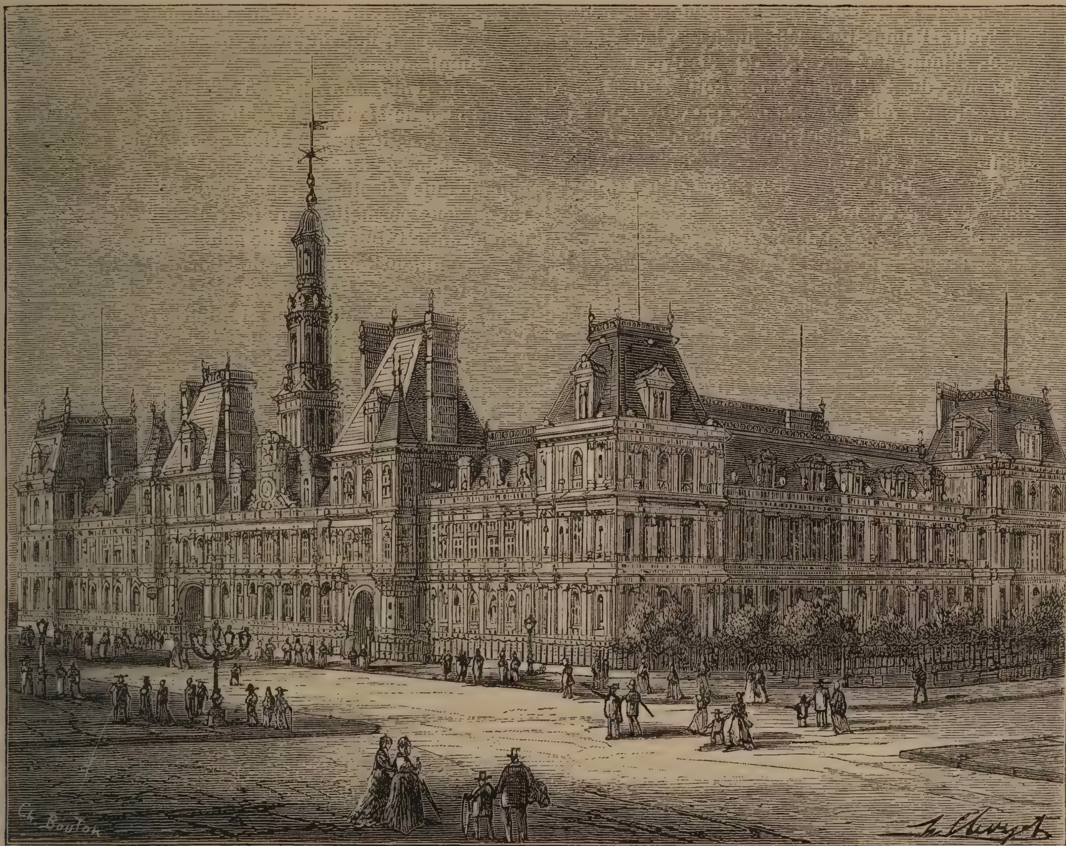
1. Sirènes.

A toutes les époques et sous tous les règnes on s'amusait donc à l'Hôtel, quelquefois de bon cœur, d'autres jours, je l'ai dit, par ordre.

Dans ce dernier cas, l'échevinage faisait contre mauvaise fortune bon visage, et payait. C'était là l'essentiel.

Après avoir bien frondé Mazarin, Paris était rentré sous l'obéissance; le spirituel cardinal, triomphant de ses ennemis intérieurs et de ceux de la France, venait de signer une glorieuse paix et de donner pour épouse à son jeune maître une Infante d'Espagne, qui, plus tard, n'eut pas toujours à se réjouir de cette alliance. C'était la paix; or la France en avait un singulier besoin. Paris fut donc en joie et se prépara à recevoir les jeunes mariés avec toute la magnificence possible. Les préparatifs furent longs, le roi et la cour durent rester quelques jours au château de Vincennes en attendant qu'ils fussent achevés.

Dans un fort bel in-folio, orné de gravures très-soignées, la Ville de Paris a conservé la description de cette grande cérémonie, la première de celles qui devaient si souvent se répéter sous le règne de Louis XIV.



L'Hôtel-de-Ville, d'après les nouveaux plans de reconstruction, dessin de Clerget.

L'entrée eut lieu le 23 août 1660 : Les dix-sept régiments de la milice parisienne enrubannée, panachée, conduite par M. de Guénégaud « en brocard d'or » comme colonel général, sortirent de la ville, se rangèrent en bataille, puis firent escorte au cortége royal. Le roi daigna même éloigner ses gardes du corps, pour témoigner de la confiance qu'il accordait au peuple de Paris.

Le roi et la reine passèrent sous une longue série d'arcs de triomphe, — l'arc de triomphe était fort à la mode, — chargés de devises, d'emblèmes, d'inscriptions, de rébus, remplis de formules laudatives, et tellement admiratives que sur le monument dressé à l'entrée du faubourg Saint-Antoine, on lisait ces lettres qui se trouvent à la porte des anciens temples et des églises

D. O. M.

auxquelles on avait ajouté

Ludovico Pacifico.

Plus loin c'était

Ludovico Magno

Titre de « grand » bien vite donné à un prince qui n'avait encore rien fait pour le mériter.

Au carrefour Saint-Gervais on avait élevé une montagne, représentant le Parnasse, ni la fontaine Castalienne ni Hypocrène n'y manquaient. Apollon, les Muses, de folâtres Amours, attendaient le couple royal, et un chœur de Nymphes chanta une cantate de médiocre poésie où l'auteur disait à la reine :

Venez, ô reine triomphante
Et recevoir nos vœux et nous donner des lois;
Venez régner sur le cœur des François
Et perdez sans regret le beau titre d'Infante
Entre les bras du plus beau des rois.

Puis nouveaux arcs de triomphe au Marché-Neuf, au pont Notre-Dame; un obélisque à la place Dauphine, et l'immense cortége de l'Université, de la Sorbonne, du Parlement, des Cours, du Châtelet, dans leurs robes et atours, parvint enfin à Notre-Dame pompeusement parée où le *Te Deum* fut chanté par un immense clergé. Le soir, illumination, feux d'artifice, et grand banquet à l'Hôtel-de-Ville avec force violons.

Toutes les autres fêtes du règne eurent le caractère de celle-ci, seulement elles furent plus fastueuses, plus brillantes au point de vue de l'art, ayant Le Brun et son école pour architectes et peintres. Elles se répétèrent si souvent qu'elles épuisèrent les ressources de la cité déjà taries par de trop longues guerres, et plus d'une fois les rentiers vinrent inutilement frapper aux guichets fermés de l'Hôtel-de-Ville. Pour dorer ses rayons, l'astre de Versaillés absorbait tout. De là, des scènes tumultueuses sur la place de Grève et dans les salles de l'Hôtel. De là, des émeutes qui donnaient fort à faire au prévôt et au lieutenant de police.

Ce serait bien peu connaître l'histoire que de se figurer Paris, et par conséquent l'Hôtel-de-Ville, comme tranquilles sous la Régence et le règne de Louis XV. Depuis 1720, époque où fleurit et croula le fameux système de Law, les rues, les places furent remplies de soulèvements et d'émeutes, le sang coula très-fréquemment, et plusieurs fois les salles de la maison municipale furent tumultueusement envahies par les pauvres rentiers de la Ville, dont on ne payait point les intérêts. A ces maux très-réels, à ces plaintes très-légitimes, que pouvaient répondre les échevins? Louis XIV les avait dépouillés de toute autorité; il en avait du reste agi ainsi pour toutes les cités de France; on ne gardait les pouvoirs municipaux que comme un simulacre, mais on ne les consultait jamais quand il s'agissait de disposer des fonds de la caisse. Versailles tirait sur Paris, lorsque le gouvernement savait parfaitement que la malheureuse cité ne pourrait pas payer, aussi, aux cris de douleur des rentiers se mêlaient tes imprécations des fournisseurs et des entrepreneurs des services publics.

« On ne paye (1) ni à la Ville, ni autre part (1722); personne n'a un sou, et hier, jeudi gras, il n'y a eu ni bœuf gras, ni masques, ni tambours : c'était comme le jeudi saint. » Cependant quand Louis XV alla recevoir, cette même année, l'Infante qu'il devait épouser, il y eut un peu de pompe : « Le soir, dit Barbier, les maisons ont été bien plus illuminées que je ne l'aurais cru; le peuple de Paris est bien sot. » A la Ville il y avait eu un feu de bois, et toute la façade était très-galamment illuminée. Le roi assista au bal que le prévôt et les échevins lui donnèrent, mais le décorum solennel de Louis XIV était tombé en un tel oubli, que « les pages du roi et des princes, et d'autres jeunes gens, ont décoiffé des femmes, ont jeté des perruques sur les lustres, et ont fait le tapage. »

1. Barbier.

Une fête très-brillante fut encore, en 1729, donnée au Roi lors de l'accouchement de la Reine — qui n'était pas l'Infante — mais les dispositions avaient été mieux prises par le prévôt des marchands, de Turgot (1) qui venait de succéder à Lambert, et, cette fois, rien ne troubla la magnificence du bal et des illuminations.

En août 1739, nouvelle fête à l'Hôtel-de-Ville pour le mariage de Madame Première, tous les préparatifs furent réglés par le célèbre Servandoni (2) avec très-grande dépense et cependant à cette même époque une disette affreuse sévissait dans Paris... Qu'on nous permette pour finir avec les fêtes qui se donnèrent à l'Hôtel-de-Ville sous Louis XV — elles se ressemblent toutes — de citer celles qui eurent lieu pour fêter Marie-Antoinette. Mais pourquoi rappeler des souvenirs lugubres, et ce feu d'artifice tiré place de la Concorde où, dans cette nuit fatale, périrent ou furent blessées près de quatre mille personnes de toutes les classes, de tous les rangs, des pauvres, des magistrats, des grands seigneurs, tels que le maréchal de Biron, des grandes dames, comme la comtesse d'Estaing et la marquise ce Châteaurenaud.

Louis XIV avait enlevé à l'Hôtel-de-Ville à peu près tous ses priviléges. Arrivaient des jours où la Cité allait les reprendre tous et bien d'autres encore, où l'Hôtel-de-Ville d'Étienne Marcel allait devenir la demeure de Bailly et ensuite de la terrible Commune. C'est de la place de Grève que devait partir le signal de tant de tocsins et de tant d'insurrections. Le dimanche 12 juillet 1789, Paris apprend que Necker est renvoyé, Camille Desmoulins sort du café de Foy, au Palais-Royal, un pistolet à la main, monte sur une chaise et crie : « Aux armes ! » et la Révolution commence. Des luttes s'engagent entre le peuple et les troupes royales. Le 13, les électeurs et les masses populaires, maîtres de l'Hôtel-de-Ville, appellent à grands cris le prévôt des marchands, M. de Flesselles; il arrive, on lui demande des armes. Hésitant entre la Cour et l'insurrection souveraine de Paris, il cherche à gagner du temps. Le 14, la Bastille est prise, et l'on apporte à l'Hôtel-de-Ville des débris sanglants. Le flot populaire, ivre de joie et de fureur, demande toujours des armes à Flesselles. Il remet à un comité composé d'électeurs les clefs des magasins de la ville en disant : « Puisque je suis suspect à mes concitoyens, je me retire. » En effet, il descend de l'estrade; d'abord on lui fait passage, mais des vociférations s'élèvent, on l'arrête en criant : « Conduisons-le au Palais-

1. Le père du célèbre Turgot.
2. L'architecte de l'église de Saint-Sulpice. Le feu d'artifice manqua.

Royal! Lui, qui n'a qu'un désir, celui de sortir de cette fournaise, répond : « Eh bien, Messieurs, conduisez-moi. » On l'entoure, il traverse la place de Grève, il arrive ainsi jusqu'au quai Pelletier; là un homme jeune, un inconnu, le tua d'un coup de pistolet; ainsi finit le dernier des prévôts des marchands. Ceux qui, pendant l'orage, lui succédèrent sous le titre de maires de Paris, Bailly, Pétion, pour ne parler que de ceux-là, n'eurent pas une fin moins tragique. Au balcon de l'Hôtel parut, un jour, Louis XVI, ramené de Versailles, portant les couleurs de la Révolution, et ce fut là, comme nous l'avons dit, que régna la Commune. Ce fut aussi dans ses salles que se dénoua la tragédie du 9 thermidor: les partisans de Tallien et de Fréron y arrêtèrent Robespierre dont un gendarme venait de briser la mâchoire.

Sous l'Empire, l'Hôtel-de-Ville joua le rôle qu'il avait rempli sous Louis XIV. Il donna des fêtes, fêtes pour l'entrée du prince, fêtes pour ses victoires, fêtes encore pour son mariage et pour la naissance du roi de Rome. Pendant ce règne éclatant, le vieil édifice ne fut troublé que quelques heures par le conspirateur Mallet qui y arrêta audacieusement le préfet. Pour en finir avec l'Hôtel-de-Ville impérial, disons que le Conseil municipal de Paris fut une des premières autorités qui demandèrent la déchéance de Napoléon, il précéda même le Sénat conservateur.

Après avoir subi les insolences et les réquisitions des Prussiens que le retour de l'île d'Elbe ramena chez nous, l'Hôtel-de-Ville vécut paisiblement sous les Bourbons et ne fit parler de lui que lorsqu'il donnait le signal des réjouissances publiques. Mais un grand prestige populaire était resté depuis la Révolution attaché à son nom, ainsi en juillet 1830, tous les efforts du soulèvement populaire se tournèrent-ils vers ce vénérable édifice. Ce fut autour de ses murs que la lutte sévit plus acharnée. Bientôt après, l'Hôtel devint le siége du Gouvernement provisoire, le quartier général de Lafayette, et Louis-Philippe, rentré à Paris, y fit sa première visite. C'est là qu'aurait été signé ce fameux programme qui n'a jamais été écrit.

Sous Louis-Philippe qui, lui aussi, eut les honneurs des fêtes de l'Hôtel-de-Ville, la place de Grève fut toujours l'objectif des conspirateurs et des émeutiers. Le prince, peut-être autant par prudence que par goût, s'étudia à l'isoler, de manière à le préserver d'un coup de main. Malgré cette précaution, les gouvernements et les hommes ayant leurs destinées, la Révolution de février éclata, et la branche cadette des Bourbons suivit en exil la branche aînée.

Les triomphateurs s'installent à l'Hôtel-de-Ville et y proclament la République. Dans les mois qui suivirent, la Grève et la Maison commune furent remplies de tempêtes. Les fous firent peur aux sages et le second empire parut.

Napoléon III donna, à l'Hôtel-de-Ville, ou plutôt il y reçut, des fêtes d'un luxe merveilleux; tous les princes et les rois de l'Europe s'assirent sous ses voûtes décorées par les arts.

Le 4 septembre, tout s'affaissa. Cette fois ce ne fut point l'Hôtel-de-Ville, ce fut le Palais-Bourbon qui entendit prononcer la déchéance d'une dynastie.

Pendant le siége, la Maison commune eut son maire, son conseil municipal, et, sous ces lambris, roulait et pérorait cette foule de solliciteurs avides, de donneurs d'avis, de sauveurs, de réformateurs improvisés, qui sont l'accompagnement obligé des jours de tempêtes. De réjouissances, de fêtes, il ne pouvait être question; le jour et la nuit le bruit du canon retentissait autour de nos remparts. Quelles heures humiliantes et terribles! Quel spectacle offrait alors Paris encombré de troupes sans ordre, et quelle affreuse condition pour le gouvernement et l'autorité municipale de subvenir à l'entretien, à l'armement, à la solde, à la nourriture de la cité. A l'Hôtel-de-Ville, jamais une heure de tranquillité, de réflexions possibles, et, malgré les plus généreux efforts, je ne dirai pas la misère, mais les souffrances s'accroissaient tous les jours et on assiégeait la place de Grève, l'Hôtel-de-Ville de projets, de demandes insensés. On lui demandait des vivres qu'il n'avait pas, la victoire, la délivrance qu'il ne pouvait pas donner. Puis vinrent des jours plus sombres encore, le désespoir moral, les privations physiques, firent tourner les têtes, l'insurrection vint ajouter ses maux à tant d'autres; l'Hôtel fut attaqué, le sang français coula versé par des mains françaises, le malheureux édifice tomba même pendant une demi-journée au pouvoir des émeutiers. Enfin, après une résistance qui ne fut ni sans grandeur ni sans courage, il fallut livrer nos forts intacts aux Prussiens.

Après, ce fut pire encore; un souffle de colère et de honte agitait tout Paris, il ne voulait pas, il ne pouvait pas avouer sa défaite. Des fous, des pervers s'emparèrent de ce moment. La cité était encombrée d'armes, de canons, d'une population qui ne connaissait plus le chemin de l'atelier, d'une tourbe venue des quatre coins de la France et de l'Europe. Les agitateurs s'armèrent de tous ces éléments et les poussèrent à la plus terrible révolte dont Paris ait été le théâtre. Ils chassèrent le gouvernement. Plagiaires de la grande révolution, ils installèrent à l'Hôtel-de-Ville, une Commune plus étrangement composée, plus folle que celle de 93, et en présence des Prussiens, qui du haut de nos forts assistaient à cette monstrueuse folie, ils tournèrent leurs canons contre l'Assemblée nationale et les troupes de Versailles. Temps plus affreux que celui du siége, démence furieuse qui remplit les prisons d'otages, la cité, d'épouvante et d'horreur. Cette lutte impie eut le sort qu'elle devait avoir, pendant tout le temps qu'elle dura, l'Hôtel-de-Ville fut le siége d'hommes sinistres. Dans leur colère ils avaient bien fait entendre qu'ils brûleraient Paris, mais on ne pouvait le croire; cependant, quand l'armée de la France fut entrée dans Paris, leur rage promena le pétrole et la torche, leur barbarie n'épargna pas même l'Hôtel, ils le firent sauter et l'incendièrent.

Ainsi finit un monument qui était cher aux Parisiens, un témoin de tant de choses.

Dès que l'ordre fut rétabli, le premier soin du pouvoir fut de décréter qu'il serait relevé; les plans qui furent adoptés durent lui conserver une partie de son antique caractère, et nous le donnons à nos abonnés tel qu'il se montrera lorsque sa construction sera terminée.

A. Genevay.

CHRONIQUE

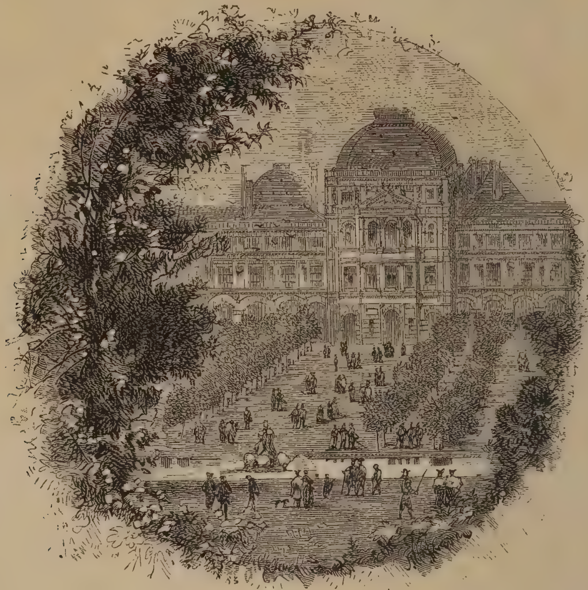
HISTOIRE DU MOIS

Encore un soleil qui se couche, une année qui tombe dans l'histoire... Pour la France, du moins, elle y gardera bonne place; elle a à son avoir l'Exposition, qui a été l'événement capital de 1878.

Maintenant la toile est tombée, il ne reste plus que la loterie à tirer. Il y en a qui se fâchent de ce que ce ne soit pas déjà fait; je ne suis pas de ce nombre. Tant que la fatale roue n'aura pas tourné, je garde mes espérances; je vis avec elles, je fais force châteaux en Espagne, et ainsi que la muse de Lamartine je ne suis pas las d'espérer.

En attendant que la triste réalité arrive, je vire et revire des pages qui me sont chères, vieilles amies que je connais depuis longtemps, et j'ouvre les livres nouveaux que nos grands éditeurs font paraître. Ils en ont préparé de fort beaux pour le jour de l'an, et il y a entre eux une lutte dont les lettrés, les bibliophiles et le vulgaire public lisant ne peuvent que se réjouir.

M. Ducrocq vient de rééditer l'ouvrage de M. de Lescure (1); Marie-Antoinette et sa famille est un panégyrique complet de cette reine infortunée; l'édition est splendide, ornée de soixante-dix compositions signées par Monginot, Scott, Delord et gravées par Meaule, c'est donc une œuvre de luxe et d'art, un livre d'étrennes et de bibliothèque, un grand drame aussi terrible et aussi sanglant que ceux de Shakespeare.



Les Tuileries sous Marie-Antoinette, gravure extraite de *Marie-Antoinette et sa famille*, par M. de Lescure.

Nous n'avons pas à certains égards la même manière de voir, de penser, que M. de Lescure, il n'admet point que l'objet de sa vénération ait eu le moindre défaut, que l'on puisse reprocher la moindre faute à son héroïne, nous croyons que c'est un dangereux moyen de servir sa mémoire. Mais ce qui est vrai, parfaitement vrai c'est ce que le prince de Ligne disait, « cette princesse n'eut pas dans toute sa vie une journée complétement heureuse » et que les premiers coups qui lui furent portés ne vinrent point de ceux qui causèrent ses derniers et funèbres malheurs. Elle ne trouva point dans la famille de France ce qu'elle était en droit de chercher et d'attendre. Aussi avec quelle joie quittant les grandeurs et l'étiquette de Versailles dans les années les plus calmes de sa courte existence ne se retirait-elle pas à Trianon dans d'élégants réduits où elle appelait les arts. Là elle était chez elle, elle créa « l'inimitable petit Trianon, miniature du grand, il sortit du sein des fleurs savamment disposées sous la direction du duc de Caraman, jardinier grand seigneur; derrière lui marchaient l'architecte des verdures et le peintre des ruines spirituelles, Mique et Hubert Robert. Sous leurs pas naissaient les improvisations charmantes, les caprices heureux. Ici leur inspiration plaça un pont rustique aux arceaux sveltes et élancés comme des lianes recourbées; là-bas un

1. *Marie-Antoinette et sa famille*, chez Ducrocq, 55 rue de Seine.

belvédère aérien mirant dans l'eau ses clochettes empanachées de clématites et de jasmins, plus loin un moulin, au joyeux tic tac; une île flottante, sorte de barque flottante oscillant au remous, un temple à l'Amour, d'heureux et charmant augure, une laiterie de marbre blanc... »

Aujourd'hui encore, en parcourant ces lieux embaumés, le promeneur involontairement se sent envahi par la tristesse, ces légères constructions heureusement respectées lui rappellent celle qui les a élevées, qui s'y est amusé quelques heures et qu'une si affreuse destinée a emportée... *Date lilia...*



Ugolin, gravure tirée du *Dante*.

Cette existence, M. de Lescure, d'une voix émue et passionnée, la raconte dans le beau livre que nous avons sous les yeux. La muse sévère de l'histoire ne fondera pas ses jugements sur lui, mais elle le res-

pectera comme une œuvre sincère, témoignage d'une honorable et impuissante fidélité vouée à des choses qui ne sont plus.

La librairie des frères Garnier publie une magnifique édition illustrée de Dante, traduite par M. Artaud de Montor et illustrée par le crayon de Yan d'Argent (1). Nul artiste mieux que lui ne pouvait rendre les sauvages grandeurs de la *Divine Comédie*, et elles sont énormes les difficultés d'une pareille entreprise, presque aussi difficiles que de traduire le « poète souverain ». Cette double tâche, M. Artaud de Montor et le dessinateur l'ont remplie à leur honneur, et de leur main est sorti un beau livre qui prendra place dans la bibliothèque des érudits, des amateurs et de la jeunesse. Comme l'*Iliade*, la *Divine Comédie* représente et renferme tout un monde. Homère dit ses chants immortels sur une terre jeune et pleine de poésie, il célèbre la jeunesse et la grandeur de sa race; Dante au contraire marche dans une voie sombre, douloureuse, historien tragique sa muse vengeresse dénonce et châtie les crimes de cette malheureuse Italie qui répond à son amour par l'exil. Austère et grande figure qui a créé une poésie, une langue, nouvelles, et une œuvre impérissable où la grâce, la terreur, le sourire et les larmes se confondent et se mêlent. Les figures qu'il évoque sortent vivantes du tombeau, elles ont l'immortalité du crime ou de la vertu. Nous reviendrons probablement sur la *Divine Comédie* que viennent de publier MM. Garnier, mais en attendant nous ne pouvons que féliciter ces éditeurs de nous avoir donné un livre qui ne sera jamais assez répandu ni assez noblement illustré.

Avant de parler des publications de la grande maison Hachette puisque nous en sommes aux bons et beaux ouvrages pour lesquels s'approche du jour de l'an, nous sera-t-il permis de dire que le *Musée*, lui aussi, a édité des œuvres excellentes remplies de belles images, écrites par des plumes fines et alertes dans cet esprit d'instruction et de moralisation qui a fait la fortune du *Musée*.

A cette époque où l'on cherche à inspirer le goût du dessin, n'est-ce pas un charmant cadeau à faire que d'offrir l'*Album* que nous avons fait tirer avec grand soin sur papier de luxe? Il renferme des dessins dus à nos premiers artistes, nous les avons choisis parmi leurs œuvres les plus exquises. Ces gravures sont signées par Français, Gavarni, Marvy, Paul Delaroche, Charlet, Tony Johannot, Granville, Duvivier, Staal, Clerget, Lix, de Bar, c'est-à-dire par les plus illustres crayons. L'*Album du Musée* (2) est donc un splendide livre d'étrennes.

La *Comédie des Animaux* a été écrite par Méry dans une de ses plus belles journées d'inspiration, elle est illustrée par deux maîtres, Morin et Lix (3). C'est par d'autres mérites de composition et de style que se recommandent les *Récits de la Grève* (4), agités et animés comme les flots de la mer. M. Ch. Deslys les a écrits de sa meilleure plume. Le *Monde des enfants* (5) est un des livres les plus amusants et les plus instructifs que l'on puisse mettre entre leurs mains. il a été illustré à profusion et avec un soin extrême, : l'ouvrage forme deux charmants volumes imprimés sur beau papier. Enfin nous sommes heureux de pouvoir dire aux fines ménagères qu'il nous reste encore quelques exemplaires de *La Science de bien vivre* (1), c'est un ami essentiel que nous présentons en toute confiance, car toutes les maisons où il est entré, et le nombre en est grand, nous ont remerciés de ses conseils et de ses recettes.

1. Garnier frères, 6, rue des Saints-Pères.
2. Un volume in-f°, prix 15 fr.
3. La *Comédie des Animaux*, 1 vol., prix 5 fr.
4. *Les Récits de la Grève*, prix 6 fr.
5. *Le Monde des Enfants*, 2 vol., prix 6 fr. chaque.

Et à ce propos nous sera-t-il permis de déplorer l'espèce d'indifférence avec laquelle les donneurs d'étrennes choisissent les livres dont ils veulent faire cadeau aux enfants et à la jeunesse. ils les prennent à peu près, au hasard, se laissant toujours séduire par les apparences d'une reliure plus ou moins chargée d'ornements, et par des images faites sans vérité et sans art. Ils semblent ne pas se douter qu'un personnage historique se grave dans la tête de l'enfant plus par le trait dessiné que par la description écrite. Je me souviens d'avoir eu dans ma jeunesse une *Histoire de France* de Le Ragois où Pharamond de douteuse mémoire, où les Chilpéric, les Clovis étaient représentés en empereurs romains, et grâce à ces mensonges du crayon, il m'a fallu longtemps, bien longtemps, pour rendre à Charlemagne sa véritable figure. Les mensonges des artistes n'ont pas une portée moindre que ceux des écrivains. En morale, le danger est plus grave encore; une idée fausse jetée dans une jeune tête, y germe et a une action dont il est difficile de calculer l'effet. Horace l'a dit, l'enfant est *cereus in vitium flecti*, c'est pourquoi il ne faut le frapper que de justes et nobles empreintes. C'est pourquoi aussi, lorsqu'on lui donne un livre, il faut savoir ce qu'il contient.

Le mois prochain nous continuerons nos visites chez les éditeurs, nous entrerons dans cette grande maison Hachette, devenue une des gloires de notre pays, et chez cette vieille librairie des Didot si justement célèbre qui vient d'éditer un charmant ouvrage d'un de nos collaborateurs et amis Victor Fournel. L'*Histoire des rues de Paris* est un livre sur lequel nous nous proposons bien de revenir, non pour aider à son succès, mais pour le constater.

S'il est une librairie qui se consacre aux publications sérieuses, c'est assurément celle de M. Germer Baillière. Ce sont livres graves qui sortent de ses presses; cependant, tout en s'adressant aux doctes, aux savants, il ne néglige pas ce qui peut concourir à l'éducation de ceux qui, sans pouvoir s'y adonner tout entiers, veulent posséder des notions exactes sur la science moderne et ses découvertes. Dans ce but, M. Germer Baillière publie la *Bibliothèque utile*, collection d'excellents petits traités rédigés par des hommes spéciaux, qui, par son bon marché, est à la portée des plus modestes fortunes, c'est un ouvrage destiné, nous l'espérons, à devenir rapidement populaire et nous le recommandons très-vivement aux instituteurs et aux chefs de famille. Il réunit la clarté, la précision et l'intérêt.

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

1. *Science de bien vivre*, prix 4 fr.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

TABLE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES



Intérieur scandinave, dessin de Scott.

AVIS AUX ABONNÉS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT POUR 1879

Les abonnés sont priés de joindre, s'il se peut, à leur demande, une des dernières bandes d'adresse du journal.

Nous rappelons à nos souscripteurs que leur abonnement pour 1878 expire avec la présente livraison de décembre, qui complète notre quarante-cinquième volume.

Le point de départ pour l'abonnement ayant été reporté à une époque de l'année où tous les services publics et privés, postes, etc., sont surchargés de besogne, nous ne saurions trop engager nos souscripteurs, s'ils ne veulent pas éprouver de retard, à nous faire parvenir, le plus tôt possible, leur demande de renouvellement, accompagnée soit d'un bon de poste, soit d'un mandat sur Paris.

MODES VRAIES. — TRAVAIL en FAMILLE.

Le temps n'a fait que confirmer le succès de notre journal de modes En effet, les journaux de modes, intelligemment compris, ne sont pas une dépense pour les budgets les plus modestes, mais, au contraire, une source d'économies presque quotidiennes. Grâce aux nombreux patrons de grandeur naturelle, aux explications, aux recettes de toutes sortes qu'ils publient, ils doivent permettre à la mère de famille d'habiller elle et les enfants sans recourir à la couturière, à la lingère, à sa marchande de modes.

ABONNEMENT POUR 1879

Musée seul : Paris, 7 fr. ; départements, *franco*, 8 fr. 50.
Modes seules : Paris, 7 fr., départements, *franco*, 8 fr. 50.
Modes et Musée réunis : Paris, 13 fr.; départ., *franco*, 16 fr.

Un numéro-spécimen des Modes vraies *sera adressé gratuitement à tout abonné du* Musée *qui en fera la demande.*

A l'occasion des étrennes prochaines, nous signalons à nos lecteurs le Catalogue des livres publiés par la Librairie du Musée des Familles, Catalogue dont ils trouveront le détail à la deuxième page de la couverture de la présente livraison.

COLLECTION DES 30 PREMIERS VOLUMES DU *MUSÉE DES FAMILLES*

Nous appelons particulièrement l'attention de nos abonnés sur la réimpression des trente premiers volumes de la collection du *Musée des Familles*, mis en vente au prix de 4 francs le volume, Paris. C'est pour eux une occasion unique soit de compléter leur collection, soit d'offrir, aux étrennes, un cadeau toujours bien reçu et dont eux-mêmes détermineront la valeur.

Tomes XXXI à XLII, prix : 6 francs. *franco* 7 fr. 50
Tomes XLIII, XLIV et XLV, prix : 7 francs. *franco* 8 fr. 50

FORMULE D'ABONNEMENT :

Je m'abonne (ou *Je renouvelle mon abonnements au* Musée des Familles (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de 8 fr 50* (2) *le 1er de chaque mois, du 1er janvier 1879 au 1er décembre 1879 inclus.*

1. Ajouter « et aux *Modes vraies* », si on veut les recevoir avec le *Musée.*
2. Inscrire, en ce cas, 16 francs au lieu de 8 fr. 50.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

MUSÉE

DES FAMILLES

LECTURES DU SOIR

XLVI[e] ANNÉE

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION : M. CH. WALLUT

TEXTE

AYMARD (Gustave).
ASSOLANT (A).
AUGIER (Emile), de l'Acad. franç.
BERTHOUD (Heury).
BLANCHÈRE (H. de la).
CALLIAS (Hector de).
CELLIÈRE (Paul).
CHADEUIL (Gustave).
COMMETTANT (Oscar).
DELAVIGNE (Germond).
DESLYS (Charles).
DUBARRY (A).
DUMONTEILH (Fulbert).
ENAULT (Louis).
FÉVAL (Paul).
FOURNEL (Victor).
GENEVAY (A).
GRANIER DE CASSAGNAC.
HALÉVY (Léon).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor) de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
KARR (Alphonse).
LA LANDELLE (G. de).
LA ROUNAT (Ch. de).
LEGOUVÉ, de l'Acad. franç.
MANGIN (Arthur).
MARCEL (E).
MASSON (Michel).
MULLER (Eugène).
NADAUD (Gustave).
NAVERY (R. de).
NISARD, de l'Acad. franç.
PONCY (Charles).
RAYMOND (Ch).
RONDELET (A).
SANDEAU (Jules) de l'Acad. franç.
SÉGALAS (Mme)
TASTU (Mme Amable).
THOMASSON (Léopold).
ULBACH (Louis).
VERCONSIN (E).
VERNE (Jules).
VIARDOT (Louis),
WEY (Francis).

ACHARD (Amédée).
AMPÈRE (J.-J.)
BALZAC (de).
BERTSCH (A).
BOITARD.
CAPENDU.
CHASLES (Philarète).
DELAVIGNE (Casimir).
DESBORDE-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Emile).
DUMAS (Alexandre).
GABRIEL (l'abbé).
GAUTIER (Théophile),
GAY (Mme Sophie).
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (I.)
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
GUIZOT, de l'Acad. franç.
HALÉVY (F.), de l'Inst.
JANIN (Jules), de l'Acad. franç.
JASMIN (d'Agen).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Ac. fr.
LA VILLEMARQUÉ (Ve de), de l'Institut.
MARCO SAINT-HILAIRE.
MÉRY.
MONNIER (H .
PATIN de l'Acad. franç.
PECONTAL (Siméon).
PETIT-SENN.
PITRE-CHEVALIER.
PLOUVIER.
PONGERVILLE (de), de l'Ac. fr.
PONSARD (François), de l'Ac. fr.
ROGER DE BEAUVOIR.
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de) de l'Acad. fr.
SÉGUR (A. de).
SCRIBE, de l'Acad. franç.
VIENNET, de l'Acad. franç.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. fr.

DESSINS

BAR (de).
BAYARD.
BERTALL.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM,
CHENAY (Paul).
CLERGET (H.)
DAUBIGNY.
DAMOURETTE.
DARJOU.
DELANNOY.
DORÉ (Gustave).
DUVIVIER (A.)
FELLMANN.
FOULQUIER.
FREYMANN.
GAVARNY.
GILBERT (C.)
GIRARDET (Karl).
GRENIER (Henri).
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
JOULIN (Lucien).
KAUFFMANN.
LANCELOT.
LAVIELLE (Eugène).
LIX (Frédérick).
MAR (Léopold).
MARIANI.
MONNIER (Henri).
MONTALANT.
MORIN.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
SAUVAGEOT (Ch.)
SCOTT (Henri).
STAAL (Gustave).
STOP.
THORIGNY.
VALENTIN (H.)
YAN D'ARGENT.
VORMS (Jules).

GRAVURES

BEST, BRÉVIÈRE, DELANGLE, DUMONT, FAGNION, GAUCHARD, GÉRARD, LANGEVAL, MARTIN, MONTIGNEUL, PISAN, SMEETON ET TILLY, THOMAS, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux qui se parent des plus noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signaturss figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1880 (47e ANNÉE)

Tous les abonnements partent du 1er janvier et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris : 7 FRANCS PAR AN.

AVEC LES *MODES VRAIES :* 13 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Suisse, Italie, Belgique, Espagne, Angleterre, Allemagne, 9 fr.
Grèce, Turquie, Égypte, Colonies, 9 fr. 50.
États-Unis, 10 fr. 50.
Indes-Orientales, 11 fr. 50.

Pour les départements : 8 FRANCS 50 PAR AN.

AVEC LES *MODES VRAIES* : 16 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* :
Suisse, Italie, Belgique, Espagne, Angleterre, Allemagne, 17 fr.
Grèce, Turquie, Égypte, Colonies, 17 fr. 50.
États-Unis, 18 fr.
Indes orientales, 20 fr.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 41.

Aux bureaux des Messageries et chez tous les libraires.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 29, le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de 8 fr. 50 pour le Musée *seul, et de 16 francs pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis,* dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.) Envoyer la dernière bande du journal.

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 1er ou le 2 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 20 du mois.

QUARANTE-CINQ VOLUMES SONT EN VENTE

RÉIMPRESSION DE LA COLLECTION. DEUXIÈME ÉDITION

Chacun des quarante-cinq premiers volumes : Paris, 4 francs, Port en sus.

Tome XLVI : Paris, 7 francs. Départements 8 fr. 50.

La reliure se paye 1 fr. 50 en sus.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

Paris, Bureaux de l'Administration, rue Saint-Roch, 41



MUSEE DES FAMILLES

LECTURES DU SOIR

TOME QUARANTE-SIXIÈME

1879

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 41

AVERTISSEMENT

La présente livraison termine la quarante-sixième année du *Musée des Familles*, et la quarante-septième s'ouvrira par la prochaine livraison de Janvier 1880.

Nous n'avons pas à redire ce que ces chiffres ont de flatteur pour une publication; constatons seulement qu'ils témoignent de la juste confiance du public, et des efforts de la Direction pour mériter cette confiance.

L'année 1880 débutera par la suite des *Révolutions d'autrefois* (Le dernier des Stuarts), de M. A. Genevay; l'*Eléphant blanc du roi de Siam*, voyage humoristique de M. A. Dubarry; *le Premier jour de l'an dans l'ancienne Amérique*, de M. E. Muller. Elle se continuera par les œuvres des collaborateurs les plus aimés du *Musée*, MM. R. de Navery, Ch. Deslys, Ch. Raymond, etc., etc.

Le quarante-septième volume n'aura donc rien à envier aux volumes précédents.

Mais nous avons hâte de faire connaître la surprise que la livraison de novembre dernier annonçait à nos lecteurs.

Chacun sait que la collection du *Musée* forme une encyclopédie complète, dans laquelle toutes les branches des connaissances qui doivent concourir à l'éducation de la jeunesse sont représentées, RELIGION, MORALE, BEAUX-ARTS, HISTOIRE, SCIENCES, NOUVELLES. A elle seule, cette collection précieuse constitue une véritable bibliothèque; mais son prix élevé s'opposant à sa propagation, les éditeurs, chaque fois qu'une série de quinze volumes était terminée, n'ont pas hésité à en abaisser le prix de 50 0/0. Deux séries (tome I à XXX), ont déjà bénéficié de cette mesure. Nous annonçons que la troisième (tome XXXI à XLV), est dès à présent offerte aux mêmes conditions, soit dans son ensemble, soit pour chaque volume séparé.

Cette troisième série, personne ne nous démentira, est certes, la plus riche et la plus intéressante de la collection, tant par le charme et la variété du texte que par la perfection des illustrations.

C'est elle qui contient les dernières pages sorties de la plume de J. Janin, et nous recommandons particulièrement ces œuvres exquises aux amis littéraires du grand critique :

Mlle de Launay (tome 31); *le Duc et la duchesse de Bourgogne* (32); *les Mémoires de la reine Marguerite* (33); *Daniel de Foë* (33); *Mme de Girardin* (34); *la Chronique de Versailles* (35); *la Prairie* (37); *le Crucifix d'argent* (36).

A côté de ces articles qui sont un honneur pour le *Musée*, qu'on nous permette de citer, un peu au hasard, les œuvres principales de ces quinze années :

A. GENEVAY. *Les Révolutions d'autrefois, Milton* (tome 39); *les Mémoires de don Ramos* (40); *le Siège de Florence* (41); *Monmouth* (42); *les Pages de S. M. Louis XVI* (44); *Chimène* (45).

CH. DESLYS. *Jacques Cœur* (33); *l'Ami François* (35); *l'Ombre du Colonel* (36); *l'Irlandaise* (42); *la Petite Reine* (44);

E. MULLER. *Un Botaniste à travers champs* (35); *les Ecoliers de Châlons* (36); *les Mémoires d'un Franc-Tireur* (38); *les Aventures du comte de Montleu* (39); *Robinsonnette* (40); *Voyage au pays de l'Adresse et du Hasard* (44); *la Croisade des Enfants* (45).

R. DE NAVERY. *La Main-Morte* (36); *la Dame des Armoises* (37); *Giannino, roi de France* (38); *La Menestrelle du Roi* (39); *les Vautours du Bosphore* (40); *la Fille de l'Imagier* (41); *Gertrude de Wart* (44); *la Couronne de Saint Etienne* (45).

BERSTCH. *La Transformation future de la Terre* (35).

J. VERNE. *Edgard Poë* (31); *le Comte de Chanteleine* (32); *les Forçeurs de Blocus* (33); *Une Fantaisie du docteur Ox* (39).

G. AIMARD. *Le Batteur de Sentiers* (31); *les Gambucinos* (32); *Ourson, tête de fer* (35).

A. ASSOLANT. *Les Aventures de Corcoran* (33 et 34).

P. FÉVAL. *Le Juif Errant* (31).

H. DE LA BLANCHÈRE. *LeTrésor de Montcalm* (37); *nos Premiers Ancêtres* (37); *Sous les Eaux* (40); *les Mémoires d'une Ménagerie* (41).

CH. WALLUT. *L'Usurier des Arcis* (32); *le Curé de Marnas* (33-34); *Grandeur et décadence d'un Oasis* (35); *Marthe Verdier* (36).

A. DUBARRY. *L'Alsace-Lorraine en Australie* (40); *les Tapirs à dos blanc* (41); *la Génératrice des cheveux* (42).

A. MANGIN. *La Pluie et le beau Temps* (35).

Mme A. SÉGALAS. *Le Bois de la Soufrière* (44).

Quelle est la collection qui pourrait inscrire une semblable liste de noms?

Donc, nous le répétons, et à l'occasion du prochain renouvellement, les quinze volumes de la troisième série sont mis au prix des trente premiers, soit à 4 fr., Paris, pris dans nos bureaux, le port restant à la charge des acheteurs.

Nous espérons que nos lecteurs profiteront de l'occasion, soit pour compléter leur collection, soit, tout au moins pour acquérir le volume qui contient leur auteur préféré, et sur cette assurance, nous leur présentons nos devoirs en leur donnant rendez-vous à tous pour janvier 1880.

C. W.

MUSÉE DES FAMILLES

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS

FERNAND CORTÈS



Les conquérants et leur victime, d'après une ancienne estampe, dessin de A. Duvivier.

La grande Isabelle, « roi » de Castille, était morte à Médina del Campo, Ferdinand, roi d'Aragon, qui avait été son époux, régnait encore. En chassant les Maures, en s'emparant de Grenade, ils avaient constitué l'Espagne; la guerre, l'épée du « Grand capitaine » de Gonzalo Hernandez de Cordova y Aquila, dont nous avons fait Gonzalve de Cordoue, leur avait donné le royaume de Naples, Colomb, l'Amérique; tout un monde.

Des révolutions qui ont agité l'Europe, aucune n'a eu une action si tumultueuse et si profonde que la découverte du grand Génois; elle donna la fièvre à l'Espagne. Les masses d'or que « l'Amiral » avait rapportées, ses récits merveilleux, faits dans cette langue espagnole qui agrandit et poétise tout, avaient tourné toutes les têtes. La vérité se mêlait à la fable; la réalité et le vague qui voilait encore la découverte, les erreurs mêmes de Colomb, permettaient, autorisaient tous les rêves. Les imaginations les plus froides étaient devenues ardentes; tous les yeux se tenaient tournés vers le mystérieux Occident. « Pourquoi travailler ici péniblement, pourquoi aller en Italie et en Navarre, guerroyer, recevoir des coups d'épée et des arquebusades, pour recueillir peu de fortune, la misère souvent et peu d'honneur, lorsque, là-bas où le soleil se couche, on n'avait qu'à se présenter pour ramasser de l'or, des diamants, des perles et inscrire son nom à jamais dans l'histoire? Pourquoi peiner sur cette terre dure et avare, tandis que, là-bas, se trouvait le Paradis terrestre? »

Un sentiment plus noble dans son principe enflammait encore les cœurs; la foi religieuse exaltée par leurs longues luttes contre les Maures animait les Espagnols; il fallait convertir les peuples idolâtres, étendre le royaume du vrai Dieu, planter la croix à côté de l'étendard de Castille; et, qui mourait dans une telle entreprise voyait le royaume des cieux s'ouvrir à son âme. On se croisait donc pour aller à l'Occident, comme on s'était croisé naguère pour combattre en Orient. Ainsi, les passions les plus viles s'unissaient aux plus hautes pour pousser les courages. La cupidité, la gloire et la foi religieuse, se trouvaient confondues pour le même dessein; et on les retrouve partout et toujours, dans les combats héroïques et dans les pensées des premiers conquérants de l'Amérique. Ils se battent un contre mille, ils saccagent, ils volent, mais ils prient, tantôt soudards effrenés, tantôt pieux comme des saints. Sans vouloir tenir compte des mortels périls dans lesquels ils se jettent, ils renversent, ils brûlent les idoles, et souvent les moines qui les accompagnent sont forcés de les arrêter et de leur prêcher la prudence.

La folie de la croix et de l'or s'était donc emparée de toute l'Espagne: c'est à cette époque que s'ouvre notre récit.

Nous sommes à Medellin, petite ville de l'Estramadure, dans une maison d'assez chétive apparence, où habite Martin Cortès de Monroy, ancien lieutenant d'une compagnie montée; il a servi en Italie sous les ordres du grand capitaine, il est criblé de blessures. Au moment où nous le voyons pour la première fois, il est assis sur une chaise de bois, le coude appuyé sur une table; un peu en arrière, se tient sa femme, Catalina Altramirano, faisant tourner son rouet qui bourdonne. En face d'eux, se trouve un jeune homme, de figure pâle et carrée, d'une taille moyenne et bien prise; il écoute son père, en portant, de temps en temps, ses regards vers sa mère, comme pour solliciter sa bienveillante intervention.

— « Écoutez-moi, dit Martin Cortès, écoutez-moi, Hernando, et pesez mes paroles. Vous êtes né en 1485, votre mère vous a soigné avec tendresse, moi, pour me faire honneur et gagner fortune, j'ai pendant vingt-cinq ans servi l'Espagne, combattu les Maures, les Français, les Vénitiens. Je ne me suis pas épargné et j'ai acquis quelque renom, mais je suis sorti pauvre d'aventures où d'autres se sont enrichis. Ainsi tourne la loterie du monde! Je ne me plains pas; j'ai fait mon devoir et peux porter, tête haute, le nom que mon père m'a laissé. Ne l'oubliez jamais et rendez-moi le même devoir. Forcé par mes blessures de rentrer à Medellin, je vous ai trouvé dans l'âge où l'enfant doit préparer sa vie, et j'ai voulu vous ouvrir une carrière honorable, plus calme et plus lucrative que la mienne. D'ailleurs, à cette époque, vous étiez de chétive apparence; aujourd'hui, Dieu en soit loué, il n'en est plus ainsi. Je pensais que la misère des camps serait trop rude pour vous. J'avais quelques *pesos* d'or. Je songeai donc à vous envoyer à l'Université de Salamanque, je désirais faire de vous un légiste.

« Vous partîtes avec mes recommandations et la bénédiction de votre mère, vous nous aviez promis de travailler, vous n'avez pas tenu votre parole. Vous avez appris un peu de latin, à écrire votre langue, et le meilleur de votre temps vous l'avez perdu dans des disputes et des rixes qui vous ont fait quelques amis et beaucoup d'ennemis. Vos maîtres vous ont mal noté tout en reconnaissant votre intelligence, et, comme vous aviez follement dépensé ce que vous auriez dû épargner, au bout de deux ans, vous êtes revenu pauvre et déguenillé comme l'enfant prodigue.

— « Mon père, vous...

— « Taisez-vous et écoutez-moi. Dès votre retour, vous vous êtes signalé par votre méchante conduite et vos tapages qui ont troublé Medellin. Après avoir pensé à servir en Italie, une autre idée vous prit. Vous vouliez vous embarquer sur l'Armada de Nicolas de Ovendo pour chercher fortune à Hispaniola (1). Ce dessein, je l'approuvai. Tout était prêt pour votre départ, mais, comme vous meniez une conduite peu chrétienne, une nuit, une muraille, en s'éboulant, faillit vous écraser; un mari, justement irrité, vous roua de coups, — à sa place je vous eusse tué — et il fallut tous les soins de votre mère pour vous conserver la vie. Maintenant, vous êtes rétabli, vous avez repris votre train de vie, vous vous moquez de tout, vous mésusez de votre force et de votre adresse; je veux que cela cesse. Je vous demande: Que voulez-vous faire?... Ne regardez pas votre mère, et répondez-moi.

— « Mon père, avec votre permission, comme on équipe une petite armada à Séville, je compte m'y embarquer, et j'ai déjà fait parler au patron d'une caravelle, Alonzo Quintero; il consent à me prendre à son bord.

1. Saint-Domingue.

— « Dans combien de jours faut-il que vous les rejoigniez?

— « Il faut que je parte dans cinq jours.

— « Dans cinq jours!... murmura la mère, tandis qu'un nuage passait sur le front du capitaine.

— « Dans cinq jours, vous serez prêt.

Martin Cortès se leva, et, si au moment de sortir, il eut tourné la tête, il aurait vu Hernando pressé sur le sein de sa mère.

Au bout de cinq jours, les préparatifs de départ étaient achevés, une mule louée attendait à la porte, le dos chargé d'une modeste valise, d'une arquebuse, et les trois personnages que nous avons déjà mis en scène se trouvaient réunis dans la même salle. La mère ne cherchait pas à retenir ses larmes, l'enfant qui la quittait, peut-être pour toujours, n'avait que dix-neuf ans! Lui, quoique ému, gardait un visage ferme et tranquille. Son père se leva et s'approchant d'une panoplie, il y prit une épée, la tira de son fourreau de fer, la regarda un instant, la fit ployer sur le plancher.

— « Lame de Tolède! dit-il, Hernando, je ne vous la donne pas, je vous la prête; rapportez-moi la, pure et glorieuse. Ne la tirez jamais que pour votre Dieu, votre Roi et votre honneur. Défendez-la comme elle vous défendra. Je l'ai portée dans vingt combats, et on dirait qu'elle sort des mains de l'armurier, tant son acier est bien trempé. Ni le Cid-Campeador, ni Roland, n'eurent jamais une plus vaillante amie... Tenez, prenez-la, et recevez ma bénédiction...

Hernando prit l'épée, la baisa, mit un genou en terre, et en étendant ses mains, le vieux soldat était loin de se douter qu'il appelait la bénédiction de Dieu sur un conquérant de la taille de César et d'Alexandre.

— Tu m'écriras, tu m'écriras! furent les dernières paroles de la mère éplorée; la mule partit, et, quelques minutes après, l'aventurier, le futur conquérant du Mexique, avait disparu.

C'était une singulière cité que Séville au moment où Cortès y arriva. Assurément, Salamanque était une ville animée, bruyante, la jeunesse n'y menait pas une vie trop exemplaire, ainsi que Hernando pendant son séjour avait pu s'en assurer, mais il y régnait encore une certaine décence, et, dans une certaine mesure, l'Université, voire même l'Inquisition, fatal et terrible tribunal créé et imposé par Ferdinand, contenaient les mœurs d'une jeunesse trop hardie et trop bruyante; mais, à Séville, la licence coulait à pleines rues. Devenue qu'elle était le rendez-vous de tous les docteurs, de tous les ruinés, de tous les aventuriers, des Espagnes, les fêtes succédaient aux fêtes, les combats de taureaux aux combats de taureaux, les jours bruyants aux nuits plus bruyantes. L'or y roulait, non l'or rapporté d'Hispanola, mais celui dont s'étaient pourvus les aventuriers pour attendre le départ des navires qui devaient les emporter. Et pourquoi eussent-ils gardé les castillans qui s'agitaient dans leurs poches? Qu'était cette menue monnaie à côté des trésors qu'ils allaient ramasser? Compter, économiser, qui y songeait? excepté quelques usuriers qui suivaient les émigrants pour tirer profit de leurs folies et de leurs dépouilles. La curée était bonne, car il n'y avait pas que les pauvres, les déshérités qui partaient, la noblesse, elle aussi, se précipitait aux aventures de l'Océan. Les Bustamente, les de Valdès, les Gusman, les Zorita, les Moralès avaient jeté la plume au vent et levé des compagnies. « On ne voyait partout, dit un écrivain (1), que harnais de guerre clairs comme escarboucles, cordouans figurés, argentés, éperons d'Ajofrin ou d'Ocaña, faits à la moresque, courroyés de soie incarnadine ou vermeille, étriers à la genette dorés de fin or; panaches de plumes, écharpes multicolores, gants parfumés, que l'on nommait gants de fleurs ou d'ambre, enseignes de chapeau ciselées à vignettes, en émail d'Aragon, ayant leur devise latine autour d'une image de Saint.

« Ce n'était que velours, satins, brocarts, déchiquetés, tailladés, piqués, agrémentés de canetillas, de passements, de broderies, de semence de perles et de points de Milan. Les gens de pied rivalisaient avec les cavaliers. Et tel pauvre hidalgo avait vendu ses dernières fanègues de bonne terre à semailles, pour se pourvoir d'un habit en fin drap écarlate, de gargaran de couleur rose sèche ou de peluche colombine. Armures brunies, engravées, dorées, casques, morions, salades de toutes formes, épées de toutes façons, argentées, incrustées, damasquinées, vernissées de cette couleur changeante qu'on appelait alors « paonnée ». Toutes ces belles armes avaient été trempées et forgées dans quelques-unes des cent villes où s'ouvrageait, en ce temps, le noble acier d'Espagne, de Tolède, jusqu'à Calatayud qu'arrose le Jalon, *armorum Salo temperator*. Plus d'une de ces épées brandies par de vaillantes mains portait dans l'évidement de sa gorge la marque illustre de Juarès de la Horta ou le grand S couronné de Dom Alonzo Sahagun, et plus d'un Sévillan pacifique, bourgeois ou docteur, en voyant défiler cette triomphante armée de conquérants au fracas des tambours et des trompettes, sous les plis des étendards où se mêlaient les châteaux de Castille et les pals d'Aragon ne pouvait se défendre d'un juste orgueil. »

Ce fut au milieu de cette population pompeuse, batailleuse, bariolée, fortement mêlée d'éléments picaresques, beaucoup moins brillants, que Hernando Cortès fit son entrée. Il était bien vêtu, mais il ne pouvait cependant pas prendre rang parmi les brillants fils de la noblesse; il possédait bien quelques ducats (2), mais il n'avait pas la bourse assez garnie pour tenir le haut du pavé. En arrivant, il avait d'abord vu le patron de son navire, et, par prudence, il versa entre ses mains l'argent qu'on lui demanda pour le transporter, il s'assura ensuite un modeste taudis dans une modeste auberge, et, ces soins pris, son feutre brossé, sa cape retroussée sous le bras, confiant dans sa jeunesse, sa bonne mine, il se mit à parcourir la cité. Il se promena sous les ombrages de l'Alamada, sous les portiques du couvent de Saint-François, le long des Grados qui entourent la cathédrale. Il se promena dans la calle de Chicareros (rue des Orfèvres) et dans la

1 Hérédia. Traduction de Bernal-Diaz.

2. Pour faciliter l'intelligence de certaines parties de notre récit, voici quelques données sur les monnaies espagnoles du temps. Le *ducado*, au prix de l'or actuel, vaudrait 16 francs. Le *Castillan* ou *peso de oro*, même valeur. Mais aujourd'hui, *en l'employant en achats*, il représenterait un peu plus de 60 francs.

galerie des Merciers, théâtres des douces assignations. De temps en temps passait une jolie Sévillane, qui, d'un regard rapide, semblait peser sa fortune et courait légère. De doux visages aux yeux de flamme se montraient parfois aux fenêtres, souriaient et disparaissaient... Hélas! il n'avait pas le marteau d'argent qui fait ouvrir les portes fermées. Et, pas plus dans ce temps-là que de nos jours, les Andalouses ne passaient pour desintéressées.

De temps en temps, à un coin de rue, sous l'image de la Vierge, il voyait un rassemblement; il s'approchait : une voix tonnante frappait son oreille, c'était un Dominicain prêchant la croisade et conviant les « conquérants » à s'assurer par quelques dons la protection du saint patron de son couvent. Plus loin, quoique les jurements fussent défendus, il entendait jurer, à faire trembler le ciel, des soudards qui avaient laissé au jeu ou dans les tavernes leur manteau et souvent leur pourpoint, n'ayant gardé que leur chemise déchirée, leur culotte et l'épée qui ceignait leurs reins. Ils maudissaient l'incurie des pilotes qui n'en finissaient pas et les vents contraires. Ces espèces de truands, s'adressant à Hernando, lui demandaient quelquefois quelques maravédis, du ton qu'ils eussent employé au coin d'un bois, mais au premier regard, à l'accent de la réponse de Cortès, ils reconnaissaient que ce n'était point un novice à tondre.

Quelquefois, spectacle plus intéressant, — l'Inquisition sévissant à Séville, — il allait à la place Triana d'où il voyait venir une longue procession. Des moines, capuchons rabattus, bannière au vent, psalmodiant des paroles redoutables, en grande pompe conduisaient au bûcher des profanateurs du nom de Dieu. C'était une sorcière qui jetait des sorts, une jeune mauresque revenue secrètement au culte de l'Islam, un juif usurier convaincu d'avoir égorgé des enfants chrétiens pour convertir leur sang en or, un bachelier propagateur épris de nouveautés, des bourgeois chez lesquels on avait trouvé des grimoires, et des femmes avouant qu'elles avaient été au sabbat. Tous ces misérables, couverts du san-bénito, pleuraient, gémissaient, criaient. Les Dominicains étouffaient leurs voix dolentes sous les chants sacrés. Les officiers de la sainte Inquisition les attachaient à l'échafaud de pierre dont les quatre angles étaient ornés de statues de saints. Alors des milliers de voix entonnaient le *Dies iræ* et le *De Profundis*, la flamme brillait et les hurlements du bûcher ne cessaient que lorsque tous les corps des condamnés tombaient en cendres.

Profondément religieux, profondément convaincu que ces sacrifices humains étaient justes, nécessaires, agréables à Dieu, Cortès assistait pieusement à ces fêtes de l'église triomphante. Ses sens étaient émus, mais son âme restait calme et il se promettait bien dans les pays qu'il allait visiter de porter, s'il le fallait, avec la flamme et le feu, la sainte doctrine du divin Maître.

Cette foi ardente ne l'empêchait pas le soir de parcourir les lieux de plaisirs qui s'ouvraient dans les faubourgs sur l'autre rive du Guadalquivir où les alguazils n'osaient pas pénétrer. Là vivait toute une population équivoque, écume habituelle des grandes villes, mais doublée et triplée maintenant par les bandes de Bohémiens riches ou pauvres qui se préparaient à franchir l'Océan.

Ici, des cuisiniers en plein vent, fantastiquement éclairés par la flamme qui brillait sous leur gril, offraient au passant de la charcuterie de fraîcheur suspecte, du poisson qui empoisonnait l'air; là, une vieille sorcière sortait de l'ombre pour inviter Hernando à franchir le seuil d'une porte qu'elle faisait geste d'ouvrir.

— « Entrez, seigneur, entrez, vous verrez la danseuse. Inès, la perle, le bijou de la Grenade, de Séville; entrez, vous entendrez le divin guitarrero Montez, le rossignol de l'Andalousie. » Puis s'approchant plus près et parlant d'une voix plus basse, « et si vous voulez savoir quelle fortune vous attend, quel fleuve d'or coulera dans vos mains, quelle princesse vous épouserez — jeune et beau comme vous êtes, bien sûr ce sera au moins une duchesse, — entrez noble cavalier... »

Et comme elle vit Hernando hésiter, elle lui prit la main, poussa la porte et entraîna Cortès qui se trouva dans une patio éclairé par trois lampes de fer jetant encore plus de fumée que de lumière. A droite, à gauche, ou par terre, contre la muraille ou sur des bancs autour des tables boiteuses, se tenaient étendus, assis, des cavaliers, les uns portant cuirasse, les autres, buffles ou pourpoints débraillés, mais tous ayant l'épée sur la cuisse et devant eux une cruche de vin du Guadalcanal ou de Manzanilla. Dans un coin, le guittarero faisait ronfler son instrument, en accentuant le rythme, tandis qu'au milieu du patio, Inès, tantôt par un pas saccadé, tantôt le torse cambré, rappelait ces voluptueuses danseuses espagnoles qui faisaient les délices des Romains dégénérés. Elle était couverte jusqu'à mi-jambes de soieries éclatantes qui contrastaient avec la pâleur de son visage et l'ébène de ses cheveux. Si impure qu'elle parût, il y avait dans ses yeux profonds une grâce pudique et hardie qui charmèrent Hernando. La ballerine, au premier regard, s'aperçut de l'effet qu'elle produisait sur le nouveau venu, elle le distingua des vulgaires spectateurs qui applaudissaient sa force et sa souplesse, elle lui adressa ses plus doux sourires, mais elle semblait, surtout émue, étonnée, étudier son visage. Pour lui sonnaient les castagnettes, et il devint évident qu'elle ne dansait que pour lui seul. Il semblait l'avoir fascinée.

Il restait cependant calme, et comme il voulait s'asseoir à une table, les yeux de ses voisins ne se firent pas faute de lui dire qu'il était le mal venu. Il n'était point homme à se laisser intimider pour si peu, et aux insultes du regard il ne répondit que par une dédaigneuse indifférence plus insultante encore. L'orage grondait. Inès le sentit, elle cessa de volter, pensant que se calmeraient les colères qui semblaient prêtes à éclater : ce fut tout le contraire qui arriva. Un soldat aviné fit tomber le sombrero de Cortès, ce fut comme un signal, tous les coquins qui étaient là se levèrent ricanants et menaçants. L'un d'eux, dépenaillé comme ces gueux que Vélasquez et Goya devaient peindre plus tard, s'avançant avec une ironique politesse, releva le chapeau, mais, au lieu de le rendre à son propriétaire, il le lança à l'autre bout du patio.

Tout autre qu'Hernando se serait précipité sur

l'insulteur qui, le poing sur son épée se tenait devant lui insolent et railleur, mais Cortés sentant qu'il était seul contre tous, pendant que de tous côtés s'élevaient des applaudissements et le cri de : « Bravo, Escudero! » se leva, d'un mouvement brusque, culbuta un marin, s'épaula contre un angle de la muraille, et, de la lame de son épée tirée du fourreau, souffleta Escudero. On comprend ce qui advint; dagues et poignards se tournèrent en furie contre Cortès, mais l'acier que lui avait donné son père était de solide trempe et plus solide encore le bras qui en était armé. Au premier choc, il blessa deux de ses adversaires, et ses parades le couvraient si bien qu'il semblait invulnérable. Cependant un combat si inégal ne pouvait pas se soutenir longtemps, et, assurément, Hernando, qui sentait son épée devenir lourde, eût succombé, si, tout à coup, Inès se précipitant entre les combattants et le couvrant de son corps, ne lui eût fait un rempart. Les lames un instant se baissèrent; alors, tirant le petit poignard qu'elle portait à sa jarretière et le brandissant :

— « Qu'est-ce à dire, messeigneurs, et qu'est-ce que ce gentilhomme vous a fait? Vous vous conduisez comme des porchers de la Galice! vous ne voyez donc rien. Vous êtes donc aveugles! Toi, Escudero, qui t'a annoncé la mort de ton père? Toi, Vasquez, qui t'a dit que ta femme te trompait? Toi, Alvarez, par qui as-tu connu le meurtrier de ton frère? Ainsi donc vous savez ma science infaillible. Voulez-vous que je vous dise quel est cet homme et quel il sera? Il se nomme Cortès, mais qu'importe son nom? quand il reviendra, vous baiserez l'étrier de son cheval, vous mendierez un de ses regards. L'or, les diamants ruisselleront sur ses armures et ses vêtements; les princes s'inclineront devant lui... Demandez-lui pardon à genoux, car il sera roi, plus que roi, ce *conquistador*, il sera une des gloires de l'Espagne. »



La rixe dans le patio, dessin de Gilbert.

Frémissante comme l'acier qu'un choc fait vibrer, pâle, les lèvres émues, et semblant du regard lire les destinées de celui qu'elle venait de sauver, Inès était superbe, et la tourbe autour d'elle, qui d'abord grondait comme une meute acharnée à qui on veut enlever sa proie, se recula et se tut.

Alors, la jeune fille se tournant vers Cortès et prenant une autre voix : « Seigneur, dit-elle humblement, à Salamanque déjà sur votre visage j'avais lu vos destinées; aujourd'hui, dans tous vos traits, elle rayonne. Vous serez un grand *conquistador*

vous aurez des rois à vos pieds, vous distribuerez des couronnes, les plus fières duchesses brigueront l'honneur de votre main, et vous aurez le royaume des cieux, car vous aurez rendu à Dieu des millions d'âmes.

« Allez, vous autres, si vous me craignez ou m'aimez, allez, et laissez-nous ! »

Étrange puissance de cette femme, mais qu'explique la foi que l'on avait alors dans les sorts et les sortiléges, tous ces ruffians intrépides, toute cette écume, toute cette lie, se retira, et dans le patio, il ne resta plus qu'Inès et Hernando.

— « Par saint Jacques de Compostelle et saint Pierre, que je tiens en particulière dévotion, tu es une adroite friponne, la belle! et tu as une singulière manière de congédier les gens, fit Cortès en remettant son épée au fourreau, mais au fond plus ému qu'il ne voulait le paraître, et combien faut-il que je te donne pour les grandeurs et les royaumes dont tu m'as doté.

— « Ce n'est pas à moi que vous les devrez, reprit Inès, le regard fixé sur les traits du jeune homme qu'elle semblait étudier avec une respectueuse admiration, vous les conquerrez par votre courage, vous les devrez au destin... Ne riez pas; d'ailleurs vous n'en avez pas envie, vous sentez que je lis votre avenir. Il est écrit. Oui, vous serez le plus grand conquérant qu'aura eu l'Espagne. Un autre viendra après vous, il apportera plus d'or, mais moins de royaumes et moins de peuples. Je vous vois revenir et je vois aussi que j'assisterai à votre retour. Un empereur descendra de son trône pour vous recevoir, et les grands vous feront cortége... je vois tout cela aussi clairement que vous voyez mon visage.

— « Tu es folle.

— « Non, je suis une voyante.

— « Que te faut-il pour tes prophéties?

— « Un don et un serment.

— « Un don! je suis pauvre; un serment, je suis prêt à le prêter, s'il n'a rien de contraire à la sainte religion.

— « Eh bien, si je me présente à vous lors de votre retour, jurez de me donner les quatre pierres précieuses que je vous demanderai, alors même qu'une princesse, que votre femme, vous les demanderait.

— « Si j'ai la fortune que tu me prédis, je te jure de te les donner et plus encore.

— « Je n'en demande pas davantage. Salut roi, salut « conquistador », car c'est le nom que l'avenir vous garde, vos autres titres il les oubliera...

— « Tu es folle! Avec ce maudit vent d'ouest, je ne suis pas même sûr de partir.

— « Que Dieu vous garde. Demain le vent tournera et dans trois jours vous quitterez l'Espagne.

Hernando offrit une poignée de maravédis à Inès; elle les refusa en disant : « Non, rien que les pierreries », mais elle reçut un baiser que l'aventurier troublé déposa sur son front.

Le lendemain, le vent tournait, la petite armada trois jours après tendait ses voiles, Cortès quittait l'Espagne, et suivait des yeux les côtes de la terre où il laissait son père et sa mère. Une larme vint trembler sur sa paupière, il l'essuya, en murmurant, avec un sourire où la confiance le disputait à l'incrédulité : « N'importe, je serai conquistador, elle l'a dit », et il fit le signe de la croix.

La nef que montait notre aventurier cinglant vers Hispañiola, était dirigée par un trafiquant que le zèle de Dieu et l'amour de la gloire n'animaient guère. Ce qu'il voulait se bornait à bien vendre ses marchandises. Or, il y réussirait d'autant mieux qu'il arriverait le premier. Une fois déjà, il avait essayé de se séparer des vaisseaux avec qui il naviguait et de prendre les devants. Sans bruit, quittant pendant la nuit le mouillage des Canaries, il s'était élancé, mais puni par la tempête, il avait dû revenir et comme il avait eu son mât cassé, il s'était trouvé trop heureux que la petite flottille voulût bien l'attendre. Cette mésaventure ne corrigea point Quintero; en approchant d'Hispañiola, il faussa encore compagnie à ses camarades. Ses mauvais desseins lui coûtèrent cher, il put croire que Dieu voulait le punir : emporté par les flots, battu par l'orage, — il semble avoir été marin assez médiocre, — il faillit périr, perdit sa route, et vogua pendant quelques jours à l'aventure. Enfin, un matin, une colombe blanche, fatiguée d'un long vol, vint se reposer sur un cordage précisément au-dessus de la tête de Cortès. La présence de cet oiseau charmant annonçait que l'on était proche d'une terre; cette certitude, cette colombe, ranimèrent le courage de l'équipage. Cortès, lui, se souvenant des prédictions d'Inès, vit dans cet événement, une marque de la protection divine et dit tout bas : « Hernando, tu seras roi! » O Shakespeare! comme vous connaissiez bien le cœur de l'homme!

Quand elle fut reposée, la colombe reprit son vol, le vaisseau la suivit; bientôt on découvrit les montagnes d'Hispañiola, et quelques heures après, l'honnête Quintero entra dans le port où il eut la mortification de trouver ses compagnons arrivés. Ils l'étaient depuis plusieurs jours, et ils s'occupaient à décharger leur cargaison déjà vendue.

Dès qu'il eût foulé le sol découvert par Colomb, une grande déception attendait Cortès; il rêvait gloire, batailles, les honneurs du martyr, et aussi mines d'or à fouiller à pleines mains; le gouverneur Ovando souffla sur toutes ces belliqueuses espérances. Partout, sauf dans le centre de l'île, la population indigène s'était soumise et, par terreur, faite chrétienne; l'or des mines ne se montrait point si abondant qu'on le croyait en Espagne; c'était vers la terre, vers l'agriculture que, pour s'enrichir, il fallait tourner ses efforts.

La déception fut cruelle! Cependant, comme la nécessité fait loi, le jeune aventurier, esprit de belle humeur, du reste, et alors joyeux compagnon, se soumit; il reçut un *repartimiento* d'Indiens travailleurs et fut nommé alcade de l'établissement d'Açua. Il devint colon, mena une existence dont de passagères amours et quelques expéditions armées, où il se distingua, réveillèrent seules la monotonie. Mais cette existence toute abondante, facile, lucrative qu'elle fût, lui pesait. Il aspirait à la vie d'aventures, il se sentait fait comme l'aigle pour planer sur les orages. Aussi, lorsque Velasquez entreprit la conquête de Cuba, quitta-t-il tout pour le suivre, et il montra dans les luttes qui s'engagèrent, un esprit de ressources, une intrépidité de cœur, une désinvolture de courage et de gaieté, qui le rendirent cher à ses compagnons et à son chef. Lorsque la conquête de l'île fut achevée, — sa résistance n'avait

pas été très-énergique, — Hernando se trouvait en grande faveur auprès de Velasquez, qui le nomma un de ses secrétaires et l'associa à ses plaisirs.

C'est une île merveilleuse que Cuba, une vraie corbeille de fleurs émergeant d'une mer admirable, une terre bénie, d'une séve et d'une fécondité inouïes, nourrissant une flore toujours épanouie, mêlant avec une grâce incomparable les grappes de ses fruits à ses guirlandes de fleurs. Paradis des paresseux et des poètes qui peuvent y vivre sans travail ou souci du lendemain, contrée riante tombée en des mains qui n'ont pu, si avides qu'elles fussent, épuiser ses richesses.

L'Espagne s'en rendit maîtresse avec bien peu d'efforts; une poignée d'hommes suffit pour en faire la conquête.

Velasquez y régnait en maître fastueux, despote et jaloux.

Il s'était formé une petite ville, un établissement si l'on aime mieux, dont Velasquez avait fait le chef-lieu de son gouvernement. Grâce aux bras des pauvres cubains devenus tous par droit de conquête la propriété et la chose des Espagnols, San-Iago, ainsi se nommait la nouvelle capitale, avait été vite construite et munie d'une enceinte. Le plan de la ville n'était guère régulier, les maisons, les cabanes, s'étaient établies à l'aise et s'élevaient au milieu de jardins et de bosquets. Presque toutes étaient occupées par des aventuriers sans famille, un petit nombre cependant avait traversé la mer avec leurs femmes et leurs filles, mais on comptait les femmes blanches et par conséquent elles étaient fort recherchées des amoureux. Parmi ces maisons où se rencontrait l'élément féminin on comptait celle d'un nommé Xuarez, originaire de la Vieille-Castille, qui avait amené avec lui ses quatres filles, jeunes beautés aussi remarquables par leurs charmes que par leur coquetterie.

Un certain soir, un homme escalada sans bruit la palissade qui enceignait la demeure de Xuarez et se glissa furtivement sous l'ombrage d'un bosquet où il s'arrêta, l'œil tourné vers la maison.

Il était là depuis quelques instants, lorsque un cavalier passa comme une ombre devant lui, mais ce second arrivant, plus sûr de son fait que le premier, se glissa doucement vers l'habitation, tira une clef de sa poche, et entra dans la chambre de Xuarez.

Cortès, car c'était lui qui montait la garde, se sentit mordu au cœur par une affreuse jalousie et oubliant qu'il y avait là quatre jeunes filles — les amoureux croient toujours que l'on ne peut aimer que celle qu'ils aiment — il se figura que la belle Catalina avait assigné un rendez-vous à l'inconnu, tandis que c'était à Xuarès que le gouverneur avait affaire. « Par la Vierge et saint Pierre! dit-il, Cortès, les choses n'iront point comme mon infante l'imagine! » Et, une folle pensée lui traversant le cerveau, sans songer à quel péril il s'exposait lui-même, il se mit à courir à droite à gauche en poussant des cris et des hurlements à faire dresser un mort de son tombeau et à laisser croire que les Indiens révoltés pénétraient dans San-Iago. L'affreux charivari produisit l'effet que son auteur attendait, la porte s'ouvrit et Velasquez s'élança le sombrero rabattu, le manteau serré autour du corps. Au même instant, Xuarez, sortant de sa demeure par la même issue, parut l'escopette à la main; alors Cortès songea à sa propre sûreté, et, tout en riant de l'effet de son stratagème, il suivit les traces du cavalier qu'il avait si malencontreusement dérangé. Il le voyait fuir devant lui, sur ses pas, il franchit la palissade et tous deux tombèrent dans une patrouille que la clameur avait attirée.

Cette rencontre ne fit que redoubler l'hilarité d'Hernando, mais l'autre ne riait pas, il se nomma : c'était l'irascible et orgueilleux Velasquez qui laissa tomber un regard terrible sur son secrétaire.

Cette aventure changea complétement les rapports qui existaient entre le gouverneur et son ancien serviteur et, comme peu de temps après il s'ourdit un petit complot qui avait pour but de demander la révocation de Velasquez dont l'administration était fort tyrannique et que la conjuration fut découverte, un beau matin Cortès qui sommeillait encore vit entrer dans sa chambre trois ou quatre soldats conduits par un certain alguazil nommé Escudero, âme damnée du gouverneur.

Celui-ci salua poliment Hernando et d'un ton narquois lui intima l'ordre de se lever et de vouloir bien le suivre, étant chargé de le conduire en prison. Pendant que Cortès fort inquiet se levait et demandait le motif de cette mesure violente :

— « Je ne sais pas, je ne sais pas, mais je crois que vous ferez bien de régler les petites affaires que vous pouvez avoir dans ce monde.

— « Vous croyez?

— « J'en suis sûr... — Votre Seigneurie ne se souvient pas de m'avoir vu en Espagne?

— « Et ne désire pas m'en souvenir.

— « Nous nous sommes rencontrés à Séville. Veuillez me prêter vos mains que je leur mette ces bracelets... je vous préviens qu'à la moindre résistance, nous avons ordre de vous tuer.

Un instant la colère donna un mauvais conseil à Cortès, mais il se contint.

— « Là, voilà les menottes mises... Maintenant en route... Je vous disais donc que je vous ai rencontré à Séville, chez la gentille Inès... Vous vous rappelez, vous avez même osé toucher ma figure avec votre épée.

— « Ah! c'est toi, lâche bandit!

— « Ne levez pas si haut la crête, car si vous m'insultez, je vous plonge ma dague dans le corps.

Hernando le toisa avec le plus profond mépris et continua sa marche. Quelques instants après il était sous les verroux.

Pour Cortès, la situation était grave, très-grave; il était un de ceux qui avaient comploté contre Velasquez, et il n'ignorait pas combien l'aventure du jardin de Xuarez était restée irritante dans sa mémoire. Or les gouverneurs, à cette époque, avaient droit de vie et de mort, et il faut reconnaître que ce pouvoir exorbitant était rendu nécessaire par la nature des émigrants, quelques-uns sans mœurs, gens de sac et de corde, et tous d'une audace sans égale, comme nous le verrons bientôt.

Donc, bien convaincu du péril qui le menaçait, Hernando chercha à s'y soustraire. L'histoire ne nous dit point comment il parvint à se débarrasser de ses fers, toujours est-il que quelques jours après, ses menottes ne le gênaient plus, et une nuit, après

avoir forcé les ferrures d'une fenêtre, il sauta bravement du second étage où se trouvait sa prison. Pour ne pas retomber entre les griffes de Velasquez, il se réfugia dans une église voisine, sanctuaire dont il réclama le privilége. Hernando était de ceux qui prétendent que dans l'adversité gagner du temps est tout.

Que l'on juge de la colère du seigneur Velasquez, et de quel façon il reçut Escudero venant lui apprendre l'évasion du captif! Ce fut bien pis lorsqu'il apprit que toute la petite colonie était dans la joie de cet événement. Un instant, dans sa colère, il songea, coûte que coûte, à ressaisir le fugitif, mais une minute de réflexion suffit pour le détourner d'un tel dessein, il n'était pas de taille à encourir, à braver les anathèmes et les foudres de l'Église. Il se contenta donc de donner ordre à l'alguazil de surveiller Cortès et de le saisir s'il s'aventurait au dehors de son refuge.

Le protégé de Dieu était fort aimé de ses camarades, aussi accoururent-ils le visiter pour charmer les ennuis de sa solitude, ils cherchaient à l'amener à les distraire. Catalina, elle-même, quoiqu'une de ses sœurs eut un vif penchant, plus de vanité et de cupidité, il est vrai, que d'amour pour le gouverneur, vint assurer Hernando qu'il était toujours le maître de son cœur.

Dans un coin de l'église, les deux amoureux causèrent longtemps, et il faut rendre justice à l'aventurier, soit que sa passion ne fut pas très-vive, ou,



Vélasquez, Cortès et la patrouille, dessin de Gilbert.

qu'au contraire, son ardeur même lui inspirât de prudents conseils, il dit à la jeune fille :

— « Je suis heureux et fâché que vous soyez venue, mon ennemi va étendre sur vous sa colère, votre père, qui le craint, vous maltraitera, et je serai la cause de vos souffrances et de vos larmes.

— « Qu'importe, je vous aime, vous verrez; vous verrez, tout s'arrangera, et bientôt vous serez libre.

— Je ne l'espère guère, mais si cela arrive ainsi, dans cette maison de Dieu, je vous promets de devenir votre époux.

Après bien des adieux, des recommandations de prudence, Catalina, charmée de la promesse qu'elle venait de mériter, partit en répétant sur le seuil de l'église : « Ne franchissez jamais ce pas, n'oubliez point qu'Escudero vous guette, et je ne sais pourquoi il vous en veut mortellement.

— Je le sais bien, moi. C'est un lâche, et je l'ai souffleté du revers de mon épée.

Le prudence que conseillait Catalina n'allait point avec le tempérament du captif, il tournait et retournait dans la petite église comme un lion dans sa cage, et, quand le soir était venu apportant un peu de fraîcheur, il s'asseyait sur le seuil au milieu d'un cercle de braves camarades; devisant de tout avec une gaieté qui resta le fond de son caractère jusqu'à l'époque où pèseront sur lui les responsabilités du commandement. Il parlait fort bien, notre écolier de Salamanque, et sa verve amusait ses auditeurs.

Un jour, cependant, la chaleur était étouffante, Cortès n'eut pas de visiteurs, et comme il s'ennuyait, — l'ennui est mauvais conseiller, — il se mit à se promener devant son asile, d'abord sans s'écarter, mais le ciel était devenu si beau, les magnifiques constellations du Sud étincelant brillaient d'un si vif éclat, que, peu à peu, de quelques pas seulement, le promeneur perdu dans ses rêveries s'éloigna. Aussitôt, quatre bras vigoureux s'abattirent brusquement sur lui, un nœud coulant passé autour de son cou le suffoqua, il tomba, et quand il put reprendre ses sens, il entendit la voix railleuse d'Escudero, qui, en achevant de le garrotter, lui disait :

— « Nous te tenons, cette fois, conquistador d'Inès, et ton affaire est bonne!

Il fut d'abord jeté dans un cachot; le lendemain Velasquez le fit transporter sur un navire qui devait mettre à la voile pour Hispañiola, le vaisseau était déjà sur ses ancres assez loin de la côte. On l'enferma dans la cale les fers aux pieds.

Où le conduisait-on? Le capitaine n'avait-il pas ordre de le jeter à la mer? Arrivé à Hispañiola, que ferait-on de lui? Le renverrait-on en Espagne? Ces questions, Cortès les agitait dans sa tête fatiguée, lorsque la trappe de la cale se leva doucement, et il vit un homme se glisser par l'ouverture. « A la grâce de Dieu, pensa-t-il, en faisant un signe de



Cortès et Catalina, dessin de Gilbert.

croix, si l'on vient pour m'assassiner, je suis prêt. » Tel n'était pas le dessein du nouveau venu, il se mit tranquillement à ouvrir les entraves du captif en murmurant : « C'est Rodrigo, un ami. Entendez-vous comme il tonne, la nuit est si noire que sur le pont on ne voit pas ses mains... Là! voilà qui est fait... Je vais laisser la trappe entr'ouverte... C'est moi qui suis de quart... Montez et affalez-vous dans la mer doucement... Nous avons en poupe à cinquante brasses, une petite barque de pêcheur... Silence.., Bonne chance! »

Avant qu'Hernando pût remercier son libérateur, celui-ci était disparu et, quelques minutes après, le fugitif fendait les vagues. La mer était lourde, enflammée d'éclairs, il nagea vigoureusement cherchant la barque qu'il finit par découvrir et atteindre. Il y monta, leva l'ancre, prit les rames et se crut sauvé; mais il avait compté sans la tempête. Elle s'éleva soudaine, furieuse; la barque montait, tombait, embarquait d'énormes vagues, et, à chaque seconde, semblait devoir être brisée. Penser à la diriger par un tel temps eût été un espoir insensé. Cortès, après de vains efforts, prit le seul parti qui lui restait; quoique épuisé, il se jeta de nouveau à la mer pour essayer de gagner la côte à la nage. La mer en furie l'emportait de ci de là, ainsi qu'une épave, tantôt au sommet des vagues, tantôt dans leurs profonds sillons. Enfin, après une lutte désespérée, un énorme paquet de mer le prit et le jeta sur la grève, où il eut la force de s'attacher comme un polype. Le flot s'étant retiré, il put faire quelques pas : il était sauvé... Mais que faire?

Pendant qu'il réfléchissait, il vit passer devant lui une ombre... Allait-il donc retomber aux mains de son persécuteur?... Un éclair qui enflamma le ciel lui permit de reconnaître l'inquiétant personnage, et il put croire que la Providence veillait sur lui.

— Valdès!

— Qui m'appelle?

— Cortès.

— Toi! ici! et comment vous êtes-vous donc sauvé?

— Je te dirai cela plus tard. Cours chez moi et apporte-moi des habits et mes armes... Cours, tu me trouveras à l'église qui m'a déjà servi de refuge.

Valdès se hâta de remplir la commission dont il était chargé et une heure après, Cortès avait quitté ses vêtements ruisselants d'eau de mer et s'était couvert de ses armes.

— Mais où voulez-vous donc aller à cette heure? lui demanda Valdès.

— Chez le gouverneur.

— Mais vous êtes fou! Il vous fera tuer ou arrêter de nouveau.

— C'est ce que nous verrons. Mais je suis las de ses persécutions, et, d'une façon ou de l'autre, il faut que tout ceci ait une fin.

— Encore une fois, Cortès, avez-vous votre raison?...

— Oui, entière, et mon sang-froid aussi... Adieu ou au revoir!

Il partit. L'orage avait cessé, on entendait encore la voix grondeuse de la mer, tandis que le ciel balayé par le vent, montrait toutes ses étoiles.

Cortès connaissait toutes les entrées de la maison du gouverneur; il fut assez heureux pour pouvoir y pénétrer sans être rencontré par personne. Il se dirigea vers l'appartement de Son Excellence. Velasquez veillait; que l'on juge de son étonnement, quand il vit paraître celui dont il croyait être débarrassé. Certainement il était brave, cependant à l'aspect de son ennemi la cuirasse sur le dos, le casque sur la tête, la rondache au bras, l'épée au flanc, il ne put s'empêcher de tressaillir et de tendre la main vers ses armes appendues à la muraille.

— Ne vous donnez pas une peine inutile, seigneur, dit gravement Hernando, je n'ai aucun mauvais dessein, aucun; je viens seulement savoir de quel crime vous m'accusez, et après, vous ferez de moi ce que vous voudrez. Mais, permettez-moi de vous le demander : Pensez-vous que si j'étais coupable, je serais ici?

— Asseyez-vous.

Velasquez reprocha alors à Cortès d'avoir abusé de sa confiance, de s'être rangé au nombre de ses ennemis. Sur le premier point, Cortès rappela qu'il avait servi Son Excellence avec quelque valeur, que pour l'aider à conquérir le gouvernement dont il jouissait, il avait versé son sang et exposé sa vie. « Peut-être, ajouta-t-il, en continuant d'un ton ferme mais modeste, peut-être ai-je apprécié trop haut mes services, peut-être ai-je trouvé trop lentes les preuves que j'attendais de votre bienveillance, mais cependant je suis resté fidèlement dévoué à Votre Seigneurie, jusqu'au jour où j'ai vu ses bonnes grâces se retirer de moi, à la suite d'une espièglerie que vous auriez dû pardonner, car je n'avais pas reconnu Votre Excellence. »

— Votre conduite envers la famille Xuarès est indigne d'un hidalgo, vous avez séduit Catalina... C'est pour faire cesser ce scandale que je voulais vous renvoyer à Hispañiola.

— Pour cette seule raison?

Velasquez parut hésiter un instant; mais enfin, un « oui » tomba de ses lèvres.

— En ce cas, fit d'un ton presque railleur Hernando, il ne me reste qu'à remercier Votre Excellence de l'intérêt qu'elle porte à Catalina.

— Il est très-vif.

— Je n'en doute pas... Je vous prie donc de le lui garder quand elle sera ma femme...

— Vous dites...

— Je dis que Catalina n'a jamais été séduite... que nous nous aimons, et que j'ai sa parole comme elle a la mienne.

En ce moment un domestique frappa à la porte et, en entrant, il annonça qu'un Espagnol demandait à parler à Son Excellence pour affaire urgente.

— Qu'il vienne!

Quelques secondes après paraissait le patron de la barque où l'on avait jeté Cortès, dont on venait annoncer la fuite. Que l'on imagine quelle figure il fit lorsqu'il aperçut le prisonnier si mal gardé, assis tranquillement dans la chambre du gouverneur. Son étonnement se traduisit par une grimace si comique, que Velasquez et Hernando partirent d'un éclat de rire fou.

Le procès était entendu, vidé, le juge avait ri.

A. Genevay.

(La suite à la prochaine livraison.)

NOUVELLES

LA HOUPPELANDE

I

Mon oncle avait une de ces longues redingotes appelées houppelandes, de couleur amarante, et un vieux domestique qui se nommait Pierre.

J'entends répéter qu'on ne trouve plus de serviteurs comme autrefois; les serviteurs d'aujourd'hui n'en disent-ils pas autant de leurs maîtres, et n'étaient-ce pas les bons maîtres qui faisaient les bons domestiques?

Le général Hoche pratiquait cet axiome : « Si tu veux être aimé, aime! » Mon oncle aimait Pierre, et, comme on va le voir, Pierre n'était pas un ingrat.

Entré tout jeune à son service, treize ou quatorze ans, je crois, orphelin, presque à l'abandon, il avait trouvé chez nous une famille. C'était ma tante, — une vraie ménagère; on n'en fait plus guère non plus de celles-là! — qui lui avait appris à croire en Dieu, à se tenir proprement et convenablement, quelques solides principes d'ordre et d'économie, un peu de lecture et d'écriture.

Plus tard, — car nous professons de père en fils cette maxime qu'on n'obtient rien des ignorants, Pierre fut envoyé chaque soir, chez le maître d'école, Il prit goût à ce genre de travail comme à tous les autres, et, par la suite, ce fut de lui-même qu'il consacra ses jours de congé, ses heures de repos, à s'instruire. Il lisait, observait, étudiait. « Je veux, disait-il, apprendre tout ce qu'il faut pour *faire valoir*... non pas à mon compte, puisque je n'ai rien, mais au bénéfice de mes maîtres ; tout ce que je sais, tout ce que je suis, je le leur dois... c'est bien le moins que ça leur profite un jour ! »

Un jour, cependant, Pierre ne fut plus en droit de dire qu'il ne possédait rien. Il avait épousé, vers la trentaine, la femme de chambre de ma tante. Je n'ai pas connu cette honnête personne, un peu plus âgée que son mari, *très-épargneuse*, et qui ne tarda guère à lui laisser tout son avoir. Voici maître Pierre veuf, et, relativement, presque riche.

Il ne songea pas à déserter la maison. Bien au contraire, il s'y attacha davantage encore, et, par les soins intelligents qu'il donnait à sa *propre terre*, il entraîna mon oncle à tirer meilleur parti des siennes. « Mais sais-tu, disait celui-ci, que, loin de me coûter, tu me rapportes! » Et, tout glorieux, son digne serviteur lui répondait : « Morgué! puisque je fais partie de votre bien, c'est trop juste! »

Bref, Pierre n'aurait pu vivre sans son maître. Il l'adorait, et plus encore sa chère maîtresse.

II

J'allais avoir ma part dans ce dévouement. Je venais de naître. Ma pauvre mère, ce même jour, rejoignit dans la tombe mon père qui l'y avait précédée de trois mois. Je fus recueilli, adopté par mon oncle et ma tante, qui n'avaient pas d'enfants, et par Pierre, qui se trouvait dans le même cas.

On me l'a souvent répété, c'était lui qui surveillait, qui tarabustait ma nourrice. Dès que j'avais crié la nuit, tout de suite il était debout, il accourait. « Ah! la coquine! elle dort! » Il la réveillait. Pendant un mois qu'elle fut malade, il me fit boire et me berça. Il m'appelait son nourrisson. Qui soutint mes premiers pas, égaya mes premiers jeux, m'apprit à connaître nos charmants environs, à monter à cheval, à chasser, que sais-je encore? Pierre! toujours Pierre! Combien de mésaventures ne m'a-t-il pas épargnées! Je lui dois la vie, ce qui le met en droit de me dire : « Eh! eh! sans moi, tout de même, vous auriez passé l'arme à gauche, notre jeune monsieur! »

Tel est le nom qu'il me donne encore aujourd'hui, bien que ma barbe et mes cheveux grisonnent. N'étais-je pas l'héritier du bien! l'enfant de la maison!

Mon oncle mourut. Pierre ne fut pas moins affligé que nous-mêmes. Il ne pouvait s'habituer à cette séparation. Je le vois encore s'arrêter tout chagrin devant le fauteuil où son maître avait coutume de s'asseoir, le chercher dans toutes ses retraites favorites, parfois même l'appeler ou lui répondre comme s'il l'avait entendu : « Voilà! voilà, monsieur! » Puis, avec de grosses larmes sur la joue : « Ah! mais que je suis donc bête! il n'est plus là! »

Outre un legs assez important du défunt, on lui avait abandonné toute sa garde-robe, y compris la fameuse houppelande amarante, dont va commencer ici la légende.

Il l'avait serrée comme une relique. On ne la revoyait que rarement, à certains anniversaires, et jamais sur les épaules du digne serviteur. Ah! mais non! Il l'étalait au soleil ou bien sur son lit, il la regardait, il lui rendait une sorte d'hommage. « Ne dirait-on pas, murmurait-il, que monsieur est encore là-dedans! » Puis, après avoir soigneusement brossé, dévotement replié la houppelande, il la resserrait dans l'armoire.

— Mais tu ne l'endosseras donc jamais?.. lui disait-on.

— Si fait!... répondait-il... un jour...

— Quel jour?..

— Eh!.. Eh!.. le plus tard possible!.. C'est mon secret!...

Personne n'avait dû le découvrir, ce secret du vieux cachotier.

Vieux?.. Oui, quinze autres années s'étaient écoulées depuis la mort de mon oncle. Ma tante avait délégué à maître Pierre l'administration de toutes ses affaires; il y veillait ainsi qu'aux siennes, ce qui n'est pas peu dire, et comme c'était une femme juste, elle avait exigé qu'il acceptât un tant pour cent sur la plus-value. Une sorte d'intendance. Mais il ne fallait pas s'aviser de lui dire qu'il n'était plus notre domestique, il se serait fâché tout rouge. « Ce sont mes maîtres, entendez-vous bien, quand même et toujours!.. » C'était sa gloire.

Il ne fallait pas non plus avoir l'air de remarquer que le bonhomme s'arrondissait, territorialement parlant. Un lopin par-ci, un herbage par-là. Certain jour une petite ferme. Il devait avoir quatre ou cinq mille livres de rente, à l'estimation de ma tante.

Hélas! à son tour, elle paya la commune dette. Nouvelle désolation de Pierre. « Ah!.. tout s'en va!.. Que deviendrais-je si vous ne me restiez pas, notre jeune monsieur!.. » Le vieillard m'embrassait en pleurant.

N'allez pas croire que ce fut par excès de sensiblerie!.. Vous vous méprendriez complétement sur ce caractère. C'était un homme dur aux autres comme à lui-même, maigre et sec, vigoureux de charpente, un peu voûté, la physionomie des moins avenantes, un regard presque méchant sous de gros sourcils en broussailles. Il était impérieux, exigeant, très-*regardant*, voire même avare. Il n'avait jamais voulu s'habiller de drap ; je le vois encore avec son vêtement de droguet, très-étriqué. Il pleurait toujours misère. Une sorte de bonhomme Grandet, Mais toute cette âpreté, toute cette rudesse disparaissait avec nous comme par enchantement. Que voulez-vous ?.. Il nous aimait, nous étions ses maîtres!..

III

Je lui avais confirmé ses pleins pouvoirs, et même avec beaucoup moins de surveillance. Sa stricte probité m'était tellement connue que je voulais à peine compter avec lui. Il l'exigeait. « Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi, notre jeune monsieur!.. » Je vivais à Paris, où j'en dépensais, disait-il, *de c't'argent!..* J'avais vendu la maison de Caen. Vous aviez deviné, n'est-ce pas, que ceci se passe en Normandie? Pierre est un type normand, par excellence!

Comme je n'avais plus besoin de ses services immédiats, il s'en était allé à son *à part,* dans une maisonnette tout exprès construite, avec un jardin de *rapport.* Il y vieillissait sobrement, chichement, sans le moindre confortable, mais en acquérant toujours *et d'la terre!* Une jeune nièce de sa femme lui tenait son ménage et fidèlement compagnie. Il la traitait comme une servante.

Elle aura bien gagné l'héritage, allez!., non-seulement par ses bons soins, par son dévouement, mais encore par un douloureux sacrifice. Elle était aimée, elle aimait; elle refusa de se marier pour rester avec son oncle. « J'attendrai!.. » dit le garçon. Un digne garçon!.. Il partit comme soldat. Au retour, on verrait!

Ce jour-là, Pierre ne put se défendre d'un certain attendrissement. Il eut dans le coin de l'œil une larme, mais qui ne tomba pas.

— Tu me préfères donc à ton Julien?... murmura-t-il.

Elle répondit simplement:

— N'est-ce pas mon devoir?

— Et ton intérêt?...

Ce mot du vieillard la révolta:

— Ah! mon oncle, c'est par pure amitié!

Elle disait vrai, la Césarine. J'avais oublié de vous apprendre qu'elle s'appelle Césarine. Une brave fille!

IV

Julien fit son congé. Il reparut avec les galons de sergent, la médaille militaire, et se remit à son métier. Il logeait chez ses parents, presqu'en face de sa promise. Nos deux amoureux, à la rencontre, se donnaient franchement la main. Un regard s'échangeait entre eux comme pour se dire: « A toi, Césarine! A toi, Julien! jamais à d'autre!... » Et c'était tout, Pierre les observait avec un clignement de ses petits yeux verts qui ne présageait rien de bon!

Il va sans dire que la houppelande l'avait suivi dans sa retraite. Elle était toujours l'objet du même culte platonique. Mais quand donc la mettrez-vous, maître Pierre?

Lors de mes visites annuelles, à l'époque de la chasse, je hasardais quelques mots en faveur de Césarine et de Julien:

— Il te serait si facile, mon vieil ami, de faire deux heureux?

— Deux?... me répondit-il un jour, oui!... passe encore!... mais le père et la mère... attirer tout ce monde-là dans ma maison... Jamais!

— Bah! répliquai-je, les parents ne viendraient guère, et tu aurais peut-être des petites nièces et des petits neveux pour te grimper aux jambes, égayer tes vieux jours... Tu dois aimer les enfants, Pierre!... Souviens-toi comme tu m'as dorloté, quand j'étais tout petit!

Il branla la tête, et je n'obtins que cette phrase évasive:

— Oh! vous, c'est différent, vous étiez celui de mes maîtres!

L'an d'après je trouvai Pierre changé, vieilli. Il avait été malade pendant l'hiver. Il allait avoir quatre-vingts ans.

— Ah! notre jeune monsieur, me dit-il mélancoliquement, j'ai failli ne point vous revoir! J'ai songé bien souvent à vous!

Après un remerciement affectueux, je risquai cette observation:

— C'était surtout à la Césarine qu'il fallait penser... Son dévouement mérite une récompense...

— Je la paie! fit aigrement le vieillard.

— Il y a des services qui ne se payent pas! lui répondis-je. Elle te soigne comme un père... Tu lui dois une part de fille...

— Ah! fit-il à moitié convaincu, c'est votre avis?... Vous pensez que ça serait bien comme ça?... Eh bien! je vous promets de le faire... je le ferai... Faudra voir!

Le normand reparaissait sous ce dernier mot. Heureusement le curé de Blosville me vint en aide. C'était un vieil ami de Pierre. Il le visitait parfois, il sut lui parler avec ces ménagements, avec cette autorité qui distinguent les gens d'église: « Allons! Pierre, le bon Dieu te laissera peut-être vivre encore longtemps... Je le lui demande tous les jours dans mes prières... Mais enfin, à ton âge, un accident arrive... Mets-toi donc en règle... Il faut rendre à César ce qui appartient à César, et à Césarine ce qui doit revenir à Césarine... »

Tout ceci se passait à l'insu de l'excellente nièce, toujours aussi désintéressée, aussi attentive, et, malgré les rebuffades de son vieux malade, aussi souriante.

V

Il se décida cependant. Un jour de marché, il se fit conduire par sa nièce au bourg, chez le notaire.

Elle avait dû l'attendre dans l'étude. En s'en revenant, seul avec elle dans la carriole, il lui dit tout bas:

— J'vas te donner une grande preuve de confiance... Tu n'en ignores que je n'aime pas qu'on soit instruit de mes petites affaires... C'est un secret! même pour mon jeune monsieur... Je ne l'y ai pas dit... je ne l'y dirai pas... S'il l'apprend, ce ne pourrait être que par toi... Je casserais tout!

— Mais, mon oncle...

— Silence!... J'viens de rédiger mon testament... Tu n'en auras point déplaisir... Mais il y a quelque chose en tête pour moi-même... Une recommandation... S'il m'arrivait un accident, comme dit monsieur le curé, faudra courir tout de suite chez le notaire... Tu m'as entendu?... Suffit!... Motus!... Hue donc, la grise!

J'étais allé faire un tour dans le département de la Manche. En repassant, je dis à Pierre:

— Tu sais ce que tu m'as promis... je t'en voudrais si tu ne tenais pas ta promesse...

— C'est comme si c'était fait!.. me répondit-il à la Normande.

Je partis, mais hélas! pour revenir presque aussitôt. Un télégramme m'avait appris la mort de Pierre.

VI

Telle était la première phrase de son testament :

« Je veux être enseveli dans la houppelande amarante à feu mon bon maître. C'est à cette seule fin que je la gardais. Il nous reconnaîtra là-haut... »

Ce dernier souvenir, ce suprême témoignage d'affection me toucha profondément. Je m'approchai, regardant avec émotion notre vieux serviteur.

Il était là, couché sur son lit, le drap sur la figure.

On n'avait pas encore apporté le cercueil. La houppelande était sur une chaise, déjà toute prête.

En même temps que moi, le médecin des morts arrivait.

Il rabattit le drap. Je me penchai pour embrasser Pierre.

Chose étrange!.. ma bouche ne rencontra pas la froideur cadavérique. Bien plus; il me sembla que, sous le baiser du jeune monsieur, le visage avait tressailli.

Je regardai le docteur... Il examina le mort.

Ses lèvres remuaient... Ses yeux se rouvrirent... Il les promena tout à l'entour de lui, comme revenant du rêve à la réalité.

— Ce n'était qu'une léthargie, déclara le médecin. Il dormait, il se réveille!



La houppelande, dessin de Kauffmann.

VII

En effet, comme pour affirmer lui-même sa résurrection, Pierre, désignant du regard le linceuil testamentaire :

— Resserrez, dit-il, resserrez la houppelande!

Je laisse à penser notre joie. Celle de la Césarine était manifeste. Elle éclatait, par un franc rire, à travers les larmes qui ruisselaient encore sur ses joues.

Son oncle la contemplait, étonné, attendri, ravi. Le masque de rudesse ne reprenait point sa place, c'était maintenant un autre homme, un bon vieillard, un vrai grand-père.

Il aperçut Julien qui se retirait, il lui dit en souriant :

— Reste!.. Mais reste donc, mon garçon, puisque te voilà entré!.. Le bonhomme Pierre est de ceux-là qui mettent à profit toutes les leçons, même celles du bon Dieu... Quand il vous accorde un pareil renouvellement de bail, c'est avec cette clause qu'on pense moins à soi, davantage aux autres, et qu'on ne fasse plus que des heureux... Oui, vous aviez raison, notre jeune monsieur, il me faut des enfants, des petits enfants, toute une famille... Césarine, ma fille, embrasse ton mari qui sera mon fils!.. A bientôt la noce!

Puis, tout guilleret, il ajouta :

— Et ce jour-là, mais vivant, bien vivant, j'endosserai la houppelande!

Ch. Deslys.

ÉTUDES HISTORIQUES

LES ÉTRENNES A ROME

I

La formation du calendrier de l'ancienne Rome comporte trois époques bien distinctes.

Tout d'abord voici Romulus qui, — dit la légende plutôt que l'histoire — imagina une année de dix mois; prouvant par là, comme le remarque très-justement Ovide, que, s'il s'entendait fort bien aux choses de la guerre, il n'était pas également versé dans les sciences astronomiques. « A la vérité, — ajoute le poète, qui tient à justifier du reproche d'inconséquence le divin fondateur de la nation — le nombre dix était alors en grande vénération parmi les Romains, soit parce que nous n'avons aux mains que dix doigts, à l'aide desquels nous comptons, soit parce que le nombre dix étant atteint, l'on ne peut que recommencer une nouvelle dizaine, soit parce qu'il était déjà de coutume alors que les veuves portassent le deuil de leur mari pendant dix mois, etc... »

Que l'année de Romulus fut exactement calculée ou non, toujours est-il que le fils de Mars en avait fixé le commencement au mois qui était placé sous la protection spéciale de ce Dieu — ou plutôt Mars étant à la fois dieu de la guerre et dieu de la fécondité terrestre, tout naturellement ce peuple de rustiques guerriers devait lui faire honneur du réveil de la nature, et mettre sous son vocable le premier mois de la saison printanière.

L'opinion qui admet l'année primitive comme formée de dix mois seulement, et comme ayant commencé en Mars, s'appuie particulièrement sur ce fait qu'atteste encore notre calendrier — lequel est, comme on sait, d'origine toute romaine — que les désignations de nos quatre derniers mois établissent un ordre numérique, s'arrêtant au chiffre dix et assignant à Mars le premier rang (1).

Numa, si nous devons en croire la tradition, s'aperçut de l'erreur commise par son devancier et voulut la réparer. Selon les uns, il ajouta deux mois à l'année, selon les autres, qui admettent que le calcul par douze mois était déjà usité, il ne fit qu'allonger certains mois et décider l'intercalla-

1. Le neuvième mois de notre calendrier s'appelle, en effet, septième (septem-bre), le dixième s'appelle huitième (octo-bre), le onzième et le douzième s'appellent neuvième (novem-bre), et dixième (décem-bre). En principe, les Romains avaient aussi le quatrième (quartilis), qui prit le nom de juin quand on l'eût dédié à Junon ou à la Jeunesse ; le cinquième (quintilis), qui devint *juillet* en l'honneur de Jules César ; le sixième (sextilis), qui s'appela le mois d'Auguste (*Augustus*), dont nous avons fait *août*. Sous Tibère, le sénat adulateur avait donné le nom du maître au mois de septembre. Néron voulut que le mois d'avril portât son nom, que le mois de mai prît celui de Claude et le mois de juin celui de Germanicus. Commode avait assigné un de ses noms à chacun des cinq derniers mois de l'année, mais il ne survécut rien de ces fantaisies que désapprouvait l'esprit public. Les habitants de Chypre et de Paphos donnèrent une singulière marque de flatterie à Auguste, en changeant les noms de leurs mois et en empruntant les nouveaux noms à une suite de mots relatifs à l'origine et aux dignités de ce prince : descendant de Vénus, — issu d'Énée — et de Jules César, — Auguste, — empereur, — tribun du peuple, — consul, etc. (Court de Gibelin, *Hist. du calendrier.*)

tion périodique d'un certain nombre de jours, après tel ou tel nombre d'années.

Numa aurait, dit-on, ajouté janvier et février, et fixé le commencement de l'année, non plus au moment où la durée du jour va l'emporter sur celle de la nuit, c'est-à-dire à l'équinoxe du printemps, mais au solstice d'hiver, c'est-à-dire à l'époque où le soleil, après avoir semblé s'éloigner de plus en plus du monde, revient en quelque sorte sur ses pas, pour reprendre graduellement tout son bienfaisant éclat.

Enfin, après que le vieux calendrier, dit de Numa, fût tombé, par la négligence et l'arbitraire des Pontifes, dans une grande confusion, Jules César vint qui, selon l'heureuse expression de Preller « en entreprit une réforme violente (1), » simple réforme de détails toutefois, qui ne changea rien, ou presque rien, ni à la division mensuelle de l'année, ni à ses diverses échéances.

En somme, — seule question qui puisse nous intéresser, l'année Romaine, qui, en principe, commençait avec le printemps, commença ensuite avec l'hiver.

En principe, disons-nous, il y a même tout lieu de croire que la poignée d'aventuriers qui fonda Rome, devant fort peu se préoccuper de questions astronomiques, adopta certainement les divisions du temps et les fêtes établies dans la région qu'ils habitaient, et dont ils étaient d'ailleurs originaires.

A vrai dire Rome, dont la jalouse puissance et la rapide renommée éteignent, absorbent peu à peu tous les souvenirs des nations voisines, s'appropria si bien leurs traditions que, au premier aspect, il peut sembler que cette immense nationalité, faite de nationalités détruites, ait spontanément tout créé, tout commencé par elle-même.

Mais rien ne se crée, ne se commence ainsi de toutes pièces, surtout en fait de croyances..... Au surplus ne discutons pas : constatons.

Il est évident pour nous que chez le peuple que remplacèrent les fils de Romulus, un culte était de longue date établi s'adressant à une divinité sur le compte de laquelle les érudits et les poètes des grands jours de Rome ont épuisé toutes sortes de suppositions, brodé toutes sortes de fables.

Anna Perenna était le nom de cette déesse, dont la fête se célébrait vers l'équinoxe du printemps par des chants très-bruyants et très-libres, par des libations d'autant plus copieuses que la coutume était de boire autant de coups que l'on souhaitait d'années à ceux en l'honneur desquels on invoquait la protection d'Anna Perenna.

On priait ce jour-là pour obtenir de passer heureusement l'année, d'en voir beaucoup d'autres, et l'on échangeait des vœux dans le même sens. C'était l'époque où les comices s'ouvraient, où l'on affermait les revenus de l'État, où les écoliers payaient à leurs maîtres les honoraires échus à la fin de l'an-

1. *Les dieux de Rome,* traduction de M. Dietz.

née précédente ; les dames romaines, ce jour-là servaient à table leurs esclaves dans le but, dit Macrobe, d'exciter leur zèle pour le reste de l'année.

Il est à remarquer que, quand le commencement de l'année eût été reporté aux Calendes (1) de ce mois de Janvier nouveau venu dans la supputation des temps, la vieille déesse ne continua pas moins d'être fêtée à l'époque coutumière, ainsi que l'attestent les vers d'Ovide, sept siècles après la réforme du Calendrier.

« Si vous doutez que les Calendes de Mars aient été autrefois les premières de l'année, dit le poète (Fast. Livre III), la moindre réflexion vous en fournira la preuve. N'est-ce pas à cette époque que les couronnes de laurier, qui sont attachées toute l'année aux portes des grands pontifes, devant le palais de l'Empereur, ainsi que celles qui ornent les Curies sont enlevées et remplacées? Ne pare-t-on pas aussi à ce moment-là de feuillages verts le temple de Vesta où la flamme renouvelée brille plus pure ?

« Le jour des Ides, ne solennise-t-on pas la mémoire d'Anna Perenna sur les bords du Tibre au long cours. La foule du peuple venue de toutes parts se répand sur l'herbe verte : les uns restent en plein air, d'autres dressent des tentes, quelques-uns se font des cabanes avec des branchages. On en voit qui plantent en terre des joncs, sur lesquels ils étendent leurs manteaux. Le soleil les réchauffe par dehors, Bacchus par dedans. Ils font des vœux pour vivre autant d'années qu'ils vident de coupes; si ces vœux étaient exaucés les hommes atteindraient l'âge de Nestor, les femmes celui des Sibylles. Tout en buvant, ils chantent les chansons qu'ils ont apprises aux spectacles, et qui sont connues des carrefours ; en chantant ils gesticulent de la façon la plus extravagante et bientôt ils se livrent à des danses, à des rondes rustiques, où les femmes s'agitent les cheveux épars. Au retour tous chancellent...

« On se rassemble pour voir passer cette foule bruyante et folle que le vulgaire déclare bien heureuse.

« La dernière fois que cette farce se célébra, je vis mainte vieille ivre, traînant après elle maint vieillard plus ivre encore... »

Mais quelle est donc cette Anna Perenna dont le souvenir semble si cher au populaire ? A cette question, qu'il se pose à lui-même, le poète essaye de répondre en résumant les diverses légendes ayant cours de son temps.

Tout d'abord — et il paraît se complaire à cette supposition romanesque à laquelle d'ailleurs il consacre plus de cent vers — il s'agirait de la princesse Anna, que Virgile, dans l'Énéide, donne pour sœur à la fameuse Didon. Après la mort tragique de celle-ci, elle s'enfuit de Carthage, et à la suite de longues et périlleuses aventures, elle vient aborder sur les rives du Latium. Énée qui, par hasard, la rencontre, la reconnaît, et, en souvenir de l'hospitalité qu'il a reçue aux pays Africains, il l'emmène dans son palais, où il la recommande à son épouse Lavinie. Étant donné la parenté d'Anna, la recommandation est assez mal placée. Une nuit Didon apparaît à sa sœur et l'assure qu'on en veut à ses jours. Anna saisie d'effroi s'échappe en toute hâte du palais et disparaît.

Ignorant la direction qu'elle a prise, Énée met en campagne des serviteurs à qui il promet une récompense s'ils parviennent à la découvrir.

Bientôt ceux-ci arrivent au bord du fleuve Numice (1) qui, suspendant son cours, laisse entendre une douce voix disant : « Je suis devenue la nymphe du paisible Numice, cachée pour jamais dans le sein de ce fleuve, je m'appelle maintenant Anna l'immortelle (*Anna Perenna*). « Alors ceux qui cherchaient ses traces, charmés de l'avoir retrouvée, se livrent aux transports de la plus vive joie et célèbrent par un festin champêtre l'apothéose de la princesse, en buvant à son immortalité. De là l'origine de la fête et de là aussi la manière de la célébrer.

« Selon d'autres — poursuit le poète — Anna serait la Lune qui fait les mois. D'autres encore la regardent comme Thémis, ou bien comme une fille d'Inachus, changée en génisse.

« Certaines gens veulent qu'elle soit une fille d'Atlas qui, la première, nourrit Jupiter pendant son enfance ; enfin l'on raconte encore, et cette tradition a beaucoup de partisans, que, au temps où le peuple romain, non encore soutenu par les tribuns, s'était réfugié sur le Mont-Sacré, Anna était une vieille femme du faubourg de Bouilles qui, d'une adresse et d'une bonté rares, pétrissait pendant la nuit des gâteaux qu'elle portait au peuple le matin.

La paix conclue entre les deux ordres de l'État, le peuple institua une fête en l'honneur de sa bienfaitrice. »

On prétend, en outre, que lorsque Anna, devenue déesse, arriva au ciel, Mars, s'autorisant de ce qu'elle était fêtée dans le mois auquel il donne son nom, la pria de lui prêter son concours pour réussir dans une entreprise fort délicate. Anna lui laissa croire qu'elle était prête à le servir, et, au grand divertissement de l'Olympe, le mystifia cruellement. De là la coutume qu'on a d'échanger des bons mots, des railleries et de répéter des couplets fort libres pendant la fête d'Anna, chacun se réjouissant à l'idée qu'un Dieu aussi terrible soit devenu l'objet d'une joyeuse mystification.

« Tout cela — dit Court de Gebelin — est, au fond, si déraisonnable, que ceux qui peuvent s'en contenter, ne méritent pas d'être éclairés.

« Si l'on regarde Anna Perenna comme une femme, il est impossible de rendre raison de sa fête.

« En supposant que les Romains eussent voulu célébrer la fête de quelque princesse, ou de quelque femme respectable par ses vertus et par ses bienfaits, auraient-ils donc été réduits à une étrangère, à une inconnue, et quel rapport entre la sœur de Didon et l'équinoxe du printemps ? Pourquoi encore

1. On donnait le nom de *calendes* au premier jour de chaque mois. Ce nom venait de ce qu'un des pontifes chargé du soin de supputer les jours devait convoquer (*calare*) le peuple sur le Capitole pour lui faire savoir non-seulement les échéances des *calendes*, des *nones*, des *ides*, mais encore le nombre et la date des fêtes à célébrer pendant le mois. Les jours calendaires se comptaient en remontant dans le mois précédent, comme nous faisons, par exemple, pour la supputation des années avant l'ère chrétienne. Le mois de décembre ayant trente et un jours, le huitième jour des calendes de janvier tombait le 23 décembre, le neuvième jour le 22, et ainsi de suite en partant des *ides* qui étaient au milieu de chaque mois.

1. Rivière qui coulait près de la ville de Lavinium et qui porte aujourd'hui le nom de *Rivo di Nenis*.

la faire se précipiter dans un fleuve, et ne l'adorer que lorsqu'elle n'est plus?

« Cependant dès qu'on regarde Anna Perenna comme un nom allégorique relatif à l'équinoxe où se célébrait sa fête, on voit la plus vive lumière se lever. Tout s'explique et son nom, et ses courses et sa disparition dans un fleuve...

« La fête d'Anna Parenna se célébrait à l'équinoxe du printemps, on se souhaitait alors mutuellement une vie longue et heureuse : *Annos Perennes*, des années toujours faciles et vigoureuses.

« Anna Perenna devient ainsi l'année qui se renouvelle à l'équinoxe de mars et qui y prend de nouvelles forces. C'est comme si nous disions : *l'an rajeuni.*

« La fête d'Anna Perenna était donc à Rome une fête de vœux réciproques, et où l'on buvait à la santé les uns des autres; cette fête se célébrait à la campagne parce que en Italie, au mois de mars on jouit déjà de tous les agréments champêtres.

« On mettait cette fête sur le compte d'Anne, sœur de Didon, par plaisanterie et pour donner le change.

« Anne s'était précipitée dans un fleuve, où on l'allait chercher, et l'on finissait par des ris et des quolibets quand on l'avait trouvée. Elle parlait donc du fond des eaux; c'était tout aussi vrai qu'il était vrai qu'elle s'y était précipitée.

« La fin de l'année était regardée comme le passage du fleuve... Le temps et la nature étaient eux-mêmes regardés comme un grand fleuve, qui



La légende d'Anna Perenna, dessin de Kauffmann.

s'écoule perpétuellement et qui reçoit, sans cesse de nouvelles eaux. Anna, qui se précipite dans le fleuve, est donc l'emblème de l'année finie et précipitée dans l'Océan, ou dans le fleuve immense du temps.

« D'ailleurs au nouvel an on allait toujours puiser de l'eau aux fontaines et aux rivières. On appelait cela *aller chercher la perdue*, c'est-à-dire l'année qui n'était plus. On la retrouvait, puisqu'une autre commençait, parfaitement semblable à celle-là : cependant la première restait éternellement au fond des eaux, puisqu'elle ne revenait plus.

« Aussi voyaient-ils bien, ceux des Romains qui disaient qu'Anna Perenna était la lune ou la génisse Io, symbole de cet astre.

« En effet, avec l'année, la Lune recommence son cours, et c'est autant sa fête qu'on célèbre alors que celle du Temps... (1)

1. Anna Perenna — dit Preller — était dans tous les cas une déesse du printemps et de la jeunesse. Quant à l'étymologie de son nom, il n'y a que deux explications possibles : ou il faut le dériver de *Annus perennis*, ce qui est admissible, puis elle était invoquée à Rome, sur les bords du Tibre, à Lavinium, sur le Nunicius, et cela au milieu de mars, quand les sources et les fleuves commencent à couler à pleins bords ; ou, et cette explication semble plus plausible, Anna est la déesse des évolutions de la lune, qui est, dans chaque mois, tantôt vieille. tantôt jeune, Son nom répond exactement au grec *eni kaï néa*, c'est-à-dire la vieille et la nouvelle année ; *enos*, c'est annus. Anna Perenna ou Peranna serait donc la déesse des années ; aussi, au jour de sa fête on buvait dans son bois sacré, à la santé de ses amis, autant de coups qu'on leur souhaitait d'années à vivre. (*Les dieux de Rome*)

« Quant à Anna Perenna, représentée comme une vieille fournissant de gâteaux le peuple romain, c'est une autre allégorie confirmant ce que nous venons de dire. *Bouilles* est un mot grec qui signifie *plein*. Anna Perenna est l'ancienne année, l'année qui vient de finir et qui est remplie, pleine, révolue. Elle fournit au peuple des gâteaux qu'elle a préparés la veille, parce que, au jour de l'an, au matin de la nouvelle année, on se régalait de gâteaux préparés la veille par *la vieille année*.

« Vers la fin de la République, cette fête était presque entièrement abandonnée à la populace, qui, bien qu'ayant célébré le nouvel an au solstice d'hiver, recommençait à l'équinoxe pour ne pas perdre l'ancien usage, et pour avoir une nouvelle occasion de boire du vin dans le moment où il devenait potable. »

Mars et Anna Perenna se partageaient donc, au renouvellement de l'année, les hommages du peuple romain, — comme sans doute ils s'étaient partagé ceux des peuples fixés antérieurement dans la région, — quand Numa, à ce qu'on assure, imagina d'ajouter à l'année deux mois, dont le premier fut placé par lui sous les auspices d'une divinité, qu'il



Les consuls allant offrir un sacrifice, dessin de Kauffmann.

trouva peut-être honorée déjà, mais dont il rendit le culte plus solennel.

Le premier mois, janvier (*Januarius*), reçut son nom du dieu Janus, que les Romains avaient coutume de représenter avec deux visages opposés, tenant de la main droite un bâton, de la main gauche une clef, ou bien ayant les doigts de la main droite disposés de façon à former (selon l'usage romain) le nombre CCC (300), et ceux de la main gauche indiquant le nombre LXV (65), soit le total des jours de l'année.

Nul doute que sous le nom de Janus, les peuples du vieux Latium ne voulussent adorer le soleil lui-même. Les symboles de ce dieu font allusion soit au nombre des mois (dix mois primitifs), soit à celui des jours de l'année.

A titre de dieu de la nature, il tient la clef ; il la tient aussi comme dieu des portes (1), qui toutes sont sous sa surveillance dans le ciel comme sur la terre. Génie qui préside aux produits de l'année et qui les dispense, il ouvre les sources bienfaisantes. La porte de l'orient et celle du couchant sont sous sa garde, et il porte les prières des hommes aux grands dieux : on expliquait ainsi son double

1. En latin *Janua* (porte).

visage, ses regards dirigés à la fois vers le soir et vers le matin, vers le ciel et vers la terre. Pour les uns, il est le régulateur du temps; pour les autres, le temps lui-même.

Janus avait spécialement dans son empire le commencement et la fin. Dans les cérémonies solennelles, dans les chants religieux, il figurait comme inaugurateur. Aux fêtes des grands dieux, on lui offrait le premier sacrifice.

Selon la tradition populaire, Janus avait été un des premiers rois du pays; le premier il y avait fondé des villes, élevé des remparts, *des portes.* Devenu héros, il y avait ouvert des sanctuaires, institué le culte des dieux dans les bocages sacrés, déterminé l'année religieuse et réglé toute l'ordonnance civile. Simple fils de dieu, il n'en était pas moins pour tous le soleil, parcourant la carrière de l'année, ouvrant avec sa clef puissante les réservoirs de l'empire des eaux, réchauffant la terre, mûrissant les fruits, veillant aux deux portes du ciel sur l'armée des étoiles (1).

On l'invoquait aussi dans la guerre, son temple s'ouvrait comme divin asile au premier signal des combats.

Quand il était fermé, c'était un gage de paix.

L'ensemble de ces attributions font de Janus la plus imposante en même temps que la plus paternelle divinité.

« Les Romains — remarque Spon (2) — pensaient qu'il y avait quelque chose de divin dans les commencements. La tête, par exemple, était estimée comme chose divine, parce qu'elle est, pour ainsi dire, le commencement du corps. Aussi la raison qu'ils avaient de sacrifier à Janus le premier jour de l'année, et de se le rendre propice, c'est que, le regardant comme le *portier* du ciel, ils espéraient avoir par son entremise l'entrée libre chez tous les autres dieux pendant le reste de l'année, s'ils acquiéraient en principe Janus pour ami : et, comme il préside au commencement de l'année, ils espéraient ses faveurs pour eux et pour les leurs s'ils mettaient ce dieu dans leurs intérêts. »

Janus avait, en réalité, une fête fixée au premier de chaque mois, car douze autels lui étaient dédiés où l'on apportait en sacrifice certain gâteau fait de fleur de farine et de miel appelé *Janual;* mais le premier mois de l'année, januarius (notre janvier), lui était plus particulièrement consacré, et la fête principale du dieu se solennisait le premier jour de ce mois.

A vrai dire, ce n'était pas, comme nous nous exprimerions aujourd'hui, fête chômée. Ce jour-là les tribunaux siégeaient, les artisans, les agriculteurs vaquaient à leurs travaux, les marchands à leurs affaires, au moins pendant quelques heures, car, au lieu que le premier jour de l'année dût se passer tout entier dans l'inaction, dans l'oisiveté, c'était pour les Romains, un devoir d'y prendre un avant-goût du labeur, afin d'y trouver un heureux présage pour le reste de l'année.

Le premier jour de janvier, les nouveaux consuls entraient solennellement en charge. Levés avant le soleil, après avoir pris les augures par le vol des oiseaux, l'état du ciel ou tout autre signe fortuit, ils revêtaient la toge blanche et, montés sur un cheval blanc, se dirigeaient vers le Capitole, escortés de sénateurs, de chevaliers et suivis d'une foule considérable qui, pour la circonstance, avait revêtu des habits neufs. Arrivés au temple de Jupiter, ils offraient un sacrifice au dieu « qui venait de triompher des ténèbres et qui commençait en vainqueur sa course nouvelle », puis ils allaient inaugurer leurs fonctions en présidant une courte séance du Sénat.

Chez tous les citoyens d'ailleurs, au premier chant du coq, chaque *porte* avait été enguirlandée de branchages, et dans toutes les familles les premières paroles qu'on s'adressait étaient pour exprimer des vœux de félicité et de longue existence.

Les mêmes souhaits s'échangeaient entre amis ou simples connaissances.

La coutume voulait qu'on s'envoyât mutuellement des branches d'olivier, le plus souvent accompagnées de quelques cadeaux. En principe, les présents avaient consisté simplement en figues sèches, probablement au nombre de trois, enveloppées dans des feuilles de laurier.

Le don, tout symbolique, de ces quelques fruits avait reçu le nom de strenæ (étrennes), et telle fut la modeste origine d'un usage qui, en se perpétuant, devait prendre une si grande importance.

L'usage des étrennes remonterait, selon Symmaque, à ce roi Sabin Tatius que Romulus avait associé à son règne et qui, le premier, à ce qu'on croit, fit couper, comme présage de l'année heureuse, dans le bois sacré de la déesse Strenna (ou forte) des branchages et de la verveine dont on décorait le temple de Jupiter Capitolin.

D'autres donnent au nom de strenæ, qui appartiendrait à la vieille langue sabine la signification de santé, ce qui s'accorderait encore avec l'offre d'heureux souhaits qui accompagnait l'échange des rameaux sacrés. Quant aux figues « première et saine nourriture des peuples méridionaux, elles étaient, dit Creuzer, un antique symbole de purification et de consécration. Lorsque Jean le Lydin, ajoute cet auteur, avance que les figues données en étrennes étaient dédiées à la Victoire, cette idée se confond avec la défaite de l'hiver : c'est la lutte et le triomphe du Soleil. C'est encore un présage de bonheur, un heureux augure de l'année et du printemps, de la fin et du commencement de toutes les entreprises. Par où l'on voit que, dans le principe, les étrennes n'étaient qu'un acte de dévotion envers un être supérieur, Dieu suprême dont les Romains attendaient, en ce premier jour de l'année, appui et protection pour toutes leurs affaires tant publiques que privées. »

Quoiqu'il en fût, le cadeau du nouvel an ne tarda pas à perdre son caractère absolument symbolique. Après avoir ajouté aux figues d'autres fruits, du miel, des gâteaux sacrés, toutes choses ayant trait à la *douceur* des souhaits, il arriva que l'on donna aux enfants, aux serviteurs, quelques pièces de monnaie, sans doute encore pour s'acheter des choses douces; mais dès lors la voie fut ouverte à toutes sortes d'écarts hors de la tradition primitive. Toutefois, presque jusqu'au dernier siècle de la République, bien que dépourvues de leur pûre signification religieuse, bien qu'affectant souvent une va-

1. Creuzer et Guignant : *Religions de l'antiquité.*
2. *Lettre sur l'origine des étrennes.*

leur matérielle, les étrennes se rattachaient encore, au moins par un certain côté, à leur première et naïve origine.

De friands gâteaux avaient remplacé les figues sèches, et, au lieu des feuilles de laurier qui enveloppaient primitivement les fruits, souvent des feuilles d'or entouraient les cadeaux; mais encore avait-on coutume d'accompagner ces présents de quelques glands de chêne, en souvenir de l'ancienne existence forestière des peuples du Latium. Si l'on donnait des pièces d'or ou d'argent, au moins avait-on le soin d'y mêler quelques as de cuivre, portant empreinte la double et vénérable tête du dieu qui présidait à la fête.

Souvent aussi, pour offrir les présents de nouvelle année, on les plaçait dans le corps de petites lampes de terre ou tout au plus de bronze, au-dessus desquelles se dressait une petite statue de la Victoire portant un bouclier où se lisait cette inscription : « *Que l'année nouvelle soit heureuse pour toi !* » et toujours la double tête de Janus, les feuilles de laurier, les glands traditionnels figuraient sur cet objet, qui, par lui-même, symbolisait la lumière, c'est-à-dire le soleil.

Nul d'ailleurs n'eût manqué ce jour-là ni aux heures de travail commandées par l'usage, ni aux prières, ni à l'échange des vœux, nul ne se fut permis un propos aigre ou méchant.

Tous goûtaient aux gâteaux pétris avec du miel, et dont les premiers faits avaient été portés au temple.

Tous mettaient des habits neufs. Tous en se livrant à la joie, à l'espérance, observaient une sorte de réserve respectueuse à l'adresse du père de l'année.

Aux approches de l'Empire, alors que les richesses du monde affluaient dans la ville aux sept collines, pleine de faste et d'esprit de servitude, alors que la destinée de ce grand peuple allait passer d'abord aux mains de quelques-uns pour arriver ensuite aux mains d'un seul, rien ne pouvait plus subsister de ce qui rappelait les époques de frugalité, de simplicité. Aussi les présents de la fête de Janus devinrent-ils de véritables tributs, souvent très-onéreux, réclamés par l'usage, avec cette particularité que, dans beaucoup de cas, au lieu d'aller, comme cela semblerait rationnel, du puissant au subordonné, du riche au pauvre, les dons suivaient un ordre tout opposé.

La coutume s'était établie que les gens de moyenne ou basse condition, qui acceptaient le *patronage* d'un citoyen de marque, et formaient ce qu'on appelait sa *clientèle*, lui offrissent à l'envie des étrennes aussi importantes que possible.

Point d'ailleurs ne leur était besoin de s'ingénier pour en dissimuler la valeur matérielle, car il était admis que l'offrande fût monnayée; et il va de soi qu'étant donné un tel état de chose, c'était parmi les clients à qui éclipserait les autres par des largesses auxquelles devaient nécessairement se mesurer les bonnes grâces et les faveurs du patron.

L'usage de ces dons faits par les inférieurs aux supérieurs était alors devenu si général, et semblait si normal que, dès la première année du règne d'Auguste, le peuple alla instinctivement, le jour des calendes de janvier, demander à souhaiter la bonne année à l'Empereur, et que chacun lui présenta des étrennes. Les années suivantes le concours fut encore plus grand, et les offrandes plus considérables... A la vérité, Auguste avait décidé dès le principe de consacrer les libéralités de ses sujets, non à son profit particulier, mais à ériger des statues d'or et d'argent aux Dieux, ou bien à des travaux d'utilité générale. Puis aussi, tenant compte des marques de sympathie et de respect que les présents du populaire témoignaient à son égard, il se croyait tenu de donner des fêtes publiques, qui étaient comme une sorte de revanche libérale à l'adresse de ses généreux visiteurs. Quand il était absent de Rome au moment des étrennes, on les recevait pour lui dans son palais, et, sur ses ordres, elles étaient employées aux usages que nous venons d'indiquer.

Le temps nous a conservé des inscriptions qui en témoignent. Nous voyons, par exemple, que, sous le consulat de Sabinus Calvisus et de L. Passienus Rufus, le temple des Dieux Lares fût réparé de *l'argent que le peuple avait apporté le jour des Kalendes de janvier pour les étrennes de l'Empereur et souverain pontife César Auguste, alors absent de la ville.*

Son successeur d'humeur sombre et farouche, et qui prenait ombrage de toute réunion, où il pouvait croire sa vie menacée, Tibère s'absentait exprès pendant les premiers jours de l'année, pour se soustraire aux désagréments de ces réceptions. Il désapprouvait Auguste d'avoir reçu des étrennes et défendit qu'on lui en présentât. Il disait franchement, d'ailleurs, qu'il croyait inutile d'accepter des présents qu'il devait reconnaître par d'autres libéralités. Non-seulement il répudia pour lui-même l'usage des étrennes, mais considérant que l'échange universel de cadeaux et les cérémonies, les festins, les visites causaient à tous une grande perte de temps et d'argent, il fit un édit par lequel il interdisait, avant et après le dernier jour de l'année, le don des étrennes et la célébration des calendes qui souvent se prolongeaient jusqu'au septième jour.

Caligula qui occupa le trône après Tibère, et qui se fit remarquer autant par son avarice que par bien d'autres mauvaises qualités, crut devoir faire savoir au peuple qu'il recevrait, le jour des calendes de janvier, les étrennes que son prédécesseur avait refusées, et, à cet effet au jour dit, il se tint, du matin au soir, dans le vestibule de son palais, où il recevait lui-même, à pleines mains, l'argent que lui présentaient une foule de personnes de toutes les conditions (1).

Claude, qui régna ensuite, retournant aux idées de Tibère, défendit par arrêt qu'on lui vînt présenter des étrennes comme on avait fait sous Auguste et sous Caligula, mais ni Tibère ni Claude ne purent, malgré ces défenses, détruire l'usage des étrennes.

Si quelques Césars se trouvèrent pour les refuser, nous avons la preuve que vers le milieu du IIe siècle de notre ère, au temps d'Antonin le Pieux, de Marc-Aurèle, les empereurs s'accommodaient encore

1. Après avoir rapporté ce fait, Suétone remarque que la passion des richesses était devenue si grande chez Caligula, qu'il lui arriva de se promener nu-pieds sur des monceaux d'or, et parfois même de se rouler dessus.

des présents que leurs sujets leur apportaient au premier jour de janvier. Il reste notamment une médaille sur laquelle, au milieu d'une couronne de *laurier* se lit l'inscription suivante :

S. P. Q. R. A. N. F. F.

OPTIMO PRINCIPI PIO. P.

C'est-à-dire :

SENATUS POPULUSQUE ROMANUS ANNUM NOVUM FAUSTUM FELICEM OPTIMO PRINCIPI PIO PRECATUR.

Le Sénat et le peuple romain souhaitent la nouvelle année bonne et heureuse au très-bon prince Pie.

Deux cents ans plus tard, alors que depuis un demi-siècle Constantin avait consacré le triomphe de la Croix, Gratien ayant créé consul le poète Ausone, son ancien précepteur, celui-ci qui, selon la coutume, devait entrer en charge aux calendes de janvier, traduisit la joie qu'il éprouvait de cette investiture par une invocation à l'antique divinité : « Viens Janus, dit-il, viens nouvel an, viens Soleil qui as renouvelé ta course, viens voir Ausone sur sa chaise curule ! (1) »

Et tout en exprimant les vœux qu'il fait pour la durée de son consulat, le poète entrecoupe à plusieurs reprises ses vers de cette même formule. « Viens Janus, viens nouvel an, viens Soleil » qui indique bien nettement, à dix ou douze siècles au moins des origines, comment les anciens avaient compris la personnification et le rôle de ce Dieu.

Loin donc d'avoir jamais été délaissé au temps de Rome païenne, nous voyons que le culte de Janus se continuait même au temps de Rome chrétienne.

Au surplus, l'usage qui nous occupe avait à une certaine époque reçu l'aide d'un autre usage non moins cher aux citoyens romains, les deux traditions s'étaient rapprochées, confondues, unifiées en quelque sorte et d'autant s'en était accrue la force, la vitalité de chacune d'elles.

E. MULLER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

1. On n'est pas d'accord sur le point de savoir si Ausone était chrétien ; il n'y a rien, d'ailleurs, à conclure de l'invocation à Janus, sinon qu'à cette époque de transition, un poète, même adepte de la religion nouvelle, devait tout naturellement faire son profit des anciennes fictions.

LA SCIENCE EN FAMILLE

LES LÉGUMES

LES LÉGUMINEUSES

Division des légumes. — Les légumineuses. — La fève. — Les gâteaux à fève. — Comment on les partageait jadis. — Les fèves des morts. — La part de la Vierge. — Le gâteau des rois à la cour de Louis XIV. — Les pois. — La lentille. — La lentille d'Égypte à Rome. — Détails sur le transport des obélisques. — Les Romains cultivateurs. — Origine de divers noms de familles illustres. — Le haricot. — Superstitions indiennes. — Le haricot de mouton. — L'hôtel des haricots.

« Des choux, des poireaux, des carottes ! Navets, navets ! La tendresse, la verduresse ! Des pommes de terre au boisseau !... » Ces cris de Paris reviennent involontairement à notre pensée au moment où nous commençons cette petite revue de nos légumes usuels, de ceux qui s'étalent dans nos marchés et dont notre cuisine se passerait difficilement désormais.

On peut diviser en cinq sections les légumes acclimatés et accommodés à toutes sauces par ce tyran sans entrailles qui s'appelle l'art culinaire : 1° Les légumineuses : fèves, haricots, pois, lentilles ; 2° les plantes à racines : pomme de terre, betterave, carotte, rave, navet, panais, radis, etc. ; 3° les légumes herbacés : les salades, l'oseille, le cardon, l'artichaut, le chou, l'asperge ; 4° les légumes aromatiques : oignon, ail, poireau, etc. ; 5° les plantes potagères de la famille des cucurbitacées : melon, concombre et autres.

Les légumes à racines et herbacés sont vraisemblablement les premiers que l'homme a mangés ; mais ceux qui, par la suite, ont contribué à sa nourriture dans la plus large mesure, appartiennent aux légumineuses ; c'est pourquoi nous leur donnons le numéro 1.

Presque toutes les légumineuses étaient cultivées, en Orient, aux temps pharaoniques et bibliques, de la mer Caspienne à la mer Rouge, immense et plantureux espace que nous appellerions volontiers le potager et le verger de l'Europe, car c'est de là que nous viennent les trois quarts de nos légumes et de nos fruits.

La *fève* est, on le croit, originaire de la Perse ; comme tous les végétaux de cette contrée, elle réussit parfaitement dans les climats tempérés.

On en compte un grand nombre de variétés qu'on ramène à deux catégories primordiales : la *fève de marais* qui sert de nourriture à l'homme, et la *féverole* ou *gourgane*, qu'on donne aux chevaux, aux bestiaux.

La fève de marais, très-connue en Italie, en France, est un légume succulent quand il est frais, et d'un goût très-agréable quand il est réduit en farine.

La fève joua un rôle considérable dans l'approvisionnement des armées romaines, sous la République, et, probablement doit-on voir un signe de sa vieille importance, dans les *gâteaux à fève.*

Ces gâteaux, qu'on trouve sur toute table de famille le jour de l'Épiphanie, datent de loin. Au moyen âge, on en faisait à l'occasion de tout événement heureux : naissance, baptême, relevailles, accordailles ; mais il semble que leur origine soit payenne, quoiqu'ils portent communément le nom de *gâteaux des rois* (Rois mages).

Pasquier rapporte, dans ses *Recherches de la*

France, la façon dont on se partageait, jadis, le gâteau *à fève* ou *des rois*.

« Le gâteau, dit-il, coupé en autant de parts qu'il y a de conviés, on met un petit enfant sous la table, lequel le maître interroge sous le nom de *Phèbe* (Phœbus ou Apollon), comme si ce fut un qui, en l'innocence de son âge, représentât un oracle d'Apollon. A cet interrogatoire, l'enfant répond d'un mot latin *Domine* (Seigneur, Maître). Sur cela, le maître l'adjure de dire à qui il distribuera la portion du gâteau qu'il tient en sa main; l'enfant le nomme ainsi qu'il tombe en sa pensée, sans acception de la dignité des personnes, jusqu'à ce que la part soit donnée où est la fève; celui qui l'a est réputé roi de la compagnie, encore qu'il soit moindre en autorité. Et, ce fait, chacun se déborde à boire, manger et danser. »

Qu'il n'y ait en ceci beaucoup de l'ancien paganisme, je n'en fais doute.

Ce que nous représentons ce jour-là, est la fête des saturnales que l'on célébrait à Rome, sur la fin du mois de décembre et au commencement de janvier.

« Tacite, au livre XIII de ses *Annales*, dit que dans les fêtes, consacrées à Saturne, on était dans l'usage de tirer au sort la royauté; chose que l'on voit au doigt et à l'œil s'être transplantée chez nous. »

Les Romains semaient des fèves autour des tombes, et, le jour des funérailles, ils distribuaient aux pauvres des fèves rôties.

Aujourd'hui encore, l'un des mets de la Toussaint, à Rome, est le plat de fèves.

On mange aussi des gâteaux dits de fèves qui sont généralement des macarons à teinte brune : on les nomme *fave dei morti*, fèves des morts, et l'on en vend sur les chemins des cimetières le 1er novembre.

Dans ses Mémoires, Mme de Motteville nous rappelle que l'on réservait, dans le gâteau à fève, une part *du bon Dieu* ou *de la Vierge* que l'on donnait aux pauvres.

« Pour divertir le roi, écrit-elle, sous la date de 1648, la reine voulut séparer un gâteau et nous fit l'honneur de nous y faire prendre part avec le roi et elle. Nous la fîmes la reine *de la fève*, parce que la fève s'était trouvée dans la part *de la Vierge*. Elle commanda qu'on nous apportât une bouteille d'hippocras, dont nous bûmes devant elle, et nous la forçâmes d'en boire un peu. Nous voulûmes satisfaire aux extravagantes folies de ce jour, et nous criâmes : *La reine boit !* »

On le voit, même au XVIIe siècle, on mangeait le gâteau *à fève* à tout propos.

Citons encore ce passage du *Mercure galant*, janvier 1864, relatif au gâteau des rois à la cour de Versailles et résumé par Legrand d'Aussy :

« La salle avait cinq tables : une pour les princes et seigneurs, et quatre pour les dames. La première de celles-ci était tenue par le roi, la seconde par le dauphin. *On tira la fève* à toutes les tables. Le grand écuyer fut roi à la table des hommes; aux quatre tables des femmes la reine fut une femme. Alors le roi et la reine se choisirent des ministres chacun dans leur petit royaume, et nommèrent des ambassadeurs ou ambassadrices pour aller féliciter les puissances voisines et leur proposer des alliances et des traités. Louis XIV accompagna l'ambassadrice députée par la reine. Il porta la parole pour elle, et, après un compliment gracieux au grand écuyer, il lui demanda sa protection, que celui-ci lui promit, en ajoutant que, s'il n'avait point une fortune faite, il méritait qu'on la lui fit. La députation se rendit ensuite aux autres tables, et successivement les députés de celles-ci vinrent de même à la table de Sa Majesté. Quelques-uns même d'entre eux, hommes et femmes, mirent dans leurs discours et dans leurs propositions d'alliance tant de finesse et d'esprit, des allusions si heureuses, des plaisanteries si adroites, que ce fut pour l'assemblée un véritable divertissement. En un mot, le roi s'en amusa tellement, qu'il voulut le recommencer encore *la semaine suivante*. Cette fois-ci, ce fut à lui qu'échut la fève du gâteau de sa table, et par lui en conséquence que commencèrent les compliments de félicitations. Il les reçut avec cette noblesse affable qui lui était propre. Une princesse, une de ses filles naturelles, connue dans l'histoire de ce temps-là par quelques étourderies, ayant envoyé lui demander sa protection pour tous les événements fâcheux de sa vie : « Je la lui promets, répondit-il, pourvu qu'elle ne se les attire pas. » Réponse qui fit dire à un courtisan que ce roi-là ne parlait pas en *roi de la fève*. A la table des hommes, on fit un personnage de *carnaval* qu'on promena par la salle en chantant une chanson burlesque. »

Depuis plus de deux mille ans, la fève est, dans l'Europe méridionale, une plante alimentaire préférée, privilégiée au point de vue de la culture. Dans nos départements du midi elle constitue, après le blé et le maïs, la principale nourriture des habitants.

Le *pois* rend autant de services à l'alimentation que la fève; son origine est la même. De toute antiquité il vient naturellement en Égypte, et depuis un temps immémorial on le cultive avec succès en France, en Italie, et dans les contrées méridionales et centrales de l'Europe.

Ses variétés sont nombreuses; comme celles de la fève, on peut les ramener à deux espèces : le pois proprement dit, ou *pois cultivé*, qui sert à la nourriture de l'homme; le *pois des champs* ou commun : bisaille, pois gris, destiné à la nourriture des animaux.

Le *pois cultivé*, qui fournit le pois-gourmand, le petit pois vert sucré, est un des meilleurs légumes; la cuisine française, cette reine des cuisines, en fait des merveilles. La purée de pois est une des bonnes purées de légumes.

La *lentille* est indigène en Égypte; peut-être vient-elle d'Asie. Quoi qu'il en soit, sa culture, en Europe, a le même âge que la culture de la fève et du pois.

La lentille est nutritive, savoureuse, fortifiante.

Les Romains l'avaient en grande estime.

Pline parle en termes élogieux de la lentille d'Égypte, qu'il présente comme bien supérieure à la lentille européenne.

Des navires de ce légume arrivaient constamment d'Alexandrie à Ostie et à Rome. Nous savons même par le grand naturaliste latin que le transport des obélisques d'Égypte servait, casuellement, au transport des lentilles égyptiennes.

Ainsi l'obélisque du Vatican, le plus grand des obélisques de la Ville éternelle, après celui du Latran, et le seul, parmi ceux de sa taille, qui soit encore d'un unique morceau, parce qu'il eut la fortune de ne pas être renversé au moyen âge, comme les autres, l'obélisque du Vatican, fut enfoui sous la lentille, dans le vaste navire construit pour le recevoir.

La lentille servait, en cette occurence, de lest.

On versa, dans le navire de transport de l'obélisque du Vatican, deux millions huit cent quatre-vingt mille livres romaines de lentilles : quelque chose comme douze cents tonneaux !

Puisque nous parlons de l'antiquité, rappelons que les Romains de la République, les vrais Romains, avaient presque tous pris pour devise : *ense et aratro*, par l'épée et par la charrue; et que c'est peut-être à cause de cela qu'ils arrivèrent à conquérir le monde.

Cincinnatus, Caton l'ancien, s'occupaient de leurs champs; détail curieux : les plus illustres familles romaines doivent leurs noms aux légumes que leurs ancêtres ont cultivés avec succès.

Par exemple les *Fabii* tirent leur nom des fèves; les *Lentuli* des lentilles; les *Pisoni* des pois; les *Ciceroni* des pois-chiches, *ceci;* les *Valerii Lactucini* de la laitue, etc. Voilà l'origine de la première noblesse d'Europe; elle en vaut bien une autre. Voyez Nibby, article *orti*.

On connaît plus de 72 variétés de *haricots;* toutes réussissent en France : quelques-unes sont, à l'état frais, un mets de gourmet : particulièrement le *flageolet*, le *haricot de Soissons*, le *mange-tout*, le *haricot vert*.

D'où vient le haricot ? De l'Amérique prétendent les uns, des Indes orientales affirment les autres. Disons des Indes et de l'Amérique pour mettre tout le monde d'accord.

On lui a élevé des autels dans les pays de l'Orient où il est la nourriture essentielle, ce qui n'a rien de surprenant, car, nous dit un voyageur : dans l'Inde, une femme adore le panier qui lui sert à porter ses provisions, et lui offre des sacrifices; elle traite de la même façon son moulin à riz et ses autres ustensiles de ménage. Un charpentier rend le le même hommage à sa hache et à ses autres outils; il leur offre aussi des sacrifices. Un brahmine adore le stylet qui lui sert à écrire; le soldat les armes qu'il porte; le maçon sa truelle et le laboureur sa charrue.

Le haricot est donc un dieu, aux Indes orientales.

Chez nous, depuis tantôt trois siècles et demi qu'on le cultive, il n'a pas encore été déifié. On le trouve trop tapageur sans doute.

Parlant du haricot légume et du *haricot de mouton*, ragoût fait avec du mouton, coupé en morceaux, des navets et autres condiments, M. Littré écrit ceci :

« D'abord la question se présente de savoir si c'est le *haricot*, ragoût, qui a donné son nom au *haricot*, légume, ou *vice versâ*. Nos textes ne permettent que la première alternative; du moins on trouve *haricot de mouton* dès le XIVe siècle; et nous n'avons de *haricot*, légume, que des exemples récents. Le *haricot de mouton* paraît être un terme de boucherie et désigner un certain morceau; dès lors il est plausible de le rattacher à l'ancien français *haligote*, pièce, morceau; *harigoter*, mettre en pièces... »

« Génin, ajoute M. Littré, Génin qui assure que *haricot* n'a commencé à être usité en ce sens que dans le XVIIe siècle (on disait fève jusque-là, et encore aujourd'hui on dit *fève blanche* en Normandie) pense qu'il vient du *haricot de mouton*, le *haricot*, légume, ayant été comparé aux morceaux de mouton qui figurent dans le *haricot* de mouton. On peut dire plutôt que cette *fève* a été nommée *fève de haricot*, parce que le plat fut comparé, à cause de ses grosses qualités, à un *haricot de mouton*, ou parce qu'elle s'unissait très-bien avec le mouton, en *haricot* ou autrement. »

Du temps de la monarchie constitutionnelle et de l'empire, il y eut, à Paris, une maison de détention pour la garde nationale, qu'on nommait *Hôtel des haricots*, à cause de l'ordinaire qu'y trouvaient les gardes détenus qui n'avaient pas le moyen de se payer les douceurs de la cuisine de la cantine.

Un jour, il y a quelque vingt ans de cela, M. Alexandre Dumas fils, qui appartenait à la milice citoyenne, reçut, de son sergent-major, vieille brisque d'une conviction farouche, un billet ainsi conçu :

« Mon cher M. Dumas, depuis une éternité vous ne montez pas votre garde, je vous avertis une dernière fois; au nom de la France faites votre service, car il me serait *péneux* et *douloureux* de vous livrer à la justice du conseil de guerre. »

A quoi M. Alexandre Dumas fils répondit : « Mon cher sergent major, je ferai mon service désormais, croyez-le, car il me serait *pénible* et *doulourible* d'aller à l'hôtel des Haricots.

Le haricot est une des richesses de notre pays; et si jamais légume a prouvé victorieusement les bienfaits de l'acclimatation des plantes alimentaires, c'est assurément celui-là.

LÉGUMES A RACINES

Les radis. — La rave. — La carotte. — Locutions proverbiales. — La betterave. — La bette. — Le sucre de betterave. — Benjamin Delessert. — Le panais. — La pomme de terre.

C'est encore à l'Orient que nous sommes redevables de nos légumes à racines de haut goût, par exemple du *radis*, ce piquant hors-d'œuvre.

On cultive, depuis une éternité, dans nos régions : les radis roses, les radis blancs, les radis violets, les radis noirs et leurs cousines germaines, mesdames les raves, ainsi que leurs cousins, messieurs les navets.

Les radis se mangent crus ou marinés dans du vinaigre; les raves servent plus à la nourriture des bestiaux qu'à celle de l'homme; les navets se marient excellemment dans la casserole, avec le canard ou autre animal.

On les recommande, en outre, aux personnes affectées d'irritations pulmonaires.

La rave forme, en Alsace, en Belgique en Hollande, en Angleterre, une des bases de la grande culture; dans ces pays, la classe ouvrière en mange volontiers. En France, les éleveurs la préfèrent à toutes les autres racines fourragères, tellement elle

a de qualités, pour l'engraissement des moutons et des bœufs.

La *carotte* paraît être indigène en Angleterre et en France; les hommes et les bestiaux qui ont parfois des goûts analogues, s'en délectent également.

Pour les chevaux, la carotte tient lieu d'avoine. Donnée aux porcs, elle communique au lard une saveur agréable; appliquée à l'alimentation des vaches, elle produit un lait délicieux. Nos cuisiniers et nos cuisinières en usent abondamment.

La carotte est depuis longtemps admise dans la grande culture; depuis longtemps aussi, elle a une large place dans la langue.

Tirer une carotte à quelqu'un, c'est en obtenir quelque chose par ruse; quelle carotte! exclame-t-on alors. Nous avons même le verbe *Carotter*, qui est l'équivalent de tromper, de tricher; puis le substantif carotteur, carotteuse, qui tire une carotte; ou carottier, carottière, qui a l'habitude de carotter au jeu.

En Italie et en Grèce où la carotte est, comme chez nous, un produit naturel du sol, on rencontre des expressions identiques. Il y a des légumes fortunés!

A. Dubarry.

(La fin à la prochaine livraison.)

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

LA SUISSE

Qui n'a pas vu la maison Hachette ne peut que bien difficilement se faire une idée de cette importante librairie, de l'ordre qui y règne, et de l'activité qu'elle déploie. C'est un établissement modèle; ses vastes comptoirs sont occupés par des employés qui n'ont pas la fatiguante obséquiosité des vendeurs parisiens, ils écoutent, répondent, font leur service, comme les pièces intelligentes d'une savante machine. Chacun d'eux a son département, nul acheteur n'est forcé d'attendre, tout marche sans bruit et les éditions disparaissent avec une rapidité incroyable, parce que les manuscrits ont été choisis soigneusement, imprimés avec goût, et illustrés avec un bonheur qui honore le talent des artistes. La maison Hachette, si riche en classiques, en livres scolaires, a eu la bonne fortune et le courage d'entreprendre les plus grands travaux qui soient, dans ces derniers temps, sortis des presses françaises; elle a publié le *Dictionnaire de Littré*, la *Géographie de Reclus* et *le Tour du Monde;* Aussi a-t-on applaudi à son succès à l'Exposition universelle où elle a obtenu la médaille d'or.

Parmi les publications que, pour le jour de l'an, elle a terminées, ou qui sont en voie d'exécution, nous parlerons, à cette heure, de la *Suisse,* magnifique ouvrage écrit par M. Gourdault et orné des plus attrayantes illustrations, reproductions exactes des sites si pittoresques et des types d'un pays si attachant que le touriste qui y est allé une fois y retournera infailliblement. On dit que Rome, quand on y a séjourné trois mois est une ville que l'on ne veut plus quitter, à plus forte raison peut-on assurer que le voyageur qui s'est promené sur les bords du Léman, attendra avec impatience la fonte des neiges et le retour de la belle saison, pour venir s'y promener encore. Quant à M. Gourdault, on serait tenté de croire qu'il n'est jamais sorti de ce pays, tant il en connaît les eaux et les monts, les mœurs et l'histoire.

Il commence sa promenade — c'était à peu près obligé,—par Genève, quoique ce soit, à notre avis, la moins suisse des villes suisses, mais elle est la reine du Léman, cela suffit pour justifier la marche de l'auteur. Cette cité que le rude génie de Calvin voulait tenir close et fermée, s'est ouverte à tous les vents du ciel, c'est une étape, un caravansérail où passent et repassent des caravanes d'Anglais, d'Allemands, d'Américains. Les Italiens remplissent les cafés de leurs chansons, les réfugiés politiques de tous les pays y promènent leur nostalgie, et je pense que le sévère réformateur reculerait d'horreur s'il voyait dans un gracieux îlot la statue de Jean-Jacques visitée par tous les touristes, et les vaporeuses anglaises, — qui n'ont rien d'éthéré aux buffets des chemins de fer et aux tables d'hôtes, — déposant des couronnes de pervenches aux pieds de l'auteur de la *Nouvelle Héloïse.*

Je le confesse. Genève comme ville, ses quartiers haut et bas, son Pleinpalais, ses édifices sans vieux souvenirs d'architecture, m'ont laissé froid, mais son lac, qui en rendra jamais la beauté et le charme? Nul pinceau, à mon gré, n'en a encore peint l'azur foncé et la prodigieuse transparence de son cristal; on dirait du lapis-lazuli dissous dans je ne sais quel magique liqueur. Et ce qui achève sa perfection, c'est que si, aujourd'hui, il semble dormir comme un enfant dans son berceau de granit couronné de verdure, demain, il aura ses colères, ses tempêtes, des vagues à rendre la mer jalouse, et rien n'est plus beau qu'un orage tonnant et éclairant ses ondes soulevées sur lesquelles Byron aimait à se laisser emporter. Jeu périlleux! dont le touriste doit éviter les redoutables hasards. Si le marinier hoche la tête, ne le tentez pas.

Du reste, la première règle que l'on doit s'imposer lorsque l'on vient visiter la Suisse, est de suivre aveuglément les prescriptions des hommes qui vous conduisent : race d'êtres à part, d'une expérience, d'une fidélité et d'un sang-froid que rien n'égale. Pour vous sauver d'un danger, il n'en est pas un qui ne soit prêt à risquer dix fois sa vie.

La première excursion d'un touriste qui quitte Genève est ordinairement pour Chamounix, où l'on peut arriver par une belle route carrossable, pour saluer ou gravir le mont Blanc escaladé, pour la première fois, en 1786 par le fameux guide, Jacques Balmat qui conduisit l'année suivante M. de Saussure sur les neiges que son pied seul avait foulées. Depuis, le mont a été gravi bien des fois, mais la première femme étrangère qui parvint à son sommet.

fut en 1838, une française, mademoiselle Henriette d'Angeville. La plupart des excursionnistes se contentent, et ils ont bien raison, des promenades moins dangereuses du Brévent, de la Flégère, du Montanvert et de la traversée de la Mer de glace, avec retour par le Chalet du chapeau, le Glacier des Bois et la célèbre source de l'Arveyron. Combien de ceux qui ont voulu s'élever plus haut ont renoncé à leur entreprise, ou ont péri pour n'avoir pas voulu écouter les guides.

Écoutez cette histoire racontée sur les lieux mêmes à l'auteur; c'est un cantonnier qui a la parole.

« Un matin trois Écossais étaient arrivés à Chamounix, trois frères, ils voulurent, à toute force et presque sans provision, hasarder l'ascension du Mont Blanc. La règle est que tout voyageur qui part pour ce qu'on appelle à Chamounix une course extraordinaire doit prendre trois guides au moins ou deux guides et un porteur; deux voyageurs doivent prendre quatre guides au moins, ou bien trois guides et un porteur, mais comme nos Écossais, en quatité de membres du *Club Alpin*, étaient censés avoir une suffisante notion des glaciers, ils n'étaient point astreints au règlement.

« Les voilà partis... Paraît qu'au Chapeau Pointu on leur fit encore quelques représentations qui ne firent que les encolérer, mais aux Grands-Mulets, on gagna qu'ils prissent du sirop pour mettre dans leur eau-de-vie qui était trop forte pour la promenade qu'ils allaient tenter.

« Le lendemain, monsieur, voilà que vers onze heures du matin j'aperçois quelque chose de noir qui remue sur la Bosse du Dromadaire; je me demandais si c'était un cabri ou un homme quand je vois deux autres points sombres qui apparaissent



Les postes fédérales, gravure tirée de *la Suisse.*

derrière le premier. Cinquante minutes ou une heure après ils étaient sur la Calotte. Le canon de Chamounix tonnait, mes gaillards étaient signalés. Tout le village avait l'œil braqué de ce côté-là, et on agitait les bras, et les hommes faisaient des signes avec leurs chapeaux, tant et tant que nos mylords en auraient pu crever d'orgueil à force de se croire à la Croix du Ciel.

« Moi ça me tracassait de voir ces trois hommes tout seuls là-haut... Ils tisonnèrent quelque temps leurs braises sur la taupinière; à un moment il me sembla qu'ils nouaient leurs mouchoirs autour de leurs bouches; en un autre, je les vis s'asseoir se pelotonnant la tête entre leurs genoux ainsi que des chats qui font le manchon. Puis ils se relevèrent, en faisant les grands bras, en chantant peut-être... Ça va que je dis, mais faudra voir à la descente... Au bout de quelques instants on vit les mylords se préparer à rebrousser chemin attachés tous trois à la corde.

« A leur premier mouvement, les gens qui s'y connaissent, durent se dire tout de suite : — « Bon! voilà déjà qu'ils font des bêtises! » Ils allaient un peu trop par-là. Dame! vous comprenez, sur dix personnes qui montent là-haut, il y en a huit qui après cinq minutes de halte ont perdu aux trois quarts la vue et la rate.

« Faût croire que nos individus reconnurent leur erreur, on les vit qui cherchaient à se dégager du cul-de-sac. Mais voilà que pendant que la petite caravane exécute son diable de virement, le pied du dernier manque sur la glace, et vlan! notre homme culbute entraînant les deux autres. Tous trois, se râclant les genoux comme des ramoneurs, essayent de se cramponner avec les ongles, avec les dents même, ce qui va d'usage et de nécessité, même qu'on dit que Balmat du Mont Blanc rêvant la nuit de sa grande grimpade, pinça tout d'un coup du croc l'oreille de sa femme endormie, qui, Dieu merci, lui rendit son dû en une vraie giffle de Chamoniarde.

« En trois secondes la file dégringola rien qu'en glissant — et cela par une protection spéciale de leurs saints — sur un talus tout roide de sept cents et tant de pieds, le long de l'Encolure du Maudit. En tombant ils avaient fait boule de neige, et c'est là ce qui les sauva, vu que les tas de neige entraînés par eux avaient fait parapet au-devant de leurs pauvres corps vagabonds.....



Le val de la Viége, gravure tirée de *la Suisse*.

« On attend un moment pour voir la suite; mais la pelote ne faisait plus mine de bouger..... Sans barguigner les guides se mettent en caravane — sept ou huit, si j'ai souvenance, et partent au pas accéléré.

« Moi et les autres nous regardions toujours... Au bout de vingt à vingt-cinq minutes, je donne une tape au voisin, — quelque chose a remué dans le tas : c'est un homme qui se lève. On le voit se démener, faire le télégraphe avec ses bras et avoir l'air de frotter ou plutôt de rosser ses camarades. La friction met quelquefois du temps à opérer, un second corps remue à son tour... L'autre frère continue à ne pas bouger. Les deux le battent, le traînent, le soulèvent, il retombait toujours... Il était trois heures de l'après-midi quand les deux Écossais se remirent en route laissant leur troisième frère. Cette fois ils se dirigèrent contre les roches des Petits-Mulets à grand'peine, je vous assure, liés ensemble par la corde. Le premier qui paraissait le plus vigoureux taillait à chaque instant des pas dans la glace et aidait l'autre qui, de temps en temps, s'abattait, à y poser le pied. Enfin ils atteignirent l'endroit qu'ils voulaient et là ils tombèrent comme une masse.

« Nous nous demandions ce qu'ils allaient faire maintenant. S'ils se décidaient à passer la nuit sur les roches autant valait pour eux se condamner à mort.... D'un autre côté, se remettre en marche dans l'obscurité sans même connaître la route à suivre, aussi mauvais jeu, et pourtant ce dernier parti, à notre opinion, était encore le meilleur à prendre.... Un peu avant la tombée de la nuit, on remarqua qu'ils exécutaient un mouvement en avant, toujours attachés et se dirigeant avec toutes sortes de précautions vers le Mur de la Cote. Bientôt on ne discerna plus rien, il n'y avait qu'aux Grands-Mulets qu'on pouvait savoir le joint des choses.

« Je vous laisse à penser si la nuit parut longue ici. Le lendemain matin des messagers descendirent des Grands-Mulets. Les deux frères étaient arrivés au châlet vers neuf heures du soir. L'aîné en bon point; l'autre aveugle. »

La caravane des guides faillit périr en allant relever le cadavre du troisième.

Et ce drame avait eu lieu parce que nos trois voyageurs avaient enfreint le règlement de la montagne.

M. Gourdault va ainsi racontant; heureusement, tous ses récits ne sont pas aussi lugubres. Il dit l'histoire de la Suisse, il dépeint les mœurs, il raconte les légendes, la fondation et le mouvement des villes, la création des glaciers et des *nevés*. Il promène le lecteur à travers le paysage alpestre, il le conduit à la source des grands fleuves, il le fait asseoir dans les auberges, dans les chalets, mêlant le talent du peintre à celui de l'observateur, l'art à la science. Il escalade le Saint-Bernard et montre l'endroit où glissa le général Bonaparte. Si son guide ne l'eût pas retenu par sa redingote, si ce vêtement se fût déchiré, quel changement dans l'histoire de notre siècle! L'auteur pouvait-il oublier les hauts faits des chiens de l'hospice, ceux du célèbre *Barry*, qu'un soldat affolé tua lorsque l'intrépide animal se dévouait pour le sauver. La généreuse bête avait tiré des neiges je ne sais combien de voyageurs ; un jour il était rentré à l'hospice portant sur son dos un enfant, qu'à force de le lécher il avait rappelé à la vie. Il était décoré d'une médaille et sa dépouille mortelle a été soigneusement conservée dans un musée.

De temps en temps, dans le livre que nous effeuillons, on rencontre des récits qui ont toute l'ingénuité et la fraîcheur de l'idylle avec une saveur particulière, comme celle du curé d'Évelène.

« Un matin, — il était jeune alors — le brave homme le raconte ainsi dans le manuscrit qu'il a laissé, — je longeais les rives de la Borgne, j'aperçus à quelques pas sur le pré une fillette de quatorze à quinze ans qui courait après un de ces papillons qu'on appelle chez nous « petites tortues ». La bestiole affolée voletait et tournoyait de son mieux à travers les airs, mais la chasseresse, que je ne voyais que de dos n'était pas lutine à demi. Je crus d'abord que c'était Lydie, la fille de l'aubergiste d'Évelène, mais en m'approchant à petits pas, je reconnus que je me trompais.

— Quelle est donc celle-ci? me demandai-je tout surpris.

« Au même instant l'insecte vint prestement de mon côté, si bien que la fillette, dans son mouvement de poursuite, tomba sur moi à l'improviste. Je la vois encore s'arrêter court en poussant un petit Ah ! étouffé, puis me regardant trois secondes durant de l'air étonné d'une jeune cigogne qui vient, comme disent nos gens, de découvrir un toit nouveau.

— Ah ! fit-elle de rechef après qu'elle eut plongé ses deux grands yeux effarouchés dans les miens, je ne t'ai seulement jamais vu.

— Moi non plus, fis-je en souriant.

— Comment t'appelles-tu ? reprit-elle.

— Balthazar Huber ; et toi ?

— Moi, je m'appelle Anna Roll, de Zinal, tu sais bien, là-bas, Zinal.

Ainsi débute la charmante idylle. Balthazar-Daphnis n'enseigne pas à Anna-Chloé à jouer des pipaux antiques, il lui apprend à lire, il chasse de sa jeune tête une foule d'idées fausses, les sorcières, les fées avec leurs bons ou mauvais tours, et peu à peu, l'esprit facile de l'enfant s'éveille, se purifie et s'élève. Ils s'aimaient sans se l'être jamais dit d'un amour qui devait avoir une triste fin.

« Qu'il faisait beau ce matin mais qu'il faisait chaud ! Le mieux eût été d'attendre bien patiemment la vesprée dans l'ombreuse cabane des sapins, mais la petite Anna voulut venir trier des cailloux sur les glaciers du torrent : puis, lasse de manier des pierrettes et autres belles dragées du ruisseau, elle s'en fut vers la mélezaie. De combien restai-je en arrière ? de trois minutes, de quatre peut-être...

— Aïe, Balthazar.

A cet appel j'accourus. Anna était à terre le buste tout roide, la main sur la cheville de son pied gauche.

— Qu'as-tu ? qu'y a-t-il ? m'écriai-je.

— La vipère ! la vipère !..

Je vis alors que la pauvrette tenait son petit pied. Je me baissai ; un point rouge, à peine perceptible, trouait la cheville de l'enfant; tout à l'entour la chair enflait à vue d'œil. A moitié fou, je pris Anna et l'emportai dans mes bras, pas plus pesante qu'un fétu. Je lavai sa cheville endolorie, je la pressai; puis tout à coup — ah ! je songe encore que j'aurais pu le faire dix secondes plus tôt — j'aspirai de toute ma force la plaie saignante.

— Anna, dis-moi...

Elle voulut parler mais sa langue commençait à se tuméfier... Je me penchai vers son doux visage.

— Balthazar, murmura-t-elle d'une voix convulsive, est-ce que... est-ce que ta petite femme... va... mourir.....

Infortuné Balthazar, il se fit prêtre et sa patriarchale bonté fut comme un pieux souvenir de l'amour perdu.

Tous les romans ne finissent point en Suisse par d'aussi tristes aventures, les bords de la Viège, les lacs, les châlets sur les monts, les grandes ombres des vallées, les cabanes suspendues aux flancs des rochers comme des nids d'hirondelles, les berlines fédérales, même lorsqu'elles sont assaillies par des tourbillons de neiges, recèlent souvent des heureux. Les mœurs de la famille sont douces en Helvétie. La Suisse vit de son industrie, de son travail; sachant l'or qu'elle tire des étrangers, elle est hospitalière pour eux et si quelques hôtels, tels que celui des Bergues à Genève, le rançonnent cruellement, il en est d'autres, en grand nombre, où l'on peut trouver des gîtes moins coûteux. Puisque je suis en train de servir de guide, j'engagerai seulement les touristes à ne pas mettre au rang des animaux débonnaires les beaux taureaux, rois de leur troupeau, Salomons de leur Harem, qui paissent aux pieds des glaciers. Ces messieurs ont parfois de dangereuses lubies. M. Gourbaud en a fait l'expérience, et il n'est pas toujours bon de se rencontrer sur leur chemin, surtout si l'on porte des vêtements de couleur voyante. C'est un avis dont il est sage surtout que les dames gardent mémoire. Je connais la femme d'un de nos députés qui avec son mari parcourt, chaque année, la nature alpestre; elle en connaît les dangers, elle les brave, mais ne s'en joue point; elle ne dédaigne pas la prudence, les vêtements sombres, le bâton ferré, les fortes chaussures et la corde, bagage indispensable et qui doit être choisi avec soin, lorsqu'on veut aborder la région des glaciers, qui, dans les temps préhistoriques, couvraient la Suisse entière.

La disparition de cette masse énorme qui s'épanouissait en éventail par dessus le mont Jura et débordait sur son versant occidental, a demandé, on ne sait combien de siècles, pour disparaître. On peut suivre la marche de retrait des glaces sur les parois des montagnes qu'elles ont polies. A Martigny, leur effroyable pression a été telle que ces parois, sans aucune aspérité, se dressent comme un mur vertical. L'histoire des glaciers est aussi écrite dans les énormes amas d'argile glaciaire, dans les immenses décombres, dans les blocs erratiques, dans les « morraines » que le glacier a chassés et poussés devant lui. Un certain nombre de nos lecteurs connaissent peut-être quelques-uns de ces blocs monstrueux ; la *Pierre-à-Bat* près de Neufchâtel; le bloc de Lügiboden, aux environs d'Interlaken qui, malgré tout ce qu'on lui a enlevé, mesure encore 13,000 mètres cubes. Ils ont été déracinés, portés, poussés, roulés au loin par le glacier et abandonnés lorsque le climat devenu plus doux l'a forcé de battre en retraite et d'abandonner le bas pays.

Les morraines sont l'accumulation des débris de toute espèce projetés devant eux par les glaciers. Quand un courant d'eau a débordé, vous avez remarqué lors de son retrait qu'il a abandonné aux points extrêmes qu'il a couverts une bande de débris. Eh bien, c'est la microscopique image des morraines alpestres formées par le mouvement des glaces; elles laissent çà et là d'immenses barrages de boue, de roches, de pierrailles. Zurich et Berne sont bâtis sur des morraines devenues très-arables et très-fécondes. « Mais si l'on évoque par la pensée l'époque où la Basse Suisse jusqu'à l'Argovie était recouverte par la gigantesque calotte des glaces, on aura une vision ultrapolaire dont les paysages mêmes les plus chaotiques de la Nouvelle Zemble et du Groënland ne sauraient encore nous fournir qu'une image approximative. Dans cette submersion, toute flore, toute faune avaient disparu : les masses rigides ballotées par les vents, crevassées de hideuses gerçures, semées de décombres de toute espèce arrachés au relief alpestre, devaient se mouvoir et s'entre-choquer avec d'effroyables craquements. »

Il n'est guère possible de déterminer dans le chaos des siècles à quelle époque eut lieu cet effroyable envahissement, mais on sait d'une manière certaine qu'il s'était étendu sur un pays verdoyant et fertile pour le revêtir d'un lourd manteau de glaces que l'action d'un climat plus doux a déchiré. Par le mouvement, soit d'extension soit de recul de ce gigantesque glacier, l'altitude et la forme des pics et des monts ont été complétement modifiées et se modifient tous les jours. Le glacier va et vient, ici, gagnant, là-bas, perdant du terrain; des herbages nouveaux se montrent, d'autres, au contraire, disparaissent. Les bergers de l'Ober-Hasli disent qu'on menait autrefois les troupeaux dans l'Urbochtal où le glacier de Gauli dresse maintenant ses blanches aiguilles. « Un vaste alpage qui appartenait à une riche bergère nommée la belle Blumlisal, attira sur elle la colère du ciel, et elle fut engloutie avec son bien, ses vaches, et son chien appelé *Rhin*. Le Juif-errant joue aussi son rôle dans ces traditions. Partout où il a passé trois fois, le sol est devenu désert. »

Les morraines dont nous avons parlé indiquent les mouvements des glacis qui ne cessent de se mouvoir. Dans telles vallées, elles avancent poussées en avant par le flot du glacier supérieur; dans tel autre alpage, entre le point où ces débris avaient autrefois été poussés et lui, il existe à cette heure des pâturages.

La science prétend avoir des données assez certaines pour affirmer que la période algide reparaîtra dans un ou deux milliers d'années, que la Suisse et une grande partie de la France seront recouvertes du lourd et blanc linceul, et que cette civilisation dont nous sommes si justement fiers devra chercher des cieux plus doux; elle dit que nos villes disparaîtront sous les nevés. Une telle pensée fait froid et remplit de tristesse. Mais dans deux mille ans... C'est bien loin! et la menace n'est, après tout, qu'une hypothèse scientifique, travaillons donc comme si notre terre devait éternellement jouir de la chaleur bienfaisante du soleil.

Tout en nous conduisant à travers monts et vallées, l'auteur de la *Suisse* agite ces problèmes, il y a donc intérêt et plaisir à le suivre; il a écrit un bon livre, et la maison Hachette a bien mérité de l'Art par le soin avec lequel elle a édité et illustré cette magnifique publication.

A. Surmay.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS. — LES LIVRES

Il est, ma foi, aujourd'hui bien question des affaires politiques, des scandales de salons, des premières de nos théâtres, de la pluie qui n'a cessé de tomber, de la gelée enfin venue. On ne parle pas même encore des bals qui tout bas s'organisent, la pensée de Paris est tout entière tournée vers le jour de l'an, ses obligations, ses ennuis. Il est bien question de conservateurs et de républicains! Il n'y a plus dans la vieille Lutèce que deux classes de citoyens et de citoyennes, celle qui donnera et celle qui recevra.

La première est en course pour faire ses emplettes, celle-ci assez renfrognée de mine, l'autre ayant les lèvres avenantes et le sourire dans les yeux. Confiseurs, fabricants de cartonnages, bijoutiers, libraires, sont à leur poste et nous voyons avec une véritable satisfaction que c'est vers les derniers que



Les baraques devant Saint-Étienne-du-Mont, gravure tirée des *rues du vieux Paris.*

principalement la foule se porte et que leurs ouvrages, même ceux qui s'adressent à l'enfance, sont conçus dans un but utile. On incline tout doucement les jeunes esprits vers les choses sérieuses, vers les enseignements de la science et de l'histoire mille fois plus intéressants et plus dramatiques que des contes de fées.

Aussi bien le savant Monteil a fait école : l'histoire n'est plus une terne série de dates où l'on ne trouve que les faits et dits des princes, elle montre aujourd'hui la vie de nos pères, leur existence intérieure, leurs joies et leurs misères, et c'est certainement cette pensée qui a inspiré M. Victor Fournel notre collaborateur et notre ami, lorsqu'il s'est décidé à écrire *Les rues du vieux Paris,* éditée et illustrée par la maison Didot, avec le soin qu'elle porte à tout ce qui sort de ses presses (1).

M. Victor Fournel était singulièrement propre à ce travail, c'est un esprit à la fois très-religieux et très-indépendant, ce qui se rencontre rarement, ayant, à un très-vif degré le sentiment du pittoresque, suffisamment érudit, sans que son érudition pèse sur son style. Les rues de Paris ne pouvaient donc trouver un meilleur peintre et un plus intéressant historien. Il vous promène à travers la cité, non d'une façon pédantesque, mais joyeuse, vous apprenant toutes sortes de choses, s'agenouillant devant les processions, gambadant au milieu des

1. *Les rues du vieux Paris,* chez Didot, rue Jacob.



Bonaparte au pont d'Arcole, gravure tirée de l'*Histoire de France depuis* 1789.

fêtes populaires, visitant les halles et marchés, ne dédaignant point le pilori, lisant les enseignes, et, il faut bien l'avouer, musant devant Bobêche et Galimafré, voire même s'oubliant à fredonner leurs pasquilles et leurs gauloiseries. On dirait qu'il a vécu avec tous les originaux qui, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, ont été la joie des enfants et des hommes de notre cité. Le tout

forme un ensemble très-instructif et très-amusant. Si l'espace ne nous faisait pas défaut, nous aimerions à donner quelques fragments de ce livre destiné à un succès d'autant plus certain qu'il est enrichi d'une foule de gravures choisies avec soin, répétant par le burin les scènes et les monuments qu'une plume alerte a décrits.

C'est un très-joli livre d'étrennes. Achetez-le pour en faire don et je suis sûr qu'avant de l'offrir, vous le lirez. Nos sincères compliments à M. Victor Fournel.

Voici encore un livre d'histoire, celui-ci sort de chez M. Hachette, il a été écrit par M. F. Guizot, racontant à ses petits-enfants les phases que notre pays a traversées depuis 1789 jusqu'en 1848. Le premier volume que nous avons sous les yeux s'ouvre à l'Assemblée constituante et se termine aux approches de la lugubre guerre d'Espagne. Que d'espérances trompées, que de terreur, que de larmes, de misère, de gloire, que de sang surtout versé, pendant ces quelques années! Quel enseignement et combien la sagesse ordonne de montrer aux jeunes esprits les routes qui conduisent aux abîmes.

Nous ne jugeons pas toujours les événements et les hommes comme les jugeait M. Guizot, mais nous reconnaissons sa hauteur de vue, la netteté de son point de vue et le rigorisme un peu hautain de ses appréciations; les doctrines calvinistes qu'il professait ont un peu refroidi chez lui les sources de l'émotion, mais il a de généreuses colères, il ne s'incline pas devant le triomphe de la force et il aime la dignité humaine.

L'historien de Charles Ier d'Angleterre raconte donc les derniers jours de Louis XVI, cette autre royale victime, les fautes de l'Émigration, la sanglante Terreur, la Convention se décimant elle-même, la République sauvée par des généraux de vingt-cinq ans et par d'incroyables victoires, et la vie de ce Directoire dont on a dit peut-être trop de mal, parce que son histoire a été racontée par des républicains et des royalistes qu'il empêchait de s'entre-dévorer, et par le soldat dont l'épée allait le chasser et qui fut, pendant quinze ans, la gloire et le tourment de la France. Sans engouement comme sans haine, M. Guizot suit la course du terrible météore. Il le montre jeune, « sentant en lui l'infini », couvrant l'Italie de débris des armées autrichiennes. Tour à tour dirigeant froidement les batailles, ou soldat aventureux jouant follement sa vie sur le pont d'Arcole, enfin, dédaigneux et superbe, dictant à Vienne des traités qui la dépouillent.

Puis vient l'Empire, après l'éphémère Consulat, l'Empire avec ses guerres incessantes, ses fautes; et, dans ce premier volume, l'historien s'arrête au moment où les revers vont commencer. Récit fabuleux qui ressemble à une épopée.

Telles sont les choses que M. Guizot retrace dans ce premier tome digne de figurer dans toutes les bibliothèques des hommes qui s'intéressent au passé et qui aiment leur pays.

De nos jours, l'histoire seule n'a pas pris des formes nouvelles, l'enseignement et l'étude de la géographie se sont vulgarisés et agrandis. Elle a rattaché à elle la géologie, l'histoire naturelle, l'anthropologie, l'art, la science; et, en retraçant la configuration du sol, elle dit les races d'hommes qui l'ont successivement habité et les événements dont il a été le théâtre.

Dans ce genre, avec ses belles cartes, ses illustrations de toute espèce, *la Géographie de M. Reclus* (1) est un chef-d'œuvre composé dans un système que nos pères ne soupçonnaient même point. Ah! si nos enfants ne sont pas instruits, ils seront bien coupables. Quel miel n'emploie-t-on pas pour rendre plus doux les bords de la coupe qu'on leur tend. Nous n'avons pas connu ces soins-là.

Quand on nous enseignait la géographie, on mettait sous nos yeux une mappemonde, une pauvre carte, un livre contenant une nomenclature de mots arides. Et voilà tout. Avec M. Reclus quelle différence! Avec lui on vit dans les pays qu'il vous montre et avec les habitants qui les peuplent. On en connaît la religion, les mœurs, les vêtements, les monuments, les lois, le commerce et l'industrie. On sait les événements qui ont agité ce petit coin de terre.

Qui ne s'intéresserait, par exemple, à la Hollande dont en ce moment il se fait le géographe et l'intéressant historien? et qui, ayant lu ce qu'il dit, n'aimerait ce petit peuple si calme et si énergique? — Qui pourrait oublier un enseignement ainsi donné, entrant, pour ainsi parler, par tous les pores de l'intelligence, ces plages basses de la péninsule de Hollande, l'archipel de la Zélande et le delta Rhenan, ces polders abrités de travaux admirables, ces ports, ces flottes si bien peintes par Bachuyssem, ces prairies couvertes de bestiaux si chers à Paul Potter, et ces villes savantes, industrieuses, où le génie du commerce s'unissait et s'unit encore au culte de l'art. Les populations si brillamment costumées de la Frise et de la Zélande, grâce à M. Reclus et aux artistes qui le secondent, non-seulement vous les connaissez mais aussi les cités qu'elles habitent, les canaux, les mers, que parcourent leurs barques; enfin vous vous promenez dans leurs jardins, vous vous asseyez à leur table, vous vivez de leur vie.

« Considérés, non dans l'infinie variété des individus, mais dans cet ensemble que l'on appelle un peuple, dit M. Reclus, les Hollandais doivent être respectés entre tous. Chaque nation a dû conquérir péniblement son existence, à la fois sur la nature et sur son voisin; mais nulle n'a eu comme la nation néerlandaise à faire la terre même qui la portait. Pour accomplir une pareille œuvre, il fallait une volonté puissante et de tous les instants; l'audace première devait être soutenue par une invincible persévérance. Forts à l'entreprise, plus solides encore à la résistance, les Hollandais sont peut-être de tous les Européens ceux qui ont le plus de simplicité naturelle et aussi ceux qui ont le plus agi... Ils sont d'un rare bon sens : ce n'est point par des fantaisies qu'ils auraient pu tenir tête à l'Océan...

« La vertu néerlandaise dont les étrangers sont d'ordinaire le plus frappés est l'exquise propreté des habitants. Les plus pauvres demeures sont tenues en Hollande avec un soin qu'on chercherait vainement dans les somptueux palais du midi de l'Europe... Dans la province surtout de Noord-Hol-

1. Chez Hachette.

ande, l'amour de la propreté peut devenir de la manie; frottées, époussetées comme des écrins précieux, certaines demeures seraient inhabitables, et les chambres d'apparat ne sont abordées par eux qu'avec une certaine solennité. Les étables sont tenues comme des salons, et les vaches n'ont plus même la libre disposition de leur queue, suspendue au plafond, de peur que les animaux malpropres ne salissent leur robe luisante. Certains villages sont disposés en entier avec une régularité si minutieuse qu'on se demande s'ils ne sont pas un joujou prodigieux fait pour l'admiration des sots...

« En maintes parties de la Néerlande, l'originalité nationale se manifeste encore par le maintien des anciennes coutumes. Aux portes mêmes de La Haye, on est étonné de voir les marins et les pêcheurs, grands et petits, uniformément vêtus de longues houppelandes de drap bleu, chaussés de lourds sabots d'une blancheur parfaite. En Zélande, les paysans, plus élégants dans leur mise, ont gardé la culotte courte, se rattachant à la chemise par des boucles d'argent; leur gilet rouge, brodé de fleurs de couleurs différentes suivant la religion, est fermé par vingt gros boutons de filigrane; la veste en velours noir contraste par sa simplicité avec le reste du costume. Ce sont les femmes, gardiennes des mœurs, qui, dans la plupart des provinces hollandaises, ont le mieux conservé les habits et les ornements d'autrefois. Récemment encore, les femmes du bourg de Hindelopen, sur la rive orientale du Zuiderzée, se distinguaient par des vêtements d'une grande richesse et d'une variété singulière, suivant l'âge et l'état social de celles qui les portaient, et l'on croit que ces modes locales étaient l'héritage d'une longue série d'ancêtres. Dans toutes les provinces de la Néerlande se voient *çà et là* des traces des costumes imposés jadis par la tradition. C'est ainsi que dans les villes, la plupart des servantes sont vêtues de robes d'indienne à fleurs ou à raies violettes.

« C'est à leur mode traditionnelle de coiffure que les Frisonnes et les Hollandaises proprement dites tiennent le plus. Dans les campagnes, un grand nombre de paysannes portent non-seulement de riches pendants d'oreilles, mais encore des plaques d'or sur les tempes, ou même des bijoux qui couvrent le front, des épingles qui s'élèvent menaçantes de chaque côté de la tête, des spirales qui encadrent les joues : sous la fine dentelle de la coiffe, on voit reluire comme un casque d'or. Quelques-unes de ces coiffures sont d'aspect fort bizarre, d'autres sont charmantes et rehaussent la beauté. Les femmes de la Frise, fières et graves, ont fort bon air sous ce diadème d'or. »

Ce que l'on ne saurait trop admirer chez ce peuple, c'est le courage avec lequel il arrache à l'Océan les terrains qu'il avait submergés à partir du XIIIe siècle, 6,050 kilomètres carrés. Les conquêtes faites, au nord de la Meuse, s'élèvent à 168,242 hectares dont la valeur moyenne par hectare est de 1,500 fr. Actuellement la surface de la Hollande s'accroît en moyenne de 3 hectares par jour. Les frais de construction et d'entretien des digues sont énormes, il y en a qui, faites en argent, n'eussent pas coûté plus que le prix auquel elles sont revenues. « Les armes de la Zélande dépeignent admirablement l'état physique en même temps que l'énergie morale des habitants : elles représentent un lion luttant contre le flot dans lequel il est plongé. Le blason a cette devise plus belle encore que celle de Paris : *Luctor et emergo!* »

L'instruction est fort développée en Néerlande; elle n'est point obligatoire, mais les habitants qui n'envoient pas leurs enfants aux écoles perdent tout droit aux secours de la commune. L'étude des langues est très-cultivée, il est commun de trouver des jeunes Hollandais parlant le français, l'anglais, l'allemand, l'espagnol et sachant le latin et le grec. Ils sont donc bien mieux armés que nous ne le sommes, surtout pour entrer dans la carrière du commerce. Aussi voient-ils vivement recherchés sur tous les marchés du monde par les chefs de maisons.

M. Reclus ne pouvait oublier de raconter les luttes héroïques que la Hollande eut à soutenir contre l'Espagne pour conquérir son indépendance, ses victoires navales sur les Anglais, l'indomptable courage avec lequel elle soutint l'effort de Louis XIV, et il n'a pas manqué de parler de cette grande école de peinture, fleuron magnifique, de ce petit pays, et de parler de ces grands hommes d'Etat, de ces princes d'Orange qui jouèrent un rôle si important dans l'histoire, de ces savants qui firent de si précieuses découvertes, de ces illustres médecins dont d'admirables pinceaux ont reproduit et gardé l'image, de son grand poëte dramatique Vondel, d'Erasme, de Spinosa, et enfin de ces hommes de mer intrépides qui tinrent tête aux flottes réunies de la France et de l'Angleterre jusqu'au jour où Cromwell donna l'empire des mers à son pays.

C'est en mêlant l'histoire proprement dite, à l'histoire du commerce, de la science, de l'art, de l'industrie, des mœurs, à la description des villes et des campagnes, que M. Reclus entend enseigner la géographie. Et cette méthode est la bonne, je le répète, non-seulement parce qu'elle donne la physionomie entière du pays, mais parce qu'elle est séduisante et que la mémoire ne peut plus oublier le tableau si complet, si animé, si coloré qu'elle a placé sous ses yeux.

De combien de livres qui sont là sur notre table n'aurions-nous pas encore à parler! Voici l'*Histoire d'une Cathédrale et d'un Hôtel-de-Ville*, dans laquelle M. Viollet-Leduc, continuant les travaux d'Augustin Tharry, raconte l'histoire d'une ville, ses efforts pour conquérir ses franchises municipales et élever sa cathédrale et son hôtel-de-ville. Quel respect cette lecture inspire pour les vertus et le courage de nos ancêtres.

Si vous vous intéressez aux choses de la peinture et à la vie des hommes qui l'ont cultivée, l'éditeur Quantin vous offre *les Lettres d'Eugène Delacroix*, mises en ordre et éclairées par les notes de M. Burty. Travail excellent qui fait bien connaître la vie du grand coloriste, ses mœurs, ses amitiés et les préoccupations de son active pensée. Enfin nous sera-t-il permis de parler de nous-même. Voici le volume qui vient de finir du *Musée des Familles*, il a tout à fait bon air dans sa forme définitive sous la couverture que lui a donnée le brocheur ou le relieur, et quoique personne ne le connaisse mieux que nous, je me surprends à en tourner encore les pages, il me semble qu'elles offrent instruction, in-



Costumes de la Frise et de la Zélande, gravure tirée de la *Géographie universelle.*

térêt et plaisir, que c'est une publication digne de son titre et que le nouveau volume tiendra bien sa place dans la précieuse collection. Nous profitons de cette occasion pour remercier nos collaborateurs et pour les prier de mieux faire encore dans l'avenir.

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS

FERNAND CORTÈS (1)



La marche des Espagnols dans le Mexique, dessin de H. Clerget.

Cortès se maria, et en parlant de Catalina, il répétait : « Je suis aussi heureux avec elle que si c'était une duchesse. » Toutefois nous devons nous hâter de dire que cette dame semble avoir joué un assez faible rôle dans la vie du célèbre aventurier ; l'histoire ne parle ni de sa conduite ni de sa mort, et il est permis de croire que l'attachement qu'Hernando eût pour elle fut au moins très-modéré.

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Ayant reconquis la bienveillance du gouverneur, Cortès reçut de lui un très-vaste territoire aux portes de San-Yago et un *repartimento* (1) considérable d'Indigènes. Il les fit vigoureusement et intelligemment travailler, et telle était la fécondité de la terre que, quoique menant joyeuse et large vie, en quelques années il amassa trois mille castellanos, somme très-considérable à cette époque. Hernando, très-aimé de tous, conduisant de front le plaisir et les affaires, duelliste heureux quoique plusieurs fois blessé, jouissait dans l'île d'une très-grande popularité. Velasquez l'avait nommé Alcade de San-Yago. Il était donc heureux, aimé et en train de faire une très-grande fortune; que pouvait-il désirer de mieux que l'existence qu'il menait depuis quelques années?

Un soir, assis devant sa porte, la tête protégée par un berceau de lianes odorantes, il voyait le soleil couchant lancer ses rayons sur la mer enflammée, et rêveur, il écoutait les derniers chants des oiseaux saluant l'astre divin. La chaleur du jour était tombée, il jouissait du bonheur de vivre sous ce ciel enchanté et au milieu d'une végétation chargée de fleurs et de fruits qui n'a pas sa pareille au monde. Il songeait aux travaux du lendemain et insensiblement il fut ramené aux rêves dont son esprit se berçait lors de son départ de l'Espagne. O prophéties d'Inez, qu'étiez-vous devenues?

A ce moment le solide treillage de son jardin s'entr'ouvrit et il vit venir à lui un Espagnol dont les traits ne lui étaient pas inconnus, mais que de prime abord il ne reconnaissait pas. Cet homme était assez mal vêtu, les vêtements dont il était couvert ne semblaient point avoir été taillés pour lui et un large chapeau sans insigne ni plume couvrait le haut de son visage. Arrivé à quelques pas de l'Alcade, le nouveau venu se découvrit.

— Bernal Diaz ! s'écria Cortès en se levant, vous ici !

— Oui seigneur ! — et le regard du visiteur s'abaissait sur ses vêtements, — vous voyez dans quelle fortune.

— Cette maison est vôtre. Faisant aussitôt apporter des viandes froides et des liqueurs rafraîchissantes, Cortès servit avec empressement son hôte.

Après ce repas reconfortant, Bernal Diaz raconta comment il avait fait partie de l'expédition que Velasquez avait placée sous les ordres de Grijalva pour faire des découvertes sur le continent; comment ils avaient abordé dans une terre qu'ils appelaient Yucatan; comment en remontant vers le nord ils doublèrent une pointe qu'ils appelèrent le cap Catoche et suivirent le littoral. Enfin il dit combien étaient riches, nombreuses et guerrières les populations contre lesquelles ils avaient eu à lutter. Ce n'était point comme à Cuba, des Indiens nus, habitant de misérables cabanes de feuillages, mais une race forte, hardie, disciplinée, couverte de vêtements aux couleurs éclatantes, portant des ornements d'or, métal qu'ils employaient souvent aux usages les plus vils et habitant des demeures bien construites dont quelques-unes en pierre. Il raconta les luttes armées qu'ils avaient eu à soutenir contre ces peuples qui mangeaient leurs prisonniers. Les Espagnols presque tous blessés, après avoir perdu plus de la moitié des leurs, s'étaient vus forcés d'abandonner ces terres inhospitalières, si merveilleusement riches, et pauvres, misérables, épuisés de fatigues, leurs blessures encore saignantes, ils avaient fini par regagner Cuba après avoir été le jouet des vents, des flots et des tempêtes.

— C'est un pays admirable, seigneur, auprès duquel ne sont rien Hispaniola et Cuba. C'est là qu'est la gloire, c'est là qu'est la fortune.

— Et Grijalva qu'est-il devenu ?

— Il n'a pas pu venir jusqu'à San-Yago ; on m'a dit qu'il était mort en débarquant vers la pointe de l'île. Je n'en suis pas sûr, car la caravelle où je me trouvais ayant péri, j'ai été assez heureux pour me sauver à la nage et gagner le rivage. Mais encore une fois, seigneur, c'est là-bas qu'est la fortune et la gloire. »

Bientôt tout San-Yago fut dans une grande agitation : deux navires portant les débris de l'expédition de Grijalva vinrent confirmer les détails que le vaillant soldat avait donnés à Cortès. Ces vaisseaux apportaient des bijoux, des armures, des vases d'or, artistement travaillés. La vue de ces richesses enflamma les convoitises de Velasquez, qui résolut d'équiper au plus vite une grande expédition. Riche, heureux, le gouverneur, retenu par sa charge même, ne pouvait songer à se mettre à la tête de cette entreprise ; mais qui nommer son lieutenant ? qui choisir parmi les hardis compagnons dont il était entouré ? où trouver l'audace réfléchie, l'habileté, l'autorité morale nécessaire, jointes à la docilité qu'il voulait imposer à celui à qui il déléguerait une partie de ses pouvoirs ?

Cet homme qu'il cherchait, la voix de la colonie le lui indiquait bien, mais si Cortès lui offrait toutes les garanties de capacité qu'il pouvait demander, il n'avait pas la même confiance dans sa subordination ; et c'était précisément la première vertu qu'il exigeait.

Cortès qui avait dit : « ou cette fois ou jamais, » et qui semblait regarder d'un œil assez indifférent ce qui se passait, travaillait cependant activement sous main. Il sut gagner les entourages de Velasquez, et grâce à eux, et par des habiletés qui seraient très-amusantes à conter si elles ne devaient point donner à notre récit de trop longs développements, il finit par l'emporter. Il fut régulièrement investi du commandement de l'expédition; mais, pour le surveiller, pour le contrecarrer au besoin, Velasquez eut soin de placer dans des postes officiels autour de lui quelques-uns de ses parents, de ses amis, de ses affidés les plus dévoués, et parmi eux Escudero, le mortel ennemi d'Hernando.

Dès qu'il fut nommé capitaine général, Cortès se montra beau joueur ; il mit sur la partie qu'il allait engager non-seulement toute sa fortune, mais encore tout son avenir. Non-seulement il jeta dans l'aventureuse entreprise tout l'or qu'il avait économisé, mais il vendit ses propriétés et contracta des dettes avec tous ceux qui voulurent lui prêter de l'argent ou s'associer pour des parts à ses succès. D'une main libérale et prévoyante il recrutait des hommes, il achetait des armes, des provisions, des navires nouveaux, donnant ainsi à l'expédition des proportions auxquelles Velasquez n'avait jamais songé. Toute l'île fut en rumeur.

1. Un lot.

San-Yago, sur une petite échelle, devint ce qu'était Séville lorsque Hernando l'avait quittée. Le capitaine général, qui possédait le don de l'éloquence, presque indispensable à tout grand conquérant, en allant du port au chantier, de chez les armuriers aux ateliers de femmes qui confectionnaient de légères cuirasses de toile rembourrées de coton propres à émousser les flèches et les lances indiennes, versait des paroles enflammées. A ceux-ci il parlait du service de Dieu, à ceux-là des jouissances que l'or apporte, à tous, de la gloire.

Cette activité, l'enthousiasme qu'inspirait Cortès, enthousiasme tel que les marins lui donnaient leurs navires, et que de riches colons quittaient tout pour partager les hasards qu'il allait courir, devinrent justement suspects à Velasquez; il eût bien voulu pouvoir reculer et retirer le brevet qu'il avait donné. Ses courtisans, ceux du moins qui n'étaient point gagnés par Hernando, rappelaient au gouverneur les anciens démêlés qu'il avait eus avec lui, et combien il était peu probable qu'il eût oublié les humiliations souffertes.

Cortès se promenait un jour sur le quai du port avec Velasquez, dont il faisait tout au monde pour endormir la méfiance. Devant eux marchait le fou du gouverneur, complément obligé alors de toute grandeur.

— Mon oncle, dit le bouffon, de toute cette flotte ne garderez-vous pas un navire?

— Pourquoi faire?

— Pour que nous puissions aller à la chasse de votre beau capitaine-général.

Vélasquez baissa la tête et Cortès pâlit de colère.

Un instant après le gouverneur appela son chien; soit que l'animal ne l'eût pas entendu ou qu'une vive passion l'emportât, il ne vint pas au commandement.

— Tiens! tiens! voilà un chien qui fait le Cortès! s'écria le fou en riant aux éclats.

L'aventurier quoique les approvisionnements des navires ne fussent pas terminés, comprit qu'il n'avait pas une minute à perdre; il courut pendant la nuit chez tous les capitaines, leur ordonna de se rendre à bord avec leurs engagés et sans bruit, puis courant chez l'homme qui approvisionnait de viande fraîche San-Yago, il l'enleva toute, donna sa chaîne d'or en payement, et, cela fait, se rendit à son vaisseau. Par ses ordres les ancres furent levées et la flottille descendit dans la baie.

Au jour, le fou réveillait son maître en disant: « Votre chien est parti! » Vélasquez courut sur le quai; dès qu'il l'aperçut, le capitaine vint en barque près de la rive, salua courtoisement le gouverneur furieux et lui demanda avec le plus beau sang-froid, s'il n'avait pas de nouveaux ordres à lui donner...

— Je ne vous ai pas ordonné de partir!

— Vous le voyez, le vent était propice et il n'est pas sage de faire attendre le vent, Seigneur. »

Ces mots dits, il salua et regagna son navire laissant Velasquez exaspéré.

La flottille mit aussitôt le cap sur la baie de Macaca (16 novembre 1518).

Cortès s'arrêta peu dans ce port et poussant en avant, il alla débarquer sur la côte méridionale de l'île à la Trinité, ville assez importante. Là, il appela de nouveau à lui tous les courages, il déploya son étendard. Il était de velours noir brodé d'or, portant au milieu une croix blanche au milieu de flammes bleues et blanches, et au-dessous cette légende en latin : « Amis, suivons la croix; et avec la Foi nous vaincrons par ce signe. » Sous ce drapeau destiné à tant de périls et de gloire, vinrent se ranger cent vieux soldats de Grijalva, de nobles hidalgos parmi lesquels on doit citer Pedro de Alvaredo et ses frères, Cristoval de Olid, Alonzo de Avila, Juan Velasquez de Léon, proche parent du gouverneur, Hernandez de Puertocarrero et Gonzalo de Sandoval. Des patrons joignirent leurs vaisseaux aux siens. Il poursuivit son recrutement et son approvisionnement avec une ardeur fiévreuse, et il déploya un certain faste tant sur sa personne que dans l'état de sa maison. Le gouverneur de la Trinité reçut de Velasquez l'ordre d'arrêter le capitaine, mais s'en étant ouvert à quelques officiers, ceux-ci lui répondirent tranquillement qu'il se gardât bien d'une telle folie dont le résultat inévitable serait la ruine et l'incendie de la ville.

A la Havane où il se rendit après avoir quitté la Trinité, Cortès fut encore poursuivi par un ordre d'arrestation dont personne ne tint compte; enfin le 10 février 1519 la petite flottille fit voile pour le cap San-Antonio, lieu du ralliement général. Là il débarqua et passa une revue générale de ses forces. Elles se composaient de cent dix marins, de cinq cent soixante-trois soldats, dont trente-deux arbalétriers et treize arquebusiers, de deux cents Indiens et de quelques femmes de même race. L'armée avait dix pièces de canon et quatre fauconneaux et nous ne devons pas oublier seize chevaux dont l'histoire a conservé le nom, dont nous connaissons la robe; ils jouèrent un grand rôle dans la conquête.

Lorsque les capitaines eurent mis en bataille leurs bandes, Cortès parut, il portait de belles armes, une cuirasse étincelante; des pages et des gardes l'accompagnaient. Après l'inspection se plaçant au milieu de sa petite troupe, sous les plis de son drapeau flottant au vent, le glorieux général, — il avait alors de trente-trois à trente-quatre ans, — parla ainsi :

« Compagnons (1) je vous mène dans des contrées plus vastes et plus opulentes que celles qu'ont jusqu'à ce jour visitées les Européens. Pour les périls que nous allons partager, je vous offre une glorieuse récompense, mais il faudra la gagner. Les grandes choses ne s'accomplissent que par de grands efforts, la gloire est à ce prix. Si j'ai jeté tout ce que je possède dans cette entreprise, c'est que j'aime la renommée, la plus noble récompense de l'homme. Mais si parmi vous il en est qui convoitent surtout les richesses, gardez-moi seulement votre foi comme je vous garderai la mienne, et je vous rendrai maîtres de trésors tels que nos compatriotes n'en ont jamais rêvé. Vous êtes peu nombreux, mais le Tout-Puissant n'a jamais abandonné les Espagnols, il sera votre bouclier au milieu d'une nuée d'ennemis. Votre cause est une cause juste. Marchez donc, combattez sous la bannière de la croix, et, si vous mourrez, vous ne ferez que passer de la vie à une éternité glorieuse... Marchez donc,

1. C'est le discours abrégé que le conquérant prononça.

et menez à bonne fin une entreprise commencée sous d'aussi heureux auspices! »

Après ce discours la messe fut célébrée, écoutée avec dévotion, les soldats défilèrent et remontèrent sur les onze bâtiments qui devaient les emporter. Le 18 février 1519 cette petite flottille dont le plus fort navire ne jaugeait que cent tonneaux, fit voile pour le Yucatan.

A l'exception de Cortès, pas un seul de nos aventuriers n'aurait peut-être continué sa route s'il eût connu l'ennemi qu'il allait affronter et les périls auxquels bien peu devaient échapper. Devant le tableau des forces de l'immense empire contre lequel ils allaient se heurter, malgré le sentiment exalté de l'orgueil national, malgré leur amour de l'or et leur passion religieuse, tous auraient reculé. Il ne s'agissait pas comme à Hispañola, à Cuba, de vaincre et de soumettre quelques misérables Indiens, braves sans doute, mais nus, presque sans armes, ils allaient se trouver en face d'une grande civilisation disposant de véritables armées, ayant des chefs intrépides et des soldats aussi fanatiques que pouvaient l'être les Espagnols eux-mêmes. Les Aztèques et les peuples qu'ils avaient soumis professaient une religion où se trouvaient réunies les croyances les plus hautes et les superstitions les plus barbares. Ils reconnaissaient un Dieu, créateur suprême, maître de l'univers, d'une perfection parfaite, invisible, incorporel, mais malheureusement à côté de cet être des êtres, ils plaçaient treize divinités principales et deux cents inférieures, qui avaient chacune, leur jour consacré et leur fête. A la tête de tous ces dieux, l'Aztèque vénérait le terrible Huitzilopotchli, le dieu de la guerre, le protecteur de l'empire. Son image fantastique s'élevait dans chaque ville, ses temples étaient les plus imposants édifices de la cité, et sur ses autels ruisselait le sang humain.

C'étaient les prisonniers faits à la guerre que l'on immolait ainsi; chaque année plus de vingt mille victimes étaient étendues sur la « pierre des sacrifices », le prêtre leur ouvrait la poitrine et leur arrachait le cœur qu'il offrait tout palpitant à l'horrible divinité. En 1486, lors de la dédicace du grand temple de Huitzilopotchli, vingt et quelques années avant la venue des Espagnols, soixante-dix mille captifs, soigneusement nourris depuis plusieurs années tombèrent sous le couteau sacré. L'exécrable cérémonie eut lieu au milieu d'un immense concours de peuple et dura plusieurs jours.

Mais voici qui est plus horrible encore, le corps de la victime était rendu au guerrier qui l'avait affecté au sacrifice : celui-ci l'offrait en festin à ses amis et ce n'était pas l'immonde repas d'une race de cannibales mourant de faim ; mais un banquet plus orné, plus civilisé que ne l'étaient ceux de nos ancêtres sous nos rois chevelus; on y servait des boissons exquises; des fruits, des fleurs, décoraient la table sur laquelle passaient des mets délicats préparés avec art. Les femmes, — des femmes élevées dans la modestie, dans une pureté presque évangélique, modestement et richement vêtues, prenaient part à ces révoltants banquets. — Anomalie prodigieuse ! tache affreuse, qui, avec une autre dont nous ne parlerons pas, souillait seule les mœurs des Aztèques. Malheureusement cette cruauté était sanctifiée par la religion et par une religion si puissante que les Aztèques eux-mêmes s'offraient en sacrifice, convaincus que cette mort glorieuse, insensée, leur ouvrait les portes du Paradis. Cette pratique religieuse, les Aztèques l'imposèrent aux peuples qu'ils soumirent et les sages Tezcucans s'y dérobèrent autant qu'ils le purent.

Les Aztèques pourtant étaient instruits, ils avaient des écoles publiques où on enseignait l'écriture hiéroglyphique, le tracé des cartes, les traditions historiques, le chant, la poésie, l'architecture, une arithmétique ingénieuse, pas inférieure au système adopté par les grands mathématiciens de l'Antiquité. Ils divisaient l'année en trois cent soixante-cinq jours et tous les cinquante-deux ans ils intercalaient douze jours et demi complémentaires, de telle sorte que leur calendrier correspondait avec le calendrier européen. Ils n'ignoraient pas la cause des éclipses, ils avaient des cadrans solaires. C'était un peuple laboureur, il défendait le déboisement qui entretenait l'humidité dans ce pays brûlé par le soleil, depuis que les Espagnols ont abattu les forêts. La principale récolte consistait en maïs dont ils tiraient un sucre peu inférieur à celui de la canne. Du fruit du cacaoyer il faisait du *chocolati*. Dans l'agave appelé maguey, ils trouvaient la nourriture, la boisson, les vêtements, le papier. Le *pulque*, extrait du maguey, est encore une liqueur chère aux Mexicains. L'Aztèque travaillait l'or, l'argent, le plomb, l'étain, le cuivre, mais, singularité étrange, il ne savait pas tirer parti du fer qu'il avait sous sa main, ce fut bien heureux pour Cortès. Pour couteaux et pour armes, pour tous les instruments destinés à couper ou à tailler, il se servait de l'*itztli*, pierre obsidienne. Il fabriquait des poteries très-curieuses, de belles tentures, d'admirables tissus, et, avec la plume des oiseaux, créait des vêtements splendides. Je ne veux point pousser plus loin ces détails sur la civilisation relativement avancée des Aztèques, mais je dois ajouter qu'ils avaient une administration, un système de finances, des cours de justice qui fonctionnaient régulièrement. Je dois dire encore qu'ils possédaient dans chaque cité ce qui manquait à la plupart des villes de l'Europe, des hôpitaux. Cet empire des Aztèques au moment de l'arrivée des Espagnols s'étendait de l'Atlantique à la mer Pacifique et la forme du gouvernement était une monarchie presque absolue mais élective, entourée de nobles et de prêtres.

En voilà assez, je pense, pour montrer quelle force écrasante Cortès allait rencontrer.

Après avoir été battu par une violente tempête, il descendit dans une île (l'île de Cozumel) qui n'est séparée que d'un étroit bras de mer du Yucatan, où il envoya un de ses capitaines, Diego des Ordaz, pour retrouver des captifs espagnols qui, d'après les rapports des habitants de Cozumel, se trouvaient sur le littoral. Ordaz revint sans avoir retrouvé ses compatriotes et quoiqu'il eût donné à des Indiens des objets d'une immense valeur à leurs yeux pour payer la rançon des Castillans. Cortès qui avait ravitaillé sa petite flotte, ne pouvant plus attendre, leva l'ancre et partit. Il était déjà à plusieurs milles lorsqu'une voie d'eau se déclarant dans la coque de son navire le força à revenir au port qu'il venait de quitter. A peine débarqué, il vit une barque indienne paraissant venir du continent et faisant force de rames. Un

homme en descendit, il était vêtu comme les naturels du pays; il salua Cortès à la manière indienne, en touchant la terre de sa main et la reportant à sa tête. A sa couleur, à son costume, Hernando le prit d'abord pour un indigène, mais le nouveau venu parlant espagnol lui apprit qu'il se nommait Aguilar, que, depuis huit ans, il se trouvait au pouvoir des Indiens. Cortès très-ému jeta son manteau sur ses épaules. Aguilar fut longtemps à reprendre l'habitude de porter les habits et de se faire aux mœurs de ses compatriotes, mais il ne quitta plus la personne du conquérant, sachant l'idiome du Yucatan et servant d'interprète. Les services qu'il rendit en cette qualité furent si grands que les Espagnols regardèrent comme miraculeuse la voie d'eau qui, en forçant Cortès à revenir à Cozumel, lui avait permis de recueillir Aguilar que son maître avait consenti à rendre en échange d'une pacotille de grains de verres et de quelques grelots.

Le 5 mars, la flotte se remit en mer après avoir contourné le cap Catoche et traversa la large baie de Campêche. Cortès atteignit l'embouchure du Grijalva où ce navigateur avait fait de riches échanges. Il résolut de remonter le fleuve ayant



La charge de la cavalerie espagnole, dessin de Gilbert.

appris qu'à peu de distance se trouvait une ville importante nommée Tabasco. En conséquence, il mit tout son monde dans des embarcations tirant moins d'eau que ses caravelles et il partit.

— Eh bien Aguilar, penses-tu que nous rencontrions quelques résistances à notre dessein.

— J'en suis presque sûr, seigneur.

— Eh bien, nous verrons! Mais en attendant, regarde quelle admirable forêt, que de beaux arbres, que de mangliers, que de fleurs éclatantes.

— Oui, seigneur, mais voyez de toutes parts sous ces inextricables fourrés ces guerriers qui agitent leurs armes.

Arrivé vers le soir près d'un terrain plus découvert, Cortès en vit un très-grand nombre assemblés sur la rive, se tenant en bon ordre.

— « Allons à eux, dit-il, et qu'ils sachent que nous ne leur voulons point de mal. »

L'embarcation s'approcha du rivage. « Tenez, dit Hernando à Aguilar, voici la proclamation, en la traduisant donnez-en lecture à ces gens. »

Cette proclamation solennellement libellée en Espagne par Palacio Rubico, lettré et membre du conseil du Roi, était bien la plus singulière invention qu'on put imaginer; il y était question des droits de la couronne d'Espagne, du Pape, du Christ, de la

Vierge. On se figure comment des Indiens pouvaient comprendre une telle composition dont quelques mots seulement arrivaient jusqu'à eux ; aussi répondirent-ils à la proclamation royale par une grêle de dards, de flèches et de pieux enflammés en poussant de grandes clameurs. L'embarcation se mit hors de la portée des traits et comme la soirée était venue, on dormit dans un petit îlot et sur les rames, en ayant soin de se bien garder, parce qu'en amont du fleuve il y avait une nombreuse flottille indienne chargée de combattants.

Avant la tombée de la nuit, Cortès avait pu observer les adversaires avec lesquels il serait aux prises le lendemain ; ce n'étaient plus les pauvres Indiens d'Hispaniola ni de Cuba.

Le costume des principaux guerriers était magnifique. Ils étaient vêtus d'un juste-au-corps de coton piqué, assez épais pour résister aux projectiles indiens ; quelques-uns avaient remplacé cet excellent pourpoint sans manches par des cuirasses faites avec des fines lames d'or, et ils portaient par-dessus un magnifique manteau de plumes. Leur tête était garantie par un casque quelquefois de peau, quelquefois de bois sculpté représentant le muffle d'animaux sauvages surmonté souvent d'un panache flottant de plumes éclatantes, de pierres précieuses, d'ornements d'or. Ils avaient aussi des colliers, des bracelets, des boucles d'oreille du même métal. Leurs armes étaient l'arc, le javelot et une espèce d'épée en bois très-dur dont la pointe dentelée était faite en obsidienne, arme redoutable qu'ils maniaient habilement. Ils se tenaient par corps, en bon ordre et au milieu de leurs rangs s'élevait leur étendard brodé d'or et de plumes.

Ici, je dois noter une chose particulière que Cortès ignorait et qui souvent fut cause de la victoire des Espagnols, à laquelle il dut lui-même la vie. Le guerrier Aztèque ne combattait pas pour tuer son adversaire, pour le dépouiller de sa chevelure, il s'efforçait de le faire prisonnier, afin que victime destinée à Huitzilopotchli, il expirât sur la pierre du sacrifice, sous le couteau sacré. Un guerrier n'était pas honoré pour le nombre des hommes qu'il avait tués, mais pour celui des captifs livrés à la sanglante divinité.

Quoi qu'il en soit, le spectacle que Cortès avait pour la première fois sous les yeux était éblouissant et bien propre à lui faire prendre des précautions. En conséquence, pendant la nuit, il mit à terre Alonzo de Avila, dans un bois de palmiers où il savait que passait une route qui aboutissait à Tabasco, avec ordre de tourner l'ennemi et de tomber sur ses derrières pendant qu'il l'attaquerait de front.

A la pointe du jour, on recommença la ridicule cérémonie de la lecture de la proclamation. Ensuite Cortès se jeta sur la flottille indienne, qui soutint bravement le choc ; on combattit corps à corps avec acharnement, mais les armes à feu que les Indiens entendaient pour la première fois, mais les lames de Tolède, finirent par avoir raison des pauvres armes des Indiens. Toutefois, ils ne s'enfuirent point ; ils se jetèrent à terre et rejoignirent l'armée, qui hurlait de colère et de rage. Cortès les suivit, aborda sur un terrain bas, vaseux, où il perdit une de ses chaussures, ce qui ne l'empêcha point de combattre, et, après une lutte assez rude, il entra dans Tabasco, où, à sa grande surprise, il trouva des maisons bâties en pierre avec du ciment. La ville avait été abandonnée ; on passa la nuit sous les armes, et, sachant qu'une armée se réunissait devant lui, il annonça à ses capitaines, Alvaredo, Velasquez de Léon, Avila, Puertocarrero, Olid, Montijo, à Mesa, à qui il confia l'artillerie, qu'il y aurait bataille le lendemain, puis, après avoir fait secrètement enterrer ses morts, il renvoya ses blessés à la flottille.

Le 25 mars les Castillans sortirent de Tabasco, et au bout d'une heure de marche, arrivés dans la plaine de Ceutla, ils découvrirent l'ennemi, dont l'armée s'étendait d'un horizon à l'autre. Les Espagnols marchèrent à elle, mais ils avaient à traverser un marais, ils s'y embourbèrent ; alors les Mexicains les abordèrent en chantant. Là, bon nombre d'Espagnols tombèrent ; mais enfin ils parvinrent sur un terrain plus ferme, Mesa put faire tonner ses engins, les arquebusiers ouvrirent leur feu : pas un coup n'était perdu dans ces masses profondes. N'importe, les Mexicains ne reculent pas ; depuis une heure dure le terrible combat, s'il se prolonge encore quelque temps, c'en est fait des aventuriers. Où donc est Cortès, que l'on ne voit pas son épée et que l'on n'entend pas sa voix ?

Au moment où les Espagnols épuisés, criblés de blessures, semblent perdus, voilà les colonnes qui les assaillaient, qui les pressaient, qui flottent, s'ouvrent, se débandent. Cortès, à la tête de seize chevaux composant toute sa cavalerie, a tourné les masses mexicaines, et maintenant il tombe sur elles en poussant son cri : « Saint Jacques et saint Pierre ! » Il les perce à coups de lances, et les Mexicains qui n'ont jamais vu de chevaux, croyant que bêtes et cavaliers ne font qu'un, que des divinités terribles se sont armées contre eux, fuient ou tombent percés de coups. La plaine n'est pas assez large pour eux, et Cortès et ses compagnons harassés de fatigue ne songent pas à les poursuivre. D'ailleurs, ils ont cent blessés et quelques morts, c'est beaucoup pour une si faible troupe.

Sur le terrain de la bataille d'Hastings, les Normands de Guillaume le Conquérant construisirent une abbaye qu'ils appelèrent l'abbaye de la Bataille ; Cortès et ses compagnons devaient les imiter, ils élevèrent plus tard une ville qu'ils baptisèrent *Sainte-Marie de la Victoire*.

La veille de la bataille, un Indien que Cortès avait amené de Cuba et qui était précisément de Tabasco, avait disparu au grand mécontentement de Cortès qui craignait que ce transfuge ne fit connaître à ses compatriotes combien était faible la poignée d'hommes avec qui ils allaient avoir affaire, et si grands que fussent les pertes des Indiens, — plusieurs milliers d'hommes, — il n'était pas sans quelque crainte de les voir revenir à la charge, car il ne s'expliquait pas encore la cause de la panique qui s'était emparée d'eux. La nuit venue, on faisait donc bonne garde. Cependant un Espagnol parvint à franchir, en rampant, la ligne des sentinelles et à gagner un petit bois de palmiers. Arrivé là, il siffla doucement, et, quelques secondes après, un Indien parut devant lui.

— Eh bien, Malcherejo, fit l'Espagnol à voix

basse, tu n'avais donc pas dis à tes amis de couper les jarrets des chevaux.

L'Indien qui s'était assis par terre, la tête penchée et le visage dans ses mains, semblait n'avoir pas entendu.

— Réponds donc!

— Ils ne m'ont pas compris, seigneur Escudero.

— Que le diable les écrase! s'ils avaient démonté Cortès, tout était fini, et l'expédition retournait à Cuba. J'espère bien qu'ils vont recommencer.

— Non, ils veulent se soumettre, ils vous prennent pour des dieux.

— Les imbéciles! Et tu ne leur as pas dit ce que nous sommes?

— Si, mais ils ne me croient pas.

— Ils ne veulent donc plus se battre?

— Les chefs veulent se soumettre... Ils donneront tout l'or qu'ils ont... et moi avec.

— Cortès te fera pendre.

— J'espère que non, reprit tristement Melchorejo.

— Tu seras pendu!

— Non, parce que je dirai à Son Excellence que j'ai obéi à tes ordres, et alors je ne serai pas pendu.

— Tu crois?...

L'Indien, toujours dans la même posture, ne répondait pas.

— Et tu te laisseras livrer?

Même silence.

Le bois était sombre, les deux complices se touchaient; l'Indien, sans pousser un cri, tomba la face en avant, frappé entre les épaules par le poignard d'Escudero.

— La brute m'aurait vendu», murmura l'Espagnol, et après avoir donné quelques coups de pied à sa victime pour s'assurer qu'elle ne parlerait plus, il remit son arme à sa ceinture, se jeta dans les grandes herbes et rentra dans le camp comme un reptile.

Le lendemain les chefs indiens, ainsi que l'avait annoncé Melcholejo, se présentèrent au camp les mains pleines de présents, et, comme on leur demandait d'où venait l'or qu'ils offraient, ils tendaient la main vers le nord en répétant : « Mexico ». Parmi les dons qu'ils offrirent se trouvaient vingt jeunes esclaves. Le vainqueur en donna dix-neuf à ses capitaines et garda la plus belle auprès de lui, sans se douter que cette femme au regard si timide et si doux, aux formes d'une finesse exquise, devait presque autant que sa propre épée concourir au renversement du trône des Astèques.

Hernando ne voulant pas garder auprès de lui une Infidèle, dès qu'il l'eût reçue, la fit baptiser par le père Olmedo, et les Espagnols l'appelèrent Doña Marina.

Elle était née à Painalla sur la frontière sud-est du grand empire mexicain dont elle connaissait la langue. Son père était un puissant cacique; mais elle était fort jeune lorsqu'il mourut, et sa mère qui s'était remariée la fit disparaître et la vendit pour que l'héritage paternel revînt aux enfants du second lit. Elle connaissait donc l'idiome de Tabasco, la langue de Mexico qu'elle parlait avec une rare élégance, et bientôt, pour plaire à Cortès qu'elle aimait passionnément, elle apprit l'espagnol et devint la confidente dévouée et sûre, le secrétaire ainsi que le porte-voix du conquérant. Les Espagnols l'adorèrent, la respectèrent; sa mémoire est encore chère à l'Espagne et le nom de Malenche, sous lequel elle est connue au Mexique, est toujours prononcé avec un sentiment de reconnaissance et par la race victorieuse et par la race conquise. Nous la verrons à l'œuvre.

L'or était au nord, il fallait donc aller au nord. Après avoir baptisé tous les habitants de Tabasco et pris solennellement possession de la ville au nom du roi d'Espagne, les aventuriers remontèrent sur leur flottille et, en longeant la côte visitée par Grijalva, arrivèrent à Saint-Jean d'Ulua. Là ils se trouvaient en contact direct avec l'empire du puissant Montezuma (1). Le grand drame allait commencer. Il s'ouvrit sous d'heureux auspices; les Espagnols furent admirablement accueillis par un cacique qui leur fournit tout ce dont ils pouvaient avoir besoin. Le cacique venait souvent visiter le camp, et grâce à Marina la conversation put s'établir, des présents furent échangés, les Mexicans donnèrent de belles étoffes de coton, des manteaux, des plumes d'oiseaux et une grande manne remplie d'ornements d'or très-bien travaillés. Mais Cortès ayant demandé à Teuhlte quand il pourrait visiter Montezuma, le cacique se récria contre une si arrogante prétention; cependant, sur les instances du chef espagnol, il promit d'envoyer des courriers pour connaître la volonté du grand empereur.

Ces courriers arrivés à Mexico avec une rapidité étonnante, y jetèrent un grand trouble. Une tradition disait que les fils d'un Dieu exilé autrefois devaient venir de l'orient et changer la face de l'empire; les nouveaux venus étaient-ils ces mystérieux personnages? Fallait-il les accueillir ou les repousser? Le Conseil impérial ayant été consulté, il fut décidé qu'une ambassade chargée de présents serait envoyée aux Espagnols.

Pour recevoir ces ambassadeurs, Cortès mit tous ses compagnons sous les armes, et, assis dans son pavillon, entouré de ses officiers, de sa maison, ayant la belle Marina brillamment parée debout auprès de lui, attendit leur venue. En entrant, ils touchèrent la terre avec leurs mains, tandis que leur suite, armée d'encensoirs, remplissait l'air de nuages d'encens.

D'autres serviteurs déroulèrent de magnifiques pagnes sur lesquels ils déposèrent les présents : des casques, des cuirasses, des colliers, des bracelets ou enrichis d'or ou tout entiers de ce métal, deux plats « aussi grands que des roues de carrosse » l'un en or, l'autre en argent, des imitations d'animaux faites avec art et de la même matière, ainsi qu'un plat très-finement ciselé représentant le soleil qu'un témoin de cette scène (2) évalue à vingt mille *pesos de oro*. Je ne parle pas d'une montagne d'étoffes parmi lesquelles l'œil s'arrêtait avec admiration sur ces vêtements en plumage qui attestaient le génie ingénieux du peuple qui les fabriquait.

Les ambassadeurs, dont l'élégante Marina pouvait déjà traduire le langage, dirent que leur maître se-

(1) Son vrai nom était Moctheuzama. Nous avons altéré d'une manière bien plus grande d'autres noms mexicains; de là bien des erreurs en histoire et en géographie.

2. Diaz.

rait heureux d'entrer en rapport avec le roi d'Espagne, mais qu'il ne pouvait se déplacer, le chemin étant long, hérissé de difficultés, qu'il engageait donc les Espagnols à se rembarquer avec les marques de son amitié.

Le tenace Cortès répondit qu'un guerrier comme lui ne pouvait pas avoir fait deux mille lieues pour s'en retourner sans voir Montezuma, et qu'en conséquence, si l'empereur ne pouvait pas venir, il irait, lui, lui rendre visite. A son tour il offrit des présents, ils étaient bien misérables, un gobelet de Florence émaillé, quelques chemises de toile de Flandre.

Dix jours après, nouvel envoi de présents de la part de Montezuma, on les évalua à trois mille onces d'or, sans compter quatre espèces d'émeraudes d'une grosseur énorme qui, chacune d'elles, au dire des Espagnols, valait une charge d'or.

En les recevant, Cortès pensa à la prédiction de Séville. Mais avec ses dons, Montezuma faisait défense aux Espagnols de s'avancer dans ses terres. Dès ce jour, les Mexicains du voisinage cessèrent de paraître au camp, d'y porter des provisions, les Espagnols furent menacés par la famine.

Un soir que Cortès se trouvait seul dans sa tente, Marina qui s'évertuait dans un coin sur une grammaire espagnole et avec un dictionnaire que lui avait donnés le moine Olmédo, s'approcha de son maître et mettant sa petite main sur son épaule :

— « Aimes-tu Escudéro, dit-elle de sa voix harmonieuse.

— « Non, mais pourquoi cette question ?

— « Sais-tu, seigneur, ce qui se passe?... On ne se méfie pas de moi et j'écoute... Ils veulent partir, retourner à Cuba, et Escudero est partout où l'on parle de ce projet. Veux-tu partir, toi?

— « Non.

— « Si tu pars, tu m'emmèneras? Tu ne laisseras pas la pauvre Marina.

— « Je ne partirai pas.

— « Mais ils veulent t'y forcer. Demain les capitaines doivent venir te parler, le sais-tu?

Cortès s'était levé, il se promena pensif quelques minutes dans sa tente, puis revenant vers Marina qui était venue à bas bruit se rasseoir à sa petite table, il lui dit :

— « Sois tranquille, ma pauvre enfant, quoi qu'il advienne je ne t'abandonnerai pas. »

Marina toucha la terre du bout des doigts et portant sa main à la tête :

— « C'est que je t'aime, répondit-elle en le regardant avec des yeux d'une douceur infinie, parce que tu es bon, brave, et que je suis chrétienne. »

Cortès lui fit une caresse et appelant un de ses gardes, il lui ordonna d'aller convoquer tous les capitaines pour le lendemain. Ils vinrent à ses ordres. Hernando possédait une vive et familière éloquence, il leur parla du service de Dieu, de la gloire, de l'or assuré à leur constance et fit si bien que les murmures cessèrent, que les froids visages qui avaient d'abord accueilli ses premières phrases s'animèrent, et lorsqu'il vit qu'il pouvait bien compter sur ses intrépides compagnons : « Allez, dit-il, préparez-vous à partir, nous allons quitter cette plage insalubre pour fonder dans une situation meilleure une ville qui nous servira de port et de place d'armes, et, par le Christ, si vous me secondez, je vous jure de vous livrer tous les trésors de Montezuma. »

Tous les officiers, Alvaredo, Portocarrero, Olid, Alonzo de Avila, Alonzo de Hernandez et les autres, lui serrèrent la main, mais, quand Escudero voulut imiter ses compagnons, Cortès fit un pas en arrière et, le regardant entre les yeux, il lui dit d'un ton sévère : « Seigneur Escudéro, nous ne sommes plus ici à San-Yago, soyez prudent. »

Le conquérant qui avait fait reconnaître la côte, reprit la mer avec sa troupe, remonta encore vers le nord et s'arrêta sur un rivage arrosé de plusieurs cours d'eau où il voulait construire une ville, à laquelle par avance il donna le nom de *Villa rica de Vera Cruz*, la riche ville de la Vraie Croix.

En jetant ses fondations Cortès poursuivait une grande pensée. Pendant qu'il fouillait la terre, qu'il coupait les bois destinés à l'érection de sa cité, une ambassade d'une République, qui payait avec impatience un tribut à Montezuma, était venue solliciter son appui. Grâce à Marina, l'Espagnol avait compris l'importance de cette démarche. Les républicains Totonaques, très-nombreux, très-braves, pouvaient lui ouvrir les chemins de Mexico. Avec la promptitude de décision qui était dans son caractère, il s'était décidé à s'allier avec eux. Mais, d'une part, il ne pouvait pas marcher en avant sans avoir une place d'armes, et sans se débarrasser du vassalage qui le liait à Cuba et à Velasquez dont, après tout, il n'était que le lieutenant et qui pouvait le rappeler quand bon lui semblait. Il sentait, du reste, qu'il se tramait quelque chose contre lui; ses amis ne lui cachaient pas leurs inquiétudes, Marina toujours aux aguets le conjurait de prendre garde à sa vie. Ennuyés des travaux qu'il leur imposait, les aventuriers, déjà pas mal pourvus d'or, demandaient hautement à retourner à Cuba.

Un matin, pâle et tremblante, Marina accourut vers Cortès en criant : « Ils viennent ! ils viennent !

— Laissez-les venir, mon enfant, répondit Cortès, je ne serai pas seul à les recevoir.

Au même instant les amis du conquérant, Pedro de Alvaredo et ses frères, Christaval de Olid et les autres, entrèrent armés dans sa tente autour de laquelle se pressaient les gardes. Bientôt une grande rumeur se fit entendre, Cortès sortit et se trouva en présence des mutins agitant leurs piques et criant : « Cuba ! Cuba ! » A leur tête se trouvaient Velasquez de Léon, parent de Velásquez le gouverneur, Diego de Ordaz et Escobar. Ils s'approchèrent et formulèrent les volontés de l'armée. A la stupéfaction de la pauvre Marina, après avoir rappelé qu'il était le principal armateur de la flotte, que pour l'équiper il avait dépensé toute sa fortune, après avoir exprimé le regret de voir ses compagnons renoncer à tant d'or, les soldats, à tant de gloire, les chrétiens, au service de Dieu, Cortès se déclara prêt à partir.

A ces mots, ses amis jetèrent de grandes clameurs, ils mirent la main sur leurs épées, et un instant on put croire que le sang allait couler. Escudero poussant ses complices à la violence, un coup porté suffisait pour donner le signal d'un massacre. Cortès toujours calme allait, venait, à travers les groupes furieux, et Marina ne les quittait pas plus que son ombre. Enfin, parvenant à dominer le tu-

multe : « Allons, dit-il à la municipalité, et, là, nous prendrons une résolution définitive. » La foule le suivit dans un vaste hangar où se tenaient les alcades qu'il avait nommés, Puertocarrero et Montejo. Cortès parla avec une éloquence merveilleuse, déposa tous ses pouvoirs aux mains de la municipalité et « sortit de la salle le plus humblement du monde. » Quelques heures après, la municipalité se présentait devant lui et lui déclarait recevoir sa démission de lieutenant de Velasquez, proclamait Villa ricca de la Vera Cruz, colonie relevant directement du roi d'Espagne, et, en attendant les ordres de Sa Majesté, nommait Hernando Cortès capitaine général et grand alcade, c'est-à-dire lui donnait la toute puissance.

La pauvre Marina respira. Le soir, Velasquez de Léon, Escobar, Diego de Ordaz, mis aux fers, furent transportés sur les vaisseaux.

— Et Escudero ? dit la jeune Indienne.

— Patience, ma fille, lui répondit Cortès en caressant ses cheveux, patience ; il aura son tour. »

Après avoir fortifié la Vera Cruz et pourvu à sa défense, il reprit son dessein d'alliance avec les Totonaques et marcha en avant à la tête de sa petite armée toujours en ordre de bataille. Ils traversèrent d'abord des villages abandonnés, un pays admirable, des plaines fertiles. Les branches des arbres les plus majestueux étaient couvertes de festons de vigne, de lianes, de fleurs éclatantes. Le chèvrefeuille, les rosiers, les aloès formaient des fourrés embaumés. Des perroquets, des ramiers, des cardinaux, des oiseaux aux plumages étincelants s'enivraient de soleil, des papillons d'une richesse de tons inouïe voltigeaient de toutes parts, et l'air était rempli de parfums. Ils comprirent bientôt qu'ils approchaient d'une grande ville en voyant des jardins, des vergers, cultivés avec amour, je dirai presque avec poésie. Des groupes d'Indiens accoururent à leur rencontre. Les femmes, vêtues de robes de coton délicatement nuancées, tombant du cou jusqu'aux pieds, se mêlaient joyeusement aux soldats espagnols. Toutes portaient des bouquets et des guirlandes de fleurs dont elles ornèrent le cou du coursier de Cortès; elles déposèrent même sur son casque une couronne de roses, elles en couvrirent la belle Marina, qui chevauchait à côté de son maître. Les hommes portaient des manteaux de coton à la manière des Maures et de larges ceintures à vives couleurs. Les deux sexes avaient des bijoux et des ornements d'or, et leurs narines et leurs oreilles étaient percées d'anneaux de même métal.



L'incendie de la flotte espagnole, dessin de Gilbert,

Enfin se montra Cempoalla, ville contenant trente mille âmes. Au moment d'y pénétrer, des cavaliers envoyés en avant revinrent au galop en faisant des gestes qui témoignaient du plus joyeux étonnement.

— Qu'y a-t-il ? fit Cortès.

— Il y a, Votre Excellence, que les maisons sont en argent.

Marina ne put réprimer la folle envie de rire qui la saisit à cette étrange nouvelle.

La vérité était que les principales maisons, construites en pierres et revêtues de stuc, brillaient en effet comme si elles eussent été revêtues de lames d'argent.

Le cacique, appuyé sur deux serviteurs, vint à la rencontre des Espagnols, fit don à leur général d'une quantité considérable d'or, de pièces d'étoffes, lui assigna, ainsi qu'à son armée, le principal temple (teocall) pour demeure et lui fournit à profusion des viandes cuites et des gâteaux de maïs.

Dans de longues entrevues qu'il eut avec le cacique, le chef espagnol voulut le convertir et lui faire reconnaître pour maître le roi d'Espagne; l'Indien lui répondit qu'il avait, ainsi que ses sujets, des dieux qui leur donnaient la pluie et le soleil, que cela leur suffisait; qu'en fait de maître, il subissait celui dont la capitale était au milieu d'un lac, que ce maître avait des exigences terribles, et que, chaque année, il lui enlevait des sujets pour les livrer à ses prêtres qui les sacrifiaient. Il dit que le territoire totonaque pouvait fournir cent mille guerriers, puis il donna une nouvelle bien plus importante, à savoir : qu'entre Cempoalla et Mexico se trouvait la grande République de Tlascala que les Aztèques n'étaient point parvenus à soumettre.

Ces renseignements soigneusement transmis par Marina remplirent de joie le cœur de Cortès. Quant il se sentait seul, il n'avait point reculé devant la pensée de se mesurer avec Montezuma, comment aurait-il hésité à le faire à présent qu'il était à peu près sûr de pouvoir compter sur de puissants alliés? Il transmit ces faits à ses compagnons qui furent ravis de joie religieuse et de cupides espérances. Le capitaine général visita plusieurs villes totonaques, et partout il les souleva, leur promettant de les protéger contre Montezuma, avec lequel cependant il s'efforçait de garder des apparences de bons rapports. Les villes qui gênaient les Totonaques, il les prit, et quoique le père Olmeda le suppliât de ne pas le faire, il renversa les autels des dieux et s'empara de leurs teocali. Le zèle religieux des Espagnols n'avait pas besoin d'être exalté à cette sainte œuvre. Ils avaient été si souvent témoins du culte barbare des indigènes, de leurs sacrifices de victimes humaines et de leurs repas de cannibales. Mais nous aurons bientôt l'occasion de parler de ce hideux spectacle, qui jurait si étrangement avec les mœurs douces et presque chevaleresques de ces peuples. Les Totonaques, témoins de la dévastation de leurs édifices sacrés, menacèrent d'abord de leurs armes les profanateurs; ils croyaient que les divinités allaient les foudroyer; mais voyant qu'elles ne se défendaient pas, tout en gardant leur foi, ils laissèrent l'image du vrai Dieu et de la Vierge s'élever sur les ruines de leurs idoles, et, plus que jamais, ils considérèrent les Espagnols comme des êtres supérieurs.

Ici se place la fameuse scène de l'incendie de la flotte espagnole. La poésie s'en est emparée; cet acte n'avait pas besoin de son secours pour rester ce qu'il est réellement, une des plus audacieuses mais aussi une des plus prudentes résolutions que le génie d'un grand conquérant pût exécuter.

De retour à la Vera-Cruz, Cortès apprit que quelques hommes avaient formé de nouveau le projet de prendre la flotte et de s'éloigner. La pensée de Cuba persistait donc! Et que deviendrait-il, lorsqu'il serait enfoncé dans les terres, si une tentative comme celle qui avait échoué venait à réussir? n'était pas aussi à craindre, à prévoir, que ceux qu'il emmenerait avec lui, découragés par les obstacles, par un premier revers, le forceraient à reprendre la mer ? alors c'en était fait de ses rêves, il retombait aux mains de Velasquez.

Marina à qui il confiait toutes les inquiétudes que son visage ne trahissait jamais, Marina, mue par d'autres pensées, lui répétait : « Tu n'as pas besoin de ta flotte. »

— Oui, je te comprends bien, je connais les craintes qui te font parler, chère fille, mais si je ne réussis pas, si les Indiens de Tlascala refusent de me seconder, je puis être repoussé, et sans vaisseaux,... mon cœur arraché de ma poitrine ouverte fumerait sur la pierre des sacrifices... Laisse-moi, demain, ma résolution sera prise. »

Le lendemain, la flotte dont il avait fait tirer toutes les provisions, tous les ferrements, tous les mâts, jetait sur la mer des torrents de flammes et de fumée. L'armée muette, épouvantée, silencieuse, stupéfaite, assistait à ce grand spectacle. Quand la dernière carène descendit au fond de l'abîme, un long cri s'éleva de la plage et Cortès qui, pendant cette œuvre de destruction, n'avait pas prononcé une seule parole, laissé sur ses traits lire aucune émotion, releva fièrement la tête et promenant ses regards sur ses compagnons : « Maintenant, leur dit-il, il faut vaincre ou mourir! Mais, au nom de Dieu, de la Vierge et de saint Pierre, je jure que nous aurons la victoire, que tout l'or de ces peuples sera à vous, mes amis; que la gloire répètera vos noms à tous, et que cette terre appartiendra au Roi, mon maître! Sonnez, trompettes! »

Et, tombant à genoux ainsi que toute l'armée, ce terrible aventurier adressa une longue prière à celui qui tient en ses mains le sort des hommes et des empires.

Le vent emportait au loin sur la mer les derniers nuages de fumée; le cadre était digne de la scène que la plume, le pinceau, le burin, ont mille fois reproduite et est qui restée dans la mémoire des siècles comme l'acte du plus héroïque courage qui ait jamais été accompli..

Cortès se releva quand il eut fini d'invoquer le Seigneur; il retourna vers sa tente escorté par ses capitaines; arrivé sur le seuil, pour les congédier il les salua avec la majesté d'un roi, et prenant la main de Marina : « Maintenant, dit-il, à Tlascala et bientôt à Mexico! »

A. Genevay.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

ÉTUDES HISTORIQUES

LES ÉTRENNES A ROME (1)

II

Écoutons Macrobe : « Au temps où Janus régnait en Italie, le dieu Saturne arriva sur un vaisseau.

« Accueilli favorablement par Janus, Saturne lui enseigna l'art de cultiver la terre et d'en obtenir, au lieu d'aliments grossiers, des produits savoureux et jusqu'alors inconnus.

En reconnaissance de ces bienfaits, Janus admit Saturne au partage de la souveraineté... On convint que l'union la plus complète régnerait constamment entre les deux souverains qui bâtirent en commun deux villes voisines. La postérité leur a dédié deux mois qui se suivent : Décembre à Saturne, Janvier à Janus.

« On attribue à Saturne l'invention des plus utiles pratiques d'agriculture... Le siècle qui le vit régner fut le siècle par excellence; non-seulement la terre étant prodigue de ses richesses, mais *la liberté n'offrant pas encore de contraste avec l'esclavage.*

« Saturne ayant tout à coup disparu, Janus s'occupa des moyens d'accroître la vénération due à son nom. Il voulut d'abord que tout le territoire qui lui obéissait prît le nom de Saturnie, ensuite il lui érigea un autel, et institua en son honneur des fêtes qu'il nomma les Saturnales (2). »

Les Saturnales ! qui n'a ouï parler de ces fêtes célèbres ! qui n'en connaît l'étrange caractère, qui ne sait que pendant leur durée on eût pu croire que sur l'entière étendue de la terre romaine un souffle avait passé, jetant le vertige dans tous les esprits, troublant toutes les raisons et faisant partout régner la plus folle allégresse, la plus extravagante liberté.

A vrai dire, les observateurs sérieux qui savent remonter au principe des choses, reconnaissent qu'il ne s'agit encore ici que d'une institution toute rationnelle —, et qui mieux est, tout humanitaire.

Ces fêtes, selon Court de Gebelin, furent établies en réjouissance de ce que les travaux de la campagne venaient d'être entièrement terminés, de ce que toutes les récoltes étaient faites, le blé battu et renfermé. Elles commençaient le dix-neuf de décembre et duraient jusqu'au renouvellement de l'année, au solstice d'hiver, où elles se confondaient avec les *Juvenilia*, ainsi nommées avec raison puisque alors le monde se *rajeunissait.*

Le motif des Saturnales, — Macrobe le déclare, — était de faire que les peres de famille, les chefs de groupes agricoles, célébrassent avec leurs gens les récoltes et les fruits qui étaient dus à leurs travaux collectifs.

« Rien n'était donc plus naturel que cette fête.

« Il était juste que ceux qui avaient soutenu ensemble le rude labeur de l'année, se livrassent ensemble à la joie, lorsqu'on était parvenu au terme de ce labeur.

« D'ailleurs cette fête peignait très-fidèlement l'égalité qui renaissait, en quelque sorte, entre les hommes à la fin des travaux, au moment où personne n'était plus appelé à commander ni à être commandé, et où le bail avec les soudoyés s'achevait pour recommencer. »

Fort bien dit, en vérité, mais comme le remarque très-judicieusement le même auteur « les sociétés anciennes étaient uniquement fondées sur l'agriculture; toutes ces fêtes furent primitivement agricoles, et ce qui les constituait eut toujours le plus grand rapport avec la vie champêtre.

Toutefois, aussitôt que ces fêtes se trouvèrent transportées dans les villes, elles n'offrirent plus qu'une bigarrure inexplicable, puisqu'on ne vit plus le rapport de leurs cérémonies avec l'objet de leurs institution primitive, le rapport du signe avec la chose signifiée... »

Cela est surtout vrai des Saturnales, car en assistant au bizarre spectacle que donnait Rome en ces jours-là, il eût fallu, certes, à l'esprit le mieux prévenu, un excès de complaisante pénétration pour y rien découvrir qui rappelât les calmes plaisirs, les douces satisfactions de l'âge d'or, qu'il s'agissait de célébrer.

Gravement, solennellement, il faut bien le reconnaître, s'ouvraient les fêtes par des prières, des vœux portés au temple de Saturne. Là, en grande pompe, et dans le plus profond recueillement, les prêtres — qui, contre l'ordinaire, officiaient la tête découverte — préparaient un festin (lectisterium) à l'honneur du dieu. Sur une table richement drapée les plus excellents mets étaient servis. L'image de l'ancien hôte de Janus, posée ensuite sur le siége à coussins qui avoisinait la table (1), était censée se repaître de la vue, de l'odeur des mets.

Quand on avait chanté des hymnes, formulé des invocations, remercié le dieu des biens reçus dans l'année et demandé sa protection pour l'année future, on lui offrait des figures d'argile et des petites bougies de cire, en souvenir des victimes humaines et des bûchers dont il avait, dit-on, supprimé l'usage pour les hommages à rendre aux immortels; puis la statue principale du temple, qui restait pendant le cours de l'année liée avec des bandelettes de laine (2), en était débarrassée. Et le grand pontife ayant proféré le traditionnel *Io Saturnalia !* que la foule allait répéter en tous lieux, le signal était donné de toutes les gaîtés, de toutes les folies.

Ce signal, les esclaves étaient les premiers à l'entendre, car la fête de Saturne était celle de la liberté, de l'égalité.

Pendant sa durée les esclaves avaient toutes les prérogatives des hommes libres. Qui plus est, au lieu de servir, ils étaient servis; au lieu de recevoir des ordres, ils commandaient; quittant le grossier

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.
2. Macrobe, *Saturnal.*, liv. I.

1. On sait que les Romains mangeaient à demi-couchés. Le siége portait d'ailleurs le nom de lit.
2. La coutume de lier l'image des dieux dans les temples pour assurer leur protection aux lieux qu'on les contraignait ainsi d'habiter était assez généralement répandue.

régime qui leur était coutumier, ils se gorgaient des mets les plus recherchés, s'abreuvaient des meilleurs vins. Pourvu qu'ils n'allassent pas jusqu'à verser le sang, nulles bornes n'étaient prescrites à leurs désirs, à leurs caprices. Liberté, on pourrait dire licence pleine pour eux de parole aussi bien que d'action. Dussent en souffrir l'amour-propre, la dignité ou les intérêts du maître, tout leur était permis, sans crainte de s'exposer à des châtiments postérieurs; car il n'y avait pas d'exemple qu'on leur gardât rancune de ce qu'ils avaient pu faire pendant les Saturnales.

La coutume voulait d'ailleurs qu'en ces jours-là des captifs fussent délivrés, qui allaient consacrer leurs fers à Saturne; et c'était aussi l'époque choisie pour la déclaration des affranchissements.

A partir du moment où la voix du Pontife avait ouvert les Saturnales, les tribunaux vaquaient, toute exécution de sentence était suspendue; on n'eût point déclaré la guerre, et les généraux en campagne n'eussent osé livrer bataille. Les écoles étaient fermées et les écoliers se répandaient joyeux dans les rues, en criant à tue-tête *Io Saturnalia!* Les jeux de hasard, interdits en tout autre temps, étaient permis, mais à la condition que l'enjeu ne fût que des noix, afin sans doute, que le plaisir des parties ne fût troublé, ni par le chagrin de la perte, ni par la fièvre du gain.

Les citoyens — qui avaient coutume de mettre en réserve au moins le dixième de leur revenu pour le dépenser aux Saturnales — quittaient les vêtements austères, prenaient une robe lâche et négligée (*synthesis*) et se coiffaient du *pileus*, sorte de chapeau sans bords, de feutre ou de laine tissue, qui symbolisait la liberté...

Tout travail était suspendu, hors — remarque un poète — le travail de cuisine qui devait concourir à l'abondance et à l'excellence des festins.

Devant toutes les maisons des tables étaient dressées, auxquelles chacun avait le droit de s'asseoir, et où les premières places étaient surtout occupées par les esclaves qui, ayant déposé toutes les marques de la servitude, vêtus de l'habit des hommes libres, coiffés du symbolique *Pileus*, ne reconnaissant plus aucun maître, ne se soumettant plus à aucune obligation, n'admettaient d'autre soin que celui d'user de leur indépendance éphémère.

Ils étaient là, criant, chantant, mangeant, buvant, exagérant à qui mieux mieux tous les excès auxquels ils avaient vu leurs maîtres se livrer au cours de l'année. Tout d'abord lançant tour à tour les dés, ils avaient demandé au hasard d'élire parmi eux un roi du festin, qui se trouvait investi d'une autorité absolue (1) avec injonction de l'excercer au mieux de la réjouissance générale, et d'être toujours le premier à donner l'exemple des folles actions, des libres propos, et surtout de l'intempérance.

Pour peu qu'il fût doué de quelque esprit malicieux, Dieu sait ce qu'ordonnait, l'ivresse aidant, ce roi aux ordres de qui nul ne pouvait se soustraire. A lui de régler et de formuler les santés, à lui d'imposer à tels ou tels des exercices baroques, comme de cabrioler dans la rue, de porter une vieille tout autour de la table, ou de faire les plus

1. Origine probable de notre *roi de la fève*

laides grimaces; à lui de réprimander pour maladresse ou lenteur les serviteurs improvisés de ce jour-là, de châtier au besoin, car il infligeait volontiers des peines, comme par exemple, de faire affubler d'un costume bizarre, barbouiller de suie, ou même plonger dans l'eau ceux qui s'étaient gauchement acquittés de leur tâche servile. Que si, par hasard, les maîtres évitaient ces malencontreuses plaisanteries, au moins ne pouvaient-ils échapper aux critiques, aux moqueries; car non-seulement parmi les convives en belle humeur, c'était à qui les reprendrait de leurs travers, tournerait en ridicule leurs façons d'être, d'agir, de parler (1), mais encore, après que chacun deux avait été en particulier le point de mire des mordantes remarques, des implacables railleries, ils devaient s'attendre à voir parodier avec plus ou moins de finesse ou de grossièrete, les actes ordinaires de leur vie professionnelle ou publique.

Magistrats, ils avaient le spectacle de leurs fonctions exercées par de stupides personnages; juges ou plaideurs, ils assistaient aux burlesques débats qui se déroulaient devant un prétoire insensé; candidats aux charges de l'État, ils entendaient révéler leurs ambitions, signaler leurs manœuvres, bafouer leur prétendu patriotisme. Et c'était devant leur maison, quelquefois même dans *l'atrium* (2), que se jouaient ces scènes, dont ils devaient avoir le bon esprit de ne pas se croire les héros.

Puis, après que longtemps encore les assauts avaient été donnés aux succulentes victuailles, après que maintes fois encore les amphores avaient empli les coupes, que les convives entrechoquaient en se portant d'incessants défis, la bande affolée, titubante, braillante, affublée des plus bizarres déguisements, portant toute espèce de masques hideux, grimaçants, s'en allait promener en tumulte dans les carrefours et sur les places sa bruyante, son extravagante ivresse...

Entre temps, — car à ces orgiaques folies ne se livraient guère en réalité que les esclaves en rupture temporaire d'esclavage et les gens de très-basse condition, — les citoyens, qui tenaient à rester dans la tradition, allaient se faire de mutuelles visites et s'ingéniaient à trouver le cadeau qui pût plaire à tel ou tel de leurs proches, de leurs amis, de leurs clients : en cette circonstance, au moins, comme pour continuer à symboliser les libéralités des chefs agricoles envers leurs serviteurs, les présents allaient du supérieur à l'inférieur, des riches aux pauvres, des parents aux enfants.

Maintes fois, les princes eux-mêmes donnèrent l'exemple des largesses. Auguste, notamment, saisissait l'occasion des Saturnales pour envoyer des présents à ses amis. « C'étaient — dit Suétone — des vêtements, de l'or, de l'argent; c'étaient de la monnaie de toutes les époques; de vieilles pièces du temps des rois, ou de fabrication étrangère; des étoffes grossières, des éponges, des ciseaux et d'autres objets du même genre, avec des inscriptions obscures et à double sens. Domitien imagina un jour de jeter au peuple assemblé dans le Colysée

1. Horace, dans la septième satire du livre deuxième, fait parler un esclave, qui s'autorise du jour des Saturnales pour dire en toute liberté des vérités à son maître.

2. Salle d'entrée des maisons romaines.

des friandises, des mets, tout un gigantesque repas permettant à Rome de dîner entièrement sans interrompre les jeux de gladiateurs dont l'empereur lui donnait le spectacle (*Preller*).

A l'origine — disent quelques auteurs — les Saturnales ne duraient qu'un jour, qui était le quatorze des calendes de janvier, correspondant au dix-sept décembre.

A la réforme du calendrier, comme l'intercalation des deux jours, qui avait changé l'époque de la fête, troublait les habitudes du peuple, Auguste tripla la durée des Saturnales, qui se célébraient le dix-sept, le dix-huit et le dix-neuf décembre. Caligula y ajouta deux autres jours, et enfin elles se prolongèrent pendant sept jours, en absorbant, à vrai dire, d'autres fêtes : les *opalia*, dédiées à Ops, la déesse de la terre ; les Sigillaires, jour où se tenait sur une des places de Rome une espèce de foire pour la vente des petites figurines ou poupées d'argile (victimes symboliques de substitution) que l'on donnait aux enfants comme jouets; enfin les *Juvenilia*, qui conduisaient la série des jours fériés jusqu'au solstice.

Tant et si bien s'allongèrent les Saturnales, tant s'adjoignirent-elles des célébrations auxquelles elles communiquaient leur joyeux et bruyant caractère, que — et c'est pourquoi elles nous intéressent plus particulièrement — elles finirent par se trouver si étroitement liées aux fêtes du nouvel an, que de cet ensemble se forma la période dite des *calendes de janvier*.



La fête des esclaves, dessin de Sahib.

De même qu'ils avaient été unis pendant leur règne pacifique et fortuné, de même Saturne et Janus furent aussi associés dans les joyeux hommages du peuple.

Alors — notons-le — les attributions de chaque fête, d'abord distinctes, se confondirent en plus d'un cas.

Si Janus, par exemple, présida encore spécialement aux vœux de nouvelle année, Saturne, déjà coutumier des cadeaux, ne tarda pas à l'emporter sur *Strenna*, et les présents des Saturnales prirent la place et le nom des *étrennes*.

Ce qu'était devenu l'usage de ces présents dès la fin du premier siècle de notre ère, Martial, le poète épigrammatiste, peut suffire à nous l'apprendre.

Et d'abord nous voyons, d'après plusieurs pièces de cet écrivain, qu'entre amis qui n'avaient pas à tirer vanité ou à faire fond intéressé de la valeur matérielle de leurs dons, l'intention etait, en quelque sorte réputée suffisante.

« Eloquent ami, — écrit-il à Juvénal, — je t'envoie pour tes Saturnales des noix cueillies dans mon jardin. J'ai offert les autres fruits aux jeunes filles. » Les noix, nous le savons, étaient l'enjeu ordinaire des parties engagées pendant la fête.

« Lis mes vers, — dit-il à Varron, — à moins que tu ne trouves plus amusant de perdre des noix aux Saturnales. »

Ailleurs : « Le temps des Saturnales est passé, l'enfant, tout triste de quitter ses noix, est rappelé par la voix impérieuse de son maître. »

Ailleurs, certain avocat de mince valeur, nommé Sabellus, se montre tout fier du résultat qu'ont eu pour lui les Saturnales, qui ont fait affluer dans ses mains les dons des gens dont il défend, tant mal que bien, les intérêts :

« Ce qui donne à Sabellus cet orgueil, cette forfanterie, c'est : un demi-muid de farine, des fèves dépouillées de leurs cosses, trois demi-livres d'encens et de poivre ; des mortadelles de Lucanie, des saucissons du pays des Jalisques, une bouteille de Syrie pleine de vin cuit, des figues confites dans un vase de Lybie ; des oignons, des coquilles, du fromage. Un plaideur du Picenium lui a envoyé aussi un petit baril d'olives. Il a reçu encore une cruche de terre fabriquée grossièrement au tour par un potier espagnol, et qui contient sept mesures de vin de Sagonte ; enfin un laticlave de diverses couleurs. En dix ans, Sabellus n'avait pas eu de Saturnales aussi *productives*. » (Liv. IV, ép. 46.)

Le poète se plaint, pour son propre compte, que les riches ne font plus de présents aux pauvres gens. (Liv. IV, ép. 19.) « Si aux Saturnales ils nous ont envoyé une aiguillette[1] de la valeur de quelques as, ou une toge pouvant coûter au plus dix scrupules ; c'est du luxe ; et nos patrons, fiers comme des rois, appellent cela des présents. L'un d'eux, seul de son espèce, nous fera entendre le bruit de quelques pièces d'or. »

Ou bien encore, si quelques-uns font des largesses, ils ne donnent qu'une foule de menus objets qu'on leur a donnés à eux-mêmes et dont ils ne sauraient que faire.

« Umber, tu m'as, je crois, envoyé pour les Saturnales tous les présents que t'avaient produits ces heureux jours. — Une dizaine de tablettes à trois feuillets, sept cure-dents, une éponge, une nappe, un gobelet, une demi-mesure de fèves, un panier d'olives de Picenum, et une bouteille noire de vin cuit de Lacédémone. Tu m'as fait remettre aussi de petites figues de Syrie, des prunes blanches de Damas et un vase plein de prunes de Lybie. Ces présents qui valaient au plus trente sesterces, m'ont été pompeusement apportés par huit Syriens de haute stature. N'eut-il pas été plus simple de m'envoyer sans tant d'appareil, par un seul esclave, cinq ou six livres d'argent?... » (Liv. VII, ép. 53.)

Après ces citations, que dire de cette brillante société romaine que le poète vient de nous montrer par l'un de ses curieux petits côtés? — A quoi bon insister alors que, disparue dans le passé, elle revit chez nous par tant de traditions, et notamment par cette vieille coutume des étrennes.

Nous pourrions donc rester sur ce tableau de mœurs, — mais nous ne saurions quitter ce grand peuple sans arrêter encore notre attention sur une des plus imposantes solennités qui se célébrât dans la ville aux sept collines, et qui par son caractère essentiellement symbolique se rattache naturellement au sujet qui nous occupe.

Si un peuple donne une grande importance au renouvellement ordinaire de l'année, s'il fête avec tous les signes du plaisir et de l'espérance ces retours du soleil, marquant des périodes relativement courtes dans la vie des individus, que fera-t-il donc quand pour l'ensemble de la nation elle-même échoieront à la fois la fin et le commencement d'un de ces âges qui ont reçu le nom de siècle et qui sont comme les grandes années d'une histoire?

« Le siècle (sæculum), venu de l'Étrurie, veut dire l'espace d'une génération, sa durée précise renferme la vie des particuliers et des États. Les États vivent beaucoup de siècles, les particuliers n'en vivent qu'un.

« De tous les enfants venus au monde le jour de la fondation d'une ville, celui qui meurt le dernier donne par la durée de sa vie la mesure du premier siècle, puis de tous les enfants nés le dernier jour de ce premier siècle, celui qui vit le plus longtemps donne la mesure du second, et ainsi de suite. » (Preller.)

Les pontifes chargés à Rome de calculer ces âges de la nation avaient fixé la durée du siècle à cent-dix années, conformément d'ailleurs au texte des livres sybillins, qui avaient ordonné que cette date fût l'objet d'une fête spéciale.

« Romain, disaient les vers de la sibylle, cent-dix ans est le temps de la plus longue vie des hommes ; souviens-toi donc de faire tous les cent-dix ans des sacrifices aux dieux immortels dans les champs qu'arrose le Tibre. » De là la fondation des jeux dits *séculaires*, que cependant la tradition considérait comme entés sur un événement tout domestique.

Un père a trois enfants frappés en même temps d'une maladie épidémique ; il est averti en songe de les conduire au bord du Tibre, dans un lieu nommé Terentum, et leur faire boire de l'eau chauffée sur l'autel des dieux infernaux. Le prodige opère en effet : les enfants sont sauvés. Le père offre des sacrifices aux divinités tutélaires... Depuis l'usage s'établit de renouveler ces sacrifices quand sévit quelque fléau... Puis ces sacrifices forment le fond de la fête du siècle, — ce dont on devrait fort s'étonner, si là, comme presque toujours, on ne cherchait à démêler l'esprit symbolique de la légende populaire.

Quand approchait l'époque de cette célébration, des hérauts allaient partout convier le peuple à un spectacle qu'aucun vivant n'avait vu ni ne reverrait. Du haut du Capitole, d'ailleurs, le premier magistrat l'annonçait à la foule, en recommandant à chacun de se préparer, par la pureté du corps et de l'esprit, à la solennité des jeux séculaires.

La fête durait trois jours et trois nuits. La veille du premier jour, on distribuait au peuple réuni devant le Capitole des flambeaux, du soufre et du bitume, matières servant aux expiations. Les personnes libres seules pouvaient participer à la célébration.

Les consuls ou l'empereur se mettaient ensuite à la tête d'une procession composée du Sénat et du peuple en habits blancs, le front couronné de fleurs, les mains pleines de palmes. Pendant la marche on chantait des hymnes composées exprès pour ce jour, et l'on adorait, en passant devant les divers temples, les statues des Dieux exposées sur un lit de parade.

1. Cordon ferré par les bouts qui servait à lacer les chaussures ou certains vêtements.

La procession s'en allait ainsi sur le mont Aventin, où l'on offrait aux Parques de l'orge, des fèves et du froment. Chaque père de famille avait eu, au préalable, le soin de distribuer à ses enfants une certaine quantité de ces graines, pour qu'ils pussent, en les déposant eux-mêmes sur l'autel, fléchir les Dieux infernaux.

Cette cérémonie nocturne était éclairée par un nombre infini de lumières, et d'ailleurs, cette nuit-là, ainsi que les deux nuits suivantes, il y avait dans Rome une illumination générale.

Deux heures après le coucher du soleil, les chefs de l'État se rendaient sur les bords du Tibre, où ils trouvaient préparés trois autels sur lesquels, pendant que des chœurs répétaient des hymnes, on immolait à Pluton, à Cérès, à Proserpine, aux Parques, plusieurs victimes noires, dont les corps étaient entièrement consumés après qu'on avait de leur sang arrosé les autels. Après les fêtes d'ailleurs, ces autels étaient, non pas détruits, mais enterrés.

Au commencement du jour suivant, on allait au Capitole sacrifier à Jupiter et à Junon; puis on revenait sur les rives du fleuve, où commençaient, en l'honneur d'Apollon et de Diane des jeux de toutes sortes; comédies sur des théâtres dressés à cet effet, courses pédestres, équestres, courses de chars dans le cirque, où les athlètes faisaient assaut de force et d'adresse, combats de gladiateurs et simulacres de batailles dans l'amphithéâtre...

Le soir, pendant qu'en tous lieux encore, s'allumaient des milliers de lumières, nouveaux sacrifices de victimes noires aux Dieux infernaux et à la Terre.

Le second jour les matrones, mères de famille, allaient à leur tour au Capitole, sacrifier à Junon, en chantant des hymnes pour la prospérité de l'État, tandis que dans d'autres temples, les prières se continuaient en l'honneur de Jupiter, de Phœbus (le Soleil, de Phœbé (la Lune) et des génies gardiens des destinées de la nation.

Le troisième jour la foule qui se rendait vers le temple d'Apollon escortait deux chœurs composés de trois fois neuf jeunes garçons et trois fois neuf jeunes filles, appartenant aux premières familles. ayant tous leurs pères et leurs mères vivants (emblème de bonheur) et appelant par leurs chants la protection des Dieux sur le peuple romain.

Pendant toute la durée des fêtes, les prêtres saliens (1) se faisaient remarquer par leurs danses guerrières et allégoriques. Après avoir chaque matin sacrifié sur l'autel de leur temple, ils allaient dans les rues, frappant sur leurs bouchers, dansant tantôt ensemble, tantôt isolément au son des instruments, dont jouaient des musiciens qui les accompagnaient. Un chœur de jeunes filles les suivait, qui faisait alterner des chants en l'honneur de Janus, de Mars, de Junon et de Minerve.

Une des cérémonies particulières de ces trois jours où, comme le dit un auteur (Capitolin, Hist. Aug.) le peuple était partagé entre la joie et la piété, consistait en l'ouverture de la porte d'un temple qui représentait l'entrée du siècle.

1. Prêtres à qui, depuis Numa, était confiée la garde des douze boucliers parmi lesquels se trouvait, sans qu'on pût le reconnaître, celui qui était tombé du ciel, et dont la conservation était liée au salut de l'État.

Pour achever les fêtes, le premier magistrat, consul ou empereur, livrait aux ordonnateurs des jeux de grandes sommes d'argent, dont il était fait des largesses au peuple...

« Telles étaient — dit Zozime qui nous a conservé le tableau des Jeux séculaires — les cérémonies qu'on observait selon l'ordre qu'on en avait reçu des Dieux. » Plein de zèle pour l'ancien culte, qui, de son temps, allait s'effaçant devant les croyances chrétiennes, cet historien remarque que tant qu'on célébra dignement ces Jeux, l'État n'eût à subir ni disgrâce ni revers. Selon lui, si ces saintes cérémonies eussent été soigneusement observées, l'Empire romain eût conservé sa puissance sur l'univers, mais, parce que, à l'échéance du siècle, Constantin, alors Consul pour la troisième fois, négligea d'ordonner la célébration des fêtes, la domination des barbares devint de plus en plus grande, et le mauvais état de l'Empire n'eut pas d'*autre cause* que cet oubli d'une pieuse soumission aux vœux des antiques divinités.

Quoiqu'il en puisse être de cette opinion, — que contredisent peut-être quelque peu les vues magistrales de notre Montesquieu, — chacun sait que le poète Horace fut chargé par Auguste, sous le règne duquel les jeux séculaires furent célébrés avec une pompe extraordinaire, de composer l'hymne à Apollon et à Diane, que devaient chanter les deux chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles de la cérémonie du troisième jour.

Cette composition, qui passe pour une des pièces les plus élégantes et les plus harmonieuses du poète, est venue jusqu'à nous. Elle nous révèle bien le caractère, l'esprit mystique donnés à la célébration de ces jeux, qui étaient au siècle ce que la fête des calendes de janvier était à l'année.

« O Phœbus et toi puissante Diane, reine des forêts, astres brillants, honneur du ciel, divinités toujours adorées, écoutez les prières que des vierges choisies et de chastes jeunes gens vous viennent offrir pour la Ville aux sept collines.

« O Soleil qui nourris tous les êtres, toi dont le char brillant amène et emporte la lumière, toi qui renais toujours le même et toujours nouveau, écoute let vœux des jeunes Romains.

« O Lune, reine des astres, et dont la tête est parée d'un croissant, écoute les vœux des jeunes Romaines...

« Que Phœbus, aimé des Muses, daigne regarder avec bonté l'empire de Rome, qu'il lui assure des siècles toujours plus heureux, des âges toujours plus illustres!...

« Que Diane prête une oreille attentive à nos chants et réalise les souhaits de nos jeunes citoyens...

« Après avoir chanté les louanges de Phœbus et de Diane, regagnons nos demeures avec l'assurance que Jupiter et toutes les divinités consentent à nos vœux. »

Si Apollon et Diane, — dit Court de Gebelin, — n'avaient été que des divinités semblables aux autres, rien n'eût justifié le choix qu'on avait fait d'eux pour être les héros principaux des jeux séculaires.

Mais dès qu'il est démontré qu'Apollon est le soleil et Diane la lune, qu'ils sont l'un et l'autre la

cause des temps, des années, des siècles, il est tout naturel qu'on leur ait consacré ces têtes où on leur demandait tous les biens moraux et matériels.

Il est digne de remarque, d'ailleurs, que cette fête était une fête d'expiation, en même temps que de réjouissances. On y sacrifiait aux dieux infernaux, afin de n'être pas enveloppé dans la ruine des temps, afin d'échapper à la colère des enfers.

Les principales cérémonies avaient lieu sur les bords du Tibre, parce que les fêtes expiatoires se célébraient ordinairement près des eaux, avec lesquelles se faisaient les purifications. C'est en conséquence de cette purification qu'on se flattait de commencer une nouvelle vie, qu'on annonçait le retour de la paix, de la fidélité, de toutes les vertus trop négligées, et enfin que l'on se promettait félicité et abondance... »

Célébrés pour la première fois — pense-t-on — en l'an 245 de Rome, un peu après l'expulsion des rois, sous le consulat de Valérius Publicola et de Lucrétius, pour la dernière fois en 397 de notre ère, les Jeux séculaires revinrent *douze* fois dans le cours des neuf siècles qui séparent les premiers des derniers.



Les jeux séculaires, dessin de Sahib.

Cela tint surtout à ce que plusieurs empereurs en hâtèrent le retour, sous le prétexte que leurs devanciers en avaient mal fixé la date, mais, en réalité, afin d'avoir l'occasion de flatter le goût que le peuple avait pour les fêtes.

Depuis cent quarante ans, cependant, la solennelle échéance n'avait pas sonné, quand l'empereur Honorius, quoique chrétien, sans doute sollicité par quelque fidèle obstiné des vieilles traditions, crut devoir, sinon ordonner, du moins permettre la célébration des Jeux séculaires (en 397).

Mais, dès lors, dans les populations que partageaient les cultes, manquait cet élan universel qui est comme l'âme des solennités de ce genre. La pompe morale fit défaut à ce semblant de réveil d'un souvenir déjà mort.

La concession faite par la foi nouvelle aux antiques croyances ne servit qu'à démontrer que les siècles ne devaient plus recommencer pour Phœbus et pour Diane.

« Les dieux s'en vont ! » disait-on de toutes parts depuis longtemps. Les dieux étaient partis : Dieu était venu.

Eugène Muller.

LA SCIENCE EN FAMILLE

LES LÉGUMES (1)

La *betterave*, qu'on nomme encore carotte dans diverses provinces, est originaire d'Espagne et d'Italie; on la trouve en France, où le sol lui est favorable, à partir du XVIe siècle. « Une espèce de pastenades est la *bette-rave*, laquelle nous est venue d'Italie n'a pas longtemps, dit O. de Serres. C'est une racine fort rouge, assez grosse, dont les fueilles sont des bettes, et tout cela bon à manger, appareillé en cuisine : voire la racine est rangée entre les viandes délicates, dont le jus qu'elle rend en cuisant, semblable à un sirop au sucre, est très-beau à voir par sa vermeille couleur. »

La betterave n'est, du reste qu'une variété, mais infiniment riche, de la *bette* (*beta vulgaris*), dont la feuille sert d'aliment et de remède. « En croissant de la lune est semée la poirée (1re catégorie de la



Napoléon Ier décorant M. Delessert, dessin de Scott.

bette, ajoute O. de Serres), bette, blette, ou réparée, estant le fueillage tout son rapport, il y a de trois couleurs de bettes, de blanches, de vertes et de rouges... L'on cueille les blettes, en les tordans non en les arrachans, afin de leur faire rejetter nouvelle viande. »

Longtemps confinée dans les jardins, la betterave fut enfin cultivée en pleins champs, au milieu du XVIIIe siècle, mais pour le bétail.

Ce n'est qu'au commencement du premier empire que l'industrie sucrière s'en empara; aujourd'hui la betterave donne annuellement des millions de kilogrammes de sucre égal au sucre de canne, et des millions d'hectolitres de l'alcool le plus fort.

La présence du sucre dans la betterave, signalée sous le règne de Henri IV, par l'agronome français, Olivier de Serres, cité plusieurs fois, laissa impassible, tout d'abord, le monde savant.

Reprises à Berlin en 1747, les expériences de Serres donnèrent, en 1799, grâce au chimiste ber-

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

linois Achard (un descendant des fugitifs de l'édit de Nantes), des résultats concluants.

Le blocus continental, la guerre avec l'Angleterre qui avaient fait monter, en France, le prix du sucre jusqu'à 6 francs la livre, poussèrent les chimistes, les industriels, à tirer parti du sucre de betterave. Des essais persévérants furent tentés en particulier par Benjamin Delessert, dans son usine de Passy, et ils réussirent, à la joie de l'empereur, car ces victoires industrielles valaient mieux que dix batailles gagnées.

« L'on ne se figure plus aujourd'hui, a écrit M. Flourens dans son éloge historique de Benjamin Delessert, à cinquante ans de distance, et quand d'ailleurs toutes les circonstances ont tellement changé, l'intérêt passionné qui s'attachait alors à ces grands travaux. Le 2 janvier de l'année 1812, B. Delessert annonce son succès à Chaptal. Celui-ci en parle aussitôt à l'empereur. Napoléon ravi s'écrie : « Il faut aller voir cela, partons. » Et, en effet, il part. Delessert n'a que le temps de courir à Passy, et quand il arrive, il trouve déjà la porte de son usine ouverte par les chasseurs de la garde impériale, qui lui ferment le passage. Il se fait connaître, il entre. L'empereur avait tout vu, tout admiré, il était entouré des ouvriers de la fabrique, fiers de cette grande visite ; l'émotion était à son comble. L'empereur s'approche de Delessert, et, détachant la croix d'honneur qu'il portait sur la poitrine, il la lui remet. Le lendemain, le *Moniteur* annonçait qu'une grande révolution dans le commerce français était consommée. L'empereur avait raison, la science venait de créer une richesse nouvelle et qui s'est trouvée immense. »

Tellement immense que nos usines produisent annuellement, maintenant, plus de quatre cents millions de kil. de sucre de betterave.

La betterave améliore le sol; cependant, comme les insectes et les plantes parasites l'attaquent avec une égale ardeur, il est prudent de ne la cultiver que par assolement.

Le *panais* croît dans toute l'Europe; c'est un légume sucré, nourrissant, dont le pot-au-feu s'accommode parfaitement.

Le *salsifis* blanc ou noir est entré en plein dans l'alimentation.

Citons encore la *patate*, le *topinambour* ou poire de terre, l'*igname* de Chine, dont l'acclimatation est prochaine, et qui est appelée à rendre de grands services ; enfin, la *pomme de terre*, le premier des légumes féculents.

La pomme de terre est originaire du Chili. Importée en Irlande en 1565, elle passa de là en Angleterre, puis sur le continent. En 1838, elle était cultivée dans toute l'Allemagne. Le naturaliste Parmentier s'employa énergiquement à en répandre chez nous la culture, et ses vaillants efforts ne furent pas vains. En 1793 nous ne comptions, dit M. Maigne, que 35,000 hectares plantés en pommes de terre ; en 1815, ce chiffre s'élevait à 558,965; aujourd'hui, il dépasse un million, et la production annuelle atteint 143 millions d'hectolitres. Le même progrès a été constaté dans les autres parties de l'Europe, ajoute cet écrivain. Les Européens ont fait plus, car ils ont introduit la pomme de terre en Égypte, en Chine, dans l'Inde et dans l'Océanie.

La pomme de terre est sujette à des maladies graves mais heureusement passagères; on la voit à présent sur toutes les tables, et dans bien des pays, en Irlande, notamment, elle constitue la moitié de l'alimentation.

LÉGUMES HERBACÉS

La laitue. — La chicorée. — La mâche. — Les épinards. — Un mot d'Henri Monnier. — L'oseille. — Une histoire de d'Ouville. — Le cardon. — L'artichaut. — L'asperge. — Le chou. — Le chou dans le langage. — La choucroute.

La laitue, la chicorée, le pissenlit, l'épinard, l'oseille, le cardon, l'artichaut, le chou, l'asperge, sont les principaux légumes herbacés.

La *laitue romaine* a été cultivée de tous temps dans le Latium, et on la connaît depuis deux mille ans au moins en Gaule.

La *chicorée*, indigène et vivace en France, fournit un mets très-sain. Cultivée en cave, elle donne la salade connue sous le nom de *barbe de capucin*.

Une de ses variétés produit des racines charnues dont on fait le café chicorée. L'*escarole* est aussi une chicorée.

En infusion, la chicorée est tonique et apéritive; on en prenait beaucoup sous cette forme, au XVIIe siècle. « On crut, dit Voltaire, au siècle de Louis XIV, que Madame avait été empoisonnée dans un verre d'eau de chicorée. »

C'est sur la chicorée qu'a été fait ce dicton : « Ce qui est amer à la bouche est doux au corps. »

La *mâche* résiste au froid ; c'est une de nos salades d'hiver et une de nos plantes indigènes.

Les *épinards* nous sont venus d'Orient par l'Espagne et les Maures : « Les espinars sont ainsi appelés, disait O. de Serres, *à cause de leur graine qui est espineuse*, bien qu'il y en ait de ronde sans piqueron; et des deux, masle et femelle. L'espinar masle, seul, produit de la graine : demeurant stérile la femelle, sans faire semence. »

Vulgairement, l'épaulette à graine d'épinard indique un grade supérieur dans l'armée. Le chef de bataillon a déjà une épaulette à graine d'épinard.

Cuits et hachés, les épinards préparés au beurre, au jus de viande, peuvent figurer sur les plus belles tables.

On connaît le fameux apophthegme d'Henri Monnier sur ce légume : « Je n'aime pas les épinards, et je m'en réjouis, car si je les aimais, j'en mangerais ; et, comme je ne peux pas les souffrir, cela me serait infiniment désagréable. »

L'*oseille* est une plante vivace, commune dans nos prés, qui doit sa saveur aigre à un sel organique, l'oxalate de potasse.

Le sieur d'Ouville a, dans son recueil de contes, un racontar amusant sur l'oseille ; transcrivons-le. Il est intitulé : *D'un normand qui eut l'oreille coupée :*

« Un normand franc-coupeur de bourses (car il en est de toutes nations) se trouvant à Paris et voulant faire un tour de son mestier, fut pris sur le fait, qui fut cause qu'ayant été arrêté prisonnier, il fut condamné à avoir une oreille coupée ; l'arrêt fut

exécuté, et ainsi essoreillé, il fut contraint de s'en retourner à Rouen. Quelque temps après, quelqu'un de sa connoissance ayant envie d'aller à Paris, vint prendre congé de lui, lui demandant s'il n'y vouloit rien mander. Quoi! tu vas à Paris, lui dit-il; prends garde à ce que tu fais, car en ce pays-là ils sont si friands des oreilles des Normands que tu ne feras pas peu si tu en rapportes une des tiennes comme j'ai fait; mais quoique fort subtil que je sois, il a fallu y en laisser une, et il lui fit voir comme il étoit essoreillé. Cela ne découragea point mon Normand, qui y avoit affaire; il se met en chemin, quoiqu'avec un peu de crainte. Comme il arriva au fauxbourg Saint-Honoré, toujours avec cette apprehension, il vit une herbière qui crioit: a ma belle ozeille, qui est de l'ozeille, que les menus gens prononcent ainsi, et en Normandie on l'appelle de la surelle. Ce pauvre homme pensant que ce fût un échec et mat qu'on fit sur son oreille, dans l'apprehension que lui avoit donnée son amy, s'en retourna sur ses pas et s'en revint à Rouen, assurant son amy qu'il lui étoit redevable d'une oreille pour le moins, et que s'il fût passé outre comme il eût fait sans son avis, il couroit risque de n'en pas perdre seulement une, mais même toutes les deux. »

Le *cardon* et l'*artichaut* sont originaires du midi de l'Europe; ils appartiennent à la même famille, celle des Composées.

Ainsi que le fait observer L. Figuier, l'artichaut, tel qu'il est servi sur nos tables, n'est autre chose que la réunion des fleurs du végétal enveloppées d'écailles et d'un réceptacle. Ce sont ces écailles et ces réceptacles que l'on mange, en rejetant les fleurs placées au centre.

L'*asperge* vient bien dans l'Europe méridionale et dans l'Europe centrale. Elle est très-goûtée de longue date.

Le *chou* appartient au genre auquel on doit la rave et le navet; on en compte plusieurs espèces : chou cavalier, — chou de Bruxelles, — chou frisé, — chou pommé, — chou-rave, — chou-fleur. L'Europe est sa patrie; aussi le trouve-t-on mêlé à la vie privée des populations européennes.

En France, le chou n'a pas seulement envahi la cuisine; sous cent formes différentes, il a envahi le langage : bête comme un chou, — aller à travers choux, — aller planter ses choux, — s'entendre à une chose comme à ramer des choux, — faire ses choux gras de quelque chose, — cela ne vaut pas un trognon de chou, sont des expressions familières communes.

Mon chou, — mon petit chou, — mon chou-chou, passent pour des tendresses veloutées. — Ménager la chèvre et le chou, — faire chou-blanc, — ce n'est pas le tout que des choux, il faut encore de la graisse, — chou pour chou, cet homme vaut bien l'autre, — faire valoir ses choux, et autres phrases ou proverbes analogues se rencontrent à chaque instant dans le langage courant.

En Allemagne, le chou se mange communément haché et fermenté dans la saumure, c'est-à-dire à l'état de *choucroute*.

Le chou est considéré comme un bon légume, et il en est peu dont la consommation soit aussi développée.

LÉGUMES AROMATIQUES.

La culture des légumes en France. — L'oignon. — Les pyramides. — L'oignon momifié. — Proverbes et dictons. — L'ail. — Imprécation d'Horace. — Les mangeurs d'ail. — Le poireau. — Le cresson.

L'oignon, l'ail, le poireau, le persil, le cerfeuil, le céleri, le cresson, voilà les plus connus des légumes aromatiques. Ces plantes, ainsi que tant d'autres, poussent dans nos potagers, nos champs.

L'*oignon*, l'*ail*, le *poireau*, sont trois enfants de la famille des Liliacées, dont l'origine est orientale.

C'est avec l'ail, l'oignon, le persil, que les monarques égyptiens payaient, en partie, les ouvriers qui travaillaient à la construction des pyramides.

Décrivant la pyramide de Chéops, livre II, par. CXXV, Hérodote précise ainsi ce fait : « On a marqué en caractères égyptiens sur la pyramide, pour combien les ouvriers *ont consommé d'aulx, d'oignons et de persil*. Autant que je puis m'en souvenir, l'inscription que l'interprète m'a expliquée, signifie que la somme s'élève à seize cents talents d'argent (1). Si ces choses ont autant coûté, que n'a-t-on pas dépensé en outils de fer, en vivres et en vêtements, durant le temps employé à bâtir, qui a été ce que j'ai dit. »

On assure que l'oignon conserve aussi longtemps, sinon plus longtemps que les céréales et les légumineuses, la faculté germinative.

« Plusieurs savants, dit M. Pouchet, dans l'*Univers*, prétendent que des grains de blé d'une ancienneté qui remontait à l'époque des Pharaons, ont germé et ont donné une récolte après avoir été confiés à la terre! On les avait trouvés dans des sépultures égyptiennes, à côté des momies. Aussi, selon toutes probabilités, avaient-ils été récoltés sur les bords du Nil il y a trois ou quatre mille ans. L'*oignon* de la Sicile maritime, d'après quelques botanistes anglais, offre une longévité non moins extraordinaire. Objet d'un culte particulier dans l'ancienne Égypte, où on lui éleva même des temples, ce végétal sacré était quelquefois emmaillotté sous des bandelettes et déposé religieusement dans les sarcophages. Le génie audacieux des naturalistes a voulu fouiller dans ces véritables momies végétales, pour voir si elles ne recélaient pas encore quelque étincelle de vie, malgré tant et tant de siècles de sommeil. Et l'on assure que ces cadavres de racines, soustraits à leur double emprisonnement, et placés dans un sol propice, se sont rapidement ranimés en se parant de fleurs et de fruits!... »

On n'en saurait dire autant des momies humaines. L'oignon serait supérieur à l'homme! Humiliation!

Ainsi que le chou, l'oignon a donné lieu à quantité de dictons, de proverbes, de locutions populaires : — Je vous arrangerai cela aux petits oignons. — Pleurer sans oignon. — Il y a de l'oignon (il y a quelque anguille sous roche). — En rang d'oignon.

Si tu te trouves sans chapon, sois content de pain

1. Il y avait, chez les Grecs, deux sortes de talents d'argent : celui de 19 440 grammes, qui valait 4140 francs, et celui de 27 000 grammes, qui valait 5750 francs. Si c'est ce dernier qu'Hérodote désigne, il s'agit d'une somme de 9 200 000 francs.

et d'oignon. — Regretter les oignons d'Égypte (regretter son ancien état), etc., etc.

L'*ail*, qui doit son odeur, son âcreté brûlante à l'huile volatile qui existe dans ses gousses, a eu et a encore des détracteurs.

« Si jamais, vocifère Horace, ode III — le mangeur d'ail, — si jamais, d'une main parricide, un monstre étrangla son vieux père, je le condamne à la ciguë, et que dis-je ? à manger de l'ail comme un moissonneur.

« Moissonneurs ! entrailles de fer qui digérez ces herbes de Canidie assaisonnées au sang de vipère !

« Quel poison me brûle !

« Ah ! sans doute elle avait frotté d'ail le beau Jason qui va soumettre au joug ces taureaux indomptés, la magicienne éprise du chef des Argonautes ; elle avait frotté d'ail les présents funestes qu'elle offre à sa rivale, avant de s'enfuir sur les ailes du dragon ! Jamais l'Apulie, exposée aux feux de la canicule, n'a respiré de plus mortelles vapeurs. Sous la robe ardente de Déjanire, Hercule, au bout de ses travaux, a brûlé d'un feu moins cruel. »

Pour être juste, il convient d'admettre que l'haleine du mangeur d'ail laisse à désirer, et qu'un de nos salons exigus de Paris où se trouveraient une demi-douzaine de personnes ayant mangé de l'ail à dîner, aurait une atmosphère médiocrement agréable.

La classe ouvrière aime l'ail cependant; peut-être à cause de l'âcreté violente de cette plante.

La *ciboule*, l'*échalote*, etc., sont des espèces d'ail. Le *poireau* est excellent dans la soupe ou en plat, au jus de viande. Les Romains le mangeaient, les trois quarts du temps, comme nous mangeons les salsifis.

Le *persil* et le *cerfeuil*, tous les deux ombellifères, s'emploient pour l'assaisonnement des mets ; le *cresson* est un condiment et une salade, à volonté, souverain pour la *santé du corps*, crient les marchands des quatre saisons. Les environs de Paris sont couverts de *cressonnières*, car notre capitale consomme beaucoup de cresson. Cette plante de ruisseaux, de marais est, d'ailleurs, salutaire.

LES CUCURBITACÉES.

Infortune des cucurbitacées. — Le cornichon. — Le potiron. — Le melon. — La voix populaire.

Le cornichon, le concombre, le melon, le potiron caractérisent cette classe, dont les principaux individus, nous ne savons pourquoi, ont été choisis pour représenter la stupidité.

Un *cornichon* est, populairement, un homme niais qui se laisse attraper ; dans le même langage, *potiron* n'a pas une acception plus avantageuse; quant à *melon*, il a une signification plus écrasante encore que cornichon ou citrouille.

Dire à un homme : quel cornichon ! quelle citrouille ! quel melon ! c'est le sacrer trois fois, et par gradation, crétin.

Quoi de plus exquis pourtant, l'été, qu'un bon cantaloup bien mûr, bien juteux, bien sucré !

N'importe, la voix populaire a prononcé, il faut subir son arrêt.

Encore si la voix populaire ne frappait injustement que les légumes ! Mais elle frappe les hommes, tout aussi niaisement, et plus cruellement.

ARMAND DUBARRY.

NOUVELLES

LA PIÈCE DU PROCÈS

A l'est du Havre, dans la direction de Sainte-Adresse, s'élèvent des hauteurs où l'on jouit d'une vue magnifique : d'un côté, c'est la ville et le port avec ses bassins et sa forêt de mâts ; de l'autre, c'est la pleine mer avec ses horizons sans bornes. Là sont disséminées, au milieu des massifs de verdure, de splendides habitations dans lesquelles les armateurs et les princes de la finance ont épuisé toutes les inventions du luxe moderne. Dans les jardins et les serres, s'épanouissent les fleurs des climats exotiques ; les essences les plus précieuses des îles et de l'équateur sont prodiguées dans les meubles et les boiseries. Des bronzes, des tableaux de prix, des draperies dignes des palais des rois y charment les regards. Ce sont des demeures vraiment seigneuriales que l'art et la nature embellissent à l'envi.

Mais il y a aussi sur cet incomparable plateau d'Ingouville des maisons plus modestes où de petits rentiers, des commerçants assez aisés pour vivre de leurs économies, des fonctionnaires en retraite, viennent chercher la tranquillité et le bon air sous l'ombrage des grands arbres.

La villa Prangel, ainsi nommée de celui qui l'avait fait construire, était bâtie dans d'humbles proportions, mais la situation était délicieuse, et du jardin le regard embrassait, avec l'entrée du port, une vaste étendue d'océan, tandis que vers le sud il se perdait dans un horizon de verdure.

Sur le seuil de cette habitation, une jeune fille, dans l'attitude de l'attente et de l'anxiété, interrogeait la route du regard, lorsqu'on lui apporta un télégramme qu'elle lut avec l'expression du désappointement.

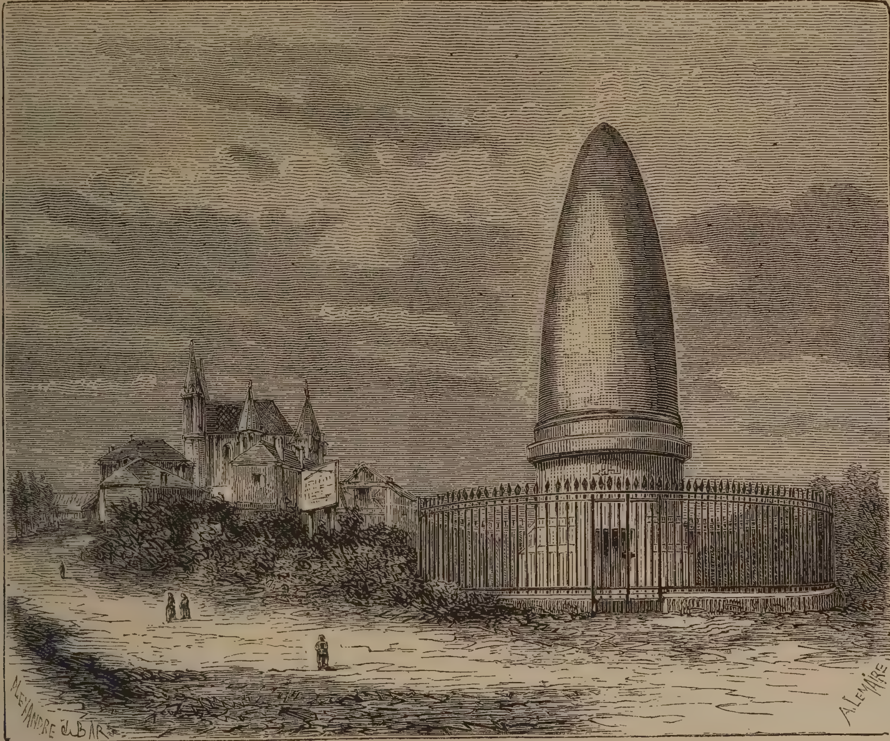
— Angélique, dit-elle à la vieille servante qui tricotait dans l'embrasure de la croisée, mon père ne rentrera pas ce soir.

Elle prit un livre pour abréger le temps en attendant l'heure du repas. Grande, bien proportionnée, elle avait un port de reine ; ses beaux yeux noirs reflétaient l'intelligence, l'énergie et la bonté. Sa bouche avait un sourire d'un charme irrésistible. Tous les traits du visage, aux contours nets et précis, semblaient indiquer la volonté, mais une volonté qui ne se laisse guider que par des mobiles élevés ; à voir cette physionomie ouverte, distinguée et sympathique, on devinait que jamais un calcul d'un

ordre vulgaire ne pouvait avoir passé sur cette aimable jeune fille.

Lorsque le repas fut servi, elle se mit à table pour la forme, car elle toucha à peine aux plats que la vieille servante déposa devant elle, puis monta dans sa chambre. Pendant que l'obscurité envahissait la villa, elle s'approcha de la croisée et s'y laissa aller à de muettes rêveries, les regards tournés vers la ville du Havre, qui se montrait comme enveloppée d'une nappe de lumière. Une rafale fit brusquement osciller les becs de gaz et secoua les arbres d'Ingouville; le temps, qui avait été magnifique pendant la journée, changeait brusquement; des essaims d'oiseaux de mer volaient éperdus le long du rivage avec des gémissements d'effroi; des tourbillons de nuages bas et rapides voilèrent les étoiles; les éclats du tonnerre se mêlèrent au bruit des vagues qui déferlaient avec fureur sur les rochers des falaises. La jeune fille admirait la grandiose horreur de la tempête; à la lueur des éclairs qui sillonnaient à chaque instant l'obscurité, son regard suivait le mouvement des vagues, dont les crêtes écumantes se ruaient les unes sur les autres, et songeait, le cœur serré, aux barques surprises par l'ouragan.

Il ne tarda pas à s'apaiser, et il touchait à sa fin, lorsqu'elle fut arrachée à sa contemplation par les aboiements de l'épagneul qui veillait à la garde de la maison. Ces aboiements prirent une telle persistance qu'elle appela la servante, couchée dans la pièce voisine, et, comme celle-ci tardait à se lever, elle descendit bravement l'escalier et ouvrit la porte. Le chien se précipita dans le jardin, où le bruit des pas trahissait la fuite du malfaiteur. Les aboiements redoublèrent, une lutte s'engagea dans l'obscurité, mais elle ne fut pas longue; le fidèle animal poussa un cri douloureux, et resta étendu sur le sol.



Notre-Dame des Flots, dessin de A. de Bar.

La jeune fille survint alors, et, à la lueur fugitive d'un éclair, put voir un individu de petite taille qui escaladait la grille et s'enfuyait à toutes jambes. Sa sollicitude se porta immédiatement sur l'épagneul, et elle éprouva un véritable soulagement quand elle constata que le coup qui l'avait terrassé ne l'avait pas dangereusement blessé; il tenait encore entre les dents un morceau d'étoffe détaché du pantalon de l'inconnu. Après l'avoir rapporté avec toutes sortes de précautions, elle visita soigneusement la maison; rien n'y avait été enlevé, aucune porte, aucune fenêtre n'avait été forcée; mais, le lendemain, des traces de boue laissées sur la muraille, l'écorce, déchirée en plusieurs endroits, de la vigne qui tapissait la façade, les branches brisées, prouvèrent qu'une tentative avait été faite pour s'élever jusqu'à l'étage supérieur et pénétrer dans l'habitation par la croisée; l'alarme donnée par le chien en avait seule empêché le succès.

— Après cet événement, se dit-elle, la tendresse de mon père, déjà si facile à alarmer, sera toujours anxieuse loin de moi.

Sa pensée se reportait immédiatement sur celui qui ne vivait que pour elle.

La villa avait été louée par M. Albanel qui occupait un rang distingué, sinon parmi les maîtres de la parole, du moins parmi les membres les plus honorables du barreau de Paris. Le choix de cette campagne pouvait paraître bizarre de la part d'un homme qui n'était pas un des moins occupés des avocats de la capitale. Il s'y installait au commencement de la belle saison, et ne la quittait qu'en novembre après les vacances du palais. Pendant les premiers mois de villégiature, ses travaux le forçaient à faire presque tous les jours de la semaine le voyage de Paris, et il employait les heures du trajet à compulser les dossiers de ses clients. S'il se condamnait aux fatigues de cette locomotion perpétuelle, s'il s'imposait de lourds sacrifices de temps et d'argent, c'était pour obéir aux conseils des médecins qui avaient recommandé ce séjour pour sa fille, et parce qu'il avait pu constater les excellents effets de cette oasis verdoyante, du souffle vivifiant de la brise maritime sur la santé de son enfant adorée.

Veuf depuis peu de temps, il avait concentré sur Valentine toute sa puissance d'affection, ne se plaisait qu'à côté d'elle, était l'esclave de ses désirs, ne se plaignait que d'une chose, c'est qu'elle ne lui fournît pas davantage l'occasion d'exercer son dévouement. Aussi se résignait-il bien rarement à passer la nuit à Paris, et il avait fallu une considération bien sérieuse pour l'empêcher de revenir la veille à la villa.

Lorsque le soir il rentra, il n'était pas seul, un jeune homme l'accompagnait. Celui-ci avait une trentaine d'années, était mis avec goût, mais sans affectation d'élégance. Il était grand, de taille bien prise, et, sans avoir les traits absolument corrects, pouvait passer pour bel homme. Ses manières étaient aisées, son attitude trahissait un certain contentement de lui-même qui ne se remarquait pas au premier abord, non plus que quelque chose d'inquiet dans la physionomie. Somme toute, la première impression n'était pas défavorable, et ce n'était qu'après un examen attentif qu'on était conduit à faire ses réserves et à suspendre son jugement.

Valentine embrassa son père avec effusion, fit à l'étranger un accueil poli, mais laissa percer la contrariété de voir un tiers s'interposer dans l'intimité de la famille. Elle aurait voulu réserver pour le moment où elle serait seule avec son père le récit de ce qui s'était passé la veille, mais l'avocat qui l'observait avec une inquiète sollicitude la força par ses instances de satisfaire sa curiosité.

— Ah! mon Dieu! dit l'étranger, c'est moi qui en suis cause, moi qui voudrais à tout prix éloigner de vous, mademoiselle, les impressions importunes; c'est moi qui ai retenu votre père à Paris.

— Ne vous le reprochez pas, mon ami, dit M. Albanel, vous l'avez fait dans une bonne intention; il s'agissait d'une excellente affaire que vous ne vouliez pas me laisser manquer, vous ne pouviez prévoir ce qui est arrivé.

— C'est vrai; mais je ne me le pardonnerais pas si mademoiselle Valentine devait en conserver un souvenir fâcheux à mon égard.

Ces paroles semblaient solliciter de la jeune fille une réponse aimable, mais elle venait de s'éloigner pour mettre la main aux préparatifs du repas qui occupait toute son attention. L'avocat pressa M. Bocardet d'en prendre sa part, mais il résista à ses instances, alléguant des affaires qui l'appelaient au Havre et la nécessité d'informer la justice de l'attentat dont la villa avait été le théâtre.

M. Albanel accompagna son hôte jusqu'à la porte du jardin. La pluie avait détrempé la terre et fait disparaître presque complétement les traces du malfaiteur; cependant il remarqua sur une plate-bande l'empreinte d'un soulier garni de clous, elle semblait avoir été produite par le pied d'un enfant.

— C'est sans doute, se dit-il, un de ces vauriens trop nombreux dans les ports de commerce. Par quel hasard étrange a-t-il choisi précisément la nuit où, par exception, j'ai été retenu à Paris, sans que je pusse moi-même le prévoir?

Le potage fumait sur la table; il s'assit à côté de sa fille. Le repas fut empreint de cette cordialité inaltérable qui régnait toujours entre deux êtres dont chacun ne songeait qu'au bonheur de l'autre.

— Ma chère Valentine, dit brusquement l'avocat, j'ai une cause importante à plaider.

— Devant quel tribunal, mon père?

— Devant un tribunal terrible qui, je le crains bien, est un peu prévenu contre mon client.

— Et vous avez compté, pour triompher, sur les séductions de votre éloquence.

— Ou plutôt sur ta raison.

— C'est un exorde par insinuation.

— Si je commence par te dire que M. Bocardet t'aime éperdument, tu n'en seras pas surprise, n'est-ce pas?

Valentine se borna à sourire, sans qu'il fût possible de deviner ses réflexions.

— Mais, reprit M. Albanel, si j'ajoutais qu'il obtient de toi la réciprocité, tu protesterais peut-être.

— Allez toujours, mon père, dit-elle sans tenir compte d'un temps d'arrêt interrogateur; on n'interrompt pas le plaidoyer d'un avocat; je vous écoute.

Cet accent de plaisanterie déconcerta un peu M. Albanel.

— Valentine, mon enfant chérie, reprit-il d'une voix émue, je n'ai que toi au monde, et ton bonheur est ma première, mon unique préoccupation. Il est dans l'ordre de la nature que je parte le premier, je voudrais avant de mourir te confier à un honnête homme qui me rassure sur ton avenir, et c'est parce que dans ma pensée M. Bocardet réunit toutes les conditions désirables, que j'ai accueilli ses avances. Les circonstances dans lesquelles je suis entré en relations avec lui ne pouvaient manquer de lui concilier mon estime; tu t'en souviens?

— Oui, ce fut à l'occasion du procès qu'il eut à soutenir contre son cousin, et ces querelles de famille m'inspirèrent, je l'avoue, des dispositions peu favorables à son égard.

— Tu oublies que ce procès ne fut pas intenté par lui, et qu'il fut obligé de se défendre. N'était-il pas le plus proche parent de l'oncle dont il héritait? Etait-il cause que ce cousin, cet artiste, comment l'appelle-t-on? Bréhier, je crois, fut trompé dans ses espérances? Etait-il obligé de s'en rapporter aux allégations de ce dernier sur je ne sais quelle dette contractée envers son père?

— Ce que j'ai entendu dire de M. Bréhier ne per-

met guère de supposer qu'il fût capable d'une réclamation mensongère.

— Il pouvait être de bonne foi : pourquoi M. Bocardet ne l'aurait-il pas été aussi ? Il avait pour lui au moins le droit légal, et cependant quand il apprit que je soutenais contre lui ce procès que je ne pouvais gagner, je l'ai reconnu plus tard, il vint spontanément me proposer une transaction qui me parut inspirée par une conscience singulièrement délicate. M. Bréhier se refusa à tout arrangement ; il fut inflexible ; il voulait tout ou rien ; c'est cette dernière alternative qui s'est réalisée.

— Et vous lui en avez un peu voulu d'avoir été l'occasion d'un de ces rares échecs que vous avez éprouvés au Palais.

— Non, mais je n'ai pu m'empêcher de reconnaître que dans cette circonstance le beau rôle était pour M. Bocardet.

La jeune fille restait silencieuse ; elle ne trouvait rien à répondre au raisonnement de son père, et cependant son attitude indiquait qu'elle n'était pas convaincue.

— Ma pauvre Valentine, reprit l'avocat, tu es bien de ton sexe, qui trop souvent substitue l'instinct et le sentiment aux lois de la logique. Tu as contre lui des impressions confuses; permets-moi de les combattre en invoquant mon expérience des hommes. J'ai beaucoup étudié M. Bocardet et la bonne opinion que j'ai conçue de lui a été confirmée par les renseignements que j'ai recueillis ; c'est un plaidoyer en règle que je t'ai annoncé, laisse-moi tenir parole.

« Tu te souviens de cette attaque dont vous fûtes l'objet ta mère et toi, lorsque nous demeurions près de Choisy, sur le bord de la Seine ; j'avais comme hier été retenu à Paris, vous étiez seules; à la faveur d'une nuit profonde la maison fut assaillie par des malfaiteurs ; vous fûtes sauvées par un étranger qui les mit en fuite et disparut sans se faire connaître ; nous avons alors contracté une dette de reconnaissance qu'il nous eût été doux d'acquitter.

— Oui, et j'ai toujours désiré pénétrer le mystère dont notre sauveur s'enveloppait.

— Aussi est-ce un argument que j'invoque en faveur de M. Bocardet.

— Vous savez donc que c'est lui ?

— Il y a déjà quelque temps que j'en suis convaincu ; bien des observations ont presque transformé cette croyance en certitude. Ta mère aussi voulut connaître la vérité. Rappelle-toi la dernière lettre qu'elle nous écrivit de Paris pendant ce voyage que je fis avec toi. Elle était parvenue à découvrir cet ami inconnu ; elle avait pu apprécier la loyauté de son caractère ; elle avait vaincu la réserve que lui imposait son peu de fortune à cette époque, et lui avait arraché le secret de l'amour qu'il éprouvait pour toi ; elle nous taisait son nom et se proposait de nous le présenter à notre retour. La mort ne lui laissa pas le temps de compléter les renseignements de sa lettre. Mais cette lettre, je l'ai relue souvent et j'ai toujours pensé qu'elle ne pouvait s'appliquer qu'à M. Bocardet.

Il semblait attendre une réponse ; la jeune fille resta silencieuse.

— Tu conserves des doutes, reprit l'avocat ; eh bien ! écoute encore. Tu me forces à commettre une indiscrétion, mais je sais que tu ne me trahiras pas. Tu connais Mme Daunis ; dans un entretien que j'ai eu avec elle, elle a laissé échapper la confidence que M. Bocardet était le héros de la maison de Choisy, mais il lui a demandé le secret ; il n'oserait plus reparaître devant nous si on pouvait le soupçonner de spéculer sur un service rendu ; j'avais pris l'engagement de me taire ; tes préventions me forcent à parler.

— Mais, mon père, il me semble que si M. Bocardet tenait tant à garder l'incognito, il était plus simple qu'il ne révélât à personne sa belle action, pas même à Mme Daunis.

— Oh ! Valentine, Valentine, quelle étrange manie de soupçons, et comme j'avais raison de dire que tu étais aveuglément prévenue contre mon client !

— Vous savez pourtant, mon père, que j'ai appris de vous à ne pouvoir me complaire dans une opinion mauvaise à l'égard d'autrui et que je ne me pardonnerais pas un jugement injuste.

Il était attendri plus qu'il ne voulait le paraître, et sous ses cheveux grisonnants sa bonne et franche figure laissait voir les sentiments d'affection qui dominaient tous les autres.

— Sois heureuse, mon enfant, c'est tout ce que je te demande, lui dit-il, consulte ton cœur et ta raison, ils ne t'égareront pas.

Il la pressa dans ses bras et tous les deux se retirèrent chacun dans sa chambre.

II

Cette conversation laissa Valentine anxieuse et perplexe. Elle avait le cœur haut placé, mais son imagination ne s'égarait pas dans les rêveries romanesques. Elle savait que la vie impose une série de concessions et de transactions, et ne se charge pas de réaliser l'idéal éclos dans le cerveau d'une jeune fille. Elle reconnaissait que le parti qu'on lui proposait était des plus sortables. Si le dévouement expérimenté de son père lui proposait pour mari M. Bocardet, était-elle bien en droit de s'en rapporter à une répugnance qu'elle ne pouvait appuyer sur aucune objection sérieuse, sur aucun fait concluant? Ce jeune homme avait toujours été d'une convenance parfaite, il paraissait l'aimer sincèrement, pourquoi ne le voyait-elle jamais arriver sans un mouvement de mécontentement et d'humeur? Le dernier vœu de sa mère, quoiqu'il n'eût pas été nettement formulé, ne devait-il être d'aucun poids pour elle ? et cette dette de reconnaissance contractée envers le généreux étranger qui couvrait d'un voile délicat son acte de dévouement, pouvait-elle l'oublier?

Ses scrupules et ses hésitations persistèrent pendant les jours qui suivirent. Elle se reprochait les préoccupations qu'elle lisait sur le front de son père, elle s'accusait de donner trop de place dans sa pensée à d'inexplicables défiances, et cependant l'idée de s'abandonner à la direction de l'avocat l'épouvantait.

Elle travaillait à la croisée de sa chambre lorsque ses regards s'arrêtèrent sur deux portraits : l'un était celui de sa mère, l'autre représentait un

vieillard dont la figure pleine d'une fine bonhomie semblait lui sourire.

— Pauvre mère, dit-elle, vous ne pouvez plus me répondre, mais vous, mon oncle, il m'est permis d'invoquer vos conseils. Vous aussi, vous avez raillé ma présomptueuse sagesse, vous m'avez dit que j'étais ingénieuse à trouver des raisons pour justifier les caprices de mon imagination, et cependant quand je vous ai demandé si, lorsque vous étiez juge d'instruction, vous ne teniez aucun compte de l'impression que laisse l'examen d'une physionomie, de mille détails insignifiants en apparence, vous n'avez pas osé me faire une réponse négative. Vous m'avez assurée de votre dévouement; eh bien! vous viendrez, mon oncle, vous donnerez votre avis à la consultation.

Elle était satisfaite de son idée, le temps était superbe et M. Albanel avait annoncé qu'il ne rentrerait que fort tard; elle prit avec elle sa vieille servante Angélique et l'entraîna pour faire un tour de promenade.

Elles descendirent la pente gazonnée qui conduit au rivage et marchèrent quelque temps sur les galets, sur les pierres aiguës, tranchantes que la mer n'avait pas encore eu le temps de polir, puis remontèrent la falaise qui conduit sur les hauteurs de Sainte-Adresse. Le temps était magnifique, une brise assez forte soufflait de l'ouest et faisait voltiger sous son large chapeau de paille les cheveux bruns de Valentine. Celle-ci aspirait avec délices les âpres senteurs de l'océan, elle se trouvait à l'aise en face de l'imposant spectacle qui se déroulait sous ses yeux. Elle escaladait les rochers d'un pied sûr et raillait affectueusement la vieille servante qui avait peine à la suivre.

Valentine, les regards fixés sur la mer, semblait suivre le mouvement de la marée qui se rapprochait d'instant en instant du rivage. Puis, comme si elle avait voulu changer le cours de ses pensées, elle précipita sa marche, suivie de la servante qui s'avançait d'un pas fatigué, haletant comme un soufflet de forge. Valentine, qui connaissait bien Angélique dont le principal défaut était une disposition à toujours murmurer contre les injustices du sort, n'y prenait pas garde et multipliait ses taquineries affectueuses, auxquelles celle-ci paraissait du reste parfaitement habituée.

— Allons, lui dit-elle, après avoir gravi une côte ardue, nous voici arrivées, tu peux respirer.

— Ce n'est pas dommage, grommela la vieille servante.

— Ouvre donc les yeux et dis-moi si nous ne sommes pas amplement dédommagées de la fatigue.

— Oui, c'est magnifique, répondit Angélique d'un ton qui n'était nullement à l'unisson avec l'enthousiasme de sa compagne.

Si elle avait osé, elle aurait déclaré nettement que la rue de Rivoli et le boulevard du Temple lui paraissaient bien autrement séduisants.

Il n'était cependant pas nécessaire de pousser bien loin le culte de la nature pour subir le charme du spectacle qui se déroulait sous les yeux des promeneuses. Elles étaient parvenues au haut de la falaise et se trouvaient tout près de la charmante chapelle gothique connue des marins sous le nom de Notre-Dame des Flots. La mer déferlait avec un bruit monotone sur les rochers de la grève et marquait la limite de ses vagues par une frange d'écume. Plus loin elle présentait une succession de teintes vertes, bleuâtres, argentées, et reflétait comme dans un miroir mobile toutes les teintes de l'atmosphère. A l'horizon, le soleil couchant répandait sur l'océan ses lueurs empourprées qui évoquaient l'image d'un immense incendie.

Les voiles blanches des bateaux de pêche se balançaient à perte de vue; des bâtiments de commerce les dominaient de leurs hautes mâtures, et des navires à vapeur sillonnaient les vagues en laissant derrière eux des panaches de fumée. Des nuées d'oiseaux de mer voltigeaient au-dessus de l'eau en effleurant la surface de leurs longues ailes, et en semant l'air de leurs cris plaintifs. A l'ouest, la ville du Havre se montrait avec ses grandes rues, ses monuments, ses bassins où se pressait une forêt de mâts. Les hauteurs d'Ingouville étalaient leurs molles ondulations avec leur coquette parure d'arbres verdoyants et de villas somptueuses.

Valentine s'était assise sur une pierre à côté de sa vieille bonne; absorbée dans la contemplation du panorama qui s'offrait à sa vue, elle se laissait bercer par les vagues harmonies de la nature, elle s'isolait, en quelque sorte, du monde entier. Tout à coup elle fut arrachée à sa rêverie par le bruit de pas qui montaient vers la crête de la falaise; elle vit bientôt apparaître deux promeneurs qui suivaient le chemin rocailleux de la chapelle et passèrent tout près d'elle sans l'apercevoir derrière le rocher qui la dissimulait en partie.

Une dame âgée, mise avec simplicité, mais d'un extérieur très-distingué, donnait le bras à un jeune homme de vingt-cinq ans environ. Sa figure pâle et maigre, encadrée de cheveux blancs, portait l'empreinte d'une profonde tristesse; elle et son compagnon marchaient à pas lents, sans échanger une parole, comme si les impressions qui les dominaient avaient mis un sceau sur leurs lèvres.

Valentine les vit disparaître à l'entrée de la chapelle. Quelques instants après, le jeune homme revint seul. Il s'adossa contre une roche, et, la tête appuyée sur son bras, resta immobile, les regards tournés vers l'immensité de la mer. Lorsqu'il avait passé devant elle, il était masqué par sa compagne, elle n'avait pu le voir. Cette fois, il se montrait en pleine lumière, éclairé par les rayons du soleil à son déclin. Elle put l'examiner à loisir: il était de taille ordinaire, mais bien prise. Quoique ses vêtements fussent fanés et à demi-usés, il leur communiquait un cachet de rare élégance; son profil se détachait sur l'azur du ciel avec une pureté de lignes remarquable. Il avait le teint un peu pâle, des yeux noirs qu'ombrageaient de longs cils; son front haut, ses tempes développées indiquaient l'intelligence et une imagination vive. Il se tint quelques instants immobile, interrogeant l'horizon d'un regard douloureusement mélancolique, puis se redressa d'un mouvement nerveux, comme s'il avait voulu réagir contre l'invasion du découragement. De la main il écarta ses longs cheveux que le vent poussait sur sa figure, et murmura:

— Allons, pas de défaillance, il le faut.

Valentine l'observait avec intérêt; elle soupçonnait un drame intime, quelque épreuve cruelle in-

fligée à ce jeune homme dont le beau et doux visage captivait la sympathie. Puis il lui semblait qu'elle ne le voyait pas pour la première fois ; mais à quel lieu, à quelles circonstances se rattachait cette vague réminiscence? il lui eût été impossible de le dire.

La vieille dame ne tarda pas à revenir. Valentine, en la voyant s'avancer grave et digne dans sa douleur, remarqua la ressemblance frappante qu'elle présentait avec l'inconnu. Elle se tint debout devant lui, dans l'attitude de la tristesse, puis appuya sa main sur son épaule et lui dit d'une voix émue :

— Richard !

Il parut sortir d'un rêve.

— Asseyons-nous, reprit-elle, et causons.

Ils prirent place sur la saillie que présentait le sentier, la figure tournée vers la pleine mer.

Valentine était séparée d'eux par un étroit espace; elle eut d'abord la pensée de s'éloigner et de laisser le champ libre aux nouveaux venus, mais elle ne pouvait le faire sans les déranger. D'ailleurs la curiosité, l'intérêt que lui inspiraient ces deux êtres associés dans une commune douleur la retenaient, et, lorsqu'elle eut entendu les premiers mots de l'entretien, elle ne fut plus tentée de quitter la place.



Le Havre, vue prise de Sainte-Adresse, dessin de A. de Bar.

— Richard, mon fils, dit la vieille dame, j'ai prié Dieu qu'il te fît renoncer à ton projet, ai-je réussi ?

— Non, ma mère, c'est une cruelle nécessité à laquelle nous devons nous soumettre ; il le faut.

Elle laissa échapper un profond soupir.

— Il le faut, reprit-elle d'une voix oppressée par les sanglots qu'elle avait peine à retenir, il faut que tu mettes des milliers de lieues entre toi et ta mère. Mon cœur se brise à la pensée que dans quelques jours un navire va t'emporter vers l'Amérique. Je t'ai accompagné ici pour passer avec toi les derniers instants qui nous séparent de ton départ, mais j'espérais toujours que tu prendrais en pitié la vieillesse de ta mère. Et il me va falloir retourner seule pendant que tu seras livré à tous les hasards. Tu ne t'es donc pas demandé ce que deviendrait ta mère quand elle parcourera notre logement de la rue Notre-Dame-des-Champs, où chaque objet lui rappellera le fils parti pour un lointain exil et ravivera sa douleur. Tu ne sais donc pas qu'à l'écho des nouvelles qui arriveront de ces régions maudites, je serai en proie à d'horribles angoisses, que l'inquiétude m'assaillira le jour et la nuit. Oh ! mon fils,

quel avenir se prépare pour moi! On me disait: Richard a du talent; son énergie a surmonté les obstacles qui se dressent devant les artistes à leurs débuts; il n'a plus qu'à suivre sa voie; une brillante carrière s'ouvre devant lui, et le moment n'est pas loin où son nom brillera parmi ceux des peintres que le public entoure de ses sympathies. J'écoutais ces éloges avec ivresse, j'étais fière de toi, j'étais heureuse, et c'est quand cette perspective sourit à ta jeunesse, que tu vas la livrer en pâture à ces gens d'Amérique qui n'ont d'autre culte que celui du dieu-dollar, qui n'entendent rien aux arts, qui ne te comprendront pas plus que tu ne les comprendras toi-même. Tu ne prévois donc pas que dans ce milieu, qui n'est pas fait pour toi, ton talent s'atrophiera, tes forces s'épuiseront à la peine, et tu tomberas dans cette impuissance qui, pour le véritable artiste, est pire que la mort.

— Croyez-vous donc, ma mère, que moi aussi je n'aie pas cruellement souffert avant de prendre la résolution contre laquelle votre affection s'élève? Croyez-vous que toutes les réflexions qui sont sorties de votre bouche, je ne les aie pas faites moi-même? Mais vous m'avez appris que la vie est une lutte et qu'il y a des nécessités douloureuses auxquelles l'homme de courage doit savoir se résigner. C'est pour cela que je dois partir.

— Oh! misérable nécessité, que celle qui repose sur la perspective d'un gain qu'il s'agit de réaliser!

— Ne dites pas cela, ma mère, vous ne le croyez pas, vous savez bien que la cupidité n'a pas prise sur moi, que jamais une question d'argent ne saurait passer avant mes goûts, et surtout avant la considération de votre bonheur; mais vous savez aussi que les devoirs qui me sont imposés ne sauraient se concilier avec la lenteur du succès que l'avenir me réserve peut-être ici, que je n'ai pas le droit de refuser les propositions avantageuses qu'on me fait à l'étranger. Je ne puis hésiter, puisque mon travail richement rémunéré me permettra de remplir des engagements sacrés, de sauvegarder l'honneur de mon père. Ce nom de Bréhier, il m'a laissé le soin de le faire respecter, c'est à moi de le préserver de tout soupçon injurieux, de toute allusion offensante. Il ne faut pas que des engagements au bas desquels il est inscrit soient désavoués.

La vieille dame baissa la tête et murmura:

— Maudit procès! Pourquoi l'avons-nous perdu? Pourquoi ton malheureux père!...

— Ne récriminons pas, ma mère, contre les faits accomplis. Épargnons-nous les plaintes inutiles. Oui, il serait à désirer que mon père n'eût pas prêté à M. Desbains cette somme qui constituait toute sa fortune; mais ce n'est point à nous de lui reprocher d'avoir obligé un parent, un ami qu'il a sauvé de la ruine. Celui-ci était un honnête homme, vous le savez. S'il ne se libéra pas, c'est que mon père ne voulut pas entraver par ce remboursement ses opérations commerciales et l'entraîner à une liquidation qui eût été désastreuse. Ce dépôt était en mains sûres; nous pouvions être tranquilles, nous pouvions escompter sans crainte l'avenir et faire face à des dépenses que nous étions certains de solder un jour. Pouvions-nous prévoir que la mort enlèverait brusquement M. Desbains? Pouvions-nous prévoir surtout que nos droits dont il nous était si facile de fournir la preuve, seraient méconnus? Ce fut une cruelle désillusion, mais il faut subir la nécessité; des engagements sacrés ont été contractés surtout pendant la maladie qui a emporté mon père, à tout prix il faut les tenir. Ce voyage en Amérique m'en offre les moyens en me promettant des bénéfices qu'il me faudrait attendre ici pendant de longues années, si jamais ils étaient réservés à mon travail. Je n'ai pas le droit de refuser; ce serait un vol à l'égard de ceux qui ont eu foi en notre loyauté. Rappelez-vous vos enseignements et ceux de mon père; ce sont eux qui m'ont indiqué la voie dans laquelle je m'honore de marcher aujourd'hui.

Mme Bréhier resta quelques instants silencieuse; elle semblait suivre le cours de ses pensées.

— Et ce procès que tu dus intenter à l'héritier déloyal de M. Desbains, dit-elle, tu te croyais sûr de le gagner?

— Oui, ma mère, je devais le croire, j'avais une pièce concluante devant laquelle le jugement n'était pas douteux; elle affirmait nos droits jusqu'à l'évidence; malheureusement elle a été perdue.

— Comment a-t-elle été perdue? L'avocat que tu avais choisi passe cependant pour un honnête homme, pourquoi ne l'a-t-il pas produite au tribunal? Le malheur rend soupçonneux et méfiant, il me vient des idées que je ne puis repousser.

— Vous avez tort, ma mère; M. Albanel est un homme dont la délicatesse et la loyauté n'ont jamais été mises en doute. Gardons-nous de l'accuser; si la pièce dont nous parlons a été égarée, nous ne devons nous en prendre qu'à la cruelle fatalité qui nous poursuit.

— Et cependant ton adversaire est admis dans la maison de l'avocat, on dit qu'il doit épouser sa fille.

— De grâce! Ma mère, n'achevez pas; ces insinuations sont indignes de vous, le chagrin ne doit pas vous rendre injuste.

Sa voix avait pris un accent plus énergique, il était facile de voir que, malgré sa profonde affection pour sa mère, Richard ne lui aurait pas permis de flétrir d'un soupçon odieux ceux dont elle n'évoquait pas le souvenir sans irritation et sans amertume.

— Soit, mon fils, dit-elle, je respecterai tes scrupules, et cependant, si je pouvais lire au fond de ton cœur, je suis sûre que j'y trouverais des pensées que ta bouche se refuse à exprimer. Ne prends pas en m'entendant cette expression de mécontentement; je m'arrête; je ne veux pas que dans ces jours que nous avons encore à passer ensemble, un nuage s'interpose pour la première fois entre nous.

Elle prit la main de son fils avec une expression d'indicible tendresse, et plongea ses regards dans ses yeux comme si elle avait voulu lire au fond de son âme.

— Richard, dit-elle, tu es bien le cœur courageux et loyal que j'avais rêvé; tu es de ceux qui ne fléchissent jamais devant une épreuve quand ils croient entendre la voix du devoir. Mais es-tu bien sûr que les motifs dont tu m'as parlé soient les seuls qui te déterminent à partir?

— Ma mère, je vous assure.....

— Je n'insiste pas, mon fils; garde donc tes

secrets s'il en est qu'il ne soit pas permis à ta mère de connaître ; mais tu ne peux m'empêcher de remarquer en toi une tristesse qui procède d'une autre cause que celle dont nous parlions tout à l'heure ; je sens mon effroi redoubler quand je pense que tu vas emporter là-bas le découragement d'un cœur désenchanté.

— S'il en est ainsi, ma mère, réjouissez-vous de me voir partir. Il convient à ceux qui ont éprouvé une amère déception de quitter les lieux qui la leur rappellent, d'aller s'en guérir là où malgré eux ils trouveront l'oubli. Une tâche laborieuse m'attend à New-York. Les gains magnifiques promis à mon travail stimuleront mon énergie. On dit que là-bas l'intensité de la lutte et du labeur de chaque jour ne laisse pas à l'esprit le temps de se complaire dans les rêveries. Deux années, moins de deux années peut-être, me suffiront pour remplir mon programme et opérer ma guérison, je reviendrai ensuite et, le passé une fois liquidé, je me livrerai en toute sécurité, avec confiance, à l'art tel que je le comprends, et je produirai peut-être alors des œuvres qui me donneront place parmi les peintres dont on cite les noms avec éloge.

Elle secoua tristement la tête, elle n'était pas convaincue.

— Es-tu bien sûr, Richard, dit-elle que cet homme sur la foi duquel tu entreprends ce lointain voyage et qui prend passage avec toi sur le paquebot soit digne de ta confiance? Es-tu sûr qu'il tiendra ses engagements?

— Je le crois, ma mère, d'ailleurs il est trop tard pour revenir sur ma résolution.

— Trop tard! murmura-t-elle tristement.

Puis, relevant la tête, elle ajouta :

— Pardonne-moi, Richard, je ne devrais pas, lorsque déjà ton cœur est attristé, assombrir encore ton départ en y mêlant mes impressions douloureuses et mes terreurs, mais ç'a été plus fort que moi; je veux être, je serai courageuse, et, pendant les quelques jours que nous avons encore à passer ensemble, je refoulerai en dedans de moi-même mon chagrin, je veux que les heures de répit qui nous sont accordées nous laissent un agréable souvenir.

Elle fit un effort pour donner à ses traits une expression souriante, et elle porta la conversation sur des sujets qui ne prêtaient pas à l'attendrissement qu'elle s'était interdit, mais on devinait la lutte de la volonté contre les sentiments qu'elle cherchait à dissimuler; en dépit de sa résolution, on sentait qu'il y avait au fond de son cœur une douleur qui, à la première occasion, ferait explosion!

La mère jeta un dernier regard sur la chapelle de Notre-Dame des Flots, dont la silhouette se détachait au sommet de la falaise, et prenant le bras du jeune homme :

— Partons, mon fils, lui dit-elle.

Ils descendirent silencieusement les gradins qui conduisaient à la plage et ne tardèrent pas à disparaître au milieu des ombres du soir.

L. COLLAS.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

VARIÉTÉS

VOYAGES ET AVENTURES TERRESTRES ET MARITIMES D'UNE AIGUILLE...

— Ce titre vous allèche, madame ; et déjà je vous vois fixant un regard méditatif sur les petits brins d'aciers brillants qui hérissent la pelotte de votre table à ouvrage, comme pour leur demander si parmi eux s'en trouverait quelqu'un ayant couru les aventures...

— En effet, monsieur, il me semblerait assez singulier...

— Que ces mêmes objets pussent avoir une odyssée... Eh! pourquoi pas, madame? quand ce ne serait que le jour où, perdue comme on dit sur une botte de foin par quelque rude paysanne, l'une de ces aiguilles aurait été retrouvée à la ville par quelque malheureuse ouvrière, qui, rendant son ouvrage, la laisserait choir sur le tapis d'une élégante, qui l'abriterait dans son étui d'ivoire, d'où l'extrairait une femme de chambre qui, à son tour, la perdrait sur l'escalier où la ramasserait la vieille portière..., etc., etc. Ajoutez tous les ricochets que vous voudrez ; ils seront possibles, imaginez tout ce que le petit brin d'acier aura pu voir, entendre et remarquer en ces diverses stations s'il avait des yeux, des oreilles joints à quelque esprit d'observation ; et vous aurez, je vous assure, une histoire qui — sans jeu de mots — pourra bien ne pas manquer de piquant... Mais ce n'est point d'un de ces très-utiles mais très-vulgaires instruments qu'il s'agit, et je vous demande bien pardon de dérouter votre attente.

L'aiguille dont nous allons nous entretenir, si vous le voulez bien, *naquit* en... — mon Dieu, madame, je dois encore ici m'excuser, car la date exacte m'échappe complétement, et je vous prie de croire d'ailleurs qu'elle échapperait à bien d'autres, considérablement plus savants que je ne le suis. Disons donc qu'elle naquit il y a plusieurs dizaines de siècles, dans un pays fort ensoleillé, dont les rois, que nous appelons ordinairement des Pharaons, semblaient n'avoir un peuple que pour l'occuper à bâtir, à tailler des monuments de dimensions colossales attestant plus tard leur puissance... et aussi, nous pouvons bien le dire, leur fort stérile vanité.

Dans le pays où régnaient ces singuliers monarques — pays dont je n'ai plus besoin de vous dire le nom — dans les hauts parages d'un fleuve qui s'appelle le Nil, et qui a, lui aussi, de singulières mœurs, il y avait (il y a encore) des collines dues à des massifs de granit rose, roche de formation primitive, c'est-à-dire remontant à l'époque géologique où la surface du globe était en fusion. Dans les massifs de ce genre, vous le savez sans doute, il n'y a pas, comme dans les roches qui se sont for-

mées par dépôts successifs au fond des eaux, de ces *lits*, de ces couches à peu près parallèles que les géologues appellent des *strates*, et qui jettent dans l'ensemble tout un système de dislocation, dont les carriers profitent pour l'extraction de quartiers plus ou moins volumineux, mais généralement d'une dimension restreinte. Là au contraire l'ensemble, qui résulte d'une même coulée, ne forme souvent qu'un bloc de très-vaste étendue, sans la moindre faille évidente.

Or la contexture particulière de ces collines faisait merveilleusement le compte de la vanité des Pharaons. Le jour où l'un d'eux avait mené à bien quelque entreprise dont le souvenir lui semblait devoir frapper éternellement les peuples d'admiration, comme par exemple d'avoir ruiné beaucoup de villes, ravagé beaucoup de contrées étrangères, massacré ou réduit en esclavage beaucoup d'hommes, il faisait venir l'un de ses ingénieurs ordinaires et lui disait : « Allez aux collines de granit rose, taillez deux *aiguilles*, longues de tant de coudées, sur lesquelles vous graverez en caractères figuratifs le récit des grandes choses que je viens d'accomplir ; vous les dresserez, une de chaque côté au-devant de tel ou tel temple des Dieux, ou de tel ou tel de mes palais, et ainsi deviendra impérissable la mémoire de mes exploits miraculeux ! »

Et l'ingénieur prenait le chemin des hauts rivages du Nil suivi d'une myriade d'artisans et manœuvres de toutes sortes, mineurs, charpentiers, pionniers, qu'il avait réquisitionnés et qui, travaillant sous le bâton, nourris de pain et d'herbages, hébergés à la belle étoile, devaient se trouver fort honorés qu'on les eût choisis pour concourir à éterniser le nom de leur glorieux souverain.

Arrivé aux collines, l'ingénieur avisait d'abord à découvrir, dans le gisement rocheux, un canton où la masse lui parût parfaitement ininterrompue et saine sur une étendue horizontale proportionnelle à la hauteur que le maître avait indiquée.

Cela trouvé, il mettait à l'œuvre en même temps deux nombreuses brigades de tailleurs de pierres ou mineurs, dont l'une avait pour mission de faire plane en cet endroit la surface du rocher, et l'autre de tailler à angle droit une paroi perpendiculaire à la ligne suivie par les premiers. Le pic et le ciseau ne faisaient pas de rapides morsures sur cette masse d'une extrême dureté. Et Dieu sait le temps qu'il allait, même à plusieurs centaines d'hommes, pour établir ces deux surfaces sur une étendue variant de 20 à 30 mètres.

Quand cependant elles en étaient venues à bout, l'ingénieur marquait à la largeur approximative de la future aiguille de pierre, à la surface supérieure, un trait le long duquel les tailleurs de pierres se mettaient à creuser un sillon assez large et d'une certaine profondeur — ce qui prenait, certes, encore beaucoup de temps — et...

— Pardon, monsieur; mais vous m'avez dit que l'ingénieur était venu suivi d'une myriade de travailleurs. Or je n'en vois que quelques centaines à la besogne ; que deviennent donc les milliers d'autres?

— Ils travaillent, madame, ils travaillent, non moins péniblement que les premiers, et vous le verrez tout à l'heure.

— Ah! fort bien, continuez.

— Quand donc ce sillon était creusé, on plaçait sur toute sa longueur des quantités des bois auquel on mettait le feu, et que l'on renouvelait soigneusement jusqu'à ce que la chaleur de ces brasiers eût profondément pénétré le granit; alors un grand nombre de personnes se tenant prêtes pour agir toutes en même temps, on chassait rapidement les cendres qui emplissaient le creux, et l'on y projetait de l'eau par tous les points à la fois, ce qui, par l'effet du refroidissement subit, faisait d'ordinaire se produire une fente longitudinale séparant le bloc de sa masse native. Voilà l'aiguille de pierre obtenue brute.


L'aiguille de Cléopâtre.

— Il ne reste plus qu'à la tailler finement et à la polir, n'est-ce pas, monsieur?

— Pardon, madame, c'est là vraiment ce qui presse le moins.

— Comment cela, monsieur?

— Ce qui presse, ou plutôt ce qui importe d'abord, c'est de la transporter du flanc de cette colline, où elle n'adhère plus, mais où elle est encore couchée, à la place où elle doit être érigée à l'état de monument: probablement c'est seulement après qu'on l'aura dressée que l'on songera à en achever la taille et le polissage. Vous demandez ce que faisaient les autres milliers d'ouvriers : ils ont employé le temps à creuser, du bord du fleuve au pied de la colline, un canal assez profond pour que puisse y flotter une barque, un navire capable de porter l'immense bloc de granit. Entre temps tout un appareil de terres relevées, de madriers, de rouleaux est installé sur la pente pour y faire glisser l'aiguille. Enfin, et vous imaginez au prix de quels efforts, la voilà chargée sur le navire, qui du canal s'en va au fleuve. De là il ira prendre la mer, si l'aiguille doit être dressée dans quelque localité maritime, ou bien, arrivé sur le Nil au plus près de la localité qui a été désignée, on creusera un autre canal pour que le navire aborde au lieu même de l'érection — car un véhicule flottant peut seul opérer à grande distance ce transport auquel ne saurait être employée aucune espèce de chariot.

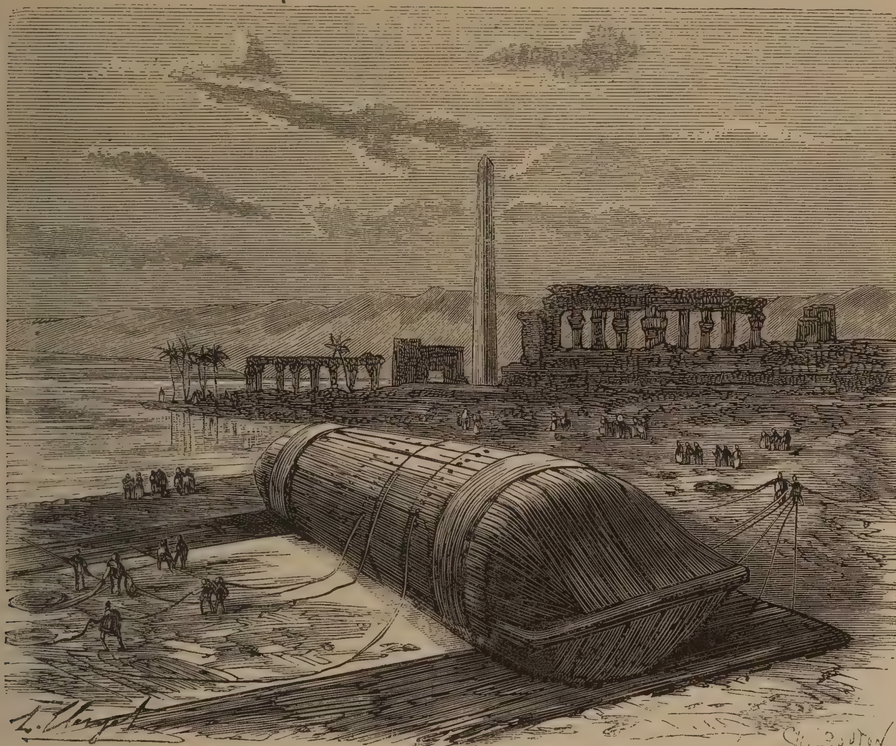
Ce lieu atteint, le bloc est atterri; il ne s'agit plus que de le dresser. Les traditions d'architecture

locale n'admettant pas le piédestal, l'aiguille doit être tout simplement plantée sur sa base, de telle façon qu'elle a l'air d'avoir surgi de l'intérieur de la terre en perçant le sol... Tout simplement, dis-je, ce qui ne veut pas dire que l'opération n'offre aucune difficulté, car une masse de deux ou trois cent mille kilogrammes ne laissera jamais d'être difficile à manœuvrer.

Aussi cette manœuvre est-elle faite essentiellement à l'aide de moyens lents. De suspendre la masse pour la porter sur son assise, il n'en faut pas parler. On la soulève donc, à l'aide de maints efforts combinés, par l'un de ses bouts, ce qui diminue de beaucoup la pesée, et graduellement, en accumulant sur ce point des terres, des pierres, des madriers, on arrive à l'exhausser peu à peu jusqu'à ce qu'elle se trouve dans une situation fortement oblique. Alors de nombreux cordages l'entourant par le haut, une traction combinée l'amène à la perpendiculaire... Voilà l'aiguille debout, mais encore brute On échafaude tout autour, pour la tailler, la polir, la graver : on taille, on polit, on grave...

Et la même besogne ayant été faite pour une autre aiguille — car vous n'avez pas oublié que le Pharaon en a commandé deux — voilà enfin un monarque immortalisé.

Ainsi naquirent — il y a de cela un certain nombre de mille ans — deux aiguilles sur lesquelles Moïse



L'aiguille dans le cylindre, dessin de H. Clerget.

put lire la gloire d'un Pharaon de beaucoup antérieur à celui qui se noya en poursuivant les Hébreux. Elles étaient alors dressées devant un temple d'Héliopolis et y restèrent jusqu'au jour où une *Pharaonne*, nommée Cléopâtre, dont le caractère n'avait pas autant de beauté que sa personne, imagina de les faire venir à Alexandrie pour orner l'entrée du temple élevé à la mémoire d'un illustre conquérant (César).

Leur voyage assurément ne s'effectua pas sans peine et sans encombre, car il fallut les abattre, les embarquer sur le Nil, les conduire par mer et les dresser de nouveau sur le rivage d'Alexandrie, où depuis, à cause du caprice royal dont elles avaient été l'objet, elles ne furent plus connues que sous le nom d'*aiguilles de Cléopâtre*.

Elles restèrent là, l'une toujours debout, l'autre renversée on ne sait ni par qui, ni comment, pendant quelque dix-huit siècles; lorsque, il y a une cinquantaine d'années, un Pharaon au petit pied, nommé Méhémet-Ali, qui avait, pour l'affermissement de son pouvoir, des obligations à la France et à l'Angleterre : « Les petits cadeaux entretiennent l'amitié, dit-il à ces deux puissances, n'est-il pas vrai, mes commères?

— Certainement, repartirent les deux nations d'Occident.

— C'est pourquoi, continua le Méhémet, si je vous offrais une aiguille... Hein! qu'en pensez-vous?

— Il faudrait voir, il y a aiguilles et aiguilles.

— Oui, fit l'Egyptien, il y a les aiguilles à coudre, et les aiguilles de Cléopâtre... Et s'il vous plaisait

de recevoir une de ces dernières... Je sais que vous aimez les vieilleries, et pour vieilles, oh! nos aiguilles peuvent se vanter de l'être! Vous comprenez, moi, j'en ai à revendre, de ces aiguilles, encore qu'au temps jadis les Romains en aient passablement pris pour orner leurs deux capitales (1). Elles abondent à Rome, où on les admire. Il n'y en a aucune chez vous, et je suis convaincu qu'une aiguille ferait bien au milieu de l'une de vos places. Vous, Angleterre, vous prendrez celle qui est couchée; vous, France, celle qui est debout.

— Eh bien, va pour l'aiguille, dirent ensemble les deux occidentales, qui trouvaient en effet assez heureuse l'idée de cette transplantation. Nous acceptons. Faites-nous remettre votre petit cadeau, nous le placerons bien en vue, afin qu'il témoigne de nos bonnes relations et de votre libéralité.

Alors le Méhémet : « Ah! pardon, mes commères, pardon! Je donne, mais je n'envoie pas, je ne fais pas *remettre :* le cadeau est livrable sur place.

— Oui, fit Albion qui reconnaissait là ses propres mœurs commerciales : aux frais, risques et périls du destinataire?

— C'est vous, ma noble négociante, qui l'avez dit, précisa le moderne Pharaon.

— En ce cas, il faudra voir, dit l'Angleterre, qui, ayant fait mine d'examiner attentivement la *marchandise*, ne donna aucune suite à *l'affaire*, sous prétexte que les aiguilles en question étaient dans un état de détérioration si avancé qu'on risquerait certainement d'en achever la perte en essayant de les transporter.

Et, couchée sur le rivage d'Alexandrie, l'aiguille de Cléopâtre continua à ne parler de la gloire du Pharaon qu'aux sables amoncelés autour d'elle.

De la part de la France, les choses se passèrent tout autrement. Ayant à son tour visité le cadeau qui lui était offert, elle trouva en effet, que, aiguille pour aiguille, le Pharaon, qui « en avait à revendre », aurait pu en choisir de mieux conservées.

— Vous avez par exemple, lui dit-elle, là-bas, tout près de l'ancienne Thèbes, au petit village de Louqsor, une de ces aiguilles qui, je crois, supporterait mieux le voyage...

— Oh! qu'à cela ne tienne! repartit le donateur, qui voulait que sa libéralité si peu coûteuse ne restât pas sans effet, vous préférez l'aiguille de Louqsor. Eh bien! prenez l'aiguille de Louqsor.

Et la France prit cette aiguille, que, non sans peine et sans dépense, elle érigea au milieu de la place de la Concorde (2).

Et, près d'un demi-siècle s'étant écoulé, toujours Londres restait sans aiguille de Pharaon, ce dont souffrait, paraît-il, l'amour-propre britannique, — souffrance assez peu cuisante, toutefois, à ce qu'on peut croire, puisque la patiente ne faisait rien pour s'en délivrer.

Mais voilà qu'au cours d'une de ces dernières années, dans ce pays de toutes les originalités, un professeur, un naturaliste distingué, s'est trouvé pour regretter plus vivement que tous ses compatriotes, l'absence de monolithe égyptien au sein de la grande cité britannique. Ce professeur, original de la bonne espèce, s'était déjà fait connaître non-seulement par des travaux scientifiques de premier ordre, mais encore par la facilité avec laquelle il sait saisir les occasions de sacrifier pour l'intérêt général des morceaux de sa fortune, qui, paraît-il, est colossale. C'est ainsi, par exemple, qu'un beau jour le collége médical d'Epsom étant menacé de ruine, il envoya près de 500,000 francs en pur don pour parer à cette catastrophe.

Donc, M. Erasme Wilson — c'est le nom de ce professeur comme on n'en voit pas — s'avise un matin que pour n'avoir pas été enlevée dans le temps où elle fut offerte, l'aiguille de Cléopâtre ne devait pas moins être restée la propriété réelle de l'Angleterre. Il s'informe auprès des hommes d'État, qui, probablement, en font référer au prince qui règne actuellement sur le pays égyptien, — lequel, en Pharaon gentilhomme, s'empressa de déclarer bonne et valable la parole de son prédécesseur.

— Fort bien!

Et le professeur, sans plus de façon, s'en va trouver un ingénieur.

— Il y a là-bas, lui dit-il, sur la rive égyptienne, certaine aiguille de Cléopâtre qui appartient à l'Angleterre.

— Oui, mais que l'Angleterre n'a pas enlevée, parce qu'il lui en eût coûté trop cher à une époque où l'on n'avait pas peut-être l'expérience qu'on a aujourd'hui en ce genre d'opérations.

— Ça, monsieur l'ingénieur, combien croyez-vous qu'il en coûterait aujourd'hui pour amener cette aiguille à quai, dans Londres, prête à être dressée sur une des places de la ville.

— Mettons deux cent mille francs, répond l'ingénieur.

— Pour cette somme, vous vous chargeriez du transport?

— Parfaitement, deux cent mille francs doivent suffire au delà.

— Eh bien! voici un chèque de deux cent cinquante mille. A l'œuvre, monsieur, et que Londres bientôt soit en état de contempler l'aiguille de Cléopâtre qui lui appartient.

Et l'ingénieur se met en effet à l'œuvre sans retard. Habile, très-habile homme d'ailleurs, que ce M. Dixon!

Étant donnés la longueur (20 mètres environ), le volume (71 mètres cubes) et le poids approximativement évalué (200,000 kilos) de la fameuse aiguille (1), M. Dixon fait établir des nervures et des plaques cintrées pouvant se rajuster les unes aux autres de façon à former un cylindre d'une trentaine de mètres de long sur quatre mètres et demi de diamètre. Il embarque ces pièces sur un navire qui prend la route d'Alexandrie. Arrivé là, son premier soin est d'enfermer le monolithe dans ce cylindre, qui, bien assemblé, bien boulonné, formant quille par un côté, devient un véritable navire étanche en tous sens, pouvant se maintenir à flot avec l'aiguille dans ses flancs.

Cela fait, on roule, à l'aide de cordes, de moufles, de leviers, ce cylindre vers la mer, qui n'est heureusement qu'à deux cents mètres. La marée haute

1. Les empereurs firent transporter douze de ces monolithes à Rome et deux à Constantinople, où on les voit encore.

2. La dépense s'éleva à plus de deux millions.

1. Un mètre de moins que l'obélisque de Louqsor.

soulève le cylindre, qui flotte parfaitement. On conduit dans les docks d'Alexandrie ce navire, que l'on surmonte d'une cabine, qu'on arme d'un gouvernail, de mâts, de voiles, et qui reçoit le nom de *Cleopatra.*

Remorquée par un vapeur marchand, l'*Olga*, la *Cléopatra* prend la mer le 21 septembre 1877. Le 8 octobre remorqueur et remorquée arrivent en fort bon état à Gibraltar. Ils contournent ensuite l'Espagne et se disposent à faire tranquillement route par le large des côtes de France lorsque, dans la journée du 14 octobre, en traversant le golfe de Gascogne, d'ailleurs coutumier de ces gentillesses, les deux navires sont assaillis d'une tempête si formidable que l'*Olga*, voyant sa sûreté compromise par la masse qu'elle traîne, est obligée d'abandonner la *Cléopatra,* sans même avoir pu prendre à son bord le brave marin qui est chargé d'y manœuvrer le gouvernail; et que, cela va sans dire, on ne devait plus revoir.

Ainsi voilà à vau-l'eau par suite d'un coup de vent malencontreux, l'immortalité du vieux Pharaon avec les efforts du moderne ingénieur.

Récompense honnête à qui rapportera une aiguille perdue dans la tourmente du golfe de Gascogne et que certainement les courants auront dû entraîner vers des plages lointaines. Mais il y a, paraît-il, un Dieu pour les aiguilles. Six jours plus tard, un navire entrait au port de Ferrol, ramenant le précieux cylindre, qu'il avait trouvé se dodelinant à quelques milles au large.

Mais voilà bien une autre histoire : voilà que le sauveur d'épaves, qui a eu vent de la libéralité du professeur anglais, veut se faire payer l'aubaine de son sauvetage à un taux si exorbitant que pour un peu l'aiguille va lui être laissée, ce dont il ne paraît pas fort aise, car ces aiguilles-là ne sont pas de placement journalier...

Bref, on débat, on s'accorde; le brave professeur s'exécute encore d'une somme des plus rondes. Le 14 janvier 1878, la *Cléopatra,* tirée par un vaillant remorqueur, reprend la mer; le Pas-de-Calais lui est clément; et enfin le 2 février elle vient s'amarrer dans Londres même, devant l'hôpital Saint-Thomas pour attendre qu'on lui indique la place où elle doit retrouver la position verticale.

Ici nouveau débat, car dans les régions où doit se décider la chose, les avis sont fort partagés. Un moment il est très-sérieusement question d'employer l'ancien monument de la ville du soleil (Héliopolis) à marquer sur le sol britannique la ligne méridienne, et, par conséquent, de l'ériger dans le jardin de l'observatoire de Greenwich ; mais enfin tous se rangent à l'idée de le dresser près de Westminster, pour en faire honneur à Sa Majesté la reine, *dont il portera désormais le nom.*

Quoi qu'il en soit, on débarrasse la *Cléopatra* de tout le gréement qui en faisait un navire, et elle redevient un cylindre, qu'on roule, de madrier en madrier, jusqu'auprès du piédestal qui doit lui servir de base. Arrivé là, on l'entoure par le milieu d'un cercle puissant portant deux tourillons dans le même axe : ces tourillons reposent sur un bâtis, on les exhausse graduellement en glissant de nouvelles épaisseurs de maçonnerie, tantôt d'ici, tantôt de là. On dirait vraiment un énorme canon dont l'affût grandirait peu à peu... Cet affût ayant grandi jusqu'à mi-hauteur du monolithe, on fait basculer le canon qui prend la verticale, et qui vient tout juste s'appuyer sur son piédestal... Ce n'est pas plus difficile que cela... à décrire... Puis on enlève les cercles, les plaques de fer qui formaient le cylindre; on démolit les mécaniques qui lui servirent d'affût — tout cela aux frais du brave professeur, qui a dépensé au bas mot trois cent cinquante mille francs pour que le récit des exploits du vieux Pharaon soit lettre morte dans les brouillards de la Tamise, et pour que la légendaire aiguille de Cléopâtre s'appelle à l'avenir l'*obélisque de Victoria.*

E. M.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Préault, que nous venons de perdre, était né à Paris, au Marais, le 6 octobre 1809, d'une famille de petits artisans. Il commença ses études au collége Charlemagne, et je doute que ses maîtres lui aient jamais donné de bonnes notes. Il quitta les classiques, la Grèce et Rome, qu'il eut toujours en horreur, passa chez un ornemaniste où il ne fit rien, et entra dans l'atelier de David d'Angers; mais ce grand statuaire dut le prier de sortir de son école, qu'il bouleversait par ses théories. Partout où il passait, Auguste Préault, toujours enfiévré, jetait le désordre; s'il s'était assis dans leur cabane, Philémon et Baucis se seraient pris aux cheveux. Caustique, violent, amer, ayant la dent cruelle pour ses amis aussi bien que pour ses adversaires, il mordait à droite et à gauche et s'exaspérait ensuite du nombre d'ennemis qu'il trouvait sur son passage. Il appelait M. de Lamartine *un profil d'azur*, Ingres *une ampoule*, Couture *une tumeur*, Chenavard *un mancenilier*. Il avait brutalement lavé deux pinceaux perdus dans un pantalon rouge, surmontés d'une brosse ébouriffée faisant moustaches, c'était Horace Vernet. Je l'ai souvent vu, il y a quelques années, et je dois avouer, pour lui rendre justice, que je ne lui ai jamais entendu dire du bien de personne. Il était rageur, exubérant et colère, une vraie tempête enfin. Il n'aimait que la force dans ses manifestations les plus exagérées. Il raisonnait de tout, et il portait dans toutes les discussions une sorte d'emportement sauvage; un interlocuteur calme le faisait bouillonner, il le regardait de son œil oblique et soufflait sur lui comme sur un tison dont il aurait voulu faire jaillir la flamme. Il appelait le palais Mazarin *la loge aux reptiles*, et il se révolta quand les académiciens repoussèrent ses œuvres, quand le jury du Salon ne voulut pas les admettre. En 1834, il envoya plusieurs morceaux; ils allaient tous être refusés, lorsque Corot demanda que l'on fît une exception en

faveur du bas-relief en bronze *la Tuerie :* « Il faut, dit le peintre, qu'elle soit accrochée au Salon comme le malfaiteur au gibet. » Au Salon de 1836, sa statue de Charlemagne fit rire le jury, et David d'Angers murmura : « Il est fâcheux que l'auteur ne soit pas là; il nous expliquerait peut-être ce qu'il a voulu faire. »

Il ne faut pas s'y tromper, ce rageur, qui dans ses emportements ne manque pas d'un certain calcul et d'une certaine ruse, était véritablement artiste, il a laissé des œuvres d'un grand caractère. Son grand médaillon funéraire, *la Douleur*, est justement célèbre; sa statue de *Marceau*, le *Gaulois* du pont du Champ-de-Mars, *le Christ* en bronze de l'église des Ternes, le buste de *l'abbé Lieutard*, le médaillon de *Vitellius*, tous ces ouvrages garderont la mémoire d'Auguste Préault. Il avait la flamme, la puissance qui donnent la vie ; à ces dons de nature, que n'a-t-il joint le calme fécond et la persévérance obstinée qui permet à l'artiste de se tempérer lui-même!

Si Lucien Joulin n'occupe pas une place aussi en



Pendant le duel, tableau de L. Joulin, dessin de Scott.

vue parmi les artistes contemporains, c'est que le temps lui manqua pour la conquérir. Mais les progrès que chaque Salon accusait, en montrant le chemin parcouru, lui promettaient, à coup sûr, d'atteindre le but. Ses paysages ensoleillés, ses fleurs charmantes, ses forêts ombreuses, ses fruits savoureux, ses animaux si spirituels, disaient combien il aimait la nature. Il fit aussi d'heureuses excursions dans la peinture de genre, et l'on n'a pas oublié sa toile « Pendant le duel » qui fut un des succès de 1872.

Hélas! il semblait arrivé à la veille de la moisson féconde, quand, il y a quatre ans, un mal terrible le saisit, dont les soins les plus dévoués ne purent triompher; au moment où l'année nouvelle s'ouvrait, pleine de promesses, L. Joulin s'éteignait, pour ainsi dire le crayon et le pinceau à la main, comme si l'art auquel il avait voué sa vie eût voulu lui réserver ses dernières consolations.

Le *Musée des familles*, dont il fut un des collaborateurs et des amis, devait cet hommage à sa mémoire. Les vrais artistes et les gens de cœur sont trop rares pour qu'on ne salue pas leur départ d'un douloureux et sympathique adieu.

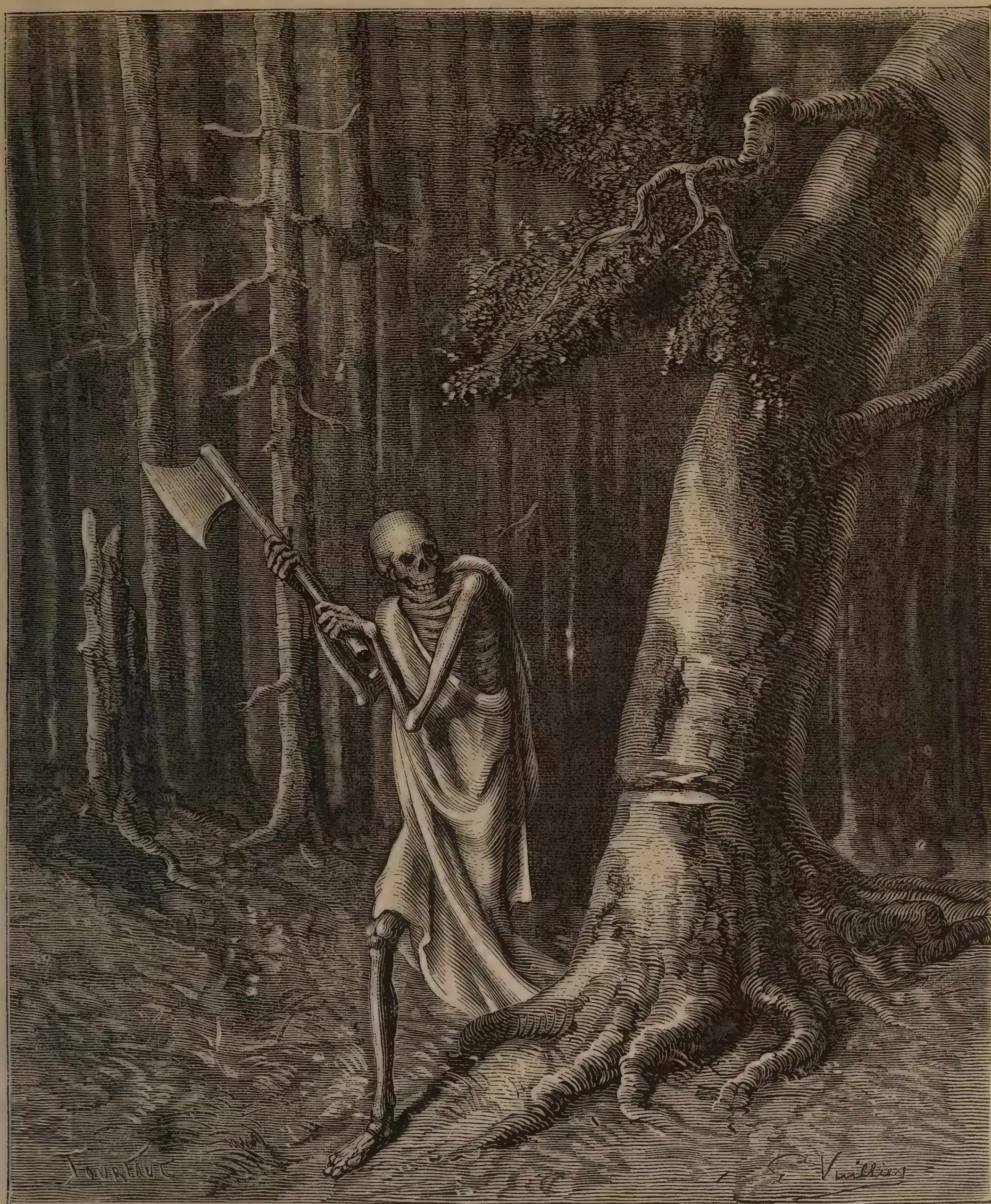
A. de Villeneuve.

Le directeur-gérant : Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

RÉCITS ET LÉGENDES

LE BUCHERON NOCTURNE



Le bûcheron nocturne, dessin de G. Vuillier.

Un coup de vent venait d'ébranler la pauvre demeure, les volets frappaient contre les murs au dehors, en gémissant, la porte s'était ouverte, et des rafales de neige s'engouffraient dans l'intérieur en tourbillons.

La torche résineuse s'éteignait...

Un vieux garde-forestier assis au coin de l'âtre se leva pour refermer la porte, puis revint, disant :

— Mon Dieu, quel temps ! si cela dure jusqu'à

demain, notre village de Montfort tout entier sera enseveli sous la neige.

Puis il ralluma la torche en l'approchant d'une braise sur laquelle il souffla à plusieurs reprises.

Les femmes, effrayées, s'étaient signées plusieurs fois. Cette lueur leur fit du bien. Elles reprirent leurs quenouilles, disant :

— Mon Dieu, quel temps ! Mon Dieu, quel temps !

Les enfants s'accroupirent de nouveau dans les cendres, considérant, rêveurs, les flammèches bleuâtres ; et la vieille grand'mère se reprit à égrener son chapelet en marmottant comme d'habitude.

— ... Et, reprit le vieux garde, les bûcherons ne sont pas encore rentrés ; il est nuit close, la tempête est déchaînée, je ne sais comment ils reconnaîtront leur chemin.

— Bast !... ajouta un voisin, ils se seront abrités à la métairie d'Aussières ; le fermier est prudent, il ne les aura pas laissés s'aventurer dans les ravines par une soirée pareille.

— Vous avez raison, voisin, dit le garde, et m'ôtez grand souci d'eux. J'étais là tout triste en songeant à ces choses...

A ce moment la tempête parut redoubler de violence, la petite maison en fut ébranlée, la cendre du foyer s'éparpilla dans l'âtre, et la résine s'éteignit de nouveau.

Le garde souffla encore sur la braise et ralluma la torche.

— Je pense, dit-il, en manière d'aparté, que le bûcheron nocturne ne reviendra point abattre des arbres cette nuit, car il fait un ouragan à effrayer même les morts.

— Eh !... s'écria le voisin, quelle est donc l'histoire de ce bûcheron nocturne dont j'entends quelquefois parler depuis mon arrivée dans le pays ? Contez-nous ça, vieux garde ; on aime bien à la veillée les histoires qui font peur. On ne vous en voudra point... Les femmes aiment un peu à s'effrayer lorsqu'elles sont tranquillement assises au coin d'un feu luisant et que la tempête se lamente au dehors.

— Sachez donc, dit le garde en allumant sa pipe de bruyère, que les anciens du village ont ouï raconter souvent à l'époque où on se réunissait encore à la veillée pour dire des légendes, coutume presque perdue aujourd'hui, que dans le vieux temps on avait remarqué fréquemment en forêt l'abattage de sapins et de hêtres de moyenne dimension, mais en général très-droits et d'une belle venue. On était surtout frappé par la façon spéciale dont le coup de hache était dirigé... L'instrument était énorme à en juger par l'entaille, et les coups portés avec une sûreté extraordinaire. Aucun bûcheron du pays n'aurait pu, en déployant toute sa force et en plein jour, les donner si profonds et avec une telle justesse.

De plus, après certaines nuits où il avait plu et quand le sol s'y prêtait, on trouvait des traces particulières autour de l'arbre. Un pied humain n'était pas passé là, l'empreinte paraissait plus longue qu'un pied d'homme, la place des doigts était irrégulière, noueuse, et une sorte de trou indiquait le talon.

Et on ne s'était point trompé, ainsi qu'on pût l'apprendre par la suite.

Il paraît donc qu'à cette époque les gardes-forestiers que les seigneurs de Montfort avaient menacés de faire pendre s'ils ne découvraient le coupable, eurent beau sonder de nuit et de jour toutes les profondeurs de la forêt, rien ne fit découvrir l'auteur de l'étrange chose qui se passait. Les plus beaux arbres continuaient à se trouver abattus avant l'aube.

Un jour pourtant, un seigneur de Montfort dont on a oublié le nom, résolut de se rendre compte par lui-même du mystère. Donc, par une nuit où la lune brillait, accompagné de quelques serviteurs, il se rendit en forêt par des chemins détournés, et sans faire part de ses projets à âme qui vive.

Or, vers l'heure de minuit, il se trouvait depuis longtemps en embuscade, lorsque des coups de cognée lointains se firent entendre. Le seigneur suivi de ses valets se dirigea vers l'endroit d'où venait le bruit avec les plus grandes précautions.

En débouchant dans une clairière ils aperçurent alors, frappé par les rayons de la lune, un fantôme enveloppé d'un suaire qui, armé d'une hache, abattait un grand hêtre.

Les serviteurs tremblaient et paraissaient défaillir.

Le comte de Montfort seul redressa sa taille hautaine et s'avança lentement vers le spectre, qui abandonna sa besogne pour le considérer.

La lueur qui éclairait cette scène acquit à ce moment, paraît-il, une intensité surnaturelle, et le crâne du squelette se prit à luire comme de l'acier. Un souffle de vent nocturne passa dans les hautes cimes des arbres qui frissonnèrent, et on entendit dans l'espace comme de vagues sanglots.

Le comte pourtant s'était arrêté sous la fixité étrange de ces orbites noirs.

Puis, tout à coup, comme venant de raffermir sa résolution ébranlée, il se précipita l'épée haute sur le fantôme.

Un éclair brilla...

L'énorme hache venait de fendre la tête de l'agresseur qui roula sur le sol.

On entendit alors un éclat de rire épouvantable que les échos de la forêt répercutèrent longuement, puis tout retomba dans le silence.

La lune s'était voilée.

Le lendemain, les hommes d'armes du comte de Montfort, guidés par les valets qui l'avaient accompagné la veille, s'en vinrent chercher la dépouille de leur seigneur.

Mais rien ne put mettre sur les traces du drame de la nuit, tout était calme dans la forêt. Le cadavre n'était plus là. Seul, un grand hêtre montrait la large blessure faite par la cognée du lugubre bûcheron.

Sur une branche élevée, un hibou criait si tristement que les plus braves furent pris de frissons et ne purent résister à la terreur que leur causèrent ces sons lamentables et pénétrants.

Le vieux garde se tut un moment, puis ajouta :

Ces apparitions du bûcheron nocturne ne se sont révélées que sous les comtes de Montfort. Celui qui fut victime de son audace, n'ayant point laissé de postérité, ses biens et la grande forêt de Salvanère qui en dépendait passèrent aux mains d'un des sires de Puylaurens son allié.

Gaston Vuillier.

NOUVELLES

LA PIÈCE DU PROCÈS(1)

III

La solitude régnait depuis quelque temps autour de Valentine; elle restait immobile à la même place; le bruit des vagues se brisant avec un rhythme monotone contre les rochers, celui du vent qui sifflait avec une force croissante parvenaient à peine à ses oreilles; plongée dans ses réflexions, elle tenait ses regards fixés sur la route que Mme Bréhier et son fils avaient suivie en s'éloignant. Elle aurait conservé encore cette attitude immobile et méditative, si la vieille bonne ne l'avait avertie qu'il se faisait tard, et qu'une absence plus prolongée inquiéterait M. Albanel.

Valentine se leva sans répondre, et reprit le chemin de la ville, mais elle ne semblait pas plus disposée à causer, qu'à admirer la splendeur du spectacle qui sollicitait ses regards, et Angélique n'ayant obtenu que des réponses monosyllabiques à ses observations et à ses questions, comprit que la jeune fille aimait mieux s'entretenir avec elle-même, et le reste de la route s'effectua sans qu'elles échangeassent une parole.

Lorsqu'elles rentrèrent, la soirée était avancée et le ciel était semé d'étoiles. M. Albanel était arrivé depuis quelque temps déjà. Il semblait tout joyeux, sa bonne et franche figure qu'encadraient des favoris grisonnants exprimait le contentement. Comme la jeune fille s'excusait de l'avoir fait attendre.

— Tu as bien fait de profiter de cette belle soirée ; aussi bien le moment n'est pas loin où tu pourras rentrer à Paris et prendre dans le monde la place qui te convient. J'ai vu ton médecin, il m'a dit que je pouvais être désormais sans inquiétude, qu'il répondait de ta santé et que toutes les précautions que nous avons prises sont à l'avenir inutiles. On m'a fait honte de la simplicité à laquelle tu as jusqu'à ce jour été condamnée, on a raison, je veux que tu aies un train de vie et une élégance en rapport avec ta beauté; j'ai déjà pris des mesures à cet effet; tu m'accuseras, je le sais bien, d'avoir fait des folies, mais tu me pardonneras quand tu me verras heureux et fier de l'effet que produira une fille adorée.

Il était ce soir-là plus expansif que de coutume; il avait rencontré plusieurs personnes qui lui avaient fait un éloge enthousiaste de sa fille. Il avait eu un long entretien avec son beau-frère, vieux magistrat et célibataire qui lui avait parlé de Valentine et lui avait demandé si elle persistait dans ses enfantillages. Il avait entendu parler vaguement de M. Bocardet et comptait avoir des renseignements précis qui serviraient, il n'en doutait pas, à l'avantage de ce jeune homme.

Tout était pour le mieux ; comme M. Albanel ne se préoccupait que du bonheur de sa fille, il ne demandait qu'à s'éclairer, prêt à abandonner ses idées si elles rencontraient une objection sérieuse.

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Valentine se bornait à faire timidement entrevoir à son père le danger de se lancer dans des frais que leur fortune ne comportait pas ; il lui en coûtait de combattre cette satisfaction qui rayonnait sur son front et s'épanchait en propos intarissables.

— J'ai eu un véritable succès aujourd'hui au Palais, dit-il, j'ai fait triompher en appel une cause juste qu'un concours de circonstances fâcheuses avait fait perdre en première instance. J'aurais voulu que tu fusses là, aucune joie n'est complète pour moi si tu n'y as ta part.

Les affaires vont bien ; je suis en bonne voie. Quand on ne veut pas accepter toutes les causes bonnes ou mauvaises, les débuts sont terriblement difficiles au barreau ; mais aussi, une fois les obstacles qui obstruent la carrière surmontés, on marche d'un pas assuré. Avec le témoignage de sa conscience, on a la considération publique, les clients ne manquent pas, parce qu'ils savent que leur cause, soumise à l'appréciation d'un honnête homme qui ne s'en chargerait pas, s'il la croyait mauvaise, se présente sous ses auspices à moitié gagnée devant le tribunal ; il n'a plus que l'embarras du choix. J'en suis là ; le cap est doublé et je n'ai plus qu'à me laisser tranquillement aller sur une mer aux flots calmes. Je faisais aujourd'hui le compte de mes économies; elles s'élèvent à un fort joli chiffre qui, joint à ce que t'a laissé ta mère, constitue pour toi un chiffre très-respectable ; on le sait, et si M. Bocardet qui m'a semblé un bon choix, ne fait pas ton affaire, tu ne seras pas embarrassée pour le remplacer. Seulement il faudra sortir de la retraite dans laquelle tu te complais à vivre en sauvage. L'époque où nous avons perdu ta mère est déjà loin, mon enfant ; je veux te produire dans le monde. J'ai rencontré aujourd'hui notre bâtonnier dans la salle des Pas-Perdus.

« A propos, m'a-t-il dit après quelques minutes d'entretien, vous avez dans votre fille un vrai trésor, on le dit et je le sais, pourquoi la cachez-vous avec un soin jaloux ? C'est une indignité, vous ne pouvez renoncer plus longtemps à nous la faire connaître. Je donne incessamment un bal ; si vous ne me l'amenez pas, je ne vous pardonnerai de ma vie.

Il avait raison, j'ai promis pour toi, tu ne me désavoueras pas, n'est-ce pas ?

— Vous êtes le plus honnête et le meilleur des pères, vous savez bien que ma première loi est de vous obéir.

Elle laissa M. Albanel lui parler des projets qu'il formait, dérouler à ses yeux la riante perspective rêvée par sa tendresse ; puis, profitant d'un moment où il gardait le silence.

— Vous rappelez-vous, mon père, lui dit-elle, les détails du procès que vous avez plaidé pour M. Richard Bréhier.

— Parfaitement, j'ai des raisons pour qu'ils soient présents à mon souvenir, puisque j'ai eu le désagrément de le perdre.

— Et vous pensez qu'il devait être inévitablement perdu ?

— Quoique la question soit embarrassante pour un avocat, je ne puis que te répondre affirmativement comme je crois l'avoir déjà fait. Je puis au moins me rendre le témoignage d'avoir fait tout ce qui était possible pour obtenir un résultat meilleur.

— Et cependant, quand vous vous en êtes chargé, vous croyiez que la cause était bonne, sans quoi vous ne l'auriez pas acceptée ; vous n'êtes pas homme à vous prêter à un compromis avec votre conscience.

— Oui, je la croyais bonne, parce qu'on m'avait parlé d'une pièce qui aurait été décisive en faveur de mon client, si j'avais pu la produire.

— Et cette pièce ?

— Je l'ai vainement cherchée dans le dossier ; c'est ce qui a assuré le succès de M. Bocardet.

— C'est bien malheureux.

— Comment ! c'est malheureux. Je te ferai observer que le mot n'est guère aimable pour ce dernier. Puisque dans tout procès il est d'usage qu'une des deux parties perde, je ne vois pourquoi tu t'affligerais de ce que la chance a été défavorable à M. Bréhier plutôt qu'à son adversaire.

— Il ne s'agit pas, mon père, d'une préférence, mais de la justice.

— Et qui te fait croire que la justice n'ait pas été observée?

— Mon père, j'ai de fortes raisons de le supposer.

Elle raconta la conversation que le hasard lui avait permis d'entendre, en ayant soin de supprimer les insinuations désobligeantes de Mme Bréhier. Sa parole était émue, on devinait qu'elle avait été complétement gagnée à la cause de ce malheureux qui, pour sauver l'honneur de son nom et la mémoire de son père, se condamnait à un douloureux exil.

L'avocat l'écouta attentivement, il ne pouvait se défendre lui-même d'un sympathique intérêt pour le jeune artiste, mais il fit ensuite appel à la raison de sa fille.

— Si cette pièce a été perdue, dit-il, c'est un malheur, mais je n'y puis rien.

— A moins cependant qu'elle ne vous ait été remise et que vous ne l'ayez égarée.

— Égarée! quelle idée! Je connais trop l'importance de tous les papiers qui sont confiés à ma loyauté, pour me permettre une pareille légèreté. Je conçois que M. Bréhier regrette les quatre-vingt mille francs que le tribunal a refusé de lui allouer, mais en bonne justice, on ne peut que lui donner le conseil de se résigner.

Il veut bien ne pas récriminer contre moi, c'est à merveille, mais il ferait bien de se montrer moins injuste envers M. Bocardet. Ce n'est pas une raison, parce qu'on a perdu un procès, pour montrer qu'on croit son adversaire capable d'une infamie. Les soupçons que laissa paraître M. Bréhier ne me plurent pas. Ce n'est pas lui qui eut le beau rôle dans cette affaire, ne l'oublie pas; il faut bien que je te rappelle l'esprit conciliant dont l'autre fit preuve, les propositions d'arrangement qu'il offrit avec une spontanéité que j'admirai et qui furent injurieusement repoussées.

La voix de l'avocat s'échauffait; il était plus sensible qu'il ne voulait en avoir l'air à la découverte que venait de lui transmettre sa fille, et le trouble qu'il en éprouvait se manifestait par une irritation peu habituelle chez lui.

— Prenez garde, mon père, dit Valentine, de ne pas vous laisser guider par des préventions comme celles dont vous m'avez accusée.

Il repoussa ce reproche avec d'autant plus de vivacité qu'il n'était pas bien sûr de ne le pas mériter, et il entra dans une série de raisonnements, qui tous concluaient à la justification de M. Bocardet.

Valentine l'écoutait en souriant.

— A quoi penses-tu? lui dit-il.

— Mon père, je suis souvent étonnée de votre optimisme. Les avocats sont un peu comme les médecins. Ils voient de près bien des infirmités, et le monde ne leur apparaît pas sous un aspect bien avantageux. Aussi n'est-il pas étonnant que beaucoup d'entre eux, habitués à se trouver en contact avec les âpres convoitises, la rapacité et la duplicité, arrivent à des conclusions terriblement sceptiques au point de vue de l'honnêteté humaine. Vous, mon père, vous avez conservé une sérénité de jugement à toute épreuve, une indulgence imperturbable.

— Est-ce pour M. Bocardet que tu dis cela?

— Peut-être un peu, mais je ne saurais préciser, j'ai plutôt des pressentiments que des idées arrêtées; il y a dans ce qui s'est passé des points obscurs que je ne puis encore expliquer; permettez-moi, jusqu'à plus amples informations, de me tenir sur la réserve.

Tout en répondant, elle cherchai à préciser les souvenirs de la conversation qu'elle avait entendue auprès de la chapelle de Notre-Dame des Flots, elle reprenait le fil de son raisonnement, faisait appel à sa mémoire et cherchait à établir un lien entre tous les incidents qui se rattachaient au procès de l'artiste; ce travail obstiné de sa pensée ne la conduisait à aucune conclusion satisfaisante.

Tout à coup le vent s'éleva, cingla les vitres, ébranla la croisée et fit vaciller la lumière de la lampe; une feuille de papier tomba de la cheminée et alla voltiger sur le parquet. Mirza, son épagneul favori, se précipita sur lui en japant joyeusement.

Cet incident futile fut pour Valentine un trait de lumière et réveilla un souvenir endormi dans sa mémoire. Il lui sembla qu'elle tenait le fil conducteur qui devait la guider à la découverte de la vérité. Son regard s'anima, elle releva la tête et ses grands yeux prirent une expression analogue à celle que devait avoir la figure d'Archimède, le jour où la solution tant cherchée du problème brilla à ses yeux, où il prononça le mot fameux : *Euréka,* j'ai trouvé!

— Mon père, dit-elle, n'est-ce pas ici que vous avez étudié l'affaire, un jour que vous étiez arrivé de Paris plus tôt qu'à l'ordinaire?

— En effet, je m'en souviens.

— Vous rappelez-vous aussi qu'il fit ce jour-là un violent orage, et que nous nous apitoyions sur le sort des marins qui étaient en mer?

— Tout cela est exact.

— C'était après le repas; vous étiez devant votre table de travail, je brodais les pantoufles que vous

avez aux pieds. Jacques, ce malheureux enfant du Havre que vous aviez recueilli et qui aidait Angélique alors malade, rangeait la pièce. Je me souviens qu'il alla à la fenêtre pour la consolider contre les assauts de la tempête, mais il s'y prit si maladroitement qu'elle s'ouvrit brusquement, et le vent, s'engouffrant dans la chambre, renversa la lampe et dispersa les papiers que vous aviez devant vous, Nous nous mîmes tous à les ramasser, mais est-il certain qu'un ou deux n'échappa à nos recherches?

— C'est une supposition gratuite.

— Les paroles que j'ai entendues sur la falaise ont pour moi le caractère de l'évidence. Cette pièce fatale a existé, je n'en doute pas, et je cherche à savoir comment elle a été perdue. Je me rappelle aussi que Mirza était alors avec nous; elle avait la déplorable habitude de mordiller tous les objets qui lui tombaient sous la dent, elle trouvait une indicible jouissance à déchirer les lettres et les papiers égarés. Ce jour-là elle subissait, comme tous les animaux, l'influence de l'orage, elle était d'humeur turbulente et irritable ; qui nous dit qu'elle ne s'empara pas de la pièce dont la disparition exerça une si grande influence sur le procès ?

— Quelle plaisanterie ! Tu as l'imagination inventive, Valentine, dit en souriant l'avocat. Quel besoin éprouves-tu de calomnier cette pauvre Mirza ? Je croyais que tu l'aimais trop pour lui attribuer gratuitement ce forfait. Il faut que je plaide la cause de l'innocence.



La recherche de la lettre, dessin de Scott.

Tout en plaisantant, il se montrait lui-même inquiet. L'épagneul, devinant qu'on parlait de lui, plaça d'un œil interrogateur une de ses pattes sur les genoux de Valentine, et, comme celle-ci le regardait sans prononcer une parole, il poussa quelques cris plaintifs, comme pour se plaindre du peu d'égards qu'on lui témoignait.

— Elle ne comprend pas, la malheureuse, dit la jeune fille, quelle responsabilité on fait peser sur elle. Ah ! si elle pouvait parler !

— Elle te dirait que tu es folle avec tes suppositions.

— Qui sait? si nous pouvions interroger Jacques !

— Tu sais que le lendemain je fus obligé de renvoyer ce jeune drôle, coupable d'une grave indélicatesse, et que nous ignorons ce qu'il est devenu.

— Oui, et je le déplore profondément.

L'hypothèse que la pièce du procès avait été perdue dans le cabinet de son père se transformait pour Valentine en certitude, en une idée fixe qui obsédait son esprit. Quoiqu'elle ne pût rien affirmer, elle ne doutait pas, et considérait comme un impérieux devoir de réparer le mal qui en était résulté.

— Mon père, reprit-elle, s'il en était ainsi, nou aurions été cause d'un grand malheur, et il fau drait empêcher les conséquences de l'accident.

— Sans doute, mais j'ai besoin pour me décider d'une base plus solide que les rêves de ton imagination.

Valentine alla chercher sous la table la corbeille

dans laquelle l'avocat jetait les papiers inutiles. Elle les prit les uns après les autres et les soumit à un minutieux examen. C'étaient des lettres, des notes, des brouillons, des bandes et des enveloppes qui n'avaient rien à voir avec le procès en question. Enfin son attention s'arrêta sur un fragment de papier d'une teinte toute particulière, veiné d'arabesques vertes; on y voyait un lambeau de timbre de commerce et des commencements de mots, mais il était impossible d'en tirer une indication de quelque poids; il semblait que ce fragment eût été retenu sous un meuble ou sous un pied, et que le reste en eût été détaché; quant à l'hypothèse qui incriminait l'épagneul, rien ne venait à l'appui.

— Qu'est-ce là? dit Valentine.

— Je ne sais, répondit l'avocat que la conviction de sa fille commençait à ébranler.

Il examina avec soin le papier; il était plus soucieux; son incrédulité était ébranlée et il en venait à penser que les suppositions de Valentine ne reposaient pas sur la pure fantaisie.

— Mon père, dit-elle, il y a peut-être là les premiers éléments d'une enquête, il faut la poursuivre.

C'était en tout cas un élément bien incomplet et qui seul ne pouvait conduire à rien. La corbeille, soigneusement interrogée, ne fournit pas une autre réponse. Où était le reste du papier? La vieille bonne avait bien pu s'en servir pour allumer le feu de la cuisine. A toutes les considérations par lesquelles son père cherchait à lui démontrer la stérilité probable des recherches, la jeune fille répondait avec la persistance d'une idée fixe :

— N'importe, il faut chercher.

L'avocat, sans paraître convaincu, promit de ne rien négliger pour arriver à connaître la vérité tout entière. Il s'engagea à consulter l'avoué qui lui avait remis le dossier de l'affaire; c'était une formalité de pure forme qu'il accomplissait pour l'acquit de sa conscience, et sans espoir d'arriver à un résultat.

Le mot espoir est-il bien exact? En réalité, il répugnait à adopter les déductions de sa fille. Elles froissaient son amour-propre, puis elles entraînaient de trop graves conséquences pour qu'il ne s'ingéniât pas à les combattre. Il se répétait que les scrupules exprimés par elle étaient sans fondement, mais il se faisait un devoir de les dissiper, de lui prouver qu'elle s'était créé un fantôme qui ne résistait pas à l'examen.

Le lendemain, quand il revint de Paris, Valentine courut à sa rencontre; elle remarqua qu'il avait l'air consterné.

— Eh bien? lui demanda-t-elle.

— J'ai vu l'avoué, il prétend être certain que la pièce en question se trouvait dans le dossier qu'il m'a remis. Quand je lui ai montré le fragment trouvé par toi dans la corbeille, il l'a reconnu; la nuance du papier l'avait frappé, et je ne puis dissimuler qu'en interrogeant ma mémoire, j'y trouve un souvenir qui vient à l'appui de son affirmation.

— Je vous le disais bien, mon père.

Chose étrange, tandis que les traits de l'avocat trahissaient la tristesse et l'abattement, que tout chez lui témoignait d'une prostration profonde, elle paraissait accueillir cette nouvelle avec une véritable satisfaction.

Comme il lui en manifestait sa surprise :

— Mon père, dit-elle, quand vous refusiez de me croire, je ne doutais pas; et cependant mon opinion n'avait pas pour moi et n'aurait jamais eu pour vous un caractère suffisant d'évidence. Vous ne vous seriez pas résigné au sacrifice que le devoir nous impose. Aujourd'hui je me réjouis de voir la situation dégagée de l'obscurité qui l'enveloppait encore. Nous ne saurions plus hésiter.

Il le comprenait bien, et s'il s'était agi de lui seul, il n'eût eu besoin de consulter personne pour savoir ce qu'il avait à faire; mais l'avenir de sa fille était en jeu, et son cœur se révoltait contre l'héroïsme de la réparation.

— Mon père, dit Valentine le voyant immobile et sombre, courbant la tête sous le poids de ses tristes pensées, l'incertitude ne nous est pas permise. C'est par notre faute que ce jeune homme a été frustré de la somme qui devenait lui revenir, nous devons la lui restituer.

— Mais, malheureuse enfant, tu ne sais donc pas que pendant de longues années d'un travail opiniâtre, je n'ai eu qu'une pensée, amasser pour toi une aisance qui me permît d'envisager sans inquiétude l'avenir qui t'est réservé. Ces économies, trop petites au gré des rêves ambitieux que je formais pour toi, elles y passeront tout entières et ne suffiront même pas à la restitution dont tu me parles.

— J'y joindrai la petite fortune que m'a laissée ma mère.

Il était interdit, les larmes lui venaient aux yeux.

— Et moi qui formais tant de projets pour toi, dont tu étais le but et le centre; et de tous ces rêves caressés avec amour, il ne restera rien; car c'est la pauvreté que nous avons en perspective, nous ne pourrons même plus payer les gages d'Angélique.

— Je connais son bon cœur, mon père; elle ne consentira pas à nous quitter. Mais, dussions-nous être privés de ses services, je vous dirais encore : Nous ne devons pas hésiter. Rappelez-vous votre maxime favorite : « Celui qui calcule le prix qu'il faut mettre à l'accomplissement d'un devoir n'est pas un honnête homme. » Je sais que vous êtes courageux, eh bien! vous ajournerez quelque temps encore l'heure du repos que j'aurais été si heureuse de voir sonner pour vous. Et moi, serai-je donc bien malheureuse, quand notre table sera un peu plus frugale, quand ma toilette sera un peu plus simple?

— Mais il faudra nous interdire les jouissances de la campagne.

Cette pensée était plus pénible à Valentine; cependant elle ne quitta pas son expression de sérénité courageuse.

— Serons-nous, dit-elle, les seuls auxquels cette satisfaction soit refusée? Nous ferons comme tant d'autres.

L'émotion fermait la bouche à M. Albanel. Il admirait sa fille, il était fier d'elle, mais ne pouvait se faire à cette pensée que la riante perspective qu'il avait entrevue pour elle allait s'évanouir, que la

gêne et les privations allaient être le partage de la belle enfant qui semblait si bien faite pour vivre entourée de luxe et d'opulence. Il la pressait dans ses bras et ne pouvait retenir ses sanglots.

Elle cherchait à calmer sa douleur. Elle accomplissait sans effort, sans lutte, son sacrifice. Une sorte de satisfaction héroïque rayonnait sur sa figure et l'illuminait d'une beauté nouvelle. Nature enthousiaste, elle se passionnait pour l'œuvre d'abnégation à laquelle elle était résolue, et se trouvait transportée loin, bien loin des calculs vulgaires qui auraient pu lui inspirer des regrets.

Elle prit le bras de son père et le conduisit sur la terrasse d'où le regard embrassait l'immensité de l'Océan.

— Ne me plaignez pas, mon père, lui dit-elle. Du moment où l'idée s'est présentée à moi que nous pouvions être la cause des malheurs de ces pauvres gens, j'ai senti sur mon cœur un poids douloureux. Si vous saviez combien je suis heureuse d'en être délivrée! La nuit dernière, je n'ai pas fermé l'œil. L'image de cette mère, de ce fils séparés peut-être pour toujours me poursuivait sans trêve ni merci. Cette certitude que vous êtes allé chercher à Paris, je l'avais déjà; il y a des avertissements secrets qui ne trompent pas. Je savais bien qu'une responsabilité terrible pesait sur nous. Je me rappelais la visite que nous avons faite ensemble à l'Exposition des Champs-Élysées, ce tableau d'un jeune peintre que tant d'autres admiraient avec nous et qui promettait à son auteur un brillant avenir. Si cette carrière était arrêtée à ses débuts, c'était nous qu'il fallait en accuser, et les conséquences de notre légèreté prenaient à mes yeux des proportions déplorables. J'assistais aux adieux déchirants de cette mère qui avait suivi son fils pour passer avec lui les derniers jours qu'une fortune cruelle lui laissait. Je le voyais sur le pont du navire dirigeant ses regards mélancoliques vers la patrie dont il se bannissait. Puis le ciel se voilait de nuages, le vent soufflait avec furie, le paquebot craquait sous l'assaut de la tempête, la chaudière s'éteignait, puis la masse flottante s'enfonçait dans le gouffre, et les mugissements de l'orage couvraient les cris désespérés des victimes. Je repoussais cette vision lugubre comme le cauchemar d'une imagination malade. Je me représentais le navire échappé aux embûches de l'Océan et atteignant les quais de New-York. Je voyais M. Bréhier aux prises avec toutes les déceptions qui attendent les artistes dans un pays voué aux brutales préoccupations de l'intérêt matériel, son talent s'éteignait, son courage l'abandonnait; en proie à l'amertume de la nostalgie, il succombait désespéré, et, se frappant le front, disait comme André Chénier : « Il y avait cependant quelque chose-là. » Et j'entendais une voix qui répétait à mes oreilles : C'est toi qui as laissé ce malheur s'accomplir, c'est toi qu'on doit en accuser, ce souvenir te poursuivra toujours. Non, mon père, cela ne pouvait être, qu'est-ce donc qu'une perte d'argent auprès des cruels regrets auxquels je ne pourrais jamais me soustraire?

— Je ne résiste plus, ma fille, il sera fait ainsi que tu le désires.

Il consentait, mais ne pouvait s'associer à la facile résignation de sa fille. Il s'obstinait à conserver quelques doutes, et se disait que quelque circonstance imprévue surgirait peut-être qui lui permettrait de concilier les prescriptions du devoir avec les espérances qu'il avait formées pour elle.

IV

Valentine ne connaissait pas ces hésitations, qui, chez M. Albanel, avaient leur source dans son affection pour elle. Elle ne voyait qu'une issue à la situation qu'elle envisageait nettement dans sa rigoureuse logique : Restituer à M. Bréhier la somme dont il était le légitime possesseur. Mais le temps pressait; dans quelques jours le navire devait lever l'ancre, et alors la restitution que la conscience lui imposait devenait bien difficile, la réparation impossible ou incomplète; il fallait se hâter.

Le lendemain matin, l'avocat repartit pour Paris où il devait s'occuper de réaliser les valeurs qui étaient destinées à opérer la restitution convenue. Mais il y avait d'autres démarches qu'elle se réservait à elle-même. Elle voulut accompagner son père au chemin de fer avec Angélique. Elle était gaie et cherchait par ses saillies, par sa conversation animée à relever son courage, à dissiper les nuages qui assombrissaient son front. Quand elle l'eût quitté et que le sifflement de la locomotive eût annoncé le départ du train, elle ne reprit pas le chemin de la villa et entraîna la vieille bonne dans la direction du port.

Elle se demandait comment elle retrouverait la trace de Mme Bréhier, car c'était elle qu'elle tenait à voir. Elle se faisait une fête de la joie que celle-ci éprouverait en apprenant que son fils ne partirait pas. Avec quel bonheur elle retournerait ensuite à la villa, laissant derrière elle des cœurs qui la béniraient! Elle ne songeait même pas au prix dont elle devait payer cette satisfaction.

Mais la réalisation de son projet n'était pas sans difficulté. Le Havre est une ville assez grande pour qu'on n'y trouve pas aisément des étrangers obscurs qui y sont arrivés tout récemment.

Valentine se rendit sur les quais, espérant que le hasard viendrait en aide à ses recherches; elle erra quelque temps au milieu des marchandises qu'on débarquait et qu'on embarquait, des cris confus, des jurons proférés par les hommes chargés de rouler les tonneaux, de décharger le charbon de terre; elle se sentait dépaysée parmi cette cohue bruyante, agitée, qui donne une physionomie particulière aux ports de commerce. Elle n'était pas plus avancée dans ses recherches lorsqu'elle arriva en présence du paquebot qui devait partir incessamment pour New-York. C'était un de ces magnifiques bateaux de la Compagnie transatlantique, aménagés avec tant de luxe et de coquetterie, véritables villes flottantes qu'on ne peut voir sans admiration. On y embarquait déjà les colis des voyageurs et les marchandises destinées au Nouveau Monde. Le capitaine était au milieu des hommes de l'équipage, le cigare à la bouche, donnant des ordres et surveillant les manœuvres.

Valentine se dit qu'il pourrait sans doute lui donner des renseignements; mais elle hésitait; il lui répugnait de s'aventurer parmi ces hommes de mer, d'une urbanité douteuse et fort disposés pro-

bablement aux interprétations malveillantes. Elle se consulta quelque temps, finit par surmonter sa timidité, et sollicita la permission de parler au capitaine.

Celui-ci, dérangé dans ses occupations, l'accueillit avec une mauvaise humeur fort peu dissimulée et lui demanda d'un ton bourru ce qu'il y avait pour son service.

Elle avait fait provision de courage, le langage de l'officier ne la déconcerta pas.

— Vous devez avoir, dit-elle, parmi vos passagers un jeune homme nommé Richard Bréhier.

— Je crois me rappeler en effet ce nom-là, attendez; il est venu hier avec un Américain du nom de Materson qui l'emmène là-bas. Oui, c'est bien cela, un garçon un peu maigre, pâle, à la physionomie triste comme s'il prenait passage sur la barque à Caron.

— Pourriez-vous me donner son adresse au Havre?

Il la regarda avec une expression qui la fit rougir, elle devinait une supposition blessante. Sans doute l'examen de son visage sur lequel la candeur et la dignité étaient empreintes le fit revenir sur sa première impression; il comprit que celle qui lui adressait la parole ne devait pas avoir à rougir de sa démarche, car ses manières changèrent tout à coup et ce fut dans les termes les plus respectueux qu'après avoir consulté un registre, il lui indiqua un hôtel ou plutôt une auberge perdue dans un des quartiers les plus pauvres du Havre.

Ce choix et celui de la dernière classe à bord du navire indiquaient assez les exigences d'économie que s'était imposées le jeune peintre qui, sans doute, s'interdisait toute dépense non rigoureusement indispensable, pour grossir un peu la somme qu'il laissait à sa mère.

— Dois-je, mademoiselle, dit le marin, informer M. Bréhier de votre démarche, quand il viendra?

— Non, capitaine, je vous serai au contraire très-obligée de ne pas lui en parler.

Il la reconduisit respectueusement, la casquette d'ordonnance à la main; il cherchait à lui faire oublier la façon un peu cavalière dont il l'avait accueillie.

L'heure était encore trop peu avancée pour la visite qu'elle voulait faire à Mme Bréhier. Puis elle tenait à la voir seule, sans être exposée à rencontrer son fils. Cela compliquait la difficulté. Tout en réfléchissant aux moyens d'en venir à ses fins, elle continua sa promenade aux abords du port en compagnie de la vieille Angélique. Celle-ci se demandait quelles profondes préoccupations pouvaient absorber Valentine qui échangeait à peine avec elle quelques paroles et examinait attentivement toutes les personnes que leurs affaires ou le désœuvrement amenaient dans le voisinage de la mer.

La jeune fille se fatigua bientôt de cette promenade au milieu d'une foule tumultueuse et bruyante et, en attendant l'heure où elle pourrait se présenter à la demeure du peintre, elle se dirigea avec sa compagne vers la partie de la plage où elle ne devait pas rencontrer la population flottante du Havre. Elle marcha silencieusement le long de la grève, berçant ses pensées au murmure des vagues!

Tout en marchant elles arrivèrent auprès d'une maison de pauvre apparence, fréquentée par les pêcheurs qui venaient y prendre leurs repas ou se rafraîchir.

Cette auberge était tenue par la veuve d'un marin victime d'un récent naufrage. Valentine s'était intéressée à elle, lui était venue en aide, et c'était par son conseil que M. Albanel avait recueilli chez lui le fils de la veuve, ce Jacques dont il comptait assurer l'avenir et qui avait si mal répondu à ses bienfaits.

La Groulard était seule debout sur le pas de sa porte; c'était une femme jeune encore, mais que les chagrins et les privations avaient prématurément vieillie; sa figure sillonnée de rides à laquelle l'âpre haleine de la mer avait donné des tons d'ocre, semblait porter témoignage d'une de ces douleurs contre lesquelles le temps est impuissant. Valentine alla vers elle et lui parla avec bonté, mais il était un sujet qu'elle n'osait aborder, parce qu'elle savait que ce souvenir ravivait une plaie toujours saignante, la veuve prononça la première le nom de Jacques.

— Votre père l'avait recueilli, dit-elle, et j'espérais qu'à son école il deviendrait un honnête homme, il a été ingrat envers vous comme mauvais fils envers sa mère... Où est-il maintenant? Je ne sais, on prétend qu'il vit à Paris et je crains bien qu'il ne se soit enfoncé de plus en plus dans la mauvaise route. Je ne l'ai revu qu'une fois depuis qu'il est parti, il m'a dit qu'il n'était pas embarrassé de lui et qu'il était assuré de ressources qu'il n'aurait jamais trouvées ici; j'ai voulu l'interroger, il a refusé de répondre et s'est mis à rire. Voyez-vous, mademoiselle, j'ai peur, j'ai peur qu'il ne mange d'un pain dont les honnêtes gens ne voudraient pas. Et quelquefois je me dis qu'il eût mieux valu que la vague roulât son cadavre comme celui de son père quand j'ai trouvé mon pauvre homme sur le sable, enlacé dans le varech.

Valentine tenta de consoler la veuve, mais elle comprit bien vite que toutes les paroles étaient impuissantes sur la douleur d'une mère qui pleure plus que la mort de son fils, son infamie et sa dégradation.

Elles causaient depuis quelque temps, lorsqu'à travers les carreaux la jeune fille aperçut deux hommes qui se promenaient au pied des falaises. L'un grand, maigre, aux traits anguleux, la figure rasée sauf le menton, présentait dans son extérieur le type américain. Dans l'autre elle reconnut M. Bocardet, mais il lui sembla que sa physionomie différait complétement de celle qu'elle lui connaissait. Le sourire avait disparu de ses lèvres, son front était sombre, soucieux; sa figure était empreinte d'une expression de dureté qui contrastait avec l'amabilité de l'homme du monde et du galant cavalier.

Ils étaient arrivés tout près de la maison. Valentine demanda à la veuve si elle n'avait pas une pièce où elle et Angélique pussent se cacher, il y avait tout à côté une sorte de cabinet obscur, destiné à recevoir les provisions. Elles s'y glissèrent; à peine la petite porte s'était-elle refermée que les deux hommes entrèrent; ils demandèrent de la bière et continuèrent l'entretien commencé; il se tenait en anglais, mais Valentine connaissait cette langue, et

comme la cloison était très-mince, elle ne perdit aucune des paroles échangées entre eux.

— Tu es sûr qu'il partira? dit la voix de M. Bocardet.

— Très-sûr, son passage est retenu, j'ai dans ma poche son engagement en règle.

— Et tu crois qu'il réussira.

— Cela dépendra de lui. Il y a beaucoup d'argent à gagner chez nous, mais à une condition, c'est qu'on ait les reins solides, qu'on soit bien armé pour la lutte et qu'on sache se plier aux circonstances. Il faut que l'étranger qui tente là-bas la fortune soit vigoureusement trempé. Sera-t-il dans ce cas? J'en doute.

— Et alors il reviendra.

— Oh! que non! J'en ai bien connu de tes compatriotes qui, après être arrivés pleins d'espérances dans notre pays, n'ont pas attendu deux mois pour perdre leurs illusions et regretter la France; mais pour revenir il fallait de l'argent, sans compter la répugnance qu'on éprouve à revenir plus pauvre que devant, parmi ceux auxquels on avait vanté le brillant avenir qu'on se promettait. Tels qui débarquaient confiants et enthousiastes, en étaient réduits, quelques temps après, à cirer les bottes dans les hôtels, ou à aller dans les solitudes du far-west faire appel à la fortune qui ne leur y était pas plus favorable. Parmi ceux qui vont tenter l'aventure, combien y en a-t-il dont le succès couronne les efforts? C'est comme dans une expédition en marche;



L'entretien entendu, dessin de Scott.

tant pis pour ceux qui n'ont pas les jarrets assez solides, on les laisse en route, cela n'empêche pas les autres d'avancer.

Cette théorie humanitaire de la jeune Amérique fit frémir Valentine, mais elle n'eut pas le temps de s'appesantir sur ses réflexions.

— Cependant, reprit M. Bocardet, il peut réussir, et dans ce cas, au bout de deux ans ou dans un délai plus rapproché, il reviendra.

— Et cela ne ferait pas ton affaire, n'est-ce pas. Mais rassure-toi, on ne fait pas des spéculations depuis quinze ans sans connaître les rubriques du métier; il y a mille moyens de le retenir là-bas, je m'en charge et je te garantis qu'une fois parti, ce sera pour longtemps.

— Tu y as intérêt autant que moi.

— Pure question de t'être agréable, mon bon ami Quand j'aurai mis l'Océan entre moi et la France, je n'aurai pas à craindre qu'on s'occupe de moi. Mais tu peux être tranquille, tu as ma promesse.

— J'y compte.

— A condition bien entendu, que tu tiendras tes engagements.

— Ne les ai-je pas tenus fidèlement jusqu'à ce jour?

— Oui, mais il s'agit de l'avenir; je t'ai laissé le temps de liquider, convaincu que tu n'oublierais pas un ami comme moi qui a des titres sérieux à ta reconnaissance, toutefois souviens-toi que je tiens à l'exactitude en affaires, j'ai la mémoire des dates.

— A l'époque convenue tu recevras de moi ce que je t'ai promis.

— Je n'en doute pas, car un retard aurait pour toi de fâcheuses conséquences.

— Que veux-tu dire ?

— Rien, si ce n'est que je prends toujours mes précautions à tout événement ; je veux bien croire que mes associés seront fidèles à leurs promesses, mais j'ai pour principe d'agir comme s'ils ne devaient pas l'être.

La conversation se ralentit et pendant quelques instants Valentine n'entendit que des paroles brèves, peu intelligibles pour elle ; l'âcre odeur des cigares arrivait jusqu'à elle à travers les jointures des planches, et elle était obligée de faire effort pour ne pas tousser. Enfin les deux hommes s'éloignèrent après avoir réglé leurs consommations.

La jeune fille en avait assez entendu pour savoir que le jeune peintre était victime d'une odieuse machination. Mais quelle était la base de l'association ténébreuse qui unissait M. Bocardet à cet étranger, spécimen de ces hommes que l'on rencontre si souvent dans le steeple-chasse effréné qui entraîne la jeune Amérique à la poursuite de la fortune, gens pour lesquels le succès est tout, qui passent pour francs parce qu'ils sont brutaux ; pour résolus parce qu'ils marchent à pieds joints sur les scrupules, et qu'ils renversent sans se retourner tous ceux qui ont le malheur de se trouver sur leur chemin ?

Il lui était impossible de répondre à cette question, mais ce qu'elle avait appris suffisait amplement pour justifier l'éloignement dont elle n'avait jamais pu se défendre à l'égard de M. Bocardet. C'était donc là l'homme qu'on prétendait lui faire épouser ; grâce au ciel elle n'avait plus besoin de chercher à excuser ou à expliquer sa répulsion.

Mais M. Bréhier, ce jeune parent pour lequel il avait manifesté une hypocrite sympathie dont l'avocat avait été dupe ; il tramait contre lui un complot machiavélique. Comment dérober la victime à ses projets ? Cette réflexion reporta sa pensée vers le but qu'elle s'était assigné ; elle ne devait pas perdre de temps, sinon elle se réservait de cuisants regrets. M. Bocardet et son compagnon étaient déjà loin ; ils avaient disparu derrière une saillie de rochers ; elle prit congé de son hôtesse et, suivie d'Angélique, s'achemina vers la ville, dans la direction de la rue que lui avait indiquée le capitaine du steamer.

Elle s'engagea dans un des vieux quartiers du Havre, où les rues s'entrecroisent dans une confusion qui semble un défi à la ligne droite et forment un dédale inextricable. Elle demanda à plusieurs reprises sa route aux passants. Mais ces indications incomplètes ou inexactes ne la sauvèrent pas des déviations. Elle marchait depuis longtemps déjà, sans que rien lui fît supposer qu'elle approchait du but, lorsqu'elle s'arrêta au détour d'une voie qu'elle avait déjà parcourue. Après vingt minutes de circuit, elle se trouvait ramenée à un endroit, par où elle avait déjà passé : elle cherchait à s'orienter et se disposait à interroger un boutiquier, lorsqu'elle vit apparaître M. Bocardet que le hasard de ses courses ramenait auprès d'elle.

Elle eut un mouvement d'horreur qu'elle réprima aussitôt, car elle ne voulait pas lui laisser deviner ses soupçons. Elle tenait plus encore à ce qu'il ne connût pas l'objet de sa course. Lui-même parut un instant embarrassé ; il se remit tout de suite et alla à sa rencontre le sourire sur les lèvres.

— Quelle bonne fortune vous place sur ma route, mademoiselle, lui dit-il, comment vous trouvez-vous dans cet affreux quartier ?

— Nous sommes égarées, Angélique et moi, car nous ne connaissons pas mieux la ville l'une que l'autre.

— C'est ce que je supposais ; voulez-vous que je vous remette sur votre chemin ?

— Volontiers, monsieur.

Il supposait qu'elles retournaient à Ingouville ; Valentine le laissa dans cette opinion ; elle voulait écarter de lui tout soupçon relatif au motif qui l'avait amenée et, pour ne pas éveiller ses suppositions, se laissa conduire vers le boulevard François Ier qui n'était pas très-éloigné. Tout en marchant, M. Bocardet s'excusa de ne pas être allé la saluer la veille, une affaire imprévue l'avait, disait-il, appelé au Havre ; il imagina une histoire qu'elle parut accepter avec une crédulité parfaite ; il lui parla de son père qu'il avait rencontré et dont la physionomie soucieuse l'avait frappé.

Peut-être voulait-il échapper aux questions de la jeune fille par l'exubérance de ses paroles. Dans tous les cas celle-ci était heureuse de ne pas avoir à faire les frais de l'entretien et l'écoutait en souriant. Elle avait peur qu'il ne devinât ses impressions et, pour ne pas se trahir, se montrait plus aimable que d'habitude. Elle était de ceux qui aiment les situations nettes et elle éprouvait une véritable satisfaction à se dire que ses préventions étaient bien fondées, qu'elle n'avait pas à se reprocher de l'avoir calomnié. En la trouvant d'humeur joyeuse et communicative, il ne se doutait pas que cela tenait à ce qu'elle s'applaudissait d'avoir fait cette découverte qu'il était encore plus misérable qu'elle ne l'avait pressenti, elle lui était en quelque sorte reconnaissante d'avoir fait disparaître toute équivoque dans son esprit. Tout en causant ils arrivèrent au boulevard François Ier. Mme Bréhier et son fils le suivaient en ce moment, marchant sur le trottoir opposé ; ils virent bien la jeune fille et son compagnon, mais Valentine ne les aperçut pas. Elle avait hâte de reprendre sa liberté et quitta M. Bocardet, maintenant qu'elle n'avait plus qu'à suivre une grande voie pour retourner à Ingouville.

— J'espère, lui dit-il, avoir l'honneur de vous voir, ce soir, mademoiselle.

— Je n'ose vous engager à venir, monsieur, répondit-elle, il est probable que mon père passera la nuit à Paris.

Ils se séparèrent et Valentine, heureuse d'être débarrassée de son odieux guide, s'éloigna d'un pas rapide. Quelques instants après elle se retourna et le suivit du regard ; s'il avait vu l'expression de profond mépris et d'horreur que présentaient alors les traits de la jeune fille, il n'aurait certainement pas conservé le contentement de lui-même qu'il éprouvait en la quittant.

Le Jardin d'acclimatation où l'aquarium appelle tant de curieux, est situé tout près de là. En passant, elle y vit entrer Mme Bréhier qui allait y attendre

son fils appelé par ses affaires sur le port. Le hasard servait à souhait Valentine, elle s'empressa de franchir le seuil et alla droit à la mère du peintre qui venait de s'asseoir sur un banc à l'ombre d'un arbre exotique. A la vue de la jeune fille, celle-ci se leva et fixa sur elle des regards étonnés dont la malveillance n'avait rien d'encourageant.

— Madame Bréhier, dit Valentine sans se laisser déconcerter par cet accueil, veut-elle me faire l'honneur de m'accorder quelques instants d'entretien?

— Je suis aux ordres de mademoiselle Albanel.

Cette réponse fut formulée d'un ton sec et glacial.

— Vous me connaissez donc, madame, reprit la jeune fille.

— Je pourrais vous adresser la même question ; le cas est le même.

Valentine sentait la tristesse et la frayeur la gagner. Elle s'était mise pleine de confiance à la recherche de cette mère désolée, elle goûtait d'avance le bonheur qu'elle éprouverait à remplacer chez celle-ci le désespoir par la joie, et elle était reçue en ennemie; elle devinait des sentiments hostiles qu'elle savait bien ne pas mériter. Mme Bréhier l'observait froide et impassible.

— Veuillez vous asseoir, mademoiselle, dit-elle enfin, ou plutôt enfonçons-nous plus avant dans le jardin, afin que nous ne soyons pas sous les regards des passants.

Elle ne disait pas sa véritable pensée; Richard ne devait pas tarder à revenir, et elle ne voulait pas qu'en entrant il la vit en compagnie de la fille de l'avocat. Elles traversèrent le jardin et allèrent s'asseoir dans un coin écarté sous l'ombrage d'un énorme saule pleureur dont les branches retombaient autour de leurs têtes. La vieille Angélique se tint discrètement à l'écart.

La malheureuse mère avec ses vêtements fanés, ses cheveux grisonnants, sa figure pâle et ascétique, ses yeux entourés d'un cercle noir, présentait l'image de la douleur, mais d'une douleur qui repousse la commisération et la sympathie.

— Je vous écoute, mademoiselle, dit-elle de ce ton glacial qui avait déjà impressionné péniblement la jeune fille.

— Madame, je vois que j'ai en vous un auditeur peu bienveillant, prévenu contre moi, je m'en attriste, mais je devais m'y attendre.

— Pourquoi donc, mademoiselle?

— Il y a deux jours, madame, vous êtes allée avec votre fils à la chapelle de Notre-Dame des Flots; j'étais là, tout près de vous et j'ai entendu votre conversation.

— Ah! vous étiez-là près de nous, et votre curiosité s'est donné la satisfaction de surprendre le secret de notre chagrin.

— Je n'ai pas perdu une de vos paroles, mais vous vous méprenez sur mes sentiments en parlant de ma curiosité. J'ai prêté l'oreille à votre entretien parce que dès les premiers mots j'ai compris qu'il s'agissait d'une douleur à soulager, d'une infortune à laquelle il ne m'était pas permis de rester indifférente.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous me comprendrez tout à l'heure. Votre fils est sur le point de partir pour l'Amérique à la suite d'un procès qu'il devait gagner et qu'il a perdu.

— C'est bien cela.

— Et ce procès, c'est mon père qui en était chargé.

— Mon fils ne récrimine pas, ne réclame rien.

— Il ne récrimine pas, mais votre cœur n'a pu se défendre, dans l'amertume de sa douleur, d'accuser mon père, de m'accuser moi-même.

Il y avait dans les paroles de la jeune fille un accent de dignité et de sincérité tel que madame Bréhier se sentit émue; elle regretta ses soupçons et sa colère.

— J'ai eu tort, dit-elle.

— Vous avez eu tort de nous croire, mon père et moi, capables de calculs dont la seule pensée nous ferait horreur; mais vous avez eu raison de nous attribuer la responsabilité du malheur qui vous frappe, nous la reconnaissons et voulons l'accepter en réparant le tort qui vous a été fait.

Madame Bréhier la regarda avec stupeur; elle ne se rendait pas bien compte des sentiments de la jeune fille et du mobile qui dictait ses paroles. Elle se demandait si elle devait accueillir ce langage avec admiration ou s'en offenser. Mais le souvenir de cet odieux Bocardet, qu'elle avait vu en compagnie de Valentine lui revint à l'esprit et l'irritation reprit le dessus.

— Est-ce aux conseils de M. Bocardet, dit-elle, que je dois attribuer les paroles que je viens d'entendre?

— M. Bocardet n'a rien à voir dans les résolutions de mon père et dans les miennes, c'est aux seules inspirations de notre conscience que nous obéissons.

Il fallait que Madame Bréhier eût des préventions bien enracinées contre l'avocat et sa fille, car elle réagissait contre l'impression que ce langage si simple, dont l'accent était si sincère, produisait sur elle; elle se tenait en garde contre une surprise, contre une faiblesse, ses regards et son attitude révélaient la persistance de la défiance.

— Tous ceux qui connaissent mon père, reprit Valentine avec plus de fierté et d'animation dans la voix, savent que jamais un mensonge n'est sorti de sa bouche, que jamais il n'a consenti à servir des intérêts qui n'avaient pas pour eux la sanction d'une équité scrupuleuse, qu'il préfèrerait rester toujours pauvre, plutôt que d'arriver à la fortune par des moyens dont il aurait à rougir. C'est pour cela qu'il veut restituer à votre fils la fortune dont celui-ci a été frustré.

Elle raconta l'histoire de la pièce du procès poussée par le vent et disparue sans qu'on pût savoir ce qu'elle était devenue; elle dit comment elle avait évoqué ses souvenirs, comment son père avait acquis la certitude que la fatale feuille de papier lui avait été confiée.

Peu à peu madame Bréhier se laissait gagner; elle sentait ses préventions s'évanouir les unes après les autres. Son cœur aigri par de douloureuses épreuves avait été injuste, elle le regrettait et ne pouvait se défendre d'un sentiment d'admiration pour cet homme déjà trop vieux pour recommencer sa carrière, pour cette jeune fille dans l'âge des désirs ambitieux, qui se dépouillaient volontairement d'une fortune dont nul n'aurait songé à leur demander compte. Après avoir exprimé ses impres-

sions sur cet acte de probité inattendu, elle ajouta:

— Mais, si j'en crois ce qui m'a été dit, votre père n'est pas riche!

— Il trouvera dans le témoignage de sa conscience et dans l'estime des honnêtes gens, le dédommagement de ce qu'il perd.

— Et vous, mademoiselle, vous êtes à l'âge où l'on se marie, vous avez sans doute formé des projets. La perte de votre dot vous permettra-t-elle de les poursuivre?

Elle avait prononcé ces mots avec quelque hésitation, lentement, comme si elle se rendait bien compte de ce qu'il y avait d'indiscret dans cette question et tenait cependant à la faire. Valentine se redressa et répondit avec quelque sécheresse :

— Permettez-moi, madame, d'être seule juge de cette question.

— C'est juste, pardonnez-moi cette parole que je n'avais pas le droit de vous adresser.

Elles restèrent quelques instants silencieuses, promenant leurs regards vagues sur les allées du jardin, madame Bréhier paraissait absorbée dans des réflexions qu'elle ne tenait sans doute pas à communiquer. Valentine l'observait, devinait chez elle quelque préoccupation mystérieuse dont elle n'osait lui demander compte. Ce fut elle qui la première reprit la parole.

— Maintenant, madame, dit-elle, votre fils vous est rendu, il va pouvoir en toute sécurité reprendre les travaux qui le conduiront à la gloire, qui seront la consolation de votre vieillesse, pourquoi votre cœur ne s'abandonne-t-il pas sans réserve à la joie?

— C'est vrai. Je dois vous paraître étrange. C'est que... C'est que je me demandais si mon fils renoncera à son départ.

— Je ne m'expliquerais pas qu'il y persévérât puisque ce voyage lui est si douloureux. Il faudrait qu'il eût d'autres motifs. Permettez-moi d'ajouter qu'il y a dans sa conduite des circonstances que j'ai peine à m'expliquer. Comment, sur la foi d'un inconnu dont nul ne peut garantir la loyauté, se condamne-t-il à cet exil lointain, tandis que dans une période un peu plus longue peut-être, il aurait pu se libérer facilement par son travail?

— Mon Richard est une de ces natures qui se portent facilement aux résolutions extrêmes. Quand il s'est vu dans l'impossibilité de faire face aux dettes de la famille, sa fierté s'est exaltée, il s'est figuré la mémoire de son père flétrie, son nom avili, il n'a plus eu qu'une pensée, s'acquitter au plus tôt, au prix des plus cruels sacrifices.

C'est alors que l'homme dont vous parlez est venu le trouver. C'était un Américain qui était en relations d'affaires avec M. Desbains notre débiteur. Dans les derniers temps il s'était introduit dans son intimité, il était l'hôte assidu de sa maison, il exerçait sur lui une influence que je n'ai jamais pu m'expliquer. Il avait assisté à la mort de son ami, c'est lui qui est venu nous l'annoncer. Il a renouvelé ses visites et quand, après l'issue du procès, il a vu mon fils profondément découragé, il lui a fait de brillantes propositions, a fait luire à ses yeux la perspective de splendides bénéfices en Amérique. Richard a subi l'influence de cet étranger, il s'est rendu à ses conseils, et cependant il est impossible de voir deux natures plus dissemblables. Autant mon fils est enthousiaste, disposé à s'exalter pour ce qui lui paraît beau et grand, indifférent aux questions d'argent, autant cet étranger est froid, positif, calculateur, c'est le chiffre fait homme. J'ai entendu parler des affinités créées par les contrastes, je ne puis expliquer autrement l'ascendant que M. Materson a pris sur mon fils.

— Ce monsieur Materson vous paraît-il digne de sa confiance?

— Nullement, il me fait peur, mais le parti de Richard est pris; mes prières et mes raisonnements ont été également impuissants, on ne parviendra pas à le faire revenir sur sa résolution.

Valentine eut la pensée de faire part à madame Bréhier de la conversation qu'elle avait entendue au bord de la mer, mais elle réfléchit que l'indignation de cette mère à laquelle l'exil de son fils enlevait tout sang-froid, la pousserait peut-être à des actes et à des paroles qui compromettraient le succès, elle aima mieux se réserver le temps de réfléchir à l'usage qu'elle en pourrait faire et remettre à un autre moment sa confidence.

Madame Bréhier était fière de son fils jusqu'à l'adoration; elle craignit que la jeune fille ne conservât de ses dernières paroles une impression défavorable à son égard, et tint à la dissiper.

— Mon Richard, reprit-elle, n'est ni un être faible ni un être pusillanime. Si loin que je remonte dans le passé, je le vois armé de force et de courage contre les difficultés de la vie. Ses débuts ont été marqués par de dures privations et de cruels mécomptes. Ils ne lui ont jamais arraché ni une plainte ni un murmure. Il a traversé des années de lutte et de travail acharné sans éprouver une heure de défaillance. Si son courage a un instant fléchi, si son esprit s'est troublé, c'est que sa fierté se révoltait à la pensée qu'un soupçon injurieux pût l'atteindre et s'attacher au nom de son père, qui fut comme lui un modèle de loyauté; c'est qu'il ne pouvait se résigner à voir sa mère aux prises avec la misère. Puis il y avait autre chose encore.

Elle s'arrêta un instant, puis reprit :

— Pardonnez-moi ces détails, mademoiselle; je suis si fière de mon fils que je ne me lasse pas d'en parler. Il me semble que je vous témoigne ma reconnaissance à vous que j'ai d'abord mal jugée, et devant qui je m'incline maintenant avec respect, en vous faisant pénétrer dans les détails de ma vie, en vous faisant la confidente de mes joies et de mes peines.

— Parlez, madame, je prends un vif intérêt à tout ce que vous me dites.

— Oui, il y a autre chose encore; il y a dans le cœur de mon fils une plaie qu'il ne m'a jamais confiée et que j'ai devinée. Je ne sais si vous me comprendrez, vous qui n'avez pas été à même de juger les artistes. Ils ne sentent pas comme les autres hommes et vivent souvent dans un ordre d'idées qui échappe à l'appréciation commune. Malheur à ceux à qui Dieu a donné une de ces natures enthousiastes auxquelles manquent la mesure et l'équilibre. Extrêmes dans leurs folles espérances comme dans leurs découragements sans cause, ils planent dans la région des rêves, se passionnent pour une idée, pour une chimère, et se laissent do-

miner par des visions qui s'imposent à eux avec une puissance irrésistible.

Comment se fit-il qu'un jour toutes ses facultés aimantes se trouvèrent absorbées par une jeune fille qui lui était apparue comme l'idéal de cette beauté que poursuivent les peintres? Elle l'avait subjugué moins par la perfection des traits que par le charme d'une physionomie qui semblait révéler les qualités les plus opposées, la douceur et l'énergie, la distinction et la simplicité, la grâce et la fierté, la candeur inconsciente du mal et la clairvoyance qui sait en éviter les piéges.

Si vous aviez entendu le langage éloquent dans lequel il parlait de la merveille qui avait captivé ses regards! C'était un culte, une adoration; cette image enchanteresse se reproduisait à chaque instant sous son pinceau; c'était chaque jour une nouvelle étude qu'il effaçait après l'avoir faite, parce qu'elle ne le satisfaisait pas. Et cependant il trouvait pour la représenter un talent qu'admiraient les rares connaisseurs admis à juger son travail. Je vois à votre sourire que tout cela vous paraît bien romanesque, mais je vous avais avertie, je m'attendais à votre incrédulité.

— Et cette jeune fille qui avait provoqué ce culte, comment l'a-t-elle accueilli?

— Elle ne l'a jamais soupçonné, et probablement elle ne le connaîtra jamais. Richard renfermait en lui-même sa passion platonique. Il savait bien qu'elle ne sortirait jamais du domaine de la rêverie; mais elle lui suffisait; il trouvait dans cette muette admiration un encouragement qui devait l'aider à créer des chefs-d'œuvre.

Ce caractère paraissait en effet étrange à Valentine, mais elle comprenait que celui qui se laissait aller à ces élans d'enthousiasme, qu'on dût les taxer ou non d'extravagance, n'était pas un artiste vulgaire, et que s'il était peut-être sur la pente de la folie, peut-être aussi était-il sur la voie du génie.

— Je ne comprends pas, dit-elle, par quelle filiation d'idées la femme dont vous parlez a pu déterminer votre fils à s'exiler.

Mme Bréhier prit une expression plus sombre.

— C'est, dit-elle, que l'idole est descendue de son piédestal, et qu'il s'est un jour aperçu que ce modèle de perfection était lui aussi accessible aux faiblesses et aux misères de notre pauvre nature, c'est que le rêve s'était évanoui, et qu'à la place de la madone rayonnante sous son auréole, il n'est resté qu'une jeune fille retombée aux proportions vulgaires.

— Ce sont là des impressions qui ne résistent pas à l'action du temps. Il en guérira si déjà la raison n'a pas chassé les rêves de son imagination; dans tous les cas, il ne faut pas qu'il parte.

C'était l'idée fixe qui revenait sans cesse à sa pensée. La responsabilité qui pesait sur elle l'obsédait. Elle voulait s'en dégager, et pour cela il fallait que l'artiste restât.

Elle espérait provoquer chez sa mère une explosion de joie et de reconnaissance; comment se faisait-il que celle-ci restât froide et parût douter du succès de la négociation? Il y avait des réticences dans les paroles de Mme Bréhier, son langage annonçait une énigme que Valentine cherchait vainement à éclaircir.

— Votre fils, dit-elle, ne peut refuser de rentrer en possession de ce qui lui appartient.

— Ce qui lui appartient; êtes-vous bien certaine que la pièce en question ait été aux mains de votre père?

— Ni lui ni moi n'en doutons.

— Une probabilité n'est pas une certitude.

— Vous supposez donc que M. Richard ne s'en contentera pas.

— Je ne sais, mon fils a l'âme fière.

Cette réponse qui semblait préjuger celle du jeune homme parut bizarre à Valentine. Elle remarquait l'embarras de Mme Bréhier qui laissait échapper ses paroles une à une, avec hésitation, comme si elle craignait de rendre mal sa pensée ou de la trahir.

Après une pause pendant laquelle la vieille dame paraissait uniquement occupée des dessins fantastiques qu'elle traçait sur le sable du bout de son ombrelle, elle reprit d'une voix un peu troublée:

— Vous étiez tout à l'heure avec M. Bocardet, quand mon fils et moi avons passé auprès de vous; vous étiez occupée de votre entretien, ni lui ni vous ne nous avez vus.

— J'étais en effet avec lui.

L'accent dont elle prononça cette réponse, la rougeur de son visage indiquaient qu'elle était blessée de la question et de la réflexion qui l'accompagnait.

— Il vous en voudra, ajouta Mme Bréhier, s'il apprend que vous causez en ce moment avec moi.

— Je ne crois avoir aucun compte à lui rendre de ma conduite.

— Ni à moi non plus, c'est vrai, dit Mme Bréhier avec une nuance de tristesse, c'est pour cela que j'ai eu tort de prononcer son nom.

— Pourquoi?

— Parce que je ne puis parler de lui sans amertume, parce que son souvenir éveille en moi un sentiment de réprobation et de colère, et que ce n'est pas devant vous qu'il convient de l'accuser.

La jeune fille leva la tête avec l'expression de la fierté offensée.

— Et pourquoi ne serait-ce pas convenable?

— Est-il bien nécessaire de le dire?

— A moi, du moins, il est nécessaire de vous répondre que ma conduite a été inspirée et l'est encore par une seule préoccupation: accomplir mon devoir, pratiquer la justice et faire triompher la vérité. Aucune considération, pas plus celle dont vous parlez et que je voudrais ne pas comprendre, pas plus celle-là qu'une autre ne saurait m'en détourner, faites-moi l'honneur de me croire.

L'attitude de Valentine était pleine de dignité, presque hautaine, ses yeux brillaient d'un vif éclat, et cette jeune fille qui trouvait des accents attendris quand il s'agissait de parler le langage de la commisération, montrait qu'elle était capable d'énergie pour protester contre une parole, une insinuation de nature à la froisser. Mme Bréhier l'observa silencieusement avec une attention que celle-ci soutint sans sourciller; puis, lui prenant affectueusement la main.

— Pardonnez-moi, dit-elle, pardonnez à une mère affligée dont l'esprit est troublé par la pensée de son fils. Je ne vois que lui, je cherche à me rassurer et à espérer, je n'y puis parvenir. Il y a dans vos paroles des points obscurs que je ne parviens pas à

éclaircir, j'ai tort de le tenter. Je suis convaincue que vous agissez et parlez dans la droiture de votre cœur, en vous quittant, j'emporterai la conviction que j'ai en vous une alliée dévouée.

— N'en doutez pas, madame, et usez de l'ascendant que vous avez sur votre fils pour lui dire qu'il doit accepter, qu'il ne doit pas partir. Mon père ira le trouver; j'espère qu'il le persuadera.

Mme Bréhier secoua la tête d'un air de doute et de tristesse.

— Le voilà, dit-elle.

En effet, Richard apparaissait derrière la grille du jardin, le feuillage qui entourait les deux dames ne lui permettait pas de les voir. Il n'était pas seul; Valentine cherchait à distinguer les traits de son compagnon à travers les branches.

— Il est avec M. Materson l'américain, reprit Mme Bréhier.

— Votre fils avec cet homme; ah! que Dieu veille sur lui!

— Que voulez-vous dire, mademoiselle?

— Rien de plus, madame, mais faites qu'il ne prenne pas cet homme pour guide et pour conseiller.

— Hélas! c'est mon vœu le plus cher, mais que faire?

— Ayez confiance, madame, maintenant quittez-moi et rejoignez votre fils, il vaut mieux qu'on ne nous voie pas ensemble.

Mme Bréhier n'insista pas, elle pressa dans une étreinte chaleureuse la main de la jeune fille et s'éloigna après lui avoir adressé un regard éloquent de reconnaissance.

L. Collas.

(La fin à la prochaine livraison.)

LA SCIENCE EN FAMILLE

LE CHAUFFAGE SOLAIRE

On aura beau pousser l'esprit humain dans les voies du rationalisme, il se plaira toujours aux légendes. S'il va jusqu'à refuser créance au surnaturel, il n'en restera que plus affriandé à l'extraordinaire.

Exemple tiré d'une histoire romaine : « Les galères des assiégeants n'osaient plus se risquer près des murs de Syracuse, où des grappins les saisissaient pour les couler, en les laissant retomber brusquement dans la mer; celles qui se tenaient un peu plus au large étaient *atteintes par des miroirs ardents, qu'Archimède avait installés sur les murailles, et qui incendiaient tous les vaisseaux romains à une grande distance.* »

Or, ce fait des miroirs ardents d'Archimède incendiant de loin les galères romaines, ne se trouve attesté par aucun historien de l'antiquité ; Plutarque, Polybe, Tite-Live, n'en ont pas soufflé mot. C'est, paraît-il, un chroniqueur fantaisiste du moyen âge qu'il l'a fabriqué de toutes pièces; ce qui ne l'a pas empêché d'acquérir une sorte de notoriété universelle, et d'entrer si bien dans la conviction de tous, que les physiciens les plus sérieux l'ont non-seulement discuté, mais encore se sont appliqués à en démontrer pratiquement la possibilité. C'est ainsi que Buffon, qui avait pris la chose à cœur, construisit, vers le milieu du siècle dernier, un miroir ardent, dû à la combinaison de 128 glaces ramenant l'incidence des rayons solaires à un même foyer, qui lui permit d'enflammer une planche goudronnée à une distance de cinquante mètres. Ce fut un grand événement qui pendant quelque temps mit le monde savant en émoi.

Pour l'illustre naturaliste, il s'était agi, en somme, de vérifier la justesse d'une assertion historique, bien que cette assertion fût elle-même d'une authenticité fort douteuse. Il prouva que si Archimède n'avait pas incendié la flotte romaine à l'aide de miroirs ardents, c'était tout bonnement parce qu'il n'avait pas songé à ce moyen de défense pour sa patrie menacée. Cette satisfaction donnée à la Clio légendaire, le monde savant, qui formait galerie, ayant chaleureusement applaudi à l'expérience, le fameux miroir s'en alla, après divers ricochets échouer au Conservatoire des Arts-et-Métiers, où l'on peut le voir encore dans un état de parfaite et navrante dislocation. Et il n'en fut rien de plus.

Mais, voici bien une preuve qu'en fait d'expériences scientifiques il ne faut jamais nous hâter de répéter cet implacable « à quoi cela sert-il? » qui tant de fois a été la seule récompense des effets les plus méritants et des travaux les plus ingénieux.

« A quoi cela sert-il? » durent certainement demander maintes gens pour qui — et je les approuve — l'idée de porter au loin l'incendie ne semblait pas d'une urgente opportunité. Et l'on dût leur répondre inévitablement : « à rien », puisque cela ne constituait qu'une démonstration tout à fait platonique.

A rien : soit! mais des expériences de Buffon, il ne ressortait pas moins que, par la concentration des rayons du soleil à l'aide de miroirs, il était possible d'obtenir un véritable générateur de calorique d'une énergie exceptionnelle. A rien : soit! sinon à poser un jalon sur la voie du progrès, à semer un grain qui devait peut-être rester bien longtemps sans germer.

En effet, un siècle et plus s'était écoulé sans que nul n'eût semblé apercevoir ce jalon, sans que le grain abandonné eut paru recevoir la rosée vivifiante, lorsqu'un américain, célèbre par la hardiesse de ses idées, Ericson, fit que pendant quelques années on s'entretint d'un nouveau rôle attribué au soleil. Le grand astre, source suprême de lumière, de chaleur, et partant de vie, allait, disait-on, se trouver asservi à son tour au génie humain... Mais, ce ne fut qu'une prévision, qui pour être appuyée de quelques essais très-originaux, ne tint pas cependant ses magnifiques promesses.

Or, aujourd'hui ces promesses sont réalisées; et c'est à un de nos compatriotes que l'honneur revient de cette réalisation. Voilà qui est fait! Tout en gui-

dant à travers l'empirée ce char glorieux d'où descendent toutes les splendeurs, toutes les fertilités, toutes les joies de la grande nature, Phœbus-Apollon pourra, ici et là, remplir les humbles, mais très-utiles offices de chauffeur, de distillateur, de rotisseur, de bouilleur... que sais-je? Il n'y aura pour lui aucun dérangement, ce seront fonctions purement supplémentaires, qu'il remplira d'ailleurs sans s'en apercevoir. Il en sera comme du train en marche auquel s'ajoute un atome de poussière. Les machines marcheront, les coctions culinaires et autres se feront sans nulle dépense de combustible, et....

— Halte-là, monsieur l'enthousiaste! tout cela aura lieu quand le soleil brillera, mais quand les nuages le cacheront ou quand il sera couché?..

— Eh bien! en ce cas!.. mais voyons; quand les rivières navigables débordent par suite de grandes pluies, ou manquent d'eau par suite de chaleurs trop prolongées, que devient la navigation?—Elle s'arrête. Dans les pays du nord, où pendant six mois au moins le sol est couvert de neige, les rivières de glace, comment voyage-t-on en hiver? en traîneau, sur patins, — quand la neige et la glace disparaissent, plus de traîneaux, plus de patins. — La photographie est, ce me semble, une invention de quelque intérêt. — Sans soleil, que devient-elle? Au cas donc où le soleil sera voilé ou couché, eh bien! le travail sera interrompu... Et d'ailleurs, sommes-nous donc, nous autres, habitants des zones moyennes ou froides, sommes-nous donc les seuls citoyens du monde, n'y a t-il pas, et de plus vaste étendue que les autres pays, des régions où le soleil luit d'une manière en quelque sorte permanente, — je dis permanente pour dire quotidienne, car il faut bien admettre un répit nocturne, même pour les travaux les plus urgents. Si l'invention nouvelle était régulièrement applicable dans ces régions-là, ne serait-ce donc pas déjà un grand résultat? Car pour être placées sous des cieux d'une clémence normale, ces contrées n'ont pas moins besoin de combustible pour les apprêts culinaires, aussi bien que pour maints travaux mécaniques. Il y faut labourer le sol et moudre le blé, cuire le pain et pomper l'eau, etc.

Donc notre compatriote, M. Mouchot, mettant à profit toutes les données scientifiques, toutes les constatations expérimentales des physiciens ses prédécesseurs, a imaginé en principe de recevoir l'incidence des rayons solaires dans des miroirs métalliques concaves; de placer au foyer de concentration de ces rayons le récipient à échauffer, qui — et c'est là une disposition des plus neuves et des plus ingénieuses — se trouve lui-même entouré d'une cloche de verre, laquelle après s'être laissée traverser par les rayons *chauffeurs*, les garde, les emprisonne en quelque sorte, pour en accumuler le calorique sur le récipient.

Voilà qui est élémentairement simple et qui pourtant fait merveille. Le miroir plus ou moins vaste, selon la somme de calorique que l'on veut obtenir, est orientable, de façon à ce que les rayons du soleil pénètrent directement dans sa concavité. Il suffit de le déranger, à l'aide d'une manivelle de demi-heure en demi-heure, pour que la direction soit suffisamment perpendiculaire. Le récipient, qui est en métal noirci — le noir ayant le pouvoir d'absorption du calorique — suit, cela va sans dire, l'inclinaison du miroir afin d'être toujours au foyer de *chauffe*, l'enveloppe de verre l'accompagne... Et c'est bien tout.

Or, vous vous dites que c'est là sans doute un joujou qui ne peut produire des effets appréciables que par l'intervention d'un soleil torride, car vous n'avez pas une idée bien nette de ce que peut être la concentration des rayons de notre soleil à nous.

Et c'est là ce qui vous trompe. Nous parlions tantôt de l'utilisation du système pour les pays où la chaleur est normalement très-intense; mais nous pouvons remarquer maintenant que notre expérimentateur n'a, pour ainsi dire, opéré jusqu'ici qu'avec le soleil de la Touraine. Et voici ce qu'il affirme, c'est-à-dire ce que mille témoins peuvent affirmer comme lui, de ses expériences au bord de la Loire.

Au mois de mai, à huit heures et demie du matin, on introduit vingt litres d'eau dans une chaudière destinée à alimenter une machine à vapeur. En quarante minutes on obtient de la vapeur à deux atmosphères. A midi on met quinze litres d'eau dans la même chaudière, en quinze minutes cette eau atteint 150 degrés, c'est-à-dire une pression de cinq atmosphères. Cette vapeur lâchée dans un moteur fait battre jusqu'à 80 coups par minute à une pompe élévatoire.

Cette même vapeur arrivant sur un fourneau d'alambic, permet de distiller cinq litres de vin en un quart d'heure; et les légumes que l'on met dans une marmite cuisent aussi bien que sur le foyer le plus vif.

Que si au lieu de produire de la vapeur on veut cuisiner, on a au foyer du miroir un rayonnement qui vous accommode proprement, et sans odeur, toutes les substances qu'on y expose. C'est ce que chacun a pu voir cet été dans le parc de l'Exposition universelle, où le fourneau solaire de M. Mouchot, brouetté un peu partout, faisait ici bouillir un potage et là rôtissait un bifteck.

Eh bien! que vous en semble?

Vous répondez toujours : Mais quand il n'y aura pas de soleil?.. Et moi je vous dis : Mais quand il y aura du soleil?.. Nous ne sommes pas près de nous entendre.

Eh bien! soit, prenons donc le chauffeur solaire pour ce qu'il vaut, c'est-à-dire comme utilisable en de certains lieux, en de certains moments, qui sont plus ou moins nombreux selon la saison ou la latitude... Simple question de saison ou de latitude après tout. Quand on n'avait que la voile pour naviguer, on attendait le vent, n'était-ce rien d'avoir la voile? Quand on n'avait que le télégraphe à pavillons pour correspondre rapidement, on s'interrompait le soir et aux heures de brouillard, et l'on ne démolissait pas pour cela les pavillons télégraphiques, qui rendaient tant de services. Une machine aussi simple que pratique est trouvée, pour obliger le soleil, ce grand moteur naturel du sang de l'univers, à un labeur supplémentaire, ne négligeons pas ce supplément économique.

Il n'y a pas de petites économies. C'est le cas de l'affirmer quand il s'agit d'en réaliser de grandes.

E. M.

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS

FERNAND CORTÈS (1)

Le 16 août 1519, la nouvelle ville de la Vera-Cruz présentait déjà l'aspect d'une place forte, la bande de Cortès — car en vérité il nous est bien difficile de l'appeler armée — prit décidément la route de Mexico. Elle partit traînant à bras après elle ses lourds canons, et les Totanaques qui lui avaient fourni quelques guerriers lui avaient aussi donné des porteurs pour ses bagages. En quelques lieues de marche, les Espagnols sortirent des opulentes plaines de la terre chaude; ils commencèrent à gravir les premiers contreforts orientaux des Cordillères, et le second jour ils atteignirent



Carte du golfe du Mexique.

Xalapa. Ils continuèrent leur marche en avant, et après avoir, toujours en s'élevant, franchi le Pas-de-l'Évêque, ils entrèrent dans une région rocheuse, tourmentée, où ils eurent beaucoup à souffrir du froid et d'une humidité pénétrante qui causa la mort de quelques-uns d'entre eux Après plusieurs journées dans des solitudes désolées, les aventuriers encouragés par Cortès, soutenus par Marina, la Providence des malades, arrivèrent à sept mille pieds au-dessus de l'Océan, dans un pays de zone tempérée où ne vivaient plus les plantes du bord de la mer, les hautes et ondoyantes tiges du maïs persistaient seules soigneusement cultivées. Sur ces terres dominait l'autorité de Montezuma. Les populations accueillirent très-froidement les Espagnols, quoiqu'ils conservassent une sévère discipline et que Marina fît tout au monde pour donner à ses compatriotes une haute idée de la puissance des envahisseurs. Témoin des sacrifices humains, Cortès voulut, à plusieurs reprises, renverser la lugubre idole, mais la prudence du père Almédo parvint à le contenir et le général se mit de nouveau à pousser en avant. Laissant la route de la riche province dont Chalula était la belle capitale, il se dirigea sur Tlascala.

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes

Quel accueil allaient faire les fiers républicains de cette cité à ses soldats? Grave souci pour Cortès. Enfin, après quelques jours de marche sur des pentes escarpées et arides, l'armée arriva en face d'une fortification formée de blocs de pierre cyclopéens ne laissant libre qu'une passe étroite. Heureusement elle n'était point gardée, les Espagnols la franchirent; ils se trouvaient dès lors sur le territoire de l'héroïque république que toute la puissance de Montezuma n'était pas parvenue à soumettre. La fierté de cette race belliqueuse ne se démentit point; bientôt les envahisseurs se trouvèrent en présence de mortels périls.

Si l'espace ne nous faisait pas défaut, si nous n'avions pas hâte de parvenir sur le théâtre du grand drame, nous raconterions les combats homériques que les Espagnols durent soutenir contre les guerriers Tlascalans. Dans trois batailles ils eurent à lutter contre cette race héroïque; ils perdirent beaucoup de monde, trois chevaux, et pas un seul aventurier ne sortît de ces combats sans blessure. La victoire fut à plusieurs reprises si douteuse, que les



Les Espagnols traversant les défilés du Popocatepelt, dessin de H. Clerget.

Espagnols songèrent à battre en retraite; il fallut, pour les retenir, que Cortès leur prouvât que tout pas en arrière, dans la condition où ils se trouvaient, était un pas vers une mort certaine, vers la pierre des sacrifices. Enfin, et il était temps, la paix se conclut; pleins d'étonnement et d'admiration, les républicains reçurent leurs vainqueurs dans leur capitale, et, à partir de cette heure, gardèrent à Cortès une fidélité à laquelle il dût le succès de sa prodigieuse entreprise. Dès lors, l'aigle aux ailes déployées et le héron sur un rocher, emblèmes guerriers de Tlascala et du vieux chef aveugle Xicontencatl, dont le fils était un véritable héros à la façon d'Homère, parurent à côté des armes de Cortès dans toutes les victoires qui amenèrent la chute de l'empire mexicain. Aussi habile diplomate que guerrier intrépide, le chef espagnol attacha les Tlascalans à sa fortune; il les séduisit en leur promettant de les venger de Montezuma, et quand sa petite troupe se fut bien reposée et qu'il se résolut à quitter Tlascala, cinquante mille républicains, s'il l'eût voulu, se seraien joints à lui.

Suivant la coutume, les Tlascalans donnèrent des jeunes filles aux Espagnols, et parmi elles plusieurs héritières des caciques. L'une d'elles, née de Xicontencatl, fut remise par Cortès à Alvarédo. Cette indienne reçut avec le baptême le nom de Luisa, et plus d'une grande famille espagnole s'honore d'avoir

dans ses veines quelques gouttes du sang de la belle Tlascalanne. Après un repos de trois semaines, Montezuma l'ayant invité à se rendre à Cholula, tout en lui défendant d'avancer plus loin, Cortès, malgré les avis des Tlascalans répétés par Marina, se mit en marche pour cette cité, la ville sainte des Aztèques.

Six mille volontaires républicains, sans compter les porteurs de bagages et les Indiens qui traînaient ses canons, l'accompagnèrent, attachés à ses destinées et remplaçant les Totanaques qui retournèrent dans leur pays.

Cholula, à six lieues de Tlascala, dans une plaine d'une fertilité prodigieuse, comptait alors plus de 60,000 habitants accusés d'être perfides, mais renommés pour leur industrie. La ville jouissait d'une grande célébrité due à la sainteté de ses nombreux temples, dont le principal était dédié au dieu Quetzalcaatl. Sa masse énorme dominait tous les toits plats de l'immense cité. C'était un *teocalti* (maison de Dieu). Les teocaltis étaient tous construits sur le même type, celui d'une pyramide tronquée, formée d'une solide masse de terre revêtue de briques et de pierres. Ils étaient divisés en quatre ou cinq étages dont les dimensions allaient en se retrécissant. On y montait par un escalier extérieur pratiqué à l'un des angles de la pyramide. Cet escalier conduisant à une sorte de terrasse ou galerie pratiquée à la base du premier étage, rejoignait un autre escalier placé au même angle que le précédent, directement au-dessus et qui conduisait lui-même à une autre galerie, en sorte qu'on devait faire plusieurs fois le tour de la pyramide avant de parvenir au sommet. Le faîte offrait une large plate-forme surmontée d'une ou deux tours de quarante à cinquante pieds, sanctuaires des idoles. Devant ces tours était dressée l'épouvantable pierre des sacrifices et deux grands autels où, nuit et jour, s'élevait un feu qui ne s'éteignait jamais.

Si nombreux étaient dans les villes les teocaltis et ces foyers, qu'ils suffisaient pour illuminer la nuit Mexico.

La hauteur perpendiculaire du temple de Cholula était de cent soixante-dix-sept pieds, sa base en avait mille quatre cent trois de côté; il formait un carré couvrant près de dix-huit hectares de terrain, et la plate-forme du sommet tronqué avait un demi-hectare. Toutes les cérémonies du culte s'accomplissaient sur cette plate-forme, et ainsi, du haut des terrasses de leurs maisons, les Mexicains pouvaient assister à toutes les fêtes religieuses, voir monter les victimes, les prêtres instruits, respectés mais farouches, à moitié couverts de leurs longues chevelures, étendre des malheureux sur la pierre des sacrifices, leur ouvrir la poitrine, en arracher le cœur et l'offrir tout fumant à la divinité qui, du fond du temple, assistait à cet horrible drame. Le Dieu vénéré de Cholula était représenté avec un visage d'ébène sur lequel s'élevait une mitre d'or chargée d'aigrettes flamboyantes, un magnifique collier décorait son cou, des turquoises formaient ses pendants d'oreilles, d'une main il tenait un sceptre ruisselant de pierreries, et de l'autre un bouclier d'or tout couvert de figures symboliques.

Bien accueilli par les habitants, Cortès avait eu soin de faire camper les Tlascalans en dehors de la ville pour éviter tout conflit entre deux races hostiles, il étudiait le pays, recevait d'inutiles ambassades de Montezuma, apportant de riches présents, tantôt avec des paroles menaçantes, tantôt avec de vaines prières, il se préparait à prendre sans s'arrêter désormais le chemin de Mexico. Tout semblait d'un calme parfait, et depuis leur triomphe sur les Tlascalans, les Espagnols, même Escudero, ne parlaient plus de retourner à Cuba. Marina seule ne semblait pas contente; son ami et maître se moquait de son inquiétude.

— « Trop de calme, trop de belles paroles! disait-elle.

— « Mais tu sais bien que les Cholulans ne sont pas braves comme les Tlascalans.

— « C'est vrai, mais ils sont perfides. »

Elle allait, elle venait, visitant les caciques, écoutant toutes les paroles, interprétant tous les regards, interrogeant tous les visages, et, comme elle avait le don de se faire aimer, elle était partout bien reçue non-seulement en qualité d'amie du redoutable conquérant, mais pour elle-même.

Un jour elle se trouvait chez la femme d'un cacique qu'elle affectionnait beaucoup.

— « Ma sœur, lui disait-elle, dans cinq ou six soleils, je vous quitterai; — ma sœur, se souviendra-t-elle de moi? »

La gracieuse Indienne sourit, et embrassant Marina, répondit :

— Malinche ne partira pas.

— Mais mon maître va partir et il faudra que je le suive.

La jeune femme agita sa petite tête en signe de dénégation et ajouta :

— Ma sœur ne sera plus esclave, elle est belle, elle est riche, elle deviendra la femme d'un chef.

— Mais Cortès voudra m'emmener.

— Cortès ne partira pas.

— Quoi! Cortès...

— Non, il ne partira pas! répondit l'Indienne avec une singulière énergie.

— Et qui pourrait l'en empêcher?

— Montezuma et Quetzalcoalt qui a besoin de son cœur. Pas un Espagnol ne retournera vers la mer. »

Très-effrayée, mais résolue de pénétrer son imprudente amie, Marina eut l'air de se réjouir de sa prochaine liberté ; elle énuméra tous les beaux bijoux qu'elle possédait : « Je veux les garder; ma sœur consentirait-elle à ce que je les cache dans ses mains quand le moment sera venu? »

— Va les chercher, car dans deux nuits il serait trop tard. Puis la légère Indienne se mit à raconter comment, sur un ordre du grand Montezuma, tous les Cholulans avaient secrètement monté sur les terrasses de leurs maisons des masses de pierres pour accabler les Espagnols, miné les principales rues en creusant en travers des fosses profondes dont le fond était garni de pieux sur lesquels tomberaient précipités hommes et chevaux; comment tous les guerriers se tenaient prêts à obéir aux caciques et à seconder une grande armée mexicaine qui se tenait cachée à une lieue de Cholula.

— Oh, dit-elle en riant, Cortès veut aller à Mexico, il ira; l'empereur a ordonné qu'on le lui envoie avec les principaux chefs, *le Soleil*, — ainsi

les Mexicains nommaient Alvarédo à cause de ses cheveux rouges,— et les autres, l'empereur veut les voir mourir et manger leur chair. Après demain, les grands tambours des teocaltis parleront et, de toute part, s'élèvera le cri de guerre.

— Que ma sœur m'attende, fit Marina, je vais chercher mes bijoux. »

Une heure après, l'imprudente Indienne et le cacique, son mari, étaient devant Cortès; il les interrogea, ils avouèrent le complot, en donnèrent le plan et les détails, s'excusant sur les ordres venus de Mexico.

Le chef espagnol, qui avait promis à Marina d'épargner leur vie, les fit mettre en prison très-secrètement et envoya prévenir les autres caciques qu'ayant résolu de partir le lendemain, ils eussent à lui envoyer six mille porteurs pour traîner ses canons et transporter ses bagages; il ajouta qu'il désirait les voir eux-mêmes avant son départ.

Il fit sortir tous les Espagnols de l'immense cour, enceinte de murailles, dans laquelle ils étaient campés, laissant seulement en dedans un corps de piquiers, tandis qu'autour des murs extérieurs il disposait une ligne d'arquebusiers, et aux portes les cavaliers et les canons la gueule tournée vers les rues.

Les caciques arrivèrent avec plus de six mille porteurs, on les fit entrer dans la cour; alors Cortès s'adressant, à l'aide de Marina, aux chefs indiens, leur reprocha leur perfidie, leur complot; ils essayèrent, d'abord, de nier, mais ils finirent par tout avouer, s'excusant sur les ordres de Montezuma. Le général affecta de ne pas croire l'empereur coupable d'un si horrible dessein. Quelques caciques, les moins coupables, furent immédiatement arrêtés, entraînés, mis à part, et un coup d'arquebuse ayant retenti, une effrayante tuerie commença. Tout ce qui était entré dans la cour, masse confuse et sans armes, fut exterminé, à l'exception de quelques hommes qui eurent le sang-froid de se cacher sous les cadavres. Les Espagnols se baignèrent littéralement dans le sang. Aux cris que poussaient les malheureux répondirent bientôt les clameurs du dehors; les Cholulans voulaient délivrer leurs frères; ils vinrent se heurter contre les lances des cavaliers et se faire broyer sous le feu des arquebusiers et des canons. Dispersés, décimés, ils revenaient sans cesse à la charge, et les aventuriers commençaient à être las de tuer, lorsque tout à coup retentit le cri de guerre des féroces Tlascalans, que Cortès avait fait prévenir, et auxquels il avait ordonné de porter une couronne de paille pour éviter toute méprise. Ils s'élancèrent furieux sur leurs ennemis héréditaires, massacrant, saccageant, incendiant tout devant eux. Pris ainsi entre deux ennemis, privés de leurs plus intrépides caciques, les Cholulans plièrent, se débandèrent, et Espagnols et Indiens mirent à feu et à sang la ville entière. Au bout de quelques heures, et non sans peine, à la prière de Marina, Cortès mit fin à cette scène d'horreur. On arrêta l'incendie et les caciques épargnés, rendus à la liberté, annoncèrent aux survivants de ce désastre que la colère des Espagnols était satisfaite, qu'il n'y aurait plus de victimes.

Quelques jours après, suivi de ses fidèles Tlascalans, Cortès partait. Au moment du départ, une jeune Indienne était venue se mettre sous la protection de Marina : « Permets-moi de te suivre, ma sœur, lui avait-elle dit, car, si je reste ici, ils me tueront. » Marina l'embrassa, et la fugitive devint sa compagne respectée; car plus que jamais Malinche était devenue l'idole de la petite troupe, qu'elle venait probablement de sauver d'une destruction complète.

L'armée de Montezuma s'était dispersée ou retirée; Cortès sortit bientôt de la riante et féconde vallée, et ses intrépides soldats défilèrent entre les deux plus hautes montagnes de l'Amérique septentrionale : le Popocatepelt (la montagne qui fume) et l'Iztoccihualt (la femme blanche), ainsi nommée à cause des neiges éternelles qui la couvrent. Les Espagnols furent assaillis par une tempête de vents et de neiges; ils cheminaient sur un terrain verglacé, au bord de précipices, traînant après eux leur lourde artillerie. Au bout de deux jours de marche dans ces régions bouleversées, ces hommes surhumains atteignirent la crête du col d'Ahualco, et quelques minutes après, à un détour du sentier, ils découvrirent une perspective qui leur arracha de grands cris d'admiration; les rangs furent rompus, tous ces héros, mus par un même sentiment, acclamèrent leur général qui, appuyé sur Malinche, saluait le magique tableau qui s'offrait à ses yeux.

« C'était la vallée de Mexico (1), ou de Tenochtetlan, comme l'appellent le plus communément les naturels; mélange pittoresque d'eau, de bois, de plaines cultivées, de cités étincelantes, de collines couvertes d'ombrages qui se déroulaient comme un riche et brillant panorama. Les objets éloignés eux-mêmes ont, dans l'atmosphère raréfiée de ces hautes régions, une fraîcheur de teintes et une netteté de contours qui semblent anéantir la distance. A leurs pieds s'étendaient au loin de nobles forêts de chênes, de sycomores et de cèdres; puis au delà, des champs dorés de maïs, de hauts aloès, entremêlés de jardins et des vergers en fleurs; car les fleurs, dont on faisait une si grande consommation dans les fêtes religieuses, étaient encore plus abondantes dans cette vallée populeuse que dans les autres parties de l'Anahuac (2). Au centre de cet immense bassin, on voyait les lacs qui occupaient à cette époque une portion plus considérable de sa surface; leurs bords étaient parsemés de nombreuses villes et hameaux; enfin au milieu — semblable à une reine de l'Inde, au front couronné de perles, — s'élevait la belle cité de Mexico avec ses blanches tours et ses temples pyramidaux, — « la Venise des Aztèques », — reposant, comme sa rivale de l'Adriatique, au sein des eaux. Au-dessus de tous ces monuments, se dressait le mont royal de Chapeltepec, résidence des monarques mexicains, couronné de ces mêmes massifs de gigantesques cyprès qui projettent encore aujourd'hui leurs larges ombres sur la plaine. Dans le lointain, au delà des eaux bleues du lac, on apercevait comme un point brillant Tezcuco, la seconde capitale de l'empire, et plus loin encore la sombre ceinture de porphyre qui servait de cadre au riche tableau de la vallée. »

1. Prescott.

2. Nom général donné à la contrée sur laquelle régnaient les Aztèques.

Après être resté quelques instants immobile devant ce magnifique spectacle, Cortès, se tournant vers ses compagnons émus, leur répéta la parole de Moïse sur le mont Phasgah : « Voici la terre promise ! » Les plus timides de ces hommes de fer purent se demander comment ils triompheraient d'une telle civilisation, mais le temps des hésitations était depuis longtemps passé ! Quant aux guerriers Tlascalans, ils rugissaient de joie, espérant rendre à leurs ennemis tout le mal qu'ils leur avaient fait. Le père Almedo dit la messe pendant la halte, et la petite troupe, se remettant en marche, commença à descendre la sierra.

Cortès s'avançait lentement à travers ces champs embaumés, au milieu d'un concours immense de peuple qui le regardait avec une curiosité avide, et dont les manifestations de joie n'étaient retenues que par la sombre et menaçante présence des Tlascalans ; l'aspect des cavaliers, des canons, remplissait d'étonnement ces populations ; ils les couvraient de fleurs, hommages embaumés rendus à des puissances mystérieuses. Marina, souriante, parlait aux principaux caciques qui se présentaient, elle s'efforçait d'exalter le pouvoir redoutable des êtres dont elle suivait la fortune, faisait admirer leur sévère discipline, qui s'imposait même aux Tlascalans. Comme son maître, elle parlait du reste avec un profond respect de l'empereur. Tous les jours elle avait aussi à répondre aux ambassades que, coup sur coup, envoyait Montezuma, offrant des présents et même un tribut annuel si les étrangers consentaient à suspendre leur marche. Et les Espagnols avançaient toujours à travers ces campagnes couvertes de villes, de villages, de maisons de luxe entretenues avec un soin que la rude Espagne de la jeunesse de Charles-Quint ne connaissait guère.

A Mexico, on ne savait quelle résolution prendre. Cuitlahua, le frère de l'empereur, voulait que l'on poussât le cri de guerre, tandis que Cacama, son neveu, roi de Tezcuco, conseillait la paix. Montezuma, indécis, quoique personnellement très-brave, flottait éperdu, interrogeant ses prêtres, ses dieux, et faisant couler à flots le sang humain sur les pierres du sacrifice. Et les Espagnols avançaient toujours ; ils étaient parvenus sur le bord des lacs, à Ajotzinco, où, pour la première fois, les conquérants voyaient une ville bâtie sur pilotis et les constructions navales des Aztèques. Là, Cortès, toute idée de résistance ayant disparu, reçut comme ambassadeur le jeune roi de Tezcuco ; il descendit d'un palanquin admirablement ouvragé couvert de lames d'or, de pierreries et surmonté de gerbes de plumes vertes, couleur favorite de la maison impériale. Le prince, suivi d'une longue et brillante escorte, souhaita la bienvenue à Cortès, lui offrit trois perles d'une grosseur prodigieuse, et se retira laissant les Espagnols stupéfaits de cet appareil et de cette pompe.

Enfin, quittant la terre ferme, ils s'engagèrent sur la chaussée, solide construction de pierre, d'une longueur de plus d'une lieue. Les lacs étaient couverts de barques et ils virent alors ces îles flottantes, corbeilles de fleurs et de fruits qui se promenaient sur les eaux, toutes les rives étaient couvertes de maisons de campagne défendues des ardeurs du soleil par des ombrages fleuris. Sur la digue ils rencontrèrent une ville, Cuitlahuac, où ils admirèrent les plus beaux édifices qu'ils eussent vus jusqu'alors. A Iztapalapan, autre ville, ils furent accueillis par le frère de l'empereur et ils entrèrent dans son palais dont les plafonds étaient faits en cèdre odorant; ils visitèrent des jardins où la main des fées semblait avoir apporté des fleurs de tous les pays, rassemblé dans d'élégantes volières des oiseaux de tous les climats, et dans des bassins, des poissons de toutes les espèces; un rêve de poésie orientale! et en face s'élevait l'immense ligne des édifices de Mexico. Cortès passa la nuit à Iztapalapan; le lendemain la petite armée forte tout au plus de sept mille hommes, parmi lesquels on ne comptait pas plus de quatre cents Espagnols, se mit en marche. Tout à coup elle s'arrêta, elle avait devant elle un fort solide construit en énormes blocs de pierre qui barrait complétement la digue. C'est là qu'il eût été facile à Montezuma d'écraser ses ennemis! Les Espagnols franchirent rapidement cet ouvrage qui n'était point gardé, et passèrent un pont-levis. Si les Mexicains le relevaient derrière eux et les attaquaient de front, ce petit coin de terre resserré entre les eaux profondes des lacs, serait probablement le théâtre de leur fin. Cette pensée vint à tous, mais pas un visage ne trahit la moindre émotion, tant ces hommes avaient foi en leur chef et en leur courage. Enfin, ils aperçurent sur la chaussée, débouchant de la principale rue de Mexico un immense cortége, des éclairs jetés par l'or et comme une rivière de plumes ondulant dans les airs au milieu d'un nuage d'encens. Au centre de cet éblouissant décor, le palanquin impérial ruisselant littéralement de pierreries. Arrivé à une certaine distance il s'arrêta et Montezuma en descendit appuyé sur son frère et son neveu. Les Espagnols firent halte et le monarque obéissant à sa fatale destinée s'avança vers Cortès qui descendit de cheval et l'attendit orgueilleusement de pied ferme.

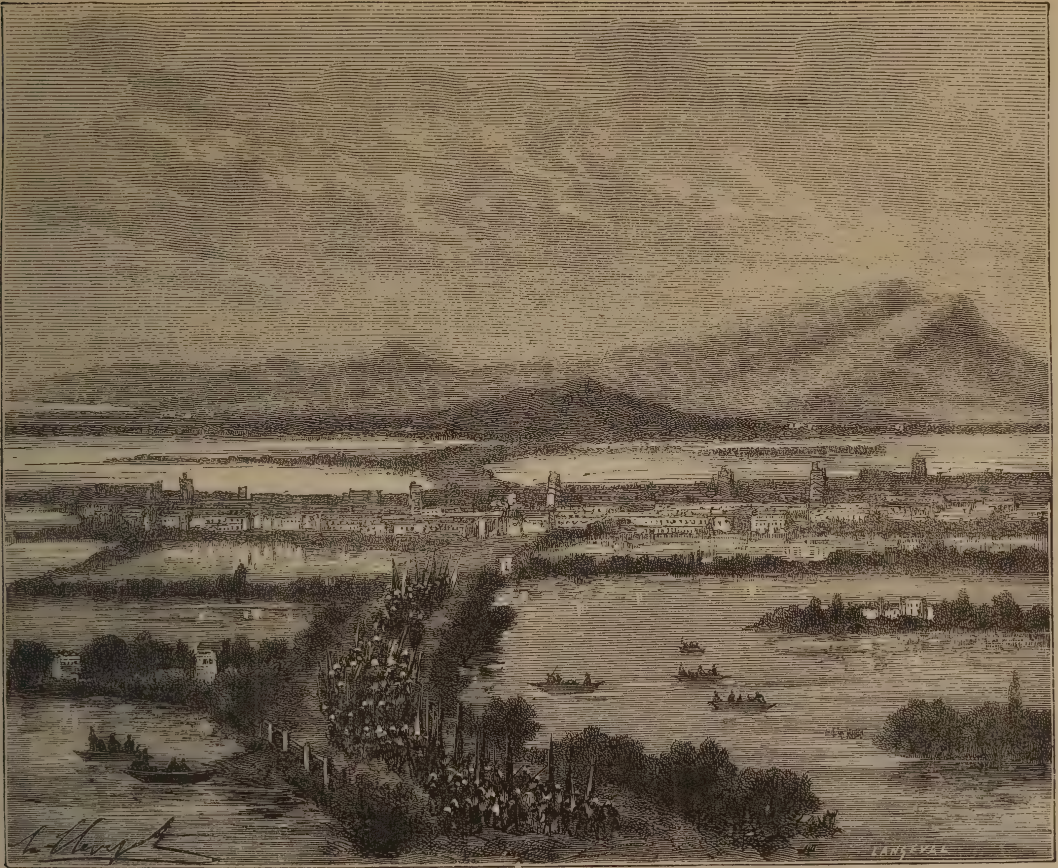
Devant les pas de Montezuma ses serviteurs étendaient des tapis de coton qu'il foulait avec des sandales à semelles d'or. Il portait la ceinture et l'ample manteau (tilmatli) de sa nation. Ce manteau du coton le plus fin était semé de perles et d'émeraudes, ses extrémités brodées rassemblées en nœud autour du cou, et il avait sur la tête non sa tiare d'empereur, mais une touffe de plumes, insigne du chef militaire. Il paraissait avoir près de quarante ans, sa taille était élevée et noble ; sa chevelure assez longue, noire et plate, son teint pâle clair, un peu cuivré, son visage mélancolique et doux faisait douter du caractère cruel qu'on lui donnait. Montezuma accueillit Cortès avec des paroles d'une courtoisie toute royale, Cortès le remercia des dons dont il l'avait comblé, et passa à son cou un collier de verre (1), et comme il voulait embrasser l'empereur, les officiers le retinrent et la belle Marina dit à son maître que toucher à Sa Majesté était commettre une profanation. Montezuma chargea son frère de conduire les Espagnols, et remontant dans son palanquin s'éloigna au milieu de ses sujets prosternés.

Bien des années après, Bernal Diaz a raconté l'émotion profonde que lui et ses compagnons éprou-

1. Les Mexicains ne connaissaient pas le verre.

vèrent en entrant dans Mexico, en voyant cette interminable perspective de temples pyramidaux, d'édifices publics, de palais, de maisons, dont les toitures en terrasse disparaissaient sous le nombre des spectateurs. Les rues étaient noires de têtes et une foule silencieuse, étonnée, révoltée par la présence des Tlascalans, mais avide de contempler les conquérants, formait un spectacle qui n'a pas eu son pareil dans l'histoire. La troupe s'arrêta sur une place au milieu de la ville, en face du grand temple et du palais du père de Montezuma, disposé pour recevoir les Espagnols. L'empereur y attendait Cortès, il lui offrit un magnifique collier, et lui dit : « Ce palais, Malintzin — c'est le nom qu'il lui donna toujours, — ce palais vous appartient, à vous et à vos frères. Reposez-vous, avant peu je reviendrai vous voir. »

L'édifice dont Cortès devenait ainsi l'heureux possesseur, situé au milieu d'une grande cour fermée par une muraille de pierres très-épaisse, munie de tours de distance en distance, était si grand que le chef put y loger très-largement ses quatre cents Espagnols, et, sous de suffisants abris, ses alliés les Tlascalans. Son premier soin fut de disposer ses



Les lacs autour de Mexico, dessin de H. Clerget.

canons de manière à protéger cette enceinte, dont il régla le service comme celui d'une place de guerre. Le palais était pourvu de meubles, de lits en feuilles de palmiers, et de nombreux esclaves domestiques chargés de préparer des repas abondants et d'obéir en toutes choses. Les Espagnols regardaient encore avec des yeux étonnés, lorsque Montezuma suivi de sa cour reparut de nouveau. Dans cette audience, il se fit présenter les lieutenants de Cortès et distribua des cadeaux à profusion. Le lendemain le général, après en avoir demandé la permission, rendit sa visite à l'empereur. C'était un labyrinthe de constructions en pierre rouge et en marbre que son palais; la façade, curieusement couverte de sculptures, portait sur la porte principale les armes des Aztèques, un aigle tenant un oncelot dans ses serres. Les appartements que le guerrier traversa étaient garnis de peaux de bêtes sauvages, de draperies de coton relevées de plumes représentant, en vives couleurs, des animaux et des oiseaux de toutes espèces; des nattes couvraient les planchers et dans des vases d'or de tous les côtés fumait l'encens. L'empereur assis sur un trône, autour duquel se pressaient tous les grands de sa cour, reçut le chef espagnol qui s'avança librement près de lui, accompagné de l'indispensable Marina revêtue d'un costume

magnifique, chargée de chaînes d'or et de pierreries.

Avec une foi et une naïveté qui laissent une place au sourire même dans le drame terrible qui s'engageait, le premier soin de Cortès fut de faire dire à Montezuma par sa gracieuse interprète qu'il venait pour le convertir, et aussitôt il se mit à lui raconter les mystères de Bethléem et du Calvaire. L'empereur écouta paisiblement l'homélie, et elle fut longue, mais sans discuter des choses qu'il ne pouvait comprendre, Montezuma répondit non sans grâce que lui aussi on le prenait pour un Dieu, et que, cependant, il n'était qu'un homme riche en provinces, en or, en argent, mais périssable, soumis au Grand Être. « Vous, Malintzin, vous êtes l'ambassadeur du souverain de par delà les mers, vous êtes donc le bienvenu, reposez-vous, j'aurai soin que rien ne vous manque. » Sa voix, en parlant ainsi, était fort émue et l'infortuné ne put retenir ses larmes. Il congédia l'ambassade en la comblant de riches présents, en sorte, dit Bernal Diaz, que le moindre soldat du cortége eût au moins deux longues et lourdes chaînes d'or. Que l'on juge par là ce que reçurent Cortès, Alvarédo, Olid, tous les chefs, et Marina à laquelle Montezuma témoignait une attention affectueuse toute particulière. Quelques jours après, les conquérants purent visiter le palais en détail; c'est alors seulement qu'ils apprécièrent son étendue, la grandeur de son arsenal, de la demeure des femmes, l'immensité des jardins où, dans des bassins de marbre, coulaient, jaillissaient d'abondantes eaux, les volières où précieusement entretenus vivaient le cardinal écarlate, le faisan doré, les perroquets de mille couleurs, et l'oiseau-mouche, ce bijou de la création.

Plus loin se trouvaient des ménageries des grands fauves, et jusqu'à des réduits où l'on nourrissait toutes espèces de serpents. Ces réduits, ces ménageries, ces volières, étaient protégés par des arbres, des lianes à fleurs embaumées, et des milliers de serviteurs veillaient à l'entretien de ce paradis terrestre.

La ville — elle contenait près de cinq cent mille âmes — n'étonnait pas moins les Espagnols. Les quartiers riches étaient construits en pierres avec des toits plats, ayant très-rarement deux étages. Les demeures des chefs établies dans de vastes cours avaient des portiques de jaspe et de porphyre. Les rues étaient en général étroites, mais il en existait de larges revêtues de stuc brillant, coupées par des canaux que l'on traversait sur des ponts. Dans toutes ces voies circulait un peuple actif, nombreux; sur tous ces canaux volaient des milliers de barques apportant des approvisionnements ou des produits de la pêche des lacs. Partout des fontaines. Dans une place immense se tenait le grand marché, où l'on voyait réunis et vendant leurs marchandises « les orfèvres d'Azcapozalco, les potiers et les bijoutiers de Cholula, les peintres de Tezouco, les tailleurs de Tenajecan, les chasseurs de Xilotepec, les pêcheurs de Cuitlahuac, les jardiniers de la *Tierra caliente*, les fabricants de nattes et de chaises de Quantititlan et les fleuristes de Xachimilca. » Jamais les Espagnols, même dans les villes les plus heureuses de leur patrie, n'avaient vu un pareil spectacle. Et quelle vitalité! quelle puissance! n'annonçait pas un peuple parvenu à un tel degré de civilisation! Songer à s'attaquer à une telle force, à un empire qui avait une telle capitale, n'était-ce pas le rêve d'un homme frappé de démence? Cependant Cortès y songeait, il voulait, avec ses quatre cents compagnons, donner ce pays à son maître et ce peuple à son Dieu. Jamais conquérant n'aborda et ne résolut tel problème, et pour le faire réfléchir il voyait la pierre du sacrifice où, s'il n'était pas vainqueur, il serait étendu et égorgé, car il n'avait nulle pitié à attendre des prêtres d'une religion dont tant d'idoles déjà étaient tombées renversées par sa colère (1).

Jamais conquérant, ni Alexandre, ni César, ni Napoléon, n'eurent une audace si haute, aucun d'eux surtout n'a montré autant que lui cette ténacité indomptable, qui se releva des défaites.

La vision nette de la difficulté de la tâche, il l'eut tout entière le jour où, accompagné de l'empereur, il put monter sur le grand teocalli de Mexico. Arrivé sur le haut de la plate-forme, il embrassa l'immense cité étendue à ses pieds, baignée de tous côtés par les eaux salées du Tezcuco, les villes, les villages de la vallée : mais, à cette vue, son âme ne fut point ébranlée, et, emporté par le mouvement de sa foi et indiquant la plate-forme sur laquelle il se tenait, il dit au père Olmedo : « Quel bel emplacement! Nous allons y planter la croix. » Mû par une pensée plus sage, et nous osons dire plus chrétienne, le religieux protesta énergiquement contre un tel dessein. Les Espagnols visitèrent donc le temple en contenant leur dégoût et leur colère, ils virent la grande idole Tezcatlipoca, le dieu suprême; sur un plat d'or déposé devant elle, cinq cœurs saignants, les murs rougis et les prêtres s'agitant dans cette enceinte avec leurs longs cheveux et leurs sombres robes souillées de sang caillé. Une odeur fétide s'exhalait de cette enceinte, odeur de pourriture et de charnier. Otez aux Aztèques cette abominable religion, et vous trouvez chez eux une civilisation égale en moralité sinon supérieure à celle de l'Espagne.

Quoique couverte par des apparences de bienveillance mutuelle, la position était trop tendue pour pouvoir durer; et, d'un autre côté, frappés par la vue de leur petit nombre et de leur faiblesse, quelques Espagnols parlaient de faire retraite. On venait de découvrir dans le palais cédé à Cortès, le trésor du père de Montezuma, des monceaux d'or et de pierres précieuses, de quoi enrichir tous les aventuriers : « Partons, disaient-ils, nous avons plus de richesses que nous ne pouvons en emporter. » Mais le conquérant ne s'arrêtait pas à un si vulgaire dessein : ici, comme à la Vera-Cruz, il résolut de brûler ses vaisseaux et de forcer ses compagnons à aller jusqu'au bout de cette incroyable entreprise.

Depuis huit jours les Espagnols étaient à Mexico; le jour qui fut témoin de l'événement que nous allons conter, après avoir réuni en conseil ses principaux lieutenants, Cortès ordonna à ses troupes de prendre les armes; il en disposa quelques piquets au coin des rues qui avoisinaient celle qu'il

1. Il existait un endroit où l'on déposait la tête des prisonniers sacrifiés aux dieux, un des conquérants raconte avoir compté 136,000 de ces tristes débris.

devait suivre en se rendant au palais, où se glissèrent en curieux une vingtaine d'hommes.

Ces dispositions prises sans bruit : « Allons, messieurs, allons à l'audience que l'empereur m'a accordée. Viens, Marina », fit Cortès, répétant le mot de César traversant le Rubicon. Pedro de Alvaredo, Gonzalo de Sandoval, Francisco de Lojo, Velasquez de Léon et Alonzo de Avila, cuirassés, casqués, armés, et la pauvre Marina, troublée non de peur, mais par un sentiment plus noble, suivirent leur chef et se trouvèrent bientôt en présence de Montezuma.

Jamais l'empereur ne reçut le général de meilleure grâce, c'est à peine s'il parut étonné de le voir suivi de ses quatre compagnons ; il fit un signe amical à Marina et écouta.

Cortès lui raconta alors une nouvelle qu'un courrier Tlascalan lui avait apportée. Dans un combat qui avait eut lieu près de la Vera-Cruz le gouverneur qu'il avait laissé dans cette place, Escalante, mortellement blessé venait de mourir et les prisonniers Mexicains, faits dans cette rencontre, déclaraient qu'ils ne s'étaient armés que sur les ordres de leur maître. Il y avait donc trahison. Montezuma repoussa vivement l'accusation et détachant de son poignet une pierre gravée portant ses armes, il enjoignit à un de ses serviteurs de faire partir un ordre appelant à Mexico le chef qui s'était permis d'attaquer les Espagnols ; « vous serez son juge, Matzelin, ajouta-t-il, et, s'il est coupable, vous le punirez. » Cette preuve de sincérité, ce prompt témoignage de la bonne foi de l'empereur étaient loin de plaire à Cortès. Il était évident que Montezuma n'était pour rien dans ce qui venait de se passer à la Vera-Cruz et qu'il était impossible de faire de cet événement un grief contre lui.

Alors, traduisant les paroles du conquérant, la pauvre Marina, qu'attachait à l'empereur une vénération sacrée, dit : « Cortès espère que pour prouver à vos sujets l'amitié que vous portez aux Espagnols, vous consentirez à venir habiter le palais dont votre générosité leur a fait don. »

Autant qu'elle l'avait pu, la Mexicaine s'était efforcée d'adoucir l'expression brutale de l'ultimatum de Cortès ; cependant, à la proposition si inattendue qui lui était faite, l'empereur pâlit, tressaillit, baissa la tête, puis la relevant avec fierté, répondit :

— « Depuis quand a-t-on vu un grand prince comme moi quitter volontairement son palais pour se constituer prisonnier entre les mains des étrangers ? »

Cortès se récria. « Vous ne serez point prisonnier, vos esclaves vous serviront, vous gouvernerez vos peuples comme aujourd'hui, aucune atteinte ne sera portée à vos habitudes et à votre puissance. »

Montezuma maintint énergiquement son refus ; « et lors même que je consentirais à un tel acte de faiblesse, s'écria-t-il, mes sujets n'y consentiraient pas. » Pour satisfaire aux exigences de son inflexible adversaire, il offrit de lui remettre un de ses fils et une de ses filles. Cette proposition fut rejetée et, pendant deux heures, le grand prince repoussa les arguments de Cortès.

Cependant les Espagnols trop avancés pour pouvoir reculer, sentaient le péril qu'ils couraient ; d'une minute à l'autre les caciques, accourus à la défense de leur maître, pouvaient écraser Cortès et ses compagnons, et, eux morts, c'en était fait de la petite armée.

— « C'est trop différer, s'écria le brutal Velasquez de Léon, c'est trop discuter avec ce sauvage ; s'il ne veut pas venir, plongeons-lui nos lames dans le ventre. » Et faisant un geste farouche il tira à demi le fer de sa dague.

— « Que dit-il, que dit-il ? demanda Montezuma.

Alors Marina en larmes tomba à genoux et par les prières les plus touchantes, après lui avoir révélé les mortels périls dans lesquels il se trouvait, le conjura de se soumettre à son inévitable destinée. Elle lui parla avec une tendresse presque filiale et l'âme du malheureux fléchit ; il oublia qu'il avait été un intrépide guerrier, que la mort était préférable à une telle honte ; il trahit sa race, son pays et lui-même. Les habitants de Mexico virent leur maître le front bas, pâle, défait, escorté par les Espagnols l'épée nue, disparaître dans leur palais. Bien plus, une émeute eût immédiatement éclaté si par un lâche mensonge il n'eût dit aux caciques, aux prêtres, à ses officiers, qu'il allait rendre visite à ses amis.

Ce n'était que le premier acte de la tragédie. Quelques jours après arriva Quanhpopoca avec son fils et quinze chefs Aztèques. Quanhpopoca est ce gouverneur qui, sur les bords de la mer, a combattu contre Escalente ; il répond dans son interrogatoire qu'il a agi de lui-même. Cortès le condamne à être, lui et les siens, brûlé vif. Il n'épargne même pas un d'eux qui confesse avoir cru obéir à l'empereur. Le bûcher s'allume dans Mexico, ces dix-sept grands personnages y entrent, et des flammes ne s'élèvent ni une plainte ni un cri. A la suite de cette horrible exécution, Cortès, portant des chaînes, pénètre dans l'appartement de Montezuma et a l'indignité de le mettre aux fers. Alors eut lieu une scène touchante, les serviteurs du malheureux prince cherchent, par tous les moyens les plus tendres, les plus ingénieux, à empêcher le dur métal de froisser la chair de leur maître, et tiennent soulevées les chaînes afin d'en alléger le poids. Marina pria, supplia ; au bout de quelques jours, l'infortuné fut débarrassé des entraves qui déshonoraient bien plus les Espagnols que lui-même.

En 1520, Cortès qui, par une série de violences, de ruses, de perfidies, s'était rendu maître d'un certain nombre de princes Aztèques qu'il retenait tous prisonniers, poussa plus loin encore. Abusant de la faiblesse d'un caractère qui avait, désormais, perdu tout ressort, il fit convoquer par ordre de l'empereur tous les chefs de l'empire, et, dans une réunion solennelle non-seulement Montezuma se reconnut vassal du roi d'Espagne, mais il obtint de ses princes le même serment de soumission. Il leur ordonna de retourner dans leurs provinces et d'envoyer le tribut dû au maître blanc, et bientôt le quartier espagnol fut plein de riches étoffes, de vaisselle d'or et d'argent. A ces richesses, pour sa part, le monarque joignit un trésor, une vraie montagne d'or natif, de lingots, d'objets merveilleusement travaillés, et des boisseaux de pierres précieuses. Le cinquième, c'est-à-dire la part réservée à Charles-Quint, fut estimé au poids à 32,400 pesos

d'or (1). Chaque soldat, chaque chef reçut la portion du butin qui lui revenait et Cortès ne s'oublia pas.

Une part revint aussi à l'Église. Olmedo fut com blé ; et, sur un téocatli cédé par ordre du fantôme impérial qui n'avait plus de volonté, le prêtre du Christ put célébrer la messe avec des ornements et des vases que la Curie romaine aurait enviés. Ce fut cette profanation de leur culte qui fit déborder la colère des Mexicains. A partir de la profanation du téocatli, l'attitude de Montezuma changea, et, à ce moment même, Cortès apprenait une terrible nouvelle : Narvaez, envoyé par Velasquez, était débarqué de Cuba avec neuf cents hommes, dont quatre-vingts cavaliers; il venait pour combattre le général et lui arracher sa conquête. Sandoval, qui avait remplacé Escalente à Vera-Cruz, lui en donnait avis. Avec cette rapidité de résolution qui caractérise le génie de Cortès, laissant le gouvernement de Mexico et la garde du prisonnier à Pedro Alvaredo, il partit, emmenant avec lui soixante-dix soldats armés à la légère, l'élite de ses compagnons (mai 1520).

Si l'espace ne nous manquait pas, nous ferions le récit de cette aventure, mais il nous suffira de dire qu'avant d'attaquer Narvaez il avait déjà gagné son armée et qu'il lui suffit d'un combat de nuit, dont les victimes furent peu nombreuses, pour faire prisonnier le lieutenant de Velasquez et ranger sous ses drapeaux l'expédition venue pour sa ruine.

Depuis quinze jours, il s'occupait à réorganiser les troupes de Narvaez qui s'étaient données à lui et à se faire aimer d'elles, lorsqu'un message venu de Mexico lui apprit que les Espagnols étaient attaqués dans leur quartier. Aussitôt il partit conduisant sous son drapeau mille hommes de pied et cent chevaux. Il était tourmenté d'une mortelle inquiétude; enfin en approchant des lacs, il apprit d'un Tlascalan, qui était parvenu à sortir de la ville en canot, que depuis quelques jours les Aztèques avaient suspendu leurs attaques. Ce messager en lui racontant comme il put les événements, lui dit que jamais les Mexicains ne s'étaient montrés si braves.

— « Et Marina! demanda Cortès.

— « Malinche, la bonne Malinche n'a pas reçu de blessure.

Le 24 juin 1520, le conquérant rentra dans Mexico sur qui semblait planer un silence de mort. Personne dans les rues, personne sur les terrasses, et, à chaque pas, des témoignages de la lutte, des pans de murailles écroulés, des ruines fumantes. Pas de barques sur les lacs, pas un marchand sur les marchés. Les Espagnols défilaient tête basse, et les soldats de Narvaez disaient hautement qu'on les avait trompés. Dès qu'il eut pénétré dans son quartier et logé ses nouveaux compagnons, Cortès questionna et n'eut pas de longues réflexions à faire pour reconnaître que la féroce cupidité d'Alvaredo avait déchaîné la tempête en massacrant six cents Aztèques parés de leurs plus riches ornements pour célébrer les jeux sacrés. Ils s'étaient vus lâchement assaillis par surprise, egorgés, puis les assassins les avaient dépouillés.

Le lendemain, la ville entière assaillit le palais occupé par les aventuriers, ils en minèrent l'enceinte, et c'eût été certainement le dernier jour des Espagnols, si Montezuma du haut de la muraille éventrée n'eut supplié son peuple de l'épargner lui-même en posant les armes. Par un reste de respect les assaillants se retirèrent.

Alors Alvaredo put compter ses pertes : sept Espagnols étaient morts, presque tous les autres portaient des marques de la fureur des ennemis, un nombre considérable de Tlascalans n'existait plus et, ce qui était plus grave, les Mexicains affamaient la garnison.

Cependant après quelques jours de calme apparent passés par le général à accroître les défenses du palais d'Axayacth qu'il occupait, Cortès espérait encore que l'effervescence se calmerait. Il se trompait. Un matin le formidable cri de guerre et les roulements du tambour annoncèrent que la sanglante lutte allait recommencer. Un flot énorme de combattants, bannières au vent, se rua sur le réduit des Espagnols tandis qu'armés d'arcs et de frondes, du haut des terrasses, les Aztèques faisaient pleuvoir flèches et pierres sur les hommes blancs. Sous les décharges des treize canons et des arquebuses, la masse des assaillants tourbillonnait, reculait, mais, revenait plus ardente à la charge, se collant contre l'enceinte, enfonçant ses longues piques par les meurtrières et les embrasures, hurlant des cris de mort. Pour ouvrir la muraille, ils mirent en jeu des poutres, et bientôt, employant une tactique plus dangereuse, ils couvrirent de traits emflammés les réduits en bois et en roseau qui joignaient au palais. Le feu ne tarda pas à se déclarer, les Espagnols avaient à peine assez d'eau pour se désaltérer; l'incendie se propagea avec une rapidité effrayante. Si le feu prenait aux poudres, c'en était fait des conquérants. Ils combattirent sans relâche toute la journée et le soir rien n'annonçait que le courage des Mexicains fût lassé. Les Espagnols épuisés de fatigue passèrent la nuit sous les armes, le lendemain quand l'aurore éclaira la ville, ils se virent entourés par une armée plus nombreuse et mieux ordonnée que celle de la veille. Cortès résolut de prendre l'offensive; à la tête de sa cavalerie bardée de fer, suivi d'une partie de son infanterie et des Tlascalans, ils fondit sur les Mexicains; le choc des lances et des cuirasses les força à fuire, mais de distance en distance ils avaient élevé des barricades, des traverses énergiquement défendues contre lesquelles il fallut faire jouer le canon, et pendant que le boulet accomplissait son œuvre, Espagnols et Tlascalans restaient exposés aux frondes, aux arcs et aux pierres énormes que du haut des *azoteas* (terrasses) les Indiens faisaient pleuvoir sur eux.

Pris en flancs, en arrière, contenus en avant, les conquérants perdaient beaucoup de monde, ils brûlèrent une centaine de maisons, mais le soir ils durent rentrer dans leur quartier et l'armée mexicaine vint reprendre les positions qu'elle occupait le matin. Cortès, blessé à la main, eut même beaucoup de peine à empêcher en ce moment son camp d'être forcé.

Quelle nuit que celle qui suivit cette journée, et les Espagnols devaient en voir une plus terrible encore.

Alors Cortès résolut de s'adresser à Montezuma

1. La totalité du Trésor représentait, en tenant compte du changement survenu dans la valeur de l'or depuis le XVIe siècle, environ 35 millions.

afin qu'il se posât en médiateur. Il avait été témoin des efforts héroïques de ses sujets conduits par son frère, faisant ce qu'il aurait dû faire ; il était profondément humilié et irrité contre lui-même, aussi lorsque le général accompagné de Marina parut, lui répondit-il avec une certaine hauteur.

— « Que me veut Malintzin! je ne veux pas entendre parler de lui. Je ne demande qu'à mourir! » Et repoussant les instances d'Olid et du père almédo. « Vous ne sortirez jamais d'ici! » leur dit-il.

Cependant, peu à peu, cédant aux prières de Marina et sur la promesse formelle que les Espagnols ne demandaient qu'un libre passage pour quitter à jamais Mexico et l'empire des Aztèques, il finit par consentir à faire ce que l'on désirait.

Le lendemain, lorsque le cri de guerre commença à se faire entendre, l'empereur revêtu de ses habits impériaux, du *Timatli*, manteau blanc et bleu retenu par une riche agrafe verte de *Chalchivitt*, pierre plus précieuse encore que les énormes émeraudes qui décoraient ce vêtement, le front surmonté du *copilli*, diadème mexicain qui ressemblait à une tiare, les pieds dans des sandales d'or et précédé d'un serviteur portant devant lui une baguette du



Les Espagnols assiégés dans Mexico, dessin de Gilbert.

plus précieux des métaux, signe du commandement, parut, avec quelques nobles Aztèques qui l'avaient suivi dans sa prison, sur la tourelle centrale de la façade du palais. A sa vue un grand silence se fit et les Mexicains se prosternèrent, dernière preuve d'un respect superstitieux qui allait bientôt disparaître.

En effet, quand on l'entendit recommander la paix et demander libre passage pour les Espagnols, une immense clameur s'éleva ; des cris d'outrages partirent de toutes parts. « Vil Aztèque! lui cria une femme exaspérée, les blancs t'ont rendu femme! » et un nuage de traits et de pierres fondit sur la tourelle. Montezuma tomba atteint de trois blessures.

Ses serviteurs se hâtèrent de l'emporter. Marina accourut, elle le ramena au sentiment de la vie ou plutôt elle le rendit à la honte qui le dévorait, mais quand elle voulut mettre un appareil sur ses blessures qui n'étaient point mortelles, il la repoussa, arracha les bandages qu'on lui avait appliqués, et avec le calme d'un Indien, il attendit la fin de sa misérable vie.

A. Genevay.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

VARIÉTÉS

LA PESTE

I

En 1665, Londres était la ville la plus populeuse de l'Europe, elle comptait de 450 à 500,000 habitants, mais elle ne formait, pour ainsi dire, que le noyau de la cité actuelle qui en renferme plus de trois millions. Au nord, les bestiaux paissaient sur l'emplacement de la paroisse de Merylabone, Islington était une solitude, Chelsea un pauvre village; la ville n'étendait pas ses avenues dans le Middlesex, le Kent et le Surrey. Un pont, unique, étroit, entravait de ses piles la navigation du grand fleuve aux eaux infectes. La cité proprement dite formait le cœur de la ville, les maisons de ce quartier, centre d'un mouvement commercial qui n'avait qu'un rival, le commerce d'Amsterdam, étaient basses, construites en bois, en briques, et la lumière n'y pénétrait que par des fenêtres étroites garnies de petits vitrages. Ces maisons ne respectaient point l'alignement, et les boutiques sur lesquelles surplombait l'étage supérieur avançaient leur étalage sur la voie boueuse et remplie d'immondices en putréfaction. Le jour, cloaque; la nuit, coupe-gorges. Là, à côté d'opulents banquiers, autour de nombreuses églises, de magasins remplis de précieuses marchandises, vivait une population d'une densité et d'une malpropreté effrayantes. Il faut tout dire, cependant, au milieu de ces fouillis de maisons, par-ci, par-là, s'élevait la demeure somptueuse de quelque riche marchand, et les salles des corporations s'ouvraient quelquefois à des banquets où coulaient à grands flots l'ale et le vin. Le lord-maire affichait toujours un grand luxe, l'Europe entière célébrait la magnificence de Guildhall et le faste du magistrat, gardien et protecteur des libertés communales. Autour de la cité et dans la cité même, comme pour se mettre sous sa protection et se rendre populaires, les grandes familles lorsqu'elles résidaient à Londres, aimaient à demeurer. Elles habitaient Lincoln's Inn Fields, la place de Covent-Garden, Southampton-Square; mais les mots de rues et squares ne doivent pas présenter à nos lecteurs les idées qu'ils éveillent aujourd'hui. Les gueux étalaient leurs plaies et leurs misères dans Lincoln's Inn Fields, et les squares, pleins d'épluchures de légumes et d'ordures fétides, étaient envahis par les tentes des banquistes, des montreurs d'ours ou par les maquignons dressant leurs chevaux. Saint-James-Square servait de dépôt à toutes les carcasses de chiens et chats morts du quartier de Westminster, qui pourrissaient en plein air. Ajoutez à ce tableau, à ces rues effondrées où les eaux ménagères croupissaient, que, le soir venu, de toutes les maisons pleuvaient et tombaient des immondices sans nom, et que les cimetières, situés dans l'intérieur de la cité, venaient joindre leurs dangereux miasmes à ce foyer d'infection.

Tel était l'état de Londres en 1665.

Mai avait été très-chaud; dans une ale-house, près de White-Chappell, quelques bons compagnons attablés faisaient couler la liqueur blonde, en causant de leurs travaux et de leurs affaires.

— « Eh! comment Need n'est-il pas ici? Une mesure de bonne ale ne lui a jamais fait peur.

— « Je crains fort que nous ne le revoyons pas de sitôt : Figurez-vous, qu'il y a deux heures, il se portait à merveille, et tout à coup il a eu mal au cœur, à la tête, et, en quelques minutes, nous l'avons vu devenir jaune, puis vert, avec des taches livides sur le visage. Nous sommes allés bien vite chercher le pharmacien Wilson.

— « Qu'a-t-il dit.

— « Rien qui vaille! il s'en est allé comme effrayé en ordonnant de faire prendre au malade une demi-pinte de vin de Canaries bien chaud, avec force canelles et gingembre.

— « Eh! le remède n'est pas dur à prendre!.. vous verrez que demain Need sera guéri. »

Cependant la nouvelle de la maladie de leur camarade semblait avoir attristé les joyeux compagnons. Ils buvaient sans mot dire et mélancoliquement, lorsqu'une femme, son chapeau mis de travers, se précipita dans la salle en criant :

— « Venez vite, Robinson, venez vite, notre fille se meurt, Betty est déjà toute verte. Ah! mon Dieu, venez vite! »

— Tom, fit le père en se levant précipitamment et en s'adressant à un de ses camarades, Tom, courez chez Wilson et dites-lui de venir.

Ces deux annonces funèbres répandirent la terreur dans l'ale-house, tous les consommateurs, au grand chagrin du cabaretier, sortirent un à un, et, d'un pas hâté, regagnèrent leur maison. Ils sentaient par instinct que l'ange aux ailes noires planait sur Londres. Ils avaient raison d'avoir peur, leurs pressentiments ne les trompaient point, la peste venait de faire dans la populeuse et infecte cité sa lugubre apparition.

D'abord on douta, mais il fallut bientôt se rendre à la terrible évidence. Alors on chercha d'où pouvait venir le terrible fléau, on accusa un vaisseau de l'avoir apporté de Perse dans des balles de soie. Mais d'où qu'il vint, il fallait le combattre ou l'éviter. Quel traitement suivre? la science n'en connaissait aucun, et les soins hygiéniques étaient à peu près ignorés. L'épouvante se répandit partout. Fuir! les médecins prétendaient que se déplacer était dangereux, et tout le monde d'ailleurs n'avait pas les moyens de quitter Londres. Les temples se remplirent de fidèles, mais bientôt on avait remarqué que les grandes réunions aidaient à la propagation du mal. Le glas des cloches pleurait à toute heure sur la ville, les malades étaient enlevés après des souffrances horribles et avec une rapidité effrayante. Juin eut des chaleurs étouffantes, le mal sévit avec fureur d'abord dans les quartiers pauvres, ensuite il frappa plus haut. Alors la cour, l'aristocratie, le haut commerce, s'enfuirent emportant avec eux et répandant dans toute l'Angleterre la terrible contagion.

Les maisons, les boutiques se fermèrent; les pasteurs manquèrent aux funérailles, les porteurs aux convois. Ce fut d'abord mille décès par semaine, puis quatre mille, puis six mille, huit mille et dix mille.

Les cimetières regorgèrent. A l'est de la ville s'étendait un vaste champ dans lequel on creusa des tranchées où nuitamment on jetait les corps par vingtaine.

Nulle circulation dans les rues, nulle navigation sur la Tamise. Il y eut un moment où dans la solitude des ruelles et des squares, à la porte des maisons fermées, gisaient des cadavres que des bras insuffisants ne pouvaient enlever.

Un autre fléau, il était inévitable, vint fondre sur la malheureuse cité, les pourvoyeurs habituels n'osèrent plus venir l'approvisionner. La disette se joignit à la peste, et, comme la peur fermait toutes les maisons, comme personne n'osait se laisser approcher par un inconnu de peur de la contagion, la misère devint horrible. Tous les liens de la famille, des affections les plus tendres, se rompirent : Pepys, témoin oculaire, raconte que des premiers jours de juin au 27 décembre, il ne vit célébrer qu'un seul mariage; et à cette dernière date encore, c'est-à-dire au moment où l'épidémie commençait à se calmer. En relevant les chiffres de ce curieux chroniqueur, on arrive à trouver le nombre de cinquante mille victimes, et il a soin d'ajouter que tout ce qui a pu s'éloigner, a fui, et que les chiffres qu'il donne sont inférieurs à la réalité.

Dans une infecte ruelle, où presque tous les habitants succombèrent, un négociant fort riche parvint à se sauver, ainsi que sa femme, par un moyen énergique.

Dès qu'il apprit que la peste sévissait, il renvoya tous ses commis, tous ses domestiques, remplit sa maison de comestibles ; il avait un puits dans sa cour; il ferma, cloua, calfata sa porte et ses fenêtres, ne laissant libre que celle du grenier où il existait une poulie pour enlever les ballots. Tous les jours il montait dans son grenier, et, à une heure dite, il faisait descendre, à l'aide de la poulie, un panier contenant un papier portant indication des objets dont il avait un impérieux besoin, avec la somme nécessaire pour les acheter.

Le commissionnaire du coin de la rue, avec lequel le prudent londonien s'était entendu, déposait les choses commandées la veille, dans le panier; qu remontait aussitôt, et vite le volet du grenier de se refermer.

Au bout d'un mois le commissaire ne reparut plus, il était mort. Dès lors, et pendant six mois, la maison demeura parfaitement close; dans le voisinage on se demandait s'ils étaient vivants ou morts. Quand au bout de six mois ils virent les boutiques se rouvrir, ils se décidèrent à sortir de leur prison. Ils apprirent que leur fils établi, que leurs deux filles mariées, étaient au nombre des morts; ils survivaient seuls à leur famille. A ce prix qui voudrait vivre ?

Les exemples de dévouement furent très-rares.

Les domestiques abandonnaient leurs maîtres dès qu'un cas de peste se déclarait dans les maisons où ils étaient en service. Les liens les plus étroits du sang et de l'amitié se rompirent brisés par la peur. Cependant il y eut de sublimes dévouements, des pasteurs, des médecins intrépides, le lord-maire ne quitta point son poste, et quand le fléau eut épuisé sa fureur, il couronna solennellement, dans Guilhall, quelques femmes, quelques jeunes filles, qui n'avaient, ni jour ni nuit, quitté le chevet des mourants. L'une d'elles avait eu le bonheur et la gloire de sauver vingt personnes, outre son père, sa mère et ses trois sœurs. Le roi voulut la voir, il la présenta à la reine, et lui donna des titres de noblesse transmissibles aux enfants qui naîtraient d'elle. Cette héroïne n'avait pas dix-huit ans.

Poussés par la panique une grande partie des habitants de Londres s'enfuirent et portèrent avec eux, dans tout le royaume qui comptait cinq millions d'habitants, l'épouvantable fléau. Le gouvernement ne prit à cet égard aucune précaution, l'Angleterre entière fut donc envahie, et pendant deux ans la peste y exerça ses ravages, dans les chaumières et dans des villes au point de vue hygiénique plus immondes que Londres. Le désastre fut complet, il ne pouvait manquer de l'être avec de telles conditions d'insalubrité et de malpropreté.

II

L'histoire de la vraie peste, de la peste d'Orient, telle que la médecine moderne la définit et la reconnaît, demeure très-obscure. Il est même difficile d'établir qu'elle ait paru en Europe avant une ère relativement récente, c'est-à-dire avant les premiers siècles du christianisme. Dioscoride et Posidonius sont les premiers qui en donnent une description, ils écrivaient précisément à cette époque. Cependant on peut croire, d'après un passage d'Hippocrate, que cet illustre médecin la connaissait, mais le passage en question manque de précision. La description laissée par Aétius ne permet, elle, aucun doute, elle est complète : vomissements, hémorragies, spasmes, bubons, ulcères charbonneux, tout y est. On l'a trop souvent confondue dans les vieilles histoires avec des fièvres éruptives épidémiques qui, à plusieurs reprises, désolèrent la Grèce, la Sicile et une partie du littoral de la Méditerranée. L'épidémie qui éclata sous Marc-Aurèle, appelée « la peste antonine », et décrite par Gallien, n'était point la vraie peste.

III

Sous Justinien elle se montra avec tous ses atroces caractères, elle enleva la moitié de la population de l'Italie, et dès lors on la reconnaît en état presque permanent en Orient. C'est elle que rencontrèrent nos malheureux croisés; c'est elle qui, en 1270, fit mourir saint Louis et tant de chevaliers qui l'avaient accompagné dans son imprudente expédition.

Comme toutes les maladies qui se sont acclimatées dans une contrée, la peste, en Syrie, en Perse, en Égypte, ne sévit que bien rarement avec cette violence furieuse qu'elle déploie lorsqu'elle parvient à pénétrer dans l'Occident. Il semble que sa férocité se retrempe en se trouvant en contact avec des organismes nouveaux pour elle.

Dans le siècle qui suivit la mort de saint Louis,

apportée par le commerce du foyer fétide de l'Orient, elle se jeta avec fureur sur l'Europe. Ce fut une calamité sans nom. Venue de l'Égypte et de la Syrie, avec des équipages souillés et des ballots empestés, « la peste noire » commença ses ravages par la Sicile, la Toscane, la Provence; arrêtée un instant par les froids de l'hiver, elle se réveilla implacable au printemps de 1348, après avoir dépeuplé Avignon, Montpellier, Narbonne, tous les ports de la côte, elle s'éleva vers le nord et gagna Paris, l'île de France, l'Orléanais, la Picardie, la Normandie. Ce fut une désolation qui tua et démoralisa tout; plus de vertus, plus de travail. Ce qui devait naturellement se voir, arriva. La famine se joignit à la peste et les chroniqueurs du temps nous ont laissé un tableau effrayant de cette époque maudite. Les églises abandonnées, les rues et les routes couvertes de cadavres en putréfaction, les loups entrant dans les chaumières, même dans Paris, et emportant les enfants que les mères n'avaient plus la force de défendre, la chair humaine devenue une nourriture, des fils tuant leurs pères, des pères égorgeant leur progéniture, les cadavres volés au gibet pour être dévorés; telles sont les scènes que retrace le continuateur de Nangis.

L'Angleterre et l'Allemagne furent atteintes de 1349 à 1351 avec une violence qui ne se lassait pas. L'Italie ne pouvait être oubliée. Boccace et Machiavel nous ont laissé l'immortelle peinture de la peste de Florence, où il périt cent mille personnes. La peste noire qui dura quatre ans en Europe enleva plus de vingt-cinq millions de victimes.



La peste à Londres en 1665, dessin de Gilbert.

IV

Les siècles suivants virent reparaître le fléau de 1502 à 1669. La Provence, plus exposée par son commerce et son climat, eut douze fois la peste; Poitiers fut visitée par elle en 1606; Montpellier, Nîmes, en 1665.

En 1720, elle enleva la moitié de la population de Marseille et sur vingt mille habitants, Toulon en perdit treize mille. En 1771, elle fit rage à Moscou, elle anéantit la malheureuse cité.

Dans notre siècle, elle a reparu en Europe sur plusieurs points, mais elle se trouvait en présence de peuples dans de meilleures conditions hygiéniques, d'une science mieux instruite, de gouvernements plus prévoyants et plus actifs, ses ravages furent circonscrits, bornés, et l'on peut sans témérité, croire que si la peste qui s'est déclarée à Astrakan voulait s'étendre, elle rencontrerait probablement des résistances utiles, et certainement des milieux de propreté et d'aération qui rendraient son développement sinon impossible, du moins infiniment moins dangereux.

L'épidémie de Barcelone, célèbre par le dévouement des médecins français, ne fut point la peste mais la fièvre jaune qui a des caractères tout autres.

Ch. Raymond.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

« Les peuples heureux n'ont pas d'histoire; » la vie de M. Jules Grévy ressemble un peu à l'histoire de ces peuples-là. Non que nous entendions, à Dieu ne plaise, qu'il n'ait eu cette part de douleurs privées et patriotiques qui trempent l'homme, mais il semble s'être élevé et avoir grandi d'un mouvement si calme, si continu, avoir porté ses mauvais jours d'un cœur si ferme, ses fortunes heureuses avec une telle modération, que son âme n'ait jamais été troublée. Son existence ressemble à un cours d'eau dont aucun orage n'a pu ternir la limpidité, à une lumière qui, peu à peu, d'une façon normale, a



M. J. Grévy, président de la République, dessin de Bocourt.

étendu ses rayons. Petit à petit, jour à jour, il a grandi; et tel a été le bonheur de sa conduite que sa fortune n'a surpris personne, et ne blesse aucun parti. Il n'a sollicité aucun honneur et tous les honneurs sont venus le chercher; nulle brigue, nulle intrigue, nul compromis ne lui sont venus en aide; et cependant il a présidé toutes les grandes assemblées de son pays; maintenant, le voici revêtu de la plus haute magistrature de la République. Par un accord unique et dont nous ne connaissons pas d'autre exemple, tout le monde trouve qu'il est à sa place; et toutes les opinions comptent sur lui.

M. Jules Grévy est né en 1813, à Mont-sous-Vaudrey, et il a toujours aimé son berceau. Il est venu au monde au milieu de cette forte race montagnarde dont il a retenu les meilleures qualités, l'amour du devoir, de l'indépendance et de la patrie. Quand l'Europe menaça les frontières de notre première République, son père prit rang dans les quatorze bataillons de volontaires que le petit département du Jura donna à la France. Lorsque l'invasion fut repoussée, le commandant Grévy déposa son sabre et retourna au travail de la terre. La charrue, l'ordre, l'économie l'enrichirent, et il

donna à ses fils une éducation libérale dont ils surent profiter.

M. Jules Grévy se tourna vers l'étude du droit, et il se trouvait étudiant à Paris lors des événements de 1830, auxquels il prit part.

Le combat terminé, il retourna passer ses vacances dans son cher village, puis il revint s'asseoir sur les bancs de la Faculté, et bientôt il revêtit la robe d'avocat.

Il se fit remarquer bientôt par la solidité de son jugement, et l'élégante sobriété de son langage, il prit alors rang parmi les meilleurs esprits du barreau, et les juges eurent une oreille favorable pour ce jeune homme dont l'esprit était si mûr et la parole si correcte. Quoique républicain, il ne se mêla point aux menées qui hâtèrent la chute de Louis-Philippe; il prêtait aux accusés politiques l'autorité déjà reconnue de son talent, mais il évitait, en les défendant, de sacrifier leur cause pour faire du bruit autour de son nom. Cette conduite lui valut une place à part en l'estime de ses amis et de la magistrature.

La révolution de 1848 le trouva dans cette situation; elle était très-pauvre d'hommes capables, elle fit appel à son dévouement et M. Jules Grévy se rendit dans le Jura en qualité de commissaire de la République. Son esprit de conciliation, son savoir, sa parfaite urbanité, la sagesse de sa conduite, furent très-vivement appréciés et Jules Grévy devint si populaire, qu'aux élections qui suivirent il fut nommé député par le Jura. A la Chambre où il prit une attitude modeste, il ne tarda pas à être remarqué; quoique ses opinions républicaines fussent très-fermes, sa présence à la tribune ne soulevait aucun orage; on aimait à entendre ce logicien clair et correct qui portait la lumière dans toutes les questions qu'il abordait.

Aujourd'hui, il est curieux de se souvenir que dans les débats pour organiser la constitution républicaine, il repoussait l'idée d'un Président, surtout d'un président nommé par le suffrage universel direct, estimant avec raison que le magistrat ainsi appelé au pouvoir serait revêtu d'une autorité trop forte pour la paix de l'État. Sa prévoyance ne fut pas comprise, sa voix entendue, et c'est seulement à Mazas que les représentants du peuple purent apprécier ce qu'il y avait de sagesse dans « la proposition Grévy » par eux repoussée.

Après une captivité qui dura peu, M. Jules Grévy reprit sa place au barreau, il entra au Conseil de l'ordre, et toujours plus estimé, malgré la fermeté inébranlable de ses convictions politiques, il eut les honneurs du bâtonnat. Dans les derniers temps de l'empire, le Jura l'appela, malgré une vive opposition du gouvernement, à l'honneur de le représenter. Il porta à la Chambre le même esprit d'indépendance et de haute raison qui l'avait fait remarquer autrefois. Avec M. Thiers, il fit tous ses efforts pour empêcher une guerre funeste.

L'empire s'écroula, et lorsque l'Assemblée nationale se réunit à Bordeaux, quoique la majorité fût anti-républicaine, elle se donna pour président M. Jules Grévy, tant elle avait confiance dans la loyauté de son caractère. Il se montra à la hauteur de la tâche difficile qui lui était confiée, et mérita « le prix de patience » comme il nous le disait un jour; la France a été plus juste, elle lui en a accordé un autre. Tous les partis lui rendent cet hommage que jamais rien ne troubla sa sereine impartialité, et la lucide clarté avec laquelle il sut diriger les plus orageux débats, protéger les droits des minorités, et même pardonner à leurs violences. Sans aucune intrigue, par ses talents sans doute, plus encore par la rectitude de ses mœurs politiques, il a été appelé à la suprême magistrature. Il portera, nous en sommes certains, dans l'exercice de ses hautes fonctions, l'affabilité et cette mesure en toutes choses qui est la caractéristique de son caractère.

Son élévation est un enseignement; elle prouve, qu'après tout, le meilleur chemin à suivre pour arriver est encore la voie droite, le respect de soi-même et chose plus rare peut-être, l'intelligence et le respect des opinions adverses. Puisse la fin de la vie de M. Jules Grévy répondre à ses commencements et puisse-t-il, lorsqu'il descendra du pouvoir, avoir encore toutes les affections et les sympathies dont il est aujourd'hui honoré.

*
* *

Daumier vient de mourir, il s'est éteint aveugle à Valmondois où il vivait retiré. Il était né à Marseille, les uns disent en 1808, les autres en 1810. Son père, tout en cultivant la règle et le diamant faisait des vers; c'était un vitrier-poète. Quelle éducation donna-t-il à son fils? Nous l'ignorons, mais certainement il ne dut pas être sans influence sur lui, il le tourna probablement vers les choses de l'esprit. La jeunesse de Daumier nous échappe; comment apprit-il à dessiner? Nous ne pouvons le dire, ce que nous savons, c'est qu'il fut commis chez un libraire, et sans pouvoir préciser l'époque où il s'arma d'un crayon, nous le voyons en 1833 condamné à six mois de prison, comme auteur du *Dîner de Gargantua,* satire représentant les ministres vêtus en marmitons, servant à Louis-Philippe des dotations dorées et des budgets triomphants. Devenu une des colonnes du *Charivari* avec Traviès, le créateur du type de *Mayeux,* avec Gavarni, Raffet, Henri Monnier, il obtint rapidement une très-grande popularité. Il attaqua le *Juste-milieu,* son chef, les pairs, la magistrature, avec une verve remplie d'originalité. Il fut l'inventeur de cette *poire* si comique dans laquelle il était impossible de ne point reconnaître le visage, piriforme en effet, de Louis-Philippe. Les avocats, le parquet, la cour d'assises passèrent, tour à tour, sous ses verges, et son talent atteignit quelquefois jusqu'aux effets du drame le plus poignant, comme dans *un Massacre de la rue Transnonain,* une des plus belles pièces de son œuvre. Goya n'a rien dessiné de plus terrible. La fécondité de son crayon était inépuisable et l'art, joint à une observation profonde, relevait si bien toutes ses productions, que ses caricatures ont survécu au temps qui les a vu naître. L'année passée, les amis du grand artiste ayant eu la pensée d'exposer les ouvrages de Daumier, tout le Paris artistique et littéraire s'est porté à cette exhibition, et a admiré la verve railleuse, le sentiment philosophique et le crayon vraiment magistral du dessinateur. Dans le genre qu'il avait adopté, Daumier était un maître, et nous ne voyons personne aujourd'hui qui approche de son talent.

Le gouvernement a voulu se charger des funérailles de Daumier.

* * *

Un autre caricaturiste, mais de moindre vol, vient encore de mourir : c'est de Clairville que nous voulons parler. Son œuvre immense n'est pas destinée à parvenir à la génération qui viendra après nous. Des trois cents pièces auxquelles il a attaché son nom, combien déjà sont oubliées? C'était un enfant de la balle; son père avait été comédien, et il fut élevé sur les genoux de Madame Saqui. Il passa son enfance dans les coulisses ; s'il n'y trouva pas une instruction bien profonde, il y prit le goût et le sens du théâtre.

Clairville n'avait que quinze ans, je crois, lorsqu'il donna sa première pièce au théâtre forain du Luxembourg. Une fois entré dans la carrière, il ne s'arrêta plus, passant du vaudeville au mélodrame, du drame « chauvin » à la *revue,* roulant pêle-mêle le passable et le pire, la grosse gaîté, la farce, les flonflons, les scènes militaires, voyant gros, faisant gros, écrivant mal, mais toujours prêt à fournir une pièce aux directeurs dans l'embarras. Un jour, pris d'une belle hardiesse, il voulut réveiller la muse effrontée d'Aristophane, c'était en 1848 ou 1849, — la date exacte ne nous revient pas à la mémoire, — mais ce dont nous nous souvenons parfaitement, c'est qu'à la représentation de *la Propriété c'est le vol,* on se battit fort à Marseille, et, qu'à Paris, la brave garde nationale prit les armes pour protéger l'acteur Delannoy qui s'était audacieusement grimé avec la redingote et le masque de Proudhon. Les gens d'ordre et de goût blâmèrent Clairville, qui obtint, ce soir-là, le plus bruyant de ses succès; pendant quelques heures il se crut un homme politique. Ayant attaqué Prudhon, qui n'en fut nullement ému, il ne devait pas craindre de parodier les drames de Victor Hugo; moins patient que l'économiste célèbre, le poète laissa tomber quelques amères et hautaines paroles sur l'imprudent parodiste : — « Il n'est pas clair et il est vil ». — Ils sont rares les amateurs du théâtre qui se souviennent, à cette heure, des *Hures-Graves.*

La mort a surpris l'infatigable Clairville la plume à la main ; il laisse trois pièces achevées : *Lucienne,* comédie-vaudeville en trois actes reçue aux Nouveautés; la *Reine des Halles,* drame en cinq actes, destiné à la Porte-Saint-Martin et le *Petit homme rouge,* pièce en trois actes et vingt tableaux, reçue à la Gaîté.

* * *

L'Académie vient de perdre un de ses membres les plus distingués, M. Sylvestre de Sacy, connu par ses beaux travaux de linguistique et de philosophie. Il ne descendait point, comme on le croyait vulgairement, du solitaire de l'école de Port-Royal. M. Sylvestre de Sacy a passé la plus grande partie de sa vie dans le journalisme où l'avaient fait entrer les frères Bertin. Il fut, pendant de longues années, de 1828 à 1848, la colonne des *Débats.* Homme de luttes courtoises, écrivain infatigable, ami des belles-lettres, mais n'aimant en réalité que les écrivains du grand siècle, et appréciant peu la littérature moderne, esprit essentiellement pondéré, il laisse d'unanimes regrets dans la presse, où il a rencontré des adversaires, sans y avoir jamais compté d'ennemis. Il a écrit en sage, et vécu en homme, en homme de bien.

* * *

Nous sommes, par nature, plus portés à honorer ceux qui tombent qu'à saluer ceux qui s'élèvent, cependant nous savons faire des exceptions. Que M. Gréard accepte donc, comme très-chaleureuses et très-sincères, les félicitations que nous nous plaisons à lui adresser. En l'appelant aux hautes fonctions qu'il exerce aujourd'hui, le gouvernement n'a fait que lui rendre justice. Il y a quelques mois, le *Musée des Familles* racontait avec quel zèle et quelle intelligence, profitant du bon vouloir du conseil municipal, M. Gréard s'efforçait d'étendre et de régulariser le réseau de l'instruction primaire de notre ville, et nous racontions combien étaient grands les services rendus à la cité par cet administrateur, aussi habile que dévoué. Placé maintenant à la tête de la Faculté de Paris, nous sommes certain qu'il portera dans ces nouvelles fonctions, l'activité passionnée et lucide qu'il a déployée dans l'établissement et l'amélioration de notre régime scolaire. Il sera fort regretté de l'administration dont il était l'âme et la lumière, mais il faut espérer que son successeur marchera sur ses traces et qu'il mettra la dernière main à l'œuvre si bien commencée et si vaillamment poursuivie par M. Gréard.

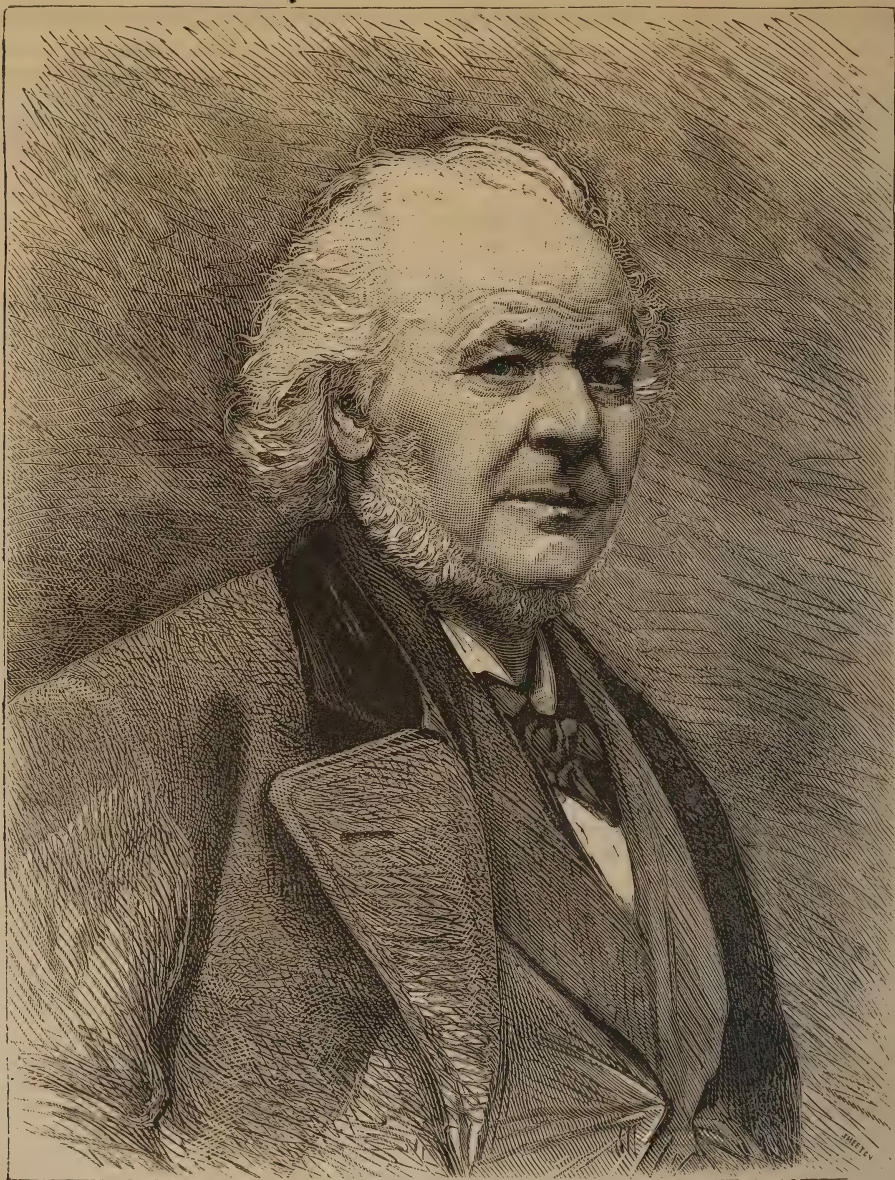
* * *

Un grand mouvement se fait dans les choses de l'Art, le gouvernement encourage l'étude du dessin et constitue son enseignement dans les lycées et les collèges. Nous servant d'une location vulgaire, on peut dire ce n'est pas trop tôt. En ma jeunesse et dans l'institution municipale où j'étais élevé, on donnait deux leçons de dessin par semaine, leçon d'un heure facultative et payée. Nous avions pour professeur un vieillard qui avait autrefois fait de la miniature, aussi nous n'avions jamais des crayons assez fins, et jamais nos hachures n'étaient assez ténues : on égratignait le papier, et Dieu seul sait quels dessins faisait naître ce mièvre enseignement ! Au mouvement artistique que nous signalons, le *Musée des Familles* n'a point été inutile ; quand il se fonda, il y a quarante et quelques années, l'art de la gravure sur bois était, en France, tombé en oubli, on comptait sept ou huit graveurs qui ne trouvaient pas moyen de gagner leur vie. La pénurie de tailleurs de bois était telle que le *Musée* et un autre journal créé en même temps que lui, durent, pour trouver des artistes, s'adresser dans les premiers temps, à l'Angleterre. Aujourd'hui, le contraire a lieu, nos graveurs alimentent les presses de Londres, et nos clichés courent dans le monde entier. Tant il est vrai que l'initiative privée est le plus sûr véhicule du progrès.

C'est donc avec une véritable satisfaction que nous voyons dans toutes les grandes villes de France se former des sociétés pour l'encouragement de la peinture et des arts plastiques. Les hommes qui se dévouent à cette mission rendent un véritable service à leur pays, et les succès qu'obtiennent les expositions organisées par leurs soins doivent vive-

ment les encourager. Au moment où nous écrivons, Lyon a une exposition très-brillante et très-visitée.

A Paris, le *Cercle artistique et litteraire* a ouvert ses salons à nos peintres, à nos sculpteurs ; ses murs sont couverts des œuvres de nos artistes. M. Henner y a deux portraits, dont un excellent, la dame *au Capulet* ; M. Bastien Lepage en offre un du plus grand mérite, et M. Carolus Duran en présente trois qui ont les qualités et les défauts bien connus du maître. M. Paul Baudry, dont nous estimons beaucoup le talent, a été moins heureux : les



Daumier.

deux toiles qu'il a exposées n'ajouteront rien à sa réputation. L'*aïeul* de M. G. Doré est une toile pleine de tristesse et de misère, bien étudiée. Les *Lavandières cancalaises* de M. Eugène Feyen offrent un ensemble fort intéressant et dans ce rapide coup d'œil nous ne nous pardonnerions pas de ne point signaler le *Quai des Chartrons*, à Bordeaux, de M. Lalanne, le *Chasseur gaulois* de M. Luminais, le *Bac sur la Seine* de M. Veyrassat, et un solide *portrait* de M. Amand de Laroche.

Somme toute, succès complet. Nos compliments au *Cercle artistique et littéraire*.

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

MONUMENTS HISTORIQUES

L'HOTEL DE VILLE DE LA ROCHELLE



L'hôtel de ville de la Rochelle, dessin de Lancelot.

Il existe peu de villes qui aient des annales plus glorieuses que La Rochelle. Livrée à l'Angleterre par le fatal mariage d'Aliénor d'Aquitaine, fille de Guillaume, comte de Poitiers, elle revint à la France en 1224, et resta nôtre pendant cent trente-six ans. Le traité de Bretigny la rendit à l'Angleterre malgré ses ardentes supplications; ses marchands, ses échevins écrivaient au roi Jean que « mieux aimeraient chaque année être taillés de la moitié de leur chevance » et ils furent plus d'un an sans vou-

loir laisser les capitaines anglais pénétrer chez eux. Puis, pendant que le bon connétable Duguesclin combattait dans le Poitou, les Rochelois formèrent une conjuration et firent prisonnière la garnison anglaise, et, tout en reconnaissant la suzeraineté du roi de France, se constituèrent en cité à peu près indépendante. Cette indépendance, François Ier la leur ravit en 1542, mais ce ne fut pas sans protestations et batailles; enfin tout s'arrangea et le roi entra dans la place. La Rochelle était devenue protestante; en janvier 1568, son maire, François Pontard, la jeta dans le parti du prince de Condé et le massacre de la Saint-Barthélemy l'entraîna à rompre avec Charles IX. En 1573, l'armée royale assiégea la ville défendue par Lanoue qui, après avoir infligé des pertes énormes aux royaux, les contraignit à lever le siége. Les femmes de La Rochelle furent particulièrement héroïques. Depuis lors, La Rochelle, port et arsenal de la Réforme, fut presque toujours en armes et ses intrépides marins firent rude guerre aux nefs du roi jusqu'au jour où Louis XIII, c'est-à-dire Richelieu, poursuivant ses grands desseins, résolut de s'emparer de la cité. Il apporta dans cette difficile entreprise sa volonté de fer, et cependant il est probable qu'il eût échoué, si le roi d'Angleterre et son ministre Buckingham eussent eu quelque énergie. Quant aux Rochelois, ils furent sublimes de courage et de résignation.

De combien d'héroïques scènes a été témoin le vieil Hôtel de ville de la cité protestante! « Fatigué, ébranlé, dit M. Lancelot dans le splendide volume qu'il a publié sur La Rochelle, œuvre d'historien et d'artiste, ce monument a survécu à peu près intact; une restauration intelligente, des adjonctions importantes et dirigées par l'architecte J. Lisch, vont lui rendre son caractère primitif et le compléter. La sévère entrée et les murs de l'enceinte datent de 1486. La façade intérieure, élevée en 1606, d'une ordonnance riche et harmonieuse, est dans le meilleur style de la Renaissance française, on peut l'attribuer à Philibert Delorme.

Jean Guiton, Rochelois d'origine, issu d'une famille commerçante, le 387e maire de la dernière place forte que les protestants aient tenue en France, est la figure que cherchent tous les voyageurs qui visitent l'imposant édifice dont nous donnons aujourd'hui la représentation. Il n'y a pas, en effet, dans la triste période de nos guerres civiles et religieuses, caractère plus ferme, plus brave, plus farouchement intrépide, « plus fier que la mort » comme dit Horace (*ferocior morte*) que ce magistrat dont on peut blâmer l'épouvantable résistance, mais qui commande l'admiration.

Guiton, attaché à la maison de commerce de son père, honoré de fonctions municipales, avait fait plusieurs voyages sur mer et obtenu une grande popularité. Il était échevin, lorsque des causes dont l'énumération serait trop longue mirent une fois encore en présence, en 1621, la municipalité rocheloise et la royauté.

Le duc d'Épernon établit son camp devant la ville et une escadre commandée par le chevalier Rasilly vint mouiller dans le *Pertuis Breton*. Nommé amiral de la ville, Guiton fit éprouver une sanglante défaite au chevalier. Peu de temps après, nouvelle victoire. Le 27 octobre, un contre cinq, il osa même attaquer la flotte du duc de Guise, et, s'il se vit forcé de plier, ce ne fut qu'après avoir infligé des pertes énormes à son adversaire.

La paix ayant été signée, Guise vint à La Rochelle; le 14 novembre Guiton lui fut présenté, et lui offrit son étendard comme représentant du roi. « Je le reçois, mais je vous le rends, je ne l'ai pas gagné au combat, » dit le duc. Il embrassa Guiton et se tournant vers les capitaines Rochelois qui avaient accompagné leur amiral, il ajouta : « Vous êtes de braves gens. »

Nous ne voulons pas entrer dans d'autres particularités de la vie de Guiton pour arriver au 30 avril 1628, où il fut nommé maire, dans des circonstances d'une gravité effrayante. La paix avait été de courte durée; le cardinal Richelieu depuis neuf mois assiégeait La Rochelle qu'il avait du côté de la terre entourée de forts et séparée de la mer par une digue fameuse de 1,443 m environ.

Guiton, au milieu du Conseil des Pairs et des échevins réunis dans la grande salle de l'Hôtel de ville, parut hésiter un instant à accepter la lourde charge qu'on lui confia, puis, prenant tout à coup son parti et tirant son poignard : « Je serai maire puisque vous l'exigez, s'écria-t-il, mais à condition qu'il me sera permis d'enfoncer ce fer dans le cœur du premier qui parlera de se rendre; qu'on use de même avec moi, si jamais j'en fais la proposition, et que ce poignard demeure sur la table de nos délibérations. » A partir de cette heure, par patriotisme, par ardeur religieuse, par caractère, il mit la terreur à l'ordre du jour. Les espions furent pendus, et dans toutes ses mesures, impassible et terrible, il pourvut aux défenses de la place. Mais, comme on lui proposa à plusieurs reprises, d'assassiner le Cardinal, il repoussa ces offres indignes : « Ce n'est point une telle voie que Dieu veut prendre pour notre délivrance, elle est trop odieuse. » Étrange désordre moral enfanté par les guerres civiles! La Rochelle avait traité avec les Anglais, le 13 octobre, au plus fort de la famine, comme le fait observer M. Caillot, de ses remparts partit un boulet qui faillit tuer Louis XIII, et, tous les jours, dans les temples de la ville on priait le Seigneur de conserver sa santé et son règne.

Rien ne peut donner une idée de l'état dans lequel la famine avait réduit la malheureuse cité; on y mangea du parchemin, du plâtre, du bois pilé, de la fiente, de la vase du port. Sur une population de 28,000 habitants, au commencement du siège, il y eut des jours où il en mourut jusqu'à 400. Guiton perdit deux de ses filles, mortes de misère; on tenta de brûler sa maison, on complota contre ses jours, il resta de bronze et de fer. A sa vue, les plus furieuses émeutes se dispersaient, et, au Conseil, tout le monde pâlissait devant ses regards indomptables. La population se traînait dans les rues, on voyait les pères, les mères, les sœurs, les filles, porter à nu sur les épaules, les cadavres de leurs enfants, de leurs frères, de leurs pères, qu'ils allaient jeter dans un coin ou à la mer, n'ayant plus la force de les couvrir d'un peu de terre. L'eau manquait, les assiégeants ayant détourné les sources. Et si, au milieu de cette misère horrible, un envoyé du roi venait porter des paroles de

paix, Guiton répondait : « Mon ami, dites à M. le Cardinal que je suis bien son serviteur, » puis il déclarait que la ville ne livrerait ses remparts que contre l'engagement formel de garder ses franchises municipales, et la libre pratique du culte protestant Sur ce dernier point, le cardinal Richelieu lui donnait toute assurance. En effet, ce n'était point pour l'unité de la foi, mais, pour l'unité du royaume que le grand ministre faisait la guerre.

Enfin, en octobre, quand Guiton fut bien convaincu que les Anglais ou plutôt que leur roi s'était indignement joué de l'héroïsme des Rochelois, quand il vit que la garnison ne se composait plus que de 154 soldats qui ne pouvaient se rendre aux remparts qu'appuyés sur un bâton, tant ils étaient faibles, il se décida à traiter : « Mieux vaut, dit-il, traiter avec le roi qui a su vaincre La Rochelle qu'avec celui qui n'a su ni la protéger ni la secourir. »

Quand les portes de ce sépulcre s'ouvrirent, d'un peuple de 28,000 âmes il ne restait plus que 5,000 squelettes dont mille succombèrent pendant la semaine suivante, tant ils étaient épuisés.

Le 30 octobre, lorsque le roi entra dans la ville, Guiton ne se présenta pas, mais Richelieu semble avoir éprouvé du respect pour l'héroïque magistrat; loin de sévir contre lui, « il le fit prévenir qu'il serait sage à lui de changer d'air pour quelque temps. » Ce fut toute la vengeance qu'il tira de l'illustre maire; c'était pour d'autres que le cardinal gardait sa rude main. C. R.

NOUVELLES

LA PIÈCE DU PROCÈS (1)

V

Aux demi-mots de Mme Bréhier, Valentine avait deviné ce qu'il y avait de susceptibilités ombrageuses dans le cœur de Richard; aussi ne l'avait-elle pas priée, comme elle en avait eu d'abord la pensée, de l'envoyer auprès de l'avocat; elle avait compris qu'il ne se rendrait pas à cette invitation. Le soir, quand M. Albanel rentra, elle lui exprima le désir qu'il allât trouver le peintre et lui offrît la restitution convenue. M. Albanel fit observer à sa fille qu'il convenait que le jeune homme prît la peine de se déranger; elle insista, il se rendit à son désir.

Le lendemain matin, quand il rentra, sa figure exprimait l'irritation.

— Eh bien! mon père, lui dit Valentine.

— C'est un peu fort, il a refusé.

Elle ne parut pas surprise et lui demanda des détails.

— Je lui ai raconté, reprit-il, comment les choses se sont passées; il m'a écouté sans m'interrompre, mais sans manifester la satisfaction à laquelle j'étais en droit de m'attendre. Quand j'ai eu terminé, il m'a dit froidement :

— Si j'ai bien compris, il s'agit d'une restitution.

— Assurément.

— Dans ce cas, lorsque je réclamais la somme que le tribunal a refusé de m'allouer, je disais la vérité; mon adversaire méritait donc d'être flétri comme un imposteur et un malhonnête homme.

Je n'avais pas prévu ce dilemne..

— Permettez, monsieur, lui ai-je dit, vous poussez les conclusions bien loin.

— Il me semble qu'elles sont rigoureuses.

— Pardonnez-moi; il peut se faire que M. Bocardet se soit trompé et qu'il ait été dans l'erreur de bonne foi.

— C'est une supposition qu'il est impossible d'admettre, les circonstances que je peux vous rappeler, ne permettent pas d'échapper à cette alternative : de toute nécessité il y a un imposteur, si ce n'est pas lui, c'est moi.

« Son raisonnement, qu'il m'a développé avec beaucoup de clarté, avait les apparences de la logique et j'éprouvais quelque embarras à y répondre. Cependant je ne pouvais pas, sur son affirmation et sur des preuves qui me semblaient insuffisantes, condamner un homme que j'ai honoré d'assez d'estime pour songer à en faire mon gendre. Il ne me le disait pas, mais me laissait entendre que je devais lui fermer ma maison et lui interdire toute relation avec nous. Ce monsieur a vraiment des exigences exorbitantes, je n'ai pu y acquiescer; n'es-tu pas de mon avis?

— Non, mon père, M. Bréhier a raison, sa mère m'avait bien dit qu'il avait l'âme fière.

— Ainsi dans ta pensée M. Bocardet serait un misérable et un voleur?

— Permettez-moi de vous répondre ce que vous répondriez vous-même : Ne forcez pas les conclusions de mes paroles. Je n'ai rien affirmé, mais il est très-vrai que M. Bréhier a raison de ne pas se contenter d'une satisfaction qui laisserait planer des doutes sur sa sincérité; il faut ouvrir une enquête.

— Et qui s'en chargera?

— Moi, mon père, si vous voulez bien me le permettre.

Il avait grande confiance en elle, mais cette fois il trouva qu'elle était passablement présomptueuse et secoua la tête en souriant d'un air incrédule.

—Vous savez que je suis tenace, mon père, dit-elle.

— Oui, mais seras-tu également impartiale?

— Je le crois; je n'apporterai dans mes recherches que le désir de voir la lumière se faire et chacun mis à la place qui lui convient.

Elle partit avec son père par le prochain train et, à peine arrivée à Paris, se fit conduire à Passy. Là demeurait ce frère de sa mère qui avait pour elle une vive affection. C'était un vieux magistrat qui était depuis quelque temps en retraite et vivait dans un de ces coquets ermitages qui avoisinent le bois de Boulogne, partageant son temps entre ses livres et ses fleurs.

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

Il se trouvait dans son jardin occupé d'un massif de rosiers dont il était très-fier et dont en effet les passants admiraient les vives couleurs à travers la grille. En voyant entrer la jeune fille, il poussa une exclamation de joie.

— J'étais tout guilleret aujourd'hui, je pressentais qu'il m'arriverait quelque chose d'heureux, c'était ta visite; approche donc que je te regarde.

Il l'embrassait de nouveau et s'extasiait sur sa beauté. Il prit son bras et la conduisit le long des allées du jardin, multipliant les questions sur elle, sur son père, sur tout ce qui l'intéressait, et lui laissait à peine le temps de répondre; tout à coup il s'arrêta :

— Je suis sûr, dit-il, que le désir de voir ton vieil oncle ne t'a pas seul conduite ici?

— Non, mon oncle, j'ai un service à vous demander.

— Et tu crois que je te le rendrai.

— Je n'en ai pas douté un seul instant.

— Voyez son assurance. Allons, parle, mais non, nous allons causer à table.

Il pressa le repas qui ne tarda pas à être servi. Quand ils furent arrivés au café, le vieillard se renversa sur sa chaise et, avec cet air fin qui le rendait autrefois terrible pour les accusés appelés à comparaître devant lui.

— Maintenant, mademoiselle ma nièce, vous avez la parole.

Elle fit le récit de l'événement auquel elle était mêlée et qui lui tenait tant à cœur, déduisant les faits les uns des autres, les rattachant avec une clarté parfaite, n'oubliant aucun détail même parmi ceux dont elle ne se rendait pas compte; le vieillard l'écouta attentivement, ne perdant pas une parole et l'interrompant de temps en temps pour lui demander un éclaircissement.

— Diable! dit-il quand elle eut fini, le cas est grave et, quand j'étais magistrat, j'aurais suivi l'affaire avec un vif intérêt. Permets-moi d'abord de vous féliciter, toi et ton père, du désintéressement avec lequel vous avez spontanément accepté ce lourd sacrifice. Vous êtes de ceux qui ne transigent pas avec la conscience. Après le refus de ce jeune homme, d'autres se croiraient parfaitement quittes et n'insisteraient pas. Vous en avez jugé autrement, vous avez raison. J'aime cette énergie de volonté qui ne consent pas à s'arrêter à moitié chemin et croit que rien n'est fait tant qu'il y a quelque chose à faire. Mais la tâche qui reste à accomplir est délicate, car il s'agit de se substituer à la justice pour ouvrir une enquête, et ce n'est pas trop de l'expérience d'un vieux juge comme moi pour la mener à bonne fin. Je t'ai promis mes services, je ne m'en dédis pas; mais le temps presse, voyons, quand part le paquebot?

— Dans quatre jours.

— Le délai est court, mais il peut suffire. On ne sait relativement à ce Materson rien de plus que ce que tu m'as dit?

— Rien de plus, mon oncle.

— C'est fâcheux, mais on peut compléter ces renseignements.

Il resta quelques instants absorbé dans ses réflexions; il cherchait à établir un lien entre toutes les circonstances qu'elle lui avait racontées, à suppléer aux lacunes de son récit; il lui adressa encore quelques questions, obtint quelques détails auxquels elle n'avait attaché aucune importance et qu'il nota soigneusement.

— Maintenant, ajouta-t-il, la chose me regarde, mon enfant. Il faut te tenir tranquille; il ne convient pas qu'une jeune fille pénètre trop avant dans les affaires ténébreuses qui sont du ressort de la police. Avec la meilleure intention du monde, on se pique au jeu et l'on s'expose à des interprétations qu'il est prudent de ne jamais braver.

Il appela son domestique.

— Tu vas, lui dit-il, prendre une voiture et porter à leur adresse les lettres que je vais écrire, surtout ne perds pas de temps.

Puis, s'adressant à sa nièce.

— Nous allons partir ensemble, je te mettrai sur la route et te laisserai ensuite; il faut que je réunisse les éléments de l'enquête, mais laisse-moi faire et ne parle à personne de ta visite; je causerai avec ton père.

— Je vous obéirai, mon oncle, vous pouvez y compter.

VI

Le dimanche suivant il faisait un temps magnifique. Aucun nuage ne voilait l'azur du ciel, une brise tiède agitait les branches des arbres et les arbustes en fleurs, le murmure des vagues se faisait entendre dans le lointain et les oiseaux égayaient de leurs chants les bosquets d'Ingouville; tout souriait dans la nature, la mer et les verdoyants coteaux avaient revêtu leurs plus brillants, leurs plus séduisants aspects.

La villa Prangel s'était mise en frais de fête, une table avait été dressée dans le jardin et Valentine aidait la vieille Angélique dans les apprêts du déjeuner. Celle-ci ne comprenait rien à cette infraction aux habitudes de la maison. Qu'on mît tout sens dessus dessous pour M. Naudet, passe encore; on doit des égards à un oncle. Mais M. Bocardet, pourquoi ce somptueux accueil qu'on lui réservait? Elle connaissait l'éloignement de la jeune fille pour lui et ne s'expliquait pas l'invitation qu'on lui avait faite, l'empressement qu'on mettait à lui être agréable. Valentine, souriante, infatigable dans son activité, lui fit entendre qu'il s'agissait de servir un déjeuner dont les convives fussent contents.

— Hâtons-nous, dit-elle, mon oncle et M. Bocardet qui sont allés faire un tour de promenade sur la côte, ne vont pas tarder à rentrer, il ne faut pas les faire attendre.

Elle jeta un regard sur la table qui avait en effet un aspect des plus engageants et se détourna au bruit de la porte qui s'ouvrait. M. Naudet précédait son compagnon. Il était vêtu avec recherche et ressemblait beaucoup moins à un ancien magistrat qu'à un homme de plaisirs qui, à l'âge des cheveux blancs, ne se décide pas à enrayer et pratique jusqu'au bout les maximes d'une philosophie épicurienne. Il y avait dans sa désinvolture quelque chose de prétentieux, de cavalier, que sa nièce ne lui connaissait pas. Il paraissait d'humeur joyeuse et M. Bocardet ne semblait pas moins content de lui-même.

Celui-ci avait toujours connu l'existence d'un oncle à succession, célibataire et vieux; il est même probable que cette considération n'avait pas été étrangère à ses vues sur la main de Valentine; aussi avait-il accueilli avec empressement la circonstance qui le mettait en rapports directs avec M. Naudet; il s'était promis de gagner sa sympathie ; il avait mis tout en œuvre pour y arriver, et était convaincu d'avoir réussi.

Pendant que Valentine allait prévenir son père et donner les derniers ordres, ils s'assirent à l'ombre d'un cerisier.

— Convenez, M. Bocardet, dit le vieillard, que vous ne me croyiez pas encore si alerte ; j'ai bon pied, bon œil, pour mon âge, et ma nièce pourra attendre encore longtemps mon héritage, à moins que l'ennui de l'isolement..., mais cela touche à des projets dont il sera toujours temps de parler.

M. Bocardet répondit qu'il espérait que le ciel conserverait longtemps encore un homme si aimable, et qu'il comptait bien jouir pendant de longues années d'une conversation dont il avait pu apprécier le charme.

M. Naudet parut très-sensible à cette flatterie tout semblait témoigner dans son attitude, dans ses paroles et l'expression de son visage que le jeune homme l'avait entièrement captivé.

— Il faut que je vous fasse un aveu, M. Bocardet



La finesse d'un vieux magistrat, dessin de Sahib.

je suis venu avec l'intention de vous étudier, de vous prendre en défaut et de vous dérober le secret de vos faiblesses; ah ! c'est qu'on ne trompe pas un un vieil homme comme moi, et que je sais retourner les gens.

— Et vous êtes satisfait de l'examen ?

— Parbleu ! est-ce que sans cela je vous ferais ma confession ?

Il se mit à rire d'un rire si franc, si naïf, que Bocardet se dit intérieurement qu'il avait affaire à un bon homme, d'un amour-propre bien candide.

— Je vous connais à fond, reprit le magistrat, on a voulu me faire peur de quelques folies de jeune homme que vous avez sur la conscience, mais je ne suis pas assez primitif pour prendre souci de pareilles misères. On a été jeune et je ne suis pas un de ces vieillards chagrins qui ont perdu le souvenir du passé.

Il voulut qu'on le plaçât à côté de M. Bocardet. Il continua de causer avec cette exubérance d'un homme qui se grise de ses paroles et est incapable de mesure dans ses épanchements. Il se laissait arracher ses confidences avec une facilité qui faisait sourire son voisin. Il se posait franchement en homme qui prend pour règle de demander à l'existence toutes les jouissances qu'elle peut procurer. Indulgent pour les autres comme pour lui-même, il émettait des principes d'une morale singulièrement accommodante. Il usait gaiement, disait-il, des bénéfices qu'il avait faits à la Bourse et qu'il complétait de temps en temps par des opérations opportunes. Tous les lieux de distraction de la capitale

lui semblaient familiers ; il parlait avec une égale aisance du café anglais, de l'opéra, des courses et des salons à la mode. Cet homme aimable qui entendait si bien le bonheur et laissait couler sa vie sans permettre à la mélancolie d'en troubler jamais la quiétude, semblait fait pour charmer M. Bocardet. Tout en causant avec une expansion inépuisable, il laissa entendre, comme par mégarde, qu'il avait mis de côté un fonds de réserve destiné au mariage de sa nièce. Au milieu de cette conversation à bâtons rompus, il ne semblait pas s'apercevoir que son voisin remplissait fréquemment son verre en lui donnant l'exemple de copieuses libations.

Comment se tenir en défiance contre un homme qui se livrait avec une telle facilité ? M. Bocardet suivait le magistrat dans la voie des confidences, exposait ses espérances, ses plans d'avenir. Celui-ci applaudissait et s'étonnait qu'à son âge il pût si bien connaître les affaires, avoir un tact si infaillible, une telle sûreté de jugement, et lui garantissait un brillant avenir.

— A propos, lui dit-il à brûle-pourpoint, vous étiez le parent de ce pauvre Desbains qu'une mort récente a si tristement enlevé.

— En effet, c'est moi qui ai hérité de sa fortune.

— Je l'ai connu beaucoup autrefois quand il demeurait rue Maubuée ; c'était un excellent homme, un commerçant prudent et habile qui avait réalisé une fortune assez ronde. Il parlait souvent de liquider et de se retirer des affaires, mais c'est un projet qu'on forme longtemps avant de le mettre à exécution. L'engrenage vous tient, on ne peut en sortir ; il est bien malheureux qu'il n'ait pu le faire quand il le voulait.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'aurait pas été la dupe d'un intrigant qui a écorné son capital, ou plutôt le vôtre, puisqu'il devait vous revenir.

— De qui voulez-vous parler ? demanda M. Bocardet, dont la curiosité était vivement éveillée.

— D'un certain Américain qui a odieusement abusé de sa confiance. Comment l'appelait-on? Jefferson, Paterson, Materson. Oui, c'est bien cela, je m'en souviens maintenant. C'était un personnage fort mal élevé qu'un homme comme il faut ne devrait jamais admettre chez lui. Je n'ai jamais compris que Desbains ait été la dupe de cet être grossier qui semblait fait pour la société des palefreniers. Je suis allé de bon matin sur le port pour voir le paquebot qui part aujourd'hui, il s'occupait de ses bagages comme s'il était au moment de partir. Grand bien lui fasse! On ne peut que se réjouir quand de pareils drôles font leurs adieux à notre pays. Vous ne l'avez pas connu, M. Bocardet?

Celui-ci n'était pas tenté d'avouer une connaissance dont on venait de tracer un portrait si peu flatteur. Aussi, s'empressa-t-il de répondre négativement.

— Vous auriez pu le rencontrer chez votre oncle, reprit M. Naudet, mais il est évident qu'un homme comme vous ne peut avoir de pareilles relations. Ce Materson était en rapports d'affaires avec Desbains et sut par ses manières rudes qui simulaient la franchise, s'emparer de sa confiance; comme il ne manquait pas d'une certaine adresse, il lui fit réaliser quelques bénéfices. Votre parent, séduit, en vint à ne jurer que par lui et il lui aurait confié sa bourse sans compter. Le sieur Materson avait son but; il isola son imprudent ami de tout le monde et, quand Desbains tomba malade, il interdit sa porte à tous ceux qui venaient le voir. Il paraît qu'un jour la servante, en rentrant plus tôt qu'il ne s'y attendait, le trouva en train de fouiller les tiroirs du secrétaire. On ajoute bien d'autres choses que je n'ose répéter; il y a dans la vie de cet homme des actes révoltants, ignobles, qui prouvent qu'il est capable de tout.

— Mais pourquoi n'a-t-on pas fait arrêter cet être abominable? demanda M. Albanel.

— Que voulez-vous? On n'aime pas à s'occuper des affaires des autres; chacun pour soi. La chose intéressait M. Bocardet, c'était à lui d'agir, c'est un malheur qu'il n'ait jamais connu ce Materson; je lui conseillerais bien de déposer une plainte au parquet, mais il est sans doute trop tard, dans une heure ce misérable aura quitté la France.

M. Bocardet était soucieux, il avait perdu sa loquacité.

— J'ai eu tort, dit le vieillard en s'adressant à lui, de rappeler ces détails qui ne sont pas de nature à vous égayer et n'ont plus désormais d'utilité; je conçois que cela vous attriste de penser qu'un pareil misérable ait exploité la crédulité de votre oncle, mais il ne faut pas exagérer votre chagrin; les choses auraient pu prendre plus mauvaise tournure; si par exemple vous aviez eu besoin d'un testament pour hériter, il était fort capable de le dérober.

M. Naudet semblait singulièrement surexcité par le vin de son amphytrion, il parlait avec animation, avec une exubérance qui permettait à peine aux autres convives de placer un mot.

— Je ne puis comprendre, dit-il après quelques détails sur l'Américain, que des hommes aussi répulsifs puissent trouver des gens qui se laissent dominer par eux et abandonnent leur volonté entre leurs mains. C'est pourtant ainsi; après Desbains il s'est rencontré une autre dupe assez naïve pour l'accepter à titre de conseiller et de guide. Lorsque je l'ai vu sur le port du Havre, il était en compagnie d'un jeune peintre qui annonçait quelques dispositions, M. Richard Bréhier qui part en ce moment pour New-York dans sa société. Quant à celui-ci, je ne le plains pas, et s'il apprend à connaître à ses dépens le Materson, c'est affaire à lui. Ces artistes sont paresseux et dissipateurs, incapables de se livrer à un travail suivi. Ils ont des besoins qu'ils sont impuissants à satisfaire, il leur faudrait toutes les jouissances, comme si une vie simple et modeste n'était pas faite pour eux. Vaniteux et inconsistants, le premier aventurier qui fait briller à leurs yeux un bénéfice à réaliser, est sûr de disposer de leur intéressante personne, ils sont comme les papillons qui ne demandent qu'à se brûler à la chandelle. Materson lui aura dit que là-bas ses toiles seront couvertes de dollars; il verra bien quand il sera arrivé; dès le lendemain il apprendra qu'il s'est embarqué à la poursuite d'une chimère et, comme ces gens-là n'ont ni ressort ni persévérance, il roulera dans les bas-fonds de la misère ; quelque jour

on le trouvera mort dans quelque affreux réduit, et ce sera bien fait.

— Vous êtes dur, mon oncle, dit Valentine.

— Pas assez, pas assez, cette espèce-là ne mérite aucune pitié, voyez ce Richard; il a une mère dont il est aimé, il devrait rester ici pour soulager sa vieillesse, il l'abandonne sans regret pour aller chercher fortune au loin et donner pâture à ses passions vagabondes.

«Et cependant à le voir on aurait de lui meilleure opinion; physiquement il n'est pas mal et ses traits indiquent l'intelligence. Je le remarquai un jour que j'étais allé auprès de Choisy, à la maison de campagne que vous aviez louée auprès de la Seine, vous en souvenez-vous, Albanel? Votre femme vivait encore; je revenais avec un ami qui m'avait accompagné. Quelques jeunes gens avaient remonté la Seine en bateau et s'égayaient sur le bord; un d'eux dessinait, je le remarquai et mon ami me le désigna sous le nom de Richard Bréhier. Mais attendez donc, n'étiez-vous pas avec lui, M. Bocardet! Je me rappelle parfaitement votre figure. Voyez comme les souvenirs s'enchaînent; le père de ce jeune homme était très-lié avec votre parent M. Desbains, il n'est pas étonnant que vous eussiez des relations avec lui.

— En effet, je le fréquentais alors, mais nous nous sommes brouillés depuis.

— Sans doute parce que comme tous les artistes, il a eu une conduite qui vous faisait rougir de lui; vous avez bien fait. Mais je reviens à ma visite à Choisy. Ce fut ce soir-là que la maison d'Albanel fut attaquée par des malfaiteurs, à une heure avancée de la soirée lorsque vous étiez sans doute déjà rentrés à Paris.

L'avocat prit la parole.

— Non, ces messieurs n'étaient pas encore de retour, et si la modestie ne retenait M. Bocardet, il pourrait nous donner des détails précis sur l'événement. Il pourrait dire comment ma femme et ma fille échappèrent alors à un terrible péril. L'habitation que j'avais louée sur le bord de la Seine était charmante, mais un peu isolée. J'y rentrais tous les soirs; mais il m'arrivait quelquefois de prendre le dernier train. Ce jour-là, j'appris en rentrant que des misérables avaient tenté de s'introduire dans la maison, et je tremble encore en pensant à ce qui serait arrivé si un vaillant défenseur n'était venu au secours des deux femmes qui l'occupaient. Il y a peu de temps que je connais son nom; mais on m'a fait promettre le secret pour quelque temps encore. Par un sentiment de délicatesse que vous apprécierez comme moi, il tenait à ménager un compagnon qui avait joué dans cette circonstance un rôle des moins chevaleresques. Le peintre dont on vient de prononcer le nom, ne brilla pas, je suppose, par excès de courage, et je comprends que M. Bocardet ait gardé une réserve qui sauvait la réputation d'un parent, qu'il lui répugnait de montrer sous un vilain aspect.

— Racontez-nous l'histoire, dit le vieillard, nous serons discrets.

— Je n'ai rien à raconter, répondit le jeune homme, et il n'a pas tenu à moi que cet incident restât enveloppé d'un voile impénétrable.

Il avait l'attitude d'un homme modeste qui se plaît à renfermer dans l'ombre le mérite de ses belles actions. En réalité il ne pouvait se défendre de quelque gêne, craignant un piége et se tenant sur ses gardes. En ce moment deux coups de canon se firent entendre dans le port. Ils indiquaient le départ du paquebot pour l'Amérique. M. Bocardet se trahit par une expression de soulagement et de satisfaction qui n'échappa pas à ses commensaux; il semblait débarrassé d'un grand poids.

— Voilà nos voyageurs en marche pour le Nouveau-Monde, dit M. Naudet, puissent les vents leur être favorables et ne jamais les ramener en France!

C'était aussi le vœu du prétendant de Valentine, mais il ne le formula pas. Il n'est pas sûr qu'il n'y joignît pas le souhait qu'une belle tempête engloutît le navire corps et biens.

— Maintenant, reprit l'avocat, maintenant que M. Bréhier vogue vers de lointains rivages d'où il ne reviendra peut-être jamais, vous n'avez plus de ménagements à garder; nous avons droit de connaître l'action qui vous fait tant d'honneur et vous donne des titres à notre éternelle reconnaissance; ce récit, vous l'avez fait à une autre personne, vous ne pouvez nous le refuser, et les scrupules de votre modestie seraient de mauvais goût.

M. Bocardet se défendit quelque temps, sans qu'on pût savoir s'il lui répugnait de se mettre en scène et de faire son propre éloge, ou si son hésitation provenait d'un autre motif. Pressé par tous les assistants, il finit par s'exécuter.

— Par une journée magnifique, dit-il, nous étions allés quelques amis et moi faire une promenade en bateau sur la Seine, du côté de Choisy. Il y avait parmi nous des artistes qui voulaient dessiner les sites du bord du fleuve au commencement du printemps. Les heures s'étaient joyeusement écoulées, la nuit était déjà épaisse et nous nous disposions à rentrer. La plupart d'entre nous étaient allés au village voisin reporter la vaisselle qui nous avait été confiée pour notre repas sur l'herbe et régler la dépense. Nous étions restés seuls, Richard et moi, à la garde du bateau.

«Nous commencions à nous impatienter de notre attente, lorsque des cris partirent d'une habitation située à peu de distance au bord du fleuve. Je m'empressai d'aller au secours. Une dame âgée était déjà aux prises avec deux mariniers ivres qui savaient sans doute que la maison n'avait pas d'hommes pour la protéger. Je fus assez heureux pour la délivrer et mettre les assaillants en fuite.

«Elle était encore sous le coup de la terreur que lui avait causée cette brusque attaque, je cherchais à la rassurer, je lui répétais que le danger était passé, qu'il n'était pas à craindre que ces misérables revinssent; je signalais à son attention le bruit des pas d'hommes qui dans le lointain accouraient au secours de la maison, lorsque je vis à la fenêtre, éclairée par la lumière d'une lampe, une jeune fille dont l'éblouissante beauté me frappa d'admiration.

— C'était toi, Valentine, dit le vieillard.

— Oui, c'était elle dont l'image n'a pas depuis quitté ma pensée; elle m'apparaissait dans l'obscurité de la nuit comme un rayon lumineux, gracieuse et charmante dans le négligé de sa toilette, émue mais calme au milieu du danger. Il me semblait que c'était un rêve, et cependant quand je l'ai revue depuis, le charme a toujours été le même.

Valentine écoutait froidement cette déclaration emphatique, et rien n'indiquait chez elle un sentiment de satisfaction et de plaisir. Le pli imperceptible de ses lèvres, l'expression de ses yeux semblaient trahir le scepticisme plutôt que la reconnaissance.

— C'était donc vous, monsieur, dit-elle d'une voix calme; vous me flattez en me parlant de mon courage en cette circonstance; je n'étais pas calme, j'étais fort troublée au contraire et, la nuit eût-elle été moins obscure, je n'aurais pu reconnaître plus tard notre courageux sauveur. Les indications de ma mère étaient bien incomplètes; avant de mourir elle n'eut jamais l'occasion d'entendre la voix sur le son de laquelle elle ne se serait pas trompée. Jamais, quand depuis j'ai prié Dieu pour cet ami inconnu, je n'ai pu lui donner un nom; mais vous oubliez que là ne se borna pas son dévouement.

— Votre chienne consultant son courage plutôt que ses forces s'acharnait à la poursuite des fuyards et s'attachait à leurs jambes en japant. L'un d'eux, pour se venger de sa déconvenue, prit la pauvre bête et la jeta au loin dans la Seine. Au bruit que fit le corps en tombant, vous poussâtes un cri : Ma pauvre petite chienne! J'entendis ce cri, je compris le chagrin que devait vous causer la perte de l'animal auquel vous paraissiez si attachée; je me précipitai dans le fleuve, je parvins à le saisir au milieu du courant qui l'emportait et j'eus le bonheur de le ramener au bord.

Valentine était pensive et observait le narrateur avec une attention qui l'embarrassait. Ce récit la laissait-elle incrédule, ou bien éprouvait-elle une invincible répugnance à se reconnaître son obligée! Toujours est-il que son attitude n'était nullement en rapport avec l'acte de dévouement dont on évoquait le souvenir.

— Et celui, dit M. Naudet, qui se tenait tranquillement dans la barque, tandis que vous exposiez vos jours, c'était.....

— C'était Richard Bréhier.

— Des deux jeunes gens qui étaient là, l'un était un homme de courage, l'autre peut se vanter d'être un poltron bien réussi.

— Vous êtes bien sévère, répondit M. Bocardet avec un mélange de fatuité et d'embarras. C'est une question de tempérament, tout le monde n'est pas fait pour la lutte.

— Permettez-moi donc de féliciter votre tempérament qui vous a prédisposé aux actions héroïques.

Cette fois il y avait dans les paroles du vieillard une intonation railleuse qui fit dresser l'oreille à son interlocuteur. Il se demanda si on ne se jouait pas de lui.

Valentine ne paraissait pas faire attention à l'entretien. Elle jouait avec l'épagneul; ses regards fuyaient ceux des autres convives, comme si elle avait eu peur de se trahir. La gêne gagnait peu à peu tout le monde et le vieillard, malgré la souplesse de son caractère et son intarissable faconde, ne parvenait pas à ranimer la conversation. On venait de prendre le café.

— Si nous allions voir le paquebot s'éloigner? dit-il.

Tout le monde se leva, il présenta le bras à Valentine.

— Maîtrise-toi donc, lui dit-il à voix basse, tu vas te trahir.

— Vous avez raison, mais je suis à bout de forces.

Elle réagit cependant contre sa lassitude et retrouva pour quelques instants sa gaieté accoutumée. De la terrasse, on voyait la mer plane comme un miroir, scintillant aux rayons du soleil. Le paquebot se balançait fièrement sur les flots et marchait avec une rapidité qui se devinait à la longue traînée de fumée qu'il laissait derrière lui. Ses proportions diminuaient d'instant en instant aux regards, et l'on pouvait prévoir le moment où il n'apparaîtrait plus que comme un point noir à l'horizon. Tout à coup Valentine fut arrachée à sa rêverie par une exclamation de M. Albanel.

— Qu'est-ce là? dit-il, voyez donc.

Elle suivit la direction de ses regards et, dans le chemin sinueux qui du Havre conduit aux hauteurs d'Ingouville, elle aperçut à travers le feuillage des arbres deux gendarmes entre lesquels marchait un homme dont la tête était couverte d'un chapeau mou et dont les épaules supportaient un petit sac de cuir, suspendu en bandoulière par une courroie. Un autre homme également en habits bourgeois le suivait.

— On dirait qu'ils viennent ici, fit observer M. Naudet.

En effet les deux gendarmes s'arrêtèrent à la porte, et celui qui marchait en dernière ligne agita la sonnette. Quand il fut entré suivi de ses compagnons, il s'annonça comme le commissaire de police du Havre et échangea un signe d'intelligence avec le vieux magistrat. Celui-ci s'était transformé, il avait quitté son expression de jovial convive et pris une attitude mieux en harmonie avec son âge et son caractère.

— Quel est celui d'entre vous, messieurs, dit le commissaire, qu'on appelle M. Bocardet?

— Moi, répondit celui dont il était question.

Ce mot fut prononcé d'une voix étranglée, les traits du jeune homme s'étaient couverts d'une pâleur subite. Dans l'homme au chapeau mou que surveillaient les gendarmes, il avait reconnu M. Materson qu'il se figurait naviguant en pleine mer, déjà presque hors de vue des côtes de France.

— Monsieur, reprit le commissaire de police en montrant l'Américain, a été arrêté sur l'ordre du parquet au moment où il allait s'embarquer; il est accusé, M. Bocardet, d'avoir volé votre parent et soustrait une partie de votre héritage, il paraît que c'est vous qui avez porté plainte contre lui.

— Moi! dit avec stupéfaction M. Bocardet.

Il regardait tour à tour d'un air ébahi le commissaire et l'Américain, qui affectait une assurance imperturbable. Le vieux magistrat intervint.

— Pardon M. le commissaire de police, dit-il; que monsieur soit accusé, je n'ai rien à dire à cet égard, mais ce ne peut être sur la dénonciation de ce jeune homme, car il nous déclarait tout à l'heure qu'il ne le connaissait pas.

Il se fit un silence de quelques instants; on attendait que M. Bocardet protestât contre ces paroles ou les confirmât; mais il resta muet, les regards fixés sur la terre, ayant plus l'attitude d'un accusé que celui qui était venu sous l'escorte des gendarmes. L'Américain avait d'abord paru étonné, il dirigea

ensuite des éclairs de haine vers le complice qui le désavouait.

— Quoi ! Tu ne me connais pas ? Dit-il.

Et comme cette interpellation restait sans réponse :

— Tu ne me connais pas, reprit-il d'une voix frémissante de colère. Ose donc soutenir ce mensonge. Ose donc dire que nous n'avons pas des intérêts communs, que je n'ai pas cédé à tes instances quand j'ai proposé à M. Bréhier de le conduire en Amérique, d'où tu espérais bien ne le voir jamais revenir. Ose donc nier que.... Mais, à quoi bon ? Va, ta conduite est celle d'un misérable et d'un lâche, je devais m'y attendre.

M Bocardet leva la tête pour répondre, mais il ne prononça que des paroles inintelligibles et retomba dans son mutisme.

M. Naudet intervint de nouveau.

— M. Bocardet, dit-il, je n'ai pas mission pour vous interroger, mais prenez garde, votre silence prêtera à de fâcheuses interprétations, et la justice pourra se demander à quel mobile elle doit l'attribuer.

Celui auquel il s'adressait voulut encore une fois réagir contre l'embarras qui collait sa langue à son palais; mais il s'arrêta presque aussitôt et baissa la tête sous le regard dur et méprisant de son complice. Celui-ci n'avait pas perdu son assurance, et cherchait à payer d'audace.

— M. le commissaire, dit-il, je suis sujet Américain, vous aurez à répondre des conséquences de mon arrestation et du dommage que me cause l'atteinte portée à ma liberté.



Les deux coquins, dessin de Sahib.

— Assurément, quand vous aurez subi un interrogatoire et quand on aura examiné le contenu de vos malles.

Cette parole le fit frémir, il ne s'y était pas attendu.

— Vous ouvrirez mes malles ? Dit-il.

— Parfaitement, ou nous les forcerons, si vous ne vous y prêtez pas de bonne grâce.

Il comprit qu'il était perdu, son trouble même l'avait trahi, il prit alors résolûment son parti.

— Ouvrez-les donc, dit-il, vous y trouverez des choses, dont la découverte sera plus désagréable encore à un autre qu'à moi. Ah ! Bocardet, tu désavoues tes amis, ah ! tu ne me connais pas. On verra bien si tu peux soutenir ce système. J'ai tort de m'indigner, car tu m'apparais tel que je t'avais jugé. J'avais prévu quelque tour de ta façon et pris mes précautions. Tu te figurais donc, lorsque je m'emparais chez ton oncle des papiers dont dépendait ta fortune, que je ne les avais anéantis. Pas si niais, je les conservais précieusement pour le cas où tu ne serais pas fidèle à tes engagements. Je voulais te tenir sous la menace de mes révélations, bien certain que je te trouverais ainsi, souple et docile. Toucher à la fortune et retomber gros Jean comme avant, c'est dur, mais ce ne sera pas perdu pour tout le monde; un autre en profitera. Allons, mon garçon, prends la chose gaiement, il ne sert de rien de montrer à ces messieurs une figure de croquemort.

Son complice avait en effet une attitude funèbre, et semblait plongé dans un profond abattement. Le commissaire de police échangea quelques mots avec le vieux magistrat, puis, s'adressant à M. Bocardet.

— Monsieur voudra bien m'accompagner auprès du procureur de la République pour lui donner des explications.

C'était une de ces prières auxquelles on ne saurait résister. Le misérable le comprit, il prit son chapeau, l'enfonça sur sa tête avec un geste de colère et, sans regarder personne, sans prononcer une parole, il se joignit au cortège qui sortit de la maison et descendit la route du Havre.

— Eh bien ! mon père, dit la jeune fille à l'avocat, la répugnance que cet homme m'inspirait était-elle donc si déraisonnable ?

— J'étais insensé. Comment ai-je pu me laisser prendre à ses mensonges et croire à son honneur! Mais tu me rendras cette justice que j'ai consciencieusement secondé ton oncle pour le démasquer.

— Et maintenant rien ne s'oppose à ce que complète satisfaction soit donnée à M. Richard Bréhier, sans parler des excuses que nous lui devons pour les propos aimables dont il a été l'objet.

— Assurément, mais s'il est parti.

— Rassurez-vous, dit M. Naudet, vous ne tarderez pas à le voir.

VII

Il consulta sa montre et porta ses regards vers le chemin dans lequel les gendarmes venaient de disparaître. Son attente ne fut pas de longue durée. Une voiture se montra gravissant péniblement la montée voisine.

Quand elle arriva à la porte, M. Albanel y était déjà, il aida madame Bréhier à descendre, puis serra cordialement la main du peintre. La mère était radieuse, sa figure avait repris des couleurs, ses yeux s'étaient animés, elle avait l'expression de la sérénité et du bonheur. Ce fut avec effusion qu'elle embrassa la jeune fille, Lui, au contraire, était pâle, il avait l'attitude hésitante et embarrassée d'un homme mal préparé au rôle qu'il doit jouer, incertain de la conduite qu'il doit tenir. A la vue de Valentine, qui vint à lui, souriante et empressée, ses joues se couvrirent d'une vive rougeur. Son maintien était gauche et timide; il en avait conscience et en souffrait. Il aperçut le vieux magistrat et courut à lui.

— Monsieur, lui dit-il, je me suis rendu à vos instances, vous m'avez prouvé que mon départ était impossible avec l'indigne compagnon que j'avais choisi, vous m'avez dit aussi qu'il fallait venir, que mon honneur était en jeu, je suis venu.

— Oui, mon ami, mais vous arrivez bien tard pour aider à cette complète justification que vous réclamiez avec raison. C'est chose faite désormais, M. Bocardet s'est chargé de vous porter plus haut que vous n'auriez pu le faire vous-même.

— Je ne comprends pas.

— Vous comprendrez bientôt, dit la jeune fille, mais déjà vous devez vous trouver satisfait. Avant d'accepter la réparation qui vous était due, vous teniez à ce que celui qui vous accusait de mensonge fût lui-même flétri comme imposteur, maintenant l'hésitation ne vous est plus permise.

— Comment ne comprenez-vous pas, mademoiselle, que ce sujet m'est pénible? Est-il bien nécessaire que nous y revenions aujourd'hui?

— Il a raison, dit le vieux magistrat, rien ne presse; je crois qu'il serait plus urgent de servir madame et son fils; car je gagerais que la perspective du départ n'a guère stimulé leur appétit.

— C'est vrai, dit Mme Bréhier. Nous nous étions mis à table en face l'un de l'autre. Je l'engageais à manger, je lui répétais qu'il est imprudent de s'embarquer à jeun; lui-même me disait : Mère, un peu de courage, ne me laissez pas croire en m'éloignant que je vous quitte désespérée, je reviendrai. Nous faisions de vains efforts; les morceaux ne passaient pas, à la vue du paquebot qui chauffait, de la mer qui allait bientôt mettre un espace immense entre nous, notre cœur se serrait, nous n'osions parler de peur que les sanglots n'étouffassent notre voix. Avec la joie, l'appétit est revenu.

Valentine avait déjà couru à la cuisine; elle déposa elle-même les plats sur la table et voulut servir les nouveaux convives. Elle était gaie, souriante, trouvait des paroles charmantes, des saillies aimables pour les encourager. Mme Bréhier tenait parole et faisait honneur au repas, mais son fils ne suivait pas son exemple, il mangeait du bout des lèvres. La pensée qu'il allait dépouiller cette jeune fille de sa fortune l'attristait, l'insouciance avec laquelle elle la lui abandonnait ajoutait encore à l'amertume de ses pensées.

Elle prenait un malicieux plaisir à jouir de son trouble, lui adressait des plaisanteries qui le déconcertaient, des questions auxquelles il répondait gauchement, sans présence d'esprit.

— M. Bréhier, lui dit-elle à brûle-pourpoint, au moment où il promenait des regards rêveurs sur les arbres de la villa, vous étiez plus vaillant près de Choisy le soir où vous nous avez sauvées ma mère et moi.

— Quoi! vous savez?

— Oui, M. Bocardet nous a tout raconté.

— Lui!

— Cela nous étonne, vous ne vous attendiez pas à tant de générosité.

— Je l'avoue.

— Il est vrai qu'il y avait une petite rectification à faire à son récit. D'après sa version, ce serait lui qui aurait volé à notre aide, et vous qui seriez resté dans le bateau.

— Oh! le misérable!

— Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne l'ai pas suivi dans cette interversion des rôles. Il avait fait en sorte que l'histoire interprétée à sa façon parvint aux oreilles de mon père. Mon père y avait ajouté foi et se trouvait ainsi gagné à sa cause, admirant la discrète réserve dans laquelle il se renfermait. Quand le canon a annoncé le départ du bâtiment sur lequel vous aviez retenu votre passage, il s'est persuadé qu'aucun ménagement n'était plus imposé à ses mensonges, il a fait violence à sa modestie et nous a raconté son exploit. Mais, pendant qu'il parlait, j'étudiais son visage, j'observais sa voix ; ils le trahissaient, puis son portrait ne répondait pas du tout aux indications incomplètes

que m'avait données ma mère. D'ailleurs je possédais une pièce de conviction; le lendemain de l'événement j'avais trouvé près du mur un volume qui ne pouvait avoir appartenu à M. Bocardet dont je connais la sainte horreur pour les vers.

Elle présenta à Richard un volume de poche dont la couverture très-simple était fanée, usée aux angles.

— Mon Alfred de Musset, dit-il, que j'ai si souvent cherché depuis.

— Vous y tenez donc bien? Cependant si je vous le demandais, je suis sûre que vous consentiriez à vous en priver pour moi.

— Gardez donc ce souvenir, mademoiselle, il vous rappellera un homme qui n'aurait voulu n'intervenir dans votre vie que pour y apporter un élément de bonheur.

— Et qui vous dit que vous y ayez apporté un élément de tristesse?

Il ne répondit pas. Il regardait cette charmante habitation, ce jardin où s'épanouissaient des corbeilles de fleurs aux éclatantes couleurs, cette terrasse où la vue était si belle, et il se disait qu'à cause de lui, Valentine serait obligée de quitter tout cela, qu'elle serait condamnée à vivre dans un de ces bruyants quartiers de Paris dont elle aimait tant à s'envoler; que cette jeune fille si bien faite pour les splendeurs d'un palais serait aux prises avec les prosaïques préoccupations de la gêne. Cette pensée répandait sur son front un nuage d'amère tristesse.

En ce moment arriva un homme trempé de sueur qui remit une dépêche à M. Naudet. Celui-ci, après l'avoir lue, la présenta à Mme Bréhier, elle la parcourut à son tour et sa figure rayonna de joie. Elle pressa la main du vieillard avec l'effusion de la reconnaissance.

— Dieu nous comble, murmura-t-elle, et c'est à vous que nous devons ce bonheur, comment nous acquitterons-nous?

Il mit un doigt sur ses lèvres pour lui recommander la discrétion en montrant du regard les deux jeunes gens.

Ceux-ci ne prêtaient aucune attention à ce qui se passait autour d'eux. Richard était soucieux et rêveur. Valentine subissait à son tour la contagion de son embarras silencieux et commençait à trouver la situation gênante. Pour se donner un maintien, elle se mit à jouer avec sa chienne.

— Mirza, dit-elle en souriant, je ne sais pourquoi j'ai la faiblesse de te faire des caresses ; tu portes avec une odieuse légèreté la responsabilité des malheurs que tu as causés. Car ce ne peut être que toi qui as dérobé cette fatale pièce dont la perte pouvait avoir de si terribles conséquences. Monsieur Bréhier, je vous dénonce la coupable, et je la livre à votre justice.

— Et moi, dit M. Naudet, je proteste au nom de l'équité contre la calomnie dont cet animal est victime.

— Ce n'est pas lui, vous savez donc?..,.

— Oui, et si l'Américain n'était pas survenu, j'allais soumettre M. Bocardet à un interrogatoire qui n'aurait pas contribué à le blanchir. Tu te rappelles, Valentine, la tentative d'escalade qui a eu lieu récemment ici, tu ne te doutais pas qu'elle se rattachait à la disparition de la pièce du procès. Quand tu m'en as parlé, mes soupçons se sont immédiatement portés sur ce Jacques que vous avez été obligés de chasser. La difficulté était de le retrouver; un homme habile que j'ai chargé de ce soin y est parvenu; on a trouvé chez lui le pantalon auquel manquait le morceau que Mirza avait arraché. Nous n'avons pas eu de peine à obtenir de lui des aveux complets. M. Bocardet avait acheté sa complicité et c'est à son instigation qu'il s'était permis de dérober la pièce dont dépendait l'issue du procès de M. Bréhier. Le jeune drôle savait parfaitement ce qu'il faisait quand il ouvrait la fenêtre et livrait passage à la rafale qui dispersa tous les papiers du dossier. Il parvint en effet à s'en emparer, moins un lambeau qui resta accroché sous le pied d'une table. Il le cacha dans la mansarde qui lui servait de chambre pour le livrer au misérable qui lui en avait promis le prix. Heureusement M. Albanel le renvoya et ne voulut pas qu'il passât un instant de plus à la villa. Jacques surveillé de près, ne put emporter le fruit de son larcin, et c'est pour s'en emparer que l'autre jour, averti par Bocardet de l'absence de mon beau-frère, il chercha à mettre la main dessus.

— Mais la tentative ne réussit pas, dit Valentine; donc le précieux papier est toujours là-haut.

— En effet, et si tu veux, tu le trouveras derrière la commode placée auprès de la fenêtre.

Valentine vola plutôt qu'elle ne courut à l'escalier dont elle gravit précipitamment les marches. Elle ne tarda pas à reparaître en agitant triomphalement un papier à la main.

— Victoire! dit-elle, voilà la pièce qui établit péremptoirement les droits de M. Bréhier; j'espère qu'il s'inclinera devant une preuve comme celle-ci et que son incrédulité ne tiendra pas contre l'évidence.

Le vieux magistrat l'interrompit.

— Ma chère Valentine, dit-il en souriant, tu peux te dispenser de te mettre en frais d'éloquence, cette pièce est désormais parfaitement inutile.

— Pourquoi donc, mon oncle?

— Parce qu'il n'y a aucune restitution à faire, parce que M. Richard est légitime possesseur, non-seulement de la somme prêtée par son père à M. Desbains, mais encore de la fortune totale qu'a laissée celui-ci.

Il montra la dépêche qu'il avait reçue quelques instants auparavant. Elle lui annonçait qu'on avait trouvé dans la malle de l'Américain, avec d'autres pièces compromettantes, un testament par lequel le jeune peintre était désigné comme légataire universel.

— Eh bien! monsieur Richard, dit Valentine, êtes-vous content maintenant que vous n'êtes plus attristé par la pensée de voir passer de mes mains dans les vôtres cet argent qui était cependant bien légitimement à vous?

— Oui, mademoiselle, oui, je suis content. Il m'en eût trop coûté d'accepter votre héroïque dévouement et celui de votre excellent père. Mais le souvenir ne s'en effacera pas de mon cœur; il y restera comme la preuve la plus éclatante qu'on puisse donner de la loyauté et de l'élévation de ses sentiments.

Sa voix était émue, il semblait brisé par la fatigue.

— Je crois être le jouet d'un rêve, reprit-il. Tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai entendu a troublé mes idées, mis la confusion dans mon pauvre cerveau. Vous avez dû conserver une triste idée de mon esprit, car j'ai conscience d'avoir joué le rôle d'un sot depuis que je suis entré ici.

— Vous prendrez votre revanche, monsieur Richard, dit gaiement l'avocat.

— Mademoiselle voudra-t-elle m'y autoriser?

— Pour mon compte, répondit en souriant la jeune fille, je n'ai aucune objection à faire, mais sera-ce l'avis de mon oncle qui a émis d'épouvantables idées sur les artistes!

— Oui, répartit à son tour le vieux magistrat, je les ai arrangés de la belle manière pour mieux faire ressortir les rares qualités de M. Bocardet. J'ai dit qu'ils étaient paresseux, rapaces, intrigants, que sais-je encore? Je suis tenté d'ajouter qu'ils sont terriblement entreprenants.

Il se pencha à l'oreille de Richard et lui dit à voix basse.

— Il faut vous aguerrir, mon ami.

Le jeune peintre ne pouvait se mettre à l'unisson de cette gaieté.

— Ma mère, dit-il, il est temps de partir.

Il avait hâte d'être seul et de se recueillir sur les incidents de la journée.

— Oui, nous allons partir, ajouta M. Naudet, si vous voulez bien m'accepter pour compagnon de route.

Valentine avait disparu. Elle revint bientôt chargée d'un énorme bouquet qu'elle remit à Mme Bréhier. Une branche de jasmin tomba par terre, l'artiste la ramassa.

— Vous permettez, mademoiselle, dit-il.

— Ce n'est pas une pièce du procès, riposta en riant la jeune fille.

— Non, mais c'est le prix de mon livre.

— Rien pour rien, je vois que mon oncle avait raison et que les artistes sont de terribles spéculateurs.

Le temps fuyait au milieu d'affectueuses causeries et le moment approchait où allait partir le dernier train pour Paris; il fallut se séparer.

Pendant le voyage, Mme Bréhier et M. Naudet, placés l'un près de l'autre, causaient à voix basse, et les regards qu'ils dirigeaient sur Richard prouvaient qu'il était question de lui dans leur entretien; il ne s'en apercevait pas. Accoudé à la portière du wagon, il semblait absorbé par la contemplation du paysage; en réalité, la nuit ne lui permettait ni de voir les belles prairies normandes, ni les sites magnifiques, ni les monuments qui se dressent sur les hauteurs; seulement de temps en temps la lumière du gaz annonçait quelque petite ville, et la Seine se révélait par une lueur indécise; que lui importait? sa pensée n'était pas là, elle était à la villa Prangel, et mille sensations confuses se heurtaient dans son esprit.

VIII

Quinze jours s'écoulèrent; Richard était dans l'atelier qu'il occupait rue Notre-Dame-des-Champs, sur le même palier que le logement où il demeurait avec sa mère. Par la croisée ouverte arrivait l'air d'un jardin voisin dont les arbres retentissaient du chant des oiseaux. C'était bien la retraite d'un artiste studieux qui veut s'abstraire des bruits du monde. Richard s'était remis avec ardeur au travail; les murailles étaient couvertes d'esquisses dans lesquelles on reconnaissait une main déjà sûre d'elle-même. Le portrait de Valentine se retrouvait là sous différents aspects, dans différentes poses; quelques inexactitudes dans les détails permettaient de deviner que l'œuvre avait été exécutée de mémoire, mais le rayonnement du regard, l'expression, la vie qui circulait dans la toile témoignaient que le travail avait été fait avec amour. Assis devant son chevalet, il traçait les contours d'un paysage emprunté aux coteaux d'Ingouville, lorsque sa mère entra et s'appuya affectueusement sur son épaule.

— Richard, lui dit-elle, M. Albanel et sa fille sont depuis plus d'une semaine de retour à Paris et nous ne leur avons pas encore donné signe d'existence.

Richard tressaillit et ne répondit pas.

— Il était décidé que j'irais demander pour toi la main de Mlle Valentine, n'est-ce plus ton désir?

— Vous savez bien, ma mère, que c'est le vœu le plus ardent de mon cœur.

— Et cependant tu me forces chaque jour à retarder cette démarche.

Richard passa la main sur son front pâle.

— C'est que, voyez-vous, ma mère, j'ai peur.

— Peur quand tu as pu lire des encouragements dans tous les yeux, quand chaque parole sortie de la bouche de nos amis prouvait qu'ils appréciaient mon Richard comme il le mérite.

— Ma mère, cet espoir que vous voulez faire entrer en moi, je l'ai eu, quelquefois encore je le vois briller à mes yeux, mais c'est là une séduction à laquelle je résiste comme à un piége de l'orgueil. Lorsque je la vis pour la première fois, ce fut à la croisée de cette maison, où des malfaiteurs l'avaient arrachée au sommeil, à travers la demi-obscurité d'une nuit semée d'étoiles, je fus frappé de cette apparition; puis, plus tard quand j'allai réclamer les lumières de son père, elle était là comme l'ange du foyer dont elle faisait le bonheur. Ce ne fut pas son éclatante beauté qui me frappa, mais l'expression de sa physionomie qui reflétait toutes les perfections d'une âme d'élite; j'éprouvai alors une de ces impressions que le temps ne saurait effacer. Chaque artiste porte en lui un idéal que rarement il retrouve dans la vulgaire réalité. Pour moi, plus heureux, le rêve avait pris une forme; elle était pour moi l'objet d'un véritable culte; puis, quand je crus qu'elle accueillait les hommages d'un Bocardet, qu'elle descendait jusqu'à l'amour de cet homme, elle fut frappée de déchéance à mes yeux; ce fut pour moi un amer désenchantement, une souffrance dont je suis impuissant à vous donner l'idée. Grâce à Dieu, je me trompais, mais s'ensuit-il de ce qu'elle a été bonne et affectueuse pour moi, qu'elle accepte la présomption de mon amour et qu'elle ne raille pas mon audace? Si elle me repoussait, la déception serait trop cruelle, j'ai peur.

— Pauvre fou, pauvre fou, il faudra que le bonheur te vienne malgré toi.

En ce moment un bruit se fit au fond de l'atelier. et des pas d'homme se dirigèrent vers l'artiste sans

qu'on eût entendu ouvrir la porte. Richard, en voyant M. Naudet, craignait que sa conversation n'eût été entendue, mais la physionomie souriante du vieux magistrat le rassura.

Après avoir examiné les tableaux et les esquisses de l'artiste auquel il adressa des éloges bien sentis, il fit un signe d'intelligence à Mme Bréhier.

— Je viens vous rappeler votre promesse, chère madame, et vous emmener avec votre fils dîner chez moi, à Passy ; ma voiture vous attend à la porte.

— C'est vrai, dit Mme Bréhier, je l'avais oublié, hâte-toi de t'habiller, Richard.

Le jeune homme allait sortir, M. Naudet l'arrêta.

— A propos, mon ami, vous savez que l'autre our, dans l'élan de votre reconnaissance, vous m'avez dit que vous n'aviez rien à me refuser ; eh bien, ce portrait de ma nièce me plaît fort, je me l'adjuge.

Le refus était impossible, Richard ne fit pas d'objections.

Une heure après, tous les trois arrivaient à la maison de Passy ; le vieux magistrat, après les y avoir introduits, leur proposa un tour de jardin. Au détour d'une allée, ils se trouvèrent en présence de M. Albanel et de Valentine, entourée de branches d'acacia, dont les feuilles formaient à sa tête un cadre charmant.

M. Naudet jouissait de l'embarras des deux jeunes gens.

— Valentine, dit-il, il paraît que tu es si imposante, qu'il n'ose t'adresser une demande, que je me suis chargé de te transmettre en son nom.



Dénouement, dessin de Sahib.

La jeune fille restait immobile, rouge et souriante.

— Il prétend, reprit le vieux magistrat, que l'espérance de t'épouser est trop ambitieuse pour lui.

Elle regarda son père, dont le sourire l'encourageait.

— M. Richard se trompe, dit-elle, d'une voix mal assurée, quand j'ai involontairement assisté aux confidences qu'il faisait à sa mère, sur la falaise de Sainte-Adresse, j'ai conçu une grande estime pour lui.... et depuis j'ai été bien aise d'apprendre qu'il avait de l'affection pour moi.

— A la bonne heure, dit gaiement M. Naudet, voilà une périphrase assez bien réussie pour une personne qui n'a pas l'habitude de l'hypocrisie. Albanel, tu peux maintenant être rassuré sur l'avenir de ta fille, son bonheur est aux mains d'un honnête homme.

Richard ne savait s'il devait en croire ses oreilles, et dans l'ivresse de sa joie, prononçait des paroles d'une gaucherie charmante. La gaieté rayonnait sur tous les fronts, mais seul le vieux magistrat restait maître de lui-même et raillait affectueusement l'émotion de ses commensaux.

On prit le chemin de la salle à manger ; en entrant, Valentine aperçut son portrait appendu à la muraille.

— Oh ! le flatteur ! dit-elle à son fiancé.

— Ma nièce, dit l'amphytrion, il y a en lui l'étoffe d'un grand artiste, rappelle-toi que s'il s'arrête en chemin, c'est à toi qu'on s'en prendra.

— J'espère bien, répondit-elle, ne mériter ni ce reproche ni d'autres.

— A propos, reprit M. Naudet, en tirant un journal de sa poche, j'oubliais de vous faire part de nouvelles qui vous intéressent; voici ce que je trouve parmi les événements du jour :

« L'affaire de l'Américain Materson, que l'on a récemment arrêté au Havre, se poursuit activement; il paraît que les charges les plus graves pèsent sur ce personnage; il comparaîtra en justice en compagnie d'un certain Bocardet qui, de complicité avec lui, avait tenté de dépouiller de son héritage un jeune peintre de talent, M. R. B. »

Puis, ayant retourné le journal, il ajouta :

« Un nouveau malheur vient de frapper la Compagnie transatlantique. Le magnifique paquebot qui a pris la mer, il y a quinze jours, n'existe plus. La traversée s'était d'abord accomplie dans les meilleures conditions. Mais, au moment où l'on se croyait à la veille d'atteindre le but, une épouvantable tempête l'a assailli et poussé sur les bas-fonds qui avoisinent le banc de Terre-Neuve. Tous les efforts de l'équipage ont été impuissants à conjurer le désastre; une brèche pratiquée dans la cale a ouvert passage à l'eau qui a bientôt rempli le bâtiment. Les feux se sont éteints. Cela se passait pendant la nuit, au milieu d'une confusion et d'une panique que nous n'essaierons pas de retracer. Le lendemain, quelques épaves surnageaient; c'était tout ce qui restait de ce beau navire. On dit que quelques passagers ont pu se sauver, mais le nombre en est bien petit à côté de ceux qui ont succombé. »

— C'était à la mort que tu allais, dit Mme Bréhier à son fils, quand tu voulais partir.

Lui se tourna vers la jeune fille et lui dit :

— C'est vous, Valentine, qui m'avez sauvé la vie.

— Et maintenant, je m'engage de vous la faire aimer, répondit-elle.

Sur ce mot, on se mit à table.

Louis Collas.

FIN.

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS

FERNAND CORTÈS (1)

C'était encore une espérance brisée... Mais, pendant que Marina en larmes et les quelques nobles Aztèques, par dévouement, restés attachés au service de Montézuma s'agitaient autour de la couche où l'empereur silencieux, stoïque, attendait une mort trop lente, les Espagnols dans leur quartier, malgré la foudre de leurs canons et leurs arquebuses, restaient exposés aux armes de jet des Mexicains. Du haut du grand Teocali, ils faisaient pleuvoir une grêle de flèches et de pierres. Il devenait indispensable de les déloger de cette position. Rude et périlleuse entreprise!

On se rappelle que ce gigantesque édifice avait à la base trois cents pieds carrés. Des degrés en pierre, construits extérieurement et partant de l'un des angles de cette pyramide tronquée, conduisaient à une galerie qui en faisait le tour jusqu'à un second escalier placé au-dessus du premier et donnant accès à une seconde galerie. Le grand *teocali* avait cinq étages ainsi disposés : pour arriver à l'esplanade, il fallait donc en faire quatre fois le tour, c'est-à-dire parcourir plus d'un mille à découvert sous une avalanche de projectiles que les défenseurs, placés au sommet, ne manqueraient pas de faire pleuvoir sur les assaillants. Enfin, ajoutez que la cour où s'élevait le temple était remplie de guerriers aztèques.

Cortès donna l'ordre à Escobar d'enlever, coûte que coûte, cette position. Trois fois le vaillant espagnol se jeta sur l'ennemi, trois fois, malgré son courage, il fut repoussé, et les Mexicains perçaient les airs de leurs cris de triomphe. Quoique souffrant beaucoup d'une blessure qu'il avait à la main gauche, Cortès se décida à se mettre à la tête d'une nouvelle attaque. Après avoir ordonné à ses arquebusiers de tirer sans relâche, s'étant fait attacher son bouclier au bras gauche, il se précipita en poussant son cri de guerre à la tête de trois cents cavaliers d'élite et de plusieurs milliers d'auxiliaires.

Il faudrait le génie d'Homère pour peindre cette scène. D'abord, la charge des chevaux bardés de fer chasse devant elle les Mexicains, qui leur font payer chèrement cette première victoire. Mais, ce n'est que la tâche facile de l'entreprise; maintenant, il faut escalader le teocali, dont les galeries et la plate-forme sont garnies des plus valeureux guerriers de la nation, combattant, pour défendre les autels de leurs dieux, sous les yeux de la ville entière. Les Espagnols ont renvoyé leurs chevaux; les auxiliaires Tlascalans protègeront les assaillants contre un retour agressif des Mexicains, qui reviennent à la charge. Les trompettes sonnent, Cortès et ses compagnons s'élancent sur l'escalier; à toutes les marches, ils trouvent un adversaire; on combat suspendu dans les airs; des galeries supérieures font rouler des pierres, des poutres qui balayent et jettent dans le vide tout ce qu'elles rencontrent. Les Espagnols montent, montent toujours; au pied des faces du teocali s'amoncellent les cadavres. Les Espagnols montent encore, au milieu d'une tempête de projectiles qui, lorsqu'ils les épargnent, vont écraser les Tlascalans guerroyant dans la cour.

Les Espagnols montent toujours... ils enlèvent la première galerie; les voilà au second escalier, ils montent... ils atteignent la seconde galerie. Deux fois encore haletants, épuisés, ils font le tour du temple. Enfin Cortès paraît sur la plate-forme... Alors ceux qui étaient aux prises en bas suspendent leurs coups et cessent leurs clameurs. Un grand silence se fait, tout Mexico regarde la scène inouïe qui va se passer sous ses yeux. Ceux qui sont sur

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

la plate-forme savent qu'il faut vaincre ou mourir. Nulle fuite possible, pas de refuge; les deux tourelles où se trouvent les idoles sont ouvertes et forment chapelle, et nul parapet pour empêcher le vainqueur de précipiter le vaincu dans l'abîme : c'est un vrai champ-clos comme l'Europe n'en a jamais vu, comme nul poète épique n'en a jamais imaginé.

De part et d'autre, on s'aborde avec fureur; les Mexicains sont trois contre un, mais les Espagnols ont leur cuirasse et leur épée; le carnage commence, les plus intrépides aztèques se jettent sur Cortès, un instant on peut le croire perdu, deux guerriers l'ont saisi, ils ne le frappent point, ils l'ont enlacé de leurs membres robustes, ils l'entraînent, le poussent vers le rebord d'où ils sont résolus de se précipiter avec lui. Il approche de l'abîme, mais, par un effort suprême, quoique ne pouvant pas se servir de sa main gauche, il parvient à se dégager, et de la terrible lame que lui a donnée son père il renverse ses deux adversaires. Partout sur la plateforme ce sont des luttes semblables; à chaque instant on voit des cadavres rebondir sur les faces du teocali. Cette incroyable scène d'héroïsme et de carnage dura trois heures. Alors tous les Mexicains étaient morts, quarante-cinq Espagnols avaient payé de leur vie ce triomphe, et pas un seul des survivants n'était sans blessure.

Je ne crois pas que dans l'histoire guerrière se trouve un fait d'armes plus héroïque.

Les vainqueurs renversèrent les deux petits temples, et du haut de la pyramide conquise précipitèrent les idoles. L'exploit était grand sans doute, mais il ne sauvait pas les Espagnols; il avait coûté très-cher; et, plus exaspéré que jamais par la profanation de son grand temple, Mexico restait en armes. Le même soir, pour éloigner les assaillants, Cortès dût brûler trois cents maisons. Il essaya le lendemain de nouvelles négociations; du haut de la tourelle où Montézuma avait été si honteusement blessé, le général dit aux Mexicains, combien la lutte qu'ils avaient engagée contre lui était insensée, et que s'ils persistaient, il les tuerait tous jusqu'au dernier. Les chefs aztèques lui répondirent : « Vous ferez périr beaucoup de nous, nous le savons, mais pas un de vous n'échappera, combien des vôtres déjà n'existent plus, vous n'avez ni eau, ni vivres, la faim vous ronge, pour vous sauver il vous faudrait des ailes, les ponts des jetées sont rompus. La vengeance de nos dieux vous tient. »

Un instant la terrible nouvelle de la rupture des ponts fit éclater des murmures dans les rangs espagnols. Epuisés de fatigue, presque tous blessés, sans pain, n'étaient-ils pas voués à une mort certaine? Quel mauvais génie les avait poussés dans une si folle aventure et pourquoi n'était-on pas parti plus tôt? Cortès imposa silence aux mécontents, et, sans se prononcer, se prépara à quitter Mexico.

La journée suivante on se battit avec plus de fureur que jamais, et dans une sortie les Espagnols purent s'assurer que les caciques ne les avaient point trompés, les ponts étaient rompus. Pendant cette journée où Cortès fit encore des prodiges de force et de courage, il fut gravement blessé à la tête. Il rentrait à bout de force mais toujours calme et ferme, lorsque Marina accourut à sa rencontre et lui dit : « Venez, vite, Cortès, l'empereur va mourir. »

L'heure suprême était en effet arrivée pour lui : il la vit approcher sans trouble et sans faiblesse. Il n'eut aucune amertume dans les dernières paroles qu'il adressa aux chefs espagnols; à Cortès, il recommanda les trois filles qu'il avait eues de ses deux femmes légitimes « comme les joyaux les plus précieux qu'il pût lui laisser. » Il remercia, consola Marina, mais lorsque le père Olmédo, le crucifix à la main, le conjura de reconnaître le maître de la vie éternelle, il leur répondit : « Je n'ai plus que quelques instants à vivre, et ce n'est point en ce moment que j'abandonnerai la foi de mes pères. » Son agonie fut douce, il s'éteignit à quarante et un an après en avoir régné dix-huit. Il mourait prisonnier après une existence qui n'avait été ni sans gloire ni sans grandeur, enfin, noble oraison funèbre! il fut pleuré par les Espagnols, ses ennemis. Cortès fit revêtir son cadavre de ses vêtements impériaux; porté sur les épaules des caciques restés fidèles à son infortune, il fut rendu à ses sujets en armes qui l'auraient certainement sauvé si, en temps utile, il eût fait appel à leur courage.

Il n'y avait plus d'hésitation, il fallait sans tarder évacuer Mexico, comment le ferait-on? Trois jetées reliaient la ville à la terre ferme, laquelle choisirait-on? partirait-on de jour ou de nuit? Toutes ces questions capitales et d'autres moindres, furent soumises à un conseil de guerre et, conformément à l'avis de Cortès, il fut convenu que l'on partirait le plus tôt possible, que le départ s'effectuerait la nuit, et que l'on suivrait la chaussée de l'ouest précisément parce que l'on était entré par celle de l'est qui était la voie naturelle pour retourner à Tlascala. Le général estimait que, précisément à cause de cela, celle-ci devait être plus étroitement gardée par les Aztèques.

Ces décisions prises, toute l'armée fut prévenue avec recommandation de ne rien faire qui put trahir le projet. Cortès prescrivit, en toute hâte, la construction d'un pont volant en bois qui devait servir à franchir successivement les canaux dont les ponts de pierre étaient rompus; puis il ouvrit le trésor que les chefs seuls avaient vu, il en préleva le cinquième; le « quint » du roi qui fut chargé sur des chevaux, les capitaines avaient déjà pris, en majeure partie, leur part transformée en chaînes et médaillons décorant leur poitrine, mais les soldats saisis d'une imprudente ivresse se ruèrent sur ce prodigieux amas de richesses Malgré les sages remontrances de leur chef ils se chargèrent, ils se surchargèrent de lingots, d'orfèvrerie, ils en remplirent leurs poches, ils en mirent jusque dans leurs bottes. Cupidité folle qui, en les alourdissant, devait leur coûter cher. Les blessés furent soigneusement pansés, portés à bras, une garde intrépide donnée à Marina, les autres femmes et les prisonniers furent également protégés, ainsi qu'un fils et deux filles de Montézuma. L'ordre de marche fut réglé : en tête deux cents fantassins espagnols sous Gonzalo de Sandoval soutenu par Ordaz et une vingtaine de cavaliers; l'arrière-garde se tenait sous les ordres de Pedro Alvaredo et de Velasquez de Léon; au centre, le gros de l'armée, les bagages, les ca-

nons et cent vétérans, élite qui devait avec Cortès se porter sur tous les points menacés. Les Tlascalans étaient répartis en nombre à peu près égal entre l'avant-garde, le corps de bataille et l'arrière-garde.

Le soir venu, le père Olmédo célébra la messe, les portes du quartier s'ouvrirent sans bruit, le long convoi s'engagea dans la rue principale de Mexico. Il était minuit (1er juillet 1520), les Mexicains qui n'avaient pas pris encore l'usage de combattre de nuit, se reposaient des fatigues de tant de tragiques journées, le roulement des canons, le pas des chevaux ne les réveillaient pas et les Espagnols parvinrent sans accident jusqu'au point où la rue s'attachait à la jetée; là, leur heureuse fortune les abandonna. Ils se trouvaient en présence de la première coupure, on fit avancer le pont volant; à ce moment des vedettes indiennes poussèrent le cri d'alarme. Du haut des teocalis les prêtres firent retentir leurs trompes et leurs tambours. Mexico, en quelques minutes, fut debout et en armes. Cependant les fugitifs se hâtaient, le pont fut établi. Sandoval le franchit, l'armée suivit harcelée par derrière, criblée de projectiles. Cependant tout passa, l'avant-



Triste noche, dessin de Gilbert.

garde se trouvant arrêtée par la seconde coupure, pour la traverser on voulut enlever le pont qui avait servi à franchir le premier canal, on ne put pas, il s'était trop solidement enfoncé en terre sous le poids de l'armée, des canons, des chevaux; tous les hommes qui cherchèrent à le dégager tombèrent mortellement frappés ou faits prisonniers, réservés pour la pierre des sacrifices.

La jetée ne permettait qu'à quinze hommes d'avancer de front, elle était sans parapet, à droite et à gauche des milliers de barques chargées de combattants harcelaient la malheureuse colonne; tous ceux qui tombaient étaient pris, noyés ou tués. Un immense cri de désespoir s'éleva : heureusement Cortès et ses capitaines ne perdirent point la tête, ils précipitèrent dans la coupure qui les arrêtait tout ce qui leur tomba sous la main, de la terre, des pierres, du bois, des bagages, des munitions plus précieuses que l'or, des cadavres, des lingots... Sur cet amoncellement Sandoval passa à cheval; le reste talonné par l'épouvante suivit pêle-mêle, les canons furent abandonnés, la plupart des chevaux périrent. Enfin on se trouvait en présence de la troisième coupure. Même scène. Alvaredo, à l'arrière-garde, ne pouvait plus contenir les assaillants qui le refoulaient de leur masses profondes.

Le jour commençait à poindre et éclairait cette lutte effrayante. Cortès vola au secours d'Alvaredo, repassa la seconde coupure, arrêta les progrès des Mexicains, dégagea un peu ses gens, se rejeta de nouveau dans le lac pour rejoindre son avant-garde et échappa aux barques. Arrivé le dernier à la coupure dont les débris qui l'avaient un instant formée flottaient à gauche et à droite, Alvaredo démonté pouvait se croire perdu, mais gardant son sang-froid, il appuya sa longue pique sur le fond du canal; d'un bond prodigieux et resté célèbre, il franchit le passage. Enfin, Cortès et Sandoval étant parvenus à combler la troisième coupure, les débris de la malheureuse colonne sortirent de la fatale chaussée. Heureusement, occupés à dépouiller les morts, à entraîner leurs captifs, à porter à Mexico la nouvelle de leur victoire, les Aztèques ne les poursuivirent pas; sans cette faute pas un des Espagnols ne se serait échappé; ils n'avaient plus la force de soulever leur épée, et, presque tous, portaient les marques de leurs intrépides ennemis.

Telle fut cette nuit du 1er juillet 1520 qui, dans



La Revanche, dessin de Gilbert.

les annales de l'Espagne, est connue sous le nom de *triste noche*. Son souvenir lugubre vit encore au Mexique.

En voyant ce qui lui restait de ses vieux compagnons, Cortès, cet homme de fer, pleura, mais dans l'amertume de sa douleur il ne put contenir le sentiment de bonheur qu'il ressentit en voyant Marina. Les pertes éprouvées dans cette nuit de deuil s'élevèrent à quatre cent cinquante Espagnols et à quatre mille Tlascalans.

Plus de vivres, plus de canons, la plupart des arquebuses et des munitions perdues, Velasquez de Léon, les fils de Montézuma tués. Les malheureux Espagnols, vivant misérablement dans les champs, souvent harcelés par l'ennemi, mais réconfortés par le calme intrépide de leur chef, firent le tour du lac et reprirent le chemin de Tlascala.

A tant de bravoure le ciel devait une revanche. Si le frère de Montézuma, Cuitlahuac, son successeur, ne s'était point jeté à la poursuite des fugitifs, il avait tout préparé pour leur complet anéantissement. Le 8 juillet, la petite troupe cheminait à travers un pays coupé de monts, lorsqu'elle sut qu'une armée aztèque lui coupait la retraite. Les Espagnols approchaient de la vallée d'Otompan, quand leurs éclaireurs leur apprirent que l'ennemi se trouvait proche, et, bientôt, du haut d'une colline, ils aperçurent l'armée qui les attendait. Tant

que leur vue pouvait s'étendre, ils ne voyaient que des guerriers dans leur pompe sauvage, rangés sous leurs étendards. « A ce spectacle, dit un écrivain, Cortès ne put se défendre de la pensée que sa dernière heure était venue. » Ici, pas plus que sur la plate-forme du teocali que sur la funèbre jetée de Mexico, il n'y avait à reculer; Cortès disposa donc les siens pour la bataille, leur dit quelques paroles enflammées, et à leur tête descendit d'un pas ferme la colline pour rompre la barrière qui s'opposait à son passage. Ses valeureux soldats accueillis par une nuée de projectiles, entrèrent comme un coin de fer dans les masses mexicaines. Mais plus ils s'avançaient, plus ils étaient serrés, pressés, arrêtés par les cadavres qu'ils amoncelaient, et par les vivants qui cherchaient à rompre leurs rangs. Le peu de cavaliers qui restaient montés, firent des prodiges. Cortès fut de nouveau blessé à la tête; son cheval, également atteint, ne pouvant plus le porter, il fut obligé d'en prendre un autre; enfin, il arriva que la cavalerie impuissante à percer la ceinture vivante qui la contenait, se vit refoulée sur la tête de l'infanterie, tandis que l'arrière-garde, de son côté, se jetait sur elle : le sort de la journée paraissait décidé.

Un certain nombre d'Espagnols étaient morts, beaucoup de Tlascalans avaient eu le même sort, les Mexicains se tenant pour vainqueurs redoublaient d'audace et de furie. A ce moment où tout semblait perdu, Cortès, se dressant sur ses étriers pour juger de l'état de la bataille, aperçut à peu de distance Cihuaca le cacique, qui commandait ces barbares. Il était pompeusement paré, porté sur une litière et entouré d'une garde d'honneur. A cette vue, Cortès dit à Sandoval, à Olid, à Alvaredo, à Avila : « Voilà notre but, suivez-moi! » et, enlevant leurs chevaux, cette trombe de fer perça à travers les Mexicains et tomba sur Cihuaca; le général le frappa d'un coup de lance dans sa litière; il roula à terre et Juan de Salamanca sautant à bas de son cheval l'acheva. Heureux coup de fortune! à ce spectacle, la nuée de combattants qui écrasait les Espagnols, se recula, hésita quelques minutes; ses rangs s'éclaircirent et la déroute commença. Elle fut épouvantable : les Espagnols, les Tlascalans, comme des lions affamés, se ruèrent à la poursuite des vaincus, tuèrent, massacrèrent, se gorgèrent de carnage, firent un butin immense, et ne s'arrêtèrent que quand le dernier des Aztèques eût disparu à l'horizon. Sans le coup de lance de Cortès, pas un Espagnol n'eût raconté la prodigieuse victoire de quelques hommes sur cent mille guerriers intrépides, la bataille que les Castillans, défigurant tous les noms du pays, appelèrent la bataille d'Otumba.

Le lendemain, les vainqueurs entraient sur le territoire ami de Tlascala.

Cortès respira, mais une profonde inquiétude le tourmentait. Quel accueil allait-il recevoir des Tlascalans? S'ils se retiraient de lui, s'ils lui demandaient compte du sang versé dans la *triste noche*, les Espagnols étaient perdus. Ils n'avaient plus le prestige d'autrefois, ils revenaient vaincus. Pendant que ces pensées le travaillaient, il se soutenait à peine sur son cheval, la blessure qu'il avait reçue à la tête le faisait horriblement souffrir. Les chefs de Tlascala le reçurent avec bienveillance, malgré les efforts de quelques guerriers plus sages que les sages, Marina écoutant tout ce qui se disait, comblant les femmes de cadeaux, put apprendre au blessé étendu sur son lit de douleur qu'il devait encore compter sur la fidélité des Tlascalans. Le général respira, souffrit qu'on soignât sa plaie et qu'on en arrachât des esquilles. Opération cruelle faite par des mains inhabiles, mais aidées par les soins de Marina toutes les nuits debout à côté du douloureux chevet.

Comment dans cet agonie Cortès put-il penser à conquérir une seconde fois Mexico, comment parvint-il à séduire, à entraîner les Tlascalans, et chose plus difficile encore, à retenir ses compagnons demandant à grands cris à retourner à la Vera-Cruz? ce sont là des prodiges qui attestent l'indomptable énergie et la souplesse incroyable de cet étonnant caractère... Il annonça à tous une nouvelle campagne, la fin définitive du règne des Aztèques; et, lorsqu'il parlait de la sorte avec un air de confiance, de certitude qui prévenait toute objection, à peine pouvait-il se soutenir; ses compagnons avaient été décimés, les survivants se trouvaient blessés, leurs armes faussées ou brisées n'étaient plus capables de les protéger, l'artillerie avait disparu pendant la funèbre nuit, il ne possédait plus que quelques chevaux fatigués, exténués, et la poudre manquait. Sans perdre une minute il fit réparer les armures, soigner les blessés, et des hommes intrépides escaladant « la montagne qui fume » descendirent dans le cratère du volcan d'où ils rapportèrent du soufre avec lequel on fabriqua mystérieusement de la poudre. Assurés désormais de l'immuable fidélité des Tlascalans, il s'efforça de plier ces guerriers à la forte discipline des Espagnols. Ce n'est pas tout : ayant rassemblé ses lieutenants et les caciques de la République, il leur annonça qu'il avait l'intention d'assaillir Mexico à l'aide d'une flotte, conception qui les remplit d'une indicible étonnement, mais qu'ils accueillirent avec enthousiasme; et aussitôt on se met à l'œuvre, Cortès fait venir de la Vera-Cruz les ferrements, les cordages, les voiles, qu'il avait eus la prévoyance d'enlever de ses vaisseaux, avant de les livrer aux flammes, et les ouvriers tlascalans, conduits et guidés par les anciens matelots qui se trouvent encore dans les rangs espagnols, abattent des arbres et façonnent le bois. Lui, pendant ce temps, franchissant les frontières de la République, soumet les villes mexicaines voisines, saccage toutes celles qui, croyant sa cause perdue, avaient massacré ou livré à l'autel des sacrifices les Espagnols isolés. Partout il établit la terreur de son nom et rentrant de ses expéditions chargé de butin, plus que jamais, les Tlascalans s'attachent à sa fortune. Elle revint à lui avec des richesses inespérées. Un jour il voit arriver une longue file d'Espagnols, fantassins, cavaliers, bien armés, munis de provisions de guerre; d'où venait ce renfort. Velasquez, croyant Narvaës maître de Vera-Cruz, lui avait envoyé des troupes. Le navire qui les portait, à peine entré dans le port, était tombé aux mains du gouverneur de Cortès. Le lieutenant fidèle montra aux nouveaux venus les masses d'or envoyé à la garnison et n'eut pas de peine à déterminer les aventuriers à aller rejoindre les conquérants. Enfin, comme pour que

rien ne lui manquât, un navire chargé d'armes se présenta sur la côte; le général fit acheter toute la cargaison, et l'équipage, entraîné par sa libéralité, par l'appât du butin, déserta le vaisseau. Ainsi se trouvèrent remplis les vides que la furie mexicaine avait faits dans les rangs espagnols. Autre coup du sort, le frère intrépide de Montezuma, son successeur, l'empereur dont la vaillance avait soulevé Mexico venait de mourir et l'on pouvait espérer que le nouveau chef que les Aztèques s'étaient donné, Guatemozin (1), n'aurait pas le courage de son belliqueux prédécesseur. Cuitlahuac était mort victime de la petite vérole dont les Espagnols introduisirent dans le Mexique les germes ignorés jusqu'alors.

Quand il espérait trouver dans le jeune empereur une âme moins virile que dans Cuitlahuac, Cortès se trompait; le nouvel élu fortifia soigneusement sa capitale, en fit sortir les bouches inutiles, appela à lui tous les guerriers les plus renommés, les harangua, et se tint prêt à recevoir le choc des Espagnols.

Le 26 décembre 1520, le général, à la tête des siens et de quelques milliers de Tlascalans soigneusement choisis, se mit en marche et résolut de suivre la route la plus difficile, comptant avec raison que, de ce côté, les ennemis faisaient moins bonne garde. Il traversa une chaîne de montagnes affreuses; les Espagnols eurent beaucoup à souffrir d'un froid excessif et ce ne fut qu'avec des peines infinies qu'ils parvinrent à faire escalader à leurs vingt canons des rampes escarpées et dangereuses. Une lourde bande de *Zopilotes* planait sur l'armée, et quand, par malheur, un Tlascalan perdait pied, roulait dans un précipice, les cruels vautours dépeçaient le malheureux expirant. Mais bientôt, une fois encore, les Espagnols jouirent de la vue de Mexico, objet d'une admiration toujours nouvelle et jamais lassée. Ils ne se dirigèrent point, comme lors de leur première venue, vers Mexico, ils prirent la route de Tezcuco, ville située sur la terre ferme et la seconde capitale de l'empire. Cortès y fit son entrée le 31 décembre, la cité se trouvait à peu près abandonnée, le général nomma pour la commander comme roi Ixtlilxochitl, membre indigne de la famille impériale qui fut un des agents des plus actifs de la ruine de sa patrie.

Cortès, après s'être soigneusement fortifié dans l'immense palais où il avait établi son armée, s'efforça de se rendre maître de toutes les villes situées sur le bord du lac; tantôt usant de la force, tantôt réveillant chez elles le souvenir de leur vieille indépendance ravie par les Aztèques. Tantôt soldat, tantôt diplomate délié, haranguant les chefs par la voix de Marina, il parvint, peu à peu, par des combats sans cesse renaissants, par des transactions heureuses, à isoler la puissante Mexico, immobile mais menaçante au milieu des eaux. Pendant ce temps, six mille travailleurs sous la direction du roi de Tezcuco creusaient un canal destiné à voir lancer la flottille espagnole taillée dans les forêts de Tlascala par Martin Lopez, habile constructeur de navires. Quelle opération que celle de porter à dos d'hommes, sur un si long trajet, et par de telles chemins, les pièces détachées de treize brigantins!

1. Quauthemotzin.

Sandoval fut envoyé pour régler le convoi qui devait les apporter; il fit escorter la nuée des porteurs par un corps de vingt mille guerriers tlascalans. L'immense caravane resta quatre jours en route, elle couvrait un espace de deux lieues, et avançait avec une lenteur extrême. Dès qu'il fut informé de son approche, Cortès se porta à sa rencontre et les Espagnols saluèrent de leurs cris l'arrivée d'un convoi qui leur permettait d'espérer la fin prochaine de la guerre.

Pendant qu'on remontait les brigantins, le général employa l'armée tlascalane venue avec eux, à achever de prendre et de ruiner les villes du littoral restées fidèles à Guatimozin. Plusieurs fois dans ces expéditions, rencontrant un courage désespéré, il ne triompha qu'au péril de sa vie.

Un jour, blessé, renversé de cheval, il tomba aux mains des Indiens; ils l'entraînaient déjà, lorsqu'il fut sauvé par l'héroïsme d'un Tlascalan, qui le délivra et le remit en selle.

Malheureusement, les Tlascalans revenus chargés de butin, demandèrent à le transporter dans leurs montagnes et, à son grand déplaisir, le général dut les laisser partir. Il n'y avait pas qu'eux qui voulussent jouir de la fortune conquise; ces pillages, ces saccagements, ces incendies, de villes opulentes avaient donné une énorme quantité de richesses aux Espagnols, et, parmi eux, un certain nombre pensèrent que l'heure était venue de retourner à Cuba jouir des biens qu'ils possédaient. Sûrs que Cortès ne les laisserait pas partir avant la chute de Mexico, et tenant cette conquête comme pleine de périls et de doute, ces cupides misérables, se réunissant dans d'obscures assemblées dont Antonio Villafaña et Escudero étaient les orateurs, convinrent d'assassiner Cortès, Sandoval, Olid, Alvaredo, d'autres capitaines encore, et de donner le commandement de l'armée à F. Verdugo, beau-frère de Velasquez, qui la ramènerait à Cuba. Verdugo n'était pour rien dans cette trahison. Tout était disposé pour le meurtre.

Cortès prenait ordinairement ses repas avec ses principaux capitaines; les conjurés devaient, pendant qu'ils seraient à table, présenter au général une fausse dépêche sensément arrivée de Castille, et tandis qu'il serait occupé à l'ouvrir, ils se jetteraient sur lui et sur ses officiers destinés au poignard.

On était à la veille de cette affreuse tragédie, lorsque, pendant la nuit, Marina entra dans la chambre de Cortès qu'elle éveilla. La jeune femme très-émue, était suivie d'un Espagnol dont les traits exprimaient le plus violent désespoir.

— « Cortès, dit Marina, promettez-moi la vie de cet homme, et écoutez-le. »

Le soldat se jeta à genoux au pied du lit du général, et, en sanglotant, dévoila le complot. « Arrêtez Villafaña, murmura-t-il en terminant, et vous trouverez sur lui la liste de tous les conjurés. »

Sans perdre une minute, Cortès manda Sandoval, Olid et Alvaredo, et suivi de quatre alguazils, il se rendit au quartier de Villafaña. Ils entrèrent brusquement dans la chambre du traître, qu'ils trouvèrent en conférence avec Escudero. A la vue du général, Villafaña tirant de sa poche un papier voulut l'avaler, mais Cortès lui retint le bras; c'était la

liste des conspirateurs. Il la lut et vit des noms qui le remplirent de tristesse, mais, par une pensée aussi politique que généreuse, il l'anéantit, ne voulant pas avoir trop à sévir. Villafaña et Escudero saisis, les capitaines, sous la présidence de leur chef, formant conseil de guerre, interrogèrent les deux misérables, ils avouèrent tout et furent condamnés à mort. Le père Olmédo les confessa, et, quelques minutes après, deux cadavres pendus à la fenêtre de Villafaña se balançaient dans les airs. Le lendemain, Cortès faisait connaître à l'armée réunie la cause de ce sinistre événement, déclarant qu'il ne savait pas si les deux traîtres avaient des complices, mais que s'il se trouvait un Espagnol qui eût à se plaindre de lui, qu'il parlât hardiment, il lui rendrait justice. Comme on le peut croire, pas une voix ne s'éleva. Ce n'était pas l'heure de se plaindre.

Enfin, le canal qui avait exigé deux mois de travail se trouvait terminé, et les brigantins montés. Le 28 avril, l'armée prit les armes, une messe fut célébrée pour appeler la protection divine sur la petite flottille, un coup de canon retentit, l'eau des lacs entra dans la tranchée, les petits bâtiments chargés de fleurs furent lancés, glissèrent sur les eaux du canal au bruit des fanfares, aux acclamations de la foule, et entrèrent fièrement dans les lacs portant au sommet de leurs mâts l'étendard royal de Castille.

Après cette cérémonie, Cortès passa ses troupes en revue, elles se composaient, grâce à un nouvel arrivage de Castillans venus d'Hispañiola, de quatre-vingt-sept cavaliers, de huit cent dix-huit fantassins, dont cent dix-huit arquebusiers ou arbalétriers. L'artillerie se composait de trois grosses pièces de fonte, et de quinze fauconneaux de bronze. Trois cents hommes furent choisis pour monter les brigantins armés chacun d'un canon. A l'appel de Cortès, cinquante mille Tlascalans accourent, et le siége de la malheureuse Mexico commence.

Quand les brigantins furent dans les lacs, des milliers de barques s'avancèrent pour les assaillir. Jamais les Mexicains n'avaient fait usage des voiles, ils ne voguaient qu'à la rame. Ils purent s'approcher d'autant plus hardiment que nul vent ne ridait la surface des eaux, et qu'ainsi les bâtiments de Cortès se trouvaient condamnés à l'immobilité. Les Espagnols laissèrent s'approcher leurs ennemis, mais quand ils furent groupés en cercle autour d'eux, les canons de la flottille parlèrent; le lac se couvrit de morts, de débris, et pour achever la déroute des Mexicains, un peu d'air s'étant élevé, les brigantins coururent sur les malheureuses barques, les culbutèrent et les écrasèrent : ce fut un désastre complet. Cependant, tant que le siége dura, les barques mexicaines ne cessèrent pas d'inquiéter les assiégeants, mais elles ne purent pas les empêcher d'enlever les têtes des trois jetées qui reliaient Mexico à la terre, et, après des combats sanglants, Cortès parvint à établir sa batterie d'attaque à une demi-lieue des fortifications de la ville. Mais, entre la place et la position prise par Cortès, les Indiens avaient fait plusieurs coupures dans la jetée; derrière lesquelles, leur front bien couvert par de solides remparts, ils résistèrent avec un grand courage. Les Espagnols ne seraient pas parvenus à les déloger sans le secours des brigantins qui, les prenant à revers, les écrasèrent de leurs feux. A mesure que les vainqueurs poussaient en avant, ils établissaient sur les coupures enlevées des ponts solides, et, après une série de luttes qui attestaient l'intrépide ténacité des Mexicains, Cortès frappa contre les maisons des faubourgs dont les « azotées » étaient chargés de combattants furieux. Les Espagnols se trouvaient en présence de la grande rue traversant la ville du nord au midi. L'heure de la lutte vraiment périlleuse commençait.

En effet, dès que les assaillants voulurent s'engager dans cette voie, ils furent littéralement écrasés par les pierres, les débris, les armes de jet, qui pleuvaient sur leur tête. Il fallut reculer. Mais, sur l'ordre de Cortès, les Tlascalans se mirent à démolir les maisons et la marche en avant recommença : on marchait lentement, combattant à chaque pas, le sang coulait à flots; de distance en distance, il fallait enlever des barricades défendues avec un merveilleux courage. Enfin, on parvint au pied du fameux teocali que les Espagnols connaissaient bien. A son sommet, on voyait les prêtres avec leurs longs cheveux s'agiter comme des démons; les trompes sonnaient, le grand tambour retentissait, les clameurs des Indiens étaient effrayantes. Ils se ruèrent en masse sur les Castillans, bravant les arquebuses, les lances, les canons tonnants, foulant ceux qui tombaient. Le désordre se mit dans les rangs de l'infanterie, elle fut rompue; la bataille devint une série de luttes corps à corps, et Cortès, malgré ses efforts, put croire que là s'arrêterait sa fortune. Il ne combattait plus pour la victoire mais pour la vie, lorsque, dans ce moment suprême, il fut sauvé par l'arrivée inespérée de la cavalerie, qui était parvenue à se frayer un passage par une rue latérale. A sa vue, Cortès poussa son terrible cri de guerre « San-Yago ! » fit volte-face, reprit son artillerie un instant abandonnée, et les Mexicains, atteints en flanc par la charge des cavaliers et saisis d'une terreur panique, reculèrent. Il était deux heures, on se battait depuis la pointe du jour. Le général jugea qu'il était impossible de continuer une semblable lutte. Sandoval et Alvaredo, qui avaient attaqué la ville par les autres jetées, malgré leur héroïsme, n'étaient pas parvenus à toucher les faubourgs. Cortès donna donc le signal de la retraite, sa troupe cruellement éprouvée, harcelée par l'ennemi, sortit fièrement de la ville et revint à la tête de la jetée du côté de la terre ferme.

Dans leurs camps, les Espagnols et leurs alliés les Tlascalans et les Tescucans, furent assaillis avec fureur; sans leurs canons et leurs brigantins, le désespoir eût triomphé de la tactique et du courage.

On se battait sur terre, on se battait sur les eaux; les Aztèques parvinrent même à s'emparer d'un brigantin; l'activité, la ruse de Guatimozin ne se ralentissaient pas, il se montrait digne de lutter contre Cortès. Le chef espagnol était d'avis de laisser l'héroïsme des Aztèques s'épuiser dans les horreurs de la famine, il veillait, en conséquence, pour qu'aucun vivre ne pût pénétrer dans la ville assiégée, mais ses compagnons, lassés par une surveillance qui les tenait en armes, nuit et jour, par des combats quotidiens où coulait leur sang, forcèrent

leur général à une nouvelle attaque de vive force. Comme la première fois, tandis que Sandoval et Alvaredo, cette fois plus heureux que lors de leur première attaque, poussaient en avant, Cortès, sans une trop vive résistance, parvint jusqu'au teocalti de la grande rue, là l'avant-garde trouva une large coupure où coulait une eau profonde Les Castillans, grâce à leur artillerie, traversèrent cette passe, mais ils négligèrent de la combler derrière eux. Alors retentit le cor de Guatimozin.

Laissons à l'historien Prescott, le soin de raconter ce qui suivit.

« Les Aztèques, comme enivrés de fureur par ce son terrible, qui ne se faisait entendre qu'aux heures d'extrême péril, firent volte-face ; des essaims de guerriers sortant des rues et des ruelles adjacentes, tombaient sur les flancs des assaillants et remplissaient l'air de cris sauvages ; ils parvinrent jusqu'à Cortès. L'armée surprise, ébranlée, fut bientôt jetée dans un profond désordre ; amis et ennemis, Espagnols et Indiens ne formaient plus qu'une masse confuse. Les fuyards, aveuglés par une nuée de traits tombant des azotées, se précipitaient vers la brèche au delà de laquelle se tenaient



Destruction de Mexico, dessin de Gilbert.

Cortès et ses compagnons, immobiles d'horreur. Les premiers rangs plongèrent dans le gouffre : les uns essayèrent en vain de nager, les autres, avec plus de succès, s'efforçaient de franchir le monceau de leurs camarades étouffés, mais ils retombaient lorsqu'ils voulaient gravir la rive opposée, et les guerriers indiens montés dans leurs canots, les saisissaient alors et les entraînaient.

Cortès, les bras tendus, attirait à lui tous les malheureux qu'il avait espoir de tirer du gouffre, malheureusement il était bien connu des Aztèques, et sa position l'exposait à leurs coups, son armure le préserva d'abord, mais le cri de « Malintzin ! Malintzin ! » s'étant élevé, six guerriers d'une force athlétique, se ruèrent sur lui. Ils firent de violents efforts pour l'entraîner vers leurs bateaux. Dans cette lutte il fut blessé à la cuisse, et réduit à l'impossibilité de se défendre. Tout espoir semblait perdu, lorsqu'un de ses fidèles compagnons, Christoval de Olea, voyant l'extrême péril de son général, se jeta sur les Aztèques, coupa d'un seul coup le bras de l'un deux, et plongea son sabre dans le corps de l'autre. Il fut soutenu par un camarade nommé Lerma qui, combattant sur le corps renversé de Cortès, tua trois autres assaillants ; mais l'héroïque Olea paya son dévouement par une blessure mortelle.

Le capitaine des gardes de Cortès, Quiñones un de ses pages, Guzman lui amenèrent un cheval, Guzman tomba frappé d'un javelot dans la gorge; enfin son chambellan l'aidait à se mettre en sellé, lorsque ce serviteur saisi par les Indiens fut entraîné dans un canot. Il est certain que les Aztèques auraient pu tuer Cortès, mais ils voulaient que son sang coulât sur l'autel de leur dieu; c'est ce qui le sauva. Le général se refusait à quitter cette scène de carnage. Quiñones prenant la bride de son cheval, l'entraîna en disant que, « la vie de son général importait trop à l'armée pour qu'il la perdît là. »

Eh bien, telle était la trempe de Cortès que, blessé, couvert de contusions, pour avoir été foulé aux pieds pendant un quart d'heure, ce fut lui, la lance au poing, qui couvrit la retraite et protégea les fuyards. Au camp on le croyait mort, et lui, de son côté, pensait que Sandoval et Alvaredo n'existaient plus, car les Aztèques lui avaient jeté deux têtes en criant : « Sandoval ! Tonatiuh ! » surnom donné par eux à Alvaredo.

Tous les Espagnols étaient rentrés dans leurs retranchements; ils avaient constaté la perte de soixante-deux de leurs camarades, de deux canons de sept chevaux, d'une multitude de leurs alliés, lorsqu'ils entendirent s'élever un tapage infernal de Mexico, et par un jour d'une transparence admirable, ils virent une longue procession de prêtres et de guerriers monter le teocali en traînant avec eux des victimes qu'ils allaient sacrifier; ils les reconnaissaient à la blancheur de leur peau. Les prêtres les étendaient sur la pierre fatale, en arrachaient le cœur palpitant qu'ils jetaient dans un encensoir d'or devant l'idole..... Que l'on juge de l'effet d'un tel spectacle !

Alors, après avoir laissé quelques jours de repos à ses soldats, Cortès résolut d'en finir avec Mexico, c'est-à-dire de la détruire de fond en comble. Cette fois, dans leur attaque, les Espagnols procédèrent méthodiquement, tout quartier envahi fut incendié et rasé. La résistance des Aztèques épuisés par la famine fut incroyable; en face de cette œuvre de destruction, pas un jour leur courage ne faiblit, ils se firent tuer par milliers, ils défendirent le dernier pouce de terrain comme le premier, faisant éprouver des pertes énormes à leurs adversaires, Enfin, le 13 août 1221, eut lieu le dernier acte de ce terrible drame. Guatemozin fut pris au moment où il fuyait dans un canot; à ce moment il n'existait plus rien de la belle Mexico. Quand l'Empereur fut présenté à Cortès ayant toujours à ses côtés sa fidèle et belle interprète, il dit : « J'ai fait tout ce je pouvais pour défendre moi et mon peuple. Je suis maintenant réduit à cet état. Faites de moi ce qu'il vous plaira, Malintzin. » Il y a bien des princes qui ne sont pas aussi bien tombés que ce barbare.....

ÉPILOGUE

Bien des événements s'étaient passés depuis la chute de Mexico, Guatemozin était mort d'un supplice qui restera une tache éternelle sur la mémoire du Conquistador, une nouvelle Mexico s'élevait sur les ruines de l'ancienne, l'église avait partout remplacé le teocalti, la domination de Charles-Quint s'étendait sur toutes les provinces aztèques et bien d'autres encore. Ennuyé et tracassé par les soupçons de l'Espagne, qui redoutait de le voir se déclarer indépendant, Cortès résolut de donner une preuve de sa loyale fidélité en se rendant en Espagne. Rien n'exigeait sa présence en Amérique, Marina étant mariée à un chevalier castillan, don Juan de Xamarillo, les compagnons d'armes du général avaient tous reçu de larges récompenses, il quitta la ville et se dirigea vers la côte, emmenant avec lui celui de ses capitaines qui lui était le plus cher et qu'il nommait son fils, Sandoval, Tapia, quelques autres de ses officiers les plus dévoués, un fils de Montézuma, et un des plus illustres caciques Tlascalans qui avait témoigné le désir de le suivre. Il marchait avec un train royal, accompagné de fous, de jongleurs de danseurs, emportant avec lui une ménagerie des animaux du pays, une collection de ses produits, de ses tissus les plus merveilleux; et de robustes chevaux portaient son trésor, qui renfermait un nombre prodigieux de pierreries, 200,000 pesos d'or et 1,500 marcs d'argent.

En route, en causant avec Sandoval, qui était de Metellin comme lui, il lui conta comment son père lui avait donné l'épée qu'il portait, et avec quel orgueil il allait la lui rendre. Il ne devait point avoir ce bonheur, en arrivant à la Vera-Cruz, il apprit que le vieillard qu'il se faisait une joie d'embrasser, était mort. Deux vaisseaux attendaient Cortès; il s'y embarqua, et après une traversée heureuse, en mai 1528, il salua les côtes de l'Espagne et entra dans le petit port de Palos, où 35 ans auparavant avait débarqué Colomb venant de découvrir l'Amérique. Comme le grand amiral, il se rendit au couvent de la Rabida, et il y trouva Pizarro, le conquérant du Pérou qui venait demander des secours à l'Espagne. Pendant qu'il était dans cette pieuse retraite, un grand malheur le contrista profondément, Sandoval mourut à Palos. Il n'avait que trente et un an; son général lui fit faire des obsèques magnifiques, et quelques jours, après il se mit en route pour l'intérieur se dirigeant vers Tolède où se trouvait la Cour. Il s'arrêta dans le château du plus grand seigneur de l'Andalousie; le duc Modina Sidonia le reçut avec la plus noble courtoisie, et lui fit don de magnifiques genets. De là, le Conquistador se rendit au sanctuaire de Guadalupe, où pendant neuf jours il fit dire des messes pour le repos des âmes de Sandoval et de son père, puis il se remit en marche. Les routes, les villages, les villes, étaient encombrés de visiteurs accourus pour le voir lui d'abord, et ensuite son cortège dont le prince aztèque et les Tascalans dans tout le luxe de leurs vêtements, relevaient la pompe barbare. Comme ils approchaient de Tolède, une brillante cavalcade de gentilshommes à la tête desquels se trouvaient le duc de Béjar et le comte d'Aguilar, vint à sa rencontre et lui fit cortège. Il traversa les rues de Tolède sous une pluie de fleurs... des fleurs; il en avait vu de bien plus belles, mais celles-ci plus qu'aucunes autres durent émouvoir son cœur.

Le lendemain il se rendit au Palais, il s'agenouilla avec grâce devant Charles-Quint, il dit en peu de mots ce qu'il avait fait, et se plaignit des soupçons injurieux dont il avait été la victime. L'empereur s'empressa de le relever, l'écouta avec le plus vif intérêt, et bon juge des hommes, lui témoigna la

plus grande estime. Cortès ayant été retenu par la fièvre dans son appartement, Charles-Quint lui fit un insigne honneur; dérogeant à la sévérité de l'étiquette impériale, il alla lui rendre visite. Dès lors toute la cour fut aux pieds du grand capitaine. Quelques mois après, par patentes royales et impériales, il recevait les titres de marquis de la vallée d'Oaxaca, une immense étendue de terrains renfermant vingt villes et villages, vingt-trois milles vassaux, et, en même temps, de vastes terrains dans Mexico. Rien de plus noble que les termes dont se servait Charles-Quint en octroyant ces grâces, auxquelles il ajouta, encore le titre de Capitaine-général de la Nouvelle-Espagne.

Alors Cortès songea à se marier : Né en 1485, il avait alors quarante-quatre ans, il demanda la main d'une demoiselle bien plus jeune que lui, de Doña Juana de Zunia, fille du comte d'Aguilar et nièce du duc du Bejar. Elle était enthousiaste du héros dont la prétention fut acceptée. Cette grande nouvelle qui attachait le marquis aux plus nobles familles de l'Espagne fut bientôt connue dans Tolède.

Un matin, Cortès se trouvait dans son cabinet, un de ses pages vint lui annoncer qu'une religieuse demandait à être présentée.

Le conquérant, pensant qu'il allait recevoir quelques demandes de secours, donna l'ordre d'introduire la sœur.

Un instant après, la lourde portière se relevait et une religieuse carmélite entrait d'un pas timide, son voile baissé.

Elle semblait hésitante, tremblante. Cortès se levant alla à sa rencontre, et pour la rassurer lui dit en souriant : « On croirait, ma sœur, que je vous fais peur? et, sur un signe, le page ayant avancé un fauteuil, asseyez-vous et contez-moi ce que je puis faire pour vous être agréable. » La carmélite s'assit, mais elle était si émue qu'elle ne pouvait parler.

— Je viens, seigneur, dit-elle enfin d'une voix tremblante, vous dégager d'une parole donnée « et relevant son voile, elle ajouta avec un pâle sourire, je suis Inès, vous ne me reconnaissez pas, vous ne vous souvenez pas de moi ? »

— Inès ! Ah ! si ! je vous reconnais, je ne vous ai jamais oubliée ! Et qui sait? C'est peut-être à vous que je dois ce que je suis. Ma sœur, je veux vous prouver que je n'ai point oublié la parole donnée.

Cortès se leva, ouvrit un de ces merveilleux cabinets qui sont la joie et le désespoir des sculpteurs de notre temps, il en sortit une petite boîte et dit : « J'en jure par le salut de mon âme, cette boîte renferme les cinq plus fabuleuses pierres que mes mains aient jamais touchées, je les ai mises à part pour vous, Inès, elles valent une rançon de roi. Tenez, je suis heureux de vous les offrir. »

— « Et qu'en ferais-je ? seigneur, Dieu a eu pitié de la vierge folle, je ne suis plus de ce monde. La servante des pauvres n'a pas besoin de bijoux. J'ai fait vœu de pauvreté.

Cortès, très-ému à son tour, lui tendait toujours la boîte.

Elle reprit en souriant : Je sens que je suis encore femme par la curiosité, ces merveilles, puis-je les voir ? »

Cortès ouvrit la boîte.

La carmélite joignit ses deux petites mains et s'écria : « Seigneur Dieu, que c'est beau ! »

C'était cinq émeraudes massives que les artistes aztèques avaient taillées en fleurs, en poissons, en oiseaux; un éclair passa dans les yeux d'Inès, mais il s'éteignit bien vite.

— « Et vous me les auriez données, seigneur, fit-elle.

— « Elles sont à vous, elles vous appartiennent. »

Inès prit la boîte, regarda un instant les émeraudes et, d'un geste gracieux, rendant la boîte à Cortès.

— « Vous allez vous marier, seigneur; que le ciel vous donne une femme qui tiennent ses serments comme vous tenez les vôtres... Ce sera, j'en suis sûre... Offrez, je vous prie, à votre noble fiancée, ce royal présent de ma part et qu'elle daigne dans ses prières se souvenir de son humble servante, Inès de la Miséricorde. »

— « Mais vous ne savez pas ce que vous refusez, Inès...

— « Je suis dans un asile où nous avons des richesses plus grandes et plus hau tes.

— « Mais ne puis-je rien pour vous...

— « Non, seigneur... Cependant je serais satisfaite de penser que vous ne m'oublierez pas tout à fait... Je suis heureuse de vous avoir revu si glorieux, si grand, ayant tout fait pour la foi;... pardonnez-moi... je suis troublée. »

La carmélite pleura et baissa son voile... Elle se leva.

— « Inès, si jamais vous avez besoin de moi... vous reverrai-je au moins. »

— Jamais. Adieu, seigneur...

Elle souleva la portière et disparut.

A. GENEVAY.

VOYAGES ET FANTAISIES

LES AVENTURES D'UN DOMPTEUR

I

LA MÉNAGERIE DUBOIS

— Une, deux, trois, partez Lanturlu. A vous maintenant, Beau-nez. Suivez, Peau-de-satin, suivez donc! A votre tour, Fine-oreille et l'Indiscret. Attention, là-bas, Patte-de-velours, la Douceur, Gargantua; continuons le cercle en gardant nos distances et en tournant sur nous-mêmes. Il est convenu, n'est-ce pas, que les éléphants closent la marche et que Crapoussin les précède? Allons, Crapoussin, prenons notre rang. Parfait. Emboîtez-lui le pas, La Flèche et Bayadère; avancez, Zéphirin; vous, Vol-au-vent, n'oubliez pas votre jeté-battu. Bravo! poursuivez; nous avons le temps de nous

reposer. Et de l'entrain, de la légèreté, de la désinvolture! Tra, la, la, la, la, la, la, la, la! Levons les jambes le plus haut possible. C'est mieux, beaucoup mieux; encore quelques bonnes leçons et ce sera très-bien.

Ainsi parlait Dubois, en faisant valser, au son harmonieux d'une pochette, à la queue leu leu, et en rond, dans le jardin d'un bungalow de Calcutta, quatre éléphants, trois tigres, deux ours, deux buffles, un rhinocéros et un singe, tandis qu'un Indien, répondant au nom harmonieux de Chillambaram tournait, assis au milieu du cercle, la manivelle d'un orgue de Barbarie qui égrénait les plus jolies perles des opérettes en vogue.

La danse se prolongea pendant dix minutes, avec force encouragements et coups de fouet, et sans autres spectateurs qu'une vingtaine d'oiseaux de proie du pays : cigognes à jabot, vautours, aigles noirs, faucons qui, perchés sur le mur en attendant l'heure d'aller chercher leur nourriture au bord de l'Hougly, regardaient cet exercice avec un étonnement stupide; puis Dubois fit reposer ses danseurs, leur distribua des friandises, et les renvoya à leurs niches respectives.



Le dompteur Dubois, dessin de Stop.

Alors Chillambaram laissa sa manivelle, entra dans la cuisine du bungalow, en ressortit avec une bouteille de brandy, une bouteille d'eau de seltz, deux verres, offrit à boire à son maître, but, sans en demander la permission, et, cela fait, surveilla les bêtes.

Dubois s'assit sur un fauteuil de rotin, à l'ombre de la varangue de l'habitation, sa pochette sous le bras, une espèce de briquet suspendu à un long baudrier entre les jambes, coiffé d'un bonnet de police, et en s'éventant d'un air satisfait, avec un foulard aux vives couleurs.

« Je touche au but, dit-il en s'abandonnant aux douceurs d'un soliloque congratulatoire; mes animaux sont définitivement domptés, et leur éducation s'achève merveilleusement. Quel éclat, quel bruit, à mon retour en France! Enfoncé Bidel! Enfoncé Pezon! Enfoncé Delmonico! Rassembler quelques bêtes dans une cage, la grosse affaire; parvenir à maîtriser des lions, le beau miracle! Mais qui a jamais amené des éléphants, des ours, des buffles, des rhinocéros, des tigres à danser ensemble le cotillon, le quadrille, à jouer aux quatre coins, à cloche-pied, à cache-tampon, au cheval fondu? Qui a jamais manié comme de simples anguilles, les serpents venimeux? A Paris, j'installe ma ménagerie

dans le palais de l'industrie, que je loue au gouvernement, et je commence mes représentations. L'occasion est unique. Rentrés chez eux, les milliers d'étrangers attirés par l'Exposition parleront tous de moi, et, l'année prochaine, j'entreprendrai une tournée qui ne sera qu'une suite de succès sans précédent, accompagnés de pluie d'or. La fortune et la gloire réunies ! »

A cette pensée, Dubois sourit complaisamment et se balança sur son fauteuil, tandis que Chillambaram enfermait les tigres, les ours, les buffles, et chassait les éléphants et le rhinocéros dans leurs hangards.

Dubois était un Normand d'une quarantaine d'années, long, maigre, ex-marchand de tripes à la mode de Caen dans le quartier des Halles à Paris, veuf sans enfant, possesseur d'une petite fortune de soixante mille francs, bref, singulièrement favorisé du sort. Malheureusement, on n'est pas parfait, l'ambition le dévorait.

Un jour, en 1876, en pleine foire au pain d'épices, après avoir visité les baraques de Bidel et de Pezon,



La ménagerie à bord, dessin de E. Morin.

il s'était écrié, ému, inspiré, l'œil enflammé : « Et moi aussi, je suis dompteur ! » et depuis, il n'avait plus songé qu'à se procurer une ménagerie et à paraître, à sa tête, devant un public enthousiaste.

Selon lui, les progrès du siècle réclamaient d'autres exercices que ceux auxquels persistaient à se livrer les dompteurs cités, et le moment était venu de montrer les bêtes féroces, non abruties par la captivité et dans des cages de quelques pieds carrés, mais en liberté, ou à peu près, comme les chevaux de haute école, de les montrer apprivoisées par l'instruction, les bons traitements, et dans le développement de leur intelligence.

Il connaissait, à Calcutta, le chef de cuisine d'un des principaux hôtels, il lui écrivit et lui exposa ses projets ; le cuisinier lui répondit qu'il pourrait se procurer à bon compte, à Calcutta même, une ménagerie variée qu'il emmènerait, sans grande dépense, à Marseille, dans un navire de fort tonnage manquant de fret de retour, et il se mit à sa disposition, pour lui trouver, en temps opportun, ce navire, pour lui louer un bungalow, pour l'aider, par ses relations, dans ses achats.

Avide de réputation, de richesses, méprisant le commerce des tripes, Dubois vendit son fonds, réalisa son avoir, et partit pour l'Inde, voie de Suez,

le 1er décembre 1876, en se promettant de revenir, en 1878, avec un cortège sans pareil.

Il n'emportait, pour bagage, qu'une valise remplie de linge et un orgue de barbarie sur le rouleau duquel étaient notés des airs de *La fille de madame Angot* et d'*Orphée aux Enfers*, persuadé que ce qui avait séduit les gens séduirait les bêtes, et que la musique est la langue universelle, la langue par excellence, la langue mère de tous les êtres animés.

Débarqué à Calcutta, il n'eut qu'à choisir parmi une douzaine de bungalows vacants que son ami avait cherchés aux environs du quartier marchand ; il en loua un, dont les dépendances : écuries, remises, cour, jardin, lui convinrent, s'y installa et songea à se procurer des animaux, et un garçon d'écurie.

Sur ce point il fut vite servi : quelques jours après son débarquement, se promenant au bord de l'Hougly, bras du Gange qui baigne Calcutta, il vit des cadavres étendus sur le sable, les pieds dans le fleuve, et, au milieu de ces cadavres, un Indou encore vivant, moribond, qu'on avait jeté là, sans doute pour s'en débarrasser. Indigné, il tira le malheureux sur la berge, à l'instant où la marée montante allait inévitablement le couvrir, donna une roupie (2 fr. 50) à deux Indous, qui bayaient là pour l'emporter dans sa famille ou dans un hôpital quelconque, et se retira, glorieux de son action, en ayant soin de dire qui il était et où il demeurait, afin qu'on n'ignorât point ce qu'il venait de faire, afin que les journaux en parlassent.

Quinze jours s'étaient écoulés lorsqu'un matin, tandis qu'il essayait d'apprivoiser un rhinocéros qu'il avait acheté la veille deux mille francs, l'Indou se présenta au bungalow suivi d'un marchand de la ville noire (partie indoue de Calcutta) qui baragouinait un peu de français.

Il paraissait guéri.

Enchanté, Dubois l'accueillit cordialement, et lui offrit un verre de brandy ; mais cela ne suffit pas au revenant qui voulait une rente ou une bonne place pour le restant de ses jours ; le marchand, son interprète, s'efforça non sans peine, de l'expliquer au normand.

Outré, ce dernier chassa les deux visiteurs à coups de trique, et fut tout étonné d'être cité, le lendemain, en justice, pour assurer une pension alimentaire viagère à l'individu qu'il avait imprudemment sauvé des eaux.

Il apprit alors que le Gange est un fleuve saint qui conduit les Indous défunts au ciel, et dont les riverains se servent comme d'un cimetière sacré ; que souvent des fanatiques y exposent leurs parents à l'agonie, dans le but de les mieux préparer pour le voyage céleste, et que l'européen qui arrachait au flot un Indigène ainsi abandonné, courait le risque, au cas où cet Indigène reviendrait à la vie, d'être obligé de l'entretenir sous le prétexte que la famille, lui ayant rendu les derniers devoirs, le considérait comme mort et refusait de s'occuper de lui à l'avenir.

Dubois aurait volontiers discuté sur ce bizarre usage ; mais comme il avait besoin d'un aide, il préféra transiger, et il attacha à son service l'Indou qu'il prétendit appeler Moïse et qu'il dut, finalement, nommer Chillambaram, parce que l'Indou s'obstina à ne pas répondre à d'autre nom.

D'un brun cuivré, avec des cheveux lisses et noirs, des moustaches, un corps assez robuste, une intelligence relative, une imagination vive et superstitieuse, une dose égale de défauts et de qualités, Chillambaram, qui n'avait guère plus de vingt-cinq ans, n'était pas d'ailleurs une mauvaise recrue.

Elevé dans une ferme de la campagne de Patna, il avait soigné les animaux et connaissait, aussi bien que le premier jongleur venu de Madras, la manière de charmer les serpents, laquelle consiste, en résumé, à ne pas laisser jeuner les reptiles, et à les magnétiser avec des passes le long du corps après quoi on en fait impunément ce qu'on veut.

Les premières passes seules sont dangereuses.

Grâce aux leçons de Chillambaram, en peu de temps Dubois rendit doux comme des agneaux, une douzaine de najas, et cela releva l'Indou dans son esprit, car le spectacle de serpents venimeux domestiqués devait contribuer, dans une grande proportion, au triomphe qu'il rêvait.

Au bout de dix mois de travail persévérant, opiniâtre, il se trouva à la tête d'une ménagerie composée de trente-six sujets divers, jeunes pour la plupart : les pachydermes et les carnassiers que nous avons énumérés, douze singes ouanderous, douze reptiles, les uns et les autres admirablement dressés.

Il avait réellement obtenu des résultats extraordinaires : les singes, en particulier, quoi qu'ils refusassent de s'approcher des tigres et des najas, se livraient, à son commandement, aux jeux les plus amusants, comme, par exemple : la main chaude, le pied de bœuf, la savate, le pont d'Avignon ; quant aux éléphants, tigres, ours, buffles et au rhinocéros, ils dansaient, en face les uns des autres, six de ci, six de là, et au son de l'orgue de barbarie, le quadrille d'*Orphée* avec toutes ses figures, y compris le cavalier seul ; ils marchaient debout et sur leurs pattes de derrière, ils valsaient, ils dînaient à une table, la serviette au cou, servis par Crapoussin, le plus obéissant des singes ; ils jouaient au cerceau : les éléphants tenant les cerceaux du bout de leur trompe et les tigres passant au travers ; ils venaient, tour à tour, lécher les mains de leur maître, et vingt autres choses aussi surprenantes.

Dubois avait le droit d'être fier de son œuvre, et, à la vérité, il en était fier.

Notons incidemment qu'il avait cru devoir imposer à chacun de ses *artistes*, un nom en rapport avec sa nature, ses aptitudes, et retournons dans le jardin du bungalow.

Après une demi-heure de repos, Dubois se leva de son fauteuil et ordonna à Chillambaram d'amener les singes.

L'Indou ouvrit la cabane des ouanderous, et le dompteur fit répéter à ceux-ci leur répertoire.

— Non, s'écria-t-il, à la fin, en s'applaudissant ; c'est trop beau; si mes compatriotes ne m'érigent pas une statue, ce sera à dégoûter d'être homme de génie!

Aux singes, succédèrent les najas.

Chillambaram roula, au centre du jardin, sur un

petit chariot, la caisse qui contenait les reptiles redoutables, puis reprit la manivelle de l'orgue, et se mit à moudre l'air capital de *la fille de Madame Angot :* de Madame Angot, je suis la fille... Aussitôt les serpents se dressèrent, eurent des frétillements de plaisir, des balancements de tête en cadence, se laissèrent enlever les uns après les autres par Dubois qui les mania, les remania, s'en fit des colliers, des bracelets, des jarretières, et les remit en place sans le moindre accident.

— Sur ce terrain, dit-il, l'œil étincelant, pendant que l'Indou remisait la caisse de najas, je défie tous les dompteurs d'Orient et d'Occident!

Convaincu, après ces preuves éloquentes, que l'heure de repartir pour l'Europe sonnait, il but un verre de brandy, en donna un à Chillambaram, et sortit, résolu à traiter de son transport et de celui de sa ménagerie.

Un trois-mâts carré de deux mille tonneaux, appartenant au port de Marseille, et depuis deux mois à Calcutta, manquait justement de fret; Dubois s'arrangea avec les représentants de ses propriétaires, à des conditions avantageuses, et rentrant au bungalow, annonça à l'Indou étonné que l'embarquement du personnel de la troupe, aurait lieu dans le courant du mois.

On était en décembre.

Dubois nageait dans la joie, dans l'espérance; il avait de l'or dans les yeux, des échos d'applaudissements frénétiques dans les oreilles, son cœur tressautait d'aise.

— Préparons notre affiche! exclama-t-il tout à coup dans un superbe mouvement d'impatience, d'orgueil, de contentement.

Il demanda à Chillambaram une lampe, du papier, une plume, de l'encre, s'assit à une table, dans la chambre où il couchait, et rédigea, d'inspiration, presque sans rature, ce modèle d'affiche qu'il se proposait de livrer aux quatre vents de la publicité, dès son arrivée en France :

Événement considérable

AGÉNOR DUBOIS

Le dompteur sans pareil, de retour de l'Inde, présentera au public, non dans des cages, *mais en liberté dans l'enceinte d'un cirque,* une ménagerie composée de trente six sujets incomparablement instruits, dont quatre éléphants de huit ans : La Flèche, Zéphirin, Bayadère, Vol-au-Vent; trois tigres de deux ans : Patte-de-Velours, la Douceur, Gargantua; deux buffles : Peau-de-satin, Lanturlu; deux ours : Fine-oreille, l'Indiscret; un rhinocéros : Beau-nez ; douze singes ayant pour chef de file : Crapoussin; douze serpents najas.

Programme des exercices de la première représentation :

PREMIÈRE PARTIE

La ronde du pont d'Avignon, dansée par tous les singes. La main chaude, le pied de bœuf, par les mêmes. Les cerceaux, par les éléphants et les tigres.

DEUXIÈME PARTIE

Le dompteur entouré des najas.

Le jeu des quatre coins, par les trois tigres et les deux ours.

Sauts périlleux par les deux buffles qui marcheront ensuite, debout sur les pieds de derrière, puis viendront embrasser leur maître en valsant.

TROISIÈME PARTIE

Poses plastiques par le rhinocéros Beau-nez et les ours Fine-oreille et L'indiscret.

Lunch, à la même table, des gros animaux et des carnassiers, servis par le singe Crapoussin.

Quadrille final par les éléphants, le rhinocéros, les tigres et les ours.

Les cavaliers seuls seront dansés par Fine-oreille, L'indiscret, La flèche, Zéphirin, Bayadère et Vol-au-vent qui exécutera un jeté-battu.

« Si les populations ne s'étouffent pas pour voir un tel spectacle, dit Dubois en se relisant, c'est que rien n'est plus capable de les émouvoir. Mais, reprit-il avec confiance, elles accourront à mon appel, et ma gloire et ma fortune sont certaines. »

Dix-huit jours plus tard, le 27 décembre 1877, Dubois fit entrer sa ménagerie dans le navire marseillais qui eut, *ipso facto,* ainsi, des apparences d'arche de Noé, et le 28, à la marée, il s'éloigna de Calcutta, salué par une foule curieuse massée sur le quai, foule dans laquelle se faisait remarquer son ami le cuisinier.

— C'est le commencement, dit-il heureux, à Chillambaram qui, debout à côté de lui, était tout étourdi de quitter l'Inde.

II

LE CYCLONE

Le trois-mâts descendit rapidement l'Hougly, poussé par une brise favorable, laissa son pilote à l'île Saugor, qui défend l'entrée du fleuve, et le 1er janvier 1878, déploya ses voiles dans le golfe du Bengale.

La ménagerie avait été arrimée, partie dans des cages, partie dans des coins, sur le pont et dans l'entrepont, de façon à ne pas gêner les manœuvres et à ne pas manquer d'air. Elle se comportait convenablement, montrait une docilité parfaite et paraissait subir, comme un mal nécessaire, inéluctable, fatal, sa prison étroite et momentanée.

Les animaux féroces de terre sont ordinairement paisibles sur mer. Ce plancher mouvant qu'ils ont sous les pattes, cette immensité vide qui les entoure, les impressionnent, les intimident, les assouplissent au point qu'on a vu des tigres, des léopards, des panthères, indomptables à terre, devenir humbles et soumis une fois embarqués et en pleine mer.

Matin et soir, Dubois, aidé de Chillambaram, fit faire un tour sur le pont à ses bêtes, sauf aux serpents, bien entendu, pour leur dégourdir les jambes, et, par la même occasion, pour leur rappeler leurs exercices, afin qu'ils ne perdissent pas ce qu'ils avaient appris.

Tigres, éléphants, ours, rhinocéros, singes, Crapoussin surtout, acceptèrent sans grogner ce léger travail; seuls, les buffles eurent des accès de mauvaise humeur; mais cela ne tira pas à conséquence,

ces quadrupèdes bornés et grossiers, n'ayant aucune influence sur leur entourage.

Les matelots ne tardèrent pas à se lier d'amitié avec les pensionnaires de Dubois, au moyen de morceaux de pain, de morceaux de sucre, de morceaux de viande, et bêtes et gens ne firent plus qu'un.

On accuse l'espèce humaine d'être portée sur son ventre et l'on a peut-être raison; l'espèce inhumaine, elle, ne vit que pour le ventre. Avec une brioche ou un petit pain, on fait faire toutes sortes de bassesses à un grave éléphant, à un rhinocéros sur le retour, à un ours adulte. C'est la dégradation par l'appétit.

Le ventre, voilà le vrai tyran, le tyran sempiternel, universel, invincible! Ah! si on pouvait le supprimer, quels changements sur la surface du globe!

La familiarité des animaux de Dubois avec l'équipage devint telle, que les éléphants aidèrent aux manœuvres, que les ours grimpèrent, en se jouant, dans les hunes, que les singes gambadèrent sur les haubans et sur les vergues, que les tigres firent la chasse aux rats, que le rhinocéros se constitua le marmiton, le laveur de vaisselle du cuisinier.

D'un coup de langue il nettoyait un plat, ou une casserole avec tant de netteté et d'un air si bénin, qu'on ne pouvait s'empêcher d'en être touché. On sentait que le cœur y était.

Aussi le temps passait-il doucement pour tout le monde, à bord du trois-mâts.

En particulier, Dubois vivait dans une atmosphère de délices; sa gloire, sa fortune future, lui causaient de tels élans de joie qu'il se promenait, quotidiennement, de long en large, pendant des heures, de l'arrière à l'avant, de tribord à bâbord, en répétant, la figure enluminée : « Quel tapage à mon arrivée! Quel succès! Quelles recettes! Le palais de l'industrie sera trop petit pour recevoir chaque jour la multitude qui se précipitera pour me voir; ma poitrine sera trop étroite pour recevoir les croix, les médailles que les princes étrangers voudront m'offrir! »

Hélas! le sort, qui a tant de caprices et tant d'aveuglement, vint brusquement troubler la félicité générale et changer le cours des pensées du dompteur.

En vue de l'île de Ceylan, un cyclone fondit sur le trois-mâts et l'entraîna dans ses terribles tourbillons.

Le baromètre descendit à 700^{mm}, la mer se déchaîna, une pluie torrentielle se joignit aux rafales, et le navire fut désemparé, en dépit des efforts de son équipage.

Successivement, le grand hunier se déchira, les embarcations de porte-manteaux disparurent avec la misaine, l'artimon se cassa, la trinquette, les focs s'envolèrent, le grand mât, le beaupré se brisèrent, le gouvernail fut arraché, le navire s'emplit d'eau.

Le capitaine appela tout le monde aux pompes, mais vainement; la mer, de plus en plus agitée, de plus en plus furieuse, secoua si horriblement le trois-mâts qu'elle disloqua sa membrure à l'arrière, augmenta ses voies d'eau et finit par l'engloutir sous une avalanche de vagues d'une force et d'une violence épouvantables.

Alors se débattirent, pêle-mêle dans les flots, matelots, dompteur, animaux, chacun ne s'occupant que de soi et cherchant, éperdu, le salut.

Dubois, accroché à une caisse qui flottait, heurta un rocher, s'y cramponna, à demi-mort, et y demeura attaché avec l'énergie du désespoir, couvert par les lames et tiré par elles.

Au bout de trois heures d'angoisses, de fatigues atroces, la mer tomba et il put s'asseoir sur le rocher où l'ouragan l'avait jeté et aux aspérités duquel il s'était cramponné.

Ses jambes, ses mains, sa poitrine étaient meurtries; de ses vêtements il ne restait que des lambeaux.

Ahuri, fou de douleur, de désespoir, il regarda autour de lui : sur la mer redevenue lisse et bleue, pas la moindre trace du trois-mâts; ailleurs, une plage qu'une bande de sable reliait au rocher et que bordait, au loin, une forêt.

Où était-il?

Il descendit du rocher et gagna la plage où il tomba épuisé et en proie à une sorte de rage.

« Perdu! perdu! perdu! » hurla-t-il, en pressant sa tête dans ses mains.

Le drame de la vie a de ces imprévus : à peine la situation est-elle bonne qu'un incident casse le fil de l'intrigue, ravive l'action et relance dans la lutte, dans l'inconnu, les personnages en jeu.

A. Dubarry.

(La suite à la prochaine livraison.)

LA SCIENCE EN FAMILLE

LES RONDS DES SORCIERS ET LES CERCLES DES FÉES

— Oui, me disait Jean Thibaut, mon voisin et mon ancien camarade d'enfance au village, oui, je les ai vus, vus comme je te vois.

— Allons-donc! faisais-je, en levant un peu les épaules. Où les as-tu vus?

— Où? Dans mon pré, pardienne! dans mon satané pré, où l'herbe ne pousse jamais que là où ils ont fait leurs branles.

— Tu as rêvé, Jean Thibaut, mon ami.

— Oh! je sais bien que tu n'en veux rien croire, toi, parce que tu t'en vas chercher les choses des champs dans les livres, et que tu penses en savoir plus long que tous les malins, tous les vieux de chez nous; mais quand je te dis que je les ai vus, c'est que je les ai vus, de mes yeux vus, et plus d'une fois même, par les nuits de clair de lune. Ils sont là, sorciers et dames grises, ne faisant qu'un bloc, tant ils se tiennent serrés pour mener leurs danses, ou bien ils restent tranquilles pour réfléchir sur le mal qu'ils pourront faire, sur les sorts qu'ils pourront jeter dans le pays... à commencer par mon pré, où ils ont coutume de faire leurs assemblées de

sabbat, et qui s'en ressent, puisque j'en tire à peine tous les ans quelques bottelées de mauvais foin, tandis que si ça leur plaisait, j'en aurais de l'herbe à pleine faux. Ah! les gueux!..

— Comment cela? Pourquoi dis-tu : si ça leur plaisait? Il dépendrait donc, selon toi, de ces prétendus esprits malins de faire que ton pré produisît beaucoup de foin.

— Sûrement.

— Comment donc?

— Viens un peu avec moi; tu jugeras.

— Allons.

Et Jean Thibaut m'emmena dans son pré.

Ce pré occupait une espèce de plateau s'achevant en pente sur un bas-fond tourbeux, où les eaux sourdant des hauteurs ou résultant des pluies se rendaient pour croupir et former marécage. Çà et là le rocher, montrant ses affleurements nus, déchirait ce sol sans humus.

Comme nous gravissions la pente : « Tu vois, fit Jean Thibaut, partout de l'herbe rare et menue à peine nourrie et ayant, comme on pourrait dire, les pâles couleurs. »

— C'est vrai, répliquai-je, mais il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un terrain qui n'est guère composé que d'effritement de rochers soit à peu près stérile.

— Fort bien! je ne dis pas non, mais viens toujours.

Quand nous fûmes arrivés sur le plateau : « Maintenant, reprit Jean Thibaut, regarde un peu ça. »

En parlant ainsi, il me montrait à nos pieds une sorte de cercle qu'une bande d'herbe haute, drue, et d'un vert magnifique, décrivait sur le gazon court, rare et décoloré. Large de douze ou quinze centimètres environ, cette traînée de luxuriante végétation avait à peu près le diamètre d'une roue de carrosse dont elle avait, pour ainsi dire, la rectitude, — roue sans rayons toutefois, car à l'intérieur du cercle, l'herbe était aussi rare qu'à l'extérieur. — Un peu plus loin, même cercle d'une dimension à peu près égale mais interrompu, incomplet; puis ici simple segment circulaire, et là cercle entier mais d'un rayon beaucoup moindre. On eut dit, en réalité, qu'une main fantaisiste se fût complue à répandre un peu partout ces fragments de verte broderie.

« Eh bien! fit le maître du pré, que t'en semble? Les vois-tu maintenant de tes yeux les *ronds des sorciers*, les *cercles des fées?*

— Tu dis?

— Je dis ronds des sorciers, et cercles des fées, parce qu'il est bien certain pour moi que ces endroits où l'herbe est drue, épaisse, vigoureuse, sont ceux où la nuit se tient et danse la satanée sequelle.

— Oui, je sais, ces prétendus esprits malins que tu prétends avoir vus, pendant le clair de lune, comme en plein jour tu vois les prétendues traces de leurs pas. Quelles formes ont-ils, je te prie?

— Des formes d'hommes et de femmes ayant des robes grises, ils tournent, ils sautent...

— Ou ils restent en place, si je me souviens bien de ce que tu disais d'abord.

— Oui, quelquefois ils se tiennent tranquilles.

— Pour réfléchir selon toi, sur le mal qu'ils pourront causer.

— Assurément.

— Eh bien! Jean, mon ami, ce sont tout bonnement les brumeuses émanations du marais, qui, s'élevant du bas-fond, vont naturellement se condenser çà et là sur ton pré qui est au-dessus; là ils se meuvent plus ou moins ou s'immobilisent, en prenant parfois, je le veux bien, des apparences d'êtres à robes flottantes.

— Tu crois ça, toi. En fait de croyance, il n'y a pas à discuter. Tu ne les as pas vu, tu dis que ce n'est rien, moi, je les ai vus; et je sais qu'en penser... Soit donc! chacun son idée. Mais dis-moi un peu, toi qui es si fort, si malin, peux-tu m'expliquer pourquoi dans mon pré, qui n'a presque pas d'herbe, il y a d'ici et de là de ces ronds où l'herbe est drue à ce point que si elle était partout ainsi, au lieu de ce méchant pré, j'aurais le plus riche herbage du pays? Hein! peux-tu m'en fournir la raison?

— Ne serais-tu pas venu là un jour répandre, sans y penser pour ainsi dire, quelque engrais... par exemple des plâtras apportés dans une corbeille et jetés avec une pelle, en tournant. Il me souvient d'avoir lu dans un traité d'agriculture que Franklin, pour démontrer l'efficacité du plâtre, écrivit au printemps sur un pré avec cette poudre blanche : « *Ceci a été plâtré.* » Et en été l'inscription se trouva faite d'herbe beaucoup plus fournie. Peut-être y a-t-il eu dans ton pré quelque chose d'analogue, à ton insu.

— Il n'y a rien eu, je t'assure, affirma Jean Thibaut, et ce n'est point avec des suppositions de cette sorte, que tu te tireras d'affaire en voulant m'expliquer ces ronds. Ils sont bien, quoique tu en penses, les endroits de danse des sorciers et des dames de nuit; et tant que tu ne m'auras pas prouvé que je me trompe...

— Tu ne t'en trompes pas moins, ami Jean.

— Prouve-le moi.

— Cela pourra venir, attends un peu.

— J'attends. »

Or, cela se passait vers le mois de mai; et au cours de l'été, sans que la lumière se fît pour moi sur la cause de ce singulier phénomène, il m'était arrivé plus d'une fois, de constater ailleurs que dans le pré de Jean Thibaut de ces prétendus ronds des sorciers.

Un jour de septembre, traversant une des landes où j'avais remarqué de ces cercles mystérieux, j'y rencontrai un vieux et pauvre homme du pays que nous avions coutume d'appeler l'*herboriste*, non-seulement parce qu'il passait son temps à cueillir des simples : feuilles, fleurs, fruits et racines qu'il allait vendre aux apothicaires de la ville, mais encore parce que, doué de quelque instruction, il possédait des connaissances véritablement professionnelles sur tout ce qui concernait le règne végétal. A ses récoltes purement pharmaceutiques, il joignait une cueillette d'une tout autre nature. Au printemps, à l'automne, il ramassait et desséchait pour en approvisionner tous les cordons bleus du canton, des quantités de ce petit champignon parfumé, qui est vulgairement connu sous le nom de *mousseron* (1) et qui, dans les régions centrales e

1. C'est un petit *agaric* dont le chapeau d'un blanc mat o d'un blond clair, est un peu replié en dessous, avec des feuill très-minces, très-nombreux. Le pied est blanc, charnu, légère-

méridionales de la France, fait les plus exquises délices des gourmets. Le brave homme était là, marchant courbé et semblant faire à terre de nombreuses trouvailles.

— Eh bien ! père l'herboriste, lui dis-je, la cueillette est-elle bonne.

— Assez bonne. C'est la saison d'ailleurs, quand il a plu un peu en ce temps-ci et qu'il revient quelque chaleur, le mousseron donne.

— Le mousseron : ah ! c'est au mousseron que vous chassez en ce moment. La lande en fournit beaucoup, si j'en crois l'embonpoint de votre sac.

— Eh ! oui, j'en trouve !... ce matin particulièrement les *ronds* sont des mieux fournis. Affaire de température, comme je viens de vous dire.

— Les ronds ? répétai-je, parleriez-vous par hasard, des ronds des sorciers, vous aussi ?

— Oui, ma foi, répliqua l'herboriste avec un sourire, des ronds des sorciers, des cercles des fées, comme ils disent tous dans le pays, et que j'appelle, moi, tout simplement, tout bonnement les ronds aux mousserons : tenez, venez voir.

Nous fîmes quelques pas ensemble et au bord extérieur d'un de ces endroits où une végétation plus vigoureuse avait dessiné un de ces cercles que Jean-Thibaut tenait pour magiques, l'herboriste me montra une certaine quantité de jolis petits champignons disposés en ligne circulaire. Puis il me dit : Très-souvent les mousserons se présentent ainsi rangés, sur le pourtour des cercles d'herbe drue. Je comprends que les esprits portés au merveilleux par une grande ignorance en veuillent voir dans cette végétation extraordinaire, comme ils en pourraient trouver aussi dans l'arrangement des mousserons.

— Mais vous, l'herboriste, savez-vous la raison de ces choses ?

— Eh ! fit-il, j'ai été assez long à la rechercher ; mais — un de mes livres aidant toutefois — je crois être arrivé à la connaître d'une manière précise.

— Et voudriez-vous m'en instruire ?

— Avec d'autant plus de plaisir qu'avec vous j'ai chance d'être écouté et compris, tandis que tous nos paysans à qui j'ai essayé de démontrer leur erreur à propos des fées et des sorciers ont à peu près refusé de m'entendre, et sont restés convaincus que je radotais.

— Eh bien ! voyons.

— Dabord, reprit le veillard, remarquez, je vous prie, que ronds d'herbes et cercles de mousserons ne font qu'un en quelque sorte. L'un dérive de l'autre. Ceci n'aurait pas lieu sans cela. Maintenant laissez-moi vous apprendre, si vous ne le savez déjà, que ce que nous appelons *champignons*, à savoir ces végétations particulières qui poussent comme par enchantement hors de terre, sont pour ainsi dire les fleurs et les fruits d'une végétation souterraine, composée de filaments qui sont la vraie plante. Dans les feuillets se trouve, à la vérité, la semence qui va répandre au loin un nouveau végétal, mais c'est sans préjudice de la *souche* cachée qui la propage plus naturellement, plus rapidement. C'est l'analogue de la pomme de terre ; d'une part le tubercule, qui, laissé ou remis en terre, après avoir été arraché, reproduit la plante, et d'autre part la baie à graine qui succède à la fleur et qu'on pourrait semer.

Donc la souche souterraine du mousseron a une façon toute particulière de se propager. Supposons qu'une des graines imperceptibles cachées entre les feuillets ait été apportée sur un point où le sol lui convient — et Dieu sait que cette plante a des goûts délicats ! — Bref, elle germe, elle s'enfonce, elle cache sous terre son premier petit faisceau de filaments qui forment comme une étoile autour d'un point central. En la saison voulue, un champignon, un fruit sort du sol ; il naît en une nuit, il se flétrit le lendemain et quelques jours plus tard il se décompose. Eh bien ! à l'endroit où cette décomposition a lieu, le sol ne convient plus, mais plus du tout à la végétation des filaments souterrains, cette partie est comme qui dirait épuisée, ou plutôt empoisonnée pour la souche souterraine. En revanche, comme le champignon lui-même a été formé de tout ce qu'il y a de plus fertilisant pour les plantes ordinaires, il s'en suit que là où il se décompose, il donne à la terre le plus puissant des engrais, et de là vient que les herbes qui se trouvent sur ce point se mettent aussitôt à végéter avec une grande énergie. L'herbe amaigrie d'abord prend des airs de santé superbe.

« Or, fort bien ! Il en est ainsi durant la première saison qui a suivi la décomposition du mousseron, et ce n'est encore qu'une touffe d'herbe drue. Mais pendant les mois d'été ou d'hiver, la souche champignonnière a végété, a poussé ses filaments souterrains, tous en sens opposés et rayonnant autour de ce centre épuisé, empoisonné : ils se sont allongés de trois, quatre, cinq pouces... et la saison venue, les champignons-fruits sont sortis, qui, en se décomposant à leur tour, fertilisent un cercle de douze à quinze pouces de diamètre... Voilà quelques mois plus tard, un rond de sorcier, un cercle de fées de même dimension.

« A la saison d'ensuite, même effet, et même accroissement dans le diamètre du cercle, puisque en aucune façon les racines, les filaments souterrains ne sauraient trouver une alimentation convenable en se dirigeant vers l'intérieur. De là, les ronds de sorciers à peu près partout où croissent les mousserons. Ces cercles, comme vous avez pu le remarquer, puisque il en a été question devant vous, ne sont pas toujours complets ; c'est alors qu'un accident dans la nature du terrain empêche la propagation régulière des racines ; le plus souvent c'est la rencontre d'une ancienne couche épuisée par d'anciens filaments, ou bien un rocher, ou bien une sorte de terre trop grasse ou trop maigre. Les racines du mousseron, je vous l'ai déjà dit et je vous le répète, sont fort difficiles sur le choix des aliments. Toujours est-il que ce qui se passe au dedans, se révèle à nous au dehors par le plus ou moins de régularité du cercle d'herbe et d'apparition des champignons.

« Et voilà, si je ne me trompe, toute l'explication du semblant de mystère qui émerveille nos paysans. Notez bien, je vous prie, que si certains des livres que j'ai ne m'avaient renseigné sur la façon de végéter des champignons en général, je n'aurais

ment velu à sa base. Desséché à l'ombre, le mousseron, qu'on fait *revenir* dans l'eau tiède pour le mêler aux ragoûts, garde tout son arome délicat.

certainement pu arriver à découvrir comment se comporte le mousseron en particulier. »

Je remerciai le brave herboriste de son ingénieuse démonstration. Je voulus la transmettre à Jean Thibaut, mais Jean Thibaut préféra ses idées de sorciers et de fées à ces données, d'ailleurs trop techniques pour lui.

Or, depuis longtemps, l'occasion ne s'était plus offerte pour moi de penser aux ronds des sorciers, quand, dernièrement, le hasard fit que deux mémoires me tombèrent presque en même temps sous la main, l'un de Wollaston, secrétaire de la Société Royale de Londres, au commencement de ce siècle, l'autre publié par notre savant Dutrochet, en 1837, tous deux fournissant du phénomène une explication analogue, et conforme à celle du vieil *herboriste* de mon village.

Et comme les ronds des sorciers, qui m'embarrassèrent fort autrefois, pourraient intriguer encore plus d'un lecteur du *Musée des Familles*, j'ai cru bien faire en divulguant « leur secret ». Ai-je eu tort ou raison?... E. M.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Le prince de Galles est venu à Paris... J'en suis bien fâché pour Son Altesse impériale et royale, un plus grand qu'elle nous a visité : Seigneur Printemps s'est montré dans sa douce et triomphante beauté. Nous n'avons pas encore célébré le retour des hirondelles, mais déjà le plus gamin des oiseaux, Frisquet Moineau, piaille dans les lilas verdissants. Salut printemps! L'hiver a été long et il était temps que tu vînsses mettre un terme aux pluies interminables qui ont causé tant de désastres. Vous tous qui allez au bois, qui souriez au sourire de l'année, n'oubliez pas qu'il y a bien des vallées dont l'inondation a ruiné les campagnes, et puisqu'aujourd'hui on parle tant, dans un sens auquel je ne crois guère, de la fraternité des peuples, tout en jouissant du retour des beaux jours, rappelez-vous que là-bas, en Autriche-Hongrie, il y a des villes disparues sous les eaux, de funèbres malheurs, des veuves et des enfants qui tendent leurs mains et ne savent où reposer leur tête.

Ah! si vous aviez assisté aux désastres d'une inondation, fléau pire que l'incendie, avec quelle charité vous donneriez!

Faites-le, à mains larges, sans compter, et gardez à notre bien-aimé pays ce renom de bonté et de générosité qui est la plus pure de nos gloires.

***

Il vient de mourir à Postdam un homme dont la vie fut un vrai roman d'aventures. Schneider naquit dans les coulisses du théâtre de Berlin et dès l'âge de neuf ans, il figurait dans la troupe des comédiens du roi. Admirablement taillé pour la scène, tour à tour comique, chanteur, danseur et causeur, ce diable d'homme trouva encore le temps de courir les ruelles, d'apprendre à fond cinq ou six langues et de se faire une réputation de diseur de bons mots.

Si bonne fut sa réputation, si réel son mérite, qu'en 1836 on le nomma professeur de russe et d'anglais à l'École militaire de Berlin. Il y remplissait très-brillamment ses fonctions, lorsqu'en 1848 arrivèrent les soulèvements populaires qui imposèrent des humiliations si rudes à la royauté. Schneider qui n'avait point quitté le théâtre et qui était royaliste dans l'âme, aux chants du triomphe populaire répondit sur la scène par des couplets de son cru où il célébrait les bienfaits et les mérites du pouvoir royal.

Dame! le public se fâcha et pour calmer sa colère l'acteur outrageusement sifflé, menacé d'une punition plus grave et immédiate, dut jurer de ne plus reparaître sur la scène. Qu'allait-il devenir?

L'avenir à ce moment ne devait pas lui sembler couleur de rose. Mais le roi Frédéric-Guillaume IV ayant ressaisi son pouvoir, il prit pour lecteur le courageux comédien. Il plut, il devint le boute-en-train des plaisirs de la cour, donc logiquement il fut considéré comme propre à tout. Il entra dans la carrière officielle et politique : il devint conseiller intime, les croix de toute espèce et de toute couleur s'accrochèrent à sa poitrine et quand l'empereur de toutes les Russies venait à Berlin, la première personne qu'il demandait, était Schneider qui, facétieux et mordant, le mettait au courant de toutes les aventures que l'on racontait tout bas.

L'empereur actuel d'Allemagne ne fut pas pour lui moins bienveillant que ne l'avait été Frédéric-Guillaume, il le chargea de plusieurs missions délicates, son esprit eut le don de faire rire M. de Bismark et voilà comme quoi Schneider a passé une vie heureuse, et comme quoi la mort du vieux comédien est devenue presqu'un deuil de cour. A tout prendre, Schneider avait eu son heure de reconnaissance et de courage, plus d'un favori n'a point pareil titre. Demandez plutôt à Wagner.

***

Il n'est pas que vous ne sachiez le long discord qui sépare chasseurs et pêcheurs: qui l'emporte de la ligne ou du fusil? Depuis que la poudre existe, le procès est pendant, mais, durant le mois de mars, tandis que les chasseurs ont mis leurs armes au râtelier, les pêcheurs en exercice agitent leurs scions triomphants. Dans leur interminable dispute sur la prééminence de l'un des deux plaisirs, les hommes de la ligne peuvent prétendre avec orgueil que jamais leurs hauts faits n'ont fait couler une larme. Qui a pleuré le trépas d'un brochet ou d'une carpe? tandis que les chasseurs aux yeux des gens sensibles passent pour de vrais assassins. Pour le prouver, nous empruntons une jolie historiette à M. Gérard de Frontenay:

« M. de L... qui habite un fort beau château en Seine-et-Oise, a une petite fille charmante, intelligente au possible. Le bébé a six ans, lit très-couramment et commence à écrire assez bien.

Blanchette a le cœur quelquefois gros quand elle voit arriver des amis de son père avec leurs fusils, elle a des larmes pour les lapins et les faisans.

Un jour de la semaine où l'on chassait encore, cinq ou six chasseurs arrivèrent au château. On devait battre le parc le lendemain matin.

Le soir, Blanchette disparut. Tous les domestiques se mirent en campagne, et enfin on aperçut la petite qui rentrait en courant au château.

— D'où viens-tu? lui demanda sa mère.

— Je suis allée me promener.

— Il ne faut plus sortir comme cela, tu nous fais peur.

Le lendemain la chasse commença, Blanchette paraissait rayonnante.

Et quand les chasseurs revinrent, M. de L... dit à sa femme :

— Nous n'avons rien tué... impossible de trouver le moindre lapin... pas même un ramier ou un merle !

Quand Blanchette se fut retirée, les rabatteurs apportèrent le gibier qu'on avait caché, et M. de L... tira de sa poche deux ou trois bouts de papier qu'il avait trouvés dans le parc, accrochés à des ronces :

« Petits lapins, il est arrivé des hommes avec des fusils, cachez-vous bien.

« Petits perdreaux, petits pigeons, ouvrez vos ailes... Demain matin on doit tirer sur vous. Passez par dessus le mur et ne revenez que mardi.

Votre petite amie. »

Eh bien, je suis convaincu que cette charmante Blanchette, n'aurait pas écrit : « Petits gardons, petites perches, cachez-vous. »

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

LE SALON DE 1878



Un coin de mon atelier, tableau de M. Pabst, dessin de l'auteur.

VOYAGES ET FANTAISIES

LES AVENTURES D'UN DOMPTEUR (1)



Une vue prise à Ceylan, dessin de A. de Bar.

III

PREMIÈRE ÉTAPE EN FORÊT

La nuit était venue.

N'osant s'aventurer, dans l'ombre, ni d'un côté, ni de l'autre, ignorant où il se trouvait, blessé, à moitié nu, tremblant, le dompteur résolut de ne pas quitter la plage avant le retour du soleil.

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Les yeux fixés sur la mer dont les vagues onduleuses se perdaient à ses pieds, il songea à ses projets, à ses rêves de gloire, à ses richesses englouties avec le navire et il serra les dents et les poings, en pleurant, en se demandant s'il ne ferait pas bien de se replonger dans ces flots d'où il s'était si péniblement tiré.

Puis, la fatigue fit tomber lourdement ses paupières, et il s'endormit, la tête remplie de bourdonnements.

Quand il se réveilla, le jour renaissait.

Il regarda autour de lui, comme s'il eût été le jouet d'un cauchemar, et, après un moment d'abattement, se leva pour aller à la découverte et pour chercher de la nourriture, car il avait l'estomac dans les talons.

Il longea la plage, espérant se buter contre quelque épave du navire, et ne tarda pas à voir, en effet, à une courte distance : des fragments de mâts, de planches, une caisse défoncée, celle de ses najas qui, évidemment, étaient noyés, et le cadavre du second.

Il déshabilla celui-ci, se revêtit de ses dépouilles, fit un paquet de ce qu'il ne mit pas sur lui, et recouvrit le corps de sable.

Aucune autre trace du trois-mâts et de ceux qui le montaient : le cyclone paraissait avoir tout dévoré.

« O mes chers animaux, mon espoir, ma richesse, ma gloire, s'écria Dubois, je ne vous verrai plus ; c'est fini ! Je ne vous survivrai pas, non ! »

Et subitement tiraillé par la faim : « Mais, reprit-il en séchant ses larmes, où me procurerai-je, par ici, à boire et à manger ? »

La plage, surface plane sur une étendue de cinq à six cents pas de largeur, avait une ceinture de verdure aux teintes variées, formée de palmiers, de cocotiers, de cannelliers, de talipots entrelassés de lianes.

Dubois se traîna vers les arbres les plus proches et entra dans un sentier qui le conduisit à une source, à un filet d'eau limpide caché sous les fleurs, au-dessus duquel jasaient, chantaient, frétillaient, volaient des nuées d'oiseaux.

Il se désaltéra et regarda autour de lui : le miel abondait tellement partout qu'il aurait pu se croire au centre d'un cercle de ruches ; il secoua vigoureusement un cocotier, en détacha trois noix qu'il ouvrit à l'aide d'un couteau qu'il trouva dans la poche de la vareuse du second, et mangea des cocos et du miel, assis sur l'herbe.

« Ça n'est pas mauvais, dit-il ; cependant je préférerais une pitance plus substantielle, par exemple, un plat de tripes à la mode de Caen. Il est vrai que dans une forêt vierge, on ne doit pas être exigeant. A propos, quelle est la terre que je foule ? »

Dubois foulait le sol de Ceylan ; le trois-mâts avait sombré à l'est de cette terre magnifique et riche où les torrents roulent des saphirs, des rubis, où les huîtres contiennent des perles, où les tortues fournissent l'écaille la plus estimée, où l'on voit des forêts de canneliers, de cocotiers, de palmiers peuplées des plus beaux éléphants de l'orient, de tigres, d'ours, de buffles, de singes, d'admirables oiseaux, parmi lesquels des paons et des oiseaux de paradis en nombre infini.

En se rappelant la position du navire lors de l'arrivée du cyclone et en réfléchissant au temps qu'avait duré le naufrage, dix ou douze heures, Dubois acquit la conviction qu'il était à Ceylan, et il pensa à gagner une station anglaise quelconque.

Pour cela il prit le parti de marcher sous bois, sans trop s'éloigner de la côte, où il espérait rencontrer promptement un village ou une pêcherie de perles.

Le ciel était splendide, le soleil éclatant, la température accablante.

A Ceylan, les grandes chaleurs règnent pendant les mois de janvier, de février, de mars et d'avril.

Pour ne pas s'exposer à attraper une insolation, Dubois, qui n'avait point de chapeau, s'arma de résolution, quand il se sentit suffisamment reposé, restauré, et s'enfonça dans le sentier resserré où il s'était hasardé et qui l'avait conduit en quelques enjambées à une table assez copieuse quoique frugale.

Des nuées d'abeilles bourdonnaient au-dessus des fleurs, des nids de fourmis noires obstruaient le passage, des araignées guettaient les oiselets, d'énormes serpents rampaient en sifflant sous les plantes buissonneuses, parfois des troupes de singes pareils à ceux engloutis avec le navire, sautaient sur les arbres et y faisaient rage, les dépouillaient de leurs fruits et de leurs feuilles ; du reste, pas le moindre vestige d'habitation humaine.

Dubois s'avança tant que la chaleur fût supportable ; vers midi, heure qu'indiqua la hauteur du soleil, il fit comme tous les hôtes de la forêt : il se tint coi à l'ombre.

Il méditait sur les vicissitudes de la vie et l'instabilité des choses les mieux assises en apparence, quand il entendit un bruissement dans les herbes, et vit une troupe de petits poissons qui s'en allaient droit devant eux.

« Parbleu ! dit-il, étonné, voilà qui est curieux ; des poissons qui marchent ! c'est le monde renversé ! »

Ce n'était pas le monde renversé, mais simplement des sociétés de perches qui quittaient un étang sur le point de se dessécher et se réfugiaient dans un autre étang plein d'eau.

Elles se maintenaient en équilibre avec leurs nageoires pectorales étendues, et s'avançaient lentement, de l'air le plus naturel.

Les perches de Ceylan, grâce à des cellules aquifères qui humectent leurs branchies durant un certain temps, ont la faculté de se promener sur terre, et d'émigrer quand elles le jugent utile, si bien qu'on les rencontre fréquemment par les chemins, courant les aventures.

Dubois qui ignorait ce détail, toisa d'abord les émigrantes avec stupéfaction, en ramassa une vingtaine, les vida, fit un fagot de feuilles, de branches sèches, chercha un coin propice, alluma du feu avec un briquet de fumeur qu'il trouva encore dans la poche de l'habit du second, et grilla les perches qu'il mangea au fur et à mesure, sans s'arrêter à leur saveur peu délicate, que l'odeur de la fumée corrigeait ou primait.

Cette pêche, cette friture miraculeuse rendirent

du courage, des forces à Dubois qui se remit bravement en marche en ayant soin de ne pas trop s'écarter de la mer.

Il traversa des jungles, gravit des collines rocheuses, franchit des ravins, tourna des marais, et ruisselant de sueur, atteignit vers quatre heures de l'après-midi, la lisière d'un plateau herbeux au milieu duquel se dressait, comme un gigantesque bouquet vert, un acacia platiforme sous les rameaux duquel cent personnes se seraient facilement abritées.

Il écartait des canneliers sauvages pour y pénétrer, lorsqu'il s'arrêta ému, palpitant, intimidé : le plateau était habité, et par un curieux assemblage d'êtres.

IV

RENCONTRE INATTENDUE

Des tigres, des buffles, des ours, un rhinocéros, des éléphants, placés en face les uns des autres, s'y livraient à une sorte de danse en grognant, en agitant le corps, la tête, comme pour imiter les sons de la musique, en marquer la cadence.

Un éléphant, plein d'un beau zèle, poussait des cris de joie et cherchait à s'enlever en pirouettant devant un ours qui battait des entrechats.

A vingt pas de là, une douzaine de singes se tenant par la main, dansaient eux aussi, mais en rond, et en paraissant également chercher à imiter, avec la voix, un air, une ronde, par exemple.

Dubois assista, tout d'abord, muet, interdit à cette scène, puis, transporté de bonheur s'écria : « C'est ma ménagerie ! »

Et il s'élança sur le plateau, au milieu des bêtes, qu'il pressa contre sa poitrine, qu'il embrassa en les appelant : Beau-Nez, Lanturlu, Peau-de-Satin, Fine-Oreille, L'Indiscret, La Douceur, Patte-de-Velours, Gargantua, Crapoussin, La Flèche, Bayadère, Zéphirin, Vol-au-Vent, etc., en leur caressant les oreilles, la tête, le museau, en leur serrant les pattes, en sanglotant, en prononçant des phrases entrecoupées tandis que les animaux qu'il surprenait ainsi, hurlaient de contentement, gambadaient, faisaient la culbute, se livraient à mille tours sur l'herbe.

C'était, en effet, sa ménagerie, au complet, sauf les najas, sa ménagerie sauvée du naufrage, qui, ayant gagné la côte à la nage, les singes attachés aux oreilles, à la queue des éléphants, les ours remorqués par les tigres, le rhinocéros, les buffles, s'aidant mutuellement, s'était installée dans un des endroits les plus agréables de la lisière de la forêt, et, après le repos de midi et la sieste, dansait le quadrille d'Orphée et la ronde du pont d'Avignon en s'efforçant de remplacer par des cris harmonieux, l'orgue de barbarie absent.

« Mon cher Beau-Nez, mon bon Vol-au-Vent, mon brave La Douceur, vous tous, mes amis, quel plaisir de vous revoir, de me retrouver près de vous après vous avoir cru perdus sans retour, reprit Dubois haletant, les larmes aux yeux et en étreignant ses animaux. Vous vous rappeliez mes leçons même dans la solitude de l'exil, et vous les répétiez : c'est bien. Tous mes déboires sont oubliés, et nous allons de nouveau travailler ensemble à ma gloire et à ma fortune ! »

La ménagerie approuva par des mugissements, des sauts, des bondissements.

« Et Chillambaram ? » demanda Dubois en s'arrêtant.

Sur ce point aucune bête ne le renseigna. Sans doute l'Indou avait subi le sort de l'équipage du trois-mât. « Il est mort, soupira Dubois ; heureusement, vous êtes là, mes enfants ; c'est l'essentiel. »

En présence du bonheur inespéré qui lui arrivait, le dompteur sentit plus vivement la nécessité de gagner une ville, un port de préférence, de façon à se rembarquer pour l'Europe avec ses bêtes.

De sa petite fortune il lui restait vingt mille francs en billets de banque, vingt billets de mille, enfermés dans un portefeuille qu'il avait cousu au départ de Calcutta, dans la ceinture de son caleçon, de crainte de le perdre, et qui, grâce à cette précaution, s'était trouvé préservé.

Il l'avait complètement oublié après le naufrage ; il y repensa alors, constata avec satisfaction qu'il était à sa place et rasséréné, refait, ragaillardi : « nous serons à Paris pour l'Exposition, mes bons amis, affirma-t-il ; il ne s'agit plus que d'atteindre un établissement, le premier venu ; cela ne doit pas être la mer à boire. En route ! peut-être seronsnous à couvert ce soir. »

Et grimpant sur Vol-au-Vent, son éléphant favori, en se faisant faire la courte échelle par Beau-Nez, il donna le signal du départ.

La ménagerie s'ébranla : les tigres allant en éclaireur, les buffles ruminant, la tête basse, les singes accroupis sur La Flèche, Bayadère et Zéphirin, les ours cherchant du miel dans les buissons, le rhinocéros marchant bonassement en queue.

Dubois aurait voulu suivre la plage ; mais outre les obstacles que cette route offrait : étangs bourbeux, rochers, criques formant des solutions de continuité difficiles à franchir, les animaux préféraient rester en forêt où ils avaient, à chaque pas, table servie, et ils restèrent en forêt malgré leur maître qui dut les laisser aller *ad libitum*, s'en remettant à la Providence du soin d'achever son sauvetage qu'elle avait si bien commencé.

La caravane s'avança dans la direction du sud-ouest, sur un terrain boisé, entrecoupé de jungles, de ruisseaux, fréquemment de ruines, ruines de temples bouddhistes, sur lesquelles dormaient de gros reptiles, et, le soir, elle campa près d'une rivière peu profonde où les cocotiers, les palmiers, les canneliers se dressaient, innombrables.

Aussitôt chacun se mit à souper, à sa fantaisie, de fruits, de feuilles, de jeunes pousses, d'herbes.

Les tigres seuls estimèrent ces mets au-dessous d'eux, et dans l'intention de s'en procurer de plus nutritifs, partirent, guidés par Gargantua, sans écouter les appels du dompteur.

Dubois ne les vit pas disparaître d'un œil rassuré, car une de ses craintes était que sa troupe ne se disloquât par les désertions ; mais, soupçonnant le motif qui les entraînait, il se dit qu'ils reviendraient ou bredouilles, ou repus, ramassa une miette de la table des singes, une noix de coco que ceux-ci avaient jetée indifféremment, du haut d'un cocotier,

la fendit, et, assis sur l'herbe, soupa, lui aussi, de son mieux.

Une heure s'était écoulée lorsque les tigres rentrèrent au bercail.

L'un, Gargantua, portait sur le dos un bœuf zébu, ou à bosse; l'autre, La Douceur, tenait une chèvre entre ses formidables mâchoires; le troisième, Patte-de-Velours, ne portait rien : il veillait sur ce que portaient ses camarades.

Gargantua et La Douceur déposèrent leurs fardeaux dans un endroit écarté, à quelques pas de l'eau, et commencèrent, au clair de la lune, un festin de Balthazar auquel il invitèrent fraternellement Patte-de-Velours.

« Les gaillards! exclama Dubois en riant, ils ont trouvé des bifteks; je me doutais qu'ils allaient en maraude! Hé! les enfants, fit-il, je m'invite; quand il y en a pour trois, il y en a pour quatre. »

Et il s'approcha dans l'intention de couper une tranche de filet au zébu, et de la faire rôtir en allumant un feu de branches sèches avec son briquet.

Mais les tigres n'entendaient pas de cette oreille; peu partageux de leur nature, leur jeûne forcé depuis le naufrage du trois-mâts les avait encore éloignés de la communauté des biens, et c'est avec des froncements de nez, des regards, des grognements de mauvais augure qu'ils accueillirent Dubois.

Ce dernier ayant eu l'imprudence de mépriser ces avertissements et de poser une main profane sur le corps du zébu, Patte-de-Velours rugit entre ses crocs sanglants, darda des regards enflammés, et leva sur son maître une patte crispée armée d'ongles effrayants.

Intimidé, humilié, vexé, Dubois se retira, à reculons vers les éléphants, les buffles, les ours, le rhinocéros qui, le ventre plein, dormaient, du sommeil du juste, étendus à tort et à travers.

« Ami, jusqu'à la table exclusivement, parut signifier Patte-de-Velours avec l'approbation tacite de ses congénères; au delà : ennemis »

« Quand la liberté n'a point de frein, la licence apparaît vite, murmura le dompteur en retournant s'asseoir. Patience, ces velléités de rebellion cesseront à la première étape dans un lieu habité. »

Et ce lieu habité il ne doutait pas qu'il l'atteindrait prochainement; le zébu et la chèvre apportés par les tigres lui en donnaient la quasi-certitude.

En effet, ces animaux domestiques ne pouvaient guère provenir que d'une ferme, d'une ferme peu éloignée, les tigres n'ayant fait qu'une courte absence, il s'agissait de trouver cette ferme; Dubois se persuada qu'il la trouverait, et il s'endormit, en partie tranquillisé, entre les bras de l'ours L'Indiscret, dont l'épaisse fourrure n'était pas à dédaigner contre la fraîcheur et l'humidité.

Au milieu de la nuit il fut réveillé par des glapissements, des sifflements qui l'impressionnèrent au point de lui couper la respiration.

La forêt semblait au pouvoir d'une légion infinie d'êtres fantastiques, noirs, ailés, à forme hideuse.

« A l'aide! » s'écria-t-il, comme suffoqué.

La ménagerie se leva, regarda ce qui se passait, et, sans se concerter, courut, en tous sens, contre les diables tapageurs qui se dispersèrent en poussant des sons pareils aux clameurs de l'oie.

C'étaient des chauves-souris du genre roussette qui venaient de festiner sur les arbres fruitiers des alentours.

Dubois se remit de sa frayeur et se recoucha auprès de L'Indiscret, tandis que ses pensionnaires regagnaient leurs lits en grognant, et reprenaient leur somme interrompu. Il n'y eut pas d'autre alerte.

A l'aube tout le monde ouvrit les yeux, se détira, fit un brin de toilette dans la rivière, mangea un morceau et se disposa à repartir, sous le commandement du maître.

Les tigres avaient dévoré jusqu'aux cornes, le zébu et la chèvre, et cette gloutonnerie les alourdissait; néanmoins, ils ne restèrent pas en arrière.

On leva le camp, Dubois à califourchon sur le cou de Vol-au-Vent, et l'on se dirigea, en file, les singes groupés sur les pachydernes, du côté où La Douceur, Patte-de-Velours et Gargantua étaient allés en maraude.

Chose bizarre, le dompteur crut voir que ses quadrumanes étaient deux fois plus nombreux que la veille.

Il ne s'appesantit pourtant pas sur cette remarque vague, et poursuivit sa marche.

Tout à coup le paysage changea, la forêt s'ouvrit, la caravane déboucha devant une plantation où, d'un côté paissaient des bœufs zébus, des moutons, des chèvres, où, de l'autre, trois éléphants attelés à des charrues, labouraient, conduits par des Indigènes à moitié nus.

« Enfin ! » s'écria Dubois avec des larmes de reconnaissance et en sautant à bas de Vol-au-Vent.

Son apparition et celle de sa ménagerie ne produisirent pas l'agréable impression qu'il en attendait naïvement : à sa vue, à la vue des trois tigres, zébus, moutons, chèvres, Indigènes bondirent, et s'éclipsèrent en un clein d'œil, laissant, ahuris, tremblants, les trois éléphants de labour.

Dubois éclata de rire.

« Ils nous prennent pour des sauvages, dit-il ; laissons-les ; ils reviendront de leur erreur et de leur épouvante en nous examinant de plus près. Entrons chez eux et attendons. »

Vol-au-Vent, Bayadère, Zéphirin, La Flèche, s'approchèrent des trois éléphants de labour, les flairèrent, grognèrent doucement à leurs oreilles, cherchèrent à les emmener, les débarrassèrent, à l'aide de leur trompe, des traits qui les liaient à la charrue.

Les éléphants de labour hésitèrent d'abord, puis se laissèrent convaincre et accompagnèrent la ménagerie, à l'étonnement de Dubois, qui vit là un effet de ses leçons.

La ferme de la plantation, assemblage de cabanes, de rotin, de hangards, d'écuries, le tout couvert de chaume, apparaissait à cinq cents mètres; Dubois s'y rendit, suivi de ses bêtes, et s'en empara.

Elle était déserte ; la peur en avait chassé ses hôtes.

Du riz, du fourrage, des fagots de cannelle, du miel, des tas de noix de coco, quantité d'autres provisions ou produits, emplissaient ses bâtiments : la ménagerie, enchantée, se précipita sur tout cela

et entraîna dans une noce à bâtons rompus, les trois éléphants de labour, et Dubois.

En quelques heures le pillage fut complet : éléphants et singes surtout, s'en donnèrent jusqu'au menton, gaspillant, dispersant ce qu'ils ne mangeaient pas, mettant la ferme à sac.

Dubois put alors vérifier l'exactitude de l'observation qu'il avait faite le matin, au départ, à savoir que le nombre de ses singes était doublé.

Assurément, ses ouanderous n'avaient pas fait de petits.

Il fallait donc qu'ils eussent entraîné avec eux une troupe de quadrumanes de la forêt !

Ce fait, tout étrange qu'il parut, était vrai, et il avait un corollaire dans l'intimité qui s'était établie de suite entre les éléphants de la ménagerie et les éléphants de la ferme.

« Ainsi, fit Dubois plein d'admiration pour son génie, je n'ai pas seulement dompté des animaux féroces, j'ai encore fait des dompteurs de ces animaux ! »

La constatation de ce phénomène lui ouvrit d'immenses horizons : si ses douze singes avaient pu apprivoiser douze singes sauvages ; si ses quatre éléphants avaient pu racoler trois autres éléphants ; il n'y avait point de raison pour que ces sortes de conversions ne se continuassent sur une vaste échelle, pour que les élèves de ses élèves n'entraînassent pas avec eux tous ceux de leurs congénères qu'ils rencontreraient à l'état de nature.



Le pillage de la ferme, dessin de E. Morin.

« Je dompterai les animaux de la terre entière ! » affirma Dubois dans un superbe élan de force et d'orgueil.

Au pillage de la ferme succéda un temps de calme : on digéra, on fit un bout de sieste, on se roula mollement sur l'herbe en regardant les feuilles des arbres ou la voûte du ciel, on se laissa aller à fainéanter sans souci de la veille ni du lendemain.

Les grandes chaleurs du milieu du jour passèrent ainsi, après quoi on songea à se divertir, en repassant quelques exercices.

Un pré s'étendait devant la ferme ; on s'y rassembla et on y joua, sous l'œil du maître attendri, à cache-tampon, au pied-de-bœuf, à saute-mouton ; on y valsa, on y dansa en rond, on y pinça un quadrille avec les cavaliers seuls d'usage, le triomphe de Vol-au-Vent, et les jetés-battus de Fine-Oreille et de L'Indiscret.

La musique, l'orgue de barbarie manquait, mal-

heureusement; on y suppléa par un bourdonnement cadencé et un redoublement d'entrain.

Les singes nouveaux venus, les éléphants récemment embauchés ne surent, dans le principe, ce que cela signifiait et refusèrent de se mêler à ces nobles ébats; mais encouragés, instruits par leurs semblables, ils finirent par entrer en danse, aux applaudissements du dompteur, et bientôt le pré de la ferme ne fut plus qu'une salle de bal.

Oublieuse du reste de la terre, la ménagerie Dubois se livrait, sans retenue, aux joies enivrantes de la chorégraphie, quand un tumulte, suivi de coups de fusils, la rappela aux douleurs de la vie réelle.

V

ÉLÉPHANTS PRIVÉS ET ÉLÉPHANTS SAUVAGES

Quatre ou cinq cents individus plus ou moins cuivrés, plus ou moins vêtus, armés de piques, d'arcs, de haches, de fusils, s'avançaient contre la ferme pour en exterminer les envahisseurs.

Les Indigènes qui s'étaient sauvés devant la ménagerie avaient donné l'alarme aux environs; les habitants des villages les moins éloignés s'étaient réunis, et les pillards allaient avoir à compter avec eux.

A leur vue, Dubois saisit une perche, attacha à l'extrémité une nappe de cotonnade et répéta de toute la force de ses poumons : « Ami ! ami ! »

Mais cela ne produisit aucun effet, car les cris, les vociférations continuèrent de plus belle, et cinquante coups de fusils retentirent presque en même temps.

A ce bruit, les singes prirent la poudre d'escampette, les ours se faufilèrent à leur suite, les tigres dont l'estomac était plein et qui, par conséquent, n'avaient pas de motifs sérieux de montrer de la bravoure, détalèrent, les éléphants leur emboîtèrent le pas en emmenant leurs nouveaux camarades, Beau-Nez, le rhinocéros, quoique à l'abri des projectiles ordinaires par l'épaisseur de sa peau, ne voulant pas être seul à braver l'ennemi, ce qui eût été de la vanité, s'éclipsa à son tour.

« Ami ! Ami ! » cria obstinément Dubois en agitant son torchon.

Pif ! paf ! pouf ! lui répondirent les assaillants.

Et vingt balles sifflèrent à ses oreilles.

Le dompteur n'en demanda pas davantage ; il jeta sa perche, tourna les talons et, en une minute, eut rejoint le rhinocéros, sur le dos duquel il sauta, et qui l'emporta en forêt, derrière les autres bêtes.

Les Indigènes reprirent possession de la ferme et, s'il se fût retourné et arrêté, Dubois les aurait entendus pousser des exclamations de colère, de surprise, les aurait vus lever les bras au ciel en présence des dégâts causés par ses pensionnaires ; mais il n'eût garde de s'arrêter, et impatient d'échapper à la fusillade qu'on lui prodiguait malgré ses protestations, il lâcha la bride à Beau-Nez et chevaucha sur lui jusqu'à extinction de chaleur naturelle.

Quand le rhinocéros, dont les jambes n'étaient pas très-déliées, rattrapa ses copains, Dubois sauta à terre.

La poursuite avait cessé ; les Indigènes s'étaient retirés, et l'on n'entendait, sous les arbres, d'autres bruits que ceux que faisaient, en cherchant pâture, les animaux, que leur instinct avait conduits à un endroit arrosé par une source.

La nuit, l'émotion, la fatigue, ne permirent pas au dompteur de se mêler à l'agape commune; laissant sa ménagerie banqueter à son aise, et s'en remettant, pour le reste, à la Providence, Dubois s'endormit sur l'herbe.

Le lendemain il réfléchit à sa position qui tendait à se gâter.

D'une part, il devait s'efforcer de gagner une ville ; de l'autre, les populations se rassemblaient, s'armaient à son approche, le repoussaient en forêt avec sa ménagerie ! Cela devenait embarrassant.

« Espérons, fit-il, que je suis tombé sur des sauvages, sur des Weddahs (les Weddahs sont les indigènes non encore civilisés de Ceylan), et que, la prochaine fois, je rencontrerai des Anglais. »

Et comme ses bêtes se montraient disposées à changer de campement, il grimpa sur le coup de Vol-au-Vent et donna le signal du départ.

Les éléphants de labour suivaient docilement ceux de la ménagerie et paraissaient enchantés de vagabonder en société de gais compagnons ; les nouveaux singes témoignaient un vif plaisir de partager la vie aventureuse de Crapoussin et de ses frères; pour les autres sujets ils n'avaient jamais été plus alertes. La forêt, remplie d'arbres fruitiers, d'herbes comestibles, de miel, de fleurs, d'oiseaux, de gibier, n'était-ce pas, pour eux, le pays de cocagne ?

On marcha toute la journée par des sentiers étroits; on traversa des jungles, des ruisseaux, des clairières en mangeant, en buvant, lorsqu'on avait faim, lorsqu'on avait soif, et le soir on se trouva en face de montagnes aux flancs étagés et couverts de jacquiers, d'arbres à pain, de manguiers, de palmiers.

Peut-être étaient-ce les montagnes de Kandy ? Dans ce cas, en les tournant, on devait atteindre une des routes qui mènent à Colombo, le siège du gouvernement de Ceylan.

« Nous les tournerons », se dit Dubois en préparant son lit, pour la nuit, entre Fine-Oreille et L'Indiscret.

Les montagnes de Kandy marquent le centre de l'île de Ceylan, laquelle s'étend, en forme de poire, sur un espace de plus de cent lieues, de l'océan indien à l'Indoustan dont le détroit de Palk la sépare. Ces montagnes sont, pour ainsi dire les pepins de cette poire.

C'est de leur massif qu'émerge le *Pic d'Adam*, cône de deux mille mètres de hauteur, au sommet duquel on montre une empreinte qu'on attribue à un pied gigantesque : le pied d'Adam, selon les Musulmans, le pied de saint Thomas, selon des catholiques, le pied de Bouddha, selon les bouddhistes.

Des légendes placent le Paradis terrestre autour des montagnes de Kandy, et particulièrement au sud, dans les forêts où vivent en liberté, par troupeaux, ces beaux éléphants ceylanais si estimés des Indiens, et à la race desquels appartenaient Vol-au-Vent, Bayadère, Zéphirin, La Flèche.

La ménagerie était fatiguée ; elle soupa légère-

ment, se désaltéra à une fontaine naturelle creusée dans un rocher et se coucha.

Un peu avant le point du jour une vive lueur éclaira la vallée que dominait le campement. Une fumée âcre, un mélange confus de son de tambour, de voix, de chants, montaient de l'endroit où brillait cette lueur.

Dubois se glissa vers un plateau voisin et regarda.

Un groupe d'Indiens petits, noirs, musculeux, presque nus, dansaient, à quarante mètres au-dessous de lui, autour d'un feu contre lequel rôtissait un corps humain.

S'agissait-il de funérailles ou d'un repas de cannibales ?

Le dompteur se le demanda, persuadé, d'ailleurs, que, cette fois, il avait devant lui des vrais sauvages, des Weddahs.

Il compta une dizaine d'hommes et une vingtaine de femmes à peine vêtus de peaux de singes, de morceaux d'étoffe, de feuilles de talipot, de fibres de cocotier. Les hommes étaient armés d'arcs, les femmes devaient porter les bagages de la tribu ; les uns et les autres mâchaient une sorte de bétel.

Deux Indiens, à l'air sinistre, retournèrent le corps qui grillait, ce qui indiqua qu'il ne s'agissait pas de cérémonie funèbre.

Dubois frémit et faillit lancer ses tigres sur ces apprêteurs de chair humaine, à l'instant où un chef déclara le rôti, cuit à point, et où le monstrueux festin commença.

De tous les habitants indous de Ceylan, les Weddahs sont les plus anciens et les seuls qui ont refusé de se rapprocher de la civilisation moderne. Ils errent dans les jungles, les forêts, comme les fauves, les carnassiers, allant où les fruits, le miel, le gibier abondent, mangeant leurs enfants difformes, leurs prisonniers quand la disette les excite. Jaloux, vindicatifs, rusés, cruels, ils ont les vices de l'homme de couleur à l'état sauvage. Ils tendent du reste, à disparaître et nul ne s'en plaint à Ceylan.

En voyant les cannibales dévorer leur proie, avec voracité, Dubois, exaspéré, appela ses bêtes qui se rangèrent à ses côtés, au bord du plateau, et entamèrent incontinent un concert dont l'espace retentit.

Les Weddahs levèrent la tête et se prosternèrent saisis de crainte, se figurant probablement que le grand génie des forêts auquel ils adressent ordinairement leurs prières, leur apparaissait.

Dubois aurait pu les exterminer ; il préféra être généreux.

« Donnons à ces misérables une leçon d'humanité, dit-il à Patte-de-Velours, à La Douceur, à Gargantua qui se léchaient déjà les babines à la pensée de croquer trois ou quatre Indous, et ne faisons pas à autrui ce que nous réprouvons chez lui. »

Le jour renaissait petit à petit.

Le dompteur grimpa sur le cou de son préféré, Vol-au-Vent, prit la tête de sa troupe, et défila majestueusement le long du plateau et au-dessus des Weddahs qui marmotèrent, pendant ce temps, tout ce qu'ils savaient d'oraisons.

« Brr ! frissonna Dubois quand il les eut perdus de vue, l'atroce spectacle. Si j'étais faible d'esprit, je considérerais cette rencontre comme un mauvais présage. »

Moins impressionnés que lui, les animaux marchaient gaiement en bondissant, en se mordillant, en jouant à la poursuite, à cache-cache, en affichant la plus joyeuse humeur.

« On dirait des écoliers en vacance », marmotta Dubois en suivant leurs ébats du regard.

On marcha d'une traite, durant six heures, après quoi on choisit un joli coin ombragé, arrosé, garni d'arbres fruitiers, où l'on s'arrêta pour se reposer, manger, laisser passer les fortes chaleurs du jour, où l'on se livra à la douce jouissance de la sieste.

On dormait comme des créatures du bon Dieu depuis une heure, lorsque des bruissements de feuilles, des craquements de branches, des pas lourds, des *ourmf!* sourds se firent entendre.

« Qu'est-ce? » interrogea Dubois en se frottant les paupières.

Éléphants, tigres, buffles, ours, singes, rhinocéros, se réveillèrent en sursaut et écarquillèrent les yeux.

Un spectacle inattendu s'offrit à leurs regards : tout autour de l'espace où ils étaient couchés, se tenaient des éléphants qui les flairaient, les examinaient en balançant leurs trompes, et se montraient résolus à les chasser d'un lieu dont ils usurpaient la possession.

Dubois en compta soixante, presque tous de grosse taille.

Le premier moment de surprise passé, la ménagerie se massa près du dompteur, pour prendre ses instructions, sans quitter de l'œil le troupeau qui la cernait.

Dubois, visiblement bouleversé, se gratta le front pendant quelques secondes, puis une inspiration lumineuse lui vint : il fit ranger ses bêtes, que la peur rendit d'une obéissance exemplaire, et leur commanda les exercices qu'il leur avait appris.

Les éléphants sauvages assistèrent à ces jeux avec une contenance qui indiquait leur extrême étonnement.

C'est ce que désirait Dubois qui savait, par expérience, que la première impression chez l'animal lorsqu'elle est vive et dégagée de crainte, facilite son apprivoisement rapide.

Pendant que Bayadère et Zéphirin formaient, avec leurs trompes réunies horizontalement, un pont par-dessus lequel sautaient les tigres, sous lequel passaient ensuite les autres artistes, pendant que les buffles marchaient debout sur leurs pieds de derrière ; que Beau-Nez, Fine-Oreille, L'Indiscret exécutaient de gracieuses poses plastiques, les éléphants sauvages s'avançaient petit à petit, grognaient d'admiration, changeaient d'attitude.

Quand la ménagerie, en place pour le quadrille d'*Orphée*, s'élança, légère, à la voix du dompteur, qui battait la mesure avec ses mains, en chantant l'air fameux de la fameuse opérette, l'étonnement se changea en un enthousiasme sans limite. Les éléphants sauvages secouèrent leurs oreilles, leurs trompes, frissonnèrent, poussèrent des cris de bonheur, essayèrent d'imiter les danseurs, levèrent une patte, d'abord, puis deux pattes, risquèrent un saut, une pirouette, et finirent par se mêler follement au quadrille, qui se termina par un galop dont la forêt trembla, et que Dubois, ivre d'orgueil, dirigea en chantant, en battant des mains, et le regard éclatant.

Lorsque le galop cessa, lorsque les danseurs, écumants, haletants, n'en pouvant plus, s'affaissèrent sur l'herbe, en tirant la langue, les éléphants sauvages étaient conquis.

« Sapristi! respira Dubois en s'essuyant le front du revers de sa manche : voilà un succès sans précédent, je pense! »

VI.

EN VUE DE COLOMBO.

Vol-au-Vent, Zéphirin, La Flèche, Bayadère et les trois éléphants de labour précédemment débauchés et embauchés, firent assaut de prévenance, d'amabilité auprès des soixante éléphants sauvages, leur contèrent, dans leur langage, un tas de choses séduisantes de la vie paradisiaque qu'ils menaient, leur jurèrent que c'était tous les jours fête auprès de leur condottière, et les persuadèrent si bien que le troupeau entier décida qu'il partagerait désormais la destinée de ses compagnons de fortune.

Cette nouvelle, communiquée à Beau-Nez, à Fine-Oreille, à L'Indiscret, à Lenturlu, à Peau-de-Satin, à Patte-de-Velours, à La Douceur, à Gargantua, à Crapoussin et par lui à tous les singes, causa une joie générale que Dubois partagea parce qu'il en devina le motif.

« Ma position se corse et prend des proportions inespérées, dit-il, en arpentant le front de bandière de ses animaux; qui sait si par la puissance des bêtes que je réunis autour de moi, je ne serai pas prochainement le seigneur de ce pays! roi! reprit-il avec un éclair d'ambition, c'est mieux que dompteur. Roi!... et pourquoi pas!...

Le premier qui fut roi fut un dompteur heureux,
Qui sait bien commander n'a pas besoin d'aïeux,

a écrit Voltaire dans une tragédie! »

Les vétérans de la ménagerie et les recrues burent ensemble à la source, en signe de foi jurée, dévastèrent, de concert, les alentours et, à la nuit noire, après avoir longtemps causé, s'endormirent d'un sommeil de plomb.

A l'aube, tous partirent, en corps, applaudis, encouragés par Dubois perché sur Vol-au-Vent, son favori, et ils errèrent, en zigzag, dans la forêt, pendant trois semaines, déjeunant, dînant, soupant d'herbes, de feuilles, de gibier, d'oiseaux, de miel, de fruits, de tout ce qu'ils dénichaient de comestible, entraînant ceux de leurs congénères, sauvages ou privés, qu'ils rencontraient, et répétant quotidiennement, sous la direction de leur professeur, les surprenants exercices qui faisaient le fond des connaissances de la ménagerie instruite à Calcutta.

Le 1er février ils débouchèrent sur la route de Colombo à Kandy, à neuf ou dix milles de Colombo, et prirent leurs quartiers dans une étendue de terrain plat plantée de cocotiers, de palmiers, de jacquiers, de canneliers.

Leur troupe s'élevait alors à cinq cents individus, sans compter Dubois : trois cent quarante éléphants, trente tigres, quarante ours, soixante singes, vingt-neuf buffles, un rhinocéros.

C'était le matin : les zébus des plantations qui transportaient du riz, du café, de la cannelle, rebroussèrent chemin, effrayés; les coulis abandonnèrent leurs chariots; des ânes, des chevaux, chargés de fardeaux, se débarrassèrent de ce qu'ils portaient et s'enfuirent; la diligence de Colombo à Kandy, qui passait, fut jetée dans un fossé par son attelage; tous ceux que leurs occupations avaient amenés par là s'en retournèrent plus vite qu'ils n'étaient venus, en poussant des cris d'effroi, et la route devint déserte; mais cela ne dura pas.

Depuis le pillage de la ferme et la fugue des éléphants de labour de celle-ci, l'alarme courait dans le sud de Ceylan, et, des montagnes à l'Océan, il n'était bruit que d'un diable qui dévastait tout sur son passage et traînait à sa suite une horde de dragons.

Sur ce thème, l'imagination indienne, la superstition bouddhiste, dont les écarts sont si extravagants d'ordinaire, avaient donné à Dubois cent coudées de haut, des yeux de feu, un souffle empoisonné, des crocs longs de deux toises, et à ses bêtes la grosseur et la hideur de tout ce que les enfers réunis de l'Inde, de la Chine et du Japon, possèdent d'horrible en monstres.

Quelques chefs de villages ayant voulu organiser des battues, ou tout au moins des reconnaissances; nulle part les habitants ne répondirent à leur appel; sur divers points les travaux agricoles furent abandonnés; des tribus de Weddahs même quittèrent la forêt, sous la pression de l'effroi; les villes du littoral : Palatupane, Hambanglotte, Tangalle, Matura, Pointe-de-Galle se remplirent de fugitifs.

Dans cette dernière localité, la seconde ville de Ceylan, à cause de son entrepôt de charbon pour les steamers venant d'Australie ou d'Europe, et allant aux Indes, en Chine, l'encombrement fut tel qu'il nécessita des mesures de précaution.

Une partie des fugitifs se précipita aveuglément sur les vapeurs européens, les daous arabes, les pétamars indiens, les pirogues amarrés dans le port, pour fuir, n'importe où; l'autre demanda à être reçue dans le fort.

On menaça, on discuta, on raisonna sans résultat, et, comme il était urgent de rassurer cette multitude affolée, le télégraphe joua entre Pointe-de-Galle et Colombo.

Inquiet, le gouverneur de Ceylan forma à la hâte un petit corps d'armée composé de soldats anglais et de miliciens indigènes, et il allait partir en exploration avec du canon, lorsque Dubois lui évita un déplacement en venant camper en vue de Colombo. Grisé par son succès inouï, l'ex-marchand de tripes à la mode de Caen ne savait plus ce qu'il devait faire.

Retourner en France avec une ménagerie de cinq cents individus, dont les deux tiers d'éléphants, c'était impraticable; il eût fallu pour cela une flotte et des millions. S'installer dans une localité de l'île, ce n'était pas possible non plus. D'ailleurs, que faire de tant de grosses bêtes dans une petite ville, comment les nourrir et quel parti en tirer?

Parcourir les campagnes cultivées, cela n'avait pas de but et c'était ruiner inutilement les plantations.

Dubois ne voyait guère que trois partis également difficiles, également pleins d'inconvénients à

prendre : abandonner ses bêtes, ce qu'il ne voulait pas admettre; ou se réfugier avec elles en forêt et dire adieu au monde, ce qui ne faisait pas le compte de son ambition; ou, à l'instar de Bacchus, jeter son bonnet par-dessus les moulins et marcher à la conquête de Ceylan, puis de l'Inde, puis... les conquérants, on le sait, ne s'arrêtent que quand la mort leur barre la route.

« Si la Russie savait!... pensa Dubois, dont la perplexité augmentait, quelle diversion je ferais ici en sa faveur!... Ce n'est pas seulement Constantinople, c'est la Turquie entière que je lui donnerais, à la barbe des Anglais. »

Malheureusement, la Russie ignorait son odyssée.

Dubois aurait pu se résoudre à s'en tenir à sa première ménagerie, à se retirer à Colombo avec La Flèche, Bayadère, Vol-au-Vent, Zéphirin, Beau-Nez, Fine-Oreille, L'Indiscret, Lanturlu, Peau-de-Satin, Patte-de-Velours, La Douceur, Gargantua, Crapoussin, et à s'embarquer, de là, pour l'Europe; mais tout indiquait que ces bonnes gens ne quitteraient pas leurs nouveaux compagnons, et que ces



Le quadrille d'Orphée, dessin de E. Morin.

derniers, le cas échéant, s'opposeraient au départ des pensionnaires du dompteur.

Les cinq cents animaux ne formaient plus qu'une famille indissolublement unie.

Pendant que Dubois réfléchissait à cette situation complexe, assis sur l'herbe, au pied d'un cocotier, ses tigres enlevaient des chevaux, des zébus sur la route, ses éléphants s'attablaient à des chariots de riz abandonnés, ses ours, ses buffles, ses singes et Beaux-Nez ravageaient tout autour d'eux.

La ripaille finie, les plus repus se couchèrent, les autres se mirent à jouer aux quatre coins, à la savate, au cheval fondu, au pied-de-bœuf, et, pour terminer par un morceau d'ensemble, organisèrent un quadrille fantastique auquel cent éléphants, vingt ours, dix buffles, un tigre et Beaux-Nez prirent part.

Jamais les cavaliers seuls n'avaient été dansés avec plus de furia, de légèreté, de brio.

Dubois battit des mains, se précipita au cou de Fine-Oreille, de L'Indiscret, à la trompe de Vol-au-Vent, à la corne de Beaux-Nez, dont les jetés-battus avaient atteint la perfection, et les couvrit de caresses.

« All right! » répétèrent à cet instant de nombreuses voix.

Dubois leva la tête et, rappelé à lui-même, à la réalité, regarda du côté d'où venait le bruit.

Le campement était entouré de troupes, et une batterie d'artillerie le menaçait.

A. Dubarry.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

ÉTUDES HISTORIQUES

MARTIN TROMP

I

UN GASTMAAL

Jamais plus beau soleil n'avait rayonné sur le port que forme la Meuse à son embouchure. Le fleuve paraissait s'élargir, afin d'abriter un plus grand nombre de vaisseaux. Ces bâtiments arrivaient de tous les points du globe, attirés par la sûreté de la rade et l'excellence du mouillage. Les formes diverses de ces navires, les vives couleurs de leurs pavillons, formaient des contrastes réjouissants à l'œil. On eût dit à voir ces drapeaux, ces flammes, ces banderolles flottant aux mâts s'échelonnant sur les vergues, descendant le long des cordages, qu'une troupe d'oiseaux exotiques venait de s'abattre sur la flotte. La plupart des vaisseaux arrivaient de la Chine ou des Indes chargés d'épices, d'indigo, de vanille, de thé, de soieries.

Les ballots, les caisses, les boucauts de marchandises exhalaient des senteurs pénétrantes. Les matelots, les mousses couraient du quai au pont des trois-mâts, enlevant des balles de marchandises, roulant les barils, traînant les fardeaux.

Ces marins frottés à toutes les civilisations et appartenant pour la plupart à des nationalités différentes, abrégeaient le travail par le rire, répétaient des refrains dans les langues les plus étranges, ou juraient avec énergie dans des idiomes inconnus. Les Hollandais ne semblaient ni s'égayer des chansons ni s'émouvoir des accès de colère. Robustes, mais flegmatiques, ils soulevaient les ballots, les colis, avec une placidité dont ils devaient seulement se départir en face d'un verre de bière, tandis que munis d'une râpe à tabac ils s'apprêtaient à bourrer une énorme pipe, qu'ils mettraient au moins deux heures à fumer.

Les négociants de la Brielle se promenaient gravement, les mains dans les poches; quelques-uns questionnaient les capitaines et supputaient à l'avance le chiffre de leurs bénéfices. Des groupes bruyants et joyeux se mêlaient à ces notables personnages. C'étaient les amis, les femmes, les enfants des matelots agitant des mouchoirs ou envoyant des baisers. Combien de regards, de sourires, échangés entre ces hommes au teint cuivré par le tropique, et les blanches hollandaises dont la coiffure adoucissait encore l'expression d'excessive douceur. Quelle joie pour ces pauvres gens ballottés pendant de longs mois sur la mer, de retrouver la demeure dont le souvenir les avait poursuivis dans les huttes malaises, juchées sur leurs échasses de bambous, dans les campongs de Java ou dans les pavillons à toits relevés des villes chinoises. Oui, vraiment, la ville de la Brielle était en fête. Ceux qui n'attendaient personne, les pauvres de joie, sortaient de chez eux pour prendre l'air du bonheur d'autrui, et recueillir les miettes de l'allégresse générale.

Mais les habitants de la Brielle n'étaient pas seuls à se réjouir. Delft, qui n'est éloigné que de trois lieues, y avait envoyé ses promeneurs. Les gens de Rotterdam ne s'étaient nullement effrayés d'une promenade en mer, et une flottille de canots légers s'agitait sur les vagues autour des gros vaisseaux à l'ancre. Jamais un tel mouvement ne s'était vu dans l'île de Woorne; mais aussi, il s'agissait d'y recevoir, non pas seulement des capitaines arrivant de Malacca, de Java ou de Canton; mais de fêter le retour de Harpert Tromp, un des plus vaillants capitaines que la Compagnie des Indes eût à son service.

Dans ces villes de Hollande, Venises de la mer, qu'enrichissait le commerce, le marin jouissait d'une considération d'autant plus grande qu'elle décidait à la fois de la puissance politique et de la fortune des particuliers. Or on savait à la Brielle, grâce à des renseignements concis donnés par les navires ayant rencontré le vaisseau de Harpert Tromp que le capitaine avait coulé bas deux navires espagnols, et revenait chargé des dépouilles du troisième.

Le nom du vaillant marin se trouvait donc sur toutes les lèvres; chacun rappelait les traits de courage qui illustraient sa vie, et plus d'un ancien matelot vida un gobelet de Schiedam à la santé du vainqueur.

Dans une maison peu distante du port, le mouvement n'était pas moins grand pour être moins tumultueux. Le bonheur rayonnait sur le beau visage de la maîtresse du logis; les serviteurs mettaient un empressement joyeux à l'achèvement de leur tâche, et un enfant âgé d'environ neuf ans remplissait la maison de l'expansion de sa joie.

Cette maison appartenait au capitaine Harpert que sa femme et son fils attendaient avec une heureuse impatience.

La demeure dans laquelle il allait rentrer après une année d'absence, étincelait comme un bijou précieux. Les murs des couloirs garnis de faïences émaillées d'un bleu doux, venaient d'être soigneusement lavés; les dalles luisaient, les escaliers en bois des îles enrichis de cuivres repoussés que l'on payerait aujourd'hui au prix de l'or, étalaient à chaque palier, et dans l'embrasure des fenêtres à vitraux coloriés, des jardinières remplies de fleurs rares payées des sommes folles, par le père du capitaine qui posséda jadis la folie des tulipes, ajoutaient leur grâce à ces richesses.

Dans la chambre du maître de la maison, les murs étaient tendus de tapisseries à personnages provenant de fabriques d'Arras. Des colonnes du grand lit d'ébène sculpté, descendaient des courtines en damas vert brodées avec une perfection inimitable. En face du lit se trouvait la cheminée, véritable monument d'architecture artistique. Des colonnes en marbre vert de mer, surmontées de chapiteaux blancs, supportaient l'entablement. Une frise ornée de bas-reliefs décorait la corniche. Des chenets de cuivre à rondes bosses brillaient sur le fond noir des plaques de fer, couvertes des armoiries de la ville. De grands meubles fouillés avec un art égalant la patience des artistes, supportaient

des merveilles de l'Inde, de Java et de Canton. Des sièges hauts et carrés, reposant sur des pieds chantournés, à bras raides, à dossier plat, invitaient peut-être au repos, mais jamais à la paresse. Un tableau de maître ornait le fond du lit, et deux émaux de grande dimension, d'un gris doux, venus de Limoges, décoraient les deux côtés de la cheminée. Sur les guéridons se dressaient des potiches ventrues desquelles tombaient les feuilles ajourées des fougères; des chimères de bronze grimaçaient dans des coins. Des fantaisies charmantes égayaient la magnificence un peu lourde de cette chambre hollandaise. La main d'une femme y avait répandu la grâce de l'arrangement.

De la chambre d'Harpert, Christine passa dans le cabinet de travail de son mari : cette pièce se trouvait remplie de souvenirs de voyages. Des cartes dessinées par le capitaine décoraient les murailles. Des instruments de mathématiques, des globes se groupaient sur les meubles. Des peaux de lions et de tigres noirs recouvraient le tapis de Smyrne, dressant leurs têtes minéralisées, ouvrant leurs yeux d'émail, et laissant voir une langue rouge entre des rangées de dents menaçantes. Des défenses gigantesques cerclées de bracelets d'or, et offertes à Harpert par un Ratü de Java occupaient l'un des côtés de la porte; et près de la fenêtre, un groupe de paradisiers semblait s'envoler au-dessus d'une corbeille de roses.

Oui! le maître pouvait rentrer dans cette maison opulente que la tendresse emplissait d'un charme pénétrant. Quand Christine eût passé soigneusement la revue de sa demeure, elle songea à elle-même; et appelant une jeune servante aux cheveux de lin, elle lui ordonna de chercher dans les bahuts une toilette nouvelle et quelques bijoux de famille. Ne fallait-il pas que la femme d'Harpert se trouvât dans le véritable jour de sa beauté quand le vainqueur des Espagnols franchirait le seuil de la jolie maison de la Brielle? Christine attachait une agrafe à son large col de guipure, quand son fils Martin qui depuis une heure ne quittait pas la fenêtre par laquelle il devait lui être possible d'apercevoir son père, s'écria en quittant la croisée :

— Mère! mère! le voilà! voilà mon père, et monsieur le bourgmestre. Grietje, ouvrez la porte, c'est le père! le père!

En effet, Martin trouvant que l'allure tranquille de Grietje répondait mal à son impatience, bondit dans l'escalier, traversa le couloir, tira la barre de la porte de sapin et se jeta le premier dans les bras du capitaine.

— Mon enfant! mon cher enfant! dit celui-ci en pressant le petit garçon sur sa poitrine.

Puis, voyant Christine souriante, la main tendue, les yeux humides, il l'embrassa longuement avec un respect attendri.

Harpert Tromp avait perdu dans les nombreuses aventures de ses traversées, au milieu du danger des batailles, le calme de la nature hollandaise. Il chérissait sa femme et son fils avec une tendresse emportée et jalouse. Tant de fois il avait cru, pendant une tempête ou une bataille, ne jamais retrouver les objets de sa tendresse, que son cœur bondissait de joie en revoyant sa femme toujours belle et gracieuse; l'enfant grandi, turbulent, annonçant déjà le goût des voyages et trahissant une précoce vaillance.

Harpert Tromp donna rapidement quelques ordres aux matelots qui l'avaient suivi, puis il pénétra dans la salle à manger.

C'était une grande pièce à boiseries de chêne sculpté, dont les panneaux représentaient des chasses de lions, de tigres, d'éléphants et d'autruches.

Le capitaine aimait si passionnément son état, qu'il tenait à s'entourer d'objets lui rappelant au sein du calme régnant dans la maison de la Brielle, les dangers courus sur les plages lointaines. Un magnifique portrait d'Harpert surmontait la cheminée; c'était dans cette pièce dont les dressoirs pliaient sous les grès de Flandres, les faïences de Delft, les orfèvreries, que Christine passait de longues soirées, tandis que près d'elle, penché sur la table, Martin suivait du doigt les méandres d'une carte géographique, et s'appliquait à connaître les parages dans lesquels naviguait le capitaine.

— Que c'est bon, la famille! que c'est doux le foyer! dit Harpert. Quand j'ai vu m'apparaître le port de la Brielle, les clochers des couvents, et les toits des maisons, le cœur m'a battu plus fort qu'à l'heure d'un abordage. Je vous retrouve tous deux! Christine, es-tu satisfaite de Martin? Ses progrès promettent-ils un homme à la Hollande, un marin à la Compagnie des Indes?

— Un bon Hollandais, oui, sans doute, Harpert, mais ne souhaite pas, je t'en supplie, qu'il entre au service de la Compagnie. Pour former un tel vœu, sais-tu quelles sont mes angoisses pendant les nuits de tempête? Combien les mois, les jours me semblent longs durant mes veuvages? Tu peux me dire en partant : — Ton enfant te reste! Si on me le prend, je n'aurai plus rien.

— Allons, fit Harpert, ne parlons plus de marine pour lui, ne songeons qu'à en faire un savant paisible, un négociant habile au commerce.

— Es-tu satisfait de la marche de nos affaires, Harpert?

— Je le crois bien, Christine! nous sommes deux fois plus riches qu'avant mon départ.

— C'est beaucoup, répondit la jeune femme; j'ai presque envie de dire : — C'est trop!

— Sans doute, ce serait trop, si tu n'avais trouvé le moyen de dépenser nos revenus d'une façon assez large : Mais le nombre des pauvres augmente à la Brielle, n'est-ce pas?

— Oui, cher Harpert. Quand je tremble pour tes jours, quand je sens le besoin d'appeler sur notre fils la bénédiction de Dieu, je conduis Martin dans les demeures indigentes, nous descendons tous deux dans des caves sordides, humides et sans air; là nous trouvons des malheureux dont les pères firent jadis partie des Gueux de la Mer, qui aidèrent à fonder la liberté de la Hollande, mais qui, en versant leur sang pour la patrie, ne purent assurer l'existence des veuves et des orphelins. Martin vide dans leurs mains une bourse que tu remplis avec prodigalité, et l'on bénit à la fois le nom d'Harpert Tromp qui possède déjà son auréole de gloire, et celui de Martin Tromp qui s'efforcera d'être digne de son père.

— Oui, j'en serai digne! répondit l'enfant.

Christine le serra sur sa poitrine avec une force mêlée d'inquiétude.

Le capitaine s'informa de ses parents, de ses voisins, des amis de sa jeunesse.

— J'irai demain les visiter, ajouta-t-il.

— Tu les verras aujourd'hui, Harpert, car j'ai voulu te rendre à la fois tous les objets de ton affection. Martin et moi nous avons reçu tes premiers baisers, il faut que les amis aient leur tour. Je sais que ton cœur ne nous enlève rien en demeurant fidèle à de loyales affections.

— Merci, Christine, tu songes à tout. Ainsi, tantôt.....

— Nous aurons un Gastmaal, auquel j'ai invité tous ceux qui t'admirent et qui t'aiment.

— Alors tous les habitants de la Brielle viendront! s'écria Martin.

La causerie se prolongea, et ce fut Harpert qui rappela Christine à ses obligations de maîtresse de maison.

— Christine, lui dit-il, fais-toi très-belle; si tu es fière de ce que tu appelles ma gloire, je suis heureux de ta beauté. Quant à moi, il me reste beaucoup à faire. Je dois ouvrir des caisses nombreuses.

— Père! père! je t'aiderai, s'écria Martin d'un air de supplication.

— Viens, répondit le capitaine.

Tandis que son mari et son fils s'éloignaient, Christine appela les servantes, leur distribua les nappes, les serviettes garnies de précieuses guipures. Elle désigna les pièces d'orfèvrerie, les porcelaines destinées à orner la table. Elle ne dédaigna point de ranger avec symétrie les fruits dans les corbeilles, les gâteaux dans les plats de Japon; et ce fut après avoir donné le dernier coup d'œil aux préparatifs de la fête, que Christine monta chez elle.

Grietje, la petite Frisonne, dont les plaques d'or brillaient moins que la chevelure, suivait sa maîtresse avec empressement.

Grietje ne manquait pas de coquetterie : les dentelles encadrant ses joues roses, les manches de toile relevées sur celles du corsage de drap, le prouvaient assez. L'espoir d'aider sa maîtresse à passer un de ces riches costumes qu'elle oubliait dans les bahuts pendant l'absence d'Harpert, faisait rire la petite Grietje, de ses trente-deux dents blanches.

Christine prit dans un meuble d'ébène incrusté d'ivoire la plus riche de ses robes, puis se plaçant en face d'un miroir qui, pour l'époque était d'une dimension rare, elle se confia aux soins de Grietje qui l'accommoda avec une sage lenteur.

Christine passa d'abord une jupe de soie blanche, traînant légèrement à terre, et dont la garniture consistait en une vieille dentelle, chef-d'œuvre qu'une pauvre fille avait exécuté dans des caves à demi-sombres, afin de ne point altérer la qualité du fil. Un corsage de velours rouge dessinant des basques à créneaux sur les hanches, emprisonna la taille élégante de la jeune femme. Ses manches à demi-bouffantes, avec parement relevé au-dessus du coude, laissaient paraître une sous-manche de toile fine, garnie de dentelle semblable à celle de la jupe. Enfin, sur les cheveux blonds de Christine, Grietje posa un mouchoir de batiste claire, retombant sur les épaules, et dont les pointes se nouèrent négligemment sur le corsage, à l'aide d'un ancien bijou. Christine passa quelques bagues à ses doigts, puis sourit au miroir qui lui renvoyait son image; et ce n'était point le sourire d'une femme vaine de son incontestable beauté, mais l'impression d'une satisfaction saine et légitime. Elle se réjouissait, cette douce et jolie Christine, à la pensée que son Harpert serait heureux de la voir faire les honneurs de la maison de la Brielle, et mettre à ce foyer si longtemps veuf du maître, la grâce de son bon accueil.

Grietje regardait sa maîtresse avec une admiration si naïve, et ce soir-là, Christine se sentait si heureuse, qu'elle tendit à sa camériste un collier de grenats.

— Voici pour toi, descends à la cuisine, surveille les gâteaux, il faut que le capitaine Tromp soit content.

Lorsque Christine entra dans la salle où l'attendaient Harpert et Martin, son mari tira de sa poche une boîte assez grande, couverte en peau de serpent; il l'ouvrit, et sur un lit de satin, la jeune femme vit étinceler une broche merveilleuse, et de superbes pendeloques.

Sans rien dire, Harpert attacha lui-même ces bijoux aux oreilles et au corsage de sa femme.

— Je défie maintenant la plus belle Hollandaise d'être plus jolie que toi.

— Quelle folie! répondit Christine.

— Nos invités arrivent; le temps te manquera pour me la reprocher.

Le regard de Christine n'exprimait pas absolument le reproche.

— Mère, dit l'enfant, moi aussi j'ai mon cadeau... des pistolets dont je saurai vite me servir, et un petit sabre bien à ma main.

Le visage de Christine pâlit légèrement; elle embrassa l'enfant, et peut-être allait-elle demander à Harpert la raison d'un présent dont la nature l'alarmait, quand la porte s'ouvrit devant des invités. Ils entrèrent placides, souriants, les hommes en costumes un peu lourds, les femmes habillées avec une opulence bourgeoise. Certes, tout le monde chérissait, honorait Harpert; les pressions de mains qu'il échangea avec ses visiteurs étaient sincères. Les femmes n'éprouvèrent aucune jalousie mesquine, en constatant l'élégance de Christine, et la valeur de ses nouveaux bijoux. D'ailleurs, à la Brielle, comme à Rotterdam, Amsterdam, Delft, tout le monde se livrant au commerce possédait un chiffre de fortune élevé. Il en résultait une large aisance pour tous, l'amour d'un luxe bien entendu, mais l'absence de besoins artificiels.

Après l'échange des premiers compliments, on passa dans la salle à manger. Les hommes se groupèrent d'abord près du poêle monumental, tandis que les femmes s'asseyaient aux places qui leur étaient désignées par Christine. Grietje apportait ensuite à chacune d'elle une chauffrette en cuivre repoussé. Lorsque les femmes furent placées, les hommes se rapprochèrent de la table, et Harpert prononça d'une voix grave une courte prière à laquelle s'associèrent ses invités.

Les serviteurs passaient des plats plantureux. On n'observait d'autre ordre de service que la fantaisie de chacun. Le capitaine voulant faire honneur à son vieux ami Cloots, le chargea de régler les

santés. Elles furent nombreuses; les Hollandais les supportèrent bravement; les femmes s'y associèrent par un sourire, un geste gracieux; mais elles se gardèrent bien de tremper leurs lèvres dans une autre boisson que la bière blonde, contenue dans des pots de grès, et que les domestiques faisaient mousser dans des verres précieusement peints. A mesure qu'augmentait le chiffre des santés, les serviteurs apportaient des verres d'une dimension plus grande; et à la fin du repas, les négociants et les capitaines avaient devant eux des vidercomes d'une taille à épouvanter tout convive qui n'eût pas été un franc Hollandais.

Le repas terminé, les invités revinrent dans le salon, où le thé se trouvait servi. Des groupes se formèrent; la conversation devint générale, et les hommes entourant Harpert, lui demandèrent le récit de sa croisière. Harpert Tromp, brave, célèbre, était resté modeste. Il fallut l'insistance du vieux Cloots, et celle de ses plus anciens amis, pour le décider à parler de lui-même. Cependant, à mesure qu'il avançait dans son récit, la vivacité de ses souvenirs colorait davantage sa parole. Il devenait éloquent sans y songer. L'amour de son pays, l'ambition de voir la Hollande la première entre les nations, par la hardiesse de ses entreprises, et le succès de ses conquêtes, lui communiquait des qualités d'orateur dont il ne se doutait pas. Il ne songeait ni à obtenir un succès, ni à s'entendre louer. Il s'oubliait, lui, soldat d'une armée tour à tour conquérante et pacifique, pour ne voir que les résultats obtenus, et la grandeur du but poursuivi. Ses convives l'écoutaient avec une attention émue. Le Hollandais tient éminemment à l'honneur national. Qui touche à son drapeau, le touche. Les femmes se penchaient pour entendre mieux le récit des aventures d'Harpert, qui termina l'histoire de sa croisière par ces paroles :



A la défaite des Espagnols! dessin de F. Lix.

— Amis, chacun de nous se doit oublier pour la prospérité commune; je suis prêt à sacrifier ma vie risquée déjà tant de fois sur le pont de mes navires, pour la défaite des Espagnols et la gloire de ma patrie!

A ces mots, Martin, qui s'était avancé au premier rang des invités, tira le petit sabre d'abordage que son père avait fait fabriquer pour lui, et le brandissant avec une ardeur martiale :

— A la défaite des Espagnols! répéta-t-il. Père, lors de votre prochain voyage, promettez-moi que vous me laisserez vous suivre en qualité de mousse.

— Toi! s'écria Christine épouvantée.

— Ne suis-je point équipé déjà, comme un soldat de la Compagnie? Avec mon pistolet, je puis tirer autre chose que des moineaux; avec mon sabre, je descendrai bien quelques ennemis de la patrie. Père, laisse-moi m'enrôler sous le drapeau de la Néerlande. Permets-moi de courir les mers avec toi; je suis jeune, mais je me sens brave. Nul ne donnera au petit Martin Tromp de meilleures

leçons que le capitaine Harpert. Je demande que l'on vote ma nomination par acclamation.

Christine s'élança vers son fils.

— Tu m'oublies donc? lui demanda-t-elle.

— Non, répondit l'enfant, en nouant ses bras autour du cou de sa mère, mais je veux devenir marin, un grand marin comme mon père. Plus tard quand tu me verras revenir victorieux à mon tour, tu seras fière à la fois de ton mari et de ton fils.

— J'ai assez tremblé pour l'un, ne m'enlève pas l'autre.

— Est-ce que le père ne revient pas? Quand tu nous reverras ensemble, ce sera encore une plus belle fête. Au lieu d'enfermer tes amis dans la maison de la Brielle, tu offriras un festin public de *voisinage*. Ce sera une joie générale, pour les négociants, les armateurs, pour les cardeurs et les fileuses, pour les dentellières et les matelots, et on dira dans la foule : — Place à l'amiral Harpert Tromp! place au petit Martin, son fils!

— Mon Dieu! mon Dieu! répéta Christine.

— Ne t'afflige pas, dit le capitaine en se rapprochant de sa femme, n'avais-tu point prévu ce qui arrive? Martin pouvait-il sans cesse entendre parler de la Compagnie des Indes, et des Espagnols, sans désirer servir l'une et combattre les autres? Un an plus tôt, un an plus tard, il serait toujours parti. Il possède ton cœur, mais il garde ma tête, tête carrée dans laquelle roulent les projets les plus violents. Embrasse-le, et rappelle-toi que je te défends de pleurer aujourd'hui.

Grietje ouvrit pour la seconde fois la porte de la salle à manger; le souper était servi.

L'admiration, la curiosité, l'enthousiasme, avaient sans doute hâté la digestion du dîner, car les Briellois firent grand honneur au nouveau repas qui leur était offert.

Cette fois encore, ce fut le vieux Cloots qui régla les santés.

On but dans de petits verres à tous les amis de Harpert; dans des verres moyens à la prospérité de la famille; dans des verres énormes à l'augmentation de l'influence hollandaise sur les mers et aux comptoirs fondés par les Néerlandais. Enfin Cloots saisit un hanap d'argent, et l'élevant au-dessus de sa tête, il s'écria :

— A la santé du petit amiral Martin Tromp!

Les verres se vidèrent; les amis, les voisins tinrent à honneur de prouver leur sympathie à la famille Tromp, en buvant une dernière rasade de vins de France.

— A la santé de l'amiral Martin Tromp! répétèrent toutes les voix.

L'enfant prit le hanap, y mouilla ses lèvres, et répondit :

— Je jure de justifier cette prophétie!

En ce moment il regarda Christine, Christine pleurait.

Martin courut se jeter dans les bras de sa mère, Les caresses dont il couvrit ses mains et son visage, ne firent sans doute pas oublier à la jeune femme le coup qu'elle venait de sentir au cœur; elle se calma cependant, et ses pleurs se séchèrent sous les baisers de son fils.

Grietje servit du *zoete koek* (pain d'épice), pétri par les belles mains de sa maîtresse, des *pannekoeken* (crêpes) épaisses et savoureuses, sautées dans la poêle; on prit de nouveau du thé, puis les invités se séparèrent en affirmant que jamais, dans la jolie cité de la Brielle, un gastmaal plus magnifique n'avait été offert.

Pendant huit jours, suivant les règles d'une stricte politesse, chacun des invités rencontrant Harpert sur le port, ne manqua pas de le remercier de l'agréable journée qu'il avait passée dans sa maison.

II

AVANT LA BATAILLE

Sur le pont du vaisseau amiral se trouvaient en ce moment réunis une grande partie des capitaines des divers navires de la flotte. De minute en minute, de nouveaux canots abordaient. L'amiral Jacob Van Heemskerk avait résolu de tenir un conseil de guerre. Mooi Lambert, Lourens Jacobz, Alteras, Bras de Hoorn, Harpert Tromp, échangeaient des opinions qui, pour être diversement formulées, concluaient toutes à la nécessité d'une bataille. On n'attendait plus que Pieter Willemszoon, Verhoef, Hendrik Janszoon, surnommé *Henri le Long* par ses camarades. L'animation était grande entre ces braves, nul n'avait peur, et cependant la gravité inhérente à toute décision importante se lisait sur leur visage. Enfin, les derniers canots abordèrent; les capitaines et les vice-amiraux se comptèrent du regard, puis, d'un pas tranquille, ils descendirent dans la salle du vaisseau-amiral où devait se tenir le conseil de guerre.

Jacob Van Heemskerk avait à peine trente-neuf ans. C'était un beau et brave marin, adoré de ses soldats, et qui, récompensé fort jeune d'importants services par un commandement suprême, portait la lourde responsabilité qui pesait sur lui avec la sérénité d'un homme qui sait demeurer à la hauteur de ses devoirs.

Lorsque les chefs des navires eurent pris place autour de la table du conseil, l'amiral dit d'une voix lente et grave :

— Je vous rappellerai en quelques mots ce qui s'est passé depuis le 10 avril, jour où nous avons mouillé dans les eaux du Tage, jusqu'à la date présente du 25. Quand je quittai la Hollande, je pensais rester plutôt observateur qu'acteur, et mon rôle devait se borner à inquiéter l'ennemi. Mais j'appris, dès que nos vaisseaux eurent jeté l'ancre dans le fleuve, que la plupart des navires mouillés devant Lisbonne venaient de quitter cette rade. Ceux qui les devaient suivre n'étaient encore ni équipés ni chargés; seize galions avaient déjà fait voile pour les Indes, tandis que dix autres, ainsi que des vaisseaux de guerre, prenaient au plus court par le détroit de Gibraltar, afin de nous intercepter la route, dans le cas où il nous aurait convenu de nous rendre de la Méditerranée dans l'Océan. Heureusement, un bon vent nous permit de cingler vers ces parages, et, depuis, nous n'avons cessé de croiser, tantôt sur les côtes de la Barbarie, tantôt sur celles d'Espagne. Nous nous trouvons aujourd'hui dans le détroit de Gibraltar, en face d'un château formidable, en présence d'une flotte puissante. Si nous examinons froidement notre situa-

tion, nous sommes incontestablement trop faibles pour entamer ou même soutenir une lutte. Les canons de la forteresse peuvent nous causer un mal énorme, et les côtes que nous suivons appartiennent à l'ennemi. Mais, nous n'avons pas pour habitude de compter nos adversaires. Les Espagnols ne se battent pas comme nous pour la liberté. L'Espagne a laissé écraser le Portugal et détruire ses colonies, sans paraître se douter qu'en nous permettant d'anéantir une puissance maritime en possession d'une partie du commerce des Indes, elle nous fortifiait contre elle-même. Il ne nous suffit plus aujourd'hui d'avoir abaissé le Portugal, nous devons anéantir les Espagnols. Nous ne vengeons pas seulement nos richesses compromises, mais plus encore notre honneur menacé. Et ce n'est pas tout : la cale de chacun des navires ennemis renferme des prisonniers hollandais, traités avec la dernière barbarie. Notre victoire leur sauvera la vie et la liberté. J'ai voulu vous consulter comme des compagnons d'armes, comme des frères, sur ce que nous devons faire pour la gloire de la Néerlande... De ce combat épique, nul ne peut affirmer qu'il sortira vivant.

Les vice-amiraux et les capitaines se levèrent avec un même élan :

— Bataille! dirent-ils, bataille!

— Les Espagnols ont perdu l'invincible Armada sur les côtes du Finistère, ils verront anéantir leur flotte, sous le canon même de Gibraltar, ajouta le vice-amiral Alteras.

— Dieu reste pour le bon droit! fit Lourens Jacobsz.

— La Hollande libre sur les mers! cria Henri *le Long*.

Puis, comme une seule voix, Lambert Hendrizoon, contre-amiral de la Meuse; Jacobsz, vice-amiral de Zélande; les capitaines Harpert Tromp, Verhoef, Pieter Willemszoon, Bras de Hoorn, Hendrik Janszoon, Kleinzorg et leurs compagnons répétèrent :

— Bataille!

— Qui dit bataille à cette heure, ajoutera demain : Victoire! fit l'amiral dont le visage rayonna de joie martiale.

Puis, avec une rapidité et une lucidité formant le trait principal de son génie, Jacob van Heemskerk assigna son rôle à chacun de ses vice-amiraux et de ses capitaines.

— Compagnons, reprit le chef suprême de l'expédition, le contre-amiral de la Meuse, Lambert Hendrikszoon, et moi, nous attaquerons simultanément le vaisseau-amiral espagnol, commandé par don Juan d'Avila... Et je vous jure que, dans cette lutte, je ferai mon possible afin qu'il perde la renommée que lui valut la bataille de Lépante. Il jugera quelle différence existe entre des Turcs et des Hollandais. Vous, Laurent Jacobsz, aidé par le capitaine Bras de Hoorn, vous aborderez le vaisseau vice-amiral espagnol. Deux par deux, messieurs, chacun de vos navires combattra les galions. Point de lutte à distance. Les boulets tirés de loin ne servent qu'à briser la mâture et percer la coque des navires. Abordez! et après les grappins, haut la hache! C'est une lutte corps à corps et sans précédent, qui doit signaler cette journée. Pendant la durée de l'action, nous n'essuierons pas seulement le feu des navires espagnols, nous subirons encore la canonnade du château qui domine notre flotte. Le combat et la victoire doivent emprunter la rapidité de la foudre.

Des acclamations interrompirent les paroles de l'amiral qui s'arrêta un moment, ému de la belle vaillance qu'il lisait dans tous les regards. Il laissa se calmer ce mouvement d'enthousiasme, puis son visage prit par degrés une expression solennelle :

— Et maintenant, dit-il, à l'heure où va s'engager une action terrible qui fera de chacun de vous des héros ou des martyrs, renouvelez entre mes mains le serment de fidélité aux États, et d'amour à la Patrie.

— Nous serons fidèles aux uns! Nous mourrons pour la gloire de l'autre!

— Je reçois ces paroles au nom de la Hollande, répondit Van Heemskerk.

Il ajouta :

— Messieurs, que nul de vous ne fasse jeter l'ancre, et ne donne à ses marins l'ordre de tirer, avant que je sois moi-même arrivé au travers du vaisseau-amiral de don Juan d'Avila.

Les capitaines s'inclinèrent.

— Je tiens à rapporter en Hollande le pavillon du vaisseau commandé par le vainqueur de Lépante. Le mousse ou le matelot qui l'amènera recevra cent piastres de gratification.

Après un moment de silence Jacob Van Heemskerk s'agenouilla :

— Prions, messieurs, la victoire vient du Dieu des armées.

Une invocation éloquente jaillit des lèvres du jeune amiral, et ce ne fut pas le spectacle le moins imposant de cette journée, que de voir priant avec ardeur pour le salut de la patrie, ceux qui s'apprêtaient à verser son sang pour elle.

Les marins se relevèrent, et l'amiral fit apporter des verres et des vins de France :

— Trinquons en soldats, camarades! A notre victoire, à la Hollande!

Lorsque les verres furent vides, l'amiral serra la main de chacun des officiers.

— Retournez à vos bords respectifs, messieurs, et Dieu soit de notre parti!

Quelques instants après les canots ramenaient à leurs bords les commandants des navires.

Quand Harpert Tromp mit le pied sur le pont de son bâtiment, Martin qui avait obtenu de le suivre, se jeta dans ses bras :

— Eh bien? demanda-t-il.

— Nous allons cingler vers l'ennemi.

— Et l'on se battra?

— Quand nous l'aurons rejoint.

— Bien, père! Alors je vais chercher mon sabre d'abordage...

— Toi! malheureux enfant!

— Je ne suis plus un enfant, mais un mousse.

— Et ta mère... Songe à ta mère dont je n'ai pu obtenir le consentement pour t'amener à bord de cette frégate, qu'en lui promettant de veiller sur toi à toute heure... Quel serait son désespoir s'il t'arrivait malheur...

— Quelle serait sa honte, si je me montrais lâche!

— Tu es trop jeune, trop jeune... A la première affaire...

— La prochaine bataille ne s'appellera pas Gibraltar... père, je serai prudent, je resterai près de toi... Mais il me faut le baptême de feu; je veux me griser de l'odeur de la poudre... Tu ramèneras à la Brielle un fils digne de toi, et le grand amiral Jacob Van Heemskerk dira devant tous que je me suis bravement conduit.

— Capitaine, ajouta Pieter, j'ai fait à sa mère une promesse sacrée, je la tiendrai.

— Père! père! tu consens? demanda Martin dont les yeux brillaient d'ardeur martiale.

— Va chercher tes armes, enfant obstiné!

Martin disparut, et revint un moment après, ayant au côté une hache d'abordage, et à la main un mousquet proportionné à sa taille.

Harpert le considéra avec une tendresse mêlée de fierté, puis il reporta ses regards sur le panorama qui s'étendait devant lui.

La ville et le château de Gibraltar, sous les murs desquels allait se passer une des plus terribles actions navales dont l'histoire garde le souvenir, présentait un aspect à la fois étrange et imposant.

L'énorme masse de roches servant d'assises à la forteresse, rendue doublement inexpugnable, par l'art et par la nature, le joignait à la terre ferme



Le conseil de guerre, dessin de F. Lix.

par un promontoire à peine soulevé au-dessus des vagues. Le vieux château mauresque s'abaissait du côté nord vers cette étroite langue de sable. La plus grande partie des défenses avait été taillée dans le roc vif, et la garnison chargée d'y veiller, se montait à environ 4,000 hommes. Inabordable au nord, à l'est et au sud, c'était à l'ouest, seulement, du côté de la ville, sur un lit formé de sable rouge et de galets noirs, qu'on aurait pu, par escalade, s'emparer de la forteresse.

Au delà de la citadelle, le regard embrassait une ville que l'on eût été tenté de prendre pour une cité envahie par la peste. Les maisons peintes en noir, soit pour adoucir aux yeux la réverbération du soleil, soit en cas d'attaque, pour gêner le tir de l'ennemi, présentaient l'aspect d'une nécropole.

Cependant en dépit du deuil des façades, à travers les escarpements des rocs, on apercevait la cime flottante des bouquets d'arbres, les touffes fleuries des arbrisseaux. Des chèvres bondissaient à la pointe des rochers, des vaches et des moutons paissaient l'herbe poussée dans les anfractuosités de la pierre. La nature profitant du plus étroit interstice, de la moindre fissure, s'empressait d'y faire croître des palmiers, des dattiers, des cactus. La flore méridionale s'étalait sur cette masse de pierres commencée par la main de Dieu, achevée par l'industrie humaine.

Debout à côté de son père, Martin considérait ce paysage grandiose.

— Te souviens-tu, lui demanda Harpert, d'avoir entendu parler des colonnes d'Hercule?

— Certes, le vieux Cloots m'a enseigné la mythologie.

— Eh bien! dans l'antiquité, Gibraltar qui dépendait de l'*Hispaña Bœtica* s'appelait Cœpe, et formait avec Abila, près de Ceuta, sur la côte d'Afrique, ce que l'on appelait alors les colonnes d'Hercule.

— Le détroit portait-il un autre nom?

— Il s'appelait le détroit de Gadès.

— Quelle est donc l'origine du nom de Gibraltar?

— Il vient de Tarik Abenzaga, lieutenant du calife Walid, qui, suivi d'une bande d'Arabes, l'an 92 de l'Hégire, s'empara de cette roche abrupte, et y fit construire plus tard le château fort que l'on appela, du nom du vainqueur *Gebil-al-Tarik,* c'est-à-dire : le rocher de Tarik. On en tira le diminutif de Gibraltar.

— Les Maures le gardèrent-ils longtemps?

— De l'an 711 de notre ère à l'an 1302, date de la victoire de Ferdinand II, roi de Castille, qui réussit à leur enlever cette position. Dès 1333, ceux-ci l'avaient reconquise, et ils la conservèrent jusqu'à ce que, sous le règne de Henri IV de Castille, Guzman, duc de Medinia Sidonia, la leur reprit, pour toujours. A partir de ce temps, Gibraltar a dépendu des couronnes de Castille et de Léon. Charles-Quint qui comprenait l'importance de cette place, fit réparer et agrandir les vieilles constructions mauresques. Le célèbre ingénieur strasbourgeois Spukel, en fit une forteresse, suivant les lois de l'art moderne. La ville et le château ont subi des modifications complètes. La vieille cité, située sur la côte occidentale de la baie, près de *Jessia Alhadra* ou l'île verte, bâtie au temps de la domination mauresque, fut abandonnée par ses habitants qui, progressivement, bâtirent une ville nouvelle sur les flancs du promontoire de Calpe. Ils la fortifièrent à leur tour, en firent la place de guerre que tu vois, et la nommèrent Gibraltar, comme le détroit et comme la roche.



Avant la bataille, dessin de F. Lix.

En cet instant, un signal partit du vaisseau amiral, et fut répété de navire en navire. Toutes voiles et toutes bonnettes dehors, par un radieux soleil d'avril, la flotte s'apprêta à se mesurer contre les forces espagnoles.

Harpert profitant d'une minute rapide de liberté que lui laissaient les impérieux devoirs du commandement, rejoignit son fils, qu'il pressa avec ardeur sur sa poitrine, et lui dit d'une voix dans laquelle s'étouffait le trouble d'une tendresse alarmée :

— Il ne reste plus ici qu'un capitaine de frégate; rejoins tes camarades, Martin.

— Père, je prendrai le pavillon du bâtiment que tu accosteras.

Martin disparut; le fidèle Pieter se disposait à le suivre, quand Harpert l'arrêta vivement :

— Matelot, dit-il, l'action va s'engager; je cesse de m'appartenir... Remplace-moi... Je tremble pour mon fils, et cependant je suis heureux! ce sera un homme!

— Capitaine, répondit Pieter, je l'ai juré à Mme Christine qui s'est faite l'ange de ma vieille mère aveugle, je donnerai ma vie pour celle de votre enfant.

— Ta main, mon digne Pieter, et fais ton devoir!

— Vous devez être d'autant plus certain de me le voir remplir, capitaine, qu'à bord du vaisseau-amiral de don Juan Alvarez d'Avila, se trouve un brave Hollandais : Govert, l'*Anglais*, d'Amsterdam, et que j'ai promis à son vieux père, natif comme moi de la Brielle, de le reprendre aux Espagnols.

A bord du *Saint-Augustin* que montait l'amiral d'Avila, une certaine inquiétude succédait à un premier mouvement de curiosité. L'orgueil castillan se refusa d'abord à admettre que les Hollandais eussent, non pas la bravoure, mais la témérité d'attaquer la flotte commandée par le vainqueur de Lépante. Alvarez d'Avila était brave, il avait donné des preuves de sang-froid et de courage; mais, à côté d'indéniables talents, il conservait quelque chose de la rodomontade propre au caractère espagnol. Il ne se bornait pas à tirer l'épée, il la manœuvrait en matamore. L'héritage du Cid est fait de vaillance et de vanité. Les succès passés de don Juan Alvarez lui laissaient oublier que Van Heemskerk était le héros du voyage à la *Nouvelle Zemble*, et que la renommée de l'amiral hollandais avait commencé par une prise de galions espagnols.

Bien qu'il demeurât convaincu que la marche des vaisseaux hollandais se bornerait à une manœuvre et à une sorte de promenade dans la baie, d'Avila donna rapidement des ordres, puis regardant la forteresse de Gibraltar dont chaque ouverture livrait passage à la gueule d'un canon, il se sentit rassuré. Cependant il se fit amener le compatriote de Pieter, ce Govert l'*Anglais*, que Pieter devait ramener à la Brielle, et il lui demanda avec une hauteur ironique :

— Croyez-vous les Hollandais assez téméraires pour m'attaquer?

— Non seulement je le crois, répondit Govert, mais je suis certain qu'ils s'approchent dans l'intention de combattre, et ce serait leur faire injure que d'en douter un seul instant.

Don Juan d'Alvarez d'Avila fit entendre un éclat de rire :

— Mon garçon, reprit-il, si tu comptes sur tes compatriotes pour t'arracher de mes mains, tu as le temps d'être dévoré par les rats de la cale.

— Si je ne me trompe, répondit Govert, l'amiral Heemskerk fait ses derniers préparatifs... l'ancre dérape... le vaisseau va filer sa bordée... Vous saurez bientôt quelle différence existe entre des soldats turcs et des matelots hollandais... Qui a gagné la bataille de Lépante, pourrait bien perdre celle de Gibraltar.

En effet, le vaisseau d'Heemskerk accourait à toutes voiles et vint d'une bordée se placer sous les murs de la ville.

D'Avila, attentif à cette manœuvre hardie, comprit la vérité d'appréciation de Govert, et cria en le désignant à ces hommes :

— Pedro, Jacintho, ce Hollandais damné aux fers!

— Prenez-le d'abord! répondit Govert l'*Anglais* qui, sautant par-dessus le bordage du navire, tomba brusquement à la mer. Vingt mousquets s'armèrent, mais l'amiral fit un signe :

— Gardez votre poudre, fit-il.

Heemskerk filait en ce moment le long du vaisseau vice-amiral et de trois galions, puis il poursuivit sa marche en tenant la barre droit sur d'Avila.

— Feu! cria l'amiral espagnol.

Une première bordée retentit avec un fracas de tonnerre, au moment où Govert saisissait le bout de filin qu'on lui jetait par-dessus le bastingage.

Raoul de Navery.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LA SCIENCE EN FAMILLE

LE TEMPS QU'IL FERA

I

« Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera » affirme Petit-Jean l'homme aux proverbes. Dans le monde on dit vulgairement, et sans doute en partant d'un principe contraire, que le temps du vendredi sera celui du dimanche.

Ce qui prouve que la fantaisie est une belle et puissante souveraine, qui a des droits imprescriptibles un peu partout.

Et, ma foi! le mot de fantaisie vient bien à propos quand il s'agit de cette chose qui a préoccupé et préoccupe encore tant de gens, à savoir la prédiction du temps.

A commencer seulement par le facétieux Matthieu Laensberg pour finir par le sérieux Matthieu de la Drôme, en vit-on jadis et en voit-on aujourd'hui des *prédiseurs* de pluie et de beau temps!

Que voulez-vous? cela fait le double compte, et des gens qui ont la platonique manie de la prophétie, et des gens qui ont des almanachs à débiter pour la plus grande satisfaction d'une escarcelle qui demande à s'arrondir.

— Donc, allez-vous déduire, votre avis est qu'on ne peut prédire le temps qu'il fera?

— Je ne dis pas cela.

— Alors vous admettez qu'on peut le prédire.

— Je n'affirme rien de semblable.

— En ce cas que dites-vous donc? qu'affirmez-vous donc?

— J'affirme surtout que je n'affirme rien; car si j'affirmais, il pourrait s'en suivre soit que je donnasse raison à de ridicules superstitions où à des systèmes qui, tout en étant édifiés de bonne foi peut-être, ne reposent pas moins sur des chimères, soit que je fisse mépris d'idées relativement sensées ou d'aperçus souvent ingénieux. Puis aussi, il y a prédictions et présages. Je ne crois guère, et, à moins de manie ou de motifs intéressés, on ne peut guère croire ou paraître croire aux prévisions proprement dites, tandis que les présages sont non seulement admissibles mais très rationnels en beaucoup de cas.

— C'est déjà quelque chose.

— Sans doute, mais c'est tout.

— Assertion et non démonstration.

— En vérité, vous voulez que je démontre : Eh bien! raisonnons. Vous me permettrez, j'imagine, d'écarter tout d'abord — non sans quelque regret, car il y avait là tant de naïve fantaisie! — d'écarter, dis-je, ces kyrielles d'indications que nos pères allignaient tout le long, le long de la liste des jours dans le *Messager boiteux*, l'*Almanach de Milan* et autres guides chronologiques sur papier à chandelles. Vous vous rappelez, n'est-ce pas, car il n'y a pas longtemps que ces prophètes-là prophétisaient, les petits signes conventionnels qui traduisaient les présages météorologiques quotidiens : une tête d'ange souffleur signifiant *vent*, un pot, indiquant *pluie*, une flèche *éclairs et tonnerres*, un chapeau pour le *beau temps*, une espèce de croisillon pour *la neige*, un petit gribouillis pour *le brouillard*, je ne sais plus quoi pour *la grêle*, ni pour la gelée; mais je vois encore les signes supplémentaires qu'on pourrait appeler physiologiques; à savoir une petite paire de ciseaux indiquant que ce jour-là serait excellent pour la coupe des cheveux — *bon tondre*, en langage d'almanach — une petite fleur : *bon semer;* une fourche : *bon fumer la terre;* un verre : *bon prendre médecine;* un petit rond noir : *bon prendre pilules;* il y avait même un signe qui signifiait : *bon couper les ongles*, et que sais-je?... De telle sorte que, chaque jour étant marqué comme fatalement bon à faire ou prendre quelque chose, les ivrognes qu'on surprenait en délit de caresse trop prolongée de la dive bouteille vous disaient invariablement :

« Que voulez-vous? j'ai vu aujourd'hui trois B sur l'almanach.

— Trois B. Qu'est-ce à dire?

— C'est-à-dire : Bon Beaucoup Boire. » Avouons que tout cela ne manquait ni d'originalité, puisque cela faisait rire, ni d'innocence, puisque depuis bien longtemps personne ne s'avisait plus d'en rien prendre au sérieux.

II

Au lieu de ces purs enfantillages, qu'avons-nous aujourd'hui? des gens qui, se targuant d'avoir mis à néant la fantaisie, prétendent avoir érigé la prévision du temps en science superlativement exacte, et ne vont à rien moins qu'à nous donner eux aussi, et sans rire le moins du monde — car s'il riaient, leur almanach ne se vendrait plus, ou l'importance qu'ils s'attribuent en serait compromise — qu'à nous donner, dis-je, des kirielles de pronostics qu'on regrette fort de ne pas voir traduits comme dans le *Messager boiteux* pour l'ange souffleur, le petit pot, le chapeau, la flèche ou le gribouillis. En réalité toute leur invention — je ne dis pas leur mérite — consiste à avoir changé l'alphabet du grimoire Matthieu Laensberg et fait souche de Matthieux qui renient gravement leur origine, et qui ne s'en trouvent pas plus mal, puisque leur grimoire se vend aussi bien et peut-être mieux que ne se vendait l'autre.

Et dire que certaines gens refusent encore de croire à l'influence fatidique d'un nom!

Or voulez-vous savoir en vertu de quel principe, et en s'armant de quel semblant d'autorité scientifique ces nouveaux *Messagers boiteux* se présentent au bon public comme prophètes infaillibles. Oh! c'est bien simple, allez. Tout d'abord ils admettent que l'atmosphère terrestre doit aux phases lunaires toutes ses diverses conditions de calme ou de perturbation, d'humidité ou de sécheresse; et comme toutes les dix-neuf années, c'est-à-dire à l'échéance nouvelle de ce que les astronomes appellent la période lunaire, il arrive que les phénomènes lunaires reviennent en coïncidence identique avec les phénomènes solaires, ils prétendent qu'il en est des conditions atmosphériques de notre globe absolument comme il en serait d'une boîte à musique dont le rouleau pointillé se trouverait après dix-neuf motifs différents revenu à son premier refrain. Pour eux donc tous les dix-neuf ans, saison par saison, mois par mois, jour par jour, tout se recommencerait dans le cours des modifications atmosphériques, de telle sorte que si le 1er janvier 1860 a été sec ou humide, froid ou doux, clair ou brumeux, le 1er janvier 1879 devra être forcément brumeux ou clair, doux ou froid, humide ou sec selon ce qu'aura été son correspondant. Et voilà tout le système, qui ne laisse pas cependant d'avoir une sorte de vernis scientifique, car ceux qui le professent déclarent qu'ils ne l'ont édifié qu'en compulsant attentivement les archives des observatoires, et en confrontant les séries d'observations des diverses périodes de dix-neuf ans.

Et en somme cette fameuse science, si le bien fondé de ses données pouvait être prouvé, se bornerait à noter pendant dix-neuf ans le temps qu'il fait chaque jour. Ce tableau une fois dressé servirait à perpétuité et rendrait indéfiniment inutile toute observation nouvelle, puisque étant admis un chapelet météorologique d'autant de grains qu'il y a de jours en dix-neuf ans, nous ne ferions jamais que recommencer à l'égrener aussitôt que nous en aurions trouvé la fin.

Je vous disais bien que cela était simple comme bonjour. Avec dix-neuf ans de patience, le plus grand innocent de la terre deviendrait le plus sagace, le plus exact des météorologistes. Cette école — dont l'école des Matthieux n'est qu'un rameau un tant soit peu moins élémentaire — a pour chef l'abbé Cotte qui vécut de 1740 à 1815, et qui, après avoir compulsé toutes les observations météorologiques d'une période de dix-neuf années, dressa, en 1805, un tableau de prévision du temps qui s'étend jusqu'en 1898 — il ne s'est même arrêté là probablement qu'en pensant qu'une fois la démonstration

faite pendant un siècle, il était inutile de la faire pour les siècles suivants, puisque toute la science consisterait désormais à égrener invariablement le même chapelet. Convenez que cela serait commode, si cela pouvait avoir l'ombre de vraisemblance ou de possibilité.

III

Je sais bien que l'abbé Cotte a pour lui de nos jours le suffrage du savant, très-savant Raspail, qui l'a tout simplement sacré l'un des *philosophes* les plus distingués du siècle dernier, et qui dans son Almanach de chaque année cite ses prévisions du temps comme paroles d'Évangile. Mais que voulez-vous? Raspail, insurgé scientifique, ne pouvait être qu'insurgé météorologiste. Les tableaux de l'abbé Cotte se sont trouvés, qui lui ont semblé une arme non vulgaire, et il s'en est servi, et l'*Almanach Raspail* n'a pas eu moins de succès que son *Annuaire de la Santé*. De concert les deux petits livres ont été affaires d'or. L'auteur ne pouvait s'en plaindre. Quant au public... Mon Dieu, le public a bien compté dans son sein quelques personnes qui par hasard ont remarqué que les prévisions de l'abbé Cotte, paraphées par la plume camphrée de Raspail, ne s'accordaient pas toujours avec le temps réel. D'autres qui ayant de bonnes raisons pour se souvenir du temps qu'il faisait à pareil jour dix-neuf ans plus tôt, — comme par exemple un jour de mariage, de fête, d'excursion, — n'ont pas manqué de trouver que les grains du chapelet ne coïncidaient pas exactement. Fort bien! « Mais, ont répondu nos prophètes ingénieux, cela n'infirme en rien la certitude du ... chapelet. »

— Quoi! il faisait un temps splendide le jour de mon mariage, il y a dix-neuf ans; et même ce beau temps, il m'en souvient, avait été précédé d'une longue série de beaux jours; aujourd'hui il pleut à verse, et tous ces jours derniers nous n'avons eu qu'orages et bourrasques; et vous voulez que je tienne pour sérieuses vos prétendues prévisions.

— Sans doute, car tout s'en serait inévitablement réalisé, si...

— Ah! il y a un si!

— Si, chose que nous ne pouvions prévoir, quelque comète visible ou invisible n'était venue se jeter à la traverse et perturber l'ordre normal de nos phénomènes météorologiques. Ces astres ou plutôt ces météores errants, indisciplinés, et fort puissants comme influence cosmique, passent dans un sens, dans l'autre, coupent les tourbillons de notre système planétaire, et partout sur leur passage troublent l'ordre des attractions. Vous comprenez.

— Je comprends, grâce à l'intervention des comètes, que vous pouvez supposer présentes, quand vous ne les voyez pas, car de l'aveu de nos astronomes, il y en a toujours quelqu'une rôdant à travers nos sphères, il arrive que la règle que vous nous dites si bien établie et démontrée est confirmée par l'exception à ce point d'en être complètement détruite. Nous voilà, ma foi! bien renseignés et bien lotis, car ainsi exposé à l'inévitable influence occulte ou évidente des comètes, votre système de prévision devient tout simplement, le système de M. de La Palisse. « Tel jour il fera beau si rien ne cause la pluie. Nous aurons un hiver fort doux si par accident il n'arrive pas qu'il soit très-rude, etc.»

IV

Après ces augures émérites qui doivent rire surtout en encaissant le produit bien sonnant de leurs almanachs, voici venir un savant très sérieux, très distingué, M. Coulvier-Gravier, connu par ses études spéciales sur les étoiles filantes, qui tout en se livrant à l'observation de ces astéricules a cru que, selon la façon dont ils se présentent, selon leur nombre, leur direction, il est possible de conclure au temps qu'il fera quelques jours plus tard, et même qu'en calculant la moyenne des étoiles filantes de janvier à mai, on doit pouvoir connaître si le reste de l'année sera sec ou humide, chaud ou froid. Les prévisions du savant ne se sont pas toujours réalisées non plus, mais au moins a-t-on respecté l'observateur qui a pu se tromper, de très bonne foi... ou avoir compté lui aussi sans les comètes...

— Ainsi donc mensonges ou rêveries que toutes les prétendues prévisions.

— Mensonges, non, car je ne voudrais outrager personne, mais rêveries si vous voulez.

— Fort bien! mais voyons un peu, que pensez-vous des proverbes, cette sagesse des nations, qui, eux, se sont fort occupés de météorologie? Voici par exemple saint Médard le saint pluvieux, saint Barnabé son contradicteur; les saints de glace, — saint Blaise qui l'hiver *apaise*, saint Michel qui ne laisse pluie au *ciel*, etc., etc.

Que vous semble des pronostics dont on leur fait habituellement honneur?

— Il me semble tout d'abord que rien n'est moins démontré que la valeur de ces influences reposent le plus souvent sur des questions de consonnance ou rime.

« S'il pleut au jour de saint Médard
« Il pleut quarante jours plus tard,
« Mais le bon grand saint Barnabé
« Tout peut venir raccommoder. »

Ou encore : Noël au jeu, Pâques au feu, Noël au jeu, Pâques au feu, façon de dire que l'une de ces deux grandes dates religieuses doit forcément contredire l'autre au point de vue météorologique, etc. Ensuite, raison qui a bien, je crois, son importance, remarquons que le plus grand nombre, pour ne pas dire la généralité de ces adages populaires, ont au moins quatre ou cinq cents ans d'âge...

— Eh bien! pour être âgés vous sembleraient-ils moins respectables?

— Non, ma foi! mais oubliez-vous que, s'il y a quelque trois cents ans (en 1582), par suite de la réforme du calendrier, dite réforme grégorienne, on supprima dix jours à l'année courante en passant immédiatement du 5 au 15 octobre, il arriva que la place de toutes les fêtes se trouva, pour l'année suivante et pour toutes les années écoulées depuis, avancées de ces mêmes dix jours. Si donc des remarques étaient assises sur tel ou tel jour mis sous le vocable de tel ou tel saint, tout a dû forcément se trouver dérangé et la coïncidence n'a pu en aucune façon se rétablir, puisqu'on a continué à

compter les années entières sans suppressions ni adjonctions aucunes.

— Encore un système à vau-l'eau! Que pensez-vous alors des prévisions reposant sur les phases lunaires?

— Hélas! j'ai peur de n'en penser encore rien du tout de sérieux, car bien que des gens très graves aient voulu admettre l'influence lunaire à propos du temps, j'ai vu trop souvent leurs pronostics démentis. Le maréchal Bugeaud fut un grand partisan du rôle lunaire. Étant en Espagne, il avait, dit-on, trouvé un vieux manuscrit où étaient consignées des observations faites pendant un demi-siècle et qui se réduisaient à peu près à ces deux formules. Pendant une révolution lunaire onze fois sur douze le temps reste ce qu'il était le cinquième jour de cette lunaison, si toutefois il a continué d'être le même le sixième jour, et neuf fois sur douze si le sixième ressemble au quatrième. On ajoute que le maréchal Bugeaud vérifia cette règle en Algérie, et la vit si bien confirmée par l'expérience qu'il la proclama infaillible.

Mais notez que la vérification de ce système, édifié en Espagne où il ne pleut guère, fut faite en Algérie, pays renommé par la régularité de son climat, et la démonstration vous semblera fort peu concluante.

C'est chez nous avec l'atmosphère variable de nos régions moyennes ou montagneuses qu'il faudrait le mettre à l'épreuve... On l'y a mis d'ailleurs, et Dieu sait ce qu'il en reste!



L'observatoire de Montsouris, dessin de H. Clerget.

— Décidément, monsieur, vous ne laissez rien debout de nos...

— De vos illusions. Où est le mal si ce ne sont en réalité que de vaines et décevantes illusions?

— Alors il n'y a donc point de système de prévisions admissible.

— *Distinguo*, comme dirait Diaforius, si vous entendez prévisions à longue échéance, je réponds nettement, absolument non! *Nego*.

— Diable!

— Mais si aux gens qui prédisent vous voulez bien substituer les gens qui se bornent à annoncer, je suis avec vous, *concedo*.

— C'est subtil.

— Non! Je répète, fi des prophètes La Palisse qui sauront toujours arguer d'une influence accidentelle pour justifier leurs erreurs, mais j'admets comme très sérieux et très utiles, les Fitz-Roy, les Maury, les Marie-Davy, les Mohn, qui ont mis en honneur cette véritable science qui consiste à faire correspondre par des observatoires spéciaux tous les points du globe pour constater, étudier la marche des phénomènes atmosphériques et les *annoncer,* comme au départ d'un train de chemin de fer, on peut en *prédire* l'arrivée au point extrême de la ligne. Étant donnée la rapidité, l'instantanéité des relations télégraphiques, chaque jour maintenant l'état universel de l'atmosphère est universellement connu avec indication des courants, des mouvements généraux,

ce qui peut permettre d'établir presque en tous pays des tableaux de *probabilité* du temps, qui le plus souvent contiennent des indications très exactes, avec deux et même trois ou quatre jours d'avance. Aussi suis-je de ceux qui ont applaudi, et applaudissent encore à la fondation des observatoires météorologiques dont nous avons à Paris le modèle dans le parc de Montsouris, station mère et centrale, où non seulement viennent converger les renseignements du monde entier, mais d'où ils rayonnent sur tous les points de notre territoire qui peuvent avoir intérêt à les connaître. Cet établissement, outre les observations qu'il télégraphie sans cesse à ses correspondants, outre le bulletin quotidien qu'il publie, édite encore chaque année un annuaire tout plein de notions excellentes sur tout ce qui touche à la météorologie — et où l'on apprend de plus en plus à se méfier des prétendues prophéties à longue date.

— Mais pour les prévisions à courte date, nous avons le baromètre dont vous ne nierez pas, j'espère, le caractère sérieux et l'efficacité.

— Hé! qui sait! nous en reparlerons, si vous voulez bien, un jour où nous serons de loisir.

E. M.

LE THÉATRE CONTEMPORAIN

EUGÈNE LABICHE

La publication du théâtre de E. Labiche (1) est aujourd'hui assez avancée pour qu'il soit possible de porter un jugement sur cette œuvre considérable. Œuvre considérable avons-nous dit, et nous maintenons l'expression. Tant qu'Eugène Labiche dépensait, sur toutes les scènes de genre, la monnaie de son talent, on se plaisait à reconnaître ses éminentes qualités, la verve, la belle humeur, l'observation, mais on ne lui rendait pas encore pleine justice. Dès qu'il a renoncé à écrire, on a reconnu le vide immense que laissait sa retraite; et, maintenant que son théâtre nous apparaît dans sa merveilleuse variété, chacun le salue comme un des maîtres incontestés de l'art dramatique.

Dans la préface qu'il consacre à l'œuvre de son collaborateur et ami, M. E. Augier, — un maître lui aussi, — nous raconte l'impression que lui causa la lecture du répertoire de Labiche :

« Je n'avais jamais lu, dit-il, ces pièces qui m'avaient tant réjoui à la scène; je me figurais, comme bien d'autres, qu'elles avaient besoin du jeu *abracadabrant* de leurs interprètes, et l'auteur lui-même m'entretenait dans cette opinion par la façon plus que modeste dont il parlait de son œuvre. Eh bien! je me trompais, comme l'auteur, comme tous ceux qui partagent cette idée. Le théâtre de Labiche gagne cent pour cent à la lecture : le côté burlesque rentre dans l'ombre et le côté comique sort en pleine lumière; ce n'est plus le rire nerveux et grimaçant d'une bouche chatouillée par une barbe de plumes, c'est le rire large et épanoui où la raison fait la basse. »

La raison! M. E. Augier a dit le mot juste; et c'est parce que les vaudevilles de Labiche, et les plus gais, reposent tous sur une idée de comédie, ou, si on le préfère, sur l'observation vraie de la nature humaine, que son théâtre vivra, alors que les insanités de la farce et de l'opérette auront disparu depuis longtemps.

A mesure que la publication du théâtre de Labiche se poursuivait, il était des gens, même, — *plutôt* serait plus juste, — parmi ses confrères, qui allaient répétant : Oui! les premiers volumes sont charmants, mais patience! l'auteur y a mis la fleur de son panier; attendons les volumes suivants et vous m'en direz des nouvelles.

Mais les volumes se succédaient sans que la verve de Labiche y parut le moins du monde essoufflée; au contraire, à chaque comédie, elle semblait prendre un nouvel essor.

Et alors les envieux eux-mêmes durent se rendre, et un écrivain qui s'y connaît ayant prononcé le mot : *Petit fils de Molière*, personne ne protesta.

Ce n'est pas que l'empire sur lequel règne Labiche soit bien vaste. Ses frontières naturelles ne vont guère au delà de la rue Saint-Denis à l'Est et de la rue du Mont-Thabor à l'Ouest. Si, de temps à autre, Labiche s'annexe un des villages qui servent de ceinture à la capitale, c'est qu'il est forcé de poursuivre un de ses sujets en rupture de Paris. Le petit commerçant, l'épicier retraité, le carrossier enrichi, voilà les types qu'il préfère et qu'il excelle à peindre, mais avec quelle touche vive et nette!

M. Augier compare Labiche à Téniers :

« Ce n'est pas le hasard de la phrase qui rapproche sous ma plume le nom de Labiche et celui de Téniers. Il y a des analogies frappantes entre ces deux maîtres, et les magots de l'un, comme disait le grand Roi, ressemblent beaucoup aux magots de l'autre. C'est, au premier abord, le même aspect de caricature; c'est, en y regardant de plus près, la même finesse de tons, la même justesse d'expression, la même vivacité de mouvements. Le fond de ces joyeusetés à toute outrance, c'est la vérité. Cherchez dans les plus hautes œuvres de notre génération, cherchez une comédie plus profonde d'observation que le *Voyage de M. Perrichon* ou plus philosophique que le *Misanthrope et l'Auvergnat?* Eh bien, Labiche a dix pièces de cette force-là dans son répertoire. Pourquoi, doué à un si haut degré de la puissance comique, n'a-t-il pas eu l'ambition *d'élever son genre,* comme on dit? Il n'a donné qu'une pièce au Théâtre-Français, *Moi.* La majesté du lieu avait bien quelque peu intimidé et amorti ses qualités natives; mais il y avait là une maîtresse scène, celle où une nièce, pour détourner son oncle d'épouser une jeune fille, lui raconte tout ce qu'elle a souffert elle-même d'avoir épousé un vieux mari! « Et lui? répond l'égoïste à chaque

1. Calmann Lévy, éditeur.

trait du tableau. — Lui! Il était très-heureux. — Eh bien! alors?

Dumas lui-même n'eût pas trouvé mieux. »

A cette question de M. E. Augier: Pourquoi Labiche n'a-t-il pas renouvelé sa tentative au Théâtre-Français? Il est facile de répondre : Parce que la muse de Labiche se sentait plus à l'aise sur la scène du Gymnase et du Palais-Royal que sous les lambris de la maison de Molière, et que le talent de Labiche aime avant tout les coudées franches.

On a reproché à notre auteur la gauloiserie de quelques-unes de ses pièces. Certes, la mère n'en permettra pas toujours la lecture à sa fille, mais, libres parfois, elles ne sont jamais immorales. Plusieurs mêmes, — il nous suffira de citer *le Voyage de M. Perrichon*, *la Poudre aux yeux*, *la Grammaire*, etc., — pourraient être représentées sans danger dans un pensionnat de demoiselles.

Mais j'estime que, pour faire apprécier un écrivain, mieux vaut lui donner la parole que de parler en son nom. Appuyons donc de quelques exemples le jugement que nous avons porté.

Le *Voyage de M. Perrichon* repose sur cette idée absolument vraie, si elle est peu consolante : « Les hommes ne s'attachent point à nous en raison des services que nous leur rendons, mais en raison de ceux qu'ils nous rendent. »

M. Perrichon, carrossier retiré des affaires, a résolu de faire un voyage en Suisse, accompagné de sa femme et de sa fille. Deux jeunes gens amoureux de celle-ci, MM. Armand et Daniel, s'attachent à leurs pas. C'est entre eux une lutte courtoise à qui, par ses services, conquerra la main de la demoiselle. Tout d'abord Armand tient la corde. M. Perrichon, arrivé au Montanvert, a commis la maladresse de se laisser choir dans un précipice. Heureusement Armand était là. Il a retiré le carrossier du gouffre. Celui-ci lui témoigne toute sa reconnaissance. Tant qu'il battra, Armand aura une place dans le cœur de Perrichon. Il semble, après cela, que toute rivalité entre les jeunes gens devient impossible et que Daniel n'a plus qu'à boucler sa valise pour reprendre le chemin de Paris. Mais point! au moment où il fait ses adieux, un mot de M. Perrichon lui ouvre les yeux et lui apprend que la partie n'est pas définitivement perdue. Perrichon est mortellement humilié d'avoir été sauvé, et il n'est pas fâché de diminuer le mérite de son sauveur.

DANIEL

« Cependant, quand Armand vous a arrêté, vous rouliez...

PERRICHON

Je roulais, c'est vrai... mais avec une présence d'esprit étonnante... j'avais aperçu un petit sapin après lequel j'allais me cramponner... je le tenais déjà quand votre ami est arrivé.

DANIEL, *à part.*

Tiens! tiens! vous allez voir qu'il s'est sauvé tout seul.

PERRICHON

Au reste, je ne lui sais pas moins gré de sa bonne intention; je compte le revoir... lui réitérer mes remercîmements... je l'inviterai même cet hiver.

DANIEL, *à part.*

Une tasse de thé!

PERRICHON

Il paraît que ce n'est pas la première fois qu'un pareil accident arrive à cet endroit-là... C'est un mauvais pas... L'aubergiste vient de me raconter que l'an dernier, un Russe, un prince... très bon cavalier! car une femme a beau dire, çà ne tient pas à mes éperons... avait roulé dans le même trou.

DANIEL

En vérité?

PERRICHON

Son guide l'a retiré... Vous voyez qu'on s'en retire parfaitement... Eh bien! le Russe lui a donné cent francs.

DANIEL

C'est très bien payé.

PERRICHON

Je le crois bien! Pourtant c'est ce que ça vaut!

DANIEL

Pas un sou de plus! (*à part*) Ah! mais je ne pars pas. »

Et non seulement Daniel ne boucle pas sa valise, mais il imagine une revanche éclatante. Perrichon et lui sont repartis pour une excursion sur la mer de glace. Quelques instants après, les voilà qui reviennent, Daniel soutenu par le guide.

PERRICHON, *très ému.*

Vite! de l'eau, du sel, du vinaigre!

Il fait asseoir Daniel..

TOUS

Qu'y a-t-il?

PERRICHON

Un événement affreux! (*s'interrompant*). Faites-le boire! Frottez-lui les tempes!

DANIEL

Merci... je me sens mieux.

ARMAND

Qu'est-il arrivé?

DANIEL

Sans le courage de M. Perrichon...

PERRICHON, *vivement.*

Non, pas vous! ne parlez pas! (*Racontant*). C'est horrible! Nous étions sur la mer de glace... Le Mont-Blanc nous regardait tranquille et majestueux...

DANIEL, *à part.*

Le récit de Théramène!

MADAME PERRICHON

Mais dépêche-toi donc!

HENRIETTE (Mlle PERRICHON)

Mon père!

PERRICHON

Un instant, que diable! Depuis cinq minutes, nous suivions, tout pensifs, un sentier abrupt qui serpentait entre deux crevasses... de glace! Je marchais le premier.

MADAME PERRICHON

Quelle imprudence!

PERRICHON

Tout à coup j'entends derrière moi comme un éboulement... je me retourne... Monsieur venait de disparaître dans un de ces abîmes sans fond dont la vue seule fait frémir.

MADAME PERRICHON, *impatientée.*

Mon ami...

PERRICHON

Alors, n'écoutant que mon courage, moi, père de famille, je m'élance...

MADAME PERRICHON ET HENRIETTE

Ciel!

PERRICHON

Sur le bord du précipice, je lui tends mon bâton ferré... Il s'y cramponne... je tire... il tire... nous tirons et, après une lutte insensée, je l'arrache au néant et je le ramène à la face du soleil, notre père à tous!

Il s'essuie le front avec son mouchoir.

HENRIETTE

Oh! papa!

MADAME PERRICHON

Mon ami!

PERRICHON, *embrassant sa femme et sa fille.*

Oui, mes enfants, c'est une belle page. . . . . Monsieur Daniel; non! laissez-moi vous appeler Daniel.

DANIEL

Comment donc! (*à part*). Chacun son tour.

PERRICHON, *ému.*

Daniel! mon ami, mon enfant! Votre main! Je vous dois la plus douce émotion de ma vie. Sans moi, vous ne seriez qu'une masse informe et repoussante, ensevelie sous les frimas. Vous me devez tout! tout! (*avec noblesse*). Je ne l'oublierai jamais!

DANIEL

Ni moi!

PERRICHON, *à Armand, en s'essuyant les yeux.*

Ah! jeune homme!... vous ne savez pas le plaisir qu'on éprouve à sauver son semblable.

Est-ce joli! et est-il possible de peindre l'ingratitude sous des traits plus vifs et plus gais? Mais Daniel n'est pas homme à s'arrêter en si beau chemin. Son sauvetage lui a déjà valu la seconde manche; il faut qu'il l'aide à gagner définitivement la partie. La presse et la peinture se feront au besoin ses alliées.

Les voyageurs sont de retour à Paris. Perrichon raconte à un ami les incidents de la mer de glace. Tout à coup sa fille l'interrompt.

HENRIETTE, *qui a ouvert un journal.*

« Tiens! papa qui est dans le journal.

PERRICHON

Comment! je suis dans le journal?

HENRIETTE

Lis toi-même... là...

Elle lui donne le journal.

PERRICHON

Vous allez voir que je suis tombé du jury (*lisant*) « On nous écrit de Chamouny...

TOUS

Tiens!

PERRICHON

Un événement qui aurait pu avoir des suites déplorables vient d'arriver à la mer de glace... M. Daniel S... a fait un faux pas et a disparu dans une de ces crevasses si redoutées des voyageurs. Un des témoins de cette scène, M. Perrichon (qu'il nous permette de le nommer) (*parlé*) Comment donc! si je le permets! (*lisant*) M. Perrichon, notable commerçant de Paris et père de famille, n'écoutant que son courage et au mépris de sa propre vie, s'est élancé dans le gouffre (*parlé*) C'est vrai! (*lisant*) et, après des efforts inouis, a été assez heureux pour en retirer son compagnon. Un si admirable dévouement n'a été surpassé que par la modestie de M. Perrichon, qui s'est dérobé aux félicitations de la foule émue et attendrie... les gens de cœur de tous les pays nous sauront gré de leur signaler un pareil trait. »

TOUS

Ah!

DANIEL, *à part*

Trois francs la ligne!

PERRICHON *relisant lentement la dernière phrase*

« Les gens de cœur de tous les pays nous sauront gré de leur signaler un pareil trait. » (*à Daniel, très ému*) Mon ami! mon enfant! embrassez-moi!

Ils s'embrassent.

DANIEL, *à part*

Décidément, j'ai la corde.

PERRICHON *montrant le journal*

Certes, je ne suis pas un révolutionnaire, mais, je le proclame hautement, la presse a du bon! (*mettant le journal dans sa poche, et à part*). J'en ferai acheter dix numéros.

MADAME PERRICHON

Dis donc, mon ami, si nous envoyions au journal le récit de la belle action de M. Armand?

HENRIETTE

Oh oui! cela ferait un joli pendant!

PERRICHON, *vivement*

C'est inutile! je ne peux pas toujours occuper les journaux de ma personnalité. »

Ah! le type du carrossier est complet. Il est bien question d'Armand maintenant. Sa vue seule horripile M. Perrichon, mais Daniel n'a pas fini. Il faut qu'il achève la conquête du bonhomme et, sous prétexte que, ses visites seraient compromettantes pour mademoiselle Perrichon, il annonce qu'il ne peut les continuer.

PERRICHON

« Allons bon! le seul homme que j'aie sauvé.

DANIEL

Oh! mais votre image ne me quittera pas... j'ai formé un projet... C'est de fixer sur la toile, comme elle l'est déjà dans mon cœur, l'héroïque scène de la mer de glace.

PERRICHON

Un tableau! il veut me mettre dans un tableau!



E. Labiche, dessin de Bocourt.

DANIEL

Je me suis déjà adressé à un de nos peintres les plus illustres... un de ceux qui travaillent pour la postérité.

PERRICHON

La postérité! Ah! Daniel. (*à part*) C'est extraordinaire comme j'aime ce garçon-là.

DANIEL

Je tiens surtout à la ressemblance.

PERRICHON

Je crois bien! moi aussi!

DANIEL

Mais il sera nécessaire que vous donniez cinq ou six séances.

PERRICHON

Comment donc, mon ami, quinze! vingt! trente! ça ne m'ennuiera pas... nous poserons ensemble.

DANIEL *vivement*

Oh! non... pas moi!

PERRICHON

Pourquoi?

DANIEL

Parce que... voici comment nous avons conçu le tableau... on ne verra sur la toile que le Mont-Blanc...

PERRICHON *inquiet*

Eh bien, et moi?

DANIEL

Le Mont-Blanc et vous!

PERRICHON

C'est ça... moi et le Mont-Blanc... tranquille et majestueux. Ah ça! et vous, où serez-vous?

DANIEL

Dans le trou... tout au fond... on n'apercevra que mes deux mains crispées et suppliantes...

PERRICHON

Quel magnifique tableau!

DANIEL

Nous le mettrons au musée.

PERRICHON

De Versailles?

DANIEL

Non, de Paris.

PERRICHON

Ah! oui, à l'Exposition!

DANIEL

Et nous inscrivons sur le livret cette notice...

PERRICHON

Non! pas de banque! pas de réclame! Nous mettrons tout simplement l'article de mon journal : « On nous écrit de Chamouny.

DANIEL

C'est un peu sec!

PERRICHON

Oui... mais nous l'arrangerons (*avec effusion*) ah! Daniel mon ami! mon enfant! »

Résistez donc à un gaillard qui sait jouer ainsi de vos passions. Aussi le mariage avec Armand est-il rompu. Daniel, Daniel seul est le gendre qui convient à notre carrossier.

Ainsi pourrait finir la pièce. Mais la moralité en serait trop maussade, et il est de règle au théâtre que la vertu reçoive toujours sa récompense. Daniel, à son tour, va commettre une imprudence, il révélera à son rival la cause de sa défaite, sans s'être assuré au préalable que personne n'écoutait aux portes.

DANIEL

« Croyez-moi... j'ai vécu plus que vous et dans un monde... plus avancé!.. Avant d'obliger un homme, assurez-vous bien d'abord que cet homme n'est pas un imbécile.

ARMAND

Pourquoi?

DANIEL

Parce qu'un imbécile est incapable de supporter longtemps cette charge écrasante qu'on appelle la reconnaissance; il y a même des gens d'esprit qui sont d'une constitution si délicate...

ARMAND *riant*

Allons! développez votre paradoxe!

DANIEL

Voulez-vous un exemple : M. Perrichon.

PERRICHON, *passant sa tête à travers la porte du pavillon.*

Mon nom!

DANIEL.

Vous me permettrez de ne pas le ranger dans la catégorie des hommes supérieurs.

Perrichon disparaît.

DANIEL.

Eh bien, M. Perrichon vous a pris tout doucement en grippe.

ARMAND.

J'en ai bien peur.

DANIEL.

Et pourtant vous lui avez sauvé la vie. Vous croyez peut-être que ce souvenir lui rappelle un grand acte de dévouement! Non! il lui rappelle trois choses : *Primo,* qu'il ne sait pas monter à cheval; *secundo,* qu'il a eu tort de mettre des éperons, malgré l'avis de sa femme; *tertio,* qu'il a fait, en public, une culbute ridicule.

ARMAND.

Soit! mais...

DANIEL.

. . . .

D'où je conclus...

ARMAND.

Qu'il ne faut obliger personne?

DANIEL.

Oh! non, mais il faut opérer nuitamment et choisir sa victime! D'où je conclus que ledit Perrichon vous déteste; votre présence l'humilie, il est votre obligé, votre inférieur! Vous l'écrasez! Cet homme!

ARMAND.

Mais c'est de l'ingratitude!

DANIEL.

L'ingratitude est une variété de l'orgueil... « C'est l'indépendance du cœur, » a dit un aimable philosophe. Or, M. Perrichon est le carrossier le plus indépendant de la carrosserie française. J'ai flairé cela tout de suite... Aussi ai-je suivi une marche tout à fait opposée à la vôtre.

ARMAND.

Laquelle?

DANIEL.

Je me suis laissé glisser... exprès! dans une petite crevasse... pas méchante.

ARMAND.

Exprès?

DANIEL.

Vous ne comprenez pas? Donner à un carrossier l'occasion de sauver son semblable, sans danger pour lui, c'est un coup de maître. Aussi, depuis ce jour, je suis sa joie, son triomphe, son fait d'armes. Dès que je parais, sa figure s'épanouit, son estomac se gonfle, il lui pousse des plumes de paon dans sa redingote... Je le tiens, comme la vanité tient l'homme... Quand il se refroidit, je le ranime, je le souffle, je l'imprime dans le journal, à trois francs la ligne.

ARMAND.

Ah! bah! c'est vous?

DANIEL.

Parbleu! demain je le fais peindre à l'huile... en tête à tête avec le Mont-Blanc; j'ai demandé un tout petit Mont-Blanc et un immense Perrichon. »

On se souvient que M. Perrichon est derrière la porte et qu'il entend toutes ces douces vérités. Mais Daniel les paiera cher, et, du coup, c'est son rival qui épouse Henriette. Toutefois le carrossier n'a garde de rompre entièrement avec Daniel et, le prenant à part, —

PERRICHON.

« Voyons, là... vraiment, est-ce que vous vous y êtes jeté exprès?

DANIEL.

Où çà?

PERRICHON.

Dans le trou.

DANIEL.

Oui... mais je ne le dirai à personne.

PERRICHON.

Je vous en prie! »

CH. RAYMOND.

(La fin à la prochaine livraison.)

MONUMENTS HISTORIQUES

L'ABBAYE DE MONTMAJOUR

I

L'ALARME

Le soleil disparaissait à l'horizon dorant de ses rayons affaiblis les épaisses murailles crénelées de l'abbaye de Montmajour et le clocher roman de son église fondée par saint Césaire, avec l'aide du roi Childebert, fils de Clovis.

Le guetteur accoudé sur un créneau embrassait du regard la vue magnifique que commande la montagne.

Au bas, la plaine fertile du Trébon étalait les ondes jaunissantes de ses riches récoltes. Plus loin, déjà dans la brume, se laissait deviner le Rhône au cours impétueux, pendant que plus rapprochée, Arles-la-double, la poétique métropole, faisait monter droit vers le ciel la fumée de ses édifices.

Du lointain, mille bruits confus et divers s'élevaient.

Il écoutait rêveur les aboiements des chiens, les sonnettes des béliers, les cris des bergers ramenant leurs troupeaux des pâturages et les chants cadencés des bateliers revenant du fleuve.

Tout à coup, un son retentissant, lugubre, prolongé, un long gémissement venant des bords du Rhône sous la direction d'Arles, se fit entendre.

Trois fois à intervalles égaux il traversa la plaine comme un cri d'appel désespéré.

A ce signal le guetteur de l'abbaye, réveillé comme en sursaut de sa douce contemplation, se précipita vers l'escalier qui descendait au clocher.

Un instant après, la cloche d'alarme sonnait à toute volée envoyant à tous les habitants de la contrée le terrible signal du danger et de la prise d'armes.

Aussitôt mille bruits retentirent. De toutes parts on vit arriver par le sentier étroit contournant la montagne une foule anxieuse venant demander aux remparts de l'abbaye un abri protecteur pour elle et ses troupeaux.

C'était pitié de voir tous ces malheureux vieillards donnant la main à de petits enfants en pleurs, mères effrayées cachant leur nourrisson dans leurs bras, bergers poussant devant eux les animaux bondissants et indociles, ou laboureurs chargés de sacs de grains et pliant sous le faix; et au milieu, pêle-mêle, des femmes cherchant leurs maris, des filles appelant à grands cris leurs frères ou leurs fiancés.

« Les Sarrazins! Les Sarrazins! Dieu nous protège! criaient toutes ces voix et c'était à qui arriverait le plus vite.

Grâce aux ordres donnés par le prieur Dom Ambroise, de Saint-Gabriel, qui mit de l'ordre dans ce cahos, bêtes et gens étaient bientôt à l'abri. Le pont-levis était relevé, la herse baissée et les remparts garnis d'hommes d'armes depuis longtemps hélas, habitués à de pareilles alarmes.

Il était temps. Déjà quelques reflets rougeâtres éclairant le lointain indiquaient l'arrivée de l'ennemi qui s'annonçait en incendiant les habitations abandonnées.

Bientôt on vit arriver rapides comme le vol de l'aigle des cavaliers africains, montés sur leurs légers coursiers.

Poussant de grands cris, ils se ruèrent vers l'abbaye; mais une décharge de flèches, bien nourrie et la vue des remparts couverts de défenseurs les firent reculer.

Prompts comme l'éclair, ils tournèrent bride et s'élançant vers la plaine, ils la traversèrent en courant et gravirent la montagne de Cordes sur le plateau de laquelle ils s'installèrent faisant face à Montmajour qu'ils surveillaient.

Le danger était conjuré — mais ce n'était pas le moment de prendre du repos. Il fallait s'occuper des préparatifs de défense — tout le monde se mit à l'œuvre.

Puis comme la nuit était venue, quelques hommes de bonne volonté, vêtus à la légère et armés seulement d'un poignard et d'une courte épée, partirent en reconnaissance, sous la conduite d'un sergent d'armes, vieux soudard échappé par miracle aux combats si cruels de cette époque de luttes homériques.

Déjà la petite troupe s'engouffrait sous la poterne pour sortir par les fossés lorsqu'un jouvenceau, la tête nue, accourut et leur dit que Jehane, sa fiancée, avait disparu, que sans doute les Sarrazins l'avaient ravie. Finalement il demandait à les suivre.

— Eh bien, soit, répondit le sergent de sa voix rude, viens Hugues, mais sois prudent et silencieux.

Un instant après, tous avaient disparu et les soldats qui veillaient derrière les remparts n'auraient pu dire eux-mêmes le chemin qu'ils avaient suivi.

II

Sur la montagne de Cordes située en face de Montmajour, les Sarrazins avaient installé leurs retranchements et pendant que leurs chevaux laissés en liberté paissaient dans la plaine, ils se reposaient de leurs fatigues, gardés par de vigilantes sentinelles.

Cependant, tandis que leurs compagnons se livraient au sommeil, deux Maures dont l'œil ardent brillait dans la nuit devisaient entre eux.

— Par Allah ! disait l'un, il est temps que nous puissions prendre un peu de repos.

— Oui, répondit l'autre, depuis cette terrible journée de Poitiers où nous a si cruellement défaits ce fils de chien maudit, Charles Marteau, voilà la première halte que nous avons faite.

— Et cependant, Jacoub, mieux valait continuer notre route; tant que les monts neigeux de notre Ibérie ne nous sépareront pas de ces mécréants, nous serons en danger.

— Mahomet nous protége, Jérid, que crains-tu? Demain nous pillerons ce riche couvent où tu entends mugir de beaux troupeaux de Provence et dans quelques jours nous reverrons Cordoue.

— Allah t'entende, répondit Jacoub, mais, qu'as-tu fait de ta prisonnière?

— Elle est là, dit Jérid, en désignant du doigt une petite tente dont la draperie servant de portière était retombée.

— Est-ce que tu veux l'emmener? interrogea Jacoub.

— Oui, elle est belle et jeune, j'en ferai une esclave, à moins que l'opulent haaroun ne veuille me l'acheter.

Jacoub ne répondit rien.

Peu d'instants après les deux interlocuteurs s'allongeant sur les tapis maures qui leur servaient tour à tour de selle dans les combats, de tables pour les repas ou de lits dans les camps, s'endormirent profondément.

Un silence absolu régnait partout. Le Sarrazin qui, le yatagan au poing veillait près de la tente qu'avait désignée Jérid, crut entendre un léger bruit.

Il prêta l'oreille en sondant du regard l'obscurité qui l'entourait, mais il ne distingua rien et reprit sa marche monotone.

Mal lui en prit, car un instant après le large coutelas de Hugues disparaissait dans sa poitrine sans lui laisser le temps de faire un geste ni de pousser un cri.

L'Africain tomba comme une masse et Hugues se glissa en rampant comme une couleuvre vers la tente mystérieuse.

Il souleva la portière d'une main tremblante, aucune lueur ne l'éclairait.

Un faible soupir sembla pourtant répondre à son mouvement.

Le cœur de Hugues bien plus que son oreille l'entendit.

— Jehanne, fit-il anxieusement, est-ce toi?

Un nouveau soupir fut la seule réponse que reçut son interrogation.

Perdant alors toute prudence, il se précipita vers le point d'où étaient partis ces deux gémissements, mais avant qu'il eût pu faire un pas, une voix étouffée lui souffla aux oreilles :

— Alerte, Hugues! partons ou nous sommes perdus....

Et la main vigoureuse du sergent l'entraîna sans tenir compte de son énergique protestation.

Il était temps, en effet. Une sentinelle tirant de son cornet des notes retentissantes, accourait vers eux. En un clin d'œil les Sarrazins étaient debout et les chevaux, répondant à leurs sifflets aigus, galopaient vers le camp.

Sur un commandement du chef, vingt d'entre eux s'élancèrent en selle et partirent comme des traits dans toutes les directions; mais leurs recherches furent vaines et le jour se levait lorsqu'ils rentrèrent sans avoir rien découvert.

III

L'ASSAUT.

Après leur prière du matin, les Maures quittèrent le camp et vinrent hors de portée des arbalètes entourer l'enceinte de Montmajour.

Ils s'étaient procuré des échelles. A un signal donné, tous, poussant de grands cris, élevant leurs boucliers sur leurs têtes et brandissant leurs larges cimeterres, coururent vers les murailles. Une grêle de flèches les assaillit. Ils reculèrent.

Mais revenant à la charge et jetant des fascines dans les fossés, ils purent bientôt parvenir aux pieds des murailles et dresser leurs échelles pour l'escalade.

Alors une lutte formidable s'engagea. Le prieur au premier rang des archers se portait partout où le danger devenait plus pressant, animant les siens de sa présence.

Sa froide intrépidité donnait du courage à tous, et déjà les plus audacieux des assaillants avaient roulé au pied des murs, la tête fendue d'un coup de hache ou la poitrine traversée d'une flèche.

Les Maures pressés par le temps et irrités d'une

résistance à laquelle ils ne s'attendaient pas, voulurent en finir par un effort suprême.

Au son des trompes d'ivoire, ils s'élancèrent tous de nouveau sur les échelles, attaquant divers points à la fois.

Quelques-uns, arrivés sur un bastion faiblement défendu, enjambaient déjà les créneaux, lorsque le prieur dont le regard embrassait tout le combat se précipita vers l'endroit menacé. En deux coups de masse il abattit les premiers assaillants, puis, aidé d'un de ses moines, saisit l'échelle couverte d'assiégeants, la fit osciller et finalement la lança dans le fossé avec sa grappe humaine qui s'abîma dans un immense écrasement, aux grands cris de joie des défenseurs exaltés par cet exploit.

La lutte continua. La garnison du couvent était si peu nombreuse que les Sarrazins ne doutaient point du succès. La prise de l'abbaye ne leur paraissait qu'une question de temps. Aussi continuaient-ils le siège avec acharnement.

Revenus à la rescousse, ils tentaient un troisième assaut, lorsque de grands cris poussés en arrière de leur ligne d'attaque les arrêtèrent brusquement.

Une petite troupe sous la conduite d'Hugues et du vieux sergent d'armes, brandissant des épées à lame courte, tombait sur leurs derrières aux cris de : « Saint-Pierre et Montmajour! sus aux Sarrazins!...

Son impétuosité était telle que déjà nombre de Maures abattus gisait sur le sol.



L'abbaye de Montmajour, dessin de G. Vuillier.

Force fut alors aux assiégeants de se défendre à leur tour. Ils se tournèrent pour faire face aux nouveaux arrivants, mais les défenseurs de l'abbaye descendant par les échelles abandonnées se précipitèrent sur eux à coups de haches, de piques et de masse d'armes pendant que les archers les criblaient de traits.

Pris entre ces deux troupes, en plein désarroi, ils ne songèrent plus à se défendre, mais à tuer en mourant.

La fuite était impossible, le carnage fut effroyable.

Pas un Maure ne revint à Cordoue. Il ne resta plus d'eux que le souvenir de leur campement éternisé par le nom que porte encore la montagne.

ÉPILOGUE.

Quelques heures après, la vaste église de l'abbaye retentissait de chants d'allégresse et de prières saintes qui montaient avec l'encens vers le Dieu des victoires, dispensateur de toute puissance et de toute gloire.

Le lendemain, dans une chapelle de la cripte souterraine, Hugues épousait Jehanne sa fiancée.

Et quelques années plus tard, anobli par le prieur, devenu capitaine des archers de l'abbaye, il bâtissait sur la colline voisine la petite chapelle de Sainte-Croix, remplacée aujourd'hui par le charmant édifice, construit par l'abbé Rambert au XIe siècle.

C'était là l'exécution d'un vœu qu'il avait fait après sa fuite du camp des Sarrazins.

Ce ne fut, en effet, que par la protection divine que lui et ses compagnons purent échapper à la mort en trouvant au sommet de la montagne un abri dans la *Grotte des Fées,* ignoré heureusement des Maures, et qui aujourd'hui par sa structure en forme d'épée, excite l'étonnement du voyageur et rappelle son origine druidique datant de l'invasion romaine.

Gaston Vuillier.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

La biographie de Couture pourrait s'écrire en quelques lignes : « Il naquit doué d'aptitudes remarquables, étudia avec fruit, exécuta des œuvres très distinguées, engraissa, se maria, devint riche et ne fit plus rien. » Cette monographie serait trop courte et injuste; l'homme de talent, qui vient de mourir, mérite mieux.

Thomas Couture vint au monde, à Senlis, en 1715. Cette ville, par un sentiment très légitime, a donné à une de ses rues le nom de l'artiste. Il étudia successivement dans les ateliers de Gros et de Paul Delaroche; sans servilité aucune il conserva toujours, dans une certaine mesure, l'empreinte de ce double enseignement. Actif, spirituel, causeur infatigable et souvent très mordant, avant même d'avoir produit, il jouissait dans l'école d'une certaine réputation. On louait déjà l'harmonie plus lumineuse que colorée de sa palette, la franchise de sa brosse, et, si on blâmait son habitude de cerner ses figures, on l'estimait capable d'aborder des grands sujets. On le croyait épris de son art, disposé à ne quitter son pinceau que lorsque la mort le ferait tomber de sa main; sur ce dernier point on se trompait.

En 1840, il exposa *Un jeune Vénitien après une orgie;* en 1841, *l'Enfant prodigue,* un *Trouvère* que deux jeunes filles écoutent, et en 1844, *la Soif de l'or,* maladie dont il fut, dit-on, atteint. Cette toile, qui appartient au Musée de Toulouse, avait consolidé sa réputation. En 1847, l'artiste produisit *les Romains de la décadence,* que le public étudie et admire au palais du Luxembourg. Pour ce tableau, — la peinture ne s'achetait pas aux prix qu'elle a atteints aujourd'hui, — l'État offrit à l'artiste 8,000 francs et la croix ou 10,000 francs sans elle; Couture prit la somme la plus ronde. La croix de la Légion d'honneur vint plus tard.

Dans ce tableau, qui mérite le bruit qui se fit autour de lui, le peintre avait essayé de traduire le vers de Juvenal :

Sævior armis
Luxuria incubit victumque ulciscitur orbem.

Et il réussit. Il est peu de personnes qui ne connaissent cette composition, cette belle Romaine lassée, fatiguée de tout et d'elle-même, étendue sur un *triclinium,* entourée de jeunes femmes et de patriciens dont l'ivresse est sans gaieté. En un coin, le génie de la vieille Rome, représenté par deux philosophes, regarde avec mépris ces enfants dégénérés des Cornélies et des Emiles. Si remarquable et si justement célèbre que soit cette œuvre de Couture, nous plaçons au-dessus le *Fauconnier,* une simple figure, mais touchée d'une main si puissante qu'elle nous paraît la plus belle chose qu'ait faite l'artiste. Il n'alla jamais plus haut : Il fut pris par les commandes de l'État; la peinture officielle fit sur lui l'effet qu'elle a fait sur tant d'autres, et nous avons peine à reconnaître Couture à Saint-Eustache, dans la chapelle de la Vierge et dans le *Baptême du prince impérial.*

Il avait projeté un grand tableau, *l'Enrôlement des Volontaires de 1792;* on l'attendait avec impatience; les élèves du maître étaient enthousiasmés des études qu'il avait préparées, mais tout à coup, aigri, mécontent, Couture ferma son école, posa sa palette et se retira riche dans son château de Villiers-le-Bel, renonçant à un art auquel il devait tant. Il y vécut retiré, oublié; c'est là qu'il est mort.

***

Encore un souvenir d'artistes. A l'époque de sa mort, nous avons parlé de Daumier; celui-là, hélas! n'est pas mort riche et avait bien de la peine à vivre; devenu aveugle, il se trouvait en retard de ses loyers; le bon, l'excellent Corot l'apprit, et voici la lettre qu'il lui écrivit :

« Mon vieux Camarade,

« J'avais à Valmondois, près de l'Isle-Adam, une maisonnette dont je ne sais que faire. Il m'est venu l'idée de te l'offrir, et, comme j'ai trouvé l'idée bonne, je suis allé la faire enregistrer chez un notaire. Ce n'est pas pour toi que je fais ça, c'est pour embêter ton propriétaire. — A toi, Corot. »

C'est dans cette maisonnette, donnée avec tant de cœur, que Daumier s'éteignit en bénissant Corot.

***

Le monde n'est point aussi noir qu'il plaît à certaines gens de vouloir bien le dire. A l'histoire des crimes on peut opposer l'histoire des plus généreux dévouements. Qu'un cheval se précipite dans la rue, qu'un incendie éclate, qu'une inondation exerce ses ravages, aussitôt des hommes généreusement intrépides s'élancent au péril de leur vie pour sauver les enfants, les femmes, les vieillards. Voyez ce qui s'est passé dans la terrible catastrophe de Szegedin. Au milieu des maisons qui croulent, emportées par les eaux furieuses du fleuve qui a rompu ses digues, que de sauveteurs montés sur des barques s'aventurent sous les murs chancelants des rues et des

ruelles de cette ville de cinquante mille âmes! ils pénètrent dans les cours où les vagues grondantes tourbillonnent et arrachent des victimes qui périraient sans eux. D'autres plus intrépides encore se jettent à la nage, et, à travers les débris que les eaux charrient, vont enlever des femmes, des enfants qui crient et se désespèrent. Parmi ces héros de l'humanité il faut une place à part pour le lieutenant des Honveds, Zubowitch, connu par sa course à cheval de Vienne à Paris. Huit fois déjà il s'est précipité dans le torrent en furie, et huit malheureux lui doivent la vie; ses forces sont épuisées, mais non son courage : une neuvième fois, il se livre aux eaux, il nage, il saisit un corps que le fleuve entraîne. A cet instant, une poutre entraînée le frappe en pleine poitrine, il disparaît, on le croit perdu, il remonte sur l'eau, il a eu l'énergie de ne point abandonner son fardeau, il lutte en désespéré. Dix fois il approche, dix fois il recule, emporté; enfin, on vient à son secours, il est sauvé et il a sauvé encore une créature de Dieu. Honneur au lieutenant Zubowitch! espérons qu'il guérira de ses héroïques blessures.

A la nouvelle du désastre qui venait de frapper une des villes les plus florissantes de ses royaumes, François-Joseph, l'empereur d'Autriche, est accouru, et la vue de tant de misères et de ruines lui a arraché des larmes. L'Europe s'est associée à cette douleur; la France n'a pas été la dernière à envoyer des secours aux survivants du désastre.

Ces grandes charités publiques nous touchent toujours très profondément; dans l'antiquité, on ne voyait rien de semblable. Si une ville romaine était renversée par un désastre, l'empereur parfois la faisait relever à ses frais; mais jamais sa munificence ne s'étendit au delà des frontières de l'Empire, et jamais les particuliers ne s'associaient à ces actes de générosité. C'est une marque des temps; ne disons donc pas trop de mal de notre époque et de notre pays.

***

Malheureusement, on assassine beaucoup, beaucoup trop; le couteau des bandits s'exerce avec une recrudescence d'audace dans Paris; cependant ce n'est point de ces assassinats vulgaires dont nous voulons parler, mais des régicides. Le roi Humbert a échappé au poignard, et, par la plus noble et la plus habile, peut-être, des générosités, il a fait grâce à l'assassin; le roi d'Espagne a été manqué par une balle; et, un vrai miracle, a protégé l'empereur de Russie, qui n'a point été atteint de trois coups de révolver tirés presque à bout portant.

Le *Musée*, et il en est fort aise, n'a rien de commun avec la politique; heureusement, les régicides ne sont pas des hommes politiques, mais bien ou des fous, ou des imbéciles, ou des vaniteux, dont il nous est permis de parler. Ce qui nous étonne le plus dans ce crime, c'est moins encore sa férocité que sa niaiserie. A quel parti politique l'assassinat a-t-il donc jamais servi? L'aristocratie romaine frappe César, et de son sang sort Octave, et la chute définitive de la République s'accomplit; la Royauté espagnole fait assassiner Guillaume le Taciturne, et les Provinces-Unies se détachent sans retour de la couronne de Castille; on conspire contre Élisabeth d'Angleterre, et ces tentatives d'assassinat coûtent la vie à Marie Stuart, que l'on prétend sauver. Un moine halluciné tue Henri III, il donne la couronne à Henri IV; Charlotte Corday poignarde Marat, elle précipite l'exécution des Girondins qu'elle aime et admire; un « Sudiste » immole Lincoln, c'est Grant, le vainqueur de Richmont, qui succède au Président dont il a été l'homme de guerre. A tous ces exemples, combien d'autres pourrions-nous ajouter!

Multipliez, multipliez l'enseignement de l'histoire; c'est la plus saine et la plus morale des études.

***

Jean-Hippolyte-Auguste de Villemessant, qui vient de mourir, était né à Rouen en 1812. Marié très jeune avec Mlle Briard, il se jeta dans le commerce de rubans, à Blois; il ne réussit pas, et, après la chute de son établisssement, il se rendit à Paris, où il parvint à fonder un journal de modes qu'il conduisit avec un certain entrain. Cependant *la Sylphide* (1840) n'eut qu'une réussite éphémère. Cet insuccès, quoique lui imposant de lourdes charges et une situation difficile, ne découragea point cet esprit actif, remuant, qui ne se laissait point abattre. Très habile à former des projets, à saisir les circonstances, croyant fermement en lui, et sachant inspirer confiance aux autres; il fonda succcessivement *le Lampion* (1848), *la Bouche de fer, la Chronique de Paris,* et enfin, en 1854, *le Figaro*, qui est sa véritable incarnation. Villemessant ne savait pas écrire; il n'était ni un journaliste comme Carrel, ni un publiciste comme M. de Girardin; il ne possédait pas la vue ferme et haute de M. Bertin, fondateur des *Débats;* c'était par d'autres qualités, que personne ne lui conteste, qu'il devait exercer une action puissante sur le journalisme, et créer pour ainsi dire une presse nouvelle.

Jugeant le public d'après lui-même, et très curieux de mille choses, pas toutes bonnes et bienséantes à conter, il voulut que son lecteur pût pénétrer chaque jour dans l'intérieur des hommes politiques, des femmes à la mode, des salons, des boudoirs. Il s'entoura de jeunes gens actifs, alertes de pied et de plume, pas toujours très mesurés; les paya largement et les lança aux quatre coins de la cité pour voir et écouter. Ces indiscrétions, souvent à outrance, eurent un succès si prodigieux que les organes les plus graves de la presse le suivirent, peu ou prou, dans cette voie. D'autres feuilles se créèrent pour faire concurrence au *Figaro*, mais aucune, même de loin, n'approcha du type constitué par M. Villemessant, stimulant sans cesse sa rédaction, payant bien, mais voulant être bien servi et ayant le courage de congédier sans pitié l'écrivain dont la verve commençait à pâlir. C'est avec cet œil toujours en éveil, et cette fermeté de main que M. Villemessant, réhabilité de ses désastres commerciaux, a fait la fortune de son journal et la sienne.

La politique suivie par le *Figaro* ne nous regarde pas; mais nous ne croyons pas nous tromper en pensant qu'elle n'avait pour lui qu'un rôle secondaire : on a dit, non sans esprit, « qu'il en jouait,

mais qu'il n'en faisait pas ». M. de Villemessant avait le cœur charitable; c'est par ce côté avant tout que se recommande sa mémoire.

Privé de son fondateur et de son chef, que deviendra le *Figaro?* C'est une question à laquelle le temps répondra; mais en attendant qu'il parle, nous pouvons dire que pour la direction d'un journal, trois hommes d'esprit ne valent pas l'esprit d'un homme.

*
* *

Nous prévenons les Parisiens et les visiteurs étrangers, que le fameux ballon captif va recommencer ses ascensions, cet été, et que le prix des places sera de dix francs au lieu de vingt.

A ce sujet, on nous a raconté une jolie histoire. Lorsque la société nouvelle qui a entrepris ces voyages aériens, trop courts et trop bornés, hélas! s'est adressée à l'administration compétente pour prendre à bail le terrain sur lequel avaient eu lieu les ascensions pendant l'Exposition universelle, il fut répondu que la chose était de toute impossibilité; les entrepreneurs insistèrent, la cour des Tuileries leur fut péremptoirement refusée. Alors, ils se mirent en quête d'un nouveau terrain, et ils démolirent le souterrain construit, ils enlevèrent l'immense treuil sur lequel s'enroulait la corde; travail difficile et surtout dispendieux. Quand ils eurent à peu près terminé, l'administration se trouva avoir changé d'avis; elle leur fit savoir qu'aux mêmes conditions que l'année dernière, ils pouvaient garder la location de la cour des Tuileries. Cette nouvelle leur fit plaisir, mais elle leur eût été certainement plus agréable, si elle était arrivée plus tôt.



Le lieutenant Zubowitch à Szegedin, dessin de Scott.

*
* *

Les sociétés savantes ont tenu leurs réunions annuelles à Paris. Ces assemblées, où les hommes les plus instruits de France se communiquent leurs travaux, échangent leurs idées, ne peuvent avoir que les plus heureux résultats pour la science et pour le pays. Les mémoires lus par plusieurs membres prouvent que partout on travaille sérieusement, activement, et qu'à cet égard nous n'avons rien à envier à personne.

M. About, président de la section des Beaux-Arts, a prononcé un excellent discours sur la nécessité de vulgariser et de répandre l'étude du dessin. « Le dessin, a-t-il dit avec son spirituel bon sens, apprend à voir; or, il importe autant, a-t-il ajouté, de savoir voir que de savoir lire. »

Ainsi a dit M. About, et tous ses confrères ont applaudi ses paroles, se réjouissant de voir le dessin devenu une étude obligatoire. En mettant tant de gravures sous les yeux de ses lecteurs, il y a longtemps que le *Musée* soutient cette thèse.

A. de Villeneuve.

Le directeur-gérant : Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

LE THÉATRE CONTEMPORAIN

EUGÈNE LABICHE (1)



Les interprètes de Labiche, MM. Hyacinthe, Ravel, Geoffroy, Lhéritier, Me Thierret, dessin de E. Morin.

Si nous avons fait une analyse aussi complète du *Voyage de M. Perrichon*, c'est que, de toutes les pièces de Labiche, c'est celle qui peut donner la plus juste idée de cette finesse et de cette bonhomie qui distinguent son talent. Cependant, dans un ordre d'idées sinon aussi élevé, au moins tout aussi humain, le *Misanthrope et l'Auvergnat* peut marcher de pair avec M. Perrichon.

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

M. Chiffonnet a pris les hommes en horreur. Tout le monde ment. Son coutelier lui a dit que son rasoir couperait, et son rasoir ne coupe pas. Il entre dans un magasin pour acheter un mouchoir. Il y avait écrit sur la devanture : *English spoken* et on ne parlait que français. Il y avait écrit : Prix fixe. Chiffonnet marchande et on lui diminue neuf sous. Il a laissé cinq morceaux de sucre dans son sucrier et il n'en retrouve que quatre. Où est passé le cinquième? Sans doute il est allé rejoindre le portefeuille de Chiffonnet, un portefeuille bourré de quatre billets de mille francs. Chiffonnet a parié avec lui-même un cigare qu'on ne lui rapporterait pas. Il a gagné! Triste! Triste!

Mais point! il a perdu. Voilà que Machavoine, le porteur d'eau, rapporte le portefeuille et refuse les quarante francs que Chiffonnet lui offre. Sans doute pour obtenir davantage? Non! Machavoine, ce digne fils de l'Auvergne, ne sait pas mentir. On a bien raison de dire que la vérité habite un puits... sans les porteurs d'eau, elle y resterait.

Enthousiasmé, transporté, Chiffonnet engage Machavoine; il lui donnera cinq francs par jour, à la seule condition que Machavoine lui dira la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Dès qu'un mensonge paraîtra dans la maison, paf! Machavoine tirera dessus sans pitié.

L'Auvergnat hésite d'abord. C'est un métier de paresseux qu'on lui propose. Puis il finit par accepter, grâce à la stipulation d'un dédit de trente mille francs, et le voilà épluchant, avec son maître, les comptes de Prunette, la cuisinière. Trois francs de pain! Sept francs cinquante de pot-au-feu! Choux, quarante sous! Poulet, dix francs! Pour le coup, c'est trop fort, Machavoine l'a vu acheter cent sous chez la marchande.

CHIFFONNET.

« Quelle admirable mise en scène! D'un côté la vérité! de l'autre le mensonge... et Chiffonnet au milieu... calme et serein!

MACHAVOINE.

C'est égal... elle l'a payé cent sous!

PRUNETTE.

Oui! mais je dirai pourquoi à monsieur.

CHIFFONNET.

Machavoine! tu as été gigantesque... tu as été homérique! je t'admets à ma table... va t'habiller!

MACHAVOINE.

Je veux bien aller m'habiller... mais elle ne l'a payé que cent sous! »

Jusqu'ici Chiffonnet n'a qu'à se louer de son nouveau serviteur. Franchise, probité, il est complet. Mais voici bientôt le revers de la médaille. Chiffonnet qui n'a qu'un enthousiasme très relatif pour la garde nationale a fait dire par son concierge qu'il avait déménagé. Machavoine n'entend pas de cette oreille-là. Il court chez le sergent-major et rapporte le billet de garde. « Un mensonge! Ah! Chiffonnet! Tu m'as dit de tirer dessus et j'ai tiré. » Chiffonnet fait la grimace, mais que répondre? Attendez, ce n'est pas fini. Machavoine va apprendre à une belle dame à qui son maître fait la cour que celui-ci porte perruque; à un ami qui vient emprunter de l'argent, que Chiffonnet possède au moins les quatre mille francs, que lui, Machavoine, a rapportés le matin même. Impossible de lui refuser. Dès lors Chiffonnet commence à regretter son acquisition. Il voudrait bien s'en débarrasser. Mais comment? Un dédit de trente mille francs, c'est dur. Hein! Si Machavoine était surpris en flagrant délit de mensonge, le marché serait rompu. Mais pourra-t-on corrompre Machavoine?

Chiffonnet appelle Prunette, sa cuisinière, et : si je te confiais un Auvergnat, lui dit-il, te sentirais-tu de force à me rendre un Gascon. — Dame, monsieur, je tâcherai, répond Prunette.

Là-dessus, Prunette essaie de séduire Machavoine. Celui-ci résiste, jusqu'au moment où épris de ses charmes et piqué par le démon de la jalousie, il cède et se donne à lui-même un démenti. Puis, tombant sur un fauteuil, où il écrase le chapeau de son maître, « Ouf! s'écrie-t-il, je n'en puis plus. — Le chapeau de monsieur, dit Prunette. — Ce n'est pas moi, fait Machavoine, en se relevant. » Surpris en flagrant délit de mensonge, il n'a plus qu'à s'incliner devant le verdict de Chiffonnet qui résume ainsi la moralité de la pièce :

CHIFFONNET

« Ceci nous prouve qu'un joli petit mensonginet vaut souvent mieux qu'une épaisse vérité?... (*Il va prendre une figurante et l'amène sur le devant d'un air gracieux.*) Parole d'honneur, madame, votre couturière vous a fagotée comme une sorcière de Macbeth!

LA FIGURANTE

Insolent?

CHIFFONNET

Effet de l'épaisse vérité! La contre-épreuve. (*Il amène une vieille dame.*) Ah! belle dame, les lis et les roses n'en finiront donc pas de se jouer sur votre frais visage.

LA VIEILLE DAME, *souriant.*

Toujours charmant!

CHIFFONNET, *au public.*

Effet du mensonge! Voilà!... voilà le monde! »

La Poudre aux yeux a des visées philosophiques moins hautes que le *Voyage de M. Perrichon*, mais elle nous présente un tableau bien comique d'un des travers les plus communs, la vanité.

Deux braves bourgeois, M. Ratinois, ancien confiseur et M. Malingear, médecin sans clientèle, essaient de s'éblouir réciproquement, par le déploiement d'un luxe exagéré, à l'occasion du mariage de Mlle Malingear et de M. Frédéric Ratinois. Les deux jeunes gens s'aiment et leur amour volontiers leur servirait de dot pour entrer en ménage, mais les parents n'entendent pas de cette oreille-là; les mamans surtout sont prises d'un désir féroce de paraître.

Madame et monsieur Ratinois viennent successivement, la première sous le prétexte de louer un appartement, le second, pour consulter au sujet d'une maladie qu'il n'a pas, étudier la place chez les Malingear. Prévenus de la visite, ceux-ci ont mis toutes

voiles dehors. Mlle Malingear est musicienne, élève de Duprez, elle endosse la paternité d'une toile de Lambinet. Quant à M. Malingear, les clients font antichambre, avant d'entrer dans son cabinet et prennent des numéros. Un grand escogriffe de chasseur apporte une lettre d'une duchesse, accompagnée de quatre billets de banque. Quelle maison! s'écrient les Ratinois. Jamais ils ne voudront de notre fils. Cependant leur ouverture est favorablement accueillie et M. Frédéric obtient la permission de présenter ses hommages à Mlle Malingear.

Au second acte, nous sommes chez les Ratinois. Eux aussi ont juré de se surpasser. De confiseur, ils sont passés raffineur. Voiture au mois, loge aux Italiens où ils bâillent du reste pour leur argent. Mais il s'agit de recevoir les Malingear à dîner et Chevet a été chargé de rédiger le menu. Carpe du Rhin à la Chambord, flanquée de truffes, avec des crevettes en boucles d'oreille; faisan doré de la Chine aux truffes; truffes à la Lucullus; tour de Nankin en buisson d'ananas, surmonté d'un Chinois filé en sucre. Mais cela ne suffit pas à Ratinois. — « Il y a, dit-il, un plat auquel je tiens essentiellement, mais je ne sais pas son nom. On le sert tout à la fin..... c'est de l'eau chaude avec de la menthe qu'on boit.

LE MAITRE D'HOTEL

Ce sont des bols.

FRÉDÉRIC

Ça ne se boit pas!

RATINOIS, *étonne*

Tient! moi j'ai bu. »

Mais voici venir le quart d'heure de Rabelais, le moment où il faudra fixer la dot des jeunes époux. Aucun des deux pères ne veut convenir que son état de maison lui donne les apparences d'une fortune qu'il n'a pas, et chacun use d'un stratagème qui doit lui rendre sa liberté.

MALINGEAR

« Vous hésitez... pour une misérable question d'argent?

RATINOIS

Je n'hésite pas! Cent mille francs de plus ou de moins... qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse? J'offre trois cent mille francs! Voilà comme j'hésite?

MALINGEAR *étonné*

Hein?.. trois cents?..

RATINOIS *à part*

Je vais le pousser jusqu'à ce qu'il recule et, alors, je romps. (*haut*) Vous reculez?

MALINGEAR

Du tout, je réfléchis... (*à part*) Trois cent mille francs, c'est impossible!.. il n'y a qu'un moyen, c'est d'élever la dot jusqu'à ce qu'il dise non... alors tout sera rompu... (*haut*) Je propose quatre cent mille!

RATINOIS

Ce n'est pas assez... Cinq cent mille!

MALINGEAR

Ce n'est pas assez... Six cent mille!

RATINOIS

Ce n'est pas assez..... »

Où iraient nos deux vaniteux, sans l'intervention fort opportune de l'oncle Robert, un brave homme qui, arrivé à Paris en sabots, a fait très honorablement sa fortune, tout en conservant ses habitudes de simplicité. Il continue à porter des boucles d'oreilles, c'est tout dire. Donc, l'oncle Robert les fait rougir de leurs ridicules prétentions. « J'ai trouvé, dit-il, un nègre dans la cuisine... un nègre qui traîne dans ma cuisine, c'est malpropre!..... Aujourd'hui c'est la mode. On se jette de la poudre aux yeux; on fait la roue, on se gonfle... comme des ballons. Et, quand on est tout bouffi de vanité... plutôt que d'en convenir, plutôt que de dire : Nous sommes deux braves gens bien simples, deux bourgeois, on préfère sacrifier l'avenir, le bonheur de ses enfants... Ils s'aiment... mais on répond : Qu'est-ce que cela fait? Et voilà des pères!... Bonsoir!

RATINOIS

Mon oncle Robert; restez! Mon oncle Robert, vous avez des boucles d'oreilles, vous n'avez pas d'esprit, vous n'avez pas d'instruction (*se frappant le cœur*) mais vous avez de ça..... Voulez-vous dîner avec nous?

MADAME RATINOIS (*entrant*)

Eh bien, messieurs, vous nous laissez seules.

RATINOIS

Ah! voilà ma femme... approchez, madame!

MALINGEAR *à sa femme, sévèrement*

Approchez, madame.

MADAME RATINOIS

Quoi?

MADAME MALINGEAR

Qu'y a-t-il?

RATINOIS

Mère coupable! et bouffie de vanité... mais c'est la mode aujourd'hui.

MALINGEAR

On fait la roue!

RATINOIS

On se gonfle comme des ballons!

MALINGEAR

Et l'on ne craint pas de sacrifier l'avenir, le bonheur de ses enfants!

RATINOIS

Car ils s'aiment... mais on répond : Qu'est-ce que cela fait? Et voilà les mères! Bonsoir!

MADAME MALINGEAR

Ah ça! qu'est-ce que vous avez?

MADAME RATINOIS

Explique-moi...

RATINOIS

Prends ton tricot!... car elle tricote tous mes bas de laine, monsieur!

MALINGEAR

Mais ma femme aussi, monsieur!

MADAME RATINOIS

Comment! vous madame.

RATINOIS

Mais oui!.. A bas les masques! Ratinois, ancien confiseur... pas raffineur!

MONSIEUR ET MADAME MALINGEAR

Comment!

MADAME RATINOIS

Mais, mon ami...

RATINOIS

Laisse-moi tranquille! *Au Pilon d'argent!* (Elle tenait le comptoir). Donne cent mille francs de dot à son fils.

MALINGEAR

A mon tour! Malingear, docteur sans clientèle.

MADAME RATINOIS

Comment!

RATINOIS

Mais la duchesse?

MALINGEAR

Je n'ai soigné qu'un cocher cette année, et gratis... Donne cent mille francs à sa fille.

ROBERT

A mon tour... Robert, marchand de bois, venu à Paris avec douze sous dans sa poche, donne cent mille francs de dot à son neveu!

LE MAITRE D'HOTEL, *entrant.*

Le dîner est servi!

RATINOIS

Un instant! C'est que j'ai commandé un dîner insensé! j'en suis honteux!... six plats de truffes.

TOUS, *avec reproche.*

Oh! Ratinois!

RATINOIS

On pourrait peut-être les faire reprendre à M. Chevet.

ROBERT

Je m'y oppose!

RATINOIS

Allons! mangeons-les!... Ce sera notre châtiment...

Les scènes que nous avons reproduites du *Voyage de M. Perrichon*, du *Misanthrope et l'Auvergnat* et de *la Poudre aux yeux* suffisent pour donner une idée exacte du talent d'E. Labiche, talent fait, avant tout, d'observation et de naturel. Nous ne continuerons donc pas cette analyse qui nous conduirait trop loin. Il serait difficile, du reste, de raconter *la Cagnotte, le Chapeau de paille d'Italie*, ces épopées burlesques qui vivent par l'imprévu et le comique des situations, *Edgard et sa bonne, l'Affaire de la rue de Lourcine, la Grammaire, le Petit Voyage, Un Monsieur qui prend la mouche*, ces fantaisies étincelantes de verve, *Célimare le bien-aimé, le Plus heureux des trois*, deux comédies un peu vives d'allures dans leur vérité gauloise. On voit que la liste est longue des pièces de Labiche qui se recommandent à l'attention du public. Et encore nous n'en avons cité que le plus petit nombre.

Labiche n'a qu'une médiocre estime pour l'esprit de *mot*, c'est-à-dire pour le *mot* qui se prépare à l'avance et se plaque, tant bien que mal, dans une scène quelconque. C'est l'esprit de Th. Barrière et d'Alexandre Dumas fils. En revanche, il excelle dans le mot de situation, celui qui jaillit naturellement du choc des incidents. Encore une ressemblance à noter avec Molière. Relisez l'œuvre entière du grand comique et vous n'y trouverez pas un de ces paradoxes brillants si familiers aux auteurs des *Faux bonshommes* et du *Demi-monde.* C'est que le *mot* de situation appartient seul au vrai théâtre; l'esprit de *mot* n'est que la fantaisie d'un esprit plus littéraire que dramatique.

Le lecteur, nous n'en doutons pas, en a déjà fait lui-même la remarque. Quelques exemples nouveaux indiqueront encore mieux notre pensée.

La Perle de la Cannebière, Théréson, femme d'un capitaine au long cours, Marcasse, a appris que son mari a été dévoré vivant par les Caffres.

— Que voulez-vous! lui répond-on, chaque peuple a ses usages.

— Mais, au moins, a-t-il pensé à moi?

— Oh! madame, jusqu'à son dernier morceau!

Un prétendu survivant du festin, qui y a même laissé une aile, car il est manchot, ajoute que Marcasse a expressément défendu à sa veuve de se remarier, et, comme cela dérange les projets de Théréson :

— Ah! que je suis donc fâchée, dit-elle, que les Cafres ne t'aient pas mangé aussi; au moins je ne connaîtrais pas ses dernières volontés!

Et l'*Affaire de la rue de Lourcine!* — il s'agit de deux anciens condisciples, deux Labadens, qui ont assisté au banquet annuel de l'institution; mais, à partir du turbot et de la salade, ils étaient un peu animés, bref, il y a une lacune dans leur existence, ils ne se souviennent plus du tout de l'emploi de leur soirée. Le lendemain, on raconte devant eux qu'un grand crime a été commis, une charbonnière a été assassinée par deux individus en état d'ivresse. Dieu! si c'était nous! s'écrient-ils. Et, précisément, ils trouvent des morceaux de charbon dans leurs poches, leurs mains sont toutes noires. Plus de doute!

LANGLUMÉ

« Pauvre charbonnière! moissonnée à la fleur de son âge!

MISTINGUE

Dis donc! Il faudrait peut-être nous laver les mains!

LANGLUMÉ

Ah! je ne veux plus tuer de charbonnière, c'est trop salissant! »

Le théâtre de Labiche est plein de ces *mots* de situation qui produisent d'autant plus d'effet qu'ils sont moins attendus.

A cette école s'est formée une pléiade d'artistes dont le nom sera longtemps en honneur dans l'histoire du rire. A leur tête Geoffroy, en qui s'est incarné le type du bourgeois de Paris avec sa suffisance, son contentement de lui-même, son égoïsme et sa crédulité naïve; Arnal, le vieil interprète des œuvres de Duvert et Lausanne, qui s'est refait une nouvelle jeunesse dans le *Petit voyage,* dans le *Monsieur qui prend la mouche,* Hyacinthe, Ravel, Grassot, Lhéritier, les gais compères de cette troupe inimitable qui a fait longtemps du Palais-Royal une scène unique en son genre, enfin cette bonne, cette excellente Mme Thierret. N'était-il pas juste de les associer dans une certaine mesure à l'œuvre du maître, comme le public les a associés à ses succès.

CH. RAYMOND.

VOYAGES ET FANTAISIES

LES AVENTURES D'UN DOMPTEUR (1)



L'investissement, dessin de E. Morin.

VII

L'INVESTISSEMENT

« Qu'est-ce que c'est que ça? » grommela le dompteur interloqué.

Un officier supérieur, habillé de rouge, haut de six pieds, avec de grandes dents, de grands favoris roux, un grand nez pointu, un grand sabre, lui faisait des signes, à une centaine de pas de distance, et lui demandait, en anglais : d'où il venait, qui il était, et de quel droit il jetait le trouble dans le pays.

— Français! Français! je suis Français, parlez en

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

français; je ne comprends pas l'anglais, répondit-il en élevant la voix et en se portant à la rencontre de l'officier en compagnie de son tigre Gargantua et de son éléphant Vol-au-vent.

— N'avancez pas! cria en mauvais français, l'officier effrayé, en brandissant son sabre; n'avancez pas, ou je commande le feu!

Gargantua regarda l'intrus de travers et rugit sourdement; Vol-au-vent ramassa des petits cailloux, et les lui lança avec sa trompe.

— Goddam! fit l'Anglais en s'essuyant. Et il répéta ses questions dans l'idiome de Dubois.

— Je viens de Calcutta, repartit celui-ci; je suis dompteur; trente de ces bêtes sont ma propriété, je les ai achetées; les autres m'ont suivi, séduites par mon prestige. J'ai fait naufrage, il y a tantôt un mois, sur les côtes de cette terre; depuis, j'erre, de forêt en forêt, cherchant mon chemin, cherchant un port d'où je puisse me rembarquer pour mon pays.

— Vous rembarquer, avec cette multitude d'animaux?...

— Je n'ai pas d'idées arrêtées à ce sujet. Je resterais volontiers dans ce pays, si l'on m'y accordait un territoire d'une étendue suffisante.

— Vous êtes ici sur un sol qui appartient à l'Angleterre, et l'Angleterre ne fait point de concession de ce genre. Suivez-moi!

— Où?

— Là-bas, à Colombo, résidence du gouverneur de Ceylan.

— Je vous suivrai, mais avec mes animaux.

— Impossible.

— Alors je ne vous suivrai pas.

— Prenez garde : nos canons sont chargés!

— Faites mine de tirer, et je lance sur vous mes pachydermes, et je vous pulvérise!

L'officier eut un «Oh!» d'inquiétude, regarda la troupe imposante des éléphants, la compagnie terrible des tigres, et se concerta avec deux lieutenants qui se tenaient derrière lui.

— Ainsi, reprit-il, de la place où il était, c'est-à-dire, de loin : vous refusez de venir vous expliquer chez le gouverneur?

— A moins qu'on ne me donne des garanties formelles pour ma sécurité, pour celle de mes bêtes et pour mes intérêts. Même, dans ces conditions, je crois qu'il serait préférable que le gouverneur vînt s'entendre ici, avec moi, car il est douteux que mes pensionnaires consentent à me laisser partir.

— C'est votre dernier mot?

— Oui, pour le moment.

L'officier tourna casaque, donna des ordres, renforça divers points de la ligne de blocus, et retourna à Colombo pour faire son rapport.

Au bout de deux heures, il reparut avec un porte-voix.

— Hé, l'homme! cria-t-il à Dubois, du bord de la route.

Le dompteur interrompit une leçon qu'il donnait à plusieurs ours et s'approcha.

— Vous ne pouvez demeurer là.

— Où voulez-vous que j'aille.

— Venez à Colombo; le gouverneur de Ceylan vous offre de vous rapatrier.

— Et mes bêtes?

— Elles retourneront en forêt. Les dégâts qu'elles ont commis sont incalculables; la population de l'île réclame leur dispersion ou leur extermination.

— Vos propositions sont inacceptables : j'ai perdu ma fortune dans un désastre maritime sur les côtes de votre île, je ne veux pas retourner gueux comme Job en France. Il y a ici des animaux que j'ai achetés à beaux deniers comptants, que j'ai laborieusement instruits et qui ont une valeur considérable, en raison de leurs talents; vous n'avez pas le droit de me contraindre à abandonner cette propriété, qui est mienne. Quant aux autres bêtes, elles m'ont suivi, elles sont de Ceylan et je ne saurais être responsable de leurs écarts, d'autant que je les ai domestiquées, ainsi que vous en avez jugé, et que j'ai plutôt contribué à les rendre inoffensives que dangereuses.

— Ce sont là des mots. Le gouverneur exige que vous quittiez Ceylan où vous jetez le désordre; consentez-vous à être rapatrié?

— Sans le noyau de ma ménagerie et sans indemnité, non.

— Quelle indemnité réclamez-vous?

— Une somme de cent mille livres sterling.

— Bless me! (Miséricorde!)

— A ce prix je m'embarquerai de suite pour l'Europe avec les vingt-cinq ou trente bêtes que je désignerai.

— On vous forcera à vous embarquer à moins.

— J'en appellerai à notre consul, nous en avons un à Colombo; et, s'il le faut, j'en appellerai à mon gouvernement.

— Cent mille livres sterling, Bless me! Bless me! répéta l'officier, scandalisé, et en se retirant pour la seconde fois.

Le jour déclinait.

Les troupes qui entouraient le campement des animaux s'organisèrent pour la nuit, allumèrent des feux dans différents endroits, et bloquèrent si bien Dubois et sa horde, qu'un singe n'aurait pu franchir la ligne d'investissement.

« Diable! » fit le dompteur en regardant l'appareil hostile qui l'entourait.

Resserrées dans un espace relativement étroit, ne pouvant chasser, n'ayant que des cocotiers, des cannelliers, des palmiers à se mettre sous la dent, ses bêtes devaient, d'un instant à l'autre, rompre la discipline, alors?...

La faim est la cause des plus affreux désordres dans le monde.

Lui-même, Dubois, commençait à faiblir de besoin.

Jusqu'à ce moment il s'était soutenu parce que la forêt lui avait fourni une nourriture abondante et variée; mais où trouver cette nourriture dans la plantation qui lui servait d'asile et de prison, et que ses cinq cents bêtes avaient déjà dépouillée?

« J'ai peut-être eu tort de demander une si grosse somme, se dit-il en se grattant le front et en proie à une anxiété croissante; si je suis obligé de me rendre, sous l'étreinte de la famine, on m'imposera de dures conditions, et je retournerai en France sans autre compagnie que ma ruine et ma courte honte... Il y aurait un moyen d'éviter ce sort : ce serait de passer sur le ventre des troupes qui nous gardent et de rentrer en forêt. L'entreprise est périlleuse. Puis, quelle en serait la conséquence? Je

ne peux pas vivre éternellement dans les bois; ce n'est pas pour moi que je dompte des bêtes féroces; c'est pour le monde!... »

Tandis que Dubois causait ainsi avec lui-même, le gouverneur de Ceylan conférait, à Colombo, avec les principaux officiers de la garnison et avec les autorités supérieures de la ville.

La gravité de la situation n'échappait à personne.

Les forces dont on disposait n'étaient ni assez nombreuses, ni assez solides pour qu'on pût se reposer sur elles du soin de rétablir le calme.

Avec de l'énergie et de la résolution, on ne doutait pas que le dompteur ne renversât les faibles barrières qu'on lui opposait et ne recommençât sa course vagabonde et dévastatrice.

Dans ce cas tout était à redouter des Indigènes, que des meneurs russes travaillaient depuis quelque temps.

L'Angleterre devait-elle perdre Ceylan, un des riches joyaux de sa couronne, pour un aventurier?

« Envoyons donc à ce saltimbanque une bonne balle de carabine », dit un des officiers.

Malheureusement Dubois était Français, le consul de France, à Colombo, le savait sans doute; devait-on, en le tuant, créer des embarras au gouvernement anglais qui avait assez des affaires de Turquie sur les bras, qui ne cessait de recommander à ses représentants dans l'Inde de maintenir la tranquillité parmi les Indous!

N'osant prendre sur lui une décision qui eut engagé la responsabilité politique ou les finances de l'Angleterre, le gouverneur télégraphia au vice-roi des Indes, à Calcutta, et il attendit sa réponse ou plutôt ses ordres.

La réponse arriva.

« Agissez pour le mieux, disait-elle; ne créez point de difficultés au gouvernement de la Reine; dépensez ce que vous croirez utile de dépenser; rétablissez le calme à Ceylan, c'est urgent, et préservez de toute atteinte l'honneur de l'Angleterre. »

« C'est bien, dit le gouverneur, après avoir lu, relu, pesé, repesé, commenté, recommenté cette dépêche : nous emploierons la force et l'or dans une égale mesure. »

Le matin, après l'aube, les rapports des officiers de garde autour du campement du dompteur ne signalaient aucun fait capital : les bêtes s'étaient comportées paisiblement toute la nuit; quelques-unes avaient reconnu les feux de bivouac; quelques autres avaient rugi, s'étaient promenées avec agitation; le plus grand nombre avait dormi; quant à leur maître il s'était couché, vers minuit, dans les bras d'un ours.

Sur ces renseignements, le gouverneur arrêta son plan stratégique, travailla dans le secret du cabinet, avec l'officier aux longues dents, aux favoris roux de la veille, qui était le commandant de la garnison de Colombo, et le laissa aller en lui disant :

« La vieille Angleterre vous regarde! *Old England!* »

La population de Colombo le contemplait aussi, car lorsqu'il sortit, à cheval, sur la route de Kandy, cinq ou six mille individus, curieux de voir comment tout cela finirait, l'accompagnèrent.

Arrivé aux avant-postes, il mit pied à terre, tira sa lorgnette, ne voulant rien entreprendre avant de s'être renseigné par lui-même, et regarda ce qui se passait.

Le dompteur s'était réveillé, au point du jour, tourmenté par des tiraillements d'estomac, et juste assez tôt pour assister aux derniers coups de crocs de ses tigres qui, empêchés de chasser et ayant faim, avaient dévoré les singes.

Quand Dubois ouvrit les yeux, Patte-de-Velours et Gargantua se partageaient fraternellement le pauvre Crapoussin, qu'ils trouvaient succulent, à en juger aux balancements de leurs queues.

Le dompteur blémit, car ce carnage lui annonçait toute une série de tragédies si la situation se prolongeait.

Les éléphants, les buffles, Beau-Nez, les ours, grapillaient à tort et à travers des fruits, des feuilles, de l'herbe, de jeunes branches; ce maigre repas fini, ils se rassemblèrent autour de leur maître auquel ils parurent dire, dans leurs grognements :

« Ha ça, qu'est-ce que nous faisons ici? La pitance y est maigre; que ne poursuivons-nous, comme les jours précédents, notre vie de bombance, en forêt? »

Dubois devina leur sentiment.

« Mes amis, leur répondit-il, je souffre plus que vous de cette station, car je n'ai mangé, depuis vingt-quatre heures, qu'une noix de coco; mais ne voyez-vous pas que nous sommes cernés et que, pour retourner en forêt, il nous faut livrer bataille. Attendez un peu. Si on ne nous libère de bonne volonté, dans la matinée, j'aviserai et vous proposerai une résolution énergique. »

Ce langage, où la raison s'alliait à la fermeté, ne satisfit pas les animaux qui protestèrent de la plus bruyante façon contre le prolongement de la halte.

Dubois voulut discuter : peine perdue. Ventre affamé n'a pas d'oreille. On lui répondit : tarare! on mugit, on rugit, on hurla, on cria, on fit un tapage d'enfer qui retentit jusque dans le port de Colombo, et, chose plus grave, on se livra à des voies de fait contre le dompteur.

On se bouscula sur lui en feignant de jouer, on lui marcha sur les pieds, on le mordilla par derrière, on dansa, autour de lui, une ronde effrayante qui effondra le terrain, on le contraignit à jouer à saute-mouton avec deux gros ours, les derniers raccolés, et par conséquent les moins apprivoisés, on forma un quadrille et on voulut qu'il y prît part et qu'il y battît des entrechats et des jetés, à l'instar de Vol-au-vent, de Fine-oreille, de l'Indiscret, bref on se gaussa de lui sans retenue, en ayant l'air de lui dire : « Ah! tu nous fais sécher dans ce parc désagréable, hé bien, sèche avec nous! »

Il pria, supplia, menaça : le supplice continua avec un redoublement d'entrain, et Dieu sait ce qui allait en résulter, lorsqu'une forte détonation y mit trêve.

C'était l'officier anglais qui, las de pousser dans un porte-voix, des oh! des ah! des hao! et désespérant d'être entendu du dompteur, venait de faire tirer un coup de canon à poudre.

Instantanément les animaux s'arrêtèrent et levèrent le nez.

L'officier se tenait, sur la route, auprès de la pièce de canon.

— Gentleman! cria-t-il en agitant amicalement son porte-voix.

Dubois, meurtri, en sueur, tremblant, s'appuya contre un cocotier qu'il embrassa pour ne pas tomber, et, d'une voix affaiblie, demanda ce qu'il y avait.

— Le gouvernement ne peut vous autoriser à continuer la vie irrégulière que vous menez à Ceylan au grand détriment des habitants : ces bêtes doivent être détruites ou renvoyées aux jungles, il y va de la vie et des biens de milliers de familles, et de la tranquillité de ce pays. Toutefois le principe d'une indemnité a été admis en votre faveur; mais en aucun cas cette indemnité ne saurait être portée à cent mille livres.

— Mettons cinquante.

— Pas davantage.

— Vingt-cinq.

— Réfléchissez, gentleman, que vingt-cinq mille livres font vingt-cinq mille pièces de vingt-cinq francs, soit 625,000 francs; c'est trop, beaucoup trop.

— Va pour quinze mille.

— Y pensez-vous!

— Dix mille.

— Non.

— Combien, alors; vous n'allez pas m'offrir un schelling, je suppose? Je vous déclare que je refuse, d'avance, toute proposition dérisoire.

— Je ne vous proposerai rien de dérisoire, gentleman, rien qui ne soit digne de la vieille Angleterre, *Old England*, et de vous; c'est pourquoi, au nom du gouverneur de Ceylan autorisé par le vice-roi des Indes, autorisé par lord Beaconsfield, autorisé par Sa Majesté la Reine, je vous offre de vous rapatrier sur un steamer qui va repartir pour l'Europe, et cinq mille livres sterling, cent vingt-cinq mille francs, pour vous indemniser de votre naufrage et de la perte de vos animaux, vous avertissant, qu'en cas de refus, nous emploierons contre vous la force.

— Aurai-je au moins la permission d'emmener mes élèves préférés?

— Dix ou douze, pas plus; leur transport en Europe sera à votre charge.

— Et comment traiterez-vous les autres?

— Nous les laisserons retourner en forêt s'ils se comportent bien; dans le cas contraire, nous sévirons contre eux. Acceptez-vous?

— J'accepte pour en finir; mais j'exige une garantie : un traité, en français, signé du gouverneur, qui m'assure la stricte exécution de la convention.

— Vous l'aurez. Je cours à Colombo, et dans peu je suis de retour.

— Je vous attends.

— Jusque-là, les choses restent en l'état : *Good bye, gentleman!* (au revoir!)

L'officier se retira, remonta à cheval et s'éloigna, suivi d'un lieutenant, tandis que les habitants de Colombo, sortis pour assister à ce qui allait se passer, se rapprochaient de la ligne d'investissement, et examinaient d'un œil surpris cette réunion extraordinaire de bêtes sauvages commandées par un homme.

« Ma foi, dit Dubois, je préfère cela. Ces animaux ont des tendances à redevenir féroces dans cette enceinte; je n'en aurais pas été maître longtemps. Après tout, je retourne en France avec une fortune plus grosse que celle que j'avais à mon départ, et avec mes meilleurs pensionnaires; je n'ai pas lieu de me plaindre; mon voyage pouvait finir plus mal. »

Et, pour ne pas être en retard, pour ne pas faire attendre l'officier, il s'occupa de rassembler les douze individus qui restaient de sa ménagerie, et de les séparer de leurs congénères, afin de les emmener avec lui.

Il siffla, il appela Vol-au-Vent, Bayadère, La Flèche, Zéphirin, Fine-Oreille, L'Indiscret, Beau-Nez, La Douceur, Patte-de-Velours, Gargantua, Peau-de-Satin, Lanturlu. Aucun ne répondit, aucun ne daigna lever la tête.

Il alla à eux, les caressa, les engagea à le suivre, essaya de les entraîner, de les séparer de la horde des autres animaux : La Douceur menaça de le mordre, Fine-Oreille de l'étouffer, Beau-Nez de l'écraser, Lanturlu lui montra les cornes, Zéphirin lui donna un coup de trompe au bas des reins, à l'approbation des trois autres éléphants privés.

« Est-ce ainsi que vous reconnaissez mes soins, mon affection! » gémit Dubois outré.

Tigres, buffles, ours, éléphants, rhinocéros se groupèrent et se disposèrent à le charger.

« C'est bien! je vous abandonne! exclama le dompteur; restez avec vos congénères, et que le diable vous emporte tous! »

— Ho! gentleman? fit à cet instant l'officier, de retour de Colombo, en montrant un papier timbré et paraphé : voilà le traité.

Dubois alla à lui, cette fois sans hésitation, prit le papier, le lut, l'approuva, le plia, le mit dans sa poche et serra la main de l'officier.

— Ho! bien, très-bien, dit celui-ci souriant, enchanté, et en montrant ses longues dents; vous toucherez les cinq mille livres chez le gouverneur. Appelez les bêtes que vous désirez emmener.

— J'ai réfléchi, repartit le dompteur d'un air digne : ne voulant pas être en reste de bons procédés avec l'Angleterre, je laisse tous mes animaux à Ceylan et je consens à être rapatrié seul.

— Aoh! fit l'officier avec admiration et en serrant, à la briser, la main de Dubois. Dans ce cas, ajouta-t-il en se tournant vers ses lieutenants, rompez le blocus!

Aussitôt, les troupes se rapprochèrent de la route, ouvrant ainsi le cercle d'investissement, et se développèrent sur une seule ligne droite, les épaules tournées vers la ville, ayant, devant leur front, la batterie d'artillerie.

Les animaux suivaient ces mouvements d'un air farouche et curieux à la fois.

— Canonniers, à vos pièces! commanda l'officier.

— Qu'allez-vous faire? demanda le dompteur inquiet.

— N'ayez pas peur, répliqua l'Anglais en riant; on a enlevé les obus; les canons ne sont chargés qu'à poudre.

Puis se redressant et grossissant sa voix :

— Feu! cria-t-il.

Toutes les pièces de la batterie tonnèrent; les bêtes épouvantées, se sauvèrent en hurlant, droit

devant elles, et disparurent dans des bouquets de bois qui devaient les ramener aux forêts du versant des montagnes de Kandy.

L'officier se rengorgea, orgueilleux de son succès, qui lui valut plus tard l'ordre du Bain de 3e classe.

Dubois eut un serrement de cœur si violent que les larmes lui en vinrent aux yeux.

« O mes rêves de gloire! » murmura-t-il.

L'officier laissa, dans la campagne, quelques compagnies de miliciens pour empêcher le retour des bêtes féroces, et se tournant vers le dompteur.

— Gentleman, lui dit-il, le gouverneur vous attend et le steamer qui va vous emporter, allume ses feux : partons.

— Partons, soupira Dubois, les regards fixés sur les nuages de poussière qu'avait soulevés la fuite précipitée de ses ex-pensionnaires.



La reconnaissance des bêtes, dessin de E. Morin.

Quelques minutes après, il marchait, à côté de l'officier, entre un piquet de soldats anglais, et au milieu d'une foule compacte d'Indigènes qui se pressaient pour le voir.

VIII

CHEZ LE GOUVERNEUR DE CEYLAN

Il avait sous les yeux un échantillon complet de la population de Ceylan : hommes de stature moyenne, aux membres grêles, au teint brun cuivré, aux cheveux noirs et lisses; femmes assez sveltes et point du tout laides; les uns et les autres vêtus d'une sorte de jupon ou de sac formé d'un morceau d'étoffe plus ou moins riche attaché aux reins et tombant jusqu'à la cheville, et d'une veste de cotonnade et à manches, rappelant à s'y méprendre, celle de nos cuisiniers, boulangers et pâtissiers.

Des nobles, des chefs de village, portaient aussi une tunique à boutons, un sabre en bandouilière et un poignard à la ceinture.

Tous avaient la tête découverte, selon la coutume, et comme, à Ceylan, les deux sexes arrangent leurs cheveux de la même manière, on les aurait pris en masse, vus de dos, avec leur jupon et leur chignon, pour des femmes.

« Les cheveux qu'ils conservent dans toute leur longueur, dit un voyageur, M. Alfred Grandidier, en parlant des habitants de Ceylan, sont relevés en

arrière en forme de chignon et retenus par un peigne d'écaille dont la partie supérieure, artistement travaillée, s'élève de deux mains au moins au-dessus de la tête; un autre peigne plus petit, semi-circulaire, ramène les cheveux en arrière du front. Ptolémée, il y a plus de dix-sept siècles, désignait les habitants de Ceylan sous le nom d'*hommes aux cheveux de femmes*. Ils marchent nu-pieds; toutefois, parmi les personnages de distinction, les bas et les chaussures sont aujourd'hui d'un usage général. Les hommes portent des boucles d'oreilles comme les femmes. La seule différence, dans le costume, qui distingue les sexes, c'est que les femmes n'emploient pas, comme les hommes, les deux peignes dont nous venons de parler et qu'elles mettent un petit canezou fermé sur le devant, mais pas assez court pour laisser à nu la ceinture. Les voyageurs sont souvent exposés à commettre des erreurs étranges; que de fois, à la vue d'une belle et longue chevelure ornée de peignes richement ouvragés, un Européen récemment débarqué a pressé le pas dans l'espoir de contempler un joli visage féminin : il ne voyait, hélas! en se retournant, qu'une paire de moustaches et une barbe noire. »

Doux par pusillanimité plutôt que par nature, rusés, intelligents, superstitieux, aimant le *dolce farniente*, les Cinghalais ou Chingalais, ou mieux : *Ceylanais*, ne sont pas ennemis des supplices; en voyant marcher Dubois entre les baïonnettes anglaises, ils se figurèrent, avec un contentement sans mélange, que, pour le punir de ses dévastations, on allait l'empaler, ou le brûler vif, ou disperser ses membres.

Ils s'étonnaient, du reste, de lui trouver si peu de ressemblance avec les portraits effrayants qu'on avait faits de lui, et prétendaient volontiers que c'était encore là une ruse de sorcier; qu'il cachait sa véritable forme pour éviter le châtiment qui l'attendait, mais que cela ne prendrait pas; qu'on le tenait et qu'il y passerait bon gré mal gré.

Ces dispositions, pleines de douceur, qui se manifestaient à haute voix, avec des gestes, des jeux de physionomie d'une éloquence remarquablement claire, attirèrent l'attention de l'officier.

— Voilà, plaisanta-t-il, des agneaux qui se figurent que nous allons vous exécuter, et se font une fête d'assister à votre mort.

— Ah? repartit Dubois en grimaçant un sourire et en pâlissant.

— Ils auront un pied de nez, comme vous dites en France.

Et l'officier s'abandonna à un accès de gaieté qui contrastait avec la mine allongée, soucieuse du dompteur.

En apprenant les sentiments des Ceylanais à son égard, ce dernier se demanda, en effet, s'il ne marchait pas réellement vers l'échafaud, si le traité qu'on lui avait remis n'était pas un leurre, un piège, s'il allait être martyrisé, occis ou couvert d'or et embarqué.

La faim qui le travaillait affreusement, et dont il s'était gardé de parler, de crainte d'avoir des conditions plus dures, contribuait à exalter son cerveau et à lui inspirer les appréhensions les plus mélodramatiques.

« Peut-être aurais-je mieux fait de tenter une trouée à la tête de mes bêtes, pensa-t-il. Enfin, la volonté de Dieu soit faite! »

La route parfaitement entretenue et unie, traversait des bas-fonds, des jungles, des plantations de palmiers, de canneliers, de cocotiers à l'ombre desquels apparaissaient, de ci, de là, des bungalows.

On arriva à Colombo à trois heures de l'après-midi.

Toute la population, trente-huit ou quarante mille habitants de diverses couleurs, attendait le cortège, et le salua d'acclamations qui semblèrent sinistres à Dubois, à Dubois que l'officier et le piquet de soldats dirigèrent avec difficulté du côté du palais du gouverneur, tellement l'affluence était compacte, la curiosité vive, et disons-le pour compléter l'esquisse du tableau : les rues étroites.

Ainsi que toutes les villes maritimes de l'Inde où domine l'européen, Colombo est divisée en deux parties distinctes : le quartier blanc, affecté aux Blancs et le quartier noir, demeure des Indigènes. Le quartier blanc s'étend au sud, le quartier noir au nord. Une rivière nommée Kalany borde ce dernier. Entre les deux quartiers est le fort, siége du gouvernement.

A l'entrée de l'enceinte du fort, l'officier fit repousser les Indigènes qui se massèrent à l'endroit où on les arrêta, et il conduisit Dubois au palais, édifice d'une extrême simplicité.

Le gouverneur attendait, entouré des autorités civiles et militaires de Ceylan.

C'était un curieux type, mélange de John Bull et de Yankee, ossu et gras, calme et grave, dédaigneux et froid, rappelant l'expression caractéristique d'Emerson : « L'insulaire est une île à lui seul, » parlant peu, surtout à ceux qui n'avaient pas, comme lui, l'honneur d'être Anglais.

Il toisa le dompteur, ouvrit un portefeuille et en tira pour cinq mille livres sterling de bank-notes qu'il compta sur une table.

« Voilà, dit-il en mauvais français à Dubois; maintenant on va vous conduire au steamer sur lequel vous devez vous embarquer pour Brindisi, d'où vous regagnerez votre pays à votre gré. »

Dubois respira, sa figure se rasséréna; il compta les billets de banque, et il les empochait, quand un Indien, introduit par un officier, se précipita sur lui en criant, dans un mélange d'indou, d'anglais, de français :

« Arrêtez! J'ai droit à une part de cet argent! »

Le dompteur se retourna stupéfait.

« Comment? » questionna le gouverneur.

L'officier introducteur déclara que l'Indou avait insisté pour être conduit devant le gouverneur a qui il voulait réclamer ce que le Français lui devait, avant que celui-ci disparut pour toujours.

Sommé de s'expliquer, l'Indou dit qu'il se nommait Chillambaram, que Dubois l'avait arraché au Gange au moment où, exposé par ses parents, il allait partir pour le paradis, et que, par cela même, le dompteur s'était engagé à le nourrir jusqu'à la fin de ses jours.

Chillambaram démontra que Dubois ne pouvait nier ses obligations puisqu'il l'avait pris sans hésiter à son service; il ajouta qu'il avait fait naufrage avec son maître et s'était sauvé, par l'opération de Bouddah, accroché à un débris de mât; que, re-

cueilli par des pêcheurs, amené à Colombo, il venait demander à la justice du gouverneur d'obliger Dubois à lui assurer, avant de s'embarquer, une rente viagère convenable.

« Qu'avez-vous à répondre ? » demanda sévèrement le gouverneur au dompteur.

Foudroyé par l'apparition de Chillambaram auquel il ne pensait plus, Dubois avoua, en rougissant, qu'effectivement il avait sauvé l'Indou des eaux de l'Hougly, et il s'étonna qu'une action qui lui aurait valu, en France, vingt-cinq francs et un diplôme de sauveteur, menaçât, dans l'Inde, de lui coûter les yeux de la tête et des désagréments infinis.

Le gouverneur répliqua sèchement que l'empire Britannique n'était pas la France, et que les Français avaient l'obligation de se plier aux usages établis dans cet empire. En même temps, il fixa à dix mille francs le capital que Dubois devait laisser dans ses mains pour assurer l'existence de Chillambaram.

Le dompteur sentit la colère lui monter au front ; mais reconnaissant rapidement son impuissance, en homme pratique, il baissa le nez, tira 10,000 fr. de sa liasse de Bank-notes, et les tendit au gouverneur, par-dessus la tête de l'Indou qui levait les deux bras pour les saisir.

« Tu viendras demain au fort pour savoir l'emploi que je ferai en ta faveur de cette somme, dit le gouverneur en congédiant l'Indou, vexé de ne pas emporter les dix mille francs.

« Il a bien fait de se retirer, affirma Dubois que la rage étouffait, sans cela je l'aurais étranglé pour lui apprendre le vol au sauvetage. »

A ce moment, l'émotion, l'indignation, la fatigue, le besoin de nourriture domptèrent le dompteur qui s'affaissa sur un fauteuil de rotin.

Le chirurgien major du fort qui était présent se porta à son secours.

« Ce n'est rien, soupira-t-il en rouvrant les yeux ; si vous aviez seulement un bouillon ou un sandwich avec un verre de vin à me donner, ça irait mieux tout de suite. »

Un lunch était préparé dans une salle voisine pour les personnages que le gouverneur avait réunis à l'occasion de l'affaire des bêtes ; on y convia Dubois qui, oubliant le passé, la noire histoire de Chillambaram, s'y comporta immédiatement en héros.

L'ale, le porter, le brandy rompirent la glace britannique ; le dompteur fut prié de raconter ses aventures, et il les raconta si bien que, quand on annonça que le steamer relevait ses ancres et n'attendait plus que la malle et le Français pour prendre la mer, le gouverneur déboucha deux bouteilles de champagne, remplit lui-même tous les verres et porta un toast à l'*Illustre Dubois*.

Flatté, confus, mais agréablement chatouillé, Dubois répondit en acclamant l'Angleterre, et l'on se sépara avec force poignées de main et en se disant mutuellement : « Au revoir ; portez-vous bien ! »

Une heure plus tard, Dubois quittait la rade de Colombo sur le vapeur à hélice l'Éteignoir, *Extinguisher*, pour retourner en Europe.

IX

LE RETOUR

Quand il rentra à Paris, l'Exposition ouvrait ses portes ; Bidel et Pezon s'installaient derrière le Trocadéro ; un dompteur de couleur attirait la foule au théâtre de la Porte Saint-Martin ; les étrangers affluaient de toute part.

« Si j'avais ma ménagerie ! » soupira-t-il en voyant cela d'un air triste.

L'augmentation de sa fortune ne le consolait qu'à demi : ces cent trente-cinq mille francs qu'il rapportait, y compris les vingt mille francs, restant de sa première fortune, ne pouvaient effacer de son esprit les rêves dorés qu'il avait faits, et, plus le succès de l'Exposition s'accentua, plus ses regrets devinrent cuisants.

A la fin d'octobre, un savant fit au palais du Trocadéro, une conférence sur les Indes anglaises, et, à l'étonnement général, signala cette étrangeté qu'on venait de communiquer, par le télégramme de Bombay au *Times*, organe sérieux entre tous : que dans la belle et riche île de Ceylan, les éléphants étaient enclins à la danse et se livraient à ce plaisir au milieu des forêts.

La dépêche prétendait même qu'on rencontrait fréquemment des ours, des tigres et des éléphants dansant ensemble, au pied des montagnes de Kandy.

« Parbleu ! s'écria fièrement Dubois, qui fut peut-être le seul à croire ce renseignement : ce sont mes élèves ! »

ARMAND DUBARRY.

ÉTUDES HISTORIQUES

MARTIN TROMP (1)

III

GIBRALTAR

La bataille ne tarda pas à s'engager avec une égale furie. Au fracas des canons espagnols répondirent les pièces de chasse de l'amiral hollandais qui, virant de bord avec une prestigieuse rapidité laissa tomber ses ancres et accosta à tribord son adversaire. Ce fut une lutte terrible, durant laquelle le mousquet, le sabre et la hache firent plus de victimes que le canon. Tandis que les deux bâtiments portant le pavillon amiral s'accrochaient l'un à l'autre, les navires hollandais, suivant l'ordre d'Heemskerk, s'efforçaient de jeter les grappins sur les vaisseaux espagnols et sur les galions. Le vice-amiral Alteras ayant le dessus du vent, se trouva dans l'impossibilité d'approcher du vice-amiral espagnol ; il s'en vengea, en attaquant des galions qu'il cribla de boulets ; il en mit plusieurs hors de

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

combat, et désempara les autres. Les capitaines Adrien Bœst et Martin Hollaert, voyant dans quelle impossibilité se trouvait Alteras de lutter corps à corps avec le vice-amiral, coururent du côté de ce navire, et dirigèrent sur lui, pendant plus d'une demi-heure, un feu continu.

La bataille se livrait dans une atmosphère de fumée épaisse. Les combattants ne se reconnaissaient qu'aux lueurs des détonations partant des sabords, et l'on eut peut-être continué la lutte dans ces demi-ténèbres, si une clarté fulgurante n'était venue ajouter son horreur au spectacle d'une des plus épouvantables batailles navales que l'on connaisse.

Bœst et Hollaert venaient d'incendier le vaisseau vice-amiral de la flotte espagnole, que quatre bâtiments hollandais pressaient à la fois. L'incendie, activé par la brise, se développa avec une rapidité si grande, qu'avant que les navires hollandais eussent le temps de s'éloigner, le feu prit à leurs voilures. Le ciel s'embrasa de lueurs sinistres, et les ennemis purent constater à la fois l'étendue de leurs pertes et la force de leurs agresseurs. Tout danger était passé pour les bâtiments hollandais, et Henri *le Long* pouvait être considéré comme un des héros de cette journée. Le vaisseau vice-amiral ressemblait à un cratère en éruption; une colonne de feu aux colorations diverses s'élevait vers le ciel; le vent, rabattant parfois ces flammes, les faisait ondoyer comme une nappe incandescente. Du sein de ce brasier s'élevaient des hurlements de douleur et de rage. Les matelots se tordaient comme des damnés sur ce pont prêt à crouler sous leurs pieds. Ils avaient compté sur l'entraînement de la lutte, sur la gloire d'un combat corps à corps, et ils se trouvaient dévorés vivants sur leur navire. La masse flamboyante tournoya, une clameur horrible, sauvage, terrifiante s'éleva du vaisseau condamné, puis la mer se couvrit de débris enflammés, et le silence se fit au-dessus du géant que venaient d'engloutir les flots.

Hendrik Janszoon avait assisté à l'agonie du navire avec une joie farouche; le succès doublant son audace, il poursuivit un autre galion, et lui fit subir le même sort. L'un après l'autre, les vaisseaux espagnols devaient servir de torches funéraires à cette bataille furieuse. Les marins du galion que Henri *le Long* venait d'incendier, redoutant le sort de leurs camarades, se précipitèrent par-dessus le bord avec l'espérance de rejoindre un des bâtiments de d'Avila. Mais à mesure qu'ils s'en approchaient, le mouvement des vagues soulevées par les soubresauts des navires, tantôt les précipitait au fond des abîmes, et tantôt les soulevait avec violence. Glissant péniblement entre les masses flottantes, risquant d'être écrasés par les quilles énormes, ils appelèrent en vain à leur aide; leur voix affaiblie se perdait dans le fracas des canons tonnant du haut du château et des murailles, et des gueules de bronze vomissant les boulets ou crachant la mitraille dans les carènes à demi-éventrées. La plupart périrent avant d'avoir obtenu du secours; les derniers parvinrent à grimper le long du galion espagnol le plus éloigné du centre de l'action.

Harpert Tromp, à la tête de ceux qu'il appelait ses « lions de mer », accosta par le flanc un navire espagnol, puis, un mousquet dans chaque main, suivi par Martin armé d'un sabre et d'une petite hache, il chercha le capitaine espagnol afin de se mesurer avec lui. Animés par son exemple, les Hollandais sabraient leurs adversaires ou les abattaient sous une mousquetade furieuse. Pieter se multipliait sans perdre du regard l'enfant de son maître, qu'il protégeait sans l'empêcher de se battre et de fournir des preuves de sa valeur précoce. Si l'arme d'un Espagnol menaçait Martin, Pieter épaulait ou frappait, et le petit héros restait sain et sauf.

Malgré le désavantage de leur situation qui les plaçait sous le feu du château et de la ville, les Hollandais comptaient de faibles pertes, tandis que les Espagnols tombaient sur les ponts de leurs navires, comme des épis atteints par la faux.

Dès la seconde bordée lâchée par les Hollandais, sur la flotte de d'Avila, la moitié des 4,000 soldats espagnols fut hors de combat. Vainqueur du bâtiment qu'il avait abordé, et qui, atteint au-dessous de sa ligne de flottaison, coulait avec lenteur, Harpert résolut de repasser sur son navire. On garrotta les prisonniers, on les entassa dans la cale du bâtiment hollandais, puis le capitaine donna ordre d'évacuer le vaisseau. Harpert venait de mettre le pied sur son navire, quand, cherchant du regard son fils, il ne l'aperçut ni avec les matelots ni à l'arrivée en compagnie des officiers. Il s'informa; Pieter manqua également à l'appel de ses camarades. Saisi d'effroi, Harpert saute de nouveau sur le bâtiment qui sombre, et pousse un double cri d'épouvante et de joie. Au milieu des débris de mâts, de cordages, de voiles déchirées, de cadavres défigurés, il voit son fils serrant sur sa poitrine le pavillon espagnol.

Pieter le suivait, attendri, une larme roulant sous les cils de ses gros yeux.

— Martin! Martin! quelle angoisse tu m'as causée, cria Harpert Tromp. Ne comprends-tu pas que le navire croule sous nos pieds...

— Père, répondit l'enfant, je m'étais promis quelque chose, et ce que je me promets, je le tiens. Maintenant je suis un soldat; j'ai reçu le baptême du sang et du feu... et j'ai ramassé de vraies armes sur un soudard espagnol... Enfin... regarde, père... regarde donc! j'ai enlevé un drapeau!

Harpert serra son fils sur sa poitrine, puis il ceignit la taille de l'enfant du pavillon espagnol, et l'entraîna sur sa frégate.

A l'apparition de Martin, dont le jeune visage rayonnait d'orgueil, les matelots d'Harpert Tromp pris d'enthousiasme, répétèrent ce qu'avaient déjà crié les amis réunis dans la maison de la Brille :

— Vive le petit amiral!

— Vive la Hollande! et en avant pour la patrie! ajouta Harpert Tromp.

Un moment après, il dirigeait le feu de sa frégate sur un bâtiment de la flotte de d'Avila. A la détonation des canons succéda un bruit si épouvantable qu'on eût dit que la ville, le château et les deux flottes s'écroulaient et s'abîmaient à la fois. Le navire espagnol venait de sauter. Alors de même qu'un incendie activé par le vent, gagne de proche en proche, les flancs des vaisseaux espagnols tremblèrent sous des détonations successives, lançant vers le ciel de nouveaux débris, écrasant sur leurs ponts les soldats qui, jusqu'alors avaient échappé au tir des Hollandais. Démembrés, entr'ouverts, les

bâtiments atteints roulaient au hasard des flots, s'entrechoquant dans la passe du détroit, et redoublant à la fois l'horreur et le danger de la bataille.

Le vice-amiral Alteras était parvenu à se remettre en ligne, en dépit des dangers et des difficultés. Il retarda malheureusement un peu l'exécution de l'ordre donné par Heemskerk, avant le début de l'action, de combattre de préférence à l'abordage. Les canonnades éloignées occasionnèrent plus d'une fois une confusion dont les suites pouvaient être dangereuses. D'un autre côté, le feu de la forteresse redoublait de violence. Mais s'il voyaient augmenter pour eux les difficultés de la lutte, les Hollandais n'en continuaient pas moins à garder l'avantage de cette journée. A la fin du combat ils apprendraient seulement quelle perte irréparable jetait son deuil sur une pareille victoire.

Sur les vaisseaux amiraux la lutte avait pris des proportions terribles.

Jacob Van Heemskerk, debout au pied du grand mât, le casque en tête, l'épée à la main, revêtu de son brillant uniforme, donnait des ordres d'une voix dont la puissance dominait le tumulte de la mousqueterie. Tout à coup le navire espagnol lâche une bordée; un boulet coupe en deux un jeune matelot, enlève le poignet d'un canonnier qui s'apprêtait à mettre le feu à sa pièce, et enlève au ras du corps la jambe gauche de l'amiral Heemskerk, qui s'abat



Le drapeau espagnol, dessin de F. Lix.

de toute sa hauteur sur le pont. Son état-major l'entoure en donnant les preuves de la plus vive douleur; alors Heemskerk se soulève sur le coude, et dit d'une voix ferme :

— A l'abordage, mes enfants! Cachez ma mort à nos soldats! Cette nouvelle les découragerait. Pieter Verhoef, prenez le commandement à ma place... Je meurs pour la patrie, c'est une belle mort?

— Ah! fit Pieter Verhoef désespéré, cette victoire nous coûtera trop cher, si vous la payez de votre vie.

— La patrie... le devoir... Dieu! murmura Heemskerk en retombant.

Verhoef couvre d'un manteau l'héroïque mutilé, et lâche ses bordées à tribord, tandis que Mooi Lambert canonne le miroir de l'ennemi, puis l'attaque à l'abordage. Les Hollandais se battent avec une furie sans égale, les Espagnols se sentent perdus, et prennent la résolution de périr en faisant aux Hollandais le plus de mal possible. Cependant Verhoef serre de si près son ennemi que celui-ci arbore le pavillon blanc. Mais il ne suffisait pas aux Hollandais que le vaisseau amiral se rendit; ils continuèrent à tirer et des renforts leur arrivant du navire du capitaine Kleinzorg qui venait d'incendier un bâtiment, tous se précipitèrent sur le pont, chargeant à l'arme blanche, maniant tour à tour les mousquets par le canon et par la crosse, et semblant emportés par le démon du massacre. Le trompette du capitaine Kleinzorg grimpa jusqu'au pavillon et l'amena. Enfin les rangs des Espagnols s'éclaircirent; il ne resta bientôt plus que des groupes de combattants, puis des hommes isolés, couverts

de blessures, luttant avec une énergie désespérée, et qui tombèrent à leur tour, sur des monceaux de morts et d'agonisants.

— Aux prisonniers! aux prisonniers! crièrent les matelots hollandais.

Aussitôt ils se précipitent dans l'entrepont, descendent dans la cale, et trouvent dans ses noires profondeurs, plus de cent malheureux, les fers aux pieds, amaigris, exténués, et gardant à peine la force de suivre leurs libérateurs.

Quand ils parurent, les marins se jetèrent dans leurs bras, et leur donnèrent une accolade fraternelle. On oublia pendant une minute les dangers courus, les peines souffertes :

— Liberté! disaient les uns.

— Victoire! répondaient les autres.

Mais alors s'avança Vanhoef, ayant sur le visage une telle expression de désespoir que matelots, prisonniers et soldats comprirent que le capitaine allait leur annoncer un immense malheur.

— Silence! fit-il, en face de la mort, on n'a plus le droit de parler de triomphe.

Arrachant le manteau qui couvrait le corps de l'amiral, il le montra, avec son horrible blessure, le visage calme et presque souriant.

Ce fut une minute d'une solennité terrible. Les fronts se découvrirent, puis les genoux plièrent.

Verhoef avait raison, l'immortelle journée de Gibraltar s'entourait d'un deuil universel. La marine hollandaise perdait dans Van Heemskerk une de ses gloires les plus pures.

Juan Alvarez d'Avila avait, lui aussi, succombé dans la lutte. Des deux amiraux de ces flottes superbes, l'un s'ensevelissait dans sa défaite, l'autre dans sa victoire.

Le vaisseau-amiral criblé de boulets, et faisant eau de toute part, ne pouvait être ramené dans les ports de la Hollande. On coupa les câbles qui l'attachaient au navire-amiral hollandais, et il alla misérablement échouer sur la côte.

L'action finie, quand chaque chef de bâtiment compta ses morts, il put constater des pertes presque insignifiantes. Les « lions de mer » avaient tous rugi.

Les capitaines descendirent dans des canots, afin de se rendre au vaisseau amiral, et de recevoir les ordres de Van Heemskerk. Ils ignoraient encore la mort de l'amiral. A mesure qu'ils approchaient du navire de leur chef, ils s'étonnaient davantage du silence qui y régnait. Les matelots se livraient sans bruit à une triste besogne, débarrassant le pont des cadavres qui l'obstruaient en lavant le sang qui y avait coulé à flots.

Harpert et Martin montèrent les premiers sur le vaisseau amiral.

— Pouvons-nous voir le héros de Gibraltar? demanda le mari de Christine.

— Descendez, capitaine; répondit l'officier à qui cette question fut adressée.

Harpert et son fils arrivèrent à la cabine d'Heemskerk, près de laquelle des soldats montaient la garde, le sabre d'abordage au poing. Ils s'écartèrent avec respect devant Harpert Tromp et son fils.

Dans la chambre de l'amiral on entendait par intervalle une voix monotone. Le capitaine poussa la porte entr'ouverte. Jacob Van Heemskerk était couché sur son lit étroit, recouvert par son manteau; son épée était près de sa main, un officier debout à son chevet lisait une prière.

Harpert fit agenouiller son fils devant le lit funèbre;

— Martin, lui dit-il, demande à la grande âme qui vient de remonter vers son créateur, de veiller sur toi, et de t'enseigner comment on sert sa patrie et comment on mérite d'en être pleuré.

— Père, répondit l'enfant, pour apprendre la bravoure il me suffira d'écouter tes leçons.

La cabine s'emplit lentement. Un seul capitaine manqua à l'appel : *Henri le Long* atteint par la balle d'un mousquet.

Après avoir rendu leurs devoirs à la dépouille de leur chef suprême, les capitaines et les vice-amiraux tinrent conseil. Il fut décidé que chaque commandant rentrerait à son bord, pour s'occuper de rendre aux morts les derniers devoirs et veiller au pansement des blessés. Le lendemain seulement, on enverrait mettre le feu au vaisseau amiral échoué sur la côte. Les Hollandais furent dispensés de ce dernier soin par les Espagnols; une grande lueur brilla le soir sur le rivage : les habitants de Gibraltar venaient d'incendier le vaisseau amiral de Don Juan d'Avila.

IV

PRISONNIER

La belle traversée! avec quel zèle Martin, remis des émotions qu'il venait de subir, reprit ses études pratiques sous les ordres du brave Pieter!

Jamais meilleur vent n'avait enflé les voiles.

Harpert n'éprouvait qu'un seul regret : celui de ne pas avoir en vue un navire espagnol. Pour lui un voyage sans combat, sans gloire à acquérir, n'était plus qu'une course stérile. S'il n'avait eu à s'occuper de l'instruction maritime, historique et littéraire de son fils, les soirées lui eussent paru d'une interminable longueur; mais il formait avec amour l'âme de son enfant, et chaque récit fait pendant les heures de quart ou les heures de repos à l'arrière du navire, rappelait une des pages glorieuses de l'histoire hollandaise.

Un soir, l'entretien tomba sur Reinier, et la catastrophe au sein de laquelle il fut englouti.

— Père, dit Martin, je ne la connais pas encore...

— Elle fut épouvantable et sublime, dit Harpert. Quand le héros comprit qu'il succomberait dans sa lutte contre Luiz de Fasciendo, et qu'après une lutte de deux jours et deux nuits, il sombrerait infailliblement, il assembla ses hommes, leur exposa la gravité du péril dans lequel ils se trouvaient, et leur demanda s'il ne valait pas mieux sauter avec leur navire? Les marins se jetèrent à genoux pour demander pardon à Dieu de cet acte de désespoir, puis Reinier mit lui-même le feu aux poudres. Le navire sauta avec un bruit épouvantable. Les soixante braves qui se trouvaient à bord furent broyés par l'explosion. Deux seulement, lancés à la mer avec les débris du navire, tombèrent entre les mains des Espagnols qui leur firent cruellement regretter de ne pas avoir été ensevelis dans le désastre qui coûta la vie à leurs compatriotes.

— Navire à babord! cria la vigie.

Harpert se leva, constata l'exactitude de la nouvelle, et bientôt régna sur le pont du *Taciturne* un mouvement plein de bravoure joyeuse. Peut-être était-ce un galion chargé de richesses que l'on ramenait en Hollande? Martin, impatient de prendre part à une nouvelle lutte et de mériter de nouveaux éloges, s'occupait déjà de rassembler ses armes. Le brouillard qui survint dans la soirée, empêcha de découvrir à quelle nationalité appartenait le bâtiment. Mais quand le temps s'éclaircit à l'aube, en dépit du pavillon français sous lequel il naviguait, le capitaine émit des doutes sur son origine. Il trouvait au vaisseau des allures suspectes; sa coque fine devait pouvoir fournir une course endiablée; le nombre de ses matelots ne semblait pas considérable, mais nul ne pouvait dire combien de marins se cachaient dans l'entrepont. L'artillerie du navire paraissait nombreuse, et cependant ce n'était point un vaisseau de guerre. Pour s'assurer de la légitimité de ses soupçons, Harpert ordonna d'augmenter la toile et de presser la marche du *Taciturne*. Cette manœuvre fut immédiatement imitée par le navire en vue.

— Décidément! dit le capitaine, il tient à rester dans nos eaux; un peu plus, et je croirais qu'il nous donne la chasse.

— Capitaine, fit Pieter en s'approchant respectueusement, m'est avis que j'ai déjà vu cette carène noire... le pavillon n'était pas le même, mais un corsaire en change comme une jolie fille de rubans.

— Et tu crois ce bâtiment?

— Anglais, mon capitaine.

— Alors nous avons affaire à un pirate?

— Tout ce qu'il y a de plus pirate.

— Attendons, avant de l'attaquer, que nous soyons bien certains de ses intentions.

Harpert rassembla les officiers, et leur fit part de ses soupçons. S'ils étaient justes, le capitaine n'hésiterait pas à présenter la bataille. La nuit qui descendait rapidement ne permit pas d'acquérir la preuve attendue, mais le lendemain, l'aurore en se levant permit de détailler le bâtiment problématique auquel on avait affaire.

Deux portées de canon séparaient le *Taciturne* du corsaire, qui venait de remplacer le pavillon anglais par un pavillon noir orné de sinistres emblèmes.

— Tout le monde à son poste! cria Harpert.

L'ardeur brilla dans tous les yeux, la joie éclaira tous les visages.

— Vive la Néerlande! crièrent les marins du *Taciturne*.

Les sabres, les haches d'armes, les mousquets s'élevèrent au-dessus des têtes agitées par la fièvre du combat.

— Mort aux Anglais! disaient les uns.

— A l'abordage! répondaient les autres.

Le moment d'une attaque décisive était venu; Harpert avait retrouvé le calme suprême dont il avait besoin. A mesure qu'il se rapprochait du corsaire, il comprenait que le combat serait terrible. Depuis que l'Anglais avait montré son pavillon noir, le nombre des matelots paraissait se multiplier à bord d'une façon singulière. Enfin une bande de toile ajustée avec un art infini fut rapidement enlevée, et démasqua les menaçantes ouvertures des sabords. Harpert allait avoir à soutenir un combat contre des forces deux fois supérieures aux siennes.

Dans la position qu'occupait le *Taciturne*, l'initiative de l'engagement lui appartenait. Avant d'entamer le feu, Harpert, profitant du moment de silence solennel qui précède les premiers coups de canon, donna ses derniers ordres d'une voix calme et imposante.

— La victoire n'appartient qu'à Dieu, nous, faisons notre devoir... chefs de pièces, pointez en plein bois, en avant de ses porte-haubans de misaine!...

Les chefs de pièces, l'œil étincelant, le corps collé à la culasse de leurs canons pointés à démâter, se tinrent prêts à faire tonner leur batterie.

— Commencez le feu... feu! babord devant... feu!

Un nuage de fumée couvrit le *Taciturne*

— Rechargez les canons! cria l'officier de batterie.

Mais avant que le bronze du *Taciturne* tonnât pour la seconde fois, le corsaire anglais répliqua à l'attaque par une bordée terrible qui frappa le navire au-dessous de la ligne de flottaison. La seconde décharge du *Taciturne* ne se fit pas attendre; mais tout en se battant il continuait d'avancer. Les deux vaisseaux avaient une hâte égale d'en venir à l'abordage. Tout à coup le *Taciturne* lança ses grappins, le beaupré du *Taciturne* s'engagea dans les haubans du corsaire, et les lourdes coques des deux navires soudainement rapprochées firent entendre un craquement sourd. Au même instant, les Hollandais franchirent d'un bond l'espace qui les séparait du bâtiment anglais, bondirent sur le pont du corsaire, et les deux troupes de matelots s'attaquèrent avec une égale furie, le sabre en main, le poignard aux dents. Il ne devenait plus possible de combattre avec des armes à feu. La violence avec laquelle les marins du *Taciturne* fondirent sur les corsaires, fit un instant reculer ceux-ci; mais ils étaient cinq contre un, et remis de la surprise du premier choc, le blasphème aux lèvres, ils se ruèrent sur les Hollandais armés de leurs haches d'abordage. Harpert se trouvait à la tête des siens, frappant des deux mains, faisant tournoyer des épées qui, pour tout autre que lui, eussent paru impossibles à manier. Il parait et attaquait à la fois. Martin, debout à ses côtés, abattit plus d'un poignet sanglant et fit rouler sur le pont un Anglais qui menaçait son père. Pieter se tenait près de lui, attendant le moment du péril pour le couvrir de son corps. Le capitaine Harpert causait à l'ennemi des pertes nombreuses, des cadavres formaient une barricade funèbre à ses pieds; mais tandis qu'il soutenait l'effort de la lutte, il songeait avec quelle joie il se mesurerait avec le flibustier dont le bâtiment arborait le pavillon noir. Il l'aperçut dans la mêlée, et se précipitant vers lui :

— Battons-nous tous deux si tu n'es pas un lâche! dit-il.

Job Blood bondit vers Harpert, et la furie de l'attaque fut telle, que le combat général se trouva un moment ralenti. Chacun des deux hommes avait remplacé son sabre d'abordage par une hache, et la faisait tournoyer avec une rapidité vertigineuse. Les heurts de l'acier faisaient jaillir des étincelles. Tantôt les combattants s'allongeaient, le bras tendu, la main levée; tantôt ils se ramassaient prêts à

prendre un nouvel élan. La hache de l'Anglais effleura le front d'Harpert dont le visage se trouva soudain inondé de sang.

La blessure présentait peu de danger, mais le sang qui en coulait aveuglait le capitaine. Il ne pouvait prendre le temps de panser sa blessure, et peut-être Harpert allait-il tomber sous les coups du corsaire, quand Pieter repoussant subitement son capitaine, se substitua à lui, pendant que Martin arrachant la ceinture qui lui entourait la taille, murmurait à l'oreille de son père :

— Agenouille-toi, pour que je puisse bander ton front.

Une seconde après, le capitaine Harpert Tromp atteignait le corsaire, à l'épaule. Pieter et les siens faisaient parmi les Anglais des trouées épouvantables. Ils se battirent héroïquement, un contre cinq. Des vides se faisaient dans leurs rangs; Pieter fut atteint à la jambe, et tomba sous un groupe de blessés. Un coup de hache d'Harpert abattit le bras d'un forban; Martin qui venait de perdre son arme ramassa une épée trop longue et trop lourde pour lui,



A bord du corsaire, dessin de F. Lix.

et en perça un matelot qui s'avançait traîtreusement derrière le capitaine Tromp. Le pont du corsaire anglais présentait un épouvantable spectacle. Des morts, des mourants l'encombraient; cependant on se battait encore. Pendant une minute, cinq épées et deux haches se levèrent à la fois sur la tête d'Harpert. Le capitaine perça la poitrine du plus rapproché de ses adversaires; Martin entama les deux jambes du second; mais si valeureux que fussent les Hollandais, si héroïque que se montrât le mari de Christine, le nombre des flibustiers devait finir par les écraser. Les Hollandais se battaient de la main gauche, quand la main droite leur refusait tout service; ils remplaçaient les épées par des poignards. Harpert, semblable à un lion furieux, restait accoté à un mât. On ne pouvait comprendre par quel prodige il se tenait encore debout. Lui et Martin formaient un groupe poignant et sublime. Les yeux de l'enfant ne quittaient pas le père; le père songeait moins à se défendre qu'à protéger son fils. Enfin le chef des corsaires déchargea sur l'épaule d'Harpert un coup si terrible qu'il le jeta sur le monceau de mourants étendus à ses pieds.

— Camarades! camarades! vengeons mon père! cria Martin.

L'enfant ne songeait pas en ce moment à pleurer la perte qu'il venait de faire, mais plutôt à donner à Harpert des funérailles dignes de lui. Les derniers

matelots firent payer à une dizaine de forbans la mort de leur capitaine. Mais, sur un signe de Blood, quatre flibustiers s'emparèrent de Martin, le jetèrent sur le pont, le lièrent avec des cordes solides, puis l'ayant entravé, et réduit à l'impuissance, ils achevèrent la défaite de ses compagnons. Les derniers matelots furent faits prisonniers. Tous les officiers étaient morts. Harpert respirait encore. Martin se traîna sur le pont, comme un reptile, et parvint à se rapprocher de son père. Hélas! il ne pouvait ni panser l'horrible blessure par laquelle s'échappaient des flots de sang; ni soulever la tête pâle dont le regard mourant se tournait vers lui, plein de l'angoisse de la dernière heure.

Les lèvres de l'agonisant s'ouvrirent, et ces mots s'échappèrent péniblement de ses lèvres :

— Bénédiction... patrie... Christine...

— Oui, je comprends, père, je comprends... Tu me bénis, tu me charges de raconter à ma mère ce combat... Tu m'ordonnes de servir la Hollande... Je ferai tout cela, je le ferai...

Les yeux du mourant exprimèrent une joie sereine, puis un dernier mot fut murmuré par Harpert Tromp :



Le dernier baiser, dessin de F. Lix.

— Dieu!

Ses yeux se fermèrent, il était mort.

Les sanglots suffoquaient Martin; avec une peine infinie, il se haussa jusqu'à cette tête si chère, rendue plus auguste par la sérénité de la mort, posa un baiser sur son front, puis saisissant une boucle des cheveux d'Harpert, il la coupa avec ses dents.

— Pour ma mère, pensa-t-il.

A peine venait-il de s'emparer de cette relique sacrée, qu'un matelot anglais d'une taille colossale, saisit l'enfant roulé dans un lacis de cordages, le jeta sur son épaule, descendit plusieurs escaliers, gagna la cale, et lança son fardeau au fond d'un trou sans clarté et sans air.

partir de ce moment, Martin ne se rendit compte de ce qui se passait que d'une façon insuffisante. Aux piétinements qu'il entendit sur le pont, il jugea qu'on le débarrassait des cadavres, et qu'on réparait les avaries. Une poignante douleur lui remplit l'âme à la pensée que la dépouille du noble Harpert Tromp serait jetée à la mer sans pompe et sans prière. Il s'adressa à ce père bien-aimé, lui demanda protection et conseil, et lui jura de se montrer digne de son nom et de son courage. Que devait-il faire? Il se trouvait, enfant de douze ans à peine, à la merci d'un pirate qui, sans doute, multiplierait à

son égard les humiliations et les supplices. Devait-il exciter la colère de ce misérable et le pousser à bout, au point que le forban punit de mort sa désobéissance et son audace ; ou fallait-il subir cette horrible épreuve avec le courage d'un homme ?

— Mon père m'a béni, pensa Martin, cette bénédiction doit me rendre fort contre l'adversité. Il m'a légué le soin de consoler ma mère et de servir la patrie! Je dois plier sous le coup qui me frappe, et me rappeler que mon père fut un héros.

Cette résolution prise, Martin se sentit plus fort.

Au piétinement qui longtemps s'était fait entendre, succéda bientôt sur le pont et dans la cambuse un assourdissant vacarme. L'eau-de-vie coulait à pleins bords dans les gobelets des corsaires, et l'orgie succédait à la bataille. Des chants d'ivresse, des danses forcenées durèrent jusqu'au jour. Tandis que l'enfant de Christine pleurait son père, les matelots anglais célébraient leur victoire, et juraient une guerre à mort à la marine hollandaise. Les yeux de Martin se fermèrent avant que cette scène d'orgie fut arrivée à son terme.

Quand il s'éveilla, de violents tiraillements lui firent comprendre que depuis longtemps il n'avait pas mangé. Un moment il se demanda si l'intention des pirates était de le faire mourir de faim. Il ne pouvait calculer le nombre d'heures écoulées, et se rendormit après une longue crise de souffrance. Il fut brusquement arraché à ce sommeil par le même colosse qui, deux jours auparavant, l'avait jeté dans cet immonde réduit. Celui-ci lui aida à gravir l'escalier. Dès que la lumière devint suffisante, il trancha les cordes liant les membres de l'enfant, puis il le poussa devant lui en disant :

— Marche!

Martin se soutenait avec peine. Les cordes, serrées d'une façon cruelle, étaient entrées dans les chairs, la faim contribuait à doubler sa faiblesse, mais si grande était sa volonté qu'il s'avança péniblement.

V

PAUVRE MOUSSE!

La blessure reçue au bras par Martin était assez grave. C'était au poste d'une sorte de barbier chirurgien que le matolot conduisait en ce moment le fils de Harpert Tromp. Celui-ci pansa l'enfant, puis Robby poussa devant lui le petit prisonnier, avec une brutalité telle, que Martin heurta de front la porte qu'il devait franchir. Il ne poussa pas un cri et continua d'avancer. De nouveau il se trouva dans les ténèbres. Alors Robby lui désigna un réduit obscur dans lequel une créature humaine ne pouvait se tenir debout. Un amas de paille amincie et à demi-pourie en occupait le fond. C'était une sorte de cachot dans lequel on jetait les mousses ayant mérité un châtiment grave. Mais il était si infect qu'on ne pouvait les y laisser longtemps.

— Couche-toi! dit Robby d'une voix rauque, les blessés ont la fièvre, et les fiévreux ne mangent pas... La diète calmera la rage qui te possédait pendant la bataille... Si tu as soif, il reste de l'eau dans la cruche.

Martin ne répondit rien. Il regarda en face son bourreau. Une faible lumière venant du couloir, tombait en plein sur la figure intelligente et pâle de l'enfant. Une douleur au-dessus de son âge se lisait sur son visage autrefois rose et souriant. Son regard brillait d'une flamme ardente; toutes les résolutions viriles s'y pouvaient lire. Robby ne s'y trompa pas.

— C'est bon! fit-il, c'est bon! tu sembles nous narguer comme si tu avais encore sous les pieds le pont du *Taciturne*... Mais nous te ferons voir, le capitaine et moi, qu'une vengeance à l'anglaise servie à point vaut l'obstination d'un Hollandais. Ah! fils de loup! tu ne sais pas à quel point on te haïra sur ce navire. Crois-tu que la *Licorne* et le *Taciturne* se soient rencontrés hier pour la première fois? J'étais déjà sur notre bâtiment quand ton damné père en cribla jadis la coque de boulets. Seulement le brouillard l'empêcha de nous achever, et la *Licorne* a la peau dure.

Robby se mit à rire, et ce rire parut à Martin plus effrayant que des menaces.

Le matelot chargé de veiller sur le petit prisonnier, ou plutôt de le torturer à loisir, était une sorte de géant. Ses membres osseux, mal emmanchés, possédaient une force prodigieuse. Il en était fier, et relevait les manches de sa veste afin de montrer sur ses bras les muscles saillants, noués comme des paquets de cordes. Ses doigts exagérés de longueur, à la façon de ceux des singes, pouvaient, en se fermant, étrangler d'une seule pression un homme robuste. Sa face bestiale, poilue du menton aux joues, ne laissait voir dans cet amas embroussaillé que deux yeux glauques dont la froide expression faisait courir sur l'épiderme un frisson de terreur.

Robby gardait conscience de la crainte qu'il inspirait. Aussi ne se hâtait-il point de quitter Martin et de fermer sur lui la porte de son cachot. Avant de l'abandonner à la solitude de la nuit, il voulait emplir le souvenir de sa victime de la vision d'un bourreau.

Martin et Robby se regardaient. L'œil pur de l'enfant ne se baissait point devant la prunelle farouche de Robby; et ce fut avec une rage croissante que le colosse constata de quelle force morale était doué celui dont il songeait à faire un martyr.

Le son d'une cloche rappela au matelot qu'il devait remonter sur le pont; il ferma au verrou la porte du cachot, et s'éloigna en chantant.

— Faudra voir! faudra voir! murmura-t-il entre deux couplets, ce que vaut l'obstination de ce marsouin de Hollande. J'en ai dompté de plus vieux que lui.

Il gravit les escaliers et les échelles et se trouva sur le pont de la *Licorne*.

Quelque désir qu'il eût de torturer son prisonnier, les multiples devoirs de sa profession et le surcroît de travail causé par la réparation urgente des avaries nombreuses existant dans la mâture et le gréement de la *Licorne*, employèrent les heures de la journée. Quand vint le soir, Robby harassé de fatigue, se jeta dans son hamac et s'endormit. Martin, lui aussi, trouva le sommeil sur sa couche de paille; mais il ne tarda point à être réveillé par un bruit grossissant qu'il écouta d'abord avec curiosité, puis avec inquiétude. Il comprit quel martyre allait être le sien. Des piétinements légers, des bruits de dents aiguës, des craquements de bois, étaient produits par

les rats enfermés dans la cale, et qui, devinant la présence d'un être humain, descendaient, montaient le long des cloisons, envahissant le cachot. Certes, le fils d'Harpert était brave; il l'avait prouvé en face des Espagnols, et à l'abordage du corsaire; mais alors il combattait pour le pavillon national, et sous les yeux de son père. Puis, si la guerre est terrible, elle est passionnante. L'enthousiasme gagne le cerveau; on le sent grandir d'une façon subite. Quelle différence avec la lutte que l'enfant allait avoir à soutenir. Il devait, blessé, affaissé, défaillant, défendre sa vie contre une armée de bêtes cruelles et fétides, aimant le sang et la chair de l'homme. Et pour se défendre, il ne possédait pas même la liberté de ses mouvements.

Les envahisseurs ne se décidèrent pas tout de suite à attaquer leur proie. Ils tournèrent autour, tandis que Martin se tenait prêt à soutenir le combat. Avec une peine inouïe, il parvint à tirer un petit couteau de la poche de ses vêtements. Mais le moindre mouvement lui causait une douleur cuisante. La fièvre prédite par Robby, l'agitait de ses frissons; et ce fut durant ce premier accès, que les rats fondant sur Martin, grimpèrent le long de son corps, et commencèrent, les uns à ronger ses habits, les autres à menacer ses mains et son visage. L'enfant en écrasa un grand nombre sous ses pieds, frappa les plus acharnés à coups de couteau; mais pour un qu'il atteignait, dix revenaient avec une avidité plus cruelle. Il sentit d'horribles morsures; la souffrance et le dégoût l'assaillirent à la fois. Crier, appeler, demander du secours? son orgueil ne le lui permettait pas. Il fallait lutter jusqu'au jour, au moins; ensuite, il arriverait ce qui plairait à Dieu.

Mais au bout d'une bataille qui dura dix heures entre l'enfant et les rats de la cale, Martin, les doigts et le visage ensanglantés, la poitrine labourée par les griffes et les dents des rongeurs, perdit le sentiment de l'existence, et roula sur la paille qui lui servait de lit.

C'en était fait de lui, si le chirurgien en faisant sa visite aux matelots blessés, n'eût songé au petit Hollandais. Muni d'une lanterne, il descendit jusqu'au réduit où Martin restait abandonné à la merci des immondes rongeurs. Ned souleva l'enfant, le secoua avec une sorte de violence, pour le débarrasser de la grappe de rats qui le couvrait, puis, sans consulter personne, il le porta sur le pont.

Le capitaine Blood s'y promenait.

— Qu'est-ce que ce paquet? demanda-t-il en voyant la masse inerte formée de lambeaux souillés de sang, que Ned venait de jeter sur l'avant de la *Licorne*.

— Çà, capitaine! c'est l'enragé petit Hollandais, et je viens vous demander si vous avez donné ordre que l'on fasse dévorer mes blessés par les rats?

— Qui a fait cela? demanda Blood d'une voix tonnante.

Personne ne répondit. Si hardi que fut Robby, il ne crut point prudent à ce moment d'affronter la colère de Blood. Mais celui-ci tenait à châtier celui qui avait failli lui enlever sa proie; et le chirurgien qui, plus d'une fois, avait eu à se plaindre des grossières façons de Robby, répondit froidement :

— C'est Robby, capitaine Blood.

— Cette bête brute n'en fait jamais d'autre! répliqua le capitaine. Avant ce soir Robby apprendra ce qu'il en coûte pour agir ainsi sans mon commandement. Prenez cet enfant, soignez-le, guérissez-le, je le veux, il me le faut.

Quand Martin Tromp revint à lui, il se trouva installé dans une cabine assez propre, et couché dans un hamac. Le chirurgien debout à côté de lui préparait les ligatures d'un pansement. Martin regarda Ned Harris, mais il ne lui adressa pas la parole. Décidé à tout subir sans se plaindre, il ne voulait ni interroger ni prier ses bourreaux.

Mais Ned Harris était bavard. Peut-être aussi une pensée de commisération remua-t-elle son cœur. Sans doute il n'avait pas été fâché de prendre sa revanche de plus d'un mauvais tour que lui avait joué Robby, mais en même temps, la jeunesse de Martin, sa résignation, le touchaient.

— Je t'ai tiré de la fosse aux rats, dit-il, et cette brute de Robby expiera les deux nuits que tu y as passées. Deux heures de plus, et il ne serait resté de toi qu'un squelette si admirablement disséqué qu'on aurait pu l'envoyer au Muséum... Tes blessures se fermeront vite... Prends patience, oui, arme-toi de beaucoup de patience...

Les yeux de Martin se levèrent, comme s'il voulait répondre que le courage lui viendrait d'en haut.

Pendant huit jours, il resta en proie à une horrible fièvre, et Ned Harris ne fut pas sans inquiétude. Au bout d'une semaine, l'enfant put monter sur le pont et respirer une brise rafraîchissante. L'air de la mer fit plus pour sa guérison que tous les onguents du chirurgien. L'enfant restait accoté contre des amas de cordages, regardant la voûte bleue, l'immensité sans bornes de la mer, perdu dans ses souvenirs, songeant tour à tour à la maison de la Brille qu'il ne reverrait sans doute jamais, à sa mère si douce et si belle, à son père le héros de Gibraltar, tombé en combattant un misérable corsaire.

A mesure que s'avançait la guérison de l'enfant, les marins et les matelots tentaient d'engager avec lui la conversation. Mais on eût dit que la violence de ses douleurs avait scellé les lèvres de Martin Tromp. Comme il ne répondait à personne, on resta d'abord convaincu qu'il ne comprenait pas l'anglais. Mais un jour, tandis que les flibustiers s'entretenaient de la *Licorne* et de son combat contre le *Taciturne*, Martin fit un mouvement si brusque et ses regards exprimèrent une si violente indignation, que Robby s'écria :

— Il comprend, le petit misérable! C'est par dédain qu'il refuse de converser avec nous.

Les yeux de l'enfant s'attachèrent sur le colosse, et un sourire méprisant crispa ses lèvres.

— C'est bon! c'est bon! fit Robby; la cale aux rats ne t'a pas convenu; tous les goûts sont dans la nature... Mais tu regretteras peut-être ton cachot, quand tu seras devenu le mousse du capitaine; avant deux jours il aura fait de toi son esclave... J'ai de gros poings, mais le capitaine a l'âme noire : ça se vaut.

Ce fut ainsi que Martin Tromp apprit pourquoi sa vie avait été épargnée.

Dans le premier moment d'indignation soulevée en lui par cette nouvelle, Martin résolut d'entrer en lutte avec le corsaire devant qui chacun tremblait. On lui donnerait un ordre, il refuserait de

l'exécuter... le reste ne serait pas long... Blood presserait la détente d'un pistolet, et tout serait dit. A bord des bâtiments de flibuste la justice est expéditive, et le code régissant les pirates laissait à Job Blood un pouvoir absolu. Ce droit, il l'exerçait sans scrupule sur ses hommes, combien ne se trouverait-il pas plus libre de casser la tête d'un enfant obstiné qui était pour lui une part de prise. La vie importait peu au captif de Blood; il comprenait qu'on lui imposerait assez de supplices physiques et moraux pour abréger son existence. Ne valait-il pas mieux rejoindre tout de suite le père qui l'attendait? Mais il se souvint du courage dont Harpert avait donné tant de preuves; il se trouva lâche, et l'orgueil le sauva de la tentation de mourir. Un instant après avoir pris de nouveau la résolution de supporter l'épreuve à laquelle il allait être soumis, Martin vit s'avancer Robby qui venait le chercher de la part du capitaine. Les yeux du géant semblaient distiller du venin. Une minute après, il introduisit le petit prisonnier dans la cabine de Job Blood.

C'était une pièce relativement grande, encombrée de meubles de prix de provenances diverses. Des tentures rares en cachaient les murs. Sur les tables et les crédences s'entassaient des vases d'or et d'argent dont plusieurs provenaient d'églises profanées. Un canon de bronze allongeait son cou par un sabord. Des fourrures rares servaient de tapis. Une richesse incohérente s'étalait dans mille détails de cet appartement, et aurait suffi pour trahir la qualité de corsaire de Job Blood, si Martin eut ignoré qu'il avait affaire à un redouté chef de flibuste.

L'enfant ne l'avait pas revu depuis le combat, et dans ce moment il lui était apparu farouche, sanguinaire, armé jusqu'aux dents, frappant de la hache comme un boucher ou un bourreau. Il le retrouvait en pleine lumière, le visage reposé, vêtu avec recherche. Mais l'expression de cruauté glaciale empreinte sur son visage effraya plus l'enfant que ne l'avait fait la vision du corsaire au milieu du tumulte de la bataille. Il comprit la vérité des paroles de Robby; les gros poings du matelot étaient moins redoutables que la haineuse colère du capitaine.

— Me reconnais-tu? demanda celui-ci en fixant sur l'enfant un regard clair.

— Oui, répondit Martin, vous êtes Job Blood le corsaire.

— Et sans doute on t'a enseigné ce que c'est qu'un corsaire?

— Un corsaire est un brigand des mers.

— Et qu'étaient les Gueux dont se composa si longtemps la marine hollandaise?

— Les Gueux défendaient la famille, la justice et la liberté. La terre de Hollande est étroite, mais les cœurs des Hollandais sont pleins de vaillance et d'ambitions légitimes. Ce que mes compatriotes ne peuvent ensemencer et planter dans leur pays, ils vont le cultiver sur des terres lointaines. Les Gueux ont été nos premiers défenseurs et nos premiers colonisateurs.

— Et la bravoure de tes compatriotes, montant un vaisseau de la Compagnie des Indes, n'a pu tenir devant mes hommes!

— Pouvez-vous bien vous glorifier de votre victoire, quand nous nous sommes battus un contre cinq. Nous nous sommes couverts de gloire en tenant si longtemps, tandis que vous devriez rougir d'une victoire due au nombre et non pas à la valeur de vos flibustiers. On ne nous a pas battus, mais écrasés.

— Oui, écrasés! Ton père et ses officiers sont morts; nul ne peut à cette heure te protéger et te défendre. Te voilà prisonnier de l'homme qui te fit orphelin. Tu seras mon mousse, mon esclave, mon chien; et quand tu connaîtras le code inflexible du bord, tu sauras que je suis le maître de ta vie.

— Au-dessus de vous, il y a Dieu! répondit Martin.

Blood frappa sur un gong dont les vibrations se faisaient entendre sur le pont; et un moment après, Robby parut à l'entrée de la cabine.

— Tu vois cet enfant, dit le corsaire au matelot, je te le livre, fais-en le dernier, le plus misérable des êtres, mais sans attenter à sa vie. Lorsque tu le croiras dompté, je le prendrai définitivement à mon service.

— Le capitaine sera content, répondit Robby.

Le colosse posa sa large main sur l'épaule de l'enfant, et celui-ci le suivit avec un calme dont ne purent le faire départir ni les injures, ni les mauvais traitements.

Martin Tromp avait voyagé trop peu de temps avec Harpert pour connaître son métier. Leste, hardi, il avait fait sous la direction de son père, et grâce à la patience de Pieter des progrès rapides, mais la bonne volonté ne suffit pas toujours à l'expérience, et Robby se fit moins le professeur que le tortionnaire de son élève.

Il le blessa dans son cœur, en lui rappelant la mort de son père; dans son orgueil national, en parlant à toute heure de la défaite des braves montant le *Taciturne*. Martin sentait souvent son cœur prêt d'éclater. Il retenait à la fois les sanglots et les paroles qui lui montaient aux lèvres. Cet enfant de douze ans qui voyait jadis tous ses souhaits prévenus dans la maison de la Brille, apprit à obéir à un matelot brutal, à partager le repas d'êtres grossiers. Il dut partager le logement des matelots, entendre leurs propos immondes, leurs blasphèmes; marcher à la fois sous l'injure et le bâton. Ah! Robby remplissait à merveille les intentions du capitaine Blood; et jamais mousse ne subit les épreuves par lesquelles passa Martin. Mais celui-ci conservait sa force de volonté, et si parfois, il se sentait faiblir, il invoquait le souvenir de son père, ou l'image de Christine lui apparaissait.

— Je veux la revoir! pensait-il, je veux la revoir! Dieu lui a repris mon père qu'elle chérissait tendrement, je n'ai pas le droit de la priver de son fils.

Robby ne remplissait cependant qu'à demi les intentions du corsaire. Sans doute Martin travaillait, obéissait, mais il ne s'assouplissait pas. Son caractère conservait à la fois son orgueil et sa droiture, son regard, sa fermeté, son âme, sa sérénité.

— J'aurai recours aux grands moyens! pensa Robby.

Il prépara une conspiration dans laquelle entrèrent avec une joie cruelle tous les marins de la *Licorne*, et Martin accusé à la fois de nombreuses fautes contre la discipline, et du vol d'une bouteille de rhum, fut traîné devant le capitaine Blood qui le

regarda de son œil de vipère, et dit en son mauvais rire :

— Qu'on l'amarre dans les enfléchures de misaine ! Demain on fera « son affaire » en règle à ce mousse insolent et pillard.

— Et l'affaire se composera ? demanda Robby.

— De vingt-cinq coups de garcette.

Le colosse et un de ses camarades saisirent Martin et le traînèrent après eux dans l'escalier.

On l'amarra dans les haubans avec une joie cruelle, et on le laissa seul, suspendu dans l'espace, sentant pour la première fois un désespoir sans borne envahir son âme.

Malgré son innocence, il s'attendait à subir une punition. Il pensait qu'on le jetterait de nouveau dans la cale aux rats ; qu'on le priverait de nourriture pendant plusieurs jours, mais il n'avait jamais cru, qu'un misérable tel que Robby lui infligerait un châtiment à la vue de tout l'équipage. Il regardait comme une flétrissure la peine qu'il était condamné à subir. Il se dit d'abord qu'il se défendrait contre Robby quand celui-ci viendrait le prendre, et il



Dans les haubans, dessin de F. Lix.

tenta de ronger ses liens avec ses dents. Mais il regarda le ciel, le ciel lui rappela une prière que Christine lui avait apprise, et il rassembla son courage pour subir la torture qui lui était infligée.

Robby revendiqua le droit d'administrer au pauvre enfant les cinquante coup de garcette auquels il avait été condamné et qu'un autre matelot se chargea de compter.

Martin ne cria pas ; Martin mordait sa langue et ses lèvres pour étouffer ses sanglots. Il ne voulait point laisser à ses bourreaux la joie de l'entendre demander grâce. Il se montra héroïque, mais au cinquantième coup de corde, il fallut l'emporter au poste de Ned Harris.

Le lendemain, Martin reparut sur le pont.

Vers le soir, Robby lui donna ordre de monter dans les agrès.

L'enfant obéit, c'est-à-dire il grimpa. Mais une fois en haut, il eut encore la pensée de ne jamais redescendre au milieu de ceux qui venaient de lui infliger une peine imméritée, infamante. Son courage fléchit, le courage d'un enfant de douze ans... Il baissa les yeux, et regarda la mer.

Elle était noire, houleuse ; on eût dit qu'elle roulait des flots d'encre. Des nuages sombres couvraient le ciel, et un orage s'approchait. Cramponné aux cordages, balancé par les mouvements du navire, l'enfant resta pendant un laps de temps, dont plus

tard il lui fut impossible de calculer la durée, perdu dans le sentiment du désespoir qui submergeait son âme. En proie à une sorte d'hallucination, il lui semblait voir les vagues se peupler de têtes soulevées au gré de la houle, fixant sur lui des orbites creuses, et l'appelant d'une voix étouffée par les remous de l'eau. Le vertige se mêlait à sa douleur, à sa haine.

— Si ma main lâche ce cordage, pensait-il, si mon pied manque cet échelon, je tombe broyé sur le pont, ou je roule au fond de l'abîme... La mort me serait une délivrance... J'ai assez souffert pour conquérir ma liberté...

A mesure que l'enfant formulait ces amères pensées, il s'inclinait davantage... Ses doigts se desserraient... Ses pieds flottaient dans le vide... Il allait tomber...

Tout à coup un souvenir traversa sa pensée :

— Mon père m'a béni avant de mourir... Il m'a ordonné de servir la Hollande... Il a fait de moi un marin... J'ai reçu le baptême du feu à Gibraltar... Je n'ai pas le droit de mourir.

Enfin, une autre parole retentit à ses oreilles, celle qu'avaient prononcée ses amis de la Brille : — « Tu seras amiral ! » Il eut comme un éblouissement. L'énergie lui revint avec la mémoire de la bénédiction paternelle, et de la prophétie qui avait salué en lui un des futurs chefs de la marine hollandaise.

Après avoir exécuté la manœuvre qui lui avait été commandée, il redescendit sur le pont.

Sans nul doute, Robby resté au pied du grand mât avait suivi par la pensée le drame qui se passait dans le cerveau de l'enfant, car, au moment où le fils d'Harpert reparut, le colosse murmura :

— Il est assoupli, je peux le rendre au capitaine.

En effet, le lendemain, Martin commença son service près du forban.

Il n'y eut pas un jour, pas une heure, où le corsaire ne fit saigner une plaie mystérieuse au cœur du jeune martyr; désormais celui-ci semblait invulnérable. Comprenant que l'unique moyen d'arriver à son but, était de paraître se soumettre, il témoigna une obéissance si prompte, et parut tellement oublieux du passé qu'il finit par inspirer à Job Blood une certaine confiance.

Deux ans et demi se passèrent de la sorte, et Martin faisait réellement partie de l'équipage de la *Licorne,* quand Ned Harris lui apprit que le navire faisait voile vers la Côte d'or.

Raoul de Navery.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LA SCIENCE EN FAMILLE

LE BAROMÈTRE

Donc vous me demandiez l'autre jour mon avis sur le baromètre en tant que *prédiseur* du temps. Cette question a pu en principe paraître assez singulière à beaucoup de gens, car en réalité, pour beaucoup de gens, je pourrais presque dire pour le plus grand nombre de gens, qu'est-ce qu'un baromètre, sinon un instrument tout exprès créé et mis au monde pour annoncer à ceux qui ont confiance en lui le temps qu'il va faire? J'entends dire par celui-ci : « Pourquoi ne pas mettre en doute les vertus du thermomètre, en tant que mesureur du calorique? » et par celui-là : « Pourquoi ne pas demander si l'on a quelque chance de savoir l'heure en consultant une horloge?

Or voilà justement deux comparaisons qui, pour paraître de prime abord absolument justes, ne sont rien moins qu'absolument inconsidérées. Il y a cette première raison — qui pourrait presque dispenser des autres — que si le thermomètre (*thermè*, chaleur; et *metron*, mesure) fut inventé pour préciser le degré de chaleur et l'horloge (*ora*, l'heure, et *légo*, je dis) pour indiquer l'heure qu'il est, le baromètre, comme d'ailleurs l'indique l'étymologie de son nom (*baros*, poids, et *métron*, mesure) est un instrument originairement établi, d'après la constatation d'un des phénomènes les plus importants de la physique, pour mesurer le poids, la pesanteur *de l'atmosphère,* et rien de plus.

A l'origine — comme du reste encore aujourd'hui — le baromètre avait pour rôle essentiel d'indiquer l'altitude du lieu où l'on se trouve, en vertu de cette loi entrevue par Toricelli, et démontrée, fixée par Pascal, que plus on s'élève au-dessus du niveau terrestre moyen, et moins la masse de l'air qui nous environne doit avoir de profondeur et par conséquent de pesanteur; de telle sorte, que selon l'altitude, elle doit *appuyer* plus ou moins lourdement, pour refouler le mercure dans le tube du baromètre.

Par la suite — après que la grande découverte de la pression atmosphérique eut causé une véritable rénovation dans la science expérimentale —, il arriva qu'on fit cette remarque que la colonne de mercure du baromètre peut varier de hauteur dans le même lieu, selon l'état plus ou moins sec ou humide, plus ou moins calme ou agité de l'atmosphère; et alors commença, mais sans prendre toutefois aucun caractère absolu, le rôle météorologique du *mesureur d'altitudes.* Simple affaire de coïncidence au résumé, et qui, à tout prendre, doit tirer si peu à conséquence qu'il peut dépendre de la région où l'on observe les variations du tube barométrique qu'on doive en modifier l'interprétation. Mainte fois, d'ailleurs, surtout dans les saisons extrêmes, époques de froid très vif ou de chaleur très intense, il pourra se produire d'importantes oscillations barométriques, sans qu'il s'ensuive aucun changement notable dans l'état de l'atmosphère.

En général, le baromètre monte alors que règnent les vents dits de terre, c'est-à-dire ceux qui ayant longtemps soufflé à travers plaines et monts s'y sont dépouillés de leur humidité. C'est pourquoi, chez nous, les vents de l'est et du nord qui ont couru sur le continent nous amènent une atmosphère qui, dense, refoule activement le mercure du baromètre, et, pure, nous donne du beau temps; quand, au

contraire, nous viennent les vents de l'ouest ou du midi, qui se sont imprégnés d'humidité dans leur passage au-dessus des mers, l'atmosphère dilatée pèse moins sur le mercure, et nous donne de la pluie.

Et, comme vents secs ou vents humides, dès qu'ils soufflent, manifestent leur influence dans la densité de l'atmosphère avant que l'état réel du *temps* ait pu se modifier, il peut arriver, il arrive même fort souvent que quelques heures à l'avance — dix, douze ou quinze même—les oscillations du mercure dans le tube révèlent le changement qui va s'opérer.

Mais combien de fois, notamment en cas d'averse, de bourrasque, de modification subite dans le cours des vents, le baromètre se trouve-t-il non seulement en retard dans ses prédictions, mais encore en pleine contradiction avec les formules qu'on a coutume d'inscrire sur les degrés de son échelle d'oscillations. Il monte, monte, et la pluie qui tombait fine, tombe drue; il baisse, baisse, et le temps s'éclaircit.

Pluie ou beau temps, à savoir si nous aurons ou n'aurons pas besoin de parapluie! c'est ce que nous lui demandons le plus communément, nous autres gens de terre ferme; et, à moins qu'il n'y ait fixité grande de l'un ou de l'autre de ces états, ses indications — que le désespérant *variable* rend si souvent insignifiantes — ne nous renseignent guère. Autre chose il en est du navigateur qui, lui, aventuré en pleine mer, sait que la *pression* ou la *dépression* atmosphérique peut avoir pour lui d'importantes conséquences. Il consulte sans cesse le baromètre; et il fait bien, car, selon les avis qu'il en reçoit, il poursuit tranquillement sa route ou se prémunit autant que possible contre les fâcheuses éventualités.

Avec les données à peu près exactes qui composent aujourd'hui la météorologie pratique des marins, sur l'océan, où les mouvements atmosphériques ont une étendue et une régularité de direction beaucoup plus grande que sur les continents, où les diverses conformations de la surface terrestre font obstacle à leur cours, le baromètre est un auxiliaire véritablement indispensable qui, attentivement observé, ne saurait avoir d'autre inconvénient que de pousser à l'excès de précautions — excès dont on eut rarement à se repentir.

Quoi qu'il en soit donc, voilà, croyons-nous, la vertu *prophétique* du baromètre appréciée à sa juste valeur. C'est pourquoi, quand nous aurons pendu un baromètre aux murs de notre maison, nous ne devrons en attendre que des prévisions d'une justesse toute relative, ne ressemblant en rien aux certitudes du thermomètre, qui jauge le calorique, ou de la pendule qui mesure le temps. Et, d'ailleurs, de même qu'en fait de prévision du temps à grande distance par prétendue analogie des périodes lunaires, ou par déduction des influences de notre satellite, nous trouvons comme écueil l'intervention apparente ou occulte des comètes et autres météores; de même, lorsque nous demandons au baromètre des renseignements sur le *temps* prochain, nous risquons de le voir flotter dans ce *juste milieu* qui fut autrefois si bafoué en politique, parce qu'il était l'équivalent du variable barométrique.

Au total donc, — et M. de la Palisse n'aurait pas trouvé mieux, — quand nous verrons le baromètre très haut, concluons au beau temps, sans nous porter garant cependant d'une fixité qu'un souffle contraire peut détruire; quand nous le verrons bas, prenons notre parapluie, quitte à ne nous en servir que comme d'une canne, au cas où le vent tournerait tout à coup.

Quant aux autres indications, ayons à peu près pour elles le respect qu'on avait jadis pour le juste milieu. Et voilà!

Sur quoi, étant donné que le baromètre peut être cependant de quelque utilité à ceux qui croient utile de savoir le temps qu'il fera à courte échéance, vous me demandez auquel des baromètres les plus usuels il faut donner la préférence. Sera-ce au baromètre à syphon, au baromètre à cuvette, à cadran, au baromètre métallique, au *Baroscope*, — instrument relativement nouveau, — etc.?

Or, baromètre à syphon, à cuvette, à cadran méritent, en ce qui concerne le temps, le même crédit, puisque tous trois sont basés sur l'oscillation d'une colonne de mercure dans un tube. Dans le dernier, un petit poids de fer, reposant sur le métal liquide, est suspendu par une corde qui passe sur une petite poulie à laquelle est fixée l'aiguille indicatrice, qui tourne dans un sens ou dans l'autre, selon que le mercure monte ou descend. Cette dernière disposition, d'ailleurs, agissant par extension du mouvement, rend plus sensibles les moindres déplacements de la colonne barométrique. Et je conseillerais, à la condition qu'il fût bien construit, le baromètre à cadran.

Le baromètre dit métallique a pour principe une caisse ou une portion de tube recourbé en métal très mince. Le vide étant fait à l'intérieur, les parois subissent plus ou moins la compression atmosphérique, et en se *déformant* (pour ainsi dire), impriment des mouvements à une aiguille qui va et vient devant un cadran. Perfectionné par de très habiles constructeurs, ce baromètre donne aujourd'hui des indications très précises, — j'entends toujours en ce qui concerne simplement le poids de l'atmosphère. Les marins en font grand usage, c'est dire qu'il a reçu un brevet de mérite.

Le *Baroscope* (drôle de nom, par parenthèse) est un tube dans lequel on a mis de l'alcool camphré, lequel alcool se trouble si l'atmosphère est humide, ou reste pur si elle est sèche. Remarquons qu'il s'agit ici d'une sorte d'indicateur chimique et non physique, dont l'explication nous est fournie par un fait très simple. Laissez tomber une goutte d'eau dans un flacon d'alcool camphré, la goutte en passant précipitera des grumeaux de camphre en nombre d'autant plus grand qu'elle sera elle-même plus grosse. En construisant le baroscope, on suppose la goutte d'eau à l'état de dilatation extrême dans l'atmosphère; par son contact avec le liquide qui contient le camphre en dissolution, elle doit produire un précipité d'autant mieux accusé qu'elle aura plus d'importance. Et, toutefois, si la température est très élevée, l'évaporation de la goutte ayant lieu, ou plutôt le pouvoir dissolvant de l'alcool en étant accru, le floconnement ne se produit pas, et le baroscope est muet.

Autant vaut avoir recours à l'hygromètre, qui, dans beaucoup de cas, est aussi placé au nombre des

prédiseurs de temps. Les fleurs — dont nous nous sommes entretenus un jour — les fleurs qui, imprégnées d'une certaine substance, se colorent selon le degré d'humidité de l'atmosphère, en bleu, en rose, en violet, ont eu une grande vogue de curiosité. Elles ont succédé au capucin, qui, lui, met ou quitte son capuchon selon le degré de tension ou de distension qu'éprouve, par la présence ou l'absence d'humidité, le cheveu ou la corde à boyau qui se cache derrière son corps.

Mais l'hygromètre, en général, constate plus qu'il n'annonce, et il nous indique plus particulièrement la pluie quand nous la voyons tomber, ce dont nous le dispenserions volontiers ; quant à nous prédire le beau temps prochain alors qu'il pleut, ne comptons guère qu'il s'en avise, l'eau qui tombe et qui mouille l'atmosphère empêchant son cheveu ou sa corde à boyau de se raccourcir.

Et puisque je parle d'hygromètre, je dois en signaler un des plus simples qui avait été mis à l'Exposition universelle à la paroi extérieure de l'administration des forêts. C'était une petite branche d'épicéa écorcée portant un rameau divergeant. La branche était clouée, le rameau était libre, et par l'effet de distension hygrométrique des fibres rattachant le rameau à la branche, il arrivait que le rameau, selon le plus ou moins d'humidité de l'atmosphère, s'abaissait ou s'élevait. Les paysans des Vosges ont tous un indicateur de ce genre cloué à la porte de leur maison, et ils affirment en recevoir de précieuses indications.

Mais tout cela, en somme, est fort relatif; et en fait de prévision du temps, — après vous avoir dit le crédit sérieux que méritent les *annonces* du service météorologique national et international, — je crois que nous ne saurions mieux faire que de nous en tenir aux notions de nos pères et des rustiques, à savoir, aux pronostics fournis par ce que nous pourrions appeler les baromètres naturels, lesquels sont en assez grand nombre et appartiennent à tous les règnes de la nature.

Et d'abord voici le baromètre que les anciens blessés, les rhumatisants ou même les possesseurs de simples durillons, portent avec eux, et qui les avertit infailliblement des changements de temps. Ajoutons-y l'hygromètre normal que les femmes portent sur leur tête, car toutes ont remarqué que, par les temps humides, leurs cheveux *tiennent* bien moins, les nattes se détendent et les frisures se déroulent.

Les animaux domestiques ou sauvages sont pour la plupart instinctivement avertis des variations de température, et nous en donnent des témoignages. A l'approche du mauvais temps, les oiseaux des champs s'abstiennent ordinairement de leur ramage coutumier. Quand on voit les oies, les canards s'agiter, plonger, les poules se rouler dans le sable, quand on entend les grenouilles coasser continuellement d'une voix plus forte, les perroquets babiller outre mesure, le paon, la pintade jeter leur cri discordant, on peut penser que la pluie ne tardera pas à tomber.

Les ânes, les mulets, les chevaux montrent aussi en pareil cas une sorte d'inquiétude, le chat se lèche obstinément et passe sa patte derrière l'oreille.

L'hirondelle par le beau temps vole dans les régions moyennes de l'atmosphère — où se tiennent les moucherons auxquels elle fait la chasse. A l'approche de l'orage elle monte très haut, comme pour échapper à la tempête en la dominant; quand il doit pleuvoir ou quand le temps se refroidit, elle vole au contraire très bas, rase le sol, les maisons, pour prendre les insectes qui se sont rabattus vers la terre ou posés sur les murs.

Les poissons qui sautent hors de l'eau et qui, d'ailleurs, mordent mieux que d'ordinaire à l'appat, indiquent aux pêcheurs l'approche de l'orage.

L'araignée filandière des jardins raccourcit et bride en prévision de la pluie les fils qui servent de supports à sa toile, et les laisse en cet état tant qu'il y a menace d'eau. Si au contraire ces fils sont longs, peu tendus, on peu en augurer un beau temps de quelque durée. Tant qu'il y a menace de pluie, cette araignée ne construit aucune toile nouvelle. Si, même quand il pleut encore, on la voit se mettre à l'ouvrage, le beau temps va revenir.

La petite grenouille ou rainette des prés sert de baromètre à quelques personnes, qui la placent dans un bocal dont le fond est garni d'herbes et de sable et dans lequel est une petite échelle. Pendant le beau temps la bête se tient en haut de l'échelle; à l'approche de la pluie elle descend au fond.

Mieux vaut prendre une sangsue, qu'on met dans une fiole pleine au trois quarts d'eau bien claire et bouchée d'un linge attaché.

Si le jour doit être beau, la sangsue reste immobile au fond de la fiole, où elle se roule en spirale. S'il doit pleuvoir, elle s'élève à la partie supérieure de l'eau et s'y maintient tant que la pluie doit durer. En cas de grand vent prochain, elle s'agite sans cesse. En cas de grand orage, elle sort de l'eau et, cramponnée en haut du verre, semble éprouver un malaise, qui se trahit par des mouvements convulsifs.

Chacun sait que, quand les égouts, les fosses d'aisances répandent de fétides émanations, il faut attendre la pluie, ce qui s'explique par la diminution de pression atmosphérique sur les gaz qui s'exhalent.

Quand le sel des salières devient moite, c'est que les courants atmosphériques sont saturés d'humidité, et par conséquent annoncent l'arrivée des nuages pluvieux, etc., etc.

Restent enfin les indices tirés des phénomènes météorologiques eux-mêmes que je trouve très nettement consignés dans un curieux petit livre, publié il y a un siècle, sous le titre de : QUEL TEMPS FERA-T-IL CE MATIN, CE SOIR, DEMAIN, *etc., présages utiles aux laboureurs, jardiniers, voyageurs, chasseurs, promeneurs* (de nos pays bien entendu).

Espérez du beau temps : si le soleil se lève non couvert de nuages ou si les nuages qui le couvrent sont bientôt entraînés vers le couchant : si le soleil se couche, en rougissant modérément l'occident sans être ni couvert, ni entouré de nuées; si durant la nuit la lune est très claire, d'une blancheur éclatante, si des nuages ne viennent pas fréquemment la cacher; si les étoiles brillent bien nettes et étincellent, si elles paraissent en très grand nombre et petites; si après de la pluie ou de l'orage le ciel reste un peu obscur et que les nuages paraissent élevés, éloignés les uns des autres, et prennent de la transparence; si le brouillard qui s'est formé le

matin dans les terrains bas se dissipe presque aux premiers rayons de soleil, en s'étendant sur la terre et non en s'élevant; si la rosée, qui n'est pas trop abondante, reste relativement assez longtemps sur l'herbe. Si l'arc-en-ciel brille le soir; si les bruits venant du Nord ou du Levant sont plus distincts que de coutume; si les portes et armoires qui s'ouvraient avec difficulté s'ouvrent plus aisément, etc...

Attendez-vous à de la pluie plus ou moins persistante : si le soleil en se levant est fort rouge, brun, ou pâle, s'il paraît ovale, s'il est entouré de nuages noirs, obscurs, déchirés, ou si un petit nuage semble marcher au-dessus de lui, si, peu de temps après son lever, des nuages viennent le cacher, ou s'il semble se lever avant son heure, parce qu'on voit au levant une sorte de fournaise; s'il se couche très-rouge ou très-pâle, au milieu de nuages de teintes diverses, si un gros nuage empêche de le voir au



Le beau temps. Les animaux-baromètres, dessin de Mesplès. Le mauvais temps.

moment de son coucher, et s'il semble alors plus petit qu'à l'ordinaire; si la lune est pâle, obscure, trouble, ou fort rouge; si elle a autour d'elle un ou plusieurs cercles brumeusement lumineux, si elle est entourée de nuages, qui la cachent fréquemment, et si les pointes de son croissant sont noires ou obscures; si les étoiles, manquant d'éclat, se distinguent difficilement, ou si elles paraissent plus grosses qu'à l'ordinaire; si le ciel devient blanc ou gris, si les nuages d'abord petits s'agglomèrent et deviennent obscurs, en se frangeant de blanc vif; si le brouillard matinal s'élève en formant des traînées dans les hautes régions; si, après une petite pluie, un brouillard se forme qui semble une fumée sortant de la terre (indice de grande pluie), s'il y a absence de rosée, ou si, très-abondante, elle se dissipe promptement; si l'arc-en-ciel se forme le matin, etc., etc.....

Peut-être, étant donné le peu de crédit que j'ai voulu accorder aux systèmes soi-disant scientifiques, allez-vous trouver que j'accueille bien sympathiquement des notions qui nous semblent être à la

météorologie ce que les remèdes de bonnes femmes, sont à la médecine; et peut-être m'accuserez-vous de contradiction avec moi-même. Point; car remarquez que si j'ai fait fi des prévisions à longue échéance, j'ai tenu pour très-sérieuses les *annonces* de nos observatoires météorologiques, lesquelles ne font rien de plus — je repète mon expression — que ce que fait le télégraphe annonçant du lieu de départ l'heure d'arrivée d'un train dont la vitesse est connue et la marche indiquée. Or, que font ces prévisions de notoriété populaires sinon constater ce que nous pourrions appeler des symptômes se reliant intimement au phénomène météorologique dont ils sont aussi les avant-coureurs avérés, ou même quelque chose de plus. Quand, sur la foi de tel ou tel de ses signes, nos paysans, fort experts en ce genre d'observations, affirment que telle ou telle modification va se produire dans l'état *du temps*, ils sont dans le cas du moins savant de nos médecins qui mis en face d'une maladie ordinaire annonce empiriquement les phases successives du mal. Et sa prédiction se réalise, parce qu'il est reconnu depuis des siècles que tel symptôme a telle conséquence.

Vous voyez un homme se gorger de boisson alcoolique, vous lui prédisez l'ivresse et l'on peut ajouter foi en vos paroles, parce qu'il y a enchaînement normal entre l'acte et ses effets.

De même pour les pronostics météorologiques populaires, qui reposent tout bonnement, tout rationnellement sur des prémices. Quand il y a chose commencée en tel sens, qui doit forcément avoir telle suite, telle fin, ce n'est point s'ériger en sorcier que de conclure de la fin sur le commencement.

Et voilà pourquoi nous devons avoir foi en ces vieilles données, qui sont le fruit de la sage observation et dans le principe desquelles — n'en déplaise à tous les Matthieu du monde — se résume en fin de compte toute la véritable science météorologique.

E. M.

CROQUIS LITTÉRAIRES

LES ORIGINAUX DU XVII[e] SIÈCLE (1)

Deux hommes appartenant à la riche bourgeoisie étaient assis dans une vaste salle. Cette pièce éclairée par deux fenêtres à guillotine étroites et hautes était drapée d'étoffe verte coupée par des montants en chêne, et du même bois sobrement travaillé s'élevait une boiserie montant jusqu'à la cimaise. L'ameublement se composait d'une grande table à pieds fins ornés de boucles taillées à facette dans le chêne, et contre la muraille étaient rangés des sièges à haut dossier d'un assez joli travail d'ébénisterie. Le long des parois, entre les montants qui encadraient la serge verte, régnait une série de planchettes chargées d'un certain nombre de volumes à belles et solides reliures. Dans une vaste cheminée à haut manteau, à beaux lendiers en fer gracieusement ouvrés et bistournés, brûlaient d'énormes bûches comme nos foyers n'en connaissent plus. Sur le plafond de cette salle ressortaient les solives en saillie, et, au milieu, pendait un joli porte-chandelle à plusieurs branches, en cuivre délicatement ouvragé. N'oublions pas d'ajouter que sur la table dont nous avons parlé se trouvaient en désordre, à côté d'un bel écritoire en terre cuite, des livres, des papiers, et que, dans une encoignure en une étroite et haute caisse en bois allait et venait le balancier monotone d'une horloge marquant bruyamment les heures.

Les deux personnes qui causaient dans cet intérieur qui ne manqnait point d'élégance, étaient jeunes, de figure spirituelle, et l'un d'eux avait même une figure que la femme la plus difficile aurait trouvée charmante. A les entendre causer, il était facile de reconnaître d'abord la franche amitié qui les unissait, et ensuite qu'ils étaient lettrés, très au fait des petits événements de la Ville et de la Cour, frondeurs, rieurs, causeurs de ruelles, très gais, s'exprimant même avec une crudité de verve acceptée alors, mais que nootre temps ne tolère plus.

Ces deux hommes s'appelaient Tallemant des Réaux qui nous a laissé des « Historiettes » si curieuses, et Patru qui fut une des gloires du barreau de son temps, quoiqu'il eut une très tiède vocation pour les travaux du Palais.

— Qu'avez-vous fait hier, des Réaux? dit celui des deux amis dont nous avons loué la beauté des traits.

— Je suis allé dîner à l'hôtel Rambouillet où nous avons eu la scène la plus drôle du monde. Vous connaissez Neufgermain?

Si je le connais! Louis de Neufgermain, *le poète hétéroclite de Monsieur*, *le frère unique du roi*, titre qu'il se donne et dont il signe ses vers. Quel drôle de vieux bonhomme!

— Donc nous étions déjà à table, lorsqu'il arrive grave, silencieux, sa grande « barbasse » en un étrange désordre.

« M. de Rambouillet et la marquise lui adressent quelques paroles, et la conversation dont le petit Godeau tenait le dé reprend son cours.

« Il s'amusait à piquer un peu « la Lionne (2). » Mais un des officiers de la maison se présente et prévient son maître qu'un savetier de la rue des Gravilliers demande à lui parler.

— Un savetier de la rue des Gravilliers, s'écrie M. de Rambouillet étonné; il faut voir ce que c'est, faites-le monter. »

« Et quelques moments après s'avance un vénérable savetier le bonnet sous l'aisselle, le tablier de cuir sur les jambes, tenant par les deux bouts sur une belle feuille de papier blanc une mèche de poils gris soigneusement étendus.

1. Toutes ces historiettes sont historiques.

2. M[lle] Poulet, très aimée de la marquise de Rambouillet; elle avait beaucoup de vivacité, le teint admirable, de la beauté, une taille fine, dansait bien, jouait du luth et chantait mieux que personne. Ses cheveux étaient si dorés qu'on l'appelait la lionne.

« Surprise générale :

« Qu'est-ce que cela? que veut dire? » fait la marquise qui a bien de la peine à ne pas rire de l'étrange mine du savetier.

« Voilà ce que c'est, répond le disciple de saint Crépin ; monsieur, et il montre Neufgermain, a été attaqué dans la rue que j'habite par un filou qui pour le voler lui a sauté à la barbe, il pensait en avoir ainsi raison; mais, malgré son âge, monsieur a donné un grand coup d'épée au misérable, et le quartier a été dans une telle admiration de son courage, que nous avons soigneusement ramassé cette mèche, et que j'ai été chargé de la rapporter.

« Le marquis se lève, loue la vénération inspirée par ces précieuses reliques, et donne la pièce au savetier qui se relève en faisant un nombre infini de *salamalecs*. Vous voyez la scène, la légitime fierté de Neufgermain en recevant la précieuse dépouille, vous entendez le rire étincelant de la lionne de Chaudebonne et les plaisanteries de tous. Le vieil Achille de la rue des Gravilliers a été le héros de la journée.

— Il est un peu fou.

— Un peu, vous êtes bien modeste. Du reste, il n'y a pas que ce cerveau-là de détraqué à l'hôtel de Rambouillet.

— Je crois que tous et toutes ont un petit coup de vent.

« Attendez, attendez, je n'en ai pas fini avec Neufgermain. Vous connaissez Ménage (1), sa vanité et ses façons façonnières? Donc Ménage fait, par le surintendant Serviens, obtenir une pension de deux cents livres à ce pauvre diable de Neufgermain. Mme de Rambouillet qui s'intéresse à lui le prévient de cette aubaine.

— « Je vais aller remercier Ménage, s'écrie Neufgermain.

— Oui, mais vous savez ses allures. Il vous répondra qu'il ne sait pas ce que vous voulez lui dire: si vous tenez à lui faire un grand plaisir, je vous préviens que c'est l'homme de France qui, après vous, aime le plus à faire des armes... Il ne l'avoue pas parce qu'il est d'église. Il a toujours quelques fleurets cachés derrière ses livres.

— C'est bon, reprend Neufgermain, je comprends, et le voilà parti.

« Il arrive et fait son compliment à Ménage.

« Celui-ci de rire d'abord, de se recrier, finalement de se facher, l'autre ne s'en départe point, il prend une chaise, monte dessus avec ses souliers crottés, bouleverse toute la bibliothèque de Ménage qui croit avoir affaire à un fou et notre enragé de lui répondre sans s'émouvoir :

— C'est bon! c'est bon, je suis discret... fiez-vous à moi... Nous les trouverons... »

« Et les volumes de rouler sur le plancher.

« La scène fut longue; enfin pour se débarrasser de Neufgermain, Ménage n'eut d'autre ressource que de lui dire qu'ayant été saigné la veille il fallait remettre la partie à un autre jour. Alors notre ferailleur toujours grave, se tenant pour satisfait, et croyant avoir fait preuve de reconnaissance, consentit à se retirer. Ménage en fut malade pendant quarante-huit heures et il dut remettre en ordre sa bibliothèque bouleversée de fond en comble.

— A mon tour de vider ma bourse à nouvelle. Vous savez que le chancelier Séguier (1) s'entend à merveille à faire rendre à sa charge tout ce qu'elle doit et ne devrait pas rendre, que chez lui, à commencer par Mme la chancelière, tout le monde tire la plume de l'aile des solliciteurs. Vous allez en voir une jolie preuve.

« Un jour le chancelier va voir les comédiens du Marais qui jouaient au théâtre du Palais-Royal. Il trouve Jodelet (2) *le fariné*, si plaisant, Jodelet le fait tellement rire, que, par miracle, l'idée lui vient d'être libéral et il dit à l'acteur de passer à son hôtel le lendemain, qu'il veut lui donner quelque chose; Jodelet très content n'a garde de manquer à ce séduisant appel.

« En entrant, il est happé au passage par un valet de chambre du chancelier qui lui dit : « Monsieur, j'ai parlé pour vous à monseigneur, et j'ai si bien fait qu'il va vous donner cent pistoles. »

« L'enfariné qui était loin de s'attendre à si grasse aubaine, se confond en remercîments et promet à la bienveillante livrée de lui remettre le quart de ce qu'il recevra.

« Le valet salue et introduit l'acteur dans un second salon.

« Aussitôt un autre domestique se présente, lui fait le même compliment et reçoit même promesse. Deux fois la scène se renouvelle encore et toujours Jodelet donne même réponse en prodiguant les termes de sa profonde reconnaissance pour cette maison où il trouve de si chaleureux amis. Sa figure semble rayonner de satisfaction et de joie.

« Enfin la porte du cabinet du chancelier s'ouvre, Jodelet sort des Fourches Caudines, change de mine et prend l'air le plus désolé que l'on peut voir. Le chancelier, au contraire, se souvenant du plaisir de la veille reçoit l'enfariné avec un visage souriant et après force marque d'intérêt :

— Voyons, dit-il, Jodelet, que voulez-vous que je vous donne?

« L'acteur a la larme à l'œil, ce qui étonne fort le chancelier.

— Voyons, parlez, je ne vous fais pas peur.

— Non, répond Jodelet en hésitant et en retournant son chapeau.

— Eh bien,... j'attends.

— Je n'ose pas... mon âme frissonne.

— Allez donc!

— Monseigneur, Votre Grandeur serait bien bonne si elle voulait me donner cent coups de bâton.

— Êtes-vous fou?

— Non, monseigneur, mais si vous étiez assez généreux pour m'accorder ce que je demande, j'aurais le plaisir de bâtonner vingt-cinq fois quatre de messieurs vos valets de chambre. »

« Et comme réchauffé par cette pensée, Jodelet joignait les gestes à la parole.

« Puis, un instant après, il rentrait la tête dans les épaules, arrondissait le dos, et semblait déjà sous la volée du bois vert.

« Ces pantalonnades amusaient fort le chancelier,

1. Gilles Ménage, né à Angers, en 1613, mort à Paris en 1692, auteur bien connu.

1. Pierre Séguier, nommé chancelier en 1635.
2. Julien Geoffrin dit Jodelet, entré au théâtre du Marais en 1610.

mais il voulut avoir l'explication de ce qui était pour lui un problème.

« L'enfariné la lui donna. Alors Séguier fit venir ses gens.

— Et les renvoya?

— Non, les gronda, et les garda... Recevoir est dans les habitudes de l'hôtel. Tout officier dont la charge relève du chancelier lui doit, en entrant en fonction, six aunes de velours ou de satin. Le chancelier Sillery les recevait comme un hommage et les rendait; si bien qu'il y avait un marchand qui, moyennant un écu, prêtait la pièce. Mais avec Séguier les choses se passaient autrement. Un de ses gens prévenait le nouveau titulaire de se rendre à telle enseigne, d'y porter les six aunes de velours ou de satin, et quand la somme était assez grosse, la chancelière mandait le marchand, se faisait livrer une garniture d'appartement.



Neufgermain et le savetier, dessin de Scott.

— C'est le moyen de faire une bonne maison.

— Et de bien marier ses filles. L'aînée a épousé le petit-fils de Sully, le prince d'Enrichemont.... »

Pour cette fois nos deux médisants s'arrêtèrent là dans leurs contes.

J. de Lestang.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Par là bas, vers le Bas-Danube, un peuple s'est donné un roi; les postulants n'étaient pas trop nombreux et la chose s'est faite en un tour de main. Il n'en a pas été de même chez nous pour nommer un directeur à l'Opéra. Trois ou quatre personnalités ont brigué le sceptre directorial, sceptre plus lourd à porter qu'on ne pense, car ce n'est point un peuple facile à conduire que celui des chanteurs, des danseurs et des musiciens. Ils ont des prétentions ruineuses, des vanités énormes, et quand ils se mettent en révolte nous n'avons plus, comme il y a un siècle, *le Fort-Lévêque* pour les contenir. Il faut remonter jusqu'aux premières années du gouvernement de Juillet, jusqu'à M. Véron, pour trouver un homme qui ait su conduire habilement pour le public et pour lui-même cette grande et orageuse boutique.

Enfin le nouveau roi des maillots, des jupes courtes et des ténors est nommé, il s'appelle M. Vaucorbeil, il entrera en fonction le 1er novem-

bre et son règne durera sept ans, un septennat comme on dit, ou plutôt comme on disait, en politique. Ira-t-il jusqu'au bout? C'est une question que le temps résoudra.

M. Vaucorbeil, élève de Chérubini, a été professeur au Conservatoire. Il est connu dans le monde artistique par quelques œuvres musicales qui n'ont pas fait trop de bruit; enfin, en 1872, le ministère Jules Simon le nomma commissaire général près des théâtres subventionnés. Voilà quelle a été la carrière de M. Vaucorbeil qui est né à Rouen en 1821. A ses qualités spéciales joindra-t-il celles d'un administrateur, la tête froide, la main délicate et ferme, nécessaire pour faire voguer cette lourde barque? Nous le souhaitons pour le public et pour lui.

*
* *

Puisque nous en sommes aux théâtres, parlons de singuliers bruits qui nous viennent des bords de la Tamise. On sait que pendant la durée des travaux qui vont être entrepris dans la maison de Molière, la Comédie-Française se prépare à aller jouer son répertoire à Londres. L'arrivée de la célèbre société occupe beaucoup les salons et la presse anglaise. On a soigneusement arrêté le programme des pièces qui seront données, mais voilà qu'au dernier moment certaines pudeurs demandent que ce programme soit examiné de près par la Censure et qu'elle en efface quelques pièces. Notez, je vous prie, que nos vaudevilles les plus osés, que nos opérettes les plus décolletées sont représentés très crûment sur tous les théâtres anglais, et que plus d'un voyageur français a rougi en voyant jouer les clowns et les farces de la scène anglaise.

Bref les choses, quoiqu'on ait voulu le nier, en sont là. Le prince de Galles a même dû intervenir en faveur de nos excellents comédiens; malheureusement le prince n'est pas à Londres en odeur de sainteté. Un grand journal, l'*Athenæum*, racontant ce débat, finit par dire que ce sot effarouchement que rien ne justifie rend Londres ridicule, la livre à la risée des autres pays et il ajoute qu'un Anglais n'osera plus lever la tête quand on parlera théâtre devant lui.

L'*Athenæum* a raison. Nous prétendons être aussi moraux que la société anglaise; nous ne menons pas nos filles voir les opérettes et les vaudevilles qu'elle applaudit; mais, quand nous voulons leur donner le plaisir du théâtre, nous les conduisons à la Comédie-Française.

*
* *

M. Paul de Saint-Victor se présente à l'Académie française pour le fauteuil de M. Saint-René Taillandier. Ce sera Saint pour Saint. Nous souhaitons qu'il réussisse.

*
* *

Versailles, que la politique menace de replonger dans ses solitudes d'autrefois, voudrait devenir une ville de plaisirs, et, parmi ses riches habitants, s'est constituée « une Société des fêtes » qui, à travers les affreuses ondées de la saison a été assez heureuse pour pouvoir faire parcourir ses larges et belles avenues par un cortège très joli. Il ne s'agissait plus de la traditionnelle cavalcade historique, mais d'une cavalcade géographique. Sur des chars très artistiquement disposés, ornés, peuplés, ont paru les cinq parties du monde. Le Brun n'en a peint que quatre dans le grand escalier du château.

L'*Europe* était représentée sur le premier de ces chars par seize dames très brillamment costumées, autour desquelles flottaient les bannières de toutes les nations de notre vieux monde. Ensuite venait le char de l'Agriculture et de l'Horticulture parés des plus belles fleurs de la richissime flore versaillaise.

L'*Asie* paraissait après. Char, musique indienne, palanquin, odalisques, bonzes, véhicule chinois, rien ne manquait pour rappeler cette vieille terre.

L'*Afrique* attirait par ses chars égyptiens, ses cavaliers arabes, sa population noire et ses amazones.

L'*Amérique* venait avec ses Peaux-Rouges, ses Péruviens, ses Mexicains.

Enfin l'*Océanie* s'est montrée montée sur un vaisseau pavoisé aux couleurs de tous les peuples. Elle précédait un char portant une énorme sphère dominée par la statue de Bartholdi : « *La Liberté éclairant le monde.* »

Le tout a très bien marché et la quête faite pour les pauvres a permis de soulager de biens cruelles misères.

A. de Villeneuve.

BEAUX-ARTS

LE SALON DE 1879

Excellent! il y a longtemps que nos peintres n'avaient aussi bien réussi. Constatons d'abord, ainsi que l'élection du jury le faisait prévoir, la pleine déroute de l'école académique. C'est par son caractère d'individualisme que se recommande l'exposition de 1879 : chaque artiste a tenu à garder son caractère, il a peint ce qu'il sentait, sans s'inquiéter des vieilles formules. Cette libre allure nous a donné un grand nombre de très bonnes toiles, et si quelques-unes détonnent, elles sont rares. Les excentriques, les intransigeants, se montrent à peine; ils ne se font pas regretter. L'ensemble est bon, très bon; et dans la quantité, il est plusieurs œuvres de premier ordre se distinguant par des qualités diverses. Il y a progrès notables; pris dans son tout, le salon, je le répète, me paraît excellent.

Voyons d'abord les tableaux devant lesquels la foule s'arrête :

Nous voici en présence du *Portrait de Victor Hugo,* par Bonnat. Je ne parlerai pas de la ressemblance, elle est parfaite ; l'expression du regard bien rendue, la barbe peut-être un peu lourde, la pose très simple, très naturelle; c'est le personnage vivant et réfléchissant, tel enfin que les ans nous l'ont

laissé. En regardant cette tête, où tant de beaux vers sont éclos, je ne me lassais pas de m'étonner du changement que l'âge a apporté en ses traits. Combien le vieillard qui habite Passy rappelle peu l'hôte de la Place Royale! Je ne connais pas d'exemple d'une transformation aussi complète. L'idéal de la jeunesse s'est envolé, nous ne sommes plus en présence d'un poète, mais d'un philosophe. C'est ce caractère que le peintre a franchement saisi et rendu d'un pinceau magistral. Le portrait de Victor Hugo l'emporte-t-il sûr celui de M. Thiers, exposé, il y a deux ans, par le même artiste? Dans notre opinion ces deux toiles se valent, c'est le plus grand éloge que nous puissions adresser à M. Bonnat.

La délivrance des Enmurés de Carcassonne est un épisode de notre vieille histoire. La scène, telle que la représente M. P. Laurens ne manque point de grandeur; le moine Bernard Délicieux contenant la foule qui veut délivrer les enmurés de l'Inquisition est d'un beau mouvement et d'un beau geste; l'ouvrier suspendu en l'air pour attaquer la muraille offre un raccourci très étudié, les magistrats présidant à cette délivrance, magnifiquement vêtus, sont bien campés. Pourquoi cette reproduction d'une scène émouvante laisse-t-elle froid? D'abord la couleur est lourde, le sol et la muraille du fond qui sont, je ne sais pourquoi, d'un même ton rougeâtre, plaisent peu à l'œil, puis la pensée vous souffle que dans un tel soulèvement d'une ville, d'une ville du Midi surtout, les choses n'ont pas dû se passer en si bel ordre. Comme on dit au théâtre la scène est trop bien réglée, et partant, la vie, la passion, manquent. Le tableau de M. P. Laurens, acheté par l'État, n'en est pas moins un des meilleurs du salon.

M. Henner a exposé deux œuvres capitales : *Jésus au tombeau* et *l'Églogue*. On sait avec quelle puissance et quel éclat le peintre rend les chairs mortes et leur livide blancheur; son *Jésus* a tous ces mérites. La charpente du corps est très belle, cependant nous trouvons, entre le coude et l'épaule, la partie supérieure du bras gauche trop courte; quant à la tête, à moitié noyée dans l'ombre, son caractère nous semble manquer de majesté. *L'Églogue* par sa couleur, la disposition des personnages, rappelle tout à fait les illustres maîtres florentins. Il faut regarder quelques instants le tableau de M. Henner pour s'habituer au ton mat des carnations, et pénétrer dans le vert sombre du feuillage sur lequel les corps des deux jeunes filles détachent leurs élégants contours. Le modelé doux, fin, est irréprochable. C'est à la composition seule que j'aurais quelques reproches à adresser. Les deux figures sont placées aux deux extrémités de la toile, elles sont séparées par une nappe d'eau dont la note bleue fait le meilleur effet; cette disposition donne un grand calme à la scène, j'en conviens; mais aussi les deux personnages ne se tiennent pas, et l'on pourrait facilement faire deux tableaux avec cet *Églogue* qui n'en reste pas moins une fort belle chose. Prévenant l'État, un amateur l'a achetée avant qu'elle sortit de l'atelier du peintre.

Le gouvernement a été plus heureux avec M. Duez, il lui a fait l'acquisition de son *Triptyque de saint Cuthbert*. Il y a certainement de l'archaïsme dans la composition de ce bel ouvrage, et nous n'aimons pas l'archaïsme, mais le sujet s'y prêtait, et par la manière dont le peintre l'a compris et rendu, il a su faire acte de personnalité. Par la solidité du faire, l'élégance de figures traitées avec beaucoup de vigueur et de délicatesse, la *saint Cuthbert* est, sans conteste, le meilleur tableau religieux du salon; il rappelle les plus pénétrants travaux de ce genre sortis des écoles flamandes et allemandes. Heureuse la cathédrale qui le possèdera.

Je ne vous engage point à chercher l'immense toile de M. Doré. Avoir un talent si réel, si original le crayon et l'ébauchoir à la main, et peindre cette chose creuse et vide, sans couleur, sans mérite aucun, que l'artiste a appelée *la mort d'Orphée!* Ah! comme Rubens eût traité un pareil sujet!

Voulez-vous enivrer vos yeux de lumière et de couleur, vivre en vrai printemps, — Hélas! nous en avons besoin par le temps qu'il fait! — Arrêtez-vous devant la prodigieuse *Charretée de fleurs* de M. G. Jeannin. Jamais, je crois, on n'a élevé à Flore un plus magnifique autel. Elles embaument dans leur fraîche et éclatante beauté. Il me semble que je n'aurais jamais froid, que je ne serais jamais triste, si j'avais ces fleurs, à toute heure, sous les yeux. M. Jeannin les a brossées et enlevées comme un tableau d'histoire; ce faire vigoureux a su garder à ces ravissantes pétales toute la finesse éclatante de leurs couleurs et la souple délicatesse de leurs contours. Je ne crois pas que jamais fleurs plus vivantes, plus embaumées, soient sorties du pinceau d'un peintre. Que nous voilà loin de Baptiste et de Saint-Jean!

Depuis longtemps on parlait dans les ateliers de la *Diane surprise* de Jules Lefebvre, la voici au salon. L'artiste s'est inspiré de ces quatre vers de Georges Lafenestre :

> Au bruit qui vient des bois Diane s'est dressée
> Frémissante; et la troupe, autour d'elle empressée
> De ses nymphes sortant de l'eau, blanches de peur
> Jette un voile hâtif sur sa fière pudeur.

Le pinceau a traduit la plume. On sait que Diane dans la mythologie ne jouissait pas d'une grande réputation de douceur. Est-ce pour cela que M. Lefebvre a donné à sa déesse une chevelure d'un fauve si ardent et une figure si méchante? Son corps me plaît peu, je n'y vois pas les formes d'une immortelle. Je sais bien qu'il n'est pas facile de trouver une poseuse pour cette grande Chasseresse et je me souviens de Courbet disant : « Des déesses! des déesses! montrez-moi-z-en, et je vous peindrai des déesses! » Le peintre a été plus heureux avec les nymphes, il en a trouvé de meilleure attitude et d'un plus joli modèle; celle qui, en avant, se tient accroupie a des lignes très fines et très justes; mais la plus belle est celle qui, vue de dos, jette ou va jeter une draperie sur Diane. L'ensemble du tableau est agréable, la couleur suffisante. Il y a de l'air dans le paysage, mais tous ces corps ne me donnent l'idée que d'une réunion de belles Académies, pas trop animées, pas trop chaudes de vie, et je crois peu à la pudeur de ces dames se baignant pêle-mêle et ensemble dans le même bassin. Je sais bien que cela se passait ainsi à Sparte et à Rome, que l'usage s'en garde encore en Orient, mais mon esprit, dominé par d'autres mœurs, se prête mal à cette coutume. L'œuvre de M. Lefebvre aura des

admirateurs, elle le mérite et pour ma part je lui sais un gré infini de n avoir pas niché dans quelques coins de son tableau, la tête ridicule et branchue du malheureux Actéon.

Puisque nous en sommes aux déesses, parlons de M. Bouguereau dont j'aime beaucoup la *Naissance de Vénus.* Ce n'est pas très original, — que d'Aphrodites j'ai vu et verrai probablement! — du neuf il ne faut plus guère en attendre sur un pareil sujet, tout ce que l'on est en droit d'exiger, c'est qu'en sortant des ondes Vénus ait sa pure beauté. Celle qui vient de naître sous le pinceau de l'académicien est très élégante, bien dessinée et baignée dans l'air. Il y a une coulée de lumière, descendant de la poitrine à la hanche, qui est très fine et d'un effet charmant. Je ne parlerai pas du cortège obligé de la Déesse, reminiscence de Raphaël et des maîtres italiens. M. Bouguereau a voulu descendre de l'Olympe et peindre des *Bohémiennes*, il a bien pu les vêtir des tons salis que Vollon avait donnés à sa femme du Pollet, mais, repris de la sainte horreur que l'Institut professe pour le réalisme vrai, il leur a donné des figures propres, des cheveux presque peignés et, ce qui ne pouvait manquer, des têtes sans caractère. Une dame en regardant ces pseudo-Bohémiennes, disait à côté de moi : « Il n'y a pas longtemps que cette demoiselle marche pieds nus. »

Nous avions toujours pensé que M. Carolus Duran, un jour ou l'autre, quitterait sa note tapageuse, et, fort d'un talent que personne ne lui contesta jamais, finirait par produire des œuvres dans lesquelles la critique n'aurait rien à reprendre. C'est ce qui est arrivé, nos espérances n'ont point été déçues. Les deux toiles qu'il a exposées cette année : *Portrait de Mme la comtesse de V.* et *Portrait d'enfant*, sont deux ouvrages dignes de prendre place à côté des plus belles toiles qu'aient produites les grands portraitistes français. Sobriété, finesse, distinction, élégance, vie enfin, tout se trouve dans ces excellents ouvrages. Le jour du « vernissage » M. Carolus Duran était vivement complimenté, et ceux qui avaient été pour lui le plus justement sévères, fêtaient le retour de l'Enfant prodigue rentrant dans le temple de l'art et du goût.

Puisque nous en sommes à M. Carolus Duran, disons qu'un Américain, son élève, M. Sargent, a fait de son maître un *portrait* d'un rare mérite. Il est très habilement peint, très ressemblant, ayant gardé du modèle la tournure correcte, le vêtement soigné, l'attitude un peu prétentieuse et raffinée. S'il retourne à Philadelphie, M. Sargent peut être assuré d'y trouver peu de portraitistes de sa force.

En allant toujours où va la foule, nous nous trouverons en présence d'une fort belle toile de M. Luigi Loir. Ce peintre, un des artistes de notre temps qui manie le mieux l'aquarelle, comme on peut le voir à l'Exposition de la rue Laffitte, a mis au Salon un tableau très simple, mais d'un réalisme très émouvant. *Un coin de Bercy pendant une inondation* est pour l'exactitude une véritable photographie, en même temps une vraie peinture par la couleur. Cette vue est prise comme il convient dans les gammes grises et assombries. Le ciel est lourd, chargé de nuages, l'horizon bas, la Seine a envahi les quais, la chaussée et les maisons, l'ensemble a un aspect désolé et les personnages qui animent cette scène contribuent à l'effet général par leur attitude et par l'expression de leur figure. Si j'avais été dans le conseil de la direction des Beaux-Arts, j'aurais certainement insisté pour que le gouvernement se rendit acquéreur de cette précieuse toile, et j'aurais également voté pour l'acquisition d'un tableau fin, frais, charmant de M. Lapastolet, les *Environs de Rouen.* Quel aspect lumineux riche, doux et tranquille!

Si j'avais eu à ma disposition les fonds de l'État, je ne sais pas si j'aurais acheté *Henri de la Rochejacquelein* de M. Le Blant, non que le sujet m'eût retenu, la guerre de la Vendée étant déjà tombée dans les lointains apaisants de l'histoire, mais dans la scène guerrière que le peintre a reproduite, si les paysans vendéens ont bien le caractère de sauvage énergie qui les caractérisait, si leurs vêtements — parmi lesquels malheureusement se trouve un uniforme anglais, — si leurs armements étranges sont rendus avec talent et vérité, la figure principale me semble manquée. Elle est théâtrale, et lorsque Henri de la Rochejacquelein jeta ces courageuses paroles : « Si j'avance, suivez-moi; si je recule, tuez-moi; si je meurs, vengez-moi! » il ne les adressait pas à ces pauvres paysans, dont pas un peut-être ne parlait le français et ne les aurait comprises, elles furent prononcées pour d'autres hommes, pour ceux qui se méfiaient de sa jeunesse et pour les ambitieux que choquaient son influence et son élévation à la tête de l'armée vendéenne.

Sur la foi de Cerventès, j'avais toujours pensé que Don Quichotte était un seigneur de peu de fortune, que sa demeure, sauf la fameuse bibliothèque que vous savez, contenait peu de choses précieuses. M. Delanoy, qui a fait l'inventaire du mobilier de l'héroïque personnage, vient de me tirer de cette lourde erreur. Sous la légende : *chez Don Quichotte*, il a réuni sur une belle toile les armures magnifiques, les armes et les volumes enluminés que possédait l'illustre maître dont Sancho le philosophe était le digne écuyer. Ces merveilles d'un siècle fécond en merveilles de ce genre, ont porté bonheur à l'artiste. Il a peint un tableau de grand prix qui n'a en rien les mièvres précieusetés dont on n'accuse que trop souvent, et à juste titre, les natures mortes.

Voici encore un peintre qui s'est calmé. M. Benjamin Constant — nous ne savons pas comment celui-là est élève de M. Cabanel, — a peint *le Soir sur une terrasse à Maroc.* Ce tableau, fort original, possède de très grandes qualités. La femme assise sur le bord de la terrasse en manière de sphinx est d'un beau caractère, la négresse penchée dans le vide pour cueillir une orange fait ressortir l'indolente marocaine étendue sur un riche tapis et couverte de brillantes draperies. Ces personnages se détachent sur un ciel très curieux, d'un ton fin passant du vert d'opale à un bleu très doux. L'effet général plaît et fait rêver. C'est un vrai succès.

Dans un mode de peinture tout différent, c'est aussi un bon tableau que celui de M. Ulysse Butin, *la Femme du marin.* La brave Normande conduit en godillant une lourde barque chargée de ses deux enfants et d'une fraîche provision de légumes qu'elle porte sans doute au marché. La marinière est jeune encore, sa robuste charpente ne manque pas d'une

certaine grâce, et sa figure, un peu effacée par l'ombre de sa coiffure, exprime ce calme de résignation et de courage qui est particulier à la population habituée à affronter les dangers de la mer. Cette Normande, du reste, ne court aucun danger, l'Océan est calme, elle arrivera au port, elle vendra ses choux et ses carottes comme M. Butin son tableau, s'il lui appartient encore.

Nous pensons beaucoup de bien de M. Clays, nous aimons sa solide peinture, sa couleur un peu fauve, mais M. Clays est toujours M. Clays, et de vingt pas, en voyant d'immenses voiles rousses, de lourds « sabots » chargés de goudron, certain ciel qui reparaît toujours, on dit voilà un Clays. Votre note est juste, Monsieur, mais une autre, s. v. p.

Êtes-vous gastronome au point de vous déranger pour voir un *coin de la Cuisine?* Je vous le pardonne, vous ne faites que ce qu'a fait Mme Annie Ayrton; mais je doute que, comme cette artiste, vous sortiez du royaume de votre cuisinière avec un tableau pareil à celui que nous avons sous les yeux. Nos compliments à Mme Annie Ayrton.

Regardez cette fine et élégante toile signée Casanova; elle représente *un Mariage de prince*. M. Casanova a beaucoup pris de la manière de feu Fortuny son compatriote, mais son pinceau a moins de



La tournée pastorale, tableau de Worms, dessin de Gilbert.

papillotage. Son mariage est frais, charmant. Le couple princier tout de satin blanc vêtu a beaucoup de grâce et de jeunesse. Si la partie gauche du tableau nous semble un peu sacrifiée, en revanche le côté droit avec son groupe de jolies femmes et le courtisan couvert de broderies qui les salue, est du plus joli effet. Seulement tous les personnages semblent un peu longs. L'*Indiscret* du même artiste est une scène peinte plus sobrement d'un pinceau fort spirituel.

M. Médard a pris rang parmi nos bons peintres de bataille. *Une Retraite* lui donne cet honneur. Le combat qu'il a peint est bien saisi, bien rendu, c'est un acte de guerre dans toute sa cruelle énergie. La facture est bonne, la couleur franche, le dessin juste, les détails sont excellents. La vue de l'homme tombé au premier plan et se roulant dans les douleurs de la suprême agonie attriste, mais le calme des officiers rassure sur l'issue finale de la lutte.

Moins triste. Je m'arrête devant la tournée pastorale de M. Worms. Ici tout est aimable, amusant, avec une légère pointe de gaieté, relevé comme nos lecteurs peuvent le voir par l'esprit de l'acteur. C'est fin, délicat, charmant. La couleur de la toile est excellente et le dessin très juste.

Surmay.

(*A suivre.*)

Le directeur-gérant : Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

BEAUX-ARTS

LE SALON DE 1879 (1)



Le Christ appelant à lui les affligés, tableau de M. Maignan, dessin de A. Duvivier.

M. Maignan avait exposé au Salon de l'an dernier un *saint Louis consolant un lépreux*, et un épisode de la vie de *Carlo Zeno*. Cette année l'artiste a abordé un sujet de pure sainteté. Chargé de faire un tableau pour l'église Saint-Nicolas-des-Champs, il a peint le *Christ appelant à lui les affligés*. Dans les toiles de cette nature, à moins que la scène ne soit purement céleste, il y a toujours deux parties distinctes : la portion humaine et la portion

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

divine. Suivant le génie de l'artiste, l'une de ces divisions domine l'autre, et je ne connais guère que quelques rares tableaux, la *Cuisine des Anges*, de Murillo, par exemple, dans les quels les deux éléments de la scène soient traités avec le même soin et la même importance. Dans le *Christ consolant les affligés*, de M. Maignan, la partie supérieure de la toile nous semble moins heureuse que la partie inférieure. C'est ce qui arrive le plus souvent. Le peintre est toujours plus ou moins gêné par la figure conventionnelle donnée, après de longs débats dans l'église et hors de l'église, à la seconde personne de la Trinité. Il est forcé de lui prêter un visage consacré par la Légende et l'Art; de là vient la froideur trop fréquente de ce genre de peinture.

Je ne m'élèverai donc point contre le Christ de M. Maignan qui est le côté faible de son tableau, mais les scènes de désolation dont le cœur de Dieu est affligé ont une véritable émotion, une incontestable poésie. Le peintre a agi là en toute liberté, il a choisi comme il a voulu, et il a été heureux dans le choix de ses grandes douleurs. La mère qui pleure à côté du petit lit vide, la femme qui tient sur ses genoux le corps d'un soldat tombé, sans doute, en défendant son pays, sont des créations très belles et bien trouvées. M. Maignan les a portées sur la toile avec une main très ferme et très habile; les groupes bien distincts se lient, sans se confondre, par la composition et l'harmonie générale de la couleur. L'œuvre est digne des plus grands éloges; aussi, est-ce avec reconnaissance et plaisir que le *Musée des Familles* reproduit aujourd'hui cette page émue.

Dans vos visites au Salon, je vous conseille de vous arrêter devant un tableau qu'un peintre anglais d'un très grand mérite, M. Herkomer — médaille d'honneur de l'Exposition universelle — a bien voulu nous envoyer. Son *Asile pour la vieillesse en Angleterre* est un vrai morceau d'amateur. Les vieilles femmes qui travaillent au premier plan, à côté de leurs cafetières et de leurs théières, (je serais bien étonné si elles ne cachent pas un flacon de gin quelque part), sont étudiées avec un profond esprit d'observation et peintes à ravir.

L'auteur d'une partie de la décoration de l'hôtel de la Légion d'honneur, M. Ehrmann a exposé un grand tableau décoratif, représentant *Paris, sous les auspices de la République, convie les nations aux luttes pacifiques des Arts et de l'Industrie.* Les toiles de ce genre sont presque toujours des toiles de commande, c'est dire que généralement elles sont peu réussies. L'ouvrage de M. F. Ehrmann n'a point complètement échappé à cette loi commune. Le tableau ne manque assurément pas de mérite, quelques-unes des figures ont une grande tournure, mais l'ensemble est un peu creux et la couleur fait trop de tapage; la République dans l'ombre ne se distingue presque pas, effacée par la pleine lumière du reste. Enfin, M. Ehrmann a beaucoup mieux fait et peut beaucoup mieux faire.

Certes, le lecteur n'a pas perdu le souvenir du bruit que fit, il y a quelques années, le *Dernier coup de canon* de M. Berne-Bellecour; le succès que cet artiste obtient au Salon de cette année est plus retentissant encore. Le tableau le mérite. *Sur le terrain*, à tous les points de vue, comme composition, exécution, émotion, est une œuvre tout à fait hors ligne. Il était impossible de mieux rendre la minute qui précède un duel, c'est très juste et très beau.

Un autre peintre de bataille non moins populaire, M. E. Detaille, a mis au Salon *Champigny — décembre 1870.* Il a représenté la division Faran défendant le village. Les hommes sont dans la cour d'une ferme; sous une pluie d'obus, ils se hâtent de créneler les murs. La scène est animée, vivante. C'est le mouvement, le mélange de tous les uniformes, le concours de toutes les armes dans un pareil fait de guerre; cependant, je crois que cette belle toile n'aura pas autant de succès, si grand soit-il, que d'autres œuvres de l'éminent artiste.

M. Bastien-Lepage a deux tableaux d'un caractère complètement différent : l'un robuste, ferme, traité largement; l'autre achevé, fin, précieux, dans le genre des plus délicats Meissonier; le premier est *Saison d'octobre* que le public a baptisé avec raison *les Ramasseuses de pommes de terre.* Le second, le *portrait de Mlle Sarah Bernhardt*, une des plus vives attractions du Salon, une véritable merveille d'un faire achevé. Néanmoins, nous préférons les Ramasseuses de pommes de terre qui font un digne pendant *aux Foins* de l'année dernière. Ce pinceau agreste, vigoureux, presque brutal, nous plaît davantage que les fines touches du portrait, si beau, si ressemblant qu'il soit.

Il y a quelques années, M. Puvis de Chavannes est parti en guerre, bien convaincu, quoique sa modestie ne le dît pas, qu'il allait accomplir une espèce de révolution, du moins dans la peinture décorative. Il a rempli les Salons de ses allégories, et, il faut le reconnaître, prises isolément, certaines de ses figures ne manquaient pas de tournure. Malheureusement, M. Puvis ne peint ni à l'huile, ni à la fresque, ni en grisaille, et ses dessins n'ont point la hautaine beauté de ceux de Michel-Ange qui, au besoin, eût pu se passer de couleurs. Encore, tant que le peintre, suivant, sans les comprendre, les procédés de Chenavard dont il n'aura jamais la synthèse philosophique, s'est contenté de nous donner des allégories, comme à certain égard, l'allégorie est une convention, on pouvait accepter sa manière de procéder. Mais voici qu'il veut représenter, par les mêmes moyens sommaires et primitifs, des *Jeunes filles sur le bord de la mer.* Serviteur! et l'accueil fait par la critique et le public à cette composition et à l'*Enfant prodigue,* doit donner à l'artiste un sage avertissement.

Le Christ au mont des oliviers, de M. H. Lévy, n'est point un ouvrage sans mérite, les figures sont bien, mais l'artiste aurait bien dû consulter la Passion d'Holbein, le peintre bâlois lui aurait appris quel rôle important le paysage et les oliviers jouent dans le drame sacré.

C'est une assez malencontreuse idée que M. J. Garnier a eu de peindre après tant d'autres, *la Tentation de saint Antoine,* sujet borné s'il en fût, car, à fin de compte, les moyens de séduction sont toujours les mêmes. Le talent de l'artiste serait de les présenter dans une beauté nouvelle. C'est à quoi n'a pas réussi M. J. Garnier. Ses deux effrontées, qui semblent, je leur rends cette justice, assez embarrassées de leurs nudités, auraient bien à faire

pour devenir des jolies femmes. M. Benner qui, l'année dernière, avait exposé *Briseïs et Patrocle*, a envoyé au Salon, *une Dormeuse* à demi-couchée. Aux toiles de cette sorte on ne demande que le plaisir des yeux. La figure étant élégante et de bonne facture, le peintre, dont l'effort n'a pas été très grand, a réussi.

La Sortie de l'Église (*Auvergne*), de M. Berthon, est une fort jolie toile. A droite, le porche de l'église d'où sortent par groupes des paysans à bonnes et honnêtes figures, portant le costume du pays; ils sont bien vivants, bien marchant, on les entend causer. La place qu'ils traversent lentement, placée sur une hauteur, a pour fond un paysage alpestre d'un bel effet. Le mérite principal de ce tableau est l'air et la lumière qui y circulent, qualité rare que les peintres n'atteignent pas toujours.

Si l'on ne disait pas la vérité aux gens d'esprit et aux artistes de talent, à qui pourrait-on la dire? Donc nous dirons à M. Falguière, une des justes célébrités de notre statuaire, qu'il s'est grossièrement trompé. Sa *Suzanne* est plus qu'une erreur, c'est un gros péché. Elle est laide et affreusement mal faite. Je sais bien que Rembrandt nous en a laissé une qui ne brille pas par la beauté, mais, pour la rendre un précieux objet d'art, le grand peintre hollandais possédait un pinceau et des qualités que l'artiste français n'a pas, je pense, la prétention de posséder. C'est du réalisme, dira-t-on. Expliquons-nous donc, une fois pour toutes, ce que la critique entend par ce mot. Si vous avez un portrait à exécuter, attaquez-le franchement, hardiment, sans tricherie aucune. Mais toute figure a par ses traits un caractère qui lui est personnel, une expression qui lui est particulière, vous devez la faire apparaître et vivre dans votre peinture, sous peine de ne faire qu'une image photographique. Si pour rendre cette expression, ce caractère, vous altérez les lignes et les contours du modèle, vous mentez, vous tombez dans ce prétendu idealisme qui a régné si longtemps sur l'école et contre lequel nous réagissons de toutes nos forces.

A présent, s'il vous plaît de vouloir peindre une Suzanne, vous êtes parfaitement libre de choisir votre modèle; libre... dans une certaine limite. Il est évident que rien qu'en prononçant le nom de la juive, vous éveillez l'idée de la beauté; Suzanne doit donc être belle, c'est pour ainsi dire sa condition d'être, et si vous me la présentez laide, je me refuse à reconnaître votre image comme étant celle de la femme convoitée par les deux vieillards. Le naturalisme, le réalisme, n'a rien à faire là. Ce que l'école moderne veut est la vérité. La laideur, la beauté, l'élégance sont à leur place dans telle ou telle scène, mais, encore une fois, quand vous me présentez une Suzanne, vous n'avez pas le droit de me l'offrir difforme. Cette vérité, je crois, n'avait pas besoin de démonstration.

C'est pour avoir compris cette condition de l'art que notre école, rompant avec celle des paysagistes en chambre si florissante sous le premier empire, est arrivée à être la première de l'Europe. Quelques amateurs l'ont trouvée moins brillante au Salon que dans les précédentes Expositions. Je crois qu'ils se trompent. Leur erreur provient, en partie, du souvenir qu'ils ont gardé des premières toiles qui rompirent avec les vieilles traditions, et de l'impression très forte qu'ils en ressentirent. Aujourd'hui, leurs yeux, habitués aux beautés vraies des champs, sont moins surpris et moins émus. Ils seraient choqués d'un mauvais paysage, ils sont moins touchés par un bon.

C'est un artiste très chercheur, très distingué, que M. Grandsire. Son pinceau n'est point inféodé à tel ou tel canton, à telle ou telle rivière, il est essentiellement voyageur. Je serais fort surpris si pour lui il existait un plaisir plus grand que celui de produire un bon tableau, eh bien! ce plaisir-là il doit l'éprouver souvent. Depuis deux ans il nous conduit dans les Vosges. L'année dernière en un site charmant *Près de Grataın;* aujourd'hui, il nous arrête dans *la Vallée de Plainfaing*, vallée délicieuse, tranquille, baignée d'eau, qu'il a peinte en amoureux. C'est très bien.

M. G. Guillaumet est un peintre orientaliste; l'État a acheté avec raison son tableau de *Laghouat*, site que Fromentin nous a si bien fait connaître, mais cette acquisition ne doit pas nous empêcher de féliciter l'artiste sur son *Sahara algérien*. La même fortune nous arrive pour M. Léon Barillot; un de ses tableaux, le *Marais de Hautebut*, appartient à nos musées nationaux, au Luxembourg sans doute; eh bien, j'aime presque mieux l'autre toile, *la Ferme d'Onival*, qu'il a envoyée au Salon. Moins brillante d'aspect, elle a l'avantage de moins rappeler Brascassat et d'être plus étudiée, et en quelque sorte, plus intime.

Les deux paysages de M. Damoye, *les Champs à Auvers* et le *Moulin de Merlimont* sont fort intéressants, dignes d'être étudiés par les jeunes artistes. Ils pourront y apprendre avec combien peu de choses on fait un bon tableau : Voyez, par exemple, dans *les Champs à Auvers*, qu'y a-t-il? A droite et à gauche, d'un chemin nu, des champs de blé, puis, en arrière, des verdures, des prairies découpées au hasard, alternant avec d'autres moissons dorées; par-ci par-là, un groupe d'arbres donnant leur note, et là-bas, là-bas, des petites haies et quelques arbres dans les lointains. A ces éléments, M. Damoye a joint deux ou trois petites figures sans importance, et c'est avec ce peu et beaucoup de talent qu'il a fait un grand tableau.

Ainsi a opéré M. Chabry en peignant les *Marais des Landes de Gascogne*, et c'est à ce même procédé que nous devons *En Auvergne*, toile excellente qui embaume les senteurs rustiques des grandes landes couvertes de bruyères et de roches noires. M. Chaigneau, sous le nom *l'Étoile du Berger* a peint le moment où commence le repos de la nature. Son troupeau de moutons est bien, les premiers plans sont jolis, mais les lointains mal venus, et le ciel de pure convention.

Mais, quitte à y revenir, laissons pour un instant le paysage. Le plus rêveur de nos peintres a assis sur un tronc d'arbre deux jeunes filles qui tricotent. Elles tournent le dos à la mer, elles sont très-simplement vêtues, des mouchoirs retiennent leur chevelure; si leurs têtes ont du caractère, elles ne sont point autrement belles. Eh bien, ce groupe est tout simplement adorable. Que voulez-vous? Feyen-Perrin a un don divin qui remplace tous les autres, le charme.

Vous pouvez voir dans le grand salon un tableau qu'il a plu à M. Lematte d'appeler *la Famille*, il aurait aussi bien pu le baptiser de tout autre nom. Qu'est-ce donc que cette singulière famille où tout le monde se repose? Est-ce une vision de l'âge d'or? C'est par le travail que la famille se constitue et vit, elle cesserait bientôt d'exister si les êtres qui la composent se livraient a l'indolence voluptueuse que le peintre a peinte. Qu'il nomme sa toile, qui a du mérite d'ailleurs, *Après le travail*, alors je comprendrai, mais sans cela, non.

Quatre portraits se disputent les honneurs du salon : Victor Hugo, par Bonnat; Mme de V..., par Carolus Duran; le portrait de Mlle Sarah Bernhardt et celui d'un enfant, par M. Paul Dubois. Nous n'avons pas l'intention d'écarter ceux de M. Fantin-Latour et d'autres encore qui sont fort distingués, mais c'est vers les quatre toiles que nous venons de désigner que l'attention du public est tournée.

Peinte dans des dimensions un peu plus grandes que celle de Mlle Sarah Bernhardt, la tête d'enfant de M. Paul Dubois est d'autant plus remarquable que le petit modèle n'a qu'une beauté fort ordinaire. Le talent de l'artiste a eu tout à faire, et il a tout fait, avec une simplicité charmante. Il est impossible, par exemple, de pousser plus loin la vie du regard que M. Paul Dubois ne l'a poussée dans cet ouvrage vraiment séduisant.

L'Etat vient encore d'acheter un tableau : *le saint Viatique en Bourgogne* lui appartient; la toile est certainement jolie, bien peinte, elle est d'un bon sentiment; mais, soit dit sans vouloir blesser son auteur, M. Aimé Perret, il a dû l'emporter de fort peu sur les concurrents qu'il a rencontrés à la direction des Beaux-Arts. *Kléber* n'a pas été si heureux; pauvre général! pendant qu'il échoue au théâtre, il tombe au Salon sous les coups de M. de Callias, déguisé en Arabe. M. Luminais ne fait pas de ces chutes-là. Fouilleur infatigable des vieux temps de notre histoire, il a reproduit avec la vigueur qui lui est propre une des plus abominables scènes de nos annales, *la mort de Chramm*, brûlé vif par l'ordre de son père, Clotaire Ier, avec sa femme et ses filles. Le tableau est d'un effet terrible, peut-être même l'est-il trop. Le peintre à son tour s'est fait justicier, il a jugé le roi. Pour mon compte, j'aime peu ces horreurs et je descends avec plaisir de ces sévérités de l'histoire à des sujets plus doux. Je ne parlerai donc point de la *Giovannina Sononini* de M. Pata et de quelques scènes de bûcher, quoique quelques-unes aient du mérite, j'aime mieux m'arrêter devant *la Halte*, de M. P. Outin. Le brave bourgeois, en habit rouge, monté sur son paisible cheval dont la vieille selle a besoin qu'on allonge ou que l'on raccourcisse l'étrier, la femme qui porte à la bête un seau d'eau, la petite fille qui regarde tout cela, font un tableau bien peint, bien rendu. J'en dirai autant du *Repas du missionnaire chez les sœurs de Saint-Jean*, mais, ici, le pinceau a plus de gravité, les personnages le voulaient. M. Payen a une très-belle palette et il sait très-bien s'en servir; ses figures sont d'un mouvement très-juste : c'est une toile remarquable et remarquée. M. Pabst a exposé une scène alsacienne, *le Cadeau du grand-père*. Le vieux pense à la France; il a donné à son petit-fils un zouave, et l'enfant montre à sa mère le patriotique joujou. Scène émue et dure à regarder. On s'arrête devant cette toile, on échange un coup d'œil et l'on passe attristé.

Il y a cette année un peu moins de bretons, la curiosité commençait à s'en lasser. Cependant on voit encore avec plaisir l'intérieur d'une *Auberge en Bretagne—le Marchand de poisson*, de M. Peslin. Mais cette auberge-là est proche de quelque chemin de fer; les vieux Bretons s'en vont.

C'est parmi les grands et beaux tableaux du Salon qu'il faut placer *le Retour du Bal* de M. Gervex. La scène est toute moderne, un drame intime. Dans un appartement tendu en soie blanche, éclairé par une lampe et par le jour naissant qui filtre à travers les rideaux, un couple élégant rentre du bal. L'homme vu de face ôte ses gants d'un air furieux, tandis que la femme s'est jetée sur un canapé et pleure la tête perdue dans un coussin. Que s'est-il passé? on le devine. Monsieur est-il tourmenté par sa soupçonneuse jalousie ou madame est-elle réellement trop coquette? Par galanterie, j'aime mieux croire à la première de ces deux suppositions; mais quel que soit le coupable, la scène n'en est pas moins poignante. Hélas! combien de fois ne s'est-elle pas répétée et que de fois se répétera-t-elle encore? M. Gervex, sur cette donnée, a fait une œuvre fort distinguée, très émouvante, vraie, sentie et bien peinte.

Je n'en dirai pas autant du personnage exposé par M. Rouffio. Cette figure, si vigoureusement traitée qu'elle soit, n'est pas la *comédie*, c'est l'arc-en-ciel en personne, un flamboiement de toutes les couleurs les plus violentes du prisme. Plus étrange encore est le panneau décoratif de M. Casin. L'*Art*, tel que cet artiste nous le donne, est une figure qui menace de crouler quoique assise et appuyée contre un arbre; elle tient d'une main une palette, et rêve accoudée sur une selle de sculpteur qui retient une basse. Sur sa tête, des nuages plus lourds que des montagnes et de maigres couronnes en papier doré tombant du ciel. Je comprends la tristesse de cette infortunée créature, elle ne sait pas si elle va tomber, si elle sera couronnée, ou lapidée. Ma foi, ni moi non plus.

Il y a une certaine poésie dans le *Saint Isidore* de M. Merson et dans *Sa fuite en Egypte,* mais sa Vierge est beaucoup trop grande. Parmi les grandes toiles, nous ne pouvons pas oublier celle de M. Gaston Mélingue. Pendant que son frère Lucien peignait *Étienne Marcel*, lui reproduisait l'illustre *Edward Jenner*, l'inventeur de la vaccine. Nous aimons ces hommages rendus aux bienfaiteurs de l'humanité. Le tableau de M. G. Mélingue a des mérites réels, malheureusement il rappelle trop le *Pinel* que Tony Robert-Fleury a exposé il y a quelques années. N'importe, l'acteur Mélingue, s'il vivait encore, serait justement fier de voir ses fils dans une si bonne voie.

Dans quelques courts repentirs, nous reviendrons sur nos oublis, si nous en avons commis de trop gros, et nous consacrerons quelques lignes à la sculpture qui a perdu le premier rang qu'elle occupait dans les précédentes expositions.

A. Surmay.

ÉTUDES HISTORIQUES

MARTIN TROMP (1)

V

A LA CÔTE D'OR

Les premiers voyages des Anglais en Afrique étaient de dates récentes. Quelques armateurs se hasardèrent de 1585 à 1588, à en visiter les côtes; et la reine Élisabeth, à la prière de plusieurs riches négociants accorda des patentes, l'une pour favoriser le commerce du Maroc et de la Barbarie, l'autre pour créer des comptoirs en Guinée, entre la rivière du Sénégal et la Gambie. Le succès relatif de ces tentatives fut cause que l'on délivra une troisième patente, en 1592 : elle avait pour objet d'établir des relations commerciales depuis la rivière de Nogue ou Nuguez, jusqu'au sud de la Sierra-Leona. Ce fut la fondation de ces établissements sur la côte d'Afrique, qui donna aux Hollandais le désir d'y fonder des comptoirs à leur tour. Au moment où la *Licorne* se rendait à la côte d'Or, afin de s'y livrer à des trafics plus ou moins réguliers, les deux peuples rivaux possédaient des forts ou châteaux d'une importance à peu près égale. Mais la haine que se portaient les deux peuples n'était pas seulement celle de deux nations rivales, mais plutôt la jalousie de négociants avides de conserver pour eux seuls les richesses d'un pays inexploré.



L'entrevue, dessin de F. Lix.

La traversée fut assez rapide, et favorisée par le vent. Pendant les derniers jours, Martin apprit d'un mousse quelques détails sur les projets des corsaires. Il s'agissait pour Job Blood, bien moins de charger son vaisseau de poudre d'or et de défenses d'ivoire, que de remplir sa cale de *bois d'ébène*. A mesure que l'on approcha de la côte, l'équipage prépara le logis réservé aux nègres et les fers qui leur étaient destinés. On devait ensuite vendre cette cargaison aux Barbades. Blood cumulait la qualité de corsaire, et le métier de négrier. Si quelque

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes

chose avait pu augmenter à son égard, le mépris de Martin Tromp, c'eût été cette révélation. L'enfant dut aider à nettoyer la cale, à fourbir les carcans destinés à maintenir le corps, à enserrer le cou, les poignets et les chevilles des nègres. Son cœur bondissait d'indignation, tandis qu'il accomplissait cette sinistre besogne, mais il s'était juré d'obéir et il feignit de se soumettre aveuglément à la volonté de Job Blood.

Quand les côtes d'Afrique apparurent, il sembla au petit prisonnier qu'on lui enlevait un poids énorme. Tout changement pouvait amener pour lui une amélioration.

L'aspect du pays présentait au regard, à mesure que s'avançait la *Licorne*, des oppositions subites, d'un effet tour à tour majestueux et charmant. On eût dit que cette contrée étalant au loin ses vastes forêts et ses vertes collines, étendait entre elle et les Européens une muraille infranchissable. Autant le second plan du tableau donnait l'image du paradis terrestre, autant le premier paraissait effrayant. Une ceinture de roches nues, décharnées, mêlait dans un chaos dont rien ne saurait donner l'idée, des amoncellements de rocs, des aiguilles ressemblant à des monuments taillés par la main des hommes; des pierres percées en arcades, des escaliers conduisant à des hauteurs vertigineuses, et arrêtant brusquement leur spirale. Avant de parvenir aux bois d'orangers et d'amandiers atteignant les profondeurs de l'horizon, avant d'entrer dans les rizières dont les récoltes ondoyaient sous la brise, il fallait franchir l'enceinte de roches.

Le capitaine donna ordre de jeter l'ancre, et un moment après, suivi de trois officiers, de Ned Harris, de Robby, de Martin et d'un autre mousse, il descendit dans un canot.

Évidemment sa visite était fixée à une date déterminée, car à mesure que le canot de Job Blood s'avança, il devint facile aux corsaires de distinguer sur le rivage une assez vaste tente dressée en vue des échanges à faire. C'était sous cet abri très-primitif que se débattaient les premières conditions d'un traité de paix, de négoce et d'amitié.

Robby et ses compagnons nageaient avec vigueur. Mais quand le canot frôla de la quille les roches sous-marines, il devint impossible d'avancer davantage. Blood éleva un drapeau blanc, dont les noirs de la côte comprirent la signification pacifique, et presque immédiatement dix mains agitèrent des rameaux d'orangers sur le rivage. On attendait les Anglais, et on se disposait à les bien traiter.

Sur un signe du chef, abrité sous le toit de la grande case, huit nègres de haute taille entrèrent dans l'eau jusqu'à mi-corps, puis s'approchant du canot présentèrent leur dos, afin que Job Blood et ses compagnons pussent s'y cramponner. Ce fut de la sorte que Blood, ses officiers, ses matelots et Martin Tromp gagnèrent le rivage. Une seconde fois les Noirs rejoignirent la barque, mais cette fois ils pliaient sous le poids des ballots de marchandises.

Avant de se livrer à un trafic important, Blood et Nokibo, *Baffo* du pays de Fantin, devaient échanger des témoignages d'amitié.

Cependant, Blood, s'il était disposé à traiter avec le chef jouissant du pouvoir, souhaitait aussi lui faire comprendre qu'il disposait de forces importantes, et tandis que Nokibo et le corsaire se prodiguaient les marques d'une entente parfaite, le canon de la *Licorne* tonnant avec fracas, convainquit le chef qu'il serait imprudent d'essayer de tromper un homme disposant d'une semblable artillerie.

Aussi, le sourire de celui-ci devint-il d'autant plus ouvert que peut-être, jusqu'à ce moment, Nokibo avait gardé au fond du cœur la tentation de s'emparer d'une façon plus adroite que légale, des ballots de marchandises déposées sous la tente.

Job Blood s'approcha du *Baffo*, assis sur des coussins rembourrés de coton, et entouré de ses officiers. Plus loin, sur la côte se groupaient timidement des familles de noirs sorties de leurs demeures qu'entouraient des enclos dont les fleurs et les fruits reposaient le regard. Après les premières politesses échangées, Blood qui connaissait d'une façon suffisante la langue du pays, donna ordre à Martin d'ouvrir les ballots et les cassettes.

En voyant se dérouler sur le sol des pièces de drap bleu, les yeux de Nokibo brillèrent de convoitise; mais sa physionomie reprit vite un calme absolu, et il attendit que l'on étalât à ses yeux de nouveaux objets.

Martin renversa un coffre rempli de rassade, grains de verre de couleur, dont les nègres font grand cas. Ensuite Robby déballa un certain nombre de bassins de cuivre, des mousquets, des franges d'or, des tissus de soie de couleurs vives.

Avant d'entamer la question de négoce, Blood fit présent à Nokibo d'un manteau écarlate brodé de palmettes d'argent, d'un mousquet, d'un coffret rempli de rassade. Les pièces de drap et les chaudrons de cuivre furent abandonnés aux officiers et aux ministres du maître de Fantin.

— Que souhaite le capitaine blanc? demanda le chef Nokibo qui se drapait dans son riche manteau avec une complaisance souriante. Je possède assez de dents d'éléphants pour charger dix navires de la contenance du sien. Dans des mines connues de moi seul se cachent de merveilleux filons d'or. Mes cases regorgent d'écaille de tortue, de fruits, de riz, d'épices venus de la côte de Malaguette.

— Je prierai le chef de Fantin de conserver l'or, l'ivoire, le poivre et l'écaille pour mon prochain voyage, répondit Blood, ce que je souhaite aujourd'hui est une marchandise moins précieuse et plus encombrante.

— Quelle marchandise? demanda Nokibo.

— On m'avait dit que le roi d'Akanni était en guerre avec le *Baffo* de Fantin.

— Je comprends; le capitaine veut des esclaves?

— Oui, répondit Blood.

— Combien?

— Cinq cents.

— Et l'Anglais donnera pour cinq cents noirs de Guinée, les plus beaux, les plus vigoureux de la côte?

— Des mousquets, des étoffes, des barres de fer, des bassins de cuivre, des pipes, des étoffes de laine et de coton.

Les conventions générales furent assez vite réglées; mais il n'était pas facile à Nokibo de déclarer la guerre à son voisin. Aucun prétexte de haine

n'existait entre les deux rois. D'ailleurs, il faudrait le temps de commencer et d'achever une lutte dont les péripéties pouvaient être de natures diverses. Peut-être ne ferait-on qu'un nombre insuffisant de prisonniers. On devrait alors livrer de nouveaux combats Dans aucun cas, Blood ne pouvait compter sur sa cargaison humaine avant un mois. Il s'agissait donc, pour le corsaire, de rendre à terre son installation à peu près suffisante. Il ne laisserait à bord de la *Licorne* que le nombre de matelots absolument indispensables pour protéger les marchandises, l'inertie de Nokibo ne lui paraissait pas une garantie suffisante. Vingt fois des capitaines trop confiants s'étaient vus dépouiller dans une nuit de toute leur cargaison. Les noirs profitant d'une nuit favorable étaient montés à l'assaut du navire, et s'étaient emparés de tout ce qui pouvait exciter leur convoitise, sans paraître même se douter qu'ils s'étaient rendus coupables d'un acte répréhensible. Pour les noirs, voler est simplement fournir une preuve de son adresse. Ils mettent un grand orgueil à duper ceux avec qui ils trafiquent. Mais une dizaine d'hommes soutenus par l'artillerie de la *Licorne*, suffiraient pour la défendre. Ceux qui garderaient le navire seraient relayés à tour de rôle, afin que tous les corsaires pussent jouir des plaisirs que pouvait leur offrir la côte sur laquelle ils venaient d'aborder.

L'installation de Blood, de ses officiers et de ses matelots s'accomplit avec un certain cérémonial. On mit à leur disposition une case immense placée au centre d'un jardin, et tournée du côté de la mer. Par les fenêtres de cette habitation, il devenait facile à Blood de surveiller à la fois le rivage et la *Licorne*. Les officiers du corsaire reçurent ordre de garder près d'eux, la nuit des armes chargées; Blood leur recommanda la circonspection la plus grande, leur injoignit de respecter scrupuleusement les propriétés des noirs, et de payer loyalement les objets dont ils auraient besoin.

Blood garda près de lui Martin Tromp. L'enfant devait coucher sur une natte à l'entrée de la chambre de son maître. Job Blood avait deux raisons pour ne point se séparer de son mousse, d'abord il continuait à briser le cœur de son prisonnier, en lui parlant de son père et de sa patrie; ensuite, quand il était pris d'un accès de colère sans cause apparente, mais qui lui faisait éprouver le sauvage besoin de torturer une créature humaine, d'entendre un cri d'angoisse et de suivre sur un visage les spasmes d'une souffrance aiguë, Martin était là. Et, cependant même à l'heure où le pirate insultait ou frappait son captif, Blood ne trouvait ni dans la violence ni dans la cruauté, la jouissance qu'il y avait cherchée. Le visage de l'enfant était devenu impénétrable. Les larmes ne coulaient plus de ses yeux; ses lèvres serrées ne laissaient échapper ni un cri ni une plainte. Un homme, et quel homme que Job Blood! ne parvenait pas à vaincre cet enfant. Mais le pirate s'obstinait dans sa haine, et comptait venir à bout de ce mousse au visage pâle. D'ailleurs, en laissant Martin à bord, il eut craint que celui-ci tentât de s'évader. L'enfant reçut les ordres qui lui furent donnés, avec sa froideur habituelle. Il ne témoigna point comme les matelots le désir de se mêler aux naturels du pays, d'en étudier les mœurs, les usages, et de se distraire d'un long emprisonnement à bord par quelques promenades. Cependant, pour ne pas rendre Robby captif au même degré que Martin Tromp, le mousse accompagna dans leurs courses, tantôt le colosse, tantôt le capitaine de la *Licorne*.

Depuis l'arrivée des étrangers, la capitale et les villages voisins étaient en fête. Le chef Nokibo souhaitant se montrer à ses sujets dans l'éclat de ses nouvelles parures, résolut de leur donner une fête. Elle comprendrait un festin que suivraient des danses nationales. Avant la fin de cette fête, le *Baffo* apprendrait aux guerriers la résolution prise par lui de déclarer la guerre au roi d'Akanni afin de fournir au capitaine de la *Licorne* les cinq cents nègres dont il avait besoin.

A l'heure indiquée pour le festin, Job Blood se rendit au palais de Nokibo. Afin d'inspirer à celui-ci une certaine crainte mêlée de respect, le corsaire avait revêtu un uniforme dans lequel la fantaisie se mêlait à la sévérité d'un costume de la marine anglaise. Une large écharpe ceignant sa taille maintenait des pistolets incrustés d'or et un poignard rapporté de la Malaisie. Chacun de ses officiers l'avait imité. Quant à Martin, son habit de mousse avait fait place à un costume turc dérobé à quelque fils de Pacha, pendant une croisière dans le Bosphore. Le premier mouvement de l'enfant avait été de refuser de se prêter à ce qu'il appelait une mascarade sacrilège; le cruel regard de Blood lui révéla qu'il comptait sur cette résistance; l'enfant se souvint cette fois encore du but qu'il devait atteindre, et il se laissa vêtir comme il convenait à la fantaisie du maître.

Les matelots de la *Licorne* armés jusqu'aux dents, sous prétexte de faire honneur à Nokibo, accompagnèrent le corsaire au palais, et se rendirent dans la salle où les serviteurs du chef de Fantin devaient les traiter à leur tour.

La case du *Baffo* était très simple, et des nattes finement tissées en composaient presque tout l'ameublement. Des lances, des zagaies, des boucliers sur lesquels s'étalaient des figures bizarres, formaient des panoplies dans les angles. Des trophées plus terribles, consistant en crânes desséchés, ornés de chevelures flottantes, formaient de hideux monuments de la bravoure ou plutôt de la barbarie de Nokibo.

Le repas fut servi sur une natte, dans des bassins de formes diverses, renfermant des préparations bizarres, au milieu desquelles nageaient des poulets fortement assaisonnés de malaguette. On fit circuler du vin de palmier dans des coupes ciselées avec un talent naïf; Blood se défia de l'ivresse qu'il pouvait produire; en dépit des sourires du roi et de ses ministres, le corsaire devina que ses armes excitaient grandement la convoitise des noirs, et qu'il devenait nécessaire de garder tout son sang-froid.

Sur un signe du chef, on introduisit une troupe de musiciens. L'orchestre se composait d'un certain nombre de noirs soufflant dans des trompettes d'ivoire formées d'une seule dent d'éléphant; des joueurs de tambour accompagnaient la note aiguë que tiraient de cette trompette des enfants de quinze ans vêtus de pagnes aux couleurs brillantes. Les tambours formés d'une pièce de bois creusé d'un

seul côté étaient fermés par une oreille d'éléphant sur laquelle les musiciens frappaient avec des baguettes recouvertes de peau de chèvre. De temps en temps les musiciens poussaient des cris en faisant d'étranges contorsions.

Le repas et le concert terminés, Nokibo et ses hôtes quittèrent le palais pour se rendre sur la place publique, où le corsaire et ses compagnons devaient assister à une danse guerrière.

Vêtus avec toute la magnificence qu'il était possible de déployer, les guerriers de Nokibo avaient huilé avec soin leur chevelure traversée par des plumes multicolores. Sur leur poitrine descendaient des colliers de rassade. Des anneaux d'or cerclaient leurs chevilles et leurs bras. Ils avaient pour défense un bouclier, et une lance pour arme offensive. Ils formèrent d'abord un cercle, au son de la trompette d'ivoire et du tambour national, puis cette masse noire s'ébranla avec une lenteur calculée ; la musique d'un rythme monotone s'accentua par degrés, et, à mesure, l'animation des guerriers parut grandir : leur promenade devint une course, puis un galop furieux. Les boucliers d'abord collés au corps s'élevèrent au-dessus des fronts ; les lances furent brandies ; des cris rauques s'échappèrent de la gorge des guerriers. Enfin la chaîne humaine se brisa, les jeunes gens se placèrent sur une seule ligne en face du roi et de ses invités, et des luttes commencèrent. Pendant les premières feintes, les noirs restèrent dans la mesure des jeux guerriers ; mais bientôt la présence du chef, celle des étrangers, la foule de parents et d'amis formant un cercle compact autour de l'arène, exalta leur orgueil plus encore que leur courage. Oubliant qu'ils jouaient un rôle, leur zèle ne tarda pas à dégénérer en fureur, et Blood put deviner quelle férocité animait ces guerriers quand ils portaient la guerre chez une nation voisine.

Nokibo qui s'était réjoui de leur enthousiasme, comprenant que le sang allait sérieusement couler, fit un signe aux musiciens, et jeta dans l'arène un bâton incrusté d'ivoire. Comme par magie, la colère s'apaisa dans les rangs des guerriers, la ronde se reforma, perdant lentement de sa furie, puis une troupe de jeunes filles couronnées de fleurs se livra à des jeux d'adresse, tandis que des femmes les accompagnaient en chantant une mélopée qui ne manquait pas d'harmonie. Blood et ses compagnons jetèrent dans l'arène des colliers de rassade sur lesquels les négresses se précipitèrent. Une distribution de mousquets fut faite aux guerriers qui s'étaient distingués dans le combat, Blood accompagna le *Baffo* jusqu'à son palais, rentra dans sa case et s'endormit paisiblement, tandis que Martin arrachant son éclatant costume murmurait :

— Sois fort, si tu veux revoir ta mère et devenir amiral de Hollande !

VII

LA GUERRE

Au lieu de déclarer la guerre au roi d'A Kanni, suivant les usages ordinaires, Nokibo résolut de l'attaquer brusquement. Du reste, entre eux les souverains de la Côte-d'Or n'avaient d'autre motif de querelles que le besoin de faire un nombre déterminé de prisonniers, afin de les vendre à des marchands négriers. Cependant, Nokibo connaissant la force du souverain qu'il allait combattre, mit dans les conditions de son traité avec Blood, que les matelots de la *Licorne* se joindraient à ses guerriers. Il comptait bien plus pour venir à bout des sujets du roi d'A Kanni sur l'artillerie des marins que sur la vaillance de ses guerriers. On décida que le corsaire lui-même commanderait ses hommes. Martin Tromp accompagna Blood, et fut armé d'un mousquet et d'un hache.

Mais autant le cœur de l'enfant avait bondi de joie et d'orgueil quand il s'était agi de se mesurer contre les ennemis de sa patrie, autant il ressentit de trouble à la pensée de se battre contre une population paisible, à laquelle on allait déclarer une guerre injuste, ayant pour but la consommation d'un autre crime, celui de l'asservissement des créatures de Dieu. Cependant, si révoltante que parut l'expédition à laquelle il devait prendre part, Martin ne refusa pas de marcher avec les soldats de la *Licorne*. Le ciel lui fournirait peut-être l'occasion de secourir des êtres encore plus à plaindre que lui?

Les royaumes de la côte n'étaient pas séparés entre eux par de grandes distances. Il fallait, du reste, que l'action fût à la fois rapide et décisive, car les soldats ne pouvaient se charger d'emporter des vivres pour plusieurs semaines.

On marcha le jour et la nuit, et tout se trouva réglé de telle sorte, que l'attaque de la capitale eut lieu dans les ténèbres. Il importait que la population se trouvât tout à coup frappée de stupeur, et qu'on fît des prisonniers plus par surprise, qu'à la suite d'un combat.

Une forêt épaisse séparait la troupe de Nokibo de la ville qu'elle devait attaquer. Durant le jour, les soldats se reposèrent, grâce à un sommeil bienfaisant, de la longueur d'une route souvent difficile. Lorsque la nuit fut complètement venue, les matelots dont Blood avait pris le commandement, quittèrent le bois et gagnèrent la ville royale ceinte de pieux dont l'escalade était facile. On devait épouvanter les habitants surpris dans leur sommeil, par le double fléau de la guerre et de l'incendie. Des torches résineuses avaient été préparées. Les matelots entourèrent la palissade, et en abattirent une largeur suffisante pour livrer passage à l'armée de Nokibo. Quand les combattants eurent réussi à s'introduire dans la ville, sans donner l'alarme, les torches enflammées lancées sur les toitures des cases, communiquèrent rapidement le feu aux cabanes. Les hommes sortirent de leurs demeures en s'armant à la hâte, pressentant que cet incendie était une abominable ruse de guerre, les femmes, poussant des cris et traînant leurs enfants après elles, abandonnèrent leurs demeures embrasées, et se réunirent sur la place où s'élevait le palais du roi. Folgar très calme, au milieu d'un péril imminent, rassembla les membres de sa famille capables de se défendre, fit sonner la trompette de guerre, et parut au milieu de ses guerriers.

La cité présentait un terrifiant spectacle. Les brasiers formés par les habitations allaient éclairer un horrible combat. A peine un groupe de Noirs se

trouva-t-il massé sur la place, attendant le premier choc des agresseurs, que les matelots de la *Licorne* suivis par les soldats de Nokibo s'avançèrent contre la faible troupe réunie devant le palais, et y répandit la terreur par une détonation qui renversa plus de vingt guerriers. Revenus de leurs stupeur et certains qu'une seconde décharge causerait un malheur égal au premier, les nègres se précipitèrent sur les marins, et tentèrent de leur arracher leurs mousquets, tandis que de tous côtés arrivaient des guerriers d'A Kanni armés de lances, tentant d'écraser sous leur nombre et de transpercer de leurs armes les matelots de la *Licorne*, et les soldats du Baffo.

Alors s'éleva un cri farouche poussé par le roi de Fantin. A ce signal, la seconde troupe de ces guerriers accourut, les noirs d'A Kanni se trouvèrent pris entre les mousquets des marins du corsaire, et les lances des Noirs de Nokibo. Le désespoir des habitants de la ville incendiée fut terrible. Ils savaient à l'avance quel sort les attendait; et pour la plupart, la captivité était un mal cent fois pire que la mort. Ils luttèrent avec une indomptable énergie, défendant leur foyer, leur famille, leur liberté. Mais la



L'attaque, dessin de F. Lix.

mousqueterie des corsaires vint à bout de cette résistance, tandis que les guerriers de Nokibo se précipitant sur les assiégés, les entravaient avec rapidité et les jetaient sur le sol comme un bétail dont il serait facile de trafiquer librement.

La tuerie continua jusqu'au jour.

A l'aube, les dernières cases achevaient de se consumer, et plus de quatre cents Noirs restaient à la disposition du vainqueur. Un troupeau de femmes et d'enfants aveuglés par les larmes, gisaient à terre, dans l'hébètement de la douleur.

Quand le soleil éclaira cette scène de carnage, les matelots pénétrèrent dans les rares demeures épargnées par le feu, burent quelques rasade de vin de palmier, dévorèrent des galettes de riz, dérobèrent toutes les provisions pouvant être utiles pendant la route; puis, marins, soldats, prisonniers faits à A Kanni et guerriers du royaume de Fantin, reprirent la route de la capitale de Nokibo.

Le trajet se fit avec plus de lenteur que la première fois.

La fatigue de la lutte, les blessures reçues, la faiblesse des femmes et des enfants formant un troupeau pressé, sanglotant de douleur à la pensée de l'esclavage, et criant sous le bâton des vainqueurs, tout contribuait à retarder la marche.

Elle devint même tellement difficile, que Nokibo, ses principaux officiers et Job Blood prirent le parti d'aller en avant. Des Noirs les portaient dans des espèces de palanquins. Les corsaires devaient servir d'escorte aux captifs. Le capitaine de la *Licorne* faisait surveiller sa marchandise. Martin Tromp craignit un moment que Blood lui ordonnât de le suivre, mais le corsaire le savait en sûreté sous les yeux de Robby, et le mousse resta près des captifs.

De quelle compassion s'emplissait son cœur à la pensée que chacun de ces malheureux arraché aux joies de la famille, à la liberté du désert, allait être jeté à fond de cale comme un lest humain, chargé de chaînes, et ne recevrait d'aliments que ce qu'il faudrait pour ne pas mourir de faim. Après avoir surveillé les nègres jour et nuit pour empêcher les suicides causés par le désespoir, on les vendrait au marché, et ils apprendraient ce que pèse le gourdin d'un planteur, et combien on peut se voir arracher de lanières de peau vive sans en mourir.

Au nombre des prisonniers se trouvait un enfant ayant environ le même âge que Martin. Son regard indiquait la douceur et la franchise. Bien pris dans ses membres, il pouvait passer pour un des plus parfaits spécimens de cette race noire à laquelle on disputa durant tant de siècles le droit de vivre en liberté. Une vieille femme, son aïeule, l'avait suivi, en dépit de la défense des guerriers de Nokibo. L'enfant et la grand'mère ne s'étaient jamais quittés. Puisqu'on entraînait l'un, l'autre suivait par instinct. Chassée, battue, elle revenait sans cesse, et les prisonniers émus de cette tendresse survivant au désespoir, la cachaient le plus possible dans leurs rangs.

Mais Martin s'aperçut bientôt que la négresse n'était point le seul être qui suivît le jeune noir objet de sa pitié.

Tant que l'armée et les captifs avaient traversé les bois, un singe de haute taille et d'une force remarquable, accompagna les captifs, sautant de branche en branche, et poursuivant sa marche aérienne, sans jamais la ralentir. Lorsqu'il aperçut au milieu de la plaine couverte de rizières, la route sablonneuse, il cassa une énorme branche d'arbre, s'en servit en guise de bâton, rompit un rameau d'oranger chargé de fruits, le plaça sur son épaule, puis avec une lenteur circonspecte il se rapprocha des prisonniers, et finit par se trouver près du négrillon et de son aïeule.

Le jeune Noir reconnut l'Homme des bois, et fit un mouvement de satisfaction, auquel l'animal répondit par un regard d'une expression pleine de tendresse.

A partir de ce moment, Yap se sentit moins désespéré; il devinait la sympathie de Martin, il était sûr de la protection de la bête.

Les matelots de la *Licorne,* loin de chasser le singe, se réjouirent à l'idée de s'en emparer et de le vendre un prix très élevé aux Barbades. Sans définir à quelle race il appartenait, il leur était facile de deviner à son allure, à la facilité avec laquelle il marchait en s'appuyant sur un bâton, qu'il était d'une espèce dont les individus sont capables de recevoir une sorte d'éducation, et, dans certaines habitations, transformés en serviteurs.

Mais si le singe suivait Yap et son aïeule avec une sorte de docilité affectueuse, il semblait souvent prêt à transformer son bâton en massue, quand il était témoin de la cruauté des vainqueurs à l'égard de leurs prisonniers.

Lorsque la nuit fut venue, on campa. Des vivres en quantité insuffisante furent partagés entre les captifs qui s'étendirent sur le sol, tandis que les guerriers se groupèrent autour d'un grand feu allumé. On laissa les prisonniers se rapprocher selon leur désir.

Peut-être, pour la dernière fois, jouiraient-ils de l'amer bonheur de s'entretenir de leur affection et de déplorer leur commune détresse. Yap se plaça près de son aïeule dont les vieilles mains se crispaient autour du cou de l'enfant.

Martin se sentit attiré vers ce groupe désolé.

Robby se tenait près du feu et le surveillait, mais seulement afin d'empêcher une tentative de fuite. Le fils de Martin Tromp avait conservé une gourde renfermant un peu d'eau. Il l'approcha tour à tour des lèvres de l'aïeule et de celles de l'enfant noir, et resta près d'eux toute la nuit, songeant, à côté de cette mère en larmes, à cette autre mère qui pleurait dans la maison de la Brille...

Quand la troupe se remit en marche, Martin reprit sa place près de Robby, et de temps à autre, il se retournait pour jeter un regard au jeune noir.

La vieille femme avait trop présumé de ses forces. Il lui devint bientôt impossible de suivre les prisonniers. Elle demeura d'abord un peu en arrière, reprenant haleine, essayant ensuite de rattraper le temps perdu, et de rejoindre l'enfant qui tournait vers elle un regard plein d'angoisse. Puis elle se traîna péniblement, tombant sur la route pour se relever plus faible et plus meurtrie. L'Homme des bois vint plus d'une fois à son aide, lui écorçant des oranges, essayant de l'encourager à sa manière. Enfin un moment vint où il fut impossible à la vieille femme de marcher. Elle resta sur les genoux tendant les bras, appelant le pauvre Yap qu'on arrachait de son cœur pour la dernière fois. Le petit noir fit un effort surhumain pour briser l'entrave qui le liait à un de ses compagnons d'infortune, il n'en put venir à bout, et sa tentative n'eut d'autre résultat que d'appeler l'attention de l'un des plus farouches soldats de Nokibo. Il bondit du côté de Yap, et le frappa avec une telle violence que son bâton se rompit. Le dos de l'enfant ruisselait de sang, mais il ne parut pas sentir la douleur causée par sa blessure; il ne songeait qu'à la vieille négresse qui le regardait s'éloigner, et bientôt le verrait disparaître.

Le cri de désespoir poussé par le négrillon retentit au fond du cœur de Martin avec une telle puissance que, pour la première fois, depuis trois ans qu'il restait le souffre-douleur de Robby et du corsaire, il fut tenté d'implorer une grâce de l'un de ses bourreaux, non pour lui, mais en faveur de la grand'mère de Yap.

Robby, si habile à torturer les âmes, devina sans doute ce qui se passait dans l'esprit et dans le cœur de Martin, car le poussant devant lui, avec la brutalité des plus mauvais jours, il lui interdit même la consolation de prouver à Yap qu'un être compatissait à sa souffrance.

L'impuissance à laquelle se trouvait réduit le fils d'Harpert parut doubler l'intelligence de l'Homme des bois.

Il regarda tour à tour la vieille femme et l'enfant, puis, retournant sur ses pas, il se baissa avec des précautions trahissant une sensibilité presque humaine; ensuite soulevant la négresse, il la plaça sur son épaule, reprit son bâton, et allongea le pas afin de rejoindre les prisonniers.

La marche de cette troupe à travers la campagne présentait un étrange coup d'œil. En tête marchaient les marins, chantant pour abréger la route, puis venaient les soldats de Nokibo pressés de regagner la ville, harassés de fatigue, affamés, altérés, poussant devant eux un troupeau d'hommes, de femmes et d'enfants, et à côté de ces captifs un singe gigantesque soutenant le corps inanimé de la négresse.

La vieille mère de Yap ne donnait plus signe de vie. Cependant quand vint l'heure de la halte, et que l'Homme des bois l'eût déposée sur le sol à côté de son enfant, elle enlaça l'enfant noir d'une suprême étreinte, prononça son nom, puis après une caresse elle retomba en arrière... cette fois, c'était bien la mort. Yap comprit l'horrible vérité. Mais en même temps qu'il ressentait cruellement la perte qu'il venait de faire, il songeait que ce pauvre cadavre n'aurait pas même de sépulture et que les bêtes en dévoreraient les restes. S'il avait pu creuser une tombe dans le sable, et protéger ce corps contre les fauves! Mais il ne pouvait rien! rien!

L'homme des bois, assis à terre, n'osait plus effleurer le cadavre. Il frissonnait de tout son corps; lui aussi comprenait ce que c'est que le trépas. Il resta longtemps près de Yap, puis, le quittant, il chercha parmi les marins de la *Licorne* l'enfant auquel les deux amis avaient dû une goutte d'eau.

Martin attendait que Robby succombât au sommeil, pour rejoindre ceux qu'il avait pris en pitié. La rigidité du corps de l'aïeule, la douleur de Yap lui apprirent la vérité. Alors saisissant une petite hache qu'on lui avait laissée, il commença à creuser dans le sable.

L'Homme des bois le regardait faire sans comprendre, puis brusquement, comme si l'éclair d'une pensée traversait son cerveau, il agrandit l'excavation à l'aide de ses mains énormes. Tous deux travaillèrent plus d'une heure. Au bout de ce temps la fosse était prête et pouvait recevoir le pauvre corps. Le sable recouvrit les restes de l'aïeule, et Martin cassant deux petites branches du rameau d'oranger que le singe avait cueilli, les mit en croix sur la tombe, et, s'agenouillant, il pria.

Le mousse prisonnier du corsaire anglais ne recommanda pas seulement à Dieu l'âme qui venait de remonter vers lui, mais tous les infortunés qui se traînaient de leur ville incendiée vers le rivage où on les échangerait contre des balles de drap et des colliers de verre. Il pria pour le père qu'il avait perdu, pour la mère pleurant à la Brille son époux et son fils, enfin il demanda au Seigneur de lui donner la force de souffrir le reste de son épreuve.

Le lendemain, les guerriers, les captifs, les matelots de la *Licorne* rentraient dans la capitale de Nokibo.

VIII

ÉVASION

La fatigue d'une route poursuivie sous un soleil ardent, le manque de nourriture, l'effroi d'un avenir dont ils connaissaient l'horreur, avaient réduit les captifs à un tel état de prostration, qu'au moment où ils pénétrèrent dans la capitale, il eut été impossible de leur faire faire un pas de plus. On les parqua dans une immense case, après les avoir en partie débarrassés de leurs liens. Le capitaine de la *Licorne*, qui avait intérêt à ce que sa marchandise fût en bon état au moment de la livraison, envoya son chirurgien panser les légères blessures de quelques-uns, et s'occuper de l'état sanitaire de tous. La plus grande partie des vaincus n'avait besoin que de repos et de nourriture Ces malheureux semblaient à la fois écrasés de fatigue et de désespoir. Une fois repus, ils s'endormirent d'un sommeil de plomb. Dans la case réservée aux femmes, le silence s'obtint avec plus de peine. L'une appelait sa mère, l'autre regrettait son mari; celle-ci pleurait ses enfants. Leur douleur empruntait des formes à la fois touchantes et terribles. On en voyait couchées sur le sol, livrées à une si profonde angoisse que les battements de leur cœur pouvaient les étouffer. La plupart sanglotaient, criaient, mêlant l'imprécation aux larmes. On ne pouvait leur laisser aucune arme, dans la crainte qu'elles attentassent à leurs jours. On sépara même les négrillons de leurs mères, de peur que celles-ci, sous l'influence d'un égarement tenant à l'excès de la tendresse, étranglassent leurs enfants, afin de les soustraire à l'esclavage.

Depuis son arrivée dans la ville, comme durant la route, Martin s'était rapproché de Yap. Celui-ci avait été pansé par Ned Harris, et quoiqu'il comprit peu de mots d'anglais, il en savait cependant assez pour comprendre que le fils de Martin Tromp lui adressait des paroles de consolation.

Yap, nous l'avons dit, était un bel enfant, bien découplé, vigoureux, au regard rempli d'intelligence. En passant la revue de son « bois d'ébène », Blood le remarqua. Il devina en même temps la sympathie d'instinct unissant les deux petits prisonniers, et il dit à Martin :

— Puisque tu parais aimer ce négrillon, je le prends à mon service. Quand tu manqueras à ton devoir, c'est lui que l'on fouettera; lorsqu'il se montrera rebelle, tu seras battu.

Le corsaire s'éloigna en se frottant les mains. Il venait de découvrir un nouveau moyen de torturer le fils d'Harpert.

Les deux enfants se trouvèrent donc placés sous la garde de Robby.

Tandis que les Noirs se remettaient de leur lassitude, le capitaine et le roi terminaient les préparatifs de la traite qui s'ouvre sur ces côtes avec une sorte de pompe.

Le jour fixé pour les échanges, le Baffo se rendit dans une grande case dressée sur le rivage, et portant le nom de *trunk*.

Le maître de Fantin était précédé de ses sonneurs de trompettes d'ivoire et de ses joueurs de tambour. Sa femme et ses filles marchaient à ses côtés, vêtues avec une grande magnificence.

Après Nokibo venaient des esclaves, puis des femmes portant des fruits et du vin de palmier dans des calebasses et dans des plats d'étain qu'elles tenaient élevés au-dessus de leurs têtes. Quatre esclaves couvraient le front du roi de vastes boucliers;

d'autres gardaient ses flèches, son arc, ses zagaies.

Dès que le capitaine Blood aperçut le cortège, il le fit saluer d'une décharge d'artillerie.

Après un échange de politesses réglées par un code de cérémonial, l'avarice anglaise et la finesse des noirs allaient se trouver aux prises.

La cargaison du corsaire se composait de kowris ou boujies, petites coquilles qui se pêchent aux îles Maldives. On en distingue de deux sortes : les grandes et les petites; ces dernières sont les plus estimées. Elles servent de monnaie dans la plus grande partie de l'Afrique, au sud du Sénégal. Il fallait 180 livres de kowris pour valoir un esclave, ou de 18 à 20 cabiges de colliers. Blood en avait apporté 20,000 livres. Il possédait des *platilles* de Hambourg, sorte de toile ressemblant aux *platilles* d'Angleterre. Des *guinéas,* des *salamparis*, des *baptus*, des *goras*, des *douettas,* des *topals,* étoffes fabriquées aux Indes Orientales et qui sont en coton blanc, bleu ou rayé. Le cuivre et le laiton avaient également place dans des caisses. On avait débarqué un grand nombre d'*ancres,* petits barils d'eau-de-vie de France d'une contenance d'environ 24 pots. Puis de la *contrebrode*, sortes de colliers multicolores qui se fabriquent à Venise. Enfin des chaudrons, du drap, du corail, cinq boîtes renfermant des pipes de Hollande, un assortiment de bracelets, de bagues et d'épingles, et des barres de fer d'une longueur de sept pieds sur deux pouces de large, et quatre d'épaisseur.

Certes, le chef de Frantin avait promis des Noirs en échange d'une certaine quantité de marchandises, mais il se reconnaissait encore le droit de retirer sa parole, si le capitaine Blood n'acquittait pas les « coutumes » habituelles de la traite, « coutumes » qui s'étendent du Baffo à tous les officiers de sa cour. Ces préliminaires devaient précéder le marché proprement dit. Après avoir reçu les présents d'usage, Nokido conservait encore le droit de ne point traiter avec le corsaire. Celui-ci promit au chef de Frantin de lui laisser choisir parmi ses prisonniers, les dix qui lui conviendraient davantage. Il lui offrit ensuite 24 mesures de kowris; chaque grand seigneur en reçut pour sa part 225 livres, et le tonnelier de Nokido eut dix poignées de kowris.

Après avoir pris les ordres du chef de Fantin, l'interprète Agore qui, pour ses services recevait un captif ou une valeur égale en marchandise, annonça au corsaire que l'on allait procéder au *palavera*. Un coup de mousquet parti du rivage, prévint les matelots de la *Licorne :* immédiatement, trois coups de canon retentirent, et le son d'une cloche de fer agitée par les Noirs fut la réponse de Nokibo. On mit en réserve un pot d'eau-de-vie pour payer le droit de *gargon* au sonneur, puis la traite commença.

Les premiers Noirs amenés à la halle des esclaves, furent laissés à la disposition du chef de Fantin, puis on en livra quelques-uns aux *kabaschirs* qui les échangèrent contre des armes et de la poudre. A mesure que l'on présentait au corsaire un nègre fait prisonnier dans la capitale du royaume d'A Kanni, il l'acceptait ou le refusait, selon qu'il le trouvait plus ou moins robuste.

Dès que le nègre était agréé, on chauffait une plaque d'argent découpée de façon à former le nom de l'acquéreur, et on marquait l'esclave, soit au bras, soit à la poitrine.

Ce fut un long défilé, une scène terrible, que les corsaires envisagèrent avec autant de cruauté que de cynisme.

Après les hommes, on vendit les femmes, les enfants. Quand vint le tour de Yap, le cœur de Martin se mit à battre avec violence, il redoutait de ne pouvoir contenir son indignation, si l'on appliquait une lame rougie sur le bras de son compagnon d'infortune.

Le corsaire fit un signe à l'homme qui marquait les esclaves.

— Je garde cet enfant, dit-il, et je réponds qu'il ne s'évadera pas.

Quand la traite fut terminée à l'égale satisfaction du corsaire et du roi de Fantin, Blood acquitta les derniers droits dus pour la garde des captifs, leurs conducteurs, l'interprète, et divers officiers de la maison du souverain.

Les derniers arrangements étant pris, il fut décidé que les Noirs monteraient le lendemain à bord de la *Licorne,* et que le bâtiment quitterait la baie le jour même et conduirait la cargaison aux îles Barbades.

Pour la dernière fois les flibustiers allaient se livrer à terre à une orgie dans laquelle se mêleraient tour à tour l'eau-de-vie et le vin de palmier.

Robby qui ne voulait point se priver de prendre part à la fête, enferma Yap et Martin dans une pièce unique placée derrière la salle du festin, et dont l'unique ouverture donnait dans cette pièce.

Les pieux formant la case étaient d'une épaisseur à défier toute tentative d'évasion. Robby pouvait donc concilier ses obligations de gardien, et son penchant à l'ivrognerie.

Quels rires féroces éclatèrent dans la case occupée par les marins de la *Licorne !* Avec quel entrain d'enfer on vidait les *ancres* d'eau-de-vie, de quelle voix enrouée on chantait des refrains immondes. Il vint un moment où l'ivresse montant au cerveau, y alluma de soudaines colères. Plus d'une tête fut endommagée dans une mêlée furieuse, et plus d'un matelot avant de rouler sur les nattes porta au bras ou à la poitrine les traces sanglantes d'un coup de couteau.

Accroupis dans un coin de leur refuge, les deux enfants, comme si l'orgie des flibustiers était pour eux une cruelle menace, s'étaient instinctivement pris la main. A défaut de leurs regards qui ne pouvaient se comprendre dans l'obscurité, ils se promettaient aide et assistance par cette caresse affectueuse. Un souvenir occupait en ce moment la pensée de Martin.

Tant que dura le trajet d'A Kanni à Fantin, l'Homme des bois qui les avait suivis et dont l'intelligence paraissait si développée, semblait leur porter un vif attachement. Depuis il n'avait point reparu.

Sans se rendre bien compte pourquoi, Martin avait fondé sur cette créature une faible espérance de salut. Pourquoi l'homme des bois abandonnait-il l'enfant qu'il paraissait chérir si tendrement, et dont il avait pris soin pendant toute la route. La crainte que les matelots se fussent emparés de l'animal, traversa la pensée de Martin, mais il se rappela qu'un peu avant d'arriver dans la capitale de

Fantin, le singe s'élançant au sommet d'un cocotier, y était resté en observation. Deux jours s'étaient écoulés depuis lors : Yap et Martin l'avaient vainement cherché du regard, chaque fois que leur service les appelait près de Blood; l'Homme des bois était demeuré invisible.

Effrayé par la vue des habitations humaines qu'il savait peuplées d'ennemis, redoutait-il qu'on lui donnât la chasse? Guidé par l'intelligence particulière à sa race, comprenait-il que les Européens qui venaient apporter la guerre dans le pays de Fantin se montreraient pour lui encore plus redoutables que ne l'étaient les naturels? Ce qui était certain, c'est qu'il s'était enfui aux portes de la ville. Ni Martin, ni Yap ne pouvaient l'oublier. Ce singe marchant droit, appuyé sur un bâton; cette brute, qui plus pitoyable que les hommes avait aidé à ensevelir la vieille négresse, laissait dans le souvenir du fils d'Harpert une trace profonde. Il eût donné beaucoup pour le revoir.

Tant que dura l'orgie, les enfants demeurèrent immobiles. Peu à peu le tumulte des voix s'affaiblit,



L'évasion, dessin de F. Lix.

et après une dernière explosion de rires, de blasphèmes et de cris, un calme relatif régna dans la grande salle.

Ce fut alors qu'un bruit léger, impossible à percevoir tandis que durait le tapage, se fit entendre au-dessus de la tête des enfants. De minute en minute il devint plus distinct. On eut dit qu'une main patiente dérangeait la toiture, et, sans la détruire d'une façon complète, y ménageait un passage.

Yap et Martin se serrèrent davantage l'un contre l'autre. Une obscurité complète régnait dans le réduit qu'ils habitaient. Brusquement, par une ouverture ménagée dans le plafond, un rayon de lune pénétra dans l'étroit espace, et permit aux enfants d'apercevoir la face presque humaine de l'Homme des bois.

Un large rictus ouvrait sa bouche; ses yeux rayonnaient d'une joie vive. Après s'être assuré que ceux qu'il cherchait se trouvaient dans la case, le singe, se cramponnant des deux mains à l'ouverture ménagée dans le toit, se laissa tomber sur le sol avec une légèreté dont ce grand corps devait paraître incapable, puis, saisissant le jeune Noir dans ses bras, il le pressa sur sa poitrine avec une tendresse touchante. Ensuite, palpant ses membres, il s'assura que Yap était sans blessure; enfin, l'enlevant par un mouvement rapide, il se disposait à l'emporter, comme une proie reconquise, quand

Yap jeta un regard douloureux sur Martin, et poussa un soupir de regret. Il savait déjà que l'enfant blanc était comme lui un esclave, et, se dérobant à l'étreinte de l'Homme des bois, il se laissa glisser à terre, embrassa le fils de Harpert Tromp, et fit comprendre à l'étrange créature qui venait à son aide, qu'elle devait d'abord délivrer le mousse de Job Blood.

L'Homme des bois parut indécis. Cependant, il se rappela sans doute quelques incidents du voyage d'A Kanni à Fantin, car, abandonnant Yap obstiné dans son dévouement, il s'avança vers Martin.

Certes, celui-ci eut préféré accomplir seul une évasion à laquelle il songeait depuis l'heure de la défaite du *Taciturne;* mais, tous les moyens employés par la Providence sont bons aux malheureux. L'Homme des bois prit de nouveau son élan, s'accrocha d'une main à la toiture, et resta suspendu par un de ses longs bras, tandis que de l'autre, il entourait le corps svelte de Martin.

D'un mouvement rapide, le singe mit l'enfant en équilibre sur le toit légèrement incliné; il arracha ensuite Yap à sa prison. Quand les deux enfants se trouvèrent réunis sur le toit de feuilles, un rire muet courut de nouveau sur la face du singe; il frotta ses longues mains comme pour s'applaudir de sa ruse, puis, désignant le sol aux captifs délivrés, il leur fit signe de descendre. Une minute après, tous trois se trouvaient dans un enclos fermé par une palissade dont la hauteur ne dépassait pas quatre pieds. Elle fut aisément franchie. Le singe reprit un lourd bâton caché dans les herbes, puis il se mit à marcher, en étendant le bras pour désigner la route à suivre.

Où les conduirait cette étrange créature? Yap et Martin l'ignoraient; ce qui était certain, c'est qu'à cette heure elle leur rendait une liberté mille fois plus chère que la vie. Comme il aurait pu arriver que les soldats du chef de Fantin aperçussent les fugitifs et leur singulier conducteur, le singe choisit soigneusement un sentier protégé par l'ombre des haies et des arbres. La nuit s'achevait, le jour allait paraître. Il devenait indispensable que Yap et Martin trouvassent un asile.

L'Homme des bois en connaissait un. Le long de la côte, hérissée de roches, se trouvaient des grottes profondes, ayant tour à tour servi de domicile à des plongeurs ou à des pêcheurs. Les uns y avaient caché une fortune menacée, les autres s'y étaient abrités durant les tempêtes, en attendant qu'une embellie leur permît de mettre leur canot à flot.

La grotte dans laquelle pénétrèrent les enfants était assez spacieuse, et gardait les vestiges d'une habitation humaine. Comment l'Homme des bois l'avait-il découverte? Jadis un être appartenant à sa tribu y avait-il trouvé un refuge? S'y était-il caché la veille, en attendant le moment d'agir? La créature muette ne pouvait le révéler, mais sa joie fut assez éloquente pour prouver aux enfants qu'elle s'estimait heureuse de les y avoir conduits.

Dans un angle, un amas de coton recouvert d'une fourrure, une callebasse cassée, des débris de bois travaillé, enfin les restes d'un foyer dont les cendres se confondaient avec le sable, fournissaient la preuve qu'un homme avait habité cette caverne. Très étroite à son entrée, mais d'une grande profondeur, elle avait près de son ouverture et à une moyenne hauteur, une fissure assez large d'où le regard pouvait embrasser la baie.

Quand Martin s'en approcha, il lui fut aisé de voir *la Licorne* se balançant sur ses ancres. Évidemment l'équipage n'était pas encore remis de l'orgie de la veille. Avant de songer à la façon dont ils vivraient dans cette grotte, les enfants se préoccupaient du départ du vaisseau. La colère du capitaine Blood serait grande en ne retrouvant ni son mousse ni son prisonnier. Mais, quelque soupçon que cette disparition fît concevoir sur la bonne foi de Nokido, qu'il jugeait parfaitement capable de reprendre son esclave après en avoir reçu le prix, cet incident ne serait point de nature à retarder le départ du navire. Le temps était précieux, en raison de la dépense occasionnée par une semblable cargaison. Les négriers avaient un intérêt capital à lever l'ancre dès qu'ils avaient embarqué leur « bois d'ébène. »

Yap et Martin, debout sur un fragment de roche, en face de l'ouverture qui leur servait de poste d'observation, remarquèrent bientôt un grand mouvement sur la côte.

On tira les nègres de leurs cases après les avoir conduits au rivage, on les fit monter dans des canots creusés dans des troncs de cotonnier, longs de trente pieds, larges de quatre, et garnis chacun de douze rameurs. Les canots les conduisirent tour à tour à bord de la *Licorne*. Au bout de deux heures la cargaison humaine se trouvait sur le pont. Encore quelques minutes, elle gémirait entravée au fond de la cale.

Dès lors, le capitaine Blood n'eut plus d'autre souci que celui de quitter la côte. On leva l'ancre rapidement, et la *Licorne* fila vers les îles espagnoles où le corsaire était sûr de se débarrasser de sa cargaison d'une façon avantageuse.

Cependant, en dépit de sa hâte, le corsaire voulut qu'en face même de la côte où la négligence de Robby lui avait fait perdre à la fois Martin et Yap, celui qui avait été le bourreau du fils d'Harpert subît devant l'équipage et les Noirs de la côte le supplice de la cale sèche. On attacha Robby à un câble, on le hissa à l'aide d'une poulie, puis par trois fois on le laissa retomber d'une énorme hauteur sur le pont. A la troisième secousse, il sembla au misérable qu'on lui brisait toutes les articulations, et que jamais il ne se remettrait sur ses pieds. On l'emporta demi-mort dans son cadre, et comme les matelots grommelaient entre leurs dents, Blood tira un pistolet de sa ceinture et dit en les regardant :

— Le premier qui élève la voix est mort.

Les flibustiers baissèrent la tête et Robby rentra chez lui.

— Je crois que le drôle a quelque chose de cassé, dit Blood au chirurgien, raccommode-le vite, et passe en revue la marchandise.

On vira au cabestan, la *Licorne* se balança sur ses hanches, puis profitant du vent, elle se chargea de toile et rasa la mer comme un oiseau.

Raoul de Navery.

(La fin à la prochaine livraison.)

VOYAGES

TROIS SEMAINES AU CAIRE

J'avais entrevu l'Égypte pour la première fois à la fin de l'année 1869, lors de l'inauguration du canal de Suez, non en voyageur, non pas même en touriste, mais en *reporter* qui part pour le Caire comme il partirait pour Amiens, et qui parcourt un pays en courant, avec son carnet et son crayon, de la même façon qu'un commis d'agent de change parcourt la Bourse. Cette vision rapide et sommaire m'était restée gravée dans l'imagination, avec le désir ardent de la renouveler. Dans ce but, je preparai patiemment, pendant plusieurs années de suite, une évasion que j'ai pu réaliser l'an dernier seulement. Enfin l'occasion si longtemps guettée se présenta; je m'empressai de la saisir. J'avais six semaines devant moi, — six semaines, les plus longues vacances que puisse rêver un journaliste, — et je n'avais garde d'en laisser perdre une minute.

Le 15 octobre, j'étais à Marseille et je m'embarquais à cinq heures du soir sur *le Peluse*, l'un des plus rapides marcheurs de la Compagnie transméditerranéenne. Mais je n'ai pas l'intention de décrire la traversée, qui se fit sans encombre, sans la plus petite tempête, sans aucune menace de naufrage. Le 21, nous débarquions à Alexandrie. Alexandrie, c'est encore l'Europe, et je demande au lecteur la permission de le transporter tout droit au Caire, où le chemin de fer du Delta me déposait quatre ou cinq jours plus tard.

I

ARRIVÉE AU CAIRE. — IMPRESSION GÉNÉRALE

Physionomie de la ville. — Les derviches tourneurs. — Le dossah. — La fête des morts dans le cimetière copte.

Je suis descendu à l'hôtel d'Orient, tout près de l'Esbéikyeh, au centre du quartier franc. L'hôtel a une grande cour, arrangée à peu près comme un *patio* espagnol. On me donne une chambre meublée à l'européenne. Je pourrais me croire à l'hôtel du Louvre sans deux détails caractéristiques : la chambre n'a pas de cheminée, car la cheminée est inconnue en Égypte, et le lit est hermétiquement enveloppé dans un moustiquaire de mousseline transparente, où il faut s'insinuer avec les précautions les plus minutieuses, si l'on n'y veut être suivi par l'insecte féroce qui est la plaie des pays du soleil.

La chaleur est horrible. Depuis que j'ai mis le pied en Égypte, je comprends ce que j'ai lu jadis dans la relation de je ne sais plus quel voyageur. A Djeddah, dit-il, les gens du monde, ceux qui tiennent en même temps au confortable et aux bons usages, se font porter en visite dans des jarres pleines d'eau, et la grande politesse de la personne visitée consiste à remplacer par de l'eau fraîche le contenu de la jarre. Mais, quoiqu'il fasse aussi chaud ici que sur les bords de la mer Rouge, cette coutume enviable n'est point suivie au Caire, et j'aurais eu peur, en l'adoptant pour mon compte, de me faire remarquer. Ce respect humain m'a coûté des flots de sueur. Pour suppléer à cette précaution dans une certaine mesure, je me procurai, dès ma première sortie, un *complet* en coutil qui devait venir en droite ligne de la *Belle Jardinière*, et l'un de ces casques de liége garnis d'un voile bleu, inventés par le génie pratique des Anglais dans l'Inde.

Au Caire, on se sent tout à fait dans un autre monde. Malgré des embellissements désastreux, malgré les tentatives de tous les pachas et spécialement du khédive actuel pour y faire pénétrer la civilisation européenne, la capitale de l'Égypte est restée, bien autrement que Constantinople, la ville orientale par excellence. Il s'écoulera plus d'un siècle encore avant que les efforts éclairés des beys et des effendis qui ont achevé leur éducation dans les coulisses des Variétés, puissent lui enlever son cachet. Dès le jour même de mon arrivée, j'en avais vu deux preuves significatives, l'une dans le genre profane, l'autre dans le genre sacré.

Sur le chemin de la gare à l'hôtel, dans un vaste espace laissé libre par les démolitions, deux saltimbanques à demi-nus, grimaçants, immondes, donnaient la représentation d'une pantomime ignoble, sur la signification de laquelle ne pouvait subsister aucune équivoque. Tout en disloquant son corps dans des contorsions épouvantables, l'un d'eux jouait du hautbois avec son nez. Trois musiciens, dont deux soufflaient dans des flûtes longues de six pieds, l'autre frappait sur un tambour, allaient et venaient autour de lui, tournant d'un côté, puis de l'autre, avançant et s'éloignant à reculons, pressant le pas ou le ralentissant. Les épisodes les plus grossiers de ce spectacle d'une licence toute orgiastique étaient salués par les rires et les applaudissements d'une foule immense, où se voyaient beaucoup de jeunes filles, et qui semblait s'y complaire comme à un divertissement national.

Le soir, sous les fenêtres de mon hôtel, à cinquante pas du Cirque, du Théâtre français où l'on joue Offenbach, Sardou et Gondinet, du théâtre italien où l'on danse le ballet de *Giselle* et où l'on chante *Aïda*, j'ai vu célébrer une fête instituée par les legs d'un santon mort il y a deux siècles. La rue, recouverte d'un tapis, éclairée par les lanternes de forme particulière qu'il est d'usage d'attacher auprès des mosquées et des *marabouts*, fourmillait de croyants. Dans l'enceinte, formée au centre de la rue par une barrière, le chef de la cérémonie, debout, nasillait je ne sais quels versets du Coran, en tournant successivement la tête à l'orient et à l'occident comme un pantin mis en jeu par une ficelle. Devant lui s'allongeait un double ovale, l'un de musulmans accroupis, l'autre de musulmans debout par derrière; tous avaient ôté leurs babouches, réunies au centre en un petit tas assez malpropre. Les musulmans accroupis accompagnaient le chef

en se dandinant de droite à gauche et d'avant en arrière, et en frappant dans leurs mains; les musulmans debout, en s'affaissant sur eux-mêmes par un mouvement saccadé, accompagné chaque fois d'un *hou* assez pareil à celui des gindres qui pétrissent la pâte. Pendant une heure, le chanteur ne s'arrêta pas, et les *hou, hou, hou*, s'accentuant de plus en plus, l'accompagnaient toujours. De temps à autre, l'un des assistants était pris d'extase; il levait les bras en criant *Allah!* il interpellait le chef en mots entrecoupés; il poussait une exclamation rauque, un cri aigu comme celui d'une bête sauvage, et, stimulés par ce coup de fouet, les *hou* et les contorsions reprenaient de plus belle.

Au bout d'une heure, le chant cessa et les assistants tombèrent épuisés. Mais quelques exaltés, couchés à terre, continuaient encore par soubresauts à crier : *Allah! Allah!* et à se secouer le corps en un mouvement spasmodique et convulsif. Dans un coin, un Nubien debout, rigide et immobile comme une statue de pierre, faisait glisser entre ses doigts les grains d'un chapelet, et un jeune garçon, de douze à quatorze ans, se précipitait sur le sol la tête la première, de minute en minute, et baisait la natte en poussant une clameur bizarre.

Pendant ce temps s'accomplissait un autre épisode de la cérémonie. Derrière un Arabe portant une de ces torches de résine qu'on appelle des *maschals*, s'avançait, deux par deux, une longue procession d'Arabes, chantant ces mélodies indigènes qu'il est absolument impossible de qualifier. Un grand gaillard taillé en Hercule et soulevant le drapeau sacré de l'islam, marchait en tête. Ils vinrent défiler trois fois autour d'une espèce de mât de cocagne orné de lanternes, formant comme un candélabre gigantesque, puis s'arrêtèrent en cercle, pressant la mesure de leur chant, tandis que le porteur du drapeau continuait à faire le tour du mât. Au bout de quelques minutes, une autre procession rejoignit la première, en recommençant les mêmes simagrées; puis tous s'accroupirent, et un individu, resté debout à l'arrière, se mit à nasiller une espèce de complainte en 999 couplets pour le moins, d'une uniformité lugubre, que j'eus la patience d'écouter pendant vingt-cinq minutes, mais qui enfin me mit en fuite. Une demi-heure écoulée, avant de me coucher, j'ouvris ma fenêtre : la complainte continuait toujours, mais cette fois les assistants l'accompagnaient en frappant leurs mains et en se démenant comme des poussahs.



Vue générale du Caire, dessin de Toussaint.

Le lendemain, en attendant ma visite aux derviches hurleurs, dont les exercices que je viens de décrire ne sont qu'un pâle décalque, je suis allé voir les derviches tourneurs, qui ont bien leur charme aussi.

Les derviches tourneurs donnent des séances publiques dans leur couvent tous les vendredis, vers trois heures de l'après-midi. Malgré la nature bizarre de leur dévotion, ce sont des gens très civilisés. La preuve c'est que, comme j'étais arrivé en avance d'un quart d'heure, on m'introduisit dans un salon très bien meublé, où l'on eût pu se croire, sans la

présence d'un derviche assis sur une pile de coussins, chez un bon bourgeois du faubourg Montmartre. Le moment venu, on nous fit descendre dans une espèce de cirque, et nous nous assîmes sur les chaises préparées autour de la barrière. A toutes les fenêtres se pressaient des têtes curieuses de gamins, qu'un gardien faisait fuir en appliquant des coups de cravache sur la vitre.

Une clameur prolongée, pareille au cri de guerre du sauvage, annonce le début de la cérémonie. Treize derviches, coiffés du haut bonnet et couverts d'un manteau de couleur, font successivement leur entrée dans l'enceinte en saluant suivant tous les principes. Le dernier de tous, et à une certaine distance, entre le chef, à qui ses subordonnés font une profonde révérence. Il se distingue d'eux par la couleur sombre de son manteau et la garniture de laine noire qu'il porte au bas de son bonnet.

Le chef traverse lentement la salle et va s'accroupir au fond sur un coussin. Il baise la terre; tous l'imitent, puis ils restent immobiles et silencieux pendant quelques minutes. Tout à coup de la galerie supérieure descend une modulation étrange et mélancolique, légère et frémissante comme le



Les derviches tourneurs, dessin de Scott.

bourdonnement d'une ruche. Un derviche debout, le livre sacré à la main, module à mi-voix un chant frêle et monotone, qui s'enfle et grandit peu à peu. Cela dure environ dix minutes. Puis, trois ou quatre coups de tambourin retentissent. Une musique très lente et très douce, comme le chant qui l'a précédée, se fait entendre. Deux flageolets brodent, sur le fond flottant de cette mélodie, des variations à peine perceptibles à l'oreille. En bas, les derviches restent toujours immobiles.

Mais, à une vive reprise du tambourin, ils se jettent tous à terre, se relèvent, et, à la suite du chef, ils font à pas comptés le tour du cercle, en saluant le coussin deux par deux, et en se tournant, lorsqu'ils passent devant, de manière à ne point lui montrer le dos. A mesure qu'ils défilent sous mes yeux, je les examine. Il y en a de tous les âges, depuis un enfant de douze ans jusqu'à un vieillard au moins septuagénaire; mais ce vieillard a terminé sa carrière active : il se borne désormais au rôle de surveillant et de maître des cérémonies. Tous sont d'une maigreur ascétique; on lit dans leurs yeux demi-clos l'expression d'un enthousiasme auquel, dit-on, le hatchich n'est pas absolument étranger.

Tandis qu'ils font ainsi plusieurs fois le tour du

cercle, la musique redouble d'intensité. Dès qu'ils sont revenus à leur place, le chant s'unit aux accords des flûtes et des tambourins. Alors, tous se dépouillent de leurs manteaux, viennent successivement baiser la main de leur supérieur, et s'éloignent en tournoyant sur eux-mêmes. Leurs bras, d'abord pliés sur la poitrine, s'étendent peu à peu. La plupart les tiennent étendus en long; plusieurs lèvent le bras droit et y appuient leur visage en dansant. Quelques-uns ont la tête à demi-renversée, dans un état d'hallucination évidente, comme transportés en rêve dans le paradis de Mahomet. Ils pirouettent ainsi en cadence pendant dix minutes, d'abord en restant à la même place, puis en pivotant autour de l'enceinte, sans jamais s'empêtrer les uns dans les autres. Leurs longues jupes s'arrondissent en volants et tourbillonnent avec eux.

Cet exercice se renouvelle avec le même caractère de gravité religieuse, de mollesse orientale, de langueur extatique et efféminée, sans autre intervalle qu'un repos d'une ou deux minutes, pendant lequel ils se tiennent rangés autour de la barrière, les mains croisées sur leurs épaules. Après la quatrième reprise, la musique cesse, le chant qui s'était interrompu recommence; tous viennent saluer leur supérieur, retournent à leur place et s'accroupissent de nouveau. Le vieillard, qui a surveillé les pirouettes de ses jeunes frères, se plante obliquement devant le chef, et levant ses deux mains à la hauteur de la figure, lui déclame longuement je ne sais quel baragouin. Après quoi, les derviches baisent la terre et se lèvent. Le supérieur nasille un verset du Coran, auquel ils répondent par un *hou* prolongé, et ils sortent processionnellement. L'assistance s'écoule et trouve à la porte un derviche qui tend la main, dans laquelle chacun dépose, suivant sa générosité, le prix de la représentation.

Et voilà la façon que les dévots musulmans ont trouvée pour honorer Dieu.

Il est vrai qu'ils en ont trouvé d'autres encore, par exemple l'usage de se faire marcher sur le corps par un scheik à cheval, de se traverser les joues avec des poignards, et d'avaler des scorpions, des vipères et du verre pilé. D'ordinaire, cette grande cérémonie *religieuse* a lieu au retour du tapis sacré de La Mecque; par extraordinaire elle s'est accomplie quelques jours après mon arrivée, pour fêter l'anniversaire funèbre d'un saint personnage décédé il y a deux siècles, celui qui a donné son nom à la mosquée Tastouchi, dans le quartier de Bab-el-Chéri. Averti par mon drogman, je m'y trouvais, et j'ai de mes propres yeux vu tous les détails de cette farce tragique.

Trois heures avant qu'on ne commençât, les rues voisines de la mosquée regorgeaient déjà de curieux et de fidèles. Tous les cafés étaient pris d'assaut, toutes les terrasses couvertes de monde, tous les *moucharabiehs* tapissés de têtes féminines. Les *cavas*, qui équivalent à peu près à nos sergents de ville ou à nos municipaux, faisaient ranger la foule à coups de courbache : la courbache est un argument en cuir d'hippopotame, qui a cours sans cesse ici dans les conversations d'employés et de fonctionnaires avec le peuple. Les petits marchands des rues, qui se comptent par milliers au Caire, et les saltimbanques, — charmeurs de serpents, danseurs, escamoteurs, — amusaient la foule en attendant.

Tout à coup une clameur confuse, sur laquelle se détache le cri déchirant des femmes (1), annonce l'apparition du cortège. Une dernière distribution de coups de courbache, et la voie se trouve libre. L'horrible et grossière procession s'ouvre, derrière un cavas à cheval, par des joueurs de tambourins, qui s'avancent en branlant la tête, en nasillant et en dansant; les joueurs de flûtes, de *dharboucks* et de *sagatis* se succèdent quelque temps par groupes détachés. Entre les groupes, des descendants du Prophète portent le saint drapeau de l'Islam. Sur les flancs, des enfants passent qui ont les joues tailladées à coups de couteau et traversées par des instruments de cuivre d'une forme puérilement compliquée. D'autres portent à la main d'énormes poignards, enjolivés d'une boule et de rubans, qu'ils s'enfoncent dans le corps en bondissant comme des fous et en hurlant *Allah!*

Puis viennent des groupes d'êtres humains, qui marchent enlacés, penchés en avant, ivres de fanatisme. Ils psalmodient je ne sais quel cantique monotone sur un ton furieux et saccadé, et trois personnes marchant à reculons soutiennent le groupe à plein bras, pour qu'il ne tombe point.

Le maître des cérémonies fait un signal. En un clin d'œil, tous se jettent à terre, étendus à plat ventre. Des hommes les serrent et les empilent les uns contre les autres, comme des sardines. Les bras sont ramenés par dessous la poitrine; la tête et les jambes restent à leur place naturelle. On se dispute la place, des injures et des coups de poing s'échangent; et toujours cet infernal bruit des flûtes et des tambourins, qui suffirait à vous rendre fou! Enfin mille hommes sont couchés sur le ventre tout le long de la rue; ils ne bougent plus; les spectateurs du premier rang les éventent en agitant leurs robes. Un père gît devant moi entre ses deux enfants, et du toit voisin, la mère les encourage avec cette volubilité criarde qui distingue la femme arabe.

Cela fait, le maître des cérémonies tasse les corps en marchant dessus. La grande clameur double d'intensité, et l'*ululation* féminine atteint des proportions aiguës. Le scheik vient d'apparaître à cheval. Il est précédé des mangeurs de serpents, de scorpions et de verres pilés, secte vénérée entre toutes, et qui occupe toujours le premier rang dans ces cérémonies. Deux dignitaires conduisent son cheval par la bride; deux autres le soutiennent lui-même de chaque côté. Le scheik paraît anéanti dans une extase de mysticisme ou d'ivresse; il a les yeux fermés, la tête branlante; il chancelle et tomberait certainement à chaque pas si on ne le soutenait. Tout cela marche sur les corps; le pied du cheval se pose sur les dos et les reins, glisse et se rattrape au corps suivant. A peine est-il passé, que les croyants se relèvent ou sont relevés par leurs voisins et leurs amis. Tout disparaît dans une confusion indescriptible, en un chaos sans image et sans nom. On ne voit plus qu'un océan humain, où s'agitent convulsivement des milliers de têtes frénétiques, et,

1. Ce cri d'une nature si particulière, espèce de gloussement aigu et prolongé, tantôt joyeux, tantôt plaintif, produit par une vibration rapide de la langue dans la bouche entr'ouverte, s'appelle *zagarit*.

çà et là, des corps crispés par la douleur, qu'on emporte à la hâte.

Pendant ce temps, le cortège continue sa marche; il arrive à la cour intérieure de la mosquée, où l'attend le grand scheik, assis sur des piles de coussins, au milieu d'une assistance choisie, à laquelle on a servi le café et les chiboucks pour lui faire prendre patience. C'est alors, au signal que donne le grand scheik en levant un sabre, que commencent les exercices des mangeurs de scorpions et de verre cassé, — digne couronnement de l'édifice. — Mais les nerfs d'un faible Européen n'en pouvaient endurer davantage; je sentais le vertige me gagner, et je me suis échappé comme j'ai pu, emportant le souvenir indélébile de ce cauchemar, et me demandant à quelle époque et par quels moyens la civilisation pourra avoir prise sur un peuple pour qui de pareilles scènes sont de grandes fêtes nationales et religieuses.

Au Caire, il n'est pas une coutume, pas un trait de mœurs qui ne soit pour l'Européen un sujet de curiosité et de surprise. Le 3 novembre, au matin, j'ai assisté à la fête des Morts dans le cimetière copte, aux portes du Vieux Caire. Les coptes sont des chrétiens, mais ces chrétiens sont des Arabes et des Levantins. La coutume est ce jour-là, d'aller dîner sur la tombe de celui qu'on a perdu. Chacun apporte des cierges, qu'il plante autour de la fosse, et le clergé vient bénir chaque monument désigné ainsi à ses prières.

Pendant ce temps, dans toutes les autres parties du cimetière, les familles orientales se sont installées sur le tombeau même de leurs parents, après l'avoir recouvert d'une natte, d'un tapis ou d'un drap, semé de fleurs. Des pleureuses voilées chantent une complainte funèbre, à laquelle répondent et que recouvrent parfois les cris aigus des femmes, pareils aux gloussements d'un troupeau de poules éperdues. L'une, agenouillée sur ses talons, promène d'un bout à l'autre du tombeau une écharpe noire qu'elle secoue, en répétant toujours la même phrase d'une voix déchirante. Une autre raconte la vie et les belles actions du défunt, avec des contorsions, des clameurs, des claquements de dents et des tremblements de mains indescriptibles. On ne peut les entendre sans avoir les nerfs secoués. Quelquefois elles arrivent à s'exalter elles-mêmes au point qu'il faut les emporter au dehors.

Mais cela est rare. Le plus souvent, ce préliminaire accompli, elles procèdent tranquillement au repas qui forme la partie essentielle de la cérémonie. On vend des pastèques, des pommes, des dattes, des bananes, des gâteaux secs aux portes du cimetière. La plupart des familles ont apporté leur vaisselle, et aucune n'a oublié le café. J'ai vu un nègre promener de tombeau en tombeau une bouteille d'*araki* (l'eau-de-vie du Caire) et deux négresses fumer sur la tombe de leurs nourrissons, d'un air qui montrait qu'elles croyaient accomplir un devoir.

II

PROMENADE DIURNE ET NOCTURNE. — UN MARIAGE ARABE. — LE BAZAR.

Cette ville est un trésor pour l'observateur et pour le touriste. Plus je la vois, plus je m'aperçois de tout ce qui me reste à voir et de l'impossibilité de la connaître en quinze jours. Passer trois semaines au Caire, c'est comme si l'on venait passer trois journées à Paris.

Tous les jours, je me promène à travers un conte des *Mille et une nuits,* je m'enivre de pittoresque, je me donne des débauches de Marilhat, de Ziem et de Decamps. Seulement, si heureux que je pourrais être de faire partager quelque chose de ces jouissances à mes lecteurs, je ne puis me dissimuler que tout cela a été déjà raconté et écrit bien des fois par des hommes qui avaient plus de loisir pour voir et plus de talent pour peindre. C'est pourquoi j'aurais bien envie de « briser mes pinceaux », avant même de m'en être servi. Du moins, on voudra bien s'en souvenir, je n'ai d'autre prétention que celle d'un touriste consciencieux, quoique pressé, disant exactement ce qu'il a vu et comme il l'a vu.

Pour trouver le Caire égyptien, il faut le chercher, dans la coulisse, derrière le décor du nouveau Caire, et je sais des touristes qui ne l'ont même pas aperçu : du reste, les fonctionnaires du Khédive ne demanderaient pas mieux que de le cacher. Des voyageurs partis pour l'inauguration du canal de Suez, en 1869, reçus à Alexandrie par des beys et des effendis très aimables, les uns Français, les autres qui auraient aimé l'être, sont venus, après avoir traversé le Delta à toute vapeur, sans s'arrêter nulle part, descendre, en suivant les quartiers neufs qui conduisent de la gare en ville, à l'un des hôtels européens de l'Esbékieh, une place immense, jadis pleine de saltimbanques, d'escamoteurs, de charmeurs de serpents, de cafés indigènes, où l'on entendait résonner le *zamir* et le *sagati,* où l'on buvait, dans un dé à coudre, une liqueur exquise, servie par un nègre à robe blanche, mais dont on a abattu en grande partie les sycomores et les acacias gigantesques pour les livrer aux entrepreneurs de bâtisses et en faire une contrefaçon du parc Monceaux. Toute la ville moderne et civilisée était réunie sous leurs yeux et à portée de leurs pas : les postes, le télégraphe, les estaminets, les trois théâtres, les avenues et les boulevards, qui leur ont paru fort beaux, mais qui livrent le piéton sans défense aux ardeurs du soleil et aux tourbillons de poussière. Les transformations qu'on a infligées au Caire depuis vingt ans pour tâcher d'en faire ce que les commis-voyageurs appellent une belle ville, sont un contre-sens sous le ciel de l'Orient. Heureusement ce n'est guère qu'un placage, qui s'est superposé au vrai Caire, en le gâtant, mais sans le détruire.

Il faut un certain effort et une certaine persistance pour découvrir, derrière cette façade, la vieille ville arabe, et pour s'engager à fond dans l'inextricable réseau de ses milliers de petites rues.

Ces ruelles, bordées de maisons dont les murailles en briques sont percées à peine par quelques fenêtres, garnies d'un treillage très serré, qui font saillie comme des balcons, jamais pavées, rétrécies encore par les auvents, les escaliers extérieurs, les étalages de boutiques, s'enchevêtrent les unes dans les autres, et forment le dédale le plus amusant, le plus pittoresque, le plus *imprévu* qui se puisse rêver. Les âniers seuls parviennent à s'y reconnaître. Elles ne mènent nulle part, et mènent partout; elles s'ouvrent n'importe comment, quelquefois par une

porte dans un mur, s'interrompent au hasard et vont tout à coup s'enfuir dans une impasse. Deux ânes peuvent à peine y passer de front; un chameau avec sa charge suffit pour y produire un encombrement. Et cependant une foule énorme, toujours sérieuse dans son agitation, s'y presse en tous sens et à toute heure. Le mouvement de circulation du Caire est quelque chose de prodigieux. Pour se figurer la foule qui, vers quatre heures du soir, encombre le Mousky, ce n'est pas trop de multiplier la circulation de Londres par celle de Paris. Il y a là de quoi donner le vertige. Il semble qu'un homme de plus ne pourrait tenir dans la rue. Mais les ânes se faufilent à travers cette cohue avec une dextérité qui tient de la prestidigitation, non toutefois sans frôler la jambe et écorcher le genou de leur cavalier contre les boutiques et les voitures, non sans renverser de temps à autre quelque Arabe flegmatique qui ne s'est point rangé assez vite, malgré les avertissements de l'ânier. Les coupés fendent la foule au galop, précédés du *saïs* qui court à quinze pas en avant, son bâton à la main, ses larges manches flottant comme des ailes sur son dos, et criant d'une voix de stentor, suivant les personnes à qui il s'adresse et la direction qu'il veut leur faire prendre : *Reglâh, ghârah, ouhah* (gare), *ya bint* (hé! la fille), *chemâlak* (à gauche), *yeminak* (à droite), *ourdah* (on arrive), *bâlak* (attention), *ouchak* (sur ta figure), *dharak* (sur ton dos), etc., etc.

Quand cela ne suffit pas, le *saïs* distribue à droite et à gauche des coups de bâton, toujours reçus avec une résignation parfaite. Les voitures arrivent dans tous les sens; on se range précipitamment, et l'on se cogne contre un âne; on fait un mouvement de côté, et l'on se jette dans les jambes d'un chameau, ou l'on reçoit sur les pieds le contenu de l'arrosoir primitif dont se servent les agents de la voirie, — une outre en peau de mouton attachée derrière un véhicule, qu'ils débouchent comme une bouteille et qu'ils balancent en zigzags pour arroser la largeur de la rue. C'est une tempête de cris, de coups de fouet, de coups de cravache, sur laquelle dominent les mélopées bizarres des innombrables marchands des rues. Et, au milieu de ce tohu-bohu infernal, les indigènes fument tranquillement le houka et le narguileh, accroupis sur les bancs des cafés en plein air, et les clients assis sur les chaises devant les boutiques palpent les étoffes et examinent les bijoux.

On ne pourrait croire à l'immense étendue de la ville avant de l'avoir parcourue en tous sens. Les rues se dérobent, pour ainsi dire, au regard. Le *grand* Caire semble sortir par degrés d'une boîte à surprise et se dérouler sans fin comme les toiles merveilleuses des contes de fées. De détour en détour, le long des hauts murs aux étroites fenêtres; le long des petites boutiques bariolées et des maisons surplombantes qui se rejoignent par le haut; sous les nattes et les couvertures de palmier qui font de chaque rue un passage plein d'ombre et de fraîcheur, le baudet nous emporte en une course effrénée et sans fin. Il faut être poète ou millionnaire, pour se permettre habituellement ici le luxe d'une voiture, car les voitures coûtent quelque chose comme dix francs l'heure.

Le Mousky est la grande artère principale à laquelle viennent se rattacher toutes les ruelles du bazar. Ce qu'on appelle le *bazar*, dans les villes d'Orient, est tout un quartier où chaque industrie occupe sa région spéciale, comme dans nos anciennes foires parisiennes. Que de richesses et d'éblouissements! Quel entassement invraisemblable d'articles de tout genre, groupés à souhait pour le plaisir des yeux : petits meubles élégants et de couleurs voyantes, tabourets incrustés, pantoufles brodées d'or, boîtes ouvragées, armes damasquinées, cimeterres avec des sentences du Coran gravées sur la lame, fourreaux enrichis de pierreries, antiquités plus ou moins authentiques, coquillages de la mer Rouge, brûle-parfums, fioles d'essence enrubanées, chapelets de musc, de bois de rose ou de santal, talismans contre le mauvais œil, selles et harnais, housses, mors, étriers, caparaçons étincelants dignes d'équiper le cheval du Prophète, objets de vannerie, depuis le couffin, espèce de corbeille sans anse, en tresse flexible, dans laquelle les fellahs enlevaient les terres du canal et qu'on rencontre sans cesse entre les mains des gens du peuple en Égypte, jusqu'aux paniers les plus fins et les plus élégants; chiboucks interminables, à tuyaux d'ambre plus ou moins pur, blagues et étuis à cigares faits pour amuser les yeux des dames du harem et serrer les cigarettes-vizir ou la provision de l'odorant latakieh, tout ce curieux bric-à-brac de l'Orient qui paye de mine et fait si peu d'usage, tous ces bibelots charmants qui jettent de la poudre aux yeux et dont les couleurs se ternissent si vite !

Rembrandt eût passé des semaines entières dans le bazar des vêtements. C'est là que j'ai vu, pendant l'inauguration du canal, nos peintres orientalistes s'approvisionner de *boursouches*, voiles qui cachent la figure des femmes; de *kassabahs*, le morceau de toile ou l'ornement doré qu'elles se mettent sur le nez; de *habarahs*, capuces de soie dont elles se couvrent la chevelure, et qui retombent en manteaux ou se drapent en dominos autour de leurs corps; de *milarahs*, variété du *habarah*, en laine ou en coton et de dimension moins ample; de robes qu'on appelle *sablahs;* d'*abayes*, manteaux d'hiver à forme primitive, dont le tissu, la nuance et les chamarrures peuvent faire un vêtement d'une rare magnificence; de châles, de rubans, de larges pantalons à paillettes, de longues robes à manches ajustées, de vestes ouvertes en satin rouge, vert ou bleu, broché d'or; de ceintures de cachemire frangées, de tuniques et de gilets historiés de broderies merveilleuses; de *kouffies*, foulards de soie rayée de couleurs éclatantes, avec un mélange de fils d'or et d'argent, qu'on se met sur la tête et qu'on laisse pendre sur le dos. Ce fut une véritable orgie. Après quoi ils passèrent dans la vaste cour des tapis, où les marchands sortirent de leurs coffres sculptés des chefs-d'œuvre de Smyrne et de Téhéran, de nuances exquises et d'un travail admirable, qu'ils faisaient miroiter savamment sous leurs yeux ardents de convoitise, et pour lesquels ils achevèrent de se ruiner.

Mais le plus curieux, sinon le plus commode, de tous les bazars, est celui des orfèvres. Par une étroite entrée on descend quelques marches, et l'on se trouve dans une ruelle qui ressemble à un corridor d'hôtel garni, si bien encombrée par les éta-

lages des marchands, par les marchands eux-mêmes qui attendent leurs clients à la porte et par la cohue des acheteurs, que la circulation y est absolument impossible. Chaque boutique ressemble à une case, à une cabine, à un box. Mais, dans cet antre plus petit qu'une échoppe de savetier, rayonnent des bijoux féeriques, toujours de l'apparence la plus séduisante, même quand leur valeur intrinsèque est assez mince : bracelets travaillés au marteau, boucles d'oreilles en filigrane, ornées de rubis ou de turquoises, colliers formés de piécettes arabes disposées en guirlande et suspendues à un croissant, *zerfs* en vermeil, enrichis de pierres précieuses, destinés à recevoir et à soutenir la tasse microscopique de café. Les petits coffrets, les balances, les lunettes déposées sur le comptoir, donnent à ces boutiques une vague ressemblance avec le cabinet d'un alchimiste. Il est tels de ces antres, où l'on a peine à se retourner, qui renferment autant de trésors que la caverne d'Ali-Baba, — et les quarante voleurs n'y manquent pas non plus. Défiez-vous des marchands et de leurs prix, et ne prenez pas trop au sérieux leurs protestations, leurs doléances, leurs serments par Mahomet. Défiez-vous aussi des contrefaçons, surtout dans le bazar des armes et dans quelques autres : beaucoup d'articles achetés de confiance et rapportés en triomphe à Paris par les naïfs, reviennent ainsi à leur source première.

Je me suis hasardé quelquefois la nuit dans les rues étroites et obscures du vieux Caire, non sans un certain frisson, car elles sont aussi dépourvues de reverbères et plus dépourvues de guet que pouvaient l'être celles de Paris avant La Reynie. D'ailleurs, comment se reconnaître, et, si l'on s'égare, à qui demander son chemin ? Çà et là, je tombais sur une petite place, vaguement éclairée par les lumières d'un café, d'où partaient un bruit d'instruments et des chants monotones ; je croisais un passant qui marchait à grands pas, portant à la main ou suspendue à un bâton sur son épaule, une lanterne de papier colorié ; je me heurtais, au coin d'une ruelle solitaire, à un rassemblement formé autour d'un conteur et mélangeant ses interminables histoires du *bravo* traditionnel, — un *Ah!* bêlé sur un mode lugubre. Des chiens maigres, pareils à des loups, erraient, cherchant leur pitance dans les immondices. Ces chiens, répartis entre chaque quartier dont ils sont la propriété, couchant toujours dehors, sont les principaux agents de la voirie égyptienne. Ils se connaissent entre eux et houspillent l'intrus fourvoyé sur leur domaine.



Le tombeau des Mamelucks, dessin de Toussaint.

Les passants les respectent pour les services qu'ils rendent à la salubrite publique; les bouchers les nourrissent de leurs débris. Souvent, aux mariages et aux funérailles, une patée est servie aux chiens du quartier. Ces animaux, d'ailleurs beaucoup moins effrayants que l'ont dit quelques voyageurs, sont innombrables. J'ai ouï parler d'une montagne des chiens, dans le voisinage du Caire, percée de cavernes où ils se reposent de leur vie errante et où personne ne va les troubler.

Une nuit, un jeune Égyptien envoyé à Paris par le gouvernement du khédive pour y faire ses études de médecine, et avec lequel j'avais lié connaissance sur le bateau, m'entraîna à une noce riche où je devais entendre chanter une célèbre almée. Pour le dire en passant, c'est par erreur que nous avons l'habitude de désigner les danseuses égyptiennes sous le nom d'almées : l'almée est surtout la chanteuse, mais elle danse aussi quelquefois. Après avoir enfilé pendant près de trois quarts d'heure une multitude prodigieuse de ruelles plus enchevêtrées et plus inextricables que les allées du labyrinthe de Crète, nous arrivâmes enfin devant la maison des mariés. La rue, recouverte d'étoffes, tapissée de petits drapeaux, brillamment éclairée par des lustres, formait comme un salon encadré de tentures. On y avait transporté des banquettes, sur lesquelles étaient assis un grand nombre d'Arabes, qui me firent place avec empressement. On me présenta un plateau de dragées, et je m'assis. L'almée se tenait au premier étage de la maison, derrière un rideau fermé. Son viril contralto, soutenu par des cymbales, et auquel se joignaient parfois, en guise d'accompagnement, les voix des femmes qu'elle avait amenées avec elle, disait un de ces chants orientaux dont la mélodie indéfinissable déconcerte toutes nos idées musicales. Mon compagnon me traduisait au passage les pensées et les images les plus poétiques, qui soulevaient de longs murmures d'approbation dans l'assistance. J'en ai noté quelques-unes :

« Si la nuit épaissit ses ombres, c'est pour imiter la couleur noire de sa chevelure bouclée. Si le jour brille de sa clarté la plus pure, il me rappelle l'éblouissant éclat de son visage. A voir l'incarnat de ses joues, sn dirait deux roses dans une coupe d'albâtre. Le myrte de la vallée est jaloux de sa taille flexible et charmante. Soudain elle relève son voile, et tous se demandent éblouis : « Est-ce un « éclair qui brille au ciel? Est-ce un feu que l'on « allume dans le désert? » L'autre nuit, elle vint me voir : « N'as-tu pas craint, lui dis-je, les « aboiements des chiens qui gardent la maison? « — J'ai souri, me répondit-elle, et ils se sont « rendormis, croyant que l'aurore venait de se « lever. »

Pendant des heures entières, prenant à peine quelques minutes de repos entre chaque pièce, elle défila ainsi, comme les grains d'un collier de perles, tout son répertoire de *Maouals*. L'admiration expansive des auditeurs s'exprimait sous toutes les formes : ils se levaient, gesticulaient, interpellaient la *diva* avec enthousiasme. Cependant son domestique, mis avec élégance, les manches de sa robe ornées de glands d'argent qui flottaient à chaque geste, remplissait l'office de chef de claque, criant sans cesse : *Ous* (silence), *sâma* (écoutez!), *kâman* (bis). Il se démenait, se trémoussait, dirigeait les manifestations de l'assistance à la façon de la mouche du coche, avec des airs d'importance qui indiquaient assez le haut rang occupé par sa maîtresse dans la hiérarchie artistique. Celle-ci était, en effet, la plus fameuse de sa profession. Mon ami m'apprit qu'elle se faisait payer une somme équivalant à 1,500 francs pour sa soirée et qu'elle avait amassé des millions. Vers trois ou quatre heures du matin, un Arabe vint éteindre les lumières des lustres à l'aide d'une longue perche garnie d'un chiffon à son extrémité. La séance était terminée.

C'était là le troisième acte de la cérémonie du mariage musulman. Le premier consiste dans la promenade de la mariée à travers les rues de la ville. J'ai rencontré bien des fois ce cortège en errant au hasard dans le Caire. Le matin du même jour, auprès de la mosquée de Touloum, j'avais entendu tout à coup le son lointain des *zamirs* et des *tablahs*. Je grimpai sur un tas de décombres et je regardai. La théorie s'avançait avec une marche plus lente que celle de la tortue. En avant, deux grands gaillards, armés de bâtons, écartaient la foule; de temps en temps ils s'arrêtaient et combattaient avec leurs bâtons en les heurtant l'un contre l'autre, escrime innocente à laquelle ils semblaient prendre un plaisir extrême. Puis venaient les joueurs de flûtes et de tambourins. Derrière eux des femmes voilées, amies et parentes de la famille; ensuite des jeunes filles, brillamment vêtues de rouge et tout étincelantes de colifichets, de clinquant, de fausses pierres. Un petit enfant à cheval, orné sur le dos d'une multitude de piécettes qui reluisaient au soleil, était mêlé au cortège : c'était un jeune Arabe qu'on venait de circoncire. Enfin, sous une espèce de dais ou de tente attachée à quatre piques, que soutenaient des adolescents, s'avançait la mariée, toute voilée de rouge, parée comme une châsse, la tête surmontée d'une coupe ou d'un verre que recouvrait également la draperie sous laquelle son corps disparaissait jusqu'aux pieds.

Ainsi hermétiquement soustraite aux regards, elle ne pourrait faire un pas sans être guidée par la main.

Ce cortège, à ce que m'apprit mon ânier Abdallah, était celui d'un simple paysan de la banlieue du Caire.

Le deuxième acte est la promenade du marié, le soir, au retour de la mosquée, où il est allé faire la prière.

J'ai assisté plusieurs fois aussi au défilé de ce cortège, à peu près toujours le même : un premier groupe de joueurs de flûtes, de hautbois et de tambourins, accompagné de danseurs qui, en main de longs bâtons et des mouchoirs, exécutent des pas, forment des figures lentes et monotones; un second, composé d'un grand cercle d'hommes tenant des bougies, et marchant la figure tournée vers le nouvel époux que l'on conduit par les bras. Devant lui, au centre du cercle, un autre Arabe porte une corbeille de fleurs garnie de petites bougies. Les assistants font entendre sans cesse le cri de : *Ah! Allah!* et telle est la patience avec laquelle ils se complaisent et s'attardent dans tous les détails de la cérémonie, que, malgré mes résolutions les plus énergiques, ils ont toujours fini par lasser ma curiosité bien avant d'arriver au terme. Les Arabes ont une façon de s'amuser qui ferait périr d'ennui l'Européen le plus flegmatique.

VICTOR FOURNEL.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LES SAINTS DU DERNIER JOUR

AVENTURES AU PAYS DES MORMONS

I

L'IDÉE DU PAPA HEURTILLON

Jean-Baptiste Heurtillon, né dans un village du Dauphiné, était bien l'être le plus singulier que l'on put connaître, car il semblait que la nature se fut complu à incarner en lui tous les contrastes qu'elle est capable d'établir tant au moral qu'au physique. C'était un homme grand, fort avec des formes délicates et fines. Brun de teint et de poil, avec des yeux d'un bleu tendre. Brusque, ardent, aventureux, avec une voix douce. Travailleur opiniâtre et très-intéressé, et pourtant s'abandonnant parfois aux plus naïves, aux plus improductives rêveries, il se montrait, par accès, ou d'une dureté impitoyable ou de la plus facile libéralité; d'un esprit très aventureux, très entreprenant, il croyait en la toute puissance de la volonté pour dominer les obstacles de la vie, avec cela fataliste en diable.

Pour s'achever, un jour il épousa une jeune fille dont le caractère était aussi essentiellement fait de nuances légères que le sien de couleurs disparates et tranchantes.

Cette union dut sans doute d'être heureuse à cela qu'elle semblait mal assortie. Il en vint un enfant qui hérita du caractère maternel.

Cet enfant, c'est moi, Pierre Heurtillon. Je naquis vers la fin de 1830, à Lyon, où mon père faisait alors le commerce en demi-gros des étoffes imprimées. Parti quelques années auparavant, sans sou ni maille de son village, il s'était fait un premier fonds par des miracles de travail et d'économie.

Son négoce florissait, quand, après douze années de ménage, ma mère mourut, noyée dans une partie de plaisir sur le Rhône, où mon père faillit périr aussi en cherchant à la sauver.

Cette catastrophe lui porta un si rude coup que, pendant les quelques années qui suivirent, il resta pour ainsi dire indifférent à son commerce, qui, naturellement, s'en dut ressentir.

Un jour, — j'avais alors une quinzaine d'années, et j'étais pensionnaire du collège de Tournon — mon père, venant me chercher à l'époque des vacances, parut tout à coup singulièrement étonné en voyant combien j'avais grandi pendant les quelques mois que j'avais passés loin de lui : « Ça, mais, entendis-je qu'il se disait en me regardant ébahi, le voilà un homme bientôt... Et moi qui m'endors comme si ce gaillard-là n'allait pas avoir tantôt besoin d'une position. »

Ce fut le coup de fouet redonné à sa vaillante nature, à son amour du travail et du lucre. Il se remit plus ardemment que jamais aux affaires. Mais, juste en l'année où j'achevais mes études, c'est-à-dire en 1848, une grande perturbation, résultant des événements politiques, menaça de rendre à peu près nul le mouvement commercial.

— Oui, fort bien, me dit mon père, le jour où je lui apportai mon premier diplôme, la voie est ouverte, mais que tu songes à devenir médecin, avocat, notaire, ce n'est pas avec mon maigre avoir que tu pourras convenablement t'établir; et voilà que maintenant ici tout est arrêté pour se remettre en marche on ne sait quand.

— Eh bien! père, je travaillerai avec plus d'énergie; ne m'as-tu pas toujours vanté la suprême force du travail. Au surplus, je n'ai pas de grosses ambitions.

— Je le sais bien, et c'est en quoi tu as tort. Des ambitions, il en faut. Tu n'en as pas; il faut qu'il t'en vienne. Tu es garçon à vouloir suivre tranquillement ton petit bonhomme de chemin. C'est avec ça qu'on reste en route. Oh! je te connais, tu y resterais, ma foi! Mais je ne l'entends pas ainsi, moi. Vois-tu, j'ai une idée, et comme je suis encore d'âge à ne pas m'engourdir, j'y veux donner suite.

— Une idée, père?

— Oui. Pendant que chez nous, par le fait des troubles politiques, l'or se cache, il y a, paraît-il, un coin du monde où il suffit de se baisser pour en prendre.

— En Californie.

— Oui, la Californie : j'ai envie d'y aller voir.

— Y songes-tu, t'aller faire pionnier, mineur?...

— Oh! pas si bête!

— Mais alors?...

— Alors c'est en quoi est mon idée. Dans quinze jours je serai parti, et si tout va comme je le suppose, tu viendras me rejoindre. Si je me suis trompé; je reviendrai et tout sera dit.

— Mais s'il t'advenait quelque chose de fâcheux?

— Eh! que veux-tu qu'il m'advienne; il meurt plus de gens dans leur maison que de gens courant l'aventure. Au surplus je ne fais rien à l'étourdie, je n'engage à cela qu'une portion de ce que *nous* avons. S'il m'arrivait malheur, tu ne resterais pas dépourvu pour cela; et ma foi! tu en serais quitte pour suivre, comme je disais tout à l'heure le petit bonhomme de chemin qui suffit à tes visées. Si, au contraire, je réussis. Eh bien! nous verrons...

Bref, il avait son idée. Il eût été humainement impossible de la lui ôter de la tête. Il partit.

Quelques mois plus tard, je reçus une lettre où il m'apprenait que son idée était vraiment bonne et que tout allait à merveille.

Or c'était une de ces idées dont le mérite ou plutôt la valeur réside dans la simplicité. L'essentiel est de les avoir à propos. Papa Heurtillon s'était dit que ceux qui auraient le plus de chance de faire fortune en ce pays neuf et dépourvu de toutes les choses nécessaires à la vie, seraient non pas les chercheurs d'or proprement dits, mais ceux qui sauraient s'ingénier à les pourvoir. Et il était parti pour être pourvoyeur. Arrivé là-bas avec une cargaison, qu'il avait vendue au centuple de sa valeur, ayant traité en France pour des envois successifs, puis ayant aussitôt établi un service de recherche

des vivres, il s'était trouvé en même temps marchand d'étoffes, de vêtements, d'outils, restaurateur, hôtelier... que sais-je?

Au bout de dix-huit mois, tout en faisant déposer à la banque d'Angleterre une somme très importante, il m'écrivait d'aller le retrouver, en me recommandant au capitaine du navire sur lequel il avait fait lui-même la traversée, et qu'ensuite il avait eu pour hôte à son tour.

Et voilà comment il se fit que, en arrivant à San-Francisco au commencement de 1850, j'allai, fils d'un des notables du pays, prendre résidence dans l'un des établissements les plus considérables et les plus florissants de la jeune, mais déjà puissante cité.

II

OUITSOUÎ

Le navire qui m'avait porté à San-Francisco, faisait en grand le service de l'émigration californienne. Les passagers y étaient donc nombreux.

La majorité de ceux-ci était composée de pauvres diables de naissance qui, las des perpétuelles difficultés de leur vie normale, et, pris au lointain mirage de la terre de l'or, avaient pu au total réaliser le prix de leur passage, et s'en allaient jouer là-bas, à courte échéance une partie suprême; mais il y avait aussi quelques gens frappés de déchéance matérielle ou morale, qui comptaient sur les sables du Sacramento, pour réédifier leur position, ou pour rebrillanter un nom terni. Enfin l'on y voyait, mais en fort petit nombre, des gens exempts, comme moi, des ardentes préoccupations qui enfiévraient les autres passagers.

Il n'y avait point lieu, on le comprend que, pendant la traversée, j'entrasse en relations suivies avec les gens du premier groupe, qui, d'ailleurs, parqués en quelque sorte dans un canton spécial du navire, y vivaient entre eux, dans une promiscuité forcément assez misérable et dénuée de toute puissance attractive.

Parmi les seconds, individualités douteuses pour la plupart, le choix eût été difficile pour ne pas dire dangereux à faire. Ce n'était donc guère qu'avec les derniers que, décemment je pouvais frayer.

Il y avait d'ailleurs en même temps que moi sur le navire, et au même titre en quelque sorte, un autre jeune homme, qui, en principe, faisait le voyage dans des conditions identiques à celles qui me conduisaient en Californie. Son père était allé s'établir là-bas avec des idées et une position analogues à celles de mon père, c'est-à-dire pour grossir par le négoce l'avoir dont il disposait déjà; et il y avait trouvé le même succès. En partant — un peu plus tôt que mon père, — il avait laissé en France sa femme et son fils, qui, comme moi, achevait alors ses études. Mais quand, au sortir des classes, il s'était agi de piocher, comme on dit, le Code et le Digeste pour arriver, selon le vœu du père, au barreau ou à la magistrature, le jeune homme n'avait guère trouvé le temps que de se rendre expert en plaisirs et en dissipations de toutes sortes, si bien qu'après le scandale de plusieurs fugues fort onéreuses, la mère manquant d'autorité, un oncle était intervenu qui en avait écrit au père. Celui-ci avait tout simplement répondu qu'on lui expédiât Francis, qu'il se chargeait de mettre à la raison. On avait expédié Francis qui, lui, avait pris très philosophiquement la chose, convaincu qu'il était possible de s'*amuser* aussi bien et peut-être mieux en Californie qu'à Paris.

Son père, M. Bringard, fort honnête homme, était devenu, à San Francisco, l'ami de mon père : tous deux connaissaient le capitaine, qui avait accepté la double mission de nous amener l'un et l'autre, et qui nous traitait à peu près sur le même pied (je dis à peu près, parce que mon caractère plus posé semblait agréer mieux au vieil homme de mer). Quoiqu'il en fût, il était tout naturel qu'une liaison s'établît entre Francis Bringard et moi.

Ce Francis à tout prendre n'était rien moins qu'un méchant garçon. Très gâté dès le berceau par sa mère qui, toujours et quand même, avait atténué ou désarmé les quelques rigueurs paternelles, et qui en avait ainsi fait un capricieux et un ennuyé. Coutumier d'une certaine suffisance, résultant de la manie qu'avait le père de tirer vanité, comme la plupart des parvenus, d'une position due à ses seuls efforts. La nuance principale de son caractère était une très-mobile légèreté d'esprit jointe à la plus parfaite incurie de tout ce qui ne pouvait concourir immédiatement à la satisfaction d'une de ses nombreuses et rapides fantaisies. Capable de certains élans qui révélaient un heureux fond naturel, mais qui s'éteignaient aussitôt dans un prétendu dédain des choses de sentiment. Point sot au demeurant, mais naïf à force de ne pas vouloir l'être. Paresseux, cela va sans dire, comme tous ceux qui n'ont jamais compris les charmes du travail. Sans ignorance, ne sachant rien. Quelque peu fanfaron, mais d'une bravoure de lièvre, et, du reste, moins égoïste que ne le sont d'ordinaire les petits personnages de ce genre dans leur absorbante et tracassière oisiveté. En fin de compte, et particulièrement durant la réclusion d'une longue traversée, les relations étaient avec lui assez agréables.

Par cela même que nos goûts et nos façons de voir étaient diamétralement opposés, et semblaient destinés à ne jamais se confondre, il y avait entre nous un grand fonds d'imprévu. En même temps qu'il m'amusait fort par ses souvenirs d'un monde à moi inconnu, et par la nouveauté de ses appréciations, je l'étonnais par ce qu'il appelait ma simplicité primitive ; se croyant très-sincèrement supérieur, il me recherchait pour exercer ses avantages, pendant que je me donnais le spectacle de ses drôleries, pour moi phénoménales.

L'intimité s'était presque aussitôt faite, et nous n'avions pas tardé à vivre dans les termes d'une évidente amitié. Je dois dire toutefois qu'il se livrait peut-être beaucoup plus que je ne me livrais moi-même, par cette raison que les sentiments qu'il professait étaient généralement de ceux qui n'ont pas à souffrir de la première confidence venue, tandis qu'il pouvait m'advenir d'en éprouver qui auraient pu perdre pour moi de leur douceur si je les eusse livrés à certaines réflexions irrévérentes. Chez moi cette restriction se faisait d'instinct, sans qu'il en parut rien pour Francis qui, s'obtinant à me considérer comme une sorte d'être en retard,

ne s'étonnait d'aucune chose de ma part; et tout allait le mieux du monde entre nous.

Or, si nous nous suffisions mutuellement en principe pour tromper les lenteurs de la traversée, ce n'était pas cependant sans que d'aventure nos regards ou nos pensées ne s'égarassent vers certains cantons du navire qui nous étaient interdits, et où vivaient dans une intimité certainement plus grande que la nôtre, deux — je me trompe, trois créatures, qui s'unifiaient en quelque sorte dans dans un même et irritant mystère.

Il y avait là,—je veux dire dans une grande cabine sur la porte de laquelle était mise la plus scrupuleuse consigne, et sous un quartier du pont où nul ne devait poser le pied quand s'y trouvaient les occupants privilégiés,— il y avait là deux femmes, l'une âgée, l'autre jeune, l'une toute svelette, toute gracieuse, l'autre toute ronde, toute rechignée, et un grand diable de formidable animal qui, tout en ayant évidemment droit au titre de chien, ne laissait pas de tenir à la fois de l'ours pour le pelage, pour l'allure normale; de certains félins pour la somnolence sournoise, pour la nerveuse et terrible agilité et enfin du monstre pour le farouche ensemble de ses divers caractères.



L'aventure de M. Brun, dessin de Gilbert.

On n'imaginerait que difficilement la hauteur massive de ce corps aux flexueux contours; la coupe anguleuse de cette tête à la fois épaisse et expressive; les profonds et farouches chatoiements de ce regard à la fois morne et subtil; la courbe robuste de ces longs crocs effilés; la disproportion de ces jambes osseuses, la marbrure étrange de cette robe tachetée, rayée qui passait du blanc pur au noir intense, du gris tendre au fauve ardent; l'empanachement embrouillé de cette lourde queue..... Cet hybride répondait au singulier nom de *Ouitsouî* — que j'essaie d'écrire comme nous avions cru l'entendre prononcer ou plutôt siffler par les deux femmes, sans qu'il nous fut possible de savoir à quel idiome sublunaire appartenait ce singulier vocable.

Ouitsouî ne s'éloignait guère de sa jeune maîtresse à une distance plus grande que la longueur de son ombre. La nuit, il dormait — si toutefois sous ses paupières closes venait le sommeil — non pas couché dans le sens positif de l'expression, mais simplement allongé la tête sur ses deux jambes antérieures, attitude de veille autant que de repos, qui l'aurait trouvé tout prêt à l'élan en cas d'alerte. Deux fois le jour cependant, c'est-à-dire de très grand matin, alors que selon leur coutume les voya-

geuses paraissaient sur le pont, et le soir, au moment où elles allaient rentrer, Ouitsouî se permettait une courte escapade, sans doute sous l'influence instinctive qui commande le mouvement aux animaux captifs. A trois reprises successives il faisait le tour du navire non plus en gardant le phlegme et la gravité qui eussent semblé convenir à un tel promeneur, mais en se livrant au contraire à une sorte de sauvage étourderie qui n'était rien moins qu'effrayante. Partant tout à coup comme un trait par un bond immense, il allait multipliant les sauts, les contorsions; s'arrêtant brusquement pour sauter sur place en gesticulant de tout ses membres, puis filant rapide, puis s'arrêtant encore pour se vautrer les pieds en l'air et frictionner son échine qu'il remuait et tordait en proférant une suite de profonds grognements, puis il sautait, courait de nouveau, et quand il jugeait que par cette rude gymnastique, il n'avait laissé aucune de ses articulations sans la faire jouer, aucun de ses muscles ou de ses nerfs sans l'assouplir, il allait reprendre sa place aux pieds de la jeune femme, où il restait silencieux, immobile jusqu'à l'heure d'une nouvelle fougue.

Si mal en eut pris à qui se fût avisé de faire obstacle aux débats hygiéniques de Ouitsouî, on aurait pu le demander à certain passager de notre pont. Celui-là s'appelait, ou disait s'appeler M. Brun — qui est-ce qui ne s'appelle pas Brun? — c'était une espèce de plat et obséquieux personnage, au teint et aux yeux ternes, aux traits tirés et fuyants, dans lequel le capitaine, qui s'y connaissait, avait cru flairer, et partant nous avait signalé, comme tel, quelque louche industriel, en rupture de concordat.

Un matin que le chien allait, sautant, se trémoussant selon son habitude, M. Brun qui se promenait sur le pont, eût la malencontreuse idée de venir se mettre sur sa route, les bras étendus espérant sans doute que l'animal reculerait. L'animal recula en effet mais simplement pour prendre son élan, et foncer tête-baissée sur le malotru, qui, atteint en pleine poitrine, alla rouler à trois pas de là meurtri, suffoqué, pouvant à peine se relever. On dut l'emporter dans sa cabine où il resta couché plusieurs jours; quant il put en sortir, il choisit le moment où la plupart des passagers étaient réunis pour présenter une plainte au capitaine, comme ayant été l'innocente victime de l'affreux animal.

« Pardon, répliqua le capitaine, j'ai tout vu de mes yeux, car j'étais alors assis auprès du timonier et que vous n'avez rien que vous n'ayez cherché. Toutefois, comme il y a eu détérioration partielle de votre personne, la maîtresse du chien, — que je trouve, ma foi, bien bonne, — offre de vous payer la somme à laquelle il vous plaira de taxer votre dommage. Dites un chiffre. » Dieu sait l'accent ironique dont s'était servi le capitaine pour articuler ses dernières paroles, et Dieu sait la risée qui les salua et l'étrange figure que fit le détérioré.

Or, pendant qu'il s'efforçait en vain de se composer une contenance : « J'ajoute, reprit sévèrement le capitaine, qu'étant maître absolu de la discipline et de la police à mon bord, j'infligerai une amende de cent francs, à percevoir au besoin sur les rations quotidiennes, à quiconque s'avisera de gêner en quoi que ce soit les innocentes distractions que cette *brave bête* a coutume de prendre.

— Oh! brave bête! murmura M. Brun en levant les épaules, et, sans plus, il tourna talons, pour regagner sa cabine où, pendant deux ou trois jours encore, il fit mine d'être confiné par les souffrances.

Et comme on dit, l'incident fut clos, qui parut avoir laissé un grand levain de rancune dans le cœur de M. Brun, tandis que, pour les autres passagers, il était parfois le sujet d'une nouvelle hilarité.

III

MYSTÈRE

Cet incident n'avait pas laissé d'attirer sur les deux voyageuses, dont Ouitsouî était le compagnon, un surcroît d'attention et de curiosité.

Et si je dis un surcroît, c'est que l'existence à part que ces personnes menaient à bord était bien faite pour intriguer les esprits même les plus discrets. Dans leurs cabines ou sur le pont elles étaient toujours seules, ne regardant personne, ne cherchant l'entretien de personne. Mangeant seules, elles se promenaient seules. Le capitaine lui-même, qui avait donné à leur intention plusieurs consignes fort sévères, semblait être le premier à les observer, car on ne savait pas qu'il fût allé à elles de lui-même, et quand elles avaient paru vouloir lui parler, c'était toujours en observant une très évidente réserve qu'il les avait abordées. Questionné sur elles, il se bornait à répondre que ces dames lui avaient été particulièrement recommandées par son armateur qui devait les connaître, mais qu'il ne les connaissait, lui, autrement, que par le nom qu'elles portaient sur le registre des passagers, à savoir : Miss Clara Turnsley, pour la jeune, et lady Agatha Brandson, pour l'autre.

Impossible, même à ceux qui, comme moi, étaient dans son intimité relative, de tirer rien de plus du vieux marin; mais il semblait évident qu'il en savait davantage. Plusieurs fois j'avais insisté, car Francis et moi, nous n'étions pas, je l'ai déjà remarqué, au nombre de ceux qui prenaient le moins garde à miss Clare et à lady Agatha : mais le capitaine s'était toujours montré aussi impénétrable : « En fin de compte, m'avait-il répliqué une fois, ces dames s'étant informées auprès de moi d'un asile convenable à San Francisco, je leur ai indiqué la maison de votre père. Ainsi donc, vous allez être leur hôte. Il vous sera loisible alors, si bon vous semble, d'apprendre d'elles ce que je ne saurais vous dire.

— D'où viennent-elles? vous devez bien le savoir.

— Je sais qu'elles sont venues à mon bord, sortant d'un hôtel du Havre.

— Vous savez bien où elles vont?

— Oui, à San Francisco, puisque je les y mène.

— Mais que peuvent-elles y aller faire? Elles ne comptent pas, je suppose, piocher aux mines d'or?

— Si ça leur plaisait, ce n'est certes pas moi qui les en empêcherais, puisque ça se passerait loin de mon bord.

— D'ailleurs elles ont l'air d'être dans une position de fortune...

— Je n'ai pas vu le fond de leur bourse.

— Non, mais par exemple, la façon dont elles offraient d'indemniser M. Brun..., sans marchander, prouverait bien...

— Qu'elles sont de bonne composition : sans doute.

— Mais d'abord, que sont-elles l'une à l'autre? maîtresse et servante? Non.

— Qui sait?

— Non, la vieille a pour la jeune des regards trop affectueux... Et pourtant elles ne peuvent être mère et fille ; leurs noms diffèrent.

— Je crois qu'en Angleterre, ces choses-là se voient.

— Pour les titres nobiliaires, mais non pas pour les noms de famille.

— Possible que je fasse erreur.

— Au surplus, capitaine, ces noms ne me disent pas grand'chose.

— Tiens! pourquoi donc?

— Parce que, en dépit de leur forme anglaise, ils me semblent fort peu convenir à ces personnes qui n'ont nullement le type britannique.

— Vous trouvez! moi, je ne m'y connais pas.

— Ah! voyons, capitaine, voyons! Avez-vous jamais rencontré une jeune miss avec ces longs cheveux bruns, ce teint mat, ce beau profil méridional, cet œil noir profond, cette taille à la fois ferme et souple, ce petit pied?

— Oh! je ne remarque pas ces choses-là, moi! vous comprenez, en naviguant...

— Et cette lady toute ronde, toute remuante, toute enluminée, ne vous semble-t-elle pas plutôt une bonne petite fermière de la Bourgogne?

— La Bourgogne... Je n'ai jamais navigué sur cette mer-là.

— Et tenez, capitaine, cette dernière étrangeté : Où diable vit-on des chiens pareils à l'espèce de cerbère qui les garde?

— J'en ai vu, moi.

— De semblables?

— Non, mais approchant.

— Où cela?

— Chez les Fogiens ou aux Malouines, je crois. si ce n'est aux Aléoutes, dans l'archipel de Beering.

— Oui, à l'extrême sud, si ce n'est à l'extrême nord.

— Que voulez-vous, mon enfant, j'ai tant navigué. les souvenirs se brouillent un peu dans ma cervelle...

Et c'était ordinairement tout ce que j'obtenais du capitaine, qui semblait se faire un jeu de détourner toutes les pistes qu'il m'arrivait de vouloir suivre.

Ajoutons à l'évidente dissimulation du vieux marin, la nombreuse diversité des suppositions que faisaient, dans le vide bien entendu, la plupart des passagers, l'échaffaudage de déductions que les uns et les autres édifiaient sur les moindres remarques, le tout couronné des affirmations de M. Brun qui, servi par le haineux souvenir de sa malencontreuse aventure avec Ouitsouî nous donnait carrément à entendre que les deux femmes devaient être des aventurières s'expatriant pour jouir en paix du fruit de leurs méfaits personnels, au moins les associées, les complices ou simplement les proches de quelque *grand habile* qui leur avait confié le soin de sauver le produit d'une opération pour laquelle il payait temporairement sa dette à la justice. S'il n'allait pas jusqu'à les convaincre d'assassinat, il ne cachait pas que les traits de la jeune femme avaient une grande analogie avec ceux d'un criminel au procès duquel il avait assisté quelque temps avant son départ, et qui n'avait tué que pour s'approprier une somme considérable dont on ne retrouvait plus trace.

Francis, bâtissant sur les données du monde fantaisiste où il venait de vivre, aurait juré sa tête que la jeune personne était l'héroïne de quelque aventure essentiellement et hautement romanesque, et dont une nourrice ou gouvernante partageait les destinées. Parmi les romans qu'il brodait à ce propos, il s'arrêtait plus particulièremnt à l'idée d'une riche héritière dont on avait voulu violenter les inclinations et qui, par un beau matin, avait brûlé la politesse à sa famille, pour gagner sous un nom supposé, un pays lointain où le préféré irait la rejoindre, si même il ne l'y attendait.

Je dois dire que si Francis se mettait ainsi en frais d'imagination, en y apportant même une sorte d'insistance, ce n'était pas qu'il fut personnellement impressionné par la vue de miss Clara, dans le sens que j'appellerai intéressé du mot.

« Ce type-là n'est pas *mon* type », me disait-il avec une certaine suffisance, mais avec une évidente sincérité; et loin qu'il entendit traduire par là aucun sentiment de dédain, l'on comprenait, au contraire, que la personnalité de cette *héroïne*, dont il se targuait d'avoir su pénétrer le caractère, lui en imposait par un véritable prestige.

Quant à moi, je voyais, je constatais le mystère, mais tout en étant possédé du vif désir de voir s'en dissiper les ombres, je me sentais retenu, empêché dans la voie des suppositions, encore même que la pensée ne put me venir d'en accepter ou d'en forger aucune qui ne fut à l'honneur de la jeune voyageuse.

Pendant que Francis l'admirait sur la foi de la seule imaginative à l'aide de laquelle il l'avait juchée sur un piédestal où il la drapait de certains mérites qui certes, ne l'eussent point rehaussée à mes yeux; moi, j'étais pris instinctivement d'un respect que je trouvais bon d'éprouver et dont il m'eût été pénible de me départir. J'aurais sans doute voulu savoir ce qu'elle était, mais surtout parce que j'aimais à me convaincre que je n'apprendrais rien qui put diminuer l'idée avantageuse que je m'étais formée d'elle.

Et comme, par ma réserve même, en évitant de m'expliquer avec lui sur ce point délicat, j'avais laissé deviner à Francis un sentiment dont en moi ne se définissait pas bien la nature:

« Eh! fit-il un jour où je m'empêtrais dans quelque réticence, j'y suis, mon ami, j'y suis! Ce n'est pas *mon* type, mais c'est *le vôtre*. Voilà.

Le mot me fit sourire, et je dois avouer que le jeune physiologiste n'eut pas grand'peine à prendre pour m'amener à reconnaître la justesse de sa pittoresque appréciation. Il en fut lui, tout fier, tout heureux; moi, je n'en fus pas mécontent.

Ainsi en était-il quand nous jetâmes l'ancre en

rade de San-Francisco. Dans la première embarcation qui accosta le navire se trouvait mon père. Après que nous nous fûmes embrassés, le capitaine le prit à part, s'entretint avec lui un instant, puis alla le présenter aux deux voyageuses, auprès desquelles mon père parut se confondre aussitôt en témoignages de déférence. Pendant que la chaloupe m'emmenait à terre avec lui, je crus pouvoir le questionner sur ce que le capitaine lui avait dit en particulier.

— Il m'a recommandé ces dames comme d'honorables clientes. Je suis allé les assurer qu'elles trouveraient chez moi un asile confortable et paisible, et je vais, en effet, donner des ordres pour qu'on les installe aussi bien que possible quand la chaloupe du bord nous les amènera.

— Le capitaine ne t'a rien dit de plus?

— Ma foi, non! Que voudrais-tu qu'il m'eût dit?

— C'est qu'il m'avait semblé voir que tu te mettais en grands frais d'hommages envers ces dames.

— N'est-ce pas dans mon rôle d'hôtelier?

— Sans doute, mais le capitaine t'a chaudement devant moi recommandé aussi un très honorable négociant, et tu n'as pas eu le même élan.

— Çà voyons, mon garçon, fit mon père d'un air moitié riant, moitié sérieux, et cette fameuse galanterie française dont nous devons tenir d'autant plus haut le drapeau que nous sommes plus loin de la mère patrie!... Est-ce que, sous peine de ternir le renom national, je ne dois pas des égards plus particuliers aux dames qu'aux messieurs.

— Sans doute, mais...

Et reprenant à peu près avec mon père la série de questions que j'avais adressées au capitaine, je ne fus pas peu surpris de voir qu'en disant ignorer alors qu'il semblait savoir, celui-là semblait s'être entièrement substitué à celui-ci pour l'ambiguité ou l'insignifiance des réponses. Ce que je pus le mieux comprendre, c'est que je perdrais mes peines à insister... et je n'insistai pas.

Quelques heures plus tard les deux dames étaient installées dans l'appartement le plus convenable et le moins isolé de l'hôtel. Les domestiques avaient ordre de les servir à part, ou même chez elles quand elles le demanderaient, et elles le demandèrent dès le premier soir. Ouitsouî n'avait fait qu'échanger le seuil de la cabine, contre le seuil de leur chambre. Il avait aussitôt repris là sa position de sphinx allongé. Après le repas, ses maîtresses allèrent respirer un peu d'air sur le quai; il en profita pour se livrer à son étourdissante gymnastique. Quand elles rentrèrent, il se réinstalla devant leur porte. J'aurais pu me croire encore sur le navire.

Le lendemain, et les jours suivants, rien ne vint s'opposer à ce que j'eusse la même illusion en face du même mystère.

E. Muller.

(La suite à la prochaine livraison.)

CROQUIS LITTÉRAIRES

LES ORIGINAUX DU XVII[e] SIÈCLE (1)

— « Ou allez-vous passer l'après-midi, Patru?

— A l'hôtel Rambouillet.

— A merveille, j'avais formé le même dessein.

— Eh bien! apprêtez-vous...

Pendant que Tallement des Réaux, que l'on appelait le chevalier, était passé dans un cabinet dont il avait laissé la porte ouverte et donnait quelques soins à sa toilette, entre les deux amis la conversation continuait.

— Vous savez des Réaux que le vieux Villegagnon s'est marié à une fille sans fortune de la bourgeoisie.

— Elle est très-jolie, je l'ai plusieurs fois saluée.

— J'ai le plaisir de la connaître. Hier, de bonne heure je la rencontre, la figure toute cachée dans son coqueluchon. « Eh! m'écriai-je en lui présentant mes hommages, qui vous a fait sitôt quitter la couche conjugale! » La belle baissa les yeux, resta muette un instant et enfin me dit : « M. Patru, je n'aime point M. de Villegagnon quoiqu'il m'ait fait beaucoup d'honneur, étant riche comme il l'est, d'épouser une pauvre fille comme moi, mais je m'en vais aux Petits-Pères faire une neuvaine pour tâcher de l'aimer.

— La naïveté est jolie.

— Pensez-vous que la neuvaine réussisse?

— Hum! hum! Villegagnon est bien vieux! Cette neuvaine aura le succès de celle de M[me] de Saint-Martin qui atteinte d'insomnie, a demandé à Dieu de la faire dormir.

— Ceci se conçoit.

— Oui, mais notre maîtresse folle n'ayant pas obtenu du Seigneur le sommeil demandé, et convaincue que c'est le bruit de Paris qui l'empêche de fermer l'œil, elle a fait écrire sur sa porte : « Cher passant, je te conjure de me laisser dormir jusqu'à onze heures. »

Le domestique vint avertir des Réaux que son cheval était près du montoir, espèce de borne placée, en ce temps-là, près des portes pour aider les cavaliers à se mettre en selle; les deux amis, suivis à pied par leurs valets en galoche, cheminèrent dans les rues étroites et fangeuses se dirigeant vers l'hôtel de Rambouillet. Ils firent la rencontre de Sarrasin (1) qui, monté sur sa mule, riait comme un fou.

— Eh d'où vient cette gaîté.

— Je quitte ce grand hâbleur de La Calprenède (2). Pendant que je causais avec lui, passe un gentilhomme que je ne connais pas. « Ah! qué jé suis malhurus! s'écria-t-il tout à coup, j'avais juré de tuer cé coquin la première fois qué jé lé rencontrerois, et j'ai fait aujourd'hui mon bon jour (3)!

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

1. Poète et littérateur, né à Hermanville près de Caen, en 1603.
2. Gauthier de Costes, seigneur de la Calprenède, romancier et poète dramatique, né au château de Toulqou près Sarlat, vaniteux, bravache et besogneux.
3. Le bon jour où l'on s'était réconcilié avec Dieu par la confession.

— Bah ! lui dis-je, allez toujours, ce sera sur nouveaux frais, tenez, il s'arrête, je vais l'appeler. — N'en faites rien, se hâte-t-il de me répondre en pâlissant, j'ai promis à mon confesseur de le laisser vivre encore quelque temps. » Ces mots dits, il tourne brusquement les talons et a bien soin de ne pas prendre le même chemin que son mortel ennemi. »

La rodomontade du seigneur de la Calprenède bien connu pour des faux-fuyants de cette nature, fit rire nos trois cavaliers qui poursuivaient leur route au pas lent de leur monture. Circuler dans Paris alors était aussi difficile et moins agréable qu'aujourd'hui. On ne rencontrait, il est vrai, ni omnibus, ni fiacres, ni voitures de grande ou de petite remise, ni les fringants équipages qui sillonnent nos boulevards et nos nouvelles avenues, mais des cavaliers, des charrettes et quand par hasard on rencontrait un carrosse traîné par quatre gros chevaux, ce monument, dont le spirituel crayon de Callot nous a légué l'image, remplissait toute la largeur de la rue, forçant cavaliers et piétons à se ranger sous les auvents des marchands, et sous leurs enseignes grinçant au bout de la tringle de fer qui les supportait. La voie n'était que fort rarement balayée ; au milieu circulait un ruisseau, tantôt cloaque, tantôt torrent alimenté par la pluie tombant drue du haut des toits surplombants et pointus, et par toutes



Les embarras de Paris, dessin de Scott.

les eaux ménagères et autres du quartier. Dans ce ramassis d'immondices en état de putréfaction, picoraient des poules, barbotaient des canards, voire souvent des compagnons de saint Antoine grognant et faisant ripailles. Je ne parle que pour mémoire des chiens cherchant leur vie dans ces détritus empestés. Les cavaliers ne pouvaient donc avancer bien vite, quoique les cris et les bâtons de leurs domestiques s'efforçassent d'écarter ce monde aboyant, piaillant, soufflant, mais il leur arrivait souvent de plus fâcheuses aventures. C'était deux carrosses venant en sens contraire qui ne voulaient pas se céder le haut du pavé ; les cochers s'injuriaient, les laquais se battaient, et il arrivait parfois que, soulevant les lourds mantelets de cuir de leur véhicule, les maîtres sautaient dans la boue et mettaient, malgré les ordonnances, l'épée au vent ; ces sortes de bataille n'étaient point considérées comme duels ; appelées « rencontres » elles échappaient à l'implacable sévérité de la loi. Pour passer outre, il fallait attendre que le débat fut clos et que bourgeois et manants attirés par le vacarme eussent fait place libre. En ce temps, bouchers et charcutiers tuaient chez eux, la voie publique était donc souvent encombrée par des bestiaux tantôt se traînant, tantôt furieux, renversant sur leur passage les petites échoppes des savetiers, des petits marchands et les tonneaux des ravaudeuses. Les brutes hébétées, effarouchées, parfois même jouant des cornes, chargeaient les cavaliers, enfonçaient les devantures, mettaient en fuite un sergent de ville ou un homme du guet accouru. Alors c'était

des cris de colère s'exhalant dans la rue et à chaque étage des fenêtres garnies de têtes ou rieuses ou courroucées. A tous ces embarras, dont Boileau devait tracer quelques années plus tard un si amusant tableau, joignez les crieurs de toute espèce portant sur des éventaires des marchandises de toute nature, des moines revenant de leur quête et poussant leur âne devant eux, des mendiants étalant leurs plaies et leurs difformités, des chanteurs, des montreurs de bêtes féroces ou savantes, des pèlerins et des pèlerines accomplissant un vœu, psalmodiant un éternel cantique et suivis d'un essaim de curieux et d'enfants, des voleurs poussant l'audace jusqu'à travailler de vive force en plein jour; dans presque tous les carrefours de petits autels en saillie sur lesquels brûlaient des cierges au pied d'une statue de la Vierge ou d'un saint nichée à l'encoignure d'une maison, et vous aurez une idée de l'agrément qu'il pouvait y avoir à se promener dans la bonne ville de Paris.

Donc, vous le voyez, Patru, des Réaux, Sarrasin ne pouvaient cheminer que lentement, mais ils étaient gens d'esprit et tout en guidant leurs chevaux de manière à n'être pas éclaboussés, ils devisaient tantôt joyeux, tantôt plus graves.

Des Réaux, très aimé de la célèbre marquise de Rambouillet, habitué fidèle de ce salon devenu historique où montrèrent leur grâce et leur esprit, Mmes de Bourbon, de Longueville, la duchesse d'Aiguillon, Mme de Sablé, Mlle de Scudéry, Mme de Sévigné, le héros de Rocroy, le cardinal de Retz, les deux Corneille, Chapelain, Racan, Malherbe, Vaugelas, Ménage, Balzac, Huet, etc., etc., en connaissait tous les petits secrets, toutes les petites aventures, et Mme de Rambouillet, qui le savait discret quoique « potinier », ne lui cachait rien, se plaisait à causer avec lui des hommes et des choses. C'était assurément l'homme en qui cette spirituelle et honnête femme avait la plus entière confiance. Il l'écoutait avec attention, et c'est d'elle qu'il tenait, en majeure partie, les historiettes très curieuses qu'il a écrites et qui sont heureusement venues jusqu'à nous. C'est grâce à la belle marquise ayant, par sa naissance et sa haute position, grandes entrées à la cour, que Tallement des Réaux a pu savoir tant de détails intéressants qu'il a laissés sur Henri IV, Louis XIII, Richelieu et Mazarin.

Tout en trottinant, des Réaux parlait donc à ses amis de la marquise, sujet intarissable pour lui.

« Ceci, Messieurs, disait-il, ne doit pas être colporté de ruelles en ruelles, comme vous le faites trop souvent, Patru et vous aussi M. Sarrasin. Oui, le cardinal de Richelieu a essayé... comment dirais-je? prenons une périphrase honnête, de donner un rôle politique à la marquise. Sachant que son salon est le rendez-vous de la ville et de la cour, il a expédié auprès d'elle son homme de confiance, le père Joseph, et non son bouffon Bois-Robert, ainsi que le bruit en a couru. Le fin moine, après avoir longuement conté à la dame toute l'estime de son redoutable patron pour son esprit, ses grâces et ses vertus, finit par lui insinuer d'abord, par lui laisser deviner et par lui dire enfin, que Son Éminence lui saurait un gré infini, et lui témoignerait par des actes essentiels dont elle ressentirait les effets, toute sa reconnaissance, si elle daignait lui faire savoir comment autour d'elle on parlait de son gouvernement et de sa personne. Vous comprenez?

— Parbleu, fit Patru, c'est assez clair.

— Et le joli rôle que l'on offrait à la marquise ne la tenta pas?

— En doutez-vous, M. Sarrasin?... Le difficile était de trouver un motif de refus, car il ne fait pas bon refuser les avances du cardinal. Madame de Rambouillet, quoique profondément blessée de la proposition qui lui était faite, se contint à merveille, et avec son bel esprit répondit à l'Éminence grise : « Mon père, veuillez remercier le cardinal de la trop flatteuse confiance qu'il a de moi, et dites-lui, je vous prie, que les personnes qui viennent à mon hôtel, me respectent trop pour ne pas parler comme elles le doivent du roi et de son ministre. » Sur ces mots prononcés avec une froide dignité, elle se lève, salue, et le père Joseph, faisant assez piteuse mine, se retire sans essayer de reprendre un entretien qui lui avait si mal réussi.

— Il faut qu'*il* ait trouvé de fiers coquins en haut pour essayer d'enrôler une telle femme parmi ses espions! La fille de Savelli, surintendante de la maison de Marie de Médicis et sa parente, la fille de Jean de Vivonne, marquis de Pisani, la femme du marquis de Rambouillet, après les princesses du sang, une des premières dames de France.

— Et certainement la plus spirituelle de toutes, ajouta Sarrasin, interrompant Patru.

— Dites aussi la plus sage, reprit des Réaux. Elle m'a conté que lorsqu'elle se maria en 1600, avec le marquis qui s'appelait alors le vidame du Mans, elle n'avait que douze ans, son nouveau maître vingt-quatre. Cette différence d'âge dont elle s'exagérait singulièrement l'importance, lui conseilla la soumission. « J'ai toujours obéi, finit-elle par me dire en riant, et le marquis a toujours fait ce que j'ai voulu. »

— Beau mérite au marquis, s'écria Patru, la marquise est la raison même.

A ce moment, les trois cavaliers arrivaient rue Saint-Thomas du Louvre, où se trouvait l'hôtel de Rambouillet, « le palais de Cléomène » comme l'appelait Mlle Scudéry dans son roman de *Cyrus*, et, selon les esprits raffinés de l'époque, « le palais Arthénice » anagramme du nom de Catherine trouvée par Malherbe, — sainte Catherine était le nom de la brillante grande dame.

Des Réaux et ses amis entrèrent dans la cour d'où l'on voyait à gauche de magnifiques jardins. Cette cour était encombrée de chevaux tenus en main, de carrosses timbrés aux plus nobles armes de France, de domestiques portant les plus splendides livrées et aussi, il faut bien l'avouer, de valets plus simplement vêtus, de montures plus modestes. C'était le train des poètes. Si dans la cour leurs gens faisaient assez piètre figure, eux, dans le salon d'Arthénice, par le droit du savoir et de l'esprit, étaient les mieux vus et les plus applaudis. Le jeune duc d'Enghien, le futur grand Condé écoutait respectueux l'illustre père de Chimène et la fille de Mme de Rambouillet, la célèbre Julie d'Angennes, qui devait devenir la duchesse de Montausier, mettait toutes voiles dehors pour plaire à Chapelain, poète qui, si pitoyable qu'il fût, a été trop décrié par Boileau,

car après tout, il était lettré délicat, homme d'esprit et de bon conseil.

En mettant pied à terre, des Réaux fit admirer à ses amis la belle ordonnance de l'hôtel. Il avait été fait sur les plans et dessins de la marquise. Il avait l'aspect avenant; la masse de la construction était en briques avec embrasures, amortissements, chaînes, corniches et frises en belle pierre blanche. Il offrait cette nouveauté que les fenêtres s'ouvraient jusqu'au ras des planchers, ce qui donnait de la légèreté à la façade et de la gaieté à toutes les pièces. C'est à la marquise seule que nous devons ce genre de croisées, et, en se faisant débarrasser de son manteau par son valet, et, en arrangeant ses rubans, des Réaux disait à Patru :

— « Vous voyez bien cet escalier, c'est aussi elle qui a imaginé de le placer ainsi. Avant la construction de cet hôtel, on le mettait au milieu de la façade, sa cage et ses palliers partageaient en deux le bâtiment, tandis que par la disposition de la marquise, les pièces se suivent; au milieu de l'hôtel se trouve la salle d'honneur (1)... Enfin, madame se montra si habile en architecture, — elle dessinait fort bien, — que lorsque Marie de Médicis fit construire le Luxembourg, elle ordonna à ses architectes de ne rien entreprendre avant d'avoir bien examiné l'hôtel de Rambouillet. Ainsi, avant la marquise, personne ne s'était avisé de faire peindre une chambre autrement qu'en couleur rouge ou tannée, elle préféra le bleu. Et la chambre bleue, garnie d'un ameublement en velours du même ton rehaussé d'or et d'argent, si célébrées par Voiture, est le lieu ou Arthénice tient sa cour. Entrons Messieurs, nous allons trouver nombreuse et belle compagnie.

— « Spirituelle! fit Sarrasin.

— « Trop spirituelle », murmura tout bas Patru.

J. de Lestang.

1. Des Réaux devrait dire que sous Henri IV, en effet, on construisait l'escalier au centre, mais que dans l'architecture des Valois on en trouve souvent de placés à droite ou à gauche de l'entrée de la cour.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

L'arrêt a été rendu, et, il faut le reconnaître, la décision du jury pour les récompenses aux exposants a été ratifiée par le public. Le Prix d'Honneur, *sculpture*, a été accordé à M. René de Saint-Marceaux, un jeune artiste né à Reims, pour sa figure décorative : « *Génie gardant le secret de la tombe;* — Prix d'Honneur, *peinture*, M. Carolus Duran pour son *Portrait de la comtesse V....* et son *Portrait d'enfant.* Enfin le *prix du Salon* a été attribué à M. François Flameng, pour l'*Appel des Girondins le 30 octobre 1793.*

Le Salon devant être fermé lorsque reparaîtra le *Musée*, hâtons-nous de dire quelques mots de la sculpture.

Le *Génie* de M. de Saint-Marceaux est un très beau marbre; et, comme un artiste ne peut manquer, quand, si jeune, il montre un grand talent, de se voir l'objet d'injustes attaques, on a reproché à M. de Saint-Marceaux d'avoir « pastiché » Michel-Ange. » Belle accusation en vérité! Le jury l'a justement dédaignée. — Le *Tombeau de Michelet*, par Antoine Mercié est de la plus heureuse invention et de la poésie la plus exquise. L'œuvre est en tout point digne de l'auteur de *Gloria Victis.* Remarquable le *Saint François d'Assises* avec son corps et sa tête d'ascète; mieux encore le *Saint Vincent de Paul* de M. Falguière, statue destinée à l'église Sainte-Geneviève.

Nous avons beau savoir que Dante Alighieri a été acheté par l'Etat, ce plâtre nous rappelle à la fois le *Malade imaginaire* de Molière retenant sa robe de chambre et, par la coiffure, une portière endimanchée. — Un très beau *médaillon* en haut relief de *Raspail*, par M. Lebègue qui s'est rendu coupable d'une mauvaise *République.* — *Buste de Claude Bernard* destiné au Musée de Versailles, marbre vivant par M. Isélin, rendant parfaitement les traits du célèbre professeur. — Nous n'en dirons pas autant de *Berryer*, par M. Barre. — En revanche, feu *M. Aristide Boucicaut*, sculpté par M. Chapu est excellent. — *Au Matin*, par Schœnewerk est une très fine et jolie statue d'un marbre doux, charmant, travaillé avec amour. — Les mêmes louanges à la *Psyché abandonnée* de M. Borjeson. — Très vivant et bien compris, le *Portrait de M. Menier*, par M. Carrier-Belleuse. — Fort joli, fort joli, le *Jeune Faune fesant combattre deux coqs*, de M. Charles Lenoir. — Le *Philippe de Gerard*, par M. Guillaume semble d'une maigreur excessive, mais on retrouve toutes les qualités du maître dans le marbre reproduisant *François Buloz. Laënnec*, plâtre très faible, de M. Lequesne, tandis que M. Delaplanche nous donne un charmant portrait de Mlle I. Leloir. — Je vois deux ou trois *Jeanne d'Arc;* nous n'en parlerons point, s'il vous plait; mais nous ne passerons pas sous silence la tête énergique et barbue du peintre *Munckacsy* par M. Barrias. — Une *Léda!!* il y a encore des gens qui ont cette maladie-là. — La galanterie ne nous permet pas d'oublier le buste de Mlle Abbéma, par Mlle Sarah Bernhardt; il ne ressemble point au modèle, mais c'est une étude de tête très finement et très joliment modelée. Somme toute, nos sculpteurs s'ils se montrent cette année inférieurs à nos peintres, n'ont pas démerité de leur vieille réputation.

*
* *

Nous devons, dans notre visite au Palais de l'Exposition, une mention spéciale pour les artistes qui nous font l'honneur de travailler pour le *Musée* et qui ont exposé au Salon. Cinq ont couru cette fortune et tous les cinq ont été justement remarqués. Ce sont MM. E. Morin, Lix, H. Scott, Vuillier et Langeval. MM. Scott, Vuillier et Langeval ont fait des paysages qui se recommandent par des qualités intéressantes; celui de M. Vuillier est

très remarquable, et le *Parc aux huîtres* de M. H. Scott est animé par une foule de petites figures d'un mouvement très juste. La toile ne pèche que par une couleur un peu grise. M. Lix a peint sous la désignation *Perles et Corail*, deux figures de femmes sur le bord de la mer. Toile fine, soignée, d'une élégante couleur. C'est une nouvelle face de son talent que l'artiste nous montre La toile de M. Langeval est aimable, remplie de fraîcheur, mais on y sent un excès de timidité. Allons donc, du courage! Très bonne et très juste peinture que le *Cottage* de M. Morin (Edmond); beaucoup d'air et de lumière. Mais encore une fois tous nos compliments à M. Vuillier.

* * *

La Comédie-Française a passé la Manche pour jouer son répertoire à Londres; elle voyage, comme le grand Roi, avec un historiographe, M. Sarcey; elle n'aurait su en choisir un plus compétent et plus



Mlle Sarah Bernhardt (d'après un dessin de Mlle Louise Abbéma).

spirituel. Nos artistes ont été reçus avec tous les honneurs qu'ils pouvaient désirer; ils se sont assis à la table du Lord-Maire, à côté de M. Gladstone. Mais ont-ils obtenu un réel succès? M. Got et Mlle Sarah Bernhardt sont-ils contents? C'est ce que l'on ne voit pas clairement dans les lettres de M. Sarcey. Du reste, Londres est envahi par les Français; nos littérateurs, préoccupés de la question de l'art-marchandise plus que de l'art en lui-même, sont allés en Angleterre pour défendre leurs intérêts et faire admettre leurs tarifs. Ils ne sont point partisans du libre-échange. Le XVIIIe siècle n'avait pas ces soucis-là, et c'est en partie à cette généreuse négligence que le génie de la France doit le rôle prépondérant qu'il a joué sur l'Europe.

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

ÉTUDES HISTORIQUES

MARTIN TROMP[1]



Dans les bois, dessin de F. Lix.

IX

LE FORT HOLLANDAIS

Les dangers que courait Yap étaient plus grands que ceux de Martin. Le fils d'Harpert Tromp, appartenant à la race blanche, ne pouvait être revendiqué par le chef de Fantin; le pauvre Yap, au contraire, prisonnier de guerre, courait le risque d'être

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

saisi par les officiers de Nokibo, en quelque lieu qu'il se trouvât, et soumis à un dur emprisonnement, jusqu'à ce qu'un autre négrier le prit dans sa cargaison.

Yap savait assez d'anglais pour entendre des lambeaux des phrases que lui adressait Martin; une mimique expressive leur aida à compléter ce qu'ils se voulaient dire. Leur compagnon, l'Homme des bois, gardait toute liberté d'action : nul n'eût été tenté de s'attaquer à lui. En Afrique, les hommes les plus robustes redoutent la rencontre de ces singes gigantesques, et montrent à leur endroit une sorte de crainte superstitieuse. Ils sont convaincus que les hommes des bois appartiennent à une race peu différente de la leur, et que la paresse seule les empêche de parler. Connaissant la prodigieuse force musculaire de ces redoutables voisins, quand ils aperçoivent un homme des bois, non seulement ils se gardent de l'attaquer, mais ils s'efforcent de mettre entre eux et le quadrumane la plus grande distance possible.

Le singe, aussi, avait vu s'éloigner le navire. Quand les voiles de la *Licorne* ne parurent pas plus grandes à l'horizon que les ailes d'un oiseau, l'Homme des bois quitta la grotte et se dirigea vers la forêt dont les derniers arbres descendaient presque jusqu'aux récifs de la côte.

Il marchait vite et d'une allure joyeuse. Ses yeux noirs étincelaient. Quelque chose de semblable à un rire ouvrait sa large bouche. Arrivé dans la forêt, il grimpa dans un cocotier, fit rouler plusieurs noix à terre; puis apercevant à quelque distance des pintades sauvages, il lança contre elles sa massue et en tua deux. Alors il commença un abattage de branches, en forma un fagot, le lia comme il avait vu faire à des noirs, plaça sur ce faisceau les cocos et les pintades, et revint vers les grottes où les enfants étaient restés.

Yap connaissait les coutumes des hommes des bois. Il avait même un jour pénétré dans un village habité par ces singuliers personnages. Car c'était bien un village, composé de cabanes, dont les unes reposaient sur le sol, tandis que les autres étaient bâties sur les maîtresses branches des géants de la forêt. La cabane construite à terre leur servait de demeure habituelle; l'autre, sorte de citadelle plus à l'abri des attaques des nègres, devenait leur refuge en cas d'alerte. Dans celle-ci, les singes entassaient des bâtons et des projectiles, afin de se défendre contre les chasseurs.

Yap avait vu un grand nombre de familles, soignant leurs petits avec une grande tendresse. Le père remplissait les fonctions de pourvoyeur, et subvenait aux besoins de la famille. Yap conservait un souvenir très vivant de ce village.

Un jour, tandis que des Européens débarqués sur la Côte d'or pour s'y livrer au commerce, donnaient la chasse à une famille d'hommes des bois, le père d'une de ces familles fut massacré, et le petit qui n'était pas sevré encore, trouva un refuge chez le père de Yap. L'enfant le demanda pour compagnon de ses jeux, et l'aima bientôt avec une tendresse que le singe parut partager. Cependant à mesure qu'il grandissait, l'Homme des bois fit des absences de plus en plus longues, et Yap comprenait qu'il retournait dans le village de sa tribu. Il revenait sans doute, mais il repartait plus vite. Sans doute les êtres de sa race s'efforçaient de le garder au milieu d'eux; l'instinct l'entraînait vers les parents, mais la reconnaissance le ramenait chez le négrillon à qui il était redevable de la vie. C'était durant une de ses visites à l'enfant que l'Homme des bois avait été surpris en même temps que la population de la capitale du royaume d'Akanni, par l'attaque imprévue du monarque de Fantin.

L'homme des bois se battit contre les Européens à sa manière, vengeant le massacre de la famille de Yap, sur bon nombre de guerriers venus à la suite de Nokibo; puis, quand il vit que celui-ci entraînait trois cents captifs au nombre desquels se trouvaient Yap et son aïeule, il les suivit, écoutant moins son intérêt que son penchant.

Yap attendit sans impatience le retour de son ami, car Yap, dans sa naïveté, croyait que les bêtes apprivoisées et sociables sont d'humbles compagnons, des aides accordés à l'homme par des esprits protecteurs. Et certes, à cette heure, Yap avait autant de confiance dans le secours que lui prêterait l'Homme des bois, que dans le plus vénéré de ces fétiches.

La faim commençait à se faire sentir; et les enfants n'osaient pas encore se hasarder hors de la grotte, quand un pas léger se fit entendre, et la face large et souriante de l'Homme des bois leur apparut.

Yap battit des mains.

Le singe déposa avec précaution son fardeau sur le sol. A la vue des pintades et des cocos, Yap ne put retenir un cri de joie. Choisissant alors deux morceaux de bois sec, il les frotta l'un contre l'autre avec une telle rapidité que bientôt des étincelles en jaillirent, et un feu clair brilla dans la caverne.

On cuisit la pintade à l'Africaine : après l'avoir plumée et enveloppée de feuilles aromatiques, on la plaça dans une excavation remplie de cailloux rougis au feu, on la recouvrit de terre, et, au bout d'une demi-heure, Yap servit à Martin Tromp un mets délicieux. Pour boisson, les deux fugitifs eurent le lait contenu dans les noix de coco que le singe fendit avec une grande adresse; il se contenta d'en manger la pulpe savoureuse, et quand le repas fut terminé, il s'étendit sur le sol, la tête appuyée sur son fagot de branchages, et fit la sieste avec une paresse digne d'un noir de Fantin ou d'Akanni.

Pendant ce temps, les enfants s'efforçaient de combiner des plans d'avenir. Martin savait sur quel point de la côte se trouvaient les possessions hollandaises, et il avait l'intention de demander asile dans le premier fort qui se trouverait sur sa route. Yap suivrait son ami qui lui promettait une vie heureuse et libre dans les Provinces-Unies. Mais pour gagner les comptoirs de la Néerlande, les enfants ne devaient voyager que la nuit. Ils éviteraient de la sorte une torride chaleur et la crainte d'être rencontrés par des Noirs de Fantin.

L'Homme des bois comprit le projet des enfants, et quand ceux-ci sortirent de la grotte à la chute du jour, il présenta à chacun un bâton.

La petite troupe suivait la ligne de récifs formant entre la campagne et la mer une ceinture abrupte. Les rochers protégeaient les jeunes voyageurs de

plus d'une manière. S'ils apercevaient un chasseur, il leur était facile de se jeter dans l'ombre projetée par les hautes roches. Durant les heures chaudes, ils se réfugiaient dans les cavernes profondes. L'Homme des bois, non moins habile à la pêche qu'à la chasse, leur rapportait des coquilles, des crustacés. A mesure qu'ils se rapprochaient des villages de Fantin, les enfants sentaient croître leur inquiétude. Cependant, pour rejoindre les forts de Mina ou d'Akra, il ne restait point d'autre route.

— Si nous nous procurions un canot, dit Yap.

Les canots de cotonnier ne manquaient point sur la rive, mais les enfants n'étaient point assez robustes pour en soulever un sur leurs épaules, et le mettre à flot. Ils essayèrent à diverses reprises, et durent renoncer à l'espoir de réussir. L'Homme des bois vint heureusement à leur aide, enleva le canot qu'il plaça en équilibre sur sa tête, enjamba les roches et mit à la mer la petite embarcation.

Martin et Yap prirent rapidement place dans le canot, puis ils se servirent de leurs bâtons en guise de rames. Ils avançaient avec lenteur, mais enfin ils s'éloignaient d'une plage où chaque pas présentait un danger nouveau. Durant toute la nuit ils ramèrent. A l'aube, épuisés de fatigue, manquant de vivres, ils laissèrent tomber leurs informes avirons. Il eut été imprudent de mettre pied à terre, car les fugitifs se trouvaient en ce moment en face d'un village, mais les souffrances de la fatigue et celles de la faim n'étaient pas leur plus cruelle angoisse. Les abords de ces côtes sont infestés de requins. Les courses fréquentes des navires leur promettent une abondante et sanglante pâture. Tandis que l'on charge le « bois d'ébène » à bord des négriers, ils arrive souvent que les Noirs désespérés, profitant d'un moment d'oubli de la part de leurs surveillants, se précipitent dans les flots, préférant devenir la proie des requins que les victimes de la cruauté des blancs. Souvent autour des négriers l'eau de la mer est toute rouge...

Yap avait remarqué que leur frêle embarcation était depuis longtemps suivie par une troupe de ces monstres. La moindre déviation dans la marche du canot, une secousse imprimée par les nageoires ou la queue d'un de ces cétacés énormes, pouvait le faire chavirer. A l'idée de passer un jour dans cette barque devenue immobile, Yap, si brave qu'il fût, ne put s'empêcher de frémir d'épouvante.

Il rencontra le regard fixe de l'Homme des bois, et lut dans ses yeux noirs que la bête connaissait la nature du péril qu'ils couraient. Mais en même temps, comme si l'animal eût voulu rassurer le jeune nègre, il l'attira près de lui, et posa sa lourde patte velue sur le corps délicat du Noir, comme pour lui dire :

— Ne crains rien et dors, moi je veille.

Et Yap s'endormit à côté de Martin.

La nuit venue, les enfants recommencèrent à ramer. Yap engagea le canot dans un étroit passage, plus rapproché de la rive, puis quand l'embarcation se trouva bien abritée, les enfants escaladèrent les roches. A quelque prix que ce fut, ils devaient se procurer des vivres. Heureusement pour eux, les Noirs de la Côte-d'Or ont pour leurs fétiches une vénération profonde, et chaque jour devant les étranges et gigantesques figures dressées à côté de leurs cabanes, ils ont soin de placer des offrandes de fruits et de galettes de riz. Les voyageurs revinrent à leur canot chargés des dons dont les nègres pieux de Fantin avaient rempli des corbeilles, puis, rassasiés et reposés, ils remontèrent dans leur embarcation, et nagèrent avec un redoublement de courage.

Au bout de trois jours ils aperçurent au loin la forteresse Mina. L'aube blanchissait, mais le rivage était encore désert. Martin sauta le premier à terre, Yap le suivit, mais le mouvement brusque que son pied imprima au canot le repoussa avec une telle violence, que l'embarcation chavira, entraînant avec elle l'Homme des bois qui disparut sous les vagues.

Yap se pencha en avant, et poussa un soupir de joie, en apercevant de nouveau la figure de l'Homme des bois; mais au même instant, un cri rauque, formidable, s'échappa de la gorge du singe. L'eau devint toute rouge dans la crique, les mains de la bête battirent l'onde. Yap les saisit avec rapidité en attirant à lui l'Homme des bois dont la face semblait livide aux rayons de la lune. Alors seulement les enfants comprirent ce qui avait arraché un cri à la bête dévouée... Un requin venait de lui couper la jambe gauche.

Le désespoir des enfants fut horrible. Ils soulevèrent leur ami, le couchèrent à l'abri de quelques rochers; Martin arracha sa veste et banda comme il put l'horrible blessure de cette créature qui avait eu pour eux un si admirable dévouement.

Qu'allaient-ils devenir? Yap affirma qu'il trouverait quelques fruits dans les habitations voisines, et il s'élança du côté du village, si troublé par la douleur qu'il ne s'inquiétait plus même d'être découvert. Il revint avec des provisions suffisantes; un bon repas ranima les forces de Martin et celles de l'Homme des bois qui souffrait avec un courage stoïque, tenant la plupart du temps les yeux fermés, et quand il les ouvrait, fixant sur Martin son bon regard, dans lequel brillait une sorte de joie.

La résolution de Martin fut bientôt prise. Il devait en ce moment se trouver à peu de distance d'Akra. Laissant donc Yap et son compagnon sous les roches, il suivit le rivage, courant plus qu'il ne marchait. La lune se cacha sous les nuages, il continua sa route, mais sans pouvoir se rendre compte s'il se rapprochait de son but. Enfin, l'aube en se levant, lui laissa voir une lourde masse formée de roches et de travaux de terrassement. Un drapeau flottait au-dessus. Sur ce drapeau, il reconnut le lion de Néerlande : c'était le secours, le salut, la vie, la liberté! Martin dont la fatigue était excessive, retrouva subitement des forces, et courut vers la porte du fort qu'il ébranla de ses petites mains.

A ce bruit apparut une sentinelle.

La vue d'un enfant exténué, demi-nu, appartenant à la race blanche, arracha un cri de compassion au soldat. Il le fit entrer et le conduisit au commandant de la garnison.

Martin n'attendit pas qu'on le questionnât.

— Monsieur, dit-il, je suis le fils du capitaine Harpert Tromp... Mon père est mort tué sur son navire le *Taciturne*, par une bande de corsaires, tandis qu'il faisait voile vers Commendo.... Je ne suis pas seul, il me reste deux compagnons de

misère pour qui je vous demande un secours immédiat.

— Mon enfant! dit le commandant en embrassant Martin, votre père était un brave, et vous me semblez le digne fils de votre père. Vos amis seront secourus, j'enverrai des cordiaux, des vivres...

— Et une civière, ajouta Martin.

Le fils d'Harpert marcha en tête de la petite troupe, et au bout de trois heures de marche les soldats arrivèrent près du rocher où se trouvaient Yap et l'Homme des bois.

Le commandant qui, pour mieux prouver sa sympathie au fils d'Harpert avait accompagné les quatre soldats du fort, apercevant le petit nègre et l'Homme des bois, se tourna vers Martin, et lui demanda d'une voix dans laquelle perçait l'irritation :

— J'espère que ce négrillon et cette misérable bête ne sont pas ceux que tu appelles tes compagnons?

— Vous vous trompez, monsieur le commandant, répondit Martin, c'est l'Homme des bois qui, en nous arrachant des mains du corsaire anglais dont j'étais prisonnier depuis trois années, m'a rendu la liberté; c'est lui qui, ayant voulu quitter le dernier le canot qui nous a conduits de Fantin ici, est tombé à la mer par notre faute, et a eu la jambe coupée par un requin. Je ne quitterai pas cette plage sans lui.

— Tête carrée de Hollandais! s'écria le commandant, il le ferait comme il le dit.

— Essayez si vous voulez, capitaine.

— Allons, vous autres! fit le commandant en s'adressant aux soldats, il s'agit de faire plaisir au fils d'un des plus braves marins des Provinces-Unies. Enlevez le blessé avec précaution.

— Vous-êtes bon, commandant! dit Martin.

— Pas trop! on s'endurcit le cœur dans ce pays de lions, de tigres, d'éléphants et de nègres, et peut-être les derniers sont-ils plus méchants que les autres?

— Croyez-vous que les blancs leur aient appris l'humanité, commandant? Quant à moi, j'ai été protégé par cet enfant noir; il m'a prodigué le dévouement d'un frère, tandis que j'ai dû à Blood, le capitaine de la *Licorne*, des supplices que je n'oublierai jamais! Jamais! Et plus tard, je les ferai payer cher à ses compatriotes, quand je serai devenu amiral de Hollande.

Deux heures plus tard, la petite troupe rentrait au fort d'Akra.

Martin exigea que Yap fut traité comme son égal. Quant à l'Homme des bois, il se laissa panser avec résignation et dormit d'une façon paisible. Au bout de quelques jours les enfants remis de leurs fatigues se hasardaient à sortir du fort. Il leur tardait de se sentir libres, de respirer l'air de la mer, de regarder de loin s'ils n'apercevaient point quelque navire.

Mais l'époque des voyages était passée. Les *Tornados* devenaient fréquents, l'abord de la plage doublement difficile, et Martin dut s'armer de patience. Dans quelques mois seulement, les navires Hollandais viendraient faire des échanges sur la côte, et il serait possible de rapatrier le fils du capitaine Harpert.

Martin aurait supporté patiemment son exil sur la côte africaine, s'il lui eût été possible d'apprendre à sa mère qu'il survivait au désastre du *Taciturne*. Mais la même raison, qui empêchait les navires d'aborder, ne permettait pas d'expédier de dépêches. Martin chercha à tromper son impatience en faisant un emploi rigoureux de son temps. Grâce aux quelques livres possédés par le commandant, il reprit ses études interrompues par sa captivité à bord de la *Licorne*. Puis comprenant combien plus tard sa mère attacherait de prix à connaître les événements terribles qui s'étaient accumulés dans sa jeune vie, depuis le triomphant départ d'Amsterdam, Martin commença à écrire l'histoire des trois années qui venaient de s'écouler. Combien de fois l'enfant s'arrêta suffoqué par les larmes, tandis qu'il peginait le combat de la *Licorne* contre le *Taciturne*, la mort héroïque de son père, et ses efforts impuissants pour le venger. Hélas! combien de fois plus tard Christine à son tour n'interromprait-elle point la lecture de ces pages?

Le commandant du fort, si peu sensible qu'il fût, se montra remué en les lisant, et comprenant la valeur intelligente de l'enfant confié à ses soins par la Providence, il lui donna non seulement chaque jour quelques heures de leçons, mais il mit Martin au courant de tout ce qui pouvait l'intéresser dans l'histoire des possessions hollandaises, et celles plus anciennes des Français et des Portugais.

Aux environs du fort vivaient encore à cette époque deux Français, Jean Triport, et Pierre Changy, tous deux derniers survivants des possesseurs du château avant l'arrivée des Hollandais. Ils habitaient une misérable case ouverte à tous les vents, et que pouvait emporter le premier souffle des *tornados*. Le commandant poussa la complaisance pour Martin, jusqu'à inviter Pierre Changy et Jean Triport à dîner à la forteresse, et les pria, au dessert, de raconter au fils d'Harpert Tromp les événements à la suite desquels le fort d'Akra était tombé dans les mains des Hollandais.

Martin prit des notes intéressantes et ces divers travaux l'occupèrent d'une façon instructive jusqu'au moment où il devint possible d'attendre la visite de vaisseaux attirés en Guinée par les nécessités de leur commerce.

Du reste, les distractions de l'amitié ne manquaient pas à Martin. Grâce à lui, Yap parlait couramment le hollandais; il savait lire et écrire.

L'Homme des bois guéri de sa blessure se rendait utile. Un soldat ayant adroitement réparé à l'usage du singe la jambe factice d'un invalide, celui que Martin appelait Fantin, en souvenir du pays d'où il l'avait ramené, se servait de sa jambe de bois avec adresse, consentait à se vêtir à peu près à l'européenne, et se faisait le serviteur des deux enfants. On n'osait lui demander davantage, et il témoignait une répugnance invincible à obéir à qui que ce fût, même au commandant. Il reconnaissait seulement les enfants pour ses maîtres.

X

LE BRIGANTIN

Les vents avaient perdu leur violence, la mer se jetait moins folle sur les brisants de la côte; le com-

mandant du fort s'attendait de jour en jour à voir paraître une voile hollandaise.

De l'intérieur du pays arrivaient les objets d'échange, consistant principalement en ivoire et en poudre d'or. Martin passait une partie de ses journées sur le rivage; il y emportait des livres et donnait des leçons à Yap. L'Homme des bois suivait les enfants d'une marche plus incertaine qu'autrefois, et en s'appuyant davantage sur son bâton, mais à mesure que grandissait sa tendresse pour le petit nègre et pour le fils d'Harpert, il paraissait moins regretter de ne plus pouvoir comme jadis se mêler aux troupes nomades des êtres de son espèce. Il se civilisait avec une facilité incroyable, et chacun dans le fort s'intéressait à ce serviteur intelligent, à cet ami fidèle.

Enfin, un jour, Martin poussa un cri de joie, un navire était en vue; l'agitation de son cœur avertissait l'enfant que ce navire était Hollandais. Avec quelle impatience il en détaillait les formes et l'allure. Combien il avait hâte de distinguer les couleurs de son pavillon. Quand il les reconnut, quand son regard se fixa sur le lion de Néerlande, saisi d'un double sentiment de respect et de bonheur, il tomba à genoux, les bras tendus. Il saluait la patrie dans ce pavillon battant les mâts; il lui semblait envoyer un baiser à sa mère, à l'heure où il pres-



L'Homme des bois, dessin de F. Lix.

sait ses doigts sur ses lèvres en regardant les couleurs nationales.

Martin ne se sentit pas le courage d'attendre que le capitaine du navire descendît à terre. Il supplia le commandant de lui permettre de monter dans un canot, et d'aller au devant du bâtiment qui venait de la Brille ou d'Amsterdam.

La Brille! il apprendrait des nouvelles de sa mère, de sa noble et tendre mère qui le pleurait.

Le commandant ne put refuser Martin. Celui-ci sauta dans un canot de cotonnier façonné par les nègres, quatre marins levèrent les avirons, et l'embarcation légère vola sur les vagues, et rejoignit le navire au moment où celui-ci jetait l'ancre.

Sans s'inquiéter des manœuvres, sans se préoccuper des matelots du bord, Martin saisit un bout de cordage, grimpa le long des flancs noirs du bâtiment, sauta par-dessus le bordage, et chercha du regard le capitaine qui donnait ses derniers ordres. Tout à coup celui-ci se retourna en entendant prononcer son nom par une voix frémissante.

— Jans Van Cloots!

Dans le capitaine du *Barnewelt*, Martin venait de reconnaître le plus jeune frère du vieux Cloots, le meilleur ami de sa famille.

— Jans Van Cloots ne me reconnaissez-vous pas? demanda Martin.

Non vraiment! le frère du vieux Cloots ne reconnaissait point l'adolescent qui lui parlait.

Il existait une si grande différence entre le bel enfant blond au teint blanc et rose qu'il avait jadis rencontré pendant ces voyages à la Brille, et l'ado-

lescent au visage bruni, à la taille svelte qui se tenait devant lui, que rien d'abord ne réveilla les souvenirs du capitaine. Cependant il avait vu quelque part ces prunelles bleues, ces yeux rieurs autrefois et qui, maintenant, gardaient une expression de tristesse profonde.

— Qui m'aurait dit, s'écria Martin en retenant ses larmes avec peine, que le frère bien-aimé de celui qu'à la Brille j'appelais par amitié « le vieux Cloots », ne reconnaîtrait pas Martin Harpert Van Tromp?

— Martin! tu serais Martin Tromp?

— Oui, capitaine.

— Et ton noble père?

— Tué par Job Blood, le corsaire anglais.

— Et comment as-tu échappé au massacre?

— Oh! fit Martin, si j'ai sauvé ma vie, c'est bien malgré moi, croyez que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour me faire tuer à côté de mon père. Tous nos marins se sont battus comme des lions. Pieter, le pauvre Pieter a réalisé des prodiges de courage. Le nombre des Anglais nous a écrasés... Pendant près de trois ans j'ai subi toutes les injustices, toutes les cruautés d'un misérable pirate. Il y a quelques mois seulement, j'ai réussi à m'évader, on m'a recueilli dans le fort d'Akra. Capitaine Cloots, vous allez me prendre à votre bord, n'est-ce pas? Je suis un mousse, un matelot, maintenant. Je n'entends pas être traité en passager, mais en marin fils d'Harpert Tromp.

— Cher et brave enfant! je te remettrai dans les bras de ta mère.

— Soyez tranquille, capitaine! Plus tard, les Espagnols et les Anglais apprendront à me connaître. On m'a prédit autrefois que je deviendrais amiral, fasse Dieu que ce souhait soit exaucé pour la satisfaction de ma haine, et la gloire de la Hollande!

— En attendant tu seras inscrit sur mon rôle d'équipage.

— Alors, capitaine, présentez-moi à mes nouveaux camarades.

Les dernières manœuvres étaient finies, on parait la chaloupe qui devait conduire les officiers jusqu'à la ceinture de roches où les attendaient les nègres habitant les environs d'Akra.

Un appel de Cloots groupa sur le pont tout l'équipage. Alors le capitaine appuyé sur l'épaule du fils de son ami, s'avança vers ses hommes :

— Matelots du *Barnewelt,* dit-il d'une voix grave, vous souvenez-vous de l'amiral Hemskerk qui tomba glorieusement devant Gibraltar.

Les fronts se découvrirent et une longue exclamation répondit à la question du capitaine qui reprit :

— A côté de l'amiral, parmi ceux qui se firent remarquer par leur bravoure, on a cité Harpert Tromp.

— Honneur à Harpert Tromp! répétèrent les matelots.

— Il est tombé en soldat... Mais voilà son fils... Martin Harpert Van Tromp reçut le baptême du feu à Gibraltar... Les Anglais en ont fait un orphelin, puis un martyr... Il sollicite une place parmi vous. A partir de cette heure, il sera l'enfant du bord, et il occupera le grade de pilotin.

— Vive Martin Tromp! crièrent les marins avec enthousiasme.

Toutes les mains couvertes de calus et de goudron se tendirent vers l'enfant, dont l'émotion bouleversait le visage. Les paroles affectueuses pour Martin se confondaient avec les malédictions à l'adresse des Espagnols. Quand ce mouvement fut apaisé, Cloots et ses officiers descendirent dans le canot, et, une demi-heure plus tard, Martin, franchissant les derniers rochers du rivage, retrouvait sur la grève Yap et l'Homme des bois.

La hâte qu'éprouvait le capitaine de reprendre la mer, hâta les transactions commerciales. On échangea l'ivoire et la poudre d'or contre des barres de fer, des étoffes et des armes. Trois semaines après avoir abordé la Côte d'or, Cloots adressait ses adieux au commandant du fort d'Akra et se disposait au départ.

Une seule chose souleva quelques difficultés, ce fut l'embarquement de l'Homme des bois. Cloots ne se souciait guère de le prendre à son bord. Mais Martin rappela avec une telle éloquence les services que cet être intelligent lui avait rendus, qu'on ménagea dans un coin un hamac pour l'Homme des bois. Ses grosses lèvres remuèrent comme s'il avait voulu parler, et des larmes brillèrent dans ses yeux.

Il fut convenu que Yap aiderait le maître coq dans la trituration de la cuisine de la cambuse.

Martin prit congé du commandant du fort et de ses braves Hollandais. Son bagage consistait en quelques curiosités, et le récit de sa captivité à bord de la *Licorne.*

Quand le vent enfla les voiles et que le *Barnewelt* courut sur la mer, Martin sentit son cœur battre avec violence. Désormais, chaque nœud filé le rapprocherait de la Hollande, de la Brille, de la maison où Christine pleurait à la fois son mari et son fils.

Cependant la pensée de revoir sa mère, loin de le distraire de ses devoirs, les lui rendait plus chers. Il tenait à mériter les éloges de Cloots. En vain, celui-ci lui offrit d'apporter quelques adoucissements à son rude métier, Martin refusa de manger à la table de l'ami de sa famille. Il dormit près des matelots et partagea leur ordinaire. Aussi, fut-il bientôt adoré de tous les marins, jeunes et vieux.

Le soir, tandis qu'ils se réunissaient sur le gaillard d'arrière, l'enfant leur racontait la bataille du *Taciturne* contre la *Licorne,* l'attaque de la capitale du royaume d'Akanni par les Noirs de Fantin. D'autres fois il parlait des dangers qu'il avait courus en compagnie de Yap et de l'Homme des bois; la chute du singe au milieu des brisants, la brusque attaque des requins. Tous les regards se tournaient alors du côté du singe qui, comprenant que l'on parlait de lui, frappait de ses doigts sa jambe factice, puis désignait Yap et Martin, comme s'il voulait dire qu'il ne regrettait point d'avoir sauvé leur vie, au prix du membre qu'il avait perdu.

Jamais traversée ne sembla plus favorisée. Martin comptait les jours qui le séparaient de l'heure où il embrasserait sa mère. Le navire filait sur les eaux bleues de la Méditerranée, et rien ne semblait présager une tempête ou un malheur.

Ce fut le malheur qui accourut, et fondit sur le *Barnewelt* comme un vautour sur sa proie.

A cette époque les pirates barbaresques infestaient la Méditerranée.

Leur soif de rapine et de pillage augmentait en raison de la valeur de leurs captures, et du nombre d'esclaves qu'ils faisaient. L'impunité accroissait leur audace. Ces écumeurs de mer couvraient la Méditerranée de leurs brigantins armés pour la course. Les Turcs ne voyaient pas seulement dans la piraterie la facilité de réaliser rapidement de brillantes fortunes, mais encore, et surtout, peut-être, un moyen de torturer ceux qu'ils regardaient comme les ennemis de leur race et de leur croyance, et de venger sur de misérables giaours l'honneur du croissant, et celui de Mahomet.

Les chrétiens, à quelque nation qu'ils appartinssent, avaient cependant des ennemis plus acharnés que les mahométans : c'étaient les renégats.

Flétris par le mépris de ceux même qui avaient acheté leur âme, repoussés avec horreur par des malheureux dont ils devenaient les oppresseurs, ils se montraient d'une férocité sans égale à l'égard des prisonniers. La rencontre d'un brigantin venant de Tunis effrayait plus un navire que l'apparition d'une petite flotte.

Quand les matelots du *Barnewelt* reconnurent la nature du bâtiment qu'ils avaient en vue, Cloots donna ordre de couvrir son navire d'autant de toile qu'il lui était possible d'en porter, et de le mettre le plus vite possible hors de la portée du brigantin.

Le navire hésita d'abord dans sa marche, puis aidé par le vent, il fila comme un oiseau. Si bon marcheur que fût le *Barnewelt*, bâtiment de commerce assez lourd de forme, le brigantin se trouvait infiniment mieux taillé pour la course. Aussi, après avoir imité les mouvements du *Barnewelt*, il se précipita dans son sillage avec la rapidité d'un oiseau de mer.

Cloots était résolu à ne point engager le combat à moins d'y être forcé. L'artillerie de son navire ne pouvait lutter contre celle d'un pirate turc. Le capitaine, debout à l'arrière, surveillait à la fois la marche de son navire et les évolutions de l'ennemi.

Malheureusement le brouillard s'éleva et l'empêcha durant toute la nuit d'observer le brigantin. Quand à l'aube il interrogea l'espace, il constata que non seulement le brigantin se rapprochait d'une façon inquiétante, mais encore qu'un autre navire de même tonnage et de semblable allure apparaissait de l'autre côté : le *Barnewelt* allait se trouver entre les feux de deux pirates turcs.

Cloots désigna le brigantin à ses officiers.

— Ces misérables veulent se jeter par le tribord et le babord de notre navire, fions-nous en à Dieu; si les pirates nous rejoignent, nous ferons notre devoir.

Une heure plus tard, l'imminence d'un combat était telle que Cloots fit préparer l'artillerie et les armes. Le *Barnewelt* ne possédait que huit canons, un certain nombre de mousquets, des piques et des haches.

En voyant ces dispositions, le cœur de Martin bondit. Il allait donc se retrouver au milieu d'une bataille, lutter pour le drapeau, pour la civilisation, pour la croix, contre la barbarie et le croissant.

Il courut à Yap, lui peignit les Turcs comme mille fois plus cruels que les planteurs de la Barbade et de la Jamaïque, et lui confia une pique et un mousquet. Yap visait comme un sauvage. Quant à l'Homme des bois, voyant les marins s'armer de couteaux et de haches, il les rejoignit, chercha dans un amas d'armes de toutes sortes, la plus lourde, celle qui lui parut le mieux à sa large main, et il la fit tournoyer au-dessus de sa tête avec une rapidité fantastique.

Quand les pirates se trouvèrent à une portée de canon, ils arborèrent leur pavillon et se disposèrent à l'attaque.

— Camarades, dit Cloots, il ne sera pas dit que le *Barnewelt* a parlé le dernier, lâchons nos dragées à ces mécréants.

Le navire hollandais fit feu, et pendant un moment les deux vaisseaux se trouvèrent enveloppés de fumée. Quand il fut possible de constater les dégâts que cette décharge avait opérés à bord du brigantin, Cloots reconnut que l'un des mâts se trouvait brisé et que des lambeaux de toile pendaient avec des cordages rompus. La réplique des pirates fut foudroyante. Trois boulets brisèrent le bordage du navire, un autre s'enfonça au-dessous de la ligne de flottaison, et cinq hommes tombèrent sur le pont en poussant des cris d'angoisse.

Le brigantin s'approchait toujours.

— Feu! feu! cria Cloots.

Les canons vomirent leurs boulets, et les matelots du *Barnewelt* armèrent leurs mousquets. Une triple détonation retentit. Le second brigantin venait à son tour de démasquer ses batteries. Cloots ordonna de lancer les grappins d'abordage sur le navire le plus proche, les deux vaisseaux s'accrochèrent, un double choc retentit, et les Hollandais se précipitèrent sur le pont du bâtiment barbaresque. Ce fut un épouvantable massacre. Les Hollandais défendirent leur vie en désespérés. Tous préféraient la mort à l'esclavage à Tunis.

Martin se précipita dans la mêlée avec une furie aveugle, entraînant à sa suite Yap armé d'un mousquet et l'Homme des bois brisant les crânes à coups de hache. Le sang ruisselait à flots sur le pont; nul ne recula durant cette lutte acharnée qui ne pouvait finir que par la défaite des Hollandais et le massacre du reste de l'équipage.

Cloots atteint à la poitrine tomba au milieu de ses braves. Il avait vu disparaître ses officiers, son contre-maître. L'Homme des bois qui, au milieu de cette scène de tuerie gardait son instinct d'imitation, ayant vu rouler à terre le turban d'un pirate, s'en coiffa, et parut deux fois plus effrayant sous cette draperie jaune tachée de rouge. Il frappait à droite, à gauche, en avant, en arrière, se couvrant du jeu terrible de son arme; atteint une première fois à l'épaule, il ne sembla point se préoccuper de sa blessure, et changea seulement son arme de main. Le terrible moulinet recommença. Il ne restait plus des combattants du *Barnewelt* que trois matelots, les deux enfants et l'Homme des bois.

— Faites ces fils de chiens prisonniers! cria le chef des pirates.

— Abattez la bête, ajouta un Turc.

On se précipita sur Yap et sur Martin; les enfants résistèrent avec une vigueur que l'on était loin d'attendre. On les roula enfin dans des caftans, on les lia avec des ceintures et on les repoussa du

pied. L'Homme des bois bondit sur le pirate qui venait de garotter Martin et Yap, le saisit à la gorge, et faisant un étau de ses mains velues, il serra le cou du misérable avec une telle violence que la face du pirate s'injecta de sang, les yeux sortirent de l'orbite et une contraction de damné passa sur le visage du renégat. Un de ses camarades arrivant à son aide, le singe lâcha l'homme étranglé et se tourna vers ce nouvel adversaire. Mais celui-ci se baissant rapidement brisa d'un revers de sabre la jambe de bois de la pauvre bête qui battit l'air de ses longs bras, et s'affaissa comme un arbre coupé par le pied. Relevant au même instant son arme, le pirate fendit le crâne de l'Homme des bois.

C'en était fait de cette créature intelligente et dévouée. Deux Turcs la jetèrent par-dessus le bord, et cette exécution s'acheva sans que les enfants se doutassent de la mort de leur ami.

Lorsqu'on enleva les caftans qui couvraient leurs têtes et paralysaient leurs mouvements, le brigantin courait sur Tunis.

X

LA RANÇON

Au nombre des esclaves occupés à déballer les ballots de marchandises d'un gros bâtiment turc revenant à Tunis chargé de marchandises françaises, on remarquait deux jeunes gens à peu près du même âge, et que liait étroitement l'un à l'autre la similitude de leur malheur. Le plus robuste était un enfant de Guinée d'un beau noir lustré, son compagnon appartenait à la race latine; et, si humiliante que fut sa condition, l'expression de son visage conservait une telle dignité, qu'on devinait en regardant cet adolescent que son courage et sa grandeur d'âme restaient au-dessus de ses malheurs. Jamais un mot de plainte ne s'échappait de ses lèvres. Il remplissait sa tâche de portefaix sous le regard des misérables armés de bâtons, prêts à leur faire expier la moindre négligence par un acte de brutalité. Le nègre imitait cette résignation. Chaque fois qu'il le pouvait, il donnait à son compagnon une preuve de dévouement et de tendresse. Tantôt il l'aidait à soulever un fardeau, d'autrefois il lui tendait un fruit; quand il ne pouvait rien pour adoucir ses souffrances, il lui prenait la main en silence, et le jeune esclave blanc souriait à son humble ami.

S'ils l'avaient voulu, leur situation eût été tout autre, et plus d'une fois leur maître offrit de leur rendre la liberté! Il aurait suffi, pour obtenir toutes ces faveurs, que Martin, fait prisonnier par les pirates, et vendu à un renégat, consentit à imiter la lâcheté de son maître, et reniât la foi de ses pères. Mais le fils d'Harpert Tromp repoussa ces offres avec indignation. Il préféra travailler sur le port comme le dernier des esclaves, manquer de nourriture, saigner sous le bâton, que de commettre un crime qui l'eut à jamais déshonoré.

Yap, le pauvre Noir venu de la Côte d'or, semblait avoir moins de raisons pour repousser les adoucissements qui lui étaient offerts. L'ancien adorateur de fétiches aurait pu reconnaître Mahomet pour le prophète de Dieu, si, durant le long mois qui s'écoula entre la capture de ces enfants et la vente d'esclaves qui fut faite par les pirates du brigantin, Martin Tromp, devenant évangélisateur, n'avait instruit Yap des mystères d'une religion à laquelle il devait de demeurer courageux pendant ses multiples épreuves. Lentement, avec une douceur infinie, Martin agrandit l'âme enfantine de Yap; il éleva jusqu'à lui sous les yeux du Père céleste cet enfant accoutumé au mépris des blancs. Dès lors, la tendresse de ces deux jeunes êtres devint héroïque. Chacun d'eux s'efforça de soutenir, de protéger son frère, et Martin fit le serment de n'accepter la liberté que si on l'accordait également à Yap.

— Ne crains rien, lui disait-il souvent, l'avenir s'éclaircira pour nous... Une vieille femme aveugle m'a prédit que je deviendrais amiral de Hollande. Nous quitterons Tunis, tu m'accompagneras à la Brille, tu deviendras matelot à mon bord. Dieu ne saurait nous abandonner, puisque nous ne l'abandonnons pas.

Cependant les semaines, les mois s'écoulèrent, sans que la situation des deux captifs s'améliorât. Si leur courage ne se démentait point, l'espoir commençait à faiblir au fond de leur âme. Yap ne voyait plus dans ses rêves un ange semblable à ceux dont Martin lui avait parlé, descendre pour briser des chaînes devenues trop lourdes. Martin songeait à sa mère avec une angoisse croissante, se demandant si la douleur ne l'avait pas déjà tuée.

Excepté Yap, nul à Tunis ne connaissait le nom du fils d'Harpert. Il n'eut jamais voulu donner à son maître la joie de tenir entre ses mains le fils du vaillant capitaine de la marine hollandaise.

Un jour, la corvée matinale venait de finir; sous les yeux d'un surveillant, les esclaves prenaient un moment de repos, et se partageaient de maigres aliments, lorsque les regards de Martin se fixèrent sur un vieillard vêtu d'une robe monacale et qui, pieds nus, s'avançait sur le port, en jetant un regard rempli de compassion sur les malheureux qui y remplissaient le métier de portefaix. Afin de les humilier davantage, on les avait revêtus de casaques rouges ou vertes; leur tête était rasée; sur leurs jambes, et sur leurs bras, on voyait les meurtrissures de leur chair. Une longue barbe tombait sur la poitrine de plusieurs, et le désespoir se lisait sur les visages, en même temps qu'on y trouvait des traces de larmes récentes.

Au moment où le moine parut sur le port, l'expression du visage des prisonniers changea subitement. Cet homme aux pieds nus, aux habits de bure, leur parut l'envoyé du ciel attendu depuis longtemps. Ils savaient quelle mission de délivrance il venait exercer dans cette ville de Tunis que les pirates barbaresques remplissaient de captifs chrétiens. Ce vieillard était pour eux la vision de la famille, de la patrie. Il arrivait les mains pleines des aumônes des nobles cœurs, et dans quelques jours, un grand nombre de prisonniers enfermés dans d'horribles cachots, seraient rendus à la liberté.

Les regards ardents se tournèrent vers lui; les bras chargés de chaînes se tendaient tremblants; plus d'un genou plia devant cet homme au front ascétique dont les mains amaigries envoyaient aux malheureux une muette bénédiction.

Oh! combien les cœurs battirent quand le moine Trinitaire eût disparu. Quels songes consolants visitèrent les infortunés! Lorsque Martin et Yap furent enfermés dans le cabanon qu'ils partageaient, le fils de Christine serra Yap dans ses bras avec une joie expansive.

— Nous serons libres! lui dit-il, nous serons sauvés, le vieillard que tu as vu sur le port vient pour racheter des prisonniers. Je lui apprendrai mon nom, je lui dirai qu'il peut demander pour moi à ma mère une rançon pour nous deux. Le moine nous emmènera à la Brille, Yap; oui, Dieu est bon! Dieu est bon!

Et du fond de ce cachot montèrent d'ardentes actions de grâces.

Le lendemain le moine reparut sur le port. Cette fois, il s'approcha tour à tour des esclaves chrétiens, et s'entretint avec eux. Les propriétaires des captifs n'avaient garde de s'y opposer; ils savaient que le Trinitaire venait pour racheter ces malheureux, et



Le Moine, dessin de F. Lix.

l'attente d'une rançon avantageuse l'emportait en ce moment sur la haine que les Musulmans portaient aux Giaours.

Après avoir échangé quelques mots avec les malheureux, le moine écrivait quelques mots sur un petit livre couvert déjà de notes nombreuses, de confidences tour à tour terribles ou navrantes. Il adressait ensuite une parole de consolation, et il passait. Il devrait plus tard, dans le calme et le recueillement étudier le droit de chacun à la faveur demandée et calculer les ressources. Si généreux que se montrassent les chrétiens appartenant à toutes les nations de l'Europe, pour venir au secours de leurs frères, il était impossible au père Landry d'arracher à leur captivité tous ceux qui gémissaient sous le bâton des fils de Mahomet. Il devait se défendre contre son attendrissement, ses sympathies, et ne prendre que Dieu pour conseiller.

Lorsque le Trinitaire arriva près de Martin Tromp, l'émotion de celui-ci fut si forte, que deux grosses larmes roulèrent sur ses joues. Après avoir montré le courage d'un homme, Martin se retrouvait subitement enfant. Les souvenirs de la famille lui revenaient en foule, et ses mains se joignirent en se tendant vers le vieillard.

— Si jeune! murmura celui-ci, si jeune!

— Je n'ai pas dix-sept ans, répondit Martin, et cependant il me semble que j'ai épuisé toutes les tortures... Après avoir vu massacrer mon père par les Anglais, je suis resté prisonnier d'un corsaire;

maintenant je suis esclave à Tunis... Mais, mon père, j'ai défendu deux drapeaux! celui de la Néerlande et celui de la Croix... Rachetez-moi par pitié pour ma mère qui n'espère plus me revoir... Rendez-moi à la Hollande, afin que je venge mon bien-aimé père, Martin Tromp.

Le Trinitaire tressaillit.

— On me croit mort comme lui, n'est-ce pas? reprit Martin... Ne craignez point de payer ma liberté et celle de Yap, le prix qu'on vous fixera. Nous sommes riches, et ma mère vous rendra le double de l'or que vous aurez prodigué pour lui ramener son fils.

— Vous serez libre, répondit le vieillard, je vous le promets. Ayez confiance; laissez-moi continuer ma route... Regardez ceux qui m'attendent... Les uns vont me parler d'une femme aimée, d'enfants chéris...

Le vieillard s'éloigna. Au même instant le signal annonçant la reprise du labeur se fit entendre; et peut-être, pour stimuler mieux le zèle du père Landry, les gardiens firent pleuvoir sur le dos des esclaves une grêle de coups de bâton, sous la violence desquels plusieurs tombèrent la face contre terre.

— Pitié! pitié! crièrent les malheureux au vieillard.

Les coups redoublèrent, et les misérables captifs tout sanglants durent reprendre leur besogne au bruit des éclats de rire, et des insultes de leurs surveillants.

Il fallut plus d'une semaine au religieux pour descendre dans les cachots de Tunis, visiter les bazars d'esclaves, et fixer son choix sur ceux qu'il pouvait délivrer. Il ne devait en racheter que cent, et plus d'une fois ses larmes coulèrent à la pensée de son impuissance.

Le maître de Martin comprenait qu'il ne mâterait jamais un pareil esclave, mais le courage de Martin avait allumé dans l'âme du renégat une rage qu'il était heureux de manifester par des cruautés chaque jour renaissantes.

Il ne s'empressa donc point d'accéder aux propositions du père Landry, et celui-ci dut payer la liberté du fils d'Harpert un prix fort au-dessus de ce que valait d'habitude un enfant de son âge.

Le vieillard promettait vainement à Martin de délivrer Yap à son prochain voyage, le fils d'Harpert déclara qu'il ne quitterait point Tunis sans son compagnon. Le marché se conclut enfin, et les deux captifs se séparèrent des autres prisonniers. Tous s'embrassaient en versant des larmes. Ceux qui restaient chargeant ceux qui partaient de messages pour leurs amis, pour leurs familles. Ils les suppliaient de ne point les oublier, d'exciter la compassion dans les âmes en leur faveur. Des promesses rendues sacrées par l'infortune, s'échangeaient entre ces hommes. Quand les canots dans lesquels s'embarquaient les captifs rachetés s'approchèrent du rivage, un long cri d'adieu s'échappa de toutes les poitrines.

Oh! combien cette fois la mer parut belle à Martin Tromp. Avec quelle émotion il suivait du regard le brillant sillage du navire.

Les prisonniers rachetés ne pouvaient se résoudre à quitter le pont. Un grand nombre d'entre eux gémissait depuis de longues années dans des cachots infects, et la vue d'un ciel bleu constellé d'étoiles les remplissait d'émotion et de joie.

Si libres qu'ils fussent, ils avaient, suivant l'usage de l'époque, conservé la livrée de la servitude. L'expression de leur visage contrastait souvent avec leur misérable aspect; cependant un grand nombre n'osait se livrer à une joie complète. Durant les années de leur martyre, qu'étaient devenus les objets de leur affection? Trouveraient-ils au foyer les êtres chers qu'ils y avaient laissés? Si, à l'heure où ils s'informeraient d'un père, d'une femme, d'un fils, on leur désignait des tombes...

Ils passaient soudainement de la confiance à l'angoisse, et le vieillard qui les avait sauvés, gardait seul le pouvoir de raffermir leurs âmes.

— Terre! cria la vigie, terre!

Oui, c'était la terre, la terre de France! Sauf quelques Espagnols, Yap et Martin, les prisonniers étaient Français.

A Marseille on attendait le retour du Trinitaire avec une impatience mêlée d'angoisse.

Dès que le navire fut signalé, la population se porta sur le port. Les luttes entre les bâtiments français et les brigantins barbaresques étaient alors si fréquentes, qu'un grand nombre de familles perdaient chaque année des êtres chers capturés par les pirates sur les côtes voisines.

Le clergé de la ville, croix d'or et bannières en tête précédait la foule, attendant les captifs. Délivrés par la religion, ceux-ci devaient, en mettant pied à terre, se rendre en grande pompe à la Major afin d'y remercier Dieu.

Le père Landry parut le premier sur le pont. Il semblait exténué de fatigue, et s'appuyait sur l'épaule de Martin. Yap se tenait à la gauche du vieillard.

Derrière ce groupe, troupeau humain aux joues rouges de larmes, à la marche lassée s'avançaient les prisonniers. Leurs bras, leurs jambes, leurs épaules, gardaient la trace des carcans et des coups. En les voyant, le cœur se serrait de pitié. On répandait dans leurs mains de nombreuses aumônes. Plus d'une femme détacha ses pendants d'oreilles pour les unir à ces offrandes.

La voix des prêtres s'éleva, chantant les psaumes de la délivrance, et le cortège prit le chemin de l'église, trop étroite pour la multitude.

Ce fut seulement après avoir rendu de solennelles actions de grâces, que les malheureux pressèrent dans leurs bras les mères, les fils qui les avaient pleurés.

De Marseille, le père Landry se rendit à Lyon. De ville en ville les captifs échappés aux renégats essaimèrent, et bientôt le Trinitaire n'eut plus d'autres compagnons que Martin Tromp et Yap.

Le voyage se fit rapidement. Certain que Christine s'estimerait trop heureuse que l'on eût épargné des fatigues à son fils, le Trinitaire acheta un carrosse, des chevaux, et le trajet de Lille à Amsterdam s'effectua vite.

Quand Martin revit les clochers, les palais, les rues de cette ville qu'il avait traversée avec son père, quand il se trouva sur le pont où Harpert Tromp débarqua jadis en ramenant le corps du héros de Gibraltar, des sanglots s'échappèrent de sa poitrine

et, se précipitant dans les bras du moine, il s'abandonna à la violence de ses émotions.

Martin ne pouvait songer à se rendre à la Brille durant la nuit. Il dut attendre au lendemain. Martin refusa de quitter ses vêtements d'esclave; il voulait tomber aux pieds de sa mère encore couvert de ces misérables lambeaux.

Dès l'aube, le père Landry, Yap et Martin s'embarquèrent pour l'île de Wroon.

Le soleil illuminait la coquette petite ville, dont le port était rempli d'un mouvement joyeux; il était tel que nul ne remarqua le mousse aux pieds nus et ses deux compagnons.

— Mon père! s'écria Martin, voici la maison... Cette maison qui renferma les êtres les plus heureux de la Brille... Je tremble... Je n'ose heurter à cette porte... Si ma mère...

Martin s'appuya contre la muraille et cacha son front dans ses mains.

Au même instant la porte s'ouvrit pour livrer passage à une vieille femme, qui paraissait se soutenir avec peine. Ses yeux avaient perdu leur rayon, et la sérénité particulière aux aveugles reparut sur son visage.

C'était la mère de Pieter le matelot.

Martin la reconnut, et saisissant une de ses mains :

— Pauvre femme! dit-il, pauvre mère!

Les bras de l'aveugle s'étendirent en avant, et, d'une voix pleine de sanglots, elle répondit :

— Martin Tromp ! le petit amiral!

Elle ne se sentit plus le courage de quitter la maison où rentrait un fils tant pleuré, et qui, tout à l'heure, sans doute, lui parlerait de Pieter... Et, rentrant dans le couloir, elle tomba sur un siège.

Le bruit attira Grietje.

— Ma mère? lui demanda Martin, ma mère?

Du premier regard, Grietje reconnut son jeune maître.

— Venez, lui dit-elle, venez...

Alors, tremblant de tout son corps, Martin gravit l'escalier de bois des îles; il revit les hautes tentures de serge, les grands meubles d'ébène, et, soulevant une tapisserie, il aperçut Christine dans le cabinet d'Harpert. Vêtue de noir, et portant sur ses traits l'expression d'un deuil éternel, celle qui avait été la belle Christine renouvelait avec un soin religieux les fleurs dans les vases de cette pièce dont le maître ne devait jamais revenir. Ses mouvements étaient lents, fatigués; cette femme, frappée à la fois dans sa tendresse d'épouse et dans son amour maternel, n'avait plus d'autre désir que de rejoindre ceux qu'elle avait perdus.

En présence de sa douleur, de son deuil, Martin, oubliant combien une émotion trop vive pouvait être fatale à Christine, courut vers elle et l'étreignit dans ses bras.

Bien qu'il n'eût plus sa belle chevelure dorée, que son teint se fût bronzé, et qu'il fût couvert de lambeaux sordides, Christine ne s'y trompa pas : le cœur de l'enfant battait sur celui de la mère, et leurs larmes de joie se confondirent.

— Dieu vous l'avait pris, Dieu vous l'a rendu, dit le vieux moine. Puisse s'accomplir, pour votre bonheur et pour la gloire de la Hollande, la prophétie de la mendiante... Et que la gloire de Martin Tromp surpasse encore celle de son père!

Raoul de Navery.

VOYAGES

TROIS SEMAINES AU CAIRE (1)

III

LA CITADELLE ET LES MOSQUÉES. — LES DERVICHES HURLEURS.

Maintenant que nous avons flâné au hasard à travers le Caire, il est temps d'en aller voir les curiosités principales.

Avant tout, grimpons à la citadelle. Elle est perchée sur le mont Mokhattam, qui domine la ville à l'Orient, et, dans son enceinte, elle renferme de quoi occuper et satisfaire pendant tout un jour la curiosité la plus exigeante. Commencée par un visir du sultan Saladin, Boya-ed-Dyn, surnommé Karakouch ou l'Oiseau noir, elle a été construite avec les pierres des petites pyramides qui entouraient les colosses de Gizeh.

Par les rues étroites et montantes, mon âne m'emporte, sans ralentir son trot effréné, filant comme une flèche à travers les obstacles, se glissant entre les chameaux, tantôt m'écrasant la cuisse contre les murailles des masures, tantôt me frottant la joue et exposant mon chapeau aux contacts les plus désagréables avec les charges de cannes à sucre ou de paille de maïs qui cheminent majestueusement sur les *vaisseaux du désert*. Une grêle de coups de poing et de parapluie tombent sur cet animal têtu dans les passes les plus difficiles; il ne s'en émeut pas et va toujours droit devant lui, serré de près par Abdallah, qui ne cesse de lui piquer le derrière avec un bâton pointu en poussant cet *Ah!* plaintif, d'un accent étrange, qu'on n'oublie jamais dès qu'on l'a une fois entendu.

Négligeant la fabrique d'armes, la fonderie de canons, l'imprimerie, l'hôtel des monnaies, je demande néanmoins à mon guide de me faire visiter un des ministères groupés autour du palais du khédive. Il me conduit au ministère de l'intérieur. L'entrée en est de l'apparence la plus mesquine et de la plus ignoble saleté. Il semble que ni le balai ni le torchon ne se soient posés là depuis plusieurs mois au moins, peut-être depuis plusieurs années. Mais, au moment où l'on se demande si l'on n'entre pas dans un coupe-gorge, un bel escalier se présente, qui conduit à une grande salle d'attente ornée de riches divans, dans laquelle s'ouvre le cabinet du ministre; ce cabinet est décoré à l'européenne, non toutefois sans un certain mélange de

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

couleur locale, qui produit un effet assez disparate, et avec un luxe oriental, que dépare çà et là l'éclat criard et fragile d'une élégance de bazar. Un va-et-vient continuel d'Arabes, en longues robes de couleurs claires et en turbans, d'employés en tuniques noires fermées sur la poitrine et en tarbouchs à toques, sous lesquels passe le bord de la calotte blanche, de solliciteurs, de gens de service portant sur des plateaux le café et les sirops, et tenant en mains de longues pipes avec un charbon allumé délicatement posé sur le tabac, circule dans l'escalier et dans l'antichambre. A l'un des angles de la pièce, un personnage est gravement accroupi sur ses talons, et un autre, tout de son long étendu sur le divan, s'est endormi dans les délices du kief.

En traversant la cour, j'aperçois, auprès d'une fontaine, des soldats bronzés, entièrement nus, qui se lavent à grande eau, à quelques pas d'une demi-douzaine de femmes et de petites filles, dont l'air indifférent montre assez qu'elles sont habituées à ce spectacle. On me conduit au *Saut du mamelouck*. C'est une terrasse à pic, haute d'une soixantaine de pieds, de laquelle on jouit d'une vue merveilleuse sur le grand Caire, ses dômes, sa forêt de grêles et sveltes minarets, dont les couleurs vives étincellent sous la chaude caresse du soleil. Le Nil roule ses flots d'ocre pâle, piqués d'étincelles d'or, enserrant dans ses bras des îles verdoyantes et fleurissantes, d'où se détache quelque blanche villa. Sur la gauche, le vieux Caire, l'aqueduc du sultan Taloum profilant ses hautes arcades et les tombeaux des khalifes; en face, le port de Boulak et sa flottille de bateaux. Le grand fleuve, le sable, la terre, la verdure, les montagnes, le ciel éclatant forment un admirable tableau aux teintes vigoureusement tranchées, comme tous les paysages égyptiens. Au fond, du côté du désert, l'œil croit distinguer d'immenses nappes d'eau : ce sont les champs de sable transformés par le mirage. On s'oublierait à rêver, mais la chaleur est ardente, et nous avons beaucoup à voir.

Le nom de cette terrasse rappelle une aventure qui ressemble à une légende fabuleuse et qui est pourtant un fait historique. On sait quel moyen, digne d'un despote oriental, avait imaginé Méhémet-Ali pour se débarrasser des turbulents mameloucks au moment où il allait combattre les sectaires Wahabis qui s'étaient emparés des villes saintes. Il les invita à une grande fête militaire donnée dans la citadelle en l'honneur de son fils aîné Toussoum-Pacha, les reçut avec magnificence et combla les chefs de démonstrations d'amitié. Après la fête, tandis qu'ils défilaient dans un ravin escarpé, les Arnautes qui les précédaient se retournèrent, et, avec l'aide des soldats embusqués derrière les murailles de la citadelle, les massacrèrent à bout portant. Horace Vernet a fait de ce carnage, où périrent cinq cents mameloucks, le sujet d'un tableau dont la mise en scène est malheureusement toute de fantaisie. Quelques-uns seulement échappèrent. L'un d'eux lança son cheval au galop, et, serré de près par les meurtriers, n'hésita pas à lui faire franchir d'un bond le parapet de la terrasse. Le cheval fut tué du coup ; mais les mameloucks avaient la vie plus solidement chevillée au corps que leurs chevaux : le sauteur fut ramassé tout meurtri par des Arabes qui le cachèrent et favorisèrent sa fuite. On le reprit quelques jours après, et il ne fut pas plus épargné que ses compagnons.

Une des curiosités de la citadelle est le puits de Joseph. A ce nom l'imagination s'égare vers les lointains souvenirs du fils de Jacob. Mais il en faut rabattre. Le puits de Joseph a été creusé par Saladin, dans le roc, pour amener l'eau du Nil à son palais, dont il ne reste plus aujourd'hui que des fûts et des tronçons de colonne couchés par terre. Le nom qu'il porte est celui même de Saladin, qui s'appelait *Yousouf* et qui fut surnommé *Salah-ed-din* (salut de la religion) ; mais il semble qu'il se soit fait une certaine confusion, dans l'esprit des indigènes comme de beaucoup de voyageurs, entre le fameux sultan, héros de l'islamisme, et le patriarche dont l'histoire merveilleuse est restée populaire en Orient. Pendant dix minutes on descend, par un escalier tournant de trois cents degrés, taillé également dans le rocher, jusqu'à une profondeur de 280 pieds. Un bruit, monotone et criard monte jusqu'à vous, et par les ouvertures vous apercevez, tout au fond de l'abîme, la *sakieh* avec sa guirlande de pots de terre et sa grande roue que tournent pesamment des buffles et des chevaux.

Mais ce que je tenais à voir surtout dans la citadelle, c'était la mosquée de Méhémet-Ali. Personne n'ignore que ce serait une profanation, un sacrilège d'entrer dans une mosquée avec ses chaussures. Du reste, le premier soin d'un inférieur, d'un domestique, d'un bas employé qui pénètre chez un grand personnage est d'ôter ses *souliers :* ce qui explique en grande partie la forme de la babouche, qu'on peut prendre ou laisser sans effort. A plus forte raison les chaussures sont-elles interdites dans la maison d'Allah ! Mais il est avec le ciel des accommodements. Comme peu d'Européens sans doute se résigneraient à laisser leurs bottines à la porte, on a imaginé de leur présenter de vastes chaussons de paille dans lesquels ils plongent leurs pieds, ou même de les entortiller dans des chiffons qui empêchent le contact du cuir avec le pavé saint. De la sorte, les apparences sont sauvées. Mais prenez bien garde que votre pied ne s'échappe par hasard du bateau où il flotte trop à l'aise, ou que les linges ne se débandent : cet événement produirait une émotion extraordinaire sur les fidèles présents.

Pendant l'expédition d'Égypte, malgré la respectueuse terreur qu'inspiraient les Français, le savant Jomard faillit être jeté dans la fontaine de la mosquée d'El-Goury pour avoir oublié d'enlever ses bottes en y pénétrant.

Je plongeai donc mes pieds dans deux bateaux en paille, et m'acheminai d'un pas pesant vers la mosquée proprement dite, à travers une magnifique cour tout en marbre blanc, décorée d'élégantes colonnes, et au milieu de laquelle de pieux musulmans procédaient aux ablutions réglementaires en se plongeant les bras et la tête dans le bassin d'une fontaine d'albâtre. Au fond, un campanile abrite l'horloge, chef-d'œuvre de l'art, donnée à Méhémet-Ali par Louis-Philippe. La mosquée est d'une hardiesse de conception et surtout d'une richesse d'ornementation étonnante. La grande coupole centrale,

que décorent des dessins d'une brillante couleur, est entourée d'autres coupoles plus petites. Une sensation d'éblouissement vous saisit dès l'entrée. Les colonnes, les murs, les dalles sont d'albâtre; des milliers de lustres, des myriades de lampes suspendues à des cordons de soie, formant des guirlandes et des couronnes, doivent, lorsqu'on les allume, inonder le temple d'une lueur féerique. Des tapis de Smyrne sont étendus partout. Méhémet-Ali dort son dernier sommeil dans un tombeau recouvert d'étoffes brodées d'or, que l'on change chaque année, et que domine d'une façon assez bizarre un mannequin coiffé d'un tarbouch, au milieu d'une sorte de chapelle isolée par une grille à hauteur d'appui. Une lumière douce, qui pénètre par les vitraux de couleur, jette sur tout ce luxe son éclat voilé. Mais, lorsqu'on y regarde de près, certains détails mesquins déparent un peu ce riche ensemble. Le grand lustre a quelque chose de grêle; certaines colonnes sont en bois imitant le marbre ou l'albâtre; en vous promenant à travers l'édifice, vous découvrez une porte ignoble, une vraie porte de grange. Les Arabes n'achèvent rien, et ils recherchent plus l'éclat que la solidité.

Au pied de la citadelle, près de la place de Roumelieh, où grouille une fourmilière de petits marchands nomades, s'élève la mosquée du sultan Hassan, la plus ancienne, l'une des plus admirables et des plus délabrées du Caire. Ce n'est pas sans une certaine hésitation qu'on s'engage sur l'escalier latéral à demi ruiné, qui aboutit à un beau portail ouvert dans toute la hauteur de l'édifice, et à un péristyle ample, mais mal tenu et en mauvais état. Les monceaux de décombres qui s'entassent à ses abords donnent l'idée d'un incendie, d'un bombardement, d'un tremblement de terre. Rien de plus fréquent, d'ailleurs, qu'un pareil spectacle au Caire, où nous avons vu souvent des maisons habitées dont le premier étage n'était plus qu'un éboulement informe. Deux fontaines ornent la cour, de proportions monumentales, pavée de marbre et dont la grande coupole centrale repose sur des colonnes formant une suite d'arcades aux magnifiques ogives. Le sanctuaire s'ouvre en face de vous, avec sa splendide porte de bronze, recouverte d'une mosaïque de boutons et de clous dont la couleur même se dérobe au regard, tant ils sont sales, mais à la surface desquels on voit apparaître des filigranes et des incrustations d'or merveilleuses, pour peu qu'on les frotte avec énergie et surtout si on les lave au jus de citron. Il n'est pas moins remarquable par son architecture, mais le dôme à l'élancement hardi commence à s'effondrer et laisse passer le jour; les versets du Coran, tracés sur les murs en lettres colossales, ont aux trois quarts disparu; les nattes même sur lesquelles s'accroupissent les croyants feraient honte à un hôtel garni; les lanternes de bronze, suspendues à des chaînes de même métal, contemporaines de Hassan, n'ont pas été nettoyées depuis cinquante ans pour le moins;



La mosquée d'Hassan, dessin de A. de Bar.

les moulures, les ornements du plus délicat travail, sont envahis par la moisissure et tombent en ruines. Nulle part peut-être la déplorable incurie de l'administration égyptienne n'apparaît sous un aspect plus désastreux.

Au centre, derrière un grillage, Hassan repose depuis plus de cinq siècles dans son tombeau tourné vers la Mecque, ayant à ses pieds un exemplaire du Coran copié tout entier de sa propre main. Un tas de pierres indique l'emplacement où gît, à côté de lui, le corps de son fils. On voit encore sur le pavé les traces sanglantes qu'y laissèrent les révoltés du Caire, acculés et canonnés par Kléber, dans la journée du 22 octobre 1798. Hassan doit bien souffrir au fond de sa tombe s'il s'aperçoit de l'état d'abandon dans lequel on laisse ce chef-d'œuvre, qu'il fit bâtir avec des blocs de pierre arrachés aux Pyramides, qui lui coûta vingt mille drachmes par jour pendant trois ans et dont il fut si charmé que, voulant empêcher l'architecte d'en construire un autre semblable, il lui fit couper la main, par un procédé d'une couleur tout à fait orientale.

D'autres mosquées, presque aussi magnifiques, se trouvent peut-être dans un état de délabrement plus lamentable encore. Telles sont, aux deux extrémités opposées de la ville, les mosquées d'El Hakem et de Touloum. La première, bâtie par l'illuminé féroce et obscène dont elle porte le nom, est tout à fait en ruines. L'immense cour n'offre plus guère aux regards que l'aspect d'un amas de décombres, où restent debout quelques pans de murs, quelques piliers dénudés, qui laissent voir leurs briques. Le sanctuaire, qui s'effondre, est généralement désert; cependant quelques fidèles du quartier y viennent encore prier. Ce qu'il en subsiste de plus curieux, ce sont les deux minarets de forme bizarre, vastes encensoirs de pierre qui laissaient échapper, par les ouvertures de leur calotte, la fumée odorante des parfums que le khalife adoré par les Druses faisait brûler au-dessous, dans l'édifice sacré et massif sur lequel chacun d'eux s'appuie. Comme Néron, Hakem était un artiste, il avait les rêves et les caprices d'un Héliogabale Fatimite; il ensanglantait la ville, mais il la parfumait. Les plus sombres despotes ont souvent de ces fantaisies poétiques où se décharge le besoin de sensibilité de leur âme.

La mosquée de Touloum se dérobe au milieu des plus sales ruelles, au fond d'un quartier pauvre et infect, dont les habitants, il y a peu d'années encore, étaient renommés pour leur fanatisme presque féroce, et son premier aspect est parfaitement en harmonie avec ce cadre misérable. Mais dès que la porte vermoulue s'est ouverte, l'œil plonge avec admiration dans une immense cour, avec fontaine colossale surmontée d'un dôme, et, tout autour, une large galerie soutenue par des piliers massifs qu'ornent de légères colonnettes et où s'ouvre, à la partie supérieure, une élégante fenêtre semi-ogivale. Un grand minaret délabré et décapité s'élève au fond. Entrons dans le sanctuaire, nous y trouverons de beaux restes, mais rien que des restes. La mosquée de Touloum est la plus ancienne du Caire. Le sultan de ce nom la fit construire avec un trésor qu'il avait trouvé, dit-on, dans les ruines des anciennes villes égyptiennes, par un renégat qui reçut l'ordre de dépasser tout ce qu'on avait vu de plus beau jusqu'alors. Les voûtes sont en bois de sycomore incorruptible; le pavé est en mosaïque. On éleva au milieu de l'enceinte un pavillon dont le dôme reposait sur dix colonnes de marbre entourées de seize autres. On inscrivit le koran tout entier en caractères koufiques, aujourd'hui pour la plupart effacés par le temps, sur la frise qui fait le tour du monument. Comme si ce n'eût pas été assez de l'injure de dix siècles et de l'incurie du gouvernement pour détruire ce bel édifice, on en a fait une maison de refuge pour les pauvres, qui remplissent ses galeries et ses dépendances, qui accélèrent sa ruine et dont la malpropreté sordide s'ajoute à la sienne.

On compte plus de quatre cents mosquées au Caire. Beaucoup sont zébrées au dehors de bandes alternativement coloriées de blanc, de rouge ou de bleu. Ce bariolage, d'un effet criard et vulgaire, indique aussi les propriétés des mosquées, également fort nombreuses. De zélés croyants se font un devoir et un honneur d'enrichir les temples de l'islam. Il arrive souvent qu'un père de famille, craignant les dissipations d'un fils prodigue, lègue son bien à une mosquée, en réservant l'usufruit à ses descendants, tant que la famille ne sera pas éteinte : il n'est permis alors de rien aliéner du fonds. Dans chaque mosquée, indépendamment des petites chaires qui servent à la lecture du Coran, il y a la haute chaire (*mimbar*) où, les vendredis, l'iman vient prêcher aux fidèles, et à côté, une niche (*mehrad*), désigne la direction de la Mecque. C'est devant cette niche, que les croyants se prosternent, se relèvent, s'inclinent les bras levés, s'étendent sur le sol, se livrent aux graves évolutions et prennent les attitudes recueillies que Gérôme a si bien rendues dans ses tableaux. En passant près du tombeau du sultan qui a donné son nom à la mosquée, ils touchent le grillage et prient. En sa qualité de commandeur des croyants, le sultan est un objet de vénération. D'autres se tiennent accroupis sur les nattes; d'autres encore étendus dans le vestibule : leur prière achevée, ils dorment ou se livrent tranquillement à des perquisitions intimes sur leur propre corps.

Aux environs des mosquées s'élèvent de nombreuses fontaines sous la forme de petits monuments avec fenêtres aux treillages dorés. Ismaïl en a fait construire beaucoup. On en doit une très-belle à la mère de Nubar-Pacha, dans le voisinage de la gare. Ce sont presque toutes des fondations pieuses. Au seuil du désert, l'eau est un trésor et une idée providentielle s'y attache, comme aux débordements du Nil.

Une trentaine de mosquées au moins exigent la visite attentive du voyageur. Je me garderai bien, toutefois, de vous conduire dans chacune d'elles, afin d'éviter des répétitions fastidieuses, car la plupart se ressemblent plus ou moins dans leur magnificence, et il faudrait d'ailleurs, pour les bien décrire, le style à la fois précis et coloré d'un Théophile Gautier. Il suffira de citer encore, parmi celles dont j'ai gardé le meilleur souvenir, dans l'enceinte même de la ville, la mosquée du sultan Kalaoum, avec son haut et très-élégant minaret, ses longs murs tout rayés et quadrillés de bandes brunes ou rouges et la pension de petites filles pauvres qui y est annexée; la mosquée Hossaneyn, de grandeur médiocre, mais très-richement ornée, renfermant les

tombeaux de plusieurs descendants du Prophète et qui, par une exception trop rare, vient d'être restaurée soigneusement parce qu'elle est la mosquée populaire par excellence et que la fête de Hossan et d'Hassan, les deux fils d'Ali, est l'une des plus grandes fêtes du Caire; enfin les mosquées d'El-Moyed et d'El-Azhar, où il convient de s'arrêter un peu plus longtemps.

La première s'élève près du bazar aux épices, à quelques pas d'une arche colossale qui enjambe la rue et s'appuie sur des échoppes dont le prix de loyer sert à son entretien. Trois minarets la surmontent. Sa haute façade, qu'exhausse encore un escalier d'une vingtaine de marches, livre passage par une porte d'un bel aspect architectural, qui dépasse l'élévation du monument. La grande cour, avec l'inévitable fontaine, est décorée d'inscriptions arabes et entourée d'un portique double sur les côtés et quadruple du côté qui touche au sanctuaire. Celui-ci est pavé et revêtu de marbre jusqu'à hauteur d'appui. Les plafonds divisés en caissons que décorent des moulures peintes ou dorées, reposent sur des colonnes de marbre tirées des ruines de Memphis ou d'Héliopolis. Partout pendent des tentures où se déroulent des tapis d'un merveilleux travail. Partout les pierres précieuses étincellent, unies à l'or et à l'argent. Il est des mosquées d'un plus grand style; il n'en est guères de plus richement décorées.

La mosquée d'El-Azhar est toute une petite ville. Le nom de mosquée, on l'a vu déjà, ne s'applique pas seulement au temple, mais aussi à ses dépendances, à toutes les constructions dont le temple proprement dit — le tombeau — est la partie essentielle, mais qui comprennent, en outre, la cour des ablutions, et souvent des écoles, des asiles, des hôpitaux, des logements divers. El-Azhar, la mosquée sainte entre toutes, est le type le plus complet du vaste ensemble auquel peut s'appliquer ce terme. C'est le collège sacré où l'on vient de tous les points du monde musulman pour étudier la jurisprudence et la théologie de l'islam. Chaque nation y possède ses logements et sa bibliothèque, à l'usage des étudiants qu'elle envoie à cette grande université du mahométisme. On y enseigne le *trivium* et le *quadrivium* dans des cours publics et gratuits. Des fondations pieuses permettent de loger et de nourrir dans l'intérieur de la mosquée environ trois cents étudiants aveugles. Il a fallu, pour répondre aux nécessités diverses de l'enseignement et de l'installation, compliquer le plan primitif par une foule de constructions accessoires où l'on a peine à se reconnaître.

Ce sanctuaire de l'islamisme n'est pas d'un accès facile aux étrangers. Un firman du consulat m'en ouvrit la porte, mais les gardiens ne me livrèrent passage qu'en rechignant, après examen vigilant du papier et non sans avoir échangé entre eux, avec animation, des propos dont, à défaut des termes, il me semblait comprendre parfaitement le sens.

Dans la cour immense, aux murs bizarrement dentelés, des dévots musulmans se livraient avec zèle aux ablutions. Sous les portiques soutenus par près de quatre cents colonnes de granit, de marbre et de porphyre, allait et venait toute une population d'étudiants. Beaucoup d'autres, accroupis ou agenouillés, répétaient leurs leçons à haute voix, sur un ton monotone et nasillard et avec un balancement du corps qui scandait chaque phrase. Ce mouvement machinal et rythmé, familier aux Arabes et qui accompagne toujours, même chez les enfants des écoles, les exercices analogues, semble avoir pour but de favoriser l'effort de la mémoire. Un grand bourdonnement confus s'élevait de toutes parts. Aucun ne leva la tête sur mon passage, mais dans le sanctuaire, un croyant qui aperçut tout à coup le chapeau rond et le paletot du *giaour* eut un soubresaut : il s'approcha et échangea quelques mots avec mon guide; d'autres se joignirent à lui, bientôt je fus entouré d'une douzaine d'Arabes, parmi lesquels il était facile de reconnaître deux ou trois aveugles dont les paroles irritées, avec les sons rauques et les aspirations de la langue indigène, ressemblaient à des aboiements. Un autre accourut et se mit à les écarter rudement, en criant plus fort qu'eux. Mon guide ramassa, par un effort suprême, tout ce qu'il savait de français : « Viens! » dit-il en me prenant par le bras. Il m'entraîna très vite à travers le sanctuaire dont j'eus à peine le temps de remarquer les vastes proportions et le nombre prodigieux de lampes. Le personnage qui était intervenu nous suivait à cinq ou six pas sur la droite, un peu en arrière, tenant une courbache à la main. C'était, j'imagine, pour me protéger contre la possibilité d'un retour offensif, mais j'avoue que j'eus un léger frisson quand je le vis se précipiter vers moi en vociférant, parce que le linge dont on avait enveloppé mon pied droit s'était défait à demi. La mosquée d'El-Azhar est la seule, du reste, où je me sois heurté à un sentiment hostile; partout ailleurs j'ai pu circuler tranquillement, sans lire aucune hostilité dans les regards, ni dans l'attitude de personne. Le gouvernement du vice-roi est trop *civilisé* et son entourage trop européen pour qu'il en puisse être autrement. Ces deux éléments vivent côte à côte et se juxtaposent sans se pénétrer.

C'est dans le voisinage de la mosquée d'El-Azhar que j'ai assisté aux exercices des derviches hurleurs, dont j'avais eu déjà une sorte d'avant-goût sous mes fenêtres, dès le soir de mon arrivée au Caire, comme je l'ai raconté plus haut. Ils se pratiquent dans une cour découverte, que dominent des balcons où nous trouvâmes un certain nombre de voyageurs des divers pays de l'Europe. On a peine à concilier avec le violent fanatisme qui seul peut expliquer de pareils usages, cette part volontairement faite à la curiosité très-profane des infidèles.

Lorsque j'arrivai, la prière préparative était finie et cet étrange exercice de dévotion venait de commencer. Aux derviches s'étaient mêlés un assez grand nombre de croyants, appartenant aux classes les plus diverses de la société : il y avait un cavas, un cocher, deux nègres, un personnage en tunique noire et en tarbouch qui ressemblait à un bey, divers enfants de douze à quatorze ans. Ils étaient une quarantaine en tout, formant un demi-cercle. Auprès d'eux s'élevaient en tas leurs babouches et leurs turbans.

Une musique douce et lente de *sagatis* et de tambourins, les uns sur lesquels on frappe à coups de

maillet, les autres qui résonnent sous la main seulement, se fait entendre dans un coin de la cour, parfois accompagnée d'un chant très-décousu. Au centre, le chef des derviches marque la mesure en frappant dans ses mains, en la scandant avec son corps, qu'il tourne successivement vers tous les points du demi-cercle. L'action est déjà dans son plein. Les quarante têtes se balancent d'un mouvement monotone et saccadé, qui va s'accélérant de plus en plus avec la musique. Elles se jettent en avant, se redressent en poussant un cri rauque et sourd, qui fait frissonner comme celui d'une bête fauve. De temps à autre, la cadence change; elle se ralentit, puis se précipite, et les quarante corps la traduisent toujours par leurs oscillations monotones. Sur un signal du supérieur, l'orchestre se tait quelques secondes, et reprend tout à coup, plus vif et plus strident. Alors les croyants s'animent, les pieds frappent la terre, les têtes s'abaissent jusqu'à la ceinture sous les longs cheveux qui voltigent comme des crinières; les cris deviennent plus âpres et plus rauques : c'est comme le reniflement redoutable et le rugissement d'un lion. Trois ou quatre reprises pareilles finissent par amener les contorsions à leur paroxysme. Les figures se contractent, les teints sont envahis par une pâleur livide ou s'injectent de sang, les fronts ruissellent, les yeux sortent de leurs orbites, les bouches s'ouvrent et se



Les derviches hurleurs, dessin de Mesplès.

ferment, grimacent et se déforment, pareilles à des rictus d'animaux féroces. Cette fois les têtes vont battre les genoux, d'un mouvement spasmodique et convulsif dont elles ne semblent plus maîtresses; ce mouvement a quelque chose d'inerte dans sa frénésie : on dirait qu'elles ballottent dans le vide, qu'elles ne tiennent plus aux épaules que par un fil et qu'elles vont tomber. Le supérieur des derviches bat toujours la mesure en frappant dans ses mains, en esquissant chaque oscillation, en encourageant du regard chacun des croyants vers qui il se tourne, et sous l'impitoyable impulsion de ce chef d'orchestre, la scène arrive à une intensité de folie furieuse qui dépasse de beaucoup tout ce qu'on a pu voir, aux moments de crise, dans les sections des agités, à Bedlam ou à Charenton.

Une écume sanguinolente s'amasse sur les lèvres du nègre; l'homme au tarbouch ressemble à un cadavre emporté par une secousse galvanique. Aucun n'a plus conscience ni des mouvements qu'il fait, ni des cris qu'il jette avec une régularité automatique. Tout à coup, le cavas se renverse en arrière, évanoui. Ses voisins le prennent par les bras et le soutiennent; il recommence, entraîné par eux. La tête lui branle à droite et à gauche; son cri devient effrayant; ses mouvements n'ont plus rien d'humain. Un derviche s'approche de lui et lui enlève son habit, qu'il jette lui-même au loin d'un geste d'halluciné : on voit alors apparaître tout le haut de son corps inondé de sueur. Mais la tête ballotte de plus en plus, les genoux fléchissent, le corps penche en avant. Deux minutes après, il

roule à terre. On l'étend sur une natte où il demeure immobile. Les autres continuent sans s'occuper de lui. Ont-ils seulement vu sa chute?

Les voix s'éteignent; les bouches n'ont plus ni souffle ni salive, les corps ne tiennent plus debout. La musique se tait, et sur un dernier *Ouh-ouh-ouh*, plus rauque et plus prolongé, les convulsionnaires s'arrêtent. Mais l'homme au tarbouch, lancé comme le balancier d'une horloge, continue à jeter sa tête en avant et à la relever en arrière : c'est à grand peine que ses voisins, le maintenant serré dans leurs bras, parviennent à lui faire reprendre l'immobilité.



Les tombeaux des Khalifes, dessin de Toussaint.

On emporte le cavas. Les autres remettent leurs turbans. Ils semblent échanger des félicitations; quelques-uns s'embrassent; un fou difforme, vénéré comme un saint, que j'ai rencontré plusieurs fois dans le khan Khalil, respectueusement suivi par la foule, souffle dans une grande trompe, et nous sortons étourdis, pris de vertige, heureux d'échapper par la fuite à la contagion de cette folie sauvage.

Les pratiques des derviches hurleurs sont fort antiques, comme on le peut voir dans Hammer et d'Herbelot. On serait presque tenté de les considérer comme un reste et une transformation des vieilles cérémonies orgiaques de l'Orient. Peut-être, dit Gérard de Nerval, à qui les derviches hurleurs inspirèrent une curiosité profonde, peut-être était-ce ainsi que les anciens prêtres de l'Égypte célébraient les mystères d'Osiris retrouvé ou perdu.

IV

LE PALAIS DE CHOUBRAH — LES TOMBEAUX DES KHALIFES. — BOULAK ET SON MUSÉE.

Le Caire a sa banlieue comme Paris, et les buts d'excursions n'y manquent pas. Commençons par les plus prochaines.

L'avenue de Choubrah touche à la ville, où elle répond à ce que fut jadis chez nous le Cours la Reine, à ce qu'est aujourd'hui le bois de Boulogne et le tour du lac. Elle est bordée de palais, de sycomores, d'ébéniers et d'acacias gigantesques, dont les branches se rejoignent en dôme et ferment le passage aux rayons du soleil; on y a vue à gauche sur le Nil et sur les pyramides. Mais qu'est-ce que

tout cela pour les habitués qui s'y rencontrent comme dans un salon? Il faut absolument se montrer à Choubrah vers cinq heures du soir. Que de beau monde! Voici M. le consul de Russie, M. le chancelier du consulat de France, M. X..., escamoteur et favori du vice-roi. Celui-ci est un ingénieur, celui-là un directeur de ballets, cet autre le rédacteur en chef d'un journal du Caire. Aux calèches découvertes où s'étalent les fonctionnaires habillés à la franque, se mêlent de bruyantes cavalcades d'officiers. Ah! voici ces dames du théâtre! On se sourit, on se salue de la main, on se conte à l'oreille la petite nouvelle du jour et celle du lendemain. C'est charmant, et cela vous reporte pendant quelques minutes sur les bords fleuris de la Seine.

L'avenue, qui se prolonge pendant plus d'une lieue, aboutit à un palais dont j'ai visité le parc, l'une des merveilles de ce pays où la verdure est si rare. Les massifs de citronniers s'encadrent dans les haies de géraniums, et le parfum des roses s'y mêle à celui des orangers. Le divan carré, tout en marbre blanc, qui s'élève dans le parc, avec sa colonnade laissant apercevoir des masses de verdure sur lesquelles le soleil verse une éblouissante lumière et des barques dorées sommeillant sur l'eau; ses volières retentissant d'un joyeux ramage, son plafond décoré de caissons peints et d'arabesques bizarres, ses petits salons de repos, aux éclatantes draperies d'or et de soie, ses canapés invitant à la sieste, et, au centre, le grand bassin d'une éblouissante blancheur, fait rêver des *Mille et une nuits*. Ce bassin, d'un style plus italien qu'oriental, revêtu d'albâtre, alimenté par des lions de marbre blanc, dont les gueules débonnaires y versent sans cesse un filet d'eau transparente, et qui semble emprunté aux jardins d'Armide, sert aux ébats aquatiques des dames du harem. On dit que le vieux Méhémet-Ali, à qui l'on doit ce palais, aimait à y voguer doucement sur un caïque doré que poussaient en nageant les sirènes de son sérail. Rêve de pacha blasé, qui unissait aux aspirations césariennes des instincts anacréontiques.

Une autre excursion un peu plus longue et d'un plus vif intérêt est celle qui conduit aux tombeaux des khalifes. On sort de la ville par la porte Bab-el-Nasr (de la Conquête), un bijou colossal dont les deux grosses tours carrées, les riches sculptures et les proportions élégantes font l'un des monuments du Caire. Des soldats d'opéra comique, à mine farouche, à moustaches tombantes, portant à leur ceinture tout un arsenal d'armes et de pistolets aux crosses richement ciselées, s'appuyent contre l'arcade comme des bas-reliefs.

On aperçoit l'enceinte ruinée de la ville, la ligne de petits rochers ou dunes qui l'enserrent, le cimetière musulman qui borde tout le côté oriental, prolongeant à perte de vue ses tas de pierres, en forme de masures ou de cippes, couronnés d'un turban dont la forme désigne le rang du défunt. Là reposent d'innombrables générations de morts, tous le visage tourné vers la Mecque. Les tombeaux, improprement appelés des khalifes, apparaissent de loin comme une vision fantastique, — véritable ville funèbre, nécropole du désert où dorment les sultans mamelouks de la fin du XIVe siècle à la conquête de Sélim, en 1517, qui transmit aux sultans de Constantinople, avec la souveraineté de l'Égypte, le titre d'iman et l'étendard du prophète.

Les tombeaux des khalifes passent, avec l'Alhambra de Grenade, pour les produits les plus achevés, les plus exquis de l'architecture sarrasine. Ce ne sont pas de simples tombeaux, dans le sens où nous entendons ce mot; suivant l'usage oriental, ils sont, au moins pour la plupart, accompagnés de mosquées. Parmi les plus belles, il convient de signaler celle de Tastouchi, celle d'Ascraf, pavée en mosaïque de marbres, avec ses deux salles, dont la seconde, plus élevée que la première, et surmontée d'une belle coupole, renferme le tombeau; surtout celle du sultan Barkouk, immense rotonde couronnée d'une voûte hardie, avec une porte d'entrée que surmontent des galeries du plus bel effet, une chaire d'un travail exquis et d'un goût charmant, des escaliers de marbres, d'admirables colonnes de porphyre, et une foule de détails caractéristiques qui pourraient occuper un examen de plusieurs heures et que je n'ose entreprendre de décrire. L'imagination la plus ardente est dépassée par ce décor féerique jeté dans une solitude sauvage qui en rehausse l'effet, par cet entassement de dômes, de coupoles oblongues au-dessus desquelles jaillissent les flèches élégantes des minarets surmontés du croissant. On dirait le rêve du plus magnifique et du plus illuminé des sultans, saisi au vol et fixé par les génies d'Aladin.

On sort aussi par la porte Bab-el-Nasr pour aller voir les ruines de l'Abbassieh et celles d'Héliopolis, que sépare les unes des autres un intervalle d'environ quatre mille ans. Abbas-Pacha avait voulu créer aux portes du Caire une ville portant son nom, qui éclipserait l'antique capitale de l'Egypte. La mort de l'extravagant despote interrompit son projet en cours d'exécution, et le désert, un moment violenté, fait chaque jour un pas de plus pour reconquérir son domaine. Il ne reste guère aujourd'hui de l'Abbassieh que le palais d'Abbas changé en caserne, et quelques colombiers vermoulus où le petit-fils de Méhémet-Ali, qui cultivait la pastorale concurremment avec le mélodrame, allait distribuer lui-même la provende à ses pigeons, après avoir fait trancher la tête ou coudre les lèvres aux esclaves qui avaient eu le malheur de lui déplaire.

Les ruines d'Héliopolis consistent en un obélisque couché, — rien de plus. On ne saurait vraiment demander davantage aux restes d'une ville déjà détruite et abandonnée depuis longtemps quand elle fut visitée par Strabon. Mais cet obélisque a vu Moïse, et la femme du patriarche Joseph s'est peut-être assise à son ombre.

En rentrant au Caire, je me croisai avec un enterrement. D'abord s'avançaient trois par trois les prêtres musulmans, que rien ne distingue du commun des fidèles. Ils chantaient les versets du Coran. A quelques pas de distance, ils étaient suivis par d'autres, escortés d'enfants, qui chantaient de leur côté. Sur les épaules de six porteurs, le mort, lavé avec soin, et qui, enveloppé dans une étoffe blanche, avait été exposé d'abord à sa porte, reposait dans un cercueil recouvert d'un drap de couleur brillante. Derrière, une multitude de femmes, poussant des cris et des gémissements. Parmi elles se trouvaient, me dit-on, beaucoup de pleureuses payées. A l'in-

verse de ce qui se fait chez nous, ce sont les femmes, parentes du défunt, qui suivent ses funérailles, et les hommes qui s'abstiennent. Je ne sais si ce renseignement, qui m'a été donné par un Egyptien, est exact, mais je sais que les femmes étaient fort nombreuses, quoique j'aie lu dans plusieurs récits de voyages qu'elles sont exclues des obsèques.

Un autre but d'excursion c'est le faubourg de Boulak, situé sur la rive droite du Nil, à vingt minutes de la ville. Toutes les barques qui remontent le fleuve s'arrêtent au port de Boulak. Ces bateaux de diverses couleurs, avec leurs voiles pittoresques, disposées encore aujourd'hui comme au temps des Pharaons, offrent un coup d'œil ravissant. Tout fait tableau, d'ailleurs, et s'arrange à souhait pour le plaisir des yeux sous ce ciel d'un azur immuable. Les peintres et les dessinateurs qui figuraient, en 1869, parmi les invités à l'inauguration du canal de Suez, ne pouvaient faire un pas sans tirer leur album et l'enrichir d'un croquis. A l'entrée de Boulak, un ânier en robe de cotonnade bleue et en calotte blanche, arrêté au pied d'un palmier et causant avec une femme qui, le visage recouvert du *bourcouche* et du *kassabah*, se tient accroupie, le chasse-mouche en main, dans l'embrasure d'une large fenêtre, compose un tableau tout fait, qui eût ravi Tournemine. On a transféré à Boulak l'hôpital des fous, autrefois annexé à la mosquée du sultan Kalaoun. Les fous sont des personnages sacrés en Egypte : on les vénère à l'égal des descendants du Prophète, que désigne un turban vert, et plus encore peut-être que les pèlerins de la Mecque, dont les demeures sont signalées par un bariolage de couleurs voyantes. Ils figurent à un rang d'honneur dans les cérémonies religieuses, au *dossah,* aux exercices des derviches hurleurs. J'ai rencontré un soir, dans les rues du Caire, un *saint,* qui devait être un fou, se promenant sur un âne, la tête coiffée d'une lanterne; derrière lui, un fou très authentique, la tête nue et la barbe hirsute, sonnait à pleins poumons dans une trompette plus formidable que nos saxophones, et poussait ensuite des vociférations rauques. Une grande foule les suivait avec recueillement. J'en rencontrai un, au milieu de Boulak, qui interpella mon ânier Abdallah, et que celui-ci salua avec toutes les marques d'un profond respect.

Mais la grande curiosité de Boulak, c'est le Musée d'antiquités égyptiennes organisé par Mariette-Bey. Un ami, élève du collège de Boulogne quelques années avant la révolution de février, m'a souvent raconté les humbles débuts du savant illustre qu'il avait eu pour maître d'études et pour professeur de grammaire dans cet établissement. Le jeune Mariette était pauvre et semblait devoir végéter toute sa vie dans les bas emplois de l'Université. Il épousa de bonne heure une femme qui n'était pas beaucoup plus riche que lui, et que ses parents n'accordèrent pas sans peine au jeune professeur élémentaire dont l'avenir paraissait devoir être si borné. Mais le Musée de Boulogne possédait une momie, circonstance heureuse qui décida de sa vocation. Cette momie, et quelques livres empruntés à la bibliothèque de la ville, furent le point de départ de ses études égyptologiques. Livré à ses propres forces, il parvint, par un travail opiniâtre et par ses aptitudes naturelles, à s'approprier peu à peu tous les secrets d'une science de date si récente, et l'on pourrait presque dire qu'il a déployé, pour s'initier aux découvertes de Champollion, une sagacité comparable à celle de Champollion lui-même. Mariette n'est pas, d'ailleurs, le seul exemple de ce genre qu'on puisse citer dans les annales de l'égyptologie : M. Chabas, dont l'autorité ne le cède qu'à la sienne, n'est-il pas un marchand de vin de Châlons-sur-Saône, qui continue à mener de front son commerce et la culture approfondie des hiéroglyphes?

Nous n'avons pas à retracer la carrière de Mariette, à dire comment, attaché d'abord au Musée égyptien du Louvre, puis chargé d'une mission scientifique dans le pays des Pharaons, il exécuta sur l'emplacement de l'ancienne Memphis des fouilles dont les résultats émurent le monde savant; ni comment le vice-roi prit le parti de se l'attacher en le nommant inspecteur général et conservateur des monuments de l'Egypte et en lui décernant le titre de bey. Le Musée égyptien comprend les milliers d'objets de tout genre, statues, bustes et bas-reliefs, sarcophages, stèles et inscriptions, tables d'offrandes, momies, vases, armes, meubles, outils, bijoux, que sais-je encore? découverts dans les fouilles du Sérapéum, des Grandes Pyramides, de Sân, d'Abydos, de Thèbes, d'Edfou, etc., collection merveilleus qui fait revivre la plus antique civilisation du monde exhumée des sables où elle était ensevelie depuis tant de siècles. Je me suis promené pendant six heures à travers cette évocation d'un passé de six mille ans, guidé par un savant catalogue qui est comme un résumé de la science égyptologique, regardant, — avec la curiosité que pourrait avoir un contemporain des Hycsos à parcourir nos boulevards, nos églises et nos Musées, — les statues d'Osiris assisté d'Horus et de sa sœur Isis, de son frère ennemi le Dieu Set, principe du mal, de la monstrueuse Thouéris au corps d'hippopotame, du dieu Thoth à tête d'ibis, de Phtah embryon, debout sur deux crocodiles et le scarabée sur la tête, de la triade thébaine, Ammon, Maut et Chons; la stèle de Karnak sur laquelle est gravé tout un poème en l'honneur de Thoutmès III; la colossale statue de Chéphren, retirée du fond d'un puits dans le temple du Sphinx; la belle statue d'albâtre oriental de la reine Améniritis, fille du roi Kaschta, femme de l'usurpateur Piankhi; la table de Saqqarah, qui nous montre un prêtre de Memphis, le juste Tounar-i, introduit après sa mort au séjour éternel dans la société de cinquante-huit rois, dont les cartouches donnent la liste; enfin, les bijoux de la reine Aa-Hotep, antérieurs de quatre à cinq siècles pour le moins au trésor du roi Priam et qui le cèdent seulement à ceux du Musée du Louvre, découverts par Mariette en 1851 dans la tombe inviolée d'un Apis où, en entrant, il trouva marquées encore sur la couche de sable les empreintes des ouvriers employés, 3700 ans auparavant, à mettre le dieu dans sa tombe.

VICTOR FOURNEL.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LES SAINTS DU DERNIER JOUR

AVENTURES AU PAYS DES MORMONS (1)

IV

CE QU'A TROUVÉ FRANCIS

Francis et moi nous nous étions trop étroitement liés sur le navire pour que le débarquement put rompre nos relations. Nous allions d'ailleurs habiter pour ainsi dire porte à porte. Son père et le mien en tant que compatriotes et voisins étaient en excellents termes. Tous deux très actifs, très entreprenants, et ne chassant pas commercialement sur les mêmes terres, bien qu'ils eussent certains rapports d'affaires, ils étaient dans de normales conditions d'entente; notre arrivée simultanée, et l'intimité qui s'était établie entre nous ne pouvaient, semble-t-il, que les lier davantage, et ce fut en effet ce qui advint. Toutefois ces deux pères étaient loin d'avoir les mêmes idées sur la façon respective d'agir avec leur fils.

Déjà très à l'aise en arrivant à San Francisco, où il avait rapidement décuplé son avoir, et où il comptait ne passer que quelques années pour achever — comme il disait — le gonflement définitif de sa pelotte, M. Bringard entendait que Francis, qu'il avait fait venir pour s'en faire un adjoint, acceptât sérieusement, activement, énergiquement ces fonctions, et par des efforts intelligents aidât d'autant à la rapidité et à l'importance de la réussite. Papa Heurtillon, tout au contraire, trouvant que sa personne suffisait à la direction de ses divers négoces ou industries, n'était nullement d'avis que je vinsse en sous-œuvre m'atteler à une tâche qui s'accomplissait fort bien sans moi. Selon le cher homme, un garçon de mon âge, instruit, bien portant, pouvant disposer, au cas échéant, d'une mise de fonds assez ronde, devait s'essayer à voler de ses propres ailes; et au risque de faire fausse voie, agir d'après sa seule initiative. S'il réussissait un peu, ce lui serait les premices d'un grand succès; si, au contraire, il se trompait, au moins acquerrait-il l'expérience, qui est chose de grande valeur.

A vrai dire, tout aurait été pour le mieux dans cette divergence d'opinions des deux pères si le sort eut attribué à l'un le fils de l'autre; car autant différaient en principe les deux theories, autant ceux qui les devaient mettre en pratique les trouvaient peu conformes à leur inclination.

Tandis qu'il m'eût fort convenu d'être simplement associé aux entreprises de mon père pour y jouer un rôle tout indiqué, conformément à ma nature peu aventureuse, il eut singulièrement souri à Francis que son père fut, comme le mien, décidé à lui faire une mise de fonds, qu'il n'eût pas été en peine de risquer en des entreprises où il aurait pu ne s'inquiéter que d'acquérir l'expérience.

Qui plus est, comme avec la meilleure volonté du monde, après plusieurs semaines de séjour à San Francisco, je n'étais parvenu à former aucun de ces projets qui auraient pu sembler agréables à mon père — pour lequel je professais une sincère affection, et que j'eusse été très heureux de satisfaire — il m'arrivait d'entendre papa Heurtillon s'écrier en face de mon instinctive immobilité :

« Ça voyons, ou tu es jeune ou tu ne l'es pas ! Tu as, je suppose, du sang dans les veines et non pas du lait. C'est pourquoi bouge donc! marche donc! envole-toi donc ! Tu sais où est l'argent, prends-en, dépenses-en, qui ne risque rien n'a rien! que même si c'est une folie qui te vient trotter par la tête, eh bien, trotte avec elle ! Ça n'aurait qu'un temps, que diable! Et ça te débarrasserait de ces airs de morfondu. Allons, mon gars, bride sur le cou, et hop!.. et vogue la galère! »

Mais ces excitants et tolérants propos ne réussissaient à emporter ni mon corps ni même mon esprit hors du domaine paternel. Et pendant que j'arguais auprès de mon père des idées selon moi fort plausibles de M. Bringard, le père de Francis, lui ne cessait de chercher par quel moyen il pourrait enrayer l'essor perpétuel de son trop mobile héritier; car Francis, loin de s'astreindre le moins du monde aux stables fonctions que M. Bringard avait cru devoir lui assigner, voltigeait sans cesse d'un bout à l'autre de la ville, poussait des pointes aux environs, et s'oubliait volontiers, pendant les heures nocturnes, dans les maisons de jeu ou de bombance.

A son père qui, tout en voulant paraître terrible, n'était pas moins d'une faiblesse exemplaire avec lui : « Eh bien, quoi ! disait-il, ne faut-il pas que je m'acclimate, que je prenne langue dans le pays. Le moyen de commercer, de raisonner des besoins du client, de la juste appropriation des marchandises si l'on n'a pas la moindre idée des gens et des coutumes. Au surplus, regarde M. Heurtillon, est-ce qu'il n'est pas d'avis, lui, qu'un jeune homme doit aller un peu ou même beaucoup à l'aventure, osant, risquant, trouvant l'insuccès aujourd'hui, demain la victoire. »

— Fort bien, répliquait le père, mais si M. Heurtillon a ses idées qu'il croit bonnes, j'ai les miennes que je crois meilleures.

— Ah! si tu voulais me laisser faire cependant, soupirait Francis en levant significativement les yeux et d'un accent dont la profondeur semblait recéler tous les plus merveilleux sous-entendus, si tu comprenais ce que je rêve... Ah! tu verrais!

Sur quoi M. Bringard, tout en haussant les épaules d'un air dédaigneux, ne laissait pas de se prendre à réfléchir et, partant, de capituler en quelque sorte avec lui-même sur le chapitre des rigueurs à exercer envers son fils.

A moi, en toute confidence, Francis me disait : « Vois-tu, — naturellement nous étions arrivés à nous tutoyer — le fin mot de tout ça, c'est que je cherche *mon type.* »

Et Dieu sait avec quelle activité, digne peut-être d'un but moins fantaisiste, il se livrait à cette recherche.

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Or, si je puis ainsi dire, c'était moi qui, au total, fréquentais Francis bien plus qu'il ne me fréquentait lui-même, car je l'accompagnais volontiers quand il lui plaisait de prendre son échappée, tandis qu'il m'eût été difficile si non même impossible de le retenir. J'étais d'ailleurs doublement sollicité à le suivre : par mon père qui, comptant que je m'animerais à son exemple, me poussait vers lui et l'engageait à ne pas me négliger, et par M. Bringard qui, faisant fonds sur mon influence modératrice recommandant à son fils de me garder autant que possible pour fidèle compagnon.

Et toujours Francis cherchait *son type*...

Un jour il m'arriva de lui en demander la définition, ce qui parut fort l'embarrasser; et comme je laissai voir quelque étonnement qu'il n'eût pas une idée nette à ce sujet :

« Mon Dieu, fit-il, te voilà bien fier, parce que tu as trouvé et que je cherche encore. Voyons, est-ce qu'avant la rencontre de miss Clara, tu aurais su me la dépeindre?... Non, n'est-ce pas?...

— Tu as raison, répliquai-je, en me promettant bien de ne plus toucher jamais à cette question.

J'avais en effet remarqué cette jeune personne qui, le mystère aidant peut-être, incarnait pour moi un pur, un noble, un charmant idéal : mais n'était-il pas évident pour moi que le fait d'avoir arrêté sur elle une rêveuse attention ne devait jamais me conduire qu'au souvenir d'un rêve, et à rien de plus.



Le débarquement des Mormons, dessin de Gilbert.

Elle vivait en dehors de toutes relations, et il n'était nullement probable que pour moi — dont elle ne semblait pas même soupçonner les sentiments — elle se départît un jour de l'absolue réserve que je l'avais vu observer dès la première heure. Je ne savais rien du but de son voyage, et bien que depuis longtemps déjà elle fût stationnaire à San-Francisco, son séjour dans un hôtel et non dans une installation particulière, indiquait de reste qu'à un moment donné, elle en repartirait soit pour retourner en Europe, soit pour gagner quelque autre point de la terre américaine. Et fatalement alors tout serait fini. Au silence toujours gardé de part et d'autre, succéderait l'absence perpétuelle, sans espoir aucun de rencontre nouvelle.

Voilà pourquoi mes dispositions normales tendant à faire de moi en ce cas un docile désespéré, toute allusion m'était pénible qui me faisait sentir mieux mon étrange situation; et pourquoi, étant donné que cette situation ne pouvait avoir selon moi aucune issue favorable, je me prenais à désirer que l'inévitable dénouement en fut précipité, afin que cette aventure destinée à rester insignifiante en quelque sorte, ne fût plus qu'un événement passé, à la mémoire duquel le temps, me disais-je, trouverait le remède.

Cinq semaines s'étaient écoulées durant lesquelles les deux étrangères avaient semblé continuer à terre leur existence.

Cinq semaines s'étaient écoulées durant lesquel-

les on eût pu croire que rien n'était changé pour les deux étrangères dans la façon de vivre qu'elles avaient régulièrement observée sur le navire. Confinées la plupart du temps dans leur appartement où leurs repas étaient servis, elles sortaient deux fois; la première fois le matin avant le déjeuner, la seconde vers le coucher du soleil, et — car j'avoue qu'il m'était arrivé de les suivre — c'était pour faire invariablement la même promenade; coupant à travers la ville, elles gagnaient une avancée de la rade, s'asseyaient là pendant un quart d'heure, que *Ouitsouî* mettait à profit pour gambader sur le sable et pousser une pointe à la nage à quelque distance du rivage. Puis elles revenaient à l'hôtel par le même chemin, et recommençaient le soir ou le lendemain.

De temps en temps mon père avait avec elles de courts entretiens. Si je lui en demandais le sujet, il alléguait tout naturellement que, conformément à ses devoirs d'hôtelier, il s'informait de ses clientes, si elles étaient satisfaites du service, et si elles avaient quelques ordres à lui donner.

Il m'eût été impossible de paraître suspecter la sincérité de cette explication; à part moi cependant je ne l'acceptais pas sans réserve, et ces doutes ne contribuaient pas à rendre moins irritant pour moi le mystère qui entourait les deux voyageuses.

Quoi qu'il en fût pendant ces quelques semaines, Francis et moi, nous n'avions guère tenu en place, car il m'entraînait tantôt ici, tantôt là, prétextant toujours auprès de son père ce prétendu besoin de connaissance à faire avec les mœurs et les lieux, et n'obéissant en réalité qu'au désir de tuer agréablement le temps.

A vrai dire, les spectacles n'étaient pas rares que nous pouvions nous donner dans cette ville toute neuve, où la tente avoisinait encore l'édifice permanent, et où s'agitaient, d'une agitation fiévreuse, une population réunissant tous les types de toutes les races.

Une après-midi, la curiosité nous avait conduits dans une de ces maisons ou banques de jeu, qui depuis ont été trop de fois décrites pour que j'en veuille risquer la peinture. Nous y avions assisté à quelques-unes de ces parties enragées où le revolver était toujours prêt à trancher les moindres contestations. La scène avait été d'autant plus intéressante pour nous, que nous avions retrouvé là, juste au moment où la gueule d'un pistolet lui faisait rendre gorge d'un gain illicite, ce certain M. Brun, qui avait été notre compagnon de traversée.

Assez heureux pour s'esquiver avant que justice sommaire fût faite de sa friponnerie, il avait pu entendre cependant les habitués en titre du lieu se promettre à haute et intelligible voix, que si ce malotru, déjà deux fois épargné, s'avisait seulement de reparaître en n'importe laquelle des *banques* de San-Francisco « son compte serait réglé » sans plus de façon.

Constatant avec satisfaction le peu de succès obtenu par les diverses et malencontreuses tentatives de ce triste personnage, nous étions sortis derrière lui. Nous le voyions s'en aller l'oreille basse, rasant les murs, se demandant sans doute à quelle autre louche industrie il pourrait se livrer, maintenant que le tapis vert lui était interdit sous peine de mort. La situation devait lui paraître embarrassante.

Comme nous continuions à le suivre à distance, par une rue qui débouchait sur le port, nous remarquâmes qu'arrivé au bout de cette rue, il s'arrêta brusquement. On eut dit qu'il fût frappé de terreur — ce dont nous eûmes l'explication en apercevant sur le même point le redoutable Ouitsouî, dont la rencontre n'avait pu qu'être désagréable à M. Brun. Or, le chien ne pouvait passer là que parce que ses maîtresses y passaient aussi. Nous les vîmes, en effet, et je m'en étonnai, car ce n'était ni le lieu, ni l'heure de leur promenade coutumière. Intrigué par cette véritable infraction à leurs habitudes, mais sans en rien dire à Francis, qui put croire que je tenais à ne pas perdre de vue M. Brun, je hâtai le pas.

L'instant d'après, nous arrivions sur le port, au milieu d'un grand rassemblement qui s'était formé pour assister au débarquement des passagers d'un navire arrivant d'Europe. La curiosité de cette foule nous semblant plus vivement excitée que d'ordinaire en pareil cas, nous en demandâmes la cause. On nous répondit qu'on voulait voir descendre du navire une troupe de deux cent cinquante prosélytes mormons, passant par la Californie pour se rendre aux lacs salés de l'Utah où se trouve la cité des Saints du dernier jour.

Sur quoi Francis, se tournant vers moi : « Mormons, répéta-t-il, Utah! Lacs salés. Saints du dernier jour! qu'est-ce que c'est que tout ça?

Ces noms n'étaient pas tout à fait aussi nouveaux pour moi que pour lui; j'appris à Francis que les Mormons étaient les membres d'une nouvelle secte ou religion qui, par suite de leurs démêlés avec le gouvernement des États-Unis, étaient allés s'établir au delà du désert, au pied des Montagnes Rocheuses.

— Tiens, tiens! fit-il, de l'accent de la plus complète indifférence.

— Oui, mon cher, figure-toi qu'en plein dix-neuvième siècle, et sur cette terre américaine où la question positive du dollar semble primer toutes les questions morales, un prophète s'est trouvé qui a pu convaincre de ses révélations plus de cent mille individus qui se sont mis à sa suite, et qui, pourchassés, persécutés, ont émigré, souffert, combattu, sont morts pour leur foi. Tu vois, c'est par centaines que les nouveaux convertis leur arrivent, qui se sont expatriés, et qui, après avoir traversé l'Océan, vont s'aventurer dans le désert. C'est vraiment étrange.

— Cocasse! fit Francis du même ton. Puis, voyant que je me disposais à rester parmi les curieux : Est-ce que tu vas vouloir perdre ton temps à regarder ces niais?

— Oui, je veux voir : ces gens ont pour moi l'intérêt du phénomène.

— Oh! mais ça ne m'amuse pas, moi, sais-tu?

— Attends donc un peu.

— Non, je rentre, Bonsoir!

Et il me quitta.

A dire vrai, quelque curiosité que pussent m'inspirer les religionnaires, le désir de les contempler n'était peut-être pas le seul motif qui me faisai

m'attarder au lieu de leur débarquement. Je venais de constater que miss Clara et sa compagne étaient dans la foule, et pour la première fois je les voyais prêter une certaine attention à un événement qui ne les concernait pas. J'étais donc de plus en plus intrigué, et j'observai beaucoup plus la contenance des deux femmes que la physionomie des arrivants.

Toutefois, le navire venait d'accoster le quai. A peine la passerelle eût-elle été glissée du ponton à son bord, que le chef de la migration mormonne, un petit homme, de mine assez commune mais fort énergique, s'avança pour la franchir en entonnant une sorte de cantique d'actions de grâces en langue anglaise, — *ô my fartier!...* — que toute la troupe se prit à chanter avec un ensemble qui pouvait manquer d'une parfaite harmonie, mais qui n'en devait pas moins un véritable caractère de grandeur à l'accent de conviction qui unissait toutes les voix.

Derrière le petit chef venaient deux femmes qui n'auraient été ni l'une ni l'autre en peine de regarder par-dessus sa tête : deux colosses féminins, dont l'un pouvait avoir seize ou dix-sept ans tout au plus, tandis que l'autre en avait bien cinquante. La jeune était blonde, blanche et rose, et toutefois, dans son aspect général ces douces nuances paraissaient lutter de crudité. Elle avait un de ces grands profils de brebis qu'on flatte en les disant naïfs. Ses larges prunelles d'azur nageaient, muettes et mornes, sur deux vastes globes laiteux; et ses lèvres entr'ouvertes laissaient voir de longs créneaux d'ivoire qui semblaient exprès tout espacés pour multiplier les sifflements de l'idiome britannique. Son pas immense imprimait des sursauts à ses hanches effacées, et ses longs bras, que terminaient d'interminables mains, ne quittaient guère les contours de son corps.

L'autre femme répétait le type de celle-ci que l'âge avait modifié, amplifié, durci, et dont les insignifiances s'étaient changées en caractères.

La jeune ne prenait à la psalmodie commune qu'une part machinale et sans qu'il en revînt aucune flamme à son regard; l'autre, au contraire, s'époumonait d'importance et toute sa gigantesque personne en recevait une ardente agitation. Derrière ces deux tambours-majors en jupons, qui ne semblaient pas devoir seulement à leur seule taille ce droit de préséance, se pressaient des gens de tous les âges et de tous les aspects, chargés de sacs, de paniers, de gibecières, d'ustensiles divers. La troupe, toujours chantant, se dirigea, sous la conduite de son petit chef qui paraissait connaître le pays, vers le quartier de la ville où elle devait stationner sous des tentes en attendant de s'être procuré les bêtes de somme, les chariots et les provisions qui lui étaient nécessaires pour se mettre en route à travers le désert. J'eus d'autant moins l'idée de la suivre que la physionomie de cette troupe, au résumé, ne différait aucunement de celle des autres troupes d'émigrants qu'il m'avait été donné de rencontrer auparavant... D'ailleurs, je venais de voir s'éloigner miss Clara, sur les pas de laquelle il ne me déplaisait pas de marcher. Je repris donc le chemin de l'hôtel que suivait miss Clara. Machinalement, en quittant le port, je me retournai pour jeter de loin un regard sur la foule de curieux qui, en sens opposé, faisait cortège aux Mormons, et je crus y reconnaître non seulement M. Brun qui, après tout, pouvait bien se donner cette distraction, mais encore Francis qui m'avait quitté quelques minutes auparavant.

Je n'étais cependant pas sûr que ce fût lui et je me proposai de le questionner à ce sujet le lendemain matin.

Mais le lendemain matin, il ne vint pas, selon sa coutume, me prendre chez mon père. J'allai chez lui, il était sorti sans me faire dire où je pourrais le trouver. Et la journée se passa sans que je le revisse.

Le soir, pendant que nous dînions mon père et moi, M. Bringard nous tomba comme une bombe : « Ah! s'écria-t-il en s'asseyant tout essoufflé à côté de nous, en voilà bien d'une autre à présent!

— Eh! qui donc ? fit mon père.

— Mon Francis qui veut s'en aller en Utah.

— En Utah?

— Oui, aux Lacs Salés, chez les Mormons, il compte absolument partir avec la bande qui vient de débarquer. Il me dit qu'il veut tenter là une entreprise, qu'il a une idée splendide. Je lui ai demandé laquelle, il prétend que c'est son secret. Je vous dis qu'il est fou.

— Eh! eh! pas si fou peut-être, fit papa Heurtillon, ce n'est pas le *mien* qui aurait de ces idées là.

— Ainsi vous laisseriez partir votre fils, vous?

— Tout de suite.

— A travers le désert?

— Ah bah! à vingt ans.

— Et que diable voulez-vous que ces garçons-là puissent faire chez les Mormons ?

— On ne sait pas. Les Mormons ont besoin de commercer pour se suffire. Les premiers qui établiront les relations...

— Fort bien, mais savez-vous que Francis me chante un tas de choses magnifiques sur leur religion... Je le crois toqué de leurs idées.

— Où serait le mal, si ça tournait bien? Laissez-le aller, vous dis-je.

— Eh! il faudra bien que je le laisse aller! Je le connais. Si je disais non, il partirait tout de même.

— Alors?

— Si au moins votre Pierre était avec lui, hasarda timidement M. Bringard. Je serais plus tranquille.

— Pourquoi pas? fit mon père. Qu'en dis-tu, Pierre?

Cette question m'étonna fort, moins encore cependant que l'étrange résolution de Francis, qui déroutait toutes mes idées.

Et pourtant quelques minutes plus tard, avec un parfait assentiment et à la grande satisfaction des deux pères, il était décidé que j'accompagnerais Francis en Utah.

L'avouerai-je? J'avais naïvement trouvé ce *bon* moyen de précipiter, comme je le disais tantôt, le dénouement de mon embarrassante situation. Je m'en irais, je ne *la* verrais plus. Pendant mon absence elle partirait. A mon retour tout serait fini, oublié.

Quand je pus me retrouver seul avec Francis : « Tu vas, j'espère, m'expliquer franchement les choses, lui dis-je.

— Sans doute, et ce ne sera pas long, va. Quatre mots pourront suffire.

— Quatre mots. Dis-les.

— J'ai trouvé *mon type*, voilà.

Et ce fut à ce *grave* événement que je dus de faire le voyage des Lacs Salés.

V

AU CAMPEMENT

Donc, pour préciser, nous allions en Utah, Francis et moi sous l'influence de deux idées diamétralement opposées; lui pour suivre une jeune personne, moi pour en fuir une autre. Il est bien entendu toutefois que je ne lui avais rien fait savoir du motif réel de ma résolution. Par conséquent il était absolument convaincu que je partais avec la seule intention de l'accompagner.

Qu'il m'en sut gré, je le veux croire, mais je l'en dispensais volontiers, puisque en réalité je savais n'avoir aucun droit à sa gratitude. Toujours est-il qu'affairé, absorbé, enfiévré par les mesures à prendre pour la réalisation de son projet, il m'accaparait à ce point de m'empêcher presque de songer aux préparatifs que je devais faire pour mon propre compte.

Et d'abord le lendemain même du soir où le voyage en commun avait été décidé, il était venu me prendre chez mon père après le déjeuner, pour affaire urgente, disait-il.

— Où allons-nous? lui demandai-je, quand je me trouvai avec lui dans la rue.

— Au campement des Mormons. Ne faut-il pas que nous nous fassions agréer du chef de la migration?

— Agréer, dis-tu, as-tu donc l'intention de t'enrôler positivement dans la troupe, de te donner comme adepte.

— Sans doute!

— Mais je ne l'entends pas ainsi, moi. Suivre de près la caravane, pour profiter de sa compagnie dans la traversée du désert, très bien! mais je ne vois aucune utilité...

— A en faire partie intégrante... mais tu ne comprends donc rien! tu ne vois donc pas que sans cela c'est comme si je ne partais pas. Je vais là, n'est-il pas vrai, pour la voir, pour lui parler, pour tâcher qu'elle me remarque.

— Qui ça, elle, la caravane? fis-je en riant.

— Eh! répliqua-t-il avec un mouvement de mauvaise humeur, voilà que tu railles à propos de chose sérieuse. Quand je dis *elle*...

— Tu entends *ton* type, fort bien, j'y suis.

— Eh bien! le moyen que rien de tout cela puisse arriver, si je reste étranger, en dehors de la troupe, obligé de toute façon à garder une distance?.. cela tombe sous le sens pourtant.

— Tant que tu voudras, mais je ne tiens à *mormoniser* ni à tout de bon, ni par simple semblant, moi.

— Bah! qu'est-ce que ça peut te faire?

— Pardon! ça me fait beaucoup, car je ne me sens en goût ni de conversion, ni d'hypocrisie, et je te jure...

— Voyons, voyons, fit-il, ne jure rien. On ne te prendra pas de force, que diable! Tu consentiras bien, je suppose, à m'accompagner jusque-là, quand ce ne serait que pour me servir de truchement. Le chef ne doit pas baragouiner d'autre langue que l'anglais, tu le parles, toi, assez couramment, tandis que moi je n'en sais pas un traître mot. Puis aussi tu possèdes quelques notions des choses de leur religion, tandis que, moi, je n'en ai pas la moindre idée; et, tu comprends, pour un garçon qui veut se donner comme touché de la grâce...

— Oui, c'est bien, lui dis-je, allons.

En réalité, des deux raisons que Francis venait de produire, l'une était bonne, l'autre sans valeur. Du jour où j'avais su probable mon voyage en Californie, je m'étais en effet appliqué à la pratique de la langue anglaise, dont je possédais déjà les éléments et que j'étais arrivé à ne pas estropier trop cruellement. Quant aux principes religieux des Mormons je les ignorais complètement. Je connaissais l'existence de la secte, le nom de son fondateur, et quelques autres détails anecdotiques, mais rien de plus.

Toujours est-il que nous nous dirigeâmes vers le campement des Mormons, qui se trouvait un peu au delà de la ville bâtie.

Comme nous approchions : Croirais-tu, me dit Francis, que le cœur me bat et que je me sens tout intimidé!

— Oh! fis-je, ces gens-là n'ont cependant pas l'air bien terrible.

— Eh! tu crois cela, toi. Mais si tu avais passé par là comme moi, hier soir au moment du prêche, de la prière, ou de je ne sais quoi, en réalité, vu qu'ils parlaient anglais, et je ne comprenais pas. Tu sais, ou tu ne sais pas, car tu n'y es peut-être pas allé encore, comment leur camp est disposé. Il est fait un peu de toute sorte d'abris : toiles sur des piquets, tentes réelles, cabanes en planches, voitures, tout cela rangé en cercle, ménageant au milieu un espace, qui est comme la place publique de la ville ambulante. Je m'étais faufilé entre deux baraques. Ils étaient tous là debout, béants autour du petit homme qui se tenait au milieu de la place monté sur une grande caisse, et qui leur parlait. On aurait juré autant de statues de l'extase... et ce diable de petit homme qui les dominait, qui les tenait sous sa parole avait quelque chose de fort imposant, je t'assure. S'il me parle, je crois que je lui répondrai en tremblant.

— Bah! laisse-donc, ce n'est pas l'idée d'être devant lui qui te trouble, c'est parce que tu te sens rapproché d'*elle*.

— Possible, fit-il, possible.

— Viens toujours...

Nous étions en ce moment aux dernières maisons, et le son mélangé d'un violon et d'une flûte, qui détaillaient très vivement un joyeux air de danse, vint frapper nos oreilles. Nous nous arrêtâmes pour écouter.

— On dirait, ma foi, que cela vient du campement, dit Francis d'un air tout ébahi.

— Et pourquoi pas? Que verrais-tu d'étonnant à ce qu'il y eût là des amateurs faisant un peu de musique pour se distraire après le repas?

— C'est juste, allons toujours.

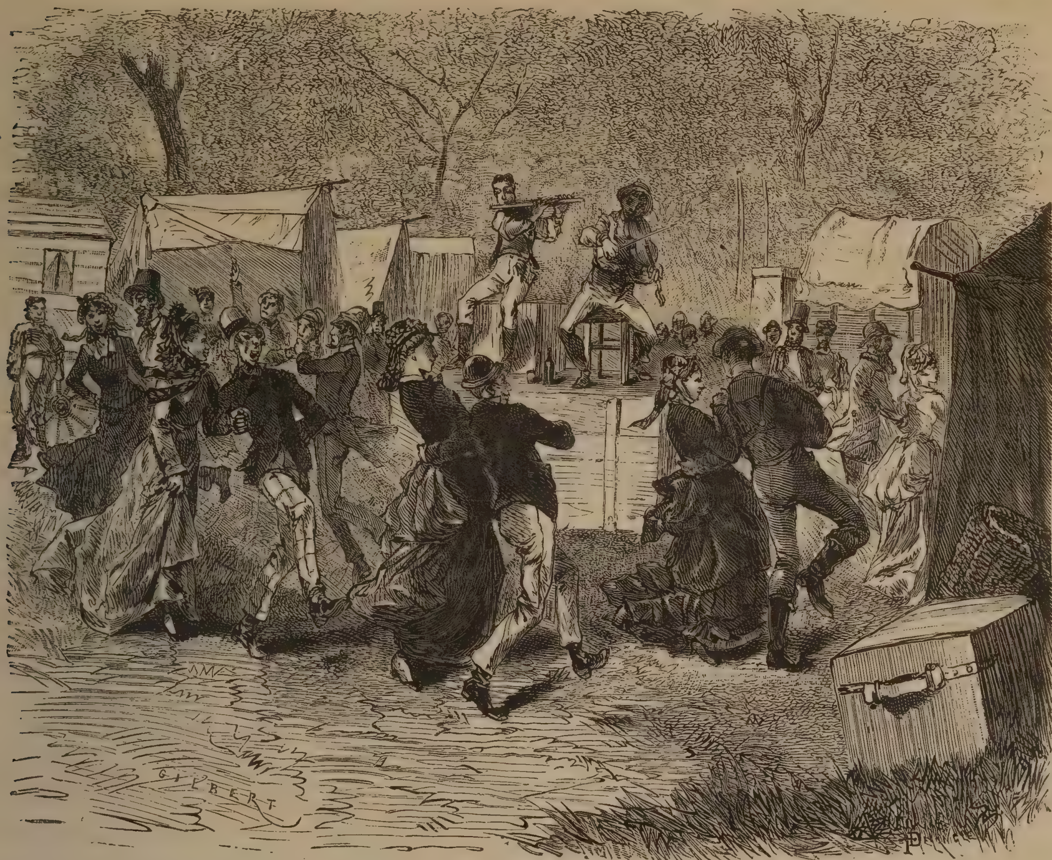
Arrivés à l'enceinte du campement, nous nous

glissâmes entre deux tentes, qui toutes ouvraient à l'intérieur du cercle, et alors quelle fut notre surprise à tous deux, quand nous eûmes pour spectacle la presque généralité des religionnaires se trémoussant à qui mieux mieux, au son des instruments dont jouaient deux d'entre eux, juchés sur cette même grande caisse centrale qui, paraît-il, servait à tour de rôle de chaire pour la prédication et d'estrade pour la musique. Tout ce monde en était à la dernière et tumultueuse figure d'un quadrille, un galop général entraînait tous les couples autour de l'espace où le bal avait lieu, et en même temps que la chute cadencée des pas ébranlait la terre, l'air retentissait de rires et de cris joyeux.

— Pardieu! fis-je, les saints du dernier jour ne me semblent pas engendrer la mélancolie, et puisque tu es décidé à t'enrôler parmi eux, tu seras au moins sûr d'y trouver quelque distraction. D'ailleurs...

Mais Francis ne me laissa pas achever : « La voilà, mon cher, la voilà! me dit-il à l'oreille d'une voix toute tremblante, en me serrant convulsivement le bras.

— Où donc?



Le bal des Mormons, dessin de Gilbert.

— Là! là! et n'osant pas montrer de la main, il ne faisait qu'allonger le cou, ce qui ne me renseignait qu'assez imparfaitement.

— Ah! fort bien! dis-je, sans doute cette petite, toute mignonne, tout éveillée, en robe grise, avec un petit ruban bleu tendre autour du cou.

— Non, cette grande, toute forte, toute sérieuse, en robe jaune, avec des nœuds ponceaux derrière les oreilles.

— Ah mon Dieu! m'écriai-je malgré moi, en regardant tout ébahi mon ami Francis, qui pouvait passer pour l'antithèse vivante d'un colosse, tandis que dans la personne qu'il me désignait, je venais de reconnaître la jeune géante qui tenait la tête de la troupe, le jour du débarquement. — Quoi! celle-là!..

— Eh bien oui, celle-là, répliqua Francis qui avait compris le sens de mon exclamation. Que veux-tu! j'ai toujours eu du goût pour les personnes bien découplées, moi; et d'ailleurs, ajouta-t-il, vois avec qui elle danse.

L'immense jeune fille avait en effet pour cavalier le petit chef dont le front lui venait tout au plus à l'aisselle, et qui, notons-le, quoique d'un âge très mûr, ne laissait pas cependant de se trémousser avec le plus sémillant entrain, alors que sa dan-

seuse, bien que comptant au plus dix-huit printemps se déplaçait par bonds en quelque sorte méthodiques, sans qu'un éclair animât son regard, sans qu'un sourire plissât ses lèvres, enfin avec la plus glaciale et machinale impassibilité.

— Ça mais, fis-je, montrant à mon tour de la tête comme avait fait Francis, vois donc, je te prie, avec qui danse l'autre grande personne, qui doit être, si je ne me trompe, la mère de celle-ci.

— L'autre?

— Oui, l'autre, un peu plus loin, là-bas. Reconnais-tu ce danseur?

— Sans doute, M. Brun, notre ennuyeux personnage du navire, l'adversaire de Ouitsouî.

— Le banni des maisons de jeu. Il a l'air impatronisé là.

— C'est singulier.

Pendant que nous échangions ces mots, la danse s'était arrêtée. Les musiciens avaient sauté en bas de l'estrade, où tout à coup nous vîmes grimper le petit chef, qui encore tout essoufflé de l'exercice assez violent auquel il venait de se livrer, étendit une main qui tenait son chapeau, comme pour indiquer qu'il allait parler, pendant que de l'autre il s'essuyait le front et le dessus des oreilles avec son mouchoir.

Presque aussitôt le calme, le silence se firent; cette assemblée, l'instant d'auparavant si agitée, si bruyante, se trouva changée en un auditoire profondément attentif et recueilli.

Alors le petit chef, qui selon la pittoresque expression d'un orateur mormon avait « pendu son chapeau à la cheville que Dieu a faite pour cet usage, et qui est sa tête, » pendant que tous les hommes de l'assistance s'étaient découverts, le petit chef s'exprimant en anglais : « Frères et sœurs, commença-t-il d'une voix au timbre doux et pénétrant, la sainteté est au Seigneur, qui bénit les saints d'Israël quand par le plaisir ils l'honorent et lui témoignent leur reconnaissance. Dans la nouvelle Sion vers laquelle, conduits par la foi, nous allons nous acheminer, certainement une fête célébrera notre heureuse arrivée, vous y verrez le Prophète lui-même, vous donner l'exemple de cette réjouissance qui est à la fois saine et agréable au Seigneur, et qui est sainte chez nous, parce que nous la pratiquons en toute innocence d'âme, sans préoccupation aucune des parures, des coquetteries qui la rendent pernicieuse et damnable chez les Gentils du vieux monde. L'heure n'est pas encore venue de vous remettre aux travaux, que le concert de vos voix fasse monter au Seigneur une hymne de louange et d'amour. Puis vous danserez encore, offrant de nouveau au divin Maître le plaisir que vous goûterez; et rafraîchis, reposés, vous travaillerez plus ardemment aux préparatifs qui doivent hâter notre départ vers la cité où nous attend le bonheur terrestre, précédant les félicités éternelles. »

— Amen! firent les deux ou trois cents voix de l'assistance; puis le petit chef entonna un chant que tous dirent à l'unisson; puis il descendit de l'estrade où les musiciens le remplacèrent pendant que pour la valse à laquelle ils préludaient, les couples se formaient de tous côtés.

Et le bal recommença non moins animé, dont la vue semblait causer de mortelles impatiences à mon ami Francis, qui, après n'avoir rien compris à l'allocution, rien au chant qui l'avait suivie, avait encore le déplaisir de voir la jeune géante tourbillonner — toujours à vrai dire aussi bridée et aussi impassible — en compagnie de M. Brun, pendant que le chef dansait avec la mère.

Enfin la valse s'acheva. Le son d'un cor se fit entendre, et en un instant la place où le bal avait eu lieu, se fut vidée de tous les occupants, dont les uns étaient rentrés sous leurs tentes, dans leurs cabanes, tandis que beaucoup d'autres se dirigeaient vers la ville.

Nous ne vîmes bientôt plus au milieu du cercle que le petit chef et M. Brun causant très familièrement.

D'où nouvelle impatience de Francis qui, comme moi, ne jugeait pas que le moment fut bien choisi pour la présentation. Toutefois l'entretien ne fut pas trop long. M. Brun qui avait l'air de recevoir des instructions, et à qui le chef remit un papier, s'éloigna d'un air tout affairé, et disparut entre deux tentes, ce qui nous fit comprendre qu'il sortait du camp.

Et comme le chef était resté là paraissant méditer :

— Allons, fis-je, le voilà seul, tout seul, c'est à merveille.

— Allons! fit bravement Francis.

Et nous avançâmes de concert; mais à peine avions-nous fait quelques pas dans l'espèce d'enceinte que, d'une tente nous vîmes sortir l'une après l'autre, les deux géantes, la mère d'abord, avec son regard allumé, son allure résolue, la fille, l'œil atone, les mouvements mesurés lui emboîtant machinalement le pas : et toutes deux se dirigeant par une ligne convergeante vers le même point que nous, c'est-à-dire vers le chef qui était allé s'accouder sur l'estrade, et nous regardait venir.

— Ah diable! fit Francis, qui s'arrêta pris d'une véritable frayeur, et qui volontiers, je crois, se serait enfui.

— Ah! ma foi! cher ami, lui dis-je, quand le vin est tiré il faut le boire.

— Eh bien, buvons! fit-il avec un soupir qui fut sa dernière marque d'hésitation. Et il me suivit le front... presque levé.

A quelques pas des deux femmes, et sorti d'ailleurs de la même tente, venait un homme d'âge mûr, encore plus grand qu'elles et qui, comme un frère aîné ressemblait à l'une et à l'autre, mais plus particulièrement à la jeune dont il avait surtout l'osseuse et raide longueur, la démarche automatique et l'immobile physionnomie.

Au lieu donc d'aborder seul à seul le chef, comme nous le pensions et comme nous l'aurions désiré, nous allions avoir la présence de trois témoins qui pouvait être exceptionnellement gênante au moins pour l'un de nous.

Mais il était trop tard pour reculer, et nous n'y songeâmes même pas.

E. Muller.

(La suite à la prochaine livraison.)

LA SCIENCE EN FAMILLE

LA LOI DES TEMPÊTES (26 JUILLET 1879)

Deux étudiants en droit et un élève de l'École polytechnique réunis dans une chambrette, regardaient mélancoliquement le ciel et fulminaient contre l'affreux mois de juillet que nous venons de traverser.

— De la pluie, toujours de la pluie, et encore de la pluie.

— Du vent, et encore du vent, et ce qui pis est, un abaissement de température qui me fait depuis quinze jours éternuer et tousser...

— Un Luxembourg sans roses.

— Un printemps sans fleurs et sans parfums.

— C'est sur mer qu'il doit faire bon : les quatre vents du ciel déchaînés !..

— Allons bien ! dit alors le polytechnicien, si tu ne veux pas, Albert, te soumettre aux caprices des saisons, ne professe pas du moins des hérésies scientifiques.

— Des hérésies scientifiques? Où en trouves-tu dans mes paroles?

— Tes quatre vents du ciel...

— Quoi! ce n'est pas de la rencontre, du choc, des vents contraires que naissent les tempêtes? Elle est forte celle-là!

— Non.

— Ainsi donc, reprit Charles qui n'avait point encore parlé, Homère avec son outre d'où s'élancent tous les vents déchaînés, éternels ennemis, est une conception vide de sens? Ainsi, ce n'est point la lutte échevelée de l'Eurus, de Borée, du Notus, du Zéphyr, qui menace le frêle radeau d'Ulysse échappé à une première tempête produite par la même cause?

— Non.

— Ainsi, fausse la tempête de l'*Énéide?* fausse celle de la *Lusiade* de Camoëns? fausse celle de Chateaubriand dans les *Martyrs?* de Byron dans *Don Juan?*

— Oui...

— Et celle de Victor Hugo dans les *Travailleurs de la mer?*

— Oh! celle-là, parfaitement vraie, une merveille d'intuition, d'observation, de devination extraordinaire, car elle a été écrite avant que la science eût nettement parlé, et la science, dans cette prodigieuse description, n'a pas trouvé un mot à reprendre; le récit du poète est conforme aux lois découvertes par Piddington, Redfield, Reid et Faye.

— Parbleu, puisque nous voici condamnés à garder la chambre par cette désolante pluie, dis-nous donc quelles sont les lois des tempêtes.

— Je le veux bien, je vous répèterai la belle leçon de M. Faye, mais d'abord, puisque Charles a un Victor Hugo, voulez-vous que nous lisions la description du poète?

Cette proposition ayant été fort approuvée, le jeune savant prit le livre, l'ouvrit et lut :

« La mer était plus que tranquille, elle était stagnante. Le ciel était partout limpide; seulement de bleu il était devenu blanc. Ce blanc était singulier. Il y avait à l'ouest, sur l'horizon, une petite tache d'apparence mauvaise. Cette tache restait à la même place, mais grandissait. Près des brisans le flot frissonnait doucement.

Gilliatt avait bien fait de bâtir son brise-lame, une tempête approchait. Il monta sur la grande Douvres. De là il voyait toute la mer.

... L'Ouest était surprenant. Il en sortait une muraille; une grande muraille de nuées, barrant de part en part l'étendue, montait lentement de l'horizon vers le zénith. Ce mur de brume s'élargissait et croissait sans que son entablement cessât un instant d'être parallèle à la ligne de l'horizon. Elle montait tout d'une pièce en silence. Le soleil blême derrière on ne sait quelle transparence malsaine, éclairait ce linéament d'apocalypse.

Il y avait dans l'air une chaleur de poêle. Le ciel qui, de bleu était devenu blanc, était de blanc devenu gris. On eût dit une grande ardoise. Pas un souffle, pas un flot, pas une brise.

Brusquement le soleil disparut; la buée montante venait d'éteindre le soleil. Elle s'était froncée,.. Elle avait changé d'aspect; elle avait maintenant des étages. Il n'y avait pas des éclairs, mais une horrible lueur éparse. Une mince nuée blanchâtre transversale, arrivée on ne sait d'où, coupait obliquement du nord au sud la haute muraille sombre. Au-dessous, des petits nuages, très bas, très noirs, volaient en sens inverse les uns des autres, comme s'ils ne savaient que devenir. Il n'y avait plus à l'est, derrière Gilliatt, qu'une partie du ciel clair qui allait se fermer. Sans qu'on eût l'impression d'aucun vent, une étrange diffusion de duvet grisâtre passa éparpillée, comme si quelque gigantesque oiseau venait d'être plumé derrière ce mur de ténèbres. On sentait quelque chose qui s'avance. Tout à coup un immense tonnerre éclata.

Aucun flamboiement électrique n'accompagna ce coup. Ce fut comme un tonnerre noir. Le silence se refit. Il y eut une sorte d'intervalle comme quand on reprend position. Puis apparurent, l'un après l'autre, et lentement, de grands éclairs informes. Ces éclairs étaient muets.

Gilliatt, subitement, sentit qu'un souffle l'échevelait. Trois ou quatre larges araignées de pluie s'écrasaient autour de lui sur la roche. Puis il y eut un second coup de foudre ; le vent se leva.

L'instant fut formidable. Averses, ouragans, fulgurations, fulminations, vagues jusqu'aux nuages, cris, rauquements, sifflements, tout à la fois; déchaînement de monstres.

Le vent soufflait en foudre, la pluie ne tombait pas, elle croulait. Toute l'immensité en tumulte se ruait sur l'écueil Douvres. On entendait des voix sans nombre. — Qui donc crie ainsi ? — Par moment, cela avait l'air de parler comme si quelqu'un faisait un commandement. Puis des clameurs, des clairons, des trépidations étranges, et un grand hurlement majestueux que les marins nomment *appel de l'Océan.*

Les spirales indéfinies et fuyantes du vent sifflaient en roulant le flot; les vagues, devenues disques par ces tournoiements, étaient lancées contre les brisants comme des palets gigantesques par des athlètes invisibles. L'énorme écume chevelait toutes les roches. De certains points semblaient immobiles; sur d'autres le vent faisait vingt toises à la seconde. La mer, à perte de vue, était blanche ; — dix lieues d'eau de savon emplissaient l'horizon. Bientôt l'ouragan atteignit son paroxysme. La tempête n'avait été que terrible, elle devint horrible. A cet instant-là, disent les marins, le vent est un fou furieux.

— J'abrège partout, fit le polytechnicien pour garder le dessin, le trait que nous devons garder dans le but qui nous occupe. Je reprends et vous prie de bien faire attention à ce qui va suivre.

« Subitement une grande clarté se fit: la pluie discontinua, ses nuées se désagrégèrent, une sorte de haute fenêtre crépusculaire s'ouvrit au zénith, et les éclairs s'éteignirent. C'est à cet instant-là, qu'au plus noir de la nuée, apparaît, on ne sait pourquoi, pour espionner l'effarement universel, ce cercle de lueur bleue que les vieux marins espagnols appellent l'œil de la tempête, *el ajo di tempestad.* On peut croire à la fin, c'était le recommencement. La saute du vent était du sud-est au nord-ouest.

« La tempête allait reprendre avec une nouvelle troupe d'ouragans. Le nord allait donner assaut. Les marins nomment cette reprise redoutée *la rafale de la renverse.* Le vent du sud a plus d'eau, le vent du nord plus de foudre. C'est à cet instant-là que se fait dans les tempêtes cette dépense continuelle d'électricité que Piddington appelle *cascade d'éclairs...* »

La fin de la tempête n'est pas décrite avec moins de vérité.

« Une blancheur passa près de Gilliatt et s'enfonça dans l'ombre. C'était une mouette. Pas d'apparition meilleure dans une tourmente. Quand les oiseaux arrivent, c'est l'orage qui se retire. La pluie s'arrêta subitement. Puis il n'y eut plus qu'un roulement bourru dans la nuée. L'orage cessa, comme une planche qui tombe à terre. L'immense machine de nuages se défit. Une lézarde du ciel clair dissipa les ténèbres. Gilliatt fut stupéfait, il était grand jour. La tempête avait duré plus de vingt heures. »

Voilà la description la plus vraie, mes amis, qui ait jamais été faite d'une tempête: il n'est plus question des quatre vents se prenant aux cheveux, Victor Hugo parle bien du vent du nord-ouest succédant au vent du sud-est, mais vous verrez bientôt pourquoi et comment ce phénomène a lieu.

— De deux points opposés de l'horizon, les mêmes vents...

— En réalité, c'est le souffle et le jet du même vent. En effet, toutes les tempêtes sont des cyclones, des tournoiements qui se forment près de l'équateur et arrivent sur nous avec une effrayante vitesse, en accélérant toujours leur course et en conservant toujours leur mouvement de rotation. De là vient que dans les lieux qu'elles parcourent, le vent semble venir de tous les points de l'horizon. On a constaté ce fait de la manière la plus simple et la plus formelle, en recueillant sur « les livres de bord » de tous les navires, la marche de la tempête, on a marqué de flèches sur une carte la direction du vent à des heures précises et certaines, et en faisant le même travail sur tous les navires se trouvant sur le passage du phénomène, on a constitué, pour ainsi dire, la carte de l'orage. On a reconnu, en outre, par le rapprochement des flèches constatant le mouvement giratoire, que le centre du tourbillon restait calme, — l'*œil de la tempête,* de Victor Hugo, — mais que dès que l'on sortait de ce point on rencontrait les plus furieux courants, ils sont moindres au fur et à mesure que l'on s'éloigne de ce centre.

On a reconnu une autre loi fort singulière de ces prodigieux tourbillons : sous notre hémisphère, l'air s'enroule, si je peux me servir de cette expression, de droite à gauche, c'est-à-dire dans le sens inverse de la marche des aiguilles d'une montre placée à plat devant soi, tandis qu'il se volute de gauche à droite sur l'hémisphère austral. Cette singularité si curieuse n'est point encore expliquée.

— Mais, comment croyez-vous que la tempête se meut dans l'espace, mes chers amis?

Comme la pierre qui tombe, comme un corps lancé en avant...

— Eh bien, mon cher Charles, tu te trompes, les tempêtes suivent une courbe parabolique. Les immenses paraboles qu'elles décrivent ainsi, ont leurs ordonnées toujours tournées vers l'est, et leurs axes orientés de la même façon parallèlement aux cercles de latitude. Les choses sont ainsi sur l'un et l'autre hémisphère; seulement les trajectoires des tempêtes sont symétriques par rapport à l'équateur.

Ces lois étant bien déterminées, une fois la naissance, le point d'où elle part connu, une faible section de la courbe parabolique qu'elle parcourt calculée, on sait les points que la tempête atteindra et, comme, le ciel en soit loué! l'électricité est plus rapide que le vent, on peut prévenir les ports et les côtes des dangers qui vont fondre sur eux. Un bien averti en vaut deux : les navires se garent et les barques se tiennent à l'abri. Immense service rendu par la science à la richesse générale et à l'humanité. Je vous expliquerai tout à l'heure comment, grâce à la connaissance de la loi des tempêtes, le marin, en pleine mer, lorsqu'il voit venir le phénomène, en étudiant l'état du baromètre, du ciel et de la mer peut, sinon toujours se sauver, du moins très grandement diminuer les chances de perdition, malgré tout, encore si nombreuses.

La Société *Véritas* qui, pour des intérêts commerciaux, s'est donné la mission d'enregistrer les sinistres de la mer, ne nous offre-t-elle pas le déplorable tableau que voici :

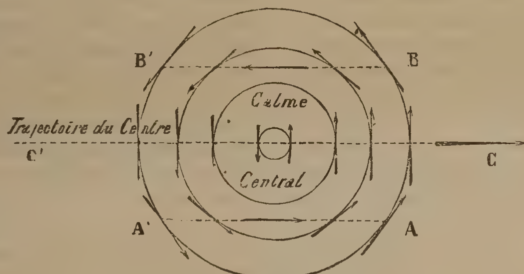
	NAVIRES PERDUS	
	à voiles.	à vapeur.
1872.........	2.682	188
1873.........	2.165	204
1874.........	1.999	131
1875.........	1.524	153
1876.........	1.398	132
1877.........	1.649	115
1878.........	1.268	110
	12.685	1.033

— C'est effroyable! que de braves gens engloutis!

— Sans doute c'est effroyable; mais, comme je vous l'ai dit, les marins vigilants qui se rendent bien compte des conditions qui leur sont faites par la loi des tempêtes, se sauvent où d'autres périssent.

J'ai justement sur moi un fragment de la leçon de M. Faye, je vais vous en donner lecture.

« Une tempête est invariablement précédée plusieurs jours d'avance, par l'apparition de cirrhus dans les hautes régions de l'atmosphère. L'abaissement progressif de ces cirrhus donne au ciel un aspect singulier qui n'a pas échappé à Victor Hugo. Ces courants et ces cirrhus viennent des régions équatoriales et conduisent avec eux le cyclone tout formé. En second lieu apparaît sur la mer une houle significative : les vagues ne sont plus soulevées par le seul vent régnant; elles viennent du centre de la tempête, mais se propagent bien plus vite qu'elle dans une eau profonde. En troisième lieu, l'horizon du côté où court la tempête prend un aspect menaçant. La partie supérieure du cyclone, dont l'embouchure est souvent plus élevée de deux lieues, se voit de plus loin à l'horizon que la montagne la plus haute du globe. La perspective la fait apparaître comme une panne de nuages très basse dont le mouvement d'ascension est d'abord insensible. Enfin, le baromètre se met à baisser, lentement d'abord, mais d'une manière continue. C'est là un signe décisif. Sur certaines mers, en certaines saisons, le capitaine commettrait une grave imprudence s'il n'avait, pour ainsi dire, l'œil à son baromètre.



Le cyclone.

« Déjà les premiers souffles se font sentir, on voit filer rapidement des flocons de nuages qui ont été détachés de la masse, tandis que celle-ci envahit rapidement l'horizon. Il n'est que temps de prendre rapidement un parti. Il faut savoir d'abord où est le centre du cyclone. C'est là où les vents ont le plus de furie et où la mer offre le plus de danger. Il faut l'éviter à tout prix. Voici la règle pour le reconnaître : faites face au vent et étendez le bras droit; c'est dans la direction de votre bras que se trouve le centre. Sur l'hémisphère austral, c'est du bras gauche qu'il faut se servir.

« On voit déjà à quels dangers peut conduire une fausse théorie.

« Continuons. Il y a dans tout cyclone deux moitiés fort différentes. L'une porte le nom de demi-cercle dangereux, l'autre de demi-cercle maniable. »

Le diamètre dirigé suivant le sens où marche la tempête divise, en effet, le cyclone en deux parties. Dans l'une, la rotation est dans le même sens que le mouvement de translation, ces deux vitesses s'ajoutent. Dans l'autre, la rotation est dans le sens opposé à la translation, vous n'y éprouvez que la différence des deux vitesses. Si le cyclone marche à raison de dix lieues à l'heure, vous aurez dans le premier cas, un vent dont la vitesse sera de quarante-six lieues, et de vingt-six lieues seulement dans le second cas. Les effets mécaniques varient ainsi du simple au double, suivant que l'on se trouve dans le demi-cercle maniable ou dans le demi-cercle dangereux. Dans le premier cas, on peut fuir la tempête vent arrière ou grand large comme disent les marins; les vagues qui viendront assaillir le navire n'auront pas la force mécanique suffisante pour le démolir sur place; on peut leur présenter le flanc ou l'arrière, c'est-à-dire la partie faible. Mais si l'on se trouve dans le demi-cercle dangereux, la mer devient bientôt si terrible qu'il ne reste plus qu'une ressource : faire tête à la mer, mettre à la cape, recevoir les vagues par l'avant et laisser la tempête passer. Si on prenait la fuite on serait fatalement entraîné par le tourbillon, et après avoir fait plusieurs fois le tour du centre, la navire demâté ne manquerait pas de sombrer sous les coups d'une mer horrible. Pour reconnaître le demi-cercle dans lequel on se trouve, il suffit d'examiner l'ordre dans lequel se succèdent les vents. Soit A la position du navire et CC″ la trajectoire du centre si le navire reste en A le cyclone passera sur lui par la corde AA'. Il aura des vents variant de direction de gauche à droite, en sens inverse de la gyration. On est dans le demi-cercle dangereux. Si le navire reste en B, les vents varieront aussi pour lui de direction, mais de droite à gauche, dans le sens inverse de la giration du cyclone, il est dans le demi-cercle maniable. Lorsqu'il se trouve sur le trajet même du centre, le vent ne change pas de direction tant que la première partie du cyclone passe, mais il change brusquement après le calme central, et, pour nos climats, la saute du vent est du nord-est au nord-ouest, comme dans la tempête de Victor Hugo.

« Il résulte encore de là une règle essentielle pour la manœuvre. Dans le demi-cercle dangereux, c'est le côté droit qu'il faut présenter au vent. Les marins, dans leur langage spécial, disent qu'il faut avoir les amures à tribord. Si l'on commettait la faute de les mettre à bâbord, on s'exposerait à mesure que le vent change de direction, à le voir refuser, c'est-à-dire souffler trop obliquement sur les voiles, puis, à la moindre saute de vent, le navire serait masqué, c'est-à-dire pris par l'envers des voiles, il roulerait contre des lames épouvantables et ne tarderait pas à sombrer.

« Dans le demi-cercle maniable, au contraire, si l'on prend la cape faute de pouvoir fuir, les amures doivent être à bâbord. C'est l'inverse sur l'hémisphère austral. »

Dans son envie de rabaisser la vanité humaine, Montaigne se défend de suivre les lois nouvelles, voire même les mieux démontrées par la science. « Un homme de cette profession de nouveautés et

« de réformation physique, ainsi s'exprime le philosophe, me disoit, il n'y a pas long-temps que « touts les anciens s'estoient notoirement mescomptez en la nature et les mouvements des vents. ce « qu'il me feroit très évidemment toucher à la main, « si je voulois l'entendre. Aprez que i'eus eu un peu « de patience à ouir ses arguments qui avaient tout « plein de vérisimilitude, « Comment doncques, « luy respondis-ie, ceulx qui navigeoient soubs les « lois de Théophraste, alloient-ils en occident, « quand ils tiroient au levant? alloient-ils a costé « ou a reculons? » Et là-dessus l'amusant causeur part pour montrer l'inanité et l'inutilité des hypothèses humaines. Il avait un peu raison, Montaigne, contre la science de son temps, mais depuis qu'elle procède par voie expérimentale, il faut reconnaître son autorité et lui obéir. La méconnaître est s'exposer aux plus graves périls, à la mort.

En février 1849, un cyclone fond sur les eaux de l'île de la Réunion où se trouvaient quarante-deux navires. A cette époque, les lois de la tempête étaient si peu connues, si dédaignées même par quelques-uns, que ces navires tous forcés de prendre la mer, l'île n'ayant pas de sûrs abris, trente-quatre se jettent dans la tempête sous de fausses armures, huit suivent les prescriptions scientifiques. Ces huit revinrent avec d'insignifiantes avaries. Des autres, trois disparurent corps et bien, trois allèrent se briser sur les côtes de Madagascar, et les autres plus heureux revinrent avec des avaries s'élevant à la somme de trois millions.

En faisant cette belle leçon que je ne fais que vous repéter, M. Faye a bien été forcé d'avouer que lui aussi avait sa part dans cette découverte des lois de la tempête qui fait tant d'honneur à notre époque. Il a reconnu et prouvé, contrairement aux idées reçues, que les cyclones ne naissent pas par en bas mais dans les hauteurs de l'atmosphère, d'où ils descendent toujours jusqu'à ce qu'ils aient rencontré la terre ou l'eau qu'ils balayent. Il a eu l'honneur de compléter les découvertes faites par MM. Piddington, Redfield, Reid aux Indes, en Amérique, en Angleterre.

M. Leverrier eut l'idée de les utiliser, il proposa à l'Etat d'établir sur nos côtes une série de postes destinés à signaler l'arrivée des tempêtes. Cette idée fut admise, les postes créés, ils fonctionnent encore, et par voie télégraphique ils préviennent le continent, mais leurs avertissements ne pouvaient rien sur la mer, là précisément où ils auraient été le plus utile. Ils ne faisaient que signaler l'arrivée du cyclone. Il restait donc quelque chose de bien plus important à faire, c'était de prendre les tempêtes en Amérique, et de les signaler d'Amérique en Europe, en déterminant leur courbe de parcours et leurs points d'abordage sur notre continent. C'est ce qu'a osé entreprendre, c'est ce qu'a fait la généreuse initiative d'un simple journal, le *New-Herald* de New-York. Grâce à M. Bennett, cinq à six heures après que le cyclone a paru en Amérique, tous les grands ports de l'Europe connaissent sa force, sa direction, son point d'arrivée. Quel immense service rendu au commence, à la marine, à l'humanité !...

Mais voici le soleil qui reparaît, mes amis, je vous ai dit tout ce que je savais, prenons nos chapeaux et en route pour le Louvre.

A. B.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

L'héritier de Napoléon III est mort; et il est bien difficile de se défendre de toutes sortes de réflexions philosophiques en voyant cette fin prématurée et malheureuse. Une fatalité implacable semble avoir conduit le jeune prince. C'était inutile folie que cette campagne sur les côtes de l'Afrique, où le plus dangereux péril n'était pas les Zoulous, mais les fièvres qui devorent les Européens. Espérait-il revenir en Europe avec quelque gloire? Vainqueur des Zoulous n'était point un titre qui pouvait ajouter quelque chose à la grandeur de son nom. Comment donc s'est-il précipité dans une semblable aventure et comment ses conseillers la lui ont-ils laissé courir?

Il arrive, le voilà au camp, brave sans doute, mais ne connaissant de la guerre que ce que l'on apprend dans les livres, dédaignant un ennemi barbare, et ne sachant point que cet ennemi est peut-être le plus dangereux de tous, car il est habile aux surprises et aux embuscades. Et où l'on voit bien que le jeune Napoléon était aux mains de la fatalité, c'est lorsque l'on considère le dernier acte du drame. On se trouve en pays ennemi, dans une contrée couverte d'herbes si hautes qu'elles pourraient cacher un cavalier; les Anglais ont l'habitude, lorsqu'ils font une reconnaissance, d'employer un grand nombre de soldats; cette fois, ils n'en envoient que quelques-uns, et l'on ne distingue pas nettement s'ils étaient placés sous le commandement du prince ou du capitaine Carrey, nouvellement arrivé à l'armée. Napoléon et l'officier anglais partent, sans même que leur escorte, déjà si faible, soit complète. Ils sont chargés d'une opération que l'on ne confie d'ordinaire qu'aux vétérans les plus expérimentés, ils ont mission de choisir l'emplacement d'un camp que doit occuper l'armée marchant en avant. La petite troupe n'a pas le soin de faire éclairer sa marche, et, ce que l'on a peine à croire, *les armes ne sont pas même chargées*. L'on s'en va ainsi, à la garde de la fortune, à peu près comme si l'on cheminait dans les prairies de la verte Erin. Ils poussèrent en avant; arrivés à onze milles de leur point de départ, ils trouvèrent, enfoui dans les grandes herbes dont nous avons parlé, un kraal abandonné. Là, les six cavaliers d'escorte, le capitaine et le prince mirent pied à terre, et, ainsi que cinq à six Caffres, s'étendirent par terre pour se reposer et laisser souffler les chevaux dont les sous-ventrières furent désserrées. Personne ne fouille les environs, les armes restent

déchargées, et, à cinquante pas, les Zoulous, un parti de quarante ou cinquante guerriers, les guettent. Il est probable que s'ils n'ont pas attaqué plus tôt, c'est que, ne croyant pas à tant de témérité, ils s'attendaient à voir paraître un corps plus nombreux. Mais les Anglais vont remonter à cheval, les Zoulous ne veulent pas que cette proie leur échappe; ils poussent leur affreux cri de guerre, font une décharge, deux Anglais sont tués, le reste fuit. Le prince a-t-il été frappé en selle ou est-il tombé au moment où il allait monter à cheval?... Le lendemain seulement on retrouvait son corps dépouillé et percé de coups.

Quel drame final à ajouter à la dramatique histoire napoléonienne. Voyez-vous Bossuet racontant cette longue tragédie et faisant passer sous nos yeux tant d'événements imprévus, tant de victoires, tant de catastrophes : les fautes commises, la fortune tantôt prospère, tantôt adverse, Napoléon Ier mourant à Sainte-Hélène, captif des Anglais, Napoléon II s'éteignant à Vienne, Napoléon III vaincu, prisonnier, venant expirer sur le sol anglais, son jeune fils mourant dans les rangs de l'armée anglaise, et un Zoulou emportant dans son kraal l'épée du fondateur de la dynastie impériale, cette épée d'Austerlitz qui avait fait trembler le monde! Ainsi s'achève cette histoire qui a rempli notre siècle de péripéties formidables dont les principaux acteurs sont tous morts sur la terre étrangère. Ainsi se brisent les vains projets des mortels, ainsi s'envolent les vaines espérances! Et, en présence de tels événements, avec quelle force et quelle majesté l'aigle de Meaux aurait poussé ce grand cri : « L'homme s'agite et Dieu le mène! »

*
* *

Le vent est aux statues; comme je ne suis pas sculpteur, je me permets de trouver que l'on en abuse un peu. On parle d'en élever une à Béranger, une à Théophile Gautier. Si, de sa tombe, le spirituel et modeste chansonnier pouvait parler, je crois bien qu'il dissuaderait ses admirateurs d'une telle entreprise et je pense que « Théo » serait fort étonné de ces honneurs posthumes. En tous cas, je doute que ces deux statues sortent du creuset.

En attendant, j'ai été voir celle de M. Thiers, qui doit être érigée à Nancy dans les premiers jours d'août. Elle est fort réussie : M. Guilbert s'est très bien tiré d'une tâche difficile, car les formes du modèle ne se prêtaient guère aux beautés de l'airain. La pose que le sculpteur a saisie est une de celles qui étaient familières à l'homme d'État. Il est debout, le bras droit légèrement tendu, il ne parle pas de la tribune, il cause. La tête est ressemblante, l'artiste ne s'est étudié qu'à en reproduire l'effet et les grandes lignes, et il a eu raison. Le piédestal porte une figure de l'*Histoire* — on a pu la voir au Salon — écrivant sur ses tablettes de bronze « Au *Libérateur du Pays.* »

*
* *

Tout le mois passé les yeux du public parisien ont été tournés vers l'Angleterre, les artistes de la Comédie-Française étaient partis pour Londres où ils allaient jouer leur répertoire. Notre vanité nationale souhaitait leur succès, et voilà, pendant que nous avions l'oreille tendue vers la Manche, qu'un bruit vient nous apprendre qu'une sociétaire volontaire et fantasque, Mlle Sarah Bernhardt, a fait manquer une représentation et qu'il y a eu tapage. Nous fûmes fort indignés, et si elle reparaît ici, je crains que l'actrice ne trouve ses plus chauds admirateurs singulièrement refroidis. Il y a de par le monde un proverbe fort sage qui dit qu'il ne faut pas courir deux lièvres à la fois; or Mlle Sarah, qui avait de longue main préparé sa campagne, prétendait en courir au moins trois. Elle voulait se montrer à *Gaiety-Theater*, dans les Salons, et se faire connaître, en outre, comme peintre et sculpteur (1). Dans ce dernier but, elle avait exécuté un groupe en bronze, représentant l'*Immortalité couronnant Shakespeare et Molière*. Donc, à Londres, elle se mit à jouer non seulement au théâtre mais encore dans les hôtels de l'aristocratie qu'elle recevait le jour en son appartement, orné de ses œuvres et converti en atelier. Mlle Sarah Bernhardt ne jouit pas d'une santé très robuste, et, forcément il fallut succomber à un labeur qui aurait épuisé les plus robustes. De là, impossibilité de paraître au théâtre, reproches sévères. Doña Sol écrivit, d'abord, une lettre où elle eut la maladresse de parler de la modicité du traitement qu'elle recevait de la maison de Molière, puis, un beau jour, dans un moment de méchante inspiration, elle envoya sa démission en annonçant qu'elle avait trouvé un Barnum américain qui lui donnait des millions pour aller jouer devant les Yankees et les Peaux-Rouges..... Ici s'arrête ce que je sais et veux dire de cette petite et assez ridicule tempête. Il faut que Mlle Sarah Bernhardt soit bien convaincue, soit qu'elle reste, soit qu'elle parte, que la Comédie-Française peut parfaitement vivre sans elle, et il ne m'est point démontré qu'ailleurs elle puisse trouver une place qui lui convienne.

*
* *

Puisque nous en sommes à la Comédie-Française, continuons.

M. Sarcey, qui avait suivi à Londres la maison de Molière, a bien voulu, sur de pressantes sollicitations, raconter dans une conférence qui a eu lieu à *Gaiety-Theater* les origines et l'organisation de la célèbre Compagnie; nul n'était plus capable de remplir cette tache, aussi s'en est-il acquitté avec le plus éclatant succès.

Cette conférence aurait dû être faite à Paris, car la plupart des choses qu'elle contient sont des nouveautés ou des révélations pour nous. Notre savoir en choses de théâtre ne s'étend pas très loin. Nous parlons, par exemple, d'une façon très légère du travail de ceux qui ont pris charge de nous amuser et nous nous rendons mal compte du labeur imposé aux acteurs.

Ecoutez M. Sarcey :

« Le répertoire *courant* de la Comédie-Française — on appelle de ce nom l'ensemble des pièces que la troupe peut jouer du jour au lendemain, tous

1. Voire même comme auteur dramatique. L'histoire est drôle, mais serait longue à conter.

les rôles étant sus d'avance, sans autre préparation qu'une de ces répétitions sommaires qu'on appelle dans l'argot du théâtre *raccord*, — son répertoire courant se compose d'une centaine de pièces entre lesquelles le directeur peut choisir indifféremment. Un mot d'avertissement au chef du matériel, une affiche collée au foyer des acteurs; il n'en faut pas davantage; le soir même, les décors sont prêts, les accessoires en place et les artistes à leur poste.

Voulez-vous savoir ce que pour ce travail les artistes supérieurs reçoivent? — Souvenez-vous, Mlle Sarah Bernhardt et n'essayez pas de nous apitoyer. — « Les recettes de la Comédie-Française oscillent entre 6 ou 7,000 fr. par soirée. Aussi les sociétaires, outre les appointements qu'ils se payent eux-mêmes, ont eu l'année dernière des parts qui se sont élevées à plus de 40,000 fr. Joignez-y les *feux* supplémentaires qu'ils s'attribuent toutes les fois qu'ils jouent ou qu'ils surveillent, comme *semainier*, la mise en scène d'une pièce, vous verrez qu'un sociétaire, à part entière, touche de 60 à 70,000 fr. par an. Ajoutez à cela qu'une part des bénéfices a été distraite à l'avance et qu'on en a fait deux parts; l'une pour accroître le fonds social, l'autre pour former à chacun des sociétaires une masse qu'il touchera d'un seul coup le jour de sa retraite.

C'est ainsi que Bressant, lorsqu'il a pris congé



La mort du Prince Impérial, dessin de Gilbert.

de la Comédie, a palpé 80,000 fr. et sa retraite est, je crois de 8 à 10,000 fr. par an. »

Plaignez donc Mlle Sarah Bernhardt!

* * *

Les arts viennent de faire une grande perte. Mme la duchesse Colonna di Castiglione est morte à Castellamare, des suites d'une maladie de poitrine. Elle était fille du comte d'Affry et avait épousé le duc Colonna di Castiglione qui mourut et la laissa veuve après une année de mariage.

Dès lors, la jeune femme s'adonna complètement aux arts et devint un de nos sculpteurs les plus distingués.

Elle joignait à une conception très haute et très originale, une exécution savante et une main aussi ferme que délicate.

Parmi ses ouvrages, il nous suffira de citer la *Gorgone*, la *Bacchante fatiguée*, la *Pythie*, le *Chef Abyssin*, etc. Elle excellait dans le buste. Femme d'un esprit très vif et très spontané, elle était très appréciée, et un bon juge, M. Thiers se plaisait beaucoup dans sa société.

Au moment de sa mort, la duchesse était âgée de quarante-deux ans. Elle signait ses œuvres d'art du nom de *Marcello*.

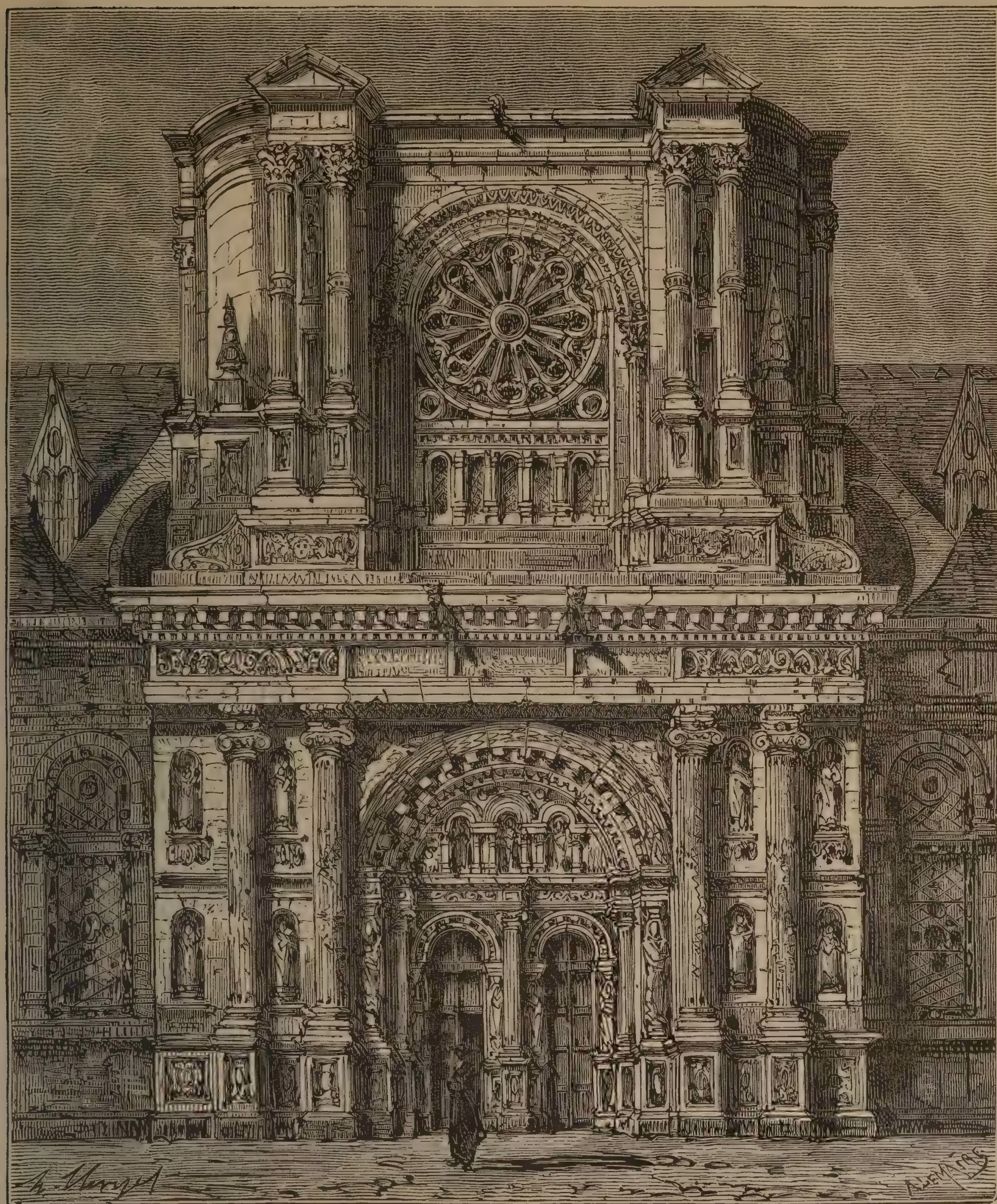
A. DE VILLENEUVE.

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

LES MONUMENTS DE LA FRANCE CHRÉTIENNE

LES ANDELYS. SAINTE-CLOTILDE.



L'église Sainte-Clotilde aux Andelys, dessin de H. Clerget.

En 1610, devant l'église de Sainte-Clotilde, un enfant d'une quinzaine d'années à la figure grave et douce en dessinait une vue. Il était si indifférent à ce qui se passait autour de lui, qu'il ne s'apercevait pas qu'un homme suivait attentivement son travail. Cependant, à un certain moment, relevant la tête, ses yeux rencontrèrent le regard souriant de l'étranger, et il parut un peu interdit.

— « Mais c'est très bien cela, monsieur! qui vous a appris à dessiner dans de si justes proportions?

— Personne, monsieur.

— Quoi, personne! et c'est de vous-même... Je m'appelle Quentin Varin.

A ce nom, l'enfant se leva plus troublé et dit:

— C'est vous, monsieur, qui allez peindre des tableaux pour Sainte-Clotilde?

— Oui, c'est moi, et vous seriez bien gentil de me montrer les dessins que contient, sans doute, votre carton.

L'enfant obéit, et en regardant les paysages, les études d'arbres et d'animaux qu'une jeune main lui tendait, Varin ne cessait de répéter : « Bien! très bien! c'est étonnant! » Quand il eut fini son examen, il dit : « Comment vous appelez-vous? — Nicolas Poussin. — Eh bien, pendant que je séjournerai aux Andelys, si vous voulez recevoir quelques conseils, venez me trouver, je serai très content de vous aider. »

Le Normand accepta avec enthousiasme la proposition du peintre picard, qui lui donna des leçons pendant quelques mois, et qui eut la gloire d'être l'unique maître qu'ait reconnu le chef de l'école française.

Le jour même de cette première rencontre, Poussin ne quitta point Varin et lui fit, pour ainsi dire, les honneurs de l'église de Sainte-Clotilde et des Andelys.

« Cette église a été élevée sur l'emplacement où la reine, sainte Clotilde, disait le jeune cicerone, avait, en 511, élevé un couvent qu'elle aimait beaucoup. On raconte que pendant son érection, comme il faisait très chaud, la bonne sainte voyant les ouvriers peiner grandement, invoqua Dieu et le pria de faire un miracle en faveur de ces pauvres gens. Aussitôt l'eau d'une petite fontaine fut changée en vin, et la divine liqueur coula ainsi pendant tout le temps que durèrent les travaux. L'édifice de sainte Clotilde fut renversé par les barbares Normands, lorsqu'ils envahirent le pays où coule la Seine: mais cette église fut relevée sous Eudes Clément, en 1245, et, plus tard, on y a fait plusieurs adjonctions et embellissements (1).

Non content de montrer l'église à l'étranger, Poussin lui indiqua ou lui fit visiter les autres curiosités des Andelys. La Place du Marché, où, sur l'ordre de Louis XI, avait été décapité Charles de Melun; gouverneur de Paris et de la Bastille, la Grande Maison (2) si curieuse d'architecture, dans laquelle était mort, en 1563, le père d'Henri IV, Antoine de Bourbon, blessé au siège de Rouen. Plus tard, cette place du Marché dont Poussin faisait l'histoire à son compagnon, devait être témoin d'une tragédie plus atroce encore que celle de Charles de Melun, Jacques Turgis, Robert et Talbot, en 1625, y moururent d'un supplice affreux. Quelques mois après, ils étaient reconnus innocents; leurs cadavres furent retirés du cimetière des suppliciés et transportés dans la cathédrale de Rouen où ils reposent encore. Enseignement terrible pour les hommes qui tiennent le glaive de la loi.

L'église de sainte Clotilde, toujours très vénérée, a reçu, depuis le temps du Poussin, bien des réparations, voyons-la telle qu'elle existe de nos jours.

1. De grands travaux y furent faits en 1634, par Michel de Harlay, archevêque de Rouen.

2. Elle n'existe plus.

Le vénérable édifice se distingue par la beauté de ses verrières, nulle part les maîtres verriers n'ont mieux fait. Au XVIe siècle, le chœur, le transept, la nef, les chapelles tournées au midi, ont été peintes. Le chœur présente des figures d'évangélistes et de saints, la nef, une Genèse très curieuse, et les bas côtés du chœur toute l'histoire de saint Pierre. Dans les chapelles sont reproduites les principales scènes de la vie de la Vierge et la légende de sainte Clotilde et de saint Léger. Dans les verrières se retrouvent aussi la vie de la sainte Reine, mais malheureusement, elles ont beaucoup souffert. Dans les chapelles on peut voir aussi deux tableaux de Varin.

L'architecture du monument n'est pas moins curieuse, quoiqu'elle manque d'unité. Le portail principal offre un spécimen intéressant de ces doubles rangées de colonnes à jours supportant la large ornementation de l'ogive; mais bien plus élégante encore est la décoration de sa porte latérale du nord; c'est un modèle achevé des charmantes proportions si chères aux artistes de la Renaissance. On va souvent bien loin voir des choses moins belles, et les Andelys n'eussent-ils que cette curiosité, qu'ils mériteraient la visite des artistes et des hommes de goût. Ils salueraient en même temps la statue de Nicolas Poussin qui malheureusement n'a pas un très beau caractère. Mais qu'importe! de combien de nobles et grandes choses cette image n'invoque-t-elle pas le souvenir! Le nom du « peintre philosophe » défendra la jolie ville normande contre les injures du temps.

Puisque l'occasion nous en est offerte, nous protestons avec énergie contre l'appellation ridicule qui a altéré le nom glorieux du peintre. Il ne s'appelle pas « Le Poussin » mais « Poussin » (Nicolas). Il était fils d'un soldat du régiment de Tavannes, Jean Poussin, qui avait à Vernon épousé une veuve Lemoine, de son nom de fille Marie Delaissement, native des Andelys. Il existe encore dans cette ville un clos, propriété de la famille Passy, qui porte le nom de clos « Poussin, » c'est bien le nom du maître tel que maints documents et maintes lettres signés de lui nous le donnent. Il ne faut donc pas dire « le Poussin, » c'est aussi mal parler que si l'on disait : Le Le Lebrun, ou Le Eugène Delacroix, au lieu de Le Brun et Eugène Delacroix. Voici l'explication de l'altération du nom de Poussin. Les Italiens ont assez souvent l'habitude de faire précéder de la particule *le* ou *la* les noms des personnages connus; ainsi, ils disent *le* Sanzio, *l'*Alfieri et comme le peintre de tant de chefs-d'œuvre a passé la plus grande partie de sa vie à Rome, ils l'appelaient *le* Poussin. Eh, gardons-lui donc son nom français; il est une des gloires de notre pays et certainement une des plus grandes et des plus pures. Il fut le maître le plus honoré de son temps, et, quoique Français, il régna à Rome, où il passa la meilleure partie de sa vie. Comme fécondité, comme richesse de composition, comme profondeur d'idées, il ne le cède à personne, et c'est avec justice qu'il a été appelé « le peintre philosophe ». Sa vie privée fut aussi pure que ses œuvres. Il eut le caractère et l'existence d'un sage.

A. SURMAY.

VOYAGES

TROIS SEMAINES AU CAIRE

V

LE VIEUX-CAIRE. — LA MOSQUÉE D'AMROU. — LA GROTTE DE LA VIERGE. — LES PYRAMIDES. — LA FORÊT PÉTRIFIÉE.

Les excursions avaient été rendues difficiles par le dernier débordement du Nil. Les historiens et les géographes de l'antiquité ont regardé l'Egypte comme un présent de ce fleuve. C'est lui qui l'a créée, c'est lui qui la fait vivre, et il suffirait, pour la détruire, d'en détourner le cours. On pourrait croire, chaque année, qu'il veut reprendre son présent en le recouvrant de ses eaux pendant plusieurs mois, tandis que ces inondations bienfaisantes du fleuve nourricier ne font que le féconder et l'enrichir. Cette fois le débordement avait défoncé le chemin des Pyramides et emporté la voie ferrée de la moyenne Égypte jusqu'à Minich. Il me fallut attendre presque à la veille de mon départ pour pouvoir faire l'excursion classique qui est plus indispensable encore pour tout visiteur du Caire, que celle du Vésuve ou de Pompéï pour les touristes à Naples.

Avec un compagnon français que j'avais trouvé à l'hôtel d'Orient, je montai dans une calèche délabrée dont les tentures flottaient au vent et dont les coussins rendaient leurs entrailles. Le saïs prit sa course en brandissant sa canne et en remplissant l'air de cris rauques, et les chevaux partirent au grand trot derrière lui jusqu'au Vieux-Caire, où il faut traverser le Nil. On suit d'abord une belle avenue plantée de sycomores, et à mi-chemin, on passe devant un grand palais qui appartient à je ne sais quel prince ou quelle princesse de la famille du vice-roi. Çà et là, de vastes espaces sablonneux, sur lesquels plane l'épervier, et qui font songer au désert ; puis, sans transition, tous les signes de la fertilité, des bois de palmiers, des champs de cannes à sucre et de roseaux. On passe devant plusieurs fontaines couvertes, où le passant, après s'être désaltéré, peut prier au tombeau du saint qui les accompagne, devant des dunes de sables et d'énormes monceaux de décombres. On traverse un village, où des Arabes dorment couchés aux portes de leurs maisons, où des marchandes se tiennent accroupies le long des murs, avec leur petite boutique sur le sol, et enfin on arrive au Vieux-Caire.

Longtemps le Vieux-Caire demeure en quelque sorte invisible : on y est, et si l'on n'en était prévenu par le guide, on ne s'en apercevrait pas. Il a des parties isolées et de grands espaces vides; il se cache derrière des murailles, où s'ouvrent de petites portes qui donnent accès dans des ruelles mystérieuses pareilles à des couloirs. C'est seulement au bord du Nil qu'on trouve la vie et le mouvement.

Mais arrêtons-nous d'abord quelques minutes pour aller voir la mosquée d'Amrou. C'est la plus ancienne de l'Égypte. Fondée en l'an 20 de l'hégire, par l'illustre capitaine, l'un des sept compagnons du Prophète, dont elle porte le nom et dont elle renferme les restes, elle tombe en ruines. Sur les côtés de la vaste cour, au milieu de laquelle s'élève la fontaine surmontée d'une petite coupole, s'étendent de doubles portiques; au fond, il y a jusqu'à six rangs d'arcades en plein cintre, tandis que les autres présentent le caractère ogival. Les colonnes sont des monolithes de porphyre, de granit et de cipolin, avec des chapiteaux d'un style très varié, les uns nus, les autres fouillés par le ciseau et couverts d'ornements.

Les vieux récits arabes ne tarissent pas sur les splendeurs de la *Couronne des mosquées*. Quinze cents lampes, suspendues entre les 249 colonnes encore debout, éclairaient l'armée de pauvres qui y cherchaient un abri et de pèlerins qui s'y livraient à la prière. De grands arbres ombrageaient la fontaine; l'enceinte était semée de verdoyants parterres. Sur les murs, comme sur ceux de la mosquée de Touloum, se lisait le koran tout entier, gravé en lettres d'or. La galerie couverte à six rangs de colonnes qui forme le sanctuaire garde encore une belle chaire en bois d'un travail précieux, et dans l'angle gauche, au fond, derrière deux grillages, le tombeau d'Amrou, très-vénéré par les fidèles. Les fenêtres sont béantes, les murs se lézardent : ici il ne reste que les piédestaux des colonnes et quelques tronçons couchés; là, il n'en subsiste que la dernière moitié.

De la mosquée d'Amrou, par des ruelles étroites et biscornues, nous gagnons une petite église, sombre, délabrée, mal tenue, séparée en plusieurs parties par des treillis de bois sculpté. Malgré de vieux bas-reliefs et des peintures sur bois enfumées, vermoulues, qu'on croirait, au premier aspect, contemporaines des solitaires de la Thébaïde, elle ne mériterait guère une visite, si elle n'était bâtie sur une grotte où la légende affirme que la Vierge se reposa pendant la fuite en Égypte. Au centre de l'église, un escalier obscur, que protège une barrière en bois, descend dans l'intérieur de la grotte. Nous ne pûmes malheureusement y pénétrer: elle était encore à moitié remplie d'eau par suite de l'inondation du Nil, mais la pauvre vieille chapelle ne nous en parut pas moins illuminée par une lueur charmante qui s'échappait du trou noir.

La grotte de la Vierge n'est pas le seul souvenir de la fuite en Égypte qui subsiste autour du Caire. Un peu avant d'arriver aux ruines, ou plutôt à l'emplacement d'Héliopolis, on rencontre tout à coup une oasis délicieuse où les roses fleurissent au milieu des orangers et des citronniers. Des canaux y portent l'eau du Nil et y entretiennent une verdure et une fraîcheur ravissantes. Là, dit-on, à l'ombre d'un énorme figuier-sycomore toujours debout après plus de dix-huit siècles, la Vierge s'assit pour goûter un moment de repos et pour laver, dans une mare que l'on montre encore, les langes de l'enfant divin.

1 Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

Son séjour a fertilisé le désert, et son souvenir demeure associé aux fleurs et aux parfums de cette oasis. Chaque visiteur emporte un morceau d'écorce ou un fragment de branche du sycomore; mais, malgré les innombrables blessures dont il est couvert, ce géant refleurit et reverdit avec une vigueur qui semble toujours nouvelle.

Revenons au Vieux-Caire. A mesure qu'on s'approche du Nil, l'animation s'accroît, comme nous l'avons dit. Une foule bizarre circule en silence dans de petites ruelles couvertes, où notre calèche a peine à se frayer un passage. Nous descendons : le moment est venu de traverser le Nil. Cinquante bateliers nous appellent, se disputent bruyamment, s'arrachent presque nos personnes; cinquante âniers se ruent sur nous au risque de nous précipiter dans le fleuve. Après une ample et vigoureuse distribution de coups de courbache, notre guide parvient, non sans peine, à nous dégager un peu de ce furieux assaut. Nous entrons dans un bac, avec les âniers et les baudets choisis, et vogue vers l'autre rive!

La traversée du Nil se fait à l'endroit le plus large, près la pointe de l'île de Rhodah. Elle est charmante, cette île, véritable corbeille de verdure, oasis odorante, semée de maisons blanches, et d'où jaillissent des coupoles et des minarets. Nous nous sommes promenés avec enchantement dans le jardin du vice-roi, tout parfumé de roses, de jasmins, de vignes, de citronniers recourbés en berceaux et formant une barrière impénétrable aux rayons ardents du soleil. Ce palais abandonné appartenait jadis à la fille de Méhémet-Ali, veuve de Deftardar-Bey, à la princesse Nuzleh-Hanem, une Marguerite de Bourgogne orientale qui réalisait là, à un millier de lieues de la Seine, dans sa tour de Nesle des bords du Nil, les orgies sanglantes du drame d'Alexandre Dumas et Frédéric Gaillardet. C'est également dans l'île de Rhodah que les derviches hurleurs donnaient jadis leurs séances publiques.

Après avoir suivi quelques allées, nous arrivons au Nilomètre, ou, pour employer le nom local, — car on se doute bien que le système décimal n'avait point pénétré en Égypte au moment où cet appareil fut établi par les *ingénieurs* du kalife Asmamoun,— au *mekyas*. Le mekyas est un grand puits carré, dont le fond est de niveau avec le lit du fleuve, et qui renferme une colonne de marbre blanc graduée. Une ouverture souterraine fait communiquer le puits avec le Nil. A chaque débordement, l'eau y pénètre, et la hauteur de l'inondation est mesurée par la colonne. Dix mètres marquent la mesure d'une bonne inondation : au-dessous, une partie du pays n'est pas fécondée; au-dessus, les campagnes, celles de la Basse-Égypte surtout sont dévastées. Lorsque je visitai le Nilomètre, douze ou quinze jours avant que le chemin des Pyramides ne fût devenu libre, il était encore presque rempli jusqu'au bord. Des pavillons et des terrasses, on jouit d'une vue admirable sur le Nil, large comme un bras de mer, tout hérissé de petites vagues d'une magnifique couleur bistre qui eût fait la joie d'un peintre, tout sillonné de barques aux voiles hautes, triangulaires et inclinées. C'est à cette pointe méridionale de l'île de Rhodah que la tradition la plus répandue place l'exposition de Moïse dans son berceau de jonc enduit de bitume et de poix, parmi les roseaux du rivage.

Après avoir débarqué sur la rive gauche du Nil, nous montâmes sur les baudets, nous et notre guide. Les âniers piquèrent leurs bêtes à l'endroit sensible, en poussant le *Ah !* classique, et elles partirent comme un trait. On s'escrime d'abord pendant dix minutes, par des sentiers impossibles, étroits, escarpés, défoncés; puis on débouche sur une chaussée assez bien entretenue, que l'on suit pendant une heure et demie environ. Sous l'implacable soleil qui perçait mon casque en liége, la route me parut interminable. Stimulé sans cesse par le bâton pointu de son propriétaire, l'âne courait comme un enragé et me secouait affreusement, avec de brusques changements d'allure, des soubresauts à chaque piqûre, des passages subits du trot au galop et *vice versa*, qui, si je ne me fusse parfois cramponné des deux mains au pommeau de la selle, n'auraient pas manqué de me précipiter à terre, d'autant plus que la selle, mal attachée comme toujours, tournait entre mes jambes.

Plus je criais à l'ânier de ralentir la marche, plus il semblait prendre plaisir à l'accélérer. Avec quel plaisir je lui aurais cassé sur les épaules le bâton dont il se servait pour aiguillonner la croupe de sa bête ! . . . .

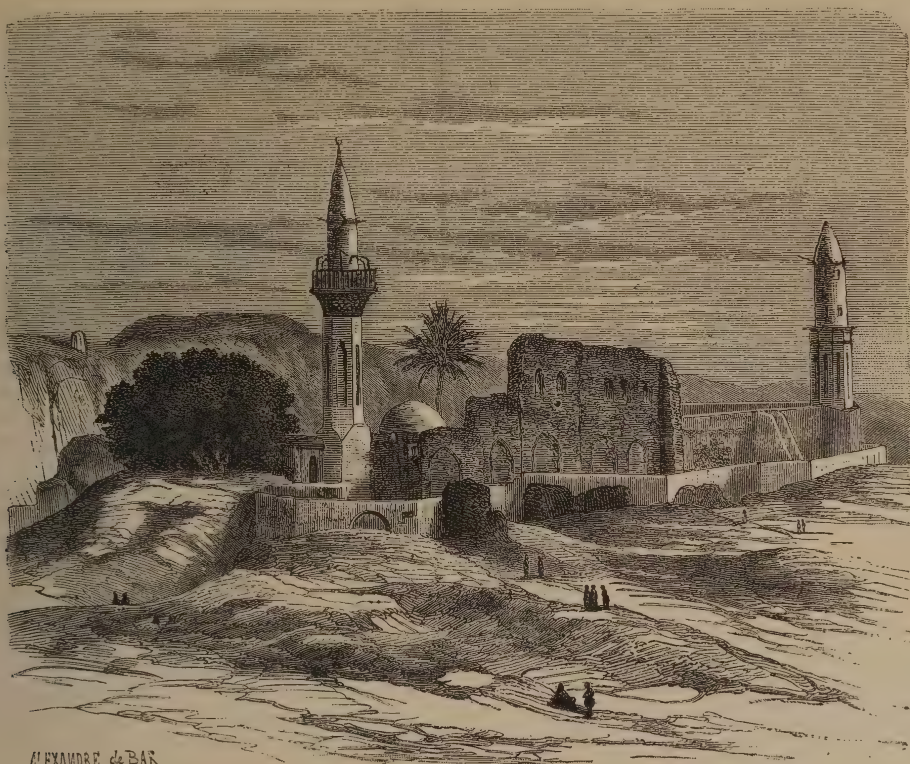
Tout à coup, nous vîmes une bande de sauvages se précipiter vers nous en criant et en gesticulant. En un clin d'œil nous fûmes entourés. Trois d'entre eux mirent la main sur la bride de nos ânes, tandis que les autres caracolaient tout autour et que deux gamins, noirs comme braise et nus des pieds à la tête, galopaient en avant. L'allure prit alors un aspect effréné, vertigineux, presque diabolique; avec la musique de Berlioz, cela eût assez bien représenté la *course à l'abîme*. Nous montâmes au pas accéléré la rampe bordée de murs jaunes qui termine la route, et enfin, enfin! nous débouchâmes devant les Pyramides.

Ces sauvages étaient des membres de la tribu à laquelle le vice-roi a confié la garde des *Hérâmat*, — les *décrépites*, — comme les Arabes les appellent, avec mission d'y guider le voyageur, de le protéger contre ses propres imprudences et contre des accidents qui jadis n'étaient pas rares, en lui imposant leur concours. Qu'il n'essaie pas de s'y dérober : d'abord il n'en a pas le droit, puis il n'en viendrait jamais à bout. Tant qu'il reste sur leur domaine, il est leur propriété, et il faut qu'il subisse le joug, quitte à se dédommager en les rossant, ce qui est un détail sans importance. S'ils sont fort ennuyeux d'ailleurs, il faut bien reconnaître qu'ils ne sont pas moins utiles et qu'on ne saurait s'en passer.

Nous voici donc au pied de ces monuments fameux que notre époque, comme l'antiquité, compte encore au nombre des merveilles du monde et dont la masse indestructible, après soixante siècles, défie toujours les outrages du temps ! Les trois pyramides de Gizeh, celle de Chéops surtout, sont demeurées, puisque la tour de Babel s'est écroulée depuis des milliers d'années, les plus prodigieuses des œuvres humaines, et il est douteux que la science moderne, avec toutes ses ressources et tous ses progrès, en concentrant tous ses efforts,

en appelant à son aide la vapeur et ces merveilleuses machines qui représentent le génie de l'homme accumulé depuis la création jusqu'à nos jours, fût capable d'en produire de pareilles. Le problème de leur construction, comme celui de leur destination, ne sera sans doute jamais expliqué. Elles n'étaient possibles, d'ailleurs, qu'en un temps et en un pays où le souverain pouvait disposer de son peuple comme d'un instrument docile à ses caprices, quels qu'ils fussent, et l'appliquer tout entier à faire ce qu'il avait rêvé.

D'après Hérodote, la construction de la première pyramide exigea trente ans de travail, et le tiers des habitants de l'Égypte fut absorbé pendant tout ce temps par la taille, le transport et la mise en place des pierres. Cent mille hommes passèrent dix années à construire une chaussée pour y conduire. Il ajoute que ces travailleurs dépensèrent en oignons seulement la somme de 1,600 talents : s'il s'agit de talents d'or, c'est un total de 111 milions ; s'il ne s'agit que de talents d'argent, le total monte seulement à près de 8 millions, ce qui est déjà un fort beau denier, au prix où sont les oignons, surtout où ils devaient être sous la quatrième dynastie, et ouvre d'assez curieuses perspectives sur ce qu'auraient pu coûter les matériaux et la main-d'œuvre si le Pharaon avait eu à les payer. Diodore, Pline et Strabon s'accordent à dire que la pyramide de



La mosquée d'Amrou, dessin de A. du Bar.

Chéops fut bâtie en vingt ans, par 360 à 370,000 ouvriers et le premier, admirant qu'on ne trouve aucune trace des énormes travaux préliminaires qu'il a fallu pour élever un tel colosse dans le désert : « Il semble, s'écrie-t-il, que, sans emprunter la main des hommes, qui est toujours lente, les Dieux aient placé tout à coup ce monument au milieu des sables. »

Cependant, qu'on nous permette de le dire sans détour, la première impression qu'on éprouve, ou du moins que nous ayons éprouvée, est celle d'un certain désappointement. On n'est pas accablé, comme on s'y attendait. Malgré le rapprochement de quelques masures et de la belle maison du khédive, bâties à quelques pas de là et qui paraîtraient devoir fournir un point de comparaison, l'énormité de ces masses de pierre n'apparaît pas tout d'abord dans ses écrasantes proportions. Peut-être ce phénomène, qui se produit assez fréquemment, d'ailleurs, devant les statues ou les édifices colossaux, tient-il autant à leur forme pyramidale qu'à l'immense étendue où se prolonge à l'infini la plaine de sable dont elles gardent l'entrée. C'est de loin qu'il faut les voir et qu'elles produisent le plus d'effet. Quoi qu'il en soit, cette première impression ne dure pas, soit qu'on entreprenne de longer un des flancs de la grande pyramide, soit qu'on regarde simplement les touristes qui l'escaladent et qui s'agitent à son sommet. La base est enterrée de plusieurs mètres : les flancs et la plateforme de la pyramide ont été dépouillés de leur revêtement de granit, et ainsi l'élévation se trouve réduite par en haut

comme par en bas; néanmoins, elle dépasse encore de plus de trente pieds le double des tours Notre-Dame.

« Je ne connais rien de plus propre, dit Volney dans une note de son *Voyage en Égypte*, à figurer les Pyramides, à Paris, que l'Hôtel des Invalides, vu du Cours-la-Reine. La longueur du bâtiment étant de six cents pieds, égale précisément la base de la grande pyramide; mais, pour s'en figurer la hauteur et la solidité, il faut supposer que la face mentionnée s'élève en un triangle dont la pointe excède la hauteur du dôme, des deux tiers de ce dôme même (il a trois cents pieds) : de plus, que la même face doit se répéter sur quatre cotés en carré, et que tout le massif qui en résulte est plein, et n'offre à l'extérieur qu'un immense talus disposé par gradins. »

On a calculé qu'avec les pierres de la seule pyramide de Chéops, qui forment une masse de 25 millions de mètres cubes, on pourrait bâtir un mur haut de six pieds et long de mille lieues. Le sujet se prêterait également à beaucoup d'autres calculs semblables, aussi effrayants pour l'imagination. Un récit de l'historien arabe Abdallatif est peut-être plus propre encore à donner une idée accablante de ce que sont les pyramides. Il raconte que le sultan Mélik-al-Azis-Othman-ben-Yousouf s'étant laissé persuader par quelques courtisans de les démolir, il résolut de commencer par la pyramide rouge, la plus petite des trois. C'est celle de Mycerinus, qui atteint à peine le tiers de la première : « Le sultan, dit Abdallatif, y envoya donc des sapeurs, des mineurs et des carriers, sous la conduite de quelques-uns de ses principaux officiers et des premiers émirs de sa cour, et leur donna ordre de la détruire. Pour exécuter les ordres dont ils étaient chargés, ils établirent leur camp près de la pyramide; ils y ramassèrent de tous côtés un grand nombre de travailleurs, et les entretinrent à grands frais. Ils y demeurèrent ainsi huit mois entiers, occupés avec tout le monde à l'exécution de la commission dont ils étaient chargés, enlevant chaque jour, après s'être donné bien du mal, et après avoir épuisé toutes leurs forces, une ou deux pierres. Les uns les poussaient d'en haut avec des coins et des leviers, tandis que d'autres travailleurs les tiraient d'en bas avec des cordes et des câbles. Quand une de ces pierres venait enfin à tomber, elle faisait un bruit épouvantable, qui retentissait à un grand éloignement et qui ébranlait la terre et faisait trembler les montagnes. Dans sa chute elle s'enfonçait dans le sable; il fallait derechef employer de grands efforts pour l'en retirer; après quoi l'on y pratiquait des entailles pour y faire entrer des coins; on faisait aussi éclater des pierres en plusieurs morceaux, puis on charriait chaque morceau sur un chariot, pour le traîner au pied de la montagne qui est à peu de distance et où on le jetait. Après être restés longtemps campés en cet endroit, et avoir consommé tous leurs moyens pécuniaires, comme leurs peines et leurs fatigues allaient toujours en croissant, que leur résolution, au contraire, s'affaiblissait de jour en jour et que leurs forces étaient épuisées, ils furent contraints de renoncer honteusement à leur entreprise. Ceci se passait en l'année 593 (1196). Aujourd'hui, quand on considère les pierres provenues de la démolition, on se persuade que la pyramide a été détruite jusqu'aux fondements; mais si, au contraire, on porte les regards sur celle-ci, on s'imagine qu'elle n'a éprouvé aucune dégradation, et que, d'un côté seulement, il y a une partie du revêtement qui s'est détachée. »

Des trois pyramides, celle de Chéphren a seule gardé, dans sa partie la plus élevée, une portion de son ancien revêtement, qui a été complètement enlevé aux deux autres. On voit les assises irrégulières, les angles et les saillies des pierres que recouvrait cet épiderme de granit. Elles forment comme un escalier de géant qui permet de gravir le flanc de ces montagnes.

Je regardais avec effroi les deux cents marches de la grande pyramide, hautes de près d'un mètre, frémissant à la pensée du long exercice de dislocation auquel il fallait évidemment se livrer pour gagner le sommet. A défaut de Goliath ou de Gargantua, je ne vois que des clowns, des singes ou des Arabes qui puissent y songer sans épouvante. Pour moi, l'ascension du Mont Blanc m'eût paru moins redoutable. Cependant, comment se dispenser de cette escalade classique, assez semblable à celle des Titans assiégeant le ciel? Déjà, d'ailleurs, les sauvages basanés accourus à notre rencontre sur la route s'étaient emparés de nos personnes; deux d'entre eux tenaient chacun de nous par les bras, comme une proie, et nous tiraient vers la pyramide de Chéops, tandis que trois ou quatre autres marchaient devant et derrière, pour protéger leur propriété contre les assauts du reste de la tribu. Nous avancions avec l'entrain de condamnés qu'on traîne au supplice. Arrivés au bas de l'*escalier*, d'un mouvement instinctif nous reculâmes en même temps:

« C'est impossible! fit mon compagnon.

— Absolument impossible, » répondis-je.

Je n'avais pas fini que, d'un mouvement vigoureux, les deux Arabes attelés à mes bras m'avaient tiré en avant, tandis qu'un autre, placé derrière moi, me projetait littéralement sur la première marche. J'eus à peine le temps de pousser une exclamation, que j'étais déjà enlevé de nouveau et lancé sur la marche suivante. Après quinze ou vingt sauts de ce genre, je commençai à sentir mes jambes se désarticuler, mais nos guides ne semblaient éprouver aucune gêne de cet exercice violent, et sans nous laisser respirer, ils nous entraînaient toujours, d'un mouvement de plus en plus accéléré, nous étourdissant de leurs cris, de leurs chants, de leur conversation bruyante et loquace, où revenait sans cesse le mot de *backchich*. De temps à autre ils s'arrêtaient une minute dans leur escalade, et d'une voix plus haute, presque menaçante, ils reprenaient en chœur : « Signor,... Mossiou,... donne *backchich*, donne! » Je leur répondais n'importe quoi, ou me bornais à secouer la tête, et ils reprenaient aussitôt leur marche. Autour de nous gambadaient et tourbillonnaient une douzaine d'êtres cuivrés, pour qui l'ascension de la pyramide semblait un pur exercice d'hygiène, et qu'attachait à nos côtés le vague espoir de nous extirper quelques sous à un moment donné. Les deux gamins tout nus se maintenaient au premier rang dans ce batail-

lon d'orangs et de macaques affolés de gymnastique.

Enfin, après un grand quart d'heure, une dernière projection, un dernier saut, et nous voici au terme. D'en bas, le sommet de la pyramide paraît pointu, mais c'est une plate-forme d'environ quinze pieds carrés. Elle était peuplée déjà, lorsque nous y pénétrâmes à notre tour sous la forme de deux corps exténués, brisés, moulus, anéantis, qui s'affaissèrent aussitôt sur le sol. L'un à côté de l'autre, nous restâmes étendus pendant cinq minutes, haletant à faire pitié, ne répondant ni par un mot, ni par un geste aux offres, aux explications et aux sollicitations bruyantes de la douzaine d'Arabes qui s'étaient attachés à nous. L'un des deux petits diables tout nus nous présentait à boire dans une gargoulette crasseuse; l'autre nous tendait une éponge toute noire pour essuyer la sueur qui ruisselait de nos fronts. Vingt phrases se croisaient en même temps à mon oreille : « Mossiou, bataille des pyramides, ici. — Mossiou, écrire votre nom. — Mossiou, une petite pierre, » et l'un me présentait un morceau de charbon ou fourrait dans ma poche un fragment qu'il venait de détacher d'un coup de marteau.

De la plate-forme on a sur le Caire, sur ses environs et sur le désert, où s'alignent des files d'autres petites pyramides écroulées en partie et à demi-informes, une vue dont on jouirait avec délices si l'on avait la force de se tenir sur ses jambes et si l'on pouvait se dérober aux rayons d'un soleil brûlant. Nous redescendîmes à peu près de la même façon que nous étions montés, mais cette fois le nombre de nos guides était réduit à deux pour chacun de nous. La descente n'est guère moins pénible que l'ascension : la façon la plus naturelle de l'opérer serait d'imiter les enfants qui descendent un escalier à reculons, en se cramponnant des deux mains à la marche supérieure. Dès que nous eûmes regagné le sol, nous reprîmes haleine encore pendant quelques minutes, étendus sur le sable. Nos infatigables Arabes voulaient nous entraîner dans l'intérieur de la pyramide, mais nous réunîmes le reste de nos forces pour repousser avec une indignation légitime cette proposition audacieuse.

Nous avions bien conquis notre déjeuner. C'était l'avis des âniers et du guide autant que le nôtre. Ils avaient détaché par avance le panier aux provisions. Nous les suivîmes, harcelés encore par les Arabes, dont les uns nous offraient des scarabées, les autres des pièces de monnaie et des médailles du temps des Pharaons, — sorties de quelque fabrique du Caire, — ou bien des ossements qu'ils juraient avoir trouvés dans les sarcophages des pyramides. Mon compagnon acheta le coxis et le fémur d'un roi de la quatrième dynastie, qu'il exposa chez lui à la vénération de ses amis, jusqu'au jour où un étudiant en médecine, interne à l'Hôtel-Dieu, lui démontra que c'étaient les os d'un chameau mort dans le désert.

Nous passâmes devant le Sphinx colossal, taillé dans le rocher au pied des pyramides. Il est camus, grâce à une fantaisie stupide de Cambyse qui n'a pas plus respecté le Sphinx que le bœuf Apis. Heureusement, cette mutilation ne l'a pas trop défiguré. C'est comme une vision de l'antique Égypte qui vous apparaît tout à coup dans le regard calme et profond de cet énigmatique fantôme de pierre, qui semble poursuivre son rêve éternel sur les ruines du passé, symbole du silence et du mystère dont reste enveloppé ce pays, qui agit sur notre imagition par ses voiles, ses secrets, ses hiéroglyphes; comme la Grèce et Rome par la splendeur de leur poésie et de leur histoire. Le guide nous fit descendre dans le petit temple déblayé par Mariette, aux frais du duc de Luynes, des sables sous lesquels il était enseveli. On dressa le couvert dans la salle du fond, sur une large pierre; nous nous assîmes sur des fragments de stèles, et sans aucun souci d'offenser les divinités du lieu, nous dévorâmes avec le plus vigoureux appétit un de ces étiques poulets égyptiens qui ressemblent à des momies, accompagné de microscopiques œufs durs et arrosé d'une bouteille de Château-Laffite qui eût bien valu soixante-quinze centimes dans une gargote parisienne.

Une heure après, suffisamment restaurés et presque gaillards, nous reparaissions aux abords de la grande pyramide. Nos Arabes nous attendaient, et vinrent avec empressement au devant de nous, en renouvelant la proposition d'abord si mal accueillie. Cette fois, elle nous trouvait mieux disposés à l'entendre. Pénétrer dans l'intérieur de la pyramide, ce devait être une tâche relativement facile, et dont la fatigue, assurément, ne pouvait se comparer à celle de l'ascension. Nous nous sentions réparés, en bon point, capables enfin d'envisager en face notre devoir de touristes et de l'accomplir jusqu'au bout, sans enthousiasme, mais, à ce qu'il nous semblait, sans déshonorer la France par notre faiblesse.

Nous grimpâmes donc par le monticule sur lequel la pyramide de Chéops est assise, jusqu'à l'étroite ouverture pratiquée dans le flanc septentrional. Il faut se plier en deux pour y entrer. Le couloir, haut et large d'environ trois pieds, long de plus de cinquante mètres, descend d'abord vers la base de la pyramide; à son extrémité, il se rétrécit et s'abaisse : on ne peut passer qu'en se traînant sur le ventre. Puis brusquement il se relève, et il faut grimper, toujours rampant comme un ver, sur une surface de pierre polie, aussi glissante que de la glace, et où les visiteurs ne parviendraient pas à se maintenir, si l'on n'y avait ménagé à droite et à gauche des entailles pour appuyer les pieds, et surtout s'ils n'étaient tirés par devant et poussés par derrière. Après nous être hissés de la sorte pendant à peu près quarante mètres, nous arrivâmes enfin à une petite chambre latérale, où nous pûmes respirer un moment. Nous nous pensions au bout de nos peines, mais nous n'étions qu'aux trois cinquièmes du chemin. Une nouvelle galerie ascendante, longue de 180 pieds, part de cet endroit; du moins on peut la suivre sans ramper, et cette seconde partie du trajet est moins fatigante que la première. C'est à l'extrémité de cette dernière galerie que nous pénétrâmes enfin, par une étroite ouverture, dans la haute et vaste chambre sépulcrale de Chéops. Nos guides allumèrent des torches et se livrèrent à une *fantasia* vertigineuse, avec des contorsions épileptiques et des cris à réveiller les fantômes du Pharaon. Au fond se dresse un sarcophage vide, dont le couvercle a disparu. C'est de ce tombeau, où je m'étais étendu

dans une immobilité de momie, que je contemplai les ébats de cette petite horde de sauvages, à qui les lueurs intermittentes des torches donnaient des apparences diaboliques.

D'autres chambres encore ont été ménagées dans l'intérieur de la pyramide. Au-dessus de la salle de Chéops, il y en a cinq, destinées à soulager d'autant l'effroyable fardeau qu'elle doit supporter. J'ignore s'il est possible d'y pénétrer, mais je n'aurais pas eu le courage de ce nouvel effort, lors même que j'eusse été sûr d'y rencontrer Chéops en personne. D'ailleurs la rareté de l'air, la fumée des torches, les flots de poussière mis en mouvement par la sarabande des Arabes, nous asphyxiaient. Nous avions hâte de sortir, et la descente commença. Ce fut un désastre, une déroute. Dans la première galerie, je glissais à chaque pas, et j'eusse fait vingt fois la culbute sans les bras nerveux qui me soutenaient. En arrivant à l'étroit couloir, lorsqu'il fallut me coucher de rechef je n'avais plus la force de me mouvoir. Mon corps inerte glissait sur la pierre, je me cognais la tête aux parois; haletant et étourdi, je suffoquais et défaillais à demi dans un bain de sueur. Au bout d'un instant, je me sentis chargé comme un colis sur le dos d'un Arabe et je m'abandonnai. En me portant ainsi avec des précautions maternelles, mes trois guides ne cessaient de répéter : « *Bono backchih,* Mossiou... Donne bono bakchih. Une napoléoune. Donne, Mossiou. » Je n'avais même pas la force d'essayer de leur répondre.

Non, Télémaque, en débouchant du Tartare pour entrer dans les Champs-Elysées ne poussa pas un soupir de soulagement aussi profond que le mien lorsque je vis le jour. Mes Arabes me déposèrent doucement sur le sol, où je restai dix minutes à souffler comme un phoque. L'escalade de la pyramide est presque une plaisanterie en comparaison de ce voyage à l'intérieur, dont les plus vigoureux ne sortent qu'avec une fatigue atroce, pantelants, ruisselants, moulus.

Pour moi, j'étais anéanti.

Le retour au Caire m'acheva. J'en eus pour deux jours de courbature et de fièvre à garder le lit. A ce souvenir je sens encore battre mes tempes d'angoisse.

Celui qui le premier osa pénétrer ainsi par ces couloirs étroits et obscurs dans les entrailles de la pyramide, s'enfonçant comme un reptile à travers cette nuit soixante fois séculaire, suivant à tâtons, écrasé par la masse horrible qui pesait sur lui et sans pouvoir aspirer une bouffée d'air pur, l'interminable sentier sépulcral, sans savoir s'il ne marchait pas droit à un abîme et s'il retrouverait jamais son chemin vers la lumière du jour, celui là, plus encore que le navigateur d'Horace, dut avoir le cœur bardé d'une triple cuirasse d'airain.

Dans le désert lybique, au delà des Pyramides, à l'endroit où la tradition orale des Arabes place quelques villes englouties depuis deux mille ans au moins, avant Soliman Ben David, c'est-à-dire avant Salomon, on m'avait signalé l'existence d'une forêt pétrifiée.

Ce sont des restes de palmiers et de tamarix; mais, est-il besoin de le dire, aucun arbre, aucun tronc même ne subsiste en entier. La dernière journée de mon séjour au Caire, j'entrepris une excursion à la forêt pétrifiée. J'étais mal remis encore de mes fatigues et j'essayai de m'y rendre en voiture. Mais les deux chevaux avaient peine à traîner la calèche à travers les flots de sable, dont l'entassement bientôt devint tel qu'il fallut me résoudre à descendre et continuer à pied. Le cocher m'assurait en son langage que quelques centaines de pas me séparaient à peine du but. Je marchai près de trois quarts d'heure, cherchant toujours à l'horizon la forêt que je m'attendais à trouver debout, ne voyant rien, mais bien décidé à ne pas revenir bredouille.

Cependant il se faisait tard et je ne laissais pas d'être inquiet. Des aigles et des vautours nombreux planaient dans les airs; le silence était profond, la solitude absolue. La réverbération sur le sable des derniers rayons du soleil me crevait les yeux. Tout à coup mon pied butta à une sorte de gros caillou étroit et très long; je me baissai pour examiner l'objet : c'était un fragment de palmier pétrifié, qui avait gardé la couleur primitive du bois et où toutes les veines, toutes les rugosités restaient visiblement marquées.

Je le mis dans ma gibecière.

Vingt pas plus loin, j'en trouvai un autre, puis un autre encore.

Je bornai là ma récolte, dont j'aurais pu faire toute une moisson.

Mais ces pétrifications curieuses étaient fort lourdes, et le soleil se couchait au loin, dans un ciel embrasé d'orange et de pourpre : il fallait se hâter, sous peine d'être surpris par la nuit.

Je m'oubliai quelques minutes pourtant à savourer, pour ainsi dire, cette sensation d'infini qui se dégage partout et toujours de la nature égyptienne, mais que je n'avais jamais éprouvée plus complète que dans ce désert et à cette heure du jour. Rien n'égale la splendeur tranquille des aurores, si ce n'est l'incomparable et magnifique sérénité des couchants.

A l'occident, l'horizon ressemblait à une mer de feu; à mesure que le soleil s'abaissait, l'incendie du ciel semblait augmenter d'intensité en diminuant d'étendue.

Puis ces tons enflammés s'éteignent; il n'en reste plus qu'un fond d'or pâli qui envoie aux nuages de charmants reflets.

Un voile de vapeur grisâtre semble tomber rapidement. La teinte cendrée des soirs égyptiens se répand dans l'atmosphère. On dirait que l'air est rempli, le ciel caché par un immense rideau de poussière et de sable. La voiture avait à peine fait quelques centaines de pas, que la nuit était brusquement venue. Le saïs alluma les lanternes, et les ombres rousses des chevaux s'allongèrent devant nous.

Je ne me sentais que médiocrement rassuré, en plein désert, en pleine nuit, au milieu de deux hommes dont le moindre n'aurait fait qu'une bouchée de moi.

Le saïs s'était assis à côté du cocher, et il me semblait qu'ils échangeaient des conversations trop confidentielles.

Tout à coup la voiture s'arrêta, il descendit et je le vis s'approcher, en me tenant vaguement sur la défensive.

L'air avait légèrement fraîchi, et le brave garçon

voulait me préserver du froid en rabattant la capote de la voiture.

Je ne sais si ma physionomie lui révéla le fond secret de ma pensée, mais il eut un bon sourire en jetant un regard sur moi, et il murmura doucement : *Bono bakchich.*

Deux heures après, nous étions au Caire et j'entrais pour la dernière fois dans mon lit de l'hôtel d'Orient.

Il est temps maintenant de rentrer en France, car, malgré mon désir d'aller visiter les ruines de Thèbes, je ne puis songer à entreprendre l'excursion de la Haute-Égypte. Remonter le Nil, ne fût-ce que jusqu'à la première cataracte, c'est un voyage trop long, trop difficile et trop coûteux pour être tenté par un simple touriste. Jetons un coup d'œil de regret en arrière, et reprenons le chemin de fer du Delta.

Un jeune bey, aimable et courtois comme beaucoup le sont, parlant français comme tous le parlent, vêtu à l'européenne, comme ils le sont tous, par ordre du gouvernement, m'accompagne à la gare en me vantant les progrès qu'a faits la civilisation en Égypte sous Son Altesse Ismaïl :

« Si vous aviez vu le Caire il y a vingt-cinq ans, me dit-il, vous ne le reconnaîtriez plus aujourd'hui.



Un campement sur les bords du Nil, d'après Berchère.

L'Esbékieh vaut presque maintenant votre jardin des Tuileries, comme l'avenue de Choubrah vos Champs-Élysées. Le nouveau Caire est éclairé au gaz; il a des trottoirs, un boulevard, de beaux hôtels, des cafés à l'instar de Paris. Vous avez vu nos voitures de place. Nous avons une poste, un télégraphe, des chemins de fer à l'européenne. Et nos trois théâtres donc! un théâtre italien, un théâtre français, un cirque, car Son Altesse a voulu qu'il y en eût dans tous les genres et pour tous les goûts. Savez-vous que notre surintendant des théâtres, car nous avons un surintendant, va chaque année à Paris pour renouveler ses troupes, qu'il a donné jusqu'à 200,000 francs de subvention au cirque, que nous avons eu, pendant les fêtes de l'inauguration du canal, des artistes payés 25,000 francs par mois et que Verdi a fait tout exprès pour nous *Aïda,* qui est son chef-d'œuvre.

— Oui, oui, lui dis-je, je sais tout cela. J'ai même entendu l'autre jour, à votre Théâtre français, la *Fille de Mme Angot,* et à votre Opéra le *Trovatore,* exécutés aussi bien qu'à Paris.

— N'est-ce pas? dit-il rayonnant. Vous voyez ce que notre pays sait faire.

— Ou du moins ce que Son Altesse sait payer, répondis-je avec un sourire. Mais c'est déjà quelque chose de savoir bien payer : puisse-t-elle ne jamais perdre cette excellente habitude!... J'ai même observé qu'on applaudissait aux bons endroits et qu'on jetait de très beaux bouquets à la *diva.*

— Nous avons une fleuriste élève de Mme Prévost. Et le rideau de l'Opéra, avez-vous remarqué?

— Magnifique! L'Egypte, le flambeau de la civilisation à la main, projetant ses lueurs sur des troupeaux de buffles, de moutons, de chameaux — et

de fellahs. Puis, en sortant, j'ai retrouvé mon ânier, en compagnie d'une centaine d'autres, couché, pieds nus, sur les marches du théâtre, et dînant avec une poignée de grains de maïs grillé.

— Oh! ces gens-là sont d'une sobriété extrême, dit le bey, qui était très bien nourri.

Il faut rendre au vice-roi la justice qui lui est due : il fait ce qu'il peut et dépense largement les revenus du pays. Il protège les artistes, les savants et même les escamoteurs. Il s'est intéressé au canal et aux fouilles de M. Mariette. Il a fondé une très honnête Université, qui ne fait pas beaucoup parler d'elle. Il aime l'Europe, les Européens et les Européennes. Il a créé aux portes du Mousky une succursale du boulevard Montmartre, fort agréable pour les touristes ainsi que pour les effendis qui ont connu les délices du bois de Boulogne et du *Café Anglais*, et qui mettent leur orgueil à lire le *Figaro* tous les six ou huit jours.

Seulement cette civilisation-là n'est qu'un vernis, un décor, un placage dont ne profite en rien l'indigène, quelque chose de purement extérieur et superficiel, qui ne pénètre pas l'âme de la nation et se juxtapose à ce qui l'entoure, sans s'y mêler. Les fonctionnaires ont beau suivre nos modes, avoir fréquenté nos écoles et nos boulevards, lire nos romans et nos journaux, grattez cette écorce, et vous retrouverez le Turc, c'est-à-dire l'homme malade. On peut même dire que plus le gouvernement s'efforce d'imiter l'Europe et d'éblouir les voyageurs d'Occident, plus il s'éloigne du but qu'il veut et croit atteindre. Pour élever ces beaux théâtres et en entretenir les troupes, pour donner au Caire de larges rues et de grands boulevards, pour payer tout ce luxe européen compliqué de faste oriental, il lui faut beaucoup d'argent, et pour en avoir, il exploite et pressure d'autant le malheureux fellah, qui supporte ainsi tous les inconvénients de la civilisation sans bénéficier d'aucun de ses avantages. Mais, derrière cette façade qu'on lui a ajustée, le Caire demeure immuable et inattaquable : on peut dire qu'il est aujourd'hui, sous le gouvernement de Son Altesse Ismaïl-Pacha, vassal de la Porte, ce qu'il était en l'an 597 de l'hégire, sous le sultan Malek-Adhel, illustré par Mme Cottin.

VICTOR FOURNEL.

LA SCIENCE EN FAMILLE

L'OZONE

« ... Un formidable éclat de tonnerre retentit, et l'infernale apparition s'effaça, ne laissant après elle qu'une forte odeur de soufre et de phosphore.... »

« ... L'orage venait d'éclater, terrible, et là où la foudre avait promené ses longs sillons de feu, une sorte d'étrange et pénétrante senteur était répandue... »

Vous avez certainement rencontré plus d'une fois l'une ou l'autre de ces périodes au cours des récits légendaires ou romanesques qui vous ont passé sous les yeux; et si le hasard a voulu que vous soyiez un jour le proche témoin de cet imposant phénomène que nous appelons la chute du tonnerre, vous avez certainement dû essayer vous-même de définir l'odeur que le fluide céleste avait laissée sur son bruyant passage. Vous avez dû chercher à la comparer à quelque autre odeur connue; et si vous avez parlé de soufre ou de phosphore, c'est qu'en réalité vous n'auriez pas cru en donner une idée suffisante en la qualifiant d'odeur particulière. Mais c'est bien *particulière* qu'il faut dire et non autrement, à moins d'employer l'expression latine *sui generis* dont les définitions scientifiques font assez souvent usage, mais qui correspond exactement à l'expression française.

Or, depuis bien longtemps cette odeur particulière, ou *sui generis*, avait été constatée non-seulement après le passage de la foudre, mais aussi dans les laboratoires de physique quand on y tirait des étincelles des diverses machines électriques; les gens d'odorat très subtil avaient pu même en avoir légèrement la sensation par cette très simple petite opération, que tout le monde a pu répéter, pour démontrer l'attraction exercée par le fluide électrique, et qui consiste à frotter vivement le bout d'un bâton de verre sur un vêtement de laine, et à lui présenter quelques fêtus, qu'il enlève; depuis bien longtemps, dis-je, cette odeur avait été remarquée, sans qu'on eût fait autre chose qu'en attribuer l'origine à l'électricité.

On disait d'elle : « *c'est l'odeur de la matière électrique* » et tout était dit. Pourquoi d'ailleurs, je vous le demande, la matière électrique, encore qu'elle fût chose impalpable, indéfinie, n'eut-elle pas eu son odeur propre?

Mais un jour, il y a de cela près d'un siècle (1783), un physicien de Harlem, Van Marum, avait fait construire une machine électrique d'une puissance extraordinaire, et en essayait les effets. Ayant rempli d'oxygène un tube de verre, il le fit traverser par de grandes étincelles et constata qu'après l'opération, ce gaz, non seulement gardait l'odeur particulière de la matière électrique, mais encore avait acquis certaines propriétés que ne possédait pas l'oxygène à son état normal, notamment celle de se combiner au mercure sans qu'il fût besoin d'élever la température comme à l'ordinaire.

Cette remarque importante passa presque inaperçue, puis bientôt vinrent les découvertes de Galvani et de Volta qui, en ouvrant de nouveaux horizons à l'étude de l'électricité, firent qu'on négligea, pour les effets de la *pile*, les effets de la *machine* électrique. Ce ne fut qu'en 1840 qu'un physicien allemand — le même qui, par parenthèse, a inventé le coton-poudre — M. Schonbein, fit en produisant l'oxygène à l'aide du courant voltaïque, une remarque analogue à celle du physicien hollandais, à savoir que l'oxygène fortement électrisé, tout en contractant l'odeur *sui generis* dite de la matière électrique, acquérait des propriétés que ne possédait pas l'oxy-

gène non électrisé; et ce physicien conclut à l'existence d'un gaz spécial résultant de l'oxigène soumis au contact de l'électricité, gaz auquel il donna le nom d'*ozone*, dérivé du mot grec *ozè* qui signifie odeur.

Cet ozone, comme le reconnut alors son parrain, a surtout une grande énergie de combinaisons avec certains autres corps auxquels l'oxygène ne s'associe que lorsqu'on le chauffe à un degré assez élevé. Il attaque à froid le mercure et l'argent; il isole l'iode de ses diverses combinaisons, par cela qu'il s'empare avidement des corps avec lesquels celui-ci est combiné; il se joint avec ardeur à l'azote pour former de l'acide azotique (ou nitrique) et ce qu'il y a de singulier, c'est que, quand on le chauffe à son tour, il redevient de l'oxygène ordinaire, comme si la chaleur avait pour effet de dissiper l'effluve électrique qui, associée avec l'oxygène, en avait fait de l'ozone.

Or, comme il y a presque constamment dans les courants atmosphériques des frottements qui développent le fluide, ou, pour employer l'ancienne expression, la matière électrique, il s'en suit que, selon le plus ou moins de dégagement d'électricité dans l'atmosphère, celle-ci contient plus ou moins d'ozone; — ce qu'on reconnaît en exposant à l'air des feuilles de papier qui ont été trempées dans une solution d'iodure de potassium, et qui bleuissent sous l'influence de l'ozone. L'explication de cet effet est dans la puissance de combinaison que possède l'ozone en face de certains éléments, et non, paraît-il, en face de l'iode. Se jetant en ce cas sur le potassium auquel il se marie, il isole l'iode, qui, reprenant son caractère normal, produit le bleuissement du papier sur lequel il se trouve.

Pour certains savants l'ozone serait un corps propre; pour d'autres il ne serait qu'un état particulier de l'oxygène. Les premiers, qui sont une minorité, ne seraient pas loin de conclure à la non simplicité de l'oxygène, qui, selon eux, serait composé d'*ozone* et d'un autre élément qui a porté un moment le nom bizarre d'*antizone*. On avait même prétendu une fois qu'on était parvenu à séparer et à isoler ces deux principes bien distincts, mais ce n'était qu'un bruit que des fantaisistes avaient fait courir. Les seconds se bornent à reconnaître que l'oxygène modifié par l'électricité devient cet ozone, qu'ils proposent même d'appeler tout simplement *oxygène électrisé*, ou *électroxygène*...

D'ailleurs ce ne sont là que pures discussions scientifiques, ou même technologiques, dont nous n'avons que faire, nous qui voulons savoir avant tout quel est l'intérêt pratique de telle ou telle découverte.

L'intérêt pratique à la vérité n'a guère été jusqu'aujourd'hui attaché, qu'en perspective pour ainsi dire, à la question de l'ozone. Mais n'est-ce pas déjà chose essentielle d'avoir l'énoncé bien net d'un problème, en attendant d'en trouver, d'en obtenir la solution.

Ce qu'on sait dès maintenant, et ce qui pourrait passer pour l'énoncé du problème, c'est que l'ozone joue ou semble jouer un rôle très important d'abord dans l'acte général de la végétation, puis ensuite dans certaines influences atmosphériques sur l'état hygiénique et sanitaire.

D'observations continues faites à l'aide des papiers *ozonométriques*, il résulte que l'ozone est plus particulièrement répandu dans l'atmosphère aux mois du printemps et de l'été, tandis qu'en automne, en hiver il est beaucoup plus rare, circonstance à laquelle nous devons joindre ce fait caractéristique qu'ont pu constater toutes les personnes qui ont observé avec quelque attention les phénomènes de végétation, à savoir que sous l'empire d'une atmosphère orageuse fortement chargée d'électricité, ou d'ozone, il arrive que certaines pousses végétales s'allongent ou se développent en quelque sorte à vue d'œil. On peut donc se dire que, si quelque jour on arrivait à produire l'ozone en quantité suffisante pour en doser l'air des endroits où se pratiqueraient certaines cultures, nul doute qu'il s'obtînt là de merveilleux résultats.

D'autre part, on a constaté d'une manière bien positive que l'absence ou la présence de l'ozone dans l'atmosphère de certaines régions coïncidait avec l'invasion ou la disparition de telles ou telles épidémies.

Par exemple (pour ne citer que les plus anciennes observations de ce genre, qui depuis ont été amplement confirmées), en 1855 un excès d'ozone dans l'atmosphère de Berlin y semblait répandre de grandes dispositions aux affections de poitrine, tandis que les invasions du choléra qui auraient eu lieu vers cette même époque sur divers points, se seraient effectuées pendant que l'atmosphère manquait totalement d'ozone, et la maladie aurait été en décroissance dès que l'ozone aurait reparu. Point d'ozone non plus là où règnent les fièvres paludéennes ou la *malaria*, mais excès quand sévissent épidémiquement certaines fièvres intermittentes.

Si donc, encore une fois la production abondante de l'ozone devenait facile, nul doute qu'on ne put l'employer à modifier les conditions atmosphériques de tel ou tel cas. Par contre il faudrait qu'on put *désozoniser*, en tels autres cas. Et pourquoi l'artifice négatif ne correspondrait-il pas à l'artifice positif?

Quoi qu'il en soit, il est clairement démontré aujourd'hui que l'ozone *brûle* les miasmes et, par conséquent, constitue un précieux désinfectant. Du reste, qui de nous n'a pas constaté le puissant bien-aise éprouvé à la suite d'un violent orage, qui a comme on dit vulgairement *purgé le temps;* n'est-ce pas l'ozone qui a passé par là et répandu ses salutaires effluves?...

C'est à nous, citadins, qu'importe surtout l'intervention énergique de ce fluide bienfaisant, d'autant plus que les miasmes normaux qui nous entourent en absorbent une grande quantité pour se détruire à son contact, puis aussi parce que la configuration du relief des villes s'oppose à la libre circulation ou pénétration des courants qui amènent l'ozone. Pendant qu'en pleine campagne le bleuissement des papiers iodurés attestent que l'atmosphère est suffisamment fournie d'ozone, il arrivera qu'à l'entrée de la première rue de la cité voisine les papiers resteront complètement blancs. Le remède à cela?

« Pour empêcher les taupes de gâter votre pré, faites le paver, » conseillait le seigneur des Accords, un Calino du XVI[e] siècle. Dirons-nous qu'il faut démolir les villes pour que l'ozone s'y répande libre-

ment? — Pas tout à fait, mais, une fois de plus, nous constatons l'utilité d'y ménager ou d'y ouvrir de larges voies.

Les lecteurs du *Musée des Familles,* qui ont eu la primeur d'un des plus amusants récits de Jules Verne, n'ont pas oublié le *docteur Ox* saturant l'atmosphère de Quinquendone du gaz vivifiant dont elle manquait, et opérant ainsi la complète transformation du caractère des Quinquendonais.... Que le jour vienne où l'idée et les procédés du fantaisiste savant seront repris pour l'ozonisation facultative de nos atmosphères urbaines, nous sommes loin d'en vouloir jurer... et pourtant nous ne l'oserions nier ouvertement; car il est évident que nous ne saurions imaginer ce qui se fera, ce qui s'opèrera au jour, — disons si vous voulez, au siècle où le génie humain aura surpris le *Sésame, ouvre-toi* des sources naturelles du fluide électrique, — cet agent qui, tout en devant peut-être rester éternellement mystérieux, ne garde pas moins aux futures générations une inépuisable réserve de chaleur, de lumière, de force motrice — et partant d'influence hygiénique.

E. M.

CROQUIS LITTÉRAIRES

LES ORIGINAUX DU XVIIe SIÈCLE

LE SALON BLEU

Quand on parle du salon bleu de Mme la marquise de Rambouillet, aussitôt on songe à Molière. Le souvenir des *Précieuses ridicules* s'attache involontairement à la belle marquise; nous prouverons bientôt que le grand moraliste n'a point voulu s'attaquer à elle, mais d'abord nous devons faire connaître la femme célèbre qui a joué un rôle si important dans l'histoire de notre langue et de nos mœurs.

En 1600, au premier jour du siècle, Henri IV épousa Marie de Médicis; la même année vit l'union de Cathérine de Vivonne, toute jeune encore ainsi que Des Réaux nous l'a conté (1), avec le vidame du Mans qui devint marquis de Rambouillet. Catherine, depuis un an, avait perdu son père, Jean de Vivonne, marquis de Pisani; elle était petite-fille par sa mère de Clarice Strozzi, parente de Catherine de Médicis. Ainsi, Clarice et sa descendance s'étaient trouvé alliées aux Valois, et quand Marie de Médicis devint reine, cette alliance avec la famille de France, s'étendit aux Bourbons.

Les jeunes Rambouillet ne cherchèrent pas à tirer parti de cette situation. La marquise semble avoir eu peu de penchant pour la reine, et l'on sait, à n'en pouvoir douter, qu'elle tenait en aversion les intrigants italiens, les Concini et autres, que la princesse florentine avait amenés avec elle; les mœurs relâchées et grossières de la cour lui déplaisaient. Une autre raison tint la jeune femme éloignée du Louvre. M. de Rambouillet avait été gouverneur du prince de Condé, il l'aimait; aussi, lorsque ce jeune prince se vit forcé de chercher un refuge à l'étranger, pour dérober sa femme à de sottes poursuites, le grand seigneur témoigna son blâme en restant éloigné du Béarnais, dont pendant les mauvais jours il avait été le brave et fidèle compagnon. Par cette dignité de conduite, par leur fortune, leur noblesse et leur parenté avec la famille royale, le marquis et la marquise firent grande figure sous Henri IV, Louis XIII, — Richelieu les respecta, — et sous la minorité de Louis XIV, une chose y contribua encore, ce fut le noble salon de Mme de Rambouillet; salon qui eut une influence si considérable sur la langue et les mœurs de la société française. Il s'ouvrit sous Henri IV, et ses premiers habitués parmi les lettrés furent Gombauld, Vaugelas, Malherbe, Racan, hommes d'esprit ayant sans doute des travers, mais peu propres à faire souche de « précieuses ridicules ».

La marquise ne l'était nullement; si Malherbe lui donna le nom d'Arthénice, ce fut pour se conformer aux goûts du temps, goût qui s'est prolongé fort longtemps. Les roturiers, les bourgeois, les petits gentilshommes, poètes, trouvaient difficile de tutoyer dans leurs vers les grandes dames qu'ils célébraient. La Fontaine appela Me Fouquet Sylvie; Boileau, Racine, Molière, Voltaire ont donné des noms de nymphes ou de déesses aux femmes qu'ils ont chantées. Mariée en 1600, en 1610, époque du plus grand épanouissement de son salon, la divine Arthénice était mère de sept enfants et menait une vie occupée. Son grand plaisir était de dessiner, de peindre, et nul souffle n'a jamais terni sa réputation. Ségrais, en parlant d'elle, a écrit : « Elle avait l'esprit droit et juste... elle a enseigné la politesse à tous ceux de son temps qui l'ont fréquentée; elle était bonne amie et obligeait tout le monde ». Mlle de Montpensier, qui n'était rien moins qu'une précieuse, a dit en parlant de Mme de Rambouillet : « elle était révérée, adorée; c'était un modèle de sagesse et de douceur. »

Ce portrait d'une femme sage, décente, bonne mère de famille, tenant admirablement sa maison, ressemble peu à ceux que Molière a gravés. Aussi la vérité est qu'il n'a jamais songé à ridiculiser la marquise et les femmes de son salon, Mme de Longueville, Mme de Sévigné, Mme de La Fayette, Mme de La Suze, et tant d'autres d'un tel esprit et d'un tel renom. Quand « *Les Précieuses ridicules* » parurent sur la scène, l'hôtel de Rambouillet n'existait plus, et, à la fin de sa glorieuse carrière, le grand comique devait trouver dans un admirateur passionné de Mme de Rambouillet, dans son gendre, M. Montausier, le type du plus noble caractère qui ait jamais été mis au théâtre.

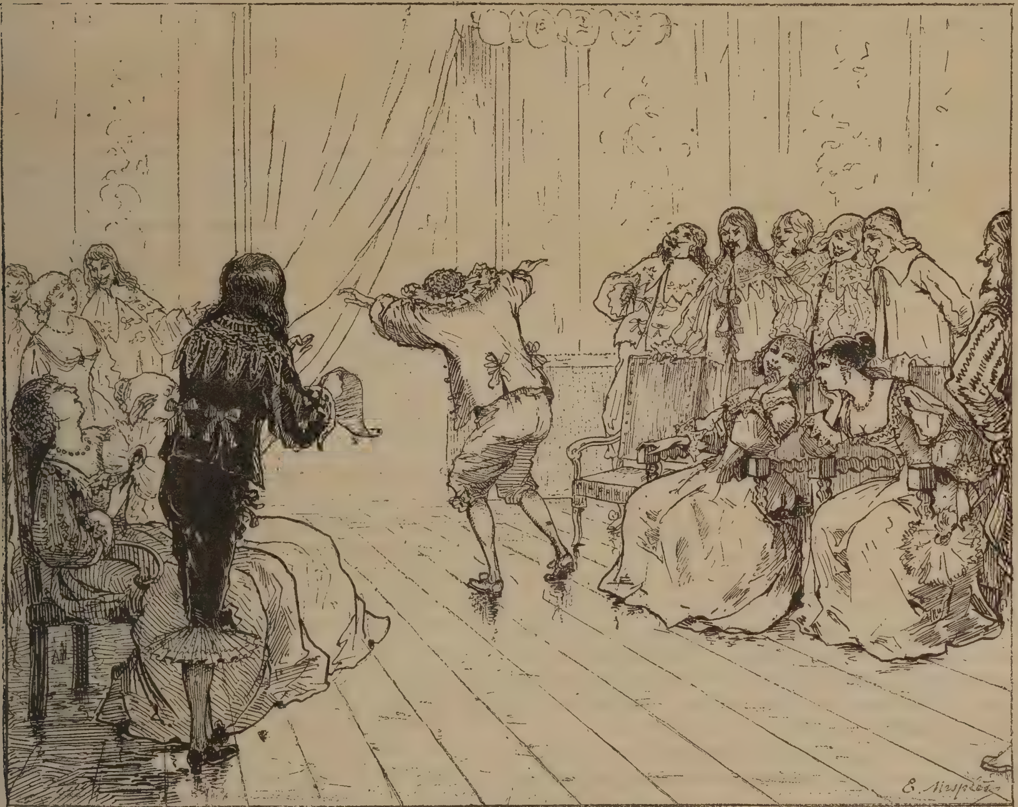
Sous les Valois le cynisme des mœurs et l'obscénité du langage avaient été extrêmes.

Élevée dans une maison où la corruption générale n'avait pas pénétré, Catherine voulut écarter d'elle les vices éhontés et les expressions ordurières. Que

1. Avec une erreur de quatre ans. Catherine avait seize ans lorsqu'elle se maria.

dans cette guerre, dont elle sortit victorieuse, sinon elle-même, du moins son entourage, n'ait point poussé les choses à l'excès, la délicatesse jusqu'à des raffinements d'une préciosité ridicule, et que cette préciosité gagnant les cercles moins délicats et moins lettrés, n'ait pas créé les « pecques », nous nous garderons bien de ne pas l'avouer. C'est contre elles que Molière a écrit son immortelle satire. Mais toujours est-il que dans le salon bleu régna toujours une élégante décence, et que la langue française en sortit plus chaste et meilleure. La marquise eut l'honneur de préparer l'avènement de ces pures formes du langage qui sont l'éternel honneur des temps qui suivirent.

Le grand cabinet ou salon bleu vers lequel se dirigeaient Des Réaux et ses deux compagnons, était tapissé de velours bleu encadré de bordures brochées d'or, les sièges avaient même garniture. Mlle de Scudéry en a fait une description complète dans le palais de Cléomène de son roman *Cyrus*. Quand Des Réaux et Patru entrèrent, l'assemblée était brillante et nombreuse : autour de la marquise placée dans un coin pour éviter les courants d'air qu'elle redoutait beaucoup, se tenaient, en la charmante parure du temps, sa fille la célèbre Julie d'Angennes qui devint plus tard Mme de Montausier, et ses trois autres sœurs, la princesse de Conti, Mlle Paulet la favorite de Mme de Rambouillet, qui venait de chanter de sa belle voix un air de Lambert, en s'accompagnant du théorbe, instrument



Des Réaux lisant chez la marquise de Rambouillet, dessin de Mesplès.

sur lequel elle excellait, Mlle de Scudéry, Mme la comtesse de La Suze, Mlle d'Arquenay, Mme Pilou, connue par ses bons mots, Mme de Chevreuse qui a tant fait parler d'elle, et bien d'autres femmes célèbres par leur beauté ou leur esprit. Autour de ce bouquet de fleurs bourdonnaient, avec une galanterie décente et raffinée, M. de Chaudebonne dont il est tant question dans les lettres de Mme de Sévigné, Voiture, le vieux Malherbe, toujours blâmant et critiquant, le fidèle et constant Montausier adorateur de Julie, François de La Moussaye, gouverneur de Stenay, le coadjuteur de Retz, Conrart, secrétaire de l'Académie, de Scudéry, un *Miles gloriosus* doublé d'un détestable poète, M. de Cospean, évêque de Lisieux, d'Ablancourt, le traducteur de Cicéron, Racan et bien d'autres grands seigneurs et beaux esprits.

Après avoir fait ses compliments à la marquise, Des Réaux lui dit :

— « Mais, madame, est-ce que je me trompe? Quand tous les visages devraient être animés par votre présence, il me semble voir régner une certaine tristesse dans ce salon embelli par tant de beautés.

— Vous ne savez donc pas la nouvelle, monsieur

Des Réaux? La belle des belles, le miracle de sagesse, l'ange sans tache, la jeune madame Lalanne est morte.

— J'avais appris cette nouvelle, hier, chez Prudhomme (1) et, en même temps, j'ai su que les chastes sœurs avaient déjà célébré ce lamentable deuil.

— Quel poète a eu cette heureuse inspiration?

— Monsieur Chapelain.

— Monsieur Chapelain? fit aussitôt la marquise.

A cet appel, d'un groupe sortit un homme d'assez piètre apparence vêtu en noir, portant du réseau en guise de dentelles pour manchettes, de vieilles chaussures et une perruque fatiguée par un très long usage, car, quoique riche et ayant force pensions, Chapelain s'ajustait très mal, étant d'une avarice sordide. La beauté de ses traits ne rachetait nullement la pauvreté de cette mise.

Il s'avança vers la marquise, et, après s'être fait un peu prier, il annonça qu'il consentait à réciter ses vers. Ayant attendu que le silence se fit, il jeta un regard méfiant dans le coin où Malherbe causait avec le satirique Gilles Boileau (2), toussa, prit une pose, et dit ce dixain en l'honneur de Mme de Lalanne :

Vénus repose en ce tombeau
Du nom d'Amaranthe couverte;
Le monde a perdu dans sa perte
Ce qu'il eût jamais de plus beau.
Toutes les Grâces de tristesse
Sont mortes avec la déesse;
Son fils voit encore le jour,
L'amour reste encore de la belle :
Mais ce ne peut être l'Amour!
Il est, aussi, mort avec elle.

Mme de Rambouillet donna le signal des applaudissements, ces vers étaient en effet moins durs que ceux que martelait ordinairement le poète. « Pas trop mal », murmura Gilles Boileau. « Pas trop bien » lui répondit, en grondant, l'impitoyable Malherbe, tandis que Conrart, qui tenait note de tout, traçait quelques mots sur son calepin. Quoi qu'il en soit, Chapelain fut loué, fêté, tandis qu'avec un modeste orgueil il rentrait dans le cercle brillant d'où il s'était détaché. Il n'entendit pas, heureusement, la cruelle Mlle Paulet dire à Mlle de Scudéry : « C'est peu, mais j'aime mieux cela que toute sa *Pucelle*. »

« Moi aussi, mesdames, dit Mme de Rambouillet, j'ai des vers à vous donner. Vous savez que j'ai fait faire une fontaine dans le jardin de l'hôtel. J'avais besoin d'une inscription, je l'ai demandée à un ami, et voici le quatrain qu'il m'a envoyé ce matin. Je préviens l'auteur que ces vers seront gravés sur une belle tablette de marbre; en attendant, messieurs, gravez-les dans votre mémoire, les voici :

Vois-tu, passant, tomber cette onde
Et s'écouler incontinent?
Ainsi fait la gloire du monde
Et rien que Dieu n'est permanent.

— L'auteur, madame, l'auteur, demanda l'abbé de Retz.

— Quoi, vous ne devinez pas?

1. Le baigneur à la mode.
2. Le frère aîné de Boileau-Despréaux.

— Je soupçonne...

— Qui?

— M. Racan.

Aussitôt Racan de s'écrier, en bégayant : « Ce n'est pas moi et j'en ai regret, mais la chute du quatrain révèle le coupable.

— Nommez-le donc, dit en riant la marquise.

— M. Malherbe.

— C'est lui, en effet.

Aussitôt les compliments de pleuvoir sur le poète, qui les reçut d'une façon assez maussade, tandis que Boileau mâchonnait entre ses dents :

— Incontinent,... permanent,... heu! heu!

— Puisque nous sommes en train de dire des poésies, reprit Des Réaux, Mme de Rambouillet connaît-elle le sonnet que M. de Porchères (1) vient d'écrire sur les yeux de Mme de Beaufort.

— Ils sont fort beaux s'écria Mlle d'Arquenay.

— Dites-nous ce sonnet, M. Des Réaux, fit Julie d'Angennes.

— J'obéis.

Et Des Réaux commença :

Ce ne sont pas des yeux, ce sont plutôt des dieux;
Ils ont dessus les rois la puissance absolue.
Dieux... non! ce sont des cieux, ils ont la couleur bleue,
Et le mouvement prompt comme celuy des cieux.

Cieux... Non! mais deux soleils clairement radieux,
Dont les rayons brillants nous offusquent la veue,
Soleils... Non! mais éclairs de puissance incognue,
Des foudres de l'amour, signes présagieux.

Car, s'ils étaient des dieux, feraient-ils tant de mal?
Si, des cieux, ils auraient leur mouvement égal:
Deux soleils, ne se peut : Le soleil est unique,

Éclairs .. Non! car ceux-cy durent trop et trop clairs :
Toutefois je les nomme, afin que je m'explique,
Des yeux, des dieux, des cieux, des soleils, des éclairs.

A peine le dernier vers de cette pièce était-il tombé des lèvres de Des Réaux que Scudéry s'écria : « Superbe! ou je ne m'appelle pas Scudéry! » A cette approbation, Malherbe se leva, haussa les épaules. On cru qu'il allait parler; mais, après avoir jeté un regard exaspéré sur Scudéry, il se dirigea vers la porte, et, agitant les bras comme un homme qui nage, il sortit en continuant cette singulière pantomime. Un fou rire agita toute l'assemblée. Quand cette hilarité fut un peu tombée, la discussion s'engagea sur la pièce de M. de Porchères; aussitôt Conrart de reprendre ses tablettes. Fièrement campé, de Scudéry soutint que ces vers formaient une véritable escarboucle; quelques-unes des dames partagèrent cette opinion. M. de Lisieux fut de cet avis. Chapelain, meilleur critique que poète, se prononça contre et s'efforça de prouver que la poésie était redondante, empoulée, et voulut convaincre Mlle Paulet qui se refusait à écouter toute critique. « Messieurs, disait en souriant le coadjuteur de Retz, je demande que Porchères soit invité à faire entrer les étoiles dans son sonnet, car, enfin les yeux de Mme de Beaufort brillent encore quand le soleil est couché; ou bien que le grand Scudéry soit prié de faire un second sonnet sur les yeux de Mme de Beaufort la nuit.» A ces mots, le poète bravache de se rengorger, la main appuyée sur la garde de sa longue rapière. Des Réaux, enchanté

1. L'Augier, sieur de Porchères, membre de l'Académie.

d'avoir mis le feu aux poudres, riait, tandis que Sarrasin était aux prises avec Patru, qui feignait de défendre Porchères pour mieux se moquer de lui. Mme la princesse de Conti, qui avait donné à l'auteur du sonnet la charge de directeur de ses ballets et une pension de douze cents livres, avait pris chaudement sa cause, et Mme de Rambouillet, qu'elle cherchait à convaincre, se contentait de répondre en riant : « Les yeux de Mme de Longueville sont plus beaux que ceux de Mme de Beaufort »; Julie d'Angennes voulait obtenir de d'Ablencourt un aveu du mérite poétique du sonnet. L'amoureux M. Montausier n'osait parler de peur de blesser la susceptible Julie; il riait avec Ménage. Enfin, comme il arrive toujours dans semblable tournois, après une longue dispute, souvent interrompue par l'arrivée de nouveaux visiteurs, chacun garda son opinion.

Cependant, petit à petit, la réunion devint moins nombreuse; il ne resta plus autour de la marquise que les intimes qu'elle avait retenus à souper, et la conversation prit naturellement un tour plus familier. On parla de l'étrange sortie de Malherbe dont la marquise faisait grand cas. « M. Patru, dit-elle, vous qui le connaissez mieux que personne, dites-nous ce que vous en savez.

— Mais, Madame, nul ne saurait en parler mieux que vous. On a fait sur lui bien des contes, mais comme dit le proverbe : « on ne prête qu'aux riches. » C'est un honnête homme, malheureusement il a vécu et vivra jusqu'à sa mort dans la peau d'un franc original. Il est rude pour ses confrères du Parnasse; au fond, quoiqu'il se tienne pour un bon faiseur de vers, il estime peu l'art dans lequel il excelle. Il disait à Racan, son élève : « Voyez-vous, mon cher monsieur, si nos vers vivent après nous toute la gloire que nous pouvons en espérer, c'est que nous aurons été de bons arrangeurs de syllabes. » Du reste, il professe un grand mépris pour l'engeance humaine. Un jour, après m'avoir conté en trois mots la mort d'Abel, « ne voilà-t-il pas, ajouta-t-il, un beau début! Ils ne sont que quatre ou cinq au monde, ils s'entretuent déjà : après cela que pouvait espérer Dieu des hommes pour se donner tant de peine à les conserver? »

Quand la mère du prince de Condé mit au monde deux enfants morts, Malherbe rencontra chez le chancelier de Vair, un Conseiller que cet événement attristait beaucoup : « Monsieur, lui dit-il, cela ne doit pas vous affliger, ne vous souciez que de vivre, vous ne manquerez jamais de maître. »

Il vit en chambre garnie, comme vous savez, et reçoit rarement à sa table. Un jour, cependant, il invita à dîner six de ses amis. Tout le festin ne se composa, j'en étais, que de sept chapons bouillis. « Voyez-vous, nous dit-il, je vous aime tous également, et n'aurais pas voulu être forcé de donner à l'un une cuisse, à l'autre une aile. » Sa façon de punir son valet est très drôle. Il lui donne dix sous par jour pour sa nourriture, ce qui est honnête, plus vingt écus de gage. Quand ce valet manque à son devoir, il lui dit : « Lorsqu'on offense son maître, on offense Dieu, il faut pour obtenir pardon jeûner et faire l'aumône, c'est pourquoi je te retiens cinq sous; je les donnerai aux pauvres, ainsi tu auras jeûné et fait l'aumône.

— Ah! madame ma mère, dit Julie d'Angennes, la belle recette! vous devriez bien l'appliquer à maître Claude (1).

La marquise se prit à rire.

— Quoi! interrompit Des Réaux, vous êtes mécontente de maître Claude?

— Non, non; mais voici l'histoire que, sans doute, Julie veut que je vous conte. Il y a quelques jours, nous étions à Rambouillet. Je rendais le pain béni. On en présenta à tous nos gens, mais maître Claude trouvant qu'on ne lui en avait pas offert assez tôt, dit à haute voix au porteur : *Porte-le au diable, je n'en ai que faire!* » Je l'entendis et le chapitrai sur son inconvenance. Je croyais l'avoir tout à fait éclairé sur son tort, lorsqu'il me répondit avec la gravité que vous lui connaissez : « Mais, madame, après tout, où tiendra-t-on son rang si on ne le garde pas à l'église. » Que répondre à une telle réponse faite d'un si grand air!.

— Connaissez-vous, reprit la rieuse Julie, le voyage de maître Claude à Rouen.

— Non.

— Mon père l'appelle un jour et lui dit : « tenez, voici un panier de belles pêches, prenez à l'écurie un bon cheval et portez-les avec soin à l'archevêque de Rouen. » Une heure après, maître Claude était en route. Arrivé faubourg du Roule, sa monture boîte, au lieu de revenir à l'hôtel en prendre un autre, il continue et va à Rouen tenant d'une main l'animal par la bride et de l'autre son panier. Elles arrivèrent en bel état les pêches! Il avait mis six jours pour gagner Rouen.

On rit beaucoup de la simplicité de maître Claude.

— Ah! oui, il est simple! et a de si amusantes façons de parler! dit Mme de Rambouillet; un jour il va à Saint-Denis visiter le trésor, je lui demande, à son retour, ce qui l'avait le plus frappé. — « J'ai vu *le bras de notre voisin.* — Le bras de notre voisin!... » et pendant que je rêvais à cette singulière vision, « et oui, madame, le bras de saint Thomas (2). »

La conversation ayant pris un autre cours, on parla du maréchal Bassompierre.

— Ah! s'écrie Des Réaux, je lui ai entendu faire hier un compliment fort délicat à une demoiselle d'honneur de la Reine. Il la rencontre à la porte du Louvre, la salue avec ses belles grâces d'autrefois et lui dit : « Mademoiselle, quand je vous vois, que j'ai regret à ma jeunesse. »

— Il n'est pas toujours aussi poli, reprit Mme de Rambouillet, mais il est vrai que dans sa jeunesse il a été la fleur des pois, il donnait le ton à la cour et à la ville. Toutes les modes les plus galantes étaient à la Bassompierre. Il a toujours été fort courtois et il voulait que ses gens l'imitassent. Un jour la comtesse de la Suze sortait du Louvre; ses valets s'amusaient je ne sais où; impatiente de ne pas les trouver, elle se met en devoir de traverser seule la cour pour gagner sa chaise. Témoin de son embarras, un valet du Maréchal s'écria : « Encore ne sera-t-il pas dit qu'un laquais de M. le maréchal de Bassompierre étant là, il ait laissé une dame comme cela. » Alors, saluant avec politesse, il prit le bas de la robe de la comtesse et la porta.

Il était très grand et très heureux joueur; il ga-

1. Argentier de l'hôtel de Rambouillet.
2. L'hôtel de Rambouillet était rue Saint-Thomas.

gnait, tous les ans, cinquante mille écus à M. de Guise. Mme de Guise lui offrit dix mille écus chaque année s'il voulait ne plus jouer contre son mari; il lui répondit avec gravité : « Je ne puis accepter, j'y perdrais. »

Il a figuré dans toutes les amours d'Henri IV pendant les dernières années de la vie du roi, et il était parfois très cynique, même en présence de la reine.

Mais on lui passait tout.

Richelieu ne se montra pas pour lui de si facile composition, il l'a tenu pendant je ne sais combien d'années à la Bastille, et Bassompierre n'en est sorti, comme vous le savez, qu'à la mort du cardinal. Les femmes ont fort contribué à sa fortune, mais lui ont fait commettre bien des sottises.

— A propos de femmes et de sottises, dit Patru, Mlle Julie sait-elle la dernière histoire du curé de la paroisse de Sainte-Opportune?

— Non.

— Vous le connaissez pour très original?

— Certainement, je l'ai entendu prêcher.

— Il y a un mois environ, il annonce très sérieusement au prône, qu'il donnera un sac de pois pour aider à passer le Carême, à ceux de ses paroissiens qui n'obéissent pas à leur femme.



Bassompierre saluant une demoiselle d'honneur, dessin de Mesplès.

— De quoi va-t-il se mêler?

— C'est vrai, mademoiselle, mais enfin c'est son idée.

Beaucoup se présentèrent pour gagner la prime, mais aucun ne put prouver qu'il n'était point un mari obéissant.

Un crocheteur y alla bien résolu d'avoir les pois; le curé l'interroge, le tourne, le retourne, il ne parvient pas à le faire se couper.

« Prenez donc des pois », dit-il.

Comme le crocheteur triomphant remplissait son sac: Vous deviez en prendre un plus grand.

— Je le voulais bien, répond le bon homme, mais notre femme n'a pas voulu.

— Ah! ah! elle n'a voulu! je vous tiens, vous n'avez qu'à faire de votre sac, laissez mes pois... »

— Ceci me rappelle, fit Patru, l'histoire d'un procureur de mes amis.

Un plaideur était venu pour s'entendre sur les *dits* à signifier à sa partie adverse. Quand il en eut fait la longue énumération, il ajouta sans sourciller, « ne vous mettez pas en peine des *contredits*, ma femme les fera. »

A ce moment, le maître-d'hôtel en grande livrée, vient annoncer :

— Madame la marquise est servie.

— Allons, Messieurs, manger nos pois, dit-elle en se levant.

Alors, marchant devant la marquise à qui Des Réaux donnait la main, maître Claude ouvrit les portes avec fracas, et introduisit les convives dans la salle à manger.

J. DE LESTANG.

LES SAINTS DU DERNIER JOUR

AVENTURES AU PAYS DES MORMONS (1)

VI

PRÉSENTATION.

Il y avait sans doute urgence dans la communication que la mère géante, suivie de sa fille et de l'homme qui leur ressemblait voulait faire au chef, car en voyant que nous nous dirigions aussi vers lui, elle hâta le pas pour arriver avant nous, et elle fit telle diligence que nous étions encore à quelque distance quand déjà elle avait dit ce qu'elle avait à dire. Il s'agissait évidemment d'une simple question en litige entre les trois personnes et que le chef devait trancher, car nous entendîmes celui-ci déclarer à sœur Harriet (tel était le nom de la mère géante) qu'elle était parfaitement dans la vérité, et confirmer la chose à sœur Loo (2) (tel était le nom de la jeune personne), ainsi qu'à son frère Jem (3) (tel était le nom de l'homme grand) qui la suivait.



La présentation, dessin de Gilbert.

— Je savais bien, dit en anglais sœur Harriet, que frère Phlips (tel était, paraît-il le nom du petit chef) me donnerait raison, j'étais sûre de ne pas me tromper. Sur quoi sœur Loo et frère Jem remuèrent en même temps la tête de haut en bas, par manière de dire: « C'est bien, voilà qui est entendu. Et comme sœur Harriet s'en retournait, ils tournèrent les talons, ce qui semblait devoir faire notre compte. Mais frère Phlips se ravisant tout à coup : « Restez sœur Harriet, dit-il, et vous aussi sœur Loo, et vous aussi frère Jem, nous aurons à causer de quelque chose.

— Ah! fit la mère géante qui, sans plus de façon, vint s'adosser à l'estrade, tout près du chef, et delà commença de braquer sur nous des regards passa-

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.
2. Forme éliptique familière anglaise de *Louisa,* prononcer *lou.*
3. Forme éliptique de Jacques, prononcez *Djémm.*

blement investigateurs, tandis que les deux autres personnages qui avaient refait un demi-tour sur eux-mêmes attendirent, plantés immobiles et comme inertes, à quelques pas de là.

Arrivés près du chef, Francis et moi, nous nous découvrîmes. Se conformant à la tradition sacerdotale mormonne, frère Phlips resta couvert, mais il ne laissa pas cependant de nous saluer d'une inflexion de tête et d'un sourire de la plus courtoise bienveillance. La physionomie de ce petit homme, d'ailleurs, avait pour principal caractère une sorte de rayonnement attractif. Le regard vif, ardent même, avec un voile de calme rêverie, s'élançait bien droit, bien franc, la lèvre était bonne, le front ouvert; le port d'ensemble avait de la noblesse sans hauteur. Si j'ajoute — ce que je crois avoir déjà remarqué — que le timbre de la voix était d'une pénétrante douceur — on comprendra que l'abord de cet homme inspirât un sentiment de sympathique respect.

Quoi qu'il en fut, je crus ne pas devoir user de circonlocution avec ce personnage qui semblait personnifier la droiture.

— Permettez-moi, monsieur, lui dis-je en anglais, de vous demander bon accueil pour un jeune homme qui désirerait être des vôtres.

— Un, fit-il doucement, vous voilà deux cependant?

— En effet, mais l'un n'est ici que l'interprète de l'autre.

— Interprète, répéta-t-il, comment l'entendez-vous; au point de vue de la langue ou des sentiments?

— Des deux... peut-être, répliquai-je.

— Ah! fort bien! en ce cas l'interprète c'est vous?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes Français, si je ne me trompe sur votre accent?

— Oui, monsieur.

— Ainsi que le jeune homme qui vous accompagne et qui est votre ami sans doute?

— Oui, monsieur.

— Alors, reprit-il en se servant de notre langue qui semblait lui être autrement familière que ne m'était la sienne, car à peine sa prononciation était-elle affectée des inflexions britanniques, nous allons pouvoir nous entendre directement... aux deux points de vue.

— Hein! fit malgré lui en quelque sorte Francis qui, resté jusque-là tout à fait en dehors de l'entretien dont il ne comprenait pas une syllabe, avait employé le temps à dévisager sournoisement la sœur Loo, qui certes lui faisait la partie belle, car à huit ou dix pas de lui, elle était figée en véritable statue.

— Je vous demande pardon, monsieur, de supprimer l'interprète, me dit le frère Phlips avec une parfaite bonne grâce, mais en le supprimant, je n'entends point l'éliminer.

Je m'inclinais; et le chef s'adressant à Francis qui, pris à l'improviste, était tout occupé à se composer une contenance: « Votre ami, jeune homme, vient de me dire que vous songeriez à être des nôtres.

— En effet, monsieur, fit timidement Francis.

— Ce désir ou pour mieux dire cette vocation, reprit le chef n'est pas, j'imagine, le fait d'un pur hasard, j'aimerais donc à en connaître le point de départ.

— Mon Dieu, monsieur,... balbutia Francis qui, désarçonné du premier coup, m'appelait à l'aide d'un pressant regard; mais quelque compassion que j'eusse de son embarras, je ne me sentais guère en mesure de l'assister efficacement. Toutefois je voulus essayer de détourner le coup.

— Mon ami Francis, dis-je, sera peut-être empêché de préciser. Il a entendu vanter la vie patriarchale, les mœurs douces, l'union fraternelle des saints du dernier jour; car c'est bien là, n'est-ce pas, monsieur, la désignation vraie que vous acceptez, vous et vos coreligionnaires?

— Que nous revendiquons même, monsieur, me répartit très gravement frère Phlips, car, ai-je besoin de vous le faire remarquer, ce nom de *Mormons* qu'on nous donne et que nous ne répudions pas puisqu'il est celui du pieux personnage à qui nous devons nos annales antiques, n'est rien moins qu'un sobriquet ironiquement inventé par nos ennemis.

— En tous cas, repris-je, vous m'excuseriez si je venais à me méprendre, moi profane, sur des sujets que je respecte profondément, mais auxquels je ne suis nullement initié.

— Et pourquoi ne le seriez-vous pas, monsieur? dit frère Phlips du ton le plus courtois: « Vous avez l'air intelligent, instruit, continua-t-il, d'un caractère droit...

Et comme d'un mouvement je parus m'étonner d'une appréciation aussi promptement aventurée: « Oh! je me connais en physionomies, monsieur; j'ai beaucoup vu, beaucoup observé, et je suis sûr de ne pas me tromper sur votre compte.

— Vous êtes bien bon, monsieur.

— Non, je suis sincère, et sincèrement je vous déclare qu'il y aurait joie en la famille des saints si l'esprit de révélation, éclairant et embrasant votre cœur, vous veniez chercher une place parmi nous.

Cela venait d'être dit sans la moindre affectation, d'un air tout naturel et des plus engageants, mais il me sembla qu'en voulant faire diversion, je n'avais réussi qu'à me mettre en cause à la place de Francis; et j'avisai à ramener l'entretien à son cours normal.

— Certainement, dis-je, vous me voyez, monsieur, très sensible à l'opinion que vous voulez bien avoir de moi, mais ce n'est pas positivement de moi qu'il s'agit, car, jusqu'à présent du moins, je n'ai pas été visité de cet esprit de révélation, dont toutefois je ne nie point la puissance; mais...

Je m'interrompis en regardant la mère géante, à qui mes paroles semblaient causer un accès d'hilarité intérieur. En même temps d'ailleurs un léger sourire avait passé sur les lèvres du frère Phlips qui, s'exprimant toujours avec la plus grande douceur: Ne croyez pas, monsieur, que mrs Harriet et moi nous ayons l'intention de vous blesser; non, seulement la réserve que vous venez de faire était, selon nous, bien inutile et nous avons souri à l'idée que l'on pût mettre en doute cette révélation spirituelle à laquelle nous devons tant de marquants

prosélytes. Mieux que personne, d'ailleurs, notre sœur Harriet est à même d'en rendre témoignage.

— Aoh yes! je veux rendre témoignage, s'écria la géante.

— Parlez, sœur, dit frère Phlips, parlez afin que la conviction se fasse au cœur de ce jeune homme.

Et alors, dans un baragouin qui tenait autant du gloussement que du langage; où le mot anglais venait à tout bout de champ suppléer l'expression française retardataire, où le geste, le roulement d'yeux, le soupir tenait souvent la place de la locution impuissante, mrs Harriet commença la plus singulière, la plus surprenante narration qu'il fut possible d'imaginer, comme historique d'une conversion providentielle et miraculeuse. On y voyait comment une femme du grand monde, tout entière aux vanités de la vie opulente, pour avoir fait un jour, très innocemment, mépris des paroles d'un apôtre de la Sion nouvelle, et pour avoir été saisie de compassion à l'idée de l'injuste mortification infligée à celui-ci, était aussitôt devenue l'objectif particulier de l'esprit de révélation, de sanctification, de régénération; comment elle avait été amenée, elle et les siens, c'est à dire son mari et sa fille aux voies de la vraie croyance par une suite d'avertissements secrets et subits, de visions charmantes, de ravissements délicieux, entremêlés de secousses terribles. Il y avait là, autant qu'il m'en souvient, certain petit oiseau de pourpre et d'or qui, perché sur des fleurs resplendissantes égrenait d'une voix fine et suave, les immuables vérités qui tombaient de son bec comme une ineffable rosée en gouttelettes argentées traversait une sphère bleue, tandis qu'au-dessous, au loin grondait le vain tonnerre des vanités mondaines. Puis des vols d'anges et de dominations, planant, fantômes diaphanes, sur les profondeurs où s'agitait, rugissante, la tourbe démoniaque, puis des arcs-en-ciel sonores et des astres transparents, où nageaient des légions d'âmes pures béates, souriantes... et que sais-je? Enfin toute une thaumaturgie à la fois gracieuse et formidable qui devait, à vrai dire, se tourner quelque peu au ridicule quand on prenait garde au langage burlesque employé à la décrire, mais qui retrouvait aussitôt un caractère de séduction ou de majesté quand on voyait frère Phlips, dignement, gravement et avec une profonde évidence de conviction, en approuver du geste, du regard, les plus aventureuses, les plus fantastiques allégations.

Quand miss Harriet eut achevé *de rendre son témoignage* et pour lui donner sans doute plus de poids : « N'est-il point vrai, Jem? » demanda-t-elle au géant, que maintenant nous savions être son mari.

— Il est vrai! fit Jem, qui trouva le moyen de placer dans l'articulation de ces trois monosyllabes français toutes les plus caractéristiques inflexions de l'idiome britannique.

Puis la géante, répétant, mais en anglais, sa question à la statue qui était sa fille : « *Is it not true, Loo?* dit-elle.

— *'S true,* fit sans un mouvement de tête, sans un battement de paupière, la fille qui répéta en l'abrégeant autant que possible la réponse de son père.

Et alors frère Phlips : Et presque toujours il en est ainsi, me dit-il. Si vous interrogiez la plupart de nos frères, de nos sœurs qui sont ici, vous constateriez des prodiges analogues, presque toujours à la suite des ouvertures faites par les apôtres de la loi auprès des mortels que le Tout-Puissant a marqués pour sa sainteté, ceux-ci ressentent, soit pendant le sommeil, soit pendant la veille, de ces manifestations surnaturelles, qui les gagnent au troupeau du Seigneur. Souvent ils ont l'inconscience de la victoire que l'esprit de vérité remporte sur eux : et pour premier effet décisif, il touchent tout à coup à la souveraine évidence de la vérité. Alors un grand et délicieux calme se produit en eux, qui naît de l'alliance de la foi et de la raison. Ils sentent leurs passions s'anéantir, leur cœur se purifier, leur intelligence s'illuminer, et devenir des êtres entièrement nouveaux; ils se trouvent à l'abri de toutes les vaines séductions du monde... Oui, c'est ainsi qu'en beaucoup de cas opère notre foi.

— D'une manière inconsciente, venez-vous de dire, monsieur, hasarda non sans une certaine audace, Francis, qui commençait à se trouver un peu trop oublié, c'est bien ce qui m'est advenu. Pendant plusieurs nuits un rêve persistant, une apparition, m'avertissant qu'au milieu des saints du dernier jour, une parfaite félicité....

— Soit! interrompit frère Phlips avec une brusquerie relative, en jetant sur Francis un regard qui ne témoignait pas d'une absolue confiance accordée à ses affirmations, mais le rêve peut n'être pas la révélation, comme le semblant de révélation peut n'être pas d'émanation divine. Le désir qui peut naître de la curiosité n'a souvent rien de commun avec l'élan spontané de la foi, et d'ailleurs de même que le feu laisse l'or au fond du creuset, de même le zèle pieux a besoin de s'affirmer par la voie des rudes épreuves, des sacrifices. Aujourd'hui, par exemple, demander à être admis parmi nous, c'est d'abord accepter toutes les fatigues, toutes les privations, tous les périls même d'une migration de trois cents lieues à travers le désert.

— Oh! qu'à cela ne tienne! s'écria Francis qui sans plus de façon semblait lancer son exclamation vers la jeune géante, qui n'en eut pas un battement de paupières de plus, je suis prêt aux épreuves, aux sacrifices. Mon ami peut vous certifier que rien ne me coûtera, et comme il doit m'accompagner et que tous deux, naturellement, nous devons être bien équipés, bien approvisionnés, bien.... nantis, j'ai pensé que.... pour un noviciat, pour....

L'ami Francis qui s'était mal embarqué, et qui le comprenait aux airs rembrunis du frère Phlips, ne savait plus guère où il aborderait. J'allais donc essayer de le repêcher, quand le chef retrouvant avec moi sa mine la plus affable et se servant de nouveau de la langue anglaise : « Nous serons très heureux, me dit-il, de vous avoir pour compagnon de voyage.

— *Oh yes!* fit énergiquement miss Harriet, et miss Loo et son père firent en double écho : « *Oh yes!* »

— Nous pensons lever le camp dans huit ou dix jours. Pouvez-vous être prêt, me dit encore le chef, toujours dans son idiome natal.

— Mon ami et moi nous tâcherons de faire diligence, répondis-je.

— Votre ami... Croyez-vous qu'il ait bien la vocation?

— Mais....

— Je vous l'ai déjà dit, je me connais en physionomies..... Vous devriez le dissuader de cette.... aventure....

— Je ne demanderais pas mieux, car cela me dispenserait de l'accompagner, mais je crains bien.....

— C'est donc absolument pour l'accompagner que vous devez faire le voyage, précisa frère Phlips.

— Absolument.

— Ah! » Et après un silence : « *Wery well! Be ready after eight days. Good bye!* (1) ajouta-t-il; puis il nous salua de la main et se dirigea vers une tente, après avoir fait signe à mis Harriet et aux siens de venir.

La mère géante en passant près de moi pour suivre le chef : « *Be ready* (2), me dit-elle, avec un inflexion de tête. Le père vint ensuite qui, s'inclinant un peu moins, me répéta : *Be ready;* puis la fille, qui sans prendre garde aux frémissements cependant bien visibles de Francis, et sans fléchir le cou arrêta sur les miens ses grands yeux glauques, fit entendre seulement *ready* (3) et passa son chemin.

Quand ils furent assez loin pour ne plus pouvoir nous entendre : *Ready! ready!* répéta d'un air dépité Francis, qui était resté la bouche béante, qu'est-ce que ça veut dire? Qu'est-ce qu'ils ont?

— Ça veut dire, lui répartis-je en souriant, que c'est moi qu'on enrôle et non pas toi; ils ont qu'ils ne croient guère en ta subite vocation. Ainsi, celui qui accompagne l'autre dans ce fameux voyage.... ce n'est plus moi, c'est toi.

— Qu'est-ce que ça me fait, pourvu que j'y aille, s'écria-t-il; mais dis donc, tu me mettras tout de même un peu au courant de la religion, car ça pourra me servir...

— Volontiers, quand j'en saurai quelque chose.

— Et puis, comme je crois qu'*elle* ne sait pas un mot de français, tu m'apprendras l'anglais.

— Rien que cela. Eh bien! soit encore! commençons tout de suite. Répète : *Let us go away!*

— *Let us go away!* — ce qui veut dire?...

— « Allons-nous-en. »

Et nous nous en allâmes.

VII

DÉPART

« Pourvu que j'y aille » avait dit Francis dans le feu de sa belle passion; mais il va de soi qu'il sous-entendait que les conditions du voyage seraient aussi douces que possible. Mais Francis, coutumier de ses aises, du confort, de la vie oisive, et au fond plus fantaisiste qu'audacieux, n'était pas homme, je le savais, à courir sans réflexion, même sous l'empire d'un entraînement de cœur, au-devant des fatigues, des privations, des périls dont avait parlé frère Phlips. J'étais bien convaincu qu'on l'aurait fait immédiatement reculer, si on lui avait clairement démontré qu'il verrait se réaliser telle ou telle de ces menaçantes prévisions; et n'eût été qu'il y avait pour moi un sérieux intérêt à faire ce voyage, c'est-à-dire à opérer cette diversion utile à ma tranquillité morale, j'aurais eu beau jeu à entraver l'escapade inconsidérée de Francis. Il m'eut suffi d'engager papa Bringard, qui ne connaissait pas son fils aussi bien que je le connaissais, de lésiner sur l'ouverture du crédit qui devait défrayer l'excursion, et de réduire à la portion congrue ce prétendu coureur d'aventures, qui certainement ne se fut guère accommodé, même en perspective, du jeûne, de la dure et des moindres atteintes à sa sécurité. Il était bien entendu que nous partions — comme d'ailleurs il n'avait pas manqué de s'en prévaloir devant le chef mormon — avec un équipage assez complet pour que nous n'eussions à redouter que les éventualités tout à fait inévitables. Dieu sait d'ailleurs l'interminable inventaire qu'il avait dressé de prime abord, aussitôt que notre commune migration avait été résolue. Je n'aurais vraiment pas cru que ce garçon qui, d'autre part, avait l'air d'aller à l'étourdie dans l'existence, pût se trouver soudain d'un esprit de prévoyance aussi pratique et aussi minutieux; si l'on eût fait droit à toutes les dispositions qu'il croyait devoir prendre, nous eussions emmené à nous seul un véritable convoi; et le budget paternel en eût été ébréché de la belle façon.

A cela, d'ailleurs, il était encouragé par mon père qui, faisant fond sérieux sur l'aventure, ne voulait regarder à aucun sacrifice; mais quelque libéralité que lui put conseiller la sollitude paternelle, papa Bringard était disposé à se tenir dans une certaine mesure, et j'étais de son bord contre Francis qui usait et abusait de l'appui de papa Heurtillon.

Au total on frêta (c'est le mot propre) un vaste et solide chariot couvert que devaient traîner deux mules robustes, conduites par Broumm, un grand diable de nègre que mon père avait à son service depuis son arrivée en Californie, et qui devait avoir comme équipage propre un espèce de cacolet attelé d'une autre petite mule, sans préjudice de deux autres bêtes de main ou de bat, qui pourraient nous servir de montures, et qui en cas d'accident arrivé aux animaux de trait les remplaceraient.

Je ne saurais ni ne voudrais énumérer tout ce que, à l'instigation de Francis on parvint à loger dans, sur ou sous nos deux voitures, et notamment dans, sur ou sous la grande qui avait été aménagée à l'intérieur et à l'extérieur comme un véritable navire au long cours; tentes, couchers, ustensiles, instruments, armes, provisions solides ou liquides : objets de première nécessité, futiles bagatelles, bazar universel enfin que j'aurais volontiers déblayé des deux tiers, mais que Francis ne trouvait jamais assez bien garni.

Quoi qu'il en fut, étant donné la complexité de ces préparatifs, je laisse à penser si les huit jours dont nous disposions pour les achever avaient pu nous sembler longs. Je crois, Dieu me pardonne, que dans son beau zèle à rassembler, à faire acheter ou à acheter lui-même, à disposer, à classer, les mille pièces de notre *armement*, l'affairé Francis semblait oublier quelque peu la cause première de tout ce remue-ménage, car la semaine s'écoula sans qu'au cours de nos entretiens (fort rapides à la vérité, car

1. Très bien! Soyez prêt dans huit jours, au revoir!
2. Soyez prêt.
3. Prêt.

il ne tenait guère en place) il m'eût une seule fois parlé de sœur Loo; et même lorsque, l'avant dernier jour, je lui proposai de venir avec moi au campement pour apprendre du chef le moment précis du départ, ce qui pouvait lui fournir une occasion de la voir, il me laissa tranquillement aller seul, sous prétexte de veiller, à quelque détail d'organisation.

J'étais d'autant mieux porté à m'étonner de cette façon d'agir que s'il paraissait en quelque sorte rester indifférent à l'idée d'aller vivre auprès d'une jeune personne dont il se disait épris, j'étais loin de trouver, moi, dans les préoccupations du départ le moyen de songer moins à celle dont j'allais volontairement m'éloigner.

Je sais qu'en dépit des soins qui auraient pu me réclamer ailleurs, je ne manquai, pendant ces huit jours, aucune fois à me poster convenablement pour la voir sortir et rentrer aux heures de ses promenades habituelles; et je sais que la veille du départ quand je dus me retirer de ce poste d'observation, ce ne fut pas sans un étrange serrement de cœur que je me dis que je venais de la voir pour la dernière fois.

Alors seulement je cherchais à m'étourdir dans le mouvement, dans la pensée des derniers préparatifs...

Enfin, le jour indiqué arriva. La caravane devant se mettre en route vers midi, frère Phlips m'avait conseillé de venir dès le matin au campement avec



Le départ, dessin de Gilbert.

notre équipage, pour que sa place lui fut dès lors assignée dans le convoi.

Nous fîmes donc ainsi. Nous arrivâmes un peu après le lever du soleil; tout le monde était debout, roulant les tentes, chargeant les voitures, bâtant, harnachant les animaux qui étaient nombreux, encore que dans le convoi dussent figurer beaucoup de petits chars à bras, que des hommes, des femmes se disposaient à traîner.

Papa Bringard voulait venir jusque-là : « Non, fit papa Heurtillon, laissons-les aller seuls et s'arranger à leur genre avec leur compagnie,... mais ne leur disons pas adieu. C'est à midi que la colonne doit se mettre en marche, eh bien! nous irons hors de la ville nous porter sur la route de l'Utah à cette heure-là. De cette façon, nous les verrons comme qui dirait incorporés, et alors nous les embrasserons en leur souhaitant un bon voyage. »

Et l'idée nous avait paru bonne à tous.

Vers midi, en effet, le son du cor ayant retenti, frère Phlips ayant fait une courte mais fort touchante oraison, la caravane se déroula au chant d'un cantique d'espérance. En tête, marchaient à demi vêtus, armés de rifles et de flèches, trois Indiens de l'Utah, d'une tribu alliée des Mormons, que le prophète avait envoyés au-devant des arrivants, et qui devaient leur servir de guides à travers le désert; puis, après quelques bêtes de charge, venait la petite carriole du chef, puis un immense fourgon, qui transportait frère Jem, sœur Har-

riet et sœur Loo, que suivaient plusieurs mules chargées de bagages et de provisions de bouche. Frère Phlips, qui allait et venait, veillant à l'ordre général, nous avait assigné le troisième rang, et derrière nous le défilé des piétons, des chariots, des voitures à bras, des mules, se prolongeait à une grande distance.

Pendant que la caravane, qui n'avançait qu'avec lenteur, contournait la ville pour aller prendre sa route vers l'Orient, et pendant que Francis trouvait enfin le temps de se délecter à l'idée du voisinage de sœur Loo, je ne pouvais, moi, m'empêcher d'envoyer un dernier regard sur cette ville où il me semblait laisser un peu de mon être.

Bientôt, cependant, nous arrivâmes en vue du point où papa Heurtillon et papa Bringard devaient nous faire leurs adieux. Ils étaient là, en effet, et près deux était une voiture du même genre que la nôtre, formant groupe avec trois mules de transport qu'un homme tenait en main. Nous voyant arriver, papa Heurtillon et papa Bringard étaient venus à nous, pendant que frère Phlips se portait en avant.

Or, comme descendus du véhicule, nous échangions des embrassades avec nos pères, qui nous recommandaient, l'un la prudence, l'autre l'audace, la tête de la caravane avait atteint la voiture qui attendait, et qui, sur un geste du chef, se rangea immédiatement après la sienne; et alors, qu'aperçus-je sous cette voiture, au moment où elle allait prendre la file? Ouitsouî. — Ce nom, d'ailleurs, s'échappa involontairement de mes lèvres, et j'eus un mouvement que mon père remarqua.

— Eh bien! qu'est-ce donc? me demanda-t-il.

— Comment se fait-il que ce chien soit là?

— Parce que ses maîtresses y sont apparemment.

— Quoi! miss Clara et lady Agatha?...

— Occupent la voiture, oui.

— Et où vont-elles, mon Dieu?

— En Utah. Tu y vas bien, toi.

— C'est vrai! fis-je en tâchant de ne rien laisser voir du trouble que je ressentais à mon père, qui, après m'avoir encore embrassé et souhaité bonne chance, s'arrêta pour la séparation.

Et je remontai dans la voiture où, assis tout abasourdi à côté de Francis tout guilleret, je disais à part moi, perdu dans un monde d'incohérentes réflexions :

— C'était vraiment bien la peine de partir!

VIII

UNE SAISIE

Non, en vérité, ce n'était pas la peine de partir, mais enfin puisque j'étais parti, et puisque une évidente fatalité avait voulu ce qui arrivait, force m'était bien d'en accepter les conséquences.

Francis, assis à côté de moi dans la voiture, s'était tranquillement endormi, sans doute par suite des longues agitations et fatigues des préparatifs. Après avoir, pendant quelques instants, remué à part moi de vaines réflexions, j'avisai le petit chef qui continait à se tenir sur le flanc de la colonne, pour en observer et diriger au besoin les mouvements. Je mis pied à terre au moment où il passait près de nous, et l'ayant abordé, après quelques propos indifférents, je le questionnai, pour ainsi dire, à brûle-pourpoint (car la circonstance exceptionnelle me donnait de l'audace) sur le compte de ces deux étrangères, auxquelles je l'avais vu donner des témoignages de déférence tout particuliers.

Mais, comme avec le capitaine du navire, comme avec mon père, et quelque subtilité, quelque insinuation dont je fisse usage, j'en fus pour ma curiosité. Le petit chef sut avoir, lui aussi, l'air de ne rien savoir.

— Sont-elles donc de la religion? hasardai-je.

— Pourquoi n'en seraient-elles pas, et pourquoi en seraient-elles? me répondit à peu près frère Phlips, qui pouvait, par mon propre exemple, me démontrer que leur présence dans la caravane ne prouvait rien à cet égard. En somme, trouvant le petit chef systématiquement impénétrable, je renonçai à pousser plus loin avec lui; et — toujours en m'étonnant de ma propre audace — je pris la résolution d'éclaircir par moi-même et directement le mystère à la première occasion. Je veux dire qu'il me semblait tout naturel de chercher à lier quelques relations avec les inconnues, ce qui, pensai-je, devait être possible, normal, maintenant que nous faisions partie, en quelque sorte, de la même famille.

J'attaquai donc un autre point qui m'intriguait aussi. Je demandai au petit chef ce qu'était devenu ce M. Brun que j'avais vu un jour danser avec miss Loo et mrs Harriet. Il me répondit qu'il devait être à l'arrière de la caravane, où il veillait sur ce qu'on pourrait appeler le train de communauté, à savoir deux ou trois chariots traînés par des bœufs et quelques mules, transportant des objets et des provisions acquis des deniers de tous.

— Alors, dis-je, celui-là est bien des vôtres?

— Non, pas encore, me répondit très-franchement frère Phlips, mais il peut être compté me semble-il, parmi nos plus zélés et convaincus néophytes. La grâce l'a touché un jour où, par hasard il était venu en curieux au campement et où il entendit sœur Harriet parler sur nos vérités. Il s'ouvrit immédiatement à moi, en m'avouant que, complètement étranger quelques heures auparavant aux doctrines et à l'histoire des saints du dernier jour, il se sentait, comme par intuition, instruit et pénétré. « Ce que je sais ou plutôt ce que je crois savoir, me dit-il, n'est peut-être qu'illusion, car c'est en moi comme quelque chose d'indécis, de vague. Il serait besoin qu'une parole certaine, autorisée, fit la dernière lueur sur cette confusion.

— Cette parole, lui répondis-je, ne sera pas difficile à trouver.

— Celle de mrs Harriet, n'est-ce pas? demanda-t-il.

— Précisément. Qui a commencé l'œuvre doit la finir.

— Ah! merci! s'écria-t-il, et son regard s'illumina d'un de ces éclairs qui sont l'indice ordinaire de nos conversions spontanées.

— Fort bien, dis-je, mais en attendant, voyons un peu. Sur quoi je lui posai diverses questions d'histoire et de dogme et encore que, comme il l'avait dit, il y eut des incertitudes, des indécisions en son esprit, je ne pus récuser l'effet de la révélation.

— Pardon, fis-je, car il me semblait qu'aveuglé par sa profonde et sincère piété, frère Phlips, quelque intelligence vraiment supérieure qu'il pût avoir, n'était rien moins que la dupe d'une habile hypocrisie, êtes-vous bien sûr que l'illuminé n'avait eu auparavant l'occasion ni de lire un des livres écrits sur votre religion, ni de s'entretenir avec un de vos frères?

— Dieu seul sonde les cœurs et les reins, repartit dignement le petit chef, et ce même Dieu sait toujours faire sonner l'heure où le mensonge est confondu. Il veille sur ses saints et regarde son troupeau de façon à ce que la fausse brebis n'y puisse longtemps rester mêlée. Laissons faire à Dieu, mon enfant.

— Laissons faire à Dieu, répliquai-je, me sentant véritablement gagné par l'imposante candeur du digne homme.

— Toujours est-il que M. Brun — vous voyez que je ne lui donne pas encore le nom de frère qui n'appartient de fait qu'aux initiés — M. Brun, dis-je, m'a été fort utile pour négocier certains marchés à San-Francisco; il ne cesse de témoigner du zèle le plus ardent; présenté par frère Jem qui l'a connu autrefois, et avec lequel il a relié aussitôt d'intimes relations, patroné par sœur Harriet qui trouve en lui l'auditeur le plus fervent, bien vu, je crois, par sœur Loo qui, d'ailleurs, n'a d'autre volonté que celle de ses parents, M. Brun sera certainement des nôtres quand l'heure sera venue. Déjà, je dois le dire, il m'a demandé instamment la faveur du baptême et de la confirmation, mais je l'ai ajourné jusqu'à notre arrivée à *Great-Salt-Lake-City* (1) et j'ai eu pour cela deux raisons: D'abord, quelque sérieuse que paraisse une conversion, encore est-il besoin que pendant un certain temps les actes aient rendu témoignage pour les sentiments exprimés; et la durée de notre voyage à travers le désert ne me semble pas trop longue pour rendre probante cette épreuve.

— C'est bien vu, fis-je, en trouvant qu'avec M. Brun la mesure pouvait être très opportune.

— Puis j'ai voulu laisser au Prophète, qui nous attend au terme du voyage, la joie de procéder à l'initiation de beaucoup de nos nouveaux frères, en même temps qu'à ceux-ci la joie d'être initiés par le Prophète lui-même; ceux de la caravane ont à peu près tous reçu le baptême, mais beaucoup attendent encore la confirmation qui est le sacrement d'initiation définitive.

— Le baptisé n'est donc pas initié?

— Non, il est lavé des péchés antérieurs, et apte par cela à entrer dans la famille des saints, mais il n'y entre que par l'imposition des mains ou sacrement de confirmation.

— Ce sont là tous vos sacrements?

— Nous en avons trois autres: l'ordre ou admission à la prêtrise, le mariage, et l'onction en cas de maladie. J'ai donc, comme je vous le disais, ajourné M. Brun, et il ne doit pas s'en plaindre, cela lui ménage le privilège d'être plongé dans les eaux de notre Jourdain (nous avons un Jourdain là-bas). Il n'y entrera pas seul d'ailleurs, car outre que quelques derniers convertis pourront l'y accompagner (frère Phlips appuya doucement sur ces mots avec une inflexion toute particulière) un grand nombre de nos frères se proposent de demander au Prophète le baptême pour leurs morts.

— Vous dites?

— Je dis: le baptême pour les morts.

— J'entends bien.

— Mais vous ne comprenez pas. Or, si quelque défunt qui nous est resté cher n'a pas connu l'évangile des derniers jours, nous pouvons lui en conférer l'avantage en entrant pour lui dans les eaux baptismales. N'est-ce pas une touchante pratique?

— En effet, repartis-je.

— Ainsi M. Brun m'a déjà dit qu'il se proposait bien, une fois initié, de demander ce sacrement à l'intention d'une sœur bien-aimée qu'il a perdue.

Quoique trouvant de plus en plus suspect le zèle ardent de M. Brun, je n'en voulus pas faire la remarque. « Pardon, repris-je, vous dites *entrer* dans les eaux baptismales, c'est donc par immersion, en plongeant le néophyte dans la rivière...

— Que nous administrons le baptême, sans doute, absolument comme Jean fit pour Jésus, comme firent aux premiers siècles de la venue du Sauveur les chrétiens de ce qu'on est convenu d'appeler l'ancien monde, et comme firent aussi les chrétiens du monde qu'on est convenu d'appeler nouveau... c'est-à-dire l'Amérique.

— Pardon, fis-je encore, les chrétiens d'Amérique, aux premiers siècles de la venue du Sauveur. Est-ce bien là ce que vous avez dit ou voulu dire?

— Parfaitement.

— Alors je n'y suis plus.

— Parce que vous ignorez la vraie histoire, celle que contiennent nos saints livres.

— Voyons, je vous prie, frère Phlips, insistai-je vous savez comme moi que Christophe Colomb, à la fin du XVe siècle seulement, c'est-à-dire près de quinze cents ans après la venue du Messie découvrit le nouveau monde où les Espagnols apportèrent la foi chrétienne.

— Oui, mon enfant, la leur... mais l'autre?

— L'autre? Quelle autre?

— Cette foi chrétienne, pure, ardente, que Christ lui-même, immediatement après son ascension du vieux monde, s'en alla répandre sur la terre américaine.

— Après son ascension, répétai-je en ouvrant de grands yeux sur cette histoire qui, c'est le cas de le dire, me tombait de l'autre monde.

Le petit chef allait continuer, mais il s'interrompit pour accoster notre voiture, de l'intérieur de laquelle venait d'émerger la tête de Francis, qui s'étant réveillé, avait allumé un cigare, dont il humait béatement les nébuleuses senteurs. Le futur mormon s'inclina devant son futur pasteur.

— Vous fumez là, me semble-t-il, dit celui-ci, un cigare de choix.

— En effet, frère Phlips, fit Francis tout empressé, et si le cœur vous en disait...

— Vous en avez donc une provision?

— Oh! cinq ou six cents dont j'ai fait une caisse.

— Que vous avez sous la main, naturellement.

— Naturellement, répéta Francis avec le plus courtois sourire.

— Voyons-la donc.

1. Ville des grands Lacs salés.

Mon Francis n'eut qu'à allonger le bras pour prendre la caisse, qu'il posa sur le brancard de la voiture.

— Peste, elle est lourde, fit le chef, s'emparant de la caisse, qu'il mit à terre au bord de la route et sur laquelle il s'assit.

La voiture continuant à rouler, Francis séparé de sa caisse, descendit en toute hâte pour la rejoindre.

— Mon enfant, lui dit tranquillement frère Phlips, à qui parlé-je en vous parlant? — à un *gentil*, (c'est ainsi que nous appelons ceux qui font fi de notre foi) ou bien à un néophyte de notre sainte famille évangélique.

— A... un néophyte, répartit ou plutôt balbutia Francis, qui semblait avoir des inquiétudes.

— Fort bien! dit le chef qui s'adressant à moi : « Je parierais, reprit-il, que vous ne fumez pas, vous.

— Et vous gagneriez votre pari, lui répliquai-je, mais ce n'est pas *vertu*, c'est simple aversion pour l'odeur du tabac.

— Vertu ou aversion, n'importe, si vous aviez fumé, j'aurais pu supposer que la provision vous était commune avec votre ami; et alors, vous comprenez.... » Puis, parlant de nouveau à Francis : « Ayant droit d'enseignement sur vous, mon enfant, je vous révèle ceci, d'après notre saint livre intitulé *Parole de sagesse :* Le tabac n'est point du tout bon pour l'homme, surtout employé comme beaucoup d'hommes l'emploient : c'est toutefois une herbe susceptible de guérir les meurtrissures et les animaux malades; mais dont l'usage exige beaucoup de prudence et d'habileté. »

Et le petit chef désignant la caisse à un piéton de la caravane : « Frère, lui dit-il, portez cela, je vous prie, au fourgon du vétérinaire. »

Puis sans prendre garde à la mine allongée de son néophyte. « Où en étais-je avec vous? me dit-il, en marchant à côté de moi. » Francis nous suivait, mais en se retournant pour envoyer des regards à sa fuyante provision que l'homme emportait à l'arrière du convoi. — Ah! je sais, reprit frère Phlips... Vous ne compreniez pas, vous ne pouviez pas comprendre. C'est que, vous disais-je, notre histoire est encore lettre close pour vous... Aussi, en vue du cher enfant que voici et qui a besoin d'être instruit — il désignait Francis, — de M. Brun, qui ne demande qu'à l'être et de quelques autres néophytes a qui cet enseignement peut être profitable, j'ai obtenu de notre sœur Harriet, a qui Dieu dévolut le *don des langues*...

— Le don des langues, ne puis-je m'empêcher de répéter, en me rappelant le cocasse charabia dont la susdite s'était servi pour rendre témoignage.

— Oh! fit frère Phlips avec cette ingénuité vraiment admirable qui se révélait en lui sous l'influence de chaque prétendu miracle de sa foi, vous allez d'étonnement en étonnement, et vous n'êtes pas au bout, croyez-le bien.

— Je le crois.

— Oui, le don des langues a été donné à notre sœur Harriet, comme à bien d'autres... C'est manifeste, indiscutable, mon enfant.

— Je ne discute pas, frère Phlips.

— Et vous avez raison. J'ai obtenu de sœur Harriet que le soir, aux haltes, elle résumât pour les quelques néophytes encore étrangers aux vérités, et entendant le français, l'histoire de notre religion, et l'exposé de ses dogmes. Si donc il ne vous messied pas de faire compagnie à votre ami pendant ces conférences, bien des points obscurs s'illumineront pour vous de lueurs célestes.

— J'en serai fort aise, répondis-je.

— Ce soir sœur Harriet doit commencer ses entretiens.

— Elle m'aura pour auditeur très attentif, dis-je.

— A la bonne heure! fit d'un air tout radieux frère Phlips, qui frappant doucement sur l'épaule de Francis : « Vous avez entendu, n'est-ce pas, mon enfant! lui dit-il, ce soir à la tente de sœur Harriet. »

Et il se dirigea vers un autre point de la caravane.

IX

GROGNEMENT DE CHIEN ET PAROLES DE MISS

Francis changé en statue de la consternation, regardait d'un œil morne s'en aller le petit chef, tout en éteignant dans ses doigts le bout de cigare qui lui restait.

— Eh bien! lui dis-je, tu ne bondis pas de joie, tu n'es pas au comble de tes vœux?

— Quoi! fit-il, alors que ce petit bonhomme envoie mes cigares au fourgon du vétérinaire, tu voudrais...

— Mais non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, répliquai-je, je veux dire moi, alors que ce petit bonhomme, comme tu l'appelles, t'assigne pour lieu de séjour, pendant une suite de soirées (car nul doute que Mrs Harriet ne soit prolixe) la tente où gît ta bien-aimée. De par autorité pontificale en quelque sorte, te voilà au cœur de la place, et c'est toute la satisfaction que tu montres.

— Oui, fort bien, fort bien! mais mes cigares....

— Eh bien! tes cigares, que veux-tu que j'y fasse? Quand tu t'es lancé en pays de mormonisme, et quand tu m'y as lancé avec toi, quel était ton but? Etait-ce de fumer ou d'arriver à captiver les attentions de sœur Loo.

— Mais, sapredié! s'écria Francis, l'un pouvait ne pas empêcher l'autre!

— Il paraît bien que non, les Mormons ne devant pas fumer.

— Mais, mille tonnerres! s'exclama-t-il encore, c'est bien cela qui me démonte. Qu'il emporte mes cinq ou six cents cigares, fort bien; plaie d'argent n'est par mortelle; si je savais où m'en procurer d'autres, pour les fumer en cachette au besoin... Mais ici, en plein désert, pendant la durée du voyage, un mois, deux mois, que sais-je?... au milieu de gens — d'idiots qui ne tiennent le tabac que pour drogue vétérinaire, pas moyen, pas espoir d'approvisionnement nouveau. Ainsi me voilà réduit à ça pour tout viatique. »

Et mon pauvre Francis se montrait à lui-même d'un air profondément désespéré le demi-cigare qu'il venait d'éteindre; mais tout à coup... Attends donc! s'écria-t-il tout joyeux, il doit m'en rester quelques-uns dans un porte-cigare, en certaine poche de paletot...

Et précipitamment il grimpa dans la voiture où il disparut.

« Eh bien ! demandai-je après un instant.

Francis me laissa entrevoir et cacha aussitôt — sans doute par crainte d'être dépossédé de ce dernier trésor — un pauvre petit cigare ordinaire; et d'une voix navrée : « Rien qu'un, dit-il; je me rappelle maintenant que j'avais fumé les autres.

— Eh bien! répliquai-je, ça t'en fait toujours un et demi, et avec de l'économie... Au surplus tu feras bien de n'y goûter que dans la matinée, car si, le soir, sœur Harriet, ou sœur Loo allait s'apercevoir que tu sens le cigare;... tu serais répudié à tout jamais, mon cher.

— Oui, moque-toi de moi, grommela Francis à l'intérieur de la voiture. Tu ne comprends pas ça, toi; mais il t'arrivera bien quelque chose qui me permettra de te railler à mon tour. Oh! j'aurai ma revanche!...

Il ne croyait pas, ma foi, augurer si juste, et à délai si rapproché.

Après que la caravane eût marché pendant quelques heures, le clairon sonna la halte pour le repas et le repos des gens et des bêtes. Tout s'arrêta en



Ouitsouî, dessin de Gilbert.

gardant l'ordre de marche. On détela, débrida les animaux qui purent paître aux environs, car la place était assez herbeuse. Les gens, après avoir pris leur réfection, par groupes, par familles, ou en particulier, se mêlèrent, allant ceux-ci vers ceux-là, causant, se promenant, jouant. Nous vîmes par exemple arriver de l'arrière de la caravane M. Brun, qui fut très intimement accueilli par frère Jem et sa famille, et prit même place entre le père et la mère et par conséquent en face de la fille, à la table portative qui fut dressée au devant de leur voiture.

« Ça mais, fit Francis quelque peu dépité, ce gaillard-là a l'air d'être tout à fait de la maison. Est-ce qu'il aurait des visées?...

— Ambitieuses, peut-être bien, répliquai-je, car je le crois peu capable de sentiments platoniques, mais tu vois que miss Loo n'a pas l'air de prendre plus garde à lui qu'à tout autre. Tu as donc chance de le supplanter de ce côté-là. — A vrai dire, il a, paraît-il, connu le père autrefois, et c'est une liaison qui se renoue. — Puis, et je te recommande le procédé, dont tu peux user aussi bien que lui vu ton rôle avoué de néophyte, il a soin, grand soin d'attribuer tout le mérite de sa conversion à l'éloquence persuasive de

mrs Harriet. Je tiens le fait de frère Phlips; fais-en ton profit.

— Je tâcherai.

— Tiens, voilà justement le père et M. Brun qui s'en vont bras dessus, bras dessous, rôder au long de la caravane. La mère et la fille restent seules. Le moment est on ne peut plus favorable. Va mon ami, va. de l'audace et bonne chance?

Alors Francis tout en se disposant à faire ce que je venais de lui conseiller : « Va, mon ami, va, me répéta-t-il, avec un sourire significatif, de l'audace et bonne chance!

Or, s'il me renvoyait de la sorte mes souhaits, c'est qu'il avait compris où j'étais résolu d'aller en le quittant, et ce que je projetais de tenter.

Je venais de voir, en effet, ma jeune mystérieuse s'éloigner seule de sa voiture — seule, dis-je, avec l'inévitable Ouitsouî — et se diriger vers un arbre au pied duquel les trois Indiens, guides de la caravane, avaient allumé un feu et faisaient rôtir je ne sais quoi. Elle avait l'air d'aller là en curieuse. Pourquoi ne ferais-je pas comme elle, et pourquoi la rencontrant, ne saisirais-je pas l'occasion de lui adresser quelques paroles qui seraient évidemment les premières venues, indifférentes, mais qui n'en feraient pas moins que le silence se trouverait rompu entre nous.

Ma fois je me sentais même capable de paroles — non indifférentes.

Me voilà donc marchant pour la rejoindre. Quand je ne fus plus qu'à quelque distance d'elle, le bruit de mes pas la fit se retourner. Ouitsouî qui la devançait s'arrêta et dévisagea interrogativement sa maîtresse, dont les yeux semblèrent prendre en quelque sorte le regard du chien pour le conduire sur moi.

L'animal, après m'avoir lancé son plus terrible coup d'œil fit un demi-tour, et pendant que la jeune fille allait devant elle, il vint se planter à deux ou trois pas de moi, me regarda encore bien en face, et, tout en me regardant, fit entendre un grondement qui me disait sans méprise possible : « On n'approche pas, ou sinon!... »

Je compris d'autant mieux qu'ayant fait mine de passer outre, je vis sous sa lèvre supérieure de Ouitsouî relevée par le grognement, s'allonger tout blancs, tout aigus, deux interminables crocs... Ma foi! je m'arrêtai, moins encore — on voudra bien, je pense, l'admettre, — par crainte des menaces du chien que retenu par l'idée que ce terrible garde du corps ne faisait qu'exécuter la consigne spéciale qu'il venait de recevoir, et qui me visait bien, puisqu'en ce même moment, un jeune Mormon se trouvant passer auprès d'elle, loin de le faire sommer par son cerbère, elle fut la première à le saluer et à échanger quelques paroles avec lui.

Quand Ouitsouî crut m'avoir suffisamment transmis les ordres de sa maîtresse, il alla en toute hâte se placer auprès d'elle, à l'instant où elle s'arrêtait à cinq ou six pas des Indiens, qui, accroupis autour de leur rôti, ne semblaient nullement prendre garde à elle.

Immobile, une main posée sur la tête du chien, elle s'arrêta.

Je compris à un léger mouvement de sa tête qu'elle avait lancé quelque parole aux sauvages, qui tout à coup et comme par l'effet d'un suprême commandement, se trouvèrent debout regardant du côté de la jeune fille.

Alors elle s'avança. Que dit-elle à ces hommes? Je ne pus l'entendre, mais je les vis tous trois en même temps, après un geste d'étonnement, placer une main sur leur poitrine, l'autre derrière leur cou — ce qui, je l'ai su depuis, est leur façon de témoigner d'une profonde vénération, puis se courber jusqu'à terre à trois reprises. Quand ils se relevèrent, elle leur montra en parlant encore un objet qu'elle venait de prendre sous son fichu, et qu'elle y replaça, après qu'ils eurent donné les mêmes marques de surprise et de respect. Puis, ils la reconduisirent tous trois jusqu'à ce qu'elle leur fit signe de la laisser...

Et elle regagna tranquillement sa voiture où elle disparut.

Pour moi, fort déconcerté de mon échec et plus intrigué que jamais par ce que je venais de voir, je retournai à notre équipage où j'attendis tout pensif la venue de Francis qui de loin avait tout observé et qui se fit pas faute de me demander si la conversation avec Ouitsouî avait été de mon goût. Il prenait sa revanche.

— Et toi, lui demandai-je, où en es-tu? voyons.

— Moi, j'ai toutes les bonnes grâces de miss Harriet, qui se charge avec plaisir de mon instruction, et répond de mes progrès.

— Et miss Loo?

— Elle m'a parlé, et très gentiment, je t'assure.

— Ah! et que t'a-t-elle dit?

— Je n'en sais rien, puisque c'était de l'anglais, mais comme elle ne m'en a pas dit bien long, j'ai retenu les mots, ou le mot. Elle m'a dit quelque chose comme *iounoceur*.

— J'y suis, elle t'a dit : *You no sir* (qui se prononce *seur*).

— Parfaitement. je crois l'entendre.

— Et à quel propos t'a-t-elle dit cela?

— Ah! voilà! La mère étant montée un instant dans sa voiture, et me trouvant seul avec la fille, ma foi, je me suis risqué à lui dire — en français bien entendu — mademoiselle, vous êtes très jolie. C'est alors qu'elle m'a dit....

— *You, no, sir*.

— Oui, c'est ça. Eh bien? qu'est-ce que ça veut dire? et qu'as-tu donc à rire si fort?.

— *You* veut dire *vous*, *no*, veut dire *non* et *sir*, *monsieur*. Rassemble les trois mots, et prends les pour réplique au compliment que tu viens de faire : « *Mademoiselle, vous êtes très jolie.* » Réponse : « *Vous, non, monsieur...* » C'est-à-dire...

— Eh! j'entends bien! s'écria Francis tout dépité : mais, sapristi, elle comprend donc le français!

— Que veux-tu? Elle tient sans doute de sa mère : elle a le don des langues.

Et nous en eûmes pour toute l'après-midi à nous railler mutuellement, lui, faisant allusion à mon entretien avec Ouitsouî, moi, ripostant par la repartie de miss Loo....

E. Muller.

(La suite à la prochaine livraison.)

RECITS HISTORIQUES

UN PARTI FRANK

L'empire romain croulait; incapable de défendre ses immenses frontières, il avait déjà perdu la ligne du Rhin. Tantôt par de grands efforts et en masses profondes, tantôt par bandes moins nombreuses, les Franks envahissaient le pays situé entre le grand fleuve et la Meuse. On pouvait suivre, en marchant sur les cendres, la marche de leur dévastation; ils saccageaient, incendiaient les villes, ravageaient les récoltes, emmenaient esclaves les hommes, les femmes, les enfants attachés à la queue de leurs sauvages montures et poussaient devant eux à la pointe de leurs javelines les immenses troupeaux enlevés dans ces sanglantes expéditions. Ils ne rencontraient même de la part des villes fortifiées que bien peu de résistance. Les Romains avaient partout retiré leurs garnisons avec les jeunes Gaulois qu'ils y avaient incorporés. Ainsi la Gaule du nord était, non seulement privée de la protection romaine, mais encore de la forte jeunesse qui aurait pu la défendre. Toute administration régulière avait cessé dans les provinces, aucune unité, pas de trésor commun, et partout cette lassitude de courage qui énerve l'homme lorsqu'il sent que toute lutte est devenue impossible.

Au moment où commence notre récit, dans une vaste clairière, à deux ou trois lieues de la Meuse, quatre ou cinq mille Franks se trouvaient réunis autour de grands feux devant lesquels rôtissaient des pièces de grosse venaison et des bœufs tout entiers. Les uns dormaient, leurs armes à la portée de leurs mains, les autres jouaient, d'autres chantaient en chœur sur un rythme sauvage, d'autres buvaient du vin et de l'hydromel, et contemplaient avec une joie cupide des étoffes de laine et de soie produits du pillage. Pour fond à cette scène, des chevaux attachés au piquet, de lourds chariots chargés de meubles, de dépouilles de toutes sortes, des Gaulois assis par terre les jambes liées par des cordes faites avec de l'écorce, des femmes et des jeunes filles tantôt muettes, tantôt poussant des sanglots, le visage recouvert par leur longue chevelure blonde. Malheureuses créatures arrachées à leurs pères, à leurs maris, à leurs enfants, destinées à une existence pire que la mort. Quelques femmes Frankes se moquaient de leurs douleurs et, si leurs gémissements les importunaient, elles les frappaient avec violence.

Sur la rive gauche de la Meuse, peu loin de ce campement, se trouvait une ville de cinq à six mille âmes, aujourd'hui disparue, dont l'histoire n'a pas gardé le nom. Elle avait un pont de pierre et une enceinte, ouvrages des Romains. Le pont muni d'une tour pour garde était en bon état de conservation, mais le rempart, mal entretenu, de place en place, présentait de larges brèches; ainsi par suite de la solidité du pont et de l'écoulement de la muraille, la cité était une proie livrée d'avance à la férocité des Franks.

Les habitants savaient combien le danger les menaçait de près; de toutes les maisons sortaient des pleurs et des gémissements; les plus riches citoyens avaient pu fuir, le reste attendait comme le troupeau attend le boucher. Toute l'autorité, depuis l'abandon de la ville par les Romains, appartenait aux douze curiales, aux douze magistrats municipaux, comme l'on dirait aujourd'hui. Le soir venu, ces douze magistrats se réunirent dans le bâtiment délabré de la curie. Sous le portique, à mesure qu'ils arrivaient, la foule se pressait autour d'eux, les interrogeant avec une fiévreuse anxiété, et ils passaient levant les bras au ciel et baissant la tête, car ils ne savaient ni quels conseils ni quelles consolations donner. Ils se trouvèrent bientôt réunis dans une vaste salle couverte d'une lourde charpente, quelques lampes fumeuses éclairaient mal la profondeur de cette enceinte; cette lumière insuffisante lui donnait un aspect lugubre. Les douze curiales assis sur des escabeaux, gardèrent pendant quelques instants un douloureux silence. Celui qui présidait le rompit enfin.

— Que faire, dit-il, quelle résolution prendre?...

Personne ne répondit.

— Nous ne pouvons pas demeurer ainsi, il faut adopter un parti. Nous défendre est impossible, les Romains nous ont emmené les meilleurs de nos jeunes hommes, nos murailles sont couchées dans les fossés.

— Détruisons notre pont.

— A quoi cela nous servira-t-il? Vous savez bien que les plus larges rivières n'arrêtent pas les Franks. Cet acte d'hostilité accroîterait leur fureur; voilà tout ce que nous y gagnerions.

Tous poussèrent un gémissement.

— Écoutez, continua le président, on dit que les Franks ne sont avides que de richesses, réunissons tout ce que nous avons de précieux sans en rien retenir, et offrons-le leur pour sauver nos vies, l'honneur de nos filles et de nos femmes...

— Ils prendront ce que nous leur offrirons, et, enflammés par la vue de l'or, convaincus que nous ne leur donnons pas tout, ils mettrons nous et les nôtres à d'affreuses tortures pour nous arracher le secret de nos cachettes.

Nouveau silence mêlé d'exclamations douloureuses et de larmes.

— Il est malheureux que nous ayons élu évêque Nithbert, il est savant, il nous donnerait peut-être un bon conseil, » fit un vieillard.

— C'est une idée. Allons le consulter.

Cet avis fut approuvé, embrassé avec enthousiasme comme une suprême espérance. Nithbert avait été curiale; orfèvre riche et considéré, à la mort de l'évêque, arrivée l'année précédente, la Cité l'avait élu au siège resté vacant. C'était un vieillard très beau, très sage et homme de bien. Les curiales le trouvèrent à son église agenouillé devant la table de pierre qui servait de maître-autel et portait le tabernacle.

— Tu devines, évêque, ce qui nous amène près

de toi, dit le chef des curiales, en l'abordant. On dit que les Franks écoutent quelquefois les évêques... Si tu voulais leur parler, peut-être auraient-ils pitié de nos femmes et de nos enfants...

— Prions, répondit Nithbert, le Seigneur nous inspirera.

Les treize hommes s'agenouillèrent en versant d'abondantes larmes.

— Que l'on sonne les cloches » reprit le pasteur, et un instant après les hommes accourus remplissaient la nef, les femmes, les bas côtés. On n'entendait que des soupirs et des sanglots : Nithbert, debout à l'autel entouré de ses clercs, dit : « Confessez-vous les uns aux autres, car probablement notre dernière heure approche. » Un immense cri de désespoir s'éleva, mais la parole du prêtre fut obéie au milieu d'un lugubre silence. Alors l'évêque à tout ce peuple courbé donna sa pontificale absolution. Puis il reprit :

— Mes frères, d'abord, faites le sacrifice de toutes vos richesses, apportez sur cet autel tout ce que vous possédez, et moi, demain, au péril de ma vie, j'irai offrir ce trésor, cette rançon aux Franks. Si les loups me dévorent, le Seigneur me recevra dans sa miséricorde... L'église restera ouverte toute cette nuit, passons-là ensemble en prière, car Dieu seul peut nous sauver. »



L'évêque et le chef frank, dessin de Rosé.

Il fut fait comme l'évêque le voulait, l'autel bientôt chargé de choses précieuses, et les lampes toute la nuit éclairèrent la masse épaisse des citoyens priant avec la ferveur du désespoir.

Le lendemain, à la troisième heure, le guetteur de la tour du Pont vint annoncer que les Franks approchaient. On aurait dit que cet homme était l'ange de la mort, tant fut terrible l'effet de ses paroles.

— Que les femmes, dit l'évêque, rentrent chez elles et n'en sortent point; quant à vous, mes frères et mes amis, préparez-vous à suivre votre évêque, et invoquez le Seigneur pour qu'il le soutienne. »

Après ces paroles, il se revêtit d'une large chasuble blanche, posa sur ses cheveux blancs la couronne épiscopale formée d'un cercle d'or avec deux lobes blancs latéraux séparés par une bande pourpre; de ce diadème tombaient sur ses épaules deux bandelettes d'or. De la main gauche couverte d'un gant pourpre, il prit le bâton pastoral surmonté d'une petite traverse d'ivoire formant la croix. Derrière lui se rangèrent en deux files ses clercs nom-

breux, tous en robes blanches, et ensuite les curiales et la masse terrifiée des citoyens.

La procession chemina ainsi silencieuse prêtant l'oreille a des bruits lointains. Ces bruits grandirent vite, et, tout à coup, au détour d'une rue étroite, l'évêque se trouva en présence du chef des Franks suivi de ses farouches compagnons.

Il était monté à nu sur un cheval fougueux dont la crinière portait toute sorte d'ornements d'or, des braies en peau de bêtes couvraient ses jambes, et une partie de son corps, sa poitrine et ses épaules étaient nues; sur sa tête il avait dédaigné de mettre un casque, ses longs cheveux roux n'étaient retenus que par un mince filet d'or. Il tenait une petite hache à la main. Sa tête hautaine et farouche avait une beauté sinistre, mais bien plus effrayants encore étaient les cavaliers qui marchaient derrière lui. Leurs fronts étaient couverts de têtes d'ours, de loups, de renards, d'autres, en guise de coiffure portaient de grandes ailes d'oiseau de proie, ils agitaient leurs javelines, leurs crocs, leurs harpons et leurs haches dont ils frappaient leur petits boucliers.

A la vue de l'évêque, le chef arrêta son étalon. Cet homme ainsi vêtu le frappa d'étonnement et ses regards ressemblaient à ceux d'un grand carnassier voyant un objet nouveau.

— « Duc, lui dit l'intrépide Nithbert, que viens-tu chercher ici? Des amis, nous sommes prêts à te recevoir; des ennemis, nous ne pouvons le croire n'ayant jamais eu de compte avec toi... Nous sommes des hommes de travail et de paix. On m'a appris que les Franks, qui sont braves, ne levaient jamais le bras que sur ceux qui peuvent se défendre. Tu ne nous feras donc pas de mal... Mais, donne-moi la promesse de respecter nos maisons, nos femmes et nous-mêmes!

Le barbare écoutait, regardait, il n'avait jamais vu un prêtre chrétien revêtu de ses habits sacerdotaux, il examinait curieusement le bâton pastoral, la coiffure sacerdotale et les gants de pourpre; la vue de tous ces hommes blancs l'étonnait. Il était jeune, et la vue du courageux vieillard lui imposait un certain respect; il laissa donc retomber la hache qu'il avait un instant levée.

— « Parle, chef, reprit Nithbert, si tu viens ici pour verser le sang, je te jure, par le Dieu qui fait le tonnerre, que tu briseras mon corps sous les pieds de ton cheval avant d'entrer plus loin dans cette ville sans défense, et tu auras la honte d'avoir tué un vieillard.

Le guerrier continuait à promener sur l'évêque et son escorte des regards farouches et timides tout ensemble; enfin il dit en mauvais latin :

— Il nous faut des vivres et de l'or.

— Tu auras des vivres, tu auras tout ce que nous possédons, mais jure-moi que ni toi ni les tiens, ne commettrez de violences.

Le Frank reprit:

— Beaucoup de vivres, beaucoup d'or!

— L'homme ne peut donner que ce qu'il a... mais jure, et moi-même je te remettrai nos richesses.

Le barbare étendit la main :

— C'est bien, un Frank n'a qu'une parole, suis-moi donc. » L'évêque alors se retourna, donna un ordre à ses clercs qui entonnèrent un cantique, et l'on vit l'étrange spectacle d'une horde sauvage suivant au pas de ses chevaux, une longue file de prêtres, l'évêque marchant le dernier et ne précédant que de quelques pas le chef barbare et ses féroces guerriers.

Arrivé devant le porche de l'église, l'évêque fit cesser le chant et dit : « Ordonne à tes guerriers de s'arrêter, on va leur apporter des vivres, et toi, entre dans la maison de Dieu, tu recevras la rançon promise. »

Le chef sauta à bas de son cheval et suivi d'une douzaine de ses compagnons, entra dans l'église où l'évêque et les curiales lui livrèrent l'or et les choses précieuses entassées sur l'autel. Pendant ce temps, les Franks réunis sur la place se gorgeaient d'hydromel et de nourriture; ils buvaient et mangeaient en riant, en chantant, le chef vint bientôt faire comme eux, pendant que l'évêque, assis sous le porche, se tenait prêt à intervenir avec les curiales si quelques rixes venaient à éclater entre les bourgeois et les barbares, ce qui était bien à craindre, car l'ivresse commençait à les agiter. Il n'en fut rien; au bout de quatre à cinq heures, ils remontèrent à cheval; en passant, ils saccagèrent et brûlèrent seulement quatre ou cinq maisons près du pont.

Les pauvres bourgeois se réjouirent de voir la chose ainsi terminée, les curiales remercièrent leur vieil ami l'évêque qui leur dit en gémissant : « Que donnerons-nous aux autres quand ils viendront!! »

C. R.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

La fin du mois de juillet et la première quinzaine d'août sont le temps des récompenses et des peines. Il en a été cette année comme toutes les autres : lycées, collèges, institutions, à travers des torrents d'éloquence latine et française, ont distribué leurs prix et leurs couronnes. Jours de joie pour certaines familles, jours de tristesse au contraire pour celles dont les enfants n'ont point été vainqueurs. L'on parle beaucoup de faire disparaître cette vieille institution; les avis sont fort partagés sur l'utilité de cette réforme. Comme dans toutes les choses humaines, il y a le pour et le contre; je ne m'étonne point du débat, mais je ne crois pas me tromper en disant qu'il n'est pas et qu'il ne sera pas de sitôt vidé. Les novateurs eussent-ils raison, ils auront à lutter contre ceux qui, comme moi, se souviennent des émotions et des fêtes de leur jeunesse. Entre autres reproches fait à la distribution de prix, on cite le nombre des lauréats qui, lancés dans la vie, ne sont arrivés à rien. Je ne vois pas trop la valeur

de l'argument. Est-ce faute de mérite ou de conduite qu'ils ne sont pas parvenus à s'élever au sein de la société? S'ils n'ont pas travaillé depuis leur sortie du collège, il est bien clair qu'ils n'ont pu atteindre aux positions que leurs premiers succès semblaient leur promettre. Qu'est-ce que cela prouve donc? Ce qu'il faudrait démontrer, il nous semble, c'est que prix et couronnes ne sont pas un stimulant, et la démonstration, je pense, est encore à faire.

*
* *

La mort vient de frapper un nouveau coup dans la maison des Bourbons d'Espagne. Après la reine Mercédès, voici l'infante Maria del Pilar qui succombe, enlevée en quelques heures par suite d'une décomposition du sang, à Escorriaza, dans les Pyrénées, où elle se trouvait en villégiature avec ses sœurs. Elle était, dit-on, fiancée à un prince allemand. *Date lilia*.... Les coups qui fauchent la maison d'Espagne nous rappellent ceux qui attristèrent la vieillesse de Louis XIV; morts imprévues, soudaines et si nombreuses, que de tant de princes il ne resta au grand roi qu'un enfant en brassière pour porter le poids de sa lourde couronne. Plus malheureuse encore fut la reine Anne d'Angleterre qui, dans un royaume où la loi salique n'a jamais été établie, après avoir eu dix-neuf enfants morts avant elle, laissa le trône à la branche collatérale de Hanovre qu'elle n'aimait guère. Ainsi va le jeu de ce monde, *sunt lacryma rerum*, et les yeux des rois en versent comme ceux de leurs plus humbles sujets.

*
* *

Les fêtes de Nancy pour l'inauguration de la statue de M. Thiers ont été fort brillantes. Tout s'y était passé avec beaucoup d'ordre et de paix, lorsqu'est survenu un événement déplorable; un train de chemin de fer a déraillé à Xeuilly. Cinq morts et quinze blessés ont été victimes de cet accident. Si le fait n'était dû qu'à des causes naturelles, on n'aurait qu'à se courber sous la fatalité des choses humaines, mais malheureusement il n'en est point ainsi; il y a eu crime, des mains abominables ont préparé cette catastrophe. A cet égard le doute n'est pas permis et l'on en est réduit à se demander comment il peut exister des personnes si perverses, vouant à la mort, et à une mort affreuse tant d'hommes, tant de femmes et tant d'enfants. La justice, au moment où nous écrivons, n'a point encore découvert le coupable, mais nous faisons des vœux bien sincères pour qu'un tel monstre n'échappe pas au châtiment qu'il a si justement mérité et j'espère bien qu'on ne lui accordera pas le bénéfice des circonstances atténuantes.

*
* *

L'Institut vient de perdre un de ses membres. Le peintre Alexandre Hesse est mort. Il laisse un assez grand nombre de toiles, parmi lesquelles nous citerons *Henri IV rapporté au Louvre*, *le Triomphe de Pisani*, *l'Adoption de Godefroy de Bouillon par l'empereur Alexis Comnène*, *les Honneurs funèbres rendus au Titien*. Il a orné de peintures murales la chapelle de Saint-François-de-Sales, à Saint-Sulpice. Quoique très âgé, M. A. Hesse peignait encore; il préparait un *Jugement dernier* pour le prochain Salon.

*
* *

M. Bonnat a commencé le portrait de M. J. Grévy, et M. Carrier-Belleuse a exécuté la terre du buste du Président de la République, qu'il doit faire en marbre blanc.

Un de nos amis, à qui il a été donné de voir le travail encore inachevé de M. Bonnat, nous a dit que l'œuvre promettait d'être magistrale. Quand au buste de M. Carrier-Belleuse, que nous avons pu admirer dans l'atelier du sculpteur, il est fin, ferme et doux, rendant ainsi parfaitement le caractère du modèle. Il serait difficile, du reste, de trouver une tête qui se prête mieux aux exigences de la statuaire. Le buste de M. Jules Grévy, dont plusieurs copies sont déjà commandées, sera certainement un des plus beaux ouvrages de M. Carrier-Belleuse; il accroîtra sa légitime réputation.

*
* *

On a beaucoup parlé de la « dévotion aisée », et les personnes qui ont visité les vieilles chapelles peuvent avoir remarqué des baies disposées de telle sorte que tel ou tel grand seigneur, placé dans un réduit en dehors, pouvait entendre la messe et voir l'officiant, c'était déjà très commode. Les Américains, gens pratiques s'il en fut, ont bien perfectionné cette commodité-là. A Mansfield (Ohio), ils ont placé dans une église protestante un téléphone. Cet instrument, placé à quelques pas du prédicateur, est habilement dissimulé dans un motif décoratif. Le pasteur semble ne pas s'en occuper, il s'adresse aux fidèles présents, mais ses paroles, exactement recueillies par le téléphone, s'en vont au loin porter les consolations divines aux personnes que leurs infirmités et les intempéries de la saison retiennent loin du temple. N'est-ce pas le comble de l'ingéniosité? Voyez-vous dans l'église catholique ce système, en partie double, bien entendu, appliqué aux confessionnaux? Il me semble que l'aveu des péchés serait bien plus facile; je doute cependant que nos évêques se prêtent à cette innovation scientifique.

*
* *

Pendant la campagne faite à Londres par les acteurs du Théâtre-Français, M. l'Administrateur a convié la Presse à venir visiter les réparations et les embellissements de la salle. Nous avions craint, nous l'avouons, que l'on en eût altéré le caractère, il n'en est rien. Le beau rideau, les nouveaux ors les baignoires créées, l'arrangement des avant-scènes, n'ont en rien changé l'aspect du noble vaisseau. Mais ce qui intéressait par dessus tout le public était le plafond peint à la détrempe par M. Mazerolle. Quoique nous aimions peu les plafonds qui ne plafonnent pas, et sauf une disposition dont nous parlerons tout à l'heure, nous reconnaissons que le peintre s'est tiré avec grand honneur d'un travail d'autant plus difficile qu'il avait moins de temps pour l'achever.

Voici la disposition de ce tableau. Pour la facilité de notre description, imaginez l'immense toile debout, s'élevant sur le faîte de la scène qu'elle remplit, vous saisirez mieux l'ordonnance de cette vaste composition et votre œil ne sera pas distrait par la baie ménagée nécessairement pour le lustre. Au bas, c'est-à-dire sur la partie qui s'appuie sur le haut de la scène : la France assise sur une estrade couronne les grands maîtres de notre théâtre, Molière, Corneille et Racine ; devant les marches de l'estrade un amoncellement de couronnes de lauriers et des palmes, et en avant, heureusement groupés, les principaux personnages de Molière. Un peu en arrière sur le même plan que l'estrade se trouvent depuis Regnard jusqu'à Alfred de Musset tous les auteurs qui ont illustré la scène française.

A droite et à gauche de la large et charmante partie que nous venons de décrire, montent dans une gamme de tons plus éteinte, les grandes figures du théâtre de Corneille et de Molière, ici Polyeucte, Chimène, et ses sœurs immortelles, là, Néron, la touchante Iphigénie et jusqu'à Jézabel livrée à la dent des chiens. Enfin ces centaines de personnages, que l'on reconnaît, que l'on nomme, sont comme couronnés par un nuage portant le Parnasse.

Voilà cette immense composition bien menée suffisamment vigoureuse, sans être jamais dure, traitée dans les tons lumineux et très à l'effet. La seule chose qui me choque un peu est la ligne du nuage parnassien, elle n'est pas heureuse, je l'aurais voulu plus vaporeuse, elle aurait moins juré avec la ligne chargée de décorations qui enveloppe forcément la cage du lustre. Je ne vois que cette critique que l'on puisse adresser à cette belle toile, disposée avec beaucoup de bonheur et très bien peinte. Aussi en accordant la croix d'officier de la Légion d'honneur à M. Mazerolle, l'Etat n'a-t-il fait que sanctionner le sentiment public.

Par une grâce dont nous sentons tout le prix, le jour où la Comédie-Française a daigné nous montré ses embellissements, elle a bien voulu nous laisser pénétrer dans son intérieur, dans ses coulisses, dans ses couloirs et dans son foyer intérieur, véritable musée remplis de marbres et de tableaux représentant les plus grands interprètes de la scène française, depuis le glorieux Molière jusqu'à Rachel. Tous ces portraits ont été faits sur nature et sont d'un prix d'autant plus grand que beaucoup sont uniques. Noble et belle tradition qui conserve les aïeux ! la Comédie-Française se montre ainsi comme une noble et vieille maison fière de la gloire de ses ancêtres. Nous sommes, de même que tous nos confrères de la Presse, sorti reconnaissant et ravi de cette visite dont MM. Got, Delaunay, Coquelin, Maubant et les autres Sociétaires nous faisaient les honneurs avec une grâce charmante. En les saluant nous nous disions que la maison de Molière était en bonnes mains, que jamais peut-être, à aucune époque, la Comédie-Française n'avait offert un ensemble plus complet de talents plus distingués et plus respectueux de leur art.

***

Puisque nous parlons théâtre, disons qu'une jeune femme et un acteur ont failli, aux Folies-Bergères, être déchirée par une lionne. Il me semble qu'assez d'accidents de cette nature sont arrivés pour qu'intervienne un règlement de police interdisant ces représentations barbares. Il existe une société protectrice des animaux, ne pourrait-on pas en organiser une autre pour protéger contre elles-mêmes les folles qui jouent à donner à un public blasé le spectacle d'une tragédie sanglante. Que la police fasse baisser ce rideau, et que de si dangereuses exhibitions soient interdites ; elles ne sont ni de notre temps ni de notre pays.

***

Au moment où nous reprenions la plume pour continuer ce travail, nous apprenons l'événement qui vient de se passer sur le chemin de fer de l'Ouest, la catastrophe de Montsecret. Neuf personnes tuées sur le coup, dix mortes quelques heures après, et quarante-quatre blessés si grièvement que plus de la moitié de ces malheureux se trouvent condamnés à une fin douloureuse et prochaine. L'accident a eu lieu par suite de la rencontre d'un train de marchandises et d'un train de voyageurs. Un sous-chef de gare, M. Vassel, malade et dans un état d'aberration dont il ne peut se rendre compte ou qu'il explique par son état de souffrance, a laissé partir un train qu'il devait retenir. De cette faute, l'épouvantable malheur. M. Vassel a été immédiatement arrêté ; il a reçu une telle commotion cérébrale que l'on craint pour sa raison et même pour sa vie.

N'y aurait-il donc pour les grandes Compagnies qui exploitent les voies ferrées aucune manière d'organiser le service de manière que la vie de tant de voyageurs ne dépendît pas uniquement de la condition de santé et de l'état mental d'un seul homme? Toutes les fois, par exemple, que je pense au rôle des aiguilleurs, à la responsabilité si longue et si terrible qui de jour, de nuit, par tous les temps, par toutes les saisons, les cloue à leur poste, je me demande comment on peut solliciter et *remplir* de telles fonctions.

Puisse du malheur sortir quelque bien et la catastrophe de Montsecret servir à en prévenir d'autres.

***

Les journaux américains viennent de nous apporter la nouvelle d'un acteur fort inégal mais qui avait de belles qualités. Charles Fechter était né en 1823, à Londres, de parents français. Revenu jeune à Paris, il travailla dans un atelier de sculpteur, où il fit montre d'heureuses dispositions, puis, pris de l'amour du théâtre, il entra au Conservatoire. Il y resta peu, entraîné qu'il fut par une troupe d'acteurs qui allait donner des représentations en Italie. De retour à Paris, il entra dans la maison de Molière, il s'ennuya d'y jouer pendant dix-huit mois les valses d'*utilité*, reprit l'ébauchoir et le jeta de nouveau pour contracter un engagement avec le théâtre de Berlin. Revenu en France, il épousa Mlle Rabut, actrice de talent avec laquelle il avait joué en Prusse.

Après un court engagement au Vaudeville, il partit pour Londres et y fut fort apprécié. Rentré

en France, il obtint de brillants succès à l'Ambigu, au Théâtre-Historique, à la Porte-Saint-Martin et à l'Odéon de 1857 à 1858. Il s'éloigna de nouveau de la France, parut d'abord à Londres avec une troupe française, qui jouait au théâtre de Saint-James. Homme très lettré, il fut le collaborateur de Ch. Dickens, avec qui il fit l'*Abîme*, représentée à Paris au Vaudeville en 1869. Il y a quelques années, il quitta l'Angleterre pour les États-Unis, qu'il parcourait allant de ville en ville jouer son émouvant répertoire. C'est là que la mort l'a frappé.

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

LE SALON DE 1879



L'heure du déjeuner, d'après le tableau de Caïn.

LES SAINTS DU DERNIER JOUR

AVENTURES AU PAYS DES MORMONS (1)



Le Corral, dessin de Gilbert.

X

L'HISTOIRE DE JOSEPH

La caravane suivit sa route pendant quelques heures encore, et, deux heures environ avant le coucher du soleil, s'étant éloignée de quelque sept ou huit lieues de son point de départ, elle s'arrêta, pour la halte nocturne, au pied d'une colline boisée d'un creux de laquelle descendait un ruisseau.

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

Bien que nous ne fussions encore qu'à peu de distance de San-Francisco, et que nous n'eussions par conséquent rien à craindre des sauvages, rodeurs du désert, le chef voulut que, dès le premier soir, l'établissement du campement de nuit se fit selon l'ordre qu'il était essentiel d'adopter en toute prévision des attaques futures.

L'emplacement ayant été choisi, le chef donna l'ordre de former ce qu'on est convenu d'appeler dans le langage des pionniers, le *corral*. Le corral est un vrai camp retranché, de forme ovale, ouvert à chaque extrémité. A mesure que les chariots — voitures à bras ou d'attelage — abordaient le lieu indiqué, ils se divisaient en deux files et allaient les uns après les autres se ranger symétriquement, leurs brancards tournés à l'intérieur de l'ovale vide, et de manière à ne laisser entre eux qu'un ou deux pieds de distance. Puis des chaînes les relièrent tous, et firent de cet ensemble une espèce de citadelle facile à défendre au besoin contre les Indiens.

Les animaux dételés ou déchargés, bœufs, mulets et mules furent lâchés pêle-mêle dans le vallon où ils pouvaient trouver à paître, sous la garde des Indiens et de huit jeunes Mormons armés de carabines, qui devaient se relayer par deux, d'heure en heure, durant la nuit.

L'on dressa ensuite en dehors du corral les tentes au devant desquelles s'allumèrent, à l'aide de branchages coupés sur le coteau, les feux qui, après avoir servi à la préparation des aliments, devaient être entretenus pour la veille du camp.

Toute cette organisation ne s'opéra pas — surtout une première fois — sans quelque lenteur. La nuit tomba avant que la plupart des émigrants eussent pris leur repas. Le chef fit donner par le clairon le signal de l'hymne chantée en commun, qui devait ce soir-là tenir lieu de prière. Entonné à un bout du campement, ce chant que disaient à l'unisson plusieurs centaines de voix espacées, était d'un effet étrange dans la nuit sombre, sous le ciel calme où scintillaient les étoiles. Puis, partout s'étendit le silence; et le camp s'endormit.

Ce soir-là donc il ne fut pas question que sœur Harriet nous fît la moindre *conférence*. Elle eut soin de nous dire d'ailleurs que ce serait pour le lendemain soir.

Il va de soi qu'avant de rentrer sous la toile où je devais dormir à côté de Francis, et pendant que celui-ci envoyait des regards vers la tente de frère Jem et de sœur Loo, j'en envoyais, moi, vers celle qui, tout près de là, avait été dressée pour miss Clara et sa compagne.

Or, aux vagues lueurs d'un feu qui brûlait à quelque distance, qu'est-ce que je vis?.. D'abord, et sans m'en étonner, à l'ouverture de la tente, Ouitsouî installé dans sa coutumière attitude de sphinx, puis, comme renforts à ce terrible défenseur, deux des Indiens — le troisième étant de ronde à la garde du camp — couchés presque à côté du chien, l'un à droite, l'autre à gauche de cette même entrée et dormant, avec leurs armes dans les bras, comme pour être plus tôt prêts, en cas d'alarme.

D'où venait donc que ces sauvages s'étaient attachés ainsi à miss Clara? Quel était le secret du prestige qu'elle avait paru tout à coup exercer sur eux?...

C'était vraiment à n'y plus rien comprendre...

Quand le lendemain matin à l'aube, le clairon me réveilla, je constatai que Francis n'était pas à côté de moi. L'instant d'après cependant, au moment où Broumm, notre nègre, s'apprêtait à détendre la tente, il arriva; et comme il s'approcha de moi : « Tout s'explique, lui dis-je, tu viens de fumer. Je le sens.

— Eh oui, je n'y tenais plus, ça m'empêchait de dormir. Je suis allé là-haut, sur le coteau, je me suis fourré derrière un gros arbre, pour que personne d'ici ne pût me voir, j'ai allumé mon cigare, et, ma foi, avec la meilleure volonté de m'arrêter au quart, au tiers, à la moitié...

— Tu l'as fumé tout entier.

— Oh! jusqu'à ce qu'il me brûlât les lèvres.

Et comme je haussais les épaules à cet aveu.

— Tu ne comprends pas ça, toi... la fraîcheur, en plein air... heu! un délice!

— Délice, je le veux bien, mais tu n'en as pas moins d'un coup mis à sec tes provisions.

— Pardon, j'ai encore ma petite moitié d'hier que je garde.., pour demain matin.

— Si tu sais endurer jusque-là... Mais après demain matin?

— Ah! nous verrons bien!

— Soit, nous verrons, fis-je.

Et nous parlâmes d'autre chose...

Les animaux rassemblés et ramenés près du corral par les soins des veilleurs, les tentes pliées, la caravane se déroula de nouveau pour suivre la route. Et la journée se passa sans notables incidents.

A la halte du soir, l'organisation du corral, le dressement des tentes s'étant opérés avec plus d'ordre et, partant, de rapidité, la soirée fut moins absorbée, et, le repas pris, il fut loisible à ceux-ci de former des groupes pour la lecture, à ceux-là de se réunir pour la danse, le jeu, le chant; enfin sœur Harriet nous fit savoir par frère Jem — qui, du reste, s'en allait passer ailleurs sa soirée — qu'elle nous attendait près de la tente des *nouvelles venues* (façon de désigner les deux mystérieuses). Pourquoi là plutôt que chez mistress Harriet? on ne nous en donnait pas la raison. S'en suivait-il que les nouvelles venues fussent des néophytes? qu'elles eussent demandé à entendre la parole de vérité, ou que miss Harriet eût offert de la leur « porter à domicile? » questions sans réponse. Mais de ce qu'elles devaient écouter mistress Harriet, qui devait s'exprimer en français, je pouvais conclure qu'elles comprenaient cette langue, ce qui corroborait pour moi d'anciennes remarques.

Toujours est-il qu'arrivant près de la tente, dressée en contrebas d'un petit tertre, dont mistress Harriet s'était fait une chaire, ou plutôt un piédestal, nous vîmes, sous la portière relevée, les deux femmes assises sur des pliants; Ouitsouî allongé entre elles, puis, comme des sentinelles d'honneur, deux d'un côté, un de l'autre, les trois Indiens debout, immobiles, les bras croisés sur le bout de leur rifle. A quelque distance de ce groupe fort pittoresque et

lui faisant face, étaient assis l'un près de l'autre M. Brun, et miss Loo; puis quelques Mormons, hommes et femmes, qui sans doute entendant le français, voulaient profiter des enseignements de leur sœur anglaise. Nous complétâmes l'auditoire qui se composait au total d'une vingtaine de personnes...

Quand elle nous vit placés, après avoir évoqué le secours de l'Esprit-Saint qui, disait-elle, avait donné la lumière à son cœur et mis la parole sur ses lèvres (évidente allusion à ce fameux don des langues dont frère Phlips avait parlé), sœur Harriet, entrant en matière, nous dit qu'elle allait d'abord suivre avec nous, en sa voie de gloire mystique et douloureuse, la vie de Joseph Smith, premier apôtre et révélateur de la foi qui servait de lien aux saints du dernier jour.

Prolixe et diffuse, comme le sont forcément les gens qui veulent dire beaucoup, et frapper fort, en ne disposant d'aucune ressource oratoire, sœur Harriet, presque toujours montée au ton de l'inspirée, jargonna pendant deux grandes heures au moins sur le fondateur du mormonisme, qui pour elle, cela va sans dire, n'était rien moins que le plus sublime des illuminés, le Jésus-Christ des temps nouveaux, tandis qu'en l'examinant avec des yeux non prévenus, on pourrait bien ne voir en lui qu'une façon d'imposteur à la fois très naïf et très habile, dont le succès ne s'explique guère que par le caractère original de son imposture même.

De l'emphatique panégyrique que nous entendîmes, je ne veux retenir que les faits principaux et qui importent en réalité à la suite de mon récit.

Né en 1805, ce Joseph Smith était un pauvre paysan de l'état de Vermont (États-Unis). Tout jeune il avait donné, rare assemblage, des preuves d'un esprit rêveur, en même temps que d'une grande force de caractère, notamment en supportant, sans vouloir se laisser attacher, une opération des plus douloureuses (l'extraction d'un os de la jambe qui s'était carié). A l'école de son village il n'avait guère appris qu'à lire assez couramment, à écrire médiocrement et à faire tant mal que bien, les quatre premières règles de l'arithmétique.

A quinze ans, comme il habitait une province où s'agitaient publiquement de très vives controverses religieuses entre les nombreuses sectes ou églises qui se partagent les âmes, nous le voyons fort préoccupé de découvrir laquelle des sectes est dans la voie de la vérité, afin de se joindre à elle. Son esprit, dit-il, souffrait cruellement de l'incertitude résultant pour lui des contestations des partis religieux ; car il ne pouvait comprendre qu'on restât sans professer une croyance positive.

Or, comme il était possédé de ce besoin de vérité, un verset de l'apôtre saint Jacques frappa son attention, en lui conseillant de demander directement à Dieu la sagesse qu'il cherchait. Remué jusqu'au fond de l'âme, un matin de printemps de l'année 1820, il se retira dans un bois, où, se voyant bien seul, il s'agenouilla et se mit à prier à haute voix, exprimant à Dieu le désir ardent de son cœur. Tout d'abord il se sentit subjugué par un pouvoir secret, sa langue lui sembla liée, il crut entrer dans des ténèbres où il allait périr. Et comme il retrouvait la force de supplier le Créateur de le retirer de cet abîme, voilà qu'une colonne de lumière, dont l'éclat surpassait celui du soleil, vint se reposer sur lui, et voilà que lui apparurent deux personnages resplendissants qui se tenaient en l'air et dont l'un dit en montrant l'autre : « Joseph, écoute celui-ci, qui est mon fils bien-aimé. »

Questionné sur la secte qu'il devait embrasser, le personnage désigné lui dit qu'il n'eût à en adopter aucune, parce qu'elles étaient toutes erronées, leurs doctrines n'étant autre chose que des préceptes humains revêtus d'une forme divine...

Après cette apparition qui ne fait que consacrer en quelque sorte les doutes de Joseph, trois années se passent pendant lesquelles — de son propre aveu — le futur apôtre n'est pas essentiellement occupé à la recherche de la vérité religieuse, car, entraîné par les passions de la jeunesse, il commet bien des fautes dont il a conscience, et qui lui inspirent de vifs remords.

C'est sous le coup de ce pénible repentir qu'une nuit, après avoir demandé au Tout-Puissant de lui pardonner ses folies et de vouloir bien se manifester à lui, pour lui faire connaître qu'elle était la situation de son âme en sa présence, une nouvelle apparition lumineuse se produit au pied du lit où il était couché.

Un personnage, vêtu d'une robe flottante, l'appelle par son nom, ce personnage lui dit qu'il se nomme *Néphi*, qu'il est envoyé de Dieu afin de lui faire savoir qu'il est marqué, lui, Joseph Smith, pour une œuvre qui fera bénir et maudire son nom par toutes les nations. Il lui apprend qu'en un certain lieu est déposé un livre écrit sur des lames d'or et révélant l'origine et l'histoire des anciens habitants du continent américain. Ce livre contient l'Évangile éternel, tel que Jésus l'a, lui-même, annoncé à ces peuples après sa résurrection.

La vision se renouvelle deux fois dans la nuit, et une troisième fois le matin, pour lui indiquer le lieu exact où se trouve le dépôt sacré. C'est une colline du comté d'Ontario, près du village de Manchester. Joseph s'y transporte immédiatement. Il reconnaît le lieu désigné. Il fouille la terre, soulève à l'aide d'un levier, une grosse pierre sous laquelle il voit les lames d'or, et à côté l'*Urim-Thummïn*, formé de deux pierres précieuses enchâssées sur des branches d'argent et pour ainsi dire en forme de lunettes, instrument sacré qui doit communiquer à Joseph la science de traduction des caractères gravés dans le livre d'or et lui obtenir des révélations sur toutes sortes de sujets.

Joseph voulut prendre les lames et l'*Urim-Thummïn* (1), mais l'envoyé divin qui se trouvait là lui dit que le temps n'était pas venu : et trois ans de suite Joseph étant revenu à pareil jour, trouva *Néphi*, qui, tout en l'empêchant de prendre les plaques, s'entretenait avec lui sur la façon dont le royaume de Dieu devait être fondé et gouverné dans les derniers jours.

Enfin la quatrième année, c'est-à-dire le 22 septembre 1827, le messager divin laissa Joseph s'emparer des objets sacrés, qui d'ailleurs ne lui étaient

1. L'*Urim-Thummïn*, — dit M. Bertrand, *Histoire d'un Mormon*, — figurait sur le pectoral du grand prêtre des Juifs, et lui servait pour obtenir des révélations divines. Mais il n'avait pas la forme de celui dont il est parlé ici.

confiés qu'en dépôt, et qui devaient lui être repris quand ils auraient servi à accomplir les desseins de Dieu, c'est-à-dire lorsqu'à l'aide de l'Urim-Thummin, Joseph aurait traduit les caractères du livre aux feuilles d'or.

En 1828 et 1829, Joseph, qui s'était adjoint, comme secrétaire, un maître d'école du nom de Cowdery effectua la traduction de ce livre, ou non seulement il trouva toute l'histoire des premiers peuples américains, mais encore la principale prescription de la loi véritable et définitive, — qui d'ailleurs fut aussi indiquée par révélations directes à Joseph.

Cette histoire, je l'ai déjà remarqué, ne manque pas d'originalité. D'après le saint livre, — qui selon les disciples de Joseph, comble une lacune immense dans la sphère des connaissances humaines, — à l'époque de la confusion des langues quand les hommes qui avaient échoué dans la construction de la Tour de Babel, les Jaredistes, peuple juste, ayant trouvé grâce devant l'Eternel, traversèrent miraculeusement l'Océan sur huit vaisseaux, et abordèrent dans l'Amérique du Nord, où ils fondèrent une nation très civilisée, florissante par l'industrie et le commerce. Ainsi fut primitivement peuplé le grand continent. Mais leurs descendants se corrompirent, et, après avoir duré quinze siècles, cette nation fut anéantie pour ses iniquités six cents ans environ avant Jésus-Christ.

Elle fut remplacée par une migration d'Israélites partie de Jérusalem, un peu avant la captivité de Babylone, et qui arriva miraculeusemest aussi sur un grand vaisseau que Dieu lui avait commandé de construire.

Ces émigrants, une fois arrivés en Amérique, se séparèrent en deux nations distinctes : l'une d'elles s'appela les Néphites, du nom de Néphi, homme juste et prophète qui la conduisait (celui qui apparut à Joseph Smith), l'autre prit le nom de *Lamanites* à cause de Laman, homme très corrompu, très méchant. Ces nations se répandirent sur l'immense continent, mais pendant que la première, qui se gardait pure, fondait des civilisations, l'autre se plongeant de plus en plus dans l'erreur de la méchanceté se multipliait en peuplades sauvages et barbares. Pendant des siècles, la guerre fut entre elles, et toutefois les Néphites avaient de puissantes et belles colonies partout, mais à leur tour ils étaient tombés dans l'infidélité, lorsque le Christ vint pour racheter l'humanité. Les Néphites eurent connaissance de sa naissance et de sa mort par de terribles phénomènes, terrestres et célestes, qui bouleversèrent leur sol, engloutirent leurs cités et firent périr tous les plus pervers d'entre eux. Ceux qui survécurent à ces grands jugements reçurent la visite de Christ qui, après son ascension, apparut au milieu des Néphites, et avant de remonter au ciel, désigna les apôtres qui devaient prêcher son évangile sur tout le continent américain. Alors Néphites et Lamanites se convertirent au Seigneur et vécurent plus de trois siècles dans la vie de justice; mais vers la fin du IVe siècle de l'ère chrétienne, ils s'en écartèrent ; et le bras de Dieu s'appesantit sur eux de nouveau.

Une guerre terrible s'engagea, où périrent tous les Néphites, à l'exception de deux ou trois. Une dernière grande bataille se livra autour de cette même colline où Joseph retrouva plus tard les plaques. Elles y avaient été enfouies en 420 par *Mormon*, l'un des derniers justes parmi les Néphites, qui avait écrit sur des lames d'or les annales de son peuple, et qui les cacha dans cette colline par le commandement de Dieu avant de mourir de la main des Lamanites, qui, dégénérant de plus en plus, après que Dieu les eût retranchés de son affection, formèrent ces peuplades sauvages qui habitaient le nouveau continent quand les chrétiens vinrent enfin le découvrir.

Telle serait l'origine vraie des populations américaines, et telle fut la donnée historique de la *Nouvelle Bible* que Joseph Smith, après l'avoir traduite de l'original de Mormon, publia en 1830, à Palmyra dans l'état de New-York.

Avant que les plaques lui fussent reprises, Joseph en fit attester l'existence par une douzaine de personnes — qui devaient être les premiers adeptes de la foi nouvelle ou plutôt renouvelée.

Tout d'abord d'ailleurs, Joseph et son secrétaire s'étant retirés un jour au fond d'un bois pour prier et demander au Seigneur des instructions touchant le baptême, qu'ils avaient trouvé mentionné dans les antiques annales, virent descendre dans une colonne de lumière un messager divin, qui leur dit être Jean-Baptiste, agissant avec le concours de Jacques, Pierre et Jean, et qui les instruisit sur ce qu'ils désiraient savoir. Ils se conférèrent mutuellement le baptême, et aussitôt le Saint-Esprit descendit sur eux, qui leur conféra le sacerdoce et leur communiqua l'esprit de prophétie.

Dès lors Joseph prophétisa, l'écriture s'ouvrit à ses yeux, le sens des plus mystérieux passages lui fut révélé, et il n'eut plus qu'à se mettre en communication avec Dieu pour annoncer, sans errer jamais, le sens du vrai dogme, et tous les points de la loi divine.

Et ainsi fut rétablie ici-bas sur des bases inébranlables la pure Eglise de Jésus-Christ qui, fondée d'abord avec six membres seulement le 6 avril 1830, dans une pauvre maison du village de Manchester, ne tarda pas à faire de nombreux prosélytes sur les divers points des Etats-Unis, ou d'éloquents apôtres allaient annoncer le nouvel évangile.

En 1831, Joseph entouré de quelques fidèles choisit aux bords du Missouri l'emplacement où devait s'élever la cité de Sion, future capitale du Nouveau Monde. Une nouvelle révélation lui ordonne de bâtir un temple. La première pierre de cet édifice ne tarde pas à être posée, et de jour en jour les progrès de la religion deviennent plus rapides.

Mais alors aussi les persécutions commencent, suscitées par les ministres de diverses sectes auxquelles le mormonisme enlève ses sujets les plus remarquables. Le peuple soulevé contre les nouveaux croyants les hue, les maltraite, saccage l'imprimerie de leur journal. Les Mormons prennent les armes. Une lutte allait s'engager quand un colonel de milice intervient qui, sous prétexte d'empêcher l'effusion du sang, décide les Mormons à poser les armes ; mais simplement pour les livrer sans défense à toutes les vexations, à toutes les violences d'une populace en furie...

Obligés de quitter le pays, ils n'ont plus de repos

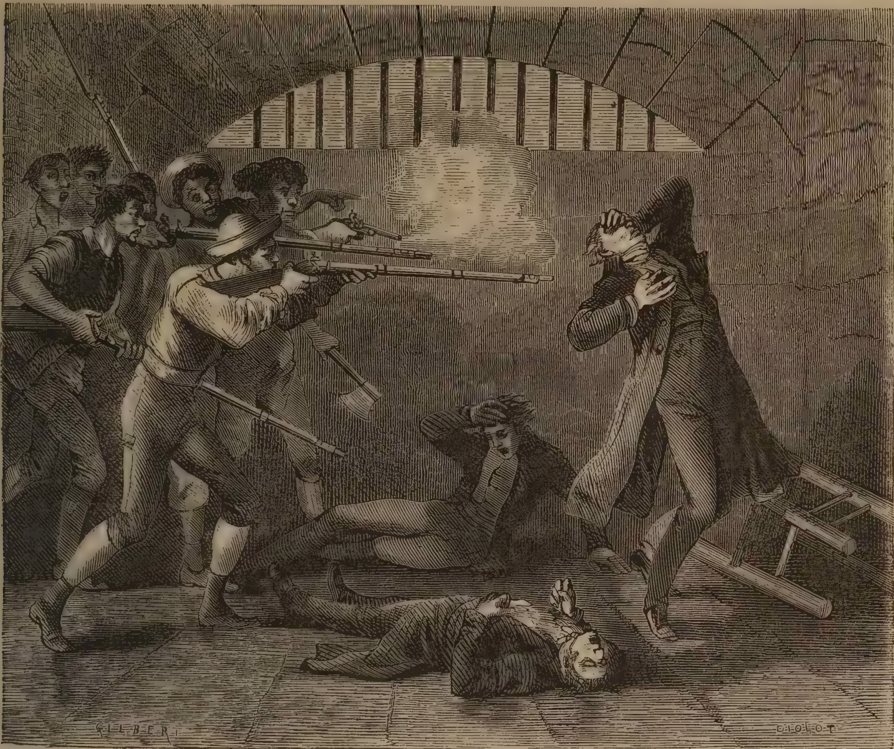
car, partout où ils cherchent à s'établir, la persécution se renouvelle. Ils vont ainsi de lieu en lieu, et l'effet naturel des querelles qui leur sont faites est d'augmenter considérablement le nombre des adeptes. Ils fondent la cité de Far-West, en Missouri, mais cette ville est bientôt assaillie, saccagée, incendiée par ordre de la législature, et plus de cinq cents fidèles périssent pendant le siège.

Ils passent dans l'Illinois, où sur un emplacement magnifique la ville de Nauvoo surgit « comme par enchantement du sein de la terre. »

Joseph, chef d'une véritable nation, peut alors parler haut et demander rang pour son peuple à la législature des États-Unis. Plusieurs fois cependant il est arrêté, emprisonné, accusé de crimes qu'on ne réussit pas à prouver. Il sort acquitté de 39 procès.

Nous voici à l'année 1844. Nauvoo (la belle) compte déjà seize mille habitants, le nombre total des saints, dans le comté, dépasse trente mille âmes, et sur les divers points du territoire américain la religion a plus de cent cinquante mille adeptes. Cette prospérité ne fait qu'irriter le zèle des ennemis de Joseph; ceux-ci envoient s'établir dans *sa* ville des gens qui n'y viennent que pour publier un journal dans lequel se trouvent toutes sortes d'infamies contre le prophète et ses fidèles.

En sa qualité de maire, Joseph déclare ce journal



La mort de Joseph, dessin de Gilbert.

fléau public, le supprime et en fait détruire l'imprimerie. Sommation lui est faite alors de comparaître devant la justice du pays. Il veut fuir et emmener son peuple dans les profondeurs de l'ouest, mais sa femme et ses principaux amis lui conseillent de se présenter avec confiance à ses juges... Il cède. Le soir il part avec son frère et deux de ses proches pour se rendre en prison. « Je m'en vais comme un « agneau à la boucherie, dit-il pendant la route à « ses compagnons, mais je suis calme comme un « beau soir d'été. Ma conscience ne me reproche « rien devant Dieu ni devant les hommes. Je mourrai « innocent et l'on dira de moi : il fut immolé de « sang-froid. »

Le prophète ne se méprenait pas sur sa destinée! Comme il attendait, avec ses amis, dans la prison son jugement régulier, une bande de furieux vint en armes assaillir la geôle, dont la garde ne fit qu'un semblant de résistance.

Une première décharge tue son frère et blesse un des deux autres Mormons. Joseph qui n'a pas été touché s'élance par la fenêtre, mais on fait feu sur lui, deux balles l'atteignent.

« Seigneur, mon Dieu, s'écrie-t-il; et il tombe pour ne plus se relever.

« Ainsi — dit mrs Harriet arrivée à sa péroraison — ainsi meurt à la fleur de l'âge le prophète. Les forcenés traînent son corps. L'un d'eux tirant un coutelas veut lui trancher la tête, mais soudain il recule frappé en plein visage par un éclair, et les autres assassins s'enfuient en proie à la plus profonde épouvante... »

Comme la conférence achevée, nous regagnions notre tente... Eh bien, dis-je à Francis qui semblait singulièrement préoccupé, que te semble de l'histoire du prophète et du roman des Américains.

— Ah ! du diable si j'en ai rien retenu, me répliqua-t-il de l'air le plus dédaigneux, et je te prie de croire que tout cela m'est bien égal.

— Alors qu'as-tu donc fait pendant ces deux heures ?

— Placé en face de miss Loo, je la regardais. Tu ne l'as pas regardée, toi ?

— Si, une fois de temps en temps.

— Eh bien ! as-tu remarqué?

— Quoi donc ?

— Qu'elle ne quittait pas des yeux ce grand abominable escogriffe d'Indien qui était à gauche de miss Clara?

— Ah bah !

— Tu sais celui que je veux dire, le plus jeune à vrai dire, mais le plus moricaud, le plus tatoué, le plus ridiculement affublé, celui qui a deux dents de je ne sais quoi pendues aux oreilles, des plumes vertes piquées dans sa crinière tressée, des oiseaux bleus et noirs peints sur sa poitrine...

— Oui, je sais.

— Eh bien ! mon cher, elle n'a pas discontinué de dévisager cet atroce animal qui se laissait faire très complaisamment et qui ne manquait pas, je t'assure, de remarquer qu'on le... remarquait. Elle le buvait des yeux, je n'ai jamais vu son regard, d'ordinaire si tranquille, animé de cette façon. Comprends-tu çà, toi ?

— Mais oui.

— Hein ?

— Que veux-tu, mon cher, si c'est *son type,* à cette rose et blonde enfant.

Sur quoi Francis poussa un véritable rugissement.

XI

LE SECOND PROPHÈTE

De même que la veille, j'avais été étonné de ne pas voir Francis auprès de moi dans la tente, lorsque je me réveillai, de même le lendemain de la première conférence de sœur Harriet, je fus tout surpris de l'y trouver, et d'autant plus que durant la nuit, tout en reposant d'un sommeil régulier, il m'avait semblé entendre que mon compagnon était livré aux agitations de l'insommie.

— Eh quoi donc, lui dis-je au point du jour, tu es encore là ?

— Pourquoi n'y serais-je pas ?... me répliqua-t-il d'un air assez maussade.

— Parce que ce serait le moment d'aller fumer ta moitié de cigarre en cachette.

— Allons, voilà que tu recommences à te moquer de moi.

— Point du tout, ne m'as-tu pas dit que tu mettais cette moitié en réserve pour ce matin.

— Eh bien oui, mais...

— Mais tu as anticipé, tu n'as pas su te retenir.

— Que veux-tu? Hier après le déjeuner, l'endroit où nous étions me permettait de n'être pas vu, et ma foi !...

— C'est cela, tu as fait plus que brûler tes derniers vaisseaux : et depuis tu es en pleine famine, c'est-à-dire en pleine souffrance, à tel point que tu ne peux plus dormir.

— Mais non, mais non, voulut-il objecter, ce n'est pas cela... c'est que je suis préoccupé, voilà tout.

Un Francis préoccupé jusqu'à l'insommie ne me semblait guère acceptable, toutefois ne voulant pas lui laisser croire que j'éprouvais un malin plaisir à insister sur sa détresse, je fis mine d'accepter la raison qu'il me donnait.

— C'est juste, dis-je, car non seulement tu dois être contrarié de voir cet affreux M. Brun en bon pied auprès des parents, mais encore à l'idée que la jeune miss...

— Eh ! sans doute ! interrompit-il brusquement, comme pour s'épargner d'entendre énoncer le second motif.

Et il fut, ou plutôt il sembla ainsi convenu que l'espèce de pénible et fébrile agitation à laquelle Francis me parut livré pendant toute la journée était essentiellement due à des causes purement morales. La caravane suivant son allure lente, monotone, mon infortuné camarade ne semblait pouvoir s'astreindre ni au *traînage* de notre voiture, ni à la marche personnelle. Il montait dans notre chariot, en redescendait, s'écartait du chemin, y revenait, allait en avant, s'attardait en arrière, puis reprenait une sorte de course folle pour revenir au rang, puis s'étendait dans la voiture comme pour s'endormir exténué ; mais bientôt il en ressortait l'air tout bouleversé, la poitrine gonflée de bruyants soupirs, l'œil effaré; et par une nouvelle phase d'agitation, il arrivait à un nouvel accablement.

Vraiment, il me faisait peine. Ayant eu dans l'après-midi l'occasion de me trouver seul à seul avec frère Phlips, je crus devoir lui confier que l'épreuve à laquelle mon compagnon était soumis me semblait un peu rude. Je lui remontrai que, au lieu de le frapper tout à coup, radicalement de privation, il devrait consentir à ce que la chose se fit peu à peu... s'il me confiait par exemple quelques cigares, que je serais censé retrouver par hasard, et que je donnerais un à un, en espaçant les délais...

— Point, me répliqua tout net le petit chef, qui cependant m'avait écouté d'un air souriant, plaie de cigarre n'est pas mortelle, je le sais par expérience, le premier moment de privation est pénible, je n'en disconviens pas, mais cela ne dure pas, et cela durerait, si l'on agissait par demi-mesures. Je vous le répète, c'est par expérience que je parle. Soyez donc tranquille sur le compte de votre ami, et d'autant mieux que c'est un service à lui rendre que de n'user pas de faiblesse avec lui.

Je n'insistai donc pas.

Il en alla de même pour mon ami Francis, jusqu'à l'heure où nous dûmes nous rendre à la seconde conférence de mrs Harriet. Il m'y suivit avec des allures de victime, et j'avouerai que je n'étais pas sans inquiétude sur la figure qu'il réussirait à y faire, car je le voyais fiévreux, impatient, tenant difficilement en place...

Je me promettais de constater par moi-même s'il était vrai que miss Loo eut, comme l'avait remar-

qué Francis, des regards très attentifs pour le grand Indien. Mais, retenu sans doute à la surveillance du camp, le grand Indien était remplacé par celui de ses camarades qui était absent la veille, et je pus au moins voir qu'elle ne prenait garde d'une façon particulière ni à l'un ni à l'autre des deux qui se trouvaient là.

En revanche, comme Francis avait repris sa place en face d'elle, il me sembla remarquer que de temps en temps, non seulement elle dirigeait ses regards sur lui, mais encore les accompagnait d'une sorte de sourire, manifestation qui, si peu évidente qu'elle put être, ne laissait pas d'avoir une véritable signification, étant donné l'impassibilité, l'indifférence coutumière de la jeune géante.

Ce que je remarquai, n'échappa point à Francis, qui, tout occupé sans doute à observer la physionomie de miss Loo, parut y trouver une diversion, lui faisant oublier son martyre.

Donc sœur Harriet reprenant l'histoire au point où elle l'avait laissée :

« Dieu ayant permis, dit-elle, ayant voulu que la foi régénérée reçut son baptême de sang par la mort du prophète Joseph, suscita au peuple élu l'esprit d'élection d'un nouveau chef inspiré. Parmi les principaux de la nation, qui, du vivant du prophète, formaient comme son conseil, se trouvait Brigham Young, qui bien qu'étant l'aîné de Joseph Smith, avait été dès la première entrevue, désigné en quelque sorte par celui-ci comme devant un jour lui succéder.

« Le 14 octobre 1844, le collège des douze, auquel Joseph, quelques jours avant sa mort, — dont il avait le pressentiment, — avait remis ses pleins pouvoirs, déclara que le gouvernement des saints passait aux mains de Brigham Young, le *Lion du Seigneur*. « Brigham est né en 1801, à Whitingham, dans l'état de Vermont; il est le fils d'un fermier qui, dès les premières prédications de Joseph, avait embrassé la foi avec ses onze enfants. Brigham, qui n'a jamais été que onze jours à l'école, exerçait l'état de charpentier, menuisier, vitrier et peintre. Il reçut le baptême en avril 1832; et depuis ce jour compta parmi les plus fermes et puissants soutiens de l'église renaissante.

« Dès que son élection eût été reconnue et sanctionnée par l'immense majorité des saints, il se révéla le très digne continuateur de l'œuvre de Joseph. Sous son impulsion souveraine la cité nouvelle prit de jour en jour un nouvel éclat. Le temple et d'autres magnifiques monuments s'élevaient et, sans nul doute, *Nauvoo* n'eût pas tardé à prendre rang en tête des plus riches comme des plus belles villes américaines, si l'esprit de persécution ne se fût déchaîné avec une nouvelle fureur contre les saints du dernier jour, qui connurent alors toutes les calamités de la *grande, de l'infernale désolation*.

« Ah! s'écria mrs Harriet, des gloires du malheur aucune ne leur fut épargnée! Que de sublimes épreuves subies! que d'héroïques efforts accomplis dans la soumission, dans la patience. »

Et la pittoresque narratrice, dont la voix s'exaltait, dont les joues ruisselaient de larmes, se prit à conter, à peindre « cette grande, cette infernale désolation » tableau saisissant en réalité, car les faits y avaient magistralement, terriblement, la parole; et si tant est que nous trouvions intéressante la vieille histoire des Hébreux échappant aux Pharaons, ou celle des premiers chrétiens endurant pour leur foi toutes les rigueurs des persécutions païennes, aussi bien devons-nous reconnaître quelque chose d'analogue dans la vie de ce nouveau peuple élu. Ayant trouvé son Moïse, il garde sur son devancier cette supériorité morale de rester constamment fidèle à sa loi, même alors que, pour la confesser, il se trouve exposé à toutes les souffrances, à tous les maux, à toutes les détresses. Le sujet prêtait au pathétique et la fantaisiste éloquence de sœur Harriet ne laissa pas, je le répète, d'en tirer certains effets qui, par malheur, ne sauraient être reproduits, tant ils étaient dus à l'étrangeté même de la diction, comme à l'exaltation toute individuelle de l'*oratrice*. Je ne puis donc que résumer (1) son récit.

Au moment où la cité des saints s'accroît, s'embellit, alors que la vie commerciale, industrielle s'y développe, et que — détail qui vaut bien d'être noté — le peuple qui l'occupe donne l'exemple du travail, de l'ordre, de la bonne foi, de la tempérance à ce point qu'à peine y trouve-t-on quelques légers délits à réprimer, et qu'un tribunal de conciliation suffit à clore tous les différents d'intérêts matériels — alors la législature de l'état d'Illinois, à l'instigation de quelques ennemis des saints, se prononce pour l'abrogation pure et simple de la charte que ceux-ci ont cru pouvoir se donner, et pour que dans cette ville qu'ils ont créée, qui leur appartient, dont ils veulent faire leur sanctuaire, les autres lois du pays soient seules reconnues et seules appliquées.

Or, pendant que les Mormons se soumettent dans la mesure du possible, des forcenés incendient leurs fermes, empoisonnent leurs troupeaux. Des journaux se publient où l'on demande contre eux l'extermination, des meetings s'organisent où l'on décide qu'ils seront mis en demeure d'évacuer l'état d'Illinois et que, s'ils s'y refusent, on les y contraindra même par les armes.

Brigham, a qui cette décision est signifiée, comprenant que toute résistance serait impossible contre ce brutal despotisme de la majorité, répond qu'au printemps prochain, son peuple et lui quitteront l'Illinois. Sur quoi, s'étant concerté avec les *douze apôtres* qui forment son conseil, il fut résolu que la nation émigrerait par colonnes successives pour aller s'établir au delà des immenses solitudes de l'ouest. Là sans doute, pensaient-ils, séparés de tous côtés des autres nations par deux ou trois cents lieues de désert, et habitant le désert même, ils pourraient espérer ne faire ombrage à personne et goûter cette paix que leur déniaient les peuples du *vieux* monde.

« Au printemps », avait dit Brigham, et l'on était à l'automne; il avait fixé au commencement de mars le départ de la première compagnie de jeunes pionniers qui devaient frayer la route; mais ce délai parut trop long aux persécuteurs, et à la foule d'impatients spéculateurs qui, sur l'avis de l'émigration des Mormons, s'étaient donné rendez-vous à Nauvoo, pour acquérir à vil prix les propriétés qu'ils allaient abandonner.

Ce fut le 3 février 1846 que la première troupe

1. D'après les *Mémoires d'un Mormon*, de L.-A. Bertrand.

d'éclaireurs se mit en marche : huit jours plus tard Brigham Young, son grand conseil d'apôtres, et seize cents émigrants, hommes, femmes, enfants, traversèrent le Mississipi sur la glace. L'exode commençait, qui, par cette rude saison, au milieu de pays inexplorés et par suite de la précipitation qui avait présidé aux préparatifs du voyage, devait imposer aux pieux migrateurs des fatigues, des souffrances inouïes. Ils allaient cependant armés de patience, pleins d'espoir, chantant les louanges du dieu qui les dirigeait vers l'inconnu ; forts surtout de cette gaîté de l'âme qui fait en quelque sorte partie du caractère des saints. Pendant la marche et aux repos, une musique militaire fort nombreuse, et composée de très habiles exécutants, se faisait entendre, et relevait l'enthousiasme.

D'ailleurs ce n'était que lentement, bien lentement que la caravane d'exploration avançait à travers un pays pour ainsi dire inexploré. D'étape en étape, elle laissait, pour les troupes qui devaient suivre, des jalons, des indications. Une fois même après qu'elle eut fait environ cent lieues, comprenant que le point où elle se trouvait pourrait devenir le quartier général et central de la migration, il lui arriva de fonder une ville à laquelle elle donna le nom de *Kanesville* (1) en l'honneur de M. Kane, colonel américain qui venait de visiter la région, et qui, rencontrant les saints, se prit pour eux de sympathie à ce point de les vouloir guider et accompagner jusqu'au delà des Montagnes Rocheuses.

Peu à peu cependant de nouvelles colonnes partaient de Nauvoo, où se faisait de plus en plus vive et pressante la persécution contre les saints, restés dans la ville; et ces colonnes auxquelles étaient venus en retour, des éclaireurs, des guides, envoyés par le prophète allaient grossir la population émigrante du désert.

Mais, bien que contraints d'abandonner leur cité sainte, les Mormons n'en voulurent pas sortir sans avoir achevé l'édification du Temple, dont ils firent la dédicace solennelle le 2 mai 1846, en présence des députations des diverses colonies répandues dans les États-Unis et dans le désert. Ce dernier devoir accompli, le sanctuaire fut dépouillé de ses ornements et les députations se dispersèrent. Il ne resta plus à Nauvoo d'autres Mormons que quelques familles qui attendaient d'avoir vendu leurs propriétés pour prendre, elles aussi, le chemin de l'exil, lorsqu'un rassemblement de mille hommes en armes, traînant six pièces d'artillerie vint, sans sommation aucune, faire le siège de la ville. Les Mormons pris à l'improviste, et d'ailleurs fort mal armés, résistèrent assez bien pour pouvoir imposer en quelque sorte leurs conditions aux assiégeants. Après un combat qui ne leur coûta que trois des leurs, mais où les assaillants subirent des pertes assez grandes, il fut convenu que les Mormons pourraient sortir librement de l'État d'Illinois; ils en sortirent en effet pour prendre la route du désert, pendant que la colonne assiégeante se livrait au pillage de la ville et à la profanation du Temple.

Ainsi fut consommée l'expulsion définitive des saints du territoire des États-Unis.

Entre temps toutefois, le gouvernement de ces mêmes États-Unis qui venait de déclarer la guerre au Mexique et se préparait à l'envahir, faisait notifier, dans le désert, à ces bannis que, comme citoyens de l'Union, ils eussent à fournir leur contingent à l'armée nationale. Il n'y eut pas un moment d'hésitation : « Vous aurez votre bataillon, dit Brigham Young à l'envoyé fédéral, quand même il faudrait le composer de nos principaux dignitaires. » Au même instant le pavillon étoilé de l'Union fut arboré au haut d'un arbre, les enrôlements commencèrent, et trois jours après, à la suite d'un grand bal donné en leur honneur, *cinq cent vingt hommes* partaient pour aller rejoindre l'armée fédérale en Basse-Californie.

La guerre achevée, après le licenciement des troupes, ce furent des hommes qui avaient fait partie de ce bataillon qui, travaillant sur les rives du Sacramento à la construction d'un moulin, découvrirent les fameuses mines d'or de la Californie.

Kanesville servant de point de ralliement aux colonnes émigrantes, de là les campements des Mormons rayonnaient sur une ligne de près de cent lieues dans le pays des Indiens Omahas et Pawnees. Ce fut là que les surprit l'hiver de 1846-47, un hiver terrible, qui fut la plus cruelle de leurs épreuves. Jetés au nombre de vingt mille, hommes, femmes, enfants, vieillards, sur les neiges du désert, n'ayant pour s'abriter que leurs chariots ou des cabanes construites à la hâte, sans autres provisions que celles qu'ils avaient pu emporter, exposés à toutes les horreurs du froid, de la souffrance, des maladies, plusieurs — un grand nombre même — succombèrent; mais les autres furent soutenus par la foi qui transporte les montagnes.

Enfin le printemps, en reverdissant, en refleurissant la prairie, vint ouvrir une ère nouvelle aux proscrits qui avaient employé le temps à faire tous les préparatifs d'une lointaine migration. Mais comme il eut été imprudent que toute la nation s'aventurât au hasard, sans but déterminé, dans une région inconnue, il fut décidé que le Prophète et plusieurs des apôtres se mettraient à la tête d'un certain nombre d'hommes pour aller à la découverte de l'Eden dans les profondeurs de l'Ouest. La colonne d'exploration fut composée de cent cinquante hommes environ, emmenant avec eux soixante-dix chariots chargés d'instruments agricoles et de graines.

Ils s'engagèrent résolument, pleins d'espérance et de foi, dans les grandes vallées du Nebraska, à travers ces prairies où Cooper a placé les sauvages héros de ses récits. Ils allèrent pendant deux cents lieues, jalonnant la route, ayant parmi eux des savants, des naturalistes, qui tenaient scrupuleusement compte des distances, déterminaient les situations, les altitudes, notaient les gisements, les productions du sol, et formaient le tracé du voyage. Ils gagnèrent ainsi un défilé des Montagnes Rocheuses qu'ils franchirent pour entrer dans le grand bassin de l'Utah où, après avoir encore longtemps erré à travers la région tourmentée des monts Wah-Satch, ils découvrirent enfin le grand Lac Salé, sur les bords duquel ils s'arrêtèrent comme ayant atteint le but de leurs recherches.

Ils étaient partis de Kanesville au milieu d'avril, leur voyage avait duré trois mois. Ils avaient fait

1. *Kanesville* sur les rives du haut Missouri, aujourd'hui *Council Bluffs*

plus de quatre cents lieues sans avoir perdu un seul homme.

La terre de liberté était trouvée, le prophète déclara, par inspiration divine, que les saints s'établiraient dans la belle vallée du Lac Salé, dont il prit solennellement possession, en marquant tout d'abord l'emplacement d'un temple. Puis des charrues, ouvrant les premiers sillons sur cette terre vierge, firent les divers tracés de la cité future : enceinte, direction des rues, partage des quartiers.

Quand il eut jeté les premiers fondements de ce nouvel état, le Prophète, laissant là la plupart de ceux qui l'avaient accompagné, avec mission de coloniser activement la contrée, reprit avec quelques hommes seulement le chemin de Kanesville, pour servir lui-même de guide à la grande migration du peuple.

Dès lors — le Prophète et les douze apôtres ayant adressé une épître à tous les saints de la terre pour leur annoncer que les bords du Lac Salé avaient été choisis pour être l'emplacement de la nouvelle Sion — dès lors, le mouvement de migration s'établit régulièrement qui, au cours d'une année, amena



Le grand Lac Salé, dessin de A. de Bar.

sur le lieu d'élection une importante population, qui se livra aussitôt aux travaux agricoles.

Mais hélas, une épreuve terrible était encore réservée à la pieuse colonie ; les premières récoltes qui se présentaient magnifiques et promettaient l'abondance furent, en quelques jours, dévorées par une invasion de sauterelles ; et la famine s'en suivit, qui fut telle que les plus riches colons se virent réduits à vivre d'herbes, de racines et de fruits sauvages. Et toutefois cette épreuve fut supportée avec la même patience, avec la même soumission aux volontés du Tout-Puissant, qui sans doute trouva suffisants les témoignages de fidélité de son peuple, car l'année suivante les plus opulentes moissons couvrirent le pays des saints. En même temps revenait de Californie le bataillon Mormon, chargé de poudre d'or, qui servit à battre la première monnaie *nationale*. A vrai dire l'arrivée de ces pionniers et la vue de leur riche butin faillit un moment compromettre la colonie naissante ; car la majorité des colons parut pencher pour une émigration vers les mines, où les saints iraient faire en commun une fortune qui servirait à les rendre plus puissants et assurerait leur prospérité future, mais alors le Prophète éleva la voix : « Qu'ils partent ceux qui croient que l'or est la vraie, la suprême richesse,

dit-il, mais que leurs noms soient rayés du livre des saints, et qu'ils ne songent pas au retour. Qu'ils restent, ceux qui pensent que les vrais trésors de la terre sont dans les champs que sillonne la charrue. Qu'ils restent, qu'ils produisent du grain, bâtissent des villages, des cités, et Dieu sera pour eux, avec eux. L'or, nos saintes prophéties l'affirment — et qu'ils s'en aillent ceux qui n'ont pas foi en nos saintes prophéties! — l'or, encore signe d'échange aujourd'hui doit plus tard être livré à l'homme en telle abondance qu'il ne servira plus qu'à couvrir les maisons, paver les rues et fabriquer de la vaisselle. »

Ainsi parla le Prophète, et ses paroles furent si bien entendues que quelques-uns seulement se détachèrent du troupeau pour n'y plus reparaître. Gaîment tout le reste échappa par la raison, par le travail, à la funeste fièvre de l'or. Et dès lors, Dieu sans doute ayant pour agréable leur pieuse et prudente conduite, tout prospéra parmi les saints.

« Leur nouvelle capitale s'accrut rapidement, dit sœur Harriet en achevant l'historique de la religion. Au delà de ce désert que nous traversons pour aller nous joindre à eux, en dehors du vieux monde, dont ils ne réclament rien que la paix et le respect de leurs sages libertés, ils forment maintenant une grande, active et riche nation, qui prouve ce que peut la foi pure et sincère, et ce qu'on doit attendre de la vraie confraternité humaine. »

Là-dessus, sœur Harriet nous annonça que ses prochains entretiens rouleraient sur les questions de dogme, et l'auditoire se dispersa.

— Eh bien, dis-je à Francis qui, d'ailleurs, en regagnant avec moi notre abri nocturne semblait trottiner leste et fringant. Eh bien! l'histoire du second prophète t'a-t-elle plus diverti que celle du premier, ou, pour mieux dire, en as-tu retenu quelque chose.

— Mais oui, certainement, et je te la répéterai si tu veux, me répliqua-t-il d'un air tout décidé, tout heureux, qui ne me semblait être cependant qu'une sorte de paroxysme de la fièvre qui l'avait agité pendant toute la journée.

— Allons, tant mieux! dis-je en souriant, cela avancera l'heure de ton initiation.

— Sans doute, sans doute, fit-il, de ce même accent victorieux qui, après tout, s'expliquait pour moi par le plaisir qui lui devait revenir des souriantes attentions de miss Loo.

Nous rentrâmes, et, tout en m'installant pour le repos, je remarquai que Francis paraissait intentionnellement s'attarder. Quand je fus couché, je le vis qui soulevait la portière de la tente : « Tu sors? »

— Oh! quelques pas dehors, fit-il, pour prendre un peu l'air.

Or nous venions de passer en plein air deux grandes heures à écouter sœur Harriet.

Il fut absent pendant une demi-heure environ, après laquelle il rentra, se coucha et ne tarda pas à s'endormir du sommeil le plus calme, le plus béat.

Quand je m'éveillai le lendemain, il était déjà debout et, selon toute évidence, il avait déjà poussé une pointe à l'extérieur. D'ailleurs selon toute évidence aussi, le calme, la béatitude continuaient.

— Tu vas bien ce matin? demandai-je machinalement.

— Eh oui, très bien! répliqua-t-il d'un ton qui s'accordait parfaitement avec son affirmation.

— Alors tu es content? repris-je en manière de provoquer une confidence.

— Eh oui, assez, fit-il du même air. Et comme il ne semblait pas vouloir s'épancher davantage, je ne crus pas devoir insister, mais il me parut singulier qu'ayant un sujet de satisfaction, il ne jugeât pas convenable de m'en faire part, lui si expansif d'ordinaire, et puisqu'il affectait le mystère, j'affectai moi l'indifférence...

XII

UNE ACCUSATION

Pendant les quelques journées suivantes, que ne signalèrent nuls incidents dignes de remarque, Francis parut dans la même disposition d'esprit, quoique il ne me semblât pas qu'il eût lieu de se féliciter beaucoup des manières d'être de miss Loo à son égard, car lorsque nous étions réunis le soir pour assister aux conférences de la mère, il suffisait que le grand Indien fît partie de l'assistance, en sa qualité obstinée de garde d'honneur de miss Clara, pour que la jeune fille n'accordât plus la moindre attention à aucun des assistants.

Et s'il arrivait que, de retour à la tente, j'en fisse la remarque devant Francis!

« Bah! faisait-il, c'est un caprice, ça passera. »

Et du moment où la chose lui semblait ainsi acceptable, il va de soi que je n'avais pas à m'en préoccuper davantage.

D'autre part, à vrai dire, je me demandais comment, après avoir paru tout d'abord souffrir aussi vivement de la privation résultant de la saisie opérée par frère Phlips, il avait pu, du jour au lendemain en quelque sorte, prendre son parti de la perte d'une vieille et puissante habitude. Quand je lui en parlai cependant, ses réponses étaient fort évasives, mais je pouvais ne voir en cela qu'une façon d'éloigner au plus vite un pénible ou même périlleux souvenir; et comme de mon côté il était de bonne charité de ne pas appuyer sur ce point, je n'appuyais pas.

— Eh bien! jeune homme, lui dit un jour devant moi frère Phlips, qui, lui, n'avait pas les mêmes raisons d'abstention, vous voyez que l'on peut vivre sans tabac, même quand on en a contracté l'habitude. Vous ne semblez pas vous porter plus mal.

— Non, répliqua bravement Francis.

— C'est pourquoi, continuez.

— C'est bien ce que je compte faire.

Et pendant que le petit chef s'éloignait d'un air triomphant, je croyais surprendre sur les lèvres de Francis certain petit sourire ironique; mais, comme s'il eut craint que je lui en demandasse l'explication, il se prit aussitôt à parler d'autre chose.

Mystérieux, résolu, je ne reconnaissais plus mon Francis; on devait me l'avoir changé.

En ce qui me concernait, les choses restaient toujours dans le même état....

Un soir, sur les divers points du camp s'établissaient comme à l'ordinaire les groupes où l'on cau-

sait, riait, chantait, dansait. Dans notre quartier nous allions nous réunir pour assister à l'entretien vesperal de sœur Harriet, auquel le petit chef venait même assister, comme il le faisait depuis trois jours, parce que, quelque confiance qu'il pût avoir en la pieuse prédicante, il voulait être prêt à relever les erreurs qu'il pourrait lui échapper de commettre dans son exposé des articles de la nouvelle foi, — un soir, dis-je, au moment où nous allions tranquillement nous réunir, selon la coutume, devant la tente des *étrangères,* une rumeur qui s'entendait à quelque distance, et qui semblait se rapprocher de nous, attira notre attention. Bientôt nous remarquâmes, au milieu d'un groupe, M. Brun qui, en gesticulant, paraissait discuter assez vivement avec trois ou quatre jeunes Mormons, pour lesquels un grand nombre d'autres semblaient prendre parti.

Comme il était évident que ces gens venaient de notre côté dans le but de soumettre l'objet de leur démêlé à l'arbitrage du petit chef, il va de soi que le moment de la conférence en fut retardé.

Frère Phlips se porta au devant du rassemblement, et, avec la douce et naturelle gravité qui faisait le fond de son caractère et qui, en plus d'un cas, comme j'avais pu le voir, avait suffi à imposer le calme à des gens irrités, il demanda de quoi il s'agissait.

Alors un des jeunes Mormons, de ceux qui étaient préposés à la conduite des bagages de la communauté, prit très posément la parole pour déclarer que lui et deux de ses compagnons avaient à se plaindre des procédés relativement arbitraires de l'étranger (M. Brun) qui, pour avoir été chargé de veiller sur cette partie des équipages, n'avait pas, pensaient-ils, le droit de le prendre avec les saints sur un pied d'autorité vexatoire.

— Et d'autant moins, ajouta un autre jeune homme, que si l'étranger en agit ainsi avec nous, c'est qu'il nous est démontré que c'est simplement pour tâcher d'échapper à la surveillance que nous croyons devoir exercer nous-mêmes sur les choses de la communauté.

— Malversation ? précisa interrogativement le chef.

— Oui, crut pouvoir déclarer nettement un des plaignants.

Sur quoi, M. Brun, que le petit chef dévisageait très attentivement, se borna à hausser les épaules avec un dédaigneux sourire.

Le premier jeune homme conclut en nom collectif à ce que frère Phlips voulût bien relever l'étranger des fonctions dont il avait sagement cru pouvoir l'investir.

Un mumure approbatif courut dans l'assistance, qui était devenue fort nombreuse.

« Mes enfants, repartit doucement le petit chef après un instant de silence méditatif, ma sagesse, dont vous parlez, n'est qu'une sagesse humaine, et par conséquent sujette à l'erreur ou à la défaillance ; c'est pourquoi je ne crois pas qu'en l'occasion présente, et vu la gravité réelle de l'accusation que vous faites peser sur un de nos néophytes, cette seule sagesse suffise à prononcer valablement. Je puis simplement prendre sur moi, et même à cause de ma faillibilité, de suspendre jusqu'à nouvel ordre l'effet de ma première décision; un de nos frères remplacera dès à présent le néophyte dans les fonctions que je lui avais attribuées, et le néophyte, pour que toute contestation soit évitée, pour que la lumière puisse se faire en toute liberté sur son compte, devra se placer avec son équipage propre pendant la marche, avec sa tente pendant la halte, à quelque distance de la caravane ou du campement; et nul ne devra communiquer avec lui, sans qu'il y ait ordre formel du conseil de justice qui sera dès demain constitué pour décider souverainement. »

Un nouveau murmure d'assentiment se fit entendre.

— Pardon, voulut dire M. Brun, s'adressant au petit chef.

Mais celui-ci : « ce n'est plus à moi qu'il appartient de vous entendre ; vous vous expliquerez devant le conseil de justice. Et d'un geste, il lui fit comprendre qu'il n'avait plus qu'à se retirer.

Le néophyte ne put donc qu'obéir....

Il va de soi que, vu le trouble causé dans les esprits par cet incident, la conférence fut remise.

Francis, qui avait assisté à tout, mais sans rien comprendre, — car la langue anglaise avait été seule employée — Francis me prit aussitôt à part pour me prier de le mettre au courant des choses.

Quand je les lui eus expliquées de mon mieux.

— Diable! fit-il, d'un air préoccupé, qui ne laissa pas de me paraître singulier; et comme en voulant tâcher de savoir pourquoi la mésaventure de ce personnage antipathique ne semblerait pas lui être indifférente, je n'obtins encore de lui que des réponses évasives, je ne mis pas la moindre insistance à l'interroger.

Mais je crus remarquer que, durant la nuit, il ne reposa pas du calme sommeil qu'il avait retrouvé dans les derniers jours, et le matin je le vis encore pris de cette sorte de fièvre d'impatience dont je l'avais cru débarrassé pour jamais.

XIII

LE TRIBUNAL

Au lever du jour, la caravane reprit sa marche comme si rien ne se fût passé la veille; mais quand elle s'arrêta pour le déjeuner, le petit chef fit savoir non seulement qu'on ne se remettrait pas en route ce jour-là, mais encore que, après le repas, une assemblée générale se tiendrait au lieu où l'on verrait arborée la bannière de la migration.

Nous nous trouvions alors dans une vallée dont les deux pentes étaient couvertes de grands arbres, et au fond de laquelle une petite rivière courait sur des rives herbeuses. Site frais et ombragé, où d'ailleurs il ne pouvait nous être désagréable de séjourner. Le chef fit placer la bannière sur une sorte de conifère formant un large parasol au dessus d'un tertre en éminence au bord d'une assez vaste clairière ; et il se tint là pour attendre que les fidèles se fussent réunis, selon l'appel qu'il leur avait fait transmettre.

Comme normalement je n'étais pas du nombre des appelés, et que cependant un certain sentiment de curiosité me poussait, je me disposais à aller savoir de frère Phlips si ma présence serait tolérée à la réunion, quand il vint lui-même m'engager à y assister, pour prendre une idée de la façon dont

la justice était rendue chez les saints du dernier jour. Il avait aussi convié mes deux mystérieuses, qui, avec Ouitsouî et les Indiens, vinrent former au pied d'un arbre leur groupe habituel.

Quand il crut l'assistance au complet : « Frères, dit le petit chef monté sur le tertre, pour la première fois depuis notre départ d'Europe, un cas se présente au milieu de nous qui nécessite la constitution du conseil de justice, selon les formes adoptées parmi les saints. Jusqu'ici, il ne s'était agi, à de rares intervalles d'ailleurs, que de légers différents que l'intervention toute officieuse des frères ont suffi à faire disparaître. Aujourd'hui, un néophyte est sous le coup du reproche d'arbitraire et de malversation. La cause mérite un sérieux, très sérieux examen. C'est pourquoi, déclarant m'effacer complètement, et vous priant de m'oublier, je vous engage à constituer le conseil, sous la présidence du plus âgé de nos frères assisté de deux autres anciens.

— Fort bien! dit un des anciens, mais il serait bon, frère Phlips, que vous nous fissiez connaître quelles sont précisément les règles à suivre pour cette formation.

— En effet. Vous allez donc écrire sur autant de morceaux de papier les noms de tous les chefs de famille ou des célibataires ayant au moins trente ans : vous tirerez au sort treize de ces noms, qui seront proclamés ceux des membres composant le conseil de justice. Le plus âgé prendra la présidence de ce conseil. Les douze autres se partageront encore par voie du sort en deux camps égaux (c'est-à-dire de six chacun), qui se déclareront, l'un *pour* l'accusé, sous le nom de *camp de la miséricorde*, l'autre *contre* l'accusé, sous le nom de *camp de la justice*. Il est entendu que, quel que soit le camp auquel ils appartiendront, les juges auront fait, en en recevant le titre, abandon complet de tout parti pris, et que les uns devront s'appliquer d'une part à la recherche des causes d'excuses, pendant que, d'autre part, les autres devront rechercher les motifs de culpabilité. Le conseil, par l'organe de son président, qui n'appartient à aucun camp, pourra évoquer les témoignages de toutes les personnes qui lui sembleront devoir faire la lumière sur la cause, et fixera par un vote spécial le nombre des membres qui devront prendre la parole pour et contre l'accusé. La cause étant entendue, le président résumera les débats, puis il fera connaître son opinion personnelle sur la culpabilité ou l'innocence de l'accusé, en indiquant, en cas de culpabilité reconnue par lui, la peine qui lui semblerait devoir être prononcée. Pour cela faire, il ne sera tenu d'en référer à aucun texte de loi coutumière ou écrite. La conscience seule et l'équité devront l'inspirer. Puis tous les juges, selon leur conscience aussi, voteront à leur tour en motivant leur vote, s'il ne sont pas de l'opinion du président, enfin l'avis de la majorité aura force de sentence. De cette sentence, l'accusé peut appeler d'abord au prophète, prenant conseil des apôtres, et, en dernier ressort, à l'une des assemblées générales semestrielles des saints. Mais, dans le cas présent, l'un ou l'autre de ces appels ne pouvant avoir lieu qu'après l'arrivée de la caravane à la nouvelle Sion, la sentence recevrait forcément jusque-là son exécution provisoire. J'ai dit, et ne dois plus rien dire.

Et frère Phlips, dont le nom ne devait pas figurer sur les bulletins, rentra dans les rangs de l'assemblée comme un simple auditeur; force lui fut cependant d'en sortir pour donner encore un avis ; car le plus âgé des chefs de famille de la migration n'étant autre que frère Jem, à qui se trouvait échoir ainsi la présidence des opérations préalables, sœur Harriet crut pouvoir demander si, vu ses relations avec le néophyte, il ne convenait pas qu'il se récusât, ce que frère Jem sembla fort appuyer, du geste plus que de la parole, car la parole était chose dont usait fort peu frère Jem.

— Point, répliqua vivement le petit chef. Je l'ai dit, je le répète, car il ne doit plus y avoir sous les noms désignés par le sort que des consciences et non des hommes, et à moins de très étroite parenté nulle récusation n'est admissible.

Et il se mêla de nouveau aux assistants.

Il fut donc procédé à la constitution du Conseil de justice, sous la présidence muette de frère Jem, qui parut singulièrement satisfait de voir que son nom n'était pas parmi ceux que le sort désigna.

Le plus âgé des treize prit ensuite la présidence, et, après que les membres du conseil se furent assis sur le tertre, son premier soin fut de faire publier appel aux accusateurs et à l'accusé, en les laissant libres d'évoquer les témoins. Et, séance tenante en quelque sorte, le procès commença qui devait s'instruire par son propre cours.

Cinq jeunes Mormons se portèrent accusateurs contre le néophyte qui, lui, comparut en affectant celle de toutes les attitudes qui aurait été en réalité la plus favorable, — c'est-à-dire un air peiné mais résigné, avec une légère teinte de dédain — si sa louche personnalité elle-même n'eût pour ainsi dire provoqué au préalable l'antipathie instinctive.

A la façon dont la cause fut engagée par les premiers plaignants qui, en bonne vérité, n'avaient aucuns griefs bien formels à produire, on pouvait sentir qu'il s'agissait là de ce qu'on est convenu d'appeler un procès de tendance, beaucoup plus que de la poursuite d'actes effectifs. Mais quelque indéterminées que fussent ces accusations, quelque facilité avec laquelle le prévenu qui parlait très couramment l'anglais, semblait pouvoir en établir la réfutation au point de vue positif, on comprenait qu'un même courant de défaveur générale entraînait l'esprit des juges aussi bien que des assistants.

Les uns et les autres songeaient d'autant moins à résister à ce courant que, selon toute évidence, la peine à prononcer ne pouvait avoir d'autre conséquence que d'exclure le néophyte; et ces bonnes gens semblaient toutes se demander de l'air le plus naturel, pourquoi, même sur de vagues suspicions, il ne leur serait pas loisible de retrancher de leur honnête et paisible famille un être antipathique, qui ne paraissait avoir que les qualités propres à constituer un faux ou mauvais frère.

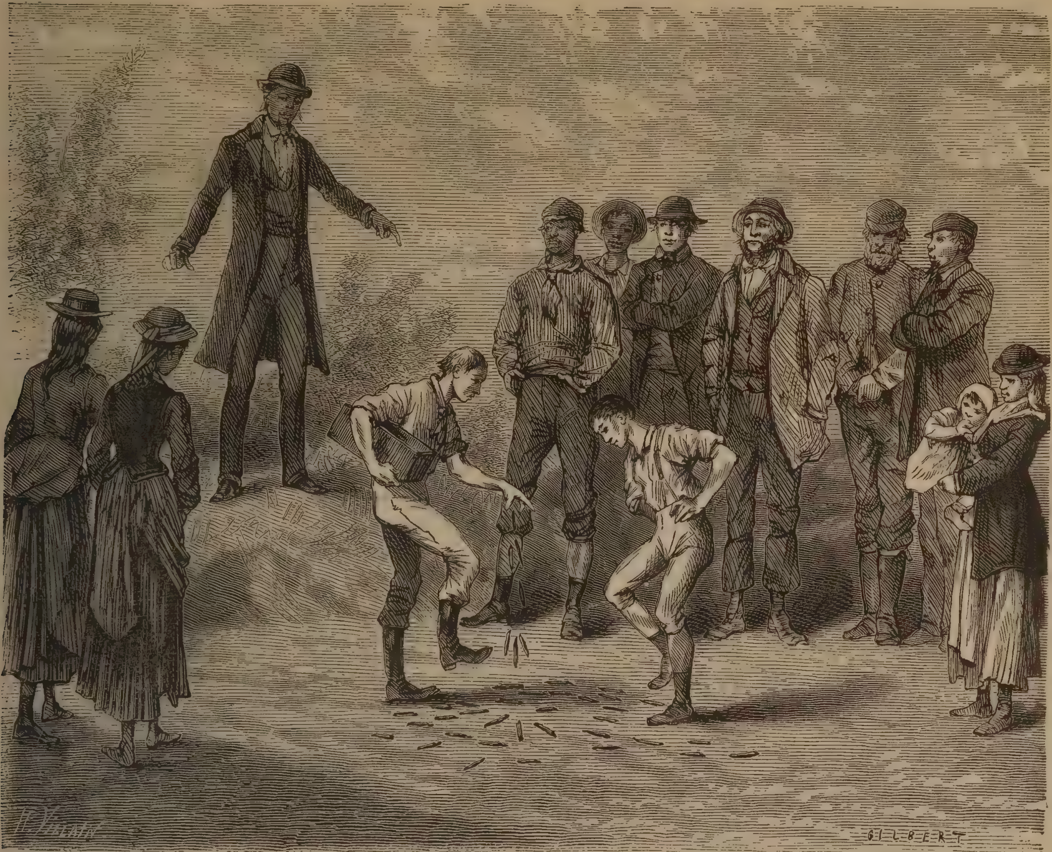
Les débats se déroulaient dans l'ordre qu'avait indiqué le petit chef; le *camp de miséricorde* et le *camp de justice* remplissaient alternativement leur rôle en toute conscience, le président rapprochait les avis avec une impartialité remarquable; et, quel-

que évidente que fût l'aversion qu'inspirait à tous le néophyte, il était évident aussi que ces juges intègres n'allaient pouvoir prendre sur eux d'édicter une peine quelconque, s'il ne devait l'appuyer d'aucun fait probant, quand un des jeunes Mormons qui avait déjà témoigné :

« Du reste, dit-il, en ma qualité de conducteur du chariot vétérinaire, je puis attester que le néophyte, croyant n'être pas vu, a fouillé dans ce chariot sans m'avoir signifié aucun ordre du chef, et en a extrait des objets que, par conséquent, il s'est clandestinement appropriés. »

A l'articulation de ce grief, M. Brun répondit d'abord par un petit éclat de rire; puis avec une moue dédaigneuse : « Oh! mon Dieu, fit-il, pour quelques malheureux cigares qui ne servaient ni ne devaient servir à personne...

— Cigares! répéta tout bas à côté de moi Francis; ce qui ne m'étonna pas, d'abord parce que ce mot, qui a la même prononciation dans les deux



A propos de cigares, dessin de Gilbert.

langues, devait être le premier qu'il avait compris depuis le commencement des débats, ensuite parce que, étant donné certains incidents antérieurs, ce même mot devait, me semblait-il, éveiller en lui d'intéressants souvenirs.

— D'ailleurs, reprit M. Brun, ce n'était même pas pour moi...

— Pardon, répliqua vivement le jeune mormon, que le néophyte allègue que ces objets n'étaient pas pour lui *seul*, il le pourrait, mais qu'il n'en ait pas profité, je le conteste, car un de nos frères a parfaitement reconnu le néophyte accusé fumant un soir, à l'écart du camp, de concert avec un autre néophyte; nul doute qu'ils fumassent ensemble les cigares clandestinement extraits du chariot vétérinaire. Nous demandons que des explications soient fournies à ce sujet par l'autre néophyte, le néophyte Francis.

— Hein! fit mon camarade, qui me regarda tout effaré, pendant que tous les yeux le cherchaient. Ils ont prononcé mon nom, je crois.

— Oui, lui répondis-je, et ils t'appellent en témoignage à propos de cigares que tu aurais fumés de concert avec M. Brun.

— Diable! diable! fit-il alors tout troublé, tout interloqué, c'est que, c'est que... Eh bien! mais, après tout, je ne sais pas parler anglais moi, et ils n'entendent pas le français, eux.

— Qu'à cela ne tienne. Je vais demander à te servir de truchement.

Ma proposition fut favorablement accueillie, et, par mon intermédiaire allait commencer l'interrogatoire du témoin lorsque frère Phlips demanda, dans l'intérêt de la vérité, à expliquer comme quoi des cigares se trouvaient dans le chariot vétérinaire. Et il conta la saisie opérée par lui sur la provision de Francis. Épisode qui parut mettre légèrement en bonne humeur les juges et l'auditoire. Puis, le président s'adressant à Francis :

— Reconnaissez-vous avoir fumé des cigares, à l'écart du camp, de concert avec le néophyte Brun ?

— Une seule fois, un seul cigare.

— D'où venait ce cigare ?

— De lui, qui me l'avait offert.

— Saviez-vous que ce cigare provînt de ceux qui vous avaient été enlevés? Le reconnûtes-vous?

— Non, je pensais qu'il en avait lui-même une provision particulière.

— Cela ne fait donc qu'un cigare donné, observa le président.

— Pardon ! dit M. Brun, si un soir j'en ai fumé un avec lui, pour l'engager à ne rien craindre, je n'ai pas laissé de lui en donner d'autres.

— Est-ce vrai, néophyte Francis?

— Oui, en effet, chaque jour j'en recevais deux, un le matin, l'autre le soir.

— Un par un?

— Oui, un par un, jamais deux à la fois.

— Puis-je, néophyte Brun, reprit le président, vous demander pourquoi vous échelonniez ainsi vos distributions? Aussi bien auriez-vous pu donner plusieurs cigares à la fois.

— Pardon, frère président, dit d'un accent melliflu le donneur de cigares, c'était pour moi une façon de concilier la compassion et le devoir.

— Ah ! fit le président qui, comme les juges, sembla trouver que cette réponse avait quelque chose de casuistique, expliquez-vous.

— Je savais que par suite de la saisie opérée par frère Phlips, ce jeune homme endurait un véritable martyre. Cela se voyait. Il me fit pitié, car la résistance à la privation subite peut être au-dessus des forces humaines. J'eus donc l'idée de lui rendre la transition moins brutale, moins cruelle, en le contraignant à se sevrer graduellement; ce qu'il n'eût pas fait si je lui eusse donné plusieurs cigares à la fois... Mon intention était d'ailleurs de le réduire bientôt à un par jour, puis à un tous les deux jours... et ainsi de suite; encore deux ou trois semaines et certainement il eût été guéri de sa funeste habitude...

— Quoi qu'il en soit, dit le président, quelque louable que puisse sembler votre but, vous n'avez pas moins enfreint la défense portée par le chef, qui seul pouvait être juge de l'opportunité de la mesure que vous preniez, vous deviez lui confier votre projet.

— Je savais, crut devoir objecter M. Brun, qu'il était pour la privation rigoureuse.

— Donc, prononça solennellement le président, insoumission aux volontés du chef et détournement d'objets appartenant à la communauté ; c'est sur quoi, les débats étant clos, le conseil de justice va avoir à se prononcer. Pour moi, puisque je dois émettre l'avis servant de sujet au vote du conseil, je déclare que je maintiendrais contre le néophyte, en les considérant comme définitives — sauf appel lors de notre arrivée à Sion — les mesures de retranchement, d'exclusion auxquelles le chef n'a cru devoir donner hier qu'un caractère provisoire — en notant bien que si dès maintenant toute communication est strictement interdite entre nos frères et le ci-devant néophyte, encore ne s'en suit-il pas que, étant donné la situation de la caravane au milieu du désert, la communauté doit étendre ses rigueurs jusqu'à l'abandon du retranché — lequel devra s'adresser exclusivement à notre frère Phlips, chef reconnu et vénéré de la migration qui avisera. J'ai dit ! Que ceux des membres du conseil qui seraient d'un avis différent du mien, se lèvent pour parler.

Aucun des juges ne se leva; et il y eut un instant de silence absolu.

— Que ceux qui sont d'un avis conforme au mien se lèvent, reprit le président.

Tous les juges se levèrent en même temps, et une sorte de sussurement approbatif courut dans la nombreuse assistance.

— La mesure d'exclusion provisoirement ordonnée par le chef de la migration devient donc définitive, conclut le président.

Or, pendant que les juges descendaient du tertre qui avait servi d'estrade naturelle au prétoire, et pendant que M. Brun se dirigeait tout penaud vers son quartier d'exil :

« Eh bien ! me demanda Francis.

— C'est juste, fis-je, tu n'as rien compris, et j'allais lui traduire la sentence, mais, impatient... Rien pour moi, hein ? demanda-t-il encore.

— Non, tu es hors de cause.

Il respira.

En ce moment, frère Phlips, monté sur le tertre, étendait le bras pour obtenir le silence qui se fut bientôt établi.

« Toute leçon doit profiter, dit-il, j'ai eu tort l'autre jour d'ordonner simplement le dépôt au chariot vétérinaire de ces objets qui sont d'une probable inutilité, et qui, vous le voyez, ont donné lieu à de regrettables incidents. Je désire que ce qui reste de cette provision soit apporté ici séance tenante et complètement détruit, pour qu'il n'en puisse plus être question.

Un des jeunes Mormons courut au chariot, et revint portant la malheureuse boîte dont le contenu encore très abondant fut versé sur l'herbe.

— Détruisez, dit le chef.

Et comme un groupe de jeunes gens commençait à piétiner gaiment sur les cigares éparpillés :

— Allons-nous-en, me dit Francis, passant son bras sous le mien, je ne peux pas voir ça.

Mais à peine eut-il cédé à ce mouvement qu'il parut le regretter, car à la facilité avec laquelle je l'avais suivi, il venait de comprendre que je n'étais pas fâché que nous nous retrouvions en tête à tête pour avoir avec lui quelques instants d'explication.

E. Muller.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

NOUVELLES

L'ONCLE ANTOINE (1)

L'ÉTRANGER

A l'époque où commence ce récit — octobre 1814 — notre vieille forêt de Touques (Calvados) était encore citée pour son étendue, pour ses grands aspects pittoresques et sauvages. Elle couronnait toute cette ligne de verdoyants coteaux qui, depuis l'embouchure de la Risle jusqu'aux dunes sablonneuses où devait plus tard s'élever Trouville, domine superbement toute la rive gauche de la baie de Seine. On y rencontrait des ravins, des profondeurs, des futaies, des fourrés, des halliers, une exhubérance de libre et folle végétation, à se croire en plein Far-West. Pas de route. A peine quelques sentiers de chasse. Un dédale sylvestre où trop souvent s'égarait le voyageur étranger au pays.

Telle paraissait être la situation d'un jeune homme qui, debout au milieu d'une sorte de carrefour encombré de broussailles, explorait du regard, avant de choisir un chemin, les horizons, les massifs d'arbres, peut-être aussi de vagues et lointains souvenirs.

Une certaine émotion se lisait sur sa physionomie expressive et franche, bien qu'un peu altière. Ce n'était pas de la crainte, pas même de l'inquiétude. Il devait être brave et de ceux-là qui affrontent à plaisir l'inconnu, les aventures. Sa taille était élevée, svelte et bien prise. Une élégance, une origine aristocratique se révélait dans son attitude, dans ses moindres mouvements. Bien des femmes eussent envié la blancheur de son teint, la nuance et les ondulations naturelles de sa chevelure d'un blond mordoré, la finesse de ses traits, cependant virils et que caractérisait une fière moustache presque brune. Il avait à peine vingt-cinq ans. Ce devait être un militaire voyageant sous le costume bourgeois d'alors : bottes à revers, culotte et lévite bleu de roi, le manteau noir à collet sur l'épaule, sur la tête le chapeau bas de forme à boucle d'acier. En quittant l'uniforme, il n'avait qu'à demi désarmé : des pistolets se dessinaient sous les couvre-poches de sa longue veste, pareille à l'habit et, dans l'intérieur du jonc qui lui servait de canne, on devinait une épée.

Arrivé le jour même à Honfleur sur un brick portant le pavillon des villes hanséatiques, il s'était enquis du chemin de Barneval, demandant cheval ou voiture qui pût immédiatement l'y conduire. Par un fâcheux contre-temps, l'écurie et la remise de l'auberge se trouvaient vides. On allait chercher ailleurs. L'inconnu s'impatientait du retard. Une voix obligeante s'écria derrière lui :

— Hein ! Barneval ? Mais j'en passe tout proche, en m'en retournant à Pont-Lévêque, et j'offre à Monsieur la seconde place de ma cariole...

Celui s'était retourné; il aperçut un vieillard alerte encore, d'une figure cordiale, joviale, et qui, le fouet au poing, s'apprêtait à monter dans le véhicule en question. Un bon cabriolet, s'il vous plaît!

Un courtois salut, quelques excuses polies furent la réponse du jeune homme. Il craignait d'abuser...

— Non pas! fit le vieillard, j'aime la jeunesse, et suis moi-même un gai compagnon surtout à table et le verre en main.

Puis, s'inclinant à son tour :

— Maître Jacotin, notaire, ajouta-t-il, et tout à votre service. Allons donc ! Montez !... Hue ! la Grise !

Et la prétendue carriole, emportant l'invité, s'était mise en chemin.

Sur son passage, des coups de chapeaux, des coups de bonnet, des gestes et des sourires sympathiques attestèrent en quelle estime, en quelle amitié les Honfleurais eux-mêmes tenaient le notaire Pont-L'évêquois. Son jeune hôte en fit la remarque, constatant à haute voix cette popularité.

— Hé ! répliqua le bonhomme, c'est tout simple. Faire le moins de mal et le plus de bien possible, telle fut toujours ma devise... Exempt de passion politique, j'ai traversé la République et l'Empire sans me mêler à leurs débats, calmant tour à tour les vainqueurs ou protégeant les vaincus. Tel encore je suis présentement, sous la Restauration. Un notaire éclectique et philosophe. Un vrai notaire!... J'ai des amis dans tous les partis, dans toutes les communes de l'arrondissement.

— Même à Barneval ? interrogea non sans quelque hésitation l'inconnu.

— Surtout à Barneval ! s'écria chaleureusement maître Jacotin. Le comte m'honore d'une affection pour le moins égale à celle que je lui porte, et cela depuis quarante ans au moins, sans la moindre lacune.

— Cette famille n'a donc pas émigré ?

— Si fait, partiellement. Il y avait deux Barneval. Le frère aîné, le marquis, ex-ambassadeur à Saint-Pétersbourg et qui s'y était marié sur le tard, partit l'un des premiers, emmenant avec lui son fils en bas âge. Il l'attendait en rade du Havre, sur une goëlette russe, et ne voulut pas même en descendre pour remettre le pied sur le sol français. Royaliste inflexible, il ne transigea pas avec la révolution. Il est mort là-bas, au service du Tzar... et l'enfant aussi, probablement, car jamais son oncle n'en a reçu de nouvelles ..

— Son oncle... le comte?

— Oui..., le cadet, le dernier des Barneval... Oh ! celui-là fut plus accommodant... C'est toute une histoire, et pour peu qu'elle vous intéresse...

L'étranger répondit par un signe affirmatif. On arrivait au bas de la côte. Jacotin mit au pas la Grise et commença en ces termes :

Ne supposez pas que le comte Antoine, — nous l'appelions ainsi familièrement, — se soit comporté d'une manière indigne de sa naissance. Il conservait

1. Reproduction autorisée pour les journaux ayant traité avec la Société des Gens de lettres.

au fond du cœur toutes ses croyances, il est resté fidèle à tous ses souvenirs. C'était un gentilhomme campagnard, sans morgue et sans faste, d'une simplicité, d'une rusticité primitives. Un cadet, d'ailleurs, mais réfractaire à la soutane comme à l'habit de cour. Jamais, sous l'ancien régime, on ne l'avait vu à Versailles ; jamais il n'avait quitté le pays que pour une campagne en Amérique, vous savez, avec Lafayette. Il en rapporta certaines idées d'indépendance, la passion ravivée de la nature et des grands bois. C'était le louvetier de la forêt de Touques ; il est encore, à soixante ans passés, le plus intrépide chasseur que je sache. Vainement son frère avait voulu l'entraîner en exil. « — Non, répondit-il, je reste au pays. — Mais qu'y feras-tu ? — Je tuerai des loups ! » Ah ! ah ! les loups ! Voilà sa spécialité ! Elle le sauva, le préserva durant toute la tourmente révolutionnaire. On l'avait arrêté, conduit au district et mis en prison. Les choses allaient mal tourner pour lui, car, trop loyal pour renier les traditions de sa race, il s'obstinait bravement à crier : « Vive le roi ! » lorsque tous les paysans d'alentour



La forêt de Touques, dessin de A. de Bar.

accoururent, réclamant à grands cris leur louvetier. C'était en plein hiver ; il y avait invasion de loups. Seul, le comte Antoine en débarrasserait la contrée. On accorde un sursis. Je le vois encore revenir et se remettre en chasse comme s'il ne s'était rien passé d'anormal. Puis, à l'heure dite et suivant la parole engagée, agir ainsi que Régulus... Condamnation !... L'échafaud !... Ses anciens vassaux, tous ses amis... et déjà j'étais de ceux-là !... l'en arrachent... Nous le rapportons en triomphe... Tayau ! tayau ! Gare aux loups !... De nouveau les trompes retentissent. Tenez !... Comme encore aujourd'hui... N'entendez-vous pas ?... C'est la fanfare du comte Antoine !...

En effet, dans l'éloignement, le cor sonnait au fond des bois. Le cabriolet venait d'en atteindre la lisière.

Le jeune inconnu, sous l'influence d'une émotion que ne justifiait pas suffisamment la curiosité, demanda :

— Il a donc conservé le domaine ?... Il l'habite...

Une certaine partie seulement, répondit le notaire, et la plus modeste... le Castillon, qui formait l'apanage des cadets de Barneval... Le comte n'ayant pas émigré, ce patrimoine lui resta...

— Mais le château ?

— Le château, vendu comme bien national, fut acheté par l'ex-intendant du marquis...

Un sourire méprisant contractait les traits de l'étranger. Avec une singulière amertume, il répliqua :

— L'intendant!... Ah! oui, un de ces lâches coquins qui profitèrent du bouleversement pour dépouiller, pour voler leurs maîtres...

— Halte-là!... interrompit Jacotin, se rebiffant à son tour, personne ne serait en droit de méconnaître ainsi Pierre Gervais, qui, jusqu'à son dernier jour, fut l'ami du comte et le mien... Il est mort estimé de tous... Cette estime est le plus précieux héritage de sa veuve et de sa fille, qui continuent son œuvre et méritent d'être citées comme les bienfaitrices du pays...

Le jeune homme n'écoutait plus. Une main sur les rênes et de l'autre désignant un interstice dans la lisière du bois :

— N'est-ce pas, demanda-t-il, le chemin que vous m'annonciez et qui conduit au village?...

— En effet, répondit le notaire en arrêtant son cheval pour permettre à l'étranger de descendre plus à l'aise.

Il lui donnait en même temps les indications nécessaires pour se guider jusqu'au but.



En danger de mort, dessin de F. Lix.

Un remerciement précipité fut la seule réponse qu'il obtint, avec cet énigmatique adieu :

— Au revoir, maître Jacotin... nous nous reverrons, je l'espère...

— Moi de même, répliqua dignement le vieillard, et vous me trouverez toujours prêt à défendre, à faire respecter ceux que j'aime...

Au regret probablement de l'avoir blessé, l'inconnu revint sur ses pas et, lui tendant la main :

— Pardon!... conclut-il, vous m'excuserez plus tard... Encore une fois, merci!

Et sans vouloir en entendre davantage, il avait disparu.

Un instant le notaire resta songeur. Puis il fouetta la Grise en murmurant :

— Étrange compagnon! Quel peut être ce jeune homme?...

II

L'AMAZONE

Nous avons quitté notre mystérieux voyageur parmi les broussailles d'un sauvage carrefour où plusieurs sentiers aboutissent. Lequel choisir?

Depuis une heure environ qu'il s'est brusquement

séparé du notaire, d'après ses indications, il a cheminé d'un pas rapide, presque en ligne droite et, d'ailleurs, guidé par l'écho lointain de la fanfare du comte Antoine. Mais elle ne se fait plus entendre. Déjà le soleil décline à l'horizon, projetant çà et là, dans les éclaircies du feuillage chaudement coloré par l'automne, ces magiques reflets si chers aux paysagistes. Le vieux chasseur et sa meute doivent avoir regagné le Castillon; les bûcherons, le village. Personne à qui se renseigner dans la forêt!... la solitude!... le silence!... et ce sera bientôt la nuit!...

Notre héros n'est pas de ceux qui s'attardent à de longues hésitations; il s'est remis en marche, il presse encore le pas, il avance au hasard dans la voie qui lui a semblé préférable, mais qui bientôt tourne et serpente, en se rétrécissant de plus en plus... Elle se perd sous bois... Plus de doutes! le voyageur s'est égaré.

Il s'arrête... il écoute?... Un bruit, le bruit d'un cours d'eau, parvient jusqu'à son oreille...

— Ah!... le torrent!... se dit-il, je me souviens!...

Quelques minutes plus tard, au sortir des taillis, il atteignait le bord d'une ravine escarpée, tout au fond de laquelle se précipitait, parmi des roches verdâtres, un ruisseau bondissant, écumeux comme les rapides des Vosges ou des Alpes.

Par une pente abrupte, il en remonta la rive.

— Ou ma mémoire est en défaut, murmura-t-il, ou je dois arriver au Pont-des-Fées...

Effectivement, à travers un lacis de branchages, il entrevit bientôt l'autre assise d'une arche hardie, de construction romaine et qui, à plus de cent pieds de hauteur, enjambait le torrent...

— Ah!... le voilà!... se dit-il. Je me rappelle la légende que me contait ma nourrice... Un Barneval, au retour des croisades, vit cet arc de pierre s'effondrer à son approche... et ce lui fut un présage de malheur qui, s'il se renouvelait, menacerait à leur tour les héritiers de son nom... Plaise à Dieu que...

Il n'acheva pas. En arrivant à la tête du pont, il venait de reconnaître que l'arche antique s'était de nouveau rompue par le milieu, et très récemment, la cassure encore fraîche l'attestait de reste.

— Hein! si l'on était superstitieux?... S'il était nuit close?... pensa-t-il, en sondant du regard, et non sans un certain frissonnement, le gouffre qui se creusait sous ses pieds et laissait voir, dans une profondeur déjà presque obscure, le bouillonnement argenté des eaux se brisant aux crêtes aiguës des rochers.

Elle eût été mortelle, une chute dans cet abîme.

— Dans tous les cas, reprit-il en souriant, c'est pour le moins un obstacle... Il me fallait, je crois, traverser le torrent... Comment faire?... Si large est la brèche qu'elle ne saurait être franchie, même par le saut d'un cheval...

A peine achevait-il qu'un bruit de galop retentit derrière lui. Il se retourna vivement; il aperçut dans le chemin, sur la même rive, une amazone accourant à toute bride.

Vainement il voulut l'arrêter, l'avertir. Elle passa comme un éclair, et sans doute effrayée par l'apparition d'un inconnu, par ses cris, ignorant la rupture du pont, elle y précipita sa monture.

Par quel moyen conjurer le péril!... Courir?... il était trop tard!... L'étranger se rappela ses pistolets; il s'en saisit à la hâte et, comptant sur son adresse, il ajusta la tête du cheval, il tira des deux mains.

L'animal frappé, hennissant de douleur, se cabra, recula, entraînant dans sa chute la jeune fille. Le jeune homme accourait, il la reçut dans ses bras.

— Monsieur! s'écria-t-elle en le menaçant de sa cravache avec une fière indignation, monsieur, que signifie?... que prétendez-vous...

— Regardez! mais regardez donc!.. s'écria-t-il en désignant la brèche au bord de laquelle de nouvelles pierres, détachées par l'éboulement, tombaient avec fracas dans le gouffre.

Elle vit, elle comprit.

— Ah! murmura-t-elle, c'était la mort!...

Et fermant les yeux, toute frémissante, elle s'évanouit.

Il la déposa sur un tertre et, s'ingéniant à quelques secours plus efficaces, il la regarda, tout éperdu.

C'était une jeune fille d'environ vingt ans, svelte et grande, distinguée évidemment: une demoiselle. Son amazone, d'un vert sombre et de coupe très simple, n'avait pour tout ornement, entre les deux boutons supérieurs du corsage, qu'un frais bouquet de fleurs des bois. Le cou s'en dégageait, élégant et gracieux. Les traits du visage, en ce moment très pâle, étaient également allongés et d'un galbe accompli, les lèvres un peu fortes peut-être et la courbe nasale trop proéminente, mais le front superbe et couronné d'une brune et magnifique chevelure à demi-décoiffée par sa chute. Il y avait dans toute sa personne, même à l'état d'évanouissement, quelque chose d'honnête, de chaste et de digne qui commandait le respect. Lorsque, triomphant d'une courte faiblesse, elle rouvrit les yeux, des yeux noirs à la fois doux et fiers, celui qui venait de la sauver s'inclina profondément devant elle.

Elle se souvint, elle se releva, toute rougissante, et lui dit :

— Je ne vous connais pas, monsieur... Comment vous prouver ma reconnaissance...

— Tout simplement, répondit-il avec un sourire, en m'indiquant le chemin de Barneval que j'avais perdu...

— Barneval?... fit-elle, mais nous y retournons, mes amis et moi... Tenez!... les voici là-bas qui se hâtent de me rejoindre... Oui, ces deux cavaliers... Le plus jeune est mon parent, presque mon mari... L'autre, c'est mon parrain, c'est le comte Antoine...

— Antoine de Barneval!.... s'écria l'étranger comme satisfait de la rencontre, je ne désire plus rien, mademoiselle... je suis arrivé!

III

UN ÉPISODE IGNORÉ DE NOS GLOIRES

Présentons nous-mêmes au lecteur les deux cavaliers qui s'avancent.

Il le sait déjà, ce vieillard est le comte Antoine.

Grande taille et superbe prestance; de l'embonpoint, mais crânement porté; le visage plein, haut en couleur, accentué de traits; les cheveux tout

blancs; la physionomie ouverte, loyale et cordiale; aucune morgue, la simple dignité d'un gentilhomme rustique; toutes les apparences de la bonté, de la santé, de la force corporelle et de la droiture d'esprit, tel était le dernier des Barneval, tels on se figurait ses ancêtres, les rudes et hardis compagnons du duc Guillaume s'en allant à la conquête de l'Angleterre.

L'autre, âgé de trente ans au plus, formait contraste. Il était de petite taille, mais alerte et nerveux; la figure sans distinction, bien que martiale; les cheveux taillés en brosse, de longues moustaches et de courts favoris; l'aspect, les allures et l'uniforme encore (petite tenue) d'un officier de l'empire en demi-solde. Le comte, en effet, l'appelait commandant.

L'amazone, après le dernier hallali, les avait quittés, leur donnant rendez-vous dans une heure. Elle allait distribuer des secours à quelques familles indigentes. C'était là sa principale chasse, à elle.

En l'attendant, ses deux compagnons avaient mis pied à terre. Ils s'étaient assis sur un tronc d'arbre renversé, ils causaient.

— Tu veux donc partir, avait dit le vieillard, et sans m'avoir donné la joie d'être le témoin de ton mariage avec Antoinette...

— Pas encore! répondit le jeune commandant avec un soupir de regret.

— Cependant, tu l'aimes... Et je crois que, de son côté...

— Elle m'estime, monsieur le comte, et me regarde comme un frère.

Ces derniers mots avaient été dits à voix basse et d'un accent résigné, non sans une douloureuse amertume.

— Eh! morguène! reprit le vieux louvetier, tu n'es que son cousin! Votre union ne fut-elle pas le dernier vœu de mon pauvre Gervais...

— D'accord! mais à condition que j'aurais mérité le grade de colonel... Nos derniers revers ne me l'ont pas permis... Je devais trop à son père pour lui désobéir, même après sa mort... Voilà pourquoi j'ai redemandé du service... J'attends la réponse du ministre... Ce sera plus long que sous mon ancien drapeau... Ce me sera pénible...

— Bah! interrompit son compagnon, on se battra peut-être encore, et servir le roi c'est toujours servir la France!

— Tel fut le dernier adieu du maréchal Davoust en nous congédiant, reprit l'officier. C'était à Hambourg... et le nom de cette ville me rappelle une révélation que je n'ai pas encore osé vous faire, monsieur le comte, dans la crainte de ne vous donner qu'un faux espoir.

— A moi? Parle, Gervais... Je t'écoute...

Le commandant hésitait.

— Vous savez, jeunes ou vieux, nous aimons à raconter longuement nos campagnes...

— A ton aise, mon garçon... Reprends d'où tu voudras... Vos gloires sont aussi les nôtres...

Le récit ne tarda plus à commencer en ces termes :

— Quand l'armée française dut évacuer l'Allemagne après avoir illustré sa retraite par la victoire de Hanau, le corps du maréchal Davoust, dont faisait partie ma brigade, se dirigea vers le département des bouches de l'Elbe afin de reprendre Hambourg, son chef-lieu, qu'une révolte des habitants venait de livrer à l'ennemi. Bravement secondés par les Danois qui, seuls, restaient fidèles, nous y parvînmes mais pour être bientôt assiégés à notre tour, non seulement par l'armée russe de Benigsen, mais encore par une escadre anglaise, dont les chaloupes canonnières remontaient le fleuve jusqu'aux abords de la place. Bloquée, harcelée de toutes parts, sa défense ne tarda pas à devenir des plus hasardeuses. Assauts, bombardements, sorties, combats de jour et de nuit se succédaient sans relâche. La garnison diminuait à vue d'œil. Survint l'hiver, on se battit sur la glace, on mourut de froid. Nous étions sans nouvelles du dehors. A peine quelques lointains échos de la campagne de France; Champaubert, Montereau, Montmirail, encore des victoires, mais trop rapprochées de Paris et qui n'étaient pas de nature à nous régayer le cœur. Néanmoins, pas de découragement, pas de tristesse. On avait le théâtre et, comme première chanteuse, madame Mainvielle-Fodor. Tenez! celle qui vient de débuter à l'opéra. Le mardi-gras, bal masqué. Une alerte le trouble, et l'on voit courir aux armes arlequins et pierrots. Bataille de carnaval!

— A la française!... s'écria le comte entraîné par un patriotique élan.

— Nous n'avions pas eu le temps de changer de costumes, reprit l'autre, et ceux-là valaient bien nos uniformes délabrés, méconnaissables. Tout allait bientôt nous manquer, même les munitions et les vivres. N'importe, le maréchal avait juré de ne pas se rendre... Ah! quand on songe qu'il n'y a pas de cela six mois..., que tant d'efforts sont restés perdus, ignorés... que l'histoire regardait ailleurs et n'enregistrera même pas cette défense héroïque!

— En effet, je ne savais pas... Continue... Ton récit m'intéresse...

— Que sera-ce, lorsque votre nom s'y trouvera mêlé?

— Le nom de Barneval?

— Oui. Patience... Les événements marchaient. On nous avait présenté des drapeaux blancs fleurdelisés. Un jour, deux officiers russes apportèrent une lettre de Benigsen; elle était ainsi conçue: « Monsieur le Maréchal, Napoléon a abdiqué. La France est envahie par les troupes étrangères; Louis XVIII vient de rentrer dans Paris. Si vous ne rendez pas Hambourg, j'ordonne un assaut général et la garnison sera passée au fil de l'épée. » Ce fut à moi-même que le prince d'Eckmukl dicta la réponse suivante: « Je ne puis faire qu'un simple accusé de réception à votre lettre, un homme d'honneur ne pouvant être délié du serment de fidélité à son souverain parce qu'il aurait éprouvé des revers. »

— Noble réponse! dit le vieux gentilhomme, et qui devrait être citée comme exemple à nos fils.

— Benigsen n'osa pas attaquer, poursuivit le commandant. Quelques jours plus tard, Davoust lui demande une entrevue et, comme on s'y refuse, impatient de savoir la vérité, il ordonne à son état-major de monter à cheval, prend vingt chasseurs d'escorte, fait ouvrir une porte, abaisser le pont, se dirige au galop vers les lignes ennemies, les tra-

versé, met pied à terre devant le logis du général russe, monte sans se faire annoncer, paraît tout à coup devant lui. « Général, lui dit-il, vous n'avez pas voulu une entrevue avec moi au milieu de nos deux armées, je viens vous trouver au milieu de la vôtre... Ecoutez-moi, concluons un armistice en attendant le retour d'un officier général que j'enverrai prendre les ordres du gouvernement français. C'est lui seul que je croirai, c'est à lui seul que je veux obéir. » Benigsen, interdit tout d'abord, accepte ces conditions. Il offre de faire escorter le maréchal par un régiment de cosaques réguliers, ne répondant pas des autres. « Merci, répond Davoust, je m'en retournerai comme je suis venu. » Aussitôt à cheval et sur quatre rangs, le sabre en main, nous traversâmes de nouveau l'armée ennemie, stupéfiée par tant d'audace. A notre rentrée dans Hambourg, quel enthousiasme! J'allais en ressortir comme aide de camp du général désigné pour le voyage de Paris. Contrairement à la parole donnée, on nous arrête au passage, on nous emprisonne. Je m'évade la nuit suivante, mais je suis repris, menacé de mort. Un jeune officier russe intervint, nous protégea, nous fit rendre au moins la liberté. C'est sur lui que j'appelle spécialement votre attention, monsieur le comte.

— Voyons! il se nommait?..

— Je l'entendis appeler major Alexis... un prénom moscovite. Mais il parlait si familièrement notre langue que j'en témoignai ma surprise. « Ma famille est d'origine française, dit-il, et je suis né moi-même en Normandie. » Cette exclamation m'échappa : « Tiens! comme moi!.. » A sa demande de préciser davantage, je répondis : « Calvados! arrondissement de Pont-l'Évêque, canton de Honfleur. — Ah! fit-il, connaissez-vous Barneval?.. — J'en suis!.. » Il semblait ému; d'autres questions se pressentaient sur ses lèvres. On entra. Mon général me faisait appeler; l'escorte qui devait nous reconduire attendait. « Un dernier mot! me dit le major Alexis, le château de Barneval existe-t-il encore? — Toujours! — Ah! c'est bien... je vous remercie... adieu!.. » Ce fut tout. Mais, sous cette apparente froideur, un certain attendrissement m'avait frappé. Je me rappelai plus tard son insistance et ses traits, qui ne m'étaient pas inconnus. En arrivant ici, lors de ma première visite au Castillon, leur ressemblance avec vos portraits de famille, avec vous-même, monsieur le comte, fut pour moi comme un trait de lumière. Cette pensée me vint : Si c'était un Barneval?

— Que dis-tu? s'écria le vieillard qui déjà s'était redressé, tout tremblant de surprise et d'espoir. Que dis-tu! le fils de mon frère existerait!.. tu l'aurais rencontré...

— Calmez-vous! lui fut-il affectueusement répondu, ce n'est qu'une impression; une supposition... Je n'ai pas de preuves...

— Mais, déclara le comte, il s'appelait Alexis! Pourquoi n'as-tu pas parlé plus tôt?..

— J'avais prononcé devant lui votre nom... La paix rouvrait la France aux derniers émigrés... Si c'était lui, ne pouvait-il pas du moins vous écrire?.. Je l'avais espéré... J'attendais...

— Et tu ne l'as pas revu, là-bas, à Hambourg?

— Une seule fois, mais de loin, le jour de la reddition de la place...

— Ah!.. Davoust a fini par capituler...

— Non pas!.. Même après la confirmation de tous nos malheurs, il ne voulut se dessaisir de son commandement qu'entre les mains de celui qui viendrait l'en relever au nom du roi... Avec le drapeau blanc, sous la cocarde blanche, nous repoussâmes une dernière fois les Russes et les Anglais... Ce fut le général Gérard qui leur remit Hambourg... Nous en sortîmes avec les honneurs de la guerre et, pendant le défilé, le major Alexis me salua d'un geste qui semblait dire : Au revoir!.. Comment ne nous a-t-il pas encore donné signe de vie?.. C'est étrange!

— J'écrirai à notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg, conclut le comte Antoine, je saurai s'il me reste un neveu, un héritier de mon nom... Dieu m'accorde ce bonheur!.. Mais Antoinette doit nous attendre... A cheval!..

Ils partirent au petit trot de chasse, mais ayant entendu les deux coups de pistolet, qui les alarmèrent, ils arrivaient au galop.

La jeune amazone vint à leur rencontre; elle expliqua ce qui venait de se passer, elle présenta son sauveur.

Il fut aussitôt reconnu, aussitôt nommé par le commandant.

C'était le major Alexis.

— Alexis de Barneval, ajouta-t-il lui-même en s'avançant vers son oncle.

— Ah!.. s'écria le vieillard qui, tout éperdu de joie, lui tendait les bras, ah!.. mon cœur me l'avait dit!.. N'es-tu pas la vivante image de ton père!..

Puis, se dégageant de l'étreinte, il emboucha la trompe de chasse qu'il portait en sautoir, et jamais encore la vieille forêt de Touques n'avait entendu retentir plus triomphalement la fanfare du comte Antoine.

— Je sonne, s'expliqua-t-il, pour qu'on nous amène des chevaux... Je ne t'en vois pas... Cette pauvre Antoinette est démontée... Mais j'y songe! tu ne la connaissais pas, ma chère filleule... C'est la fille et l'unique héritière de notre ancien intendant... mademoiselle Gervais...

A ce nom, le sourire admiratif et sympathique du jeune marquis disparut tout à coup de ses lèvres. Il recula d'un pas, se bornant à reconnaître la gracieuse révérence de la jeune fille par un muet et froid salut.

— Qu'a-t-il donc? murmura le commandant qui l'observait à l'écart et fronça le sourcil, on dirait un sentiment de mépris... presque de la haine?

IV

EXPLICATIONS

Un mesnil, un manoir tenant pour le moins autant de la ferme que la demeure bourgeoise, tel était le Castillon.

Il avait cependant sa tourelle, de grands toits à girouettes ouvragées, un certain cachet seigneurial, de vastes dépendances, une situation des plus pittoresques. Au bas de la verte prairie qu'il dominait,

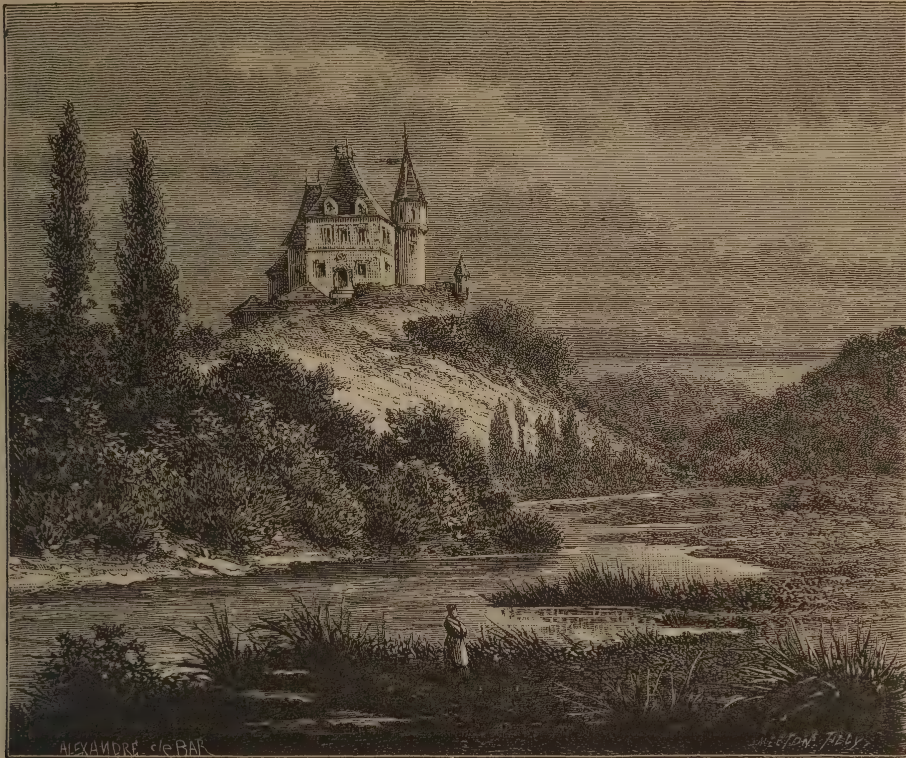
la rivière. Sur tous les coteaux avoisinants, la forêt. Dans une échancrure, l'Océan.

A l'intérieur, de grandes et nombreuses pièces meublées à l'antique, à la diable, mais plus que suffisantes pour un célibataire hospitalier, pour un gentilhomme chasseur.

Jamais la haute porte extérieure, précédée d'un restant de pont-levis, n'avait été franchie plus joyeusement que pour la réception du neveu prodigue; l'oncle s'empressa de lui montrer ses pénates, à commencer par la chambre qu'il lui destinait, la chambre d'honneur. En redescendant, on soupa. Rappelez-vous la scène du duc Job jouée par Got, notre inimitable comique, et par cet excellent *père* Provost qu'on ne remplacera guère. Ce fut à peu près cela.

La nuit était venue. On passa dans le salon. Un grand salon datant de Louis XIV, éclairé comme à cette époque, orné de trophées de chasse et des portraits de famille. Dans l'ample cheminée flambait un feu clair, devant lequel s'assirent les deux derniers Barneval. Les ancêtres, dans leurs cadres d'or bruni, semblaient les regarder en souriant.

— Ah! morgué!.. disait l'oncle, t'avoir retrouvé comme par miracle et te sentir là, près de moi, fils bien-aimé de mon frère, cela me rajeunit de vingt ans!..



Le Castillon, dessin de A. de Bar.

Puis, avec la douce mélancolie des souvenirs :

— Vingt ans!.. ajouta-t-il, c'était l'époque de notre séparation!.. Il ne me pardonnerait donc pas d'être resté au pays?

— Il regrettait, dit le neveu, que vous ne l'ayez pas suivi en exil...

— Je t'aurai du moins conservé le Castillon!.. répliqua le comte Antoine.

— A moi?.. fit le marquis.

— Eh! sans doute. N'es-tu pas mon héritier? Ah ça! dis-moi, es-tu riche?

— Hélas! non, mon oncle. Mais n'ai-je pas quelque droit de revendication sur le château?..

— Je ne pense pas... Gervais l'a payé...

— Avec quel argent?

— Avec le sien, morgué!.. C'était un homme actif, intelligent... Le génie des affaires!.. Ses talents, ses travaux, des spéculations heureuses, mais loyales, l'ont conduit à la fortune. Une grosse fortune... y compris notre ancien domaine, qui n'y figure que pour la moindre partie...

— Mon père, hasarda le fils de l'émigré, mon père ne lui aurait-il pas laissé certaines valeurs... des capitaux... ses économies...

L'oncle avait secoué la tête d'un air incrédule. Il répondit :

— Ça m'étonnerait fort!.. Le marquis aimait le faste, la dépense... Il était joueur, je me le rappelle, et de ceux-là qui plus souvent empruntent qu'ils ne thésaurisent... Gervais, d'ailleurs, ne me l'aurait pas caché... Je le saurais...

— C'était pourtant l'opinion de ma mère, insista

le neveu. Elle est morte en me léguant cette espérance...

— Fondée sur quoi?... questionna le vieillard.

— Sur cet indice, lui fut-il répondu, que des sommes importantes, à plusieurs reprises, furent reçues par son mari... Il ne s'expliqua pas quant à leur origine... Elles lui venaient de France... Elles disparurent comme elles étaient venues, mystérieusement...

— Eh!.... je te le disais, le jeu!.... quelques folies...

— Attendez!... ce n'est pas tout... Nous avons retrouvé parmi les papiers de mon père ce fragment de billet..... Je vous prie d'en prendre connaissance....

A peine le comte Antoine y eut-il jeté les yeux qu'il s'écria :

— C'est bien, pardieu! l'écriture de Gervais! Je la reconnaîtrais entre mille!

— Lisez! fit le jeune marquis.

Tel était le début de la lettre :

« Barneval est en vente et perdu sans retour, s'il tombe entre des mains étrangères; je ne le rachèterai qu'avec votre assentiment, pour votre compte, mon maître, et... »

La suite avait été déchirée, brûlée. Il ne restait plus, au bas de la feuille incomplète, que quelques mots illisibles et les derniers traits de la signature.

— Eh bien? fit Alexis.

— Je n'y comprends trop rien! répondit le comte Antoine après avoir un instant réfléchi, mais il faut en avoir le cœur net et qu'il ne te reste aucun soupçon... Notre notaire, qui est aussi celui de la famille Gervais, doit tout savoir et nous expliquera tout... Je vais écrire à maître Jacotin...

— Je le connais!... s'écria le neveu, qui raconta sa rencontre.

— A merveille! reprit l'oncle, il viendra déjeuner avec nous après demain... Mais dès demain matin, j'irai voir la Gervaise...

— La Gervaise!...

— Oui, la veuve de Gervais... Une femme de cœur et de tête... Son mari n'avait pas de secrets pour elle... Elle était au courant de toutes ses affaires, le conseillait parfois, lui fit souvent honneur... au dire même du grand Napoléon...

— Comment cela?

— Il se trouvait à Caen. La ville lui donnait une fête où tous les notables du département étaient invités. Gervais y conduisit sa femme qui, même en cette circonstance, avait voulu rester fidèle à son costume de paysanne, mais si bravement porté, avec tant de bijoux et de dentelles, que l'empereur s'inclina devant elle, en lui disant : « Salut à la plus belle des Normandes!... »

— Alors, conclut le marquis, votre filleule est sa digne fille!

— Ah! ah! fit le comte, tu gardes souvenir de la beauté d'Antoinette? Que sera-ce quand tu la connaîtras davantage! Oui, c'est juste, elle est aujourd'hui ce que fut autrefois sa mère, mais avec une éducation de demoiselle, avec les plus nobles sentiments. Sous le rapport de l'équitation, c'est mon élève et j'en suis fier, et je l'aime comme si j'étais son père!... Si tu savais tout le bien qu'elle fait dans le pays?... Une sainte!...

Puis, après un silence :

— Il se fait tard, et tu dois avoir besoin de repos, mon neveu... mon enfant!... allons nous coucher!... Dors bien, mais ne rêve plus au château... je crois qu'il faudra se contenter du Castillon!

V

LE CHATEAU

Il a disparu. C'était l'un des plus beaux de la Normandie. La révolution l'avait épargné, grâce à l'intendant qui, devenu propriétaire, lui rendit un certain éclat. Associé à toutes les grandes spéculations du Directoire et de l'Empire, Gervais, monsieur Gervais y reçut nombreuse et brillante compagnie. Son hospitalité rappela celle de ses anciens maîtres. Nous avons oublié de le dire, l'empereur l'avait fait baron.

Depuis sa mort, plus de réceptions, guère de bruit. Les pièces d'apparat restaient closes. On ne voyait plus s'ouvrir que les fenêtres de l'aile gauche, la plus modeste, où la veuve et sa fille confinaient leur profond chagrin. Deux seuls visiteurs : le comte Antoine et le notaire Jacotin. Un seul hôte en ce moment, le commandant Gervais.

Est-ce à dire que le château parût mort? Non pas! Antoinette avait ses pauvres, et Dieu sait qu'en cette misérable année 1814 ils étaient nombreux!... La Gervaise restait chargée de l'administration du domaine; elle ordonnait et surveillait tout, servantes et valets, les fermes et les bois, voire même la basse-cour et la comptabilité. Elle était son propre intendant; le défunt revivait en elle. Une maîtresse femme, comme on dit dans le Calvados, active et jeune encore, toujours digne d'être appelée, la Belle-Normande avec ses cheveux blancs comme neige.

Ce matin-là, vers les dix heures, elle était assise à son bureau, classant des papiers, vérifiant les chiffres d'un grand livre, lorsque parut le comte Antoine, introduit par sa filleule.

Jamais le vieillard n'avait eu la mine plus épanouie, plus triomphante. Le bonheur éclatait dans toute sa personne. Il semblait rajeuni de vingt ans.

Après l'en avoir félicité :

— Je comprends!... fit la veuve avec un soupir de regret, il y a donc des morts qui reviennent!...

— Et tout à propos pour crier aux vivants : casse-cou!... répliqua l'oncle. Antoinette, je le suppose, n'a pas fait mystère de la romanesque aventure du Pont-des-Fées?

— C'eût été de l'ingratitude, mon parrain!... répondit la jeune fille.

— J'en suis bien reconnaissant pour ma part à monsieur le marquis, ajouta la mère, et je comptais aller le lui dire tantôt...

— Excellente idée!... s'écria le comte, et par la même occasion...

Il s'arrêta, il hésitait. Puis, tout à coup :

— Ecoute! dit le vieux gentilhomme qui tutoyait tout le monde, écoute-moi, la Gervaise, et ne vas pas te formaliser, t'emporter... Oh! je te connais, quand il s'agit de l'honneur de ton mari...

— Son honneur?... répéta la veuve dont le front se rembrunissait déjà.

— Là!... tu vois bien! reprit le comte, je commence donc par te répéter que, moi, je n'en doute pas, que je n'en douterai jamais et suis impatient, c'est pourquoi j'aborde la question sans retard, qu'il en soit de même dans l'esprit de tous les miens....

— Quoi!... votre neveu...

— Eh bien! oui... Ce revenant, comme tu l'appelles, nous revient avec des idées de l'autre monde... Certains propos de sa mère, tu sais, la princesse russe... un fragment de billet trouvé là-bas... Bref, il suppose que Gervais avait de l'argent à mon frère et que c'est d'accord avec lui, que c'est pour lui...

— Jour de Dieu!...

— Calme-toi!... Voyons!... si je parle aussi franchement c'est parce que tu connaissais les affaires de ton mari comme lui-même et qu'il te sera facile de retrouver, dans vos paperasses, des comptes, un acte, la preuve évidente qu'il s'est toujours conduit en loyal serviteur, en honnête homme...

— Oh! oui, ce sera facile, et...

La Gervaise fut interrompue par sa fille qui, jusqu'alors, était restée calme, mais attentive et songeuse.

— Ma mère, dit-elle avec la douce autorité que lui donnait son éducation supérieure, ne nous hâtons pas de répondre... Il faut réfléchir, calculer, rassembler ces pièces irréfutables que désire mon parrain... Il a raison... Il semble pressé, d'ailleurs, et puisque nous irons tantôt...

Déjà le vieillard était debout. Trop heureux d'esquiver une situation délicate, il prit la balle au bond, il s'écria :

— A tantôt! Mon neveu m'attend. Je me sauve...

Et, sans en vouloir davantage entendre, il sortit, laissant la mère interdite. La fille l'avait reconduit. Elle ramena le commandant Gervais.

— Il est de la famille, dit-elle, et nous sera d'un bon conseil...

La Gervaise avait paru surprise. Sans quitter le carton que fouillait sa main fiévreuse, elle répondit :

— Soit! qu'il reste! Il jugera si tu devais, même un instant, laisser soupçonner ton père...

Antoinette était grave, recueillie, presque solennelle.

— Mon père! commença-t-elle avec une pieuse émotion, j'évoque aussi son cher et respecté souvenir!... Que de fois ne nous a-t-il pas dit : Ce domaine, acquis moyennant quelques assignats, vingt fois remboursés par ses revenus, je le rendrais de grand cœur au fils de mon maître...

— Oui! interrompit sa mère, mais pas comme une restitution! Nous ne lui devons rien.

— Il m'a sauvé la vie...

— Un hasard!

L'amazone n'insista pas sur ce point. Elle se retourna vers le commandant et lui dit :

— Cousin, vous devez être mon mari. Me prendriez-vous encore pour femme si j'étais un peu moins riche?

— Ah! s'écria-t-il, que n'êtes-vous aussi pauvre que moi! Je serais heureux de prouver que ce n'est pas votre fortune que j'ambitionne!

Elle le remercia d'un regard. Puis, s'adressant à sa mère :

— Et si je trouvais un moyen de tout concilier, lui demanda-t-elle, le dernier vœu de mon père et son honneur?

— Mais comment...

— Je vais te l'expliquer... Écoute...

Ch. Deslys.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

ÉTUDES MORALES

LES VIEILLES FILLES

I

Oui, vraiment, elles l'ont été : vieilles filles toute leur vie, vieilles filles jusqu'à la tombe... Qui l'aurait dit, en les voyant toutes deux si belles, si fières, et, en même temps, si douces, vivantes presque, et souriant dans le grand cadre d'or bruni, sous l'ombre de la verte futaie?... Car elles étaient là, se tenant par la main, et relevant le pan de leur habit de cheval d'un violet sombre, entr'ouvrant au soleil leurs grands yeux noirs limpides; coiffées, sans plumes et sans poudre, de leurs beaux cheveux blond de lin qui, relevés à la Maintenon, formaient un coussin d'or sur le cou, et, sur le front, un diadème.

Eh! quoi donc, mains mignonnes, aucun cavalier ne vous a-t-il conquises?

Lèvres malignes, lèvres pures, n'avez-vous jamais prononcé le *Oui*, si timide, si doux, si solennel? Fleurs écloses sous les chênes de Montrobert, n'avez-vous jamais quitté l'ombre du manoir paternel pour suivre, en son château ou son hôtel, quelque brillant gentilhomme?

— Non, — répondraient les deux ombres sœurs, les deux bouches roses jumelles, si, s'animant sur la toile, elles pouvaient s'ouvrir et répondre.

— Êtes-vous mortes jeunes, avant que votre cœur eût parlé, avant que votre voix eût dit : Oui.

— Hélas! non, pas avant soixante ans, — avoueraient les deux châtelaines.

— Oh! par exemple, voilà qui est étonnant!... Est-ce qu'au bon temps du petit roi Louis le quinzième, il n'y avait plus de goût en France? Quels cavaliers peu courtois pouvaient permettre à ces charmantes sœurs de rester vieilles filles, étant nobles, jolies, et, probablement, bien dotées?... Ou bien, les demoiselles de bonne maison ne connaissaient-elles pas, comme celles d'aujourd'hui, l'art si charmant et si facile de faire briller leurs yeux noirs, valoir leurs blanches mains, et de se montrer mutines et attrayantes, tout en restant modestes et dignes? »

Détrompez-vous, amis lecteurs; il y avait, jadis comme aujourd'hui, chez les cavaliers de bon ton, de la tendresse, de l'élégance, du goût, et, chez les demoiselles de bonne maison, le tout petit brin de

coquetterie honnête et permise. Il est vrai qu'on ne collait pas de potiches, mais on parfilait du galon. Et les jolis doigts blancs se montraient encore plus à leur avantage, au milieu de ce léger brouillard d'or et de soie, que parmi les pots à colle et les paysages de papier peint dont ils s'entouraient, récemment encore. De même, on connaissait fort peu de duos, et l'on n'exécutait point de nocturnes. Mais les charmantes reines du temps passé pouvaient faire preuve de force et de *bravura,* en maniant les rênes de soie et le fouet de chasse, ou de majesté et de grâce dans les pas mesurés et les mouvements séduisants de la gavotte et du menuet.

Berthe et Blanche de Montrobert possédaient tous ces talents. Elles chassaient, dansaient, brodaient, parfilaient, souriaient comme des anges, et charmaient comme des fées. Et pourtant... elles restèrent vieilles filles. Il fallait qu'il y eût sur elles, vraiment, un malheur particulier, dont nous allons vous donner l'explication, telle à peu près qu'elle a été trouvée dans de vieux papiers de famille.

II

Le vieux château de Montrobert est, encore aujourd'hui, une des plus belles antiquités de la province. On en admire le haut perron seigneurial à marches cintrées, la splendide façade, de style Louis XIII, en briques larges, brunies par le temps, rehaussées et soutenues par leur encadrement de pierre; le toit d'ardoises, élevé, étroit et pointu; les girouettes ciselées, faisant tourner au vent le fer de flèche et le mont crénelé, armes d'une famille riche et puissante autrefois, depuis longtemps éteinte aujourd'hui.

Mais qu'il devait être plus beau, plus hospitalier, plus majestueux encore, et plus animé surtout, au temps où il était habité par le baron de Montrobert et ses deux filles, dont le grand portrait nous conserve le lointain souvenir, et les traits gracieux!

Elles étaient jumelles; elles n'avaient plus de mère et elles s'aimaient comme peuvent le faire deux cœurs de vingt ans, qui n'ont encore qu'un vieux père bien respectable et une jeune sœur bien charmante, à aimer.

Elles se ressemblaient extrêmement; vous pourriez le voir si, comme nous, vous aviez sous les yeux cette toile. Seulement Blanche était plus rose et plus potelée, Berthe, plus élancée et plus blanche.

Blanche riait toujours, et Berthe souriait rarement. Parfois un soupir de l'une interrompait les fredons de l'autre; mais c'était un soupir à peine perceptible, presque instinctif, inavoué. Car l'âme des deux jeunes filles était aussi paisible et leur avenir aussi souriant, que leur front était pur et que leur vie était belle.

Monsieur le baron de Montrobert n'avait rien d'aussi cher au monde que son vieux nom, ses deux belles filles, et sa vaillante épée. Son nom, il s'en enveloppait comme d'un manteau de prince et d'une armure de guerre; sa grande épée, il l'avait suspendue à la place d'honneur dans la grand'salle, et la faisait fourbir tous les jours, quoiqu'il ne s'en servît plus. Ses deux filles, il les portait dans son cœur, il ne les quittait pas des yeux, se faisant suivre par elles en visites, à la chasse, à la promenade, et même dans la capitale de sa province, lorsqu'il y assistait aux Grands Jours du Parlement.

Cependant cette tendresse, exigeante et exclusive, n'empêchait pas que le maître et seigneur ne se laissât entrevoir sous le père, conservant, au milieu de ses attentions et de ses caresses, son grand air et sa sévère gravité.

Dans ce temps-là, — voyez le préjugé antique! — la maman n'était point considérée par les enfants comme une femme de chambre ou une ménagère; ni le papa, comme un fournisseur de dragées ou un camarade de jeu.

Une certaine dose d'autorité d'une part, de respect de l'autre, tempérait la familiarité et fortifiait l'amour. La barbe du jeune seigneur ne poussait point trop vite; la jeune demoiselle ne s'émancipait point trop tôt, et les pères tendres étaient, en même temps, des pères dignes.

Puisque le château de Montrobert avait son seigneur, sa salle d'honneur, son bon père et ses deux beautés, il avait aussi ses fêtes. Parfois la noblesse des environs s'y réunissait, aux beaux jours d'automne, chevauchant sous la feuillée et courant le cerf au son des cors. Au souffle des premières brises du printemps, les groupes de dames, en falbalas, en *corps* étroit et allongé, en fontange de rubans et de tulle, les cavaliers en rabats de dentelle et en habits de satin, montaient dans les batelets détachés du rivage, et s'en allaient écouter une sérénade de flûtes et de violes, donnée sur la rivière qui coule autour du parc. Quelquefois aussi, en hiver, Montrobert ouvrait ses portes à deux battants et illuminait sa grand'salle. Puis, lorsqu'il avait fait servir à ses convives les hochepots bien épicés, les bisques savoureuses excellemment garnies, les pâtés géants où se mêlaient les pigeons aux lièvres et les lapins aux perdrix, il faisait un signe à ses laquais, un autre à son orchestre. On enlevait les tables, et le bal commençait.

Ah! qui verra jamais tant de menuets pompeux, tant de gracieuses pavanes, de vives sarabandes! Et comme Berthe et Blanche y brillaient, elles qui, par leur âge, étaient les fleurs du bal, et qui, par leur beauté, en étaient les reines!... C'était à qui les ferait danser, à qui les conduirait à table. Tous se pressaient autour d'elles : officiers, financiers, magistrats, gentilshommes... Ah! vous n'eussiez pas cru qu'elles fussent restées vieilles filles, en ce temps-là!

Pendant bien longtemps, du reste, elles n'eurent point de préféré, accueillant tous les danseurs, rendant toutes les révérences, et acceptant tous les hommages. Puis, un temps arriva où les douairières du voisinage firent leurs remarques furtives, qu'elles échangèrent en confidences derrière leurs éventails, majestueusement assises dans les vastes fauteuils où elles faisaient tapisserie.

On observait, par exemple, que demoiselle Berthe dansait souvent avec son cousin Gaston, beau jeune enseigne au Royal-Champagne; qu'elle lui avait brodé un baudrier de chasse, et qu'il dressait pour elle un lévrier.

Certes, ce n'étaient pas là des indices bien graves; mais voyez quelle était la sévérité de déduction des douairières de cette époque! Elles allaient

jusqu'à conclure de ces infimes circonstances, de ces gentilles attentions, que monseigneur Gaston était un heureux enseigne, et que le petit cœur de Berthe n'était plus indépendant.

Et elles n'étaient point trop mal fondées, les conjectures des douairières.

Il arriva qu'un jour où le plus aimable des cousins et la plus gentille des cousines s'étaient quelque temps promenés dans le parc, le jeune enseigne s'en alla ensuite seul, le front timide, le cœur tremblant, trouver son oncle le baron, et s'enferma avec lui, pour une heure, dans son grand cabinet.

Il était entré dans le trouble, il en sortit dans la joie, béni, heureux et fiancé, fiancé à Berthe!... Seulement les mariages ne se faisaient point trop vite dans ce temps-là : rien ne marchait à la vapeur, ni les affections, ni les inventions, ni les idées, ni les machines. Et ce n'était pas tout de se dire tendre : il fallait se montrer brave et constant. Aussi le beau fiancé Gaston ne devait-il devenir époux qu'à la fin de la guerre d'Espagne, à laquelle prenait part son régiment, et qui allait voir, à Almanza, à Villa-Viciosa, s'illustrer les drapeaux de la France.

Mais ce n'était point là, pour Gaston, un sujet de



La bénédiction d'un père, dessin de Scott.

douleur. Il savait que noblesse oblige. Il se disait que la guerre, c'est la gloire, que l'amour le protègerait, que Berthe lui serait fidèle. Et il espérait revenir triomphant, glorieux, attendu, avec son brevet de capitaine et quelque belle blessure, le bras en écharpe et la croix de Saint-Louis à la boutonnière. Ce serait là un retour qui commencerait une plus heureuse vie. Et il aurait, pour aviver ses rêves de bonheur, ses beaux souvenirs de gloire, lorsque, paisible et marié, il emmènerait Berthe en son castel.

Le baron de Montrobert n'était pas moins heureux des projets du jeune gentilhomme. Le suprême désir, la plus haute ambition de sa vie, avait été d'avoir un fils, et cette ambition ne s'était point réalisée. Mais voici que Dieu lui en envoyait un dans ce jeune et fier Gaston, qu'il connaissait, qu'il surveillait, qu'il aimait depuis son enfance. A cette âme généreuse, à ce cœur tendre et loyal, il pouvait, sans crainte de déception, confier l'avenir et le bonheur de sa fille. Et puis le roi était si généreux, et Gaston était si brave! Est-ce que Sa Majesté, eu égard aux loyaux services et aux éclatants exploits du jeune enseigne, ne lui accorderait pas la faveur de prendre le nom et les armes de Montrobert.

— De cette façon, — se disait le vieux seigneur,

en achevant sa longue rêverie, — de cette façon, jamais un étranger ne possèdera ce sol où nous avons vécu, ce toit qui a abrité mes ancêtres. Il n'y aura pas de nouveau maître dans ces salles, pas de nouvel écusson sur ces murs; ils resteront à nous, bien à nous... N'ai-je pas assez fait pour nous les conserver?

Quand cette dernière pensée traversait l'esprit du vicomte, un observateur attentif, s'il se fût trouvé là, eût pu apercevoir, dans ses yeux, un trouble subit; sur son front, une rougeur involontaire. On eût dit que ce triomphe du baron n'était pas absolument pur, et qu'au fond il y avait une appréhension, une angoisse..., un remords, peut-être.

Mais la rougeur s'effaçait vite; le trouble du regard se dissipait bientôt... Et le baron de Montrobert, au sortir de sa rêverie, se releva, calme et joyeux, car dans la salle d'à côté, il venait d'entendre les pas de Gaston et de Berthe.

— Mon père, — dit la douce fille en entrant, — Gaston m'a tout conté. Nous étions déjà cousine et cousin; nous voici fiancés maintenant, avec votre consentement paternel, et nous serons un jour femme et mari, s'il plaît à la Providence... Gaston me dit qu'il est bien heureux, et moi, mon père, je vous remercie. Mais mettez le comble à vos bontés en consentant à nous bénir, pour que Dieu aussi nous bénisse.

— De tout mon cœur, mon enfant, — dit le baron, en posant ses mains étendues sur la tête brune de Gaston et sur la tête blonde de Berthe. — Vous, mon fils, soyez brave, loyal et entreprenant; vous, ma fille, soyez une fiancée aimante, indulgente et fidèle. Portez tous deux dignement votre nom, craignez Dieu, aimez votre pays, et servez le roi, comme il convient à des Montrobert que vous êtes.

— Je sais, — dit Berthe, — que Gaston va partir. Mais je ne le retiendrai pas et ne l'affligerai pas, mon père. Je lui ai promis de vivre pour lui, de l'attendre; de l'attendre longtemps, toujours, sans murmurer, sans faiblir, sans changer, sans quitter ce château, où il me trouvera toujours fidèle.

— Berthe, mon enfant, tu as raison, — s'écria le baron, en saisissant avec vivacité la main de sa fille. — C'est ici ton bien, c'est ici ta demeure, à ta sœur et à toi... Ne vous en dessaisissez jamais, et si je venais à mourir pendant que Gaston sera loin de vous, qu'il vous retrouve ici à son retour, honorées, riches et puissantes, dans la splendeur et dans la paix, comme il convient à des filles nobles et à des héritières.

— Oh! père, père! — répondit Berthe, — ne parlez pas ainsi. Tous ces biens ne sont point à nous, mais à vous seul. Plaise à Dieu qu'encore bien longtemps vous en soyez le maître! Et que ce soit votre main qui, au retour de Gaston, me remette aux mains de mon seigneur... Si je n'étais pas alors fille heureuse, pourrais-je être épouse bénie?

Et elle s'approcha du grand fauteuil de chêne, et elle entoura, de ses bras blancs, enguirlandés de dentelle, le front ridé et la chevelure grise du vieillard, les caressant avec amour, avec piété, avec respect, jusqu'au moment où une autre pensée lui vînt, et où elle se releva, disant avec un sourire affectueux :

— Je vais aller retrouver Blanche... Elle sait pourquoi je suis ici, pourquoi Gaston est venu me chercher d'un air à la fois si joyeux et si timide. Et si je tardais à aller lui conter ma joie, elle croirait que je l'oublie et que je n'ai plus besoin de lui faire partager mon bonheur... Ma chère petite sœur! Gaston, n'en soyez pas jaloux! Elle encore me restera, quand vous serez parti pour la guerre.

Elle donna un dernier baiser à son père, et sortit en souriant, laissant, à leurs rêves d'avenir et à leurs joyeuses réflexions, le jeune homme et le vieillard, le baron et l'enseigne.

III

Le château de Montrobert était sans échos et sans fêtes. Gaston était parti, le baron chassait, et les deux jeunes filles restaient seules : l'une toute à sa gaîté, l'autre toute à ses souvenirs. Mais elles n'avaient pas besoin de visites ni de bruit pour s'occuper; tendres et confiantes comme elles l'étaient, l'une suffisait à l'autre. Et il se formait un tout complet et un charmant assemblage, de la vivacité de celle-ci et de la rêveuse tendresse de celle-là!

— Oh! Berthe, Berthe! — s'écriait, un matin, la rose et mignonne Blanche, menaçant du bout de son petit doigt sa sœur, qu'elle venait de découvrir, solitairement assise sur l'un des bancs du parc, — oh! Berthe, fallait-il la déclaration et le départ de notre cher cousin (que Dieu bénisse!) pour te rendre muette, plus rêveuse, plus grave encore qu'autrefois!... Quand le cœur s'attendrit, faut-il nécessairement avoir des soupirs sur les lèvres et des larmes dans les yeux? L'amour est-il si sérieux, ma mie? En ce cas, je le tiens quitte... Pour moi, mon cœur est gai comme un oiseau, et si l'amour veut se donner des airs mélancoliques, il peut aller loger ailleurs : je lui annonce que je ne l'hébergerai pas.

— Est-ce bien vrai, ce que tu dis là, Blanche? — dit la douce Berthe, en prenant les mains de sa sœur, et en plongeant, dans ses clairs yeux noirs, son regard si profond, si pénétrant, si limpide, sous lequel les joues de la rieuse devinrent plus roses encore, tandis que ses lèvres ébauchaient un sourire à demi confus, à demi malin.

— Certainement. Quelle question me fais-tu-là? Nous n'avons pas deux cousins, il me semble.

— Oui, nous n'en avons qu'un. Mais, à part lui, il ne manque pas, dans la province, de nobles et riches seigneurs, de beaux et brillants cavaliers. Et je sais qu'ils se croiraient trop heureux d'obtenir un regard, une préférence, un serment de ma mignonne Blanche.

— Oh! par exemple... Ou donc vois-tu tant de chevaliers servants attachés à mon service? Cite-m'en donc quelques-uns, pour voir, — dit la jeune espiègle, en s'asseyant près de sa sœur, avec une petite mine triomphante.

— Par exemple, le baron de Malavert.

— Fi donc! C'est un trop grand chasseur... Il publierait partout nos bans au son du cor. Et puis d'abord je ne voudrais pas d'un mari qui me rendrait ses hommages en passant, entre une battue aux loups et un affût à la bécasse.

— Bien, mettons-le de côté... Mais le colonel de Saint-Prix?

— Oh! ma sœur, il est balafré!... Je ne pourrais donner mon cœur à un mari qui aurait un grand coup au travers du visage... C'est très glorieux, bien sûr, mais pas du tout attrayant... Je veux que mon futur époux ait le cœur bien net et le visage bien lisse.

— Alors, le marquis de Pontreilles?... Il a la peau très unie et très blanche, celui-là.

— Oui, parce qu'il la farde et la parfume... Et puis ses souvenirs de cour m'humilient et m'assomment. Je suis trop provinciale pour lui, ma sœur, et je ne me sentirais jamais tout à fait à l'aise avec un mari qui n'aurait d'admiration que pour l'élégance de M. de Lauzun et les grâces de Mme de Thianges. Sans doute, il voudrait me faire porter du rouge, des mouches, et, vraiment, j'ai ces choses-là en horreur... Quand je veux me faire belle et rose, je vais à la fontaine, et j'y lave mes joues, j'y retrousse même mes cheveux, sans autre miroir. »

Et ici Blanche tourna vers sa sœur un visage riant, dont le coloris rose et pur témoignait victorieusement de la vérité de ses paroles.

— Tu as raison, — poursuivit Berthe. — Mais que dirais-tu du comte de Naulles?

— Oh! celui-là, c'est un cordon bleu. Et ce cordon bleu ne se mariera qu'avec un tabouret... Ma sœur, je ne suis pas du bois dont on fait les duchesses.

— Ah! comme tu es dédaigneuse! — dit Berthe avec un sourire, — et comme tu fais bon marché des prétendants!... Mais j'en oublie un, il me semble... Le plus jeune, le plus timide, et, à mon avis, le plus intéressant de tous, René Le Cointe, le fils du premier président?

Cette fois, la réponse de Blanche ne fut ni si prompte ni si sûre. Il y avait dans le regard baissé de la jeune fille, dans sa voix plus basse et plus douce, une certaine hésitation, lorsqu'elle répondit :

— Oh! pour monsieur René... je n'y ai jamais pensé... Il est très jeune,... il ne vient pas souvent... Et, d'abord, il n'est pas noble.

— Point noble de noblesse d'épée, ma mie; mais de bonne et ancienne noblesse de robe, ce qui vaut bien autant. Songe donc que la première présidence du parlement de Dijon, qui équivaut à un marquisat, est héréditaire dans sa famille.

— C'est égal... — balbutia Blanche, toujours les yeux baissés, et avec un certain embarras, — il me semble que le mortier et le rabat de monsieur René s'accorderaient mal avec le fer de flèche et le mont crénelé de notre famille.

— Allons, sœur, tu as peut-être raison, — dit Berthe, en détournant la tête, avec un demi-sourire. — Je crois que la famille de monsieur René lui prépare une alliance... On m'a parlé d'une petite nièce de monsieur le président Séguier.

Nous ne savons si la prudente Berthe avait prononcé à dessein ces paroles, mais nous pouvons affirmer qu'elles firent un effet surprenant. La joyeuse et mignonne Blanche se leva toute droite sur ses pieds, laissant tomber le bouquet de jonquilles qu'elle avait éparpillé sur le jupon de sa robe de satin mauve. Ses joues roses devinrent un peu pâles, et ses lèvres mutines ne purent s'empêcher de trembler, pendant qu'elle disait, en se redressant :

— En vérité?... je ne l'aurais pas cru!... Monsieur René se marie?

— Oui,... il se mariera peut-être... Mais, si tu le veux bien, ce sera avec toi, petite sœur... Ne rougis pas, mignonne; tu t'es trahie;... si toutefois l'on se trahit, en laissant deviner son secret, son penchant, sa tendresse à sa sœur. »

Et Berthe, entourant de ses bras la taille ronde et mignonne de Blanche, la força de se rasseoir près d'elle, inclinant sur son épaule cette jolie tête blonde, qu'elle voilait de sa chevelure, et qu'elle couvrait de ses baisers.

— Blanche, ne sois pas confuse; ne pleure pas et ne rougis pas, — disait-elle. — Notre meilleure joie, c'est la tendresse; notre vrai destin, c'est d'aimer, d'aimer loyalement, fidèlement, légitimement, avec la grâce de Dieu et la bénédiction de notre père. Et qu'y a-t-il d'étonnant à ce que toi, comme moi jeune, comme moi libre, de même que j'ai choisi Gaston, dans ton cœur tu aies choisi René?... Ce sont les mariages de jeunesse et d'affection qui préparent les belles vieillesses et qui font les heureuses familles... Et je sais que tu n'as pas mal placé tes préférences, ma chérie. René Le Cointe t'aime, il te mérite. Et, quoiqu'il soit trop timide pour oser aspirer ouvertement à l'honneur de demander ta main, il est aisé de voir que son plus grand bonheur serait de l'obtenir.

— Le crois-tu? — murmura Blanche d'un ton timide, la voix toujours tremblante et le visage toujours caché.

— J'en suis sûre, et je le vois... C'est assez aisé à découvrir. Ah! le pauvret, comme il tremble quand tu l'abordes, et quand tu lui souris, comme il rayonne! Et puis, lui qui est éloquent comme un procureur et droit comme un peuplier, quand tu lui parles, il se courbe, il se rapetisse, il bégaie, il tremble, il est stupide... Et il ne serait pas épris!... Crois-moi, ma Blanche, ce sont là des symptômes qui n'ont jamais trompé... Seulement, mignonne, vous vous voyez trop rarement; il faut que vous vous connaissiez mieux, afin que monsieur René se corrige de son péché de timidité, et toi, de ta vilaine hypocrisie. C'est à moi, qui suis maintenant grave, promise, et quasi-mariée, à remédier à cet inconvénient. Je trouverai moyen de dire à mon père quelques mots, afin qu'il invite ici plus souvent monsieur Le Cointe.

— Oh! Berthe... oh! non... Ne dites rien à notre père... Je serais si honteuse! — s'écria Blanche, avec une sorte de terreur.

— Honteuse de quoi?... Honteuse d'avoir un cœur, d'aimer un jeune homme aimable et honorable?... Il n'y a pourtant point là de quoi rougir, mon enfant!... Mais rassure-toi : je m'y prendrai de façon à ne pas froisser ta délicatesse.

Et Berthe tint sa parole, avec la finesse d'une grande dame et la tendresse d'une bonne sœur. Sans révéler le penchant de Blanche à son père, ni à René, ni au monde, elle sut si bien accueillir à Montrobert le jeune magistrat, elle lui accorda des encouragements si discrets, des prévenances si fraternelles, elle lui ménagea quelques occasions si favorables de causer avec Blanche et de lui avouer

ses sentiments, qu'elle vit, au bout de quelques mois, son œuvre de patience et d'amour accomplie. Monsieur Guillaume Le Cointe, premier président à mortier, arriva, en collet d'hermine et en grande cérémonie, au château de Montrobert, chargé de transmettre l'humble demande de son fils à monsieur le baron.

Celui-ci s'attendait un peu à la demande et ne s'en offusqua point trop; Berthe n'était-elle pas là? Il fut donc à peu près convenu qu'en cette circonstance, la noblesse de robe serait admise à l'honneur de s'allier à la noblesse d'épée. Et d'ailleurs, le baron de Montrobert, accordant l'une de ses filles à un brillant gentilhomme, ne pouvait trouver fâcheux de donner l'autre à un futur premier président.

Donc, après le sérieux entretien des deux pères, après les chaleureuses plaidoiries du fils, surtout après le timide aveu de Blanche, qui s'en vint tremblant, hésitant, rougissant, défaillant à demi devant l'hermine du président et le visage imposant de son père, il fut convenu que les jeunes gens échangeraient une solennelle promesse, et que René serait reçu dans la famille du baron comme futur gendre et comme fiancé.

De mariage immédiat, il ne fut point question. Le premier président déclara à son fils qu'il ne serait point décent de prendre une femme avant de posséder une charge. Et le baron, si prévoyant, si anxieux, si tendre père, n'était point fâché de garder, quelque temps encore, ses filles près de lui.

— Et puis, je ne voudrais pas te quitter maintenant, — ajouta Blanche, en embrassant sa sœur. — Je veux me faire désirer, d'abord, et ainsi René m'attendra. Nous soignerons mon père, nous resterons ici; nous parlerons de Gaston jusqu'à ce qu'il revienne... Et, un jour, lorsqu'il sera devenu capitaine, et mon René assesseur ou président, nous tiendrons notre parole, ma sœur, et ensemble nous nous marierons... Il faudra que nous entrions dans le mariage le même jour, comme le même jour nous sommes entrées dans la vie.

Puis toutes deux se taisaient, rêvant et souriant, et se disant que pour elles, sans doute, le mariage serait heureux et doux, comme avait été douce et heureuse la vie.

Étienne Marcel.

(La fin à la prochaine livraison.)

LA SCIENCE EN FAMILLE

UNE TROUVAILLE HISTORIQUE

I

On raconte que quand Pascal — qui était d'ailleurs de nature extrêmement débile — avait mal aux dents, comme remède à cette affection, qui lui imposait les plus atroces douleurs, il s'appliquait à la solution de quelque problème mathématique extraordinaire, ce qui, en l'obligeant à une excessive contention d'esprit, lui faisait oublier ses souffrances.

Ce fut ainsi, dit-on, qu'il arriva à résoudre cette fameuse question dite de la Cycloïde, à laquelle, paraît-il, s'étaient vainement appliqués jusque-là tous les plus profonds mathématiciens.

Or, si en mathématiques, science exacte, la solution de certains problèmes exige de tels efforts de la part de tels hommes, que sera-ce donc en histoire, science parfois nébuleuse s'il en fut, et qui abonde en casse-tête autrement compliqués sans doute que cette cycloïde, dont les difficultés reposaient au moins sur une base précise.

Au nombre des plus notables casse-tête historiques, nous pouvons citer l'imbroglio des faux Démétrius, la longévité du comte de Saint-Germain, la série des Louis XVII, mais au moins, sur ces diverses questions-là, trouve-t-on facilement à faire la part de l'imposture ou de la fantaisie; il n'en est pas de même de cette légendaire réalité qui s'appelle l'*Homme au masque de fer* (1).

II

L'homme au masque de fer, prisonnier mystérieux de Pignerol, du fort d'Exiles, des îles Sainte-Marguerite et de la Bastille, où il mourut en 1703, après plus de trente années de détention, a donné lieu aux suppositions les plus diverses.

Dans les papiers qui le concernent, sur les registres d'écrou, dans les Mémoires de ceux que l'on a préposés à sa garde, ce malheureux s'appelle : le prisonnier sans nom; quand il a passé de vie à trépas, il reçoit, sur l'acte mortuaire rédigé par le curé de Saint-Paul, le nom de Marchialli, tandis qu'un de ses geôliers l'appelle Marchiel — désignation insignifiante, cela va de soi. Seuls Louis XIV et deux de ses ministres eurent le secret de cette affaire et moururent sans le révéler. On a prétendu que Voltaire avait su la vérité, mais n'avait pas voulu la dire tout entière. Qui sait si le grand écrivain n'a pas trouvé avantageux pour son importance personnelle de se donner, par ce silence habile, les gants de cette haute pénétration sans être mieux renseigné que tant d'autres?

Selon les uns, et cette version a été longtemps la plus répandue, le masque de fer aurait été un frère jumeau de Louis XIV que sa mère, Anne d'Autriche, aurait tenu à éloigner de la cour pour empêcher que se réalisât la prophétie d'un astrologue

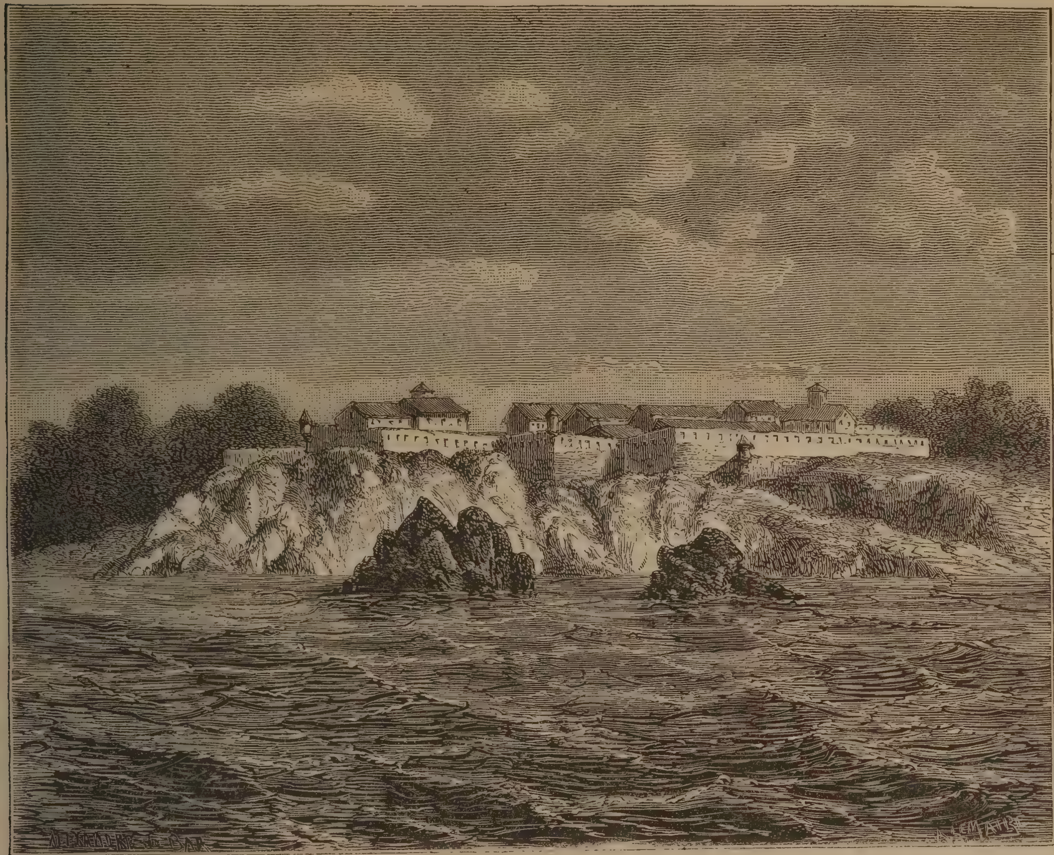
1. Notons que ce prétendu masque *de fer* n'était autre qu'un masque de velours noir que d'ailleurs le prisonnier n'était tenu de mettre que lorsqu'il se promenait dans les cours ou recevait la visite des médecins ou des ecclésiastiques. Pour le transférer d'une prison à l'autre, on le masquait aussi, mais cette mesure ne lui fut pas spéciale. A cette époque où l'on n'employait pas comme aujourd'hui la voiture fermée au transport des personnes arrêtées, très souvent, pour le trajet dans les rues, les agents mettaient un masque à leurs prisonniers, notamment aux espions, afin que le secret de la capture fût gardé.

qui avait affirmé que cet enfant causerait de grands troubles à l'État.

D'abord nourri secrètement et élevé au fond de la Bourgogne, où il vécut jusqu'à dix-neuf ans en ignorant sa haute origine, la curiosité l'aurait poussé à forcer la serrure d'un meuble où Saint-Mars, son gouverneur, enfermait les nombreux messages qu'il recevait de la cour à son sujet; il aurait ainsi connu le mystère de sa naissance, mais aussitôt serait venu l'ordre de l'emprisonner ; et sa longue détention aurait commencé pour ne finir qu'avec sa mort.

Selon d'autres, c'était un frère de Jacques II qui, après l'avoir fait passer pour mort, l'avait expédié en France à LouisXIV, qui le gardait prisonnier afin d'être agréable au roi d'Angleterre.

On a prétendu que c'était le duc de Vermandois, fils du même Louis XIV et de Mlle Lavallière, supprimé du monde parce qu'il avait un jour manqué de respect au Dauphin.



La citadelle de l'île Sainte-Marguerite, dessin de A. de Bar.

On a dit que c'était Fouquet, l'ancien surintendant disgracié, ou encore Avedick, patriarche arménien qui, à Constantinople, s'opposait aux succès des Jésuites, et que ceux-ci avaient obtenu de faire enlever.

Enfin, selon une version fort accréditée, le prisonnier n'était autre que ce fameux duc de Beaufort, un des principaux meneurs de la Fronde, où sa grande popularité lui avait mérité le surnom de *Roi des Halles*. Descendant illégitime d'Henri IV, ce prince remuant et doué d'assez grandes capacités, ne laissait pas, bien qu'il fût venu à résipiscence depuis longtemps, d'être un objet d'inquiétude pour le roi — comme d'ailleurs tout ce qui avait été frondeur. On l'avait envoyé comme amiral pour tâcher de débloquer Candie, assiégé par les Turcs, espérant bien qu'il n'en reviendrait pas. Dans une sortie en effet l'amiral disparut... Que devint-il? Tomba-t-il parmi les morts? Ce fut ce qu'on publia avec une sorte d'affectation, mais il se trouva des incrédules qui prétendirent que les Turcs l'ayant fait prisonnier offrirent de le rendre moyennant une grosse rançon, que cette rançon fut payée, le prisonnier rendu, mais alors ramené mystérieusement en France et gardé jusqu'à sa mort dans les prisons, où on le forçait de porter sans cesse un masque, pour qu'il ne pût être reconnu de personne.

Il y a eu même bien d'autres hypothèses, qui toutes sont restées jusqu'aujourd'hui à l'état... d'hypothèses.

III

Or voici qu'un chercheur opiniâtre, un sagace érudit, qui, depuis quelques quinze ou vingt ans, vit plongé dans le classement et la publication des *Archives de la Bastille* dont il a déjà mis au jour dix énormes volumes, se présente à nous avec un thème tout nouveau. M. Fr. Ravaisson (c'est le nom de ce chercheur ou plutôt de ce trouveur) est conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, où, après la Révolution ont été déposés tous ceux des papiers de la fameuse prison d'Etat qui n'avaient pas été dispersés.

En fouillant, en remuant ces monceaux de documents, en les contrôlant, les complétant par des recherches dans toutes les autres principales collections françaises et étrangères, il est arrivé, comme d'ailleurs pour mainte autre question abordée dans ces dix volumes, à nous donner — n'en déplaise à sa modestie de véritable érudit qui ne se prononce qu'avec réserve — à nous donner, dis-je, un *masque de fer* aussi vraisemblable que possible, et qui, certainement, si l'amour-propre des autres fouilleurs d'histoire ne lui barre pas trop systématiquement le passage, pourrait bien devenir le *masque de fer* définitif.

Et d'abord M. Ravaisson démontre, pièces en mains, qu'on a fortement exagéré l'importance apparente du personnage, qui n'était pas comme on l'a dit l'objet d'égards spéciaux; qui n'était pas privé de promenades dans les cours; qui n'eut jamais qu'un mobilier très ordinaire, et pour l'entretien duquel on ne dépensa jamais plus que pour tout autre vulgaire prisonnier; de ces diverses démonstrations il conclut que le captif était non un grand personnage, mais un homme de condition ordinaire qui devait son importance et le mystère dont on l'enveloppait à un secret dont il était dépositaire.

Quel était donc ce secret?

M. Ravaisson croit l'avoir découvert par un travail de déduction normal. Selon lui le duc de Beaufort, au lieu d'être tué sous Candie, aurait été fait prisonnier par les Turcs et avec lui l'enseigne de ses gardes qui, naturellement, devait combattre aux côtés de son général et qui fut porté pour mort par les Français en même temps que le petit-fils d'Henri IV, dont la cour de France n'était pas fâchée de pouvoir prendre le deuil — version d'autant plus probable que le corps du duc ne fut jamais ni retrouvé, ni livré, et que la tradition turque veut qu'après une assez longue captivité le cousin de Louis XIV, soit allé finir ses jours à un âge très avancé dans un couvent de la Grèce.

Prisonnier des Turcs, le duc cacha son nom aussi longtemps que possible, afin de sauver sa tête que le grand visir eût été sans doute bien aise d'envoyer au Sultan, mais quand, après un certain nombre de mois, il y eut capitulation, il dut se faire connaître pour être échangé.

Le grand visir eut alors l'idée d'envoyer au camp français un de ses prisonniers pour traiter du rachat du général.

Cet envoyé était l'enseigne des gardes fait prisonnier en même temps que le duc. C'était un pauvre gentilhomme breton, M. de Keroualle, frère aîné de cette belle Renée de Kéroualle qui allait devenir célèbre en Angleterre, comme favorite du roi Charles II, sous le titre de duchesse de Portsmouth.

Au camp français, où l'on s'était d'ailleurs fort peu ému de la disparition de M. de Beaufort, et où commandait M. de Navailles qui savait les sentiments de la cour à ce sujet, « au camp français » l'envoyé fut mal reçu. On tenait M. de Beaufort pour mort et enterré, il fut maintenu tel. Afin de couper court aux explications de l'officier, qui disait trop haut que son général n'était pas mort, il y a lieu de penser qu'on mit cet indiscret sur le vaisseau amiral, et que M. de Navailles se chargea de le ramener lui-même en France. Au débarqué, tout ayant été disposé d'avance d'après des ordres spéciaux venus de Paris, il fut conduit d'abord — masqué — à Pignerol, afin de le dérober pendant un temps limité aux recherches du grand visir qui réclamait son prisonnier; et les instances de l'ambassadeur turc rendirent sa prison perpétuelle. C'était alors la destinée ordinaire des individus, innocents ou coupables, mêlés aux querelles avec l'étranger, remarque M. Ravaisson, qui cite plusieurs exemples analogues, et qui d'ailleurs relève très judicieusement cette particularité que les ordres relatifs au mystérieux prisonnier furent toujours contresignés par le ministre de la marine, ce qui indique que c'était un marin.

L'homme au masque de fer, disent toutes les traditions, savait parler plusieurs langues et semblait avoir beaucoup voyagé, cela s'accorde avec son état d'officier de marine. Les médecins de la Bastille vantent la beauté de son corps, à défaut du visage qu'ils n'avaient jamais vu : rien d'étonnant à ce que le frère de la belle duchesse de Portsmouth ne fût pas mal fait; en outre, il avait un certain talent sur la guitare, ce qui ne doit pas surprendre chez un ancien courtisan, car vers 1669 la guitare était l'instrument à la mode, et Louis XIV lui-même en jouait fort bien.

IV

Quoi qu'il en soit voilà, par un ensemble de documents très sérieux et par une suite de déductions fort logiques, ramenée à de justes proportions cette fameuse affaire du *masque de fer* qui donna lieu à tant de conjectures extravagantes, à tant de romans purement fantaisistes ou prétendus historiques.

Peut-être cependant une question reste-t-elle entière pour beaucoup de nos lecteurs, celle de savoir comment il se put faire qu'en ce temps de bon plaisir gouvernemental, l'existence d'une gênante individualité causât tant d'embarras et obligeât à tant de précautions.

La réponse est facile, c'est que dès ce siècle, la force morale des choses avait imposé des bornes au bon plaisir, qui n'avait encore aucun compte à rendre en cas d'emprisonnement, et en cas de mort lorsqu'elle était la suite naturelle de la maladie, de la gêne ou de l'ennui causé par la détention, mais qui ne pouvait déjà plus disposer de la moindre existence sans recourir ouvertement à telle ou telle forme judiciaire.

Cela soit noté à l'honneur du bon plaisir lui-même, si tant est qu'il y ait encore lieu d'ajouter à l'épitaphe de ce peu regrettable défunt.

LOUIS BALTHAZARD.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

« Les morts vont vite! » Le *Musée* a perdu deux de ses collaborateurs: M. le baron Taylor et le dessinateur Cham.

Les funérailles du baron ont eu lieu avec une pompe qui a dû satisfaire son ombre, de grands honneurs lui ont été rendus, il les méritait.

D'origine anglaise, naturalisé Français et anobli, le baron Taylor est mort à quatre-vingt-dix ans. Une longue maladie n'avait en rien troublé la lucidité de son esprit et la fermeté de son caractère qui aimait le commandement et les honneurs qu'il donne. De bonne heure il s'était destiné à la carrière des arts et devint, sinon un peintre, du moins un dessinateur habile. Fils aîné, unique, je crois, de veuve, il échappa aux mortelles conscriptions du premier empire. Cependant, quand la coalition de l'Europe entière envahit notre territoire, soit par force, soit qu'il sentît le devoir de défendre le sol sacré, il prit le fusil. Instruit, très bel homme, très brave, il conquit rapidement l'épaulette. Ayant peu de goût pour le régime impérial, il devint légitimiste sous la Restauration, capitaine d'état-major et chef d'escadron pendant la campagne d'Espagne entreprise par la France pour rendre le pouvoir absolu à Ferdinand VII de déplorable mémoire, le père de toutes les guerres civiles qui depuis lors ont ensanglanté ce malheureux pays. Le baron Taylor fit cette expédition moitié en brave officier, moitié en artiste.

A son retour en France, comprenant qu'il ne pouvait pas tenir de la même main, l'épée et le crayon, ayant rencontré chez Nodier le groupe des jeunes hommes qui voulaient, en littérature comme dans les arts, ouvrir des voies nouvelles, il entra chaleureusement dans ce dessein, quitta les camps, et entreprit avec Nodier, Géricault, Dauzats, Viollet-le-Duc, et d'autres artistes aussi distingués, un grand et bel ouvrage, malheureusement inachevé, *la France pittoresque*. Il rendit ainsi un très grand service à la France en lui révélant les beautés naturelles et architecturales qu'elle possédait.

Comme la scène était un des grands objectifs de l'école dite romantique, M. Taylor écrivit trois ou quatre pièces qui furent représentées sans grand succès, mais qui le mirent en rapport avec le monde des auteurs et les théâtres. C'est à ces amitiés sans doute, et aussi à ses connaissances administratives qu'il dût sa nomination d'administrateur du Théâtre-Français où il fit preuve de tact, de goût, de fermeté et d'une rare indépendance de caractère. Un peu malgré la Cour il remit au répertoire les pièces de Beaumarchais et malgré les cris désespérés de l'Académie, il joua *Hernani*. Ce fut une vraie bataille qu'il livra et qu'il gagna aux grands applaudissements de toute la jeunesse.

Après 1830, il se rallia chaleureusement à la monarchie de Juillet, il connaissait du reste Louis-Philippe de longue date. Ce prince qui avait une grande estime pour son mérite et sa loyauté, lui confia plusieurs missions. C'est lui qui traita avec le pacha d'Égypte l'affaire de l'obélisque de Luqsor, ce fut lui qui se chargea d'aller en Espagne recueillir des tableaux dont le roi voulait former une collection. M. Taylor réussit, et, pendant plusieurs années, le public a pu voir au Louvre une galerie où, à côté d'œuvres vraiment remarquables, s'en trouvaient d'autres d'une valeur plus que douteuse. M. Taylor était, je crois, plutôt un amateur distingué qu'un fin connaisseur. Cependant il avait pu beaucoup comparer car il avait la maladie des voyages. Quel pays n'a-t-il pas visité : l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, la Hollande, les Pyrénées, la Syrie, l'Égypte, Constantinople, et presque sur toutes ces contrées il a écrit des volumes qui lui ouvrirent l'Institut. M. Taylor qui ne professait aucunement les opinions démocratiques, entra au sénat du second empire, mais n'étant pas orateur, ni homme politique dans le vrai sens du mot, il y fut peu remarqué.

Les vrais titres de M. le baron Taylor à la reconnaissance publique ne sont pas là; c'est comme président des grandes sociétés artistiques qu'il les a mérités. Non qu'il les ait toutes fondées, car, par exemple, celle des artistes musiciens fut créée par MM. Habeneck, Tulou, Rousselot, Meifred, Genevay et quelques autres, mais à toutes il a donné une extension et une vitalité féconde. Il en a été l'âme et le bras. De son logement de la rue de Bondy, de son admirable bibliothèque, il les dirigeait avec une activité tenace. Travailleur infatigable, sachant faire travailler, fécond en ressources, ingénieux pour acquérir, peut-être trop parcimonieux de l'épargne, mais toujours dévoué, il a consacré toutes ses forces à ses sages institutions qu'il laisse dans un état de prospérité admirable.

C'est par là qu'il a mérité les grands honneurs qui ont été rendus à sa dépouille mortelle; le deuil qu'il laisse après lui et une mémoire bénie que le temps respectera.

***

Nous avons eu l'honneur de connaître M. le comte de Noë, créé pair de France sous la Restauration; il s'était fait estimer par un ouvrage sur les Indes et plus encore par son goût pour les objets d'art. Il possédait, entre autres, une reproduction de la *Joconde* qui était merveilleuse à ce point, qu'un instant on douta si celle du Louvre était l'original. Je dois dire cependant que le paysage faisant fond était différent.

Il est probable que le goût du père détermina la vocation du fils qui, très aristocrate sous une forme familière, ne voulut pas compromettre le nom de sa vieille maison et prit celui de Cham.

Homme d'esprit partout, et surtout, le crayon à la main, Cham notre collaborateur, dont nos abonnés ont pu souvent apprécier le spirituel crayon, rendit bien vite célèbre le nom dont il s'était affu-

blé. Il devint populaire et, chose assez nouvelle, tout en gardant les opinions de sa race, ce fut dans un journal républicain qu'il répandit le plus fin de son esprit satirique mais léger. Il ne fut jamais un grand caricaturiste, le caractère lui manquait pour y aspirer. Il ne possédait pas l'amère philosophie de Gavarni, les opinions arrêtées de Daumier et de Traviès. Il fut un esprit facile, un crayon d'une prestesse charmante, mais ses amis le servent mal en voulant le comparer aux maîtres du genre. Il n'eut jamais la fortune et la vigueur qui créent un type; de l'esprit, il en fit montre à toute heure.

Comme tous ceux qui font rire, Cham, toujours maladif, était plus mélancolique que gai, et son sang-froid avait des réparties très réjouissantes. Saisissant vite le ridicule des hommes et des choses il n'avait aucune méchanceté, il a eu des amis et pas un seul ennemi : bonheur rare toujours et plus rare encore avec le rôle qu'il remplissait.

Il mena sagement, honnêtement sa vie, et laisse



Sa Majesté le roi d'Espagne, dessin de Bocourt.

dans l'art une date, une marque particulière. Son talent incontestable est bien à lui et ne sera pas oublié. Ce qui est triste à dire, c'est que je ne vois personne capable de remplir la place qu'il abandonne.

*
* *

Pendant qu'en France les funérailles succèdent aux funérailles, en Espagne tout s'apprête pour un royal mariage. Le jeune Alphonse va épouser une archiduchesse d'Autriche. Veuf d'une princesse qu'il adorait et dont la fin a été si prématurée et si douloureuse, le voilà qui convole à de nouvelles noces. Ainsi le commandent la politique et la raison d'État. Triste raison, qui parfois ne laisse pas le temps de pleurer ceux que l'on regrette! Puisse ce mariage avoir de plus longs jours que le dernier, et donner au prince tout le bonheur qu'il avait rêvé avec la reine Mercédès.

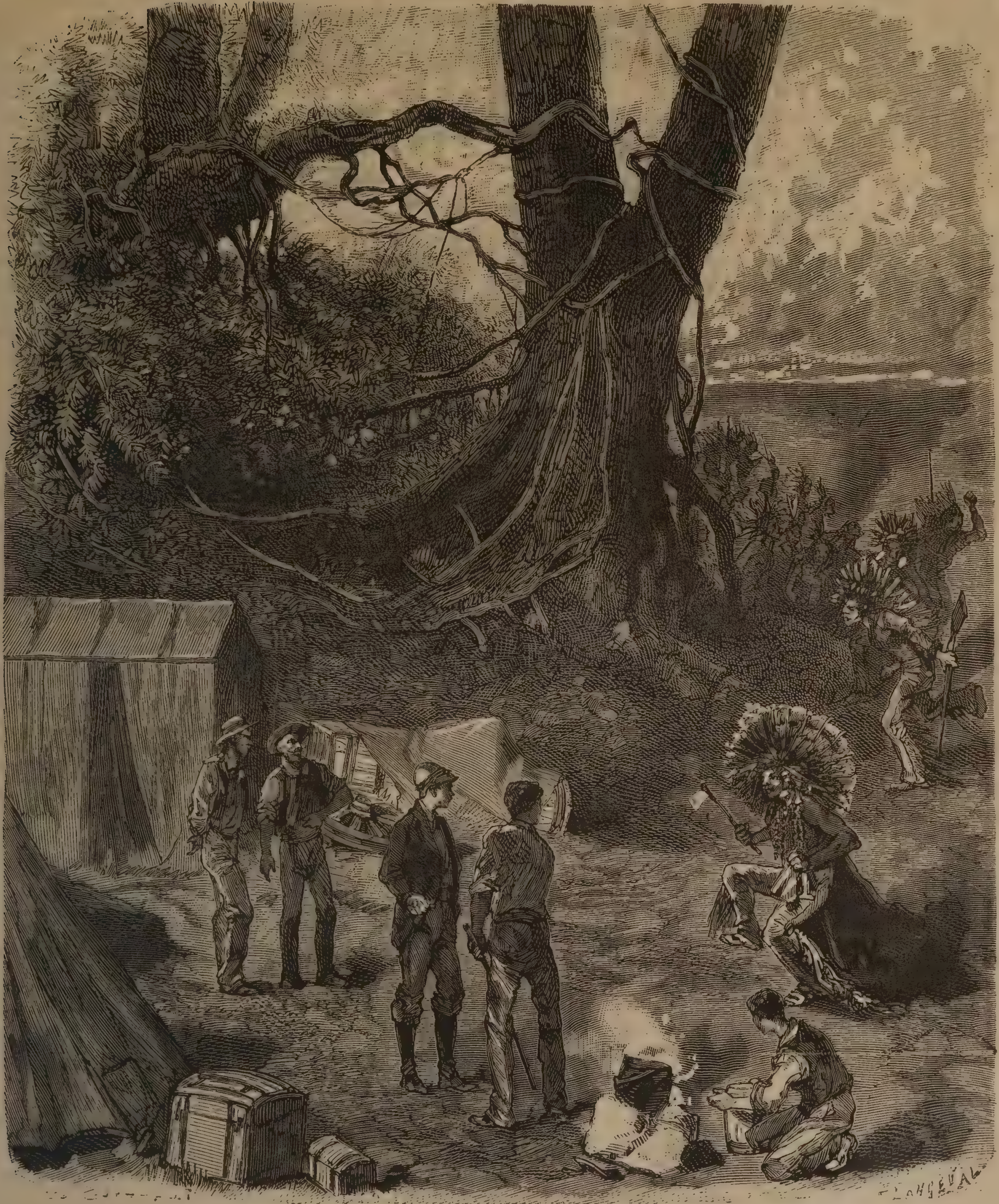
A. DE VILLENEUVE.

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

LES SAINTS DU DERNIER JOUR

AVENTURES AU PAYS DES MORMONS(1)



L'alerte, dessin de Gilbert.

XIV

ALERTE

Dès que nous fûmes hors de portée des indiscrets, Francis alla de lui-même d'ailleurs au devant de mes interrogations :

— Tu comprends, n'est-ce pas, je souffrais comme un damné — car tu n'as pas idée de ce qu'on souffre quand on est tout à coup arraché de son habitude. — Un soir il me prend à part et me demande pour-

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

quoi je ne fume plus.... Je lui apprends la raffle faite sur ma provision. — Eh ! que ne le disiez-vous ! et il tire deux cigares de sa poche, tu comprends ! depuis *deux* jours je n'en avais pas vu ! — Venez. Il m'emmena à l'écart, tu penses si je pouvais résister.... Et voilà que nous allons fumer tranquillement chacun le nôtre, moi, tout au bonheur de l'aubaine, lui, me faisant bien jurer de ne pas le trahir. Si j'ai juré : tu penses ! En nous quittant il me dit au revoir; et à partir de ce moment, chaque matin, avant la levée du camp, j'allais de son côté, nous nous rencontrions, sans rien dire il me passait un cigare ; le soir de même, un autre à la conférence de sœur Harriet.... Et voilà ! tu comprends....

— Je comprends que pour la satisfaction d'une manie toute matérielle tu t'es lâchemement mis dans la main d'un triste et douteux personnage, envers lequel tu devais avoir un double motif de parfaite réserve, d'abord parce que, depuis que nous le connaissons, nous nous sommes accordés à le tenir pour suspect, et ensuite parce qu'en réalité il n'était rien moins que ton rival....

— Mon rival, se récria Francis, mais non, pas le moins du monde, je l'assure ! ami du père, et partant de la famille, rien de plus. Tout au contraire, s'offrant à me servir auprès de miss Loo, et me servant en effet, j'en suis certain, je l'ai bien reconnu....

— Ah ! et comment donc ?

— Jusque-là, elle ne m'avait jamais fait cadeau d'un regard, tandis que depuis, j'ai eu... des sourires....

— Oui, je sais, j'ai vu, j'ai remarqué... mais qui te dit que ces sourires ne fussent pas des témoignages de moquerie, j'en jurerais même à présent, on parlait de toi à la jeune fille, on te tournait en ridicule, au besoin on trahissait la faiblesse par laquelle on avait, comme on dit, barre sur toi ; et ta vue accompagnée de la piteuse idée qu'on lui avait donnée de ton caractère, la faisait sourire....

— Ça, fit Francis, tu me crois donc bien naïf.

— Je crois ce que je vois, répliquai-je.

— Ah, mais dis donc, toi, dis donc ?...

Il avait presque l'audace de se fâcher.

— C'est bon ! fis-je, restons-en là, nous verrons bien !...

— Oui, nous verrons bien, répliqua-t-il avec une bravoure assez peu consistante, car privé depuis la veille de sa ration de fumeur, il était déjà retombé en pleine fièvre de privation. Et ce que je vis en somme, ou plutôt ce que je revis, ce fut la même âme en peine des deux jours qui avaient suivi la saisie, rôdant, soupirant, inquiete, taciturne, privée d'appétit, et sans qu'il me fût possible de remédier en rien à ce fâcheux état. Je n'aurais pas cru qu'une telle cause fut à même de produire de tels effets ; le quatrième ou cinquième jour même je vis le pauvre jeune homme tomber dans une sorte d'accablement qui le retint pendant toute la marche de l'étape couché dans la voiture. J'en parlai à frère Phlips, qui en ce moment-là causait avec frère Jem.

L'excellent homme qui n'était rigoureux qu'au fond et pour les principes, ne laissa pas que d'en témoigner un certain déplaisir. « Voyons, fit-il, ce mal ne peut devenir grave, c'est de la distraction qu'il faut à ce garçon-là, qui en somme n'est pas un méchant garçon. Frère Jem !

— Aho !

— Vous devriez entreprendre, vous et les vôtres, la guérison de cet enfant. Sœur Harriet, je le sais, ne s'y refusera pas. Sœur Loo l'accueillera sans doute sans plus de déplaisir que cet individu... dont vous étiez entiché....

— Yes !

— Voyons, allez le chercher. Emmenez-le, vous savez assez de français pour vous faire comprendre de lui, et ça le familiarisera avec la langue anglaise au besoin. Causez avec lui, promenez-vous avec lui. Invitez-le. Qu'à la halte il s'assoie au milieu de vous, ça le changera, le remettra.

— Yes !

— Allez frère Jem, allez; vous me ferez plaisir.

Tout en parlant frère Phlips me disait assez par ses regards qu'il savait fort bien ce qu'il faisait en conseillant cet arrangement ; et comme frère Jem sur un nouveau *yes* se fut éloigné pour commencer aussitôt la cure :

« Je vous remercie pour mon ami, dis-je, au chef.

— Que voulez-vous, mon enfant, j'ai ici charge d'âmes et de corps ; il faut bien que j'avise à remplir ma tâche. »

Et il me quitta, comme pour ne pas être entraîné à s'expliquer plus clairement.....

Dès le même soir Francis semblait avoir remplacé dans l'intimité de frère Jem et des siens l'expulsé, qui vivait en quarantaine à l'arrière du camp ; et j'avais le plaisir de constater les premiers heureux effets de la diversion. Ce n'était pas encore la guérison ; mais je pourrais dire que la convalescence était commencée et sous les plus rassurants auspices.....

Bien qu'allant avec une lenteur normale, la caravane était déjà parvenue à une assez grande distance de son point de départ. Nous venions de franchir la Sierra Nevada, chaîne de montagnes qui forme à l'est la limite naturelle du territoire californien et nous étions entrés dans le grand bassin de l'Utah, désert aux régions variées, qui sont le domaine propre de maintes tribus sauvages et notamment des terribles *Chochouès* ou *Serpents*, détrousseurs émérites, desquels cependant, vu notre nombre nous pensions n'avoir rien à redouter. A plusieurs reprises nous en avions rencontré quelques troupes, qui avaient disparu aussitôt après avoir reconnu que nous étions en force.

Un soir que (deux ou trois heures avant le coucher du soleil) la caravane avait fait halte sur le dos d'une colline découverte, pendant que nous dressions les tentes, tout à coup de derrière un coteau éloigné d'environ un kilomètre, émergea si je puis ainsi dire, un véritable bataillon d'Indiens. — Ils étaient bien deux ou trois cents qui s'arrêtèrent, et qui après avoir stationné quelques instants, comme pour que nous pussions bien constater leur présence et leur nombre, se mirent soudain à exécuter une sorte de fantasia, en brandissant, en frappant leurs armes, en courant par groupes entrecroisés, en jetant de grands cris et de longs éclats de rire. Cette pantomime bruyante tenait à la fois de la danse et du

simulacre de combat, et en réalité ils s'y livraient sans paraître prendre garde à notre voisinage. Nos Indiens questionnés nous répondirent tranquillement : « Ils s'amusent. »

— Soit, dit frère Phlips, mais comme cet amusement pourrait bien avoir pour but de nous intimider, nous devons leur donner spectacle pour spectacle. Et il ordonna à une trentaine de jeunes mormons, parmi lesquels se trouvaient quelques Ecossais fort habiles tireurs, d'organiser un tir à la cible, bien en vue des sauvages.

Deux perches furent dressées, une corde tendue au travers, à laquelle on suspendit quelques menues pièces de vaisselle commune et le tir commença, dont les premiers coups attirèrent à ce point l'attention des Indiens qu'il cessèrent aussitôt leur fantasia pour suivre d'un œil très curieux les exercices de nos tireurs qui presque à tout coup brisaient un des objets suspendus.

Puis ils redescendirent derrière le coteau; et la nuit, une nuit très noire — pendant laquelle fut faite une veille attentive — se passa sans la moindre alarme.

Chose étrange, au réveil, on constata l'absence du ci-devant néophyte Brun, disparu avec sa mule et son bagage. Ce qui donna lieu à toutes sortes de suppositions, mais au total ne parut préoccuper personne outre mesure — à l'exception toutefois de frère Jem qui, sans s'expliquer à ce sujet, laissa voir un mouvement de vive contrariété.

Francis m'assura qu'il aurait le mot de l'énigme, « car, disait-il, le bon homme n'a plus rien de secret pour moi.

Quoi qu'il en fût, la caravane reprit sa marche et le soir quand elle s'arrêta pour organiser le *corral* selon son habitude quotidienne, l'horizon était entièrement resté veuf de toute apparition d'Indiens, ce qui fit que tous approuvèrent fort l'excellente idée qu'avait eue frère Phlips en imaginant une significative démonstration. Toutefois, étant donné que nous traversions le domaine de ces rôdeurs, sur le compte desquels nos Indiens eux-mêmes ne s'expliquaient pas sans une profonde méfiance, il fut convenu que, pendant la nuit, outre que la garde du camp proprement dite compterait un double effectif, et que les rondes seraient incessantes, chaque homme se coucherait vêtu, et ses armes chargées auprès de lui.

Durant la soirée tout se passa comme à l'ordinaire. Après les jeux et les causeries, le signal étant parti de la tente du chef, l'hymne-prière fut chantée sur toute l'étendue du camp. Puis, dans la solennelle profondeur d'une de ces belles mais intenses nuits qui sont particulières à ces régions, le silence ne fut plus troublé que par quelques hennissements ou beuglement de nos animaux, qui paissaient en liberté autour du corral, et auxquels semblaient répondre au lointain les coyottes ou petits loups des prairies, qui depuis plusieurs nuits déjà nous régalaient du même concert.

Le camp dormait, et déjà les veilleurs pouvaient croire que ce repos, qui durait depuis quatre heures environ, se prolongerait jusqu'au lever du jour, quand tout à coup de deux ou trois points à la fois, dans la direction du lieu où se trouvaient nos bêtes, éclata une sorte de vacarme sans nom ne rappelant aucun bruit de nous connu : cela criait, sifflait, soufflait, hurlait, on eut dit un déchaînement de diables enragés. Ce que c'était, nul ne s'en rendait compte, mais ce que cela causait, tous pouvaient le comprendre, car au bruit tumultueux, au sourd ébranlement du sol qui se produisit aussitôt sur toute l'étendue du passage, il ne faisait pas doute que nos animaux épouvantés, affolés s'enfuyaient à qui mieux mieux dans toutes les directions. Un certain nombre, d'ailleurs, vinrent donner et s'abattre contre les voitures ou les tentes. Le clairon sonna, tous les hommes se portèrent en armes en avant du corral, mais que faire, quelle direction prendre, à quels ennemis s'attaquer? Nul n'aurait su le dire, car le bruit étrange avait presque aussitôt cessé sur tous les points à la fois; et, à l'aide des torches qu'on alluma pour percer la nuit épaisse, l'on put s'assurer que la dispersion des animaux était complète. A peine en vîmes-nous deux ou trois, qui restés dans la prairie nous regardaient d'un œil stupide.

Le plus âgé de nos trois Indiens nous expliqua — explication que nous n'eûmes pas de peine à accepter — que nous venions d'être victimes d'une *stampede*, c'est-à-dire que deux ou trois rôdeurs du désert se détachant de la bande que nous avions vue la veille, avaient dû, couverts d'une peau de bête, se glisser dans le troupeau, et que, après s'être tenus tranquilles pendant quelque temps, ils avaient poussé ces cris effroyables dans le but de disperser les animaux, que le lendemain la bande comptait ramasser aux alentours.

Le vieux sauvage ajouta cependant qu'il n'avait pas encore ouï dire que les Chochonès de l'Utah, de naturel fort audacieux, connussent cette ruse qu'il savait être fréquemment employée par les Sioux du Nabraska qui, eux, ont plus de propension à la fourberie.

— On s'instruit tous les jours et plus facilement encore dans le mal que dans le bien, dit frère Phlips qui ne constatait pas sans tristesse cette vérité, car qu'elle fût pour eux nouvelle ou ancienne, la ruse des Chochonès ne semblait pas moins avoir réussi, à ce point que notre caravane pouvait se trouver, faute de bêtes de traits ou de transport, complètement immobilisée dans le désert.

Il n'y avait pas à se dissimuler que la situation était d'une extrême gravité, et encore que frère Phlips, toujours dominé par les pures influences de la foi, nous voulut remontrer que Dieu n'abandonnerait pas ses saints en une aussi fâcheuse détresse, on comprenait qu'il avait quelques efforts à faire pour se convaincre lui-même de la valeur absolue de ses confiantes assertions.

D'autant plus navrantes étaient d'ailleurs les réflexions que chacun de nous pouvait faire que, plongés dans l'épaisse nuit, nous devions, pendant au moins deux grandes heures encore, attendre dans l'impatience d'une inaction obligée, que les premières lueurs de l'aube nous permissent d'apprécier les proportions réelles du désastre ; et la mesure dans laquelle nous pouvions espérer de le réparer.

Ah ! si l'on eût multiplié ces deux heures par le nombre des émigrants, à quel siècle de terrible angoisse ne fût-on pas arrivé !

XV

ÉTRANGE.

Les hommes étaient restés en armes; et dès qu'à l'Orient parurent les premières lueurs, des groupes se formèrent qui devaient aller en divers sens battre les alentours. Cette battue, — nous pouvions le comprendre pour avoir la veille examiné le site où nous nous trouvions — menaçait d'être fort laborieuse, fort difficile, en risquant de rester improductive, car à part l'emplacement du camp, pour lequel nous avions choisi un lieu relativement découvert, la région était généralement boisée ou tout au moins herbue ; ce qu'on appelle des herbes dans ces *prairies* ayant souvent l'altitude et le feuillu de nos taillis européens. Les clartés qui commençaient à se répandre nous démontrèrent à nouveau ce que seraient les recherches de nos animaux dans les épaisseurs de cette singulière végétation.

Nous nous divisâmes donc en quatre compagnies munies chacune d'un haut guidon de ralliement et d'un clairon, pouvant au besoin donner des avertissements, par des sonneries dont la signification était connue de tous.

Nous partîmes. Francis faisait partie de la troupe que dirigeait frère Phlips, et qui prit à l'opposé de celle où j'étais avec frère Jem.

Dieu sait avec quelle lenteur nous avancions dans ces fourrés où l'horizon se fermait à quelque pas. Au bout d'un quart d'heure d'allées, de venues incertaines nous n'avions encore aperçu qu'une mule, que l'un des nôtres était allé reconduire au camp, et le dos d'un sauvage qui s'était aussitôt jeté dans les herbes, pour s'éloigner sans doute en rampant. Nous avions une singulière besogne en perspective.

Tout à coup le clairon retentit qui, par la direction, nous sembla venir de la troupe du frère Phlips. Nous écoutâmes. C'était la sonnerie de retraite, de rentrée au camp. Nous voilà donc regagnant de notre mieux le bord du fourré, où nous arrivâmes à peu près en même temps que le chef et sa troupe apparaissaient sur un point découvert de la colline qui dominait le camp. Ils revenaient d'une allure fort tranquille. Cependant à peine cinq ou six animaux avaient rejoint le *corral*.

Comme mes compagnons et moi nous étions à nous demander ce que cela signifiait, la troupe du chef ayant tourné un contour, je vis que derrière venaient mes deux mystérieuses, escortées, cela va de soi, de Ouitsouî et de nos trois Indiens.

La jeune fille était souriante, lady Agatha avait l'air essoufflé, le chien et les sauvages avaient leur impassibilité coutumière.

Pourquoi ce groupe en pareil lieu, à pareil moment, et marchant pour regagner le camp? d'où venait-il? depuis quand était-il parti?

Apercevant Francis, j'allais au-devant de lui, comme, en m'apercevant, il vint au-devant de moi. Et s'imaginant bien que j'étais impatient d'avoir une explication :

— Figure-toi, me dit-il, qu'après avoir battu un quartier de fourré sans rien découvrir, nous étions arrivés dans une espèce de clairière qui se continuait derrière le coteau, au haut duquel nous montâmes pour tâcher d'orienter nos recherches. Alors, imagine-toi notre surprise. Qu'est-ce que nous apercevons là-bas, tout là-bas, et venant de notre côté? les deux femmes, que nous croyions bien tranquilles au camp; le chien, comme tu penses, et nos trois sauvages qui évidemment leur avaient servi de guides pour l'excursion — nocturne — qu'elles venaient de faire. Nous doutions vraiment de nos yeux. « Attendons-les » dit frère Phlips. Et nous les attendîmes. Quand les deux femmes ne furent plus qu'à quelques pas de nous, miss Clara prenant la parole — à propos, tu sais, elle parle français comme toi et moi — miss Clara dit au chef, mais du même ton dont elle lui aurait dit bonjour en temps ordinaire : « Soyez sans inquiétude, frère Phlips, tout est arrangé. »

Or comme frère Phlips la regardait sans avoir l'air de comprendre : « Tout est arrangé, vous dis-je, répéta-t-elle ; puis elle adressa quelques mots (anglais, à ce que je crois) au vieil Indien qui fit en branlant la tête « Yes! yes! » Et elle ajouta avec un accent de douce autorité : « Croyez-moi, rentrez au camp, attendez, vous serez content. » C'est alors que frère Phlips a fait sonner la retraite. Et voilà, nous rentrons au camp pour attendre, pour être contents, puisque *ta* belle mystérieuse assure que nous le serons.

— Eh bien, rentrons, fis-je.

Et nous regagnâmes en groupes le front du corral, pendant que les deux femmes rentraient tout bonnement dans leur tente...

Une demi-heure environ s'écoula sans que rien de particulier se produisît, si bien que nous semblions déjà nous demander les uns les autres ce que nous pouvions espérer de notre inaction, quand sur un point de la lisière du fourré parurent une dizaine d'animaux, qui débouchèrent ensemble avec les allures du troupeau que le berger pousse devant lui, mais sans qu'il nous fût possible d'apercevoir le berger. Quelques instants après, sur un autre point, même apparition, puis une autre et une autre, toutes dans les mêmes conditions. De telle sorte qu'au bout d'une heure nous avions pu constater le retour de la totalité de nos animaux, sortis isolément ou par groupes successifs du fourré, où certainement il nous eût été impossible d'aller les reprendre ou les rassembler. Cela s'était fait comme par enchantement, car aucun être humain ne s'était montré, et, contre toute évidence ces fuyards semblaient être revenus d'eux-mêmes au bercail.

Mais voilà que, comme les derniers animaux furent sortis des hautes herbes, tout à coup et sur une espèce de sifflement qui pouvait bien être le son d'un instrument particulier, toute la lisière du fourré se trouva bordée d'une ligne d'Indiens qui s'arrêtèrent régulièrement espacés et qui, sur le signal que fit l'un d'eux en élevant sa lance, poussèrent tous un cri qui devait être un *vivat*, car ils avaient l'air de vouloir bondir sur eux-mêmes, et ils brandissaient joyeusement leurs armes au dessus de leur tête.

En ce moment, miss Clara était devant sa tente. Elle fit quelques pas comme pour être mieux en vue ou reconnue des sauvages, et pendant que nos

Indiens, qui étaient derrière elle, élevaient leur riffle, elle agita par trois fois son mouchoir blanc.

Sur quoi la ligne d'Indiens répéta le même cri, avec les mêmes gesticulations. Et de même que ces deux ou trois cents enfants du désert nous étaient subitement apparus tous ensemble au bord du fourré, de même sur un autre signal ils s'y replongèrent à la fois... Et l'instant d'après l'horizon fut encore pour nous complètement inanimé.

Miss Clara rentra aussitôt dans sa tente.

« Étrange! étrange! ne se lassait de répéter Francis, pendant qu'autour de nous chacun se livrait aux plus divers commentaires sur ce qui venait de se passer.

Moins que tout autre assurément la singularité de ces événements m'eut laissé indifférent si, en ce moment même, un malaise profond et indéfinissable ne fut venu jeter le trouble dans mes facultés. Depuis la veille d'ailleurs quelques symptômes m'avaient averti d'une situation anormale. Des lourdeurs de tête, des éblouissements, des commencements de défaillance. La nuit, alternative de



Miss Clara et les Indiens, dessin de Gilbert

chaude moiteur durant le sommeil et de frissons au réveil. Lors de l'alerte j'avais pu me réconforter passagèrement par quelques gorgées de liqueur cordiale, et faire assez bonne figure pendant les reconnaissances du matin. Quelle fut la cause de ce mal, insolation, refroidissement ou influence fiévreuse de la région, je n'aurais su le dire, toujours est-il que me trouvant tout à coup à bout de forces, je fus obligé de prendre le bras de Francis qui, aidé de frère Jem, m'emmena, me coucha, et qui, je puis, je dois le dire, me prodigua dès lors, sans se soucier des veilles ni de la fatigue, les soins les plus assidus, les plus affectueux.

Toujours est-il qu'un lourd sommeil, ou plutôt une profonde absorption fébrile s'empara de moi, qui m'ôta l'absolue conscience de mon être...

XVI

TRAITEMENT EFFICACE

... Un soir — je dis un soir parce que du fond de la voiture où je gisais anéanti, je pouvais voir au dessus de la noire silhouette d'un coteau qui me faisait face, le soleil se coucher dans une fournaise empourprée — un soir comme j'étais là perdu dans ce vide de la pensée qui suit ordinairement les violentes agitations cérébrales :

— Eh bien ! entendis-je, qu'on disait doucement auprès de moi — car on avait installé la voiture de façon à ce que la paroi se relevât à côté de mon chevet — vous vous trouvez mieux, paraît-il.

Je reconnus la voix de frère Phlips qui me prenant la main, « moins ou plutôt fort peu de fièvre, » ajouta-t-il, bon augure ! De la patience et tout ira bien. »

C'était, à proprement parler, depuis mon alitement, la première fois que, réveillé de ma torpeur, j'avais une impression consciente de ce que j'entendais. J'allais essayer de répondre. « Non, fit le petit chef, ne parlez pas encore, cela vous fatiguerait. Vous entendez, vous comprenez, il suffit. Je voulais seulement vous assurer que tous ici nous prenons grand intérêt à votre état, et que la nouvelle d'une amélioration sera bien accueillie de tous nos frères, de toutes nos sœurs, qui ont pour vous une égale sympathie. »

J'avais bien compris les paroles du chef, mais il me souvient que je répétai machinalement ces mots: « nos frères, nos sœurs » et que ce ne fut qu'en les prononçant que je me rendis compte de leur application. L'idée du camp, de la caravane et de ceux qui s'y trouvaient, étaient loin de mon esprit. Elle y revint tout entière.

— Voyez-vous, mon enfant, reprit le chef, les saints du dernier jour croient peu en cette vaine science, dite médicale, à laquelle les autres hommes accordent souvent tant de confiance et qui, dans la plupart des cas, ne profite qu'à ceux qui l'exercent, ceci vous soit dit pour que, malade parmi nous, vous ne regrettiez point de ne pas voir à votre chevet un médecin multipliant les aveugles prescriptions, les ordonnances hasardeuses. Ne pensez pas que cette absence vous fasse courir les moindres dangers. Non. Ceux de ces prétendus docteurs qui d'aventure viennent chez nous n'y trouvent à vivre qu'à la condition de s'occuper des sciences exactes ou industrielles. Et loin qu'il y ait chez nous plus de maladies ou de morts qu'ailleurs, c'est le contraire qui a lieu, je puis vous le certifier. Toutefois d'ailleurs, ne croyez pas non plus que pour cela vous soyez abandonné au seul agissement de la nature. Non, encore, car si nous doutons de la sapience humaine, nous attendons tout de la miséricordieuse intervention divine ; et c'est par la communion de la prière, que nous faisons appel au Maître suprême des existences, qui juge s'il doit nous écouter; c'est par l'imposition des mains de ceux qui pensent avoir mission d'en haut, que nous recommandons à Dieu ceux qui souffrent et que nous voudrions voir soulagés ; ces pieux recours laissent loin par leur efficacité les prétentieuses pratiques des médecins. Tous les jours depuis que vous êtes affligé, nos frères, nos sœurs ont prié pour vous et ils prieront encore. Dieu les a sans doute écoutés. Que Dieu vous continue son assistance, mon cher enfant. (En parlant ainsi le chef étendait paternellement ses mains sur moi) que Dieu vous rende la santé; et après l'avoir sincèrement invoqué pour votre guérison, nous chanterons la joyeuse action de grâces. Courage, mon enfant, patience ! Espérez comme nous espérons, et attendez tout de Dieu. »

Et frère Phlips s'éloigna.

Tout cela avait été dit doucement, bonnement, d'un accent pénétrant, persuasif, qui, sans secousse, sans fatigue, imposée à mes facultés amoindries, avait rendu, si j'ose m'exprimer ainsi, comme une force à ma faiblesse et produit comme un réchauffement à mon âme refroidie.

Un vague bien-être m'en était resté, dont je goûtais le charme indécis quand, du sein de ce réveil, qui était cependant comme une heureuse somnolence, je perçus une sorte de murmure harmonieux aux longues, aux lentes, mais émouvantes vibrations qui, de loin venu, semblait flotter caressant autour de moi.

Conscient alors — il m'en souvient bien — de mon état étrange, cherchant à dissiper mon doute des réalités, et apercevant Francis près de moi : « Dis, il y a bien un bruit, un chant, un je ne sais quoi dans l'air, n'est-ce pas? Je ne me trompe pas. J'entends.

— Oui, fit mon ami d'un hochement de tête.

— Qu'est-ce donc ?

— C'est l'hymne-prière que là-bas, à l'autre bout du camp, chaque soir depuis quelques jours les saints disent en chœur à mi-voix pour demander à Dieu ton rétablissement...

— Se peut-il?

Je vis Francis hocher encore affirmativement la tête. Alors je sais que je m'accoudai pour entendre mieux cette espèce de vaporeux concert, qui, en me causant la plus fraîche impression, semblait m'apporter un secret reconfort ; et je sais qu'étant ainsi accoudé, les yeux mouillés de douces larmes, à quelques pas de là, dans les rêveuses lueurs que répandait le couchant, un beau visage m'apparut, dont le souriant regard venait vers moi, sur moi...

« Elle? » dis-je, ou plutôt demandai-je à Francis, qui, souriant aussi, fit encore une fois le signe de l'affirmation.

Et alors je ne sais plus... car alors la force me manqua pour savourer ces charmantes émotions; de nouveau la confusion se fit dans mes idées.

Mais bien que pendant une assez longue période de jours il n'y eut encore pour moi qu'une languissante alternative d'anéantissements et de demi-réveils, ce ne fut pas moins de ce moment que s'acheva le danger auquel j'avais été exposé pendant les premiers temps, et certainement quelque peu maître que je fusse alors de mes réflexions, aussitôt que je pouvais en ressaisir le fil, l'influence devait être heureuse des sympathies qui m'entouraient.

Puis vint la convalescence, qui ne laissa pas d'être lente, et au cours de laquelle j'avais pour principale distraction de tâcher de retrouver, aidé par mon fidèle Francis, — titre bien mérité, — la part de réalité qui revenait à ce que j'appelais mes visions, car les souvenirs que j'en avais gardés étaient pour moi comme ceux que laissent les songes.

« Eh bien oui, me disait Francis, oui, l'*on* s'est intéressé à toi indirectement, directement, comme tu voudras. Et d'abord ce fut lady Agatha qui, — en bon français, je ne la crois même pas bien forte en anglais, — ce fut lady Agatha qui me dit : « Après tout, ce pauvre enfant a droit à ce que nous nous inquiétions de sa santé. N'avons-nous pas trouvé chez son père tous les soins, tous les

égards désirables? Et comme je voulus, pour voir, lui faire remarquer que papa Heurtillon avait fait son devoir d'*hôtelier*. — Hôtelier soit, mais excellent homme; au surplus, comme s'il eut prévu ce qui est arrivé : « L'enfant peut avoir en route un malaise... Vous devez vous entendre à ça, vous madame... — Soyez tranquille, lui avais-je dit, — chose promise, chose due. » Et voilà comment il s'est fait que lady Agatha, sans discuter avec frère Phlips sur la valeur de la médecine, n'a pas moins trouvé pour toi dans sa pharmacie de voyage certaines tisanes... C'était moi qui te les donnais : mais voilà qu'un jour tu me rebutais, tu refusais de boire, et cependant cette boisson, je l'avais vu, te faisait du bien. Alors ma foi, à l'hôpital comme à l'hôpital! je m'en vais droit à lady Agatha et à miss Clara, qui, depuis ta maladie avait donné à Ouitsouî la consigne de me laisser passer. Je dis mon embarras, et j'ajoute qu'il me semblait que si miss Clara voulait essayer de me remplacer... une idée, quoi! — Vous croyez, fit-elle avec un bon sourire, pendant que lady Agatha souriait aussi, eh bien, allons! » Et elle vint. Et Dieu sait qui fut obéissant, et qui avala prestement la tisane.

— C'est donc cela — l'apparition qui me semble si lointaine?

— Probablement. Et cette intervention m'ayant bien réussi, je ne me suis pas gêné pour la demander de nouveau.

— Et l'on a consenti?

— Toujours avec la même bonne grâce... Parfois même, — que veux-tu, je te traitais à ma façon et pour le mieux, — il m'est arrivé de solliciter non pas cette aide que j'appellerai matérielle, mais une simple apparition, à distance, qui me semblait devoir relever ton moral affaibli.

— Comme le jour de l'hymne-prière?...

— Justement.

— Et elle venait quand tu l'en priais?

— Ça les faisait rire toutes deux, comme d'un enfantillage, mais *elle* ne venait pas moins.

— Tandis que maintenant elle ne vient plus.

— C'est que tu n'es plus en traitement.

— Toujours est-il que les premiers pas que je ferai seront pour aller les remercier.

— C'est ce que j'ai cru pouvoir annoncer a lady Agatha, mais elle m'a répondu que c'était inutile, et dès lors, d'ailleurs Ouitsouî a repris avec moi l'ancienne consigne. Impossible d'approcher, maintenant.

— Nous verrons bien, fis-je.

Et en effet, aussitôt que je pus marcher au bras de Francis, je voulus *voir*, mais je trouvai les abords plus férocement gardés que jamais ; car les Indiens semblaient tout prêts à venir en aide au cerbère accoutumé, et force me fût bien de rengaîner mon remercîment, et de me retrouver au même point qu'avant ma maladie...

— Ça mais, voyons, disais-je ensuite pour qu'il ne fût pas seulement question de ce qui me concernait en cette récapitulation d'Epiménide, et toi, où en es-tu?

Et alors Francis de me faire l'impossible narré de ses relations suivies, trop suivies, avec la famille : notamment comme quoi je lui avais en quelque sorte rendu service en tombant malade et en l'obligeant à me soigner pour le soustraire à la double absorption de frère Jem, qui ne pouvait plus faire un pas sans lui, et qui, tout en le voulant sans cesse à ses côtés, n'ouvrait que de temps en temps la bouche pour énoncer les idées les plus fantastiques; — un fou somnolent de sœur Harriet qui, s'étant constituée son catéchiseur assidu, prétendait le bourrer de subtiles *vérités* dont son esprit débordait, lui donnait des leçons manuscrites à apprendre, le tançait vertement lorsqu'il en passait un mot, etc... Sans compter que miss Loo, toujours férue de son grand sauvage, ne s'avisait de rien moins que de vouloir l'associer à la conversion des Indiens que, en vertu des données historiques de la religion, elle tenait pour représentants de la plus noble, de la plus intéressante des races. Un jour, se disant tout à coup investie du don des langues, comme sa mère, ne l'avait-elle pas entraîné pour qu'il pût rendre témoignage de l'effet de son charabia sur les enfants du désert, qui malgré leur instinctive et normale gravité s'étaient tordus de rire à sa prédication ; sur quoi elle avait conclu, en vertu des recommandations de gaîté qui font partie de la doctrine de ces saints, que ces hommes simples s'étaient montrés accessibles à la vérité... et que sais-je? Au total, l'ami Francis me semblait en voie d'admiration beaucoup moins grande pour *son type*.

— A propos, et l'*ami* Brun, en a-t-on des nouvelles ?

— Nos Indiens prétendent l'avoir aperçu parmi les *Chochones*, quand ils y sont allés avec miss Clara, pour réclamer nos animaux ; et ils ne seraient pas loin de croire que ce soit lui qui leur a conseillé cette *stampède* que nous avons failli payer cher. Tu l'appelles ami : oui, ami surtout des liasses de bank-notes qu'il avait soutirées à frère Jem, sous prétexte d'acquitter une dette d'honneur à son départ de San Francisco, comme s'il était homme à payer quelqu'un : ami aussi des guinées que, en plein désert, il a eu l'art de m'emprunter, grâce à l'appât des cigares que, en ce moment, j'aurais payés de mon sang.

— Et maintenant?

— Maintenant je n'y pense plus, mais plus du tout.

— Vraiment.

— J'en avais parfois encore de cuisantes réminiscences à l'époque où tu es tombé malade, mais alors, ma foi, la crainte, l'ennui, l'occupation, les ont complètement dissipées, et voilà, je n'y pense plus. C'est toi qui m'as guéri. »

Quoi qu'il en fût, je trouvais mon Francis tout autre qu'auparavant : quelques semaines l'avaient singulièrement mûri : effet de la vie du cœur qu'il n'avait guère connue jusques-là, et qui avait commencé pour lui par de vaillantes preuves d'affection envers moi : Dieu sait donc s'il m'était devenu cher...

Toujours est-il que la caravane n'avait pas moins suivi sa route assez heureusement à travers le grand bassin de l'Utah. Il y avait quatre ou cinq jours seulement que j'étais descendu de voiture, quand nous dressâmes un soir le corral sur l'une des dernières collines dominant la région du grand lac salé. Deux de nos Indiens furent détachés en

avant-coureurs pour annoncer notre arrivée à la nouvelle Sion, dont nous ne devions plus être éloignés que d'une quinzaine de lieues.

XVII

LA NOUVELLE SION

En bonne vérité, l'approche de la cité des saints n'est pas propre à séduire beaucoup les arrivants, car à mesure que l'on avance vers ce point tant désiré, il semble que la contrée se fasse de plus en plus sauvage et stérile. L'on traverse alors d'immenses plaines désolées, que couvre une seule espèce de plante, une armoise grise, épineuse. Tout au plus, çà et là dans ce desert, quelque source fait-elle une pauvre oasis. Si j'ajoute que l'horizon de ces vastitudes mornes était, au moins pour nous, qui arrivions de l'ouest, borné par de hautes chaînes de montagnes nues aux dents neigeuses, on comprendra qu'un sentiment de profonde mélancolie s'emparât de l'esprit des émigrants à l'idée que là était le but de leur long voyage. Frère Phlips, à qui n'échappait pas cette triste impression, et qui d'ailleurs l'entendait se traduire, en prit prétexte un soir pour une allocution vraiment fort habile dans son apparente simplicité, et qui produisit l'effet qu'il en attendait :

« Non seulement, dit-il, vous ne devez pas juger de notre terre d'élection, par l'espèce de rempart sauvage qui l'entoure, mais encore vous devez comprendre combien sage a été le prophète qui a choisi pour l'établissement de son peuple une terre complètement isolée et murée en quelque sorte. Dieu l'inspira en lui faisant chercher et trouver les rives du grand lac, où les Saints auront tout l'honneur et tout l'avantage d'une riche colonie. N'oubliez pas que Chanaan eut pour chemin le désert. Attendez, vous verrez. »

A deux journées de marche plus loin, en effet, — étapes peu longues, — nous vîmes soudain un changement réel, sinon dans l'aspect général du pays, mais au moins dans sa nature. Après un soulèvement du sol, qui semblait marquer la limite de ce qu'on pourrait appeler la contrée morte, s'ouvrit devant nous la contrée, non pas fertile, mais pouvant être fertilisée. C'était le Chanaan, au sein duquel Brigham Young avait cru pouvoir placer la capitale de la foi régénérée. Ce Chanaan même, je le répète, n'était guère mieux fait pour séduire le regard que le désert qui l'avait précédé, car là encore des plaines à peu près nues, une terre attendant le travail de l'homme pour commencer à produire; excellente nature évidemment, mais nature au repos.

En avançant d'avantage, nous arrivâmes sur les rives du lac Utah, un charmant réservoir bleu, limpide qui verdit tout autour de lui, mais sans que la végétation y prenne cependant une grande puissance; même là où le sol est favorablement imprégné par des eaux fraîches et abondantes, les arbres sont rares. Quelques bosquets qui, vus de là, semblent ne pas oser dépasser le niveau des creux de rochers, et c'est tout.

Nous abordâmes ce petit lac par l'endroit où en sort une rivière assez rapide, aux rives profondes, accidentées, à laquelle les Mormons ont donné le nom biblique de *Jourdain*, et dont nous n'avions plus qu'à suivre le cours pour arriver à la cité des Saints, que cette rivière baigne à son arrivée dans le lac salé.

Un soir enfin, par un beau coucher de soleil, la caravane fit halte à environ deux lieues de Sion, sur une légère éminence du haut de laquelle le regard s'étendait sur la vallée du Grand Lac, immense bassin d'au moins cent lieues de tour, d'où surgissent plusieurs îles, et au bord duquel nous pouvions déjà distinguer les édifices de la ville, étagés sur la pente d'une colline blanche et nue.

Le lendemain la mise en mouvement de la caravane se fit avec de véritables apprêts de fête, car l'on ne devait plus s'arrêter qu'en terre sainte, et, dans la matinée même, la troupe fervente allait enfin recevoir la bénédiction du prophète qui avait fait dire qu'il viendrait au devant d'elle, assisté des apôtres, et accompagné du peuple, à l'entrée du pont du Jourdain. Tous s'étaient attifés le plus proprement, le plus convenablement possible. Le peu de verdure des environs du camp avait été mis au pillage pour enguirlander les chariots, empanacher la tête des animaux, et pour que chacun eut au moins un bouquet de feuillage à la main.

La marche était ouverte par six clairons qui sonnèrent aussitôt que nous pûmes apercevoir la foule massée en avant du pont. Frère Phlips, marchant entre deux bannières, que portaient des jeunes garçons, venait ensuite. Derrière lui s'étaient groupés les chefs de familles, que suivaient en ordre parallèle le groupe des femmes et le groupe des jeunes gens : les attelages et transports que quelques hommes dirigeaient se déroulaient au loin.

Ceux du pont avaient un orchestre dans toutes les règles qui, dès que nous ne fûmes plus qu'à quelque distance, entonna l'air du chant *National*, que les émigrants avaient souvent répété en route, et qui fut chanté à la fois par les deux troupes qui allaient se réunir. Ce fut au retentissement de ce chant que la rencontre s'opéra. A l'entrée du pont se tenait un homme de taille moyenne, paraissant âgé d'environ quarante ans (bien qu'il en eût près de cinquante), blond, frais, sensiblement obèse, aux traits réguliers, au front assez large, aux yeux vifs, aux lèvres fermes mais souriantes, ayant en général sous un large feutre de couleur fauve, dans un ample habit de drap verdâtre, l'aspect sympathique d'un joyeux mais malin fermier. C'était Brigham Young, le prophète, le pontife suprême des Saints du dernier jour.

Arrivé à quelques pas de lui, frère Phlips s'arrêta, fit abaisser les bannières ; les chants, les musiques se turent, et tous les arrivants s'inclinèrent pendant que le prophète tenait ses bras étendus vers eux, en murmurant quelques paroles que nul de nous ne dût entendre, mais qui n'étaient autres assurément qu'une formule de bénédiction. Et ce fut toute la cérémonie de réception, car, après que frère Phlips eut reçu l'accolade de deux hommes qui se tenaient aux côtés du prophète et qui étaient (je l'ai su depuis) des *apôtres*, conseillers de celui-ci, la musique joua de nouveau, des acclamations retentirent, et la foule qui jusque-là était restée contenue derrière le pontife, se précipita en tumulte en avant du pont

pour prodiguer plutôt aux arrivants tous les témoignages de la plus vive, de la plus cordiale sympathie.

Spectacle intéressant, touchant, je dois le dire, car quelques minutes à peine après cette rencontre de deux foules généralement composées de gens ne s'étant jamais vus, jamais connus, ignorant même les uns les autres les noms qu'ils portaient, on eût dit que chacun des arrivants avait trouvé dans les résidents autant de proches ou d'amis. Partout des groupes s'étaient formés par le choix sympathique du premier regard; partout s'entretenaient, se serraient les mains, s'appelaient frère et sœur ces étrangers de tout à l'heure, maintenant devenus hôtes les uns des autres ; et tout cela s'en allait le bras sous le bras, la main dans la main.

Bien entendu, la ville, naissante en quelque sorte, ne pouvait offrir un domicile effectif à chacun des nouveaux débarqués ; et il allait falloir plusieurs mois pour que ceux-ci s'organisassent en propre selon l'étendue de leurs ressources; plus d'un même devait continuer à vivre sous la tente jusqu'à ce qu'il se fût édifié ou fait édifier une demeure, puis aussi ce n'était pas du jour au lendemain que tous pou-



Sion, dessin de H. Clerget.

vaient se mettre au travail agricole ou industriel; encore fallait-il que ceux-ci eussent choisi, reçu les terres qu'ils devaient exploiter, et que ceux-là se fussent fait un atelier ou créé une clientèle, car, notons-le bien — pour le présent du moins, qui n'est qu'un état transitoire, et auquel doit succéder une ère dont les prophéties font un merveilleux tableau sur lequel nous reviendrons sans doute — le mormonisme n'est rien moins que le communisme de la propriété et du travail. Étant donné qu'elle a pris possession d'un territoire immense, la nation peut naturellement attribuer des biens aux Saints qui viennent résider en Utah, mais ils doivent cultiver à leurs risques et périls, à la condition — qui d'ailleurs est générale — de verser à l'état, à l'église la *dîme* (dizième) de tout ce qu'ils récolteront. Industriels, commerçants, ils devront s'ingénier pour se suffire, sous la même obligation du versement du dixième de leur gain brut. La nation compte donc et comptera longtemps encore des riches et des pauvres. Brigham le prophète, par exemple se serait créé, assure-t-on, par d'habiles spéculations opérées d'ailleurs en *pays de gentils,* une fortune d'au moins deux millions, dont il jouit en toute franchise et indépendance ; d'autre part, à vrai dire, on ne pouvait voir en Utah, aucun misé-

rable, aucun mendiant, le travail y étant, pour tous, la loi inéluctable et devant nécessairement empêcher que le moins favorisé ne tombât dans le besoin.

Provisoirement donc, vu l'inégalité normale des conditions, il y a solidarité, assistance, surtout dans le cas d'arrivée en la région sainte, et c'est ce qui explique le cordial concours que je viens de signaler.

Francis et moi, nous fûmes présentés et chaudement recommandés par frère Phlips lui-même à un grave *elder* (ancien, ayant ordre de prêtrise) sellier de profession et, au résumé, personnage important. Ce digne homme nous offrit aussitôt l'hospitalité sans vouloir formuler aucune condition, mais nous tînmes à en faire. Et il fut convenu qu'il nous donnerait en location dans sa propre maison une chambre pour chacun de nous, et dans ses jardins un hangard fermé pour l'abri de nos équipages et du fidèle Broum qui en avait soin. Nous devions autant que cela nous conviendrait, manger à sa table — en le défrayant de nos dépenses. De la sorte, nous échappions à la gêne de l'assistance gratuite, que nous pouvions d'autant moins accepter que Francis n'était encore, en réalité qu'un néophyte d'ailleurs en voie de refroidissement — et que je n'avais encore manifesté à personne aucun désir d'affiliation.

Quoi qu'il en fût, frère Pittmann — c'était le nom de notre hôte — qui pouvait avoir une cinquantaine d'années, nous avait pris chacun par un bras et nous emmenait de l'air d'un père qui aurait, après une longue absence retrouvé ses deux fils.

Ce fut ainsi que nous franchîmes le pont du Jourdain, et que nous entrâmes dans la cité des Saints que nous devions traverser en grande partie pour nous rendre chez frère Pittmann.

Ville improvisée d'après le système américain, la nouvelle Sion, qu'entoure une simple levée de terre comme rempart suffisant contre les Indiens, peut mesurer environ quatre kilomètres de long sur deux et demi de large. Quand nous entrâmes elle était bien jeune encore et les principaux édifices publics comme le temple immense qui doit la dominer, les bureaux de la Dîme, Social-Hall, salle d'assemblée nationale et salle de spectacle, etc., ne faisaient pour ainsi dire que sortir de terre, mais l'aspect n'en était pas moins fort grandiose par le caractère de spaciosité de son tracé et de ses divisions. Assise à la base d'un des derniers versants des monts Wah-Satch, s'allongeant en partie sur la rive droite du Jourdain, et en partie faisant face au Lac Salé dans lequel la rivière va se jeter à quelque distance de là, elle est composé de vingt-et-un *wards* ou quartiers, chacun de douze *blocks* ou carrés réguliers, ce qui en fait un immense damier. Les rues, qui se coupent toutes à angles droits ont environ cinquante pas de large, et sont perpétuellement arrosées de chaque côté par des ruisseaux d'une eau fort limpide, que des canaux amènent des montagnes voisines, et qui court sous une double rangée de petits saules d'un vert assez gai. Chaque habitation, éloignée de la rue d'au moins six ou sept mètres est placée au milieu d'un terrain cultivé plus ou moins vaste orné de fleurs et d'arbustes d'agréments; le devant des maisons forme jardin, le reste du terrain est planté d'arbres fruitiers ou consacré à diverses cultures d'utilité. Les végétaux que j'appellerai ombrageants me semblèrent ou y faire défaut ou se refuser à l'acclimatation, comme si la région était peu faite pour l'*arbre* proprement dit.

Largement aérée par sa disposition primitive même, et abondamment arrosée par suite d'ingénieux travaux, la ville des Saints doit être, on le comprend, d'une parfaite salubrité, et sa population qui, presque entière, s'était portée à notre rencontre, l'attestait par ses airs de riante et florissante santé.

Nous ne pouvions dès ce même jour, vu le mouvement insolite dû à notre arrivée, juger de son animation normale. Mais, dès le lendemain, elle eut repris sa physionomie ordinaire, et nous en eûmes le spectacle vraiment agréable : à savoir la vie bien accusée sans le tumulte, le bourdonnement et non le vacarme. A la fois ville et campagne, les édifices s'y espacent forcément, et d'ailleurs une grande partie des habitants ayant leurs travaux rustiques hors de l'enceinte, il s'ensuit un trafic incessant, mais non bruyant de piétons et d'attelages. Des ateliers, quelques usines, beaucoup d'artisans particuliers. Quant au style des constructions, qui pour les particuliers sont faites de grosses briques séchées au soleil et crépies ensuite de plâtre, tandis que la pierre, le granit venant des montagnes voisines se réserve aux édifices publics, rien de plus divers, car chacun suit son goût, et les différentes nationalités s'y accusent à qui mieux mieux. L'économie du terrain n'étant pas mise en question, les maisons s'étendent plus en surface qu'en hauteur.

Pour les services publics d'ailleurs, en attendant les bâtiments définitifs, qui s'élèvent et doivent être généralement somptueux, des locaux sont provisoirement installés. C'est ainsi que, dès notre arrivée, nous pûmes voir, tout à côté des basses œuvres d'une salle de spectacle se construisant sur les plans de Dury-Lane, et devant contenir trois mille spectateurs, une grande halle de bois, de fer, voire même de toile, où avait lieu une exposition des produits agricoles et industriels de l'Utah. Cette exposition, que nous visitâmes ensuite, était aussi curieuse par le nombre que par la variété des objets exposés. Une autre halle servait de théâtre provisoire. Plus loin, la nature ingrate d'un certain côté, en cette région, y ayant cependant de curieuses prodigalités, est un vaste établissement de bains où l'eau arrive toute chauffée d'une source thermale, qui sort à quelque distance du pied de la montagne, et qui semble juste à point donnée aux Saints pour les besoins de leur religion, car elle permet d'administrer en tout temps, et même aux frères maladifs, le baptême par immersion, qui ne serait possible ni en certaine saison, ni sur de certaines personnes.

Une des grandes et véritables curiosités du pays, — parlons-en pour n'y pas revenir, — est ce Grand Lac Salé, au midi duquel la ville est bâtie, et qui donne son nom à la vallée. Ce lac qui autrefois devait occuper une étendue bien plus vaste et qui pour les Mormons, — gens de fort bonne volonté en fait de rapprochements, — équivaut à la mer morte de Judée, n'a pas moins de cent quinze lieues de pourtour. Ses bords s'élèvent à mille mètres au dessus du niveau de la mer et il forme le fond d'un vaste bassin tout entouré de montagnes fort

pittoresquement accidenté mais généralement assez dénudé. On en voit émerger une quinzaine d'îles, dont certaines assez étendues pointent en pic à de grandes hauteurs, mais où la verdure n'est pas très abondante. Les eaux de ce lac forment, comme le remarque justement un Mormon, le réservoir de saumure naturelle la plus concentrée du globe. Elles sont si denses par la présence du sel, que le corps d'un homme y surnage tout naturellement, et qu'il pourrait en quelque sorte s'endormir à la surface sans risque de se noyer. A vrai dire, les habitants du pays sont fort peu portés à se plonger dans cette saumure, qui leur ferait éprouver un picotement des plus désagréables; et d'ailleurs ni poissons, ni mollusques ne sauraient y vivre, c'est ce qu'on pourrait appeler une eau absolument morte; et on le comprendra quand on saura que le sel qu'on en retire par l'évaporation équivaut à environ le tiers de son volume (au moins 300 grammes par litre.)

Nous ne vîmes sur le lac que quelques petites embarcations servant à gagner les îles où les citadins peuvent abondamment se pourvoir de gibier aquatique.

Tout autour de la ville, grâce à la facilité d'irrigation, sont de fort belles prairies où paissent en grand nombre les bestiaux qui servent au travail des terres et fournissent à l'alimentation.

A plusieurs lieues à la ronde d'ailleurs et notamment au midi, dans la direction du lac Utah, des villages, des fermes, sont répandus, qui comptent une population essentiellement agricole et non moins active que celle de la ville avec laquelle elle se tient constamment en relations.

Il avait suffi à frère Pittmann (qui du reste était de nature fort diserte), du temps employé à nous rendre des bords du Jourdain à sa demeure pour nous faire le tableau à peu près général de l'état de la nouvelle Sion, et même pour nous en montrer quelques curiosités.

Enfin nous arrivâmes à l'extrémité d'un des quartiers nord de la ville que bornait l'enceinte de la terre.

— C'est ici, » nous dit frère Pittmann, en prenant une allée qui conduisait à une assez vaste maison blanche, occupant le milieu d'un carré verdoyant à chaque coin duquel était bâti un coquet pavillon, peint d'un vert tendre, entouré d'un jardin. Sur une pelouse qui régnait autour de l'édifice central, jouaient six ou huit enfants. Devant la porte d'un des pavillons verts cousait assise une jeune femme, qui se leva en nous voyant passer, et à qui l'elder fit un signe affectueux de la main.

Au seuil de la maison banche se montra une placide figure de matrone, à cheveux gris : « Bonne amie, lui dit frère Pittmann, je vous amène deux hôtes, dont il faudra que nous ayons grand soin.

— Qu'ils soient les bien venus, dit la matrone qui s'inclina avec un cordial sourire.

Puis nous la présentant à son tour : madame Pittmann *première*, dit l'elder.

Francis et moi nous nous regardâmes, tout en faisant le salut d'usage.

Et comme M. et Mme Pittmann *première* s'étaient écartés pour nous laisser passer, nous passâmes...

E. MULLER.

(La fin à la prochaine livraison.)

ÉTUDES MORALES

LES VIEILLES FILLES (1)

IV

Et comment vos jeunes châtelaines restèrent-elles vieilles filles, nous dira-t-on, puisque les voici toutes deux fiancées?

— Hélas! n'y a-t-il pas bien des risques, bien des changements, bien des périls, entre la coupe et les lèvres, entre la veille et le lendemain? Nos plus brillantes espérances ne durent qu'un matin; nos édifices les plus orgueilleux sont bâtis sur le sable. Tout ici-bas est incertain, troublé, fugitif, excepté les éternelles misères de l'homme, assouvies ou soulagées par l'éternelle bonté de Dieu... Heureusement (ne l'oubliez pas!) que le bonheur vous sourie ou que le malheur vous accable, que la bise souffle ou que le printemps s'éveille, heureusement Dieu est toujours là, pour les fiancées heureuses comme pour les vieilles filles, pour les amours naissants comme pour les cœurs brisés.

Il y avait six mois que Blanche avait promis sa main au fils du premier président, un an passé que Berthe avait vu partir son fiancé pour la terre d'Espagne, et les sévères beautés de l'hiver avaient blanchi les plaines et les forêts de Montrobert.

Cependant le baron n'avait point abandonné son château pour les splendeurs de Paris, ni pour les distractions plus paisibles de la ville voisine. Il vivait sous son toit avec ses deux filles, recevant peu, chassant beaucoup, voyant parfois, avec plaisir, son futur gendre Le Cointe, et attendant avec anxiété les lettres de son futur gendre Gaston. C'est sur ce dernier que s'étaient concentrées toutes ses espérances de père, toutes ses affections de parent, tout son orgueil de race. C'était le sang des Montrobert qui coulait dans ces jeunes veines; c'était le nom des Montrobert qui ennoblirait un jour ce jeune front altier. Aussi le baron, lorsqu'il comparait les époux futurs de ses deux filles, pensait-il, avec une certaine tristesse, au sort de sa joyeuse Blanche, destinée à vivre à l'ombre des hautes chaires et des robes noires du Parlement, unie à un président à mortier, tandis que sa douce Berthe rayonnerait aux côtés d'un des plus brillants gentilshommes de sa province.

Puis il se disait qu'après tout, c'était bien heureux encore que son neveu se trouvât là, pour conserver son nom et pour perpétuer sa race : « La Providence est grande dans ses dédommagements,

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

se disait le fier gentilhomme. Elle ne m'a pas donné de fils, mais elle m'a envoyé Gaston... Dieu merci! quand je n'y serai plus, il y aura... ici... encore des Montrobert! »

Mais souvent, quand le baron avait achevé cette pieuse réflexion et cette effusion reconnaissante, son regard se baissait, comme furtif et honteux, et son front se couvrait de cette âpre rougeur que nous lui avons vu prendre dans une autre circonstance.

Dans une des soirées les plus longues et les plus tristes de cet hiver mémorable, le baron et ses deux filles étaient assis dans l'une des salles les moins hautes et les mieux chauffées du vaste château. M. de Montrobert, étendu dans son grand fauteuil, présentait ses pieds à la joyeuse chaleur de l'âtre, et les deux jeunes filles s'étaient placées auprès de la massive table de chêne, dans le cercle lumineux que projetaient de grands flambeaux d'argent.

Blanche tressait, de ses doigts mignons, des fils d'argent et d'or dont elle formait une sorte de filigrane, ouvrage et coquet qu'on appelait alors de la *frivolité*. Berthe tenait, ouvert devant elle, un livre qu'elle lisait à haute voix. La cadence rythmée des phrases et des mots, l'harmonie des consonnances, annonçaient des alexandrins d'une riche et moelleuse poésie; rien autre chose que l'*Esther*, de Racine, telle qu'elle avait été représentée, une vingtaine d'années auparavant, par les demoiselles de Saint-Cyr.

Soudain la jeune lectrice fut interrompue par des piétinements de chevaux, dans la cour, mêlés à des clameurs bruyantes. Les dogues attachés aux angles de la grille faisaient entendre des aboiements furieux. Une sorte de trompe ou de cor résonna, puis les cloches annonçant l'arrivée d'un visiteur, à cette heure déjà avancée. Le baron sonna aussitôt, et envoya un domestique s'informer de ce que c'était.

— Qui donc peut venir à cette heure? — dit Blanche, en s'interrompant. — Ce n'est pas certainement le messager de Dijon, qui apporte le courrier d'Espagne? »

En prononçant ces mots, elle regardait sa sœur, qui n'avait rien dit, mais qui, un peu plus pâle que de coutume et avec un certain tremblement, venait de déposer son livre.

— Un messager de Perpignan, envoyé par le colonel de Royal-Champagne, monseigneur, — dit, au même instant, le domestique entrant dans la salle.

— Faites-le venir, — balbutia le baron, qui s'était levé et qui, pâle comme un spectre, faible comme un enfant, chancelait hors de son fauteuil. Sous l'étreinte de son angoisse, dans l'amertume de son anxiété, il ne pensait même plus, ce père malheureux, que sa fille était là, et qu'il aurait fallu ménager la faiblesse de la femme, le cœur de la fiancée.

Mais le messager était entré; il tenait à la main un paquet cacheté, qu'en saluant il remit au gentilhomme. Les jeunes filles n'eurent pas le temps d'apercevoir la couleur de la cire, ni les armes qui scellaient l'enveloppe. Immobiles, muettes, consternées, elles tenaient les yeux fixés sur leur père qui, en brisant rapidement le cachet, s'était approché d'un des flambeaux de cire.

Soudain elles le virent pâlir, frémir, chanceler, et sa main qui tremblait, laissa tomber sur la table l'enveloppe de parchemin, d'où s'échappèrent quelques lettres et un ruban bleu d'enseigne, noirci de poudre et taché de sang... C'était là tout ce qui restait de Gaston.

Blanche poussa un cri perçant et fondit en larmes; Berthe s'avança, pâle et ferme, et, prenant en main le ruban bleu :

« — Mon père, — dit-elle, — est-ce lui-même ou bien... un autre... qui vous l'envoie?... Où est maintenant Gaston?... Est-il... mort? »

La jeune fille avait dit ce mot bien bas, d'une voix haletante et étouffée, comme si elle-même eût craint de l'entendre en le prononçant. Mais elle était encore plus courageuse que son père, car elle avait dit le mot, et le baron n'eut pas la force de le répéter.

— Nous ne le reverrons plus... Voici sa dernière lettre... et son dernier souvenir... que son colonel nous envoie... — balbutia le baron, avant de retomber, anéanti en arrière, sur son fauteuil.

Berthe prit le ruban bleu, et le porta à ses lèvres :

« — C'est celui d'un soldat, c'est celui d'un martyr, — dit-elle. — Gaston est mort, mais il me voit... Il sait maintenant que je l'ai bien aimé, et qu'ici ou là-haut, je tiendrai ma promesse... Mon père, consolez-vous : vos filles vous restent encore... Et l'on n'est pas plus malheureuse, parce qu'on ne se mariera qu'au ciel.

— O ma sœur, ma sœur! — cria Blanche au milieu de ses larmes, entourant Berthe de ses bras, et la couvrant de baisers.

— Mignonne, je suis forte, — répondit la courageuse jeune fille en s'asseyant, la lettre et le ruban à la main. — Mais il me semble que notre père faiblit... Va donc soigner notre père. »

Hélas, oui! il faiblissait, le robuste gentilhomme frappé si soudainement, si cruellement, dans sa plus tenace ambition, dans son plus cher désir et ses plus radieuses espérances. Il s'était trouvé tellement anéanti en présence de ce grand désastre, qu'il ne pouvait plus rappeler sa fierté de noble, ni ménager la tendresse de sa fille, ni se contraindre en présence du messager.

Il n'avait même pas pu lire jusqu'au bout la lettre fatale, la lettre funèbre, où le colonel du Royal-Champagne lui annonçait que son neveu était mort en homme de cœur, en vaillant officier et en digne gentilhomme. Il ne voyait, ne sentait plus, ne comprenait plus qu'une chose : c'est que Gaston avait été son espoir, sa gloire. sa joie, l'appui le plus solide et le plus beau rejeton de sa race, et qu'une balle ennemie lui avait enlevé Gaston.

Aussi tout son courage, et son orgueil, et son cœur même, semblaient s'être brisés d'un seul coup. Et lorsque Blanche s'approcha du grand fauteuil, pour venir en aide à son père et tâcher de le consoler, elle le trouva renversé en arrière, les dents serrées, les yeux éteints, immobile, froid et livide.

Elle poussa de grands cris; les domestiques accoururent. On transporta le baron dans sa chambre, et le barbier de Montrobert, appelé en toute hâte, accourut et pratiqua une saignée. Bientôt après, le

malade fit un mouvement, rouvrit les yeux, bégaya quelques paroles confuses et sans suite; et cette défaillance le quitta, mais la fièvre le saisit.

Le baron s'agitait sur son lit; il poussait des exclamations de souffrance et de terreur; il cachait sa tête dans ses mains et se voilait les yeux, croyant voir des fantômes. Il demandait pardon à Dieu, et semblait lutter contre un être effrayant, invisible. Quelques vieux domestiques l'entouraient, épouvantés de ses transports, et s'attendant à le voir mourir. Et la pauvre Blanche se tenait là, elle encore si insouciante et si joyeuse la veille, faisant son apprentissage de la douleur au chevet d'un père en danger, avec le deuil et l'anxiété dans l'âme.

Pour Berthe, elle n'était point là, car, malgré tout son courage, la vaillante fille avait, à la fin, faibli. Et, pendant toute cette longue nuit d'angoisses et de douleur, sa sœur l'avait confiée aux soins d'une vieille servante, qui les avait soignées toutes petites, et aimées dès le berceau.

Au point du jour, cependant, le baron de Montrobert devint plus calme : ses joues pâlirent, ses membres s'affaissèrent, sa respiration se ralentit, et bientôt on le vit s'assoupir. Alors Blanche, un peu rassurée, examina, avec un commencement d'espoir, le visage pâle et fatigué de son père, baisa doucement sa main ridée, qui pendait hors du lit; puis, le recommandant aux soins de l'intendant et d'une



Le ruban bleu, dessin de Scott.

femme de confiance, elle sortit, sur la pointe des pieds, pour aller trouver sa sœur.

Elle la trouva pâle mais résignée, agenouillée à son prie-Dieu, et fixant des regards avides de consolation et reposés par la prière, sur son crucifix d'ivoire, aux pieds duquel elle avait déposé le ruban. Un petit portrait de Gaston était suspendu à la muraille, et c'était sur ce portrait que se fixaient les yeux de Berthe, quand, à de rares intervalles, ils s'éloignaient du crucifix.

— Je viens le pleurer avec toi! — s'écria, en entrant, la triste Blanche.

Berthe alors se leva, sans pouvoir dire un mot. Elle se jeta au cou de sa sœur, et la serra longtemps contre sa poitrine, pleurant, sanglotant, étouffant, versant toute son âme et sa douleur dans ses baisers. Puis elle se releva, plus forte et à demi apaisée.

— Nous ne le pleurerons pas toujours, — dit-elle. — Mais toujours nous l'aimerons, nous penserons à lui, nous parlerons de lui, jusqu'au jour où j'irai le revoir, et où nous commencerons l'éternité ensemble... D'ici là, il y a encore des devoirs pour pour moi, Blanche; des devoirs... et peut-être du bonheur, car je me réjouirai de ton bonheur à toi... Et puis, c'est à moi de remplacer Gaston auprès de mon père, de redoubler de soin et d'amour pour le lui faire oublier... Pauvre père! oh! j'ai bien vu combien cette épreuve lui est dure!

— C'était affreux, — reprit Blanche, — de le voir souffrir, cette nuit!... O Berthe, je ne connaissais pas la douleur. Est-ce que la douleur apporte un

accablement aussi morne, une agitation aussi désespérée?... Vois donc, toi qui regrettes et qui souffres, toi qui perds le préféré de ton cœur, l'ami de tes jeunes ans, tu as encore le front calme, la voix douce, l'âme résignée... Mais mon père!... Il gémit, il crie, il maudit, il se torture; il accuse le ciel, et ne se résigne pas. Il faudra, Berthe, que tu ailles près de lui. Peut-être s'apaisera-t-il en te voyant si forte et si douce... Mais il dort en ce moment; il ne faut pas troubler son sommeil, — ajouta-t-elle, en voyant sa sœur se lever.

— Alors prions pour lui, — dit Berthe, en s'agenouillant. — C'est la Providence qui a frappé nos pauvres cœurs: elle seule peut y verser son baume. Nous serons plus tranquilles pour notre père, quand nous l'aurons recommandé à Dieu.

V

Elles priaient tendrement, longuement, avec ferveur, quand un domestique les interrompit, au milieu de leur prière :

— Monsieur le baron était réveillé; il se trouvait en ce moment calme, quoi qu'un peu affaibli, et demandait à voir mesdemoiselles.

Ce message leur causa une certaine joie; elles savaient combien leur présence était douce à ce bon père, et elles espéraient parvenir à l'apaiser tout à fait, à le consoler à demi.

Mais pourquoi, lorsqu'elles entrèrent dans la chambre du baron, cet espoir si récent s'évanouit-il presque aussitôt?... Elles s'étaient attendues à trouver leur père faible et triste, elles le trouvaient concentré et sombre. Il n'y avait pas de larmes dans ses yeux, pas de sanglots dans sa voix; seulement ses regards étaient furtifs et étincelants, ses lèvres closes et serrées, comme si elles eussent voulu demeurer pour jamais muettes. Le nuage qui voilait le front du baron n'était pas celui du regret, on eût dit celui du remords. La rougeur qui montait parfois à ses joues était peut-être celle de la fièvre;... peut-être celle de la honte.

Les jeunes filles ne se disaient pas ceci exactement, mais elles se sentaient embarrassées et timides près du malade.

Elles craignaient un malheur inconnu; elles tremblaient, sans savoir pourquoi, devant ce silence glacé, cette morne agitation, cette étrange froideur de leur père.

Longtemps le baron se tut, jetant de côté et d'autre des regards obliques, inquiets, effarés, passant la main sur son front comme pour en chasser le souvenir, paraissant chanceler sous un lourd fardeau et lutter contre lui-même. A la fin, après avoir attaché un long regard sur son crucifix, il se décida à parler.

— Le chapelain viendra me trouver dans une heure, — dit-il d'un son de voix rauque, entrecoupé, sifflant, où se peignait encore l'anxiété de la lutte. Mais, avant de me confesser à lui, je veux me confesser à vous... Approchez-vous, mes filles.

— Que dites-vous, mon père? — dit Berthe qui vint, en s'agenouillant, serrer les mains du baron, et qui crut que le délire recommençait à l'agiter.

— Taisez-vous et écoutez-moi ; j'ai toute ma raison, ma fille... Je suis un coupable et ne suis point un insensé... Si je vous ai appelées auprès de moi pour vous avouer le mal que j'ai fait, c'est qu'il faut que vous me le pardonniez d'abord..., que vous le répariez ensuite.

Et le malheureux père prononça ces mots d'une voix si solennelle, que les deux jeunes filles effrayées et tremblantes, s'approchèrent et écoutèrent sans pouvoir répliquer.

— J'ai péché par affection pour vous, — reprit-il, — je vous ai trop aimées, peut-être mal aimées... Là est mon crime et mon erreur; peut-être mon excuse aussi... Mais une fois la faute commise, je voulais qu'elle vous profitât, mes enfants; je m'acharnais à conserver pour vous notre splendeur antique, notre luxe mal acquis...

« Je rougissais en secret, je me repentais en silence, mais je me taisais toujours... A présent, devant ce châtiment qui me frappe, devant la mort qui s'approche, mon silence est brisé mon orgueil est vaincu... Je vais parler, mes filles, et vous condamner à la misère...

« Depuis deux ou trois générations, l'opulence de notre famille s'est constamment amoindrie. A la mort de mon père, de toutes les anciennes propriétés que nous possédions dans la province, il ne nous restait plus que ce château, mais vaste, important, et entouré de terres considérables... Seulement mon père, à son lit de mort, m'avait révélé un secret bien grave, un secret fatal. A la suite de procès longs et acharnés avec une autre branche de notre famille, au sujet de la possession des domaines de Montrobert, il avait été convenu que notre lignée en resterait maîtresse, tant qu'il s'y trouverait des héritiers mâles, directs, pour en porter la bannière et pour en relever le nom. Mais le fief de Montrobert retournerait à nos cousins, si l'un de nous ne laissait que des filles.

« Mon père, en me faisant part de cet arrangement, me conseilla de me marier.

« C'est ce que je fis promptement, aimant déjà votre mère. Ce mariage fut, du reste, heureux, paisible, béni, excepté sous un rapport... J'attendais, je désirais, j'implorais un fils, et ce fils ne vint pas...

« Pendant huit ans, notre maison resta sans enfants; l'antique berceau des Montrobert demeura vide... Puis vous vîntes au monde; deux trésors, deux amours, mais deux filles, et vous n'aviez pas encore huit jours quand votre mère mourut.

« Alors, je me trouvai livré à un désespoir horrible... Je n'avais pas de fils, plus d'espoir, plus d'épouse. Et je verrais s'approcher lentement, sûrement, jour par jour, sans recours et sans salut, l'instant où se consommerait la ruine de ma famille... J'aurais pu me remarier, mais je vous aimais déjà tant, ô pauvres petits anges!... Devais-je remplacer par une belle-mère, celle qui vous avait laissées, si frêles et si jeunes, au berceau?... Ne serait-ce pas vous condamner à l'isolement, à la froideur, aux mauvais traitements peut-être?... Et si la faveur d'avoir un fils m'était encore refusée, sans avoir pu empêcher votre ruine, j'aurais détruit votre bonheur.

« Dans ces perplexités funestes, un autre projet me vint: projet coupable, projet fatal... Pardonnez-moi, mon Dieu! si je l'ai formé, c'est que j'étais

père... Pour moi, j'aurais accepté peut-être la ruine, la décadence, l'obscurité...

« Mais je ne voulais pas les léguer à mes enfants. J'ai aimé et j'ai failli... j'ai souffert et j'ai péché... Mais apprenez mon crime, et, si vous en avez la vertu, expiez-le, mes filles.

« L'acte écrit depuis un siècle déjà et qui stipulait la clause que je vous avais révélée, se trouvait entre les mains de mon parent, l'autre Montrobert. C'était un jeune gentilhomme pauvre, étourdi, grand chasseur, aimant le plaisir et s'y livrant avec d'autant plus de fureur que les occasions étaient pour lui plus rares.

« Il était marié, depuis deux ans, avec une jeune fille sans fortune, mais de noblesse ancienne, et il avait déjà un fils, lui l'heureux! lui! le favorisé!... Je me rapprochai de lui, je lui fis de grandes caresses; il fut, pendant quelque temps, de toutes mes chasses, de tous mes projets, de tous mes plaisirs.

Puis... je l'emmenai avec moi, dans un voyage que je fis à Versailles.

« Vous avez peut-être entendu raconter, mes enfants, qu'à cette époque, il y eut à la cour, de tristes scandales et de fâcheux exemples. La fureur du jeu s'était introduite chez les grandes dames, chez les princes, chez les nobles et quelques grands seigneurs osèrent tricher au jeu du roi. J'étais lié avec plusieurs d'entre eux, et... oserai-je vous le dire?... ils m'enseignèrent leur adresse coupable... A différentes reprises, j'introduisis mon cousin dans leur cercle; il en revint dépouillé. Le pauvre provincial n'était guère de force à lutter contre ces beaux messieurs de la cour, si séduisants, si assurés, si habiles...

« Mais je l'encourageais sans cesse; je lui représentais que la fortune a ses instants de bonne volonté, et le jeu, ses chances favorables... Et je lui avançai d'assez fortes sommes pour qu'il pût se livrer à l'aise à son penchant nouveau. Du reste, je savais parfaitement que sa ruine était sûre; aussi, quand nous revînmes à Montrobert, il était, envers moi, considérablement endetté.

« Pourtant le goût du jeu ne l'abandonna pas, et nous reprîmes les cartes et les dés pour charmer l'ennui des longues soirées monotones. Mais je n'avais pas pris en vain certaines leçons, et Pierre de Montrobert perdait toujours. Avec moi, il jouait sur parole, m'offrant en garantie sa pauvre gentilhommière, sa maigre ferme et son pigeonnier, puis le mince douaire de sa femme, seule ressource de son enfant.

« A la fin, un soir, il jeta les cartes sur la table; ses yeux devinrent flamboyants, son visage livide, et je l'entendis s'écrier :

— « Je suis un misérable... J'ai tout risqué, j'ai tout perdu... Si vous le voulez, vous pouvez tout prendre... Ma femme n'aura plus d'asile, et mon fils plus de pain... Il ne me reste que mon épée.

— Et l'acte qui concerne les domaines de Montrobert, — lui répondis-je, d'un ton significatif. — Voulez-vous le jouer contre tout ce que vous avez perdu, contre cinq mille écus de surplus, que je vous offre?

« Pierre hésita un moment; tout égaré qu'il était par la passion du jeu et par la gravité de ses pertes, il sentait qu'il allait risquer d'un seul coup l'avenir, le nom, les espérances et le riche héritage de son enfant.

« Pourtant il se décida à la fin; séduit par quelque espoir que je sus lui inspirer, il alla chercher le document. Il le portait toujours avec lui, le considérant comme le gage de sa prospérité future. Sans dire un mot, il le posa sur la table, et nous commençâmes à jouer.

« La partie fut longue et acharnée. Pierre se défendit vaillamment, et moi, du reste... je ménageais mes moyens, pour ne pas paraître ouvertement tricher mon parent et mon adversaire... A la fin, je décidai la victoire, au moyen d'un as que j'avais su me réserver.

« Alors Pierre se leva, furieux, désespéré, implacable.

« Il se dressa de toute sa hauteur, et jeta le parchemin à mes pieds, en s'écriant :

« — Vous êtes un misérable, et j'ai été un lâche!... Il vous faut tout : prenez tout, mon or, mon pain, mon avenir, mon nom... Et jouissez en paix de votre triomphe; ne craignez pas que je publie votre honte. Ce n'est pas moi qui voudrai jamais attacher une flétrissure au nom que moi-même je porte, à l'écusson des Montrobert. »

« Je voulus le retenir, le persuader, le dédommager; mais il me repoussa, et s'élança dehors. Il prit un des chevaux tout sellés qu'on tenait toujours dans nos écuries, et disparut dans la grande allée, sous le vent, sous la pluie et les éclairs.

« Quelques jours plus tard, j'appris qu'il avait quitté la France.

« Il était allé rejoindre le régiment des volontaires qui partait pour l'Autriche, sous les ordres du comte de Coligny, et il se fit tuer, peu de temps après, à la bataille de Saint-Gothard.

« Je fis remettre à son orphelin et à sa veuve les cinq mille écus que je lui avais promis, et je passai pour leur bienfaiteur...

« On vanta ma générosité, on me donna mille louanges... Je sentis mes premiers, mes plus cruels remords, en les recevant.

« J'aurais dû assurément, pour diminuer ma faute, faire élever l'orphelin près de moi, le traiter comme un fils, et lui rendre un jour son héritage légitime, en l'unissant à l'une de vous. Mais cette réparation était au-dessus de mes forces; j'aurais rougi en face de celui que j'avais dépouillé; je n'aurais pu supporter mon humiliation et mes remords en sa présence...

« J'abandonnai donc à leur sort la veuve et l'orphelin de Pierre; et, désormais, délivré de toute crainte pour votre avenir, je reportai tous mes projets futurs, toutes mes ambitions paternelles, sur le fils de ma sœur, sur mon pauvre et cher Gaston.

« Mais le coup qui m'a enlevé Gaston est plus qu'un malheur : c'est un châtiment, c'est un avertissement de la vengeance céleste. C'est une juste revendication de cette loi providentielle, qui a dit à l'homme :

« Tu ne prendras point le bien d'autrui; tu ne tueras point ton prochain; tu ne dépouilleras point sa veuve. »

« Moi pécheur, moi coupable, j'ai pris, par le crime et la ruse, l'héritage de mon parent; je l'ai

tué par le désespoir et la misère; j'ai condamné sa veuve et son fils à la ruine et à l'abandon. Je vous laisse, mes filles, à la face des hommes, un nom antique et glorieux; mais, en secret, un nom souillé. Je vous lègue, en apparence, un héritage riche encore; mais, devant ma conscience et devant Dieu, je déclare que cet héritage ne vous appartient plus... Ah!... que ferez-vous, mes enfants?... Voudrez-vous profiter de ma faute, ou en réparer les suites?... Devrai-je mourir dans le désespoir, dans la terreur, dans les remords, ou bien vous laisser pauvres, obscures, sans asile, mais le front pur, les mains vides et point souillées?... Et pourrai-je espérer, grâce à vous, le pardon et le repos?

— Est-il besoin de nous le demander, mon père? — dit Berthe, après un moment de stupeur et de silence, où elle s'était recueillie à la suite de cette confession du mourant. — Blanche, n'es-tu pas de mon avis?

— Parlez pour moi, ma sœur, — répondit celle-ci. — Il ne peut y avoir, en cette circonstance, qu'une juste et sage décision, et je sais déjà que c'est la vôtre. »

Alors Berthe se leva, et, posant sa main sur le bras du baron :

— O mon père, — dit-elle, — j'espère que vous ne nous quitterez point si tôt; j'espère que Dieu se laissera toucher par nos larmes, et vous accordera



La partie de jeu, dessin de Scott.

encore une longue et paisible vie. Mais s'il lui plaisait de vous rappeler bientôt dans son éternel séjour, ne le craignez point, mon père, et allez à lui sans trembler... Tant que vos filles vivront, il n'y aura pas une tache sur votre nom, pas une ombre sur votre mémoire. Nous rendrons ce château, ces terres, ces richesses, à la veuve et au fils de Pierre de Montrobert... Nous ne voulons de vous, père, que votre épée pour héritage, votre nom pour trésor, et pour sauvegarde votre bénédiction... Blanche, approuves-tu ma décision? Était-ce ce qu'il fallait dire?

— Oh! oui, Berthe, oui. Ajoute seulement que, même dans la gêne et dans l'obscurité, nous ne cesserons jamais d'aimer et de bénir notre père. Parce que c'est son sang qui nous a faites nobles, ses leçons qui nous ont faites chrétiennes et son exemple qui nous fait courageuses.

— Oh! vous êtes de nobles cœurs, vous êtes de tendres filles!... Mes petits anges d'autrefois, vous m'enverrez des rêves de paix et d'espoir dans ma tombe... Je crois que Dieu me pardonnera, puisque vous m'avez pardonné.

— Cher père, ne parlons ni de pardon ni de tombe, — dit Blanche en s'approchant du malade, et en lui baisant les mains. — Consolez-vous et vivez; que votre amour et notre résolution puissent vous rendre l'espérance!

Le vicomte secoua la tête et sourit faiblement.

— « Je sens que mes jours sont comptés, — reprit-il d'une voix résignée. — Ma vue faiblit, ma force s'en va, mon esprit s'égare... Je puis vivre ainsi quelque

temps encore, mais inactif, malade, inutile. Et j'ai voulu profiter, pour vous avouer mes fautes, du dernier instant de force et de raison que peut-être Dieu m'ait accordé...

« Allez, c'est à lui-même que je vais m'adresser maintenant, — continua-t-il en voyant entrer le prêtre. — C'est à lui que je vous confie, pauvres filles sans biens, sans abri, sans amis et sans père bientôt... Ne craignez rien, mes enfants: il bénira votre pauvreté, il récompensera votre sacrifice... Et puis, Gaston et moi, en vous attendant, nous le prierons pour vous. »

Après ces paroles consolantes et cette bénédiction suprême, le baron, dont les yeux commençaient à se remplir de larmes, retomba sans force sur son lit.

Et les deux jeunes filles quittèrent la chambre en voyant que le chapelain s'approchait de leur père, et s'apprêtait à entendre sa confession.

VI

Les prévisions du baron n'étaient que trop bien fondées. Environ un mois plus tard, on déposait,



La confession d'un père, dessin de Scott.

dans le caveau placé sous la chapelle, le corps inanimé du dernier des Montrobert. Ses deux filles en grand deuil, désolées, mais courageuses, l'avaient veillé sur son lit de douleur, puis sur son lit funèbre, et ne le quittèrent qu'au moment où, sur son cercueil, le vieil intendant de la famille éteignit sa torche, où la dalle mortuaire redescendit, où le sépulcre fut fermé.

Elles avaient invité tout ce qui leur restait de parents à cette cérémonie. Entr'autres s'y trouvait la veuve de Pierre de Montrobert. A peine les derniers honneurs eurent-ils été rendus au baron que Berthe et Blanche tinrent avec la veuve une longue conférence secrète dans le cabinet du défunt, au grand étonnement des assistants qui savaient que les jeunes filles, du vivant de leur père, n'avaient jamais eu de relation avec cette parente. Chacun aurait bien voulu savoir ce que les cousines avaient à se dire. Mais rien ne transpira, le secret fut bien gardé.

Et le lendemain, avec les autres, la veuve de Pierre quitta le manoir de Montrobert.

Ce même jour-là, Blanche dit à Berthe :

— « Je vais écrire à René, lui annoncer que je suis maintenant sans asile et sans dot, lui dire qu'il est désormais libre de renoncer à moi... Mais faut-

il, en même temps lui expliquer pourquoi, et lui révéler le secret de notre père? »

Berthe réfléchit un moment, puis elle répliqua :

—« A tout autre qu'à lui, ma sœur, je dirais non. Mais il ne doit pas y avoir de secrets entre deux cœurs qui se sont donnés l'un à l'autre... Tu ne peux rien cacher à René, puisque c'est René qui doit être ton mari. »

Mais elle connaissait bien peu le cœur des hommes, la douce Berthe; et surtout celui des premiers présidents. Quelques jours plus tard, en réponse à la lettre de Blanche, lettre tendre, lettre éplorée, où la pauvre jeune fiancée avait laissé parler toute sa douleur et deviner tout son amour, ce ne fut point une lettre de René qui arriva, mais bien une solennelle missive, écrite sur grand vélin, cachetée du grand sceau judiciaire de la province, signée du président Guillaume Le Cointe, et qui se terminait ainsi :

« Mon fils ayant pris le sage parti de me consul-
« ter avant de répondre à votre lettre, je viens vous
« déclarer, Mademoiselle, qu'il m'est impossible de
« l'autoriser à donner suite au projet d'union con-
« certé entre vous. Il est du devoir d'une des fa-
« milles les plus connues et les plus estimées de la
« haute magistrature, de ne chercher des alliances
« qu'avec des personnes dont le nom soit à l'abri de
« tout reproche et de toute outrageante imputation.
« Le cœur ne doit point faire pencher, chez nous,
« la balance du jugement et de l'équité. Et nous,
« qui n'avons pas de blason, nous ne pouvons souf-
« frir de tache à notre hermine.

« Je n'ai pas besoin de vous dire, Mademoiselle,
« que, tout en rompant des relations qui, jusqu'à
« ce jour, nous avaient été fort précieuses, je sau-
« rai garder, sur toutes ces circonstances, le silence
« qui convient à mon caractère et à ma profes-
« sion. »

VII

Il était fort habile, le président Le Cointe. Son hermine, qui ne pouvait souffrir de tache, se fût bien accommodée d'une solide doublure d'or et de velours, qu'elle fût blasonnée ou non. Mais cette riche doublure qu'avait pu fournir Blanche héritière, on ne pouvait l'attendre de Blanche ruinée... Voilà pourquoi le premier président qui, en sa qualité de voisin de la cour des comptes, savait fort bien calculer, avait écrit cette lettre. Et voilà pourquoi René, en fils docile, eut grand soin de son hermine, et ne se maria point.

Mais Blanche! cœur trompé, cœur souffrant, pauvre âme désabusée! Elle reçut la lettre, la regarda, s'évanouit. Puis, lorsqu'elle revint à elle, elle se jeta dans les bras de sa sœur, qui avait lu l'épître du président, et qui, les larmes aux yeux, le désenchantement au cœur, veillait et tremblait auprès de sa couche :

— O ma sœur, nous nous étions trompées! murmura la pauvre fille. — J'avais donné mon cœur trop vite... René ne m'aimait pas. Je l'ai cru, je l'ai aimé, je l'ai attendu... c'était illusion et faiblesse... Il m'a oubliée, il m'a délaissée... et, comme toi, je suis veuve maintenant... Mais plus tristement veuve que toi, ma sœur, car les cœurs qui ont aimé faiblement ne se retrouvent pas au ciel, tandis que Gaston, que tu as perdu, t'attend là-haut, et t'appelle.

Berthe alors éclata en sanglots, et tâcha de consoler sa sœur par ses baisers, par ses paroles. Mais l'effort était à peu près vain, la tâche presque impossible; car elle-même, qui avait cru à la loyauté de René et à son amour, ne pouvait se consoler.

— Ne pleure pas, Berthe, — lui dit sa sœur à la fin. — Dieu nous a ôté nos époux, mais il nous a laissées l'une à l'autre. C'est assez pour notre bonheur : remercions-le de sa bonté... Plus rien ne nous séparera : nous vivrons, nous prierons, nous passerons ensemble, tôt ou tard, ici ou ailleurs, mais en nous soutenant, en nous consolant, en nous aimant toujours.

VIII.

Elles vieillirent et vécurent ensemble, en effet, comme Blanche l'avait dit. Et leur vieillesse et leur vie se passèrent pauvrement, mais paisiblement, dans le château de leur père, ce qui fut pour elles une grande consolation.

La veuve de Pierre de Montrobert avait, elle aussi, une âme généreuse. Touchée du noble sacrifice des deux héritières, elle consentit à accepter la restitution de leurs biens.

Mais elle ne voulut point les exiler de leur manoir, du lieu où leurs rêves avaient été brillants, où leur enfance avait été douce, où leur jeunesse avait été heureuse.

Au bout de quelque temps, elle vint elle-même s'établir au château; mais, voulant ménager jusqu'à la fin la mémoire de son parent, elle fit croire qu'il l'avait chargée de veiller sur ses deux filles. Quelques années plus tard, elle mourut. Son fils, brillant officier du roi, établi dans une autre province, écrivit à ses deux cousines pour les prier, selon les dernières volontés de sa mère, de ne point quitter leur position ni leur asile, et de rester, jusqu'à la fin de leurs jours, seules maîtresses et habitantes de ce château.

IX

Et elles y vécurent encore longtemps, vieilles filles, déchues, appauvries, oubliées. Avec les jours monotones, avec les lentes années, s'en allèrent les cheveux blonds, les dents d'émail, l'éclat du regard, la fraîcheur du teint, le charme du sourire. Tous ces attraits s'envolèrent, comme le bonheur et l'amour s'étaient envolés.

Mais ce qui resta à Blanche et à Berthe, ce qui les consola, ce qui les secourut, ce fut leur inépuisable affection, leur espérance silencieuse. Ce fut le sentiment de l'honneur satisfait, du devoir accompli : devoir difficile, constant, impérieux, qui avait donné l'isolement et la pauvreté à leurs vieux jours, mais qui leur assurait, en même temps, la protection de Dieu et la bénédiction de leur père.

ÉTIENNE MARCEL.

LA SCIENCE EN FAMILLE

LA DÉCOMPOSITION DES CORPS SIMPLES

Je suppose un homme resté à l'état primitif pour tout ce qui touche aux questions d'analyses, même les plus élémentaires. Je le place devant trois verres pleins d'eau également transparente et limpide. Je lui présente successivement chacun de ces trois verres, en l'engageant à en déguster le contenu. Le premier semble ne lui causer aucune sensation : c'est de l'eau de source telle qu'elle est sortie du rocher; le second paraît lui procurer un véritable plaisir : c'est de l'eau où j'ai fait fondre plusieurs morceau de sucre; le troisième lui fait faire une affreuse grimace, c'est de l'eau de mer.

Et maintenant si je demande à cet homme ce qu'il pense de la triple expérience qu'il vient de faire, j'ai de grandes chances pour qu'en dépit de l'aspect analogue de ces trois liquides, il se refuse à reconnaître qu'il y ait entre eux le moindre rapport naturel. Pour lui ce seront trois choses bien distinctes, bien étrangères l'une à l'autre, tandis que pour nous ce n'est qu'une même chose deux fois modifiée.

Or la science, quelque avancée qu'elle puisse nous paraître aujourd'hui, se trouve assez souvent encore dans le cas de cet homme primitif; et c'est notamment ce qui lui arrive par le fait d'une certaine école qui, jouissant à bon droit d'une grande autorité, s'occupe en ce moment à démontrer que la plupart de nos prétendus corps simples ne sont, ne peuvent être que des corps composés.

Oui, ma foi, le temps n'est peut-être pas loin où il nous sera clairement démontré que le fer, l'or, l'hydrogène, le carbone, le cuivre, le plomb, enfin tous les citoyens du monde chimique, jouissant d'une séculaire réputation d'individualité propre, ne sont que des associations dont le double ou triple caractère avait simplement défié jusqu'ici nos moyens de pénétration, ou de dissociation.

Il serait même dès à présent reconnu par exemple qu'avec l'aide d'une puissance calorique décuple ou centuple de celle dont notre métallurgie dispose, cette dissociation des éléments composant les prétendus corps élémentaires s'opérerait le plus facilement du monde.

Et voilà qu'aussitôt que nous entendons énoncer une telle affirmation, notre première pensée est de nous représenter les gens qui s'adonnent à la solution de ces problèmes, passant leurs jours et leurs nuits dans quelque antre de cyclope, où les manches retroussées, les mains noires, le front perlé de sueur, penchés sur de grandes fournaises, qu'ils avivent en tirant sur d'immenses soufflets, ils observent d'un œil anxieux le bouillonnement, le crépitement des creusets, où ils ont jeté toutes sortes de drogues aux vapeurs asphyxiantes.

Eh bien! pas le moins du monde, je vous jure, ces gens, hommes de tenue excellente, ne hantent au contraire que des lieux hauts, bien accessibles à tous les rayonnements célestes, et où ne s'allume pas le moindre fourneau, où ne fume pas le moindre mélange délétère. Loin de rester courbés sur aucun creuset, c'est plus particulièrement vers les régions stellaires que leurs regards se dirigent, puisque c'est là qu'ils vont chercher, et qu'ils trouvent les formules démonstratives des lois qui sont appelées à bouleverser prochainement ceux des dogmes de la science actuelle qui se rapportent aux prétendus caractères élémentaires des corps.

Au siècle dernier le poète courtisan disait :

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

Nous avons bien autre chose à présent. C'est du Soleil et des étoiles, ou plutôt des millions de Soleils qui poudroient dans l'immensité que vont nous arriver les vérités fondamentales sur la constitution chimique de notre globe, vérités palpables, évidentes et indiscutables en quelque sorte.

La science de ces chercheurs étranges — on peut encore les qualifier ainsi — a pris le nom de *spectroscopie*. Le principe en est simple, comme le principe de tout ce qui est grand.

Un jour l'on remarque qu'en recevant les rayons émanant de certains corps en ignition sur le prisme qui, chacun le sait, décompose la lumière, le faisceau lumineux, le spectre, comme on dit en langage scientifique, reçu sur un écran est coupé de certaines raies obscures ou colorées, qui restent identiques et identiquement disposées toutes les fois que les rayons tombant sur le prisme émanent de la même combustion; tandis qu'elles sont modifiées lorsque c'est un autre corps qui brûle, et qui envoie les rayons au prisme décomposant.

De cette remarque naît tout un système d'analyse et d'observation, qui a bientôt ce que nous pourrions appeler son arsenal particulier, avec lequel il va réalisant d'un pas rapide les plus étonnantes conquêtes. L'arsenal, le voici, ou plutôt voici comment il fut fabriqué.

Etant donné un foyer quelconque, toujours le même, supposons un jet de gaz oxhydrique — mélange d'hydrogène et d'oxygène, qui est capable de comburer presque tous nos corps les moins combustibles — après avoir reçu sur le prisme les rayons qui en émanent et après avoir marqué sur l'écran les raies que présentait le spectre — lesquelles étaient les raies particulières à l'hydrogène et à l'oxygène — on mit, par exemple de l'argent dans la flamme, on eut des raies nouvelles, qu'on marqua du signe distinctif de ce métal; puis du plomb, qui donna d'autres raies; puis du zinc, de l'or, du nickel, etc., et l'on eût autant de spectres rayés d'une façon différente et immuables dans leur différence.

Comme contrôle de cette immuabilité dans l'apparition des raies propres à chaque corps dit simple, on mit ensuite dans la flamme des corps dits composés : par exemple du sulfate de cuivre, du bromure de fer, et l'on eût en même temps, dans le premier cas, les raies du soufre et celles du cuivre, et dans le second cas les raies du brome et celles du fer. Tous cela était donc d'une exactitude ma-

thématique. Et savez-vous quel fut un des premiers résultats positifs de l'établissement de la série des spectres s'appliquant à chacun des corps simples enregistrés par les chimistes? C'est que le jour où le prisme projeta un spectre où apparurent des raies qui n'avaient été jusqu'alors constatées par la combustion d'aucun des corps simples connus, on en conclut que la matière qui brûlait dans la flamme devait contenir quelque corps non encore déterminé, non encore isolé.

Une fois, par exemple, il y a de cela cinq ou six ans, l'un de nos *spectroscopistes* les plus subtils, M. Lecocq de Boisbaudran, qui est en même temps un chimiste très habile, éprouvant par la flamme et le prisme certain minerai de zinc aperçut dans le spectre des raies qui ne se rapportaient ni à celui-ci ni à celui-là, des corps jusque-là éprouvés... Donc ce minerai devait contenir un corps inconnu, innommé, que le chimiste se mit alors sérieusement en mesure d'isoler avec l'aide des courants électriques, qui aujourd'hui jouent un très grand rôle dans les opérations de ce genre. Et tant et si bien fit l'ingénieux, le laborieux chercheur, que bientôt il présentait à l'Académie des sciences, des échantillons d'un nouveau métal, ayant à peu près l'aspect, la densité de l'argent, et auquel il avait donné en l'honneur de la France, le nom de *Gallium.*

Je cite ce cas, mais il n'est pas unique; et il va de soi que la science spectroscopique étant créée, l'idée dut bientôt venir de s'en servir pour tâcher de savoir quels sont les éléments de divers astres qui flottent dans les vastitudes célestes. On analysa donc les spectres projetés par lumière de la plupart des étoiles; et sur l'inspection des raies, on crut pouvoir affirmer, disons mieux, on affirma que tel astre contenait tel ou tel des éléments connus chez nous, que tel autre manquait de ceux-ci, de ceux-là... puis aussi comme certains spectres accusèrent des raies que ne donnent aucun de nos éléments, on dut forcément conclure, comme l'avait fait le chimiste dont nous venons de citer la concluante expérience, qu'il y a dans tel ou tel astre des éléments particuliers et de noms inconnus.

Allèguerez-vous que, vu l'impossibilité de vérification, messieurs les spectroscopistes avaient vraiment la partie belle? Libre à vous, mais alors combien d'autres affirmations pourraient être révoquées en doute, notamment parmi celles de la science astronomique? Pourtant elles sont généralement acceptées, admises, encore qu'elles n'aient pas pour les appuyer la force démonstrative de l'analogie si minutieusement vérifiée à propos de nos éléments terrestres soumis aux expériences spectroscopiques.

Toujours est-il que dans le monde savant, où les négateurs ne manqueraient pas, s'il semblait y avoir motif à négation, cet audacieux système s'étant magistralement imposé à tous, l'on en était encore il y a quelque temps, à l'enregistrement pur et simple de ses curieuses révélations, quand tout à coup voilà bien une autre affaire, c'est-à-dire une autre audace de déduction.

Un spectroscopiste opiniâtre, infatigable, observant, photographiant les spectres des étoiles — qui, vous le savez, vous l'admettez, sont des soleils plus ou moins *chauds* que le nôtre — y trouvait d'autant moins d'indices de corps différents, que l'étoile était classée parmi les plus chaudes (c'est-à-dire parmi celles qui, tout en étant souvent les plus éloignées ont cependant un éclat supérieur), et il remarqua aussi dans ce cas une sorte de dissociation des raies s'appliquant aux éléments ordinaires, et par conséquent, tout un arrangement nouveau dans cette simplification. De plus, soumettant nos éléments terrestres à ces foyers terribles que peuvent donner aujourd'hui les courants électriques, il lui arriva de voir se produire dans le spectre ce même fait de dissociation, de simplification, c'est-à-dire, encore une fois, un changement dans l'ordre ou dans le nombre des raies fournies d'ordinaire par la combustion de tel ou tel prétendu corps simple.

De cette double remarque devait nécessairement découler pour un esprit ingénieux l'affirmation que les corps, que nous croyons et appelons simples, pourraient bien à leur tour n'être que des combinaisons d'éléments, isolables seulement par une puissance de calorique tout autre que celle dont nous disposons habituellement. Ce système, graduellement, finirait par ramener l'ensemble de la matière universelle presque à l'unité, et ferait de ce que nous regardons, nous, comme des éléments, autant de simples formes différentes des mêmes éléments primitifs. La grande variété de ces formes nous serait expliquée par ce qui a lieu dans nos combinaisons chimiques. Les exemples n'y sont pas rares en effet d'un changement total d'aspect, de caractère, de vertus dans deux composés, qui souvent ne diffèrent que par les proportions relatives des principes qui ont servi à les produire. Nous savons tous par exemple qu'alcool et sucre, houille et diamant ne sont que des états divers des mêmes ou plutôt du même principe.

Or, remarquez-vous cette grande conséquence du système que la spectroscopie s'occupe à faire prévaloir en ce moment? C'est que nous ne pourrons plus désormais ridiculiser les vieux alchimistes qui affirmaient avoir composé de l'or, ou qui du moins visaient à en réaliser la composition. Les gens dits sensés et instruits déclaraient la chose folle par la raison que l'or, étant un *élément*, ne pouvait être fait qu'avec de l'or; et voilà qu'il nous va falloir en rabattre de ces dédains triomphants.

Ainsi va le monde, où nous avons chaque jour de nouvelles preuves, à nous fournies par le progrès lui-même, que les efforts, les vues en apparence stériles du passé ne sont presque toujours que les prémisses des fécondités de l'avenir.

Eh tenez! autrefois dans la médecine dite des bonnes femmes, la poudre d'éponge était réputée comme spécifique des affections goîtreuses. Et l'on se demandait la raison du choix de ce bizarre médicament, dont les esprits *éclairés* d'ailleurs, contestaient les vertus. De nos jours ce choix s'est expliqué par la présence dans l'éponge de l'*iode,* qui est particulièrement employé comme *fondant,* comme résolutif des tumeurs.

Et souvent il en fut ainsi. D'où cet enseignement, qu'avant de mépriser nous devons tâcher de savoir si notre mépris est justifiable et justifié.

E. M.

NOUVELLES

L'ONCLE ANTOINE (1)

VI

MAITRE JACOTIN

L'oncle et le neveu se mettaient à table. Survint le notaire de Pont-L'Évêque.

— Je ne t'attendais que demain, fit le comte.

— Demain n'est à personne! répliqua l'officier ministériel. J'étais libre ce matin... Au reçu de l'exprès, j'ai fait atteler la Grise... et me voici!

— Bravo! s'écria le comte. Et tu n'as pas déjeuné, je l'espère?... Non... De mieux en mieux... Un couvert pour maître Jacotin!...

— A qui je suis heureux de renouveler mes remercîments, dit le major Alexis, qui s'était levé pour un salut à l'arrivant.



La lettre, dessin de F. Lix.

— Vous ici! s'écria-t-il en reconnaissant l'étranger, son compagnon de cariole.

— Le marquis de Barneval, expliqua l'oncle.

— Votre neveu!... Pends-toi! Jacotin, tu n'avais pas deviné celle-là! Hier, du moins... car en lisant le billet, j'avais eu vent de la chose... Mes sincères félicitations, monsieur le comte... et monsieur le marquis... J'apporte là, dans mon portefeuille, de quoi pleinement vous édifier tous les deux...

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Il allait l'ouvrir, mais son hôte l'arrêtant du geste :

— Plus tard les affaires! dit-il gaiement, ce n'est pas le tabellion, c'est l'ami que je reçois tout d'abord... A table donc, et le verre en main!

On le sait, telle était aussi la devise du notaire. Il accepta sans façons. Le repas fut des plus cordials. On causait politique, chasse, de la guerre et de la paix, de la Russie, de Pont-L'Évêque, de tout excepté de la famille Gervais. Il y avait à cet égard comme une trêve.

Au dessert, un roulement de voiture se fit entendre dans la cour. C'étaient la Gervaise et sa fille qui arrivaient, sous l'escorte du commandant.

— Passons au salon, dit l'oncle à son neveu. Quant à toi, Jacotin, finis tranquillement ta pipe... Nous t'appelerons s'il en est besoin.

Le fumeur y souscrivit. Renversé dans son fauteuil, un verre de vieux cognac à portée de la main, il s'enveloppa d'une nuée comme un dieu de l'Olympe.

Au bout de quelques minutes, cependant, la conversation se prolongeant dans la pièce voisine, il se leva, fit quelques pas, vint appliquer l'oreille à l'entrebâillement de la porte. Rien de curieux comme ces notaires de province!

Après les premiers compliments, on s'était assis. La Gervaise, en quelques mots simples et dignes, avait exprimé sa gratitude du service rendu la veille à sa fille. Puis, se tournant vers elle, son regard venait de l'engager à prendre la parole relativement au sujet délicat et grave de leur visite.

— Parrain, dit Antoinette, ma mère me charge de répondre à votre réclamation de ce matin. Elle était juste, et monsieur le marquis ne se trompait pas. Son père avait laissé au mien diverses créances qui s'appliquèrent au rachat du château... Elles n'y auraient pas suffi... L'intendant dût y mettre du sien, la plus forte somme peut-être, dont il se rembourserait sur les revenus du domaine qui, pour plus de sûreté, en ces temps difficiles, lui appartiendrait de fait comme de nom jusqu'au retour de son maître... Il n'est pas revenu... Mais voici son fils... Nous lui remettons son héritage au nom de M. Gervais, qui de même eût agi s'il était encore de ce monde... Le reprendre sans plus d'hésitation ni de formalité, ce sera non seulement accomplir le vœu de mon père, mais encore et surtout honorer sa mémoire...

Rien de plus touchant, rien de plus noble que cette abdication volontaire, si ce n'était l'admirable jeune reine qui venait de la formuler ainsi.

— Mais, balbutia le comte tout étonné, mais j'ignorais...

— Vous ne voulez jamais qu'on vous parle d'affaires, mon parrain! interrompit sa filleule.

Puis, s'adressant au marquis :

— Acceptez-vous? lui dit-elle.

Embarrassé de répondre, il murmura :

— Je ne sais si je dois...

— Oui, conseillait déjà le commandant.

— Non! s'écria tout-à-coup le notaire apparaissant sur le seuil et qui, malgré les signes d'Antoinette, n'en continua pas moins sa harangue. Non, par la mordieu! je suis ton tuteur, et monsieur le marquis ne sera pas ta dupe. Il ne me le pardonnerait pas... Il conserverait un soupçon quant à mon ami Gervais!... Assez de belles paroles et de grands sentiments!... Des actes! Des écrits! La preuve!

Il avait ouvert son portefeuille, il en sortit une lettre jaunie par le temps, revêtue du timbre russe, et la présentant au major Alexis :

— Vous reconnaissez, n'est-ce pas, l'écriture de votre père? lui dit-il avec l'autorité de son ministère et de ses cheveux blancs. Lisez!... Lisez haut! Ce sera votre expiation... C'est votre devoir.

Alexis obéit.

Tout à l'entour, un profond silence.

La lettre du mort était ainsi conçue:

. . . .

« Mon cher Gervais,

« Tu es décidément le meilleur et le plus généreux des hommes. Plusieurs fois, tu m'as envoyé de l'argent comme s'il était le mien. Aujourd'hui que tu viens, avec mon assentiment, d'acquérir Barneval, de le payer à l'Etat, tu prétends encore me le payer à moi-même... Je reçois de ta part cent mille livres... Eh bien! soit! je les accepte, afin de te mieux prouver mon estime. Merci... Merci de même à ta digne femme, et fasse Dieu que je puisse un jour acquitter cette dette sacrée, cette dette du cœur. Ce sera la dot de votre fille. J'entends qu'elle sache pouvoir y compter, comme sur l'affection de celui qui tient à honneur de se reconnaître ton obligé, ton ami. »

Et c'était signé, signé marquis de Barneval.

Le fils n'avait plus qu'à rendre hommage à l'intendant. Il le fit en vrai gentilhomme.

— Quoi! venait-il de dire à la jeune fille, dont la confusion égalait pour le moins la sienne, eh quoi! mademoiselle, vous saviez...

— Eh! pardieu oui! s'écria maître Jacotin, c'est la digne fille de son père!

— Je fais amende honorable à sa mémoire, déclara loyalement Alexis. Pardonnez-moi de l'avoir méconnu... C'est moi qui reste votre débiteur... Je ne l'oublierai pas...

Puis, à la mère :

— Et vous, madame, qui, lorsque j'étais enfant, m'avez fait sauter sur vos genoux, vous qui m'aimiez tant alors... Oh! je m'en souviens..., ne veux-tu pas que nous nous embrassions comme autrefois, Françoise ?

Et, de la part de tous les deux, ce fut avec un flot de larmes.

VII

NOVEMBRE ET DÉCEMBRE

La glace était rompue. Des relations, de plus en plus amicales, s'établirent entre le Castillon et le château. Souvent l'oncle et le neveu dînaient à celui-ci ; parfois, à celui-là, la Gervaise et les deux fiancés. On chevauchait, on chassait ensemble dans la plaine ou dans la forêt. L'hiver était venu, ramenant les premières neiges et les longues soirées autour du feu. Antoinette était musicienne, Alexis musicien ; le comte aimait à les entendre pendant son tric-trac ou son boston avec le commandant, M. le curé, l'institutrice, très savante personne ayant ses invalides à Barneval et qui ne songeait plus qu'à faire briller son élève. Chez le parrain, même orgueil.

Un jour qu'il s'en revenait seul avec le marquis :

— N'est-ce pas, lui dit-il à brûle-pourpoint, n'est-ce pas que ma filleule est une demoiselle accomplie, et qui ferait une vraie grande dame ? Tous les talents, toutes les vertus...

— Tous les charmes! ajouta de lui-même le jeune homme, et parfois je m'étonne que dans cette solitude...

— Oh! reprit le vieillard, son père y menait grand train. La meilleure compagnie... Des virtuoses! Garat, Méhul, le jeune Boeildieu... D'ailleurs, Antoinette est allée plusieurs fois à Paris, dans le monde, à la cour de l'empereur... N'oublions pas que Gervais avait été anobli... Le baron Gervais! Une certaine influence et des millions... ce qui ne gâte rien; sa fille a refusé les plus brillants partis, voire même des gentilshommes de vieille roche.

— Ah! fit le neveu, pour se réserver au commandant?

— Dès qu'il serait colonel, répondit l'oncle. Sans la chute de l'empire, il le serait déjà, sinon général. Un arrangement de famille...

— Sa cousine l'aime donc?

— Elle l'estime, comme il le reconnaît lui-même. Il a sa parole, et c'est une de ces honnêtes filles que rien n'y ferait manquer.

Alexis s'inclina.

— J'en suis convaincu, dit-il, comme aussi de la profonde et très respectable affection du futur mari. Il n'y a pour lui qu'une femme au monde, celle qui sera la sienne un jour... Il n'y renoncerait pas pour tous les trésors de la terre.

— Oui, conclut le vieillard avec une certaine nuance de regret, oui, la place est prise, et par un de ceux-là qui ne capitulent pas... Il m'a raconté le siège de Hambourg... Un autre Davoust!

L'entretien en était resté là. Les relations continuèrent et l'intimité se resserra davantage encore, surtout entre le neveu du comte et sa filleule. Mêmes goûts, mêmes sentiments, une sympathie mutuelle et que ni l'un ni l'autre ils ne songeaient à dissimuler, tant des deux parts elle était loyale et sincère.

Maître Jacotin fut le premier qui s'en alarma, du moins ouvertement. Un soir qu'il soupait au Castillon :

— Monsieur le marquis, je suis un vieil ami de votre famille... Me permettez-vous un avertissement!

— Parlez! Lequel? Eh bien...

— Eh bien! dit le notaire, vous faites un malheureux.

Le jeune homme tressaillit. Son oncle témoigna qu'il venait également de comprendre :

— Oui, murmura-t-il, ce pauvre commandant...

— Serait-il jaloux? demanda vivement Alexis.

Ce fut le comte Antoine lui-même qui se chargea de répondre :

— Jaloux... Non! Il a foi dans l'honneur d'Antoinette et dans le tien, mais il est humilié de se sentir inférieur à toi, de se croire moins digne d'elle... Il en souffre, sans se plaindre... Un Spartiate!

— Oh! j'y mettrai bon ordre! s'écria généreusement le marquis. C'est un homme que j'estime, que j'aime, et je vous remercie tous les deux de m'avoir démontré que je lui portais ombrage!

A vrai dire, il s'en doutait bien quelque peu. Mais il est de ces choses qu'on ne s'avoue pas à soi-même et, d'ailleurs, le fiancé d'Antoinette dissimulait son chagrin sous le masque d'un sourire héroïque. Les deux jeunes officiers, malgré la différence d'origine et d'éducation, s'étaient liés d'une sérieuse et réelle amitié. Ils se témoignaient réciproquement toutes sortes d'égards. Si parfois le commandant avait des heures de tristesse, voire même des accès d'humeur sombre, il s'en excusait sur son inaction forcée, sur le retard du brevet le rappelant au service et qu'il attendait toujours.

Le lendemain même de la conversation rapportée plus haut, on le vit arriver au Castillon, l'air plus satisfait que de coutume.

— Je viens de recevoir enfin ma nomination de chef de bataillon au régiment du colonel Labédoyère. C'est une visite d'adieu, monsieur le comte... On nous mande à Paris pour prêter serment...

— Serment au roi! fit le vieux gentilhomme.

— Et à la France!.. répondit en s'inclinant l'ex-officier de l'empire.

Puis, se tournant vers le neveu, mais le front déjà rembruni d'une secrète angoisse :

— Je m'éloigne, monsieur le marquis, et vous restez sans doute à...

— Non pas! interrompit spontanément Alexis, je profite de l'occasion... je pars avec vous...

— Quoi!.. se récria l'oncle, tu me quittes?..

— Ne faut-il pas aussi que je songe à mon avenir!.. répliqua le neveu. Il était question pour moi d'un mariage là-bas, beaucoup plus loin que ne va le commandant, à Saint-Pétersbourg...

— Vraiment!.. fit celui-ci tout rayonnant de joie...

— Quelque princesse russe? interrogea le comte.

— Avec votre consentement, mon cher oncle, je vous la ramènerai marquise.

— A la bonne heure! s'écria le vieillard, et je vous garderai tous les deux... Que dis-je!.. Il me faudra des petits-neveux, des petites-nièces, tout un régiment de joyeux bambins pour me grimper aux jambes et tirer ma barbe blanche!..

— Sans compter le voisinage, reprit gaiement Alexis. Nous reviendrons pour les noces d'Antoinette et du commandant!.. Ne deviez-vous pas être leur témoin?.. Je serai l'autre!..

— Vous feriez cela! monsieur le marquis...

— De grand cœur! répondit-il, et je suis convaincu que cela vous fera plaisir!.. et à moi aussi!.. car je vous aime, ami Gervais...

— Merci! s'écria le commandant d'une voix éperdue, si vous saviez quel poids vous me retirez de là!.. Quel espoir!.. quelle joie!.. Ah! puissé-je un jour m'acquitter envers vous!..

Et complètement rasséréné, suffocant d'émotion, il s'enfuit pour cacher ses larmes.

. . . .

Dès que l'oncle et le neveu se retrouvèrent seuls :

— Êtes-vous content?.. demanda celui-ci.

— Oui!.. répondit celui-là. Mais toi?

— Oh!.. oh!.. le cœur me saigne un peu...

— Sans cela, morguenne!.. où serait le mérite!,. conclut le vieillard. Dieu t'en récompensera, mon enfant!.. Il te doit le bonheur, à toi qui as su respecter celui des autres!

. . . .

Cependant, le comte Antoine aussi n'était pas sans quelque regret d'un tout autre dénouement. Le matin du départ, cloué par la goutte dans son fauteuil, il regardait de loin, à travers la vitre et sur

le perron, les adieux, les derniers adieux peut-être d'Antoinette et d'Alexis. Elle avait une main dans les siennes. Il lui baisa le front. L'oncle et parrain ne put se défendre de murmurer avec un soupir :

— Si bien faits l'un pour l'autre!.. ah! c'est dommage!

Une voix amère et mélancolique lui fit écho derrière lui. Il se retourna vivement. Le commandant Gervais était là. Il regardait aussi, il avait entendu.

— Oui!.. c'est vraiment dommage... et pour vous surtout, monsieur le comte!..

Celui-ci voulut protester; celui-là mit un doigt sur ses lèvres et, saluant le vieillard, il se hâta de rejoindre son compagnon de voyage.

Un instant plus tard, les deux jeunes officiers étaient partis.

VIII

LES CENT JOURS

Nous sommes à la fin de mars 1815, cette autre année terrible. La nouvelle du retour de l'île d'Elbe, celle de l'arrivée triomphante de Bonaparte à Grenoble, éclatèrent presque simultanément à Barneval ainsi qne deux coups de foudre d'un même orage.

Parmi les régiments qui s'étaient rallies le plus vite à Napoléon, on citait celui du colonel Labédoyère, celui du commandant Gervais.

L'oncle Antoine hocha la tête d'un air de reproche. Aux yeux du royaliste, n'était-ce pas une trahison?

Ce mot qu'il n'avait pas voulu prononcer, il ne tarda pas à le lire dans une lettre du commandant lui-même, qui avait cru devoir s'en excuser auprès de son vieil ami.

« Ne m'en veuillez pas trop, monsieur le comte. Oui, nous venons de manquer à notre serment. Mais si vous saviez ce qui s'est passé!.. Retrouver le drapeau sous lequel on a combattu, qu'on avait vu tomber avec tant de douleur, le voir tout à coup se relever et dans la main de celui qui tant de fois l'a conduit à la victoire... ah!.. personne n'a réfléchi... tous les cœurs ont bondi d'un même élan, toutes les voix ont jeté la même acclamation, toutes les armes se sont agitées comme d'elles-mêmes en l'honneur de celui qui vengera la France!.. Un enthousiasme, un entraînement irrésistible! »

Puis, en post-scriptum :

« L'empereur m'a confirmé le grade supérieur que m'avait valu Montmirail. Si nous l'emportons, si j'en reviens, je serai le colonel Gervais. Ce titre, vous le savez, c'est tout l'espoir, c'est tout le bonheur de ma vie! »

Le vieillard avait déjà pardonné :

— Pauvre garçon!.. murmura-t-il.

Et la pensée de son neveu lui vint à l'esprit. Au milieu de ce nouveau cataclysme, qu'allait-il advenir du major Alexis?

La réponse ne se fit guère attendre, et c'était des confins de la Russie qu'elle arrivait.

« A présent que je connais la France, écrivait le marquis, il m'en coûtera de prendre part à la formidable guerre qui se déclare de nouveau contre elle, mais je suis officier du tzar; c'est mon devoir. »

Ainsi, ces deux jeunes hommes, qui avaient appris à s'estimer, allaient se retrouver en présence sur les champs de bataille, et peut-être contribuer à la mort l'un de l'autre! Horrible chose que la guerre!.. celle-là surtout, qui semblait devoir être une guerre d'extermination. Si l'Europe se coalisait pour nous écraser, la France tout entière se levait, comme aux premiers jours de la Révolution, superbe de colère et d'espérance. Il y avait dans l'air un bruit d'armes universel, un patriotique souffle d'héroïsme.

Antoinette allait chaque jour à l'église, chaque soir elle priait, non seulement pour son fiancé, mais encore pour le dernier des Barneval. « Le Christ, avait-elle dit à son parrain, ne nous commande-t-il pas de prier même pour nos ennemis! »

Vers le commencement de juin, il y eut quelques jours de calme, un de ces grands silences précurseurs de la tempête.

Même dans nos provinces les plus éloignées du théâtre de la guerre, on se recueillait, on écoutait attendant le canon. Il ne tarda pas à gronder.

Les premiers bulletins nous furent favorables : Ligny!.. les Quatre-Bras!.. Deux victoires!.. Rien ne résistait à l'entrain de nos jeunes soldats!.. Le commandant avait jeté ce cri de joie : « Colonel!.. je suis colonel, Antoinette, et l'ombre de votre père doit être contente... me voici digne de vous!.. »

Le surlendemain seconde lettre, mais pour le comte Antoine, et datée d'un village encore inconnu : Waterloo.

Seul, il devait la lire, du moins jusqu'à nouvel ordre. Elle était écrite sous l'influence d'un sinistre pressentiment, la veille de la grande bataille. C'était presque un testament. « Nous le brûlerons ensemble si Dieu me permet de vous revoir. Au cas contraire, il faudra vous en servir, et ma mort fera des heureux!.. »

Le vieux gentilhomme fut profondément ému par cette lecture dont il garda le secret. « Pauvre garçon! » répéta-t-il, mais cette fois avec une larme dans les yeux.

On apprit bientôt la défaite, l'écrasement de notre armée. Une semaine s'écoula, longue comme un siècle et toute pleine d'angoisses. Si le colonel Gervais était blessé, prisonnier, il aurait écrit. Rien!... pas un mot!... pas de nouvelles!... « Ah!... pensa le comte, il y a des pressentiments qui ne trompent pas!... » Il écrivit au ministère de la guerre. Le régiment avait été, pour ainsi dire, anéanti. Officiers et soldats, presque tous ils reposaient ensemble dans la même tombe. On attendit, on espérait encore!... Hélas!... il fallut enfin se rendre à l'évidence. Antoinette prit le deuil. Elle se considérait comme une veuve.

Le comte Antoine était sincèrement affecté de cette mort, mais il avait du moins la consolation de savoir son neveu sain et sauf. L'armée du tzar n'avait même pas donné. « Je suis heureux, écrivit le major Alexis, de n'avoir pas eu à combattre mon pays natal, et de n'être pour rien dans ses revers. » Mais il ne parlait pas de retour. Son oncle comprit cette délicatesse. Il se dit : « Attendons! »

Parfois des officiers sur lesquels on ne comptait

plus, des revenants, comme on disait, reparaissaient tout à coup. S'il en était ainsi du colonel Gervais? Le comte voulut en avoir le cœur net. Sous prétexte de revoir son roi, il fit le voyage de Paris; il alla se renseigner dans les bureaux. L'acte mortuaire avait été dressé. « Nous venons de l'expédier à Saint-Pétersbourg, lui fut-il répondu; quelqu'un de votre nom, le marquis de Barneval, désirait ce même document, cette même certitude. » Le vieillard eut un triste sourire. « Lui aussi!... » pensa-t-il.

Une crainte, cependant, lui restait dans l'esprit : ce projet de mariage, dont il avait été question lors du départ. « Et la princesse russe!... » écrivit-il à son neveu. La réponse fut péremptoire : « Tout était rompu; on avait exigé que le major Alexis se fit naturaliser sujet du tzar... Non!... la France était sa patrie; il avait appris à la connaître, à l'aimer... il ne la renierait pas à présent qu'elle était malheureuse... Dès que serait liquidé le compte de l'exil, il reviendrait au Castillon. »

Vers l'automne, il arriva, plus sérieux et plus résolu. On devinait en lui l'homme qui vient de s'imposer une épreuve.



Le revenant, dessin de F. Lix.

— J'avais donné ma parole, dit-il à son oncle, et, même au delà des plus strictes exigences de l'honneur, j'ai voulu la tenir envers celui qui n'est plus!

Pour toute réponse, le vieillard lui serra la main. Il le conduisit dès le soir même, mais sans plus d'explications préalables, au château. L'accueil de la Gervaise fut celui qu'on en devait attendre. « Il semble, dit-elle, que je retrouve un fils! »

Sa fille et le jeune marquis se revirent sans trouble, avec une satisfaction mutuelle et grave. Ils reprirent, mais avec plus de réserve, leur intimité d'autrefois; les promenades et les chasses dans la forêt, les longs tête-à-tête, même en présence des parents, auprès du piano. Beethoven, Mozart, tous les grands maîtres des écoles italienne et française servirent tour à tour d'interprètes, où plutôt d'accompagnement à la discrète mélodie s'éveillant au fond de leur cœur. Ils causaient de toutes choses, hormis d'un souvenir. Ce n'était pas qu'il fût jaloux du passé : elle n'avait aimé son cousin, elle ne le regrettait que comme un frère. Tout les deux, d'un accord tacide, ils respectaient sa mémoire, ils lui restaient fidèles.

Cependant, autour d'eux, on commençait à s'impatienter de ce trop long deuil. Le comte Antoine avait pris pour confident l'ami Jacotin, qui parta-

geait maintenant son espoir et n'était pas de ceux-là qui s'attardent à la tristesse. Bien que très patriote, il aspirait au réveil de nos désastres, il chantait avec Béranger :

Coulez, bons vins!... Femmes, daignez sourire,
Et l'univers est consolé!

Les deux vieillards avaient fini par s'ouvrir de leur projet à la Gervaise qui, bien que n'y croyant pas encore, se ralliait à ce dénouement entrevu, mais inespéré. « Ah!... redisait-elle parfois, ah!... ce serait un trop beau rêve!... »

Un soir d'avril, on venait de dîner au Castillon. C'était le soixante-treizième anniversaire de la naissance de l'oncle Antoine. Sa filleule et son neveu, la Gervaise et le notaire, se trouvaient réunis au salon. Après le café, la symphonie pastorale. On était encore sous le charme. Tout à coup, au milieu du silence, on entendit s'élever la voix de l'amphitrion.

— Mes enfants, dit-il, vous pouvez m'offrir tous les deux un même bouquet de fête... Je l'attends de votre amitié... A mon âge, on n'a plus le temps d'attendre...

Et comme ils se taisaient, celui-ci regardant avec émotion celle-là qui, modestement, baissait les yeux :

— Est-il besoin que je m'explique!... reprit l'oncle Antoine attendri... Non!... c'est une voix plus imposante que celle de la vieillesse qui va se faire entendre... C'est la voix de la tombe... Et quelle tombe!... Waterloo!... La veille même de la bataille, notre pauvre Gervais m'avait écrit... Voici sa lettre... D'après son désir, j'en avais gardé le secret... Il est temps qu'il cesse?... Maître Jacotin va nous en donner lecture... Ecoutez, mes enfants... C'est un mort glorieux, c'est une chère ombre qui parle, et c'est sa volonté suprême que vous allez entendre... Silence!...

Cette dernière recommandation était superflue. Personne n'avait bougé, chacun se taisait, dans l'attente de quelque grand événement. Le notaire, non moins ému que les autres, avait déplié le testament du colonel; il commença.

IX

LA LETTRE DU MORT

Elle était ainsi conçue :

. . . .

« Monsieur le Comte,

« Est-il donc vrai que parfois, avant de frapper, la mort avertisse? Je viens de sentir son souffle sur mon front. Un contact, un frôlement invisible m'a glacé le cœur!

« On se bat demain. La grande bataille! Demain soir combien d'entre nous ne resteront-ils pas couchés là-bas, dans la plaine et sur les coteaux qu'éclaire en ce moment, à travers des nuées, la lune blafarde. Il est minuit; je suis seul, je veille et songe au pays, à tous ceux que j'y ai laissés... à vous d'abord, monsieur le comte.

« Souvenez-vous des dernières paroles qui se sont échangées entre nous : C'est dommage!... Ils sont si bien faits l'un pour l'autre!... »

« Oui!... Rien de plus juste... Que suis-je? Un paysan, un soldat, digne de son estime et de son amitié... Elle obéirait sans trop de répugnance au désir de son père... Serait-elle heureuse?

« Lui, c'est un gentilhomme. Il a tous les dons en partage. Son éducation, ses talents, ses sentiments le rapprochent d'elle... J'ai constaté, non sans amertume, la vive sympathie qu'ils ont l'un pour l'autre... Il s'est montré généreux envers moi... Ne m'a-t-il pas donné l'exemple du sacrifice ?...

« Ah! je n'en aurais pas le courage! Si je survis nous brûlerons cette lettre. Mais gardez-là pour vous en servir si je meurs. Alors, plus d'obstacle! Ce sera Dieu lui-même qui l'aura voulu. N'a-t-il pas permis que l'intendant rachetât le domaine et qu'il eût une pareille héritière, comme afin de le rendre en dot à l'héritier du nom! Antoinette, n'était-elle pas destinée providentiellement à devenir la marquise de Barneval!...

« Eh bien!... qu'il en soit ainsi!... C'est moi-même qui le demande et qui le souhaite. On doit obéir aux morts... Les morts ne sont pas jaloux... Réunissez votre filleule et votre neveu, monsieur le comte... Lisez-leur cette lettre et qu'ils se donnent la main... Mon ombre sera présente, elle les bénira, elle leur sourira...

« Mais j'entends le clairon... C'est la bataille... Ne songeons plus qu'au devoir, à la patrie... Quand on a bien payé toutes ses dettes, on meurt content. Adieu! »

. . . .

La lecture était terminée. Tous ceux qui venaient de l'entendre gardaient encore le silence et la même attitude; Alexis très pâle et les yeux toujours vers Antoinette, Antoinette ne songeant même pas à essuyer les larmes d'attendrissement qui ruisselaient sur son visage.

Cependant l'oncle Antoine s'était levé. Il alla prendre son neveu par la main. La Gervaise agit de même à l'égard de sa fille, devant laquelle s'agenouillait Alexis. Les deux mains, ainsi rapprochées, se réunirent et restèrent l'une dans l'autre. Pas un mot. Rien qu'un regard, un sourire.

— Vivat! conclut maître Jacotin, je puis préparer le contrat!

. . . .

Dès le lendemain, les bans étaient affichés à la porte de la mairie de Barneval.

Allégresse unanime, non seulement dans la commune, mais encore dans les hameaux d'alentour. Les paysans aimaient déjà le fils de leurs anciens seigneurs; ils adoraient la future marquise, cette sœur des pauvres, cette gracieuse bienfaitrice de tous les affligés.

Le pays lui-même semblait en fête. Un splendide printemps! En 1871, n'en fut-il pas de même? La nature, après certains désastres, aime à consoler notre France!

Quelques derniers jours s'écoulèrent ainsi. La veille au soir du mariage, l'oncle Antoine s'en revenait par les bois. Aux alentours du Pont-des-

Fées que voilait déjà le crépuscule, ainsi qu'aux premières pages de ce récit, il entendit tout à coup, dans l'éloignement, le joyeux carillon de l'église, annonçant la cérémonie du lendemain.

Le vieillard, avec émotion, découvrit sa tête blanche et s'écria :

— Cloches de notre village, qui avez sonné mon baptême, sonnez ! sonnez aujourd'hui pour le mariage de mes enfants, pour le bonheur de ma vieillesse !

Un soupir, un sanglot s'éleva de la pente du ravin. Il regarda vivement, il entrevit à travers les branches un homme, ou plutôt une ombre qui disparut aussitôt dans l'épaisseur du taillis.

Le comte n'avait pu distinguer les traits de cet inconnu, coiffé d'un large chapeau rabattu jusque sur les yeux. Mais sa tournure l'avait frappé.

— Quel est donc ce fantôme? murmura-t-il.

X

CHACUN SON TOUR.

Le mariage est un fait accompli. Antoinette Gervais s'appelle la marquise de Barneval.

C'est le soir, un doux soir de juin. On danse sur la pelouse du château. Quelques convives obstinés, sous la présidence honoraire de maître Jacotin, sont encore à table et boivent de vieux vins de France à la santé du marquis.

Le comte ne leur tient plus tête ; il vient de rentrer au Castillon.

Quant aux nouveaux époux, suivant la coutume russe, ils sont montés en chaise de poste à la nuit tombante, ils sont partis pour leur voyage de noce. L'Italie! La Suisse! Ils ne reviendront que vers la fin de l'été, pour l'ouverture de la chasse.

Au comble de ses vœux, l'oncle Antoine a voulu rester seul pour en savourer le charme. Il est assis dans son fauteuil, à l'entrée du balcon qui domine la prairie. La fenêtre est ouverte et laisse arriver jusqu'à lui la bonne odeur des foins fraîchement coupés. On entend plus, vers le château, que le bruit éloigné de la fête. A part ce joyeux écho, tout respire le calme et la paix, la sécurité, le bonheur.

Le comte se souvient. C'est là que se prolongera sa vieillesse. Il songe au passé..., à l'avenir, que rien ne saurait plus troubler maintenant.

Mais quel est donc cette ombre qui se dégage d'un massif d'arbres et, cherchant l'obscurité, se rapproche en silence? Un long manteau l'enveloppe et, comme sous la capuche d'un moine, masque les traits de celui qui le porte. C'est l'homme entrevu la veille au soir..., c'est le fantôme du ravin.

Il arrive jusqu'au balcon, il s'y accoude et rejette en arrière le pan de drap cachant son visage. Quel décharnement ! quelle pâleur ! En travers du front, jusque sur la joue, la cicatrice encore rouge d'une effrayante balafre.

Il est méconnaissable, mais il a parlé :

— Bonne nuit, monsieur le comte!

Celui-ci reconnaît la voix ; il s'écrie :

— Le commandant!

— Le colonel Gervais... Oui... Parlons plus bas...

— Venez ! entrez ! balbutia l'oncle Antoine, éperdu de surprise. Je vais ouvrir et...

— Inutile ! interrompt le fantôme. Quelques mots seulement... Un dernier adieu...

— Vivant! vous êtes vivant?

— A peu près... J'en doute encore parfois moi-même... Quand je me suis réveillé d'un sommeil aussi profond que celui de la mort, j'étais à l'hôpital, quartier des fous... Voyez cette entaille qui m'a fendu le crâne... Et ce n'était pas ma seule blessure... On m'avait jeté parmi les cadavres... Un tressaillement, un souffle attira l'attention des chirurgiens allemands... Etait-il possible qu'on vécût encore, ainsi mutilé? Ce problème les tenta... Ne serait-ce pas un miracle scientifique que ma guérison?. . En effet, il n'y a que six semaines que j'ai pu marcher enfin, me souvenir... Je suis allé d'abord à Paris... On m'a renseigné... Je me suis tu... Vous comprenez, ils ont fusillé Labédoyère!.. Nous nous expatrions, quelques camarades et moi... Une voiture est là qui m'attend, sur la route... J'avais voulu savoir si l'on m'avait complètement oublié...

— Oublié!.. non pas!.. se récria le vieillard qui se demandait encore s'il n'était pas le jouet d'un rêve.

— Je sais!.. reprit le colonel, voilà trois jours que je suis caché par ici, que j'observe, que j'écoute... et je vous rends justice à tous... N'est-ce pas justice, d'ailleurs, qu'il en soit ainsi!.. Quand je suis arrivé, c'était le matin, au petit jour... Personne encore sur la place... J'ai pu lire, à la porte de la maison commune, l'annonce de leur prochain mariage...

L'oncle Antoine ne put retenir cette nouvelle exclamation :

— Quoi!.. vous saviez!.. depuis trois jours!.. et vous ne vous êtes pas montré, opposé... Chacun eût fait son devoir...

— J'en suis convaincu, répondit le revenant, et c'est ce qui m'a donné le courage d'accomplir le mien... Ne s'était-il pas sacrifié pour moi, lui? Chacun son tour!.. Intervenir, réclamer mes droits, c'eût été son désespoir, celui d'Antoinette et le vôtre aussi, monsieur le comte... N'était-il pas préférable que je fusse seul à souffrir!.. Ne me plaignez pas trop, c'est un allègement déjà que s'être dévoué pour les autres... Je suis un enfant du peuple, moi... un paysan, un soldat, rude à la peine et trempé pour toute épreuve... Elle ne m'aimait pas, elle l'aime... Elle était née pour être la marquise de Barneval, et non pas madame Gervais!.. C'eût été dommage!.. pensiez-vous l'an dernier... Regardez-moi donc maintenant!.. Je suis défiguré, vieilli, un spectre, presque un invalide!.. Et, d'ailleurs, un vaincu, un fugitif, un banni... Nous nous embarquons cette nuit à Honfleur pour l'Amérique... Adieu! ne me retenez pas... Vous leur direz tout plus tard... Vous m'écrirez... ce sera ma consolation de les savoir heureux!..

Un instant plus tard, le fantôme se perdit dans la nuit. Mais avant la séparation, comme il avait accompagné son dernier salut au vieillard du titre de comte :

— Ah!.. le plus noble et le plus généreux de nous tous, mais c'est toi... c'est vous, colonel Gervais!.. s'écria l'oncle Antoine.

CH. DESLYS.

Gérardmer, juillet 1879.

NÉCROLOGIE

ROGER. — VIOLLET-LE-DUC. — BELMONTET.

Le mois passé nous n'avons pu enregistrer toutes les funérailles, tous les coups de la mort « tant les rangs étaient pressés », comme dit Bossuet; remplissons ce devoir aujourd'hui.

Le chanteur Roger, né d'une bonne famille de la bourgeoisie, orphelin de père de bonne heure, se trouva sous la direction d'un tuteur, député à l'époque de Louis-Philippe. Ses parents pensaient à faire de lui un notaire. Ainsi se trompent-ils souvent sur la vocation de leurs enfants. Le démon de la scène s'était emparé de Roger et un beau jour il disparut attaché à je ne sais quelle bande de comédiens. Heureusement, il était mineur, son tuteur put le ressaisir, et pour rompre ses mauvais penchants il l'envoya en province faire connaissance intime, dans une étude, avec le papier timbré! Oh la méchante fortune pour le pauvre tabellion! Au bout de quelques jours, clercs et saute-ruisseau, pris du vertige de la mélomanie, répétaient pièces et opéra. Adieu les beaux actes écrits en belle prose, les grosses élégantes et les codes! Au bout de quelques semaines, ces joyeux vauriens ayant engagé quelques grisettes sans préjugés commençaient leur campagne dramatique par afficher la *première* de la *Vestale* et de la *Tour de Nesle*, de M. Scribe. Scribe était encore le Dieu du jour. Le notaire se fâcha tout rouge et le tuteur fut forcé de faire revenir son pupille endiablé. Mais du coup il s'avoua vaincu et, en désespoir de cause, il conduisit son neveu au Conservatoire. Le petit drôle en était arrivé à ses fins.

Comme il fut reçu, vous vous l'imaginez, étant joli garçon, d'élégant maintien, de bonnes manières, et ayant une voix qui allait au cœur. Il fit merveille et sortit de l'école tout chargé de lauriers. Aussitôt l'Opéra-Comique s'empara de lui. Le brillant ténor obtint des succès inouïs de chanteur, d'acteur; il devint une étoile de première grandeur. Il alla, comme disent les Italiens, jusqu'au fanatisme, sa réputation primait tout, il restait debout même sur les pièces tombées.

Alors il menait grande et somptueuse vie; il donnait à la Maison d'or, où il habitait, des fêtes galantes dans lesquelles se pressait le *tout Paris* de ce temps, et dont *le tout Paris* d'aujourd'hui n'a pas oublié le retentissement!

Je me souviens encore d'une de ces brillantes soirées où la musique, le chant, la danse se mêlèrent jusqu'au retour du pâle soleil d'hiver. Tout le Paris des lettres, des journaux, du théâtre et des clubs se trouvait dans les salons du beau chanteur. Ce soir-là, les équipages se pressaient devant la porte cochère, les escaliers étaient remplis de tapis et de fleurs; les velours, les soies, les parures les plus riches, les diamants les plus purs ruisselaient, et ç'avait été pour les artistes, vulgairement nommés couturières et tailleurs, grand travail d'exécuter les costumes que d'habiles crayons avaient dessinés, car le bal était costumé. Le maître et la maîtresse de la maison, dans sa blonde et opulente beauté, habillés en hôtelier et hôtelière du Puits-Joli, recevaient dans l'antichambre leurs nombreux invités, odalisques, femmes arabes, castillannes, italiennes d'Albano ou d'Ischia, grandes dames du grand siècle, ou folles de régence, gentilshommes en pourpoint du temps de Charles IX, mousquetaires de Louis XIII, courtisans de Louis XV, sans compter toutes les caprices et toutes les élégances imaginés par Géniole et Gavarni. La fête commença par la musique, nous entendîmes la flûte de Tulou, toute l'armée des pianistes a commencer par Zimermann, puis se fut le tour du chanteur Levasseur, l'hôtelier du Puits-Joli, Mmes Damoreau, Prévost et bien d'autres encore, tous et toutes applaudis avec fureur. Enfin vint le tour de la danse vivement attendue.

Au milieu de la nuit s'ouvrirent les portes d'une riche galerie transformée en guinguette sur lesquelles on lisait dans une enseigne peinte et décorée par un maître « Au PUITS-JOLI. » Dans cette salle se trouvait assise au comptoir Mme Roger, tandis que son mari, le bonnet traditionnel sur le chef, le couteau dans sa gaîne au côté, le tablier retroussé, la serviette sous le bras, invitait les groupes arrivant à prendre place à de petites tables de quatre, six, huit couverts disposés autour de la salle. On servait à la carte et le service était fait par de charmantes actrices à talons rouges et en jupons courts. Quel charmant cabaret que le Puits-Joli! Comme le rire et la chanson y éclataient de toutes parts! C'étaient d'interminables fusées! Comme le pomard, le chambertin, le champagne coulèrent! Quelle profusion de gibier, de marée, de truffes et de fruits!

Temps de folie, de plaisir et... d'imprévoyance.

Par malheur Meyerbeer, qui avait créé pour Roger le rôle du ténor dans le *Prophète*, l'attira à l'Opéra. Il interpréta magnifiquement l'œuvre du grand compositeur. Il y brisa ses forces, il y tua sa voix, et bientôt venaient les tristes représentations, le public, froid d'abord, devint hostile. Roger luttait cependant avec courage lorsqu'un déplorable accident acheva sa ruine. Il se blessa à la chasse et dut se soumettre à l'amputation d'un bras. Malgré cette épouvantable catastrophe il voulut, avec un membre artificiel, reparaître... Il n'avait plus de voix..., il descendit donc de la scène.

Toujours à la recherche de ces applaudissements qui avaient enivré sa vie, et toujours, de chute en chute, il devint successivement avec un désespoir profond :

Chanteur de concerts; chanteur de soirées privées; puis plus rien que professeur du Conservatoire;

Triste, triste fin, après des jours si brillants et si dorés.

***

Tout autre fut la vie d'un homme que nous venons de perdre et qui laisse après lui de longs re-

grets et dans le conseil municipal de Paris une place que nul aujourd'hui ne peut remplir. C'est de M. Eugène Viollet-le-Duc que nous voulons parler.

M. Viollet-le-Duc était tout à la fois un lettré, un architecte, un archéologue, un historien, un décorateur étonnant et un dessinateur merveilleux. Il était né à Paris le 27 janvier 1814, il est mort à Lausanne (Suisse) où il a voulu que ses restes fussent déposés. Son père était un peu poète et érudit très distingué, son oncle M. Delecluze, élève de l'Ecole de Louis David, devint sous les frères Bertin le critique d'art dans le journal des *Débats*. Eugène se destina tout jeune à l'architecture et tout jeune révéla ses étonnantes aptitudes. Son maître, l'architecte Achille Leclerc, membre de l'Institut, ne se trompa point sur la brillante carrière qui attendait son élève ; aussi un beau matin l'appela-t-il dans son cabinet où il lui tint à peu près ce langage. « Vous perdez votre temps ici, voyagez, voyez, comparez, quand vous reviendrez, montrez-moi vos dessins, allez, mon cher ami, vous n'avez plus rien à apprendre dans mon atelier. »



Roger, dessin de Bocourt.

Ainsi fit le jeune artiste. Travailleur infatigable, d'une rapidité de conception inouie, d'une science archéologique profonde, il devint en peu de temps l'architecte que l'on sait. Nul n'a possédé comme lui la science des constructions du Moyen Age et de Renaissance, et aucun homme n'a sauvé de la ruine n'a rappelé à une vie nouvelle tant de nos monuments nationaux. C'est à lui que nous devons les admirables réparations de Notre-Dame de Paris, de l'église de Vezelay; il courait de Carcassonne à Amiens, de Cahors à Reims; il consolidait la tour de Coucy et faisait jaillir Pierrefonds du vestige de ses ruines. Il fut le maître incontesté de l'art gothique, nul dans l'Europe entière ne l'a jamais possédé comme lui. On peut dire que ses travaux en ce genre couvrent la France entière. Eh bien, il a encore plus remué d'idées que de pierres, son œuvre écrite est immense : *Dictionnaire raisonné d'architecture,* dix volumes; *Dictionnaire raisonné de l'architecture de l'art français de l'époque carlovingienne à la Renaissance,* six volumes; *Entretiens sur l'architecture. Histoire d'une forteresse, d'une cathédrale, d'un Hôtel de ville, d'une maison; Etudes géologiques des Alpes,* une centaine de monographies, que sais-je encore! et tout cela illustré de sept à huit mille dessins, tous de sa main,

n'est-ce pas prodigieux! Et avec cela faisant de l'histoire, des proverbes charmants, des articles de journaux, des rapports presque journaliers au conseil municipal sur les tavaux de l'Edilité parisienne.

Il portait avec une bonne grâce presque juvénile cet immense labeur, et la dernière fois que nous le vîmes, nous étions loin de nous attendre au coup qui allait nous attrister et frapper l'art d'une façon si cruelle.

La mort de Viollet-le-Duc est une perte nationale.

*
* *

Dans un âge très avancé vient de s'éteindre un homme que nous n'osons appeler un poète quoiqu'il ait écrit beaucoup de vers. Il débuta cependant avec quelque succès. Il donna à l'Odéon avec Soumet une tragédie, *Une nuit de Néron,* qui fut reçue avec applaudissement; plus tard, il écrivit une autre tragédie, *Richelieu*, dont nous entendîmes une lecture chez Jacques Laffitte, mais il ne put parvenir à la faire représenter. Il se jeta dans le journalisme tout en continuant à pindariser sur la gloire de Napoléon et sur le retour de son neveu. Méridional et hyperbolique en diable, il employait parfois de singulières figures de rhétorique. C'est lui qui en 1865 dans un toast resté justement célèbre, parlant « de la redingote grise et du petit chapeau » s'écria : « Le chapeau de Napoléon Ier est le triangle de la gloire!! »

On pourrait trouver beaucoup de drôleries semblables dans les poésies du « père Belmontet » comme on appelait le défunt. Mauvais goût singulier! dans un temps que l'on s'obstine à appeler antipoétique quoiqu'il nous ait donné Lamartine, Alfred de Musset et Victor Hugo.

J. DE LESTANG.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Les cerneaux s'en vont, l'Auvergnat, avec cette fameuse veste dont personne n'a jamais pu dire la couleur, a repris sa poêle, les marrons sont arrivés, Dame Justice a repris ses travaux, les avocats ont posé leurs fusils pour secouer les dossiers où l'araignée filait sa toile depuis trois mois, les propriétaires des maisons garnies sur les plages de l'Océan ont retiré leurs rideaux et fermé les volets de leurs appartements déserts, les bécasses arrivent dans nos bois, les Parisiens rentrent à Paris, les modistes s'étudient à inventer quelques modes nouvelles et quelques extravagantes coiffures, les feuilles, plus tenaces cette année, commencent à tomber des arbres sur l'asphalte des boulevards..., c'est l'hiver; c'est l'hiver avec ses corizas, ses engelures et le reste. Que le ciel donc vous accorde une cheminée qui ne fume point, des portes et des fenêtres bien closes, une lampe qui ne charbonne pas, un ou deux bons amis, un estomac en solide état pour faire bon accueil aux truffes qui arrivent, et, avec ces biens, vous passerez, nous l'espérons, assez heureux la saison hivernale si, pendant les jours de neige, de pluie glaciale, de brouillard, vous savez souffrir et « vous taire sans murmurer. »

Vous irez probablement quelquefois au théâtre; à ce propos, connaissez-vous l'histoire de *Fatinitza?* Elle est assez curieuse. Jamais pièce n'eut tant de pères. Elle parut d'abord à Paris sous le nom de la *Circassienne,* paroles de Scribe et musique d'Auber, le public lui fit une assez méchante mine. Mais un Viennois, pensant que le public avait tort, prit la *Circassienne* par la main et la conduisit à Vienne, où il pria MM. Genée et Zoll de mettre en allemand le poème de Scribe, et M. Van Suppé d'arranger la partition d'Auber. La pièce devenue allemande parut alors avec grand succès, sous le nom de *Fatinitza.* Elle avait déjà cinq pères, c'était assurément fort joli; attendez, vous n'êtes pas au bout.

Un Belge prend *Fatinitza,* comme l'Autrichien avait pris la *Circassienne* et charge M. Coviliers de la remettre en français. Ainsi fut fait : donc six auteurs. La pièce, chaudement accueillie à Bruxelles, plaît à M. Brasseur, directeur à Paris des *Nouveautés;* il désire la faire représenter sur sa scène. Il s'entend facilement avec la Belgique et voici la germano-belge *Fatinitza* ou la *Circassienne,* de retour dans les lieux qui l'ont vu naître.

Mais quand elle veut paraître derrière la rampe, Mme veuve Scribe lui arrache son faux nez et lui fait défense de se montrer.

Est-ce la fin de sa carrière? Pas du tout.

Après avoir vainement supplié l'intraitable veuve, en désespoir de cause, M. Brasseur confie le livret à MM. Delacour et Wilder, en leur donnant mission d'accommoder une *Fatinitza,* de telle sorte que Mme Scribe n'eût plus droit d'intervenir. Ces messieurs réussirent et la pièce franco-austro-belgo-française eut beaucoup de succès aux *Nouveautés.* Mais quand il s'agit de toucher les droits d'auteurs, arrivent de Vienne MM. Genée, Zoll, Van Suppé, de Bruxelles M. Coviliers, qui disent à MM. Delacour et Wilder : « Comptons. » Papiers timbrés de s'échanger, gros mots de se dire, et les juges en ce moment cherchent et demandent : Où est le père? Question peu facile à résoudre.

*
* *

Qui est-ce qui a donc dit qu'un animal vivant valait plus qu'un prince mort? Voici qui prouve bien le contraire.

On vient de mettre sur la table de l'hôtel Drouot un objet tel que commissaire-priseur n'en avait jamais vu, et qui, après avoir été vivement disputé, a été adjugé au musée de *South-Kensington,* au prix de 2,375 fr. Voici dans quel état se présentait la pièce unique, nous l'espérons, mise aux enchères.

Dans une longue boîte en bois dont une des parois était garnie d'une glace, on pouvait voir deux corps momifiés. L'un était celui d'un homme dans la force de l'âge, l'autre avait été l'enveloppe mortelle d'une jeune fille d'une douzaine d'années. L'homme dont toute la charpente était convulsionnée, dont tous les traits portaient l'empreinte d'une atroce douleur, faisait mal à voir. Pour la jeune fille, la mort semblait avoir été plus douce.

Quels étaient donc ces funèbres débris? Deux membres de l'illustre famille de l'empereur Montezuma; et je m'étonne que les grandes familles d'Espagne, fières d'avoir dans les veines quelques gouttes de ce sang impérial, ne se soient pas présentées aux enchères pour s'opposer à cette profanation.

Ces deux cadavres étaient ceux de l'oncle du grand cacique et de sa fille. Faits prisonniers, la férocité et le fanatisme espagnols les tinrent longtemps enfermés dans le couvent de Saint-Isidoro, et finalement murèrent dans une cellule sans fenêtre le père, et la fille dans un réduit au-dessous. Comment ces corps se sont-ils ainsi momifiés? C'est ce qu'il faut demander aux chimistes. Des pièces d'une authenticité irrécusable attestent cette lugubre tragédie et l'état civil de ces affreux débris. Je me demande de quel intérêt scientifique ou historique ils peuvent être, pour qu'une collection aussi grave que le *South-Kensington* ait tenu à les posséder. Il me semble qu'ils revenaient de droit à la *chambre des horreurs,* de Mme Tussaud, que connaissent tous les Français qui ont visité Londres.

*
* *

L'art se vulgarise et se répand. Les écoles de dessin s'instituent de toutes parts, se consolident, se peuplent et pénètrent heureusement dans les classes ouvrières. Le goût général et certainement l'industrie trouveront leur compte dans ce progrès que les villes secondent avec le plus louable empressement, et dans toutes les cités de quelque importance, des Sociétés artistiques par des enseignements, des Expositions, stimulent, tiennent en éveil le zèle des populations.

Des Expositions viennent d'avoir lieu à Mulhouse, que nous tenons toujours pour une ville française, à Marseille où des amateurs nombreux et éclairés sont fiers à juste titre de leurs riches cabinets, à Saint-Quentin, qui possède dans son musée une si précieuse collection des pastels de La Tour. Partout le succès a été complet, et nous en sommes fort réjouis pour la France d'abord, et ensuite pour ces villes qui voient leurs efforts couronnés par de si brillants succès.

*
* *

On a fêté Florian et nous en sommes ravis; ce n'était point un aussi médiocre auteur que longtemps il a été de mode de le prétendre. Il est resté le premier de nos fabulistes, car La Fontaine ne doit pas être compté.

Je connais bien des gens qui se souviennent encore avec plaisir d'*Estelle et de Nemorin,* de *Claudine,* du charmant *Théâtre d'Arlequin,* qui plaisait tant au vertueux duc de Penthièvre, et plus d'un historien n'écrirait pas l'étude sérieuse que Florian a publiée sur les Maures d'Espagne.

Il était né au château de Florian, sur les bords fleuris du Gardon; il composa une délicate chanson (la *Cansoun d'Estello*) en langue languedocienne. « cigaliers et félibres » pouvaient donc à juste droit le regarder comme l'un des leurs. Ils se sont, en conséquence, donné rendez-vous autour de la tombe modeste où repose à Sceaux cet homme de bonté et d'esprit, dont la vie fut sans tache et la fin si prématurée, car, lorsque l'on juge Florian, il ne faut pas oublier qu'il n'avait que trente-huit ans lorsqu'il mourut.

Les fêtes et cérémonies dont la gracieuse petite ville de Sceaux a été le théâtre, ont été animées et fort touchantes. Tous nos jeunes poètes se sont trouvés réunis autour de la petite colonne de granit qui marque dans le jardin de l'église gothique le lieu où l'auteur du petit chef-d'œuvre qu'on appelle *le lapin et la sarcelle* dort son dernier sommeil. La population de Sceaux et des environs était accourue; au banquet inévitable on a dit de fort beaux vers, et dans la soirée, lampions, lanternes vénitiennes à toutes les fenêtres, dans tous les jardins, et feux d'artifices ont rempli l'air de leurs fusées et de leurs détonations.

*
* *

Vous savez, ou vous ne savez pas, que la place du Château-d'Eau s'appelle maintenant la place de La République. Qu'elle prenne ce nom ou tout autre, peu nous importe, mais nous louons vivement l'édilité parisienne d'avoir ordonné la démolition du disgracieux monument dit, nous ne savons pourquoi, « le château-d'eau. » Il sera remplacé par une statue en bronze de la République, accompagnée de quatre grandes figures décoratives, en bronze également.

Cette statue ayant été mise au concours, soixante-dix-huit sculpteurs ont présenté leurs maquettes et le public a été admis à l'honneur de les visiter à l'école des Beaux-Arts. L'exposition a été réellement brillante. Parmi les projets, il s'en trouvait bien une vingtaine de franchement grotesques, mais un certain nombre se présentaient avec un beau caractère, et il y avait une œuvre capitale qui n'a été écartée du premier rang, que parce qu'elle ne remplissait pas toutes les conditions imposées par le programme : c'est du char de triomphe portant la statue de la République que nous voulons parler. Cette œuvre de M. Dalou est une des plus ravissantes choses que nous ayons vues depuis bien longtemps. Si nous la plaçons hors de concours par la raison que nous avons déjà donnée, nous la mettons aussi hors comparaison pour la somme de qualités et de talent qu'elle représente.

Le jury a admis pour le dernier concours les projets de MM. Gautherin, Morice et Soitoux; c'est entre ces artistes que la lutte se limite, c'est l'un d'eux qui sera définitivement le sculpteur chargé d'exécuter le monument, dont ils présenteront un modèle fait sur une plus grande échelle.

*
* *

La ville de Genève vient d'ériger le monument que le duc de Brunswick lui avait commandé en

lui laissant, on ne sait pourquoi, son immense fortune. La ville suisse a bien fait les choses.

Si vous êtes Parisien et que vous ayez des cheveux blancs, ce que je ne vous souhaite pas, vous connaissiez ce vieillard maquillé depuis les pieds jusqu'à la tête qui toujours couvert de diamants rôdait en Céladon dans les coulisses des petits théâtres en se donnant des grâces.

Le duc était depuis longtemps brouillé avec toute sa famille, cependant ce ne fut pas sans étonnement que l'on apprit qu'en mourant il venait de laisser tous ses millions à Genève.

Comme le sujet ne prêtait guère, Genève s'est contenté de reproduire le magnifique monument élevé à Vérone pour les Scaligieri, on ne pouvait mieux choisir. Il est construit en marbre blanc et porte à la hauteur d'un cinquième étage la statue équestre du défunt en habit de général. Cette statue relevée d'or, excellent ouvrage de M. Caïn, a été fondue par M. Barbedienne. Le sarcophage qui occupe la partie médiane du Mausolée est de M. Iguel. Six statues des ancêtres du défunt, deux magnifiques lions en granit d'Ecosse complètent la décoration funèbre. L'ensemble est fort beau et si la vanité survit à tout, du haut des cieux, sa demeure dernière, le duc de Brunswick doit être satisfait. Il en a, comme on dit, pour son argent.

*
* *

Depuis que Cham est mort on ne parle que de son esprit et tous les journaux sont pleins de ses reparties. Faisons comme eux.

Un jour en passant sur le boulevard il voit venir X... et veut l'éviter; il allonge ses longues enjambées, mais en vain, il est pris. X... moitié parasite, moitié chevalier d'industrie, ayant le privilège de se croire homme d'esprit parce qu'il est bossu, l'aborde et l'entretient de Y... dont il prétend avoir fort à se plaindre, et à chaque instant il répète : « Mais j'ai mon droit... je le ferai valoir... j'ai mon droit!... Vous savez ce que c'est que le droit?

— Parbleu, répond Cham, c'est ce qui n'est ni bossu ni faux!

Et là-dessus, ouvrant son grand compas, comme il disait, il laisse sur l'asphalte X... abasourdi.



Paysage. — Dessin de H. Toussaint, d'après le tableau de J. Dupré. — Exposition de Marseille.

*
* *

Un des familiers de la maison de Cham, raconte le Masque de Fer, étant un jour à dîner chez lui, cassa la chaise sur laquelle il était assis. Pour se faire pardonner, il avait envoyé un fauteuil Pompadour des plus coquets. Le lendemain, il recevait de Cham la lettre suivante :

Merci, cher ami, de ton charmant envoi. Sois sûr, désormais, que, lorsque tu viendras nous voir, s'il y a dans la maison un siège d'une solidité un peu douteuse, il sera pour toi.

Merci et cordialement,

CHAM.

P. S. L'autre jour, en te serrant la main, j'ai fait craquer un de mes gants : je pense que tu pourrais bien m'en envoyer une nouvelle paire?

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

LES SAINTS DU DERNIER JOUR

AVENTURES AU PAYS DES MORMONS (1)



Les Montagnes Rocheuses, dessin de A. de Bar.

XVIII

PATRIARCHES

L'épithète numérale ajoutée par notre hôte au nom de notre hôtesse venait de mettre subitement en question pour nous un point majeur du dogme des Mormons. A vrai dire il ne s'offrait pas pour la première fois à notre attention, car il va de soi que

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

sœur Harriet n'avait pu le passer sous silence au cours de ses conférences. Mais il en avait été parlé au point de vue purement doctrinal ou théorique, les exemples pratiques faisant naturellement défaut dans le personnel de la caravane, composée surtout de nouveaux affiliés, qui ne devaient trouver que sur le sol *national* la liberté nécessaire à l'observation d'un principe qui fait loi primordiale, fondamentale, parmi les Saints du dernier jour. Il me souvient même que le soir, où la chaleureuse prédicante avait abordé ce sujet délicat en attribuant à la sagesse divine l'institution des unions polygames, il arriva qu'en retournant à nos tentes de concert avec le petit chef, qui avait assisté à la conférence, je crus devoir le mettre à nouveau sur ce terrain pour avoir son opinion personnelle. « Mon enfant, me dit-il, vous ne pourriez trouver quelqu'un de plus entièrement désintéressé dans la question. J'ai été marié autrefois dans le monde des gentils, je suis devenu veuf après trois ans de parfaite union avec une femme dont chaque jour encore je bénis la douce mémoire. Depuis je suis resté seul : seul évidemment je resterai toujours ; et encore que la polygamie soit d'ordre normal parmi les Saints qui ont la vocation du mariage, je pourrais vous montrer à notre arrivée en Utah un certain nombre de célibataires, à qui ce titre ne vaut ni déconsidération, ni discrédit. Mais quant au principe en lui-même, raisonnons. Que sont les Saints du dernier jour, que veulent-ils être dans l'ordre de transmission des lois morales qui régissent les sociétés? ils sont, ils veulent être (notre histoire vous l'a démontré) les successeurs des fils d'Abraham et les continuateurs de la doctrine professée par les tribus sorties de ce patriarche, c'est-à-dire de cette doctrine qui émanait de Dieu même, et qui avait fait, comme elle doit faire encore des enfants d'Abraham et de Jacob, le peuple élu par excellence. Or la polygamie étant pratiquée chez les enfants d'Abraham et de Jacob, dont nos livres sacrés nous ont transmis la pure loi, il est tout naturel qu'elle soit pratiquée parmi les Saints. Que pour la grande majorité des populations européennes et américaines cette loi soit abrogée, alors qu'elle est bien vivace dans les pays mahométans et en maints autres lieux d'Asie, d'Afrique : il peut y avoir là un fait important, mais, selon moi, non concluant ; et qui plus est, il y a une contradiction d'une singularité vraiment extraordinaire. De qui, je vous le demande se réclame comme ascendance morale et religieuse la généralité des peuples de la grande famille chrétienne? De ce peuple de Dieu, de ce peuple élu, dont l'histoire est dite sainte. Cette histoire est la première que, pour leur instruction religieuse, on enseigne à tous les enfants qui naissent parmi ces peuples. Tout ce que dit, tout ce que rapporte Moïse notamment dans la Genèse, est accepté par eux, par leurs prêtres, comme vérités divines, éternelles et indiscutables, à ce point qu'on ferait une longue liste des gens qui subirent autrefois les plus cruelles peines pour s'être permis d'élever des doutes sur la parfaite autorité des assertions du prophète d'Israël, qui n'écrivait rien que sous l'inspiration directe de l'Éternel. Or, au nombre des traits divinement historiques qui sont devenus autant de dogmes fondamentaux dans la religion de ces peuples, la création de l'homme, de la femme, leur désobéissance, la perte du paradis terrestre, le meurtre d'Abel, la malédiction de Caïn, le déluge, le droit d'aînesse d'Esaü, l'élévation providentiel de Joseph, que sais-je, n'est-il pas d'autres faits dont on meuble tout naturellement la mémoire des plus jeunes enfants, et qu'ils doivent connaître sous peine d'ignorer l'histoire sainte? Ne leur apprend-on pas qu'Isaac, fils d'Abraham avait pour femmes Rebecca et Kétura? ne leur raconte-t-on pas ensuite la touchante histoire de Jacob servant sept années chez Laban pour avoir en mariage Lea, et sept autres années pour obtenir Rachel. Ainsi donc faisaient ces patriarches dont l'histoire est généralement vénérée et ainsi font les Saints de l'Utah, qui entendent renouer la chaîne biblique en prenant pour exemple la vie patriarcale. C'est simple, c'est normal, c'est rationnel, comme vous voyez. Patriarches nous voulons êtres, patriarches nous sommes : là est le fondement de cette loi que nous n'imposons à personne, mais que nous entendons pouvoir suivre à notre gré. Voilà, mon enfant, ce que j'avais à vous dire. »

C'était, me sembla-t-il, nettement, péremptoirement raisonné. « Patriarches » ce simple mot offrait en réalité réponse à tout, comme cela me fut démontré lorsque deux ou trois fois encore il m'arriva de m'étonner en face des exemples. Et quant à ces exemples...

Nous venions de prendre possession des deux chambres que frère Pittmann nous avait offertes dans un bâtiment qui, au fond de son terrain était contigu de ses vastes ateliers de sellerie, où travaillaient une douzaine de personnes ; et nous achevions de nous y installer quand notre hôte lui-même vint nous prendre pour nous conduire dans l'édifice central où devait avoir lieu le repas de famille. Dans cette même salle où nous avions d'abord été reçus et où allaient et venaient, sous les ordres de la matrone aux cheveux gris, deux vieilles femmes qui devaient être des servantes, une grande table était dressée pour une quinzaine de convives. Comme nous allions entrer, une cloche sonnait, et nous pûmes voir sortir de chacun des petits pavillons verts, une femme qui se dirigea vers la maison blanche, amenant, l'une quatre enfants de six à dix ans, l'autre deux petits garçons de quatre et six ans, la troisième une fillette d'une douzaine d'années, la quatrième portant dans les bras un bambin qui ne devait pas marcher seul encore. Ces dames, dont la plus âgée devait avoir trente-deux ou trente-trois ans, et dont la plus jeune n'en avait pas vingt — cette dernière notamment d'une remarquable beauté — vinrent, comme autant de sœurs cadettes, présenter leur front à madame Pittmann première, qui embrassa aussi tous les enfants et parut s'intéresser particulièrement à celui qui était encore sur les bras de sa jeune mère. Pour tout ce petit monde-là, d'ailleurs, frère Pittmann eut de paternelles caresses et, s'apercevant que Francis et moi nous contemplions quelque peu ébahis cette populeuse maisonnée : « Il nous manque, dit-il, nos deux enfants aînés : un fils qui voyage actuellement en Europe, et une fille qui, dernièrement, a épousé l'un des directeurs de l'usine sucrière des bords du lac Utah ; mais telle qu'elle est, ajouta-t-il en promenant un regard

rayonnant autour de lui, notre famille n'est pas la moins florissante de la contrée.

— Sans doute, fîmes-nous avec un facile accent de conviction, qui parut réjouir le cœur de notre hôte.

Le repas, précédé d'un *benedicite* mormon, fut d'une gaîté calme, naturelle, témoignant d'une très évidente concorde entre tous les membres de cette grande famille. Au sortir de table il y eut promenade et causerie dans le jardin, pendant que les enfants se mêlèrent pour reprendre leurs jeux sur la pelouse ; puis chacune des dames Pittmann regagna son pavillon particulier, d'où elle sortit de nouveau pour le repas du soir. Madame Pittmann première, mère du garçon voyageur et de la mariée, habitait le pavillon central, et, comme nous l'eûmes bientôt reconnu, avait sur les autres épouses du patriarche une sorte de primauté qui était, en réalité, pour elle plutôt une charge qu'un privilège, car elle lui attribuait surtout le droit de gestion des affaires domestiques de cette importante communauté ; et, de même qu'il ne semblait y avoir de sa part rien de tyrannique dans sa manière d'user de ce droit, de même nous ne pûmes remarquer chez les subordonnées aucun indice de rébellion ni de mécontentement. Tableau pacifique s'il en fût, au moins en apparence, que celui de cet intérieur patriarcal.

Rien d'absolu d'ailleurs dans l'organisation polygame des ménages mormons. Et d'abord le nombre des épouses est très variable. Le Prophète, juge suprême pour tous les cas de mariage peut, quand il est consulté sur les projets d'un des frères, le *dissuader* d'une nouvelle union, s'il apprécie que l'entretien convenable d'une épouse de plus apporterait une gêne dans sa condition ; et son conseil est toujours suivi. Aussi voit-on que là, comme dans les autres pays de polygamie, les riches ont le plus clair bénéfice de la loi. Très nombreux sont les ménages où le mari n'a qu'une seule épouse (1), c'est même le cas de la plupart des travailleurs ordinaires. Lors de notre séjour à Sion, Brigham Young, le prophète, jouissant d'une grande fortune, avait dix-sept épouses de tout âge, vivant ensemble à *Lion's Mansion* (demeure du lion) (2) qui est un édifice fort vaste. L'intérieur des principaux apôtres est organisé sur le même pied, c'est-à-dire pour l'habitation commune ; mais beaucoup d'autres frères polygames logent, comme l'avait fait notre hôte, leurs épouses dans des maisons séparées, mais quelquefois beaucoup plus distantes les unes des autres.

Quoi qu'il en fût du nombre des épouses et de leur mode d'installation, encore puis-je attester en toute sincérité que dans l'ensemble des ménages patriarcaux me parut régner cette paix, cette concorde qui a pour irrécusable indice extérieur la bonne et franche gaîté, qui d'ailleurs est générale parmi les Saints de l'Utah, lesquels mériteraient, selon moi, d'être appelés les gens les plus gais de la terre.

De cette disposition à la joie, qui est pour ainsi dire doctrinale chez eux, les habitants de la nouvelle Sion nous avaient donné, du reste, dans les jours qui suivirent notre arrivée, les témoignages les plus manifestes. Dès le lendemain — ainsi que nous l'avait laissé prévoir frère Phlips au cours du voyage — pour célébrer notre heureuse traversée du désert, un grand bal avait lieu, qu'ouvrit Brigham Young, et où il se montra danseur aussi habile qu'intrépide. Le jour suivant, grande représentation théâtrale où, en même temps qu'une sorte de mystère biblique assez original, composé par un prêtre mormon, et d'ailleurs exécuté par d'autres prêtres, nous vîmes jouer certaines farces qui, pour rester dans les termes de la plus stricte décence, ne laissaient pas cependant, grâce au jeu follement naïf des acteurs, jeunes gens et jeunes filles, de provoquer l'hilarité générale. Concert par-ci, jeux par-là. La fête se prolongeait en prenant toutes les formes, à l'exception cependant des excès de bonne chère et de boisson, auxquels les Mormons semblent savoir tout naturellement se tenir étrangers — cela bien entendu — sans affectation d'ascétique frugalité. S'ils mangent ensemble, l'idée de communion s'attache à la réunion, mais le repas ne devient pas le festin ; s'ils boivent, l'esprit de confraternité fait se choquer les verres, mais l'esprit de réserve empêche qu'ils soient trop souvent vides ; et je ne me rappelle pas avoir surpris une marque d'ébriété parmi cette population de l'Utah, dont les éléments sont surtout empruntés à des races qui ne se distinguent cependant pas essentiellement par de profonds instincts de sobriété.

Au total, qu'avions-nous trouvé au terme de notre longue pérégrination ? Une nation qui, à part les questions de croyance et de mariage patriarcal, ne se distinguait des autres que par un caractère de franche gaîté allié aux plus formelles pratiques de tempérance. D'ailleurs rien de particulier dans les dehors de la vie ordinaire, point de singularité de costume, mais de l'élégance sans excentricité, point d'appareil sacerdotal dans cette société éminemment religieuse. Des gens travaillant, trafiquant comme dans la première ville venue, mais sans brillant étalage de luxe contrastant avec la hideuse mendicité. De la simplicité beaucoup plus que de l'austérité ; du bon ordre sans qu'il en parût résulter aucune contrainte disciplinaire... enfin séjour facile, paisible, et partant heureux, me sembla-t-il, pour ceux qui, en travaillant, ne seraient pris d'aucune des ambitions du monde ordinaire, et ne rêveraient ni fortune ni réputation, ni plaisirs vifs ou bruyants.

Fort bien ! mais, au total, vie monotone et dont Francis et moi nous ne devions pouvoir nous accommoder longtemps ; lui, parce que ses goûts normaux étaient tout autres ; moi, parce que, quelques jours ayant suffi à me permettre d'observer les rares singularités de ce peuple et ma curiosité n'ayant plus guère d'aliment, je commençais à m'apercevoir que je n'étais là qu'en visiteur passager.

Au surplus, qu'était-il advenu des êtres qui, pour Francis et pour moi, avaient été la cause déterminante du voyage ? Nous allons le savoir.

1. D'un tableau dressé en 1858 il résulte qu'il n'y avait en Utah *que* 3,617 ménages polygames, se répartissant ainsi : maris ayant sept femmes et davantage, 387 ; ayant cinq femmes, 730 ; ayant quatre femmes, 1,100 ; ayant plus d'une femme et moins de quatre, 1,400.

2. On sait que Brigham est surnommé le *Lion du Seigneur*.

XIX

UN SCANDALE.

Pour mes deux mystérieuses, le mystère persistait, c'est-à-dire qu'encore qu'elles ne parussent nullement converties, initiées à la religion, elles n'en étaient pas moins l'objet d'égards tout particuliers de la part des Mormons, et continuaient à Sion une existence analogue à celle qu'elles avaient menée à bord du navire et à San-Francisco. Le Prophète, lui-même, Brigham Young, qui disposait à vrai dire, sous le titre de palais de la présidence, d'un corps de bâtiment immense, leur y avait fait donner un petit pavillon, où elles étaient installées. Une jeune et gaillarde Mormonne les servait. Ouitsouî montait au seuil sa garde ordinaire, et des trois Indiens deux étaient restés, qui campaient près de l'entrée.

Le troisième — le grand jeune sauvage que miss Loo honorait de ses attentions particulières — avait disparu. Qu'était-il devenu?...

Par Francis j'étais renseigné sur le clan de frère Jem, qui avait acquis la maison d'un Saint, mort récemment, maison très vaste et relativement confortable, où le père, la mère et la fille avaient pris résidence ensemble. Frère Jem était riche, il arrivait d'Angleterre le portefeuille très bien garni et certainement il devait avoir rang parmi les notables du pays. Aussi semblait-il personnellement très satisfait d'y être venu, afin d'y couler une béate existence. « En revanche, me disait Francis qui, décidément, prenait de la réflexion, sœur Harriet et sœur Loo paraissent presque, depuis l'arrivée, dans une disposition d'esprit diamétralement opposée. La mère, d'habitude si loquace, si disposée à ne douter de rien, est comme plongée dans une sorte de morne hypocondrie et de désespérance. Autant que j'ai pu comprendre elle comptait, en arrivant ici, sur deux grands effets à produire qui n'ont pas été produits, de quoi lui est revenue une amère et profonde déception. Premièrement, étant donnés son éloquence et son zèle de prédicante, elle pensait que le Prophète allait s'enthousiasmer d'elle aussitôt qu'il l'aurait entendue, et malheureusement Brigham Young l'ayant écoutée, observée, est resté indifférent, ou plutôt a paru juger que son exaltation était plus capable de nuire à la religion que de la servir : affront terrible à son amour-propre. Secondement, je suis sûr qu'elle s'était mis dans la tête que Brigham ne saurait voir sa fille sans la vouloir immédiatement pour épouse, ce qui eût comblé la mère d'honneur et de gloire. Et voilà que Brigham, loin de se montrer séduit, aurait dit d'un air de plaisanterie à la mère en regardant la fille : « Charmante enfant, mais nous ne trouverons personne à sa taille en Utah; je crains bien, sœur Harriet, qu'elle ne vous reste sur les bras. » Blessure cruelle à l'orgueil maternel de sœur Harriet, qui ne la pardonnera jamais au Prophète. Quant à miss Loo, ma foi ! depuis la disparition du jeune Indien, elle est dans un état d'inquiète agitation indescriptible. Sous prétexte que ce *gentil* allait sans doute être définitivement gagné à la foi, il n'est question qu'elle ne m'adresse sur les causes ignorées de son départ. A l'entendre, je devrais me mettre résolument en campagne pour ramener au bercail cet intéressant prosélyte. »

Ainsi parlait Francis, qui ne pouvait s'exprimer de la sorte sans qu'il fût évident pour moi que la jeune géante perdait ou plutôt avait déjà perdu à ses yeux une bonne partie de son prestige.

Quoi qu'il en fût, le jour, le grand jour était venu où, avec toute la solennité que comportait un tel acte, le Prophète, assisté des apôtres, devait conférer le baptême à ceux des néophytes qui n'avaient pu recevoir ce sacrement, et la confirmation à la plupart des arrivants. Francis, engagé à prendre rang parmi les nouveaux Saints, après avoir assez vaguement répondu, trouva moyen d'affecter une indisposition qui lui fit gagner du temps, et naturellement retenu auprès de lui, je fus privé d'assister à la cérémonie baptismale, qui, vu l'état déjà avancé de la belle saison, se fit hors de la ville, dans les grottes servant de premier réservoir à la source d'eau chaude qui descend de la montagne.

Deux jours plus tard, à la présidence, eurent lieu les mariages entre les nouveaux Saints, cérémonie fort simple, et rappelant pour ainsi dire notre mariage civil, avec adjonction de quelques formules religieuses. Je revins de là sans avoir pris grand intérêt à ce que je venais de voir.

La célébration des mariages polygames était annoncée pour le lendemain ; le spectacle promettait d'être plus curieux, et je me promis bien de n'y pas manquer. La grande salle de la présidence était pleine. Brigham, assisté de deux apôtres, se tenait sur une sorte d'estrade, au pied de laquelle se présentèrent tout d'abord un homme de quarante ans environ, ayant à sa gauche une femme qui pouvait avoir une trentaine d'années, et à sa droite une autre femme qui en comptait au plus dix-huit ou vingt. Après qu'un greffier eut donné lecture des noms, âges et lieux de naissance de ces trois personnes, le président s'adressant à la plus âgée des deux femmes : « Sœur Fanny, épouse de notre frère William, lui dit-il, consentez-vous à donner la sœur Betsy ici présente à votre mari pour épouse légitime dans le temps et pour toute l'éternité?

— Oui, répondit l'épouse d'un accent très résolu.

— Si donc vous y consentez, témoignez-le, reprit le Prophète, en plaçant sa main droite dans la main droite de votre mari. »

La femme fit ce qui lui était demandé de la meilleure grâce du monde. Et quand la main de sœur Betsy fut dans celle de frère William, elle prit tranquillement le bras gauche de ce mari qu'elle consentait à partager.

Puis le président : « William, demanda-t-il, prenez-vous par la main droite sœur Betsy pour la recevoir comme vôtre, pour être votre épouse légitime, et pour lui être un légitime mari pour le temps et toute l'éternité, avec promesse de votre part que vous accomplirez toutes les lois, rites et ordonnances qui se rapportent à ce saint mariage dans la nouvelle et éternelle alliance? Agissez-vous ainsi en la présence de Dieu, des anges et de ces témoins de votre libre consentement et de votre libre choix?

— Oui, répondit frère William.

Le président s'adressa ensuite dans les mêmes

termes à sœur Betsy qui, à son tour, répondit affirmativement.

Alors le Prophète : « Au nom du Seigneur Jésus-Christ, dit-il, je déclare que vous êtes légalement et justement mari et femme pour le temps et l'éternité; et je scelle sur vous les bénédictions de la sainte résurrection avec le pouvoir d'y paraître revêtus de gloire, d'immortalité et de vie éternelle; et je scelle sur vous les bénédictions des Trônes, des Dominations, des Puissances, des Exaltations, ainsi que celles d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Et je vous dis : « Croissez et multipliez, peuplez la terre entière, afin que vous puissiez trouver dans votre postérité réjouissance et félicité au jour du Seigneur Jésus. Toutes ces bénédictions, je les répands sur vos têtes à la condition que vous demeurerez fidèles jusqu'à la fin, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen. »

Les trois conjoints s'étant retirés, la place de l'homme fut immédiatement prise, à notre grand étonnement, par frère Jem, et celle des femmes par sœur Harriet d'une part, et d'autre part par une toute jeune fille, petite, mignonne, fluette, que nous nous rappelions avoir vu faire partie de la caravane. Ses parents, gens d'assez pauvre apparence, avaient, au corral, leur tente non loin de la nôtre, et Francis, qui avait en effet remarqué que frère Jem les fréquentait, croyait que ce fût dans un simple but d'assistance.

Toujours est-il que ces trois personnes se présentaient ensemble devant le Prophète, l'homme avec un front rayonnant de placide satisfaction, la jeune fille d'un air de parfaite inconscience, la vieille femme avec une de ces mines problématiques pouvant aussi bien traduire le calme profond que la contrainte héroïquement supportée.



Un scandale, dessin de Gilbert.

— Sœur Harriet, épouse de notre frère Jem, dit le Prophète, consentez-vous à donner sœur Aurélia ici présente pour épouse légitime à votre mari, dans le temps et pour toute l'éternité?

Au lieu de la prompte et ferme réponse qu'il avait obtenue tout à l'heure, le Prophète cette fois ne trouva qu'un silence qui répandit une sorte d'ébahissement dans toute l'assemblée. L'épouse interpellée blémissait, s'empourprait, semblait vouloir parler et ne pas pouvoir. L'époux la regardait avec de grands yeux stupéfaits, la jeune fille avait l'air de ne pas comprendre. Une pénible émotion gagnait l'assistance.

— Sœur Harriet, recommença Brigham, épouse de notre frère William...

Mais alors : « Eh bien!... Eh bien! non, s'écria sœur Harriet, d'une voix qui gronda comme un tonnerre sur la foule tout à coup frappée d'une sorte d'épouvante. Non! je ne consens pas, je ne veux pas, ni pour le temps, ni pour l'éternité. Non, non! jamais! jamais!... »

Et la voix lui manquant, son front pâlissant, ses bras se raidissant convulsivement, la géante tomba sans connaissance dans les bras des assistants, qui

s'étaient précipités pour la soutenir. On l'emporta. Et naturellement c'en fut fait pour ce jour-là de la célébration des mariages polygames.

Depuis le séjour en Utah, il n'y avait pas d'exemple qu'un fait semblable se fût produit, et jamais d'ailleurs le scandale n'avait été aussi grand. Brigham lui-même en avait paru un instant décontenancé, et le peuple en éprouvait cette irritation que donne l'horreur du sacrilège. L'émotion, je pourrais presque dire l'indignation, était générale. Et toutefois, comme nous regagnions notre logis, nous pûmes apercevoir frère Jem qui, s'en allant avec les parents de sa seconde épouse manquée, semblait tout tranquillement leur démontrer que cela s'arrangerait.

En bonne conscience, Francis, intime de la maison, aurait dû aller savoir ce qui se passait au logis de la prédicante. Et, certes, ce n'eût pas été sans éprouver quelque embarras qu'il se fût acquitté de ce délicat devoir; Dieu sait donc s'il fut heureux d'avoir un prétexte de dispense tout trouvé dans un projet qui était formé depuis plusieurs jours et qui, au su du clan, devait être mis à exécution ce jour même!

XX

DISPARITION ET... SES SUITES.

Depuis plusieurs jours en effet, il était convenu avec frère Pittmann, notre hôte, toujours préoccupé de nous rendre agréable le séjour du pays des Saints, que nous irions ensemble visiter son gendre et sa fille établis à l'usine sucrière des bords du lac Utah. Le départ était fixé après la cérémonie des mariages polygames, à laquelle d'ailleurs nous étions allés assister sans lui. Ce fut même par nous qu'il apprit, non sans déplaisir, le scandale que venait de causer sœur Harriet: « Qu'à cela ne tienne, fit-il, les préparatifs sont faits. Partons. »

Une carriole était attelée, dans laquelle nous montâmes en compagnie de notre hôte; et en route pour la ferme!

Or comme nous sortions de la porte de la ville ouvrant sur la montagne pour aller, par un contour, prendre la rive droite du Jourdain, que nous devions côtoyer jusqu'au lac Utah, un bruit étrange frappa notre attention.

« Je reconnais la musique de nos sauvages des Montagnes Rocheuses, nous dit frère Pittmann.

Et presque aussitôt nous vîmes déboucher au tournant de la route une légion d'Indiens bariolés emplumés, embreloqués, armés; trois ou quatre cents gaillards enfin qui, d'une espèce de bourdonnement, de grognement guttural qui était, paraît-il, leur chanson de marche triomphale, accompagnaient les six ou huit d'entre eux qui frappaient des espèces de tambours, ou faisaient vibrer des plaques de métal.

— Mais c'est une invasion, dis-je.

— Non, répondit frère Pittmann, c'est, autant que je puis croire, une ambassade qu'envoie au Prophète notre ami Wakara.

— Wakara?

— Oui, le grand chef des Indiens Utahs, un homme singulier dont le renom de force et de sagesse — au point de vue sauvage, bien entendu — est connu et révéré de l'universalité des peuplades qui hantent les déserts ou les prairies du continent américain septentrional. Il a su se faire à la fois redouter par son extrême bravoure, admirer par sa grandeur d'âme et aimer par la surprenante droiture et douceur de son esprit. Ajoutez la légende. Un jour il tombe malade, il meurt, ou plutôt on le croit mort, et au moment des funérailles, alors qu'on va, selon la coutume, immoler deux de ses femmes et deux de ses enfants pour l'accompagner dans l'autre monde, il ressuscite. Ce n'était qu'une léthargie dont, en homme habile, il sait aussitôt tirer profit. Il raconte à son peuple émerveillé la migration de son âme dans les espaces célestes; il leur dit avoir vu, au milieu des anges vêtus de blanc, Dieu qui lui a parlé pour lui dire que sa mission n'était pas achevée et qu'il devait retourner sur terre afin de l'accomplir entièrement. Il leur fait voir d'ailleurs une petite pierre noire portant certaines incrustations d'or, qu'il a reçue de Dieu et qui doit être pour lui un talisman de vie, de sagesse et de toute-puissance.

« Cette pierre-talisman que Wakara a souvent montrée depuis, et qui, d'après la description qu'on en fait, ne doit être qu'un fragment de jayet veiné de quelques filets métalliques jaunes, est célèbre parmi les Indiens, des bords du Missouri aux confins du Pacifique. Avant de renvoyer Wakara sur terre, Dieu lui imposa, du reste, un nouveau nom, celui de Pannacarrakuinker qui, en langue de l'Utah, signifie, je crois, *briseur de fer* (1). Le maître du ciel lui avait en outre annoncé la venue de beaucoup d'amis de race blanche — ce qui s'est vérifié par notre arrivée dans l'Utah — et il lui avait recommandé de ne plus faire couler le sang des Blancs, ce qui nous a singulièrement profité; car nous avons en lui un allié, qui serait au besoin un redoutable défenseur. C'est à lui, d'ailleurs, que nous devons les guides de nos caravanes; les trois Indiens qui vous accompagnaient, par exemple, étaient de ses gens.

« Périodiquement le grand chef envoie des ambassadeurs renouveler au Prophète l'assurance de son amitié; jamais cependant ils n'étaient venus avec une escorte aussi nombreuse. Sans doute Wakara aura voulu cette fois donner plus de solennité encore à ses témoignages d'affection. Vous voyez d'ailleurs, à la façon dont tous ces sauvages nous saluent en passant, qu'ils ne sont animés que de sentiments pacifiques. Le Prophète les recevra, les fera traiter convenablement, puis ils s'en retourneront comme ils sont venus... Quant à nous, continuons tranquillement notre route. »

Tranquillement en effet s'accomplit notre agréable voyage, qui dura deux jours, pendant lesquels l'hospitalité nous était offerte dans des fermes où frère Pittmann, prêtre et notable, était reçu avec toutes les déférences. Charmant accueil du gendre et de la fille qui, de jour en jour, par des parties de pêche, de chasse, des visites aux diverses curio-

1. Nous empruntons la biographie de ce chef renommé au savant et très consciencieux ouvrage de M. Jules Remy: *Voyage au pays des Mormons.*

sités du pays, nous retinrent près d'une semaine ; puis deux jours encore pour revenir à Sion. De telle sorte que notre absence dura dix jours pleins.

Il va de soi que, dès le retour, pendant que Francis s'enquérait de ce qui avait pu se passer chez frère Jem, j'avisai, moi, à constater si rien n'était changé dans la situation de ma jeune et inabordable mystérieuse. Déconvenue complète : plus de jeune mystérieuse dans le palais du Prophète, éclipse totale de frère Jem et des siens, tout cela résultant de la venue des Indiens, et, en quelques mots, voici comment :

La prétendue ambassade du chef des Utahs n'était autre chose qu'une escorte d'honneur que Wakara-Pannacarakuinker envoyait à miss Clara pour se rendre auprès de lui, ce qui, paraît-il, était le but du voyage de la jeune fille. Dès le lendemain matin, elle se mettait en route au milieu des quatre cents sauvages, après avoir prié le Prophète d'accepter, en souvenir de la bonne hospitalité qu'elle avait reçue des Saints du dernier jour, une somme de mille dollars pour être consacrés à la construction du Temple. « Nous ne vous reverrons donc pas ? » avait demandé le Prophète. — Non, avait-elle répondu. » Et elle était partie.

Or, paraît-il encore, en voyant s'éloigner les Indiens parmi lesquels sans doute figurait le grand sauvage de ses rêves, miss Loo s'était bravement mise à leur suite sous le prétexte, déjà invoqué, de les évangéliser. Sœur Harriet, avisée de ce départ, avait naturellement couru après sa fille, et frère Jem, qui ne s'émeuvait guère, avait été engagé par le Prophète lui-même à prendre la piste de ses femmes. Et ainsi tout ce monde avait disparu : ce qui, on le comprend, ôtait singulièrement sa raison d'être à notre séjour dans les murs de la nouvelle Sion.

Ma première pensée, en apprenant « ce qui me concernait » en ces étranges nouvelles, fut d'enfourcher résolument une de nos mules et, bien qu'il se fût écoulé huit jours depuis le départ de miss Clara, de me lancer à sa recherche. Puisqu'elle était allée auprès de Wakara, je devais facilement la retrouver, car l'asile du grand chef des sauvages, amis des faces blanches, était connu. Il habitait ordinairement une espèce de fort naturel dans les Montagnes-Rocheuses.

Quand je m'ouvris à Francis de ce projet : « Es-tu fou ! me dit-il. D'abord tu ne pourrais aller par là sans que je fusse tenu de te suivre, et ce n'est nullement dans mes goûts. Quoi ! tu tombes, comme moi, pour ta première inclination sérieuse, sur une personne d'apparence civilisée qui n'a hâte que de vivre avec les sauvages ; tu veux t'obstiner à la rechercher, à la poursuivre. Quoi, ta belle mystérieuse traverse les mers, les continents pour aller rejoindre Wakara-Pannacarakuinker ; n'a-t-elle pas dit au Prophète qu'elle partait pour ne pas revenir ? Et tu ne l'abandonnerais pas à son extravagante destinée ? Vois un peu si je songe à aller redemander l'objet de mes rêves aux Montagnes-Rocheuses, moi. Ah Dieu non, par exemple ! Que les États de Pannacarakuinker lui soient hospitaliers, pour moi je suis guéri de mon absurde caprice, et puisse se présenter le moyen pratique de retourner en Californie... »

Ce moyen se présenta quelques jours plus tard par l'arrivée d'une caravane de pionniers qui, partis du Kentucky, de Virginie, du Missouri, et se rendant aux placers du Sacramento, étaient venus passer par la nouvelle Sion avec d'autant plus de raison qu'avec eux se trouvait une sorte de mission politique du gouvernement de Washington qui, à la suite d'un traité rattachant le territoire de l'Utah à la grande fédération américaine, venait aviser les Mormons de leur incorporation régulière. En d'autres termes, c'étaient pour les Saints du dernier jour, et en vertu de la prospérité de leur nouvel établissement, les tribulations qui recommençaient. Les persécutions, les vexations allaient les relancer de nouveau au fond du désert où ils avaient cru s'isoler du monde (1) ; et Dieu sait quelles séries de vicissitudes les attendaient encore jusqu'au jour où enfin Brigham Young obtenait pour eux une sorte d'indépendance qui, définitive en apparence, ne devait avoir cependant qu'un caractère passager. Quoi qu'il en fût de cette mission, grand fut notre étonnement de reconnaître, joint à ceux qui la composaient, ce même M. Brun qui avait disparu de la caravane la veille du mauvais tour que nous avaient joué les Chochonès. Comment se trouvait-il là ? A quel biais devait-il de figurer sinon parmi les envoyés, du moins à côté d'eux ? Nul ne pouvait nous le dire. Toujours est-il qu'il arrivait le front haut, dédaigneux, et que sa seule accointance indiquait assez le caractère hostile de la mission.

Nul doute qu'au cas échéant il devait, si son crédit y suffisait, faire payer cher aux Saints l'exclusion portée contre lui.

La caravane, après s'être reposée deux jours à Sion, reprit sa route vers la Californie ; nous nous joignîmes à elle, et lentement, fort lentement, mais sans incident notable, nous franchîmes de nouveau le désert pour rentrer sains et saufs à San-Francisco, deux grands mois et demi après notre départ de la capitale des Mormons.

Quand nous arrivâmes, papa Heurtillon et papa Bringard causaient justement sur le seuil de l'hôtel ; ils accoururent au devant de nous, et comme nous en étions aux embrassades, qui, justement aperçus-je venir du bout de la rue ? Mes deux mystérieuses et l'inévitable Ouitsouî.

— Elle ici ! m'écriai-je.

— Oui, depuis une quinzaine de jours et devant s'embarquer pour la France la semaine prochaine, repartit mon père.

J'étais là, regardant, n'en croyant pas mes yeux, quand Ouitsouî, sur un geste bien évident de sa jeune maîtresse, vint à nous de toute sa vitesse et, s'étant arrêté devant moi, me tendit sa grosse patte comme un ami eût présenté la main à son ami.

1. La nouvelle Sion, de jour en jour plus florissante sous le gouvernement de Brigham Young, a été peu à peu envahie ainsi que tout le territoire de l'Utah par beaucoup de *Gentils*. Le pays des Mormons forme aujourd'hui une des provinces de l'Union, d'autant moins isolée du reste de la fédération qu'elle est sur le passage des grandes voies qui relient actuellement l'Orient et l'Occident du continent. La mort de Brigham, arrivée il y a quelques années, a été un événement funeste pour le *peuple élu* qui, à une époque prochaine, se trouvera forcément absorbé dans le grand mouvement des populations ; et il ne lui restera plus que l'honneur d'avoir colonisé une immense contrée au bénéfice de ses acharnés persécuteurs.

Miss Clara s'était approchée, et voyant que je la dévisageais étonné :

— Eh bien! oui, monsieur Pierre, dit-elle en riant, c'est nous, ce brave Pannacarakuinker ne nous a pas mangées, au contraire.

— Pardieu, compère, s'écria tout à coup papa Heurtillon, en frappant sur l'épaule de papa Bringard, il faut que nous fêtions gaîment l'heureux retour de nos voyageurs... Ma foi ! les petits plats seront, comme on dit, dans les grands à l'hôtel ce soir, et puisque ces dames ont été du voyage, j'ose espérer qu'elles voudront bien nous faire l'honneur...

— Très-volontiers, repartit tout rondement la ronde lady Agatha.

— Certainement, fit sans plus de cérémonie miss Clara, pendant que Ouitsouî, devenu l'animal le plus doux et le plus familier du monde, poussait, en bondissant autour de nous, de petits cris de joie.

Puis les deux femmes et le chien rentrèrent.

J'étais littéralement ébaubi d'un tel changement dans les façons d'agir de ces trois êtres, et comme



Les ambassadeurs indiens, dessin de Gilbert.

je voulus sans plus tarder en demander l'explication à mon père : « Est-ce que je sais, moi, fit-il; après tout, tu pourras, si le cœur t'en dit, reparler de ça tantôt, au dessert. »

Si j'en reparlai, inutile de le demander, et d'autant mieux que pendant le festin, les deux invitées, tout en gardant les manières les plus dignes, les plus distinguées, n'avaient plus rien laissé voir de leur ci-devant farouche réserve.

— Mon Dieu, il y a temps pour tout, dit miss Clara, qui semblait s'attendre à ma question, temps pour le mystère et temps pour la révélation. Vous comprendrez sans peine que deux femmes seules, ayant résolu d'accomplir une mission quelque peu étrange, quoique fort simple en principe, mais à la distance et dans les conditions que vous savez, aient cru avantageux de se garder pour ainsi dire isolées. Aujourd'hui que la mission est remplie, qu'il ne s'agit plus pour nous que de regagner en passagères la terre natale, le mystère n'est plus utile. Notre ami Ouitsouî suffira certes à nous défendre, au cas échéant, des importuns.

— Fort bien ! .. fis-je, mais...

— Ah! la mission... n'est-ce pas?... Patience, j'y arrive, car là encore il n'est plus de mystère à observer. J'avais pour oncle paternel sir Richard Turnsley, un intrépide et infatigable voyageur, qui pendant trente années a exploré les régions les

moins connues des deux mondes, sur lesquelles il a publié des mémoires dont les Sociétés savantes d'Europe font le plus grand cas.

— Je crois avoir vu, dis-je, signé de ce nom, un très curieux récit de voyage dans les régions fogiennes.

— En effet, sir Richard avait passé deux ans à la terre de Feu. Il est mort près de nous, en France, l'an dernier, quelques mois après son retour d'une très longue et très minutieuse exploration des Montagnes Rocheuses. Il devait, il voulait y retourner aussitôt qu'il aurait achevé de mettre en ordre et publié le récit de son premier voyage dans ce pays, qu'il tenait pour un des plus intéressants qu'il eût visités; mais comme son travail touchait à sa fin et que, par conséquent, il allait prochainement repartir pour ce voyage, qui, disait-il, devait clore sa carrière de voyageur, un mal l'a pris, il a langui quelques mois, et tous nos soins sont restés inutiles. »

Miss Clara s'interrompit un instant sous le coup d'un souvenir évidemment très douloureux.

— Sans doute, hasardai-je, sir Richard avait rencontré Wakara?



Le retour, dessin de Gilbert.

— Il avait fait mieux que le rencontrer, reprit miss Clara, le vaillant explorateur européen et le chef indien, que sir Richard considérait comme une nature réellement supérieure, se lièrent d'une véritable et profonde amitié, à tel point que quand le voyageur parla de retourner dans sa patrie, mais en promettant de revenir au bout d'un an : « Tu ne reviendras pas, dit l'Indien, tu oublieras Wakara, qui ne t'oubliera pas, lui. »

Quel serment veux-tu que je fasse? dit l'Européen, et que veux-tu que je te donne comme gage de retour?

— Ne me donne rien, mais reçois, répliqua le chef sauvage; tiens, voilà mon divin talisman, prends-le, il te servira de sauvegarde pour traverser les déserts, emporte-le; je serai sûr que tu le rapporteras. »

Et Wakara mit dans les mains de sir Richard la petite pierre noire, de provenance céleste, dont on a dû vous conter l'histoire.

Sir Richard partit, et voyant qu'il allait mourir : « Ce brave Wakara, nous disait-il d'un accent désespéré, va croire que je l'ai trompé, quand l'année se sera écoulée sans qu'il me revoie. Cette idée me navre, « l'amitié est chose sainte », me répétait-il souvent quand nous franchissions ensemble ses

imposantes montagnes : son ami blanc l'aura fait mentir. Quand je ne serai plus, reprenait notre cher malade, cherchez, trouvez quelqu'un qui puisse, qui veuille accepter fidèlement la mission de reporter à Wakara le mystérieux objet qu'il m'a confié, et de lui dire que je l'attends là où les bonnes âmes se retrouvent. » Ce fut d'ailleurs en nous renouvelant cette recommandation que notre cher voyageur expira. Le nom du chef indien fut le dernier mot qu'il prononça. Puis il nous embrassa et mourut.

Ici encore miss Clara dut s'interrompre.

— Maintenant, dis-je, je crois que je pourrais achever l'histoire.

— Eh bien, voyons! fit la jeune fille.

— La volonté d'un mourant vous fut sacrée, et de crainte qu'elle ne reçût pas sa fidèle exécution, vous ne voulûtes confier qu'à vous-même le soin d'accomplir la mission dont avait parlé sir Richard.

Miss Clara fit un signe affirmatif.

— Par les hautes et notables relations du voyageur, il vous fut possible d'avoir des recommandations spéciales pour la traversée. De là les égards particuliers du capitaine du navire chargé de vous recommander tout spécialement encore à San-Francisco.

— C'est cela.

— Une fois sur la terre américaine, le nom de Wakara et la possession de son talisman devaient vous ouvrir et faire sûres pour vous toutes les voies.

— Très bien!

— Vous auriez pu faire prévenir Wakara par des Indiens, afin qu'il vous envoyât une escorte, mais une caravane de Mormons se trouva, auprès de laquelle le nom du chef indien, leur intime allié, vous fut une recommandation toute naturelle.

— De mieux en mieux.

— Dès que vous eûtes dit un mot à nos trois guides indiens, qui étaient justement des sujets de Wakara, et dès que vous leur eûtes montré le talisman, ils s'attachèrent à votre personne.

— D'autant mieux, remarqua miss Clara, que le plus âgé, non seulement avait connu sir Richard à *la cour* de Wakara, mais disait lui devoir la vie d'un de ses enfants... Mais continuez, fidèle historien.

— Ce fut encore à l'aide du talisman que vous nous fîtes rendre par les Chochones nos animaux, qu'ils avaient épouvantés la nuit.

— En effet, dit la jeune fille.

— Lors de l'arrivée à Sion, l'accueil du Prophète s'explique par les mêmes raisons que votre entrée dans la caravane. Aussitôt un des Indiens s'en va prévenir son souverain, qui envoie pour vous conduire auprès de lui la nombreuse escorte que nous avons vue, le jour où nous partions Francis et moi, pour le lac Utah; et là s'arrête ma pénétration des événements.

— C'est bien simple pourtant, reprit miss Clara. Nous sommes d'abord reçues avec grand honneur par Wakara, qui, après avoir pleuré son ami, a voulu que pour nous toute sa nation fût en fête pendant plusieurs semaines. Quand il s'est agi de départ, Wakara qui d'ailleurs nous a reconduites lui-même jusqu'à plus de cent lieues, nous a donné pour retourner directement à San-Francisco une escorte considérable, commandée par un de ses fils, grand ami aussi de sir Richard.

— Et, demanda timidement Francis, et frère Jem, sœur Harriet?...

— Et miss Loo, ajouta miss Clara; tous trois en effet sont venus avec nous chez Wakara, qui les a fort bien accueillis. Sœur Harriet ne prêchait plus et prétendait, au contraire, que les Mormons l'avaient trompée : frère Jem, fort décontenancé, disait comme elle; quant à miss Loo, qui devait évangéliser les Indiens, elle ne les fit que beaucoup rire. Wakara a dû les faire reconduire non pas à Sion mais à Kanesville, c'est-à-dire vers les États-Unis.

— Amen, fit Francis avec un soupir assez irrévérencieux.

— Enfin, reprit miss Clara, nous voici de retour, le vœu de notre cher défunt est accompli. Dans quelques jours nous retournerons en France.

— C'est la France que vous habitez, précisai-je.

— Oui, avec ma tante maternelle lady Agatha Brandson, qui m'a servi de mère presque depuis la première enfance : elle a vécu avec nous en Angleterre jusqu'à la mort de mon père, arrivée il y a huit ans, et quoique Anglaise d'origine aussi, elle a préféré retourner en France où elle est née, et où je vis auprès d'elle. Il va de soi qu'approuvant mon projet, elle n'a pas voulu me laisser l'accomplir seule... Nous avons fait le voyage toutes deux.

— Un voyage qui a dû vous coûter cher, crut pouvoir dire papa Bringard, homme fort positif, mais le défunt était riche sans doute, il a dû vous laisser...

— Pardon, repartit tranquillement, naturellement miss Clara, le défunt avait été riche, mais il ne l'était plus; sa vie aventureuse avait absorbé sa fortune. A sa mort il lui restait la somme qui devait défrayer son dernier voyage, que nous avons fait à sa place, avec l'argent qu'il aurait dépensé. Il comptait vivre ensuite près de nous d'une petite pension que devait, je crois, lui faire le comité anglais d'exploration... Pour tout héritage, il nous restera de lui son excellent souvenir... et notre brave compagnon Ouitsouï, qu'il avait ramené des Cordillières méridionales. Quant à moi, — car la fortune de mon père a été perdue par de mauvaises spéculations commerciales, — je vis avec ma tante, qui n'a que de tout petits revenus, dans son pays natal de la Côte-d'Or.

— Ah! je savais bien, je disais bien au capitaine, m'écriai-je, que lady Agatha devait être Bourguignonne!.....

Et ce mot, qui fit beaucoup rire la brave dame, ouvrit une toute autre voie à l'entretien. . . . . .

Deux ans plus tard, papa Heurtillon vendait son hôtel de San-Francisco et venait me rejoindre au milieu d'un grand vignoble bourguignon que j'étais allé acheter en son nom, — un nom que porte miss Clara, cela va sans dire.

Francis, revenu en même temps que moi, s'est mis au travail; il est aujourd'hui président de la Chambre des notaires d'une grande ville du centre, et de plus mari d'une... toute petite femme.

Eugène Muller.

VARIÉTÉS

QUELQUES NOTES SUR LES BIBLIOTHÈQUES ET LES LIVRES

L'histoire des Musées, depuis l'origine de ces admirables collections, est encore à faire et je ne vois pas trop comment elle pourrait être faite. Les rois, les princes, les prêtres ornèrent, nous le savons, leurs palais et leurs temples de riches images, mais je ne sache pas qu'ils réunirent une de ces riches collections de sculptures et de peintures embrassant indifféremment tous les sujets et mêlant le sacré au profane. Il serait, je crois, plus aisé de faire ce même travail sur les bibliothèques; cependant l'œuvre serait encore assez délicate si l'on voulait adopter l'opinion d'un savant bibliographe allemand. En effet, J.-J. Mader (1) prétend qu'avant le déluge, les hommes possédaient de volumineuses bibliothèques. Je veux bien le croire, et j'aime même beaucoup mieux le croire que de suivre cet érudit dans ses recherches et ses hypothèses.

Laissons-le donc tranquille, livré à ses imaginations vives et entrons dans le domaine des faits acquis. La première bibliothèque dont l'histoire fasse mention est celle que signale Diodore de Sicile comme ayant été érigée à Thèbes sous le pharaon Osymandias. Sur la porte principale de cette construction se lisaient ces mots : *Pharmacie de l'âme.* Chez les Athéniens, la première bibliothèque est celle que fonda le tyran Pisistrate. Cette collection, enrichie de beaucoup d'ouvrages, fut brûlée lorsque Xercès s'empara de la cité de Minerve. Les ouvrages qui ne périrent pas par les flammes passèrent en Perse et, longtemps après, Séleucus Nécanor les restitua aux Athéniens. En Grèce, de riches particuliers possédèrent des bibliothèques : on cite Polycrate, Euclide l'Athénien, Nicocrate de Chypre, le poète Euripide et la collection formée par Aristote qui, après avoir passé dans diverses mains, fut achetée par Ptolemée Philadelphe.

De toutes les bibliothèques de l'antiquité, la plus célèbre a été celle d'Alexandrie, créée, 283 ans avant Jésus-Christ, par Ptolémée Soter, et prodigieusement augmentée sous les successeurs de ce prince. Démétrius de Phalère, intendant de cette collection sous Ptolémée Philadelphe, disait qu'elle contenait déjà 200,000 livres et qu'avant peu elle en renfermerait cinq cent mille provenant de toutes les parties du monde. Bientôt, en effet, l'espace manqua et lorsque 400,000 livres eurent été amassés dans les premiers bâtiments élevés, il fallut créer dans une partie de la ville une seconde construction qui en abrita 300,000.

La première de ces deux bibliothèques, lorsque César s'empara d'Alexandrie, brûla; il ne resta donc plus que l'autre dont la richesse fut prodigieusement accrue par le don qu'Antoine fit à Cléopatre de la bibliothèque des rois de Pergame, qui remontait à deux siècles avant Jésus-Christ. Lorsqu'on la transporta en Égypte, elle contenait, au dire de Plutarque, 200,000 volumes. Ainsi dans le Serapeum d'Alexandrie se trouvait, par le fait de cette seule annexion, 500,000 livres. Ce fut certainement la bibliothèque la plus considérable que l'antiquité ait connue.

Les Romains, au début de leur grandeur, n'avaient pas plus de goût pour les livres que pour les objets d'art. Quand ils rasèrent Carthage, ils n'en rapportèrent que vingt-cinq volumes qui avaient trait à l'agriculture. La première collection de volumes qui honora Rome, fut celle de Paul Émile (160 av. J.-C.), puis celle de Sylla, de Lucullus. César songea le premier à créer à Rome une bibliothèque publique : il chargea Varron de suivre ce dessein que la mort du dictateur interrompit, et ce fut Asinius Pollion, qui dans le temple de la Liberté ouvrit au peuple une première bibliothèque. Plus tard Octavie en forma une autre, Auguste l'imita. Celle-ci s'appela « Palatine » parce qu'il l'établit dans son palais à côté du temple d'Apollon. L'élan était donné: au quatrième siècle de notre ère, Rome renfermait vingt-neuf bibliothèques publiques installées avec un luxe merveilleux et enrichies des plus nobles sculptures. Tous les riches Romains voulurent, eux aussi, avoir leur librairie et, comme on peut le voir dans les lettres de Cicéron, ils y consacraient des sommes fabuleuses. Ciceron avait des copistes toujours au travail. Son ami Atticus faisait comme lui; Martial, Pline le jeune marchèrent sur leurs traces et l'on sait que, plus tard, il y eut de simples citoyens possédant jusqu'à 60,000 volumes.

Alors vinrent ces temps de barbarie qui seront la honte éternelle de l'humanité; bien loin d'être surpris du petit nombre d'ouvrages de l'antiquité qui sont venus jusqu'à nous, il faut être étonné que tous n'aient pas péri : les uns sous la main des Barbares vivant de saccagements et de ruines, les autres sous la torche des iconoclastes brûlant tout ce qui leur rappelait les pompes, les fêtes, la poésie, la doctrine et la grandeur du paganisme.

Au cinquième siècle, on voit une bibliothèque se former au Vatican. A la même époque, Loup, professeur à Périgueux, Magnus, magistrat à Narbonne, Rudice, évêque de Limoges, ont réuni quelques livres. Au siècle suivant, on trouve traces de quelques bibliothèques dans les monastères. Au septième, le mouvement s'accentue et le goût se prononce; au neuvième, c'est mieux encore; Alcuin écrit en Angleterre pour qu'on lui fasse des copies. Charlemagne fonde une bibliothèque au monastère de Saint-Gall, une autre à l'île Barbe, aux portes de Lyon et à Aix-la-Chapelle. Mais pourquoi, par son testament, a-t-il donné ces précieux livres aux pauvres? Depuis Louis le Débonnaire jusqu'à Charles le Chauve, il y eut une bibliothèque attachée à la résidence de nos rois; ce dernier prince en fit don aux abbayes de Saint-Denis et de Compiègne. Des abbés réunirent aussi quelques manuscrits, tous, à peu près, uniquement consacrés aux questions religieuses. Avoir cinquante volumes était magnifique. Il ne faut point s'en étonner, ils étaient si chers!

(1) De Bibliothecis, 1666.

Alors le goût réel, la passion des beaux livres était passée chez les Arabes et en Orient; un vizir de Perse, Sahib-ibn-Abad, possédait 117,000 livres formant la charge de 400 chameaux.

Enfin, petit à petit, l'Occident se remit en marche. Le grand Gerbert, devenu le pape Sylvestre II, eut une belle bibliothèque où l'antiquité figura avec honneur; on parla de la bibliothèque des Chartreux de Grenoble, de l'abbaye de Gemblaux en Belgique (1048), renfermant cent volumes sur la foi et soixante profanes.

Au treizième siècle, saint Louis fit une tentative de bibliothèque publique à Paris ; il y allait travailler et accordait volontiers aux autres la permission d'y étudier avec lui. Tentative généreuse, mais impuissante, d'un homme en avant de son temps de plusieurs siècles. La collection de saint Louis fut dispersée à sa mort, et c'est à Charles V que revient l'honneur d'avoir fondé, dans une des tours du Louvre, la Bibliothèque royale.

« Ce prince fit déposer dans une des tours du Louvre tous les livres que l'on pût réunir et on appela cette tour « de la librairie ». Les livres y occupaient trois étages et y étaient rangés avec autant de soin que de propreté. Pour les conserver précieusement, Charles V voulut qu'on fermât, de barreaux de fil de laiton et de vitres peintes, toutes les fenêtres de sa bibliothèque; et, afin qu'on pût y travailler à toute heure, l'on pendit par son ordre à la voûte trente petits chandeliers et une lampe d'argent allumés toutes les nuits. Les lambris des murs étaient de bois d'Irlande; la voûte était lambrissée de bois de cyprès, et tous ses lambris étaient embellis de sculptures en bas-reliefs.

« Gilles Malet, pour lors valet de chambre, et ensuite maître-d'hôtel du roi, fut chargé de la garde de cette bibliothèque ou librairie. Il en dressa lui-même l'inventaire en 1373, la neuvième année du règne de Charles le Sage, et c'est ce que nous avons de plus sûr concernant les livres qui étaient dans la tour du Louvre... On voit par ce catalogue, qui est divisé en trois chapitres, que la première chambre de la tour contenait 269 volumes, que celle du milieu en avait plus de 260, et qu'il y en avait 381 dans la chambre du troisième étage; ce qui fait un total de 910 volumes, nombre remarquable dans un temps où les lettres n'avaient fait que de médiocres progrès en France, et où, par conséquent, les livres étaient rares (1). »

Les bibles latines et françaises, les livres d'église, les bréviaires, les psautiers, formaient la majorité de cette collection. Quant aux livres profanes, ils se composaient d'ouvrages de médecine, la plupart traduits de l'arabe en latin ou en français, des livres d'astrologie, de quelques histoires, quelques romans, d'un petit nombre d'auteurs anciens, Cicéron, Ovide, Lucain, Boëce. C'était certainement le travail des historiens qui était le plus curieux. Tite-Live, Valère Maxime, *la Cité de Dieu*, la Bible et plusieurs autres originaux étaient déjà traduits en français.

En 1409, le duc de Guienne fit présent à la Bibliothèque de quelques volumes. Gilles Malet la gardait encore; étant mort en 1410, il fut remplacé par Antoine des Essarts. Mais quand on fit de nouveau l'inventaire, on constata que le nombre des volumes avait diminué, Charles VI en ayant donné, les princes du sang se les appropriant, les grands officiers ne rendant pas ceux qu'ils avaient empruntés. En 1423, sur l'inventaire, les libraires jurés estimèrent la Bibliothèque valoir 2,323 livres 4 sols.

En 1423, les Anglais s'emparèrent de cette Bibliothèque, qu'ils firent transporter en Angleterre, d'où plusieurs de ces ouvrages nous sont revenus; on peut en voir à la Bibliothèque nationale et dans quelques bibliothèques privées.

La bibliothèque des rois de France ne fut reconstituée que sous Louis XI qui rassembla, en qualité de lettré, les volumes épars dans les maisons royales, et il y ajouta ceux des ducs de Bourgogne dont il put s'emparer après la mort de Charles le Téméraire. La bibliothèque de ces ducs était excessivement importante; fondée par Philippe le Hardi, elle était probablement la plus belle de l'Europe.

« Nonobstant, dit David Aubert, que ce soit le prince sur tous aultres garny de la plus riche et noble librairie du monde, si est-il moult enclin et désirant de chascun jour l'accroître comme il fait; pourquoi il a journellement et en diverses contrées grands clercs, orateurs, translateurs et escripvains à ses propres gages occupés. »

Malgré sa folie, Charles le Téméraire n'avait point négligé cette richesse ducale; la prise de Louis XI fut donc importante. La Bibliothèque royale, sous Charles VIII et Louis XII, s'accrut de tout ce que ces princes purent emporter d'Italie, et nous possédons encore les beaux livres enlevés aux Sforze. En outre, Louis XII acheta la collection de Louis de Bruges, qui contenait 610 volumes magnifiques.

François Ier créa la bibliothèque de Fontainebleau avec la collection de Blois, appartenant à la maison d'Orléans; il y joignit les livres de son aïeul, le comte d'Angoulême; il réunit ainsi 1781 manuscrits et 109 imprimés, nombre qu'il augmenta par des acquisitions. Ce prince et Henri II firent couvrir ces ouvrages de reliures dont la beauté n'a jamais été surpassée. En 1556, ce dernier prince rendit une ordonnance enjoignant aux libraires de déposer à la bibliothèque royale un exemplaire en vélin et relié de tous les livres imprimés. Mais que valait la volonté royale sous les derniers Valois? La Bibliothèque était devenue la proie des courtisans. Henri IV, en 1595, en fit transporter les restes dans le collège de Clermont, à Paris, puis rue Laharpe. Ce fonds s'enrichit de 900 manuscrits qui avaient appartenu à Marie de Médicis et des ouvrages du cabinet particulier d'Henri IV, de Louis XIII, après le décès de ces princes, comme il arriva plus tard après la mort de Louis XIV. A la fin du règne de ce monarque 10,000 volumes admirables entrèrent dans la Bibliothèque.

C'est sous son règne, par les soins de Mazarin, de Fouquet, de Colbert, de Louvois lui-même, qu'elle prit son magnifique développement. En 1715, elle renfermait 10,900 manuscrits, et à la fin du règne de Louis XVI, le nombre des seuls imprimés s'élevait à 152,868.

A. Surmay.

1. *Mémoire historique sur la Bibliothèque du roi*, 1739.

ÉTUDES HISTORIQUES

LA COUR D'IVAN IV (1553)

Le 10 mai 1553 trois vaisseaux sortaient, appareillant de Ratcliffe et descendaient la Tamise remorqués par leurs embarcations (1). Ces trois bâtiments étaient la *Bona-Esperanza* de 120 tonneaux, l'*Edouard-Bonaventure* en jaugeant 160 et la *Bona-Confidantia*, 90. Le premier de ces navires était monté par 46 hommes, le second par 48, le yacht de 90 tonneaux n'avait qu'un équipage de 28 marins. A bord de la *Bona-Esperanza* se trouvait le commandant aristocratique et militaire de l'expédition, sir Hugh Willaughby, Richard Chancelor, marin consommé, pilote-major, ayant sous ses ordres le *master*, Stephen Burrough, commandant l'*Edouard-Bonaventure* et la *Bona-Confidentia* obéissait au *master* Cornelius Duforth.



Le salut, dessin de Scott.

Cette expédition avait été conçue et préparée par l'illustre Sébastien Cabot, trop vieux pour y prendre part; ce glorieux et savant marin comptait alors plus de soixante-seize années. En étudiant les cartes si imparfaites de ce temps-là et les historiens de l'antiquité, le vieillard était arrivé à cette conviction qu'en naviguant par le nord, on pouvait arriver à ce merveilleux Cathay dont l'aventureux génie de Colomb avait été chercher le chemin par l'ouest. Il avait fait partager sa croyance au roi d'Angleterre Edouard VI. Une société de marchands s'était formée, une souscription ouverte et bientôt les navires armés, équipés, abondamment pourvus de vivres se trouvèrent prêts. Les instructions données par

(1) Sous le titre, *Les Marins du* XVe *et* XVIe *siècles*, le vice-amiral Jurien de la Gravière, écrivain aussi distingué qu'officier intrépide et savant, a publié chez l'éditeur Plon et Cie, rue Garancière, deux volumes destinés à un grand succès en France et à être traduits dans les principales langues de l'Europe. M. Jurien de la Gravière nous permettra de le prendre pour guide, nous ne saurions en choisir un plus sûr, et il nous pardonnera les nombreux emprunts que nous faisons à son bel ouvrage.

Cabot sont excessivement curieuses (1). Il n'est plus question de convertir les infidèles, plus d'héroïques aventures, plus de saccagements de côtes, plus de sanglant butin, les explorateurs ne doivent pas oublier qu'ils sont des marchands cherchant des marchés et non des conquêtes. Les lettres de créance que le roi leur a remises traduites dans toutes les langues, ont cette singularité qu'en s'adressant aux princes inconnus qui pourront les recevoir, Edouard VI se sert du grand argument philosophique qu'emploient aujourd'hui les promoteurs et les défenseurs du libre-échange. «Entre tous les hommes, dit-il, il faut particulièrement estimer les marchands. Ils parcourent le monde par terre et par mer pour apporter les produits de leur pays, dans des régions éloignées, pour en rapporter les objets qui conviennent à leurs compatriotes; car le Dieu du ciel et de la terre n'a pas voulu que tous les objets dont l'humanité a besoin se trouvent réunis dans le même pays. *Il fallait pour que l'amitié s'établit entre les hommes, que les diverses contrées eussent besoin l'une de l'autre.* »

Les trois vaisseaux descendaient donc doucement le large fleuve, mais approchant de Greenwich, les matelots mirent leur belle jaquette bleue. Le roi était dans son palais de Grenwich, le Conseil se trouvait réuni, lorsqu'on signala l'approche de la flottille, aussitôt la séance fut levée, les lords, les courtisans montèrent sur les terrasses. Les canons des vaisseaux grondent, les équipages debout dans les haubans, sur les vergues, poussent de frénétiques hurrahs! Mais hélas ils ne voient pas le roi, il est malade, il ne peut pas rendre leurs saluts à ces hardis marins dont si peu sont destinés à revoir la patrie.

Les vaisseaux continuèrent leur route, mais la navigation était alors si lente que, pour franchir les bancs de la Tamise, ils ne mirent pas moins de dix-huit jours, ce ne fut que le 23 juillet qu'ils perdirent de vue les côtes de l'Angleterre.

Après une navigation dont les péripéties seraient trop longues à conter, le 2 août l'escadrille se trouvait dans un des fiords de l'île Senien (69° 36' latitude nord, 15° 29' longitude est), lorsqu'elle fût assaillie par une tempête de vent si terrible qu'elle fut forcée de fuir. Willoughby donna bien à Chancelor l'ordre de le suivre, mais comment aurait-il pu le faire? l'*Edouard-Bonaventure* marchant beaucoup moins bien que la *Sperenza*. Par bonne fortune, Chancelor se trouva séparé des deux autres bâtiments qui, malheureusement piquèrent au nord sans se rendre compte de leur marche. Ils atteignirent le golfe de Nokouef et pris par les glaces ils se trouvèrent réduits à hiverner par 68° 21' de latitude et 36° 7' de longitude dans un climat dont nul européen n'avait jusqu'alors bravé les horreurs; ce fut un affreux désastre. Mais ne nous arrêtons pas et suivons l'*Edouard-Bonaventure* qui va avoir la fortune de découvrir l'empire russe.

Après avoir vainement attendu ses compagnons au port de Varduus, que les capitaines s'étaient donné pour point de ralliement (2), battu les mers en tous sens, Chancelor ne voulut pas s'attarder davantage. Il était seul, seul il poursuivit sa course aventureuse. Il vogue, il vogue poussant toujours en avant jusqu'à « un point où le jour ne finit jamais », il dépasse la baie de Kola, le havre de Jarishna, la côte de la Laponie, mais il ne dépasse pas la mer Blanche. Mouillé sur la rive occidentale de cet immense bassin, le 23 août 1553, Chancelor promène ses regards sur cette solitude. Par fortune il aperçoit une barque; il lance son canot à sa poursuite et après une longue chasse, les Anglais ramènent deux pêcheurs solidement construits, de haute stature, ayant le teint cuivré mais les yeux bridés, les pommettes saillantes. Sont-ce des Mongols ou des Hindous? En vain Chancelor essaye de les interroger, il ne parvient pas à se faire comprendre; ils partent cependant, rassurés par le bon accueil qu'ils ont reçu, ils s'éloignent en faisant force de rames. Le lendemain, l'*Édouard-Bonaventure* voit approcher plusieurs barques, il garde une immobilité rassurante; les Indigènes prennent courage, quelques-uns montent à bord, Chancelor les questionne et c'est avec l'étonnement le plus profond qu'il apprend que sur cette terre si éloignée de Moscou règne Ivan IV Vasilovitch, et que le petit groupe de huttes qu'ils habitent se nomme Nenoksa (1).

Procédant ainsi que Cabot avait ordonné de le faire, l'heureux navigateur témoigne une grande bonté aux Russes, et les prie de vouloir bien obtenir pour lui de leur maître, le droit de trafiquer avec eux. Ils lui promirent de faire partir immédiatement un homme pour porter à Moscou sa demande au tsar (2). Avec une stupéfaction toujours plus grande, l'Anglais — apprit ce que toute l'Europe ignorait, —que le jeune Ivan, vainqueur des Tartares et preneur de villes, était « le seul tzar que reconnût désormais le majestueux ensemble des territoires compris entre la mer Caspienne et l'Océan glacial. Le Grand Khan avait disparu. Il ne restait plus en face de l'Allemagne, de la Lithuanie, de la Suède, que le seigneur de Vladimir, de Moscou, de Novgorod, roi de Kasan et d'Astrakan, maître de Psok, grand-duc de Smolensk, de Tver, de l'Ingrie, de la Permie et de la Livonie, commandeur de la Sibérie et des parties septentrionales du globe (3). »

Chancelor attendit longtemps le messager, il ne se rendait pas un compte exact de la distance qui le séparait de Moscou (860 milles anglais) et des difficultés d'un tel voyage. Il avait disposé son navire pour passer l'hiver qui fut néanmoins très rude pour l'équipage, il s'impatientait, interrogeant sans cesse ses nouveaux amis qui lui firent comprendre que bientôt la saison rendrait le voyage impossible.

— « Que faire, disait Chancelor au master William Borrough. Quelle excuse pourrons-nous faire valoir à notre retour en Angleterre, si nous ne rapportons pas un traité de commerce avec la Russie? Et, William, au bout de cet immense empire dont l'Europe

1. Leur caractère n'a point échappé à M. Jurien de la Gravière.

2. Varduus était à peu près le dernier point porté sur les cartes de l'expédition. Varduus, sur l'île de Vardoë, par 70°22' de latitude nord et 28°47' de longitude est.

1. A 20 milles à l'ouest du couvent de Saint-Nicolas. Le *Bonaventure* fut mis en hivernage dans la baie de Ouisk.

2. Tsar : *Otesara*. « Prince qui ne paye tribut à personne. »

3. Jurien de la Gravière.

entière ignore l'étendue, il y a le Cathay, la terre des diamants et des épices, le marché le plus riche du monde. Nous aurons l'honneur d'en ouvrir la route à l'Angleterre. J'y suis résolu, quoi qu'il puisse arriver. Si terrible que soit le Duc (1) que peut-il me faire, et comment ma présence à Moscou enflammerait-elle sa colère?

Enfin il prit définitivement son parti. Avec quatre ou cinq compagnons choisis dans son équipage, il s'embarqua sur un bateau, gagna ainsi Calmagro, petite ville commerçante bâtie en bois. En quittant le fleuve qui l'avait porté, il prit des guides, des équipages, et au bout de quelques jours de marche on rencontra le messager si longtemps désiré. Il avait fait fausse route, failli périr dans les marais où il s'était égaré, mais dans sa détresse il était parvenu à sauver la lettre impériale dont il était chargé. Dès que les Russes qui accompagnaient les Anglais virent le sceau royal, ils se prosternèrent la face contre terre; Chancelor, à leurs yeux grandi de cent coudées, lut que Ivan invitait les étrangers à se rendre sans retard à sa cour, ordonnant à ses sujets de les guider, transporter et héberger. Et dans le cas où un tel voyage semblerait trop long ou trop fatiguant aux Anglais, il les autorisait à faire tout commerce et échange avec les habitants de son empire.

— Eh bien, qu'en dites-vous, William? dit joyeusement Chancelor après cette lecture, avons-nous bien fait de partir?

— Oui, répondit en riant le master, oui, disent mon esprit et mon cœur, mais certaine partie de mon corps froissé par notre sauvage véhicule, proteste douloureusement. Quels chemins, quelle voiture! J'ai les reins et le reste dans un état déplorable.

— En avant! en avant William. Il ne nous reste plus que 600 milles à parcourir, et en approchant de Moscou les routes seront certainement meilleures.

Et ils volaient, entraînés par des petits chevaux à tous crins à demi-sauvages, ils traversaient d'immenses forêts de sapins, ils couraient sur des routes tracées en rondins sur les marais, et dès qu'ils arrivaient à un relais, c'était à qui fournirait les plus rapides équipages aux hôtes attendus par l'empereur. Quand ils eurent dépassé la ville de Rostof et qu'ils ne furent plus qu'à 100 milles de Moscou, l'aspect des campagnes changea, la terre témoignait des soins que lui donnaient les habitants, la route était couverte de longs convois de chariots portant du blé, du sel, du poisson sec, des quantités fabuleuses de concombres, du gibier; les villages et les villes toujours sales, toujours dévorés de poussière, se touchaient; les hommes, les femmes, les enfants à moitié nus fourmillaient. Enfin à l'horizon, tant que la vue de Chancelor pouvait s'étendre, se montra une prodigieuse agglomération de huttes dominée par une éminence où s'élevaient des constructions qui paraissaient moins rustiques. Quoi! c'était là la capitale d'un si vaste empire.

— Ami William, dit Chancelor au gémissant master, Moscou ne vaut pas Londres. Hurrah pour la vieille Angleterre!

1. Chancelor dans sa relation donne toujours ce titre au tsar.

En effet, Moscou la sainte, fondée en 1147 par G. Dolgarouki n'était qu'un amas de constructions en bois remplies de vermine, disposées sans art et sans plan. Elle n'avait point encore généralement ce caractère byzantin qui lui donne aujourd'hui un aspect si singulier. Ses maisons construites en grosses poutres dont les interstices avaient été soigneusement calfatées avec de la mousse et de la boue, n'offraient aucun rudiment d'architecture. Les rues tortueuses, allant au hasard, étaient une série de fondrières et de cloaques fétides. Telle était la ville mongole, la Zemliandï-Gorod, enceinte d'un méchant rempart en terre, vrai campement d'une population d'une saleté sordide, que la civilisation avait à peine touchée. A côté, au-dessus de la cité s'élevait la ville russe, le Kremlin où l'on pouvait déjà voir germer le goût byzantin. C'était à la fois un palais et une citadelle. Le Kremlin sur ses trois faces présentait un rempart en briques de 18 pieds d'épaisseur, de deux côtés il se trouvait défendu par un large fossé, de l'autre par la rivière la Neglina. On y pénétrait par 12 portes, et outre le palais de l'empereur, l'enceinte protégeait neuf églises et de nombreux couvents.

Les marchands anglais s'arrêtèrent dans la ville mongole. La munificence du tzar leur avait fait préparer une maison, espèce de grand cube de bois vide, éclairé par de petites fenêtres, où, au lieu de vitres, on avait tendu sur le châssis des peaux amincies. Pour meubles, de lourdes tables à peine dégrossies, des bancs; pour couches des peaux d'ours et une selle pour oreiller. Ce qu'ils trouvèrent de mieux dans leur installation, ce fut de grands poêles en briques dont ils apprécièrent vivement le mérite, car la saison ne tarda point à se montrer rigoureuse.

On prévint Chancelor qu'il n'eût pas à solliciter une audience de l'empereur, que le prince le ferait prévenir quand il désirerait le voir. Il attendit douze jours son bon plaisir, mais, quoique la langue anglaise fût complètement inconnue à Moscou, grâce aux Allemands qui y étaient assez nombreux, Chancelor put obtenir les renseignements qui l'intéressaient. Enfin, « le secrétaire des étrangers » le fit avertir que le lendemain il allait être reçu en audience solennelle, en présence de tous les boyards pour faire honneur à la lettre de créance du roi d'Angleterre dont il était porteur.

— Branle-bas général de combat, s'écria Chancelor en s'adressant à ses compagnons, en avant les jaquettes bleues! Mettons-nous de manière à faire honneur à notre pays!

Ami et commensal de Sidney, Chancelor avait lui-même un beau vêtement, il s'en para, et quand le lendemain le secrétaire vint lui annoncer que les chevaux les attendaient, nos marins sortirent avec leurs vêtements de parade. Seulement, il faut bien le dire, les montures chargées de brillantes selles qu'ils devaient monter n'étaient pas sans leur causer quelques soucis, car la science équestre n'est pas le fort du matelot. Cependant, malgré le galop enragé des chevaux tout se passa bien, William Borrough ne laissa pas tomber le pavillon aux armes d'Angleterre qu'il portait déployé.

Ils mirent, à leur grande et intime satisfaction, pied à terre à la porte du palais impérial, dont la

façade ne causa nulle émotion à Chancelor qui avait visité le midi de l'Europe et les châteaux normands de son pays. En traversant diverses salles, Chancelor murmurait à l'oreille de William :

— Nous avons mieux que cela!

En somme, comme édifice et comme décoration intérieure, la résidence impériale ne donna aucune surprise à notre ambassadeur, et le cœur ne lui battit point lorsqu'après une certaine attente on le vint chercher. Cependant, quand les portes de la salle impériale s'ouvrirent devant lui, il éprouva une émotion bien naturelle. Un silence profond régnait. A droite, à gauche, se tenaient les boyards et les grands officiers de la couronne, couverts de drap d'or, immobiles comme des statues. Au fond, immobile aussi, assis dans un large fauteuil chargé d'ornements d'or, se tenait Ivan IV jeune et superbe. Il portait une robe lamée d'or, il avait la couronne sur la tête et il soutenait un sceptre de cristal et d'or. L'idole impérial ne fit pas un mouvement pendant que Chancelor s'approchait de son trône et qu'il le saluait. Alors le chancelier, après s'être courbé devant l'empereur prit ses lettres de créance et, tête nue, les remit au tsar.



La réception, dessin de Scott.

Celui-ci les reçut et parla.

L'interprète allemand traduisit ses paroles.

— Vous êtes, dit-il, le bienvenu dans mes États et ma protection est sur vous. Comment se porte votre maître?

Chancelor répondit sans s'émouvoir : Je remercie votre très haute seigneurie de sa bienveillance et de m'avoir permis de lui apporter mon hommage. Le Roi, mon maître, Édouard VI, se portait bien lorsque je l'ai salué pour la dernière fois et j'espère qu'il en est toujours de même. »

La figure impériale garda la même impassibilité. La cérémonie était terminée, les Anglais se retirèrent, on les fit passer dans la pièce d'attente et un seigneur vint leur apprendre — honneur insigne — qu'ils dîneraient avec le tsar. Comme ils n'auraient pas eu le temps de retourner chez eux et de revenir pour l'heure du repas, le secrétaire des étrangers les fit attendre dans sa chambre et un seigneur vint les chercher pour les conduire au banquet. Il les mena dans un autre palais et alors Chancelor dut bien avouer qu'il voyait une merveille qu'il eut vainement cherchée dans sa patrie.

Ils entrèrent en effet dans une pièce qui donnait de pleinpied dans la salle des festins. Là le Grand-Maréchal du palais se tenait assis, sa baguette

d'ivoire à la main, devant un prodigieux amoncellement de vaisselle d'or massive. Les Anglais saluèrent et passèrent ; maintenant nous laissons M. Jurien de la Gravière raconter cette scène où la barbarie se mêle à la pompe orientale :

« Le tsar était à table. Ivan Vasilevitch avait dépouillé son riche costum du matin. Il ne portait plus qu'une simple robe d'argent, mais il gardait la couronne impériale sur la tête. Deux cents convives environ, tous habillé de blanc, occupaient de longues tables dressées sur les estrades qui garnissaient le pourtour de la salle. Le tsar dînait seul. Deux gentilshommes, la serviette sur l'épaule, le bonnet sur le chef, tenant à la main une coupe d'or enrichie de perles et de pierreries, n'attendaient qu'un regard pour lui présenter l'hydromel. Ces coupes ne servaient qu'au tsar. Quand il était bien disposé il les vidait d'un seul trait. Quatre brocs d'or et d'argent, du plus riche travail, gigantesque chef-d'œuvre de ciselure, qui ne mesuraient pas moins de quatre à cinq pieds de haut, contenaient la boisson destinée aux autres convives. Dans ses moindres détails le service révélait une opulence inouïe. Les plats étaient d'argent, les



La distribution du pain, dessin de Scott.

coupes d'or massif : seulement les coupes et les plats demeuraient encore vides.

« L'Empereur seul pouvait rompre le charme qui retenait les valets inactifs et les boyards silencieusement affaissés sur leurs sièges; ce charme, Ivan IV le rompit enfin. A chacun des deux cents convives il envoya successivement un grand morceau de pain. Le porteur appelait par son nom celui à qui le morceau était destiné et lui disait : « Ivan Vasilevitch, empereur de Russie et grand duc de Moscovie, t'envoie ce morceau de pain. » Tous les assistants alors se levaient, et chaque fois que ces paroles étaient prononcées, ils se levaient encore. Le dernier morceau fut donné par l'empereur lui-même au grand maréchal. Le grand maréchal le porta vivement à ses lèvres, en mangea une bouchée, fit sa révérence et se retira.

« Cette première distribution fut suivie « du service des cygnes ». Chaque cygne était dressé sur un plat séparé. Le tsar distribua les cygnes comme il avait distribué le pain. Les autres arrivèrent à leur tour, toujours présentés à l'empereur, toujours répartis avec un cérémonial identique. Les coupes mêmes ne furent, dans le cours du repas, remplies et offertes que sur l'ordre de l'empereur. Pour terminer, Ivan, de ses propres mains, donna aux offi-

ciers qui l'avaient servi, un plat d'abord, une coupe pleine ensuite...

« Les convives étaient, nous l'avons dit, au nombre de deux cents, le tsar les appela tous devant lui par leurs noms, sans oublier un seul de ses invités. Ils s'approchèrent, firent un humble salut et sortirent de la salle.

« Quant aux Anglais, ils furent reconduits à leur logis par une magnifique escorte et, en chevauchant, le master William disait à Chancelor :

« — Eh bien, qu'en pensez-vous?

« — Je n'ai jamais vu pareil spectacle, tant d'or, tant d'argent, de si rudes figures. »

Chancelor passa l'hiver à Moscou, obtint plusieurs audiences d'Ivan, sut lui plaire et partit au premier jour du printemps pour retrouver le *Bonaventure*. Il était porteur d'une lettre de l'empereur à Édouard, il avait hâte de revoir Londres, d'annoncer sa grande découverte, de réjouir le cœur du vieux Cabot et des marchands ses associés. La lettre du tsar s'exprimait ainsi : « Au milieu de la vingtième année de notre règne, il est arrivé sur nos côtes un navire monté par un certain Richard Chancelor. Ce Richard nous a déclaré qu'il désirait pénétrer dans notre empire. A sa requête, il a vu Notre Majesté et nos yeux. Il nous a fait connaître alors le désir de Votre Majesté. Vous demandez que vos sujets puissent aller et venir dans nos domaines, fréquenter nos marchés, y porter leurs marchandises, y prendre les nôtres. Richard nous a remis les lettres qui contenaient ces demandes. Nous avons donné ordre que partout où votre fidèle serviteur, Hugh Willoughby, débarquerait sur nos terres, on lui fit bon accueil. Willoughby n'est point encore arrivé, comme Chancelor pourra vous l'apprendre. Nous ne laisserons pas néanmoins tomber cette affaire. Nous désirons que vous envoyez vos navires aussi souvent qu'ils pourront traverser la mer et, le plus tôt possible, un de vos conseillers pour arrêter les conditions auxquelles les marchands de votre pays seront admis à commercer avec les nôtres. »

Cette lettre, hélas ! ce n'était pas le bon Édouard VI qui devait la recevoir, il était mort, elle fut remise, en 1554, aux mains de Marie Tudor. Chancelor rentrait dans sa patrie avec la gloire d'avoir découvert la Russie, vu Ivan avant qu'il ne fût devenu le monstre sanglant dont l'histoire a horreur, et ouvert à l'Angleterre les ports d'un vaste empire. D'autres marchands explorateurs le suivirent bientôt, ils poussèrent jusqu'en Perse, jusqu'aux frontières de la Chine, ce fameux Cathay qui avait fait tourner tant de têtes et inspiré tant d'héroïsmes.

Arriver les premiers est la devise des négociants anglais, c'est pour l'avoir suivie et en la suivant encore qu'ils ont conquis les marchés du monde. A l'heure où nous écrivons, une société puissante est fondée à Londres pour exploiter l'Afrique centrale, où a passé Stanley ; elle veut faire passer les cotonnades anglaises et les couteaux de Sheffield.

A. Genevay.

NOUVELLES

LE DOYEN

I

Le parc de Versailles est le paradis des enfants et des oiseaux.

Que de chardonnerets et de pinsons !... Que de bébés, de bambins, de garçonnets et de fillettes !

C'est plaisir de les voir s'ébattre en gazouillant les uns comme les autres, sous ces beaux ombrages, autour de ces pièces d'eau, parmi les bosquets, les statues et les fleurs.

Ceux qui ne marchent pas encore, on les promène endormis ou souriants, dans leurs gracieuses petites calèches qui sont aussi des nids... des nids qui roulent.

Ils se croisent avec le fauteuil ambulant du paralytique et du vieillard. Notre vie s'écoule entre deux enfances... et le parc de Versailles leur est un merveilleux rendez-vous. J'en atteste ces figures réjouies, rajeunies, qui se remarquent çà et là parmi les surveillants des jeux, et vous font dire aussitôt : voici la grand'maman ! — c'est le grand-père !

Tel avait été mon sentiment à l'égard d'un septuagénaire auprès duquel je m'étais assis sur l'un des bancs qu'abrite du soleil la triple rangée de vieux ormes taillés en charmille qui forment une ceinture de feuillage au bassin de Neptune.

Je lisais le dernier numéro du *Musée des familles* ; il semblait présider à la récréation de la sienne. Deux jeunes garçons, deux petites filles qui revenaient tour à tour le consulter, l'embrasser. « Ami ! » l'appelaient-ils.

Ce mot m'étonnait, m'intriguait. Je l'observai plus attentivement. C'était un vieillard encore vert, aux allures bourgeoises, à la physionomie franche et joviale, pas distingué, pas beau, mais très sympathique.

Un hasard, sa canne qui tomba, que je ramassai, que je lui rendis, et voilà la conversation s'engageant entre nous par quelques banales politesses.

Elle fut interrompue par cette demande de l'aîné des gamins :

— Ami, nous avons soif... Donne deux sous pour du coco... L'homme à la fontaine vient par ici... N'entends-tu pas les grelots et les sonnettes ? A la fraîche ! — à la fraîche ! qui veut boire ?

Le bonhomme ne se fit pas prier.

— Rafraîchissez-vous donc ! mes enfants... et ne vous grisez pas...

Cette indiscrète question me vint tout naturellement aux lèvres :

— Vos enfants ? je le pensais bien, ce sont vos petits enfants ?

(1) Reproduction autorisée pour les journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

— Non, répondit-il, mais nous ne nous en aimons pas moins,... c'est toute une histoire, et de celles-là que vous aimez à raconter dans le journal que voici entre vos mains... Oh! oh! je vous connais! Ecoutez... ce ne sera pas long... Quelques colonnes, et qui peut-être intéresseraient vos lecteurs.

Je m'empressai d'accepter. C'est mot pour mot ce que vous allez entendre à votre tour.

II

« Je suis tout simplement un commis voyageur et, qui plus est, le doyen de la corporation. Gaudissart Ier... si l'ombre de Balzac me permet cet orgueil.

Dame! on va sur ses quatre-vingt ans... J'ai débuté vers 1809.

A cette époque il n'y avait guère de diligences, ni même de routes. On voyageait à cheval. Hue! mon bidet! Les voyageurs étaient rares et, dans les petits endroits, lorsqu'il en arrivait un, c'était quasiment jour de fête.

Guère de journaux non plus sous le premier empire. On était pour ainsi dire le journal vivant et circulant : « Ah! te voilà, Michelin! — c'est mon nom, — nous apportes-tu des nouvelles de la grande armée?... » Au lendemain des grands succès, on avait arboré des rubans tricolores à son chapeau; on était le messager de la victoire.

Sous la restauration, le mercure du progrès et de la liberté. Bien que fort insouciant de politique, j'ai quelque peu conspiré... Tout le monde conspirait alors... Une mode!... un jeu!... Perruque blonde et collet noir!

Il faut avoir voyagé de 1830 à 1845 pour se rendre compte du développement des voies de communication sous le règne de Louis Philippe. C'était le beau temps des messageries Laffitte et Caillard. Nous montions sur l'impériale à côté du conducteur. un type disparu! On chantait ensemble le *Postillon de Lonjumeau*, le *Postillon de M'am Ablou*... qui s'en souvient aujourd'hui de ces airs-là!

Parfois même, Michelin eut sa voiture avec deux compagnons, deux amis : le cheval, surnommé Bayard, parce qu'il était sans peur et sans reproche... et mon chien loup, que j'appelais Patron... histoire de rire!

Et ma grande guimbarde conduite en poste!.. Ah! c'était dans ce temps-là qu'il fallait me voir opérant mes déballages. Quel boniment! On m'aurait pris pour un arracheur de dents! Bilboquet ou Fontanarose!

Aujourd'hui nous voyageons en chemin de fer, comme des notaires... Nous avons perdu notre cachet original... On ne nous reconnaît plus..., mais bah! il y aura toujours parmi nous de joyeux lurons et de braves cœurs!

Je n'en fournirai d'autre preuve que les égards, les prévenances, le dévouement dont ils honorent leur doyen. Ils m'appellent : « Mon oncle! » et réellement ils seraient tous mes neveux que je ne les en aimerais pas davantage.

J'avais, cependant, mon favori. C'est le héros de l'histoire en question. Notre première rencontre remonte à vingt-cinq ans et, comme vous l'allez voir, elle ne fut pas des plus ordinaires.

Nous arrivions par le dernier train, vers minuit. Vous comprenez, on est impatient de gagner l'hôtel, et l'omnibus s'attardait de par le chargement des nombreux et volumineux échantillons du confrère inconnu, invisible.

Il arrive enfin, il monte à son tour. Mais la nuit est si noire que mes yeux ensommeillés distinguent à peine le camarade. Je remarque cependant sa taille exiguë. Je murmure entre deux bâillements :

— Ah ça! mais il est donc tout petit le voyageur aux grandes caisses?

Dix minutes après nous débarquions au *Lion d'or*.

Je m'empresse de demander ma bougie, mon numéro. J'y grimpe et referme aussitôt la porte, mais non sans entendre en bas cette recommandation formulée par une voix douce comme celle d'une fillette :

— Prenez bien garde à mes colis! rangez-les sous le vestibule!...

En refermant ma fenêtre, je les entrevis. Une montagne!

Il avait disparu le lendemain matin, quand je sortis à mon tour pour aller aux affaires.

— Il est matinal, le conscrit! pensai-je à part moi.

J'achevais de déjeuner quand il prit place à la table d'hôte.

Ah! le gentil petit homme! Des traits fins, le regard intelligent, des manières distinguées. Dans toute sa personne tirée à quatre épingles, quelque chose de résolu, de fier et de triste qui faisait que tout de suite on s'intéressait à lui.

— Mais c'est un enfant! dis-je à mi-voix. Quel peut être son âge?

— Treize ans! me répondit en sourdine le garçon qui nous servait.

J'avais fini. Tout en prenant ma canne et mon chapeau, j'examinai de profil cette variété d'adolescent.

Son aplomb, sa prestesse indiquaient un voyageur consommé. Il avait l'appétit d'un collégien transporté du réfectoire au festin de Balthazar.

— Il va bien! dis-je à l'oreille du garçon qui venait de lui servir une seconde côtelette.

— Ah! monsieur, il travaille tant! me répondit-il avec une admiration contenue. Sauf notre respect, il n'y en a guère parmi ces messieurs qui y aillent d'aussi bon cœur!

Je sortis. C'était dans une ville maritime. Un orage se dessinait à l'horizon. J'allai me promener sur la grève. Plus tard, il ferait peut-être par trop mauvais temps.

Cela ne manqua pas. Une pluie battante me surprit. Un grain, comme disent les matelots.

Par bonheur, il y avait là, m'offrant son abri, une guérite de la douane, et sans le moindre gabelou dedans.

Je n'y étais pas depuis cinq minutes qu'un second naufragé s'y précipitait avec ce cri :

— Part à deux! il y a place pour deux, n'est-ce pas?

— Pour un et demi! répliquai-je en reconnaissant mon voyageur en herbe.

— Mettons trois quarts! fit-il gaiement. Hein!

comme ça tombe ! Plus dru que les commissions, n'est-ce pas?

— C'est donc positif que vous voyagez pour le commerce?

— Très positif!

— Et que vous n'avez pas encore quatorze ans?

— Je ne les aurai qu'aux prunes!

— Alors il y a avec vous quelque parent? Le patron? Que diable ! à cet âge-là vous n'opérez pas tout seul?

— Si fait! tout seul... mais je suis le fils d'un voyageur.

— Ah! Ah! un louveteau, comme nous disons. Je dois connaître votre père... Comment s'appelle-t-il?

— Pierre Morand.

— Pierre Morand ! un de mes meilleurs amis ! Un si brave garçon ! Au fait, voilà longtemps que je ne l'ai rencontré. Est-ce qu'il serait...

Je me tus, n'osant achever.

L'adolescent m'avait compris.

— Non! me répondit-il, mais il est bien malade...

Une larme avait brillé dans ses yeux.

Je ne sais quelle fougue me passa dans le cœur. Je saisis ses deux mains, puis sa jolie tête et le baisant au front, le tutoyant :

— Tu es son fils ! Alors te voilà comme qui dirait le mien! Ce pauvre Morand! Raconte-moi comment c'est arrivé... Je veux tout savoir...

Il y avait un banc sur les trois côtés de la guérite. Nous nous assîmes en face l'un de l'autre, et ce fut ainsi qu'il commença :

« Vous avez rendu justice à mon père, mais probablement vous ne connaissez pas ma mère... C'est la meilleure de toutes Ils se sont épousés sans fortune... Rien que le travail pour soutenir leur famille... et nous sommes quatre... Je suis l'aîné.

« Que d'efforts! quel dévouement pour nous élever! Pierre Morand voyageait pour dix maisons à la fois, bûchant du matin jusqu'au soir quand il était en route, et sitôt arrivé, repartant presque le lendemain. Sa digne compagne ne se montrait pas moins laborieuse à la maison. Bien rares les jours heureux qui les réunissaient. Le ménage d'un commis voyageur est un peu comme celui des marins. On ne se retrouve que lorsque le navire rentre au port.

« Cependant l'excès de travail ne tarda pas à produire chez mon père une grande lassitude. Les fièvres le prirent. Il lutta. Sa santé s'altérait, mais non pas son courage. Quand on le trouvait pâle, affaibli, quand on lui conseillait le repos, il souriait. Ce sourire-là, je le revois souvent en rêve.

« Un jour vint où ses forces trahirent sa volonté.. Il s'obstinait à repartir quand même. C'était au commencement de mes vacances : « Emmène-moi, lui dis-je, et je t'aiderai. » Il consentit, n'espérant de moi qu'un secours moral. Ah! ce devait être mieux que cela!

« Il faut vous dire que mon père et moi nous nous adorons. Je le contraignais à rester au lit le matin. « Dors! père, j'irai prévenir les clients que tu viendras tantôt. » Et tantôt, j'étais là, manœuvrant les échantillons, tandis qu'il restait assis. C'est ainsi que s'est fait mon apprentissage. Le soir, d'après ses conseils, je me perfectionnais dans l'orthographe, dans le calcul. Un pressentiment!

« Je le vis un matin chanceler, tomber. C'était une attaque, une paralysie. Je cours au télégraphe. La mère arrive. On le ranime. Ses yeux se rouvrent. Il ne vivait plus que par les yeux; quelle angoisse dans son regard! Je crois encore entendre ses premiers mots :

— Mes enfants! que deviendront mes pauvres enfants!

« J'eus une inspiration, je répondis :

— As pas peur! je suis là! ce voyage entrepris ensemble, seul je le continuerai... Tu te rétabliras... Quand bien même, tu revis en moi... J'élèverai, j'adopte mon frère et mes sœurs, et Dieu nous bénira... Aie confiance!

« Et ce fut ainsi. Les patrons m'acceptèrent. Puis, les clients. Voici trois mois que cela dure... Il y en a qui m'appellent galopin, moutard... Qu'est-ce que ça fait, pourvu qu'ils me donnent des commissions et que la mère soit contente! »

II

Le bonhomme Michelin s'était arrêté, tout attendri par le souvenir.

« Est-il besoin de vous dire, reprit-il, combien cette confidence m'avait ému. Tenez! il m'en revient encore des larmes dans les yeux.

Ludovic, — c'est le nom de mon brave petit père de famille, — Ludovic Morand a tenu parole. Grâce à lui, la gêne fut épargnée au ménage du paralytique, et quand il mourut, deux ans plus tard, ce fut le sourire aux lèvres et l'âme en paix. Ne laissait-il pas un digne remplaçant, qui achèverait son œuvre?

Cependant la pauvre mère était inquiète. Ludovic allait avoir seize ans. Une si grande liberté n'aurait-elle pas ses périls? Je la rassurai. « Ne craignez rien, madame Morand. Le passé n'est-il pas une garantie de l'avenir? D'ailleurs, je veillerai sur lui. »

C'était vrai. Je m'arrangeais pour que nos tournées coïncidassent, et si l'on ne pouvait pas toujours naviguer de conserve, on se retrouvait souvent à de certains mouillages. Il me disait tout. J'étais son conseiller. Notre amitié l'un pour l'autre grandissait. Son dévouement, sa droiture ne se démentirent jamais! Et quelle activité! quelle intelligence! Un modèle! Quand nous faisions ensemble quelque dangereuse rencontre, il arriva parfois que le plus sage des deux... ce ne fut pas Mentor, mais Télémaque.

Et gardez-vous bien de supposer un petit prétentieux, sec et gourmé comme on en voit trop. Il avait au contraire toute la sensibilité, toute la générosité, toute la gaîté de sa jeunesse. Un vrai Français de vingt ans!

Vous jugez que sa réputation s'était faite. On se le disputait. Il entra dans une grande maison de bijouterie dont il eut bientôt toute la confiance. Avec cela, de beaux appointements, un intérêt dans les bénéfices. Son patron l'adorait. Un excellent homme, resté veuf avec une fille unique. Mais, comme vous dites, messieurs les romanciers, n'anticipons pas sur les événements.

Vous vous souvenez que Ludovic avait deux sœurs. Il les dota, les établit. Leur mère mourut en le bénissant. Elle lui avait recommandé son frère, le Benjamin de la famille.

Au sortir d'une école commerciale, il fut admis dans la même maison que Ludovic, et bientôt l'accompagna dans ses tournées. Une sorte d'apprentissage.

C'était un gentil garçon, très-intelligent aussi, mais dont le sens moral laissait peut être à désirer. Je m'en défiais, et je l'avais dit franchement à Ludovic. Avertissement perdu! Ludovic en raffolait. La promesse faite à sa mère mourante lui tenait au cœur. Et puis, une grande espérance dont il sera parlé plus tard... Il allait être associé, devenir patron, voir se réaliser tous ses rêves.

Il va sans dire, au point où nous en sommes, que le temps a marché. Ludovic a vingt-sept ans; j'approche de la soixantaine. C'est lui maintenant qui me protége et me guide à son tour. Il a donné l'exemple en s'écriant un jour : « C'est le doyen! c'est notre oncle! » Et quand je me trouve un peu souffrant, quand il n'est pas là, c'est à qui surveillera mes caisses ou m'offrira le bras. Au besoin, ils feraient pour moi la place. Oh! oui, tous bien complaisants! Mais lorsque c'était le tour de Ludovic, je lui disais tout bas :

— Ils ne sont que mes neveux! Tu es mon fils!



Dans une guérite, dessin de F. Lix.

Nous vivions donc bien confiants, bien heureux. Tout à coup, dans ce ciel sans nuages, il y eut un orage, un coup de foudre! »

III

Après une nouvelle pause, après un regard vers ses petits enfants qui jouaient devant nous, le pseudo-grand-papa poursuivit :

« Le frère de Ludovic voyageait seul, maintenant. Il était à Nice, avec un assortiment complet de bijouterie. Monaco l'attirait. Il joua, perdit d'abord son argent... puis toutes les valeurs dont il n'était que dépositaire, et qu'il avait successivement engagées, vendues à vil prix dans le fol espoir d'une revanche. Un abus de confiance! un vol! Mais je n'en dirai pas davantage, n'aimant pas à m'appesantir sur le mal. Ce pauvre garçon, d'ailleurs, s'est fait tuer pendant la guerre, en combattant les Prussiens. Il a réparé sa faute. Que Dieu lui pardonne!

Revenons à mon Ludovic, qui fut à la hauteur de l'épreuve. Nous étions à Paris quand la fatale nouvelle arriva. Il m'entraîna chez ce patron qui déjà savait tout.

— Monsieur, lui dit Ludovic, vous ne perdrez rien! Je vivrai sur mes frais de voyage. Gardez mes économies, mes appointements... Je me reconnais votre débiteur, votre esclave et, jusqu'au dernier centime, je vous rembourserai par mon travail. Michelin, au besoin, s'en porterait garant.

— Certes! m'écriai-je, et de grand cœur. Me voici prêt à contresigner l'engagement de Ludovic?

Le négociant refusa.

— Sa parole me suffit, déclara-t-il.

Et lui serrant la main, il ajouta :

— C'est bien! c'est d'un honnête homme!

Je venais de remarquer, dans l'entrebâillement de la porte, une charmante jeune fille, qui, tout attendrie, lui disait de son chaste et doux regard :

— Ne désespérez pas! Bon courage!

Il en eut, je vous l'atteste, et travailla comme quatre. Un peu moins gai peut-être, se privant de tout, impatient d'acquitter sa dette. Moi seul j'en connaissais le motif. Et pourtant il ne disait rien. Très discret, mon Ludovic, et de ceux-là qui mourraient sans se plaindre.

Un jour, cependant, sa pâleur m'épouvanta. Des larmes débordaient de ses yeux. Je le pressai de s'expliquer! Ah! bien ouiche! Par lui je n'aurais jamais rien su. Ce fut un autre qui m'annonça le prochain mariage de mademoiselle X., la fille du patron.

— Michelin, me dis-je aussitôt, mon vieux Michelin, c'est à toi d'intervenir! En avant marche!

Ce riche négociant était un ancien camarade. Excellent homme, d'ailleurs, et très juste. Il m'arrêta dès les premiers mots ;

— Eh bien! oui, je sais! J'avais rêvé moi-même un autre mariage..;

— Ludovic, n'est-ce pas?

— Oui! mais fallait-il encore que ses économies...

— Lui feriez-vous un crime d'en avoir doté ses sœurs et racheté l'honneur de son frère...

— Non! mais que voulez-vous, pas d'argent!

— C'est un cœur d'or!

— Des phrases! Il est trop tard!

— Même s'il lui survenait un héritage?

— Hein! je ne lui connaissais pas de parents fortunés...

— Il a un oncle...

— Qui s'appelle?

— Eh! parbleu! Michelin!

— Toi?

— Moi-même? Crois-tu donc que depuis cinquante ans, je n'ai rien amassé. Nous avons un magot.

Et j'en dis le chiffre. Un chiffre assez respectable pour que le richard, aussitôt métamorphosé, s'empressât d'avancer un fauteuil comme pour me dire :

— Mais donnez-vous donc la peine de vous asseoir!

Dès qu'il eût pris place en face de moi, l'entretien continua :

— Je comptais tout lui laisser après ma mort, déclarai-je. Eh bien! puisque son bonheur est à ce prix, je le lui donnerai tout de suite.

— A quelles conditions?

— Sans conditions! J'apprécie assez monsieur et madame Ludovic Morand pour être certain d'avance que, si quelque jour le bonhomme Michelin ne peut plus remuer ni pieds ni pattes, ils ne le laisseront pas sur le pavé! Il ne sera pas exigeant. D'ailleurs, il a toujours rêvé ne jamais prendre ses invalides et mourir comme il a vécu, le carnet d'une main, le crayon dans l'autre et devant un comptoir, au champ d'honneur!

Déjà le futur beau-père de Ludovic m'avait attiré vers lui, m'étreignait dans ses bras.

— Ah! s'écria-t-il, tu seras le second père de ma fille!

Que vous dire de plus! Ils se sont mariés. Ces enfants qui jouent là, devant nous, sont les leurs. Je voyage toujours, mais je me permets des vacances et les passe dans la villa qu'ils ont à Versailles... où l'oncle Michelin promène ses petits neveux... ses petits enfants.

Et c'est à qui me chérira, me dorlottera. Nous semblons tous bénis du ciel. Mais le plus content de son sort, c'est encore moi. Avoir fait des heureux, n'est-ce pas le plus sûr moyen de l'être soi-même!

Ch. Deslys.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Chaque saison a ses productions ; voici venir le *Jour de l'An*, nous sommes dans la saison des livres, mais avant d'en parler, que l'on nous permètte d'annoncer une grande nouvelle.

La France n'a jamais eu l'esprit plus tourné vers les études géographiques et, en attendant que nous fassions connaître les publications de quelques maisons qui éditent dans un grand luxe les courarageuses explorations des voyageurs et leurs récentes découvertes, annonçons le succès qui vient de couronner les persévérants efforts de deux Français, MM. Zwelfel et Moustier, représentants de la maison Vermink, de Marseille. Ils ont enfin découvert les sources du Niger. Ce fleuve est pour le Soudan occidental, ce qu'est le Nil pour l'Egypte, c'est la grande artère fluviale qui se jette dans le Guinée. C'est en suivant ses rives ou en les remontant, si la navigation est ou devient possible, que l'on pénétrera dans l'intérieur de l'Afrique. Ce sera la grande voie du commerce, et, à cette époque où l'Amérique en vient à se suffire à elle-même et arrive à nous faire concurrence sur nos propres marchés, on comprend combien il importe à nos exportateurs de se créer des débouchés nouveaux. Deux voyageurs anglais avaient vainement essayé de trouver les sources du Niger, l'insuccès de MM. Laing et Winwood-Read n'ont point découragé MM. Zweifel et Moustier; aidés, protégés par la maison de Marseille à laquelle ils étaient attachés, ils ont résolu le problème et bu aux trois sources du Niger, dans la chaîne du mont Kong.

Honneur à eux, leurs noms ont pris place parmi

ceux des vrais conquérants. Mais à côté des triomphateurs, de ceux qui reviennent, combien ne comptons-nous pas de martyrs !

***

Dans les choses d'ici-bas, les mauvaises nouvelles succèdent aux bonnes presque aussi régulièrement que la nuit au jour et même à en croire les anciens, il faut grandement prendre peur des prospérités trop prolongées, car de longues infortunes en sont toujours l'inévitable escorte. En vertu de cette théorie, trop souvent vérifiée, après avoir annoncé la découverte des sources d'un fleuve, enregistrons la mort d'un poisson. Vous pensez peut-être que nous voulons rire, il n'en est rien. Le poisson dont la science pleure la perte est un *gymnote*, espèce d'anguille a peau lisse et noirâtre fort laide à voir. Cet animal originaire du sud de l'Amérique, est assez commun dans les immenses plaines de la province du Caracas. Les petits cours d'eau voisins de la ville de Caloboso en sont remplis. Le Gymnote est une véritable pile électrique d'une puissance redoutable; et c'est une très dangereuse entreprise pour tout être vivant que de traverser une rivière qu'il habite. Alexandre de Humboldt raconte qu'ayant été forcé de traverser un bras d'eau ainsi peuplé il y perdit une vingtaine de chevaux et ne parvint à franchir cette passe dangereuse qu'avec des périls extrêmes. Vous pensez donc qu'il ne doit point être commode de s'emparer d'une de ces batteries électriques vivantes, moins facile encore peut-être de l'amener en Europe. Cependant on était parvenu à résoudre ce double problème et le gymnote captif était l'objet des soins les plus attentifs. Le savant physiologiste M. Marey l'avait fait placer dans un aquarium dont l'eau était entretenue à une température constante de 25 degrés. Il se portait à merveille et semblait d'humeur assez pacifique, il consentit même parfois à se laisser toucher impunément, mais, quand cette familiarité lui déplaisait, il déchargeait vigoureusement sa mauvaise humeur et il en cuisait au curieux.

Mais nos savants sont braves, il y a longtemps qu'ils ont fait leurs preuves et M. Marey continuait ses expériences avec toute la sagacité active qui le distingue, lorsque le malheur est arrivé. Le gardien de l'aquarium a oublié le rôle de vestale qui lui était confié, le feu s'est éteint, la température de l'eau s'est abaissée, le gymnote a eu froid et il est mort, laissant après lui des regrets qui n'accompagnent pas un honnête poisson mis au court bouillon ou une brave anguille cuite à la Tartare. Le Collège de France est en deuil.

***

Le 20 du mois passé, la Colonie espagnole qui habite Paris était en fête, l'archiduchesse Christine et l'archiduchesse Isabelle sa mère, descendaient à la gare du chemin de fer de l'Est, dont une salle avait été décorée avec goût pour les recevoir. La reine Isabelle s'était rendue au débarcadère pour recevoir sa future belle-fille. Les deux archiduchesses ne sont restées que deux ou trois jours à Paris, puis elles se sont remises en route pour l'Espagne, dont la jeune princesse va ceindre la couronne. Je me plais à croire pour son bonheur, qu'elle ne trouvera pas à la frontière une de ces camerera-mayor dont les Mémoires parlent tant et que les vers de Victor Hugo ont immortalisées. Toute cérémonieuse que soit la Cour de Madrid, je crois que l'étiquette n'y règne plus aussi absurdement, aussi tyranniquement qu'autrefois et que, si les Reines y meurent comme de simples mortels, ce n'est plus de langueur et d'ennui. Quoi qu'il en soit, les mariages royaux nous ont toujours semblé pour les jeunes princesses la chose la plus triste du monde et nous avons toujours estimé cent fois plus heureuse la jeune fille d'honnête condition, qui n'a pas dans cet acte important de la vie à oublier tout son passé, sa famille, sa patrie et à entrer dans un monde qui guette ses moindres paroles et ses moindres regards, *O Beata mediocritas!*

***

Nous avons dit que les exploitations comptent de nombreux martyrs, ce fut un de ceux-là que le lieutenant Bellot, mort si jeune dans les glaces du pôle, lors de la dernière expédition envoyée à la recherche de Sir John Franklin, sur un navire frété par Lady Franklin. Né à Paris en 1826, René Bellot fut emmené à Rochefort par son père, qui allait y exercer son état de maréchal ferrant. L'enfant se fit remarquer de bonne heure par ses heureuses dispositions. Élève du collège communal de cette ville, jouissant d'une demi-bourse, protégé par le conseil municipal et par quelques braves cœurs, il entra à l'école de Brest d'où il sortit en qualité d'aspirant. Officier très instruit, fils excellent, dès lors il prélevait tout ce qu'il pouvait sur son modique traitement pour venir en aide à sa famille. Il fit sa première campagne sur la *Berceuse*, dans les eaux de Madagascar, recevait le baptême du feu, revenait décoré avec la réputation d'un sujet hors ligne. Il visita ensuite La Plata, l'Océanie et, en 1851, avec la permission de l'amirauté française, il se mit à la disposition de Lady Franklin.

Cette honorable dame reçut le jeune officier avec une bienveillance presque maternelle et assurément sa douleur fut vive et profonde, lorsque la nouvelle de sa mort parvint en Angleterre en octobre 1853, On peut dire que la Grande-Bretagne tout entière éprouva le même sentiment.

C'est la dernière campagne de Bellot que publient aujourd'hui les frères Garnier (1). En lisant ces pages écrites, jour à jour, par cet officier éminent, par ce marin dévoué à tous ses devoirs, par cet homme aimable, il est impossible de n'être pas frappé de toutes les qualités et de toutes les vertus qu'il possédait. Mais en le voyant aller au devant des périls, les rechercher, se prodiguer en toutes circonstances, dès les premières pages on peut prévoir quelle sera la fin de tant de dévouement et de tant de courage. Lorsque la catastrophe arrive, elle ne surprend pas, on y était préparé. Ce récit de longs mois à peine égayés par quelques chasses heureuses, par quelques traits de mœurs des pauvres et rares Esquimaux que l'expédition rencontre,

(1) Voyage aux mers polaires.

garde son froid aspect mais il est relevé par l'impertubable bravoure, par l'aimable et spirituelle philosophie de l'officier qui tient la plume. On l'estime, on l'aime et on trouve légitimes tous les grands honneurs que l'Angleterre et la France ont prodigués à sa mémoire.

* * *

Mais voici un autre voyage d'une toute autre nature et d'un tout autre intérêt, sous le titre : *l'Amérique du Nord pittoresque*. M. Quantin (1), éditeur bien connu par l'excellence de ses presses, vient de



Un stamboat américain, gravure tirée de *l'Amérique pittoresque*.

faire paraître un ouvrage magnifique, tiré avec un soin infini. C'est un splendide volume in-4° de près de 800 pages, et, pour les illustrations, que nous n'avons pas comptées, il nous suffira de dire qu'il y en a une et souvent plusieurs à chaque page. Elles sont aussi curieuses que belles et bien exécutées,

(1) 7, rue Saint-Benoît.



Le Géant et l'Oiseau, gravure tirée du *Géant et l'Oiseau.*

ce n'est plus de la richesse, c'est de la profusion et la révélation la plus complète que l'on puisse avoir des villes, des campagnes, des mœurs, des Etats-Unis et du Canada; de ces villes improvisées et toutes neuves, de ces campagnes que la différence de latitudes rend si variées et si curieuses, de ces mœurs si actives, si laborieuses, si dissemblables des nôtres et qu'il nous importe tant néan-

moins de connaître. Avec l'ouvrage de M. Quantin, on peut littéralement dire que l'Amérique du Nord vous entre par les yeux, on la voit sous toutes ses faces avec ses hautes montagnes, ses vallées fécondes, ses mines, ses fleuves gigantesques, ses grands lacs, ses longues côtes maritimes; on la voit avec ses mœurs agrestes, sauvages, raffinées, avec ses bois sans fin, ses interminables chemins de fer, ses gigantesques navires, avec cette surabondance de forces qui brise et dompte tout. Peuple bien étrange pour nous, civilisation prodigieuse digne de la terre sur laquelle elle se développe avec une si étourdissante rapidité. A tous les points de vue l'*Amérique du Nord* est un des plus beaux livres d'étrennes que l'on puisse offrir.

* * *

Nous sommes très grands admirateurs de la République américaine, nous admirons sa puissance, son activité, son génie, mais, à vrai dire, nous aimons mieux la nation que les individus qui la composent. Les mœurs américaines... Euh ! Euh !.. nous n'en sommes pas fanatiques. Nous n'aimons point le sans gêne-américain, les carevensérails remplaçent la maison et devenant l'unique toit de la famille, nous n'aimons pas la *loi de Linch* et ses trop faciles pendaisons, les scènes électorales terminées à coups de couteaux, le *flirtage* abusif des Misses et la manière dont les frères forçent les imprudents a épouser leur sœur.

Si vous voulez bien écouter l'histoire suivante que j'emprunte à l'Amérique pittoresque, vous serez sur ce dernier point probablement de mon avis :

« Un certain après-midi, dit le voyageur, nous nous trouvions assis dévotement sur les marches de l'hôtel de Newport, devisant avec un de mes amis sur ceci et sur cela, aspirant la fumée d'un exquis *vuelta-abago*, et regardions passer les misses et leurs familles qui revenaient du prêche, lorsque tout à coup, un jeune homme de l'hôtel, vint se planter à trois fauteuils des nôtres devant un monsieur qui fumait comme nous, en se livrant aux menus plaisirs dominicaux.

— Monsieur, je suis le frère de Miss Ada.

— Qu'est-ce que cela me fait ! je ne connais ni Miss Ada ni vous.

— Pas de faux-fuyants.

— Je vous prie de me laisser tranquille.

— Vous avez compromis ma sœur et vous l'épouserez.

Le Monsieur ainsi interpellé ne répondant rien, l'autre continua : Vous avez tort, je vous en préviens, de faire la sourde oreille à des propositions jusqu'ici amicales ; car, si vous vous refusez à ma juste demande il pourra vous en coûter cher. — Voulez-vous épouser, oui ou non, Miss Ada, ma sœur.

— Eh bien non, répliqua le second jeune homme.

— Une dernière fois, voulez-vous.

— Non, non, non !

Sans ajouter aucun mot de plus, le premier interlocuteur avait immédiatement tiré un revolver de sa poche et il fit feu cinq fois... M. X était marié...

Le meurtrier fut condamné par le juge à six cents francs pour la forme. »

Ne trouvez-vous pas le procédé un peu leste et la justice bien indulgente !

* * *

C'est par d'autres mérites que les ouvrages dont nous venons de parler, que se recommande le livre que notre collaborateur, M. Eugène Muller, publié chez M. Maurice Dreyfous. M. Muller est, nos lecteurs le savent, un des plus aimables conteurs qui se puisse trouver; or, *Le Géant et l'Oiseau*, n'est qu'un conte destiné à la jeunesse, le contraste de la grandeur et de la force, avec l'humilité des proportions et la faiblesse. Vous pouvez du premier regard vous rendre compte de la fable, le *Géant* n'est jamais satisfait, il ne parle jamais que de ses ambitions et de ses peines; l'*Oiseau*, toujours satisfait, ne conte que ses joies et passe doucement sur ses petites misères. La morale du livre s'en dégage doucement, poétiquement dans des épisodes pleines de grâce et de naïveté. L'œuvre est douce, aimable, charmante, richement illustrée par le crayon de M. Giacomelli et d'un dessinateur que nos abonnés apprécient depuis longtemps, M. Camille Gilbert.

A présent, nous permettra-t-on de parler de nous.

Depuis quelques années, la librairie française s'est lancée dans une voie nouvelle, dans les publications très belles, mais très chères, ne s'adressant au *Jour de l'An* qu'aux classes fortunées. Par ce fait, les étrennes sont devenues un impôt indirect fort onéreux pour une classe nombreuse de la société. Rien n'était plus facile au *Musée* que d'imiter Messieurs les éditeurs, mais il nous a semblé, qu'en le faisant, nous manquerions le but que nous nous étions donné; nous avons voulu rester, par notre prix, accessible à tous, être le livre de toutes les familles, donner bien, donner plus que les autres, avoir enfin la plus grande somme d'utilité possible. Le *Musée* contient en rédaction la valeur de dix volumes ordinaires et offre beaucoup plus d'illustrations que tel ou tel livre qui se vend à un haut prix. A ce double titre il est donc déjà supérieur, il offre plus et à meilleur marché. Il présente encore un autre avantage. Les ouvrages auxquels nous le comparons n'ont qu'une donnée et qu'un ton, si ton et donnée ne plaisent pas à ceux qui les reçoivent, adieu leur utilité et le plaisir que l'on veut procurer. Grâce à la variété des sujets qu'il traite, il ne peut en être ainsi avec le *Musée*, il a des attraits pour tous, pour ceux qui aiment les récits historiques, les sciences, les arts, la littérature honnête, les biographies intéressantes, les voyages; tous les âges et tous les sexes y trouvent intérêt, enseignement, satisfaction, et cela pour une somme si minime, qu'elle ne compte pas même pour les bourses les plus légères. Pour toutes ces raisons, n'est-ce pas le meilleur livre d'étrennes qui se puisse offrir. « Vous êtes orfèvre, M. Josse. » Eh non, nous ne sommes pas orfèvre ! nous n'avons jamais pensé à faire une spéculation, nous nous sommes enamourés de notre œuvre en la voyant aimée, respectée, rendant des services que tout le monde estime, et nous ne cessons de la recommander parce que nous sentons son action utile et féconde.

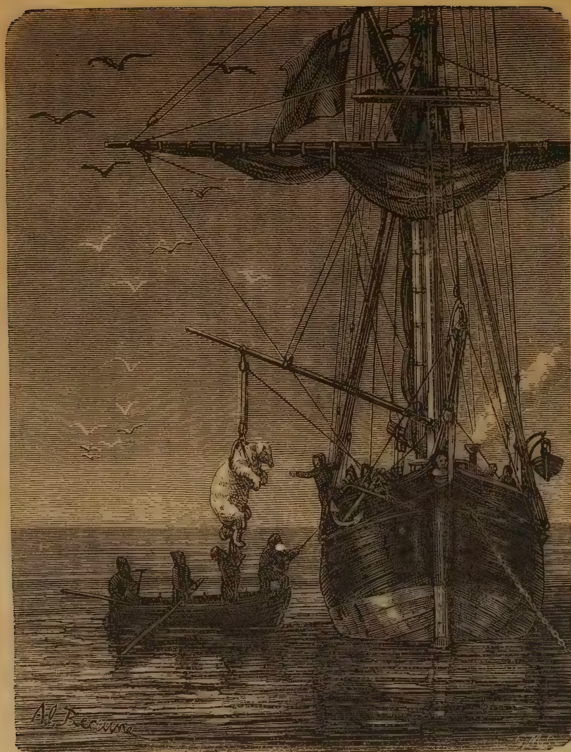
A. DE VILLENEUVE.

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

TABLE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES



La chasse à l'ours, gravure tirée du *Vogage dans les mers polaires.*

AVIS AUX ABONNÉS, RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT POUR 1880

Les abonnés sont priés de joindre, s'il se peut, à leur demande, une des dernières bandes d'adresse du journal.

Nous rappelons à nos souscripteurs que leur abonnement pour 1879 expire avec la présente livraison de décembre, qui complète notre quarante-sixième volume.

Le point de départ pour l'abonnement ayant été reporté à une époque de l'année où tous les services publics et privés, postes, etc., sont surchargés de besogne, nous ne saurions trop engager nos souscripteurs, s'ils ne veulent pas éprouver de retard, à nous faire parvenir, le plus tôt possible, leur demande de renouvellement, accompagnée soit d'un bon de poste, soit d'un mandat sur Paris.

MODES VRAIES. — TRAVAIL en FAMILLE.

Le temps n'a fait que confirmer le succès de notre journal de modes. En effet, les journaux de modes, intelligemment compris, ne sont pas une dépense pour les budgets les plus modestes, mais, au contraire, une source d'économies presque quotidiennes. Grâce aux nombreux patrons de grandeur naturelle, aux explications, aux recettes de toutes sortes qu'ils publient, ils doivent permettre à la mère de famille d'habiller elle et les enfants sans recourir à la couturière, à la lingère, à sa marchande de modes.

ABONNEMENT POUR 1880.

Musée seul : Paris, 7 fr.; départements, *franco*, 8 fr. 50.
Modes seules : Paris, 7 fr.; départ. *franco*, 8 fr. 50.
Modes et Musée réunis : Paris, 13 fr.; dép. *franco*, 16 fr.

Un numéro-spécimen des Modes vraies *sera adressé gratuitement à tout abonné du* Musée *qui en fera la demande.*

COLLECTION DES 45 PREMIERS VOLUMES DU *MUSÉE DES FAMILLES*.

Nous appelons particulièrement l'attention de nos abonnés sur la réduction de prix des quarante-cinq premiers volumes de la collection du *Musée des Familles*, mis en vente à 4 fr. le volume, Paris. C'est pour eux une occasion unique soit de compléter leur collection, soit d'offrir, aux étrennes, un cadeau toujours bien reçu et dont eux-mêmes détermineront la valeur.

Tome XLVI, prix : 7 fr.; *franco*, 8 fr. 50.

(Voir, pour la collection, l'avertissement au lecteur.)

FORMULE D'ABONNEMENT :

Je m'abonne (ou *Je renouvelle mon abonnement) au* Musée des Familles (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de* 8 *fr.* 50 (2) le 1er *de chaque mois, du* 1er *janvier* 1880 *au* 1er *décembre* 1880 *inclus.*

1. Ajouter « et aux *Modes vraies* », si on veut les recevoir avec le *Musée*.
2. Inscrire, en ce cas, 16 fr. au lieu de 8 fr. 50.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

